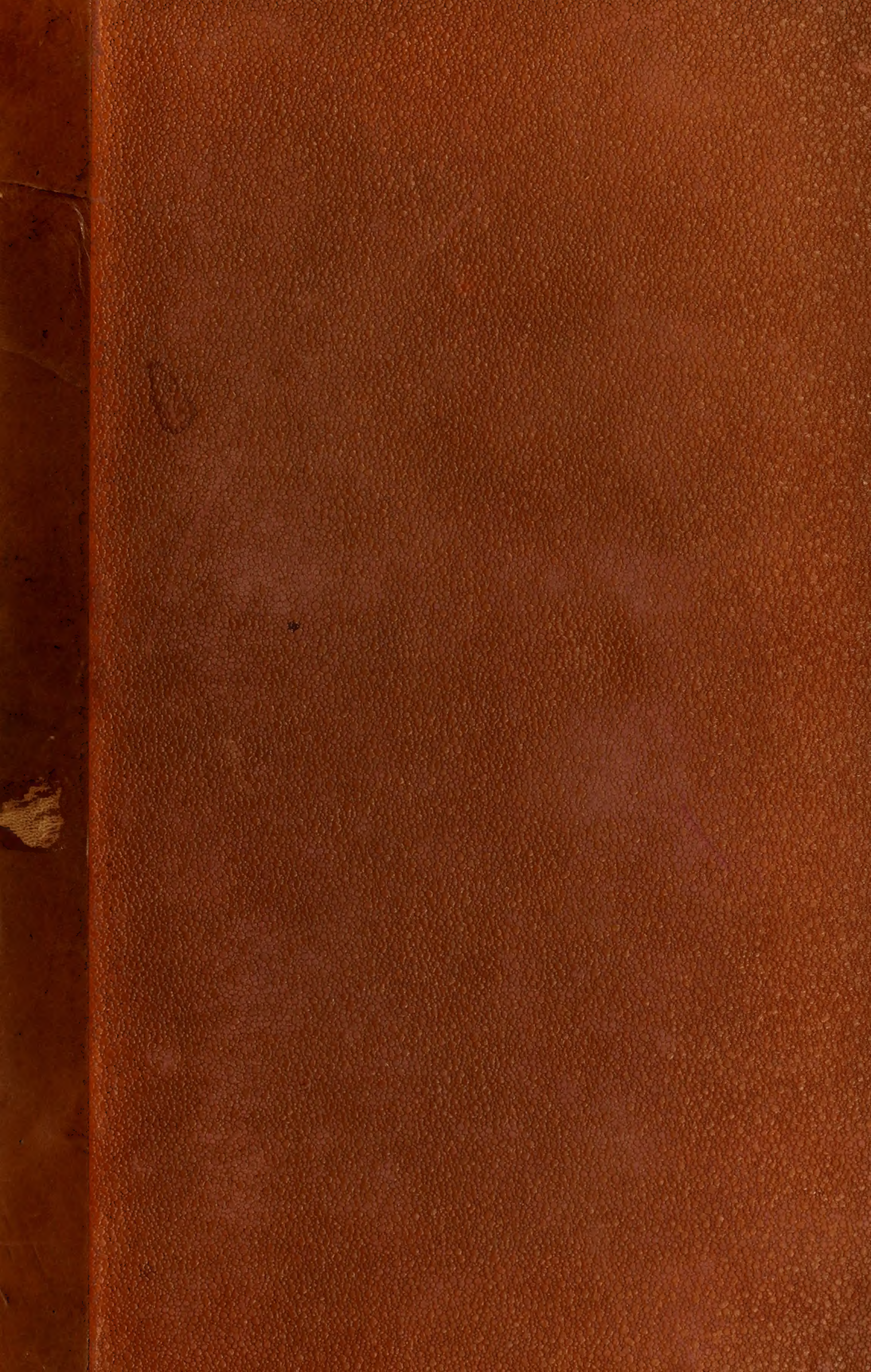




COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS.
DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

1° LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE DEPUIS 1789 ET AU DESSUS * JUSQU'A NOS JOURS,

SAVOIR :

MONMOREL, DE MONTIS, J. LAMBERT, DE LIGNY, BERGIER, DESSAURET, LENFANT, DE BEAUVAIS, CORMEAUX, DE BEAUREGARD, DE BOISGELIN, DE NOÉ, COSSART, GUÉNARD, GÉRARD, LEGRIS DUVAL, L'ABBÉ RICHARD, DE LA LUZERNE, ANOT, VILLEDIEU, DE BOULOGNE, DE BILLY, RIBIER, DE MONTBLANC, MAUREL, BERTIN, FEUTRIER, SALAMON, PERRET DE FONTENAILLES, BORDERIES, CAFFORT, FOURNIER, LONGIN, BOUDOT, DOUCET, FRAYSSINOUS, ROBINOT, BOYER, LABOUDERIE, ROY, GUILLON, BONNEVIE, OLIVIER, TAILLAND, ETC. ;

2° LES PLUS REMARQUABLES MANDEMENTS, OU DISCOURS

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE BONALD, ARCH. DE LYON ; DU PONT, ARCH. DE BOURGES ; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX ; VILLECOURT, ANCIEN ÉV. DE LA ROCHELLE ;
DE NOSSEIGNEURS MELLON-JOLLY, ARCH. DE SENS ; DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON ; CHARVAZ, ARCH. DE GÊNES ; BILLIET ARCH. DE CHAMBÉRY ; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS ; THIBAULT, ÉV. DE MONTPELLIER ; DE MARGUÉRYE, ÉV. D'AUTUN ; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE ; LACROIX, ÉV. DE BAYONNE ; RIVET, ÉV. DE DIJON ; MENJAUD, ÉV. DE NANCY ; RÆSS, ÉV. DE STRASBOURG ; GUIBERT, ÉV. DE VIVIERS ; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS ; BARDOU, ÉV. DE CAHORS ; ANGERAULT, ÉV. D'ANGERS ; DUFETRE, ÉV. DE NEVERS ; GROS, ÉV. DE VERSAILLES ; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES ; DEPÉRY, ÉV. DE GAP ; LAURENCE, ÉV. DE TARBES ; WICART, ÉV. DE LAVAL ; PAVY, ÉV. D'ALGER ; DE MORLHON ÉV. DU PUY ; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS ; DE BONNECHOSE, ÉV. D'ÉVREUX ; FOULQUIER, ÉV. DE MENDE ; PIE, ÉV. DE POITIERS ; MABILE, ÉV. DE ST-CLAUDE ; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS ; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS ; LYONNET, ÉV. DE ST-FLOUR ; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES ; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES ; DE LA BOUILLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE ; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES ; DELALLE, ÉV. DE RODEZ ; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE ; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE ; RENDU, ÉV. D'ANNECY ; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND ; MALOU, ÉV. DE BRUGES ; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÉGE ; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL, ETC., ETC. ;

3° LES SERMONS

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE ; MM. ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS ; BRUNET, VIC. GÉN. DE LIMOGES ; NOEL, VIC. GÉN. DE RODEZ ; LALLIER, VIC. GÉN. DE SENS ; LECOURTIER, CHANOINE ARCHIPRÊTRE DE NOTRE DAME A PARIS ; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, IBID. ; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID. ; PETIT, CURÉ A LA ROCHELLE ; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTORISTES DE BRUXELLES ; COQUEREAU, CHANOINE DE ST-DENIS ; GRIVEL, ID. ; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE ; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÉGE STANISLAS ; MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE GOURIN ; CARBOY, PÈRE DE LA MISÉRICORDE ; VIDAL, DU CLERGÉ DE PARIS ; BARTHÉLEMY, ID. ; NOEL, ID. ; CASSAN DE FLOYRAC, ID. ; SAINT-ARROMANT, ID. ; CORBLET, DU CLERGÉ D'AMIENS ; CABANÈS ID. DE TOULOUSE ; BARTHE, ID. DE RODEZ, ETC. ;

4° UN COURS DE PRONES

TIRÉS DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES,

5° UNE SÉRIE D'OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION

(*Ces pronistes et ces maîtres de l'art seront nominativement énoncés sur les titres subséquents de cette collection*) ;

6° PLUS DE VINGT TABLES DIFFÉRENTES, PRÉSENTANT SOUS TOUTES LEURS FACES, LES INNOMBRABLES MATIÈRES DE CETTE IMMENSE COLLECTION ;

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME QUATRE-VINGT-CINQUIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE ET DIX-HUITIÈME DE LA SECONDE SÉRIE,

CONTENANT LES MANDEMENTS OU SERMONS DE NN. SS. JOLLY, RENDU, MABILE, RÆSS, THIBAULT, DELALLE, DUFÊTRE, DE MONTPELLIER, WICART, DE GARSIGNIES, DE MAZENOD.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1856

* Pour Monmorel, de Montis et J. Lambert, publiés dans la première série.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME QUATRE-VINGT-CINQUIÈME

DE LA PUBLICATION ENTIÈRE,

ET DIX-HUITIÈME DE LA SECONDE SERIE.

NOSSEIGNEURS :

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR MGR JOLLY,

ARCHEVÊQUE DE SENS

Mgr Mellon Jolly, chevalier de la Légion d'honneur, est né à Sézanne, chef-lieu de canton du département de la Marne, le 20 mai 1795. Mgr l'évêque de Meaux, qui connaissait et appréciait M. Jolly, l'attira dans son diocèse en lui donnant des lettres de vicaire général; peu après il le nomma curé de la cathédrale. L'affabilité et la bonté de M. Jolly ne tardèrent pas à lui attirer l'estime et l'affection de toute la ville de Meaux. Il fit preuve surtout d'un grand dévouement lors du ravage du choléra en 1832. Aussi le jour de son sacre comme évêque de Séez fut-il un jour de fête pour ses paroissiens. La cérémonie eut lieu dans le beau vaisseau de la cathédrale, au milieu d'un concours extraordinaire. Les assistants se pressaient sur son passage pour recevoir la bénédiction du nouvel évêque, qui naguère était encore leur curé. On vit des vieillards se prosterner à ses pieds, et le prélat les relevait en pleurant, après les avoir bénis. Mgr Jolly avait été nommé à l'évêché de Séez vers la fin de mai 1836. Il prit possession de son siége trois mois après. Une ordonnance royale l'appela à l'archevêché de Sens le 18 novembre 1843. Il y avait alors un peu plus de sept ans qu'il gouvernait le diocèse de Séez.

MANDEMENTS, INSTRUCTIONS ET LETTRES PASTORALES

DE MGR MELLON JOLLY,

ARCHEVÊQUE DE SENS.

I. MANDEMENT

Pour le carême de 1845.

SUR LA PÉNITENCE.

Nous voici à la veille de nouveaux jours de grâces et de salut; préparons-nous, N. T. C. F., à les recevoir avec amour et reconnaissance envers le Dieu de bonté qui, dans sa miséricorde, a bien voulu nous en ménager le retour.

Si, pour un très-grand nombre de chrétiens, on peut dire que ces jours de la sainte quarantaine où nous allons entrer, une fois écoulés, il n'y en aura plus d'autres : *Tempus non erit amplius* (*Apoc.*, X, 6), ne sera-ce pas sagesse et prudence de les considérer déjà comme pouvant être pour chacun de nous les derniers qui nous soient encore offerts? *Ecce nunc tempus acceptabile; ecce nunc dies salutis.* (II *Cor.*, VI, 2.) L'Église, notre mère, les a dans tous les temps destinés à la réconciliation des pécheurs. Le jeûne solennel qu'elle nous impose afin d'honorer la pénitence que le divin Maître a bien voulu faire pour nous, et qu'il a commencée par son jeûne et par sa retraite dans le désert; ses ministres évangéliques qu'elle envoie comme autant de prophètes pour annoncer *le temps favorable;* ces jours de rémission, ces autels couverts de deuil ces longues supplications où tout respire la componction et la pénitence, sont autant de voix qui nous crient, comme autrefois à l'ancien peuple de Dieu : *Convertissez-vous et faites pénitence de toutes vos iniquités*, *et l'impiété* qui a porté le ravage et la désolation au milieu de vous, *ne sera plus la cause de votre perte. — Rejetez loin de vous toutes les prévarications dont vous vous êtes rendus coupables*, *faites-vous un cœur et un esprit nouveaux*, et les fléaux qui menacent de consommer votre ruine s'éloigneront de vous. *Pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël? Je ne veux point la mort de celui qui se meurt*, *dit le Seigneur Dieu*, *non ; revenez et vivez : « Convertimini et agite pœnitentiam, et non erit vobis in ruinam iniquitas.* » (*Ezech.*, XVIII, 30, 31, 32.)

Mais, à ce mot seul de pénitence, notre délicatesse frémit et s'alarme; toutes les passions déchaînées se soulèvent contre l'unique remède aux plaies mortelles de notre âme. Quelles que soient cependant les raisons que l'on prétend alléguer pour justifier cette opposition, il faut que les préjugés disparaissent partout où se montre la vérité; et que les répugnances, fussent-elles même les plus justes, cèdent enfin aux plus vifs intérêts.

Dieu lui-même, depuis la chute malheu-

reuse et le péché de nos premiers pères, n'a cessé, selon la remarque de Tertullien, de nous prêcher et de nous faire annoncer *la nécessité de la vertu de pénitence.* Il nous la prêche par les déplorables misères de notre nature, par les travaux, les peines, les afflictions sans nombre qui nous accablent durant tout le cours de notre vie; il nous la prêche enfin par les discours et plus encore par les exemples de ses envoyés et fidèles serviteurs, de tous les temps et à toutes les époques, sous l'ancienne comme sous la nouvelle alliance.

Si nous ouvrons les Ecritures, nous y verrons que jamais les prophètes, en effet, ne firent plus fréquemment entendre les mâles accents de leur sublime éloquence que pour exhorter les peuples à retourner au Seigneur par un repentir sincère. Les eaux du déluge qui bouleversèrent la face de la terre, les flammes vengeresses qui réduisirent en cendres les cinq villes coupables et impénitentes, témoignent assez des châtiments terribles qu'entraîne à sa suite le refus obstiné de se soumettre à cette loi imposée au premier homme pécheur et en sa personne à tous ses descendants, héritiers de ses mêmes faiblesses.

C'est encore en proclamant cette pénitence nécessaire et indispensable, que le plus grand d'entre les prophètes, Jean-Baptiste, choisi du Très-Haut pour préparer les voies au Rédempteur du monde, commence sa sublime mission de précurseur. Il sort du fond du désert; et sa voix, semblable à celle du tonnerre, fait entendre ces sombres, mais salutaires paroles : *Faites pénitence!* « *Pœnitentiam agite.* » (*Matth.*, IV, 17.)

Il l'annonce, cette pénitence, sur les bords du Jourdain, au milieu des villes et des bourgades, dans tout le pays de la Judée. Ses paroles s'adressent aux grands comme aux petits, aux riches et aux pauvres, aux maîtres comme aux serviteurs, sans aucune distinction de sexe, de rang, d'état ni de condition; ses exemples à l'appui de ses exhortations sont plus éloquents encore, et bien plus persuasifs que ses discours; le vêtement, ou plutôt la haire et le cilice dont il est couvert, son abstinence admirable, son amour pour la retraite, ses travaux, ses veilles, ses fatigues continuelles, manifestent en toute sa personne moins l'apôtre que l'image vivante de la pénitence la plus rigoureuse. Le monde se trouvant ainsi préparé, alors apparaît la Vérité même; le Fils de Dieu descend du sein de sa gloire, se revêt de notre nature pour mieux enseigner tous les hommes et les ramener à la clarté du flambeau de sa céleste doctrine dans les voies qui conduisent à l'éternelle félicité.

Mais ce divin Sauveur, loin de détruire ou d'affaiblir cette obligation primitive, imposée, bien avant sa venue, à tous les hommes sans aucune exception, la fortifie au contraire, la rend d'une nécessité plus étroite encore et plus indispensable, en l'appuyant de tout le poids de ses exemples, de toute l'autorité de ses divines leçons. Son ministère public s'annonce au monde absolument comme celui de Jean-Baptiste, qui n'en était que le précurseur. *Jésus*, dit saint Matthieu, *commença à prêcher et à dire : Faites pénitence :* « *Cœpit Jesus prædicare et dicere: Pœnitentiam agite.* » (*Matth.*, IV, 17.) Début admirable! qui, en deux mots renferme l'abrégé de toute sa céleste doctrine. Car, si nous y réfléchissons bien, N. T. C. F., qu'est-ce que la doctrine de Jésus-Christ, sinon, une exhortation perpétuelle, à la mortification de la nature et des sens? ainsi, porter chaque jour sa croix; se renoncer soi-même; marcher par le chemin étroit des afflictions et des peines, se faire sans cesse violence, parce que le royaume des cieux souffre violence; résister à sa volonté propre, déclarer une guerre sans relâche à la chair et à ses convoitises; n'est-ce pas là, et forcément il faut le reconnaître, la pure doctrine de l'Evangile, que le monde a reçue de la bouche même du Sauveur; et qu'il a vue, durant les jours de son anéantissement volontaire, confirmée par une vie si pénitente et si laborieuse, si pauvre et si douloureuse, qu'on ne peut lui assigner sur la terre, pour berceau qu'une crèche, et pour lit funèbre et de repos, que l'arbre de la croix sur le Calvaire?

Bientôt, fidèles aux leçons qu'ils ont reçues de leur divin Maître, les disciples iront en transmettre l'enseignement avec la pratique à tous les peuples qu'ils sont chargés de former et d'instruire. *Faites pénitence*, s'écrie saint Pierre à la vue des Juifs que le prodige opéré dans le cénacle venait d'y attirer en foule : *Faites pénitence, si vous voulez obtenir le pardon de vos fautes.* (*Act.*, II, 38.) Les autres apôtres, en se dispersant par toute la terre, vont répétant les mêmes paroles aux nations qu'ils ont mission de gagner à Jésus-Christ; tous, en effet, commencent par prêcher la vertu de pénitence comme étant la base, le fondement sur lesquels doit porter tout l'édifice de la vie chrétienne : *Pœnitentiam agite.* Paul a été choisi du ciel pour être le docteur des gentils; et aussitôt, dirigé par le même esprit qui animait le chef des apôtres au sortir du cénacle, vous l'entendez au nom du Dieu qui l'envoie, exhorter les peuples à faire de dignes fruits de pénitence. (*Act.*, XXVII, 20.)

Parcourez ainsi, N. T. C. F., tous les siècles, jusqu'à nos jours; remontez-les d'âge en âge, et vous reconnaîtrez que cette doctrine, qui date du berceau du genre humain, est encore la doctrine invariable de l'Eglise que Jésus-Christ a fondée par son sang; de cette Eglise catholique, la seule vraie, la seule qui ait eu sa faveur des promesses éternelles; la seule contre laquelle l'enfer peut rugir, mais prévaloir jamais; vous verrez, en un mot que, toujours et partout, il y eut même zèle, même empressement, et constante uniformité à prêcher la nécessité de la pénitence : d'où vous conclurez, et

avec raison, que la vertu de pénitence doit être la vertu essentielle, la vertu habituelle du chrétien : ainsi le comprit le saint concile de Trente (sess. 14, c. 9.) lorsqu'il porta cette célèbre sentence, à savoir : *que la vie du chrétien doit être une pénitence continuelle :* sentence d'autant plus digne d'être gravée profondément dans tous les cœurs, qu'elle est entièrement conforme à l'avertissement du grand Apôtre, qui veut que nos corps soient revêtus de la mortification de Jésus-Christ, en sorte qu'ils en soient enveloppés comme d'un vêtement. La raison qu'il en donne, c'est afin que la vie de Jésus-Christ se manifeste et apparaisse en nous, si nous aspirons à vivre un jour de sa vie éternelle dans la gloire : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris.* (II *Cor.*, IV, 10.)

Mais, hélas ! N. T. C. F., une telle sévérité pourra-t-elle jamais être entendue et comprise par ces hommes charnels, esclaves des sens et ennemis déclarés de la croix, comme les appelle le grand Apôtre : *Flens dico, inimicos crucis* (*Philipp.*, III, 18), qui n'aiment et n'affectionnent que ce qui flatte les penchants corrompus de la nature, ou satisfait les appétits les plus grossiers : *quorum Deus venter est* (*Ibid.*, 19) : non, cette mortification chrétienne si nécessaire, si indispensable ne saurait plaire encore à ceux qui voudraient allier ensemble deux choses inconciliables, la jouissance des plaisirs sensuels, qui amollissent et corrompent le cœur, avec la sanctification de leur âme; qui veulent aller au ciel, non par le chemin étroit, le seul que nous trace l'Evangile, mais par la voie large et spacieuse qu'indiquent les passions et que le monde élargit chaque jour davantage, par son langage, ses maximes et ses exemples anti-chrétiens. Pour les uns comme pour les autres, la pénitence n'apparaît plus avec son caractère de vertu nécessaire et essentielle à l'être raisonnable, enfant de Dieu et de l'Eglise. N'en soyons pas surpris : ils ont rejeté les lumières et les enseignements de la foi ; et maintenant ils cherchent, au milieu des ténèbres de leur entendement, à trouver des exemples et à inventer des prétextes à leurs erreurs, pour justifier leur aveuglement volontaire.

« A quoi bon, s'écrient ces puissants et profonds raisonneurs, à quoi bon tant de mortifications et toutes ces pratiques de pénitence? Dieu peut-il se plaire à nous voir dans la peine, ou à voir ses faibles créatures se tourmenter, se macérer? Exige-t-il que, cruels envers nous-mêmes, nous allions jusqu'à répandre notre sang et lui sacrifier notre corps? ce qu'il demande de nous, c'est un cœur contrit et humilié, un changement de mœurs; et ce changement de conduite une fois opéré, qu'est-il besoin d'autres œuvres pour fléchir ou apaiser sa justice? »

Tel est, vous le savez, N. T. C. F., le langage ordinaire d'un monde qui ne conçoit plus, ou ne veut plus concevoir comment la pénitence, absolument nécessaire pour expier le passé, l'est encore pour nous préserver des fautes à venir et de la rechute prochaine dans le péché... Que faut-il de plus? vous le demandez? Et nous vous répondons, que ce qui est encore nécessaire, c'est de réprimer vos appétits sensuels, de mettre un frein à vos passions, pour qu'elles ne vous entraînent plus dans les mêmes désordres, ou à des excès plus grands, peut-être, que ceux que vous avez à déplorer aujourd'hui. Ce qui est nécessaire? c'est de guérir les plaies profondes qu'ont faites à vos âmes le vice et le péché; c'est de châtier, enfin, avec une sainte sévérité ce corps même de péché qui a été l'instrument fatal de tant et de si nombreuses offenses commises contre Dieu.

Quoi! la pénitence, à vous entendre, pourrait altérer votre santé, abréger vos jours? détrompez-vous : ce n'est pas là ce que vous avez à craindre ; jamais, en effet, les saintes rigueurs de la mortification chrétienne n'ont fait périr les hommes; mais la mollesse, mais les plaisirs, mais l'abus criminel des sens : voilà véritablement ce que vous avez le plus à redouter en réalité, parce que c'est là ce qui tous les jours accélère la vieillesse, les infirmités et la mort : quant à la mortification dont nous parlons elle n'altère point la santé du corps, elle n'extermine que les vices qui rongent et détruisent tout à la fois les forces de l'âme et du corps.

Non, assurément, Dieu ne vous commande pas d'être cruels envers vous-mêmes; mais, il vous ordonne d'être mortifiés; il vous demande d'être pénétrés d'une juste indignation contre cette perversité du cœur et de l'esprit, qui, pour un vil plaisir qui vous assimile à la brute, pour le prestige d'un faux honneur qui s'évanouit comme la fumée, pour un sordide intérêt qui disparaît aux portes du tombeau, vous a rendus si souvent coupables envers lui de la plus noire ingratitude. Non, non, il ne veut pas que, par les rigueurs d'une pénitence indiscrète, vous alliez jusqu'à verser votre sang, sacrifier votre vie comme tant de lâches, stupides et barbares suicides de nos jours; mais ce qu'il demande, c'est qu'à l'affliction intérieure de l'âme, au regret sincère d'avoir offensé le meilleur des pères, nous joignions encore la mortification des sens pour faire de nos corps autant d'hosties vivantes, pures, saintes et agréables à ses yeux. (*Rom.*, XII, 1.) Vous avez, à vous entendre, changé de conduite, réformé les désordres de votre vie ? c'est quelque chose, sans doute, beaucoup même si vous le voulez; mais « ce n'est point assez, vous répond saint Augustin, de changer les mœurs, d'éviter même le péché, si l'on ne satisfait encore à Dieu pour les fautes que l'on a commises. » Ainsi l'ont compris, dans tous les temps, ceux que nous savons s'être véritablement et sincèrement convertis au Seigneur. Pour ne point parler ici des habitants de Béthulie, et sans vous rappeler les exemples des Achab, des Manassès, ou même

des Ninivites, qui jamais s'est converti et a changé son cœur plus efficacement que le roi David? Son amendement fut tel qu'il lui mérita d'entendre le prophète Nathan déclarer au nom et de la part du Seigneur que son péché, non-seulement lui avait été remis et pardonné, mais qu'il était encore entièrement effacé: *Dominus quoque transtulit peccatum tuum.* (II *Reg.*, XII, 13.) Avec cette assurance David se sera cru dispensé, sans aucun doute, de faire pénitence? Erreur, N. T. C. F., c'est à dater de ce moment au contraire qu'il se représente sans cesse et plus vivement que jamais la grièveté de son péché pour l'expier dans les larmes d'une pénitence qu'il prolongera jusqu'au dernier jour de sa vie.

Quel changement que celui du grand Paul terrassé sur le chemin de Damas? Le voici tout à coup, de loup furieux qu'il était, il n'y a qu'un instant, transformé en un doux et paisible agneau: de ministre de Satan, devenu un homme apostolique: d'acharné et cruel persécuteur des chrétiens, l'Apôtre zélé, le défenseur intrépide du nom de Jésus-Christ et des intérêts de l'Eglise naissante.

Sa conversion fut si complète que tout en lui, jusqu'au nom qu'il avait porté, se trouva entièrement changé. Devenu, par la grâce, un vase d'élection, un prodige de sainteté au point d'être ravi jusqu'au troisième ciel, vous pensez peut-être que le précepte de la pénitence n'aura plus été pour lui qu'un précepte de surérogation dont il se sera cru légitimement dispensé? Détrompez-vous encore une fois, cette erreur de nos jours ne fut jamais celle du grand Apôtre; l'esprit de pénitence ne cessa d'être pour lui l'âme qui anima le corps de ses actions en tenant crucifiée sa chair avec ses convoitises: *Castigo corpus meum et in servitutem redigo.* (I *Cor.*, IX, 27.)

C'est là ce qu'il pratiqua constamment envers lui même et ce qu'il enseigna comme étant d'une obligation étroite et indispensable pour tous les chrétiens.

Ecoutons-le attentivement, N. T. C. F., sa voix puissante peut encore nous instruire: *Dieu*, nous dit ce grand docteur des nations, *à cette heure même*, où nous vous parlons, *annonce à tous les hommes qu'ils aient*, en tous lieux, *à faire pénitence:* « *Deus nunc annuntiat hominibus ut omnes ubique pœnitentiam agant.* » (*Act.*, XVII, 30.) Pesons chacune de ces paroles et gravons-en religieusement le souvenir dans notre mémoire et au fond de notre cœur.

Quel est d'abord, et avant tout, celui qui nous intime l'ordre et l'obligation de faire pénitence? C'est Dieu lui-même, *Deus annuntiat.* Donc, ce n'est point là une disposition nouvelle et récente de l'Eglise, ou une *invention* de ses ministres guidés par un zèle dépourvu de sagesse et de lumière. *Deus annuntiat:* donc, ce n'est point une exagération des prédicateurs du haut de la chaire évangélique, ou le fruit d'une imagination sans règle et sans prudence, moins encore une doctrine singulière à l'usage de certains théologiens ou confesseurs qu'on voudrait taxer de rigorisme. Non, c'est un ordre formel émané de Dieu même et qu'il n'est au pouvoir de l'homme ni de révoquer, ni d'altérer, ni de mitiger sans se rendre coupable et prévaricateur. *Deus annuntiat.*

Quand cet ordre est-il donné? à cette heure même, répond le grand Apôtre: *Nunc.* Ne vous figurez donc plus que la pénitence n'ait été nécessaire que pour les Ninivites, le gentil idolâtre ou pour le juif rebelle et déicide; sachez qu'elle n'a jamais été d'une obligation plus pressante qu'elle l'est devenue aujourd'hui pour tout le peuple chrétien, *nunc:* oui, maintenant que la loi évangélique a été promulguée partout, que la religion de Jésus-Christ s'est propagée et est connue chez tous les peuples et parmi toutes les nations de la terre, c'est à cette heure, dit saint Paul, que Dieu ordonne principalement la pratique de la vertu de pénitence, comme étant le caractère distinctif de cette même religion que nous avons le bonheur de connaître et de professer. Où, et en quel lieu, cette obligation est-elle intimée? dans tous les lieux, partout, *ubique.* Ainsi, au milieu des plus grandes populations, comme dans les localités les plus restreintes; aux habitants des cités, comme à ceux des moindres hameaux; aux palais et maisons des riches, des puissants de la terre, comme aux plus simples habitations et à l'humble chaumière du pauvre; au milieu du tumulte des affaires et des embarras du siècle, comme au sein de la solitude, de la retraite et du silence du cloître; afin qu'il ne puisse venir en pensée à personne que les rigueurs de la mortification et de la pénitence ne regardent que ceux qui, par état ou par vocation spéciale, sont tenus à mener une vie plus retirée et plus exemplaire; mais que partout et en tous lieux elles sont et restent obligatoires.

Et qui doit embrasser cette pénitence? Tous les hommes sans aucune exception de sexe, d'état, de rang et de condition: *Omnes ubique pœnitentiam agant.*

Qu'il l'entende donc, ce jeune homme qui, sans égard ni respect pour aucune autorité, consume en débauches et en coupables plaisirs les plus belles années de sa vie, et renvoie sa conversion et sa pénitence à un autre temps qui ne lui sera peut-être jamais donné pour expier les crimes de sa jeunesse dissolue.

Qu'elle le comprenne donc, cette jeune personne légère et évaporée qui, à force de s'entendre dire et répéter que le printemps de la vie est la saison des plaisirs, sacrifie tout à la vanité, au vain désir de paraître; parle de la délicatesse de son sexe quand il s'agit de l'accomplissement de ses devoirs les plus essentiels; est si éloignée enfin d'observer les lois sévères de l'Evangile, qu'elle ne sait plus même se garder dans les plus simples bornes de la modestie chré-

tienne, et se présente dans le temple du Seigneur, jusqu'aux pieds de ses autels, d'un air plutôt dissolu que pénitent.

Entendez-le bien, hommes mous et efféminés; femmes excessivement mondaines, qui passez toute votre vie, et roulez tous vos jours dans un cercle perpétuel des fêtes, de joie, de festins et de plaisirs: qui ne sauriez vivre un seul instant, ce semble, avec vous-mêmes hors des divertissements, des pompes et des vanités du siècle, comme si, par le baptême, vous n'y aviez pas solennellement renoncé; comme si l'Evangile n'était point fait pour vous, ou que, par un privilége spécial, vous fussiez dispensés de son observance.

Entendez-le, N. T. C. F., oui, justes ou pécheurs, comprenons-le tous, ce que Dieu demande de chacun de nous, ce qu'il ordonne à tous, ce qui est pour tous d'une nécessité étroite et indispensable soit pour l'expiation de nos fautes, soit pour notre affermissement dans la vertu, soit pour attirer sur nous les faveurs du ciel, ou détourner les fléaux de sa justice dont nous sommes menacés, c'est que nous fassions tous pénitence, parce que tous nous sommes pécheurs: *Ut omnes ubique pœnitentiam agant.*

Les moyens nous en sont offerts dans ces jours de grâces et de salut qui nous sont annoncés; saisissons-les avec empressement, en entrant courageusement dans cette nouvelle et sainte carrière ouverte devant nous. Si nous ne pouvons y montrer la ferveur des premiers siècles de l'Eglise; si même le zèle et la piété de nos pères dans la foi sont encore par trop éloignés de nous; ah! que du moins le même esprit qui les faisait agir, survive en nous et nous anime: qu'un jeûne plus exact et plus rigoureux; que des prières plus ferventes, des privations plus sensibles, des aumônes plus abondantes, des confessions et des communions plus rapprochées; une assistance plus assidue à l'Eglise et à recueillir la parole sainte, compensent ce qui pourrait manquer de notre part à la rigueur du précepte et à l'accomplissement parfait de la loi; et ce temps de la sainte quarantaine, si nous le passons ainsi dans la pratique de toutes les bonnes œuvres, sera pour nous la source des grâces les plus abondantes; destinées à nous purifier, à nous sanctifier sur la terre, ces grâces précieuses assureront encore notre prédestination à la gloire par notre réconciliation parfaite avec le ciel.

Donné à Sens, le 19 janvier 1845.

II. LETTRE PASTORALE

Demandant des prières pour le retour de l'Angleterre à l'unité catholique.

SUR LE MALHEUR DES PEUPLES TOMBÉS DANS L'HÉRÉSIE, ET LE MOUVEMENT DE L'ANGLETERRE POUR REVENIR A L'UNITÉ CATHOLIQUE.

Qu'ils étaient beaux, N. T. C. F., ces jours où l'Europe tout entière n'avait qu'un langage et une croyance, *terra unius labii et sermonum eorumdem* (*Gen.*, XI, 1); où elle reposait en paix, comme un seul troupeau, à l'ombre du même bercail et sous la houlette du même pasteur; où il n'y avait qu'un Seigneur, une foi, un baptême!

Quand, après plus de mille ans, la fumée sortie du puits de l'abîme vint obscurcir le soleil; quand une si vaste portion de l'Eglise fut violemment détachée de son sein, que de crimes à la fois et de malheurs! Et qu'est-il besoin de vous dire le troupeau de Jésus-Christ ravagé, les colonnes mêmes de la religion ébranlées, les temples profanés, l'autel plus d'une fois arrosé du sang de ses défenseurs; ces richesses offertes par la piété, amassées durant tant de siècles, jetées en proie aux passions mauvaises, le patrimoine du pauvre dissipé, l'or du sanctuaire devenu l'appât du sacrilége et la récompense de l'apostasie; les pontifes arrachés de leurs siéges, les vierges chrétiennes dispersées comme de timides colombes poursuivies par le vautour, les anachorètes mal protégés par la profondeur des solitudes les plus reculées, les confesseurs jetés dans les prisons, expirant dans les supplices ou la misère, les conciliabules des hérétiques devenus un brigandage où la force dictait à la faiblesse des oracles faux et mensongers; une guerre d'autant plus funeste que l'ennemi était au-dedans: enfin l'erreur en tant de lieux triomphante, et courbant sous son joug des peuples entiers et une longue suite de générations. Malheur aux chefs et aux premiers auteurs d'une séparation si funeste! Malheur à ceux qui ont secoué les premiers la torche fatale, et qui allumèrent dans l'Europe et dans l'Eglise un si long, un si vaste, un si déplorable incendie!

Ne tremblons que pour nous-mêmes, N. T. C. F.: ils peuvent arriver pour nous, ces temps prédits et pleurés par le Sauveur, temps de ténèbres et de nuit profonde, où la foi, obscurcie par l'ignorance qui la blasphème, par le préjugé qui la repousse, par la volupté qui la redoute et la fuit, se retirera de nous, comme le soleil à son couchant, et nous laissera dans une route trompeuse et sur le bord d'un abîme, endormis du sommeil d'une triste et mortelle indifférence. Mais l'Eglise, fondée sur Jésus-Christ comme sur la pierre angulaire, n'a rien à craindre: *Ipso summo angulari lapide, Christo Jesu.* (*Ephes.*, II, 20.) Ce qu'elle perd d'un côté, elle le regagne de l'autre. Que l'orgueil des patriarches grecs ait séparé l'Orient: le Nord se convertit à la voix des Bonifaces et des Anschaire. Que le Nord, à son tour, soit entraîné dans la révolte de Luther ou de Calvin, que l'Angleterre change au gré d'Henri VIII ou d'Elisabeth: un nouveau monde sort des flots du vaste Océan, pour former une chrétienté nouvelle; et, si le nombre des adorateurs fidèles diminuait encore parmi nous, de nouveaux apôtres porteront aux îles lointaines et à la jeune Océanie, la civilisation et la foi, cet

héritage de la vieille Europe, et, de ces pierres brutes et insensibles, le Seigneur peut susciter des enfants à Abraham.

L'œuvre des hommes est mesurée elle périt avec eux : c'est une poussière que le vent emporte : la vérité est immuable comme Dieu : elle émane de lui ; elle est lui-même : *Ego sum via, et veritas, et vita.* (*Joan.*, XIV, 6.) Et, tandis que sous le titre imposant de réforme, l'erreur s'agite dans sa faiblesse et son impuissance, emportée aujourd'hui si loin de ses commencements, qu'elle n'a plus même de symbole, et n'a presque retenu du christianisme que le nom : qu'il est beau de voir l'Eglise, toujours combattue, mais toujours victorieuse, se soutenir, toujours uniforme, sans altération, sans changement, dominant d'abord sur les débris de l'idolâtrie ; puis, au milieu des agitations et des perpétuelles variations des schismes et des hérésies, s'avançant à travers les siècles, faisant le bien, réparant les maux que les erreurs et les passions produisent ; source de consolations et d'immortelles espérances ; mère des pensées généreuses, des nobles actions et des dévouements sublimes, enfantant toujours de grandes âmes et des cœurs généreux, brillant toujours du double éclat de la doctrine et des vertus, donnant toujours des saints au ciel ; et, malgré la corruption du cœur humain, malgré les efforts sans cesse renouvelés pour la détruire, s'élevant au-dessus des vicissitudes, « comme ces pyramides immobiles parmi les vents et les sables du désert : ouvrage dépendant de Dieu seul, et portant, avec l'impression de sa main puissante, le caractère de son infaillible autorité ! »

Considérez en même temps, N. T. C. F., ce que deviennent les peuples séparés de l'Eglise : rameaux détachés de l'arbre qui les portait, ils ne tirent plus de lui la séve et la vie : *Mittetur foras palmes et arescet.* (*Joan.*, XV, 6.) La véritable Eglise, dit Fénelon, non-seulement doit être toujours visible ; mais toujours la plus visible et la plus éclatante : car il faut que la plus grande autorité, extérieure et vivante, qui soit parmi les chrétiens, mène sûrement et sans discussion à la vérité. L'autorité est l'abrégé de la science ; c'est par elle que l'édifice sacré de nos croyances et de nos devoirs repose en sûreté sur une base inébranlable. Ceux qui se sont éloignés d'elle. qui ont secoué ce joug nécessaire, indécis sur les questions les plus importantes, livrés à d'interminables disputes, multipliés en une infinité de sectes, errants, égarés, divisés, ne sachant plus à quoi se prendre, que retenir, où s'arrêter ; cherchent, mais en vain, à la lueur de cette faible et vacillante raison qu'ils ont prise pour unique guide, la voie de la vérité, du bonheur et de la vie. L'examen particulier a porté ses fruits. Il est arrivé ce que que prévoyait, ce que leur annonçait, il y a près de deux siècles, un de ces génies qui voient de loin et de haut (le grand Bossuet). La Bible entre leurs mains, seule règle de leur foi, mais sans autorité qui l'explique et qui l'interprète, livrée aux commentaires et aux caprices des passions et des intérêts, a été pour eux une source fatale de dissentiments et de discordes. Est-ce une église, est-ce une société, ce rassemblement tout extérieur et pour ainsi dire d'ordre et de police, où ne l'on ne rencontrerait peut-être pas deux esprits unis par une entière conformité d'opinions et pensant de même sur tout les points ?

Que de contradictions, que de systèmes, que de symboles ! Quelle diversité de croyances ! Qui compterait tous les partis, toutes les sectes qui les déchirent ? luthériens, calvinistes, anglicans, zuingliens, trembleurs, anabaptistes, méthodistes, piétistes ! On compterait plutôt les étoiles du firmament et les grains de sable des rivages. Qui croire, qui suivre, qui écouter ? Et si la foi est incertaine, que devient la règle des mœurs ? où s'en vont les divines espérances ? et quelle destinée offre l'éternel avenir ? Point de dogmes fixes et certains ; le ministère y est vide, sans mission, sans énergie, sans vertu : un culte sec et froid qui ne parle ni aux yeux ni au cœur ; ou, s'ils ont retenu quelque chose des prières, des usages et des cérémonies de l'Eglise, l'Esprit qui les anime et les vivifie a disparu. Eh ! qu'on peut bien leur appliquer en gémissant cette parole de l'Ecriture : *Ils se se sont éloignés des sources d'eaux vives qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle, et se sont creusé des citernes fangeuses et qui ne retiennent pas les eaux : « Foderunt sibi cisternas quæ continere non valent aquas ! »* (*Jer.*, II, 13.)

Aussi, N. T. C. F., la paix n'a-t-elle jamais régné dans cette réforme prétendue. Une vague et secrète inquiétude y trouble les cœurs droits et les esprits qui réfléchissent. Mécontents d'eux-mêmes, haletants, fatigués, ils ne peuvent trouver de repos sur ces sables mouvants. Ils tournent en soupirant leurs regards vers la véritable Eglise, comme vers la patrie qu'ils regrettent ; ils semblent lui demander ce qui leur manque. Mais jamais cette disposition des esprits et des cœurs ne fut plus vive, plus frappante, plus générale, qu'elle ne l'est devenue de nos jours en Angleterre. Déjà quelques-uns de ses plus célèbres docteurs, de ses citoyens les plus vertueux, de ces sages, de ces esprits supérieurs, que Dieu semble avoir faits rois, pour commander par la parole, pour régner par la puissance de la doctrine et du talent, revenus à la foi de leurs pères, lèvent, comme autrefois l'illustre Mathatias, l'étendard de la vérité, et emploient l'autorité de leur nom, l'ascendant de leurs lumières, le respect qu'inspirent leurs vertus, à soutenir cette cause sacrée, et à réveiller dans les âmes le zèle de la loi et l'amour des antiques maximes. Ils ont étudié la vénérable antiquité, suivi la tradition d'âge en âge, constaté la primauté de l'Eglise romaine, examiné les causes honteuses de la réforme, ses excès, ses fureurs, ses variations, la servilité des

parlements, dociles instruments des iniquités d'un roi impie, ces lois barbares et sanguinaires, qui ont pesé si longtemps sur la tête des catholiques, et dont plusieurs subsistent encore, monuments de la tolérance de l'hérésie partout où elle est la plus forte; ils ont vu que la vérité, que la dignité, que la véritable liberté n'étaient point là.

Ce n'est point aux rois, aux parlements, aux magistrats, c'est à Pierre seul qu'il a été dit : *J'établierai sur vous mon Eglise.* (*Matth.*, XVI, 18.) Le Dieu père, et gardien des sociétés, n'a pas remis entre les mains des princes les deux glaives, le double pouvoir, spirituel et temporel, et ce n'est point César que Jésus-Christ a choisi pour gouverner les consciences. Ils le savent, et ils ont compris qu'il n'y a de foi, de sûreté, de convictions vives et profondes, qu'à l'ombre de l'autorité seule infaillible, à qui la perpétuelle assistance de l'Esprit-Saint a été promise, et qu'ils ne trouveraient de repos et de sûreté qu'en venant s'asseoir avec nous au pied de cette chaire antique et révérée, d'où le prince des pontifes, portant au loin ses regards, observe, reprend, dirige, pourvoit à tous les besoins; chaire toujours inébranlable au milieu des trônes qui tombent, des dynasties qui meurent, des empires qui s'écroulent; et où, depuis dix-huit siècles, Pierre vivant, parlant, agissant dans ses successeurs, est toujours le chef du collége apostolique, toujours le centre immobile de l'unité, toujours le fondement visible d'une Eglise immortelle, toujours la colonne de la vérité, contre laquelle se brisent les puissances de l'enfer : où il tient toujours les clefs du royaume des cieux pour fermer, et nul ne peut ouvrir, pour ouvrir et nul ne peut fermer; d'où il confirme encore ses frères, et d'où ses décisions dogmatiques, reçues des évêques, éclairent les fidèles, foudroient les impies, redressent, corrigent, condamnent; et, respectées comme les oracles de l'Esprit-Saint, fixent le sens de la parole divine et la croyance du monde chrétien.

Cet exemple, ces sentiments, N. T. C. F., n'ont pas été stériles. Il se fait un mouvement en Angleterre. Le docte et vénérable évêque de Mélipotamos nous écrit : « Un rayon d'espérance dissipe les ténèbres de l'avenir. Ce n'est pas seulement qu'il s'opère au milieu de nous des conversions plus nombreuses qu'autrefois et dans les positions les plus éminentes de la société; mais les vieux préjugés s'effacent; on nous exprime des sentiments affectueux; et les esprits, en nombre plus considérable que jamais, se préoccupent du retour à l'unité, et le désirent. » C'est ainsi que les évêques catholiques d'Angleterre, témoins de cette révolution heureuse, pénétrés de reconnaissance envers Dieu, ranimés par cette lueur d'un plus doux et plus consolant avenir, épanchent dans le sein des évêques leurs frères, leurs douleurs et leurs joies, leurs craintes et leurs espérances. Ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes : « Ce n'est ni l'habileté, ni la prudence, ni l'adresse, ni le pouvoir, ni la sagesse de l'homme : une impulsion spontanée de la grâce, une succession providentielle de circonstances, » (*Id.*) en un mot, la main de Dieu seul a tout fait. Ah! qu'il achève son ouvrage; *Confirma hoc, Deus, quod operatus es.* (*Psal.* LXVII, 29.) Quelle serait l'allégresse de l'Eglise catholique! Quel jour en particulier pour nous (s'il nous était donné de le voir), que celui où les deux Eglises de France et d'Angleterre, se donnant le baiser de paix, se trouveraient réunies, comme deux sœurs, dans le sein et entre les bras du Père commun!

Mais il y a encore bien des obstacles à vaincre. « Ceux qui sont disposés à revenir, ont à soutenir les luttes les plus terribles. Ils sont placés souvent dans l'alternative de choisir entre la perte des biens terrestres et le rejet de la vérité; ils ont à vaincre le respect humain, à sacrifier les plus chers intérêts de famille et des affections que respectent la nature et la loi de Dieu; pour plusieurs, le retour demande un esprit de sacrifice porté à un degré héroïque.» (*Id.*) Les évêques d'Angleterre mettent toute leur confiance dans le Seigneur; ils attendent tout de la prière. « C'est là, disent-ils, notre seule et notre plus puissante ressource. » (*Id.*) Ils prient : ils nous demandent avec instance de joindre nos supplications aux leurs : ils verront dans notre empressement une preuve de notre amour fraternel : ils écrivent à chacun de leurs frères dans l'épiscopat : « Si nous pouvions obtenir de vos prêtres, de vos communautés religieuses, de tous vos fidèles, des prières, des communions, une oblation de l'adorable sacrifice en faveur de la malheureuse Angleterre, nos désirs seraient satisfaits. » Ils le seront, je n'en doute pas, N. T. C. F. Je crois à votre charité; je compte sur vos plus vives sympathies. « Quel catholique pourrait refuser des prières? Quel enfant de l'Eglise ne s'estimerait heureux de venir au secours des âmes engagées dans cette terrible lutte? » (*Id.*) Un lien de sympathie, ou plutôt de tendre et fraternelle charité, unit toutes les portions de l'Eglise. Nous sommes tous les membres d'un même corps, dont Jésus-Christ est le chef. Et *qui souffre parmi vous*, s'écriait l'Apôtre, *sans que je souffre avec lui : qui est dans le péril, sans que mon zèle me brûle?* (II *Cor.*, XI, 29.)

Mais quels liens plus étroits et plus tendres ont uni dès les temps les plus reculés les deux Eglises de France et d'Angleterre! Estime, affection, confiance mutuelle, douce chaîne, heureux échange de services et de bienfaits. C'est de cette terre autrefois appelée l'Ile-des-Saints, que nous sont venus ces nouveaux apôtres, ces nouveaux pères du désert, ces maîtres de la vie spirituelle, les Maclou, les Colomban, les Samson et les Magloire. C'est de nous qu'à son tour elle a reçu quelques-uns de ses plus saints et de ses plus illustres pontifes, les Lanfranc et les Anselme. C'est à nous qu'elle avait re-

cours dans ses afflictions et ses besoins. Pressée par l'hérésie de Célestius et de Pélage, c'est saint Loup de Troyes, c'est saint Germain d'Auxerre, qu'elle appelle à son secours; ils confondent l'erreur par leur doctrine et leurs miracles; ils repoussent et mettent en fuite une autre sorte d'ennemis par le seul chant de l'*Alleluia.* Ah ! puissent nos voix, élevées vers le ciel, obtenir aujourd'hui une nouvelle victoire, un triomphe encore plus heureux ! C'est ici même, c'est dans ce diocèse, c'est auprès de la chaire épiscopale de Sens, que, dans les jours de la persécution et de la détresse, deux des plus grands et des plus saints primats de l'Angleterre, sont venus chercher un asile et des consolations : l'un ne nous quitte, en pleurant, que pour voler à un glorieux martyre ; l'autre, mourant dans cet exil, nous lègue comme un précieux trésor sa dépouille sacrée. Et qu'est-il besoin que je les nomme? Quel endroit de l'Europe n'a retenti du bruit de leurs vertus et de leurs combats! Il n'y a pas longtemps qu'un des prélats anglais leurs successeurs, a voulu visiter la sépulture de saint Edme et ses cendres toujours vénérées. Ah! sans doute il aura senti se ranimer son courage et ses espérances, en priant au tombeau d'un saint et d'un confesseur qui, sur la terre étrangère, n'oublia jamais son peuple, et qui, dans les cieux où il règne, est devenu, pour sa chère et malheureuse patrie, un père et un protecteur immortel.

Eglise de France, souvenez-vous de vos épreuves. Evêques, prêtres, simples fidèles, confesseurs exilés pour la foi, vous avez trouvé dans cette île une hospitalité généreuse ; vos frères, quoique séparés de vous par le schisme et l'hérésie, vous ont ouvert leurs bras et leurs cœurs. Ils ont contemplé de près la vie pure et édifiante de ce clergé catholique, qu'on leur avait représenté sous de si sombres et de si fausses couleurs ; ils ont admiré sa patience, sa foi ferme et invincible, son détachement héroïque ; ils ont été attendris de ses souffrances si noblement supportées ; et l'aspect de ses vertus a fait évanouir les vieux préjugés, comme les ténèbres s'enfuient et disparaissent à l'approche du jour. Et qui sait si ce n'est pas la charité exercée envers ses saints, qui attire maintenant sur eux les regards de la miséricorde de Dieu ?

Royaume très-chrétien, vous aussi, vous avez eu vos jours mauvais ; vous aussi, vous avez contristé le cœur du Père commun, et vous lui avez arraché cette plainte douloureuse : *Mon fils premier-né est la cause de mes larmes ! « Ruben primogenitus meus, principium doloris mei.»* (*Gen.*, XLIX, 3.) La bonté du Seigneur vous a préservé du naufrage; il a commandé aux vents et aux flots, et la sérénité a reparu ; l'étoile des mers a veillé sur vous ; Marie, à qui vous êtes consacré, vous a empêché de périr; et je ne vous rappelle vos malheurs que pour exciter votre reconnaissance envers le ciel, et votre sensibilité pour les malheurs de vos frères.

L'Eglise d'Angleterre a donc des droits particuliers à votre sympathie et à vos vœux. Déjà dans plusieurs diocèses, des prières ont été commencées ; elles se répéteront bientôt dans les diverses parties du monde. Le Seigneur résistera-t-il à la voix et aux pleurs de l'Eglise tout entière prosternée et suppliante? Montez au saint autel, prêtres du Dieu vivant : demandez par l'immortelle vertu de ce sacrifice, le salut de tant d'âmes encore incertaines et chancelantes. Unissez-vous, saintes communautés, pour faire une douce et aimable violence au cœur si tendre et si miséricordieux de notre Maître. Ames pieuses de tous les rangs et de tous les âges, offrez pour ce but si magnifique et si désirable, des sacrifices, des vœux, des communions, de bonnes œuvres; pressez, insistez, ne vous lassez pas, dites à votre Dieu comme autrefois Israël : Non, je ne vous laisserai point, que vous ne m'ayez accordé cette grâce : *Non dimittam te, donec benedixeris mihi.* (*Gen.*, XXXII, 26.) Saisissez surtout ces moments heureux où Jésus, résidant au fond de vos cœurs, et s'étant donné tout entier, n'a plus rien à refuser à ceux qui l'aiment. Conjurez le Seigneur de leur aplanir les voies de la vie ; de leur accorder cette adoption divine, qui, des ennemis fait des enfants ; de leur envoyer cet Esprit de sagesse et de force qui détache du présent et de tout ce qui périt, qui nous élève au-dessus des sens et de la nature; cet amour fort comme la mort, qui brave les périls, surmonte les obstacles, s'anime par les difficultés mêmes, qui change les amertumes en douceurs, qui se plaît dans les sacrifices, à qui rien ne coûte, à qui rien ne résiste, qui ne se traîne plus, qui ne marche plus, qui vole porté sur les ailes de la grâce. Ainsi la face de ce royaume sera renouvelée ; ainsi le désert où combattaient toutes les erreurs, fleurira comme un jeune lis, et produira des fruits de justice, de sainteté et de vie : *In cubilibus in quibus prius habitabant dracones, orietur viror calami et junci, et via Domini vocabitur.* (*Isa.*, XXXV, 7, 8.) Mettez vos vœux et vos souvenirs entre les mains de Marie; confiez-les à sa tendresse maternelle. Invoquez les saints apôtres, rois immortels de l'Eglise qui l'ont édifiée par leurs travaux et qui sont morts pour la défendre. Tant de saints, qu'a produits cette terre autrefois féconde, plaideront aussi sa cause; et le sang même qu'elle a versé, le sang des martyrs, criera vers le ciel, non pour demander vengeance, mais pour implorer la grâce. Que la religion véritable ne soit plus obligée de fuir ou de se cacher, qu'elle puisse lever la tête dans ces contrées qu'elle a couvertes de ses bienfaits ; que les jours de la captivité de Sion soient abrégés ; que le peuple jure de nouveau l'alliance, que les Néhémie et les Esdras y lisent publiquement la loi, et que Dieu suscite bientôt le nouveau Zorobabel qui relèvera de ses mains bénies les ruines du sanctuaire. O Dieu, souvenez-vous de vos anciennes mi-

séricordes : que cette terre si souvent frappée de la foudre et qui porte encore les traces et comme les cicatrices de tant de déchirements et de blessures, respire enfin, florissante et féconde, au souffle pur et sous la salutaire influence de l'unité et de la vérité. Dans la défection générale, vous vous y étiez réservé des justes; il était resté une lampe à votre Christ, et une étincelle à votre Eglise : que ce flambeau se rallume, et que cette étincelle devienne l'incendie qui portera dans les cœurs le feu de l'amour divin. Donnez, ô mon Dieu ! à votre Eglise le consolant spectacle de ce retour ; donnez cette joie au pontife qui la gouverne en votre nom ; parmi tant de peines, de travaux et de sollicitudes qui l'accablent, ménagez cette consolation à son auguste vieillesse. Prêtant à ce peuple notre voix et notre cœur, nous vous dirons : qu'il a été votre fils : *Filius tuus*, et le fils chéri de l'Eglise votre épouse : *Et filius ancillæ tuæ*. (*Psal.* CXV, 16.) Il avait été enfanté à la foi véritable par un de ses premiers et de ses plus saints pontifes. Rendez à Rachel ses enfants qu'elle a tant pleurés. Convertissez le cœur des enfants à la foi et à la piété de leurs pères : *Corda filiorum ad patres*. (*Luc.*, II, 17.)

C'est un pape, vous ne l'ignorez pas, N. T. C. F., c'est saint Grégoire le Grand, qui, touché d'une tendre pitié pour ces nations encore idolâtres, encore assises à l'ombre de la mort, les appela à la lumière, et leur fit connaître Jésus-Christ ! O noms à jamais vénérables des Augustin, des Mellit, des Just et des Paulin ! Envoyés par ce grand pape, soutenus par ses conseils, animés de son esprit, quels changements merveilleux ils opérèrent ! Quelle paix ! quelle sainteté ! quel zèle ! quelle innocence ! quel respect pour le saint-siége ! Ah ! revenez sous un autre Grégoire, beaux jours de ce christianisme naissant, siècle d'or de l'Eglise d'Angleterre !

Mais en priant pour nos frères séparés, ne nous oublions pas nous-mêmes. L'hérésie cherche à s'insinuer parmi nous : elle reproduit ses accusations injustes, ses objections tant de fois réfutées, ses calomnies que reçoit avidement une malignité crédule, ses erreurs si douces et si commodes, si complaisantes pour toutes les secrètes corruptions du cœur humain. Evitez ses piéges, déjouez ses ruses, résistez à ses attaques, fermez l'oreille à ses discours empoisonnés. Tout péché, N. T. C. F., traîne son châtiment à sa suite. Mais voyez et jugez vous-mêmes, quel crime c'est que l'hérésie : combien sont coupables et maudits, ceux qui se séparent de l'Eglise, et déchirent, selon l'expression des Pères, la tunique sans couture et sans tache de Jésus-Christ. *Inconsutilem Christi tunicam* (S. Athan.); puisqu'une fois entré dans cette voie funeste, on en sort si difficilement, et que l'Apôtre nous déclare que, pour ceux qui, ayant connu la vérité, l'abandonnent, il n'y a plus d'hostie et d'expiation, mais une terrible attente du jugement : *Voluntarie peccantibus post acceptam notitiam veritatis, jam non relinquitur pro peccatis hostia, terribilis autem exspectatio judicii*. (*Hebr.*, X, 26.) Jetez des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi se leva sur nos têtes comme le soleil. Que sont devenues ces Eglises où s'assemblaient les conciles, où brillèrent les vertus et le génie, où retentirent les voix éloquentes des Basile, des Grégoire, des Cyrille et des Chrysostome ? Tout est stérile, tout est flétri, tout est désolé, sur ces montagnes où les troupeaux d'Israël paissaient autrefois si paisibles et si nombreux. Considérez avec tremblement, dans des contrées plus voisines, les ravages affreux de l'erreur. Hélas ! pourront-ils jamais être réparés ? Ceux qui revenaient, ont été jusqu'ici presque aussi rares que les épis oubliés après la moisson. Et quel crime est-ce donc que l'hérésie, puisque même après tant de siècles, Dieu est encore irrité, et que les prières des saints, les gémissements des justes, les larmes et les soupirs de l'Eglise n'ont pas encore désarmé sa justice ?

Pour nous, N. T. C. F., unis par la confession de la même foi, par le solide espoir des biens futurs, par une tendre et mutuelle charité, nous nous attacherons de plus en plus à la mère commune, et trouvant dans son sein maternel, et sous les lois de son divin époux, ce qu'inutilement nous chercherions ailleurs, nous dirons avec les premiers disciples : *Il fait bon ici* (*Marc.*, IX, 4) ; on est bien avec vous, Seigneur; et nous y dresserons nos tentes. Et répétant les protestations de dévouement et de fidélité qu'ont fait entendre nos pères, nous nous écrierons avec les Fénelon et les Bossuet : « Sainte Eglise romaine, nous tenons à votre unité par le fond de nos entrailles. Tout est fort en vous, parce que tout y est divin et que tout y est uni. Que vous êtes belle dans votre union, mais que vous y êtes forte ! » (*Disc. sur l'Unité de l'Eglise.*) Vous durez, société sainte, en dépit de vos ennemis, qui avaient juré votre perte, et déjà désigné le jour de vos funérailles; vous durerez longtemps après qu'ils auront disparu, qu'on aura oublié jusqu'à leur nom ; et dans votre vieillesse immortelle, toujours jeune et toujours féconde, vous enfantez des justes, vous leur préparez des successeurs; vous êtes, vous serez toujours l'asile de la justice et l'école de la vérité. Contre vous viendront toujours se briser en écumant, comme les vagues de la mer contre le rocher, tous les efforts de tous les schismes depuis Novatien, de toutes les persécutions depuis Néron, de toutes les hérésies depuis Simon le Magicien, jusqu'à nos jours, jusqu'au dernier jour du monde, jusqu'à la consommation des siècles.

Et vous, fille aînée d'une si auguste mère, vous, dans tous les temps si féconde en grands talents et en grandes vertus; vous qui répandîtes tant d'éclat sur la nation tout entière ; vous, plus ancienne que la monar-

chie, qui civilisâtes les Gaules, et fîtes fléchir devant la croix la tête altière de leurs vainqueurs, ces fières tribus des Francs et des Sicambres; vous qui, dès les temps les plus reculés et dans la nuit de la barbarie, produisîtes ces vives lumières, les Irénée de Lyon, les Hilaire de Poitiers, les Perpétue de Rouen, les Germain d'Auxerre, les Apollinaire de Clermont, les saint Loup de Troyes et de Sens, un saint Bernard, le dernier des Pères; et qui, plus tard, dans le plus brillant et le plus fameux des siècles, à la triple clarté des lettres, de la sainteté, du génie, enfantez les Vincent de Paul, les Bourdaloue, les Bossuet et les Fénelon: sainte Eglise gallicane, si belle, si noble, si antique, ah! ne dégénérez point! Gardez l'héritage de vos pères; ne laissez point passer à d'autres votre gloire: ***Ne tradas alteri gloriam tuam*** (***Bar.***, IV, 3); et quand enfin le flambeau de la foi semble prêt à se rallumer dans une contrée voisine, qu'il ne s'obscurcisse point parmi nous; mais, comme l'astre qui est son image répand sur plusieurs peuples à la fois sa lumière et sa chaleur, que le divin soleil des intelligences, tout en éclairant nos frères, brille en même temps à nos yeux d'un éclat plus vif et plus pur. Attachez-vous par une étroite et constante affection à Rome, votre mère, pour être solide comme elle, et pour participer à son immortalité. Continuez l'œuvre des siècles; soyez toujours la protectrice des pauvres et la seconde providence des infortunés: élevez l'enfance, instruisez la jeunesse et l'âge mûr: ranimez, par de divines espérances, la vieillesse languissante; faites respecter les mœurs, plus nécessaires que les lois mêmes; comme le divin auteur de votre foi, passez au milieu des générations en faisant le bien; et portez jusqu'à l'éternité les fruits et les merveilles du zèle, de la piété, des lumières et des vertus!

Donné à Sens, le 20 décembre 1845.

III. MANDEMENT

Pour le carême de 1846.

INFLUENCE DE LA RELIGION SUR LA SOCIÉTÉ.

La sagesse humaine, nos très-chers frères, si courte dans ses vues, si bornée dans ses moyens, est incapable, tant qu'elle est seule et réduite à ses propres forces, de faire le bonheur des peuples et d'asseoir sur des bases inébranlables la prospérité des empires. L'attrait des avantages présents peut, sans doute enfanter des actions brillantes et des travaux utiles. On aspire à la fortune ou à la gloire, mais ce désir, toujours croissant et insatiable, finit par troubler l'harmonie publique: c'est une flamme qui échauffe, mais souvent aussi qui dévore, et une société fondée sur le développement des passions porte en elle-même le principe de sa ruine. Les passions enchaînées par la force, contenues par les obstacles, dirigées par l'éducation, resserrées par de puissantes digues ne se modifient pas toujours au gré du législateur et du magistrat. Cette énergie qu'elles montrent pour le bien, elles peuvent la déployer pour le mal. C'est un instrument dangereux qui aide, mais qui peut blesser; c'est un fleuve qui arrose et fertilise, mais qui déborde, ravage, entraîne les moissons et les troupeaux, les institutions et les lois. Elles ressemblent à ces orages qui purifient l'air, mais qui recèlent aussi dans leurs flancs la foudre et les fléaux. Elles sont au sein des cités comme ces feux cachés dans les entrailles de la terre, tantôt grondants, tantôt paisibles, et qui, éclatant enfin avec un grand bruit, déchirent le sommet des montagnes, et ébranlent les fondements même du monde.

La religion, cette fille du ciel, conduit par un chemin plus sûr à la félicité véritable et à la solide gloire. Elle sait, elle avoue que pour faire le bien on a besoin d'encouragements et de promesses; c'est l'aiguillon de notre lenteur, le soutien de notre fragilité, notre force dans le combat. Elle attache donc le bonheur à la vertu, elle nous découvre un avantage constant et certain dans la pratique des devoirs, et condamnant cette activité inquiète, qui, bornée au présent, est indigne d'un esprit immortel et serait trop souvent déçue, elle nous transporte dans l'avenir; elle unit la terre au ciel, le présent rapide aux siècles sans fin; elle excite notre ardeur et nos efforts par l'espoir des biens d'en haut qui ne passent point, de ces biens invisibles qui ne trompent point; elle offre à nos sacrifices la seule récompense digne de nous, et elle ennoblit, consacre, épure, divinise nos vertus; elle les affermit et les perpétue en les plaçant sur la seule base inébranlable, Dieu même et l'éternité!

Quelle n'est point sur la vie sociale, N. T. C. F., sa sainte et heureuse influence, et quelle force, quelle durée ne donne-t-elle point aux Etats en inspirant l'amour de la patrie, la soumission à l'autorité, en réglant les mœurs, plus fortes, et plus nécessaires que les lois, et en conservant l'ordre et la paix bien autrement et bien mieux que les princes et les lois ne le sauraient faire!

Je suis homme, disait un ancien, et tout homme est un ami pour moi. ***Vous êtes tous les enfants de Dieu***, a dit Notre-Seigneur, ***et votre Père est dans le ciel***: voilà l'union la plus indissoluble, la plus vaste, la plus ancienne formée par la nature et par la volonté du Créateur; et la différence des opinions, des habitudes, des pays, des cultes même, ne doit point affaiblir le grand et universel lien de l'humanité. Tous les hommes ***sont frères***, et ils doivent à ce titre s'aimer, se soutenir, s'entr'aider. Mais dans cette affection générale, dans cette charité qui embrasse tout, il y a des degrés et des préférences. Nous devons plus à nos proches et à nos concitoyens. Cette terre qui nous a vus naître, que nous habitons ensemble, est comme

une mère commune. Nous y sommes unis par les mêmes lois, par l'enchaînement des services mutuels, par la conformité des mœurs et du langage. Elle a élevé notre enfance : là sont les compagnons de nos premières joies et de nos premières peines, les traditions, les cendres, les sacrés monuments de nos aïeux. Tout nous y retrace de doux et aimables souvenirs. Elle nous a portés et nourris vivants, elle nous recevra dans son sein après la mort, nous y dormirons ensemble, et nos dépouilles y seront mêlées. C'est pour elle qu'il est doux de vivre, et qu'il est glorieux de mourir :

Dulce et decorum est pro patria mori.
(Hor., *Od.*, III, 2.)

C'est vers elle que l'exilé soupire; c'est là qu'il a laissé son cœur, c'est là qu'il veut être ramené pour y dormir avec ses pères, et pour que ses yeux, en se rouvrant au dernier des jours, dans le réveil universel, se portent et s'arrêtent d'abord sur des objets chéris et rencontrent les yeux de ceux qu'il avait aimés. C'était une consolation pour Joseph, à ses derniers moments, de penser que ses restes, transportés un jour de l'Egypte, reposeraient dans le pays et le tombeau de ses aïeux. (*Gen.*, L, 24.) Mais quelle force n'ajoutent point à l'amour de la patrie les idées religieuses, cette même foi qui nous éclaire, ces communes espérances qui nous consolent, ces sacrements qui nous régénèrent et qui forment en Jésus-Christ une fraternité nouvelle, cette charité qui survit à la destruction des choses présentes et qui prolonge notre union dans un avenir infini! Et combien le fidèle ne s'intéresse-t-il pas à une société où il trouve les plus précieux des biens, la vérité, les autels, le sacrifice, le culte, les prières, la communauté des choses divines et humaines, les sentiments les plus doux et les plus forts, les plus purs et les plus chers, tout ce qui fait l'ornement et le charme de la vie! Ne sommes-nous pas les disciples d'un maître qui aima sa nation, qui la préfère, qui n'apporte d'abord qu'à elle la paix, la lumière et le salut : *Je suis venu chercher les brebis perdues de la maison d'Israël* (*Matth.*, X, 6); qui ne cesse de répandre sur elle les bienfaits de son amour, les flots abondants de sa grâce, qui veut en rassembler les enfants sous ses ailes (*Matth.*, XXIII, 37); qui brûle du désir de verser son sang qui n'est point touché de ses injures, mais de leurs maux, qui pleure sur l'aveuglement et la ruine de son ingrate patrie, qui, proscrit par sa haine injuste et condamné au plus cruel et au plus ignominieux supplice, tourne encore sur elle, du haut de la croix ses tristes et derniers regards, et jusqu'au dernier soupir prie pour elle, la bénit et lui pardonne? ne nous a-t-il pas répété plus encore par son exemple que par ses paroles : Aimez votre patrie, et respectez ses lois; faites-lui tout le bien que votre esprit peut imaginer, que votre cœur peut embrasser, que vos talents peuvent produire? Celui qui lui refuse ses forces, son zèle, son secours, ses lumières, sa vie, est l'arbre stérile digne d'être jeté au feu; et la vraie piété, la religion pure, dit saint Jacques, la loi royale : *si legem perficitis regalem* (*Jac.*, II, 8), c'est la charité qui réchauffe, éclaire, relève, console, c'est une vie toute consumée pour la gloire du Père commun et puis pour l'utilité de vos frères : *Religio immaculata hæc est.* (*Ibid.*, 7.) Quand l'homme ne fait entrer dans l'idée de son bonheur que les biens de ce monde, la gloire, les richesses, les distinctions, les plaisirs, il faut, pour qu'il aime sa patrie, qu'elle puisse lui donner ces biens; quand elle les lui refuse elle n'est plus pour lui qu'une marâtre : il l'a maudit avec Camille, il l'abandonne et la combat avec le fils de Véturie, il l'opprime, s'il le peut, avec les Césars : et c'est une forte tentation à laquelle souvent il succombe, quand son intérêt particulier s'oppose à l'intérêt général. La religion seule, N. T. C. F., forme des âmes vraiment généreuses, de grands cœurs, des héros désintéressés; elle féconde les semences des hautes vertus, sans développer le germe des vices brillants et sanguinaires, et met du mouvement dans la société sans y exciter des tempêtes. Elles transporte ailleurs et plus haut notre plus grand et notre plus cher intérêt, nous soutient par la pensée de Dieu dans le sacrifice de notre repos, de notre fortune et même de notre vie; et assure à la vertu dans les cieux une récompense qui lui manque souvent sur la terre. Elle conduit aux batailles les illustres Machabées; elle est la mère des dévouements sublimes. C'est elle qui console dans les désastres de la patrie; c'est elle qui donne les ressources et qui inspire le courage pour la relever; c'est elle qui, pour réparer les ruines du sanctuaire et de la cité, se sert des mains triomphantes de Judas ou de Zorobabel.

Elle s'adresse à toutes les conditions, à tous les âges; elle dit aux guerriers : Défenseurs de votre pays, que l'honneur, prix du dévouement et du courage, vous excite et vous enflamme, j'y consens; les yeux de vos chefs, des compagnons de vos périls et de votre gloire, de vos citoyens éplorés dont vous êtes l'espoir et le bouclier, sont fixés sur vous; mais surtout pensez au roi invisible et immortel qui vous suit de l'œil dans les hasards et la confusion de la mêlée; qui compte vos coups, qui pèse toutes les gouttes de votre sang; et comptez moins sur les éloges qui s'évanouissent, sur l'enthousiasme qui cède si vite à la tiédeur et à l'oubli, que sur les promesses d'un Dieu qui gravera votre nom dans les annales de la véritable gloire, et de qui vous recevrez une palme qui ne se flétrira jamais entre les mains du triomphateur. Elle dit au savant : Peut-être ne recueillerez-vous maintenant aucun fruit de ces veilles laborieu-

ses où votre esprit se consume et où votre vie s'abrége; peut-être même la haine et l'envie vous persécuteront; mais continuez à combattre l'erreur, à dissiper les ténèbres, à proclamer les vérités utiles et à éclairer vos frères pour les rendre meilleurs. Il est écrit (*Dan.* XII, 3) : Ceux qui auront été les flambeaux du monde, les précepteurs du genre humain, les éloquents interprètes de la vertu : *Qui docti fuerint, qui ad justi tiam erudiunt multos*, brilleront comme des astres dans la durée infinie des siècles : *Fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates.* Et vous qui portez le poids de la chaleur et du jour, et qui défendez encore l'Etat par votre sang, après l'avoir nourri de vos sueurs; portion de la société la plus utile et la plus nombreuse, pour vous soutenir dans votre pénible carrière, vous avez plus besoin que d'autres des espérances et des consolations de la foi; elle seule peut développer en vous ces vertus qui vous honorent: la frugalité, l'économie, la pureté des mœurs, l'amour du travail; elle seule aussi peut dignement récompenser des peines qui n'ont point assez de dédommagement ici-bas. Enfin, elle crie à tous les citoyens indistinctement: Aimez votre patrie; honorez-la par vos vertus; contribuez, chacun dans l'ordre où vous a placés la Providence, chacun selon la mesure de vos talents, de votre industrie, de vos forces, à sa gloire et à sa prospérité; servez-la, même ingrate; soyez prêts, s'il le faut, à vous sacrifier pour elle; et n'oubliez pas que tout ce que vous aurez fait pour la patrie terrestre et mortelle, vous sera rendu au centuple dans la céleste et immortelle patrie.

Docile à ces nobles enseignements, le fidèle a pour sa terre natale le cœur et l'affection d'un fils; il se conforme à ses lois comme aux ordres de Dieu même; il prie pour elle, comme un enfant pour sa mère; il la sert de toutes ses facultés; il est fier de ses splendeurs, heureux de ses prospérités; il s'attriste et verse des larmes sur ses disgrâces. Ainsi le vertueux Néhémias répondait au roi son protecteur, qui lui demandait la cause de sa tristesse : *Comment mon visage ne serait-il pas mauvais et abattu, quand la cité des sépulcres de mes pères est désolée et foulée aux pieds de l'étranger?* (II *Esdr.*, II, 3.) Et il quitte la cour, les dignités, les faveurs du prince, un repos glorieux à l'ombre du trône, pour partager les périls, les maux, les afflictions de ses concitoyens, et guérir de ses mains filiales les blessures de la patrie. Puis, quand les murs de Jérusalem sont relevés, la loi rétablie, le sabbat observé; quand il a chassé l'incirconcis et l'Iduméen; quand le temple retentit des chants sacrés et que la fumée du perpétuel holocauste s'élève jusqu'aux cieux, content, satisfait, il s'assied et se repose dans une paix triomphale; et chargé de mérites et d'années : *Pour tout ceci*, dit-il, *Seigneur, souvenez-vous de moi : « Propter hoc, memento mei, Domine. »* (II *Esdr.*, XIII, 22.) Ainsi le vieux Matathias oublie ses cheveux blancs et ses langueurs; nouveau Phinées, il s'arme du glaive, et voyant profaner l'autel du Dieu de ses ancêtres : *Mourons*, s'écrie-t-il, *pour notre sanctuaire et notre pays.* (I *Mach.*, IX, 10.) Il se réfugie au désert pour ne point participer à la souillure et à l'iniquité; il rassemble autour de lui, sous l'étendard sacré du culte et de la patrie, les zélateurs de la loi; il descend de ces sommets menaçants, il combat, et ses derniers regards ont vu fuir les généraux et les armées du redoutable Antiochus; il est enseveli dans son triomphe parmi les louanges et les pleurs des populations qu'il a délivrées, et il laisse après lui sept fils, héritiers de ses vertus et de sa foi, remparts et colonnes d'Israël. Ah! sans doute il ne pensait pas que le sage est citoyen du monde, et qu'où l'on est bien, là est aussi la patrie, ce peuple qui, dans les champs fertiles, sous le ciel pur et près des beaux fleuves de Babylone, ne goûtait ni consolations, ni repos. Assis sur ces lointains rivages, ils pensaient à Sion et ils pleuraient: *Sedimus et flevimus cum recordaremur Sion.* (*Psal.* CXXXVI, 1.) *Aux branches des saules ils avaient suspendu leurs lyres muettes;* et quand ceux qui les avaient emmenés captifs leur disaient: *Chantez-nous un de ces hymnes pieux qui retentissaient dans vos solennités et vos fêtes: — Ah!* répondaient-ils, *comment chanterons-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangère?* (*Ibid.*, 2, 4.) Et leurs regrets et leur amour ne s'exhalaient qu'en ces voix tristes et plaintives : *Seigneur, prenez pitié de votre cité sainte ; vos serviteurs en aiment les ruines mêmes, et jusqu'aux pierres démolies ;* et leur terre natale, toute désolée qu'elle est, aura toujours leur affection et leur tendresse : Ah! ses malheurs nous la rendent encore plus chère : *Placuerunt servis tuis lapides ejus, et terræ ejus miserebuntur.* (*Psal.* CI, 15.) Que ma main droite se sèche et que ma langue s'attache à mon palais, si je cesse, ô Jacob, de me souvenir de toi; si tu n'es pas toujours le premier objet de mes vœux, la joie de mon cœur et la couronne de ma tête, ô Jérusalem! *Si non meminero tui, Jerusalem!* (*Psal* CXXXVI, 5-7.)

L'amour du prince se confond dans nos cœurs avec l'amour de la patrie; et qui donc, N. T. C. F., sera plus respectueux, plus fidèle, plus soumis à l'autorité, que le véritable chrétien? Il reconnaît que toute puissance vient de Dieu, non-seulement parce qu'il nous a créés pour la société, et qu'il n'y a pas de société possible sans une puissance et une autorité publiques, mais parce que sa providence ne reste jamais étrangère aux événements humains. C'est lui qui abaisse et qui élève les empires. C'est lui qui établit les rois comme ses ministres, qui met le sceptre entre leurs mains, et qui grave sur leurs fronts sa propre majesté. *C'est par moi*, dit la Sagesse, *que les rois règnent et que les fondateurs des Etats et les législateurs des peuples décernent la justice.* (*Prov.*, VIII, 15.) La royauté n'est qu'une

honorable servitude, disait, il y a bien des siècles, un prince renommé pour sa clémence et sa douceur. Il disait vrai. Les chefs et les pasteurs des peuples remplissent un devoir, et les prérogatives dont ils jouissent ne sont pas pour eux, mais pour l'avantage commun. Ah! que c'est d'ailleurs un faible dédommagement des soins, des assujettissements, des dangers et des travaux attachés à cette grandeur! La philosophie antique regardait les princes comme des victimes dévouées par état au bien public, et à qui la reconnaissance n'est pas moins due que la soumission et le respect. *Craignez Dieu, honorez le roi*, dit l'Ecriture. (I *Petr.*, II, 17.) *Soyez soumis aux suprêmes puissances*, dit l'Apôtre; *rendez l'honneur à qui est dû l'honneur, le tribut à qui vous devez le tribut* (*Rom.*, XIII, 7.) Jésus-Christ, obéissant à l'édit d'Auguste avant même que de naître, nous a offert pendant le cours de sa vie l'exemple de la fidélité due aux princes, et il n'a pas craint d'irriter la fureur et d'armer contre lui l'envie des pharisiens en défendant les droits de celui qui régnait alors : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* (*Matth.*, XXII, 21.)

Aussi, dans ces temps de ferveur et de foi, où les chrétiens, plus près des leçons de leur Maître en avaient mieux gardé la mémoire, tandis que Rome égarée et sanglante se débattait dans les convulsions de l'anarchie, que des princes insensés foulaient les peuples, que les peuples mutinés égorgeaient les princes, parmi tant de séditions, de révoltes, de fureurs qui ravageaient le monde, on ne trouve pas le nom d'un seul chrétien. Et où la fidélité s'était-elle réfugiée? si ce n'est chez ces justes méconnus, chez ces innocents persécutés? Mis hors de la loi commune du genre humain, ils respectaient encore l'ordre public. Leur patrie les avait proscrits et frappés, ils baisaient la main de leur patrie. Au milieu des tourments, ils priaient; ils n'opposaient à l'autorité publique, même injuste, violente, oppressive, qu'une patience inaltérable. « Courage, s'écriait Tertullien au nom de tous, arrachez-nous une âme qui répand des vœux pour l'empereur! » O fidélité! O soumission! O exemple digne d'une éternelle mémoire! Champs d'Agaune, monts de l'Helvétie! (Ah! que vous offrez aujourd'hui un spectacle bien différent!) On demande à Maurice et à ses braves compagnons ce que leur conscience repousse; se révolteront-ils? Non, certes : mais ils mourront. « César, écrivent-ils, nous sommes vos soldats, mais nous sommes, et c'est un plus glorieux titre, les serviteurs de Dieu. Nous vous devons une fidèle milice, mais à lui des cœurs innocents et purs. » *Milites sumus, imperator, tui; sed tamen servi, quod libere confitemur, Dei; tibi militiam debemus, illi innocentiam.* (S. EUCH.) Et six mille vétérans échappés à tant de batailles, couverts des cicatrices de mille combats, signalés par tant de victoires, tenant leurs armes à la main, se laissèrent tous égorger comme d'innocents et paisibles agneaux. La patience n'est point la faiblesse, et la révolte n'est pas le courage; l'une triomphe plus sûrement que l'autre. Et comment l'Eglise elle-même, de siècle en siècle, a-t-elle vaincu ses ennemis? Est-ce en usant du glaive matériel? Est-ce en opposant la force à la violence? C'est en offrant ses mains aux chaînes. Mais l'abus de l'autorité serait-il jamais possible si elle n'avait pour dépositaires et pour ministres que de vrais chrétiens? Il n'appartient qu'à l'impiété d'être tyrannique et cruelle, ou d'ébranler à chaque instant, et sous le moindre prétexte, les fondements des empires, d'employer le fer et le feu pour la vengeance, d'ouvrir à l'ambition et à la haine un vaste chemin pour la désolation et la ruine, d'éteindre toute pitié dans les âmes, d'y étouffer les sentiments nobles et tendres; de soulever, d'entraîner à sa suite, au grand nom de la liberté, une multitude ignorante, esclave et jouet perpétuel des méchants qui la séduisent, marchepied sanglant du crime qui renverse tout pour parvenir, et d'armer des mains parricides et forcenées contre le sein des rois et les entrailles mêmes de la patrie. Dieu n'est qu'un mot, disait l'un d'eux, et ceux qui l'ont suivi ont pensé ou parlé de même. Ces monstres, qui effrayent de temps en temps l'humanité par leurs forfaits, s'ils eussent été chrétiens, l'auraient, n'en doutez pas, consolée et honorée par leurs vertus. Humanité, justice, amour de l'ordre, respect et obéissance aux lois et à l'autorité établie, voilà le triomphe du christianisme, qui n'emploie que la persuasion, qui ne conseille que le bien, qui élève les cœurs à Dieu pour les attacher plus fortement à l'ordre social, et qui assure la tranquillité publique en donnant à la soumission des peuples le plus puissant motif, l'amour du devoir et l'obligation de la conscience. Et combien cette soumission est plus noble, plus digne, plus facile, quand elle est fondée, non sur la crainte et la nécessité, mais sur la volonté et sur la raison, et quand l'homme n'obéit plus à l'homme, mais à Dieu!

C'est donc, N. T. C. F., un devoir pour tout citoyen vraiment ami de son pays, d'honorer, de soutenir, d'étendre cette religion qui fait plus et mieux pour la gloire et la prospérité des Etats, que l'émulation, que l'intérêt, que ce qu'on appelle honneur, philanthropie, parce qu'elle voit de plus haut, parce qu'elle atteint plus loin, parce qu'elle soutient, quand tous les autres appuis manquent, parce qu'elle donne aux autres vertus une base plus large et plus solide, la seule immuable et immortelle. Que le père l'enseigne à ses enfants et le maître à ses disciples. Et vous, riches, puissants, magistrats, vous tous qui avez de l'influence sur vos frères, et qui êtes revêtus d'autorité, le plus grand service que vous leur puissiez rendre, que

vous puissiez vous rendre à vous-mêmes, sachez-le bien, c'est d'incliner avec eux vos têtes devant cette religion, sans qui les mœurs publiques s'altèrent, et les lois mêmes sont impuissantes; qui enfante, accroît, multiplie, couronne les vertus, et qui est la meilleure, la plus sûre garantie de l'ordre, de l'union, de l'affection fraternelle et de la paix. Ainsi vous commanderez avec équité, avec sagesse, avec douceur, parce que vous avez vous-mêmes un chef et un juge à qui vous rendrez compte du dépôt qui vous est confié, et vous serez humble dans l'élévation, parce que vous en considérerez le terme. Ainsi vous serez obéis, sans être enviés, servis sans crainte et honorés sans bassesse. Ainsi vous dissiperez ce qui entretient et enflamme les passions, et vous mettrez en honneur tout ce qui est vrai, tout ce qui est beau, tout ce qui est juste, tout ce qui est honnête, tout ce qui est vraiment aimable : *Quæcunque vera, quæcunque pudica, quæcunque justa, quæcunque amabilia.* (*Philipp.*, IV, 8.) Hélas! si elle était plus connue et mieux observée cette divine loi, la terre où tous les devoirs seraient remplis, toutes les peines consolées, tous les maux diminués, où tous s'aimant comme des frères, ne formeraient qu'une âme et qu'un seul cœur; la terre, maudite à cause du péché, pourrait redevenir le séjour du bonheur et de l'innocence, et la *patrie présente* où tous les désirs et tous les efforts concouraient au bien public, serait, dit saint Augustin, *l'image de la Jérusalem éternelle.* Par la religion, la société n'est plus une réunion faite au hasard, ou une agrégation formée par le seul besoin et l'intérêt, c'est une famille nombreuse et bien ordonnée dont Dieu est le chef et le père, le protecteur et le maître, et qui ne se borne pas à ce qui est visible et terrestre, rapide et passager, mais qui s'élève à la dignité des biens immatériels et doit se perpétuer sans fin dans le bonheur et dans l'amour.

Mais les bienfaits de la religion, N. T. C. F., ne se bornent point à cet ordre, à cette paix, à cette publique harmonie. Que de biens d'une autre sorte n'a-t-elle pas produits, que de maux n'a-t-elle point fait disparaître! C'est elle qui a brisé les chaînes de l'antique esclavage; qui a substitué le sang de la pure et innocente victime, à ces immolations affreuses, où le sang humain, versé à grands flots, baignait les autels des dieux de l'homicide et du mensonge. C'est elle qui a fait cesser, partout où elle a prévalu, ces amusements barbares où les cris, les blessures, le carnage repaissaient les avides regards des spectateurs et la curiosité sanguinaire d'une foule avilie, digne d'un tel culte et de tels jeux. C'est elle qui a recueilli, élevé, nourri la vieillesse et l'enfance, le malheur sans consolation et sans appui. Enfants, qu'étiez-vous, qu'êtes-vous encore dans ces régions cruelles et maudites où la religion de Jésus-Christ n'a pas pénétré! L'antiquité n'offrait à l'enfance délaissée que l'esclavage et le vice, la dégradation ou la mort. Athènes l'avait prostituée, Sparte avait, pour s'en décharger, ses rochers et ses précipices; encore aujourd'hui, l'Asie idolâtre les livre à la dent des bêtes. Pauvres enfants de la Chine et de l'Inde, un saint évêque vient de vous adopter; et sa compatissante et ingénieuse charité appelle d'autres enfants à devenir vos frères ou plutôt vos pères et vos sauveurs. Et vous, moitié du genre humain, la plus faible, mais la plus douce et la plus sensible, c'est aussi la la religion qui vous a tirées de l'état de dépression et de mépris où l'erreur vous retient encore partout où le nom de Jésus-Christ n'est point connu ou n'est point adoré. C'est elle qui vous a rétablies dans votre rang et dans vos droits; et quand vos cœurs pieux et tendres ne s'y porteraient pas d'eux-mêmes, votre intérêt et votre reconnaissance devraient vous attacher pour jamais à ce culte de la vérité et du pur amour. Hélas! la faiblesse ne pouvait reposer, l'enfance croître, le malheur respirer, qu'au pied de la croix, qu'à l'ombre de cet arbre majestueux et sacré, arrosé du sang du Juste et chargé des fruits de la grâce et de la vie. C'est la religion de Jésus-Christ qui a seule introduit la charité sur la terre. *Maître*, disait un docteur, *que ferai-je pour obtenir la vie éternelle? Aime Dieu par-dessus tout*, répondit le Sauveur; *et voici le second commandement tout semblable au premier : Aime ton prochain comme toi-même.* (*Marc.*, XII, 28 et seq.) Qu'y a-t-il de mieux établi dans nos saintes lettres, qu'une maxime qui doit être si chère au monde? Avec quelle vive et ardente sollicitude, les écrivains sacrés, et Jésus-Christ lui-même n'y reviennent-ils point à chaque pas? Rappelez-vous, N. T. C. F., la veille du jour où il devait mourir. *Ayant toujours aimé les siens*, dit l'évangéliste, *il les aima jusqu'à la fin* (*Joan.*, XIII, 1.), et il leur en donna la preuve la plus touchante, en leur laissant son corps dans la divine Eucharistie, et en même temps son esprit et son cœur. Ce fut dans cette circonstance mémorable. (Disciples, serrez-vous autour de votre bon maître pour recevoir avec respect ses dernières volontés et comme ses derniers soupirs) : ce fut alors que ce père tendre leur dit : Mes chers enfants : *Filioli mei*, je n'ai plus que peu de temps à rester avec vous. Je vous ai donné bien des préceptes; mais il en est un qui m'est plus cher et que je vous recommande plus fortement : *c'est que vous vous aimiez les uns les autres.* Après moi, vous formerez un grand corps, une Eglise étendue par tout l'univers. La marque qui vous fera reconnaître pour mes disciples, c'est le tendre amour qui vous unira : *In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis.* (*Ibid.*, 33-35.) Aimez-vous réciproquement, comme je vous ai aimés moi-même. Pouvait-il nous proposer un plus doux et plus admirable modèle? Quand sa bonté et son humanité ont apparu sur la terre, *cum*

benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri (*Tit.*, III, 4), il est environné des pauvres qu'il nourrit, des malheureux qu'il console, des infirmes qu'il guérit. Quelle condescendance pour les ignorants ! Quelle affabilité pour les petits ! Quelle indulgence pour les pécheurs ! Et peut-on se rappeler sans être attendri, les caresses et les bénédictions dont il comblait ces petits enfants, que sa douceur attirait en foule autour de lui ? C'est par sa miséricorde infinie, par sa bienfaisance inépuisable qu'il veut que la terre reconnaisse sa divinité. Ecoutez, après Jésus-Christ, cet apôtre qui pendant la cène reposa sur la poitrine du Sauveur, et puisa sans doute à cette source sacrée l'amour de Dieu et des hommes. Courbé sous le poids des années, et encore plus épuisé par ses pénibles travaux, mais conservant sous ses cheveux blanchis et parmi les glaces de l'âge, toute l'ardeur de la charité, ce saint vieillard, victime échappée au feu du martyre, se faisait porter dans ses derniers jours à l'assemblée des fidèles, et, ne pouvant plus leur adresser de longues exhortations, il leur répétait sans cesse d'une voix affaiblie et tremblante : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* Ses disciples, fatigués d'entendre toujours les mêmes mots, ne purent s'empêcher de lui dire : *Maître, n'avez-vous rien de mieux à nous apprendre ?* Non, répondit-il, *c'est le précepte du Seigneur; celui qui aime, a accompli la loi. Aimez : Dieu est amour* : « *Deus charitas est.*» (*Joan.*, IV, 16.) Ce fût en effet le beau caractère de l'Eglise naissante ; quelle union parmi ses enfants ! Le spectacle de leur mutuelle charité, voilà ce qui frappait, confondait, convertissait les païens; car jusque-là le monde n'avait pas aimé : *Voyez*, s'écriaient-ils, *comme ils s'aiment ? Il n'y avait plus parmi eux de Juif et de gentil, plus de Grec et de barbare*, plus de maître et d'esclave; ils ne formaient qu'une seule famille ; ni la diversité des conditions, ni la distance des pays, ni les rivalités nationales, ne pouvaient rompre ces liens ; d'un bout de l'univers à l'autre, tous n'étaient qu'un en Jésus-Christ; les noms les plus doux exprimaient cette affection : leurs chefs étaient leurs pères; leurs inférieurs, leurs enfants; leurs égaux, leurs frères. Ces noms subsistent encore ; c'est un vestige, c'est un monument de l'antique charité. Oh ! N. T. C. F., imitons nos pères et nos modèles ; accomplissons comme eux ce commandement du Seigneur. Et souffrez qu'ici je m'interrompe ; n'est-il pas bon, je vous le demande, qu'il y ait des jours, qu'il y ait des lieux, où l'on rassemble les peuples, pour leur apprendre, pour leur faire goûter cette divine morale? Le noble but et le caractère le plus respectable et le plus beau de notre ministère, n'est-ce point d'en être les prédicateurs, les gardiens, les conservateurs ? Et si ces saintes et touchantes instructions étaient sans cesse et partout répétées; si tous venaient les entendre, et laissaient nos paroles pénétrer dans leurs cœurs, les hommes n'en deviendraient-ils pas meilleurs et plus heureux ?

Et quoique la charité soit, hélas ! parmi nous, comme la foi, languissante et refroidie (leurs destinées sont les mêmes, elles croissent ou s'affaiblissent ensemble) : combien d'actes de compassion et de charité se pratiquent tous les jours parmi les âmes pieuses ! Combien de bonnes œuvres connues seulement du malheureux qui en profite, ou tout au plus, des ministres sacrés, dispensateurs de l'aumône, intermédiaires entre le riche et le pauvre, entre la misère qui gémit et la pitié qui la soulage ! O saint et cher dédommagement des fatigues et des ennuis du ministère pastoral ! Si nous sommes les dépositaires des faiblesses de l'humanité, nous sommes donc aussi les confidents de ses vertus ! La religion, N. T. C. F., n'est-elle pas plus tendre que la nature ? L'une abandonne, dédaigne, repousse et passe en détournant la tête : elle fait les maux et ne les plaint pas. L'autre accueille, embrasse, réchauffe, met l'appareil sur les blessures du corps, guérit les maladies plus cruelles de l'âme ; et les enfants que les mères selon la nature ont délaissés et perdus, les mères selon la grâce les adoptent et les nourrissent. Et qui donc est plus charitable que le vrai fidèle ? C'est vous que nous en attestons, membres souffrants de Jésus-Christ, n'est-ce pas aux cœurs pieux que s'adresse plus volontiers et avec plus de succès, votre voix suppliante et plaintive ? Et n'accourez-vous pas tout naturellement aux ministres de Jésus-Christ, comme à vos protecteurs et à vos pères ? Et qui donc a créé, depuis tant de siècles, ces asiles publics, ouverts à tous les maux, inconnus à l'antiquité profane, que nos pères nous ont transmis avec leur foi, et qui n'existèrent nulle part, dans aucun pays, chez aucun peuple, en aucun temps, avant que la religion, cette fille du ciel, ne fût venue instruire et consoler la terre ? Elle seule fait surmonter tous les dégoûts, et s'abaisse avec joie et avec amour aux plus humbles ministères, parce qu'elle voit un Dieu souffrant dans ce lépreux infect et couvert d'ulcères ; elle ennoblit ces soins et les élève si haut, qu'on a vu même des monarques, animés de son esprit, panser de leurs mains royales les plaies des infortunés; elle seule soutient dans un dévouement de tous les jours, dans un héroïsme de tous les instants; parce qu'elle transporte l'esprit, qu'elle échauffe le cœur par un saint enthousiasme, parce qu'elle seule peut assurer à ces hautes vertus une récompense digne d'elles : le ciel et Dieu ! Quel spectacle elle nous présente ! la charité, guidée par la foi, appuyée sur l'espérance : et de cette main bienfaisante qui essuie les larmes des malheureux, pouvant seule ouvrir les tabernacles éternels ! Les regards fixés sur le Dieu qui doit devenir son partage, vous la verrez pénétrer dans les tristes réduits où gémit l'humanité souffrante, se pencher sur ces lits de douleur où la mort a déjà

marqué ses victimes, s'enfoncer dans l'horreur des cachots, s'approcher de ces criminels, le rebut et l'effroi du monde, faire entrer le repentir dans ces âmes endurcies, presser de ses innocentes et pures mains, ces mains criminelles et sanglantes, donner le baiser de paix à ceux que la société repousse et que la justice condamne, les appeler mon fils! les suivre jusqu'au lieu de leur supplice, et orner l'échafaud même des purs et sacrés rayons de la divine miséricorde! Et dans ces calamités qui ravagent des régions entières, dans ces jours désastreux, où le souffle empesté sortant du sein des malades, écarte jusqu'aux amis et aux parents, où les liens du sang et de l'amitié sont brisés par la terreur, (qu'étiez-vous devenus, où étiez-vous alors, ministres de l'erreur, loups dévorants qui ravagez le troupeau, vous si empressés, si hardis, si déclamateurs, quand il s'agit de conquérir des avantages et quand le temps est calme et serein? Ils avaient tous fui, N. T. C. F., mais Belzunce et Charles Berromée sont restés à ce poste périlleux, et plus d'un prêtre catholique y est mort avec joie, sous vos yeux, martyr de la charité): dans ces inondations, ces incendies, qui portent au loin la désolation et la mort, alors parfaitement secourable, plus étendue que les fléaux, plus forte que le trépas, la charité se dévoue, elle redouble de zèle et d'ardeur, elle brave le sifflement des flammes, la fureur des eaux, le souffle de la contagion; elle court, elle vole, elle guérit, et ce qu'elle ne peut sauver, elle le console du moins, elle le porte jusque dans le sein de Dieu! Anges de la terre, uniquement occupées au soulagement des pauvres et des infirmes, témoins de toutes les douleurs, attentives à tous les maux pour les guérir ou les diminuer, sous quelque nom que vous combattiez, sœurs de Saint-Camille, filles de Marie ou de Saint-Vincent de Paul, nobles cœurs que le monde admire, que l'humanité bénit, dont la religion s'honore; vous qui avez passé une longue carrière à essuyer des pleurs, à vêtir celui qui est nu, à nourrir celui qui a faim, à instruire les ignorants, à visiter les affligés, à importuner le riche en faveur du pauvre, et qui continuez encore, dans un âge avancé, ces tendres soins commencés dès votre jeunesse, dites, est-ce la seule humanité, est-ce la philanthropie, n'est-ce pas plutôt la charité appuyée sur la religion, qui vous guide, vous anime, vous soutient et vous encourage? Est-ce du sein de la froide et stérile philosophie, que sont sortis ces héros de l'humanité, les Félix de Valois, les Jean de Dieu, les Fénelon, les François, les Bernard, les Vincent de Paul? Si quelquefois des hommes sans religion ont répandu des bienfaits, c'était sans rien retrancher de leurs propres besoins, rien même de leurs plaisirs, de leurs vanités, de leurs prodigalités, de leur luxe, sans rien se refuser, sans rien souffrir, sans se sacrifier eux-mêmes; c'était, non de leur nécessaire, mais d'une faible partie de leur superflu. Ne sait-on pas combien nos sophistes, ces parleurs de bienfaisance, étaient durs, égoïstes, sans entrailles, se déchirant entre eux, et toujours prêts à se jeter sur leurs ennemis ou leurs rivaux? Et quand il leur est arrivé de faire quelque bien, avec quelle ostentation et quel désir de gloire! Le patriarche de Ferney, le vieillard sans héritiers et sans enfants, encore plus comblé de richesses que d'honneurs, a donc donné à la petite-fille du grand Corneille une hospitalité si peu coûteuse! Peintres, prenez vos pinceaux: poëtes, chantez sur votre lyre; historiens, apprenez-le aux siècles futurs; sonnez de la trompette et empruntez toutes les bouches de la renommée, accourez tous, et que l'univers admire: un incrédule a fait une bonne action! Ah! puisse-t-elle effacer soixante ans de turpitudes et de vices! Je veux pourtant que de cette terre ingrate et stérile, il puisse sortir quelques bons fruits; que fera donc la verbeuse sagesse du siècle que la religion ne fasse mieux, plus abondamment, dans une proportion plus large, par une action plus forte, plus constante et plus suivie?

Mais l'homme, N. T. C. F., l'homme intérieur et immortel, vit-il seulement de pain? Philosophie, qui nourrissez les corps et qui les guérissez peut-être, que pouvez-vous pour les plaies de l'âme, bien plus saignantes et bien plus douloureuses? Contemplez cette vaste portion des habitants de la terre, condamnés à de continuels travaux, resserrés dans les sentiers d'une vie pénible, « où chaque jour ressemble à la veille, où nulle illusion flatteuse ne vient les distraire. Ils savent qu'il y a un mur de séparation entre eux et la fortune; » et s'ils portent devant eux leurs regards, ils n'aperçoivent pour leur vieillesse, pour l'âge des infirmités et des besoins, que le cruel délaissement et les privations. A ceux qui sont déshérités du présent, ôtez encore l'avenir; ils ne font plus que se débattre sous l'inégalité qui les écrase; ils portent au-dessus d'eux des regards où se peignent la fureur et l'envie; ils ne savent plus que haïr et que maudire, et, ces tristes sentiments qui les dévorent, ajoutent encore à leurs maux. Oh! combien la misère en devient plus affreuse, quand elle a choisi pour ses compagnons, le vice, le désespoir et le néant! Religion, véritable philosophie, divine amie de l'homme, venez: prenez le pauvre entre vos bras, relevez son courage abattu, réchauffez ces cœurs glacés, enseignez à ces âmes flétries leur grandeur et leur dignité! Avec quel empressement saisiront-ils les douces espérances que vous offrez! Avec quelle consolation vont-ils entrer dans ces temples, approchez de ces autels, où vous exposez à leurs regards le Dieu qui souffrit et qui mourut, le Dieu qui partagea leur misère pour qu'elle leur fût moins pesante, et qui a déclaré que les petits sont ses plus chers enfants, et ont les premiers droits à son royaume, où tous nos monuments, toutes nos prières, toutes

nos instructions, leur rappellent qu'après ce court passage viendra le jour du dédommagement et de l'égalité ; que le Dieu du puissant et du riche est aussi leur Dieu, que, loin d'être indifférent à leur sort, il leur tiendra compte de leur résignation et de leurs souffrances ; qu'il tient toute prête leur couronne, et que ceux qui ne furent rien dans le temps, seront les rois de l'éternité ! Ainsi la religion enseigne aux uns la soumission et la constance, aux autres la miséricorde et l'humilité, à tous l'affection qui doit les unir : tel est le vif intérêt qu'elle prend au bonheur des sociétés humaines ; tel est l'esprit de la véritable piété.

Que vous dirons-nous de plus, N. T. C. F. ? Dieu peut se passer de l'homme, l'homme ne peut se passer de Dieu. Il n'y a point de morale sans religion ; sans religion toutes les prescriptions humaines ne sont qu'une insuffisante barrière. « On fonderait plutôt une cité dans les airs, » dit Plutarque, « qu'une société sans religion. » Otez la crainte de Dieu, quel frein reste-t-il aux passions et aux crimes ? La loi ne sait que punir, elle ne récompense pas ; elle ne prévient pas toujours le mal ; elle est impuissante pour faire pratiquer le bien. Elle me défend de tuer mon semblable ; m'ordonne-t-elle de le nourrir ? Elle m'empêche de dépouiller le riche ; elle ne me force pas de partager mon vêtement avec le pauvre. « Et quelle est, » s'écrie le premier apologiste des chrétiens, « quelle est la loi la plus parfaite ? Celle qui condamne le meurtre, ou celle qui interdit jusqu'à la colère ? Celle qui ne veut pas qu'on usurpe le bien d'autrui, ou celle qui ne permet pas même de le désirer ? Celle qui réprime seulement les actions ; ou celle qui mesure jusqu'aux paroles, et qui règle même les pensées ? » (Tert., *Apol.*) Que de vices, que d'attentats, votre sagesse ou votre force, ô mortels, ne peut ni prévoir, ni atteindre ! Pénètre-t-elle dans le secret des cœurs, pour y étouffer dans leurs germes ces affections et ces penchants qui doivent produire tant de fruits amers ? Que d'habitudes cachées, que de déréglements domestiques, de haines intestines, d'iniquités déguisées, de cupidités ou d'ambitions insatiables, de passions cruelles ou honteuses, que de désordres enfin contre lesquels la justice humaine ne peut rien, et qui ne laissent pas de corrompre, de troubler et de détruire sourdement la société ! Et que ce serait une triste chose, qu'une nation où chacun ne serait honnête, qu'autant qu'il le faut pour n'être point repris par la loi !

Otez la religion, qui n'est pas moins la lumière des esprits que le lien des cœurs, et toutes les vérités sont méconnues, et tous les devoirs se relâchent : on ne s'accorde plus sur rien ; rien de fixe ; rien de stable ; la société ne reposant plus que sur des bases incertaines, *chancelle*, dit le prophète (*Isa.*, XIX, 14), *comme un homme ivre*, ou plutôt, pareille à un vaisseau battu des vagues et des vents, elle serait promptement engloutie et perdue, si l'influence des anciennes mœurs, si le souvenir des bonnes maximes, si des traditions d'honneur et de probité, et surtout si l'exemple et la voix de quelques sages ne luttait contre la tempête et ne formait, au milieu des débris, une digue encore puissante contre le torrent qui menace de tout emporter. Justes, vous continuez l'ouvrage du Sauveur ; vos prières désarment le ciel ; vos vertus instruisent la terre. Vous êtes en petit nombre ; mais que vous êtes forts ! Vous avez pour vous la vertu et la piété, reines et maîtresses, que les passions et l'impiété, ces esclaves viles et rebelles, peuvent bien insulter de loin, mais qu'elles admirent en secret, et dont le seul regard les confond, dont l'ascendant leur impose. Tout ce que nous avons encore de bonne foi dans le commerce, d'intégrité dans la justice, de désintéressement dans les affaires, de pureté dans les mœurs, de compassion active et généreuse à l'aspect de ceux qui souffrent : tout ce que nous avons encore de bon, nous le devons à la loi divine qui agit sur les plus méchants à leur insu ; et Jésus-Christ devient ainsi le précepteur de ceux-mêmes qui ont cessé de croire en lui, et qui, en rejetant ses dogmes, cèdent malgré eux au saint empire de sa morale. Mais si la mèche qui fume encore (*Matth.*, XII, 20) venait à être foulée aux pieds ; si vous aussi, fidèles, qui êtes la lumière du monde (*Matth.*, V, 14), vous veniez à vous éteindre ; si ces restes de foi qui nous animent et nous réchauffent, disparaissaient dans le sein de la nuit profonde : que deviendrions-nous, N. T. C. F., et qu'est-ce qu'un peuple sans religion ? Ecoutez les enseignements de l'histoire. Quand cette Rome, que l'austérité de ses mœurs et sa piété envers les dieux avaient faite la souveraine du monde, fut devenue à son tour la proie des sophistes ; quand un de ses plus grands généraux, qui plus tard lui donna des chaînes, ne craignit point de faire retentir en plein sénat les accents de l'athéisme, et ne rencontra point de contradicteurs ; quand le peuple qui ne tarde guère à marcher sur les pas de ses chefs, se mit à rire des antiques objets de son culte, *et s'endormant au vain bruit de l'Achéron avare*, ne crut ni aux récompenses ni aux châtiments d'une autre vie : alors, aucune crainte ne les réprimant, aucune espérance n'apaisant leurs irritations, mal contenues même par le despotisme, ces âmes de sang et de boue se précipitèrent dans tous les excès de la plus effrayante corruption : les droits du sang, le respect pour le bien d'autrui, la foi des serments, la vérité, la pudeur, la soumission aux lois, tout fut oublié, tout fut brisé ; il n'y eut plus que révolutions, meurtres et ruines ; les grands foulant les petits, les petits massacrant leurs supérieurs ; et pour peindre ces temps affreux, il faudra les comparer aux pestes, aux tremblements de terre, aux incendies, aux déluges, à ces calamités universelles, à ces fléaux, que l'imagination

épouvantée ne se représente qu'avec horreur, et qui menacent d'effacer de dessus la terre les derniers vestiges du genre humain. Il se forma une race malfaisante et dégradée, inhabile même à distinguer le vrai du faux, le juste de l'injuste, comme le lui reprochait son prophète : *Quippe ubi fas versum atque nefas.* (Virg.)La société gisait comme morte; et tout eût été désespéré, si la religion chrétienne, encore naissante et presque au berceau, mais fortifiée par des accroissements rapides, n'eût pris entre ses bras ce cadavre, et le ranimant d'un souffle régénérateur, ne lui eût rendu, avec les vertus et la foi, le mouvement et la vie. Ah! si ces nations infidèles avaient tout perdu, mœurs, lois, ordre, gloire, prospérité, liberté, en perdant un culte faux dans son objet, incomplet dans sa morale, et qui n'avait retenu que l'ombre des vérités primitives : combien serions-nous plus coupables et plus à plaindre, nous qui possédons une loi sainte et parfaite, si nous venions à la rejeter! « Malheur, » dit l'Apôtre, « à ceux qui, ayant une fois connu la vérité, la méprisent et l'abandonnent »! (*Hebr.*, X, 26.) Une terre longtemps arrosée de la grâce, cette pluie céleste, longtemps cultivée par les travaux et les sueurs des ministres de Jésus-Christ, et qui, tristement féconde, ne porte que des ronces et des épines, est toute proche de la malédiction : *Reproba est, et maledicto proxima.* (*Hebr.*, VI, 8.) Nos bien-aimés, ajouterons-nous avec lui, nous espérons mieux de vous, et, confiant en la miséricorde de Dieu, nous attendons de vous des fruits de salut et de vie : *Confidimus de vobis, dilectissimi, meliora et viciniora saluti.* (*Ibid.*, 9.) Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice : la paix, la consolation, le bonheur vous viendront comme d'eux-mêmes.

Conservez comme un précieux héritage, cette pure et divine morale, cette foi catholique que vos pères vous ont transmise, et que vous devez être jaloux de transmettre à vos descendants. Ne vous laissez point séduire par les vaines déclamations des ministres de l'hérésie. Il n'est point d'erreur qui ne se traduise dans la conduite en quelque désordre et quelque vice : et c'est n'avoir point de religion que d'en choisir une qui n'a point de preuves, point de fixité, point de base, dénuée de toute sanction et de toute autorité, livrée au caprice des interprétations individuelles. Ils ne s'appuient que sur les Ecritures, et chacun d'eux n'y voit que ce qui lui plaît; et ils les ont reçues de l'Eglise; et ils n'en reconnaissent la divinité que par le témoignage de cette Eglise qu'ils rejettent. Ils s'élèvent contre les sacrements, et en particulier contre la confession; ils blasphèment donc contre Jésus-Christ qui les a institués, et qui a dit : *Recevez le Saint-Esprit; ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux dont vous les retiendrez, ils leur seront retenus.* (*Joan.*, XX, 23.) Ils renouvellent contre le célibat ecclésiastique les sophismes, tant de fois réfutés, du vice et de l'impiété : ils condamnent donc Jésus-Christ lui-même qui a levé l'étendard de la sainte virginité, qui l'a tant recommandée, qui l'a tant aimée dans saint Jean. O peuples, sachez-le bien : si l'Eglise impose à ses ministres ce joug sacré, ce n'est pas seulement pour relever la dignité du sacerdoce par l'éclat de la plus belle des vertus, et pour que les anges de la terre, qui mieux que Moïse voient le Seigneur face à face et montent chaque jour à son autel, en deviennent plus dignes du Dieu de toute sainteté devant qui les anges mêmes des cieux ne sont point assez purs : ô peuples, c'est encore dans des vues de tendresse et de ménagement pour vous; c'est afin d'alléger votre fardeau; afin que vous n'ayez pas à nourrir comme chez eux, et l'époux et l'épouse, et la nombreuse postérité; et que celui qui, figuré par Melchisédech, n'a point de famille et point d'enfants, se donne à vous tout entier, qu'il fasse de son nécessaire même le patrimoine de l'indigent et de l'orphelin, qu'il vous choisisse pour ses enfants et pour la famille de son adoption et de sa charité; et que s'il le faut, le bon pasteur, sans être retenu par des liens trop chers, puisse sacrifier sa vie pour son troupeau. Pour nous rendre odieux, pour soulever contre nous une lâche et honteuse cupidité, ils exagèrent, ils représentent comme un fardeau pesant, ces faibles rétributions, qui, surtout dans les campagnes, suffiraient à peine à la subsistance de quelques jours, et qui passent presque aussitôt de la main du prêtre, dans le sein des pauvres. Et il n'en est pas un d'eux qui ne soit plus riche que le prêtre catholique : ils paraissent au milieu de vous sous les dehors de la modération : demandez aux contrées où ils dominent, par exemple, à la malheureuse Irlande, ce qu'elle pense de leur désintéressement : vous le sauriez bientôt par vous-mêmes, si jamais ils devenaient vos maîtres : *ils portent au dehors la peau de brebis; mais au dedans ce sont des loups ravisseurs.* (*Matth.*, VII, 15.) Ils osent parler d'une religion d'argent! Il en est une qui mérite en effet ce nom : c'est celle de ces chefs de l'hérésie, de ces premiers ministres de l'erreur, de ces évêques anglicans, qui, nourris des sueurs du peuple et chargés des dépouilles de la véritable Eglise, dotent si richement, et par millions, leurs fils, leurs neveux, les rejetons les plus éloignés de leur noble race et tout ce qui porte leur nom. Parmi tous ces missionnaires, ou plutôt ces spéculateurs qui parcourent l'Amérique et l'Asie, calvinistes, sociniens, méthodistes, qui que vous soyez, montrez-nous vos martyrs, citez-nous un seul martyr. Nos apôtres à nous, ne sont pas devenus les possesseurs, les patriciens, les rois de ces terres infidèles; ils n'y ont point fondé de riches établissements; et quand ils partent, il ne leur faut point une indemnité. Ils n'ont désiré ni l'or, ni le pouvoir; ils n'ont cherché que les âmes;

ils les ont acquises à Dieu au prix de leurs sueurs et de leur sang. O noms héroïques et vénérables des Lallemand, des Brébœuf, des Cyprien Baraze, des Sébastien Rasles, et de ces confesseurs, de ces martyrs plus récents encore, des Lefebvre, des Marchand et des Perboire! Quand le sublime saint Paul nous décrit ses fatigues, ses dangers, ses naufrages, quand il s'écrie : *J'ai été jeté dans les prisons, j'ai été frappé de verges* (II *Cor.*, XI, 25); quand il nous donne le détail si touchant de ses souffrances, nouveaux apôtres de Jésus-Christ, ne décrit-il point les vôtres? Les derniers jours de l'Eglise ne répondent-ils pas aux premiers? N'est-elle pas dans sa vieillesse, ce qu'elle fut à son berceau; et les enfants n'ont-ils pas été dignes de leurs pères?

Ne vous laissez pas non plus vaincre, N. T. C. F., par les lâchetés du respect humain. Vous êtes la postérité des saints; ils mouraient pour leur Dieu, n'oserez-vous pas vivre pour lui? Le glaive du ridicule est-il donc plus cruel et plus acéré que le glaive des bourreaux? et mépriser les railleries des insensés qui vont périr, est-ce donc un si grand effort, et un triomphe si difficile? Ah! quand les tristes esclaves des passions et de l'impiété se riront de votre simplicité et de vos vertus, répondez-leur: Cette religion que vous attaquez sans la connaître, c'est la bienfaitrice du monde; c'est elle qui l'a tiré de la nuit des vices et des erreurs. Ce n'est que l'ignorance qui la blasphème; elle ne craint pas l'examen, elle le demande et l'appelle. Annoncée par tant de prophéties, soutenue par tant de miracles, scellée du sang de tant de martyrs, si sublime dans ses dogmes, si sainte dans sa morale, dans son auteur et dans ses enfants; crue, honorée, défendue par tout ce que l'univers a eu de plus grands génies et de plus nobles cœurs; appuyée sur tant de preuves éclatantes et invincibles, elle attire la raison reconnaissante et doucement vaincue; elle n'a point de sujet qui ne bénisse son empire. Ah! *si vous saviez le don de Dieu* (*Joan.*, IV, 10); si vous saviez combien elle est aimable et belle, comme elle éclaire les esprits, comme elle élève les cœurs, combien elle est propre à nous rendre heureux même ici-bas, vous aussi vous tomberiez à ses pieds et vous deviendriez comme nous ses partisans et ses disciples. C'est la religion des plus grands hommes, des Constantin, des Théodose, des Charlemagne et des Louis, qui courbaient devant ses autels une tête couronnée de toutes les splendeurs humaines. C'est la religion des héros, et de ces renommés capitaines, les Bayard, les Turenne, les Condé, qui ne croyaient pas que la valeur dût rougir de la piété, qui fléchissaient le genou sur le champ de bataille après la victoire, et « renvoyaient au Dieu des armées la gloire qu'ils avaient reçue; » et le plus grand guerrier de nos jours a voulu mourir entre ses bras, purifié par ses sacrements, soutenu par ses immortelles espérances. C'est la religion des sages, des savants, des docteurs, des profonds génies, des Origène, des Basile, des Augustin, des Thomas d'Aquin, des Pascal, des Bossuet, qui ont honoré dans Jésus « le père des lumières, l'auteur de toute science et de toute sagesse. » C'est la religion de ces cœurs vertueux et tendres, les héros, les amis, les bienfaiteurs de l'humanité, les François de Sales, les Vincent de Paul, les Fénelon, qui se sont déclarés hautement les humbles disciples et les imitateurs du Dieu des vertus. C'est la religion de nos pères; elle veille sur leurs sépultures, elle a prié sur nos berceaux; elle fait la dignité, le charme, le bonheur de notre vie; elle nous console dans nos peines, elle embellit la prospérité, elle enchante la mort même; nous n'avons reçu d'elle que des bienfaits, nous lui serons fidèles jusqu'à notre dernier soupir.

Donné à Sens, le 2 février 1846.

IV. MANDEMENT

ET INSTRUCTION PASTORALE

Pour le carême de 1848.

DE LA FOI VÉRITABLE. — SA NÉCESSITÉ.

Qu'ils sont beaux, nos très-chers frères, qu'ils sont pompeux, les éloges donnés à la vraie foi en mille endroits de nos saintes Ecritures! C'est par la foi que l'on devient disciple de Jésus-Christ (*Joan.*, VIII, 21), que l'on passe de la mort du péché à la vie de la grâce (*Joan.*, V, 24); la foi préserve de la damnation éternelle, procure le salut de l'âme (*Joan.*, III, 15; VIII, 51), délivre des ténèbres de l'ignorance (*Joan.*, XII, 46), purifie le cœur (*Act.*, XV, 8, 9), appelle Jésus-Christ en nous, fait de notre âme le séjour qu'il veut habiter (*Ephes.*, III, 17), nous rend enfants de Dieu et de lumière (*Gal.*, III, 26; IV, 6), et procure la vie éternelle. (*Joan.*, III, 15; VIII, 51.) Par elle, la vérité brille aux yeux de notre intelligence (*Joan.*, VIII, 32); du cœur des vrais croyants jaillissent les eaux vives de la doctrine (*Joan.*, VII, 38), l'âme est remplie de connaissances et de vertus (*Joan.*, VI, 85), et devient l'amie de son Dieu. (*Joan.*, XVI, 17.) La foi sert de bouclier pour repousser tous les traits de l'ennemi (*Ephes.*, VI, 16), et fait remporter une victoire complète sur le monde. (I *Joan*, V, 4.)

Si l'apôtre saint Paul cite d'une manière si honorable les anciens patriarches, Abel, Hénoch, Noé, Abraham, Jacob, Joseph, Moïse, c'est à cause de leur foi. Après des noms si glorieux, faut-il parler de ceux qui, par la foi, ont conquis les royaumes comme Josué et Gédéon, accompli les devoirs de la justice, reçu l'effet des promesses, apaisé la rage des lions comme Samson, David et Daniel, comme les trois enfants dans la fournaise arrêté la violence du feu, évité le tranchant des épées, ont été guéris de leurs maladies, et remplis de force et de courage, ont mis en fuite les armées des étrangers? (*Hebr.*, XI, 32, 33, 34.) Parmi ces héros de la foi, les uns, cruellement tourmentés, n'ont pas voulu du rachat d'une

vie présente, car la résurrection leur en présentait une meilleure : les autres ont souffert les moqueries, les fouets, les chaînes et les prisons; ils ont été exposés à mille afflictions, à mille persécutions, ces hommes de foi dont le monde n'était pas digne. (*Hebr.*, XI, 35, 38.)

Joignons à ces éloges de la foi tirés de nos saints livres, ce qu'en ont dit les saints Pères. Ecoutez l'illustre évêque d'Hippone : « Il n'est sur la terre aucunes richesses, aucuns trésors, aucuns biens, quelque précieux qu'ils puissent être, qui soient préférables à la foi de l'Eglise catholique, à cette foi qui sauve les pécheurs, éclaire les aveugles, guérit les infirmes, purifie les catéchumènes dans les eaux sacrées du baptême, justifie les fidèles, rend aux pénitents la vie de la grâce, l'augmente dans les justes et couronne les martyrs. » (S. August., serm 1 *De verb.*) Ecoutez saint Bernard : « La foi s'élève jusqu'aux vérités les plus sublimes, elle découvre les plus inconnues et les plus inaccessibles à la raison; ses regards perçants s'étendent dans l'avenir jusqu'aux temps les plus reculés; enfin, elle embrasse l'immensité de Dieu même et son éternité tout entière. » (S. Bernard., serm. 7 *in Cant*).) « De même, » dit ailleurs ce saint docteur, » de même que l'Océan renferme dans son vaste sein toutes les eaux qui environnent la terre, ainsi la foi embrasse-t-elle tous les temps; rien ne la précède, rien ne lui échappe, la mort même ne lui peut rien ravir, elle est une image de l'éternité. »

Qu'il est heureux, N. T. C. F., celui qui possède la vraie foi! mais aussi quel n'est pas le malheur de ceux qui l'ont chassée de leur cœur? Ennemis de la parole sainte, ils ne la gardent pas (*Joan.*, V, 3); comme ces peuples incrédules, qui ne furent pas dignes d'être les témoins des prodiges qu'opérait le Messie pendant les jours de sa vie mortelle, ils se privent des bienfaits de Jésus-Christ (*Matth.*, XIII, 58); pour eux plus de vie de la grâce; pour eux plus de repos (*Hebr.*, III, 18, 19); pour eux pas d'espérance : le Sauveur l'a dit : *ils mourront dans leur péché* (*Joan.*, VIII, 24); et, après une mort lamentable, qu'ont-ils à attendre? Un jugement plein de sévérité, une éternité de souffrances. (*Joan.*, III, 18, 36.)

Quelle doit être, N. T. C. F., cette foi si recommandée, cette foi qui procure de si grands avantages à l'âme qui la possède, cette foi dont l'absence attire de si terribles fléaux sur la tête du chrétien qui l'a bannie de son cœur? Vous l'avez appris dans les premières instructions données à votre enfance chrétienne; vous l'avez entendu répéter dans les chaires de vérité, et nous aimons à vous le rappeler. La foi est une vertu par laquelle nous croyons fermement toutes les vérités que Dieu nous a révélées et qu'il nous propose de croire par l'Eglise catholique; c'est la ferme adhésion de notre esprit à toutes les vérités révélées, à cause de l'autorité de Dieu lui-même qui les révèle. La foi diffère ainsi de la philosophie, qui admet les vérités naturelles à cause de l'autorité de la raison. Que cette foi soit nécessaire, tout le monde l'admet, personne ne le conteste : et comment pouvoir douter de sa nécessité, en présence de ces paroles si claires et si positives : *Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé; celui qui ne croira pas, sera condamné.* (*Marc.*, XVI, 16.) *Celui qui ne croit pas est déjà jugé; celui qui croit au Fils de Dieu a la vie éternelle.* (*Joan.*, III, 18.) Ce sont les paroles de la sagesse incarnée, venue sur la terre pour apprendre la vérité aux hommes. *Sans la foi*, dit saint Paul, *il est impossible de plaire à Dieu.* (*Hebr.*, XI, 6.) Selon les SS. Pères, elle est le premier pas vers le salut (Clem. Alex., *Strom*, lib. VII), la porte et la voie qui conduisent à la vie (Clem. Alex., *in Joan.*, lib. IV); sans elle on ne peut être justifié en ce monde ni glorifié en l'autre. (S. August., serm. 38 *De temp.*) Celui qui veut être sauvé, dit le Symbole de saint Athanase, doit avoir avant tout la foi catholique : celui qui ne la conserve pas pure et sans tache sera perdu pour l'éternité; et le concile de Trente a défini que, sans la foi, nul n'a jamais été justifié (*Conc. Trid.*, sess. 6, c. 7); que la foi est le commencement du salut de l'homme, le fondement et la racine de toute justification. (*Ibid.*, c. 8.)

Il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une foi, comme il n'y a qu'un baptême : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma* (*Ephes.*, IV, 5); vérité non moins importante. Unité caractère essentiel de la vraie foi, comme elle est une des marques distinctives de la véritable Eglise. Unité de doctrine : ce que nous vous annonçons du haut de la chaire de vérité, au milieu des solennités de nos saints mystères, les apôtres et leurs successeurs l'annonçaient aux premiers fidèles sur les places publiques de Jérusalem et de Rome et dans les ténébreuses profondeurs des catacombes; le symbole que l'enfant pieux, que le chrétien fervent récite chaque jour dans sa prière, est encore celui que le juif et le gentil répétaient de cœur et de bouche, en se soumettant à la foi de Jésus-Christ, celui que proclamait le chrétien en volant au martyre. L'unité, n'était-ce pas l'objet des vœux les plus ardents du Sauveur? L'entendez-vous en ce moment solennel où il va quitter le monde par sa douloureuse passion et sa mort ignominieuse? Que demande-t-il dans l'effusion de ce cœur qui aima les siens jusqu'à la fin? (*Joan.*, XIII, 1.) *Père saint, que ceux qui croiront en moi ne soient qu'un, comme je ne fais qu'un avec vous* (*Joan.*, XVII, 11) : l'entendez-vous lorsque, pendant sa vie mortelle, il instruisait les peuples qui se pressaient autour de lui, saintement avides de recueillir la grâce et la vérité qui découlaient de ses lèvres divines; tantôt il compare son Eglise à un royaume dont il est le chef souverain, et il nous avertit qu'un royaume divisé au dedans sera détruit (*Matth.*, XII,

25) ; tantôt, et remarquez bien ce langage qui s'adresse à votre cœur, frères égarés ou indifférents : *J'ai*, dit-il, *des brebis qui ne sont pas de ce bercail ; il faut que je les y amène, et alors il n'y aura plus qu'un bercail et qu'un pasteur.* (*Joan.*, X, 16.) Or, nous vous le demandons, N. T. C. F., que signifient ces expressions de royaume, de bercail, et ailleurs encore de famille? N'emportent-elles pas l'idée d'une étroite union, n'établissent-elles pas clairement l'unité?

Cette nécessité de l'unité ne devient-elle pas plus sensible encore, lorsque nous entendons les comparaisons frappantes de l'Apôtre? Quelle union plus intime que celle qui existe entre le corps humain et les membres qui le composent? Or, *nous avons été baptisés pour former un seul corps et avoir un même esprit; il ne doit point y avoir de division dans ce corps, mais tous les membres doivent s'aider mutuellement et vivre dans la plus parfaite harmonie.* (I *Cor.*, XII, 13, 25.) Ainsi parlait l'Apôtre aux fidèles de Corinthe. Ecoutez ce qu'il écrit aux Ephésiens : *Jésus-Christ est venu apporter la paix, et à vous qui étiez éloignés, et à ceux qui étaient proches; vous n'êtes donc plus des étrangers, ni des gens venus du dehors, mais vous êtes les concitoyens des saints et les domestiques de Dieu, composant avec eux l'édifice bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes, dont Jésus-Christ lui-même est la principale pierre de l'angle. C'est sur cette pierre que s'élève cet édifice, dont toutes les parties, liées et ajustées ensemble, forment un seul temple au Seigneur, qui vous a fait entrer avec les autres dans la structure de son édifice, afin d'être la maison de Dieu par le Saint-Esprit.* (*Ephes.*, II, 20.)

Voilà l'unité manifestement tracée sous toutes ses formes, dans la foi comme dans le gouvernement, dans la profession de la doctrine comme dans le corps de l'Eglise : aussi, après avoir dit qu'il ne doit y avoir qu'un seul corps et un seul esprit, saint Paul ajoute-t-il qu'il n'y a qu'*un Seigneur*, *qu'une foi*, *qu'un baptême*, et que Dieu a établi des apôtres, des pasteurs et des docteurs, pour nous amener à l'*unité de la foi.* (*Ephes.*, IV, 13.)

Si nous interrogeons maintenant les premiers siècles de l'Eglise, n'est-ce pas à cette source si pure que nous pourrons puiser les principes certains sur la nécessité de cette *unité?* Comme cette unité était sacrée dans ces heureux temps ! Sur une simple apparence de division, l'ancien compagnon du grand Apôtre s'expose, pour en arrêter les progrès, aux dangers d'un long voyage; il vient à Rome et sollicite le successeur de Pierre d'interposer son autorité.

Le disciple de saint Pierre et de saint Jean, Ignace, évêque d'Antioche, écrivait aux habitants de Smyrne : « Evitez les schismes, source de tous les maux ; suivez votre évêque comme Jésus-Christ, et le collége des prêtres comme les apôtres ; » dans sa lettre à saint Polycarpe : « Veillez avec le plus grand soin à l'unité, à la concorde, qui sont les premiers de tous les biens; » dans son Epître aux habitants de Philadelphie : « Tous ceux qui sont au Christ tiennent au parti de leur évêque; mais ceux qui s'en séparent pour embrasser la communion de gens maudits, seront retranchés et condamnés par eux. »

Le grand évêque de Lyon, saint Irénée, disciple de saint Polycarpe et martyr comme son maître, écrivait dans son ouvrage des *Hérésies :* « Dieu jugera ceux qui ont occasionné des schismes; hommes cruels, qui n'ont aucun amour pour lui, qui préfèrent leurs avantages propres à l'unité, ne balancent point, sur les raisons les plus frivoles, de diviser et déchirer le glorieux corps de Jésus-Christ, et lui donneraient volontiers la mort, s'il était en leur pouvoir ! » (Iren., lib. IV.)

Mais c'est surtout saint Cyprien qui a établi cette doctrine dans les termes les plus forts. Nous ne pouvons nous refuser à citer ses paroles : « Quiconque se sépare de l'Eglise et s'unit à une adultère est exclu des promesses de l'Eglise, et celui qui abandonne l'Eglise du Christ n'obtiendra pas la récompense du Christ. Cet homme est un étranger, un profane, un ennemi. Celui qui n'a pas l'Eglise pour mère ne peut avoir Dieu pour père.» (S. Cypr., cap. 7.) Peut-on lire sans effroi ce que nous dit saint Augustin : « Sans la vraie foi, toutes nos autres qualités ne nous servent de rien. Supposez qu'un homme soit chaste et libéral pour les pauvres, qu'il ne soit point dominé par la colère, mais patient, calme et tranquille, sobre et modéré, s'il est hérétique, il ne possédera point le royaume de Dieu. »(S.Aug., *Cont. Donat*, lib. IV, cap. 8.) « Le sacrilége du schisme qui brise l'unité outre-passe tous les forfaits. Les idolâtres ont été quelquefois moissonnés par le glaive du Seigneur, mais, pour les schismatiques, la terre les a engloutis vifs dans son sein. Hors de l'Eglise, et après avoir brisé les liens de l'unité, vous n'avez plus à attendre qu'un châtiment éternel. » (S. August., *Contr. Donat.*, lib. I.)

Vous venez d'entendre, N. T. C. F., quelques-uns des docteurs de l'Eglise qui, jusqu'au ve siècle, ont jeté dans le monde un vif éclat. Comme la vraie foi leur était précieuse ! comme ils chérissaient l'unité ! comme ils s'alarmaient de tout ce qui pouvait la blesser !

Si notre parole, au lieu de s'adresser à de fidèles catholiques, allait se faire entendre à ces malheureux, mais toujours bien-aimés frères, qui, égarés, vont semer l'ivraie dans le champ du père de famille, ne nous serait-il pas facile de leur prouver que, lorsqu'il s'agit de la nécessité de la vraie foi, de la nécessité de l'unité en matière de foi, tous les partis s'accordent, les différences de communions disparaissent? La foi de tous les siècles chrétiens, l'enseignement des apôtres, les injonctions pressantes et si souvent réitérées du divin Législateur,

tout atteste de concert la nécessité de garder l'unité dans la croyance; tout s'accorde à placer le dogme de l'unité à la tête des préceptes évangéliques, comme le schisme et l'hérésie à la tête des prévarications humaines.

D'après des principes aussi positifs, des autorités aussi fortes, des preuves aussi convaincantes, que penser, N. T. C. F., des différentes erreurs que nous voyons s'élever contre la vraie foi, contre l'unité de la foi? Combien, hélas! de chrétiens malheureux se séparent du centre de l'unité, perdent volontairement de vue le céleste flambeau dont la lumière bienfaisante devait les diriger au milieu de leur course sur la mer de ce monde et font un triste naufrage dans la foi!

Les uns s'endormant dans une espèce de sommeil léthargique qui mène à la mort, se bornent à un respectueux silence en matière de foi. Disciples de Jésus-Christ, car ils sont chrétiens et ils se disent chrétiens, mais disciples timides et insouciants, ils respectent nos dogmes sacrés, mais la pratique des devoirs de la religion les trouve infidèles; oublieux de leur céleste et sublime origine, peu occupés de leur fin, ils ne prennent aucun des moyens qui devraient les y faire parvenir; ils vivent, ils meurent dans une indifférence systématique; état plus digne encore de nos larmes que l'impiété elle-même.

D'autres, suivant je ne sais quel prétendu rationalisme, enfant malheureux d'un père non moins infortuné, le protestantisme, refusent de soumettre leur raison à la foi et font profession de ne suivre en matière de religion que la pure raison. Ils ne veulent reconnaître aucune révélation, ni rien de ce qui tient à la révélation. Pour eux ni miracles, ni prophéties, ni mystères, ni sacrements, ni rien de ce qui sort de l'ordre naturel. Ils n'admettent autre chose qu'une religion naturelle dont, en dernier résultat, chacun devient l'arbitre suprême et que chacun prétend expliquer comme il l'entend. A leurs yeux, ou plutôt dans les désirs de leur cœur, la raison doit être le seul objet du culte de l'homme. Ah! qui ne se rappelle les larmes aux yeux et la douleur dans l'âme, comment en voulant envahir le trône de la Divinité, l'orgueilleuse raison humaine, comme autrefois Lucifer, l'ange à la plus sublime intelligence, le chef-d'œuvre de la création fut précipité dans le dernier opprobre; et comment encore, Dieu n'a eu, pour arrêter ses coupables efforts, qu'à l'abandonner à ses propres excès?

Ceux-ci, amateurs passionnés du symbolisme, ne regardent la sainte Ecriture que comme un beau roman qui peut être vrai pour le fond, mais que l'on a pris soin d'embellir en y ajoutant par de pieuses fictions ce qui s'y trouve de merveilleux. Tous les récits évangéliques deviennent des mythes, (des fables); la naissance du Messie à Bethléem avec les prodiges qui font reconnaître un Dieu dans le faible enfant qui naît dans une étable, l'adoration des mages venus de l'Orient sous la conduite de l'étoile mystérieuse prédite par le prophète, la mort ignominieuse du Sauveur des hommes qui, jusqu'à son dernier soupir, donne des preuves de sa divinité, tous les miracles racontés dans les livres saints ne sont plus que des mythes. Affreux et ridicule système avec lequel il n'y a plus rien d'assuré, plus d'histoire ni de certitude, plus rien qu'on ne puisse infirmer par des dénégations ou des conjectures!

Ceux-là, réchauffant à la suite de leurs maîtres les vieilles erreurs d'un trop fameux philosophe, établissent en principe que tout l'univers ne forme qu'une seule substance et que cette substance est Dieu, et comme, selon eux encore, il n'y a d'autre réalité que le moi humain, il s'ensuit qu'il n'y a d'autre Dieu que la pensée de l'homme, que le moi humain. Système monstrueux et inintelligible dont on a bien des fois démontré l'impiété et l'absurdité, et qui se réfute de lui-même! Au milieu de ce chaos d'erreurs opposées à la foi et condamnées par elle, qui n'appliquerait à leurs auteurs ce que saint Paul disait des anciens philosophes: *Ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres.* (*Rom.*, I, 21.)

De nos jours, N. T. C. F, on semble revenir, du moins on le proclame bien haut, à des idées religieuses; l'esprit est fatigué de ne plus rien croire, on sent le besoin de rattacher son intelligence et son cœur à quelque chose de solide, lorsque tout dans l'ordre moral comme dans l'ordre social semble manquer à la fois; on a abandonné cette trop funeste école qui affectait contre le catholicisme ce ton de mépris, de sarcasme et d'aigreur, si familier aux incrédules du dernier siècle; mais tout en affectant de le respecter, de l'honorer même, on ne laisse pas de diriger contre lui les plus rudes attaques.

Les uns contestent la divinité de son principe et lui donnent une origine indienne et toute païenne (*Hist. de la philos.*, tom. I, pag. 54); et ils ne font pas attention que ce qu'ils ont trouvé chez les peuples orientaux de ressemblance avec nos croyances religieuses, leur est venu de la révélation primitive et de leur commerce avec les Juifs.

D'autres, partisans déclarés de la doctrine du progrès, soutiennent que le christianisme s'est perfectionné de siècle en siècle naturellement et par la force des choses et qu'il se perfectionne de plus en plus chaque jour comme les arts et les sciences sans le secours de la révélation, comme si la doctrine de l'Evangile n'avait pas toujours été la même.

D'autres ne voyant dans Jésus-Christ le sauveur promis, le divin législateur, *la vraie lumière* (*Joan.*, I, 9), la vérité éternelle venue en ce monde pour instruire, qu'un pur homme, plus habile que les autres, embrassent le système de la perfectibilité et ne désespèrent pas de trouver, dans les

seules ressources de l'esprit humain, qui se perfectionne chaque jour, le moyen de faire naturellement ce que nous regardons comme des prodiges.

D'autres enfin préfèrent une sorte d'éclectisme qui consiste à regarder toutes les religions et tous les systèmes, quels qu'ils soient, comme honorables, sans accorder cependant sa créance à aucun, en se réservant de se faire à soi-même son symbole et de choisir ce qu'on trouvera de plus conforme à sa raison et à ses désirs.

En présence de ces erreurs toutes opposées à la vraie foi, qui, du sein des grandes cités où elles ont pris naissance, ont pénétré jusque dans les hameaux et sous la chaumière du pauvre, *que votre cœur ne se trouble pas* (*Joan.*, XIV, 27), N. T. C. F., et que votre foi demeure inébranlable; les premiers prédicateurs des vérités catholiques, les apôtres ne vous ont-ils pas prévenus *qu'il viendra des jours fâcheux où paraîtront des docteurs du mensonge, hommes pleins d'amour pour eux-mêmes, remplis de vaine gloire et d'orgueil, sans affection, ennemis de la paix, qui, sous une apparence de piété, en ruinent la vérité et l'esprit!* (II *Tim.*, III, 2, 5.) Vous entendrez la voix du souverain pontife qui précéda si glorieusement sur la chaire de Pierre l'immortel et bien-aimé Pie IX : « Nous vous signalons une autre source abondante de maux dont nous gémissons de voir l'Eglise affligée, l'indifférentisme, cette opinion perverse qui s'est répandue de tous côtés par les artifices des méchants, et d'après laquelle on pourrait obtenir le salut éternel par quelque profession de foi que ce soit, pourvu que l'on conforme ses mœurs aux règles de l'honnêteté et de la justice. L'Apôtre nous avertit qu'il n'y a qu'*un Dieu*, *une foi*, *un baptême*; que ceux-là donc craignent qui ouvrent à toute religion l'entrée du port de l'éternel bonheur : qu'ils comprennent bien que, d'après le témoignage du Sauveur lui-même, *ils sont contre le Christ*, puisqu'ils ne sont pas avec lui, et qu'il est hors de doute qu'ils périront éternellement, s'ils ne tiennent la foi catholique et ne la gardent entière et inviolable.» (Greg. XVI, *Encycl.*, 15 août 1832.)

Vous entendrez, N. T. C. F., la voix de l'évêque de vos âmes qui vous dira : *Mes bien-aimés, je désirais avec ardeur vous écrire, touchant le salut qui nous est commun : mais maintenant*, au commencement de cette sainte quarantaine, *c'est pour moi une nécessité de vous exhorter à combattre pour la foi; car, il s'est glissé parmi vous des hommes qui changent la grâce de notre Dieu et qui renoncent Jésus-Christ notre unique maître, notre Dieu et notre Seigneur.* (*Jud.*, 1, 2.) *Ne vous laissez point aller à des disputes de paroles qui ne servent à rien autre chose qu'à pervertir ceux qui les entendent, car, certains discours sont comme une gangrène qui répand* insensiblement *sa corruption* (II *Tim.*, II, 14, 17); mais *conservez* envers tous les hommes, quelles que soient leurs erreurs et leurs funestes doctrines, la noble et sainte *charité qui est le lien de la perfection* (*Col.*, III, 14) : *aimez ceux qui vous haïssent, faites du bien à ceux qui vous persécutent, priez pour ceux qui vous calomnient* (*Matth.*, VI, 44), que savez-vous, si, touché enfin de vos bonnes œuvres de fidèles véritables, *le Seigneur ne leur donnera pas l'esprit de componction pour leur faire ouvrir les yeux à la vérité, et qu'ainsi revenus de leur égarement, ils ne sortiront pas des piéges de l'ennemi qui les captive?* (II *Tim.*, II, 25 et 26.) Attachés du fond de vos entrailles à la chaire d'où Pierre confirmera à jamais ses frères, unis à l'Eglise catholique par le triple lien de la même foi, de la même espérance, de la même charité, laissez gronder sans crainte l'orage autour de vous; elle a, cette Eglise, des promesses impérissables. Celui qui commande aux vents et à la mer au jour de ses fureurs, se lèvera enfin, il parlera, et, à sa voix puissante, le calme succédera à la tempête; et sur la mer de ce monde, il nous sera donné de parvenir, dans l'unité des mêmes sentiments et de la même foi, à cette vie heureuse accordée par le Seigneur à ceux qui ne violent point la fidélité qu'ils lui ont promise. (*Tob.*, II, 18.)

Donné à Sens, le 15 février 1846.

V. INSTRUCTION PASTORALE, ET MANDEMENT

Pour le carême de 1849.

SURPRISES DE LA MORT.

C'est une illusion presque universelle parmi les hommes, nos très-chers Frères, de compter sur le temps pour se préparer à paraître devant Dieu. Oubliant qu'il n'est aucun instant où ils ne puissent mourir, ils remettent à un avenir incertain le moment de s'y disposer, fixent leur retour vers le Seigneur, à des époques auxquelles il ne leur sera peut-être jamais donné de parvenir et, sur une frivole conjecture, s'exposent ainsi au plus grand comme au plus irréparable de tous les malheurs. Car, on n'en saurait douter, N. T. C. F., rien n'est plus terrible que d'être surpris par la mort; passer, tout à coup, du temps à l'éternité; se trouver en un instant, et sans y être préparé, dégagé des liens du corps et des choses de la terre, pour devenir subitement témoin de la majesté terrible qui environne le trône du Tout-Puissant; être, en un clin d'œil, enlevé à sa fausse sécurité pour se voir cité au tribunal du souverain juge et y rendre un compte rigoureux de toute sa vie; quelle surprise étrange, grand Dieu! quelle scène plus effrayante! combien elle doit être redoutable pour quiconque n'a pas pris le soin de se ménager, par les larmes d'un repentir sincère, une sauve-garde contre les coups inopinés de la mort.

Tel est, cependant, le sort déplorable qui vous attend, chrétiens légers et insouciants si nombreux aujourd'hui. Il sera infailliblement le vôtre, si vous ne comprenez pas enfin *que l'heure est venue de vous réveiller*

de votre pernicieux assoupissement (*Rom.*, XIII, 11), et que cette heure, c'est celle où nous sommes présentement, et où nous vous excitons peut-être pour la dernière fois; oui, ce malheur irréparable sera le vôtre, si vous ne profitez pas des jours de grâce et de bénédiction de la sainte quarantaine, pour sortir de votre léthargie mortelle dont rien jusqu'à présent, n'a pu vous tirer, ni les promesses les plus consolantes de la religion, ni les menaces les plus formidables de la vengeance divine. Ah! entendez le grand Apôtre qui vous crie encore : *Le temps est court et l'heure n'est pas éloignée* (*I Cor.*, VII, 29), et écoutez la voix de la raison, du bon sens, qui répondent; donc il n'y a plus d'illusion possible; donc il faut, sans plus de retard, s'arracher à l'état funeste du péché dans lequel on ne voudrait pas être surpris par la mort.

Sans parler ici de ces morts soudaines dont chaque jour nous fournit de tristes exemples; de ces attaques violentes qui, trouvant leur principe dans la force même du tempérament, frappent au moment où la santé paraît dans l'état le plus florissant; de ces révolutions subites qui ôtent à la fois au corps l'usage de ses sens et à l'âme le sentiment de sa propre existence; combien d'événements désastreux viennent vous saisir tout à coup, et qui sont d'autant plus à redouter que ne pouvant être prévus, ils immolent un plus grand nombre de victimes à la mort! Eh! quel siècle fut jamais plus fécond que le nôtre en désastres de cette nature? Comment ne pas y reconnaître la main d'un Dieu juste et sévère qui appesantit ses coups à mesure que nos crimes s'accroissent? Vit-on jamais autant de morts inopinées? autant de malheureux surpris au milieu de leurs occupations, de leurs plaisirs et même de leurs crimes? Combien de fois n'avez-vous pas entendu dire : un tel est mort au milieu du repas, du jeu, de la promenade : celui-là a été trouvé mort dans son lit : celui-ci, surpris par des malfaiteurs, est tombé victime de leur fureur; cet autre a péri dans les eaux, au milieu des flammes ou sous les ruines d'un édifice; à peine, enfin, pourrait-on énumérer, tant elles sont multipliées, les formes diverses sous lesquelles ces accidents funestes se renouvellent sur la scène du monde; et il n'est peut-être personne d'entre vous, N. T. C. F., qui n'ait été témoin de quelqu'une de ces morts tragiques, ou qui n'en ait des exemples à produire jusque dans sa famille. Sans doute vous n'avez pensé qu'avec effroi à la fin déplorable de ces infortunés chrétiens, vos frères, peut-être même avez-vous accordé des larmes à leur malheur, mais quel avantage en ont-ils retiré? Vous avez gémi sur leur infortune, mais avez-vous adouci la rigueur de leur sort? Vous avez tremblé pour leur destinée éternelle, mais avez-vous changé l'arrêt prononcé contre eux? Non, N. T. C. F.; mais ils ont été surpris par la mort, et les suites de cette surprise n'auront d'autres bornes que celles de l'éternité même. Ils ont été surpris! Eh! qu'il est à craindre que vous ne le soyez vous-mêmes, si vous ne faites servir leur malheur à votre instruction, si vous demeurez sourds à cette voix qui ne cesse de vous avertir : « qu'on ne peut pas sortir trop tôt d'un état dans lequel on ne voudrait pas mourir. »

Qui peut, en effet, vous répondre que vous ne serez pas enlevés comme eux, par quelque accident imprévu? qu'une révolution subite d'humeurs, un dérangement dans les organes, ou tout autre événement fâcheux ne vous fera pas trouver la mort au moment où vous y serez le moins préparés? Eh! sur quoi donc pourriez-vous compter pour vous rassurer à cet égard? Sur votre jeunesse peut-être? mais est-il un âge qui mette à l'abri des coups de la mort? et la jeunesse n'a-t-elle pas en elle-même ses propres dangers? Sur la santé? mais la santé la plus robuste tient à si peu de chose que, même dans le cas où elle pourrait vous rassurer sur les dangers attachés à une forte constitution, elle ne saurait du moins vous prémunir contre ceux qui vous menacent au dehors; peut-être, enfin, sur le petit nombre de personnes que la mort surprend et frappe de cette manière? En supposant que ses coups fussent aussi rares que vous voudriez vous le persuader, seriez-vous sages de vous en croire exempts? Quand il ne devrait y avoir, parmi ceux qui nous écoutent en ce moment, qu'une seule personne destinée à être surprise ainsi par la mort, il n'est aucun d'entre vous, N. T. C. F., qui ne dût trembler, pour lui-même, d'être cette victime marquée par la justice de Dieu. Non, vous n'ignorez pas combien ces accidents sont ordinaires, car vous dites et répétez souvent, qu'on n'entend plus parler que de ces sortes de malheurs; qu'autrefois ils étaient beaucoup moins fréquents; vous n'ignorez pas enfin qu'il est actuellement dans les sombres abîmes un grand nombre de chrétiens qui, pour avoir été surpris par un de ces coups imprévus, y détestent et maudissent la funeste sécurité, à laquelle ils s'étaient livrés d'après le faux principe qui vous séduit vous-mêmes en ce moment. Ah! craignez d'être destinés à renouveler ces exemples effrayants, et à donner à ceux qui vous survivront une leçon qui vous coûterait à vous la privation d'une éternité de bonheur. En vain cherchez-vous à vous flatter? Oui, il est à craindre que le Seigneur n'appelle plusieurs d'entre vous à l'heure qu'ils y penseront le moins; peut-être portez-vous déjà dans votre sein le germe fatal d'une destruction prochaine? peut-être l'accident qui doit terminer votre vie se prépare-t-il de loin, jusqu'à ce que la mort venant à fondre sur vous, vous enlève à votre téméraire sécurité et vous éclaire, mais trop tard, sur le danger auquel vous vous serez aveuglément exposés.

Mais nous voulons, pour répondre à votre pensée, qu'une mort subite ne vienne pas trancher le fil de vos jours ; en serez-vous

mieux préparés à paraître devant Dieu, vous qui n'aurez point voulu profiter du temps de ses miséricordes? Ah! si les surprises de la mort ne trouvaient leurs sources que dans ces événements subits, l'enfer n'engloutirait pas chaque jour tant de pécheurs qui s'y perdent sans ressource. D'où vient que les divines Ecritures nous représentent ce lieu de supplice comme un abîme immense dont l'ouverture est sans bornes, et dans lequel se précipitent en foule les grands, les puissants et le peuple? (*Isa.*, V, 14.) C'est que la mort surprend presque tous les hommes; c'est que, pour tout dire en peu de mots, on peut être surpris sans mourir subitement.

Pour vous en convaincre, N. T. C. F., souffrez que, vous plaçant d'avance aux portes de la mort, nous vous montrions étendus déjà sur le lit de douleur où vous vous flattez devoir expirer un jour. Bientôt vous allez être mis à même de juger quel fond vous pouvez faire sur vos derniers instants pour assurer votre sort éternel. Nous supposons donc qu'une maladie vous aura conduits à pas lents vers votre dernière heure, et, dans cette hypothèse, nous disons qu'il y a tout lieu de craindre que pour avoir jusque-là différé de vous convertir, vous ne mourriez sans y être préparés. D'abord, cette maladie qui vous semble aujourd'hui une circonstance propre à vous ramener à Dieu, vous en ôtera peut-être elle-même le pouvoir par la nature des maux qu'elle vous fera endurer? Peut-être serez-vous en proie, dès le commencement, à des douleurs aiguës qui ne vous laisseront aucun moment assez libre pour vous occuper des plaies mortelles de votre âme? peut être que le premier effet de votre mal sera de produire en vous ou un accablement total, ou bien un délire continuel? peut-être, enfin, paraîtrez-vous devant Dieu après de longues souffrances, et sans avoir pu prévenir la rigueur de ses jugements? La maladie, ne fût-elle même pas de cette nature, que votre état seul de langueur et de souffrance vous mettrait dans l'impuissance de vous préparer à la mort; car, veuillez bien le remarquer, de quoi s'agira-t-il alors? de l'affaire la plus importante et la plus difficile : il vous faudra, dans ces derniers moments, satisfaire à la justice divine et vous disposer au jugement que vous serez sur le point de subir; il vous faudra revenir sur toutes les années de votre vie; repasser, dans l'amertume de votre âme, tous les désordres de votre jeunesse; vous éclairer sur vos doutes, réparer vos injustices; il vous faudra entreprendre, en ce moment, d'expier des fautes qui auraient peut-être demandé de votre part des années entières de pénitence, et mériter une couronne dont la conquête eût dû vous coûter des combats et des efforts continuels. Eh! à quelle circonstance remettez-vous donc l'exécution d'un aussi grand dessein? précisément à l'époque de votre vie la moins favorable.

Quel temps, en effet, que celui de la maladie pour assurer votre salut! Quoi! vous croyez pouvoir pleurer vos fautes quand vous serez dominés par le sentiment unique de vos maux? vous croyez qu'il vous sera possible de vous occuper de Dieu et de votre éternité, lorsqu'affectés péniblement et affaissés par la douleur, vous deviendrez incapables de réflexion? car c'est là l'effet propre de la maladie; elle énerve l'âme en même temps qu'elle affaiblit le corps; elle rend impossibles toute application et toute recherche. Interrogez ceux qui déjà ont été conduits jusqu'aux portes du tombeau, et ils vous diront que c'est folie de remettre aux derniers moments à se préparer à la mort, parce qu'alors on n'est plus capable de rien. Sans même chercher hors de vous la preuve de cette vérité, rappelez-vous en quel état vous vous êtes trouvés lorsque vous avez éprouvé quelque indisposition assez grave; auriez-vous pu alors entreprendre pour Dieu quelque chose de difficile ou de sérieux? N'aviez-vous pas besoin, au contraire, qu'on vous dispensât des pratiques de piété, même les plus ordinaires, pour ménager votre faiblesse?

Ah! N. T. C. F., vous comptez sur le temps de la maladie pour vous préparer à bien mourir, et c'est de tous les temps de votre vie le moins propre à votre conversion, parce que c'est le temps où vous serez le moins capables de connaître les fautes que vous aurez commises, et moins susceptibles, par conséquent, d'en sentir et d'en exprimer le regret. Comment pourriez vous donc renvoyer encore, à une conjoncture si peu favorable, une affaire si importante et aussi décisive, si vous comprenez, surtout, « qu'on ne peut pas sortir trop tôt d'un état dans lequel on ne voudrait pas être surpris par la mort? »

D'ailleurs, en supposant que la maladie vous laissât quelques instants de repos, aurez-vous l'esprit assez libre pour vous occuper sérieusement de votre salut? saurez-vous mettre ces instants à profit? Hélas! N. T. C. F., vous ferez comme la plupart des hommes, vous vous flatterez jusqu'au dernier moment; vous vous persuaderez que votre maladie ne sera pas mortelle; vous compterez sur la force de votre tempérament, sur les soins et sur l'habileté de ceux qui veillent à votre conservation, et, un pied déjà dans la tombe, vous ne soupçonnerez pas même que vous soyez sur le point d'y descendre; ou, si vous venez à manifester quelque inquiétude, vos proches et vos amis travailleront, de concert, à dissiper vos frayeurs. Ils affecteront de ne paraître devant vous qu'avec un visage calme et serein; ils chercheront à vous distraire des sombres idées de la mort, ou ne vous en entretiendront que pour mieux vous rassurer. Ils vous diront qu'on en voit tous les jours revenir de bien plus loin; ils vous citeront même des exemples de semblables guérisons, et tandis qu'ils trembleront eux-mêmes pour vous, ils redoubleront d'efforts pour déguiser leurs alar-

mes et pour vous flatter de l'espoir qu'ils n'ont pas, d'un prompt rétablissement. O pitié barbare! déguisement funeste? Combien de pécheurs qui sont morts impénitents pour avoir été ainsi trompés jusqu'au dernier moment! et quels reproches poignants n'ont pas à se faire aujourd'hui ceux qui les environnaient de n'avoir pas osé leur faire connaître le danger et les inviter à recourir aux remèdes et aux secours si précieux de la religion! Ils ont craint de les troubler en leur parlant de la mort, et ils n'ont pas craint de les laisser s'aveugler sur leur état; ils n'ont pas craint de devenir eux-mêmes les instruments dont l'ennemi du salut, le démon, s'est servi pour les conduire plus sûrement à une mort imprévue.

C'est ce qui résulte, en effet, de ces lâches et indignes ménagements; pendant ce temps le mal fait des progrès, les forces du malade s'épuisent, les symptômes de la mort se manifestent: approchez, voyez-vous comme son esprit se trouble, sa raison s'égare, ses yeux s'éteignent, sa langue s'épaissit, ses traits s'altèrent, comme tous les sens paraissent avoir perdu toute activité; à peine peut-on lui faire encore proférer quelques paroles ou former quelques signes; on lui suggère les expressions de la douleur et du repentir; on lui montre le mémorial sacré de la croix; on applique sur ses lèvres mourantes l'image du divin Sauveur; mais que se passe-t-il en ce moment dans l'âme de ce chrétien agonisant? le croyez-vous encore en état de recevoir les impressions salutaires qu'on cherche à exciter au fond de son cœur? le croyez-vous alors uniquement occupé de la grandeur, de la grièveté de ses fautes passées ou des pensées expiatrices et rassurantes de la foi? Hélas! il ne voit plus, il n'entend plus, il ne fait plus que lutter contre la mort. Déjà, la nature succombe, elle se refuse à ses pénibles efforts, le voilà sans pouls, sans mouvement; un froid mortel s'empare de tous ses membres, une pâleur livide couvre son visage, le dernier soupir lui échappe avec un convulsif et dernier effort, il n'est plus!!!

Non, il n'est plus pour ce monde qui a disparu et dont il est séparé pour toujours; mais son âme infortunée est tombée avec toutes ses horreurs entre les mains de la justice divine. En quel état, grand Dieu! paraît-elle devant vous? Y est-elle du nombre de ces serviteurs fidèles que le Maître souverain trouve préparés à le recevoir, ou de ces âmes qu'il surprend et qu'il punit? Dites-nous, vous parents, amis, témoins de ses derniers moments, croyez-vous son salut bien assuré? dites, vous tous chrétiens, qui avez si souvent entendu parler de semblables morts, voudriez-vous paraître devant notre Juge suprême avec aussi peu de préparation?

Pour nous, N. T. C. F., après un exemple si terrible de la justice divine, à peine avons-nous la force d'ajouter une seule réflexion; ce n'est point ici une peinture imaginaire ni même un récit exagéré. Hélas! mon Dieu! c'est le tableau déchirant et trop fidèle qui porte tous les jours la désolation dans le cœur de vos pasteurs; c'est le sort déplorable de tous ces hommes qui n'ont de chrétien que le nom, et qui transgressent parmi nous avec autant d'audace que d'ignorance les lois les plus sacrées de la religion; c'est le sort inévitable de tous ces pécheurs endurcis et présomptueux, qui ne tiennent nul compte des avertissements ni des menaces de l'Eglise, et qui s'obstinent à renvoyer au dernier moment l'ouvrage de leur conversion et de leur salut.

Voulez-vous éviter cet irréparable malheur? ne renvoyez plus votre changement de vie à une autre époque à laquelle vous n'arriverez peut-être pas, ni au temps de la maladie où vous ne serez plus capables de rien, ni même au lendemain sur lequel vous ne pouvez raisonnablement compter. Plus tard, pensez-y, il n'y aura plus de temps: *Tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X, 6.)

Maintenant, est donc le jour, oui, c'est l'heure, c'est le moment d'abjurer toutes les erreurs, toutes les fausses maximes, et de revenir aux principes éternels de l'ordre et de la morale, en revenant à la religion, à ses enseignements, à ses lois, à ses pratiques. C'est maintenant le temps, plus tard il n'y en aura plus, de réparer le passé, de satisfaire à la justice de Dieu par tant et de si nombreuses offenses commises, et de travailler efficacement à la réforme entière de nous-mêmes. N'abusez pas davantage de la patience et de la longanimité d'un Dieu dont le pécheur ne se moque pas toujours impunément (*Galat.*, VI, 7); mais profitez avec empressement, avec reconnaissance de ces jours de pénitence et de salut que sa bonté daigne encore une fois vous offrir, et après avoir, pendant si longtemps, contristé son Eglise par vos égarements et par votre irréligion, devenez enfin sa consolation, sa joie, par un retour prompt et sincère à la piété et à la vertu; c'est là, après tout, vous devez en convenir vous-mêmes, la seule voie qui vous reste ouverte pour sortir d'un état dans lequel vous ne voudriez pas être surpris par la mort.

Donné à Sens le 2 février 1849.

VI. INSTRUCTION ET MANDEMENT

Pour le carême de l'année 1850.

LA RELIGION SEULE PEUT CONSOLER DANS LES PEINES ET LES AFFLICTIONS DE LA VIE.

Le mal est sur la terre; hélas! N. T. C. F., c'est une vérité d'expérience et qui n'a pas besoin d'être prouvée. Mille fléaux différents nous accablent; nos péchés ont armé la justice de Dieu, et, pour nous les faire expier, Dieu semble avoir armé toutes les créatures contre nous. Vainement irons-nous encore demander à tout ce qui nous entoure le remède à ces afflictions, peines et misères sans nombre de la vie présente, à tous ces maux, sous le poids desquels la

société, aujourd'hui en péril, se débat convulsivement; mais, s'il est évident, comme le jour qui nous éclaire, que tous nos malheurs et nos disgrâces viennent de l'abus de notre liberté, il suit de là que le remède souverain à leur opposer se trouve, non en dehors et au-dessus de nous, mais bien au dedans de nous-mêmes et en notre volonté: c'est le repentir, c'est le retour prompt, sincère, aux principes de la religion, et il n'y en a pas d'autres. La religion, étant seule en possession de la vérité, peut seule nous instruire sûrement et nous apprendre quelle est notre origine, notre destinée, ce que nous sommes et sous quelle économie nous vivons; elle seule peut donner, inspirer d'une manière efficace et solide, avec la connaissance et la pratique de tous les devoirs, le respect pour l'autorité, l'amour de l'ordre public et cette patience qui, en élevant l'âme au-dessus des choses périssables, la rend capable de supporter courageusement les maux, les privations de tous genres, dans lesquels la Providence nous fait trouver ici-bas une épreuve et la semence d'une éternelle gloire. Hors de là on ne rencontre plus que déception, mensonge illusion; aussi, est-ce en vain que notre orgueilleuse raison prétendrait s'élever d'elle-même et par ses seuls efforts au-dessus des disgrâces et des afflictions de la vie. Non, la philosophie abandonnée à elle-même n'a pu et ne pourra jamais parvenir à cette heureuse insensibilité; toujours la nature affligée retombe, entraînée par son propre poids, dans la tristesse et le chagrin. L'homme qui souffre a le bras trop faible pour essuyer lui-même ses pleurs: c'est d'une main étrangère qu'il attend ordinairement ce charitable office. Qui donc, en dehors des principes de la religion, le lui rendra? Est-ce le monde? Mais souvent il n'en a pas la volonté, plus souvent encore c'est le pouvoir qui lui manque. Quelles consolations de sa part pourrions-nous avoir à attendre au milieu de nos souffrances?

Ah! il n'est que trop vrai, N. T. C. F., souvent le monde ne veut pas nous consoler dans nos peines. Tantôt c'est dureté: combien de gens, dans le siècle où nous vivons, uniquement occupés d'eux-mêmes, restent insensibles aux misères des autres, et s'embarrassent fort peu s'ils souffrent ou non! Tantôt c'est délicatesse: on a le cœur bon, on n'aime pas à voir souffrir, et l'affliction est un spectacle qu'on écarte avec soin de sa vue, et par bonté de cœur, on refuse de se prêter aux malheurs d'autrui.

Tantôt c'est intérêt: on s'attendrit sur ceux qui souffrent, on les plaint, mais on craindrait, en leur témoignant à eux-mêmes de la sensibilité, de s'exposer à des demandes, d'être obligé de faire des avances, de prendre des engagements, ainsi l'esprit d'intérêt arrête et fait taire la compassion.

Tantôt c'est malignité: on sait qu'ils souffrent, mais on n'est pas fâché de les voir souffrir, notre orgueil se nourrit de leurs humiliations et notre joie s'alimente de leurs larmes.

Tantôt c'est politique: un homme est-il élevé à un poste éclatant, à une dignité nouvelle, toutes les bouches s'ouvrent pour le féliciter, mais si le bras qui le soutenait vient à le laisser tomber, aussitôt toutes les bouches se ferment, on croirait se compromettre si on laissait échapper un seul mot pour sa consolation.

Tantôt c'est rivalité: un homme court dans la même carrière des emplois et des honneurs; l'éclat de son mérite éblouit des yeux jaloux et les blesse; on ne peut supporter de le trouver sans cesse en son chemin, et de prétendre au même poste; si donc il lui survient une humiliation, on est bien aise de se voir enfin délivré d'un pareil concurrent.

Tantôt, c'est vengeance: Il a, dit-on, cherché à me nuire, il m'a dans l'occasion abandonné; il est juste qu'il porte la peine de son infidélité; non, il ne me convient pas d'essuyer ses larmes, il a vu couler les miennes et il n'a pas daigné y compatir.

Tantôt c'est affectation: c'est-à-dire, on veut avoir l'honneur, non pas de le consoler, mais bien d'avoir paru vouloir le consoler, et tandis que dans le fond du cœur on est charmé de sa disgrâce, on se couvre d'un dehors de compassion, et on affecte d'autant plus de le plaindre qu'on sait le mal devoir être sans remède.

O vous, qui savez ce que c'est que le monde et qui le pratiquez, à ces traits le reconnaissez-vous? Oui, dira peut-être quelqu'un, cela est bon pour des étrangers, des inconnus, des envieux, des rivaux, mais des amis, des parents seront toujours pour moi une ressource assurée dans mes malheurs, je trouverai du moins dans leur bouche des paroles de consolation.... Nous l'ignorons, N. T. C. F. tout ce que nous savons, c'est que le sage vous avertit que ces hommes qui vous paraissent aujourd'hui vous être si fort attachés, sont ordinairement des amis de table et de plaisirs (ne vous scandalisez pas de cette expression, elle est de l'Esprit-Saint): amis qui vous abandonnent au temps de votre misère. ***Est autem amicus socius mensæ, et non permanebit in die necessitatis.*** (*Eccli.*, VI, 10.) Tout ce que nous savons, c'est que la sagesse païenne, d'accord sur ce point avec nos livres saints, nous avertit que la prospérité attire une foule d'amis, et que l'adversité les écarte: tout ce que nous savons, c'est que Job devient malheureux et qu'une épouse chagrine, loin de partager ses malheurs, loin de compatir à sa peine, l'accable alors de reproches amers, et attribue ces disgrâces à sa simplicité; tout ce que nous savons, c'est que ses amis l'accusent en face d'être l'auteur et l'artisan de son infortune, et le forcent, lui Job, à se plaindre de leur dureté, de leur injustice, de leur cruauté.

Qu'en pensez-vous? N. T. C. F., le monde

de nos jours est-il changé? est-il devenu meilleur, plus tendre, plus compatissant, plus charitable? S'il est tel que vous le prétendez, d'où viennent donc ces plaintes qui se font entendre de toutes parts?

On ne sait plus, dit-on, à qui se fier aujourd'hui, on ne peut plus compter sur personne. J'avais du bien, je l'ai donné à mes enfants; je me suis dépouillé pour les établir avantageusement, et sur la fin de mes jours, me trouvant dans l'indigence, dans la misère, ils me méprisent, ils me rebutent, à peine s'ils daignent me faire part d'un pain dont ils ne sont redevables qu'à ma générosité.

Je possédais une certaine fortune honnêtement acquise, mais un procès m'a ruiné, puis le malheur des temps me l'a enlevé, peu à peu le dérangement du commerce m'a épuisé, et depuis que je suis devenu pauvre, mes parents, loin de me soulager, ne me regardent plus, à peine s'ils daignent encore me reconnaître.

J'occupais un poste avantageux, une position élevée, l'envie est venue m'assaillir, j'ai dû succomber; et, depuis ma disgrâce, j'ai vu tous mes amis s'éloigner de moi, ils rougissent de leur ancien attachement pour moi, je ne leur suis plus rien depuis qu'il n'est plus en mon pouvoir de leur être utile et de leur faire du bien.

Voilà quelques-unes des plaintes amères que nous entendons tous les jours : sont-elles fausses, injustes, mal fondées? jugez-en vous-mêmes, N. T. C. F., ou plutôt détrompez-vous, âmes affligées; ce n'est pas du monde, en effet, que vous devez attendre de solides consolations; rarement il voudra vous en offrir, et le voulût-il sincèrement, il ne le pourrait véritablement pas, et cette impuissance, il est le premier à la reconnaître. A la mort d'un père, d'un époux, d'un fils, il se présente devant vous par bienséance, mais il n'entreprend pas de calmer votre douleur, il se défie de sa faiblesse, et s'il emploie quelqu'un pour vous porter des consolations, il en charge des personnes que le caractère et le langage de la religion rendent et plus éloquentes et plus respectables. C'est donc à la religion qu'il faut recourir dans vos souffrances, comme étant la seule qui puisse vous consoler.

Disparaissez, monde imposteur, faux amis, consolateurs importuns : venez, religion sainte, venez soulager la peine de ce chrétien qui souffre : venez lui présenter des motifs qui le soutiennent, des modèles qui l'encouragent, des espérances qui le consolent, vous seule renfermez tous ces trésors, vous seule pouvez dès lors, être la ressource d'un cœur affligé.

Et vous, âmes souffrantes, veuillez, de grâce, suspendre pour un moment le cours de vos pleurs; interrompre vos cris et vos plaintes, pour prêter l'oreille à la douceur de la voix de la religion et vous rendre attentives aux motifs qu'elle vous propose.

Vous souffrez, vous dit-elle, et la force de la douleur vous arrache des murmures et des larmes; je ne condamne pas votre sensibilité, j'en réprouve seulement l'impatience et les excès. Vous souffrez, mais les souffrances ne sont-elles pas l'apanage naturel de l'humanité? Des souffrances nécessaires doivent-elles vous aigrir et vous irriter? Le moyen d'adoucir des maux inévitables, n'est-ce pas de les souffrir avec patience, avec résignation?

Vous souffrez, mais souffrez-vous seul, sans secours, sans assistance, et le Dieu qui permet votre affliction ne partage-t-il pas avec vous le calice d'amertume que vous buvez? Ne vous assure-t-il pas, par la bouche d'un de ses prophètes, qu'il est avec vous dans la tribulation (1). Appuyées sur son bras puissant, qu'avez-vous à craindre? sa protection est pour vous un gage assuré de la victoire.

Vous souffrez; mais en souffrant impatiemment, vous souffrez sans adoucissement, vous augmentez vos peines, vous vous rendez coupables, et il ne tient qu'à vous de faire de vos souffrances des trésors infinis de grâces et de mérites.

Vous souffrez; mais n'avez-vous pas mérité de souffrir? N'avez-vous pas péché? Mais vos souffrances ne seraient-elles pas la juste punition de vos péchés? Et ne pourriez-vous pas dire, comme les frères de Joseph : Nous sommes malheureux et nous le méritons : *nos iniquités nous ont attiré ces disgrâces : « Merito hæc patimur, quia peccavimus. »* (*Gen.*, XLII, 21.)

Vous souffrez; mais admirez la miséricorde de votre Dieu. Qu'il est bon de consentir à vous punir dans le temps, pour vous pardonner dans l'éternité; de vouloir bien ainsi changer en peine temporelle une peine éternelle !

Vous souffrez, N. T. C. F.; mais connaissez-vous bien réellement la main qui vous afflige? C'est, dites-vous, un ami qui vous a trahi, un confident qui vous a décriés, un ingrat qui vous a abandonnés, un créancier impitoyable qui vous a ruinés. Tout cela est vrai, mais le coup part de plus loin : il est dans le ciel une main qui l'a conduit, qui l'a dirigé; c'est la main d'un père tendre qui veut vous châtier; c'est la main d'un juge favorable qui veut vous sauver; c'est la main d'un Dieu bienfaisant qui veut vous couronner.

Vous souffrez; mais en cela le ciel vous distingue, il vous traite comme ses amis et ses prédestinés. Peut-être craignez-vous de succomber? Bannissez toute crainte, armez-vous de courage : vous avez affaire à un Dieu fidèle, qui *ne permettra jamais que vous soyez tentés au delà de vos forces* (I *Cor.*, X, 13) : il saura mesurer vos combats sur vos faiblesses et proportionner ses secours à vos besoins.

Vous souffrez; mais du haut du ciel un

(1) *Cum ipso sum in tribulatione.* (*Psal.* XC, 15.)

Dieu, spectateur et témoin de vos souffrances, marque tous les coups qui vous sont portés ; il tient un compte exact de vos efforts généreux, il écrit en caractères ineffaçables tous vos sacrifices héroïques.

Vous souffrez; mais souffrirez-vous en vain? Un moment de tribulation et de souffrance ne vous mérite-t-il pas un poids immense de gloire?

Ah! tiendrez-vous contre de pareils motifs? Non, vous commencez à connaître le prix des souffrances, et il nous semble déjà vous entendre vous écrier, avec saint Augustin : Frappez, Seigneur, redoublez vos coups, augmentez ma douleur ; mais, en l'augmentant, vous connaissez le limon dont vous m'avez formé, de grâce augmentez ma patience.

Continuez, religion sainte; déjà les motifs que vous présentez à ce chrétien affligé lui rendent les souffrances supportables; parlez encore, et, pour l'encourager, présentez-lui des modèles. Et qu'elle en a de frappants à vous offrir !

Vous souffrez, vous dit-elle, mais jetez les yeux sur tant de héros qui ont marché avant vous dans la voie ensanglantée des tribulations et des souffrances. *Inspice.* Considérez un Abraham sous la loi de nature, une Susanne sous la loi de Moïse, un Job au milieu de l'infidélité, un Tobie dans la captivité, un Joseph au fond de la citerne et dans les prisons de l'Egypte, ont-ils eu moins à souffrir que vous? ou avaient-ils plus de secours et de grâce que vous? *Inspice.* Vous souffrez; voyez encore : tant de généreux martyrs ont-ils moins souffert que vous? Entendez le récit que les livres sacrés nous font de leurs souffrances : « C'étaient des hommes dont le monde n'était pas digne, et cependant, persécutés de toutes parts, proscrits, dépouillés, ils ont erré de désert en désert, de montagne en montagne; les antres des forêts, le creux des rochers, d'obscures cavernes leur ont servi alternativement de retraite; ils ont été insultés, outragés, tourmentés, déchirés, mis en pièces; l'exil, la prison, le fer, le feu, les bêtes féroces, les fouets, les roues, les chevalets, les brasiers ardents ont été tour à tour leur partage. » (*Hebr.*, XI, 37, 38.) Et ils étaient des hommes faibles, fragiles, délicats, sensibles, comme vous; c'étaient vos semblables selon la nature, vos frères en Jésus-Christ; avez-vous, comme eux, souffert jusqu'à l'effusion de votre sang? *Inspice.* — Voyez, considérez; ou plutôt ne pensez plus à ces exemples, oubliez tous ces modèles : vous êtes chrétien, jetez un coup d'œil sur le modèle universel, c'est un Dieu crucifié, *Inspice*, et comparez vos souffrances aux siennes. Des maux aigus vous tourmentent sans relâche, il est, lui, couronné d'épines; c'est un homme de douleur, son corps n'est qu'une plaie, et des clous, qui lui percent les pieds et les mains, le retiennent attaché à la croix. On vous a enlevé vos biens? Et il est, lui, dépouillé même de ses vêtements; tout ce qui appartient à sa personne est devenu la proie de l'avidité de ses bourreaux. On vous a outragé? Et il est rassasié d'opprobres. On vous a décrié? On a, en lui, attaqué sa sainteté, sa sagesse, sa divinité. On vous a calomnié? On le traite, lui, d'impie, de scélérat, de blasphémateur. On vous a chargé d'imprécations? Et lui est le jouet, la fable, la risée et comme l'anathème de tout Jérusalem. On vous a maltraité? Et lui, il est tout couvert de blessures, et baigné dans son sang. On vous ôte presque tout moyen de subsister? Et lui, il souffre la faim, la soif, la nudité, on ne l'abreuve plus que de fiel et de vinaigre. Vous êtes la victime de l'injustice? Et il l'est, lui, à la fois, de l'iniquité et de toutes les passions. Vos meilleurs amis vous ont abandonné? Ses amis, à lui, chargés de ses bienfaits, comblés des marques de sa tendresse, et comme accablés de ses faveurs, l'ont non-seulement abandonné, mais ils l'ont encore renié, trahi, livré. Vous êtes innocent, dites-vous? Et lui, est-il donc coupable? Le ciel paraît vous oublier? Se déclara-t-il davantage pour lui? Il est votre créateur et vous êtes sa créature; vous êtes son enfant et il est votre père; il est votre maître; vous êtes son disciple; en un mot, vous êtes chrétien et il est votre modèle. Comparez vos souffrances aux siennes, et à la vue des maux qu'il endure, osez, si vous le pouvez encore, vous plaindre et murmurer.

Ah! félicitez-vous plutôt de ce que les souffrances vous ont imprimé tant de traits de ressemblance avec lui! Quel bonheur, quelle gloire en effet, pour vous! Vous portez ses plus précieuses livrées, et vous pouvez vous dire à vous-mêmes : me voilà donc enfin conforme à l'image de ce fils bien aimé du Très-Haut; vous pouvez avec assurance vous présenter devant le Père céleste, et lui dire : en m'accablant de souffrances, vous m'avez revêtu d'une robe de douleur; en cet état, je ne puis qu'être agréable à vos yeux, la robe dont je suis couvert est ensanglantée, ô mon Dieu; et vous pouvez ajouter, avec les enfants de Jacob : *Voyez, Seigneur, si c'est la robe de votre Fils : « Tunica filii tui.* » (*Gen.*, XXXVII, 32.)

Maintenant, N. T. C. F., que pensez-vous des souffrances envisagées sous ce point de vue? Mais ce n'est pas tout encore : Achevez, religion sainte, consommez votre ouvrage, parlez de nouveau, et faites sentir votre divinité. Déjà, par les motifs et par les modèles que vous avez présentés à ce chrétien affligé, vous l'avez élevé au-dessus des souffrances; c'en est assez, c'en est même trop pour une âme vulgaire, mais ce n'est pas suffisant pour un cœur aussi grand que celui du chrétien; faites qu'il triomphe au milieu des souffrances, faites qu'au milieu des tribulations il trouve une véritable joie. Ce miracle ne peut être que votre ouvrage, et seul il est digne de vous; pour la faire naître dans son cœur, cette joie noble et sainte, offrez à ses regards les plus consolantes espérances.

Hé! qu'il est ravissant, N. T. C. F., ce nouveau spectacle qui se présente ici au chrétien souffrant! Le ciel s'ouvre par les mains de la religion, les richesses de l'éternité se déploient tout entières, et nous l'entendons, de sa douce et maternelle voix, lui dire : Bannissez, mon fils, bannissez toute idée profane : la terre et le monde ne sont plus dignes de vous; portez plus haut vos prétentions; éternisez vos espérances, laissez agir toute la vivacité de votre foi, ranimez vos forces. Ces yeux baignés de larmes, tournez-les vers les tabernacles éternels; c'est le terme heureux où vous conduiront vos souffrances; voyez cette couronne brillante promise à vos combats; elle est suspendue sur votre tête; vous y touchez, vous n'avez plus qu'un pas à faire pour l'obtenir, pour vous en mettre en possession; encore quelques années, quelques jours, peut-être quelques moments de souffrances et vous êtes heureux, et heureux pour toujours. Du fond d'une pauvre chaumière vous allez passer dans le séjour de la béatitude; du centre des maux et des infortunes de l'exil, dans le sein des joies et des plaisirs vrais de la céleste patrie. Vous êtes maintenant dans l'amertume; mais vous serez bientôt comme inondé d'un torrent de délices; encore quelques moments de souffrances supportées avec patience, et vous êtes heureux pour toujours. Contemplez ces âmes fortunées qui ont l'honneur d'approcher de plus près de l'agneau sans tache, de suivre partout ses pas, vous les voyez, les palmes à la main, partager aussi son triomphe et sa gloire; mais ce sont ceux qui, comme vous, ont passé par de grandes tribulations! *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna.* (*Apoc.*, VII, 14.) Et c'est à ces chœurs de bienheureux que vous allez être associés : ils sont assis sur des trônes éclatants, et c'est sur des trônes semblables que vous allez être placés. Là, ils régneront comme autant de souverains pendant l'éternité, et vous y régnerez comme eux. Ils brilleront comme des astres dans le royaume du Père céleste, vous y brillerez comme eux. Oui, encore quelques moments de souffrances et vous serez glorieux pour jamais.

C'en est assez, religion sainte, je vous entends; mon âme jusqu'alors en proie à la plus profonde affliction a foi en vos promesses immortelles, et elle se sent pénétrée et comme inondée de leurs célestes consolations; c'en est assez, cessez même de répandre tant de douceurs sur mes souffrances, peut-être en me les rendant trop aimables, diminueriez-vous et le mérite de ma patience et l'éclat de ma couronne. Après cela, serat-on encore surpris qu'un saint Paul au milieu des tribulations, que tous les apôtres au milieu des affronts et des outrages, en un mot, qu'une foule innombrable de martyrs de tout âge, de tout sexe, de tout état et de toute condition, aient triomphé en surabondant de joie, au milieu des plus cruelles et des plus affreuses persécutions? Cette force surhumaine, ils la puisaient dans la vérité, dans la certitude qu'ils avaient des biens éternels, et c'est ce motif que saint Chrysostome présentait aux fidèles de son temps : si vous m'opposez, leur disait-il, la rigueur de vos maux, je ne vous oppose moi-même que la grandeur ineffable des biens qui en peuvent devenir le prix, et si l'adversité vous fait sentir la main qui vous frappe sur la terre, la religion vous montre celle qui couronne dans le ciel. Mesurez-donc un moment l'une avec l'autre, et mettez dans la balance tout le poids de vos tribulations avec celui des promesses et de la gloire d'un Dieu? *Pone calamitatem, pone paupertatem, ego pono Deum.*

Ah! si cette dernière considération est encore capable de nous faire sentir une partie de sa force; si la foi ne vous a pas tout à fait abandonnés sur ce point, vous reconnaîtrez bientôt vous-mêmes, N. T. C. F., qu'il n'est sorte de disgrâces, de douleurs, de pauvreté, de maladies, point de pertes de biens, de repos et d'amis que nous ne soyons en état de supporter.

N'allons donc plus à une autre école qu'à celle de Jésus-Christ; il est la lumière descendue du ciel pour éclairer tout homme venant en ce monde et lui enseigner la *voie* qu'il doit suivre, la *vérité* qu'il doit croire et la *vie* éternellement heureuse qu'il doit s'efforcer de mériter par la pratique de toutes les vertus. Que cette divine lumière se retire, en cessant d'éclairer les intelligences, il n'y aura plus que ténèbres, ou les aberrations de la raison abandonnée à elle-même; des systèmes sans nombre conçus, faits, défaits pour être refaits encore par son orgueil en délire, systèmes qui ne réalisent que trop au sein de la société, tout ce qu'ils y portent avec eux pour son malheur, le mensonge, la déception, l'inconstance, la corruption, le trouble, l'agitation, la perversité, la trahison, la duplicité, la révolte; mais qui ne peuvent rien, absolument rien réaliser de ce qu'ils promettent pour le soulagement et le bonheur de l'humanité souffrante. Loin de nous donc, les funestes productions de l'impie et de son impiété, source et cause des malheurs de la famille et de la société; laissons à jamais dans un complet isolement les inventeurs et fabricateurs d'erreurs, tous ces prétendus génies et beaux esprits qui se décernent encore le nom de sages, s'égarer dans leur folie avec tous les philosophes païens et leur disputer la gloire d'être plus insensés ou plus furieux. Pour nous, chrétiens instruits par une longue et cruelle expérience, revenons sans plus de délai aux leçons de l'unique maître que nous reconnaissons, enfin, mériter seul d'être écouté. *Magister vester unus est Christus* (*Matth.*, XXIII, 10) : hâtons-nous, le temps presse, si nous ne voulons pas infailliblement périr, de mettre à profit les jours de propitiation où nous allons entrer, et de redemander en disciples fidèles à la doctrine et aux exemples du Sauveur des peuples et des nations leurs salutaires en-

seignements, parce que, encore une fois, eux seuls ont la vertu de calmer toutes les larmes, de remédier à tous les maux, et même de procurer, au milieu des tribulations et des souffrances de cette vie passagère, comme un avant-goût des joies, des consolations qui nous attendent dans un monde meilleur et dont les élus, les amis de Dieu sont en possession au sein de la bienheureuse éternité.

Donné à Sens, le 18 janvier 1850.

VII. INSTRUCTION PASTORALE

ET MANDEMENT,

Pour le jubilé accordé par N. S. P. le pape Pie IX, et le carême de 1851.

SUR LA GRACE DU JUBILÉ.

De lamentables événements que nous connaissons tous, nos très-chers frères, n'ont point permis au souverain pontife d'ouvrir à Rome la porte sainte pour le grand jubilé qui devait, suivant une antique coutume, avoir lieu dans cette capitale du monde chrétien, au commencement de l'année qui vient de s'écouler. Cependant notre saint père Pie IX, glorieusement régnant, n'a pas voulu, à la vue des besoins et des douleurs de l'Eglise universelle, que le peuple fidèle fût complétement privé de ce signalé bienfait; et, dans sa sollicitude apostolique, il a pensé devoir y suppléer en étendant à tout l'univers catholique l'indulgence plénière, sous forme de jubilé, qu'il avait précédemment accordée à l'Italie et aux îles adjacentes. Ainsi nous sont ouverts les trésors de l'Eglise. Que Dieu est bon, N. T. C. F. ! Il ne cesse de nous prodiguer sa tendresse et de nous combler de ses dons : il semble même multiplier ses bienfaits à mesure que les hommes multiplient leurs ingratitudes. Le pécheur l'offense et il supporte ses outrages avec patience : loin de le punir, comme l'exigerait sa justice, il le rappelle avec douceur et lui prépare les moyens de sortir des voies de l'iniquité, parce qu'il ne veut point sa mort, mais sa conversion et sa vie. En vous annonçant les jours de paix et de bénédiction que sa miséricorde vous ménage dans la circonstance actuelle, nous vous exhortons à la remercier de ce nouveau gage de son amour, et vous conjurons, par les entrailles de Jésus-Christ, notre divin rédempteur, de mettre à profit ce temps si favorable au salut de vos âmes. A l'exemple de l'Apôtre, nous vous viendrons en aide autant qu'il nous sera possible; nous prierons le Père des lumières de daigner éclairer vos cœurs, afin que, comprenant l'excellence de la grâce qui vous est offerte, vous la désiriez avec ardeur et vous apportiez à la recevoir tout l'empressement qu'elle mérite.

La loi ancienne, vous le savez, avait son jubilé établi par Dieu lui-même. A cette époque mémorable, toutes les dettes étaient éteintes, les esclaves recouvraient la liberté, et ceux des enfants d'Israël qui avaient été obligés d'aliéner leurs biens en reprenaient la jouissance : c'est ce que nous lisons au XXVe chapitre du *Lévitique*, où Moïse, ce saint législateur, s'exprime ainsi, de la part du Seigneur : *Vous sanctifierez l'année cinquantième et vous l'appellerez l'année de la rémission pour tous les habitants de votre pays, car c'est l'année du jubilé: l'homme rentrera dans la possession de ses biens et retournera à son ancienne famille : « Sanctificabis annum quinquagesimum et vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ : ipse est enim jubilæus, revertetur homo ad possessionem suam et unusquisque rediet ad familiam pristinam. »* (*Levit.*, XXV, 10.) Voilà ce qu'était le jubilé pour le peuple hébreu; mais ce qui se pratiquait chez les Juifs n'était, comme dit l'Apôtre, qu'une figure et une ombre de ce qui devait s'accomplir sous l'Evangile. Autant donc la loi nouvelle l'emporte sur la loi ancienne, autant le jubilé de l'Eglise l'emporte sur le jubilé de la Synagogue. Celui-ci, en effet, n'avait pour objet que des biens temporels, il ne faisait recouvrer que la liberté du corps, tous ses avantages se bornaient à la vie présente et ne regardaient que la terre; le nôtre est d'un ordre bien supérieur : il rend au chrétien le droit à l'héritage du ciel, il lui rend les trésors de grâces qui lui appartenaient autrefois comme enfants de Dieu; il lui rend les richesses spirituelles qu'il avait reçues au baptême, il lui rend enfin tous les priviléges dont le péché l'avait dépouillé; il le délivre aussi de cette captivité honteuse du démon, dans laquelle il s'était jeté en s'éloignant de son créateur, et il le décharge en même temps de cette immense dette que ses iniquités lui avaient fait contracter envers la justice divine, de sorte que c'est pour le chrétien que le jubilé est véritablement une année de rémission et de liberté.

Ne seriez-vous donc pas bien ennemis de vous-mêmes, N. T. C. F., si vous repoussiez la grâce qui vous est offerte en ce saint temps? Qu'aurait-on pensé de ce Juif insensé qui, arrivé à l'année jubilaire, se serait montré indifférent à ses propres intérêts, aurait négligé de secouer le joug qui pesait sur sa tête, et de rompre les fers qui le retenaient dans l'esclavage, ou de rentrer dans la possession de ses biens passés en des mains étrangères? Croyez-vous qu'il y en eût un seul à qui l'on eût pu reprocher une pareille insouciance? Vous êtes bien convaincus, au contraire, que tous ceux qui étaient chargés de dettes, ou qui avaient engagé leur liberté ou aliéné leurs terres, voyaient avec une douce satisfaction et une grande joie, revenir cette époque heureuse où ce qu'ils avaient perdu devait leur être rendu; qu'ils l'attendaient avec impatience, la saluaient de loin, et la regardaient comme le plus signalé des bienfaits. Mais si le Juif était si ardent à profiter du bénéfice tout temporel de l'ancienne loi, le chrétien dédaignerait-il les faveurs mille fois plus précieuses de la nouvelle alliance? Laisserait-il échapper l'occasion qui lui est présentée

de reconquérir ses droits, de rentrer dans ses biens et de payer ce qu'il doit à la justice divine? Voudrait-il vivre dans l'inimitié de son Créateur plutôt que de faire sa paix avec lui? Préférerait-il la servitude du démon à la sainte liberté des enfants de Dieu? Nous ne pouvons nous persuader, N. T. C. F., que vous soyez plongés dans un si prodigieux aveuglement, et nous concevons de meilleures espérances.

Dans les différents siècles de l'Eglise, le jubilé a toujours été reçu par le peuple chrétien avec les sentiments de la plus vive reconnaissance. A ces époques fortunées, les populations entières s'ébranlaient, tous les cœurs tressaillaient de joie et d'allégresse. Les hommes de tout âge, de tout rang et de toute condition se piquaient d'une sainte émulation et rivalisaient de zèle : on voyait le riche et le pauvre remplir avec ardeur les conditions prescrites pour mériter la grâce qui leur était offerte : c'est alors que s'opéraient les plus éclatantes conversions : les pécheurs dont le salut paraissait le plus désespéré rentraient dans les sentiers de la justice : les ennemis se réconciliaient avec leurs ennemis, les haines s'éteignaient, les biens mal acquis étaient restitués, les scandales cessaient, les mœurs se purifiaient, la foi reprenait son empire, et l'Eglise était consolée par le retour de ses enfants égarés, par l'accroissement de la grâce dans les justes et le renouvellement de la piété parmi les fidèles. Pourquoi, N. T. C. F., ne nous serait-il pas donné à nous-mêmes de jouir d'un si beau et si touchant spectacle? Pourquoi ne vous montreriez-vous pas aussi empressés que vos pères à recueillir les fruits du jubilé? Pourquoi ne feriez-vous pas encore la consolation de l'Eglise? Les douleurs de cette tendre mère furent-elles jamais plus vives et plus profondes que de nos jours? Pour peu que vous considériez ce qui se passe, vous comprendrez aisément que, de quelque côté qu'elle porte ses regards, elle ne découvre que des sujets de la plus cruelle affliction. Des hommes audacieux n'adorant que leur orgueilleuse raison, blasphèment ce qu'ils font semblant d'ignorer, s'élèvent avec insolence contre les dogmes et les vérités révélées au monde, s'appliquent avec une sorte de fureur, et mettent un acharnement forcené à saper les fondements de la foi. Leurs doctrines perverses, semblables à cette maladie hideuse, qui de proche en proche ronge toutes les parties saines du corps humain, se sont insinuées et ont pénétré dans tous les cœurs : une désolante impiété a gagné toutes les classes de la société et infecte la chaumière du pauvre comme le palais du riche : Dieu est méconnu, ses préceptes sont violés, son culte est abandonné, ses temples sont déserts, les jours consacrés à son service sont profanés! On rougit de Jésus-Christ, on rejette ses mystères, on foule aux pieds les maximes de l'Evangile. Le plus grand nombre des chrétiens, oubliant leur céleste origine et leurs immortelles destinées, se sont comme matérialisés, ne vivent que pour la terre, ne veulent d'autres plaisirs que ceux des sens, et ne reconnaissent d'autre divinité que l'or et l'argent. De là cette indifférence stupide pour tout ce qui concerne la religion : on ne compte plus pour rien la grande affaire du salut, on se soucie peu qu'il y ait des châtiments à craindre ou des récompenses à espérer après cette vie; on ne veut plus entendre parler que des choses du temps : tout langage qui tendrait à élever les esprits vers un ordre supérieur est devenu inintelligible. De là encore cette triste extinction des antiques vertus sociales : Qu'est devenue la bonne foi? Qui est fidèle à ses promesses? Qui tient à ses engagements? Que trouve-t-on dans le monde autre chose que fraude, duplicité et tromperies? Où est le respect de l'autorité? Pourrait-on reconnaître quelque différence entre le père et l'enfant? entre le maître et le serviteur? Ne dirait-on pas que l'enfant ne doit aucune soumission à son père, et le serviteur aucune déférence à son maître? De là enfin cette effroyable licence dans les mœurs : autrefois la volupté, honteuse d'elle-même, cherchait les ténèbres et se cachait dans l'ombre; aujourd'hui, fière et hardie, elle se produit au grand jour et marche la tête levée : les passions ne connaissent plus de bornes, les penchants vicieux sont les seuls auxquels on obéit, la modestie ne fait plus l'ornement de la jeunesse, il n'y a plus d'âge pour l'innocence, toute chair a corrompu sa voie, une ignoble immoralité flétrit tous les cœurs.

Voilà, N. T. C. F., ce qui cause à l'Eglise une immense et inconsolable douleur. Si ses entrailles étaient déchirées dans ces jours de lugubre mémoire où le sang des chrétiens coulait sur les échafauds, elle trouvait au moins un grand adoucissement à son affliction dans la pensée qu'elle envoyait au ciel autant de saints que le glaive de la persécution faisait de martyrs; mais aujourd'hui, qu'elle voit la plus grande partie de ses enfants abandonner leur Dieu, se précipiter dans toutes sortes de vices, marcher sur le bord d'un affreux abîme, et courir à leur perte éternelle, qu'est-ce qui pourrait tempérer l'amertume profonde dans laquelle elle est plongée? Il n'y a, N. T. C. F., que votre retour à la religion et aux pratiques du christianisme qui soit capable d'alléger le poids des maux et des souffrances de cette mère désolée : elle ne peut être heureuse que de votre propre bonheur, elle sera toujours dans l'angoisse, tant que vous resterez dans l'état du péché. Voulez-vous donc faire cesser la tristesse qui l'accable et réjouir son cœur, sortez des voies de l'iniquité, rentrez dans les sentiers de la justice, rejetez loin de vous les doctrines de l'impiété, revenez aux maximes de l'Evangile. Hé quoi! n'avez-vous pas déjà que trop allumé contre vous la colère du ciel par vos prévarications, vos erreurs et vos crimes? N'avez-vous pas déjà que trop écouté la voix du monde et des passions! N'avez-vous pas déjà que trop sacrifié aux vaines idoles de

l'orgueil, de l'ambition et de la volupté. N'est-il pas temps enfin de commencer une vie meilleure, de prendre des habitudes plus chrétiennes, de réparer vos torts et d'expier vos fautes? N'est-il pas temps de songer à l'affaire si grave et si importante de votre salut, de faire de dignes fruits de pénitence et de vous réconcilier avec le Seigneur?

C'est pour vous rendre plus facile l'accès de ses miséricordes que l'Eglise vous ouvre tous les trésors de ses grâces, et qu'elle vous dispense avec une pleine abondance les mérites de Jésus-Christ votre Sauveur. Ah! N. T. C. F., nous vous en conjurons au nom de vos intérêts éternels, ne méprisez pas les richesses de la bonté divine; profitez de ce temps si précieux: vous ne trouverez jamais une occasion plus favorable pour mettre ordre à vos affaires spirituelles et purifier vos consciences. Nous le savons, Dieu est toujours disposé à recevoir le pécheur pénitent, à oublier ses iniquités et à lui faire grâce; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a aussi des moments où il est plus porté à la clémence, où il répand ses dons avec plus de profusion, et où par conséquent il est plus facile au coupable de quitter l'état funeste du péché. Le jubilé, N. T. C. F., est une de ces circonstances heureuses qu'il a plu au Seigneur de se réserver pour faire éclater davantage son amour, vous accorder des secours plus abondants et verser sur vous comme des torrents de grâces plus propres à triompher de vos résistances et à vaincre votre opiniâtreté. Ah! rendez-vous à ses instances! que la crainte ne vous retienne pas! dans ces jours solennels de grande indulgence et de rémission parfaite, sa justice se tait en quelque sorte, elle cède ses droits, elle se relâche de sa sévérité en faveur du repentir et elle laisse à la clémence son libre et plein exercice. Dans ce temps de propitiation, le Seigneur n'épouvante point le criminel par la terreur de ses menaces; il ne l'étourdit point par le bruit de ses vengeances, de ses foudres et de son tonnerre, il ne fait entendre que la voix douce et bénigne de la miséricorde annonçant le pardon et la paix. Reviens, dit-il, reviens à moi avec confiance, pécheur misérable, enfant ingrat; tu m'as outragé, il est vrai, tu m'as insulté avec audace, je serais en droit de te punir en toute rigueur; mais je ne conçois point à ton sujet des pensées d'affliction et de ruine, le moment est arrivé où je ne prends conseil que de ma tendresse et de mon amour.

Quel est, N. T. C. F., celui qui pourrait résister à de si pressantes sollicitations et qui ne serait pas touché jusqu'au fond de l'âme de ces avances que fait la bonté divine? Quel est celui qui ne se dirait pas à lui-même: Voici le jour de ma conversion et de mon salut? C'en est fait, je me rends à mon Créateur qui m'appelle, puisqu'il daigne encore me recevoir après tant d'offenses, d'erreurs et d'égarements, je me jette entre ses bras, je renonce au péché et je change de vie. Toute autre disposition, N. T. C. F., ne serait-elle pas offensante pour le Seigneur? Ne ferait-elle injure à sa miséricorde? Et celui qui mépriserait le pardon qui lui est si généreusement offert n'amasserait-il pas sur sa tête des trésors de colère pour le grand jour des vengeances? Accourez donc, pécheurs, qui que vous soyez; quand vous vous seriez déclarés contre Dieu, quand vous auriez poussé la révolte jusqu'à l'excès, quand vous vous seriez entièrement prostitués à l'iniquité, accourez aux fontaines sacrées qui vous sont ouvertes et dont les eaux rejaillissent jusqu'à la vie éternelle; venez y chercher le rafraîchissement et le repos dont vos âmes ont un si grand besoin.

Mais le jubilé n'est-il profitable qu'à ces chrétiens malheureux qui n'ont gardé aucune mesure en commettant l'iniquité? Les grands pécheurs sont-ils les seuls qui doivent s'appliquer à en recueillir les fruits? Ne le pensez pas, N. T. C. F.; ceux qui ont mieux compris les obligations qui leur sont imposées ont eux-mêmes besoin de cette faveur que l'Eglise accorde à ses enfants; elle vous est nécessaire à tous, parce que tous vous êtes redevables à la justice divine. Nous n'en doutons pas; toutes les fois que vous avez eu le malheur de vous écarter de la règle de vos devoirs et d'offenser Dieu; toutes les fois que vous vous êtes laissé entraîner par les séductions du monde ou que vous avez cédé à la violence de vos passions, votre foi s'est alarmée, les remords se sont éveillés et vous avez eu recours aux moyens établis par Jésus-Christ pour purifier vos consciences; nous n'en doutons pas davantage: le regret d'avoir déplu à votre Créateur s'est fait vivement sentir au fond de vos âmes, vous avez versé des larmes amères sur vos chutes, et les bonnes dispositions que vous avez apportées au sacrement de la réconciliation vous ont mérité le pardon de vos fautes. Cependant, quoique vous ayez eu une douleur véritable de vos infidélités, quoique vous les ayez confessées avec sincérité, ne croyez pas que vous n'ayez plus rien à faire. La foi et la doctrine de l'Eglise vous enseignent que lors même que le péché est pardonné, le coupable doit une satisfaction à la justice divine; que le Seigneur, en vous remettant vos péchés au tribunal de la pénitence ne fait que vous décharger de la peine éternelle qu'ils méritaient et qu'il se réserve le droit de vous infliger un châtiment temporel. C'est ainsi qu'il en a agi envers David, son serviteur, comme nous le voyons dans les divines Ecritures, et c'est encore la conduite qu'il tient à l'égard de ceux qui l'offensent, à moins qu'ils n'aient de leurs fautes une contrition parfaite. Mais, quel sera ce châtiment que le pécheur est obligé de subir, après que son iniquité lui est remise quant à la coulpe et à la peine éternelle? Il est aisé de comprendre qu'il doit être d'autant plus rigoureux que les offenses ont été plus graves et plus multipliées, c'est pour cela que l'Eglise autre-

fois imposait de sévères pénitences à ceux de ses enfants qui avaient violé les engagements de leur baptême : elle les soumettait pendant des années entières à de pénibles épreuves, et ce n'était qu'après de longs travaux qu'elle les admettait à la grâce de la réconciliation. Si elle a apporté quelque modification à sa discipline sur ce point, son esprit n'a pas changé; elle est toujours convaincue que le péché doit être nécessairement puni, ou en ce monde par l'homme pénitent, ou en l'autre par le Dieu vengeur. La crainte de décourager le pécheur et de le pousser au désespoir a pu l'engager à relâcher quelque chose de la rigueur de ses usages anciens, mais son zèle pour les intérêts de la justice divine ne s'est point refroidi : elle est persuadée, aujourd'hui comme dans les siècles passés, que ceux qui ont offensé le Seigneur sont tenus à accomplir une pénitence proportionnée au nombre et à l'énormité de leurs péchés.

Maintenant, N. T. C. F., souffrez que nous vous le demandions : cette proportion entre votre pénitence et les fautes que vous avez commises existe-t-elle? pouvez-vous sérieusement vous rendre ce témoignage que vous n'êtes plus redevables de rien au Seigneur et que vous lui avez exactement payé tout ce que sa justice était en droit d'exiger de vous? Pour ne pas vous tromper dans cette affaire d'une si grave conséquence, considérez d'abord quelle a été votre vie? En jetant un coup d'œil sur le passé, qu'apercevez-vous, sinon une multitude d'infidélités? Ah! si le juste lui-même tombe souvent, *Septies enim cadet justus*, ainsi que nous le dit l'Esprit-Saint (*Prov.*, XXIV, 16), si, malgré sa vigilance, malgré le soin qu'il apporte à éviter le péché, malgré les précautions qu'il prend pour ne pas s'écarter de la voie droite, il a encore beaucoup de reproches à se faire, que penser de celui qui est moins attentif à son salut, qui est plus négligent dans l'accomplissement de ses devoirs, et plus tiède dans le service de Dieu? Aussi, N. T. C. F., convenez-vous qu'il vous serait impossible de compter le nombre de vos prévarications : c'est même ce qui, quelquefois, vous trouble et vous alarme : vous êtes effrayés en voyant que votre vie est remplie d'iniquités, que ce n'est qu'une suite effroyable de péchés ajoutés les uns aux autres et qu'il n'y a pas un seul de vos jours qui n'ait été marqué par quelque manquement à vos devoirs. Mais puisqu'il en est ainsi, comme la vérité vous oblige de le reconnaître, permettez-nous encore de vous le demander : quelle pénitence avez-vous faite? quelles œuvres satisfactoires avez-vous pratiquées? qu'avez-vous offert à Dieu pour expier tant d'offenses et apaiser sa justice? Il aurait fallu mortifier vos sens et crucifier votre chair; après vous être permis tant de plaisirs criminels, vous auriez dû vous interdire les satisfactions même légitimes. Est-ce bien là ce que vous avez fait? Ah! vous avez suivi une règle de conduite tout opposée! au lieu de châtier votre corps et de le réduire en servitude, à l'exemple de l'Apôtre, *Castigo corpus meum et in servitutem redigo* (*I Cor.*, IX, 37), vous n'avez été attentifs qu'à lui épargner la souffrance; par un excès de délicatesse, vous vous êtes toujours tenus en garde contre tout ce qui pouvait vous devenir incommode et gênant. De saints personnages ont exercé sur eux toutes sortes de rigueurs à cause de quelques fautes échappées à leur fragilité; ils étaient ingénieux à inventer de nouvelles austérités pour se punir de quelques légers manquements à leurs devoirs; ils croyaient n'avoir jamais porté assez loin la sévérité de leur pénitence; et vous, qui vous êtes rendus bien plus coupables; vous, qui avez à déplorer des offenses et plus nombreuses et plus graves, quel acte de mortification vous êtes-vous imposé? pas un seul. Vous n'avez pas même eu le courage de supporter avec patience les maux que vous ne pouviez éviter. Si quelquefois le Seigneur, dans un dessein de miséricorde, vous a visités par l'infirmité, s'il a permis à la douleur de vous atteindre, ou à la langue des méchants de vous percer de ses traits; s'il a troublé votre repos par la perte de quelque personne qui vous était chère, ou par quelque autre accident fâcheux, loin de vous humilier sous la main qui vous frappait, et de reconnaître que ces épreuves vous étaient justement dues, vous avez témoigné votre étonnement de ce que vous étiez ainsi traités, et souvent vous vous êtes laissés aller au murmure. Vous n'avez donc point su mettre à profit les châtiments que Dieu vous infligeait dans l'intérêt de vos âmes : comme d'un autre côté, vous ne trouvez rien dans votre vie molle et sensuelle qui ait pu servir à venger les outrages que vos péchés lui ont faits, jugez combien vous êtes redevables à sa justice.

Supposons cependant, N. T. C. F., que vous n'avez pas entièrement négligé les exercices qui font les pénitents. Vous avez peut-être pratiqué quelques abstinences, quelques jeûnes; vous avez peut-être récité quelques prières et fait quelques aumônes dans l'intention de satisfaire à Dieu; mais ces œuvres ou autres semblables, sont-elles une juste réparation de vos offenses? Le Seigneur pourrait-il s'en contenter? Si vous le pensiez, vous connaîtriez bien peu la sévérité de sa justice! Ah! soyez convaincus que quand vous passeriez le reste de votre vie dans la pratique de la plus rigoureuse pénitence, vous n'auriez pas encore pleinement acquitté vos dettes! Conclurez-vous de là que vous devez vous abandonner au désespoir? Loin de vous cette pensée, N. T. C. F.; si vous ne trouvez pas dans vos œuvres une ressource suffisante, la miséricorde de Dieu vous fournit un moyen de suppléer à votre impuissance. Quel est ce moyen? c'est l'*Indulgence*.

L'indulgence est l'exemption du châti-

ment que doit subir le coupable après que ses fautes lui ont été pardonnées. On en distingue de deux sortes : l'une *plénière*, qui est la relaxation entière de toutes les peines dues au péché, et l'autre non plénière, ou *partielle*, par laquelle le pécheur n'est déchargé que d'une partie de la peine que ses iniquités lui avaient méritée. Lorsque Jésus-Christ a donné à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés quant à la coulpe, il leur a aussi accordé la faculté de les remettre quant à la peine temporelle. *Tout ce que vous lierez sur la terre*, a-t-il dit à saint Pierre, *sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel : « Quodcunque ligaveris super terram erit ligatum et in cœlis, et quodcunque solveris super terram, erit solutum et in cœlis. »* (*Matth.*, XVI, 19.) C'est en vertu de ces paroles que l'Eglise s'est toujours crue autorisée à dispenser l'indulgence à ceux de ses enfants qui, de leur côté, faisaient tous leurs efforts pour satisfaire à la justice divine. En cela, que fait-elle autre chose que ce que saint Paul a pratiqué lui-même à l'égard de l'incestueux de Corinthe : l'Apôtre, instruit du zèle que ce grand coupable montrait à réparer la faute dans laquelle il était tombé, et touché de la ferveur de sa pénitence, déclare qu'il le décharge de la peine qui lui restait à subir et qu'il le réunit à la société des fidèles. Après cet exemple mémorable, qui ne s'étonnerait, N. T. C. F., qu'il y ait eu et qu'il y ait encore des esprits assez téméraires pour condamner un usage établi dans l'Eglise dès son berceau, usage si salutaire et si consolant pour le peuple chrétien ; mais l'épouse de Jésus-Christ ne s'est point émue des reproches de l'impiété, elle a méprisé les clameurs de l'hérésie, et dans tous les temps elle a exercé la faculté qu'elle a reçue de son divin auteur. Ah ! N. T. C. F., au lieu de contester à l'Eglise le pouvoir de vous accorder des indulgences, appliquez-vous plutôt à en profiter ; reconnaissez sa tendre charité dans les grâces qu'elle vous offre, et admirez avec quelle vive sollicitude elle emploie tous les moyens qui sont entre ses mains pour suppléer à votre faiblesse et vous aider à éteindre les dettes que vous avez contractées envers la justice divine.

Le trésor des indulgences se compose des satisfactions surabondantes de Jésus-Christ et des mérites des saints. Une seule goutte du sang précieux que le Sauveur a répandu sur la croix suffisait pour effacer les péchés du monde : disons mieux, la moindre de ses actions pouvait apaiser la colère céleste et réconcilier l'homme avec son Dieu, parce qu'elle était d'une valeur infinie ; mais vous le savez, ce divin Rédempteur ne s'est pas contenté d'offrir à la majesté divine quelques œuvres légères pour réparer nos offenses : il a voulu endurer toutes sortes de tourments et de supplices, il a voulu mourir au milieu de l'opprobre et de l'ignominie. La rançon qu'il a payée pour nos crimes en surpasse donc de beaucoup la malice. A cette satisfaction immense et surabondante de l'Homme-Dieu, viennent se joindre les mérites des saints. Parmi les bienheureux qui jouissent de la présence de Dieu dans le ciel, il en est un grand nombre qui, par la rigueur de la pénitence qu'ils ont accomplie sur la terre, ont réparé plus que suffisamment les fautes qu'ils avaient commises : rappelez-vous ici les travaux des apôtres, les tortures des martyrs, les souffrances des confesseurs, les macérations des solitaires ; et que dirons-nous de la Reine de tous les saints, de l'auguste Marie ? Vous savez que cette Vierge immaculée n'a jamais péché, et vous n'ignorez pas qu'un glaive de douleur a percé son âme. Tant d'épreuves, de larmes et d'austérités ont-elles été perdues ? ne le croyez pas ! L'Eglise les a recueillies, elle les tient en réserve pour vous les appliquer selon vos besoins. Ce sont ces mérites des saints unis à ceux de Jésus-Christ, d'où ils tirent toute leur efficacité et toute leur vertu, qui forment une source intarissable de grâce et de miséricorde, où l'Eglise puise l'indulgence qu'elle accorde à ses enfants.

Voilà, N. T. C. F., les trésors de richesses spirituelles qui sont mis à votre disposition durant le cours de cette année. Les laisserez-vous s'ouvrir et se fermer sans en profiter ? Quelle serait votre imprudence ! Qui vous répond que plus tard ils seront encore une fois ouverts pour vous ? La vie s'écoule avec rapidité et le moment de la mort est incertain ! Puisque vous avez péché, puisque vous êtes redevables à la justice divine, ne devez-vous pas saisir avec empressement cette occasion favorable qui vous est présentée d'obtenir votre pardon et d'acquitter vos dettes ? Descendez par la pensée dans les abîmes éternels : voyez les larmes et le désespoir des réprouvés, entendez leurs gémissements et leurs sanglots ! N'y a-t-il pas dans ces lieux de ténèbres et d'horreur, des âmes qui ont moins offensé Dieu que vous ? Ah ! si l'indulgence qui vous est offerte pouvait leur être appliquée, que ne feraient-elles pas pour s'en rendre dignes ? Mais le temps de la clémence est passé pour elles. elles expieront par des supplices sans fin l'abus qu'elles en ont fait ; parce qu'elles ont refusé de se réconcilier avec le Seigneur pendant la vie, et qu'elles n'ont pas voulu brûler du feu sacré de son amour, elles porteront à jamais tout le poids de sa colère. Vous exposerez-vous à leurs regrets déchirants en imitant leur impénitence ? vous obstinerez-vous à mépriser les miséricordes divines et à rejeter les grâces que l'Eglise veut vous procurer dans ces jours de bénédiction ? ne cesserez-vous de contrister le cœur de cette tendre mère ? résisterez-vous toujours aux efforts qu'elle fait pour vous ramener dans les voies du salut ? avez-vous pris le parti de ne plus entendre que les accents de l'impiété et le langage des passions ? Qu'avez-vous gagné en vous éloignant de Dieu ? Depuis que vous avez secoué son joug et brisé les liens qui vous attachaient

à lui, depuis que sa loi n'est plus la règle de votre conduite, et que vous vous êtes accoutumés à braver ses préceptes, en êtes-vous plus heureux, en êtes-vous plus tranquilles?... Le malaise que vous éprouvez ne vous fait-il pas encore sentir la nécessité de rétrograder dans les fausses routes où vous vous êtes engagés? N'est-il pas temps de vous montrer plus soumis aux enseignements de la religion, et le jubilé ne doit-il pas, dans les jours où nous vivons, vous paraître un bienfait inestimable.

On ne saurait se le dissimuler, N. T. C. F., notre société est cruellement travaillée par l'inquiétude... La crainte agite tous les esprits : une vague incertitude abat tous les courages : personne ne sait et ne peut savoir où nous allons : tout le monde l'avoue; notre situation est telle que chaque jour peut amener quelque grande calamité. Certes, ces appréhensions ne sont que trop fondées : que n'avons-nous pas à redouter dans des circonstances semblables à celles où nous nous trouvons ! Les principes conservateurs de l'ordre sont mis en oubli : les liens qui maintiennent la concorde sont relâchés, la division règne partout, il n'y a plus de frein qui réprime, il n'y a plus de loi ni divine ni humaine qui retienne, chacun ne suit que ses inclinations dépravées et n'obéit qu'à ses volontés perverses; les passions déchaînées n'attendent que le moment favorable pour s'emporter aux derniers excès : c'est comme un torrent impétueux dont le bruit et le fracas se fait entendre dans le lointain et qui menace, après avoir rompu ses dernières digues, de tout renverser sur son passage. Par quelle voie, N. T. C. F., sommes-nous donc arrivés à un état de choses si déplorable? Comment avons-nous été conduits jusque sur les bords de l'abîme où la société reste encore comme suspendue? Reconnaissez ici les fruits amers de l'impiété, reconnaissez les tristes résultats de toutes ces doctrines antichrétiennes par lesquelles vous vous êtes laissé séduire, et comprenez que renier la foi, c'est renoncer à la vie et se condamner à la mort.

Comment, maintenant, parviendrons-nous à réparer les maux que nous a déjà faits l'irréligion et à prévenir ceux qu'elle pourrait nous faire encore? Des hommes honorables épuisent tout ce qu'ils ont de talents et de génie pour concilier les esprits et conjurer les nouveaux orages qui grondent sur nos têtes : nous rendons justice à la droiture de leurs intentions, nous louons leur dévouement, nous applaudissons à leur zèle; malheureusement le succès ne répond pas à leurs efforts. Les belles maximes qu'ils débitent pour prouver que l'union fait la force et la stabilité des Etats, sont mal accueillies: l'accord qu'ils désirent ne se rétablit point : ce sont toujours les mêmes dissensions, ce sont toujours les mêmes dangers. Faut-il donc désespérer du salut de la société? N'y a-t-il plus pour nous aucun moyen d'échapper à une ruine entière?

Il y en a un certainement, N. T. C. F., mais il n'y en a qu'un seul : c'est de rejeter loin de vous toutes les erreurs qui vous ont trompés et de revenir franchement aux croyances de la foi. La religion a tiré le monde de la barbarie : elle seule peut l'empêcher d'y retomber : elle seule est la sauvegarde de tous les intérêts. Elle seule protége les droits de tous : elle seule arrête les passions mauvaises : elle seule assure le respect qui est dû aux lois. En dehors de la religion, il n'y a ni repos, ni sécurité : tout n'est que trouble, confusion, anarchie, et il ne reste au peuple qui abandonne son Dieu que ce *væ* terrible du prophète Isaïe ; Malheur à la nation pécheresse : *Væ genti peccatrici!* (*Isa.*, I, 4.) Cette vérité n'a pas besoin d'être démontrée, nous en avons fait une assez longue et assez sévère expérience. C'est pour cela que nous vous disions que dans les jours où nous vivons, le jubilé devenait pour vous une faveur insigne et un bienfait inappréciable. N'est-ce pas là, en effet, l'époque heureuse que Dieu a marquée dans ses desseins pour rappeler à lui ses enfants égarés et faire miséricorde à son peuple? En quel temps sera-t-il plus disposé à exaucer vos vœux et à vous accorder la rémission de vos fautes, si ce n'est lorsque tous, grands et petits, riches et pauvres, prosternés ensemble à ses pieds, vous lui adresserez vos prières pour implorer sa clémence et solliciter votre pardon.

Recevez donc, N. T. C. F., nous vous en conjurons de nouveau, recevez avec reconnaissance et avec empressement la grâce que l'Eglise vous offre. Vos plus grands et vos plus chers intérêts vous en font un devoir impérieux. N'en doutez pas, si vous écoutez la voix de la religion, si ses doctrines salutaires reprennent leur empire sur vos âmes, vous verrez renaître parmi vous la tranquillité et la confiance. L'impiété nous a divisés : la foi nous réunira. Après que les hommes se seront sincèrement réconciliés avec le Seigneur, ils n'auront plus de peine à se réconcilier entre eux : les discordes, les haines, les jalousies disparaîtront : tous les cœurs ne feront plus qu'un cœur. Chacun se contentera de la condition que la Providence lui a faite en ce monde : la société raffermie sur ses bases ne sera plus en péril, et vous trouverez dans la douce influence de la religion le gage de votre bonheur présent et de votre bonheur à venir.

Donné à Sens, le 1er janvier 1851.

VIII. MANDEMENT

Pour ordonner une procession solennelle et commémorative dans la ville métropolitaine, en l'honneur de sainte Colombe, vierge et martyre, pour le mardi 30 août de l'an 1853.

SUR LE CULTE DE SAINTE COLOMBE, PATRONNE DU DIOCÈSE.

Lorsqu'il y a trois siècles, la dernière

hérésie sortit du puits de l'abîme, elle avait reçu de l'enfer, entre autres missions, celle d'attaquer le culte des saints, et vous n'ignorez pas, N. T. C. F., avec quelle fureur sacrilége elle se mit à l'œuvre. Sans parler ici des autres contrées de l'Europe, où le protestantisme a laissé de lamentables traces de son passage, que de ruines n'aurions-nous pas à déplorer en ne fixant nos regards que sur notre seul diocèse? Que de saints ossements dispersés ou livrés aux flammes, que d'églises, que de chefs-d'œuvre d'art en tous genres pillés, saccagés, anéantis ; mais surtout, que de coups funestes portés à l'antique vénération des fidèles pour les saints, qui sont cependant nos modèles, nos protecteurs et les amis de Dieu !

Ce redoutable ennemi avait à peine ralenti le cours de ses ravages, qu'un autre adversaire, déguisé sous le manteau d'un rigorisme affecté, vint continuer sourdement son œuvre de destruction. C'est alors, en effet, que l'on vit se développer une secte perfide, qui, non contente de peindre le Dieu de toute bonté et de toute consolation sous les couleurs les plus sombres, porta encore sur la sainte liturgie et sur l'histoire de l'Eglise une main téméraire, non moins funeste au culte des saints que la guerre ouverte qui avait précédé. Sous le spécieux prétexte d'une critique plus sévère, dont ils portèrent l'exagération jusqu'à la plus révoltante mauvaise foi, ces hommes opiniâtres retranchèrent, autant qu'ils le purent, du récit de la vie des saints, précisément ce qui en a toujours fait le caractère distinctif, c'est-à-dire la pratique de la pénitence jusqu'à l'héroïsme, et l'exercice de la puissance surnaturelle que Dieu avait souvent fait éclater entre leurs mains par d'insignes miracles. Ainsi dépouillés de l'auréole de la sainteté, ces grands serviteurs de Dieu, ces généreux bienfaiteurs de l'humanité, ces héros de la religion ne furent plus représentés que comme de sages disciples de la raison humaine, et l'on vit s'évanouir peu à peu l'admiration et la confiance des peuples chrétiens.

Et comme l'erreur, une fois lancée parmi les hommes, a coutume de ne s'arrêter que quand elle est descendue jusque dans les profondeurs de l'abîme, ce même esprit de révolte contre Dieu et contre ses saints apparut dans le monde sous une troisième forme, qui se décora d'abord du titre de philosophie et que l'on appela enfin de son vrai nom, le *rationalisme*. Ce nouveau système eut au moins le même mérite de la franchise, car, déchirant le masque, sous lequel protestants et jansénistes s'étaient déguisés, il tira nettement les conséquences renfermées dans leurs principes et posa pour base de sa doctrine la complète indépendance de la raison humaine qui voulut désormais penser librement. Mais la logique du mal ne s'arrête pas facilement, et bientôt ce ne fut plus seulement l'indépendance de la raison, mais sa suprématie sur la foi qui fut proclamée ; puis de conséquence en conséquence on alla, en des jours de sanglante orgie, jusqu'à la diviniser. Dès lors, le culte de prétendus grands hommes remplaça le culte des saints de l'Eglise catholique, et on finit par chasser le vrai Dieu de son temple, pour mettre à sa place, et jusque sur les autels, la nouvelle divinité, personnifiée sous des traits dont l'histoire conservera à jamais le honteux souvenir ! Ah ! c'est alors que les anges de la paix durent pleurer amèrement ; c'est alors que les enfants de Dieu restés fidèles à la foi purent répéter dans la tristesse de leur cœur ces paroles de David : *Seigneur, ceux qui vous haïssent se sont fait gloire de vous insulter jusqu'au milieu de vos solennités ..... Ils ont renversé et souillé le tabernacle de votre gloire... Levez-vous, ô Dieu ! et jugez votre propre cause.* (*Psal.* LXXIII, 4, 5, 6 et 7.) Le Seigneur a entendu leurs plaintes, il a exaucé leurs prières, le calme s'est rétabli au dehors, mais le travail de décomposition a pénétré à l'intérieur et la raison humaine, non contente du rôle qui lui a été assigné par la Providence, a continué jusqu'à nos jours, d'usurper sur les droits imprescriptibles de l'autorité divine, manifestée par la révélation.

Tel est, en abrégé, N.T.C.F., l'enchaînement des faits qui ont produit cet oubli et cet éloignement du culte des saints dont nous sommes encore les témoins. Notre siècle, malgré ses douloureuses expériences, n'a pas encore assez compris : qu'il y a plus de véritable gloire à porter la lumière de la vérité chez les peuples barbares, assis à l'ombre de la mort, qu'à conquérir des nations par la force des armes, à travers le sang et les ruines ; que saint Vincent de Paul et cette innombrable légion de bienfaiteurs des pauvres donnés au monde par la foi dans tous les temps, sont plus utiles à l'humanité que tous les grands philosophes dont l'esprit humain peut s'enorgueillir ; et qu'enfin ceux qui aspirent par leurs œuvres à la gloire du ciel et à une couronne éternelle sont mieux inspirés que ceux qui ne recherchent dans leurs veilles et leurs travaux que les vains applaudissements des hommes, dont le bruit n'est point entendu au delà du tombeau.

Cependant, nous aimons à le constater, parmi les germes de régénération chrétienne et sociale qui apparaissent autour de nous, il semble que l'on peut distinguer, d'une manière spéciale, la résurrection du culte des saints.

Déjà toutes les paroisses de notre diocèse rivalisent de zèle pour rendre à la très-sainte Vierge, Mère de Dieu, le tribut d'hommages, de vénération et d'amour qui lui sont dus à si juste titre. Il n'est pas une Eglise où il n'y ait un autel qui lui soit dédié ; de nombreuses associations se sont formées sous son auguste patronage, et la pieuse pratique du mois de Marie se propage avec rapidité, à la grande édification des fidèles .

Mais si l'excellence et les grandeurs de

cette Vierge incomparable, nous obligent à lui rendre un culte tout particulier, nous ne devons pas oublier les autres saints dont elle est la reine : ces illustres amis de Dieu qui ont élevé si haut, par la sublimité de leurs sentiments, la sagesse de leur conduite et la grandeur de leurs sacrifices, le beau nom de chrétien que nous avons le bonheur de porter.

Aussi, ce sera toujours pour nous un grand sujet de joie, d'apprendre que l'on s'efforce de ranimer la dévotion envers les saints. Tous ces bienheureux habitants du ciel ont droit à nos hommages ; mais il en est que l'amour si naturel de la patrie et les desseins de la Providence paraissent avoir désignés d'une manière plus spéciale pour être nos protecteurs et nos modèles, ce sont ceux qui ont fleuri dans nos contrées. Il semble, en effet, que l'exemple de leurs vertus doive faire plus d'impression sur nos cœurs, et que, du haut du ciel, ils soient eux-mêmes plus empressés d'accueillir les vœux qui s'élèvent d'une terre qui a été sanctifiée par leurs œuvres, arrosée des larmes de leur pénitence, et souvent aussi abreuvée du sang de leur martyre.

C'est pour entrer dans cette voie, N. T. C. F., que nous voulons profiter aujourd'hui du concours de plusieurs circonstances favorables, pour relever parmi nous le culte de sainte Colombe, vierge et martyre du pays sénonais, l'une des patronnes de notre diocèse et des plus illustres protectrices de la France.

Après les noms vénérés des saints apôtres de nos contrées, Savinien, Potentien et leurs compagnons, qui ont apporté le flambeau de la religion dans les forêts habitées par nos pères, il n'en était point autrefois de plus célèbre et de plus aimé des peuples que celui de sainte Colombe, que la tradition nous apprend avoir été espagnole par sa naissance, mais qui devint française par le sang qu'elle a versé avec tant de courage, non loin des murs de notre ville.

La gloire de son martyre avait jeté un si vif éclat, vers la fin du IIIe siècle, que son nom fut porté avec rapidité dans toutes les provinces des Gaules et jusque dans les contrées étrangères. Aussi, sans parler des chapelles, des monastères et des églises, qui, jusque dans l'Espagne et l'Italie, la reconnaissent pour leur patronne, il est probable que jamais en France, aucune sainte n'eut un aussi grand nombre de pays sous son vocable. De là encore cette affluence de pèlerins qui venaient implorer sa puissante protection dans l'église élevée sur son tombeau par la piété reconnaissante, et dont la confiance fut souvent suivie de faveurs signalées.

Dans la suite des siècles, d'éminents personnages et un grand nombre de rois de France ont donné des témoignages éclatants de leur piété envers sainte Colombe. Clotaire II fonda un monastère auprès de la basilique élevée en son honneur; Charlemagne et ses descendants prirent sous leur puissante sauvegarde tout ce qui lui appartenait; Louis VII et plusieurs de ses plus illustres successeurs visitèrent sa tombe avec piété ; et longtemps auparavant le roi Raoul, entre autres gages de sa libéralité, lui avait offert sa couronne d'or, et avait sollicité l'avantage de reposer après sa mort, dans l'église qui lui était consacrée.

Les archevêques de Sens, nos vénérables prédécesseurs, ont toujours témoigné le plus vif intérêt pour tout ce qui touche à la gloire de notre sainte patronne, et plusieurs, après avoir été tirés du monastère qui porte son nom pour être élevés sur la chaire archiépiscopale, ont voulu que leurs cendres fussent placées, après leur mort, à l'ombre de ses autels. L'un d'eux, Jean de Nanton, écrivit à tous les prêtres du diocèse, en 1432, pour les engager à recevoir avec toutes sortes d'honneurs les reliques de cette bienheureuse vierge et martyre, ainsi que celles de saint Loup, que l'on portait solennellement dans toutes les paroisses, pour émouvoir la générosité des fidèles en faveur de l'église et du monastère, dévastés par les ravages de la guerre. Il s'exprimait en des termes qui nous font assez connaître quelle était la dévotion des pontifes sénonais pour cette grande sainte, et combien vive était encore au XVe siècle, la confiance des peuples dans sa puissante intercession. « Quoique ce monastère (disait-il dans une peinture qui semblerait faite d'hier, tant il y a de rapports entre ces temps reculés et les circonstances présentes), quoique ce monastère soit encore enrichi de plusieurs dépôts sacrés et qu'il y ait des indulgences nombreuses accordées par nos vénérables pères les pontifes romains ; et que le monastère lui-même, par sa fondation royale, par ses titres riches et multipliés, ait été longtemps dans un état florissant, il est frappé maintenant d'une inexprimable désolation ; oui, depuis de longues années, ce beau monastère est cruellement agité par les guerres qui désolent la France, il n'offre plus qu'une ombre de lui-même. En sorte qu'il est indispensable ponr le relever... et réparer ses édifices sacrés... de solliciter de plus abondantes aumônes des fidèles de Jésus-Christ. » Nous n'oublierons pas, quant à nous, le bonheur que nous avons eu de prier quelques instants pour nos chers diocésains, sur le lieu de sa sépulture, immédiatement avant d'entrer, pour la première fois, dans notre ville métropolitaine.

Les souverains pontifes eux-mêmes, et en grand nombre, ont donné aussi des marques authentiques de leur vénération pour notre sainte martyre. Plus d'une fois, ils ont enrichi sa basilique d'insignes privilèges et ouvert le trésor des indulgences en faveur de ceux qui contribueraient à la reconstruction ou à l'embellissement des églises qui se sont successivement élevées sur son tombeau. Bien plus, le dernier et le plus magnifique de ces temples, celui que

le commencement de notre siècle a vu tomber sous les derniers coups de l'impiété en délire, était décoré d'une gloire peu commune, celle d'avoir été consacré solennellement par les mains de l'un des plus grands papes du XIIe siècle, Alexandre III, qui avait été accueilli dans la ville de Sens pendant son exil, avec le même amour, et à peu près dans les mêmes circonstances que le bien-aimé Pie IX le fut à Gaëte.

Il ne nous resterait rien à ajouter à tant d'honneurs prodigués par de si hauts et si puissants personnages, si quelques-uns de ces hommes qui ont élevé l'humanité par leurs vertus, à son plus haut degré de gloire, de ceux que l'Eglise a placés sur ses autels, si des saints, en un mot, n'étaient venus, eux aussi, environner de leurs hommages ces précieuses reliques. Au VIIe siècle, saint Didier, évêque d'Auxerre, témoignait de sa dévotion envers sainte Colombe, en léguant à sa basilique une partie de ses biens, et le bienheureux Betton, élevé plus tard sur le même siége, rétablit cette église avec une rare magnificence. Saint Eloi, en qui l'on vit briller le génie des beaux-arts à côté de la foi vive qui fait les saints, vint habiter quelque temps près du tombeau de notre sainte et fabriqua de ses mains une châsse aussi splendide par la beauté du travail que par la richesse des ornements. Personne n'ignore combien vive et persévérante fut la piété de l'illustre saint Loup pour sainte Colombe; non content de l'avoir honorée pendant sa vie, par ses dons, ses prières et ses pieux pèlerinages, il voulut n'en être point séparé après sa mort, et ordonna, par un effet de sa prodigieuse humilité, que son corps serait enseveli sous la gouttière de son Eglise.

L'Italie lui paya aussi son tribut dans la personne de l'illustre saint Pierre Damien. Envoyé dans nos contées, comme légat du saint-siége, ce grand cardinal voulut prononcer le panégyrique de sainte Colombe, dans lequel, entre autres louanges qu'il lui donne, nous remarquons ces édifiantes paroles: « L'amour de Jésus, notre Sauveur, fut pour cette héroïne comme un bouclier impénétrable, contre lequel, par la divine grâce du Verbe, tous les traits empoisonnés frappèrent émoussés et sans force..... Un empereur si puissant, si élevé, si terrible ne peut réduire une faible jeune fille sous ses lois! Soit qu'il lui promette un empire, soit qu'il fasse entendre les menaces les plus redoutables, il ne saurait la faire fléchir dans sa résolution! Il lui offre un sceptre, elle refuse; il fait étinceler le glaive, elle demeure sans effroi! La cruauté, l'astuce, toutes les ressources d'une malice réfléchie sont inutiles! Les paroles insidieuses, les flatteries ou les transports de colère la trouvent impassible! Le roi armé est vaincu par la jeune fille sans défense. » (*Sermo* 66, *de sancta Columba virgine et martyre.*)

Enfin, passant sous silence bien d'autres noms encore, qui ne sont pas sans gloire dans l'Eglise de Dieu, fixons un moment nos regards sur le représentant de l'Angleterre autour de cette tombe glorieuse. C'est là, en effet, qu'un des plus grands défenseurs des droits de l'Eglise, saint Thomas de Cantorbéry, passa plusieurs années de cette longue persécution, où, il expiait dans l'exil la sainteté de son courage. C'est là qu'il puisait dans la méditation des vertus de sainte Colombe cette mansuétude pleine d'intrépidité, avec laquelle il devait peu de temps après verser son sang, comme elle, pour Jésus-Christ et son Eglise.

Ce sera donc pour rappeler le souvenir de tant de gloire, et dans le but de ranimer notre confiance dans l'intercession de sainte Colombe, en renouant la chaîne de la tradition interrompue pendant les jours mauvais que nous avons traversés, que cette année même, une procession solennelle sera faite, le mardi, 30 du mois d'août, pour la clôture de notre synode diocésain. Les reliques de notre sainte vierge et martyre seront portées triomphalement, en mémoire de l'une des plus célèbres translations dont elles aient été l'objet, lorsqu'il y a *mille ans*, une nouvelle église venait d'être reconstruite sur le lieu même où toujours un sanctuaire s'est élevé depuis près de seize siècles.

Qu'il sera glorieux pour nous, N. T. C. F., de proclamer ainsi aux yeux de tous, l'immuable perpétuité de notre foi, toujours la même, parce qu'elle est divine, au milieu de cette incessante mobilité des systèmes de l'esprit humain qui s'évanouissent avec encore plus de rapidité que les siècles qui les ont vus naître! De quels généreux sentiments de piété nos âmes ne s'enflammeront-elles pas, quand nous suivrons, après seize cents ans, le même chemin que la chaste et courageuse épouse de Jésus-Christ parcourut elle-même d'un pas ferme et résolu, à la suite de ses bourreaux? Combien vives, douces et pénétrantes ne seront pas les émotions de nos cœurs quand, visitant ces lieux à jamais mémorables, nous pourrons-nous dire: là, elle a triomphé de la fureur des passions et de l'activité des flammes; là, sur le bord de cette fontaine, après avoir prié pour ses persécuteurs, elle a reçu le coup de la mort et cueilli la palme du martyre; là, enfin, elle a été ensevelie avec honneur, elle a reçu dans le cours des âges les hommages de toutes les générations, comme aujourd'hui encore elle reçoit les nôtres!

Sans doute, N. T. C. F., nos yeux attristés ne rencontreront plus, ni les enfants de saint Benoit, ni cette magnifique église, la plus remarquable du pays sénonais après la métropole; mais déjà la religion a placé sur ces ruines qui se relèvent, une nouvelle communauté de vierges chrétiennes, qui, tout en se dévouant à la noble tâche de l'éducation de l'enfance, n'en seront pas moins comme les pieuses gardiennes de cette tombe vénérée, autour de laquelle elles s'efforceront de faire revivre la gloire et les vertus de leur sainte patronne. D'autres tenta

tives ont encore été faites avec succès, et nous bénirons, dans le cours de la grande solennité qui nous occupe, la première pierre d'un nouveau sanctuaire, pour l'achèvement duquel le Seigneur, nous en avons la confiance, inspirera quelques âmes généreuses, qui se montreront jalouses d'attirer sur elles la protection de sainte Colombe, en ajoutant leurs noms à ceux de tant d'illustres bienfaiteurs des églises qui lui ont été consacrées.

Mais tout en suivant le conseil de l'Evangile, qui nous engage à nous «faire des amis par nos aumônes, afin qu'ils nous reçoivent dans les tabernacles éternels quand nous viendrons à manquer (*Luc.*, XVI, 9); » tout en nous conformant aux prescriptions de la Sagesse, qui nous exhorte à célébrer les louanges des justes, *ces hommes pleins de gloire qui ont été riches en vertu et qui ont aimé avec ardeur la véritable beauté* (*Eccle.*, XLIV, 1-6), n'oublions pas de mettre en pratique ces paroles de l'Apôtre que notre bienheureuse patronne semble nous adresser du haut des cieux : *Soyez mes imitateurs, comme je l'ai été moi-même de Jésus-Christ.* (I *Cor.*, IV, 16.) A quelle époque, en effet, a-t-il été plus nécessaire de méditer les grandes leçons de vertu que nous a laissées sainte Colombe? Et n'est-ce pas par un dessein marqué de la divine Providence, qui sait, dans tous les temps, proportionner les remèdes aux maux, que nous sommes appelés aujourd'hui à fixer nos regards sur cet admirable modèle?

Depuis que l'espérance des biens éternels s'est affaiblie dans dans les peuples chrétiens, les âmes sont travaillées par une soif ardente des biens de la terre, pour lesquels on sacrifie, hélas ! jusqu'à son éternité. Or, voilà que nous avons sous les yeux l'exemple d'une jeune vierge qui, pour sauver son âme, porte l'héroïsme du désintéressement jusqu'à renoncer à de grandes richesses et aux plus flatteuses espérances, jusqu'à s'exposer aux rigueurs de l'indigence sur une terre étrangère !

Combien d'âmes ne se laissent pas entraîner de nos jours, par les trompeuses amorces des plaisirs ! Qui ne voit que la passion de la gloire de ce monde, exerce ses ravages jusque sur ceux mêmes qui sembleraient devoir être à l'abri de ses séductions? Eh bien ! qu'ils considèrent tous comment une jeune princesse, ainsi que nous l'apprend la tradition, foule à ses pieds toutes les sollicitations de l'orgueil et de la sensualité, en préférant les souffrances et les humiliations de la croix à toutes les promesses de la vanité, lors même qu'elles se présenteraient à elle sous la forme de quelque brillant diadème.

Il en est d'autres encore qui, enchaînés par les liens d'un honteux respect humain, n'osent point, dans certaines circonstances, manifester au dehors, par la pratique sincère de la religion, les sentiments que leur inspire la vérité captive au fond de leur cœur. Pourraient-ils bien, ces chrétiens pusillanimes, ne pas rougir d'eux-mêmes, en présence des ossements sacrés d'une jeune martyre, qui préféra subir les plus affreux supplices plutôt que de paraître renier sa foi? Comment tous les cœurs ne seraient-ils pas enflammés d'un généreux courage en se rappelant la douce et noble fermeté de Colombe, invinciblement fidèle à sa religion, à son devoir et à son amour pour Jésus-Christ, jusque sous les coups du glaive qui trancha sa vie, à la fleur de son âge !

O illustre sainte ! vous dirons-nous encore avec saint Pierre Damien : « C'est à travers les flammes, le feu et les plus cruelles tortures, que vous vous êtes élancée vers le Roi des cieux ; mais admise maintenant parmi le chœur des vierges vous chantez le cantique nouveau et vos mains bienheureuses portent les palmes de la victoire. Maintenant, comme un astre d'or au milieu des pierres étincelantes de la Jérusalem d'en haut, vous brillez avec gloire dans la contemplation de celui qui, source de la vie et de la lumière, illumine tous ses élus des rayons d'une splendeur immortelle, Jésus-Christ Notre-Seigneur (*Serm.* 66). » Oui, nous aimerons à vous contempler dans le ciel, portant avec gloire cette triple couronne de la pauvreté volontaire, de la virginité sans tache, et d'un glorieux martyre; et nous vous prierons, à tous ces titres, d'intercéder pour nous, afin que nous puissions marcher sur vos traces sur la terre et mériter de partager votre bonheur dans la cité des cieux ! *Amen.*

Donné à Sens, le 29 juin 1853.

IX. INSTRUCTION PASTORALE

ET MANDEMENT

Pour le Carême de 1854.

OEUVRES DE MISÉRICORDE.

Nos très-chers frères,

C'est surtout quand on est dans la détresse qu'on est plus intelligent sur l'étendue des obligations que les richesses de la terre et les dons de la fortune imposent à ceux qui les possèdent. Alors on se souvient que, dans l'ordre de la Providence, les heureux du siècle ne sont à proprement parler que les économes, les administrateurs de leurs biens et que le superflu doit être employé à subvenir aux nécessités de leurs frères malheureux; et, si l'on ambitionne une position aisée dans le monde, ce n'est qu'en vue d'être et de se montrer bienfaisant par le bon et saint usage qu'on se propose de faire de ses biens. Qui de nous ne s'est dit mille fois à soi-même et n'a dit bien souvent aux autres : Si j'étais riche, mon plus grand bonheur, ma plus douce satisfaction serait de faire des heureux autour de moi, de répandre mes bienfaits sur tous ceux qui souffrent et de venir en aide à tous ceux qui sont dans le besoin?

Celui au contraire qui vit dans la prospérité ne pense le plus ordinairement qu'à jouir de son abondance; à lui seul il rapporte l'usage de ses richesses; il mesure

sés plaisirs sur l'étendue de ses moyens ; il ne considère pas que toutes les satisfactions qu'il se procure laissent derrière lui sans secours une foule d'indigents qui avaient droit d'attendre de sa généreuse libéralité les choses strictement nécessaires à leur subsistance.

Les personnes nées dans une heureuse médiocrité, également éloignées des soucis des richesses et des inquiétudes de la pauvreté, seront-elles plus charitables ! Hélas, uniquement occupées, pour la plupart, de leurs intérêts matériels, elles songent à étendre leur négoce et à le faire prospérer, à établir leurs enfants, à se préparer des ressources pour les mauvais jours des infirmités et de la vieillesse, et elles se croient dispensées d'exercer envers leurs frères les œuvres de miséricorde.

Quel sera le résultat de tous ces préjugés par l'égoïsme, par l'insensibilité des uns et par la cupidité des autres ? N'est-ce pas que, semblables à ces pauvres petits qui demandaient du pain, sans qu'il se trouvât personne pour le leur rompre (*Thren.*, IV, 4), un grand nombre d'infortunés, dénués de tout secours, frappent trop souvent en vain à la porte de leurs frères plus heureux et traînent péniblement leur vie au milieu des horreurs de l'indigence et de la faim ? Faudra-t-il avec l'insensé vous rendre responsable de ces désordres, ô Dieu, vous notre Père, qui du haut des cieux aimez vos créatures ? faudra-t-il vous reprocher avec lui de détourner vos regards de dessus vos enfants et d'abandonner ici-bas des êtres formés à votre image ? Non, non ; laissons, N. T. C. F., laissons blasphémer l'impie ; pour nous, disons que Dieu a pourvu à la subsistance du pauvre en imposant à chacun de nous l'obligation de lui venir en aide (*Eccli.*, XVII, 12) ; obligation proportionnée, il est vrai, à nos moyens, mais néanmoins obligation stricte qui pèse de tout son poids sur chacun de nous. En un mot, l'aumône est un devoir, non-seulement pour ceux qui sont dans l'abondance, mais pour tout homme qui n'est pas dans une absolue pauvreté : devoir fondé sur la nature, sur la raison, sur l'autorité de Dieu qui la commande : *hoc natura*, *hoc ratio*, *hoc divina clamat auctoritas.* (*Ex. SS. Patr.*)

Seigneur, s'écriait le Prophète, *que vos œuvres sont admirables !* (*Psal.* CVIII, 14.) *Vous avez tout disposé avec nombre, poids et mesure.* (*Sap.*, XI, 21.) La sagesse et la bonté ont présidé à toutes vos actions ; tous les êtres qui respirent reçoivent de votre main bienfaisante la nourriture qui leur est nécessaire, et les petits des oiseaux ne vous invoquent pas en vain au lever de l'aurore. Or, N. T. C. F., si l'œil de notre Père céleste est toujours ouvert sur les créatures privées d'intelligence, si sa providence revêt d'une robe éclatante de beauté la fleur des champs et le lis de la vallée, pensez-vous que l'homme, créature raisonnable, le plus parfait ouvrage de la création, puisse être abandonné par Dieu en ce monde, pour être en proie aux horreurs de la faim et la nudité ? et tant de malheureux véritablement déshérités des biens de la terre, ne pourraient-ils pas se dire délaissés ici-bas, si dans la répartition générale des avantages terrestres, Dieu n'avait voulu que l'abondance des uns suppléât à la pauvreté des autres ? N'en doutez pas, vous qui êtes dans la prospérité, Dieu ne vous a ainsi préférés qu'afin que vous répandissiez de votre abondance sur les infortunés qui vous environnent.

Ne pourrai-je pas ici vous demander avec saint Basile, pourquoi ceux-ci coulent-ils leurs jours dans la paix et le repos, pendant que ceux-là traînent dans la douleur et les larmes une vie obscure et pénible ? *Cur tu dives es, ille pauper ?* (S. Basil.) Est-il donc injuste, est-il asservi aux penchants d'une aveugle préférence, ce Dieu, père commun, qui partage avec tant d'inégalité les dons de son amour entre ses enfants ? *Nunquid injustus est Deus qui inæqualiter diviserit ?* (*Ibid.*) S'est-il proposé d'ajouter des charmes plus puissants à votre bonheur par le spectacle de la misère du pauvre, ou d'irriter son malheur par le spectacle de votre opulence ? Des desseins plus dignes de lui ont présidé à sa conduite. *L'homme fortuné et l'homme malheureux se sont rencontrés dans le chemin de la vie, et tous les deux sont l'ouvrage du Très-Haut.* (*Psal.* XLVIII, 3.) Il a prétendu sanctifier le premier pas par son abondance, le second par sa pauvreté ; il a fait l'homme pauvre pour respecter sa providence, il a fait l'heureux du siècle pour la justifier ; il a destiné le malheureux à honorer l'autorité suprême par sa soumission ; il a destiné l'homme fortuné à imiter la miséricorde infinie par ses bienfaits ; il a voulu donner à l'un le mérite de la patience, à l'autre le mérite de la charité : *Ut tu benignitatis mercedem recipias, ille patientiæ præmiis honoretur.* (S. Basil.)

L'univers n'est que la réunion des membres de cette immense famille dont le Tout-Puissant est le père ; les pauvres en sont les enfants. Vous en êtes aussi les pères : vous devez vous considérer dans les desseins de la sagesse éternelle comme les ministres de sa providence envers vos frères souffrants ; vous devez envisager vos biens comme des dépôts sacrés que sa bonté a mis entre vos mains pour y être conservés et vous aider à venir en aide à la veuve et à l'orphelin : *Orphano tu eris adjutor.* (*Psal.* X, 14.) S'il en était autrement, la distribution si inégale des choses d'ici-bas sous un Dieu juste, serait une énigme inexplicable. Oui, sans cette loi supérieure qui nous fait une obligation de secourir ceux qui sont dans le besoin, sans cette loi de l'aumône, la raison humaine ne voit plus qu'un désordre affreux dans tout l'univers ; les idées les plus communes se trouvent bouleversées ; les hommes ne sont plus les enfants d'un même père ; les plus doux liens qui devraient les unir sont brisés, et cette société, qui parut toujours le chef-d'œuvre de la sa-

gesse éternelle, ne subsiste plus. Sans cette loi de l'aumône, Dieu, ce modérateur suprême, cet arbitre souverain qui règle tout, qui préside à tout, n'est plus qu'un vain mot, et mon esprit effrayé ne peut plus reconnaître ces perfections adorables que les lumières de la foi me découvrent en lui.

Justifiez-la donc, N. T. C. F., cette divine providence, en soulageant, autant qu'il est en vous, ceux qui sont dans l'adversité : *Honora Dominum de tua substantia.* (*Prov.*, III, 9.) Faites-leur connaître, par les secours que vous leur donnerez, qu'il y a un Dieu pour eux comme pour vous, et forcez-les à bénir les conseils adorables de la sagesse qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes. Devenus semblables à ces ruisseaux qui, dans leur course, rendent la nature plus riante et plus fertile, vos pas porteront partout la vie et le bonheur; vous prouverez ainsi aux hommes qui sont vos frères, que vous êtes moins leurs semblables sur la terre qu'une image visible du Dieu invisible.

Si, après avoir écouté le langage de la raison, nous descendons au fond de notre cœur, nous y trouverons un instinct d'humanité qui nous unit à tous les hommes en général, mais plus particulièrement aux malheureux, qui nous intéresse à leur sort, nous fait souffrir de leurs souffrances, et souvent nous donne une sollicitude aussi réelle que s'il était question de nous-mêmes ; c'est un sentiment mis dans notre âme par le Créateur; sentiment qui vient à l'appui d'une raison par elle-même trop froide, trop lente, trop irrésolue et qui a besoin d'être, pour ainsi dire, échauffée, afin que l'homme se porte avec promptitude au bien qu'il doit faire ; sentiment que les passions peuvent méconnaître, affaiblir, suspendre dans des moments de trouble et d'ivresse, mais qui, dès que l'orage est passé, reprend sa vie et son activité ; sentiment qui, comme on l'a très-bien dit, fut solennellement reconnu dans une immense assemblée, la première fois qu'on entendit à Rome sur la scène ce mot si souvent répété depuis et toujours beau : « Je suis homme, tout ce qui tient à l'humanité m'intéresse (Terent.) »; il s'éleva un applaudissement universel : c'était le cri de la nature qui a été le même dans tous les temps et dans tous les lieux. C'est ce même cri qui doit encore s'élever ici du fond de tous les cœurs en faveur de l'humanité souffrante. Oui, il suffit que les pauvres soient hommes et malheureux, pour qu'ils aient des droits acquis à nos largesses; c'est aussi à cette considération que les livres saints nous rappellent pour exciter votre charité envers nos frères souffrants. Si vous voyez, nous disent-ils, que quelqu'un soit nu, couvrez-le et ne méprisez pas votre propre chair, *et carnem tuam non despexeris* (*Isa.*, LVIII, 7); comme s'ils vous disaient : Ce pauvre qui sollicite votre libéralité ou dont vous connaissez la misère, quoiqu'il la supporte en secret, ce pauvre c'est votre semblable. Ah ! si comme lui, vous voyiez s'écouler des jours entiers, sans avoir de quoi vous nourrir : si, comme lui, vous en étiez réduit à passer les saisons les plus rigoureuses, dans l'impuissance de vous garantir contre les souffrances qu'elles traînent après elles ; si, comme lui, vous n'aviez pour nourriture que la douleur, pour breuvage que les larmes; oh ! que votre sort vous paraîtrait digne de compassion ! Eh bien ! ces maux qui vous semblent si affreux, votre frère les endure; empressez-vous donc de les soulager : l'abandonner, ce serait outrager l'humanité qu'il partage avec nous : *Carnem tuam non despexeris.*

Devoir de religion et de christianisme. La foi resserre davantage encore les nœuds que la nature avait formés parmi les hommes, et la religion nous fait un devoir positif, une obligation expresse de ce à quoi le cœur nous invite. Chrétiens, vous le savez, *si Dieu a parlé par ses prophètes,* c'est pour recommander la bienfaisance et la miséricorde; si, *dans ces derniers temps, il a parlé par Jésus-Christ, son divin Fils* (*Hebr.*, I, 1, 2), c'est pour prêcher la miséricorde ; s'il nous propose des modèles à suivre, ce sont des modèles de miséricorde, ou plutôt c'est lui, la charité même. (I *Joan.*, IV, 8.) S'il dit qu'il jette des regards de bienveillance, c'est sur l'homme bienfaisant et miséricordieux. (*Isa.*, LXVI, 2.) S'il dit, qu'il écoute des prières, ce sont celles de l'âme charitable; s'il a un ciel à offrir, c'est à la miséricorde qu'il appartient ; s'il a une éternité de bonheur, c'est avec la vertu compatissante et miséricordieuse qu'il veut la partager : *Beati misericordes.* (*Matth.*, V, 7.) O hommes, ô chrétiens! l'Evangile, en vous faisant une loi d'aimer vos frères comme vous-mêmes, ne vous permet donc plus d'être insensibles à leurs maux ; disciples comme vous, du même maître, ils professent la même foi, participent aux mêmes sacrements ; ils partagent avec vous les espérances que vous avez pour l'éternité ; ils ont droit au même héritage, les maux qu'ils endurent ne peuvent donc vous être étrangers : votre devoir est donc de les chérir jusqu'à partager volontiers avec eux votre nourriture et vos vêtements : agir autrement, ce serait vous montrer indignes du nom de chrétien que vous portez, de la foi dont vous vous glorifiez, des sacrements dont vous vous approchez, de l'entrée même des temples où vous venez, puisqu'à l'exemple des premiers fidèles vous ne devez vous y rassembler que pour signaler votre union avec vos frères par les œuvres de miséricorde, comme par vos sacrifices et par vos prières.

Devoir enfin de rigueur et de nécessité, et de telle nécessité que l'affaire du salut dépend de son fidèle accomplissement. Pour vous en convaincre, ouvrez l'Evangile, lisez la parabole du mauvais riche. A quoi, la réprobation de cet heureux du siècle, est-elle attribuée? Nous dit-on que ses richesses aient été le fruit de l'injustice, ou qu'il ai'

mené une vie dissolue? Non : il avait vécu dans l'abondance, et il s'était montré insensible aux misères du pauvre Lazare; voilà tout son crime, et l'unique cause de sa damnation éternelle. Ce sera celle aussi de la condamnation de la plupart des hommes, c'est Jésus Christ lui-même qui nous l'apprend : Quand le Seigneur, nous dit-il, entrera en jugement avec les hommes, après avoir fait placer les bons à sa droite et les méchants à sa gauche, il dira à ceux-ci : *Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel; parce que j'ai eu faim et que vous ne m'avez pas donné à manger; parce que j'ai eu soif, et que vous ne m'avez pas donné à boire; parce que j'étais nu, et que vous ne m'avez pas donné de vêtements : car toutes les fois que vous avez négligé de le faire à un de vos semblables, c'est moi-même que vous avez délaissé.* Allez donc, loin de ma présence, expier par un supplice éternel, la cruelle insensibilité que vous avez eue pour les malheureux : *Ite, maledicti, in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV, 41.) Oh! que la présence des pauvres au tribunal de Jésus-Christ sera terrible! Que ces accusateurs seront alors puissants! Que vous restera-t-il à répondre, quand ils vous reprocheront qu'il fallait si peu de secours pour soulager leur indigence; et que ce peu de chose encore, ils l'attendaient de votre superflu? Quelle confusion ne sera pas la vôtre, lorsque, dépouillés pour toujours de ces mêmes biens que vous n'aurez pas voulu mettre en sûreté, en en déposant une portion dans le sein de l'indigence, vous n'aurez plus pour partage que la malédiction préparée à ceux qui auront vu Jésus-Christ souffrant dans ses membres, et qui ne l'auront pas soulagé!

II. Mais comment faire l'aumône, dit-on, quand on peut à peine suffire à ses propres besoins? On a un rang, un état à soutenir dans le monde, mille frais de bienséance auxquels il faut fournir : et qu'est-ce qu'un revenu peu considérable pour des dépenses de cette nature?

Sans doute, N. T. C. F., les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour tous les états; nous savons qu'elles s'étendent à proportion du rang et de la condition; mais, c'est aussi une vérité incontestable, établie dans les termes mêmes de l'Ecriture, fondée sur les paroles précises de nos livres saints, que le juste précepte de l'aumône regarde tous ceux qui ont de la substance de ce monde, *qui habuerit substantiam hujus mundi* (I *Joan.*, III, 17); que le devoir commun qu'il leur impose, c'est d'en dispenser aux pauvres le superflu : *quod superest date eleemosynam* (*Luc.*, XI, 41); que ce devoir par conséquent, selon la parole de l'Ecriture, doit être toujours mesuré sur nos facultés : *Secundum vires tuas exporrigens da pauperi.* (*Eccli.*, XIV, 13.) Ces principes posés, oserait-on bien prétendre que toutes les vanités dont l'usage fait une loi, dussent être comptées devant Dieu comme des dépenses inséparables de la position? que tout ce qui flatte, nourrit l'orgueil, satisfait les caprices, devienne par cela seul nécessaire; que ce luxe ruineux qui ne convient pas à votre condition, ou qui en est un abus, doive l'emporter sur les droits de la charité? S'il en est ainsi, c'est-à-dire, si vous ne comptez pour superflu que ce qui peut échapper à votre amour-propre, à vos profusions, à vos plaisirs, vous n'avez dès lors qu'à être vains, prodigues, voluptueux, pour être dispensés du devoir de l'aumône; plus vous aurez de passions à satisfaire, plus l'obligation d'être charitables diminuera, et vos excès, que le Seigneur vous ordonnait d'expier par la miséricorde, seront eux-mêmes le privilége qui vous en décharge. Il faut donc qu'il y ait ici une règle à observer, et cette règle c'est celle de la foi. Non, il ne vous est pas permis, comprenez-le bien, de faire servir vos richesses à la satisfaction de vos sens; comme le pauvre, vous êtes obligés aussi à porter la croix, à ne point chercher votre consolation en ce monde, à renoncer sans cesse à vous-mêmes. Tout ce qui ne tend qu'à nourrir en vous la vie des sens, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde, voilà le superflu pour vous : c'est ce qu'il vous faut retrancher et mettre à part, et avec ce seul retranchement nous trouverons le nécessaire du pauvre : *Cessabunt necessitates si cessant cupiditates*, dit saint Augustin; et dans tout ce que vous refuserez à la cupidité, nous aurons un fonds suffisant pour pourvoir à tous les besoins.

« Sans doute, je me reprocherais, nous direz-vous, de ne point assister les pauvres s'il ne fallait, pour satisfaire à ce devoir, que prendre sur mes plaisirs; mais j'ai une nombreuse famille à élever, un commerce à soutenir, des charges publiques à supporter : on n'est guère en état de donner l'aumône quand on ne peut pas fournir aux dépenses même les plus indispensables et les plus légitimes. » — Mais que peuvent enlever à ces besoins que vous alléguez, et sur lesquels vous appuyez avec tant de force, les modiques largesses qu'on vous demande au nom et en faveur de l'humanité souffrante? Le Seigneur n'exige pas de vous que vous renonciez à vos fonds, à vos héritages, au produit de votre négoce ou du travail de vos mains : il veut seulement que vous en réserviez une portion pour les infortunés qui se trouvent dans l'indigence; il le veut, et n'a-t-il pas raison de le vouloir? N'est-ce pas une chose juste que vous acquittiez votre dette envers l'humanité, en soulageant selon vos facultés, ceux de ses membres qui sont affligés? « Vous avez une famille à élever : » Eh bien! vous dirons-nous avec un Père de l'Eglise, adoptez aussi Jésus-Christ, associez-le à vos autres enfants, et nourrissez-le dans la personne de ses pauvres. « Vous avez une maison à soutenir, des charges publiques à supporter. » mais pour y subvenir, n'avez-vous pas besoin du secours d'en haut? Faites l'aumône, et vous attirerez les bénédictions du Seigneur sur votre maison, sur votre commerce, sur votre

travail : vous amasserez pour vous et pour tous ceux qui vous appartiennent des trésors de grâce. Faites l'aumône, vous n'en serez pas plus pauvre pour cela : peut-être même en serez-vous plus riche; vous aurez du moins l'espérance d'être trouvé abondant en bonnes œuvres, et d'obtenir votre récompense dans le ciel.

« Les temps sont durs; il n'est personne qui ne se trouve gêné. » — Les temps sont durs ! ah ! c'est pour cela même que vous devez entrer dans des inquiétudes plus vives, dans de plus tendres sollicitudes sur les besoins de vos frères. Si, au milieu de votre abondance, vous vous ressentez du malheur des temps, que n'en doivent pas souffrir ceux qui n'ont pas les mêmes ressources que vous ? Ecoutez encore ceci, et qu'une salutaire confusion couvre votre visage : vous qui tenez ce langage, ne trouvez-vous pas, malgré le malheur des temps, le moyen d'accorder à votre sensualité tout ce qui peut la flatter et même la satisfaire ? Avez-vous rien retranché du luxe de vos tables, de vos ameublements, de vos parures, de vos plaisirs? Quoi ! ne s'apercevoir du malheur des temps que pour ne pas se montrer plus sensiblement touché du sort des malheureux ! que l'on soit tout de feu pour les spectacles et les assemblées mondaines, tandis que la charité seule se refroidit ! (*Matth.*, XXIV, 12.) Que le luxe même croisse de jour en jour au milieu de la misère générale, et que la miséricorde seule diminue ! pour tout dire en un mot, que le monde et le démon ne perdent rien au malheur des temps, tandis que Jésus-Christ seul en souffre dans ses membres affligés, ne serait-ce pas là le comble de l'injustice ? Ah ! c'est lorsque les temps sont plus durs, que vous devez vous imposer de plus grands sacrifices, retrancher certaines dépenses qui, dans d'autres circonstances vous seraient permises, et peut-être nécessaires? c'est lorsque les temps sont durs que vous ne devez plus vous regarder que comme le premier pauvre, et ne prendre en quelque sorte qu'à regret ce dont vous avez besoin, afin d'avoir de quoi subvenir aux besoins des autres.

Vous dites encore : « Le nombre des nécessiteux est si considérable qu'on entreprendrait en vain de les soulager. » — Ainsi, ce qui devrait ranimer le feu de la charité l'éteindrait dans vos cœurs ! la multitude des malheureux resserrerait et endurcirait le cœur, au lieu de le dilater et de le rendre plus compatissant à leurs souffrances ! Mais c'est là ce qui rend vos obligations envers eux et plus pressantes et plus indispensables. N'est-il pas juste que la miséricorde augmente à mesure que les misères se multiplient !

« Il y a tant de mauvais pauvres qu'on ne peut faire de bien sans s'exposer à nourrir la fainéantise, ou du moins à obliger des ingrats. » — Que voulez-vous conclure? que parce qu'il y a de mauvais pauvres, il faut fermer les yeux sur les besoins de tous ? mais, combien qui ne sont plongés dans la misère que par le malheur des temps, par les revers les moins mérités? « On oblige, » dites-vous, « le plus souvent des ingrats. » N'allez pas vous persuader, N. T. C. F., qu'il n'y ait dans le sein de la pauvreté que des âmes dégradées. Préférez, dans la distribution de vos largesses, les indigents vertueux, et vous trouverez en eux des cœurs plus sensibles peut-être, et plus élevés que parmi les favoris de la fortune : et serait-il vrai, au reste, que vous ne reçussiez aucun tribut de reconnaissance de la part de ceux que vous assisteriez dans l'infortune, ne trouveriez-vous pas dans les œuvres de miséricorde, que vous exerceriez envers eux une récompense surabondante? Quand, d'abord, il ne vous en reviendrait que le seul plaisir qu'on sent à soulager ceux qui souffrent, à faire des heureux, vos largesses seraient déjà assez payées : est-il, en effet, une jouissance plus pure et plus délicieuse pour un bon cœur? Et puis, de combien de bénédictions temporelles les aumônes que vous répandriez dans le sein des pauvres, ne deviendraient-elles pas la source? Les largesses de la charité portent avec elles le bonheur et l'abondance dans nos maisons; l'aumône est un gain ; c'est une usure sainte, un bien qui rapporte ici-bas même au centuple. On voit tous les jours prospérer les familles charitables ; une Providence attentive préside à leurs affaires et les favorise sensiblement.

Vous vous plaignez quelquefois, N. T. C. F., de ce que rien ne vous réussit. Associez-vous les pauvres, et alors le succès de vos entreprises sera l'affaire de Dieu même. Vous aurez trouvé le secret de l'intéresser dans votre fortune. Il préservera, il bénira, il multipliera des biens où il verra la portion de ses membres affligés.

Enfin, vos aumônes vous deviendront un moyen d'expier les péchés de votre vie passée, puisque la miséricorde est promise à celui qui l'aura exercée à l'égard de ses frères (*Matth.*, V, 7). Or, ne devez-vous pas vous estimer heureux, N. T. C. F., de pouvoir arriver au ciel par une voie rendue si facile pour vous? de pouvoir, en revêtant ceux qui sont nus, en rassasiant ceux qui ont faim, réparer tous les désordres de votre jeunesse? Hâtez-vous donc avant que vos biens ne vous échappent, de les mettre entre les mains des pauvres : *Faites l'aumône*, dit le Seigneur, *et elle priera*, elle obtiendra *pour vous* la grâce de la pénitence, le goût de la vertu, et le moyen de vivre en chrétien : *Conclude eleemosynam in corde pauperis et ipsa pro te exorabit.* (*Eccl.*, XXIX, 15.) Ces biens temporels, par un revers de fortune, vous seraient peut-être enlevés : la mort du moins vous forcerait tôt ou tard de vous en séparer ; mettez-les en sûreté dans les tabernacles éternels, et acquérez le droit d'en aller jouir dans le sein de Dieu même.

Que n'aurions-nous pas à dire encore, N. T. C. F., des grâces de fidélité, des grâces de persévérance, et de cette mesure abon-

dante de secours célestes que vos aumônes vous procureraient? des consolations ineffables dont vous vous trouveriez comblés à l'heure de votre mort? de ces récompenses immortelles enfin qu'elles vous prépareraient pour l'autre vie?

Donné à Sens le 2 février 1854

X. MANDEMENT

POUR LA PROCLAMATION DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Nos très-chers frères,

Il nous est enfin donné de vous faire entendre cette parole de l'envoyé céleste qui retentit autrefois *au milieu du silence de la nuit* (*Sap.*, XVIII, 14), dans les plaines de Bethléem, et que l'Eglise notre mère, dans sa pieuse liturgie, nous rappelait il y a quelques jours: *Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo.* (*Luc.*, II, 10.) Nous vous annonçons une heureuse nouvelle qui inondera d'une immense joie l'âme de tous les vrais chrétiens.

Vous ne l'avez pas oublié, N. T. C. F., cinq années se sont écoulées depuis que nous vous avons fait connaître cette lettre dans laquelle, épanchant son cœur si tendre et si affectueux envers « Celle qui a été élevée par la grandeur de ses mérites au-dessus de tous les chœurs des anges jusqu'au trône de Dieu (S. GREG. PP., *De expositione*), qui a brisé sous le pied de sa vertu la tête de l'antique serpent et qui placée entre Jésus-Christ et l'Eglise (S. BERN. Serm.), toute pleine de grâce et de suavité, a toujours arraché le peuple chrétien aux malheurs qui le menaçaient et l'a sauvé de la ruine (*Encycl.*, 2 févr. 1849), » le souverain pontife, le bien-aimé Pie IX, alors exilé à Gaëte, nous mandait d'ordonner des prières pour obtenir que « Le père des miséricordes (II *Cor.*, I, 3) et des lumières (*Jac.*, I, 17) daignât l'éclairer de la clarté supérieure de son divin Esprit. (*Encycl.*) » Pourquoi ces supplications solennelles et publiques? pourquoi ce concert unanime de prières sur tous les points du monde catholique, à l'Orient et à l'Occident, au Nord et au Midi, sur notre continent et au delà des mers? c'est que de tous les points du globe, de tous les cœurs catholiques impatients de la respectueuse contrainte qui comprimait l'élan de leurs sentiments, s'est échappé le désir de pouvoir appeler, invoquer, glorifier publiquement Marie conçue sans la tache du péché originel. C'était la croyance actuelle du monde catholique, comme ç'avait été la croyance de tous les siècles; mais cette pieuse et consolante croyance ne pouvait pas franchir les limites de nos cœurs, et il n'était pas permis à nos bouches de faire entendre publiquement cette invocation que nous avions tant de bonheur à redire si souvent en nous-mêmes: *Reine, conçue sans la tache du péché originel!* « *Regina, sine labe originali concepta.* » (*Litan. Lauret.*) Il fallait auparavant que celui à qui il a été dit de confirmer ses frères (*Luc.*, XXII, 32), prononçât solennellement et définît l'Immaculée Conception comme dogme de foi.

A la voix vénérée du successeur de saint Pierre, le monde catholique s'est agenouillé, il a prié, il a jeûné; il a déposé ses sentiments, ses désirs et ses vœux au pied de la chaire vénérable, centre de l'unité, oracle de la vérité, par la voix imposante de cinq cent quarante-six de ses évêques. Le temps est venu, et Pie IX a parlé de nouveau; il a dit aux évêques de toutes les nations et de toutes les langues: Venez; et ils ont répondu: Nous voici. Voyez-vous ces vaisseaux qui sillonnent toutes les mers? tempêtes et orages, qui dans vos fureurs glorifiez le nom de Dieu, respectez les oints du Seigneur; vents, soyez-leur favorables; car de tous les points du monde ces navires amènent des évêques catholiques dans la ville éternelle. Mais, non, hélas! toute nation qui est sous le ciel (*Gen.*, I, 9) n'aura pas son représentant dans cette assemblée sainte; on l'a remarqué déjà, et remarquons-le aussi les larmes aux yeux et la douleur dans l'âme, la terre froide et glacée du Nord, cette terre régénérée autrefois par les travaux des Vladimir et des Reinbern, mais retombée dans un état de mortelle impuissance par sa *schismatique orthodoxie* ne verra pas un de ses évêques catholiques prendre place autour du trône pontifical; la main de fer du despotisme les enchaîne au milieu de leurs églises désolées; mais console-toi, Eglise catholique de Russie! par une disposition de la Providence qui conduit tous les événements en faveur des élus (*Matth.*, XXIV, 22), du fond de l'asile que lui ouvrit, non loin d'une célèbre basilique, la charité de Pie IX, la vierge martyre de Minsk', exilée de sa terre natale et du lieu qui reçut ses serments, lèvera vers le ciel en suppliante ses innocentes mains encore teintes du sang qu'elle a répandu pour la sainte cause du catholicisme, et sa voix montera jusqu'au cœur de Marie, dont il est dit que seule elle a tué les hérésies dans le monde entier. (*Offic. B. Mariæ.*)

Voyez-vous ces deux cents évêques, défenseurs de la foi et chefs spirituels des immenses tribus de la famille sainte de Jésus-Christ; ils sont réunis dans la basilique du Vatican, l'immense paroisse de l'univers catholique, au pied de cette chaire de Pierre que l'on entendit autrefois s'écrier au milieu de ses frères: *Il a semblé bon à l'Esprit-Saint et à nous* (*Act.*, XV, 28); ils sont venus tour à tour protester de leur dévouement, de leur affection, de leur vénération pour le chef visible de l'Eglise. Pie IX a élevé la voix; une fois encore il a imploré l'assistance de celui qui a dit: *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas.* (*Luc.*, XXII, 32.) Ecoutez, chrétiens; pasteurs et fidèles, écoutez: le successeur de Pierre va encore cette fois être l'oracle de la vérité et l'Esprit-Saint va parler par

sa bouche : il décrète, il définit, il promulgue :

QUE C'EST UN DOGME DE FOI QUE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE, DÈS LE PREMIER INSTANT DE SA CONCEPTION, PAR UN PRIVILÉGE ET UNE GRACE SPÉCIALE DE DIEU, EN VERTU DES MÉRITES DE JÉSUS-CHRIST, SAUVEUR DU GENRE HUMAIN, A ÉTÉ PRÉSERVÉE ET MISE A L'ABRI DE TOUTE TACHE DE LA FAUTE ORIGINELLE.

Ainsi ce n'est plus la foi particulière des enfants privilégiés de Marie; ce n'est plus le sentiment privé des docteurs, ce n'est plus seulement une pieuse croyance ; c'est un dogme de foi, il est proclamé; et le peuple a chanté avec enthousiasme le symbole catholique, et les échos du temple saint ont répété ce chant de foi, d'espérance et d'amour : Je le crois, je le crois : *Credo*, *credo*.

Lorsqu'au ve siècle, l'Eglise, réunie à Ephèse pour le troisième concile général, eut défini solennellement par la bouche de saint Cyrille d'Alexandrie, contre l'hérésie de Nestorius, *que Marie était véritablement Mère de Dieu*, le peuple, qui depuis le matin jusqu'au soir de cette célèbre journée assiégeait les portes de l'église Sainte-Marie, n'eut pas plutôt appris cette décision si glorieuse qui consacrait sa foi et celle de ses pères que, saisi d'un pieux et joyeux enthousiasme, il entonna à l'instant même des hymnes de reconnaissance et d'actions de grâces au Dieu de vérité (*Psalm.* XXX, 6), reconduisit en triomphe les évêques à leurs demeures, brûlant devant eux des parfums comme dans une publique ovation, et la ville d'Ephèse tout entière fut illuminée. (*Concil. Ephes.*) Et voilà, N. T. C. F., qu'au milieu du XIXe siècle, à la suite d'une désastreuse époque où l'on s'était appliqué à saper par la base les principes de la foi antique et de la piété, à Rome, capitale du monde chrétien, menacée naguère par des agitateurs passionnés et furieux, mais préservée par nos invincibles armes de la dévastation et de la mort, le souverain pontife a proclamé, comme dogme de foi, une vérité pieusement admise jusqu'ici par tous les cœurs catholiques, et l'antique cité des Césars semble voir revivre les beaux jours de sa gloire et de ses triomphes; un peuple, ivre de bonheur et de joie, chante les gloires de Marie ; la voix tonnante des bouches d'airain du château Saint-Ange annonce cette bonne nouvelle aux populations lointaines; bientôt elle traverse les mers ; et n'entendez-vous pas se répéter partout, au milieu des chants d'allégresse, cette invocation si chère aux cœurs fidèles : *Reine conçue sans tache du péché originel* : « *Regina sine labe originali concepta.* » N'avions-nous pas raison, N. T. C. F., de vous dire que nous vous annoncions une bonne nouvelle, qui serait pour tous les peuples le sujet d'une grande joie : *Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo.*

Ce n'est point assez pour nous, N. T. C. F., de vous l'avoir annoncée, nous avons encore un devoir à remplir auprès de vous. Evêque et père de vos âmes, chargé de les conduire et de les diriger dans les sentiers de la justice, de la sainteté et de la vérité (*Ephes.*, IV, 24), gardien du précieux et sacré dépôt de la foi, nous devons vous instruire et vous faire connaître les devoirs qui vous sont imposés par la présente promulgation du dogme de l'Immaculée Conception. — *Marie a été conçue sans péché* : Tel est le point de foi que nous devons tous accepter, croire et professer.

Lorsque nous parlons de l'Immaculée Conception, nous ne voulons pas dire que Marie a été préservée pendant toute sa vie de la souillure du péché actuel ; tout le monde en convient : elle fut pleine de grâce et le sanctuaire vivant de la parfaite charité et de toutes les vertus; nous ne voulons pas dire non plus que la Conception de son divin fils, le Sauveur des hommes, fut exempte de la moindre souillure : c'est ici un dogme de foi que la saine raison établit d'une manière évidente, puisqu'elle démontre que la lumière et les ténèbres sont incompatibles. L'enfant de quelques années a appris ce dogme de notre foi; le fidèle le professe chaque jour dans sa prière et l'Eglise le chante au milieu de ses saintes assemblées : *Et incarnatus est de Spiritu sancto ex Maria Virgine.* (*Symbol. Nicœn.*) Nous ne disons pas que Marie déjà conçue dans le sein de sa mère a été sanctifiée et purifiée par une grâce spéciale, nous disons bien plus : nous tenons, nous croyons de cœur et nous confessons de bouche avec l'Eglise catholique que Marie, l'auguste Mère de Jésus-Christ et notre tendre mère a été exceptée et totalement préservée du péché originel au moment de sa conception dans le sein de sainte Anne. Voilà le dogme défini par l'Eglise. C'est un article de foi que nous naissons dans le péché originel ; il n'est personne qui n'ait été et qui ne soit soumis à cette loi générale. Jean-Baptiste lui-même, le saint précurseur du Messie, n'en a pas été exempté; mais, par une faveur spéciale qui n'a point été accordée à d'autres, il a été purifié dès le sein de sa mère de la souillure originelle. Dans l'ancienne loi, les enfants de la lumière et de la promesse, Abraham, Moïse, Elie, ont tous pu s'écrier avec David : *J'ai été conçu dans l'iniquité; oui, ma mère m'a conçu dans le péché.* (*Psal.* L, 7.) Sous la loi de grâce, aucun des descendants d'Adam n'a échappé à la contagion générale qui se transmet avec la vie; fils d'un père coupable et coupables nous-mêmes, nous sommes tous obligés de nous écrier avec saint Paul : *Nous sommes comme les autres des enfants de colère* (*Ephes.* II, 3); et tous les jours nous faisons la déplorable expérience que, conçus dans le péché, nous vivons dans le péché et qu'il faut d'héroïques efforts pour résister à ce terrible penchant qui, malgré les lumières de notre raison, malgré les secours de la grâce, nous entraîne sans cesse vers le

péché. Il n'en fut pas ainsi de Marie. Depuis le moment où elle parut en ce monde pleine de grâce, sa vie fut toujours pure, son âme ne cessa jamais d'être le tabernacle que le Seigneur s'était choisi (*Psal.* CXXXI, 13); et les grandes eaux de l'adversité passèrent plus d'une fois sur sa tête sans pouvoir éteindre le feu de la charité (*Cant*, VIII, 7) qui l'embrasait, jusqu'à ce dernier moment où un acte d'amour, rompant les liens de sa mortalité, la réunit à celui qui fut toujours l'objet de ses saintes ardeurs.

Restait ce premier moment de notre origine où l'instant qui nous voit vivre nous voit aussi pécheurs. Toujours acharné à la perte des malheureux enfants d'Adam, le démon s'était réfugié jusque dans les ténèbres de la conception. De là, comme d'un fort inexpugnable, il semblait insulter le Très-Haut et lui dire: C'est ici que j'ai posé mon trône et chaque homme en naissant m'apporte le tribut; ici tout est soumis à mes lois, ici je règne en souverain; et si mon ennemi parvient à m'arracher les victimes que j'espérais posséder pour toujours, du moins tout m'a appartenu, j'ai eu toutes les prémices. Périrez-vous donc aussi, Vierge sainte, et le cruel serpent pourra-t-il se glorifier d'avoir un seul moment tenu sous son empire celle qui devait lui écraser la tête!..... Non, non, rassurez-vous, chrétiens, N. T. C. F. *Levez-vous, ô Dieu, levez-vous, invincible guerrier, armez-vous de la cuirasse et de l'épée* (*Psal.* LXVII, 2; XLIV, 4); forcez votre ennemi jusque dans ses derniers retranchements. Il l'a fait; Marie est conçue sans péché. Oui, N.T.C.F., et ce n'est pas ici un dogme nouveau, inconnu jusqu'à présent, ajouté à notre Symbole. Ce point de notre foi, comme on l'a dit, existait déjà à l'état latent et découlait naturellement de dogmes révélés, comme beaucoup d'autres vérités qui n'ont été définitivement proposées à la foi du fidèle que dans certaines circonstances et lorsque la nécessité ou l'opportunité le demandait.

Parcourez, en effet, avec un cœur droit et pur tous les passages de la sainte Ecriture, que les saints Pères appliquent à Marie, conçue sans péché, et dites si ce dogme n'y est pas renfermé en germe? Que signifient ce lis au milieu des épines (*Cant.* II, 2); cette toison de Gédéon qui est imbibée de la rosée céleste, lorsque la terre qui l'entoure demeure sèche et aride (*Judic.*, VI, 37); ce jardin fermé (*Cant.*, IV, 12) que le serpent infernal n'infecta jamais de son souffle impur; cette fontaine scellée (*Ibid.*) dont les eaux limpides ne furent jamais troublées? à qui conviennent mieux qu'à Marie, conçue sans péché, ces remarquables paroles: *Vous êtes toute belle, et il n'y a point de tache en vous?* (*Cant.*, IV, 7) Marie est l'arc-en-ciel qui brille au milieu des nuages (*Eccli.*, L, 8); Marie est la fleur de la rose dans les jours du printemps (*Ibid.*); et puis entendez-vous comme les saints docteurs commentent ces paroles: *Vous êtes toute belle, et on ne peut trouver en vous l'ombre de la moindre tache originelle ou actuelle*, dit l'un d'eux (*Cant.*, IV, 7); *Vous êtes terrible comme une armée rangée en bataille* (*Cant.* VI, 3); « Quels ne durent pas être la terreur et l'effroi des princes des ténèbres, » dit ailleurs le même docteur, « lorsqu'ils virent une femme conçue sans tache, contre les règles ordinaires, s'avancer contre eux, munie de cette cuirasse d'innocence, la plus redoutable de toutes? » (S. Thom., archiep. Valent.) Ecoutez saint Augustin: « C'est par respect pour Marie et pour l'honneur qui est dû à son Fils que nous ne pouvons supporter que l'on parle d'elle toutes les fois qu'il est question de péché. » (S. August., *De nat. et gratia*, c. 36.) Voyez la conduite des pontifes de Rome. Sixte IV accorde des indulgences à ceux qui célèbrent la fête de la Conception; plusieurs papes défendent de soutenir une doctrine opposée, Innocent XI approuve un office de l'Immaculée Conception, et nous lisons dans une hymne de cet office ces paroles significatives qui appellent Marie, cette belle épouse, en qui Adam n'a pas péché: *Te pulchram ornavit sibi sponsam in qua Adam non peccavit.* (*Offic. Immacul. Concept.*) N'entendez-vous pas notre Bossuet exprimer sa pensée personnelle sur la Conception de Marie, dans un sermon pour le jour où l'Eglise en célèbre la fête: « L'opinion de l'Immaculée Conception a je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieuses. Après les articles de foi, je ne vois guère de choses plus assurées. » (Bossuet, *Serm. sur la Concept.*) Qu'eussiez-vous dit, grand évêque, si heureux comme nous le sommes, il vous eût été donné de voir ce que nous voyons, et si votre voix éloquente eût eu à proclamer ce nouveau triomphe de Marie? Ah! sans doute, au fond de ce tombeau qui s'est récemment ouvert pour laisser contempler ce visage pâle et défiguré que la mort vous a fait, vos ossements ont tressailli d'allégresse, et votre cœur, si brûlant autrefois pour Marie, aura palpité encore une fois de bonheur et d'amour!

Enfin, N. T. C. F., interrogez tous les siècles, et tous les siècles ne vous raconteront-ils pas les prodiges et les merveilles dus à l'invocation de Marie, conçue sans péché? O vous, qui vous glorifiez de porter son image vénérée et qui vous efforcez d'imiter ses vertus, troupeau cher au cœur de Marie, n'est-ce pas à elle que vous vous adressez dans les peines d'esprit et de cœur? *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous;* et vous lui parlez des tentations qui vous accablent, de la violence de vos passions, qui, comme des vagues furieuses, menacent de submerger votre âme, des peines qui vous affligent; vous lui parlez, tendres mères, de ce fils que vous aimez et qui se perd; pieuses épouses, de cet époux qui vous a dit peut-être: Ton Dieu n'est pas le mien. N'est-ce pas à elle que vous vous adressez, chré-

tiens, N. T. C. F., dans toutes les nécessités? Et votre prière, si souvent exaucée, n'a-t-elle pas augmenté votre foi en Marie conçue sans péché?

Ranimons donc, en cette circonstance, notre confiance et notre amour pour Marie. Mettons tous notre bonheur et notre gloire à honorer, à aimer, à faire honorer et aimer cette vierge immaculée, le chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant. Ah! surtout aimons à retracer en nous les vertus admirables dont elle nous a donné l'exemple pendant les jours de son pèlerinage sur cette terre; qu'elle puisse reconnaître en chacun de nous cette humilité profonde qui attire sur elle les regards du Seigneur (*Luc.*, I, 48); cette innocence, cette pureté du cœur qui mérite l'amitié du grand roi (*Prov.*, XXII, 11); cet amour de Dieu fort comme la mort (*Cant.*, VIII, 6); cette tendre et affectueuse charité pour le prochain qui la fit bienveillante pour tous (S. AMBROS.); cette patience et cette résignation qui soutiennent le courage au milieu des épreuves et des angoisses de la vie. Malheureux exilés dans cette vallée de larmes (*Liturg. sacr.*), que nos prières et nos supplications s'élèvent vers Marie conçue sans péché, en ce jour surtout où, réunis autour de son image vénérée, nous chanterons ses louanges et son nouveau triomphe.

Donné à Sens, le 13 janvier 1855.

NOTICE SUR Mgr RENDU,

ÉVÊQUE D'ANNECY.

Mgr Louis Rendu naquit le 9 décembre 1789, à Meyrin, alors du bailliage de Gex, et actuellement du canton et république de Genève : quoique francais, ce village dépendait pour le spirituel du diocèse d'Annecy. En 1805, le jeune villageois commença ses études de latinité sous la direction de M. Bétemps, alors curé de Meyrin, et mort chanoine de Saint-Jean de Lyon. En 1807, il entra au petit séminaire de Chambéry, où, en continuant ses études de belles-lettres et de philosophie, il enseignait les éléments de la langue latine. Nommé, en 1815, professeur de belles-lettres au collége royal de Chambéry, il devint plus tard principal de ce collége et directeur du pensionnat. En 1822, il y accepta, malgré lui, la chaire de physique, et fut fait, en 1829, chanoine de la métropole de Chambéry. Mgr Rendu, était depuis 1839, membre du conseil de réforme des études et inspecteur des écoles pour la Savoie, lorsqu'il fut appelé, en 1842, au siége épiscopal d'Annecy.

Ce prélat a publié divers ouvrages dont voici les titres : 1° *Lettres d'un Savoisien à un Français*, 1 vol. in-12; 2° *Lettre à S. M. le Roi de Prusse*, 1 vol. in-8°; 3° *Des efforts du Protestantisme en Europe*, 1 vol. in-12.

MANDEMENTS ET INSTRUCTIONS PASTORALES

DE Mgr LOUIS RENDU,

ÉVÊQUE D'ANNECY.

I. LETTRE PASTORALE

SUR LE MINISTÈRE ÉPISCOPAL.

Dès le jour où il a plu au vicaire de Jésus-Christ sur la terre de nous envoyer au milieu de vous, nos très-chers frères, pour y travailler au salut de vos âmes, nous éprouvons au dedans de nous-même tous les mouvements de cette religieuse paternité que ressentait l'Apôtre des nations quand il écrivait aux fidèles de Thessalonique : *Dès lors, dirigeant vers vous toutes nos pensées, nous eussions voulu non-seulement vous porter l'Evangile, mais encore vous donner notre propre vie, parce que vous êtes devenus chers à notre cœur* (1).

Dès lors, N. T. C. F., vous dirons-nous avec le même apôtre : *Quoique encore loin de vous, nous sommes uni à vous en esprit; nous nous réjouissons en contemplant l'ordre*

(1) *Ita desiderantes vos, cupide volebamus tradere vobis non solum Evangelium Dei, sed etiam animas nostras, quia charissimi nobis facti estis.* (I *Thessal.*, II, 8.)

admirable qui règne au milieu de vous, et la fermeté de votre foi en Jésus-Christ (2).

Dès lors, pressé comme vous de voir finir le veuvage de l'église de Saint-François de Sales, et d'obéir aux ordres de la divine Providence et aux vœux si consolants qui nous ont été manifestés de tous les points du diocèse, il nous tardait de voir consommer notre alliance avec vous.

Dès lors enfin, notre âme, en harmonie avec vos âmes, « a été dominée par une seule pensée, celle de venir à vous (3), » et de nous dévouer sans partage à l'œuvre de votre sanctification.

Aujourd'hui, N. T. C. F., où le Seigneur, malgré notre indignité, daigne nous élever à la plénitude du sacerdoce, soutenu et fortifié par la piété de tout un peuple, qui a invoqué sur nous les dons de l'esprit de Dieu, sanctifié par les prières et par l'imposition des mains des illustres pontifes qui ont fait couler sur notre tête l'huile sacrée des célestes bénédictions, nous sommes tout à vous, dans un esprit de charité et de dévouement qui, nous l'espérons, ne se démentira jamais, parce qu'il n'a rien d'humain, « parce qu'il est le fruit de la charité de Dieu que l'Esprit-Saint a répandue dans notre âme (4). »

Cependant, N. T. C. F., vous nous permettrez sans doute de vous laisser entrevoir les regrets bien vifs et bien légitimes dont nous ne pouvons nous défendre, en nous éloignant d'une cité illustre, que plus de trente ans de bienveillance avaient rendue chère à notre cœur. Oh! quand le Seigneur nous a dit, comme à Abraham : *Sortez de ce pays qui est devenu le vôtre, sortez du milieu de vos amis pour aller sur une autre terre que je vous montrerai* (5), un grand déchirement s'est fait sentir dans notre âme. Pour briser des liens qui étaient si doux par leur nature, et qui étaient si puissants par une longue habitude, il nous fallait tout le courage que Dieu met pour l'ordinaire à côté de ses commandements.

La capitale de la Savoie, « que nous avions choisie pour notre demeure, et dans laquelle nous pensions trouver le dernier repos (6) ; » cette ville où nous avions puisé l'instruction, où nous avons eu le bonheur d'être élevé au sacerdoce, où nous avons été constamment l'objet de l'hospitalité la plus douce et la plus généreuse ; cette ville que nous avons vue se revêtir d'une forme toute nouvelle ; cette ville à qui nous devons tant de jours heureux qui feront époque de notre vie, a des droits imprescriptibles à notre reconnaissance et à notre amour. Et quand elle n'aurait d'autre avantage à nos yeux que celui de nous garder beaucoup d'amis, c'en serait assez pour attirer souvent vers elle nos regards, nos pensées et nos affections. Non, jamais nous n'oublierons ce clergé, qui nous a tant édifié par ses vertus ; ce vénérable chapitre métropolitain, douce famille de frères, qui, en peu d'années, se glorifie d'avoir fourni douze princes à l'Eglise ; ce prélat incomparable, dont l'esprit est un foyer de lumières, et dont le cœur est un sanctuaire de toutes les vertus; ce prélat dont nous avons eu le bonheur d'entendre les leçons, et dont nous recevrons toujours les avis avec une reconnaissance toute filiale.

Mais nos amis n'étaient pas tous dans le sanctuaire; nous en comptions dans toutes les classes de la société : dans cet illustre corps de la magistrature, qui honore la Savoie par de grandes lumières et par une intégrité qui forcerait un siècle dépravé à croire encore à la justice; dans le corps enseignant, auquel nous avons appartenu toute notre vie; dans cette société de savants, qui travaille avec tant d'activité au progrès des lumières et à l'extension de toutes les gloires de la patrie ; dans ces administrations de charité, où l'on économise le bien du pauvre pour en faire un éternel rempart contre la souffrance; dans cette compagnie de chevaliers, noble et brillante élite sociale, qui embellit la patrie et lui garde les traditions de l'honneur. Puissent ces derniers adieux, qui ne sortent pas de notre âme sans y causer une vive émotion, être accueillis avec bienveillance de tous ceux à qui nous étions uni d'esprit et de cœur!

Et vous, N. T. C. F., vous pour qui nous avons consenti au sacrifice de tout ce qui nous était cher, et à nous charger d'un ministère rempli de sollicitude, vous entrez aussi en partage de cette affection, et notre plus ardent désir est de pouvoir bientôt mériter la vôtre.

Hélas! N. T. C. F., nous étions loin de nous attendre à une élévation qui nous met au nombre des princes de l'Eglise. Placé pour ainsi dire dans le lieu le plus ignoré du sanctuaire, sans expérience, sans vertu, devions-nous prévoir que la volonté de Dieu nous appellerait sur un siége pontifical, illustré par des hommes qui ont excité l'admiration de leur siècle, et répandu tant de bienfaits sur notre patrie?

Ne pensez pas cependant que nous désespérions de nous-même ; fort de toute la puissance de celui qui nous envoie, nous combattrons en son nom, et nous dirons avec David : *C'est au nom du Seigneur Dieu des armées que nous nous présentons au combat* (7). *Rien ne nous sera difficile avec celui*

(2) *Nam etsi corpore absens sum, sed spiritu vobiscum sum, gaudens et videns ordinem vestrum et firmamentum ejus quæ in Christo est fidei vestræ.* (*Col.*, II, 5.)

(3) *Desiderantes nos videre, sicut et nos quoque vos.* (I *Thess.*, III, 6.)

(4) *Quia charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis.* (*Rom.*, V, 5.)

(5) *Dixit autem Dominus ad Abraham : Egredere de terra tua et de cognatione tua... et veni in terram quam monstravero tibi.* (*Gen.*, XII, 1.)

(6) *Hæc requies mea in sæculum sæculi; hic habitabo quoniam elegi eam.* (*Psal.* CXXXI, 14.

(7) *Ego autem venio ad te in nomine Domini exercituum.* (I *Reg.*, XVI, 45.)

qui pour vaincre n'a pas besoin de compter ses soldats (8).

Instrument de la Providence, pourquoi n'aurions-nous pas l'espoir de devenir dans ses mains un moyen de salut pour les âmes qui nous sont confiées? Eh! que lui importe à elle de quelque nature que soient les instruments qu'elle met en œuvre pour arriver à ses fins? Ne peut-elle pas changer en or le plus vil métal, et faire jaillir des eaux pures d'une terre mêlée de tous les éléments?... Comme si elle avait à cœur de prouver aux hommes qu'elle se rit de leur sagesse, elle choisit souvent les moyens les plus faibles, les êtres les plus impuissants pour confondre les forts. Dans la crainte que l'humanité ne cherche à lui ravir sa gloire, en s'attribuant à elle-même des œuvres qui ne sont que de Dieu, cette Providence se sert souvent des hommes les plus petits pour produire les plus grandes choses; c'est elle qui fait entendre sa voix sur le mont Oreb, et qui ordonne à un simple berger d'aller combattre et vaincre la tyrannique obstination des rois d'Egypte, et conduire le peuple d'Israël dans la terre-promise (9); c'est elle qui fait sortir des champs le jeune David, pour le placer sur le trône et relever la gloire de son peuple (10); c'est elle qui ordonne à douze pauvres pêcheurs de s'armer du signe de la croix, d'attaquer les passions du monde entier, de renverser cette forêt d'idoles qui couvraient la terre, et de les remplacer par les autels du Christ, sauveur des hommes. Ne soyez donc pas étonnés que le Seigneur veuille se servir de nous pour gouverner une Eglise brillante de la gloire de ses saints et des lumières de ses pasteurs; ne soyez pas étonnés de nous voir prendre avec courage un fardeau qui dépasse nos forces : Si Dieu est pour nous, qu'avons-nous à craindre (11)?

Cependant, N. T. C. F., nous ne nous dissimulons point à nous-même l'étendue ni la gravité de nos devoirs. Nous voulons même aujourd'hui vous en faire connaître une partie, afin d'exciter votre commisération et vous forcer à nous prêter le secours de vos prières. Oui, sachez tout ce que nous devons être pour vous, et si jamais nous venions à faillir à la mission divine qui nous est imposée, appelez-en au ciel, à la terre, à nous-même contre nous-même, afin de nous rappeler au devoir.

Au reste, N. C. T. F., en déroulant à vos yeux les terribles obligations de l'épiscopat, nous ne faisons que suivre les intentions de l'Eglise, qui oblige chaque pontife à porter sur lui-même, et dans les ornements dont elle le couvre, l'emblème de ses devoirs. Cet anneau que nous porterons dès le jour de notre consécration, est destiné à nous rappeler toujours l'alliance spirituelle qui nous unit à vous, qui vous donne des droits à notre affection, à notre dévouement, au sacrifice même de notre vie, s'il est nécessaire pour le salut de vos âmes. Ce bâton pastoral, que nous porterons dans les cérémonies religieuses, nous indique, par sa forme et son usage, les soins à donner au troupeau confié à notre vigilance. C'est avec la houlette du pasteur que nous nous efforcerons « de retenir ou de ramener à nous la brebis qui tendrait à s'écarter du bercail (12). » C'est elle « qui nous servira à diriger nos ouailles dans les gras pâturages où rien ne manquera (13). » C'est par elle que nous devrons, comme nous le marque le grand apôtre, « presser, reprendre, corriger, aiguillonner les âmes faibles ou indifférentes (14), » qui, après être entrées dans la voie qui conduit au bonheur, voudraient s'endormir à moitié chemin. Un jour, peut-être, ces âmes, heureuses de goûter les douceur de la vertu, reconnaîtront avec joie que c'est aux menaces « de la houlette pastorale qu'elles doivent les consolations dont elles sont remplies. (15). » Cette croix, qu'à l'exemple du Sauveur des hommes, nous devons porter jusqu'à ce que nous soyons arrivé au sommet de la montagne sainte où tout est consommé; cette croix, symbole de souffrance et de régénération, sublime abrégé des mystères du ciel, ne vous dit-elle pas assez que, disciple d'un Dieu crucifié, nous devons élever notre voix pour prêcher le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés (16)?

Sans doute ces redoutables attributs de notre ministère ont perdu leur ancienne simplicité; mais leur signification est toujours la même, et pour être construits en métal précieux, ils n'en sont que plus visibles pour vous et plus pesants pour celui que le ciel condamne à les porter toujours.

Pour comprendre dans toute son étendue l'importante mission de l'épiscopat, il faut remonter à son institution et méditer les paroles du divin fondateur de l'Eglise. Avant de quitter cette terre, qu'il était venu rassainir par la lumière et la vertu, l'Homme-Dieu semble préoccupé du moyen qu'il va mettre en œuvre pour faire parvenir jusqu'aux dernières générations les fruits du sacrifice sanglant du Calvaire, et les doctrines de vérité descendues du ciel. Il rassem-

(8) *Quia non est Domino difficile salvare vel in multis vel in paucis.* (I *Reg.*, XIV, 6.)

(9) *Sed veni et mittam te ad Pharaonem, ut educas populum meum filios Israel de Egypto.* (*Exod.*, III, 10.)

(10) *Mitte ad me David filium tuum qui est in pascuis.* (I *Reg.*, XVI, 19.)

(11) *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* (*Rom.*, VIII, 31.)

(12) Curva trahit quæ recta regit, pars ultima pungit. (*Droit canon.*)

(13) *Et nihil mihi deerit, in loco pascuæ ubi me collocavit.* (*Psal.* XXII, 1.)

(14) *Prædica verbum, insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina.* (II *Tim.*, IV, 2.)

(15) *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.* (*Psal.* XXII, 4.)

(16) *Fuit Joannes in deserto baptizans et prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.* (*Marc.*, I, 4.)

ble ces hommes simples qu'il avait choisis pour continuer son apostolat. Déjà il avait ouvert leur esprit aux mystères de la foi ; il avait embrasé leurs cœurs d'amour pour cette morale toute nouvelle qu'il avait prêchée sur la montagne. Déjà il leur avait démontré que tout pouvoir lui avait été donné sur la terre et dans les cieux (17). Déjà il avait frappé leurs yeux d'un rayon de sa gloire et leur avait fait entendre la proclamation de sa filiation divine. Déjà il leur avait communiqué la puissance des miracles, et les avait exercés aux œuvres de la miséricorde. Déjà il avait prédit que le règne de Dieu allait venir sur la terre, et que les peuples de l'Orient et de l'Occident viendraient s'y reposer avec les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Mais tout cela n'était qu'une préparation lointaine à la grande et éternelle mission de l'épiscopat qu'il allait leur assigner. C'est vers ce but que semblaient se diriger toutes ses actions et toutes ses paroles. Il est beau de l'entendre préparer ces douze missionnaires, qui doivent bientôt conquérir la terre au culte de la croix.

« Allez, leur dit-il, vous exercer au ministère de la parole : chassez les démons, guérissez les infirmités. N'allez point encore chez les nations infidèles, ni chez les Samaritains ; contentez-vous à présent de ramener les brebis qui se sont écartées du troupeau du Seigneur. Annoncez partout que le règne de Dieu s'approche. Mais surtout donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. Quand vous entrez dans le sein d'une famille, dites : *Que la paix soit dans cette maison.* Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents et simples. Tenez-vous sur vos gardes ; car vous serez traduits devant les puissances de la terre, pour y être accusés et condamnés. Alors ne vous mettez point en peine de ce que vous aurez à répondre, l'esprit de Dieu dictera vos paroles. »

« Vous serez persécutés ; mais pourrait-il en être autrement ? Le disciple est-il plus que le maître ? Or, comment épargneraient-ils le serviteur, ceux qui outragent le père de famille ?

« Cependant il faut que la vérité soit connue, et que vous prêchiez sur les toits ce que je vous ai appris dans la retraite.

« Allez, ne craignez point ; après tout, les hommes ne peuvent tuer que le corps ; ils ne peuvent rien à l'âme, qui appartient à Dieu. Et c'est moi qui défendrai au tribunal de mon Père ceux qui n'auront pas rougi de moi devant les hommes.

« Ne vous y trompez point, je ne suis pas venu sur la terre pour y établir la paix, mais bien plutôt pour y déclarer la guerre à tous les vices.

« Le royaume du ciel exige du courage ; celui qui ne sent pas en soi la force de prendre une croix pour marcher à ma suite, n'est pas digne de moi. »

Allez, *celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit mon Père qui m'a envoyé.* (*Math.*, X, 1 et seq.)

Les voilà prêts, ces hommes qui doivent perpétuer le grand ouvrage de la rédemption, et entretenir jusqu'à la consommation des siècles ce feu sacré que Dieu lui-même est venu allumer sur l'autel du Calvaire. Semblables à des athlètes qui attendent de voir ouvrir la carrière pour voler vers le prix des vainqueurs, les apôtres n'attendent que le dernier signal pour courir vers les palmes des martyrs prêtes à couronner leur foi. Après la résurrection, ce dernier signal est donné. L'Homme-Dieu, tout étincelant de sa victoire sur la mort, semble redoubler la majeté de sa parole, pour statuer leurs pouvoirs. *Toute puissance*, leur dit-il, *m'a été donnée sur la terre et dans les cieux. Allez donc et enseignez toutes les nations. Baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé* (18). *Recevez le Saint-Esprit*, leur dit-il encore. *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (19). *Comme mon Père m'a envoyé, de même je vous envoie* (20). *Allez.*

Dans la crainte que des interprètes inspirés par le génie de l'erreur ne veuillent borner ces pouvoirs sublimes et cette mission aux seuls apôtres, il a soin d'ajouter aussitôt : *Je serai avec vous tous les jours et jusqu'à la consommation des siècles* (21).

Or, N. T. C. F., ces pouvoirs spirituels, cette inspiration de l'Esprit-Saint, cette assistance divine promise à chacun des apôtres ne suffisent point encore ; si chacun d'eux travaillait dans l'isolement, l'œuvre de Dieu ne pourrait ni se propager ni s'accroître ; mais en lui imprimant le sceau de l'unité, le Sauveur va lui imprimer le sceau de la vie. C'est à cette unité merveilleuse que les générations futures pourront reconnaître le doigt de Dieu. Il faut que ces soldats chrétiens, envoyés à la conquête du royaume éternel, se rangent en armée ; il faut que cette armée ait des conducteurs et que ces conducteurs aient un général. Il faut que la vérité, qui ne cessera jamais d'être une, n'ait qu'une seule voix sortant des millions de bouches qui la porteront à tous les peuples et à toutes les générations.

(17) *Et accedens Jesus locutus eis dicens : Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* (*Matth.*, XXVIII, 18.)

(18) *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti : docentes eos servare omnia quæcunque mandavi vobis.* (*Matth.*, XXVIII, 18, 19, 20.)

(19) *Quorum remiseritis peccata remittuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt.* (*Joan.*, XX, 23.)

(20) *Sicut misit me Pater et ego mitto vos.* (*Luc.*, IX, 22.)

(21) *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 20.)

Il faut que cette loi nouvelle, destinée à traverser les siècles sans s'altérer ni se corrompre, soit remise à la garde d'un tribunal infaillible, qui en comprenne l'esprit et la lettre, pour faire passer l'un et l'autre dans les intelligences. Il faut, en un mot, une Eglise infaillible pour conserver et expliquer la loi. Et voilà ce que l'Homme-Dieu va établir : *Pierre*, demande-t-il à l'un de ses disciples, *m'aimez-vous plus que vos compagnons? — Oui, Seigneur, vous le savez.* — Eh bien ! *paissez mes brebis, paissez mes agneaux*, paissez le troupeau tout entier. (*Joan.*, XXI, 15, 17.) *Vous êtes Pierre, et c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Eglise. Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Je vous donnerai la clef du royaume des cieux, et ce que vous aurez lié ou délié sur la terre, sera lié ou délié dans les cieux.* (*Matth.*, XVI, 17, 19.) *Allez, et confirmez vos frères.* (*Luc*, XXII, 32.)

Si après des paroles si claires, des volontés si franchement expliquées, on voulait encore ne pas y voir l'institution de l'Eglise avec son caractère d'unité, nous n'aurions qu'à poursuivre et entendre la prière que le Fils de Dieu adresse à son Père en faveur de l'Eglise naissante.

O mon Père ! s'écrie-t-il, j'ai fait connaître votre nom à ces hommes que vous m'avez donnés ; je leur ai transmis la vérité que vous m'aviez ordonné d'apporter à la terre. C'est pour eux que j'élève aujourd'hui ma prière jusqu'à vous... Moi, je vais au ciel; mais eux ils resteront dans le monde... Conservez-les, et faites qu'entre eux ils soient *un*, comme nous-mêmes nous ne faisons *qu'un!* Préservez-les de tout mal... Sanctifiez-les dans la vérité...

« Je les envoie comme vous m'avez envoyé. Faites que comme je ne suis qu'un avec vous, ils ne soient aussi qu'un avec nous, afin que tout le monde voie que c'est vous qui m'avez envoyé. » (*Joan.*, XVII, 6, 11, 17, 18, 19, 21.)

Dix-huit siècles se sont écoulés, toutes les passions des hommes, toutes les ambitions de la terre, toutes les puissances de l'enfer se sont soulevées contre l'Eglise basée sur Pierre, et cette Eglise est encore debout. Dix-huit siècles se sont écoulés, toutes les erreurs ont successivement obscurci et souillé l'esprit humain, quand il a eu le malheur de se trouver en dehors de l'Eglise catholique ; et là seulement la vérité n'a pas cessé de régner, toujours pure, toujours féconde, toujours puissante et toute rayonnante de l'esprit de Dieu.

Dix-huit siècles se sont écoulés, et Pierre est encore le chef des apôtres. Grégoire XVI, son successeur, est encore le pasteur qui conduit les agneaux et les brebis. C'est lui qui multiplie le pain de la vie spirituelle pour cette multitude innombrable de chrétiens qui couvrent la terre. Plein d'une tendre sollicitude pour toutes les parties de l'Eglise qu'il doit gouverner, son action bienfaisante est présente partout. Comme celui dont il est le vicaire sur la terre, il dit aux disciples qu'il a formés : *Allez et enseignez les nations* (*Matth.*, XXVIII, 19) ; aussitôt de pieux missionnaires, des évêques, d'autres apôtres vont dans le nouveau monde, dans l'intérieur de l'Afrique, dans la Chine, sur les îles perdues dans un vaste océan, pour y porter, avec la croix, la lumière, la vérité, le bonheur pour une autre vie, et pour celle-ci tous les bienfaits de la civilisation. S'agit-il des peuples qui déjà marchent depuis des siècles sous les étendards de la croix ? il les comble des marques de sa tendresse et de son affection ; il réchauffe leur piété, ranime leur foi et encourage toutes leurs vertus.

Si, séduits par les faux prophètes, ces peuples prêtent l'oreille aux doctrines mensongères qui se partagent le monde, il les rappelle avec douceur, et s'ils refusent d'entendre sa voix, ce père tendre ne les abandonne point encore ; il élève alors ses regards vers le ciel, il prie et convoque toute l'Eglise à prier pour eux. Saisi d'un saint tremblement à la vue du danger où ils sont de rompre les liens d'unité qui les retenaient dans la véritable voie du salut, il répète ces paroles de l'Homme-Dieu : *O mon Père ! faites qu'ils ne soient qu'un avec nous, comme nous ne sommes qu'un avec vous.*

Et vous, N. T. C. F., vous, enfants dociles de l'Eglise, vous qui, depuis tant de siècles, vous distinguez surtout par votre attachement à la foi de vos pères, et par votre constance à écouter et suivre la voix du bon pasteur, non, vous n'êtes pas étrangers à l'affection du successeur de Pierre. C'est lui qui nous envoie au milieu de vous pour y remplir les fonctions de premier pasteur ; c'est lui qui nous a confié cette intéressante portion de son troupeau ; toujours à l'exemple du divin modèle, il nous a dit : *Allez : comme mon père m'a envoyé, de même je vous envoie.* (*Joan.*, XX, 21.) Nous serons donc au milieu de vous, N. T. C. F., ce qu'il est lui-même au milieu de l'Eglise universelle. Il faut remonter jusque-là pour comprendre dans toute son étendue la mission et les redoutables devoirs de l'épiscopat. Faire régner Jésus-Christ dans vos esprits par l'instruction religieuse, et dans vos cœurs par les vertus évangéliques, voilà toute la tâche qui nous est imposée.

Et d'abord, N. T. C. F., ce n'est pas sans motif que les peuples, dociles aux inspirations de la foi, manifestent une grande joie quand ils voient arriver un évêque au milieu d'eux. Pour eux, c'est la bonne nouvelle, c'est l'annonce du règne de Dieu.

Supposé qu'il existe dans le monde une peuplade entièrement étrangère aux douces influences de la lumière évangélique, un peuple qui ne connaisse que les tristes avantages d'une société matérielle et grossière, accompagnée de tous les genres de maux qu'elle traîne nécessairement à sa suite : l'esclavage des faibles, la tyrannie des forts, l'abandon des pauvres et des souffrants, l'ignorance de tous, la dureté dans

les lois, la superstition dans les croyances, la brutalité dans les mœurs. Du jour où ce peuple verra paraître la houlette d'un premier pasteur envoyé par l'Eglise, tout sera changé pour lui. Il sera l'organe de cette *lumière divine qui éclaire tout homme venant dans ce monde* (22). Cet avénement sera comme l'éclaircie dans la tempête, comme la branche d'olivier sur les eaux du déluge. Le pontife formera des prêtres qu'il enverra auprès de toutes les familles ; le pain de la parole sera distribué à chaque intelligence : Dieu sera connu dans la cabane du pauvre, parce que l'Evangile sera annoncé partout. L'homme grandira par la hauteur de ses pensées, par la connaissance de ses rapports avec Dieu, par la vue de son origine et de son immortalité. Cette vie de misères et d'épreuves, en se liant avec une vie future, fera disparaître les pensées désolantes de la fatalité, pour faire place aux douces espérances qui remplissent l'âme du chrétien. Régénéré par la foi, l'homme de la nature, devenu l'homme de la grâce, verra s'étendre sous ses regards la perspective de l'immensité, et sentira dans lui-même cette régénération mystérieuse dont parle l'Ecriture quand elle dit : qu'il est nécessaire que l'homme renaisse une seconde fois (23). La charité, l'amour qui découlent de toutes les paroles de l'Evangile, formeront seules un lien social plus fort et plus puissant que la crainte, unique lien des sociétés matérialistes. Quand la sagesse aura pénétré dans le cœur de l'homme, tout lui sera donné par surcroît. Les lois s'adouciront, la société s'embellira, les pauvres seront secourus, les infirmes seront soulagés, les ignorants seront instruits, les esclaves seront affranchis, et le corps social, qui n'était qu'un corps hideux, prendra peu à peu des chairs, des couleurs, de la grâce et de la vie ; il deviendra beau par le règne de Dieu, qui est aussi un règne d'intelligence, de justice et de liberté. Voilà l'immense révolution que doit produire l'arrivée d'un évêque dans une population barbare.

Pour vous, N. T. C. F., vous jouissez depuis longtemps de tous ces bienfaits ; ce n'est donc pas pour vous les apporter que nous venons parmi vous, mais seulement pour vous les maintenir. D'autres pasteurs avant nous ont jeté à pleines mains les semences de la vérité sur cette terre fertile qui a produit au centuple. Où que nous portions nos regards, nous retrouvons les traces de cette influence sacerdotale, qui a donné à la Savoie la physionomie intellectuelle et morale qui la distingue.

Ces riches églises, où les hommes se rassemblent pour apprendre à s'aimer, pour se mettre en rapport avec Dieu, et pour saisir le lien mystérieux qui unit cette vie passagère à la vie éternelle; ces écoles si nombreuses, où la jeunesse va puiser des idées d'ordre et des principes de vertu; ces refuges ouverts à l'innocence, au malheur, ou au désenchantement de la vie; ces hospices, où tant de souffrances viennent chercher du soulagement ; tout s'est développé sous le souffle inspirateur de la religion; et s'il nous était possible de remonter à l'origine de chaque institution bienfaisante, nous y retrouverions toujours le nom d'un Pasteur dont l'âme a été embrasée de charité pour son troupeau. Qu'est-il besoin de citer saint François de Sales comme l'un des bienfaiteurs du diocèse d'Annecy? Ce génie qui va toujours grandissant dans l'opinion des hommes, a couvert la Savoie tout entière de l'auréole de gloire qui couronne son front. Il la protége du haut du ciel ; il la dirige par son esprit.

Les d'Arenthon, les de Bernex, les Biord, héritiers de ses vertus, ont continué son œuvre. Plus récemment, Mgr de Thiolaz, l'un des plus grands docteurs sortis de cette école célèbre qui a donné à la France tant de fameux docteurs et tant de savants prélats, apporte les vastes pensées de son esprit et la fermeté de son courage dans une restauration qui doit faire oublier les ravages exercés par la révolution dans cette belle portion de la vigne du Seigneur.

Ici, N. T. C. F., nous entendons vos voix prononcer avec amour le nom de notre illustre prédécesseur, de celui qui naguère vous entraînait par son éloquence et vous édifiait par ses vertus ! de celui que nous pleurons avec vous, parce que, avec vous, nous avions une place dans son affection. Lui aussi il a laissé des traces de son passage dans ce grand diocèse. Né avec une âme ardente, un esprit vif, un cœur affectueux, il a usé sa vie à répandre la piété parmi les fidèles, et parmi les ministres du Seigneur, le zèle qui le dévorait pour la gloire de Dieu. La chapelle des Allinges, l'établissement des missions, le noviciat des sœurs de Saint-Joseph, suffiraient pour placer son nom parmi ceux des plus illustres bienfaiteurs de l'Eglise d'Annecy.

Telle est la sagesse qui a présidé à l'organisation de l'Eglise, que la mort même des premiers pasteurs n'interrompt point le cours de leur bienfaisance. Non, ce beau diocèse n'a point eu à souffrir de sa longue viduité. Des administrateurs, pleins de zèle et de science, ont continué à le diriger avec une prudence et un dévouement qui ont mérité la reconnaissance des fidèles et celle du clergé. Y joindre la nôtre serait un besoin de notre cœur, alors même que ce ne serait pas un devoir.

Notre âme est comblée d'une joie ineffable quand nous portons notre pensée sur toutes les richesses spirituelles que possède le beau diocèse d'Annecy. Pouvons-nous craindre pour l'avenir, quand nous voyons sous les portiques du temple une milice nombreuse et brillante se former aux combats du Seigneur, sous des maîtres qui joignent l'expé-

(22) *Lux quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. (Joan.*, I, 9.)
(23) *Oportet vos renasci denuo.* (*Joan.*, III, 7.)

rience à l'habileté et la science à la vertu? Jeunes lévites, qui croissez à l'ombre du sanctuaire, vous qui avez été séparés du reste des enfants d'Israël et conduits dans les demeures saintes pour y préparer vos mains à porter l'arche du Seigneur, n'oubliez pas que vous êtes l'espérance de l'Eglise, et qu'un jour vous devez être le salut des peuples, les soutiens de l'ordre social, et les défenseurs de la gloire de Dieu. Vous serez toujours le plus cher objet de nos soins et la source de nos plus douces consolations.

Et vous, portion choisie de la tribu de Lévi, vous que l'Eglise nomme le sénat de l'évêque, vous qui honorez le clergé par la sainteté de votre vie et l'éclat de vos lumières, vénérables gardiens des rites sacrés, nobles soutiens des pompes religieuses, qu'avons-nous à craindre avec la coopération que vous promettez à notre ministère?

Et vous, courageux missionnaires, qui faites la gloire de notre diocèse, vous continuerez à travailler à la conquête des âmes, et quand le feu de la piété menacera de s'éteindre, vous irez le rallumer par ces paroles brûlantes que vous inspire le zèle pour le salut des âmes.

Et vous, chastes épouses du Seigneur, heureuses filles de saint François de Sales, non, vous n'êtes pas un ornement stérile de la société chrétienne. Pendant que les enfants de Baal se couvrent de fleurs et se livrent aux joies du siècle, vous faites monter au ciel le parfum de la prière; pendant que les pécheurs attirent sur la terre la colère de la justice, vos mortifications, vos pénitences, vos cantiques pieux y font descendre la miséricorde. Soyez toujours fidèles à votre loi, faites vivre dans le monde l'esprit de votre saint fondateur, et, sentinelles vigilantes placées à côté de ses restes précieux invoquez sa protection sur les travaux de notre ministère.

Et vous, courageuses filles de saint Vincent, qui avez échangé les jouissances que le monde pouvait vous promettre contre les misères de l'humanité, qui de toutes parts se rassemblent autour de vous, pour trouver des soulagements, vous nous remplacerez auprès de ceux qui souffrent. Puissent les paroles de votre bouche guérir les infirmités de l'âme, pendant que vos mains, guidées par la charité, se poseront douces et légères sur les plaies du corps!

Que nous reste-t-il à désirer pour l'instruction de la jeunesse? Ici, elle est répandue avec une profusion qui n'est connue dans aucun autre pays. Des maîtres dont l'instruction, les principes et la moralité sont également rassurants pour la religion, pour les familles et pour la société, distribuent à plus de mille élèves les éléments des sciences et ceux de la vertu, qui devraient n'en être jamais séparés.

Nous conserverons toujours un agréable souvenir des visites d'inspection que nous avons faites naguère dans tous les colléges de la Savoie; et le seul vœu qui maintenant s'échappe de notre cœur, c'est de voir toujours dans les élèves autant de docilité, et dans les maîtres autant de dévouement. Dans cette distribution de lumières, qui fait autant d'honneur au souverain qu'elle en fait au clergé qui seconde ses vues, les enfants du pauvre ne sont pas oubliés.

Pieuses sœurs de Saint-Joseph, bons frères de la Doctrine chrétienne, nous savons ce que vous doit la société, et, en laissant à Dieu le soin de la récompense, nous n'avons qu'un désir, c'est de voir notre dette s'accroître en multipliant vos bienfaits.

Ainsi, N. T. C. F., tout est fait dans l'édifice religieux que la Providence confie à notre garde. Déjà il est tout brillant de vos lumières, riche de vos vertus, fort de votre foi; fier de ses souvenirs, il semble défier les portes de l'enfer, parce qu'il est bâti sur la pierre ferme; gardé par une milice nombreuse et dévouée, il apparaît sur la montagne, comme cette tour de David qui protégeait la cité du Seigneur. En la voyant, on est forcé de s'écrier : Elle est belle l'Eglise de Savoie!

Rendons grâce à la Providence qui, mesurant la faiblesse de nos moyens, ne nous impose que le devoir de conserver ce qu'ont créé des hommes plus puissants en œuvres. Cependant, N. T. C. F., notre tâche est grande encore. Nous n'oublierons pas que nous sommes chargé de pourvoir à tous les besoins de votre existence spirituelle et morale. Nous n'oublierons pas qu'en nous envoyant au milieu de vous, le Seigneur nous a dit, comme autrefois au prophète Ezéchiel : *Je te place comme une sentinelle à la porte de la maison d'Israël; tu recevras la parole de ma bouche, et tu la répéteras à mon peuple* (24).

C'est pour vous que le ciel nous a imposé le redoutable fardeau de l'épiscopat; c'est pour vous qu'il nous a marqué de l'onction sainte qui doit distinguer ses ministres; c'est à vous qu'il nous envoie et qu'il nous dévoue; c'est donc à vous que nous devons appartenir sans réserve. Oh! oui, l'alliance spirituelle qui nous unit vous donne des droits incontestables sur notre existence tout entière; mais avec le secours de Dieu, nous ne nous refuserons à aucun des devoirs qu'elle nous impose. A l'exemple du Sauveur des hommes, qui voulait servir ses disciples; à l'exemple du chef de l'Eglise, qui regarde comme le plus beau de ses titres, le titre de *serviteur des serviteurs de Dieu*, nous nous rappellerons que nous aussi nous avons été envoyé pour vous servir. Nous serons tout à vous, et, autant qu'il nous sera possible, nous serons tout à tous.

Pécheurs, nous vous rechercherons com-

(24) *Filii hominis, speculatorem dedi te domui Israel : et audies de ore meo verbum et annuntiabis ex me.* (*Ezech.*, XXXIII, 7.)

me la dragme perdue, nous vous poursuivrons comme la brebis égarée, nous vous tendrons les bras comme le père du prodigue.

Fidèles vertueux, nous encouragerons vos efforts; heureux témoin des combats que vous livrerez à la mauvaise nature, nous élèverons vers le ciel nos mains suppliantes, pour lui demander de vous soutenir.

Indifférents, oublieux de l'œuvre du salut, hommes de plaisirs, nous vous avertirons du danger qui vous menace; et, rempli d'une compatissante sollicitude, à la vue des châtiments que le Seigneur vous prépare, nous nous prosternerons vers la terre, et nous dirons avec le prophète Ezéchiel : ***Grâce! grâce! Seigneur, ne perdez pas le reste de votre peuple! ne versez pas votre fureur sur Jérusalem*** (25) !

Ce n'est pas nous, N. T. C. F., qui mesurons ainsi les devoirs de l'épiscopat. Le jour même de sa consécration, saint Augustin disait au peuple : « Ce qui m'effraye, c'est que ma qualité d'évêque me donne à vous. Comme évêque, j'ai à reprendre les turbulents, à soutenir les faibles. Comme évêque, je dois assister les infirmes, répondre aux contradicteurs, instruire les ignorants, exciter les lâches, réprimer les fauteurs du désordre, abaisser les superbes, pacifier les plaideurs, secourir les pauvres, prendre le parti des opprimés, applaudir aux bons, supporter les méchants, les aimer tous.

« Oh! aidez-nous dans l'accomplissement de devoirs si grands et si multipliés; aidez-nous par vos prières et par votre docilité, en sorte que nous puissions nous réjouir, non pas de vous conduire, mais de vous être utile (26). »

L'âme d'un premier pasteur doit être comme l'écho de toutes les plaintes, de tous les gémissements de son troupeau. Il doit dire avec saint Paul : ***Est-il possible que quelqu'un soit malade sans que je souffre; que quelqu'un soit scandalisé sans que je sois consumé d'ennui*** (27) ?

Ne nous étonnons plus, N. T. C. F., d'entendre saint Jean Chrysostome s'écrier : « que l'évêque a besoin d'une grande sagesse, et qu'il doit avoir des yeux sur toutes les parties de son corps, pour être averti de l'état des âmes (28). »

Cependant, le devoir le plus important de l'épiscopat, c'est de maintenir la foi parmi les peuples qui lui sont confiés.

Si l'homme était abandonné à son ignorance native, il ne s'éloignerait guère de la brute que par des facultés qui resteraient inconnues, parce qu'elles n'auraient point été exercées ; l'homme ne sait que ce qu'on lui apprend. Or, sous l'impulsion du ministère apostolique, l'enfant est sacré au sortir de son berceau, et la religion grandit dans son âme comme la plante dans la bonne terre.

S'il était livré dès son entrée dans la vie à des doctrines perverses, il ne connaîtrait que le vice, et alors l'abrutissement, qui marche à sa suite, aurait dégradé le chef-d'œuvre de Dieu, avant même qu'il eût acquis sa perfection. Par les inspirations du ministère apostolique, il apprend à connaître la vertu, et s'il la trouve difficile, la foi lui montre des motifs suffisants pour lui inspirer le courage de la suivre.

Si son esprit, vide encore, s'ouvrait à des doctrines purement philosophiques, son sort ne serait pas moins à plaindre. Triste victime dévouée au doute, il passerait d'une opinion à une autre opinion, sans jamais pouvoir s'arrêter. Il interrogerait la nature, la société et sa propre raison; il se demanderait à lui-même d'où il vient, où il va? et pour toute réponse, entendrait ce mot désespérant : Mystère et toujours mystère!

Cependant, pour obéir à un certain besoin de son âme, il se fabriquerait un système de morale, peut-être même un certain culte à rendre à cette puissance merveilleuse, dont l'action se montre partout; mais ce fragile édifice d'une raison sans soutien, s'écroulerait chaque jour pour faire place à un nouveau système, qui aurait la même destinée. Il y aurait bientôt une morale pour chaque âge, une pour chaque situation de la vie, une pour chaque organisation ; et le culte, après avoir passé par les mêmes épreuves, finirait par le culte de soi-même, dernier enseignement de toutes les doctrines philosophiques. Chose étonnante! la Providence a voulu que chaque philosophe fût un exemple complet de tout ce que la raison peut produire quand elle est abandonnée à elle-même. Oui, la vie de chaque philosophe est un abrégé plus ou moins fidèle de toute l'histoire de la philosophie. Parcourez les annales de la raison, vous verrez successivement passer sous vos yeux toutes les opinions, tous les systèmes, toutes les doctrines, sans que jamais l'esprit humain ait trouvé un motif suffisant pour s'arrêter à aucun. N'entendez-vous pas répéter qu'aujourd'hui encore, après six mille ans de recherches pénibles, il en est à chercher le premier principe de la vérité?

Il a cherché dès l'origine du monde, et tout las qu'il est de l'inutilité de ses travaux, il faut qu'il cherche encore. Affreuse punition de l'orgueil, condamné par la Providence à remplir toujours un vase qui n'a point de fond!

Mais n'allons pas si loin, arrêtons-nous à

(25) *Heu, heu, heu, Domine Deus; ergo ne disperdes omnes reliquias Israel, effundens furorem tuum super Jerusalem!* (*Ezech.*, X, 2.)

(26) S. Aug., serm. 2 *in die consecrat.*

(27) *Quis infirmatur et ego non infirmor? quis scandalizatur et ego non uror? optabam anathema esse a Christo pro fratribus meis.* (*Rom.*, IX, 3.)

(28) Quocirca multa opus est pastori prudentia ac sexcentis oculis, ut undique animæ statum circumspiciat. (S. Joan. Chrysost., *De sacerdotio.*)

un seul d'entre ces hommes qui font profession de ne croire qu'à l'autorité de la raison. Arrivé au bout d'une longue carrière de recherches, que reste-t-il au philosophe le plus habile?... S'il veut porter un regard sur son passé et parcourir ses souvenirs, que trouve-t-il autre que des ruines? Plus rien n'est debout dans les œuvres de sa vie, et sur le point de finir, il entend encore, au fond de son âme, le mystérieux besoin de la vérité, qui survit seul à toutes ses croyances, et qui lui crie : Cherche encore!... Heureux, s'il ne répond point par le désespoir! Oh! qu'elle est douce et consolante la foi du chrétien! Grande comme l'univers, parfaite comme Dieu, brillante comme la lumière, elle embrasse à la fois tous les êtres et tous les temps!

Complète dans son ensemble, elle l'est encore dans ses parties. Qu'on l'interroge sur Dieu, sur l'âme, sur la matière, sur les temps qui ont précédé l'existence et sur ceux qui suivent le tombeau : partout elle rend des oracles qui étonnent la raison, déconcertent la science, et remplissent le cœur des plus douces espérances. Elle prend son vol vers les cieux et revient tracer sur la terre les pensées et les desseins de Dieu. Doctrine puissante et sublime, elle prend l'humanité dans la boue, où elle était tombée des mains de la philosophie, pour l'élever toute brillante de gloire dans le sein de la Divinité. Elle entre dans la famille pour y régler les actions de l'homme, elle s'asseoit dans la société pour en affermir les bases, elle descend jusque dans l'intérieur de la nature humaine pour en épurer les désirs; et là, parlant en souveraine, elle commande à la volonté libre, et lui impose le dévouement et la charité. Cette admirable doctrine qui n'a pas cessé d'accompagner l'homme depuis qu'il est sur la terre, est un tout si accompli qu'il serait impossible d'y rien ajouter. C'est une immense philosophie qui, par un prodige que son auteur seul pouvait enfanter, se trouve en même temps à la portée de toutes les intelligences. Saisie par l'homme simple, possédée par l'enfant, elle se dilate avec le génie qui ne la possède jamais tout entière, parce que Dieu, qui en est la base, la domine toujours. Pour avoir soupçonné quelques-uns des traits qui la caractérisent, Socrate, Platon, Aristote et Cicéron ont été immortalisés. Pour la créer tout entière, il fallait plus que du génie, il fallait un Dieu, et c'est Dieu qui s'est révélé lui-même. Pourtant cette philosophie est tellement conforme à notre nature, aux facultés de notre esprit et à l'étendue de nos besoins, que souvent ceux qui l'ont reçue par la communication de la parole, par l'autorité de l'enseignement, croient l'avoir trouvée dans eux-mêmes, et font honneur à leur propre raison de la possession d'un flambeau qui ne pouvait s'allumer qu'au feu du ciel.

Telle est la doctrine que nous avons mission de conserver au milieu de vous, N. T. C. F. Puisqu'il a plu à la divine Providence de nous établir maître en Israël, nous ferons tous nos efforts pour la maintenir pure et exempte de tous les alliages que voudraient y mêler les passions des hommes. Nous ne perdrons jamais de vue l'avertissement du Sauveur, qui nous dit « de nous tenir en garde contre les faux prophètes qui se présentent à nous sous l'extérieur des brebis, et qui ne sont dans la réalité que des loups ravissants (29). » Saint Paul nous prévient aussi « que du sein même des fidèles s'élèveront des hommes qui feront entendre des discours ayant pour but de pervertir la croyance (30). »

Prenez garde, nous dit-il ailleurs, *que personne ne vous surprenne et ne vous ravisse votre foi par la philosophie, par des raisonnements vains et trompeurs qui ne sont fondés que sur les traditions des hommes et sur les principes d'une science mondaine, et non sur la parole de Jésus-Christ* (31).

Il viendra un temps, dit-il encore, *où les hommes ne pouvant plus souffrir la saine doctrine, et poussés par le désir d'entendre des paroles plus douces, auront recours à des maîtres qui les flattent. Alors ils fermeront l'oreille à la vérité et l'ouvriront à des fables* (32). Saint Pierre ajoute : *Il s'élèvera parmi vous des docteurs de mensonge, qui formeront des sectes de perdition, et renieront le Seigneur qui les a rachetés* (33).

Après des prédictions si menaçantes, pourrions-nous être sans crainte? Non, N. T. C. F.; fidèles gardiens du trésor de la foi qui nous est confié, nous veillerons aux portes de l'Eglise pour arrêter les intentions perverses, et sous quelque drapeau que se présente l'ennemi, nous éveillerons les gardiens du sanctuaire et nous accepterons le combat.

La vérité catholique, toujours une, toujours immuable, comme celui qu'elle a pour objet, toujours nécessaire, parce qu'elle est l'aliment de l'intelligence et la vie des âmes, ne saurait être livrée aux illusions, aux caprices, aux inconstances de la raison individuelle. Sa manifestation eût été une œuvre incomplète et même un nouvel élément de discorde, si, en la donnant au monde, Dieu n'avait mis à côté une puissance infaillible pour la soutenir. Or, N.

(29) *Cavete a falsis prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces.* (*Matth.*, VII, 15.)

(30) *Et ex vobis ipsis exurgent viri loquentes perversa ut abducant discipulos post se.* (*Act.*, XX, 30.)

(31) *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam, secundum traditionem hominum secundum elementa mundi et non secundum Christum.* (*Col.*, II, 8.)

(32) *Erit enim tempus, cum sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros prurientes auribus. — Et a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur.* (II *Tim.*, IV, 3.)

(33) *Sicut et in vobis erunt magistri mendaces, qui introducent sectas perditionis, et eum qui emit eos, Dominum negant.* (II *Petr.*, II, 1.)

T. C. F., cette puissance toujours assistée par l'Esprit de Dieu, c'est l'Eglise de Jésus-Christ, qui doit, jusqu'à la fin des siècles, lutter contre les portes de l'enfer. En vain le Verbe se serait fait chair, s'il n'avait laissé sur la terre la continuation de son divin sacerdoce. Mais ce sacerdoce immortel se continue dans la personne et par le ministère des évêques. « Nommer l'évêque, » dit saint Denys l'Aréopagite (*De Eccles. hierar.*), « c'est désigner un homme profondément uni à Dieu, embelli de ses saintes révélations, dans lequel sont concentrées toutes les forces de la puissance spirituelle. » C'est lui qui est cette pierre vivante posée dans l'édifice de la sainte Eglise; c'est lui qui doit être la lampe brillante dans l'obscurité; c'est à lui, N. T. C. F., qu'il appartient de maintenir le feu sacré sur les autels de la foi.

Sans doute l'infaillibilité n'appartient pas à chaque pontife en particulier; mais elle est promise au corps de l'Eglise. Aussi, N. T. C. F., quand nous irons vous distribuer le pain de la parole, ce ne sont pas nos pensées propres, ce ne sont pas nos conceptions particulières que nous nous efforcerons de faire passer dans vos esprits. Dans ce cas, on aurait droit de nous dire : Gardez pour vous les produits de votre propre sagesse : que gagnerions-nous à échanger nos opinions contre les vôtres, si, la raison qui vous éclaire étant de même nature que la nôtre, vous êtes comme nous sujet à l'erreur? Mais si nous n'avons à choisir qu'entre des erreurs, mieux vaut garder les nôtres; laissez-nous nos croyances.

Non, il n'en sera pas ainsi, N. T. C. F.; nous avons trop de respect pour nos semblables pour leur imposer la tyrannie de notre propre raison; et nous serions les premiers à regarder comme dégradante et usurpée toute autorité qui ne viendrait pas de plus haut que l'homme. Aussi quand nous nous placerons dans la chaire de vérité, nous aurons soin de dire avec le Sauveur des hommes : « La doctrine que nous vous annonçons n'est pas notre doctrine, mais la doctrine de celui qui nous a envoyé (34). »

Ce sera la parole de Dieu et non la nôtre qui sortira de notre bouche; nous puiserons nos enseignements dans les Ecritures et non dans les livres des sages de la terre. C'est la grande voix de l'Evangile dont nous serons l'écho fidèle. Et si jamais la lettre de la loi vient à nous en cacher l'esprit, nous nous garderons bien de nous en reposer sur nous-même pour sortir de l'obscurité. Nous n'aurons qu'à suivre la règle établie par le divin fondateur de la sainte Eglise : *Dic Ecclesiæ*. (*Matth.*, XVIII, 17.) Toutes les fois que la parole de Dieu offrira des difficultés à la faiblesse de notre intelligence, nous nous défierons de notre sens privé, nous nous tiendrons en garde contre des interprétations qui pourraient être l'ouvrage des préjugés, de l'intérêt ou des passions; nous reconnaîtrons notre insuffisance et nous le dirons à l'Eglise. Nous consulterons les Pères, l'histoire, les conciles; et quand cette grande voix de la religion refusera la lumière dont nous aurons besoin, nous nous adresserons au chef de l'Eglise, et par lui à l'Eglise entière, qui a mission de nous éclairer. En descendant de ce nouveau Tabor où se proclame et resplendit la loi chrétienne, notre parole vous arrivera redoutable comme celle de Moïse, tonnante comme celle de Dieu. Elle sera soutenue par le plus fort et le dernier argument que la terre puisse attendre en faveur de la vérité.

Conservateur de la foi, nous irons la porter à ceux qui l'ignorent, nous la justifierons aux yeux de ceux qui la calomnient, nous en sèmerons les germes dans le cœur des enfants, nous en réveillerons le souvenir dans l'esprit des vieillards; et à ceux qui lui auront toujours été fidèles, nous leur dirons : Apprenez à vos frères combien est doux le joug du Seigneur!

Cette œuvre est grande et difficile; mais nous trouverons dans les grâces du Sacerdoce les moyens nécessaires pour y parvenir. Permettez-nous, N. T. C. F., d'entrer encore dans quelques détails sur l'admirable organisation que Dieu a donnée à cette Eglise, qui doit être jusqu'à la fin la gardienne et la colonne de la vérité. Le type de la foi, conservé dans la ville éternelle, au centre du monde catholique, placé sur le trône pontifical, à côté du chef de l'Eglise, n'a pas cessé d'être visible à tous les yeux depuis le temps des apôtres jusqu'à nos jours. Ce type divin, ce symbole immuable comme Dieu, doit servir de mesure non-seulement à la croyance des pontifes et des prêtres qui les remplacent auprès des peuples, mais encore à celle de chaque fidèle en particulier.

Une Eglise vient-elle à perdre son premier pasteur, aussitôt le pontife de Rome soumet à un examen sévère le prêtre qu'on lui propose pour être élevé à l'épiscopat; il l'interroge, il lui présente le type de la foi catholique; il dit : Croyez-vous à l'Evangile, à ce qu'ont enseigné les apôtres, à cette Eglise que Jésus-Christ a établie sur la terre pour perpétuer l'œuvre de la rédemption? Il parcourra ainsi tous les articles de la foi catholique, et quand le prêtre a répondu : Je crois, le successeur de Pierre, celui à qui ont été confiées les clefs du sanctuaire, lui dit : Puisque votre foi est pure, puisqu'elle est conforme à celle de l'Eglise de Jésus-Christ, allez enseigner les fidèles qu'elle confie à vos soins, et faites qu'aucun d'eux ne périsse; et le nouvel apôtre part. Arrivé dans son diocèse, il appelle autour de lui de jeunes lévites dont l'esprit de Dieu s'est emparé, il les fait instruire et former à la vertu; et prenant pour mesure la foi qu'il a jurée lui-même, il les interroge à son tour;

(34) *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.* (*Joan.*, VII, 16.)

Croyez-vous à l'Evangile, à ce qu'ont enseigné les apôtres, et à l'Eglise de Jésus-Christ? Nous croyons... Alors, il leur impose les mains, il prie sur eux, et après les avoir élevés au sacerdoce il leur dit : Allez, instruisez, travaillez dans la vigne du Seigneur, ne laissez périr aucun de ceux qui vous sont confiés.

C'est ainsi, N. T. C. F., que la foi, partant du centre de l'Eglise, s'étend jusqu'aux extrémités; c'est ainsi que le pain, distribué par le père de famille, arrive jusqu'au dernier de ses enfants; c'est ainsi que cette graine imperceptible, placée dans une bonne terre, prend peu à peu des racines et bientôt une tige élevée et des branches, qui donnent asile aux oiseaux du ciel. C'est encore ainsi que la foi traverse les siècles, les révolutions et les distances sans s'altérer ni s'affaiblir; c'est ainsi que nous pouvons dire avec l'Apôtre que le Christ qui était hier et qui est aujourd'hui, sera encore demain et toujours (35).

Cependant les soins du premier pasteur ne se bornent point à envoyer des prêtres dans chaque paroisse; il faut qu'il aille lui-même visiter toutes les ouailles de son troupeau. Le pasteur des pasteurs, lui a dit, comme autrefois Jacob à son fils Joseph : *Allez, et voyez si vos frères sont bien et si les troupeaux sont en prospérité; allez, et revenez me dire ce qu'il en est* (36).

. Nous irons donc auprès de vous, N. T. C. F., nous vous visiterons dans les vallées les plus reculées de vos montagnes, comme dans les villes et les bourgs; et, portant dans notre mémoire et notre cœur le type de la foi catholique, nous nous en servirons comme de mesure pour apprécier la vôtre. Nous vous demanderons à notre tour : Croyez-vous à Jésus-Christ et à son Eglise? Si votre foi est pure et éclairée, nous prierons sur vous, afin qu'elle ne vienne jamais à faillir, et nous ferons descendre sur vous l'esprit de vérité pour vous confirmer dans cette foi. Mais si (ce qu'à Dieu ne plaise) il se trouvait parmi vous des enfants indociles qui refusassent de reconnaître la voix de l'Eglise, nous leur dirions en versant des larmes : Sortez de la bergerie, vous n'êtes pas du troupeau de Jésus-Christ: vous ne pouvez être aux yeux du vrai pasteur, que comme un païen ou un publicain (37).

Voilà, N. T. C. F., sur quel plan a été construit le magnifique édifice de l'Eglise, ce vaste conservatoire de la foi des peuples, cette arche de salut qui renferme les destinées du genre humain tout entier, et qui flotte sur l'océan des âges, bravant les tempêtes, parce qu'il est guidé par celui qui commande à l'univers. Image du Dieu qui l'a placée sur la pierre ferme, l'Eglise voit passer les générations, les peuples se renouveler, les empires s'écrouler; et le temps, qui use, qui détruit tout, ne fait qu'ajouter à sa solidité. Les passions des hommes se réunissent pour lui faire la guerre, les méchants coalisent leurs forces pour la renverser; et, tristes victimes de leur témérité, ils sont brisés par les coups qu'ils lui portent. Des enfants rebelles sortent de son enceinte, s'efforcent de dresser autel contre autel. Malheureux enfants de Babel! le trouble et la confusion se mettent parmi eux, leurs édifices s'écroulent; ils passent, ils renaissent et passent encore; et l'Eglise de Jésus-Christ reste brillante au-dessus des ruines. Image de la Providence, elle est partout attentive au bonheur de ses enfants. Elle ne travaille à agrandir sa famille que pour multiplier ses bienfaits.

Voulez-vous, N. T. C. F., comprendre le pouvoir de cette unité miraculeuse qui enlace les hommes de toutes les parties du monde dans une même idée, une même volonté, un même culte, et les pousse vers la même fin? Voyez ce pâtre qui vit au sommet de nos montagnes entre les glaciers et les ruines de la nature, n'ayant d'autre société que celle de ses troupeaux et celle des bêtes fauves qu'il combat. Cet homme, étranger aux jouissances de la vie sociale, et qui devrait ce semble, n'avoir d'autre idée que celle des besoins matériels et grossiers; cet homme qui, dans une société de philosophes, resterait ignoré, si même il n'était esclave; cet homme qui, dans une société païenne, serait voué au mépris et à l'ignorance la plus brutale, cet homme est un objet intéressant aux yeux de la foi, et ne saurait échapper à la tendre sollicitude de l'Eglise; il est comme les autres nourri du pain de la parole, instruit des vérités les plus sublimes; il connaît Dieu, la vertu, son immortalité. Cet homme participe plus abondamment à la vie morale que les êtres dégradés qui, dans les foyers de la civilisation, sont devenus les vils instruments des passions de leurs semblables. Cet homme, si dénué des biens de la terre, est riche des plus belles espérances, parce que ces paroles. *Heureux les pauvres!* paroles que le Sauveur prononçait sur une montagne de la Judée, ont retenti jusqu'à ses oreilles, et l'ont consolé de sa misère. Un prêtre est allé se fixer auprès de lui pour l'introduire dans la vie de l'intelligence; ce prêtre a été envoyé par l'évêque, et l'évêque par le chef de l'Eglise; admirable institution qui détruit les distances, et fait arriver jusqu'au pauvre pâtre des Alpes le sang régénérateur qui a coulé sur le Golgotha.

Mais pour maintenir la pureté de la foi et la sainteté des mœurs, il faut que l'évêque fasse fleurir la discipline de l'Eglise dans la portion du royaume spiri-

(35) *Jesus Christus heri et hodie: ipse et in sæcula.* (*Hebr.*, XIII, 8.)

(36) *Vade et vide si cuncta prospera sint erga fratres tuos et pecora · et renuntia mihi quid agatur.* (*Gen.*, XXXIV, 14.)

(37) *Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII, 17.)

tuel qu'il doit gouverner. Prince de cette Eglise, son premier devoir est d'en faire observer les lois.

La double nature de l'homme, et plus encore sa double vie, demandait une double puissance pour le conduire à sa destinée.

Veiller à la conservation de son existence, lui assurer tous les avantages matériels et intellectuels qui peuvent contribuer à son bonheur, tel est le but de l'autorité temporelle; mais elle n'embrasse pas l'homme tout entier. « Les puissances de la terre, nous dit saint Jean Chrysostome, ont le pouvoir d'enchaîner; mais ce pouvoir ne s'étend que sur le corps; il est une autre puissance qui peut atteindre l'âme, et qui commande jusque dans le ciel. En effet, ce que les ministres du Seigneur ordonnent dans ce monde, Dieu le confirme dans l'autre, en ratifiant les sentences qu'ils prononcent (38). »

L'homme ne vit pas de pain seulement. Citoyen d'un royaume terrestre, il l'est aussi d'une autre patrie dont celle-ci n'est que l'avant-coureur. Voyageur passager sur cette terre, où sa tente n'est placée que pour un jour, il doit sans cesse porter ses regards vers cette autre terre de promission, où seront bâtis les tabernacles éternels.

Montrer à l'homme ses dernières destinées, lui indiquer les sentiers difficiles qui peuvent y conduire, lui expliquer les mystères de son âme, élever sa pensée vers le ciel en développant dans son esprit le mystère de la loi de Dieu, diriger ses actions vers la vertu, lui distribuer les dons du Seigneur, l'unir souvent à son Dieu par les liens si doux de la prière et de la contemplation, soutenir son âme dans toutes les infirmités spirituelles, le régénérer par la grâce quand il en est déchu par le péché, l'accompagner dans sa dernière demeure, et prier sur son tombeau : tel est le but de l'autorité spirituelle des princes de l'Eglise. Sans doute leur royaume n'est pas de ce monde, mais il faut au moins passer par ce monde pour y parvenir, et ce n'est que le droit de passage qu'ils demandent aux princes de la terre. L'Eglise est une société, un gouvernement, un empire tout spirituel; mais un empire qui exerce dans le temps une autorité qui est confiée à des hommes et qui s'adresse à des hommes, qui ne peut donc s'empêcher d'avoir des relations avec ce monde extérieur. Pour montrer le ciel, il faut bien qu'il s'appuie sur la terre. « Et en effet, dit encore saint Jean Chrysostome, des ministres qui habitent cette terre, qui y ont placé leurs demeures, sont cependant établis pour être les dispensateurs des trésors qui sont dans le ciel, et jouissent ici-bas d'un pouvoir que Dieu n'a donné ni aux anges, ni aux archanges (39). »

Ils répètent les paroles que l'apôtre saint Paul adressait autrefois aux Corinthiens : « Nous ne demandons point ce qui vous appartient; c'est vous que nous cherchons, ce sont vos âmes que nous voulons conduire au ciel (40). »

Gardez votre puissance, qui est aussi sacrée que la nôtre, parce qu'elle vient aussi de Dieu; gardez les rênes de la société, qui ne peut espérer de repos, de prospérité ni de bonheur, si elles ne sont tenues par des mains fermes et indépendantes; gardez l'administration de cette fortune publique si nécessaire à la vie des nations; gardez le sacerdoce de la justice et régnez en souverains dans ses temples : gardez le glaive redoutable destiné à repousser les ennemis de la patrie : *Non enim quæro quæ vestra sunt.*

Ce que nous demandons, nous, c'est le droit de sauver les âmes et les moyens nécessaires pour y parvenir. Ce que nous demandons, ce sont des ministres pour nous aider à remplir notre mission surnaturelle, ce sont des temples pour réunir les peuples, pour les instruire et prier pour vous. Ce que nous demandons, c'est un peu de terre pour couvrir les cendres des morts, c'est l'obole qui doit entretenir l'autel du sacrifice et nourrir le prêtre qui en est le gardien. Ce que nous vous demandons, nous, ministres et ambassadeurs de Dieu, c'est d'être juges dans les choses de Dieu. Ce que nous demandons, enfin, c'est de voir se maintenir cet accord admirable de l'Eglise et de l'Etat, cette harmonie puissante et régénératrice qui donne le jour à toutes les vérités, qui fait naître et briller la lumière dans toutes les intelligences, qui prépare le règne de la vertu, qui produit le repos des peuples et la sécurité des familles, qui accélère la civilisation et dispose au bonheur d'une autre vie, en assurant le bonheur de celle-ci.

Mais qu'avons-nous à craindre? La foi et la piété sont assises sur le trône à côté du prince éminemment catholique, qui nous gouverne. Parmi les grandes pensées qui président à son règne, on distingue toujours la pensée religieuse, qui anime, grandit et vivifie toutes les autres. Ce prince confiant et généreux, qui prodigue à son peuple toutes les libertés, à l'exception de celles qui peuvent nuire; ce prince ne saurait vouloir arrêter ni ralentir l'action du pouvoir spirituel, quand il n'est employé qu'au

(38) Habent quidem ii qui in terris imperant potestatem ligandi, verum corpora solum; hoc autem vinculum ipsam astringit animam, cœlosque transcendit : ac quæcunque inferne sacerdotes faciunt eadem superne Deus confirmat servorumque sententiam Dominus ratam facit. (S. Chrysost., *De sacerdot.*

(39) Etenim qui terram incolunt in eaque commorantur ad ea quæ cœli sunt dispensanda commissi sunt, potestatemque acceperunt quam neque Angelis neque Archangelis dedit Deus. (S. Chrysost., *De sacerd.*)

(40) *Non enim quæro quæ vestra sunt, sed vos.* (II *Cor.*, XII, 14.)

salut des âmes. Un prince dont l'esprit est imbu de la haute philosophie de l'Evangile, est trop sage pour ne voir dans ses sujets que les instruments de son pouvoir. Pénétré de son respect pour la grandeur de sa mission, il fait servir sa puissance à l'accomplissement des desseins de Dieu. Roi grand, mais roi chrétien, Charles Albert s'efforce de conduire ses peuples au bonheur par la vertu, et à la vertu par la sagesse de ses lois et la prudence de son gouvernement. La droiture de ses intentions, la grandeur de ses vues, l'héroïsme de son dévouement, semblent ajouter à la puissance de sa volonté pour enfanter des prodiges. Les lois s'épurent et se mesurent aux nouveaux besoins, les institutions se multiplient, les monuments s'élèvent, l'instruction se propage et se perfectionne, les sciences, les lettres, les beaux-arts sont encouragés, la fortune publique prospère, et le bien-être universel donne à tout le royaume une physionomie de contentement que l'on chercherait vainement ailleurs. Aussi, sans attendre l'avenir, les voix les plus opposées se réunissent pour proclamer la gloire d'un règne dont tous les cœurs demandent la prolongation. Ministres du Seigneur, prions pour notre auguste roi, prions pour nos princes; pendant que la vertu sera assise avec eux sur le trône, l'Eglise protégée verra respecter ses lois; la religion pourra, sans entraves, défendre ses droits et verser dans les âmes chrétiennes ses lumières, ses espérances et ses consolations.

L'évêque ne doit pas seulement soutenir les intérêts matériels de son Eglise; il est un devoir plus important, plus sacré pour lui, c'est de maintenir cette discipline intérieure, ce régime des choses saintes qui garantit aux fidèles la continuation de tous les biens spirituels qu'ils ont droit d'attendre.

La discipline est à la religion ce que la forme est aux lois : elle en assure l'existence et l'exécution. Quand la discipline s'affaiblit, la tiédeur se glisse dans le sanctuaire, la religion languit, les fidèles tombent rapidement dans toutes les maladies spirituelles qui précèdent et qui annoncent la mort. Pour arrêter ce mal, ou plutôt pour le prévenir, il faut que le premier pasteur puisse chaque jour se rendre à lui-même le témoignage que se rendait saint Paul, quand il disait : *Outre les peines extérieures, le soin que j'ai de toutes les Eglises me donne une sollicitude continuelle* (41). En effet, l'esprit d'un évêque doit être continuellement attentif à toutes les lois, à toutes les pratiques de l'Eglise, afin de reconnaître aussitôt les abus et de les corriger. Ame d'un grand corps, il faut qu'il se multiplie et se trouve à la fois dans tous les membres, pour y verser le mouvement et la vie. Son action doit être incessante comme les besoins de l'humanité. Il doit se rappeler que l'Eglise n'a placé dans sa main la houlette de pasteur, qu'en lui imposant l'obligation de conduire et de garder le troupeau. *Veillez sur vous-mêmes* dit saint Paul aux pasteurs des âmes, *veillez sur tout le troupeau qui est confié à vos soins; n'oubliez pas que c'est l'Esprit-Saint qui vous a fait évêque pour gouverner l'Eglise qu'il s'est acquise par son sang* (42). Il faut qu'il passe de l'église dans la sacristie, de la sacristie dans le presbytère, du presbytère dans les écoles et des écoles dans le champ des morts, et que partout son doigt scrutateur soulève le voile qui couvre le véritable état des choses.

Il faut qu'il suive le pasteur auprès de ses ouailles et les ouailles jusque dans le pâturage, pour s'assurer qu'elles ne sont point livrées à la famine spirituelle, la plus dangereuse et la plus funeste de toutes, cette famine dont Dieu menace son peuple comme du plus grand de tous les fléaux, quand il lui fait dire par la bouche du prophète Amos : *J'enverrai sur la terre la faim de la parole de Dieu* (43). Qu'il fasse le tour du bercail pour s'assurer que les loups ne peuvent y pénétrer. Il faut qu'il sache s'il y a de la décence dans le lieu saint, de la majesté dans les cérémonies, de la régularité dans les personnes, du zèle dans l'administration des sacrements, de la charité dans la distribution du pain de la parole, de la ponctualité dans les offices, du dévouement dans le soin des pauvres, de l'uniformité dans la liturgie, de l'ordre et de la régularité dans l'administration temporelle. Il faut qu'il fouille dans les annales du passé pour y chercher les œuvres qui ont été léguées à l'avenir, et qu'il transmette aux générations futures ce que leur lègue la piété du présent. Il faut qu'il resserre les liens de cette hiérarchie religieuse qui, comme l'échelle de Jacob, d'un côté repose sur la terre, et de l'autre s'appuie contre le ciel, pour donner à tous les hommes le moyen d'y parvenir. Il faut enfin qu'embrassant à la fois les lieux, les personnes et les choses dans le vaste réseau de son zèle, de sa charité et de sa vigilance pastorale, il fasse régner dans toute l'étendue de son gouvernement spirituel cette majestueuse unité qui doit planer sur la discipline, sur l'enseignement, sur la doctrine et sur les volontés, cette unité toute divine qui est en même temps le trait le plus saillant de la beauté du catholicisme, le signe de sa céleste origine et la démonstration de sa vérité. Il faut qu'obéissant au conseil de saint Bernard, il maintienne la foi dans le

(41) *Præter illa quæ extrinsecus sunt, instantia mea quotidiana, sollicitudo omnium Ecclesiarum.* (II *Cor.*, XI, 28.)

(42) *Attendite vobis et universo gregi, in quo vos Spiritus sanctus posuit episcopos, regere Ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo.* (*Act.*, XX, 28.)

(43) *Ecce dies veniunt, dicit Dominus, et mittam famem in terram : non famem panis neque sitim aquæ, sed ad audiendum verbum Domini.* (*Amos*., VIII, 11.)

cœur des croyants, qu'ils rappellent ceux qui s'en détournent, qu'il convertisse les incrédules, qu'il ramène à la droiture les hommes pervers, et qu'il rende à la vérité ceux qui marchaient dans les fausses voies (44).

A la vue d'un ministère aussi difficile, aussi étendu, nous ne pouvons, N. T. C. F., ne pas être saisi de terreur; notre âme se trouble, notre conscience s'effraye, et si nous ne portions notre pensée que sur nous-même, nous serions écrasé par le sentiment de notre faiblesse. Le monde, qui ne voit guère que le côté brillant de toute chose, appelle ces fonctions les droits et les prérogatives de l'épiscopat. On dirait bien plus vrai en les désignant comme des devoirs, des obligations impérieuses et en les considérant comme un fardeau que l'évêque doit porter sans se reposer jamais. Quand l'évêque se présente pour la première fois au milieu des peuples qu'il doit conduire à Dieu, la joie publique se fait sentir par des fêtes; mais que peuvent être à ses yeux ces manifestations de respect, si ce n'est une bruyante proclamation de son esclavage?...... Quand le Sauveur des hommes fit son entrée dans Jérusalem, le peuple, accouru sur son passage, l'accompagnait comme dans un triomphe, portait des rameaux d'oliviers, et faisait retentir les airs des cris de son allégresse : Gloire au fils de David! Hélas! c'était la victime qu'il couvrait de fleurs avant de la sacrifier pour le salut du genre humain. Les chrétiens de nos jours renouvellent souvent ces fêtes et avec une bienveillance plus entière. Ils se réjouissent quand ils reçoivent un évêque parce qu'ils voient en lui un protecteur, un père, un guide, un maître dans la science de Dieu. Ils se réjouissent, parce que l'expérience et l'histoire de l'épiscopat leur apprennent que l'évêque est pour eux un bienfaiteur dévoué. Ils se réjouissent, parce que l'instinct religieux qui les inspire est d'accord avec l'Evangile pour leur apprendre qu'un bon pasteur est prêt à donner, s'il le faut, sa vie pour ses brebis. Pour nous, N. T. C. F., nous nous contenterons de vous répéter avec saint Paul, que « tout ce qui dépend de nous vous appartient, et que nous nous donnerons volontiers nous-même pour le salut de vos âmes (45). »

Deux choses nous soutiennent et nous font recevoir avec courage la tâche difficile qui nous est tracée : c'est la bonté, la docilité, l'intelligence du peuple que nous avons à conduire, et l'excellence du clergé que nous avons pour coopérateur.

Oui, il est religieux le peuple de la Savoie! On dirait que le Dieu qui a parlé sur le mont Horeb, qui a tonné sur le Sinaï, qui a souffert sur le Calvaire, prend encore plaisir à se communiquer aux habitants des montagnes. Plus près du ciel, ils en comprennent mieux le langage. Loin de l'effervescence des ambitions humaines, qui s'agitent plus violemment dans les lieux où les populations sont agglomérées; plus attentifs aux grandes et majestueuses scènes de la nature qui font penser à Dieu, leurs mœurs sont simples, leurs goûts sont honnêtes, leurs pensées sont pures comme l'air qu'ils respirent. Ils vont à Dieu sans efforts et sans combats.

Heureux habitants de la Savoie, gardez la foi de vos pères; avec elle vous retrouverez toujours dans vos cœurs les vertus sociales, qui depuis tant de siècles vous ont fait connaître et estimer dans le monde.

Et vous, nos chers et vénérables confrères; vous, nos dignes coopérateurs dans l'œuvre de Dieu, il nous tardait de vous dire que vous êtes notre joie, notre espérance, notre soutien, notre gloire et notre plus douce consolation. Si un sentiment d'orgueil pouvait, dans cette circonstance, séduire notre âme, ce serait en nous voyant placé à la tête d'un clergé aussi distingué que l'est celui du beau diocèse de saint François de Sales. Mais renvoyons toute gloire au Dieu de miséricorde qui a donné à son peuple des ministres selon son cœur. Pour nous, que ne devons-nous pas espérer avec l'appui que vous promettez à notre ministère! Oh! si l'énergie du zèle, si l'étendue et la profondeur de la science ecclésiastique, si la régularité de la conduite, si l'union dans la charité peuvent promettre le succès dans les entreprises religieuses, heureux pasteur, nous verrons l'œuvre de Dieu prospérer sous notre épiscopat.

En venant à vous, nos chers et dignes coopérateurs, nous ne venons point dans un monde inconnu, nous rentrons dans le diocèse où nous avons été baptisé, et que nous connaissons dans toute son étendue; dans un chapitre vénérable où nous comptons autant d'amis qu'il a de membres; dans une église où nous avons fait entendre la parole de vérité; dans un clergé où nous retrouvons nos compagnons d'étude; dans une ville qui déjà nous était chère, parce que souvent nous y avons été reçu avec bienveillance. Aussi le témoignage éclatant d'approbation qui s'est manifesté dans toutes les parties du diocèse, à l'époque de notre nomination, nous fait croire que notre clergé répondra par le dévouement et l'amour à la confiance entière, immense que nous avons placée en lui. Ministres du Seigneur, nous l'espérons, rien ne sera changé pour vous; il n'y aura qu'un ouvrier de plus dans la vigne du Seigneur, un ouvrier qui vient à la dernière heure, et qui pourtant veut partager la récompense avec ceux qui ont porté le poids du jour et arrosé de leurs sueurs la plante qui doit donner le fruit. Quand le Père de famille nous appellera pour nous donner le salaire,

(44) Interest dare operam ut increduli convertantur ad fidem, conversi non avertantur, aversi non revertantur. Porro perversi ordinentur ad rectitudinem, subversi ad veritatem revocentur. (S. Bernard, *De considerat.*, lib. III, c. 1.)

(45) *Ego autem libentissime impendam et super impendar ipse pro animabus vestris.* (II *Cor.*, XII, 15.)

nous avons l'espoir que vous ne blâmerez point sa générosité, parce que nous savons encore que votre œil est bon.

Continuez l'admirable mission que vous remplissez auprès des peuples. Ne vous faites connaître aux hommes que pour leur faire du bien. Image de celui qui est venu pour guérir les maux de la terre; que vos préférences se portent sur la souffrance, la faiblesse et l'abandon. Donnez la science aux petits; rendez diserte la langue des enfants; soutenez la veuve et l'orphelin; recherchez les pauvres, les aveugles, les boiteux, les paralytiques et les ignorants. Cependant n'oubliez pas les heureux du siècle, parce qu'ils ont souvent des maladies spirituelles qui rendent vos soins nécessaires. Que la charité de votre cœur se dilate avec les besoins de votre troupeau; ramenez les enfants prodigues dans les bras de leur père, courez à la brebis perdue, rapprochez les cœurs divisés, ouvrez votre âme pour les douleurs qui ont besoin d'être partagées; que votre main soit douce à la souffrance et habile à sécher les pleurs. Dépositaires des dons de Dieu, donnez-les avec abondance à ceux qui partent pour l'éternité. Faites entrer la vertu dans les cœurs que le vice a connus, donnez des conseils à l'erreur, placez-vous entre la haine et son objet, et quand vous entendrez les gémissements des coupables, rendez l'innocence au repentir.

A votre tour nos vénérables coopérateurs, vous serez visités par les tribulations humaines, la calomnie noircira vos intentions, les efforts de votre zèle viendront échouer contre la puissance du vice, la combinaison des passions auxquelles vous êtes obligés de déclarer la guerre, vous placera dans des labyrinthes inextricables d'où vous ne pourrez sortir. Oh! venez alors, venez vous réfugier dans la tendresse paternelle de votre évêque; sa parole vous donnera de la force, et ses prières, unies aux vôtres, feront jaillir la lumière qui vous est nécessaire.

Laissons à saint Paul le soin de vous exprimer les vœux par lesquels nous terminons cette lettre: *Vos autem Dominus multiplicet et abundare faciat charitatem vestram in invicem et in omnes, quemadmodum et nos in vobis.* (I *Thess.*, III, 12.)

Donné à Annecy le 10 avril 1843.

II. MANDEMENT

Pour le carême de 1845.

LES CONFRÉRIES.

Nous vous annonçons, nos très-chers frères, des jours de retraite, de pénitence, de prière et de salut; des jours où la semence de la parole, tombée avec plus d'abondance dans les cœurs, y fait croître la grâce et fructifier la vertu; des jours où les grands mystères de la religion élèvent les esprits au-dessus des soins de la terre et alimentent les doux entretiens de l'âme avec son Dieu. Peut-être attendez-vous qu'en ces jours de régénération morale, la voix de votre premier pasteur va, comme autrefois celle de saint Jean-Baptiste, vous exhorter à préparer les voies du Seigneur par la pénitence du cœur et la mortification des sens? Non, N. T. C. F., nous laissons aux pieux conducteurs de vos consciences le soin de vous armer contre vous-mêmes de cette rigueur salutaire qui désarme la justice, déconcerte les mauvaises passions, soutient le courage dans les œuvres qui coûtent à la nature, et couvre des fleurs de l'espérance le redoutable chemin de l'avenir. Pour nous, jaloux d'attirer dans vos cœurs le feu sacré de la charité, nous venons vous presser, vous solliciter de vous enrôler dans les phalanges sacrées de la milice du Seigneur.

Dans les courses pastorales que nous avons faites dans notre diocèse, une chose a singulièrement frappé notre esprit; la voici dans toute sa simplicité: c'est que dans toutes les paroisses où les confréries sont bien établies, nombreuses, régulières, ferventes, on voit une atmosphère de piété envelopper la population tout entière, plus de concorde régner entre les familles, et les scandales devenir de jour en jour plus rares. Dès lors nous avons formé le dessein d'encourager ces associations pieuses, si fécondes en heureux résultats. Aujourd'hui nous nous bornerons à vous dire ce que sont les confréries, quel est l'esprit et le but de leur institution: entrons en matière.

Un jour le Sauveur des hommes entouré de ses disciples leur donnait ces leçons de haute morale que l'on ne peut retrouver en dehors de l'Evangile. Pour mieux leur faire comprendre l'importance de la prière publique et la merveilleuse puissance des associations pieuses, il leur disait: *Je vous le dis en vérité, si deux d'entre vous sont parfaitement d'accord pour demander une chose à mon Père qui est dans les cieux, ils l'obtiendront.* (*Matth.*, XVIII, 19.) *Car toutes les fois que plusieurs personnes sont rassemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles.* (*Ibid.*, 20.)

Ailleurs il avait dit: *J'ai encore d'autres brebis que j'appellerai, afin qu'il n'y ait qu'un Pasteur.* (*Joan.*, X, 16.)

Il avait dit encore en invoquant la puissance de Dieu son Père: *O mon Père! ce n'est pas seulement pour mes disciples choisis que j'implore votre protection puissante, mais encore pour tous ceux qui croiront en moi par l'efficacité de leur parole.... Faites qu'ils ne soient qu'un entre eux, comme je ne suis qu'un avec vous.* (*Joan.*, XVII, 20, 21, 22.)

Dès que ces paroles prophétiques ont retenti dans le monde, le monde a tressailli de joie, parce qu'il a senti couler dans lui-même un principe de vie nouvelle, un germe de charité et d'association. Il a entrevu une ère inconnue pour l'humanité. Ces hommes qui jouissent des mêmes facultés, qui ont une origine commune, ces hommes qui se ressemblent si fort dans leur organisation, et qui partout sont tourmentés par le même besoin de jouir, ont compris, pour la première fois, qu'ils pour-

raient se ressembler encore par les croyances, par la pratique des mêmes vertus et arriver à la même immortalité. L'idée de l'unité morale, implantée dans l'esprit humain par l'Evangile, a été d'une admirable fécondité.

Quand les doctrines de la raison dominaient seules ou presque seules dans le monde, elles agissaient comme un dissolvant dont la présence suffit pour détruire toute affinité. L'amour de soi, qui est la vertu, ou si l'on veut, le sentiment le plus profondément implanté dans le cœur, effaçait tout ce qui peut rester de bon dans notre nature déchue, pour y établir le règne de l'égoïsme avec ses tyranniques volontés. Or, l'égoïsme est par excellence le principe de la division. Par l'égoïsme, chacun voulant tout soumettre à soi, il devient nécessaire d'en venir au combat. Aussi sommes-nous forcé de reconnaître que, si l'égoïsme est la première conséquence de la morale de la raison, le premier article de son code doit être la loi du plus fort. Reportons-nous sous le règne de la raison, que voyons-nous? Toute faiblesse asservie, toute souffrance abandonnée, toute misère tombée dans l'opprobre et couverte de mépris. L'humanité tout entière pousse un long gémissement qui se traduit par cette devise des tyrans de l'ancien monde : Malheur aux vaincus!

Oh! qu'il est doux et consolant de porter nos regards sur la société chrétienne, et de contempler le caractère de charité imprimé par la loi de grâce à toutes les institutions modernes! Le principe de l'unité religieuse et de l'association spirituelle est à peine annoncé aux hommes, que déjà il commence à produire ses fruits! Les premiers chrétiens ne se réunissent pas seulement pour la prière, ils semblent vouloir ne former qu'une seule famille. Qu'il était nouveau, mais qu'il était admirable le spectacle de cette multitude de croyants qui n'avaient qu'un cœur, qu'une âme, qu'un même intérêt matériel! (*Act.*, IV, 32.) C'est sous les yeux des apôtres et presque au retentissement de la voix du Sauveur, que se forme cette première communauté religieuse, le modèle de toutes celles qui devaient, dans la suite des temps, faire la gloire de l'Eglise et le bonheur de la société.

Le principe de l'association est inhérent au catholicisme; comme son autorité réunit les esprits dans la même croyance, il rapproche les cœurs les plus fiers, les plus indépendants, par ce précepte d'amour qui va jusqu'au pardon de l'injure, il resserre les liens des familles en révélant la grandeur de l'homme, la dignité de la femme et l'inviolabilité de l'enfant; il enlace dans l'immense réseau de la charité les hommes de tous les pays, les sujets de tous les empires, parce que avant de leur dire vous êtes Français, vous êtes Russes, vous êtes Chinois, il leur dit : Vous êtes frères.

A la voix puissante du catholicisme, ce nom de frère, ce nom si doux, ce nom qui, jusque-là, n'avait été que l'expression de la chair et du sang, devient tout à coup l'expression de la charité chrétienne, et sort de la famille pour planer sur le genre humain. Les hommes ne sont plus des maîtres et des esclaves, ils sont des frères, et ils ne sont frères que parce qu'ils sont les membres de la grande famille de Dieu. N'est-ce pas le divin réparateur de la nature humaine qui, le premier, a dit aux hommes : « Rappelez-vous que vous êtes tous frères. » (*Matth.* XXIII, 8.)

Dès lors les apôtres ne donnent plus que le nom de frères (*viri fratres*) à ceux qu'ils veulent éclairer des lumières de la foi, et bientôt le nom de frère, passant de bouche en bouche, est comme la raisonnance de cette harmonie chrétienne qui part de l'Evangile.

Quoiqu'une grande confraternité unisse tous les chrétiens, il s'est, dès le principe, formé une foule d'associations particulières marchant sous l'étendard de la croix vers un but spécial.

Entraînés par le besoin et peut-être par l'attrait de la prière, des femmes pieuses se sont partout réunies pour former un immense concert de supplications. Il fut un moment où le monde catholique était devenu comme un vaste temple d'où la prière, cette suave exhalation des âmes, s'élevait sans cesse vers Dieu.

Effrayés par les menaces de l'Ecriture, des milliers de chrétiens se sont réunis pour la pénitence, afin d'offrir à Dieu un long sacrifice d'expiation pour leurs fautes et celles de leurs frères. D'autres, redoutant leur propre faiblesse se sont ensevelis dans les cloîtres, tombeaux anticipés qui, en les faisant mourir au monde, leur donnaient les abondances de la vie spirituelle que Dieu promet à ceux qui choisissent la meilleure part.

Ailleurs on s'était associé pour travailler au perfectionnement moral et au développement de l'intelligence, et sur cette terre que les barbares avaient couverte de ruines et de ténèbres, on voyait de distance en distance, de vastes abbayes qui étaient comme autant de foyers d'où s'échappaient les lumières qui guidaient le monde.

Sans doute les associations qui avaient pour but le perfectionnement moral de l'individu, étaient nombreuses; mais elles étaint loin de pouvoir être comparées ni pour le nombre ni pour la variété, aux associations qui avaient pour but l'exercice de la charité. La charité catholique, en se coalisant, s'était revêtue de toutes les formes, avait envahi toutes les douleurs. Comme si la souffrance lui eût été léguée pour sa portion d'héritage dans le Testament Nouveau, elle s'en était emparée, et partout où l'humanité versait une larme, poussait un gémissement, s'effrayait d'un péril, la charité catholique accourait à son secours. Des frères chevaliers portant à la même ceinture le chapelet et l'épée, protégeaient les voyageurs. Des frères hospitaliers les attendaient aux passages difficiles avec la

gourde remplie de cordiaux pour restaurer leurs forces défaillantes; s'ils étaient pris et réduits à l'esclavage par les barbares, des frères de la Rédemption demandaient l'aumône jusqu'à ce qu'ils eussent fait la somme nécessaire pour leur servir de rançon, et quand l'argent leur manquait, ils prenaient eux-mêmes les fers du captif. Enfin, si le voyageur venait à mourir sur le chemin et loin de ceux qu'il avait laissés au foyer paternel, les frères enterreurs l'enveloppaient d'un linceul, le portaient dans la terre bénite et priaient pour le pauvre inconnu.

Suivez l'homme, dès sa naissance jusqu'au tombeau; mais n'allez pas l'observer dans les demeures somptueuses où les prérogatives de la richesse ont prévenu tous ses besoins: voyez-le sous le chaume ou sur le grabat de l'indigence, entouré de l'affreux cortége des maux qui s'attachent à l'humanité comme à leur proie. Dites-nous s'il est un seul moment où les associations catholiques permettent au désespoir d'arriver jusqu'à son âme? Supposons que, repoussé dès sa naissance, il soit abandonné des auteurs de ses jours: des frères de Saint-Vincent de Paul, des sœurs de Charité viendront le prendre et le réchauffer sur un cœur qui est ardent, parce que le catholicisme l'inspire. Bientôt sa jeune intelligence éprouvera des besoins. Oh! si ceux qui lui ont fourni le pain matériel de la vie, ne peuvent lui donner le pain de l'âme, des frères de la Doctrine chrétienne, des frères de la sainte Famille, des frères de la Croix, des frères et des sœurs de mille noms différents viendront lui tracer les sentiers de la vie civile et ceux de la vie morale plus nécessaire encore. Faut-il orner son esprit des sciences du siècle? voilà des associations nombreuses, des jésuites, des sulpiciens, des lazaristes, des oratoriens, des maristes et d'autres encore qui sont prêts à l'introduire dans tous les secrets des sciences humaines, en lui ouvrant les trésors de la science de Dieu. Vient-il à tomber dans la misère et la pauvreté? Des frères mineurs, qui ont volontairement embrassé la pauvreté pour l'ennoblir, viennent le consoler en lui montrant que la véritable grandeur n'est pas dans ces vaniteux entourages de fortune et de distinctions qui s'évanouissent à la porte du tombeau, ils l'enrichissent des plus douces espérances, en lui apprenant comment il peut utiliser sa propre impuissance pour ramasser des trésors que la rouille ne peut détruire. Est-il atteint de la lèpre, de la peste, des maladies les plus repoussantes, ces frères hospitaliers viendront toucher sa plaie, et s'ils ne peuvent la guérir, adoucir du moins sa dernière heure en lui montrant le ciel. Est-il tombé dans la démence, la plus redoutable des maladies, après l'incrédulité, qui est aussi une maladie de l'esprit, des frères de saint Jean de Dieu viennent lui prêter leur raison pour le garder des périls qu'il court, et souffrir avec lui jusqu'au jour de la délivrance?

Ne pensez pas, N. T. C. F., que tout soit là! nous ne finirions pas s'il fallait énumérer toutes les associations chrétiennes formées sous l'inspiration de la charité. Il y en avait même pour les intérêts généraux de la société. Des frères agriculteurs défrichaient les campagnes, des frères éteignaient les incendies, d'autres construisaient des ponts et d'autres bâtissaient des églises; l'association jetait partout le mouvement et la vie. Oh! il était beau de voir, dans les siècles de foi, ces nombreuses corporations rivalisant de zèle pour l'exercice de la charité, se disputant la gloire de faire du bien, ayant chacun son but, sa règle, sa forme extérieure, sa vie propre, et cependant toujours étroitement unie à l'Eglise universelle, contre cette admirable harmonie qui reproduit dans le monde moral l'ordre miraculeux des mondes matériels qui marchent à travers les cieux!

Hélas! nous le savons, la génération présente, déshéritée d'une portion des richesses dont jouissaient nos pères, appelle souvent du secours sans que sa voix soit entendue! Le souffle de la philosophie, en passant sur le monde, a éteint bien des foyers de lumières, arrêté bien des élans de charité; cependant la raison, malgré la rapidité de sa marche, ne peut que lentement ramener l'homme au culte de l'égoïsme, parce qu'elle est forcée de respecter les mœurs du catholicisme qui vivent encore dans la société elle-même. Elle a remplacé la charité par la philanthropie, et a fait succéder aux siècles du dévouement le siècle de la spéculation. On obéit encore, il est vrai, à l'esprit d'association créé par le catholicisme; mais on ne s'associe plus que pour l'or. On se groupe autour d'un intérêt terrestre; on se coalise pour vaincre des rivaux. On se rassemble pour une exploitation d'où l'on veut chasser d'autres exploitants. Quel cœur serait assez dur pour ne pas regretter les œuvres de la charité chrétienne? Sous sa bienfaisante inspiration on s'associait pour l'humanité; sous l'inspiration de la philosophie on s'associe contre elle. Quand le pauvre frère d'une congrégation avait passé quelque part avec sa sobriété, la simplicité de son habit, ses paroles de paix, et le secours qu'il apportait après l'avoir lui-même demandé à d'autres, on ne trouvait sur ses traces qu'un souvenir de bienfaisance, que des pensées de salut, que des sentiments de résignation, que le calme de l'immortalité. Où a passé le capitaliste des sociétés industrielles, que trouvez-vous? Les procès, la rivalité, les banqueroutes, le dédain du pauvre, et souvent la ruine et le désespoir. Voulez-vous apprécier la distance qui sépare l'association chrétienne de celle qui ne l'est pas, assistez au contrat qui les forme. Le riche capitaliste se présente à ses associés; mais ce n'est pas lui qui se lie, il se garde tout entier pour lui-même; il n'engage que ses écus, et encore il dit: Voilà de l'or que je viens associer au vôtre, et quand les sueurs du peuple l'auront fait

prospérer, je viendrai le reprendre avec tout ce qu'il aura produit !...

Le pauvre frère hospitalier du Saint-Esprit se présente aussi pour unir ses efforts à ceux de ses frères; mais lui, c'est sa personne qu'il engage, c'est sa volonté, c'est son cœur, c'est sa vie qu'il met dans le trésor commun de l'humanité. Aussi écoutez les paroles qu'il prononce en faisant ses vœux : « Je m'offre et me donne à Dieu, au Saint-Esprit, à la Sainte Vierge et *à nos seigneurs les pauvres, pour être leur serviteur pendant toute ma vie.* » Interrogez la philosophie, et voyez si jamais elle pourrait consentir à admettre une suzeraineté semblable? C'est trop demander d'elle; mais pourra-t-elle au moins comprendre tout ce qu'il y a de merveilleux dans cette révolution morale qui nous fait regarder comme des seigneurs, comme des êtres dignes de respect, ceux que, sous le régime de la raison pure, on envoyait mourir dans les îles du Tibre, quand ils n'étaient pas assez forts, assez robustes pour porter des fers ?

Cependant le catholicisme n'a rien perdu de sa puissance créatrice. Chaque jour il répare ses pertes. La société moderne a senti des besoins nouveaux, éprouvé des malaises inconnus, son premier gémissement a réveillé l'esprit d'association catholique, et de toutes parts se forment des congrégations qui brûlent du désir de guérir le monde et de le sauver en se dévouant pour lui.

Ne soyez pas étonnés, N. T. C. F., de nous entendre vous parler si longuement des associations catholiques, au moment où nous venons vous exhorter à vous unir dans les confréries, par les liens d'une confraternité toute religieuse. Dans l'Eglise du Seigneur tout se lie, tout s'enchaîne ; le principe qui a présidé à la fondation des ordres contemplatifs, des corporations laborieuses, des congrégations hospitalières, est le même qui a présidé à la création des humbles confréries qui font l'ornement et le soutien de la piété de nos paroisses. Une confrérie n'est-ce pas aussi une association pour la prière, pour l'édification mutuelle, pour adorer Jésus-Christ dans le sacrement de nos autels, pour honorer la Mère de Dieu, pour propager la foi dans le monde, pour servir le prochain dans les divers besoins de la vie ? Sans doute ces humbles confrères de nos paroisses ne font pas des vœux, ne se cachent pas dans le désert, ne se renferment pas dans les cloîtres, ne vivent pas en communauté ; mais ils ne forment pas moins une famille dont les membres répandus dans le monde sont cependant toujours unis par les liens spirituels de la charité. C'est dans nos confréries que le catholicisme semble avoir résolu le problème le plus difficile de la charité, en conciliant les devoirs imposés par l'affinité du sang avec ceux imposés par l'affinité spirituelle de l'affiliation. En effet, quoiqu'il devienne membre d'une confrérie, le pieux confrère ne cesse pas d'appartenir à sa famille ; il reste sous son toit, il habite au milieu des siens, il appartient encore à ses amis, il se livre à ses affaires. La religion ne l'arrache point à la société, elle rend même plus sacrés les devoirs qu'elle impose ; en même temps qu'il est confrère zélé, il est citoyen dévoué et sujet fidèle. Son cœur a grandi, ses affections se sont étendues, le cercle de sa charité s'est élargi. Ce n'est plus seulement à côté de son foyer qu'il peut prononcer le doux nom de frère, il rencontre des frères vers tous les points de la communauté. Son âme est devenue un bel assemblage de ce qu'a fait la nature et de ce que peut la grâce ; c'est encore la chair ; mais la chair vivifiée par l'esprit de Dieu.

Dispensez-nous, N. T. C. F., de vous parler du but particulier que se propose chaque confrérie, et laissez-nous vous entretenir un instant de tout le bien qu'elles font dans la paroisse. Eh ! qui pourrait révoquer en doute la salutaire influence exercée sur la population tout entière, par un troupeau choisi qui prie, qui combat pour la vertu, qui édifie par les exemples, qui encourage par les conseils, et qui déconcerte le vice par un regard désapprobateur ? Réunie ou dispersée, la pieuse association remplit toujours sa mission bienfaisante.

Quand ses voix nombreuses s'harmonisent pour prier ou chanter des hymnes à la gloire du Seigneur, elles répètent sur la terre le spectacle que les anges donnent sans cesse aux élus dans les cieux. Dieu qui est fidèle à sa parole descend au milieu de ceux qui se sont rassemblés pour prier ; il encourage, il exauce les vœux qui s'échappent de ces cœurs purs et simples qui demandent d'abord le règne de Dieu, et attendent le reste de sa généreuse libéralité.

Qui sait combien de fléaux les prières d'une confrérie fervente ont écartés de la paroisse et peut-être de tout le pays !..... Pendant que les indifférents, les oublieux, les hommes de plaisir ou d'ambition se livrent à ce qui les rattache à la terre, les pieux confrères, souvent réunis dans le lieu saint, lèvent vers Dieu des mains suppliantes, et les grâces qu'ils font pleuvoir sur la terre arrêtent le bras de la justice prêt à frapper.

Qui pourrait dire tout ce que gagne la piété des fidèles dans ces saintes assemblées ? La piété est un mouvement qui se propage, un feu qui se communique. Il suffit qu'il soit ardent dans une âme pour réchauffer toutes les autres. Le cœur qui est épris d'amour pour Dieu, est comme un nuage chargé d'électricité : tout ce qui en approche, en reçoit une commotion, douce commotion qui, au lieu de renverser, fait incliner le fidèle sur le sein de son Dieu.

Rassemblées, les confréries sont aussi l'ornement, la gloire du culte de Dieu. La seule présence dans nos temples, dans nos cérémonies, dans nos processions, de ces phalanges régulières et nombreuses qui font retentir les airs de leurs chants religieux, n'est-elle pas un hommage rendu à la Divinité ? Oui, ces confréries sont l'âme du

culte public, et quand elles n'auraient que ces avantages, elles mériteraient encore notre reconnaissance et notre intérêt.

Suivez maintenant les confrères dispersés dans les familles ; ils y portent cette odeur de vertu dont ils se sont imprégnés dans les réunions. Ils transmettent les conseils qu'ils ont reçus; ils propagent les lumières qu'ils ont acquises; ils édifient par une tenue plus réservée, par la décence de leurs paroles et la régularité de leur conduite; ils portent, gravé sur eux-mêmes, et chacun dans la mesure de sa position, ce caractère de dignité que donne la religion à ceux qu'elle éclaire et qu'elle soutient. Non, il n'est pas possible que l'immoralité et le cynisme osent marcher tête levée dans une paroisse où les confréries seront ferventes et nombreuses. Si elles n'ont pas toujours la puissance d'arrêter le vice, elles en ont assez pour lui imposer la pudeur. Or, la honte du mal n'est-elle pas déjà un acheminement vers le bien ?....

Laissons de côté, si vous le voulez, tous les avantages que la communauté peut retirer des confréries ; mais sera-t-il possible de nier tous ceux que chaque confrère pourra retirer de l'association ? L'Ecriture nous dit que le frère soutenu par le frère est comme une ville forte que l'ennemi n'ose attaquer (*Prov.*, XVII, 19) ; qu'il y a grand danger pour celui qui est seul, parce que, s'il vient à tomber, il n'aura personne pour lui tendre la main et l'aider à se relever (*Eccle.*, IV, 10) ; que l'on résiste plus facilement quand on est deux, et qu'un triple faisceau est difficile à rompre (*Ibid.*, 12); n'est-ce pas nous dire assez qu'il faut nous liguer pour faire la guerre à notre mauvaise nature, comme on se ligue parmi les nations pour se défendre contre un puissant ennemi ? Eh ! qui n'a pas fait la triste expérience de sa propre faiblesse ? Qui n'a pas senti le vieil homme agiter encore les chaînes dont il a été enlacé par la nouvelle loi ? Ne sommes-nous pas toujours entourés d'écueils ? Oh ! oui, il y aurait plus que de la témérité à ceux qui déjà sont tout meurtris par leurs anciennes chutes, à refuser les mains secourables qui s'offrent pour les soutenir. S'il était permis de remonter aux causes des désordres qui nous affligent dans le monde, combien nous trouverions d'âmes aujourd'hui dégradées par le vice, et qui peut-être seraient encore parées des grâces de la vertu, si dans la première chute, après la première mort spirituelle, elles avaient été relevées et ressuscitées par cette dilection fraternelle qui est plus forte que la mort ? Combien de familles n'auraient pas été déshonorées, si elles avaient eu soin d'introduire leurs enfants dans la bonne société ? Or, quelles sociétés sauraient être meilleures qu'une société de frères unis par des liens de foi, et pour des intérêts de salut?

Le confrère éprouve dans toutes les circonstances de sa vie, des consolations d'autant plus douces qu'elles s'adressent au cœur. Il n'a plus jamais à redouter l'isolement et l'abandon. Si Dieu le frappe dans ses affections les plus chères, il aura toujours des frères autour de lui. S'il est accablé par la maladie, il est entouré, consolé, encouragé, soulagé dans ses besoins et soutenu dans sa foi. Le dernier et redoutable combat de la mort est facile pour lui. Ceux qui lui étaient unis par les liens de la foi, entourent sa couche, en écartant les angoisses, et font couler dans son âme le baume de l'espérance qui donne un sourire à l'avenir. Il s'éteint ou plutôt il s'endort au murmure de la prière qui accompagne son âme jusqu'au pied du tribunal de Dieu.

Quoique le confrère fût pauvre, il y a de la pompe dans ses funérailles. Il était seul de son nom ; mais sa famille adoptive est nombreuse, elle se réunit pour l'accompagner jusqu'au dernier séjour. Gardez-vous de comparer le convoi des confrères à ces accompagnements de bienséance qui, dans beaucoup de villes, ont remplacé les ensevelissements chrétiens, et qui sont bien plutôt une insulte qu'un honneur pour l'humanité. Stérile et froide imitation des enterrements catholiques, les convois ordonnancés par la philosophie ne sont plus qu'une cérémonie qui a subi la mutilation, et qui manque désormais de l'esprit qui lui donnait la vie. Oui, le convoi du philosophisme pourrait également appartenir à l'homme ou à la bête, parce que tout y respire la matérialité ; mais le convoi chrétien ne peut convenir qu'à l'être immortel, parce que tout y respire la grandeur et l'immortalité. Voyez nos confrères rangés en longue file à la suite du cercueil : ils sont modestes, ils sont recueillis, ils prient, ils tiennent à la main un flambeau allumé, image de cette âme chrétienne qui triomphe de la mort, à l'instant même où l'on va rendre à la terre, la terre qui lui fut pour quelques jours unie. Devant eux marche cette croix qui sauva le monde, et qui semble ne devancer le défunt que pour lui ouvrir le ciel. Toutes les voix se réunissent pour faire entendre des chants de miséricorde et de repentir. Oh ! oui, l'ensevelissement chrétien est une pensée d'éternité qui s'avance lentement au travers des habitations des hommes, en leur criant que la demeure permanente est ailleurs.

Ainsi, ne craignons pas de le dire, l'établissement des confréries est pour les paroisses, en même temps que pour les fidèles qui en font partie, l'un des plus grands bienfaits de la religion. C'est une source d'émulation pour les âmes qui ont besoin d'être encouragées à la vertu ; c'est un effroi pour le vice, une garantie pour l'innocence, un stimulant pour la piété. Les associations religieuses agrandissent les âmes, éclairent les intelligences et ouvrent les cœurs à la charité. Que faut-il de plus?...

Mais, disent les mondains, pourquoi tant de confréries différentes? Dites plutôt : pourquoi tant de besoins? Pourquoi tant de goûts divers? Pourquoi tant de situations

qui ne se ressemblent pas? Pourquoi tant de mystères à célébrer, tant de saints à honorer, tant de dangers à prévoir? C'est ici encore que l'Eglise se revêt de ce caractère d'universalité qui la distingue. Elle a, dans l'immensité de son cœur de mère, des affections pour tous ses enfants, et des ressources pour tous leurs besoins. Elle a des dévotions pour ces esprits craintifs à qui la justice de Dieu se fait plus sentir que la miséricorde; ceux-là s'enrôlent dans les conféries de la bonne mort. Elle en a pour ces cœurs tendres et affectueux qui ont besoin de se reposer un instant sur un objet sensible dans le vol qui doit les porter à Dieu. Ceux-là s'attachent au culte de la Mère de Dieu. Elle en a pour ces esprits chancelants, dont la foi a besoin d'être soutenue par l'exemple; ceux-là sont de la confrérie du Saint-Sacrement. Elle en a pour ces âmes brûlantes qui, dévorées d'un saint zèle pour la gloire de Dieu, voudraient faire disparaître le crime de dessus cette terre, et d'un seul jour convertir tous les pécheurs. Ceux-là s'inscrivent dans l'archiconfrérie. Elle en a et de cent espèces diverses pour ces chrétiens dévoués qui veulent se consacrer au service de leurs frères, et devenir des martyrs de la charité. O mon Dieu! de quelles richesses vous avez comblé votre Eglise! Quel éclat, quelle variété vous avez mis dans sa parure! C'est bien elle que l'Esprit-Saint nous représente comme une reine assise à votre droite, et toute resplendissante de beauté : *In vestitu deaurato : circumdata varietate.* (*Psal.* XLIV, 10.)

Les gens du siècle qui tolèrent volontiers le sentiment religieux, mais qui voudraient que ce sentiment ne se manifestât jamais au dehors, disent encore : Pourquoi ces costumes bizarres étalés par les confréries dans les processions religieuses?

Laissons de côté la nécessité de se reconnaître, la difficulté de former un corps sans costume, les exigences de l'ordre dans les réunions nombreuses, et la pompe que l'uniformité des costumes apporte aux cérémonies, n'y a-t-il pas, dans les desseins de l'Eglise, des motifs plus puissants et plus vrais? Oui; mais les hommes du siècle, qui ont perdu le sens religieux, ne voient que des habits et des couleurs, incapables qu'ils sont de remonter à l'esprit d'une institution. Quel a été le but de l'Eglise en formant les associations religieuses? Sans doute, de réunir en une famille de frères, ceux que les intérêts du siècle tendaient à séparer, à diviser. Mais, pour qu'il leur fût possible de croire à cette fraternité toute nouvelle, ne fallait-il pas commencer par effacer les livrées du siècle? Le pauvre artisan aurait-il pu croire à sa transformation, s'il avait porté sa veste grossière à côté du velours des élégants du monde? La châtelaine, couverte de soie, aurait-elle volontiers reconnu sa sœur dans la villageoise habillée de bure? Les ornements extérieurs établissent entre les hommes des distances souvent très-considérables. Que fait la religion qui veut les réunir? Elle jette un voile sur les prérogatives terrestres qui les séparent, pour ne laisser soupçonner que la grande prérogative d'immortalité qui leur est commune. L'habit du confrère, en cachant les haillons du pauvre et l'habit doré du grand seigneur, rapproche les distances et dispose à la fraternité chrétienne.

Nous n'entendons point ici condamner les signes de la hiérarchie sociale. Nous savons que l'autorité, qui seule fait circuler dans le monde l'ordre et la vie, a besoin de frapper incessamment les regards; nous ne prétendons pas même effacer les distinctions que le rang, la naissance, l'éducation, les talents et la fortune apportent chaque jour parmi les hommes; mais laissons dans le siècle des avantages qui ne sont que pour lui; il faut d'autres insignes pour être reconnus comme de véritables enfants de Dieu. Or, ces insignes, les voici : c'est le Sauveur lui-même qui les détermine : *Celui qui fait la volonté de Dieu*, dit-il, *celui-là est mon frère et ma sœur.* (*Marc.*, III, 35.) Quand les grands du monde se sont montrés couverts des marques de leur grandeur, ne serait-il pas utile pour eux et pour les autres qu'ils vinssent aussi dans la maison de Dieu se couvrir du pauvre habit des confrères, et se rappeler qu'ils sont toujours des hommes? Ne serait-il pas utile qu'ils vinssent au moins, pour quelques instants, se placer sous le vaste linceul de l'égalité chrétienne, avec ceux qu'ils doivent bientôt accompagner dans la même poussière du tombeau, aux pieds du même juge; et, s'ils en sont dignes, dans le sein du même Dieu?...

Etrange contradiction des ignorants adeptes de la philosophie! Ils proclamaient naguère les principes de l'égalité sociale, et, comme s'ils avaient voulu prouver en même temps que cette égalité dérisoire n'était pour eux qu'un marche-pied pour monter aux honneurs, ils avaient soin de proscrire la seule doctrine religieuse qui contienne des principes d'égalité, et qui les mette en pratique! Ils ne comprenaient pas, eux, et peut-être ne comprennent-ils pas encore le grand enseignement de nos confréries. Ils ont des yeux et ne voient pas, parce qu'ils ont perdu le sens qui guide l'esprit dans l'intelligence des choses de Dieu.

Vous l'avez conservé, vous, N. T. C. F., vous tous qui appartenez à ces saintes associations, vous l'avez compris et vous savez que les confréries cesseraient bientôt d'exister, si elles étaient privées de leurs costumes, de leurs insignes, de leurs symboles et de leurs étendards. Conservez vos pieuses coutumes; assistez avec exactitude aux exercices religieux; rivalisez de zèle, de ferveur et de piété pour remplir tous les devoirs de confrères; soyez fiers de vos prérogatives, et sachez apprécier les avantages spirituels que vous retirez de votre union. Fussiez-vous désormais orphelins, vous n'êtes plus seuls, plus isolés; des

cœurs se sont ouverts pour répondre à votre cœur, pour partager ses joies, adoucir ses amertumes, sanctifier ses affections. Vous étiez faibles, et vous devenez forts de la force des autres; vous étiez tièdes, languissants dans le service de Dieu, et votre piété va se réchauffer au foyer d'une piété plus ardente; vous étiez sur le point de succomber aux tentations les plus dangereuses, et voilà que des cœurs aguerris se présentent pour combattre avec vous. Vos prières étaient sans fruit, parce que votre âme malade était sans force pour prier, et voilà que les prières de la communauté vont faire descendre sur vous les abondantes rosées de la grâce de Dieu. Vous étiez en proie à des souffrances morales de plus d'un genre, et voilà que des frères, pleins de charité, vous ont soulagé par la douceur de leurs paroles et la puissance de leurs conseils! Puisse l'exemple de votre bonheur attirer dans votre corporation tous ceux qui n'en font point encore partie? Dites-leur ces paroles encourageantes du Sauveur des hommes : *Oh! si vous connaissiez le don du Seigneur!...* (*Joan.*, IV, 10.) Dites-leur encore ces paroles de l'Esprit-Saint : *Vous tous qui avez soif, venez puiser aux eaux vives!* (*Psal.* LV, 1.)

C'est sur vous, nos vénérables coopérateurs dans l'œuvre de Dieu, c'est sur vous que se repose notre sollicitude pastorale, pour consolider et faire fleurir dans vos paroisses l'œuvre des confréries. Organisez, autour de votre troupeau, cette milice sacrée qui en écartera l'ennemi. Qu'il y ait dans chacune de vos paroisses, au moins deux confréries. Soumettez à une régularité parfaite celles qui existent légalement. Ranimez la ferveur de celles qui languissent. Recrutez des frères nouveaux pour celles qui sont trop peu nombreuses. Excitez le zèle qui se refroidit. Dès le jour où les associations pieuses seront ferventes et en honneur au milieu de vos ouailles, votre ministère, secondé par les bons exemples des confrères, opérera des prodiges. Le vice, forcé de se cacher, ne donnera plus de scandales; la piété entrera dans tous les cœurs, et les peuples qui sont confiés à vos soins, seront renouvelés dans la foi.

Donné à Annecy, le 3 janvier 1845.

III. MANDEMENT

Pour le carême de 1846.

SUR LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE.

Si notre dessein, nos très-chers frères, était de profiter de l'approche de la sainte quarantaine pour ranimer dans vos cœurs le zèle de la pénitence et la ferveur dans la piété, nous nous contenterions de copier ici le troisième chapitre de l'Evangile selon saint Mathieu, et de vous répéter avec saint Jean-Baptiste: *Faites pénitence, car le royaume des cieux s'approche. Préparez les voies du Seigneur : dressez les sentiers* par où doit passer le Sauveur des hommes pour arriver jusqu'à vos cœurs (*Matth.*, III, 3); et s'il y avait parmi vous, comme parmi les habitants de Jérusalem, des Pharisiens et des Saducéens, nous leur dirions avec le prophète: *Voulez-vous éviter les vengeances de la justice qui s'approche! Faites de dignes fruits de pénitence.* (*Ibid.*, 7, 8.) Puis, nous vous exhorterions à marcher sur les traces de ces nombreux enfants de la Judée qui accouraient dans le désert, sur les bords du Jourdain, pour entendre la parole de Dieu, confesser leurs péchés et en recevoir l'absolution par le baptême; mais aujourd'hui, tel n'est point notre but. Pasteur de vos âmes, nous avons examiné, avec une tendre sollicitude, s'il n'y avait point pour nous une obligation plus sacrée, et pour vous, un devoir plus pressant à remplir Il ne nous a pas été difficile de le trouver. Un grand mal, qui déjà avait exercé d'affreux ravages dans d'autres pays, commence à se manifester parmi vous, fait, chaque jour, de nouveaux progrès, menace d'envahir la société chrétienne et d'y éteindre la foi. Hâtons-nous de le dire: le jour du Seigneur n'est pas respecté; le dimanche n'est pas sanctifié, et l'oubli de cette première loi du monde moral nous fait trembler pour toutes les autres.

Si vous nous demandiez, N. T. C. F., où nous avons trouvé les indices de la plaie trop profonde que nous venons de signaler, hélas! il nous serait trop facile de vous répondre. En parcourant les paroisses de notre vaste diocèse, nous avons entendu les plaintes douloureuses des directeurs des âmes. Les scandales dont gémissent les pieux serviteurs de Dieu sont venus jusqu'à nous; nous avons compté les permissions trop nombreuses et souvent trop peu motivées qui nous sont journellement demandées de déroger à la loi du Seigneur, et dans l'amertume de notre cœur, nous nous sommes écrié avec le prophète Jérémie : *Les voies de Sion respirent la tristesse, parce que personne ne vient plus à ses solennités.* (*Thren.*, I, 4.)

Qu'est-ce que le dimanche?...

Dieu était; existence sans mesure, durée sans succession, liberté sans influence, félicité sans trouble, beauté sans imperfection, il se contemplait lui-même dans son éternité. Pourtant il voulut sortir de son repos, et jeter, dans l'étendue de son immensité, des êtres sur qui viendrait se réfléchir sa gloire, et dans qui l'on pourrait admirer l'image de la puissance, de l'intelligence et de l'amour qui sont comme l'essence de la Divinité. Il dit: et la substance des mondes vient aussitôt s'arrondir dans l'espace, et partant du centre de sa seule volonté, les rayons de la lumière se lancent à travers les sphères, et les inondent de toutes parts.

A chacun des signes de cette irrésistible volonté qui se fait entendre du néant, les êtres se multiplient, s'organisent, se rangent en ordre, vont chercher la place qui leur est assignée, combinent leur mouvement particulier avec le mouvement du tout,

et obéissent à leurs lois. Les eaux se retirent dans les abîmes de l'océan; la terre, fécondée par le regard de son Maître, se couvre instantanément de fleurs et de fruits; des globes de feu s'avancent majestueux dans le firmament; des torrents de vie circulent dans les eaux de la mer, sur la surface de la terre et jusque dans les airs.

Cependant l'œuvre de Dieu n'était point accomplie. A la vérité, sa puissance était manifestée dans la beauté, la richesse, la variété, la magnificence des êtres; mais, la liberté, l'intelligence et l'amour, restés jusque-là dans l'essence de Dieu, ne pouvaient se réfléchir nulle part pour retourner à Dieu. La terre n'était qu'un magnifique palais, sans maître capable de l'apprécier et digne de le posséder; mais attendons:

Le second lever du soleil éclaira le sixième jour, et Dieu, après s'être dit: *Faisons l'homme à notre image* (*Gen.*, I, 26), se reproduisit lui-même en raccourci dans le roi qu'il fit pour la nature. L'homme sort des mains de Dieu avec une volonté libre, avec une intelligence capable de recevoir, de contenir et de garder le dépôt des vérités qui vont lui être confiées, avec un cœur accessible aux plus sublimes élans de la charité et du dévouement: et cet homme reçoit une compagne de même nature que lui, puisqu'elle est la chair de sa chair, l'os de ses os.

Content de ses œuvres, parce que tout était bien, le Créateur montre à cet autre Dieu qu'il vient d'enfanter, l'immense domaine dont il va lui conférer la jouissance. Ecoutons en quels termes il va faire sa donation: après l'avoir béni, lui et sa compagne, il leur dit: *Devenez les maîtres de la terre. Etendez votre empire sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les autres animaux. Voilà que j'ai placé sous votre domination les herbes, les arbres, les animaux et tout ce qui a vie sur la terre, afin que ces objets servent à vous nourrir. Ainsi fut fait.* (*Ibid.*, 28, 29, 30.)

Le soleil, en se levant pour la troisième fois, annonce le septième jour, et ce jour Dieu le bénit et le sanctifie, voulant qu'il rappelle à jamais qu'à son aurore Dieu avait terminé le grand ouvrage de la création. Ce jour s'appellera le sabbat, le jour du repos, le jour de Dieu, le jour du Seigneur; mais, qui pourrait mesurer sa grandeur, son importance et sa sainteté? Pour y parvenir, entrons, s'il se peut, dans les conseils de la Divinité.

L'homme libre, actif, puissant, maître de la terre et des créatures qui la couvrent, pourra-t-il user sans réserve des richesses qui lui sont données, épuiser ses forces dans les excès, sans que rien ne mette des bornes à son activité? Non; l'établissement du septième jour, du jour de Dieu, est venu réserver les droits de la justice éternelle, et ce jour est à lui seul une morale tout entière qui va placer une limite entre le bien et le mal; entre la liberté et ses écarts; entre le pouvoir et ses excès. Dieu dit à sa créature: Je t'ai donné ce monde, ouvrage de mes mains; mais rappelle-toi que je suis le Seigneur ton Dieu! En mémoire du repos dans lequel je suis rentré au septième jour, tu te reposeras toi-même, et tu laisseras dans le repos tes enfants, tes serviteurs, les étrangers qui se trouveront dans ta maison, et tous les animaux qui te servent. (*Exod.*, XX, 10 et 49.) Souviens-toi que j'ai sanctifié le septième jour, et qu'en ce jour tes paroles, tes pensées, tes actions doivent être saintes. J'ai béni ce jour, afin qu'il soit à jamais, pour toi et tes descendants, un jour et une source de bénédictions. Je t'ai donné cette terre; mais souviens-toi que, pour reconnaître ma suprême souveraineté, tu reviendras, chaque septième jour, renouveler l'hommage que tu me dois comme à ton Seigneur, et reconnaître la légitimité de mes droits. Pendant six jours tu te courberas vers la terre pour t'enrichir de mes dons: mais au septième, ton esprit s'élèvera vers le ciel; ton cœur s'ouvrira à la reconnaissance, et ta bouche entonnera des hymnes de gloire et d'amour.

Avons-nous exagéré la grandeur et la sainteté du jour du Seigneur? Avons-nous ajouté une seule des pensées de l'homme à celles de Dieu? Ecoutons un instant la voix sublime des prophètes, et voyons s'ils pensaient autrement: Moïse nous raconte comment Dieu lui-même a pris soin de renouveler les lois primitives qui avaient été, le long des temps, défigurées par les nations, et trop oubliées peut-être de son peuple pendant la servitude d'Egypte; mais, comme ce Dieu législateur ne veut que renouveler une ancienne institution, il ne dit pas: Vous consacrerez un jour au Seigneur; mais il dit: *Rappelez vous que vous devez sanctifier le jour du sabbat.... parce que c'est le jour de votre Dieu.* (*Ibid.*, 8.) Plus tard, quand le même prophète exhorte le peuple à être fidèle aux lois qu'il a reçues, il lui dit encore: *Observez le jour du sabbat, et ayez soin de le sanctifier.* (*Deut.*, V, 12.) A mesure que les temps s'avancent, et que les infractions se multiplient, le précepte devient plus formel et plus redoutable. Voici comment il est écrit dans les deux tables de la loi: *Observez mon sabbat, parce que c'est le signe que j'ai établi entre moi et vous, et qui, après vous, doit passer dans votre postérité. J'ai établi ce signe, afin que vous sachiez que c'est moi qui suis le Seigneur, et que c'est moi qui vous sanctifie.* »

Je vous le répète: *Observez mon sabbat, parce qu'il doit être saint, et que celui qui l'aura violé, soit puni de mort.* (*Exod.*, XXXI, 13, 14.)

Ce n'est pas seulement par la crainte que le Dieu du Sinaï veut faire respecter sa loi; il y joint les encouragements, et ses paroles deviennent plus douces quand elles passent par la bouche d'Isaïe. *A ceux qui auront observé mon sabbat*, dit-il, *je leur donnerai une place dans ma maison, et un nom éternel bien préférable à celui qu'ils reçoivent des enfants*

des hommes, puisqu'il ne périra jamais. (*Isa.*, LVI, 4, 5.)

Si vous vous abstenez, dit-il encore, *de voyager le jour du sabbat..., si vous le considérez comme un jour de sainteté, et qu'il soit employé par vous à glorifier mon nom, au lieu de l'employer à suivre vos penchants, alors vous trouverez la joie dans le Seigneur.* (*Isa.*, LVIII, 13.)

Quand le cruel Nicanor se disposait à attaquer les Juifs un jour de sabbat, ceux-ci lui disaient : *Quoi! seriez-vous assez féroce, assez cruel pour attaquer vos ennemis un jour où ils ne peuvent se défendre? Respectez plutôt la sainteté de ce jour, et glorifiez Celui qui voit tout. Quoi!* répond Nicanor; *y a-t-il dans le ciel un Dieu qui commande de sanctifier le septième jour? — Oui, il y a dans le ciel un Dieu puissant, et ce Dieu a ordonné d'observer le sabbat.* (II *Mach.*, XV, 2, 4.)

Après que Jérusalem eut été rebâtie, le peuple qui, sans doute, avait contracté de funestes habitudes pendant la captivité de Babylone, profanait le jour du sabbat en trafiquant avec les étrangers. Néhémie, indigné de ce désordre, s'écrie : *Hé quoi! ne voyez-vous pas qu'en violant le jour du sabbat, vous vous abandonnez aux mêmes désordres qui ont perdu nos pères! L'incendie est à peine éteint, et vous recommencez à profaner le jour du Seigneur.* (II *Esdr.*, XIII, 17, 18.)

Nous ne finirions pas, si nous voulions citer les cinquante-deux passages des Ecritures qui tendent à nous représenter la loi du sabbat comme l'une des plus importantes qui aient été données à l'homme ; contentons-nous d'ajouter un exemple à ce que nous avons dit :

Pendant que les Hébreux étaient encore dans le désert, un pauvre fut aperçu ramassant un peu de bois le jour du sabbat, jour auquel il n'était pas même permis de ramasser la manne pour se nourrir. On s'empare de lui; on le traduit par-devant le tribunal de Moïse qui consulte le Seigneur, et la réponse est qu'il doit mourir. On l'entraîne hors les murs de la ville, et là il est lapidé. (*Num.*, XV, 31.) Le châtiment est affreux sans doute; mais, n'est-ce point notre ignorance qui nous le fait trouver plus grand que le crime? Habitués que nous sommes aux douceurs de la loi de grâce,et à cette admirable mansuétude qu'elle a fait régner dans toutes les institutions humaines, nous ne supportons plus l'idée de cette rigueur excessive dont il fallait user envers ce peuple à tête dure, qui n'avait pas été régénéré. Puis, avons-nous bien compris ce que c'est que ravir à Dieu le jour qu'il s'est réservé; lui dérober la portion qu'il s'est faite dans la distribution des temps; lui dénier les droits que réclame sa puissance; lui refuser enfin l'hommage inscrit dans le contrat de la donation du monde? Ah! si la félonie, à l'égard des princes de la terre est un crime dans toutes les sociétés humaines, le sera-t-elle moins à l'égard du souverain Maître de l'univers?...

Ne demandez plus, N. T. C. F., ce que c'est que le dimanche? Eh! qu'avez-vous besoin de savoir que son institution remonte à l'origine des choses; que la loi, qui en ordonne la sanctification, a été la première gravée dans l'intelligence de l'homme; que cette loi morale contient toutes les autres, puisqu'elle est comme la chaîne qui lie l'homme à son Dieu ; que tous les prophètes ont fait entendre tantôt des menaces, tantôt des promesses, pour la faire respecter?... A vous, fidèles enfants de l'Eglise, ne vous suffit-il pas de savoir que c'est le jour du Seigneur?

Il nous semble plus inutile encore de dire que la loi du repos, se confondant avec la création de l'homme, a dû partout suivre les hommes et se maintenir chez les nations. En effet, soit que l'on interroge l'histoire des peuples anciens, soit que l'on parcoure les régions encore habitées par les infidèles, on retrouve partout des traces non équivoques de la première loi du repos et de la sanctification. Chez plusieurs nations c'est la période septénaire qui sert à diviser les temps ; chez d'autres on a conservé jusqu'au nom de semaine; chez le plus grand nombre on consacrait un jour sur sept à la sanctification; et partout il y avait et il y a encore des fêtes périodiques uniquement consacrées à la prière, aux sacrifices, aux cérémonies religieuses et en général au culte de la Divinité. C'est que l'homme, en cédant aux passions mauvaises qui étaient entrées dans son cœur, en abusant de sa liberté, en perdant la société de son Dieu qui était pour lui une source de lumière, cet homme a bien pu, par la suite des temps, altérer, défigurer même les traditions primitives; mais il ne dépendait pas de lui de les détruire. Les premières lois, une fois implantées dans la raison humaine par l'indestructible monument du langage que Dieu lui-même a pris soin de fonder dans l'intelligence de notre premier père, en lui apprenant le nom de chaque chose, ne pouvaient et ne peuvent plus se perdre. Ces lois vivront autant que l'homme parlera. Aussi, le chrétien de nos jours, se demandant compte de sa foi, est heureux et fier de pouvoir lire la loi du saint jour qu'il vénère et dans les annales du monde, et dans le sens commun des nations, et dans sa propre raison, et dans les saintes Ecritures qui sont comme la raison de Dieu. Si donc nous demandons encore ce que c'est que le dimanche, l'univers tout entier se lève pour nous répondre. C'est le jour du Seigneur.

Cependant, quelque grand que soit le sabbat de l'ancienne loi, il va recevoir sous la loi de grâce un surcroît de dignité et de sainteté qui le rendra plus grand encore. Suivons-le dans le vaste développement du drame religieux qui embrasse tous les âges dans son unité.

Les temps sont venus où les traditions

obscurcies doivent s'éclaircir par les événements; où les vérités altérées doivent, sous l'influence du Verbe, reprendre leur premier éclat; où les prophéties vont s'accomplir; où la nature humaine, affaiblie par la chute du premier jour, doit se relever et reprendre ses forces; où le serpent va sentir sa tête se briser sous le pied de la seconde mère du genre humain; où Dieu, enfin, reparaîtra sur la terre pour restaurer son œuvre gâtée par le péché; poser au milieu des hommes le dépôt d'une vérité aussi complète qu'elle est nécessaire pour les conduire à leur destinée, établir un tribunal infaillible pour la défendre contre les ignorances, les faiblesses, les passions humaines, et enfin rentrer dans son mystérieux repos, pour n'en sortir qu'au jour du jugement.

Tout à coup celui que les prophéties appellent le Désiré des nations est annoncé aux nations par l'étoile miraculeuse qui conduit les rois des nations dans l'étable de Bethléem. Le divin Enfant grandit dans la sagesse, bientôt fait entendre des oracles qui étonnent et forcent les habitants de Jérusalem de s'écrier : *Non, jamais homme ne parla ainsi.* (*Joan.*, VII, 46.) Il commande en maître à la nature, et se fait obéir des éléments sur la terre et dans les airs. Quand son Eglise, renfermée d'abord dans ses apôtres et dans ses disciples, se trouve tout imprégnée de la science divine qu'elle doit transmettre à toutes les nations, victime de propitiation, il se livre aux sacrificateurs aveugles qui ne savent ce qu'ils font (*Luc.*, XXIII, 34), mais qui agissent comme les instruments de la rédemption. L'Homme-Dieu est immolé, et son dernier soupir proclame la consommation de son travail pour l'humanité. Il ne manque plus que la manifestation de son triomphe sur la mort, et cette manifestation se fait à côté d'un tombeau qui a perdu sa victime, et d'où sort avec abondance la vie qui va se répandre sur les ossements arides de l'ancien monde.

Or, ce jour de résurrection à une vie nouvelle arriva le lendemain du sabbat des Juifs, soit le premier jour de la semaine. Le jour du sabbat était le jour de l'ancienne loi, et le jour de la résurrection est le jour de la loi nouvelle; mais, comme Jésus-Christ n'était pas venu « pour détruire la loi, tout au contraire pour l'accomplir et la perfectionner (*Matth.*, V, 17), » n'était-il pas convenable que ces deux solennités se célébrassent au même jour? D'ailleurs ne sont-elles pas destinées toutes deux à rappeler au monde des événements qui se ressemblent? Le sabbat, placé après l'accomplissement de la création matérielle pour en perpétuer le souvenir, ne devait-il pas être transporté au jour où fut accomplie la rédemption qui fut aussi comme la création nouvelle d'un monde mort par le péché? Eh! qu'importe à quelque jour que soit placé le repos, l'adoration que Dieu demande à sa créature, pourvu que cette volonté soit régulièrement accomplie tous les sept jours?

La translation de la solennité s'est opérée sans loi extérieure connue. *Le Fils de l'homme, qui est aussi le maître du sabbat* (*Luc.*, VI, 5), a tellement disposé les esprits et les cœurs, que ce changement semble s'être opéré sans secousse, et sous la puissance d'une inspiration qui s'est fait sentir de tous les premiers chrétiens. Le nom du dimanche était déjà connu et employé du temps des apôtres. *J'ai été*, dit saint Jean, *ravi en esprit un jour de dimanche.* (*Apoc.*, I, 10.) Ce jour était déjà choisi par les apôtres pour la célébration des saints mystères : *Le premier jour de la semaine*, dit saint Luc, *lorsque nous étions rassemblés pour rompre le pain* (*Act.*, XX, 7), saint Paul recommande aux chrétiens de Corinthe « de réserver, chaque premier jour de la semaine, quelque chose pour les pauvres. » (I *Cor.*, XVII, 2.)

Saint Ignace, qui vécut du temps des apôtres, est plus exclusif; il veut qu'au lieu d'observer le jour du sabbat, on ne songe plus qu'à sanctifier le jour du dimanche, jour auquel avait commencé la vie chrétienne, procurée par la mort de Jésus-Christ.

Saint Justin, saint Irénée, Tertullien, Origène attestent que le premier jour de la semaine était destiné aux assemblées des premiers chrétiens. Les païens eux-mêmes savaient que le dimanche était le jour de leurs mystères; car, pour les trouver coupables et dignes de mort, ils se contentaient de leur demander : « Avez-vous observé le dimanche? » Peu d'années après la mort des apôtres, saint Justin le philosophe, amené devant l'empereur Marc-Aurèle, lui tient ce langage : « Au jour de dimanche, jour que d'autres appellent jour du soleil nos frères des villes et des campagnes se rassemblent dans un même lieu. Dans ces assemblées on lit les écrits des apôtres ou les livres des prophètes. Quand la lecture est finie, celui qui préside exhorte les assistants à être fidèles aux maximes qu'ils viennent d'entendre. Puis tous se lèvent pour prier, après quoi on offre le pain, le vin et l'eau que l'on distribue aux fidèles. Après la consécration et l'action de grâce, et avant de se séparer, ceux qui le peuvent font une aumône pour les pauvres. Nous avons choisi le dimanche pour nous assembler, parce que c'est le premier jour de la création, et celui où Notre Seigneur Jésus-Christ est ressuscité des morts. » Ne croirait-on pas entendre la description de ce qui se passe chaque dimanche dans nos églises?

Dès ce temps, le cri d'allégresse, Dieu soit loué, n'a plus cessé de se répéter d'année en année, et le premier jour de la semaine illustré par la résurrection du Fils, et sept semaines plus tard, par la descente du Saint-Esprit, a toujours été pour les chrétiens le jour d'adoration, de prières,

d'actions de grâces, de charité et de sanctification.

Pendant que dura l'âge d'or du christianisme, cet âge où le sang des martyrs donnait à la foi cette force qui étonnait les païens, la ferveur suffisait pour empêcher la violation du dimanche; mais plus tard il fallut remplacer la ferveur par des lois. Aussi l'empereur Constantin, après lui tous les princes chrétiens, les conciles et les papes ont fait des lois pour assurer le repos et la sanctification du jour du Seigneur. Avaient-ils tort?... Avant de répondre, arrêtons-nous un instant sur toutes les pensées et tous les événements qui se rattachent à l'admirable institution de ce jour.

Les hommes qui veulent transmettre à la postérité une idée, une renommée, le souvenir d'un événement, d'une victoire, d'un bienfait, posent sur la surface de la terre un monument de marbre ou d'airain. Quand ces monuments peuvent être achevés avant que la mort, les dissensions ou la confusion des langues ne viennent en arrêter l'exécution, c'est le temps qui se charge de les détruire. Il n'a qu'à souffler sur l'œuvre de l'homme, il en disperse les débris, les réduit en poussière ou les ensevelit sous des grains de sable. La postérité à qui s'adressaient ces voix matérielles d'un autre âge arrive à son tour. En sillonnant la terre pour lui confier la semence des moissons, ou en écartant les ronces qui croissent sur les marbres de Palmyre, elle reconnaît le travail du génie; elle s'étonne, et s'adressant aux hommes du passé, elle s'écrie: Que vouliez-vous dire?... le passé garde le silence, mais le temps est là qui répond avec Dieu même. *J'ai passé: où sont-ils? j'ai effacé parmi les hommes les souvenirs qu'ils voulaient y laisser.* (*Deut.*, XXXII, 26.)

Dieu, qui n'a pas besoin de point d'appui pour porter ses monuments, a gravé sur le temps lui-même et en caractères ineffaçables, les deux actes de l'alliance qu'il a faite avec les hommes; et le temps, en passant et repassant toujours sur les mêmes traces, revient tous les sept jours faire lire à ces hommes les innombrables bienfaits de leur Créateur. Oui, le dimanche est le monument de Dieu. Malheur aux hommes qui, au lieu de l'entourer de respect et d'amour, oseraient concevoir des pensées de destruction, et porter des mains sacriléges sur lui! Ils se briseraient contre la pierre dure qui résiste aux portes de l'enfer, et le jour du Seigneur, monument impérissable, parce qu'il a son fondement dans les cieux, n'aurait qu'une victoire de plus à mettre à côté de tant d'autres victoires dont il porte le souvenir.

Les hommes aussi ont essayé de prendre le temps pour les confidents de leurs gloires. Jaloux de cette perpétuité des traditions sacrées transmises par le jour du Seigneur, ils ont aussi établi des fêtes nationales; ils ont demandé au temps d'éterniser leurs actions. Insensés! ils n'ont pas vu que les nations passent encore plus vite que les murailles qu'elles ont dressées! Qui célèbre aujourd'hui les fêtes de Babylone, de Memphis, de Ninive et de tant d'autres cités dont nous ne conservons que le nom?... La fête des chrétiens ne passera jamais, parce que ce n'est pas la fête d'une nation, d'un conquérant ou d'un sage, mais la fête de Celui qui a dit au monde: *Moi je vis dans l'éternité. « Vivo ego in æternum. »* (*Deut.*, XXXII, 40.)

Il faut le dire cependant, il y a dans l'humanité un instinct qui a toujours suffi pour lui faire comprendre qu'une fête, qui serait dépourvue de tout caractère religieux, ne serait pas une fête, mais un jour de folie. Pour émouvoir un peuple tout entier et pendant des siècles, il faut un sentiment qui persévère, puisé dans des motifs qui ne changent pas. Aussi les conducteurs des peuples se sont-ils toujours efforcés de donner une teinte religieuse aux fêtes même les plus profanes et les plus licencieuses.

Faut-il remonter si loin dans l'histoire pour retrouver des preuves de cette nécessité qui pousse l'homme à consacrer des jours au culte religieux? Que firent naguère ces niveleurs sanguinaires qui crurent avoir du même coup détruit la hiérarchie sociale, et renversé sur la terre le trône de Dieu, parce qu'ils avaient réussi à renverser celui des rois? Poussés par la loi de l'adoration qui est enracinée jusque dans le cœur de l'impie, ils entourent les autels qu'ils avaient dépouillés des emblèmes du vrai Dieu, y placent une prostituée, et par un double blasphème adorent le vice et la raison.

A leur tour les sectes religieuses ont établi des fêtes à l'imitation du jour du Seigneur. Mais les sectes religieuses ne sont que la pensée de l'homme: or, la pensée de l'homme, de quelque manière qu'elle soit formulée, passe comme lui. Les sectes religieuses, triste produit de la raison révoltée et pourtant craintive, se succèdent sur la terre aussi vite que les générations. Le chrétien, tout seul, enfant du vrai Dieu, a droit de regarder d'un œil de pitié toutes ces institutions éphémères, et de s'écrier avec Moïse: *Où sont donc ces dieux et ces fêtes en qui ils mettaient leur confiance* (*Deut.*, XXXII, 37)?..... Ah! c'est que le Dieu des chrétiens qui est d'hier, d'aujourd'hui et de demain (*Hebr.*, XIII, 8), a tout seul le droit d'avoir des fêtes éternelles!

Placé au jour même de la première création, le dimanche des chrétiens rappelle une création nouvelle tout aussi merveilleuse, et de plus, remplie de miséricorde et d'amour. Au premier jour de l'ancienne loi, Dieu dit à la matière: Sors du néant, et la matière paraît; mais au premier jour de la loi nouvelle, le même Dieu, sollicité par sa bonté, revient sur cette terre révoltée qu'il avait, en l'abandonnant, livrée à la souffrance, aux ténèbres de l'erreur et à toutes les misères; il dit à l'homme: *Voici que je crée des cieux nouveaux et une terre nou-*

velle. (*Isa.*, LXV, 17.) Renais, sors de l'esclavage du mauvais esprit qui t'a séduit, dépouille-toi du vieil homme, reviens t'unir de nouveau à ce Dieu que tu avais abandonné; enfant du ciel, reprends tes droits à l'héritage que tu avais perdu !

Au premier jour de la nouvelle loi, l'esprit de Dieu descend et renouvelle la face de la terre. Son souffle divin qui enveloppe le monde, y fait régner la vérité, la vertu et la sainteté. Tout est renouvelé dans l'homme, dans la famille et dans la société.

Si donc vous nous demandez encore, N. T. C. F., ce que c'est que le dimanche : nous vous répondrons que c'est le monument de notre double alliance avec Dieu : monument admirable, indestructible, qui d'une extrémité touche à la terre, et de l'autre s'appuie sur les cieux ; monument précieux qui établit notre filiation divine ; monument de science profonde où sont retracés tous les devoirs, où les générations pourront lire jusqu'à la fin des siècles le nom du Père qui a créé l'homme, le nom du Fils qui l'a régénéré, et le nom du Saint-Esprit qui l'a sanctifié. Le dimanche, c'est trois fois le jour du Seigneur. Est-ce assez pour mériter notre respect? Est-ce assez pour inspirer aux législateurs de la terre le désir d'en arrêter la profanation?...

Mais, N. T. C. F., ne trouverions-nous point dans nous-mêmes des motifs suffisants pour nous déterminer à observer le jour du dimanche avec une stricte rigueur? Méditons encore, et bientôt ce jour nous apparaîtra sous un nouvel aspect.

Le Dieu qui s'est fait homme pour guérir les maux de l'humanité, qui est venu pour perfectionner la loi et non pour la détruire (*Matth.*, V, 17); celui qui a substitué la réalité aux figures, qui, dans toute législation, a posé le principe de l'amour à la place de la crainte ; celui qui est venu tout exprès pour nous apprendre à le *servir en esprit et en vérité*, nous fera mieux comprendre encore ce que c'est que le dimanche. Ecoutons-le.

Les pharisiens effrayés de la gloire du Sauveur le suivaient partout avec cette anxiété qu'inspire la jalousie ; ils épiaient toutes ses paroles, observaient toutes ses actions avec un secret désir de le trouver coupable. Un jour de sabbat, ses apôtres pressés par la faim broyaient dans leurs mains quelques épis de blé, et les pharisiens de s'écrier : Eh quoi ! *ne voyez-vous pas que vos disciples font une chose qui n'est pas permise?...* (*Marc.*, II, 24.) Ils allaient plus loin : en voyant que le Fils de Dieu choisissait de préférence le jour de Dieu pour apprendre aux hommes la science de Dieu, et guérir toutes leurs infirmités, ils disaient : *Cet homme n'est pas de Dieu puisqu'il viole le sabbat.* (*Joan.*, IX, 6.) Or, écoutons celui qui n'attend pas toujours leurs accusations pour répondre à leurs plus secrètes pensées. *Le Fils de l'homme*, leur dit-il avec autorité, *n'est-il pas aussi le maître du sabbat?* Puis s'élevant à une hauteur de pensée où les docteurs de ces temps n'étaient pas à même de le suivre, il va énoncer un principe tout nouveau, principe qui désormais devra servir à la fois de base aux lois de la discipline religieuse, et aux lois politiques des nations. *L'homme*, dit-il, *n'est pas fait pour le sabbat; mais c'est le sabbat qui est fait pour l'homme* (*Marc.*, II, 27) ; c'est-à-dire que toutes les lois qui lui sont données, de quelque nature qu'elles soient, doivent n'avoir en vue que le bonheur de l'homme, et l'accomplissement de sa sublime destinée; c'est-à-dire qu'en réservant les droits de Dieu, la justice devra désormais se plier devant les droits de l'homme, et s'empreindre de cet esprit de douceur, de bienveillance et d'amour qui demande que le pécheur vive pour se convertir, et non pas qu'il périsse; c'est-à-dire qu'en même temps que le sabbat est la loi de Dieu, elle est aussi la loi de l'homme qui ne pouvait s'en passer.

Dans laquelle de ses deux natures qu'on veuille le considérer, l'homme est toujours plié sous le poids de ses besoins. Etre matériel, affaissé vers la terre par sa propre pesanteur, l'excès de la fatigue et du travail l'use, l'affaiblit, épuise en lui les sources de la vie, éteint le feu de son intelligence, arrête les élans de son âme, et pourrait aller jusqu'à abréger le nombre des jours qui lui sont comptés. Voilà pourquoi la profonde sagesse de son Créateur lui a dit : « Tu te reposeras le septième jour. » Il y a dans la loi du repos une prévoyance, une douceur qui décèlent dans celui qui en est l'auteur, les sentiments de la paternité. Il veut que ce repos s'étende à toutes les créatures. Ecoutez : *Vous travaillerez pendant six jours*, dit-il ; *mais le septième vous vous reposerez et vous laisserez en repos votre fils, votre fille, votre serviteur, votre servante, votre bœuf, votre âne et tous les animaux qui vous servent, et l'étranger qui se trouve dans votre maison. Oui, il faut que vos esclaves se reposent aussi bien que vous. Souvenez-vous que vous avez été vous-même esclave en Egypte, et que c'est le Seigneur votre Dieu qui vous en a retiré par la puissance de son bras.* » (*Deut.*, V, 13, 15.).

Qu'on ne nous dise pas que la loi du repos était inutile, et que le sentiment de ses propres forces suffisait à l'homme pour arrêter les excès du travail. Ce serait peu connaître jusqu'où la cupidité peut pousser les hommes. Pour ceux qui ont médité la puissance de l'avarice, ils comprennent qu'il ne fallait rien moins qu'une loi divine pour défendre l'homme contre lui-même, et lui imposer une modération qu'il n'a pas toujours.

Mais supposons que l'amour de soi-même fût toujours assez bien entendu pour modérer le travail ; ce sentiment suffira-t-il pour modérer la cupidité de ceux qui commandent aux autres ?... Si l'homme a besoin de motifs puissants pour se défendre contre ses propres passions, combien n'en faudra-t-il pas pour le défendre contre les passions

d'autrui? Oh! si quelqu'un avait pu révoquer en doute la sagesse et la prévoyance des lois que nous trouvons dans les livres saints, il lui aurait suffi d'examiner ce qui se passe dans le monde pour justifier la loi du repos. Il savait donc, le Dieu qui exerçait sa puissance et dictait ses oracles dans le paradis terrestre, et qui les renouvela plus tard sur le Sinaï, il savait qu'un jour il y aurait sur la terre des peuples chez qui l'esclavage, admis en principe, réduirait le plus grand nombre des hommes à l'état de bêtes de service à qui le repos ne serait jamais permis. Il savait donc qu'il y aurait dans notre siècle des maîtres cupides qui, non contents de forcer les ouvriers à travailler pendant le jour du Seigneur, voudraient encore, s'il était possible, ajouter des heures de fatigue à celles dont se compose le jour. Il savait donc qu'un temps viendrait, où des spéculateurs avides, attendant une pièce de monnaie de chaque goutte de sueur qui tombe du front du pauvre travailleur, s'irriteraient contre les institutions et les lois qui auraient pour but d'imposer le repos à l'humanité haletante sous le poids du fardeau qu'on lui impose. N'est-ce pas à ceux-là qu'il fallait dire : « Il faut que vos serviteurs se reposent aussi bien que vous? Le jour du Seigneur est aussi le jour de l'homme.

Il n'entre point dans nos intentions, N. T. C. F., de vous dire comment il faut sanctifier le jour du Seigneur; nous réservons ce sujet pour une autre instruction ; mais, puisque le dimanche est aussi le jour de l'homme, il faut bien que nous vous disions quels sont les biens spirituels que nous devons en retirer.

Parmi les devoirs de l'homme, celui de la prière est sans contredit l'un des plus sacrés. Ce n'est pas seulement un devoir, c'est un besoin attaché à sa nature. Dieu, pour nous faire sentir et nous forcer à reconnaître cette dépendance qui répugne si fort à notre orgueil, a voulu nous tenir dans la nécessité de tout attendre de lui ; il a renfermé dans ses éternels trésors jusqu'aux aliments de notre vie matérielle. Il ne laisse tomber qu'au jour le jour cette manne qui nous aide à traverser le désert de la vie, pour arriver à la terre promise de l'éternel repos. Soldats de la Providence, il faut que nous attendions d'elle la ration de chaque jour. Ce n'est pas assez, on dirait que, pour forcer à la prière, et rendre toujours présente à notre esprit l'idée de notre dépendance, elle nous menace à chaque instant de nous retirer ses dons. Rien n'égale la fragilité des biens dont elle nous permet la jouissance pendant que nous sommes ici-bas. La santé, la fortune, l'estime publique, l'affection de ceux qui nous entourent, tout cela peut nous échapper à chaque instant. Pas un jour n'est assuré à la vie la plus précieuse; pas un épi de blé n'est assuré d'arriver à la moisson. La main de Dieu, toujours pleine de bienfaits, semble sans cesse vouloir se refermer. Les tempêtes, les incendies, le désordre des saisons, la stérilité du sol, les maladies des fruits de la terre, les sécheresses, les pluies trop abondantes, la multiplication des insectes, sont comme autant de voix parties du ciel pour nous rappeler notre misère, et nous forcer de répéter souvent : *Notre Père qui êtes aux cieux.. donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* (*Matth.*, VI, 9.) Pour tant de maux à éviter, est-ce trop d'un jour sur sept pour la prière?...

Mais si nos besoins temporels sont grands, nos besoins spirituels le sont mille fois plus encore. Dieu sans doute est le maître de toute chose ; mais il semble qu'il doive être plus jaloux de rester l'unique distributeur des dons célestes. Il faut que nous lui demandions cette foi qui sauve, ce courage qui fait entreprendre les œuvres, cette force qui fait triompher des obstacles, cette sagesse qui préside au choix des moyens, cette lumière vive qui conduit dans les obscurs sentiers de ce monde et cette grâce qui soutient dans les tentations. Oh ! quand nous consentons à sonder les profondeurs de notre misère spirituelle, nous comprenons la nécessité de la prière, et la vérité de cette parole de l'Evangile, *qu'il faut prier et prier toujours.* (*Luc.*, XVIII, 1.)

Mais serait-il possible de bien prier, s'il n'y avait pas dans la semaine un jour spécialement réservé pour la prière ? S'il est vrai que la prière est une élévation du cœur vers celui qu'il aime, un doux entretien avec le ciel, une plainte amoureuse de la souffrance auprès de celui qui peut la calmer, une émanation de confiance qui s'élève doucement vers la source de tout bien ; si c'est un admirable échange de secours et d'adorations entre Dieu et sa créature ; si, enfin la prière est, comme on l'a dit, une respiration de l'âme, ne faut-il pas que l'âme puisse respirer en repos ? . . . Est-ce au milieu du bruit des machines, du tracas des affaires, des fatigues du travail, des préoccupations des entreprises, des calculs de l'intérêt, est-ce dans les tourbillons d'un monde qui s'agite pour trouver de l'or, est-ce dans le tumulte des marchés publics, que le chrétien pourra s'entretenir avec son Dieu ? Non. La voix de Dieu ne se fait entendre que dans le calme et le silence. Comment le chrétien pieux pourrait-il prier avec recueillement, quand tout ce qu'il entend, tout ce qu'il rencontre, tout ce qu'il voit, le détourne de Dieu ? Quand le bruit des marteaux, le roulement des charrettes, les cris des vendeurs, les chants de l'orgie, le saisissent de toutes parts et absorbent toutes les facultés de son âme ? Quand vous voudrez prier, dit le Seigneur, retirez-vous dans vos appartements, fermez-en la porte, et là parlez à votre Dieu (*Matth.*, VI, 6.) C'est pour prier avec plus de ferveur, qu'à l'exemple de leur divin Maître (*Marc.*, VI, 46), les premiers chrétiens se retiraient dans les solitudes du désert. Or, Dieu nous fournit une espèce de désert en établissant pour la prière un jour où les membres de l'humanité lassée devront rester dans le repos, où

les passions feront silence, où toute affaire d'intérêt matériel sera suspendue, où les combats de la cupidité cesseront pour la trêve du Seigneur ; un jour où tous les esprits, remplis de la même pensée, tous les cœurs animés des mêmes sentiments, toutes les voix proférant les mêmes paroles, feront monter vers le ciel un admirable concert de prières et d'amour. Mais, pour que la prière intime et que la prière publique fussent possibles, ne fallait-il pas un jour réservé pour la prière ?

Il suffirait de méditer un peu sur la nature de l'homme, pour nous faire comprendre que l'institution du dimanche était d'une rigoureuse nécessité, et que si Dieu n'avait pourvu à ce besoin, l'Eglise, la société, ou même chaque individu aurait été obligé de le faire.

Il y a dans nous deux natures bien distinctes, et, quoique unies par d'invisibles liens, chacune a ses facultés, ses propensions et ses besoins. Le corps issu de la terre se ressent de son origine, et nous entraîne autant qu'il le peut vers la terre. Tout ce qu'il demande a rapport à la terre. Sa nourriture, ses vêtements, ses actions, ses plaisirs, en lui tout est matériel et passager comme les choses de la terre.

Il n'en est point ainsi de la partie intelligente de nous-mêmes. Sortie de Dieu dont elle retrace l'image, elle tend à remonter à Dieu qui est sa fin. Tout est spirituel dans sa vie comme dans sa nature. Elle s'alimente de pensées, puise ses jouissances et son bonheur dans la vérité, agit en rassemblant ou séparant des idées, et porte ses désirs jusque par delà les mondes, et dans le séjour de la gloire de son Dieu. Sans s'arrêter à la caducité des temps, et pleine de la conscience de son immortalité, elle ose mesurer sa propre durée sur celle de Dieu. Quand ses regards dédaigneux se portent sur les êtres corporels, elle prend plaisir à les dépouiller de leur matérialité pour en faire des êtres métaphysiques, abstraits, un monde nouveau qui proclame la puissance de l'âme. Elle s'entretient avec les célestes esprits ; elle correspond avec Dieu ; elle se replie sur elle-même et contemple ses sublimes facultés. Elle se nomme âme, esprit, intelligence, volonté, génie, souffle de Dieu, feu divin, et chaque individu la sentant, la palpant, pour ainsi dire, dans son être, l'appelle *moi*. Ce *moi*, mystérieuse expression de l'individualité, d'une puissance libre, d'une volonté active ; ce *moi* qui est la source du mouvement dans le petit monde qu'il habite, comme le grand *moi* est la source du mouvement dans tout l'univers qui est son ouvrage, ce *moi*, c'est l'image de Dieu ; ce *moi*, c'est le roi de la nature, emprisonné dans une maison que le grand architecte a formée d'un peu de limon. Qui pourrait mesurer la disproportion qui existe entre les deux parties de nous-mêmes ? Par le corps nous touchons à la terre, et par l'âme nous touchons à Dieu. Par la nature inférieure nous sommes sollicités vers les actes du temps et les vices de la brutalité, parce que la matière, obéissant toujours à la loi universelle qui la dirige, tend à s'unir, à s'assimiler, à se confondre avec la matière. L'âme, toute spirituelle dans son essence et dans ses propensions, tendrait sans cesse à briser les portes de sa prison, si le péché n'avait diminué sa force. Quand elle est assez heureuse pour entrevoir sa céleste origine, elle s'écrie avec saint Paul : « Qui pourra me délier, afin que je puisse m'échapper d'ici, et aller habiter avec le Christ (*Philip.*, I, 23.) ? L'âme est une puissance morale, et la vertu est son domaine. Pourquoi faut-il, ô mon Dieu ! que l'âme ait aussi dans l'orgueil une passion qui l'éloigne souvent de vous ? Par la nature inférieure nous ressemblons aux animaux dont nous partageons quelques-uns des goûts et des penchants ; par l'âme nous ressemblons aux anges (*Psal.* VIII, 5), et nous sommes presque des dieux. (*Psal.* LXXXI, 6.)

Pendant que l'harmonie régnait entre les deux natures de l'homme, l'âme, illuminée d'en haut, forte des conseils et des grâces qu'elle puisait dans Dieu, l'âme exerçait un puissant empire sur le corps qui lui était soumis. Le bonheur était le résultat de cet accord autant que des autres bienfaits du Créateur.

Un jour la révolte passe dans le cœur de l'homme, Dieu se retire et avec lui la lumière, la science, le conseil, la force, la richesse et le bonheur. Une guerre intestine s'élève entre ses deux natures ; la chair dispute l'empire à l'esprit, et le désordre devient presque l'état habituel du cœur humain. C'est de ce jour qu'il a pu se dire avec saint Paul : « Je vois le bien, je l'admire, je l'aime et je fais le mal que je déteste. » (*Rom.*, VII, 19.) C'est de ce jour que, selon la parole de l'Ecriture, la vie devient un combat sur la terre. (*Job*, VII, 7.)

Du cœur de l'homme, la guerre passe dans la famille, et de la famille dans la société. Depuis le crime de Caïn, le monde n'a cessé d'être divisé en deux partis, qui, toujours marchant, d'une manière plus ou moins éloignée, sous les étendards de la chair et ceux de l'esprit, se font une guerre acharnée qui ne finira que quand tout corps aura été séparé de tout esprit. C'est ainsi que le monde est devenu un triste reflet du cœur de chacun de ses habitants.

Dans cet état de choses, que faut-il que nous fassions ? Combattre, N. T. C. F., mais combattre, selon le Seigneur, pour n'être pas vaincus dans la lutte. Les maux qui accompagnent les combats de la terre sont peu de chose ; ils se réduisent à des souffrances passagères, à un peu de honte ou un peu de gloire qui se dissipent comme une vaine fumée. Oh ! il n'en est pas ainsi des combats qui se livrent dans le cœur. Ceux-là laissent après eux le vice ou la vertu qui suivent la conscience dans l'éternité.

Que faut-il que nous fassions encore ? Soutenir l'âme contre les attaques de la

chair; la fortifier par l'usage de tous les moyens que Dieu, dans sa miséricorde, a mis à notre disposition; lui rendre la lumière par l'étude de la vérité, la force par l'usage des sacrements, la sagesse par la méditation des grands intérêts de l'homme, la persévérance dans le bien par la mortification qui nous habitue à la victoire, le mérite enfin, par l'exercice de la charité et de toutes les vertus.

Or, pour tous ces soins que nous devons à notre âme, est-ce trop, est-ce assez d'un jour par semaine? Eh quoi! Dieu nous permet d'employer six jours pour le matériel de l'existence, six jours pour préparer au corps le vivre et le couvert, six jours pour ne s'occuper que des misérables intérêts de la vie présente, et nous lui disputerions le septième jour pour les biens de l'âme! Non. Il y va de nos intérêts les plus chers. Nous le réclamerions, s'il ne nous était donné; car le jour du Seigneur est par excellence le jour de l'homme.

Que deviendrait cette âme dont nous énumérions tout à l'heure les grandeurs? Que deviendrait-elle, si elle était livrée sans défense aux grossiers instincts de la chair? Hélas! vaincue dans les combats des passions, dégradée par les habitudes les plus honteuses, asservie par les sens, elle méconnaîtrait sa dignité, oublierait sa destinée, renierait son origine et se croirait fille du temps. Ce qu'elle deviendrait! écoutez l'Ecriture, elle qui a des traits de lumière pour tous les mystères de l'humanité, elle va vous le dire : *L'homme était grand; mais quand il n'a plus compris son élévation, il est devenu semblable aux bêtes inintelligentes, et l'on n'a plus pu le comparer qu'à elles.* (*Psal.* XLVIII, 13, 14.) Avez-vous compris, N. T. C. F., toute la portée de cet oracle de l'Esprit-Saint? Nous possédons dans notre langage un mot qui rend toute cette pensée; mais nous n'oserions nous en servir, si nous n'étions autorisé à le faire par les écrivains sacrés. Osons donc dire la vérité tout entière : l'homme qui, dans sa vie, ne compte plus de jours pour son Dieu ni pour son âme, est un être devenu semblable aux brutes. *Similis factus est illis.* Brute, quand il a permis à la matière de dominer sur l'esprit; brute, quand il a cessé de reconnaître en lui l'image de Dieu; brute, quand, absorbé par les intérêts de la vie présente, il ne songe plus aux intérêts de la vie à venir; brute, quand il a rompu avec son Dieu, pour n'avoir plus aucun culte à lui rendre; brute, quand, devenu étranger aux douces espérances du chrétien, il place tout son bonheur dans les créatures, et s'écrie avec l'impie : *Jouissons aujourd'hui, car demain nous ne serons plus.* (*Isa.*, XXII, 22, 23.) Eh! pourquoi ne dirions-nous pas qu'il est abruti? N'a-t-il pas fait tous ses efforts pour effacer, autant qu'il dépendait de lui, tout ce qui le rapprochait de Dieu?

Mais à quoi, N. T. C. F., reconnaîtrons-nous que l'homme est ainsi déchu de sa dignité, et qu'il mérite le titre avilissant que nous n'osons pas répéter? Le voici : c'est Dieu qui a placé d'avance « le signe de la bête » (*Apoc.*, XIX, 20) sur le front de l'homme dégradé. L'oubli du jour du Seigneur, voilà ce signe. Ce n'est pas en vain qu'en réservant le septième jour pour son service, Dieu a dit à l'homme : *Ce jour du repos sera le signe que j'établis entre vous et moi.* (*Exod.*, III, 2.) Ce n'est pas en vain que Jésus-Christ est venu renouveler ce même oracle en disant : *Ceux-là sont mes frères... qui font la volonté de mon Père.* (*Matth*, XII, 50.) Que reste-t-il à ceux qui ont rompu l'alliance, brisé le lien qui les unissait à Dieu, renoncé au titre de frères de Jésus-Christ?... Hélas! ils sont encore, malgré leur révolte, enfants de Dieu; mais des enfants dégénérés, des enfants marqués du caractère de la bête. Suivez-les aux jours consacrés au culte de Dieu. Pendant que les fidèles se réunissent dans les temples pour prier, s'édifier et s'instruire, eux, ils étalent leurs marchandises, ils disposent leurs ateliers, préparent leurs machines; ils trafiquent, calculent, échangent; ils sillonnent la terre, ils la fouillent pour y chercher de l'or et toujours de l'or. Mais, que font-ils dans l'intérêt de leur âme immortelle? Rien. Cependant ils se flattent d'être les prudents du siècle, et ils ont raison; car pour eux le siècle est tout, et l'éternité rien. Aux yeux de l'éternelle raison, c'est un autre titre qu'il faudrait leur donner; mais nous nous contenterons de répéter avec l'Esprit-Saint : *Similis factus est illis.* Pendant que les enfants de Dieu se nourrissent de la parole sainte, eux, ils se réunissent dans les tavernes, ils boivent, ils chantent, ils dansent, se livrent à tous les excès de la débauche, et si le remords vient mêler quelque crainte à leur bonheur d'un jour, ils disent avec l'impie : *Quomodo scit Deus? « Dieu va-t-il s'inquiéter de cela? »* (*Psal.* LXXII, 11.) Quel nom donner à ces hommes?... *Similis factus est illis.* Pendant que les fils de la lumière méditent sur Dieu, sur l'âme, sur les mystères du temps et ceux de l'éternité, eux, ils méditent aussi, mais sur les chances de la fortune, sur les théories de l'ambition, sur les sciences profanes, sur les systèmes de la philosophie; ils dévorent les livres de l'impiété et ceux de la licence; ils font des efforts inouïs pour s'enhardir contre Dieu et contre sa loi; peut-être parviennent-ils à acquérir des connaissances étendues, un esprit cultivé, des manières agréables; mais en brisant le pacte du Seigneur, en rompant avec lui, ils ont abjuré la plus belle de leurs prérogatives, ils ne sont plus que des hommes de la terre. Il ne faut dans le puissant roi de Babylone qu'un sentiment d'orgueil et de confiance dans sa propre force pour le faire passer à l'état des bêtes. *Similis factus est illis.*

Respectons, N. T. C. F., respectons le jour du Seigneur. Aimons-le; car c'est aussi notre jour. Il n'est pas seulement pour nous un moyen de salut, il est encore un

gage de gloire, un titre de véritable grandeur.

Suivons toujours les besoins de notre âme. Dieu nous dit que *l'homme ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* (*Matth.*, IV, 4.) C'est une vérité, qu'il y a pour l'âme une famine spirituelle dont les suites sont la mort; mais une mort horriblement à craindre pour quiconque n'a pas perdu le sentiment de son immortalité. Or, l'aliment qui soutient l'âme, qui l'entretient dans cette union avec son Dieu, qui constitue sa vie, c'est la vérité, et la vérité ne lui arrive que par le véhicule de la parole; non pas de toute parole, car, dès le moment où il a plu à Dieu de mettre la parole à la disposition de l'homme, l'homme en abuse, comme de tout ce qui lui a été donné, et voilà pourquoi il y a des paroles de mensonge, de séduction, d'erreur et de passion; des paroles d'orgueil, de révolte et de crime; des paroles vaines qui, au lieu de remplir l'esprit de cette substance qui reste, n'arrivent à lui que comme une fumée qui le noircit, et disparaît en laissant le vide après elle; des paroles d'illusion qui ne donnent jamais ce qu'elles promettent, semblables à l'onde amère qui, au lieu d'étancher la soif, ne fait que la rendre plus ardente. Pour la soif de notre âme il faut ces eaux vives, pures, ces eaux dont le Sauveur des hommes parlait à la Samaritaine, ces eaux que fait couler la parole de Dieu, et qui satisfont pour l'éternité. En effet, que demande notre âme? sans doute elle éprouve une grande jouissance à contempler les petits mystères de la nature inférieure, les phénomènes du temps et de l'étendue; mais ce dont elle est avide, quand elle comprend ses besoins, c'est des grands mystères de l'ordre supérieur; ce qu'elle veut connaître, c'est son origine, sa destinée, sa propre nature; c'est son Dieu; c'est ce lien mystérieux qui unit le monde visible à son auteur; ce sont ces rapports qui doivent continuer à régner entre eux; c'est le merveilleux ensemble des lois morales qui ont été dictées, le long des temps, à l'homme innocent, à l'homme déchu et à l'homme racheté; c'est la parole de Dieu, car tout est contenu dans ce mot. Mais est-ce trop, est-ce assez d'un jour par semaine pour ouvrir sur nos âmes les fontaines des eaux vives qui coulent de la main de Dieu? (*Jer.*, XVII, 13.)

Etrange prodige de l'ignorance dans l'homme déchu! Plus sont profondes les ténèbres dans lesquelles il est plongé, plus il est indifférent pour la vérité. Tourmenté par les appétits de la chair, insatiable de richesses, de plaisirs, de puissance et de gloire, il reste insensible aux attraits des jouissances de l'âme et des sublimes clartés qui partent du ciel, et son insensibilité s'accroît avec sa misère spirituelle. L'Apôtre l'avait dit : *L'homme en qui domine l'animalité ne comprend rien aux choses de Dieu.* (I *Cor.*, II, 4.) Ah! c'est que, pour les désirer et les rechercher, il faut au moins commencer à les comprendre. Oh! si l'homme « savait le don du Seigneur, » il ne se contenterait pas d'employer à le rechercher, tout le jour du dimanche; il trouverait que c'est trop peu; il déroberait des moments à ses plaisirs; il arracherait des jours à son travail, il retrancherait des heures à son sommeil pour les donner à la recherche de la science de Dieu.

Admirons, N. T. C. F., la sage prévoyance de l'Eglise; sa sollicitude maternelle ne s'est pas contentée de gémir sur l'ignorance native de ses enfants, elle a pris des moyens pour les obliger d'en sortir. Elle leur dit : Assistez à la messe de paroisse, les jours de dimanche; entendez les instructions de vos pasteurs. D'un autre côté, elle dit aux pasteurs : Enseignez, prêchez, catéchisez, ouvrez aux fidèles le véritable sens des Ecritures, dans la crainte qu'ils ne se laissent aller à tout vent de doctrine. Distribuez aux âmes le pain de la parole, de peur qu'elles ne périssent d'inanition. Ainsi le dimanche qui, dans les premiers desseins de Dieu, n'était qu'un jour d'adoration pour l'homme innocent, est devenu, dans la nouvelle loi, un jour de restauration pour l'homme coupable; le jour où la lumière luit dans les ténèbres, où la grâce abonde à la place du péché, où la prière fait tomber sur la terre les abondantes rosées du ciel, et où la paix descend pour les hommes de bonne volonté.

C'est en vain que Dieu aurait établi la religion sur la terre, s'il n'avait pris soin d'instituer un jour pour la faire connaître, la faire pratiquer et la rendre, pour ainsi dire, visible à l'humanité; un jour pour maintenir et perpétuer son règne dans le monde. La religion ne serait pas même possible, s'il n'y avait des jours spécialement consacrés à l'accomplissement des nombreux devoirs qu'elle doit imposer. C'est en vain qu'il y aurait des prêtres, un sacerdoce, des temples, des autels, des tables de la loi et des traditions sacrées; tout cet échafaudage qui n'aurait que l'apparence d'un édifice divin, s'écroulerait devant l'ignorance, l'oubli, la froideur, l'inconstance et tous les matériels penchants du cœur de l'homme. Est-ce trop d'un jour par semaine pour restaurer les brèches que l'orage des passions fait à chaque heure au monument religieux?

Ils avaient senti cette vérité, et justement apprécié l'importance et le pouvoir du dimanche, ces novateurs audacieux qui voulaient effacer l'idée de la révélation, et arracher le christianisme à la société; ils avaient compris que, pour arriver à leur but, il fallait nécessairement détruire le dimanche, dépouiller Dieu de la portion de temps qu'il s'était réservée. S'ils s'étaient contentés de détruire les temples, de renverser les autels, d'égorger les prêtres, et qu'ils eussent laissé subsister le dimanche, les fidèles en auraient profité pour dresser à Dieu des temples dans leur cœur, et y offrir des sacrifices secrets en attendant un meilleur âge. Aussi

crurent-ils mettre le sceau à leur ouvrage de destruction, en abolissant le jour du Seigneur, et en le remplaçant par un jour d'orgie. Sectateurs de la raison pure, indépendante, souveraine, c'est à la raison qu'ils demandent les moyens d'atteindre leur but, et, chose étonnante! la raison débarrassée du principe religieux fait subitement rentrer dans la législation toute la férocité que dix-huit siècles de christianisme avaient à peine fait oublier. Les philosophes révolutionnaires établissent avec Dioclétien que le fidèle qui, le jour du dimanche, aura fait un signe de croix, sera puni de mort. Hommes de la terre, ils ne savaient pas, eux, qu'il y a dans le cœur chrétien, quand il s'est laissé pénétrer par l'amour de son Dieu, quelque chose de plus puissant que la mort. Les chrétiens de notre âge répondent, comme ceux du premier siècle : *Il y a dans nous un moyen de vaincre le monde, c'est notre foi* (*Joan.*, V, 4), *la faim, les tribulations, la pauvreté, les périls, la persécution, le glaive, rien de tout cela ne pourrait rompre les liens de charité qui nous unissent à Dieu.* (*Rom.*, VIII, 35.) En dépit des tyrans, les fidèles sanctifièrent le jour du repos, et la religion fut sauvée.

Le dimanche est au-dessus du sabbat, comme la nouvelle loi est au-dessus de l'ancienne. Sans doute c'est toujours l'œuvre de Dieu; mais l'œuvre de Dieu perfectionnée par lui-même. On ne sait pas assez tout ce qu'on doit à la puissance de cette institution. Les bons chrétiens eux-mêmes, tout imprégnés qu'ils sont de la science de Dieu, n'ont pas énuméré tous les bienfaits qu'ils lui doivent.

Au-dessus du chef-d'œuvre de la société civile, il y a un autre chef-d'œuvre plus étonnant, c'est la société des intelligences unies par la foi et par la charité. Or, cette société religieuse serait impossible, si l'institution du dimanche n'était là pour l'entretenir. Ce n'est pas tout; s'il est vrai, comme l'ont pensé les grands politiques de l'antiquité, que la société civile doit à la société religieuse les principes de son existence, les moyens de son perfectionnement, les causes de sa prospérité et les sources de tout le bonheur qu'elle peut donner aux hommes, nous serons forcés de convenir que c'est encore au dimanche que nous sommes redevables de ces bienfaits. On ose à peine se demander à soi-même ce que serait chacun de nous, si le dimanche n'existait pas. Vous, N. T. C. F., vous qui êtes isolés dans vos montagnes, fixés dans les champs que vous arrosez de vos sueurs, groupés dans les bourgs et les villes où vous combattez pour le gain, vous vous connaîtriez à peine les uns les autres. Vous ne vous rechercheriez que pour vous supplanter et vous corrompre mutuellement. Oh! qui pourrait calculer les progrès du mal, alors qu'il ne serait jamais ni arrêté ni interrompu par la trêve du Seigneur? Hélas! tout ce qu'il est possible de prévoir, c'est que l'ignorance, la sauvagerie et la brutalité seraient votre unique partage. C'est le dimanche qui vous a sauvés.

Quand, pour obéir à la loi de Dieu qui condamne l'homme à gagner sa vie à la sueur de son front, vous vous êtes livrés pendant six jours à de pénibles travaux, le dimanche arrive : Quel beau, quel touchant spectacle présente ce jour, quand il est célébré selon l'esprit de Dieu et les lois de son Eglise! La cloche, en faisant onduler sa mélodieuse voix le long des vallées, et jusqu'aux plus lointaines extrémités de la paroisse, proclame la sainteté du dimanche et annonce l'heure de l'office divin. Heureux et jaloux de se montrer dociles à cette voix du ciel, les fidèles, couverts de leurs plus beaux habits, sortent de leurs demeures, arrivent de tous les points, se réunissent et s'acheminent vers le clocher dont la cime brillante attire tous les regards. Les vieillards, les femmes, les enfants marchent pêle-mêle comme les membres d'une même famille, le long des sentiers; ils se nourrissent de pieux entretiens, et laissent voir, sur des figures pleines de sérénité, plus de joie, plus de calme, plus de véritable bonheur qu'il n'y en eut jamais dans les fêtes des mondains. A mesure que l'on se rapproche de ce centre où se réunissent toutes les pensées, les groupes deviennent plus nombreux. On entre, et l'enceinte de l'église est à peine assez spacieuse pour contenir tous ceux qui ont voulu se rendre au banquet du père de famille. O mon Dieu! c'est vous qui avez réuni vos enfants dans votre maison pour leur faire entendre votre voix, les remplir de vos inspirations, leur donner l'intelligence de vos mystères, et leur partager la chair de l'Agneau. Où pourraient-ils être mieux?

Ici, N. T. C. F., nous ne craignons pas d'interpeller les incrédules; nous leur demandons s'il est dans tout l'univers un lieu où il soit plus utile pour les hommes de se rencontrer. Nous les adjurons de nous dire dans quelle réunion les peuples trouveraient plus d'encouragements pour la moralité et pour la vertu. Nous les adjurons de nous dire s'il est dans l'univers un lieu où les hommes puissent entendre des oracles plus certains, où ils puissent arriver plus sûrement à la connaissance de leur destinée, de leurs devoirs et de toutes les vérités morales qui les intéressent le plus; où, enfin, ils puissent plus facilement devenir meilleurs. L'impuissance de la raison nous est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la soumettre à de nouvelles épreuves, et de lui demander encore ce qu'elle pourrait faire pour le bonheur de l'humanité. Six mille ans de déceptions philosophiques nous ont assez dit que, pour sortir du dédale des opinions, il fallait attacher un fil conducteur aux autels mêmes du Dieu des chrétiens. Hors de là point de sécurité, et par conséquent point de bonheur.

Mais rentrons un instant dans l'assemblée des fidèles. Au dehors, c'est le règne du mal, c'est le péché, ce sont les passions

mauvaises, ce sont les terreurs du doute qui agitent l'âme; ce sont les embarras de la vie, les vanités du siècle, les désirs de la vaine science qui tourmentent l'esprit, sans jamais le satisfaire; ce sont les désirs immodérés, les tentations violentes qui énervent le cœur. Dans la maison de Dieu, qui est avec justice appelée la porte du ciel, l'homme jouit au moins pour un moment de cette paix délicieuse, de cette liberté sainte qui ne sera entière que dans l'autre patrie de l'humanité. Ailleurs, tout sépare les hommes; ici, tout les réunit. Ailleurs, ils sont répartis dans des châteaux ou des chaumières; ici, ils sont rassemblés dans la maison de Dieu, qui est la maison de tous. Ailleurs, ils sont distribués en catégories par la fortune, par la naissance, par les prérogatives du génie ou celles du pouvoir; ici, ce sont les membres d'une même famille, les enfants d'un même père, ayant tous le même droit à l'héritage commun. Ailleurs, les pensées se croisent, les désirs se combattent, les opinions se heurtent; ici, toutes les bouches prononcent les mêmes paroles, tous les esprits sont éclairés des mêmes lumières, tous les cœurs sont remplis des mêmes sentiments. On croirait que l'harmonie des célestes intelligences se reflète, au moins pour un moment, sur la terre. Ailleurs, se sont les intérêts qui se font une guerre acharnée, et qui engendrent la discorde; ici, la communauté des espérances n'engendre que l'amour. O mon Dieu! quel beau spectacle présenterait la terre, si les hommes étaient partout ce qu'ils sont aux pieds de vos autels!

Nous ne pouvons nous lasser de contempler avec un sentiment d'admiration l'assemblée des fidèles. Sous quelque rapport qu'on l'envisage, elle est une source de bonheur pour la société. C'est une école de science profonde où le père et le fils, l'époux et l'épouse, le maître et le serviteur, le prince et le sujet, apprennent à connaître ce qu'ils se doivent mutuellement; où le spectacle de la croix enseigne à souffrir avec patience; où la vue de la crèche montre au pauvre le parti qu'il peut tirer de sa misère, et au riche, l'usage qu'il doit faire de ses trésors. Ailleurs, on peut enseigner le vice, ou bien encore des vertus d'intérêt qui lui ressemblent assez; mais les vertus évangéliques, les vertus désintéressées ne s'apprennent qu'ici. L'assemblée des chrétiens est une académie où, même dans le recueillement du silence, les idées se multiplient, où le jugement se forme, où l'esprit s'éclaire, où le goût se développe, où toutes les facultés intellectuelles s'ouvrent aux secrets de la plus haute philosophie, et aux mystères de la spiritualité. C'est une assemblée délibérante où, en laissant de côté les misérables intérêts de la terre, on s'occupe des grands intérêts de l'éternité. C'est un cénacle où l'esprit de Dieu se manifeste par la lumière et l'inspiration. Oh! si les chrétiens savaient mesurer tous les avantages qu'ils retirent des assemblées religieuses du dimanche, ils s'écrieraient avec les apôtres, en présence du Sauveur transfiguré: Qu'il fait bon ici! Dressons-y des tentes pour y rester toujours. (*Matth.*, XVII, 4.)

Cependant, après avoir, en présence des vieillards, discuté avec l'enfance sur les intérêts de l'âme, et révélé à tous la science des devoirs, l'homme de Dieu immole la victime sans tache, distribue le pain qui donne la vie en soi, fait la prière pour tous, appelle les bénédictions du ciel sur l'assemblée, et chacun se retire. Mais en cheminant, les fidèles, encore remplis des saintes impressions de la grâce, semblent se dire comme les disciples d'Emmaüs: Pendant que nous étions dans le temple du Seigneur, « n'est-il pas vrai que nos cœurs étaient touchés et remplis d'amour? »

Sans doute cette ardeur de la piété n'est pas inaltérable: chaque jour et presque chaque heure en diminue la vivacité; mais, après six jours d'épreuve, le dimanche revient pour effacer les brèches du temps sur le monument spirituel des consciences.

D'ailleurs, les bienfaits des assemblées du dimanche se continuent sous le toit paternel. Qui pourrait raconter tout ce qui se passe de doux, de consolant dans ces familles patriarcales que le repos du dimanche réunit autour du foyer domestique? Le soir, quand les nombreux enfants se rangent autour de leur vieux père, soit qu'ils racontent la prédication du jour, qu'ils entendent une lecture pieuse, qu'ils répondent au chapelet que récite la mère, ou qu'ils chantent un cantique en l'honneur de la Vierge; soit qu'ils entourent une table couverte d'un joyeux et modeste repas, ou qu'ils se livrent à d'innocentes récréations pour fêter un événement de famille, c'est toujours un bienfait du dimanche qui resserre les liens de cette famille, et la réjouit en la civilisant.

Pour la société, plus encore que pour la famille, le dimanche est une condition de vie, une source de prospérité, un moyen de civilisation et de progrès. Soit que l'on considère le dimanche sous le rapport de son institution, soit que l'on envisage la manière de le sanctifier, partout on retrouve cette admirable tendance de l'Eglise à procurer, par tous les moyens, le perfectionnement de l'individu, et partant celui de la société. Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, on ne rend pas assez de justice à l'Eglise. Que l'on examine toutes ses lois, toutes les pratiques religieuses qu'elle impose, toutes les observances qu'elle encourage, tous les dévouements qu'elle conseille, toutes les cérémonies dont elle entoure le culte, toutes les connaissances qu'elle exige de ses enfants, et jusqu'aux mortifications qu'elle prescrit, partout on reconnaîtra un désir incessant de faire prévaloir l'homme moral sur l'homme physique, l'esprit sur la chair, et l'homme de l'immortalité sur l'homme du temps. Or, cette voie n'est-elle pas

la plus sûre et en même temps la plus directe pour arriver au progrès? S'il y a pour l'humanité un perfectionnement possible. N'est-ce pas par l'intelligence qu'il doit s'obtenir? Et n'est-ce pas l'intelligence que l'Eglise affectionne, qu'elle soigne, qu'elle dirige, qu'elle élève autant que possible, afin d'étendre le champ de ses regards?

Ne sortons pas de notre sujet. Quand l'Eglise a voulu donner aux fidèles les règles de la sanctification du dimanche, voyez avec quelle sagesse elle a tracé la ligne qui sépare les actions permises de celles qui ne le sont pas. Le bon chrétien s'abstiendra des œuvres serviles, de tout travail du corps; il évitera ce qui appesantit l'esprit en fatiguant les organes, et ce qui arrête les élans de l'âme en la forçant de s'accoupler à la matière; mais, attentive aux intérêts de l'intelligence, elle permet les exercices de la pensée, les méditations profondes, les lectures instructives, les études sérieuses, et même la culture des arts libéraux. Dans son immense et tendre sollicitude elle interdit les œuvres d'esclaves (*opera servilia*) afin que l'esclave ait au moins un jour de liberté dans la semaine; mais elle permet les occupations libérales, afin de doubler la puissance et la liberté de l'esprit. C'est toujours le moral de l'homme qui est le but de ses institutions, et le plus cher objet de ses pensées. Faut-il s'étonner que les peuples les plus religieux soient aussi les plus avancés en civilisation?....

Que deviendrait un peuple chez qui le jour du Seigneur ne serait plus sanctifié? Ce qu'il deviendrait, N. T. C. F., nous tremblons de le dire. Et cependant quelque lugubre que soit notre prévoyance, elle est trop vraie, elle est infaillible. Osons, osons donc prophétiser! Chez le peuple qui n'aura plus de jour pour le Seigneur, on verra se hâter la décadence du physique de l'homme sous les excès du travail. On verra l'oubli des méditations pieuses, l'abandon des réflexions profondes suivi de la décadence du pouvoir intellectuel qui s'affaiblira peu à peu, et bientôt perdra la force nécessaire pour s'élever jusqu'au génie. Est-ce assez? Non. Une troisième décadence viendra mettre le comble aux deux premières. L'oubli du dimanche entraînera l'oubli de la loi de Dieu, et, par une conséquence inévitable, flétrira dans le cœur des peuples ce sens moral, cette conscience publique qui fait reconnaître et réprouver le crime; affreuse décadence morale qui est toujours précédée par l'incrédulité, toujours accompagnée de la dégradation, et toujours suivie de la mort des nations. Sans doute ces nations pourront encore s'agiter et faire du bruit; mais ce bruit ne saurait être que le râle de leur agonie. O mon Dieu! vos jugements sont sévères; mais, comment les peuples pourraient-ils vivre sans vous? *N'est-ce pas vous qui avez les paroles de la vie?* (*Joan.*, VI, 68.)

Aussi, appelez auprès de ce peuple qui tombe, un législateur assez courageux pour entreprendre de le relever, que fera-t-il? S'il est assez profond pour sonder les besoins de notre nature, assez religieux pour comprendre la double destinée de l'homme, assez pénétrant pour lire l'avenir d'une nation dans les institutions qui la gouvernent; s'il est assez conséquent pour comprendre que les peuples n'étant que des agglomérations d'individus, il faut donner des principes aux individus, avant de donner des lois aux peuples; s'il est assez confiant dans ses moyens pour oser attaquer le mal par la racine, assez désintéressé pour n'obéir qu'à la voix de la vérité, assez judicieux pour comprendre que les lois ne sont bonnes et ne peuvent être bonnes que quand elles tirent leur force de l'éducation morale de ceux qui doivent les observer; si, enfin, ce législateur est assez indépendant pour mépriser les préjugés de l'ignorance, les systèmes de la science commune et les cris de la cupidité, il commencera par rétablir les rapports entre l'homme et son Dieu, c'est-à-dire qu'il établira par la loi l'inviolabilité du saint jour.

Rassurons-nous, N. T. C. F., rassurons-nous pour notre avenir. Nous avons le bonheur, nous, d'avoir reçu du ciel un prince législateur, un roi rempli de l'esprit de Dieu, qui, au frontispice de cette législation dont le monde admire la sagesse, a placé la loi du dimanche, comme un bouclier destiné à donner à toutes les autres le respect, la force et la durée.

Avant d'abandonner un sujet que nous n'avons fait qu'effleurer, nous voudrions, N. T. C.F., passer en revue tous les avantages que vous retirerez de la sanctification du dimanche; mais la tâche serait trop longue; nous nous contenterons d'en indiquer un qui contient tous les autres. C'est que l'accomplissement de ce devoir est le moyen le plus infaillible d'assurer le salut de vos âmes. Si vous sanctifiez le dimanche, vous viendrez avec assiduité dans le lieu saint. Là, votre piété sera édifiée, nourrie, réchauffée par celle de vos frères. Là, vos prières, devenues plus ferventes et plus fortes par leur union à celles de la communauté, feront descendre sur vous les faveurs du ciel. Là, dans le silence des passions, vous entendrez les cris de conscience qui vous appelleront à la vertu. Là, votre cœur devenu plus libre, cédera à des affections plus pures et plus surnaturelles. Si vous sanctifiez le dimanche, vous entendrez la parole de Dieu; votre esprit dirigé par cette lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde, s'ouvrira à toutes les sciences à la fois. Vous comprendrez Dieu, l'homme, le monde, les devoirs et la vertu. Vous laisserez aux victimes de la philosophie les incertitudes des systèmes, et vous nagerez au milieu des réalités. Si vous sanctifiez le dimanche, vous méditerez sur vos grands intérêts, vous vous connaîtrez vous-mêmes, et, en admirant la noblesse de votre origine, la beauté de votre nature et la grandeur de votre destinée, vous vous sentirez plus libres pour le bien,

et plus forts contre le mal. Si vous sanctifiez le dimanche, vous pratiquerez des œuvres de charité, vous amasserez et placerez dans le ciel des trésors que la rouille ne détruira pas, vous mettrez des fleurs à la couronne qui vous est préparée, vous deviendrez des saints. Fussiez-vous de grands pécheurs, oh ! ne désespérez pas : en sanctifiant le dimanche vous ouvrez une porte à la grâce; tôt ou tard elle entrera dans votre cœur pour y terrasser les passions qui vous retiennent loin de Dieu.

Et vous, nos chers coopérateurs dans l'œuvre de Dieu, c'est sur vous surtout que repose notre confiance pour faire comprendre aux fidèles confiés à vos soins, de quelle importance il est pour eux de sanctifier le dimanche. Peut-être en leur parlant, nous sommes-nous souvent abandonné à des considérations d'un ordre trop élevé, et pas assez pratiques pour eux; mais nous devions avoir égard à tous les besoins et à toutes les positions. D'ailleurs, nous savons quel est votre zèle, votre science, et nous avons pu juger par nous-même de l'habileté avec laquelle vous parvenez à communiquer la science de Dieu aux intelligences les plus communes. Vous leur traduirez nos pensées; vous imiterez la colombe qui, au lieu de donner à sa couvée une nourriture grossière, commence par la triturer dans son bec, lui fait subir une première élaboration, puis la verse dans l'estomac de ses petits

Donné à Annecy, le 2 février 1846.

IV. MANDEMENT

Pour le carême de 1847.

SUR LA PENITENCE.

En vous annonçant, N. T. C. F, les jours de pénitence qui vont commencer, nous voulons renouveler dans vos esprits et dans vos cœurs le souvenir d'une loi que Dieu a fait connaître à l'homme, le jour où il lui a plu de le poser sur la terre, loi qu'il a, de nouveau et dans la suite des temps, fait annoncer par ses prophètes, qu'il a lui-même proclamée par la parole incarnée dans la personne de son Fils, loi à laquelle il a voulu donner la sanction la plus redoutable, en disant : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez* (*Luc.*, XIII, 3.), loi, enfin, que son Église, dans une profonde sagesse, a daigné formuler dans le jeûne et l'abstinence, dans la crainte que les fidèles, toujours prêts à se révolter contre la grâce, ne vinssent à l'oublier entièrement. Loi de la pénitence, de la mortification des sens, loi de justice et d'expiation, loi de miséricorde et de propitiation, loi de rigueur et d'amour, qui a suivi l'humanité à travers les siècles, depuis le paradis terrestre jusqu'à nos jours, et qui l'accompagnera jusqu'au moment où la trompette de l'ange le convoquera autour du tribunal de la justice universelle.

Peut-être nous demanderez-vous N. T. C. F., pourquoi nous regardons comme nécessaire de vous parler encore d'une loi qui revient, chaque année, chaque saison, chaque semaine et presque chaque jour frapper à la porte de vos consciences, et vous répéter, par le ministère des pasteurs, ce que le précurseur du Messie criait dans le désert : *Faites pénitence, car le règne de Dieu s'approche!* (*Matth.*, III, 2.) Hélas ! N. T. C. F, nous savons que les directeurs de vos âmes, pressés par le zèle qui les anime, et dociles à la voix de l'Apôtre qui leur commande de porter jusqu'à l'importunité la prédication de la loi de Dieu, reviennent chaque jour frapper à la porte de vos consciences; mais si nous savons aussi que ces consciences refusent quelquefois de s'ouvrir, n'est-il pas juste que la voix du premier pasteur du diocèse se joigne à la voix de chacun d'eux pour crier plus fort, s'il est possible: *Faites pénitence, car le règne de Dieu s'approche!* D'ailleurs, la vigilante sollicitude des prêtres du Seigneur doit au moins mesurer son activité sur celle des passions mauvaises qui ne cessent pas un instant de miner, dans chaque cœur, l'édifice de la sainteté, à mesure qu'ils s'efforcent de le construire. Eh ! ne savons-nous pas tous les ravages que l'ennemi exerce chaque jour dans la vigne du Seigneur ? Il attaque tour à tour, et souvent toutes à la fois les pratiques religieuses qui contrarient ses intérêts ou ses goûts. Il y a une année, nous nous efforcions de vous exhorter à la sanctification du dimanche que semblaient vouloir détruire l'avarice et la cupidité du siècle. Aujourd'hui, c'est la sensualité qui prend toutes sortes de formes, se cache sous tous les prétextes, et va jusqu'à feindre la force et l'incrédulité pour échapper à la loi du jeûne et de l'abstinence.

N'est-ce pas le moment le plus opportun de répéter dans toutes les chaires et à l'oreille de chaque chrétien : *Faites pénitence, car le règne de Dieu s'approche!* N'est-il pas vrai, N. T. C. F., que ce Dieu qui, au temps de saint Jean-Baptiste, se montrait à la terre entouré des insignes de la miséricorde et de l'amour; qui faisait chanter sur son berceau : *Paix aux hommes de bonne volonté* (*Luc.*, II, 14), semble ne se manifester aujourd'hui que par les fléaux dont il s'entoure, quand il veut punir les infidélités des hommes?

A la vue de la disette qui, depuis trois ans, afflige l'Europe, et de la souffrance qui, pour les jours de l'hiver et du printemps, menace la plus grande partie de notre troupeau, nous nous sommes demandé, comme tant d'autres, quelle pouvait être la cause d'une stérilité d'autant plus effrayante qu'il nous est impossible de prévoir où elle s'arrêtera. Nous laissons à l'étroite sagesse du siècle le facile avantage de trouver cette cause dans les pluies, les vents ou la chaleur. Pour nous, c'est Dieu qui conduit les nuages et qui commande aux vents; c'est à lui que nous avons dû remonter pour obtenir l'intelligence de nos maux. Or, écoutez, N. T. C. F. Comme il y a des infidélités et des crimes de l'homme, ainsi il y a des

infidélités et des crimes commis parmi les nations. Les premiers peuvent être punis par la justice de ce monde, ou réservés pour le dernier jour; mais, pour les autres il n'y a que la justice de Dieu; et, comme si l'éternelle équité avait besoin de se manifester à la terre autrement que par les menaces de l'autre vie, on voit de temps en temps s'appesantir sur le monde une grande et invisible main qui le courbe sous la douleur, le force de reconnaître son impuissance, d'élever ses regards vers le ciel et de crier miséricorde, en regardant passer la justice de Dieu! Oui, c'est sans doute parce qu'il n'y a plus dans l'éternel séjour de divisions de peuples et de sociétés que leurs crimes sont punis ici-bas; et de quelle manière, ô mon Dieu!

Si le genre humain représenté dans nos premiers parents se révolte contre la loi d'obéissance, aussitôt ce crime est puni par la séparation de Dieu, la perte de la science divine, la révolte des éléments et l'infécondité du sol. Si, en se multipliant, les hommes oublient leur Créateur, qu'il n'y ait plus sur la terre d'autel que pour les passions mauvaises, ce Dieu oublié commande aux cataractes du ciel de s'ouvrir, et la terre est ensevelie sous les eaux du déluge. Si les habitants de la terre se réunissent pour braver le ciel, et rivaliser avec lui de puissance et de grandeur, Dieu jette l'anarchie dans leurs paroles et dans leurs idées, ils sont dispersés. Si des villes populeuses sont souillées par les honteux excès des passions brutales, le feu du ciel vient les dévorer. Qu'est devenue la déicide Jérusalem et le peuple qui appelait sur lui la vengeance, en criant presque sous la croix du Sauveur : *Que son sang retombe sur nous.* (*Matth.*, XXVII, 25.) Quand les nations soulevées proclament leur indépendance, et disputent à Dieu le droit de la souveraineté, ce Dieu souffle le génie du despotisme dans l'âme d'un héros, et ceux qui refusaient de reconnaître le droit de Dieu, plient bientôt le genou devant l'épée d'un tyran. Abrégeons cette effrayante histoire de la justice de Dieu. Que se passe-t-il donc au milieu de nous? La cupidité, ne trouvant plus assez de temps pour gagner de l'or, enlève à Dieu le jour qu'il s'était réservé pour le donner aux soins de la terre. La sensualité, devenue puissante dans le monde, repousse avec horreur tout ce qui ressemble à la mortification, et ne veut plus entendre parler ni de jeûne, ni d'abstinence, et Dieu, outragé par l'abandon de la sainte loi du sacrifice volontaire qu'il imposait aux hommes par son Eglise, commande à la terre de refuser ses fruits, et voilà qu'au lieu des jeûnes, c'est la famine qu'il faut endurer.

Ne dites pas, N. T. C. F., avec les incrédules, avec les indifférents et avec les enfants séparés de l'Eglise, ne dites pas que le jeûne et l'abstinence ne sont que des pratiques sans motifs, sans mérite et sans utilité pour le chrétien. Il suffirait d'ouvrir les Ecritures pour justifier, s'il était nécessaire, la sévérité des ordonnances de l'Eglise.

L'homme, sorti des mains de Dieu, jouissait encore de son innocence, que déjà la loi de l'abstinence lui était imposée. *Vous ne toucherez point,* lui dit le Seigneur, *à l'arbre de la science du bien et du mal.* (*Gen.*, II, 17.) Mais si l'homme, encore tout brillant de la sainteté que lui a imprimée son auteur, est déjà soumis aux privations, que sera-ce de l'homme pécheur? La porte du ciel, fermée par l'intempérance, ne pourra se rouvrir que par la pénitence et l'expiation; aussi, en attendant la grande expiation du Calvaire, tout le genre humain est livré au travail de la pénitence. « Le paradis, s'écrie saint Basile, nous a été fermé, parce que nous n'avons pas jeûné dans Adam notre premier père, jeûnons maintenant pour qu'il nous soit ouvert. » (*De jejunio*, hom. 1.)

Il n'y avait, sous l'ancienne loi, aucun précepte positif qui imposât l'obligation du jeûne, mais consignée dans l'histoire de la chute de l'homme, dans la persévérance des châtiments qui lui avaient été infligés, la pénitence ne cessa jamais de faire partie de la religion, et de se manifester sous toutes les formes. Quand on voit le jeûne honoré par les personnages les plus grands et les plus éminents par leur sainteté, quand on le voit récompensé par les plus grandes faveurs de Dieu, ne peut-on pas présumer avec raison qu'il fut un précepte divin, comme dans la nouvelle loi il est devenu un précepte de l'Eglise?... Moïse, cette figure anticipée du Messie, se prépare, par un jeûne de quarante jours, à gravir les sommités du Sinaï, à pénétrer dans le nuage qui cachait au peuple la face de Dieu, et à écrire la loi. C'est après un jeûne de quarante jours que le prophète Elie prend son vol vers les cieux. C'est dans le jeûne que Samson, Judith, Esther puisent le courage et la force des grandes actions. C'est dans le jeûne que l'âme du Roi-Prophète, ternie par le péché, retrouve sa beauté première. Mes genoux, dit-il à son Dieu dans l'effusion de sa tristesse: *Mes genoux sont affaiblis par le jeûne.* (*Psal.* CVIII, 1.) Ecoutez encore les gémissements de Néhémie : *Je me suis assis et j'ai pleuré, et j'ai passé de longues journées à pousser des sanglots; j'ai jeûné et j'ai prié devant la face du Dieu et du ciel.* (II *Esdr.*, I, 4.) C'est par le jeûne que Tobie, Achab, Daniel ont obtenu le pardon de leurs fautes et de nouvelles grâces de Dieu. Quand les faveurs que l'on demande ou les fautes que l'on expie sont générales, c'est le peuple tout entier qui doit jeûner et se livrer aux œuvres de la pénitence. *Encore quarante jours* s'écrie le prophète, *et Ninive sera détruite.* (*Jon.*, III, 4.) Ces quarante jours se passent dans le jeûne, les larmes, les mortifications de la chair, et Ninive est sauvée. Après une grande victoire, les enfants d'Israël se portent dans le temple du Seigneur pour lui rendre des actions de grâces, *et ce jour-*

là, nous dit l'Ecriture, *ils jeûnèrent jusqu'au soir*. (*Judic.*, XX, 26.

Les chefs du peuple juif instituèrent un jeûne solennel pour rendre grâce à Dieu de ce qu'ils avaient été délivrés des persécutions d'Aman. (*Esth.*, IX, 31.) Zacharie parle aussi d'un jeûne fixe qui revient, comme chez les chrétiens, dans les quatre saisons de l'année. (*Zach.*, VIII, 19.) En faut-il davantage pour donner à la loi du jeûne et de l'abstinence une autorité sainte, une origine digne de la plus profonde vénération?

Cependant l'usage du jeûne, de la pénitence et de la mortification n'était pas borné chez le peuple de Dieu. Attachée, pour ainsi dire, à la nature humaine comme un vautour à sa proie, la pénitence suit l'homme dans le paganisme, dans la barbarie, la civilisation ou l'infidélité. Tous les lieux où l'homme respire retentissent des gémissements de la pénitence. On est saisi d'un sentiment de pitié et d'effroi, à la vue des rigueurs excessives exercées par certains peuples contre leur propre chair. C'est que l'homme porte avec lui le sentiment de la faute première. Etre dégradé, roi déchu, dieu tombé, il conserve écrit dans sa conscience l'arrêt qui le condamne à l'expiation; il le retrouve dans les monuments du langage, de la tradition et jusque dans les préceptes de la philosophie qui lui répète, par la bouche des stoïciens, « souffre et abstiens-toi. » Souffre, parce que comme coupable tu dois expier; abstiens-toi, parce que toujours libre, tu peux pécher encore et arrêter les bienfaits de la réconciliation.

Pour se dispenser des œuvres de la pénitence, quelques hommes sortis du sein de l'Eglise ont allégué que cette expiation que le genre humain s'est efforcé d'opérer par la mortification, par le jeûne, par la prière et surtout par l'effusion de toute espèce de sang, étant maintenant accomplie par le dernier et le plus grand des sacrifices, il ne restait plus au chrétien qu'à en recueillir les fruits. Hélas! comment, depuis qu'ils ont abandonné la source des eaux qui portent la vie, ces chrétiens livrés à leur sens privé pourraient-ils se garantir de l'erreur? Sans doute, le médiateur, envoyé parmi les hommes pour opérer une alliance nouvelle entre le ciel et la terre, a réconcilié le genre humain, rouvert le ciel, ramené Dieu à côté de l'homme, fait briller de nouveau la lumière éteinte; mais a-t-il détruit la liberté de l'homme? A-t-il aboli la loi? A-t-il détruit toute sanction en assurant la récompense au criminel chargé d'iniquité, comme à l'innocent comblé de vertus? Serait-il venu sur la terre pour y apporter le désordre, et encourager les excès par la promesse de l'impunité? Non, N. T. C. F., non, telle n'est pas l'admirable et sainte économie de la rédemption. Tout est grand, tout est beau, mais en même temps tout est simple dans cette œuvre de Dieu : tous les faits, toutes les vérités s'enchaînent et s'appellent mutuellement. Par le péché, notre premier père fait subitement disparaître tous les trésors dont son Créateur s'était plu à l'entourer. Il perd cette nature féconde qui lui donnait plus que ses désirs ne pouvaient attendre; il perd la société de son Dieu, cette union qui s'appelle encore la vie de l'âme, et qui doit faire le bonheur, quand elle sera dans toute sa perfection; il perd ces entretiens où il apprenait en même temps le nom, la nature et la destination des choses; ces entretiens qui laissaient briller à ses yeux les mystères de Dieu, de l'âme et de l'univers; il perd cette douce sécurité d'avenir que ne troublait point l'idée de la mort; il perd cette puissance de lui-même qui le garantissait contre les écarts de la liberté. Ce qui lui reste, hélas! c'est la triste science du bien et du mal. Science de remords et de désolation trop digne de l'Ange déchu par qui elle est tombée sur le genre humain. Enfants de l'homme révolté, était-il possible que nous pussions échapper à tous les maux que la désobéissance avait fait tomber sur lui? Nous ne le pensons pas? La mort spirituelle, produite par le seul fait de la séparation de Dieu et les misères de la vie répandues sur le coupable, viciaient toute sa nature et tout ce qui devait sortir de lui.

Portons maintenant nos regards sur la Vierge de Nazareth écrasant la tête du serpent. Quel devait être le but de la promesse faite par Dieu lui-même aux deux exilés du paradis terrestre? C'était de détruire le péché dans ses suites et dans ses effets. Or, par l'incarnation, Dieu s'unit de nouveau à l'homme, il se manifeste à lui, et par un prodige d'amour, il reste dans nos tabernacles comme dans un autre Eden toujours prêt à rétablir, entre lui et l'homme fidèle qui le cherche, cette union qui fait la vie de l'âme et prélude à son bonheur. Par l'incarnation, le Verbe de Dieu s'est fait chair pour faire entendre à la chair les paroles de la vie éternelle qu'elle avait oubliées. Par l'incarnation, Dieu est venu relever l'humanité tombée, et lui rendre, dans la lumière du vrai, dans les conseils et dans les secours de la grâce, les forces qu'elle avait perdues. Par l'incarnation, il a satisfait à la justice éternelle et ouvert à tous les hommes de bonne volonté la porte du ciel depuis quatre mille ans fermée par le péché. Mais, remarquez bien, N. T. C. F., qu'elle n'est ouverte qu'aux hommes de bonne volonté; que si la tâche du Rédempteur est achevée, la nôtre reste à faire; que si la révolte originelle est effacée, il nous reste, à nous, des fautes particulières à expier. Soldats de Jésus-Christ, il ne suffit pas qu'il nous ait préparé une couronne, il faut encore que nous fassions des efforts pour la saisir. C'est lui qui nous fait dire par l'Esprit-Saint que la vie du chrétien est un combat perpétuel (*Job*, VII, 1), et qu'il n'y aura de couronné que celui qui aura vaillamment combattu. (II *Tim.*, II, 5.)

Or, les armes des batailles spirituelles sont les jeûnes, l'abstinence, les mortifications, les œuvres de charité et les vertus de quelque nom qu'elles soient revêtues ; mais puisque les lâches chrétiens regardent ces pratiques comme des inventions humaines, voyons ce qu'en pensait notre divin Rédempteur.

Et d'abord, s'il est vrai, comme le dit l'Ecriture, que le Fils de l'homme s'est posé vis-à-vis de nous, afin que nous le prenions pour notre modèle et que nous nous efforcions de marcher sur ses traces (*Joan.*, XIII, 15), n'est-ce pas pour nous inspirer l'esprit de mortification qu'il a lui-même jeûné quarante jours? (*Matth.*, IV, 2.) *Si quelqu'un veut venir avec moi*, dit-il à ses apôtres, *il faut aussi qu'il porte sa croix et qu'il sache se résister à soi-même.* (*Matth.*, XVI, 24.) Pour nier le mérite et la puissance des œuvres dans l'ordre du salut, il faudrait méconnaître l'esprit de l'Evangile qui est bien plus encore une école de morale qu'il n'est une profession de foi. Il faudrait surtout y détruire toutes les paroles sorties de cette bouche divine qui ne s'ouvrait que pour encourager les hommes à la pratique des œuvres. N'est-ce pas lui qui disait : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* (*Luc.*, XIII, 3.) *Heureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté!* (*Matth.*, V, 3.) *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice!* (*Ibid.*, 6.) *Heureux ceux qui exercent la miséricorde!* (*Ibid.*, 7.) *Vous qui serez persécutés à cause de moi, réjouissez-vous, votre récompense sera grande dans le ciel.* (*Ibid.*, 11, 12.) *Faites-vous des trésors que vous placerez dans le ciel, où la rouille ne saurait les atteindre.* (*Matth.*, VI, 20.) *Veillez et priez, dans la crainte que vous ne soyez tentés.* (*Matth.*, XXVI, 41.) *Rachetez vos péches par des aumônes.* (*Dan.*, IV, 24.) *Cherchez, avant tout, le royaume des cieux et sa justice.* (*Matth.*, VI, 33.) *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu.* (*Matth.*, VII, 19.) *Il ne suffit pas d'entendre la parole de Dieu, il faut encore la mettre en pratique.* (*Rom.*, II, 13.) *Si je m'abaisse jusqu'à laver vos pieds, c'est afin de vous montrer ce que vous devez faire les uns pour les autres.* (*Joan.*, XIII, 14.) Ne dit-il pas expressément qu'il rendra à chacun selon ses œuvres? (*Matth.*, XVI, 27.)

Et pour en venir au jeûne en particulier, ne dit-il pas qu'il faut jeûner avec joie et bannir les signes de tristesse dont les hypocrites accompagnent ordinairement leurs jeûnes? (*Matth.*, VI, 16 et seq.) Ne dit-il pas, en parlant de certaines passions plus favorisées par l'ennemi du salut, qu'il y a une espèce de démon que l'on ne peut chasser qu'au moyen du jeûne et de la prière. (*Marc.*, IX, 28.) Les disciples de Jean viennent lui dire : *Maître, pourquoi vos disciples ne jeûnent-ils pas, comme nous et les Pharisiens?* (*Matth.*, IX, 14.) Comme s'il avait voulu montrer que le jeûne n'était pas seulement une institution de l'ancienne loi, mais qu'il devrait, à plus forte raison, se trouver dans la nouvelle, il répond : *Est-ce que les fils de l'époux peuvent se livrer à la tristesse, pendant que l'époux est avec eux?... Mais viendront des jours où l'époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront.* (*Ibid.*, 15.) Oui, les apôtres jeûneront quand ils auront perdu le divin Précepteur qui leur a donné l'exemple de la mortification. Si ce n'est par une loi expresse, ce sera du moins par la voie de la pratique qu'ils commenceront cette longue chaîne de pénitences dont la sensualité de nos jours ne veut reconnaître ni l'origine, ni l'utilité. Saint Paul dira le premier : *Nous portons dans notre corps la mortification de Jésus-Christ.* (II *Cor.*, IV, 10.) *Si nous voulons être un jour participants de sa gloire, commençons par souffrir avec lui.* (*Rom.*, XVIII, 17.) Oh! si quelque lâche chrétien, ou quelque mondain rebelle était tenté de tourner en ridicule, ou seulement de condamner la loi de pénitence et de mortification, nous le conduirions au prétoire, nous lui montrerions la victime de l'expiation, l'homme de la douleur, attaché à une colonne, une couronne d'épines sur la tête, déchiré dans toutes les parties de son corps par le fouet des bourreaux qui l'entourent et le frappent à coups redoublés. Nous saisirions cette victime pâle, sanglante, défigurée ; nous la présenterions, non plus comme Pilate qui avait mission de la montrer à l'univers, mais aux détracteurs de la pénitence, et nous leur dirions aussi : *Ecce homo* (*Joan.*, XIX, 5), voilà notre modèle, notre excuse, notre justification ; *Ecce homo.* C'est ainsi que le péché s'expie! Et si l'Homme-Dieu a tant souffert pour expier la grande injustice du genre humain, n'avons-nous rien à faire, nous, pour tant d'injustices que nous commettons chaque jour?....

C'est donc jusqu'aux apôtres qu'il faut remonter pour comprendre la sainteté du jeûne, et en particulier de l'institution du carême. Il est impossible de retrouver dans l'histoire de l'Eglise une époque où ces jours de pénitence ne soient pas rigoureusement observés. Tous les saints Pères, sans en excepter un seul, parlent du carême, et le plus grand nombre en font remonter l'institution jusqu'aux apôtres. «Pour nous conformer à la tradition des apôtres, dit saint Jérôme, nous observons chaque année une quarantaine pendant laquelle il nous est prescrit de jeûner. » (*Epistola ad Marcellum.*) Origène, qui vécut dans les premiers siècles de l'Eglise, dit aussi : « Nous avons les jours du carême qui sont consacrés au jeûne. » (*Hom. in Levit.*) Saint Basile, saint Epiphane, saint Léon et tant d'autres Pères attestent que le carême est observé dans toute l'Eglise. Est-il étonnant que, plus tard, elle en ait fait une loi positive?

Mais, disent nos frères séparés, l'apôtre saint Paul assure que les chrétiens peuvent manger de la chair. (I *Cor.*, X, 25 et seq.) Ailleurs il ajoute que tout ce que Dieu a

fait est bon, qu'il est donc permis de manger de la viande. (I *Tim.*, IV, 4.) Et nous aussi, N. T. C. F., nous assurons que cette nourriture est permise; nous savons encore qu'elle est bonne comme ouvrage de Dieu, et c'est précisément parce qu'elle est la plus succulente des substances employées à la nourriture de l'homme, qu'il y a plus de mérite à s'en priver dans un esprit de mortification. En défendant l'usage des viandes à certains jours de l'année, l'Eglise n'a point voulu dire que cet aliment fût mauvais de sa nature, ni que d'en manger fût un acte d'idolâtrie, comme le pensaient certains sectaires des premiers temps; elle n'a voulu que forcer les chrétiens à pratiquer la grande loi de la pénitence, au moins en se privant de temps en temps de l'espèce de nourriture la plus propre à flatter le goût et à faire fermenter les passions.

Sans doute, l'Eglise aurait pu faire porter sa loi sur des aliments plus communs, elle aurait pu dire : Vous vous abstiendrez de légumes; mais y aurait-il eu de la sagesse à baser la loi de l'abstinence sur des aliments qui ne se montrent que par exception sur la table du riche, ou bien encore sur ceux qui couvrent la terre et forment presque partout la nourriture du pauvre? C'est alors que les plaintes auraient été légitimes

On dit à ceux que l'on veut encourager à violer la loi de l'Eglise : N'écoutez pas les prêtres, obéissez plutôt à Dieu qui a dit à ses apôtres : *Mangez ce qui vous sera mis devant.* (*Luc.*, X, 8.) Mais quoi! ne voit-on pas que la pensée de l'Eglise se confond ici avec la pensée de Dieu? Le Sauveur disait à ses apôtres : Ne soyez pas difficiles, n'écoutez pas la sensualité; quand les mets que l'on vous présentera ne seront pas de votre goût, n'en demandez pas d'autres, sachez vous en contenter pour mortifier vos sens. Mais, n'est-ce pas là ce que l'Eglise dit à ses enfants, alors surtout qu'elle leur fait une loi de l'abstinence?

Dans l'espérance de nous mettre en opposition avec l'Ecriture, on nous dit encore: *Ce n'est pas ce qui entre dans le corps qui fait le mal: mais ce qui sort de la bouche.... et du cœur de l'homme.* (*Matth.*, XV, 11.) Non, N. T. C. F., ce n'est pas ce qui entre dans le corps qui est le péché lui-même; il a une tout autre origine. Le péché, c'est le mépris de la loi, la révolte contre l'autorité légitime, et dans le cas présent, la désobéissance à l'Eglise de Jésus-Christ. Or, la révolte naît dans le cœur; c'est donc dans le cœur que le péché prend naissance; mais les actes dans lesquels il se formule et se manifeste aux yeux, peuvent-ils, à leur tour, n'être pas criminels?

Peut-être veut-on nous dire, en nous citant ces paroles de l'Evangile, qu'il y a des mortifications plus importantes que la sobriété et l'abstinence des viandes. Oh! alors on entre avec nous dans l'esprit de l'Eglise, et plus intimement encore dans celui de la religion. Oui, il est une abstinence plus importante, plus essentielle que toutes les autres, une abstinence, objet de la première loi donnée à l'homme, et de toutes celles qui sont venues dans la suite, c'est l'abstinence du péché qui ne peut entrer dans l'âme sans lui donner la mort. C'est donc en vain, N. T. C. F., que vous vous imposeriez des privations matérielles, que vous jeûneriez, que vous crucifieriez votre chair; si vous ne vous absteniez pas du péché, vous ne seriez aux yeux de Dieu que comme des cymbales retentissantes (I *Cor.*, XIII, 1), ou comme des arbres stériles, condamnés à être coupés et jetés au feu. (*Matth.*, III, 10.) Mais cela veut-il dire que la loi de l'abstinence soit dépourvue de motifs, et que la mortification soit sans utilité pour le salut? Il est permis à l'ignorance, à la distraction, à la légèreté du monde d'avoir de telles pensées; mais vous, chrétiens, vous à qui il a été donné de connaître les mystères du ciel (*Luc.*, VIII, 10), parce que vous avez consenti à ouvrir vos yeux à cette lumière qui est venue luire dans les ténèbres (*Joan.*, I), vous savez quels sont les besoins moraux de l'humanité. Ecoutez cependant : Quand il n'y aurait pour chacun de nous aucune nécessité de satisfaire à la justice divine pour tant d'infidélités passées, la mortification serait encore nécessaire pour enfanter le mérite par la manifestation de la vertu. Entrons un instant dans le mystère de l'humanité.

L'âme humaine, emprisonnée pour le temps de son épreuve dans cet ensemble d'organes que l'on appelle corps humain, ne forme avec lui qu'une seule personnalité agissant par le concours de deux natures trop souvent, hélas! opposées dans leurs penchants. Si l'âme, de temps en temps soulevée par la conscience de son origine, cherche à s'élever vers le ciel, le corps de son côté, poussé vers la terre par sa propre pesanteur, tend à s'assimiler à la matière et à tous les êtres qui en sont formés. Ainsi deux puissances doivent toujours concourir à la production des actes humains, et le moraliste chrétien n'a besoin que d'examiner l'acte produit, pour dire lequel des deux pouvoirs a réussi à déterminer la liberté. C'est dans cette dualité dont l'Ecriture seule nous donne l'intelligence, qu'il faut chercher l'explication de ces contradictions étonnantes, qui restent un mystère de plus pour la raison, quand elle refuse de s'éclairer de la foi. Dans quelque siècle, dans quelque pays, sous quelque domination que l'on se place pour contempler l'humanité, partout on retrouve l'admiration de la vertu et le culte honteux du vice; l'enthousiasme pour la vérité et le règne du mensonge; un doux penchant des âmes pour la beauté absolue de Dieu et l'amour avilissant des créatures; les élans de l'esprit vers les éternelles demeures et les attraits des sens pour la vie présente; ce goût si délicat pour les choses saintes, et ce sensualisme grossier qui abrutit. De là, ces passages souvent si subits

d'une vie d'anachorète à une vie de mondanité, ou d'une sensualité criminelle aux exercices de la prière, de la pénitence et de la mortification. De là ces saintes ardeurs de la charité qui voudrait partout établir le règne de Dieu, et ces sanglantes persécutions pour en éteindre jusqu'au souvenir. De là, enfin, ces disputes entre les hommes, ces désordres dans la société, ces guerres entre les peuples, cette séparation des bons et des méchants qui reproduit dans le monde tous les combats acharnés que, dans l'intimité des consciences, se livrent l'esprit qui est présomptueux et la chair qui est faible. (*Matth.*, XXVI, 41.)

Si l'harmonie régnait entre les deux éléments qui composent l'humanité, l'esprit, comme puissance supérieure, commanderait en maître, et la chair obéirait. La liberté, placée dans un état de plus grande perfection, ne recevrait pas des impulsions qui, sans la détruire, la soumettent cependant à des influences qui la font trop souvent pencher vers le mal. Or, que faut-il pour rétablir cet équilibre moral jadis détruit par le péché? Ce qu'il faut, N. T. C. F., c'est accroître les forces de l'âme, et abattre, autant que possible, les prépondérances de la chair. Il faut alléger l'esprit, le soulever, pour ainsi dire, par la prière, par la contemplation des vérités éternelles, et par l'alimentation des choses saintes. Il faut émousser les aiguillons de la chair par la mortification, combattre ses appétits immodérés par le jeûne, par l'abstinence, et, par ces petites victoires que l'on remporte chaque jour sur elle, préparer les grands triomphes de la vertu. Notre âme aussi a ses infirmités, ses souffrances et ses maladies, et l'un des moyens les plus efficaces pour la guérir, c'est de la soumettre au régime des privations. Le grand saint Basile compare l'homme sensuel qui, devenu esclave de son ventre, se livre aux excès de la gourmandise, à un vaisseau surchargé de marchandises; ses mouvements sont difficiles, sa marche est lente; si la tempête vient l'assaillir, elle l'engloutit dans les abîmes de la mer; s'il est poursuivi par les pirates, il est pris et conduit dans la captivité. Au contraire, l'homme de la sobriété, c'est le vaisseau léger qui échappe aux poursuites de l'ennemi, et sur qui les orages n'ont de prise que pour accroître sa vitesse et le pousser plus rapidement au terme du voyage.

Tel est, N. T. C. F., le but de cette admirable économie des lois de l'Eglise qui ont paru si futiles aux esprits légers, et qui ne peuvent être justement appréciées que par une science approfondie de l'homme, de sa nature et de sa double destinée.

Pour que vous ne nous accusiez pas de nous jeter dans de vaines théories, nous pourrions vous montrer l'exemple de tous les saints se livrant aux laborieux exercices de la pénitence, afin de dompter la nature corrompue. *Je châtie mon corps,* disait saint Paul, *afin de le réduire à la servitude.* (I *Cor.*, IX, 27), Et ! n'est-ce pas aussi ce que veulent obtenir tous ces anachorètes qui vivent dans le désert? Ces solitaires cachés dans les grottes des montagnes, ces ermites, ces moines, ces religieux de cent espèces différentes se vouant à des jeûnes continuels, et souvent à des travaux qui semblent excéder les forces humaines? Cette vie de sacrifice n'a-t-elle pas pour but d'assurer les triomphes de l'âme, et de faire rentrer le corps dans cet esclavage d'où il n'aurait jamais dû sortir. Le Sauveur des hommes nous dit qu'il y a un genre de démon qui ne peut être chassé que par le jeûne et la prière. (*Matth.*, XVII, 20.) Or, saint Jérôme nous indique assez quel est ce démon, quand il assure qu'un corps échauffé par le vin tombe naturellement dans la luxure. Quelles sont admirables les prévoyances de l'Eglise, et les saintes précautions qu'elle impose aux chrétiens, pour les garantir contre les misères du vieil homme et les morsures de l'antique serpent !

Mais on nous di que trop souvent les mortifications extérieures sont pour plusieurs un motif de se dispenser des mortifications de l'esprit. Prenons garde, chrétiens, ne ressemblons pas à ces pharisiens qui affichaient à l'extérieur les insignes de la mortification, et cachaient l'hypocrisie dans le fond de leur cœur. N'oublions pas que la mortification des sens doit être pour nous une espèce d'échelle pour monter plus haut, et que, loin de nous dispenser de la mortification de l'esprit et du cœur, elle doit au contraire nous la rendre plus nécessaire et plus facile. En effet, épurer les affections du cœur jusqu'à en bannir tout ce qu'il y a de sensible et d'humain; peser tous ses désirs, afin de repousser ceux qui n'auraient pas la perfection pour objet; surveiller les pensées de l'esprit de manière à réprimer toutes celles qui blessent la charité, flattent l'orgueil, font sourire l'amour-propre et la vanité ; arrêter toutes les émotions de l'âme dans les limites de la douceur évangélique; régler les élans de l'imagination et passer au crible de la sagesse toutes les paroles qui s'échappent de la bouche, voilà qui est beau ; mais ne sent-on pas que c'est là le plus haut degré de la perfection chrétienne? Que d'efforts il faut avoir faits pour y parvenir ! C'est la prérogative de ces âmes célestes qui, après avoir eu le courage de gravir les sentiers les plus raboteux, sont enfin parvenues avec Moïse au sommet de la montagne, d'où l'on entend Dieu parler. La mortification de l'esprit, c'est l'or dans le commerce de la vie spirituelle; pour l'acquérir cet or, il faut longtemps se servir d'une monnaie plus grossière, la mortification des sens.

Ainsi, N. T. C. F., il y a pour avancer dans la vertu et faire des progrès dans la spiritualité, une voie toute tracée dont il ne faut pas s'écarter, sous peine de se perdre. En nous imposant le jeûne et l'abstinence, l'Eglise compatissant à notre faiblesse nous fait entrer, par le côté le plus facile, dans la carrière du progrès spirituel. Soyons dociles à sa voix.

Oui, N. T. C. F., elles sont légères les privations auxquelles nous soumet l'Eglise, pour nous faire expier nos fautes et nous habituer à dominer les sens. Et cependant on s'en effraye, on fait tout pour échapper à la loi, quand toutefois on ne va pas jusqu'à la repousser. Que sommes-nous donc devenus? Dans les siècles de ferveur, si l'on avait conseillé à un chrétien de racheter sa santé au prix de la loi de l'abstinence, il aurait répondu comme les enfants, compagnons du prophète Daniel.... Le Dieu que nous adorons, peut, s'il le veut, nous conserver la santé, ou bien nous appeler à lui; mais jamais nous ne manquerons à sa loi. (*Dan.*, III, 17, 18.)

On allègue aujourd'hui, pour se soustraire à la mortification, nous ne savons quels besoins de la santé que les premiers chrétiens auraient rougi de mettre en parallèle avec la loi de l'Eglise. Quand on a recherché par la méditation quelle peut être la cause de cet oubli presque général dans lequel tombe la loi de l'abstinence, on est forcé de la retrouver dans la double progression de la sensualité et du dépérissement de la foi. Le culte des sens, qui a pris la place du culte de Dieu, rend impossibles les privations les plus légères. Ceux dont parle saint Paul, *pour qui le ventre est devenu un dieu* (*Philip.*, III, 19), ne peuvent plus consentir à porter la croix de Jésus-Christ. (*Luc.*, XIV, 27.) Ajoutons qu'elle est devenue trop pesante pour eux.

Il faut bien, nous dit-on, que la loi retranche de sa sévérité parce que les santés se sont affaiblies. Oui, une déplorable expérience semble prouver que le physique de l'homme se détériore avec rapidité, que les maladies tombent sur lui plus nombreuses que jamais. Les regards sont attristés par la vue de ces jeunes décrépits, qui montrent au monde l'incroyable phénomène de la vieillesse greffée sur l'enfance, de ces personnes à maladies artificielles, qui ne trouvent plus de vie et de vivacité que dans la surexcitation des plaisirs. Mais permettez-nous de vous le demander, N. T. C. F., est-ce le jeûne, est-ce l'abstinence, est-ce l'esprit de mortification qui ont ouvert les portes de la société à l'affreuse cohorte des infirmités de la vie? Ou plutôt ne sont-elles pas arrivées traînées en triomphe sur le mépris des lois de l'Eglise? invoquez le témoignage des hommes de l'art les plus distingués, ils vous répondront avec unanimité que ces maladies, qui déconcertent souvent la science, confondent l'expérience et démentent les aphorismes reçus, ont pris naissance dans les excès de l'intempérance et l'abus de la sensualité. Demandez-leur quelle est la nature des douleurs qu'ils sont le plus souvent appelés à guérir; ils vous répondront surtout qu'ils n'ont jamais soigné de maladies provenant du jeûne et de l'abstinence. S'il nous était permis de remonter à la source de cet affaiblissement de la nature de l'homme, oui, nous en retrouverions la cause dans le renoncement à l'esprit du christianisme, qui est un esprit de sacrifice et de mortification. Nous la retrouverions dans les excès de la débauche, dans la prostitution des sens, dans la concentration sur la partie purement brutale de toutes les forces de l'humanité. Nous la retrouverions dans les excès de la gourmandise et de la sensualité, dans cet art d'exciter, comme le dit un grand philosophe, un appétit menteur qui use la vie au lieu de la soutenir, et qui tue plus d'hommes que ne le fit jamais l'épée des conquérants. Nous la retrouverions dans ces spectacles, dans ces lectures, où, à défaut de choses capables d'instruire et d'éclairer la raison, on va chercher des émotions quasi convulsives qui agitent les sens, troublent les idées, font fermenter l'imagination, affaiblissent le cerveau et prédisposent à la folie la plus triste et malheureusement bientôt la plus commune de toutes les maladies. Nous la retrouverions dans cet ambition qui, comme une lèpre, ronge l'esprit; dans ce besoin de la richesse qui matérialise le cœur et transforme cette terre qui, dans les desseins de Dieu, ne devait être qu'un point d'appui pour monter au ciel, en un atelier universel destiné à forger des chaînes d'enfer.

Voulez-vous, N. T. C. F., détruire le mal par sa racine? soyez fidèles aux lois de l'Eglise. Jeûnez, abstenez-vous, mortifiez vos sens, élevez-vous au-dessus de l'animalité pour y trouver les pures jouissances de l'âme, les douces joies de la conscience et les magnifiques espérances de la vertu. Alors le calme de la pensée se reflétera dans les organes extérieurs, et la nature physique de l'homme se rassainira.

Les santés sont affaiblies! Eh bien! au lieu de vous appuyer sur ce prétexte pour vous livrer aux recherches de la sensualité, que ce soit pour vous une raison d'être tempérants, mortifiés, soumis aux lois de l'Eglise. Quand vous aurez banni les viandes succulentes et le feu des boissons spiritueuses, quand vous aurez retranché de votre table tout le superflu, et que vous aurez réduit votre estomac au pur nécessaire, alors vos organes, délivrés de l'excès du travail que vous leur imposez pour satisfaire à votre gourmandise, reprendront des forces, et ces forces seront votre santé. C'est en remplaçant par des légumes et de l'eau les restes délicats des festins de Balthazar que le jeune Daniel et ses compagnons acquirent cette fraîcheur, cette force, cette vigueur qui faisaient envie à tous les seigneurs de la cour. Mais, qu'est-il besoin d'aller chercher des exemples dans l'antiquité? S'il est possible de retrouver encore dans notre siècle cette force de santé que l'on envie à d'autres âges, n'est-ce pas au milieu de ces populations religieuses qui, souvent par habitude, quelquefois par nécessité, et toujours par obéissance aux lois de l'Eglise, vivent dans la sobriété et dans une abstinence presque

continuelle. Chose étonnante ! la loi du jeûne, qui semble n'avoir été faite que pour la santé des âmes, est encore plus utile peut-être à la santé des corps. Qu'il nous soit permis d'emprunter ici le témoignage d'un homme de l'art (45-46), et de citer un fait qui montre jusqu'à quel point la frugalité, la tempérance et le travail sont utiles à la santé ! Une classe tout entière de la nation française, chassée de ses foyers par la révolution, fut subitement privée des avantages de la fortune dont elle avait longtemps joui, et peut-être beaucoup abusé ; forcée de vivre de travail et surtout de privations, cette classe vit presque subitement disparaître les deux infirmités qui sont les tristes compagnes de la richesse, la goutte et les maladies nerveuses. Or, c'est précisément cette mesure hygiénique et sanitaire que l'Eglise recommande chaque année à ses enfants. S'ils n'avaient jamais cessé d'en user, ils ne nous répéteraient pas aujourd'hui que les santés sont affaiblies.

S'il est vrai cependant que vos santés soient tellement détériorées qu'elles ne peuvent plus supporter le jeûne et l'abstinence, quelle que soit la cause passée de vos misères, eh bien ! ne jeûnez pas. L'Eglise est une mère tendre, compatissante; elle veut mortifier la chair pour apaiser ses révoltes ; mais son intention n'est pas de ruiner la santé ni de tuer le corps. Est-elle avare de dispense ? Ne porte-t-elle pas peut-être l'indulgence jusqu'à l'excès ? N'oubliez pas toutefois que, si la loi du jeûne cesse de vous atteindre, à cause de vos faiblesses, comme enfant d'Adam, comme pécheur, comme disciple de Jésus-Christ, il y a une loi générale de la pénitence et de la mortification, à laquelle vous devez être soumis.

Vous trouvez dure cette loi du jeûne qui revient si souvent dans l'année, et cette loi de l'abstinence qui l'accompagne toujours, et qui se représente régulièrement deux fois, chaque semaine. L'Eglise, qui avait prévu vos plaintes et vos murmures, vous a, pour toute réponse, préparé des exemples capables de vous confondre.

Sans doute, les vertus chrétiennes devaient paraître difficiles aux hommes habitués à ne suivre que les penchants souvent déréglés de la nature. En entendant l'Homme-Dieu développer les principes de la nouvelle loi, établir, comme base de tout le christianisme, l'égalité devant Dieu, la dignité du pauvre, les droits de la faiblesse, les dangers de la fortune, la nécessité du dévoûment, les nombreux devoirs de la charité, le pardon des injures, l'inappréciable beauté de la continence et l'obligation de porter sa croix ; ils devaient souvent s'écrier : *Durus est hic sermo.* « *Cette morale est bien dure !* » (*Joan.*, VI, 61.) Or, qu'a fait l'Eglise ? Pour que nous ne soyons pas tentés de regarder comme trop pesants les fardeaux qu'elle nous impose, elle a formé dans son sein des élus qui, comme ces explorateurs qui devancent les armées, commencent sur eux-mêmes à mettre à l'épreuve les forces de l'humanité, marchent les premiers dans les pénibles sentiers de la perfection chrétienne et nous crient de loin : Venez voir combien est doux et léger le joug du Seigneur! (*Matth.*, XI, 30.) Il est beau le spectacle que présentent au monde catholique les corporations religieuses formées, comme autant d'écoles d'application, pour chacune des vertus chrétiennes ! Si les lâches chrétiens, enchaînés dans l'esclavage des sens, étaient tentés de regarder comme de merveilleuses chimères, la chasteté perpétuelle, l'entier dévoûment de l'homme à l'homme, le parfait renoncement à soi-même pour suivre Jésus-Christ par l'obéissance, la pratique d'une pauvreté entière en renonçant à toute possession, et en retranchant du langage ces mots glacés : le mien, le tien, première source de l'égoïsme des cœurs et de la guerre des sociétés, la prière perpétuelle, le travail presque sans relâche et le règne de la pénitence avec toutes ses rigueurs, nous les conduirions dans nos couvents, dans nos hospices et dans nos chartreuses. C'est là, comme dans autant de conservatoires, qu'ils pourraient, en tous temps et à toute heure, retrouver les types de toutes les vertus évangéliques dont ils ont perdu le souvenir. Vous ne vous plaindriez plus, chrétiens pusillanimes, vous ne vous plaindriez plus des légères privations que la loi vous impose, alors que vous auriez vu les hommes de la prière jeûner et s'abstenir des nourritures délicates, non pas quelques jours dans l'année, mais tous les jours de leur vie. Ils ne font pas comme les Pharisiens, qui imposaient aux autres des fardeaux qu'ils n'auraient pas voulu toucher du bout du doigt ; ils gardent pour eux la sévérité qu'ils portent quelquefois jusqu'à l'exagération, et nous laissent à nous tous les adoucissements que peut supporter la rigueur de la loi. Ah! s'il pouvait y avoir ici-bas des hommes exempts des pénibles travaux de l'expiation, ce serait, sans contredit, ceux qui, vivant loin des dangers du monde, se livrent à la pratique des œuvres de la charité, et surveillent avec soin toutes leurs actions pour les rendre conformes à la loi de Dieu. Et pourtant, plus ils sont éminents en sainteté, plus ils sont ardents pour la mortification. Apprenons d'eux, N. T. C. F., à surmonter nos vaines délicatesses, afin de les suivre, au moins de loin, dans la pénitence et la vertu.

Dans quelque position que vous soyez placés, N. T. C. F., nous vous dirons avec l'Eglise : Jeûnez pour offrir une satisfaction à la justice blessée par vos infidélités ; jeûnez pour vous aguerrir dans les combats de l'esprit et de la chair ; jeûnez même dans l'intérêt de la force et de la santé ; jeûnez surtout pour vous montrer enfants dociles de l'Eglise qui vous en fait une loi.

Hommes de travail et de la peine, vous qui gagnez votre vie à la sueur de votre front, jeûnez autant que pourront vous le permettre les fatigues du corps auxquelles vous vous livrez ; mais, surtout abstenez-

(45-46) H. Reveillé-Parise, *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux d'esprit.*

vous de ces excès d'intempérance qui tuent l'âme, ruinent le corps et anéantissent cette honnête aisance à laquelle vous auriez droit de prétendre. Abstenez-vous de fréquenter ces cabarets, où vont périodiquement s'enfouir le fruit de vos peines. La liberté du travail, l'une des plus belles prérogatives que le christianisme ait acquises à l'homme, en lui donnant le droit de n'employer que pour lui-même la force de son bras, devient souvent une prérogative inutile par le mauvais usage que vous en faites. D'accord avec la raison, la religion vous encourageait à une sage prévoyance de l'avenir ; elle vous disait d'imiter la fourmi qui moissonne pour la saison mauvaise; elle vous disait de prévoir les besoins d'une famille, les maladies de tous les âges, les impuissances et les infirmités de la vieillesse, les cessations du travail, les pertes inséparables de l'industrie, les intempéries des saisons, et ces milliers d'accidents qui peuvent, en quelques instants, détruire la plus brillante prospérité. Au lieu d'écouter ces conseils de la sagesse, aussitôt que vous avez touché le fruit de vos labeurs, vous le portez, comme un impôt exigé par la passion, dans ces lieux d'où ne vous sortez, pour l'ordinaire, qu'avec le triste et déplorable cortége de l'ivresse, de la misère, du vice et du remords. On dirait qu'au lieu de vous livrer au travail dans un but d'existence et d'économie, vous n'avez en perspective que de vous préparer quelques moments de dissolution. Le jour qui, dans les vues de la Providence, devait servir à restaurer vos âmes devient un moyen de dégradation, et quand il ne suffit pas pour consumer le gain de la semaine, le saint jour du repos est suivi d'un jour de débauche. Quel malheur ! La religion, pour vous rendre la liberté du travail, avait brisé pour vous la chaîne du double esclavage du démon et de la société, et vous vous efforcez de rentrer dans l'état du vieil homme, en redevenant les esclaves des passions et des hommes qui exploitent le fruit de vos sueurs. Aussi, que voyons-nous? Le moindre événement qui vient arrêter votre activité, vous précipite dans une affreuse indigence, et vous laisse à la merci de la charité publique. Heureuse encore la société ! quand vous avez le courage de demander à la charite, plutôt qu'au crime, le moyen de couvrir les suites du désordre. Que voyons-nous encore ? des enfants abandonnés, des mères éplorées, des familles entières dans l'opprobre et le malheur ; et, mais ne le disons qu'en rougissant et en tirant, autant que possible, le rideau sur ces scènes de désolation, des parents qui, plus coupables que ceux dont parle le Roi-Prophète : *Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis.* (*Psal.* CV, 37.) Si du moins les suites de l'intempérance se bornaient aux malheurs de la vie présente ! Mais non, c'est dans l'âme qu'elle excerce les plus grands ravages. Rien ne saurait être en plus mauvais état, qu'une conscience livrée aux brutalités d'un corps intempérant. N'oubliez donc pas que, dans les recommandations que nous vous faisons de jeûner, il y va de votre salut éternel. Oui, jeûnez, abstenez-vous de tous les genres d'excès: retranchez le luxe que la gourmandise, la vanité ou que l'oisiveté vous imposent.

Et vous qui vivez dans un état de pauvreté habituel, vous, dont la vie précaire dépend pour chaque jour, d'une volonté étrangère à la vôtre, qui demandez le morceau de pain nécessaire à chaque repas, au nom de ce Dieu qui s'est déclaré votre ami ; vous, dont l'existence repose sur ce sentiment que l'Evangile a fait germer dans le cœur des hommes, nous vous dirons aussi de jeûner et d'épargner ce pain de la charité que tant de personnes réclament dans cette année de misère. Vous le savez, il n'y a point de riches parmi nous, la fortune n'y dépasse guère l'honnête médiocrité ; mais le principe de foi qui vit dans les cœurs, est plus puissant que la richesse ; quand il n'a pas trouvé le superflu, il a retranché au nécessaire, il a imposé des privations pour venir à votre secours. N'abusez pas de l'admirable générosité dont vous êtes l'objet dans toute l'étendue du diocèse de saint François de Sales. Epargnez le pain de la charité, jeûnez aussi en louant le Seigneur qui assure la nourriture aux pauvres.

Vous, à qui la Providence à confié les biens de la terre, n'oubliez pas qu'en vous comblant de ses faveurs, et en vous plaçant au-dessus des besoins, elle vous impose de grandes obligations. C'est à vous que le pauvre a été abandonné. (*Psal.* X, 15.) Placés sur la terre comme les montagnes d'où descendent les sources abondantes destinées à féconder les vallées, il ne faut pas que vous gardiez les dons de Dieu enfermés dans votre sein. Jeûnez afin d'accroître ce superflu que la charité vous demande; retranchez sur le faste, sur les vaines parures, sur le luxe et les superfluités de la vie, afin d'ajouter, autant que possible, à la portion du pauvre. Introduisez le jeûne dans vos familles, apprenez de bonne heure à vos enfants à s'imposer des privations. Il manquerait quelque chose à l'éducation de l'enfant qui n'aurait pas appris à jeûner. Il risquerait de devenir l'esclave de ses sens, faute de savoir qu'on peut leur commander.

Pour vous, nos chers et bien-aimés coopérateurs, nous savons tout ce que la piété et l'esprit de foi vous ont inspiré et vous inspirent, chaque jour, de dévouement pour les pauvres ; continuez à vous montrer les soutiens les plus zélés de ceux que l'Homme-Dieu appelait ses amis. Nous le savons et les peuples le savent aussi, vous êtes vous-mêmes dans un état qui est voisin de la pauvreté ; eh bien ! jeûnez aussi, et puisque vous n'avez pas de superflu, retranchez au nécessaire pour ajouter à l'obole que vous pouviez donner, et qui ne suffit plus pour l'étendue des besoins. Mais ne vous arrêtez pas là ; mieux que nous ne saurions vous le dire, vous savez combien est grand le pouvoir du zèle et combien la charité est

industrieuse pour arriver à ses fins. Si elle ne fait pas, comme le Sauveur, des miracles sur la nature, elle en produit sur le cœur des hommes qu'elle dispose à la bienfaisance. N'oubliez pas que, placés entre le riche que la fortune a porté au sommet de l'échelle sociale et le pauvre qui reste en bas, vous devez établir, entre ces deux éléments que tout semble éloigner l'un de l'autre, des liens de bienfaisance et de gratitude. Ministres de celui qui est le père et le maître de tous, c'est à vous de les unir tous dans le sentiment de la charité. Dépositaires de la seule loi qui puisse imposer des obligations à la conscience, docteurs dans la science des droits et des devoirs, c'est surtout dans les temps de calamité publique, que vous devez rappeler aux hommes la solidarité que fait peser sur eux l'identité de leur origine et de leur destinée. Intermédiaires placés tout exprès par la Providence entre ceux qu'une grande distance empêcherait de se voir, vous leur direz qu'ils sont frères, et que dans le dernier héritage qu'ils devront partager, il y aura de tristes exclusions pour ceux qui auront été sourds à la souffrance du pauvre. Vous leur direz que Dieu regarde comme fait à lui-même, tout ce que l'on fait pour lui. Vous passerez, de la demeure du riche où vous aurez perçu les droits de la misère, dans la chaumière de l'indigent, d'où vous rapporterez pour les bienfaiteurs des prières et des bénédictions. Vos mains, trempées dans l'huile du sacerdoce, ne doivent toucher à l'or des puissants de la terre, que pour le laisser doucement couler dans celle du pauvre; c'est là qu'il produit au centuple.

En invitant tous les fidèles à l'exercice de la charité, aux pratiques de la tempérance, de la mortification et d'une stricte frugalité, dites-leur de venir avec vous se prosterner aux pieds des autels pour implorer la miséricorde du Seigneur. Tous ensemble demandons-lui les dons d'une piété tendre, d'une sagesse éclairée, d'un repentir amer de toutes nos fautes passées, et son cœur de père nous accordera, par surcroît, des saisons plus fertiles et des moissons plus abondantes

Donné à Annecy, le 30 janvier 1847.

V. MANDEMENT

Pour le carême de 1849.

SUR LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE.

A la vue des jours mauvais qui se succèdent, nous avons redouté, nos très-chers frères, que votre confiance en Dieu et votre foi en son Eglise ne fussent ébranlées. Le règne du mal, quand il se prolonge, peut faire naître, même dans l'esprit des bons chrétiens, une tentation de défiance contre cette admirable Providence dont les vues, quoique cachées pour les indifférents, sont toujours plus ou moins pénétrées par les cœurs droits et craignant Dieu; car, à eux seuls il a été dit que la vérité serait enseignée sans figure.

Nous venons donc, N. T. C. F., en vous annonçant les jours de prière et de pénitence qui vont s'ouvrir, proposer à vos méditations les motifs les plus propres à rassurer votre foi et vous ouvrir la source abondante des consolations que Dieu, dans sa miséricorde, a soin de placer pour ses enfants, à côté des peines qu'il leur envoie.

A la vue de tous les bouleversements sociaux qui, pendant l'année qui vient de finir, se sont succédé dans le monde avec une effrayante rapidité, vous vous êtes sans doute demandé à vous-mêmes si la justice de Dieu n'avait point abandonné les hommes à leur propre folie et à leur perversité. Avant donc d'interroger les desseins de Dieu, et sans borner nos regards au pays qui nous entoure, arrêtons-nous un instant sur les événements qui ont causé tant de surprise et inspiré tant de terreur.

Que s'est-il donc passé? Le voici : A un signal donné, précédé par les sourdes rumeurs qui paralysent les âmes, presque tous les peuples de l'Europe se soulèvent contre les gouvernements et les lois qui, jusque-là, avaient protégé leur existence et assuré leur sécurité. Le mouvement se propage comme un incendie sous l'action d'un vent impétueux, et sans qu'il soit possible, même aux plus clairvoyants, de prévoir devant quel lieu, quelle personne ou quelle institution, il devra s'arrêter. Les vieilles monarchies de l'Europe, ébranlées jusque dans leurs fondements, semblent devoir disparaître pour jamais. Les rois de création nouvelle, élevés sur les trônes par la main du peuple, laissent comme les autres tomber leur couronne et fuient devant l'orage des séditions. D'autres, atterrés par la violence des secousses, semblent voir avec indifférence le sceptre se briser entre leurs mains, sans se demander à qui vont échoir les débris.

Les capitales des empires, devenues le théâtre des agitations et des combats que se livrent les ambitions humaines et les passions politiques, présentent le hideux spectacle de toutes les misères qui suivent l'anarchie. Paris, Vienne, Berlin, Francfort, Milan, Livourne, Messine, Palerme, Naples et plusieurs autres cités transformées en champ de bataille, sont ensanglantées par les factions.

Aucune classe de la société n'échappe à la douleur : les grands sont abaissés, les riches dépouillés ou menacés dans leur fortune, les puissants passent du commandement à l'obéissance, et le peuple, comme toujours, instrument et jouet des ambitions cachées, paye de son sang et des privations qu'il endure la folle confiance qu'il avait mise dans les promesses des séducteurs. Les ateliers de l'industrie sont fermés, les transactions du commerce interrompues, la confiance anéantie, les sources de la prospérité taries, cette civilisation dont nous étions si fiers, qui nous plaçait au-dessus des peuples de l'antiquité, menacée dans ses richesses et ses moyens, est sur le point de faire place à la barbarie. La sécurité ne se trouvant plus nulle part, chaque individu réduit à

ses forces particulières, isolé, inquiet, redoutant le désordre, se tourne et se retourne en demandant où est le pouvoir, et au lieu de l'autorité qui protége, il ne voit partout que la force qui abat

Mais au milieu de ce désastre général, que devient l'Eglise de Jésus-Christ? Pourra-t-elle échapper à l'orage? Ou bien devra-t-elle accepter une part dans la douleur qui pèse sur toute société?

Répandue sur toute la terre, l'épouse de Jésus-Christ avait son siége à Rome. Ce centre de l'esclavage universel de l'ancien monde, destiné par la Providence à devenir le point de départ de la liberté chrétienne, était devenu comme un autre Sinaï d'où la loi de Dieu se faisait entendre à toutes les nations. Livrée à l'Eglise par la Providence plutôt que par les hommes, la ville éternelle était devenue le patrimoine de la chrétienté, depuis que Constantin visant à la domination du monde, avait quitté les côtes de l'Italie pour aller jeter les fondements d'une autre capitale sur les confins de l'Asie. Cette possession, trois fois séculaire, confirmée plutôt qu'établie par Pépin et Charlemagne, deux illustres défenseurs de la liberté chrétienne, était devenue le fait le plus patent, le plus avoué de l'histoire et l'article le plus évident du droit public de l'Europe, quand tout à coup des sectaires s'avisent de contester la nationalité du catholicisme possesseur depuis dix-neuf siècles du domaine de saint Pierre.

En apportant la vérité sur la terre, l'Homme-Dieu y avait établi une magistrature chargée de la répandre et d'en maintenir l'intégrité. Pour que ce feu sacré ne fût jamais dérobé par les enfants des hommes, dans la crainte que les rivalités des peuples, les ambitions des princes, les passions des individus ne parvinssent à pénétrer jusque dans le sanctuaire où reposait l'arche sainte renfermant les tables de la loi, la Providence avait elle-même ménagé un coin du monde pour servir de siége à l'Eglise universelle, et donner à son chef l'indépendance et la liberté nécessaires à l'accomplissement de sa divine mission. Sans que personne ne l'ait ni demandé, ni prévu, Rome, abandonnée par le vainqueur de Maxence, devient la patrie de deux cent millions de catholiques et prend avec raison le nom de capitale du monde chrétien.

Que les usurpateurs qui ont conçu le projet de dépouiller le chef de l'Eglise de son titre de roi viennent maintenant nous demander où sont écrits nos droits sur la ville éternelle! Nous les retrouverons ces droits dans l'âme héroïque du grand pape qui arrête le barbare Attila, venu, sous le nom de fléau de Dieu, pour ravager l'Italie et incendier Rome. Nous les retrouverons dans ces pontifes dévoués qui, pendant trois siècles, empêchèrent les barbares, maîtres du nord de l'Italie, de venir s'emparer de leur demeure. Nous les retrouverons dans les luttes incessantes qu'ils ont soutenues pour assurer l'indépendance et la liberté de la Péninsule contre les prétentions de l'empire. Nous les trouverons dans ces ruines qu'ils n'ont cessé de fouiller pour en exhumer les monuments du paganisme, et les effacer par les chefs-d'œuvre dont ils ont pris soin d'embellir les sept collines. Nous les retrouverions dans ce lustre immense dont la papauté a fait briller sa demeure, et sans lequel la ville de Rome ne serait plus qu'une chétive bourgade où le voyageur attristé ne s'arrêterait un instant que pour pleurer sur des tombeaux. Nous les retrouverions surtout dans les libres protestations d'amour, de respect et de soumission avec lesquelles les peuples de Rome et de l'Italie accueillirent le grand pontife que la sédition a voulu plus tard assiéger dans son palais. S'il fallait enfin alléguer des titres plus positifs, nous invoquerions ce droit public universel qui, depuis mille ans, conserve à l'Eglise un refuge échappé par miracle aux ambitions des princes, aux jalousies des sectes et aux intrigues des oppresseurs de l'Eglise; et si tous ces motifs n'étaient pas suffisants, nous invoquerions la volonté de deux cents millions de catholiques romains dont la nationalité religieuse mérite bien aussi quelque considération.

Le centre de l'Italie étant devenu le patrimoine de l'Eglise, ne servait pas seulement les intérêts religieux du monde; mais devenu par sa seule destination pays de neutralité, il tenait à distance les uns des autres des peuples qui probablement ne se seraient rapprochés que pour se battre. Capitale du monde chrétien, Rome était l'asile où se rendaient les proscrits de toutes les nations, les grandeurs déchues, les gloires tombées, les passions lassées, les voyageurs à la recherche du vrai, les esprits déconcertés et impatients d'avoir trop longtemps et inutilement attendu de la philosophie les vérités indispensables au repos. C'est sur ce terrain de l'Eglise, dans le temple de Saint-Pierre élevé pour la religion universelle, que s'accomplissait chaque année et presque chaque jour cette prophétie du Sauveur, quand il disait à ses apôtres: *Je vous déclare que plusieurs viendront de l'orient à l'occident, du septentrion et du midi, qui prendront place au festin du royaume de Dieu.* (*Luc.*, XIII, 29.) Il est beau le spectacle que présente au jour de la résurrection du Sauveur la métropole du monde chrétien, alors que la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ descend sur les représentants de toutes les nations réunies par la foi catholique, seul lien universel qui reste dans le monde.

Là régnait Pie IX, ce pontife qui, dès le jour de son avénement, avait excité l'admiration des peuples et mérité l'amour de ses sujets. Ministre et représentant du Dieu de toute miséricorde, il veut, en entrant dans sa capitale, que les portes en soient ouvertes à tous ceux que la justice humaine en avait écartés. A peine assis sur son trône, il entre avec courage dans l'œuvre

difficile des réformes administratives. Il appelle à lui les lumières et le concours de ses sujets, prépare les institutions destinées à assurer la liberté du peuple et la prospérité de ses Etats. Cependant la secte des oppresseurs, jalouse de tout pouvoir qui n'est pas entre ses mains, se met de son côté à l'œuvre pour s'en emparer. Son plan consiste à se servir de la puissance du prince temporel pour enchaîner le pontife, et de l'influence du pontife pour anéantir le souverain. Peu à peu et par chacun de ses actes, elle pousse le roi hors de son trône, tout en affectant de le consolider sur son siége de pontife. Quand elle a réussi à l'isoler de ses soutiens les plus naturels, et qu'elle croit avoir assez affaibli son autorité pour rendre la résistance impossible, elle lui demande de sanctionner des actes auxquels sa conscience se récuse.

Vous saviez, vous, N. T. C. F., que le Vicaire de Jésus-Christ, le serviteur des serviteurs de Dieu, fidèle à la sainteté de sa mission, prêt à se dévouer s'il le fallait pour le bonheur de son peuple, se montrerait inébranlable quand on voudrait exiger de lui de contribuer à détruire la liberté de l'Eglise et à compromettre le bonheur de ses sujets. Au 24 juin 1846, nous vous annoncions l'exaltation de Pie IX sur le siége de saint Pierre. Troublé par les plus sinistres pressentiments, prévoyant la tempête qui menaçait l'Europe et cette guerre qui était sur le point de se déchaîner contre toute autorité, mais principalement contre celle de l'Eglise, nous vous disions alors dans l'amertume de notre cœur : Le nom qu'il (Pie IX) a choisi, en nous forçant de porter nos souvenirs sur ceux qui l'ont illustré dans le passé, nous permet aussi de pressentir ses intentions et ses desseins. Quels beaux modèles que Pie VI et Pie VII! Eh! ne sommes-nous pas encore menacés de toutes les calamités qui pesaient sur le monde, à l'époque où ces deux grands pontifes furent donnés à l'Eglise? Recueillons-nous un instant pour écouter les agitations, les désirs et les complots des ennemis de Dieu et de son Christ. Ne dirait-on pas que nous sommes encore au jour où la philosophie, partout triomphante et assise sur les trônes, voulait asservir l'Eglise pour arriver plus facilement à la détruire? Ne dirait-on pas que les pouvoirs de la terre, jaloux de la puissance du ciel, veulent encore, à l'imitation du conquérant moderne, tenir de la même main le sceptre et l'encensoir? Ne dirait-on pas que la société ébranlée par les doctrines mensongères des novateurs politiques, est encore, comme sous le roi martyr, forcée de prévoir des convulsions, de l'anarchie et du sang? Qui oserait assurer que l'époque est moins redoutable qu'elle ne l'était il y a un demi-siècle?.....

« Des bords du Rhin à ceux du Danube, on sent qu'il se fait dans les intelligences un travail de destruction pour les principes constitutifs de la société et pour les croyances religieuses. L'Angleterre ne brise qu'à regret et un à un les anneaux de la dure chaîne qu'elle fait, depuis trois siècles, peser sur la catholique et pauvre Irlande. Les montagnes de la Suisse, où l'on se réfugiait jadis pour trouver la sûreté, le repos et la liberté, sont tour à tour menacées par des hordes armées qui commandent à la loi, par les querelles politiques et religieuses et par le progrès des sectes antisociales du communisme. L'Espagne et le Portugal, déchirés par les factions et les guerres civiles, semblent chercher encore les premières conditions d'existence, et en attendant, flottent sans cesse entre l'anarchie et le schisme religieux. L'Italie, encore inexpérimentée dans les malheurs que les révolutions traînent à leur suite, confiante comme un enfant aux promesses des agitateurs ambitieux, ne se laissera-t-elle point séduire par de folles espérances?.....

« Encore une fois, N. T. C. F., ne désespérons ni de la société, ni de l'Eglise, ni du retour des peuples vers la foi. Si les temps sont difficiles, la puissance de Dieu rivalise avec sa bonté. Dieu qui souffle le génie dans les héros dont il a besoin, et les vertus dans les saints qu'il appelle, Dieu saura mesurer le chef qu'il donne à son Eglise sur les besoins qu'elle éprouve et les dangers qu'elle court ; et, si les circonstances le rendaient nécessaire, il trouverait dans la grande âme de Pie IX la foi, la fermeté, la prudence et le courage du martyr de Valence et du captif de Fontainebleau.....

« Sans doute, Dieu prit soin de le former pour l'opposer au torrent dévastateur qui menace en même temps les rois, les peuples et la vraie religion ; pour le placer au gouvernail de cette barque de Pierre qui, après avoir résisté à tant d'orages, se voit sur le point de voguer encore à travers les écueils. Aussi, son élévation était prévue ; il faut bien que l'on vît s'échapper de sa personne quelques rayons de sa prédestination à la grandeur, puisque, dans sa prévoyante simplicité, le peuple disait en le regardant : Voilà le successeur de Grégoire XVI! »

Ces prévisions se sont réalisées, et, chose singulière, c'est pour la même cause que les deux grands papes Pie VII et Pie IX ont été persécutés. Napoléon Ier demandait à Pie VII de s'unir à lui pour faire la guerre aux Anglais : le pontife répondit qu'étant le père de tous les chrétiens, il ne pouvait voir en eux des ennemis, ni, par conséquent, leur faire la guerre. Pie IX, pressé par les zélateurs de la liberté lombarde, de déclarer sainte la guerre contre l'Autriche, répond qu'étant le père commun de tous les fidèles, il ne doit pas pousser ses enfants à s'égorger les uns les autres.

Sur ce refus, les oppresseurs s'arment de poignards, égorgent le premier ministre de l'Etat, assiégent le souverain dans son palais, braquent le canon contre la porte d'entrée, tirent des coups de fusils dans ses appartements, tuent auprès de lui un prélat,

son secrétaire, et prétendent par ces violences l'obliger à s'abdiquer lui-même, et ensuite forcer le peuple à se jeter dans les hasards d'une guerre à laquelle le prince refusait son assentiment.

Voilà, N. T. C. F., une rapide exposition des événements qui ont affligé l'Europe et menacent l'Italie de tous les malheurs qui accompagnent l'anarchie. Quand la nouvelle et les tristes détails de cette persécution contre le vicaire de Jésus-Christ sont parvenus jusqu'à vous, N. T. C. F., n'avez-vous point pensé que l'Eglise était en péril?..... Ecoutez: voici ce que nous lisons dans l'Evangile : ***Lors donc que Jésus passait, il vit un homme aveugle de naissance; et ses disciples lui firent cette question : Maître, est-ce le péché de cet homme ou celui de ses parents qui est cause que cet homme est né aveugle? Jésus leur répondit : Ce n'est point qu'il ait péché, ni ceux qui l'ont mis au monde; mais afin que les œuvres et la puissance de Dieu se manifestent en lui.*** (*Joan.*, IX, 1, 2.)

En effet, le Sauveur rendit la vue à cet aveugle; et celui-ci en porta le témoignage devant la synagogue, qui fut confondue par un enfant.

Et vous, N. T. C. F., n'êtes-vous point tentés à la vue de tant de trônes brisés, de tant de sang versé, de tant de peuples en souffrance, de tant de nuages encore amoncelés sur la société et gros de tempêtes; n'êtes-vous point tentés de dire, avec les disciples de l'Homme-Dieu : Quels crimes ont-ils donc commis pour être accablés de tant de maux?.....

Nous ne chercherons point, N. T. C. F., à justifier la Providence en vous montrant que les princes et les peuples ont trop mérité les châtiments auxquels ils sont soumis par la guerre incessante qu'ils ont faite à l'Eglise; nous nous contenterons de répondre avec Jésus-Christ : Tout cela arrive afin que la puissance de Dieu soit manifestée, et voici comment :

En plaçant l'homme sur la terre, Dieu lui a donné la liberté qui, mise à côté de la science du bien et du mal, l'exposait à tous les dangers. Cependant, pour lui faciliter les moyens d'accomplir ses hautes destinées, Dieu, dans sa miséricorde, lui a donné la vérité, et pour la conserver pure, intacte, aussi bien que pour la faire luire dans toutes les intelligences, il a établi son Eglise, lui a promis son assistance et lui a annoncé que les puissances de l'enfer, soulevées contre elle, ne pourraient ni la détruire, ni changer un iota aux doctrines qu'elle a mission de répandre.

Voilà, N.T.C.F., une première puissance établie parmi les hommes, puissance toute spirituelle, toute divine, ne posant son pied sur la terre que pour marcher à la conquête du ciel; puissance qui sera soumise à toutes sortes de persécutions, mais qui sera victorieuse jusqu'au dernier jour, et qui a la parole de Dieu pour garant de son triomphe.

D'un autre côté, l'esprit du mal, venu sur la terre en même temps que l'homme, ligué avec l'esprit du siècle, qui est un esprit de ténèbres et d'erreur, soutenu par l'esprit du monde, qui est un esprit de licence, d'orgueil et de sensualité, forme une autre puissance qui, prenant la promesse de Dieu pour une espèce de défi, se met contre l'Eglise dans un état de perpétuelle hostilité. C'est entre ces deux camps que se livrent les combats annoncés par l'Homme-Dieu, quand il dit à ses apôtres : ***Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre; non, ce n'est pas la paix, mais bien plutôt le glaive des combats; car je suis venu séparer le fils d'avec son père, et la fille d'avec sa mère..... et ceux qui voudront me suivre auront pour ennemis les habitants de leur propre maison.*** (*Matth.*, X, 34 et seq.)

Ce peu de paroles contient la solution de tous les grands problèmes renfermés dans l'humanité. C'est là, c'est à ces deux puissances rivales, c'est à ces deux camps ennemis qu'il faut remonter pour comprendre le monde, pour trouver la cause de cette lutte universelle qui, commencée dans le cœur de l'homme, en sort pour se reproduire dans la famille et ensanglanter les nations.

Arrêtons-nous un instant, N. T. C. F., au spectacle que présentent ces deux armées toujours en présence. Comparons leurs forces et leurs moyens, afin de nous assurer s'il n'y a rien de surnaturel dans le triomphe de notre foi, et si les victoires du passé ne sont point une garantie des victoires de l'avenir. Que voyons-nous?...

Le divin restaurateur de l'humanité choisit, pour accomplir son œuvre, douze pauvres pêcheurs, grossiers, ignorants et sans courage. Il donne à l'un d'eux le titre et la qualité de chef, puis il leur dit : ***Allez, instruisez les nations.*** (*Matth.*, XXVIII, 19.) Dans la crainte qu'ils ne placent leur confiance dans des secours et dans des moyens matériels, il ajoute : Ne vous mettez point en peine d'avoir avec vous de l'or et de l'argent, n'ayez pas même un bâton pour vous défendre. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez simples comme des colombes; et quand vous serez traduits devant les puissances du monde, ne vous mettez pas en peine de ce que vous avez à répondre; c'est moi qui parlerai par votre bouche. Ce qui fera votre force à vous, c'est que vous allez devenir la lumière du monde, le sel de la terre, et que je serai toujours avec vous. (*Matth.*, X, 16 et seq.)

Tels sont, N. T. C. F., les éléments dont se sert le Sauveur des hommes pour bâtir son Eglise, et pourtant il n'hésite pas à dire qu'elle résistera à toutes les puissances de l'enfer.

En effet, les apôtres se partagent le monde pour l'éclairer; ils se multiplient; leur chef se fixe à Rome, tandis que la voix de ses collaborateurs se fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre. L'Eglise s'étend; mais son triomphe n'a rien de commun avec celui des vainqueurs de la terre. Son chef,

content du coin du pays absolument nécessaire à son indépendance, ne cherche la force ni dans les chars, ni dans les chevaux, ni dans les armées, mais dans la protection du Seigneur. (*Psal.* XIX, 8.) Les soldats qu'il envoie à la conquête des nations n'ont pour toute arme que l'Evangile d'une main et le crucifix de l'autre ; et pour tout moyen, que la lumière, la vérité et la vertu.

Voulez-vous maintenant, N. T. C. F., apprécier les forces du camp ennemi? Figurez-vous les plus grands empires, les monarques les plus redoutables, les armées les plus nombreuses, les chefs les plus habiles, les conseillers les plus rusés et les plus perfides; donnez à tous ces adversaires coalisés l'or, la science, le mensonge, la calomnie et l'encouragement à la licence la plus effrénée, vous n'aurez encore qu'une idée incomplète de ce qu'ont été, à diverses époques, les ennemis de l'Eglise. Suivons-les dans l'action

On dirait qu'il y avait dans le paganisme un sens appréciateur de la divinité du christianisme et de son avenir. La persécution commence à Rome en même temps qu'y paraissent les premiers chrétiens. Néron, Domitien, Sévère, Dioclétien et plusieurs autres lancent contre les disciples du Crucifié des armées de bourreaux qui appellent eux-mêmes à leur secours les bêtes de l'amphithéâtre. Ils mettent autant de zèle à détruire la nouvelle religion qu'à combattre leurs plus redoutables ennemis ; cependant, malgré leurs efforts, ces maîtres du monde, qui ont effacé du registre des nations tant de peuples, absorbés dans leur empire, sont eux-mêmes envahis et absorbés par une puissance qui ne les a jamais ni attaqués ni combattus.

Qu'on ne dise pas que les romains ont manqué de vigueur contre les nouveaux venus. Voici comment ils procédaient: les archers amenaient devant le juge un apôtre un diacre, un néophyte, une jeune fille ou un enfant. Le juge disait : Quel est votre nom? — Chrétien. — Quel est votre Dieu? — Le seul Dieu maître de l'univers et Jésus-Christ son Fils. — César vous ordonne d'adorer les dieux de la patrie. — Je n'adore que le Dieu vrai, unique et maître de tout. — Si vous n'obéissez, César vous fera livrer aux tourments, à l'ignominie, à l'opprobre. — Ni vous, ni votre César, ni vos dieux vous ne me pouvez rien. — Mais César vous fera mourir. — Soit ; puissance de la terre, vous pouvez atteindre et broyer mon corps qui est de terre; mais, en ouvrant la prison qui retient mon âme captive, vous lui rendrez la liberté, et, semblable à l'oiseau qui s'échappe de filets rompus, elle volera vers son Dieu dans l'éternelle patrie où il n'y aura plus d'épreuves, plus de tentations, plus de dangers, plus de tyrans.

Le juge n'ayant sur cette âme libre d'autre pouvoir que celui de la mort, il l'a lui inflige. L'Eglise a-t-elle fait une perte? Non; elle compte une gloire de plus. En revenant au foyer, les bourreaux, étonnés de tant de liberté, se disaient les uns aux autres que, sous un tel courage, il ne pouvait y avoir que la vérité, et ils se faisaient chrétiens. Pour l'Eglise chaque martyr était une victoire, et chaque victoire l'enrichissait.

Désespérant de détruire le christianisme par l'extermination, ses ennemis vont changer la tactique des combats: ce n'est plus dans ses membres que l'on tentera de le vaincre, c'est dans les doctrines qui lui donnent la vie; c'est à la base même de son existence que l'on va porter le marteau destructeur.

En effet, l'arianisme, en repoussant la divinité du fondateur de l'Eglise, détruit, au moins dans quelques contrées, l'unité qui fait sa force, et plonge, pendant plus d'un demi-siècle, l'Orient dans un schisme qui rend stérile le ministère des pasteurs et trouble toute la société. Pour être plus puissante, l'hérésie va s'asseoir sur le trône des empereurs, occupe le siége des patriarches et des évêques, rassemble des conciles, se fait appuyer par le glaive des Césars, et plonge dans les ténèbres de l'erreur une moitié du monde chrétien. Riche de tout l'appui que peuvent donner les hommes, il ne lui manque que celui de Dieu.

Le pontife de Rome élève la voix, fait entendre les oracles du Saint-Esprit, déjà manifestés dans le concile de Nicée, et quand Rome a parlé, l'hérésie disparaît.

Cependant les ennemis de l'Eglise ne se désistent pas ; étonnés de la puissance spirituelle dont elle jouit, et persuadés que cette puissance s'évanouira si l'on parvient à étouffer, ou du moins à fortement brider la liberté du sacerdoce, ils vont diriger vers ce but tous leurs efforts. Cette guerre, sans contredit la plus funeste que le catholicisme ait eu à soutenir, n'a pas, depuis le Bas-Empire, cessé un seul jour d'entraver les progrès de la vérité, de la vertu et de la civilisation religieuse. Les souverains temporels, jaloux de ce pouvoir spirituel qui marche à son but sans armes, sans coaction et sans tyrannie, semblent se donner la main pour arracher chaque jour à l'Eglise un lambeau de son autorité. Les empereurs d'Occident, les rois, les princes, les seigneurs, les chefs militaires, les corps de magistrature, s'arrogent les bénéfices, la nomination des évêques, la direction des œuvres ecclésiastiques et le jugement des causes les plus intimes du sanctuaire. La force, la violence, la ruse, l'hypocrisie, la violation des serments, tout est mis en œuvre pour arracher l'empire des âmes au Vicaire de Jésus-Christ. Combien de fois l'Eglise ne s'est-elle pas vue dans un état de dépendance voisin de l'esclavage? Sans doute son action pour le bien a été ralentie; cependant les puissances qui se sont efforcées de l'asservir sont tombées ; elle reste; elle continue à éclairer les consciences et à étendre le règne de Dieu par celui de la vérité et de la vertu.

Avec le XVIe siècle, la cohorte des ennemis de Dieu, sans se désister du système d'oppression, se présente au combat avec

une arme nouvelle. C'est la raison de l'homme qu'ils vont opposer à la raison de Dieu, au moins pour l'interprétation des Ecritures, source principale de la foi catholique. Jusque-là, les parts étaient faites, et celle de la raison était encore assez belle puisqu'en appliquant les doctrines admises par la foi à tous les intérêts du temps, l'homme usant largement de sa raison sans l'obliger à sortir du cercle de ses compétences avait fait faire d'immenses progrès à la législation, à la politique, à l'industrie, à l'agriculture, aux lettres, aux sciences et aux beaux-arts. La raison avait, dans tous les genres, enfanté des chefs-d'œuvre capables de nous donner une juste idée de ce qu'elle aurait pu faire encore si elle n'était venue se fourvoyer dans une lutte inégale avec Dieu.

Cependant, jamais danger n'avait été si grand pour l'Eglise. L'erreur mettait dans sa marche une prudence de serpent; le nombre des vérités catholiques qu'il voulait d'abord conserver était assez grand pour servir de passeport aux hérésies qu'il voulait introduire. Les passions que l'on soulevait, les ambitions que l'on flattait, les richesses que l'on montrait pour prix de la révolte, donnèrent à la raison une grande puissance et ne tardèrent pas à entraîner les masses et leurs conducteurs. Bientôt les rois d'une partie de l'Europe, réunissant sur leurs têtes le pouvoir sur les consciences et celui sur les corps, non contents de s'être séparés de l'Eglise, se montrèrent disposés à poursuivre leur conquête et à chasser de Rome et même du monde celui qu'ils appelaient l'Antechrist. Tout semblait favoriser leur dessein; la force des nations séparées, les guerres déjà commencées, les richesses acquises, la mauvaise disposition des princes catholiques, l'indifférence d'un grand nombre de ceux qui avaient mission de défendre la foi, et enfin les secrètes intelligences des grands qui enviaient les biens de l'Eglise. Comment se fait-il qu'elle n'ait pas succombé? Ah! c'est que, bâtie sur la pierre solide, il lui a été dit qu'elle résisterait aux tempêtes du monde. C'est que Dieu a soufflé sur l'édifice que les enfants de Babel voulaient élever contre lui; les ouvriers ne se sont plus entendus et l'édifice a croulé avant d'être achevé. En vain, pour en choisir les matériaux, les ouvriers protestants se réunissent, se concertent, s'assemblent en synode, en concile, en congrès; toute leur bonne volonté, tous leurs efforts n'ont jamais pu réussir à reconstruire une religion pour remplacer celle qu'ils voulaient détruire. Comme doctrine, le protestantisme est mort; il ne vit plus que comme parti et signe de ralliement contre le pontife romain. Il est venu se briser contre cette Eglise qu'il voulait démolir et qui continue à être pour tous la voie, la vie et la vérité.

Le monde va-t-il s'avouer vaincu? Non. Il va recruter des forces et changer ses moyens. Le XVIᵉ siècle, en admettant les Ecritures et se bornant à réclamer pour chaque individu le droit de les interpréter à sa manière, n'avait soulevé contre Dieu que la moitié de la raison; le XVIIIᵉ va la soulever tout entière. En entrant dans le combat, son cri de guerre est: Plus de révélation! Plus d'Eglise infaillible! Plus d'intervention divine sur cette terre domptée par la raison de l'homme! Partant, plus de sacerdoce, plus de sacrifice, plus de culte, c'est-à-dire plus de Dieu!

A ce signal du soulèvement de la raison contre l'Eglise universelle, l'enfer bondit de joie. Un vaste enrôlement se fait au profit de la guerre antireligieuse. La philosophie accourt avec ses systèmes; la science y paraît avec ses investigations; l'impiété avec sa haine; l'indifférence avec ses sarcasmes; le sensualisme avec son cortége de plaisirs; les sociétés secrètes avec leurs sourdes terreurs; les enseignants avec leurs hypocrisies; les sectaires avec leur fanatisme; les politiques avec leurs ambitions, et enfin, les conducteurs des peuples avec leurs préjugés et leurs ignorances. Les attaques se font sur tous les points à la fois, et se renouvellent sans interruption. C'est un horrible pêle-mêle où l'on ne voit plus que les assaillants. Pas une des vérités chrétiennes qui ne soit effrontément niée; pas une des institutions religieuses qui ne soit démolie ou menacée de l'être; pas un des droits acquis et sanctionnés par les siècles qui ne soit contesté! L'armée des assaillants présente un vaste front où pas une éclaircie, pas un vide ne laisse à la vérité religieuse l'espérance de s'échapper. Un concert vraiment infernal d'intelligence et de volonté préside à tous ses mouvements. Tandis que les écrivains attaquent les dogmes fondamentaux de la religion, faussent l'histoire dans ses faits les moins contestés, font tenir à la nature un langage mensonger, d'autres sont occupés à dépouiller l'Eglise de tous les moyens d'influence qu'elle avait sur les peuples, et même du droit de s'administrer par elle-même. Déconsidérer le sacerdoce par les calomnies et les accusations les plus étranges; profiter des fautes qui lui échappent pour le noircir aux yeux des peuples; nier sa science, ridiculiser ses vertus, couvrir ses mérites du voile épais du silence et de la négation; lui fermer la bouche par des lois tyranniques, afin d'arrêter sur ses lèvres la vérité qu'il a mission de répandre; paralyser ses forces en brisant, autant que possible, les liens de sa hiérarchie; le dépouiller des avantages de la richesse pour empêcher le pauvre de s'approcher de lui; le chasser de toutes les œuvres de bienfaisance, dans la crainte que le pain de la parole de Dieu ne vienne à se mêler quelquefois au pain de la vie matérielle; le chasser de la vie politique en même temps que d'un autre côté on rétrécit, autant qu'on le peut, le champ de son action dans le domaine spirituel, de telle sorte que son règne n'étant ni de ce monde ni de l'autre, il soit réduit à n'être sur la

terre qu'un vil instrument de la puissance temporelle, qu'un esclave au service des despotes qui veulent enchaîner les peuples par la conscience et la conscience par les peuples, voilà le but de tous les efforts du siècle.

Il faut l'avouer, et peut-être à la honte des défenseurs de l'Eglise, ses ennemis ont été vainqueurs dans tous les combats partiels. Rien n'a manqué à leurs succès dans les détails. Combien d'âmes ils ont arrachées à la lumière de la vérité! Mais à côté de ces désastres qu'on ne saurait assez déplorer, l'Eglise reste, toujours brillante de lumière, riche de sainteté, de dévouement et d'amour; elle est là toujours prête à rendre la vie aux arides ossements qui couvrent les champs de bataille.

Comment donc la coalition de toutes les forces humaines réunies pour un seul but, a-t-elle dû échouer devant un pouvoir désarmé?... Comment sont tombés les forts?... Ils sont tombés, parce que la main du Seigneur n'était pas avec eux.

Enfin, la phalange ennemie de l'Eglise va tenter un dernier effort. Les philosophes qui la conduisent, persuadés par l'expérience de six mille ans que l'homme ne peut se passer de Dieu, vont essayer de lui donner un Dieu commode, un Dieu surtout moins exigeant que le Dieu des chrétiens; c'est-à-dire qu'ils vont toucher aux dernières limites de la raison, lui demander son dernier mot. D'abord elle s'était bornée à juger l'œuvre de Dieu; plus tard elle a nié Dieu; aujourd'hui elle va se donner le plaisir d'en fabriquer un à sa manière. Elle va renouveler le paganisme, la plus douce de toutes les religions, la plus aimable de toutes les folies; mais aussi la plus absurde de toutes les conceptions humaines

Dans toutes leurs écoles de France et d'Allemagne, les partisans de la raison pure, c'est-à-dire débarrassée des secours de la révélation, proclament le Dieu Tout; dès ce moment tout est Dieu, et par une conséquence rigoureuse, tout est bien, tout est bon, tout est juste, tout est dans l'ordre éternel de la nature. La science du bien et du mal disparaît, il n'y a plus de ligne morale tracée entre les actions de l'homme.

On ne saurait croire avec quelle effrayante rapidité cette horrible doctrine a passé de l'état de théorie systématique à celui d'application. Elle a trouvé des coryphées partout. Les universités acquises au panthéisme par les lois d'un despotisme honteux destiné à étouffer la liberté de la parole honnête, les adeptes des sociétés secrètes, les partisans de la raison pure, sont devenus les adorateurs et les apôtres du Dieu Tout proclamé par eux, le Dieu de l'univers. Le paganisme a reparu tout vivant, et si ce n'est sur des autels, c'est au moins dans les cœurs qu'il est facile de retrouver ses doctrines et ses dieux.

Ainsi les actions de l'individu sur lui-même, sur son semblable, sur la société, ne sont plus qu'une forme tantôt nouvelle, tantôt renouvelée de la Divinité infusée dans la nature. La volupté se satisfaisant, c'est Dieu, alors même qu'on ne l'aurait pas encore personnifiée dans une prostituée appelée Vénus. La tyrannie d'un Néron ou quelque autre socialiste de la religion nouvelle, écrasant les hommes pour se procurer un plaisir, c'est une forme de Dieu, alors même qu'elle ne se montrerait pas sous le nom de Saturne dévorant ses propres enfants. Le vol serait une vertu et la guerre serait un bien, quoique ni l'une ni l'autre ne se verraient placées sur des autels sous les noms de Mercure et de Mars. Les fléaux, les émeutes, les révolutions, les meurtres, la naissance et la mort, n'étant que les évolutions nécessaires du Dieu Tout, nous sommes invinciblement conduits dans les temples de la fortune, du destin, de la fatalité. C'est le paganisme avec toutes ses horreurs, le paganisme auquel on ajoute, pour séduire les masses et faire mentir les commandements de Dieu, le double communisme de la femme et de la propriété.

Rien n'était plus séduisant pour les passions humaines que la perspective de cette morale sans frein, qui justifie par le succès, sanctifie par la légalité, absout les excès de la force et se rit du malheur. Eh bien! malgré les efforts, le génie et le nombre des propagateurs de la religion nouvelle, le dieu des panthéistes ne reçoit d'autre hommage que la dérision des peuples, et le Dieu des chrétiens prenant pitié de la folie des hommes et de la vanité de leurs systèmes, les voit les uns après les autres tomber dans le néant, en faisant redire à la terre, par la bouche de ses prophètes: *Moi seul je suis éternel; « Ego vivo in æternum. »* (*Deut.*, XXXII, 40.)

Observons d'abord combien a été savante la marche des enfants du siècle dans leurs attaques contre l'Eglise. L'étouffer dès sa naissance en condamnant à la mort ou à l'apostasie tous ceux qui avaient embrassé la foi, c'était le moyen employé par Hérode et les empereurs païens. Faire de la loi chrétienne une institution purement humaine en arrachant à son fondateur le caractère de sa divinité, c'était le moyen d'Arius. Diminuer sa puissance en brisant le lien de son unité, c'était le moyen de Photius et des empereurs grecs. Substituer la raison de l'homme au principe de l'infaillibilité dogmatique, c'était le moyen de toutes les sectes réformées. Opposer la raison de l'homme à la raison de Dieu et anéantir l'Eglise sous les ruines de la révélation, c'était le plan de la philosophie. Enfin, en désespoir de cause, tenter de déifier l'humanité avec toutes ses misères, détruire la science du bien et du mal, effacer la ligne que le christianisme a tracée entre les actions, faire croire aux adeptes que tout est bien, que tout est nécessaire, que tout est Dieu, c'est le moyen que les ennemis de la vérité ont emprunté à Julien l'Apostat. C'est le dernier effort de l'esprit révolté. Tout étant épuisé, il ne reste plus à la raison que de proclamer les

victoires de l'Eglise, et de s'écrier avec le dernier soutien du paganisme : *Galiléen, tu as vaincu!*

Toutes ces erreurs ont fait leur temps et rempli leur mission. Elles ont contribué à épurer et fixer la foi. En forçant l'Eglise à définir les dogmes, elles ont été cause qu'ils ont acquis cette clarté, cette précision que l'esprit aime à trouver dans les axiomes: peut-être même n'ont-elles pas été inutiles pour consolider l'Eglise dans la possession de ses droits. Aujourd'hui tout est fait, leur temps est fini.

Il y a, dans l'histoire des luttes contre l'Eglise, une chose extrêmement remarquable, c'est que chacune d'elles n'a duré qu'un temps proportionné aux vérités catholiques quelles respectaient. L'arianisme qui sapait le christianisme par sa base, n'a fait que passer. Le schisme de l'Eglise grecque qui ne mêle qu'une grande erreur à toutes les vérités catholiques, dure depuis six siècles, quoiqu'il soit sans vie et sans fécondité. Le protestantisme, religion à mille faces, a duré trois siècles, abrité derrière quelques articles de foi qu'il avait consignés dans ses symboles. Aujourd'hui les symboles s'étant effacés devant les exigences toujours plus impérieuses de la raison, le protestantisme s'est fondu dans le rationalisme qui lui-même meurt, étonné de sa propre impuissance. Enfin, le paganisme que nos doctrinaires ont depuis quelques années tenté d'inaugurer dans le monde, ne contenant aucune vérité philosophique, aucun dogme chrétien, tombe devant la raison avant même d'avoir été soumis aux épreuves de la foi.

Serait-ce à dire qu'il n'y a pour les hommes aucune doctrine permanente? Rassurez-vous, N. T. C. F. Les mêmes causes qui condamnent à la mort toutes ces sectes religieuses qui ont tour à tour étonné et scandalisé le monde, assurent la perpétuité de vos croyances. Oui, c'est parce que le catholicisme contient toute vérité, parce qu'il est complet, parce qu'il embrasse Dieu, l'homme, la nature; parce que, dans lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science, qu'il doit durer jusqu'à la fin des temps.

Vous avez vu, N. T. C. F., le nombre et la continuité des combats que l'Eglise a dû soutenir du moment de sa naissance jusqu'à nos jours. S'il pouvait y avoir quelque chose de plus étonnant que cette constance des mauvais principes, ce serait le pacte infernal conclu, on ne sait de quelle manière, entre toutes les sectes, toutes les fausses doctrines, toutes les erreurs, toutes les passions et toutes les puissances du siècle, portant l'engagement de réunir toutes leurs forces chaque fois qu'il s'agira d'attaquer l'Eglise. Cette trève conclue entre tant de puissances ennemies n'a pas jusqu'ici été appréciée dans toute sa signification; elle est sans contredit le phénomène historique et social le plus étonnant qui soit mentionné dans les annales de l'esprit humain. C'est à Jérusalem qu'il s'est produit pour la première fois.

Les chefs de la synagogue avaient fait arrêter ce Galiléen dont les doctrines et les miracles étonnaient la Judée. Ils l'avaient livré à Pilate, représentant de la puissance romaine; celui ci, à son tour, le renvoya au roi Hérode, comme un hommage offert à sa puissance. Ces deux hommes, qui jusque-là avaient été ennemis, se réconcilièrent, et la persécution du juste devint le gage de leur amitié. Voilà le premier anneau de cette chaîne d'iniquités qui s'est prolongée jusqu'à nous. Aujourd'hui encore, les ennemis les plus acharnés se donnent la main dès qu'il s'agit de combattre l'Eglise catholique. Trouver deux philosophes d'accord sur aucun des sujets qu'ils traitent serait un véritable phénomène; mais ils le sont pour faire la guerre à l'Eglise. Ils sont remplis d'aménités, de tolérance pour toute religion sortie du cerveau des hommes; mais qu'ils entendent seulement nommer la religion du Christ, ils s'écrient tous d'une même voix *Tolle, tolle.* (*Joan*, XIX, 15.) Ecrasons l'infâme! L'intérêt, l'ambition, l'amour de la gloire divisent entre eux les hommes politiques, les grands du siècle, les princes des nations; mais il y a un sentiment qui les réunit toujours, c'est la crainte du triomphe de l'Eglise! Chose singulière! On réclame partout la liberté; les peuples la veulent; les grands ne la repoussent pas; les rois la concèdent; les législateurs l'inscrivent dans les constitutions; mais, par un instinct qui serait un mystère, si l'Esprit-Saint n'avait pris soin de nous l'expliquer, ils sont tous d'accord pour la refuser à l'Eglise. Entre eux, c'est une chose convenue qu'en émancipant le citoyen, il faut asservir le prêtre; que, tout en élargissant la liberté de conscience, il faut conserver des fers pour les consciences catholiques; qu'en donnant un libre champ à la parole, il faut museler le sacerdoce; et qu'enfin en donnant à tous les corps moraux le droit de se gouverner, de s'administrer eux-mêmes, il faut le refuser à l'Eglise. Disons-le franchement, nous sommes arrivés à une époque où tout le monde éprouve le besoin de jouir de la liberté et de la donner aux autres. Si, malgré ce cri de la conscience publique, la liberté rencontre encore des obstacles; si les législateurs, infidèles au mandat qu'ils ont reçu de l'opinion générale, la mesurent avec parcimonie; s'ils arrachent d'une main ce qu'ils donnent de l'autre; s'ils font glisser dans leurs lois de perfides restrictions, voulez-vous en savoir le motif? C'est qu'il y a dans la société des hommes à qui ils ne veulent pas la donner, et ces hommes sont les enfants de Dieu, ceux qui le servent en esprit et en vérité. Ces habiles fondateurs de sociétés ne craignent ni les païens, ni les musulmans, ni les juifs, ni les mille sectes protestantes, ni les illuminés, ni les matérialistes, ni les athées; mais, saisis de terreur à la seule

pensée de cette religion descendue du ciel tenant dans sa main les tables de la loi, où se trouve inscrite une morale qui effraye les passions et l'existence d'une autre vie encore moins propre à les rassurer, ils se concertent, se réunissent comme un seul homme contre l'Eternel et contre son Christ. Tous ensemble s'écrient : *Brisons les entraves qu'ils veulent nous imposer; jetons loin de nous les liens dans lesquels ils veulent retenir nos mains captives.* (*Psal.* II, 3.)

Voilà, N. T. C. F., l'explication du mystère. L'erreur, de quelque nature qu'elle soit, a le sentiment de son impuissance et plus encore de l'irrésistible ascendant que possède la vérité ; voilà pourquoi le monde qui redoute l'austère vérité, veut en même temps la liberté pour l'erreur et l'oppression pour l'Eglise.

Si vous nous demandez comment il peut se faire que tant de fausses croyances ennemies les unes des autres se réunissent avec tant de facilité contre l'Eglise, nous vous répondrons que l'erreur n'a qu'un ennemi, la vérité. N'est-il pas naturel que toutes les erreurs se réunissent pour former une erreur universelle contre le catholicisme, vérité universelle qui porte la lumière sur tous les mystères de ce monde et de l'autre ? Oui, c'est la prérogative du catholicisme et du catholicisme tout seul, de réunir contre lui toutes les puissances de l'enfer, parce qu'il est tout seul l'ennemi de l'enfer. S'il était possible de trouver, dans les annales de l'humanité, une autre doctrine ayant toujours et partout réuni contre elle les oppositions, les haines, les persécutions de tous les fauteurs du mensonge et de la licence, nous serions forcés d'examiner si notre sainte religion n'a point une rivale sur la terre. Mais ne craignons rien : elle seule est en butte à toutes les contradictions, et c'est à ce signe que vous pouvez la reconnaître comme vraie.

Que demande-t-elle cependant à ceux qui la persécutent? Rien, si ce n'est la liberté de se défendre et de se propager par la parole. Lumière étincelante, elle n'a besoin que de trouver l'espace libre pour pénétrer jusqu'à l'intimité des âmes. Ils le savent bien, les ennemis de l'Eglise ; et c'est précisément à cause de cela qu'ils veulent chasser le prêtre des écoles de la jeunesse ; c'est pour cela qu'ils veulent détruire la sainte hiérarchie du sacerdoce catholique; qu'ils s'efforcent d'arracher aux armées du Seigneur ces auxiliaires puissants qui lui prêtaient un généreux secours pour la conquête des âmes ; qu'ils veulent s'adjuger l'enseignement de la science de Dieu; qu'ils voudraient pénétrer jusque dans le sanctuaire, afin de distribuer aux jeunes lévites des principes favorables à leurs projets ; qu'ils veulent enfin arracher le patrimoine de l'Eglise au Vicaire de Jésus-Christ, afin qu'enchaîné désormais à une terre étrangère, il ne jouisse que de la portion de liberté qu'il plaira à ses maîtres de lui laisser. Hommes du siècle, gardez pour vous les avantages et les forces matérielles du monde! Gouvernez les peuples, administrez les provinces, rendez la justice, réglez les rapports de nation à nation, commandez les armées, établissez l'ordre par les lois, exploitez l'industrie qui enfante la richesse, veillez sur le maintien et l'accroissement de la fortune publique, attachez vos noms à des monuments qui le portent à la postérité; nous ne portons point envie à votre puissance; mais pour tous ces avantages que, comme citoyens, nous aurions pu vous disputer, nous ne vous demandons qu'une chose : la liberté. Oui, la liberté pour l'Eglise; la liberté pour son chef; la liberté de faire luire dans les esprits la lumière de la vérité universelle; la liberté de moraliser les hommes par la loi de Dieu ; liberté de donner aux plus austères vertus des motifs qui les rendent possibles; la liberté enfin de faire couler dans les cœurs des espérances propres à leur adoucir les maux inséparables de notre pauvre humanité!

Nous ne demandons pas même aux puissances du siècle une protection dont ils pourraient trop abuser en exigeant des sacrifices en retour. Pour triompher des passions révoltées, les envoyés du Seigneur portent plus haut leur confiance. C'est à Dieu qu'ils demandent de terrasser la mauvaise nature du cœur, pendant qu'ils font parvenir à l'esprit les rayons de la vérité. Sans Dieu, le triomphe de la religion et sa conservation, à travers tant d'obstacles, seraient un mystère incompréhensible. Supposez la doctrine philosophique la plus évidente, le dogme de la raison le mieux établi et le plus généralement admis, l'axiome des sciences positives le plus lumineux ; soulevez contre lui non pas tous les moyens mis en œuvre contre la religion révélée, mais seulement la millième partie de ces moyens, et vous verrez sous combien de nuages obscurs disparaîtront ces vérités maintenant si claires! Admirables dispositions de la Providence! Les coups que l'on porte au christianisme le font chaque jour briller d'un éclat nouveau. En dépit des assaillants, la croix du Calvaire plantée sur tous les points du monde, y restera jusqu'à la fin des temps; les pierres que lui jetteront ses ennemis, en tombant à ses pieds, ne feront que la rendre plus solide et plus inabordable.

Nous le savons, N. T. C. F., il y a pour l'Eglise et pour chaque chrétien en particulier, des moments d'épreuve difficiles à passer, des moments où tout paraît désespéré pour la cause des serviteurs de Dieu. Eh bien! ces moments où le fondateur, le soutien de la religion, semble sommeiller et laisser à ses ennemis une victoire assurée, ne sont-ils pas, dans les desseins de Dieu, des moyens de soutenir notre confiance et de ranimer notre foi? N'est-ce pas au moment où la barque de Pierre battue par la tempête, tantôt soulevée au sommet des va-

gues, tantôt enfoncée dans les abîmes de la mer, semble sur le point de disparaître à jamais, que la protection de Dieu se rend plus visible à nos yeux? Si alors les passagers épouvantés s'écrient avec les apôtres: *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons.* (*Matth.*, VIII, 25.) Le Seigneur les entend, il commande aux vents de se taire et à la mer de se calmer, et la soumission des éléments fait rentrer dans les cœurs la confiance et la sécurité.

N'êtes-vous pas vous-mêmes, N. T. C. F., témoins de la protection miraculeuse dont l'Eglise est l'objet?... Il n'y a que peu de temps, les ennemis du catholicisme, partout en armes contre lui, se croyaient au moment du triomphe. Comment ne l'auraient-ils pas cru ? Le travail pour l'asservissement de l'Eglise se montrait seul à la surface et par dessous la société. Ils comptaient dans leurs rangs les potentats les plus redoutables de l'Europe. Les nations protestantes souriaient de plaisir à la perspective des humiliations qui attendaient le Vicaire de Jésus-Christ. Partout les conseillers des rois, ces demi-puissances qui tendent à se grandir aux dépens de toutes les libertés, s'aidaient à forger les fers destinés à enchaîner les catholiques. Cent mille voix, parties des chaires de la science, jetaient, dans les jeunes intelligences de tous les pays, le mépris de nos croyances et la haine de nos institutions. Les caverneux murmures échappés aux antres des sociétés secrètes parvenaient à toutes les oreilles comme une menace à la liberté religieuse. Pour associer le peuple à la lutte et l'intéresser au succès, on lui promettait le partage des terres. Quel était donc le but réel de tous ces efforts? Ce but était l'asservissement et la destruction de l'Eglise. Déjà les coalisés, assurés du succès, criaient victoire. Ils ne parlaient plus du catholicisme que comme d'un illustre mort dont on allait célébrer les funérailles.

Qu'est-il arrivé? Quand on a cru que tout était prêt pour frapper le dernier coup, on a donné le signal, et le mouvement s'est propagé dans tous les pays. Comme on ne pouvait arriver au renversement de la liberté religieuse que par le renversement de l'ordre social, quelques jours ont suffi pour établir l'anarchie et le chaos parmi les hommes.

Qu'opposait la religion aux efforts de tant d'ennemis? Rien. Qui combattait pour maintenir ses droits? Personne. Renfermée dans le cœur des fidèles, ses plaintes s'exhalaient en prières ferventes. Il semble qu'au milieu du désordre universel, on entendait ces mots, inspirés par la confiance et la crainte : *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons.*

Maintenant, profitons de la trève qui nous est donnée pour apprécier les suites du combat. Dans ces luttes sanglantes qui ont le triste avantage de ne donner la victoire à personne et de ne laisser sur le champ de bataille que des victimes et des vaincus, dites-le nous, N. T. C. F., qui sont ceux qui ont le plus souffert? Ne sont-ce point les princes, les conseillers, les puissants, ceux, en un mot, qui s'étaient montrés les plus ardents ennemis de la liberté des enfants de Dieu?... Laissons-là ces lamentables appréciations; ne retournons pas le fer dans la plaie encore saignante. Revenons à la société d'abord, et ensuite à l'Eglise.

Après le combat, les hommes capables de penser par eux-mêmes se demandent quels en seront les résultats pour la société. Du sang versé, des pouvoirs déplacés, des hommes élevés à la place d'autres hommes tombés, la richesse publique anéantie : voilà pour le matériel. Y a-t-il au moins quelque chose de plus rassurant dans les principes qui restent? Hélas! non. On a beau chercher, on ne retrouve pas une vérité sur laquelle l'esprit de l'homme puisse s'appuyer pour rester debout, pas une maxime pour servir de base à la reconstruction sociale, pas une croyance pour donner de la vie à l'avenir. Quelques lambeaux de doctrine arrachés çà et là aux pages de l'Evangile par les sectaires du socialisme, donnent seuls une morale de convention dont ils croient avoir besoin pour légitimer la cupidité, le vol et la sensualité. Perdue dans la mêlée, l'autorité a disparu; elle ne se retrouve ni chez les vainqueurs, ni chez les vaincus. La force, seule puissance invoquée par les partis, a laissé partout des traces et planté des jalons sur des lieux qu'elle se promet de visiter encore.

Cependant, une puissance a survécu à ce désastre : c'est le catholicisme. Chose étonnante! c'est lui que l'on voulait atteindre et c'est lui qui est resté debout, prêt à rallier les esprits déconcertés et à leur rendre le principe d'autorité sans lequel aucune société n'est possible.

Reconnaissez donc, N. T. C. F., la protection du Dieu de vos âmes. L'orage durait encore quand la religion est accourue pour prendre possession du champ de bataille et planter sa croix sur les places de cette capitale de la France qui la repoussait auparavant ou la retenait captive dans le secret du sanctuaire. Au grand scandale des mécréants, ce signe de notre foi a été entouré de respect et d'amour. Dans d'autres parties de l'Europe, on forme des associations destinées à défendre la liberté religieuse. En Allemagne, les évêques se rassemblent en concile et vont donner à la discipline ecclésiastique une énergie que trois siècles d'isolement avaient énervée. Les princes, les assemblées délibérantes, la constituante de Francfort, entraînés par un irrésistible ascendant dont l'origine peut-être ne leur est pas connue, proclament, pour l'Eglise, la liberté de conscience, la liberté d'enseignement et la liberté d'action. Du sein de son exil, le saint pontife de Rome crée de nouveaux évêchés dans toutes les parties du globe; il ouvre à l'Eglise de nouvelles provinces et l'*Arche d'alliance*, l'*Etoile de la mer* (47) portent jusqu'aux confins de la

(47) Les noms des deux vaisseaux qui servent à la Propagation de la Foi.

terre des ouvriers de la parole de Dieu Que fallait-il de plus? Rien. Un docteur de notre loi, saint Anselme, nous dit que Jésus-Christ aime par-dessus tout la liberté de son Eglise. Si jamais cette liberté lui est accordée avec loyauté et franchise, Dieu fera le reste.

Ne vous plaignez donc pas, N. T. C. F., des persécutions auxquelles vous pourriez être exposés à cause de votre foi. Ces épreuves, prédites par les Ecritures, sont une garantie de la vérité de vos croyances et de votre union avec Dieu. Et vous, persécuteurs de l'Eglise, ennemis jurés de la plus sainte des libertés, n'espérez pas que vos triomphes soient de longue durée. Vous passerez et l'Eglise restera pour faire des prières sur votre tombeau. Egorgez ses prophètes entre le vestibule et l'autel, enchaînez ses apôtres, renfermez-les dans vos cachots, condamnez-les à l'exil, faites planer la terreur sur les fidèles, renversez ses autels, pillez ses temples, emparez-vous de ses vasas sacrés, partagez-vous ses richesses, il vous est permis de vous souiller de tous ces crimes; mais gardez-vous de croire qu'il vous soit donné de détruire la société dont le chef est au ciel. Foi, espérance, amour, confiance, adoration, charité, le catholicisme qui se formule au dehors, quand il jouit de la liberté, se réfugie dans les cœurs quand on veut le soumettre à l'oppression. Caché dans cette forteresse inaccessible à ses ennemis, il devient d'autant plus énergique qu'il est plus concentré par la violence. Il pourra paraître effacé; mais au jour où Dieu aura soufflé sur les oppresseurs et balayé la terre des tyrans qui la souillent par leurs excès, le sentiment catholique se manifestera et fera retentir les airs du chant de la sainte allégresse: « Nous vous louons, Seigneur, et nous vous reconnaissons comme l'unique maître de l'univers: *Te Deum laudamus*.

Portez maintenant vos regards vers le chef de l'Eglise. Assiégé dans son palais ou retiré sur les rochers de Gaëte, il est à lui seul, dans la persécution comme dans le triomphe, un fidèle tableau de l'Eglise répandue sur toute la terre. Comme elle il voit sa liberté menacée, comme elle il est sans défense vis-à-vis de ses ennemis. Ceux qui ont conçu le dessein de vaincre sa conscience sont soutenus par des légions armées, il n'est entouré que par l'affection de quelques vieillards. Les assaillants viennent à lui avec les poignards encore teints du sang de leurs victimes; il n'a, lui, dans sa main, qu'un crucifix; ils font entendre des menaces et des blasphèmes, lui, il ne laisse sortir de sa bouche que des paroles de bénédiction; ils font entendre des cris de mort, lui, il prie pour eux. N'aurait-il pas pu dire à ces ingrats comme le Sauveur disait aux Juifs: Pour lequel de mes bienfaits voulez-vous me punir?

Poussons la difficulté jusqu'au bout. Pourquoi Dieu permet-il que son représentant sur la terre soit ainsi persécuté? Ici encore nous vous répondrons avec lui: *Oh! que vous êtes insensés, et combien votre esprit est lent à comprendre les oracles des Ecritures!* (*Luc.*, XXIV, 25.) Ne savez-vous pas que le Vicaire de Jésus-Christ devait aussi souffrir, et remplir sa mission en marchant sur les traces de son divin modèle? Est-ce que le serviteur doit être mieux traité que le maître? Ne lui avait-il pas été prédit qu'il serait persécuté, qu'il serait poursuivi d'une ville dans une autre (*Matth.*, XXIII, 34); qu'un temps viendrait où ceux qui le mettraient à mort croiraient faire une chose agréable à Dieu (*Joan.*, XVI, 2); qu'à son tour il boirait au calice des persécutions? (*Matth.*, XX, 22.) Dites-nous, N. T. C. F., croiriez-vous à la vérité de la parole de Dieu, si les apôtres de l'Evangile, si le chef de ces apôtres devaient, jusqu'à la fin des temps, passer leur vie dans la paix, le repos, entourés de respect et plongés dans les délicieuses contemplations de la prière? Non. Il faut que la parole de Dieu s'accomplisse; et, s'il est vrai que la vie du chrétien est une guerre perpétuelle, c'est surtout contre les ouvriers de la parole de Dieu qu'elle doit sévir.

Mais si, pour affermir notre foi, Dieu permet que son représentant sur la terre soit persécuté par les méchants, il veut aussi, pour ranimer nos espérances, nous montrer comment il sait faire servir les passions des hommes à la gloire de son Eglise. Comme saint Pierre, Pie IX échappe aux mains des oppresseurs. Il se réfugie dans une petite ville bâtie sur un rocher au bord de la mer. C'est sur cette bourgade naguère ignorée qu'un immense concert de prières appelle la protection du ciel. C'est là que se portent les pensées et les affections de deux cents millions d'âmes répandues sur toute la surface du globe. Au milieu des ignominies, des conspirations, des trahisons, des tyrannies qui déshonorent le monde sous tant de noms divers, avouez, N. T. C. F., qu'il est consolant pour des cœurs libres et fiers, comme le sont les cœurs chrétiens, d'aller, avec la portion la plus nombreuse et la plus éclairée du genre humain, porter un hommage de respect et d'admiration à ce prince désarmé qui n'a pour se soumettre les nations que l'ascendant de la vérité. Et pourtant voyez avec quel empressement on se dispute l'honneur de lui offrir un refuge! Dites-nous, chrétiens, qui que vous soyez, dites-nous s'il est possible de retrouver sur la terre un autre centre vers lequel convergent ainsi les intelligences? Oh! vous le chercheriez inutilement! Dieu seul, et avec lui son remplaçant, peut rallier toutes les pensées, parce qu'il est le souverain de toutes les âmes, la cause de toute existence et la source de tout bien. C'est là qu'après les discordes civiles, il faudra que l'on aille chercher le principe du devoir, aujourd'hui méconnu, la lumière éteinte et l'autorité perdue. Eh! qui n'aura pas alors besoin de puiser à ces sources de vie sociale? A ge-

noux donc, peuples, rois, grands de la terre, philosophes, artisans, à genoux devant celui qui seul a reçu le pouvoir d'éclairer et de bénir la ville et l'univers!

VI. MANDEMENT

Pour le carême de 1850.

SUR LE SACERDOCE.

Tous les jours, nos très chers frères, les grandes et saintes vérités de la religion retentissent à vos oreilles; tous les jours la loi de Dieu, en repassant sur vos lèvres, va se graver plus profondément dans votre mémoire; tous les jours les dons de la grâce affluent sur vos âmes; comme les Israélites dans le désert, vous êtes rassasiés des biens spirituels que Dieu vous prodigue avec une générosité sans égale; le prodige de la vie spirituelle qui se réalise si souvent dans le chrétien est le plus éclatant témoignage de la miséricorde et de la bonté de Dieu. Dans tous les âges, dans toutes les positions, ce Dieu vous cherche afin de vous soutenir si vous êtes faibles, de vous relever si vous êtes tombés, de vous consoler si vous êtes affligés, et de modérer vos joies si vous êtes dans la prospérité. Non content de l'invisible protection dont vous couvre sa tendresse paternelle, il vous entoure de son Eglise visible, de manière que vous puissiez la retrouver sur tous vos pas. Les fêtes de la naissance, les chants funèbres de la mort, les bénédictions du mariage, les pompes des solennités, les temples qui embellissent vos cités, la croix solitaire qui borde le chemin ou qui s'élève triomphante au sommet des clochers ne sont-ils pas comme des reflets de la pensée de Dieu qui vous saisit partout? Quoique exilés pour quelque temps sur une terre étrangère, il vous est permis de vous maintenir dans un continuel rapport avec le juge qui vous a condamnés, le père qui bientôt vous rappellera, le Dieu qui vous montre, comme terme de votre épreuve, le séjour de sa gloire et le partage de sa félicité. Vos pieds touchent encore à la terre de réprobation, et cependant votre esprit, inondé des lumières venues d'en haut, peut déjà contempler les mystères du ciel, et, cédant à une divine aspiration, il se sent élever lentement vers le séjour des saints.

Vous avez, sans doute, N. T. C. F., apprécié les avantages de la spiritualité chrétienne qui vous élève si fort au-dessus de tant d'hommes, assez oublieux de leur propre grandeur pour borner leurs pensées et leurs désirs aux biens périssables de la vie présente et aux fragiles beautés de la nature matérielle; mais vous êtes-vous jamais demandé à vous-même quelle était la voix dont Dieu s'était servi pour vous convier à ce banquet des âmes?... On ne fait pas difficulté d'avouer que la religion chrétienne a rassaini et ravivé le monde; on porte la franchise jusqu'à énumérer les bienfaits que lui doivent l'ordre social et l'humanité; mais rarement on pense que tous ces bienfaits de Dieu n'ont pu arriver sur la terre qu'en passant par la main du prêtre. Il y a dans la nature des merveilles que l'on voit trop souvent pour en être étonné; nous pensons qu'il en est ainsi du prêtre. Sa bouche habituée à semer la parole de Dieu, ses mains toujours pleines des dons du Seigneur, n'occupent pas plus nos pensées, n'excitent pas plus notre reconnaissance que le nuage qui passe en versant la rosée sur les campagnes. Permettez donc, N. T. C. F., qu'en entrant dans les jours de pénitence où doivent se multiplier vos rapports avec le prêtre, nous empruntions sa voix pour vous rappeler ce qu'il est.

Ne soyez pas étonnés, N. T. C. F., de nous voir emprunter toutes les chaires du diocèse pour plaider devant vous une cause qui, au premier coup d'œil, semble être notre propre cause, mais qui est la vôtre avant tout. Oui, c'est pour vous, à cause de vous, en vue de vous qu'il y a des prêtres.

Quelle que soit la vivacité de votre foi, l'étendue de votre instruction religieuse et votre docilité à l'égard de l'Eglise, gardez-vous de croire qu'il vous soit inutile d'entendre traiter un tel sujet. Jamais peut-être il ne fut plus opportun que de nos jours. On dirait que la destruction de l'ordre social méditée et concertée par les conspirateurs de tous les pays ne peut s'opérer que par la destruction du prêtre, tant est grand l'acharnement que l'on met à le poursuivre, tant il y a de concert et d'uniformité dans les moyens que l'on met en œuvre pour y parvenir! Qu'est-ce donc que ce prêtre si dangereux et si faible, si redouté et si accablé de mépris?... Le voici :

Pendant que l'homme était dans l'état d'innocence, il n'y avait personne entre lui et le Maître souverain qui venait de lui conférer le domaine de la terre. Ses paroles, ses offrandes, ses hymnes de reconnaissance, ses adorations s'adressaient directement à Dieu, et, à son tour, la parole de Dieu n'avait aucun intermédiaire pour arriver jusqu'à l'intelligence de l'homme. Le rôle du prêtre n'existait pas. L'abus de la liberté se manifeste; celui qui n'était que l'image de Dieu veut devenir Dieu et être unique souverain de lui-même. Aussitôt, il est précipité de sa grandeur, et, séparé de son Dieu, il est abandonné à l'ignorance naturelle, à la faiblesse morale et à toutes les infirmités corporelles qui devancent et accompagnent la mort. Cependant, les bienfaits de Dieu ne lui sont pas entièrement refusés, il peut correspondre encore avec son Créateur; cependant, les faveurs de la miséricorde qui ont remplacé les dons de la justice et de l'amour, ne lui arriveront plus que par l'entremise du sacerdoce.

Sans doute un médiateur est nécessaire entre le criminel et son juge, entre le coupable et l'offensé; ce médiateur viendra dans la suite des temps; mais, pour faire

vivre dans les cœurs l'espérance de la rédemption, pour conserver la vérité religieuse dans la pensée, pour entretenir dans le monde l'idée du vrai Dieu et les notions de la vertu, il fallait aussi une médiation, un sacerdoce, des prêtres enfin. Aussi entendons-nous à chaque siècle la voix de Dieu susciter des rois, des juges, des prophètes, des prêtres ayant mission de conduire le peuple dans les voies de Dieu et de lui rappeler la loi, ses menaces et ses encouragements. Si le prêtre n'est pas médiateur entre le ciel et la terre; il est au moins le ministre du Roi des rois auprès de sujets exilés. Oui donc, pour combler le vide immense que le péché avait fait entre Dieu et l'homme, il fallait le prêtre, et dans sa miséricorde Dieu l'a donné à ses coupables enfants.

Il est vrai qu'il n'y a eu, comme le dit l'Apôtre (I *Tim.*, II, 5), qu'un seul médiateur pour opérer la réconciliation du genre humain; mais il y a des milliers de ministres pour en appliquer le prix à chaque chrétien, et diriger sur chaque âme le sang versé sur le Calvaire.

Ainsi, dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi, le prêtre est l'organe du ciel, chargé tantôt de faire entendre les foudres du Sinaï, tantôt d'offrir des sacrifices et de verser le sang de l'expiation, tantôt de consoler et de montrer aux générations épouvantées par les fléaux, le rameau d'olivier, doux emblème d'espérance et de paix.

Vous le voyez, N. T. C. F., les fonctions du sacerdoce sont aussi redoutables qu'elles sont élevées. Aussi, pour l'homme qui est destiné par la Providence au service des autels, au ministère de la parole et à l'administration des âmes, il y a une vocation toute spéciale qui se manifeste, quelquefois par des ordres foudroyants, plus souvent par des dispositions de cœur et d'esprit toutes providentielles, ou enfin par des inspirations de la grâce; mais, dans tous les cas, le choix du prêtre est l'œuvre de Dieu.

Destiné à servir les hommes, le prêtre ne pouvait être pris que parmi les hommes; mais, pour remplir les fonctions sacrées que l'Esprit-Saint appelle le ministère des anges, il fallait que le prêtre fût comme arraché à la condition de ses semblables pour être élevé au sacerdoce.

Le pontife, dit l'Apôtre des nations, *est pris d'entre les hommes pour servir les hommes dans les choses de Dieu. C'est à lui d'offrir les dons et les sacrifices pour nos péchés. Nul ne doit s'attribuer à soi-même cet honneur; il faut qu'il y soit appelé de Dieu comme Aaron.* (*Hebr.*, V, 1.)

Quand Dieu soulève l'homme pour le rapprocher de lui et en faire un prêtre, il lui dit comme à Abraham : *Sors de ton pays, de ta maison, de ta famille, viens... je te bénirai et ensuite t'établirai sur des peuples nombreux... et dans toi seront bénies les générations.* (*Gen.*, XII, 1-3.) Ou bien encore, une voix partie des ténèbres articule ces paroles aux oreilles d'un enfant : *Samuel! Samuel!* (I *Reg.*, III, 10.) Et quand cet enfant se montre docile, la voix mystérieuse lui dit qu'il sera prophète du Seigneur. Cette voix des vocations divines part du milieu d'un buisson ardent pour ordonner à Moïse d'aller tirer les Hébreux de la servitude d'Egypte. C'est encore cette voix qui dit à Jérémie : *Je t'ai suscité pour t'envoyer comme prophète aux nations.* (*Jer.*, I, 5.)

Hâtons-nous d'arriver au sacerdoce de la nouvelle loi. Les prophéties s'accomplissent, la restauration de l'humanité déchue va s'opérer sur le Calvaire, les prophètes gardent le silence, le sacerdoce de l'ancienne loi, ce ministère d'espérance et d'avenir va faire place à un sacerdoce destiné à porter au monde la bonne nouvelle qu'il attendait depuis quatre mille ans. Dès lors les vocations vont continuer et se multiplier à l'infini. C'est l'Homme-Dieu lui-même qui choisit les premiers ministres de sa religion. Il dit à quelques pêcheurs qu'il rencontre sur le rivage : *Laissez-là vos filets et suivez-moi. Vous deviendrez pêcheurs d'hommes.* (*Matth.*, IV, 19.) Quand ce n'est pas sa parole, c'est la puissance irrésistible de sa grâce qui renverse sur la route de Damas un persécuteur dont il veut faire un vase d'élection. Combien de guerriers, de princes, d'hommes du monde sont entraînés dans les rangs de la milice du Seigneur au moment même où ils pensaient parvenir au pouvoir, saisir la fortune, et conquérir la gloire qu'ils avaient longtemps rêvée! La volonté de Dieu s'exprime souvent assez forte pour se faire entendre au milieu du fracas des ambitions et faire taire les passions les plus violentes.

Cependant, il faut l'avouer, toutes les vocations ne sont pas marquées de ces caractères éclatants, de cette force divine qui brise parfois la volonté de l'homme pour la conduire dans des voies qu'elle voulait fuir. Pour recruter le sacerdoce, enrichir et peupler son Eglise, Dieu agit pour l'ordinaire avec des moyens plus simples, mais qui ne sont pas moins efficaces. Venu sur la terre pour sauver tous les hommes, il veut que la milice sacrée, destinée à faire la guerre aux passions du monde et aux inspirations de l'enfer soit recrutée dans tous les lieux, dans toutes les classes et dans tous les empires. C'est l'universalité du catholicisme qui se reflète jusque sur les éléments de son sacerdoce. Mais, d'où qu'il sorte, le prêtre est l'élu du Seigneur et le fruit d'un laborieux enfantement de l'Eglise. Par combien d'épreuves ne doit-il pas passer avant de monter à l'autel où il rencontre enfin ce Dieu qui lui a commandé de venir à lui! Suivons-le.

Bien loin des villes où fermentent les ambitions du siècle, dans une chétive chaumière cachée dans le fond des vallées, vit une pauvre famille chrétienne qui partage ses jours entre la bienfaisance, la prière et le travail; attendant peu d'une industrie qui se borne à confier la semence à la terre, mais beau-

coup de la Providence qui la fait germer et lui donne l'accroissement, elle ne juge pas qu'il y ait trop de jours uniquement consacrés à la culture de l'âme. Elle trouve du bonheur à pouvoir souvent et presque à chaque heure s'entretenir avec Dieu et lui demander ce que lui seul peut donner, un soleil propice, une rosée fécondante, une pluie douce, une chaleur modérée. Ne pouvant s'associer qu'à Dieu pour retirer le modique intérêt du petit capital placé dans le sol et arrosé de tant de sueurs, elle aime à se rapprocher de ce puissant protecteur, et à s'entretenir avec lui dans son temple, à côté du foyer, et aussi dans ces processions qui se font une fois l'année autour des champs qui gardent tant d'espérances.

Là, une mère vertueuse dit chaque jour à son enfant, non pas qu'il y a un Dieu ; oh ! non, elle se croirait, si elle parlait ainsi, coupable d'un horrible blasphème ; mais elle lui répète que Dieu est bon, qu'il a donné la vie à l'homme et qu'il comblera de ses biens tous ceux qui l'aiment et sont fidèles à sa loi. Elle le conduit, tout enfant qu'il est, dans l'église du village où chaque dimanche la grande famille qui compose la paroisse, vient se réunir pour louer Dieu et apprendre la vertu. Saisi par cette influence mystérieuse qu'exerce la présence de Dieu sur ceux qui sont rassemblés en son nom et qui fait passer dans les âmes l'émulation de la piété, l'enfant revient dans la famille tout parfumé des saintes choses au milieu desquelles il s'est trouvé. Le voilà maintenant qui met en action sa petite science religieuse et qui s'efforce de répéter les cérémonies qui ont frappé ses regards et son esprit. Pourquoi le Dieu qui peut rendre éloquente la langue des enfants, qui, pour conduire son peuple, va chercher Moïse dans le désert, David auprès de ses troupeaux, Saül à la recherche des ânesses de son père, ne marquerait-il pas de son sceau l'âme de cet enfant, afin de le conduire désormais comme par la main jusqu'au parvis du temple et ensuite jusqu'au sanctuaire ?

La semence de l'inspiration mûrit dans l'âme de l'enfant : bientôt il va découvrir au bon pasteur qui éclaire et dirige sa conscience, ses goûts et les secrets désirs de son cœur. Un jour, en revenant du presbytère, il vient raconter dans la famille qu'il deviendra prêtre du Seigneur. A ces mots, sa pieuse mère tressaille de bonheur, en pensant qu'il y aura au milieu de sa famille un homme de Dieu, un conseil, un modèle, un soutien. Une foi pleine de confiance lui dit que tous ses autres enfants seront bénis dans celui qui se consacre à Dieu, à la prière, à la charité. Il va dès ce jour commencer l'éducation de son âme. Pauvre enfant ! Il ne sait pas par combien de laborieuses épreuves il devra passer, quels combats lui seront livrés par les inclinations vicieuses, quels dégoûts il rencontrera dans l'essai des difficiles vertus du sacerdoce ! Il ne sait pas qu'un jour il devra supporter la haine du monde, à cause de celui que le monde a crucifié. Oh ! combien il eût été plus heureux pour lui de vivre et mourir ignoré sous le pauvre toit de son père ! Mais la voix de Dieu s'est fait entendre à son cœur, il répond comme Samuel : *Seigneur me voilà, puisque vous m'avez appelé.* (I, *Reg.*, III, 6.)

Destiné à devenir la lumière du monde, il va se livrer aux maîtres de la science et travailler de concert avec eux à l'éducation de son esprit. Quelle immense carrière à parcourir ! Connaître les règles du langage de manière à s'entretenir également avec les écrivains de l'antiquité et ceux de son siècle, étudier longtemps les lettres humaines pour se faciliter l'intelligence des lettres sacrées ; se familiariser avec l'histoire physique du monde et l'histoire morale de la société ; posséder au moins les premiers éléments des sciences matérielles et profanes ; fouiller dans les annales de l'esprit humain pour en déduire la valeur de la philosophie et la puissance de la raison : voilà le vestibule où devra parvenir le jeune lévite avant d'entrer dans le sanctuaire où se donne la science de Dieu.

Tout n'est pas là ; ce qu'il sait en sortant des écoles pourrait suffire au jeune homme qui ne voudrait que servir le monde ; mais ce n'est pas assez pour l'ouvrier destiné à cultiver la vigne du Seigneur. Où finissent les sciences humaines, là commence la science de Dieu ; science supérieure, universelle, qui contient toutes les autres ; science lumineuse, qui éclaire le monde moral comme le soleil éclaire la nature ; qui, en plaçant l'intelligence d'un souverain ordonnateur au milieu des phénomènes de la création, fournit à l'esprit humain le moyen de se rendre raison de tous les mystères qui s'y trouvent.

Les sciences sacrées qui appartiennent plus spécialement au prêtre sont immenses comme le Dieu qui en est l'objet. Etudier la révélation dans toutes ses phases, fixer dans sa mémoire les paroles sorties de la bouche de Dieu et celles qui ont été dictées ou inspirées par l'Esprit-Saint ; se nourrir des Ecritures et de la tradition ; méditer toutes les doctrines qui y sont contenues ; saisir l'esprit de la loi divine et le lien qui doit y rattacher toutes les lois humaines ; en faire découler toutes les sciences morales ; étudier Dieu et sa nature, l'homme et ses facultés, l'âme et son activité ; à côté de la liberté qui peut le mal, trouver la loi qui commande et encourage le bien ; à côté des écueils de la perdition, tracer la route qui conduit au bonheur : ce n'est encore là qu'une partie du vaste champ qu'il doit cultiver. L'étude de la morale, dont notre jeune élève doit être un jour l'interprète, suffirait à elle seule pour occuper une longue vie. Il devra, en même temps, interroger les mouvements de son âme et l'expérience du passé, afin de compter toutes les actions qui peuvent être le résultat de notre activité, les placer à côté de la loi modératrice de la liberté naturelle,

et enfin apprendre à tracer d'une main sûre la ligne souvent mystérieuse qui sépare les actions permises de celles qui ne le sont pas.

Ce n'est pas tout encore : quand ce futur médecin des âmes aura examiné toutes les maladies auxquelles nos âmes sont sujettes, tous les remèdes capables de les guérir, ne faudra-t-il pas qu'il étudie l'économie de chaque sacrement et de tous les autres moyens par lesquels nous arrive la grâce de Dieu?

Supposons enfin que, par un travail obstiné, il soit parvenu à connaître tous les dogmes de la foi et à se familiariser avec la législation de cette société universelle établie pour conserver et distribuer à tous, les fruits de la rédemption, avant d'être envoyé pour établir le règne de Dieu parmi ses frères, ne devra t-il pas apprendre les formes du culte extérieur et toutes les règles administratives qui en sont la conséquence?.... Enfant et bientôt ministre de l'Eglise, ne devra-t-il pas en étudier l'histoire, la hiérarchie et les lois?.... En vérité, l'imagination recule effrayée devant une tâche aussi difficile. On se demande comment il se trouve des hommes assez courageux pour l'entreprendre; mais celui que la foi soutient ne s'arrête pas devant les obstacles ; quand Dieu a parlé à son cœur, David va sans hésiter attaquer Goliath. Que de jours cependant seront passés dans les armes et dans les épreuves du découragement! Que de nuits seront arrachées au sommeil pour être livrées à l'étude, pendant les vingt années que le jeune lévite devra consacrer à l'éducation de son esprit! Au moins si tout était fini! Mais non; quand il aura blanchi dans l'étude, il devra étudier encore, parce que la science de Dieu n'a pas de fin.

Envoyé parmi les hommes avec la redoutable mission d'y promulguer la vérité, le prêtre doit sans doute mettre un grand soin à l'éducation de son esprit; mais, envoyé auprès de ses semblables comme représentant, ministre, ambassadeur de Dieu, il est plus nécessaire encore qu'il travaille à l'éducation de son âme. C'est Dieu lui-même qui dit à ses prêtres : ***Soyez saints, parce que je suis saint.*** (*Levit.*, XI, 44.) ***C'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis mes apôtres pour que vous alliez prêcher ma doctrine, que vous produisiez des fruits, et que ces fruits demeurent.*** (*Joan.*, XV, 16.) ***Montez donc, montez au sommet de la montagne, vous qui annoncez l'Evangile à Sion.*** (*Isa.*, XL, 9.) ***Vous êtes la race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple conquis pour publier les grandeurs de celui qui vous a appelés des ténèbres à la lumière.*** (I *Petr.*, II, 9.)

Dans toutes les pages des livres saints, le ministère du prêtre est représenté comme grand, redoutable et saint. Le prêtre est comme une cité bâtie sur la montagne. (*Matth.*, V, 14.) C'est un flambeau placé sur un candélabre pour luire aux yeux de tous. (*Ibid.*, 15.) Il est le sel de la terre (*Ibid.*, 13), la lumière du monde (*Ibid.*, 14), le dispensateur des mystères de Dieu. (I *Cor.*, IV, 1.)

Si c'est l'Homme-Dieu qui parle aux prêtres qu'il s'est choisis, il leur dit : ***Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise.*** (*Luc.*, X, 16.) ***Malheur à la cité qui vous aura repoussés! elle sera, au jour du jugement, traitée avec plus de sévérité que Tyr et Sidon.*** (*Luc.*, X, 10, 14.) ***Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé.*** (*Joan.* XX, 21.) ***Là où je serai, mon ministre y sera avec moi.*** (*Joan.*, XII, 26.) Aussi, dit-il en s'adressant à Dieu : ***Mon Père, j'ai fait part à mes disciples de l'illustration que j'ai reçue de vous.*** (*Joan.*, XVII, 22.) ***Faites qu'ils ne soient qu'un, comme je ne suis qu'un avec vous.*** (*Ibid.*, 21.)

Ne soyez pas étonnés, N. T. C. F., de nous entendre assurer que l'éducation de l'âme du prêtre est plus difficile encore que celle de l'esprit. Si les vertus dont il doit donner le précepte et l'exemple, sont à la vérité, pour la plupart, les mêmes qui sont imposées par la loi de Dieu à tous les fidèles, il en est pourtant quelques-unes qui ne sont que pour lui. Pour le reste des hommes, il suffit de suivre la loi commune; mais pour celui qui veut suivre Jésus-Christ, il faut qu'il abandonne sa barque et ses filets, qu'il vende son bien et en donne le prix aux pauvres. Il faut, en un mot, qu'il se dépouille du vieil homme pour se revêtir de l'homme nouveau, formé sur la ressemblance de celui qui l'a créé; qu'il devienne l'homme de Dieu. Voyez la différence! Dans toutes ses entreprises, l'homme du monde peut n'avoir en vue que lui-même ou les siens, qui sont encore d'autres lui-même. Docile à ces paroles du divin Maître : ***Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi*** (*Matth.*, X, 37) ; — ***Celui qui***, pour me suivre, ***ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne saurait être mon disciple*** (*Ibid.*, 38); — le prêtre doit renoncer à tout, si la chose est nécessaire, pour aller à son Dieu. Il quitte ses parents, ses amis, sa famille pour aller dans une terre lointaine que Dieu lui montre par la voix de ses supérieurs. L'homme du monde se donne, dans une compagne, une société, un soutien, un conseil, une consolation, et, dans une famille, le moyen de satisfaire la plus noble ambition du cœur humain, celle de se survivre et se fonder dans ce monde une espèce d'immortalité, en attendant l'immortalité promise dans une vie meilleure. Obligé d'appartenir toujours aux autres et jamais à soi, le prêtre doit rester isolé pour être tout à tous; sa famille à lui, ce sont les pécheurs de toutes les classes exposés à se damner; c'est la brebis égarée après laquelle il doit courir; ce sont les ignorants qu'il doit instruire, les affligés qui attendent des consolations, les faibles qui manquent de soutien, les pauvres qui sont nus, les malades qui gémissent sur un lit de douleur; sa famille à

lui, c'est le peuple qui se trouve partout et qui a partout besoin du prêtre. L'homme du monde peut, même en cédant à de louables inspirations, se livrer à l'ambition du pouvoir, courir après les honneurs, désirer une ample moisson de lauriers et de gloire cueillis sur les champs de bataille, s'ennoblir enfin dans toutes les magistratures sociales. Le prêtre doit étouffer dans son cœur la soif sans cesse renaissante de toutes les grandeurs humaines. En ceci l'exigence des hommes va même plus loin que les inspirations de la loi de Dieu : ils ne veulent pas même lui pardonner les influences morales dont la liberté naturelle lui donnera toujours le droit d'user pour honorer, et, quand il le peut, faire triompher la vertu. On ne se contente pas de lui rappeler sans cesse que son royaume n'est pas de ce monde; on voudrait ne pas lui laisser, sur cette terre, assez d'espace pour appuyer son pied afin de monter au ciel.

Vous le comprenez, N. T. C. F., pour arriver à ce degré d'abnégation, il faut que l'âme du prêtre soit empreinte d'un caractère de force qui ne peut être que l'ouvrage de Dieu. La merveille que Dieu produit dans le cœur qu'elle attire vers son temple, ce n'est pas d'y étouffer le germe des passions; créer, modifier ou détruire ne sont qu'un jeu de la souveraine puissance : le miracle de Dieu, c'est de laisser au cœur de l'homme la violence des penchants à la sensualité, les fougueux désirs de l'ambition, les recherches tantôt paisibles, tantôt agitées de l'égoïsme, à côté de la liberté tout entière, en donnant toutefois au cœur humain des grâces assez abondantes, des motifs assez puissants pour lui assurer le triomphe.

Qui pourrait, sans les secours de Dieu, arrêter les élans de l'orgueil, ce monstre à mille faces qui réussit presque toujours à commander en maître dans les cœurs livrés aux seules forces de la nature? Qui pourrait, sans le secours de Dieu, mettre à la place des passions les plus séduisantes, la modestie, l'humilité, la patience, la charité, la sobriété, l'abnégation, le dévouement, l'amour des choses de Dieu, la chasteté et toutes les sévères vertus de l'Evangile?

Pour opérer le miracle de sa transformation, Dieu appelle le jeune élève loin du monde, dans la solitude d'un séminaire, et là il parle à son cœur. A peine entré dans cette retraite silencieuse, il est placé sous des maîtres aussi habiles dans la science qu'éprouvés dans la vertu. Tout ce qu'il entend l'instruit, tout ce qu'il voit l'édifie, tout ce qu'il pense et ce qu'il sent au dedans de lui-même l'élève et le perfectionne; c'est sa conscience elle-même qui lui répète ces paroles de l'Esprit-Saint : Regarde et marche sur les traces des modèles placés sous tes yeux. (*Exod.*, XXV, 40.)

Vous ne sauriez croire, N. T. C. F., combien est dur l'apprentissage des vertus sacerdotales! Le jeune élève devra passer cinq, six et sept années dans la contemplation des mystères de l'âme, l'étude des doctrines les plus abstraites, les plus métaphysiques qui puissent se présenter à l'esprit, et la méditation presque incessante des vérités les plus redoutables de la religion. L'exercice de la prière, le combat de toutes les convoitises de la chair par la sobriété et la mortification des sens, la répression du despotisme naturel de la volonté, par une subordination constante à la volonté d'autrui, le combat de la mollesse par l'entière soumission à une discipline sévère qui commande toujours, qui saisit tous les moments et domine toutes les actions : telle sera la vie du jeune lévite.

Que de fois découragé par les difficultés du travail, la longueur des épreuves et la violence des tentations, il entend se dérouler au fond de son cœur et dans les profondeurs de sa pensée, les séduisantes promesses que Satan faisait à la victime de l'expiation, quand il lui disait : Si vous voulez m'adorer, je vous donnerai le monde, sa puissance et sa gloire. (*Matth.*, IV, 9.) Le même esprit tentateur se présente à l'élève du sanctuaire. Viens, lui dit-il, viens dans le siècle; avec un esprit cultivé, de l'habitude et de l'amour du travail, une conduite estimable, des connaissances variées, pourquoi n'irais-tu pas rivaliser avec les heureux de la terre, leur disputer le pouvoir, les positions brillantes, exercer avec eux les professions et les industries qui procurent en même temps la richesse et la considération? N'entends-tu pas les clameurs des fêtes et le retentissement des joies du monde? Viens, viens prendre ta portion de plaisir dans les banquets de la vie!... A toutes ces avances de la mauvaise nature, il répond : La voix de Dieu m'est connue, je la suivrai. Pour moi, un jour passé dans la maison de Dieu vaut mieux que mille passés dans les joies du monde. — J'aime mieux vivre méprisé dans le sanctuaire du Seigneur qu'habiter couvert d'honneurs dans les palais des pécheurs. Vos autels, Seigneur, seront pour moi comme l'abri qu'a trouvé le passereau, comme est pour la colombe le nid dans lequel ses petits reposent... (*Psal.* LXXXIII, 11, 12, 4.) Il persévère.

A l'éducation de l'esprit et à celle de l'âme, le monde qui, pour l'ordinaire, se montre plus sensible à ce qui frappe les regards, voudrait pour le prêtre, joindre encore l'éducation du corps; bien souvent, et peut-être avec raison, il lui reproche d'être étranger à cette espèce de gymnastique sociale qui porte le nom de belles manières. Nous ne nions point que cette civilisation organique ne fût utile aux ministres de la religion, ne fût-ce que pour leur faciliter l'accès des lieux et des personnes à qui leur ministère, leurs conseils, leurs paroles sont le plus souvent nécessaires. Mais, il faut l'avouer, cette polissure extérieure ne peut s'acquérir que par un long frottement avec le monde. Or, ne serait-il pas dangereux qu'avec des manières élé-

gantes, le monde ne donnât au jeune élève du sanctuaire des goûts et des mœurs trop peu en harmonie avec la sainteté de sa vocation? Qu'il laisse au monde ses avantages! Il sera toujours assez bien vu des âmes honnêtes s'il joint à la loyauté, à la franchise de la vertu, cette douce et simple politesse de cœur qui découle tout naturellement et sans efforts de la charité chrétienne et du dévouement qu'elle inspire. Le monde finira par lui pardonner de manquer parfois aux bons usages, s'il ne manque jamais aux bonnes œuvres.

Voilà donc l'élu du Seigneur préparé par vingt années de travaux incessants! Peut-il enfin monter à l'autel? Est-il prêtre?... Non. Ce n'est ni la science, ni même la vertu qui fait le prêtre. Pour opérer ce changement, il ne faut rien moins que le doigt de Dieu. Salomon avait fait construire un somptueux édifice pour en faire le temple du Seigneur. Les pierres précieuses, le marbre, l'or, l'airain, les cèdres du Liban en ornaient toutes les parties; l'intérieur était enrichi d'autels, de candélabres, de vases sacrés et des plus magnifiques sculptures; cependant, ce n'était point encore la maison de Dieu. La divinité n'en prendra possession, en le remplissant de l'Esprit-saint, que quand le grand-prêtre, accompagné de tous les enfants d'Israël, y aura placé les tables de la loi et l'aura, pendant sept jours, consacré à Dieu par la prière et par les sacrifices.

Le prêtre aussi est un temple, une arche sainte, qui renferme les tables de la loi; il faut de même qu'il soit consacré, qu'il reçoive par un sacrement, et des mains de l'Eglise de Jésus-Christ, le pouvoir de renouveler parmi les hommes le grand sacrifice qui, pour la première fois, a été offert sur le Calvaire pour opérer la rédemption, d'évoquer la présence de Dieu sur nos autels et de dire aux paralytiques spirituels: *Allez! vos péchés vous sont remis!* (*Matth.*, IX, 2.)

Quand tout est prêt pour donner à l'Eglise un ministre de la nouvelle loi, l'évêque l'appelle à lui pour en faire la consécration. Mais combien de précautions avant de lui confier les trésors de la grâce dont il va devenir le dispensateur! Ce ne sera que lentement et par degrés qu'il lui sera permis de monter à la dignité du sacerdoce. D'abord associé au service du culte purement extérieur, il sera successivement portier, lecteur, exorciste et acolyte; mais ces fonctions ne le lieront point encore indissolublement à la tribu sacerdotale.

Après avoir reconnu que le jeune prétendant est sain d'esprit et de corps, exempt de toute difformité repoussante, libre d'engagements envers le monde, issu d'une famille honnête, irréprochable dans sa conduite, l'évêque lui confie les clefs du temple, la garde des portes et de tout ce qui doit servir aux cérémonies religieuses.

S'il se montre fidèle, l'Eglise s'empresse de lui conférer de nouveaux pouvoirs. Elle place dans ses mains les livres de la loi et lui permet d'en faire la lecture au peuple rassemblé dans le lieu saint.

Bientôt elle l'élève à l'office de la prière et lui donne le pouvoir d'imposer ses mains sur les possédés. « Rappelez-vous, lui dit-elle, qu'en même temps que vous chasserez les mauvais esprits du corps de vos frères, vous devez vous préserver vous-mêmes de toute souillure et de toute iniquité. »

Enfin, le jeune lévite est admis à coopérer directement aux cérémonies du culte sacré. C'est à lui d'orner les autels, de préparer tout ce qui est nécessaire au sacrifice et d'accompagner le sacrificateur. En lui remettant un flambeau, l'évêque lui dit: « Que votre lumière apparaisse aux yeux de tous les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux! »

Jusqu'ici cependant le jeune lévite n'est séparé du monde que par les fonctions qu'il remplit dans la maison de Dieu. Aucune promesse, aucun vœu, aucune consécration ne l'a irrévocablement et indissolublement attaché aux autels du Seigneur; mais le moment s'approche où ses engagements avec Dieu vont devenir éternels. Ce ne sont plus seulement les ordres inférieurs, mais les ordres sacrés qui vont enchaîner le sous-diacre, le diacre et le prêtre.

Il y a quelque chose de bien admirable dans la progression de l'alliance du prêtre avec son Dieu. A mesure qu'il avance dans la vie, la science et la vertu, les épreuves auxquelles il est soumis, sont de plus en plus sévères, et les initiations plus élevées. Comme le redoutable livre dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, l'âme du prêtre aura été sept fois marquée du sceau de Dieu. Et ce sceau, plus sacré que ceux qui ont été rompus par le lion de la tribu de Juda, aucune puissance ne pourra le briser ni dans le ciel, ni sur la terre, ni même dans les enfers. Le prêtre est prêtre pour l'éternité: *Sacerdos in æternum!* (*Psal.* CIX, 4.)

Après avoir fait consulter le peuple par trois proclamations successives, le pontife fait approcher le jeune lévite et lui parle ainsi: « Mon fils, avant d'être promu à l'ordre du sous-diaconat, avez vous bien considéré la pesanteur du fardeau dont vous voulez vous charger? Dans ce moment, vous êtes libre encore; rien ne vous empêche de contracter des engagements avec le siècle; mais, après que vous en aurez contracté avec Dieu, il ne vous sera plus possible de revenir en arrière. Vous devrez alors, et pendant toute votre vie, servir Dieu, défendre son Eglise, et, avec le secours de la grâce, conserver la chasteté. Réfléchissez donc pendant qu'il en est temps. »

Après avoir répondu qu'il persévère, le lévite s'approche du pontife, et, comme s'il voulait, en simulant la mort, montrer qu'il se sépare à jamais des intérêts matériels du monde, il s'étend sur le sol et garde un profond silence pendant que tous les assistants invoquent sur lui la protection de tous les

saints du ciel. Vers la fin des litanies, le pontife consécrateur se lève, et en le bénissant, il répète jusqu'à trois fois. Seigneur, daignez et bénir, et sanctifier, et consacrer celui que vous avez choisi ! Tous les assistants répondent : Nous vous en conjurons, Seigneur, exaucez-nous !

Après plusieurs autres prières, il reçoit des mains du pontife les vases sacrés confiés à ses soins et les ornements attachés à sa dignité. Il y a quelques moments il était encore du siècle, désormais il appartient à l'Eglise.

Quand le sous-diacre a passé une année dans l'épreuve et dans l'exercice des fonctions de son ordre, il demande à devenir, comme Etienne et Philippe, le coadjuteur des apôtres, le distributeur des mystères de Dieu. Le pontife lui rappelle l'importance des attributions qui caractérisent le diacre, et après de longues invocations de la grâce, étendant sa main sur lui, il dit : « Recevez le Saint-Esprit, et avec lui la force qui est nécessaire pour résister au démon et à toutes les tentations qui viennent de lui. »

Enfin, un seul degré le sépare encore du sanctuaire ; un pas encore et il aura reçu la plénitude de la puissance sacerdotale.

Après avoir, pendant deux ans, accompagné le prêtre à l'autel et prouvé, par une conduite grave, digne, irréprochable, qu'il pourrait à son tour y monter tout seul, il demande à l'Eglise qu'on lui impose les mains et qu'on fasse couler sur ses doigts l'huile sainte des oints du Seigneur. Alors, le chef des diacres s'adressant au pontife, lui dit : Père, l'Eglise vous demande d'élever à la prêtrise le diacre ici présent. — Savez-vous s'il en est digne ? — Oui, nous l'attestons : autant que la fragilité humaine nous permet d'en juger, il est digne. — Eh bien, rendons grâces à Dieu ! — Puis s'adressant au peuple : « Mes frères, les mêmes craintes, les mêmes espérances doivent être partagées par les passagers que porte le navire et par le pilote qui le conduit.... Si quelqu'un d'entre vous connaît les mœurs et la conduite du jeune lévite qui demande les ordres sacrés, qu'il parle et nous dise ce qu'il en pense. »

Revenant ensuite à l'élève du sanctuaire : Mon fils, avant d'être élevé à la dignité du sacerdoce, appliquez-vous à la recevoir avec les dispositions requises, afin que, quand vous en serez investi, vous en remplissiez dignement les fonctions.... Le prêtre doit offrir le saint sacrifice ; c'est à lui qu'il appartient de bénir, présider, prêcher et baptiser. Ce n'est qu'avec un saint tremblement, des mœurs pures, une sagesse toute céleste, un amour éprouvé de la justice que vous devez vous élever à cette dignité. Quand Dieu ordonna à Moïse de se choisir soixante-douze disciples pour l'aider à conduire le peuple d'Israël, il lui recommanda de ne les prendre que parmi les vieillards. Vous, notre cher fils, vous serez digne d'être considéré comme l'un d'eux si, fidèle à la loi de Dieu et aux inspirations de l'Esprit-Saint, vous montrez, par votre science et par vos œuvres, que vous avez acquis la maturité des vieillards. Puisse la bonne odeur de vos vertus réjouir toujours l'Eglise ! Faites en sorte que nous ne soyons pas condamnés devant Dieu, au jour du jugement, vous, pour vous être chargé d'un si redoutable ministère, et nous, pour vous y avoir élevé ; mais plutôt que nous en soyons l'un et l'autre récompensés !... »

Bientôt après, le pontife, et à l'imitation des apôtres, tous les prêtres qui assistent à la cérémonie, imposent leurs mains sur la tête de l'ordinand en demandant à Dieu de le bénir et de le combler de ses dons. Il le revêt des ornements sacerdotaux, et pendant qu'il consacre ses mains en les arrosant des huiles saintes, l'assistance chante l'hymne du Saint-Esprit pour lui demander de descendre dans ce nouveau ministre des autels.

Enfin, le pontife ordonnateur, le successeur des apôtres, le représentant de Jésus-Christ, dans cette auguste cérémonie, va compléter son œuvre en adressant au disciple qu'il vient de se choisir ces douces paroles d'affection, sorties pour la première fois de la bouche du divin ordonnateur : Désormais je ne vous appellerai pas mon serviteur, mais plutôt mon ami, parce que vous connaissez maintenant tout ce que j'ai opéré en votre présence. » En lui imposant de nouveau les mains, il ajoute : *Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez....* (*Matth.*, XXVIII, 19.)

Maintenant, voilà le prêtre ! C'est bien l'homme encore ; mais ce n'est plus l'homme du siècle ; spirituellement transformé par la prière, le sacrement de l'Eglise et l'action de l'Esprit-Saint, il a été fait l'homme de Dieu, de la religion, du sacrifice et du dévouement. Que va-t-il devenir ?...

Quand l'enfantement de l'Eglise est achevé, et que par ses soins un prêtre est donné au monde, le pontife qui se l'est associé pour les fatigues du saint ministère, dit à ce nouvel apôtre : *Allez et instruisez. Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. A la simplicité de la colombe joignez la prudence du serpent.* (*Matth*, X, 16.) *Allez de préférence vers les brebis perdues de la maison d'Israël. Annoncez partout le royaume de Dieu. Rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, chassez les démons ;* mais que votre ministère soit toujours accompli dans un esprit de désintéressement. (*Ibid.*, 6-9.) Puis s'adressant au peuple à qui le nouveau prophète est envoyé, il lui dit : Voilà l'homme de Dieu, voilà le prêtre ! Il pourrait ajouter avec Siméon : Celui que je vous envoie sera la gloire d'Israël, le salut des âmes, la lumière destinée à porter la révélation parmi les hommes, celui qui sera pour la perte ou pour la résurrection d'un grand nombre, celui enfin qui deviendra parmi vous un signe de contradiction. (*Luc.*, II, 31-33.)

A la vue de ce missionnaire qui lui vient de la part de l'Eglise de Jésus-Christ, que dit le monde?

Ici, N. T. C. F., notre tâche devient laborieuse. Il y a dans le langage de la multitude une confusion telle qu'il est bien difficile de distinguer ses véritables pensées. La seule chose que l'on puisse assurer sans crainte de se tromper, c'est que l'indifférence n'est pas possible en présence du prêtre. Tout s'émeut à son aspect, le vice et la vertu, le ciel et l'enfer.

Cette disposition vis-à-vis d'un homme de Dieu n'a rien de nouveau : quand notre premier père a paru sur la terre, il était, par excellence, l'homme de Dieu; l'enfer conspira contre lui. Jésus-Christ est venu à son tour; il était envoyé de Dieu, prêtre, sacrificateur et victime; l'enfer a conspiré contre lui. En remontant au ciel, le divin fondateur de l'Eglise a laissé des prêtres pour le remplacer auprès des hommes; pourquoi l'enfer ne conspirerait-il pas aussi contre eux?... Oui, l'enfer conspirera, le prêtre sera persécuté; mais il est écrit que l'enfer ne prévaudra pas.

Dans le ciel, les anges se réjouissent à la vue de ce héros qui va combattre pour rétablir, sur la terre et dans les cœurs, le règne du Dieu dont ils chantent la grandeur et la bonté.

Sur la terre, les âmes pieuses, brûlées du désir de la gloire de Dieu, tressaillent de joie à la seule pensée qu'il y aura un ouvrier de plus dans la vigne du Seigneur.

Le pauvre rend grâce au ciel de compter un ami de plus dans cette société qui le repousse. Entre le pauvre, à qui le Christ a promis le ciel, et le prêtre, à qui le même Christ en a confié les clefs, il y a un lien spirituel à chaque moment resserré par la foi et la confiance. C'est entre eux surtout que se fait sentir la fraternité chrétienne. Le pauvre est attiré sur les traces du prêtre comme l'enfant sur les pas de sa mère. Il y a des places qui semblent appartenir plus spécialement au pauvre : c'est la porte de l'Eglise et le seuil du presbytère. Alors même, ce qui arrive bien souvent, que la pauvreté leur est commune, il se fait entre eux une aumône de paroles aussi substantielle pour l'âme que le pain l'est pour le corps.

Le peuple, cette portion la plus nombreuse de la société, celle qui couvre et fertilise le sol, le peuple aussi se réjouirait de la naissance du prêtre, si les pharisiens qui se glissent dans la foule ne parvenaient souvent à le tromper en décriant le prêtre, l'ami, le frère, l'homme du peuple, par là même qu'il est l'homme de tous. Suivons-le un instant dans son importante mission.

Où va-t-il donc aller ce prêtre, après avoir passé plus de la moitié de sa vie dans une si laborieuse préparation?... Il va chez le peuple. Dans quelque lieu que le peuple puisse se trouver, le prêtre l'y suivra, portant avec lui l'arche sainte, les tables de la loi et le contrat de l'alliance passée entre le peuple et son Dieu.

Il y a un phénomène social qui se passe sans être compris ou que peut-être on affecte de ne pas comprendre, parce qu'en l'appréciant à sa juste valeur, on serait conduit, par la force des choses, à rendre au prêtre une justice qu'on est décidé à lui refuser toujours. Détournons, au moins pour quelques instants, nos regards des cités plus ou moins opulentes où les hommes agglomérés se polissent, se civilisent, se corrompent par le libre échange des pensées et des vices, par un commerce continu d'actions, par un frottement artificiel qui incendie la nature humaine; parcourons plutôt ces terres à peine connues des riches privilégiés de la civilisation. Or, dans ces chaumières qui sont comme clouées sur le rapide penchant de nos montagnes, plantées sur la cime des rochers, cachées dans les forêts ou suspendues sur les ravins croulants, il y a des hommes aussi; mais des hommes qui vivent dans l'isolement du désert; qui, attachés à la terre qu'ils arrosent de leurs sueurs pendant six jours de chaque semaine, ne voient que leur famille, les animaux qu'ils associent à leur travail et les lourds instruments du labourage. Eh bien! le croirait-on? Ces hommes ont un esprit plus civilisé peut-être qu'il ne serait possible de le rencontrer dans les nombreux ouvriers que l'industrie entasse dans ses ateliers. Qu'ils vivent avec leurs troupeaux sur le sommet des montagnes, qu'ils soient au pied des glaciers, ensevelis plusieurs mois sous les neiges, ces hommes, qui devraient, selon toutes les apparences, vivre dans l'ignorance, le brigandage et la barbarie, ont une intelligence enrichie de tout ce que l'homme peut apprendre de plus grand, de plus utile et de plus vrai. Ils savent discourir sur Dieu et sur ses ouvrages, sur l'âme, son immortalité, sa spiritualité, ses destinées et les voies qu'elle doit parcourir pour les atteindre. Après avoir fixé tout entier dans leur mémoire le code divin de la morale éternelle, ils savent y conformer leurs actions. Ils connaissent la vertu et quand ils ne sont pas allés dans les villes contracter des habitudes vicieuses, ils en donnent d'admirables exemples dans leurs familles et au dehors. N'est-il pas étonnant qu'au lieu de la vie sauvage on retrouve dans ces déserts des mœurs douces, une hospitalité cordiale, une grande générosité, le respect de la chose d'autrui, l'amour filial, la fidélité conjugale, l'attachement au drapeau et aux lois de la patrie, et la charité chrétienne dans toute son étendue?...

Qui donc a porté dans ces solitudes tant de science et tant de vertus? Qui?... Le prêtre. L'homme du peuple est allé se fixer auprès du peuple pour être tout à lui. C'est le prêtre qui, les jours de fête, réunit dans le temple des hommes qui peut-être ne se seraient jamais vus. Là, se livrant sans réserve à la culture de leur âme, il les initie aux mystères de la terre et à ceux du ciel. « Aimez, leur dit-il, aimez ce Dieu qui vous a tirés du néant pour vous former à

son image, et vous faire jouir de son bonheur. N'usez de vos forces physiques, des facultés intellectuelles, de la liberté morale qu'il vous a données que pour accomplir sa volonté et ses lois. Espérez en lui parce qu'il est bon, mais rappelez-vous que le double apanage de l'intelligence et de la liberté vous rendent à ses yeux responsables de toutes vos actions. Craignez la justice qui, étant éternelle, ne peut que punir éternellement ceux qui se montrent rebelles à ses volontés. Tenez-vous en garde contre l'esprit du mensonge qui, caché sous toutes les formes, rôde sans cesse autour de vous, semant les mauvais conseils, les exemples corrupteurs, les fausses doctrines, dans l'espérance de vous séduire et de vous pervertir. Dans la prévoyance des dangers qui vous menacent, Dieu a établi son Eglise. Il lui a ordonné de maintenir toujours allumé parmi vous le flambeau de la vérité que la raison jalouse et les passions révoltées voudraient éteindre. Ecoutez donc l'Eglise. Cette mère pleine de tendresse pour tous ses enfants, m'a commandé de venir vous apporter la bonne nouvelle pour réjouir vos cœurs, des paroles de paix et de charité pour adoucir les peines de la vie, des espérances pour faire monter vos désirs plus haut que la terre, des motifs pour soutenir les austères vertus de l'Evangile, et des grâces abondantes pour fortifier vos âmes contre les tentations. Venez souvent dans cette Eglise, vous y entendrez répéter sans cesse les titres de votre fraternité, la noblesse de votre origine, la grandeur de votre destinée. Le concert de la prière, les enseignements et les conseils partis de la chaire évangélique, les images de tant de héros chrétiens dont l'Eglise honore les vertus, la vue de la croix, la fumée de l'encens qui parfume le sanctuaire, la présence du Dieu venu sur la terre pour sauver les hommes et resté au milieu d'eux dans le sacrement de l'eucharistie, rempliront vos cœurs de respect, d'espérance et d'amour. D'ici, mes enfants, vous sortirez meilleurs, chargés d'une abondante provision de force et de grâce pour vous aider à passer saintement la semaine. Si, dans les distractions d'un travail assidu, ou peut-être dans des fréquentations peu propres à vous édifier, vous venez à dissiper les richesses spirituelles acquises dans le lieu saint, revenez, mes enfants, revenez encore puiser dans les trésors de la richesse infinie; revenez vous guérir en vous plongeant dans la miséricorde de ce Dieu qui est prêt à pardonner jusqu'à septante fois sept fois. »

Après les pères de famille vient le tour des petits enfants. Le pasteur les rassemble souvent pour ouvrir leur intelligence à toutes les grandes vérités du spiritualisme chrétien et leur apprendre de bonne heure la loi de conscience qui devra régler les actions de toute leur vie. Oh! qui pourrait énumérer tout ce que fait le prêtre au milieu du peuple dont il est le père, le pasteur, le précepteur et le conseil! Au nouveau-né qu'il attend sur la porte de l'église, il donne le titre et les prérogatives du chrétien; sur le jeune homme qui se choisit une compagne, il fait tomber les bénédictions du ciel: aux affligés il porte des consolations; aux malades et aux mourants des secours spirituels, de la force et des espérances tellement douces qu'elles font sourire la tombe. Placé sur la limite qui sépare les deux vies de l'homme, le prêtre, après l'avoir soutenu au moment du départ, l'accompagne encore, par ses prières et ses vœux, jusqu'aux pieds de son juge. Quand le tombeau s'est refermé sur la dépouille du chrétien, le prêtre, aux yeux de qui tout est vivant, reste à côté du cimetière comme le seul lien possible entre la génération vivante et la génération des morts.

Le prêtre aussi s'en va. Dieu l'appelle à son tour, et lui demande compte des âmes qui lui étaient confiées. Mais toutes ses œuvres ne passent pas avec lui. En parcourant les lieux qu'il a fécondés de sa parole et de ses exemples, on y voit vivre encore son influence. Les doctrines dont resplendissent les esprits, la douceur des habitudes, la bienveillance qui règne entre les familles, le respect des lois et de l'autorité, la sanctification des jours du Seigneur, tout annonce que le prêtre a passé par là. Longtemps après, on suit encore ses traces par les institutions qu'il a laissées. C'est une école pour les enfants, une place gratuite dans quelque université pour le talent dépourvu de la fortune, un secours pour entretenir le toit de l'église, une rente pour, de temps en temps, appeler de l'étranger des prédicateurs capables d'ébranler les consciences engourdies dans le sommeil de l'indifférence; c'est un lit pour les malades, des secours de toute nature pour les pauvres. Le seul examen des nombreuses fondations que possèdent nos montagnes suffirait pour montrer qu'elles sont l'ouvrage ou l'inspiration du prêtre, de celui qui a vu de près la souffrance et le besoin du peuple. C'est une aune de drap grossier pour couvrir le pauvre, ce sont quelques paires de souliers pour les enfants qui sont forcés de braver les glaces de l'hiver pour aller au catéchisme, un peu d'huile pour les longues veillées d'hiver, quelques livres de pain blanc pour réjouir les fêtes de Noël, quelques onces de sel pour mettre un peu de saveur dans la soupe du pauvre, un peu de semence qui ne sera livrée qu'au jour où la terre est prête à la recevoir. On le voit, Dieu et le pauvre sont les héritiers naturels du prêtre.

Tout n'est pas là. Ces bienfaits matériels sont peu de chose en comparaison des monuments qu'il a fondés dans les âmes. Oui, le miracle du prêtre se montre dans les résurrections spirituelles opérées par lui dans le tribunal de la réconciliation, dans la piscine des guérisons surnaturelles, à la source des eaux vives qui font progresser la vie morale. Comme Hérode, vous demandez au prêtre et à la religion des signes

qui renversent votre incrédulité. Allez voir la paroisse qui a été longtemps dirigée par un bon prêtre. Là, vous trouverez des âmes qui, après avoir été en proie aux mauvaises passions, ont rompu avec le vice, renversé le dragon de la sensualité, et embrassé avec intrépidité les rigueurs de la pénitence. Elevées maintenant dans les hautes régions de la prière et de la contemplation, elles semblent, dans leur modeste simplicité, disputer aux anges le droit des secrètes intimités avec leur Dieu. Ce triomphe de la grâce sur la mauvaise nature témoigne de la puissance du prêtre; le règne de la vertu est le miracle du prêtre.

Ne pensez pas, N. T. C. F., que la condition des ministres de la religion soit partout aussi favorable qu'elle l'est au milieu des bons habitants de la campagne et en général dans notre fidèle et catholique Savoie. Il n'est pas un individu sur la terre, à quelque condition qu'il appartienne, qui compte autant d'ennemis que le prêtre. Pour vous mettre à même d'apprécier tous ceux qui doivent ouvertement ou secrètement s'élever contre lui, il suffirait de vous rappeler ce qu'est le prêtre. Soldat de l'Eglise, ministre de la loi immuable, gardien de la vérité, dispensateur des dons de Dieu, il a pour ennemis tous ceux qui ne veulent ni Dieu, ni loi, ni vérité. Non, ce n'est pas chez les infidèles et les barbares seulement que se trouvent les persécuteurs. Pour le prêtre, il y en a partout. Les innombrables schismatiques qui repoussent l'autorité du vicaire de Jésus-Christ, ennemis du prêtre; les mille sectes d'hérétiques échappés au bercail du bon pasteur, ennemis du prêtre; ces milliers d'incrédules que la foi inquiète et contrarie, ennemis du prêtre; les philosophes partisans de la raison pure, ennemis déclarés de la révélation, ennemis du prêtre; l'immense troupeau des sensualistes effrayés par tout ce qui peut troubler leurs plaisirs et le culte idolâtrique qu'ils rendent aux sens, ennemis du prêtre; les malfaiteurs qui entendent sans cesse sortir de la bouche du prêtre la condamnation de leurs méfaits, ennemis du prêtre; les poëtes, les romanciers, les chantres de la mollesse, bas et serviles adulateurs de toutes les passions, ennemis du prêtre; les tyrans, ces fléaux de l'humanité, qui veulent opprimer sans remords, ennemis du prêtre; les conspirateurs de tous genres qui préparent dans l'ombre l'anarchie au moyen de laquelle ils pourront dérober le pouvoir, ennemis du prêtre; les spoliateurs du bien d'autrui, de quelque titre qu'ils se couvrent, à quelque classe qu'ils appartiennent, ennemis du prêtre; enfin, faut-il le dire? S'il vient à se rencontrer dans le sanctuaire un dissipateur des dons du Saint-Esprit, dans l'armée du Seigneur un soldat infidèle, plus que tous les autres il est l'ennemi du prêtre!

Les ennemis du prêtre sont plus redoutables encore par leur puissance personnelle que par leur nombre. N'est-ce pas déjà une chose bien étonnante qu'ils se rencontrent principalement parmi les grands de la terre, les heureux du siècle, les ambitieux du pouvoir, les oppresseurs des peuples!

Ce n'est pas tout. Ces ennemis si nombreux, si divisés d'intérêts, de passions, de langues et de doctrines, sont toujours prêts à se réunir dans une haine commune contre le prêtre. Ne les avons-nous pas vus naguère arriver de tous les points de l'Europe vers la ville éternelle, y réunir leurs efforts et leurs bras dans l'espérance de renverser le prince des prêtres, l'archiprêtre de l'Eglise universelle? Oui, il y a aussi une Eglise universelle de l'enfer, et le sentiment qui lui sert de lien, c'est la haine du prêtre. On la trouve jusque dans les cœurs malades d'indifférence et qui n'ont des colères que contre le prêtre.

Les persécutions que l'on exerce contre lui ne sont pas toujours sanglantes; mais plus sourdes, plus savantes et plus cachées, elles ne sont ni moins dangereuses, ni moins funestes à la religion et à l'ordre social. Cette armée, composée d'éléments si divers et dispersée dans tant de lieux, se montre parfaitement disciplinée; elle combat contre le prêtre avec une étonnante uniformité. Dans l'espoir d'associer le peuple à ses antipathies, elle ne donne au prêtre que les noms déjà repoussés par l'opinion de longue main pervertie.

Si l'on vient à s'apercevoir qu'il reste dans la société des hommes assez indépendants, assez courageux pour refuser d'entrer dans la conspiration générale, on les désigne à l'animadversion publique en les dénonçant comme appartenant au parti prêtre; ainsi, tout bon catholique est par là même du parti prêtre; c'est un jésuite, un capucin, un fanatique, etc.; mais, qu'on ne s'y trompe pas, dans eux, c'est toujours le prêtre que l'on poursuit. On voudrait l'isoler assez pour le rendre inutile, et l'on y parvient à force de travailler à le rendre odieux; à tel point qu'il est des jours mauvais où les personnes même qui n'appartiennent pas à la secte antisacerdotale, n'osent pas aborder le prêtre.

Les ennemis du prêtre ne se reposent jamais; pendant les années de calme et de repos, ils s'organisent, se recrutent et dressent leurs batteries; le jour du combat venu, ils se montrent au grand jour et alors pour le prêtre les cachots sont ouverts, les routes sont tracées vers la terre de l'exil, les échafauds sont dressés. Quand on ne peut lui interdire le feu et l'eau, on organise la société de manière à interdire son action sur les esprits et sur les cœurs. Dans toutes les institutions, dans toutes les mesures administratives que l'on impose aux populations, on aperçoit au moins un reflet de la haine du prêtre. Si quelque part il se fait une loi assez libérale pour admettre le prêtre à jouir des droits civils et politiques qui sont accordés à tous, elle est accueillie par un cri général de réprobation. Un pays où le prêtre pourrait, sans entraves, remplir les fonctions de son ministère; être, sous

la protection des lois, à l'abri de toute persécution, serait bien vite décrié comme mal organisé. Il y a une charte dictée par la secte anticléricale; à force de ruse et de perversité, les adeptes sont parvenus à faire entrer ses principaux articles, tantôt un à un, tantôt subitement, dans la législation de presque tous les peuples de l'Europe. Il est bon, N. T. C. F., que vous connaissiez cette marche souterraine des ennemis de vos âmes. Or, voici les principaux articles de cette constitution antichrétienne, conçue et méditée dans les sociétés secrètes pour vous enlever la plus précieuse des libertés, celle de faire votre salut et de conquérir par la foi catholique la place qui vous est promise dans le royaume de Dieu. Les adeptes du rationalisme disent à tous les législateurs de la chrétienté, et à ceux qu'on appelle les hommes de l'Etat:

Tenez le prêtre dans la servitude, et quand il s'avisera de trouver les chaînes trop pesantes, dites que c'est de la liberté.

Donnez la liberté de conscience aux hérétiques, aux juifs, aux athées; mais prenez garde que le prêtre ni le peuple catholique n'en jouissent.

Entravez, autant qu'il vous sera possible, le ministère du prêtre; séparez-le du peuple dont il est l'ami, le défenseur et le soutien.

Ne permettez pas que les œuvres de bienfaisance qu'il a fondées passent par ses mains et le rapprochent du pauvre dont il est le confident et le consolateur.

Pour anéantir son influence, enlevez-lui les biens qui le rendaient indépendant, réduisez-le au salaire de l'employé de l'Etat, à la condition de mercenaire.

Otez-lui tout ce qui pourrait accroître la considération que le peuple a pour lui, chassez-le des conseils, des assemblées délibérantes, des administrations, de partout, afin qu'il tombe dans la condition du paria.

Mettez en tutelle tout ce qui lui appartient; qu'il soit, s'il est possible, étranger dans le presbytère, sur le sol des morts et jusque dans son église.

Ecartez-le de l'enfance, chassez-le des écoles populaires.

Sécularisez l'enseignement supérieur de manière à l'interdire au prêtre.

Dans la crainte qu'il ne parle trop souvent à la raison du peuple, diminuez le nombre des fêtes, employez le dimanche à des exercices, des banquets, des réjouissances, des occupations qui éloignent le peuple de la morale évangélique; dites-lui surtout que le travail sanctifie le dimanche mieux que la messe et la prière.

Etablissez des fêtes nationales, païennes, ou de quelque nature qu'elles soient, pourvu qu'elles fassent oublier les fêtes chrétiennes.

Ne permettez pas que des missionnaires aillent par les paroisses agiter les consciences et renforcer la foi du peuple.

Pour enlever au prêtre l'avantage d'appuyer ses enseignements par les paroles de l'Ecriture, servez-vous de cette même Ecriture pour démontrer toutes les doctrines que vous voudrez établir contre l'Ecriture; donnez à la raison individuelle le droit de l'interpréter à sa guise, et de se faire une religion de fantaisie.

Pour affaiblir le prêtre, efforcez-vous de le séparer des siens. Soulevez le simple prêtre contre son évêque; séparez l'évêque du souverain pontife. Brisez le lien de la hiérarchie et l'Eglise croulera.

Arrêtez les conciles, les synodes, les assemblées destinées à maintenir la discipline qui assure la vie de l'Eglise.

Quand vous apercevrez le prêtre sur la route de Rome, arrêtez-le; et si son premier chef lui fait connaître ses décisions sur la foi ou la discipline, empêchez par tous les moyens, que la voix du chef de l'Eglise n'arrive jusqu'au prêtre, et par le prêtre jusqu'au peuple.

Faites-vous chefs de l'Eglise, mais sans jamais l'avouer, dans la crainte que le peuple ne refuse de reconnaître votre suprématie spirituelle.

Voulez-vous parvenir à dominer plus sûrement l'Eglise, adjugez-vous le droit de choisir, de nommer et de former les prêtres; faites-les le plus possible à votre image. Ayez l'inspection des écoles ecclésiastiques; réservez-vous la nomination des professeurs de théologie, dictez leurs leçons. Au lieu des envoyés de Jésus-Christ et de son Eglise, ayez des maîtres de religion, et qu'ils enseignent la vôtre.

Tandis que vous ne serez pas maîtres des consciences, votre pouvoir ne sera qu'un despotisme incomplet.

Pour enlever au prêtre le dévouement absolu qui le rend cher au peuple, tâchez de l'enchaîner à une famille; soulevez l'opinion contre le célibat. Faites fermer les cloîtres, chassez les religieux, confisquez leurs biens; et quand ils seront réduits à la misère, privés des droits de citoyens, écartés des œuvres de bienfaisance, chassés des écoles, déconsidérés par vos publicistes, vous crierez plus fort que jamais contre leurs usurpations.

Tout le monde ne vous croira pas: qu'importe? Il y en aura toujours assez pour paralyser le parti prêtre et nous aider à le détruire.

Dites-nous, N. T. C. F., si toutes ces précautions, ou plutôt ces attentats contre la liberté du prêtre, n'ont pas été essayés dans beaucoup de pays et s'ils ne sont pas, à l'heure qu'il est, conseillés dans beaucoup d'autres?

Il est impossible de dire jusqu'où peut aller la haine, quand elle a le prêtre pour objet. Elle arrive au point de l'emporter sur l'une des passions les plus impérieuses, l'intérêt particulier. L'ennemi de la religion aime quelquefois mieux être dévoré par un incendie que de recevoir une goutte d'eau de la main du prêtre. N'est-ce pas ce que nous voyons?... Notre société est d'heure en

neut e menacée de s'abîmer dans la fange et dans le sang. Sortie du rail de la vérité où la maintenait l'Eglise, elle marche au hasard jusqu'à ce qu'elle se soit brisée contre le premier écueil. Chacun en frémissant s'agite pour trouver des moyens de salut. Ces moyens, les hommes sensés les voient; ils s'efforcent de crier que tout n'est pas désespéré, que le monde peut être encore sauvé, s'il est permis au prêtre de faire luire le flambeau de la vérité dans l'âme de l'enfance et de le placer comme un phare d'espérance au milieu des peuples.

Qui pourrait craindre la doctrine du prêtre ? Elle se montre partout au grand jour. Ecrite dans tous les livres, consignée dans les symboles, gravée dans tous les cœurs chrétiens, éprouvée par dix-huit siècles de contradictions, conservée pure, immuable dans l'arche sainte dont l'Eglise toute seule tient les clefs, elle est visible et connue comme la lumière. Elle a des remèdes pour tous les maux, des solutions pour tous les problèmes, des conseils pour toutes les situations, des droits pour tous les individus, de la science pour tous les esprits. « Elle a, » dit saint Augustin, « des instructions simples et des pratiques faciles pour les enfants; des vérités plus élevées, des exercices plus forts pour l'homme fait et pour les vieillards, les lumières pures et tranquilles de la sagesse. Elle soumet l'enfant à son père par une servitude remplie de liberté; elle tempère l'autorité du chef de la famille par la tendresse et la douceur; elle unit les frères, les parents, les membres de la même famille par les liens de la foi encore plus que par les liens du sang. Si elle fait au serviteur un devoir de l'obéissance, elle fait au maître un devoir de la justice et de la douceur. Elle ne cesse pas de leur dire qu'ils sont l'un et l'autre les serviteurs et les enfants de Dieu. Etendant l'immense réseau de sa charité, non plus sur les membres d'une famille ou les habitants d'une même ville, mais sur tous les hommes et sur toutes les nations, elle les enchaîne sous la même loi par le sentiment d'une même origine et d'une véritable fraternité. En même temps qu'elle commande l'obéissance aux peuples, elle impose aux rois de la terre l'obligation de gouverner avec justice. Enfin, elle apprend à tous qu'ils ont des devoirs à remplir, et que si ces devoirs sont différents à l'égard des différentes personnes, toutes ont droit à la même charité. »

Eh bien! le croiriez-vous, N. T. C. F. ? c'est cette doctrine que l'on repousse, afin de favoriser des théories sociales qui ne sont encore connues que par les ruines et les désordres qu'elles ont apportés dans la société et dans les intelligences.

On sait que le prêtre, seul possesseur des vérités qui peuvent produire l'ordre, la justice et la liberté, peut seul aussi, par son zèle et son dévouement, les faire prévaloir dans les esprits. On sait qu'avec sa morale éternelle, son droit divin, source unique de tous les droits de l'humanité, le prêtre est en même temps le plus sincère défenseur de l'ordre et le plus sérieux ennemi de l'anarchie. On sait qu'interprète de la loi de Dieu, sans laquelle toute loi de l'homme ne serait qu'une usurpation au service de la tyrannie, le prêtre est le dernier rempart à opposer aux destructeurs de la société. On sait qu'une nation commence à périr le jour même où le prêtre perd sa place au milieu d'elle. On sait que, placé entre les grands et le peuple comme un intermédiaire providentiel, il possède des moyens pour les rapprocher et calmer les irritations que la vue du bonheur d'autrui produit dans des cœurs ulcérés par la souffrance et le besoin. Pressé par le désir de voir la charité régner entre ces deux camps ennemis, il offre lui-même sa médiation. On lui répond: Non, non, pas de la paix qui doit nous arriver par le ministère du prêtre!... Observez-le bien, N. T. C. F., c'est l'ennemi du prêtre qui l'a dit; c'est de sa propre bouche que sort la sentence de l'Ecriture: *Il n'y a pas de paix pour l'impie!* (*Isa.*, XLVIII, 22.)

Comment expliquer ce phénomène? Le voici : le Sauveur disait : Le monde me hait parce que je condamne ses œuvres. (*Luc.*, III, 19, 20.) Or, le prêtre ne doit-il pas aussi condamner les œuvres et les systèmes de ces audacieux contempteurs de toute révélation? En proclamant l'indépendance absolue, la souveraineté de leur raison, ils se sont posés en ennemis de Dieu; comment ne le seraient-ils pas du prêtre? Aussi, la vue seule du prêtre est pour eux un véritable tourment; ils le fuient comme un mauvais présage. Impuissants qu'ils sont à étouffer au fond de leur conscience le dernier cri d'une voix qui résiste à tous les systèmes, à tous les efforts d'une raison sans cesse révoltée et sans cesse refoulée vers sa faiblesse, ils se tiennent en garde, ils fuient tout ce qui peut ébranler leur fausse sécurité. Or, le seul aspect du prêtre, l'habit qu'il porte, les paroles qui sortent de sa bouche, le livre de prière qui est dans sa main sont des idées vivantes d'immortalité. Elles passent et repassent comme des fantômes effrayants dans la pensée de celui qui lutte contre l'esprit de Dieu. Prévoyant qu'au jour du jugement ce prêtre sera l'un des plus redoutables témoins de la sentence qui sera portée contre eux, et poussés par une espèce de terreur instinctive, ils fuient le prêtre en disant : *Pourquoi venez-vous nous tourmenter avant le temps?... « Quid... venisti huc ante tempus torquere nos? »* (*Matth.*, VIII, 29.)

Dans la crainte de se rendre trop odieux au peuple qui garde dans son cœur, à côté de l'honnêteté qui le caractérise, un respect sincère pour la religion, les adeptes de la grande conspiration, dociles au mot d'ordre qui leur est donné, ont grand soin de dire qu'ils respectent la religion; que, dévoués à ses plus chers intérêts, ils veulent lui rendre sa pureté première et la défendre contre les imprudences du prêtre! Respect à la re-

ligion; mais guerre au prêtre! Voilà leur cri. Eux seuls savent tout ce qu'il y a de caché sous l'hypocrisie de ces paroles! Ils savent, eux, qu'il n'y eut jamais et qu'il ne peut y avoir de religion sans prêtre. Ne voulant pas plus de l'un que de l'autre, ils ont cru qu'il était plus utile à leurs projets de commencer par la destruction du prêtre.

L'un des prétextes dont on veut couvrir l'odieuse persécution exercée contre le prêtre, c'est qu'il est envahisseur! Oui, le bon prêtre est envahisseur! A peine les premiers prêtres avaient reçu le Saint-Esprit, quand leur voix se fit entendre dans tous les pays du monde. Leur conquête fut si rapide qu'aussitôt après Tertullien retrouvait leurs disciples jusque dans le palais des empereurs. Le monde serait-il conquis au christianisme, à la civilisation, à la vérité, si le prêtre, dévoré du zèle de la maison de Dieu, ne l'avait envahi pour l'arracher aux ténèbres de l'erreur et aux dégradantes saturnales du paganisme? Oui, le bon prêtre est envahisseur, et tandis qu'il restera de l'ignorance sur le globe qu'il habite, il ira, aux dépens de sa vie, s'il le faut, la chercher pour l'entourer de lumière et de grâce. Si, à l'époque de l'ordination, son âme a été envahie par ces feux de la charité que Dieu est venu allumer parmi les hommes, il doit être envahisseur; mais entendons-nous. Voulez-vous dire qu'il est envahisseur de la puissance matérielle? Erreur! Il fut un temps où les rois de la terre allaient déposer leurs couronnes aux pieds du prince des prêtres; il recevait l'hommage volontaire de tous les pouvoirs; il distribuait des royaumes; il n'eût tenu qu'à lui d'agrandir son domaine temporel; mais non, content du coin de terre qui lui a été livré par la Providence, pour assurer la liberté de l'Eglise et l'indépendance de son gouvernement spirituel, il laisse à d'autres un pouvoir qu'ils ambitionnent autant qu'il le dédaigne.

Ne dissimulons pas cependant l'ambition du prêtre! Oui, il veut envahir les intelligences; mais les envahir pour y implanter la vérité. Seul possesseur des principes de la morale et de la science absolue, il veut envahir toutes les chaires où se distribuent des doctrines mensongères. Il veut envahir le cœur du jeune homme pour y faire entrer des vertus. Ce qu'il veut envahir surtout, ce sont les lieux où sont réunies les infirmités humaines attendant des consolations. Ce qu'il veut envahir, c'est la demeure du pauvre où le désespoir est toujours sur le point d'entrer; c'est l'âme pécheresse qu'il veut ouvrir à la grâce de Dieu; ce sont les cœurs flétris, desséchés par le vice ou l'indifférence, qu'il veut réchauffer par la piété. Eh! ses ennemis ne le condamneraient-ils pas s'il n'était envahisseur? Mais attendons; après lui avoir fait un crime de la plus indispensable de ses vertus, on saura bien trouver ses défauts.

Qui d'entre vous, N. T. C. F., n'est pas chaque jour témoin des efforts incessants que font les ennemis du prêtre pour lui enlever l'amour, la confiance et l'estime du peuple? On a l'œil ouvert sur toutes ses actions, on pèse ses paroles, on suit ses démarches, on le juge dans ceux qui le fréquentent, qui l'entourent ou qui lui appartiennent, et alors même que la malveillance n'y trouve rien de répréhensible, rien dont elle puisse tirer parti pour le déconsidérer, elle sait en tirer assez de vraisemblance pour faire passer ses accusations.

Le prêtre, après tout, n'est pas impeccable; les onctions saintes n'ont pas détruit sa faiblesse originelle ni changé sa nature. Hélas! oui, il peut lui arriver de s'endormir comme les apôtres au jardin des Olives, de défendre ses intérêts ou sa doctrine avec trop de vivacité, et de tirer l'épée contre Malchus, d'être timide comme les disciples qui se dispersèrent à la vue de la persécution, lâche comme Pierre; mais ces défaillances de l'humanité ne sont-elles pas le triste apanage de tous les hommes? Comment le prêtre en serait-il exempt? Cependant on ne se contente pas d'exiger plus de lui: on veut encore lui pardonner beaucoup moins. On lui impose des fardeaux que l'on ne voudrait pas toucher du bout du doigt, et quand il vient seulement à chanceler sous le poids, on crie au scandale. Aujourd'hui comme autrefois, les pharisiens qui se permettent tout ne sont que plus sévères à l'égard des ministres du Seigneur. Ceux-là même qui ne se font pas scrupule de prendre une gerbe dans le champ du père de famille s'élèvent avec fureur contre l'apôtre fatigué qui se permettra de prendre et broyer un épi pour calmer sa faim. Une conscience chargée de fautes ne les empêchera pas de jeter la première pierre, de porter leur plainte au maître et de lui dire: *Pourquoi vos disciples se permettent-ils de transgresser la loi?* (*Matth.*, XII, 5.)

Qu'un prêtre, entraîné par l'orgueil de l'esprit ou la faiblesse du cœur, vienne à déserter l'Eglise, c'est, pour la secte anticléricale, un signal de triomphe et de joie; mais dans la réalité, elle est plus heureuse encore si elle peut apprendre qu'un prêtre s'est assez oublié pour tomber dans un des crimes qui entraînent après eux l'infamie et la réprobation de la société. Oh! alors le cri de joie qui est poussé dans le fond des enfers retentit bientôt sur toute la terre. Le prêtre qui abandonne sa foi pour se fourvoyer dans le dédale de toutes les folies philosophiques, de tous les systèmes éphémères qui appauvrissent la raison et font au moins douter de sa puissance, n'est guère dangereux que pour lui-même; enrôlé dans l'innombrable troupeau des ennemis de la vérité révélée, ce n'est plus qu'un atome perdu dans un tourbillon, un grain de sable dans l'Océan. Objet de pitié pour ceux qu'il abandonne, méprisé de ceux qu'il trouve, déconsidéré partout, il ne peut être pour personne une source de lumière et de

vérité ; on le fuit plus qu'on ne le craint.

Il n'en est pas de même du prêtre qui s'est rendu coupable aux yeux des lois humaines. Joyeux de cet événement qui est pour eux plus qu'une conquête, les ennemis du sacerdoce s'en emparent, le traduisent en dessins, en images, en tableaux, en drames, en romans, en chansons, et l'étalent aux regards du peuple, comme une douce vengeance exercée contre la vertu du prêtre. Connaissant la disposition des intelligences débiles, toujours prêtes à généraliser le blâme, ils ne disent pas, en montrant le prêtre coupable : Voyez ce que fut Judas ! Ils aiment mieux dire avec les pharisiens : Voyez ce que sont les apôtres! voyez le prêtre !

Elle est donc bien redoutable pour les vices du monde, la puissance de ce prêtre que le monde craint si fort ! Qu'y a-t-il donc dans cet homme de Dieu, pour que toutes les mauvaises volontés de la terre sentent le besoin de se réunir contre lui? Faible, désarmé, pauvre, timide, sans famille, toujours couvert du vêtement de deuil, il se voit en butte à toutes les puissances du siècle, et pourtant il tient bon depuis dix-huit cents ans. Dès lors il a été la pierre d'achoppement contre laquelle sont venus se briser les tyrans de tous les âges et de toutes les nations. Si vous lui demandez, N. T. C. F., d'où lui vient sa force, avec quelles armes il remporte la victoire, il vous répondra qu'il n'a d'autres armes que la parole, la grâce et le nom de Jésus-Christ.

Ennemis de l'Eglise ! à quelque titre que vous le soyez, continuez la guerre que vous faites au sacerdoce catholique ; portez, à l'égard du prêtre, l'exigence jusqu'à l'impossible, et la sévérité jusqu'à l'injustice ; donnez des intentions intéressées aux vertus qu'il vous est impossible de lui refuser ; faites-lui des crimes de ses imperfections ; ajoutez par la calomnie un large supplément aux fautes qui lui échappent ! La rigueur de vos persécutions, la persistance de votre haine, la puissance mystérieuse qui parvient à vous réunir contre lui, sont le plus éclatant hommage que vous puissiez rendre à la sainteté de son caractère, à l'efficacité de ses œuvres, à la sublimité de son ministère, à la force toute divine de sa parole.

Ames chrétiennes qui avez pu jusqu'à ce jour vous soustraire aux exemples et aux sollicitations des ennemis de votre religion, vous qui avez encore le courage de votre foi, vous qui auriez suivi le Rédempteur au prétoire et sur le Golgotha avec autant de constance que dans son triomphe à l'entrée de Jérusalem, vous continuerez à ne voir dans le prêtre que le dispensateur des grâces de Dieu, et parce que vous n'aurez pas rougi de lui en présence des hommes, Jésus-Christ ne rougira pas de vous au jour du jugement.

Et vous, ministres du Seigneur, pasteurs des âmes, vous, nos vénérables coopérateurs dans l'œuvre de Dieu, ne vous lassez point de souffrir, de prier et de sanctifier. Envoyés pour faire la guerre aux ignorances, aux préjugés, aux passions du siècle, gardez-vous de chercher une paix que vous ne pourriez obtenir qu'aux dépens des devoirs de votre vocation. Acceptez avec résignation les combats du Seigneur, et n'ayez pour toute défense que la justice et la charité ! Vous avez dans le premier martyr de la parole sainte un modèle que Dieu semble avoir suscité tout exprès pour vous montrer la carrière que vous devez parcourir. Ecoutez :

La parole de Dieu se répandant, et les croyants devenant chaque jour plus nombreux, les apôtres ne pouvaient plus suffire à la multitude des occupations du ministère. Ils dirent donc aux disciples : Frères, choisissez parmi vous sept hommes de bonne renommée, remplis de sagesse et de l'esprit de Dieu, et nous leur donnerons le pouvoir de servir. (*Act.*, VI, 1-3.)

Ce discours plut à la multitude et elle choisit les sept, parmi lesquels se trouvait Etienne, en qui était la foi et l'Esprit-Saint.

Or Etienne, soutenu par la grâce de Dieu et rempli de courage, faisait des prodiges et des miracles parmi le peupl

Mais voilà que quelques-uns de ceux qui appartiennent aux sociétés dites des affranchis et aussi plusieurs autres, voyant ces succès, s'élevèrent contre Etienne et disputèrent contre lui

Cependant, ne pouvant résister à la sagesse et à l'Esprit-Saint qui parlait par sa bouche, ils suscitèrent de faux témoins pour l'accuser d'avoir blasphémé contre Moïse et contre Dieu. Par ce moyen, ils soulevèrent contre lui et le peuple, et les magistrats et les docteurs de la loi, puis ils l'arrêtèrent et le traduisirent devant les tribunaux.

Là, sans se laisser intimider par les menaces, le diacre du Seigneur reproche à ceux qui l'écoutent, leur résistance, leurs infidélités aux grâces de Dieu. *Têtes dures,* leur dit-il, *hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez encore au Saint-Esprit ! Vous êtes tels qu'ont été vos pères. Ils ont persécuté et mis à mort les prophètes qui annonçaient l'avénement du Juste, et ce Juste, vous l'avez trahi; vous vous êtes faits ses meurtriers.... Vous aviez reçu la loi et vous ne l'avez point gardée !...* (*Act.*, VII, 51-53.)

A ces mots, la foule ameutée et frémissant de rage se précipite sur lui, le pousse hors de la ville et se met à le lapider. Lui, il commence à prier : *Seigneur Jésus, recevez mon âme !* Puis, tombant à genoux, il dit à haute voix : *Mon Dieu ! ne les punissez pas pour ce péché !* (*Ibid.*, 58, 59.) Et après cette parole, il s'endort dans le Seigneur..

Prêtres du Seigneur ! voilà votre modèle. C'est au-dessous de ces pierres amoncelées sur un prêtre mourant que se trouve, en abrégé, la véritable histoire du sacerdoce catholique. Elevés comme Etienne à la dignité de ministres des autels, vous devrez, comme lui, reprocher aux chrétiens leurs infidélités et leur faire entendre les menaces

de la loi. Comme lui, vous deviendrez un objet de haine; comme lui, vous serez calomniés et peut-être aussi persécutés ; comme lui enfin, n'ayant pour vaincre le monde que la puissance de votre zèle et l'ascendant de la vérité, vous aurez, autant qu'il dépendra de vous, remporté la victoire si, inspirés par la charité de l'Homme-Dieu mourant sur la croix et celle du premier martyr expirant sous les coups des Juifs, vous répondez à l'outrage par le pardon, et si vous avez le courage de dire avec vos modèles : *Mon Dieu! pardonnez-leur!...* (*Luc.*, XXIII, 34.) *Seigneur, ne les punissez pas pour ce péché!*

Donné à Annecy, le 25 janvier 1850.

VII. MANDEMENT

Pour le carême de 1851.

SUR L'ÉGLISE.

N'avez-vous point été tentés, nos très chers frères, de douter de la véracité des promesses faites par Jésus-Christ à son Eglise? Pour nous, à la vue des efforts que font les puissances de l'enfer pour vous ravir le trésor de votre foi, nous nous sentons pressé par notre zèle de venir vous entretenir encore de cette Eglise qui s'est, dans tous les temps, montrée si bonne, si généreuse et si compatissante à l'égard de tous. C'est elle, vous le savez, qui a entouré votre enfance, éclairé vos premières pensées, enrichi vos âmes des plus précieuses vertus. Nous n'ignorons pas combien vous êtes attristés de la guerre que lui fait le monde; vos gémissements et vos plaintes viennent chaque jour retentir jusqu'au fond de notre cœur paternel, et, dans l'espoir d'adoucir vos douleurs d'enfants chrétiens, nous venons, en vous annonçant la sainte quarantaine, vous apporter les consolations que nous puisons, avec une merveilleuse abondance, dans les paroles de Dieu. Nous ne devons pas le dissimuler, cependant, les dangers qui nous menacent, les maux qui nous attristent sont plus grands qu'on ne saurait le dire, plus grands peut-être qu'ils ne se soient montrés à aucune autre époque.

Contre qui se dirigent ces menaces qui semblent sortir de par-dessous la société, et qui se font entendre partout? Hélas! si l'on écoute attentivement l'horrible fracas des révolutions qui se succèdent presque aussi rapides que les jours, il n'est pas difficile de reconnaître que le mot d'ordre est un cri de guerre à la seule doctrine, à la seule religion que puissent redouter les méchants. En dernière analyse, c'est le catholicisme, c'est l'Eglise que l'on veut renverser. Pour arriver à ce but, un concert qui serait admirable, s'il n'avait été conçu dans l'enfer, s'est établi entre toutes les passions, toutes les hérésies, toutes les intentions perverses, toutes les incrédulités et toutes les philosophies déçues. On dirait que ces innombrables ennemis, venus de partout et partout répandus, sont guidés par une seule volonté ; tant il y a d'accord dans leur marche et dans le choix des moyens employés pour paralyser l'action de l'Eglise, arrêter l'effusion de sa lumière, lui arracher l'estime du monde, tarir la fécondité de sa parole, jeter un voile sur la beauté de ses doctrines, déconsidérer son sacerdoce, effacer ses enseignements, et, s'il était possible, jusqu'à son nom, de toutes les intelligences.

Dans l'espérance de donner à l'Eglise le coup de mort en la frappant au cœur, c'est à Rome, dans la métropole du monde chrétien, que les anarchistes politiques et religieux de tous les pays s'étaient donné rendez-vous; c'est là qu'ils prétendaient trouver, dans le sang ou dans l'esclavage d'une grande victime, l'extinction d'une Eglise qui les condamne et d'un enseignement qui leur déplaît. Leur triomphe n'a pas été de longue durée ; mais gardez-vous de croire qu'ils aient abandonné leurs projets de destruction : loin de là, leurs travaux se continuent dans l'ombre avec une constance et une activité que rien ne déconcerte; pour l'exécution de leurs plans, tous les rôles sont distribués avec intelligence et remplis avec un dévouement qui serait digne d'une meilleure cause. Des quêteurs, et plus souvent encore des fabricants de chroniques scandaleuses, alimentent des feuilles publiques fondées tout exprès pour pervertir le sens moral du peuple, que l'on trouve toujours trop chrétien. Des publications plus relevées et non moins fallacieuses vont chaque matin, par des attaques indirectes, des discussions insidieuses, des dérisions amères, des interprétations perfides et des histoires falsifiées, porter dans les esprits plus cultivés le doute, l'incertitude et l'incrédulité. Ailleurs, ce sont des livres où l'immoralité mise en action, aidée par la dangereuse puissance de l'imagination, sollicite chaque lecteur à se mêler, d'abord par la pensée et ensuite par l'action, aux scènes immondes de la dépravation. Dans tous les pays, le parti des agitations révolutionnaires veut se saisir de l'âme neuve de l'enfance, écarter d'elle les dispensateurs de la parole de Dieu, afin d'y jeter de bonne heure les semences de ce rationalisme pratique et spéculatif qui, en habituant les hommes à se passer de Dieu, les conduit peu à peu à l'abrutissement. Il n'est pas rare d'entendre les conducteurs de la croisade antireligieuse, invoquer les intérêts de la science profane, pour couvrir d'un prétexte apparent leurs antipathies contre la science de Dieu ; mais, dans la réalité, ils n'ont en vue que l'extinction de la foi. Les précepteurs qu'ils donneront à la jeunesse seront toujours assez éclairés, s'ils sont ennemis de l'Eglise et persécuteurs du prêtre. Il est désormais impossible de le nier: cette puissance occulte, qui ne se voit nulle part et qui se fait sentir partout, est parvenue à faire adopter ses volontés par les maîtres de toutes les nations. Afin d'empêcher plus sûrement les doctrines catholiques d'entrer dans les esprits, elle a ordonné de fermer au prêtre la porte des écoles, et, soit par ignorance, soit encore par haine pour les

sévérités de la religion, les pouvoirs de la société se montrerit trop souvent dociles à cette inspiration. Il est triste d'être obligé d'en faire l'aveu; oui, c'est avec l'assentiment et quelquefois avec l'active complicité des hommes du pouvoir que s'accomplissent les mesures les plus propres à ruiner, dans l'esprit des peuples, les principes de l'autorité sociale. Ils s'aident à vilipender les choses les plus sacrées.

Comme si les révolutions ne savaient pas marcher sans persécuter la religion, on commence presque toujours par se révolter contre le prêtre avant de se révolter contre les autres. On chasse les évêques de leurs siéges, on repousse de leurs solitudes les hommes de la prière, et l'on dispute quelques cloîtres obscurs et silencieux aux chastes vierges, épouses du Seigneur. Et vous, peuple chrétien, une sinistre rumeur ne vous a-t-elle pas averti que les ennemis de votre foi demandaient à nos gouvernants de vous arracher le prix des sacrifices que vos ancêtres ont faits pour entourer votre religion d'une sainte splendeur, et assurer à vos enfants l'héritage de la foi de leurs pères?

N'avez-vous pas entendu raconter les honteuses turpitudes que la haine de l'Eglise et du catholicisme viennent d'inspirer à une nation que l'on avait jusqu'à ce jour regardée comme l'une des plus civilisées du monde?... N'avez-vous pas été, pour ainsi dire, témoins du despotisme inintelligent dont on a usé dans notre voisinage pour fermer les églises et arracher les pasteurs catholiques à leur troupeau?... Partout cependant on assourdit le peuple des chants et des promesses de la liberté; mais en même temps on exprime, et par les lois que l'on fait et par les vexations arbitraires que l'on se permet, que cette liberté ne doit arriver ni jusqu'au ministre des autels, ni jusqu'aux fidèles qui réclament pour eux la libre action de leur pasteur et le libre exercice de leur culte.

Nous l'avouons, N. T. C F., les motifs de vos tristesses, les causes de vos douleurs, sont bien nombreuses: mais loin de nous la crainte et surtout la défiance! Dieu ne nous manquera pas. Ecoutez ce qu'il dit au chef de son Eglise: Un jour les apôtres étaient dans une barque légère sur la mer de Galilée; ballottée par la tempête, la barque entière était menacée d'être ensevelie dans les flots. Leur divin Maître, voyant du rivage le danger qu'ils courent, se met à marcher sur les eaux pour aller jusqu'à eux. Dès qu'ils l'aperçurent, ils eurent peur; car ils le prirent pour un fantôme. Jésus leur dit: *C'est moi, ayez confiance*, c'est moi. Pierre lui répond: Eh bien! *si c'est vous, ordonnez que je marche aussi sur les flots pour aller à vous. Venez*, dit le Sauveur. Pierre sort de la barque et se met à marcher sur l'onde. Cependant, comme il voit s'accroître la tempête, il se laisse aller à la crainte et s'écrie: *Seigneur, sauvez-moi!* Aussitôt Jésus lui tend la main, le soulève et lui dit: *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?* Puis il monta avec eux dans la barque, et la tempête cessa. (*Matth.*, XIV, 22 et sq.)

Vous aussi, N. T. C. F., vous aussi, pauvres passagers, recueillis par la divine miséricorde dans cette barque de Pierre, battue par les vents et la tempête, vous aussi, timides enfants de cette Eglise contre laquelle se sont insurgées toutes les puissances de l'enfer, vous avez senti, à la vue du danger, le doute et la crainte s'élever dans vos cœurs. Vous avez redouté peut-être de voir la barque, le pilote et les passagers s'engloutir pour jamais dans les flots. Eh bien! dépositaire de la promesse faite aux apôtres et à l'Eglise par le Sauveur des hommes, nous venons vous dire de sa part: *Ayez confiance: « Fiduciam habete. »* Et s'il nous était possible de croire que cette confiance peut chanceler et faire place au doute, à la crainte, comme il arriva au prince des apôtres; nous vous dirions aussi: *Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? « Modicæ fidei, quare dubitasti? »* N'aviez-vous pas assez de motifs de vous rassurer? Dieu a-t-il marqué dans l'avenir des limites au règne de sa loi? Consultez sa parole; toujours elle répondra: Non.

Alors que l'Eglise, qui avait pris naissance dans la famille de notre premier père, n'était encore connue que des patriarches et des prophètes; que le Christ n'était adoré que par l'espérance et la foi, les Ecritures disaient déjà, en parlant de l'Eglise et de son divin fondateur: *Votre règne sera le règne de tous les siècles; votre domination passera de génération en génération jusqu'à la fin des temps.* (*Psal.* CXLIV, 13.) *Votre peuple*, Seigneur, *se composera de tous ceux qui seront justes, et ils hériteront de la terre pour toujours.* (*Psal.* XXXVI, 29.) La maison du Seigneur est bâtie au sommet d'une montagne; elle apparaît magnifique sur les collines, afin que tous les peuples la voient et se portent vers elle. (*Isa.*, II, 2.) Pendant toute l'éternité nous marcherons sous la loi du Seigneur notre Dieu. (*Ibid.*, 3.) *Un enfant nous est né...; il sera appelé l'Admirable, le Dieu fort, le Père des siècles, le Prince de la paix...; sa puissance se multipliera sans mesure; il s'assiéra sur le trône de David son père pour l'affermir et le corroborer dans la vérité et la justice, maintenant et pour l'éternité.* (*Isa.*, IX, 6, 7.) Ainsi ont successivement parlé Isaïe, Daniel, David et tous ces oracles d'avenir que Dieu envoyait à la terre pour rendre visible le lien qui ne devait jamais cesser de l'unir au ciel.

A mesure que le temps s'avance, le règne de Jésus-Christ, par l'Eglise son épouse apparaît plus clairement. L'archange Gabriel, envoyé à Marie pour lui annoncer ses hautes destinées, lui dit: *Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. Voilà que vous concevrez et enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut; Dieu lui donnera le royaume de David son père; il régnera éternellement sur*

les enfants de Jacob, et son règne n'aura plus de fin. (*Luc.*, I, 30, 33.)

Avançons rapidement : l'Envoyé du ciel grandit en âge et en sagesse ; il remplit la terre de son nom, de sa science, de ses miracles et de l'odeur suave de ses vertus. Jusque-là son œuvre ne se manifeste pas encore ; rien ne montre cette Eglise qui doit prêcher sa loi, établir son règne et distribuer ses grâces. Tout à coup, cependant, passant sur le rivage, il voit de pauvres pêcheurs et leur dit : *Suivez-moi* (*Matth.*, IV, 19) ; et ils le suivent. Comme s'il voulait savoir d'eux-mêmes si le temps est venu d'accomplir l'acte le plus important de sa mission, il leur demande : *Que dit-on du Fils de l'homme? Ils répondent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres que vous êtes Elie, Jérémie, ou l'un des prophètes...... Et vous, qui dites-vous que je suis?... Simon Pierre prend aussitôt la parole et dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Et Jésus lui dit : Tu es heureux, Simon Pierre. Ce n'est pas le sang, ce n'est pas la chair qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle...* (*Matth.*, XVI, 13, 19.) *J'ai prié pour toi, afin que ta foi restant inébranlable, tu sois le soutien de tes frères.* (*Luc.*, XXII. 32.) *Pais les brebis et les agneaux, afin qu'il n'y ait qu'un bercail et qu'un pasteur.* (*Joan.*, XXI. 16-17; X, 16.) Avant de remonter au ciel, l'Homme-Dieu rassemble ses apôtres et leur donne ainsi le pouvoir de la parole et celui de la grâce : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc enseigner toutes les nations. Baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé, et voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles...* (*Matth.*, XXVIII, 18-20. *Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise.* (*Luc.*, X, 16.) Or celui qui parlait ainsi à ses apôtres est le même qui assure que le ciel et la terre passeront, mais que ses paroles ne passeront jamais. (*Matth.*, XXIV, 35.)

Comme toutes les œuvres de Dieu, l'Eglise a reçu de son divin fondateur les conditions d'une éternelle durée. Un chef invisible pour l'inspirer, un chef temporel pour la régir, des apôtres pour la représenter sur tous les points du globe, d'innombrables ouvriers pour répandre ses doctrines, des cœurs de fidèles pour les aimer ; et tous ces éléments si divers, si multipliés, si dispersés, se réunissent pour former la miraculeuse unité de l'Eglise. Mais remarquez bien, N. T. C. F., que cette unité est l'œuvre du Dieu créateur exauçant la prière de son Fils qui lui avait dit en lui montrant les membres de son Eglise naissante : *Faites, ô mon Père! qu'ils ne soient qu'un comme nous ne sommes qu'un!* (*Joan.*, XVII, 11.) Il veut, quand il aura quitté la terre, que les fidèles portent à l'Eglise les doutes, les contestations qui pourront s'élever entre eux. *Quand votre frère aura failli*, dit-il, *reprenez-le seul à seul ; s'il se montre indocile, citez le devant quelques-uns de vos frères ; s'il ne cède pas, dites-le à l'Eglise, et s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un infidèle.* (*Matth.*, XVIII, 15-17.) Vous le voyez, N. T. C. F., du temps même du Sauveur des hommes, l'Eglise est constituée telle que nous la voyons aujourd'hui, avec sa hiérarchie, ses droits, son infaillibilité et ses promesses de durée. Faut-il s'étonner d'entendre tous les Pères de l'Eglise, tous les docteurs, affirmer qu'il serait moins étonnant de voir le soleil s'éteindre que de voir tomber l'Eglise qu'ils appellent la colonne de la vérité. Rassurez-vous donc, N. T. C. F., *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera demain* (*Hebr.*, XIII, 8), malgré tous les efforts de la perversité

Le passé n'est-il pas pour nous une suffisante garantie de l'avenir! Cette institution, dont l'origine se confond avec celle de l'homme ; qui, à l'époque de la régénération, s'est trouvée confinée dans un berceau, n'est-elle pas encore aujourd'hui représentée sur toute la surface de la terre? Graine d'abord imperceptible, elle a germé et est devenue un arbre majestueux. Levain puissant, elle a fait fermenter le monde et s'est insinuée dans toutes les veines de la société. Sans avoir jamais cessé d'être visible aux regards des hommes, elle a mesuré soixante siècles dans les annales des temps. Cherchez, voyez s'il est possible de trouver parmi les ouvrages des hommes une institution à qui il soit donné de compter une pareille durée! Y a-il même un empire qui ait atteint le quart de cette existence? Savez-vous d'où peut provenir cette différence? C'est que, pour les royaumes de ce monde, qui sont aussi l'œuvre de Dieu, la Providence a voulu s'associer la liberté de l'homme, tandis qu'elle a voulu être seule à constituer et maintenir l'Eglise. A la durée comme à la perfection de l'ouvrage, on reconnaît le doigt de Dieu. Demandez aux innombrables sectes religieuses qui ont souillé la raison de l'homme, demandez-leur la date de leur naissance. Hélas! souvent elles vous apprendront que le jour qui les vit naître est rapproché de celui qui les vit mourir. Alors même qu'elles semblent persévérer, il n'en est pas une qui soit à la fin du siècle ce qu'elle était au commencement. Les œuvres de l'homme changent, vieillissent et meurent comme lui. L'Eglise de Jésus-Christ va de l'éternité à l'éternité comme son divin fondateur.

Qui pourrait dire cependant tout ce que l'Eglise a souffert pendant sa longue vie, par combien d'épreuves elle a passé? Que nous la contemplions dans la pauvre étable de Bethléem, ou dans les palais des rois, sur le Golgotha ou autour du trône de Constantin, partout nous voyons se vérifier cette redoutable parole du vieillard Siméon montrant le fils de Marie : *Celui-*

là sera en butte aux contradictions. (*Luc.*, II, 34.) C'est au jour même de sa naissance que commencent à se révolter les passions humaines. Elles voudraient voiler cette étoile qui apparaît pour être la lumière du monde. Elles voudraient étouffer dans son berceau ce jeune Roi envoyé pour être la gloire du peuple d'Israël. Alors cependant, comme plus tard, comme aujourd'hui, comme demain, comme toujours, les persécuteurs tombent, et l'Eglise, toute renfermée dans son fondateur, l'Eglise, qui a dû chercher un asile en Egypte, revient à Nazareth pour grandir et se préparer à d'autres combats.

Devenue visible par son chef, ses apôtres, ses disciples, ses fidèles, à peine elle commence à verser sur le monde des lumières et des vertus qu'il avait ignorées, que ce monde, porté à ne vouloir que des vertus commodes et des lumières qui ne l'obligent pas à porter ses regards trop haut, se soulève contre ces censeurs importuns. A la voix de la Synagogue, les pasteurs et le troupeau sont dispersés; le Calvaire est arrosé du sang de la victime sans tache et ne retentit que des gémissements de la mort. Les scribes et les pharisiens, persuadés qu'ils ont triomphé de celui qui se vantait de détruire leur temple et de le rebâtir dans trois jours, poussent un cri de joie en le renfermant dans un tombeau. Mais bientôt l'Eglise se dégage des linceuls de la mort, et, par l'éclat de sa lumière, renverse ceux qui croyaient l'avoir pour jamais ensevelie dans les profondeurs du tombeau.

Comme s'il y avait dans la pensée de Dieu une intention formelle de montrer que l'Eglise est son œuvre, il permet que toutes les forces humaines se réunissent contre elle. Le peuple avec son fanatisme et sa barbarie, les grands avec leur orgueil et leur sensualité, les prêtres de l'ancienne loi avec leur jalousie et leurs préjugés, les princes des peuples avec leur ambition et les craintes que leur inspire un pouvoir qui chancelle, le paganisme tout entier avec les idoles dont la raison commence à se dégoûter, la philosophie avec ses prétentions, ses doutes et ses fureurs, tout ce brillant attirail des passions humaines va se déchaîner contre de pauvres missionnaires envoyés pour porter aux peuples la bonne nouvelle; contre des chrétiens pacifiques à qui l'on ne pourra reprocher que de s'aimer les uns les autres et de prier pour leurs bourreaux. Il est impossible d'assister, sans un étonnement mêlé d'admiration, à tous les combats que va soutenir l'Eglise de Jésus-Christ. L'empire romain, qui a vaincu le monde, va lever contre elle l'étendard de la guerre et employer pour la détruire toutes les forces qui ont triomphé des nations. Il l'attaque à la fois en Asie, en Afrique, dans les Gaules, sur les fleuves de la Germanie, dans l'Italie, et surtout dans cette Rome qui sera désormais chaque jour inondée du sang des chrétiens. Pendant trois siècles la persécution semblera ne se ralentir quelques moments que pour reprendre des forces, concerter ses moyens, inventer des supplices et recommencer le carnage avec une émulation toujours croissante. On dirait qu'il n'y a plus dans Rome et le reste de l'Italie que des victimes et des bourreaux. Quel triste spectacle que celui d'un peuple tourné contre lui-même, déchirant ses propres entrailles, épuisant ses forces à répandre son propre sang! Pendant trois siècles, empereurs, proconsuls, généraux d'armée, magistrature, tout est absorbé par la guerre aux chrétiens. Les forces de ce géant qui a vaincu le monde s'usent tellement contre des citoyens fidèles et désarmés, qu'il ne lui en restera plus, quand viendront du nord et du midi des nuées de barbares pour renverser l'empire.

Il ne nous est pas plus possible de décrire les dix ou douze persécutions qui ont rempli les trois premiers siècles, qu'il ne nous serait possible d'énumérer le nombre des victimes et de faire connaître la nature des tourments. Partout les chrétiens étaient traqués comme des bêtes fauves, enchaînés pour être livrés aux tigres de l'amphithéâtre, déchirés par des ongles de fer, consumés sur des bûchers, brûlés sur des grils ardents, plongés dans des chaudières d'huile bouillante

Ce n'est pas tout: aux excès de la cruauté on fait souvent succéder les astuces de la séduction. A ces âmes pures, ardentes pour Dieu seul, effrayées de la seule pensée du mal, on présente l'infamie, le viol, la prostitution, les gémonies. Aux cœurs timides et faibles on montre la fin de leurs supplices, et, à côté, les douceurs d'une vie de plaisir. A ceux que les grandeurs humaines paraissent devoir séduire, on offre des récompenses et la protection des empereurs. La séduction échoue comme les supplices. L'Eglise, partout placée sous le pressoir des passions révoltées, se rit de leurs efforts. Le sang qu'elle laisse couler semble se mêler à celui du Golgotha, et monter au ciel pour le réconcilier avec la terre.

Quand on arrive au bout des épreuves par le sang, on se sent pressé de se demander, avec une certaine anxiété: Reste-t-il encore des chrétiens? Où donc est cette Eglise à qui Jésus-Christ a assuré un règne éternel?... C'est ici qu'est le miracle de cette promesse. On trouve l'Eglise remplie de vigueur, se montrant avec audace jusque sous les échafauds encore dressés pour lui donner la mort. En allant au supplice, les martyrs chantent les louanges de Dieu, font entendre la bonne nouvelle, et voilà qu'en revenant de les égorger, les bourreaux se font chrétiens. Ne dirait-on pas que Dieu se sert de la haine des persécuteurs pour propager l'Evangile et multiplier le nombre de ses saints?

L'apôtre saint Paul, promené de ville en ville, chargé de fers, sème partout sur son passage la parole du Crucifié. La foi semble sortir des cachots pour s'insinuer dans les palais des grands. Les magistrats, qui

reviennent de condamner de jeunes vierges à être brûlées dans des chaudières de matières fondues, rentrent dans leurs familles remplis d'anxiété et forcés de lutter contre la foi chrétienne qui frappe fortement à la porte de leur esprit. Chose étrange! repoussée de toute part, cette foi se trouve de toute part. A côté du trône des Césars qui ne repose plus sur aucune croyance et ne touche qu'au matériel de la société, s'élève inaperçu un autre trône qui revendique pour lui les dépouilles du monde intellectuel tombé dans l'anarchie. Pendant que les Néron, les Domitien, les Dioclétien et tant d'autres monstres amoncellent sur l'empire romain la colère de Dieu et le mépris des hommes, saint Pierre et ses successeurs jettent dans les catacombes les bases d'un autre empire, dont le règne, selon les paroles de l'Esprit-Saint, n'aura plus de fin.

Chaque persécution ayant apporté à l'Eglise un riche accroissement, elle se trouve en possession du monde connu au moment où Julien l'Apostat, le dernier de ses persécuteurs, se croyait sur le point de l'anéantir. Déjà à la fin du règne de Dioclétien, le paganisme se croyait vainqueur. Après la mort de ce cruel tyran, les admirateurs de son zèle firent graver sur son tombeau ces paroles : « A celui qui a su détruire la superstition chrétienne. » A peine quelques jours se passent et l'on aperçoit que la Grèce, une grande partie de l'Asie, la Gaule, l'Italie, ne font plus brûler leur encens qu'au pied des autels du Crucifié. Comme manifestation du triomphe de l'Eglise, la voix du ciel montrant une croix à l'empereur Constantin, lui crie : « C'est par ce signe que tu vaincras. » De ce moment la croix, l'instrument du supplice, devient le signal de la victoire, l'arme la plus puissante que le bras de l'homme ait jamais maniée, le glaive de l'esprit contre la chair. Placée au sommet du Capitole, sur une couronne de roi ou dans la débile main d'un missionnaire, elle éclaire Constantin, subjugue Clovis, arrête Attila, dompte partout la puissance du mal, et, comme un obstacle inébranlable, se place vers les portes de l'enfer pour les empêcher de s'ouvrir. Mais la croix, qui est le symbole de la pénitence, n'est l'étendard de l'Eglise qu'afin de nous avertir que l'Eglise ne triomphe que par la douleur. Ne vous étonnez donc pas, N. T. C. F., de la voir soumise à tant d'épreuves!

Cependant, si l'Eglise n'avait triomphé que des persécutions par le sang, ses ennemis pourraient nous objecter que les païens s'y étaient mal pris et que les faveurs eussent été plus dangereuses que les échafauds; mais le temps des faveurs n'est-il pas venu à son tour? Les faveurs lui ont-elles manqué, quand elle était, pour ainsi dire, assise à côté de l'empereur sur le trône de Constantinople; quand elle distribuait les couronnes aux rois de la terre, quand elle les citait à son tribunal pour les punir des atteintes qu'ils se permettaient de porter à la liberté des peuples ou à sa propre indépendance? Ces faveurs lui manquaient-elles quand, seule dépositaire des lumières du monde, elle se trouvait, par la force des choses, placée à la tête de toutes les institutions, dictait son esprit à toutes les lois, et forçait les puissants de la terre à donner la liberté à leurs esclaves? Sans doute une aussi grande prospérité aurait été dangereuse, destructive, pour une institution purement humaine. Elle trouvera l'Eglise incorruptible comme les persécuteurs l'avaient trouvée inébranlable.

Après les ennemis du dehors, viennent les ennemis du dedans. L'orgueil de quelques-uns des enfants de l'Eglise se révolte contre son autorité, l'appelle devant le tribunal de leur raison particulière et lui demande compte de toutes ses doctrines. Chaque article de foi, successivement attaqué par eux, donne lieu à des hérésies qui déchirent son sein. De toute part s'élèvent des nuées de sectaires, de novateurs ambitieux qui, se saisissant des Ecritures comme d'une propriété exploitable à leur profit et selon leurs idées, se présentent aux peuples comme les véritables interprètes des volontés du ciel. Toujours opposés les uns aux autres, toujours prêts à s'entre-déchirer, ils se réunissent toujours contre l'Eglise, d'où jaillit une lumière qui les irrite et offusque leurs regards. Tous les dogmes de la foi chrétienne sont successivement travestis par les passions individuelles. Mais de tout cela, rien ne reste; ces bouffées de l'orgueil humain traversent le monde à peu près comme les brouillards malsains que le vent emporte dans les airs. C'est un spectacle bien étonnant que le passage continuel à côté de l'Eglise, de ces religions éphémères qui viennent tour à tour expirer sous ses anathèmes. Il n'est pas un siècle dans l'ère chrétienne qui ne soit marqué par des noms qui rappellent la caducité de l'erreur. Pélage, Macédonius, Nestorius, Eutychès, Arius, Photius, Bérenger, Jean Hus, Valdo, Wiclef, Luther, Calvin, Henri VIII et une foule d'autres, semblent ne faire quelque bruit dans le monde, que pour le rendre attentif, et lui apprendre qu'ils sont venus déposer aux pieds de l'Eglise la reconnaissance de son infaillibilité et le témoignage de leur faiblesse. Ils semblent dire, en quittant la terre, ce que Julien l'Apostat disait à Jésus-Christ : Galiléen, tu as vaincu!

Mais, voici pour l'Eglise un genre d'épreuve auquel il était impossible de s'attendre. A peine le monde est-il chrétien, qu'il est envahi par des hordes de barbares sortis en même temps des sables de l'Asie et des forêts du Nord. Etrangers à nos croyances, ennemis de notre civilisation, ils vont sans doute anéantir la foi, et renverser d'un même coup et l'Eglise et tous ses monuments? Rassurons-nous, N. T. C. F.; l'Eglise, bâtie sur la pierre ferme, est à l'abri de toutes les atteintes que peut lui porter la main de l'homme. Ces innombrables ar-

mees de barbares semblent n'avoir été ramassées par la Providence sur les plaines de l'Asie et conduites sur les bords des fleuves chrétiens que pour y recevoir les eaux du baptême, et donner à l'Eglise des enfants plus robustes que les soldats énervés par la corruption romaine.

La dernière épreuve supportée par l'Eglise est celle qui dure encore. C'est sans contredit la plus savante, la plus dangereuse, la mieux concertée qui se soit encore vue. C'est une guerre sourde, cachée, continue, universelle, soutenue par une raison révoltée et décidée à tout soumettre à son absolue souveraineté. Pour arriver à son but, elle ne repousse aucun moyen. Elle appelle à son secours la diffamation, la calomnie, la ruse, l'adresse, l'ignorance, la corruption et toutes les ressources de la perversité. Quand elle aura épuisé l'enseignement du mensonge pour arriver au despotisme de la pensée, à l'asservissement du peuple, à l'empire des consciences, elle sollicitera l'appauvrissement du sacerdoce, la suppression ou le refoulement du culte extérieur; elle ira, s'il le faut, jusqu'à la persécution sanglante. A-t-elle triomphé? triomphera-t-elle plus tard? Non. Que manquait-il cependant aux partisans de la raison pure pour vaincre l'Eglise? Est-ce la puissance? Mais n'ont-ils pas eu presque toujours pour eux les empereurs, les rois, les princes, les grands et toutes les assemblées des peuples? Serait-ce la richesse? Mais n'ont-ils pas disposé à leur gré de la richesse des nations, et quand elle ne leur a pas suffi, ne se sont-ils pas emparés des richesses de l'Eglise?... Serait-ce le génie? Encore moins. Presque tous les hérésiarques ont été des hommes de génie? Est-ce le génie qui a manqué à la ligue formée contre l'Eglise par toute la philosophie du XVIIIe siècle?... Serait-ce l'audace?... On serait embarrassé de dire lequel l'a emporté chez eux, de l'audace ou du génie. Auraient-ils manqué d'accord? Pas davantage. Par un de ces prodiges qu'il n'est pas donné à l'esprit humain de comprendre, les opinions les plus opposées, les antipathies les plus prononcées, se taisent tout à coup, et se donnent la main pour marcher contre l'Eglise. Une pensée négative, l'anticatholicisme devient une doctrine assez prenante, un mot d'ordre assez clair, pour servir de ralliement aux ennemis de l'Eglise.

L'Eglise s'avisera-t-elle d'user des mêmes moyens pour se soutenir ou seulement pour se défendre? L'Eglise n'a qu'un moyen : la lumière; elle n'a qu'une arme : la vérité qui s'enseigne sur les toits, au grand jour, devant les peuples, à la face des nations; sa vérité consignée dans des millions de livres qui sont entre toutes les mains, à la portée de toutes les intelligences. Ne pensez pas, N. T. C. F., que, pour échapper aux dangers, l'Eglise s'abaisse jamais à caresser les passions de ses ennemis, à courtiser l'erreur triomphante et entourée des foudres de la guerre. Non. Les hommes, quel que soit leur entourage de puissance et de grandeur, ne sont à ses yeux que des hommes à qui elle demande le respect de sa foi, sans s'inquiéter de l'usage qu'ils feront de la force dont ils disposent. Quand la puissance armée du glaive demande à l'Eglise le sacrifice d'une de ses vérités, elle n'hésite pas. Fallût-il perdre un empire, une couronne, elle répond aux maîtres de la terre : *Non possumus*, nous ne pouvons pas; puis elle attend que la justice de Dieu ait passé sur les persécuteurs.... Un voyageur admirait naguère la magnificence de saint Pierre de Rome, cette métropole du monde chrétien. Il ne tarda pas à s'apercevoir que des insectes de diverses espèces, des fourmis, des serpents et des rats, avaient réussi à perforer les marbres qui lui servent de fondements, et à s'y creuser des demeures. Vont-ils à la longue affaiblir et ruiner l'édifice sacré? Eh non! Les insectes périssent dans leurs cavités, leurs ossements s'y pétrifient et rendent au monument la solidité qu'au premier moment ils semblaient détruire. Il en est ainsi de l'édifice spirituel de l'Eglise de Jésus-Christ. Sa solidité, sa gloire, sa beauté s'accroissent de l'impuissance même de ses ennemis. Elle se consolide en prenant un point d'appui sur le tombeau de tous ceux qui lui ont fait la guerre.

Ce n'est pas tout, on dirait que, pour rassurer les fidèles, la Providence semble prendre plaisir à rendre terrible la mort des persécuteurs de l'Eglise. Pour eux comme pour les parricides, il y a une espèce d'enfer, même dans cette vie. Néron, le premier persécuteur, ne peut échapper à une mort infâme qu'en se perçant avec un poignard. Domitien, qui marche sur ses traces, meurt assassiné, et par ordre du sénat, il est privé des honneurs de la sépulture. Sévère, ne pouvant supporter les remords qui le rongent, se donne une mort violente. Maximien est égorgé par ses propres soldats. Dèce, le cruel Dèce, meurt percé de traits et enfoncé dans les boues d'un marais. Valérien, devenu prisonnier du roi de Perse, est écorché vif; et pour rendre ses douleurs plus cuisantes, son vainqueur fait jeter du sel sur ses chairs saignantes. Pendant qu'Aurélien est assassiné au milieu de son armée, Dioclétien se laisse mourir de faim pour échapper au mépris public qui l'accable et au désespoir qui le ronge. Valère, poursuivi par les barbares, est brûlé vif dans une cabane. Henneric est, tout vivant, dévoré par les vers qui le mènent au tombeau. Cosroës est détrôné et ensuite mis à mort par son propre fils. Nous ne finirions pas si nous voulions, à travers les âges de l'Eglise, vous montrer les angoisses qui accompagnent la fin de tous ses persécuteurs.

A côté de cette rigueur de la justice divine, il y a quelque chose de plus consolant, c'est la prospérité qui devient le partage de tous ceux qui protégent la liberté de l'Eglise. Il existe une loi providentielle, une loi historique démontrée par tous les faits du passé, c'est que Dieu qui, selon la parole de saint Anselme, aime par-dessus tout la

la iberté de l'Eglise, comble de ses biens ceux qui la protégent; il leur donne l'empire de ce monde. Cyrus, libérateur du peuple de Dieu; Vespasien et Titus, émancipateurs des premiers chrétiens de Jérusalem; Constantin, le premier prince zélé et docile enfant de l'Eglise; Clovis, Philippe-Auguste, Charlemagne n'ont été grands et heureux princes que parce qu'ils ont protégé la liberté de l'Eglise. Voilà ce que nous appelons une loi providentielle, un principe qui jette sur l'histoire une éclatante lumière. En le portant successivement chez toutes les nations, on les voit prospérer, languir ou tomber, selon qu'elles marchent avec ou contre l'Eglise. Vous savez tous, N. T. C. F., quel fut le moment où la fortune et la gloire abandonnèrent celui qui, pour avoir rendu la paix à l'Eglise, avait triomphé de l'Europe et orné sa tête de la couronne impériale.

Dans les moments critiques où se trouve le monde, où pas une existence de peuple n'est assurée, où tout est provisoire, où chaque jour apporte une crainte, où chaque année et presque chaque mois enfante une révolution, voulez-vous savoir quelle nation l'emportera en gloire et en prospérité? Infailliblement, ce sera celle qui se sera fait un devoir de respecter et de protéger la liberté de l'Eglise de Jésus-Christ.

A travers tous les obstacles, tous les combats, toutes les persécutions que nous venons d'énumérer, l'Eglise s'avance majestueuse, tantôt couverte de sang, tantôt abreuvée d'amertume, tantôt comblée des joies les plus douces. Son front, marqué de la croix du Sauveur, resplendissant des gloires de son origine, se montre à tous les âges comme l'impassible témoin de la vérité. Pure à travers les immondices des faiblesses humaines qui s'avancent parfois jusque dans le sanctuaire, désintéressée au milieu des richesses, humble dans la possession du pouvoir et de la grandeur, tranquille sur les charbons ardents, lumineuse, définie, claire, nette, précise à côté des ténèbres qui obscurcissent la raison, libre dans les fers, douce, tolérante au milieu de toutes les tyrannies du siècle; courageuse, quoique toujours désarmée, en présence des ennemis les plus redoutables, civilisée au sein de la barbarie, l'Eglise, ce monde moral sorti des mains de Dieu en même temps que le monde physique, apparaît ouvrant sa large et bienfaisante main pour laisser tomber sur les générations la grâce, la lumière et la liberté.

Il faut l'avouer cependant, il y a pour l'Eglise comme pour les individus des moments de souffrance, des espèces d'évanouissements qui ressemblent à la mort, et ces moments sont bien nombreux dans l'histoire. Soit que des tyrans arrosent la terre du sang de ses ministres, que le schisme brise les liens de son unité, que l'hérésie envahisse une portion de son héritage, ou que des despotes jaloux retiennent son chef dans des cachots, toujours un sentiment de crainte pénètre dans l'âme de ses enfants, et pour surcroît de peine, les ennemis du nom chrétien se tournant vers eux d'un air de triomphe, leur disent : *Où est votre Dieu? « Ubi est Deus tuus? »* (*Psal.* CXIII, 2.)

Il se passe quelque chose de bien extraordinaire dans l'esprit des apostats. Sans se demander ce qu'ils sont, la place qu'ils occupent dans l'histoire des temps, sans mesurer la surface du sol soumise à leur influence, dès qu'ils sont morts au catholicisme, il leur semble que c'est le catholicisme qui est mort. Hélas! c'est l'aveugle qui accuse le monde de rester dans une perpétuelle nuit. Cette illusion a été de tous les temps. L'Eglise a péri, disaient les donatistes. Elle est déchue, disaient en chœur toutes les sectes protestantes. Elle n'est plus qu'une Babylone de corruption, disaient les anglicans. Elle a fait son temps, disent aujourd'hui quelques admirateurs de la civilisation chrétienne. Le catholicisme est mort, répétent chaque jour les rationalistes... Insensés que vous êtes! s'écrie saint Augustin; quoi! l'Eglise n'est plus parce que vous en êtes sortis? N'est-ce point vous qui avez cessé d'être en vous séparant d'elle? L'arbre est-il détruit toutes les fois que l'orage en détache quelques feuilles? cesse-t-il de vivre alors même que la hache du bûcheron en détache une branche

Et vous chrétiens affadis, vous dont la foi languissante n'a plus assez de force pour enfanter les œuvres, ne parlez-vous point comme les ennemis de l'Eglise? Quand vous comptez dans votre pensée tant d'infidèles, tant de schismatiques, tant d'hérétiques, tant d'impies déclarés; quand, reportant vos regards parmi vos frères, vous y comptez tant d'indifférents, tant d'adorateurs de la sensualité; quand, dans les villes, vous voyez nos églises désertes les jours de solennité; quand vous retrouvez si peu de convives rangés autour de la table de l'Agneau pascal, ne dites-vous point aussi que l'Eglise s'en va? Mais est-ce le nombre de ses adhérents qui constitue son essence?.... Quand elle était avec son divin fondateur renfermée dans un tombeau, quand elle était avec douze apôtres et quelques disciples renfermée dans le cénacle, quand elle se cachait dans les catacombes, n'etait-elle pas déjà l'Eglise? Le sacerdoce, la hiérarchie, la divine assistance, l'immuable doctrine, voilà ce qui constitue l'âme de l'Eglise. Autant de temps qu'un prêtre catholique envoyé par le vicaire de Jésus-Christ pourra se présenter aux nations tenant la croix d'une main et de l'autre le symbole catholique, ne craignez pas pour l'Eglise! Sans doute, elle souffre en ce moment; mais à la voix du Seigneur naîtra quelque prophète à qui il suffira de souffler sur les cœurs arides pour les ressuciter et les rendre à l'Eglise pleins de ferveur et de charité. La grâce de Dieu parcourant les villes et les places publiques forcera les indifférents d'entrer dans la salle du festin; là ils compléteront les joies du père de famille et goû-

teron le bonheur qu'il a préparé pour les siens. Ne craignez donc pas, petit troupeau, puisqu'il a plu à votre père céleste de vous assurer l'avenir !.

Quel moment choisit-on pour proclamer la mort de l'Eglise ? Celui précisément où toute vie semble se concentrer en elle ; où l'on voit successivement disparaître toutes les institutions sur lesquelles on aurait pu fonder des espérances pour la remplacer. Sans doute, il faut quelque chose, et quelque chose de bien grand, pour remplir le vide qu'elle laisserait, si jamais elle venait à disparaître. Né pour la foi, avide de vérité, l'homme ne peut pas plus se passer de doctrines que le corps ne peut se passer du sol qui le supporte. Il faut à l'homme, libre dans le choix de ses actions, une morale qui le dirige ; il faut à la raison des principes capables de la retenir dans le vrai ; il faut à la famille des liens qui assurent son existence et sa perpétuité ; il faut à la société des fondements inébranlables ou du moins assez solides pour lui assurer le repos dont elle a besoin pour chercher le progrès. Or, à qui, si ce n'est à l'Eglise, demandez-vous toutes ces pierres de l'édifice social ? Ne voyez vous pas qu'en dehors de son enceinte, tout s'en va, tout disparaît, tout meurt ? Cherchez autour de vous, et voyez s'il y a quelque principe, quelque institution, quelque doctrine assez généralement admise pour inspirer de la confiance et assurer votre avenir ?

On nous répond sans doute que, tant que la raison restera, elle suffira aux hommes. La raison restera ? Eh ! qui en doute ? Nous la sentons en nous-mêmes, cette raison ; nous en avons mesuré la puissance ; nous l'avons suivie dans ses âges, dans ses développements, dans ses tergiversations, ses incertitudes, ses défaillances et ses nombreux errements; partout nous l'avons trouvée implorant le secours de la foi. Ce n'est pas la raison que nous demandons, elle est dans tous les hommes; elle est prête à recevoir tous les enseignements qui lui seront donnés : mais ce que nous demandons, c'est une doctrine qui lui suffise, la contente et la guide avec sûreté dans le labyrinthe de la vie. Il serait bien extraordinaire qu'il y eût encore des hommes assez inexpérimentés pour croire à la suffisance de la raison au moment même où le monde est effrayé du croulement de tous ses ouvrages. Puissante seulement pour détruire, elle a tellement travaillé depuis trois siècles que, de tout ce qu'elle a produit, rien ne reste debout. Semblable à ce dieu de la fable qui dévorait ses propres enfants, la raison semble n'avoir d'autre office à remplir que celui de détruire. Chaque rationaliste est un destructeur armé d'une faux, usant sa vie à moissonner les œuvres de ses devanciers, en attendant que d'autres moissonnent les siennes. Oui, chaque raison particulière trouve toujours de quoi se satisfaire ; mais pas une n'a encore trouvé de quoi satisfaire la raison d'autrui. Aussi, pas une vérité n'a pu jusqu'à ce jour servir de fondement à une école et réunir un certain nombre de disciples. Le doute seul a trouvé quelque faveur parmi les philosophes. A l'heure qu'il est, tous sont encore courbés vers la terre, cherchant la dragme perdue qu'aucun d'eux ne pourra trouver, parce qu'aucun d'eux ne veut prendre la lampe qui luit dans l'éternité. Pauvre raison ! On dirait qu'elle n'a usé de la souveraineté qu'elle s'est attribuée que pour constater la démence où elle tombe quand elle est seule. Cependant, l'esprit a soif de vérité, le cœur soupire après une vie intellectuelle qui se manifeste en vertu ; tous deux pressent la raison de leur donner ce qu'ils demandent. Dans l'impuissance de répondre, la raison institue une secte de chercheurs, et les chercheurs d'aujourd'hui ne trouvent rien de plus que les chercheurs d'autrefois. Pendant ce temps, les âmes meurent d'inanition en maudissant l'anarchie des idées que l'on voudrait substituer aux traditions catholiques, afin d'arriver à remplacer l'Eglise par le rationalisme pur.

Supposons que les destructeurs qui sont à l'œuvre vinssent à bout de détruire la foi ; où faudrait-il nous réfugier ? La raison qui s'est donné le droit de refaire à sa guise la science, la société et la religion, nous offrirait-elle au moins un asile dans quelques-unes des institutions qu'elle s'est efforcée de créer ? Examinons. Qu'il nous soit aussi permis de lui dire : Où est votre Dieu ? Est-il digne de nos hommages et de notre encens ?

Au moment où la raison a proclamé sa souveraineté, elle a consenti à mettre des bornes au champ de son action, au moins dans les choses religieuses. Elle a bien voulu partager avec Dieu. Elle lui a dit : A vous le droit de me donner la loi consignée dans les Ecritures, et à moi le droit de la soumettre à l'examen, sans passer par l'Eglise. Partant de ce principe, la raison s'était fait une religion à sa guise, un christianisme humain à qui l'on avait donné le nom de protestantisme. Cette religion, flexible, commode, arbitrage de l'ignorance et des passions, a pu quelque temps suffire aux âmes simples et incapables de soumettre à leur propre examen le résultat de l'examen des autres ; mais qu'est-elle devenue ? Qui pourrait nous dire ce qui nous reste aujourd'hui du protestantisme primitif ? Semblable à l'ouvrier qui taille sur une pièce de drap, la raison a tellement coupé, taillé, retranché sur son premier ouvrage, qu'il n'y reste plus rien. Divisé, puis subdivisé en sectes nombreuses, le protestantisme n'est plus qu'une philosophie sans fondement. Il y a encore des protestants dans le monde; mais de religion protestante, il n'y en a plus. Le moment est venu où la raison, rougissant de son œuvre, n'ose plus nulle part élever la voix pour la soutenir.

Pendant que le génie du catholicisme continue à répandre sur les peuples l'éclatante abondance de ses lumières ; que ses

docteurs et ses pontifes livrent à la publicité des instructions, des mandements, des catéchismes, des symboliques, des traités de droit canonique, des théologies morales et dogmatiques, des expositions de la foi, des attaques vigoureuses contre les empiétements de l'erreur ; il n'y a pas, dans toute l'étendue de l'Europe, un seul protestant qui ose publier un traité dogmatique de la foi protestante. Sans doute ils comprennent que ce n'est pas à eux qu'il a été dit d'enseigner les nations. Ils seraient d'ailleurs cruellement entrepris, s'ils devaient le faire. Retrouveraient-ils seulement intact un des symboles dressés à l'époque de leur séparation d'avec l'Eglise ? Dévorés par le libre examen qui leur a donné le jour, ils resteront sans postérité. Une sentence d'infécondité est tombée sur toutes les branches séparées du grand arbre de l'Eglise, il faut qu'elles meurent.

Plus heureux cependant que les catholiques à qui l'on a pendant longtemps refusé l'usage de la liberté religieuse, les protestants de toutes les nuances et de tous les pays se sont souvent réunis en conciles, en synodes, en congrès, en assemblées publiques, en sociétés secrètes et de toutes les manières, sans avoir pu trouver un article de foi pour leur servir de lien commun. C'est un étrange spectacle qu'un concile général de toutes les communions protestantes ! Quoi de plus humiliant pour la raison que cette mise en scène de sa fécondité pour l'erreur ! Suivons nos frères séparés dans leurs recherches d'une religion (moyen de relier), que jusqu'à ce jour pas un d'eux n'a pu trouver. Supposons que, pour les unir dans la foi, l'un d'eux commence à réciter le Symbole des apôtres, cette courte et simple exposition du christianisme. A peine aura-t-il commencé les premiers mots *Je crois en Dieu*, que déjà plusieurs voix l'arrêteront en lui disant que Dieu est une hypothèse. S'il continue : *Je crois en Dieu le Père*, des voix plus nombreuses se joindront aux premières pour protester. Point de Père ! point de Trinité ! Point de mystères ni sur Dieu, ni dans sa religion ! A mesure qu'il avance, les oppositions, les protestations se multiplient ; de toute part on réclame : Point de péché originel ! Point de baptême ! Point de rédemption ! Point d'incarnation ! Point d'Eglise infaillible ! Point de sacrements !... C'est-à-dire que les malheureux dissidents, et ils le sont tous, ne trouvent plus que l'anarchie pour signe caractéristique de leurs Eglises et pour expression de leur foi. Ils sortent de leurs conciles, comme les enfants de Babel, pour aller constater partout la division des langues et le désordre des idées. Juste punition exercée par la Providence contre ceux qui veulent s'emparer de ses droits ! Nous vous le demandons, N. T. C. F., si vous aviez le malheur de perdre la foi catholique, serait-ce là que vous iriez chercher le repos de l'âme et la sécurité de la conscience ?...

Un des chefs-d'œuvre de la raison, celui peut-être dont elle est le plus fière, c'est d'avoir créé des religions nationales, et partant des Eglises nationales. Comme il pourrait arriver que les doctrinaires de notre époque voulussent imposer aux peuples des bienfaits de cette espèce, il faut bien, N. T. C. F., que nous vous disions ce que c'est qu'une religion, une Eglise nationale. C'est le raffinement du despotisme, et voici comment : Des hommes ambitieux arrivent au pouvoir ; contents de tenir la proie qu'ils ont saisie, désireux de s'en assurer la tranquille possession, ils s'efforcent d'associer Dieu lui-même à leur usurpation. Ils prennent d'une même main le sceptre de l'autorité civile et celui de l'autorité religieuse. Dès lors organes de Dieu, et maîtres des hommes, rien ne peut manquer à leur puissance ; ils tiennent dans l'asservissement les deux natures de l'homme. Le matin ils font une loi d'intérêt temporel, et le soir une ordonnance de droit divin. Lever des impôts et régler des croyances, organiser une administration et discipliner un culte, décréter un chemin de fer et créer un dogme qui oblige la conscience, commander une armée et supprimer un sacrement, sont tout autant de prérogatives qui appartiennent aux chefs des Eglises nationales, quel que soit d'ailleurs le nom qu'ils portent. Dans ces heureux pays, l'oracle divin arrive aux volontés soumises par la voix d'un conseil d'Etat, d'un président de république, d'un ministre des cultes, d'un roi, d'une reine, d'un prince au berceau ou de tout autre personnage. Ces riches dépositaires de la puissance divine font ouvrir ou fermer les temples, mettre des chandeliers ou des croix sur les autels, déterminent les conditions, règlent les cérémonies du mariage, dictent les paroles du prône, ordonnent des jeûnes, fabriquent des prières, président à l'éducation du prêtre, portent des décisions avec anathème, et marquent, de par le ciel, les limites entre lesquelles doit invariablement rester l'esprit humain. Il est vrai que ces pontifes suprêmes se contredisent à deux ans comme à deux siècles de distance ; qu'ils disent le blanc et le noir, le pour et le contre, selon qu'ils parlent à Lausanne, à Berne, à Londres, à Oxfort, à Stockolm ou à Berlin : mais qu'importe ? une Eglise nationale n'a guère à s'inquiéter du vrai ; elle a pour but de prêter des chaînes au despotisme, de retenir le peuple dans l'abjection ; elle se contente de remplir sa funeste mission. Eh bien ! Cette œuvre de la raison s'écroule comme les autres. Elle a quelque temps suffi à la crédulité populaire ; mais elle ne trompe plus personne et n'est acceptée que par ceux qui sont payés pour la soutenir. Il est pourtant un peuple civilisé chez qui l'on s'efforce de raviver une superstition qui devient impossible ailleurs, c'est l'Angleterre.

Quelle ne serait pas votre indignation, N. T. C. F., si, pour vous arracher à votre foi, on venait vous proposer une Eglise gouvernée, non pas seulement dans sa dis-

cipline extérieure, mais aussi dans ses croyances, par une femme ou un ministre d'Etat; une Eglise où, par le seul fait de la possession du pouvoir temporel, un enfant, une princesse, se disant revêtue de la suprématie religieuse, s'arrogerait le droit de vous faire des articles de foi et d'y soumettre vos consciences; une Eglise enfin où un homme d'Etat viendrait vous dire que le baptême, regardé jusqu'à ce jour comme un sacrement, administré comme l'unique moyen de la régénération spirituelle, le baptême établi par Jésus-Christ pour servir de lien entre l'ancienne et la nouvelle loi, le baptême, fondement de toute la doctrine chrétienne, n'est plus nécessaire pour élever l'enfant à la dignité de chrétien; qu'ainsi l'a décidé S. M. la reine en son conseil, ou même sans son conseil? Vous, catholiques, toujours assez instruits pour savoir que la vérité vient de plus haut, vous ririez de ces folies. Vous ne consentiriez pas même à reconnaître un tel pouvoir dans celui que Dieu a placé à la tête de son Eglise, dans le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, dans celui à qui il a été dit : *Je vous donnerai la clef du royaume des cieux... paissez mon troupeau.* (*Matth.*, XVI, 19; *Joan.*, XXI, 15-17.) Nous sommes trop grands, nous, pour recevoir la vérité d'un autre que de Dieu. L'Eglise et son auguste chef n'en sont que les conservateurs et non les maîtres. Etablis sur la terre pour enseigner la loi, la conserver pure de tout mélange humain, veiller sur les monuments traditionnels qui en gardent le souvenir, ils ne peuvent y ajouter ni y retrancher un seul iota. C'est comme ministres et non comme maîtres de la parole de Dieu qu'ils méritent notre vénération et l'hommage de notre foi. Aussi chaque jour ils nous répètent ce que le Sauveur disait à ses apôtres : *La doctrine que je vous enseigne n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de mon Père qui m'a envoyé.* (*Joan.*, XIV, 10.)

Nous le répétons, les Eglises nationales s'en vont comme le reste. La raison du peuple anglais, tenue pendant deux siècles dans l'ignorance, commence à s'apercevoir que la suprématie religieuse des gens d'affaires est une duperie dégradante dont il faut se débarrasser. Encore une fois, ce n'est pas là que pourraient se réfugier les consciences. Cherchons encore.

Trouverons-nous au moins, dans les formes sociales qui ont protégé le passé, des motifs de sécurité pour l'avenir? Ici encore, nos yeux ne voient de toute part que des symptômes de décadence et de mort. Que reste-t-il de cette espèce de culte que rendaient vos ancêtres à cette monarchie qui fut pendant tant de siècles la source de leur gloire et de leur prospérité? Vous avez vu autour de vous d'autres peuples vivre heureux et contents sous d'autres régimes. Les uns portaient avec orgueil le joug de l'empire; d'autres, celui de l'oligarchie, et quelques-uns prospéraient sous la république. Aujourd'hui tout est usé. Les autels de la patrie sont abandonnés, les affections nationales ont disparu, et sous quelque forme, sous quelque nom qu'elle se présente, l'autorité est vilipendée, conspuée et ensuite renversée. Juste vengeance du ciel! Partout la volonté individuelle proteste contre l'autorité, comme dans d'autres temps les dépositaires de l'autorité ont eux-mêmes protesté contre Dieu. Qu'elle se cache désormais sous une couronne impériale, sous le manteau déchiré d'une royauté constitutionnelle, ou sous les banderoles flottantes de la démocratie, on parvient toujours à la découvrir pour lui dire de s'en aller. Aussi, elle s'en va de partout. Or, quand l'autorité s'en va, ce ne sont pas seulement les rois qui la suivent, ce sont encore les nations qui périssent dans la barbarie et le malheur. Ne sentons-nous point déjà les frissons avant-coureurs de cette maladie des peuples? Ils paraissent vivre encore, parce qu'après avoir renoncé au principe chrétien du droit et du devoir, ils se sont réfugiés sous la force brutale; ne vivant plus de l'affection, ils se maintiennent par la terreur; ce sont les baïonnettes et les cachots qui leur comptent les jours; mais comme la force qui protége peut d'un moment à l'autre devenir la force qui détruit, il ne leur reste plus qu'à considérer de quel côté leur viendra la mort.

Il n'y a pas longtemps encore, l'industrie était dans la société une espèce de divinité devant laquelle chacun venait brûler son encens. Le luxe, la richesse publique, les fortunes particulières, la cupidité, l'amour du bien-être, le besoin du progrès se réunissaient pour faire de l'industrie une puissance et la proclamer la reine du monde. Les places, les honneurs, les adulations étaient toutes pour elle. Prépondérante dans les conseils des rois, elle l'était aussi dans les conspirations des peuples. Or, voilà que les mêmes pavés qu'elle s'est aidée à soulever pour briser les trônes, vont briser aussi la couronne qu'elle portait avec tant d'orgueil. On ne veut plus d'elle. On lui reproche de s'entourer d'une cour de privilégiés, de créer une aristocratie puissante, et de traîner à sa suite une innombrable armée d'esclaves qu'elle retient enchaînés dans ses ateliers, sous le fouet de la misère et de la faim. Pour la flétrir jusque dans son origine, on appelle infâme le capital qui lui donne la vie; on la maudit en l'accusant du crime d'exploitation de l'homme par l'homme. Triste exemple de la caducité des choses d'ici-bas, elle expie aujourd'hui la faveur dont hier encore elle était l'objet!

Ainsi donc, à mesure que nous avançons dans l'examen des monuments de la raison, nous la trouvons ou renversée ou sur le point de l'être. Toutes les existences sont mises en doute, tout vit au provisoire. La propriété, en cessant de s'appuyer sur la loi de Dieu, a cessé d'être sacrée. La famille elle-même, ce premier élément de toute organisation sociale, attaquée chaque jour et par les doctrines des socialistes, et par les

lois des conservateurs, et par la corruption des mœurs, et par les exigences d'une éducation qui arrache l'enfant au foyer paternel, s'efface peu à peu.

Hommes du siècle, dites-nous donc ce qu'il y a d'assuré pour l'avenir! Vous avez cru ne détruire que l'Eglise, et maintenant que tout tombe autour de vous, vous serez forcés de convenir que l'Eglise seule reste debout. Vous êtes de toute part entourés de débris, et du milieu de vos ruines, vous osez cependant nous dire que le catholicisme meurt! Oh! oui, s'il était votre ouvrage, s'il devait attendre de vous sa perpétuité, il croulerait comme les œuvres de vos mains. Comptez ce qui vous reste! Vous avez prêché une religion naturelle; qui est-ce qui la pratique et la croit?.... Vous avez mis trois siècles à construire une doctrine philosophique destinée à remplacer la révélation : où sont vos fidèles croyants?... Vous y croyez si peu vous-mêmes, que chaque jour vous travaillez à la refaire. Vous avez proclamé l'indépendance de la raison; depuis qu'elle est libre, elle agit comme une dévergondée, elle erre comme une folle, sans savoir où elle va; mais qu'a-t-elle fait de durable?... Vous avez torturé la divine parole; vous en avez fait sortir des sectes nombreuses qui, après avoir trompé et perdu les âmes, les laissent dans le vide et l'incertitude : que sont devenus vos symboles?,.. Vous avez fabriqué des peuples comme l'ouvrier fabrique un vase d'argile, et dès lors les peuples sont dans le malheur, la société chancelle, tombe et se relève pour tomber encore. Dans l'espérance de faire oublier une religion profonde dans ses enseignements, sévère dans sa morale, vous avez organisé le culte des sens, la suprématie de la matière, l'adoration de l'or, la suffisance du temps; et voilà qu'après avoir usé de tout cela, les hommes que vous avez trompés vous demandent autre chose! Et voilà qu'ils se préparent à renverser les temples de la sensualité que vous aviez bâtis pour vous bien plus que pour eux. Comment avez-vous laissé tomber toutes ces idoles, ouvrages de vos mains? Avez-vous manqué de moyens pour les defendre, Toujours et partout vous avez disposé de la force des nations, et jamais vous n'avez épargné le sang de ceux que vous ne pouviez convertir à vos systèmes. Ceux qui refusaient d'apostasier leur foi pour se soumettre à la vôtre, vous les avez martyrisés; ceux qui se permettaient de faire oppositon à vos théories politiques, vous les avez exilés, spoliés, décapités; ceux qui osaient défendre l'Eglise, vous les avez déportés, noyés, égorgés; s'il est des hommes séduits qui essayent d'aller jusqu'au bout du chemin que vous leur avez tracé, et continuent la révolution que vous avez commencée, vous les attendez dans la rue, vous les mitraillez, et ceux qui restent, vous les envoyez sur la terre de l'exil. Que vous fallait-il de plus pour assurer vos victoires? Pourtant ces violences n'ont rien sauvé, et pendant que le génie de la destruction plane encore tout sanglant sur vos œuvres, vous osez dire que l'Eglise a fait son temps! Plaise à Dieu que vos doctrines seules aient fait leur temps, et que l'on ne soit pas forcé de raconter bientôt que vous avez fait le vôtre!

Au milieu du désastre, il reste cependant une ancre de salut : c'est l'Eglise. Source abondante de lumière et de vérité, elle vous offre la vie, à vous qui lui avez fait tant de mal; elle l'offre aux peuples qui ont tant souffert d'avoir suivi vos conseils. Tranquille au milieu de l'anarchie qui dévaste le monde, elle marche à son but et continue à remplir la mission qui lui est assignée par la Providence. Abandonnant à ceux qui veulent la détruire les armes, les poignards, les sociétés secrètes, les conspirations, elle combat l'erreur par les lumières, et les violences par la charité. Belle comme au premier âge, elle apparaît encore avec toute sa vigueur; pas un de ses dogmes n'a péri, pas un n'a été ajouté à ceux qui sont sortis de la bouche de son divin fondateur. Ses enseignements se font à la face du ciel et sont partout les mêmes. La voix de ceux qui ont été envoyés se fait entendre à toutes les nations et fait redire à toutes les langues les mêmes articles de foi. Elle est aujourd'hui ce qu'elle était hier, ce qu'elle sera demain, ce qu'elle sera toujours, parce qu'elle enseigne Dieu qui est de tous les temps. Ainsi, le mystère de la perpétuité de l'Eglise est tout entier dans l'unité, la perpétuité de ses croyances et la beauté de sa constitution. Si le monde était livré à la raison, tout y répondrait à la fluctuation de ses idées; les religions seraient des fantaisies; les gouvernements, des expérimentations; la société, une ébullition perpétuelle, et l'humanité, un jouet du destin. Au lieu de cela, voyez ce qui se passe dans l'Eglise. Pendant qu'il serait impossible de trouver deux chefs des sectes religieuses ou deux philosophes ayant la même foi, plus de deux cent mille prêtres catholiques annoncent chaque jour à plus de deux cents millions de fidèles la doctrine que Jésus-Christ prêchait sur la montagne ou sur le lac de Génézareth. Cette vérité, en circulant dans le grand corps de l'Eglise, lui imprime le mouvement et lui donne la vie. Elle part sans cesse du centre pour aller aux extrémités, et dans la crainte de subir de légères altérations, elle revient sans cesse au centre pour se confronter à elle-même et constater son identité. Or, savez-vous, N. T. C. F., quel est ce centre, d'où part et où revient la vérité en circulation dans le corps de l'Eglise? C'est Dieu lui-même qui a promis d'être avec elle jusqu'à la fin des temps.

Par une admirable prérogative, l'Eglise semble communiquer une portion de sa perpétuité à ce qu'elle fait et à ce qu'elle inspire. Tout ce qu'enfante la raison abandonnée à ses seules forces est d'avance marqué du sceau de la mort. En politique, la mort atteint les constitutions souvent

même avant qu'elles soient achevées; en philosophie, ses travaux, comme les marbres qui couvrent les tombes, ne vont à la postérité que pour lui dire qu'ils ont passé; dans les arts, même impuissance de vie; les immondes productions de la littérature exclusivement profane ne sortent de la pourriture des cœurs que pour entrer dans la pourriture des tombeaux.

Au contraire, les œuvres humaines qui prennent leur point de départ dans les doctrines catholiques, trouvent, sur la pierre ferme qui sert de base à l'Eglise, le moyen de résister aux coups du temps. En acceptant l'empreinte du vrai, elles reçoivent le caractère du beau, et avec ces deux prérogatives, elles bravent les jalousies et les révolutions.

A l'encontre de ce qui arrive aux travaux de la raison pure, les monuments chrétiens grandissent à mesure qu'on s'éloigne d'eux; c'est que leur cime qui s'approche du ciel, dépasse les montagnes derrière lesquelles les hommes restent cachés. On admirera toujours les Ambroise, les Augustin, les Anselme, les Albert le Grand, les Thomas d'Aquin, les de Maistre, les Châteaubriand, Le Tasse, Milton, Klopstoc, Dante, Raphaël, Michel-Ange, qui, s'appuyant sur le christianisme, marchent avec lui à l'immortalité.

L'Eglise, ouvrage de celui qui est, admet aussi les hommes de la science qui traduit ce qui est. Depuis que chaque science est venue témoigner à sa manière de la vérité des traditions religieuses, et par là, déposer son hommage aux pieds de l'Eglise, le nom de tous les savants universels, gravé sur son char, s'avance avec lui vers l'immortalité. Les Pic de la Mirandole, les Galilée, les Euler, les Kircher, les Newton, les Cuvier et quelques autres vivraient dans l'Eglise, alors même qu'ils seraient oubliés partout ailleurs.

Avançons : plus sont nombreuses les âmes tombées dans un état de mort spirituelle par la perte de leur foi, plus se manifeste au dehors la vitalité de l'Eglise. Comprimée, pendant longtemps, par les ennemis de la lumière divine, retenue captive par la jalousie des puissances de la terre, privée de toute liberté par le despotisme des fauteurs du rationalisme pur, elle vivait, pour ainsi dire, comme au temps du paganisme, cachée dans les catacombes. Forcée de se renfermer dans les murs du sanctuaire, il ne lui était permis de s'entretenir qu'avec ses élus. Le prosélytisme, son premier besoin, lui était imputé comme un crime.

Tout à coup un orage parti, on ne sait de quel point de l'horizon, vient renverser tous les ouvrages dans lesquels s'étaient fortifiés l'erreur et les passions des hommes. Au moment où la mort a plané sur les créations de l'orgueil humain, l'Eglise, sortant de l'espèce de tombeau où ses ennemis avaient cru la renfermer, s'est montrée à tous les yeux aussi brillante que jamais. Il vous en souvient, N. T. C. F., vous avez vu les pontifes de cette Eglise se réunir en conciles, d'abord dans notre catholique Savoie; et bientôt après dans toute la France, dans l'Italie, l'Autriche, la Prusse, l'Irlande, l'Espagne et l'Amérique. C'était une manifestation générale de sa vie; car c'est dans un concile qu'elle se trouve surtout unie à l'Esprit de Dieu.

Nous vous disions tout à l'heure que les conciles protestants ne pouvaient être qu'une manifestation de mort; que tous devaient se terminer par une proclamation d'impuissance pour le vrai. Voyez la différence! Ici, les évêques de chaque province ecclésiastique se réunissent en se faisant accompagner des hommes les plus éminents dans la sainteté et dans la science des choses de Dieu. Il ne s'agit pour eux ni de chercher une religion, ni d'en faire une, mais de soutenir la religion établie par Jésus-Christ lui-même. Examiner les dangers auxquels sont exposés les fidèles, chercher des remèdes pour les maladies des âmes, dresser le plan des travaux apostoliques nécessaires à la propagation de la foi, réparer les brèches par lesquelles le loup menace d'entrer dans la bergerie, concerter les moyens de créer un sacerdoce digne, instruit et zélé, multiplier pour les fidèles les distributions de la parole, resserrer les liens de la discipline, établir dans l'exercice du saint ministère et l'administration des sacrements la même unité qui règne dans la doctrine, unir ses efforts pour défendre la liberté de l'Eglise contre la multitude de ses oppresseurs; ranimer le zèle de tous les ouvriers de la vigne du Seigneur par de mutuelles exhortations, se fortifier par la prière, voilà ce que font les pères des conciles. Mais entre eux, pas une dissidence sur les vérités de la foi. Fussent-ils partis des régions les plus lointaines, accompagnés des deux cent mille prêtres qui instruisent les nations, tous n'auraient qu'une voix pour répéter le Symbole des apôtres, celui de Nicée et tous ceux qui ont reçu l'approbation de l'Eglise. Unis de cœur et d'esprit au Souverain Pontife, ils acclament leur soumission et leur confiance, sans demander s'il est sur son siége de Rome, où s'il n'est point retenu par la violence à Fontainebleau, à Savone ou à Gaëte. Puis ils reviennent au milieu de vous, N. T. C. F., pour y tenir allumé le feu sacré de la vérité dont ils sont allés chercher la première étincelle là où l'esprit de Dieu les avait convoqués. Consultez maintenant les opinions, les systèmes, les sectes religieuses, et dites-nous, N. T. C. F., s'il est possible d'y trouver autant de motifs de sécurité pour la conscience, et de certitude pour la raison! A la vue de ce miraculeux accord des temps, des doctrines, des personnes et des monuments de tout genre, l'âme chrétienne, inondée des plus douces consolations, remplie d'ineffables espérances, s'écrie avec les apôtres (*Matth.*, XVII, 4; *Joan.*, XIV, 6; VI, 69) : Seigneur, qu'il fait bon ici! Que nous sommes bien sur cette montagne où est bâtie votre Eglise! Quelle vive lu-

mière nous entoure ! Restons, restons ici ! Bâtissons-y trois tabernacles ; un pour y renfermer l'ancienne loi, un pour la loi nouvelle, et l'autre pour vous, Seigneur, qui leur servez de lien ! Où pourrions-nous être mieux que dans cette Eglise où vous avez promis d'habiter jusqu'à la fin des siècles ! Que pourrions-nous demander aux hommes ? N'êtes-vous pas la voie, la vérité et la vie ? Que chercherions-nous ailleurs ? N'est-ce pas vous qui avez les paroles de la vie éternelle ? Oh ! quand le monde entier quitterait votre Eglise, nous lui resterions fidèles jusqu'à notre dernier soupir.

Ceux qui prennent leurs désirs pour des vérités affirment que la foi est éteinte et que l'Eglise voit son règne finir. Vous avez, N. T. C. F., un moyen infaillible de reconnaître la présence de la foi dans les âmes et de la vie dans le corps de l'Eglise ; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'indique, et voici comment : Un jeune homme s'approche et lui dit : Maître, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? — Suivez la loi. — Quelle est cette loi. — Aimer Dieu et le prochain. — Mais je l'ai toujours fait. — Si vous voulez faire quelque chose de plus et aller à la perfection, vendez votre bien, donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi. (*Matth.*, XIX, 16-22.) C'est en cela, N. T. C. F., que se trouve la véritable épreuve de la foi du chrétien. Il en faut, de la foi, pour porter l'homme à étouffer dans le fond de son cœur la cupidité, l'ambition et la sensualité, les trois passions les plus violentes de la nature humaine. Demandez aux courtisans de la vie présente s'ils consentiraient facilement et sans motifs à renoncer à la fortune, aux honneurs, au pouvoir et à la famille ? Eh bien ! la foi catholique inspire chaque jour le courage de ce renoncement à des milliers de chrétiens qui laissent le monde pour suivre Jésus-Christ.

Vous passez quelquefois devant un monastère : du dehors vous entendez retentir les chants de la prière qui, nuit et jour, s'élève vers le ciel ! Savez-vous quel sentiment a pu peupler ces solitudes ? Des âmes fidèles ont, ainsi que le jeune homme dont parle l'Evangile, entendu la voix de Dieu, et elles ont abandonné, pour la suivre, le monde et les jouissances même légitimes qu'il pouvait leur promettre. Contentes du pur nécessaire, elles vous ont abandonné le superflu ; s'il leur en reste, c'est aux pauvres qu'il appartient. Pendant que vous combattez pour vous arracher les uns aux autres ces biens périssables qui sont l'objet de tant de convoitises, elles travaillent, elles prient pour vous et pour les vôtres. Elles servent de lien entre le ciel et vous. Elles conservent intact le type des vertus chrétiennes ; puis elles attendent vos enfants, vos épouses, elles vous attendent vous-mêmes pour vous entretenir de l'expérience qu'elles ont faite de Dieu, et vous dire que si la vertu a ses peines, elle porte aussi avec elle d'abondantes consolations.

L'ambition, la cupidité, l'amour de la gloire, peuvent donner à l'homme le courage de braver toutes sortes de périls ; mais il n'y a que la foi qui puisse le pousser derrière la porte d'un monastère où il devra ensevelir sa vie. Demandez aux libres penseurs, à tous les partisans de la raison pure, s'ils trouveraient dans leur morale d'utilité privée, un motif suffisant pour renoncer aux pompes du monde, vaquer à la prière, vivre dans la mortification, et se dévouer au prochain !... Entre le philanthrope et le parfait disciple de l'Evangile, il y a toute la distance qui sépare le ciel de la terre. Le premier aime les hommes pour lui-même ; il cède à l'égoïsme, le plus antisocial de tous les vices ; le second aime les hommes pour eux ; il obéit à la charité, la plus sociale de toutes les vertus. Or, s'il nous est permis de juger de la vivacité de la foi par le nombre de ces héros chrétiens qu'un sentiment surnaturel conduit au renoncement, nous ne pourrons qu'ouvrir nos cœurs à la confiance ; car ils sont partout. De nos jours comme autrefois, les enfants de saint Bruno s'avancent dans les déserts et la profondeur des forêts comme l'avant-garde de la civilisation. Les trappistes vont poser leur tente au milieu des steppes incultes. Ils forcent la terre de recevoir le grain dont plus tard les peuples viendront se nourrir. Aujourd'hui encore les disciples de saint Bernard de Menthon luttent contre quelques oppresseurs des consciences, et dans le seul but d'obtenir assez de liberté pour aller se fixer au milieu des neiges éternelles, afin d'offrir des secours aux voyageurs que l'intérêt conduit à travers les passages les plus dangereux.

De quelque côté que l'on se tourne, on ne peut faire un pas sans retrouver le miracle du dévouement enfanté par la foi catholique. Dans les villes, dans les campagnes, à côté de l'enfance, près du lit des malades, dans les palais de la souffrance, dans les retraites de la misère, à la porte des prisons, partout il se montre actif et les mains pleines de bienfaits. Où donc trouveraient-ils de la vie ceux qui seraient assez aveugles pour ne pas la découvrir dans l'Eglise de Jésus-Christ ? Elle attise le feu de la charité, le zèle de la maison de Dieu, dans l'âme des missionnaires ; elle les appelle, en charge des vaisseaux et les conduit, à travers l'Océan, sur des rives inhospitalières pour y porter la lumière de l'Evangile, et avec elle, l'idée de la liberté et les germes de la civilisation. L'Eglise enfante chaque année des milliers de ces dévouements dont un seul serait impossible à vingt siècles de philosophie. Et vous osez dire, hommes du siècle, que l'Eglise de Jésus-Christ ne trouve plus la foi nécessaire à son action ? Vous mentez à vos consciences ! Si l'Eglise meurt sans vous, pourquoi vous donner tant de peines pour la détruire ? Au moment où vous affectez de parler de la mort du catholicisme, de l'affaiblissement de l'Eglise, de l'extinction de la foi, vous vous croyez obligés d'appe-

ler à votre secours tous les moyens dont peut disposer la tyrannie, afin de vous défendre contre ce que vous appelez les envahissements de la puissance monacale? N'est-il pas vrai que vous voulez dépouiller l'Eglise dans l'espérance que la pauvreté lui donnera cette mort qu'appellent vos désirs? Vous voudriez fermer tous les monastères; vous entravez, autant que cela dépend de vous, les vocations religieuses, vous chassez les prêtres de vos écoles, vous organisez de vastes et secrètes conspirations contre la société religieuse, vous murez la société civile dans une enceinte de lois anticatholiques, dans la pensée que tôt ou tard le catholicisme sera forcé d'en sortir? Tous ces efforts ne sont-ils pas propres à démentir vos paroles? Dites plutôt que la vigueur des croyances catholiques vous inspire de la terreur! Vous tremblez qu'à force d'éclairer votre esprit, elles ne parviennent à imposer à votre cœur des vertus que peut-être vous croyez impossibles! Rassurez-vous. La foi chrétienne ne marche qu'à côté de la liberté. Si donc, comme nous en avons la douce et consolante espérance, les vertus du christianisme vous arrivent, c'est parce que vous les aurez voulues.

Elle est donc encore pleine de vie, cette Eglise riche d'un sacerdoce de dévouement et d'une doctrine invincible aux passions! Cette Eglise qui instruit les peuples, crée des institutions, se manifeste par un culte, inspire des vertus et forme des saints! Elle vit! Ce n'est pas assez, elle reste seule vivante au milieu de l'épidémie sociale qui tue chaque jour les autres institutions. Ce n'est pas tout encore : elle reste seule à la brèche, défendant avec courage et résolution ce reste d'ordre social qui est attaqué par tout ce qui respire en dehors de son sein. Elle défend la famille, ce premier élément de la société, contre les mœurs et les opinions qui tendent à la dissoudre. Elle défend la propriété contre les riches eux-mêmes qui, cherchant son origine ailleurs que dans le principe religieux, la font justement regarder par les peuples comme une criminelle usurpation. Elle défend l'autorité contre un grand nombre de ses dépositaires, qui la ruinent dans l'opinion par l'abus même qu'ils prétendent en faire, en s'efforçant de la rendre absolue. Elle prêche le respect des lois humaines, tandis que la plupart des législateurs les rendent méprisables à force de les rendre viagères, partiales, mobiles comme les partis. Elle élève le mariage, cet autre élément de la société, à la dignité d'un acte religieux à qui elle imprime un caractère d'indissolubilité, tandis que les législateurs le font peu à peu tomber au niveau d'un acte de pure brutalité, en remplaçant le mariage religieux par un contrat civil; le contrat civil par un pacte résolutoire, et le pacte résolutoire par un caprice instantané, c'est-à-dire en réduisant l'homme à la condition des animaux les plus immondes. C'est partout l'Eglise qui s'efforce d'arrêter le torrent dévastateur qui menace de tout envahir. C'est elle qui, placée à côté de l'édifice social, veille moralement à sa conservation, y replace chaque pierre, à mesure que le marteau des démolisseurs la fait tomber. Où en serait la société à l'heure qu'il est, si l'Eglise n'avait envoyé dans chaque bourg, dans chaque village, une sentinelle vigilante pour arrêter les mauvaises doctrines et paralyser les efforts de tant de faux prophètes envoyés pour pervertir les populations? Ils savent bien, les démolisseurs de l'ordre social, ils savent bien que l'Eglise est pour eux le seul ennemi vraiment redoutable; le seul qui ait l'intelligence de leurs plans et qui ait toujours refusé de conspirer ou de pactiser avec eux. C'est pour cela que, pour arriver à détruire la société, ils se croient obligés de commencer par détruire l'Eglise. S'il est vrai, comme le disent les Ecritures, que Dieu a fait les nations guérissables, c'est par l'Eglise et par l'Eglise seule qu'elles seront sauvées, et elles le seront, il faut l'espérer, malgré tout ce qu'elles font pour se perdre.

Nous sera-t-il permis maintenant de rechercher quel sera l'avenir de cette Eglise? A Dieu ne plaise que nous mettions un seul instant en doute la fidélité de son divin fondateur aux promesses qu'il lui a faites! Nous savons que sa parole ne saurait faillir; mais nous savons aussi que, pour punir de grandes infidélités, de monstrueuses apostasies, Dieu abandonne quelquefois des peuples entiers à leur sens privé et à toutes les fluctuations de la pensée. Hélas! il n'a pas besoin d'un acte particulier de sa puissance pour perdre une nation; il n'a qu'à retirer du milieu d'elle les docteurs de sa loi, les apôtres de sa parole, les dispensateurs de ses grâces et de ses dons. Les peuples alors, livrés à tout vent de doctrine, tombent, de révolutions en révolutions, dans la servitude, la barbarie et tous les malheurs qui les accompagnent. Aussi, la menace la plus redoutable qu'il puisse leur adresser, ce n'est pas de leur envoyer la famine, la peste, la guerre, ou quelques-uns de ces fléaux passagers qui, après avoir enseveli une génération, laissent aux suivantes la faculté de puiser aux sources de la vie, mais bien de lui retirer les lumières de la vérité. *Movebo candelabrum*, dit-il par la bouche de son prophète (*Apoc.*, II, 5) : je n'aurai qu'à porter ailleurs le flambeau qui éclaire, qui vivifie, et la mort fera planer ses ombres sur le pays d'où je l'aurai retiré. Mais non, Dieu ne nous abandonnera pas. Il nous laissera cette Eglise qui, les mains toujours pleines de salut, nous a sortis de la barbarie, formé la raison dont nous sommes si fiers, bercé notre nationalité et fourni tous les éléments de notre prospérité. Elle ajoutera à sa vie passée une vie nouvelle, afin de nous replacer sur les voies d'un bonheur qui semble nous fuir.

S'il faut en croire aux leçons que nous donne l'histoire du passé, le triomphe qui

se prépare pour l'Eglise aura cette fois encore des caractères d'universalité tels qu'ils se montrèrent à sa naissance. Elle triomphera de la raison révoltée des sociétés chrétiennes, comme elle a, dès le principe, triomphé de la raison corrompue du paganisme.

En effet, quand le divin fondateur de l'Eglise apparut sur la terre, la raison confondue attendait un conquérant. Le monde était vide de doctrine, l'esprit du peuple était devenu une table rase, personne n'avait plus foi à rien; les institutions, sans fondements dans la pensée, tombaient de vétusté; toutes les erreurs étaient usées; il fallait une restauration, et cette restauration, pour être au niveau du besoin, devait être divine. Dieu parla, son Eglise instruisit et le monde fut sauvé.

Les mêmes circonstances viennent maintenant s'offrir à nos regards. La même raison, qui s'était au premier jour révoltée contre Dieu créateur, s'est, dans les temps modernes, révoltée contre son Fils rédempteur. Aujourd'hui, les œuvres de la révolte sont tombées, l'erreur est usée, les hérésies ont dit leur dernier mot; si la philosophie ne dit pas le sien, c'est que personne ne lui reconnaît le droit de parler avec autorité; la politique est en désarroi; la société lassée cherche l'inconnu, tout est mort. Au moment donc où le malheur, à force de peser sur les hommes, les forcera à chercher une vérité, un principe, une doctrine, pour servir de base à la reconstruction sociale, l'Eglise, toujours compatissante et bonne, aussi riche de science que de charité, l'Eglise ouvrira son sein maternel et les peuples s'y précipiteront comme dans leur unique et dernier refuge.

Une secte toute nouvelle, qui s'organise dans l'ombre et se fortifie chaque jour dans les antres des conspirations, se prépare, dit-on, à envahir à la fois la société civile et la société religieuse. Elle prétend faire la conquête de l'Europe pour y établir le socialisme, l'anarchie, ou bien encore un despotisme abrutissant qui arracherait à chaque individu sa personnalité, pour le soumettre à une loi de communauté. Nouveaux barbares, les sectaires menacent à la fois les traditions, la famille et toutes les lois de la civilisation; mais que pourraient-ils contre l'Eglise? Elle qui va chercher les barbares aux extrémités du monde, dans le seul but d'ouvrir leurs intelligences à la vérité et leurs cœurs à la vertu, que demande-t-elle autre chose si ce n'est de leur ouvrir les trésors spirituels dont elle est dépositaire, alors même qu'ils se seront emparés des trésors matériels qu'elle pourrait avoir?

Dans d'autres temps, des millions de barbares sortis des forêts du Nord vinrent aussi menacer les sociétés chrétiennes d'une entière destruction. Qu'arriva-t-il? Au lieu de les attendre, l'Eglise courut au-devant d'eux, leur montra les clefs du royaume des cieux, qui lui sont confiées, et les conquit à la foi.

Laissez venir les barbares modernes, leur triomphe ne saurait être de longue durée, et surtout il ne dépassera pas les portes de l'Eglise. Alors même que, fléau de la Providence, ils seraient destinés à frapper et punir une société corrompue qui s'est lassée des bienfaits de Dieu, des douceurs de la prospérité et des gloires de la civilisation, ils viendraient encore après leur victoire demander à cette Eglise des lumières, des principes de vie, des lois morales, des temples et des autels. Pour la première fois alors le monde entier sera catholique; car il ne restera plus de place ni pour les hérésies, ni pour les folles conceptions de la raison individuelle, ni pour les faux systèmes de la philosophie. On verra enfin s'accomplir les paroles du prophète Isaïe (II, 3): Toutes les nations iront avec empressement dans cette maison du Seigneur, bâtie sur la montagne. En s'appelant les unes les autres, elles diront : Montons ensemble sur la montagne sainte; entrons dans la maison de Jacob. Une voix sortira de Sion, la parole de Dieu partira de Jérusalem et nous enseignera les sentiers, et nous y marcherons éclairés par la lumière du Seigneur notre Dieu.

Oui, vous serez, ô Eglise de Jésus-Christ, la dernière ressource de l'humanité souffrante! Tabernacle sacré qui renfermez les tables de la loi pour les transmettre aux dernières générations, à qui, si ce n'est à vous, pourrions-nous demander ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour être avec Dieu?... Foyer ardent d'amour, flambeau sans cesse allumé, oracle toujours parlant, c'est à vous que les esprits, fatigués de courir à travers les incertitudes humaines, iront demander la sécurité de l'âme et le repos de la pensée. Non, ils n'auront plus soif, ceux qui se seront une fois désaltérés à la source des eaux vives qui jaillit sous vos fondements! Oh! si jamais les passions déchaînées, l'orgueil révolté, l'enfer rugissant contre le défi que lui porte l'Evangile, parvenaient à submerger le monde sous un déluge d'erreurs et d'infidélités, vous seriez, ô Eglise de Jésus-Christ, l'arche de salut gardant assez de justes pour renouveler la face de la terre! Douce colombe sortie de la main du Seigneur, vous porteriez l'olivier de la paix à ceux qui auraient échappé à la mort. Chef-d'œuvre de la puissance de Dieu, vous dépassez en beauté tous ses autres ouvrages. Un sentiment d'ineffable confiance remplit le cœur de vos enfants; qu'avons-nous à craindre quand nous sommes dans vos bras? Tour élevée sur les hauteurs de Sion, phare brillant de lumière, vous nous guiderez dans l'épaisseur des ténèbres et à travers les tempêtes, jusque dans le port du salut. Vigne toujours féconde, confiée par le père de famille à la garde de son fils, vous nous rassasierez de ce breuvage divin qui porte avec lui la joie, la force et le bonheur. Or-

gane de la justice éternelle, vous à qui Dieu a renvoyé les contestations des hommes en leur commandant de les soumettre à l'Eglise, c'est en vous que nous plaçons nos espérances; mais avant que vous soyez assise sur un trône pour juger les douze tribus d'Israël, faites-nous entendre des menaces capables d'effrayer notre mauvaise nature et de nous donner au moins le commencement de la sagesse. Brillante épouse de Jésus-Christ, tendre mère de la grande famille des chrétiens, nous promettons d'être, jusqu'à notre dernier soupir, des enfants dociles à votre voix. Puisse notre langue s'attacher à notre palais, si jamais nous cessions de chanter vos louanges! Puisse notre cœur se dessécher, si jamais il cessait de vous rendre amour pour amour!.....

C'est à vous maintenant, ministres du Seigneur, nos vénérables coopérateurs dans l'œuvre de Dieu, c'est à vous que nous adressons les dernières paroles de cette instruction. Soyez nos interprètes auprès de ceux que vous conduisez dans les voies du salut! Faites-leur connaître cette Eglise qui porte si évidemment l'empreinte du doigt de Jésus-Christ. Travaillez sans relâche, et par vos enseignements et par vos exemples, à la faire aimer de tous ceux qui vous entourent. Remplissez les cœurs des espérances qu'elle donne pour une autre vie, et des vertus qu'elle inspire et qu'elle soutient dans celle-ci.

Donné à Annecy, le 1er février 1851.

VIII. MANDEMENT

Pour le carême de 1852

SUR LES PROCESSIONS.

Les processions, nos très-chers frères, sont une publique manifestation de notre foi. Sans être une partie essentielle de notre religion, elles en sont une pratique aussi agréable à Dieu qu'elles sont utiles aux fidèles, à l'Eglise et à toute la société.

Pour les chrétiens qui, en leur qualité de chrétiens, ont l'avantage de connaître les rapports d'autorité, de soumission, de reconnaissance et d'amour qui existent entre eux et celui qui leur a donné la vie, la Providence n'est pas un de ces mots obscurs, vagues, vides de sens; un de ces mots également employés par ceux qui ne croient pas en Dieu et par ceux qui éprouvent quelque besoin de se rassurer sur leur propre incrédulité. La Providence voit tout, prévoit tout et pourvoit à tout; si ce n'est plus un Dieu qui crée, c'est un Dieu qui maintient, qui conserve, qui administre, qui garde toutes choses dans ses immenses trésors et verse au jour le jour, à chacune de ses créatures, la portion de lumière, de chaleur, de mouvement et de substance nécessaire à la vie; cette mère d'une tendresse toute divine, aussi admirable dans les petites choses qu'elle est majestueuse dans les grandes, qui arrondit la goutte de rosée suspendue au brin d'herbe, et le globe du soleil soutenu dans l'espace; qui donne au lis des champs la splendeur de sa parure et au petit oiseau le grain qui le nourrit; cette mère attentive qui compte chaque jour les cheveux de notre tête, préside en même temps à tous les phénomènes de la nature et à tous les événements qui intéressent l'humanité.

Il est impossible que la contemplation de ce pouvoir et de cette immense richesse de la Providence n'inspire pas à l'homme le sentiment de la prière. Alors même que Dieu ne nous aurait pas commandé de tant de manières de prier, de demander, de solliciter, il nous suffirait de nous interroger nous-mêmes pour arriver à lire dans notre nature l'obligation de prier. La vue de nos innombrables besoins, le sentiment intime de notre dépendance nous forceraient d'élever des mains suppliantes vers le ciel d'où peuvent nous venir les secours. Non, l'homme ne saurait se voir en présence de son Dieu sans se sentir forcé de le prier.

Ce n'est pas tout: de même que chaque individu se sent pressé par sa misère de recourir à la source de tout bien, de même la famille humaine, quand elle est soumise à une épreuve commune, à une souffrance universelle, pousse un cri de détresse qui part en même temps de toutes les bouches et donne lieu à la prière publique, aussi naturelle, aussi nécessaire, que la prière individuelle; ainsi c'est la nature elle-même qui, d'accord avec la révélation, condamne à la prière et l'individu et la société. Le premier, accablé sous le poids de ses infirmités, docile au conseil de l'Evangile, se cache pour prier dans l'intérieur de son habitation, dans la solitude du désert, ou derrière la porte du temple, et là, frappant sa poitrine, il expose à Dieu le vide de son âme et la multitude de ses besoins. Mais quand c'est la société tout entière qui se voit frappée par un de ces fléaux que Dieu tient en réserve pour atteindre à la fois les riches et les pauvres, les grands et les petits, les puissants et les faibles, la nation tout entière, l'harmonie de la souffrance ne manque pas de produire l'harmonie des vœux, et bientôt on voit les hommes réunis dans les temples, sur les places publiques, le long des chemins, priant de concert, implorant tous ensemble la miséricorde par les chants de la crainte, ou exprimant la reconnaissance par des hymnes d'amour.

Les réunions pour la prière, les assemblées pour le culte religieux, les processions ont dû commencer le lendemain du jour où l'homme, devenu coupable, a été condamné à demander à Dieu le pain matériel qui alimente le corps et le pain spirituel de la vérité et de la grâce, qui nourrit l'âme. Aussi les processions ont-elles été en usage chez tous les peuples. Issus du même père, coupables de la même faute, condamnés à la même pénitence, tous les hommes ont dû chercher à se réconcilier avec Dieu par les mêmes moyens. Soit qu'ils cédassent à l'impulsion d'une nature souffrante et déchue, soit qu'ils ne fissent que suivre les tradi-

tions primitives, les païens eux-mêmes avaient des prières publiques et assistaient à des processions religieuses pour invoquer ou honorer leurs fausses divinités.

Cependant à côté des idolâtres qui avaient mêlé l'erreur aux derniers vestiges des vérités révélées, se trouvait le peuple choisi de Dieu, toujours retenu, même au milieu de ses infidélités, dans les sentiers de la vérité morale et de la vérité dogmatique. Or, à ce peuple qu'il s'était choisi, qu'il conduisait par la main comme une mère tendre conduit son enfant, Dieu lui demandait un culte, des prières publiques, des processions dont lui-même réglait l'ordre. Ne pourrait-on pas dire que c'est dans le ciel même, et autour du trône de Dieu, que le culte public a pris naissance? Les Ecritures, la voix des prophètes nous représentent les chœurs des anges chantant la gloire du Très-Haut, répétant sans cesse : *Saint, saint, saint est le Dieu Tout-Puissant, qui a été, qui est, et qui sera dans les siècles! Vous êtes digne, Seigneur, de nos louanges et de nos hommages; car c'est vous qui avez créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment.* (*Apoc.*, IV, 8-11.) Saint Jean dans *l'Apocalypse*, transporté en esprit dans le sein de l'Eglise triomphante, nous montre les élus de toutes les nations, de toutes les tribus, de toutes les langues, réunissant leurs voix à celles des anges pour répéter : « *Honneur à notre Dieu, assis sur son trône, ayant à sa droite l'Agneau qui s'est immolé pour les hommes.* (*Apoc.*, V, 13.) Et n'est-ce pas aussi ce que font encore tous les chrétiens qui n'ont pas dégénéré?...

En effet, pendant que les célestes esprits font retentir les cieux des harmonieux accords de leurs louanges, d'autres prophètes, d'autres pontifes, que le Seigneur a placés à la tête de ses saintes milices, invitent aussi les fidèles à se réunir, tantôt sous la voûte des temples, tantôt sous celle du firmament, pour chanter sa gloire ou implorer sa miséricorde. Dans le christianisme ancien, comme dans le christianisme nouveau, les processions ont été une touchante manifestation de la piété, une magnifique expression de la foi, et, pour ainsi dire, une vivante prière de l'humanité. Oui, c'est la formule dont elle s'est servie toutes les fois qu'accablée sous le sentiment de sa faiblesse, elle a compris qu'elle n'avait de refuge qu'en Dieu.

Les Israélites, après avoir traversé le désert, n'étaient plus séparés de la terre promise que par les eaux du Jourdain. Le passage était difficile pour un peuple entier; mais rien n'est impossible à Dieu. Roi et prophète, Josué dit au peuple : *Enfants d'Israël, sanctifiez-vous par la prière : demain vous serez témoins des merveilles que fera pour vous le Seigneur notre Dieu.* (*Josue*, III, 5.) Le conducteur du peuple a commandé : la tribu de Lévi marche la première; les lévites, portant l'arche sainte, s'acheminent vers le fleuve et tout le peuple marche en ordre à leur suite. A l'approche de l'arche qui contient la loi, et de cette procession où sans doute le nom de Dieu est invoqué, le Jourdain suspend sa course : ses eaux cessent de descendre, et tout le peuple traverse le lit du fleuve à pied sec.

Le Jourdain étant passé, le peuple de Dieu se trouve arrêté au pied des murs de Jéricho. Par ordre du Seigneur, Josué rassemble le peuple et lui dit : *Vous ferez pendant six jours des processions autour de la ville, et le septième jour ses murailles tomberont.* (*Josue*, VI, 4.) Or, voici quel était l'ordre observé dans cette invocation publique de la divine assistance : la marche était ouverte par les hommes armés de la nation. Après eux venaient les prêtres du Seigneur, dont quelques-uns portaient l'arche sainte sur leurs épaules, tandis que les autres faisaient retentir les airs des louanges de Dieu, et faisaient entendre les sept trompettes qui servaient dans les années de jubilé. Enfin, le peuple tout entier marche à la suite et au son des intruments de musique. Au septième jour, la procession commence dès l'aurore; elle fait sept fois le tour de la ville, et à peine le septième tour est fini que les murailles s'écroulent, et le peuple de Dieu prend possession de la cité.

Faut-il transporter l'arche sainte de la maison d'Aminadab dans celle d'Obédédom, le roi David convoque trente mille hommes pour assister à cette sainte cérémonie, et tout le monde le suit en faisant retentir les airs des chants sacrés, accompagnés de toutes sortes d'instruments de musique. Faut-il reprendre ce dépôt précieux pour le transporter de la demeure d'Obédédom dans la cité de David, cette translation est accompagnée de tous les enfants d'Israël, et le roi, lui-même, marche en tête du cortége, chantant des hymnes à la gloire du Dieu qui a sauvé son peuple.

Enfin, conduit par la main de Dieu et à travers une foule de miracles, le peuple choisi est établi dans la terre qui avait été promise à ses ancêtres. Salomon fait bâtir un temple dans lequel seront déposés les monuments destinés à rappeler aux générations futures les témoignages de la puissance, de la justice et de la miséricorde du Seigneur envers le peuple qu'il a choisi pour être son peuple, et, par ce peuple, faire pleuvoir les bienfaits de sa grâce sur toutes les nations de la terre.

Quand le temple est achevé, et avant de le dédier au Seigneur, Salomon veut y faire transporter l'Arche où sont renfermées les tables de la loi. Il convoque à cette auguste cérémonie les anciens d'Israël, les chefs de famille et les princes de chaque tribu. Déjà les prêtres sont chargés de l'Arche sainte, les Lévites portent les vases sacrés, toute la nation est réunie, et au signal donné par le roi, qui marche en tête, elle s'achemine lentement et majestueusement vers le temple. De distance en distance, la procession s'arrête pour immoler des victimes au Seigneur et invoquer son saint nom.

Vous le voyez, N. T. C. F., les proces-

sions religieuses, expression naturelle de la piété, de la reconnaissance de l'homme envers son Dieu, ont existé dans tous les temps. On croirait même que, pour en légitimer l'usage parmi les chrétiens, le Sauveur des hommes a voulu lier les processions des temps anciens à celle de la nouvelle loi, par son entrée triomphale à Jérusalem. Toujours avide d'entendre sa parole et de voir ses œuvres, la foule se précipite sur ses pas. Les uns se dépouillent de leurs vêtements ; les autres arrachent aux arbres leur feuillage pour en couvrir les chemins par lesquels il doit passer ; tous crient à la fois : *Gloire au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* (*Matth.*, XXI, 9.) A la vue de cette pompe religieuse, les habitants de Jérusalem, émus, se disent les uns aux autres : Qu'est-il donc celui à qui l'on rend de tels honneurs ? (*Ibid.*, 10.)

Saint Jean l'Evangéliste exprime d'une manière plus explicite la nature du mouvement populaire produit à l'occasion de l'entrée du Sauveur à Jérusalem.

Aussitôt, dit-il, *que le peuple nombreux qui était venu pour célébrer la fête de Pâques eut entendu dire que Jésus devait venir à Jérusalem, il prit des branches d'arbres et alla en procession au-devant de lui ; puis l'accompagna jusque dans la ville, en criant : Gloire à Dieu ! Béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur : « Et acceperunt ramos palmarum et processerunt obviam ei. »* (*Joan.*, XII, 13.)

Les premiers chrétiens gémissaient encore sous le poids des persécutions que déjà ils se réunissaient pour aller ensemble prier au tombeau des martyrs. Ne peut-on pas, dans ce concert des volontés obéissant aux inspirations d'une piété courageuse, retrouver le premier exemple des processions chrétiennes?

Dès que la persécution commence à s'apaiser dans la ville de Rome, les chrétiens sortent en foule des catacombes, se bâtissent des églises, s'y réunissent, et vont en ordre ou en procession faire des stations dans les lieux indiqués d'avance pour y prier

Ils profitent des premiers moments de la liberté qui leur est donnée pour honorer la mémoire des héros qui ont versé leur sang pour la défense de leur foi. Ils recueillent avec soin les restes précieux de ces amis de Dieu, et la translation de ces reliques ne se fait d'un lieu à un autre qu'avec le concours des fidèles qui marchent en procession et en chantant des cantiques sacrés. C'est ainsi que sous le règne de Julien l'Apostat les fidèles transportent dans une église d'Antioche les restes du martyr Babylas.

L'histoire de la primitive Eglise est tout empreinte des traces de ses processions. Si les évêques vont célébrer les saints mystères, les clercs et les fidèles vont les prendre et les accompagnent en procession jusque dans l'église. Au IIe siècle, saint Ephrem décrit la procession qui accompagnait saint Basile, en se rendant à l'église de la Théophanie, entouré d'un grand nombre de clercs vêtus de robes blanches.

Les plus anciens monuments de la liturgie romaine parlent de la procession qui accompagnait les pontifes romains de leur demeure à la sacristie, et de la sacristie à l'autel du sacrifice. Dès que le pontife était revêtu des ornements et qu'il avait donné l'ordre de commencer le chant des hymnes sacrés, un des ministres s'avançait vers la porte de la sacristie et disait à haute voix : *Accendite !* Allumez ! Aussitôt les clercs se rangeaient deux à deux et la procession défilait pour se rendre au sanctuaire.

Une des plus anciennes rubriques de l'Eglise de Rome veut que, quand tout est prêt pour commencer la célébration des saints mystères, un diacre annonce le départ par cette monition : *Procedamus in pace !* Acheminons-nous en paix !

Les ordres religieux les plus anciens ont aussi leurs processions. Des règlements de monastères, qui remontent jusqu'au VIe siècle, font connaître qu'en mémoire de la visite que firent les saintes femmes au tombeau du Sauveur, les moines devaient aller aussi de grand matin, *summo mane*, et en procession, visiter des oratoires particuliers.

Dès le IVe siècle, saint Jean Chrysostome institua à Constantinople des processions où les fidèles, conduits par le clergé et portant des croix surmontées de flambeaux, allaient, en chantant des cantiques religieux, prier dans certaines églises où se réunissait la foule des chrétiens. Cependant ce n'est qu'au VIe siècle, et sous le pontificat de Grégoire le Grand, que les processions sont régulièrement établies dans l'Eglise d'Occident.

Les Eglises qui, par le schisme, se sont séparées de l'Eglise-mère, de celle que Jésus-Christ a fondée sur la pierre solide, ont cependant conservé l'usage des processions ; les schismatiques russes, les Grecs, les Arméniens ont leurs processions aussi bien que les catholiques romains.

A mesure que l'Eglise avance dans la conquête du monde et qu'elle sent se multiplier les besoins spirituels de ses enfants, les processions deviennent plus nombreuses et plus variées. C'est surtout quand toute une nation, quand toute la société est menacée de quelque fléau, de quelque grande calamité que, remplis d'un sentiment de crainte, les fidèles se réunissent sous la bannière de la croix pour implorer ensemble la miséricorde d'un maître offensé. Il suffirait presque de suivre l'histoire des fléaux qui ont désolé l'humanité, pour reconnaître l'origine des processions qui sont encore en usage dans la chrétienté.

Vers le milieu du Ve siècle, des tremblements de terre, de nombreux incendies, les intempéries des saisons se mêlaient aux désordres causés par les guerres civiles, pour jeter la terreur parmi les habitants du Dauphiné. Un saint évêque, appelé Mamert,

cédant aux vœux empressés des fidèles, autant qu'aux inspirations de sa foi et de sa piété, établit trois jours de processions et de prières publiques pour demander à Dieu d'écarter les dangers de tout genre qui menaçaient les ouailles de son troupeau.

Couronnée d'un heureux succès, cette dévotion ne tarda pas de s'établir dans toute l'Eglise d'Occident. Depuis cette époque de grâce, les jours des Rogations sont pour vous, N. T. C. F., des jours de pénitence et de prières ; mais aussi des jours de douce confiance dans la bonté du ciel. Quand le printemps avec ses fleurs vient vous dire que la bonne Providence ne vous oublie pas, vous vous réunissez, et rangés en procession sous les bannières de vos églises, vous longez les prairies, les champs, les terres ensemencées, en demandant à Dieu de conserver les fruits de la terre, d'abattre les orages, d'écarter les tempêtes, et surtout de maintenir parmi les hommes la paix si nécessaire au travail du laboureur et à la prospérité des nations.

Au XIIe siècle, une horrible contagion, désignée dans l'histoire sous le nom de *mal des ardents*, sévissait sur toute la France et les pays voisins. A l'approche du fléau, la ville de Paris sentit que Dieu seul pouvait être son refuge ; elle recourut à Dieu. La population tout entière, marchant à la suite des reliques de sainte Geneviève, fit une procession à travers les différents quartiers de la cité, et Paris fut sauvé.

Au commencement du siècle passé, la peste se déclara dans la ville de Marseille et fit des progrès si rapides que l'on dut craindre de la voir bientôt dépeuplée. Les hommes tombaient sous l'action du fléau plus rapidement que les soldats sur le champ de bataille. La terreur s'emparant de tous les esprits, les malades étaient abandonnés, les liens de famille dissous, les cadavres laissés dans les maisons ou sur les places publiques. Le découragement était complet. Un homme de Dieu, Mgr de Belsunce, évêque du lieu, est le seul qui ose concevoir des espérances de salut pour son troupeau, et c'est au ciel qu'il les puise ; il ordonne une procession générale, et le fléau s'apaise presque subitement.

Combien de pays, et surtout combien de villes, ont été préservés de pestes, de guerres, d'inondations ou d'autres calamités, en implorant la protection du ciel par des prières publiques et des processions ! De même que les individus, les nations, les villes peuvent, à l'exemple de Ninive, faire à Dieu des promesses et des vœux pour se racheter des peines méritées par leurs iniquités. Quelle ville n'a pas une fois pris des engagements avec le ciel et voué des processions, des fêtes, des prières publiques ? Hélas ! beaucoup de ces vœux sont oubliés ; des enfants ingrats renient les engagements de leurs pères et se contentent de jouir sans reconnaissance des biens qu'ils en ont reçus !

La patrie aussi a ses processions ; aucun être moral ne les mérite mieux. Après le foyer paternel, après la famille, la patrie est ce qu'il y a de plus cher au cœur de l'homme. A moins qu'il n'ait été dénaturé par des goûts monstrueux, il reste jusqu'à son dernier soupir attaché à la patrie. Les joies, les douleurs, les dangers, les gloires de la patrie sont les siennes. Tous le événements qui intéressent la patrie laissent en lui de profondes impressions de souffrance ou de bonheur. Il aime toujours à retrouver les monuments qui en retracent le souvenir. Or, les processions nationales sont des monuments de cette espèce, et des monuments qui ne blessent jamais l'amour-propre d'autrui. Ils sont acceptés par les étrangers aussi bien que par les concitoyens. Eh ! pourquoi ne le seraient-ils pas? Ils représentent toujours Dieu comme la source des triomphes et l'auteur des châtiments, Les bronzes et les marbres dont se sert l'orgueil humain pour proclamer ses gloires invitent d'une manière indirecte à la vengeance ; mais la procession, la fête religieuse dans laquelle une nation tout entière vient après un succès chanter avec saint Ambroise: Nous vous louons, Seigneur, et nous vous reconnaissons comme le maître de tout, ne peut blesser aucune susceptibilité. Dieu est le seul vainqueur à qui les vaincus pardonnent la victoire. Quelle est la nation qui n'ait pas voulu mêler la pensée de Dieu à celle de ses triomphes? En est-il une qui n'ait, par des processions ou d'autres fêtes religieuses, consacré quelques faits honorables pour elle ?

Après que Louis XIII, ce roi à qui l'histoire a donné le nom de Juste, eut agrandi et pacifié la France, il crut ne pouvoir mieux faire que de la placer sous la protection de la sainte Vierge, en vouant à cette grande protectrice une procession qui se ferait à perpétuité et dans toutes les communes de la France, au jour de l'Assomption de la Mère de Dieu. Les descendants de ce grand roi ne furent pas ingrats. Il était beau de voir Louis XIV, le monarque le plus fier de la terre, marcher pour accomplir ce vœu, sous les bannières de cette Vierge que Clovis avait invoquée, et chercher au ciel des protecteurs pour un royaume qui pouvait se passer d'en demander à la terre

Nous aussi, N. T. C. F., nous avons été placés sous la protection de Marie par les princes de la religieuse et vaillante dynastie de Savoie. Un jour, c'était le 2 septembre 1706, notre patrie, presque tout entière, était au pouvoir de l'étranger. La capitale du Piémont était cernée par les armées ennemies. Le duc de Savoie et le prince Eugène, son parent, se réunissent au sommet de la colline qui domine Turin. Là ils concertent un plan d'attaque pour lequel ils invoquent la protection du ciel. Ils font vœu, s'ils remportent la victoire, de bâtir en ce même lieu un beau temple en l'honneur de la Mère de Dieu. La veille de la nativité de la Vierge, la bataille est livrée, et le soir du même jour les deux princes chrétiens, au

son des cloches, au bruit des canons et des bruyantes acclamations d'un peuple ivre de joie, entrent dans la capitale, et vont descendre dans l'église métopolitaine pour y chanter l'hymne d'actions de grâce et faire à Dieu seul hommage de leur succès. Le lendemain, ils assistent avec toute la famille des princes de Savoie à une procession qui devra se renouveler toutes les années, et redire jusqu'à la fin de la monarchie et la piété de nos princes et la protection de la Mère de Dieu.

Dès lors, vous continuez, N. T. C. F., à vous unir à nos princes, à nos magistrats, à toutes les autorités du pays pour assister à la procession du 8 septembre, et célébrer une fête qui doit être chère à tous les cœurs bien nés, qui n'ont pas abjuré le beau sentiment de la nationalité.

L'Eglise de Jésus-Christ a eu aussi ses triomphes, et souvent elle a voulu en fixer le souvenir dans l'âme des fidèles par des fêtes religieuses et des processions. Vers le milieu du v[e] siècle, Nestorius essaya de contester à Marie son titre glorieux de Mère de Dieu. A cette nouvelle, une certaine inquiétude se répand parmi les chrétiens. Un concile se rassemble à Ephèse pour examiner les doctrines de ce novateur accusé déjà par une grande partie des évêques d'Orient. Après l'avoir plusieurs fois et toujours inutilement sommé de paraître devant l'Eglise assemblée et assistée de l'Esprit-Saint, les Pères du concile condamnent l'hérésie et déposent de son siége épiscopal le téméraire qui refuse de rétracter ses erreurs.

Au moment où l'on vient annoncer au peuple que l'Eglise a condamné Nestorius et légitimé le culte que déjà tous les chrétiens rendaient à Marie, de toute part des applaudissements se font entendre; la ville, subitement illuminée, retentit des bruyantes acclamations de la foule qui accourt auprès des évêques, les accompagne le long des rues, portant des flambeaux allumés, brûlant des parfums devant eux et chantant les grandeurs de la Vierge de Nazareth.

Cette procession toute spontanée, et faite par le peuple en l'honneur de Marie, est bientôt suivie de celles qui se font dans toute l'Eglise aux fêtes qui lui sont consacrées, et surtout à la chandeleur (chant de la lueur) établie au VII[e] siècle par le pape Sergius.

Et vous, heureuses filles, enfants de Marie, vous qui appartenez à la confrérie du Saint-Rosaire, vous qui répétez si souvent, après la salutation de l'ange, ces belles et consolantes paroles : Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs; priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort; vous aussi vous faites des processions en l'honneur de votre glorieuse patronne! Ah! soyez fidèles à vos saints usages! Montrez, montrez souvent dans les rues de nos cités, dans les chemins étroits de nos campagnes, les étendards de celle qu'avec l'Eglise vous appelez la Reine des anges, la consolatrice des affligés, le refuge des pécheurs. Priez-la pour ceux qui l'oublient, invoquez-la pour ceux qui l'offensent, appelez ses faveurs sur une foule de pécheurs qui languissent dans les boues de la matière faute de savoir porter leurs regards et leurs pensées vers le séjour des saints.

Dans le XI[e] siècle, Béranger avait osé, non pas nier la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de nos autels; mais seulement la transsubstantiation. Cette hérésie fut, du vivant même de son auteur, condamnée dans cinq conciles. Ce triomphe de la foi catholique excita une grande joie parmi les fidèles et donna une vie nouvelle à la piété envers le sacrement de l'amour. Une sainte fille religieuse hospitalière de la ville de Liége, inspirée par son zèle ardent pour la gloire de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, demanda que ce grand mystère des chrétiens fût honoré par une fête, et une pompe particulière. Ce vœu, si conforme à la foi de l'Eglise, trouva du retentissement dans les cœurs dont la piété avait été froissée par l'audace de Béranger. Dès le milieu du XIII[e] siècle, le souverain pontife Urbain IV ordonna que la fête du Saint-Sacrement, qui déjà se faisait spontanément à Liége, fût célébrée dans toute l'Eglise. Dès lors la Fête-Dieu est un jour de joie pour toute la catholicité. Dès lors on voit, dans ce jour solennel, les rois, les princes, les grands du siècle, les conducteurs de la société, se mêler au peuple et aux ministres de la religion pour célébrer le grand triomphe remporté par l'humanité, celui de son union spirituelle et corporelle avec Jésus-Christ.

L'Eglise qui, pour l'ordinaire, recommande à ses enfants la simplicité, la modestie, la pauvreté, les encourage à déployer pour cette solennité tout le luxe, toute la pompe qui seront en leur pouvoir. Que les airs embaumés de l'odeur des parfums retentissent des chants les plus mélodieux; que les voix se mêlent aux instruments de musique; que les petits enfants, ces anges de la terre, apparaissent couronnés de fleurs et joignent leurs adorations aux adorations des anges du ciel; que les chemins soient jonchés de fleurs, que les murs des édifices soient tapissés de feuillage ou de riches tentures; que les prêtres du Seigneur se revêtent de leurs plus beaux ornements; c'est le Roi des rois qui se montre au milieu de son peuple! Tout ce que firent les enfants d'Israël quand ils transportèrent l'Arche sainte, tout ce qu'ils firent à la consécration du temple, tout l'enthousiasme qu'ils firent paraître dans l'entrée du Sauveur à Jérusalem, tout doit se réunir pour embellir la procession à laquelle assiste celui qui, après avoir été quatre mille ans l'attente des nations, est venu visiter son peuple et se mêler à lui. C'est sans doute ce beau jour qu'avaient en vue les prophètes quand ils disaient : *Réjouissez-vous dans le Seigneur!...* (*Psal.* XXXI, 11.) Un jour de bénédiction vient de luire sur vous... (*Isa.*, LX, 1.) Peu-

ples, rassemblez-vous pour adorer le Seigneur (*Psal.* XCIV, 6) dont la lumière inonde la terre !... (*Isa.*, IX, 2.) Oh ! ce jour, N. T. C. F., n'est pas seulement le triomphe de Dieu, il est encore celui de l'homme dont il proclame la grandeur. Mesurez, s'il est possible, la hauteur à laquelle l'élève la présence de Dieu sur nos autels ! Rebelle à la loi de son Créateur, il avait été chassé de sa présence. Fait pour être éternellement uni à son Dieu, il avait été repoussé du sein paternel, et ce Dieu, père rempli de bonté et tout resplendissant de miséricorde, désireux, pour effacer les traces du péché, de rétablir l'homme dans sa grandeur première, unit sa propre nature à la nature humaine, et il veut que cette union persévère et que l'Homme-Dieu soit jusqu'à la fin au milieu des hommes. C'est vous, N. T. C. F., qui êtes l'objet de l'immense charité qui rend Dieu présent dans la sainte Eucharistie. Réjouissez-vous, enfants de Jérusalem ; *chantez des cantiques nouveaux à la gloire du Seigneur, parce qu'il a fait pour vous des choses merveilleuses! Psal.* XCVII, 1.)

Et vous, N. T. C. F., vous qui, dans les paroisses du diocèse, appartenez à la confrérie du Saint-Sacrement, sachez apprécier la beauté de la mission que vous avez acceptée ! Sentinelles placées, pour ainsi dire, à la porte de nos tabernacles, c'est à vous d'honorer d'une dévotion toute particulière le plus grand, le plus consolant des mystères de notre foi. Vénérer Jésus-Christ dans son sanctuaire, l'adorer quand il est exposé sur les autels, l'accompagner avec pompe quand il est triomphalement porté à travers la foule des fidèles prosternés sur son passage, le prier à toute heure pour ceux qui l'abandonnent, lui offrir sans cesse le tribut de votre amour pour le venger des blasphèmes qui l'outragent, voilà vos fonctions. Oh ! que nous serions heureux de voir se grossir vos saintes phalanges et se multiplier de plus en plus les adorateurs du saint sacrement !

Outre ces processions que nous appellerons, pour ainsi dire, fondamentales, il y en a quelques autres qui ne sont pas moins respectables, et par leur origine et par leur but. Telles sont les processions du dimanche des Rameaux, du Jeudi-Saint, de la Sainte-Croix, de Saint-Marc et celles que l'usage a établies dans quelques localités particulières.

C'est principalement dans les processions que se montre le culte public et qu'il acquiert toute sa force et toute sa majesté. Sans doute la prière est toujours puissante ; mais comment le ciel pourrait-il être sourd à des supplications qui sortent de mille cœurs et sont à la fois exprimées par des milliers de voix ? La volonté de Dieu, nous disent les constitutions apostoliques, est que les âmes et les voix se mettent d'accord pour le louer et l'adorer. *Voluntas ergo Dei est ut ipsum concordi mente laudemus, et voce consona adoremus.* S'il a promis d'être au milieu de deux ou trois personnes rassemblées en son nom, comment refuserait-il d'exaucer les prières d'un peuple tout entier, réuni pour les lui adresser ?

Mais, nous disent les ennemis du culte extérieur, à quoi bon vos processions ? Ne pouvez-vous pas vous contenter de prier dans vos églises ?...

Voyez donc jusqu'où peut aller la perversité des ennemis de toute religion ! Sous quelque forme qu'elle se montre, dans quelque lieu qu'ils la voient, ils lui font la guerre. Quand nous bâtissons des églises, ils nous disent : A quoi bon ces murailles ? Pourront-elles contenir celui qui a l'univers pour son temple ? Priez donc au grand air !... Puis, quand nous adorons Dieu à ciel ouvert dans nos processions, ils nous renvoient dans nos temples. Au peuple, qui se rend dans les églises pour y prier en commun, ils disent : Restez chez vous, l'Evangile n'a-t-il pas dit : *Retirez-vous dans votre chambre et priez à l'écart ?...* (*Matth.*, VI, 6.) Quand ils entendent le chant de nos hymnes, quand ils voient nos majestueuses cérémonies, ils nous répètent encore : A quoi bon tout cela ? Ne savez-vous pas que Dieu veut être adoré en esprit et en vérité ?... (*Joan.*, IV, 23.)

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que, pour obéir à ces esprits superbes qui voudraient ne jamais entendre parler de Dieu, il faudrait ne le servir ni en public, ni en particulier, ni dans les églises, ni dehors ? Il faudrait interdire à l'homme l'expression du plus beau, du plus honorable de ses sentiments, celui qui le sépare de la brute et l'élève presque à la hauteur des purs esprits. Otez à l'homme l'adoration de son Créateur, coupez le fil mystérieux qui le lie avec le Maître de l'univers, que sera-t-il de plus que la plante qui végète ou l'insecte qui rampe sur la terre ? Il faut que l'homme adore et qu'il aime. C'est la loi de Dieu ; mais c'est aussi l'instinct de l'homme. Adorer est si étroitement attaché à sa nature que, quand il n'adore pas Dieu, le seul objet digne d'adoration, il s'avilit et se prostitue en adorant des créatures qui ne le valent pas. Aussi, en dehors du christianisme qui jette ses vives lumières sur l'être seul digne d'adoration, l'homme n'est jamais véritablement grand, jamais digne, jamais divin. Il descend plus ou moins directement à l'idolâtrie qui fait graviter l'adoration vers la terre. Ainsi toutes ces intelligences superbes qui prétendent n'avoir pas besoin des lumières de la révélation, ces hommes orgueilleux qui ne savent rien voir au delà d'eux-mêmes, ne sont en réalité, et peut-être sans le savoir, que de pauvres victimes de l'ignorance, des idolâtres un peu moins grossiers, mais plus coupables que les païens. Philosophes sectateurs du rationalisme pur ou du libre examen, ils adorent la raison ; déistes ou matérialistes, ils adorent la nature dans toutes ses formes ; panthéistes, ils s'adorent eux-mêmes ; sensualistes, ils adorent tout ce qui leur apporte une ration de plaisir ; indifférents, ils

n'adorent rien; chez eux, la plus belle faculté du cœur semble anéantie, ils ont passé du rang sublime de l'être divin au rang de la brute.

Le chrétien, mais le chrétien catholique seul, est l'homme complet, l'homme qui répond à toutes les exigences de l'Evangile, le seul qui adore Dieu parfaitement, qui l'adore toujours, qui l'adore partout, dans le secret de sa demeure comme dans la place publique; le seul aussi qui l'adore en esprit et en vérité. Uni à ses frères dans le temple, le vrai chrétien chante ses adorations; au pied des autels, il offre des sacrifices d'actions de grâces ou d'expiation; dans les processions, il invoque les saints du ciel, il les presse de s'unir à lui pour prier, louer et adorer. S'il y a un moment de sa vie où l'homme soit vraiment digne, c'est celui où, mêlé aux saintes phalanges des processions religieuses, il chante la gloire de Dieu dans ce temple qui a pour voûte le firmament, et pour limite l'immensité. Il est grand dans cette situation, parce qu'il se proclame le serviteur de Dieu. Il se donne à lui-même le titre le plus honorable qu'il puisse jamais obtenir. Ailleurs il peut être serviteur des rois, de la patrie, des grands du siècle, de l'industrie humaine, des intérêts matériels de la terre, il est toujours serviteur de l'homme, toujours ou à côté, ou au-dessous de ses semblables; dans les processions, il s'élève au-dessus de toutes ces misères pour devenir le serviteur et comme l'associé de Dieu. Demandez à vos consciences s'il est permis à l'homme de monter plus haut !...

Vous dites : Pourquoi des processions? Vous ne voyez donc pas que la nature entière se rit de votre impuissance et vous force de chercher en dehors de vous-même un secours dont vous avez besoin ?

Souvent la terre, desséchée par les ardeurs du soleil brûlant, n'a plus dans son sein épuisé le lait maternel qui nourrit les plantes ; les moissons flétries cesseront bientôt de vous donner des espérances. Vous voyez alors passer et repasser sur vos têtes des nuages portant des torrents de cette eau dont les champs sont altérés ! Dites-nous ! Avez-vous le pouvoir de les faire descendre?...

Si des pluies torrentielles menacent d'inonder les villes et les campagnes; si les fleuves débordés sont sur le point de tout engloutir, avez-vous le pouvoir de dire au flot : Tu ne viendras que jusque-là ?...

Souvent un ciel sombre et caché semble refuser à la terre cette chaleur qui la vivifie et la féconde ; avez-vous le pouvoir de dire au nuage qui vous le cache : Ote-toi de devant mon soleil !...

Des insectes dégoûtants, si petits que le pied d'un homme peut en écraser des milliers à la fois, viennent quelquefois en bataillons rangés envahir nos campagnes, dénuder les forêts, ravager les récoltes, et, dans la saison de la vie, donner à la nature un aspect de mort. Hommes impuissants, rois de la nature, qu'avez-vous à opposer à une armée de chenilles ou à un nuage de sauterelles ?...

Des épidémies, des contagions, des pestes qui se montrent de temps en temps, jettent la terreur dans les âmes et menacent de dépeupler le monde; hommes infatués du pouvoir de la raison, quel remède avez-vous trouvé ?...

Quelque chose qui nous est encore inconnu, peut-être des plantes parasites, de petits champignons imperceptibles à l'œil ; qui sait ? peut-être des piqûres d'un animal invisible, ou bien encore une poussière vénéneuse semée on ne sait par quelle main sur toute la surface du globe, s'attache aux pommes de terre, aux raisins, et à tous les végétaux qui nourrissent les hommes et les animaux. Hommes prétentieux, qui disputez à Dieu la souveraineté du monde, soufflez donc sur cette poussière blanche qui empoisonne le raisin, ôtez cette tache noire qui détruit le tubercule que le pauvre attendait pour calmer sa faim !...

Au milieu de tous ces fléaux, les malheureux, confus de leur propre misère, ont souvent recours à la science humaine; et, quand la science a épuisé ses efforts pour s'élever jusqu'à la cause du mal, elle avoue qu'elle est impuissante à le guérir. Quand les savants sont à bout de moyens, qu'ils ont parcouru le cercle de leurs expérimentations, que savent-ils nous dire ? Oui, les hommes meurent de la peste, du choléra : oui, les pommes de terre périssent, les raisins sont malades, toute la nature souffre... Ne dirait-on pas que Dieu se rit de la science humaine ? Il semble dire aux savants ce qu'il disait au saint homme Job : *Où étiez-vous quand j'ai jeté les fondements de la terre? Savez-vous par quel chemin descend la lumière et qui a frayé le passage au tonnerre retentissant ?... Pouvez-vous commander aux nuées de laisser tomber sur vous leurs bienfaisantes eaux? Avez-vous pénétré les secrets de la vie et de la mort? Est-ce vous qui fournissez la proie aux petits du lion?...* (*Job*, XXXVIII, 4, 25, 28, 39.) Hommes superbes, avez-vous un bras capable de lutter contre celui de Dieu ?...

Pour nous, N. T. C. F., nous à qui la révélation a fait connaître les mystères de la terre et ceux du ciel, nous pouvons répondre avec Job : « Seigneur, nous savons que toute vérité vous est connue, et que vous pouvez toutes choses... et voilà pourquoi nous élevons nos voix suppliantes chaque fois que les hommes sont impuissants à nous secourir. »

A quoi bon vos processions ? répètent les indifférents que la pensée religieuse incommode. Nous répondons qu'il faut des processions pour sauver les nations coupables. L'individu qui pèche contre la loi de son Dieu peut bien prospérer ici-bas ; pour lui la justice peut être différée jusqu'au delà du tombeau où tout sera jugé en dernier ressort. Mais les nations ne sont que de ce monde, et c'est dans ce monde qu'elles

doivent racheter leurs iniquités par la pénitence, par la prière ou par le châtiment. On se demande quelquefois pourquoi telle nation, qui a été florissante pendant des siècles, se prend à languir dans une décadence pire que la mort; pourquoi telle autre tombe sous le joug étranger ou gémit dans l'esclavage; pourquoi enfin il en est qui croupissent dans la barbarie et sont en proie à toutes les erreurs qui peuvent affaiblir la raison. Ah ! c'est qu'elles ont des crimes de nation à expier. Or, Dieu, qui a fait les nations guérissables, leur a donné la pénitence, la prière publique, les processions religieuses, comme moyen de fléchir sa justice éternelle.

Pourquoi des processions? Les nations, comme nations, n'ont-elles donc rien à demander? N'ont-elles point d'ennemis au dehors? Ne portent-elles dans leur sein aucun germe de maladie et de mort? Comment pourraient-elles se passer de Dieu? Il leur faut de l'autorité, des lois, de l'ordre, de l'unité, des vertus publiques. Or, tout cela ne peut venir qu'avec Dieu, qui en est la source. On a dit que les nations, comme les lois, devaient être athées. C'est un horrible blasphème. L'athéisme qui, dans l'individu, n'est qu'un signe d'affaiblissement moral, est toujours dans une nation un symptôme de mort. Mais s'il faut un Dieu à la nation, il lui faut aussi un culte qui ne peut être que public, puisqu'il doit être l'expression de la croyance de tous. Ce culte des nations, ce sont les temples qui, dans les capitales du monde chrétien, dominent les palais des rois, ce sont ces tours majestueuses qui portent jusque dans les nues la croix de Jésus-Christ, ce sont les processions dans lesquelles tout un peuple est représenté par la présence de ceux qui le gouvernent.

Pourquoi des processions? Que le pauvre artisan des villes, que l'ouvrier de l'industrie, qui n'attend le jour de fête que comme un jour de liberté et de plaisir tienne ce langage, nous n'en sommes point étonné. Hélas ! c'est rarement à Dieu qu'il demande son pain de chaque jour. Sait-il seulement comme le pain arrive de la main du semeur jusqu'à celle du boulanger qui le lui vend? Ses habitudes le portent vers d'autres pensées. Toujours attaché à la matière qu'il façonne de mille manières, il lui est difficile de la perdre de vue, en s'élevant au-dessus. Sa providence à lui c'est un payeur, un métier, une roue, de la vapeur; du feu, du fer, des machines de toute espèce; c'est de ces dieux-là que, pour l'ordinaire, il attend son pain. Malheur à lui, si une instruction religieuse n'est venue de bonne heure lui apprendre à connaître le Dieu qu'il doit servir et que rien ne lui montre dans les ateliers du travail !

Pourquoi des processions? Vous ne le dites pas, vous, bons habitants des campagnes ! Toujours placés sous le ciel qui vous raconte les merveilles et la gloire de Dieu, il vous serait difficile de l'oublier. N'est-ce pas la Providence que vous vous êtes associée dans tous vos travaux? Soit que vous plantiez, soit que vous arrosiez, c'est toujours d'elle que vous attendez l'accroissement. Sans doute vous aimez les hommes qui sont vos frères; mais ce n'est pas en eux que vous mettez votre confiance; c'est toujours vers le ciel que vous dirigez la main qui attend le pain de chaque jour. Quoique courbés vers la terre par vos pénibles labeurs, c'est vers le ciel que se portent vos pensées, et c'est du ciel que viennent vos espérances. Quand les fléaux de Dieu sévissent sur la société, quand d'épais nuages sillonnés par la foudre passent menaçants dans les airs, quand la sécheresse fait courber la tête des fleurs qui émaillent vos prairies, quand des pluies trop prolongées arrêtent la maturité de vos moissons, vous n'hésitez pas; vous vous rassemblez sous l'étendard de la croix, vous allez en procession vers quelque chapelle de la bonne vierge Marie, et le long des chemins vous chantez en chœur: Seigneur, ayez pitié de nous !... Conservez les fruits de la terre ! Exaucez-nous, Seigneur ! Maintenez la paix et la concorde entre les peuples chrétiens ! Exaucez-nous. Seigneur !

Continuez, N. T. C. F., à donner, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour, des manifestations publiques de votre foi ! Rappelez-vous que celui qui aura renié Dieu devant les hommes, Jésus-Christ le reniera devant son Père au jour du jugement. Pour vous montrer toujours ses dignes enfants, continuez à assister aux processions de l'Eglise avec modestie, gravité et ferveur; et le Dieu qui n'a besoin de rien, mais qui ne laisse aucune œuvre sans récompense, exaucera vos prières.

Donné à Annecy, le 1er février 1852.

IX. MANDEMENT

Pour le carême de 1853.

LA MESSE.

I. C'est dans le paradis terrestre, nos très-chers frères, sous l'arbre de la science du bien et du mal, qu'il faut se transporter si l'on veut parfaitement comprendre le christianisme, ses dogmes, sa morale, ses sacrements et toutes ses institutions. C'est de là seulement que l'on peut assister à sa naissance et saisir l'ensemble de ses vérités. Qu'il nous soit donc permis, N. T. C. F., de vous ramener pour quelques instants au berceau de cette doctrine universelle qui éclaire vos esprits et réjouit vos cœurs.

L'homme, image de Dieu, sorti des mains de son Créateur, grand, beau, immortel par destination et capable, par sa liberté, de mériter le bonheur qui lui est d'avance gratuitement offert. C'est Dieu lui-même qui va, par l'éducation, donner la perfection au plus beau de ses ouvrages, et mettre en exercice les sublimes facultés dont il l'a enrichi. Cet enfant du ciel reçoit les idées et la science par la parole, la moralité et la

conscience par les lois qui lui sont imposées, et l'habitude de la vertu par les grâces et les conseils qui lui sont prodigués. Placé entre Dieu et le monde physique, l'homme, cette magnifique intelligence qui n'est qu'un degré au-dessous des anges, va dominer la nature inférieure sur laquelle Dieu l'établit roi en lui disant : Soyez le maître du monde et de toutes les créatures qui s'y trouvent. *Replete terram et subjicite eam et dominamini..... universis animantibus quæ moventur super terram.* (*Gen.*, I, 28.)

Cependant ce roi de la terre, cet autre Dieu de la nature inférieure, ne jouira du bonheur qu'à la condition de reconnaître une autorité au-dessus de la sienne ; adorer, obéir, telle est la condition du bonheur qui lui est offert. *Tous les fruits de ce jardin vous appartiennent ; mais gardez-vous de toucher à l'arbre de la science du bien et du mal ; car du jour où vous auriez mangé de son fruit, vous seriez sujets à la mort.* (*Gen.*, XVI, 17.) Telle est la loi du devoir ; loi éternelle qui doit accompagner l'homme dans l'innocence, dans le péché, avant comme après la rédemption ; loi de la nature, de l'individu et de la société ; obéir ou mourir, c'est la condition de l'humanité. Obéir, reconnaître l'autorité, adorer, c'est suivre à la fois la raison et la vérité ; mais placer cette autorité dans soi-même, se faire soi-même règle et loi unique de ses actions ; se créer souverain, libre penseur, c'est mourir. Or, voilà le malheur qui ne tardera pas d'arriver à nos premiers parents.

Placés entre Dieu qui leur dit que le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal donne la mort, et l'ange déchu qui assure que ce même fruit donne la vie, ils vont prendre le parti du libre examen. L'autorité du souverain Maître sera méconnue, le péché fera son entrée dans le monde et y sera accompagné de la mort. A ce moment terrible où la nature entière semble s'offrir pour s'aider à exécuter la sentence divine, l'horrible science du mal pèse sur la conscience de l'homme et le force à se cacher. Bientôt chassé du paradis terrestre, jeté sur une terre inféconde, séparé de son Créateur, privé des grâces dont il était comblé et des lumières qui affluaient dans son intelligence, il n'a plus en perspective pour lui et toute sa postérité, que l'ignorance, la concupiscence, la mort, et une éternelle séparation de celui qui seul pouvait remplir les insatiables désirs de son cœur.

Mais non, ce Dieu, plus miséricordieux encore que juste et sévère, va mettre un baume salutaire sur la blessure faite par le péché. Il lui promet un rédempteur. De la femme coupable naîtra celui qui doit un jour écraser la tête du serpent. (*Gen.*, III, 15.) Dans la descendance d'Abraham naîtra celui dans qui toutes les nations de la terre seront bénies. (*Gen.*, XII, 3.) Cette promesse, que Dieu a fait entendre à nos premiers parents, qu'il a répétée jusqu'à trois fois à Abraham, qui a été renouvelée à Isaac, à Jacob, à David ; cette promesse que les prophètes ont pendant quarante siècles redite à toutes les générations, s'est accomplie le jour où une vierge d'Israël a mis au monde l'EMMANUEL, celui qui est Dieu avec nous.

Réparateur, rédempteur, médiateur, attente des nations, désiré de l'humanité en souffrance, messie envoyé du ciel, fils de l'homme, Homme-Dieu, victime expiatoire, holocauste de propitiation, le Christ, le fils de Marie, est venu guérir l'humanité, rassainir la chair, détruire le vieil homme, rajeunir le monde et replacer l'homme sur la voie du bonheur qu'il avait perdue. Celui qui est en même temps la voie, la vérité et la vie, va venir lui-même donner à ses enfants rebelles, la direction, la lumière et le salut. Il sera la voie par laquelle nous irons au ciel, la vérité qui dissipera les ténèbres qui obscurcissent notre raison, la vie pour nous rassasier de l'aliment qui fait vivre éternellement.

On comprendra mieux l'objet de la mission du Fils de Dieu fait homme, si l'on se rappelle les suites du péché d'origine. Puisqu'il est venu, comme le dit saint Paul, restaurer toute chose pour la terre et pour le ciel, il suffit de mesurer la profondeur de la chute pour juger ce que doit être la réparation. Or voici :

Par sa révolte contre son créateur, l'homme, privé de la science divine qui coulait à grands flots dans son intelligence, tombe rapidement dans l'ignorance la plus profonde et devient incapable de distinguer la vérité de l'erreur. Réparateur universel, le Fils de Dieu ne se contente pas d'instruire les personnes qui se montrent avides d'entendre sa parole ; il fondera pour les générations à venir, il établira sur la terre une source féconde de lumière, un conseil de doctrine, une puissance toute spirituelle chargée de tenir allumé le flambeau de la vérité qui doit luire dans tous les temps et aux yeux de tous. Il fondera son Eglise à laquelle les chrétiens devront se soumettre sous peine de n'être à ses yeux que comme des païens et des publicains. Sans l'institution de l'Eglise la réparation ne serait qu'illusoire.

Par sa révolte contre son bienfaiteur, l'homme privé de conseils, de secours et de grâces, livré aux forces d'une nature défaillante, inclinera vers le vice et se sentira dominé par la concupiscence. Réparateur universel, le Fils de Dieu lui rendra ce qu'il avait perdu. Des sacrements établis pour toutes les circonstances de la vie lui ouvriront les trésors de la grâce et lui donneront assez de force pour résister à toutes les tentations.

A cause de sa révolte, l'homme est chassé du paradis terrestre, séparé pour toujours de son Dieu, privé de ces entretiens, de ces rapports sensibles qui faisaient tout son bonheur, et qui lui étaient nécessaires parce qu'il a des sens. Ici la réparation semble difficile ; mais rien n'est impossible à l'immense charité d'un Dieu. Le Verbe se

fera chair, il habitera parmi nous, il nous montrera sa gloire, la gloire du Fils de Dieu venant aux hommes les mains pleines de grâces et de vérité (*Joan.*, I, 14 et seq.); et pour que toutes les générations puissent jouir de sa présence, il perpétuera son incarnation dans le sacrement de son amour; il se donnera sans cesse à chacun de nous comme il s'est donné à ses apôtres; il restera dans nos saints tabernacles, non parce qu'il a besoin de nous, mais parce que nous avons besoin de lui. Par cette admirable institution, l'homme sera de nouveau à côté de son Dieu; le temple des chrétiens sera comme un autre paradis terrestre au milieu duquel l'arbre de vie invitera les fidèles à manger de ce fruit divin, après lequel on n'a jamais plus faim, ni soif. Mais il faut le dire, sans cette présence réelle de Dieu parmi les hommes, la réparation n'eût pas été complète, la tête du serpent n'eût pas été entièrement écrasée.

Pourrions-nous jamais admirer assez le prodigieux accord des dogmes de l'Eglise catholique avec les oracles de la révélation! Comme il avait été prédit, l'homme tombé se relève; le flambeau de lumière éteint se rallume; le péché s'efface par la pénitence, la vertu devient facile par la grâce; l'homme se retrouve uni à son Dieu; il peut de nouveau aspirer au bonheur éternel qui lui était promis; l'enfant de l'Eglise est replacé dans la situation où se trouvait notre premier père avant son péché; Dieu semble lui dire encore : Enfant de liberté, le ciel est ouvert pour toi, tu peux y entrer; mais l'arbre du mal n'est pas arraché, tu peux aussi te perdre. Tiens-toi sur tes gardes, le serpent rôde toujours autour de toi pour te séduire. Il y a deux chemins dans la vie; pour être dans le bon, il faut me suivre; et celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres.

Seigneur! les cieux et la terre sont à vous et ils vous obéissent; l'homme aussi est l'ouvrage de vos mains; mais abusant de la liberté que vous lui avez donnée, il a désobéi à votre loi, et vous l'avez chassé de votre présence! Cependant votre infinie miséricorde lui a fait entrevoir dans l'avenir un réparateur destiné à lui rendre sa grandeur première. Les prophètes l'ont annoncé; les patriarches ont espéré en lui; le monde entier l'a attendu; une voix confuse de l'humanité souffrante préludait à l'incarnation en répétant : Cieux, abaissez-vous, et vous, nuages, faites pleuvoir la justice sur la terre coupable!

Vous viendrez, Seigneur! vous viendrez visiter votre peuple; vous dresserez votre tente au milieu du camp d'Israël et vos enfants pourront dire encore ce que disait Moïse : *Quelle est la nation assez grande pour se glorifier d'avoir des dieux aussi familiers, aussi accessibles que le Seigneur l'est pour nous?* (*Exod.*, XV, 8.) O mon Dieu! que je me trouve heureux, que je me trouve digne et grand, quand, parcourant les divers âges du monde, je me vois dans tous les temps uni à votre divinité! Par l'espérance et par la foi, je vous contemple avec les patriarches. Plus tard je vais vous adorer avec les bergers dans l'étable de Bethléem; je suis les rois mages et l'étoile miraculeuse qui vous annonce à l'univers. Avec les apôtres, je vous accompagne sur le Thabor, au tombeau de Lazare, sur le Calvaire et à votre glorieuse ascension. Mais nous ne vous avons point perdu, Seigneur; les générations de l'avenir ne seront pas moins bien partagées que les générations du passé; bientôt, ô mon Dieu! j'irai, le cœur plein de reconnaissance, me prosterner devant les tabernacles des chrétiens où vous retient, d'une manière sensible, votre amour pour moi

II. Aujourd'hui, N. T. C. F., nous nous bornerons à considérer le plus grand des actes de la réparation divine. Comment le Fils de Dieu s'y prendra-t-il pour se produire d'une manière sensible au milieu de ses enfants réconciliés? Afin de le bien comprendre, suivons-le quelques instants.

Avant d'établir le sacrement le plus grand, le plus saint, le plus étonnant, le Sauveur va de loin y préparer l'esprit et le cœur de ses apôtres. Pour leur faire admettre le perpétuel mystère de l'autel, il fallait plus que de l'intelligence, il fallait de la foi, et c'est la foi qu'il va leur demander.

Déjà il avait fait pressentir dans l'ancienne loi que, dans la plénitude des temps, il serait donné aux hommes d'assister à un banquet tout nouveau. Les holocaustes du peuple de Dieu, l'offrande du pain et du vin faite par le grand prêtre Melchisédech, l'agneau pascal mangé par les Hébreux en signe de leur délivrance, la manne tombée du ciel pour les arracher à la mort dans le désert; cette même manne conservée dans l'arche sainte en mémoire de ce prodige, n'étaient que la figure et le pressentiment de la pâque des chrétiens que le Fils de Dieu va établir avant de remonter au ciel d'où il est descendu. C'est dans ce grand sacrement que va se résumer la rédemption tout entière, c'est le sceau de la nouvelle alliance, le sceau du dernier testament de Dieu.

Le miracle de la transsubstantiation n'ayant rien qui frappe les sens, étant un fait tout spirituel et d'un ordre surnaturel, il était nécessaire que l'esprit des apôtres fût préparé à le recevoir; c'est pour cela que Jésus-Christ commence par ranimer leur foi. Il ne leur dira pas comme il avait dit aux envoyés de Jean-Baptiste : *Allez dire à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés.* (*Matth.*, II, 5.) La foi toute seule pouvant enfanter la soumission, il ne dit pas à ses apôtres : Voyez; mais, croyez.

Cependant, comme les miracles visibles peuvent aider la foi et que même ils sont nécessaires pour la faire naître, le Sauveur

va commencer par la multiplication de cinq pains dont il rassasie cinq mille personnes, après quoi il en reste douze corbeilles. Peu après il se montre à ses apôtres marchant sur les flots d'une mer agitée.

Attirée par ses prodiges, une foule de personnes accourt auprès de lui ; ses disciples sont plus que jamais avides de ses paroles.

Jésus leur dit : Oui, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez été rassasiés par les pains que j'ai multipliés. — Ne vous attachez pas à la nourriture qui périt, mais cherchez la nourriture qui reste pour la vie éternelle et que peut vous donner le Fils de l'homme. — Ils lui dirent : Quelles sont les œuvres de Dieu que nous devons faire? — Jésus leur répondit : L'œuvre de Dieu, c'est que vous ayez foi en celui qu'il a envoyé. — Alors ils lui dirent : Quels miracles faites-vous pour que nous puissions croire en les voyant?... Nos pères ont mangé la manne dans le désert; comme il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel. — Et Jésus leur dit : En vérité, en vérité je vous le dis : Moïse ne vous a point donné le vrai pain du ciel, mais mon Père vous le donne; car celui qui est descendu du ciel est le vrai pain de Dieu, c'est celui qui donne la vie au monde. — Alors ils lui dirent : Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain. — Et Jésus leur dit : Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi n'aura plus faim, et celui qui croit en moi n'aura plus soif. (*Joan.*, VI, 25-35.)

Il y a dans cet entretien du Sauveur avec ceux qui l'entourent une profondeur de pensée que l'on ne peut parfaitement comprendre qu'en ayant à la fois présentes dans l'esprit et les figures de l'ancienne loi, et les promesses de rédemption, et l'institution de l'Eucharistie qui ne viendra qu'après, et une juste idée de la double nature du Verbe fait chair. Il se présente à ses disciples et comme l'envoyé du ciel, le Fils de Dieu en qui il faut avoir foi et confiance, et comme un pain qui donne la vie éternelle, et comme une nourriture céleste remplissant tous les besoins du cœur. Il eût été impossible de mettre plus de sagesse à préparer les intelligences à recevoir les vérités surnaturelles qu'il va leur révéler.

Quand il a pour ainsi dire fait l'éducation de ces esprits grossiers habitués à ne voir que le matérialisme des choses, il reprend, et cette fois il leur parle sans figures, sans hésitation, sans mélange de pensées diverses : Ecoutons-le! *Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. — Vos pères ont mangé la manne dans le désert, ce qui ne les a pas empêchés de mourir. Celui qui mange de ce pain qui est descendu du ciel ne mourra pas. C'est moi qui suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Or, le pain que je vous donnerai, c'est ma chair, cette chair que je donnerai pour la vie du monde* (*Ibid.*, 47-52.)

Les Juifs discutaient entre eux et se disaient : Comment pourra-t-il nous donner sa chair à manger? Jésus leur dit : En vérité, en vérité je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritaqlement un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi je demeure en lui. De même que je vis par mon Père qui est vivant et qui m'a envoyé, de même celui qui se nourrit de moi, vivra par moi. C'est ici le pain descendu du ciel. Il n'en est pas de ce pain comme de la manne que vos pères ont mangée dans le désert et qui ne les a pas empêchés de mourrir; celui qui mangera de ce pain vivra éternellement. Jésus dit toutes ces choses enseignant dans la synagogue à Capharnaum. (*Ibid.*, 53-60.)

Est-il possible d'être plus clair, plus exclusif et plus insistant pour une seule chose, à savoir qu'il est un pain dont ceux qui voudront lui appartenir devront se nourrir. Il ne disserte pas, il expose; il ne discute pas, il enseigne *ex professo* comme on dit dans l'école : *in synagoga docens.* Il n'hésite pas, il affirme avec assurance que sa chair sera une nourriture et son sang un breuvage, qu'il est véritablement le pain qui donne la vie éternelle. Plus il comprend que le mystère qu'il impose à la croyance de ses disciples est contraire à leurs idées, plus il insiste dans les mêmes expressions.

On croirait que pour rendre plus incontestable la vérité qu'il allait établir, il a voulu se soumettre à la contradiction; trois objections lui sont adressées par ceux qui l'entendaient. La première contre sa divinité : les Juifs disaient entre eux : *Comment vient-il nous dire qu'il est descendu du ciel? N'est-il pas fils de Joseph? n'avons-nous pas connu son père et sa mère?* (*Joan.*, VI, 42.) Pour toute réponse Jésus se contente de répéter et d'affirmer ce qu'il avait avancé. *Ne murmurez pas entre vous*, leur dit-il, *je le répète : Personne ne peut venir à moi à moins que mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire, et c'est moi qui le ressusciterai au dernier jour.* (*Ibid.*, 43.) La réponse ne pouvait être plus concluante; car qui peut ressusciter les morts, si ce n'est Dieu?

La seconde objection des Juifs porte sur l'impossibilité des choses annoncées par le Sauveur. Ne voulant pas admettre ce qu'ils ne comprennent pas, ils disent entre eux : *Comment pourrait-il nous donner sa chair à manger?* (*Ibid.*, 53.)

Si Jésus-Christ n'eût voulu parler que d'une manducation toute spirituelle, comme il a plu à quelques-uns de l'avancer, s'il n'avait entendu exiger de ses disciples qu'une certaine confiance en lui, oh! comme il lui eût été facile de détruire le scandale qui jette tant de trouble dans la conscience de ses auditeurs! Il eût dit avec la simplicité qui caractérise tous ses discours : Ne vous scandalisez pas; je ne veux rien d'im-

possible; je ne vous demande que de croire en moi. Mais loin de là : il affirme plus positivement encore, plus fortement s'il est possible, le fait que l'on s'obstine à regarder comme incroyable. *En vérité, en vérité je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.* (*Ibid.*, 54.) Puis, afin qu'il ne soit possible à personne ni de révoquer en doute ses paroles, ni d'en interpréter le sens d'une manière contraire à la transsubstantiation, il ne craint pas de le répéter, d'ajouter la lumière à la lumière, l'affirmation à l'affirmation. *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour ; car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage.* (*Ibid.*, 55-56.)

Comme si ce n'était point encore assez, il insiste en énumérant les effets que doit produire cette manducation. *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui. Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par mon Père, ainsi celui qui me mangera vivra par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Il n'en est pas de ce pain comme de la manne que vos pères ont mangée dans le désert et qui ne les a pas empêchés de mourir. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement.* (*Joan.*, VI, 57-59.)

Ces paroles si positives suffiront-elles pour détruire l'incrédulité des Juifs? Non. Plus elles sont affirmatives, plus ils les repoussent. Ils se disent entre eux : *Ce langage est dur, qui est-ce qui pourrait y croire?* (*Ibid.*, 61.)

Cette troisième objection contient des idées d'impossibilité et de répugnance. Pour l'apparente impossibilité, le Sauveur, au lieu de la détruire, la montre dans toute son étendue. *Cela vous scandalise*, dit-il, *que sera-ce donc quand vous aurez vu le Fils de l'homme remonter au ciel d'où il est descendu.* (*Ibid.*, 62, 63.) Comme s'il disait : alors vous aurez sujet de vous étonner davantage, car en même temps que je serai au ciel, à la droite de mon Père, je serai aussi sur vos autels pour servir de nourriture à vos âmes. *Ces paroles sont dures, qui pourrait y ajouter foi?*

Le scandale fut tel parmi les disciples du Sauveur qu'un grand nombre l'abandonnèrent et de ce moment cessèrent de marcher à sa suite. *Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retro et jam non cum illo ambulabant.* (*Ibid.*, 67.)

Dans cette conduite des disciples incrédules, ne reconnaissez-vous pas, N. T. C. F., la conduite des incrédules de tous les siècles? Quand est-ce qu'ils cessent d'être dociles à la parole de Dieu? N'est-ce pas, pour l'ordinaire, au moment où l'élévation et la profondeur de cette parole les forceraient de reconnaître leur ignorance, leur faiblesse et leur misère? Désespérant de s'élever aussi haut que Dieu, ils prennent le parti de s'éloigner de lui. *Abierunt retro.* De quoi se plaignent les hérétiques de nos jours? De ne pas comprendre comment un Dieu qui a pris un corps afin de se rapprocher de l'humanité pour la soigner, la guérir de ses infirmités, la replacer sur la voie du bonheur qu'elle avait perdue, pourra faire de ce corps une nourriture des âmes; comment il pourra le transformer en un pain de vie éternelle; et parce qu'ils ne comprennent pas, ils protestent, ils refusent de croire, puis ils se séparent pour toujours de Jésus-Christ et de son Eglise. *Abierunt retro et jam non cum illo ambulabant.* Etrange phénomène de l'orgueil humain! Ils ne savent pas ce que c'est que la substance du corps ; ils en ignorent l'essence et la nature, et pourtant ils refusent à Dieu le pouvoir de le transformer. Ils ne savent pas comment un grain de blé en contient assez d'autres pour couvrir la surface de la terre et, comme le déluge, en couvrir les plus hautes montagnes, et ils refusent au corps de Dieu la puissance de se trouver à la fois sur tous nos autels! Ils ne savent pas comment un grain de sable peut contenir un nombre infini de parties, comment il pourrait se dilater assez pour devenir un monde, et comment un monde pourrait se contracter assez pour devenir un grain de sable; ils ne savent pas comment devient possible l'immense vitesse des grands corps de la nature; ils ne savent pas comment l'esprit, qui n'est pas matière, embrasse la matière, lui imprime le mouvement, lui donne mille formes diverses, la pénètre dans sa partie la plus intime, l'analyse et la soumet à son empire; ils ne savent rien de cela et de mille choses encore, et pourtant, quand le Fils de l'Homme, après leur avoir montré qu'il commande en maître à la nature matérielle, leur dit que son corps deviendra une nourriture, un pain de vie éternelle, ils refusent de croire ce qu'ils ne comprennent pas. Ils répètent avec les Juifs : « Cette parole est dure, qui pourrait y ajouter foi? » Puis ils se séparent de lui!

Oui, c'est bien ce qui se passe encore sous nos yeux. Des hommes prétentieux veulent absolument renfermer la puissance de Dieu dans le cercle étroit de leur conception. Ils admettent les miracles dont ils profitent, ou du moins ils les admettent d'une foi pratique et toute machinale qui ne s'élève jamais jusqu'à rattacher les effets à leurs causes. Quand ils ont été repus du pain qui donne la vie matérielle, quand ils ont mangé le pain du miracle, ils s'écrient, avec les Juifs en parlant de Jésus-Christ : *Celui-ci est vraiment le prophète qui devait venir au monde.* (*Joan.*, VI, 14.) Mais quand il s'agit du pain qui ne périt pas et qui nourrit les âmes, ils se prennent à douter. Aussi grossiers que les Hébreux à qui Dieu dit : *Ouvrez votre bouche et je la remplirai :* « *Dilata os tuum et implebo illud* (*Psal.*, LXXX, 11), » ils mangent le pain multiplié par la semence, ils jouissent de la lumière que Dieu a faite, ils nagent dans ces mystérieux torrents de vie qui coulent sur toute

la nature, ils voient se prolonger dans le temps la trame des existences, la persévérance des êtres, l'enchaînement des générations; mais quand le Seigneur leur dit qu'il se multipliera lui-même, qu'il se perpétuera parmi les hommes, qu'il se donnera comme un pain de vie éternelle, ils se révoltent et s'en vont, *abierunt retro*.

En entendant le Sauveur leur dire : *Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment une boisson*, les Capharnaïtes se faisaient une idée d'un repas tout charnel, d'une manducation sanglante, d'un acte tout semblable à celui d'un anthropophage qui dévorerait les membres encore palpitants de sa victime et qui boirait son sang. Cette image révoltante les troublait et ils se disaient entre eux : *Ces paroles sont bien dures.* Pour repousser cette idée qui était si éloignée de ce que se proposait le Sauveur, il leur dit : *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que j'ai prononcées sont esprit et vie.* (*Joan.*, VI, 64.)

Gardons-nous de croire qu'il y ait rien dans ces mots de contraire au sens littéral des paroles déjà prononcées par le Sauveur. Elles en sont si bien une confirmation, que les disciples qui en avaient été scandalisés, continuèrent à l'être, et qu'après avoir entendu cette dernière explication, leur scandale va jusqu'à l'indignation, et qu'ils se séparent pour toujours de l'Homme-Dieu.

Pour pénétrer l'esprit de cette admirable réponse, il est nécessaire d'entrer à la fois dans la pensée des Capharnaïtes et dans celle du divin Rédempteur. Ceux-là qui venaient de se rassasier des pains multipliés sur les bords de la mer de Galilée, qui avaient rappelé la manne mangée par leurs pères dans le désert, ne pensaient, en écoutant les paroles de Jésus-Christ, qu'à une nourriture matérielle destinée à apaiser la faim et empêcher de mourir. Le Rédempteur au contraire s'efforçait d'élever leurs pensées vers un ordre de choses moins matériel, en leur disant que sa chair deviendrait un pain de vie éternelle. *Mes paroles*, leur disait-il, *sont esprit et vie.* C'est comme s'il disait aux Capharnaïtes : « Hommes de chair, vous ne songez qu'à la chair. Mais ne voyez-vous pas que dans les œuvres de Dieu la chair ne sert de rien, et que c'est l'esprit qui vivifie? *Caro non prodest quidquam.* Vous vous effrayez à la pensée que vous devez manger ma chair? Mais vous ne savez pas que cette chair vous sera donnée sous les apparences des deux aliments les plus ordinaires de la vie, le pain et le vin. Vous vous demandez comment mon corps pourra devenir une nourriture de vie éternelle? Pourquoi comparez-vous mon corps à celui des hommes ordinaires?... Vous dites que je suis le fils de Joseph et vous concluez que mon corps est en tout semblable au sien. Vous vous trompez, je suis le Fils de Dieu, le pain vivant descendu du ciel pour le salut du genre humain. Ce corps que vous voyez n'est pas l'œuvre de l'homme; ma génération date de l'éternité. Quand mon Père qui est dans le ciel a voulu me donner un corps pour me rendre sensible aux hommes, il a préparé dans Israël une vierge qu'il a d'avance soustraite à l'empire du démon; il lui a envoyé à Nazareth un de ses anges qui, en s'inclinant devant elle, lui a dit : *Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous!... Ne craignez point, car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur..... Vous concevrez et mettrez au monde un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David son père, il régnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura point de fin..... Alors Marie dit à l'Ange : Comment cela pourra-t-il se faire, car je ne connais point d'homme! l'ange répond : l'Esprit-Saint descendra sur vous; la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et voilà pourquoi le saint enfant qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.* (*Luc.*, I, 30 et seq.)

Ne dites donc plus que je suis le fils de Joseph, ne croyez pas que mon corps formé par le Saint-Esprit soit en tout semblable à celui d'un autre homme! Le corps dont les chrétiens devront désormais s'alimenter pour avoir la véritable vie n'est pas un corps que la corruption puisse atteindre. C'est ce même corps qui fut glorifié sur le Thabor et qui apparut tout rayonnant aux apôtres. C'est ce corps qui marchait sans s'enfoncer sur les flots d'une mer agitée; c'est ce corps qui devint subitement invisible devant les deux disciples d'Emmaüs, qui sortit tout vivant du tombeau, et qui bientôt après s'éleva majestueusement dans les airs pour rentrer dans le séjour de sa gloire. Le voilà le corps qui prendra la place du pain dans la sainte cène; le corps qui chaque jour, dans chaque lieu, et jusqu'à la fin des temps, devra s'offrir sur nos autels pour donner la vie éternelle aux âmes.

Ah! mon Dieu! votre chair adorable n'est point une viande grossière qui engraisse le corps. *Caro non prodest quidquam.* Non, votre sang précieux n'est point un breuvage qui inspire de l'horreur. Cachée sous les apparences les plus simples, la substance du corps que vous avez sanctifié, en le renformant dans votre personnalité sacrée, vient communiquer avec mon âme sans être aucunement altérée par son passage à travers mes sens. Je me nourris de votre chair, ô mon Dieu! je me désaltère au calice de votre sang, et cette chair et ce sang ne sont point consumés. Votre personne divine avec tout ce qu'elle a pris de l'humanité peut encore monter vers son Père, visiter, consoler chaque cœur chrétien, remplir les tabernacles de nos églises et se trouver à la fois sur la terre et dans le ciel. Je me nourris de votre chair, ô mon Dieu! et vous restez vivant! Vous êtes dans le calice et dans le pain de l'autel, et vous n'êtes qu'un! Vous êtes dans chaque hostie, et vous êtes indivisible! Le sacrificateur vous immole et vous êtes immortel! Le prêtre vous porte

au malade qu'il veut fortifier et consoler, et vous êtes invisible! Vous renfermez dans vous la nature humaine, et vous n'alimentez que l'esprit! Vous l'avez dit, ô mon Dieu! les sens ne sauraient pénétrer la profondeur de ces mystères: *Caro non prodest quidquam.* Mais si mes sens se taisent, si ma raison se déclare impuissante, votre parole se fait entendre à mon cœur, et cette parole, qui est une parole de vie, est pour moi l'argument de toute vérité.

Vous l'avez dit encore, ô mon Dieu! si ce corps et ce sang qui descendent en moi n'étaient que corps et sang, mon âme n'y trouverait pas la vie, car la chair est impuissante à la produire, *Caro non prodest quidquam.* Mais vous êtes vivant dans ce banquet sacré; votre corps, votre esprit, votre divinité s'unissent pour former cet Emmanuel, ce Dieu avec nous tant annoncé par les Ecritures et si longtemps attendu par les nations. En présence de ces mystères qui ne peuvent s'expliquer que par l'immensité de votre amour, ma raison s'humilie et ma foi triomphe. Non, Seigneur, je n'irai point avec le perfide Judas qui vous trahit; je ne suivrai point les Capharnaïtes qui vous abandonnent; jusqu'à mon dernier soupir je marcherai sur vos traces; je redirai sans cesse avec l'apôtre fidèle: *A qui pourrais-je aller? n'est-ce pas vous qui avez les paroles de la vie éternelle.* (*Joan.*, VI, 69.)

III. Si des paroles par lesquelles le Fils de Dieu annonce et promet l'institution de l'Eucharistie, nous passons à celles dont il se sert dans l'institution même de ce sacrement, nous ne les trouverons ni moins claires, ni moins positives, ni moins formelles, ni moins exclusives.

Avant de consommer l'œuvre de la rédemption préparée par quarante siècles de prières, de gémissements et de vœux, Jésus-Christ va établir le monument destiné à en perpétuer et le souvenir et les bienfaits jusqu'à la fin des temps. Il va, s'il est permis de s'exprimer ainsi, s'essayer au sacrifice de la croix, préluder à la mort du Calvaire par l'oblation qu'il fait à son Père et au genre humain de ce corps et de ce sang qu'il a pris pour le sauver.

Le jeudi saint est une grande époque pour l'Eglise. La pâque des chrétiens va succéder à la pâque des Hébreux; la vie de l'esprit et du cœur, à la vie tout animale de l'ancienne loi; les réalités vont remplacer les figures. Ecoutons tous les historiens sacrés.

Le jour des azymes dans lequel il fallait immoler la pâque, Jésus envoya Pierre et Jean leur disant; Allez préparer la pâque afin que nous la mangions ensemble... Ceux-ci allèrent donc, trouvèrent ce que le Sauveur leur avait annoncé et ils préparèrent la pâque. Sur le soir il les rejoignit et, s'étant mis à table avec les douze apôtres, il leur dit: J'ai grandement désiré manger cette pâque avec vous avant de souffrir. Car je vous le dis, je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle ait son accomplissement dans le royaume de Dieu (*Luc.*, XXII, 7, et seq.)

Le Sauveur veut sans doute faire comprendre à ses disciples que le sacrement qu'il va établir est un sacrement d'amour, un testament de la nouvelle alliance, un véritable monument de charité, le dernier et le plus grand témoignage de son affection; car il commence par s'abaisser jusqu'à eux et même au-dessous d'eux pour les élever ensuite jusqu'à lui. Se constituant comme leur serviteur et leur esclave, il se dépouille de ses vêtements et demande à leur laver les pieds.

Sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. (*Joan.*, XIII, 1.) Et cet acte de charité en était une preuve.

Ensuite, *Jésus prit du pain, rendit grâces, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, disant: Prenez et mangez, ceci est mon corps qui est livré pour vous.* (*Luc.*, XXII, 19; *Matth.*, XXVI, 26.) *Il prit de même le calice à la fin du souper, il rendit grâces et il le leur donna, disant: Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour vous et pour beaucoup en expiation des péchés. Toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi.* (*Luc.*, XXII, 20; *Matth.*, XXVI, 27, 28.)

La promesse racontée par saint Jean est donc accomplie. Ce corps, une fois uni à la divinité pour détruire les effets du péché de notre premier père, ne quittera plus le monde jusqu'à la fin des temps. Il sera toujours la pâque des chrétiens

Les quatre évangélistes se servent des mêmes paroles pour exprimer le même mystère. Il n'est plus possible de révoquer en doute la présence de Jésus-Christ sous les espèces eucharistiques, sans nier la puissance, la sainteté et la véracité de Dieu.

Quelle admirable harmonie, quelle suite il y a dans les expressions qui nous font connaître ce que Dieu a fait pour nous dans la rédemption! Fils de Dieu, Dieu lui-même, il s'est fait homme pour se rendre sensible aux hommes comme il l'était avant le péché; Homme-Dieu, il devient pour les hommes une source de vie éternelle: pour donner cette vie, il devient un pain, une nourriture, un breuvage; il se donne à nous sous les apparences du pain et du vin; il s'incarne pour ainsi dire de nouveau. Ce qu'il a fait une fois pour le genre humain tout entier, il le fait chaque jour pour chaque chrétien! Ce n'est point ici une parole passagère, une figure, une allégorie, une parabole; mais bien une doctrine complète, et en tout d'accord avec elle-même. La transsubstantiation est annoncée d'avance et sans ambiguïté; elle est promise, elle s'accomplit au moment de la cène. Son utilité, ses avantages, ses effets spirituels, ses suites, tout est clairement exprimé dans l'Ecriture. Ce pain c'est mon corps, ce vin c'est mon sang; celui qui mange ce corps et boit

re sang demeure en moi et je demeure en lui, je le ressusciterai au dernier jour et il aura la vie éternelle. Demandez à Dieu lui-même s'il lui serait possible de mettre plus de clarté et de précision dans ses paroles !...

« A la vue d'un mystère où l'amour infini entasse en les voilant ses plus merveilleuses inventions, l'âme est comme accablée, et toute parole restant au-dessous de ce qu'elle éprouve, il semble qu'elle devrait se renfermer dans le silence et l'adoration. Admirons toutefois comment le libérateur, pour nous rappeler à la vie, se sert des mêmes moyens par lesquels l'auteur du mal nous avait conduits à la mort. C'est en rampant, sous la forme d'un vil animal, aux pieds de la première mère du genre humain que Satan nous a perdus en disant : Prenez et mangez, vous serez comme des dieux !... C'est après s'être prosterné comme le dernier des esclaves aux pieds des douze disciples à qui il confiait la régénération du monde, que l'Homme-Dieu leur dit : Prenez et mangez, vous serez un avec Dieu ; mais apprenez de moi à vous anéantir pour la gloire de Dieu et l'amour de vos frères (49). »

O mon Dieu ! à mesure que s'accomplissent les oracles de votre parole, la lumière se fait dans mon intelligence, ma raison s'élevant avec ma foi a pu déchirer le voile qui me cachait le ciel. Un mur épais me séparait de lui et je l'ai vu tomber ; des chaînes pesantes me retenaient dans l'esclavage du séducteur, vous les avez brisées. Vous revenez, ô mon Dieu ! et vous revenez pour toujours à côté de vos enfants. Vous venez leur permettre encore cette douce et sainte familiarité qui faisait le bonheur de nos premiers parents. L'Eglise où se réunissent les chrétiens devient, par votre présence, un nouveau paradis terrestre ; le tabernacle où vous résidez est l'arbre de vie d'où nous vient le fruit qui écarte la mort. Vous aviez dit, ô mon Dieu ! à la Samaritaine que vous aviez une eau après laquelle on n'avait plus soif, cette eau vous nous l'avez donnée dans la sainte Eucharistie. Que pourrions-nous désirer encore ? Nous étions loin de vous et vous avez daigné vous rapprocher ; nous étions malades et vous nous avez guéris ; nous étions condamnés à l'enfer et vous nous avez ouvert les portes du ciel ; nous étions la proie de la mort et vous avez promis de nous ressusciter au dernier jour ; vous avez tout vaincu en notre faveur ; vous avez triomphé du démon, de l'ignorance et de la mort. Soyez béni, vous qui êtes venu au nom de Dieu ! — Je ne me plaindrai plus de ma faiblesse, puisque je serai en vous et que vous serez en moi. Et toutes ces merveilles, ô mon Dieu, se sont accomplies dans le sacrement de votre amour. C'est par lui que je participe à votre nature et que je me rapproche du ciel où vous m'avez préparé une place. Mais je tremble, Seigneur, quand je vous entends, vous, le Dieu de toute sainteté et de toute justice, me dire que quand j'aurai mangé le pain que vous aurez béni, vous serez en moi et je serai en vous ; je tremble, quand je songe qu'avant d'admettre vos apôtres à ce céleste banquet, vous avez voulu vous-même leur laver les pieds et les purifier de toute souillure ; je tremble quand je vous entends dire qu'il en est un parmi eux qui n'est pas pur et qui n'ira pas auprès de votre Père céleste. Vous voulez, Seigneur, que nous soyons saints, parce que vous êtes saint, et que nous devons nous unir à vous par la communion ; mais le serons-nous jamais assez pour vous recevoir dignement ? Si vous avez chassé du banquet de l'époux celui qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale, comment traiterez-vous l'ami téméraire qui osera prendre part au banquet de votre corps et de votre sang, sans être brillant d'innocence et de sainteté ? *Celui qui communie indignement*, nous dit le grand Apôtre, *boit et mange sa propre condamnation. Que l'homme donc s'éprouve avant de manger de ce pain du ciel !* (II *Cor.*, XI, 28, 29.) Qu'il se garde surtout de boire en même temps au calice du Seigneur et au calice du démon ! Mais, mon Dieu ! serai-je jamais assez pur, assez juste, assez saint pour m'unir à vous dans la communion ? Je me rassure, Seigneur, en pensant à l'admirable harmonie que vous faites régner dans les choses qui sont de vous ! Vous demandez la sainteté à vos créatures qui sont faibles, et vous leur avez préparé une piscine où elles peuvent laver les souillures de l'âme. J'irai, Seigneur, me laver dans les eaux de la pénitence que vous faites couler à côté des infirmes spirituels ; j'ouvrirai mon cœur à votre grâce qui me prévient toujours, et quand vous serez venu à moi, je me sentirai plus fort pour aller à vous.

IV. Tout ce que fait l'Homme-Dieu porte avec soi un caractère de perpétuité et d'universalité. C'est le Maître souverain, étendant son action sur tous les hommes et sur tous les temps. S'il commande à ses apôtres d'instruire, il dit : Instruisez toutes les nations, annoncez l'Evangile à toute créature raisonnable. S'il leur promet une assistance, c'est pour toujours : Je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles. S'il parle de son Eglise, il annonce que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Or, la même bouche qui a dit d'enseigner toutes les nations, a commandé aux mêmes apôtres de renouveler le banquet auquel ils venaient d'assister. Après avoir béni le pain, l'avoir changé en son propre corps, et l'avoir distribué à ses disciples, il leur dit : *Faites ceci en mémoire de moi. Toutes les fois que vous boirez ce calice, faites-le en mémoire de moi.* (*Luc.*, XXII, 19.) L'apôtre saint Paul, après avoir rapporté les paroles sacramentelles, ajoute : *Toutes les fois donc que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du*

(49) L'*Emmanuel*, par M. Martinet, pag. 45.

Seigneur jusqu'à ce qu'il revienne. (I *Cor.*, II, 26.)

Dans l'ancienne loi, Dieu avait dit à son peuple : *Immolez un agneau, prenez-en le sang et lavez-en les portes de vos maisons. Je viendrai, je verrai ce sang et je passerai. L'ange exterminateur ne vous frappera pas, au moyen de cette marque j'épargnerai les maisons des Israélites... Vous renouvellerez tous les ans la même cérémonie. Vous immolerez un agneau, vous le mangerez avec les mêmes observances. Et quand vos enfants vous demanderont ce que signifie cette religieuse cérémonie, vous leur répondrez : C'est la victime que nous célébrons en mémoire du passage du Seigneur, lorsque, frappant toute l'Egypte, il épargna les maisons des Israélites, et par ce moyen nous délivra de la servitude où nous étions.* (*Exod.*, XII, 3 et seq.)

Ces paroles ne retracent-elles pas aussi la pâque des chrétiens ? A nous aussi le Seigneur a dit : « Vous renouvellerez la même cérémonie ; vous immolerez l'agneau, vous le mangerez, et quand on vous demandera ce que signifie cette cérémonie, vous répondrez : C'est le passage du Seigneur, quand il est venu pour nous délivrer de la servitude du démon sous laquelle nous étions. » Tout cela n'est-il pas contenu dans ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi?*

Oui, pour obéir à la parole de Dieu, cette auguste cène, ce banquet divin, cette immolation du Dieu fait homme se renouvellera parmi nous, non pas seulement toutes les années, mais tous les jours et presque à toutes les heures. La consécration, la fraction du pain, l'oblation de la victime sans tache, la manducation de l'agneau, l'adoration du sacrement de l'autel va devenir la plus importante, la plus auguste des cérémonies de la religion. La sainte eucharistie sera le lien des fidèles entre eux, le centre de leurs assemblées, la source de leurs consolations, l'encouragement de leurs prières, le soutien de leurs vertus et l'objet de leur amour.

On a donné le nom de messe à l'ensemble des prières, des chants et des cérémonies qui accompagnent la consécration du pain. Quand les enfants, à l'imitation des Hébreux, demanderont ce que c'est que cette cérémonie, on leur répondra : La messe, c'est le mémorial, le monument destiné à rappeler et renouveler le passage de Dieu sur la terre ; c'est le grand mystère que Jésus-Christ institua avant de monter sur le Calvaire et de mourir sur sa croix ; c'est ce sacrement qu'il a ordonné à ses ministres de renouveler, quand il a dit : *Faites ceci en mémoire de moi.* La messe, c'est ce qu'a fait le Rédempteur avant de consommer son sacrifice ; c'est l'oblation à Dieu le Père du corps et du sang de son divin Fils pour la rémission des péchés ; c'est le traité dans lequel est pour ainsi dire stipulée la rançon destinée à nous racheter de l'esclavage du démon. Tout ce que le Rédempteur a fait dans le cénacle, les apôtres, et après eux les ministres du Seigneur le renouvellent à la messe. Dociles à l'ordre du Fils de Dieu, qui a dit : *Faites ceci en mémoire de moi*, ils prennent le pain, l'élèvent vers le ciel, le bénissent, le changent au corps de Jésus-Christ, en prononçant les paroles sacramentelles, l'adorent comme Fils de Dieu, le font adorer aux fidèles, en nourrissent leur âme, le distribuent à ceux qui se sont éprouvés, et ils ajoutent qu'à ce mystère doit toujours se rattacher le souvenir de la mort du Rédempteur.

La première messe donc a été dite par le Sauveur lui-même, lors de l'institution. Il l'a redite encore avant de monter au ciel ; car, étant assis à table à côté des deux disciples qu'il avait rencontrés sur le chemin d'Emmaüs, il prit du pain, le bénit, le rompit et le leur distribua comme il l'avait fait la veille de sa passion. C'est à la fraction du pain, dit l'évangéliste, que les disciples le reconnurent. (*Luc.*, XXIV, 30, 31, 35.)

Après la descente du Saint-Esprit, les apôtres, dociles à la parole de leur maître, continuent à dire la messe, à bénir le pain pour le distribuer aux nouveaux chrétiens. *Les nouveaux convertis*, disent les *Actes des apôtres* (c. II, v. 4), *persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la prière, dans la réception et la fraction du pain.*

A peine converti, saint Paul lui-même célèbre la sainte messe, comme il dit dans son Epître aux Corinthiens : *Le calice que nous bénissons n'est-il pas la communion au sang de Jésus-Christ ? Le pain que nous rompons n'est-il pas la participation à son corps ?* (I *Cor.*, X, 16.)

Après les apôtres, tous les Pères de l'Eglise ont célébré les saints mystères; ils ont dit la messe et adoré, sous les apparences du pain et du vin, celui qui le premier a dit : Ce pain, c'est mon corps ; ce vin, c'est mon sang ; faites ceci en mémoire de moi.

Toutes les fois que, dans la suite, des novateurs audacieux, ne consultant que leur faible conception, ont voulu nier la transsubstantiation, l'Eglise de Jésus-Christ, établie pour défendre la foi, lui conserver jusqu'à la fin des siècles la pureté des dogmes établis par le Libérateur, l'Eglise, toujours assistée de son divin fondateur, a lancé contre eux ses redoutables anathèmes, et assuré le triomphe de l'enseignement des apôtres qui est aussi celui de Jésus-Christ.

Pour entourer la célébration des saints mystères de plus de respect, et aussi pour en faire mieux comprendre la nature, la sainteté et le but, l'Eglise a accompagné les paroles sacramentelles de différentes cérémonies propres à frapper les sens, de symboles qui parlent à l'esprit, d'ornements dont la richesse élève la pensée, de chants religieux qui font naître dans l'âme de graves et puissantes émotions, de prières qui portent avec elles le sentiment de l'adoration. Tels sont les accessoires dont l'Eglise a pris soin d'entourer le sacrifice de nos autels. Le prêtre qui va remplacer à l'autel le Fils de Dieu, notre premier pontife, s'en

approche en tremblant et pour ainsi dire tout habillé de ses redoutables fonctions. *O mon âme,* dit-il, *pourquoi êtes-vous triste? Pourquoi vous troubler? Espérez en Dieu; redites ses louanges, car il est votre Dieu et votre salut!*

Après une courte prière il s'unit aux anges qui entouraient l'étable de Bethléem et chante avec eux : *Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Nous vous louons, Seigneur, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions..., car vous seul vous êtes saint, seul vous êtes maître, seul vous êtes le Très-Haut avec le Saint-Esprit en la gloire du Père.*

Trois fois pendant le saint sacrifice le prêtre se retourne vers le peuple, afin d'exciter son attention et l'avertir de ce qui va se passer sous ses yeux. Il dit : *Le Seigneur est ici avec vous!* Et le peuple lui répond : *Qu'il soit aussi avec votre esprit.*

Après avoir fait entendre quelques-uns des oracles de la nouvelle loi tirés des écrits des apôtres ou des saints Evangiles, le prêtre fait avec tout le peuple une profession de la foi catholique; puis il offre à Dieu le Père la substance terrestre, le pain et le vin destinés à devenir le corps et le sang de Jésus-Christ, en disant : *Dieu puissant, Dieu éternel, vous qui êtes le sacrificateur unique, venez bénir ce sacrifice préparé à votre saint nom!* Se retournant ensuite vers les fidèles : *Prions,* leur dit-il, *prions, mes frères, afin que ce sacrifice, que tous ensemble nous allons offrir, soit agréable au Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Tout le peuple répond : *Puisse le Seigneur recevoir de vos mains ce sacrifice, pour la gloire de son nom, pour notre utilité particulière et pour le bien de toute son Eglise!*

Quand tout est prêt, le prêtre, au nom de tout le peuple, commence un sublime entretien avec le Seigneur. Il dit à haute voix : *Seigneur, Dieu tout-puissant, Dieu éternel, il est juste, il est raisonnable que nous vous rendions en tout temps, en tout lieu de dignes actions de grâces pour les bienfaits dont vous nous avez comblés et dont vous nous comblez en ce jour surtout, où la splendeur de votre lumière vient luire sur nos esprits par la présence du Verbe incarné, en qui il nous est donné de contempler Dieu et d'être embrasés d'amour pour les choses du ciel que nous ne pouvons point encore voir... C'est pour cela, Seigneur, que joignant nos voix à celles des anges, des archanges et de toute la céleste milice, nous chantons avec eux : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées! La terre et les cieux sont resplendissants de sa gloire. Honneur à Dieu, au plus haut des cieux!*

Dans les oraisons secrètes, le prêtre, recueilli en lui-même, s'humiliant à la vue de sa misère et de sa faiblesse, se joint à tous les saints qui sont dans le ciel pour implorer la divine miséricorde. Il prie pour l'Eglise, pour celui que Dieu lui a donné pour chef; il prie pour le prince, pour la patrie et pour tous ceux qui sont présents au saint sacrifice; il prie pour ses parents, pour ses amis, pour les pécheurs, et spécialement pour ceux qui lui ont demandé de solliciter quelques grâces particulières.

Le moment solennel s'approche; le prêtre, à qui le Fils de Dieu a dit dans la personne des apôtres : *Faites ceci en mémoire de moi,* le prêtre, confus de se voir forcé, tout indigne qu'il est, de remplacer à l'autel le grand, le divin sacrificateur qui s'est lui-même offert pour les péchés des hommes, le prêtre prend le pain, lève les yeux au ciel, le bénit, et, fort de la parole de Dieu, il répète : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang, ce sang répandu en vue de vous et de plusieurs pour la rémission des péchés.*

Au moment où s'accomplit ce mystère de foi, le prêtre fléchit le genou, et en même temps que le sien tous les fronts s'inclinent pour adorer la victime descendue du ciel; un religieux silence permet à tous les cœurs de se repaître de l'ineffable bonté du Dieu des chrétiens.

Le prêtre se relève et au nom de tout le peuple dit : *Seigneur, nous, vos serviteurs; nous, votre peuple fidèle, en souvenir de la passion, de la résurrection et de la glorieuse ascension de Jésus-Christ votre Fils, nous vous offrons cette hostie pure, sainte, sans tache; ce pain de vie éternelle et ce calice de salut. Daignez, Seigneur, le recevoir comme autrefois vous avez reçu les offrandes du juste Abel, le sacrifice d'Abraham, et celui que vous offrit le grand prêtre Melchisédech.*

En présence de la victime, le prêtre prie encore et cette fois il demande à Dieu d'ouvrir le lieu du rafraîchissement, du repos, de la lumière et du bonheur à tous ceux qui nous ont précédés dans la vie et qui déjà ont comparu devant le tribunal du souverain Juge.

Parmi les prières que l'on adresse à Dieu pendant la messe se rencontre aussi celle qu'il a daigné lui-même composer pour ses apôtres et pour tous les fidèles. Avant de la commencer le prêtre dit au peuple : *Prions! O Seigneur, tout pécheurs que nous sommes, rassurés par votre parole, nous osons nous proclamer vos enfants et vous dire : Notre Père, qui êtes aux cieux...* etc.

Enfin le prêtre, à l'exemple du divin modèle, rompt le pain, s'en nourrit, le distribue aux fidèles et en conserve des fragments pour les absents, pour les malades et aussi pour que ce Dieu qui vit dans le sacrement de son amour ne cesse jamais d'être d'une manière sensible dans la société des siens. Il rend grâce, bénit et congédie les assistants en leur disant : *Allez, le sacrifice est terminé.*

Nous nous dispensons, N. T. C. F., de répéter les sublimes paroles qui précèdent et suivent la consécration; nous omettons encore les touchantes et magnifiques prières qui se font à la communion, tout cela vous est connu.

Si maintenant les ennemis de la religion,

les indifférents et la foule de ces hommes qui se matérialisent dans les soins de la terre ou qui croupissent dans une coupable ignorance des choses de Dieu, viennent vous demander ce que c'est que la messe; la messe, leur direz-vous, c'est tout le christianisme, c'est toute la loi, c'est l'abrégé pratique des Ecritures. Un Dieu créateur, un homme coupable et disgracié, un réparateur divin, un Dieu se manifestant aux hommes et vivant au milieu d'eux comme l'un d'entre eux, s'immolant pour satisfaire à la justice et se donnant comme un aliment de vie éternelle; tout cela n'est-ce pas la messe?

La messe, c'est l'homme dans son origine et ses destinées, dans sa déchéance et sa réhabilitation, dans sa misère et ses grandeurs. Du pied de l'autel où se dit la messe, le chrétien voit d'un côté le serpent se repliant sur l'arbre de la science, et de l'autre Jésus expirant sur l'arbre de la rédemption. C'est le paradis terrestre et le Calvaire, le principe et la fin de l'humanité, un renouvellement de la rédemption.

La messe, c'est une apparition de la bonté; c'est un maître offensé et bientôt vaincu par sa miséricorde; c'est un père cédant à son amour; c'est la justice éternelle s'accordant à elle-même une réparation nécessaire, indispensable.

La messe, c'est l'application des trois grands mystères du christianisme; c'est Dieu le Père ordonnant à son Fils de s'incarner et de s'immoler pour les hommes; c'est Dieu le Fils annonçant à ses apôtres la venue du Saint-Esprit.

La messe, c'est le lien de la société chrétienne, de la société la plus étendue qu'il soit possible à l'esprit humain de concevoir. Les trois églises de la communion des saints sont convoquées autour de l'autel du sacrifice. Les fidèles de l'Eglise militante y viennent adorer, rendre grâce, prier et se rassasier du pain des anges. Les héros de l'Eglise triomphante, les saints de tous les degrés de la hiérarchie sacrée, les martyrs dont les reliques sont incrustées dans la pierre de l'autel, s'y joignent à nous pour unir leurs adorations à nos adorations, leurs louanges à nos louanges, leurs prières à nos prières, et leur amour à notre amour. Les âmes de l'Eglise souffrante, celles qui attendent encore la couronne qui leur est promise, accourent aussi près de l'autel du sacrifice; elles veulent une part de nos mérites, elles demandent à laver dans le sang de l'agneau des taches qui ne sont point encore entièrement effacées; elles nous demandent surtout d'abréger les jours de leur expiation. Les anges du ciel accourent sous les voûtes sacrées pour admirer la charité d'un Dieu qui se donne à ses créatures. Les démons de leur côté frémissent dans les enfers en pensant que le sang de l'agneau est inutilement versé pour eux. De même qu'au jour de la création, l'esprit de Dieu planait sur l'immensité du chaos, de même la messe, le sacrement d'amour, domine tout entier le monde des intelligences, l'univers des âmes.

O mon Dieu! vous nous avez une fois, sur le Calvaire, prouvé votre amour; maintenant vous venez le prouver chaque jour en multipliant sur nos autels le pain qui ne périt pas. Chaque jour nous pouvons assister à l'école de la charité d'un Dieu. Que nous manque-t-il pour nous donner le droit d'aspirer à la plus haute perfection? C'est vous-même, ô mon Dieu, qui venez guider mes pas, encourager mes efforts, sanctifier mes aspirations. Qui suis-je donc, ô mon Dieu! pour que vous daigniez vous manifester à moi, me faire vivre de votre vie, vous donner à mon cœur aussi souvent qu'il le veut? Oh! si je ne savais que je suis votre enfant, que vous m'avez fait à votre image, que vous m'avez placé sur cette terre comme sur un trône en m'ordonnant d'être le roi de la nature; je refuserais à me croire l'objet de tant d'amour; mais vous me l'avez dit, mon Dieu! vos délices sont d'être avec les enfants des hommes. (*Prov.*, VIII, 31.) Comme l'aigle qui soutient ses petits quand ils se lancent pour la première fois dans les airs, vous venez, Seigneur, nous prendre dans vos bras et nous porter vers le ciel! Du sein du tabernacle vous nous dites à chaque instant : Vous tous qui êtes malades, vous qui êtes accablés sous le poids de vos iniquités, venez à moi et je vous soulagerai. Oh! oui, Seigneur, nous viendrons auprès de vous chercher des consolations et manger cette Pâque que vous avez désiré manger avec nous! »

V. La messe était un acte trop important pour que l'Eglise ne fît pas à tous les chrétiens une obligation d'y assister. Le premier devoir d'un peuple comme d'un individu est de reconnaître la souveraine autorité de celui qui a tout créé et à qui tout appartient. Aussi l'adoration est le premier sentiment qui s'échappe du cœur de tout homme instruit de son origine.

Pour reconnaître la souveraineté du Dieu créateur, les peuples lui ont de tout temps offert des sacrifices. Pas une nation n'a passé sur la terre sans avoir des sacrifices religieux. Plus éclairée que toutes celles qui l'ont précédée, la société chrétienne doit avoir aussi ses sacrifices; mais des sacrifices plus parfaits, plus dignes d'être offerts à Dieu et de l'adorer en esprit et en vérité. Son sacrifice à elle, c'est le corps et le sang de Jésus-Christ répandu pour le salut des hommes et renouvelé chaque jour sur nos autels : c'est la messe.

Dans la crainte que les chrétiens ne vinssent à oublier ou seulement à négliger le plus sacré de leurs devoirs, celui d'adorer Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, l'Eglise leur a commandé d'assister au saint sacrifice de la messe au moins tous les jours de dimanches et les fêtes de précepte. La messe à laquelle l'Eglise encourage les fidèles à assister est la messe de paroisse.

Vous savez, N. T. C. F., quelle est la puissance expiatoire et propitiatoire du sa-

crifice du corps et du sang de Jésus-Christ. La première fois qu'il a été offert, il a, pour nous servir de l'expression de saint Paul (*Ephes.*, XI, 14), démoli le mur de division et d'inimitié qui s'interposait entre les hommes et Dieu. Aujourd'hui rien n'est changé ni dans la victime ni dans celui à qui elle est offerte; le sacrifice, toujours puissant auprès de Dieu, nous donne la constance dans la foi, la force dans les œuvres, la persévérance dans le bien. Or, comme dans les jours de fêtes le sacrifice s'offre pour tous les habitants de la paroisse, tous sont intéressés à y assister.

Quel beau et touchant spectacle que celui d'une messe de paroisse où tous les habitants, ne formant plus qu'une même famille, viennent confondre leurs voix, leurs prières, leurs vœux, autour de l'autel du sacrifice! Le temple alors, quelque simple, quelque pauvre qu'il soit, est comme un autre ciel. Dieu, placé sur l'autel comme sur un trône, est entouré des témoignages du respect, de la reconnaissance et de l'amour de ses enfants. Entre eux et lui se place le pasteur à qui le peuple dit comme les Hébreux disaient à Moïse : Parlez, vous; parlez à Dieu pour nous! Le pasteur à qui Dieu dit à son tour: Parlez à mon peuple; instruisez-le, enseignez-lui l'Evangile, suppliez-le de se tenir dans les voies droites, reprenez-le quand il s'en écarte, corrigez-le avec patience et charité.

La messe de paroisse est le moyen de salut le plus puissant que l'Eglise ait procuré aux fidèles. Si, en venant sur la terre, le Fils de Dieu y a apporté la lumière, c'est à la messe de paroisse que se place le flambeau; s'il a mis à la disposition des chrétiens le trésor de ses grâces et de ses bienfaits spirituels, c'est à la messe de paroisse qu'ils se distribuent, c'est à la messe de paroisse que s'établissent entre le cœur de l'homme et le cœur de Dieu cette douce correspondance, cette effusion d'amour qui accompagne les entretiens d'un père avec ses enfants.

N'est-ce pas à la messe de paroisse, N. T. C. F., que vous puisez la science de Dieu et la connaissance de vous-mêmes? Dans vos maisons, dans vos ateliers, dans vos champs vous pouvez devenir des hommes adroits, expérimentés, des artisans habiles, des artistes distingués; vous pouvez acquérir de la richesse et de la réputation; mais tout cela ne vous sort pas de la matière. Pour déterrer l'être moral, le citoyen de l'autre vie qui se trouve enseveli sous l'être visible, palpable, matériel, il faut quelque chose de plus, il faut que vous alliez à la messe de paroisse. Là, échappant, au moins pour quelques moments chaque semaine, aux enveloppes qui gênent son activité, votre âme, saisie par la Divinité qui remplit le temple, pourra se replier sur elle-même, se contempler dans son origine, dans sa destinée, dans son immortalité. Elle mesurera sa propre grandeur sur la grandeur de Dieu. Elle apprendra l'usage qu'elle doit faire de cette liberté qui lui a été donnée pour le temps de l'épreuve, et qui doit être soumise aux lois de Dieu pour mériter de posséder Dieu. En dehors de la maison de Dieu tout ce qui vous entoure peut vous faire croire que vous êtes les hommes du temps; mais à côté de l'autel, sous la chaire chrétienne, vous devenez les hommes de l'éternité.

De toutes les prières, la messe de paroisse est la plus fructueuse, la plus puissante. S'il est vrai que Dieu, comme il le dit lui-même, se trouve au milieu de ceux qui sont rassemblés en son nom; s'il est vrai qu'il ait promis de les exaucer, c'est surtout à la messe de paroisse que doit s'accomplir cette promesse. N'est-ce pas au nom de Dieu que sont rassemblés tous ceux qui y assistent? Unis d'esprit encore plus que de corps, amenés dans le même lieu par la même pensée, inspirés par la même foi, remplis de la même confiance, ils adressent à Dieu les mêmes prières, lui offrent le même sacrifice, s'asseyent au même banquet, se nourrissent du même pain de Dieu et sont réjouis par les mêmes espérances. Comment serait-il possible à un Dieu si bon, si miséricordieux, de résister à cet harmonieux accord de mille cœurs qui s'unissent pour n'en former qu'un seul en arrivant au cœur du meilleur des Pères?.... Sans doute la prière est bonne, est utile dans tous les temps; mais dans la messe de paroisse, elle jouit d'une efficacité sans pareille.

C'est à la messe de paroisse que se développe l'esprit chrétien qui unit les hommes et les civilise. Ceux qui se coudoient dans les villes peuvent bien atteindre le développement de leurs facultés par un contact habituel avec leurs semblables; mais que seraient les populations de nos campagnes si rien ne les sortait de l'isolement où elles se trouvent presque toujours? Elles ne pourraient que tomber dans une espèce de sauvagerie tout opposée à l'esprit chrétien.

Mais rassurons-nous. Il y a au milieu de la commune un édifice qui s'élève au-dessus de tous les autres et que l'on appelle la maison de Dieu, mais qui, dans la réalité, est la maison de tous. Le haut clocher qui la domine, frappant à la fois tous les regards, porte déjà dans les pensées une idée d'unité et de sociabilité. Quand est venu le jour du repos et de la prière, la cloche avertit que la messe de paroisse va commencer, et les habitants des hameaux voisins, revêtus de leurs plus beaux habits, s'acheminent par groupes qui vont grossissant jusqu'au lieu de la réunion. Le Sauveur des hommes avait dit : *Plusieurs viendront de l'orient et de l'occident et reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume de Dieu.* (*Matth.*, VIII, 11.) N'est-ce pas à la messe de paroisse que s'accomplit cette prophétie? N'est-ce pas dans ce royaume de Dieu que viennent se donner la main et se reconnaître comme frères, des hommes qui peut-être ne se seraient jamais vus si la religion

ne les avait convoqués dans le temple du Seigneur?

L'homme trouve encore à la messe de paroisse des instructions qui l'élèvent et lui font justement apprécier sa dignité. La parole de Dieu, qui tombe du haut de la chaire chrétienne dans son esprit, lui traçant la ligne qui sépare le bien du mal, lui montrant les vices qu'il doit éviter et les vertus qu'il doit pratiquer, fait de lui un être moral, raisonnant ses actions, maîtrisant ses pensées, modérant ses désirs, et tout en s'occupant des intérêts de la terre, plaçant dans le ciel des trésors que la rouille du temps ne saurait atteindre.

La messe de paroisse est un souffle qui ranime dans les cœurs le feu de la charité toujours sur le point de s'éteindre. En apprenant à se reconnaître comme enfants de Dieu, les hommes apprennent à s'aimer. Qu'y a-t-il dans le religieux spectacle auquel il vient assister qui ne soit propre à ranimer la charité dans le cœur de l'homme? Sur l'autel, c'est un Dieu qui s'est fait homme par amour pour les hommes, qui est mort sur une croix pour sauver les hommes, qui se donne comme une nourriture spirituelle pour procurer la vie éternelle aux hommes, qui répète enfin que les hommes doivent s'aimer entre eux comme il les a aimés lui-même. Sur l'autel, c'est un Dieu qui arrête à la porte de l'église celui qui oserait y venir avec un cœur ulcéré par la haine contre son frère et qui lui dit : *Posez là votre don, allez vous réconcilier avec votre frère et vous viendrez ensuite me l'offrir.* (*Matth.*, V, 24.) Sur l'autel, c'est ce même Dieu qui s'est abaissé jusqu'à laver les pieds de ses disciples afin de leur apprendre ce que l'homme, à quelque degré d'élévation qu'il soit parvenu, doit à l'homme. Autour de l'autel, c'est la paroisse tout entière, c'est une famille de frères qui a découvert les titres glorieux de sa parenté.

A côté de ces liens plus spirituels encore qu'ils ne sont temporels, la fraternité que l'on vante dans le monde est une véritable chimère. A celle-ci, personne n'y croit et bien peu la pratiquent. Placés vis-à-vis les uns des autres comme des rivaux, comme des antagonistes, et trop souvent aussi comme des ennemis déclarés, les hommes s'arrachent la terre, s'envient les honneurs, se disputent le pouvoir et ne s'associent que pour être plus forts les uns contre les autres, de telle sorte que, la fraternité, si elle existe entre eux, n'est qu'une fraternité de mort. Elle existe cependant, la véritable fraternité; mais elle ne commence qu'à la porte de l'église et se consomme à la messe de paroisse. Là, venus de la chaumière ou du château, du cabinet de la science ou du sillon du laboureur, tous les assistants prononçant les mêmes paroles: Notre Père qui êtes aux cieux, professent qu'ils sont membres de la même famille, enfants du même père, destinés à partager le même héritage; ils se reconnaissent véritablement pour des frères. Peut-être, avant d'entrer dans le banquet de la fraternité, avaient-ils dans le cœur des sentiments d'inimitié, de jalousie et d'aversion; mais après avoir vu leur Père céleste descendre au milieu d'eux, après avoir bu avec tous les autres à la coupe de la rédemption; après avoir entendu les apôtres donner le nom de frères à tous ceux qu'ils conduisent dans la voie du ciel, pourraient-ils ne pas s'aimer?...

La messe de paroisse rend les hommes meilleurs. Consultez, N. T. C. F., consultez vos souvenirs, interrogez votre expérience et comparez les impressions que vous recevez dans les assemblées mondaines à celles qui naissent dans vos âmes quand vous vous réunissez à vos frères pour assister à la messe de paroisse. Dans les réunions qui ont pour but le plaisir ou l'intérêt, les sens s'amollissent, le cœur se matérialise de plus en plus, l'esprit se rétrécit de manière à s'enfermer dans le cercle du temps et de la nature sensible; dans la maison de Dieu, tout semble d'accord pour ennoblir et grandir l'humanité. Les paroles, les prières qui s'y prononcent, les cérémonies qui frappent les regards, les conseils qui s'y donnent, le sacrifice qui s'y offre, respirent un air d'immortalité qui rapproche la terre du ciel, et l'homme de son Dieu. Non, jamais un chrétien ne sortit de la messe de paroisse sans être meilleur.

O mon Dieu! la vie que vous m'avez donnée m'est bien précieuse, puisqu'elle me donne le droit de vous appeler mon père; mais quelles actions de grâces vous rendrai-je pour m'avoir racheté par l'effusion de votre sang? J'étais mort et vous m'avez ressuscité; j'étais condamné à l'enfer et vous m'avez ouvert le ciel; j'étais séparé de vous et vous êtes venu vous rapprocher de moi, vous me convoquez avec tous vos enfants autour de vos autels pour me combler des témoignages de votre amour. Oui, mon Dieu, j'irai souvent, j'irai toujours dans ces assemblées qui sont instituées et présidées par vous! Mon âme affaiblie y recevra le pain de la parole, le pain de la grâce et le pain de la vie éternelle. J'irai souvent, j'irai toujours au saint sacrifice de la messe; j'irai vous offrir ce sang de Jésus-Christ dont vous vous êtes servi pour vous réconcilier le monde. (II *Cor.*, V, 19.) Je vous l'offrirai pour moi, pour mes amis, pour la société tout entière. Je vous l'offrirai pour ce monde qui ne vous connaît pas, ou qui vous oublie, et qui serait abîmé chaque jour sous les traits de votre colère, si chaque jour la messe ne se disait pour désarmer votre justice. J'irai souvent, j'irai toujours assister au sacrifice de votre humanité sacrée, afin de ranimer dans mon cœur le feu de la charité que votre divin Fils est venu allumer parmi les hommes. Docile à la voix de votre Eglise, j'irai, ô mon Dieu, me réunir à mes frères pour bénir votre saint nom, chanter votre gloire, reconnaître votre suprême autorité. J'irai, et, comblé de vos bienfaits, j'en sortirai bon comme

vos saints, fort comme vos martyrs, grand comme vos anges. *Amen.*

Donné à Annecy, le 15 janvier 1853.

X. MANDEMENT

Pour le carême de 1854.

LE SOIN DES PAUVRES.

Ne soyez pas étonnés, nos très-chers frères, que nous venions aujourd'hui vous exhorter à faire l'aumône. Le carême est un temps de sacrifices, de pénitence, de privation, et, par conséquent, l'un des plus favorables à l'exercice de la charité chrétienne. Si les besoins n'étaient pas plus urgents que dans les temps ordinaires, nous nous serions bien gardé de traiter un tel sujet. Qui mieux que nous peut savoir combien vos cœurs sont portés à la bienfaisance? Dans quelque partie de notre diocèse que nous nous portions, nous sommes, non pas étonné, mais édifié, d'y trouver partout le soin des pauvres, l'exercice de la bienfaisance et de l'hospitalité! Le pauvre, même le plus dénué, ne mourut jamais de faim dans notre bonne et catholique Savoie. Quand, appuyé sur son bâton et portant sur son dos le magasin, souvent dégarni, de ses chétives provisions, il traverse nos étroites vallées, il sait d'avance que le pain ne manquera point à sa journée. Qu'il frappe à la porte des vieilles tours qui couronnent les hauteurs, à celle des élégantes maisons qui sont au bord de nos lacs, ou à celle des chaumières qui garnissent le flanc des montagnes, il trouve partout un peu d'aliment pour soutenir les forces du corps et quelques douces paroles pour réjouir son âme et la défendre contre les tentations du désespoir que peut enfanter une existence au jour le jour.

Nous ne venons donc pas, N. T. C. F., exciter une générosité dont les effets nous sont connus, mais seulement vous dire que cette année les pauvres sont plus nombreux, les besoins plus grands, et, par là même, les secours plus rares, et pourtant plus nécessaires.

A entendre les hommes du siècle, la pauvreté est un mal, et leurs efforts tendent constamment à faire disparaître les pauvres, afin de n'avoir pas à les secourir. En cela comme en beaucoup d'autres choses, ils sont en opposition avec l'Evangile et avec la simple raison, qui semblent se mettre d'accord avec le Sauveur des hommes pour assurer « qu'il y aura toujours des pauvres au milieu de nous. » Et comment n'y en aurait-il pas? La richesse ne peut s'acquérir que par la lutte, le travail, l'économie, des efforts constants et une prudence sans égale. La pauvreté, elle vient tout naturellement; il faut, pour conserver la richesse, une grande surveillance, des soins persévérants; la pauvreté, quand elle a pu pénétrer dans une demeure, y reste sans qu'on la sollicite, souvent même on ne fait que des efforts inutiles pour la chasser. Oui, s'il y a une chose qui soit naturelle à l'homme, c'est la pauvreté. Il naît essentiellement pauvre: pauvre d'intelligence, pauvre de force, pauvre de volonté, pauvre de tout. *J'étais nu quand je suis sorti du sein de ma mère*, dit le saint homme Job, *et je sortirai de ce monde sans rien emporter avec moi.* (C. I, 21.) Combien d'hommes passent sur la terre une longue vie sans pouvoir jamais sortir de la pauvreté native! Combien d'aveugles, de sourds, de muets, de boiteux, de paralytiques, d'infirmes, à qui le travail est impossible! Combien de chefs de famille, occupés à gagner péniblement la vie de leurs enfants, sont saisis par les maladies et plongés dans la pauvreté!

Les infirmités spirituelles sont elles-mêmes une source de misère. Oh! oui, il y a des maladies de l'âme qui font dévier l'humanité: la folie, l'imprévoyance, la prodigalité, la paresse, la sensualité, l'intempérance, et vingt autres passions qui affectent l'esprit humain, feront toujours des pauvres parmi nous. A ceux-là, on leur dit qu'ils sont pauvres parce qu'ils l'ont voulu. En sont-ils moins pauvres? Quand la pauvreté est là, accompagnée de la souffrance et du besoin, ce n'est guère le cas de lui demander d'où elle vient, mais bien de lui demander ce qu'elle sent.

Les revers de fortune, les catastrophes politiques, les guerres civiles, les invasions étrangères, les gouvernements dissipateurs, les impôts exagérés, semblent se succéder et, pour ainsi dire, s'appeler mutuellement pour multiplier les pauvres.!

Au jour où le premier homme se rendit infidèle à la loi de son créateur et maître souverain, la pauvreté lui fut jetée à la face comme punition de son crime. Dieu lui dit: « La terre te sera stérile, tu devras gagner ta vie à la sueur de ton front. » (*Gen.*, III, 18, 19.) Dès lors, il faut qu'il travaille, sous peine de la pauvreté et de la faim, et souvent, hélas! il n'évite ni l'une ni l'autre.

Comme s'il redoutait que l'homme pût échapper à sa condamnation, Dieu tient dans sa main une provision de fléaux qu'il sème de temps à autres sur la terre, pour y maintenir la pauvreté. Les grêles, les incendies, les pestes, les intempéries des saisons, font des victimes, des orphelins et des pauvres.

Quelquefois Dieu, pour nous montrer notre faiblesse bien plus que pour nous prouver sa puissance, envoie contre nous des insectes ou des plantes parasites d'une petitesse telle, qu'il est impossible à l'œil humain de les découvrir: il leur dit de s'attaquer aux fruits de la terre, et l'on voit alors sévir contre la nature entière ces épidémies végétales qui restent un mystère et nous remplissent de terreur, sans nous dire leur secret.

L'industrie, cette mère féconde de la richesse, l'industrie, que l'on proclame comme un remède à la misère, multiplie les pauvres. Les bras qu'elle a façonnés au service de ses machines et qu'elle cesse d'employer

ne sont plus propres qu'à montrer aux passants une main tendue pour recevoir l'obole que l'on donne au pauvre ouvrier sans travail. Qu'elle change ses produits, qu'elle cesse de fonctionner, qu'elle ralentisse son action, qu'elle abaisse le salaire, elle fait des pauvres, dont le nombre va croissant comme l'industrie.

Parmi les causes de la pauvreté, de la misère et de ce paupérisme qui désole la société, il en est une qui est plus féconde que les autres : c'est l'abandon, ou seulement l'éloignement des pratiques religieuses. On sait que la pauvreté se recrute principalement dans la classe ouvrière : cependant l'ouvrier pourrait acquérir de l'aisance s'il avait de la conduite et de l'économie. Hélas ! il ne sort souvent de l'atelier que pour entrer dans des lieux où il dévore en quelques heures ce qu'il a péniblement gagné pendant la semaine. Pour défendre ce pauvre jeune ouvrier contre des penchants mauvais, contre les exemples qu'il a sous les yeux, il lui faudrait la force que donne la foi, les grâces que fournissent les pratiques de la religion, la défiance que donne contre soi-même l'instruction dans la science de Dieu ; il lui faudrait enfin les conseils, les avis que l'on puise au pied de la chaire de vérité ou au tribunal de la pénitence ; la religion, mais la religion toute seule, serait assez puissante pour le défendre contre les inspirations de sa mauvaise nature, et il la méconnaît. Depuis qu'il a fait sa première communion, il sait à peine s'il y a encore une église, si l'on y prêche la parole de Dieu, si l'on s'y occupe du perfectionnement de l'âme, des intérêts d'une autre vie et des moyens d'acquérir et de conserver les vertus qui peuvent y conduire. N'apprenant rien de ce qui peut faire l'honnête homme, le bon père de famille, le citoyen fidèle, et trouvant dans lui tout ce qui peut faire le dissipateur et le débauché, il fait, dans cette voie, des progrès qui aboutissent à la démoralisation, à l'abrutissement, à la misère, aux haillons, à la faim et à la mendicité. Demandez à presque tous les pauvres si le commencement de leur malheur ne date pas du jour où ils ont déserté le lieu saint !

A la vue de tant de sources de misère, on se sent forcé de répéter avec le Fils de l'Homme : « Il y aura toujours des pauvres parmi nous. » Puis on ajoute : Y aura-t-il autre chose que des pauvres ?... On serait effrayé, si l'on pouvait, d'un seul coup d'œil, contempler tous les pauvres qui sont dans une ville ou dans une province ; hélas ! on ne les voit que difficilement : ils tiennent si peu de place sur cette terre, qui pourtant en a tant de reste ! Cachée à l'ombre de la fortune, dont elle offusque les regards, la pauvreté ne se montre que quand elle est poussée par le besoin : alors elle mendie. C'est le moment où les heureux du siècle commencent à s'occuper d'elle. Pendant qu'elle reste ensevelie dans les antres obscurs qui lui servent d'asile, ils se taisent ; mais au jour où elle vient demander les miettes qui tombent de leur table, ils se révoltent et s'écrient qu'il faut absolument extirper la mendicité. Pourquoi ne pas chercher plutôt à extirper la pauvreté, qui en est la cause ?

C'est un curieux spectacle que de voir les esprits forts à l'œuvre pour arrêter la mendicité. Comme s'ils étaient doués de la funeste propriété de changer en mendicité tout ce qu'ils touchent, il leur suffit d'arriver au pouvoir chez un peuple quelconque pour qu'aussitôt la ruine, la pauvreté et enfin la mendicité se précipitent sur leurs pas. Comme s'il y avait quelque malédiction attachée à leurs œuvres, tout ce qu'ils font pour éteindre la mendicité contribue à l'accroître. Ils renferment les pauvres dans des prisons auxquelles ils donnent le nom d'hospices de mendicité, et aussitôt leurs portes sont assiégées par des nuées de mendiants qui ont quitté la rue pour demander en secret. Ils appellent l'industrie à leur secours, et malgré l'intelligence, la bonne volonté et la charité de ceux qui la dirigent, les pauvres se multiplient à l'ombre des ateliers. Ils divisent et subdivisent la propriété et la terre morcelée perd sa fécondité et refuse de nourrir la multitude des bras qui la cultivent. Ils livrent le bien des pauvres et le soin de leurs personnes à des mercenaires, et en diminuant les ressources, ils multiplient les indigents. Ce qu'ils veulent surtout, c'est détruire les associations religieuses, où le travail mis en commun multiplie les produits et où la vie de communauté diminue la consommation. Or, voulez-vous savoir, N. T. C. F., ce que produit cette mesure tant vantée par les ennemis de la prière ? Avant le protestantisme, l'Angleterre, riche et puissante, aurait ignoré ce que c'est que la pauvreté, s'il n'y avait pas eu dans son sein des hommes se faisant volontairement pauvres, afin que personne ne le fût par nécessité. Alors, comme aujourd'hui, les yeux de la cupidité s'ouvrirent sur ce que l'on appelle les biens de l'Eglise : ils furent livrés aux riches, et les pauvres naquirent. La même étendue de terre qui suffisait à nourrir cent personnes vivant dans la régularité et la sobriété habituelle d'une communauté fut à peine suffisante pour nourrir dix des nouveaux propriétaires ; de sorte que, parmi ces pauvres volontaires, quatre-vingt-dix personnes sur cent manquèrent de subsistance et furent obligées de se livrer à la mendicité. Dès lors l'Angleterre n'a pas cessé d'être la terre classique de la misère. Elle compte un pauvre sur quatre de ses habitants. Cette proportion ne se retrouve nulle part en Europe ; mais elle y viendra.

En désespoir de cause, les philanthropes, désireux d'enlever le mérite moral qui s'attache à l'aumône libre et spontanée, en font une œuvre forcée par la taxe des pauvres. Dès lors, le lien qui rattachait le pauvre au riche étant brisé, ils n'ont plus besoin l'un de l'autre. Le pauvre devient co-propriétaire du riche, qui cesse peu à peu de cultiver

une terre qui n'est pas exclusivement à lui. Cette terre ne produisant plus ce que le maître avait droit d'en attendre, elle est abandonnée : le riche devient pauvre, et le pauvre est condamné à un peu plus de souffrance et à la mendicité.

L'Espagne catholique, sur laquelle le soleil ne se couchait jamais, était, avant que ses frontières s'ouvrissent au philosophisme, le pays le plus riche, le plus puissant, le plus heureux qui fût sur la terre ; mais avec les révolutionnaires, la discorde et le paupérisme y sont entrés pour ne plus en sortir.

Nous vantons beaucoup les progrès de notre civilisation ; nous ne voyons pas qu'à côté du luxe de la richesse, il y a un luxe de misère qui, croissant insensiblement, s'avance contre l'ordre social actuel et se présente comme une armée de barbares avides de butin. La tête de notre société est couverte de fleurs ; mais ses pieds sont à peine couverts de haillons, et la lèpre du paupérisme, qui envahit ses entrailles, y pose des germes de mort.

Cependant Dieu, qui a fait les sociétés guérissables, n'a pas dû laisser sans remède le mal que nous signalons. Nous l'avons déjà dit : c'est le péché qui a apporté dans le monde la pauvreté, la souffrance et la mort. Or, celui qui est venu sur la terre pour restaurer toute chose et changer en sources de vie les innombrables causes de mort qui nous entourent, a fait de la pauvreté l'un des principaux objets de sa divine mission. Il a si souvent parlé des pauvres, il leur a donné tant de preuves d'affection, il les a tant recommandés à leurs frères, qu'on croirait que le christianisme est surtout la religion des pauvres.

Cependant il faut l'avouer, les hommes de foi ne sont pas les seuls qui s'occupent des pauvres. Les libres penseurs, les esprits forts, les hommes dépourvus de croyances religieuses, veulent absolument rivaliser avec eux ; ils veulent même quelque chose de plus : ils veulent absolument écarter des pauvres les ministres de la religion, les ouvriers de la vigne du Seigneur. Des antres du philosophisme un mot d'ordre a été donné aux adeptes de tous les pays pour les encourager à convertir le soin des pauvres, qui est une œuvre essentiellement religieuse, en une œuvre purement civile, en un acte tout humain.

Persuadés qu'ils peuvent se passer de Dieu, non-seulement pour expliquer le monde, mais encore pour le gouverner, ils se sont dit : Faisons mentir Dieu, qui a prophétisé qu'il y aurait toujours des pauvres parmi nous. En associant le prêtre à la distribution des aumônes, on lui donne sur le pauvre une influence qui est utile à ses doctrines ; écartons-le. Mettons entre la parole du prêtre et l'oreille du pauvre un mur infranchissable. Appauvrissons le prêtre, dans la crainte que ses aumônes ne lui méritent la confiance du pauvre. Au malheureux qui nous demandera un morceau de pain pour l'amour de Dieu, donnons au nom de la philanthropie ou de l'humanité. Détruisons ces établissements fondés par la piété de nos pères et dotés par la charité chrétienne. Les souscriptions ouvertes dans les cabarets, les retenues sur les bals et les théâtres remplaceront les quêtes faites dans les églises, et le ciel n'aura pas, dans la misère, une occasion favorable de se mêler de ce qui se fait sur la terre.

Depuis que ce programme a été dicté par les princes de la philosophie, il est, autant que faire se peut, suivi par leurs nombreux disciples. On ne se demande pas si les pauvres seront mieux servis, si les secours seront plus abondants, si les mains qui soigneront les plaies du paupérisme seront plus douces, si les paroles des bienfaiteurs seront plus consolantes ; qu'importe tout cela ? Pourvu que Dieu et les hommes qui en parlent ne soient pour rien dans la bienfaisance, cela suffit.

D'où vient cet intérêt si agité que semblent prendre aux déshérités du siècle ceux qui ne croient ni au mérite de la souffrance, ni au droit qu'acquiert le sacrifice à être récompensé dans une autre vie ? N'auraient-ils en vue que le besoin d'écarter de leurs yeux le spectacle de la misère ? Nous serions porté à le croire : car la raison, privée des secours de la révélation, est bien loin d'inspirer le dévouement : elle pousse plutôt à l'égoïsme.

Le philanthrope aime l'homme pour soi, il le recherche pour l'exploiter. La charité, au contraire, vertu essentiellement chrétienne, aime l'homme pour lui-même, elle le recherche pour lui faire du bien. Vis-à-vis de l'athéisme, l'homme qui ne pourrait promettre ni service, ni adulation, ni plaisir, serait bien à plaindre. Il serait ce qu'était le pauvre dans l'antiquité païenne. Pour se débarrasser de lui, on l'envoyait mourir sur un rocher au milieu de la mer ; on le joignait à ceux de la même espèce, on le mettait sur une barque qu'on livrait à la fureur des flots, ou bien encore on le coupait en morceaux pour le donner en pâture à de vils animaux.

Une chose bien remarquable, c'est que le pauvre devient plus malheureux à mesure que l'on s'éloigne davantage de la pure doctrine du catholicisme. A peine l'Angleterre avait-elle brisé le lien qui l'unissait à l'Eglise universelle qu'elle commença à montrer pour les pauvres une dureté qui la rapprochait du paganisme. Sous Henri VIII, le pauvre qui était surpris à mendier était condamné à avoir une oreille coupée, et, en cas de récidive, à la peine de mort. Par un acte d'Edouard VI, roi d'Angleterre, le pauvre qui restait oisif pendant trois jours était conduit au bourreau, qui, au moyen d'un fer chaud, lui imprimait un V sur la poitrine ; il était ensuite, pour deux ans, réduit à l'esclavage sous un maître qui avait le droit de lui faire, pendant tout ce temps, porter un lourd collier de fer.

Plus tard encore, et jusque sous le règne de Georges II, les mendiants peuvent être

condamnés à mort comme félons, ou, comme vagabonds, être soumis à la fustigation. Quand le pouvoir cesse de conduire les hommes en réglant ses lois sur les lois de Dieu, il ne trouve plus de bornes aux excès de sa tyrannie. A l'heure qu'il est, l'Angleterre est encore le seul pays de l'Europe où des pauvres soient chaque semaine trouvés morts de faim. Redisons-le avec orgueil : Jamais, non jamais, dans notre pauvre et catholique Savoie, un seul pauvre ne mourut de faim.

Aux yeux du chrétien qui a la foi et qui sait découvrir dans une autre vie tout ce qui peut être nécessaire pour compenser les misères, les délaissements, les inégalités et les injustices de celle-ci, le pauvre change subitement d'aspect : il revêt une dignité, il acquiert des droits qui, de cet objet de pitié, font un objet d'amour; le soin des pauvres cesse d'être une obligation purement sociale pour devenir une vertu chrétienne.

Quand le Sauveur des hommes s'est revêtu de notre nature, il a apporté au monde une loi nouvelle, qui est la loi de fraternité, loi qui contrarie singulièrement les plus mauvaises passions du cœur humain, loi que repousse l'orgueil, que combattent l'égoïsme et la cupidité.

En effet, pendant que la raison était seule ou presque seule à gouverner la société, la loi qui dominait toutes les autres était celle-ci : Malheur aux vaincus, aux faibles, aux pauvres, aux misérables de toutes les espèces! Aujourd'hui, la loi qui semble dominer toutes les autres, celle qui ressort de tous les passages de l'Evangile, c'est la charité, la loi d'amour, la loi que Jésus-Christ appelle sa loi. ***Mon précepte***, dit-il, ***est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même.*** (***Joan.***, **XIII**, **34.**) Soutenir tout ce qui est faible, secourir tout ce qui souffre, donner du pain à tout ce qui a faim, instruire tout ce qui est ignorant : voilà la loi chrétienne, celle dont l'Homme-Dieu a donné le précepte et l'exemple, car ce qu'il a fait, il faut que nous le fassions. ***Je vous ai donné l'exemple***, dit-il, ***afin que vous le suiviez.*** (***Ibid.***, 15.) Il fallait qu'il eût en lui-même une bien grande confiance pour oser placer, comme il l'a fait, la pauvreté, la souffrance, la persécution au nombre des béatitudes. ***Heureux ceux qui sont contents de la pauvreté, car le royaume des cieux est à eux; heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés; heureux ceux qui exercent la miséricorde, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde; heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car ils gagneront le ciel !*** (***Matth.***, **V, 3, 5, 7, 10.**)

Pour montrer tout le prix que le Dieu des chrétiens attache au soin des pauvres, et en général à l'exercice de la charité, il faudrait copier l'Evangile presque tout entier. ***Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas. Que celui qui a du pain fasse de même.*** (***Luc.***, **III, 11.**) — ***En vérité, je vous le dis, tout le bien que vous avez fait au plus pauvre de mes frères, vous l'avez fait à moi.*** (***Matth.***, XXV, 40.) — ***Celui qui aura donné à un pauvre un verre d'eau fraîche en sera récompensé.*** (***Matth.***, X, 42.) — ***Si vous voulez être parfait, vendez votre bien, donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi, vous aurez un trésor dans le ciel.*** (***Matth.***, XIX, 21.)—***Vendez ce que vous possédez pour en faire des aumônes, et vous vous préparerez dans le ciel des trésors que la rouille ne saurait détruire et que les voleurs ne sauraient enlever.*** (***Luc.***, XII, 33.) — ***Quand vous ferez des banquets, invitez-y les pauvres, les faibles, les boiteux et les aveugles, tous ceux de qui vous ne pourrez attendre aucune récompense, afin qu'elle vous soit réservée pour le jour du jugement.*** (***Luc.***, XIV, 13, 14.) — ***Donnez, car il est mieux de donner que de recevoir.*** (***Act.***, XX, 35.)

Voilà l'Evangile, N. T. C. F. ! Où donc se rencontrent ceux qui le suivent, si ce n'est parmi vous? Vous, disciples de Jésus-Christ, vous, enfants de l'Eglise, vous, dociles observateurs des lois de Dieu ? C'est répondre à la pensée de votre cœur que vous dire avec le divin Maître : Donnez, car il est mieux de donner que de recevoir. Donnez à pleine mesure, car cette année les pauvres sont nombreux et leurs besoins sont grands.

L'aumône n'est pas seulement un devoir pour vous, c'est aussi un moyen de salut. Dans ce monde, où tout est ordonné par la suprême sagesse, les pauvres, qui occupent une place si considérable, doivent avoir, dans les vues de Dieu, un but d'utilité pour tous. Ils contribuent à produire l'une de ces grandes harmonies qui naissent quelquefois des contrastes les plus frappants. Le même Dieu qui a donné le vieux chêne de la forêt au lierre qui a besoin d'appui pour s'élever, qui a soumis au même mouvement le grain de poussière qui est dans l'air et les innombrables soleils qui peuplent l'espace, qui unit par d'invisibles liens la force d'une mère à la faiblesse d'un enfant; ce même Dieu a voulu que le riche fût nécessaire au pauvre, et que le pauvre fût nécessaire au riche. « Eh quoi ! s'écrie saint Jean Chrysostome, si l'agriculteur dépose sans tristesse et sans plainte son grain dans une terre qui ne le lui rendra peut-être jamais, vous serait-il permis, à vous, riches, de vous attrister quand, en donnant au pauvre une partie de votre or, vous le placez dans les mains de Dieu même ? S'il eût voulu que le pauvre pût se passer de vous, il ne tenait qu'à lui. Lui qui avait commandé à la terre de se couvrir de plantes, il pouvait commander aux ruisseaux et aux fleuves de rouler des ondes chargées d'or pur, où les pauvres auraient puisé aussi bien que vous; mais non, il a voulu qu'il y eût des pauvres, parce que les riches avaient à racheter leurs péchés par des aumônes. Il fallait que le pauvre eût besoin du riche, et que le riche eût besoin du pauvre ; il fallait que l'un, avec l'excès du bien-être, pût acquérir une partie des mérites de la souffrance de l'autre. » Ainsi, ce qui apparaît comme un mal,

un désordre dans la société, n'est, pour l'esprit éclairé des lumières de la foi, que l'une des harmonies du monde moral.

Si, à l'exemple de quelques ignorants sectaires, quelques chrétiens trompés venaient nous dire que les œuvres ne sont pas nécessaires au salut, qu'elles sont impuissantes pour effacer les péchés, et que la foi toute seule justifie l'homme, nous appellerions à notre secours la parole de Dieu, et nous montrerions partout la main de Dieu couronnant les œuvres, et les œuvres effaçant les iniquités du pécheur. Avant de remonter au ciel, d'où il n'avait été envoyé de Dieu que pour récompenser des œuvres, l'archange Raphaël dit à la famille de Tobie : *La prière, la pénitence et l'aumône sont des œuvres agréables à Dieu. Car l'aumône préserve de la mort, elle efface le péché, elle attire la miséricorde et mérite la vie éternelle. Pendant que des prières, accompagnées de larmes, sortaient de votre cœur; pendant que vous rendiez aux morts les honneurs de la sépulture, je transmettais à Dieu vos prières, et il vous a fait miséricorde.* (*Tob.*, XII, 8, 12.) — *Rachetez vos péchés par des aumônes,* dit le Saint-Esprit par la bouche de Daniel (c. IV, 24); et, par la bouche du Psalmiste, il ajoute : *Celui qui fait du bien aux pauvres place à usure son argent dans le sein de Dieu.* (*Psal.* XL, 1.) *De même que l'eau éteint le feu, de même l'aumône efface le péché.* (*Eccli.*, III, 33.)

La nouvelle loi, qui n'est point venue détruire l'ancienne, mais bien la perfectionner, a plutôt augmenté que diminué le prix des œuvres de charité. *Faites l'aumône,* dit le Sauveur des hommes, *et vous serez purifiés de toute souillure.* (*Luc.*, XI, 41.)

Comme s'il avait prévu qu'il y aurait un jour des hommes capables de révoquer en doute le mérite et le prix des œuvres de charité, il a soin de résumer dans son Evangile toute la doctrine qui doit guider, sur ce sujet, la foi des bons chrétiens. Entendons sa parole : *Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous ses anges, il sera assis sur le trône de sa gloire; et toutes les nations seront assemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.*

Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite: Venez, les bénis de mon Père, venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde: car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'ai été nu, et vous m'avez vêtu; j'ai été malade, et vous m'avez visité; j'ai été en prison, et vous êtes venu me voir.

Alors les justes lui répondront: Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger; ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu étranger, et que nous vous avons recueilli; ou sans habits, et que nous vous avons revêtu? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous sommes venus vous visiter?...

Et le Roi leur répondra: Je vous le dis, en vérité, autant de fois que vous l'avez fait à un des moindres de mes frères que voici, c'est à moi-même que vous l'avez fait.

Il dira ensuite à ceux qui sont à sa gauche: Allez loin de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais étranger, et vous ne m'avez point recueilli; j'ai été sans habits, et vous ne m'avez point vêtu; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez point visité.

Alors ils lui répondront aussi: Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou avoir soif, ou être étranger, ou sans habit, ou malade, ou en prison, et que nous avons manqué de vous assister?

Il leur répondra: Je vous dis, en vérité, autant de fois que vous avez manqué de le faire à un de ces plus petits, vous avez manqué de le faire à moi-même. Ceux-ci donc iront dans le supplice éternel, et les justes dans l'éternel bonheur. (*Matth.*, XXV, 33-46.)

Voilà, N. T. C. F., la doctrine des Ecritures. Il y aura un jugement dans lequel ceux qui auront fait le bien seront récompensés, et ceux qui auront fait le mal seront punis. Jésus-Christ, son Eglise, les saints Pères, la tradition, la raison universelle et le sens intime de chaque individu, sont d'un admirable accord pour proclamer le mérite des œuvres. Quand Dieu ne l'aurait pas dit, la conscience humaine l'aurait deviné.

Vous gagnerez donc le ciel, N. T. C. F., en exerçant la charité. Ne soyons pas étonnés que le soin des pauvres soit le plus ordinairement le partage des hommes de foi. On pourrait presque dire qu'il y a un saint égoïsme dans leur dévouement pour les pauvres; car ils veulent acheter le ciel.

N'accusez pas Dieu, N. T. C. F., d'être mercenaire quand il vous permet de racheter vos péchés par des aumônes. Ce n'est pas lui qui a besoin de votre richesse, de votre argent, c'est le pauvre, c'est son enfant, son ami, c'est votre frère. Quand il promet le pardon, quand il vous offre son amour, son paradis, contre les légers sacrifices que vous vous imposez pour soulager les pauvres, cet échange n'est-il pas à votre avantage? Ne voyez-vous pas qu'il veut soutenir votre faiblesse et encourager votre fragile liberté dans la pratique des vertus chrétiennes?

Quand la charité s'exerçait sous l'inspiration chrétienne, la douceur, la bienveillance l'accompagnaient toujours. On ne donnait pas pour se débarrasser du pauvre, mais pour adoucir sa vie. Le pauvre n'exigeait pas, il priait. Religieux lui-même, il allait se placer de préférence à la porte d'une église,

sur la route d'un pèlerinage, à côté d'une chapelle à la Vierge; la formule dont il se servait était une profession de foi religieuse. Au nom de Dieu, donnez quelque chose au pauvre aveugle! Faites-moi la charité, pour amour de Dieu! La femme chrétienne qui passait, allant aussi près d'un autel demander des secours spirituels, solliciter peut-être la guérison d'une blessure qu'elle avait à l'âme, ne pouvait entendre le cri du pauvre sans reporter sa pensée sur ses propres misères : elle donnait; puis, sans se séparer dans sa pensée du pauvre mendiant, elle disait : Tenez! Ayons confiance en Dieu, il n'abandonne jamais personne. Priez-le pour moi. Une douce consolation était descendue dans son cœur. Le pauvre aussi était content de voir que Dieu n'abandonne personne. Pendant que tous ceux qui s'approchaient de lui tenaient le même langage, la malveillance ne trouvait aucune porte pour entrer dans son âme : il était bon, parce qu'il restait chrétien.

La philanthropie, en détrônant la charité, a dû changer la formule du mendiant. Ce n'est plus au nom de Dieu, mais au nom de l'humanité qu'elle veut qu'on demande l'aumône. Or, l'humanité a beaucoup de besoins, elle demande beaucoup. Le pauvre, étant lui-même l'expression de cette humanité, demande en son propre nom et doit demander impérieusement : car, si l'humanité a des droits, c'est à lui de les faire respecter. L'humanité n'étant pas d'humeur à ajourner à une autre vie, dont on ne lui a jamais parlé et dont elle ne s'inquiète guère, la satisfaction de toutes les convoitises qu'elle rêve pour son bonheur, il faut absolument qu'elle obtienne ce qu'elle veut, autrement elle doit se révolter contre une société qui lui refuse ce dont sa nature même lui fait un besoin. Si la part qui lui est faite dans le banquet social ne répond pas à ses appétits, souvent désordonnés, le pauvre, le déshérité des joies du monde, doit être furieux : la rage dans le cœur, il accuse le ciel et la terre de conspirer contre son bonheur; il crie à l'injustice des hommes et, dans son désespoir, il prend la torche incendiaire d'une main, le poignard d'une autre, il ne va pas demander, mais prendre chez ceux qui ont plus que lui. Est-ce lui qui est le coupable ou ceux qui l'ont dressé ?

Qu'on ne nous accuse pas d'exagérer les effets des mauvaises doctrines! N'est-ce pas de notre temps que l'on a vu les déshérités du siècle se rassembler et parcourir les rues des grandes villes, en agitant dans les airs des étendards sur lesquels ils avaient écrit : DU PAIN OU LA MORT ? A cette manière de demander l'aumône, la société épouvantée répondait par des coups de canon, et ces malheureux, dont l'ignorance avait été séduite par les perfides partisans de la philanthropie, étaient victimes de leur crédulité. Au lieu d'en faire des hommes vertueux, on en avait fait de farouches ennemis de la société.

Oh! la religion a bien d'autres remèdes pour les maux de l'humanité! Sur quelque membre de la société que s'ouvre une plaie, que se manifeste une souffrance, la religion trouve un remède qui ne guérit pas toujours, mais qui toujours soulage. Parcourez un pays catholique, s'y trouve-t-il enfin un seul recoin où le souffle du catholicisme n'ait pas allumé le feu de la charité ? Ces hospices qui attendent le voyageur au sommet des montagnes, au milieu des glaces éternelles, ne sont-ils pas nés d'une inspiration catholique ? Ces asiles où les maladies se donnent rendez-vous pour obtenir la guérison, ne sont-ils pas une inspiration catholique? Il n'y a que le catholicisme, que la vérité absolue, universelle, qui ait la puissance de produire le dévouement. Sait-on bien ce que c'est que le dévouement? C'est l'effort le plus sublime que puisse tenter la vertu. C'est le don de soi, l'aliénation de sa personnalité en faveur d'un autre, du premier venu. Vous faites l'aumône, c'est bien; mais ce n'est pas le dévouement. Vous vendez votre bien et vous en distribuez tout le prix aux pauvres, c'est un grand acte de vertu; mais ce n'est pas le dévouement. Vous vous cachez dans le désert pour vivre loin du monde, dans la pénitence et la mortification; c'est un effort généreux, une grande victoire remportée sur la sensualité de la nature humaine; mais ce n'est pas le dévouement. Mais si en renonçant à posséder la terre vous renoncez à vous posséder vous-même pour ne plus vivre que pour les autres ; si, renonçant aux douceurs de la maternité, vous vous transformez en mère pour les enfants qui n'en ont point ; si, renonçant à la famille, vous vous faites la sœur des infirmes qui sont abandonnés de tout le monde; si vous leur consacrez vos forces, vos soins, votre temps, votre vie tout entière, vous êtes parvenu au dévouement. Vous avez arraché la cupidité de votre cœur, vous avez vaincu l'amour charnel, et vous avez fait taire l'égoïsme en vous dévouant aux autres. Oui, c'est bien là le dévouement! C'est ce dernier, ce plus haut degré de vertu que vous avez acquis; oh! oui, vous êtes catholique, car ce prodige de la bienfaisance, ce miracle de la grâce sur la nature humaine n'est possible qu'avec le catholicisme.

C'est surtout au désintéressement que se reconnaît le dévouement. Il agit, mais il ne fait rien pour soi-même; et s'il conserve des vues d'intérêt personnel, ce sont des vues qui se portent loin dans l'avenir, des vues d'éternité. Voyez le tuteur que l'on plante à côté d'un jeune arbre, il ne prend pas racine, il n'épuise pas la terre pour lui, il ne prend pas des fleurs ; mais il est là pour un autre, il travaille pour faire fructifier l'avenir, et c'est par lui qu'un autre deviendra utile et bon. Il en est ainsi du dévouement, qui ne peut être inspiré et soutenu que par une grande pensée d'avenir.

Dans les grandes villes de France, vous rencontrez parfois le long des rues une jeune femme vêtue de noir, conduisant un âne chargé de deux grands paniers à recevoir des provisions. Le calme, la sérénité douce qui apparaît sur sa figure, l'extrême simplicité de toute sa personne sont comme le reflet d'une âme satisfaite, d'un cœur qui ne demande plus rien au monde. C'est une Petite-Sœur des pauvres, une mendiante volontaire qui, après avoir donné tout son cœur à Dieu, donne maintenant ses bras et ses jambes aux pauvres qui en manquent pour aller chercher du pain.

Pendant le trajet, la pauvre mendiante arrête souvent son âne.

Il y a pourtant quelque chose de bien honorable pour notre siècle, c'est la confiance presque sans bornes que lui inspire la vertu quand elle lui est connue. La Petite-Sœur des pauvres n'a pas besoin de solliciter : quand on la voit passer avec son âne, elle entend souvent qu'on lui dit : Ma sœur, tenez!... Devant un café, on lui donne le marc du café qui s'est fait la veille. A la porte d'un palais, d'un hôtel, d'une bonne maison, on lui apporte ce qui, après le repas, est resté sur la seconde ou la troisième table; devant les boucheries, elle reçoit des os, des débris qui ne pourraient servir à personne. Quand elle traverse la place du marché, on jette dans les paniers un chou, une rave, les feuilles de la salade qui n'étaient point encore assez blanches pour aller sur la table des gourmands. La Petite-Sœur des pauvres saura tirer parti de tout.

Peu à peu les paniers se remplissent, et voilà que notre mendiante, riche du butin qu'elle a ramassé, s'achemine vers une maison où l'attendent des frères qui ont bon appétit.

Mais voilà qu'elle rencontre au coin d'une rue un pauvre vieillard qui peut à peine se tenir sur ses jambes. Pauvre, faible, vieux, usé par les années, ne pouvant plus être utile à personne, il est de ceux qui ne trouvent de place nulle part et ne savent sur quel point de la terre ils doivent se coucher pour mourir. La Petite-Sœur, dont l'œil est habitué à mesurer la misère, s'approche, lui offre son bras, lui montre ses provisions, et, fière de sa conquête, va donner un toit, de la nourriture et une famille nombreuse à celui qui n'avait auparavant que la borne du chemin pour reposer sa tête. Il devient le maître dans la maison, la Petite-Sœur n'en est que la servante : elle prépare ses repas, le soigne dans ses maladies, le supporte dans ses caprices, l'écoute refaire ses vieilles histoires, le console dans ses tristesses, l'aide à se corriger de ses vices; et à force de prévenance et de bonté elle le rend meilleur.

L'établissement de la congrégation des Petites-Sœurs des pauvres est un de ces miracles qu'enfante la charité catholique toutes les fois que le besoin se présente. Deux ou trois petites ouvrières cachées dans un village ou un bourg ont, en moins de dix ans, fondé des établissements où plus de mille vieillards « achèvent de vivre au milieu des plus tendres soins (49). »

Demandez à la philanthropie de faire une Petite-Sœur des pauvres! Elle pourra donner aux pauvres des surveillants salariés, mais leur créer des frères et des sœurs dévoués, jamais. Le dévouement doit prendre sa source plus haut que la philanthropie, qui porte l'exploitation de l'homme jusque dans les soins qu'elle consent à donner aux pauvres.

Remarquons bien, N. T. C. F., que les dévouements enfantés par la religion ne sont pas de ces faits isolés qui se produisent comme par l'effet du hasard : ce sont, au contraire, des conséquences tellement naturelles au principe religieux, que partout où ce principe est en vigueur, rien n'est plus commun que le dévouement aux pauvres. Embrassez d'un seul coup d'œil un pays catholique comme la France, par exemple, vous serez émerveillés de toutes les institutions enfantées par la religion pour adoucir les inguérissables misères de l'homme. Qui ne connaît les admirables Sœurs de la Charité, à qui, malgré ses répugnances, la philanthropie elle-même est forcée de donner son admiration? La seule énumération des corporations religieuses instituées en faveur des pauvres suffirait pour vous faire comprendre ce que la classe du peuple doit à la religion. Vous avez vu, N. T. C. F., ce que c'est qu'une personne dévouée; eh bien! tant hommes que femmes, et sans y comprendre soixante mille prêtres, il y a sur le sol de la France près de deux cent mille personnes dévouées, c'est-à-dire, ayant renoncé à vivre pour elles-mêmes, afin de ne vivre que pour les autres. Deux cent mille personnes occupées à adoucir les souffrances, à guérir les plaies, à soutenir les faiblesses, à éclairer les intelligences, à aider le vice à sortir des immondices dans lesquelles il se plonge et à soutenir la vertu contre les écueils qui l'entourent! Deux cent mille de ces exemples de vertu, dont un seul ne saurait se trouver dans toute l'histoire de la philosophie! Deux cent mille de ces existences supplémentaires qui ne demandent qu'à prêter leurs forces à ceux qui ont besoin d'appui pour faire le triste pèlerinage de la vie! Deux cent mille personnes ayant acquis assez de liberté morale, assez de puissance sur elles-mêmes pour se faire les serviteurs, les servantes, les esclaves des pauvres! Quelle prodigieuse application du principe de la charité catholique! Qui pourrait dire combien de malheureux sont secourus! combien de plaies sont cicatrisées! Quelque vaste que soit l'empire où les institutions catholiques auront la liberté de se produire, on peut assurer que pas

(49) *Voir le Manuel de Charité* de M. l'abbé MULLOIS, page 36.

un gémissement ne sortira d'un cœur malade sans être entendu par la charité, qui écoute à toutes les portes et épie partout le malheur.

Mais qu'allons-nous chercher ailleurs ce que nous pouvons admirer au milieu de nous et sans sortir de la ville d'Annecy? N'est-ce pas sous l'inspiration religieuse que se font toutes les œuvres de charité? Qu'elles soient instituées par un gouvernement paternel, par une administration municipale intelligente, par un clergé zélé, ou par la volonté spontanée des particuliers, n'est-ce pas toujours à la religion que l'on s'adresse pour lui demander de se faire le ministre de la bienfaisance publique?

On dit qu'il faut de l'ordre dans l'exercice de la charité, et l'on a raison. Mais dans une petite ville où près de deux mille personnes ont besoin de secours, et où pas une n'en a manqué jusqu'à ce jour, quelque dures qu'aient été les saisons que nous avons traversées, faut-il accuser les distributeurs des dons de la charité d'avoir manqué d'ordre, de sagesse et d'économie? Sous l'action et l'inspiration catholiques, la charité a des yeux partout; et dans une ville où la bienfaisance est une vertu générale, il suffit que la souffrance soit connue pour être secourue. Les pauvres y ont partout des frères et des sœurs. Ils en trouvent à l'hôpital, aux prisons, dans les salles d'asile, dans les écoles de l'enfance des deux sexes. Il y a même, pour l'œuvre du Grabat, une institution qui ne se trouve pas ailleurs. Afin que les secours ne soient donnés qu'à ceux qui en ont un besoin réel et à proportion de ce besoin, tout passe par la même main. Les sœurs du Grabat visitent chaque pauvre, examinent sa situation, le comparent à tous les autres et assignent ce qu'il convient de lui allouer, en pain, en vêtements, en argent ou en denrées.

L'association des Dames de Charité, qui ont toujours montré tant de zèle pour les œuvres de bienfaisance, vient en aide aux sœurs du Grabat. Répandues dans les divers quartiers de la ville, les Dames de Charité leur font connaître les pauvres, les visitent avec elles, sollicitent des secours tantôt par des quêtes, tantôt par des loteries, tantôt en s'adressant aux personnes charitables de leur quartier.

Les membres de la Conférence de Saint-Vincent de Paul s'occupent aussi des pauvres avec une sollicitude admirable. Ils les cherchent, ils les visitent, ils les soutiennent, ils les encouragent de toute manière. S'ils trouvent un enfant dans la rue, ils l'interrogent, voient ses parents, leur rappellent le devoir de la paternité et prennent des mesures pour que cet enfant fréquente les écoles, aille au catéchisme et devienne un honnête chrétien. Le dimanche, après vêpres, ils réunissent ceux qui ayant quitté les écoles fréquentent les ateliers de l'industrie, ou sont en apprentissage. Les Frères de la Doctrine chrétienne, un jeune ecclésiastique se joignent à eux, et tous ensemble ils ont, avec ces jeunes gens, des entretiens qui les instruisent, les édifient et les préservent des dangers qui les attendent précisément à cette heure.

Une personne, remplie de courage et de confiance dans la bonté de celui qui donne aux petits oiseaux leur pâture, commence un établissement destiné à préserver les jeunes filles dont la vertu chancelante a besoin d'un asile, d'un port pour se mettre à l'abri des orages des passions. Déjà l'expérience lui a prouvé qu'elle n'avait pas en vain compté sur le concours des âmes charitables. Que manque-t-il à cette organisation de la charité dans notre ville? Mais n'est-ce pas sous l'impulsion du sentiment religieux que se produit ce mouvement de charité? Si le Dieu des chrétiens n'était pas venu dire aux hommes que les pauvres, que les souffrants, que les enfants et les faibles sont ses amis, qu'il regardera et récompensera, comme fait à lui-même, tout ce que l'on fera pour eux. Si la révélation n'était pas là pour nous dire que les pauvres sont nos frères, l'amour des pauvres, le soin des pauvres, le dévouement aux pauvres seraient-ils des vertus?

On peut secourir le pauvre pour se débarrasser de ses importunités, pour écarter un spectacle qui déplaît, pour éviter la censure d'un public qui nous accuse d'avarice. Cette manière de faire l'aumône peut apaiser la faim, mais elle n'apaise pas la tristesse du pauvre. Faites passer votre aumône par la main du dévouement religieux, et au lieu d'une aumône vous en ferez deux. Celui qui a fait le cœur de l'homme sait mieux que vous quels sont ses besoins; car il a dit : *L'homme ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de l'homme.* (*Matth.*, IV, 4.) Notre pauvre cœur est ainsi fait qu'il a besoin d'être aimé, de savoir qu'il y a quelqu'un sur la terre qui s'intéresse à lui. L'isolement du cœur est une semence de désespoir; mais le cœur du pauvre n'est pas fait autrement que celui des autres hommes : il lui faut donc, outre l'aumône du pain, l'aumône de la parole, l'aumône de l'affection. Mais où trouvera-t-il ce soulagement aux peines morales, si ce n'est dans les âmes qui savent qu'elles paraîtront avec lui au même jugement universel, qu'elles seront pour l'éternité, confondues avec lui dans le sein du même Dieu?

Il y a dans le pauvre quelque chose qu'il faut sauvegarder, c'est sa dignité d'homme. Il peut avoir fait beaucoup pour s'avilir, mais il n'en est pas moins l'enfant de Dieu comme nous. Eh! quel est l'homme qui n'a pas péché? Que ne fait pas la religion pour sauver cette dignité du pauvre? Si vous avez réellement envie de faire revivre dans le cœur du pauvre le sentiment de sa dignité, députez vers lui les serviteurs et les servantes de Dieu. Avant de le quitter, ils lui diront : Ne vous indignez pas contre la volonté qui vous a fait pauvre : la richesse, qui appesantit celui qui la possède, ne gran-

dit personne; elle fait pencher vers la terre au lieu d'élever vers le ciel. Dieu a honoré la pauvreté en choisissant une étable pour faire son entrée parmi les hommes. Vous souffrez maintenant, mais, attendez : tout ne finit pas ici. Elevez vos pensées vers le royaume des cieux, où les derniers seront les premiers! Mais aussi n'oubliez pas que pour que la pauvreté soit précieuse aux yeux de Dieu, il faut qu'elle soit accompagnée de la résignation. Ne laissez pas entrer l'envie dans votre âme; bénissez la main qui vous soulage, en demandant à Dieu de vous aider à payer la dette de la reconnaissance.

Afin de mieux démontrer que la pauvreté honnête n'a rien de dégradant, la religion a placé à côté des pauvres par nécessité d'autres pauvres qui le sont par choix; des pauvres qui, effrayés de la tempête des passions, ont jeté à la mer le bagage de leur richesse, et même l'espérance d'en gagner, afin de sauver leur âme et d'être plus dispos à suivre le Rédempteur jusque sur le Calvaire. Oh! oui, ceux-là honorent les pauvres, ils sont leurs frères, et souvent aussi leurs serviteurs. Comment le pauvre pourrait-il douter de sa dignité quand il voit des hommes renoncer à tous les avantages que le monde peut promettre au talent, au courage et à la vertu, pour se faire pauvre et servir les pauvres?

En voyant tout ce que la religion fait pour le peuple, pour les faibles, pour les souffrants, et enfin pour les pauvres, on aurait plutôt à redouter de leur donner de l'orgueil que de leur faire oublier leur dignité. Quand le frère hospitalier du Saint-Esprit faisait ses vœux, quand il engageait sa personne, sa volonté, son cœur au service des pauvres, il prononçait ces admirables paroles : « Je m'offre et me donne à Dieu, au Saint-Esprit, à la sainte Vierge, et à nos-seigneurs les pauvres, pour être leur serviteur pendant toute ma vie. » Demandez à la philanthropie de former un seul homme assez courageux, assez dévoué pour admettre la suzeraineté de la misère! Ce serait trop exiger d'elle. Mais pourra-t-elle au moins comprendre tout ce qu'il y a de merveilleux dans la puissance du sentiment religieux qui peut faire respecter et regarder comme des seigneurs, comme des êtres dignes de respect et d'amour, ceux que, sous le règne de la raison pure, on envoyait mourir dans les îles du Tibre quand ils cessaient d'être assez robustes pour porter les fers de l'esclavage?

Chose singulière! Ce sont ordinairement les mêmes hommes qui parlent de la dignité du pauvre et qui font les plus grands efforts pour l'arracher à ceux qui s'efforcent de l'élever, de le grandir, d'adoucir son sort en améliorant sa nature. A la vue d'un système que, depuis cinquante ans on s'efforce de faire prévaloir dans la direction de la bienfaisance, on se demande si c'est en haine des pauvres ou en haine des principes religieux que l'on veut absolument séparer les hommes de Dieu de toutes les œuvres de Dieu. Le paganisme en fit autant. En effet, les ennemis du catholicisme ont emprunté de Julien l'Apostat la manière qu'ils regardent comme la plus propre à détruire la foi dans le cœur et l'esprit des peuples.

Libanius raconte que l'empereur étant persuadé que la persécution n'avait eu pour dernier résultat que de faire admirer et estimer les chrétiens, il dut renoncer à ce moyen et les attaquer par la ruse. Etonné des progrès du christianisme, il veut l'imiter en tout, dans l'espérance de rendre au paganisme son ancienne vigueur. Il veut que les prêtres païens imitent les vertus des prêtres chrétiens, afin d'obtenir les mêmes succès. Il institue une hiérarchie sacerdotale dont il est le chef. Pour imiter les princes de l'Eglise catholique, il envoie des mandements à tous ses subordonnés. Il fait mieux : il leur prêche toutes les vertus que le peuple de l'empire admirait dans les prêtres catholiques. Il ne veut pas qu'un sacrificateur fréquente les théâtres, aille dans les cabarets, ou qu'il exerce des métiers vils et honteux. Il leur recommande de faire beaucoup d'aumônes; et, pour cela, il leur envoie de grandes valeurs qu'il prélève sur les provinces. « Il est honteux, dit-il, que nous laissions nos pauvres manquer de tout, tandis que les chrétiens nourrissent nos pauvres et les leurs, et que personne n'est obligé de mendier parmi eux. »

Est-ce une servile imitation ou une rencontre fortuite? Nous ne savons; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les modernes ennemis du christianime ont cru devoir prendre la même marche contre l'Eglise. Après l'avoir vue sortir des persécutions sanglantes, plus pure, plus belle, plus puissante en parole et en œuvre, ils se sont désistés du sang et, imitant Julien l'Apostat, ils bornent leurs efforts à paralyser le ministère sacerdotal, en s'efforçant de lui enlever toute action sur le peuple, et en particulier sur les pauvres. Une vaste conspiration s'est ourdie, dans laquelle sont entrés avec empressement et pêle-mêle, les partisans de la raison pure, les athées, les deistes, les protestants de toutes les nuances, de toutes les sectes, les socialistes de toutes les catégories, les membres de toutes les sociétés secrètes et un grand nombre de ces catholiques tièdes qui, manquant de courage pour soutenir leur foi, se rangent par faiblesse du côté de ceux qui sont le plus à craindre. Leur programme comprend deux choses : transporter à l'autorité civile tout le pouvoir spirituel du prêtre, et ensuite l'écarter le plus possible du peuple, à qui sa parole peut inspirer des sentiments religieux. Ils se disent : Réduisons à l'impuissance ce parti clérical qui séduit les âmes et menace de les soustraire à notre domination. Enlevons-lui la distribution des aumônes qu'il a fondées; empêchons-le d'en fonder de nouvelles; rendons-le assez pauvre pour qu'il n'ait rien à donner; séparons-le des pauvres dont il pourrait se faire estimer. Si le public

vient au secours de la misère, ne permettons pas que ces aumônes passent par la main du prêtre! Et surtout, enlevons à l'aumône toute espèce de caractère religieux. Enfin, pour saisir l'affection des pauvres et celle du peuple, distribuons nous-mêmes et les secours déjà assurés par les prêtres, et ceux qu'il donnera, et ceux qu'il pourra obtenir par son influence, et ceux que nous obtiendrons nous-mêmes.

Voilà le programme de la philanthropie; il y a cinquante ans qu'il est dressé. Dès lors, on a remplacé les quêtes de l'Eglise par les souscriptions des cafés; l'aumône prélevée sur les bals est devenue un excédant du plaisir, et le soin des pauvres a cessé d'être un devoir chrétien pour devenir un moyen de popularité. Les pauvres gagneront-ils quelque chose à ce changement de direction des œuvres? Est-ce bien en leur faveur qu'il a été opéré? A-t-on été inspiré par l'amour des pauvres ou par la haine contre ceux qui les soignaient? Nous ne le savons; mais ce dont nous sommes certain, c'est qu'il y a dans notre religieuse Savoie trop de lumière, trop de vertu et trop de foi pour que les efforts d'une philanthropie inféconde y puissent jamais prévaloir sur la charité chrétienne. Grâce à Dieu, ces doctrines de démoralisation n'ont point encore franchi nos frontières, et nous continuerons longtemps encore à être chrétiens dans les œuvres comme nous le sommes dans la foi.

Continuons donc, N. T. C. F., à obéir au sentiment chrétien et à vous unir pour exercer la bienfaisance à tous ceux qui, comme vous, se glorifient d'être les disciples du Dieu de la charité. Faites part à vos frères, les pauvres, des biens que la Providence vous donne. Oh! si vous aviez une foi vive à votre immortalité, à l'efficacité des œuvres, à la vérité de la parole de Dieu, qui a promis d'appeler à côté de lui, dans son éternelle félicité, ceux qui auront vêtu, nourri et désaltéré les pauvres, hésiteriez-vous au moins à partager avec eux? Cette fortune qui vous vient de Dieu, rendez-la-lui pour vous enrichir. N'a-t-il pas dit? *Je regarderai comme fait à moi tout ce que vous aurez fait pour le dernier de mes frères.* (*Matth.*, XXV, 40.) S'il est vrai que Dieu vous rendra, donnez-lui beaucoup. Cet or auquel vous mettez un si grand prix va vous échapper, la porte du tombeau va vous en séparer pour toujours; ne voyez-vous pas que déjà les héritiers avides attendent votre dernier soupir pour en jouir à leur tour? Eh bien! vous avez un moyen de continuer à en jouir, un moyen de tout emporter avec vous: « C'est, dit saint Basile, de tout placer dans le sein des pauvres. » Nous le répétons: vous n'avez plus la foi de nos pères. Quant au XIe siècle une reine puissante donnait aux pauvres et à des religieux le monastère de Talloire et toutes les terres qu'elle possédait dans la contrée, elle disait: « Dans l'espoir d'obtenir de Dieu les récompenses qu'il a promises à ceux qui font l'aumône, nous donnons... nous donnons pour la rançon de notre âme. Ayons confiance en la parole de Dieu! » — « Voyez, dit saint Jérôme, voyez le laboureur, il n'est ni triste, ni chagrin quand il confie son grain à la terre; il attend, au contraire, ses bénéfices avec la plus entière confiance. » Et vous qui sèmeriez dans le ciel, qui placeriez vos trésors dans les mains de Dieu, pourquoi n'auriez-vous pas la même confiance? « Hé quoi! dit encore saint Basile, vous livrez votre or avec plaisir contre de beaux chevaux, et vous le regretteriez quand c'est pour acheter le ciel! Vous nourrissez de nombreux animaux que demande votre luxe et qui flattent votre orgueil, et vous refuseriez le nécessaire aux pauvres!... Vous garnissez les murs de vos palais d'étoffes précieuses, et vous refuseriez un habit à votre frère qui est nu! » Non, vous ne le ferez pas, votre conscience se soulèverait contre vous-mêmes!

Vous aimez les plaisirs, vous êtes avides de jouissances, cherchez-en donc dans la bienfaisance; elle en procure de bien douces à ceux qui s'y livrent; elle paye largement les sacrifices qu'elle impose. Est-il sur la terre une âme qui n'ait pas senti descendre dans le plus profond d'elle-même une douce sensation de contentement en entendant le pauvre lui dire: Que Dieu vous le rende! Le chrétien n'ignore pas que Dieu rend au centuple.

Le seul souvenir des actes de charité est une source persévérante du bonheur. Le chagrin, le repentir, les regrets, les remords peuvent accabler le cœur de celui qui a fait un mavais usage de sa fortune; ces sentiments ne suivent jamais la bienfaisance.

L'homme est fait à l'image de Dieu; pourtant il n'est jamais plus semblable à son divin modèle que quand il se livre à la bienfaisance. C'est alors surtout qu'il imite Dieu. Avec quelle munificence ce Dieu prodigue ses bienfaits aux hommes, ces pauvres qui couvrent la surface de la terre! Ce soleil qui les éclaire, les réchauffe et les vivifie, ces astres qui embellissent la nuit, ces rosées qui font circuler la vie dans toute la nature, ces plantes qui à l'ordre de Dieu sortent de la terre, se couvrent de fleurs et ensuite de fruits; ces moissons qui nous préparent le pain quotidien, ces animaux qui nous offrent leurs services, leur toison et même leur chair, tout cela n'est-il pas l'aumône de Dieu qui nous tombe du ciel? « Pourquoi le Seigneur, s'écrie saint Grégoire de Nazianze, nous a-t-il comblé de tant de biens, si ce n'est pour que nous en fassions part à nos frères? »

Nous aussi, chacun dans notre petite sphère, nous pouvons exercer la bienfaisance sur ceux qui sont moins bien partagés que nous. Quel est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un homme? N'est-ce pas de dire qu'il est bienfaisant? Quand un riche, un grand du siècle, un prince, se montre bon pour les souffrants, géné-

reux pour les pauvres, on dit qu'il est une autre Providence. Oui, il est presque un Dieu. Vous pouvez sans peine, s'écrie saint Grégoire de Nazianze, devenir dés Dieu : ne négligez pas l'occasion d'acheter la divinité (50).

Et vous, prêtres du Seigneur, vous qui vous efforcez de marcher sur les traces de l'ami des pauvres, vous qui êtes appelés à les voir, à les entendre, à les consoler, à les défendre contre le désespoir qui souvent menace d'envahir leur âme; vous dont ils connaissent la demeure et la voix, vous redoublerez aussi de zèle pour la charité. Hélas! nous savons à quelle impuissance vous êtes réduits! Depuis que la cupidité de quelques hommes avares, aidée par la perversité des ennemis de l'Eglise de Jésus-Christ, vous a dépouillés des moyens de secourir les pauvres, vous êtes souvent obligés de vous éloigner du grabat du pauvre auquel vous avez apporté la nourriture de l'âme, sans pouvoir y joindre une obole pour la nourriture du corps. Vos douleurs nous sont connues autant que votre impuissance; mais ne vous découragez pas! Quand vous ne pouvez pas vous-mêmes soulager les pauvres, soufflez sur l'étincelle de charité qui se trouve au fond de tous les cœurs chrétiens, et vous rendrez cette charité féconde. Entendez-vous avec les autorités civiles, avec les personnes de bonne volonté, avec ceux que la Providence a favorisés des dons de la fortune; unissez vos moyens à leurs moyens, vos conseils à leurs conseils, afin de donner à vos ressources le meilleur emploi possible.

Visitez souvent les pauvres malades, alors même que vous n'aurez à leur porter que des paroles de résignation. Faites-les visiter par les jeunes gens, par tous ceux qui pourront les secourir. La seule vue de l'extrême misère unie à la souffrance est une école de vertu d'où il est impossible de sortir sans valoir un peu mieux. Le jeune homme dissipé y reçoit une leçon de prévoyance, de travail et d'économie; puis il sent la pitié attendrir son âme, il délie le cordon d'une bourse qui ne s'était jamais ouverte pour un spectacle de cette nature, et enfin, en remettant de l'argent à ceux qui l'entourent, il dit, comme ce Samaritain dont parle l'Evangile : « Ayez soin de lui! » Il revient encore, et cette fois il a, comme l'aurait une Sœur de Charité, le courage d'agir par lui-même, de soulever ce cadavre fétide, pour faire glisser au-dessous un peu de paille fraîche et, par là, déconcerter la vermine qui commençait à s'emparer du pauvre souffrant. Le jeune homme s'en va content de lui-même, plus content que le pauvre secouru. Il jouit d'avoir découvert dans son cœur la source des émotions chrétiennes.

Si vous pouviez organiser dans votre paroisse des moyens d'arracher les pauvres aux fâcheuses habitudes de la mendicité, vous rendriez un service signalé à votre paroisse, dont le nom ne serait plus colporté jusqu'à l'étranger par ceux qui y vont implorer des secours qu'ils sont censés n'avoir pas trouvés chez eux; vous rendriez service aux pauvres eux-mêmes en leur enlevant le pouvoir de tromper ceux qui ne les connaissent pas, et, par là, de nuire aux véritables pauvres.

Nous ne résistons pas au désir de vous faire connaître une méthode qui a été appliquée avec beaucoup de succès dans quelques localités. Permettez-nous de vous raconter le fait dans toute sa simplicité.

La paroisse de B. avait un assez grand nombre de pauvres, et, de plus, elle était inquiétée par beaucoup de pauvres étrangers. Un beau jour, les principaux habitants de l'endroit se rassemblent, et, aidés de M. le syndic et de M. le curé, ils délibèrent sur le moyen d'interdire la mendicié dans l'endroit. Le plus vieux prend la parole et dit : « Vous savez, mes enfants, que nous avons beaucoup de pauvres. Comme le bon Dieu, qui est le père à tous, les a recommandés à ceux qui ne le sont pas, il faut bien que nous les nourrissions, autant que nous le pourrons. On le fait déjà, car pas un ne meurt de faim; mais ne pourrions-nous pas faire autrement? Chacun de nous attend que le pauvre vienne frapper à sa porte pour y trouver son morceau de pain : cela fait qu'il a quelquefois trop et quelquefois pas assez. Ceux qui ne mendient que dans l'endroit sont de bons pauvres; mais ceux qui vont mendier ailleurs sont bien exposés à ne pas valoir grand'chose. Souvent, quand ils partent, ils ne sont que pauvres, et quand ils reviennent, ils sont pauvres et voleurs. Il y a même un certain nombre de personnes qui ont du blé dans le grenier et qui s'absentent pendant l'hiver; je sais qu'elles vont dans les endroits où elles sont inconnues et qu'elles mendient. C'est bien mal; ne pourrions-nous pas nourrir tous nos pauvres et, par-là, avoir le droit de repousser les pauvres étrangers et faire punir ceux qui trompent? »

Il n'y eut qu'une voix pour répondre : « Oui, chargeons-nous de nos pauvres, et ne nous séparons pas avant d'en avoir fait le partage.

« Monsieur le curé, dites-nous quel est le nombre de nos pauvres et quelle est leur situation? »

Le curé répond : « Les pauvres sont nombreux, la paroisse est de huit cents âmes, et les pauvres y sont au nombre de septante. Mais tous ne le sont pas au même degré. Il y en a six qui sont entièrement à la charge du public et qui n'ont entre eux tous que trois ou quatre paires de béquilles qui

(50) Nihil tam divinum homo habet quam benignitatem et beneficentiam; licet tibi nullo labore Deum fieri, noli divinitatis consequendæ occasionem abjicere. (S. GREGOR. NAZ., *Orat.*, tom. 1, pag. 323.)

leur servent depuis bien des années. Il y a dix ou douze vieillards que les familles ne peuvent nourrir sans être un peu aidées. Il y a autant de jeunes orphelins de six, huit, dix et douze ans qui vont de porte en porte et reviennent, le soir, sous des toits qui ne les abritent guère. Il y a trois veuves mères de famille, qui ont un peu de terre, mais qui, ne pouvant la travailler, n'en retirent rien. Il y a six pères de famille qui, n'ayant d'autre ressource que le produit de leurs journées, sont dans la misère quand l'hiver ou la maladie les mettent dans l'impossibilité de travailler. Il y a enfin un vétéran de la joyeuse vie qui ne manque pas de se créer chaque jour la nécessité de mendier pour le lendemain. Il reste bien encore quelques besoins; mais ceux-là ne doivent être entendus que de l'oreille du pasteur. »

Le vieillard dit alors : « Voyons, enfants, qui va se charger des abandonnés? Moi, j'en prends un; et, pour aider les familles qui n'ont pas assez, chaque fois qu'on dressera la soupe à la maison, il y aura deux pots surnuméraires pour elles. » D'autres propriétaires en voulurent faire autant, et les six abandonnés furent placés. Les moins aisés se chargèrent des orphelins pour garder les moutons, bercer les enfants et rendre toutes sortes de petits services dans les ménages. Aux ouvriers on promit des journées de travail pendant la mauvaise saison, et, pour les veuves, il fut convenu que, dans le temps des semailles M. le curé donnerait la permission de travailler le dimanche, après vêpres, pour labourer et ensemencer leurs champs. Celui dont personne ne voulait, c'était le vétéran de la joyeuse vie, qui cependant avait encore les jambes et les dents fort bonnes. Le vieillard proposa d'en faire le commissionnaire de la communauté, à la condition qu'on ne lui donnerait jamais ni vin ni argent : ce qui fut accepté.

Le plan étant admis, on l'annonça aux pauvres qui, le lendemain matin, assistèrent à une messe pour rendre grâce à Dieu du grand événement qui changeait leur existence.

Aujourd'hui, tout marche pour le mieux dans la commune. Les enfants sont occupés, les ouvriers valides ont toujours de l'ouvrage, les veuves voient lever dans leur champ un blé qui les remplit des plus douces espérances. Les estropiés, les vieillards qui n'avaient point de famille, point de toit, point de couche, point de lendemain, jouissent aujourd'hui de tous ces avantages. Ils vont jusqu'à se permettre des affections de propriétaires : ils gardent la maison, balayent la cour, veillent sur la lessive quand elle est étendue, cassent les noix, teillent le chanvre, et le soir, quand le maître revient des champs, ils font sur la journée un long rapport dans lequel ils ne manquent pas de faire valoir leur intendance.

Voilà, nos chers et bien-aimés coopérateurs, ce que nous voudrions voir établir dans toutes les paroisses de notre diocèse. Oh! si le pauvre ne quittait jamais le lieu de son domicile, s'il était constamment sous des yeux habitués à le voir, à le suivre dans ses actions et ses besoins, il échapperait peut-être à ce commerce de fainéantise, à cette certaine industrie de mensonge qui le dégrade; au lieu d'aller chercher les vices des autres pour les joindre à ceux qu'il a déjà, il ne trouverait autour de lui que des motifs de valoir mieux. Occupez-vous donc de vos pauvres, et quand le pain matériel vous manquera, donnez-leur le pain de la parole, cette nourriture substantielle des âmes qui rend fort dans les privations. N'oubliez pas que, ministres de celui qui a voulu naître pauvre, qui n'avait pas de quoi reposer sa tête sur cette terre qui est toute à lui, vous devez honorer la pauvreté. Si, au lieu de borner nos regards sur la foule des hommes occupés à s'arracher les lambeaux de la fortune et les produits de cette terre qu'ils engraissent de leurs cadavres, nous les élevons jusque vers le trône du Dieu qui nous attend pour nous juger et nous donner à chacun selon nos œuvres, ne sommes-nous pas tous pauvres? Eh! qu'avons-nous qui puisse exciter l'orgueil de notre esprit? Ne demandons pas ce que possèdent nos frères pour savoir si nous devons les aimer; qu'il nous suffise, pour nous déterminer à partager avec eux, de savoir qu'ils sont les enfants et les amis de Dieu!

« Pendant que la navigation est heureuse pour nous, s'écrie saint Grégoire de Nicée, tendons une main secourable à ceux qui ont fait naufrage! Passagers sur le même océan, à travers les mêmes tempêtes, les mêmes écueils, ne courons-nous pas les mêmes dangers? Qui peut nous promettre que nous arriverons au port sans accident? Ayons donc pitié de celui qui s'est brisé contre les rochers. Puis, poussés par le souffle de l'esprit de Dieu, ayant pris la charité pour gouvernail, efforçons-nous d'arriver à la terre promise où se trouve la grande cité que Dieu a préparée pour les saints. »

Si Dieu, en nous privant de la fortune, nous a mieux partagés que la plupart de nos frères, gardons-nous de nous en glorifier, si ce n'est dans le Seigneur! *Sed quicunque gloriatur in Domino glorietur.* (II *Cor.*, X, 17.) Laissons aux hommes du siècle les gloires qui leur appartiennent! Laissons-leur les honneurs, le pouvoir, les distinctions de la vie! Laissons-leur les combats de la fortune, les entreprises, les exploitations, les industries, les spéculations de toute espèce! Laissons-leur les douceurs de la famille et la gloire de partager avec Dieu le soin de propager la société! Laissons-leur la charge honorable de rendre la justice et d'en inspirer aux hommes le respect! Laissons-leur la redoutable obligation de faire des lois, et par là de rivaliser, pour ainsi dire, de puissance avec la Divinité! Qu'ils commandent les armées, administrent les provinces, gouvernent les peuples; qu'ils fassent régner l'harmonie entre les nations, qu'ils disposent de la richesse publique! Leur royaume est de ce monde, ils

peuvent y trôner, à la seule condition de faire asseoir la justice à côté d'eux. Gardons-nous de jamais envier ces avantages ! « Notre gloire, à nous, s'écrie un docteur de l'Eglise (saint Ephrem), c'est de posséder la doctrine des apôtres ; notre gloire, ce sont les humiliations de la croix, l'amour de la pauvreté et l'obéissance de cœur à tout ce qui n'est point mal. Notre gloire, c'est de respecter l'autorité légitime ! Notre gloire c'est de servir nos frères, de pardonner à nos ennemis, d'exercer l'hospitalité à l'égard des pauvres, des orphelins et des voyageurs. Notre gloire surtout, c'est d'être les dépositaires du trésor de la vraie foi, d'être chargés d'en conserver le dépôt, exempt jusqu'à la fin, de toutes les hérésies du monde, et de ne jamais consentir à la volonté des hommes quand elle sera contraire à celle de Dieu. » Notre gloire, pourrions-nous ajouter, c'est d'ensevelir les morts, de fortifier les mourants, de rendre la paix de la conscience aux pécheurs repentants, de consoler les affligés, de prier, de bénir et de pardonner. Notre gloire enfin, à nous, qui sommes les envoyés de l'Homme-Dieu, c'est d'annoncer la bonne nouvelle aux pauvres ; c'est d'instruire les ignorants et de transmettre à tous les hommes, si haut qu'ils soient placés, la science du devoir, qu'ils ne peuvent apprendre que de nous !

Vous le voyez, N. T. C. F., pour toutes les brillantes prérogatives que nous laissons aux hommes du siècle, nous ne demandons qu'une chose : la liberté de devenir les serviteurs des pauvres, des faibles et des ignorants. Il y a longtemps que ce partage a été fait entre nous et le monde. Saint Paul disait déjà aux puissants de son temps : *Vous êtes rassasiés de gloire, vous êtes comblés de richesses, et vous régnez sur nous. C'est à vous que l'on attribue la sagesse, et à nous la folie ; vous êtes forts, et nous sommes faibles ; vous êtes nobles, et nous n'avons point de naissance...* (*I Cor.*, IV, 8, 10.) — Le monde, et c'est encore l'Ecriture qui le dit, a pour défendre ses grandeurs, des chars, des chevaux, des armées ; et nous, nous n'avons que l'invocation de la justice de Dieu. (*Psal.* XIX, 8.) Mais, consolons-nous, la part que nous avons choisie ne nous sera pas enlevée pour l'éternité. (*Luc.*, X, 43.)

Donné à Annecy, le 18 janvier 1854.

XI. MANDEMENT

SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Tout est providentiel, nos très-chers frères, tout est miracle dans celle que Dieu avait de toute éternité destinée à être sa mère. Afin de mieux comprendre la prérogative que l'Eglise vient de reconnaître dans Marie, arrêtons-nous quelques instants à méditer sur tout ce que Dieu avait fait pour elle.

Dans une petite ville de la Judée appelée Nazareth, il y avait une jeune vierge dont le nom était Marie, et qui avait pour époux un homme issu de la famille de David, et dont le nom était Joseph. Un jour, l'ange Gabriel envoyé de Dieu apparaît à cette vierge et lui dit : « *Je vous salue, ô vous, qui êtes comblée des grâces du Seigneur, vous qu'il a choisie entre toutes les femmes pour vous bénir.*

Troublée par cette apparition et par ces paroles, la jeune vierge se demande ce que signifie ce qu'elle vient d'entendre.

L'ange lui dit alors : « *Ne craignez point, ô Marie, car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur, c'est lui-même qui fécondera votre sein. Voilà que vous concevrez et enfanterez un Fils que vous appellerez Jésus.*

Alors Marie dit à l'ange : *Comment cela se peut-il ? car je ne connais point d'homme.*

L'ange lui répond : *Le Saint-Esprit surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et voilà pourquoi celui qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David son père. Il règnera éternellement sur les enfants de Jacob, et son règne n'aura point de fin. Il sera saint et sera appelé le Fils de Dieu.*

Pour vous montrer que rien n'est impossible à Dieu, je vous annonce qu'Elisabeth, votre parente, qui était stérile et déjà dans la vieillesse, a cependant conçu un fils, et qu'elle est maintenant dans le sixième mois de sa grossesse.

Alors Marie s'inclinant répond à l'ange : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* (*Luc.*, I, 28-36.)

Joseph, voyant que Marie avait conçu, eut des soupçons sur elle ; cependant comme il était juste et bon, il voulait la renvoyer sans bruit.

L'ange lui apparut de nouveau pendant le sommeil et lui dit : *Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre Marie pour votre épouse ; le fruit qu'elle porte dans son sein est venu du Saint-Esprit ; celui à qui elle donnera le jour sera appelé Jésus. C'est lui qui effacera les péchés des hommes.* (*Matth.*, I, 20.)

Marie étonnée ne tarde pas à s'acheminer vers les montagnes de la Judée pour visiter sa cousine Elisabeth et lui raconter les merveilles qui lui ont été révélées.

En entendant la voix de Marie, Elisabeth est transportée de joie. Elle sent son enfant tressaillir dans son sein, et, remplie de l'Esprit de Dieu, elle s'écrie : *O Marie, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni ! D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Sauveur vienne à moi dans ce moment ?*

Alors Marie dit : *Mon âme glorifie le Seigneur ! Mon esprit est ravi de joie dans le Dieu qui est mon salut. Parce qu'il a plu au Seigneur de jeter un regard sur moi qui ne suis que son humble servante. Toutes les générations m'appelleront bienheureuse, parce que celui qui possède la toute-puissance, et dont le nom est saint, a fait pour moi de grandes choses. Il fait de génération en génération sentir sa miséricorde à ceux qui le*

craignent. Par la force de son bras, il a dispersé ceux dont le cœur était enflé d'orgueil; il a renversé les puissants qui étaient assis sur des trônes, et il a élevé les humbles. Il a comblé de ses biens ceux qui étaient pauvres, et il a renvoyé les riches sans rien leur laisser. Enfin, cédant à sa miséricorde, il a relevé Israël son peuple chéri, comme il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours. (*Luc.*, I, 41-55.)

Neuf mois après, Marie vient avec Joseph, vieillard plein de sainteté, se faire inscrire à Bethléem, ville de David. Or, comme le temps était arrivé, elle enfanta son premier-né, et l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point eu de place pour eux dans l'hôtellerie.

La vierge de Nazareth ayant seule échappé à la condamnation portée contre la femme, donne sans douleur le jour à celui qu'avaient annoncé les prophètes, après lequel avaient soupiré les patriarches, qu'avaient attendu les nations, et que Dieu lui-même s'était engagé d'envoyer sur la terre pour écraser la tête du serpent.

Le joyeux enfantement de Marie est proclamé à la face de tout l'univers. Au ciel, cette proclamation est faite par les anges, sur la terre par les bergers, et dans les cours des princes par les rois mages venus de l'Orient. Au-dessus de cette crèche de Bethléem, où Marie vient de déposer l'Emmanuel, le Dieu avec nous, celui que les anges ont baptisé du nom de Sauveur, on entend la voix de la céleste milice chantant : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté !*

Dès ce moment les historiens sacrés ne séparent plus la Mère du Fils. Après le nom de Jésus, il n'en est pas un qui revienne dans l'Evangile aussi souvent que celui de Marie. Placée par la Providence à côté du divin Enfant qui croit en âge et en sagesse, cette mère tout aimable l'entoure des soins les plus tendres, le comble de respect et d'amour. Elle le tient dans ses bras, le presse contre son sein, le nourrit de sa propre substance. Il était Dieu sans elle; mais elle lui donne sa nature pour qu'il devienne homme avec nous. Elle s'associe à l'acte immense de la rédemption. Dans son amoureuse admiration pour ce fruit chéri de ses entrailles, elle suit du regard tous ceux qui s'approchent de son berceau; elle l'admire avec les bergers, elle l'adore avec les mages et avec les anges; elle épie toutes les paroles que l'on prononce sur ses destinées, et en les méditant elle en conserve le souvenir dans son cœur.

Bientôt elle va le présenter au temple, comme pour demander à Dieu de reconnaître celui qu'il avait promis à nos premiers parents, qu'il avait fait annoncer par ses prophètes, et qu'il a enfin envoyé aux hommes.

Or, il y avait alors à Jérusalem un homme appelé Siméon, homme juste, craignant Dieu et attendant la rédemption d'Israël. Le Saint-Esprit, qui était en lui, lui avait révélé qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Au moment donc où Marie et Joseph apportèrent Jésus dans le temple pour accomplir ce qui était prescrit par la loi, le saint vieillard eut l'inspiration d'y venir. Aussitôt qu'il aperçut l'enfant de la prédestination, il le prit dans ses bras et rendit grâce à Dieu, en disant : *Maintenant, Seigneur, vous laisserez selon votre parole mourir en paix votre serviteur; car ses yeux ont vu le Sauveur que vous envoyez, lequel doit être connu de tous les peuples. C'est lui qui sera la lumière de toutes les nations et la gloire d'Israël.* Puis, s'adressant à Marie en particulier : *Cet enfant*, lui dit-il, *est placé pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël. Il sera en butte à la contradiction. Votre âme, ô Marie, sera percée par un glaive, afin que les pensées de plusieurs soient révélées.* (*Luc.*, II, 29-34.)

En effet, les contradictions, les souffrances de cœur annoncées à Marie ne tardent pas à commencer. Voici que l'ange du Seigneur apparaît à Joseph et lui dit : *Levez-vous; prenez l'enfant et sa mère et fuyez en Egypte; car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir.* (*Matth.*, II, 13.)

Aussitôt Joseph se lève, prend l'enfant et la mère, et se retire en Egypte, où il demeure jusqu'à la fin de la persécution.

Comme si ce divin Enfant voulait préparer sa mère aux séparations qui seront nécessaires, quand il se livrera aux travaux de la mission qui lui est imposée, il se sépare d'elle sans la prévenir, et, pendant trois jours, il reste dans le temple occupé à interroger les docteurs de la loi. Rien de plus touchant et de plus doux que les reproches qu'elle lui adresse en le retrouvant : *Voilà*, lui dit-elle, *que votre père et moi nous vous cherchions, avec un cœur plein de tristesse!... Pourquoi nous avoir tenus dans cette peine?... Ne saviez-vous pas*, répond le Sauveur, *qu'il est nécessaire que j'accomplisse les œuvres de mon Père?* (*Luc.*, II, 48, 49.)

Un jour, *il y eut des noces à Cana de Galilée; la Mère de Jésus y était, et Jésus lui-même y fut invité avec ses disciples. Le vin venant à manquer, la Mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin! Jésus lui répondit : Femme, qu'y-a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue.* Marie cependant, qui connaît son Fils, se contente de dire aux serviteurs : *Faites tout ce qu'il vous dira.* Et à sa demande s'opéra le premier miracle du Rédempteur. (*Joan.*, II, 1-11.)

Pendant les trois années que dure la prédication du Sauveur, Marie admire la puissance de son Fils et jouit de ses triomphes. Mais c'est à Dieu qu'elle en rapporte toute la gloire. Un jour, pendant que Jésus instruisait la foule et qu'il l'étonnait par la profondeur de ses doctrines, une femme cédant à l'enthousiasme dont son cœur était rempli s'écria : *Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a nourri!* (*Luc.*, XI, 27.) Non, Marie ne s'était

pas trompée, quand elle avait prédit que les générations futures l'appelleraient bienheureuse.

Le moment du grand sacrifice s'approche, et Marie, qui avait partagé les joies des triomphes de son fils, va partager encore les douleurs de sa passion. Elle le suit, quand il porte sa croix le long des sentiers qui mènent au Calvaire; elle le suit des yeux et du cœur, quand il succombe sous le fardeau. Quand il est insulté, quand il est frappé, l'âme de sa mère n'échappe à aucune de ses douleurs. Quand, cloué sur l'instrument du supplice, il est suspendu entre le ciel et la terre, elle court avec un courage de lion et une affection de mère se placer au pied de cette croix, coopérer par son sacrifice et son amour au sacrifice et à l'amour qui opèrent notre rédemption. Jean, le disciple bien-aimé, est à côté d'elle.

Arrivé au dernier terme de ses angoisses, le Rédempteur porte ses regards sur ces deux personnages qui lui sont si chers, et, d'une voix qui qui va s'éteindre, il dit à sa mère en lui montrant Jean, son disciple: *Femme, voilà votre fils!* Il dit ensuite à Jean: *Voilà votre mère!* (*Joan.*, XIX, 27.) Et, dès ce moment, le disciple considéra Marie comme sa mère.

Quelle solennité dans ce testament du Sauveur! Le lieu? c'est entre le ciel et la terre! Le testateur? c'est celui qui est le Maître de tous deux! Le moment? c'est celui qui précède la mort, celui où tout doit être consommé! Le légataire? c'est le genre humain, c'est nous tous! L'objet légué? c'est cette vierge devant laquelle l'ange Gabriel vint plier le genou; c'est cette femme qui est choisie entre toutes les femmes pour être la Mère de Dieu, c'est cette étoile du matin qui brille de la lumière des cieux. Tous les saints Pères, tous les docteurs l'ont assuré: c'est à nous, dans la personne de saint Jean, que Marie a été donnée pour mère! Mais nous ne devenons ses enfants qu'en devenant les frères de Jésus-Christ. Que pouvons-nous désirer de plus? Mais hâtons-nous d'arriver à la fin de cette vie si merveilleuse qui nous ramène sans cesse aux anges, au ciel, à Dieu.

Marie, devenue par adoption mère de Jean, mère des fidèles et de toute l'Eglise, va se renfermer avec les apôtres dans le cénacle pour y attendre la venue du Saint-Esprit annoncé par le Rédempteur. Elle en sort, et la tradition conforme à ce que la raison toute seule aurait pu nous faire deviner, nous apprend que ce corps qui n'avait jamais été souillé par le péché et qui avait servi de temple à l'Homme-Dieu, échappe à la corruption et par les anges est enseveli dans les cieux.

Voilà, N. T. C. F., ce que fut Marie; nous le répétons, aucune créature ne tient tant de place dans l'Evangile. Ce livre divinement inspiré, ordinairement si court dans ses récits, semble prendre plaisir à ramener à chaque instant la pensée sur celle que le ciel s'est associée pour régénérer la terre.

Nous avions besoin, N. T. C. F., pour légitimer le culte de respect, de prière, de reconnaissance et d'amour que nous rendons à Marie, et aussi pour justifier la nouvelle prérogative que l'Eglise reconnaît en elle, nous avions besoin de contempler quelques instants sa grandeur; mais qui pourrait la comprendre? Placée à côté du Sauveur des hommes, elle est comme la limite qui sépare deux mondes, le monde du péché est celui de la grâce, le monde perdu et le monde sauvé, le monde enfanté par la première Eve et le monde à qui la nouvelle Eve va donner une nouvelle vie. Arche d'alliance, tenant d'une main l'ancienne loi, de l'autre elle nous montre la nouvelle. Au premier temps, elle écoute la voix de Dieu le Père jetant une éternelle inimitié entre sa postérité et Satan; au milieu des âges, elle fournit le sang qui doit être versé pour l'expiation: est-il étonnant que les Pères de l'Eglise nous la représentent assistant, au dernier jour, au jugement que prononcera l'éternelle justice.

Le jour de l'Annonciation, qui mêle pour jamais le nom de Marie à celui de Jésus, est sans contredit le plus beau jour qui ait lui sur le monde. Les plus grands événements de la terre, les batailles gagnées ou perdues, les invasions des peuples, les changements de dynasties, la mort ou la renaissance des nations, peuvent intéresser une famille, un pays, une portion du genre humain; mais la mission de l'ange auprès de Marie embrasse l'humanité tout entière. Par cet événement la Vierge de Nazareth devient le lien de l'unité du monde.

Parmi les grandeurs de Marie ne pourrait-on pas compter l'avantage d'avoir été le premier anneau de la tradition chrétienne? N'est-ce point dans son cœur de mère que les évangélistes ont puisé tous les détails qu'ils racontent sur la vie de Jésus? Ne dirait-on pas qu'elle a dicté à saint Luc et aux autres écrivains sacrés ce qu'ils disent de sa naissance, de sa fuite en Egypte et de son retour? Non, il n'y a qu'une mère qui soit capable de recueillir les moindres circonstances qui se rapportent à la destinée de son fils. Aussi l'Evangile observe que Marie *gardait tout cela dans son cœur.* (*Luc.*, II, 51.) Comme toutes les mères et plus que que toutes les mères, elle y pensait, elle en parlait, elle s'entretenait avec les autres et avec son propre cœur de tous les souvenirs qui le remplissaient. Dans le cénacle où elle s'était retirée avec les apôtres, il nous semble l'entendre leur redire les angoisses dans lesquelles son âme était plongée pendant qu'il était dans le temple, au milieu des docteurs de la loi. Oh! c'est bien elle encore qui a raconté son embarras à Bethléem, sa retraite dans une étable; cette crèche, ces animaux domestiques, ces bergers, ces rois mages, ces présents qu'ils apportent, cette étoile qui les conduit

Tout cela a été révélé par la Mère de Jésus.

Quelque loin que nous cherchions à pénétrer dans les mystérieuses profondeurs de la rédemption, toujours nous y retrouverons Marie. Elle est tellement unie à Dieu qu'il nous est impossible de l'en séparer. Cet Homme-Dieu qui s'offre en holocauste, c'est le Fils de Marie. Ce sang qui est versé sur la croix, il a sa première source dans Marie. Cette humanité, que le Fils de Dieu a daigné élever jusqu'à lui, est sortie de la vierge de Nazareth. Cette chair que Jésus-Christ nous donne dans le sacrement de son amour et dont il veut que nous soyons nourris pour avoir la vie en lui, cette chair a commencé dans le sein de Marie. Ainsi, sur nos autels, dans nos saints tabernacles, il y a quelque chose de Marie. Non, nous ne pouvons plus adorer le Dieu fait homme, sans honorer la femme dont il s'est servi pour devenir Homme-Dieu. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise a permis de donner à Marie le nom de Mère de Dieu. Les dons célestes la font briller d'un tel éclat qu'elle apparaît dans tous les temps comme un miracle de Dieu, ou plutôt comme le comble de tous les miracles. Rapprochée de Dieu autant que peut l'être une créature, elle s'élève à une hauteur que ne peuvent atteindre les louanges des hommes ni même celles des anges. Ne nous étonnons plus du culte que les chrétiens lui rendent; Dieu a fait pour elle de grandes choses, et voilà pourquoi les générations l'appellent bienheureuse. Du reste, pour se manifester, le respect n'a pas attendu qu'elle eût été portée dans le ciel; déjà les femmes de Jérusalem disaient à son divin Fils : *Heureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a nourri!* (*Luc.*, XI, 27.)

On nous reproche quelquefois de dérober à Dieu le culte que nous rendons à Marie; mais qu'est-ce donc que ce culte? Un culte d'amour? Mais Jésus-Christ, en nous la donnant pour mère, ne veut-il pas que nous ayons pour elle un amour filial? Un culte de respect et d'honneur? Mais en faisons-nous plus que Gabriel, l'ambassadeur de Dieu, qui vient lui dire : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes* ! Qu'est-ce encore? Un culte de prière; mais Marie elle-même ne nous a-t-elle pas appris que son cœur de Mère avait une grande puissance sur le cœur de son Fils? Plus que les hôtes de Cana nous sommes pauvres; nous n'avons pas de vin; nous n'avons ni force ni vertu : pourquoi ne dirons-nous pas à notre mère : Priez pour nous?.... Une pieuse tradition rapporte que les apôtres, étant allés vers le tombeau de Marie, n'y trouvèrent plus que des fleurs à la place de son corps. Le Dieu qui les avait fait croître ne pouvait d'une manière plus gracieuse et plus touchante préluder au culte de Marie. Nous aussi nous portons des fleurs sur ses autels, persuadés que ces purs emblèmes de nos sentiments ne peuvent déplaire à Dieu.

Le culte de Marie a grandi avec l'Eglise et comme l'Eglise. Encore cachés dans les catacombes, les premiers chrétiens lui consacrent des autels et prient devant ses images; et, quand la religion sort des cryptes pour élever ses temples dans les airs, la Vierge obtient des sanctuaires dans le centre des cités et sur les sommets élevés des montagnes. Son culte prend toutes les formes, il s'adresse à toutes les vertus, se personnifie selon tous nos besoins, formule toutes nos pensées, tous nos sentiments ; il n'est pas un des chemins de la vie sur lequel la bonne Vierge Marie ne vienne se placer. Pour le pauvre voyageur qui chemine seul dans le désert, c'est Notre-Dame de Bon-Rencontre. Pour les âmes timorées, c'est Notre-Dame de Bonne-Espérance. Pour celui que le monde abandonne, c'est Notre-Dame de Bon-Secours. Pour celui qui souffre, c'est Notre-Dame des Douleurs. Pour le téméraire qui se livre à la merci des flots, c'est l'Etoile des Mers. Pour celui qui se hasarde à pénétrer dans les forêts, c'est Notre-Dame des Bois. Pour le soldat qui rejoint le camp, c'est Notre-Dame des Victoires. Pour le pécheur que le souvenir de ses fautes épouvante, c'est Notre-Dame de la Miséricorde; Notre-Dame du Refuge, Notre-Dame du Bon-Retour. Au pied des montagnes glacées, c'est Notre-Dame des Neiges, Notre-Dame du Rocher, Notre-Dame du Lac. Chaque souffrance, chaque besoin qui naît à l'homme, enfante une dévotion nouvelle à Marie. A celui qui souffre, elle présente un cœur percé de sept glaives. A celui qui a besoin de protection, elle ouvre des bras de mère; et à celui qui est dans la joie, elle se présente entourée d'une auréole de gloire : c'est Notre-Dame de Liesse.

Qu'on la voie sur la rive d'un lac tourmenté par l'orage, sur les abîmes de Myans, au sommet des basiliques de l'Italie, sur la tour de Fourvières, sur les collines de Marseille, dans la chapelle de Lorette, à l'entrée d'un palais, sur la porte d'une chaumière ou dans la boutique d'un artisan, partout elle fait pénétrer dans les âmes un rayon d'espérance, une pensée d'amour, un sentiment de confiance qui fortifie contre les faiblesses de la vie et console dans les adversités.

Le chrétien qui a le bonheur de vivre dans un pays catholique, n'est jamais seul, jamais abandonné, jamais sans espoir. Même quand il n'y a plus rien à attendre des hommes, tout n'est pas perdu pour lui. Agenouillé aux pieds d'une image de la Vierge, devant laquelle brûle toujours la petite lampe, image de la Providence qui ne manque jamais à l'homme, il chante un hymne à Marie, il lui répète plusieurs fois : Priez pour moi, et l'espérance renaît dans son cœur. Non, non, il n'y a pas de désespoir, il n'y a pas de suicide dans un pays où le culte de Marie est en honneur.

Qu'un voyageur surpris par la nuit soit égaré dans les bois et saisi par mille ter-

reurs ; s'il vient à entendre dans le lointain la cloche qui annonce la prière à Marie, il renaît subitement, un frisson de plaisir parcourt ses veines ; la pensée de Marie a fait glisser dans son âme un sentiment de sécurité. O mon Dieu ! en donnant votre Mère pour mère à tous les chrétiens, vous avez ouvert pour eux la source des plus abondantes consolations. Riches de ce trésor, ils peuvent se passer sans plainte de tout ce que les hommes leur refusent. Ils ont la douce confiance d'arriver plus facilement à votre cœur en passant par le cœur de celle qui vous a tant aimé.

Qui pourrait raconter les innombrables bienfaits obtenus par l'intercession de Marie, et même sans que nous ayons toujours besoin de lui exprimer nos souffrances et nos désirs ? Quand avec le regard de sa tendresse, elle plonge dans le cœur de ses enfants et qu'elle y trouve accumulées les misères de l'âme et celles du corps, oh ! qu'il lui serait difficile de ne pas invoquer pour eux la puissante bonté de son Fils ! Aux noces de Cana, elle n'attendit pas que le maître de la maison vînt, les mains jointes, lui demander d'obtenir un miracle ; elle vit, et se contenta de dire : *Ils n'ont pas de vin...* Elle nous voit aussi, elle connaît nos besoins ; en faut-il davantage pour le cœur d'une mère ? Pas un jour peut-être ne se passe sans qu'il nous arrive quelques bienfaits que nous n'avons pas demandés, sans que quelques événements fâcheux n'aient été arrêtés ou détournés de nous ! Pourquoi la bonne dame, qui est bien nôtre, puisqu'elle nous a été donnée par le Sauveur, serait-elle étrangère à cette Providence de chaque jour ?

On nous reproche quelquefois de croire trop facilement aux miracles. Peut-être pourrait-on avec plus de justice nous reprocher le contraire. Oh ! on en verrait bien d'autres, si nous voulions raconter tout ce qui s'obtient par l'intercession de Marie, et qui décèle l'impuissance de l'homme ! Mais pourquoi le ferions-nous ? Qu'avons-nous besoin de nouveaux miracles ? Que la bonne dame se soit manifestée à des enfants sur le sommet d'une montagne ; qu'elle soit venue s'entretenir avec une pauvre bergère ; qu'elle ait incliné ses regards vers ceux qui la priaient ; qu'elle ait apparu à une âme pieuse pour l'entretenir des intérêts de sa conscience ; qu'elle ait abandonné un brillant oratoire pour se placer dans l'humble chapelle où elle avait longtemps entendu la prière du pauvre ; que son image tracée sur le bronze ait arrêté plusieurs fois le fer meurtrier des batailles ou le poignard des assassins ; qu'elle ait mille fois prédit l'avenir à ceux qu'elle aime ; qu'elle ait guéri des infirmités dans tous les pays et dans tous les temps ; qu'elle ait arrêté à la porte même de la maison d'une famille chrétienne l'éboulement d'une montagne qui venait de broyer tout un village où la jeunesse blasphémait le nom de Dieu ; tout cela est possible, tout cela peut avoir été accordé à la foi, à la confiance des fidèles et à leur amour pour Marie. Mais pourquoi nous en occuperions-nous d'une manière particulière ? A quelle fin porterions-nous de curieuses enquêtes sur ces faits merveilleux dont se repaît avec bonheur la piété des fidèles ? Encore une fois, avons-nous besoin de nouveaux miracles ? Marie elle-même n'est-elle pas un miracle capable de faire oublier tous les autres ? Que pourrions-nous ajouter à une virginité féconde, à une maternité divine ?....

Le culte que les chrétiens rendent à Marie occupe dans la religion catholique la même place que son nom occupe dans l'Evangile : on le retrouve partout. Mais ne craignons pas que ce culte puisse être d'aucun danger pour la pureté de la foi ! L'Eglise qui l'inspire, le modère et le retient dans les bornes de la vérité. Toujours attentive à réserver pour Dieu ce qui n'est dû qu'à Dieu, elle verse dans les âmes assez de lumières pour leur faire connaître la distance qui reste toujours entre le Créateur et la plus magnifique, la plus belle, la plus digne de ses créatures.

Toute grande qu'elle soit, Marie n'est que la servante du Seigneur : on l'honore, on la prie, on couvre de fleurs ses autels et ses statues ; mais on adore Dieu seul, on ne reconnaît avec saint Paul qu'un seul médiateur. Serions-nous avec l'Evangile, si nous ne permettions pas à Marie d'entrer dans nos temples ? Elle s'y trouve toujours ; mais, pendant que son divin Fils achève sur le Golgotha le sanglant sacrifice de la rédemption, Marie est agenouillée au pied de la croix, et c'est toujours au pied de la croix que nous la plaçons. Loin de déplaire à Dieu, notre amour nous mérite son amour. Ce que nous croyons, c'est que, pour arriver au cœur de Jésus, le chemin le plus court et le plus sûr, c'est de passer par le cœur de Marie.

Voyez plutôt dans quelle attitude la Vierge se montre à nos regards. Pour l'ordinaire, on la représente montrant aux fidèles celui qui est le Rédempteur des hommes. Elle semble leur dire ce que disait saint Jean-Baptiste, en voyant Jésus : « Voilà l'Agneau de Dieu, celui qui efface les péchés des hommes. » Quand les Egyptiens affamés allaient à Pharaon demander du pain, il leur disait : *Allez à Joseph.* (*Gen.*, XLI, 55.) Marie qui tient dans ses bras la source de tout bien, ne dit pas comme Pharaon : « Allez à Jésus ; » mais elle répète : « Venez à Jésus. » De sorte que, si nous allons à Marie, c'est bien pour aller à Jésus.

On se tromperait si l'on pouvait croire que le culte de la Vierge reste stérile dans les âmes. Loin de là, il y fait germer les vertus les plus sublimes. L'humilité, la soumission, l'obéissance de la servante du Seigneur va enfanter des prodiges. Parce que Marie a dit à l'ange : *Je ne connais point d'homme*, des milliers de vierges chrétiennes, pour marcher sur ses traces, renoncent à connaître les hommes, choisissent Dieu pour époux et jurent de lui rester fidèles jusqu'à leur dernier soupir. Ce n'est

pas assez de réprimer la plus impétueuse des passions, ces nouvelles épouses du Seigneur veulent avec lui rivaliser de charité et de dévouement pour les hommes. Enrôlées sous les étendards de Marie, et sous mille dénominations différentes, elles font de leur vie entière un sacrifice offert au soulagement des misères de l'humanité. Elles n'auront point d'époux sur la terre, mais elles auront des frères dans tous les lieux où il y aura des souffrants, des ignorants et des faibles. Eh! mon Dieu! où n'y en a-t-il pas? Vous nous demandez des miracles? Peut-il y en avoir un plus grand que le parfait dévouement de la femme chrétienne?

Jaloux de l'incomparable trésor que l'Eglise catholique possède dans ses congrégations religieuses si variées et si nombreuses, les hérétiques ont vingt fois essayé de donner des sœurs aux pauvres, aux ignorants et aux infirmes. Vains efforts! Avec de la volonté, de l'or, de la puissance et tout ce qui peut assurer le succès des entreprises humaines, ils ont toujours échoué. Toutes les nations protestantes, fussent-elles unies à tout ce qu'il y a de libres penseurs sur la terre ne pourront jamais produire une des femmes qui sont par milliers dans un pays catholique. Oh! c'est qu'elles n'ont pas le type de la virginité, elles n'ont pas le modèle et la raison du dévouement, elles ne chantent pas les louanges de Marie, elles ne méditent pas sur ses incomparables vertus, elles n'invoquent pas sa protection, elles n'ont pas son appui; comment feraient-elles le miracle d'une bonne sœur de Charité?

Aussi, après la prérogative de l'infaillibilité, l'un des caractères les plus saillants du catholicisme est le culte de Marie. On pourrait quasi dire que c'est une des notes de la véritable Eglise. Les oratoires, les sanctuaires consacrés à Marie, ses statues, ses images, les ordres religieux, les confréries, les institutions placées sous son patronage, les fêtes qui lui sont consacrées, les hymnes que l'on chante en son honneur donnent aux peuples catholiques une certaine physionomie douce, gracieuse, épanouie, qui ne se retrouve pas chez les hérétiques. C'est qu'il manque quelque chose au cœur qui n'aime pas Marie. De même, dit saint Germain, que la respiration est dans l'homme le signe de la vie, de même le culte de Marie est à l'égard d'une société un signe d'orthodoxie, et l'on pourrait presque dire de prédestination. O vous, dont la vie se passe sans qu'il y ait un soupir pour Marie, vous paissez dans les champs de l'erreur; non, vous n'êtes pas du bercail du Fils de Marie; vous n'êtes pas chrétiens. Vous qui refusez de vous agenouiller avec l'ange et de dire avec lui et avec nous: *Je vous salue, pleine de grâce;* non, vous n'êtes pas chrétiens. Vous qui refusez de l'appeler bienheureuse et de lui donner le doux nom de mère, vous n'êtes pas chrétiens!

Dans les doctrines catholiques, il y a un développement continu qui se fait, soit par les conséquences qui se tirent des vérités premières, soit par l'application que l'on en fait aux besoins de la société et des individus. C'est le progrès dans l'ordre religieux. Rien n'est plus merveilleux que cette filiation dans l'ordre divin. Les lois de Dieu enfantent les lois de l'Eglise, et les lois de l'Eglise produisent peu à peu les règlements, les constitutions, les rites et les institutions de la société religieuse; mais le progrès n'est nulle part aussi sensible, aussi continu qu'il l'est dans le développement de la dévotion à Marie.

Ainsi, à peine les premiers chrétiens ont-ils appris que, du haut de la croix, Jésus-Christ mourant avait donné sa propre Mère pour mère de ses disciples, qu'ils adoptent Marie pour mère, qu'ils l'honorent, la prient et l'aiment comme on doit aimer une bonne mère. Loin de s'opposer à ces sentiments, l'Eglise les encourage. La foi des fidèles canonise Marie et en fait la reine des cieux, et l'Eglise s'étudie à écarter du culte qu'on lui rend les pratiques qui auraient pu dégénérer en abus, et les erreurs que l'esprit humain fait naturellement glisser dans les doctrines qu'il évoque à son tribunal. Ainsi l'Eglise, dans ses décrets, dit: « Anathème à ceux qui révoquent en doute la perpétuelle virginité de Marie!... Anathème à ceux qui oseraient soutenir qu'il n'est pas permis d'invoquer Marie!... Anathème à ceux qui condamnent et brûlent les images et les statues de Marie!... Anathème à ceux qui, niant la divinité du Fils de Marie, refusent à Marie le titre glorieux de Mère de Dieu!... »

Pendant que, par ses arrêts, l'Eglise détermine avec précision les prérogatives de Marie, le peuple donne un libre cours aux entraînements de sa piété pour elle. Il lui dédie des temples, lui consacre des fêtes, lui élève des statues et lui chante son amour. Il n'y avait pas de mois dans l'année où la Mère de Dieu n'eût son jour. Bientôt on voit de toute part se former des associations ayant pour but d'honorer et et d'imiter ses vertus. De nombreuses phalanges organisées en confréries, en ordres religieux, en congrégations, marchant sous les étendards de Marie, chantent ses louanges et remercient Dieu de leur avoir donné une mère si bonne, une protectrice si puissante, un modèle si admirable.

Ce progrès du culte de Marie exerce son influence sur tout ce qui est du ressort de l'esprit humain. Les beaux-arts semblent se donner la main pour celébrer la gloire de celle en faveur de qui Dieu avait fait de grandes choses. L'architecture, la sculpture, la peinture, dans le désir de faire aussi de grandes choses pour sa gloire, rivalisent de zèle pour lui élever des monuments. Les poëtes composent des hymnes qui se chantent encore de nos jours. La littérature chrétienne devient chaque jour plus empreinte de la pensée de Marie. Les orateurs inventent pour ainsi dire un nouveau langage pour exprimer les sentiments d'admiration

que leur inspirent les grandeurs de Marie. A la vue de cette Vierge si pure, de cette nature sans tache, de cette innocence native, de ces délices d'une sainteté toute divine, de cette beauté morale telle qu'elle brillait dans les âmes encore innocentes de nos premiers parents, les Pères de l'Eglise, les écrivains sacrés, transportés d'un saint enthousiasme, emploient pour l'exprimer les figures de l'Ancien Testament et souvent le langage des prophètes. *Quelle est donc*, s'écrient-ils, *celle qui s'avance comme l'aurore quand elle se lève, qui est belle comme la lune, éclatante comme le soleil, et puissante comme une armée rangée en bataille?* (*Cant.*, VI, 9.) Oh! s'écrie un docteur de l'Eglise, c'est Marie, c'est le sanctuaire de la divinité, le lit nuptial de l'Esprit-Saint, l'arche de notre sanctification, la montagne sainte, le temple de Dieu, le buisson qui brûle sans se consumer, le char de feu qui porte la divinité, la pure et chaste colombe, le siége du Verbe de Dieu, le nuage brillant d'où le juste est descendu sur la terre comme une bienfaisante rosée. C'est la tour de David, l'arche d'alliance, la porte du ciel, l'étoile du matin, l'épouse dont on chante la gloire, le vase précieux, l'échelle mystérieuse par laquelle Dieu descend parmi les hommes, le réservoir des grâces du Seigneur, l'entassement des miracles de la puissance de Dieu, la source de tout bien, l'inviolable trésor de toute richesse, douce colombe qui porte aux humains le rameau d'olivier, signe de la miséricorde de Dieu!

On croirait que l'admiration ne peut aller plus loin; écoutons encore: « O jeune fille sans tache, vierge immaculée, s'écrie saint Tarase, ô beauté parfaite, ornement de la femme, mère toujours vierge, vous qui êtes bénie entre toutes les femmes, c'est vous qui avez arrêté le cours des malédictions tombées sur Adam, notre premier père; c'est vous qui avez expié l'infidélité de notre première mère; vous qui êtes cette pure hostie qu'Abel offrait à Dieu; vous avez été le moyen de notre régénération et la splendeur de Melchisédech. C'est vous qui avez affermi la foi d'Abraham et qui avez soutenu sa confiance. C'est vous qui avez remplacé Isaac comme un sacrifice agréable au Seigneur. Vous avez été personnifiée dans la chasteté de Joseph. Vous êtes le livre de Moïse où le doigt de Dieu a écrit le mystère de la rédemption. Fille de David, vous êtes le miroir dans lequel les prophètes lisaient l'avenir. C'est vous que chantait Ezéchiel (c. XLIV, ỳ 2), quand il parlait de cette porte fermée par laquelle Dieu seul devait passer. C'est vous qui êtes cette vierge de Jessé qui devait fleurir et porter le Christ (*Isa.*, XI, 10); c'est vous que Jérémie (c. III, ỳ 16) indiquait comme source d'une alliance entre les nations à qui votre Fils devait être prêché; c'est vous que Daniel (c. II, ỳ 45) appelait une montagne d'où l'on devait extraire la pierre angulaire qui est le Christ. Nous vous honorons, innocente brebis! Nous vous prêchons, vierge pleine de grâce, choisie entre toutes les femmes pour être l'épouse du Seigneur! Vous êtes pour nous un ciel nouveau, un testament signé par le Messie pour mettre fin au règne de la loi et commencer par le baptême le règne de la grâce. »

Ce n'est point encore assez; les saints continuent: « De quel nom vous appellerai-je, ô Marie! dirai-je que vous êtes un ciel? Eh! n'avez-vous pas porté dans votre sein celui qui a créé le ciel? Dirai-je que vous êtes un soleil? Mais vous êtes sept fois plus brillante que le soleil, vous qui avez conçu le soleil de toute justice, vous êtes plus belle que la lune, vous qui avez donné le jour à l'auteur de toute beauté. Vous appellerai-je une nuée du ciel? Eh! n'avez-vous pas porté dans votre sein celui que les Ecritures nous représentent comme revêtu de nuées? Etes-vous un candélabre? Mais n'est-ce pas par vous que la lumière a lui à ceux qui étaient dans les ténèbres? Etes-vous une pierre précieuse? N'avez-vous pas donné aux hommes la pierre précieuse par excellence? Etes-vous un paradis? Oh! vous avez ouvert aux hommes un paradis qui ne se refermera jamais! Etes-vous la terre? Mais n'avez-vous pas porté et enfanté celui dont la seule volonté fait trembler la terre? Etes-vous une table chargée d'aliments? Eh! n'avez-vous pas nourri de votre lait virginal celui qui donne à tous la pâture? Dois-je vous comparer à la mer? Oh! vous êtes plus que cela, car vous avez tenu dans vos bras et couvert de vos baisers celui qui a commandé aux eaux de se réunir pour former les mers! »

Remarquez bien, N. T. C. F., que toutes ces louanges, tous ces honneurs vont droit à Dieu, dont le nom accompagne toujours celui de Marie. Elle n'est grande que parce Dieu a fait pour elle de grandes choses; elle n'est sainte que parce que Dieu a embelli son âme des plus angéliques vertus. Elle n'est exempte de toute souillure que parce qu'il a plu à Dieu de la préserver en vue de son Fils de toute tache du péché originel.

Toutes les louanges qu'il est possible d'adresser à Marie sont légitimées d'avance par son titre de Mère de Dieu. Oh! ne soyons pas étonnés que l'Eglise l'appelle reine des cieux, et qu'elle nous la représente dans ce séjour de la gloire, entourée des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs et de toute la sainte milice du ciel. N'est-ce pas elle qui leur en a ouvert le chemin?

Il nous serait aujourd'hui impossible d'entrer dans une église catholique sans y entendre les louanges de Marie. Il n'est pas une bouche chrétienne qui ne veuille lui dire avec l'ange et avec un docteur de l'Eglise: « Je vous salue, épouse du Seigneur, vous par qui nous avons recouvré l'innocence perdue.

« Je vous salue, ô vous, qui avez écrasé la tête du serpent et relevé notre nature corrompue en la rapprochant de Dieu.

« Je vous salue, ô vous qui avez fait luire la lumière à ceux qui reposaient dans les ombres de la mort et donné la joie à ceux qui gémissaient dans la peine.

« Je vous salue, brillante nuée, fontaine jaillissante dont les eaux limpides guérissent de l'erreur et donnent l'amour de la divine sagesse.

« Je vous salue, divin paradis, où croissent les lis et les roses dont les suaves parfums sont un remède salutaire pour ceux qui avaient respiré la mort; divin paradis où fleurit l'arbre dont les fruits donnent la vie éternelle.

« Je vous salue, magnifique palais préparé, orné, enrichi pour servir de demeure au Roi suprême de l'univers.

« Je vous salue, montagne fertile et couverte d'ombrage où se nourrit l'Agneau qui efface les péchés du monde.

« Je vous salue, pleine de grâce, vous qui êtes plus sainte que les saints, plus élevée que les cieux, plus comblée de gloire que les chérubins, plus digne d'honneurs que les séraphins, plus vénérable que toutes les créatures.

« Je vous salue, délices de Dieu le Père, vous par qui la connaissance de son nom est parvenue jusqu'aux extrémités de la terre. Je vous salue, Mère du Fils, vous qui lui avez donné ce corps par lequel il s'est manifesté à nos yeux. Je vous salue, chaste épouse du Saint-Esprit, vous dont il s'est servi pour nous montrer son amour. Je vous salue, vous qui êtes plus élevée que les cieux, plus brillante que le soleil, plus blanche que les astres et que les nuages argentés; vous que l'apôtre saint Jean a vue couronnée de douze étoiles représentant les douze prérogatives dont il a plu au Seigneur de vous enrichir.

« Je vous salue, vous qui êtes l'ornement du paradis, la volupté des justes, la gloire des vierges, le soutien des trônes, l'encouragement du sacerdoce, le refuge des pécheurs, le guide des navigateurs, la main secourable pour ceux qui tombent, le remède pour ceux qui souffrent, la résurrection de ceux qui meurent et l'espérance de tous.

« Je vous salue, vous qui avez porté dans votre sein celui qui était avant vous, qui sera après vous et dans tous les siècles des siècles. »

Vous le voyez, N. T. C. F., depuis la naissance du christianisme jusqu'à nos jours, l'activité de la raison chrétienne, la piété des fidèles, le zèle du sacerdoce catholique, l'autorité de l'Eglise, tout a été d'accord pour encourager et diriger le progrès dans le culte de Marie; et, ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que le développement du culte de Marie a entraîné avec lui le progrès du culte de Jésus sur la croix, de Jésus dans la sainte Eucharistie et de Jésus dans le ciel, à la droite du Père. Ah! c'est que la mère a guidé les cœurs vers le cœur de son Fils! Il n'est pas un catholique qui, après avoir salué Marie avec l'ange, n'ajoute aussitôt: Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme il a été dès le commencement et comme il sera jusqu'à la fin des siècles!

Cependant, une des prérogatives de Marie n'avait point encore été enregistrée au nombre des articles présentés par l'Eglise à la foi des chrétiens. Sans encourir ses anathèmes, on pouvait se demander encore: Cette femme de qui est né celui qui a écrasé la tête du serpent, cette vierge qui a enfanté le Dieu avec nous, cette mère qui a fourni au Fils de Dieu la chair qui l'a rendu visible, le sang qu'il a versé pour l'expiation, cette épouse qui a été fécondée par l'Esprit-Saint, a-t-elle été, même pendant un temps très-court, soumise à la puissance du démon? Le venin du serpent a-t-il pénétré jusqu'à son âme? Est-elle née comme tous les enfants d'Adam, entachée du péché originel? Ici la raison chrétienne, devançant les décisions de l'Eglise, se hâtait de répondre: Non, Marie n'a jamais été sous la puissance du démon. Quand le Verbe s'est fait chair, il n'a pu vouloir d'une chair souillée. Quand l'Esprit-Saint s'est fait une épouse, il n'a pu la choisir parmi les filles déchues. Quand le Fils de Dieu s'est de toute éternité préparé une mère, il n'a pu vouloir une fille du démon. La vierge de Nazareth était bénie avant d'être Mère de Dieu, et, seule entre toutes les femmes, elle était sans tache. Elle était bénie dans sa conception.

La raison chrétienne ne s'était pas arrêtée à ces inductions; elle avait interrogé la parole que Dieu avait adressée au serpent, quand il lui avait dit: « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne (*Gen.*, III, 15); » et, dans cette terrible sentence, la raison chrétienne avait découvert que cette inimitié devant être éternelle, Marie n'avait jamais pu être sous la puissance du démon, en grâce avec le démon.

La raison chrétienne trouvant dans le Fils assez de mérites, assez de puissance pour préserver sa Mère de la faute originelle, n'a pas tardé de s'écrier avec saint Bonaventure: « Salut, réparatrice du monde tombé! Jamais, non jamais, vous n'avez été atteinte par le péché. »

Enfin, la croyance à l'Immaculée Conception ayant prévalu dans l'Eglise, se trouvant consignée dans les écrits des docteurs, étant prêchée dans toutes les chaires, ayant passé dans tous les rites, dans toutes les liturgies, étant connue et enseignée dans tous les pays, la raison chrétienne a prononcé que cet accord des peuples ne pouvait être que l'œuvre de Dieu, qui ne saurait permettre dans son Eglise une erreur pour ainsi dire universelle. Dès lors, la raison chrétienne a demandé qu'à son suffrage vînt se joindre le sceau de l'infaillibilité

Vous nous demandez, N. T. C. F., comment, pour les fidèles, cette doctrine a pu passer du domaine de la liberté dans celui du devoir; comment cette pieuse croyance a pu devenir une vérité de foi, une doctrine

positive soustraite pour jamais au libre examen de la raison.

Nous vous répondrons qu'il en a été de cette vérité comme de toutes les autres. La question a été portée à Rome, Rome a parlé et la cause est finie.

Cependant, comme il est bon que vous connaissiez de quelle manière se manifeste l'unité, l'autorité et l'infaillibilité de l'Eglise de Jésus-Christ, nous vous dirons ce qui, à cette occasion, s'est manifesté dans la ville sainte. Dieu nous a fait la grâce d'être l'un des témoins de cette grande manifestation des gloires de Marie.

Placé par le chef de l'Eglise universelle à la tête du diocèse de saint François de Sales, nous étions allé rendre compte de notre apostolat à celui qui n'est pas seulement le prince des évêques, le pontife des pontifes, mais qui est encore, selon saint Bernard, un autre Moïse par l'autorité, un autre Pierre par la puissance, et un autre Christ par l'onction. Nous étions allé, selon la promesse faite dans notre ordination, au tombeau des saints apôtres, afin d'y puiser les inspirations, les lumières, les forces qui nous sont nécessaires pour accomplir la redoutable mission qui nous est confiée. Nous étions allé dans la ville éternelle, non pour y admirer les restes d'une grandeur déchue, broyée pour ainsi dire par le temps et les barbares; mais pour y contempler le plus beau monument de la puissance de Dieu, le centre de la catholicité, de la patrie des âmes, le siége de cette Eglise que ni le temps, ni le fanatisme des hérésies, ni les passions des méchants, ni la fureur des barbares, ne pourront détruire. Oh! que ne nous est-il donné de faire passer dans vos âmes toutes les consolations qui ont inondé la nôtre, alors que, placé vis-à-vis de l'homme à qui la Providence a confié le soin de conquérir le monde, nous pouvions contempler sur sa face le rayonnement de la bonté de son cœur! alors que nous pouvions apprécier cette douceur inaltérable, cette charité immense, cette science profonde, qui sont les seules armes que puisse employer, pour remplir sa divine mission, le serviteur des serviteurs de Dieu.

C'est vous, N. T. C. F., qui avez été le principal objet de nos entretiens avec le chef de l'Eglise. Très-saint Père, lui-disions-nous, la portion de vigne que vous avez daigné nous confier n'est pas restée stérile. Les habiles ouvriers, venus dans la première heure, l'ont arrosée et fécondée de leurs sueurs. L'intelligence et le courage qu'ils ont apportés dans le travail ont produit des fruits abondants, et le faible ouvrier, venu dans la dernière heure, n'a qu'à maintenir les travaux de ceux qui l'ont précédé. Heureux si, quand viendra le moment du salaire, il peut espérer d'être traité comme eux! Sans doute, il y a des bêtes malfaisantes qui dégradent la vigne : *Vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas* (*Cant.*, II, 15); des hérétiques redoutables par leur nombre et par leurs trésors, des propagateurs de mensonges, des prédicants de l'erreur, des agents de démoralisation se glissent dans la propriété du Seigneur pour y porter le ravage et la destruction; mais de nombreux ouvriers veillent nuit et jour et emploient leurs forces à réparer le mal qu'ils ne peuvent empêcher.

Il y a de la foi, très-saint Père, dans le beau diocèse de saint François de Sales. Il y a aussi du zèle pour la gloire de Dieu; il nous suffirait, pour le démontrer, de citer les soixante-quinze églises neuves que nous aurons consacrées en moins de douze années.

Le pain de la parole de Dieu y est distribué par plus de six cents soixante prêtres, qui travaillent avec un zèle infatigable au ministère des âmes dans les paroisses, dans le séminaire, dans les colléges et même dans les écoles de la campagne. Plus de quatre-vingts communautés religieuses nous prêtent un secours immense pour l'instruction morale du peuple, pour le soin des pauvres et l'édification des fidèles. Les vertus qui se pratiquent dans ces saints asiles, les prières qui s'y font, les actes sublimes de charité qui s'y exercent, allument dans les âmes ce feu que Dieu lui-même est venu apporter sur la terre. Nous vous demandons, très-saint Père, de bénir le pasteur et le troupeau.

Mais revenons à ce qui se passe au centre du catholicisme. Les fidèles de tous les pays, les théologiens, les corporations religieuses, des universités et même des nations entières avaient à plusieurs reprises demandé au successeur de Pierre de porter une décision dogmatique sur l'Immaculée Conception de la Mère de Jésus.

Avant de céder à ces sollicitations, le pontife suprême, celui en qui se résume l'unité chrétienne, ne jugeant pas à propos de rassembler l'Eglise en concile général, avait écrit à tous les patriarches, archevêques et évêques du monde catholique, pour leur demander quelle était sur ce sujet la croyance du clergé et celle des peuples; et, en même temps, pour demander leur avis sur l'opportunité d'une décision relative à l'Immaculée Conception. Les réponses des évêques qui ont été recueillies et publiées en dix volumes par les soins du souverain pontife, étant favorables à une décision dogmatique, le 8 décembre 1854, jour de l'Immaculée Conception, a été choisi et désigné pour cette manifestation.

A peine cette décision est connue, que des cardinaux, des patriarches, des primats, des archevêques, des évêques et des ecclésiastiques de tout grade, des laïques de toutes conditions, partis de tous les pays du monde, s'acheminent vers la ville éternelle pour assister à la fête de Marie.

Environ deux cents prélats se sont réunis dans les salles du Vatican, pour délibérer sur la forme à donner à une décision que tous ont demandée. Il nous serait difficile, N. T. C. F., de vous dire tout ce qu'il y avait de grand, de beau, de sublime dans

cette assemblée, où des hommes de choix venus de toutes les parties du monde, avaient apporté une expérience consommée des hommes et des choses, et une science aussi vaste que profonde. Nous ne pensons pas qu'on ait jamais vu autant de dignité, autant de sagesse réunie à autant de savoir. Ailleurs, les hommes se réunissent quelquefois, hélas! pour se déchirer mutuellement, et presque toujours pour se diviser et constater leur désaccord. Ici, règne en toute chose l'unité de vue et la plus parfaite unité de doctrine. Pour tous ces docteurs de la loi, comme pour tous les catholiques dispersés sur la terre, il n'y a qu'un Christ, qu'une foi, qu'un baptême. A cette admirable unité des esprits vient se joindre la charité chrétienne qui répand ses ineffables douceurs dans cet aréopage religieux, où sont représentées toutes les grandeurs morales. En effet, entre cette multitude de croyants, il n'y a, comme il n'y avait entre les premiers chrétiens, qu'un cœur et qu'une âme.

Avec de telles dispositions, les discussions ne sauraient être longues. La lumière étant faite, toutes les pensées se portent vers celui à qui Jésus-Christ lui-même a remis les clefs du royaume des cieux; vers celui qui est l'âme et le centre de cette imposante assemblée. Ce n'est pas la ville de Rome qui a réuni les deux cents évêques accourus à la voix du pontife. Ce qu'ils ont cherché, c'est l'Eglise qui se trouve là, où se rencontre celui qui en est le guide et le modérateur. La Rome qu'ils cherchaient, ils auraient pu, dans d'autres temps, la trouver à Gaëte ou à Fontainebleau, comme ils la trouvent aujourd'hui dans le Vatican. Heureux, en ce moment, de ramer dans la barque de Pierre, ils disent à celui qui en tient le gouvernail : Guidez-nous vers la haute mer, si c'est là que doit se faire la pêche miraculeuse. Pasteur des pasteurs, vous savez où sont les gras pâturages ; au signe de votre main nous y dirigerons nos pas. Commandant des armées du Seigneur, donnez vos ordres aux généraux qui les attendent. Du haut des tours de Sion où la Providence vous a placé, vous sentinelle vigilante, vous avez vu ce qui peut menacer ou consoler la cité sainte ; si donc une gloire nouvelle peut ajouter quelque chose aux gloires de Marie, qui elle-même est une gloire de l'Eglise, prononcez, vous seul. Déjà la foi des peuples vous est connue, vous avez entendu la voix de tous les pasteurs, le Saint-Esprit, qui vous est promis pour vous suggérer les choses de Dieu, ne vous manquera pas dans un moment si solennel. Prononcez, vous seul! vous qui êtes la pierre fondamentale et solide sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Eglise ; vous qui avez reçu l'ordre de paître les agneaux et les brebis, vous qui tenez le gouvernail de la barque de Pierre ; vous dont la foi ne doit pas faillir, puisqu'elle est préservee par Dieu lui-même. Confirmez vos frères dans leur confiance en Marie, portez seul le décret de l'Immaculée Conception, et quand cette voix qui doit retentir jusqu'aux extrémités de la terre aura dit : ***Il a paru au Saint-Esprit et à nous que Marie a été conçue sans péché***, vos frères qui sont ici présents, et avec eux tous ceux qui sont encore au milieu des peuples, répondront avec tous les fidèles : ***Amen! Amen! Amen*** (51)!

Cependant l'aurore du 8 décembre annonce au monde chrétien un beau jour et une belle fête. Le canon du fort Saint-Ange, se mariant au son de toutes les cloches, annonce à la ville éternelle, qu'une fleur nouvelle va s'épanouir sur la couronne de la reine des cieux. Bientôt le temple de Saint-Pierre où sont conservées les reliques des apôtres, le plus vaste monument qui soit au monde, se remplit de pieux pèlerins accourus pour vénérer Marie et assister à un nouveau lever de cette étoile du matin. Plus de soixante mille âmes remplissent l'enceinte de la basilique. Les cardinaux, les archevêques, les évêques, les prêtres de tous les ordres, couverts de leurs plus riches ornements devancent le pontife romain qui s'avance à travers la foule respectueusement agenouillée pour demander et recevoir sa bénédiction. Rien ne saurait exprimer la dignité, la pompe et la majesté de ce cortége, composé presque tout entier de ceux que Dieu ordonnait à Moïse de choisir parmi les vieillards.

Nos frères séparés, d'accord avec les mécréants de toutes les espèces, se scandalisent de la richesse extérieure qui accompagne nos saintes cérémonies. Ce trône sur lequel est porté le vicaire de Jésus-Christ, cette triple couronne ornée de pierres précieuses, les tuniques de la tribu de Lévi où resplendissent l'or et la soie, ces deux cents mitres blanches qui s'élèvent au-dessus de la foule et tracent la voie au pasteur des pasteurs, le nombreux cortége qui s'avance à travers les marbres du Vatican, tout cela leur semble un luxe déplacé. Trop bornés pour s'élever jusqu'à l'invisible objet de toutes ces démonstrations, ils ne savent aller que jusqu'à l'homme. Ils ne comprennent pas que l'homme soumis à l'empire des sens, a besoin de signes et d'images pour recevoir l'idée des choses, et que, pour lui faire comprendre les grandes choses, comme Dieu le ciel, l'éternité, il faut des images capables de fortement frapper les sens. Pour le catholique qui a l'intelligence du surnaturel, il sent son âme s'élever quand il voit le premier ministre de Dieu sur cette terre porté sous les voûtes du temple le plus magnifique qui ait été élevé par les hommes à la gloire du Très-Haut. Il se dit à lui-même : Il est donc bien grand celui que l'on enseigne par un si riche langage!

Le pontife, descendu du trône sur lequel

(51) Espèce de paraphrase du dernier discours prononcé par le savant évêque de Bruges, dans l'assemblée des évêques.

il était porté par des serviteurs respectueux, va s'agenouiller devant l'autel du Seigneur pour montrer encore combien est grand celui devant qui s'humilient les grandeurs de la terre. Sur le point de porter une sentence contre laquelle il ne peut y avoir aucun appel, il invoque l'assistance du Saint-Esprit et chante : *Venez, Esprit Créateur, descendez des cieux, remplissez de vos grâces et de vos inspirations les cœurs que vous avez créés.* A peine a-t-il commencé, que soixante mille voix s'unissant à la sienne font redire aux voûtes sacrées son harmonieuse invocation.

Jamais l'Eglise universelle ne fut mieux représentée qu'elle l'est en ce moment dans l'enceinte de la basilique romaine. C'est l'Eglise avec son chef, ses apôtres, ses docteurs, ses enfants de tous les pays en hiérarchie complète, et, pour nous servir des expressions de l'Ecriture, l'Eglise, avec son admirable variété dans l'unité. C'est le monde chrétien attendant la parole que va prononcer celui à qui il a été dit : *Enseignez les nations... Je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles. Confirmez vos frères.* (*Matth.*, XXVIII, 19; *Luc.*, XXII, 32.)

Cette parole ne se fait pas attendre. Debout vis-à-vis du tombeau des apôtres, celui qui leur a succédé s'exprime ainsi : *Après avoir invoqué l'Esprit consolateur..... Nous déclarons, nous prononçons, nous définissons que la doctrine affirmant que la bienheureuse Vierge Marie a été dès le premier instant de sa Conception, par une grâce et un privilége spécial du Tout-Puissant et en vue des mérites de Jésus-Christ Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel, est une doctrine révélée de Dieu ; qu'elle doit, par conséquent, être crue fermement et inviolablement par tous les fidèles.*

Pendant que le juge suprême prononçait ces paroles, sa voix s'altérait, des larmes de bonheur coulaient sur son visage, et les émotions de son âme passaient dans tous ceux qui le voyaient et qui l'entendaient. « Ah! disait un protestant témoin de cette scène : il y a des moments où il ferait bon être catholique ! »

Le vicaire de Jésus-Christ n'avait pas fini de prononcer le décret, que déjà le bruit du canon, le son des cloches, celui des instruments de musique, se mêlant aux cris de « gloire à Marie ! » ébranlaient de toute part le ciel romain. Au même instant, les fils mystérieux qui portent la parole, et rendent la pensée présente dans tous les lieux qu'ils traversent, publient la sentence du chef de l'Eglise aux confins de l'Italie, et le canon de Naples proclame le triomphe de la reine des cieux en même temps que celui de Rome. Ailleurs, un certain frémissement du sentiment catholique, ayant fait pressentir ce grand événement, les acclamations de la métropole du monde chrétien se reproduisent au même jour en Savoie, en Espagne, en France et en d'autres pays. Gloire à Marie !

Ne cherchons plus, N. T. C. F., des preuves de l'Immaculée Conception, ni dans l'Ecriture, ni dans les oracles des prophètes, ni dans le témoignage des Pères, ni dans le langage des anges, ni dans l'accord des peuples chrétiens; la règle de notre foi s'est manifestée, nous avons un témoignage qui renferme tous les autres : le prince des pasteurs, du haut de la chaire de l'infaillibilité, a annoncé que Marie a été conçue sans péché; Rome a parlé, la cause est finie. Il ne nous reste qu'à répéter tous les jours de notre vie : Marie conçue sans péché, priez pour nous !

Donné à Annecy, le 1er avril 1855.

XII. MANDEMENT

Pour le carême 1856

SUR LES ASSOCIATIONS RELIGIEUSES.

1. Au moment où cette espèce de monde qui est maudit dans l'Evangile rassemble et organise partout ses redoutables phalanges contre les humbles et pauvres soldats des armées du Seigneur, vous n'avez pas cru, nos très-chers frères, que, trahissant nos devoirs de pasteur et de défenseur de l'Eglise, nous resterions tranquille spectateur des assauts que ce monde livre chaque jour aux citadelles de la Jérusalem fondée sur la terre par la puissance de l'Homme-Dieu. Oh non! mais en mêlant nos tristesses et nos regrets à ceux de tous les fidèles, nous avons conçu le dessein de calmer leurs craintes en leur rappelant que la colère des hommes est un fléau qui passe, tandis que le règne de Dieu est éternel ainsi que la durée de son Eglise. Souffrir, espérer et attendre, telle est la devise que le chrétien ne doit jamais oublier.

Vous le savez, N. T. C. F., l'Eglise de Jésus-Christ, monarchie divine, est soutenue par une foule d'institutions qui chez une nation en garantissent l'existence et en assurent la prospérité. Sans doute, les associations religieuses n'en sont pas les colonnes; mais elles en sont la gloire et le plus bel ornement. Vous en êtes chaque jour témoins : c'est dans les communautés religieuses que se conserve le type de toutes les vertus chrétiennes : c'est là que, dans le besoin, vous retrouvez les conseils de la sagesse, les lumières de la foi et les consolations de la charité. Plus de cent de ces familles religieuses, répandues sur tous les points du diocèse de saint François de Sales, y font vivre l'idée de la perfection morale, le sentiment de l'immortalité et la croyance au dévouement. Leurs travaux ne se bornent pas à nos montagnes et à nos cités. Dans notre pays de foi, les vocations à la vie religieuse sont nombreuses, et déjà plusieurs centaines de filles de saint Joseph, de saint Vincent de Paul, sont parties du milieu de nous pour aller porter, dans des contrées étrangères, en France, en Italie, en Afrique et en Asie, l'amour de la prière, l'exemple des œuvres et l'encouragement à tout ce qui est bien. Cependant, quel que soit le nombre des vocations, il ne répond point encore aux désirs du peuple qui aujourd'hui plus que jamais de-

mande des hommes de Dieu. On dirait que, lassé de ne trouver que des maîtres dans ceux qui le gouvernent, il sent, plus vivement que jamais, le besoin d'avoir des pères, des frères et des sœurs.

Il y a des moments où la beauté morale du dévouement brille d'un éclat tel qu'il est impossible de ne pas la reconnaître. En effet, quand viennent à se montrer la peste, la guerre, la famine et tous ces fléaux contre lesquels ni la science humaine, ni le pouvoir des maîtres de la terre n'ont point de remèdes, le peuple, pressé par le sentiment de sa faiblesse et de ses misères, reconnaît où sont ses véritables amis. Quand le choléra s'est pour la seconde fois déclaré dans notre diocèse, les pensées du peuple se sont subitement portées vers les asiles où la piété des âmes de Dieu attend l'occasion de se transformer en dévouement. De tous les lieux envahis par le fléau, on nous écrivait : Nos pasteurs vont succomber à la peine, envoyez d'autres prêtres pour les soutenir. Envoyez-nous des capucins, envoyez-nous des frères, envoyez-nous des sœurs. Les secours ne se faisaient pas attendre; nous n'avions qu'à signaler le mal, et aussitôt les portes des couvents s'ouvraient pour laisser sortir les serviteurs de Dieu, devenus les plus dévoués serviteurs des hommes et des hommes mourants.

Mais l'homme ne vit pas de pain seulement; à côté des besoins physiques, il y a des besoins moraux qui se font sentir aux âmes élevées pour voir au delà de la terre. Celles-là nous crient à leur tour : envoyez-nous des vicaires régents; nos enfants demandent le pain de la parole de Dieu, et ceux qui nous viennent d'ailleurs que de chez vous ne savent pas toujours le couper; envoyez-nous des instituteurs sortis des cloîtres, et capables de nous rassurer sur les principes qu'ils transmettront à nos enfants.

Eh bien ! le croirez-vous, N. T. C. F., l'esprit du siècle est devenu si pervers, que le grand nombre de ceux qui le dominent s'efforce de dénaturer ou de détruire les institutions qui enfantent le dévouement, et méritent à la fois votre reconnaissance et votre admiration ! La haine des vœux de religion a soufflé sur l'Europe, et déjà elle a fait planer la destruction sur la France, sur la Suisse, sur l'Espagne et sur la plupart des contrées de l'Allemagne. N'allons-nous point à notre tour devenir l'objet de ses persécutions? Le mot d'ordre paraît avoir été donné : on veut promener sur toute l'Italie la faux révolutionnaire pour détruire la plus belle œuvre du temps, les associations formées dans l'intérêt des âmes. Sous ce rapport, notre patrie si éminemment chrétienne est entamée; espérons que l'auguste prince, qui gouverne l'une des nations les plus catholiques du monde, la retiendra sur le bord du précipice et qu'il ne permettra pas que l'on écarte de son peuple une si abondante source de vie.

Oui, N. T. C. F., le peuple demande des hommes de prière pour le relier plus étroitement à Dieu; il veut des hommes de dévouement pour le soulager dans ses misères, des hommes de foi pour lui montrer les sentiers de la vertu, enfin des hommes de contemplation pour lui dévoiler les mystères du ciel et ceux de la terre; et voilà qu'une secte qui conspire dans l'ombre, qui n'écoute que sa haine pour le Christ, qui ne veut pour le peuple qu'une aveugle soumission à de brutales volontés, vient se placer entre lui peuple et ceux dont il attend les plus inappréciables bienfaits. Elle veut d'un seul coup étouffer les plaintes des malheureux et le zèle de ceux qui veulent les entendre et les secourir. Il n'y a partout qu'un cri : démolissons les monastères !

Comprenez-le bien, N. T. C. F., ce n'est pas l'Eglise, ce n'est pas la religion qui sont en cause. L'Eglise est bâtie sur des fondements assez solides pour n'avoir rien à redouter de la fureur des méchants. C'est vous, N. T. C. F., qui êtes en cause; c'est vous, pères de famille, que l'on attaque, quand on entreprend de détruire les institutions religieuses, qui, tout en vous laissant les douceurs de la paternité, s'offrent à partager avec vous les devoirs et les peines qu'elle impose. Pauvres ouvriers de l'industrie, c'est vous que l'on veut atteindre en repoussant les mains charitables qui attendent, pour vous servir, le jour où la maladie vous empêchera de servir vos maîtres. Malheureux indigents, que les infirmités ou les revers de la fortune ont réduits à chercher de porte en porte le morceau de pain nécessaire à la vie, c'est vous que l'on veut humilier, en repoussant du monde ceux qui, pour plaire à l'ami des humbles, des petits et des pauvres, s'étaient volontairement faits pauvres pour effacer l'opprobre que les heureux du siècle attachent à votre situation. Enfants du peuple qui couvrez les pavés des grandes villes où vous endurez le froid et la faim, c'est vous que l'on opprime, en détruisant les associations de ceux qui, vivant de peu, dans la sobriété, le jeûne et la pénitence, laissent sur le marché public une épargne qui tourne au profit de tous. Oh ! personne ne mourrait de faim, si tous ceux qui font la guerre aux moines consentaient à vivre comme eux ! Habitants des campagnes, c'est vous que l'on veut frapper, en détruisant les frères et les sœurs qu'une vocation divine appelait auprès de vos enfants; en repoussant ces pénitents courageux, qui allaient vous attendre dans les déserts que vous deviez traverser et qui portaient la vie spirituelle et la céleste joie jusqu'au sommet des plus âpres montagnes. Chrétiens de tous les pays et de toutes les conditions, c'est vous dont on veut tyranniser les consciences, en fermant les voies par lequelles vous désiriez marcher à la suite de ceux qui vont à Dieu seul. Vous sentiez peut-être dans le fond de votre âme un attrait

divin qui vous poussait à la vie religieuse, et ces hommes, qui osent se dire les protecteurs de la liberté de conscience, vous en ferment l'entrée. Enfants du peuple, quelque bas que vous soyez placés dans la hiérarchie sociale, la religion vous ouvrait la porte de ses écoles, de ses cloîtres, de toutes ses institutions pour vous élever et vous introduire dans le champ du progrès; elle vous offrait des modèles, des instituteurs, des amis, et voilà qu'une philosophie mensongère, en repoussant ces bienfaits, vous refoule dans la lie d'où vous vouliez sortir!

Dans la crainte que le fanatisme antireligieux qui trouve des échos jusque dans nos montagnes ne parvienne à ébranler votre foi, à vous tromper sur la nature des institutions religieuses, et aussi pour justifier l'estime dont elles jouissent à vos yeux, nous essayerons de vous montrer la raison de leur existence, le but qu'elles se proposent et ce qu'elles font dans le monde pour l'atteindre.

II. On demande pourquoi des monastères et des vœux de religion?

Nous allons le dire.

Je suis venu apporter le feu sur la terre, a dit le Sauveur des hommes: *que puis-je vouloir si ce n'est qu'il soit alimenté?* (*Luc.*, XII, 49.) Or, pour que le triple feu de la vérité qui éclaire, de la charité qui embrase et du zèle qui convertit, qui enfante à la vertu, ne soit pas éteint, Dieu a établi un gouvernement des âmes. Voulant se servir des hommes pour en faire les instruments de sa miséricorde et de son amour, il les a constitués en une société universelle, dépositaire du trésor de ses grâces, soutenue par sa puissance et toujours inspirée par son esprit. Cette société, c'est l'Eglise, grand, vaste monastère qui n'a pour clôture que les limites du monde, et qui renferme dans son sein tous ceux qui veulent marcher à la suite de Jésus-Christ, et faire leur salut par la pénitence et la foi.

Cette première société, dans laquelle on entre par les eaux et les vœux du baptême, est elle-même composée d'un plus grand nombre de sociétés particulières qui diffèrent les unes des autres par le détail des pratiques et des formes; mais qui, toutes dirigées par le même esprit, conduisent au même but, le salut des âmes, et par le même moyen, le sacrifice, le renoncement, le dévouement et la pénitence. C'est Jésus-Christ qui a fondé l'Eglise, et c'est encore à Jésus-Christ qu'il faut remonter pour trouver l'origine et la cause des associations religieuses; il suffit d'ouvrir l'Evangile pour s'en convaincre. Jésus-Christ dit à ses disciples: *Si quelqu'un veut venir avec moi, il faut qu'il renonce à sa propre volonté, qu'il consente à porter sa croix et qu'il me suive.* (*Matth.*, XVI, 24.)

Or, suivre Jésus-Christ, c'est imiter ses exemples, c'est être docile à ses conseils, c'est se cacher avec lui dans la pauvreté de l'étable de Bethléem; c'est se retirer comme lui dans le désert pour prier; c'est jeûner et mortifier la chair pour vaincre les tentations; c'est se dérober au monde pour s'entretenir avec lui sur la montagne; c'est renoncer à tout pour devenir son disciple; c'est l'accompagner sur le Calvaire en portant sa croix. Mais qu'est-ce donc que tout cela, si ce n'est être un véritable religieux? Oui, Jésus-Christ a été le premier pénitent, le premier anachorète, le premier moine, le premier cénobite et le véritable type de la vie religieuse. Quand il a dit à ses disciples: *Ce que j'ai fait c'est afin que vous le fassiez vous-mêmes, et que vous marchiez sur mes traces... Vous n'êtes pas de ce monde, c'est moi qui vous ai tirés de ce monde; aussi le monde vous détestera comme il me déteste moi-même* (*Joan.*, XIII, 15); il s'est montré le fondateur des ordres religieux. Mais voyons s'il n'ajoute pas le précepte à l'exemple.

Un jeune homme de haute naissance lui dit: *Maître, que faut-il que je fasse pour me sauver? Jésus lui répond: Observez les commandements. Je l'ai toujours fait, répond le jeune homme, que puis-je faire de plus? Jésus répond: Si vous voulez être parfait, allez, vendez votre bien, donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi... Vous aurez en récompense un trésor dans le ciel.* (*Matth.*, XIX, 16.) N'était-ce pas lui dire: Abandonnez la vie commune, séparez-vous du monde et venez dans la petite communauté religieuse que j'ai formée? En entendant les paroles du Sauveur, saint Pierre, qui appartenait à cette communauté, s'écrie avec une espèce de joie: *Nous, Seigneur, nous avons tout abandonné pour vous suivre!* (*Ibid.*, 27.)

Le Seigneur ajoute: *Je vous le dis en vérité, tous ceux qui*, avec l'intention de gagner le ciel, *abandonneront maison, parents, frère, sœur, épouse, seront récompensés dans ce monde et dans l'autre, et recevront beaucoup plus qu'ils n'auront laissé.* (*Ibid.*, 29.)

Il insiste: « Celui qui veut venir avec moi, il faut qu'il renonce à sa volonté, qu'il porte aussi sa croix tous les jours. » Or, abandonner le monde et tout ce qu'il peut offrir, faire pénitence et suivre Jésus-Christ, n'est-ce pas embrasser la vie religieuse? Ces conseils, ces encouragements religieux sont souvent répétés dans l'Evangile.

Qu'est-ce après tout que la vie religieuse? une vie de prière, de contemplation, une vie de continence perpétuelle, de renoncement, de pauvreté volontaire, de dévouement, d'obéissance, d'humilité, enfin une vie de combat. Or, toutes ces vertus ne sont-elles pas commandées ou conseillées aux chrétiens? Ouvrons l'Evangile. *Il faut prier*, dit Jésus-Christ, *et ne jamais cesser de prier.* (*Luc.*, XVIII, 1.) *Quand deux personnes seront d'accord pour demander une chose à mon Père qui est dans les cieux, elles l'obtiendront. Toutes les fois que plusieurs seront rassemblés en mon nom, je serai au*

milieu d'eux. (*Matth.*, VIII, 19, 20.) *Si vous me demandez quelque chose, je vous exaucerai.* (*Marc.*, VI, 22.) *Quand vous voudrez prier, entrez dans votre chambre; après en avoir fermé la porte, et quand vous serez dans la solitude, priez Dieu votre père qui voit dans les lieux les plus cachés, et il vous exaucera.* (*Matth.*, VI, 6.)

Ne dirait-on pas que le Sauveur des hommes a voulu tracer les règles de la vie monastique? C'est bien la prière perpétuelle, c'est bien la solitude du cloître, c'est bien l'association religieuse, et l'on s'étonnerait que des âmes ferventes veuillent embrasser et suivre ces conseils?... Il vaudrait mieux s'étonner de les lire dans l'Evangile.

La vie religieuse est une vie de contemplation. *Une femme nommée Marthe reçut un jour le Sauveur dans sa maison. Elle avait une sœur qui s'appelait Marie. Celle-ci, assise aux pieds de l'Homme-Dieu, écoutait avec avidité ses paroles : Marthe au contraire, occupée des soins du ménage, se plaignit en disant : Seigneur, voyez ! ma sœur me laisse tout l'ouvrage; dites-lui de m'aider. Jésus lui répond : Marthe, Marthe, vous vous agitez et faites trop de choses ; or il n'y en a qu'une de nécessaire ; Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera point enlevée.* (*Luc.*, X, 38-42.)

Après un semblable témoignage, il se trouvera encore des personnes pour blâmer les ordres contemplatifs. Ils permettront aux hommes de s'agiter, de se tourmenter pour gagner un peu d'or, arriver à quelques honneurs, briguer un peu de pouvoir; mais ils ne veulent pas même supporter dans les autres les doux entretiens de l'âme avec son Dieu, les angéliques contemplations qui produisent la spiritualité et élèvent jusqu'à l'extase les saints qui, avec Marie, ont choisi la bonne part. Contents de se prosterner devant le veau d'or, ils font aux autres un crime de se prosterner devant le Dieu sauveur.

Pour nous, chrétiens selon l'Evangile, nous applaudissons à ceux qui ont le courage d'abandonner tout le reste et de se ranger à côté de Marie, pour n'écouter que Dieu et gagner la bonne part qui ne leur sera jamais enlevée.

Une vie de continence perpétuelle : Jésus-Christ n'en a-t-il pas donné l'exemple? *Heureux*, dit-il, *ceux qui conservent un cœur pur, car ils verront Dieu.* (*Matth.*, V, 8.) *Il y a des hommes qui s'imposent volontairement la continence pour gagner le ciel.* (*Matth.*, XIX, 12.) *Celui qui se marie*, dit saint Paul, *fait bien; mais celui qui renonce au mariage fait encore mieux.* (I *Cor.*, VII, 38.) *Les petits enfants*, dit une voix du ciel, *n'ont point été profanés par les œuvres de la chair ; ils sont vierges et suivent l'Agneau partout où il se trouve.* (*Apoc.*, XIV, 4.) Et l'on voudrait blâmer ceux qui font vœu de chasteté! Y a-t-il donc de l'ignominie à suivre les exemples et les conseils de Jésus-Christ ? Hé quoi! s'écrie saint Grégoire le Grand, on trouve bon que les filles se choisissent un époux; mais on ne voudrait pas leur permettre de choisir l'Homme-Dieu.

Mais dit-on, pourquoi se lier par des vœux? Pourquoi? c'est qu'il faut brûler ses vaisseaux pour n'être pas tenté de fuir le combat. Quand il s'agit d'une œuvre aussi importante que le salut éternel, il faut trancher dans le vif: *Si votre main, si votre pied, vous scandalisent, coupez-les; il vaut mieux aller au ciel avec ces membres de moins que que d'aller en enfer avec eux.* (*Matth.*, V, 29.) *Celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière, est un ouvrier qui ne mérite pas d'entrer dans le royaume de Dieu.* (*Luc.*, IX, 62.)

Pourquoi des vœux ? C'est parce qu'il n'y aura de couronné que ceux auront vaillamment combattu... et qu'il n'y aura de sauvé que ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin. Pourquoi des vœux? Ah! c'est que la foi qui les inspire et la vive clarté qui les accompagne, révèlent à ceux qui les font la faiblesse de notre nature, l'instabilité de nos pensées et les fascinations de l'esprit tentateur. Est-il étonnant qu'en entrant dans les temples de la vertu, ils tirent sur eux la porte pour se mettre dans la nécessité de n'en plus sortir!

La vie religieuse est une vie de pauvreté volontaire. *Heureux*, dit Jésus Christ, *les pauvres*, qui sont contents de l'être! (*Matth.*, V, 3.) Ne suis-je pas pauvre moi-même? *Les renards ont des tanières, les oiseaux ont des nids, et le Fils de l'homme n'a pas de quoi reposer sa tête. Vendez votre bien, donnez-en le prix aux pauvres et suivez-moi. Ne portez avec vous pour le voyage, ni or, ni argent, ni souliers, ni bâton, ni deux vêtements.* (*Matth.*, IX, 10.) *Placez vos trésors dans le ciel, où la rouille ne pourra les atteindre.* (*Matth.*, VI, 20.) *Il est difficile à un riche*, qui se confie à ses richesses, *d'entrer dans le royaume des cieux.* (*Matth.*, XIX, 23.) *Que servirait à l'homme de gagner l'univers entier, s'il venait à perdre son âme?* (*Matth.*, XVI, 26.) *Le pauvre Lazare est porté dans le sein des anges. Le mauvais riche meurt à son tour et est enseveli dans les enfers.* (*Luc.*, XVI, 22.)

Après de tels encouragements et de telles menaces, faut-il s'étonner de voir tant d'âmes généreuses renoncer au monde pour embrasser la pauvreté de la vie religieuse? Vous qui avez conçu le projet de détruire les milices de la pauvreté, vous ne savez pas combien la foi est puissante; brûlez plutôt l'Evangile; car, tant que ses conseils seront connus, il se trouvera des âmes courageuses pour les suivre.

La vie religieuse est une vie de dévouement au prochain :

Un docteur de la loi voulant tendre une embûche au Sauveur, lui dit : Maître, que faut-il que je fasse pour aller au ciel? Jésus répondit : Vous aimerez Dieu par-dessus toute chose et le prochain comme vous-même. — Mais qui est notre prochain? — Un voyageur était tombé entre les mains

des voleurs qui le dépouillèrent et le laissèrent moitié mort sur le chemin. Un Samaritain, passant par hasard, le vit et en eut pitié. Il pansa ses blessures et le conduisit dans une hôtellerie, où il le fit soigner à ses frais. Voilà comment il faut traiter le prochain! Allez et faites de même. (*Luc.*, X, 25-37.) Ce que vous donnez à un pauvre, c'est à moi que vous le donnez.... *Quiconque aura donné au plus petit d'entre les pauvres un verre d'eau fraîche en obtiendra la récompense.* (*Matth.*, X, 42.) *Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec ses anges; alors, assis sur le trône de sa gloire et entouré de toutes les nations, il séparera les brebis d'avec les boucs, comme le ferait un berger. Il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche; puis il dira à ceux de la droite : Venez, vous qui êtes les bénis de mon Père, prenez possession de l'héritage qui vous a été préparé dès l'origine du monde : car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez recueilli; j'étais nu et vous m'avez vêtu; j'étais malade et vous m'avez visité; j'étais en prison et vous êtes venu m'y voir... Seigneur, quand est-ce que nous avons fait toutes ces œuvres pour vous?... Le Seigneur répond : Je vous dis en vérité que quand vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites; et pour cela vous irez dans la vie éternelle.* (*Matth.*, XXV, 31 et seq.)

Tandis que les ennemis de Dieu et des hommes n'auront pas effacé ces paroles de l'Evangile, elles enfanteront des milliers de frères et de sœurs de la Charité; car la parole de Dieu est plus puissante que la haine des impies.

La vie religieuse est une vie d'abnégation, de renoncement et d'humilité. Or, ces vertus remplissent quasi l'Evangile. Celui qui étant Dieu s'est humilié jusqu'à prendre la forme de l'esclave, jusqu'à se faire homme, afin de mourir pour les hommes, doit nécessairement regarder l'humilité comme une vertu bien précieuse. C'est l'Homme-Dieu qui dit : *Si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* (*Matth.*, XVIII, 3.) *C'est celui qui s'humilie qui sera élevé, et celui qui s'élève sera humilié.* (*Matth.*, XXIII, 12.) *Celui qui est le plus petit parmi vous sera le plus grand.* (*Luc.*, IX, 48.)

Quand on a lu, étudié, médité l'Evangile, on ne s'étonne plus de voir dans les siècles de foi tant de chrétiens de toutes les classes, tant de riches, de princes, d'illustres militaires abandonner les grandeurs et les espérances du siècle, pour la vie humble et cachée des cloîtres. Les ennemis du christianisme en conviennent : la vie religieuse, la pratique des vertus chrétiennes, dans la solitude ou dans les communautés, n'est pas autre chose que l'application des maximes de l'Evangile à la moralité de l'homme. On devient pénitent, parce qu'on est disciple de Jésus-Christ.

Les moins ardents des ennemis de la vie monastique reconnaissent en effet que toutes les vertus pratiquées dans les associations religieuses sont inspirées par la parole de l'Homme-Dieu; mais ils voudraient qu'on se contentât de les pratiquer dans le monde, dans la famille, dans la société civile. A Dieu ne plaise que nous puissions affirmer qu'on ne peut se sauver que dans les monastères! Nous affirmons au contraire que l'on peut se sauver dans toutes les positions honnêtes. Oui, N. T. C. F., soyez chrétiens dans l'intérieur de vos familles, soyez vertueux dans le monde, si Dieu vous y appelle et vous donne les grâces nécessaires pour vous y maintenir. Mais, si vous avez la liberté d'y rester, pourquoi refuseriez-vous à votre frère la liberté d'en sortir? Il y a des cœurs fragiles qui viennent se briser contre le moindre obstacle, des cœurs meurtris, blessés, qui ne sont jamais sortis des combats qu'après avoir perdu la victoire; pourquoi leur refuser la liberté de se réfugier dans des forteresses, de se cacher dans des déserts, dans des grottes profondes où l'ennemi ne saura les trouver? Il y a des hommes inquiets qui, effrayés de la corruption qui règne dans le siècle, n'y trouvent plus aucune place qui puisse leur convenir; pourquoi leur refuser la liberté de se retirer dans les forêts de la Grande-Chartreuse, ou dans les austérités de la Trappe? Il y a des natures ardentes que dévore le zèle de la maison de Dieu, qui trouvent que l'Europe est trop étroite pour leur activité; pourquoi leur refuser de s'associer à saint François Régis et à ses compagnons, pour tenter de conquérir à l'Evangile toutes les nations de l'Orient? Il y a des esprits vastes, élevés, qui, remplis d'indifférence et quelquefois de mépris pour les misérables intérêts de ce monde, sentent le besoin de s'élever plus haut, de se cacher loin du bruit des passions humaines, pour méditer dans la solitude sur les mystères du ciel; pourquoi leur refuserez-vous la liberté de briser tous les liens qui les attachent au monde, afin de se donner sans réserve aux travaux de l'intelligence et de devenir, avec les Basile le Grand, les Augustin, les Thomas d'Aquin, ces prodiges de science et de vertu dont la raison s'étonnera toujours sans les dépasser jamais? Il y a des cœurs tellement pénétrés de l'amour divin, qu'ils ne peuvent soutenir même l'idée d'aucun partage; pourquoi leur refuseriez-vous la liberté d'aller avec sainte Thérèse s'ensevelir dans un océan d'amour?

On ne sait pas assez combien est odieuse la tyrannie exercée par les persécuteurs de la vie ascétique. La liberté première, la liberté la plus belle, la plus chère au cœur de l'homme est sans contredit la liberté religieuse, et c'est celle-là que de barbares oppresseurs veulent détruire. Ils entrent dans les âmes pour en arracher les désirs de la perfection. A un saint Jérôme, retiré dans une grotte pour n'y entendre que la

voix de son Dieu, ils viennent dire : Qui t'a permis de rester dans cette grotte ? — Dieu et la liberté. — La liberté, c'est nous qui l'avons conquise, nous nous en servirons pour chasser ton Dieu de son temple et toi de ta grotte ; sors ! — Je ne sortirai pas, je veux faire le salut de mon âme par la pénitence et la prière. — Tu sortiras ; le bruit de tes pénitences vient troubler nos plaisirs. Ennuyés de t'entendre appeler le juste ou le saint, nous te rendons au monde où tu viendras avec nous goûter les douceurs de la vie, récolter des remords et braver l'enfer. C'est ainsi que raisonnent les oppresseurs.

Les ordres religieux sont donc l'expression de l'Eglise, de l'Evangile : partout où sera ce livre de Dieu, il y aura des vœux, des communautés, des associations pour la prière et pour les œuvres.

A peine le Sauveur des hommes est-il monté au ciel que déjà les chrétiens nouvellement convertis s'associent pour vivre selon l'esprit de l'Evangile : *Unis par la doctrine qu'ils avaient reçue des apôtres, ils s'assemblaient pour participer à la fraction du pain et pour la prière... Une parfaite égalité régnait parmi les croyants ; toutes leurs possessions étaient mises en commun, et l'on donnait à chacun ce qui lui était nécessaire. Ils persévéraient ainsi tous les jours dans le temple, unis entre eux de cœur et d'esprit ; et, rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leurs repas avec joie et simplicité de cœur.* (*Act.*, II, 42-47.)

En les voyant ainsi unis, les païens se disaient les uns aux autres : Voyez comme ils s'aiment ! Ce sont bien là les communautés naissantes.

Quand les empereurs romains se mirent à persécuter les disciples du Galiléen, ceux-ci continuèrent à s'assembler, ils descendaient dans les catacombes, y dressaient des autels et priaient ensemble devant les tombeaux des martyrs.

Au temps où les chrétiens de Rome se tenaient dans les souterrains, ceux de l'Asie-Mineure fuyaient en Egypte, s'avançaient dans le désert, vivaient seuls dans la pénitence, ou, dociles à l'esprit de l'Evangile, s'unissaient à d'autres chrétiens pour former des communautés.

Dès le jour où Constantin eut rendu la paix à l'Eglise, la liberté religieuse prit son essor, et des monastères se construisirent partout où la foi avait pris racine. Les ordres les plus illustres naquirent au IVe et au Ve siècle.

Les ennemis des institutions monastiques ont supposé que les papes avaient inventé les ordres religieux et les avaient établis dans tous les pays pour y soutenir leur puissance. Il faut pour avancer un semblable paradoxe être plongé dans une ignorance grossière, soit sur l'histoire de l'Eglise, soit sur sa manière d'agir, soit encore sur l'origine des institutions religieuses.

Forte de la promesse de son divin fondateur, l'Eglise attend de lui seul sa vie et ses progrès. C'est l'Esprit-Saint, c'est l'Evangile, c'est l'inspiration divine qui ont convoqué les âmes dans un même lieu et les ont associées pour combattre le même ennemi, remporter la même couronne et jouir du même bonheur dans l'autre vie.

Voici comment naissent les monastères : Vers le milieu du IIIe siècle, Antoine, pénétré des maximes de l'Evangile, désireux de parvenir à la perfection dont parle Jésus-Christ, vend ses biens, en donne le prix aux pauvres, et, pour jouir de la vie contemplative, se retire au sommet d'une montagne, où de nombreux imitateurs vont le joindre. Les cellules se multiplient autour de sa cellule ; les exercices religieux se font en commun, on suit une règle simple, et, avant que l'Eglise les approuve, on compte autour de saint Antoine plus de cinq mille moines.

Au commencement du IVe siècle, Basile le Grand se retire dans un désert pour être tout entier à la contemplation des choses de Dieu. Une foule de chrétiens fervents vient l'entourer dans sa solitude, il les reçoit, leur donne des règles et devient leur conducteur dans la vie monastique.

A la fin du Ve siècle, un jeune homme de haute naissance, indigné de la corruption qui règne dans les écoles de Rome, les abandonne furtivement et va, pour échapper à la séduction, se cacher dans une grotte profonde où il mortifie son corps pour le soumettre à la loi de l'esprit. Benoît est bientôt entouré d'une foule de jeunes gens qui veulent avec lui entrer dans les voies de la perfection. Douze monastères sont ouverts et peuplés de plus de cent pénitents, avant que le chef de l'Eglise pense à les soumettre à une loi.

A la fin du XIe siècle, le prêtre Bruno, dégoûté des biens du monde, va demander à l'évêque de Grenoble la permission de se cacher avec quelques compagnons dans l'épaisse forêt qui couvre les montagnes voisines. La petite communauté s'accroît, sans avoir d'autre loi que la sainteté de vie du fondateur. Le pape ne connaissait pas même cette institution qui devait subsister tant de siècles sans dévier jamais de sa primitive ferveur.

Au commencement du XIIIe siècle, un jeune dissipateur, François d'Assise, ayant lu dans l'Evangile les éloges de la pauvreté et les récompenses qui lui sont promises, conçut le dessein de porter la pauvreté jusqu'à l'excès ; il se fit mendiant, parcourut les villes de l'Italie, excita une telle admiration que son exemple fut bientôt suivi par des milliers de chrétiens. Il fonda l'ordre des Frères Mineurs, et quand il demanda au chef de l'Eglise d'approuver la règle qu'il imposait à ses disciples, sa demande fut repoussée ; mais sa constance l'emporta, et les Frères Mineurs édifièrent le monde, consolèrent l'Eglise et montrèrent ce que peut produire la foi.

Vers le milieu du XVIe siècle, Ignace de Loyola, touché par les exemples des saints

dont il lisait la vie dans un moment de désœuvrement, prend subitement la résolution de se convertir. Il renonce avec un indicible courage aux avantages d'une brillante naissance, repousse les plaisirs de la cour la plus fastueuse de l'Europe, suspend son épée à un pilier de l'abbaye du Mont-Serrat et ne veut plus être que le chevalier de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. L'exemple de sa ferveur lui gagne de nombreux adhérents qui prennent le nom de clercs de la compagnie de Jésus; ils font avec lui le vœu de servir l'Eglise et de travailler à la conversion des infidèles. Tous ensemble vont demander au souverain pontife de les enrôler dans les armées du Seigneur. Le pape les reçoit avec froideur et ne les approuve qu'à condition que leur nombre ne s'élèvera pas au-dessus de soixante. Ce n'est que plus tard qu'il leur fut permis de s'étendre sans limite de personne ni de lieu.

Ce que nous venons de voir sur la naissance des ordres religieux, nous pouvons le voir encore dans la formation des congrégations que nous voyons naître chaque jour.

Dans un village de la Bretagne, une pauvre fille, touchée de la souffrance et de la misère d'un vieillard, le retire, le soigne et le nourrit. Il en vient un second, puis un troisième, et ainsi de suite : la communauté devenant nombreuse, d'autres filles pieuses se joignent à elle pour exercer la charité envers les vieillards. Elles admettent une règle, prennent le nom de *Petites-Sœurs des pauvres*, et forment une corporation qui ne tardera pas d'avoir l'assentiment du chef de l'Eglise. Voilà comment naissent les institutions durables. Non, les ordres religieux ne naquirent jamais d'une idée préconçue par les successeurs de Pierre. Ils se bornèrent toujours à épier l'action du Saint-Esprit, et à l'approuver quand ils l'eurent reconnue. Les papes, les empereurs, les puissances de la terre ont pu de tout temps fonder des maisons religieuses dans leurs terres, dans leurs états ; mais, entre fonder une maison et créer un ordre, il y a la même distance qu'entre créer la terre et la labourer.

Pour les hommes uniquement occupés des choses de ce monde, pour ceux que l'ignorance a privés du sens chrétien, le monde régénéré par la grâce est un phénomène qui ne se peut comprendre. Le désert qui se peuple d'anachorètes, les solitudes rendues pour ainsi dire vivantes par la prière et les chants religieux, les associations formées pour conquérir le ciel, la pauvreté honorée et mise au-dessus de l'orgueilleuse richesse, l'égoïsme étouffé par le dévouement, tout cela leur semble un rêve; et, dans leur ignorance, ils crient au fanatisme, à la superstition, à la tyrannie d'une ambitieuse autorité. Mais pour celui qui a médité l'Evangile, qui apprécie la valeur d'une âme, qui sait combien est étroite la voie qui mène au ciel, celui qui, en se livrant au combat spirituel, a pu comprendre la faiblesse de notre nature, la force et la violence de nos passions, celui-là comprend le phénomène des institutions religieuses. Il ne trouve pas extraordinaire qu'une âme, qui redoute la sévérité des jugements de Dieu, cherche à se garantir des dangers qui la menacent et consente à placer des murailles, des grilles et des verroux entre elle et les scandales du monde. Au lieu d'être étonnés qu'il y ait tant de religieux, tant de monastères, soyons étonnés qu'il n'y en ait pas davantage. Si la prudence des enfants de Dieu égalait la prudence des enfants du siècle, le monde ne serait qu'une vaste communauté, où les frères et les sœurs n'useraient de la vie présente que pour en mériter une meilleure.

III. L'esprit d'association est essentiellement lié au christianisme. Les doctrines, les préceptes, les exemples tendent à rapprocher les hommes les uns des autres, et à former une seule famille de tout le genre humain. Si jamais ce prodige peut s'accomplir sur la terre, on peut assurer d'avance qu'il sera l'œuvre de l'Eglise de Jésus-Christ.... Pour unir tous les hommes, il faut un lien assez grand pour les enlacer. Or, ce lien ne peut être fourni que par l'Eglise catholique. Les principes qui servent de bases aux associations communes sont toujours bornés dans d'étroites limites. Un intérêt de fortune soutient pendant quelque temps une association d'industrie ; des sentiments de nationalité retiennent sous un même drapeau les habitants d'un même pays; l'autorité d'un prince retient de nombreux sujets sous la même loi ; l'épée d'un conquérant enchaîne par la terreur et sous un même joug les nations vaincues ; l'esprit de parti, la haine pour la vérité religieuse forment souvent des associations pour le crime, et des conspirations pour le malheur des peuples. Mais tout cela se ressent de la petitesse et de la misère de l'homme. Il n'y a qu'une doctrine qui puisse embrasser l'univers et réunir tous les hommes dans un même faisceau, c'est la doctrine de l'Eglise qui est aussi celle de Dieu. Doctrine universelle qui, attribuant à tous les hommes une même origine, une même destinée, une même nature, les inscrit comme des frères dans les annales du monde. Viendra un temps, où, selon la parole de l'Apôtre, il n'y aura plus ni Juifs, ni gentils, ni Grecs, ni barbares, ni maîtres, ni esclaves, mais où il n'y aura plus que des frères, des enfants de Dieu régénérés par le baptême.

Dans cette grande société catholique, retenue dans une perpétuelle unité par le câble de la foi, il y a une infinité d'associations particulières qui fonctionnent dans une atmosphère qui leur est propre, sans jamais troubler l'harmonie de l'ensemble. Loin de rompre l'unité du mouvement, les corporations religieuses, si nombreuses, si variées par les formes, par les destinations, par les règles et par les exercices, contri-

buent à le rendre plus régulier, plus parfait et plus accéléré. Le but général poursuivi par l'Eglise, la mère de toutes les corporations, c'est l'établissement du règne de Dieu, et le but des associations particulières, c'est l'exercice des vertus dont l'Evangile a apporté le précepte et l'idée.

Il faut l'avouer, les vertus évangéliques devaient paraître effrayantes pour l'esprit à qui elles se présentaient pour la première fois, et plus effrayantes encore pour le cœur qui se trouvait depuis longtemps en possession d'une morale plus douce. Comme au IVe siècle, on reprochait à saint Grégoire d'user de son éloquence pour vanter outre mesure la beauté de la vie religieuse et d'y attirer trop de monde, il répondit à ses auditeurs qu'il y avait à Rome une multitude, un véritable peuple de vierges chrétiennes, dont la pauvreté, la vie humble et austère étaient plus propres à détourner de cet état qu'à le faire aimer.

Les hommes consentent à admirer la vertu pendant qu'elle n'est que idéale ; mais du moment où elle doit se formuler dans les actes, elle fait peur. Ceux qui la trouvaient belle un moment plus tôt, la fuient et deviennent ses ennemis quand il faut l'embrasser. Voilà pourquoi le Fils de Dieu est venu se montrer aux hommes comme le modèle, le type de toutes les vertus évangéliques. Vierge lui-même, il avait droit de recommander la chasteté, en prouvant qu'elle était possible. Dépouillé des biens de la terre, n'ayant pas de quoi reposer sa tête, il était beau de l'entendre prêcher la pauvreté. Né dans une étable, entouré de pauvres pêcheurs, il montrait que l'humilité pouvait s'allier à la grandeur. Doux, patient au milieu de ceux qui le persécutaient, priant pour ses bourreaux, il prouvait qu'il n'était pas impossible de pardonner les injures et d'aimer ses ennemis.

Pourtant, il était nécessaire que ces grands exemples fussent continués sur la terre. La chair aurait bien vite repris l'empire sur l'esprit ; l'amour du visible aurait bien vite relevé les autels du sensualisme, si la religion n'eût placé, sous les yeux de tous les chrétiens, des temples où l'on offrirait un culte continuel au régénérateur du monde, en y immolant chaque jour les trois grandes passions qui tyrannisent le cœur humain, la luxure, l'orgueil et la cupidité. Or, ces temples ont été ouverts, ce sont les grottes des solitaires, les cellules des moines, les corporations religieuses, les monastères, les couvents, où des milliers de vierges renouvellent chaque jour à l'époux de leur choix les promesses de leur fidélité. Les monastères sont de véritables conservatoires des vertus chrétiennes. Sans doute, il eût été possible d'en retrouver le précepte et la description dans la Bible ; mais la seule Bible qui soit à la porté de tous, la seule qui n'ait pas besoin d'interprétation, c'est l'exemple d'un riche du monde qui donne son or aux pauvres, afin d'être plus alerte pour suivre Jésus-Christ ; c'est l'exemple d'une communauté de jeunes vierges qui ont rompu tout commerce avec le monde.

Pour comprendre à quel point les institutions monastiques sont nécessaires, il ne faut que se porter par la pensée au temps où la loi d'amour, où les conseils de perfection sont descendues du ciel. Pour en assurer le triomphe, il fallait faire arriver l'Evangile jusqu'au peuple, à travers l'épaisse couche de pourriture qu'avait jetée sur la société le paganisme expirant sous les dernières conséquences de ses croyances et de sa morale. Supposez un missionnaire, un disciple du Sauveur, un apôtre même, venant dire aux Romains, aux Athéniens, aux disciples d'Epicure, de distribuer leurs richesses aux pauvres et de se vouer à la pénitence. Ils auraient pris, et avec assez de raison, une telle proposition pour un acte de folie. Eh bien ! les disciples de Jésus-Christ, les missionnaires ont mieux fait ; à côté des amphithéâtres des grandes villes, ils ont placé des pénitents qui ont frappé les regards, étonné la pensée et forcé à la réflexion les esprits les plus volages. Quand la science chrétienne entre dans une âme accompagnée de l'exemple, elle y fait des miracles.

Quand les farouches enfants du nord sont venus s'abattre sur les contrées méridionales de l'Europe, l'Eglise n'a pas désespéré de leur conversion. Mais, c'est surtout par les moines qu'elle a pu adoucir leurs mœurs, éclairer leur esprit et les introduire dans la civilisation chrétienne. Entre la morale de ces hommes de sang, qui croyaient honorer leurs dieux en égorgeant leurs frères, et la morale des moines, il y avait le chaos, et c'est ce chaos que les moines leur ont fait franchir. Afin de mieux comprendre la difficulté qu'il devait y avoir à faire embrasser le christianisme à ces enfants des forêts, il suffit de mettre les dieux qu'on leur disait de brûler, à côté de celui que l'on offrait à leur adoration. Or, la religion des barbares leur faisait un devoir sacré de la vengeance, et toute leur morale était en abrégé contenue dans ce précepte tiré des livres liturgiques des Scandinaves : « Celui qui en veut à la vie et aux richesses d'autrui doit se lever de bon matin. Le loup qui reste couché trouve rarement une proie. »

Voici maintenant les règles que traçait saint Colomban aux moines qu'il plaçait au milieu de ces barbares : « Que le moine vive, dans le monastère, sous la loi d'un seul et dans la compagnie de plusieurs, pour apprendre de l'un, l'humilité, des autres, la patience. Qu'il ne fasse point ce qu'il veut. Il doit manger ce qu'on lui donne, ne posséder que ce qu'il reçoit, et obéir à qui lui déplaît. Il n'ira chercher son lit qu'épuisé de fatigue, il faut qu'il s'endorme en s'y rendant, qu'il en sorte avant d'avoir achevé son sommeil. S'il a souffert une injure, qu'il se taise ; qu'il craigne son supérieur comme Dieu, et l'aime comme un père. Il n'examinera, ne jugera pas la décision des plus anciens, son devoir est d'obéir et d'accomplir les commandements, selon cette parole

de Moïse : *Ecoute, Israël, et tais-toi !* » (*Deut.*, IV, 1.)

Un missionnaire irlandais, saint Rupert, évêque, étant venu en Pannonie, pour y annoncer la foi, arriva dans un pays de montagnes, habité seulement par quelques serfs qui disputaient leur chétive demeure aux ronces et aux bêtes sauvages. Touché de la pauvreté, de la rudesse et de l'ignorance de ces malheureux, il se fixa au milieu d'eux, y bâtit une église et leur fit entendre la parole de Dieu : « Nous vous supplions, leur disait-il, au nom du Christ, de vivre comme il convient à des chrétiens, évitant la concupiscence, l'ivresse qui prive l'homme de la raison, la fornication qui le souille, l'avarice qui est une idolâtrie, l'emportement de la colère, les nuages de la mauvaise tristesse. Mais soyez miséricordieux les uns pour les autres, vous pardonnant comme Dieu vous a pardonné. Ayez soin de racheter vos péchés passés, par la prière et par l'aumône, et de prévenir les péchés futurs, sachant que le jour du jugement approche, et que l'heure de la mort est incertaine. »

La parole du saint faisait tomber les préjugés de ces barbares; mais, en sortant de leur esprit, le paganisme se réfugiait dans leur cœur. Ils consentaient à renoncer à l'idolâtrie; mais ils voulaient au moins en conserver les mœurs, et ne pas rompre avec ses plaisirs.

Alors, le zélé missionnaire comprit qu'il fallait leur prouver que les vertus chrétiennes n'étaient pas impossibles; il alla chercher dans le pays des Francs deux colonies, l'une de moines et l'autre de femmes, consacrées à Dieu ; il les plaça dans deux monastères qu'il bâtit auprès de son église, et les donna comme modèles à ceux qu'il évangélisait. Ses espérances ne furent pas vaines. Les jeunes garçons et les jeunes filles de la Bavière apprirent à estimer d'abord et ensuite à pratiquer la continence. Ils ne tardèrent pas à prendre la douceur, la politesse, et toutes les habitudes de la civilisation chrétienne.

A mesure que les monastères devinrent plus nombreux dans les contrées Germaniques, les mœurs s'adoucirent. « La fondation de Saint-Gal, dit Ozanam, à qui nous avons emprunté ces détails, acheva de réduire le pays des Allemands en province chrétienne. Ces hommes farouches, qui ne croyaient qu'à leur épée, crurent à la puissance pacifique de la croix, et en mirent le signe sur leurs armes. »

Un auteur protestant, le savant de Luc, de Genève, rend justice aux moines, en ces termes : « Les Bénédictins, dit-il, sont les premiers cénobites qui ont adouci les mœurs sauvages de ces conquérants barbares qui ont envahi les débris de l'empire romain. Les premiers, ils ont défriché les terres incultes..... Leurs couvents ont été l'asile des déplorables restes des sciences, jadis cultivées par les Grecs et les Romains. *Ils ne doivent leur richesse, leur bien être qu'à leurs bras et à la générosité des souverains. Il est bien juste d'en laisser jouir leurs successeurs.* »

Les religieux missionnaires ont ramené, civilisé plus d'hommes chez les nations barbares, que n'en ont détruit les armées victorieuses des princes qui ont tenté de les subjuguer par la force des armes, la douceur, la charité, le bon exemple, l'exercice d'une vertu constamment pratiquée par les Jésuites, ont touché les sauvages du Nouveau-Monde, ont vaincu leur défiance et adouci leur férocité. Ils ont fini par venir eux-mêmes demander à connaître la loi qui rendait les hommes si parfaits. Ils se sont soumis à cette loi, et, avec le christianisme, ils ont admis la sociabilité. Ces réflexions sont de Buffon.

Cette puissance des moines, pour convertir un peuple et changer ses mœurs, n'est pas un mystère incompréhensible. En instruisant, en dirigeant les consciences, en se mêlant au peuple, en rendant visible dans leur personne l'accomplissement des conseils évangéliques, les moines ne font pas seulement des chrétiens, mais encore ils font pénétrer le christianisme jusqu'au fond de la société. Ce n'était pas toujours en chaire, c'était souvent au tribunal de la pénitence que commençait la régénération sociale. Il n'était pas rare que les confesseurs de ces époques donnassent, pour pénitences satisfactoires, de rétablir des routes, de bâtir des ponts sur les fleuves, de secourir les voyageurs, les veuves et les orphelins ; d'affranchir ses esclaves, de racheter ceux d'autrui, de nourrir les pauvres, de les héberger, leur donner le feu, le bain et le vêtement, etc., etc.

La conversion des infidèles est sans doute l'œuvre de Dieu ; mais, en ceci comme dans le gouvernement du monde, Dieu se sert d'instruments, et les corporations religieuses sont l'instrument dont se sert sa puissance pour la conversion des infidèles.

Aujourd'hui encore, l'Eglise n'a guère d'autre moyen de faire parvenir la bonne nouvelle aux nombreuses populations qui, sur la plus grande partie du globe, croupissent dans l'ignorance et la barbarie. Le clergé séculier, quel que soit son zèle, ne pourrait suffire à cette œuvre. Quand il s'agit de cette portion de vigne qui n'a jamais été défrichée, il faut des ouvriers nombreux, soumis à une organisation de fraternité et de dépendance qui assure l'unité de doctrine et l'unité d'action. Le Saint-Esprit a dit. *Malheur à celui qui est seul, car s'il vient à tomber, il n'a personne pour l'aider à se relever.* (*Eccle.*, IV, 10.) Les missionnaires envoyés par les corporations religieuses ne sont jamais seuls. A l'exemple de Jésus-Christ, qui envoyait ses disciples deux à deux annoncer l'Evangile, les supérieurs des corps religieux veillent à ce que les ouvriers qu'ils envoient à la vigne du Seigneur soient plusieurs pour s'entr'aider et se soutenir mutuellement.

Veut-on savoir maintenant ce à quoi servent les moines? que l'on prenne en main la carte du monde, que l'on examine les contrées dans lesquelles se trouvent encore les temples des faux dieux, les horreurs de l'esclavage, de la polygamie, de l'abandon légal des enfants, de l'anthropophagie, à coup sûr on y trouvera aussi des Jésuites, des Dominicains, des Capucins, des Ligoriens, des Lazaristes, des Oratoriens, des Oblats de Marie, des missionnaires de saint François de Sales, et de vingt autres dénominations différentes. Ces voix retentissantes, qui se font entendre à la fois à toutes les extrémités du monde, y portent le nom du Christ, et, avec lui, le salut, la lumière, la civilisation et les germes de la liberté qui ne marche jamais qu'à côté de la science de Dieu et de la foi à son souverain domaine.

« C'est au croyant, a dit un homme de génie, à faire des croyants. Qui se montre incrédule à sa propre parole est aussi incapable d'y faire croire les autres, qu'un cadavre l'est de transmettre la vie. Or, personne n'est plus fermement croyant que celui qui pratique le plus dur de la loi. Sa puissance de convertir ne vient pas de lui, elle vient de ses œuvres (52). »

Supposez que les ennemis de Dieu et des hommes vinssent à bout de détruire cette engeance de moines, dont le seul aspect les ennuie, que deviendraient les espérances de salut que l'on avait pu concevoir pour tant d'âmes qui reposent encore dans les ombres de la mort? que deviendraient ces germes de civilisation que les courageux missionnaires étaient allés jeter dans le cœur des infidèles? Hélas! la dernière étincelle du feu sacré serait bien vite éteinte; l'enfer resterait dans la paisible possession de ceux qui sont encore à lui, et se disposerait à prendre ceux qui parmi nous se glorifient d'être enfants de l'Eglise.

IV. On demande combien il y a de corporations religieuses? Autant vaudrait demander à combien de misères, de souffrances, de besoins, les hommes et les peuples sont sujets. L'Eglise de Jésus-Christ a l'homme en vue dans tout ce qu'elle fait; aussitôt que cet objet de ses prédilections reçoit une blessure, elle prépare un appareil pour la guérir. Les hommes oublient Dieu, l'Eglise place sous leurs yeux des religieux contemplatifs qui leur montrent le ciel. La dissipation, l'amour des fêtes, des spectacles, entraîne la foule; l'Eglise ouvre des cloîtres, et des moines vont y chercher la solitude, pour montrer au monde que l'on peut être heureux sans ses fausses joies. L'ignorance menace d'ensevelir le genre humain dans les ténèbres; l'Eglise institue des corporations studieuses, qui, en soufflant sur le feu sacré, font réfléchir la lumière sur les choses profanes. Le culte de l'or envahit la terre; l'Eglise rappelle que son divin fondateur a mis en honneur la pauvreté, et place des pauvres volontaires à côté de ceux qui le sont par nécessité. Le libertinage et un reste des mœurs païennes exposent sur la voie publique des enfants qui doivent y périr; l'Eglise envoie, pour les ramasser, des mères qui leur rendront tout ce qu'ils avaient perdu. Les enfants de Dieu sont exposés à tomber dans les mains des barbares et à être soumis à un dur esclavage, l'Eglise inspire aux Frères de la Merci de se vouer à la rédemption des captifs, aux Frères pontifes de redresser les chemins et de faire des ponts sur les fleuves, aux ordres militaires de porter l'épée et de défendre les pèlerins qui vont au tombeau du Christ, aux Frères de Saint-Jean de Dieu de prendre soin des aliénés. Il y a partout des malades à veiller et à servir, et partout l'Eglise envoie des Hospitaliers, des Sœurs de la Charité, de Saint-Joseph et de vingt autres congrégations. Il y a des vieillards couverts d'infirmités, usés par les années et souvent par les excès, des vieillards repoussés de partout; l'Eglise vient de leur donner les Petites-Sœurs des Pauvres. Il importait à la société chrétienne tout entière que l'éducation de la jeunesse, marchant de pair avec l'instruction, fût confiée à des maîtres d'une science et d'une moralité éprouvées, et l'Eglise envoie, auprès des jeunes élèves, des Bénédictins, des Franciscains, des Jésuites, des Oratoriens, des Sulpiciens et bien d'autres. Dans les villes, et plus encore dans les campagnes, les enfants du peuple étaient, pour l'ordinaire, laissés dans l'ignorance des lettres, et partant dans une espèce d'impossibilité de s'instruire des vérités de la religion; l'Eglise députe auprès d'eux des Frères de la Doctrine chrétienne, des Sœurs de Saint-Joseph, et de cent autres congrégations qui ont la même mission à remplir; et tout cela se fait avec une charité qui n'a pas de borne, un désintéressement qui étonne, et un dévouement qui va jusqu'au sacrifice de la vie, quand il est nécessaire. Quel beau spectacle qu'une société organisée chrétiennement! Pas un besoin qui ne puisse être satisfait! Pas une douleur qui n'ait une consolation! Pas une souffrance qui n'ait un secours! Pas une plaie qui ne trouve une main douce, charitable, pour y mettre un appareil! Le cœur souvent prêt à se laisser aller à l'abattement, quand il énumère les maux qui accompagnent la vie, se sent soulagé à la vue de tout ce que fait la bonne Providence pour les guérir ou les changer en bien.

L'ensemble des institutions religieuses et des œuvres qui se font par elles constitue le règne de Dieu, règne de la puissance morale, où tout se fait sans coaction, sans contrainte, sans force; règne de liberté où se font les plus grandes choses, sous la seule inspiration de la grâce et l'impulsion de la foi.

Les corporations religieuses se sont pro-

(52) MARTINET, *Solutions de grands problèmes.*

duites à différentes époques, et toujours elles ont modifié leurs exercices, leurs règles, selon le besoin des temps. En cela, elles n'agissaient pas d'après un plan préconçu, elles obéissaient plutôt à cette action providentielle qui mène les hommes par des chemins qu'ils n'ont pas choisis, et vers un but qu'ils ne connaissent pas.

Au jour où il a plu au Fils de Dieu de venir sur la terre, le paganisme mourant laissait les esprits sans croyances, la société sans morale, et les passions sans frein. Il ne restait de son passage que les vices qu'il avait fait naître, le sensualisme qui est de tous les temps, l'amour des richesses qui s'accouple si facilement à l'amour du plaisir, et la domination de l'homme sur l'homme qui enfante l'esclavage dans la famille et dans l'état. L'homme entièrement matérialisé ne savait plus où était le ciel. Voilà pourquoi l'Evangile, qui veut faire adorer Dieu en esprit et en vérité, a commencé par produire les solitaires du désert, les ascètes, les ordres de prières et de contemplation. C'est le règne de l'esprit qui devait succéder au règne de la matière.

A peine devenue chrétienne, l'Europe est envahie par les barbares, qui font irruption à la fois par le nord et le midi. Par eux, le peuple est plongé dans l'ignorance, et la société soumise à une féodalité qui, au faste de la richesse, joint l'orgueil du pouvoir. Que fait l'Eglise du moyen âge? elle couvre le sol de moines studieux et savants; et, pendant que les Bénédictins créent la philosophie, font fleurir les lettres et rendent aux peuples les sciences divines et humaines, les Ordres mendiants montrent aux adorateurs de la richesse que la pauvreté doit être précieuse aux hommes, puisque Dieu lui promet le royaume des cieux.

Les besoins de notre époque sont nombreux. Le XVIII[e] siècle nous a laissé un héritage d'incrédulité qui a pénétré fort avant dans le peuple des grandes cités. La religion de l'or, qui est plus connue que la religion de Jésus-Christ, nous a donné une féodalité bâtarde à qui manque le pouvoir et qui combat pour le saisir. Le paupérisme, cette plaie qui ronge la société européenne, s'accroît avec une effrayante rapidité. Les pauvres à qui l'on n'a point appris que la vie présente doit être une vie de sacrifice, et que le pauvre d'ici-bas sera riche dans une autre vie, ce pauvre doit être dans de continuels accès de rage contre le riche, et surtout contre les lois qui protégent la possession. Mais, si nos maux sont grands, les secours que nous donne la religion le sont encore davantage. Il nous est impossible d'énumérer toutes les corporations qui offrent à la société malade les moyens de se guérir. Chaque jour en fait de nouvelles, et personne n'est oisif, personne ne reste sans trouver sa tâche toute tracée dans le travail de la régénération morale.

Il y a par le monde une foule de chrétiens dont la science religieuse ne dépasse guère la complète ignorance, et dont la piété touche de bien près à l'indifférence. Ces sortes d'hommes, jaloux de garder un juste-milieu entre les partisans des institutions monastiques et leurs ennemis déclarés, consentent à avouer que les congrégations actives méritent d'être conservées, et que, jusqu'à ce jour, elles ont bien mérité de la société; mais à quoi bon, disent-ils, conserver les ordres contemplatifs qui ne produisent rien, et les ordres mendiants qui consument ce que d'autres ont produit? Nous dirons à ces prudents du siècle : Etes-vous chrétiens? Croyez-vous à l'Evangile? Il n'y a pas de milieu, il faut être avec Jésus-Christ ou contre lui. Or, entre Marthe qui travaillait et Marie qui contemplait, le Maître, le docteur de la loi par excellence a décidé. *Marie a choisi la meilleure part...* (*Luc.*, X, 43.) Sa décision en faveur des ordres mendiants n'est ni moins claire, ni moins précise. *Voulez-vous être parfait? vendez votre bien, donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi?* (*Matth.*, XIX, 21.)

La prière est la principale occupation des ordres contemplatifs. Ils prient pour le monde, comme Jésus-Christ priait pour ses apôtres : comme il priait pour Pierre, le chef de son Eglise; comme il priait pour ceux qui le persécutaient : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (*Luc.*, XXIII, 43.) Si donc vous admettez les symboles de notre foi, si vous croyez à la communion des saints, à la reversibilité des mérites, à la solidarité des hommes devant Dieu, remerciez-le de ce qu'il a inspiré à des âmes ferventes la pensée de prier pour vous et pour tant d'autres qui ne prient pas. Que deviendrait le monde couvert de ses iniquités, s'il n'y avait pas quelques justes, quelques pénitents, quelques adorateurs fidèles pour implorer la miséricorde? Quel contraste! Tandis que les enfants de Baal se cramponnent à la terre, comme si elle allait se dérober à leurs embrassements, qu'ils s'endorment dans la mollesse, dans l'ivresse des plaisirs et du vin; qu'ils s'efforcent de tuer le temps et l'ennui dans les fêtes, les théâtres et les jeux, les religieux contemplatifs cachés dans les cloîtres, dans les sombres forêts, ou bien encore dans les cités dissolues, au milieu desquelles ils ont réussi à se former un désert, ne s'entretiennent qu'avec Dieu. Ces âmes de choix, qui ne veulent appartenir qu'à Dieu, s'élèvent, se perfectionnent, se familiarisent avec le surnaturel, et semblent vivre au ciel bien plus que sur la terre. Oh! oui, Dieu les entend, quand elles prient pour nous!

Les futiles distinctions que nous plaçons entre les ordres contemplatifs, les ordres actifs et les ordres mendiants, sont l'ouvrage de notre faiblesse; mais, dans la réalité et aux yeux de Dieu qui sont assez perçants pour tout embrasser à la fois, il n'y a qu'une corporation religieuse, celle de tous les chrétiens fidèles marchant à la conquête du bonheur éternel, par une vie de prière et de sacrifice. Aux yeux de celui qui voit tout, qu'importe que la pénitence, que le

sacrifice se fasse, en se dérobant aux attraits du monde, en fuyant ses pompes, en domptant les convoitises du cœur, en mortifiant la chair, en donnant son bien aux pauvres, ou en se dévouant à son service? Tous les ordres partent du même principe, aboutissent à la même fin, se lient entre eux par la pensée de Dieu; de telle sorte qu'il faut, ou tout détruire, si l'on renonce à être chrétien, ou tout conserver, si l'on conserve l'Evangile.

Dans la méthode des ennemis de la religion, n'est-elle point un stratagème, une tactique savante pour arriver plus sûrement au but. Il serait difficile de tout détruire à la fois : on attaque les avant-postes, afin d'arriver plus sûrement à la citadelle; on paraît n'en vouloir d'abord qu'aux Jésuites; on passe ensuite aux contemplatifs, puis aux ordres mendiants, et enfin à tout ce qui fait vœu de servir Dieu dans la solitude, la pauvreté et le soin des malheureux. Quand tout est déblayé, c'est le parti clérical, c'est l'Eglise, c'est la société chrétienne que l'on veut détruire. Qui donc est assez aveugle pour ne pas voir que c'est Jésus-Christ qui est en cause? « Oui, la question vivante qui agite le monde moderne, c'est de savoir si le Verbe de Dieu incarné, Jésus-Christ, demeurera sur ses autels, ou si, sous une forme plus ou moins adoucie, la déesse Raison le supplantera au milieu de nous. » (Martinet.)

V. Nous disions tout à l'heure que, quelle que fût la souffrance manifestée dans l'ordre social, la vie religieuse possédait un remède qui y correspondait. Ainsi, le paupérisme est une plaie, le dévouement est un remède.

A la nature humaine sont attachées mille causes de pauvreté qui peuvent être adoucies, mais qui ne peuvent jamais être détruites : la vieillesse, les maladies, les imperfections de l'organisme, la cécité, la surdité, la folie, l'idiotisme, les mauvaises lois, et cent autres causes enfantent les pauvres et les malheureux. C'est ce qui fait dire au Sauveur des hommes : *Il y aura toujours des pauvres parmi vous.* (*Matth.*, XXVI, 11.) Malheureusement, il y en a plus que jamais, et, à mesure que les puissances du siècle affectent de se passer de plus en plus du concours de la puissance morale de la religion, le fléau du paupérisme s'augmente en étendue et en intensité.

Demandons au pouvoir civil ce qu'il a fait pour guérir ce mal. Arrêtant le pauvre sur le seuil de la mendicité, il lui dit : travaille, fainéant! et quand il est démontré que ses infirmités lui rendent le travail impossible, il le fait enchaîner et conduire devant un juge qui le condamne à la prison, pour le crime d'avoir eu faim. Ce n'est pas assez pour ce malheureux d'être privé du nécessaire à la vie, il faut qu'une législation barbare le prive encore de la liberté! Cette législation a passé de l'Angleterre en France, et se dispose à passer ailleurs.

A-t-elle au moins produit quelques effets satisfaisants? Un tableau du paupérisme en Europe va nous l'apprendre. En Espagne, où les moines étaient si nombreux avant la révolution, il y avait un pauvre sur trente personnes. En Italie, en Autriche, où les moines ne manquent pas, il y a un pauvre sur vingt-cinq individus. En France, un sur vingt, et en Angleterre, où il n'y a plus de moines, il y a un pauvre sur six habitants, dans la ville de Londres, un sur quatre, et, d'après quelques statistiques, un tiers de la population.

Ne soyons pas étonnés si, dans ce triste pays, pas une semaine ne se passe sans que quelque pauvre ne meure de faim; ce qui n'arrive jamais dans les pays où l'on rencontre des corps religieux.

Comment sont traités ceux qui ne meurent pas? Le voici : Les rapports officiels, partis des différents comtés, attestent que la plupart des pauvres sont réduits à manger de la chair de cheval, des grains avariés, à brouter l'herbe des champs et à fouiller dans l'auge des pourceaux.

Un membre de l'Institut de France, M. Lenormant, nous dit quel était l'état des pauvres, en Angleterre, cinquante ans après que l'on eut chassé les moines. « Alors a commencé une misère inouïe, à laquelle les souvenirs de l'esclavage antique n'offrent peut-être rien d'équivalent. Dieu avait ouvert à ce peuple les sources de la richesse, il lui permettait la plus haute des expériences de la grandeur humaine..... Il amenait des flots d'or de tous les points du globe, et, à mesure que s'augmentait l'opulence, l'abîme de la pauvreté se creusait. Aujourd'hui, le plus riche et le plus puissant empire du monde renferme la population la plus dégradée qui soit sous le soleil. De la taxe des pauvres, on a passé aux maisons de travail; là se consume aussi promptement que possible, sans que l'humanité extérieure en soit trop affectée, l'existence d'êtres rejetés, à qui les calculs d'une avare protection ne pardonnent pas de rester vivants (53). » Voilà ce qu'a su faire la philosophie protestante de l'Angleterre, et voilà ce que veut faire parmi nous une philosophie qui est parvenue à être païenne, sans même avoir passé par le protestantisme.

Si quelqu'un était tenté de croire que le malheur du peuple, en Angleterre, ne vient pas de la suppression des couvents, nous rapporterions un jugement qui est irrécusable, puisqu'il a pour lui toutes les conditions de parfaite véracité. Il est porté par des ministres anglicans de l'université de Cambridge. Il faut en croire à leur parole, parce qu'ils se condamnent eux-mêmes, parce qu'ils sont instruits, compétents et nombreux. Voici donc les termes de leur rapport :

La suppression des monastères par Henri VIII

(53) *Des associations religieuses*, par M. Lenormant.

a été un cruel malheur pour le pays, et les circonstances actuelles exigent IMPÉRIEUSEMENT *le rétablissement d'institutions analogues parmi nous.* (*Ami de la Religion*, 4 *avril* 1844.)

La religion vient à son tour offrir ses armes pour combattre le paupérisme. Ces armes sont la miséricorde, la douceur, la charité et le dévouement. En ceci, comme en toute chose, la religion ne marche qu'accompagnée de la liberté. Abandonnant l'usage de la force et de la coaction aux enfants du siècle qui se vantent d'aimer la liberté, alors même qu'ils emploient la violence pour s'opposer à l'exercice de la charité, elle veut que tout soit libre dans son action. Si elle forme des associations, elles sont libres. Avant d'admettre les vœux de celui qui désire les faire, elle lui demande : Avez-vous l'âge de discrétion ?... N'êtes-vous point séduit, forcé, violenté dans la démarche que vous allez faire ? Voulez-vous vous soumettre à plusieurs années d'épreuve, afin de vous assurer de la vérité de votre vocation ? Voilà ce que fait l'Eglise pour protéger la liberté des individus. Si elle invite les hommes à concourir à ses desseins, ce sont des hommes de bonne volonté. Si elle forme de nombreuses milices pour le travail de la bienfaisance, elle les appelle sous le drapeau de la liberté. Si elle ouvre des maisons de travail, pour sentinelle, elle ne place à la porte que la liberté. Si elle a des refuges pour le repentir, elle ne les ouvre qu'à ceux qui se présentent avec liberté. Si elle demande au riche un peu de son or, elle ne parle, ni de taxe, ni de dettes, ni d'impôt, elle ne compte pas avec lui. Ne demandez plus pourquoi le pauvre aime mieux la porte d'une église ou d'un couvent que celle d'un palais. C'est que là se trouvent les garanties de la liberté qui lui est plus chère encore que le pain.

Nous avons tout à l'heure entendu les hommes les plus intelligents de l'Angleterre regretter les institutions monastiques détruites par Henri VIII. Supposons un instant que ce pays est catholique, et qu'il est ouvert à l'action de l'Eglise. Comment s'y prendra-t-elle, non pas pour détruire, mais pour réduire, autant que la chose est possible, le paupérisme qui le déshonore ?

Au secours de son zèle, elle convoquera la milice sacrée, et, par des missions, des prédications, elle s'efforcera de faire comprendre aux hommes absorbés par les affaires, le luxe et les plaisirs, que la vie présente, si courte, si remplie de misères, n'est, dans la réalité, qu'une monnaie destinée à nous en procurer une meilleure, et qu'il faut à tout prix préparer les voies de Dieu par la prière et la pénitence.

Elle ouvrira pour les fidèles de l'un et de l'autre sexe de vastes monastères, où elle recevra sans distinction les riches et les pauvres, les grands et les petits. Le temps y sera partagé entre le travail et la prière. Le travail intelligent, réglé, y produira le vivre, et la vie commune, aidée de la sobriété et de la pénitence, y donnera l'épargne qui profitera aux pauvres. Ceux qui sont entrés dans le monastère et qui au dehors auraient été pauvres, procurent à la société un premier soulagement. Ceux qui ont été secourus au moyen de l'épargne, font un second soulagement.

L'Eglise ne s'arrête pas là. Elle appellera dans les villes quelques Frères Mineurs qui passeront à travers le peuple, la tête toujours découverte, les pieds nus, et portant dans leurs vêtements la livrée du pauvre. Ce pénitent de la démocratie, cet ami du pauvre, ce pauvre de bonne volonté deviendra bientôt le familier du peuple qu'il moralisera en l'éclairant. La pauvreté honorée dans le religieux cessera d'être un objet de mépris aux yeux des grands et des riches qui seront plus disposés à la secourir. Ce sera pour la société un troisième soulagement. Ceux qui entreront en religion laisseront aux autres membres de leurs familles la fortune ou les espérances de fortune qu'ils pouvaient avoir ; ils enlèveront ainsi une chance à la pauvreté, c'est un quatrième soulagement.

La plupart de ceux qui embrassent la vie religieuse appartiennent à la classe du peuple. Mariés, ils auraient eu probablement des enfants, et, par là même, ajouté un certain contingent à la classe des misérables; en se vouant au célibat, ils assurent un cinquième soulagement à la société.

La vie des monastères est pauvre, sobre, réglée. Il est démontré que chaque individu ne consomme pas la moitié de ce qu'il consommerait dans le monde. Il y a donc une épargne qni profite aux autres, c'est un sixième soulagement.

L'Eglise formera des confréries, des associations de charité, des conférences de Saint-Vincent de Paul, des Sœurs de la Providence, des Enfants de Marie, des congrégations de cent espèces différentes. Elle réunira des dames puissantes, des princesses, des ouvrières, des femmes du peuple, des jeunes gens à l'âme ardente et pieuse, des hommes de toutes les classes, elle soufflera sur tous ces esprits, et le feu de la charité s'allumera. Aux uns, elle dira : Rachetez vos péchés par des aumônes. Aux autres, elle montrera Jésus-Christ assis sur le trône de sa gloire, jugeant toutes les nations, et appelant à sa droite ceux qui auront donné à manger aux pauvres ou qui les auront habillés. En donnant à tant de personnes la mission de la bienfaisance, elle leur recommandera de visiter eux-mêmes les malheureux, de les chercher dans les mauvais lieux, dans les prisons, dans les affreux réduits où les a refoulés la misère. Elle leur recommandera d'ajouter, à l'aumône du pain, l'aumône spirituelle, l'aumône de la parole qui va droit à l'âme pour y adoucir les maladies qui ne se voient pas. Oh ! qui pourrait compter les milliers de pauvres secourus, d'oisifs remis au travail, de malades soulagés, de familles re-

constituées, de désespérés rendus à l'espérance! Qui pourrait apprécier au juste tout le soulagement qui en reviendrait à la société!...

Enfin, l'Eglise placerait de distance en distance, dans les villes et à la campagne des communautés religieuses, qui seraient comme les ambulances, où le peuple trouverait des exemples, des conseils et des secours. Quel que soit le nom que portent les filles courageuses qui se dévouent au service du prochain, qu'on les appelle Ursulines, filles du Bon-Pasteur, de la Providence, de la Croix, de la Sagesse, de Saint-Joseph, de la Présentation, de la Sainte-Enfance ou de la Miséricorde, tout se résume dans la Sœur de charité, dans l'humble fille de Saint-Vincent de Paul. A quelque congrégation qu'elles appartiennent, toutes sont dignes de ce héros de la charité. Que l'on en place quelques milliers dans la ville de Londres, et les maladies morales soignées, guéries en même temps que les maladies du corps, rendront au travail une foule de malheureux que l'inconduite avait jetés dans la misère. Les enfants du peuple recevront une instruction qui en fera des hommes honnêtes, au lieu d'en faire des émeutiers. Il y a dans la capitale de l'Angleterre, plus de vingt-cinq mille voleurs qui vivent de leur état ; sous le régime des Frères et des Sœurs, le plus grand nombre de ces infortunés vivront de leur travail.

Des ambassadeurs, envoyés par saint Jean-Baptiste auprès du Sauveur, lui demandèrent : *Qui êtes-vous?* Jésus répondit : ***Allez dire à celui qui vous a envoyés tout ce que vous avez vu, et dites surtout que maintenant les pauvres sont évangélisés.*** (*Matth.*, XI, 5.)

Ce miracle de l'évangélisation des pauvres n'est pas le moins étonnant, quand surtout il se manifeste à une époque où l'esclavage est la loi du monde. Pour régénérer une nation, il faut la saisir par les masses, s'adresser au grand nombre, à ce qui constitue le peuple, c'est-à-dire qu'il faut évangéliser les pauvres. L'Eglise le fait par ses moines, par son sacerdoce, par ses missionnaires, par ses congrégations religieuses, par ses Sœurs de charité. Or, l'Angleterre n'a encore rien ou presque rien de tout cela.

On ne sait pas assez ce que c'est qu'une sœur de charité. Quand s'est montré pour l'Angleterre le besoin du dévouement, elle a compris qu'il lui manquait quelque chose. Une femme courageuse s'est offerte; miss Nightingale a porté aux soldats de la Crimée ses soins et son dévouement. L'Angleterre, mise en émoi par l'avénement d'une Sœur de charité enfantée par le culte anglican, lui prépare des ovations, des récompenses magnifiques, des palais pour lui attirer des compagnes et des trésors pour les entretenir.

Il a fallu au protestantisme des bords de la Tamise deux siècles et vingt millions d'habitants, pour produire un dévouement, une Sœur de charité! Qu'est-ce donc qui a pu faire tomber un pays comme l'Angleterre dans une semblable stérilité? Le seul diocèse d'Annecy, qui compte moins de trois cent mille âmes, renferme dans son sein plus de quatre cents religieuses, et, dans moins de vingt ans, a envoyé à l'étranger plus de trois cents Sœurs de charité. Il y a peu de jours, nous avons eu la consolation de recevoir les engagements et les vœux de vingt-huit nouvelles Sœurs. Après les avoir interrogées, afin de nous assurer qu'elles avaient le courage de leur dure vocation et qu'elles étaient libres dans leur choix, nous disions à chacune d'elles : Que penseriez-vous, ma Sœur, si, le lendemain des vœux, la supérieure vous envoyait soigner les pestiférés, les cholériques de l'Orient, ou les blessés sur le champ de bataille de la Crimée?... C'est, nous disaient-elles, ce qui pourrait nous faire le plus de plaisir!

Nous le répétons, on ne sait pas ce que c'est qu'une Sœur de charité; on admire les sacrifices, le désintéressement que l'on voit; mais tout n'est pas visible ; il y a pour la vertu des efforts intérieurs dont Dieu seul est témoin. Vingt, trente jeunes filles viennent déposer, à côté des autels du Seigneur, les oripeaux de la vanité, se couvrir du voile de la modestie et de l'habit de la pénitence; elles ont fait vœu de chasteté perpétuelle.

A peine sorties du lieu saint, on leur ordonne d'aller au milieu des camps, dans l'armée d'Orient, par exemple, où pas une autre femme ne se montrera. Tour à tour dans les hôpitaux, dans les ambulances, sur les champs de bataille arrosés de sang et couverts de blessés, elles sont exposées à toutes sortes de dangers. Les combats qu'elles redoutent le plus ne sont pas ceux où l'on affronte les balles des ennemis, mais ceux où l'on est forcé d'affronter les mauvaises passions. Sans doute l'estime qu'elles inspirent leur assure le respect de la part des généreux défenseurs de la patrie; mais enfin, l'humanité peut l'emporter sur le respect et porter quelquefois le trouble dans ces âmes qui voudraient ne connaître que la vertu. Du reste, le feu des passions qui réussit presque toujours à noircir le cœur, alors même qu'il ne vient pas à bout de le consumer, se transforme pour elles en un creuset qui purifie. Ces anges de la terre, jetées dans la fournaise des camps, en sortent blanches, pures et toujours plus dignes de l'agneau sans tache dont elles sont les chastes épouses.

L'Angleterre a compris qu'elle a besoin de Sœurs de charité, mais a-t-elle compris quelle est la puissance capable de faire cette merveille? Ce qui fait la religieuse dévouée, c'est la foi à l'Evangile, c'est une confiance sans bornes aux promesses de Jésus-Christ, c'est l'espérance des récompenses promises. Or, cette foi vive, fécondante, ne se trouve plus que dans l'Eglise catholique. On la chercherait en vain dans

un pays où l'estime de la richesse est la première vertu.

C'est encore cette foi qui donne à la femme le courage de faire vœu de chasteté, sans lequel il ne saurait y avoir dans la religieuse un parfait dévouement.

Pour être entièrement aux autres, il faut commencer par n'être pas sien. Celui qui n'a pas le courage de renoncer à tout pour suivre Jésus-Christ, n'est pas digne de lui. Or, il y a des choses auxquelles il n'est jamais permis de renoncer. S'il y a sur la terre un dévouement légitime, c'est celui qu'une mère doit à son enfant.

Donc, point de Sœur de charité sans une parfaite continence. Supposez pour un instant que miss Nightingale conduise avec elle, dans les champs de la Crimée, une centaine de jeunes filles, toutes animées d'un ardent désir de servir le prochain, mais toutes conservant la liberté de se marier, quand le désir et l'occasion leur en viendra. Y aurait-il de la témérité à penser que ces Sœurs d'une nouvelle espèce pourront, d'un jour à l'autre, devenir des mères; mais alors elles auront d'autres devoirs à remplir.

Revenons à ce que fera l'Eglise pour arracher le peuple à l'état d'abaissement et de malheur auquel il est réduit en Angleterre, à côté des richesses les plus scandaleuses qu'il y ait au monde. Aux corporations religieuses, elle joindra les associations laïques. Cet ensemble de cœurs généreux, excité par le zèle d'un sacerdoce nombreux, fera planer sur la société tout entière l'idée de la charité.

En Angleterre, où la religion s'est laissée manipuler par les mauvaises passions, la chaîne qui unissait autrefois les extrémités sociales a été rompue, et l'on a vu naître presque subitement la division la plus tranchée entre les riches et les pauvres, les sybarites et les affamés. D'un côté, honneurs, pouvoir, richesses, instruction, luxe effréné; de l'autre, abjection, oppression, ignorance, misère, affreux dénûment. Avec les institutions religieuses, tout sera changé.

Entre la classe supérieure, qui regarde la pauvreté comme un vice, et la classe des pauvres, qui regarde les riches comme d'injustes oppresseurs, il y aura une classe intermédiaire qui servira de lien. Les secours trouveront une échelle pour descendre jusqu'au bas de la société, et les prières, la reconnaissance en trouveront une pour monter jusqu'à ses sommités les plus élevées. Sans favoriser, sans estimer la pauvreté, on estimera le pauvre, et le pauvre lui-même estimera ceux qui lui feront du bien. A force d'être exercée, la bienfaisance fera partie des mœurs publiques de la nation, et en changera la physionomie.

On verra les hommes du monde s'ingénier à trouver de nouveaux moyens de soulager les pauvres, et créer, à l'exemple de l'Eglise, des institutions, des salles d'asiles, des ouvroirs, ouvrir des souscriptions, des loteries, tout ce qui pourra donner quelque produit en faveur des pauvres.

Il ne faut pas oublier qu'aux yeux de toutes les associations que forme l'Eglise pour l'exercice de la charité, le secours materiel n'est qu'un accessoire. Moraliser le pauvre par la parole religieuse qui accompagne le pain, l'élever en lui montrant de l'intérêt, lui inspirer le sentiment de sa propre dignité, en étalant à ses yeux les richesses qui lui sont promises dans une vie meilleure, augmenter ses forces physiques et ses dispositions morales pour le travail : voilà le but fondamental de la charité chrétienne. Toutes les classes de la société se trouvent modifiées par l'élément de l'association religieuse. Le riche, le puissant, comprendra la vanité de sa grandeur et la caducité de ses richesses; la classe moyenne sera moins envieuse des honneurs de la terre, et le pauvre supportera avec patience les privations auxquelles il se voit condamné.

En dehors du catholicisme, on peut s'associer pour l'exploitation de la charité tout comme on s'associe pour défendre les bêtes contre le bâton des bergers; cette entreprise est bonne; mais il lui manque l'esprit chrétien, qui part de plus haut que le besoin matériel. Dans le catholicisme, les œuvres ne sont pas le principe, elles sont la conséquence de la foi.

Cherchez d'abord le règne de Dieu et les autres choses vous seront données par surcroît. (*Matth.*, VI, 33.) Donc, aimer Dieu, le prier, le rechercher en tout, s'unir à lui par la pensée et par la communion, voilà le principe; quand il aura pénétré dans les cœurs, il y fera germer les vertus les plus exquises; la charité, le dévouement ne se feront pas attendre : car l'amour des hommes naît de l'amour de Dieu.

Que l'Angleterre adopte ces moyens, et le peuple qui meurt de faim pourra ramasser quelques miettes sous la table des somptueux banquets qu'il ne voit que de loin.

Pendant que ce beau pays nourrissait vingt-cinq mille personnes consacrées à Dieu, il y avait du pain et de la liberté pour tous. A l'heure qu'il est, il n'y a plus de moines sur les bords de la Tamise, mais il y a cent mille criminels dans les prisons, cent mille fainéants dans les rues de Londres, trente mille voleurs, cent mille filles perdues, environ trois millions d'indigents nourris par la taxe! Oh! rendez à l'Angleterre ving-cinq mille moines et vous verrez le nombre de tous les malheureux réduit à des proportions supportables!

Dans la création des institutions religieuses, on croirait que l'Eglise ne s'est proposée que le bien-être et le perfectionnement du peuple.

Elle laisse les riches, les grands, les hommes du pouvoir se suffire à eux-mêmes et les regards de ses affections les plus tendres se portent sur le peuple. Oui, c'est au peuple que presque tout se rapporte, c'est le peuple qui s'enrôle dans la milice sacrée et

qui alimente le personnel des monastères. C'est le peuple que les moines, les religieux de tous les ordres, les sœurs de toutes les congrégations, vont soigner dans les épidémies, dans les missions, dans les colléges, dans les écoles de village, dans les hôpitaux, dans les neiges éternelles du Saint-Bernard, dans les maisons d'aliénés, dans les prisons, dans les hospices d'enfants-trouvés, dans les providences, dans les refuges, dans les crèches et quelquefois dans les ateliers de l'industrie. Toutes les fois que, dans un pays catholique, le peuple fera entendre un cri de détresse, il verra accourir à son secours un de ceux à qui Jésus-Christ a dit : *Heureux ceux qui sont miséricordieux ; car ils obtiendront miséricorde!* (*Matth.*, V, 7.)

Cependant les ennemis des corporations religieuses sont dans tous les pays et sont malheureusement nombreux et puissants. On a de la peine à se rendre raison de la haine qu'ils portent à Dieu et du mépris qu'ils ont pour le peuple. Pie IX, dans son allocution du 9 décembre 1854, nous parle d'eux dans les termes suivants : « Il est très-certain qu'il existe au milieu de nous une race incrédule, impie, qui voudrait, si la chose lui était possible, abattre tout culte religieux. Tels sont en particulier ces hommes qui s'unissent par des liens véritablement infernaux ; qui dans leurs occultes machinations, trament la violation de tout droit public ou privé et le bouleversement de toute société religieuse ou civile ; grands coupables sur la tête desquels tombent directement les paroles du divin Rédempteur: *Vous avez Satan pour père et vous voulez faire les œuvres de votre père !* » (*Joan.*, VIII, 44.)

Que veulent-ils donc ceux qui arrachent au peuple les bienfaiteurs que la religion leur donnait ? Ce qu'ils veulent, c'est empêcher que la parole de vie n'arrive jusqu'au pauvre. Ils savent que s'il est permis à un religieux, à une femme pieuse, à un disciple de saint Vincent de Paul, d'arriver jusqu'au grabat d'un pauvre souffrant, le sentiment religieux qui les accompagne et qui les inspire pourra bien passer dans l'âme du malade et en faire un bon chrétien. Mais, pour ces hommes-là, c'est un crime que d'être bon chrétien ; voilà pourquoi ils mettent tant de zèle à débaptiser les œuvres de charité, à séculariser l'enseignement, à remplacer les hommes de dévouement par les hommes salariés, et à repousser loin du peuple tout ce qui n'est pas mercenaire. La charité légale, qui pourrait les ruiner, ne leur plaît pas ; mais, quelque mauvaise qu'ils la trouvent, ils la préfèrent encore à la charité chrétienne. Que n'ont-ils pas imaginé pour se débarrasser de ces Hospitaliers, de ces Frères, dont la vertu, l'habit, les paroles, la croix, les ennuie ! Ceux d'entre eux, qui se piquent le plus de philosophie, ont essayé de substituer au motif religieux de la bienfaisance, le motif tout humain de l'amour de l'homme. Au pauvre qui demandait l'aumône pour l'amour de Dieu, ils se sont mis à dire : Que viens-tu nous demander au nom de Dieu que nous ne connaissons pas ? Demande plutôt au nom de l'homme que nous voyons ! Dès lors, la charité, qui est l'expression de l'amour de Dieu pour l'homme et de l'homme pour son semblable, a dû faire place à la philanthropie, qui exprime l'amour de l'homme pour l'homme.

Il n'est pas nécessaire de faire observer que, dans ce système, le sentiment de l'amour, perdant son caractère divin, prend nécessairement un caractère d'intérêt individuel, qui ne manquera pas d'en faire la source de tous les maux. Il y a bien quelques âmes belles, privilégiées, pour qui la bienfaisance est un bonheur, et qui l'exercent par un certain sensualisme tout intérieur et sans espoir d'aucune récompense ; mais ces âmes sont rares ; l'égoïsme est la loi de l'humanité. Celui qui n'aime pas l'homme à cause de Dieu l'aimera pour soi, pour son intérêt bien entendu ; c'est-à-dire qu'il profitera de l'homme pour s'en faire un instrument de pouvoir, de fortune ou de plaisir. Les philanthropes les plus conséquents furent ces républicains de la Grèce, ces généraux romains, qui avaient jusqu'à cinquante mille esclaves enchaînés dans des souterrains et toujours prêts à s'immoler aux volontés de leurs maîtres. Ils sont philanthropes, ces pachas de Turquie qui tiennent sous les verroux des centaines de femmes qu'ils réservent à leurs plaisirs. Ils sont philanthropes, ces riches négociants qui imposent quatorze heures de travail par jour à de pauvres enfants au-dessous de douze ans, et qui leur refusent une heure pour l'instruction morale. Ils sont philanthropes et très-philanthropes, ces ignorants législateurs qui ont si souvent pesé sur le monde, et qui, désireux de remplacer la liberté par une aveugle et servile obéissance à leur volonté, ne voient la justice que dans la soumission aux lois qu'il leur plaît de fabriquer, quel que soit leur caractère d'injustice, de dureté et même de férocité.

La charité chrétienne élève l'homme, en le faisant dépendre de Dieu ; elle ennoblit le travail et la soumission aux autorités qui n'ont pas la prétention d'être au-dessus de Dieu. Avec la charité, tout est grand, la pauvreté, l'assistance, l'aumône, le verre d'eau fraîche donné au nom de Jésus-Christ. La philanthropie au contraire abaisse l'homme en le soumettant, en dernier ressort, à son semblable. Aussi, les pouvoirs, qui visent au despotisme et qui ont une tendance quelconque à la tyrannie, ne veulent ni de la charité, ni de la liberté de ses œuvres, ni des corporations qui les accomplissent ; ils ne veulent pas même trouver au ciel des bornes à leur puissance. Oh ! n'en doutons pas ; si la philanthropie venait à dominer dans les idées, et que nous ne fussions pas enveloppés d'une atmosphère de christianisme qui nous ramène sans cesse à la li-

berté, nous verrions bientôt renaître l'esclavage des siècles païens.

VI. Le catholicisme ne peut-il donc se passer de moines, de couvents, de religieuses? Ces institutions font-elles parties nécessaires de la religion catholique? Voilà ce que disent les démolisseurs. Les monastères ne sont pas essentiellement nécessaires, donc il faut les détruire. Ils pourraient dire aussi : les bras ne sont pas absolument nécessaires au corps humain, puisqu'il y en a qui en sont privés... Ordonnez donc de couper les bras à tous les hommes ! Les palais ne sont pas nécessaires à vos cités; mettez-y donc le feu ! Les fleurs ne sont pas nécessaires à l'arbre ; allez-vous les faire abattre?...

La religion qui est la vigne du Seigneur a besoin d'ouvriers et de bras pour être cultivée ; que peut-elle faire de mieux que de les unir pour leur donner de la force? Invariable dans ses doctrines, le catholicisme progresse avec la société, il se développe par ses applications aux divers besoins des temps, des lieux et des climats. Or, comment la religion ferait-elle entendre sa voix jusqu'aux extrémités de la terre ; comment en chasserait-elle les ténèbres de l'ignorance, si elle n'avait de nombreux auxiliaires toujours prêts à porter partout la lumière et la foi ?

Les monastères ne sont pas nécessaires à la religion. Non, ils ne sont pas nécessaires pour la rendre plus vraie ; mais ils le sont pour la rendre plus belle, plus visible, plus éclatante, plus utile aux hommes. Ce n'est pas pour la religion que sont fondées les institutions monastiques ; c'est pour nous ; c'est pour les âmes faibles, pour les cœurs abattus ; c'est pour les grands courages, pour ceux qui ont besoin d'exemples et d'encouragements ; c'est pour le peuple ; c'est pour la société tout entière. Si elles ne sont pas la religion elle-même, elles en sont la conséquence la plus directe. L'Evangile serait-il complet, si les conseils de Jésus-Christ restaient sans application ?

Quand les évêques prennent la défense des communautés religieuses, on semble croire qu'ils ne combattent qu'afin de conserver aux moines le peu de fortune qui est nécessaire à leur existence. Ah ! s'il ne s'agissait que de quelques édifices, de quelques lambeaux de terre, ils diraient aux spoliateurs qui s'emparent de la tunique : Prenez encore le manteau. Qu'un vaste incendie eût dévoré toutes ces choses, ils se consoleraient par la pensée que le temps, la puissance de la vérité pourraient ramener la vie sur les décombres. C'est contre l'hérésie du siècle que nous combattons, cette hérésie qui veut anéantir l'Eglise de Jésus-Christ, en enlevant de dessous ses pieds le peu de terre qui est nécessaire pour la porter. Ce que nous nous efforçons de soutenir, c'est le principe le plus éminemment social, celui de la propriété, celui de l'association pour le bien ; c'est la liberté de conscience ; ce sont enfin les droits d'un peuple catholique décidé à servir Dieu, non comme l'entendent les ignorants sectateurs de la raison pure ; mais comme il veut être servi.

Tout en avouant que la vie monastique a été utile dans son temps, on dit qu'il s'y est glissé beaucoup d'abus. On a sans doute raison ; mais est-ce bien contre les abus que l'on s'élève? Ne serait-ce point plutôt contre la perfection qui lui reste ! Quand l'Eglise, quand l'autorité à laquelle Dieu a soumis les institutions religieuses ; quand le pouvoir, qui seul est compétent pour cela, veut corriger ces abus, n'est-ce pas vous qui lui opposez une autre autorité qui l'arrête? N'est-ce pas vous qui entravez les mesures que l'Eglise voudrait prendre pour relier ces institutions avec leur but et y rallumer la ferveur première (54).

Il y a des abus dans les monastères ! Hé quoi ! Les monastères seraient-ils donc la seule institution qui dût échapper à la loi des abus? Observons cependant que, s'il était possible de trouver sur la terre une institution ayant échappé aux abus, c'est parmi les ordres religieux qu'il faudrait la chercher. Il y a huit siècles que saint Bruno a fondé les Chartreux, et les hommes qu'il a réunis sous la loi du travail, du silence, de la retraite et de la mortification, n'ont pas cessé un seul jour de respecter la règle donnée par leur fondateur. C'est ce qui fait dire à un savant cardinal que « ces religieux sont le miracle du monde ; ils vivent dans la chair comme n'en ayant pas ; ce sont des anges sur la terre..., des aigles qui prennent leur essor vers le ciel. » Seront-ils épargnés par ceux qui se déclarent ennemis des abus?..

Ceux qui condamnent les communautés religieuses ont une bien misérable manière d'envisager les choses. Affligés pour l'ordinaire d'une vue qui ne s'étend guère au delà de l'ombre qu'ils projettent sur la terre, ils veulent tout juger et tout soumettre à leurs préjugés, à leur ignorance et à leurs passions. Ils ont entendu parler d'un moine qui a commis de grandes fautes, d'une communauté où règne une certaine

(54) Pour montrer que le clergé est, comme l'Eglise, ennemi des abus, nous devons rapporter ici ce qui s'est passé en 1831. Les évêques de la Savoie et du Piémont s'adressèrent à S.M. le roi Charles-Albert, d'illustre mémoire, pour lui demander son concours à l'effet d'opérer des réformes dans le clergé tant régulier que séculier. Pour obtempérer à ce désir, S. S. le pape Grégoire XVI créa une délégation apostolique, présidée par S. Em. le cardinal Monrozzo et composée de cinq archevêques et évêques, avec pouvoir d'examiner et de proposer les suppressions et réformes qu'ils jugeraient utiles.

Il n'y eut dans l'administration et dans la magistrature qu'un cri de désapprobation contre ce désir de réforme manifesté par l'épiscopat. Ce fut à tel point que les projets d'amélioration furent abandonnés et restèrent presque sans exécution.

anarchie, de quelques jalousies de corps, de quelques influences de famille pour forcer les vocations, de quelques ambitions personnelles, peut-être même de quelques repentirs, et, sur ces imperfections de détails, ils crient qu'il faut démolir les couvents, en chasser les moines et rendre à la vie commune toutes ces victimes d'une foi qui s'éteint. Etroites intelligences qui ne sont frappées que des inconvénients des choses, et qui transportent sur les institutions les vices que l'homme porte partout avec lui. Si l'on voulait les en croire, il faudrait éteindre le soleil, parce qu'il donne souvent trop de chaleur en été; détruire la société, parce qu'il s'y commet des crimes; fermer les tribunaux, parce qu'il y a quelquefois des juges sans probité; étouffer l'industrie, parce qu'elle abuse quelquefois de son influence sur l'ouvrier.

Parmi les hommes voués à Dieu dans le sacerdoce, dans les monastères et dans les congrégations religieuses, il se commet, sans doute, des fautes, des délits, peut-être même des crimes; mais est-ce que Dieu a promis l'impeccabilité à ceux qui se vouent à son service? Laissez donc à l'homme ce qui est de l'homme. Dans les douze heures du jour ne peut-il pas s'en trouver une qui fasse oublier les résolutions les plus sincères, et laisse ternir pour un moment la vertu la plus pure? Oh! Dieu, l'Eglise, la religion comprennent mieux la nature humaine, quand ils ordonnent à chaque chrétien d'inspecter chaque soir son âme et de frapper sa poitrine en signe de repentir pour les actes mauvais qui ont pu échapper à sa faiblesse.

Pour nous qui, avec nos propres lumières, avons encore le bonheur de posséder les lumières d'un Dieu révélateur, laissons les abus, élevons-nous au-dessus des infirmités de la raison, des faiblesses du cœur, et, l'Evangile d'une main, l'histoire de l'autre, mesurons ce que doit le monde à ces corporations qui prient, qui chantent, qui méditent, qui prêchent, qui instruisent, qui font pénitence, et cherchent à soulager toutes les souffrances. A leur parole, la morale se développe, les mystères du ciel se découvrent, les vertus les plus sublimes et les plus difficiles prennent possession des cœurs chrétiens; les cieux se peuplent de saints, les nations unies par la même foi se prennent à s'aimer, et les superstitions philosophiques font place à la vérité.

Qu'on ne nous accuse pas d'entrer ici dans une théorie aussi vaine que brillante. La religion a fait ses preuves; elle a moralisé, elle a civilisé, elle a éclairé, elle a enrichi des nations nombreuses, et presque toujours elle l'a fait par ses institutions monastiques.

VII. Dans l'impossibilité de trouver contre les religieux des motifs plausibles d'accusations, il n'est pas rare qu'on les accuse d'être ambitieux.

Les ordres religieux sont institués tout exprès pour déraciner l'ambition du fond des cœurs, il faudrait un bien grand miracle pour que les vœux de religion fissent naître ce qu'ils doivent détruire. On comprendrait à peine une accusation de cette nature, si l'on ne savait que les imputations qui partent de la haine n'ont pas plus besoin de vraisemblance que de vérité. Si l'ambition pouvait jamais porter les hommes à se faire Moines, Chartreux, Trapistes, Capucins, etc., comment et où pourrait-on trouver des monastères assez grands pour tous ceux qui voudraient y entrer?... Celui qui se présente dans une maison de pénitence, doit laisser à la porte toutes les ambitions que le monde lui permettait. Là règne l'égalité qui écrase l'orgueil. L'enfant, l'adulte, le pauvre, le riche, le seigneur, l'artisan, le libre, l'esclave, le prince et son valet prennent le même habit, mangent à la même table, assistent aux mêmes exercices, aspirent aux mêmes récompenses. C'est ici seulement que l'égalité n'est pas un mensonge. Dans cette société toute spirituelle, il n'y a plus de grands, plus de petits, il n'y a que des frères, et, dans la crainte que l'orgueil ne vienne à se réveiller et porter dans quelques cœurs des souvenirs d'ambition, ils ont soin de se rappeler les uns aux autres la mort qui doit passer le dernier niveau sur les vanités de la terre. Quand ils se rencontrent, ils se saluent : *Frère, il faut mourir !*

Ce n'est pas sans dessein prémédité que les moines se saluent ainsi ; dans leur lugubre profondeur, ces deux mots résument parfaitement l'égalité chrétienne, la fraternité évangélique et la vanité des choses de ce monde.

Frère, il faut mourir! En méditant cette pensée qui à chaque moment lui est jetée à la face, il n'est pas de sacrifice dont le moine ne se sente capable pour mériter le bonheur du ciel.

Frère, il faut mourir! C'est là cependant qu'aboutit toute l'ambition du moine! Oh! que le monde serait tranquille, si toutes les ambitions qui le dévorent se bornaient à entendre chaque jour une proclamation de mort! Hommes du monde, si vous étiez conséquents, vous devriez vous réjouir toutes les fois que le cloître s'ouvre pour recevoir un sujet. Ce dévoué qui cherche le silence, la sobriété, la vie cachée, est un concurrent qui vous laisse la victoire. C'est un ayant-droit qui vous laisse sa portion de l'héritage. Il vous abandonne la gloire, le pouvoir, le commandement, les richesses, les exploitations de l'industrie, les douceurs de la famille, les plaisirs du siècle, ses sensualités, ses vanités, ses spectacles, ses appétits immodérés et ses bruyantes fêtes. Il vous laisse la terre, laissez-lui donc la libre fréquentation du ciel, afin qu'il puisse un jour vous le rendre propice!

Il faut pourtant l'avouer malgré le renoncement au monde et aux avantages qu'il peut offrir, les religieux ont souvent exercé

une grande influence dans la société; mais cette influence a toujours été en faveur de la liberté et du bonheur des peuples. Ils ne veulent rien pour eux, mais tout pour les autres. La confiance qu'inspiraient leurs lumières, l'admiration qu'excitaient leurs vertus, l'inébranlable sécurité de leur foi, attiraient vers les portes des monastères ceux qui avaient besoin de conseil et ceux qui cherchaient des consolations. Les moines ont beau se cacher dans les déserts, on va les chercher dans leurs grottes, en implorant leur protection auprès de Dieu et même des hommes. Le nom seul de saint Antoine, caché dans la Thébaïde, faisait trembler le tyran Maximien. Constantin le Grand, empereur, écrit à un saint anachorète pour lui demander des prières et des conseils.

Il y a plus que cela, quand la force et le courage sont sortis de tous les cœurs, on en retrouve encore dans celui des moines, des religieuses et des saints. C'est une femme, sainte Geneviève, qui arrache la ville de Paris aux fureurs d'Attila. C'est saint Loup qui désarme le même barbare et l'accompagne jusqu'aux frontières de France. Ce sont les paroles du solitaire Séverin qui font d'Odoacre un prince modéré.

Au moment où l'empereur Théodore, irrité contre la ville d'Antioche, était sur le point de la mettre à feu et à sang, une foule de solitaires sortirent de leurs montagnes pour venir intercéder en faveur des coupables: « Il est aisé, lui disaient-ils, de refaire vos statues que l'on a brisées; mais quelque puissant que vous soyez sur cette terre dont vous êtes maître, il vous sera impossible de rendre un seul cheveu à ceux que vous aurez fait mourir. » Un seul homme put faire entendre des paroles de mansuétude au féroce Totila, ce fut saint Benoît, abbé du mont Cassin.

Quand les barbares se furent établis dans l'Europe, ce fut aux moines de les civiliser, et de protéger les faibles contre la force sans frein. Chaque fois que la vie ou la liberté d'un serf était menacée, on voyait un moine accourir au donjon du petit tyran et réclamer les droits de l'humanité. Ils ne craignaient pas, ces hommes de paix, d'aller dire aux rois que, Jésus-Christ ayant apporté la liberté sur la terre, ils devaient, eux puissances de ce monde, en faire jouir tous ceux qu'ils avaient jusque-là retenus comme esclaves.

Il y a quelque chose de miraculeux dans la force de ces hommes privés de tout ce que l'on redoute ordinairement. Ils sont sans défense, ils ne conspirent pas, ils ne font point d'émeutes, ils n'attaquent personne, et presque en tout ils restent victorieux. On les persécute, ils attendent avec patience que les mauvais jours soient passés; on les détruit, et, pendant qu'on démolit leur demeure, ils en tracent une plus grande à côté. Confiant dans celui qu'ils servent, ils n'opposent que la soumission, et, quand elle est impossible, une résistance passive à leurs ennemis. C'est par la terreur que les tyrans imposent leurs volontés: que peuvent-ils à des Chartreux, à des Trapistes et à tant d'autres? Leur enlever des richesses? ils ont fait vœu de pauvreté. Les mettre en prison? ils y sont déjà dans leurs cellules. Leur donner la ration des détenus? elle vaut mieux que celle du couvent. Leur ouvrir les portes du ciel? c'est ce qu'ils attendent. Il est bien fort celui qui n'attend rien de la terre. Henri VIII, le monstre le plus odieux qui ait paru dans le monde depuis Néron, irrité contre deux moines qui avaient l'audace de blâmer son mariage adultère, les fit venir et les menaça de les faire jeter à la Tamise. Estow, l'un d'eux, répondit en souriant: « Réservez, Sire, réservez vos menaces pour les grands vêtus de pourpre, pour ceux qui font bonne chère et mettent leur espoir dans ce monde. Pour nous, grâce à Dieu, nous savons que le ciel nous est ouvert, peu nous importe que nous y allions par terre ou par eau. » Que peut-on faire à des gens de cette sorte?... C'est avec eux que l'on comprend la vérité de cette parole: Servir Dieu, c'est régner: *Deo servire, regnare est*. La rupture qui s'est opérée entre eux et les trois grandes passions qui se partagent le cœur de l'homme, l'ambition, la cupidité et le sensualisme, leur donne un sentiment de dignité et d'indépendance qui déplaît surtout aux hommes habitués à ne trouver aucun obstacle à l'accomplissement de leurs volontés. Quand le démon et ceux qui le servent veulent séduire quelqu'un, ils lui disent: Voyez ces royaumes, cet or, ces places, ces honneurs; eh bien! je vous les donnerai, si vous consentez à m'adorer. Hélas! il est bien rare que ce moyen de corruption ne soit pas couronné de succès, quand il est employé auprès des gens du monde; mais les hommes de Dieu répondent à Satan: Garde ton or, tes honneurs et ton pouvoir; j'adore Dieu seul, et je ne veux que lui

Les philosophes de l'antiquité ont dépeint le vrai sage, l'homme vertueux par excellence; mais ce portrait idéal ne s'est jamais réalisé pour eux. Ils n'ont pu en rencontrer que quelques traits épars sur différents individus: dans un Régulus, le respect de la foi jurée; dans un Diogène, le mépris des richesses; dans un Socrate, le mépris de la mort; dans un Zénon, celui des souffrances; et dans un grand nombre, le courage et l'amour de la patrie; mais pour trouver tous les traits de la beauté morale, tous les caractères de la véritable grandeur, il faut descendre aux siècles chrétiens. Il y a plus de vertus dans un monastère bien réglé, plus peut-être dans un de ces moines qui vont les pieds nus porter aux peuples des campagnes les lumières de l'Evangile, plus dans un Vincent de Paul, dans un saint Ignace de Loyola, qu'il ne serait possible d'en trouver dans toute l'antiquité.

Il est bien grand l'homme qui veut ne dépendre que de Dieu, et n'obéir aux hom-

mes que quand les hommes donnent la loi de Dieu pour fondement à leurs lois. « Au lieu d'avilir l'homme, dit le comte de Maistre, l'illustre régénérateur de la philosophie chrétienne, le vœu de la religion le sanctifie; au lieu de l'asservir aux vices d'autrui, il l'en affranchit. »

Les services des corps religieux ne seront jamais appréciés comme ils méritent de l'être. Sans le vouloir et sans le savoir peut-être, ils aident les gouvernements à vaincre les obstacles qu'ils rencontrent, quand ils veulent procurer le repos des peuples. N'est-ce pas avoir fait immensément pour le repos de la société que d'avoir dirigé l'ambition de tant de cœurs vers une patrie qui a de quoi satisfaire tous les désirs et les désirs de tous? Ecoutons encore le moderne Platon : « Toutes les fois qu'on peut amortir des volontés sans dégrader les sujets, on rend à la société un service sans prix, en déchargeant le gouvernement du soin de surveiller ces hommes, de les employer, et surtout de les payer. Jamais il n'y eut d'idée plus heureuse que celle de réunir des citoyens pacifiques, qui travaillent, prient, étudient, enseignent, écrivent, font l'aumône, cultivent la terre et ne demandent rien à l'autorité. A quoi servent les religieux, ont dit tant d'imbéciles?... Comment donc! Est-ce qu'on ne peut servir l'Etat sans être revêtu d'une charge ? Et n'est-ce rien que le bienfait d'enchaîner les passions et de neutraliser les vices? Si Robespierre, au lieu d'être avocat, eût été capucin, on eût dit aussi de lui, en le voyant passer : *Bon Dieu! à quoi sert cet homme?* »

Aujourd'hui, les hommes sont tellement absorbés par les affaires du temps, tellement occupés de la matière, qu'ils ne comprennent plus rien à la spiritualité. Il n'est pas étonnant qu'en voyant un monastère, ils s'écrient encore : A quoi sert cette maison?... Dans cette maison, il y a des chrétiens qui veulent sauver leur âme. Hé! n'est-ce rien que de sauver son âme? Des chrétiens qui gardent l'intégrité de la foi; qui brisent l'orgueil au fond de leur cœur, qui domptent l'ambition, la sensualité, l'égoïsme et cent autres passions contre lesquelles auraient peut-être échoué vos baïonnettes et vos cachots, si elles avaient eu un libre essor dans le monde. Dans cette maison, il y a des esprits élevés qui discutent les intérêts de la conscience et ceux de l'éternité pendant que vous vous livrez à des frivolités tout au plus dignes d'occuper l'enfance. Dans cette maison, on étudie, on retrouve la science quand elle était perdue, et dans les lieux où elle n'avait point encore existé, on la fait sortir du néant... Il me semble vous entendre vous récrier : Y a-t-il des savants parmi les moines. Oui, il y en a, et beaucoup. Il fut même un temps où il n'y en avait que là. Plus tard, elle ne s'est vulgarisée que parce qu'il a plu aux moines de la communiquer aux gens du monde.

Placés loin du bruit, du tumulte de la foule, les religieux ne se contentaient pas d'étudier, ils méditaient, et c'est par la méditation qu'arrive la vraie science. Un philosophe demandait à saint Antoine comment il pouvait vivre sans le plaisir de la lecture : la nature, répondit le saint, me tient lieu de livre, et c'est un livre qui est sans cesse ouvert devant moi. Le comte de Nevers, ayant visité la Chartreuse dans les montagnes du Dauphiné, fut pris de pitié en voyant la pauvreté et la dureté de la vie que menaient dans cette retraite les nombreux pénitents qui s'y trouvaient. De retour dans son palais, il leur envoya beaucoup d'argenterie. Les moines la refusèrent et dirent au comte : Envoyez-nous plutôt des parchemins pour faire des livres.

Un sénateur romain devenu moine, Cassiodore, établit dès le VIe siècle, dans les deux monastères dont il était le fondateur, un ensemble d'études sacrées et profanes qui en fit la première université. Cette tête véritablement encyclopédique ne voulut pas que ses religieux fussent étrangers à aucune science; l'agriculture, les sciences physiques, l'histoire, la philosophie, la théologie, les lettres, les beaux-arts, les langues, mais surtout l'Ecriture sainte, étaient enseignés dans son vaste établissement. On peut dire que, dès lors, presque tous les monastères étaient comme ceux de Cassiodore, de véritables universités, des sources d'où la science découlait sur toutes les classes de la société.

Cependant, il y avait des ordres religieux plus particulièrement voués à l'étude des sciences. Les Bénédictins, les Dominicains, et plus tard les Jésuites ont par leurs travaux jeté sur l'histoire et sur la philosophie une lumière que les hommes de la plus mauvaise volonté sont forcés de reconnaître. Voici ce qu'écrivait Lalande, en parlant de la suppression des Jésuites. (*Bulletin de l'Europe.*) « Carvalho et Choiseuil ont détruit sans retour le plus bel ouvrage des hommes, ouvrage dont aucun établissement sublunaire n'approchera jamais.... L'espèce humaine a perdu pour toujours cette réunion précieuse et étonnante de vingt-cinq mille sujets occupés sans relâche et sans intérêts, de l'instruction, de la prédication, des missions, des conciliations, des secours aux mourants, c'est-à-dire, des fonctions les plus chères et les plus utiles à l'humanité. »

Hé! pourquoi, diraient les philosophes de cette époque, s'avisaient-ils d'être utiles à l'humanité? Le peuple, se disent-ils encore, les écoute, il les aime, il leur obéit; s'ils vivent, c'est nous qui serons oubliés; faisons disparaître leur nom de dessus la terre! N'est-ce pas là la colère de l'erreur impuissante contre la vérité féconde? Leur principe est de ne jamais permettre à la société religieuse de faire le bien qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas faire eux-mêmes.

Pendant que la science était renfermée dans les monastères, elle avait un caractère

de grandeur et d'universalité qui rapprochait l'homme de Dieu. La philosophie était une véritable science, puisqu'elle indiquait la cause de tout ce qui est. Tenant en main la boussole des traditions antiques et des traditions dernières, le moine studieux et méditatif citait au tribunal de son intelligence tous les êtres de la nature, et, pénétrant la profondeur de la pensée divine, recomposait l'univers, bâtissait l'édifice de la science qu'il faisait aboutir au ciel. « Le chrétien, à qui Dieu a départi une étincelle de génie, est un philosophe éminent près duquel pâlissent les docteurs profanes. » La raison en est qu'il a su trouver ce qui manque aux profanes, des ailes pour aller prendre la lumière d'en haut et la projeter ensuite sur les choses d'en bas. C'est dans les monastères que se sont formés les Cassiodore, les saint Bernard, les Suger, les Roger Bacon, les Albert le Grand, les saint Thomas d'Aquin, et une foule de savants qui, à leur tour, ont donné au siècle les Kepler, les Copernic, les Kircher, les Newton, les Descartes, les Leibnitz, et tant d'autres qui se sont entourés du divin pour échapper aux ténèbres des enseignements purement profanes. Un monastère était en même temps une famille de frères, une république démocratique, une ferme modèle, et une école où l'on enseignait tout, depuis les premiers éléments des connaissances humaines jusqu'aux sciences les plus élevées.

A peine sorties des couvents, les sciences presque subitement sécularisées ont abandonné les célestes régions du moral pour descendre et s'arrêter aux étages du physique. L'esprit accouplé à la matière s'est mis à l'étreindre, à la torturer, à la serrer pour en faire sortir de l'or, et par l'or, du plaisir. Le côté spirituel des choses, leur origine, leur fin, les rapports du naturel au surnaturel, tout a disparu. On a bien encore fouillé la terre; mais seulement pour y trouver de l'argent, du fer, du nitre, du charbon. On a étudié l'air, mais pour lui dérober sa force, on a décomposé l'eau, mais pour en faire de la vapeur. Cette nature, si belle, si riche, si variée, dont l'aspect doit conduire à la contemplation d'une nature mille fois plus brillante, n'a plus été dans les laboratoires des savants qu'une mine en exploitation. Chacun s'est emparé d'une branche du grand arbre de la science, et l'arbre a séché. On a pu avoir des sciences; mais la science a disparu, faute de lien entre ses diverses parties. Dès lors, nous avons dans le siècle de nombreuses spécialités, mais pas de savants proprement dits. Au milieu des immenses expérimentations auxquelles on soumet la matière, il n'y a rien pour le côté moral de l'homme, rien pour l'âme, rien pour son immortalité. On dénature, on gaspille les ouvrages de Dieu, et on ne veut pas même que son nom soit prononcé. Aussi, quand on interroge ces spécialités superbes qui montrent un souverain dédain pour la haute philosophie qui naquit dans les grottes des solitaires; quand on soumet à un examen sévère le résultat de leurs travaux, on découvre qu'ils n'ont ajouté à la philosophie du paganisme que quelques ténèbres de plus. Supposez qu'un même homme parvienne à acquérir toutes les connaissances qui sont mises à l'étude dans l'enseignement du jour, il n'aura pas pour cela la science universelle; s'il veut unir en un seul faisceau les parties éparses de son savoir, s'il veut trouver un principe qui plane au-dessus de tout le reste, il faut qu'il rentre ou dans le monastère ou dans la sacristie, et qu'il demande au prêtre la science de Dieu qui seule peut leur servir de lien, et montrer qu'il n'y a qu'une seule science là où les esprits vulgaires croient en voir plusieurs. Alors seulement, il sera un esprit complet, un saint Grégoire le Grand, un saint Augustin, un saint Anselme, un saint Thomas d'Aquin, un Ampère, un Descartes, un Leibnitz.

En sécularisant les sciences, on a fait pour elles ce que le protestantisme avait fait pour les dogmes religieux. Séparés de l'Eglise, ceux-ci passent de l'ordre des vérités absolues dans l'ordre mobile des opinions. De même, les sciences isolées, séparées de leur principe générateur, perdent le noble titre de sciences qu'elles devaient à leur divine filiation, pour devenir de simples connaissances flottantes au milieu d'un océan d'idées qui se rencontrent, se croisent, sans s'agglomérer jamais. Si, à l'heure qu'il est, la philosophie des sciences peut se retrouver quelque part, c'est dans les écoles tenues par des prêtres ou par des hommes qui pensent avec eux.

On ne peut, sans éprouver un sentiment de regret, mesurer les progrès qu'aurait faits l'esprit humain, si le protestantisme d'abord, et ensuite une philosophie jalouse et remplie de haine pour le principe religieux, n'avaient fermé les refuges de la science et repoussé de l'enseignement les hommes les mieux disposés pour s'en occuper avec avantage. Ce sentiment ne nous est pas particulier, nous le partageons avec un grand homme, dont l'opinion ne saurait être suspecte. Leibnitz étonné des succès obtenus par les corporations religieuses dans la théologie, la philosophie, l'histoire, et toutes les sciences morales, semblait éprouver du regret de ce que ces corporations ne s'occupaient pas des sciences naturelles. « Si jamais, disait-il, les moines s'occupaient des sciences naturelles, on ferait plus de progrès en dix ans, qu'on ne ferait autrement en plusieurs siècles. « (*Lettre à Magliabecchi.*)

Ne pensez pas pourtant, N. T. C. F., que les avantages que procurent les corps religieux, pour la diffusion des lumières et l'exercice de la charité, parviennent à désarmer leurs ennemis; on croirait au contraire que la haine de ceux-ci s'accroît à raison des bienfaits que la société retire de ceux-là. Décidés, sans doute, par de secrets engagements, à blâmer tout ce qui sort des

monastères, ou tout ce qui veut y entrer, on croirait qu'ils ne tiennent ni à paraître justes, ni à se montrer conséquents. Déconsidérer ceux qu'ils veulent détruire, voilà leur marche; et, pour arriver au but, tous les moyens leur sont bons. Il suffit de les placer vis-à-vis d'eux-mêmes, pour mettre au jour la contradiction qu'il y a entre leurs paroles et leur manière d'agir. Ils vantent la liberté de conscience et la liberté civile; mais voyez-les à l'œuvre! Vous les trouverez tantôt chassant d'un monastère une personne qui ne s'y était réfugiée que pour obéir à sa conscience, tantôt arrachant à une communauté la parcelle de terre qu'elle avait défrichée ou acquise à force de travail et d'économie. Ne dirait-on pas qu'ils ne réclament que la liberté d'être tyrans?

L'accroissement de la population, marchant de pair avec la diminution des produits de la terre, leur fait pressentir un avenir gros de tempêtes. Ils voient d'avance le peuple affamé, déployant de noirs drapeaux, sur lesquels il aura écrit : Du pain ou la mort; et pourtant, ces mêmes hommes font fermer les couvents, où tant de personnes se vouent au célibat! Croyez à la sincérité de ces hommes!

En les entendant gémir sur le sort de ces vierges innocentes, de ces pauvres victimes que le fanatisme religieux tient emprisonnées derrière les grilles d'un couvent, vous seriez tentés de croire à la sensibilité d'un cœur qui s'ouvre pour partager les souffrances d'autrui. Entendez-les parler du pauvre mendiant; c'est un fainéant qu'il faut faire passer de la prison des criminels dans une autre prison, que l'on appelle maison de travail ou dépôt de mendicité.

On se plaint que les subsistances sont rares, que les denrées sont chères, qu'il y a pour chacun moins qu'il ne faut, et pourtant l'on veut fermer les communautés religieuses, où la sobriété, la vie réglée, les privations, le jeûne, la pénitence donnent une épargne considérable et toute au profit de tout le monde. Laissez-nous répéter une sentence étincelante de vérité : « Personne ne mourrait de faim, si tous ceux qui font la guerre aux moines consentaient à vivre comme eux. »

Il n'est pas rare dans un certain monde d'entendre vanter l'égalité; or, jusqu'à ce jour, l'égalité n'a trouvé sur la terre qu'une seule demeure, c'est le monastère où les princes, les seigneurs, confondus avec ceux qui, dans le passé, ont été leurs valets ou leurs serfs, vont à leur tour bêcher le jardin ou balayer les corridors. C'est encore cette demeure, ce sanctuaire de l'égalité que l'on veut détruire!

On ose parler de fraternité et de philanthropie. Ici, le contraste est trop fort! Ceux qui ont pris la fraternité pour devise, qui, au nom de la fraternité se sont enrôlés dans les sociétés maçonniques, sont précisément les mêmes qui veulent détrôner le Fils de Dieu, étouffer la révélation, anéantir l'autorité de l'Evangile, et enfin détruire les communautés religieuses, où tout est en commun, où l'on ne rencontre que des Pères, des Mères, des Frères et des Sœurs. On parle de fraternité, et l'on se propose d'arracher des mères aux enfants trouvés, des frères à ceux qui sont infirmes, des sœurs à tous ceux qui n'en ont point, et des tuteurs aux aliénés. Encore une fois, c'est trop fort.

On fait étalage d'un grand zèle pour l'instruction du peuple, et l'on veut détruire les congrégations religieuses qui se dévouent exclusivement à l'instruction des enfants du peuple!

Un des fléaux de notre époque, c'est l'encombrement des carrières. Les gouvernements, le commerce, l'industrie, sont assaillis par une armée de mendiants d'emplois, qui ne savent que devenir; et l'on veut vider les couvents, et mettre sur le pavé une autre armée de concurrents!...

Chaque année, quand la magistrature rend ses comptes, on déplore de voir que, dans toutes les contrées de l'Europe, les malfaiteurs se multiplient, que l'improbité, la mauvaise foi, deviennent la morale d'un monde pour qui le crime n'est qu'une action heureuse ou malheureuse, selon l'avantage ou la peine qui l'ont suivie. Eh bien! en présence de cette démoralisation qui mine le dessous de la société, on veut détruire les monastères, fermer les refuges qui étaient ouverts aux vertus chancelantes, aux amers repentirs et aux cœurs remplis des désirs de la perfection. C'est-à-dire que l'on veut accroître le nombre des êtres inutiles qui, ne trouvant point de place pour eux au banquet de la vie, sont comme poussés à s'en faire une au moyen du poignard, ou d'appeler le suicide pour en finir avec la misère.

Les hommes qui disposent de l'autorité ne manquent pas de répéter qu'en demandant l'abolition des monastères, ils ne font qu'obéir à l'opinion publique. Comment ne voient-ils pas que cette même opinion les condamne? Qui est-ce donc qui demande des religieux et des religieuses? Qui est-ce qui fait des efforts et des sacrifices inouïs pour en avoir? N'est-ce pas le peuple? Il n'y a qu'un demi-siècle que la révolution a détruit en France et en Savoie toutes les institutions religieuses, et déjà le nombre des communautés rétablies dépasse le nombre de celles qui ont été détruites. C'est à l'opinion publique, c'est au bon sens et à la droiture du peuple que l'on doit cette résurrection de la vie religieuse.

Il y a dans les grandes cités, et quelquefois même dans les petites, de nombreux moyens de corruption, des établissements où la prostitution est en honneur, des théâtres, des cafés, des clubs, des cercles où une foule d'illustres fainéants jouissent de la liberté de déclamer contre les prêtres, les moines, les religieuses, et aussi contre les gouvernements. On respecte leur indépendance, et nous nous gardons bien de

condamner cette licence; mais à côté de ce respect pour les chants du sensualisme, pour la glorification de toutes les voluptés, d'où vient cette haine pour les sanctuaires où l'on prie, où l'on vit dans la pénitence et le travail, où l'on chante des hymnes à la gloire de Dieu, où l'on forme des saints pour le ciel, des médecins pour les âmes et des amis pour l'humanité souffrante? Il y a là-dessous un mystère inexplicable. Si, comme il le fit autrefois à l'égard de Job, Dieu donnait à Satan la permission de venir sur la terre et d'y faire le mal du peuple, s'y prendrait-il autrement que ne le font les révolutionnaires de nos jours?...

Pour apprécier le mal que font les démolisseurs des monastères, il faudrait être à même de calculer tout le bien que jusqu'à ce jour la société en a retiré. Or, qui pourrait dire toutes les prières faites, tous les actes de vertus consommés, toutes les aumônes distribuées, toutes les consolations, tous les conseils donnés, toutes les lumières répandues, tous les enfants baptisés, toutes les conversions obtenues, tous les schismatiques réconciliés, toutes les hérésies combattues, tous les préjugés déracinés, toutes les réconciliations opérées, toutes les haines éteintes, toutes les douleurs, tous les chagrins adoucis, toutes les familles honorées, tous les fléaux écartés de la terre, toutes les faveurs obtenues du ciel par chaque membre des corporations religieuses, par chaque communauté, par chaque ordre, et par tous les ordres ensemble? Evidemment, cette tâche serait impossible; car les services rendus à l'humanité par les corporations religieuses sont immenses, innombrables.

Nous ne terminerons pas, N. T. C. F., cette instruction pastorale, sans vous demander d'encourager les vocations religieuses dans le sein de vos familles. Oh! ils sont bienheureux les pères et les mères qui consentent avec joie à partager avec Dieu, ce que Dieu leur a donné! L'enfant qui se consacre au service des autels ou qui entre dans une corporation religieuse, est comme un ambassadeur envoyé par la famille dans le royaume de Dieu. Il est pour tous les siens un puissant exemple de courage et de vertu, un centre d'unité, une source de bons conseils, une protection auprès du Seigneur, un ange de pacification. Ne redoutez pas trop pour lui les privations auxquelles pourraient le condamner les spoliateurs des biens de l'Eglise : Celui qui donne la becquée aux petits oiseaux ne laissera pas périr d'inanition les serviteurs qui ne lui demandent que le pain de chaque jour.

Et vous, nos bien-aimés coopérateurs dans l'œuvre de Dieu, vous, à qui le Seigneur a imposé la redoutable obligation de pénétrer dans le sanctuaire des consciences et d'y chercher les marques des vocations saintes, votre ministère est grand. Associés à l'Esprit-Saint pour marquer les élus du Seigneur, vous devez les entourer de soins et ne plus les abandonner jusqu'à ce que Dieu lui-même les ait reçus de vos mains pour les enrôler dans les milices sacrées.

Nous devons vous l'avouer, nos vénérables frères, malgré la prospérité de nos congrégations, les besoins sont encore plus nombreux que les vocations. Les zélés missionnaires de Saint-François de Sales, les sœurs de Saint-Joseph, qu'un ardent amour de Dieu et du prochain a portés sur les rivages de l'Inde, nous demandent du secours. La moisson est abondante dans les champs du père de famille, amenez-nous des ouvriers pour la recueillir.

Donné à Annecy le 15 janvier 1856.

NOTICE SUR Mgr MABILE,

ÉVÊQUE DE SAINT-CLAUDE.

Mgr Jean-Pierre Mabile, chevalier de la Légion d'honneur, est né le 20 septembre 1800, à Rurey, dans le département du Doubs, diocèse de Besançon; après son ordination il a été successivement vicaire à Gray, Haute-Saône, supérieur du séminaire de Luxeuil, et curé de Villers-Saissel. Lorsque Mgr Doney fut promu au siége de Montauban, il obtint du cardinal archevêque de Besançon d'attacher à sa personne le prêtre zélé, le savant et éloquent prédicateur, l'administrateur éclairé, l'homme apostolique, le fils dévoué et soumis du saint-siége, dont il avait su apprécier les vertus, la piété et le talent. Il le nomma donc son vicaire général. C'est au milieu de ces fonctions, qu'un décret, en date du 30 juin 1851, appela Mgr Mabile à l'évêché de Saint-Claude, vacant par la mort de Mgr de Chamon.

MANDEMENTS, INSTRUCTIONS ET LETTRES PASTORALES

DE MGR MABILE,

ÉVÊQUE DE SAINT-CLAUDE.

I. LETTRE PASTORALE

A l'occasion de l'installation à Saint-Claude.

SUR LA CHARGE PASTORALE.

Le jeune lévite, après avoir quitté le monde pour se consacrer à Dieu, après de longues épreuves et bien des réflexions sérieuses, ne va qu'en tremblant, aux pieds du pontife de Jésus-Christ, se prosterner sur le pavé du sanctuaire, et se revêtir de la dignité sacerdotale. Dans cette cérémonie auguste et touchante, il reçoit, sous l'action immédiate de la grâce, des impressions salutaires et profondes qui doivent se fixer en lui et durer toujours. Dès ce moment, il commence à sentir la vérité de ces paroles que chacun connaît : *Vous avez été fait prêtre: votre fardeau n'est pas plus léger; au contraire, vous êtes lié par des obligations plus étroites, vous êtes tenu à une plus grande sainteté.* (*Imit. Christi*, IV, 5.)

Mais c'est le secret du cœur, c'est le secret du ciel de savoir ce qu'il éprouve, ce qui se passe dans son âme, quand tout à coup, par la voix de son chef, l'Eglise, le choisissant entre mille et perçant l'obscurité qui enveloppait son nom, vient lui dire : *Sortez de la maison de votre père, et venez.* (*Gen.*, XII, 1.) Dieu, dans les impénétrables desseins de sa sagesse et de sa miséricorde, vous a appelé; préparez-vous aux grandes choses qui vont s'accomplir en votre faveur. (*Josue*, III, 5.) Demain, l'huile sainte, l'huile de joie, qui doit vous fortifier, arrosera vos mains et votre front. (*Psal.* XLIV, 8.) Demain vous serez consacré, vous serez évêque. Demain, par conséquent, il y aura pour vous une nouvelle et effrayante responsabilité, des devoirs immenses, difficiles, un honneur redoutable aux anges mêmes.

C'est donc, nos très-chers frères, avec des sentiments et sous l'empire d'émotions qui ne peuvent ni se rendre, ni se concevoir, que nous vous parlons pour la première fois, et que nous portons nos pas et nos regards vers cette terre chérie que le père de famille daigne confier à nos soins, à notre sollicitude, et que nous sommes appelé à féconder de nos sueurs, jusqu'à notre dernier soupir.

Mais, dans cette circonstance si solennelle, si imposante, au moment où commencent nos relations, et où se forment entre nous les liens qui doivent nous unir étroitement et pour toujours, que nous demandez-vous? qu'attendez-vous de nous, N. T. C. F.? Ah! n'exigez pas trop de notre faiblesse, et pardonnez-nous si nos pensées et notre langage ne répondent pas à vos désirs, et ne sont pas assez à la hauteur de notre mission divine. Oui, nous sommes heureux de vous le dire, pour cette fois, nous n'avons que l'intelligence du cœur : c'est notre cœur que nous voulons vous ouvrir tout entier. C'est pour nous un besoin de vous exprimer promptement et librement ce que nous sentons, ce que nous éprouvons pour vous. C'est pour nous un devoir de déposer en toute confiance dans vos cœurs nos craintes, nos espérances, nos affections. Nos craintes, vous les calmerez, vous les adoucirez en les partageant avec nous; nos espérances, vous saurez quels en sont les fondements et les motifs; nos affections, vous ne les repousserez pas. vous y attacherez même quelque prix; car nous ne pouvons vous dire combien nous vous désirons, combien nous vous chérissons dans les entrailles de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (*Philip.*, I, 8.)

Lorsqu'un prêtre arrive à une éminente dignité de l'Eglise, il devient aussitôt l'objet d'une attention spéciale. Souvent ce prêtre n'a rien qui le distingue de beaucoup d'autres. Ce n'est pas un homme de génie; ce n'est pas un prince; il sort du peuple; il n'a pas fait de grandes choses; sa vie s'est écoulée sans bruit; aucune célébrité ne le précède: cependant, on parle, on s'occupe de lui; on veut savoir d'où il vient, ce qu'il a été; on désire de le voir, de l'entendre. On l'accueille quelquefois avec transport; on l'entoure à l'envi de toutes les marques de l'estime et de la vénération même. Qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi tant d'intérêt s'attache-t-il à ce pauvre prêtre, dont hier il n'était pas question? Est-ce simplement de la curiosité, de la légèreté, de la flatterie, de la part du public? Qui oserait le croire? Il y a là quelque chose de plus profond, qu'il importe de saisir: c'est une leçon vivante, c'est un avertissement utile et sévère que le public donne et répète sans cesse à celui que la Providence a tiré de la foule, et qu'elle environne de toutes les splendeurs du sacerdoce.

En effet, non-seulement le pontife n'est plus du monde, ce qui est vrai de tout prêtre en général; non-seulement il ne s'appartient plus; mais, par sa position, par son caractère, par ses fonctions, il est

identifié de la manière la plus absolue avec tous les grands intérêts de la religion et de la société. Il est par excellence l'homme de Dieu et l'homme du peuple ; l'homme dont la vie ne saurait plus être qu'une perpétuelle succession de privations et de sacrifices ; l'homme qui, pour le salut et le bonheur des siens, doit s'abdiquer lui-même, se donner, se prodiguer, s'user jusqu'à la mort, et, par cela même, réduire chaque jour en pratique ce qu'il y a de plus élevé, de plus parfait, de plus héroïque dans les maximes de l'Evangile et dans les exemples du Sauveur.

Jésus-Christ, ayant choisi les apôtres pour fonder son Eglise, voulait qu'il y eût en eux toutes les qualités, toutes les vertus: la douceur, la résignation, le courage, la force, l'humilité, le désintéressement, la prudence, la charité, le zèle, la ferveur. C'était pour les rendre tels, c'était pour leur conférer tous ces dons, tous ces grands priviléges, qu'il avait épuisé les trésors de sa grâce, de sa puissance, de son amour. Successeurs des apôtres dans tout ce qui est inhérent à l'épiscopat, les évêques qui continuent l'œuvre immense, fruit du sang d'un Dieu, ne sont-ils pas obligés de reproduire dans leur conduite, à un degré remarquable, les qualités et les vertus apostoliques ? Sans cela seraient-ils dignes de leur vocation ? oseraient-ils se regarder comme les modèles du troupeau ? (I *Petr.*, V, 3.) Sans cela, au lieu d'être la joie, l'ornement, la lumière de l'Eglise, ne seraient-ils pas pour elle un sujet de tristesse, une intarissable source de douleur et de larmes ?

Ainsi, N. T. C. F., tout ce qui se dit, tout ce qui se fait autour du prêtre devenu évêque, n'est qu'un langage mystérieux, frappant, terrible, qui lui rappelle ce qu'il est par la miséricorde de Dieu, et ce qu'il doit être dans l'exercice de ses devoirs nombreux et formidables. Or, en y réfléchissant sérieusement, quel est donc celui qui ne tremblerait pas? Quel est donc celui qui, en présence d'une telle tâche, s'oublierait jusqu'à se complaire, s'arrêter dans une misérable et folle idée de gloire, de vanité et d'orgueil ?

Et puis, les jours ne sont-ils pas mauvais, très-mauvais ? Ne sommes-nous pas à une époque de confusion et de bouleversements ? Sans doute, l'Eglise a les paroles de vie ; elle restera debout au milieu des débris et des ruines des institutions humaines ; elle restera comme le dernier espoir, comme le salut de la société et de l'avenir ; mais qui sait ce qui nous attend ? Qui sait ce qu'auront à faire, ce que devront faire les premiers pasteurs, en face des énormes dangers qui s'avancent ? Les peuples effrayés et abattus ne viendront-ils pas bientôt leur dire : Apaisez la tempête, commandez aux vents, car nous périssons ; sauvez du naufrage les vérités et les principes sur lesquels tout repose ; rendez-nous les croyances et les mœurs de nos pères : refaites le monde, comme l'avaient fait vos prédécesseurs et vos modèles. Que répondront-ils ? Pour suffire à de telles exigences, n'auraient-ils pas besoin d'avoir, de résumer en eux, et le zèle des apôtres, et la force des martyrs, et la science des docteurs, et la perfection des anachorètes, et la charité des anges ? En nous considérant nous-même avec une idée approfondie de la situation, en nous comparant à ces grands pontifes, à ces grandes figures que l'histoire nous montre dans les circonstances périlleuses, comment ne sentirions-nous pas courir dans nos veines le frisson de la peur ? et comment ce cri ne s'échapperait-il pas de notre poitrine : Qui sommes-nous ? Que dirons-nous ? Que ferons-nous ? (*Exod.*, III, 11.)

Vous voyez, N. T. C. F., quelles sont nos craintes, et vous les partagez, n'est-il pas vrai ? Toutefois, vous n'entendez pas, vous ne voulez pas qu'il en sorte pour nous du découragement, de la défiance, ni rien qui paralyse, qui diminue l'action de notre ministère parmi vous. Que ces craintes donc si justes, si fondées, qui nous sont communes, converties en prières ferventes par la vivacité de notre foi, et jetées dans le sein de Dieu, deviennent une de nos espérances : *Je vous ai appelé, je vous ai choisi, je ne vous ai pas méprisé..... Je suis votre Dieu, je vous ai revêtu de ma force et de mon autorité, je serai avec vous..... Allez..... ne craignez pas, et dites : Celui qui est m'a envoyé vers vous.* (*Isa.*, XLI, 9, 10; *Gen.*, I, 8; *Exod.*, III, 11.)

Oui, N. T. C. F., Dieu nous envoie au milieu de vous, et il sera avec nous. Faible instrument dans ses mains toutes-puissantes, nous pourrons lui dire sans cesse : C'est vous qui nous avez fait ce que nous sommes, c'est vous qui confiez à notre amour les intérêts de ce bon peuple ; c'est vous qui nous imposez le devoir de le conduire dans la voie du salut et de la vie éternelle : achevez donc votre ouvrage, soyez notre lumière, notre appui, notre force. Que votre grâce, à laquelle rien ne résiste, soit toujours en nous; qu'elle excite notre ardeur ; qu'elle stimule, qu'elle réchauffe notre zèle. Que tous ceux que vous nous donnez pour enfants écoutent la voix de leur père ; qu'ils soient tous de bons chrétiens ; qu'ils sachent tous triompher des séductions et des périls du siècle ; qu'ils ne forment qu'un cœur et qu'une âme avec leur pasteur ; et qu'un jour, ils soient sa couronne et sa récompense. Douce et consolante prière, que nous répéterons sous toutes les formes, avec tous les accents, la nuit, le jour, dans l'oraison, à l'autel, au milieu des incessantes fatigues de notre ministère !

Moïse était à la garde de son troupeau : soudain, Dieu l'appelle et lui intime l'ordre d'aller délivrer son peuple de la servitude. A cet ordre, Moïse est saisi de frayeur ; il confesse en toute humilité son impuissance. Rassuré peu à peu, et convaincu par des preuves irrésistibles qu'il peut tout atten-

dre de Celui qui le charge d'une mission si étonnante, il va ; et il s'attache à la cause et aux intérêts de ses frères malheureux avec un dévouement sans exemple. Tout ce qu'il a de vie, de cœur, de force, de générosité, de persévérance, est pour eux désormais. Ce peuple dur et souvent ingrat a-t-il prévariqué? mérite-t-il d'être puni? faut-il des miracles de bonté pour le soustraire aux coups de la justice? Moïse est là : il se prosterne la face contre terre, il supplie, il conjure, il se pose comme victime pour sauver les coupables. Dans les élans de son amour pour Israël, il dit à Dieu : *Epargnez ce peuple qui est votre héritage, ce peuple que, par mille prodiges, vous avez arraché des mains de vos ennemis! Sans doute, il vous a outragé; mais souvenez-vous de vos serviteurs Abraham, Isaac, Jacob. Que la nation étrangère, des fers de laquelle vous l'avez délivré, n'aille pas triompher, croire que vous êtes impuissant à remplir vos promesses, et que vous ne l'avez amené dans le désert que pour le faire mourir!* (*Deut.*, IX, 26.) Dieu est touché ; il cède. Moïse est vainqueur.

Si les choses se passaient ainsi sous la loi de crainte, comment doivent-elles se passer sous la loi d'amour, c'est-à-dire après que des torrents de grâces et de faveurs se sont répandus sur le monde? Le pontife de la nouvelle alliance n'est-il pas l'ambassadeur, le ministre, le représentant du Pontife éternel? Quand il prie pour son peuple qu'il est obligé d'aimer plus que lui-même, quand il le bénit, quand il demande pardon pour lui, et qu'il pleure entre le vestibule et l'autel, n'est-ce pas le Dieu fait homme, le Dieu de l'étable et du Calvaire, le grand Médiateur, l'Evêque, le Pasteur des âmes, le Prince de la paix, qui prie par sa bouche, qui bénit par son organe, et qui ouvre continuellement les sources de la miséricorde, en montrant à son Père ses blessures, son sang, sa croix? Oui, frappons le rocher sans hésitation, entrons avec confiance dans le Saint des saints, élevons sans cesse les yeux et les bras vers la Souveraine Majesté ; et Celui qui est adoré, béni dans tous les siècles, comme le Roi des rois, comme le Maître des biens futurs, Celui qui sait compatir à toutes nos misères, et qui s'est fait notre rançon : *Celui qui, après nous avoir par lui-même purifiés de nos péchés, a placé son trône au sein de la gloire* (*Hebr.*, I, 3) : Celui-là, disons-nous, accomplira chaque jour parmi nous, et pour nous, des merveilles dont celles de l'ancienne loi n'étaient qu'une bien faible image.

Et, N. T. C. F., ce qui soutient, ce qui augmente encore nos espérances, c'est la pensée que notre diocèse est une partie de cette province où la foi vieille, vigoureuse, profonde, a toujours brillé d'un éclat spécial, et porté des fruits abondants. C'est notre conviction intime : le sang des martyrs qui l'arrosait aux premiers jours de l'Eglise, les pontifes distingués, les illustres docteurs, les grands saints dont elle a été le berceau, les célèbres communautés religieuses qui firent sa gloire pendant tant de siècles, la ferveur de nos aïeux, y ont laissé des empreintes ineffaçables : nous voulons dire une lumière qui ne s'éteindra pas, une semence, un goût pour les études sérieuses, des exemples qui ne périront pas, une séve de christianisme qui s'est conservée pour nous, malgré le malheur des temps, et que nous conserverons pour les générations futures. Sans doute, l'ennemi est venu dans le champ du Père de famille ; il y a semé l'ivraie, il y a fait de grands ravages, il l'a couvert par endroits des fruits impurs de l'ignorance, de l'erreur et des passions. Mais quand le sol est bon de sa nature, et qu'il se compose de couches puissantes et fertiles, bien qu'il soit plus ou moins dégradé à sa surface, il offre bientôt à l'œil étonné du laboureur le spectacle d'une riche moisson.

Ce qui soutient, ce qui augmente enfin nos espérances, c'est la connaissance que nous avons, N. T. C. F., des éléments, des ressources, des dispositions qui nous attendent dans notre nouvelle carrière : 1° Un clergé nombreux, fort, qui tient par le fond de ses entrailles au centre de la catholicité, au siége de Pierre; un clergé qui, animé d'un excellent esprit, et restant toujours en dehors des mouvements de la politique et des partis, comprend la dignité de son état, l'importance de ses devoirs, et remplit son auguste mission avec une fermeté que rien n'ébranle, avec une charité que rien n'altère, avec un zèle que rien ne peut refroidir ; 2° des séminaires, des écoles où des maîtres habiles, pieux, soutenus par les motifs les plus sublimes, forment la jeunesse à la vertu, et lui inspirent le goût, l'amour des bonnes études ; 3° des communautés, des institutions florissantes, qui ont pour objet : les unes, la vie contemplative, la vie de prière, de pénitence, d'humilité ; les autres, le soulagement de toutes les misères, l'éducation des enfants, l'exercice de la charité dans tout ce qu'elle a de plus héroïque ; 4° des associations précieuses, composées de chrétiens de toutes les classes, dans le but de venir en aide à l'action du clergé, et d'étendre l'influence religieuse à tous les intérêts, à tous les besoins spirituels et temporels ; 5° une foule de familles où la vertu est héréditaire, et qu'on est toujours sûr d'avoir pour soi, de rencontrer sur son chemin quand il est question de bonnes œuvres ; 6° des populations actives, intelligentes, laborieuses, que leur attachement inaltérable aux croyances et au culte catholiques n'empêche pas de se faire remarquer, par tous les genres d'industrie, dans tous les arts dont l'humanité s'honore.

Voilà, N. T. C. F., l'héritage que nous venons recueillir, voilà nos richesses ; mais ces richesses, oserions-nous en être fier, oserions-nous en prendre possession, sans nommer ici le vénérable pontife qui nous les a laissées, et qui a contribué, pour sa part, à les produire, à les augmenter? Ne

devons-nous pas, en bénissant sa mémoire, ajouter nos larmes à celles que vous avez répandues sur sa tombe? Vingt-sept ans d'épiscopat au milieu de vous et pour vous, c'est-à-dire vingt-sept ans de labeur dans des circonstances, hélas! bien difficiles, lui sont un juste et impérissable titre à votre reconnaissance.

Maintenant, N. T. C. F., souffrez que nous vous parlions de nos regrets; oui, de nos regrets! Vous ne les blâmerez pas, vous les respecterez; ils vous seront d'ailleurs une nouvelle preuve des sentiments qui déjà nous animent à votre égard.

Dieu, à défaut de qualités brillantes et supérieures, nous a donné du cœur et de la sensibilité. Pourquoi ne le dirions-nous pas? Dans l'enseignement, comme dans le saint ministère, nous nous sentions pris d'un attachement profond pour nos élèves et pour nos paroissiens. Notre bonheur était d'entrer dans leurs peines, pour les adoucir, et de répandre sur eux, par tous les moyens possibles, les biens ineffables dont la religion est la source. Toute notre existence leur était consacrée. En les quittant, nous éprouvions un chagrin réel, et nous leur avons voué à tous un souvenir qui ne s'effacera jamais.

Au reste, et laissez-nous vous le dire : la vie du prêtre, au milieu d'une population, a quelque chose de si beau, de si touchant, de si admirable! Le pontife, du haut de son siége, veille, partagé entre mille soucis, mille affaires épineuses et absorbantes; le docteur, dans sa chaire, expose les vérités auxquelles se rattachent les grands intérêts du monde; le juge réprime les abus et punit les coupables; le militaire brave les périls et surmonte l'horreur du sang, pour la défense de la patrie; le savant disserte dans son cabinet, et essaye de reculer les bornes de la science : tout cela est bien, très-bien; mais le prêtre, dans une paroisse, la plus obscure, si vous le voulez, c'est le philosophe selon la foi, c'est le grand moralisateur. C'est lui qui fait descendre au cœur de l'individu et dans la famille la grâce, la lumière, l'amour du devoir; c'est lui qui forme et qui entretient dans les masses la conscience, cette loi souveraine, sans laquelle les hommes retomberaient bientôt au sein de la barbarie; c'est lui qui oppose une action directe et perpétuelle à l'action incessante du mal. Devant lui, chaque jour, passent toutes les faiblesses, toutes les infirmités, toutes les misères de notre pauvre nature; et pas une qui ne reçoive de lui, chaque jour, du soulagement et de la consolation. O vous qui le savez! vous, qui exercez avec zèle et avec amour les fonctions de pasteur, soyez donc tout de feu! portez sans crainte et sans découragement le poids du jour et de la chaleur, dans la vue du bien que vous faites et que vous pouvez faire encore! Peut-être ce bien est peu connu, peu apprécié des hommes; il vous honore peu dans ce monde : que vous importe? Aux yeux de Dieu il est réel, il est solide, il est immense, il mérite une moisson de gloire.

Nous parlons de nos regrets. Aujourd'hui, en nous séparant de celui qui a été pour nous un père, un maître, un modèle, pourrions-nous ne pas être péniblement ému? Pontife vénéré, vous en qui la science et la vertu s'allient si bien aux qualités du cœur, vous usez, vous immolez toute votre vie, toutes vos forces, dans la prière, dans l'étude, dans les soins sans cesse renaissants d'une administration ferme, vigilante et miséricordieuse. Puissions-nous marcher constamment sur vos traces!

Pourrions-nous jamais oublier ce diocèse, où nous avons été accueilli avec tant de bienveillance? ce clergé qui se distingue par son amour et son respect pour ses supérieurs, et par son zèle éclairé dans l'accomplissement de ses devoirs? Pourrions-nous oublier ce bon peuple montalbanais, si attaché à la religion, si fervent dans le bien, si généreux pour les pauvres? Pourrions-nous oublier toutes ces personnes qui, dans leurs peines et leurs embarras, venaient à nous, nous demandaient des conseils, et nous édifiaient par une piété aussi modeste que touchante? Pourrions-nous oublier ces associations, ces saintes communautés où nous allions souvent, soit pour y respirer l'air de la vraie dévotion, soit pour y être témoin des héroïques dévouements que sait enfanter la charité de Jésus-Christ? Vous tous qui nous connaissez, vous qui, pour la gloire de Dieu et le bien du prochain, nous avez aidé de vos prières, de votre concours, de vos largesses; vous qui prenez intérêt à notre nouvelle position, recevez ici l'expression vivement sentie de nos regrets et de notre reconnaissance. Oui! où que nous soyons, de loin comme de près, toujours nous nous souviendrons de vous! Rien au monde ne pourra briser les liens qui nous unissent!

C'est donc, N. T. C. F., vers vous qui formez dès à présent notre famille, que nous devons tourner les yeux et porter nos affections : *Os nostrum patet ad vos, o Corinthii! cor nostrum dilatatum est.* (I *Cor.*, VI, 11.) Il faut que notre cœur se réchauffe, se dilate; il faut que celui qui est venu apporter sur la terre le feu céleste, y allume, si c'était possible, un brasier, et que nous y puisions tous les jours ce que nous devons à tous. (*Rom.*, I, 14.) Ceux à qui nous voudrions accorder beaucoup, ceux que nous plaçons en première ligne, ce sont nos dignes et bien-aimés collaborateurs, ouvriers infatigables, sentinelles avancées qui veillent et se dévouent nuit et jour pour le bien, pour le salut de leurs ouailles! Et vous, intéressante jeunesse de nos séminaires, vous qui êtes destinés à entretenir les rangs de la milice sainte, savez-vous, pouvez-vous savoir à quel point nous tenons à vous? Oh! combien seront douces et précieuses les heures que nous vous consacrerons!

Ceux qui nous sont encore chers au delà de toute expression, ceux qui composent la

portion d'élite du troupeau, ce sont les enfants, ce sont les malheureux, les pauvres, les affligés, les gens de peine, ceux qui souffrent et qui arrosent de leurs larmes le pain qui les nourrit, ceux qui vivent, hélas! au milieu des épreuves et des adversités dont cette triste terre est remplie. Oh! si nous pouvions leur faire sentir à tous tout ce qu'il y a, tout ce qu'il doit y avoir de tendresse, d'indulgence, de bonté, de générosité, d'amour, dans le cœur d'un père, dans l'âme d'un pontife! Oui! bientôt nous les visiterons, nous les bénirons; et les jours où nous leur aurons adressé des paroles d'encouragement et apporté quelques consolations, seront les plus beaux de nos jours!

Et comment, N. T. C. F., tout ce que nous ferons pour vous ne serait-il pas marqué au coin de cette intime et profonde affection qui vous est due? N'êtes-vous pas le peuple qui nous est donné, et que nous devons conduire, à travers le désert, jusqu'à la terre de promission? N'est-ce pas pour vous et pour la défense de tous vos intérêts que Dieu nous a revêtu d'une autorité si grande, si auguste, si supérieure à l'autorité humaine? N'est-ce pas pour vous que, dans notre consécration, nous avons reçu des dons si précieux, des grâces si étendues? Ne serions-nous pas ingrat, perfide, coupable à l'excès, si nous laissions périr entre nos mains des trésors qui sont à vous? si, un seul jour, nous refusions de mouiller de nos sueurs le joug que nous avons accepté? N'êtes-vous pas tous membres de cette Eglise universelle que Jésus-Christ a tant aimée, pour laquelle il a versé son sang et opéré tant de merveilles, tant de miracles? N'est-ce pas dans ce foyer divin que notre cœur a été plongé? N'est-ce pas là qu'il doit se retremper sans cesse? Sous les brûlantes impressions qu'il y ressentira chaque jour, pourrait-il jamais se refroidir pour vous?

Un célèbre poëte de l'antiquité appelle les rois *pasteurs des peuples*. Ce mot, qui appartient à l'époque païenne, peut être admiré et interprété en sens divers. Le vrai Pasteur des peuples, c'est Jésus-Christ: lui seul a pleinement mérité ce titre, parce que lui seul a pu briser nos chaînes, relever notre nature, et nous doter de la sainte liberté des enfants de Dieu; lui seul a pu nous aimer efficacement, nous conduire dans de gras pâturages, nous nourrir de sa propre substance, et par cela même nous faire participer à la vie divine et éternelle. Eh bien! comme pasteur, nous venons continuer pour vous l'œuvre de Jésus-Christ, œuvre d'affranchissement, de réintégration, de salut.

Mais le pasteur! c'est l'idée même de la charité, du dévouement, de la vigilance. Que serait-il donc, que deviendrait-il, s'il ne savait plus aimer, s'il ne puisait sans cesse dans son amour, dans son zèle, la volonté, le désir de tout sacrifier, sa vie même, pour son troupeau?

O église de Saint-Claude! Eglise bâtie sur un sol qu'on put prendre un jour pour une nouvelle Thébaïde, et où l'on vit tant de bons religieux s'immoler dans les austérités de la pénitence, comme autant d'holocaustes infiniment agréables à Dieu et utiles à la terre! Église entourée de souvenirs qui nous seront toujours présents, et qui nous rediront, et la foi prodigieuse, et les mâles vertus de ceux qui nous engendrèrent à la vie spirituelle! Eglise chérie, dont rien jamais ne doit nous séparer, d'autres te donneront plus, beaucoup plus que nous par leur science, par leurs travaux, par leurs mérites: nul, nous osons le dire, nul ne t'aura plus donné que nous par le cœur! Si Dieu bénit nos efforts, s'il nous accorde encore quelques années de vie, si, par l'immolation de nous-même et avec la coopération de nos frères dans le sacerdoce, nous parvenons, au moins en partie, à réaliser le bien que nous avons en vue et qui se mûrit dans notre pensée, que nous serons content, que nous serons heureux! Accomplissant sans retard la promesse qui résulte des paroles prononcées dans notre consécration, avec quelle joie, avec quels transports nous porterons tes vœux, tes prières, tes actions de grâces au tombeau du Prince des apôtres! Avec quel bonheur nous déposerons les preuves de ta fidélité, de ton amour aux pieds du grand pape que le monde contemple avec admiration, et qui doit être pour nous tous, plus que jamais, le point de ralliement, le centre de vérité, d'union, de force, dans ces malheureux jours de ténèbres et d'orages; et, quoi qu'il arrive, tu tiendras par un lien de plus à notre sainte mère l'Eglise romaine!

Donné à Montauban, le 10 novembre 1851.

II. INSTRUCTION PASTORALE ET MANDEMENT

Pour le carême de 1852.

SUR LE TRAVAIL.

Nos très-chers frères,

Si, dans cette instruction pastorale, nous parvenions à vous faire bien comprendre, bien sentir l'importance de la vérité qui en est l'objet, et si votre conviction à cet égard se manifestait par des œuvres, nous croirions avoir apporté du remède à une des grandes plaies de notre époque; et il en résulterait, sous tous les rapports, des avantages incontestables pour notre beau diocèse. Nous voulons parler du travail, de l'amour du travail, chacun dans sa condition.

Ce n'est pas à l'école du monde, ni à celle de la philosophie, que nous irons puiser une idée du travail. Là, sans doute, on nous dirait bien que le travail est nécessaire, qu'il faut l'aimer et s'y habituer de bonne heure, que la paresse est un vice hideux, dégradant, opposé à toutes les lois qui gouvernent l'homme et la société. Mais, en dernière analyse, nous ne verrions, nous ne pourrions voir dans le travail qu'un moyen de combattre l'indigence et de s'enrichir, par conséquent qu'une chose purement hu-

maine : et l'homme ainsi condamné au travail serait, à nos yeux, un être ou mieux une machine qui fonctionnerait avec plus ou moins d'activité, avec plus ou moins de succès au profit de l'industrie et de la cupidité.

C'est à la sainte Ecriture, source première de toute vérité, que nous demanderons des notions sur le travail, et un point de vue élevé pour l'envisager d'une manière sûre et approfondie, soit dans sa nécessité, soit dans la gloire qui s'y rattache, soit enfin dans les bienfaits sans nombre qui en découlent.

Or, lisons la *Genèse*, lisons l'Evangile, ces deux grands soleils du monde ancien et du monde nouveau. A l'origine même des choses, avant l'existence du mal, l'homme avait reçu de son Créateur l'ordre formel de ne pas rester oisif : dans le paradis terrestre il avait à remplir, par le travail, une destination passagère. (*Gen.*, II, 15.) Quand par sa désobéissance il se fut rendu coupable, il entendit avec effroi ces terribles paroles : ***Désormais la terre se couvrira de ronces et d'épines, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.*** (*Gen.*, III, 19.)

D'un autre côté, nous voyons dans l'Evangile, que Jésus-Christ, nouvel Adam et réparateur de notre nature, accepte dans toute sa rigueur la loi dont il s'agit. Sa vie entière, comme nous le verrons plus bas, est une vie de travail, de dévouement, de souffrances.

Oui, le commandement du travail est aussi ancien que le monde. Il est sans exception, parce qu'il est fondé sur les rapports et les besoins de notre nature. Job, ce grand philosophe, ce vrai sage de l'antiquité, n'a-t-il pas dit : *l'homme est fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler?* (*Job*, V, 7.) La condition de l'homme sur la terre, l'état habituel de l'homme dans tous les rangs de la société, c'est le travail. Le repos est l'exception. Le repos, d'après un célèbre théologien, est un remède destiné à réparer, à renouveler les forces usées par le travail. Celui qui ne veut pas travailler n'est pas un homme dans l'acception relevée du mot; sa présence ici-bas est un affreux désordre et son exemple une grande calamité.

Et quel est donc celui qui ne comprendrait pas la loi du travail, loi écrite d'une manière ineffaçable en nous-mêmes et dans tous les objets qui nous environnent? Voyez tous les êtres qui composent l'univers ; depuis le grain de sable que nous foulons sous nos pieds, jusqu'aux astres qui roulent si majestueusement sur nos têtes, depuis l'insecte qui bourdonne dans le feuillage, jusqu'à l'éléphant qui se promène dans le désert, pas un qui ne tende à un but, pas un qui n'ait sa destination, son emploi, ses fonctions, selon les conditions et les lois de son existence. Placé comme roi au milieu de ce magnifique développement de la création, l'homme oserait-il demeurer inerte et froid spectateur de tant de beautés, de tant d'harmonie ? Il faut qu'il agisse, il faut qu'il marche à sa fin, et que, par son travail, il se rende digne de ses hautes prérogatives et de sa haute mission sur la terre. Son esprit, dont l'essence est dans l'activité, doit s'appliquer à la vérité, la rechercher avec soin, la recevoir avec soumission, la préférer à tout, la développer en lui avec ardeur et patience, jusqu'au jour où il pourra se reposer et jouir à jamais au sein de la lumière même. Son cœur, créé à l'image de celui qui est tout amour, aime nécessairement le bien; il se porte vers son objet par des mouvements, par des élans que rien ne saurait comprimer; c'est un feu qui demande sans cesse un nouvel aliment, c'est une flamme qui monte toujours. Son corps, ses sens sont autant d'instruments d'action, d'opération au service de la volonté. Un être fait et organisé de la sorte est donc essentiellement fait et organisé pour le triple travail de la pensée, de la parole et des mains. Lui ôter le travail, ce serait le détruire tout entier.

Consultez l'histoire des premiers temps, l'histoire tracée avec une si auguste et si lumineuse simplicité, dans le plus beau et le plus ancien livre du monde. Après l'épouvantable catastrophe du déluge, les enfants de Noé ne sont plus dans le même état qu'auparavant ; ils vont sentir plus vivement, plus profondément le poids de la punition. Sans doute, pour eux tout n'est pas perdu ; pour eux, il y aura encore de la vérité, du bien, de la gloire, de la puissance; pour eux, la terre doit encore se couvrir de richesses et produire des fruits de toutes sortes, mais à condition d'un travail rude et continuel. Les sociétés, la civilisation, la science, les arts, l'industrie, les villes, les monuments, le bien-être, la grandeur, la durée des empires, tout naît du travail, tout sort du travail combiné avec les secours que le Père commun des mortels ne refuse jamais à ses enfants, et qu'il leur accorde, selon leurs besoins, et selon les circonstances au milieu desquelles ils vivent. Et remarquez bien que ces conquêtes obtenues par le travail sur l'ignorance, sur une nature malade et dégradée ne se conserveront, pour les générations futures, que par les efforts et la persévérance du travail. Que l'homme cesse de faire un bon usage de sa raison, de ses facultés, de son expérience, aussitôt il se fait en lui, autour de lui, des ténèbres profondes et mortelles. Que l'homme n'arrose plus de ses sueurs nos riantes et fertiles campagnes, au lieu d'une riche moisson, il y recueillera bientôt des ronces et la misère. C'est dans le défaut du travail, c'est dans la violation de cette grande et sainte loi qu'on doit chercher une des causes des grands fléaux qui, à toutes les époques, ont affligé l'espèce humaine ; savoir : la ruine des familles, la chute des peuples, l'état sauvage et barbare où sont encore plongés tant de milliers d'individus.

La sagesse éternelle qui promet l'abondance, la gloire, la domination à l'homme actif et laborieux, stigmatise ainsi l'homme

chez qui règne le vice infâme de la paresse : c'est un insensé qui devrait aller s'instruire à l'école de la fourmi... Dans son champ, dans sa vigne, tout est en désordre, les épines en couvrent toute la surface... Enfant de confusion, il dort pendant l'été... Il veut et ne veut pas... Il passe la journée à faire des souhaits... Il tourne sur son lit comme une porte roule sur ses gonds... Mais l'indigence viendra le saisir comme un homme qui marche à grands pas... Il est semblable à une pierre couverte de boue ; ceux qui le touchent se secoueront les mains. (*Prov.*, VI, 6 ; XXIV, 30 ; XXVI, 14 ; VI, 11 ; *Eccli.*, XXII, 1.)

Aussi, Jésus-Christ, docteur par excellence, modèle accompli de tous les hommes, nous a-t-il donné l'exemple du travail dans tout ce qu'il a de plus pénible, de plus crucifiant pour la nature. Il naît dans la pauvreté, il passe les trente premières années de sa vie dans la boutique d'un artisan. Comme nous, il travaille ; comme nous, il mange chaque jour le pain de douleur qu'il est obligé de gagner chaque jour ! Et par cette conduite qui renferme un sens si profond, si admirable, il relève, il glorifie, il ennoblit tous les travaux du corps, qui, autrefois, étaient un signe de servitude.

O vous qui supportez le poids du jour et de la chaleur, vous qui sentez s'ajouter aux fatigues du soir les soucis et les préoccupations du lendemain, ne vous plaignez pas, ne vous découragez pas, ne vous croyez pas humiliés : Jésus votre Sauveur a fait ce que vous faites, et par conséquent il a élevé votre condition, il vous a affranchis. Non, vous n'êtes plus des esclaves, vous êtes les enfants de Dieu, les serviteurs de Dieu, et votre travail supporté avec foi, avec résignation, bien que trop souvent il reste stérile, infructueux pour ce monde, aura pour vous dans l'avenir des résultats vraiment inappréciables.

Jésus-Christ arrive à la vie publique. Ici ce que nous allons contempler dans notre modèle, ce n'est plus le travail commun et ordinaire, c'est le travail dans tout ce que la charité a de plus héroïque et de plus divin. La nuit, il veille, il va prier dans la solitude ; le jour, il parcourt les villes et les bourgades, il instruit les ignorants, il console les affligés, il soulage, il guérit les infirmes, il tend une main secourable et amie à tous les malheureux. Si on l'avertit de prendre de la nourriture, si l'on veut avoir quelques égards pour sa personne sacrée, il répond que sa nourriture est de faire la volonté de son Père, qu'il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir ! Pensée sublime qui fait mourir l'homme à lui-même et qui le dévoue tout entier au bien des autres ! Puissants de la terre, vous qui êtes revêtus du pouvoir, vous qui avez de l'autorité sur vos semblables, avez-vous bien compris, comprenez-vous bien ces paroles et cette conduite du grand Maître ? Enfin, Jésus-Christ monte au Calvaire sous le pesant fardeau de sa croix. Dès le premier instant de son existence dans le temps, il a donné l'exemple du travail, de l'abnégation, de la patience, du dévouement ; maintenant, pour achever son œuvre de régénération, il va donner sa vie. Est-ce assez de la part de ce Dieu-Homme ? Est-ce assez pour nous faire sentir l'excellence, le prix du travail et pour nous déterminer à endurer courageusement les fatigues et les peines qu'il suppose ? En présence d'une telle vie, devant de tels exemples, quel est le chrétien qui ne comprendrait pas que le travail est nécessaire et qu'il tient à tous les intérêts fondamentaux de la religion, de la famille et de la société ? Quel est le chrétien qui oserait user honteusement ses jours et ses forces dans l'oisiveté ? Quel est l'homme qui ne regarderait pas comme coupable, comme souverainement coupable envers Dieu et envers le prochain, celui qui laisse périr au sein de la mollesse et du repos, toutes les nobles facultés, toutes les nobles puissances de son âme et de son corps ?

Il faut donc se soumettre à la loi du travail, c'est une loi de nature et d'expiation. Il faut donc savoir que le travail est infiniment précieux surtout par la gloire et les priviléges que Jésus-Christ y a attachés. Il faut donc aimer le travail ; et comment ne l'aimerait-on pas si on l'envisage dans les bienfaits dont il est la source ?

Oui, il y a en vous, N. T. C. F., c'est-à-dire dans votre intelligence et dans vos bras, un trésor caché qui vient du ciel ; un trésor immense, et qui vaut mieux pour vous que tout ce que les yeux vous montrent. Mais, sachez-le bien, vous ne découvrirez ce trésor, vous n'en jouirez que par l'amour et l'habitude du travail dans votre condition.

La philosophie anticatholique a fait, sous ce rapport, un mal énorme sous l'influence duquel nous serons encore longtemps. Considérant le travail d'une manière purement matérielle, partant d'une fausse idée de l'homme et de sa destination, ne tenant aucun compte ni des faits, ni des vérités de la révélation, elle a ouvert un champ vaste, un horizon sans bornes à l'ambition, à la cupidité et au désir effréné de la jouissance. Elle a brisé les barrières posées par la loi divine et naturelle ; elle a détruit le respect dû à des traditions, à des institutions vénérables et à un ordre de choses sanctionné par l'autorité du temps ; elle a donné comme un besoin, comme un droit, comme un progrès, le système d'égalité, et l'absurde théorie d'un implacable niveau. Une telle doctrine était trop séduisante pour rester ignorée dans l'école, à l'état de spéculation ; elle est descendue promptement dans les masses, par mille ruisseaux divers. Bientôt, mécontents de leur droit, pleins de jalousie, rêvant pour eux une amélioration progressive et indéfinie, se figurant que tout ce qu'ils découvrent sous le ciel leur appartient, les hommes se sont précipités vers les hautes régions de la société ; et ils ont voulu, chacun à sa façon, avoir une existence plus douce, une part large et abon-

dante dans ce qu'ils appellent les biens et les faveurs de la fortune.

Qu'en est-il résulté ? Hélas ! nous le savons et nous le déplorons amèrement. Voici ce qui en est résulté : L'abaissement de notre patrie sous plus d'un rapport; un dégoût qui se prononce de plus en plus pour la vie et les travaux de la campagne, une affluence excessive vers les grands centres de population ; un encombrement ridicule sur toutes les avenues qui mènent aux plus petits emplois ; beaucoup de familles appauvries par les sacrifices qu'elles ont faits pour s'élever, et ce qui est bien plus grave, beaucoup de familles où la religion s'est perdue par suite de la mauvaise éducation donnée aux enfants ; une foule d'écrivains qui se décorent du titre de gens de lettres, et qui, chaque jour, soit dans des brochures, soit par des journaux, jettent à toutes les classes et jusque dans la chaumière les idées les plus dangereuses, les plus dissolvantes; puis une multitude d'hommes égarés et pervers que la démagogie, dans sa haine sauvage de tous les principes, enrôle sous ses drapeaux sanglants, et qu'elle est prête à lancer, comme la foudre, contre tout ce qui s'oppose à l'exécution de ses horribles projets. Oui, voilà les fruits de cette orgueilleuse philosophie, qui a eu la prétention d'élever son trône sur les ruines de la foi, et qui souffrirait volontiers qu'on lui dressât des autels ! Ah ! si, en lui présentant le long inventaire des désordres et des malheurs dont elle a été la cause, dans ces temps modernes, nous lui demandions une réparation, qu'aurait-elle à nous répondre?

Habitants du Jura, vous tous nos diocésains, que nous chérissons, que nous voudrions voir et rendre heureux comme on peut l'être ici-bas, écoutez notre voix, et ne trouvez pas étrange ce que nous allons vous dire. Nous sommes votre père, nous sommes votre ami, nous sommes votre pasteur.

Dieu vous a donné de l'intelligence et des forces ; il vous a placés sur un sol qui offre partout de très-grandes ressources pour l'agriculture, pour l'industrie, pour le commerce. Attachez-vous donc à ce sol ; faites-en sortir par votre volonté, par votre travail, tout ce qu'il renferme de richesses, tout ce qu'il peut vous fournir pour les besoins et pour les agréments de la vie. L'or que vous y découvrirez vous coûtera moins de périls et sera pour vous de meilleur aloi que celui qu'on court chercher à l'extrémité du monde, sur des rivages inconnus. Apprenez de bonne heure à vos enfants à aimer cette terre natale et à y continuer ce que vous y aurez fait vous-même. Ne serez-vous pas plus contents de les avoir près de vous, occupés modestement au sein de la famille, que de les voir s'épuiser à poursuivre je ne sais quelles chimères qu'ils n'atteindront jamais.

Etes-vous dans le négoce? Avez-vous été élevés, vous croyez-vous de la vocation pour ce genre de vie? Pourquoi n'y resteriez-vous pas? Pourquoi n'y chercheriez-vous pas l'aisance et le bien-être, à l'exemple de tant d'autres? Ne savez-vous pas que le ciel a aussi des bénédictions pour le commerce, pour l'industrie ? que c'est une terre féconde qui donne toujours des fruits pour ceux qui la cultivent, en suivant les règles de l'ordre, de l'économie et de la justice ? D'où vient qu'après avoir fait quelques bénéfices, vous voulez sans retard le repos pour vous, et pour vos enfants une carrière brillante, des emplois lucratifs dont l'idée vous a séduits ? En méditant votre élévation, avez-vous calculé toutes les chances de déception et tous les dangers qui vous attendent?

Ouvriers sages et prudents, vous qui avez en partage la probité, l'intelligence et l'amour du travail, comprenez-vous combien votre condition est honorable, et combien vous êtes dignes de l'estime de vos concitoyens ? Grâce à votre bonne conduite, grâce à votre labeur, avec les quelques sous que vous gagnez chaque jour, et qui composent votre patrimoine, vous suffisez à tous vos besoins. Vous êtes et le soutien d'une épouse qui adoucit vos peines en les partageant, et souvent la providence de parents vieux et infirmes qui n'ont que vous. Le soir, lorsque, courbés par la fatigue, vous rentrez au logis, et que vous êtes l'objet des plus tendres caresses de la part de vos enfants pour qui vous avez versé les sueurs de la journée, dites, qu'est-ce qui se passe dans vos cœurs? N'éprouvez-vous pas les plus douces jouissances ? Cherchez donc là, et dans la compagnie de quelques amis religieux et rangés comme vous, les délassements et le repos qu'exige la réparation de vos forces. Evitez avec un soin extrême tout ce qui pourrait compromettre, ruiner une santé si précieuse sur laquelle repose tout le bonheur d'une famille. Pour améliorer votre position, n'allez pas croire à des idées, à des théories qui flattent l'esprit et qui amènent la misère ; mais conduisez-vous toujours d'après les enseignements de l'expérience et du bon sens. Quand, par votre assiduité, par vos privations, vous serez venus à bout d'élever convenablement vos enfants, quand, par vos conseils et vos exemples, vous leur aurez donné des habitudes sévères et inoculé le goût d'une profession honnête et modeste, oui, vous aurez accompli une grande chose ! Aux yeux de Dieu, aux yeux de la raison, vous aurez plus de mérite, beaucoup plus que tant d'hommes qui se croient célèbres à cause du bruit ou du faste qui a marqué leur passage en ce monde.

Et vous, bons cultivateurs, vous qui coulez vos jours dans les paisibles travaux dont l'Esprit-Saint lui-même a fait l'éloge, que n'aurions-nous pas à vous dire ? Ce coin de terre que vous tenez de vos aïeux, ou que vous avez acquis au prix de vos sueurs, et que vous pouvez agrandir par des voies légitimes, doit être pour vous, n'est-il pas vrai, la source de bien des charmes. D'abord, il vous rappelle et les agréables souvenirs

et les joies si pures de votre enfance ; vous y retrouvez à chaque pas les empreintes, la mémoire d'un père, d'une mère qui vous aimaient tant et qui peut-être ont abrégé leur vie pour vous rendre plus heureux. C'est pour vous une petite patrie, c'est pour vous un empire : vous y exercez, à chaque heure, une sorte de souveraineté, et vous y jouissez d'une sainte indépendance qui ne se rencontre pas ailleurs. N'est-ce pas là que vous avez continuellement l'occasion de contempler, d'admirer, de bénir la sagesse, la puissance, la bonté du Créateur? Vos regards ne se reposent-ils pas avec délices sur ces biens naissants que le printemps vous promet, que vous voyez grandir peu à peu, et que vous recueillez avec tant de régularité, avec tant d'empressement dans les jours de l'été et de l'automne? Les merveilles de la nature, que vous touchez pour ainsi dire de vos mains, les beautés ravissantes et sans nombre qui éclatent dans tous les objets dont vous êtes environnés, depuis l'humble fleur de la prairie jusqu'à la voûte du firmament, les occupations si calmes auxquelles vous vous livrez, vos habitudes de paix, de modération, de frugalité, toutes ces choses, disons-nous, ne servent-elles pas à élever vos sentiments, à instruire vos cœurs, à vous rapprocher de Dieu, et à vous mettre à l'abri des passions et des orages qui se déchaînent avec tant de violence dans les rangs supérieurs de la société? Sans doute, des idées trompeuses et perfides, parties de cet enseignement ténébreux qui exploite l'ignorance et les instincts les plus pervers, sont venues jusqu'à vous et ont laissé chez un grand nombre des poisons funestes dont les tristes effets nous désolent et nous épouvantent; mais, quelle que soit la profondeur du mal qu'on vous a fait, selon nous, votre condition est encore l'asile de la droiture, du bon sens, la forteresse de nos mœurs, de nos croyances, et par cela même le foyer principal des forces viriles de la nation.

Pendant que nous vous adressons ces paroles, gens de peine, ouvriers, cultivateurs, artisans, vous tous qui êtes absorbés dans les fatigues du corps, nous devinons, nous entendons les réflexions que vous faites. Oui, dites-vous, vous exaltez les avantages de notre position; vous voulez nous persuader qu'il est de notre intérêt et de l'intérêt de nos familles de l'aimer, de nous y attacher et d'en supporter les rigueurs sans plainte et sans murmure. Mais savez-vous ce que nous souffrons? Savez-vous quelles sont nos charges? Savez-vous quelles sont nos privations et nos mortelles inquiétudes quand les saisons vont mal, quand nous sommes dans le besoin, et que nous ne pouvons faire honneur à nos engagements? Oui, N. T. C. F., nous savons, bien mieux que vous ne pouvez le croire, tout ce qui se passe parmi vous. Nous savons que votre vie est dure, quelquefois plus dure, plus accablante que ne l'était celle des anachorètes et des héros du désert! Et c'est précisément parce que nous savons tout cela, et que nous y pensons souvent, que nous désirons tant de vous être utile; c'est précisément parce que nous savons tout cela et que nous le méditons souvent, que nous voudrions tant vous armer de patience, de force, de courage, par l'idée vivement sentie des compensations et des biens que la Providence a mis à côté de vous, dans votre état, qui est celui de la grande partie de l'espèce humaine.

Et maintenant ne pourrions-nous pas, nous aussi, vous demander si vous connaissez les embarras, les soucis, les déceptions, les dégoûts, les tortures de ceux que vous croyez heureux, parce que vous les voyez dans l'opulence et dans les honneurs? Soyez-en profondément convaincus, ceux-là n'échappent point à la grande loi du travail. Comme vous, et souvent plus que vous, ils mouillent, ils inondent de sueurs et de larmes le joug qui pèse sur les enfants d'Adam. Si quelques-uns, abusant de leur fortune et des facultés qu'ils ont reçues, consument leur vie et leurs richesses au sein de l'inaction et des plaisirs, ils commettent un crime qui ne restera pas impuni. Dès ce monde ils auront à l'expier d'une manière cruelle, sous les coups d'un vengeur qui sera le crime lui-même.

En se mettant à notre point de vue par rapport à l'obligation et aux bienfaits du travail, on conçoit sans peine que nous avons quelque chose à dire aux propriétaires qui vivent sans emploi, placés entre ceux qui sont à la tête de la société par leurs fonctions, et ceux qui remuent la terre, ou qui passent leurs jours dans l'atelier.

Il n'y a, N. T. C. F., que la prévention la plus injuste qui puisse le nier, les riches donnent beaucoup. A peu d'exceptions près, ils ne demeurent étrangers à aucune des œuvres et associations qui ont pour objet le soulagement des besoins et des misères de l'humanité. Nous doutons qu'on trouve dans l'histoire une époque où les secours en faveur de l'indigence aient été plus abondants. Toutefois ceux dont nous parlons qui forment parmi nous une classe si importante, ne sauraient trop méditer ce que Dieu leur demande, ce qu'ils peuvent, ce qu'ils doivent faire dans les terribles circonstances où nous sommes. Oui, leur dirons-nous, la patrie en danger vous appelle, vous êtes ses enfants privilégiés, hâtez-vous de la défendre comme des soldats intrépides. Prenez conseil de tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus généreux dans vos cœurs; invoquez les souvenirs les plus propres à vous passionner d'amour pour notre beau pays. Vous l'avez compris, et nos conseils seront superflus pour un grand nombre : loin des villes, loin de ces réunions, de ces fêtes, où autrefois il se dépensait tant de temps et tant d'esprit sans aucun résultat pour le bien, dans vos terres, au village, il y a pour vous un grand, un noble travail. Attachez-vous donc à ce tra-

vail avec une nouvelle ardeur. Donnez partout l'exemple du respect pour la religion et du zèle pour la chose publique. Voyez les ouvriers, les paysans, les pauvres, soyez bons pour eux; instruisez-les; entrez dans leurs peines et dans leurs besoins; procurez de l'ouvrage à ceux qui en manquent; faites-leur sentir que vous les aimez et que vous tenez foncièrement à tout ce qui peut accroître leur bien-être moral et physique. Combattez en face et sans crainte le génie révolutionnaire, ce génie fatal qui sort de l'impiété et qui porte jusqu'à sa dernière limite la haine de la vérité et de la vertu; ce génie qui prend toutes les formes, qui épuise toutes les ruses de l'enfer pour semer au milieu de nous la tempête et les ruines! Par votre autorité, par votre concours, ajoutez à l'influence nécessaire, à l'action régénératrice du prêtre, du maître d'école, de la sœur de charité et de tous ceux qui se dévouent pour leurs semblables. En agissant ainsi, n'en doutez pas, vous rendrez à tous d'immenses services. Vous aurez plus fait pour la gloire et pour la bonne cause, que ne firent en d'autres siècles les guerriers qui préservèrent l'Europe et la chrétienté de l'invasion des barbares et des infidèles. Vous aurez contribué à rassembler, à remettre à leur place les ossements, les membres épars du corps social: Dieu les recouvrira de chair; de son souffle il y rappellera la vie, le mouvement et la splendeur.

Et vous, nos bien-aimés coopérateurs, vous, les dépositaires de nos sentiments les plus secrets, les plus intimes, secondez nos efforts, et sachez suppléer à tout ce qui nous manque. Dans ces temps si difficiles, soyons unis, étroitement unis, de manière à ne former entre nous qu'un seul corps, une seule âme; et partout, nous aurons une même et puissante action. Cherchons sans cesse dans le travail, dans l'humilité, dans la prière, le moyen de nous élever à la hauteur de notre vocation et de nos devoirs. (I *Cor.*, I, 26.) Nourrissons-nous de plus en plus de la pensée immense des fonctions redoutables du saint ministère. Le monde malade et désabusé nous contemple et nous imploré: il nous demande, au nom de Jésus-Christ et par Jésus-Christ, dont nous sommes les représentants et les organes, la lumière, la consolation, le salut.

Vous écouterez ces paroles, N. T. C. F., et vous les méditerez, nous en avons la confiance. Vous savez dans quel but et par quels motifs nous vous les adressons. Si nous apprenons qu'elles ont eu de l'effet sur vous, qu'elles vous ont éclairés et engagés à aimer votre position et le sort que la Providence vous a fait, nous en remercierons, nous en bénirons Dieu mille fois; nous sentirons notre charité pour vous s'enflammer de plus en plus, et les incessantes sollicitudes de notre ministère en seront prodigieusement adoucies. Laissez-nous vous le dire encore, en écrivant ces pages qui vous sont destinées, nous sommes tout à vous, nous nous identifions avec vous (*Galat.*, IV, 20), nous nous transportons par la pensée au milieu de vous, dans vos maisons, dans vos ateliers, dans vos champs, dans vos vignes, sur vos montagnes: nous vous contemplons à l'œuvre, nous vous suivons pas à pas, nous sommes témoins de vos peines, nous les comptons une à une. La vive image de vos besoins, de vos intérêts, de vos souffrances, est sans cesse sous nos yeux, et, si nous osons parler ainsi, elle se dresse dans notre cœur, elle tourmente notre imagination pour en tirer tout ce qui peut vous être le plus utile, tout ce qui peut vous procurer le plus de soulagement. Sans doute, nous ne saurions ni vous enrichir pour la terre, ni ôter à vos croix toute leur pesanteur; mais la puissance que nous avons reçue de Jésus-Christ et dont nous disposons en qualité de pasteur de vos âmes, est assez féconde pour vous couvrir de bénédictions et de faveurs spirituelles.

Pendant les jours qui vont s'ouvrir, imposez silence à vos passions. Retirés en vous-mêmes, loin du bruit des choses de ce monde, ayez sans cesse dans votre esprit la salutaire pensée, l'imposant spectacle des grands souvenirs de la religion, des grandes vérités de la foi. Dans ses offices, dans ses cérémonies, dans ce qui a rapport au culte divin, l'Eglise va vous apprendre, vous redire que vous êtes à une heure solennelle de votre vie, et que vous devez réfléchir sérieusement sur une affaire qui domine toutes les autres affaires. Elle vous montrera la gravité de vos péchés, les périls de votre état, la profondeur de vos misères d'une part; de l'autre, les immenses richesses qui découlent pour vous des souffrances et de la mort d'un Dieu fait homme; mais en même temps elle vous dira, par la bouche de ses ministres, que vous n'avez rien à espérer, rien à attendre, si vous ne vous hâtez de vous purifier dans les larmes et les gémissements de la pénitence.

Or cette pénitence qui vous guérira, qui détruira en vous les funestes effets du péché, et par laquelle, sortant de l'abîme, vous reviendrez à la paix, à la gloire, au bonheur, cette pénitence, mot terrible qui va comme la foudre retentir à vos oreilles, qu'est-ce donc? Oh! ne vous creusez pas la tête pour vous en former une idée: n'allez pas la chercher bien loin de vous; ne parcourez ni les déserts de la Thébaïde, ni l'histoire de ces âmes généreuses qui se dévouent sans retour à tous les genres de privations et de sacrifices! Cette pénitence que nous vous demandons, et à laquelle se rattachent tous les intérêts de votre éternité, mais vous y êtes nécessairement condamnés, vous vous y condamnez vous-mêmes, vous la faites tous les jours: ce sont les douleurs qui vous assiégent depuis votre entrée dans ce lieu d'exil et de passage, jusqu'à votre dernier soupir: c'est le travail quotidien qui vous consume. Acceptez

donc ces douleurs, ce travail, comme pénitence, comme expiation en union avec Jésus-Christ; sachez donc, au moyen du secours surnaturel qui vous est offert, les adoucir, les élever, les sanctifier, les transformer en mérites pour le ciel.

Vous dites que vous ne savez pas prier, que votre santé est délicate, que vous avez besoin de toutes vos forces pour suffire aux exigences de votre position, soit. Mais si vous n'êtes pas sourds à la voix qui vous appelle, si la vue des trésors de la rédemption peut vous toucher, en un mot, si vous le voulez, votre résignation dans les maux de ce monde, vos sueurs abondantes sous le poids du travail, seront pour vous une prière efficace, un jeûne excellent, une mortification continuelle. Elles monteront sans cesse comme la flamme d'un pur holocauste jusqu'au cœur de Dieu; elles vous obtiendront bientôt une grâce de choix, une grâce de force. Alors le ministre de la réconciliation, ce tendre père qui est là au milieu de vous, et qui brûle d'amour pour vous, vous accueillera avec bonté. Content de vos dispositions, il vous associera à toutes ses joies, à toutes ses espérances; il vous ouvrira toutes les sources de la miséricorde. Vous aurez retrouvé dans les sacrements l'art de convertir, non plus en or périssable, mais en biens immortels et infinis, toutes les actions, toutes les fatigues, toutes les peines de cette vie si courte et si agitée

Donné à Saint-Claude, le 2 février 1852.

III. INSTRUCTION PASTORALE
ET MANDEMENT

A l'occasion du synode diocésain célébré à Lons-le-Saulnier, les 29, 30 *et* 31 *août* 1852.

SUR L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉGLISE.

Nos très-chers frères,

Le pain qui vous nourrit n'est pas un fruit spontané du sol; ce n'est pas non plus une manne que vous puissiez recueillir chaque jour. Le champ qui portera la récolte exige d'abord une préparation; il faut l'amender, le cultiver à propos, y réunir des éléments essentiels de fécondité. Quand il est ensemencé dans de bonnes conditions, huit mois, dix mois se passent. Pendant ce temps, la pluie, la rosée, la chaleur obéissant à la volonté du Créateur, viennent, se succèdent, se combinent pour déterminer l'action qui donne l'accroissement. Le laboureur va souvent contempler d'un œil inquiet et vigilant ce coin de terre qu'il a arrosé de ses sueurs, et qui contient ses espérances. Il en arrache les mauvaises herbes; il le protége contre l'invasion des animaux nuisibles : selon un pieux et antique usage, il y place une croix dans la pensée d'en écarter l'orage et la grêle, et d'y attirer la bénédiction d'en haut. Peu à peu les jeunes tiges s'élèvent; par une suite de transformations et de merveilles qu'on n'admire pas assez, les nouveaux épis se montrent, le grain s'y forme promptement et s'y multiplie comme à l'infini. Encore quelques jours, encore quelques rayons de soleil, et le blé tombera sous la faucille du joyeux moissonneur.

Voilà en quelques mots l'histoire du travail et des phénomènes par lesquels nous obtenons ce qui soutient notre existence corporelle. Et cette histoire qui date du commencement du monde se répétera jusqu'à la fin, sans quoi la famine avec toutes ses horreurs serait bientôt parmi nous. L'homme, il est vrai, a beaucoup de désirs et d'activité. Il cherche et il est en droit de chercher dans son génie et dans l'observation, les moyens d'adoucir, d'abréger son travail, d'augmenter ses produits, et de hâter le jour où il pourra en jouir. Mais il a beau faire, malgré toutes ses inventions, en dépit de tous les perfectionnements qu'il apporte sans cesse dans l'art de la culture, il est obligé de suer et d'attendre; il est obligé de se conformer aux lois que Dieu a établies, et en vertu desquelles il nous accorde toutes les choses qui nous sont nécessaires.

Mais l'homme n'a pas seulement un corps, il a une âme, et c'est par son âme qu'il est grand, c'est par son âme qu'il ressemble à Dieu.

Or, au-dessus de l'ordre naturel et providentiel qui concerne le corps et les lois auxquelles il est soumis, il y a l'ordre spirituel, surnaturel, qui se rapporte à l'âme et à ses besoins. Il est écrit que *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*, de tout ce qu'il plaît à Dieu de lui donner. (*Luc.*, IV, 4; *Deut.*, VIII, 3.)

Cette nourriture spirituelle dont vous ne sauriez vous passer, N. T. C. F., et sans laquelle vous seriez bientôt dans un état affreux, ne vous est pas donnée immédiatement; vous ne la trouvez ni en vous-mêmes, ni dans la science profane; elle vous vient par le ministère de l'Eglise de Jésus-Christ : chaque jour cette Eglise, comme une tendre et prévoyante mère, doit, au prix de ses sueurs, la recueillir pour vous dans le vaste champ du Père de famille. Cela seul prouve d'une manière irrésistible la beauté, l'excellence, la divinité du christianisme.

En effet, que feriez-vous, que deviendriez-vous, si vous étiez condamnés à chercher en vous-mêmes votre pain spirituel ? Les affaires et les travaux qui vous absorbent vous laisseraient-ils du temps pour cela ? Et puis comment verriez vous clair dans vos consciences ? comment distingueriez-vous entre les bons et les mauvais sentiments, entre les bonnes et les mauvaises inspirations? Comment pourriez-vous saisir la vérité et démêler des règles de conduite, dans ce chaos d'opinions et d'erreurs dont la source est dans l'esprit d'orgueil et dans le génie du mal ? Au lieu de lumières vous auriez des ténèbres ! au lieu d'aliments sains et vivifiants vous auriez du poison; vous seriez comme des êtres amai-

gris, ruinés, qui dans leur faim dévorante chercheraient partout de la nourriture sur une plage désolée et maudite où il n'y aurait que des fruits de mort !

Voyez donc et admirez, N. T. C. F., ce que Jésus-Christ a fait dans sa sagesse et dans son amour, pour que la nourriture dont il s'agit vous parvienne en tous temps pure et abondante ! Dès que les premières lueurs de l'intelligence apparaissent en vous, dès que vous pouvez adjoindre deux idées, le prêtre est là qui attend : il vient à vous avec son cœur d'ami et de père ; il vous couvre des plus tendres affections ; il vous instruit avec douceur, avec autorité. Il vous apprend ce que vous êtes, pourquoi vous avez été créés, ce que vous devez croire, ce que vous devez aimer, ce que vous devez faire. Vous avez ensuite à votre disposition des livres qui contiennent les éléments de la religion, et qui se distinguent par leur simplicité auguste et par leur étonnante appropriation à tous les âges et à tous les esprits. Votre catéchisme et vos heures paroissiales, si vous les lisez avec attention, avec foi, laisseront en vous, dans vos cœurs, quelque chose qui vaudra mieux, mille fois mieux, que toute la sagesse, que toute la philosophie du monde. Enfin, pendant toute votre vie, vous avez près de vous, au milieu de vous, les envoyés, les représentants de Dieu, vos pasteurs. La vraie science leur est confiée. C'est à leurs lèvres qu'il faut la demander. (*Malac.*, II, 7.) Ce sont eux qui, soit au moyen de la prédication, soit par l'administration des sacrements, entretiennent sur la terre un courant céleste dont les eaux vont continuellement nourrir, rafraîchir, fortifier vos âmes. Grâce à tout cela, vous ne manquez de rien. Ce n'est pas assez de dire que Dieu vous a nourris comme ses enfants : *Filios enutrivi.* (*Isa.*, I, 2.) Il faut ajouter qu'il vous a prodigué, au gré de vos désirs, le pain du ciel et les mets les plus délicieux : *Cibavit illos*, etc., *panem cœli dedit eis.* (*Psal.* LXXX, et LXXVII.)

Mais cette nourriture si douce, si excellente, si nécessaire, cette nourriture qui vous est accordée de tant de manières, et qui vous coûte si peu, savez-vous, pouvez-vous savoir tout ce qu'elle a coûté et tout ce qu'elle coûte encore à l'Eglise votre mère ?

D'abord Jésus-Christ votre Sauveur est sacrifié pour le salut du monde. Après avoir passé en faisant le bien (*Act.*, X, 38), il entre dans la carrière terrible de sa passion, et il expire sur une croix. Mais avant, il avait prédit à ses apôtres ce qui les attendait, et ce qu'ils auraient à souffrir dans l'accomplissement de leur divine mission.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups..... prenez garde, *les hommes vous feront comparaître devant les tribunaux ; ils vous feront battre de verges dans leurs synagogues..... le frère livrera son frère à la mort et le père son fils..... les enfants se soulèveront contre leur père et leur mère et les feront mourir, et vous serez haïs de tout le monde à cause de moi. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : le serviteur n'est pas au-dessus du maître ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront... je vous ferai pêcheurs d'hommes.* (*Matth.*, X, *Marc.*, X, 1.)

De telles paroles composaient l'histoire anticipée des travaux, des souffrances, des persécutions qui attendaient l'Eglise enseignante, et qui lui étaient réservées dans le cours des siècles. Sur le champ de bataille où elle descendait, elle allait rencontrer trois ennemis redoutables qui ne devaient lui laisser aucun repos, l'idolâtrie, l'hérésie, la philosophie.

L'idolâtrie avait pour elle la puissance des lois et des armes. Elle s'appuyait sur des préjugés dont les racines s'étaient enfoncées, pendant quarante siècles, dans des mœurs, dans des habitudes qui semblaient indestructibles. Les jurisconsultes, les savants, en Orient comme en Occident, écrivaient contre les chrétiens; ils déclaraient qu'ils formaient une secte odieuse, et qu'il fallait les traiter comme de grands criminels. Les empereurs les faisaient périr au nom du bien public, dans des tourments dont l'idée seule révolte la nature.

Au milieu de cette effroyable tempête, les apôtres calmes et résignés conservaient et répandaient partout la doctrine du divin Maître. Ils ne craignaient rien, ils affrontaient tous les dangers; ils se choisissaient des successeurs capables de continuer l'œuvre immense de la régénération universelle. Quand ils avaient assez sué, assez souffert pour le triomphe de la foi, pour la fécondation des germes qu'ils avaient plantés dans les esprits et dans les cœurs, ils cueillaient avec transport les palmes du martyre : « Leur sang était une nouvelle semence de chrétiens. »

Le vaisseau de l'Eglise si violemment agité ne sombrait pas, et ne demeurait jamais sans pilote; il résistait à toute la fureur des flots. A Rome et dans toutes les Eglises fondées par les apôtres, nous voyons une succession non interrompue de papes et d'évêques. Sait-on bien, peut-on bien savoir tout ce que faisaient les papes et les évêques durant la persécution, dans les catacombes, dans les maisons particulières, dans les bois, dans les cavernes ? Ils priaient, ils étudiaient, ils prêchaient, ils administraient les sacrements, ils ordonnaient des prêtres, ils consacraient des évêques, ils veillaient avec un soin extrême sur les trésors qu'ils tenaient de Jésus-Christ. Ils écrivaient la vie de ceux qui mouraient pour la religion, ils consignaient dans de pieux monuments tout ce qui pouvait servir à l'instruction, à l'édification des générations futures. Allez voir, allez contempler, dans la capitale du monde chrétien, les étonnantes richesses qui nous sont venues des siècles dont nous parlons !

Lorsque, par le fameux édit de Constantin, l'Eglise obtint la paix et la liberté, elle se trouva en face d'un ennemi nouveau, ennemi subtil et acharné qui devait la tour-

menter sans relâche et lui arracher des larmes bien amères et bien cruelles : c'était l'hérésie.

Examinez d'abord toutes les vérités dogmatiques et fondamentales qui nous viennent de la révélation, et devant lesquelles, par conséquent, la raison humaine doit s'incliner avec respect et en silence; pas une seule de ces vérités qui n'ait été attaquée, niée, salie par l'erreur et le mensonge. Enumérez ensuite tous les fruits, tous les biens que l'Eglise, cette bonne et incomparable mère, recueille dans son vaste héritage pour la gloire, pour le bonheur, pour le salut de ses enfants; pas un de ces fruits, pas un de ces biens qu'on n'ait cherché à dénaturer, à corrompre, à convertir en poison pour l'âme. Comptez tous les hérésiarques qui ont apporté leur contingent dans ce travail de démolition, dans cette œuvre infernale, depuis Arius qui dépouillait Jésus-Christ de sa divinité, jusqu'à Luther qui avait pour système de bouleverser, de détruire toute l'économie, tous les effets de la Rédemption! N'êtes-vous pas effrayés de tant d'efforts, de tant de malice, de tant de perfidie pour enlever aux hommes ce qui leur est mille fois plus nécessaire que le pain qu'ils mangent chaque jour?

Après les hérétiques sont venus les philosophes. Au lieu d'admettre le christianisme tel qu'il est, tel qu'il doit être pour remplir les intentions de Dieu et pour répondre à nos besoins, ils se sont creusé l'esprit, ils ont inventé mille théories dont l'application serait la ruine de tout ce qui existe. Selon eux, Dieu, c'est la nature; la religion, c'est ce que chacun sent, ce que chacun veut; le bonheur, c'est la jouissance matérielle. Ecoutez les philosophes, voyez-les à l'œuvre : ils vous diront que le vrai et le bien, c'est ce qu'ils ont conçu, ce qu'ils ont découvert. Ils ont parcouru le monde par la pensée, ils ont interrogé tout ce qui compose l'univers, depuis les dernières profondeurs du globe jusqu'au sommet des cieux. Or, est-ce pour y découvrir la vérité, pour y admirer les épanchements de la sagesse, de la puissance, de la bonté du Très-Haut? Non, c'est tout au contraire dans l'espoir d'y trouver des preuves contre la création, contre Dieu, contre toutes les ravissantes merveilles accomplies pour la délivrance et la restauration de l'humanité déchue.

Faisons cette supposition, N. T. C. F. Si des hommes assez pervers, assez dénaturés venaient un jour empoisonner toutes les fontaines qui vous fournissent de l'eau et tous les aliments qui sont à votre usage; si ces mêmes hommes incendiaient vos moissons et vos récoltes; si, par des opérations magiques, ils parvenaient à rendre vos champs stériles et à donner des maladies à toutes les plantes, à tous les animaux, que penseriez-vous de ces hommes? Vous les regarderiez comme des monstres; la voix publique les couvrirait de malédictions, et la justice n'aurait pas assez de rigueurs pour les punir. Eh bien, voilà ce qu'ont fait, voilà ce que font encore, dans l'ordre de la grâce, les hérétiques et les philosophes. Ils ont distillé avec un art atroce le venin le plus subtil, le plus mortel, là où auparavant coulaient les sources de la vie. Et combien d'âmes ont péri pour y avoir bu! Ils ont introduit des germes de corruption dans toute espèce de nourriture spirituelle. Non, il n'est pas possible d'avoir une idée de la grandeur des ravages qu'ils ont causés et qu'ils causent encore tous les jours dans les esprits, dans les cœurs, dans les imaginations, par leurs écrits, par leur conduite, par tous les moyens de séduction qui sont en leur pouvoir! Nous sommes habitués à gémir, à pleurer sur les calamités qui frappent nos regards et qui concernent les intérêts du temps! Hélas! il faudrait laisser nos larmes et nos regrets pour des malheurs incomparablement plus grands, pour des malheurs en présence desquels tous les malheurs de ce monde ne sont rien! C'est à la vue des désolations et des pertes de l'Eglise, c'est à la vue de tout ce qu'on fait pour anéantir le fruit du sang de Jésus-Christ, que nous devrions nous lamenter et pousser jusqu'au ciel nos plaintes et nos gémissements.

Or, N. T. C. F., à cette funeste action de l'erreur et du mensonge, l'Eglise enseignante oppose partout une action vigoureuse et perpétuelle. Ses docteurs, qui possèdent le vrai génie, jettent un nouveau jour sur toutes les questions soulevées. Dans le combat, elle apporte toujours trois choses qui prouvent admirablement sa force et la divinité de son origine et de sa mission : la patience, la science, le courage. Elle sait attendre, elle sait souffrir, elle sait supporter tous les inconvénients pour éviter un grand mal. Dans ses décisions, elle montre à tous qu'elle a une profonde connaissance de l'homme et de la société. Quand il le faut, elle est inflexible; elle se résigne à tout, elle endure tout pour sauver du naufrage le dépôt sacré qu'elle a entre les mains. Dites une seule circonstance où elle ait manqué de sagesse, de prudence, de douceur, de fermeté! Dites une seule circonstance où elle n'ait pas fait tout ce qu'il était possible de faire dans l'intérêt des individus, des familles, des nations!

Son chef suprême, qui est à Rome, veille sur tout le troupeau : de son regard immense il embrasse toute la chrétienté, et comme vicaire de Jésus-Christ, il enseigne, il juge, il dirige avec une autorité infaillible et absolue. Les trésors infinis dont il est le dépositaire universel, communiqués d'abord aux évêques et aux prêtres, descendent par mille ruisseaux jusqu'au dernier fidèle, jusqu'au plus petit enfant.

Toutefois dans les grandes crises, quand la tempête se forme et se déchaîne avec plus de fureur, quand le mal semble triompher et que des besoins extraordinaires se font sentir, l'Eglise, usant du droit et des priviléges qu'elle tient de Dieu, convoque ces assemblées augustes qu'on appelle *conciles*

œcuméniques. Là, éclairée et conduite par le Saint-Esprit, elle attaque l'erreur dans sa racine ; et, dégageant la vérité de tout alliage, elle la présente sous des formes admirables de précision, de netteté et d'exactitude. Elle pose la règle à suivre ; elle rappelle à chacun de ses soldats la manière de bien combattre ; elle corrige dans les mœurs tout ce qui n'est pas selon son esprit. Alors tout est dit : ou il faut croire ce qu'elle croit, approuver ce qu'elle approuve, condamner ce qu'elle condamne, ou se résoudre à être retranché de son sein, et à devenir une branche séparée du tronc, privée de séve et de vie.

Les conciles provinciaux, bien qu'ils n'aient pas ce caractère d'autorité, d'infaillibilité, ont néanmoins une haute importance. Toujours ils ont été considérés comme un moyen efficace de résister à l'erreur, d'arrêter les progrès du mal, d'éclairer les ignorants, de fortifier les faibles, de conserver l'intégrité de l'enseignement, la pureté des mœurs, de réprimer les abus, de maintenir la discipline en y introduisant les modifications dont le temps découvre l'opportunité.

Le concile de Chalcédoine renouvelle expressément le décret du concile de Nicée, qui ordonne de célébrer des conciles provinciaux deux fois l'année. Dans sa consécration l'évêque fait serment d'y assister. Beaucoup de docteurs attribuent à l'omission des conciles, comme à une de leurs causes, tous les maux de l'Eglise. Il serait aisé, d'ailleurs, d'établir par une foule de témoignage et de monuments, que les conciles dont il s'agit ont été d'une immense ressource, pour la civilisation, à toutes les époques de l'histoire.

Depuis longtemps, par une suite de causes qu'il n'est pas de notre sujet de rappeler ici, aucun concile ne s'était tenu en France. Les premiers pasteurs, fatigués de leur isolement, effrayés des dangers qui pouvaient en résulter pour l'avenir, attendaient avec impatience le moment où il leur serait permis de se réunir pour prier ensemble, pour rechercher dans leurs lumières et dans celles des prêtres les plus distingués, quel est le traitement, quels sont les remèdes qu'exigent, dans les circonstances actuelles, tant d'esprits égarés et malades, tant d'âmes souffrantes et malheureuses. Des événements qu'on aurait pu prendre pour de grands fléaux, se sont accomplis, Les prévisions humaines ont été trompées ; les barrières qu'on opposait à la liberté, à l'expansion de l'Eglise ont disparu. Dans ses desseins adorables, Dieu nous a montré visiblement une fois de plus, qu'il sait tirer le bien du mal, qu'il a des paroles de vie, de salut, de consolation, et qu'il réserve des trésors de miséricordes pour les hommes et pour les peuples, à l'heure solennelle où ils sont menacés des plus énormes périls.

Ainsi, pendant que la politique aux abois se perdait dans ses voies tortueuses, et succombait sous les ruines, n'ayant pas encore rencontré la main hardie et providentielle qui devait la placer sur ses bases ; la France, cette fille aînée de l'Eglise, la France saluait d'un transport de joie la réapparition des conciles des provinces. Elle voyait avec bonheur ses cités les plus anciennes et les plus célèbres s'émouvoir tout à coup et tressaillir d'allégresse, au premier bruit de l'arrivée et de la réunion de ses pères et de ses juges dans la foi. Les évêques, les théologiens, les canonistes, étaient à l'œuvre. Ils se retrempaient dans l'esprit du sacerdoce; ils travaillaient avec une infatigable ardeur à la restauration, au triomphe des principes dont la nécessité est aussi évidente, aussi incontestable que celle du soleil; ils s'efforçaient de faire comprendre à tous les hommes que la religion de Jésus-Christ est la seule vraie, la seule bonne, la seule capable de guérir les esprits, de nous donner la paix, l'espérance, le bonheur ; et que ceux qui cherchent à la détruire et à la remplacer par leurs opinions et leurs systèmes, sont les grands ennemis de l'ordre social et de l'humanité.

Lyon, cette antique métropole qui nous a engendrés à la foi, et qui a tant de titres à notre amour, Lyon qui a éclairé cette province par les travaux de ses docteurs, et qui l'a fécondée par le sang de ses innombrables martyrs ; Lyon, disons-nous, a célébré son concile dans le cours de l'année 1850. C'est là que, sous l'impression salutaire de grands souvenirs qui se rattachent à ce premier siége des Gaules, vos pasteurs et vos maîtres ont examiné les matières ecclésiastiques les plus importantes, et publié des décrets que la congrégation romaine a approuvés et confirmés. Or, c'est pour porter à la connaissance de tous nos prêtres ces décrets, c'est pour promulguer canoniquement dans notre diocèse, et pour en faire parvenir jusqu'à vous les conséquences et les fruits, que nous avons nous-même, en vertu de notre autorité, convoqué un synode selon les règles et les formalités prescrites à cet effet.

Vous désirez savoir, N. T. C. F., ce qui se fait dans un concile, dans un synode. Nous allons vous le dire, ou plutôt vous le savez déjà par ce que vous venez d'entendre, par tout ce qui est contenu dans cette instruction pastorale.

Voyez ce qui se passe dans l'ordre temporel ; vous avez des biens et des droits, vous les défendez, et, si cela est nécessaire, il y a des tribunaux et des juges ; vous appelez la loi à votre secours. Vous avez besoin d'aliments, vous travaillez sans cesse pour vous les procurer, et vous cherchez à les avoir avec abondance et de bonne qualité, afin qu'ils vous soient agréables et qu'ils réparent suffisamment vos forces épuisées. Toujours, mais plus spécialement dans le concile, dans le synode, voilà, N. T. C. F., ce que nous faisons, non pour la terre il est vrai, non pour vos corps, mais pour le ciel, pour vos âmes, pour vos âmes si nobles, si précieuses ! Oui, vous avez un beau patri-

moine, est la foi, ce sont vos croyances, ce sont toutes les richesses qui en découlent. Or, ce patrimoine que tant d'ennemis voudraient vous enlever et dont la perte serait pour vous un malheur irréparable, nous le défendons, nous l'entourons d'un mur, nous le mettons à l'abri de la cupidité des voleurs, et vous pouvez en jouir avec assurance. Créés pour Dieu et pour l'immortalité, vos cœurs demandent, exigent sans cesse quelque chose qu'on ne trouve ni dans les passions, ni dans les créatures. Eh bien, ce qu'il leur faut tous les jours, nous l'achetons, nous le préparons au prix de nos veilles et de nos sueurs : c'est une nourriture surnaturelle ; nous en écartons scrupuleusement tout ce qui pourrait la gâter et la rendre malsaine ; nous nous efforçons d'y ajouter tout ce qui doit en augmenter l'excellence et servir de plus en plus à vous transformer en des êtres nouveaux.

En effet, réunis dans la solitude, nous prions, nous méditons, nous invoquons le Saint-Esprit. A la lumière d'un flambeau qui brille bien au-dessus de toutes les conceptions du génie, nous examinons, sans découragement, sans faiblesse, quel est l'état, quelle est la tendance des esprits, quels sont les besoins, quelles sont les souffrances, quels sont les dangers de la grande famille qui est la nôtre et que nous devons aimer plus que nous-mêmes. Nous posons la foi comme le fondement sans lequel rien ne peut subsister. Nous frappons de notre réprobation toutes les erreurs, tous les désordres qui inondent la terre. Pour mieux les connaître et pour nous y attacher avec plus d'amour, nous passons en revue les grandes vérités, les grandes lois, les grands devoirs de la religion. Par les considérations les plus puissantes nous stimulons, nous réchauffons le zèle de tous ceux qui ont une place plus ou moins élevée dans la hiérarchie et dans la milice de l'Eglise. Nous voulons que chaque pasteur soit à son poste et qu'il se dévoue pour le bien jusqu'à l'effusion du sang. Nous faisons appel à tous les sentiments généreux, nous usons de toute notre influence pour créer, pour organiser, dans les paroisses, les institutions, les associations les plus propres à multiplier les bienfaits spirituels et temporels du christianisme, en faveur des enfants, des orphelins, des pauvres et de tous les malheureux! Oui, tel est, en peu de mots, l'objet des travaux d'un concile, d'un synode. Voyez donc, N. T. C. F., si toutes ces choses vous intéressent, voyez si vous devez y mettre de l'importance, et quels fruits vous pouvez en recueillir.

Il y a soixante siècles qu'il fut dit à l'homme coupable : Désormais *tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.* (*Gen.*, III, 17.) Comme tous les enfants d'Adam, vous sentez sans cesse le poids de la punition; pas un seul d'entre vous à qui le pain de chaque jour ne coûte des ruisseaux de sueurs et souvent de larmes. Mais, soyez-en bien convaincus, et ici nous parlons au nom de tous nos chers et bien-aimés coopérateurs, dans notre travail comme ministres de Dieu, nos sueurs sont plus abondantes, plus douloureuses que les vôtres. Vous ne le croyez peut-être pas, et cependant c'est la vérité.

Sans doute, vous endurez des peines et des privations que nous n'avons pas ; nous ne sommes pas comme vous, courbés vers la terre, ou renfermés dans l'atelier; nous ne sommes pas, comme vous, exposés tantôt aux feux du soleil, tantôt aux rigueurs du froid. Quelquefois du milieu de vos champs et de vos labeurs, vous nous voyez sans occupation sur un chemin, et facilement vous croiriez que nous coulons nos jours dans le repos. Ah! si vous saviez ce qui se passe en nous, si vous pouviez lire au fonds de nos âmes! Si vous connaissiez tous nos devoirs et l'effrayante responsabilité qui pèse sur nous; si vous conceviez tout ce qu'il nous faut de recueillement, de réflexion, d'études, de vigilance pour arriver à bien faire ce que Dieu nous demande, à chaque heure du jour, dans vos intérêts spirituels, oui, vous nous plaindriez et vous trembleriez pour nous!

Toutefois n'allez pas croire que ce que nous disons ressemble le moins du monde à l'apologie de nous-mêmes. Prêtres de Jésus-Christ, ne serions-nous pas tous des insensés si nous osions tirer vanité de notre position, et si, perdant de vue nos misères, notre néant, nous oubliions un seul moment que c'est à la grâce que nous devons tout ce que nous sommes et tout ce que nous faisons. Ce que nous désirons, ce que nous voulons, sachez-le, c'est que vous compreniez mieux le prix des biens spirituels, que vous sentiez plus vivement, plus profondément ce qu'ils coûtent à l'Eglise votre mère, et qu'il y ait en vous une plus grande ardeur pour les amasser, une plus grande crainte de les perdre.

Déjà, N. T. C. F., nous connaissons une bonne partie de notre diocèse; déjà nous avons administré le sacrement de confirmation à un grand nombre de vos enfants et visité beaucoup de paroisses. Nous ne serons content que lorsque nous aurons vu et béni toutes nos ouailles. Le hameau groupé autour de la plus humble chapelle, a droit à notre présence, à notre sollicitude comme la cité où l'œil découvre une belle et vaste église. Ne faut-il pas que le Pasteur parle à ses brebis, qu'il les appelle une à une par leurs noms? (*Joan.*, X, 4.) Ne faut-il pas que l'évêque, à l'exemple de l'apôtre saint Paul dont il est le successeur, aille partout et se fasse tout à tous? (I *Cor.*, IX, 22.) Ne faut-il pas qu'il instruise, qu'il encourage, qu'il fortifie, qu'il console tous ses enfants et qu'il leur apporte à tous la paix et la grâce au nom et par l'autorité de Jésus-Christ?

Laissez-nous, N. T. C. F., vous l'exprimer librement avec toute l'expansion d'un cœur qui brûle d'amour pour vous : les fatigues de nos courses ne sont rien; elles disparaissent dans les touchantes et admi-

rables réceptions que vous nous faites: elles disparaissent quand nous voyons de votre part tant d'empressement et de si vifs élans de foi et de piété. De telles dispositions, de telles fêtes au moment où votre premier pasteur arrive parmi vous, sont un hommage public et solennel rendu à notre Dieu ; puis elles prouvent à merveille que, dans les populations de nos villes et de nos campagnes, il y a un fonds inépuisable d'attachement et d'enthousiasme pour les vieilles et fortes croyances de nos pères !

Hélas ! qui l'ignore ? Partout, jusque dans les plus petits villages, nos dissensions, nos discordes civiles ont ouvert bien des plaies, allumé bien des haines et fait beaucoup de mal. Ne sommes-nous pas tous frères ! Jetons du baume sur nos blessures. Soyons unis; sachons tout pardonner, tout oublier, sachons faire tous les sacrifices qu'exigent de nous l'intérêt, la prospérité et la gloire de notre patrie. Que l'ébranlement général qui se produit, quand nous entrons dans vos paroisses, ne soit pas quelque chose de passager ; qu'il laisse parmi vous des traces profondes et durables; qu'il serve à vous renouveler, à vous retremper dans la connaissance, dans l'amour, dans la pratique de la religion ; qu'il soit le commencement du retour des pécheurs à la vertu, et le signal de la réconciliation entre les ennemis ; qu'il soit encore pour tous, et dans toutes les familles, une nouvelle et généreuse manifestation de charité et de vie chrétienne.

Partagé par des fonctions multipliées et absorbantes, dans nos visites, nous ne donnons, N. T. C. F., que quelques heures à chaque localité; nous ne pouvons, bien que nous en ayons le vif désir, ni entrer dans le détail de vos besoins, ni descendre dans la demeure du pauvre et de l'affligé, ni nous approcher des malades et du lit de leurs souffrances. C'est un regret que nous emportons en nous éloignant si tôt de vous : car, ce côté du saint ministère a quelque chose de si beau, de si attrayant, de si doux, de si sublime ! Mais, sachez-le bien, nous restons, nous vivons sans cesse au milieu de vous, avec vous, par nos prières, par nos souvenirs, par nos affections; nous y vivons surtout dans la personne de vos pasteurs respectifs qui sont d'autres nous-même. Oui, toute leur existence vous appartient, vous est consacrée. Soyez donc pour eux ce que vous devez être : écoutez-les, respectez-les, aimez-les, faites bien, faites toujours ce qu'ils vous disent; de là dépend votre bonheur, tout votre bonheur pour le présent et pour l'avenir.

Donné au grand séminaire de Lons-le-Saunier, le 31 août 1852.

IV. LETTRE PASTORALE

ET MANDEMENT

POUR LE RÉTABLISSEMENT DE LA LITURGIE ROMAINE DANS SON DIOCÈSE.

Nos très-chers frères,

Le 26 novembre 1851, nous arrivions au milieu de vous, en qualité de premier pasteur. Nous avions dans l'âme l'impression de notre faiblesse, et devant les yeux l'immensité de notre charge. Toutefois, nous venions avec confiance; car le souverain Maître nous avait dit : *Je vous ai appelé, je vous ai choisi; allez, ne craignez pas, je serai avec vous.* (*Isa.*, XLI, 9, 10.) D'un autre côté nous connaissions vos bonnes dispositions et votre ardent amour pour l'Eglise de Jésus-Christ. Toute notre affection vous était acquise. Nous avions hâte de nous unir étroitement à vous et de faire quelque bien dans ce beau diocèse.

Un vœu intime et profond s'était formé dans notre cœur. Nous avions compris depuis longtemps la nécessité de resserrer nos liens avec l'Eglise-Mère, en priant avec elle et comme elle, en revenant à sa liturgie qui est la liturgie du monde catholique. Ce vœu que vous ne pouviez ignorer, ce vœu qui nous était si cher, vous ne nous avez pas même permis de vous l'exprimer, vous l'avez devancé; vous vous êtes prononcés spontanément de mille manières en faveur du rit romain. Pourquoi cela ? C'est parce que votre piété, votre excellent esprit, vos études solides vous avaient éclairés et convaincus. Vous désiriez ce que nous désirions, vous vouliez ce que nous voulions ; nous étions parfaitement d'accord. Oui, bien-aimés coopérateurs, et vous, N. T. C. F., cette harmonie préétablie entre nous, cette communauté de sentiments, cette identité de vues pour une chose d'une telle importance, nous a rempli, inondé de joie et de bonheur. Quand le pouvoir s'exerce ainsi, quand il rencontre un accueil semblable, il devient infiniment doux. Les sacrifices qu'il suppose, les peines dont il est la source, perdent plus de la moitié de leur amertume et de leur pesanteur.

Mais, N. T. C. F., en vous annonçant l'époque où le rit romain sera obligatoire dans le diocèse de Saint-Claude, nous devons, comme vous le pensez bien, vous exposer, vous expliquer les raisons, les motifs, le but d'un changement auquel se rattachent les plus grands intérêts pour le présent et pour l'avenir. Nous allons commencer par quelques notions que nous croyons nécessaires pour bien nous fixer sur notre sujet. Nous examinerons ensuite d'une manière spéciale et dans leur ensemble, les faits saillants qui dominent la question. Ces faits bien appréciés, bien saisis, porteront de plus en plus, nous n'en doutons pas, la lumière dans toutes les intelligences ; nous serons tous et irrésistiblement entraînés à conclure que le mouvement de retour à l'unité, en ce qui concerne la prière publique, est une des grandes consolations et une des grandes espérances que Dieu a réservées à son Eglise dans les temps si difficiles où nous sommes.

Les vérités dogmatiques nous font connaître Dieu et l'homme; elles expriment les rapports qui existent entre Dieu et l'homme. Les vérités morales, qui établis-

sent les devoirs, sont le résultat des rapports qui existent entre Dieu et l'homme. Il faut nécessairement que les vérités dogmatiques et morales soient unies entre elles dans l'homme, et qu'elles aient une manifestation extérieure en harmonie avec la nature, avec les besoins de l'homme. De là, le culte public ou la liturgie.

Le culte, partie essentielle, intégrante de la religion, a donc été révélé. L'enseignement primitif comprenait dans le même cercle, comme un tout indivisible, l'objet de la foi, la règle des mœurs, la manière de servir Dieu. Ce point est fondamental. Dans l'idolâtrie, l'homme n'inventait ni les croyances, ni les préceptes, ni le culte; mais, égaré par l'esprit de ténèbres et par les passions, il défigurait, il corrompait également, dans tous les sens, ces trois grandes et saintes choses.

Au commencement et jusqu'à l'époque de la loi écrite, les anciens, les chefs, les pères étaient les pontifes de la divinité. Comme tels, ils offraient les sacrifices, ils accomplissaient les rites sacrés au moyen desquels les individus et les familles se purifiaient, se sanctifiaient et montraient leur dépendance et leur amour envers le Créateur.

Dans la législation mosaïque, Dieu voulant conserver la vraie religion contre les envahissements de l'idolâtrie, et par cela même, préparer la voie au Rédempteur futur, constitua un culte public, social, et il en régla lui-même toutes les formes. Le sacerdoce devint le privilége d'une tribu choisie. Les prêtres, dans l'exercice de leurs fonctions augustes, durent garder, observer soigneusement tout ce qui avait été prescrit, tout ce qui composait le domaine du culte.

La liturgie est donc aussi ancienne que le monde. Si la foi, si l'amour sont la base de l'édifice religieux, la liturgie en est le couronnement et la gloire. C'est par elle que les hommes se mettent visiblement en communication avec l'Auteur de toutes choses. C'est par elle qu'ils adoucissent, qu'ils charment les rigueurs de leur pèlerinage, en imitant ici-bas les fêtes de la céleste Jérusalem. Sans elle tout se décolore, tout pâlit, tout devient triste et désolant sur la terre. Si elle se tait, tout reste muet; aucune voix ne s'élève pour dire, pour publier qu'il existe un Dieu, et que ce Dieu, souverainement grand, souverainement bon, a des droits aux adorations, aux hommages, aux louanges de tout ce qui respire. Alors, la religion ensevelie dans le secret du cœur, n'est plus qu'une religion fictive et imaginaire comme le Dieu qui en est l'objet. Voyez où tombent nécessairement les sectes qui essayent de remplacer le vrai culte par un culte philosophique ou de raison. Voyez d'un autre côté, les efforts que font certains protestants pour retenir, pour raviver parmi eux quelques débris épars du culte catholique.

Mais à la grande époque où *le Verbe se fit chair et habita parmi nous* (*Joan.*, I, 14), un changement immense eut lieu. Ce qui avait existé dès l'origine chez tous les peuples et plus particulièrement chez le peuple hébreu, ne devait pas être détruit; il devait être rétabli, développé, vivifié sur un plan nouveau. Les ombres et les figures avaient disparu. La loi de réparation, de réalité, de perfectionnement, s'appliquait à la liturgie, comme à toutes les autres branches du christianisme.

En effet, Jésus-Christ était venu pour sauver le monde et pour faire des adorateurs en esprit et en vérité. Il avait prié au milieu des hommes; il avait accompli tous les actes du culte. Dans la dernière cène, la veille de sa mort, il avait inauguré le grand sacrifice réparateur qu'il allait consommer sur l'autel de la croix, et ordonné que ce sacrifice se renouvelât chaque jour, dans tous les lieux, jusqu'à la fin des siècles. Il avait, par l'institution des sacrements, ouvert toutes les sources de la grâce. Au moment de quitter la terre, il avait dit solennellement à ses apôtres : *Toute puissance m'a été donnée; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie; allez, baptisez toutes les nations, enseignez-leur à garder toutes les choses que je vous ai enjointes.* (*Matth.*, XXVIII, 18, 19, 20.)

Or, en portant à tous les peuples la bonne nouvelle et les paroles de vie, il ne suffisait pas toujours de répéter ce qui avait été fait et prescrit par le Pontife suprême; il fallait, sous l'inspiration du Saint-Esprit, y ajouter certains rites, certaines observances, un ensemble de cérémonies suivant les besoins de l'homme et de la société. L'arbre était sorti de son germe. Arrosé, fécondé par la grâce et par les sueurs des ouvriers apostoliques, il allait grandir, étendre au loin ses rameaux et porter des fruits abondants.

Les développements liturgiques ayant pour but d'ajouter à la majesté du culte et de porter l'âme des fidèles à la contemplation des choses saintes, remontent nécessairement aux premiers siècles. Cette vérité se prouve par la tradition. D'ailleurs on conçoit sans peine que les apôtres et leurs successeurs, pénétrés du génie chrétien, n'ignoraient pas ce qui pouvait donner de l'éclat, de la force aux idées nouvelles et, faire de l'impression sur les hommes. A la place du judaïsme qui s'en allait, ils mettaient chaque jour, selon les temps et les circonstances, des formes rituelles plus pures, plus dignes, plus en rapport avec la sublimité et avec la richesse des mystères de la rédemption. « Bien que les cérémonies sacrées, dit le cardinal Bona, ne contiennent de leur nature aucune perfection, elles sont néanmoins d'une haute importance : elles élèvent l'âme vers les choses célestes, elles nourrissent la dévotion, elles échauffent la charité, elles augmentent la foi, elles fortifient l'amour; elles

instruisent les ignorants et les simples, elles embellissent le culte du vrai Dieu, elles conservent la religion parmi nous. »

Ainsi, à notre point de vue, la liturgie prise en elle-même et dans son objet, n'est pas seulement l'ensemble des rites sacrés, elle est encore pour la grande famille chrétienne, un lieu particulier, une marque distinctive, une expression vivante et perpétuelle de foi et d'amour, un enseignement aussi imposant que salutaire. Dans sa partie essentielle, dans son principe, elle vient de Jésus-Christ. Dans son complément, dans ses détails qui dépendent plus ou moins des temps, des lieux, des circonstances, elle est l'œuvre de l'Eglise qui a reçu de son divin fondateur le pouvoir de paître les agneaux et les brebis. (*Joan.*, XXI, 15.)

Quand on se rend compte de l'état du monde païen et de la situation des esprits, au moment de la publication de l'Evangile, quand on examine la puissance extraordinaire accordée aux apôtres pour l'établissement du christianisme, on conçoit très-bien que des différences notables durent se produire dans l'application des rites sacrés, et qu'il y eut alors plusieurs liturgies qui, s'accordant entre elles pour le fond, présentaient néanmoins de grandes diversités dans leurs formes mobiles. Admirez ici la profonde sagesse de l'Eglise : pour faciliter la diffusion des lumières et de la grâce, pour rendre la vérité plus douce, plus accessible, plus attrayante, elle sait modifier son action, ajouter ou retrancher à ses formules, d'après le génie des peuples, et cela sans péril pour l'unité qui est son caractère par excellence.

Il est hors de doute que, si, dans la science qui nous occupe, quelque chose était abandonné au jugement de la raison privée, la prière publique deviendrait bientôt une source de confusion et d'erreurs. Il faut donc que la liturgie reste invariablement dans la loi qui a présidé à sa naissance, à sa formation et à ses développements réguliers; c'est-à-dire, il faut, 1° qu'elle contienne et qu'elle garde, en matière de culte, sans altération, tout ce qui vient soit de la révélation, soit des traditions apostoliques, soit des décisions de l'Eglise; 2° qu'elle offre à tous une garantie suffisante d'orthodoxie et d'immutabilité; 3° qu'elle ait le moyen d'empêcher ou de réprimer l'abus, et qu'elle puisse s'enrichir dans la suite des âges, sans déroger à son esprit primitif.

En Orient la liturgie avait commencé à l'école même de Jésus-Christ et par les actes et les exemples des apôtres. Plus tard, elle fut réduite en corps de doctrine. Dès le IXe siècle, par le fait des hérésies et du schisme, elle échappa à la grande loi dont nous venons de parler. Bien qu'elle eût encore conservé pendant longtemps son caractère d'unité, elle devint peu à peu une lettre morte, une chose purement humaine et politique. Si les peuples de ces malheureuses contrées, au lieu de rester dans l'isolement, s'étaient attachés à Rome par des liens forts et durables, l'abîme ne se serait pas ouvert devant eux; ils auraient conservé leur foi, leur dignité, leur civilisation et leur gloire.

Parmi les liturgies de l'Occident, une seule, la liturgie romaine, a toujours réuni et réunit encore toutes les conditions que suppose, en cette matière, une œuvre parfaite. Le rit ambroisien n'est que local. C'est pour l'église de Milan un privilége que les papes ont reconnu par plusieurs approbations solennelles. Le rit gallican et le rit gothique ou espagnol se recommandaient, il est vrai, par leur origine et par leurs beautés ; ils se recommandaient par les saints illustres qui y avaient déposé les preuves de leur foi si vive, et de leur piété si douce, si touchante. Mais au milieu d'événements que la Providence amenait et dirigeait selon ses vues, dans l'intérêt de la cause catholique, ces rites devaient tomber devant un rit d'une supériorité incontestable sous les rapports les plus essentiels. Pour la prière, pour le service divin, comme pour tout le reste, on se sentait invinciblement entraîné à se rapprocher de plus en plus de la source unique d'où émanent, avec la plénitude du pouvoir et du droit, les caractères de l'unité, de l'universalité et de la perpétuité.

La liturgie dont le premier auteur, après Jésus-Christ, fut le prince des apôtres, se trouvait donc dans un ordre à part. C'était un foyer de lumière pour les pasteurs et pour les fidèles. C'était un centre d'unité où se dirigeaient naturellement toutes les aspirations, toutes les tendances du peuple chrétien. Ruisseau intarissable et pur que grossissaient chaque jour mille affluents! Fleuve majestueux que nul orage ne pouvait troubler et qui portait la vie et la fécondité dans toutes les régions éclairées par le soleil de l'Evangile!

Pendant les siècles de persécution, lorsque le sang des martyrs inondait la terre, et donnait à la religion une nouvelle vigueur, au milieu des tempêtes plus terribles encore que l'hérésie déchaîna dans la suite, les successeurs de saint Pierre ne s'endormaient pas; ils avaient constamment l'œil ouvert sur les choses de l'Eglise. Ils parlaient avec une autorité absolue dans toutes les questions qui regardaient la foi, les mœurs, la discipline et le culte. Dans toutes les difficultés, dans toutes les circonstances graves, on en appelait à leur décision, et leur jugement était reçu comme l'expression de la pensée du ciel. Les lettres qu'ils adressaient sans cesse aux églises particulières, les conciles qu'ils assemblaient ou qu'ils faisaient assembler, les décrets qu'ils rendaient, leur étaient autant de moyens dont ils se servaient avec prudence, avec fermeté, avec douceur pour remédier au mal, pour pourvoir à tous les besoins, pour mettre de plus en plus de

l'harmonie, de l'ensemble, de l'unité dans l'œuvre et dans les progrès du christianisme.

Un pape écrivait dans le IVe siècle : « S'il n'y a qu'une seule foi, il ne doit y avoir non plus qu'une seule tradition. S'il n'y a qu'une seule tradition, une seule discipline doit être gardée dans toutes les églises. » Dans le Ve siècle, un autre pape, répondant aux évêques des Gaules, disait : « Outre les décrets immuables du siége apostolique, qui nous ont enseigné la vraie doctrine, considérons encore les mystères renfermés dans les formules de prières sacerdotales qui, établies par les apôtres, sont répétées dans le monde entier, d'une manière uniforme, par toute l'Eglise catholique ; en sorte que *la règle de croire découle de la règle de prier.* »

La liturgie romaine, placée dans de si bonnes conditions pour se compléter, pour s'améliorer suivant la loi qui ressort de sa nature, reçut de nombreux perfectionnements sous le pontificat du grand saint Grégoire. Bientôt nous la voyons s'établir d'abord dans toutes les églises qui dépendaient immédiatement de Rome, puis dans la Grande-Bretagne, dans la Germanie, dans le Nord, dans tous les lieux conquis à la vérité par les envoyés et les représentants du siége apostolique. Les Eglises qui se multipliaient de jour en jour ne pouvaient avoir d'autres usages que ceux de l'Eglise mère.

Mais, un beau spectacle se préparait. La France, cette fille aînée de l'Eglise, si distinguée par sa foi, la France qui avait repoussé avec tant de zèle la grande hérésie d'Arius, et qui, plus tard, devait déployer un courage invincible contre les formidables prétentions du mahométisme ; la France, alors entre les mains d'un homme dont la gloire ne s'est pas éteinte et ne s'éteindra jamais, la France, disons-nous, voulut tenir au siége de Pierre par un lien de plus, en embrassant la liturgie dont les rapides progrès n'étaient qu'une manifestation du besoin d'unité qui se faisait sentir de toutes parts. Un acte de cette importance mériterait d'être étudié sérieusement dans ses causes et dans ses effets. Selon nous, au point de vue de l'orthodoxie, il écartait une foule de dangers. Dans un autre sens, il renfermait des germes précieux, des trésors inépuisables pour l'avenir de la civilisation européenne.

Enfin l'heure était venue où l'Espagne allait subir à son tour l'impulsion générale, et se retremper dans l'unité liturgique pour continuer avec plus de force, avec plus d'éclat, ses nobles et immortels exploits en faveur de la catholicité.

Nous voici à la fin du XIe siècle. Arrêtons-nous. Contemplons en silence et dans le recueillement le tableau qui va se dérouler à nos regards. Rome triomphe ; elle règne par ses idées et par ses conseils. La prière qui retentit sous les voûtes de ses basiliques, est répétée à chaque heure du jour, selon le même esprit, avec les mêmes rites, dans toutes les églises de l'Occident, depuis les bords de l'Ebre jusqu'au fond des forêts de l'Allemagne. La famille chrétienne n'a plus qu'une voix, n'a plus qu'un mode pour confesser sa foi, pour administrer les sacrements, pour accomplir tous les devoirs du service divin. Temps heureux ! Ere nouvelle et féconde où l'Eglise, libre dans ses mouvements et dans l'exercice de sa puissance, va faire tant de grandes choses par ses pontifes, par ses docteurs, par ses saints et par ses innombrables établissements religieux ! Oui, mille monuments mieux connus, mieux appréciés aujourd'hui qu'autrefois, nous redisent encore et nous rediront à jamais, malgré toutes les calomnies du rationalisme, ce que furent les beaux siècles du moyen âge, non-seulement dans l'ordre surnaturel, mais encore dans les sciences, dans les lettres, dans la politique, dans les arts, en un mot dans tout ce qui rehausse le génie, dans tout ce qui met en relief les grandes qualités, les grands caractères, les grands hommes.

L'unité en matière de liturgie, amenée dans tout l'Occident par les souverains pontifes d'accord avec les guerriers et les législateurs, était un trop grand bien pour que l'Eglise pût le posséder longtemps en paix sur une terre où elle doit combattre sans cesse, et souffrir toujours. Les hérésies, les schismes, les abus de tout genre, qui éclatèrent dans le XIVe et dans le XVe siècle, une foule de circonstances fâcheuses qu'il n'est pas de notre sujet de rappeler ici, avaient contribué à introduire dans la liturgie de graves altérations et de funestes changements. Pour arrêter le progrès du mal, pour couper dans leurs racines des coutumes, des tendances qui exposaient la foi à des périls imminents, et qui scandalisaient la piété des vrais enfants de l'Eglise, il fallait une réforme, mais une réforme qui s'opérât d'après le principe qu'on avait rigoureusement suivi jusqu'alors. L'essai tenté à l'époque de Léon X péchait, d'une manière grave, par plus d'un côté : il introduisait dans l'office une distinction inconnue et dangereuse ; il mutilait la tradition et les anciens usages ; il se faisait sous l'influence des idées païennes ; il ouvrait la porte à toute sorte d'abus.

Mais Dieu qui n'abandonne jamais son Eglise, Dieu, dans les impénétrables desseins de sa miséricorde, attendait un moment solennel où l'erreur et tous les désordres qu'elle engendre, devaient être combattus d'une manière efficace, par une de ces assemblées imposantes qui, en défendant victorieusement la religion dans les grandes crises, ont par cela même sauvé du naufrage, les vérités sur lesquelles repose l'existence morale et politique du genre humain. Le concile de Trente, après avoir exposé les fondements de la foi, et foudroyé l'hérésie, après avoir réglé tant de choses touchant les mœurs et la discipline, reconnut la nécessité d'une réforme litur-

gique. Or, n'ayant pas eu le loisir d'achever cette dernière tâche, il déclara dans sa vingt-cinquième session que l'œuvre urgente et tant désirée serait renvoyée au pontife romain, et accomplie par lui, avec toutes les ressources préparées pour ce grand objet. Ce que le concile demandait, ce n'était pas une liturgie nouvelle, c'était la liturgie romaine, épurée, ramenée à son sens véritable et à ses formes antiques.

Lisez attentivement la bulle de saint Pie V, publiée en 1568. N'est-ce pas un monument admirable d'à-propos, de sagesse, de prudence et de zèle ? N'y voit-on pas clairement cet esprit divin qui anime, qui dirige l'épouse de Jésus-Christ, et qui va toujours à son but avec douceur et avec force? La bulle : *Quod a Nobis*, indique brièvement ce qui a rendu la réforme nécessaire. Elle annonce que toutes les précautions sont prises pour que l'ancienne règle de la prière soit rétablie dans son premier état. En signalant les causes qui l'avaient *altérée*, *déformée*, elle les détruit radicalement en bannissant à jamais de la liturgie, tout changement, toute addition, toute correction en dehors des conditions voulues et posées par l'autorité compétente. Ensuite elle admet une exception, elle consacre un privilége : les églises qui ont un bréviaire depuis deux cents ans, et d'existence certaine, immuable, avec l'approbation ou sans l'approbation du saint-siége, pourront le conserver. Hâtons-nous de le dire, il est évident pour tout homme de bonne foi, que le souverain pontife voulant fixer la liturgie et la gouverner à l'avenir, par une loi uniforme et constante, faisait l'exception en faveur d'un droit ou pour un droit qu'il regardait comme acquis, comme légitime, et nullement pour reconnaître ou créer un droit qui eût reproduit sans cesse tous les abus qu'on voulait anéantir.

La bulle de saint Pie V répondait à un grand besoin. Elle était d'ailleurs revêtue de tous les caractères propres à inspirer le respect, la confiance, la soumission. C'est pourquoi elle fut accueillie avec une joie universelle. Elle eut son effet immédiat dans une multitude d'églises. Les évêques, les conciles provinciaux la reconnaissant comme obligatoire, en pressaient l'exécution avec un zèle infiniment louable. Bien qu'il y eût alors en France beaucoup de discordes civiles et religieuses, beaucoup de circonstances qui s'opposaient à son acceptation, elle y triompha peu à peu de toutes les difficultés. Il ne vint à personne l'idée de l'attaquer par des raisons qu'on a invoquées depuis dans l'intérêt de ce qu'on appelle l'église gallicane. Après un certain temps, le rit romain réformé ou conforme aux dispositions de l'acte pontifical, était généralement suivi.

L'œuvre qui avait commencé par la réforme du bréviaire et du missel, se termina par la révision et la correction du pontifical, du cérémonial et du rituel. Une congrégation dite des *Sacrés rites* fut créée pour maintenir dans sa pureté, dans son esprit, dans son intégrité, tout ce qui avait été fait [1588] (1). Ce grand travail, en imprimant un lustre particulier au XVIe siècle, ajoutait un beau fleuron à la tiare, et prouvait une fois de plus ce qu'on peut attendre de la haute intelligence du saint-siége. L'Eglise se sentait forte pour le combat. Elle avait semé des germes vigoureux ; elle en recueillait chaque jour les fruits dans des institutions pleines de séve et d'avenir, dans une série d'hommes et de saints qui étonnaient le monde par la grandeur de leur zèle, par la puissance de leur charité, par l'héroïsme de leurs vertus.

On sait ce qui eut lieu dans le XVIIIe siècle. Une réaction qui se préparait depuis longtemps, vint tout-à-coup bouleverser en France les formes liturgiques qui s'y étaient établies si heureusement. Cette réaction, de quelque côté qu'on l'examine, dans ses causes, dans sa marche, dans ses effets, se traduit à nos yeux, comme une violation du droit, comme une aberration étrange, comme une calamité. D'abord, elle venait, du moins en bonne partie, de la haine qu'on portait à Rome, de l'engouement qui s'était emparé des esprits pour les auteurs païens, puis des ruses d'une secte fameuse et trop connue. Elle foulait aux pieds les principes sacrés sur lesquels s'appuyait tout ce qui avait été réglé précédemment. Elle tendait à créer des droits dont il n'avait jamais été question. Elle changeait les idées, et l'ordre des idées, en ce qui regarde le sens mystique et le symbolisme du culte et des cérémonies. Elle faisait les plus funestes concessions à l'esprit incrédule du jour. Elle compromettait l'orthodoxie. Elle brisait l'unité. Elle affaiblissait le pouvoir au moment où l'Eglise, attaquée par tant d'ennemis redoutables, avait besoin d'une force extraordinaire, et réclamait, plus qu'à aucune autre époque, la plus grande union, le plus parfait accord entre tous ses membres.

Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'en parlant ainsi, nous outrageons la mémoire des auteurs de la réforme en question. Nous respectons la bonne foi. Les intentions, les motifs qui se cachent dans la profondeur de la conscience, nous ne les jugeons pas ; Dieu seul les connaît et les juge. Si cette réforme fut une tache pour quelques-unes de nos églises, ces mêmes églises n'ont-elles pas assez de gloire pour que cette tache reste inaperçue? Et d'ailleurs n'a-t-elle pas été lavée dans le sang? Non, mille fois non, nous n'accusons pas les personnes ; nous accusons la politique, nous accusons l'esprit parlementaire, nous accusons l'influence avouée des jansénistes, nous accusons le malheur des temps !

On était encore dans le XVIIIe siècle. L'horrible tourmente de 93 n'avait rien laissé de-

(1) *Voyez* Bulle de Sixte-Quint, *Immensa*, etc.

bout dans notre patrie. Les ruines jonchaient le sol. Nos évêques, nos prêtres, des milliers de généreux chrétiens, renouvelant les exemples des siècles de persécution, souffraient dans les cachots, et mouraient avec un intrépide courage pour la conservation de la foi. Le calme revint peu à peu. Pie VII régnait. Il avait été témoin de nos désastres. Dans la seconde année du XIX[e] siècle, de concert avec l'homme providentiel et prodigieux qui avait rétabli l'ordre, il refit la France religieuse sur les bases du concordat.

Pendant l'empire, la question liturgique resta stationnaire. Sous la restauration, elle fut reprise, elle fut agitée assez vivement, non sans doute avec le mauvais esprit du XVIII[e] siècle, mais dans un sens favorable au système d'isolement et de séparation. Depuis, les événements qui ont si bien parlé à qui a voulu les entendre, les travaux si remarquables du savant et pieux abbé de Solesmes, des études plus sérieuses, plus approfondies en histoire et en droit-canon, et par-dessus tout, des décisions formelles, émanant du foyer de la lumière et de l'autorité, ont fait, autour de nous, une autre atmosphère, un nouveau courant d'idées, et changé foncièrement la disposition des cœurs. Dans la crainte d'un naufrage universel, on a jeté les yeux du côté du port. Au milieu de la dislocation sociale, on a compris la nécessité de s'appuyer en tout, sur ce qui vit, sur ce qui dure. Un mouvement de retour vers l'unité du service divin, s'est donc fortement prononcé ; et ce mouvement qui semble s'accélérer à chaque heure, ne s'arrêtera, nous l'espérons, qu'au jour où toutes nos églises, formant le plus magnifique ensemble, adresseront au ciel la même prière, la prière romaine! Oh! si la France que Dieu a miraculeusement sauvée comprenait qu'elle peut redevenir la France de Charlemagne et de saint Louis!

A l'exception de nos éternels ennemis, qui donc dans les circonstances où nous sommes, et d'après tout ce qui s'est passé, qui donc oserait blâmer le retour à la liturgie universelle? Qui donc oserait prétendre que ce n'est pas un bien pour le présent et un bon signe pour l'avenir? Se peut-il qu'il y ait de l'inconvénient à aimer tendrement une bonne mère et à lui prodiguer des marques particulières d'obéissance, d'affection, de dévouement en des jours où elle est abreuvée d'angoisses et de douleurs? Ce que nous faisons, ne le désire-t-elle pas? Ne le demande-t-elle pas? Ne le regarde-t-elle pas comme une démonstration glorieuse pour elle et comme un devoir pour nous? Et pourquoi ne le dirions-nous pas, N. T. C. F.? En vous donnant le rit romain nous avons consolé, nous avons réjoui le cœur de notre père commun. Sa Sainteté Pie IX a daigné nous adresser, à ce sujet, des paroles de bonté et de satisfaction dont le souvenir nous restera et nous soutiendra dans notre carrière épiscopale.

Qu'est-ce que la vie du chrétien, et surtout la vie du prêtre? C'est une vie de prière. Sa volonté, son cœur, sa bouche, en lui tout doit prier. La prière publique est le moyen d'union entre le ciel et la terre; c'est le tribut journalier que Dieu exige de la société en échange des biens qu'il lui accorde sans cesse. Parlons métaphoriquement: la prière publique, c'est le soleil, c'est la chaleur, c'est la rosée. Par elle, arrive la grâce qui féconde les âmes et qui en fait sortir toutes les vertus. Par elle, le monde résiste à l'erreur et au mal. Or, des formules de prières consacrées par les siècles et par l'autorité de tant de pontifes, des formules de prières qui ont été employées et répétées avec tant de foi, avec tant d'amour, par les plus grands saints; des formules de prières qui se lient intimement à tant de miracles, à tant de merveilles, à tant d'actions héroïques, à tant de bénédictions obtenues, ne valent-elles pas mieux pour nous, ne déposent-elles pas dans nos cœurs et sur nos lèvres, quelque chose de plus brûlant, de plus vif, de plus efficace, que des formules refaites froidement à neuf, et des hymnes à la manière de Coffin et de Santeuil?

On a dit: l'office romain ne renferme ni la poésie, ni les beautés littéraires qu'on trouve dans les bréviaires modernes. Si un tel reproche venait d'hommes étrangers à l'idée religieuse, nous le concevrions facilement; mais qu'il soit articulé par une bouche catholique, c'est ce que nous ne saurions concevoir, c'est ce qui nous étonne à un point extrême. Sans doute, des termes choisis, des phrases bien arrangées, un style élégant, des images, des sentiments pris dans la nature, des formes empruntées à des auteurs qu'on exalte et qu'on adore, peuvent, nous ne le nions pas, constituer le beau humain, la poésie du paganisme et de la terre. Mais quoi! serait-ce donc à cette source, que nous irions prendre des accents et des inspirations pour chanter les louanges de Dieu, pour allumer le feu de la charité et de la dévotion, au cœur des fidèles? La langue qui est sortie des entrailles du christianisme et qui n'appartient qu'à elle-même, la langue de l'Eglise et des saints, n'est-ce pas la langue qu'il nous faut pour prier, et que réclament nos fonctions sublimes? N'est-ce pas cette langue simple et auguste qui nous rapproche le plus de la profondeur de nos mystères, et qui nous initie le mieux aux doux épanchements de la grâce? Cette langue n'est-elle pas tout imprégnée de parfums dont notre piété peut se nourrir et s'abreuver avec délices?

Qu'est-ce donc que la poésie dans son essence et dans ses lois éternelles? Qu'est-ce donc que la poésie dans le sens que nous devons l'entendre ici? Ce n'est pas, assurément, une vaine et pâle imitation d'une époque qui n'est plus, d'une époque d'erreurs et de crimes. La poésie, pour nous, c'est la vérité dans sa splendeur, c'est la vertu parée de tous ses charmes; c'est un enseignement solennel propre à éclairer, a

remuer les hommes et à les pousser vers le bien par l'exposition des grandes idées, des grands sentiments, des grandes actions. Quelle est la base, quels sont les détails du bréviaire universel? D'abord la sainte Ecriture, cette divine et inépuisable source de lumière et de vie, n'y est jamais prise arbitrairement; elle y a toujours ses titres, son flambeau, sa force, dans l'autorité qui l'interprète, et qui en détermine le sens et les applications avec une certitude surhumaine. On y rencontre à chaque page, ces magnifiques paroles, ces précieux souvenirs que la tradition nous a conservés; paroles, souvenirs qui sont des traits de feu, et qui nous redisent si bien les commencements, les progrès, les combats, les triomphes de l'Eglise. On y trouve tout ce qu'il y a de plus profond, de plus substantiel, de plus éloquent, de plus suave dans les œuvres des Pères. Tous les grands siècles de foi, en y laissant leur empreinte, y ont apporté quelques fleurs écloses sous l'action de la grâce, au sein d'une piété aussi modeste que touchante. Dites, de semblables richesses ne renferment-elles pas à vos yeux, une poésie plus élevée, plus belle, plus utile, plus ravissante que celle qu'on suppose et qu'on admire dans les perfectionnements littéraires et profanes des liturgies du siècle dernier?

Lisez sans prévention et avec un vif désir d'être éclairés, lisez, examinez dans le bréviaire romain les offices des principales fêtes de l'année, les offices des apôtres et des martyrs, les offices de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, l'office des morts, etc., ne sont-ils pas tous bien faits et pleins de beautés du premier ordre? Dans tout ce qui les compose, quelle grandeur, quelle onction, quelle séve, quel parfum d'antiquité! L'intelligence y puise l'instruction la plus solide; là, l'Eglise, organe du Saint-Esprit, nous apprend d'une manière infaillible, ce qu'il faut croire, comment il faut croire, en même temps qu'elle bénit, qu'elle salue de tous ses transports le Dieu de l'univers. Le cœur y est entouré de flammes qui le pénètrent, qui le purifient, qui l'échauffent et qui le transportent dans un autre monde. La volonté s'y retrempe dans l'amour du devoir et du sacrifice. N'était-ce pas en récitant de telles prières, et en se nourrissant sept fois le jour, des fruits célestes dont elles sont le principe, que les saints les plus célèbres, ces héros de la religion et de l'humanité, se soutenaient à la hauteur de leur vocation, et adoucissaient toutes les peines, toutes les souffrances de l'exil?

Ces considérations, N. T. C. F. suffisent, n'est-il pas vrai, pour vous mettre à même de former, avec connaissance de cause, votre jugement sur le grave sujet que nous venons de traiter. Pourquoi changeons-nous de liturgie? Est-ce légèrement et sans y avoir réfléchi que nous agissons? Est-ce par esprit de système? Est-ce pour condamner nos devanciers et pour blâmer ceux qui ne croient pas devoir nous imiter? Loin de nous une telle pensée et de tels motifs! Nous rétablissons la liturgie romaine parce que, selon nous, les circonstances le demandent et l'exigent. Nous rétablissons la liturgie romaine parce que, devant Dieu, dans notre conviction et dans notre amour pour l'Eglise, nous y voyons de bons résultats, de grands avantages pour notre diocèse. Nous rétablissons la liturgie romaine, parce que nous sentons vivement, comme tant d'autres, comme tant d'illustres pontifes, que dans nos périls, nous ne saurions trop faire pour multiplier, pour fortifier nos liens et nos rapports avec celui qui est le fondement, le cœur, la tête du catholicisme. Nous rétablissons la liturgie romaine, parce que nous savons que les églises particulières, toutes les fois qu'elles se rapprochent de l'Eglise mère et maîtresse, trouvent dans leur démarche une nouvelle splendeur, de nouvelles bénédictions, de nouveaux éléments de prospérité pour les peuples. L'histoire nous en fournit mille exemples.

Oui, N. T. C. F., et vous, bien-aimés coopérateurs, il y a pour nous, en ce moment, quelque chose de solennel qui doit laisser de profondes impressions dans nos âmes. Du haut du ciel, nos ancêtres, les saints qui foulèrent cette terre que nous habitons, nous sourient et nous encouragent. La prière qui va désormais retentir dans nos temples, était leur prière; elle leur sera plus agréable. En sacrifiant le rit dans lequel nous avons été élevés, pour rentrer dans le droit, et pour reprendre l'antique prière, nous nous engageons tacitement; nous déclarons à tous ceux qui nous contemplent, que nous cédons, que nous obéissons à un esprit de foi, de charité, de ferveur. Qu'est-ce donc qu'aimer Rome, qu'est-ce donc qu'aimer le pape, si ce n'est aimer Jésus-Christ et son Eglise? Qu'est-ce donc qu'aimer Jésus-Christ et son Eglise, si ce n'est faire aimer de plus en plus Jésus-Christ et son Eglise, en faisant généreusement l'œuvre immense de Jésus-Christ et de son Eglise? Nous voulons que notre attachement au saint-siége soit réel et qu'il ait une signification. Efforçons-nous donc de retracer dans notre conduite, autant qu'il est en notre pouvoir, les vertus qui entourent et qui distinguent le saint-siége. En affaires, dans les questions de personnes, soyons tout ce qu'on peut être dans le sens de la conciliation, de la modération, de la prudence, de la douceur, de la paix, de la miséricorde; sachons attendre et souffrir. Mais, en ce qui concerne la doctrine, dans les combats que nous livrons aux passions, au mensonge, à l'erreur, faisons preuve d'une fermeté sans pitié et d'une persévérance infatigable. Notre ministère aura pour nous, par cela même, n'en doutons pas, des charmes inconnus et des consolations sans bornes; nous sèmerons avec plus d'ardeur, et la moisson sera abondante aux yeux de Dieu et des hommes.

Ecoutons encore et méditons ces paroles si pénétrantes que prononçait notre divin Maître avant de quitter ses disciples : *Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Sanctifiez les dans la vérité; votre parole est la vérité même. ... Je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole.... Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en l'unité, et que le monde croie..... que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé.* (*Joan.*, XVII, 11 et seq.)

Il y a dans ces paroles la raison, le caractère, le secret de la force infinie qui est dans l'Eglise. Cette force, c'est la vérité, la vérité dans l'unité et l'unité dans la vérité. C'est par cette force que l'Eglise s'est établie malgré toutes les fureurs de l'enfer, et qu'elle est devenue la source de tout ce qui est juste, de tout ce qui est bon, la base, la pierre angulaire de tout l'ordre social. C'est par cette force que, d'une part, chassant les ténèbres, renversant l'édifice de l'orgueil et du mal, elle a, d'autre part, fait naître la lumière et tous les biens dont les hommes jouissent depuis dix-huit siècles. C'est en vertu de cette force qu'elle voit tout passer et qu'elle ne passe pas, qu'elle voit tout tomber et qu'elle reste debout, intacte et vigoureuse au milieu des plus terribles orages. C'est en vertu de cette force enfin, qu'elle a sanctifié les générations qui ne sont plus, et qu'elle sanctifiera les générations nouvelles jusqu'aux derniers jours du monde. Hé bien! cette force est la nôtre. En priant pour ceux qu'il envoyait à la conquête des âmes, en priant pour établir la plus parfaite unité entre les siens, Jésus-Christ a prié pour nous; nous sommes en tout dans l'unité, et nous y tenons par le fond de nos entrailles.

Bientôt, pour satisfaire à l'engagement de notre consécration, nous nous acheminerons vers la ville éternelle; nous irons nous prosterner et prier sur le tombeau des apôtres. En rendant compte au vicaire de Jésus-Christ de tout ce que nous avons fait, en déposant dans sa grande âme nos joies et nos peines, nos craintes et nos espérances, oh! avec quel empressement, avec quelle émotion indéfinissable nous lui dirons : Saint père, l'évêque, le clergé, les fidèles du diocèse de Saint-Claude se jettent tous à vos pieds. Daignez les regarder comme vos enfants les plus soumis. Ils vous répètent tous par notre trop faible voix, qu'ils ne sont qu'un, qu'ils ne font qu'un avec leur chef suprême. Ils vous conjurent de les bénir d'une bénédiction féconde qui les rende à jamais tout ce qu'ils doivent être pour la plus grande gloire de Dieu et de son Eglise.

Donné à Saint-Claude, le 11 novembre 1853.

V. INSTRUCTION PASTORALE.

ET MANDEMENT

Pour le carême de 1854.

CE QUE C'EST QUE LA PAROISSE.

Nos très-chers frères,

Les hommes, quand ils ne sont pas entièrement absorbés par les affaires de leur condition pour la vie présente, s'en vont, cherchant partout avec ardeur ce qu'il y a de rare et de curieux dans la nature et dans l'histoire. Ils gravissent les plus hautes montagnes ; ils descendent dans les entrailles du globe ; ils bravent tous les dangers pour s'ouvrir un passage à travers les glaces éternelles du nord ; ils parcourent dans tous les sens l'ancien et le nouveau monde. Rien ne les arrête; rien ne les fatigue; rien ne leur échappe; un brin d'herbe, une fleur inconnue, une plante, une goutte d'eau, le plus petit objet, tout leur paraît digne d'attention ; tout selon eux doit être examiné au profit de la science.

D'un autre côté, ils portent jusqu'à l'excès le culte des souvenirs. Ils remuent, ils interrogent, avec délices, toutes les ruines entassées par l'action de la guerre et du temps. On les voit s'extasier devant quelques débris informes rapportés des plages de l'Asie. Un morceau de fer rongé par la rouille, s'il a été ramassé sur un champ de bataille, s'il a été dans la main d'un héros, les ferait tomber à genoux. Et souvent, ces mêmes hommes restent froids, impassibles, au milieu des ravissantes merveilles que le christianisme a semées autour de nous!

Cependant, N. T. C. F. pour apprécier ces merveilles, pour jouir des biens ineffables dont elles sont la source, il ne faut pas de grands efforts; il n'est pas nécessaire d'avoir du génie, ni des connaissances profondes; il suffit d'avoir du bon sens; il suffit d'avoir le cœur droit et les intentions pures. Vous tous qui êtes condamnés aux pénibles travaux du corps, et qui formez la très-grande partie de nos ouailles, n'est-il pas vrai que vous avez parfaitement compris et senti tout ce qu'il y a de beau, tout ce qu'il y a d'admirable dans la *famille*, quand elle est ce qu'elle doit être? Eh bien! vous allez également comprendre et sentir tout ce qu'il y a de beau, tout ce qu'il y a d'admirable dans la *paroisse*, qui n'est, sous un rapport, que la famille agrandie et dont l'institution est un bienfait du premier ordre.

Quel spectacle, quelle physionomie présentait, il y a dix-huit siècles, le pays que nous habitons? Sans doute, la civilisation païenne s'y était développée avec éclat; les lettres et les arts y étaient en honneur. Les Gaulois, les Romains surtout, y avaient laissé des traces de leur puissance et des monuments de leur gloire. On y voyait des cités plus ou moins florissantes, des forteresses, des villages, des palais, des temples. Il y avait quelques heureux dont le bonheur se composait des sueurs et des larmes de leurs semblables. Mais la croix, l'église, le clocher, n'y étaient pas! Et nos

pauvres ancêtres, en masse, vivaient plongés dans l'ignorance, dans la servitude et dans le malheur! Oh! si nos vallées, si nos plaines, si nos montagnes, pouvaient nous redire et nous peindre toutes les abominations, toutes les horreurs, toutes les souffrances, dont elles furent témoins, durant ces longs et déplorables jours de ténèbres, de cruauté et de barbarie!

L'immense changement qui s'est fait depuis, vous le savez, est dû au christianisme qui a régénéré le monde. Or, le christianisme n'est pas une abstraction ou un vain système de philosophie qui demeure sans résultat; ce n'est pas non plus un trésor relégué aux extrémités de la terre: c'est un précieux héritage, que vos pères vous ont transmis et que vous trouvez, sans peine, dans ce que nous appelons la paroisse.

Un pasteur qui est là avec l'autorité de Jésus-Christ, et qui, par l'immolation de lui-même, continue l'œuvre de Jésus-Christ; un édifice surmonté d'une croix, édifice qui se distingue quelquefois par la majesté de ses formes et par la splendeur de ses décorations, mais qui, le plus souvent, nous apparaît sans style et sans art; autour de cet édifice, une population plus ou moins nombreuse, qui vient y recevoir tout ce dont elle a besoin dans l'ordre spirituel : voilà ce qui constitue la paroisse. Mais, comment faut-il envisager la paroisse, quelle en est l'origine, quels sont les enseignements qui s'y rattachent et qu'il nous importe de méditer? sujet vaste et fécond qui se lie à vos plus chers intérêts, et qui doit, par conséquent, remuer tout ce qu'il y a de plus intime, de plus vif, de plus généreux dans vos cœurs.

Le sang versé à Jérusalem et sur le Calvaire, avait réconcilié Dieu avec l'homme, et fait luire sur le monde un jour nouveau. L'autel était au sommet du Golgotha; mais la vertu et les effets du grand sacrifice, s'étendaient à tous les lieux, à tous les temps. Après la descente du Saint-Esprit dans le cénacle, les apôtres, pleins de lumière et de force, marchèrent sans retard, sur la parole du Sauveur, à la délivrance, à la conquête de l'univers : *Allez, enseignez toutes les nations.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Bientôt, malgré la persécution, malgré des obstacles inouïs et sans cesse renaissants, la croix fut plantée en Asie, en Afrique et en Europe.

Cette croix, que, dans leur orgueil, les sages regardaient avec mépris, brisait les fers que les hommes portaient depuis quatre mille ans. Elle se dressait devant eux comme l'étendard de la paix et de la liberté, comme l'arbre de vie, pour le salut des peuples. En même temps qu'elle arrêtait à jamais le cours des malédictions du passé, elle ouvrait une intarissable source de biens pour l'avenir. Avec quel amour, avec quels transports les premiers chrétiens durent l'embrasser! Ils avaient tant pleuré, ils avaient tant gémi, sous le règne du paganisme! Devenus tout à coup les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, les cohéritiers de sa gloire, ils sentaient vivement tout ce qu'ils devaient à la croix; et chez eux, la reconnaissance et la grâce, se traduisaient par des actions qu'on ne saurait assez admirer. Leur conduite au milieu d'une société hideuse et mourante de corruption, était un miracle perpétuel, et une démonstration irrésistible en faveur de la doctrine de la croix.

Enfin, l'heure était venue. Les ouvriers évangéliques parurent dans nos contrées où la moisson devait être abondante. Ils suivaient ces grandes voies romaines que tant de guerriers, que tant de légions avaient foulées, en jetant partout l'épouvante et la mort. Mais eux, ils y passaient, non comme des dominateurs et des tyrans; ils y passaient sans bruit, sans armes; ils y passaient comme des amis qui venaient de la part de Dieu, et avec la puissance de Dieu, combattre le mal, nous éclairer, nous consoler, et nous enrichir des biens infinis de la loi d'amour. Prêtres, et souvent revêtus de la plénitude du sacerdoce, ils attaquaient l'erreur à son siége même, dans ses racines, c'est-à-dire dans les lieux où l'idolâtrie conservait sa force et ses dernières ressources. Ils priaient; ils macéraient leur chair; ils enduraient des privations inexprimables. Ils prêchaient Jésus-Christ crucifié. Chaque jour ils faisaient de nouveaux disciples; leur parole était du feu qui se communiquait aux âmes avec la rapidité de l'éclair. Bientôt il y avait une famille nombreuse de croyants. On les menaçait; on les renfermait dans des cachots: on les chargeait de chaînes. Pour les faire souffrir, on épuisait la ruse et les cruautés de l'enfer; rien ne les effrayait; rien ne pouvait les ébranler, ni ralentir l'ardeur de leur zèle; ils volaient au supplice, et ils confirmaient, par leur mort, ce qu'ils avaient enseigné par leurs discours et par leurs exemples. Dès la fin du IIIe siècle, les rives du Rhône, de la Saône, du Doubs étaient conquises à la lumière. Le sang d'une foule de glorieux martyrs les avaient fécondées; elles se couvraient d'une vigoureuse génération de chrétiens.

Lorsque le fameux édit de Constantin eut apporté un terme aux fureurs de la persécution, le christianisme, qui avait pris naissance et qui s'était développé dans de si terribles épreuves, étendit plus pacifiquement son empire. Libre de verser avec profusion toutes ses richesses sur le monde étonné et vaincu, il montrait de mieux en mieux, au cœur surtout, ce qu'il était, d'où il venait, ce qu'il devait être pour la réformation, pour le perfectionnement et pour le bonheur de l'homme et de la société. De toutes parts s'écroulaient les temples des faux dieux, et sur leurs ruines, s'élevaient des églises où se renouvelait, chaque jour, l'auguste sacrifice du Calvaire, et où les fidèles accouraient adorer le vrai Dieu et chanter ses louanges. Sous la direction et par le pouvoir de l'évêque, des paroisses se

formaient, d'abord dans les villes, puis dans les campagnes. Mais l'évêque, premier pasteur, ne pouvant suffire à tout, ordonnait des prêtres selon les besoins; et il leur confiait une partie des fonctions du saint ministère.

Un autre grand spectacle qui avait sa cause au même foyer d'idées, commençait à se produire. Des hommes que la grâce dominait, des hommes qui avaient senti profondément la vanité des choses d'ici-bas, abandonnaient tout, et se dirigeaient vers des lieux stériles et sauvages, pour y vivre dans l'oubli, dans la contemplation, et dans toutes les austères pratiques de la pénitence. Chrétiens d'élite, anges terrestres, sur les flancs et au fond des gorges de nos montagnes, ils renouvelaient, ils surpassaient les merveilles qu'on admirait dans les déserts de la Thébaïde. Non-seulement ils priaient, non-seulement ils se livraient aux exercices de l'ascétisme le plus élevé, et le plus dur pour les sens, mais ils travaillaient; ils abattaient les forêts, ils ouvraient des chemins, ils défrichaient, ils domptaient par leur énergie l'ingratitude du sol et la rigueur du climat. A eux remonte la gloire d'une foule d'établissements d'une utilité incontestable soit sous le rapport de la religion, soit sous le rapport de la civilisation, des lettres et des arts.

Chez les Juifs, il n'y avait qu'un temple. Les prêtres de la gentilité cherchaient le plaisir et la fortune dans les priviléges attachés à leur caste. Ils avaient intérêt à laisser le malheureux peuple en proie à l'ignorance et aux vices. Il ne pouvait plus en être ainsi : la miséricorde régnait. (*Psal.* LXXXVIII.) Le feu du ciel était sur la terre. (*Luc.*, XII, 49.) La charité base de la rédemption, s'était allumée dans les cœurs; elle avait détruit la glace, l'égoïsme, l'isolement, l'oppression du vieux monde; elle avait créé, elle avait façonné, d'une manière inconnue jusqu'alors, tous les matériaux qui servaient à construire, sur un roc inébranlable, l'immense édifice dans lequel toutes les nations devaient se donner la main, s'embrasser dans la paix et s'abriter pour toujours. De là, une vaste société comprenant tous les fidèles, et ayant pour chef suprême le vicaire de Jésus-Christ; ensuite, dans cette société, la province, avec un patriarche ou un métropolitain revêtu d'une autorité spéciale; puis, dans la province, le diocèse et l'évêque; puis, dans le diocèse, la paroisse et le curé. De cet arrangement simple et merveilleux naissent les plus magnifiques résultats : des liens, supérieurs à ceux du sang, se forment et tiennent indissolublement unis tous les membres de la grande famille; une action qui part de la tête et du centre, fait descendre, par mille ruisseaux, la vérité et la vie dans toutes les classes, dans tous les rangs, dans tous les individus, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, depuis le monarque jusqu'au berger, depuis la cité populeuse jusqu'à la plus humble chaumière.

On ne sait pas, on ne veut pas savoir tout ce qu'il y avait de mauvais, tout ce qu'il y avait d'opposé à la dignité et aux droits de la nature humaine, dans les gouvernements qui précédèrent les siècles chrétiens. Faire l'éloge de l'état politique des Grecs et des Romains, n'est-ce pas faire l'éloge de la force brutale et de la servitude la plus dégradante, la plus honteuse? Les trois éléments qui constituent l'essence et les conditions d'un bon gouvernement, l'autorité, la justice, l'amour, nous viennent de la doctrine et des exemples de Jésus-Christ. Considérez le gouvernement spirituel soit dans l'Eglise en général, soit en particulier dans le diocèse et dans la paroisse, vous y trouverez toujours et nécessairement ces trois choses; et ce ne sera que par la présence et l'exercice de ces trois choses, dans le gouvernement spirituel, que vous pourrez vous rendre compte de tout ce qui s'y fait chaque jour, pour le bien des nations, des familles et des individus. Pourquoi ne le dirions-nous pas? Le gouvernement temporel n'est entré dans la voie du droit et des perfectionnements, qu'après avoir trouvé ses fondements, son modèle, sa direction, dans la contemplation et dans les actes du gouvernement spirituel. Chercher le germe, l'origine des institutions politiques et civiles, en dehors des institutions de l'Eglise, dans la philosophie, dans les lois, dans les mœurs païennes, ce serait contredire tous les faits de l'histoire; ce serait en outre prétendre que le corps n'a aucune relation avec l'âme, et que la vérité d'ordre supérieur, n'a aucune influence sur la vérité d'ordre inférieur. Constantin, Théodose, Clovis, Charlemagne, saint Louis et bien d'autres encore, furent, sans doute, de grands hommes, de grands souverains; tous nous ont légué quelque chose de leur génie; tous ont des titres à notre reconnaissance. Or, où s'inspiraient-ils? A quelle source puisaient-ils? Ce qu'ils firent de meilleur, de plus durable, n'était-ce pas une dérivation plus ou moins directe, plus ou moins abondante, des idées répandues par l'Eglise, et une imitation de ses œuvres immortelles?»

Hâtons-nous maintenant d'entrer dans le cœur de notre sujet.

Nous disons donc, N. T. C. F., que la paroisse est pour vous le lieu par excellence, le lieu que vous devez aimer, et auquel vous devez vous attacher par le fond de vos affections et de vos entrailles.

En effet, ce lieu, village obscur ou hameau perdu peut-être dans un bois, renferme néanmoins une histoire et des souvenirs qui tiennent intimement à votre existence et à votre bonheur. Que vous sachiez ou que vous ignoriez ce qui s'est passé, ce qui se passe dans les lointaines régions du globe; que vous ayez ou que vous n'ayez pas dans l'esprit et dans la mémoire, les noms des hommes illustres qui se distinguèrent par leur vaillance et leurs exploits, peu importe. Mais il faut que vous connaissiez ce qui

s'est fait dans votre paroisse, pour vos ancêtres et pour vous; votre dignité d'hommes, votre caractère de chrétiens l'exigent. D'abord, il y a des siècles, un patron vous a été donné : c'est le saint ou la sainte qui s'occupe particulièrement de vous dans le ciel, et qui vous montre, par ses exemples, la voie que vous devez suivre. Quand vous avez à traiter des affaires graves, dans lesquelles votre réputation, vos biens et tous vos intérêts temporels sont engagés, vous vous défiez de vous-mêmes; vous sentez votre insuffisance; vous tremblez à l'idée d'une issue ou d'un dénouement qui vous serait funeste, et vous cherchez des conseils et de l'appui dans les hommes capables et haut placés. C'est le bon sens qui vous dicte une telle conduite. Or, concevez-vous ce que c'est qu'un patron? Il a été homme; il a passé par les épreuves où vous êtes; il vous connaît; il connaît vos besoins et vos dangers; il veille sur vous, il prie pour vous; il vous protége contre vos ennemis; il est votre soutien, votre avocat, votre intrépide défenseur auprès de Dieu. Cent fois il a demandé et obtenu pour vous, des bénédictions, des faveurs. Cent fois peut-être, il a écarté de vous et de la paroisse, des fléaux, des châtiments que cent fois vous aviez provoqués par vos désordres. De tels rapports entre vous et un bienheureux si bon, si puissant, si élevé en gloire, ne vous honorent-ils pas? Ne sont-ils pas de nature à vous inspirer de la confiance et à relever votre courage? Comprenez-vous tout ce que vous pourriez gagner chaque jour, si vous connaissiez bien l'histoire, la vie, les vertus de votre saint patron, et si vous aviez envers lui une dévotion vraie, solide et généreuse?

Regardez cette église, regardez-la bien, regardez-la attentivement. C'est là que vous avez reçu le baptême, et, dans le baptême, un titre qui vaut mieux pour vous que tous les titres de la plus haute noblesse. C'est là que vous avez appris les éléments de la religion. C'est là que vous avez mangé avec tant de délices le pain des anges. C'est là que vos engagements d'époux et d'épouses ont été consacrés et bénis. C'est là que, succombant sous vos peines, vous êtes venus répandre des pleurs au pied du crucifix; c'est là que vous avez retrouvé des forces pour lutter de nouveau contre les orages de la vie. Non, dans cette église, il n'y a pas un coin, pas une place qui ne réveille en vous de précieux souvenirs. Voyez au fond de cette chapelle, voyez cette statue ou cette douce image de la Vierge : un jour vos parents, vos maîtres, eurent l'heureuse idée de vous y conduire; là ils vous offrirent à Marie, ils vous déposèrent dans son cœur. Savez-vous tout ce que cet acte vous a valu? Savez-vous, pouvez-vous savoir tout ce qui vous a été accordé par l'entremise de cette mère incomparable? Voyez encore ces vieilles murailles, ces vieilles tours, ces pierres que les pas de l'homme ont usées; oui, elles sont éloquentes; elles vous disent que votre foi est la foi des siècles; elles vous disent que votre foi a pour elle l'autorité du temps et de la vertu; elles vous disent qu'en dehors de votre foi il n'y a que des abîmes.

Regardez encore, regardez bien autour de vous : interrogez la tradition; interrogez ces antiques châsses que vous vénérez, que vous baisez avec amour; interrogez ces grottes, ces cryptes où vous ne descendez jamais sans éprouver un saisissement religieux et solennel; se peut-il qu'il y ait une histoire plus utile, plus émouvante, plus propre à élever vos sentiments et vos cœurs? Ici, il ne saurait être question des soldats d'Alexandre ou de César. Ce ne sont pas des générations étrangères ou ennemies qui ont passé par ces lieux; ce sont les saints, vos pères dans la foi, vos modèles ici-bas, et vos protecteurs dans le ciel : saint Ferréol, saint Ferjeux, saint Romain, saint Lupicin, saint Oyant, saint Anatoile, saint Désiré, saint Lothein, saint Imethier, saint Claude, saint Simon, saint François de Sales, sainte Colette, et bien d'autres dont les noms oubliés parmi nous, sont écrits en lettres d'or au livre de vie.

Et ces cimetières, ces monuments funèbres que vous avez sous les yeux, ces rues, ces chemins que vous parcourez sans cesse, ces maisons que vous habitez, ce territoire, ces champs que vous cultivez, que vous arrosez de vos sueurs et où vous recueillez chaque année les dons de la Providence et les fruits de vos peines, ne restent pas muets : ils vous parlent aussi à leur façon. Vos ancêtres, vos aïeux, vos bienfaiteurs, dont la cendre est sous vos pas, ont marché dans ces rues, dans ces chemins: ils ont habité ces maisons; ils ont labouré ces champs; ils ont possédé ce territoire; ils y ont supporté, comme vous et pour vous, le poids de la chaleur et du jour. Quelques-uns d'entre eux, sans doute, égarés par les mêmes passions qui nous aveuglent encore aujourd'hui, cherchèrent vainement la félicité dans les créatures. Ils aimèrent trop le monde et ses tristes plaisirs. Ne les imitez pas. Il y en eut, au contraire, un grand nombre qui vécurent en bons chrétiens, et qui sanctifièrent par leurs vertus, tous les objets qui vous environnent. Que leur exemple donc serve à vous instruire, à vous encourager, à vous affermir dans le bien. Pourquoi ne feriez-vous pas ce qu'ils ont fait? Sachez-le : un jour vous aurez à rendre compte du trésor spirituel qu'ils vous ont légué.

Ainsi, N. T. C. F., dans votre paroisse, si vous jetez un regard en arrière, si vous êtes recueillis, si vous écoutez en silence, il n'y a rien qui vous soit indifférent; il n'y a rien que vous puissiez contempler sans être profondément émus. Vous y retrouvez, à chaque pas, comme une portion de vous-mêmes, et des liens qui vous y attachent avec une force invincible. Là, tout se lève, tout s'anime, tout prend un corps, de la chair, une voix pour vous répéter des vérités qui vont à l'âme, et qui la remplissent

des impressions les plus vives, les plus touchantes, les plus salutaires.

Au milieu de l'immense mouvement des affaires de ce monde, qui pense à vous? Qui s'occupe de vous? A très peu de distance de votre demeure, sait-on si vous existez? Mais dans votre paroisse, vous êtes l'objet d'une attention perpétuelle, et les grandes choses qui s'y font chaque jour, se rapportent directement à vous. Il y a là un homme que son caractère sacré distingue des autres hommes : c'est le prêtre, c'est le curé. Il est votre père, votre ami, votre guide. Son temps, ses travaux, sa santé, ses biens, ses connaissances vous appartiennent. Il n'y a pas un instant du jour et de la nuit où vous ne puissiez frapper à sa porte, et recevoir de sa tendre charité ce qui vous est le plus nécessaire. Avez-vous besoin de conseils? il vous les donne. Vous faut-il des consolations? il vous les prodigue. Etes-vous dans l'adversité, avez-vous de cuisants chagrins ? il vous ouvre son cœur. Faites le trop long dénombrement des misères qui viennent vous assaillir : il n'y en a pas une seule qu'il laisse sans soulagement. A l'autel, il offre pour vous la victime de propitiation et d'amour. Dans la chaire, il vous nourrit du pain spirituel. Au tribunal de la pénitence, il vous guérit de toutes les blessures du péché, et il vous rend vos ineffables espérances pour l'avenir. C'est lui qui forme vos enfants, et qui les habitue peu à peu, par l'enseignement du catéchisme, à vous aimer, à vous respecter, à vous obéir et à travailler pour la prospérité de la famille. C'est lui qui vous défend contre la haine et contre l'injustice; c'est lui qui dit et redit de mille manières à vos concitoyens, qu'ils ont des obligations à remplir à votre égard. La cloche vous appelle : vous venez à l'église avec tout le monde, comme tout le monde. N'est-ce pas dans le lieu saint que vous comprenez que tous les hommes sont égaux devant Dieu, et qu'ils sont tous frères? N'est-ce pas dans le lieu saint, que renaît en vous le sentiment de votre grandeur, et qu'après avoir été, six jours, courbés vers la terre, sous le poids de vos fatigues, vous vous redressez avec joie vers le ciel votre patrie?

Mais le temps s'écoule ; vos jours sont comptés; vous touchez au terme de votre carrière. Vous frémissez à la vue de l'éternité qui va s'ouvrir pour vous. Le prêtre vient; il est à votre chevet, il vous parle, il vous rassure; il a dans son ministère tout ce qu'il faut pour vous ôter la crainte, pour ramener en vous la confiance, et pour vous faire surmonter l'horreur du trépas. Il recueille votre dernier soupir. Ce ne sont pas des larmes stériles qu'il vous donne, ce sont des prières efficaces. Il préside à vos funérailles; il bénit votre fosse. Là, exprimant, dans le beau langage de l'Eglise, le dogme le plus consolateur, au milieu des lugubres trophées de la mort, il ne prononce sur vos restes que des paroles de vie et d'immortalité.

Un soldat français exténué, saisi tout à coup par la maladie dans un désert d'Afrique, se voyant à sa dernière heure, disait à ses camarades : « Qu'il est cruel de mourir sans secours, loin de sa famille ! Que je m'estimerais heureux si j'étais dans mon pays, si je pouvais expirer entre les bras du curé de ma paroisse ! » Ce pauvre soldat exprimait un sentiment qui nous est commun à tous. Nous tenons à mourir dans le lieu qui nous a vus naître ; nous aimons que nos dépouilles soient à côté de celles de nos pères. Ce désir si légitime ne vient pas seulement du sang, il vient encore d'une pensée de foi. Celui qui a reçu des grâces spéciales pour notre sanctification et notre salut, sait mieux nous aider à bien mourir; gardien de nos tombes, il ne saurait nous oublier.

En nous efforçant, N. T. C. F., de vous montrer toutes les beautés de la paroisse et tous les avantage inappréciables qu'elle recèle pour vous, nous avons notre intention et notre but. Nous voulons d'abord que vous sachiez que l'Eglise, dans sa profonde intelligence des temps et des choses, et dans son profond amour des hommes, a tout fait pour notre bonheur, même en ce monde. Nous nous proposons ensuite de relever, de ranimer, autant qu'il est en nous, l'esprit paroissial, en vous engageant fortement à devenir de bons chrétiens, à rester dans la condition, à couler vos jours dans le coin de terre où la Providence vous a placés.

Oui, il y a un grand danger; oui, il y a parmi nous, dans ce siècle, une plaie qui s'étend, qui se creuse d'une manière effrayante, et dont les effets, si l'on n'y prend garde, seront terribles. Personne n'est content de son sort. Chacun veut s'élever. On dédaigne le village et les humbles travaux des champs; on se lance dans l'industrie; on court chercher dans les villes une vie moins laborieuse et plus douce. Celui qui croit savoir quelque chose, avoir un peu de talent, a honte de la position et de l'emploi de ses pères; il se figure qu'il est appelé à un poste éminent, et que la société lui doit de la distinction et des honneurs. Une épouvantable fièvre d'ambition, d'orgueil, de vanité, de paresse, a envahi les masses ; elle y a soulevé des tempêtes plus violentes, plus furieuses mille fois que celles qui déchirent le sein des mers, dans les plus mauvais jours.

Le mal que nous signalons, et que tant d'hommes éclairés voient et signalent comme nous, tient à plusieurs causes qu'il serait trop long d'énumérer. Il vient surtout de la fatale lumière que la philosophie a répandue dans le monde. Un jour cette philosophie, organe de l'erreur et du mensonge, crut bien servir l'humanité en attaquant notre foi, en voulant substituer ses enseignements ténébreux et funestes aux enseignements de l'Eglise. Elle nous présentait les siècles de religion comme des siècles de fer, comme des siècles d'igno-

rance, d'injustice et de malheur. Elle parlait librement dans les écoles, dans les romans, dans les brochures, et par les mille voix retentissantes de la presse. Elle annonçait que le siècle d'or devait s'ouvrir sous ses auspices. Or, qu'a fait la philosophie? L'expérience est là pour le dire: elle a ébranlé l'ordre social jusque dans ses fondements; elle a déversé le ridicule et le mépris sur les choses les plus sacrées, les plus augustes, les plus nécessaires. Elle a excité dans les cœurs des passions, des appétits que rien ne peut assouvir. Elle a engendré, elle a mis en circulation toutes ces idées folles et perfides, qui séduisent tant d'hommes et qui les poussent, sous nos yeux, dans la voie des illusions les plus dangereuses et les plus déplorables.

Sans doute, les gouvernements, les hommes d'Etat, les hauts fonctionnaires, les amis de l'ordre, ont, sur ce point, de graves devoirs à remplir. Il faut absolument qu'ils frappent de leur réprobation des principes et des systèmes dont le triomphe serait le bouleversement et la ruine de tout ce qui existe; il faut qu'ils s'arment de lois sévères contre les modernes barbares qui ont fait irruption parmi nous. Mais, en dehors des moyens de répression et de rigueur commandés par la justice, il y a des moyens propres à éclairer les esprits, à calmer les passions, à ramener les volontés. La charité publique est grande, il est vrai. L'histoire redira dans de belles pages tout ce qu'on déploie d'activité et d'ardeur, à notre époque, pour soulager les classes indigentes, pour procurer du travail et du pain aux ouvriers. Mais, a-t-on le même zèle pour les moraliser et les rendre meilleurs sous le rapport le plus essentiel? D'un autre côté, il y a dans nos campagnes une multitude de familles vraiment bien malheureuses. Ces familles, dont les charges sont si lourdes, ne sont-elles pas sans cesse tourmentées par la pensée de savoir comment elles pourront nourrir et élever leurs enfants? Comptez les privations, mesurez la profondeur des souffrances qu'elles endurent dans le cours d'une année. Ne sont-elles pas arrivées à croire que leur sort est plus à plaindre que celui des coupables que la loi châtie et retient sous les verroux? Fait-on assez pour venir en aide à ces familles, et pour leur ôter l'envie d'abandonner leur état? Fait-on assez pour mettre en honneur l'agriculture, et pour y attacher un plus grand nombre d'hommes riches et intelligents? L'industrie, qui absorbe une masse si considérable d'individus, l'industrie, qui finit par appauvrir les peuples, quand elle dépasse certaines limites, demande aux arts leur dernier secret pour fabriquer plus promptement et en plus grande quantité toutes sortes d'objets; et les productions du sol, qui sont de première nécessité, au lieu de croître dans la même proportion, décroissent de plus en plus. Certes, nous n'avons ni étudié, ni lu ce que nos savants et nos économistes ont écrit sur cette matière; mais le bon sens nous crie qu'il y a, dans une telle situation, un vice radical et un effrayant symptôme.

Chose remarquable! Au moment où les hommes, trop confiants dans leurs forces et dans leurs ressources, semblent vouloir maîtriser tous les éléments, et porter un défi au Créateur, une maladie se déclare peu à peu dans le règne végétal. Elle attaque d'abord les pommes de terre et la vigne, puis d'autres plantes moins précieuses. Quel est celui qui ne sent pas circuler dans ses veines le frisson de la peur, en pensant aux suites et aux ravages que cette maladie peut entraîner? Le matérialiste, nous le savons, la considère comme un effet du hasard; il se perd en conjectures et en raisonnements pour en deviner la cause et pour y apporter du remède. Mais l'homme qui croit à quelque chose, le philosophe chrétien doit y voir un châtiment et une leçon. Un châtiment: n'avons-nous pas abusé des biens temporels? Avons-nous connu et béni la main qui nous les donne? Ne nous en sommes nous pas servis quelquefois pour commettre le mal avec plus d'obstination et avec plus de malice? Une leçon: nous avons cru que, grâce aux inventions du siècle, nous serions en quelque sorte dispensés du travail, et que la terre, docile au mouvement du progrès, nous accorderait tout, au gré de nos désirs et de notre cupidité; et voilà que la terre se sent atteinte et affaiblie dans ses fruits les plus essentiels! Voilà que désormais, il nous faudra plus d'efforts et de combinaisons pour en obtenir notre subsistance.

Cependant, le remède qu'on cherche avec tant d'anxiété et que l'orgueilleuse science ne saurait découvrir, existe, n'en doutons pas. La foi, la raison nous apprennent que deux éléments le composent; deux éléments qui entrent dans le gouvernement du monde et qui sont, par cela même, de tous les temps et de tous les lieux: la prière et le travail. Oui, la prière: Dieu, qui a tout créé, et qui a dans ses mains les lois du monde physique, nous distribue ses dons inégalement. Il ne lui faut que quelques beaux jours pour que l'année soit bonne et abondante; il permet une intempérie de saison, et l'année est mauvaise. Pourquoi cela? Le voici: Dans son amour pour nous, Dieu veut que nous sentions que tout dépend de lui, que tout vient de lui, et que nous lui demandions notre pain de chaque jour dans un esprit de foi et de pénitence. Il veut ensuite que nous ne perdions jamais de vue que nous avons été condamnés, dès l'origine, à porter le joug du travail. Ainsi, N. T. C. F., prions sans cesse, prions avec ferveur, avec persévérance. Travaillons en vrais chrétiens; ne travaillons pas uniquement pour les biens de la terre; souvenons-nous que nous sommes faits pour quelque chose de plus grand que la terre. Travaillons pour expier nos péchés, pour nous purifier; travaillons pour les biens de

la grâce et pour le ciel. Travaillons tous dans notre condition et pour nous conformer aux lois de la Providence.

Or, N. T. C. F., vous vous conformerez aux lois de la Providence, et vous agirez, bien entendu, selon vos intérêts, si vous aimez l'état, la profession de vos pères, et si vous restez dans votre paroisse. En visitant le diocèse, nous voulons, autant que cela est possible, connaître par nous-même chaque localité. Quand, pour répondre à nos questions, le pasteur nous dit: « Vingt, trente, quarante de nos jeunes gens sont allés, on ne sait où, chercher des emplois ; » nous ressentons une douleur immense, et nous voyons là une calamité. Autrefois chacun restait tranquille dans le lieu de sa naissance ; on ne s'éloignait que très-rarement du foyer domestique. D'un autre côté, la religion dominait tout ; rien ne se faisait sans elle, ou en dehors de son influence. Il y avait partout des associations, des corporations bien connues, dans lesquelles trouvaient des garanties et des secours, ceux qui avaient des motifs de quitter leurs familles. Aujourd'hui tout cela est brisé. Aujourd'hui la dépravation est à son comble. Les jeunes gens, les jeunes personnes, transportés sans expérience, au sein des villes, au milieu des plus grands dangers, sont des agneaux livrés à toute la fureur des loups.

Nous avons hâte de répondre à une objection. Vous nous dites, N. T. C. F. : les temps sont mauvais ; les enfants sont nombreux dans les familles ; nous n'avons pas de quoi nous occuper dans notre pays, dans notre village ; donc nous sommes obligés d'envoyer quelques-uns des nôtres gagner leur pain ailleurs. Il y a du vrai en cela. nous ne pouvons le nier. La situation actuelle du monde ne saurait se comparer à rien dans l'histoire. Le besoin, la facilité des voyages, le luxe, l'amour de l'argent et du bien-être, d'autres causes que nous ne saurions pénétrer, déterminent un mouvement irrésistible qui accumule les populations dans les grands centres, au préjudice des extrémités. Par quelle puissance ce mouvement qui est contre nature, sera-t-il arrêté ? N'est-il pas gros de périls et de catastrophes ? L'avenir nous l'apprendra.

Quoi qu'il en soit, vous tous qui êtes nos enfants, vous tous que nous aimons si vivement, si tendrement, vous que nous voudrions rendre heureux, au prix même de notre vie, écoutez nos paroles, suivez nos conseils, et demeurez convaincus que vous n'aurez pas à vous en repentir. Cherchez, par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, à vous sanctifier et à vivre honnêtement dans votre condition et dans votre paroisse. Méditez sérieusement, dans votre bon sens, tous les motifs qui vous y engagent.

Vous vous faites en imagination un beau plan pour l'avenir ; vous espérez que les chances vous seront favorables, et qu'en prenant moins de peine, vous gagnerez beaucoup plus dans tel service, dans tel genre d'industrie ou de commerce. Vous ne vous apercevez donc pas que vous êtes dans la région des songes ! Hélas ! si vous connaissiez toutes les malheureuses victimes des rêves qui vous tourmentent ! Entendez les plaintes cruelles de ceux qui se tuent à poursuivre les places et la fortune, et qui n'atteignent jamais que des chimères ! Dites le nombre de ceux qui ayant beaucoup couru, reviennent au point de départ, et restent pauvres, après avoir fait une expérience dans laquelle ils ont sacrifié leur santé, et trop souvent leurs mœurs et leur foi. Ne le savez-vous pas ? Dans la vie errante, l'esprit de famille, l'habitude du travail, l'amour de l'ordre, le goût du bien, le sentiment du devoir, tout s'en va, tout se perd. N'est-ce pas dans la vie errante, n'est-ce pas dans ces masses composées d'individus de tous les pays, que la démagogie recrute ses soldats et organise ses bandes pour la destruction ?

La vie des champs, la vie qui s'écoule au milieu des paisibles occupations de la campagne, est fatigante, dure, sous bien des rapports, nous le savons. Mais, si on la prend comme on doit la prendre, si on la considère, par comparaison à la vie des autres classes de la société, on est forcé de convenir qu'elle a aussi ses douceurs et ses agréments. Elle nous met à l'abri de ces passions violentes qui sont pour l'âme un supplice continuel. Elle nous laisse ignorer une multitude de désirs qui dévorent le cœur, en y creusant des abîmes que rien ne saurait combler. Elle nous rend plus faciles toutes les vertus par lesquelles nous sommes véritablement heureux. Vous croyez que ceux-ci, que ceux-là ont la félicité en partage, par la raison qu'ils sont grands, et qu'ils nagent dans l'abondance. Vous en jugeriez bien autrement si vous saviez ce qui se passe en eux, si vous connaissiez toutes les peines, tous les chagrins qui s'attachent à leur existence, comme le feu s'attache à la matière qu'il consume. Oui, c'est dans les conditions élevées surtout, que l'histoire humaine devient, en résumé, un immense cri de douleur.

La vie des champs vous fait assister chaque jour aux opérations mystérieuses et fécondes de la sagesse, de la puissance et de la bonté du Créateur. Il y a plus : vous êtes vous-mêmes pour quelque chose dans ces opérations ; vous travaillez avec Dieu, vous semez, vous arrosez, et la terre obéissante s'embellit des charmes du printemps, et se couvre des admirables richesses de l'été et de l'automne. N'est-ce pas en lisant sans cesse dans le livre de la nature, que vous devenez meilleurs et que vous apprenez de plus en plus, à aimer, à estimer ce qui est bon, ce qui est vrai, ce qui est grand et utile ?

L'éloge de la vie des champs n'est-il pas à chaque page de la sainte Ecriture ? Nos premiers parents cultivaient un jardin. Abel était berger. Les patriarches, ces grands

hommes des anciens jours, étaient laborieux. Ils avaient des tentes pour palais; ils ne voulaient habiter cette terre que comme des voyageurs. Caïn, Nemrod et leurs descendants bâtirent les premières villes. C'était l'idée du crime qui les portait à se renfermer et à se fortifier dans des murs. Les plus touchants épisodes de l'histoire des Hébreux se rapportent à la vie soit pastorale, soit agricole. Jacob disait à Laban : *Je vous ai servi vingt ans, souffrant les rayons du soleil, portant le poids du jour et le froid de la nuit.* (*Gen.*, XXXI, 40.) Rébecca venait loin de sa demeure chercher de l'eau et s'en chargeait les épaules. Rachel menait elle-même le troupeau de son père. On sait où était Moïse et ce qu'il faisait, quand Dieu lui donna une mission si haute et si difficile. Gédéon battait son blé, lorsque l'ange lui dit qu'il délivrerait le peuple. Ruth gagna les bonnes grâces de Booz, en glanant des épis à la suite des moissonneurs. Saül reçut la nouvelle du péril de la ville de Jabès, alors qu'il conduisait des bœufs. David gardait les brebis, quand Samuel l'envoya chercher pour le sacrer roi. Elisée fut appelé à la prophétie, comme il menait un des douze chameaux de son père. *N'ayez point d'aversion pour le labourage,* nous dit l'auteur sacré, *c'est une institution divine.* (*Eccli.*, VII, 16.) Des médailles qui appartiennent à l'époque des Machabées nous présentent des épis de blé et des mesures. Ces médailles avaient pour objet de montrer la fertilité, l'abondance du pays, et l'honneur qu'on mettait à le cultiver.

Voyez Jésus-Christ. Il veut naître chez un peuple de bergers et de laboureurs. Il passe sa jeunesse dans la boutique d'un charpentier. Il parcourt les villes et les campagnes; il parle au peuple; il instruit les ignorants; il confond les pharisiens par la vérité et la puissance de sa doctrine. Or, où va-t-il prendre ses comparaisons, ses figures, ses paraboles? Dans les mœurs et dans les habitudes de la vie champêtre. C'est un semeur, c'est un bon grain, c'est une vigne, c'est l'arbre chargé de fruits, c'est l'arbre stérile, c'est la brebis égarée, c'est le bon pasteur, etc., etc. Les apôtres étaient des artisans ; ils savaient des métiers ; et ils travaillaient eux-mêmes pour n'être pas à charge aux autres. Après de tels exemples oserions-nous dédaigner la vie rustique? Après de tels exemples, pourrions-nous ne pas estimer tout particulièrement ceux qui nous fournissent, au prix de leurs sueurs, le pain et toutes les choses les plus indispensables?

On cherche des émotions et des plaisirs au théâtre, dans les musées, dans les voyages, dans tous les lieux où le génie humain a exécuté quelque chose de remarquable. On veut voir et admirer ce qui plaît, ce qui remue, ce qui met en jeu l'imagination, ce qui fait vibrer toutes les fibres du cœur. Mais, sans vous déplacer, regardez donc autour de vous : ce soleil qui verse des torrents de lumière sur tous les objets, ce soleil qui dore et qui mûrit nos moissons; ces vastes plaines où s'agitent doucement une quantité innombrable d'épis chargés de bons grains; ces côteaux couverts de vignes où vous recueillez les fruits les plus excellents; ces prairies verdoyantes; ces paysages si riches, si pleins d'attraits; ces eaux limpides qui traversent les vallées et qui entretiennent partout la fécondité et la fraîcheur; ces forêts si majestueuses et si utiles; ces montagnes qui se perdent dans les nues, et qui renferment pour nous des trésors inépuisables; ces pluies, ces rosées qui viennent si à propos; ces saisons qui se succèdent avec tant d'ordre; ce travail continuel, immense, harmonieux, ravissant, par lequel tout renaît, tout se conserve, tout se reproduit, au sein de la création; dites, ne sont-ce pas là les grands spectacles? N'est-ce pas là que toutes nos facultés peuvent reprendre un nouvel esprit de vie et puiser des jouissances d'autant plus précieuses qu'elles sont sans danger et qu'elles portent l'âme vers celui qui est l'unique source du vrai et du beau ? Quoi ! les païens, les poëtes conduits par la raison et la sensibilité, appuyés sur la mythologie, avec un demi-jour, ont eu quelquefois du mouvement, de l'enthousiasme, dans la contemplation de l'univers, et nous avec le grand jour, nous qui voyons Dieu, l'action de Dieu, les lois de Dieu dans l'atome, dans le brin d'herbe, comme dans les astres du firmament, nous n'aurions point d'âme, point d'élan, point d'inspiration, au milieu de tant de merveilles qui n'existent que pour notre bonheur !

Dans la vie des champs, lorsque par vos économies et par une suite continue d'efforts, vous parvenez à une position au-dessus du besoin, vous jouissez d'une indépendance dont vous ne connaissez pas tout le prix. Vous disposez de vous-mêmes et de vos loisirs. Personne n'a le droit de vous inquiéter. Vous êtes à vos familles et à vos amis. Le dimanche est réellement pour vous le jour du repos, le jour où le corps répare ses forces, le jour où l'âme se retrempe aux sources de la prière et des sacrements, le jour où d'honnêtes récréations vous sont permises. Pouvons-nous en dire autant d'une foule d'employés, d'artisans et d'ouvriers? Hélas ! non. Un impitoyable service semble ne leur laisser d'heures que pour la débauche; le jour du Seigneur, comme les autres jours, ils sont dans le bureau, dans l'atelier, à côté de leurs machines; et ils sont traités eux-mêmes comme s'ils étaient des machines. En violant à leur égard les lois religieuses, on viole, par cela même, toutes les lois de l'humanité, on en fait de vrais esclaves.

Oh ! N. T. C. F., que nous serions heureux si ce que nous venons de vous dire pouvait vous inspirer l'amour, le goût des paisibles travaux de la campagne, et vous attacher solidement à votre profession ! On ne comprendra jamais assez tout le mal que nous fait, depuis longtemps, le système

conçu et préconisé par les apôtres de l'erreur, pour tromper les ignorants et séduire la génération qui s'élève ; système qui, abandonnant le cœur et la volonté, excite, éveille toutes les ambitions, par les fausses lumières qu'il jette à l'esprit ; système de nivellement et de dissolution, qui, ayant pour résultats infaillibles la ruine de la foi, le mépris de l'autorité, la haine des conditions ordinaires, la soif dévorante de l'or, conduit par cela même et nécessairement à toutes les horreurs du socialisme. Les événements nous ont donné à cet égard des leçons fameuses. Si les hommes n'en profitent pas pour revenir au bon sens et pour replacer sur ses bases l'éducation des masses, la tempête éclatera de nouveau plus terrible ; et ce sera la fin.

Pères et mères, vous qui souffrez les premiers de la mauvaise direction que prennent vos enfants ; hommes du pouvoir, vous sur qui pèse une si grande responsabilité, vous qui connaissez la pensée, et qui avez, sous les yeux, l'exemple de celui que la Providence nous a envoyé, au moment où nous allions périr ; hommes riches, hommes charitables et dévoués, vous qui avez de l'influence, vous qui aimez la paroisse où vous avez reçu le jour, et qui voulez sincèrement tout ce qui contribue à sa prospérité, à sa gloire ; vous tous, disons-nous, ne vous contentez pas de déplorer le mal et d'en sonder la profondeur ; combattez-le de front, hardiment et sans relâche. Portez votre attention et votre sollicitude vers le peuple des champs, vers les classes laborieuses. Ne négligez rien de ce qui peut les retenir dans leur état, les désabuser, les instruire et les mettre dans la voie du bien-être physique et moral. Faites généreusement le sacrifice de tout ce qui serait un obstacle au succès de notre cause. Sachez refouler dans vos cœurs vos opinions et vos sentiments personnels, si cela est nécessaire. Réunissez tous vos efforts, servez-vous de toutes vos armes, contre l'ennemi redoutable qui nous observe et qui nous menace. Craignez de vous amoindrir dans votre action, et d'augmenter, sans le vouloir, les forces de l'anarchie, par la défiance et la peur du pouvoir spirituel. Qui donc à la vue du péril et en face du soleil qui nous éclaire, qui donc aurait encore le triste courage, ou plutôt l'étrange faiblesse de tenir à de misérables préjugés qui ne sont plus de notre époque ?

Non, le clergé n'est pas envahisseur. Non, le clergé ne veut pas la domination. Non, le clergé ne repousse pas le progrès. Ignore-t-on l'histoire ? Le clergé, au nom de Jésus-Christ, n'a-t-il pas brisé la servitude et les chaînes forgées par le despotisme de l'idolâtrie ? N'est-ce pas le clergé qui a appris au monde, que l'homme est une *grande chose*, et qu'il dépend de Dieu avant tout ? N'est-ce pas le clergé qui a dépensé le plus de sueurs et d'efforts, pour agrandir le domaine de nos connaissances ? Ce que veut le clergé, c'est la justice, c'est le droit de soutenir contre l'erreur et les passions la vérité et la vertu ; ce qu'il veut encore, c'est la liberté de se dévouer pour tous, en accomplissant tous ses devoirs. Oui, dès que, par une bonne éducation, par une bonne direction dans les affaires, par de bons exemples venus d'en haut, la religion aura repris sa place, ses droits, son empire, dans la paroisse, dans la commune, dans la famille, l'ouragan se calmera peu à peu. Les éléments destructeurs qui s'agitent, qui promènent autour de nous et sur nos têtes les sombres images de la désolation et de la mort, retomberont dans l'abîme d'où ils sont sortis. La paix, l'union, l'ordre, l'abondance renaîtront parmi nous. Chacun sera tranquille dans sa condition ; chacun vivra content et heureux sous le toit de ses pères, à l'ombre de son clocher.

Donné à Saint-Claude, le 2 février 1854.

VI. INSTRUCTION PASTORALE
ET MANDEMENT
Pour le carême de 1855.

CE QUI CONSTITUE UNE BONNE PAROISSE.

Nos très-chers frères,

L'année dernière, nous vous disions : Votre paroisse est pour vous le lieu par excellence, le lieu que vous devez aimer et auquel vous devez vous attacher par le fond de vos entrailles. Il y a pour vous, dans ce lieu, qui que vous soyez, une histoire, des faits, des souvenirs qui tiennent intimement à vos intérêts et à votre bonheur.

Cette année, revenant sur une matière si importante et si féconde, nous allons, dans cette instruction pastorale, commencer à vous exposer ce qu'il faut pour faire une bonne paroisse, et pour la conserver, au milieu des dangers qui nous environnent de toutes parts.

Une bonne paroisse, quelle grande chose ! Quel beau et touchant spectacle ! Sans doute, c'est un livre clos, c'est un trésor caché pour l'homme dont la pensée ne s'élève point au-dessus de la sphère où s'agite l'esprit du monde. Une pauvre église, un pauvre village, quelques hameaux jetés çà et là dans une pauvre campagne, ne disent rien à l'œil terrestre. Le voyageur ne s'y arrête pas ; il n'y voit ni les gloires de l'industrie, ni les monuments superbes de nos cités, ni les dehors éclatants de la fortune. Mais celui dont le regard a plongé dans la foi y découvre les merveilles les plus ravissantes. L'erreur et les passions, au sein desquelles s'engendre le mal, y sont énergiquement combattues ; les saines idées, les habitudes vertueuses s'y développent promptement, comme de jeunes arbres plantés près du courant des eaux. (*Psal.* I, 3.) Tous les devoirs de la vie chrétienne et sociale y sont connus et remplis avec exactitude. La bonne semence y tombe sans interruption, et il en résulte, dans tous les genres de fruits, une moisson abondante

qui ne discontinue pas, et qui ne craint ni les intempéries ni la grêle. Du haut de son trône, Dieu la contemple avec délices, avec amour; il l'enrichit continuellement de nouvelles bénédictions. Les générations d'élus y apparaissent et y brillent comme les étoiles au firmament. Les prières, les sacrifices, les dévouements héroïques et secrets, qui s'y multiplient sans cesse, deviennent une source de prospérité sur la terre, et vont, de jour en jour, à chaque heure du jour, augmenter, embellir les pages invisibles et mystérieuses où s'inscrivent en lettres d'or, pour l'éternité, les prodiges et les miracles de la grâce.

Parmi les choses qui contribuent le plus à faire et à conserver la bonne paroisse, il y en a trois qui sont majeures, et auxquelles, selon nous, tout se rapporte: *L'éducation, le repos du dimanche, l'association* (2). Oh! N.T.C.F. puissiez-vous bien comprendre et ne jamais oublier que ces trois choses amènent toujours, amènent nécessairement, dans la paroisse où elles existent, des biens surnaturels, des avantages temporels vraiment inexprimables!

L'éducation. — L'homme, image de Dieu, l'homme est une noble créature. Son âme, ses facultés, sa destination le rendent infiniment supérieur à tout ce qui n'est que matière. Mais il faut que la main qui lui a donné l'être lui donne encore l'intelligence ou la vie spirituelle. (*Psal.* CXVIII, 73.) Tel est, dans le sens le plus général, l'objet de l'éducation. Il ne suffit pas que les éléments existent; il faut que l'esprit de Dieu les combine, les arrange, les soumette à des lois régulières et harmonieuses, pour en composer ce *tout* magnifique que nous appelons l'univers, et que nous contemplons avec admiration. L'homme est un petit univers. Avant l'éducation, il est à l'état d'une terre informe et toute nue (*Gen.*, I, 2); avec l'éducation, par l'éducation, il devient un monde bien ordonné, une terre délicieuse qui, sous l'influence d'un beau soleil, se couvre de fleurs et de fruits.

L'éducation étant, dans son principe, une œuvre de révélation et d'autorité, il s'ensuit nécessairement que Dieu a été lui-même le premier maître, le premier instituteur du genre humain. Dieu seul a pu créer; Dieu seul a pu poser d'une manière certaine les bases, les éléments, les conditions, les lois, le but d'une science qui embrasse dans l'homme le corps et l'âme, toutes les puissances du corps et de l'âme. C'est de la bouche de Dieu que nos premiers parents apprennent ce qu'ils sont obligés de croire et de faire pour vivre et pour arriver à leur fin. Coupables et malheureux, ils sentent vivement le prix de ce qu'ils ont perdu par leur désobéissance. Leurs yeux se sont appesantis; la vérité leur apparaît sous des nuages; ils ne la saisissent plus qu'avec peine. L'éducation va se modifier profondément: elle sera pour l'homme, désormais, une œuvre laborieuse, une œuvre d'expiation et de réhabilitation.

C'est au foyer divin que les patriarches puisent tout ce qui leur est nécessaire, et tout ce qui est nécessaire aux familles et aux tribus à la tête desquelles ils sont placés. De temps en temps, de nouvelles manifestations d'en-haut viennent entretenir la vie intellectuelle et morale au sein de l'humanité. Tout se conserve par voie de tradition. Les anciens redisent à la génération qui s'élève, ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu (*Psal.* LXXVII, 3); ils lui transmettent fidèlement le dépôt sacré. Malgré l'erreur, malgré les ténèbres qui règnent partout, et qu'une épouvantable dégradation épaissit chaque jour de plus en plus, la lumière, fondement de l'éducation, principe de salut, reste dans le monde; elle y reste comme témoignage et comme remède. Tous peuvent la voir; quelques-uns seulement en profitent pour leur perfection dans le temps, et pour leur félicité à venir.

A l'époque primitive succède l'époque de la loi écrite. Dieu, dans le plan de sa sagesse et de sa miséricorde, voulait se choisir un peuple et lui donner une éducation plus forte, plus nourrie, plus développée. Pour accomplir cet immense événement, Dieu se sert de Moïse; et Dieu, par l'intermédiaire de Moïse, lègue à son peuple et aux siècles futurs un monument impérissable, un livre qu'on nomme le livre de vie, le livre par excellence. Ce livre, écoulement de l'éternelle vérité, patrimoine du genre humain, ce livre auquel viennent s'ajouter, pendant une longue suite de siècles, les enseignements des prophètes et de tous les auteurs inspirés, resplendit comme un soleil dont l'éclat s'accroît à mesure qu'il avance dans sa carrière, et se répand comme un fleuve majestueux dont les eaux bienfaisantes portent au loin la fraîcheur et la fertilité. Les œuvres et la doctrine de Jésus-Christ, tous les grands faits qui se rattachent à la rédemption, sont la continuation, le complément de ce livre divin. Alors, l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, l'Eglise, revêtue d'une autorité infaillible, est établie pour le conserver dans son intégrité, pour l'expliquer, pour le propager jusqu'au dernier jour du monde.

Or, examinez sans prévention, examinez dans la lumière du bon sens, logiquement, historiquement, soit l'Ancien, soit le Nouveau Testament, nous ne disons pas dans l'universalité des choses qui y sont contenues, mais seulement au point de vue qui nous occupe, c'est-à-dire sous le rapport de la formation de l'homme religieux et social, vous demeurerez convaincus que l'éducation vraie et solide ne saurait avoir que là sa raison, sa racine et ses lois essentielles; et vous conclurez par anticipation, avec nous, qu'élever un homme, c'est tout simplement le mettre en possession des vérités de la sainte Ecriture, et régler sa conduite sur les maximes qui en découlent.

(2) L'instruction pastorale pour le carême prochain fera suite à celle-ci.

Qu'est-ce que l'homme? Ne le demandez pas à la philosophie : elle ne peut vous répondre; ou, si elle essaye de vous répondre, elle accumule sans honte, à grands frais de raisonnements, des hypothèses aussi absurdes que désolantes; l'homme n'est plus le chef-d'œuvre de la Sagesse éternelle, il est mis au rang de la brute, il tombe dans la poussière. Mais, ouvrez la Bible; en vous montrant dans son auguste langage ce qu'est l'homme, d'où il vient, où il va, elle vous dit que Dieu le traite avec respect et qu'il le gouverne avec une souveraine bonté. (*Sap.*, XII, 18.) Bien plus, elle ajoute que Dieu, sous la loi de grâce, dans l'excès de son amour, a sacrifié son propre Fils pour le salut de l'homme. Or, si Dieu se conduit ainsi à l'égard de l'homme, donc l'homme est une grande chose, une chose d'une extrême importance à tous les points de vue !

Il y a dans l'essence de l'homme la qualité d'être enseigné. Qu'est-ce que l'homme abandonné à lui-même? C'est le germe sans croissance; c'est l'étincelle dans le caillou; c'est la statue dans le bloc de pierre, ou bien c'est l'arbre sauvage qui ne portera que des fruits sauvages. C'est un fait : en dehors de l'éducation catholique, l'homme tombe dans la servitude. Il devient la proie d'un autre homme; il végète, stupide et malheureux, au gré des passions les plus ignobles. Si vous mettez le peuple juif à part, dites-nous ce qu'était, avant le christianisme, la masse des hommes chez les peuples les plus célèbres, en Asie, en Afrique et en Europe. Ceux qui ne vivaient pas misérablement au milieu des forêts, dans un état de liberté pire que l'esclavage, étaient enchaînés au service des heureux du siècle. Les instruisait-on? Leur parlait-on de leurs droits et de leurs priviléges? Hélas! La cupidité les vendait sur les places publiques, et quelquefois ils valaient moins que des bêtes de somme. L'idolâtrie arrosait de leur sang les autels de ses dieux abominables. L'ambition des conquérants s'en servait pour ravager le monde et pour entasser des ruines sur des ruines. Ils étaient condamnés à se battre, à s'égorger mutuellement pour donner des plaisirs et des émotions à des maîtres cruels et à des cités barbares. Cependant, à Athènes, à Rome, il y avait l'exquise éducation du paganisme. On y donnait des leçons de sagesse, on y débitait de belles maximes, on y récitait de beaux vers, on y composait de beaux discours, on y faisait de belles statues, de beaux palais. C'étaient les grands siècles : siècles pour lesquels on a épuisé cent fois la louange, siècles qui ont le premier rang et les premiers honneurs dans les fêtes académiques de notre époque. Eh bien! cette belle littérature, ces beaux-arts qu'on cultivait avec tant d'éclat au temps de Périclès et d'Auguste, eurent-ils jamais pour effet d'adoucir une seule de nos souffrances, d'essuyer une seule de nos larmes? Au contraire, en couvrant de fleurs l'étrange abus du génie et de la puissance, ils se changeaient eux-mêmes en une nouvelle cause de dépravation et de malheur.

La Judée, si on la compare aux vastes empires, n'est plus qu'un petit coin de terre. Voyez néanmoins ce qui s'y passe! Là, l'éducation, partant de la vérité, résout sans effort les redoutables problèmes que la raison humaine ne regarde qu'en tremblant, et qu'elle n'a jamais su résoudre. Elle prend l'homme quel qu'il soit; elle met devant ses yeux, dans son esprit, dans son cœur, les dogmes qui servent de base à tout et qui expliquent tout, savoir : qu'il y a un Dieu; que Dieu, pur esprit, être sans égal, sans commencement et sans fin, est le créateur du ciel et de la terre; que l'homme est fait à la ressemblance de Dieu; que craindre Dieu et observer sa loi c'est tout l'homme. (*Eccli.*, XII, 13.)

En effet, craindre Dieu et observer sa loi, c'est tout l'homme non-seulement dans ses rapports avec Dieu, mais encore dans ses rapports avec lui-même et avec ses semblables. En connaissant Dieu, l'homme se connaît lui-même, et il connaît les autres hommes. En aimant Dieu, en servant Dieu, l'homme s'aime et il aime les autres hommes. La loi divine qu'il a bien gravée dans sa mémoire, et qu'il observe chaque jour, le corrige de ses défauts, étouffe en lui les germes du vice, et met à la place la semence de toutes les vertus. Quand il a rendu à Dieu ce qui est à Dieu, et au prochain ce qu'exigent la justice et la charité, il est maître de lui-même; il lui est permis d'user de son temps, de sa liberté, de ses ressources pour sa perfection, pour son plaisir, pour l'avantage de sa famille. Sans doute, il est membre du corps social; il faut qu'il soit, dans une certaine mesure, l'appui et la gloire de la nation; mais la nation ne doit ni l'absorber, ni le considérer comme sa propriété. Il tient à la religion, à la tradition, à la patrie par des racines profondes. Dans sa course, au milieu des écueils, il a un flambeau pour s'éclairer et un port pour s'abriter : il peut défier l'orage. L'homme ainsi façonné ne sera pas un savant, il est vrai; mais il sera un bon fils, un bon époux, un bon père, un bon citoyen, un bon soldat, un bon ouvrier, un bon cultivateur. Dites-nous où sont les forces vives et les espérances d'un pays si vous ne les voyez pas dans un tel mode d'éducation.

Telle est, N. T. C. F., la voie que suit l'Eglise depuis le jour où elle reçut de son fondateur la mission de prêcher l'Evangile et de porter la lumière à tous les peuples. Elle pose Jésus-Christ comme le nouvel Adam dont la doctrine et les œuvres doivent tout restaurer, tout refaire. Les premiers chrétiens, à l'exemple de saint Paul, se glorifiaient de ne connaître que leur chef suprême; ils s'efforçaient de reproduire en eux les traits qu'ils voyaient dans le divin modèle. Sans doute, ils formaient une société à part, trop parfaite pour qu'elle pût durer longtemps. Mais les principales vertus

qu'ils pratiquaient à un degré sublime, ont toujours été, et elles seront toujours la base unique de toute bonne éducation. Chez eux, l'idée religieuse était le point fondamental et culminant. Ils traitaient rudement la nature sans jamais l'avilir ; ils s'endurcissaient aux souffrances, ils comprenaient le sacrifice et l'abnégation; ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Ils travaillaient dans leur condition par des motifs d'une puissance infinie. Or, celui qui ne veut pas les imiter, celui qui ne veut pas se former sur le Dieu fait homme, celui-là, quel qu'il soit, quoi qu'il fasse d'ailleurs, ne sera jamais un homme de bien dans le sens relevé du mot. Chose admirable ! Cet homme qui vit ignoré, cet homme que le monde dédaigne et méprise, est pourtant appelé à devenir semblable à Jésus-Christ, par l'effet de l'éducation.

On ose dire que l'Eglise est ennemie de la lumière, qu'elle aime l'obscurantisme, qu'elle redoute pour elle et pour sa cause la clarté de la science et du grand jour. Rien n'est plus complétement faux qu'une telle assertion.

L'ignorance est essentiellement contraire à l'homme et aux vues de Dieu dans la création de l'homme. Il serait absurde d'avancer que la plante, pour acquérir son développement, n'a besoin ni d'air, ni de soleil; il serait mille fois plus absurde de prétendre que l'homme peut vivre moralement dans les ténèbres de l'esprit. Nos facultés sont comme de tendres fleurs qui ne sauraient s'épanouir qu'aux doux rayons de l'aurore. Oui, la vérité en nous, la vérité connue d'une manière certaine et aimée par-dessus tout, c'est notre vie, c'est notre centre, c'est notre gloire, c'est notre bonheur. La lumière physique, si agréable à nos yeux, si nécessaire à notre existence, si répandue dans la nature, est l'image, le symbole de la lumière supérieure dont nul mortel ne peut se passer.

Prêcher l'Evangile à toute créature (*Marc.*, XVI, 15), enseigner toutes les nations (*Matth.*, XXVIII, 19), qu'est-ce donc faire, si ce n'est chasser du milieu des hommes les ombres fatales de l'erreur et établir partout le règne de la vérité? (*Isa.*, LX, 3.) L'Eglise a-t-elle jamais failli à son devoir ? A-t-elle craint les dangers et les obstacles? A-t-elle reculé devant les sacrifices pour porter la foi et la civilisation dans toutes les régions du globe, au milieu des frimas du nord, sous le ciel brûlant du midi, au fond des provinces de l'Asie, dans les immenses forêts du nouveau monde ? N'est-ce pas en plantant la croix du Calvaire sur les ruines de l'idolâtrie et du despotisme, n'est-ce pas en popularisant les maximes tombées de la bouche du Dieu sauveur, qu'elle a éclairé, consolé, délivré des milliers de malheureux qui pleuraient dans les fers et qui périssaient sans connaître leur dignité d'hommes ? Les preuves des merveilles opérées par l'Eglise, à toutes les époques, pour nous procurer les indicibles bienfaits dont nous jouissons, sont écrites en caractères ineffaçables, dans tous les monuments de l'histoire, sur toutes les plages habitées, depuis les bords du Gange et de l'Indus jusqu'aux rives les plus reculées des fleuves de l'Amérique.

Mais voici, N. T. C. F., quelque chose de plus particulier et de plus direct. Savez-vous d'où vient cette instruction primaire qui intéresse au plus haut degré les familles et le pays? Elle vient de l'Eglise ; elle a commencé dans les écoles, originairement connues sous le nom d'écoles paroissiales.

Avant de recevoir au nombre de ses enfants ceux qui lui demandaient le baptême, l'Eglise les soumettait à des épreuves plus ou moins longues. Il y avait des écoles pour les catéchumènes et pour les nouveaux chrétiens. Ces écoles, qu'on voit naître et fleurir dans tous les lieux conquis par les apôtres, se tenaient dans la maison de l'évêque, dans la paroisse. On ne se contentait pas d'y enseigner la religion, on y enseignait encore progressivement et selon les besoins, la lecture, l'écriture, la grammaire, le calcul, les arts et les métiers les plus utiles. Les établissements monastiques furent une nouvelle et abondante source de lumière.

Ces écoles, qui attestaient hautement la grande et heureuse révolution que le monde étonné venait de subir, ces écoles, dont le Fils de Dieu avait lui-même posé les bases en parcourant, en instruisant les villes et les bourgades de la Judée (*Matth.*, XI, 1), ne ressemblaient, sous aucun rapport, aux écoles du paganisme. Dans celles-ci, il n'y avait rien d'entièrement vrai, rien de complétement bon. Les castes privilégiées y étaient seules admises. Elles y prenaient ce qui favorisait leurs préjugés et leurs jouissances. Une barrière infranchissable en écartait la foule qu'il fallait abrutir et dominer par la crainte. Telles n'étaient pas les écoles chrétiennes : elles s'ouvraient à tous les rangs, à toutes les classes ; elles appelaient de préférence les petits, les pauvres, ceux qui avaient le plus souffert, ceux qui devaient les premiers participer aux bienfaits de la rédemption. Oh ! dans ces âmes abattues, dans ces générations que l'idolâtrie avait écrasées de son bras de fer, qu'est-ce qui se passait, quand le prêtre paraissant, une croix à la main, leur adressait des paroles pleines de tendresse, brûlantes de charité ; quand il leur affirmait que tous les hommes sont égaux devant Dieu, qu'ils ont tous la même origine, qu'ils sont tous frères, qu'ils ont tous les mêmes espérances, la même fin; qu'ils peuvent tous devenir grands dans leurs idées, dans leurs sentiments, dans leurs actions, s'ils font un bon usage de leurs facultés et des ressources que le ciel leur accorde ? Remontez les siècles, entrez en esprit dans ces écoles, à Ephèse, à Smyrne, à Edesse, à Alexandrie. Le maître, humble disciple du crucifié, est là debout; écoutez-le : ce n'est pas un philosophe; il n'a connu ni Socrate ni Platon ; il n'a fréquenté ni le Portique ni l'Acadé-

nie. Comparez la doctrine qu'il expose aux leçons si vantées des sages de la Grèce. Son éloquence, il est vrai, n'a pas de grands effets d'imagination; elle ne cherche ni à plaire ni à séduire, mais elle a quelque chose de la force et des feux du ciel; elle éclaire, elle échauffe, elle remue les âmes; elle comble des abîmes, elle efface les distances, elle réunit tous les hommes dans une vaste et sainte communauté d'enfants de Dieu.

Toutes les fois donc, N. T. C. F., que l'Eglise formait une paroisse, elle formait par cela même une école. Elle savait très-bien qu'une religion qui ne s'impose pas par la violence, mais qui se prouve par des faits et qui se propage librement par voie de persuasion et de prosélytisme, suppose nécessairement des lumières et des convictions dans ceux qui la reçoivent. Elle savait également qu'il n'y a point de vertu solide, et que l'amour du devoir n'existe pas dans une conscience enveloppée de ténèbres. Elle savait encore que toutes les connaissances qui s'acquièrent par le légitime usage de notre raison, sans danger pour la foi, contribuent puissamment à nous élever vers Dieu et vers les choses célestes. C'est pourquoi l'Eglise, dès le principe, a voulu que ses ministres fussent non-seulement des hommes pieux, mais encore des hommes éclairés, des hommes formés dans des écoles spéciales et par des études particulières; et toujours elle leur a intimé, sous les peines les plus graves, l'obligation d'instruire sérieusement les peuples confiés à leur sollicitude et à leur amour.

D'un autre côté, l'Eglise n'a jamais pu perdre de vue un seul instant, que l'éducation qui doit détruire et édifier ne saurait détruire réellement et édifier solidement qu'autant qu'elle est foncièrement chrétienne. Or, cette œuvre radicale de destruction d'une part et d'édification d'autre part, demande une force que la religion seule possède et qu'elle seule peut donner. Essayer de combattre dans l'homme l'orgueil, l'égoïsme, le goût des plaisirs, la soif déréglée de l'or et de la gloire, essayer d'établir dans son cœur les vertus opposées à ces vices, par des considérations et des moyens pris dans les pauvretés de notre sagesse, ce serait essayer d'éteindre un incendie terrible avec une goutte d'eau, ou d'arrêter avec un grain de sable le torrent qui se précipite furieux du haut de la montagne. La loi absolue, par conséquent, la loi suprême que l'Eglise s'est tracée sur ce point, se formule ainsi : il faut que la religion soit la base, le lien, le couronnement de l'éducation; il faut qu'elle pénètre de sa séve, et qu'elle sature de son arome la science, toute la science qui s'allie à l'éducation. Qu'est-ce qu'un homme qu'on élève en violant cette loi fondamentale, et qu'on lance ensuite dans le monde? C'est un vaisseau infortuné qu'on laisse sans gouvernail, sans pilote, et qu'on abandonne à la fureur des flots; c'est une jeune plante que l'orage va briser, parce qu'elle est faible et sans appui.

Tout ce qui précède nous a paru indispensable, N. T. C. F., pour donner une idée juste, complète du sujet que nous traitons, et pour faire comprendre à tous les bons esprits quel est le droit, quelle est l'autorité, quels sont les devoirs de l'Eglise dans l'éducation des individus, des peuples, et quels ont été les résultats de sa conduite en cette matière. Ici, si nous voulions nous étendre, que de choses nous aurions à vous dire! Nous montrerions par des faits incontestables, que l'Eglise n'a jamais cherché à gouverner les hommes pour le plaisir de la domination, mais qu'elle a toujours cherché, avec une rare sagesse et par d'immenses sacrifices, à les elever, à les éclairer pour les rendre meilleurs et plus heureux. Nous montrerions que les hommes et les peuples qu'elle a formés, ont eu plus de raison, plus de bon sens, plus de ressources dans l'intelligence, plus de poids et de considération dans le monde, que les hommes et les peuples séparés de la vraie religion et livrés à l'influence de la philosophie. Nous montrerions que tous les siècles de foi ont des titres à notre admiration, à notre reconnaissance, par les grandes choses qu'ils ont accomplies et par les grands exemples qu'ils nous ont donnés. Nous montrerions encore que la plupart des causes qui ont restreint, diminué l'action de l'Eglise dans l'éducation, venant nécessairement de la haine du christianisme, ont fait à la société des blessures profondes, et soulevé des tempêtes dans lesquelles ont péri mille précieux éléments de progrès, de gloire et de bonheur. Mais, N. T. C. F., nous écrivons pour vous; nous écrivons pour vous dire et redire ce qui constitue la bonne paroisse. Nous avons hâte de faire l'application des principes posés plus haut. D'ailleurs, bien des préjugés ont disparu. L'harmonie existe entre les pouvoirs. Le retour à la saine doctrine et aux croyances de nos aïeux s'est fortement prononcé dans une classe d'hommes. Le chef auguste et immortel qui gouverne la France veut que la religion ait la part qui lui est due dans les affaires, dans les lois, avant tout, dans l'éducation. Puisse la grande pensée de Napoléon III produire tous les fruits qu'elle nous promet!

Le laboureur qui aime sa profession, et qui désire que ses sueurs et ses peines ne soient pas infructueuses, doit observer la marche des saisons, connaître la nature et les influences du climat qu'il habite, saisir les moments favorables, pour confier à la terre les diverses semences qu'il a choisies et préparées avec soin. Il faut encore que, par sa vigilance et son travail, il sache tirer parti de tout, et remédier aux accidents fâcheux qui peuvent se produire dans le cours de l'année. Si telle est sa conduite, il prouve qu'il possède le secret de son art, et il a lieu de croire que ses espérances ne seront pas déçues au jour de la moisson.

Cette loi du monde physique s'applique parfaitement à l'ordre moral en matière d'éducation. Pères et mères, maîtres et maîtresses, vous tous qui êtes pour quelque chose dans l'œuvre dont l'objet est de donner des chrétiens à la paroisse et des hommes à la société, soyez attentifs et pleins d'énergie. Vous avez à défricher, à cultiver l'intelligence et le cœur de vos enfants. C'est ici surtout que vous devez faire usage de l'observation, consulter l'expérience, remuer le sol à propos, en arracher les ronces et les épines et y déposer de bons germes, si vous voulez que la récolte soit abondante et de bonne qualité. La moindre négligence de votre part, quelques heures perdues quand le temps est précieux, pourraient entraîner dans l'avenir les suites les plus funestes, les plus déplorables.

Vos enfants, N. T. C. F., deviendront des chrétiens et des hommes, vos enfants seront dans le chemin de la prospérité et de la gloire, si, par vos efforts, si par vos sacrifices, vous parvenez à mettre et à bien établir dans leur âme, dans leurs habitudes, premièrement *la raison entée sur la foi;* secondement *le courage puisé dans la vertu;* troisièmement *la bonté éclose de la charité.*

Dans ces êtres chéris que vous contemplez avec attendrissement et avec bonheur, il y a déjà une surabondance de vie matérielle; mais à peine y découvrez-vous un faible rayon d'intelligence. Or, examinez-les: dans tous leurs mouvements, dans tous leurs actes, ils sont tout entiers sous les impressions du *moi.* Ils se posent comme le centre de tout ce qui les entoure. Ils veulent qu'on s'occupe d'eux. Ils demandent la possession, la jouissance de tout ce qu'ils aperçoivent. Tantôt ils vous diront de leur donner le soleil ou la lune; tantôt ils essayeront de briser la glace qui les sépare de l'image sur laquelle ils ont cru porter la main. Ils passent avec une rapidité incroyable d'une chose à l'autre. Ils ne sont jamais satisfaits que pour un instant. Si on leur résiste, si on les contrarie, ils se mettent en colère, ils poussent des cris et des plaintes. Si toutes les attentions et les caresses ne sont pas pour eux, ils s'inquiètent, ils souffrent, ils sont jaloux.

Ainsi sont les enfants : ils veulent sans raison, sans suite, sans fermeté; ils veulent l'impossible, ils veulent ce qui est exclusivement dans leur goût et dans leur fantaisie. Eh bien! ne vous y trompez pas. Si vous les abandonnez à leurs perverses tendances, si vous les laissez grandir sans discipline, sans frein, sans instruction, ils arriveront à l'âge viril, sans doute; aurez-vous des hommes? Non, vous aurez des enfants, mais des enfants robustes et terribles. Leurs passions éclateront comme la foudre. Ils ne rêveront que le mal. Ils feront votre désolation et votre supplice. Ils seront la honte de vos familles, et l'effroi du monde civilisé.

Poussés par les besoins et l'instinct de leur nature spirituelle et raisonnable, vos enfants cherchent et attendent un aliment pour leur âme. La nuit qui les enveloppait va s'éloigner et disparaître. Il s'opère en eux comme une nouvelle création : mille objets divers s'offrent à leurs regards. Moment sublime! ils vont commencer l'édifice mystérieux de leurs connaissances. Hâtez-vous de former dans leur esprit des notions claires, simples, justes, sur Dieu, sur les œuvres de Dieu, sur la religion, sur l'homme, sur la vertu et les devoirs, sur le mal et ses effets, sur la valeur réelle des choses, sur le prix du temps, sur l'avenir. Ce sont là des idées mères, des idées substantielles qui ouvrent, qui constituent, qui nourrissent l'intelligence, et qui, s'imprimant de bonne heure et fortement en nous, exercent toujours, même à notre insu, un empire salutaire sur toutes nos déterminations. Si la forteresse est bien gardée, l'ennemi y pénétrera difficilement. Si le navire est retenu par des ancres solides et puissantes, il peut braver une mer en courroux. Quand la tige qui doit porter un riche épi est parvenue à une certaine hauteur, elle ne craint plus la mauvaise herbe. Quand le chêne a étendu ses racines au loin dans un bon sol, il est vigoureux, il résiste à l'ouragan.

C'est dans la sainte Ecriture, N. T. C. F., c'est dans le catéchisme, c'est dans les merveilles de la création, c'est dans l'histoire, que vous trouverez d'excellentes leçons, de beaux exemples, pour instruire vos enfants et pour placer les fondements sur lesquels repose tout leur avenir. Avant tout, faites-leur comprendre qu'ils ont été mis au monde pour connaître Dieu, pour l'aimer, pour le servir. Ayez soin de les habituer peu à peu à la contemplation des magnifiques phénomènes de la nature, dans lesquels les attributs divins se peignent avec des traits toujours nouveaux, toujours variés, toujours inexprimables. Racontez-leur d'une manière intéressante la vie des saints et de quelques grands hommes qui se sont distingués par leurs vertus et leurs lumières. Que toujours dirigés et enseignés avec bonté, avec prudence, ils apprennent à estimer, à rechercher ce qui est vrai, ce qui est bien, ce qui est équitable. Qu'ils sachent douter, consulter, écouter, retenir. Qu'ils se défient de l'amour-propre, source première de l'erreur. Qu'ils ne prennent jamais pour des vérités les désirs de leur cœur, les rêves de leur imagination; qu'ils sentent que leurs opinions et leurs jugements ont besoin d'être examinés, pesés, corrigés, confirmés par l'autorité. Qu'ils ne portent pas leurs vues trop haut, qu'ils soient contents de ce que la Providence leur a donné. Qu'ils n'aient d'autre ambition que celle de bien faire et d'être heureux en faisant bien!

Si tout d'abord, dans ce grand ouvrage, vous n'obtenez que des succès lents et peu sensibles, ne vous découragez pas, N. T. C. F., ne vous arrêtez pas. Persévérez dans la voie où vous êtes; épuisez avec patience

toutes vos ressources; suivez toutes les inspirations de votre dévouement, vous finirez par surmonter les obstacles, vous serez ravis de voir tout à coup le flambeau s'allumer et briller sous vos yeux; il y aura dans vos enfants du sens, de la droiture, du discernement, de la raison, et cette raison acquérant chaque jour de la force et de la maturité, les prédisposera à faire de bonnes choses.

Les bonnes choses, nous le savons, ont peu d'éclat, peu de retentissement parmi les hommes; souvent elles restent dans l'oubli. Cependant elles sont essentielles; elles vont au bien général et particulier; elles entrent dans le plan d'après lequel Dieu gouverne le monde. La tempérance, le crucifiement des appétits de la chair, la résignation dans l'adversité, le calme dans les souffrances, le bon emploi du temps, le pardon des injures, l'attachement à tout ce qui est légitime et beau, malgré les passions et les préjugés du siècle, le travail quel qu'il soit quand il est dans l'ordre, le libre sacrifice de la volonté à la voix de la conscience, sacrifice de tous les instants, de tous les jours, de toute la vie: voilà les bonnes, les nobles choses, voilà les choses qui donnent la vraie gloire et qui demandent de notre part de la vigueur et un mâle courage.

Vous avez réglé, vous avez formé l'esprit de vos enfants par la foi et par la raison; c'est la base de l'édifice. Prenez maintenant leur cœur, ce cœur si pur, si tendre, si intéressant, si impressionnable. Pendant qu'il est entre vos mains, comme l'argile entre les mains de l'ouvrier, pétrissez-le, façonnez-le, jetez-le dans un bon moule: il en sortira avec une empreinte inaltérable. Que le courage que vous y aurez fait descendre par toutes les voies, s'y infiltre, s'y infuse comme la rosée dans le calice d'une fleur; qu'il le pénètre comme le feu pénètre le corps qu'il doit purifier et endurcir; qu'il soit sa cuirasse contre les traits de l'ennemi, son refuge dans le danger et son invincible auxiliaire dans toutes les actions belles, difficiles, généreuses.

Notre vie est un combat qui doit durer jusqu'à notre dernier soupir. Les fruits de la victoire et de la paix seront bien doux; mais nous ne les goûterons que dans un monde meilleur. Dans ce combat rude et formidable il nous faut donc du courage, beaucoup de courage; oui du courage pour nous vaincre et pour résister aux attraits séduisants du vice; du courage pour braver l'enfer et pour fouler aux pieds le respect humain; du courage pour supporter l'ingratitude des hommes et la vue des désordres effrayants qui inondent la terre; du courage pour endurer sans faiblesse les privations et le malheur; du courage pour embrasser sans crainte des vertus dont la pratique a toujours coûté bien des larmes, bien des sacrifices et quelquefois du sang. Heureuses les âmes qui se sont fortement trempées aux sources du vrai courage! Pour elles, les immenses peines qui pèsent sur la pauvre humanité sont diminuées de plus de moitié. Chaque jour, sans bruit, sans prétention, elles font preuve d'héroïsme: leurs actions, qui ont toujours un noble but, et qui toujours sont empreintes de l'énergie du cœur et de la volonté, les rapprochent de Dieu et les recommandent à l'attention, à l'admiration du ciel.

Mais il ne suffit pas, N. T. C. F., que vos enfants s'attachent invariablement aux choses vraies; il ne suffit pas qu'ils soient fermes dans leurs desseins et sans peur à la vue du péril: il faut encore qu'ils soient bons. O vous qui exercez à un degré quelconque le sacerdoce de l'éducation, écoutez: voici ce qu'il y a de plus délicat, de plus suave, de plus consolant, de plus parfait dans l'œuvre importante qui vous est confiée. Au cœur de l'enfant, il y a un germe précieux, celui de la bonté. Faites-y bien attention, épiez les moments, allez chercher ce germe dans les dernières profondeurs de l'âme. Ne craignez pas vos peines. Cultivez-le avec soin; arrosez-le de toutes vos sueurs; entourez-le, s'il se peut, d'un mur inexpugnable; que nulle cause pernicieuse ne vienne l'altérer ou lui donner une mauvaise direction. Ce germe divin que votre charité ardente aura fécondé, grandira comme un arbre de choix dans une terre vierge; chaque jour vous pourrez y cueillir des fruits qui vous dédommageront amplement de tous vos sacrifices.

Examinez, N. T. C. F., soit la création en général, soit les lois en vertu desquelles les êtres vivent et se conservent, soit le plan, les règles, les motifs de la conduite de Dieu dans l'ordre surnaturel: en tout, partout, voyez-vous autre chose, saisissez-vous autre chose qu'une vaste et profonde pensée d'amour? Pensée ineffable qui met des instincts, des sympathies là où il n'y a point d'intelligence; pensée infinie, qui engendre continuellement la lumière, la chaleur et la vie. Comment Dieu parvient-il à se faire aimer? C'est en aimant le premier. Comment Dieu parvient-il à opérer tous les jours des merveilles et des miracles dans le gouvernement des cœurs? Comment? C'est par l'effusion de son amour; c'est au moyen d'une bonté que nous ne saurions vous dépeindre: bonté sans bornes, bonté incroyable qui a de l'indulgence pour tous les défauts, de la miséricorde pour toutes les faiblesses, des entrailles pour toutes les misères, des remèdes pour toutes les blessures. La bonté divine est donc le grand fait qui plane sur toute la création, le fait admirable et mystérieux autour duquel vivent et se meuvent tous les êtres.

Lisez l'histoire. Les idées qui ne périssent pas sont celles qui passèrent par le cœur, avant d'arriver au grand jour. Les œuvres qui durent, les œuvres qui enlèvent les applaudissements et la reconnaissance des hommes, sont celles que le cœur a conçues et auxquelles il a imprimé un sceau particulier qui les distingue de toutes les

autres œuvres. En ce monde, est-il rien qui puisse se comparer à l'empire qu'exercent ceux qui aiment le plus Dieu et leurs semblables, ceux dont la conduite est toujours sous la puissance irrésistible d'un grand cœur? La tête qui ne demande pas des leçons au cœur n'a que des idées froides et stériles. Qu'a fait le génie quand il s'est rencontré dans un être sans cœur? Du mal, beaucoup de mal. La condition du bien, c'est le cœur. Le cœur est exactement pour l'homme ce que la rosée et la séve sont pour la plante.

Que vos enfants, N. T. C. F., sachent donc qu'ils portent dans leur poitrine un cœur, et que dans ce cœur doivent se former tous les beaux sentiments, tous les projets utiles. Qu'ils assistent par la réflexion à l'école de tout ce qui fut édifiant; et qu'ayant sans cesse devant eux le spectacle des bontés du Créateur et les beaux exemples de la charité chrétienne, ils demeurent profondément convaincus que l'égoïsme est une chose affreuse; que la sensibilité à la vue des souffrances d'autrui, la douceur, la modération, la paix avec tous, la bienveillance pour tous, l'amour des ennemis, sont l'ornement, la richesse, la splendeur et les délices de l'âme. Ne laissez pas ignorer à vos enfants que nous venons tous du même père; et que, si la Providence a permis qu'il y eût des rangs et des distinctions dans la société, ça été non pour nous éloigner les uns des autres, mais bien pour donner lieu à l'exercice d'une sublime vertu qui doit nous embrasser et nous confondre tous dans les mêmes sentiments de fraternité et d'égalité devant Dieu. Parlez souvent à vos enfants des travaux et des privations du peuple, des besoins du pauvre, larmes du malheureux, des obligations du riche. Parlez-leur encore du prix, de l'excellence des sacrifices et des institutions qui ont pour objet le soulagement de toutes les infortunes. Alors, vos enfants, plongés, pour ainsi dire, dans une atmosphère tout imprégnée des souvenirs, des parfums, des charmes de la bonté, seront transformés; tendres, compatissants, généreux, ils ne demanderont qu'à se dévouer eux-mêmes pour leurs frères et pour le triomphe de la bonne cause.

Nous l'avons dit, N. T. C. F., l'éducation bien entendue a sa base et ses lois dans l'ordre supérieur; les éléments qui la composent n'existent que par la religion, et ils doivent prendre dans la religion ce qui manque à leur nature. La raison sans la foi n'est plus qu'une force aveugle et fatale qui va directement à l'abîme. Le courage qui n'a pas son principe et ses motifs dans la vertu, devient de l'extravagance, de la témérité et de l'amour-propre. La bonté qui n'est que de la philanthropie ne s'élèvera jamais à l'idée de l'immolation et du sacrifice. Il y a un grand fait qui répand sur cette question toute la lumière désirable. Pendant les quarante siècles qui précédèrent le christianisme, il y eut sans doute un grand nombre d'hommes célèbres : comparez-les à ceux qui se sont formés sous l'influence de l'Evangile. D'un côté, ce sont des ébauches, de l'autre, c'est la perfection. Dans les premiers, vous voyez quelques étincelles au milieu d'une nuit profonde; dans les seconds, vous saluez le grand jour. Chez les uns, ce sont des traits qu'on admire précisément parce qu'ils font exception; chez les autres, c'est de l'héroïsme qui passe inaperçu parce qu'il est dans la règle commune et qu'on le rencontre dans tous les âges, dans toutes les conditions. Que l'antiquité fouille tant qu'elle voudra dans la vie de ses moralistes et de ses législateurs les plus illustres, qu'elle emploie le langage exagéré de ses historiens et de ses poëtes pour compter ses gloires et ses richesses en ce genre, qu'aura-t-elle? cinq ou six actions dont l'éclat viendra pâlir et s'effacer devant ce qui s'accomplit chaque jour, à chaque moment au sein de notre grande famille, parmi les gens du peuple, dans les classes ouvrières, en un mot, chez tous ceux qui ont approché leur cœur du foyer immense où brûle la charité de Jésus-Christ.

Pères et mères, avez-vous compris le sens et la portée de nos paroles? Savez-vous en quoi consiste la véritable éducation, et ce qu'elle vaut quand elle est ce quelle doit être? Votre conscience vous affirme-t-elle que vous n'avez rien à vous reprocher dans l'accomplissement de vos devoirs à cet égard? Vous chérissez vos enfants, vous ne respirez que pour vos enfants. Les préoccupations incessantes dont ils sont pour vous la source, vous épuisent pendant le jour et vous ôtent souvent le sommeil de la nuit. Toutes les peines, toutes les fatigues que vous essuyez pour eux, vous paraîtraient douces et légères, et vous seriez transportés de joie, si vous étiez sûrs de les voir bientôt les premiers dans la paroisse par leur fortune et leur position. Pourquoi, trompés par un sentiment trop naturel, poursuivez-vous ce que vous ne sauriez atteindre? Aimez moins vos enfants selon la chair, aimez-les un peu plus selon Dieu. Efforcez-vous de les élever chrétiennement, efforcez-vous de les affermir dans la bonne voie par la sagesse de vos conseils, par l'autorité de vos exemples, et ils seront assez grands, ils seront assez riches. Vous aurez plus fait pour leur gloire et pour leur félicité, que si vous leur aviez procuré des empires et tout l'or du monde. Souvenez-vous, d'ailleurs, que vous en répondez âme pour âme, et que si vous les laissez dans l'ignorance et dans le vice, vous leur préparez et vous vous préparez à vous-mêmes un avenir épouvantable.

Maîtres et maîtresses, vous tous qui êtes dans la carrière de l'enseignement, avez-vous une conscience assez réfléchie de la sainteté et de la grandeur de vos fonctions? L'immense responsabilité qui pèse sur vous ne vous donne-t-elle pas quelquefois du trouble et de la crainte? Il ne s'agit pas seulement de savoir si vous vous distinguez

par vos lumières, mais il s'agit surtout de savoir si la flamme divine vous a touchés et si c'est elle qui vivifie vos leçons. L'amour du travail, la douceur, le charme du caractère, la vigilance, la bonté, la patience, l'abnégation, le désintéressement, l'élévation des sentiments, l'esprit du christianisme à un haut degré, telles sont les qualités indispensables que vous devez avoir si vous voulez remplir vos engagements et faire un bien réel et solide. Sans ces qualités, vous exercez un métier, vous gagnez de l'argent, vous souillez votre vocation, vous faites le mal, et vous aurez à rendre un compte terrible devant les hommes et devant Dieu.

Et vous, chers enfants, qui êtes une portion si intéressante de notre troupeau, vous que nous devons aimer de l'amour le plus vif, le plus pur, vous commencez pour ainsi dire à vivre ; vous savourez sans inquiétude les premiers plaisirs de l'existence ; et déjà une voix vous crie que le temps s'écoule comme l'onde fugitive, et que, dans quelques années, vous aurez remplacé la génération qui passe. Oh! si vous aviez assez d'intelligence pour voir clairement tous les biens, tous les avantages que vous pouvez tirer d'une bonne éducation! Vous êtes venus en des jours violemment agités, et féconds en événements graves, douloureux et instructifs. Notre siècle, dans sa passion extrême pour le progrès et pour les entreprises les plus gigantesques, s'occupe trop, beaucoup trop de la matière et pas assez des choses spirituelles. L'ordre est rétabli sans doute, le calme règne. Un mouvement d'ascension vers le catholicisme apparaît dans les masses et à l'horizon de la science et des arts. Nos intrépides soldats prodiguent leur sang au delà des mers pour la cause de la justice et de la civilisation. Des exemples admirables de charité et de patriotisme se multiplient dans toutes les classes, depuis le trône jusqu'à la chaumière. Mais l'erreur ne meurt pas. Elle travaille dans ses voies souterraines; elle peut, à chaque instant, ébranler de nouveau le sol mal affermi que nous ne foulons qu'avec crainte. Il nous faut un plus grand nombre de soldats sur un théâtre où d'immenses intérêts sont en péril. Il nous faut des hommes dévoués à la vérité religieuse, pleins de raison, de courage pour la défendre et de bonté pour la faire aimer. Chère jeunesse, vous êtes notre espérance. Croissez donc et grandissez en vous ouvrant sans retard à toutes les impressions de la vertu. Nourrissez vos pensées de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est utile. Ne vous plaignez ni de votre condition, ni de la société, ni de la Providence. Non, vous n'êtes pas déshérités ; vous avez, sous la main, à votre disposition, tout ce qu'il vous faut, tout ce qui vous est nécessaire. Aimez la famille quelle qu'elle soit, pauvre ou riche ; c'est là qu'en suçant le lait d'une tendre mère, vous avez reçu l'étincelle qui a d'abord illuminé votre âme. Aimez l'école du village ; c'est là qu'on vous donne les rudiments du savoir. Aimez la paroisse, aimez l'église de la paroisse ; allez-y souvent ; allez-y avec joie ; c'est là qu'on vous communique la vraie lumière ; c'est là qu'on verse dans votre cœur tous les éléments du courage et de la bonté. Aimez le travail régulier et suivi, aimez la discipline, aimez vos maîtres, aimez vos parents, aimez Dieu par-dessus tout, et dans un avenir qui n'est pas éloigné, nous aurons en vous des hommes et des chrétiens. Vous accomplirez tout le bien possible dans le cercle de votre existence ; vous ferez la traversée de la vie, nous ne dirons pas sans danger et sans fatigue, mais avec la certitude d'éviter les écueils et d'arriver heureusement au port.

Donné à Saint-Claude, le 2 février 1855.

VII. INSTRUCTION PASTORALE
ET MANDEMENT
Pour le carême de 1856.

SUR LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE DANS LES PAROISSES.

Nos très-chers frères,

Quand, après les rigueurs de l'hiver, le doux printemps reparaît dans nos climats, il se fait tout à coup un changement dans la nature : le soleil réchauffe peu à peu le sol engourdi par le froid, les prairies deviennent verdoyantes ; un rapide mouvement de germination se produit dans les champs ensemencés ; les arbres fruitiers se couvrent de fleurs ; les forêts, où l'œil voit avec tant de plaisir renaître le tendre feuillage, retentissent du chant mélodieux des oiseaux. L'air est embaumé. Un nouvel esprit de vie anime tous les êtres, et va faire sortir d'innombrables merveilles du sein de la création. Le laboureur a repris ses rudes travaux ; tout concourt à lui donner, dès ce moment, l'espoir d'une récolte abondante.

Or, la bonne éducation est précisément à la paroisse ce qu'un beau printemps est à la terre. De même que les richesses de l'été et de l'automne dépendent en grande partie de la marche du printemps, de même les éléments qui composent le bonheur des individus et des familles dépendent d'abord d'une éducation bien commencée et bien entendue. Les enfants que Dieu vous a donnés et que vous entourez de tant d'amour, de tant de sollicitude, ne vivent pas encore, à proprement parler ; plongés dans les ténèbres de l'ignorance, ils n'obéissent qu'à des mouvements irréfléchis ; ils sont tout entiers sous l'empire d'instincts corporels et brutaux. Il faut que l'éducation les engendre à la vie véritable en mettant de la lumière, des idées dans leur intelligence ; des affections, des vertus, des habitudes dans leur cœur et dans leur volonté. Voilà quel a été l'objet de notre instruction pastorale pour le carême de 1855.

Un des premiers effets, un des premiers fruits d'une bonne éducation dans la paroisse, c'est le respect dû à la loi par la-

quelle Dieu s'est réservé un jour dans la semaine ; c'est la sanctification du dimanche dont nous voulons vous parler cette année.

Mais, N. T. C. F., en abordant ce sujet, nous sentons notre âme prise d'une douleur profonde. Hélas ! le temps n'est plus où la loi du dimanche était bien connue, bien observée. Cette loi si fondamentale et si merveilleuse, cette loi qui non-seulement tient aux entrailles de la religion, mais qui se rattache encore à tous les grands intérêts de l'homme, de la famille et de la société, cette loi, disons-nous, est foulée aux pieds d'une manière étrange, par une multitude de chrétiens ! Ah ! si la colère de Dieu est allumée, si tant de fléaux publics et particuliers fondent sur nous, sans nul doute, il faut en chercher la cause, la raison, dans l'effrayant désordre dont il s'agit. Déjà mille voix, s'élevant de toutes parts, nous ont signalé la violation du dimanche comme un immense péril, comme une immense calamité. Déjà des œuvres se sont établies pour arrêter les progrès du mal. Puissent nos paroles venir en aide à tout ce qui s'est dit, à tout ce qui s'est fait contre une profanation qui, si elle n'est pas réprimée, semblerait nous présager la ruine prochaine du monde !

La religion, qui nous vient du ciel par la révélation, est nécessaire. Nier cette proposition, ce serait nier le bon sens, ce serait nier le soleil. La religion se compose essentiellement de trois choses : du dogme, de la morale et du culte. Le dogme et la morale exigent de nous la foi et l'amour ; le culte, lien indispensable du dogme et de la morale, n'est que la manifestation extérieure et sensible de la foi et de l'amour. Mais il est de droit naturel et divin qu'il y ait un temps déterminé pour cette manifestation.

La division de la semaine en sept jours chez tous les peuples est un fait qui remonte au berceau du genre humain. Dieu avait créé le monde en six jours. Il bénit le septième et se reposa. En agissant ainsi, Dieu avait imprimé un caractère indélébile au septième jour et posé le germe d'une grande institution. En effet, ce jour devint pour Adam et pour ses descendants le jour du repos, le jour consacré au culte, le jour dont la sanctification faisait partie de la loi primitive. C'était en ce jour que les patriarches, pontifes des premiers âges, honoraient principalement le Créateur et qu'ils lui offraient, par des rites sacrés et solennels, le juste tribut de leur vénération et de leur reconnaissance.

Dieu, dans les desseins de sa sagesse et de sa miséricorde, s'était choisi un peuple qu'il voulait constituer à part, et chez lequel les vérités primitivement révélées devaient se conserver intactes jusqu'à la prédication de l'Evangile. Or, voici comment Dieu, des hauteurs de Sinaï, parle à ce peuple de la loi concernant le sabbat : *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat. Vous travaillerez durant six jours, et vous y ferez tout ce que vous aurez à faire. Mais le septième jour est le jour du repos consacré au Seigneur votre Dieu. Vous ne ferez en ce jour aucun ouvrage, ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni vos bêtes de service, ni l'étranger qui sera dans l'enceinte de votre ville. Car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre et la mer et tout ce qui y est renfermé, et il s'est reposé le septième. C'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et il l'a sanctifié.* (*Exod.*, XX, 8 et seq.) *Heureux l'homme qui observe le sabbat..... A ceux qui gardent mes jours de sabbat, je donnerai un nom éternel qui ne périra point.* (*Isa.*, LVI, 2, 5.) *Si vous regardez le sabbat comme un jour saint et glorieux du Seigneur, dans lequel vous lui rendez l'honneur qui lui est dû, alors vous trouverez votre joie : je vous élèverai au-dessus de tout ce qu'il y a de plus élevé sur la terre, vous aurez l'héritage de Jacob.* (*Isa.*, LVIII, 13, 14.)

Entendez-vous, N. T. C. F., ce divin langage ? Si nous le méditons attentivement, si nous savons l'approfondir et nous pénétrer du sens qu'il renferme, il sera pour nous d'une fécondité extrême dans la matière qui nous occupe : nous comprendrons que la loi du dimanche est de la plus haute importance et qu'elle a sa racine dans les dernières profondeurs d'une vérité universelle et indestructible ; nous comprendrons qu'elle n'est qu'une conséquence rigoureuse de la souveraineté de Dieu et du culte que nous lui devons ; nous comprendrons encore qu'elle répond complétement à toutes les exigences, à tous les besoins, à tous les désirs légitimes, à toutes les lois de la nature et de l'humanité.

En observant le sabbat, les Juifs célébraient l'œuvre de la création et perpétuaient la mémoire des bienfaits qui en découlent ; ils adoraient le Dieu puissant et bon qui voit tout, qui gouverne tout ; ils remerciaient le Dieu libérateur qui les avait tirés de l'esclavage et conduits miraculeusement dans une région où coulaient le lait et le miel. En observant le sabbat, ils sentaient qu'ils n'étaient pas des machines, qu'ils ne pouvaient pas toujours travailler, qu'ils étaient faits pour quelque chose de plus grand que la terre ; ils se renouvelaient dans l'idée et dans l'amour du devoir, ils prenaient des sentiments plus élevés et plus en rapport avec les nobles tendances de l'âme. En observant le sabbat, ils combattaient l'ignorance, ils s'éloignaient des vices qui dégradent l'homme et qui jettent la perturbation et le malheur dans les Etats ; ils vivaient plus unis, ils développaient, ils fortifiaient entre eux des liens de famille, des liens de nationalité, liens qui sont une source de bonheur et qui assurent l'existence d'un peuple à travers les révolutions et les âges. Ainsi, en observant le sabbat, les Juifs étaient, devenaient ce qu'ils devaient être pour Dieu, pour la religion, pour eux-mêmes et

pour leurs semblables. Et Dieu, pour les attacher de plus en plus à cette loi si belle, si ravissante, accordait les faveurs les plus signalées à ceux qui l'accomplissaient fidèlement, et se montrait terrible dans les punitions qu'il infligeait à ceux qui osaient la violer.

La constitution mosaïque, de quelque manière qu'on l'envisage, fut un chef-d'œuvre, un prodige et un modèle dans l'antiquité : vous ne trouvez rien qui en approche, ni dans les systèmes des philosophes du paganisme, ni dans l'histoire des peuples les plus fameux. Il y a dix-huit siècles que cette constitution a fini son rôle, il y a dix-huit siècles qu'elle est sans objet ; et, cependant, elle est encore debout, debout avec un peuple dispersé dans tous les coins du globe. Ce qui faisait son triomphe et sa gloire, sa force et sa durée dans les beaux jours d'Israël, c'était en grande partie l'observation du sabbat. Ce qui l'a empêché de périr comme ont péri tant d'institutions mémorables, n'est-ce pas l'étonnant caractère qu'elle a gravé dans la nature juive ? N'est-ce pas surtout l'élément vivace qu'elle possède et qu'elle a toujours possédé dans l'application rigoureuse de la loi du sabbat ?

Une loi dans laquelle se résume en quelque sorte toute l'existence religieuse de l'homme et de la société, ne pouvait pas s'arrêter aux étroites limites d'un pays ; elle devait nécessairement s'étendre et s'établir, avec plus ou moins d'imperfection, il est vrai, chez tous les peuples. Les tribus primitives la connaissaient et l'observaient ; elles en avaient conservé quelque chose en se séparant, en s'éloignant du foyer commun de la révélation. Voilà pourquoi nous la retrouvons plus ou moins altérée, plus ou moins défigurée au fond de toutes les croyances et de tous les cultes idolâtriques. Les Indiens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Phéniciens, les Chinois, les druides, les peuples du Nord distinguaient le septième jour de tous les autres jours ; pour eux c'était le grand jour, le jour de la prière, le jour du sacrifice. Homère et Hésiode appellent le septième jour un jour sacré, un jour solennel. Solon dit que c'est un jour d'une sainteté spéciale. L'historien Josèphe dit : « qu'on ne voit pas de ville grecque ni presque de pays barbare où l'on ne cesse le travail le septième jour, où l'on n'allume des lampes, et où l'on ne célèbre des jeûnes. »

Mais le Désiré des nations, le Réparateur de notre nature, Jésus-Christ était descendu du ciel. La loi d'amour prenait la place des rites, des ombres, des figures de l'ancienne loi, et le sabbat devait disparaître. Le jour où Dieu avait accompli les principaux mystères de sa miséricorde, le jour qui nous retraçait des œuvres plus éclatantes, plus sublimes mille fois que celle de la création, demeura le jour consacré au culte sous le nom de dimanche, c'est-à-dire jour du Seigneur. Les *Actes des apôtres*, les *Constitutions* de l'Eglise naissante nous apprennent que les fidèles passaient le dimanche dans une sainte joie, et qu'ils s'assemblaient en ce jour pour prier, pour écouter la parole de Dieu, pour assister à l'auguste sacrifice et recevoir l'Eucharistie. Les Pères les plus anciens nous parlent du dimanche comme ayant été substitué, dans la loi de grâce, au sabbat des Juifs, et ils nous expliquent les raisons de ce changement.

Nous savons par l'histoire que les premiers chrétiens avaient la plus haute idée du dimanche. Pour le célébrer en commun, pour le sanctifier dignement et avec fruit, ils ne redoutaient ni la distance des lieux, ni la difficulté des chemins, ni la persécution, ni aucun danger. Surpris quelquefois dans leurs assemblées, par les païens, ils étaient conduits devant les juges ; et quand ceux-ci, les interrogeant, leur demandaient pourquoi ils avaient osé se réunir et braver les empereurs et les dieux, ils répondaient simplement qu'ils avaient fait leur devoir et qu'il ne leur était pas permis de manquer à la solennité et aux exercices du dimanche. Déclarés coupables, ils allaient au martyre avec des transports de joie.

Ecrasée sous le poids de toutes les erreurs et de tous les vices, la vieille société romaine était expirante. Il y avait partout des ruines, et sur ces ruines vivaient des générations esclaves et malheureuses qu'il fallait changer en des hommes et des peuples nouveaux. C'était l'ouvrage de l'Eglise. Elle seule pouvait, de son souffle créateur, ramener la lumière et la vie au sein des ténèbres et de la mort. L'institution du dimanche et des fêtes lui fut d'un secours admirable ; elle y trouvait, pour arriver à son but, des moyens et des secrets que tout le génie du monde n'aurait jamais devinés. Dans ces jours où toutes les occupations ordinaires étaient suspendues, dans ces jours de recueillement et de bonnes pensées, dans ces réunions où tout portait à la paix, au bien, à la concorde, les croyants se remplissaient peu à peu de la céleste doctrine de l'Évangile, se dépouillaient de leurs mœurs corrompues et féroces, s'habituaient à ne voir que des frères dans leurs semblables, s'identifiaient avec tous les devoirs que nous imposent la justice et la charité. Aussi les empereurs convertis au christianisme, Constantin, Constance, Théodose, Léon, Arcadius, Justinien, etc., comprirent sans peine qu'il y avait là une immense force de répression, de civilisation, et se hâtèrent de mettre leur politique et leurs lois en harmonie avec les prescriptions de l'Eglise pour les jours de dimanches et de fêtes.

Les conquérants du Nord arrivaient comme un torrent dévastateur et se disputaient entre eux les lambeaux et les débris de l'empire des Césars. Mais l'Eglise était là. Elle les attendait pour les vaincre à son tour et pour en faire des soldats de Jésus-Christ. Après les avoir éclairés et purifiés dans les eaux du baptême, elle leur ouvrit ses temples ; elle les initia aux beautés du culte

divin, en s'adressant à leurs yeux, à leur imagination, à leur cœur, à leur intelligence. Touchés par la grâce, ces hommes, Germains, Sicambres, Francs ou Gaulois, qui avaient été si fiers et si cruels, furent des enfants dociles. L'avenir leur appartenait. Prenant la religion pour base et pour règle de leur autorité et de leur gouvernement, ils entrèrent dans la voie du droit et ils fondèrent, à l'aide des évêques, les plus beaux royaumes de l'Europe.

D'après les *Constitutions apostoliques*, d'après tous les théologiens et tous les maîtres de la vie spirituelle, le dimanche, jour libre, jour de repos pour le corps, doit être employé à assister aux prières publiques, à faire à Dieu des offrandes, à honorer les saints, à étudier leurs vertus, à visiter les malades, les prisonniers, à instruire les enfants, à consoler les affligés, à verser d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres. Or, si un tel enseignement n'est pas de la vaine théorie, s'il est réduit en pratique par la multitude, se peut-il que l'on conçoive toute la profondeur, toute l'étendue du bien qui en résulte sans cesse? Oui, la sanctification du dimanche, qui semble n'avoir pour objet que l'ordre surnaturel et les choses de l'ordre surnaturel, porte en soi une puissance et des avantages infinis dans l'ordre temporel. Au milieu des dévastations que renouvelaient si souvent les guerres sanglantes du moyen âge, les peuples ne goûtaient un peu de calme et de tranquillité qu'à l'ombre de la loi du dimanche. O vous qui aimez le progrès, vous qui parlez d'élever toutes les conditions, vous qui rêvez le bonheur pour les hommes, et qui le poursuivez avec des efforts incroyables là où il n'est pas, venez donc à l'école de l'Eglise, venez donc prendre des idées et de la science dans la méditation du troisième précepte du Décalogue.

Que les souverains, que les législateurs les plus illustres, que tous ceux qui ont le plus approfondi les hautes questions d'Etat et de sociabilité, aient donné partout à l'observation du dimanche une place distinguée dans leur estime et dans leurs codes, c'est de quoi il ne faut pas s'étonner; ils étaient dans le vrai. Pour apprécier une chose si grave, si capitale, ils se mettaient au point de vue de tous les grands intérêts, et ils raisonnaient selon toutes les règles de la logique et de l'expérience. Vainement la philosophie moderne nous dira qu'ils vivaient à une époque de préjugés et de fanatisme, et que la raison émancipée a dû suivre une autre marche. L'histoire, dont la voix imposante finit toujours par être entendue quand les esprits sont calmes, les justifie à merveille: en nous redisant bien haut que ceux dont nous parlons furent de grands hommes, de grands bienfaiteurs, elle les rétablit dans tous leurs droits à notre admiration et à nos hommages.

La loi du dimanche est essentiellement conservatrice de la religion. Otez le dimanche, vous ôtez, par cela même, le culte public, qui est l'expression nécessaire de la croyance et de l'amour. Mais si vous ôtez le culte, la religion, sans laquelle les peuples sont ingouvernables, n'a plus rien de positif et d'extérieur; elle s'évanouit, elle dégénère aussitôt en déisme vague et insignifiant. Dans cette hypothèse, l'esprit et le cœur sont abandonnés; les passions demeurent sans frein, et la porte est ouverte à tous les rêves, à toutes les folies de l'imagination et de la volonté.

La loi du dimanche, en rapprochant les hommes de toutes les classes, de tous les rangs, en les ramenant souvent au pied des autels, les améliore d'une manière évidente dans leurs relations politiques et civiles. Les cérémonies qu'ils ont sous les yeux, les prédications qu'ils entendent, les prières qu'ils récitent en commun, la victime qui s'immole pour eux, leur rappellent qu'ils viennent tous du même père, qu'ils ont tous été rachetés par le sang de Jésus-Christ, qu'ils ont tous les mêmes droits, les mêmes devoirs; qu'en aimant Dieu, ils sont obligés de s'aimer mutuellement, et de s'entr'aider dans tous leurs besoins. Quand ils savent qu'il y a une Providence qui veille nuit et jour sur eux, et une justice inexorable que nous ne pouvons jamais tromper; quand, par le ministère du prêtre, ils ont puisé de bons sentiments, une bonne nourriture, dans les exemples des saints et dans les sacrements, quand l'espoir des récompenses futures a relevé leur courage, ne comprenez-vous pas qu'ils auront plus d'amour, plus de respect pour l'autorité, plus de résignation dans l'obéissance, plus de droiture dans leurs projets, plus de fidélité, de probité dans tous leurs engagements? Otez le dimanche, ôtez l'influence du dimanche sur les masses: si vous ne voulez pas que l'ordre social s'écroule à l'instant, ne perdez point de temps, construisez des prisons, forgez des chaînes, ramenez l'esclavage.

La loi du dimanche a un rapport direct et profond avec la dignité humaine. Dieu nous a créés à son image et à sa ressemblance. Le corps qu'il nous a donné est un chef-d'œuvre, et il fait partie de nous-mêmes. Sans doute, il n'a pas le commandement, et il est condamné à expier, dans la soumission et dans la douleur, le mal dont il s'est rendu coupable par sa révolte. Mais souvenez-vous qu'il ne doit pas s'avilir. Souvenez-vous qu'il porte une âme et que cette âme qui se reflète et qui rayonne dans tous ses traits, le distingue de tout ce qui n'est que matière. Sa condition, ici-bas, est celle d'un voyageur qui, obligé de marcher sous les feux du soleil par les rudes sentiers du désert, demande à se délasser et à réparer ses forces dans les oasis qu'il aperçoit de distance en distance le long de son chemin. Quand même notre corps pourrait supporter un travail non interrompu, il aurait le droit de s'arrêter de temps en temps; il réclamerait invinciblement, dans la semaine, un jour de repos pour avoir une meilleure tenue et pour s'associer plus aisément aux

aspirations de l'être immortel qui l'anime. Otez la loi du dimanche, qu'arrivera-t-il ? Le jour dont il est question se produira, car il est écrit dans la nature et dans nos facultés ; mais ce sera un jour de désordres, un jour consacré au vice et à la débauche. L'homme, une fois livré à ses mauvais instincts, abusera de son corps et le traînera dans la fange. En se ravalant au dessous de la brute, il abrégera sa vie et il déposera un funeste germe d'affaiblissement physique et moral dans la veine des générations à venir.

La loi du dimanche est favorable, très-favorable à l'industrie, au commerce, aux beaux-arts. Voyez tous ces objets, toutes ces choses, toutes ces merveilles qui appartiennent au culte divin dans la chrétienté, depuis l'humble chapelle du hameau jusqu'à l'église la plus somptueusement décorée. Voyez tous ces habits plus ou moins précieux, toutes ces parures que le peuple estime beaucoup, qu'il tient en réserve pour certains jours et qu'il aime tant à renouveler selon le goût dominant de l'époque. La consommation annuelle et journalière de tant d'articles différents n'est-elle pas une source de travail et de fortune pour un très-grand nombre d'ouvriers ? Si vous ôtez la loi du dimanche, si vous ôtez les fêtes, vous supprimez d'énormes productions, ou vous les laissez sans écoulement. Il y aura peut-être encore quelque luxe chez les heureux du siècle ; mais la foule passera de l'excès du travail aux orgies du cabaret. Que ferait-elle alors d'habits propres ? Ses haillons, couverts de boue et de poussière, lui suffisent. Ceux qui auront froid, ceux qui souffriront des intempéries et des vicissitudes atmosphériques, iront, s'ils le veulent, comme les sauvages dans les forêts, tuer des bêtes fauves dont la peau leur servira de vêtement.

La loi du dimanche entretient l'esprit de famille, féconde et développe le principe d'association. Pendant que le père, absorbé dans ses affaires et dans ses préoccupations, reste séparé des siens, il se dessèche, il demeure, pour ainsi dire, étranger à la vie du cœur ; et si vous le laissez indéfiniment dans cette situation, il ira jusqu'à oublier qu'il est père. Mais dès que le moment du repos arrive, ses affections se réveillent ; il rentre dans son intérieur, il revoit celle qui lui est unie par des liens sacrés et indissolubles, celle qui se consume dans les soucis du ménage ; il revoit ses enfants, il les aime, il les embrasse avec effusion. La voix du sang lui répète qu'il doit se sacrifier pour eux. De leur côté, les enfants, nourris et élevés par la tendresse vivifiante des parents, s'attachent à eux et leur vouent un culte de vénération et de reconnaissance. Un jour, ils seront leur joie et leur soutien. N'est-ce pas aussi durant les heures libres du dimanche, que beaucoup de personnes d'élite se réunissent pour s'édifier mutuellement, pour se renouveler dans l'esprit de zèle et pour apprendre à faire le bien d'une manière plus solide et plus parfaite ? N'est-ce pas le dimanche qu'on les voit dans la chaumière du pauvre, près du lit des malades, au milieu des orphelins, dans toutes les assemblées qui ont pour objet d'essuyer des larmes et d'adoucir les maux de l'humanité souffrante ? Otez la loi du dimanche, vous faites l'isolement autour de vous, vous encouragez l'égoïsme, vous brisez les rapports d'intimité, vous enlevez aux âmes généreuses les plus pures jouissances, vous anéantissez des milliers d'œuvres qui sont la gloire et le triomphe de la charité.

Le temps marchait, N. T. C. F., et il faut le dire à la louange de nos aïeux, la loi du dimanche était respectée et observée dans notre patrie. Nos rois très-chrétiens, nos magistrats, nos jurisconsultes travaillaient de concert à la maintenir et à en assurer l'exécution. Le protestantisme, qui avait posé la cause de tant d'erreurs fatales et entraîné dans l'hérésie un si grand nombre de nos frères, avait gardé néanmoins la loi du dimanche. Un instinct de conservation semblait lui dire qu'il ne pouvait vivre que par un reflet du culte catholique. Née de l'esprit audacieux et novateur de la réforme, la philosophie matérialiste du XVIIIe siècle vint avec son système d'attaque habilement combiné. Après s'être servi de la calomnie, de la ruse, du mensonge, du sarcasme pour affaiblir la robuste foi du peuple, et pour mettre en honneur les idées de progrès et d'indépendance, elle affirma hardiment que l'observation du dimanche et des fêtes engendrait des abus épouvantables et qu'elle était contraire à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. De fâcheuses circonstances, qu'il n'est pas de notre sujet de rappeler ici, parurent donner du fondement et de la force à cette étrange accusation. Telle était d'ailleurs la maladie morale de l'époque : dans le monde savant on niait, on voulait du neuf, on avait la prétention de tout refaire ; dans les hautes classes, on riait, on s'amusait, on cultivait le bel esprit, on prêtait l'oreille au langage perfide et séducteur des ennemis de l'Eglise. La société, noyée dans les plaisirs, descendait peu à peu, au bruit des sophismes, vers un abîme dont on était loin de mesurer la profondeur.

Une effroyable tempête, sans exemple dans le passé, avait éclaté sur la France. L'antique monarchie des lis, qui avait jeté le plus vif éclat, disparaissait dans des flots de sang. Les philosophes tenaient le sceptre. Marchant sur les traces de leurs devanciers, poursuivant avec acharnement leur système de démolition, ils abolirent le jour du Seigneur. Dans l'espoir d'effacer le calendrier, ils décrétèrent les décades, c'est-à-dire le repos du dixième jour. On sait ce qui arriva. Nos pères, avec une énergie digne des siècles apostoliques, protestèrent contre cet abominable attentat et restèrent, pour la plupart, fidèles à la loi du dimanche. Les églises étaient fermées ; mais à l'imitation des premiers chrétiens, qui s'enfonçaient dans les catacombes pour assister au saint sacri-

fice qu'on célébrait sur le tombeau d'un martyr, tantôt cachés dans le secret de leurs demeures, tantôt dans les bois, au pied d'un chêne, sous un rocher, dans un antre, à la lueur de deux flambeaux, au milieu du silence solennel de la nature, ils priaient, ils entendaient la messe avec une ferveur angélique. De pieux parents nous racontaient tout cela dans notre jeunesse; ils nous montraient les lieux sanctifiés par leur foi, dans les plus mauvais jours du siècle dernier. Ce souvenir, qui ne s'effacera jamais de notre mémoire, nous remue jusqu'au fond de l'âme et fait encore couler nos pleurs.

Cependant Dieu ne voulait pas que la France, cette fille aînée de l'Eglise, restât plus longtemps éplorée et cruellement meurtrie, sous l'empire d'hommes qui avaient rêvé son humiliation et sa perte. Un guerrier extraordinaire, un homme providentiel se rencontra. Son épée victorieuse et le vœu de la nation l'avaient conduit au pouvoir. Il avait puisé le sens catholique dans son génie et dans une éducation foncièrement chrétienne. L'impiété, dont il avait sous les yeux les effets déplorables, lui inspirait un profond dégoût ; il n'avait pas craint de le dire quelquefois, soit à ses généraux au milieu des camps, soit aux hommes politiques qui s'attachaient à sa fortune. Il était convaincu que, dans son entreprise colossale, il ne pouvait rien sans la religion. Les incrédules rugissaient autour de lui, il eut le courage de les braver. Il se tourna du côté de Rome, il se mit en rapport avec le souverain pontife. Les autels furent relevés et la loi du dimanche fut rétablie par un acte que chacun connaît.

Maintenant, N.T. C. F., recueillez-vous, examinez sans prévention et dans votre bon sens tout ce qui précède. N'es-il pas vrai que la loi du dimanche est une grande chose? N'est-il pas vrai qu'elle est nécessaire, et que, si elle n'existait pas, elle ne pourrait être remplacée par rien de ce qui vient de la prétendue sagesse de notre raison? Que faut-il donc penser et de ceux qui la considèrent comme une loi nuisible, pernicieuse, et de ceux qui se conduisent comme si elle n'était pas? Non, ils ne pèchent pas par ignorance; non, on ne peut pas dire d'eux ce que le Sauveur disait de ses bourreaux : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (*Luc.*, XXIII, 34.) Oui, ils savent ce qu'ils font; c'est sciemment qu'ils voudraient dépouiller l'homme de ses priviléges et le rendre le vil esclave de la matière ; c'est sciemment qu'ils repoussent ce que les barbares et les sauvages eux-mêmes n'ont jamais repoussé. Oui, ce sont de grands coupables et rien ne les excuse. Quoi! dans l'opinion, et d'après les règles de la justice humaine, on traite sévèrement celui qui manque aux lois de l'honneur, celui qui dans le danger hésite en présence du devoir, celui qui aura volé une pièce d'or ou coupé quelques épis dans le champ de son voisin; et on regarderait comme innocents les ennemis et les profanateurs de la loi du dimanche, c'est-à-dire ceux qui s'insurgent contre Jésus-Christ et qui nient l'autorité et les droits de son Eglise; ceux qui empêchent l'effet de nos prières pour la prospérité publique, et qui attirent continuellement sur nos têtes des torrents de malédictions! Ah! soyez sincères, ne fermez pas les yeux, laissez pénétrer en vous les vives clartés de la foi et de l'expérience, faites le dénombrement de tous nos malheurs depuis plus d'un demi-siècle et dans l'ordre social et dans l'ordre naturel; ne craignez pas de vous tromper en affirmant que, pour la plupart, ils ont pris naissance dans les crimes que Dieu a toujours punis d'une manière exemplaire et qu'il punira de la sorte jusqu'aux derniers jours du monde.

Pauvre peuple, pauvres ouvriers, pauvres habitants des villes et des campagnes, vous tous qui portez sur vos traits les glorieux stigmates du travail, en ce moment c'est à vous que nous nous adressons; écoutez-nous et gardez le souvenir de nos paroles. Avez-vous jamais bien compris ce qu'est la loi du dimanche, et ce que vous pouvez en tirer dans vos intérêts, pour votre bien-être et pour votre bonheur? Votre vie s'écoule, n'est-il pas vrai, dans une perpétuelle succession de privations, de peines et de sacrifices. Parmi vous, les uns, en très-grand nombre, exposés sans cesse à toutes les variations de la température, remuent la terre, l'arrosent de leurs sueurs et lui demandent les fruits et la nourriture dont nous avons besoin; les autres, à moitié vêtus, le corps noirci par la fumée, gagnent leur pain en forgeant le fer, en façonnant le bois, en tenant la lime et le marteau; ceux-ci, en service depuis longtemps, sont, jour et nuit, aux ordres de leurs maîtres; ceux-là se renferment et s'étiolent dans les magasins obscurs et étroits que le soleil n'éclaire pas. Il y a six jours, six longs jours que nous vous voyons, que nous vous contemplons dans ces divers et rudes labeurs. Eh bien! c'est assez : nous voulons pour vous du repos, de la jouissance, une fête. Or, ce que nous voulons pour vous, ce à quoi vous avez droit par cela seul que vous êtes hommes et chrétiens, existe dans la loi du dimanche. Aimez donc cette loi, bénissez-la, hâtez-vous de la saluer de tous vos transports.

Oui, quittez la bêche et la charrue, déposez les lourds instruments du travail, sortez de vos ateliers, secouez la poussière de la semaine, rendez la propreté à votre visage et à vos membres abattus, prenez vos beaux habits, et venez avec nous. Venez regarder le ciel et sa douce lumière; venez respirer un air pur et libre; venez vous délasser au spectacle des beautés que la Providence a semées autour de vous avec profusion. Les heures s'envolent : demain, avant les premiers rayons de l'aurore, vos soucis et vos peines auront recommencé.

Mais, pendant vos loisirs, il faut que votre âme, degagée de ses tristes entraves, reprenne son essor vers les hauteurs resplen-

dissantes où elle a son principe et sa fin. Il y a, à cet effet, un lieu par excellence ; ce lieu, c'est l'église, l'église dont la vue seule devrait soulever en vous les émotions les plus profondes. Venez donc à l'église, venez-y avec empressement et avec amour. Là, un père tendre, un ami véritable, un guide éclairé vous appelle et vous attend, c'est le prêtre. Il brûle d'envie de vous voir, de soulager vos peines, et de vous distribuer un pain qui vous est plus nécessaire mille fois que celui que vous achetez à la sueur de votre front. Là, vous aurez d'ineffables jouissances de mémoire, les plus douces images se lèveront dans vos cœurs, l'image de votre enfance, l'image d'une première communion bien faite, l'image d'une fête bien sanctifiée, l'image de toutes les faveurs que vous avez reçues aux heures solennelles de votre existence. Là aussi, la voix du remords éveillera en vous de salutaires terreurs; vous saurez que vous n'avez que trop vécu de la vie des sens, et que, par l'effet de la grâce, vous pouvez vous relever de vos chutes et renaître à la vie surnaturelle. Là, les personnes pieuses qui prient pour vous et qui sont, comme vous, membres de la grande famille de Jésus-Christ, vous reprocheront doucement votre faiblesse, et réchaufferont votre charité tiède et languissante; vous deviendrez fervents et vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. Là, toutes les choses qui frapperont vos regards et vos oreilles vous iront droit à l'âme; en vous révélant la sainteté de nos mystères et les grandeurs de Dieu, elles vous parleront éloquemment de votre propre grandeur; elles vous apprendront à verser, sur les maux du présent, les consolations de la foi et les impérissables espérances de l'avenir. Si vous saviez ce que vous gagnez en venant à l'église et ce que vous perdez en n'y venant pas! L'église, c'est la lumière pour tous les hommes; l'église, c'est la forteresse de nos croyances et de nos mœurs; l'église, c'est le foyer de la fraternité et de la civilisation ; l'église, c'est le port ouvert à tous les naufragés, c'est l'abri contre tous les orages!

Un philosophe païen, jeté à la côte par la tempête, ne savait plus où il était. Ayant aperçu des figures de géométrie tracées sur le sable, au bord de la mer, il se consola dans la pensée qu'il était chez un peuple civilisé par la science, et il rendit grâce aux dieux. Si des événements soudains nous enlevaient à notre terre natale et nous transportaient dans des régions lointaines où tout serait nouveau pour nous, les figures de géométrie, si nous en apercevions sous nos pas, ne nous toucheraient que médiocrement. Mais si une église, s'élevant au milieu d'un village, frappait tout à coup nos yeux, nous tomberions à genoux, nous remercierions le ciel; nous ne serions pas sûrs d'être chez un peuple savant, mais nous serions chez un peuple où nous aurions certainement des amis et des frères.

Il y a dans notre vie la religion avant tout, ensuite les affaires, puis le repos comme remède. Quand, le dimanche, vous avez rendu à Dieu ce qui est à Dieu et accompli tous vos devoirs, vous pouvez sans crainte goûter les plaisirs et prendre les récréations qui vous sont nécessaires. Le repas en famille où l'on verra quelquefois des proches et des amis, et où régnera toujours une sainte gaieté, des jeux honnêtes, des divertissements permis, des lectures, des traits d'histoire, des conversations utiles et édifiantes sous les frais ombrages, des promenades, des exercices corporels en rapport ave les louables habitudes du pays, tel est le cercle dans lequel vous devez choisir ce qui convient le mieux, ce qui peut avoir les meilleurs effets. Pères et mères, vous tous qui avez le commandement et la responsabilité, sachez bien que c'est en vous efforçant de procurer des jouissances légitimes à vos enfants, et à tous ceux dont vous avez la direction, que vous aurez des chances de les éloigner des mauvaises compagnies, et de les empêcher de courir après les funestes satisfactions du vice. Mais, si vous n'êtes pas vigilants sur ce point, si vous ne songez qu'à rechercher ce qui vous plaît, si vous fuyez le foyer domestique, si vous fréquentez des maisons où vous ne devriez jamais entrer, d'abord, vous mettez la discorde, la désolation dans le ménage; vous anéantissez les ressources de la semaine ; vous diminuez vos forces pour le travail, vous ruinez votre santé; vous sacrifiez les plus douces affections; vous devenez colères, injustes, déraisonnables, cruels; et vos enfants, qui ne sont que trop enclins à suivre vos tristes exemples, se précipiteront comme vous dans tous les excès. Vous seriez épouvantés et peut-être attendris, si nous pouvions vous donner une idée des ruisseaux de larmes qu'a fait répandre, et des malheurs qu'a fait naître dans les familles, l'inconduite des maris et des jeunes gens, les jours de dimanches et de fêtes.

Nous avons parlé de promenades comme moyen de se récréer. Les êtres qui nous environnent et qui font partie de ce vaste univers, sont une éclatante manifestation de la sagesse, de la bonté et de la puissance du Créateur. Les lois qui les gouvernent ont leur raison dans nos besoins et dans nos agréments. Ces tendres fleurs, qui font le charme de nos parterres, de nos guérets, et qui nous inondent de leurs parfums, ces arbres que vous avez plantés et qui vous donnent de bons fruits, ces prairies où coulent des eaux limpides et fécondantes, ces champs de blé où se renouvelle continuellement le miracle de la multiplication du grain, ces coteaux couverts de vignes, ces forêts, ces montagnes majestueuses qui ont tant d'attraits pour ceux qui aiment la solitude et la réflexion, ces paysages si variés, qui prennent un caractère de magnificence que la plume ne sait pas décrire; ces saisons qui se succèdent avec tant de régularité, ce ciel azuré qui raconte la gloire du Très-Haut et qui publie la grandeur de ses

œuvres (*Psal.* XVIII, 1) : voilà des choses au milieu desquelles vous vivez et que vous ne connaissez pas assez ; voilà, selon l'expression de saint Bonaventure, le grand livre, le livre sensible qui contient pour nous des leçons aussi belles que touchantes. Pendant la semaine, toutes vos facultés sont absorbées dans le travail, vous ne comprenez rien, vous ne sentez rien en dehors du travail. Or, le dimanche, par cela même que vous avez du repos, et que vous êtes chrétiens, soyez artistes, poëtes, philosophes dans la contemplation des merveilles de la nature. Vous y découvrirez des trésors ; vous y aurez des plaisirs toujours nouveaux, toujours inépuisables ; vous prendrez en pitié les criminelles jouissances qui viennent de l'enfer et qui tuent les âmes et les corps.

Autrefois le dimanche était un jour vraiment beau dans les paroisses. Dès la veille on se préparait à le bien passer. Il n'était jamais question d'œuvres serviles à moins de nécessité ; on ne faisait que les choses permises par l'usage. Le matin, la famille se réunissait pour la prière au pied du vieux crucifix pieusement conservé dans la maison. Avant que la cloche eût annoncé l'heure des offices, ceux qui étaient éloignés avaient déjà franchi de longues distances. Les enfants, les jeunes gens, les hommes, les vieillards, tous remplissaient les rues et se rendaient à l'église ; ils y venaient avec une foi vive et ardente. La messe était pour eux la grande action, et ils y assistaient plutôt par des motifs d'amour que par la peur de manquer à un devoir essentiel. Ils écoutaient la parole divine avec un profond respect. Ils s'approchaient souvent des sacrements. Ils sortaient du lieu saint avec une nouvelle force pour supporter les peines de la vie, et avec un nouveau courage pour lutter contre les difficultés du salut. Ils prenaient part à tous les exercices qui soutenaient en eux la dévotion et qui les rendaient meilleurs. En ce jour, la portion du pauvre était plus abondante que dans les jours ordinaires. On savait se contenter des plaisirs que la religion approuve et sanctifie. Tout ce qu'on voyait, tout ce qu'on entendait au village, dans les festins, dans les jeux, servait à l'édification et attestait qu'il y avait là un peuple qui comprenait la loi du dimanche. Disons-le hautement, nos ancêtres, en se conduisant ainsi, faisaient preuve d'intelligence. Ils valaient mieux que nous, et ils étaient plus heureux que nous.

Hélas ! N. T. C. F., le mal que nous déplorons est si profond, si enraciné, si universel ! Il s'est développé, il a exercé ses ravages d'abord dans les grands centres d'industrie, au sein des grandes cités ; mais peu à peu il a envahi nos paisibles campagnes et nos populations agricoles. Le règne des intérêts matériels l'a poussé à ses dernières conséquences. Nos places publiques, nos usines, nos routes, nos bourgs, nos villages ne sont-ils pas sans cesse témoins d'infractions scandaleuses et criantes dont les idolâtres eux-mêmes auraient rougi ? Savent-ils encore qu'il y a un Dieu ? se sont-ils jamais mis à genoux ? ont-ils jamais murmuré un mot de prière, ceux dans l'esprit et dans la conduite desquels le jour du Seigneur ne diffère en rien des autres jours ? Oui, pour ramener les hommes au repos et à la sanctification du dimanche, nous avons besoin de tout le zèle des apôtres, nous avons besoin de la coopération éclairée, active, persévérante de tous ceux qui aiment encore leur pays, et qui ne désespèrent pas de l'avenir.

Vous qui êtes les dépositaires du pouvoir dans l'ordre politique et civil, n'allez pas croire que vous n'avez rien à faire pour l'observation du dimanche ; ce serait de votre part une énorme erreur. Les lois existantes sur cet objet n'ont pas perdu leur force, et les déplorables préjugés qui s'opposaient à leur exécution dans un temps ne sont plus de mode. Nous le savons, il y a de malheureux usages qu'il ne vous appartient pas de détruire ; il y a des libertés que vous êtes obligés d'admettre, la liberté de conscience, la liberté des cultes, la liberté individuelle ; mais ces libertés ont des limites. Et depuis quand la liberté du mal aurait-elle un privilége qu'on n'accorde pas à la liberté du bien ? D'ailleurs, il y a la grande loi sociale qui est avant tout, qui domine tout, qui sert de base à tout : c'est la religion. Aujourd'hui, éclairé par l'expérience, on avoue que la cause de l'ordre ne peut se sauver et vaincre que par la religion. Or, qui dit une religion, dit un culte public ; qui dit un culte public, dit un jour consacré à ce culte. Tout cela est démontré, tout cela s'enchaîne avec une inflexible rigueur. Mais si vous laissez à chacun le droit de profaner ce jour, si vous ne vous aidez pas à moraliser le peuple et à contenir ses passions par l'application de la loi du dimanche, vous favorisez l'école souterraine du socialisme, vous fournissez, sans vous en douter, des armes formidables à vos ennemis. N'oubliez pas que l'union des deux puissances, qui a existé à toutes les belles époques de notre histoire, est plus nécessaire que jamais ; n'oubliez pas que l'Église rend plus qu'on ne lui donne, et que tout ce qu'elle demande est éternellement vrai, éternellement juste.

Vous, nos enfants bien-aimés ; vous, nos enfants de prédilection, c'est-à-dire, vous tous qui cherchez dans les associations pieuses et charitables le moyen d'exercer votre zèle et de vous rendre plus utiles, entrez dans le fond du sujet que nous venons de traiter, saisissez-en l'importance et la fin ; vous comprendrez mieux la gravité de la plaie qui nous ronge, et vous serez d'autant plus persuadés qu'il y a urgence d'y apporter les remèdes les plus prompts et les plus énergiques. Du haut de sa croix Jésus-Christ vous attire à lui par sa grâce : il a touché vos cœurs d'un rayon de sa lumière et d'une étincelle de son amour. Il vous

donne une mission qui est un véritable apostolat; il veut que vous soyez des ouvriers évangéliques, des pêcheurs d'hommes. Quel honneur pour vous! Au milieu de nos épreuves, dans les crises que nous traversons, il y a un fait frappant qui est de bon augure: c'est le réveil de l'esprit de sacrifice, réveil qui se traduit à nos yeux par beaucoup de générosité dans la classe aisée, et par beaucoup de résignation dans la classe indigente. Or, cet esprit de sacrifice qui ne peut sortir que du christianisme, nous montre évidemment que bien des âmes, fatiguées de l'atmosphère brûlante et fiévreuse qui pèse sur elles, aspirent à retrouver la vérité et la paix dans les régions de la foi et dans les commandements de Dieu et de l'Eglise. Que ce beau mouvement enflamme donc votre ardeur. Laissez à d'autres le soin d'aplanir les montagnes, de maîtriser la matière, d'inventer des choses merveilleuses et d'étendre l'empire de l'industrie et des arts; vous, réservez vos forces pour des conquêtes plus glorieuses et plus durables. Dites aux enfants que vous protégez, aux pauvres que vous soulagez, aux malades que vous visitez; dites à tous ceux qui dépendent de vous, que c'est par leur fidélité à remplir toujours les devoirs fondamentaux de la religion qu'ils seront heureux comme on peut l'être en ce monde. Si, par vos paroles et par vos exemples; si, par vos efforts et par toutes les saintes inspirations du dévouement, vous parvenez à restituer à la loi du dimanche son autorité et son influence dans les paroisses, vous aurez bien mérité de Dieu et des hommes; vous aurez travaillé efficacement à la restauration sociale, à la prospérité des familles, à l'affermissement et au triomphe de tous les principes conservateurs.

Familles patriarcales de ce diocèse, paroisses modèles qui avez conservé l'heureuse habitude de passer les dimanches et les fêtes comme on les passait dans les jours de ferveur, oh! nous vous félicitons, nous vous bénissons, nous vous aimons : oui! nous vous aimons et nous voudrions vous le redire mille fois! Défiez-vous des idées perverses du siècle, restez fermes et inébranlables dans votre voie. Vous n'êtes pas riches peut-être, vous ne brillez pas aux yeux des hommes; mais le ciel vous contemple et vous admire. C'est vous qui nous consolez; c'est vous qui nous dédommagez de nos sacrifices; c'est vous qui continuez parmi nous la chaîne des bonnes traditions; c'est vous qui pouvez encore apaiser Dieu et conjurer l'orage. Vous êtes notre joie, notre force, notre espérance; et si nous sommes ce que nous devons être, un jour vous serez notre couronne.

Et vous, vénérables frères, vous, défenseurs-nés de la vraie doctrine et de toutes les institutions qui sont le salut des peuples, vous pensez comme nous, vous sentez comme nous, et comme nous vous gémissez. Le déchirant spectacle du mal que nous combattons vous arrache des larmes. Souvent vous avez déposé dans notre cœur vos tristesses et vos désolations. Toutefois ne vous laissez pas abattre. Le divin Maître est avec vous; avec lui, par lui vous remporterez la victoire. Le grand Apôtre écrivait à son disciple Timothée : *Prêchez les hommes à temps, à contre-temps : reprenez, menacez, suppliez, sans jamais manquer de patience, et sans cesser de les instruire...* (II *Tim.*, IV, 2.) *Veillez à tout, faites la charge d'un prédicateur de l'Evangile...* (*Ibid.*, 5.) *Souffrez avec courage comme un bon soldat de Jésus-Christ.* (II *Tim.*, II, 3.) Réchauffez votre zèle à ces paroles de feu; cherchez dans la prière, dans l'étude, dans la charité, dans l'abnégation, tout ce qu'il y a de plus propre à éclairer, à remuer les consciences. Redites aux fidèles ce que les événements contemporains leur crient d'une voix foudroyante, savoir que Dieu est irrité, et qu'ils n'échapperont pas aux coups vengeurs de sa justice, s'ils abusent plus longtemps des délais de sa miséricorde.

Chers et bien-aimés coopérateurs, un doux et précieux souvenir nous donne en ce moment de vives émotions, c'est le souvenir des démonstrations empressées dont nous sommes l'objet dans nos visites pastorales. Dès que le jour de notre arrivée vous est connu, vous imaginez tout ce qui peut nous être le plus agréable, vous couvrez de verdure les chemins que nous devons suivre; vous élevez des arcs de triomphe et vous y mettez des inscriptions analogues à la circonstance; vous parez vos églises; vos paroissiens suspendent leurs travaux et sont tous en habits de fête; vous venez avec eux nous recevoir au pied d'une croix, devant un autel paré. Ces honneurs, nous ne l'ignorons pas, s'adressent à Celui dont nous ne sommes que l'indigne représentant, et ils nous rappellent que l'épiscopat n'est qu'une grande immolation. Lorsque, dorénavant, nous irons vous porter les grâces et les bénédictions dont notre ministère est la source, voulez-vous nous procurer une joie indicible? Voulez-vous nous faire un éloge complet de vos ouailles et un résumé saisissant du fruit de vos sueurs? Eh bien! écrivez une phrase; mais, cette phrase, écrivez-la partout afin que nos yeux la rencontrent de quelque côté qu'ils se tournent; mais, cette phrase, écrivez-la en lettres d'or, entourez-la d'immortelles, afin qu'on la distingue mieux et qu'on voie mieux l'immense intérêt qui s'y rattache : Dans cette paroisse, le DIMANCHE EST BIEN SANCTIFIÉ.

Donné à Saint-Claude, le 6 janvier 1856.

VIII. LETTRE PASTORALE

ET MANDEMENT

A l'occasion de sa visite *ad Limina apostolorum*.

SUR ROME CHRÉTIENNE.

Vous savez, nos très-chers frères, que pour accomplir l'engagement de notre consécration épiscopale, nous venons de visiter les tombeaux des saints apôtres et de ren-

dre compte de notre diocèse au vicaire de Jésus-Christ. Une telle démarche de notre part est trop importante pour que nous ne vous en parlions pas. D'ailleurs, c'est à cause de vous, c'est pour vous que nous avons fait ce beau voyage, dont nous garderons un éternel souvenir. Vous êtes nos enfants bien-aimés, nous ne respirons que pour vous, et pour votre bonheur; mais, nous devons vous le dire, pendant les jours que nous avons passés dans la ville de Rome, au milieu de tant de grandes choses qui saisissent le cœur, et qui réveillent nécessairement, dans le prêtre, le zèle de la gloire de Dieu et de la sanctification des âmes, nos affections pour vous ont été plus vives, plus pures, plus nobles. Nous n'avons pas été un seul instant sans penser à vous, sans nous occuper de vous et de vos intérêts, avec toute la sollicitude dont nous sommes capable. Le matin, vous nous étiez tous présents dans le sacrifice que nous offrions sur les autels les plus vénérés du monde. Aux pieds du souverain pontife nous recevions des bénédictions et des conseils pour mieux vous conduire dans la voie du salut. De quelque côté que nous portions nos pas, nous étions averti que nous foulions une terre profondément travaillée par la grâce, et une voix semblait nous répéter : Arrêtez-vous, c'est ici qu'ont triomphé les plus illustres martyrs. Alors, dans les lieux mêmes qu'ils arrosèrent de leur sang pour la foi, nous leur demandions pour nous et pour vous, un peu de leur héroïque courage, un peu de ce courage dont nous avons si besoin, hélas! dans ce temps de faiblesse et de malheur. Devant les images miraculeuses de Marie, à Lorette surtout, dans cette sainte maison dont les murs usés par les baisers des pèlerins, nous rappellent des choses aussi touchantes qu'ineffables, nous nous sentions une confiance infinie; nous conjurions notre tendre Mère de nous accorder à tous une bonne part dans les faveurs qu'elle distribue à tous au nom de son divin Fils. Ainsi, les paroles que nous allons vous adresser ne resteront pas sans effet; elles exciteront votre piété; elles serviront à augmenter votre amour pour l'Eglise, et à resserrer encore davantage les liens qui vous attachent au pasteur des pasteurs.

Jérusalem et Rome, deux mots qu'on ne prononce jamais, si peu qu'on soit chrétien, sans éprouver je ne sais quoi de mystérieux et d'indéfinissable; Jérusalem et Rome, deux villes dont la célébrité ne saurait périr, et dont l'existence se lie à toutes les grandes idées, à tous les grands faits, à toutes les grandes œuvres des temps anciens et des temps modernes; Jérusalem et Rome, deux flambeaux qui ne s'éteignent pas et qui mettent parfaitement en évidence, la source, la formation, les développements successifs de la religion et de la société à travers les siècles.

En effet, essayez de vous orienter, et d'arriver à quoi que ce soit de clair et de certain dans la question si essentielle des origines, si vous vous placez en dehors du peuple et des traditions du peuple qui vit à Jérusalem. Mais, en prenant là votre point de départ et votre appui, vous voyez aussitôt se dérouler à vos yeux le plus magnifique spectacle. Par une chaîne non interrompue d'hommes et d'événements, vous remontez jusqu'à la création, jusqu'à Dieu; en suivant cette même chaîne, vous descendez jusqu'à l'époque de Jésus-Christ. La révélation primitive, les grands enseignements dont l'homme ne saurait se passer, la promesse d'un Rédempteur, réitérée si à propos dans la suite des temps, tout se résume, tout se conserve, tout s'abrite à Jérusalem. C'est là que le Verbe incarné prêche sa doctrine céleste; c'est là qu'il souffre et qu'il meurt, après avoir jeté les fondements d'un ordre nouveau; c'est là que se fait la publication solennelle de l'Evangile; c'est là que commence la restauration de toutes choses.

Mais les Juifs qui auraient dû profiter les premiers de la grâce immense de la rédemption, en abusent d'une manière horrible; le sang du Libérateur qui les couvre, au lieu de les régénérer, appelle sur eux et sur leur nation la vengeance la plus épouvantable. Jérusalem cesse d'être le centre de la vérité. Ville ingrate et criminelle, elle restera néanmoins comme un éternel monument de la vérité. Le peuple malheureux qui l'habite en sera chassé avec ignominie; errant et fugitif, il portera stupidement la lumière dans tous les coins du globe, et il demeurera lui-même plongé dans l'obscurité la plus effrayante.

Dans les desseins de Dieu, Rome, par la puissance de ses armes et de sa législation, était devenue la reine et la maîtresse du monde. Voici maintenant pour elle une destinée incomparablement plus grande : elle va recueillir l'héritage, privilége incompréhensible, que l'Orient a perdu; elle sera le siége du christianisme, et, par cela même, de la vérité universelle.

Voyez et admirez ce qui se passe : le prince des apôtres, saint Pierre, qui avait reçu de Jésus-Christ le pouvoir de paître les agneaux et les brebis (*Joan.*, XXI, 15), saint Pierre, après avoir jeté la semence de la foi dans plusieurs contrées de l'Asie, et notamment à Antioche, vint donc un jour à Rome. Alors cette ville fameuse était encore dans toute sa splendeur; elle se croyait éternelle par ses dieux, par sa force, par ses monuments. Saint Pierre, pauvre pèlerin ignoré, qui ne s'appuyait que sur une doctrine qu'on prenait pour de la folie, se propose pourtant d'opérer, au sein de cette orgueilleuse capitale, la révolution la plus complète, la plus étonnante, la plus extraordinaire qu'on ait jamais vue. Il prie, il pleure, il souffre, il prêche. Sa parole de feu tombe dans les âmes comme une étincelle électrique; elle y tue l'antique erreur; elle y répand des lumières et des grâces qui amènent les hommes à de nouvelles convictions, à de nouvelles croyances. Sa main

verse l'eau du baptême et attire l'Esprit régénérateur sur une multitude d'individus. Il est puissamment aidé par l'apôtre saint Paul. Bientôt, dans Rome, les chrétiens sont nombreux. Poursuivis, il est vrai, par les tyrans, ils sont obligés de s'ensevelir dans les entrailles de la terre, et d'y cacher leur culte et les choses saintes; mais chaque jour ils se fortifient, chaque jour surgissent des légions de nouveaux chrétiens. Saint Pierre meurt attaché à une croix. On tranche la tête à saint Paul. La vieille Rome pousse un cri de triomphe; elle croit qu'elle a tout gagné. Dernière illusion! Vainement elle s'épuise à verser des flots de sang pendant trois siècles; vainement elle cherche son salut dans la philosophie, dans les lois, dans tous les moyens par lesquels elle a subjugué l'univers; elle est vaincue. L'idolâtrie expire sous les décombres de ses temples, et la croix brille arborée sur les palais des Césars. Rome chrétienne et centre du christianisme, ouvre librement ses bras pour recevoir et bénir, dans l'effusion de l'amour, tous les peuples qui viennent se ranger à l'ombre de sa foi et de son gouvernement spirituel.

Ce que le pêcheur de Galilée fait à Rome, ce n'est pas l'œuvre d'un jour, ce n'est pas une conquête fragile et passagère, c'est une fondation qui doit durer jusqu'à la fin des temps. Déjà deux cent cinquante-sept souverains pontifes, ayant tous la même autorité, les mêmes priviléges, se sont assis sur le trône de saint Pierre. Or, n'est-il pas juste de leur appliquer ce mot de l'Evangile, savoir : qu'à l'exemple de leur maître, ils ont passé en faisant le bien ? (*Act.*, X, 38.) Oui, ils ont passé en faisant le bien dans le sens le plus vrai, le plus incontestable, le plus étendu. Ecoutez avec attention et ouvrez vos cœurs à tous les sentiments de la reconnaissance.

L'erreur, de quelque manière qu'on la considère, est un grand mal pour l'homme et pour la société. En elle-même et dans ses fruits, c'est un poison pour l'âme, c'est la ruine de tout le bien que Dieu a mis en nous et la destruction de tout ce qui nous rend heureux. Or, les souverains pontifes sont les ennemis-nés, les ennemis irréconciliables de l'erreur. Ils l'ont poursuivie dans l'idolâtrie, dans l'hérésie, dans la philosophie irréligieuse, c'est-à-dire dans ses trois grandes branches; ils l'ont poursuivie sans relâche, sans faiblesse, avec prudence, avec fermeté, en souffrant tout ce qu'il est possible de souffrir; ils l'ont poursuivie à la face du ciel et de la terre, au prix de leur repos et de leur sang. Retranchez leur action incessante et énergique, que serait devenue l'humanité? En nous, autour de nous, sur le sol que nous habitons, y aurait-il autre chose que d'épaisses ténèbres, et les suites mortelles de l'ignorance et du mensonge?

En opposant une barrière infranchissable à l'erreur, les souverains pontifes ont conservé et développé parmi nous toutes les vérités qui nous sont nécessaires; les vérités qui découlent de la révélation, et qui nous apprennent d'où nous venons, ce que nous sommes, où nous allons, et ce que nous devons être. La doctrine qu'ils ont répandue par leurs envoyés jusqu'aux extrémités de la terre, c'est la doctrine de vie, c'est l'enseignement infaillible, c'est la nourriture par excellence, c'est le soleil qui éclaire les esprits, c'est la grâce qui féconde les âmes et qui en fait sortir toutes les vertus. Leurs actes dans le gouvernement de l'Eglise sont un continuel accroissement de lumière et de bien.

Il y a deux grandes lois qui doivent être connues et observées dans l'ordre social, pour que les hommes jouissent de leurs droits, et qu'ils aient entre eux de bonnes relations, la loi de justice et la loi de charité. Voyez ce qui se passait avant le christianisme ; voyez ce qui se passe encore dans les régions où le christianisme ne règne pas : là, tout est égoïsme, tout est confusion, tout est violence. Essayez de comprendre tout ce que les souverains pontifes ont heureusement accompli pour établir, pour enraciner ces deux grandes lois dans les habitudes des hommes et dans la politique des nations. Aux jours de la persécution, comme en présence des barbares du Nord, à l'époque où les soldats de Mahomet se précipitent sur l'Occident, dans les crises du moyen âge, dans nos temps modernes, toujours animés du même esprit, les souverains pontifes combattent et souffrent pour la liberté du christianisme, et par cela même pour le triomphe de la justice et de la charité; car, quand le christianisme se pose sans obstacle, quand il peut mettre en lumière tous les trésors qu'il recèle dans son sein, non-seulement il conduit les hommes aux félicités de l'autre vie, mais encore il fait leur bonheur en celle-ci. ***J'ai aimé la justice, j'ai haï l'iniquité,*** s'écriait saint Grégoire VII, ***c'est pourquoi je meurs dans l'exil.***

D'un autre côté, ne faut-il pas affirmer sans crainte d'être démenti, que les souverains pontifes ont plus fait pour la science, pour les lettres, pour les arts, qu'on ne fit jamais pour la soif de l'or? Consultez l'histoire, les preuves de ce que nous avançons ne sont-elles pas partout ? Dans l'ordre humain, dans l'ordre de raison, est-il une seule idée grande, utile, féconde, généreuse, qui n'ait trouvé son épanouissement et sa force sous l'influence de l'idée catholique? Une nuit profonde, favorisée par de malheureuses circonstances, enveloppe-t-elle les esprits? Il n'y a plus qu'un flambeau qui s'élève au-dessus des ténèbres : c'est celui qui brille dans la main des papes. Si Rome est pleine de merveilles, si Rome est un vaste musée où l'on retrouve tout ce qu'il y eut de vrai, de beau, de bon dans le génie des anciens, à l'époque de la civilisation païenne, il ne faut pas oublier qu'on en est redevable aux chefs suprêmes de l'Eglise.

Parmi les hommes célèbres, prenez les plus connus, les plus illustres; comparez ces hommes aux souverains pontifes; n'êtes-vous pas étonnés de la différence qu'il y a entre les uns et les autres? Sans doute, dans les premiers, vous voyez de la science, des qualités, des vertus; mais ce sont des hommes, et tout ce qu'ils ont fait tient plus ou moins de la faiblesse et de la condition de notre pauvre humanité. Les seconds sont aussi des hommes, mais des hommes à part, des hommes pleins du génie d'en haut, des hommes revêtus de l'autorité de Dieu, des hommes qui se placent au point de vue des grands intérêts du monde. Tout ce qu'ils ont conçu et exécuté comme tels, porte visiblement l'empreinte de la sagesse infinie, de la puissance sans bornes, de la charité ineffable de celui dont ils sont les représentants sur la terre.

Je le sais. Quelques-uns d'entre eux sont vivement attaqués par nos ennemis. Chose étonnante! On est indulgent à l'excès pour les héros, pour tous les grands hommes dont la gloire quelquefois nous a coûté bien des larmes et bien du sang; et par une étrange contradiction, on traite les papes avec une sévérité extrême. Mais, aux yeux même de la critique la plus rigoureuse, à quoi donc se réduisent les actes, les fautes qu'on reproche à des hommes qui ont mené pour notre bonheur, pendant tant de siècles, les plus immenses affaires, au milieu des plus immenses difficultés? Le soleil ne serait-il plus le soleil si l'on découvrait une ombre, une tache dans l'océan de lumière dont il est la source?

La papauté a donc, quoi qu'on dise, une valeur, une importance qui dépasse tout ce qu'on peut croire. Elle est la base et la clef de voûte de tout l'édifice religieux et social. C'est par elle que la vieille civilisation chrétienne s'est établie, et qu'elle a brillé du plus vif éclat; c'est par elle que la vieille Europe est devenue la partie du monde la plus éclairée, la plus puissante. Ce ne sera que par elle encore que l'Europe moderne reprendra sa marche et son mouvement d'ascension. Œuvre divine, toujours pleine de jeunesse et d'avenir, n'ayant pas à craindre la décadence, la papauté, toujours debout, résiste aux plus violents orages. Elle est aujourd'hui, elle sera demain ce qu'elle était hier, ce qu'elle était il y a dix-huit siècles. Otez la papauté, vous ôtez l'Eglise; ôtez l'Eglise, vous ôtez la religion; ôtez la religion, que reste-t-il? Demandez-le au néant.

Un jour, poussé par un secret besoin de solitude et de méditation, je me promenais dans un lieu élevé de Rome. Je voyais le Capitole, siége de l'idolâtrie; je voyais le Palatin, autrefois somptueux séjour où les empereurs se plongeaient dans les plaisirs, et d'où partaient les idées qui menaient le monde; je voyais le Forum, théâtre où les orateurs venaient, au milieu des applaudissements du peuple-roi, moissonner les palmes de l'éloquence; je voyais la voie Sacrée que suivaient les Césars, quand on leur accordait les honneurs du triomphe; je voyais l'endroit où des têtes humaines tombaient et roulaient à leurs pieds pour leur faire hommage; je voyais la prison dans laquelle périssaient les princes vaincus et enchaînés; je voyais le Colysée, édifice gigantesque où cent vingt mille spectateurs accouraient, dans leur joie féroce, se repaître du sang des gladiateurs et des martyrs : au milieu de toutes ces choses, je voyais une croix. Je me disais à moi-même, l'âme profondément émue, je me disais : Voilà donc la superbe Rome! voilà ce qui est demeuré du plus grand empire de la terre, de cet empire qui, pour s'élever, brisa tous les trônes. Aujourd'hui toutes ces ruines si majestueuses, si imposantes, s'inclinent respectueusement devant une croix de bois. Elles répètent à tous ceux qui passent, que Rome païenne est tombée. D'une voix solennelle, et dans un langage écrasant pour l'orgueil de l'homme, elles redisent sans cesse que rien n'est vrai, que rien n'est grand, que rien ne dure que ce qui vient de Dieu! Et cette croix, plantée d'abord sur le calvaire, cette croix, qui a fait le tour du globe, ce n'est pas un vain signe, ce n'est pas un symbole usé; ce n'est pas non plus le drapeau de cette formidable puissance qui régnait par les armes et par la terreur; c'est l'étendard de la paix et de la liberté, c'est l'arbre de vie pour le salut des peuples; c'est le livre dans lequel sont écrites avec le sang du Fils de Dieu, les plus hautes merveilles de la religion. C'est par cette croix que le vicaire de Jésus-Christ gouverne avec amour, avec miséricorde, le monde catholique, c'est-à-dire plus de trois cents millions de fidèles. Mille réflexions se pressaient, se succédaient dans mon cœur. Je bénissais le christianisme, je déplorais l'égarement et l'ingratitude de tant d'hommes.

Si un sage, si un philosophe nous avait apporté un seul des bienfaits que nous puisons dans le mystère adorable de notre rédemption, toutes les bouches s'ouvriraient pour le remercier, pour le bénir : on lui dresserait partout des autels. Le christianisme est au fond de toutes les choses; nous vivons de sa plus pure substance; nous sommes entés sur un arbre dans lequel il entretient une séve féconde et vigoureuse; nous lui devons tout ce qu'il y a de vrai, de parfait, d'excellent dans nos idées, dans nos mœurs, dans nos lois, dans notre civilisation : nous lui devons tout. Il se personnifie dans l'Eglise dont l'histoire n'est qu'une vaste et permanente manifestation de dévouement et d'amour. Il y a des hommes qui ne l'aiment pas! Il y a des hommes qui le dédaignent! Il y a des hommes qui l'acceptent, il est vrai, par son côté glorieux et utile pour la vie présente, mais qui le repoussent impitoyablement dans les devoirs et dans les sacrifices nécessaires qu'il impose pour l'âme et pour l'avenir. Plus coupables cent fois que le pauvre Indien qui pleure délaissé au fond de l'Asie, et que le malheureux sauvage

des forêts de l'Amérique, un jour ils seront jugés sans miséricorde.

Craignez donc, N. T. C. F., craignez de tomber dans cette funeste inconséquence. Soyez dignes du grand nom que vous portez. Admirez le christianisme dans sa poésie ravissante, et dans toutes les magnifiques choses qu'il a faites parmi nous; mais n'oubliez pas qu'il s'adresse à l'homme pour le reformer tout entier : à son esprit pour le façonner par les enseignements de la foi, à son cœur pour le purifier, à sa volonté pour la conduire, à ses sens pour les dompter par la mortification. Etudiez donc, avant tout, le christianisme dans la croix, dans l'Evangile, dans les exemples des saints; vous saurez que les vrais chrétiens sont ceux qui observent exactement les commandements de Dieu et de l'Eglise. Ainsi, expiez vos péchés; ne violez jamais la loi du dimanche, assistez aux offices; sanctifiez vos travaux et vos peines; recevez les sacrements; remplissez les devoirs de votre état; ayez dans le cœur une tendre charité pour le prochain, pour le pauvre, et vous serez ce que vous devez être.

Et vous, chers et bien-aimés coopérateurs, vous qui connaissez nos pensées les plus intimes, vous savez ce que nous attendons de vous pour le bien de notre diocèse. A Rome, dans la semaine sainte, le jour de Pâques, nous avons assisté aux cérémonies les plus augustes, les plus frappantes; c'est là que la majesté du culte divin se révèle avec un éclat qui ne peut exister que dans l'église-mère et maîtresse; c'est là qu'on sent plus vivement toutes les beautés, toute la grandeur de la liturgie romaine. Mais ce qui nous a touché le plus, ce qui a laissé en nous des impressions ineffaçables, c'est la vue du saint-père, c'est l'indicible bonté avec laquelle il nous a accueilli; c'est la science, ce sont les vertus qui brillent sur le siége apostolique, et dans les hommes éminents qui l'entourent. C'est en méditant tous les actes qui remplissent les journées de Pie IX que nous avons mieux compris le sens profond de ces mots : ***Se faire tout à tous, être le serviteur des serviteurs de Dieu!*** (I *Cor.*, IX, 22.) Eh bien! retrempons-nous tous dans la contemplation de nos grands modèles; faisons-nous tout à tous, soyons réellement les serviteurs des serviteurs de Dieu. Cherchons la force et le succès dans la foi, dans la prière, dans le sacrifice; plaçons toutes nos jouissances dans les œuvres de zèle et de charité. Levons les yeux : il y a des couronnes suspendues sur nos têtes; elles viendront s'y placer quand nous aurons bien et suffisamment combattu.

Nous devons vous annoncer encore, N. T. C. F., que les affaires d'Orient, sur lesquelles nous avons déjà appelé votre attention, ont pris un nouveau caractère de gravité. La diplomatie a été impuissante à conjurer l'orage, et la guerre est déclarée. L'empereur, qui a su, en si peu de temps, replacer si haut notre France dans le système européen et dans l'opinion de tous les hommes d'Etat, envoie un corps d'armée à Constantinople pour défendre le bon droit contre l'agression la plus injuste et la plus brutale. En formant des vœux pour le succès de nos légions et pour la gloire de notre chère patrie, sachons que nous avons un grand devoir à remplir, celui de la prière. La guerre, sans doute, est un malheur; c'est une loi terrible dont Dieu se sert quand il lui plaît pour punir les hommes et les nations, et pour arriver à ses fins. Prions pour que le sang ne coule pas. Prions pour que la sainte Eglise retrouve son triomphe et sa splendeur dans des contrées où jadis elle était si florissante. Prions pour nos braves; prions pour les familles dont les enfants sont appelés à combattre si loin de leurs foyers et au milieu de tant de dangers. Prions avec foi, avec amour, avec persévérance, et soyons convaincus que nos prières seront pour beaucoup dans les grandes solutions que le monde attend avec anxiété.

Donné à Saint-Claude, le 13 mai 1854.

IX. LETTRE PASTORALE
ET MANDEMENT

A l'occasion du décret de Sa Sainteté Pie IX, contenant le dogme de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge.

SUR L'ÉGLISE.

Nos très-chers frères,

Nous sentons vivement tout ce que nous devons de respect, de soumission et d'amour à l'Eglise-mère et maîtresse; nous savons qu'elle a les paroles de vie, et que c'est à son chef suprême qu'a été donné, par notre divin Sauveur, le pouvoir de paître les agneaux et les brebis. (*Joan.*, XXI, 6.) C'est donc avec une joie vraiment inexprimable que nous avons reçu la lettre apostolique dont la lecture vous a été faite. La pieuse croyance à l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge était ancienne et profonde dans cette province; nos aïeux, nos pères y tenaient fortement; nous y tenions tous comme on tient à une vérité qui possède un charme particulier, et qui repose sur des preuves irrésistibles. Aussi, en arrivant au milieu de vous, nous eûmes hâte de mettre notre diocèse sous la protection de Marie *conçue sans péché*.

Or, ce beau et ineffable privilége, que nous aimions tant à reconnaître, à honorer dans l'auguste Reine des anges et des hommes, vient de recevoir la consécration solennelle qui lui manquait. Le successeur de Pierre, le docteur universel et infaillible, assisté des lumières du Saint-Esprit, entouré d'une multitude d'évêques accourus de toutes les régions du globe, a parlé, et cette parole, qui ne vient ni de la chair, ni du sang, mais du ciel, a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. Il est de foi que Marie n'a pas péché en Adam; il est de foi que Marie n'a jamais été, même un seul instant, sous le pouvoir du démon; il est de foi que, par les mérites de Jésus-Christ, l'âme de Marie a été préservée de la faute originelle,

et qu'avant la formation de son corps, elle a été sanctifiée de Dieu, comblée de tous les dons, etc.

Cette définition dogmatique, que le monde chrétien demandait à grands cris, et qu'il a accueillie avec un concert unanime d'applaudissements et d'actions de grâces, est donc une grande chose, quoi qu'en disent nos éternels ennemis. De la part de l'Eglise, c'est un acte de haute sagesse, c'est une manifestation de puissance à une époque où l'autorité humaine prodigieusement affaiblie, tombe de langueur; pour Marie, c'est une nouvelle gloire qui couronne ici-bas toutes ses gloires et qui rend plus sacrés ses titres à nos hommages; pour nous, c'est un bienfait, c'est un triomphe; c'est une douce consolation; ne serait-ce pas encore le signe non équivoque de quelques faveurs spéciales et inconnues que nous réserve le Père des miséricordes, en des jours si violemment agités, si pleins d'épreuves et de périls? Oh! N. T. C. F., élevons nos esprits et nos cœurs. Que l'immense acclamation qui s'est fait entendre à Rome, sous le dôme de Saint-Pierre, le 8 décembre 1854, se répète en ce moment dans toutes nos églises, jusque dans la plus pauvre chapelle du dernier hameau! Oui, bénissons mille fois notre Dieu; bénissons mille fois notre Mère incomparable, prions-la avec plus de dévotion, avec plus de confiance; plus que jamais, faisons fleurir son culte parmi nous. Aimons-la comme elle nous aime; aimons-la d'un amour tendre et généreux. Dans tous nos besoins, dans toutes nos misères, recourons à elle avec plus d'empressement; redisons-lui sans cesse et avec transport: Salut, ô Vierge très-pure et bénie entre toutes les femmes; salut, ô Vierge immaculée! C'est vous qui effacez la honte infligée au genre humain dont vous êtes l'honneur. Vous êtes notre joie, notre espérance; vous êtes la gloire de l'Eglise.

Mais, N. T. C. F., l'événement dont il s'agit, a trop d'importance et de signification pour que l'impiété qui ne s'endort jamais, ne cherche pas à le combattre de toutes ses forces, avec les armes du ridicule, de la calomnie et du mensonge. Sans doute, votre foi nous est connue, et nous savons qu'elle ne fera pas naufrage. Nous croyons néanmoins que dans cette circonstance, il est utile de vous présenter sommairement une suite de considérations sur l'Eglise. Si vous demeurez profondément convaincus que l'Eglise est l'œuvre de Dieu, et qu'elle travaille nuit et jour à votre bonheur, n'est-il pas vrai que vous aurez pour elle plus de vénération, plus d'attachement, plus de reconnaissance? N'est-il pas vrai que vous serez meilleurs chrétiens?

La religion est nécessaire à l'homme. La religion est dans l'homme et pour l'homme, ce que le soleil et la chaleur sont dans le monde physique et pour le monde physique. Otez le soleil et la chaleur, la terre, enveloppée de ténèbres et de glaces, retomberait à l'instant dans le chaos. Otez, par impossible, la religion, l'homme n'est plus qu'un être flétri et desséché jusque dans les dernières profondeurs de son existence. L'homme est fait pour connaître, pour aimer, pour agir: ce qui signifie exactement que l'homme est fait pour la religion; ce qui signifie encore que l'homme est fait pour la gloire, pour l'immortalité, pour le bonheur. L'âme du Prophète-Roi soupire vers Dieu, comme le cerf altéré soupire après les eaux rafraîchissantes. (*Psal.* XLI, 1.) Saint Augustin s'écrie: « Vous nous avez créés pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur sera éternellement dans l'agitation tant qu'il ne reposera pas en vous. » Il y a donc en nous une force cachée et indestructible qui nous porte vers Dieu; et toujours, sous l'empire de cette force, le genre humain, dans tous les cultes, a cherché Dieu de mille manières. Or, ce n'est que dans la religion, ce n'est qu'en suivant la voie que nous montre la religion, que nous parviendrons à trouver Dieu qui est notre fin réelle et suprême.

Les oracles divins, la tradition, l'histoire, le bon sens nous disent hautement que la religion n'a pas pris naissance dans le génie de l'homme, mais qu'elle est descendue du ciel par la révélation. Elle a commencé avec le monde et elle doit durer jusqu'aux derniers jours du monde. Une dans sa source, comme l'arbre qui sort de son germe, elle s'est développée successivement, à travers les âges, d'après le plan divin conçu dans la prévision de la chute originelle et de la réparation future. Tout ce qu'elle a de fondamental et de constitutif est une communication, un rayonnement de l'éternelle Vérité. Par l'immuable grandeur de ses dogmes, par l'excellence de sa morale, par la beauté de son culte, elle est digne de Dieu; elle répond à tous nos besoins; elle élève, elle perfectionne toute notre nature; elle combat tous les principes dissolvants de l'erreur et du mal. En examinant d'une manière attentive, soit les caractères essentiels qui la distinguent, soit les biens sans nombre qu'elle engendre pour l'individu, pour la famille, pour la société, on est forcé de convenir qu'il y a l'infini entre elle et toutes les fausses religions.

Cette religion révélée, sans laquelle la création ne serait plus qu'une vaste ruine, cette religion, qui est notre vie, notre lumière, notre splendeur; cette religion, dont le flambeau ne saurait s'éteindre, où est-elle? Car, il faut que nous puissions la trouver, et qu'elle soit accessible à tous les esprits. Sans doute, elle n'est pas, comme l'idolâtrie, reléguée dans un sanctuaire mystérieux, et laissée à l'exploitation inique de quelques hommes ignorants et barbares. Il serait trop absurde de la chercher dans les négations et dans les formes perpétuellement changeantes dont l'hérésie se compose. Elle n'est pas non plus écrite en termes saisissables, au fond de notre cœur; croire avec certains philosophes que c'est là que Dieu nous découvre les grandes vérités du

salut, ce serait se précipiter dans toutes les folies, dans tous les excès du naturalisme. Si la science essayait de nous la montrer, qu'arriverait-il? Elle invoquerait mille systèmes; elle voudrait, selon son usage, tout scruter, tout analyser, tout expliquer; et bientôt elle couvrirait de ténèbres les objets qui doivent avoir pour nous la certitude de la foi et la clarté du grand jour. Où est donc cette auguste fille du ciel? Elle est dans l'Eglise. Or l'Eglise, c'est le fait le plus éclatant, c'est une montagne qui domine tout, et qui attire les regards de l'univers entier.

Recueillez-vous, N. T. C. F., nous allons remettre sous vos yeux la fondation et les triomphes de l'Eglise. C'est le spectacle le plus beau, le plus immense, le plus instructif, le plus ravissant qui ait jamais existé. Si vous le contemplez en y attachant tout l'intérêt qu'il mérite, il vous donnera des émotions et des jouissances qui n'ont rien de terrestre, et qui ne peuvent se traduire dans aucune langue.

Voyez ce superbe édifice : l'art le plus pur, le plus parfait, a présidé à sa construction; le temps, qui dévore tout, le respectera pendant bien des siècles. Le voyageur s'arrête pour l'admirer. C'est une merveille du génie humain. Voyez ce chêne : il a cru lentement à l'ombre de la forêt; ses racines puissantes ont rencontré un sol excellent; il s'est élevé peu à peu; aujourd'hui il est énorme. Vingt générations viendront s'abriter sous son feuillage. C'est une merveille de la nature. Voyez cette nation : inconnue à son origine, comme le faible ruisseau qui descend des montagnes, elle se forme par une progression à peine sensible; mais il se produit un ensemble de faits qu'on est obligé de reconnaître et d'accepter; et d'après cet ensemble de faits, la nation dont il s'agit, prend sa place dans le monde pour y vivre et pour y jouer un rôle glorieux. C'est une merveille de la Providence.

Etudiez maintenant les événements qui ont précédé le christianisme; voyez-les dans leur cause, voyez-les dans la chaîne non interrompue qui les unit et dans les circonstances qui s'y rapportent; vous y rencontrerez, sans cesse et partout, la grande pensée de Dieu, l'éternelle pensée de Dieu sur l'Eglise. C'est une longue préparation, c'est une figure, c'est un commencement, c'est un germe, c'est le grain de sénevé duquel doit sortir la merveille des merveilles, le chef-d'œuvre de la sagesse, de la bonté, de la puissance du Très-Haut : c'est l'Eglise. Au bout d'une certaine durée, l'édifice s'écroule, le robuste chêne tombe, la nation la mieux constituée disparaît, comme un fleuve qui, après avoir arrosé de belles campagnes, va se perdre dans l'abîme. Mais la merveille des merveilles, l'Eglise, reste debout. Elle échappe aux traits de la décadence et du temps : elle est impérissable.

L'erreur et les passions avaient conduit l'homme et la société au dernier degré de la dégradation et du malheur. Une régénération profonde et universelle était nécessaire; chacun la demandait, chacun l'attendait. Honteux de leurs égarements incroyables, les philosophes confessaient hautement que cette régénération ne pouvait s'opérer que par l'intervention immédiate du ciel. La politique était aux abois. Les Romains, extérieurement puissants, se mouraient, écrasés sous le poids de leurs propres conquêtes. Le marteau qui avait brisé l'univers, dit un auteur, devait être brisé à son tour. L'heure était venue, Jésus-Christ allait achever son œuvre et sauver le monde par l'établissement de l'Eglise.

En effet, Jésus-Christ avait parlé; sa doctrine commençait à être connue d'un petit nombre. Il avait institué des sacrements. Il avait fait une multitude de miracles en présence de la foule. Il avait choisi, parmi ses disciples, quelques hommes pauvres, sans nom, sans crédit; la veille de sa mort, il les avait revêtus de la dignité et des fonctions du sacerdoce. Un jour, après avoir adressé jusqu'à trois fois à Pierre, fils de Jean, cette question : *Pierre, m'aimez-vous?* il lui avait dit : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis.* (*Joan.*, XXI, 19.) Il avait dit au même apôtre : *Vous êtes Pierre, sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel; tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel... J'ai prié spécialement pour vous afin que votre foi ne vienne pas à défaillir. Affermissez vos frères.* (*Matth.*, XVI, 18 et seq.; *Luc.*, XXII, 32.) Un autre jour, il avait dit : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre; allez donc, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées, je serai moi-même avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.*, XXVIII, 18-20.)

Tout cela s'était dit, tout cela s'était fait sans bruit, sans ostentation, sans rien qui pût séduire les hommes, mais avec cette simplicité qui est la marque de la vérité, et le cachet de la puissance. Or, il y avait là, le fondement, la raison, les conditions et tout l'avenir de la société la plus étonnante qui ait jamais paru sur la terre; il y avait là l'Eglise, toute l'Eglise, c'est-à-dire la réunion ou l'assemblée de tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ par la même foi, par les mêmes sacrements, par la même soumission au même pouvoir, au même chef.

D'abord, cette société est un ensemble homogène et parfait. Elle a un corps et une âme; un corps qui est l'union extérieure des fidèles par la hiérarchie et par les sacrements; une âme qui consiste dans le lien intérieur, c'est-à-dire dans la foi, dans l'espérance, dans la charité. Cette société, ou cette Eglise, dont la force d'expansion est infinie, est ouverte, sans exception, à tous

les hommes. Le Juif, le Grec, le Romain, le barbare, le savant, l'ignorant, le riche, le pauvre, le roi, le serviteur, le vieillard qui va mourir comme l'enfant qui vient de naître, tous peuvent en faire partie. Toutes les générations à venir y ont leur place. Imaginez de nouveaux mondes, ils y auront également la leur

La philosophie nous dit maintenant, il est vrai, que tous les hommes sont frères, que tous les peuples ne doivent former qu'une grande famille. Depuis quand cette idée existe-t-elle dans le langage de la philosophie? Depuis quand est-elle en réalité? Depuis que Jésus-Christ a dit à ceux qui composent l'Eglise enseignante : *Allez, instruisez toutes les nations, baptisez-les*, etc.

Cette société est essentiellement et perpétuellement visible. Elle nous est représentée, dans les livres saints, comme la maison du Seigneur, élevée au-dessus des collines, à laquelle doivent se réunir toutes les nations; comme une montagne qui se montre à toute la terre; comme une cité qui, étant placée sur la hauteur, ne peut être cachée; comme un tribunal suprême dont les jugements font foi; comme une assemblée où il y a des pasteurs et des docteurs; comme un troupeau confié à la sollicitude des évêques. Toutes les figures dont les Pères se servent pour exprimer ce qu'est l'Eglise, font ressortir son caractère de visibilité; elle est fondée sur la pierre, elle ne peut être ébranlée ni par les vents ni par les orages; c'est une lumière plus brillante que le soleil, une lumière qui ne doit jamais s'éteindre, une lumière qui verse avec abondance ses rayons de l'Orient à l'Occident; c'est l'arbre de vie, c'est l'arche de salut; c'est la colonne de feu qui éclaire et qui protége le peuple; c'est une mère qui prodigue à ses enfants la nourriture la plus exquise; c'est une beauté incomparable; c'est une fleur qui est le charme et l'ornement de tous les états de la vie chrétienne.

Et d'ailleurs, comment ne pas reconnaître que la visibilité perpétuelle, indéfectible, entre essentiellement comme partie intégrante, dans la constitution de l'Eglise? En effet, il y a dans l'Eglise des hommes qui enseignent, qu'on écoute, et des hommes qui sont enseignés; il y a partout et à chaque instant, dans l'Eglise, un culte, des actes qui forment une chaîne non interrompue. Or, tout cela n'est-il pas clair? tout cela n'est-il pas visible comme l'astre du jour.

En fondant l'Eglise, dans le sein de laquelle sont appelés tous les peuples, et hors de laquelle il n'y a pas de salut, Jésus-Christ laisse, dans cette Eglise, le moyen naturel et nécessaire qui doit la vivifier, la conserver, la perpétuer jusqu'à la fin des temps, le moyen sans lequel l'Eglise serait confondue avec toutes les sectes, et par cela même, périrait bientôt. Ce moyen, c'est l'autorité divine, nous voulons dire une autorité infaillible de droit et de fait.

Dans toute société, dans tout gouvernement, il y a une autorité qui domine, une autorité qui juge et qui n'est pas jugée; autrement nulle société ne serait possible; rien ne resterait debout. Voilà le fait, et ce fait constitue une loi nécessaire. Mais, dans l'autorité de l'Eglise, il y a encore, et surtout, le privilége de l'infaillibilité qui repose sur la promesse formelle de Jésus-Christ. C'est pourquoi, dès que cette autorité parle, il faut qu'aux décisions qu'elle porte, l'individu soumette, non-seulement ses actes, mais encore ses idées intimes, ses jugements, ses croyances. Or, cette autorité ainsi définie, conserve et perpétue l'Eglise de la manière suivante : 1° elle distribue à tous le pain de la parole, la doctrine révélée; 2° dans les controverses, elle détermine le sens qu'il faut donner au texte des saintes Ecritures, et formule la vérité touchant le dogme et la morale; 3° elle condamne comme hérétiques et schismatiques ceux qui résistent à ses jugements et qui suivent leurs idées particulières.

L'Eglise de Jésus-Christ n'a pas seulement dans sa nature, les propriétés que nous venons d'examiner, savoir : la visibilité, la perpétuité, l'autorité; elle possède, en outre, des marques ou des notes positives qui lui appartiennent exclusivement. Ces notes sont l'unité, la catholicité, l'apostolicité, la sainteté.

La vérité est une, le Christ est un, donc l'Eglise, expression et lien de la vérité, donc l'Eglise appelée communément maison ou cité de Dieu, corps de Jésus-Christ, est *une* nécessairement. Le vicaire de Jésus-Christ ayant reçu pour lui et pour ses successeurs, l'immense pouvoir de paître les agneaux et les brebis, donc l'unité demeure irrévocablement établie dans la papauté et par la papauté.

Ce qu'il faut entendre conséquemment par cette unité, c'est que l'Eglise constitue une société unique, complète, formée sans diminution, sans addition, sans transformation, de tout ce que Jésus-Christ a fait et enseigné ou prescrit de faire et d'enseigner jusqu'à la consommation des siècles. Quiconque donc, soit en matière de foi, soit en ce qui regarde les sacrements et le ministère, veut moins que Jésus-Christ, plus que Jésus-Christ, autrement que Jésus-Christ, celui-là brise l'unité et sort de l'Eglise.

Jésus-Christ est la source et le centre de toutes les vérités; il réunit en lui tous les rayons de lumières venant du ciel, aux différentes époques de la révélation. L'Eglise qu'il fonde est par cela même catholique; elle contient, elle enseigne dans sa pure intégrité, la vérité divine, la vérité répandue universellement dès l'origine, la vérité qui est pour tous les hommes, pour tous les lieux, pour tous les temps.

En disant à ses apôtres : allez, instruisez tous les peuples, leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées, Jésus-Christ imprime à son œuvre, à son Eglise, le caractère de l'apostolicité, c'est-à-dire il veut que l'apostolat soit la source féconde du ministère extérieur et

perpétuel, et que la doctrine confiée aux apôtres dont Pierre est le chef, passe par ce canal, sans altération, sans changement, à toutes les générations futures, à tous les membres, à tous les enfants de l'Eglise. Quant au caractère de sainteté, il est impliqué même dans l'idée du fondateur de l'Eglise, dans le but qu'il se propose, dans les moyens qu'il prend pour y arriver. Envisagé ainsi, le caractère de sainteté est absolu, parfait; mais il n'est que relatif si on le considère sous le rapport de ses effets et de son développement dans chacun des membres de l'Eglise. C'est, d'ailleurs, un fait qu'on ne saurait nier, l'Eglise possède seule la force qui conduit l'homme aux grandes choses.

Cherchez dans l'histoire, interrogez les œuvres de la philosophie et de la politique, réunissez, par la pensée, toutes les fondations, toutes les institutions les plus fameuses et par leurs auteurs et par leurs effets; en voyez-vous, en trouvez-vous qui soient comparables, le moins du monde, à la fondation dont nous venons de tracer brièvement le tableau? Celles-là, les fondations d'empires, les institutions humaines, ont pour elles le génie, la puissance, les armes; elles s'appuient sur des lois sans cesse renouvelées, elles s'environnent de tout ce qui peut exercer le plus d'influence, le plus d'autorité sur l'esprit, sur le cœur, sur l'imagination de l'homme. Dans l'intérêt de leur conservation, elles recourent à la force, à la violence, au déploiement des menaces et aux punitions les plus terribles. Elles se croient immortelles. Vaine prétention! Après une durée plus ou moins longue, plus ou moins agitée, elles entendent sonner l'heure suprême, elles tombent tout à coup dans les convulsions de l'agonie et de la mort. De leurs débris naissent d'autres institutions, d'autres sociétés qui s'élèvent par les mêmes moyens et qui aspirent au même but, mais qui, portant dans leur sein, le même vice originel, et vivant dans les mêmes conditions, subiront un jour la même destinée.

Au contraire, l'Eglise dont le berceau nous apparaît à l'origine du genre humain, a vu passer soixante siècles. Depuis qu'elle a, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, sa réalité, son complément, sa forme définitive, elle a rencontré sur son chemin, les tyrans, les hérétiques, les philosophes, l'ignorance, la férocité des mœurs, la corruption de ses propres enfants. Tous les vices imaginables lui ont créé sans cesse les plus grands périls, les plus grands écueils; elle a résisté à toutes les attaques; elle a contemplé sans faiblesse et sans crainte le nombre et la grandeur des ressources de ses ennemis; elle a marché victorieuse entre des abîmes, à travers les combats et les dangers. Elle a poursuivi sans relâche le but le plus noble, le plus sublime, celui d'embrasser dans sa tendre adoption, tous les hommes, tous les peuples, et de répandre ses bienfaits jusqu'aux extrémités de la terre.

On écrirait des volumes s'il fallait redire, avec quelque détail, ce que l'Eglise a fait, ce qu'elle fait encore chaque jour pour le bien public et dans l'intérêt des individus. L'erreur, l'ignorance, les passions et tous les vices qui en sortent, telles sont les causes qui dégradent les hommes et qui amènent, au sein des générations, tous les désordres, toutes les souffrances, tous les malheurs. Se pourrait-il qu'on eût l'espoir d'un beau jour et d'une bonne moisson dans un climat couvert de ténèbres et sans cesse bouleversé par les orages? Les tendances de la nature déchue, quand nulle force ne les réprime, sont, dans l'ordre moral, des tempêtes plus terribles mille fois que celles de l'ordre physique. Elles chassent de l'âme la douce lumière; elles arrêtent la rosée et les bénédictions d'en haut; elles changent en éléments destructeurs les facultés les plus précieuses, les dons et les ressources du génie; elles bannissent de la famille et de la société, la paix, l'union, le travail, la charité, l'obéissance, le dévouement, le sacrifice, c'est-à-dire tout ce qui constitue notre bien-être, notre bonheur en ce monde. Comptez toutes les grandes ruines, toutes les grandes catastrophes dont parle l'histoire, vous serez convaincus qu'elles ne peuvent s'expliquer que par les causes que nous indiquons.

Eh bien! que fait l'Eglise? D'abord, elle frappe de sa réprobation et de ses anathèmes tout ce qui est nuisible, tout ce qui est injuste, tout ce qui est mauvais. Mais voici quelque chose de plus efficace, de plus admirable : l'enseignement qu'elle distribue par degrés à tous ses membres, les sacrements qu'elle leur administre, les exemples qu'elle leur donne; dans l'avenir, la certitude des récompenses pour les uns et des châtiments pour les autres, telles sont les armes dont elle se sert pour combattre directement l'erreur et les passions; et c'est avec de telles armes que, dans toute la chrétienté, à chaque moment, elle remporte des victoires qui ne coûtent point de sang, des victoires qui ne font point couler de larmes, des victoires plus belles, plus difficiles, plus glorieuses que toutes celles des plus grands héros.

On sait ce qu'était le genre humain avant le christianisme. Les peuples en masse végétaient dans l'abrutissement et dans les fers; la société ne pouvait vivre qu'à cette condition. Aujourd'hui le peuple est libre; il jouit de ses droits, il a le sentiment de sa dignité et la conscience de ses devoirs; il se conduit par des motifs puisés dans l'ordre supérieur. Par qui s'est opérée cette grande et heureuse révolution? Par l'Eglise. Retranchez maintenant le ministère de l'Eglise, ministère merveilleux qui s'exerce le jour et la nuit, à chaque heure du jour et de la nuit, dans toutes les contrées que l'Evangile éclaire, que deviendra le peuple? Que ferez-vous du peuple? Sans doute, vous aurez encore, pour le contenir, l'autorité humaine, la loi, les prisons, les échafauds; mais vous apprendrez, par une fatale expé-

rience, que toutes ces choses, bonnes en elles-mêmes, et nécessaires, ne sont plus qu'une illusion, si elles n'ont pas pour base la loi de Dieu et de l'Eglise.

La religion, la politique, la philosophie, telles sont les trois forces qui gouvernent le monde. S'il y a un accord parfait entre ces trois forces, si chacune d'elles reste à sa place, et fonctionne en obéissant à une direction supérieure, tout va bien, tout est en progrès dans la société. Dans le cas contraire, tout va mal, tout est en décadence. Or, la grande loi d'harmonie et de direction ne peut exister que dans l'autorité et par l'autorité que Dieu a établie dans son Eglise. En effet, sans l'Eglise, la religion devient de l'idolâtrie ou du schisme et de l'hérésie. Alors les croyances, la morale, les cérémonies du culte, ou se décomposent promptement et se perdent entre les mains des novateurs, ou passent pétrifiées au pouvoir d'un homme qui s'en fait un instrument de domination. Sans l'Eglise, la politique ne saurait être que du despotisme ou de l'anarchie : la volonté d'un seul ou les caprices de la multitude prennent la place de la loi et du droit. Sans l'Eglise, la philosophie c'est la raison déifiée et mise sur l'autel. Les systèmes surgissent de toutes parts ; ils se heurtent, ils se croisent dans tous les sens, ils tombent successivement ; et de leurs débris naît le septicisme. Ce que nous disons est écrit à chaque page de l'histoire ; ne pas l'avouer, serait faire preuve ou d'une insigne mauvaise foi, ou d'une singulière ignorance.

Hérétiques et sectaires, pourquoi attaquez-vous l'Eglise ? Pourquoi, aveuglés par la haine, déchirez-vous le sein qui vous a portés ? Vous croyez que vos idées ténébreuses, écloses de l'esprit d'orgueil et de mensonge, valent mieux que les enseignements de la foi ! D'où peut vous venir une telle présomption ? Vous ne savez pas, vous ne voulez donc pas savoir que l'Eglise, revêtue du privilége de l'infaillibilité, a encore pour elle, dans tout ce qu'elle nous propose, la triple autorité du temps, du génie et de la vertu. Du fond de votre néant, vous osez braver Jésus-Christ ! vous voudriez, dans votre fureur, briser son trône et sa croix, et amener parmi nous le règne de l'enfer. En vous précipitant dans l'abîme que vous avez creusé vous-mêmes, vous y entraînez tous ceux qui vous écoutent et vous n'êtes pas effrayés de vos œuvres ! Sachez-le donc, les âmes que vous avez perdues vous adressent les reproches les plus sanglants, les plus formidables ; elles vous maudissent. Dieu vous demande ce que vous avez fait de son peuple, et sa justice vous prépare les terribles châtiments dus aux plus grands criminels.

Hommes d'Etat, législateurs, publicistes, pourquoi attaquez-vous l'Eglise ? Pourquoi niez-vous les droits et la mission qu'elle tient de Jésus-Christ ? Ignorez-vous que c'est l'Eglise qui a civilisé le monde et ouvert à tous les peuples modernes les routes d'un brillant avenir ? Ignorez-vous qu'elle a sauvé l'Europe dans les grandes crises, soit en triomphant de l'hérésie, soit en repoussant les flots du mahométisme ? N'est-ce pas dans sa sagesse, dans sa prudence, n'est-ce pas dans ses lois, dans ses actes, dans ses conciles, que vous avez puisé tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qu'il y a de bon dans votre politique, dans vos codes, dans vos assemblées ! N'est-ce pas à son école que vous avez appris à connaître et à gouverner les hommes ! Sans elle, le droit public existerait-il ? Serait-il autre chose que la force et la conquête ? Quoi ! le péril est extrême : le mal a poussé ses progrès jusqu'à la racine des choses ; le génie révolutionnaire est déchaîné ; il agite jusque dans ses fondements le sol que nous foulons ; ce n'est qu'en réveillant l'idée religieuse dans le peuple, dans le soldat, dans le fonctionnaire, qu'on est parvenu a opposer une digue aux idées brûlantes et dévastatrices vomies par le volcan du socialisme, et au lieu de bénir l'Eglise, au lieu de l'appeler de plus en plus à votre secours, vous auriez encore le triste courage de la traiter avec injustice ! Vous songeriez encore à paralyser son influence et son action sur les masses ! Quelle inconcevable folie !

Philosophes, répondez, pourquoi attaquez-vous l'Eglise ? D'abord, vous êtes des ingrats. Dans les beaux jours de Rome, au temps d'Auguste, la philosophie n'était plus rien. On se moquait d'elle, on la traînait dans la poussière ; on la regardait comme une source de désordres. Les meilleurs esprits posaient en principe l'impuissance radicale de la raison à obtenir le moindre fragment de vérité. Le Verbe éternel s'étant incarné pour racheter les hommes, avait, par cela même, rallumé le flambeau et relevé l'intelligence. La bonne philosophie reparut pleine de jeunesse et d'avenir. Or, en la cultivant, en la développant de la manière la plus brillante, à l'ombre de la foi, à côté de l'enseignement divin, saint Paul, les Pères, tous nos grands docteurs, en ont fait une science solide dans sa base, sûre dans sa méthode, riche dans ses résultats. N'est-ce pas dans les trésors qu'ils nous ont légués, que vous avez pris ce qu'il y a de vrai et d'acceptable dans vos systèmes ? Restituez-leur la part qu'ils ont dans vos richesses, que vous restera-t-il ? Il vous restera des raisonnements en l'air, le doute, l'incertitude, mille théories qui se résument parfaitement dans ces deux mots : On ne sait rien : *Nihil scitur*.

Il y a quelque temps, vous répétiez chaque jour que le glas de mort du catholicisme avait sonné ; vous nous annonciez, avec emphase, une nouvelle révélation partant de la science et apportant au monde une lumière bien supérieure à celle de l'Evangile. Un des vôtres essayait de nous expliquer *comment les dogmes finissent*. Il affirmait que toutes ses croyances religieuses s'étaient éteintes et avaient disparu, en une

seule nuit, sous le travail de la logique; puis, avec un accent de désespoir calme et déguisé, il disait : « Ma vie de jeunesse, ma vie chrétienne était belle et riante, ma vie de philosophe est sombre, pâle, glacée. » Celui-là, sans le vouloir, assurément enfonçait de sa propre main, un trait mortel dans le cœur même de la philosophie. Enflé de son savoir, l'homme s'exalte. Dans les éblouissements de l'orgueil qu'il prend pour les éclairs du génie, il se transforme tout à coup, il ne croit plus, et à l'instant même, son esprit est plein de ruines et de ténèbres. En brisant le dogme, il tue sa raison. En voulez-vous une preuve de fait? La philosophie ancienne, bien qu'elle eût un appui et une règle dans la tradition, dégénéra promptement en scepticisme et se noya dans une mer d'opinions contradictoirement tranchantes. Que devient la philosophie, même de nos plus illustres penseurs, dès qu'elle cesse de chercher un abri dans l'imprenable forteresse de nos dogmes? Elle s'égare, elle se perd dans des systèmes aussi absurdes en métaphysique que dangereux en morale.

Tout se tient, tout s'enchaîne, tout est parfait dans les œuvres de Dieu. Les grandes vérités sur lesquelles repose l'existence religieuse et morale du genre humain, ne tombent pas, ne sauraient tomber dans la sphère de nos misérables disputes; elles sont dans un ordre à part, elles constituent le domaine sacré de la révélation; elles doivent nous être enseignées par une autorité compétente. Voici donc ce que fait l'Eglise: s'entourant de tous les moyens que fournit la science, scrutant d'un œil sage et discret la tradition et les saintes Ecritures : *Conquisitio magna* (*Act.*, XV, 7), toujours dirigée par le Saint-Esprit, *visum est Spiritui sancto et nobis* (*Act.*, XV, 28), elle reçoit pures et intègres les vérités dont nous parlons; elle n'y change rien, elle n'en retranche rien, elle n'y ajoute rien, mais elle les dégage de tout ce qui pourrait les obscurcir, elle les formule avec précision, elle les met en lumière, elle les marque d'un sceau inaltérable et les place dans son corps de doctrine. C'est en agissant de la sorte qu'elle a triomphé de toutes les erreurs et qu'elle a conservé le catholicisme dans le monde. Oh! si vous pouviez vous affranchir des préjugés qui vous gouvernent! oui, vous verriez, dans nos dogmes, un point de départ, une donnée essentielle pour la philosophie, un ancre pour fixer vos idées vagues et incertaines. La manière dont l'Eglise procède, dans son enseignement, vous apprendrait à vous conduire vous-mêmes dans vos recherches. Alors vous sortiriez de la région des rêves; les travaux qui vous consument, ne seraient plus nuisibles à la bonne cause et deviendraient glorieux pour vous.

Napoléon venait de remporter une grande victoire. Le soir même d'un jour si enivrant pour lui, il trouvait le temps de dire, dans sa raison si haute et si pénétrante : « Les philosophes se creusent l'esprit pour inventer de nouveaux systèmes: pourquoi ne pas se contenter du christianisme par lequel l'homme est réconcilié avec lui-même, et qui donne autant de bonheur et d'espérance aux individus, que de garanties d'ordre et de paix aux sociétés? » Nous abandonnons cette pensée du grand homme à tous les philosophes, à tous les poëtes, à tous les historiens, à tous les dramaturges, à tous les romanciers, qui semblent n'écrire que pour insulter à nos croyances et remuer les boues du sensualisme et du rationalisme modernes.

Sainte Eglise romaine! Oui, vous êtes la merveille de Dieu. Les preuves qui établissent votre origine et vos titres à notre amour, sont plus éclatantes que la lumière du soleil. Vous exercez dans le monde une mission de paix, de charité et de miséricorde. Les prières sont si excellentes et si efficaces que vous répétez chaque jour, les peines que vous endurez, la croix que vous portez, les innombrables sacrifices que vous vous imposez, ont pour objet notre bonheur en cette vie et en l'autre. Mère tendre, vous adoucissez toutes les afflictions, toutes les douleurs qui nous assiégent; dans cette vallée de larmes, vous nous conduisez par la main, du berceau à la tombe, et de la tombe au ciel: car vous êtes la porte du ciel : ***Porta cœli.*** Depuis dix-huit siècles, vous répondez par des bienfaits à ceux qui vous outragent; depuis dix-huit siècles, vous remportez des victoires sur vos ennemis; et cela ne suffit pas pour les désarmer! Cela ne suffit pas pour apprendre que vous êtes fondée sur la pierre, et qu'en vous attaquant on se brise sur cette pierre! Mais votre divin Epoux l'a voulu ainsi. Née dans le sang du Calvaire, vous avez grandi dans le sang des martyrs et dans la persécution; toujours il vous faudra des sueurs et du sang pour continuer l'œuvre immense du christianisme. La guerre qu'on vous fait, c'est l'éternelle révolte de la matière contre l'esprit, de l'erreur contre la vérité, de la nature contre la grâce.

Et toi, France, chère et noble patrie, pourrais-je ne pas te redire ce que tu dois à la sainte Eglise romaine dont tu es la fille aînée? Tu ne l'a pas oublié, sans doute. Quand tu sortis idolâtre et grossière de tes forêts du Nord, elle était là, elle t'attendait pour t'éclairer, pour te régénérer, et pour te mettre à la tête du mouvement chrétien et civilisateur qu'elle imprimait au monde. Par ses évêques, elle a fondé ta monarchie, si célèbre et si grande. Par ses conseils, elle t'a dirigé dans tes vastes entreprises; par son influence, elle a souvent apaisé les orages qui s'élevaient dans ton sein. Elle t'a communiqué une séve de foi et de catholicisme qui a pénétré dans tes mœurs, dans tes habitudes, dans tes institutions, et qui t'a rendue redoutable aux sectaires de tous les temps. Je ne l'ignore pas, je le répète avec un sentiment d'indicible plaisir, par ta reconnaissance, par ta générosité, par tes œuvres, tu t'es montrée digne de ce

qu'a fait pour toi l'Eglise romaine. Ton clergé a toujours été plein de cœur pour l'aimer, plein de science et de zèle pour la défendre et pour l'établir dans toutes les contrées du globe. Tes rois, commes ses enfants les plus soumis, l'ont entourée de vénération et comblée d'honneurs. Charlemagne, le plus prodigieux de tous, a laissé, à cet égard, d'immortels exemples. Tes législateurs, tes écrivains les plus distingués ont su apprécier son action et ses services en matière de droit, dans la politique, dans le gouvernement à toutes les époques de l'histoire et des transformations sociales. Tes guerriers lui ont payé largement le tribut du sang. C'était pour son triomphe qu'ils écrasaient les Sarrazins dans les plaines de Tours. C'était pour la soustraire à un énorme danger, qu'ils volaient avec tant d'abnégation et de courage, combattre les infidèles près du tombeau de Jésus-Christ. A l'heure où je parle, tes soldats sont loin de leurs foyers, sur le sol étranger, et l'univers les admire. Ils ramenaient naguère le souverain pontife au Vatican ; aujourd'hui, ils se signalent par leur héroïsme dans la lutte terrible engagée avec la puissance colossale et schismatique qui, dans son ambition, rêvait peut-être notre asservissement. O France, voilà tes souvenirs, voilà tes titres de gloire ; qu'ils sont beaux! Conserve-les avec soin pour tes derniers neveux. Défie-toi de tes ennemis. N'écoute pas leurs paroles séduisantes et perfides. Ils voudraient t'arracher ton respect, ton affection pour le saint-siége; ils voudraient te dépouiller de tes antiques croyances, et te jeter, cruellement meurtrie et défigurée, au fond du précipice. Ne te laisse pas vaincre; sois ferme et vigoureuse; réchauffe la religion dans tes entrailles ; resserre de plus en plus les liens qui t'attachent à l'Eglise romaine ; inspire-toi de son souffle créateur; marche de concert avec elle, et tu seras toujours la grande nation, et la nation des grandes choses.

Donné à Saint-Claude, le 7 mars 1855.

NOTICE SUR Mgr RÆSS,

ÉVÊQUE DE STRASBOURG.

Mgr André Ræss, chevalier de la Légion d'honneur, est né le 6 avril 1794 à Sigolsheim dans le département du Haut-Rhin. Il fut ordonné prêtre à Mayence en 1816, et professa longtemps la théologie dans le séminaire de cette ville. Il y fonda aussi, avec le concours de M. Weiss, le *Catholique*, dont les articles ont été souvent reproduits par les journaux français et notamment par l'*Ami de la religion*. Il a publié, en outre, divers écrits de controverse et de critique ; en sorte que Mgr Ræss s'était acquis en Allemagne une réputation méritée comme écrivain religieux. Mgr Le Pappe de Trévern, évêque de Strasbourg, le rappela en Alsace en 1830, et le nomma chanoine de sa cathédrale. Lorsqu'il s'agit de réorganiser la faculté de théologie de Paris, sous l'épiscopat de Mgr de Quélen, le savoir de Mgr Ræss était si bien apprécié, que l'on songea à lui confier une chaire de théologie ; de son côté, Mgr de Trévern, avait pour le savant chanoine tant d'estime que, forcé par les infirmités de quitter les fonctions de l'épiscopat, il le désigna sur ces entrefaites au gouvernement pour son coadjuteur. Ce choix fut agréé, et Mgr Ræss fut nommé coadjuteur par une ordonnance en date du 5 août 1840. Le souverain pontife le préconisa sous le titre d'évêque de Rhodiopolis le 14 décembre suivant. Le sacre du nouvel évêque eut lieu à Strasbourg le 14 février 1841, au milieu d'un concours extraordinaire. Ce jour-là fut une fête pour la ville de Strasbourg. Le conseil municipal avait voté une somme importante pour en rehausser l'éclat.

MANDEMENTS ET INSTRUCTIONS PASTORALES

DE

MONSEIGNEUR RÆSS,

ÉVÊQUE DE STRASBOURG.

I. MANDEMENT

Pour le carême de 1843.

SUR LA CHUTE DE L'HOMME ET LA RÉDEMPTION.

Deux fois le Seigneur nous avait appelé sur la montagne de Sion et sur les collines de la nouvelle Jérusalem, et il nous avait dit : *Criez sans cesse; faites retentir votre voix comme une trompette; annoncez à mon peuple les crimes dont il est coupable, et à la maison de Jacob les péchés qu'elle a commis.* (*Isa.*, LVIII, 1.) Dieu nous avait revêtu sans

doute du pouvoir d'en haut, il nous avait enseigné les voies dans lesquelles nous devions marcher ; mais nous ne semions pas encore dans notre propre champ ; les eaux où nous jetions nos filets n'étaient pas encore à nous. Les montagnes que nous gravissions n'étaient pas nos montagnes, et les vallées que nous parcourions n'étaient pas nos vallées. Les sources limpides près desquelles nous nous reposions, les fontaines qui nous rafraîchissaient et nous rendaient nos forces, les rivières où nous essayions la pêche des âmes, les rivages où nous élevions nos mains jointes vers le ciel, n'étaient pas encore notre domaine ; et la barque que nous dirigions conservait toujours le pilote vénérable que Dieu lui avait donné. Les brebis égarées après lesquelles nous courions dans la plaine et dans les bois écartés, à travers les buissons et sur le sommet des rochers, n'étaient pas encore nos propres ouailles. Les âmes pieuses que nous rassemblions autour de nous et qui étaient notre couronne et notre joie, continuaient d'appartenir au pasteur que le chef de l'Église avait préposé à la garde de ce troupeau. L'église-mère dans laquelle nos mains distribuaient la bénédiction, la chaire sacrée où nous annoncions la parole de vie, les enfants que nous nourrissions du pain céleste, les jeunes gens sur lesquels nous faisions couler l'huile sainte afin de les fortifier pour le combat contre les ennemis du salut, les époux auxquels nous rappelions les devoirs sévères de leur état, les infirmes et les vieillards que nous consolions, les morts que nous conduisions à leur dernière demeure, n'en étaient pas moins soumis à l'autorité d'un homme qui, comme Moïse, priait dans la solitude, tandis que les siens étaient occupés à combattre, et qui, comme Tobie, s'inclinant sur la couche des malades, y laissait tomber avec ses larmes des paroles d'espérance, et adressait ses vœux et ses soupirs au ciel, pendant que son fils, sous la conduite de l'ange protecteur, allait recueillir le payement des dettes contractées envers la justice divine et ranimer dans tous les cœurs la pénitence, la crainte de Dieu, le zèle, la piété, la chasteté, l'amour du prochain et toutes les vertus chrétiennes.

Riche en mérites et chargé d'années, le serviteur fidèle à qui avait été confié le soin de cette portion de l'héritage de Jésus-Christ, a été appelé à recevoir la récompense de ses travaux, et le champ divin dont nous étions déjà institué l'héritier a passé dans nos mains à charge de le rendre un jour après y avoir travaillé selon la mesure de nos forces. Ainsi, N. T. C. F., c'est pour la première fois qu'en qualité de pasteur de vos âmes *par la grâce de Dieu et l'autorité du saint-siége apostolique*, nous vous annonçons le carême, et que nous proclamons le retour de ce temps de mortification, d'abstinence, de pénitence et de réconciliation.

Il s'agit, N. T. C. F., de rétablir dans sa pureté primitive l'image de Dieu que le péché a effacée de l'homme. Ce n'est pas dans l'état où nous le voyons aujourd'hui que l'homme est sorti des mains du Créateur ; il n'en est pas sorti avec ses misères, ses vues bornées, sa concupiscence, l'aveuglement de son esprit, et tous ses défauts spirituels et corporels. Dieu le fit à son image et à sa ressemblance, et après l'avoir fait, il prononça que son œuvre était bonne. (*Gen.*, I.) Comment d'ailleurs aurait-il pu en être autrement ? C'est la main de Dieu qui a formé l'homme, qui a donné aux traits de son visage l'empreinte de la majesté, et qui, en dirigeant ses regards vers le ciel, lui rappelle sans cesse et son auguste origine et ses glorieuses destinées. Son âme était une image de la Divinité qui se plaisait à y contempler un reflet de ses infinies perfections. Sa raison était un rayon de l'unité de Dieu. Sa vie innocente une représentation de la sainteté de son Père céleste. Il désirait ardemment de posséder Dieu par l'amour, et la vision éternelle du souverain bien était l'unique félicité à laquelle aspirât son cœur. Tel était l'homme que Dieu avait fait *à son image et à sa ressemblance*, tel était l'homme quand Dieu le tira du néant et l'anima de son souffle divin. Il était enrichi des dons les plus précieux de la bonté du Créateur, il était comblé des plus brillantes prérogatives, des plus nobles priviléges ; toutes les créatures admiraient en lui le chef-d'œuvre des mains du Très-Haut et lui obéissaient comme au roi de l'univers.

Nous pouvons bien lui appliquer ces paroles du prophète Isaïe : *Celui-là demeurera sur des hauteurs : il se retirera sur de hautes roches fortifiées : il ne manquera point de pain, et l'eau lui est assurée. Ses yeux contempleront le roi dans l'éclat de sa beauté et verront la terre de loin.* (*Isa.*, XXXIII, 16, 17.) Revêtu d'innocence, il s'élevait sur les ailes de la foi au-dessus de l'horizon terrestre, et pénétrait par son amour séraphique dans les secrets de la Divinité. Ne demeurait-il pas sur des hauteurs ? Il ne connaissait encore ni les misères qui nous accablent, ni l'effroi qu'inspire la mort, ni les autres funestes suites de sa désobéissance. Exempt encore des infirmités qui nous font si cruellement souffrir, il ignorait ces passions brûlantes qui nous dessèchent le cœur et ne recherchait point des jouissances indignes de l'excellence de sa nature. Ses inclinations et ses penchants le portaient naturellement vers les choses d'en haut. Les biens temporels n'avaient aucun prix à ses yeux : il les considérait comme des frivolités passagères. Ce qui ne le conduisait point à Dieu et ne fortifiait pas en lui l'amour divin, lui paraissait indigne de ses recherches ; car il savait qu'il n'y a rien d'éternel que Dieu et la vérité. Ses sens étaient soumis à l'empire de la raison, et son esprit, affranchi des liens de la chair, se mouvait en liberté dans une sphère supérieure. Depuis le péché, les hommes se déchirent les uns les autres ; les peuples s'arment contre les peuples ; les passions

répandent le trouble et le désordre dans la société; les guerres dépeuplent la terre; les contagions et les maladies moissonnent des nations entières; les éléments déchaînés exercent partout leurs ravages. Or, dans l'état d'innocence, l'homme ignorait tous ces maux : les traits de la vengeance ne pouvaient l'atteindre ni le feu de la colère le toucher; les vapeurs pesantes de la terre ne montaient pas jusqu'à lui, et, n'ayant pas à craindre les invasions d'armées ennemies, il était plus en sûreté que celui qui se retirerait sur de hautes roches fortifiées. Dieu lui avait permis de manger de tous les fruits du paradis, et il trouvait la plus douce nourriture de son esprit dans la contemplation des beautés de l'univers, dans l'admiration de la grandeur, de la puissance et de la bonté de son Créateur. Le Très-Haut conversait familièrement avec lui, et sa voix divine, comme un doux vent du matin, charmait son oreille et réjouissait son cœur. Il ne craignait pas de manquer de pain. L'homme pécheur est tourmenté par les soucis à l'égard du présent et de l'avenir : il gagne à la sueur de son front son pain de chaque jour, et puis il le mange mêlé de cendre et d'amertume. Des nations entières sont assises dans les ombres de la mort; elles soupirent après le pain de vie, et personne n'est là pour le leur rompre; à des multitudes de malheureux on présente des pierres au lieu de pains et des serpents au lieu de poissons. (*Luc.*, XI, 11.) Le premier homme était exempt de ces soins, de ces inquiétudes et de ces peines; ces dangers, ces amertumes et ces tourments lui étaient inconnus. Il ne craignait pas de *manquer de pain.* Il était assis auprès de la source de la vie; la rosée du ciel descendait sur lui en abondance. Doué d'une pénétration merveilleuse et enrichi de tous les dons célestes, un torrent de délices inondait tout son être : *l'eau lui était assurée.*

Et comment exprimer les jouissances ineffables que lui procurait la vue de son Dieu! Il croyait, espérait, aimait; il voyait et possédait Dieu tout à la fois. Il le voyait dans l'œuvre de la création; il le voyait dans les effets admirables de sa puissance, dans les profondeurs de sa sagesse, dans les trésors de sa miséricorde, dans les charmes de ses perfections infinies. Ses yeux contemplaient le roi dans l'éclat de sa beauté. Il voyait la Divinité sur la terre; il en respirait le souffle vivifiant; il en considérait la splendeur; il montait et descendait comme l'ange sur l'échelle de Jacob; il allait à Dieu, et Dieu venait à lui; c'est ainsi que ses yeux contemplaient le roi dans l'éclat de sa beauté. Il appartenait moins à la terre qu'au ciel. Qu'il était loin de cette terre de péché où règnent tous les désordres, et où tous les vices ont un libre cours; de cette terre où le mensonge est appelé vérité et la vérité mensonge, où l'on traite la vanité comme une affaire sérieuse, où les obligations et les devoirs d'état sont regardés comme des choses indifférentes; de cette terre où l'homme se déifie et renie Dieu, ou bien usurpe ce qui doit être consacré à son service! Ses yeux voyaient cette terre de loin. Oui, elle était loin de lui cette terre où l'on ne pratique la vertu que par orgueil, où l'amour du prochain pour se manifester a besoin de se livrer à l'ivresse des plaisirs les plus déréglés, où l'on rassasie les pauvres du sang de l'innocence, et où l'amour-propre a pris la place de l'amour de Dieu : Ses yeux voyaient cette terre de loin.

Voià, N. T. C. F., quel était l'homme dans l'état d'innocence. Mais hélas! cette image de Dieu a été défigurée; ce soleil s'est obscurci; cette source de tout bien s'est changée en une source empoisonnée. Un voile a été jeté autour de cette sublime intelligence; ce cœur d'où partaient de si nobles sentiments est devenu l'asile de toutes les passions et de toutes les convoitises. A la tranquillité de l'innocence ont succédé les orages des dissensions de toute espèce; des douleurs sans mesure et sans fin ont remplacé les joies célestes; la nuit est venue se mettre à la place du jour. Dans cet état de dégradation, l'homme n'espérait trouver que dans le tombeau la fin des misères qui l'accablaient pendant la vie.

Mais Dieu eut compassion d'une si grande infortune; un second Adam expia la faute du premier, et prit sur lui les péchés du monde. Il rouvrit le ciel; il nous rendit le paradis par l'établissement de l'Eglise; il planta dans ce jardin arrosé de son sang tous les arbres de vie; il fit couler de nouveau la source du rafraîchissement et du salut avec une abondance inépuisable, et y déposa tous les trésors de la grâce pour le temps et pour l'éternité.

Or, comment notre Sauveur Jésus-Christ a-t-il accompli l'œuvre de notre réconciliation et de notre délivrance? En se soumettant à la volonté de son Père céleste : *Me voici, je viens pour faire, ô Dieu, votre volonté.... Et c'est cette volonté qui nous a sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-Christ, qui a été faite une seule fois.* (*Hebr.*, X, 9, 10.) Le Fils de Dieu a accompli son œuvre par son incarnation : *Le verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous* (*Joan.*, I, 14); il l'a accomplie par les douleurs de sa naissance, par les larmes, par le jeûne et par les croix : *C'est pourquoi, entrant dans le monde, il dit : Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps* (*Hebr.*, X, 5.) Il a *jeûné quarante jours et quarante nuits.* (*Matth.*, IV, 2.) Il a accompli son œuvre de réconciliation en nous montrant la voie dans laquelle nous devons marcher, en annonçant la vérité qu'il avait apportée du ciel, en nous communiquant la vie qui fut substituée à la mort : *Je suis la voie, la vérité et la vie.* (*Joan.*, XIV, 6.) Il l'a accomplie par l'institution des sacrements qui rendent au chrétien ou augmentent en lui la vie de la grâce : *L'eau que je lui donnerai deviendra*

en lui une fontaine d'eau qui rejaillira dans la vie éternelle. (*Joan.*, IV, 14.) Il l'a accomplie par la sainteté de sa conduite, par sa patience dans les persécutions et dans les souffrances, par sa douceur en présence de ses ennemis, par son amour qui embrassait l'humanité tout entière, par sa résignation jusqu'à expirer sur la croix, par sa sérénité dans les angoisses du trépas, par l'effusion de son sang, par l'adoption qui nous a rendus ses enfants, enfin par son divin sacrifice et par sa mort pour les péchés du monde : *Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et il n'a point ouvert la bouche non plus qu'un agneau qui demeure muet devant celui qui le tond.* (*Isa.*, LIII, 7.) *Il s'est lui-même rabaissé, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix.* (*Philip.*, II, 8.) *Vous savez que ce n'est pas par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés, mais par le précieux sang de Jésus-Christ, comme de l'agneau sans tache et sans défaut.* (*I Petr.*, I, 18, 19.) *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde.* (*Joan.*, I, 29.) *Vous avez reçu l'esprit de l'adoption des enfants.* (*Rom.*, VIII, 15.) *Consummatum est : « Tout est accompli ! »* (*Joan.*, XIX, 30.)

A présent, N. T. C. F., comment rendrons-nous sa pureté primitive à l'image de Dieu dans nos âmes? En nous appliquant les mérites de la rédemption, en suivant fidèlement l'exemple que Jésus nous a laissé, et en marchant toujours sur ses traces. Ecoutez donc dans la sincérité de votre âme et avec un vif sentiment de componction les paroles graves, touchantes et décisives que nous adresse saint Pierre, le premier chef visible des apôtres et de toute l'Eglise : *Rendez vos âmes pures par une obéissance d'amour et par une affection sincère pour vos frères, vous aimant les uns les autres du fond du cœur. Déposez toute malice, et soyez comme des enfants nouvellement nés, désirant ardemment le lait spirituel et tout pur*, c'est-à-dire la doctrine inaltérable et sans mélange qui vous est annoncée par ceux qui tiennent la place de Jésus-Christ et des apôtres. *Vous êtes une race choisie..... un peuple* chèrement *acquis, afin que vous publiiez les grandeurs de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière.... Mes bien-aimés, je vous conjure de vous abstenir des désirs charnels qui combattent contre l'âme,* et lui font perdre la vie de la grâce. *Conduisez-vous parmi les gentils d'une manière sainte, afin que ceux qui disent du mal de vous, voyant vos bonnes œuvres, rendent gloire à Dieu au jour de sa visite. Soyez donc soumis pour l'amour de Dieu à toutes sortes de personnes*, c'est-à-dire à toute autorité établie en ce monde par Dieu, *soit au roi, soit aux gouverneurs envoyés de sa part pour punir ceux qui font mal, et pour traiter favorablement ceux qui font bien; car c'est la volonté de Dieu que, par votre bonne conduite, vous fermiez la bouche aux ignorants et aux insensés, étant libres, non pas pour vous servir de votre liberté comme d'un voile qui couvre de mauvaises actions, mais pour agir en serviteurs de Dieu.... Serviteurs, soyez soumis à vos maîtres avec toute sorte de respect, non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais même à ceux qui se montrent rudes ; car c'est une grâce que d'endurer pour l'amour de Dieu les peines qu'on nous fait souffrir. C'est à quoi vous avez été appelés, puisque Jésus-Christ même a souffert pour vous, et vous a laissé un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas, lui qui n'avait commis aucun péché, et de la bouche duquel nulle parole trompeuse n'est jamais sortie. Quand on l'a maltraité, il n'a pas fait de menaces, mais il s'est livré entre les mains de celui qui le jugeait injustement. C'est lui-même qui a porté nos péchés dans son corps sur la croix, afin qu'étant morts au péché, nous vivions pour la justice.* (*I Petr.*, II, passim.) *C'est par ses meurtrissures que vous avez été guéris. Enfin, qu'il y ait entre vous tous une parfaite union de sentiments, une bonté compatissante, un amour fraternel accompagné de miséricorde, de douceur et d'humilité. Ne rendez point mal pour mal, ni outrage pour outrage ; répondez au contraire par des bénédictions, sachant que vous êtes appelés à recevoir la bénédiction en héritage. Car si quelqu'un aime la vie, et désire que ses jours soient heureux, qu'il empêche que sa langue ne se porte à la médisance et que ses lèvres ne prononcent des paroles de tromperie ;.... qu'il cherche la paix et qu'il travaille pour l'acquérir. Et qui sera capable de vous nuire, si vous ne pensez qu'à faire du bien? Si néanmoins vous souffrez pour la justice, vous serez heureux. Ne craignez point les maux dont ils veulent vous faire peur, et n'en soyez point troublés. Mais sanctifiez dans vos cœurs le Seigneur notre Dieu, et soyez toujours prêts à répondre pour votre défense à tous ceux qui vous demanderont raison de l'espérance que vous avez. Faites-le toutefois avec douceur et avec retenue, conservant une conscience pure, afin que ceux qui décrient la vie sainte que vous menez en Jésus-Christ, rougissent de vous diffamer. Il vaut mieux être maltraité, si Dieu le veut ainsi, en faisant du bien qu'en faisant du mal. Puis donc que Jésus-Christ a souffert en sa chair, armez-vous de cette pensée : Que quiconque est mort à la concupiscence charnelle, n'a plus de commerce avec le péché.* (*I Petr.*, III, 8-11, 13-18.)

Je vous prie donc, vous qui êtes prêtres, paissez le troupeau de Dieu qui vous est commis, non par nécessité forcée, mais par une affection toute volontaire qui soit selon Dieu ; et lorsque le Prince des pasteurs paraîtra, vous remporterez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais. Vous aussi, fidèles, soumettez-vous aux prêtres. (*I Petr.*, V, 1, 2, 4) ; conduisez-vous avec humilité les uns envers les autres. Je prie le Dieu de toute grâce qui nous a appelés en Jésus-Christ à sa gloire éternelle, qu'après que nous aurons souffert un peu de temps, il nous affermisse, nous fortifie et nous établisse sur lui comme sur un solide fondement. A lui

soit la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. *Amen.*

Donné à Strasbourg, le 20 février 1843.

II. MANDEMENT

Pour le carême de 1844.

DE LA FIN DU CHRÉTIEN.

Tout ce qui sort de la main des hommes, nos très-chers frères, trahit son origine terrestre, est marqué au coin de la faiblesse, et a besoin d'un perfectionnement continuel. C'est ainsi que nous voyons l'industrie, les sciences et les arts faire sans cesse de nouveaux progrès, les siècles s'enrichir d'importantes découvertes, et l'humanité tout entière, entraînée par un irrésistible penchant, faire de continuels efforts pour se rapprocher de l'infini, et imprimer à ses œuvres quelque chose de cette impérissable grandeur qui ne convient qu'aux œuvres du Très-Haut. Tout dans le monde obéissant à un mystérieux instinct, tend sans cesse à acquérir un nouveau degré de développement et de perfection. La vie humaine, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, n'est elle-même qu'une aspiration incessante vers un état plus parfait.

Ces nobles tendances doivent à bien plus forte raison se faire remarquer dans l'ordre surnaturel. L'homme, coupable dès son origine, a été corrompu jusque dans les profondeurs les plus intimes de son être, il a perdu sa dignité primitive, il a laissé tomber ce brillant diadème que la main du Créateur avait déposé sur son front, il s'est dépouillé des augustes priviléges qui l'élevaient au-dessus de toute la création et lui assuraient l'empire de l'univers. En se livrant au mal il a brisé tous les liens qui l'unissaient à son Dieu; il a attiré sur sa tête les anathèmes et les vengeances du ciel; il est devenu le jouet des passions les plus honteuses; il est tombé dans un abîme de misères, dans une dégradation profonde, et, s'il pouvait, hélas! douter de cette lamentable vérité, il en retrouverait bientôt la preuve dans sa faiblesse et dans les inclinations avilissantes de son cœur. Contemplez-le à présent le roi de la création; oh! qu'il est pauvre, qu'il est misérable! Il est condamné à manger son pain à la sueur de son front (1); la terre ne fait plus germer sous ses pas que des ronces et des épines (2): les angoisses et les douleurs l'environnent de toutes parts; il ne compte ses jours que par ses souffrances et ses disgrâces; ses misères qui commencent avec sa vie ne finissent qu'au tombeau; de son ancienne grandeur il ne lui reste que ce qui peut augmenter son supplice, un immense désir de la félicité et la privation totale de ce qui peut faire son bonheur; les vapeurs du péché ont obscurci son intelligence; ce céleste flambeau que Dieu lui avait donné pour diriger ses pas dans les sentiers de la vie, ne rend plus que de pâles clartés; la vérité, pour laquelle il se sent un invincible attrait, ne se montre à ses regards qu'environnée d'épais nuages; il n'aperçoit tout autour de lui qu'une obscurité profonde; il n'a pas une idée juste, pas une connaissance exacte de la moindre des créatures qui l'environnent, et toutes ces brillantes découvertes, dont il est si fier, sont bien plus propres, après tout, à le convaincre de son impuissance qu'à l'instruire des effets et des propriétés de la nature. Et cependant la dégradation de son esprit n'est rien encore en comparaison de la corruption de son cœur. Voyez-le toujours en proie à ces passions fougueuses, source intarissable d'inquiétudes et de remords, à ces penchants violents qui le détournent du vrai bien pour l'égarer, sous la conduite des sens, dans une voie dont le terme est la perdition. Voilà l'homme tel que l'ont fait et son orgueil et sa révolte contre Dieu. Pleure donc, homme infortuné, pleure sur les biens que le péché t'a fait perdre, sur ce déluge de maux qu'il a attirés sur ta tête; pleure, mais ne te livre pas au désespoir, ton malheur n'est pas sans remède, et, appuyé sur la force victorieuse de ton Sauveur, tu peux sortir de cet état d'abjection où tu t'es précipité, et reconquérir le rang glorieux que tu as perdu.

Oui, N. T. C. F., malgré la profondeur de sa chute, l'homme peut encore parvenir au bonheur pour lequel il avait été créé; son Dieu, qui l'a aimé d'un amour éternel, lui tend la main pour l'attirer à lui (3) et le remettre en possession de ses antiques priviléges. Mais ne nous le dissimulons pas, les conditions auxquelles cette réhabilitation est attachée sont pénibles, austères, laborieuses, et ce n'est qu'en se faisant une sainte violence à soi-même qu'on peut les remplir dans toute leur étendue (4). Pour entrer dans les desseins de l'infinie miséricorde, l'homme doit renouveler son être jusque dans ses replis les plus intimes, dompter ses passions, réprimer les penchants de sa nature corrompue, purifier son cœur, y faire redescendre l'innocence et la justice, rechercher constamment la vérité, puiser dans le sein de Dieu même les secours que réclame sa faiblesse, marcher à la lueur du flambeau de la foi, imprimer enfin à ses paroles et à ses actions le sceau de sa divine origine et de ses nobles destinées.

Effrayé à la vue de cette pénible carrière qui s'ouvre devant lui, l'homme voudrait s'arrêter en chemin pour prendre un peu de repos et goûter quelques douceurs qu'il rencontre sur son passage (5); mais la religion lui fait aussitôt entendre sa voix sé-

(1) *In sudore vultus tui vesceris pane.* (*Gen.*, III, 19.)

(2) *Spinas et tribulos germinabit tibi.* (*Ibid.*, 18.)

(3) *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans.* (*Jer.*, XXXI, 3.)

(4) *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* (*Matth.*, XI, 12.)

(5) *Gustans gustavi paululum mellis.* (I *Reg.*, XIV, 43.)

vère : Marche, marche, le jour du repos n'est pas encore venu, tu vas à la conquête du royaume des cieux ; certes, c'est là une assez belle récompense pour que tu fasses quelques efforts pour l'obtenir. Eh ! que sont donc les peines que tu endures, en comparaison de ce poids immense de gloire qui t'est réservé (6) ? Malheur à toi, si la mort venait te surprendre dans l'inaction et te précipiter dans *cette nuit affreuse où personne ne peut plus travailler* (7) !

Ainsi la religion nous fait comprendre que l'œuvre de notre perfection ne doit être consommée qu'au delà du tombeau; que nous ne sommes sur la terre que pour apprendre à connaître Dieu, et pour faire régner son amour dans nos cœurs ; que nous devons mettre à profit tous les jours de notre exil, pour remplir la tâche qui nous est imposée, pour acquérir de nouvelles vertus, pour multiplier nos bonnes œuvres et nous rapprocher ainsi du terme glorieux auquel nous aspirons. Hélas ! si nous ralentissons notre marche, si nous nous arrêtons au milieu des objets séduisants qui nous environnent, notre cœur, entraîné vers les créatures par un penchant funeste, ne produira plus que des fruits de corruption et de mort. Voyez ce ruisseau dont les eaux sont si limpides aussi longtemps qu'elles sont agitées, dès qu'il s'arrête, il devient une eau croupissante, qui ne laisse échapper de son sein qu'une odeur infecte et des vapeurs malfaisantes; un champ qui n'est pas cultivé, ne produit que des ronces et des épines ; un soldat qui se refuse aux fatigues de la guerre, et qui prend la fuite à la vue de l'ennemi, est un lâche qui se couvre d'un opprobre ineffaçable. Ces images, N. T. C. F., s'appliquent naturellement au chrétien qui s'arrête dans les voies de la perfection, qui cesse de cultiver son cœur et d'y faire éclore des fruits de justice et de salut, qui cède la victoire aux ennemis spirituels acharnés à sa perte.

Nous avons été créés à la ressemblance de Dieu ; quel privilége, N. T. C. F., et comment pourrons-nous montrer que nous en sentons tout le prix, si ce n'est en nous efforçant de rétablir dans notre âme cette image divine que le Créateur y avait gravée, et qui a été si profondément altérée par le péché ?

Un Dieu nous a rachetés au prix de tout son sang, quelle immense charité ! et comment pourrons-nous nous en rendre dignes, si ce n'est en marchant sur les traces de notre divin Maître, en nous associant à ses souffrances, en gravissant à sa suite la montagne du Calvaire, en nous attachant avec lui à l'arbre de la Croix ?

O chrétien, reconnais donc ta dignité (8), et si tu ne veux pas en déchoir, fixe sans cesse tes regards sur les divins modèles qui te sont proposés (9) ; souviens-toi que ta vie tout entière doit être consacrée à imiter, autant du moins que peut le permettre l'infirmité de ta nature, les infinies et adorables perfections du Père céleste (10), et à reproduire dans ta conduite l'image de son Fils unique (11).

Et voilà, N. T. C. F., ce qui doit nous faire comprendre le sens profond de ces paroles du Sauveur : *Tous ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais celui-là seulement qui fait la volonté de mon Père céleste* (12). Ce divin oracle résume toute la vie du chrétien et lui révèle tout le secret de sa prédestination. Pour entrer dans le royaume des cieux, il faut faire la volonté du Père céleste ; pour l'accomplir, il faut la connaître ; et où cette volonté adorable nous est-elle manifestée ? Dans l'Ancien Testament, dit l'Apôtre, Dieu a daigné parler à l'homme par l'organe de Moïse et des prophètes ; dans la loi nouvelle, il nous a envoyé un interprète plus digne de lui, et il a chargé son Fils unique de nous annoncer ses préceptes (13). C'est pour remplir cette mission sublime que *le Verbe s'est fait chair*, et qu'*il a habité parmi nous plein de grâce et de vérité* (14).

Ah ! N. T. C. F., pourriez-vous penser que le Fils de Dieu, en brisant nos chaînes et en nous ouvrant les portes du ciel, a prétendu nous dispenser d'exécuter les lois et de nous soumettre aux ordres de son Père ? Pourriez-vous penser qu'il a voulu naître dans une pauvre étable, vivre dans l'indigence et dans la douleur, mourir du supplice le plus infâme, pour nous procurer une vie douce et commode, pour nous laisser plongés dans les délices et nous soustraire aux saintes rigueurs de la pénitence ? Cette supposition serait une impiété et un blasphème. En nous envoyant son Fils, le Père céleste a voulu nous donner tout à la fois un Sauveur et un modèle, et il fait dépendre notre félicité éternelle de notre fidélité à pratiquer les vertus dont ce Dieu fait homme nous a laissé l'exemple. Nous étions morts, et il nous a rappelés à la vie ; nous nous étions plongés dans les

(6) *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* (*Rom.*, VIII, 18.)

(7) *Nox quando nemo operari potest.* (*Joan.*, IX, 4.)

(8) « Agnosce, o Christiane, dignitatem tuam. » (S. Leo.)

(9) *Inspice et fac secundum exemplar.* (*Exod.*, XXV, 40.)

(10) *Perfecti estote ergo et vos sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* (*Matth.*, V, 48.)

(11) *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui.* (*Rom.*, VIII, 29.)

(12) *Non omnis qui mihi dicit : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum ; sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, hic intrabit in regnum cœlorum.* (*Matth.*, VII, 21.)

(13) *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis ; novissime diebus istis locutus est nobis in Filio.* (*Hebr.*, I, 1.)

(14) *Verbum caro factum est et habitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis.* (*Joan.*, I, 14.)

ténèbres, et il a répandu sur nous ses bienfaisantes clartés ; nous allions nous égarer dans les voies de l'erreur et du vice, et il nous a fait rentrer dans le chemin de la vérité et de la vertu. N'est-il pas juste que nous vivions désormais de sa vie, que nous ouvrions notre cœur et notre intelligence à sa divine lumière, et que nous le suivions dans les sentiers difficiles où il nous a précédés ?

Médiateur entre Dieu et les hommes, descendu du ciel sur la terre pour réconcilier la créature coupable avec la Divinité, le Verbe éternel s'est revêtu de notre nature et s'est abaissé jusqu'à la condition des esclaves ; il a voulu vivre au milieu de nous, comme le plus pauvre d'entre les enfants des hommes; et malgré ces incompréhensibles abaissements, dépositaire de la sagesse et de la puissance de son Père, il a renversé l'empire du mensonge, il nous a enseigné toute vérité, il nous a révélé tout ce qu'il nous importe de connaître et de savoir ici-bas, *il a guéri nos infirmités et nos langueurs* (15), il nous a donné des préceptes et des conseils pour tous les états et toutes les situations de la vie, il nous a promis son assistance dans tous nos périls et dans tous nos besoins jusqu'à la consommation des siècles.

Modèle proposé à l'humanité tout entière par la sagesse du Père, le Fils de Dieu a voulu endurer toutes les peines de la vie, la chaleur et le froid, la faim et la soif, les calomnies et les persécutions, les injures et les outrages, afin de confondre notre lâcheté en nous donnant les exemples les plus accablants de mortification et de soumission à la volonté de Dieu : et afin que personne ne pût douter de la divinité de sa mission, il l'a prouvée par la sublimité de sa doctrine, par la pureté de sa morale, par l'éclat de ses prodiges. *Allez,* disait-il aux disciples de saint Jean-Baptiste qui étaient venus l'interroger, *allez annoncer à votre maître ce que vous avez vu et entendu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés* (16), et à ces traits reconnaissez en moi l'envoyé du Très-Haut. Si les sombres voiles de l'humanité le couvrent, il laisse cependant toujours échapper de son sein quelques rayons des immortelles splendeurs qui l'environnent dans le sein de son Père : tantôt il commande aux vents et aux tempêtes ; tantôt il chasse les démons et les force à rentrer dans leurs sombres abîmes ; ici il rend à une veuve éplorée l'enfant qu'elle a perdu ; là il nourrit avec cinq pains, dans le désert, une multitude affamée. Dans son cœur réside une charité qui ne convient qu'à un Dieu ; il fait retentir les villes et les bourgades de la Judée de ces paroles étonnantes : *Venez à moi, vous tous qui gémissez sous le poids de vos souffrances et de vos labeurs, et je vous soulagerai* (17) ; il console tous les malheureux, il essuie toutes les larmes, il calme toutes les douleurs, et s'il montre quelque préférence, c'est toujours en faveur de ceux qui souffrent davantage. Comment ne pas reconnaître un Dieu en celui qui montre tant de douceur en présence de ses juges et de ses bourreaux, tant de constance parmi les plus cruels tourments, tant de force et de puissance au milieu des horreurs du trépas ?

Mais prenez garde, N. T. C. F., si le Verbe s'est fait chair et s'il nous a été donné de contempler en lui la gloire du Fils unique de Dieu, il est aussi la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde (*Joan.*, I, 9, 14), et ce n'est qu'à la faveur de cette divine lumière que nous serons admis à la glorieuse immortalité promise aux enfants de Dieu. Déchus de la noblesse de l'adoption sainte par le péché de notre premier père, nous ne pouvons être rétablis dans cette auguste dignité que par celui qui est venu réhabiliter la nature humaine. Dieu le Père ne nous reconnaîtra pour ses enfants qu'autant qu'il apercevra en nous des traits de ressemblance avec son Fils unique. Par conséquent, N. T. C. F., nous devons nous appliquer à nous rendre doux, humbles, charitables, mortifiés comme lui ; notre chair, pour parler le langage de l'Apôtre, doit porter les empreintes de la passion de Jésus-Christ (18) ; notre vie doit être conforme à la sienne, et nous devons régler nos pensées, nos paroles et nos actions sur les préceptes et les maximes de son Evangile.

Il est donc bien vrai, N. T. C. F., que *tous ceux qui disent : Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas dans le royaume des cieux.* Et cependant comment ne pas gémir en voyant combien cette parole est peu comprise dans le monde ? Hélas ! qu'ils sont rares les chrétiens qui accomplissent la volonté du Père céleste en imitant les exemples et en pratiquant les leçons de son Fils unique ! Il en est un trop grand nombre qui n'ont point d'autre droit au titre d'enfants de Dieu et de disciples de son Fils, que d'avoir été baptisés. Les infortunés ! ils ne voient pas que le baptême qu'ils ont reçu leur impose de grandes obligations, et qu'un jour il leur en sera demandé un compte sévère. Dieu, par un acte tout gratuit de sa miséricorde, les avait fait sortir de la masse de perdition pour les élever jusqu'à lui ; il voulait les associer à sa gloire et à sa félicité, et les ingrats se refusent à remplir les conditions de cette divine alliance ! ils étouffent dans leur cœur les célestes clartés de la foi, ils foulent aux pieds les saints engagements

(15) *Sanans omnem languorem et omnem infirmitatem in populo.* (*Matth.*, IV, 23.)

(16) *Euntes renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis : quia cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur.* (*Luc.*, VII, 22.

(17) *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI, 28.)

(18) *Ego stigmata Domini Jesu in corpore meo porto.* (*Galat.*, VI, 17.)

qu'ils ont contractés au jour de leur régénération ! Eh bien ! qu'ils sachent que le caractère saint qui leur a été conféré restera éternellement gravé sur leur front comme un anathème, comme une sentence de réprobation et de mort, comme un témoignage toujours subsistant de leur parjure et de leur infidélité.

Il en est d'autres qui font consister tout leur christianisme à s'approcher une fois chaque année de la table sainte, pour y participer au mystère eucharistique. Hélas ! ce qui les y conduit, ce n'est ni le sentiment de leur faiblesse, ni l'amour de Dieu, ni la soumission aux lois de l'Eglise, c'est l'habitude, la bienséance, la crainte de passer aux yeux de leur famille pour des prévaricateurs et des impies.

Ils pensent s'acquitter de ce qu'ils doivent à Dieu en lui rendant un hommage qui n'est peut-être qu'une profanation et un sacrilége, qui nous inspire au moins toujours les plus vives alarmes; et pendant le reste de l'année vous les voyez tièdes dans le service du Seigneur, négligents à entendre la parole sainte, indifférents aux intérêts de la religion, coupables de la profanation du dimanche, et réduisant leur justice et leurs vertus à s'abstenir des excès de la débauche et de la volupté. Comment, dans ces *hommes de peu de foi* (19), le Sauveur reconnaîtrait-il ses disciples ! Ne les condamnera-t-il pas plutôt à être jetés, comme le serviteur paresseux, dans les ténèbres extérieures (20) ?

Il n'est pas rare de rencontrer dans le monde de ces âmes abusées qui mettent toute leur confiance dans les pratiques extérieures de la piété, sans se mettre en peine de réformer leurs mœurs et de régler leur vie; qui se laissent toujours aller aux mêmes désordres et aux mêmes infidélités; que l'on voit tour à tour dominées par l'avarice et par la volupté, par l'orgueil et par l'ambition, par la haine et par la vengeance, et qui se rassurent dans cet état déplorable parce qu'elles y mêlent quelques vaines pratiques de dévotion. Ce sont là ces sépulcres blanchis dont parle le Sauveur, qui ne renferment au dedans que pourriture et infection (21).

Ah ! N. T. C. F., telle n'est pas la conduite, tels ne sont pas les sentiments du véritable chrétien : il sait que son Dieu veut être adoré en esprit et en vérité (22); qu'il est jaloux surtout des hommages de notre cœur (23); que toute pratique de piété qui ne prend pas sa source dans une foi vive et dans un amour sincère, quelque éclat qu'elle puisse avoir devant les hommes, *n'est qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante* (24.) Aussi s'applique-t-il constamment à purifier son cœur, à se rendre de jour en jour plus agréable à son Dieu ; il marche en sa présence dans l'innocence et dans la simplicité de son âme; la foi le lui faisant apercevoir partout, perpétuellement il l'adore, il lui exprime sa reconnaissance et l'amour dont il est pénétré; porté sur les ailes de la grâce, il va de vertu en vertu (25), et les démonstrations extérieures auxquelles il se livre ne sont que l'expression des sentiments qui l'animent : s'il lève ses mains vers le ciel, c'est qu'il fait en même temps monter sa prière comme un encens d'agréable odeur vers le trône de l'éternelle Majesté; s'il se frappe la poitrine, s'il se prosterne le front contre terre, c'est pour témoigner à Dieu son humilité et sa componction; les larmes qui inondent ses yeux annoncent la vivacité et l'amertume de ses regrets, et la sérénité qui règne sur son front n'est que le symbole de la pureté de son cœur.

L'homme, en effet, n'est pas une pure essence ; son être se compose d'un esprit et d'un corps, et lorsqu'un sentiment profond l'agite, le remue, il faut qu'il ait recours à des signes sensibles pour le manifester au dehors; aussi qu'elles sont touchantes, qu'elles sont merveilleuses, les inventions de la piété chrétienne, et qu'elles doivent être agréables au Dieu dont elles ont pour objet d'honorer la grandeur ! Tantôt elles présentent à nos regards la pompe et la magnificence de nos cérémonies pour nous donner une haute idée de la majesté du Dieu que nous adorons; tantôt elle nous réunit dans de pieuses associations pour nous exciter à la vertu et nous offrir une image de la paix, de la concorde qui règne parmi les saints dans le ciel; tantôt elle élève à la gloire du Très-Haut ces magnifiques basiliques qui sont l'orgueil et l'ornement de nos cités; tantôt elle place à l'entrée du hameau et sur les bords du chemin l'humble crucifix qui rappelle au passant et le prix de son âme et la charité de son Dieu.

Quand elle plante une modeste croix de bois sur la tombe de ceux que nous pleurons, c'est pour nous rappeler les promesses de la foi et les espérances de la vie future; lorsqu'elle nous assemble au pied des autels de Marie, c'est pour nous exciter à imiter ses vertus. Si nous examinions ainsi successivement toutes les pratiques inspirées par la piété chrétienne et consacrées par l'Eglise, il ne nous serait pas difficile de vous montrer, N. T. C. F., qu'elles ont toutes pour objet de rendre gloire à Dieu, d'allumer dans nos cœurs le feu de l'amour divin, de nous rendre plus purs et plus parfaits. Tel est l'esprit de l'Eglise; dans toutes ses prescriptions, elle tend sans cesse à élever

(19) *Modicæ fidei.* (*Matth.*, VI, 30.)

(20) *Ejicite eum in tenebras exteriores.* (*Matth.*, XXV, 30.)

(21) *Similes estis sepulcris dealbatis quæ a foris apparent hominibus speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitia.* (*Matth.*, XXIII, 27.)

(22) *In spiritu et veritate.* (*Joan.*, IV, 23.)

(23) *Dominus autem intuetur cor.* (I *Reg.*, XVI, 7.)

(24) *Æs sonans aut cymbalum tinniens.* (I *Cor.*, XIII, 1.)

(25) *Ibunt de virtute in virtutem.* (*Psal.* LXXXIII, 8.)

nos pensées vers le ciel, à resserrer les liens qui nous unissent au Créateur, et à nous rappeler à l'accomplissement des devoirs qu'il nous impose. Et en cela, N. T. C. F., nous devons reconnaître que l'Eglise est toujours animée de l'esprit de Dieu, et que c'est la sagesse de son immortel Epoux qui préside à toute sa conduite. L'Eglise, en effet, a reçu des priviléges qu'aucune société humaine ne peut partager avec elle; son divin fondateur lui a fait des promesses dont il ne sera jamais donné à l'enfer d'empêcher l'accomplissement.

Quand Jésus-Christ sur le Calvaire laissa tomber de ses lèvres mourantes ces mystérieuses paroles : *Tout est consommé!* (*Joan.*, XIX, 30) un nouvel ordre de choses commença dans le monde. L'ancien testament fut aboli ; Dieu contracta avec l'homme une alliance plus intime, plus parfaite que la première alliance, et sur les ruines de la Synagogue Jésus-Christ jeta les fondements d'une nouvelle Eglise, à laquelle il confia sa doctrine, ses préceptes, ses sacrements, ses mystères. Cette Eglise, enrichie de si magnifiques priviléges, doit subsister jusqu'à la fin des temps, et tous les peuples doivent entrer un jour dans son sein. *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre*, disait Jésus-Christ à ses apôtres après sa résurrection, *allez donc, instruisez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; enseignez-leur toutes les vérités que je vous ai révélées; voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.*, XXVIII, 19.)

Que faut-il de plus que ce divin oracle, N. T. C. F., pour nous faire connaître et la puissance de l'Eglise et l'obligation où nous sommes de recevoir avec soumission ses divins enseignements? Si l'Eglise a reçu de son immortel Epoux la mission d'instruire tous les hommes, n'est-ce pas pour tous les hommes un devoir d'écouter sa parole et de se soumettre à son infaillible autorité, afin de ne former qu'une seule famille unie par la même foi et par les mêmes espérances? Comme il n'y a qu'un seul Christ, il ne doit y avoir aussi qu'un seul peuple de chrétiens, professant la même doctrine et adorant le même Dieu aux mêmes autels.

Hélas! qu'ils sont à plaindre ceux qui refusent d'obéir au chef visible et au chef invisible de ce peuple! Ils se retranchent eux-mêmes du corps de la nation sainte; ils renoncent à ses priviléges et à ses espérances; ils se privent des grâces et des bénédictions que Jésus-Christ répand sur elle. Comment ne gémirions-nous pas sur le sort de ceux qui s'obstinent à ne pas reconnaître cette Eglise divine placée sur la montagne comme un phare lumineux pour conduire toutes les générations au port du salut? ils ressemblent à ces navigateurs imprudents qui errent sans boussole au milieu des écueils et des abîmes de l'Océan; sans principe qui les guide, ils sont éternellement flottants et se laissent emporter à tout vent de doctrine (26).

Pour parvenir au salut, il faut aller puiser aux sources fécondes dont Jésus-Christ a confié la dispensation à son Eglise. Pour avoir part à la vie que Jésus-Christ communique à son corps mystique, il faut être membre de l'Eglise. Nous ne faisons que vous parler ici, N. T. C. F., le langage consacré par tous les siècles chrétiens. Ecoutez encore comment saint Cyprien, qui vivait au IIIe siècle, s'exprime sur ces grandes vérités : « Nous avons été enfantés par l'Eglise, » dit le saint docteur, « nous sommes nourris de son lait. L'épouse de Jésus-Christ, toujours chaste, toujours incorruptible, ne peut se livrer à l'adultère; quiconque ayant abandonné l'Eglise s'unit à l'adultère, se rend indigne des promesses de Jésus-Christ...; nul n'obtiendra les récompenses que Jésus-Christ promet à ses disciples, s'il abandonne l'Eglise...; nul ne peut avoir Dieu pour Père s'il n'a l'Eglise pour mère; de même que personne ne pouvait échapper aux eaux du déluge hors de l'arche de Noé, personne ne peut se sauver hors de l'Eglise (27). »

Pour vous, N. T. C. F., pénétrés de ces principes et convaincus de ces vérités, vous apprécierez chaque jour davantage la grâce inestimable que Dieu vous a accordée, en vous faisant naître dans le sein de la véritable Eglise; et vous vous efforcerez de vous en rendre dignes par votre soumission à sa parole, par votre fidélité à accomplir ses préceptes, par votre zèle à défendre ses intérêts et à repousser les attaques auxquelles elle est incessamment en butte de la part des impies. Vous vous montrerez de véritables enfants de l'Eglise par votre empressement à obéir, en tout ce qui concerne le salut, aux pasteurs qui la gouvernent; vous participerez avec un respect profond à ses augustes mystères, vous assisterez avec une foi vive à l'adorable sacrifice qu'elle offre par les mains de ses ministres, vous pratiquerez toutes les vertus qu'elle vous commande, vous observerez religieusement les jeûnes et les abstinences qu'elle vous prescrit. Dans toute votre conduite on verra que c'est son esprit qui vous anime, et que vous regardez le bonheur de lui appartenir comme votre plus beau titre de gloire. Les outrages et les persécutions qu'elle endure, loin d'ébranler votre foi, ne serviront qu'à vous la faire aimer davan

(26) *Omni vento doctrinæ.* (*Ephes.*, IV, 14.)

(27) « Illius (matris Ecclesiæ) fœtu nascimur, illius lacte nutrimur, spiritu ejus animamur. Adulterari non potest sponsa Christi, incorrupta est et pudica... Quisquis ab Ecclesia segregatus adulteræ jungitur, a promissis Ecclesiæ separatur. Nec pervenit ad Christi præmia, qui relinquit Ecclesiam Christi... Habere non potest Deum patrem, qui Ecclesiam non habet matrem. Si potuit evadere quisquam qui extra arcam Noe fuit, et qui extra Ecclesiam foris fuerit, evadet. » (S. Cypr., *De unitate Eccles.*)

tage et à resserrer les liens qui vous unissent à elle. Si vous la voyez plongée dans le deuil et dans les larmes, abreuvée d'amertume, couverte d'humiliations, vous vous souviendrez qu'en cela elle ne fait que partager les destinées de son Epoux. Elle est militante sur la terre, elle lutte sans cesse contre le vice et l'erreur; de là cette multitude d'ennemis qui dans leur délire ont conjuré sa perte; mais assise sur le roc inébranlable, elle résiste à tous leurs efforts et continue à remplir sa bienfaisante mission parmi les hommes. Cependant, au milieu de ses combats le Seigneur ne cesse de lui donner des marques visibles de son assistance et de sa protection; jamais il n'opéra en sa faveur des prodiges plus étonnants qu'aujourd'hui; il lui communique une fécondité, une puissance, une plénitude de vie qui rappellent les plus beaux jours de son histoire. Malgré les entraves dont on cherche à l'environner, malgré les obstacles que l'on oppose à ses succès, elle fait tous les jours les progrès les plus rapides; elle multiplie ses conquêtes d'une manière prodigieuse; elle a une force d'expansion qui s'étend jusqu'aux bornes de l'univers.

Voyez cette multitude d'ouvriers évangéliques qu'un feu divin dévore et consume : la croix à la main, ils vont à travers d'innombrables périls au milieu des hordes sauvages et des nations idolâtres, afin de leur porter la bonne nouvelle du salut. Qui n'admirerait ces vierges si pures et si ferventes qui se vouent avec tant de constance au soulagement de toutes les misères physiques, morales et intellectuelles, sans autre motif que celui de mériter le ciel ? Qui ne serait saisi d'étonnement à la vue de ce grand nombre d'apôtres sur lesquels le ciel semble avoir répandu tous les dons de la grâce et du génie, et qui, dévorés du zèle de la gloire de Dieu, luttent avec tant d'intrépidité contre l'esprit de l'erreur et du mensonge? Leur voix, puissante comme le tonnerre, retentit au milieu de la nuit de l'impiété; nous les entendons proclamer avec une sainte audace la liberté des enfants de Dieu, revendiquer les droits de l'Eglise et déplorer le sort de ces jeunes générations qui vont se perdre dans les gouffres de l'incrédulité. Pour l'amour de Jésus-Christ et de son Eglise ils affrontent et les outrages et les injures, les persécutions et les calomnies; rien ne peut ébranler leur courage, et à l'exemple des premiers apôtres ils se réjouissent d'avoir quelque chose à souffrir pour la gloire de leur divin Maître. (*Act.*, V, 41.)

Tels sont, N. T. C. F., les prodiges que le Seigneur opère encore aujourd'hui en faveur de son Eglise. En suscitant dans son sein ces miracles de zèle et de charité, il veut exciter votre amour, ranimer votre foi, et vous porter ainsi à travailler à la réforme de vos mœurs et au renouvellement de votre vie. Et, le dirons-nous? dans les attaques même dont l'Eglise est l'objet, nous apercevons de nouvelles preuves de sa divinité. Ah! si elle n'était pas la *colonne et le fondement de la vérité* (*I Tim.*, III, 15), si elle n'était pas l'épouse bien-aimée du Christ, l'esprit du mal ne s'acharnerait pas avec tant de fureur contre elle. Il y a même dans l'astuce et les machinations de ses ennemis quelque chose de si extraordinaire, de si infernal, qu'on en chercherait vainement l'explication dans le cœur de l'homme naturellement bon, juste et généreux. On dirait que, comme aux premiers jours du christianisme, le Seigneur a permis au démon de s'emparer du corps d'une foule de malheureux, pour faire briller avec plus d'éclat la puissance et la divinité de son Eglise. Ne craignez donc pas, N. T. C. F., l'Eglise de Jésus-Christ ne saurait périr; la barque de Pierre peut être agitée par les vents et les tempêtes, mais elle ne sera jamais submergée. Abandonnez-vous à elle, confiez-lui vos destinées, et elle vous conduira infailliblement au port.

Donné à Strasbourg, le 6 février 1844.

III. MANDEMENT

Pour le carême de 1845.

SUR LA TRIPLE CONCUPISCENCE.

La sollicitude que nous inspire le triste sort de tant d'âmes malheureusement engagées dans les liens du péché, et qui vont se précipiter dans un éternel abîme, nous préoccupe constamment, nos très-chers frères, et nous fait réfléchir sans cesse sur les causes de leurs égarements et sur les moyens à prendre pour les ramener dans les voies du salut. Nous ne pouvons voir sans une tristesse profonde des âmes rachetées au prix du sang d'un Dieu et appelées à une éternité de bonheur, oublier la grandeur de leurs destinées et renoncer à leurs immortelles espérances, pour marcher avec une désolante sécurité dans des voies dont le terme est la perdition (28). Nous nous sentons pénétré de l'amour le plus tendre (29) pour le troupeau confié à nos soins; nous serions disposé à tout souffrir, à tout sacrifier pour assurer son bonheur (30). Nous voudrions au prix de notre sang écarter de lui tout ce qui pourrait lui devenir funeste; nous désirerions le conduire dans ces gras pâturages (31) qui peuvent seuls lui donner la santé et la vie; mais hélas! si souvent nous avons la douleur de voir un trop grand nombre de ces brebis qui nous sont si chères, indociles à notre voix, rebelles à

(28) *Novissima autem ejus deducunt ad mortem.* (*Prov.*, XIV, 12.)

(29) *Quem ego diligo in veritate.* (II *Joan.*, I, 1.)

(30) *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.* (II *Cor.*, XII, 15.)

(31) *Invenerunt pascuas uberes et valde bonas.* (I *Paral.*, V, 40.)

nos exhortations, méconnaissant notre amour, déserter les sentiers où il nous serait si doux de les conduire, pour aller s'égarer dans ces régions funestes où elles trouvent la mort. Ah! que ne nous est-il donné de faire parvenir notre voix jusqu'à elles, de leur ouvrir les yeux sur les dangers qui les menacent, de leur faire comprendre toute l'étendue des malheurs auxquels elles s'exposent!

Ce qui désole le troupeau de Jésus-Christ, ce qui fait répandre tant de larmes à l'Eglise, ce qui précipite un si grand nombre d'âmes dans un éternel malheur, c'est cette triple concupiscence dont parle l'Apôtre, et qui consiste dans un orgueil effréné qui résiste à la volonté du Très-Haut, dans une soif insatiable des richesses, dans un amour immodéré des plaisirs (32) : telles sont, N. T. C. F., les sources d'où découlent tous les maux qui inondent la terre et que ne sauraient trop déplorer tous ceux qui sont animés de l'esprit de la foi, et qui conservent dans leur cœur quelque zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

Oui, N. T. C. F., ce qui a introduit et ce qui entretient dans le monde tous les désordres sur lesquels nous gémissons, c'est cet esprit d'orgueilleuse indépendance, qui ne veut obéir qu'à ses propres lois, qui prétend ne se régler que d'après ses caprices et ses passions. Trop fidèles à marcher sur les traces d'un père rebelle, nous sommes toujours disposés à nous révolter contre Dieu, dès qu'il veut nous imposer ses volontés et nous dicter ses lois. Notre indocilité est si grande, qu'il suffit que Dieu nous parle en maître, pour que nous méconnaissions son autorité suprême et que nous refusions d'obéir à ses préceptes. Ce que nous lui donnerions peut-être, s'il ne le commandait, nous le lui refusons avec audace par la seule raison qu'il nous le commande. Le péché n'a tant de charmes à nos yeux que parce que la loi divine le défend, et telle est notre malice que souvent, pour nous séduire, l'esprit du mal n'a point à nous offrir d'attraits plus puissants que ceux de la désobéissance elle-même.

Cet orgueil insensé s'accroît, s'augmente, devient plus insolent à mesure que nous sommes plus élevés dans le monde et que nous avons plus d'autorité, de richesses, d'influence. Oubliant que nous ne sommes que ce que Dieu nous a faits et que nous ne possédons que les avantages que sa bonté nous a départis, nous nous montrons plus indociles envers lui, à proportion qu'il se montre plus généreux envers nous. C'est surtout à l'égard de Dieu que se vérifie cette parole si souvent répétée dans le monde : que pour faire des ingrats il suffit de répandre des bienfaits. Il semble que par notre conduite nous voulions justifier la Providence aux yeux de ceux qu'elle laisse dans l'obscurité, en montrant à Dieu que les biens qu'il nous accorde, ne servent qu'à nous éloigner de lui, et que nous serions plus soumis à sa volonté sainte, s'il nous traitait avec plus de rigueur.

Tandis que la nature entière obéit aux lois du Créateur, et que les anges du ciel s'inclinent avec respect devant son infinie majesté, l'homme, cet être si faible, ose seul lui résister et violer ses préceptes. Humble, docile en présence des grands de la terre, il s'abaisse, il rampe devant ces idoles fragiles, et par rapport à l'Eternel, il affecte une fière indocilité, il foule aux pieds ses ordres, il méprise ses lois, il brave sa puissance, il ose dans son délire s'applaudir, se glorifier de ses révoltes ; car, hélas! N. T. C. F., vous le savez, c'est jusqu'à cet excès de démence que conduit cette orgueilleuse présomption, qui, après avoir perdu notre premier père, devient par une déplorable contagion le péché de tous ses descendants.

Ah! N. T. C. F., nous nous glorifions d'aimer l'ordre, la justice, l'empire des lois, nous aimons à voir régner la subordination dans tous les rangs de la société, nous sommes saisis d'indignation au récit de ces événements funestes qui ébranlèrent l'édifice social jusque dans ses fondements, nous n'avons que de l'horreur et du mépris pour les sujets rebelles à leurs princes, pour les peuples soulevés contre l'autorité des magistrats et des lois, pour des enfants indociles envers les auteurs de leurs jours. Rien de plus légitime sans doute, rien de plus honorable qu'un tel sentiment. Puissent tous les hommes comprendre chaque jour davantage la nécessité de se soumettre à cet esprit de subordination et d'ordre, source unique de la paix et de la félicité publiques! Mais pourquoi renonçons-nous à des idées si justes et si sages, lorsqu'il s'agit de Dieu? Comment voyons-nous avec tant d'indifférence les outrages qui se commettent contre lui? Comment nous rendons-nous si souvent coupables nous-mêmes contre son infinie majesté? S'il est juste de se soumettre aux hommes qui sont les dépositaires de l'autorité, n'est-il pas bien plus juste encore d'obéir à Dieu, dont ils sont les représentants? N'est-ce pas par lui que règnent les rois (33)? N'est-il pas le maître des souverains et des sujets? n'est-il pas la source d'où découlent la justice et la sagesse qui président au gouvernement des Etats? D'où vient donc cette audace qui méconnaît l'autorité de Dieu et qui ose enfreindre ses lois? N'est-ce pas là la plus coupable des révoltes, puisqu'elle s'attaque à l'autorité la plus légitime, la plus sacrée, disons mieux, à la seule véritable autorité qui règne dans le monde? Si nous voyons tous les liens de la société se relâcher et se rompre, si l'ordre public est si souvent compromis,

(32) *Quoniam omne quod in mundo est concupiscentia carnis et concupiscentia oculorum et superbia vitæ.* (I *Joan.*, II, 16.)

(33) *Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt.* (*Prov.*, VIII, 15.)

ne l'attribuons qu'au mépris profond dans lequel est tombée la loi de Dieu. Nous dirons à ceux qui nous gouvernent ce que le Seigneur disait autrefois à son prophète : Les hommes ne cherchent à s'affranchir de votre autorité que parce qu'ils ont appris à se soustraire à la mienne (34).

Non, N. T. C. F., nous le disons avec une conviction profonde : Il n'y aura de paix pour la société, de félicité pour les individus, qu'autant que la loi de Dieu sera respectée et que tous les hommes se soumettront à son empire.

Un autre désordre non moins déplorable et que nous pouvons considérer comme le principe et la source de celui que nous venons de signaler, N. T. C. F., c'est cet amour immodéré du plaisir qui porte les enfants du siècle à ne rien épargner, à tout sacrifier pour se procurer de coupables jouissances. Vous les entendrez continuellement retentir à vos oreilles, ces scandaleuses maximes, si contraires à l'esprit de l'Evangile : que soumis à tant de misères et de souffrances pendant la courte durée de sa vie, l'homme doit s'empresser de saisir tous les dédommagements que les circonstances lui présentent ; qu'il serait insensé de ne pas se laisser aller aux doux penchants qui l'entraînent, de se refuser aux plaisirs qui lui sont offerts ; que la vie s'enfuit avec tant de vitesse, qu'il ne saurait trop se hâter d'en jouir ; que les réflexions sérieuses doivent être le partage de la vieillesse, et que, pour penser à l'éternité, il faut attendre que l'on soit arrivé aux portes du tombeau. Car voilà la morale que de nos jours des écrivains impies s'efforcent de substituer à la sainte morale de l'Evangile ; telles sont les maximes funestes dont retentissent nos théâtres, et qui se retrouvent à chaque page de ces déplorables productions inspirées par l'enfer pour la perte des âmes. Ces maximes, le cœur les reçoit avec avidité, la passion y applaudit avec transport : on court sacrifier sur l'autel de la volupté, on ne refuse aux sens rien de ce qu'ils demandent, on suit la corruption de ses désirs, on oublie la loi divine pour ne consulter que les mouvements d'un cœur déréglé. On veut être de tous les amusements ; on veut paraître à toutes ces assemblées mondaines d'où la piété est bannie, et qui ne se forment que par l'attrait du plaisir ; on veut assister à tous ces spectacles profanes qui outragent également et la pudeur et la religion ; on entretient des liaisons qui jettent le trouble et le désordre dans les familles ; on se permet des licences contre lesquelles viendrait se briser la vertu la plus solide ; on livre son esprit aux rêveries les plus dangereuses ; on s'égare à la suite de mille fantômes imposteurs ; on court de plaisirs en plaisirs ; on perd les plus belles années de sa vie dans d'indignes divertissements, dans les fureurs du jeu, dans l'ivresse de l'intempérance, dans les folles langueurs d'une honteuse passion. Ah ! N. T. C. F., voyez cette effroyable corruption de mœurs qui désole la terre, cette licence effrénée qui franchit tous les obstacles, qui renverse toutes les barrières, pour laquelle il n'y a plus rien de sacré dès qu'il s'agit de satisfaire ses passions, ces crimes odieux inconnus à nos pères et qui seront à jamais l'opprobre de notre siècle : voilà où nous ont conduits ces écrivains licencieux qui travaillent sans relâche à ébranler les fondements de la foi, qui s'appliquent à présenter le vice sous les traits les plus séduisants et qui se font un jeu criminel de couvrir d'opprobre et de mépris les disciples de la vertu et les ministres de la religion.

De nos jours, plus que jamais, la croix est devenue un objet de scandale et un sujet de dérision ; la pénitence, la mortification, le détachement des choses de la terre, ces vertus sublimes du christianisme, sont bannies de nos idées et de nos mœurs ; les saintes maximes de la foi, si l'on nous permet cette expression, sont tombées en désuétude, comme ces lois antiques qui ne sont plus en harmonie avec les lumières de notre moderne civilisation. Ces maximes, toutefois, nous ne nous lasserons pas de les répéter, N. T. C. F., avec tout le zèle que nous donne le caractère sacré dont nous sommes revêtu ; nous protesterons contre des désordres qui sont la honte du christianisme, et nous vous dirons avec l'Evangile : que celui qui ne porte point sa croix ne peut être le disciple de Jésus-Christ (35) ; que le royaume des cieux souffre violence et qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui puissent y parvenir (36) ; que quiconque ne se renonce pas soi-même, ne doit point prétendre aux promesses de la bienheureuse immortalité (37). Ni le progrès des lumières, ni le déréglement des mœurs, ni les opinions nouvelles introduites dans le monde, ne peuvent rien changer à ces maximes : le ciel et la terre passeront, mais les paroles de l'éternelle vérité ne passeront jamais (38).

Ah ! N. T. C. F., si dans ce moment la voix de Dieu se faisait entendre au fond de vos âmes, si vos yeux venaient à s'ouvrir sur vos véritables intérêts, si vous pouviez goûter un seul instant la douceur des transports qu'inspire la vertu, quelle serait votre douleur d'avoir pu méconnaître des maximes si saintes ! Dites-nous donc quel prestige vous séduit ! Comment pouvez-vous poursuivre avec tant d'ardeur des objets si indignes de vous ? N'est-il pas vrai que jus-

(34) *Nolunt audire te quia nolunt audire me.* (*Ezech.*, III, 7.)

(35) *Qui non accipit crucem suam et sequitur me, non est me dignus.* (*Matth.*, X, 38.)

(36) *Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud.* (*Matth.*, XI, 12.)

(37) *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam.* (*Matth.*, XVI, 24.)

(38) *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* (*Matth.*, XXIV, 35.)

qu'ici vos désirs n'ont point été satisfaits, que les plaisirs du monde ne vous ont apporté que du dégoût et de l'ennui? Cette créature qui semblait devoir vous rendre heureux, de quelle amertume n'a-t-elle pas abreuvé vos jours! En vain vous passez sans cesse d'un objet à un autre, vous n'en trouvez jamais aucun qui vous satisfasse, et vous êtes contraints d'avouer que ce n'est pas la peine de tant se fatiguer pour ne goûter que d'insipides plaisirs. Il y a donc au fond de votre âme un sentiment secret qui vous attire vers les objets célestes. Vous sentez que, si rien n'est capable de vous contenter, vous n'en conservez pas moins le désir d'être heureux. Ne comprendrez-vous jamais que le bonheur dont vous êtes si avides, ne peut se trouver que dans la pureté de l'âme et l'innocence du cœur? que la piété, la justice, la sainteté, qui doivent nous conduire à la félicité de Dieu même, ont seules le pouvoir de nous procurer de véritables, de solides jouissances?

Enfin, N. T. C. F., pour achever la peinture des maux qui désolent la société, à l'orgueil, à l'amour du plaisir il faut joindre avec l'Apôtre l'amour des richesses et des honneurs. Qui pourrait compter tous les désordres, tous les crimes, tous les malheurs dont cette dernière passion est la source? *Ceux qui veulent devenir riches*, dit saint Paul, *tombent dans une foule de désirs coupables et dans les filets du démon* (39). Le Prophète, pour exprimer à son Dieu l'ardeur de l'amour dont son cœur est embrasé, la compare à cette soif brûlante qui fait courir le cerf à la source d'eaux vives (40). O vous, qui courez après les richesses, votre soif n'est-elle pas mille fois plus ardente? Que de mouvements, que de fatigues, que de veilles, que de crimes et de perfidies pour satisfaire cette déplorable passion! Le monde est rempli de fraudes, de ruses et d'injustices, chacun veut accroître son trésor, augmenter ses possessions. Point de moyen que l'on n'emploie, point d'artifice auquel on n'ait recours pour atteindre ce but. Parents, amis, repos, honneur, réputation, tout est compté pour rien en comparaison des richesses. La fortune, telle est la divinité que le monde adore et à laquelle chacun veut offrir le tribut de ses hommages. Pour elle on étouffe dans son cœur les sentiments les plus sacrés de la nature et de la religion. Ainsi l'on voit des héritiers avides former des vœux impies pour la mort de ceux dont ils convoitent l'héritage; l'on voit des enfants dénaturés porter une main sacrilége sur les auteurs de leurs jours pour se mettre plus tôt en possession de leurs biens; l'on voit de ces hommes cupides qui ne craignent pas d'attirer sur eux les malédictions de la veuve et de l'orphelin pour accroître leurs richesses; on voit des littérateurs, habiles d'ailleurs, mettre leurs talents, leur génie aux gages du vice et flatter toutes les mauvaises passions de la multitude, afin d'assurer à leurs œuvres un débit plus rapide et d'augmenter ainsi le profit que leur procurent leurs infâmes productions. Tel est l'amour des richesses, c'est une passion à laquelle on sacrifie tout, c'est une soif que rien ne peut apaiser, c'est un gouffre que rien ne peut combler; plus on a, plus on veut avoir; au sein de la prospérité et de l'abondance on ne sait pas borner ses désirs, on ne sait pas dire, c'est assez. Voyez ce vieillard esclave de l'avarice, il est courbé sous le poids des ans, il est accablé d'infirmités, il est à deux pas du tombeau, et cependant il forme encore des projets, il travaille à augmenter sa fortune, comme s'il était assuré de vivre des siècles. Demandez-lui où est son Dieu? Eh! en connaît-il d'autre que son or, et son Dieu peut-il être autre chose que le vil métal auquel il a consacré toutes ses pensées, toutes ses affections?

Nous l'avouons, N. T. C. F., ils sont rares ceux qui portent l'amour des richesses jusqu'à cet excès, et parmi les esclaves de cette passion il en est beaucoup qui partagent leurs sentiments entre Dieu et l'or, et qui se flattent d'aimer tout à la fois et le bien infini et les biens fragiles de la terre; mais voyez-les, lorsqu'ils se trouvent placés entre leur conscience et leur intérêt? N'est-ce pas toujours l'intérêt qui l'emporte et qui étouffe la voix de la conscience? Ah! qu'il est rare de trouver des cœurs où l'amour de Dieu soit assez puissant pour l'emporter sur l'amour des richesses! On respecte la loi de Dieu, on l'observe même avec une certaine fidélité aussi longtemps que les intérêts de la terre ne sont pas compromis; mais vient-elle à y porter l'atteinte la plus légère, elle est méconnue, elle est audacieusement foulée aux pieds.

Si dans le monde on est si avide de richesses, on n'y est pas moins avide d'honneurs, et souvent il arrive que l'on ne se sert de la fortune que comme d'un piédestal pour arriver aux plus hauts rangs de la société. Chacun, mécontent de la position dans laquelle la Providence l'a fait naître, aspire à une condition plus élevée. On se laisse séduire par l'éclat éblouissant des dignités, on les regarde comme de flatteuses distinctions qui nous élèvent au-dessus des autres; mais l'on se garde bien d'envisager les devoirs qui les accompagnent et les dangers auxquels elles nous exposent. Dès lors on ne recule devant aucun moyen pour y parvenir; toutes les voies paraissent légitimes, pourvu qu'elles conduisent au but; tous les moyens assez honnêtes, pourvu qu'ils réussissent; on n'examine point si l'on a les talents qu'exigent les fonctions que l'on ambitionne, on se borne à calculer les avantages qu'elles pro-

(39) *Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva quæ mergunt homines in interitum et perditionem.* (I *Tim*, VI, 9.)

(40) *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum.* (*Psal.* XLI, 2.)

curent; c'en est assez, pour que l'on se croie en état de les occuper et que l'on mette tout en œuvre pour les obtenir. L'hypocrisie, l'intrigue, l'adulation, tels sont les ressorts que fait mouvoir l'ambitieux pour parvenir à des honneurs auxquels souvent il n'a point d'autres titres que ceux que lui donnent son orgueil et sa présomption. Des hommes de ce caractère, l'expérience le prouve, ne réussissent que trop souvent dans leurs projets. De là, cette inquiétude, ce malaise, ce mécontentement qui se remarquent dans toutes les classes de la société ; de là tant d'hommes qui par leur médiocrité paraissent si fort au-dessous du rang qu'ils occupent ; de là enfin tant de malheureux qui se perdent pour l'éternité par la raison seule qu'ils n'ont point les qualités requises pour remplir les devoirs qui leur sont imposés.

O vous, N. T. C. F., qui gémissez avec nous sur les maux et les désordres dont nous venons de vous faire le tableau, nous nous sentons pressé de faire un appel à votre foi et de vous conjurer d'employer tous les moyens qui sont en votre pouvoir pour ramener dans une voie meilleure la génération qui s'élève sous nos yeux. C'est par l'éducation que vous donnerez à vos enfants, que vous parviendrez à réformer la société et à lui préparer un avenir plus heureux. Cette éducation doit être essentiellement basée sur la religion et conforme aux saintes maximes de l'Evangile : à la religion seule il appartient de réformer nos mauvais penchants, de triompher de nos passions, de réprimer nos inclinations vicieuses et de nous conduire au bonheur par les voies de la justice; vous vous appliquerez à éloigner vos enfants des écoles où la religion ne serait pas assez respectée, et où l'on voudrait substituer à ses préceptes les maximes d'un monde corrompu Vous n'aurez garde de les confier à des maîtres qui n'auraient pas la foi et qui pourraient leur inspirer les principes d'une fausse philosophie. Parents chrétiens ! c'est de vous que dépendent en grande partie le bonheur de vos enfants dans la vie présente et leur salut dans l'éternité. Veillez sur leurs mœurs, veillez sur leur innocence, veillez sur leur foi. Ne souffrez jamais que les exemples du vice souillent leurs regards et que le langage de l'impiété retentisse à leurs oreilles. Apprenez-leur de bonne heure à connaître, à aimer leur Père céleste, à lever vers lui leurs mains suppliantes, à l'invoquer dans leurs besoins, à lui rendre grâces de ses bienfaits. Inspirez-leur un respect sans bornes pour cette divine religion qui peut seule les rendre dignes de vous, dignes de Dieu, dignes de leurs immortelles destinées. Gravez profondément dans leurs cœurs les enseignements de cette religion sainte. Par votre organe, elle leur dira que Dieu est le souverain bien, qu'ils doivent l'aimer par-dessus toutes choses, observer ses lois avec une fidélité constante et redouter plus que la mort le malheur de lui déplaire ; elle leur dira qu'ils doivent écarter de leurs lèvres la coupe de la volupté, et fuir avec horreur les plaisirs qui seraient incompatibles avec la vertu et qui pourraient porter atteinte à leur innocence ; elle leur dira enfin qu'ils ne doivent point s'attacher aux biens, aux honneurs de la terre, mais qu'ils doivent porter plus haut leurs désirs et leurs espérances, et travailler avec ardeur à mériter cette immortalité bienheureuse que Dieu promet à ses élus.

Par ces sages leçons vous éloignerez vos enfants des écueils que nous venons de vous signaler ; vous les préserverez des désordres sur lesquels nous avons appelé votre attention. Bons, pieux, innocents, formés à l'école de la religion, ils seront fidèles à rendre à Dieu l'hommage de leur amour et de leur reconnaissance ; ils seront pleins de respect, de soumission pour les auteurs de leurs jours ; ils ne chercheront d'autres plaisirs que ceux que procure la vertu; ils sauront modérer leurs désirs; contents du sort que Dieu leur a fait, ils ne se fatigueront point à la poursuite de vaines richesses et d'honneurs plus vains encore ; ils sauront se préserver des inquiétudes et des angoisses que causent l'avarice et l'ambition, et le bonheur qu'ils goûteront dans la vie présente ne sera que le gage de celui qui leur est réservé dans l'éternité.

Nous ne saurions nous résoudre, N. T. C. F., à terminer cette instruction pastorale sans recommander encore à votre charité l'œuvre si intéressante de nos petits séminaires. Vous savez que c'est là l'objet constant de nos préoccupations et de notre sollicitude. Notre cœur paternel n'aura point de repos aussi longtemps qu'il ne nous sera pas possible d'offrir à nos enfants, aux élèves du sanctuaire, un asile où, sans compromettre leur santé, nous puissions les former à la pratique des vertus sacerdotales. Déjà plus d'une fois nous vous avons exposé les besoins de ces établissements si chers à la religion, en invoquant votre inépuisable charité. Vous avez entendu notre voix, N. T. C. F., et vous y avez répondu avec une générosité qui excite toute notre reconnaissance. Des sommes abondantes ont été recueillies, mais elles sont loin d'être suffisantes pour les vastes constructions qu'il s'agit d'entreprendre. Nous en avons la ferme confiance, N. T. C. F., vous ne voudrez point laisser inachevée l'œuvre que vous avez si généreusement commencée ; vous nous continuerez des secours qui nous sont si nécessaires, et ce que vous avez fait jusqu'ici, nous répond de ce que vous ferez dans l'avenir. Les quêtes vont recommencer, vous ne manquerez pas de recevoir avec bienveillance les ecclésiastiques qui viendront de notre part faire un appel à votre charité.

Donné à Strasbourg, le 18 janvier 1845.

IV. MANDEMENT

Pour le carême de 1847,

ET INSTRUCTION PASTORALE

Sur le jubilé.

DE LA RÉHABILITATION DE L'HOMME PAR LA PÉNITENCE, ET SUR LES INDULGENCES.

L'histoire des peuples et des empires n'est que l'histoire des changements et des révolutions qui agitent sans cesse la scène du monde. Quel que soit, dans le passé, le lieu ou l'époque qui fixe notre attention, nous n'apercevons partout que les ruines amoncelées par le temps dans sa course rapide. Nous voyons des institutions qui commencent et qui finissent, des faits et des opinions qui occupent quelques instants les esprits et qui bientôt après sont oubliés. *Rien n'est stable sous le soleil* (*Eccle.*, II, 11), dit le Sage. Les trônes s'élèvent et tombent avec fracas; les nations se forment et disparaissent ne laissant après elles qu'un vain souvenir de leur grandeur et de leur puissance. Se trouve-t-il dans le monde une seule famille qui ait conservé le pouvoir souverain seulement pendant mille ans? Tous ces peuples anciens, dont l'histoire nous raconte les victoires et les conquêtes, n'ont-ils pas disparu les uns après les autres? Où est la législation, où est le code qui n'ait subi les modifications apportées par le temps? Quel est le gouvernement auquel nous ne puissions assigner une origine toute récente? Quel est le pays dont les lois et les mœurs n'aient pas changé? Ah! N. T. C. F., *la créature est assujettie à la vanité* (*Rom.*, VIII, 20); cette parole des livres saints suffit pour nous expliquer cet étrange mystère de l'instabilité des choses humaines. *Le monde est une figure qui passe* (*I Cor.*, VII, 31), dit l'Apôtre; tout ce qui s'agite à sa surface est soumis à l'empire de la mort. La fleur des champs que le matin voit éclore et qui le soir se flétrit, la nuée que le vent emporte, la barque légère qui ne fait qu'effleurer la surface de l'onde sans y laisser de trace de son passage, toutes ces images consacrées par l'Esprit-Saint ne nous donnent qu'une imparfaite idée de la rapidité avec laquelle les générations humaines se précipitent dans la nuit du tombeau. Rien sur la terre n'est solide et permanent que ce que Dieu a marqué du sceau de l'immortalité. C'est sur les saintes montagnes que Dieu a placé les fondements de ses œuvres (*Psal.* LXXXVI, 2); là elles sont à l'abri des orages et des tempêtes; ni les ravages du temps, ni les passions des hommes ne sauraient les atteindre.

Et voilà pourquoi, N. T. C. F., la Synagogue qui n'avait point reçu la promesse de l'immortalité, fut répudiée comme une épouse adultère lorsqu'elle eut rempli la mission qui lui avait été confiée; voilà pourquoi le temple de Jérusalem devint le théâtre de l'*abomination de la désolation*, lorsque les années fixées pour sa durée furent révolues et que les sacrifices offerts dans son enceinte cessèrent d'être agréables au Seigneur. Il n'en est pas ainsi, N. T. C. F., de l'Eglise que l'Homme-Dieu a fondée et cimentée de son sang; appuyée sur le bras du Tout-Puissant, elle voit tomber à ses pieds les trônes et les empires, sans en être ébranlée; elle reste debout, immortelle et radieuse, au milieu des décombres que le temps ne cesse d'amasser autour d'elle, parce qu'elle est bâtie sur le fondement des prophètes et des apôtres, et que Jésus Christ est cette pierre angulaire qui relie entre elles toutes les parties de l'édifice. (*Ephes.*, II, 20, 21.) Mais l'Eglise est non-seulement bâtie sur Jésus-Christ et fondée sur les apôtres, elle est de plus éclairée des lumières du divin Esprit, en possession inaliénable de la véritable doctrine, des sacrements et des miracles de Jésus; dans la pratique des œuvres de pénitence et des conseils évangéliques, des grâces intarissables lui sont assurées sous la direction de son chef visible auquel le Sauveur a dit: *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* (*Matth.*, XVI, 18.) L'Eglise est cette cité mystérieuse qui élève ses tours sur la montagne d'où elle brave les efforts de ses ennemis, tandis qu'à ses pieds les empires du monde sont balayés comme un grain de poussière par le souffle du Tout-Puissant.

Pendant que parmi les puissances terrestres les unes disparaissent à nos regards et les autres luttent péniblement contre les principes de destruction et de ruine qu'elles renferment dans leur sein, nous voyons dans la ville aux sept collines une succession non interrompue de pontifes-rois qui présentent à l'admiration de l'univers des preuves incontestables de la perpétuité de leur puissance et de la divinité de leur mission. Sans alliance et sans généalogie, cette mystérieuse dynastie revit, pour ainsi dire, de ses cendres; à peine un pontife est-il descendu dans la tombe qu'un successeur lui est donné pour perpétuer l'œuvre du Christ. Cette génération est à l'abri des coups de la mort, parce que les promesses divines lui assurent une domination impérissable, parce que l'esprit de sagesse et de force la protége, et que Dieu lui-même, du haut des cieux, veille sur ses destinées. Le gouvernement de l'Eglise, toujours plein de force et de vigueur, n'a point à craindre les minorités avec leurs crises et leurs secousses. Quand la main de la mort s'étend sur le Vatican, le doigt de Dieu a déjà désigné l'homme de sa droite, destiné à monter sur le siége de Pierre et qui doit avoir la justice pour ceinture et la foi pour baudrier. (*Isa.*, XI, 5.)

L'élection des chefs de l'Eglise se fait pour l'ordinaire d'une manière si paisible que la nouvelle en parviendrait à peine dans toute l'étendue de l'empire chrétien, si le lien de l'unité n'attachait les fidèles à leur père commun, et si le nouveau pontife n'élevait la voix pour annoncer au monde son avénement au siége de Pierre et pour

répandre avec une sainte profusion sur tous les peuples soumis à son empire les richesses spirituelles dont il est dépositaire.

Il y a quelques semaines à peine, N. T. C. F., que nous pleurions un pontife aussi cher à l'Eglise par ses éminentes vertus que par les grandes choses qu'il lui fut donné d'opérer. Grégoire XVI dont le nom rappelle de si glorieux souvenirs, intercède maintenant pour nous auprès de Dieu, nous en avons la douce confiance, et son successeur Pie IX, glorieusement régnant, faisant usage du divin pouvoir qui lui a été confié, ouvre les trésors de l'Eglise pour en répandre les bienfaits sur l'univers catholique. Sous la date du 22 novembre de l'année dernière, il a publié un jubilé universel, en invitant les pasteurs et les fidèles à profiter de cette inestimable faveur.

Pour votre édification comme aussi pour l'instruction de ceux qui ne veulent point se soumettre à la douce autorité du vicaire de Jésus-Christ, nous avons cru devoir, N. T. C. F., appeler votre attention sur les indulgences en général. Afin de vous faire bien comprendre ce point si intéressant de notre sainte religion, nous devons vous faire considérer l'homme dans son origine et dans sa chute, dans sa naissance et dans sa régénération, et mettre ainsi sous vos yeux le plan et l'économie du grand mystère de la rédemption.

Vous savez, N. T. C. F., qu'à peine sorti des mains du Créateur, l'homme séduit par l'esprit infernal osa prétendre aux priviléges de la Divinité et qu'en punition de son orgueil il fut précipité dans un abîme de misères. Dès lors il s'éleva entre Dieu et lui un mur de séparation qu'aucune puissance humaine ne pouvait renverser. Enfant de colère, l'homme ne pouvait plus être rétabli dans ses droits à l'héritage éternel que par l'immolation d'une victime d'une sainteté infinie.

Tel est, N. T. C. F., le fondement sur lequel reposent le mystère de notre rédemption et l'édifice de la religion chrétienne. Pour rentrer en grâce auprès de Dieu, l'homme coupable devait lui offrir une satisfaction proportionnée à l'énormité de son offense, et parce qu'il était profondément incapable d'offrir cette satisfaction, il a fallu que Dieu fît intervenir sa miséricorde, et qu'il trouvât le moyen de sauver les droits de sa justice sans perdre le coupable, de réparer sa gloire outragée et de rétablir l'homme dans cet état de justice et de sainteté d'où le péché l'avait fait déchoir.

Avant le péché et dans le jardin des délices, l'homme établi roi de la création commandait en maître à toute la nature; il jouissait d'une félicité pure et sans mélange, l'immortalité devait être son partage; la sainteté, la justice, l'innocence attiraient sur lui les plus tendres complaisances de son Dieu. A l'abri des révoltes de la chair et des attaques de la concupiscence, il ne trouvait en lui aucun obstacle à la pratique du bien. Ses jours qui n'étaient troublés par aucune espèce de souffrance s'écoulaient paisiblement au sein du bonheur; il ne lui manquait pour ainsi dire que d'être infini comme Dieu. Aussi ce fut sur ce point que le tentateur dirigea ses attaques, et l'homme, au lieu de rester fidèle à Dieu et de lui rendre grâce de ses bienfaits, au lieu de repousser avec horreur les perfides insinuations de l'esprit infernal et de se réjouir de la glorieuse ressemblance qu'il avait avec la Divinité, laisse la désobéissance et l'orgueil pénétrer dans son âme, il se révolta contre ce Dieu de qui il avait reçu tant de faveurs. Peu content d'être le premier sur la terre, il voulut se rendre semblable à Dieu pour occuper le premier rang dans le ciel.

Alors Dieu, pour punir son ingratitude et son orgueil, le chasse ignominieusement du paradis terrestre, le condamne aux souffrances et aux labeurs de la vie présente, aux horreurs de la mort éternelle. Oh! voyez, N. T. C. F., quel changement s'opère dans son existence jusque-là si pure et si brillante! Tous les êtres de la création, méconnaissant désormais son empire, se révoltent contre lui. Il mange son pain à la sueur de son front; il arrache péniblement aux entrailles de la terre la nourriture dont il a besoin pour sa subsistance. Les infirmités, les maladies affligent son corps; les angoisses, les inquiétudes, les chagrins dévorent, désolent son âme. Son intelligence obscurcie n'aperçoit plus la vérité qu'à travers un nuage épais. Un penchant secret l'entraîne vers le mal et il ne marche plus dans les sentiers de la vertu qu'avec de pénibles efforts. Son âme est tyrannisée par mille passions violentes qui s'en disputent l'empire et qui, divisées entre elles, ne se réunissent que pour déchirer son cœur et empoisonner ses jours. Sa vie n'est qu'un tissu de peines qui se suivent les unes les autres, telles que des flots qui poussent d'autres flots. Il naît pour les larmes; en naissant ses yeux s'ouvrent aux pleurs; il semble avoir un pressentiment des misères qui l'attendent. Il se hâte de déplorer sa destinée. En effet, quelle carrière il va parcourir! *L'homme né de la femme vit très-peu de temps, et pendant cette vie qui dure si peu il est accablé de misères. Il naît comme une fleur qui n'est pas plutôt éclose qu'elle est foulée aux pieds.* (*Job*, XIV, 1, 2.) Tant il est vrai, N. T. C. F., que, selon les termes de l'Ecriture, un joug d'affliction pèse sur tous les enfants d'un père coupable! Par le péché, la suprême félicité a fait place à la plus extrême misère.

La croyance qu'un grand crime avait été commis dès l'origine des temps et qu'une grande expiation était devenue nécessaire se retrouve chez tous les peuples de l'antiquité. Aussi toute la création soupirait après la venue du Rédempteur et appelait de ses vœux le divin envoyé qui devait réconcilier le ciel avec la terre. Livré à ses passions et privé de la lumière qui devait lui servir de guide, le genre humain tombe dans la plus effroyable corruption. L'homme,

qui ne voyait partout que des ennemis, cherchait partout aussi des protecteurs; il ne rougit pas d'offrir son culte et ses hommages à tous les êtres dont il pouvait espérer quelque appui, il adorait tout, excepté Dieu, seul digne de ses adorations.

Au milieu de ces ténèbres épaisses, Dieu fit constamment briller une lumière dont l'éclat se répandait au loin comme un phare sur une mer orageuse. Autour de ce divin flambeau il réunit un peuple qui, avec la connaissance du vrai Dieu, conserva toujours la foi en ses promesses et l'espérance d'un futur rédempteur. Quand, à force de corruption et d'erreurs, le paganisme eut montré son impuissance à rendre l'homme heureux; lorsque le moment marqué par les oracles des prophètes pour la rédemption du monde fut arrivé, on vit enfin se lever en Orient le divin Soleil de justice. Dans une petite ville de Juda il se passa des événements si merveilleux et si sublimes que la voix des anges fut seule assez pure pour les annoncer. Bientôt après une voix mystérieuse retentissait dans le désert sur les rives du Jourdain; c'était Jean-Baptiste qui préparait les voies du Seigneur et qui disait: *Il en vient un autre après moi qui est plus grand que moi, je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure.* (*Joan.*, I, 27.) Il est déjà arrivé, il vit au milieu de vous et vous ne le connaissez pas encore; ouvrez les yeux et voyez l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. (*Joan.*, I, 29.)

Cet Agneau de Dieu, mis à mort pour expier nos crimes, est la victime dont l'immolation sanglante doit sauver le monde. « Nous nous sommes égarés, dit un Père de l'Eglise (41), et Dieu n'a pas détourné de nous sa face; nous sommes tombés et il ne nous a pas méprisés, mais il nous a envoyé son Fils dont l'obéissance a réparé le crime de nos révoltes, dont la sainteté a ramené le pécheur dans les voies de la justice, et qui par sa charité a brisé les fers de l'esclave.»

Cette idée, dit un illustre écrivain, que l'homme ne pouvait être sauvé que par la substitution d'une victime, était aussi universelle que l'idée même de Dieu, et plus universelle, du moins en apparence, que la pratique de la simple prière. C'est cette douce espérance qui faisait la consolation de l'humanité, et partout l'on retrouve la foi d'une rédemption par la mort d'une victime. La scène du Golgotha est le résumé de l'histoire des quatre mille ans qui l'avaient précédée. Tout, dans l'Ancien Testament, faisait présager la grande immolation du Calvaire et la réconciliation générale qui en a été la conséquence.

Vous savez le reste, N. T. C. F.; vous connaissez la génération éternelle, l'apparition sous les voiles de l'humanité, la vie, les enseignements, les miracles, la mort de celui qui a pris sur lui les péchés du monde. Pour nous donner une idée de la grandeur et de la sainteté de ce Dieu fait homme, saint Jean, le disciple bien-aimé, se transporte au delà de tous les temps; il jette un regard d'aigle dans les profondeurs de l'éternité; il nous représente le Verbe dans le sein de son Père, Dieu éternel, tout-puissant comme lui, donnant la vie à tous les êtres animés, la lumière à toutes les intelligences, et transporté d'admiration il pousse ce cri sublime: *Au commencement était le Verbe, le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu.* (*Joan.*, I, 1.) Puis, descendant sur la terre, il nous montre le Verbe dépouillé des splendeurs qui l'environnent dans le sein de son Père, revêtu de notre chair et accablé sous le poids de nos infirmités et de nos langueurs. La vie de l'Homme-Dieu, si sainte, si divine, si pleine de grandeur, de puissance et d'amour pour les hommes, l'apôtre saint Pierre la retrace tout entière en deux mots, lorsqu'il dit qu'*il a passé sur la terre en y faisant le bien: « Transiit benefaciendo.»* (*Act.*, X, 38.) Et le grand Apôtre qui fut ravi jusqu'au troisième ciel, qui portait sur sa chair les stigmates de Jésus-Christ, nous révèle en ces termes les incompréhensibles abaissements du Verbe incarné: *Il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes.... et en obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix.* (*Philip.*, II, 7,8.)

Ainsi, N. T. C. F., parce que l'homme avait voulu se rendre semblable à Dieu, Dieu s'est rendu semblable à l'homme. Pour expier l'orgueil de l'homme, Dieu s'est humilié jusqu'à l'anéantissement; parce que c'est l'homme qui a péché, il fallait que le châtiment destiné à réparer son offense retombât sur l'homme, et afin que la justice divine fût satisfaite, il fallait une victime qui fût en état de lui offrir une satisfaction d'un prix infini. Et voilà pourquoi, N. T. C. F., le médiateur entre Dieu et les hommes, réunissait dans sa personne la nature divine et la nature humaine: il était homme pour souffrir, il était Dieu pour donner une valeur infinie à ses souffrances. Le sacrifice de l'Homme-Dieu, commencé dans l'étable de Bethléem, ne fut consommé que sur le Calvaire. C'est là que le péché fut lavé dans le sang de la divine victime; c'est là que Jésus-Christ, en rendant à l'humanité la vie spirituelle que le péché lui avait fait perdre, est devenu un second Adam, c'est-à-dire le père d'une race nouvelle.

Afin que l'on ne pût révoquer en doute ni son humanité ni la réalité de son sacrifice, Jésus-Christ a voulu devenir, par sa mort, un sujet de scandale pour les Juifs et un objet de dérision pour les gentils; et afin que le monde entier rendît hommage à sa divinité, pendant tout le cours de sa vie et jusque sur l'arbre de la croix, il a montré par sa doctrine et par ses œuvres qu'il était le Fils unique de Dieu. A travers ses opprobres et ses humiliations nous dé-

(41) Eusèbe d'Emissène, *Ap. Galland. Bibl. PP.* t. IV, p. 417, opusc. XIV.

couvrons encore sa grandeur et sa puissance. Il est pauvre, souffrant, il est vrai; mais sous ce dehors de faiblesse on ne peut s'empêcher de reconnaître l'auteur de la nature. Partout il montre qu'il est en même temps Fils de Dieu et Fils de l'homme, afin de faire ressortir avec éclat le plus touchant prodige que la bonté de Dieu ait opéré pour le salut du monde, et de confondre l'incrédulité et l'orgueilleuse sagesse des hommes. « Jésus-Christ, dit saint Grégoire de Nazianze (orat. 29, n. 20), a été tenté comme un homme, mais il a triomphé en Dieu. Il a enduré la faim, mais il a rassasié dans le désert une multitude affamée, et il est lui-même ce pain mystérieux descendu du ciel pour nous donner la vie. Il a enduré la soif, mais il est cette source d'eau vive qui doit désaltérer tous ceux qui croiront en lui. Il a été accablé de fatigues et de travaux, mais il est en même temps le repos de tous ceux qui gémissent sous le poids de leurs peines. Il prie, mais il exauce nos prières. Il pleure, mais il essuie nos larmes. Il a été vendu comme un vil esclave, mais son sang est devenu le prix de la rédemption du monde. On le conduit à la mort comme une victime sans défense, mais cette victime doit sauver Israël et le monde entier. » Il meurt, mais en mourant il manifeste sa puissance: la terre tremble, les tombeaux s'entr'ouvrent, les morts ressuscitent, le voile du temple se déchire, le soleil refuse sa lumière, la terreur, l'épouvante se répandent dans la cité déicide. On le dépose dans un sépulcre soigneusement scellé et que l'on fait garder par des soldats; mais conservant sa vertu et sa puissance même entre les bras de la mort, il brise ses liens et sort du tombeau glorieux et triomphant. Bientôt après il retourne dans le séjour de sa gloire à la vue de ses apôtres et de ses disciples.

Mais, N. T. C. F., si Jésus-Christ, la sainteté même, a fait pénitence, et s'il a enduré la mort pour expier nos offenses, s'il a été couvert de plaies pour nos iniquités et brisé pour nos crimes (*Isa.*, LIII, 5), s'il ôte les péchés du monde (*Joan.*, I, 29), s'il nous a délivrés de la mort future (I *Thess.*, I, 10), si son sang nous lave de tous nos crimes (*Joan.*, I, 7), s'il est la victime de propitiation pour nos péchés (*Joan.*, II, 2), pensez-vous qu'il ne nous reste plus rien à faire et que nous puissions être justifiés sans aucune coopération de notre part?

Jésus-Christ, sans doute, nous a réconciliés avec son Père en satisfaisant à sa justice pour nos offenses; il nous a acquis de nouveaux droits à l'héritage éternel; par sa mort il a effacé la tache, la souillure, la coulpe du péché et nous a déchargés des peines éternelles que nous avions méritées; mais, alors même que les mérites infinis de Jésus-Christ nous sont appliqués et que le péché nous est remis et quant à la coulpe et quant à la peine éternelle, il nous reste encore à subir des peines temporelles proportionnées au nombre et à l'énormité de nos fautes.

Si la satisfaction de Jésus-Christ avait non-seulement effacé la coulpe du péché, mais encore aboli avec les peines éternelles les peines temporelles dues au péché, les apôtres et les premiers chrétiens auraient eu une bien fausse idée du mystère de la rédemption. Au lieu de recommander aux pécheurs de faire pénitence dans la cendre et le cilice, et de leur imposer, même après la rémission des péchés, des œuvres satisfactoires, tels que le jeûne, la prière et l'aumône, ils auraient dû rejeter comme inutiles ces exercices extérieurs ainsi que le sentiment intérieur qui doit les accompagner et dont ils ne sont que l'expression. Or nous ne lisons nulle part que les apôtres aient dit aux premiers chrétiens: « A quoi bon la pénitence et la mortification? De quoi servent les œuvres de l'homme? Vous croyez par là satisfaire à la justice divine, et vous anéantissez les mérites de l'Homme-Dieu. Elevez vos cœurs vers Dieu, appliquez-vous les mérites de Jésus-Christ. Tenez-vous pour justifiés, et vous le serez en effet; c'est la seule chose qu'on vous demande et vous n'avez point d'autre pénitence à accomplir. »

Nous ne lisons nulle part dans l'Ecriture cet étrange langage; nous ne le trouvons pas non plus dans les écrits des saints Pères ni dans les usages de l'Eglise primitive. Nous savons, au contraire, que Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus-Christ, adressait aux pharisiens et aux sadducéens ces paroles sévères: *Races de vipères, qui vous a appris à fuir la colère divine qui doit tomber sur vous? Faites donc de dignes fruits de pénitence.* (*Matth.*, III, 7, 8.) Nous savons que Jésus-Christ laissa tomber sur deux villes impénitentes cette terrible malédiction: *Malheur à toi, Corozaïn, malheur à toi, Bethsaïde! si les miracles, qui ont été faits chez vous, avaient été faits à Tyr et à Sidon, il y a longtemps que ces deux villes auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice.* (*Luc.*, X, 13.) Nous savons que saint Pierre, dans son premier discours à Jérusalem, présentait aux Juifs la pénitence comme le seul moyen d'effacer le crime horrible qu'ils avaient commis en mettant à mort l'auteur même de la vie (*Act.*, II, 16, 19); que saint Paul, qui avait été ravi jusqu'au troisième ciel, châtiait sa chair et réduisait son corps en servitude pour ne pas être du nombre des réprouvés. (I *Cor.*, IX, 27.) Nous savons que dans la primitive Eglise, il y avait quatre sortes de pénitents, *les pleurants*, *les écoutants*, *les prosternés* et *les consistants*. Nous savons, enfin, que tous les saints ont fait pénitence; que les Pères de l'Eglise, dans leurs écrits et leurs discours, se sont appliqués à exciter les pécheurs à faire pénitence.

Tertullien dit expressément que « la pénitence ne consiste pas seulement dans la douleur que l'on conçoit de ses péchés; mais qu'il faut encore se prosterner, s'humilier, retrancher sur sa nourriture et sur ses vêtements, priver le corps de ce qui le

flatte, affliger sa chair et la traiter rudement, choisir les aliments les plus vulgaires, en user pour soutenir ses forces et non pour satisfaire la sensualité; mêler la prière au jeûne, pleurer, soupirer nuit et jour, invoquer le Seigneur, se prosterner aux pieds des prêtres et réclamer l'assistance et les prières des fidèles.» (Tertull., *De pœnitentia*, n. 9.)

Pourquoi le Fils de Dieu s'est-il revêtu de notre nature et est-il mort pour nos péchés? Parce que nous étions profondément incapables d'effacer par nous-mêmes la coulpe du péché et d'offrir à la Majesté divine outragée une satisfaction équivalente aux peines éternelles que nous avions méritées. Mais Jésus-Christ n'a prétendu en aucune façon nous dispenser par là de satisfaire à la justice de son Père, selon la mesure de nos forces. Il a lavé dans son sang la tache du péché, parce que nous ne pouvions l'effacer nous-mêmes, et en donnant un prix infini à ses souffrances, il nous a déchargés des peines éternelles qui devaient être le châtiment de nos infidélités. C'est ainsi, pour parler le langage du Prophète, que *la miséricorde et la vérité se sont rencontrées*, que *la justice et la paix se sont embrassées*. (*Psal*. LXXXIV, 11.)

Si, d'un côté, la mort de Jésus-Christ a acquitté la dette immense que nous avions contractée envers la Majesté divine, et que nous étions hors d'état de payer, d'un autre côté, elle laisse à notre charge tout ce qu'il est en notre pouvoir d'offrir de satisfactions à la justice de son Père. Or, ne pouvons-nous pas, N. T. C. F., avec le secours de la grâce et les regards fixés sur la croix, nous associer aux souffrances de Jésus-Christ, marcher sur les traces de ce divin modèle, mortifier cette chair rebelle qui fut pour nous l'instrument de tant de péchés, supporter au moins en esprit de pénitence les peines temporelles que Dieu nous envoie? Pensez-vous que nous anéantissions ainsi les mérites et les souffrances de Jésus-Christ? Pensez-vous que ce soit faire injure à ce divin Sauveur que de combattre nos mauvais penchants et ces inclinations funestes qui nous entraînent vers le mal, que de supporter en esprit de pénitence les misères et les maux qui nous accablent ici-bas, que de penser que Dieu, dans sa miséricorde, daignera nous tenir compte de tout ce que nous faisons pour apaiser sa colère? Ah! N. T. C. F., quelle affreuse doctrine que celle qui enlèverait à l'homme la plus douce consolation qu'il puisse goûter au milieu des peines de la vie!

Si même, après la grande expiation offerte par Jésus-Christ, les maux qu'introduisit dans le monde la prévarication de notre premier père continuent de peser sur l'humanité, ces maux, disons-nous, doivent avoir un but, une signification. Dieu a sans doute des desseins en les laissant subsister malgré la rémission du péché et quant à la coulpe et quant à la peine. En y réfléchissant, on trouve que ces maux ne peuvent être qu'un châtiment pour le pécheur ou une épreuve pour le juste. S'ils sont une épreuve, l'acceptation de ses maux ne peut être qu'agréable à Dieu et méritoire pour l'homme, et ce mérite ne peut porter aucune atteinte aux mérites infinis de Jésus-Christ; que s'ils sont un châtiment, il est évident que, malgré les satisfactions infinies de Jésus-Christ, il reste encore à l'homme des peines temporelles à subir.

Sans cela que signifieraient donc ces paroles de l'Apôtre aux Colossiens : *Je me réjouis maintenant dans les maux que j'endure pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ, en souffrant moi-même pour la formation de son corps qui est l'Eglise.* (*Col*., I, 24.) Ce texte, si clair et si précis, répand sur cette question la plus vive lumière et nous paraît bien propre à éclairer ceux qui, hors de l'Eglise et de la vérité, pourraient trouver obscure la doctrine que nous défendons.

Si nous adoptions les idées de nos adversaires dans la foi, ne serions-nous pas en droit de demander à l'Apôtre si donc il manque quelque chose aux souffrances de Jésus-Christ? si la valeur de son sacrifice n'est pas suffisante? si son œuvre n'est pas accomplie, et s'il faut y ajouter encore les satisfactions de l'homme? Les paroles de saint Paul, N. T. C. F., répondent à ces questions.

Depuis l'étable de Béthléem jusqu'au Calvaire, la vie de Jésus-Christ n'est qu'une longue suite de souffrances. Il a enduré la faim, la soif, les privations de toute sorte, les opprobres, les persécutions, les calomnies, la flagellation, le supplice ignominieux de la croix. Par ses douleurs, par son sacrifice il a offert à la majesté divine une satisfaction proportionnée à l'énormité de l'injure que le péché lui avait faite, il nous a délivrés des peines éternelles que nous avions méritées. Or, puisque nous sommes les membres du corps de Jésus-Christ, nous devons participer à ses souffrances; et, comme nous avons reçu du premier Adam la vie du corps avec ses joies et ses peines, de même aussi le second Adam, en nous transmettant la vie spirituelle, nous impose l'obligation de souffrir avec lui. Comme Jésus-Christ n'a pu rentrer dans sa gloire qu'en passant par les humiliations de la croix et du tombeau, ses disciples, les membres de son corps, ne peuvent prétendre à sa gloire qu'en marchant après lui dans cette voie douloureuse où il nous a précédés.

Or voilà précisément ce qui manque aux souffrances de Jésus, c'est là ce que l'Apôtre y ajoute et ce que nous devons y ajouter nous-mêmes. Cette doctrine est confirmée par ces autres paroles de saint Paul aux Corinthiens : *Nous portons toujours en notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus-Christ paraisse aussi en notre corps.* (II *Cor*., IV, 10.) Et ailleurs, en témoignage de sa participation aux souffrances de Jésus, il veut être rendu conforme à sa

mort (*Philip.*, III, 10); et dans un autre endroit il dit que par la force de Jésus il souffre *l'humiliation, la faim et l'indigence.* (*Philip.*, IV, 12, 13.)

Par conséquent, comme l'humanité tout entière a péché en Adam, et que celui-ci a transmis son crime à toute sa postérité, l'Eglise, qui est le corps de Jésus-Christ doit souffrir dans son divin chef; car si le chef souffre, tout le corps souffre aussi, et si le corps est en souffrance, tous les membres souffrent également. Or, puisque nous sommes les membres de Jésus-Christ et que ce divin Sauveur continue à vivre en nous, il souffre avec nous et nos souffrances deviennent en quelque façon ses propres souffrances. C'est ce qui a fait dire à saint Léon, que la passion de Jésus-Christ durera jusqu'à la fin du monde, c'est-à-dire aussi longtemps que cet Homme-Dieu aura sur la terre des membres et des disciples. De là, N. T. C. F., il faut conclure, premièrement, que nos œuvres et nos mérites ne sont pas purement humains, mais que par leur étroite liaison avec les œuvres et les mérites de Jésus ils ont quelque chose de divin; secondement, puisque Jésus-Christ a effacé la tache du péché et que par ses souffrances il nous a affranchis des peines éternelles, il est juste que, pour parler le langage de l'Apôtre, *nous accomplissions ce qui manque à sa passion*, en supportant en esprit de pénitence les peines passagères de la vie présente.

Jésus-Christ ayant souffert et étant mort une fois pour nous, ne peut plus souffrir ni mourir personnellement, mais il souffre en nous comme nous souffrons en lui, afin que nous vivions de sa vie et que nous accomplissions ce qui manque à sa passion, quant à la satisfaction temporelle qui ne cesse point dans l'Eglise. Ainsi, ne nous lassons pas de le répéter, nos satisfactions ne font nulle injure aux mérites de Jésus-Christ, parce que c'est de lui qu'elles tirent leur prix et leur valeur.

C'est dans ce sens qu'il faut entendre et les souffrances des justes et les œuvres de pénitence imposées par l'Eglise, et les mortifications et les exercices de piété, et tous les actes que nous regardons comme méritoires de la part de l'homme. Ceux qui attribuent à l'Eglise catholique d'autres pensées et une autre doctrine et qui réfutent ensuite cette doctrine, ne réfutent à proprement parler que leurs propres imaginations, frappent des coups en l'air et commettent un péché contre le Saint-Esprit en négligeant de s'instruire de la doctrine de la justification qu'ils trouveraient exposée dans les livres élémentaires de doctrine catholique composée pour l'instruction de l'enfance, et qu'ils pourraient entendre expliquer du haut de la chaire en termes assez précis pour dissiper tous leurs doutes.

Si donc par la mortification de notre chair et par la pratique des bonnes œuvres, nous pouvons offrir à la justice divine les satisfactions temporelles qu'elle exige, et compléter ainsi la passion de Jésus-Christ, nous pouvons aussi associer nos frères au mérite des souffrances que nous endurons chrétiennement, puisque nous sommes tous membres d'un même corps et qu'en ce sens nous pouvons nous rendre solidaires les uns pour les autres. C'est là ce qui explique cette parole de l'Apôtre quand il dit aux Colossiens : *Je me réjouis maintenant dans les maux que je souffre pour vous* (*Col.*, I, 24), et c'est en cela que consiste la *communion des saints*, ce dogme si touchant de l'Eglise catholique.

Nous devons avoir complétement satisfait à la justice divine pour rentrer dans le royaume des cieux. Les peines temporelles que nous avons à subir pour le péché sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, une dette d'honneur qu'il faut nécessairement acquitter si nous ne voulons pas être couverts d'une honte éternelle aux yeux du ciel et de la terre. Celui qui est surpris par la mort sans avoir payé cette dette jusqu'à la dernière obole, la payera dans l'autre vie, non pas au ciel où comme débiteur de la justice divine il ne saurait être admis, non pas en enfer où il n'y a pas de rédemption, par conséquent dans un autre endroit créé seulement pour un temps, qui ne doit avoir qu'une existence passagère, et que l'on appelle *lieu de purification* ou *purgatoire*, c'est-à-dire un lieu où les âmes des fidèles trépassés qui n'ont pas subi en ce monde, les peines temporelles qu'elles ont méritées, auront à les subir avant d'être admises dans le séjour du bonheur. Quand l'Ecriture et la tradition ne nous diraient rien de ce lieu d'expiation, la raison toute seule en auraient deviné la nécessité et l'existence.

Après ces explications qui étaient nécessaires, il nous sera facile, N. T. C. F., de vous faire comprendre en quoi consiste l'*indulgence*, et les conditions que nous avons à remplir pour qu'elle nous soit appliquée.

Et d'abord se présente la question de savoir si tous les chrétiens ont des peines temporelles à subir? Ce que nous avons dit jusqu'ici, N. T. C. F., répond suffisamment à cette question. Oui, tous les chrétiens, par cela même qu'ils sont pécheurs, ont à subir des peines temporelles, selon le nombre et l'énormité de leurs fautes.

Ce principe établi, l'Eglise a-t-elle le pouvoir d'adoucir ou même de remettre entièrement ces peines temporelles sous certaines conditions? Ce pouvoir, N. T. C. F., ressort évidemment de celui que l'Eglise a reçu de son Epoux, de remettre les péchés, de relier et de délier les consciences.

En effet, quand le Sauveur donna le Saint-Esprit à ses apôtres, il souffla sur eux en leur disant : *Recevez le Saint-Esprit*, dont ce souffle mystérieux est le symbole. *Comme mon Père m'a envoyé, moi de mon côté, je vous envoie : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.*

(*Joan.*, XX, 21-23.) Pesez bien ces paroles adorables, N. T. C. F.; *comme* le Fils de Dieu a été envoyé par son Père avec un plein pouvoir pour sauver les hommes, de même ce divin Sauveur a envoyé ses apôtres dans le monde avec une puissance sans bornes dans l'ordre du salut. Or, Jésus-Christ a versé son sang pour effacer tous les péchés du monde et pour la rémission de toutes les peines dues au péché; par conséquent l'Eglise a reçu le pouvoir non-seulement d'effacer la tache du péché, mais encore d'en remettre toute la peine; le pouvoir que l'Eglise a reçu pour continuer l'œuvre de la rédemption ne connaît pas plus de bornes que celui de son divin Epoux.

Pour confirmer encore ce pouvoir et pour bien montrer qu'il n'y met aucune restriction, le Sauveur dit : ***Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.*** (*Matth.*, XVIII, 18.)

Ce magnifique pouvoir est exprimé plus clairement encore dans un autre endroit, lorsque Jésus-Christ, s'adressant à saint Pierre en particulier, lui dit : ***Je vous donne les clefs du royaume des cieux; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.*** (*Matth.*, XVI, 19.)

Les clefs, N. T. C. F., ont toujours été regardées comme le symbole de l'autorité et de la puissance, et Jésus-Christ se sert de cette image pour ôter toute excuse aux esprits indociles. De là vient, pour le dire en passant, que saint Pierre est toujours représenté des clefs à la main.

La possession des clefs suppose deux pouvoirs, celui de fermer et celui d'ouvrir : le pouvoir de fermer le royaume des cieux en retenant les péchés et en imposant des peines temporelles; le pouvoir d'ouvrir le royaume des cieux, c'est-à-dire d'effacer la coulpe du péché et de remettre les peines temporelles qui seraient un obstacle à notre entrée dans le séjour du bonheur.

Or il est incontestable que les peines temporelles, dues au péché aussi longtemps qu'elles ne nous ont pas été remises ou que nous ne les avons pas complétement subies, nous ferment les portes du ciel; l'Eglise qui a reçu le pouvoir d'ouvrir les portes du ciel, a donc le pouvoir de nous remettre ces peines temporelles, c'est-à-dire d'accorder des *indulgences.*

L'exercice de ce pouvoir a-t-il toujours été en usage dans l'Eglise? Oui, sans doute, N. T. C. F., et la vérité de ce fait historique ne peut pas plus être révoquée en doute que le droit qu'il constate.

Vous connaissez l'histoire de l'incestueux de Corinthe que saint Paul livra à Satan pour mortifier sa chair, afin que son âme fût sauvée au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ (I *Cor.*, V, 5), et dont plus tard il adoucit la peine en considération de son repentir. C'est une indulgence que l'Apôtre accorda à ce pécheur.

Vous avez entendu parler de ces lettres de recommandation que, dans les premiers siècles de l'Eglise, les martyrs accordaient aux supplications des pénitents, et par lesquelles ceux-ci obtenaient que leurs peines fussent adoucies ou abrégées. Pendant les persécutions, lorsque des chrétiens étaient incarcérés et condamnés aux plus cruelles tortures, les pénitents avaient recours à ces généreux athlètes et les conjuraient de leur servir d'intercesseurs auprès des évêques; ceux-ci, autant par respect pour ces confesseurs de la foi que par commisération pour des pécheurs repentants, adoucissaient la pénitence de ces derniers ou en abrégeaient la durée et les admettaient à la participation des saints mystères. L'Eglise accordait alors des indulgences.

Les canons de pénitence dans l'Eglise primitive nous présentent des preuves irréfragables du pouvoir dont il s'agit. L'Eglise avait fixé une pénitence particulière pour chaque péché grave. Ces pénitences étaient quelquefois abrégées, mais il arrivait bien rarement qu'elles fussent complétement remises. L'Eglise accordait alors des indulgences.

Il n'est personne qui ne sache que les évêques ont quelquefois changé les pénitences canoniques en certaines bonnes œuvres, tels que aumônes, visites des prisonniers, soins des malades, secours à accorder à des fondations pieuses, à des entreprises d'utilité publique, telles que la construction des couvents et des églises, la restauration des ponts et des routes.

Nous l'avouerons sans peine, N. T. C. F., par un effet de cette déplorable disposition de l'esprit humain à abuser des choses les plus saintes, les indulgences ont donné lieu à bien des abus; mais on ne saurait, sans injustice, reprocher ces abus à l'Eglise qui les a toujours sévèrement condamnés, surtout au saint concile de Trente. (Sess. 25, *De indulg.*)

N'est-il pas déraisonnable de rejeter les indulgences, parce qu'on en abuse, parce que l'ignorance ou la mauvaise foi les présente sous un faux jour? Autant vaudrait, selon nous, rejeter le christianisme, parce qu'il y a beaucoup de chrétiens faux et hypocrites; rejeter les lois, parce qu'on les applique souvent d'une manière injuste et arbitraire; rejeter Dieu lui-même, parce qu'il arrive souvent que son nom est profané et qu'il donne lieu au parjure et au blasphème. Ah! N. T. C. F., l'homme, dont le cœur est exempt de haine et qui sait s'affranchir du joug des préjugés, apprécie les indulgences selon l'esprit de l'Eglise et non selon les déclamations passionnées de l'hérésie et de la mauvaise foi.

Il nous reste encore à vous dire, N. T. C. F., quelle est la source d'où découlent les indulgences, et cette question nous conduit naturellement à vous parler du trésor de l'Eglise. L'indulgence prend uniquement sa source dans les satisfactions et les mérites de Jésus-Christ; or comme les satisfactions et les mérites de Jésus-Christ sont infinis et par cela même surabondants, c'est-à-dire plus que suffisants

pour expier tous les péchés du monde, et quant à la coulpe et quant à la peine, tout ce que ce Dieu Sauveur a fait au delà de ce qui était rigoureusement nécessaire pour satisfaire à la justice divine, forme ce que nous appelons *le trésor de l'Eglise*, en y joignant les satisfactions surabondantes de la sainte Vierge et celles des saints; satisfactions qui nous sont appliquées en vertu de la communion des saints. Touchante et admirable réciprocité qui rend communes à tous les enfants de l'Eglise les richesses que renferme le trésor de cette sainte mère (42)!

L'indulgence considérée dans ses effets est plénière ou non plénière. L'indulgence plénière est la rémission pleine et entière de toutes les peines temporelles dues au péché; l'indulgence non plénière est celle qui ne remet qu'une partie de ces peines. Ici nous devons relever deux erreurs qui, bien qu'opposées entre elles, n'en sont pas moins l'une et l'autre contraires à la doctrine de l'Eglise sur cette matière : l'une étend trop l'effet de l'indulgence; l'autre ne l'étend pas assez. D'après celle-ci, l'indulgence ne remettrait que les pénitences établies dans la primitive Eglise, et non pas la satisfaction dont nous sommes redevables à la justice divine, de manière que les peines temporelles seraient remises aux yeux de l'Eglise seulement, et non pas aux yeux de Dieu. Par là l'effet de l'indulgence est trop restreint, car cet effet consiste en ce qu'il satisfait à la justice divine autant que si nous avions subi dans toute leur rigueur les peines canoniques. L'autre opinion accorde trop à l'indulgence, et consiste à croire, par exemple, qu'une indulgence de cent jours abrége d'autant la durée des peines du purgatoire. Si l'ancienne discipline de l'Eglise était encore en vigueur, l'indulgence en question diminuerait, pour celui qui la gagnerait, de cent jours, la peine canonique, et elle diminue les peines du purgatoire d'autant de temps qu'elles auraient été diminuées, s'il avait subi réellement les peines canoniques. Disons donc que les indulgences abrégent ou adoucissent les peines du purgatoire dans la même proportion qu'elles auraient abrégé ou adouci les peines canoniques, si nous eussions eu à les subir. Mais comme on ne saurait fixer la durée du purgatoire, il n'est pas possible non plus de déterminer en jours et en années la diminution ou l'adoucissement accordé par l'indulgence aux peines que l'on y endure.

Quoi qu'il en soit, N. T. C. F., l'indulgence est une faveur à laquelle nous ne saurions attacher trop de prix. Mais cette faveur si précieuse peut-elle aussi être accordée aux âmes du purgatoire? Pour les défunts le temps des mérites est passé. S'ils sont morts en vrais pénitents, mais sans avoir subi toutes les peines temporelles qu'ils avaient méritées, ils ont encore à souffrir quelque temps au delà du tombeau. Mais quoique les âmes du purgatoire ne puissent gagner elles-mêmes des indulgences, nous pouvons en gagner pour elles, c'est-à-dire leur en appliquer, par manière de suffrage, le mérite et les fruits. C'est pourquoi les âmes des défunts, qui n'ont pas d'amis sur la terre qui prient pour elles, sont obligées de subir toute l'étendue de leur peine dans le purgatoire.

Mais cette faveur si précieuse de l'indulgence, qui donc, dans l'Eglise, a le pouvoir de l'accorder? Celui à qui, dans la personne de saint Pierre, Notre-Seigneur Jésus-Christ a remis les clefs du royaume des cieux, c'est-à-dire notre saint Père le pape. Les évêques peuvent aussi dans certaines circonstances accorder des indulgences non plénières, par exemple cent jours à l'occasion de la consécration d'une église, et quarante jours à l'occasion du jour anniversaire de cette consécration ou de la célébration de certaines solennités.

Il vous importe maintenant, N. T. C. F., de connaître les conditions que vous avez à remplir pour gagner l'indulgence du jubilé. D'abord il faut qu'un véritable esprit de pénitence vous anime et que vous soyez en état de grâce. Dans tous les temps ces conditions ont été jugées nécessaires par l'Eglise. Celui qui veut participer à l'inestimable faveur de l'indulgence, a l'intention de se libérer des peines temporelles qu'il a encourues par le péché. Or quand on est encore souillé de la tache du péché et que l'on est sous le coup des peines éternelles que l'on a méritées, peut-on raisonnablement espérer la remise des peines temporelles dues au péché dont on n'a point encore obtenu le pardon? Il est donc évident que nul ne peut participer à la grâce de l'indulgence s'il ne s'est auparavant purifié dans les eaux de la pénitence, et s'il n'est animé d'un sincère repentir.

Il faut de plus avoir l'intention de gagner l'indulgence et accomplir les œuvres de pénitence prescrites, selon l'intention de l'Eglise. Cette intention a surtout pour objet l'exaltation de la sainte Eglise catholique, l'union des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et la prospérité du peuple chrétien.

Comme nous sommes dans un pays où règnent différents cultes, vous ne devez pas vous borner à prier pour vos frères égarés en général, mais comme parmi eux il s'en trouve peut-être qui vous sont unis par les liens de l'amitié et du sang, et que vous désirez faire participer au mérite de vos bonnes œuvres, il est nécessaire de vous faire observer ici, N. T. C. F., que la prière pour l'extirpation des hérésies ne peut être de quelque effet par rapport aux personnes qui sont hors de l'Eglise que quand elle a pour objet de demander à Dieu qu'il daigne leur

(42) Sancti in quibus superabundantia operum satisfactionis invenitur, non determinate pro isto, qui remissione indiget, hujusmodi opera fecerunt, alias absque omni indulgentia remissionem consequeretur sed communiter pro tota Ecclesia. (S. Thom., lib. iv, dist. 20, art. 3, q. 1.)

accorder la grâce de connaître et d'embrasser la vérité.

Enfin, il faut avoir la ferme volonté d'offrir à la justice divine les satisfactions qui sont en notre pouvoir et que nous lui devons pour les fautes que nous avons commises. En nous accordant des indulgences, l'Eglise n'a nullement l'intention de favoriser notre paresse et notre tiédeur et de nous dispenser de l'expiation de nos fautes. Elle veut plutôt réveiller en nous l'esprit de pénitence et venir au secours de notre faiblesse, c'est pourquoi elle met pour conditions aux indulgences qu'elle accorde la réception des sacrements de pénitence et d'eucharistie, la prière, le jeûne, l'aumône, la visite des églises, autant de choses qui supposent nécessairement la componction du cœur, la mortification des sens, la réforme de notre vie et de nos mœurs.

Donné à Strasbourg, le 3 février 1847.

Ve MANDEMENT.

Pour le carême de 1848.

SUR LA FAIBLESSE ET L'INCONSTANCE DE L'HOMME.

Nos très-chers frères,

La vie de l'homme sur la terre est un combat continuel, dit le saint homme Job. *De même que l'esclave fatigué soupire après l'ombre pour se reposer, de même que le mercenaire attend avec impatience la fin de son ouvrage, ainsi se passent dans la vie de l'homme des moments vides de toute satisfaction et des nuits pleines de travail et de douleurs... Ses jours sont retranchés plus vite que le fil de la toile n'est coupé par le tisserand; sa vie n'est qu'un souffle, et dans les maux dont il est accablé il ne voit aucun retour pour un temps favorable... Comme une nuée se dissipe et passe sans qu'il en reste aucune trace, ainsi celui qui descend sous la terre ne remontera plus pour l'habiter de nouveau; il ne reviendra plus dans sa maison, et le lieu où il était dans le monde ne le reconnaîtra plus.* (*Job*, VII, 1-10.)

Il y a bien des siècles, N. T. C. F., que le saint arabe, gémissant sous les coups de la main du Très-Haut, a tracé ce tableau de nos misères, et depuis cette époque il n'a rien perdu de sa vérité et de son à-propos. Nous y retrouvons encore aujourd'hui l'histoire la plus complète de notre pèlerinage sur la terre; notre condition n'est point devenue meilleure; les maux dont se plaignait Job continuent de peser sur la race humaine, et nous rappellent les mêmes vérités et les mêmes enseignements. Il faudrait être aveugle pour ne pas les apercevoir. Heureux, N. T. C. F., si nous savons les graver dans nos cœurs et en faire la règle de notre conduite !

Les maladies auxquelles nous sommes sujets, les souffrances que nous endurons, les périls qui nous menacent de tout côté, les châtiments du ciel, qui tantôt nous frappent, tantôt restent suspendus sur nos têtes comme un glaive vengeur, tout cela nous dit que *l'homme est devenu semblable au néant*, que *ses jours passent comme l'ombre.* (*Psal.* CXLIII, 4.) La famine et l'abondance, la guerre et la paix, les alternatives d'adversité et de bonheur si fréquentes sur la scène du monde, la cloche qui annonce tour à tour la naissance et le trépas, les jours qui s'enfuient avec tant de rapidité, les infirmités de la vieillesse qui succèdent si promptement aux charmes de la jeunesse, tout nous rappelle la fragilité de la vie, tout nous dit combien est étroit l'intervalle qui sépare notre berceau de notre tombe : *Comme une montagne se détruit en tombant par morceaux, et comme un rocher est enfin arraché de sa base, comme les eaux creusent la pierre et comme l'eau qui bat la terre, la consume peu à peu, ainsi Dieu perd l'homme et le fait disparaître tout d'un coup.* (*Job*, XIV, 18-19.) Après quelques jours fugitifs passés sur cette terre d'exil et d'affliction, l'homme descend dans les profondeurs de l'éternité pour ne plus en revenir. Quand la dernière heure a sonné, la mort se saisit de sa victime ; elle répand sur son front une sueur glacée, elle l'agite quelques instants dans les dernières convulsions, puis elle la jette froide et inanimée dans les entrailles de la terre, où elle est bientôt oubliée de ceux même dont elle était le plus tendrement aimée.

Ce sont là des événements qui se passent journellement sous nos yeux, dont nous sommes à chaque instant les témoins, et sur lesquels néanmoins bien peu de personnes fixent leurs pensées et leur attention. La vie passe comme des flots poussés, précipités par d'autres flots, comme le souffle du vent dont personne ne peut apercevoir la trace, comme ces lumières éphémères qui viennent un instant éblouir nos regards, comme la flèche qui fend les airs pour atteindre son but, comme ces sons fugitifs qui retentissent à nos oreilles ; la vie passe, disons-nous, sans produire dans nos âmes des impressions solides et salutaires. Spectateurs oisifs et indifférents, nous contemplons d'un œil tranquille ce qui arrive autour de nous, sans que jamais les pensées de la foi viennent frapper notre esprit et émouvoir nos cœurs; ce que Dieu a fait, ce qu'il fait encore tous les jours pour notre bonheur, est pour nous comme un livre scellé dont nous ne cherchons pas à pénétrer le sens; nos destinées futures nous touchent généralement fort peu; tout ce qui ne rentre pas dans le plan de nos plaisirs et de nos jouissances matérielles, est à peine capable de fixer un instant nos regards. Il arrive quelquefois que notre âme s'émeut sous le coup de ces grandes catastrophes qui semblent ébranler le monde jusque dans ses fondements, de ces revers imprévus qui viennent fondre sur nous ou sur nos familles, de ces morts subites qui répandent au loin la consternation et l'épouvante; ce sont des moyens qu'une miséricordieuse sagesse emploie pour nous réveiller de notre mortel assoupissement;

mais, hélas! que ces impressions sont peu durables; elles s'effacent comme les caractères que la main du voyageur trace sur le sable du désert; elles disparaissent comme la paille légère que le vent emporte dans l'immensité de l'espace.

Lorsque du haut de la chaire de vérité la parole de Dieu nous retrace le triste tableau de nos erreurs et de nos vices, nous n'avons pas de peine à nous y reconnaître; mais nous en restons là, sans faire aucun effort pour nous corriger, *semblables*, dit saint Jacques, *à un homme qui jetant les yeux sur un miroir, y voit son visage naturel* couvert de quelques taches, *et qui à peine l'y a vu s'en va*, sans les ôter, *et oublie à l'heure même quel il était*. (*Jac.*, I, 22.) Cet homme se considère dans le miroir de sa conscience éclairée par la grâce, il y voit le triste état de son âme, il recule d'effroi à la vue de cet abîme de misères, il frémit à la pensée du sort qui l'attend; mais bientôt il se lasse de ces considérations importunes, il en détourne son esprit, et, pour rendre la paix à son âme, il se livre avec une nouvelle fureur à ses désordres et à ses passions, et vous le voyez marcher avec une effrayante tranquillité dans ces voies funestes dont le terme est un abîme de malheurs. Ah! N. T. C. F., s'il se trouvait ici un prophète Nathan, à combien d'entre nous ne pourrait-il pas dire, comme autrefois à David : *C'est vous qui êtes cet homme.* (II *Reg.*, XII, 7.)

Ce jeune homme est né de parents pieux. Elevé sous les yeux d'une mère chrétienne, il avait puisé dans ses douces leçons les sentiments de la foi la plus vive, de la piété la plus tendre. La crainte de Dieu régnait dans son cœur en même temps que la modestie brillait sur son front. Avec quel bonheur tous les regards se fixaient sur cette fleur naissante qui semblait promettre des fruits si beaux! mais, hélas! il respire l'air empoisonné de ce monde que l'Evangile a maudit à cause de ses scandales. (*Matth.*, XVIII, 7.) Il prête l'oreille aux discours licencieux de ces hommes dont la bouche est pleine de blasphèmes, il entend des railleries sacriléges sur la religion et sur ses ministres, sur ses dogmes et sur ses mystères. Il n'a ni assez d'instruction pour répondre aux docteurs du mensonge, ni assez de fermeté pour leur imposer silence; son cœur s'ouvre aux maximes de l'impiété et du libertinage, il se complaît dans ses voies perverses et dans la société de ses séducteurs. Bientôt il perd le goût des saintes pratiques de la religion, il tombe dans l'indifférence la plus profonde pour tout ce qui concerne le service de Dieu, et cette indifférence ne tarde pas à se changer en haine et en aversion. Tant il est vrai, N. T. C. F., que la perte de l'innocence précède la perte de la foi, qu'elle en est l'avant-coureur, de même qu'en automne la gelée, qui flétrit les fleurs de nos campagnes, est l'avant-coureur de l'hiver. Voyez-le à présent, ce jeune homme! avec quelle funeste ardeur il marche sur les traces de ces prétendus esprits forts qui répandent la désolation dans les champs du Père céleste, et qui poursuivent avec une infatigable persévérance leur œuvre de destruction et de ruine! Ce n'est pas que la grâce ne parle encore à son cœur et ne lui fasse entrevoir le malheur de son état; il rentre alors en lui-même, il frémit à la vue des ravages que le péché a faits dans son âme; il ne peut s'empêcher de regretter ce temps déjà si loin de lui où ses jours s'écoulaient dans l'innocence et la paix; il voudrait briser ses liens et s'affranchir de son esclavage, mais déjà il n'en a plus la force, et, après s'être un instant considéré lui-même dans le miroir que la foi lui présente, il passe et oublie bientôt l'image hideuse qu'il avait aperçue. Que de jeunes gens, N. T. C. F., auxquels on pourrait dire avec le prophète : Ce jeune homme, c'est vous!

Cette jeune personne avait été comblée des dons de la grâce, Dieu s'était plu à répandre sur elle tous les trésors de son amour. Oh! qu'il était beau de contempler sa candeur, son innocence, la vivacité de sa foi, la ferveur de sa piété! Elle était assidue dans les temples, attentive et recueillie dans la prière, pleine de respect et d'affection pour les auteurs de ses jours. Bonne, patiente, modeste, disposée à tout ce qui est bien, elle se montrait prévenante, officieuse, toujours prête à sacrifier à ses devoirs ses plaisirs les plus innocents. Les bons exemples de sa mère, les sages avis d'un pasteur zélé, les saintes pratiques de la piété, les principes solides d'une éducation chrétienne, tout s'était réuni pour la faire croître en sagesse et en vertu. Les anges du ciel la contemplaient avec complaisance, en même temps qu'elle était un objet d'édification pour ses jeunes compagnes. Hélas! comment cet or si pur a-t-il perdu son éclat? Elle voit le monde, elle ne sait pas se défendre de ses charmes imposteurs, elle écoute les vains propos de ces hommes qui ne respectent ni la piété ni la pudeur; peu à peu sa ferveur se ralentit, les exercices de la religion n'ont plus pour elle les mêmes charmes; la légèreté, la dissipation, l'amour du plaisir, s'emparent de son âme; de funestes exemples, des lectures pernicieuses, l'entraînent loin des sentiers de la vertu; son imagination ne se repaît que de chimères, les saintes pensées de la foi sont bannies de son esprit; nos solennités si touchantes, la paix de la maison paternelle, ne disent plus rien à son cœur; elle devient de jour en jour plus éprise des vanités du monde, elle se trouve à toutes ces réunions qui ne se forment que par l'attrait du plaisir; déjà on ne voit plus briller sur son front cette couronne de candeur et d'innocence, qui en faisait le plus bel ornement. Deux routes s'ouvrent devant elle : l'une est large, spacieuse, parsemée de fleurs; l'autre est étroite, hérissée d'épines; on n'y aperçoit d'abord que les austérités de la vertu et les rigueurs de la pénitence. La-

quelle choisira-t-elle ? Voyez-la s'égarer de désirs en désirs, de désordres en désordres, jusqu'à ce qu'enfin tout sentiment de pudeur et de piété s'éteigne dans son cœur. Dieu veuille, N. T. C. F., qu'elles ne fassent pas le plus grand nombre, celles à qui nous pourrions dire comme le prophète : Cette jeune personne, c'est vous.

Combien d'hommes dans le monde que l'on voit animés des sentiments les plus honorables, qui remplissent exactement les devoirs de leur état, et dont néanmoins l'observateur le plus attentif ne pourrait dire quelle religion ils professent ! Ils sont philanthropes et bienfaisants ; ils ne laissent passer aucune liste de souscription au profit des pauvres, sans y apposer leur nom ; ils réunissent toutes les qualités qui font l'honnête homme ; ils veulent que leurs épouses, leurs enfants, leurs inférieurs, soient fidèles à l'accomplissement de tous leurs devoirs. Ils détestent la calomnie ; mais parce qu'ils sont étrangers aux principes de la morale chrétienne, ils ne se font aucun scrupule de la médisance. Ils sont sensibles, compatissants, pleins d'enthousiasme pour toutes les actions grandes et généreuses ; ils admirent volontiers ces saintes filles qui s'en vont, dans les hôpitaux, consacrer leur vie au soulagement de toutes les misères ; mais parce qu'ils ne comprennent rien à la sublimité des conseils évangéliques, ils ne voudraient pas que leurs enfants donnassent de semblables exemples. La religion leur paraît à bien des titres digne de leur vénération ; ils ne méprisent, ils ne persécutent point les prêtres ; ils trouvent même un certain plaisir dans leur compagnie, s'ils sont tolérants, éclairés selon le monde, et s'ils n'affectent point une trop grande rigidité dans leurs maximes. Ces antiques églises, où leurs ancêtres ont reçu le baptême, où leurs mères ont prié et obtenu tant de grâces, ils ne les considèrent qu'au point de vue de l'art, ils n'y voient que des monuments d'architecture dignes de leur attention. Ils ne peuvent s'empêcher d'admirer ces coupoles qui semblent suspendues dans les airs, ces flèches qui s'élancent vers les nues, ces portails majestueux, ces colonnes sveltes et gracieuses, ces chapiteaux si artistement travaillés, ces voûtes si hardies ; ils s'inclinent devant ces merveilles, ils rendent hommage au génie chrétien qui les a créées.

Mais la chaire du haut de laquelle retentissent des vérités aussi anciennes que le monde, la chaire où on leur enseigne cette morale de l'Evangile qui condamne nos erreurs, nos vices et nos passions, qui nous invite à la pratique des vertus les plus austères et les plus sublimes ; cette chaire fixe à peine leur attention, parce qu'elle leur fait entendre des vérités qu'ils ne peuvent pas comprendre et qui ne peuvent s'accorder avec le genre de vie qu'ils ont adopté. Depuis leur mariage, si déjà alors ils n'avaient pas renoncé à tout sentiment religieux, ils ne se sont plus présentés au sacré tribunal de la réconciliation, parce qu'ils ne veulent ni se rappeler des égarements qui les font rougir, ni renoncer à des habitudes qui leur sont chères ; ainsi ils diffèrent de jour en jour de mettre ordre aux affaires de leur conscience, sans songer que la mort peut les surprendre au milieu de leurs désordres. Depuis le jour de leur première communion ils n'ont plus paru à la table eucharistique, parce qu'il leur en coûterait trop pour recouvrer cette robe nuptiale dont doivent être revêtus ceux qui veulent être admis dans la salle du festin. L'autel ne leur est connu que parce qu'ils s'y sont présentés le jour de leur mariage ; ils s'en éloignent aujourd'hui, hélas ! parce qu'il leur rappelle des promesses et des serments qu'ils ont peut-être indignement violés. Nous ne demandons pas, N. T. C. F., à combien de chrétiens de nos jours le prophète Nathan pourrait dire : *Cet homme, c'est vous.* Que chacun rentre dans son propre cœur, et se juge ensuite soi-même !

Ne désespérons pas cependant, N. T. C. F., du salut de tous ces chrétiens. La grâce de Dieu est si puissante ! Elles sont si nombreuses et si variées, les voies qu'elle suit pour s'insinuer dans nos cœurs et les attirer à lui ! un revers de fortune, un malheur imprévu, une inspiration soudaine d'en haut, les prières d'une épouse pieuse, d'une fille innocente, tels sont souvent les moyens que Dieu emploie pour toucher un cœur coupable et le ramener converti au pied des saints autels. C'est ainsi, n'en doutons pas, que s'opèrent ces conversions, malheureusement trop rares dans le monde, et où nous voyons briller avec tant d'éclat l'efficacité de la grâce. C'est ainsi que s'opèrent ces merveilleux changements que nous voyons arriver quelquefois dans des chrétiens trop longtemps indignes de ce nom, et qui, après s'être lassés dans les voies du monde, viennent enfin se ranger sous les lois de l'Evangile. On les voit, après de trop longs égarements, consacrer au Seigneur des facultés dont ils avaient fait un criminel usage, déposer sur l'autel du Dieu vivant les offrandes qu'ils prostituaient aux dieux de Babylone, et recevoir à la fin de la journée le salaire avec ceux qui ont porté le poids de la chaleur et du jour. (*Matth.*, XX, 12.)

Il est une autre classe d'hommes auxquels nous désirerions que notre parole pût se faire entendre. Ah ! nous ne pouvons penser sans une amère douleur aux maux affreux qu'ils causent à l'Eglise, et au triste sort qu'ils se préparent à eux-mêmes. Nous voulons parler de ces hommes qui haïssent la vérité à cause d'elle-même, qui se constituent les disciples et les fauteurs du mensonge, qui persécutent les justes à cause de leur justice, les hommes pieux à cause de leur piété, et qui se font un sacrilége plaisir de répandre la destruction et la ruine parmi les fidèles. Hommes présomptueux, qui calomnient la doctrine de l'Eglise, qui nient tout ce qu'elle affirme, qui affirment tout ce

qu'elle nie, qui affectent un souverain mépris pour ses pratiques les plus saintes, pour ses lois les plus sacrées.

Ces considérations, N. T. C. F., ne nous sont inspirées par aucun sentiment d'irritation ou d'aigreur. Loin de nous la pensée de blesser qui que ce soit. *Dieu nous est témoin que nous vous aimons tous dans les entrailles de Jésus-Christ* (*Philip.*, I, 8), et que pour vous sauver, nous répandrions avec joie jusqu'à la dernière goutte de notre sang; mais nous l'avouerons sans peine, nous ne pouvons nous défendre d'une tristesse profonde en voyant un si grand nombre d'hommes se rendre infidèles à leur vocation, s'écarter des voies que Dieu lui-même leur a tracées, abuser des talents qu'ils ont reçus du ciel, négliger les biens véritables pour poursuivre des fantômes et des chimères, combattre enfin avec tant d'audace et de persévérance cette religion divine qui, pendant tant de siècles, a fait le bonheur de l'humanité et qui nous promet une couronne immortelle pour prix de nos travaux et de nos efforts

Nous lisons dans l'Evangile, qu'après que le Sauveur eut jeûné quarante jours et quarante nuits dans le désert, le tentateur s'approcha de lui en lui disant : *Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres se changent en pain.— Retire-toi, Satan*, lui répond le Sauveur, *il est écrit ; L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* (*Matth.*, IV, 4.) Or, N. T. C. F., le monde ne suit-il pas aujourd'hui le conseil du tentateur? Ses efforts ne tendent-ils pas à tout changer en pain, c'est-à-dire, en bien terrestres et en jouissances matérielles? La plupart des hommes, oubliant leurs immortelles destinées, ne voient rien au delà de la terre et de la vie présente. Les uns, esclaves de la mollesse et de l'indolence, se refusent à tout travail, à toute application; les autres s'efforcent sans relâche d'augmenter leurs richesses; mais ce n'est pas pour multiplier leurs bonnes œuvres, ni pour soulager les indigents, ni pour secourir la veuve et l'orphelin, ni pour venir plus puissamment en aide aux besoins de la religion, c'est uniquement pour satisfaire leur orgueil et leur sensualité, pour être plus libres, plus indépendants dans leurs actions, et pour s'élever par leur luxe et leur opulence au-dessus du vulgaire.

Le temps est court, dit l'Apôtre, *il faut que ceux qui pleurent soient comme ne pleurant point; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant point; ceux qui achètent, comme ne possédant pas; enfin ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas; car la figure de ce monde passe.* (I *Cor.*, VII, 30.) O vous donc, N. T. C. F., qui gémissez sous le poids de l'affliction, soit que la fortune ait pour vous des rigueurs, ou que la maladie vous fasse sentir ses étreintes cruelles; soit que vous soyez en butte à l'injustice et à la persécution des hommes, ou que la mort d'une personne aimée vous ait ravi vos plus chères espérances, souvenez-vous, nous vous en conjurons, que si vous semez aujourd'hui dans les larmes, vous moissonnerez un jour dans la joie; que les peines de la vie présente ne sont rien en comparaison du bonheur qui nous est réservé dans l'éternité; que la souffrance est le caractère distinctif des prédestinés ; souvenez-vous qu'une excessive tristesse montrerait de votre part peu de confiance en Dieu, peu de soumission à sa volonté sainte. La douleur la plus vive et la plus légitime doit toujours être tempérée par la pensée, que Dieu ne nous afflige que parce qu'il nous aime, et qu'il ne nous fait sentir ici-bas les rigueurs de sa justice que pour nous montrer un jour toute l'étendue de ses miséricordes.

Et vous, N. T. C. F., qui possédez les biens de la terre, vous qui voyez toutes vos entreprises couronnées de succès et qui jouissez des dons de la fortune, des honneurs, des dignités, des richesses, ah! ne vous enorgueillissez pas de ces avantages, regardez-les au contraire comme des biens dont vous aurez un jour à rendre un compte sévère, qui ne vous ont été donnés que pour que vous en fassiez un saint usage, et qui deviendront la cause de votre perte, si vous ne savez les faire servir à votre sanctification. Si vous attachez votre cœur aux choses de la terre, vous périrez avec elles; si vous aimez le monde, vous subirez les anathèmes que Jésus-Christ a prononcés contre le monde. *Nous sommes redevables*, dit saint Paul, *non à la chair pour vivre selon la chair ; car si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous faites mourir par l'esprit les œuvres de la chair, c'est-à-dire si vous surmontez les désirs du corps, vous vivrez.* (*Rom.*, VIII, 11.)

Telles sont, N.T. C. F., les graves pensées que nous livrons à vos méditations pendant ce saint temps de carême. Tout nous invite alors à une sainte tristesse; la considération de l'état de notre âme, le retour sur nous-mêmes, l'examen de la conscience, le souvenir des erreurs et des passions des mondains, le jeûne et l'abstinence qui nous sont imposés, la récitation des psaumes de la pénitence, la méditation des souffrances de Jésus-Christ, les chants lugubres de l'Eglise, le deuil dont elle se couvre, les exhortations plus fréquentes qu'elle nous adresse, tout nous fait un devoir de la prière, du repentir, de la componction du cœur, tout nous presse de revenir à Dieu, aux pensées de la foi et aux saintes pratiques de la vie chrétienne.

Nous avons la confiance, N. T. C. F., que Dieu exaucera vos vœux, qu'il se laissera toucher par vos prières et vos larmes, en considération de cette charité si généreuse et si tendre dont vous ne cessez de nous donner des preuves. Malgré les temps mauvais que nous venons de traverser, vous êtes venus au secours de toutes les misères pour lesquelles on a invoqué votre com-

passion. Les Irlandais, nos compatriotes malheureux, ont tour à tour ressenti les effets de votre bienfaisance. Nous ne vous avons jamais trouvés indifférents lorsque nous vous avons exposé les besoins particuliers de notre diocèse. Nos petits séminaires surtout ont été l'objet de votre charité. Nous vous conjurons, au nom de l'Eglise, dont ils sont la plus chère espérance, de continuer à répandre sur eux vos aumônes. Ah! vous avez trop de foi pour ne pas comprendre qu'ils doivent exciter votre piété dans la même proportion qu'ils excitent notre sollicitude. Nous vous adresserons donc, en terminant, N. T. C. F., les paroles que Tobie adressait autrefois à son fils : *Faites l'aumône de votre bien. Soyez charitable en la manière dont vous le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez peu, mais de bon cœur; car vous amasserez ainsi un grand trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité, parce que l'aumône délivre de tout péché et de la mort.* (*Tob.*, IV, 7 et seq.)

Donné à Strasbourg, le 19 février 1848.

VI. MANDEMENT

Pour le carême de 1849.

SUR LES MAUX QUI DÉSOLENT LA SOCIÉTÉ ET L'ÉGLISE.

Toutes choses ont leur temps, dit l'Ecriture, *et tout passe sous le ciel après le temps qui leur a été prescrit. Il y a le temps de naître et le temps de mourir; le temps de planter et le temps d'arracher ce qui a été planté. Il y a le temps de tuer et le temps de guérir, le temps d'abattre et le temps de bâtir. Il y a le temps de pleurer et le temps de rire, le temps de s'affliger et le temps de sauter de joie. Il y a le temps de jeter des pierres et le temps de les ramasser.... Le temps pour la guerre et le temps pour la paix.* (*Eccle.*, III, 1-8.)

Ne dirait-on pas, N. T. C. F., que lorsque le Sage écrivait ces paroles et qu'il offrait ces contrastes aux méditations des générations futures, il avait en vue les temps où nous vivons? Ce que les siècles passés ont laborieusement édifié, le nôtre l'a détruit et en a fait disparaître jusqu'aux derniers vestiges. On croirait que nous nous sommes imposé la tâche d'arracher tout ce qu'ont planté nos pères. L'ange exterminateur qui s'est montré autrefois sous des formes si terribles, qui, en exécutant les décrets d'un Dieu irrité, répandait l'épouvante dans les habitations et sur les places publiques, qui couvrait de cadavres les champs de bataille, et qui, après les jours de tribulations et de châtiment, a laissé pour quelques instants reposer son bras vengeur; cet ange exterminateur se répand dans le monde, il parcourt à pas de géant les diverses contrées de l'Europe pour montrer de son doigt les victimes de la colère céleste; il ébranle ou renverse les palais des grands; il introduit la misère et le besoin dans la chaumière des pauvres, il précipite les forts dans la poussière, il inspire aux faibles une colère impuissante, il change en folie la sagesse des sages, il livre les impies à leur aveuglement et à cet esprit de destruction qui se plaît à entasser autour de lui les ruines et les décombres

Les forteresses tombent, les villes sont ravagées, les plus beaux monuments sont détruits, les pierres elles-mêmes, semblables à ces ossements arides dont parle Ezéchiel, deviennent des instruments de ruine et des agents de destruction. A chaque insurrection nouvelle elles sont agitées, remuées, et forment des remparts derrière lesquels s'abritent la révolte et l'anarchie.

Des bruits sourds, précurseurs de la tempête, grondent au fond de nos sociétés, on dirait d'un ouragan qui agite la mer jusque dans ses dernières profondeurs.

L'humanité tout entière semble en proie aux angoisses d'une maladie mortelle. Chacun se croit la mission de la sauver et lui applique des remèdes qui ne font qu'aggraver ses maux, parce que Dieu ne leur a pas donné la vertu qui guérit.

Les élus du peuple se rassemblent en conseil pour faire des lois qui garantissent l'ordre et le bien-être matériels; ils s'appliquent à réunir tous les hommes par les liens d'une confraternité universelle.

Le flambeau de la science et la civilisation doivent dissiper les ténèbres de l'ignorance et éclairer les peuples.

Les fers qui pèsent encore sur certaines classes de la société se brisent, les prérogatives et les priviléges disparaissent. Désormais il n'y aura plus d'autre distinction que celle de la science, de l'héroïsme, du mérite personnel, ou peut-être du hasard.

Mais, en attendant ce nouvel ordre de choses, le pauvre demande vainement du pain, l'orphelin une famille, l'enfant abandonné un asile, le faible un soutien, l'opprimé un protecteur, l'indigent du travail, au moyen duquel il puisse pourvoir à sa subsistance journalière.

Tandis qu'on proclame partout la fraternité, il n'est pas rare de voir les familles divisées, les villes en proie aux discordes civiles, les provinces découragées, des nations, jusqu'alors alliées, toutes disposées à se déclarer la guerre et à en venir aux mains.

Les princes sont contraints de descendre du trône et de renoncer à leur autorité séculaire, pour faire place à des pouvoirs nouveaux.

On veut que celui qui, à force de travail et de privations s'est péniblement acquis une honnête aisance, partage le fruit de ses labeurs avec ces pauvres qui sont tombés dans le dénûment par leur faute, et qui continuent à y croupir, parce qu'ils préfèrent le désœuvrement au travail. De là il est arrivé que la pauvreté chrétienne, si estimable d'ailleurs, est tombée dans le mépris, qu'une sage prévoyance est devenue un

motif de haine et d'envie, une offense à la dignité humaine, une atteinte aux droits des peuples.

Ceux qui doivent obéir s'élèvent audacieusement contre ceux qui commandent, et l'autorité est livrée à la dérision et au mépris. L'évangile, que ces nouveaux apôtres nous prêchent, consiste à abaisser toute colline, à combler tous les abîmes en creusant des abîmes nouveaux, à faire descendre les montagnes dans la profondeur des vallées, ou à élever les vallées au niveau des montagnes.

Cependant les crimes se multiplient avec une effrayante rapidité, l'autorité qui veille au maintien des lois et des mœurs a peine à suffire à sa tâche, les prisons sont encombrées, le nombre des naissances illégitimes va toujours en augmentant, au grand effroi de tous les cœurs honnêtes; l'ambition, l'avarice, l'orgueil, l'impiété, le libertinage, comme des torrents fangeux, se précipitent sur la société, menacent de tout engloutir, de renverser toutes les digues que leur opposent les lois divines et humaines, et de couvrir la terre entière de leurs eaux corrompues.

Dans notre chère patrie les hommes de destruction ne forment que le petit nombre; le peuple est encore inébranlablement attaché à son antique foi, les grands et les puissants du jour respectent la religion et ses ministres, quoique au milieu du tourbillon qui les emporte, ils oublient trop souvent les devoirs les plus sacrés de l'homme et les grands intérêts de la vie future; ceux même qui sont hostiles à tout ce qui fait l'objet de notre culte et de nos croyances, conservent encore certains dehors qui nous font espérer que nous ne verrons pas le retour de ces temps de persécution et de barbarie qui ont laissé de si douloureux souvenirs dans notre histoire.

Mais si nous portons nos regards autour de nous, quel triste et affligeant spectacle nous apercevons de toutes parts? En Irlande, nos frères continuent à souffrir de la faim sous un régime odieux; en Angleterre, les lois sanguinaires, portées à une autre époque contre les catholiques, ne sont pas encore abolies. En Espagne, l'Eglise, autrefois si riche, est aujourd'hui réduite à la plus profonde misère. En Allemagne, la haine contre la foi catholique n'a rien perdu de sa violence; on aurait vu un pouvoir tyrannique adopter les mesures les plus oppressives contre l'Eglise, et ne pas reculer devant de nouvelles persécutions, si le sentiment religieux ne s'était réveillé en ce peuple, et si les évêques, armés du courage et de l'éloquence de saint Basile, n'avaient donné de salutaires leçons aux gouvernements, en les avertissant que le sang des martyrs redeviendrait au besoin une semence de nouveaux chrétiens.

En Russie, l'Eglise continue, comme toute la création avant la venue du Sauveur, à soupirer après sa délivrance. En Suède, la fidélité à la foi catholique est punie du bannissement, et ce n'est qu'à la faveur du silence et des ténèbres que nos frères peuvent y participer aux consolations que leur offre la religion.

Mais le spectacle le plus désolant est celui que nous présente la Suisse. Ce pays gémit sous le joug le plus écrasant qui ait jamais pesé sur un peuple. Les ennemis de l'Eglise, dans l'orgueil de leur facile triomphe, y traitent leurs frères catholiques avec une insolence dont on chercherait vainement un exemple dans les temps les plus barbares. Après s'être rendus maîtres, par la trahison, des villes que la nécessité de se défendre contre d'impies agressions avaient unies par les liens les plus légitimes, ils dévastent les églises, ils chassent de leurs retraites les pieux solitaires, les vierges chrétiennes qui ne s'occupaient du monde que pour implorer sur lui les miséricordes divines, ils détruisent les vénérables monuments élevés par la foi de leurs pères, ils ne rougissent pas de porter une main sacrilége sur des prêtres dont l'unique crime est d'être restés fidèles à leur sainte vocation; ils persécutent surtout avec un incroyable acharnement ces religieux spécialement voués à l'éducation de la jeunesse, qui ne s'étaient fait remarquer que par leurs lumières et leurs vertus, et entre les mains desquels le flambeau de la science avait jeté pendant trente ans, sur la terre helvétique, un éclat jusqu'alors inconnu.

Passons maintenant à cette terre privilégiée, sur laquelle Dieu s'était plu à répandre avec une abondance toute particulière ses bénédictions et ses grâces. Nous n'y trouvons que confusion et désordre. L'erreur y prend la place de la vérité; les exigences les plus insensées prétendent s'y substituer au droit le plus sacré et le plus incontestable: on veut que la houlette de Pierre s'incline devant le glaive de quelques démagogues insolents; que le chef de l'Eglise universelle obéisse aux mauvaises passions, aux caprices, aux intérêts particuliers qui s'agitent autour de lui.

Mais le plus noble, le plus courageux des pasteurs que le Sauveur ait jamais mis à la tête de son Eglise, ne se laisse point abattre par la tempête que l'enfer a excitée contre lui. L'orgueil et les criminels desseins de ses ennemis viennent se briser contre son inébranlable fermeté: il abandonne pour un temps un peuple ingrat à son sens réprouvé; il livre les impies et les factieux à leur propre délire; il parvient à se soustraire aux tentatives des insensés qui veulent le faire servir à l'exécution de leurs projets sacriléges; il franchit tous les obstacles, et arrive enfin dans cette nouvelle Sion, où il reçoit aujourd'hui les hommages qui sont dus à son autorité suprême, et où il gouverne en toute liberté le troupeau de Jésus-Christ. De là il peut adresser au monde chrétien ces paroles qu'un de ses prédécesseurs, saint Grégoire VII, faisait entendre autrefois à la nation allemande: « Que chacun conserve l'espoir que la main

de celui qui, dans sa toute-puissance, élève l'humilité des fidèles, ne manque pas de puissance pour confondre l'orgueil et la présomption de ses ennemis; car bien certainement, avec l'aide de Dieu, l'orgueil des méchants sera bientôt confondu, et l'Eglise recouvrera la paix pour laquelle elle soupire depuis si longtemps.» (Epist., 8, 9.)

Quand on considère tant de désastres et de malheurs, tant d'iniquités commises contre la sainte épouse de Jésus-Christ, on ne peut se défendre d'un profond sentiment de tristesse, et on se prend à désespérer du salut de l'humanité. Mais Dieu qui, pour nous éprouver, a permis ces tribulations et ces souffrances, nous ramènera, nous en avons la ferme confiance, des temps plus calmes et plus tranquilles; il instruira les peuples à faire un meilleur usage de leur liberté; il inspirera à ceux qui gouvernent des sentiments de sagesse et d'équité.

Si le Seigneur nous dit comme autrefois à son peuple : « Ton état est très-grave; ta blessure est incurable, » ne perdons pas confiance; mais humilions-nous en sa présence; faisons-lui l'humble aveu de notre faiblesse et de notre impuissance, et allons nous réfugier entre ses bras paternels. Les menaces qu'il nous fait doivent redoubler notre amour pour lui, puisqu'au moment même où il nous montre un visage irrité, il nous assure qu'il ne cessera pas d'être notre protecteur et notre père. *Je vous ai frappés en ennemis,* nous dit-il par le prophète; *je vous ai châtiés cruellement, à cause de la multitude de vos iniquités et de votre endurcissement dans le péché. Pourquoi donc criez-vous quand vous vous sentez brisés de coups? C'est à cause de la multitude de vos iniquités et de votre endurcissement dans le péché, que je vous ai traités de la sorte. Mais un jour tous ceux qui vous dévoreront seront dévorés; tous vos ennemis seront emmenés en captivité; car je fermerai la cicatrice de votre plaie et je vous guérirai de vos blessures. Alors vous serez mon peuple et je serai votre Dieu.* (*Jer.*, XXX, 14, 15, 16, 17, 22.)

La conséquence à tirer de ces paroles, N. T. C. F., c'est que nous ne devons point nous irriter contre ceux qui persécutent les fidèles, ni appeler la colère de Dieu sur la tête de ceux que nous regardons comme les auteurs des désordres qui nous affligent, ni souhaiter des châtiments à ceux qui tiennent la parole divine captive, qui oppriment l'Eglise et ses plus fidèles serviteurs, qui mettent des entraves à la libre pratique des préceptes et des conseils évangéliques, qui n'ont que du mépris pour la vérité et qui mettent obstacle aux progrès de la morale chrétienne. Ah! N. T. C. F., la colère et la haine ne doivent jamais trouver accès dans un cœur chrétien; un disciple de Jésus ne sait que pardonner et prier pour ceux qui le persécutent.

Si nous vous avons raconté, N. T. C. F., les souffrances de l'Eglise et les coupables entreprises de ses ennemis, nous ne l'avons point fait, Dieu nous en est témoin, par un sentiment de haine ou par un esprit de vengeance. Loin de nous la pensée d'appeler les malédictions divines sur des hommes qui sont l'objet de notre plus tendre compassion. Nous avons voulu seulement vous montrer combien ils ont besoin du secours de nos prières et de nos bonnes œuvres. Nous avons voulu aussi reconnaître devant Dieu nos propres fautes, montrer notre foi, donner un nouvel aliment à nos espérances, et une preuve de notre amour à des hommes qui, malgré leurs erreurs et leurs injustices à notre égard, n'ont pas cessé d'être nos frères et les enfants du même Dieu. Ainsi nos gémissements ne tendent qu'à ranimer dans tous les cœurs les sentiments de la charité fraternelle; nos remontrances ne sont que des paroles de salut, nos reproches une invitation à la pénitence, nos larmes, notre douleur une preuve de notre empressement à aller au-devant de toutes les peines et de la mort même, pour appliquer, dans la vie présente et dans la vie future, à nos frères unis et séparés, le prix du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. (*Ezech.*, XXXIII, 11.) Unissons donc, N. T. C. F., pendant ce saint temps de carême, nos prières et nos pénitences, afin qu'elles montent plus vite vers le trône de Dieu et qu'elles désarment plus sûrement sa colère. Redoublons nos efforts et nos prières pour détourner nos périls communs. Que la charité nous réunisse et fasse disparaître toutes les différences de peuples, de langues, de mœurs et de coutumes. Enfants du même père, prosternons-nous tous ensemble à ses pieds, pour lui exposer nos misères et nos peines, pour déplorer nos erreurs et nos fautes, pour implorer sa miséricorde, et le conjurer de dissiper nos craintes et de mettre un terme à nos souffrances et à nos afflictions.

Pour résumer en peu de mots l'instruction que nous venons de vous adresser, N. T. C. F., et pour vous indiquer les fruits que vous devez en retirer, nous terminons en répétant les paroles que le grand Apôtre adressait autrefois aux chrétiens de Colosse, et qui conviennent si bien aux temps où nous vivons.

Cherchez uniquement ce qui est dans le ciel où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père; n'ayez de goût et d'affection que pour les choses du ciel et non pour celles de la terre. Lorsque Jésus-Christ, qui est votre vie, viendra à paraître, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire. Faites donc mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous, la fornication, l'impureté, les abominations, les mauvais désirs et l'avarice qui est une idolâtrie, puisque ce sont ces excès qui font tomber la colère de Dieu sur les hommes rebelles à la vérité. Mais maintenant, quittez aussi vous-mêmes tous ces péchés, comme la colère, l'aigreur, la médisance; que les paroles déshonnêtes soient bannies de vo-

tre bouche, n'usez point de mensonge les uns envers les autres; dépouillez le vieil homme avec ses œuvres, et revêtez-vous de cet homme nouveau qui, par la connaissance de la vérité que lui donne l'Evangile, se renouvelle selon l'image de celui qui l'a créé, où il n'y a ni Juif, ni gentil, ni Scythe, ni barbare, ni libre, ni esclave, mais où Jésus-Christ est tout à tous.

Revêtez-vous donc comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, de tendresse et d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience, vous supportant les uns les autres; chacun remettant à son frère tous les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui, et vous entre-pardonnant comme le Seigneur vous a pardonnés. Mais surtout revêtez-vous de la charité, qui est le lien de la perfection, et faites régner dans vos cœurs la paix de Jésus-Christ; que la parole de Jésus-Christ habite en vous avec plénitude et vous comble de sagesse; quoi que vous fassiez en parlant et en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père. Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il est raisonnable, en ce qui est selon le Seigneur. Maris, aimez vos femmes et ne les traitez pas avec aigreur et rudesse. Enfants, obéissez en tout ce qui est juste à vos pères et mères. Pères, n'irritez pas vos enfants, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement. Serviteurs, obéissez en tout ce qui est juste à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, ne les servant pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais avec simplicité de cœur et crainte de Dieu. Faites de bon cœur tout ce que vous faites, comme le faisant pour le Seigneur et non pour les hommes, sachant que vous recevrez du Seigneur l'héritage du ciel pour récompense de votre fidélité; car c'est le Seigneur Jésus-Christ que vous servez en la personne de vos maîtres. Mais celui qui agira injustement recevra la peine due à son injustice; car Dieu n'a point égard à la condition des personnes (*Col.*, III, 1 et seq.). *Vous, maîtres, rendez à vos serviteurs ce que l'équité et la justice demandent de vous, sachant que vous avez aussi bien qu'eux un maître dans le ciel; persévérez et veillez dans la prière; conduisez-vous avec sagesse envers ceux qui sont hors de l'Eglise. Priez aussi pour nous, afin que Dieu nous délie la bouche pour annoncer les mystères de Jésus-Christ.* (*Col.*, IV, 1-4.)

Donné à Strasbourg, le 8 février 1849.

VII. MANDEMENT.

Pour le carême de 1850.

SUR LA PROFANATION DU DIMANCHE.

Un désordre qui nous afflige profondément, nos très-chers frères, sur lequel nous ne cessons de gémir devant Dieu et qu'au commencement de cette sainte quarantaine nous nous sentons pressé de signaler à l'attention des fidèles confiés à nos soins, c'est la profanation du dimanche et des jours consacrés au Seigneur.

Tous les jours dont se compose notre existence appartiennent à Dieu. Il n'y a pas un instant dans notre vie que nous ne devions faire servir à sa gloire; cependant il a voulu, dans son infinie sagesse, que, dans la semaine, il y eût un jour qui lui fût plus spécialement consacré; où l'homme s'élevant au-dessus des choses du temps et des intérêts matériels, ne fût plus occupé que du soin de lui rendre ses hommages, et de lui témoigner sa reconnaissance et son amour.

Rappelez-vous, N. T. C. F., ce jour à jamais mémorable où le Seigneur publia sa loi au sommet du Sinaï. Environné de tout l'éclat de sa grandeur et de sa puissance, au bruit du tonnerre, à la lueur des foudres et des éclairs, il fait connaître ses volontés à son peuple. Parmi les préceptes qui furent alors promulgués, nous trouvons celui-ci: *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat. Vous travaillerez durant six jours, et vous y ferez tout ce que vous aurez à faire; mais le septième jour est le sabbat consacré au Seigneur votre Dieu, vous ne ferez donc en ce jour aucun ouvrage; car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, et il s'est reposé le septième jour; c'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat, et il l'a sanctifié.* (*Exod.*, XX, 8-11.)

Cette loi, promulguée avec tant de solennité et d'éclat, le Seigneur, pour engager son peuple à l'observer fidèlement, l'accompagne des menaces les plus terribles, des plus magnifiques promesses. *Si vous ne m'écoutez point*, dit-il au *Lévitique*, *si vous violez ma loi, si vous profanez le jour que je me suis réservé, si vous méprisez le signe de mon alliance, voici comment je vous punirai: je ferai tomber sur vous la misère, et je vous livrerai en proie à toutes les horreurs de l'indigence; vous sèmerez, mais vous ne récolterez point, parce que vos ennemis ravageront vos campagnes; tous vos travaux vous seront inutiles; le ciel sera pour vous d'airain, et vous arroserez en vain la terre de vos sueurs.* (*Levit.*, XXVI, 14-16.)

Si, au contraire, vous respectez le jour du sabbat, et si vous marchez dans la voie de mes commandements, je fertiliserai vos champs, et je leur ferai rendre au centuple ce que vous aurez semé; je vous donnerai les pluies propres à chaque saison. La terre produira des grains en abondance, et les arbres seront chargés de fruits. J'établirai ma paix dans vos campagnes; j'éloignerai de vous tout ce qui pourrait vous nuire, et je vous préserverai des horreurs de la guerre. (*Levit.*, XXVI, 3-6.)

Ainsi parlait le Seigneur. Il voulait, par la crainte des châtiments et par l'appât des biens terrestres, obliger un peuple charnel et grossier à observer sa loi. Il y avait encore plus, N. T. C. F.; le profanateur du sabbat était puni de mort. (*Num.*, XV, 35.) Dieu l'avait ainsi ordonné pour maintenir

l'exécution d'un précepte qu'il regardait comme le signe particulier de son alliance avec son peuple. (*Exod.*, XXXI, 13.)

Israël, soumis à la volonté du Seigneur, observait le sabbat avec un respect religieux. Il s'abstenait en ce jour de toute œuvre servile ; il le consacrait tout entier à méditer la loi du Seigneur, à chanter ses louanges, à lui offrir des sacrifices, à célébrer ses bienfaits, à lui rendre le culte et les hommages qui sont dus à sa majesté suprême. Et le Seigneur, pour récompenser sa fidélité, répandait sur lui ses bénédictions les plus abondantes, et lui donnait sans cesse de nouveaux gages de sa protection et de son amour.

L'Eglise, N. T. C. F., toujours guidée par l'esprit de Dieu, a transféré la solennité du sabbat au dimanche. Nul doute que ce changement n'ait été opéré par les apôtres eux-mêmes. Saint Luc nous apprend que les fidèles s'assemblaient le premier jour de la semaine pour la fraction du pain. (*Act.*, II, 42.) Saint Jean, relégué dans l'île de Pathmos, nous dit que les mystères de son *Apocalypse* lui furent révélés le jour du Seigneur, c'est-à-dire le dimanche. (*Apoc.*, I, 10.) C'est le dimanche que saint Paul veut que l'on recueille dans l'assemblée des fidèles les aumônes destinées au soulagement des pauvres. (I *Cor.*, XVI, 2.) Saint Justin nous enseigne que les premiers chrétiens se réunissaient le dimanche pour prier en commun, pour recevoir le corps de Jésus-Christ et entendre la parole de Dieu. (Justin., *Apol.* in finem.) Saint Ignace, disciple de saint Pierre, exhortant les fidèles à ne pas se laisser entraîner dans l'erreur touchant l'observation des cérémonies de la loi judaïque, leur recommande de ne pas observer le sabbat des Juifs, mais de mener une vie qui réponde à la sainteté du jour du Seigneur.

Et ce n'est pas sans une raison profonde, N.T.C.F., que l'Eglise, ou plutôt l'esprit de Dieu, par son organe a accompli ce changement. Elle a prétendu honorer par là les deux principaux mystères de la loi nouvelle, nous voulons dire la résurrection de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, qui se sont accomplis le dimanche. Par le premier de ces mystères, Jésus-Christ a triomphé de l'enfer, de la mort et du péché ; il a consommé le grand ouvrage de la rédemption du monde. Par le second, Dieu a donné au monde la loi nouvelle destinée à remplacer les ombres et les figures de l'Ancien Testament. « Le premier jour de la semaine, dit le Pape saint Léon, a été consacré par les dons précieux que la bonté divine a daigné répandre sur nous, et les touchantes merveilles que Dieu, dans sa miséricorde, a opérées pour le salut du genre humain, rendent ce jour à jamais digne de notre vénération. C'est en ce jour que la mort a été vaincue, et qu'une vie nouvelle a été donnée au monde. C'est en ce jour que le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres pour renouveler la face de la terre. » (Leo., epist. 81 *ad Diosc. Alex.*)

Or, N. T. C. F., si, dans l'ancienne loi, le jour du sabbat fut consacré aux devoirs de la religion en mémoire de ce repos mystérieux auquel Dieu se livra après la création du monde, avec quel respect, avec quel religieux recueillement ne devons-nous pas célébrer le dimanche, destiné à perpétuer le souvenir de notre rédemption consommée par la résurrection du Fils de Dieu, et de cette vie nouvelle que le Saint-Esprit est venu répandre sur la terre ! Que ce jour soit donc consacré tout entier à une sainte allégresse et aux pieuses pratiques de la foi, puisqu'il nous rappelle l'amour, la bonté de Dieu pour nous, les grâces et les bénédictions dont il nous a comblés, les merveilles et les prodiges qu'il a opérés pour notre salut.

Au jour du sabbat, Israël adorait cette toute-puissante bonté qui d'une seule parole a tiré l'univers du néant, et qui a tout créé pour l'homme. Il rendait grâce à son Dieu, qui l'avait arraché à l'esclavage de l'Egypte et à la tyrannie de Pharaon. Oh ! que les pensées du chrétien sont plus nobles et plus sublimes ! Comme le Juif, il adore sans doute ce Dieu créateur dont la nature entière célèbre la grandeur et la puissance, mais il est bien plus touché du souvenir d'un Dieu humilié, anéanti, expirant sur une croix pour le salut de l'homme coupable ; car, N. T. C. F., la résurrection de Jésus-Christ nous rappelle les souffrances et les ignominies de sa passion et de sa mort.

Si Israël adorait un Dieu qui, par la puissance de son bras, avait brisé ses fers, le chrétien adore un Dieu qui, par l'effusion de son sang, l'a délivré de la servitude du péché et l'a arraché à la puissance de l'enfer.

Si Israël célébrait le jour où Dieu lui avait donné sa loi au milieu des splendeurs du Sinaï, le chrétien célèbre le jour où le Saint-Esprit, descendant sur les apôtres sous la forme de langues de feu, a donné à la terre la loi de grâce et d'amour.

En présence de ces grands mystères que l'Eglise offre à nos méditations le saint jour du dimanche, oh ! qu'elles doivent nous paraître vaines et frivoles, les pensées qui, les autres jours, absorbent nos soins et notre attention ! Tout contribue alors à nous rappeler les desseins de Dieu sur nous, la grandeur de nos espérances, le terme glorieux vers lequel nous devons tendre, la brillante couronne qui doit un jour récompenser nos efforts, les conditions que nous avons à remplir pour mériter le bonheur qui nous est promis. Tout, dans les cérémonies et les enseignements de l'Eglise, nous invite à élever nos cœurs au-dessus de ce monde périssable : *Sursum corda*, à diriger vers le ciel nos désirs et nos espérances.

Et n'est-il pas juste, N. T. C. F., que, nous affranchissant, au moins pour quelques instants, des embarras du siècle, nous prenions du temps pour nous occuper de nos éternelles destinées, pour méditer les

vérités du salut, pour répandre notre âme devant Dieu dans la prière, pour en sonder les replis secrets, pour découvrir enfin les taches et les souillures que lui ont fait contracter le commerce du monde et le maniement des affaires temporelles?

Nécessaire au corps affaibli par les travaux de la semaine, le repos du dimanche l'est bien plus encore à l'âme, dont les forces s'épuisent si aisément. Dissipés par les préoccupations du siècle, étourdis par les plaisirs et les affaires, nous ne vivons souvent, les jours ordinaires, que pour le corps: nous perdons de vue nos besoins spirituels et les grands intérêts de l'éternité. Le dimanche nous rend à nous-mêmes et à l'affaire uniquement nécessaire de notre sanctification; il ne suspend les travaux du corps que pour nous donner le temps de pourvoir à la vie de notre âme et de nous occuper de nos destinées futures. Aussi le dimanche est-il spécialement le jour de la prière, de l'instruction et des divins mystères. En ce jour, non contents de répandre votre cœur devant Dieu dans le secret de vos demeures, vous devez, avec un religieux empressement, vous rendre dans le temple du Seigneur, autour duquel se groupent la plupart de vos maisons, monument visible d'une religion qui, après avoir créé la civilisation, la protége et en resserre les liens avec autant de force que de douceur.

Fondée sur une tradition qui remonte jusqu'au temps des apôtres, l'Eglise vous ordonne, sous peine de péché grave, d'assister en ce jour au sacrifice de nos autels. Cette obligation, dont une impossibilité physique ou morale et certains devoirs urgents de charité peuvent seuls dispenser, est toujours pour le vrai chrétien une source de grâces, de mérites, de douces jouissances. L'autel est à ses yeux comme un autre Calvaire où l'Homme-Dieu répand, avec son sang, tous les trésors de sa grâce. En union d'esprit et de cœur avec l'Eglise de la terre et du ciel, il entonne l'hymne des anges, le symbole de sa foi et de son espérance; il chante le Dieu trois fois saint; il offre au Très-Haut, par les mains du prêtre, l'hostie sainte et sans tache, l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde; il recommande au Dieu des miséricordes ses besoins personnels, ceux de sa famille, de sa patrie, de l'Eglise militante et souffrante, et rend à la majesté divine, par Jésus-Christ, pontife éternel, médiateur entre Dieu et les hommes, tous les hommages de foi et d'adoration, d'humiliation et de repentir, de confiance et d'amour, qui lui sont dus. Non, N. T. C. F., il n'est rien dans la religion qui donne plus d'élévation aux pensées, plus d'ardeur aux sentiments, plus d'impulsion aux vertus les plus nécessaires et les plus difficiles, à l'humilité, à la patience, à l'obéissance, à la charité, à l'abnégation, que l'assistance à nos divins mystères. Le fidèle qui y apporte de pieuses dispositions, en sort toujours comblé de grâces, plein de force, de confiance et de joie.

Ces heureux effets ne peuvent être obtenus que par des âmes éclairées et pénétrées des vérités de la foi. Voilà pourquoi le saint concile de Trente ordonne aux pasteurs de joindre la prédication à l'office divin, conformément à ce qui se pratiquait dans les premiers siècles de l'Eglise, où l'explication des livres saints en suivait régulièrement la lecture. Voilà pourquoi le même concile enjoint aux évêques de faire connaître aux fidèles l'obligation qui leur est imposée de se réunir dans l'église paroissiale non-seulement pour y assister à la célébration des divins mystères, mais encore pour y recevoir l'instruction dont ils ont besoin. (*Conc. Trid.*, sess. 24, can. 4, *De reform.*) C'est dans le même but qu'il est prescrit aux pasteurs dans notre diocèse de faire le catéchisme à l'office de l'après midi, et d'y expliquer les vérités et les préceptes de la religion avec la précision et les développements qu'ils demandent.

Selon le témoignage de l'Apôtre, le ministère de la parole est l'un des plus puissants moyens de sanctification. (I *Cor.*, I, 21.) C'est à la parole de Dieu qu'il appartient de dissiper nos ténèbres, de détruire nos préjugés, de rectifier notre jugement, de régler notre esprit et notre cœur, nos paroles et nos actions; d'émouvoir le pécheur, de lui inspirer une terreur salutaire et une douce confiance, en mettant sous ses yeux ce que la religion a de plus touchant; de réchauffer ces cœurs froids qui n'ont plus pour Dieu qu'une mortelle indifférence, d'y faire naître de pieux sentiments, de saints désirs, de rappeler à tous leurs devoirs, et de leur tracer la route du ciel.

Il est encore d'autres bonnes œuvres bien propres à sanctifier le jour du Seigneur. Telles sont les œuvres de charité. Sans recourir à l'histoire ecclésiastique, les Epîtres de saint Paul prouvent assez que l'usage des quêtes pour le soulagement des pauvres et pour l'entretien du culte remonte jusqu'au temps des apôtres. (I *Cor.*, XVI, 2.)

Telle est aussi la lecture des livres de piété. Amis fidèles, ils nous présentent, en tout temps, sans nous ménager, l'inflexible vérité, et sans nous offenser, ils nous avertissent de nos défauts et de nos devoirs. Aussi le chrétien, pénétré du désir de faire son salut, assigne-t-il, chaque jour, quelques moments à la lecture spirituelle.

Mais il n'est rien de plus conforme au vœu de l'Eglise pour la sanctification des saints jours, rien de plus propre à attirer sur nous les grâces divines que la fréquente réception des sacrements. La confession jointe au repentir sincère, au ferme propos de ne plus pécher et aux œuvres satisfactoires, vous assure la rémission de vos fautes, la connaissance de vous-mêmes, des avis salutaires, des grâces plus abondantes, en même temps qu'elle vous fait former les plus saintes, les plus généreuses résolutions pour l'avenir.

La divine Eucharistie devenant la nourriture de l'âme, la comble des dons célestes

et la remplit d'une force surnaturelle. Qu'ils sont admirables, les fruits de vertu et de grâce que produisent les sacrements dans ceux qui s'en approchent souvent et avec les dispositions nécessaires! La paix du cœur, les goûts innocents, les vices remplacés par d'héroïques vertus, l'avancement dans la perfection chrétienne, tels en sont les effets salutaires.

Maintenant, nous vous le demandons, N. T. C. F., comment se fait-il que le dimanche, ce jour consacré au culte de Dieu et à notre sanctification, ce jour de bénédictions et de grâces, devienne si souvent, pour tant de chrétiens, un jour de débauche et de dérèglement? Jusqu'à quand l'Eglise aura-t-elle la douleur de voir profaner, par de déplorables excès, des jours qui ne devraient être marqués que par un salutaire accroissement de piété et de vertu? Hélas! à voir ce qui se passe dans nos villes et nos campagnes, on se prend à douter si nous sommes encore dans un pays chrétien. On ne rougit pas de se livrer au trafic, au commerce, au négoce; les magasins restent ouverts et semblent, par leurs étalages, insulter à la solennité du saint jour, et inviter les passants à violer la loi du Seigneur. Les travaux continuent presque partout sans interruption, dans les ateliers, dans les usines, dans les manufactures; et l'on voit, à la honte du christianisme et de la civilisation, des hommes impitoyables qui, en contraignant de malheureux ouvriers à travailler les jours défendus, ne craignent pas de les placer entre leur conscience et la nécessité de pourvoir à leur subsistance. On voit des maîtres et des maîtresses qui permettent à peine à leurs domestiques d'entendre à la hâte une messe basse, et qui, le reste du jour, les occupent à toutes sortes de travaux manuels. Les lieux d'intempérance et de débauche se remplissent d'une multitude désordonnée qui les fait retentir de ses vociférations et de ses clameurs, qui s'y livre souvent à des rixes sanglantes. Il n'est pas rare d'y voir des insensés qui y dépensent, en quelques heures, le salaire qui devait servir à leur entretien et à celui de leur famille pendant toute une semaine.

Que dire de ces bals, de ces soirées que l'on a toujours soin de donner le samedi, et qui, se prolongeant fort avant dans la matinée du dimanche, violent tout à la fois et la loi de l'abstinence et celle de la sanctification du saint jour? Que dire de ces représentations théâtrales dont les consciences les moins délicates reconnaissent l'immoralité, et où l'on voit des chrétiens applaudir avec transport à des scènes où la pudeur et la religion sont également outragées?

Hélas! N. T. C. F., nous ne pouvons y penser sans une douleur amère, le jour du Seigneur est indignement profané dans notre patrie, jadis si célèbre par sa foi, par sa gravité et sa décence, par son respect pour les choses saintes, par son attachement à la loi du Seigneur. De là tous les maux qui nous accablent, tous les crimes, tous les vices qui naissent nécessairement de l'abandon de la maison de Dieu et de l'ignorance de la religion. Vous ne savez pas, N. T. C. F., combien Dieu est sensible à l'outrage que lui fait la profanation des saints jours. Il veut qu'un malheureux qui s'est permis de ramasser un peu de bois le jour du sabbat soit impitoyablement lapidé hors du camp. (*Num.*, XV, 35.) Ah! s'il punissait toujours dans la vie présente les profanateurs du dimanche, que de chrétiens deviendraient de nos jours les victimes de ses vengeances!

Mais prenez garde, N. T. C. F.; la vengeance du Seigneur, pour être différée, n'en est pas moins certaine. Elle éclatera par ses coups formidables qui jettent la consternation et l'effroi parmi les peuples; car, selon la doctrine des Pères, c'est là un crime que Dieu ne laisse jamais impuni, même en ce monde.

Ce crime, en effet, porte un caractère tout particulier de révolte et d'audace contre la majesté divine. Il ne prend point, comme les autres, sa source dans le tumulte et l'effervescence des passions. On le commet de sang-froid et avec le calme de la réflexion. Nous frémissons de le dire: on ne le commet que pour le seul plaisir de paraître impie et de braver audacieusement la loi de Dieu. Ce crime est une source de scandales; il enfante nécessairement une multitude de péchés; il ne faut souvent qu'un profanateur pour entraîner toute une famille, toute une paroisse dans le même désordre. Ce crime ne tend à rien moins qu'à anéantir le culte extérieur et visible que nous devons à Dieu. Par conséquent il est de sa justice, il est de sa sagesse et de sa grandeur d'en arrêter les progrès, de ne pas permettre qu'il s'enhardisse par l'impunité; de le réprimer tantôt par des châtiments publics et éclatants, tantôt par des vengeances qui, pour être secrètes, n'en sont souvent que plus terribles.

Hélas! N. T. C. F., nous nous plaignons souvent que les temps deviennent toujours plus difficiles et plus mauvais. Nous voyons la misère et l'indigence faire chaque jour des progrès effrayants; des maladies contagieuses désoler la terre et faire descendre des milliers de victimes dans le tombeau. Les doctrines les plus subversives, les plus anarchiques, sont accueillies avec transport par une multitude ignorante, dont elles flattent les passions; l'édifice social est à chaque instant ébranlé par de nouvelles secousses. Tout tombe, tout croule autour de nous, et l'on croirait que le monde va retourner dans le chaos. Une philosophie audacieuse, implacable ennemie de la religion, a enfanté cet esprit d'impiété et de libertinage qui menace de tout envahir, et d'élever son trône sur les ruines de la foi et des mœurs. Nous voyons avec effroi disparaître jusqu'aux derniers vestiges de cette sainte probité si chère à nos pères. C'est

dans tous les rangs de la société un goût effréné pour les plaisirs sensuels, pour les jouissances du luxe et de la volupté. Pour satisfaire ce goût, on ne recule devant aucun moyen, quelque contraire qu'il soit aux lois de la morale et de la conscience. De là ces injustices et ces violences dont retentissent les tribunaux ; de là ces théories insensées qui ne tendent à rien moins qu'à consacrer le vol et la spoliation. La paix et la concorde semblent bannies des familles ; les parents ne se mettent plus en peine d'inspirer à leurs enfants l'amour et la crainte de Dieu ; les enfants n'ont plus ni attachement ni soumission pour leurs parents ; la jeunesse s'affranchit de toutes les règles, et ne reconnaît plus aucune autorité ; le sexe se dépouille de cette aimable modestie qui fait son plus bel ornement. Les maîtres n'ont plus ni compassion ni ménagement pour leurs domestiques ; les domestiques, à leur tour, n'ont plus ni fidélité ni respect pour leurs maîtres. Tous les rapports des hommes entre eux sont méconnus, les liens qui les unissent, se relâchent et se brisent ; depuis la base de l'édifice social jusqu'à son sommet, nous n'apercevons que désordre et anarchie. Qui ne voit là, N. T. C. F., l'accomplissement de ce terrible oracle des livres saints : *Si les enfants de David abandonnent ma loi, et s'ils ne marchent pas dans les voies de mes commandements ; s'ils violent la justice de mes préceptes, et s'ils ne gardent point mes ordonnances, je visiterai avec la verge leurs iniquités, et j'infligerai à leurs crimes les plus terribles châtiments* (*Psal.* LXXXVIII, 31-33.) Craignons donc que la société, si elle ne s'arrête à temps dans la voie funeste où elle s'est engagée, ne devienne la proie de malheurs encore plus affreux, et que Dieu, lassé de ses prévarications, ne la réveille à grands coups de tonnerre. Telles sont les conséquences de la profanation du dimanche ; il n'y a plus ni prospérité ni bénédiction pour un peuple qui viole la loi du saint jour, qui s'éloigne de la maison de Dieu, qui se prive des grâces qui y abondent, qui néglige d'entendre cette parole divine seule capable de le maintenir dans les bornes du devoir, de lui tracer la route qu'il doit suivre, de lui assigner le but où il doit tendre, d'adoucir ses maux et de lui apprendre à triompher de ses mauvais penchants. O vous N. T. C. F., qui lisez ou qui entendez les plaintes que nous répandons ici dans notre affliction, si vous n'avez pas complétement perdu la foi, si vous n'êtes pas tout à fait insensibles à la gloire de Dieu et aux malheurs de la patrie, si vous n'avez pas renoncé à vos immortelles espérances, ah ! réveillez-vous enfin, usez de tout ce que vous avez d'influence sur ceux qui vous entourent pour que le jour du Seigneur soit sanctifié, et sanctifiez-le vous-mêmes par des œuvres dignes du nom chrétien que vous portez. Le bonheur et la gloire de la France, votre propre salut, sont à ce prix.

Donné à Strasbourg, le 27 janvier 1850.

VIII. MANDEMENT

Pour le carême de 1851.

SUR LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE.

Au moment où notre charge pastorale nous impose le devoir de vous annoncer le retour du carême, et de vous inviter à vous livrer aux pieux sentiments que l'Eglise, pendant ce saint temps, veut faire naître dans vos âmes, nous ne pouvons, N. T. C. F., nous défendre d'une reconnaissance profonde au souvenir de la grâce inestimable du jubilé qui nous a été accordée, des fruits de vie et de salut qu'elle a produits parmi nous. Notre cœur de pasteur et de père éprouve le besoin de vous faire partager la consolation et la joie que nous inspirent les miséricordes infinies du Seigneur, et l'empressement avec lequel un si grand nombre des fidèles confiés à nos soins ont répondu aux sollicitations de son amour. Quel bienfait plus digne de notre gratitude que cette grande indulgence du jubilé, qui, en nous purifiant de nos souillures et en nous remettant les dettes que nous avions contractées envers la justice divine, nous rend la sainteté baptismale et nous rétablit dans tous nos droits à l'héritage éternel ? Le débiteur affranchi des poursuites d'un créancier inexorable (*Matth.*, XVIII, 32), le prisonnier dont une main charitable brise les fers (*Isa.*, XLII, 7), le voyageur couvert de blessures, dont un pieux Samaritain vient cicatriser les plaies (*Luc.*, X, 33), ah ! N. T. C. F., ce ne sont là que d'imparfaites images de l'heureuse situation de ceux qui ont su se rendre dignes des faveurs qui leur étaient offertes par la bonté infinie de notre Dieu.

Voilà ce que vous avez compris, N. T. C. F., et justement alarmés au souvenir de vos fautes, tremblants, saisis d'effroi à la pensée des jugements de Dieu, mais aussi pleins de confiance en ses miséricordes, vous avez levé vers lui vos mains suppliantes ; vous êtes entrés dans les sentiments d'une sainte componction ; vous êtes allés vous purifier de vos souillures dans la piscine sacrée ; vous avez souscrit avec joie aux conditions si douces et si faciles que l'Eglise mettait à votre pardon ; vous avez déposé aux pieds du prêtre le fardeau si lourd de vos misères et de vos faiblesses ; vous avez juré une haine éternelle au péché ; vous avez promis à Dieu de lui rester toujours fidèles. Alors ce Dieu de bonté a ouvert en votre faveur les trésors de sa clémence et de son amour. Il vous a non-seulement pardonné vos fautes, il a non-seulement effacé la tache que le péché avait imprimée à vos âmes ; il vous a non-seulement remis la peine éternelle que vous aviez méritée par vos prévarications ; mais ne mettant plus aucune borne à ses miséricordes, il vous a affranchis de la peine temporelle qui vous restait à subir même après votre réconciliation avec lui. L'enfant qui sort des eaux du baptême tout brillant de pureté et d'innocence, n'est pas un objet

plus digne de ses complaisances que l'âme du chrétien qui a su profiter de la grâce du jubilé.

Et ce qui nous comble de joie, N. T. C. F., c'est que ces grâces de régénération et de salut n'ont pas été le partage exclusif de quelques âmes plus pieuses et plus ferventes. Nous devons le dire à votre louange et à la gloire de notre Dieu, la céleste rosée, en tombant sur vos âmes, n'est pas tombée sur une terre ingrate et stérile. Vous l'avez reçue comme le don de Dieu, comme le gage le plus touchant de sa bonté, comme le motif le plus puissant de renoncer aux illusions du siècle et d'embrasser une vie nouvelle, une vie toute pour Dieu, toute pour le ciel et pour l'éternité.

Ce qui nous fait tenir ce langage, ce qui nous inspire cette douce confiance, c'est ce que nous avons vu nous-même de nos propres yeux, ce sont les rapports que nous transmettent journellement vos pasteurs. Les tribunaux de la réconciliation assiégés par une multitude de pénitents, les ministres sacrés pouvant à peine suffire à recevoir les aveux des pécheurs qui venaient solliciter leur pardon; la table eucharistique entourée de convives, dont un grand nombre peut-être l'avait désertée depuis plusieurs années; la parole de Dieu écoutée avec un religieux respect, les saints exercices suivis avec assiduité, des conversions éclatantes, des retours presque inespérés: tel est le spectacle consolant que nous a offert et que nous offre encore tous les jours, dans presque toute son étendue, ce vaste diocèse.

En nous réjouissant de la réconciliation de tant d'âmes avec le ciel, ne pouvons-nous pas emprunter les paroles par lesquelles Isaïe annonçait le bonheur et la joie que devait causer au monde la venue de son Rédempteur? *Le désert se réjouira; la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme un lis: elle germera de toutes parts; ses hymnes, ses transports témoigneront sa joie. La gloire du Liban lui sera donnée; on y apportera tout ce qui fait la beauté du Carmel et de Saron. Les habitants de cette terre, qui étaient dans les ténèbres, seront éclairés de la lumière; ils verront eux-mêmes la gloire du Seigneur et la magnificence de notre Dieu.* (*Isa.*, XXXV, 1.)

Mais en applaudissant au bonheur de ceux pour qui le jubilé a été véritablement un temps favorable, un temps de salut (II *Cor.*, VI, 2), pourrions-nous vous oublier, vous, N. T. C. F., qui avez résisté aux aimables prévenances de la miséricorde divine, et qui avez refusé de recevoir la grâce qu'elle vous offrait? Hélas! que votre état est triste et qu'il nous paraît digne de compassion! Cette aurore de grâce, qui était pour vous un signe de paix et de bonheur, et pour un si grand nombre de vos frères une source abondante de joie et de consolations, n'a pu émouvoir vos âmes: elle a passé sans vous faire sentir cette douce et bienfaisante influence; vous n'avez pu vous résoudre à renoncer pour elle à de coupables habitudes. Hélas! vous êtes engagés dans les liens du péché; vous êtes encore chargés de ce poids immense de dettes que vous avez contractées envers la justice divine. Ne vous découragez pas cependant; ne laissez entrer dans votre cœur d'autre tristesse que celle qui opère le salut. Mettez votre confiance dans le Seigneur: sa bonté est infinie; les trésors de sa charité sont inépuisables. Revenez à lui; il guérira toutes vos plaies; il vous pardonnera toutes vos erreurs. Le carême n'est-il pas aussi un jubilé? n'est-il pas un temps de miséricorde et de propitiation? Ne vous sera-t-il pas facile alors de réparer la perte de la grâce que votre imprudence a négligée? Les sacrements de l'Eglise, les richesses de sa parole, le zèle et la charité de ses ministres, cette piscine sainte où coule le sang du Rédempteur, le pain eucharistique, tous ces puissants moyens de sanctification et de salut, ne sont-ils pas toujours à votre disposition? Pourquoi refuseriez-vous d'en profiter? Pourquoi ne pas calmer les trop justes regrets que vous inspire une coupable négligence, en allant vous réfugier dans le cœur adorable de Jésus-Christ, en puisant avec confiance à cette source de toutes les grâces? Là vous trouverez la force dont vous avez besoin pour sortir de vos voies perverses, pour triompher de vos mauvais penchants, pour rompre des liens criminels, pour marcher enfin dans les voies de la justice et de la vertu. Ah! votre retour sera un jubilé pour les anges, qui se réjouissent plus de la conversion d'un pécheur que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. (*Luc.*, XV, 7.)

Et vous, N. T. C. F., qui, pendant ces jours de propitiation et de salut, avez entendu la voix du Seigneur et n'avez pas endurci vos cœurs (*Psal.* XCIV, 8), recevez aujourd'hui nos félicitations les plus sincères. Vous *goûtez à présent*; vous savez *combien le Seigneur est doux.* (*Psal.* XXXIII, 9.) Comblés, enrichis des dons de son amour, vous le bénissez de ses miséricordes; vous le remerciez de s'être montré si prompt et si facile à vous pardonner; vous lui promettez de ne jamais plus lui devenir infidèles, de toujours le craindre, de toujours le servir et surtout de l'aimer toujours. N'est-il pas vrai que vous éprouvez dans le fond le plus intime de votre cœur un sentiment de paix et de bonheur mille fois préférable à toutes les fausses joies du monde? Après la douce expérience que vous avez faite, pourriez-vous abandonner encore le service du Seigneur? Voudriez-vous échanger ces divines voluptés contre ces plaisirs coupables, contre cette ivresse des sens qui ont été pour vous la source de tant d'inquiétudes et de remords? Ah! désormais, N. T. C. F., nous en avons la ferme confiance, vous fuirez avec horreur des voies qui vous ont été si funestes; vous marcherez avec constance dans les sentiers de la

justice. La loi du Seigneur sera toujours présente à votre esprit, pour être la règle de votre conduite et de vos actions; votre fidélité à l'accomplir sera le gage le plus certain de votre reconnaissance pour la grâce si précieuse du jubilé.

Parmi les préceptes divins il en est un qui a fait l'objet de notre instruction pastorale de l'année dernière, et sur lequel nous nous sentons pressé de revenir cette année, tant est grande l'importance que nous attachons à son accomplissement, tant il nous paraît étroitement lié avec votre bonheur dans la vie présente et dans la vie future : nous voulons parler de la sanctification du dimanche. Oh ! que nous serions heureux, et avec quelle profonde reconnaissance nous bénirions le Seigneur, si le jubilé vous avait inspiré la résolution d'observer fidèlement la loi du saint jour ! Nous voudrions pouvoir faire retentir continuellement à vos oreilles ces paroles que le Seigneur adressait autrefois à son peuple : ***Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat.*** (*Exod.*, XX, 8.)

Que de bénédictions l'accomplissement de ce précepte attirerait sur la terre ! que de crimes et de désordres il empêcherait dans la société ! que de paix et de bonheur il apporterait dans les familles !..... Qui pourrait dire toutes les grâces, toutes les faveurs que Dieu se plaît à répandre sur un peuple réuni au pied des saints autels, pour l'adorer, pour l'invoquer, pour célébrer ses louanges, pour lui offrir ces hommages et ses actions de grâces ! Sans doute, il ne rejette point la prière de l'âme humble et fervente qui l'invoque dans le secret de sa demeure; mais il se laisse plus promptement fléchir par un peuple tout entier uni dans les mêmes sentiments de foi, d'espérance et de charité. S'il a promis que, lorsque deux ou trois personnes se réuniraient en son nom, il se trouverait au milieu d'elles (*Matth.*, XVIII, 20); que ne devons-nous pas attendre de sa bonté lorsque nous nous unissons à l'Eglise tout entière pour solliciter ses faveurs par les mérites infinis de Jésus-Christ ?

Notre Dieu, il est vrai, est toujours un père tendre et aimable : tous les temps, tous les lieux le trouvent disposé à exaucer nos vœux; mais c'est surtout dans nos temples et dans l'assemblée des fidèles qu'il se plaît à montrer combien *il est riche en miséricordes.* (*Ephes.*, II, 4.) *Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères*, s'écrie le Prophète, *d'habiter ensemble dans une union parfaite ! C'est comme le parfum répandu sur la tête d'Aaron, qui de son visage descend sur le bord de son vêtement, comme on voit la rosée du mont Hermon descendre sur la montagne de Sion; car c'est là que le Seigneur fait pleuvoir ses bénédictions et prolonge la vie au delà des siècles.* (*Psal.* CXXXII, 1 et seq.)

Un peuple ainsi réuni fait une sainte violence au ciel, qui ne peut rien refuser à ses vœux. Voilà pourquoi le Prophète-Royal invite les citoyens de Jérusalem à ne former qu'un cœur pour célébrer les grandeurs de Dieu et ses miséricordes. *J'annoncerai votre nom à mes frères*, s'écrie-t-il dans un saint enthousiasme, *et je publierai vos louanges dans l'assemblée des peuples. Vous serez, ô mon Dieu, le sujet de mes cantiques, au milieu d'une multitude innombrable. Je m'acquitterai des vœux que j'ai faits au Seigneur en présence de ceux qui le craignent.* (*Psal.* XXI, 23-26.) *Je bénirai le Seigneur en tout temps*, dit-il dans un autre psaume; *sa louange sera toujours dans ma bouche..... Publiez avec moi combien le Seigneur est grand, et célébrons tous ensemble la gloire de son nom. O Seigneur ! que tous les peuples fassent retentir vos louanges ! que tous les peuples vous bénissent ! O nations, louez le Seigneur, louez-le, ô peuples de la terre.* (*Psal.* XXXIII, 2 4.)

Ces pressantes invitations, le Roi-Prophète ne se lasse pas de les répéter : *Que la louange du Seigneur*, dit-il, *se fasse entendre dans l'assemblée des saints; qu'Israël se réjouisse dans celui qui l'a créé, et que les enfants de Sion tressaillent de joie dans celui qui est leur roi; qu'ils louent son nom dans de saints concerts.* (*Psal.* CXLIX, 23.)

Nous ne comprendrons jamais, N. T. C. F., tout ce qu'il y a de force et de puissance surnaturelles dans ce concert de louanges, d'actions de grâces, de supplications et de prières qui s'élèvent vers le ciel comme la fumée de l'encens. (*Psal.* CXL, 2.) Jésus-Christ les présente à son Père avec les mérites infinis de sa passion et de sa mort. Le Père des miséricordes pourrait-il ne pas être touché d'une telle offrande, et ne pas répandre à son tour sur son peuple ses bénédictions les plus abondantes ?

Nous allons plus loin encore, N. T. C. F., et nous affirmons que la sanctification du dimanche, si propre à attirer sur la terre les bénédictions du ciel, ne l'est pas moins à empêcher les crimes et les désordres qui désolent la société. Oui, ce seul précepte, fidèlement compris, suffirait pour ramener parmi nous les beaux jours du christianisme naissant. D'où venaient cette piété, cette ferveur, cette innocence de mœurs dont l'histoire des premiers siècles de l'Eglise nous offre un si touchant tableau ? Ah ! N. T. C. F., n'en cherchons point la cause ailleurs que dans le respect religieux des premiers fidèles pour le jour du Seigneur, dans leur assiduité à assister aux offices, à participer aux divins mystères, à entendre la parole du salut. C'est là qu'ils puisaient la force qui leur était nécessaire pour résister aux séductions dont ils étaient entourés, pour pratiquer les sublimes vertus, pour braver les tyrans, pour monter sur les échafauds, pour répandre leur sang en témoignage de leur foi. Pourquoi la même cause ne produirait-elle pas parmi nous des effets semblables ? N'est-ce pas à l'église que le chrétien s'instruit de ses devoirs, qu'il se nourrit des plus hautes vérités, qu'il comprend la vanité de ces doctrines

d'erreur et de mensonge que l'orgueil du siècle veut opposer aux divins enseignements de l'Evangile ; qu'il se pénètre des plus nobles sentiments, qu'il apprend à faire les plus douloureux sacrifices quand ils sont nécessaires pour témoigner à Dieu sa fidélité et son amour? N'est-ce pas à l'église que tout concourt à lui ouvrir les yeux sur la fragilité de ce monde qui passe, sur les déréglements de sa vie, sur les désordres de sa conscience, à lui faire comprendre qu'il ne lui servirait de rien *de gagner l'univers entier s'il venait à perdre son âme?* (*Matth.*, XVI, 28.) N'est-ce pas à l'église qu'en entendant continuellement retentir à son oreille les divines maximes de l'Evangile, il se pénètre de ces sentiments de paix, d'union, de charité qui, s'ils régnaient dans tous les cœurs, feraient de la terre une image du ciel : qu'il abjure ses jalousies, ses haines, ses ambitions, toutes ces passions mauvaises qui jettent le trouble et le désordre dans la société?

Quelle concorde, quelle aimable et douce intimité, quel bonheur règnerait dans les familles, si tous les membres dont elles se composent étaient fidèles au précepte de la sanctification du dimanche! Quelle salutaire impression produirait sur tous les esprits la célébration de nos augustes mystères, les touchantes merveilles qu'ils rappellent, le souvenir de ce Dieu toujours présent sur l'autel pour exaucer nos vœux et soulager nos misères, de cette victime adorable qui ne cesse de verser son sang pour notre salut! Au pied de la chaire de vérité les parents apprendraient à connaître l'étendue de leurs obligations, l'importance de la tâche qu'ils ont à remplir. Les enfants, de leur côté, apprendraient les devoirs de la piété filiale, la soumission, l'amour qu ils doivent à leurs parents. Les maîtres apprendraient à traiter leurs domestiques avec une indulgente bonté et les domestiques apprendraient à servir leurs maîtres avec attachement et fidélité. On verrait bientôt régner dans tous les cœurs cette divine charité, qui, selon le langage de l'Apôtre, supporte avec patience les peines et les afflictions de la vie, qui évite avec le plus grand soin l'esprit de contradiction et de dispute, qui se réjouit du bonheur du prochain, qui applaudit à ses succès, qui n'abonde jamais dans son propre sens et qui ne sait point s'élever au-dessus des autres, qui renonce à ses intérêts plutôt que de les faire valoir aux dépens de la douceur et de la paix, qui ne se relâche point dans la pratique des vertus chrétiennes, parce que, si, d'une part, elle est soutenue par la grâce, de l'autre elle est animée par l'espérance des biens que Dieu lui a promis. (I *Cor.*, XIII, 7 et seq.)

Oui, N. T. C. F., tels sont les heureux résultats que produirait parmi nous la fidèle observation de la loi du saint jour. Voulez-vous donc attirer sur vous les bénédictions divines, contribuer à préserver notre patrie des maux qui la menacent, et faire régner dans vos familles l'ordre, l'union, la paix? Nous ne nous lasserons pas de vous le répéter : *Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur.* (*Exod.*, XX, 8.) Loin de vous une erreur trop répandue dans le monde, que pour satisfaire à ce précepte, il suffit d'entendre à la hâte une messe basse, à laquelle, pour l'ordinaire, on n'apporte ni piété, ni attention, ni recueillement. Le dimanche est le jour du Seigneur; il faut par conséquent que la plus grande partie de ce saint jour soit consacrée à sa gloire et à son service. Que fait donc le chrétien qui attache quelque prix à son salut et qui veut accomplir dans toute son étendue le précepte divin? Il assiste au sacrifice adorable de nos autels, et il s'efforce d'y apporter toujours les sentiments de piété, d'adoration, d'humilité, de reconnaissance qu'exigent une action si auguste et si sainte. Autant qu'il le peut, il assiste à la messe paroissiale, parce qu'il veut s'unir à ses frères, qui, sous la conduite de leur pasteur, font monter en commun leurs vœux et leurs prières vers le trône de l'Eternel, et qu'il sait que les fruits du divin sacrifice sont spécialement appliqués ce jour-là aux fidèles qui composent la paroisse; il a soin de se purifier, dans le sacrement de pénitence, des souillures que le commerce du monde lui a fait contracter pendant la semaine, et parce qu'il sait qu'*il lui reste encore un long chemin à faire pour arriver à la montagne du Seigneur* (I *Reg.*, XIX, 9), il se présente à la table eucharistique pour se fortifier par la réception du pain des anges; comme il veut fidèlement remplir tous ses devoirs, il cherche à les connaître, et pour s'en instruire, il se montre assidu au pied de cette chaire de vérité, d'où descendent les paroles de la vie éternelle. Il recueille soigneusement dans son cœur ces divines paroles; il en fait pendant le jour le sujet de ses méditations. Il ne néglige point d'assister aux offices du soir, et d'unir sa voix à celles de ses frères pour chanter les louanges du Seigneur et lui rendre grâces de ses bienfaits. S'il est chef de famille, il réunit ses enfants et ses domestiques autour de lui, pour les édifier par de pieuses conversations ou de saintes lectures : il ne les empêche point toutefois de se livrer à des divertissements honnêtes et à des récréations innocentes; il s'applique seulement à les préserver de dangereux écarts, et à faire régner parmi eux l'ordre, la décence, une pure et sainte joie. Oh! qu'une journée ainsi employée serait agréable à Dieu! qu'elle serait féconde en fruits de vie et de salut! qu'elle donnerait de force et de courage pour reprendre les travaux du lendemain!

Mais pour sanctifier le dimanche, il ne suffit pas de se livrer aux pieuses pratiques que nous venons d'indiquer, il faut encore s'abstenir de toute espèce d'œuvres serviles.

Le Seigneur avait expressément commandé aux Juifs de suspendre leur travaux le

jour du sabbat. *Vous travaillerez durant six jours, et vous y ferez tout ce que vous aurez à faire; mais le septième jour est le jour du repos, consacré au Seigneur votre Dieu. Vous ne ferez en ce jour aucun ouvrage, ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni vos bêtes de service, ni l'étranger qui sera dans l'enceinte de vos villes.* (*Deut.*, V, 13, 14.)

Ce précepte, N. T. C. F., conserve toute sa force dans la loi nouvelle. Les décrets des conciles et des souverains pontifes, une tradition constante et non interrompue prouvent assez qu'il n'a jamais été abrogé. Ce précepte interdit expressément les *œuvres serviles*, et sous ce nom il faut entendre tout ouvrage des mains qui se fait ordinairement par des serviteurs ou par des gens de service pour gagner leur vie, et qui tend bien plus à l'avantage du corps qu'à la perfection de l'esprit. (*Conférences d'Angers*: Commandements de Dieu, 10ᵉ conf.) Il faut entendre tout travail qui, en nous attachant à la terre et à ses biens périssables, nous empêche de penser au Créateur, de lui rendre le culte qui lui est dû et de nous occuper de notre propre sanctification. Hélas! N. T. C. F., que deviendraient votre foi et votre piété au milieu des affaires et des divertissements qui absorbent tous vos loisirs, si Dieu, dans sa bonté, n'avait fixé un jour dans la semaine, que vous devez consacrer uniquement aux soins de votre salut? Toujours courbés vers la terre, toujours enfoncés dans cette boue des intérêts matériels, vous ne tarderiez pas à oublier le ciel et vos immortelles espérances. L'homme n'est pas seulement un être corporel, il est aussi un être doué d'intelligence : *Il ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* (*Matth.*, IV, 4.) S'il faut une nourriture matérielle à son corps pour réparer ses forces, il faut aussi une nourriture spirituelle à son âme pour la fortifier dans les peines et les combats de la vie, pour la soutenir dans les angoisses et les fatigues de son laborieux pèlerinage. L'artisan que la main de l'industrie enchaîne dans ses ateliers, le pauvre laboureur courbé toute la semaine sous le poids de la chaleur et du jour, tous ces infortunés qui mangent péniblement leur pain à la sueur de leur front, n'ont-ils pas besoin d'un peu de repos pour ne pas succomber sous le fardeau qui les accable? Ne céderont-ils pas à de dangereuses passions, à de perfides conseils, si jamais la parole de Dieu et la pensée du ciel ne servent de contre-poids à leurs mauvais penchants? Ne maudiront-ils pas une société qui n'a pour eux que des peines et des labeurs, si la religion ne les console, si elle ne leur apprend à supporter leurs maux et à y trouver une source de mérites pour l'éternité! Hélas! N. T. C. F., toujours distraits par les préoccupations du siècle, tout occupés des scènes diverses qu'offre à nos regards le théâtre du monde, nous n'apercevons pas les prodiges dont la sanctification du dimanche est la source dans nos villes et nos campagnes. Si le pauvre ne murmure point de ses privations et des souffrances qu'il endure ; s'il ne regarde pas d'un œil d'envie les plaisirs et les jouissances que procurent les richesses ; s'il ferme l'oreille à de désastreuses doctrines; s'il ne vient pas d'un air menaçant demander compte à la société de l'inégale répartition des biens de la terre : s'il ne brise pas le joug de l'autorité et des lois ; s'il ne jette pas la perturbation dans l'ordre social : ah ! ne l'attribuons qu'au soulagement que lui apporte le repos du dimanche, à la salutaire influence de cette divine parole qui descend de la chaire de vérité comme une rosée bienfaisante pour calmer ses passions aigries par la douleur. C'est alors que la religion l'encourage et le console, en lui faisant entendre ces douces maximes : *Bienheureux ceux qui pleurent; bienheureux ceux qui souffrent* (*Matth.*, V, 5) ; en lui rappelant les exemples de ce Dieu fait homme qui, comme lui, a mené sur la terre une vie pauvre et laborieuse; en lui promettant pour récompense cette bienheureuse patrie où l'on ne connaît plus les larmes, où notre humanité est à jamais affranchie des peines et des misères qui l'accablent ici-bas. Courage, ô mon fils, lui dit-elle dans son divin langage, *la voie qui conduit à la vie est étroite* (*Matth.*, VII, 14) ; encore quelques combats, encore quelques efforts, et tu arriveras au terme. Eh ! que sont donc les peines de la vie présente en comparaison de ce poids immense de gloire qui t'est réservé dans le ciel? (*Rom.*, VIII, 18.) Se figure-t-on bien tout ce que de tels enseignements inspireraient de patience et de résignation à tous ceux qui souffrent?

Souvenez-vous donc, N. T. C. F., *de sanctifier le jour du Seigneur*. Riches, sanctifiez-le pour donner le bon exemple à ceux qui vous entourent, pour vous instruire vous-mêmes de vos devoirs, pour ne pas vous laisser séduire *par la figure de ce monde qui passe.* (I *Cor.*, VII, 31.) Pauvres, sanctifiez-le, puisque c'est le seul jour où vous puissiez relever votre front courbé par le travail et participer aux consolations et aux enseignements de la foi.

Pères et mères, souvenez-vous que c'est pour vous un devoir sacré de veiller à ce que vos enfants ne profanent point le saint jour par des plaisirs coupables ou par des travaux défendus.

Maîtres et maîtresses, gardez-vous d'exiger de vos domestiques des services qui les obligent à violer la loi du Seigneur; ce serait là un crime qui attirerait sur vos têtes une double malédiction.

Et vous, nos très-chers coopérateurs, nous confions d'une manière toute spéciale ce précepte à votre sollicitude et à votre zèle. Ne fermez jamais les yeux sur la transgression de cette loi sacrée. Ne vous lassez pas de rappeler aux fidèles confiés à vos soins l'étendue de leurs obligations à cet égard ; *reprenez-les à temps et à contre-temps.* (II

Tim., IV, 2.) Montrez-leur que si rien n'est plus propre que la sanctification du dimanche à attirer sur un peuple les bénédictions du Seigneur, rien ne provoque davantage sa colère et ses vengeances que la profanation de ce saint jour.

Donné à Strasbourg, le 17 février 1851.

IX. MANDEMENT

Pour le jubilé et le carême de 1852.

LES MALHEURS DU TEMPS NOUS FONT UN DEVOIR DE PRIER.

Le chef de l'Eglise, le père commun des fidèles qui, l'année dernière, avait ouvert sur le monde les trésors spirituels confiés à sa garde, daigne les ouvrir cette année encore, nos très-chers frères, afin de répandre sur l'immense famille catholique l'abondance des grâces et des bénédictions divines. Frappé des dangers qui menacent la société, alarmé à la vue de ce torrent de doctrines insensées qui portent dans les âmes la contagion et la mort, effrayé des crimes et des désordres qui souillent la terre, et dont les vapeurs impures s'élèvent vers le ciel pour y allumer les foudres de la colère divine, notre saint-père le pape veut qu'il soit fait un appel extraordinaire à la bonté et à la clémence de notre Dieu ; il veut que, de tous les points du monde chrétien, il s'élève vers le trône de la divine Majesté un saint concert de supplications et de prières pour apaiser son courroux et fléchir sa colère. « Au milieu de tant de dangers, » s'écrie le saint pontife, » qui ne voit que toutes nos espérances doivent se reporter uniquement en Dieu, notre salut, que vers lui doivent s'élever continuellement nos prières les plus ferventes, pour que sa bonté propice répande sur tous les peuples les richesses de sa miséricorde, qu'il éclaire tous les esprits des lumières célestes de sa grâce, qu'il ramène dans les voies de la justice ceux qui s'égarent, qu'il daigne tourner vers lui les volontés rebelles de ses ennemis, insinuer dans tous les cœurs l'amour et la crainte de son saint nom, et leur inspirer de penser toujours et de faire tout ce qui est droit, tout ce qui est vrai, tout ce qui est pur, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint ? Et puisque Dieu est plein de suavité, de douceur et de miséricorde ; puisqu'il est riche envers tous ceux qui l'invoquent, puisqu'il regarde la prière des humbles, et qu'il aime surtout à manifester sa puissance par la clémence et le pardon, approchons-nous avec confiance du trône de sa grâce pour obtenir miséricorde, et trouver le secours dans le temps opportun. » (*Encyclique du* 21 *novembre* 1851.)

C'est pour nous engager, N. T. C. F., à apporter plus de ferveur et de zèle aux prières qu'il nous demande, que le souverain pontife ouvre de nouveau, en notre faveur, les trésors de l'Eglise, sous la forme d'un jubilé. Recevons avec une reconnaissance profonde. N. T. C. F., ce nouveau et inestimable bienfait. Appliquons-nous à nous en rendre dignes, en remplissant avec une religieuse fidélité les conditions auxquelles il nous est accordé. *Humilions-nous sous la main toute-puissante de Dieu* (I *Petr.*, V, 6.) qui ne fait briller son glaive à nos yeux que pour nous inspirer une frayeur salutaire, et nous ramener à lui. Hélas! *nous commettons tous un grand nombre de fautes* (*Jac.*, III, 2), nous avons sans cesse de nouvelles prévarications, de nouvelles transgressions de la loi divine à nous reprocher. Gémissons sur notre fragilité, déplorons nos égarements, sortons des voies funestes où les passions nous ont engagés, et pleins de confiance en ce Dieu qui ne cesse de nous donner des témoignages si touchants de sa bonté, rentrons courageusement dans les sentiers de la justice, et embrassons enfin une vie sincèrement pieuse et chrétienne. Et pour nous conformer aux intentions du chef de l'Eglise, prions, ne nous lassons pas de prier. Efforçons-nous, par nos supplications et nos larmes, d'éteindre la foudre qui naguère encore grondait sourdement sur nos têtes, et d'écarter les dangers qui menacent une société si profondément bouleversée par les doctrines de l'impiété et de l'anarchie. Et quel sujet plus digne de vos méditations pouvons-nous vous offrir, N. T. C. F., au commencement de cette sainte quarantaine, que la prière et les précieux avantages que, par elle, nous pouvons obtenir de la bonté de notre Dieu ?

Jamais nous n'eûmes un plus pressant besoin de recourir à la prière que dans les temps difficiles où nous vivons. Voyez, en effet, ce qui se passe dans le sein de la société moderne! Dites-nous quelle partie du monde n'a pas ressenti les plus épouvantables déchirements, et n'a pas recueilli les fruits empoisonnés que l'orgueil de l'homme a prétendu substituer aux bienfaits qu'une religion divine a répandus sur la terre? « Ce n'est pas pour nous, dit le saint-père dans son admirable *Encyclique*, ce n'est pas pour nous un médiocre sujet de douleur, de voir quel triste et lamentable aspect présentent notre sainte religion et la société civile dans ces temps malheureux. Nul d'entre vous n'ignore, vénérables frères, les perfides artifices, les monstrueuses doctrines, les conspirations de toute espèce que les ennemis de Dieu et du genre humain mettent en œuvre pour pervertir tous les esprits, corrompre les mœurs, faire disparaître, s'il était possible, la religion de la face de la terre, briser tous les liens de la société civile et la détruire jusque dans ses fondements. De là les ténèbres déplorables qui aveuglent tant d'esprits, la guerre acharnée faite à la religion catholique et à cette chaire apostolique, la haine la plus implacable poursuivant la vertu et l'honnêteté ; de là les vices les plus honteux usurpant le nom de la vertu, la licence effrénée de tout penser, de tout dire, de tout oser, l'impatience absolue de tout commandement, de toute-puissance, de toute autorité, la dé-

rision et le mépris déversés sur les choses les plus sacrées, sur les plus saintes lois, sur les plus excellentes institutions; de là surtout la déplorable corruption d'une imprévoyante jeunesse, le débordement empoisonné des mauvais livres, des libelles, des journaux répandus avec profusion et propageant partout la science du mal; de là le venin mortel de l'indifférentisme religieux et de l'incrédulité, les mouvements séditieux, les conspirations sacriléges, la moquerie et l'outrage de toutes les lois divines et humaines. Vous n'ignorez pas non plus, vénérables frères, quelle anxiété, quelle incertitude, quelle pénible hésitation, quelle terreur préoccupent et agitent les esprits de tous les gens de bien qui croient avec raison que les intérêts publics et privés ont à craindre tous les maux quand les hommes s'écartant misérablement des règles de la justice, de la vérité, de la religion, pour se livrer aux détestables entraînements des passions effrénées, méditent tous les forfaits. » (*Encycl. du* 21 *nov.* 1851.)

Qu'est-ce à dire, N. T. C. F., et quels doivent être ici nos pensées et nos sentiments? En nous traçant ce lamentable tableau des crimes et des malheurs de notre époque, le chef de l'Eglise veut-il que nous nous livrions au découragement ou à de stériles terreurs? Veut-il que nous désespérions du salut de la société, comme si elle était inguérissable ou qu'elle fût livrée sans protection et sans défense à l'esprit du mal? A Dieu ne plaise, N. T. C. F., que nous attribuions une telle pensée au dépositaire des immortelles promesses que Jésus-Christ a faites à son Eglise! Assis sur le rocher immobile contre lequel viennent sans fin se briser les flots de la mer en courroux, appuyé sur ce signe victorieux, qui, depuis dix-huit siècles, triomphe des puissances du monde et de l'enfer, il voit se dérouler devant lui les événements et les révolutions qui agitent la surface du globe, il voit les passions humaines se heurter, se combattre et faire naître sans cesse de nouveaux orages et de nouvelles tempêtes; il peut en être attristé, mais il n'en est pas abattu, parce qu'il sait que *la terre est sous la main du Seigneur* (*Psal.* XCIV, 4), que lui seul en est le maître, « qu'il tient entre ses mains, du haut des cieux, » comme parle Bossuet, « les rênes des empires qu'il élève ou abaisse à son gré, et qu'il lui donne, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. » Il nous présente, dans la prière, le remède à tous nos maux, un préservatif assuré contre tous les dangers qui nous menacent. « Ne cessons, dit-il, de prier et de supplier Dieu humblement et avec instance, pour qu'il arrache sa sainte Eglise à toutes les calamités; que, chaque jour, il l'agrandisse, l'exalte et la dilate parmi tous les peuples, dans toutes les contrées de la terre; qu'ainsi elle purifie le monde de toutes les erreurs, qu'elle conduise, avec une tendre bonté, tous les hommes à la connaissance de la vérité et dans la voie du salut, afin que Dieu, devenu propice, détourne les fléaux de sa colère que nos péchés ont mérités, qu'il commande à la mer et aux vents, qu'il crée la tranquillité, qu'il donne à tous cette paix tant désirée, qu'il sauve son peuple, et que, bénissant son héritage, il le dirige et le conduise vers la céleste patrie. » (*Encyclique du* 21 *novembre* 1851.)

Telles sont, N. T. C. F., les grâces que le saint-père nous invite à solliciter de la bonté divine, et que nous obtiendrons si nous les demandons avec humilité et confiance. En effet, que n'obtient-on pas par la prière? Tout lui est accordé, parce que tout lui est promis. L'histoire sacrée n'est, pour ainsi dire, que l'histoire de la puissance et de l'efficacité de la prière. Toujours et partout nous voyons que, lorsque l'homme, accablé sous le poids du malheur, lève ses mains suppliantes vers le ciel, Dieu se montre propice à ses vœux et lui rend la paix, la joie, le bonheur. *Sachez*, disait Judith à son peuple, *que Dieu vous exaucera si, demeurant en sa présence, vous persévérez dans la prière.* (*Judith*, IV, 22.) *Seigneur*, s'écrie le Psalmiste plein de confiance en la bonté de son Dieu, *je vous adresserai ma prière et vous m'exaucerez dès le matin.* (*Psal.* V, 4.) Il affirme que le Seigneur *regarde favorablement la prière des humbles et qu'il ne la méprise point.* (*Psal.* CI, 18.) C'est ce qu'avait compris Salomon, quand il disait à Dieu : Seigneur, elles sont profondément gravées dans ma mémoire, elles seront toujours présentes à mon esprit et à mon cœur ces paroles que vous avez daigné me faire entendre le jour où je consacrai le temple à votre gloire : *Mes yeux seront toujours ouverts sur cette maison* (*III Reg.*, VIII, 1); mon cœur sera toujours au milieu de mon peuple lorsqu'il y sera réuni pour me rendre ses hommages, toujours je me rendrai propice à ses soupirs et à ses prières. Il n'invoquera jamais en vain ma puissance et ma bonté. Encouragés par cette consolante promesse, nous vous offrirons nos vœux, nous déposerons à vos pieds le tribut de nos larmes, *et vous nous exaucerez dans le temple de votre gloire.* (*Ibid.*, 30.) Si nos ennemis nous déclarent la guerre, nous invoquerons votre secours et vous combattrez vous-même avec nous, pour nous donner la victoire. Si les fléaux envoyés par votre colère viennent ravager nos villes et nos campagnes, nous aurons recours à la prière, et votre bras désarmé ne répandra plus sur nous que des bénédictions et des grâces. Si la sécheresse désole nos moissons, nous prierons, et vous ferez tomber sur nos champs une pluie bienfaisante qui leur rendra la fertilité et l'abondance. Dans toutes nos disgrâces, dans tous nos malheurs, nous vous invoquerons et nous trouverons toujours en vous un père tendre et bienfaisant.

Les magnifiques promesses que le Seigneur avait faites à son peuple, le Seigneur ne les oublia point aussi longtemps que son peuple sut mettre en lui son espoir et implorer sa bonté.

Tranquille sous la protection de son Dieu, Israël goûtait à l'ombre du sanctuaire et les délices de la paix et les douceurs de la prospérité. Comment aurait-il pu douter de l'efficacité de la prière et, si nous osons le dire, de l'empressement de son Dieu à l'exaucer? Ses annales n'étaient-elles pas remplies des merveilles opérées par la prière? Tant de grâces signalées, tant de bienfaits que le Seigneur avait répandus sur lui, tant de prodiges opérés en sa faveur, n'est-ce pas par la prière qu'il les avait obtenus? Moïse prie sur la montagne, et le peuple qui combattait dans la plaine remporte une victoire éclatante sur les Amalécites. (*Exod.*, XVII, 11.) Il prie, et la mer s'entr'ouvre pour laisser un libre passage aux enfants d'Israël, tandis qu'elle engloutit dans ses flots Pharaon et son armée. (*Exod.*, XIV, 28.)

Josué prie, et sa prière renverse les murs de Jéricho, retient les eaux du Jourdain et arrête le soleil dans sa course. (*Josue*, III, VI, X.)

A la prière de Samuel, le Seigneur s'arme de sa foudre et de son tonnerre pour exterminer les Philistins et assurer le triomphe d'Israël. (I *Reg.*, VII, 10.)

La prière fait partager à Elie la puissance de Dieu même. Il commande en maître aux éléments. Tantôt il dessèche la terre par un souffle brûlant, tantôt il la fertilise par une pluie féconde. (III *Reg.*, XVII, 1; XIII, 43.)

Plein de la force que lui donne la prière, Ezechias porte la terreur et l'épouvante dans l'armée de Sennachérib. (IV *Reg.*, XIX, 35.)

Après avoir invoqué le Dieu de ses pères, Israël est assez fort pour braver la puissance de Démétrius, et pour déconcerter les projets formés par ce roi impie contre sa liberté et sa religion. (II *Mac.*, XIV.)

C'est par la prière que Judas Machabée triomphe des efforts réunis de la Syrie et de l'Egypte. (*Ibid.*)

C'est la prière qui protége Daniel contre la fureur des lions (*Dan.*, VI, 20), qui prépare à Jonas un asile dans les entrailles d'une baleine (*Jon.*, II, 1), qui défend les trois enfants de la fournaise contre l'activité des flammes dévorantes (*Dan.*, III, 49.)

C'est la prière qui rappelle à la vie le fils de la veuve de Sarepta (III *Reg.*, XVII, 22), qui brise les fers de Manassé et le fait remonter sur le trône de ses pères. (II *Paral.*, XXXIII, 11, 13.)

Esther, alarmée des maux qui menacent son peuple, répand aux pieds de son Dieu ses prières et ses larmes; Dieu touche le cœur d'Assuérus, et le perfide Aman expie sur un infâme gibet les projets sanguinaires qu'il avait formés contre les enfants d'Israël. (*Esther*, VII, 10.)

Susanne est sur le point de périr victime d'une odieuse calomnie, elle lève vers le ciel ses yeux baignés de pleurs, elle invoque le Dieu protecteur de l'innocence, et Dieu suscite un prophète qui déchire le voile que l'imposture avait jeté sur sa vertu. (*Dan.*, XIII, 42.)

Les iniquités de Ninive ont monté vers le ciel; elles ont provoqué contre cette ville coupable les plus terribles jugements de la colère divine. *Encore quarante jours*, s'écrie le prophète Jonas, *et Ninive sera détruite.* (*Jon.*, III, 4.) Ninive s'humilie, elle fait pénitence dans la cendre et le cilice, elle invoque la clémence du Dieu qu'elle a outragé; le Seigneur lui pardonne et en fait le théâtre de ses plus touchantes miséricordes. (*Ibid.*, 10.)

Que dirons-nous encore, N. T. C. F.? Il nous faudrait citer l'histoire sacrée tout entière si nous voulions vous redire tous les traits qui prouvent l'efficacité de la prière, son empire sur le cœur de Dieu, et les prodiges obtenus par cette merveilleuse puissance que la bonté divine a confiée à la faiblesse de l'homme. Nous verrions, d'âge en âge, l'homme armé de la prière commander aux éléments, changer le cours des astres, faire disparaître les fléaux qui désolaient la terre, délivrer les villes assiégées par des armées ennemies, mettre fin aux horreurs de la guerre, disposer à son gré des trônes et des empires. Et comment en serait-il autrement, puisque, selon l'étonnante expression des livres saints, Dieu lui-même se rend obéissant à la voix de l'homme qui le prie? *Obediente Deo voci hominis.* (*Josue*, X, 14.)

Cette merveilleuse puissance de la prière a reçu, si nous pouvons parler ainsi, une nouvelle consécration lorsque le Fils de Dieu est descendu des splendeurs de sa gloire pour guérir tous nos maux et soulager toutes nos misères. Ah! si l'efficacité de la prière était si grande sous une loi de servitude et de mort, quel doit être sous une loi de grâce et d'amour son crédit auprès de Dieu? Ecoutez, N. T. C. F., comment notre divin Sauveur s'en explique lui-même: *Demandez*, nous dit-il, *et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira; car quiconque demande reçoit, et celui qui cherche trouve, et on ouvre à celui qui frappe. En effet, quel est celui d'entre vous qui donne une pierre à son fils quand il lui demande du pain? ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père, qui est dans les cieux, donnera-t-il les vrais biens à ceux qui les demandent.* (*Matth.*, VII, 7-11.)

En vérité, en vérité, je vous le dis, ajoute le Sauveur, *si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous ne lui avez rien demandé. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine et entière.* (*Joan.*, XVI, 23, 24.)

C'est sur ces promesses solennelles, N. T. C. F., que s'appuie notre profonde misère quand, malgré notre indignité, nous osons invoquer le secours du ciel. La parole de Jésus-Christ! quel motif de confiance! et si

nous pouvions douter, ne ferions-nous pas à Dieu le plus mortel outrage, puisque nous l'accuserions ainsi de manquer à sa parole et de tromper les espérances que lui-même nous a fait concevoir? Que l'homme mondain, que le philosophe orgueilleux ne croie pas à la puissance de la prière, ah! nous n'en sommes pas surpris; il n'a jamais entendu la parole de Dieu, il n'a jamais médité sur sa puissance et sa bonté. Pour nous, chrétiens, *instruits par les préceptes et par les divines leçons* de Jésus-Christ, nous dirons toujours à Dieu avec une tendre confiance: *Notre Père, qui êtes aux cieux!* Nous lui exposerons nos désirs, nos misères et nos besoins; nous lui demanderons tout, il ne nous refusera rien.

Enfants de l'Eglise catholique, nous lui demanderons le triomphe de notre mère; nous le prierons de la protéger, de la défendre, de l'exalter, de ramener dans son sein tous ceux qui s'égarent, de soumettre tous les peuples à ses lois et d'étendre son bienfaisant empire jusqu'aux extrémités de l'univers, afin que, sous sa conduite, tous les hommes arrivent à la connaissance de la vérité, marchent dans les voies de la justice et parviennent au salut éternel.

Citoyens remplis de zèle pour l'union, la concorde, la félicité publique, nous demanderons à Dieu qu'il ne permette pas qu'elles jettent parmi nous de plus profondes racines, ces divisions politiques qui ont failli nous devenir si funestes; mais qu'il fasse régner dans tous les cœurs la charité, le désintéressement, la soumission aux lois, toutes ces vertus sociales dont il est la source, et que lui seul peut donner à l'homme.

Nous demanderons, avant tout, les choses nécessaires au salut. *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice,* nous dit le Sauveur, *et le reste vous sera donné comme par surcroît.* (*Matth.*, VI, 33.) Tel est l'ordre dans lequel nous devons adresser à Dieu nos prières. Nous n'avons été placés sur la terre que pour nous sanctifier et nous sauver. Une éternité de bonheur, tel est le but vers lequel nous devons tendre, tel doit être l'objet constant de nos travaux et de nos efforts. A Dieu ne plaise, N. T. C. F., que nous condamnions la confiance qui invoque le ciel dans les peines et les calamités de la vie. Jésus-Christ lui-même ne nous a-t-il pas appris à demander au Père céleste les choses nécessaires à nos besoins corporels? Le Dieu que nous servons est le dispensateur des biens du temps, aussi bien que des richesses de la vie future. Mais n'oublions pas que nous ne sommes que des voyageurs sur la terre, que nous ne devons point attacher au lieu de notre exil notre cœur et nos espérances, que nous sommes les héritiers du royaume des cieux, et, suivant l'expression du grand saint Hilaire, « des semeurs qui sèment pour l'éternité, » *Satores æternitatis*; que, par conséquent, le bonheur éternel doit être l'objet constant de nos vœux et de nos efforts; que nous devons, sans relâche, demander à Dieu les grâces dont nous avons besoin pour nous rendre dignes de nos glorieuses destinées, et pour mériter cette couronne immortelle qu'il promet à la fidélité et à la persévérance. *Laissons aux morts de ce siècle le soin d'ensevelir leurs morts* (*Luc.*, IX, 60); pour nous, chrétiens, occupons-nous du royaume de Dieu, que les dangers qui menacent notre salut soient l'objet de nos craintes les plus vives, que les biens du ciel excitent nos désirs les plus ardents. Lorsque nous demandons à Dieu les biens du temps, ne les demandons qu'après les biens de l'éternité, qu'avec la disposition d'y renoncer s'ils devaient être un obstacle à notre salut, que comme des moyens de travailler plus efficacement à notre sanctification. Ah! N. T. C. F., si nous savions prier de la sorte, que nos vœux seraient agréables à Dieu! quelle abondance de grâces et de bénédictions ils attireraient sur nous! Nous éprouverions alors la vérité de cette parole de Jésus-Christ: *Que les choses de la terre sont accordées, comme par surcroît, à ceux qui cherchent, avant tout, le royaume de Dieu et sa justice.* (*Matth.*, VI, 33.)

Donné à Strasbourg, le 31 janvier 1852.

X. MANDEMENT

Pour le carême de 1853.

SUR LA PÉNITENCE.

Au commencement de cette sainte quarantaine, au moment où notre charge pastorale nous impose le devoir de vous rappeler d'une manière plus particulière et plus solennelle la sainte loi de l'abstinence et du jeûne, pour calmer vos frayeurs et pour ranimer votre courage, nous vous dirons avec le grand Apôtre: *Voici le temps favorable, voici les jours du salut.* (*II Cor.*, VI, 2.) Hélas! N. T. C. F., nous l'avouerons sans peine, cette grande voix de l'Eglise qui nous invite à sortir de nos égarements pour marcher sur les traces d'un Dieu crucifié, cette voix est effrayante pour la nature, pour des âmes plongées dans la mollesse et avides de tout ce qui peut flatter leur sensualité. Se livrer aux rigueurs et aux saintes tristesses de la pénitence; sacrifier des penchants d'autant plus forts qu'ils sont plus doux; rompre les liens qui nous attachent à des objets séduisants, mais dangereux et funestes; quitter ces voies riantes et parsemées de fleurs où nous aimons à égarer nos pas à la suite d'un monde voluptueux et frivole; renoncer à des plaisirs enchanteurs pour se dévouer aux larmes, aux gémissements, à la mortification des sens, et courber ses épaules sous le joug de la croix: voilà, N. T. C. F., ce que l'Eglise exige de nous pendant ce saint temps; voilà ce qui effraye la nature, ce qui révolte les sens, et voilà néanmoins ce que nous devons faire si nous ne voulons pas renoncer à toute espérance de salut; car, ne nous y trompons pas, N. T. C. F., le carême, dont nous vous an-

nonçons le retour, n'est, pour parler comme l'Apôtre, *un temps favorable, un temps de salut* que parce qu'il est un temps de pénitence.

Il n'y a en effet que deux chemins qui conduisent à la céleste patrie, l'innocence et la pénitence : l'innocence qui a su se préserver du péché ; la pénitence qui pleure, qui déteste, qui répare le péché. Rien d'impur et de souillé ne peut entrer dans la cité sainte (*Apoc.*, XXI, 27), et l'âme qui a eu le malheur de ternir la blancheur et l'éclat de la robe baptismale, ne peut obtenir son pardon et recouvrer ses droits à l'héritage éternel qu'en entrant courageusement dans cette voie pénible et laborieuse que Jésus-Christ lui-même nous a tracée. Le péché, qui est une violation de l'ordre établi par la sagesse éternelle, ne peut rester impuni. Ainsi le veut, ainsi l'ordonne la justice infinie de Dieu. Il faut que le péché soit puni ou dans ce monde. par les saintes austérités de la pénitence, ou dans l'autre, par d'affreux tourments. Or, N. T. C. F., où est l'homme qui peut se flatter de n'être point pécheur, de n'avoir jamais violé la loi divine, d'avoir conservé dans tout son éclat cette fleur si délicate de l'innocence que nous portons tous dans des vases si fragiles? Une telle prétention serait elle-même un crime, parce qu'elle ne pourrait nous être inspirée que par un indomptable orgueil. *Si nous disons que nous sommes sans péché*, dit le disciple bien-aimé, *nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous.* (I *Joan.*, I, 8.)

Ecoutez cette parole terrible que Dieu adresse au pécheur par l'organe du prophète Jérémie : *Vous avez dit : Je suis sans péché, je suis innocent ; c'est pour cela que votre colère se détournera de moi. Eh bien! voilà que je vais entrer en jugement avec vous, parce que vous avez dit : Je suis sans péché.* (*Jer.*, II, 35.) *Seigneur*, s'écriait le Roi-Prophète, *si vous observez nos iniquités, qui pourra soutenir votre présence?* (*Psal.* CXXIX, 3.) *N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, parce qu'il n'est pas d'homme sur la terre qui soit juste à vos yeux.* (*Psal.* CXLII, 2.)

Hélas! avouons-le avec une confusion profonde et une douleur amère, nous sommes pécheurs, nous le sommes tous : *Nous commettons tous les jours une multitude de prévarications et d'offenses.* (*Jac.*, III, 2.) *Il n'est point d'homme parfaitement juste dans le monde, qui fasse toujours le bien et qui ne pèche jamais.* (*Eccle.*, VII, 21.)

La dissipation et la légèreté de la jeunesse, l'orgueil de l'esprit, les attachements du cœur, la licence des passions, à quels excès tout cela ne nous a-t-il pas conduits? Et si nous repassons nos années anciennes dans l'amertume de notre cœur, qu'apercevrons-nous durant tout le cours de notre vie, qu'une longue suite d'infidélités et de désordres ? N'eussions-nous commis qu'un seul péché mortel, la pénitence nous est devenue nécessaire ; elle est devenue notre unique et dernière ressource.

De là ces exhortations si réitérées et si pressantes que nous adresse l'Esprit-Saint dans les divines Ecritures : *Si vous ne faites pénitence, vous tomberez dans les mains du Seigneur et non dans les mains des hommes.* (*Eccli.*, II, 22.) *Couvrez-vous du cilice; pleurez et poussez de hauts cris, parce que la colère du Seigneur ne s'est point détournée de nous.* (*Jer.*, IV, 8.) *Convertissez-vous et faites pénitence de toutes vos iniquités.* (*Ezech.*, XVIII, 30.) *Souvenez-vous de l'état dont vous êtes déchu, et faites pénitence.* (*Apoc.*, II, 5.) *Approchons-nous avec confiance de ce trône de grâce que la divine miséricorde a élevé parmi nous, et où elle nous attend pour nous accorder notre pardon et nous aider de son secours puissant.* (*Hebr.*, IV, 16.)

Soumettons-nous donc, N. T. C. F., avec humilité et reconnaissance à cette loi salutaire, puisque c'est l'unique moyen qui nous reste, de nous soustraire aux vengeances qu'un Dieu infiniment juste exerce contre le péché. Et si cette redoutable nécessité nous effraye, si elle révolte notre délicatesse ah ! pour ranimer notre courage et enflammer notre ardeur, fixons nos regards sur Jésus-Christ, notre chef et notre modèle. Et quel sujet plus digne de nos méditations pendant ce saint temps de carême, que les exemples et les leçons qui nous ont été donnés par ce Dieu fait homme? Sa vie tout entière qu'a-t-elle été autre chose qu'une longue expiation ? Depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui où il expire sur le Calvaire, nous le voyons pauvre, souffrant, humilié jusqu'à l'anéantissement (*Philip.*, II, 8), pour fléchir la colère de son Père et satisfaire à sa justice. Dans sa crèche il pleure, il gémit, il endure toutes les privations de la plus affreuse indigence. Durant le cours de sa vie mortelle, plus pauvre que les animaux sauvages, *il n'a pas même un lieu pour reposer sa tête.* (*Matth.*, VIII, 20.) Et pendant sa passion, voyez-le au jardin des Oliviers, pâle, abattu, languissant, prosterné contre terre, baigné dans son sang, répandant des larmes amères. Voyez-le abandonné de ses disciples, de ceux même qu'il a le plus tendrement aimés, seul entre les mains d'une troupe ennemie, traîné de tribunal en tribunal, insulté, outragé, blasphémé..... Voyez-le enfin couvert de blessures profondes et expirant sur la croix au milieu des plus cruels tourments..... Qui l'a mis dans cet état? Pourquoi tant d'opprobres et de douleurs ? Ah! N. T. C. F., c'est que la justice divine doit être satisfaite; c'est que Jésus-Christ est une victime qui s'immole en sacrifice d'expiation pour les péchés du monde; c'est qu'il *fallait*, l'expression n'est pas trop forte, puisqu'elle est consacrée par les livres saints (43), *il fallait* que le Christ arrosât la terre de son sang pour nous ouvrir les

(43) *Christum oportuit pati.* (*Act.*, XVII, 3.)

portes du ciel. Or, voilà le modèle qui nous est offert; voilà le chef adorable sous l'étendard duquel nous devons marcher. *Le Christ*, dit saint Pierre, *a souffert pour nous, nous laissant un exemple, afin que nous marchions sur ses traces.* (I *Petr.*, II, 21.) *Ceux que Dieu a prédestinés pour les glorifier avec Jésus-Christ*, ajoute l'Apôtre des nations, *il les a prédestinés à acquérir avec Jésus-Christ une ressemblance parfaite* (*Rom.*, VIII, 29), autant du moins que l'homme pécheur peut ressembler à l'Homme-Dieu. Nous sommes les enfants; nous sommes les disciples; nous devons être par conséquent les imitateurs de Jésus-Christ. Dieu donc, au dernier jour, nous montrera Jésus-Christ, et cette vue seule décidera de nos éternelles destinées. Nous ne serons associés à sa gloire qu'autant que nous aurons partagé ses souffrances. *Venez, suivez-moi*, nous dit ce divin Sauveur; *celui qui ne porte pas sa croix et qui ne marche pas à ma suite, n'est pas digne de moi.* (*Matth.*, X, 38.)

Et cette pénitence, N. T. C. F., dont nous reconnaissons l'absolue nécessité, soit pour expier nos offenses, soit pour *nous rendre conformes à l'image du Fils de Dieu* (*Rom.*, VIII, 29), avec quelle ferveur, avec quelle douce confiance ne nous y livrerons-nous pas, si nous considérons l'infinie bonté de celui que nous avons offensé et qui en fait l'indispensable condition de notre réconciliation avec lui. Le péché met dans le cœur de l'homme une immense misère. Or, quand nous nous révoltons contre lui, Dieu se montre encore plus touché de notre malheur que de notre crime. L'audace du pécheur creuse sous ses pas un affreux abîme; mais la dégradation où il est tombé ouvre dans le cœur de Dieu un abîme de miséricorde et de compassion. Dans cet infortuné qui a préféré un plaisir coupable, une jouissance criminelle aux richesses de sa grâce, ce Père tendre voit encore l'ouvrage de ses mains. Au lieu de lui faire entendre une voix d'indignation et de colère, il lui adresse les sollicitations les plus pressantes. Il aurait pu d'un coup de foudre l'arrêter au début de sa course criminelle, et s'épargner ainsi de nouveaux outrages; mais il l'attend avec une ineffable patience; il lui laisse le temps de revenir à lui, et, pour le combler de ses anciennes miséricordes, il ne lui demande qu'un cœur qui s'ouvre pour les recevoir. (*Isa.*, XXX, 18.) Avertissements intérieurs, craintes salutaires, remords secrets de la conscience, pensées saintes, mouvements qui excitent la volonté, il ne néglige rien, il met tout en œuvre pour le sauver : il le presse, il le sollicite de sortir des voies funestes où il s'égare; il répand dans son cœur d'indicibles tristesses; il permet que les objets de ses passions deviennent pour lui une source d'amertume et de dégoût. De mille manières il lui adresse cet appel si touchant : Ame ingrate, âme infidèle, ô vous que j'ai tant aimée, vous que j'ai rachetée de mon sang, *pourquoi vous obstinez-vous à périr?* (*Ezech.*, XXXIII, 11.) Ne voyez-vous pas que vous courez à un abîme? Ne voyez-vous pas que le plaisir qui vous séduit ne vous procurera un instant de bonheur que pour vous rendre malheureuse pendant toute l'éternité?

Et lorsque le pécheur, cédant à de si vives instances, revient sincèrement à lui, avec quelle bonté, avec quelle tendre indulgence il lui pardonne! Ah! N. T. C. F., le père de famille embrassant, pressant sur son cœur l'enfant prodigue; le bon pasteur courant dans les sentiers où s'égare la brebis fugitive, et la rapportant en triomphe au bercail, ce ne sont là que d'imparfaites images de la clémence divine. Serions-nous assez insensibles pour n'en être pas touchés et pour résister à ses aimables avances? Serions-nous assez ennemis de nous-mêmes pour rejeter les conditions auxquelles elle met notre pardon? Serions-nous assez insensés pour refuser de revenir à Dieu par une sincère pénitence?

Hélas! il n'est que trop vrai, cette pénitence, sans laquelle nous ne pouvons pas espérer de salut, ne nous inspire que du dégoût et de l'effroi. Nous ne la faisons pas; nous négligeons de la faire; nous la remettons toujours à une époque plus éloignée Semblables à des débiteurs négligents et de mauvaise foi, nous différons, nous ajournons l'acquittement de nos dettes, sans réfléchir que nous les augmentons sans cesse, et que si nous ne les acquittons pas en cette vie, il faudra les acquitter dans l'autre, sous les coups d'une justice devenue inflexible, parce qu'elle ne sera plus adoucie, tempérée par la miséricorde.

Que d'excuses, que de prétextes pour se dispenser de se soumettre aux rigueurs de la loi! Tantôt c'est la jeunesse qui, se promettant un long avenir, se flatte d'avoir tout le temps nécessaire pour l'accomplir; tantôt c'est la vieillesse qui fait valoir ses nombreuses infirmités; tantôt c'est la santé qu'il faut ménager pour pouvoir travailler à sa fortune et à son avancement dans le monde; tantôt c'est la maladie qui réclame des adoucissements et des dispenses. Comme le paresseux dont parle l'Ecriture : *Nous voulons et nous ne voulons pas.* (*Prov.*, XIII, 4.) Nous voudrions bien satisfaire à la justice divine, acquitter nos dettes et expier nos offenses; mais nous voudrions qu'il ne nous en coûtât ni peines, ni efforts, ni sacrifices. Ainsi les jours s'écoulent, la vie se passe, et, après un nombre infini de prévarications et d'infidélités, on arrive aux portes de l'éternité écrasé sous le poids d'une dette immense, sans avoir rien fait pour l'acquitter.

Or, que fait l'Eglise pour mettre un terme à nos délais et fixer nos irrésolutions? Cette grande loi de la pénitence, si effrayante pour la mollesse et la sensualité, dont notre tiédeur et notre indifférence ajournent indéfiniment l'observation, l'Eglise la promulgue chaque année avec une nouvelle force et avec toute l'autorité que son divin époux

lui a confiée. Elle enjoint à ses ministres de monter sur la montagne, d'emboucher la trompette et d'adresser au peuple cette solennelle invitation : *Maintenant convertissez-vous au Seigneur de tout votre cœur, dans les larmes, dans les gémissements. Déchirez vos cœurs, et non vos vêtements ; convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, parce qu'il est patient et riche en miséricorde,... Qui sait s'il ne se tournera pas vers nous, s'il ne nous pardonnera pas et s'il ne nous comblera pas de ses bénédictions, afin que nous lui présentions nos sacrifices et nos offrandes ? Faites donc retentir la trompette en Sion ; ordonnez un jeûne saint ; publiez une assemblée solennelle. Faites venir tout le peuple ; avertissez-le qu'il se purifie ; assemblez les vieillards ; amenez les enfants et ceux qui sont encore à la mamelle..... Que les prêtres et les ministres du Seigneur, prosternés entre le vestibule et l'autel, fondent en larmes et s'écrient : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne laissez point votre héritage tomber dans l'opprobre.* (*Joel*, II, 12-17.)

Pour exciter dans nos âmes les sentiments d'une pieuse componction, et, si nous pouvons parler ainsi, pour nous contraindre à fléchir la colère divine, l'Eglise veut que nous consacrions tous les ans quarante jours aux exercices de la pénitence. Alors, pour agir plus vivement sur nos esprits et sur nos cœurs, elle se dépouille de ses ornements de gloire ; elle se revêt d'habits de deuil ; elle fait entendre des chants tristes et plaintifs, qui s'élèvent vers le ciel comme de lugubres gémissements, comme l'expression d'une douleur profonde. Ses cérémonies, ses prières, ses exhortations multipliées, tout concourt à nous faire concevoir une vive horreur du péché, un regret sincère de l'avoir commis, et à faire naître dans nos cœurs ce repentir que Dieu exige de nous pour nous pardonner.

Dans sa sollicitude, dans son zèle pour notre salut, cette tendre mère ne se borne pas à nous fixer le temps que nous devons plus spécialement consacrer à la pénitence, elle va jusqu'à nous prescrire les pratiques les plus propres à désarmer la colère de Dieu et à expier les fautes que nous avons commises.

Ainsi elle nous fait une loi du jeûne, et pour nous engager à l'accomplir dans toute son étendue, dès l'entrée du saint temps de carême, elle nous propose l'exemple de Jésus-Christ, qui a jeûné pendant quarante jours, et qui a voulu se soumettre aux incommodités de la faim (44). Comme si elle nous disait : Le Saint des saints, le Fils de Dieu, revêtu d'une chair mortelle, nous a donné l'exemple. Des pécheurs, des hommes sujets à tant de faiblesses et de passions, pourraient-ils, voudraient-ils refuser de l'imiter ? Par conséquent, violer la loi du jeûne, c'est tout à la fois se priver d'un puissant moyen d'expiation, renoncer à suivre Jésus-Christ et se révolter contre l'Eglise, contre cette divine autorité à qui il a été dit : *Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise.* (*Luc.*, X, 16.) L'Eglise veut que, pendant ce saint temps, ses enfants s'appliquent à expier les plaisirs coupables auxquels ils se sont livrés, les crimes qu'ils ont commis pendant toute l'année. Ah ! sans doute, N. T. C. F., la vie du chrétien sur la terre devrait être une pénitence continuelle ; mais, parce que l'Eglise sait la répugnance que nous inspire ce remède salutaire, elle veut qu'il y ait, dans l'année, au moins un certain temps où, par la privation de la nourriture et même des plaisirs permis, nous nous efforcions de mortifier nos passions, de dompter une chair rebelle et d'acquitter nos dettes envers la justice divine. Tel est le but qu'elle s'est proposé dans l'institution de la loi du jeûne, auquel elle veut que nous ajoutions l'abstinence, qui en est le complément naturel et nécessaire. La privation de certains aliments qui flattent davantage notre sensualité, outre qu'elle est un excellent moyen d'expier nos fautes, contribue encore puissamment à dompter, à abattre ce corps de péché (*Rom.*, VI, 6), qui est pour nous la source de tant de désordres et de déréglements. Il est certain que si la bonne chère et une nourriture trop substantielle fortifient cet ennemi domestique que nous portons tous au dedans de nous-mêmes, l'abstinence l'affaiblit et le rend plus docile aux lumières de la raison et aux inspirations de la foi. L'expérience, d'accord avec l'Eglise, nous apprend que rien n'est plus propre que le jeûne et l'abstinence à réprimer ce malheureux penchant que nous avons tous pour le mal, à élever notre esprit vers les choses surnaturelles et divines, à nous rendre plus douce et plus facile la pratique de la vertu (45). Créé à l'image de Dieu, appelé à d'immortelles destinées, l'homme, s'il écoute sa raison, se fait une loi de la mortification, parce qu'il sait que le poison d'une vie molle et sensuelle émousse l'esprit, dessèche le cœur et frappe toutes les puissances de l'âme de stérilité et de mort ; que les excès énervent le corps et traînent après eux, sinon toujours une mort précoce, du moins une longue suite d'infirmités et de douleurs ; que la sobriété et la tempérance donnent à l'esprit, comme au corps, la force et l'énergie nécessaires pour remplir les devoirs qui nous sont imposés. Sollicités au mal par les penchants d'une nature corrompue, il nous importe de les réprimer (I *Petr.* II, 11), d'affaiblir cette concupiscence, qui faisait gémir les anges du désert et même l'Apôtre des nations (*Rom.*, VII, 24), au milieu des travaux et des glorieuses conquêtes de l'apostolat, de soumettre l'homme charnel à l'homme intérieur, afin que la chair, domptée par la mortification, soit soumise à l'esprit, et que l'esprit, à son tour, ait plus de force pour

(44) *Postea esuriit.* (*Matth.*, IV, 2.)
(45) *Qui corporali jejunio vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris...* (*Præf. Quad.*)

triompher des assauts qu'elle ne cesse de lui livrer. De là vous voyez, N. T. C. F., que le double précepte de l'abstinence et du jeûne est fondé sur nos propres besoins comme sur nos intérêts les plus chers, et qu'il porte les mêmes caractères de sagesse et de bonté qui brillent dans les autres institutions de l'Eglise.

Et néanmoins cette loi si sage et si miséricordieuse, cette loi que nous observerions avec tant de fidélité et de bonheur si nous avions quelque zèle pour notre salut, quels obstacles, quelles difficultés ne rencontre-t-elle pas dans le monde? que de prétextes, que d'excuses pour s'en dispenser! Pendant le carnaval on jouit de la santé la plus robuste et la plus florissante; les bals, les spectacles, les longues veilles, les nuits passées dans l'agitation et l'effervescence du plaisir, on supporte tout cela sans en être incommodé. Mais dès qu'arrive le carême, on se trouve en proie à une foule d'infirmités et de souffrances. On ne peut pas jeûner, on ne peut pas faire maigre; on a une santé trop faible et trop délicate pour supporter le joug néanmoins si léger de la sainte abstinence. On viole hardiment la loi, on demande des dispenses, comme si, en se trompant soi-même et en trompant les ministres de l'Eglise, on pouvait tromper aussi la justice infinie de Dieu. Ah! N. T. C. F., que d'erreurs, que d'illusions, mais aussi que de mécomptes au tribunal du souverain juge! Alors, mais trop tard, on verra ce qu'il fallait penser de cette vie molle et sensuelle, de cette vie de dissipation et de plaisirs, de cette vie ennemie de la croix de Jésus-Christ; alors on verra que ce n'est pas en vain que l'on s'affranchit du joug de la pénitence, et qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui soient admis dans le royaume des cieux. (*Matth.*, XI, 12.)

Mais supposons que les raisons que l'on fait valoir pour se dispenser de la loi soient réelles; qui peut vous empêcher, N. T. C.F., de consacrer le saint temps du carême à la retraite, à la prière, au recueillement, à la méditation des vérités de la foi? Pourquoi ne pas renoncer, au moins pour un temps, à vos relations avec un monde dont les discours et les exemples ne tendent qu'à vous détourner de ce qui doit être l'objet constant de vos pensées et de vos efforts? Ignorez-vous donc que, quelles que soient la délicatesse de votre santé et la faiblesse de votre constitution, rien ne peut vous dispenser de travailler à votre salut?

La mortification du corps est nécessaire sans doute; mais c'est la mortification de l'esprit et du cœur qui est l'âme de ce précepte. Aussi nous méconnaîtrions l'esprit de l'Eglise, nous serions infidèles à l'autorité des divines Ecritures, si nous hésitions à placer le renouvellement intérieur à la tête de toutes les œuvres satisfactoires. *Rompez les liens de l'iniquité,* dit le Seigneur par la bouche du prophète Isaïe; *c'est le jeûne que je préfère.* (*Isa.*, LVIII, 6.) « Vous jeûnez, » dit saint Chrysostome, « montrez-le par vos œuvres. » (Hom. 2 *ad popul. Antioch.*) « Quelle est la vertu que vous avez acquise pendant le saint temps du carême, » demande saint Léon? » (Serm. 4 *De Quadrag.*) « Ne vous y trompez pas, » continue ce saint docteur, « ce n'est pas dans l'abstinence seule que consiste le jeûne: il est inutile de retrancher la nourriture au corps, si le cœur ne renonce au péché. » — « A quoi sert, dit saint Augustin, de s'abstenir de la chair des animaux, et de déchirer les membres de son frère par la médisance et la calomnie; de s'abstenir des boissons recherchées, et de s'enivrer du poison de la colère; de donner une nourriture moins abondante au corps, et de prodiguer à l'âme le funeste aliment des passions. » (S. Aug., *De utilit. jejun.*) Vous jeûnez en vain si vous vous exposez aux occasions du péché, si vous ne voulez pas réparer vos injustices, si vous nourrissez dans votre cœur des sentiments de haine et des projets de vengeance.... Voulez-vous jeûner d'une manière méritoire, brisez les liens qui vous attachent au péché; renoncez à ces affections criminelles qui vous font trahir vos devoirs les plus sacrés; fuyez ces réunions qui ne se forment que par l'attrait du plaisir, où l'esprit de Dieu se perd, et où votre innocence a tant de fois fait naufrage; livrez aux flammes ces livres, ces brochures qui ne tendent pas moins à troubler l'ordre social qu'à étouffer dans les cœurs les lumières de la foi et les sentiments de la vertu; faites disparaître du milieu de vos frères le spectacle affligeant de vos dissensions domestiques et de vos animosités particulières? Appliquez-vous à faire régner dans vos maisons, dans vos familles, la paix, l'union, la concorde. Ah! si notre voix pouvait pénétrer jusque dans vos cœurs, s'il plaisait au Seigneur d'exaucer nos vœux et nos prières, ou plutôt si la puissance de sa grâce venait au secours de notre faiblesse, ces sentiments de paix et d'amour, cette bienveillance réciproque qu'admiraient dans les premiers chrétiens les païens eux-mêmes, feraient de nous tous un peuple d'amis et de frères, c'est-à-dire de vrais disciples de Jésus-Christ, que l'on reconnaît à l'amour qu'ils ont les uns pour les autres. (*Joan.*, XIII, 35.)

Pour resserrer ces liens si doux de l'amour fraternel, et pour rendre notre jeûne plus agréable au Seigneur, il faut y joindre l'aumône. *Heureux l'homme,* dit le Prophète, *qui se montre intelligent sur la misère du pauvre. Dieu le délivrera dans les jours mauvais.* (*Psal.* XL, 2.) *L'aumône,* dit à son fils le saint homme Tobie, *donne une grande confiance devant Dieu à ceux qui la font.* (*Tob.*, IV, 12.) Ecoutez encore, pesez et méditez ces paroles que le Fils de Dieu adressera à ses élus au grand jour des justices: *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais nu, et vous m'avez couvert.* (*Matth.*, XXV, 34.)

Le Fils de Dieu peut-il nous adresser un langage plus énergique et plus touchant ? La cabane du pauvre devient en quelque sorte la demeure du Verbe incarné; l'indigent, que le monde méprise, n'est pas seulement l'image de Jésus-Christ, il est un autre lui-même. (*Matth.*, XXV, 40.) Riches du siècle, vous tous qui avez la substance de ce monde (*Joan.*, III, 17), si vous avez la foi, ces étonnantes expressions de l'amour le plus tendre vous laisseront-elles sans entrailles pour les besoins de vos frères ? Ah ! lorsqu'il s'agit de votre luxe et de vos plaisirs, vous êtes si généreux et si prodigues, pourquoi l'êtes-vous si peu quand par vos aumônes vous pourriez racheter vos péchés (*Dan.*, IV, 24), *et vous amasser des trésors impérissables dans le ciel*. (*Matt.*, XIX, 21.)

Mais le jeûne et l'aumône sont sans valeur aux yeux de Dieu, si la prière ne les accompagne et ne les sanctifie. C'est surtout dans ce temps de pénitence et d'expiation, N. T. C. F., que la prière doit être votre occupation la plus douce et la plus habituelle. Humiliez-vous, prosternez-vous au pied du trône de la divine miséricorde, pour implorer le pardon de vos fautes et solliciter les secours et les grâces dont vous avez besoin. La prière, ah ! N. T. C. F., c'est là notre grande ressource. Eussions-nous déjà un pied dans l'abîme, par la prière nous pourrions encore nous sauver ! Quel crédit, quelle puissance n'auront pas nos prières auprès de Dieu dans un temps où l'Eglise tout entière, prosternée au pied des saints autels, fait monter vers le ciel ses supplications et ses gémissements ! Unissez-vous donc à elle ; assistez avec assiduité à ses offices, à ses saintes cérémonies ; efforcez-vous de vous pénétrer des sentiments qu'elle veut vous inspirer. Ne vous lassez pas de redire avec elle cette touchante prière du Roi-Prophète, qu'elle met si souvent sur les lèvres de ses ministres : *Seigneur, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, et effacez mon iniquité selon l'étendue de vos bontés. Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité et purifiez-moi de mon péché* (*Psal.* L, 3, 4) ; car c'est toujours là qu'il faut en revenir, N. T. C. F. Le jeûne, l'aumône, les plus longues prières ne nous serviraient de rien, si nous ne détestions sincèrement le péché, si nous n'étions dans la ferme résolution de ne plus le commettre, d'éviter toutes les occasions qui pourraient nous y conduire, et de revenir franchement à Dieu par la pratique de toutes les vertus qu'il nous commande et par l'observation de sa loi.

Donné à Strasbourg, le 14 janvier 1853.

XI. MANDEMENT

Pour le carême de 1854.

SUR L'ORGUEIL.

Le but que se propose l'Eglise pendant ce saint temps de carême, dont nous vous annonçons le retour, c'est, nos très-chers frères, de réprimer notre orgueil et de nous inspirer une profonde humilité. Aussi, dès l'entrée de cette laborieuse carrière, elle jette un peu de cendre sur nos fronts en nous adressant cette parole si propre à nous faire sentir notre misère et notre néant : *Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière*. (*Gen.*, III, 19.) Et dans la célébration de ses offices elle interrompt souvent ses supplications et ses prières pour nous faire entendre ce grand et solennel avertissement: *Humiliate capita vestra Deo ; « humiliez vos têtes devant Dieu. »* (*Orat. Eccles.*,) Puis elle appelle nos méditations les plus fréquentes sur l'ineffable mystère d'un Dieu qui, pour expier notre orgueil, *s'est humilié jusqu'à l'anéantissement et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix*. (*Philip.*, II, 8.) Et ce n'est pas sans raison, N. T. C. F., que l'Eglise s'applique avec tant de soin à combattre notre orgueil. Ce vice qui nous est comme naturel et qui a jeté de si profondes racines dans notre cœur, fait à Dieu le plus mortel outrage. Il est, comme parle l'Ecriture, le principe et la source de tous les crimes qui irritent le ciel et qui désolent la terre. (*Eccli.*, X, 15.) *La mort*, dit l'Esprit-Saint, *est entrée dans le monde par le péché* et par le péché de l'orgueil. (*Sap.*, II, 24; *Rom.*, V, 12.)

L'orgueil est le premier péché qui ait été commis dans le monde, le premier qui ait outragé la Majesté divine et provoqué sa colère. *Je monterai au plus haut des cieux*, avait dit le prince des anges rebelles; *je m'élèverai au-dessus des astres du firmament, j'irai m'asseoir à côté du Très-Haut, et je lui serai semblable*. (*Isa.*, XIV, 13)

Foudroyé par la main du Tout-Puissant, précipité au fond des abîmes, il expie sa folle ambition par d'éternels supplices. Jaloux de la félicité de nos premiers parents, il cherche à les entraîner dans son propre malheur, et pour les porter à enfreindre la loi divine, il excite leur orgueil par de mensongères promesses : *Vous ne mourrez point*, leur dit-il, *mais vous serez comme des dieux sachant le bien et le mal*. (*Gen.*, III, 5.) Séduits par les paroles de l'esprit de mensonge et oubliant les redoutables menaces du Très-Haut, Adam et Eve portent une main téméraire sur le fruit défendu, ils en mangent et, par cette infraction à la loi divine, au lieu de la science et de la gloire qu'ils espèrent, ils attirent sur eux-mêmes et sur toute leur postérité les plus effroyables châtiments. Bannis du paradis terrestre, ils sentent dans leurs cœurs les funestes atteintes de la concupiscence ; ils sont condamnés à manger leur pain à la sueur de leurs fronts et à cultiver laborieusement une terre qui ne doit plus porter pour eux que des ronces et des épines (*Gen.*, III, 18, 19), en attendant que la mort vienne mettre un terme à leurs souffrances, et qu'ils retournent dans la terre d'où ils sont sortis. (*Ibid.*)

Dès ce moment, N. T. C. F., nous voyons l'orgueil remplir le monde de ses fureurs et souiller la terre des plus abominables

forfaits. C'est un Caïn qui, dans un transport d'orgueil jaloux, répand le sang de son frère Abel et ouvre cette longue carrière de cruautés et de perfidies qui seront la honte et l'opprobre de l'humanité. (*Gen.*, IV, 8.)

Ce sont des insensés qui prétendent élever un monument impérissable qui devra pour jamais les mettre à l'abri des vengeances du ciel, mais qui ne servira qu'à attester à toutes les générations l'impuissance et la folie de ces ambitieux architectes. (*Gen.*, XI, 4.)

C'est un Nabuchodonosor qui, dans le délire de son orgueil, veut que l'on rende à sa propre statue les honneurs divins et qui, subitement frappé par la main d'un Dieu jaloux de sa gloire, est retranché de la société des hommes et condamné à errer au milieu des forêts et à se nourrir comme les animaux sauvages *jusqu'à ce qu'il reconnaisse que le Seigneur Dieu tout-puissant exerce un empire absolu sur les royaumes de la terre et qu'il les donne à qui il lui plaît.* (*Dan.*, IV, 22.)

C'est un Antiochus qui, s'élevant par son orgueil au-dessus de la condition de l'homme et qui se flattant de pouvoir commander même aux flots de la mer, est tout d'un coup atteint d'une maladie honteuse et contraint d'attester publiquement la toute-puissance de Dieu qui éclate en sa propre personne. (II *Mac.*, IX, 8-13.)

Achab s'enorgueillit de ses succès contre le roi de Syrie. Jésabel, en flattant sa vanité, sait l'armer contre le juste Naboth et lui faire regarder le meurtre et la spoliation comme nécessaires à sa dignité et à sa grandeur. (III *Reg.*, XXI.)

Ah! N. T. C. F., si nous parcourons les fastes de l'histoire, il ne nous sera pas difficile de nous convaincre que comme l'*orgueil est le commencement de tout péché* (*Eccli.*, X, 15), il est aussi la source empoisonnée d'où découlent les désastres et les malheurs qui désolent la terre. Ces guerres sanglantes qui arment les peuples les uns contre les autres, ces révolutions qui renversent les trônes et bouleversent les empires, ne sont-elles pas les tristes fruits de l'orgueil? Ne sont-elles pas provoquées par des hommes qui, pour étendre leur puissance ou pour parvenir aux honneurs, se disputent, s'arrachent le pouvoir suprême et ne craignent pas de couvrir de sang et de ruines le sol de la patrie? et si de nos jours nous avons vu l'édifice social pencher vers sa ruine et l'anarchie lever au milieu de nous sa tête menaçante, à quoi faut-il l'attribuer sinon à cet esprit d'orgueilleuse indépendance qui ne voulait plus ni reconnaître aucune prééminence ni se soumettre à aucune autorité. Mais Dieu, redisons-le avec le sentiment de la plus vive reconnaissance, Dieu qui s'est souvenu de ses anciennes miséricordes sur la France, a suscité, pour nous sauver, un de ces hommes qu'il tient en réserve dans ses impénétrables décrets pour ramener dans les voies de l'ordre et de la justice les peuples qui ne sont pas condamnés à périr.

Pourquoi dans la société, dans les familles tant d'inimitiés, tant de haines, tant de discordes et de dissensions? Pourquoi tant de querelles et de procès dont retentissent les tribunaux? Ah! si nous remontons à la cause de tant de désordres et de scandales, nous verrons que c'est l'orgueil qui en est le premier et peut-être l'unique mobile.

Un homme orgueilleux pense qu'il est triste de languir obscur dans les derniers rangs de la société. Il se persuade que, si justice était rendue à son mérite, une brillante carrière s'ouvrirait devant lui et qu'il pourrait aussi bien que tant d'autres parvenir aux honneurs. Dans cette conviction il ne recule devant aucun moyen; il s'engage dans les voies les plus tortueuses; il s'applique à écarter tous ses rivaux, à supplanter tous ses concurrents. Le mensonge et la calomnie n'ont rien de trop odieux pour lui; il ne rougit pas de flatter les passions d'un protecteur puissant et de ramper à ses pieds dès qu'il pense pouvoir parvenir ainsi au terme auquel il aspire.

Quelle est l'origine des schismes et des hérésies qui, depuis la naissance du christianisme, ont désolé l'héritage de Jésus-Christ? L'Eglise était à peine fondée que déjà l'apôtre saint Paul, sondant les profondeurs de l'avenir, voyait l'orgueil susciter ces esprits de division et de discorde qui, dans la suite des siècles, devaient causer tant de douleurs et faire répandre tant de larmes à la sainte épouse de Jésus-Christ, ces esprits idolâtres d'eux-mêmes déterminés à n'adopter que leurs propres sentiments, à se faire une religion conforme à leurs goûts et à leurs idées, et à rejeter toute vérité qui ne s'accorde pas avec leurs prétendues lumières (II *Tim.*, III, 2); ces esprits hautains et superbes, ennemis de tout joug et de toute autorité, toujours prêts à accueillir toute doctrine réprouvée par l'Eglise et à regarder comme des amis et des frères tous ceux qui ont levé comme eux l'étendard de la révolte et de l'insubordination. (*Ibid.*)

Un Novat, un Tertullien, prenant leur orgueil pour du zèle à défendre la discipline de l'Eglise, ne veulent plus reconnaître l'épouse de Jésus-Christ dans cette mère indulgente et miséricordieuse, toujours disposée à tendre les bras et à ouvrir son sein au pécheur pénitent.

Un Arius déçu dans ses orgueilleuses espérances, se précipite dans ces intrigues et ces cabales qui troublèrent si longtemps le monde chrétien et qui auraient renversé l'Eglise si elle n'eût eu pour fondement et pour appui les infaillibles promesses de Jésus-Christ.

Un Photius, pour monter sur le siége patriarcal de Constantinople, entasse mensonges sur mensonges, crimes sur crimes; il donne pour appui à son ambition, la plus détestable hypocrisie, et à force de fourberie et d'astuce, il établit son autorité usur-

pée sur les ruines de l'autorité la plus légitime. Telle est, N. T. C. F., la triste origine de ce chisme d'Orient, qui dure encore aujourd'hui, et qui a plongé l'Eglise grecque dans cet abîme où les âmes *emportées à tout vent de doctrines* (*Ephes.*, IV, 14), errent de ténèbres en ténèbres, d'illusions en illusions sans jamais trouver le repos qui les fuit.

Six siècles plus tard nous voyons sortir d'un ordre religieux un homme doué d'une imagination vive et puissante, d'une éloquence impétueuse, et qui s'est rendu célèbre par l'enseignement de la théologie et de la philosophie. Dans son orgueil indomptable et dans son invincible obstination, il s'est révolté contre cette divine autorité de l'Eglise, qui comptait quinze siècles d'existence. Il a répandu l'esprit de discorde et de dissension dans les royaumes, dans les villes et les campagnes; il a excité les frères les uns contre les autres, et il est parvenu ainsi à partager en deux camps cette grande famille chrétienne, dont l'union et la concorde étaient l'objet des vœux que le Sauveur du monde adressait d'une manière si touchante à son Père céleste au moment où il allait s'immoler pour notre salut.

Toujours et partout, N. T. C. F., vous verrez l'orgueil ardent dans ses désirs, fougueux dans ses transports, se livrer aux plus funestes excès. C'est un torrent qui renverse, qui emporte tous les obstacles qu'on voudrait lui opposer. C'est un feu dévorant qui brûle, qui consume tout ce qui se rencontre sur son passage et dont souvent la violence ne s'éteint que dans le tombeau.

Cet homme, raisonnable d'ailleurs sur tout le reste, ne connaît plus ni règle ni mesure quand on froisse son orgueil, et vous le verrez oublier toute bienséance, toute modération, dès qu'il s'agira de venger son amour-propre blessé.

Celui-ci, parvenu à force d'intrigues et de bassesses à une dignité à laquelle ni ses vertus ni ses talents ne lui donnaient le droit de prétendre, au lieu de chercher à rendre son autorité aimable par sa bonté et sa douceur, la rend odieuse par sa hauteur et sa fierté. Une inadvertance, un manque d'égard suffira pour lui faire une blessure qui ne se fermera jamais.

Celui-là compte pour rien l'attachement le plus sincère, le dévouement le plus profond si l'on ni ajoute le respect le plus servile et la plus basse adulation.

Et ne pensez pas que l'orgueil ne soit le partage que des grands et des heureux du siècle; ce vice se retrouve jusque dans les plus humbles conditions de la société. Partout l'on rencontre de ces âmes qui, follement éprises d'elles-mêmes et de leur propre mérite, n'ont que du dédain et du mépris pour tous ceux qui les entourent.

Quelle erreur donc, N. T. C. F., que celle qui renvoie aux habitants du cloître et de la solitude la pratique de l'humilité! Nous avouons que plus une âme est animée du désir de s'avancer dans les voies de la perfection chrétienne, plus elle doit se tenir en garde contre les perfides suggestions de l'orgueil et s'appliquer à la pratique de l'humilité. Mais il n'en est pas moins vrai que, dans le monde où la vertu est exposée à tant de séductions et entourée de tant de périls, elle ne se maintiendra ferme et solide qu'en s'appuyant sur l'humilité. Hélas! si l'orgueil vient troubler quelquefois le calme et la paix des solitudes les plus profondes et faire périr les âmes à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, que sera-ce du monde où, pour parler le langage du disciple bien-aimé, *il n'y a que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie?* (I *Joan.*, II, 16.) Que d'occasions dangereuses! que de situations difficiles! Et si l'humilité ne vous protége contre votre faiblesse et contre la violence de vos passions, cette force secrète, ce charme impérieux qui emportent l'âme à la poursuite des objets qui la séduisent, auront bientôt triomphé de votre vaine sagesse. Vous apprendrez alors par une triste expérience que, sous l'empire de l'orgueil, tout est à craindre pour une âme, que c'est de l'orgueil que l'enfer tire sa force et sa puissance, et qu'il est impossible que l'homme orgueilleux reste longtemps fidèle à la vertu. *Dieu*, dit l'Apôtre, *résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles.* (I *Petr.*, V, 5.) Or, si sans la grâce nous ne pouvons rien (*Joan.*, XV, 5), n'est-il pas évident que l'orgueil est le plus redoutable obstacle que nous puissions rencontrer dans les voies du salut? Aussi, selon la pensée de saint Augustin (Serm. 10 *De verbis Domini*), le Fils de Dieu, venu sur la terre pour nous conduire au ciel, ne nous a pas dit: Apprenez de moi à être grands et puissants en œuvres. Vous m'avez vu rendre la santé aux malades, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, ouvrir les tombeaux, en faire sortir les morts. Ce ne sont pas ces merveilles que je suis venu vous enseigner, c'est un plus grand prodige, c'est le mystère de mes abaissements, et je suis venu vous apprendre à être comme moi doux et humbles de cœur. (*Matth.*, XI, 29.)

Et, N. T. C. F., ce n'est pas là un simple conseil que Jésus-Christ donne à ses disciples. Non; car voulant réprimer quelque sentiment d'orgueil qui s'était manifesté parmi ses apôtres, il fait venir un enfant au milieu d'eux, leur déclarant expressément que, s'ils ne deviennent humbles et petits comme lui, ils n'entreront jamais dans le royaume des cieux. (*Matth.*, XVIII, 3.)

N'est-il pas étonnant, N. T. C. F., qu'il faille sans cesse recommander l'humilité à des hommes soumis à tant de misères et entourés de tant de maux? Si nous comprenions bien la dégradation profonde où le péché nous a fait tomber, cette leçon nous serait superflue et nous ne croirions jamais pouvoir trop nous humilier et nous confondre en présence de l'infinie majesté de Dieu. *L'homme né de la femme*, dit l'Ecriture, *ne*

passe sur la terre qu'un petit nombre de jours fugitifs pendant lesquels il est accablé de misères. (*Job*, XIV, 1.) Vous le voyez sans cesse occupé à prévenir ou à chasser la douleur, faire de vains efforts pour résister au torrent qui l'emporte, et ne réussir à prolonger ses jours que pour subir les souffrances et les incommodités de la vieillesse. Sa santé, fleur délicate et fragile, ne se conserve qu'au moyen des précautions les plus assujettissantes. Son esprit, séduit par les égarements de son cœur, ne parvient à la connaissance de la vérité que par de laborieux efforts et trop souvent, hélas! il se laisse aveugler par l'erreur. Son cœur, tyrannisé par mille passions violentes qui s'en disputent l'empire, est sans cesse en proie aux désirs les plus fougueux ou aux regrets les plus amers ou aux remords les plus cuisants. Et après avoir traîné sur la terre une existence flétrie par le péché, empoisonnée par la souffrance, il faut qu'il descende dans la nuit du tombeau.

O hommes! voilà votre histoire. De quoi vous enorgueillissez-vous donc et que faut-il de plus pour vous inspirer l'humilité? Ne comprendrez-vous jamais qu'avec tant de faiblesse et de misère, il vous sied mal de faire paraître sur votre front tant de fierté et de hauteur, et que rien au monde n'est plus insensé que le sentiment qui vous porte à vous complaire en vous-mêmes et à mettre tant d'intervalle entre vous et vos semblables? Vous avez beau faire, vous avez beau lever la tête avec orgueil, après avoir rampé quelques instants dans cette vallée de larmes, vous retournerez un jour dans la poussière d'où vous êtes sortis, *et in pulverem reverteris*. Après cela, vantez-vous tant qu'il vous plaira et l'étendue de votre fortune et la magnificence de vos demeures, et le luxe de vos ameublements et la pompe de vos fêtes et, si vous voulez, votre science et vos lumières, nous vous rappellerons cette inévitable sentence portée, dès l'origine du monde, contre l'homme pécheur: *Vous retournerez dans la poussière: « In pulverem reverteris. »* (*Gen.*, III, 19.)

Soyons donc humbles, N. T. C. F., il n'est pas de sentiment qui convienne mieux à notre néant; il n'en est pas non plus qui soit plus agréable à Dieu. C'est par son humilité que le publicain de l'Evangile obtient le pardon de ses péchés, tandis que, par son orgueil, le pharisien attire sur sa tête de nouvelles malédictions. (*Luc.*, XVIII, 10-14.) *Sur qui se reposera mon esprit?* dit le Seigneur, *sur l'homme humble et qui tremble à ma parole.* (*Isa.*, LXVI, 2.) C'est à l'humilité que Dieu accorde sa protection. *Je me suis humilié*, dit le Prophète, *et le Seigneur m'a sauvé du péril.* (*Psal.* LXIV, 6.) Dieu ne peut rien refuser à l'humble prière qui sollicite sa grâce et qui implore son secours. *La prière des humbles vous a toujours été agréable*, disait Judith. (*Judith*, IX, 16.) *La prière de l'homme qui s'humilie perce les nues* (*Eccli.*, XXXV, 21), et pénètre jusqu'au cœur de Dieu. C'est à l'humilité qu'est accordée l'intelligence des plus sublimes vérités de la foi. *Je vous rends grâce, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux savants et aux sages et de ce que vous les avez révélées aux petits et aux humbles.* (*Matth.*, XI, 25.) Le bonheur et la gloire seront un jour la récompense de l'humilité. *Celui qui s'abaisse sera exalté.* (*Matth.*, XXIII, 12.) Dieu attache un si grand prix à l'humilité que c'est par les humiliations de son Fils qu'il a voulu sauver le monde, et que Marie, la plus pure des vierges, n'a été élevée à la dignité sublime de Mère de Dieu que parce qu'elle était la plus humble des créatures.

Ce qui rend les autres vertus agréables à Dieu, c'est qu'elles prennent leur source dans l'humilité et que l'humilité en est comme l'âme et la vie. Et, en effet, la foi qui captive notre raison sous le joug de l'infaillible autorité de la parole de Dieu, l'espérance qui nous porte à nous confier non en nos propres mérites, mais en l'infinie bonté de Dieu, la charité qui fait que nous nous oublions nous-mêmes pour nous consacrer à la gloire de Dieu et au bonheur de nos frères, la patience qui nous engage à supporter nos maux sans nous plaindre en nous les faisant regarder comme le juste châtiment de nos péchés, la piété qui nous unit à Dieu en nous anéantissant en sa présence; toutes ces vertus ne sont-elles pas filles de l'humilité ou plutôt ne sont-elles pas l'humilité elle-même? Aussi, quand une âme est pénétrée de ce sentiment, toutes les vertus commandées par le christianisme lui deviennent douces et faciles. Tantôt pleine de reconnaissance pour un Dieu qui, malgré ses infidélités, n'a cessé de lui donner des preuves de son amour et de la combler de ses bienfaits, elle se consacre à son service, et elle s'applique à lui rendre avec fidélité tous les hommages qui lui sont dus. Tantôt, contemplant dans un saint ravissement les perfections infinies de ce grand Dieu qu'elle a eu le malheur d'offenser, et attirée vers lui par cet insatiable besoin de paix et de bonheur qui l'agite sans cesse, elle soupire, comme saint Paul, après la dissolution de ce corps de péché (*Philip.*, I, 23), afin de s'unir par d'indissolubles liens à l'unique objet de son amour; mais, hélas! retenue malgré elle sur la terre, elle pleure, elle se plaint, elle souffre de la longueur de son exil, elle se répand en soupirs et en gémissements, elle conjure le Seigneur d'avoir pitié d'elle. C'est ainsi que l'humilité fait prier. Tantôt, considérant qu'elle ne peut obtenir son pardon du Dieu de miséricorde qu'en faisant elle-même miséricorde, elle s'applique à secourir ses frères malheureux, elle ouvre aux pauvres une main libérale, aux affligés ses entrailles compatissantes; elle adoucit l'amertume des uns, elle soulage l'indigence des autres. C'est ainsi que l'humilité fait pratiquer les œuvres de miséricorde. Et parce qu'elle voit dans son Dieu un père irrité par ses offenses, elle veut que

sa justice soit satisfaite, que sa sainteté soit vengée, elle répand des larmes amères, elle s'abîme dans sa douleur, elle châtie cette chair rebelle qui fut pour elle l'instrument de tant de péchés. C'est ainsi que l'humilité fait pratiquer les œuvres de pénitence. Or, remontons, N. T. C. F., à la cause de tous ces effets divers, et nous verrons que l'humilité est le principe et la source de toutes les vertus.

Aussi saint Basile donnait-il à ses disciples ce conseil salutaire : « Adonnez-vous, » leur disait-il, « à la pratique de l'humilité qui surpasse toutes les autres vertus, afin que, par son secours, vous puissiez vous élever au faîte de la perfection. » (S. Basil., *Admon. ad. fil. spirit.*) Et n'oublions jamais, N. T. C. F., pour mieux apprécier le mérite de l'humilité que, selon la promesse de Jésus-Christ, plus nous aurons été humbles sur la terre, plus nous serons élevés dans la gloire.

Donné à Strasbourg, le 14 février 1854.

XII. LETTRE PASTORALE

A l'occasion de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge,

ET MANDEMENT

Pour le carême de 1855.

SUR LES VERTUS DE LA SAINTE VIERGE.

Une joie immense vient d'être donnée à l'Eglise, nos très-chers frères; cette décision, si longtemps attendue, si vivement désirée par tous les cœurs catholiques, par tous les serviteurs de Marie, a été enfin rendue; et le vicaire de Jésus-Christ, dans la plénitude de son autorité, a déclaré que *c'est un dogme de foi que la bienheureuse vierge Marie, dès le premier instant de sa conception, par un privilége et une grâce spéciale de Dieu, en vertu des mérites de Jésus-Christ, sauveur du genre humain, a été préservée et mise à l'abri de toute faute originelle.* Ainsi, ce qui, jusqu'ici, n'était qu'une pieuse croyance que chacun de nous gardait soigneusement dans son cœur comme un trésor précieux, comme un hommage de vénération et d'amour dû à la plus pure et à la plus sainte des créatures, est devenu un dogme de foi qu'il n'est plus permis de combattre ou même de révoquer en doute, sans danger pour le salut. Félicitons Marie, N. T. C. F., de ce nouveau triomphe que l'Eglise, toujours divinement inspirée, vient de lui décerner par l'organe de son chef. Rien de ce qui intéresse l'honneur de notre mère ne saurait être indifférent au cœur de ses enfants. Ne voyez-vous pas comme les peuples s'agitent, se remuent, font éclater leur allégresse et applaudissent avec transport à cette solennelle déclaration, si glorieuse pour Marie? Laissons aux ennemis de la foi, à ces esprits orgueilleux toujours prêts à se révolter contre la parole de l'Eglise, laissons-leur leurs doutes, leurs difficultés, leurs raisonnements sans fin; pour nous qui aimons et révérons Marie, pour nous qui savons, qui croyons que l'esprit de vérité est toujours présent dans l'Eglise de Jésus-Christ, nous nous inclinerons avec joie et reconnaissance devant cette parole de l'arbitre souverain de notre foi, qui, du haut de la chaire de saint Pierre, a proclamé Marie exempte de la souillure originelle. Dans tous les temps cette croyance a été chère et sacrée à l'Eglise, et si, jusqu'à présent, elle ne l'a pas élevée à la dignité de dogme, c'est pour des raisons toujours conformes à cette infinie sagesse qui préside à toute sa conduite et à tous ses enseignements. Dépositaire de la parole divine et organe de l'Esprit-Saint, l'Eglise proclame ses dogmes dans le temps et de la manière dont elle le juge le plus utile à la gloire de son céleste époux et au salut de ses enfants. Enfin le moment est venu où le doute n'est plus permis sur ce magnifique privilége de Marie. Quand l'Eglise a parlé, il ne nous reste plus qu'à nous soumettre et à imposer silence à notre raison. Nous ferons plus encore, N. T. C. F., nous applaudirons avec un religieux enthousiasme à la gloire de Marie, et nous nous réjouirons de voir dans la conception de cette auguste Vierge l'accomplissement de cette parole prophétique adressée à Esther : *C'est pour les autres mortels, et non pas pour vous, que cette loi a été portée.* (*Esther*, XV, 13.) Nous chanterons, avec un redoublement d'admiration et d'amour, ces paroles du *Cantique des cantiques* que l'Eglise, depuis tant de siècles, adresse à Marie : *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous.* (*Cant.*, IV, 1.) — Vous avez été prédestinée de toute éternité pour être la Mère d'un Dieu, et ce Dieu, qui voulait prendre naissance dans vos chastes entrailles, a adouci en votre faveur les rigueurs de sa justice. Pour vous rendre digne de vos sublimes destinées, il vous a préservée tout à la fois et de la tache du péché et des anathèmes que mérite le péché. Il vous a honorée d'une faveur qui vous distinguera éternellement de toutes les créatures; il vous a donné la sainteté en vous donnant la vie; il vous a donné la charité en vous donnant l'être. Votre conception immaculée vous rend, dès le premier instant de votre existence, l'objet des plus tendres complaisances du Très-Haut. Toutes vos actions sont saintes, toutes vos affections sont pures, toutes vos pensées sont d'un prix inestimable aux yeux de Dieu; jamais votre tête, comblée, enrichie de tant de grâces et de bénédictions, ne s'est inclinée sous le joug de Satan : et selon l'oracle que vous avez prononcé vous-même, ô Marie, toutes les générations, surprises, émerveillées des augustes prérogatives qui vous distinguent, vous appelleront bienheureuse. (*Luc.*, I, 48.)

Et comment supposer en effet, N. T. C. F., que le sang adorable qui devait couler pour le salut du monde, ait été empoisonné dans sa source, et qu'il y ait eu un seul instant dans la vie de Marie où le démon ait pu lui dire : « Votre sein n'est devenu le sanc-

tuaire du Fils de Dieu qu'après avoir été le mien. »

Aussi saint Augustin, si zélé à défendre contre les pélagiens le dogme du péché originel et cette chute lamentable où le péché du premier homme a entraîné tout le genre humain, saint Augustin n'hésita point à mettre, en faveur de Marie, des bornes à ce déluge d'iniquités qui inonda toute la terre. Il déclara que, par respect pour Jésus-Christ lui-même, il ne fallait point comprendre Marie dans la malédiction commune. Aussi les souverains pontifes et le saint concile de Trente se sont-ils élevés avec force contre les contestations et les disputes qui tendraient à troubler le culte que la piété des fidèles se plaît à rendre à l'Immaculée Conception de Marie.

Et, en effet, N. T. C. F., le Dieu que nous adorons est si saint, il a une si vive horreur du péché, qu'il n'aurait jamais pu se résoudre à souffrir, dans celle qui devait être sa mère, l'ombre même d'un péché; qu'il n'aurait jamais consenti à élever aux honneurs de la maternité divine une femme en qui ses yeux auraient aperçu, pour un seul instant, la tache ou la souillure d'un péché; qu'il aurait éternellement regardé comme indigne de lui un sanctuaire qui aurait porté quelque trace, quelque vestige de péché.

Telle est l'idée que nous devons nous former du Dieu de sainteté. C'est ainsi que le grand Dieu, devant lequel les anges ne sont pas assez purs, doit manifester la haine, l'horreur que lui inspire le péché. Oui, N. T. C. F., l'infinie sainteté de celui qui devait se revêtir de la nature humaine pour sauver le monde, exigeait que celle qui était appelée à l'incompréhensible honneur de le concevoir dans ses chastes entrailles et de lui donner le jour, fut exempte de toute souillure. Ce n'est qu'à raison de ses hautes destinées que Marie est devenue l'objet d'une faveur qu'aucune créature sur la terre ne partage avec elle, et jamais elle n'aurait été gratifiée du glorieux privilége que nous révérons en elle, si elle n'eût été choisie, dès l'origine des siècles, pour être la mère du Verbe incarné.

Aux yeux de Dieu, N. T. C. F., le plus beau titre de gloire c'est l'innocence; les richesses les plus précieuses sont les trésors de la grâce. Par conséquent, pour rendre Marie digne de l'alliance qu'il voulait contracter avec elle et de l'ineffable dignité qu'il lui destinait, le Seigneur devait tout à la fois et la préserver de toute souillure et la combler des dons les plus précieux de son amour. Il ne pouvait rien faire de plus grand en faveur d'une créature que, dans sa miséricorde, il appelait à concourir avec lui au mystère de notre rédemption et de notre salut. Il aurait pu, sans doute, faire naître Marie sur le plus beau trône de l'univers; il aurait pu l'entourer de gloire, de majesté, de puissance, et soumettre à son empire les peuples et les rois : mais que sont les grandeurs, les dignités humaines en présence de ce Dieu qui par son souffle ébranle la terre jusque dans ses fondements, et dont le regard renverse, dissipe les nations soulevées contre lui? Pour l'accomplissement de ses desseins sur Marie, Dieu devait la combler, non pas des honneurs et des biens périssables du monde, mais des trésors et des richesses de la grâce; il devait écarter de son front ces stigmates du péché qui l'eussent rendue digne de son indignation et de sa colère. Puisqu'il la créait pour lui-même et pour l'associer aux desseins de sa miséricorde et de son amour sur le genre humain, il devait, pour parler le langage de l'Ecriture, la créer dans l'Esprit-Saint (*Eccli.*, I, 9), c'est-à-dire dans la grâce et la justice.

Dieu forma le premier homme à son image et à sa ressemblance, c'est-à-dire qu'il le forma pur, sans tache, tout resplendissant de la justice originelle. C'est en cela que consiste cette mystérieuse ressemblance que l'homme avait avec la divinité au sortir des mains du Créateur. Et nous croirions que Marie, le chef-d'œuvre de la sagesse éternelle, l'image la plus parfaite du Très-Haut, a pu être un seul instant privée de cette ressemblance? Ah! nous en attestons, N. T. C. F., cette piété, cette tendre dévotion envers Marie, dont vous ne cessez de nous donner des preuves si touchantes; vous avez toujours repoussé cette pensée comme un blasphème, et vous la repousserez avec bien plus d'horreur encore à présent que la divine autorité de l'Eglise est venue ratifier, consacrer une croyance si chère à vos cœurs.

Et ce glorieux privilége de Marie, de combien d'autres grâces et de quelles sublimes vertus ne fut-il pas pour elle la source? Elle savait que plus Dieu s'était montré généreux et magnifique à son égard, plus elle devait lui témoigner sa reconnaissance par sa fidélité à correspondre aux faveurs insignes qu'elle avait reçues de sa bonté. De là ces précautions infinies qu'elle prit pour conserver la grâce et pour la faire fructifier dans son cœur; de là cette vigilance constante sur elle-même, pour garder dans toute son intégrité le joyau précieux qui embellissait son âme et pour le mettre à l'abri de tout ce qui aurait pu en souiller ou en ternir l'éclat.

Bien différente de ces âmes tièdes et négligentes qui laissent stériles les dons les plus précieux de la grâce, qui ne s'appliquent ni à les faire valoir ni à en retirer les fruits que Dieu en attend, Marie ne met pas de bornes à sa ferveur, et par là elle mérite que le Seigneur répande sans cesse sur elle avec plus d'abondance les richesses de son amour. Aussi, N. T. C. F., si nous étudions avec quelque attention la vie de Marie, nous retrouvons en elle seule et les vertus qui distinguent tous les autres saints, et les victoires qu'ils ont remportées sur eux-mêmes et sur les puissances infernales; nous retrouvons en elle et le zèle des apôtres, et l'intrépidité des martyrs, et l'humilité des confesseurs, et la pureté des vierges, toutes ces vertus héroïques et sublimes que l'Evan-

gile a répandues sur la terre. Ah! ne craignez pas, N. T. C. F., que la ferveur de Marie éprouve jamais aucune de ces tristes alternatives dont la piété des plus grands saints n'est jamais complétement exempte. Semblable au soleil qui dans un beau jour s'annonce par une brillante aurore, paraît sur un horizon pur et sans nuage, croît en lumière, en chaleur et en beauté à mesure qu'il s'avance dans sa carrière radieuse, Marie, dès l'âge le plus tendre, Marie s'élance dans la carrière de la vertu; elle fait paraître une sainteté jusque-là inconnue au monde, une sainteté qu'elle ne cesse d'augmenter jusqu'à son dernier soupir. Eclairée des plus vives lumières, elle sait de quel prix est aux yeux de Dieu un amour sans partage, et elle s'empresse de le lui donner. Elle court, elle vole au temple de Jérusalem; elle contracte avec Dieu au pied de ses autels l'alliance la plus intime; elle lui offre dans sa personne un sacrifice jusqu'alors sans exemple; elle s'engage à lui rendre, pendant toute sa vie, un culte semblable à celui qu'il reçoit des anges, et à être sans réserve, par un choix libre et spécial, ce qu'ils sont eux-mêmes par nature. O émulation sainte! émulation généreuse! Anges du ciel, vous en fûtes les témoins, et vous reconnûtes alors dans cette enfant celle que vous deviez un jour avoir pour souveraine. O fille du Roi de gloire, que votre démarche est belle! Quel nouveau et ravissant spectacle vous offrez au ciel et à la terre attentifs à contempler vos premiers pas! Plus favorisée qu'Esther, élevée dans la retraite, sous les yeux et par les soins de Mardochée, Marie, à l'ombre du sanctuaire, a Dieu lui-même pour père, pour maître et pour guide. Docile aux inspirations qu'elle en reçoit chaque jour, elle croît sans cesse en vertus et en mérites. Eloignée de tout commerce profane, elle n'est pas un instant sans recevoir dans son âme le germe de quelque nouvelle vertu; celle-ci est bientôt suivie d'une infinité d'autres, qui se dilatent, se développent dans toute leur étendue, et ne font que donner un nouvel éclat aux prérogatives et à la gloire qui la décorent. Préservée de l'aiguillon d'une chair rebelle, elle est toute remplie des inspirations de la sagesse, tout embrasée des ardeurs de la charité; elle est exempte des fautes même les plus légères. Oh! qui pourrait vous peindre, N. T. C. F., la sainte enfance de Marie, les sentiments si nobles et si purs de son cœur, son horreur pour le péché, son amour inaltérable pour Dieu? Soumise à ses parents, pénétrée pour eux du plus profond respect, elle prévient jusqu'à leurs moindres désirs; elle va au-devant de toutes leurs volontés; elle remplit tous ses devoirs avec une fidélité qui ne se dément jamais.

On voit briller en elle une candeur admirable, une aimable franchise, une modestie ravissante. Ornée de toutes ces vertus, Marie ne tenait plus à la terre: son esprit, son cœur, ses sens étaient comme remplis de la divinité; ses paroles, ses actions, ses regards, toutes ses démarches portaient l'empreinte de la sainteté la plus sublime. O sainteté, ô vertus de Marie, vous nous offrez le portrait de la fille bien-aimée du Tout-Puissant; nous y reconnaissons la plus parfaite des créatures, le plus digne objet de notre vénération et de notre amour. Et encore, N. T. C. F., n'est-ce là qu'une bien faible peinture de ce que Marie fut dans la réalité.

Etudions l'histoire de sa vie. Pas une de ses actions, pas une de ses démarches qui ne tende à la rendre plus parfaite. Et ne pensez pas qu'elle se fasse de sa grandeur une raison pour se dispenser de ce que les vertus ont de pénible et quelquefois même d'humiliant dans la pratique. Non; toujours humble et soumise, elle ne cédera à aucune considération capable de l'arrêter dans cette laborieuse carrière qu'elle parcourt à grands pas dès sa plus tendre enfance. Elle ira visiter sa cousine Elisabeth avec une charité et un empressement que ne connut jamais l'orgueil des grands du monde. Malgré la prééminence de son rang et la faiblesse de son sexe, elle bravera les fatigues d'un long et pénible voyage; elle parcourra les montagnes et les collines de la Judée, pour porter à sa parente les bénédictions dont elle est dépositaire, et rendre à une femme si fort au-dessous d'elle les services de la plus tendre charité. Voyez-la à Bethléem, en Egypte, à Nazareth! Animée de la foi la plus vive, elle n'aspire qu'à imiter fidèlement, en tout, le Dieu dont elle est la mère: elle partage sa pauvreté, ses humiliations, ses souffrances, et ce n'est qu'à lui qu'elle cède le mérite d'une sainteté plus parfaite. Dénuée de tout, elle éprouve en même temps et toutes les horreurs de l'indigence, et toutes les angoisses qui peuvent déchirer le cœur d'une mère. Mais elle sait que telles sont les volontés du ciel; elle les adore et s'y soumet. A peine a-t-elle donné le jour à son Fils, qu'elle se voit contrainte de le soustraire par une fuite précipitée à la rage d'un tyran sanguinaire. Dieu lui en fait une loi; elle ne sait qu'adorer et obéir.

Suivons-la une seconde fois dans le temple. Quoique sans tache et sans souillure, et par conséquent sans être obligée à aucune purification, elle se soumet à la loi de ses pères, et satisfait aux devoirs imposés à toutes les autres mères. Mais, en y présentant son Fils avec l'offrande que faisaient les personnes les plus pauvres, quel nouvel exemple de vertu ne nous donne-t-elle pas? Hélas! affligée de la terrible prophétie du saint vieillard Siméon, elle incline la tête avec la plus parfaite soumission sous la main du Dieu qui doit un jour, au pied de la croix, lui percer le cœur.

Transportez-vous à Nazareth, N. T. C. F. Que découvrez-vous dans cette obscure retraite qu'elle partage avec Jésus? Comme tout y parle le langage de l'humilité la plus profonde, de la résignation la plus parfaite. Issue du sang des rois de Juda, mère de

celui par qui les monarques règnent, elle se plaît à cacher la noblesse de son origine sous l'humble toit qu'elle habite; elle aime à se voir ignorée, méprisée; elle consent même à ce que son nom soit pour Jésus un opprobre, et à ce que les pharisiens, jaloux de sa gloire, le lui reprochent comme une injure. (*Matth.*, XIII, 55.) Tant d'épreuves eussent accablé une âme moins vertueuse. Marie les reçoit, Marie les supporte comme le prélude de tous les douloureux sacrifices que le ciel est prêt à exiger d'elle.

En effet, l'oracle prononcé par Siméon dans le temple se confirme de jour en jour. L'Homme-Dieu se montre en Israël comme le plus grand des prophètes. Sa mission paraît visiblement comme un signe de salut pour les uns, comme une occasion de ruine pour les autres. (*Luc.*, II, 34.) Déjà la Judée retentit du bruit de ses miracles. Dans toutes les contrées qu'il parcourt, il se signale par ses bienfaits. Mais, ô ingratitude des hommes! on ne voit plus dans ses miracles que des prestiges de l'enfer, dans ses bienfaits que les artifices d'un séducteur, dans Jésus, en un mot, qu'une victime qu'il faut immoler. *Reus est mortis.* (*Matth.*, XXVI, 66.) Marie voit ce déchaînement universel d'un peuple endurci et furieux contre son Fils; elle prévoit quelles en seront les suites. Mais son cœur sait commander à sa douleur, et sa grande âme, toujours supérieure aux maux qu'elle endure, se dispose à recevoir ceux qui vont bientôt fondre sur elle. *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ?* (*Rom.*, VIII, 35) semble-t-elle dire avant le grand Apôtre. Je vois que la justice divine va me porter les coups les plus sensibles. Le ciel et la terre semblent conspirer pour me plonger dans un océan d'affliction; mais mon amour ne se ralentira pas: il se nourrira de sa douleur; il s'abreuvera de ses larmes, et la main qui va m'accabler de ses coups ne m'en deviendra que plus chère.

Venez, N. T. C. F., montons ensemble au Calvaire; c'est là que Marie nous donnera les plus éloquentes leçons de résignation, de fermeté et de courage. Prosternée au pied de la croix, elle voit son Fils en proie à tout ce que la rage de ses ennemis, secondée des fureurs de l'enfer, peut imaginer de plus cruel. Elle voit ses pieds, ses mains percés de clous, son front couronné d'épines, son visage meurtri de soufflets, tout son corps n'offrant plus qu'une plaie livide et sanglante. Toutes les souffrances de Jésus expirant sur la croix se font sentir jusqu'au fond du cœur de Marie; elle partage avec lui toute l'amertume de son calice.

O la plus affligée de toutes les filles de Sion, à qui vous comparerai-je dans cet inexprimable martyre? (*Thren.*, II, 13.) Où trouver une douleur semblable à la vôtre? (*Thren.*, I, 12.) Quelle mère n'aurait pas fui le spectacle de tant d'horreurs? Marie l'a cherché, ce spectacle; elle le soutient avec cette intrépidité héroïque que peut seule donner la vertu la plus sublime. Les yeux fixés sur cette adorable victime, à qui elle est unie par les liens de l'amour le plus tendre, elle ne la quitte point avant la consommation du sacrifice, et ce dernier coup, elle le supporte avec une fermeté invincible. O prodige de constance et de force, nous ne pouvons que vous admirer en silence. Si, dans ce moment cruel, Marie ne succombe pas sous le poids de sa douleur, elle sera bientôt victime de sa charité. Arrachée avec violence à la tendresse de son Fils, séparée de son bien-aimé sur une terre où elle ne rencontre, à chaque pas, que des objets propres à renouveler sa tristesse, elle sait que son divin Fils attend d'elle un amour attentif à accomplir tous ses desseins; aussi ne pense-t-elle qu'à lui en offrir l'hommage. Et quelle que soit la durée de son exil, son obéissance et sa résignation ne témoignent pas moins que l'ardeur de ses soupirs combien sont étroits les liens qui l'unissent à son Dieu. Amour sacré, amour puissant! viens donc achever ton œuvre et assurer le triomphe de Marie. Un dernier transport de cet amour, plus vif encore et plus parfait que tous les autres, brise les liens qui unissent l'âme de Marie à son corps, et met un terme à son long et douloureux exil. Pleine de grandeur et de majesté, Marie foule la mort à ses pieds, et si elle succombe, c'est moins par une défaillance de la nature que par l'ardeur et la vivacité de son amour. Mourir d'un transport d'amour pour Dieu, ô la plus précieuse de toutes les morts, s'écrie saint Augustin. (S. Aug., *Serm. de Assumpt. Mariæ Virg.*) Portée par les mains des anges, Marie s'élève au plus haut des cieux; elle va s'asseoir à la droite de son Fils, pour être associée à sa puissance. Là elle veille au bonheur des mortels; elle répand sur eux les faveurs et les grâces dont elle est la souveraine dispensatrice; elle est la consolation des affligés, le soutien des forts, le refuge des pécheurs, la protectrice des nations et des empires. Ah! si, pendant les jours de sa vie mortelle, elle avait tant de puissance et de crédit sur le cœur de son Fils, si elle en obtint des grâces et des secours et même des prodiges et des miracles en faveur de ceux qui réclamaient son assistance, que n'en obtiendra-t-elle pas à présent qu'elle règne avec lui dans les cieux? « Demandez, ô ma mère, lui dit-il, comme autrefois Salomon à Bethsabée, demandez, je ne puis plus rien vous refuser. Vous serez éternellement assise à ma droite. Comme vous partagez ma gloire, vous partagerez aussi ma puissance, et c'est par vos mains que je répandrai sur la terre mes bénédictions et mes grâces. »

De là l'étendue du pouvoir de Marie. Toutes les créatures sont soumises à son empire; elle est la reine des anges et des hommes: tel est le titre glorieux que l'Eglise lui attribue et qu'elle nous invite à célébrer avec elle. Les séraphins, les célestes intelligences s'humilient, s'abaissent devant cette Vierge auguste. Les patriarches, les prophètes, les rois d'Israël qui lui transmirent leur sang, lui rendent leurs

hommages comme à leur souveraine. Bien différente des princes de la terre qui ne règnent qu'un instant sur une petite partie du globe, Marie règne depuis des siècles, et elle régnera pendant toute l'éternité sur tout l'univers: son pouvoir s'étend sur toutes les familles, sur toutes les provinces, sur tous les empires du monde. Mais si elle est notre reine, elle est encore plus notre mère. Aussi ce n'est que par ses bienfaits qu'elle signale sa puissance. Elle n'étend la main que pour détourner la foudre prête à nous frapper et pour nous combler de bénédictions. Ah ! nous en appelons à vous-mêmes, N. T. C. F., quel est celui d'entre vous qui a invoqué Marie, sans avoir éprouvé les effets de sa puissance et de sa bonté?

Telles sont les idées que la foi nous donne des grandeurs de Marie ; idées sublimes qui nous montrent cette Vierge sacrée bien au-dessus des anges et des saints, bien au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu ; idées consolantes qui nous font voir en Marie une mère pleine de tendresse et de compassion pour nos maux. Ah ! quelle confiance ne devons-nous pas avoir en elle ! Depuis le jour où, du haut de sa croix, Jésus-Christ nous l'a donnée pour mère, elle nous regarde comme ses enfants chéris : elle prend part à nos souffrances, elle s'attendrit sur nos maux, elle est sensible à nos faiblesses ; elle ne peut voir son divin Fils irrité contre nous, elle retient son bras déjà levé pour nous punir, elle ne cesse de le solliciter qu'elle n'ait obtenu, avec notre pardon, les grâces qui nous sont nécessaires pour arriver au salut. « Oui, s'écrie saint Bernard, je consens que le nom de Marie soit voué à un éternel oubli, qu'il ne soit plus question de sa clémence et de sa bonté, si l'on peut prouver qu'elle a refusé à celui qui l'a invoquée son assistance et son appui. » (S. Bern., hom. 2, super *Missus*.)

Ouvrons les fastes de l'Eglise, parcourons tous les âges : partout nous trouverons des marques éclatantes de la puissance et de la tendresse de cette auguste Vierge. Que de malades guéris, que d'affligés consolés dans leurs peines, que de morts même rappelés à la vie par la protection de Marie ! Que de provinces et de royaumes elle a délivrés des calamités et des fléaux qui les désolaient ! On a vu des batailles gagnées, des victoires remportées sous les auspices de Marie. On a vu des villes réputées imprenables ouvrir leurs portes devant ses étendards et subir les lois de ses serviteurs. On a vu l'Océan en fureur, prêt à engloutir des flottes entières, se calmer tout à coup à la seule invocation de celle que l'Eglise appelle l'*étoile de la mer*. On a vu la ville de Rome, que la peste désolait (en 590), délivrée subitement de cet horrible fléau, le jour même où le pape Grégoire Ier, suivi des grands et du peuple, porta en triomphe, dans tous les quartiers de la ville, l'image de cette miséricordieuse consolatrice des affligés. Nos propres annales nous apprennent que quinze cents catholiques français (46), après avoir invoqué celle qui est *terrible comme une armée rangée en bataille* (*Cant.*, VI, 3), attaquèrent et mirent en déroute (47) les Albigeois au nombre de plus de cent mille combattants (48). Et qui ne sait que la célèbre victoire de Lépante, remportée sur les Turcs en 1571, fut une preuve éclatante de la puissance invincible de Marie ?

Mais que n'aurions-nous pas à dire, N. T. C. F., s'il nous était donné de pénétrer dans le secret des cœurs, et de vous y montrer les prodiges de grâce et de sainteté opérés par l'intercession de Marie? Que de vertus chancelantes elle a raffermies ! que de passions ardentes elle a éteintes ! que d'habitudes vicieuses elle a déracinées ! que de pécheurs endurcis en qui elle a excité les sentiments d'un sincère repentir et auxquels elle a procuré la grâce du pardon ! Ah ! tous ces prodiges, N. T. C. F., ne sont-ils pas bien propres à ranimer votre dévotion envers Marie et à vous engager à l'invoquer avec la plus tendre confiance?

Mais c'est à vous surtout, pécheurs, qui vous découragez au souvenir de vos fautes, c'est à vous que nous voudrions inspirer ces sentiments. Ah ! si la pensée d'un juge irrité vous effraye, allez vous jeter entre les bras de votre Mère. « Marie, » dit saint Bernard, « est, d'une manière toute spéciale, la mère des pécheurs. » Pourrait-elle ne pas exaucer les vœux que vous lui adresserez, ne pas employer tout son crédit pour vous obtenir votre pardon? Quelle est la mère qui ne sente redoubler sa tendresse pour des enfants devenus malheureux ou qu'elle voit près de périr? « Oui, Vierge sainte, quelque coupable que soit un pécheur, vous conservez pour lui l'affection, la tendresse d'une mère. Plus vous le voyez courir à sa perte, plus vos entrailles sont émues en sa faveur, plus vous êtes disposée à devenir son refuge. Fût-il le plus coupable des mortels, quand, décidé à renoncer à ses désordres, il se prosterne au pied de votre trône, vous lui tendez une main secourable, vous lui ouvrez votre cœur maternel, vous daignez prendre sa cause en main, et vous ne l'abandonnez plus que vous ne l'ayez réconcilié avec votre divin Fils. » (S. Bonav.)

Donné à Strasbourg, le 30 janvier 1855.

XIII. MANDEMENT

Pour le carême de 1856.

RÉTABLISSEMENT DE L'ADORATION PERPÉTUELLE DANS LE DIOCÈSE.

L'année dernière, à l'ouverture de la sainte quarantaine, nous avons été transporté de joie, en vous annonçant le glo-

(46) Commandés par Simon, comte de Montfort.

(47) A Muret, près de Toulouse.

(48) Commandés par le roi d'Aragon et le comte de Toulouse.

rieux événement qui s'était accompli dans la capitale du monde chrétien. Le grand dogme de l'Immaculée Conception avait reçu la sanction suprême du vicaire de Jésus-Christ. Du haut de la chaire apostolique N. T. S. P. le pape avait déclaré, prononcé, défini au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que la doctrine qui tient que la bienheureuse vierge Marie, dès le premier instant de sa Conception, par une grâce et par un privilége spécial du Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, a été préservée et exempte de toute tache du péché originel, est révélée de Dieu, et qu'en conséquence elle doit être crue fermement et inviolablement par tous les fidèles. Ce décret du pontife suprême, qui prononce en matière de foi avec une autorité à laquelle rien ne résiste, devait être publié dans toutes les églises du monde; et en vous fixant le jour où cette promulgation devait avoir lieu dans notre église cathédrale et dans toutes les paroisses du diocèse, nous vous exprimions le désir de voir cette fête célébrée avec toute la solennité que demandait la profession d'un dogme si cher au cœur des pasteurs et des fidèles.

Vous avez, nos très-chers frères, pleinement répondu à nos désirs et à notre attente. Toute notre vie nous nous rappellerons avec un rare bonheur le souvenir de ce jour, qui a été le plus beau jour de notre épiscopat, de ce jour à jamais mémorable, où notre diocèse tout entier a déployé des pompes qu'on ne se souvient pas d'avoir jamais vues, depuis que la foi a été plantée sur les bords du Rhin. Cette unanimité de sentiments, cette vivacité de foi, cette ardeur de zèle à publier les grandeurs de Marie, nous ont fait concevoir les plus belles espérances pour l'avenir d'une province où la Reine du ciel et de la terre est honorée avec tant de confiance, de générosité et d'amour. Nous avons eu soin de recueillir les relations qui nous ont été faites de la célébration de cette fête dans nos villes et dans nos campagnes. Elles seront religieusement conservées dans nos archives; elles attesteront à tous les âges futurs, que depuis saint Amand, qui a été le premier évêque élevé sur le siége de Strasbourg, jusqu'à son indigne successeur qui l'occupe aujourd'hui, il n'a pas été rendu à la Mère de Dieu des honneurs plus grands, des hommages plus purs que ceux qui lui ont été décernés au grand jour où le dogme de son Immaculée Conception a été proclamé au milieu des transports de la joie la plus vive et des démonstrations de la piété la plus magnanime. Continuez, N. T. C. F., à rester fidèles à ce culte que la foi catholique rend à la Vierge des vierges, à ce culte qui a été si admirablement glorifié de nos jours par des prodiges et des bienfaits sans nombre.

Cependant, N. T. C. F., n'oublions pas que c'est à Notre-Seigneur Jésus-Christ que Marie doit son élévation, ses prérogatives, sa puissance. Elle n'a été conçue sans tache, enrichie de tant de grâces, ornée de tant de priviléges, que parce qu'elle était destinée à être élevée à la plus éminente dignité qui puisse être conférée à une créature. Les grandeurs de la Mère de Dieu sont donc inséparables des grandeurs infinies du Fils de Dieu ; et si Marie est prodigieusement élevée au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu; si du haut de son trône elle règne avec tant de majesté sur tous les peuples du monde, nous ne voyons dans ce merveilleux assemblage d'innocence et de sainteté, de grâces et de priviléges, de vertus et de mérites, de grandeur et de puissance, qu'un faible rayon de la gloire infinie qui resplendit d'un immense éclat dans la personne adorable de son Fils unique, Jésus-Christ, notre Seigneur, *qui est super omnia Deus benedictus in sæcula.* (*Rom.*, IX, 5.)

Il est donc juste que toute adoration soit rendue à Jésus-Christ Notre-Seigneur: *Au roi des siècles, à l'immortel, à l'invisible, à l'unique Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles.* (I *Tim.*, I, 17.) C'est pourquoi, N. T. C. F., après vous avoir félicités de votre empressement à décerner à la reine conçue sans tache tous les honneurs dus à sa dignité suprême et à son éminente sainteté, nous venons vous faire part d'un projet que vous accueillerez avec une vive reconnaissance envers le Dieu de toute bonté qui nous l'a inspiré pour votre bonheur, pour le bonheur de vos familles, pour le salut de tout le diocèse. Nous nous sentons pressé de vous communiquer ce pieux dessein, dont la pensée ne vient pas de nous, mais de l'Esprit-Saint qui a établi les évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu. Vous écouterez donc notre voix comme la voix de Dieu même: et vous apprendrez avec bonheur, que nous avons résolu d'introduire dans les différentes paroisses de notre diocèse les exercices de l'*adoration perpétuelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, vraiment, réellement, substantiellement présent dans le très-saint sacrement de nos autels. Nous y bénirons d'un concert unanime, nous y louerons, nous y exalterons *Celui que Dieu lui-même a exalté, à qui il a donné un nom qui est au dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers; et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père.* (*Philip.*, II, 9-12.)

Oui, N. T. C. F., l'impiété sera confondue; le blasphème sera éternellement banni du milieu de vous; et toute langue confessera, ce que les chérubins et les séraphins confessent au plus haut des cieux, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, seconde personne de la très-sainte Trinité, est réellement le Verbe fait chair, vrai Dieu et vrai homme, Dieu parfait et homme parfait; engendré avant tous les siècles dans le sein du Père, engendré dans la plénitude des siècles du

sein d'une Vierge; consubstantiel à Dieu son Père, en vertu de sa génération éternelle et divine; consubstantiel à Marie sa mère, en vertu de sa génération temporelle et humaine; unissant dans sa personne et dans une parfaite unité de personnes deux natures essentiellement distinctes, dont chacune conserve ses propriétés essentielles sans altération, sans mélange, sans confusion, mais tendant à une seule et même fin, opérant avec un parfait accord, parce que, toutes deux, elles subsistent dans la personne du Verbe digne de toutes les adorations des mortels. Cet hommage de votre foi montera incessamment en odeur de suavité devant le trône de l'Eternel, et quiconque mettra le pied sur votre terre natale, pourra se dire en toute vérité, que c'est ici une terre de bénédiction : *Locus in quo stas, terra sancta est* (*Exod.*, III, 5), parce que le Roi des rois, *Rex regum*, le Seigneur des seigneurs, *Dominus dominantium* (I *Tim.*, VI, 15; *Apoc.*, XIX, 16), y reçoit tous les jours et à toutes les heures du jour et de la nuit, sans aucune interruption, les adorations d'une foule empressée de le glorifier avec une expansion de joie et de bonheur qui fait l'admiration des anges et des hommes.

Vous n'ignorez pas, N. T. C. F., que c'est par Jésus-Christ que nous sommes ce que nous sommes. Il n'y a point de salut par aucun autre, *non est in alio aliquo salus* (*Act.*, IV, 12) : car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés. Dans la grande économie de notre salut, Jésus-Christ est le principe, le centre, la fin de toutes choses. Il est, selon l'expression de saint Paul (*Ephes.*, II, 20), la pierre angulaire sur laquelle s'élève le majestueux édifice de notre religion sainte. Sauveur de tout ce qui respire ici-bas; Sauveur de tous les états et de toutes les conditions; Sauveur de tous les temps et de tous les âges; Sauveur de toutes les générations qui ont été, qui sont et qui seront jusqu'à la consommation des siècles, Jésus-Christ seul pouvait renverser l'empire de la mort, satisfaire pour nous à la justice de Dieu son Père, et rendre à la nature déchue ses droits à l'immortalité. Dans l'ordre de la nature, toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. Dans l'ordre de la grâce, toutes choses ont été réparées par lui, et rien de ce qui a été réparé n'a été réparé sans lui. Dans l'ordre de la gloire, toutes choses ont été ordonnées par lui, et rien de ce qui a été ordonné n'a été ordonné sans lui. Docteur, pontife et roi tout ensemble, il a éclairé le monde par sa doctrine, il l'a racheté par son sacrifice, il le gouverne par sa puissance. Les titres augustes de sa divinité, les bienfaits inénarrables de sa charité envers les hommes, sont gravés en caractères d'or sur toutes les pages de nos Ecritures. Le plus sublime de nos évangelistes les a énumérés avec une expression de charité qui ravit le cœur et remue toutes les puissances de l'âme. Il s'est élevé comme un aigle jusqu'au plus haut des cieux; il a contemplé le Verbe dans les splendeurs mêmes de la divinité; et après avoir fait connaître la mission de grâce et de salut que le Verbe fait chair était venu remplir sur la terre, il n'a pas balancé à dire que le monde entier ne pourrait pas contenir les livres qu'il faudrait écrire, si on voulait rapporter en détail toutes les choses que Jésus a faites. (*Joan.*, XXI, 25.)

Et vous le savez, N. T. C. F., tout ce que le Seigneur a dit, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a institué; ses enseignements, ses œuvres, ses institutions sont autant de monuments de sa toute-puissance, de sa sagesse infinie, de sa bonté sans bornes et sans mesure. Or, c'est en l'honneur de ce Dieu rédempteur, à qui nous sommes redevables de tous les biens qui nous arrivent et des biens plus grands encore qui nous sont préparés, que nos églises retentiront de continuelles actions de grâces. L'*adoration perpétuelle* sera un témoignage constant, une manifestation toujours ancienne et toujours nouvelle des plus beaux sentiments de reconnaissance dont nous serons pénétrés envers l'auteur et le consommateur de notre foi.

Nous aimons à vous rappeler ces grandes vérités, N. T. C. F.: vous y trouverez un puissant motif de vous associer aux sentiments de joie qui abondent dans notre âme, en vous parlant de l'adoration perpétuelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous aimons à vous rappeler le témoignage qu'il a rendu de lui-même, et son témoignage est vrai : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (*Joan.*, XIV, 6); paroles mémorables qui ne sauraient se trouver sur les lèvres d'un mortel. Il est *la voie* : venez à lui, et il vous conduira dans les sentiers de la justice qui mènent à un bonheur sans fin et sans mélange. Il est *la vérité :* venez à lui, et il vous apprendra la vraie science, la science qui est au-dessus de toute science, la science du salut. Il est *la vie :* venez à lui, et il vous fera vivre de la vie de l'âme, de la vie du corps, de la vie éternelle. Lors donc que les exercices de cette sainte dévotion, que nous instituons pour le bien du diocèse, seront célébrés dans vos paroisses et que Notre-Seigneur Jésus-Christ apparaîtra au milieu de vous sur le trône de bonté, de clémence et de miséricorde qu'il s'est érigé dans la sainte Eucharistie, il attirera tout à lui (*Joan.*, XII, 32); grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, maîtres et serviteurs, justes et pécheurs, tous sans exception se presseront dans le temple, et se prosterneront sur le pavé du sanctuaire, pour rendre au Saint des saints, à celui qui est la sainteté même et le principe de toute sainteté, tous les hommages de foi et d'adoration, et tous les honneurs qui sont dus à sa majesté infinie. Et s'il était nécessaire de suspendre momentanément vos travaux pour vaquer avec plus d'assiduité à

ces pieux exercices, vous vous souviendrez que celui que vous venez adorer dans son sanctuaire tient en ses mains les biens de la terre comme ceux du ciel, et que, pour le peu que vous aurez fait en son honneur, il saura faire fructifier au centuple le grain que vous jetez dans le sillon de vos champs. Vous aurez semé dans les larmes, et il vous fera moissonner dans la joie et dans l'abondance.

Nous sommes heureux de penser, N. T. C. F., qu'il y aura sans cesse dans notre diocèse des adorateurs prosternés au pied de nos autels, pour solliciter le pardon de tant de péchés qui se commettent dans tous les rangs, dans tous les états, dans toutes les conditions. Car s'il est consolant pour nous de voir que l'impiété, malgré tous ses efforts, n'est point parvenue à étendre ses ravages dans cette province, et que la foi est encore vivante dans le cœur des populations catholiques, nous ne pouvons cependant pas nous le dissimuler, que l'homme ennemi a aussi semé de l'ivraie dans le champ qui nous est confié. Nous devons à Notre-Seigneur Jésus-Christ une éclatante réparation pour toutes les injures et les outrages qui sont faits à sa personne adorable; pour toutes les profanations et sacriléges dont nous avons à gémir. Les jours qui seront consacrés à l'*adoration perpétuelle* seront donc des jours d'expiation et de sanctification pour les paroisses. Les injustices seront réparées, les inimitiés éteintes, les livres impies livrés aux flammes; et si jamais la voix du blasphème se faisait entendre au milieu de vous, elle sera, à l'instant même, couverte par mille voix de bénédiction, qui feront monter vers le trône de notre divin Sauveur le chant de triomphe par lequel le plus éloquent de nos apôtres a glorifié son divin Maître, en s'écriant dans un transport d'amour: *Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? sera-ce la tribulation, ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou les persécutions, ou le glaive ?... Mais parmi tous ces maux nous demeurons victorieux par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni aucune autre créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur.* (*Rom.*, VIII, 35-39.)

Notre cœur s'est dilaté, N. T. C. F.; nous vous avons conviés à une dévotion sainte dans son objet, sublime dans sa fin, féconde en bénédictions pour les peuples. Nous désirons et nous ordonnons qu'elle soit célébrée dans toutes les paroisses avec la plus grande solennité, et que l'éclat de la pompe extérieure soit rehaussé par toutes les splendeurs de la liturgie sainte, par la prédication de la parole de Dieu, par le chant des cantiques sacrés et par toutes les magnificences que le génie de la piété saura déployer sous la direction vigilante et éclairée de vos pasteurs. Nous espérons que vous vous ferez un devoir de purifier vos âmes dans les eaux salutaires de la pénitence, de vous approcher de la table sainte, afin de vous mettre en état de chanter les louanges du Seigneur avec une conscience nette et un cœur pur. Nous assisterons en esprit à tous vos exercices. Nos regards se porteront avec bonheur vers la paroisse qui aura l'honneur insigne de prier au nom de tout le diocèse, et d'adorer le Roi de gloire qui seul est digne de toutes les adorations des anges et des hommes. Nous nous trouverons au milieu de vous; nous prierons avec vous pour la conversion des pécheurs, pour la persévérance des justes, pour la propagation de la foi, pour la prospérité de l'empire, pour le succès de nos armes, pour le salut de la patrie, pour toutes les nécessités spirituelles et temporelles du diocèse. Nous aurons la consolation d'apprendre par le récit de vos pasteurs, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est honoré, adoré, glorifié au milieu de vous avec une foi qui transporte les montagnes, et que nos églises ne cessent de retentir de ses louanges, de ces mêmes louanges que tous les cœurs des esprits bienheureux chantent éternellement devant le trône de l'Agneau : *Bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu, dans tous les siècles des siècles.* (*Apoc.*, VII, 12.)

Donné à Strasbourg, le 10 janvier 1856.

NOTICE SUR Mgr THIBAULT,

ÉVÊQUE DE MONTPELLIER.

Mgr Charles-Thomas Thibault, officier de la Légion d'honneur, assistant au trône pontifical, chevalier grand'croix de l'ordre insigne du Christ, commandeur de l'ordre religieux et militaire des SS. Maurice et Lazare, est né à Beyne (Seine-et-Oise), le 24 février 1796. Il a été nommé par ordonnance royale du 1er mai 1835, à l'évêché de Montpellier. Il a été sacré le 23 août à Paris, dans la chapelle de Saint-Lazare. Il était chanoine de Paris quand il a été appelé à l'épiscopat.

MANDEMENTS ET INSTRUCTIONS PASTORALES

DE Mgr THIBAULT,

ÉVÊQUE DE MONTPELLIER.

—

I. MANDEMENT

Pour le carême de 1844.

SUR LA GUERRE QUE L'IMPIÉTÉ FAIT A L'ÉGLISE.

Depuis le jour où l'Eglise est sortie du côté de l'Homme-Dieu, entr'ouvert au Calvaire par la lance d'un soldat romain, les tribulations ne lui ont pas manqué, nos très-chers frères, et à voir cette haine incessante, avec laquelle elle a été poursuivie le long des âges, il semble bien que l'esprit du mal aurait dû triompher d'elle, si l'enfer pouvait jamais prévaloir contre le ciel. Cette marche de l'Eglise, dans tous les siècles, nous apparaît toujours si belle, que, volontiers, nous y chercherions aujourd'hui un sujet digne de vos méditations les plus graves, si nous n'avions à nous préoccuper bien plus de ses douleurs présentes, que de ses angoisses d'autrefois. Si souvent, d'ailleurs, vous l'avez accompagnée dans son pèlerinage du temps, votre mère immortelle, qu'il serait superflu, peut-être, de vous tracer le récit de ses longs travaux; récit de larmes et de gloire, de mortelles douleurs et de magnifiques triomphes! Car c'est ainsi que vous avez suivi ses pas, quand, menée captive à travers les nations, vous baisiez ses fers avec les peuples prosternés sur son passage, et que la contemplant, escortée en bannie jusqu'aux limites des contrées qu'inondaient ses bienfaits, vous voyiez ces régions diverses, qu'elle venait de quitter, se couvrir aussitôt d'un voile épais, et leurs peuples éperdus tendre la main à cette fille du ciel, pour qu'elle leur revînt triomphante et secourable. Aussi bien il en devait être ainsi pour que les Ecritures fussent accomplies, et que le sort de l'Epouse fût toujours semblable à celui de l'Epoux : comme lui humiliée hier, et comme lui aujourd'hui bénie, afin que l'honneur lui vînt, ainsi qu'à Jésus, de ses opprobres, et qu'elle aussi n'entrât dans sa gloire qu'en passant par les tribulations et la douleur : *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam.* (*Luc.*, XXIV, 26.)

Que prétendent-ils donc, N. T. C. F., tous ces hommes qui ont résolu de la poursuivre encore, comme si ses ennemis avaient jamais eu contre elle leurs jours de triomphe? Est-ce donc qu'ils ne comprennent pas qu'elles ont été exaucées sur l'Epouse du Christ, dès le commencement et dans tous les siècles, ces paroles d'ardente prière du royal Prophète, qui savait que la force est au nom du Seigneur, et que lui seul est grand, en la terre, à l'encontre des desseins mauvais : *Erubescant....... confundantur et pereant, quia nomen tibi Dominus, tu solus altissimus in omni terra.* (*Psal.* LXXXII, 19.) Ont-ils bien mesuré leurs forces avant de s'attaquer à cette victorieuse de vingt siècles, et pourraient-ils ne pas craindre de voir leurs frêles armes brisées contre l'invincible airain de son armure? Voyez plutôt comme ils s'agitent, cherchant ou à tromper la vigilance de ceux qui font la garde autour des remparts de la cité sainte, ou à surprendre cette jeunesse que son inexpérience leur livre presque sans défense. Pour nous, qu'ils feignent de ne pas connaître, ils ont à la bouche des paroles de menace, tandis qu'ils lui jettent, à elle, avec cette phraséologie dont ils ont le secret, ou ces quelques semblants religieux qu'ils savent bien avoir encore écho au cœur de l'homme, ou tous ces dogmatiques mots d'ordre qu'ils ne débitent avec emphase qu'afin que d'autres se hâtent de les répéter après eux : guerre déloyale, dans laquelle l'accord des combattants entre eux n'est obtenu qu'au prix de la haine de tous contre la divine combattante; guerre dont la honte serait venue mille fois rougir leurs fronts, si le front du méchant savait rougir!

Et cependant, N. T. C. F., au milieu de cette moderne Babel, au milieu de ce déluge d'opinions tranchantes et d'assertions mensongères qui se heurtent entre elles, ce n'est pas pour l'Eglise du Fils de Dieu que notre cœur est ému de crainte! L'Eglise, aux premiers temps, n'a pas seulement émoussé le fer aigu de ses bourreaux, elle a brisé, victoire plus difficile, les plus subtils arguments de la philosophie des anciens jours. On l'a vue courber sous son sceptre les savants qu'avait glorifiés la sagesse du paganisme. Ces hommes, dont l'intelligence avait été assez puissante pour pénétrer en ces temps reculés les secrets de la nature, et pour recueillir quelques sons des divines harmonies de l'univers; ces hommes, l'Eglise les a abordés, non avec une parole qui se déguise pour ne pas effrayer, mais avec cette puissance qui s'impose, parce que, venue du ciel, elle sait qu'elle doit être obéie. Aussi, frappés à l'aspect d'une religion qui s'avançait, rassurée, au milieu de

leurs rangs superbes, ces sages, qui après tantôt vingt siècles font encore autorité dans nos écoles, ne repoussèrent aucun de ses enseignements. Ils les méditèrent avec cette force que donne le génie, et on les vit apporter aux pieds de ces pêcheurs de la Galilée, non-seulement leurs biens et leurs richesses, mais leurs doctrines, leurs idées, leurs théories, leurs systèmes, trésors mille fois plus chers à leur cœur, et qu'ils avaient longtemps distribués à une jeunesse dans tous les temps avide de savoir. Puis donc que les Justin, les Tertullien, les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Augustin sont là pour inscrire en ses fastes de pareils triomphes, elle n'a rien à redouter de la science humaine, l'Eglise de Jésus-Christ !

Aussi, nous le répétons, N. T. C. F., ce n'est pas sur elle, ce n'est pas sur ses destinées que la tristesse vient si souvent nous saisir au cœur. Loin de nous un sentiment que notre foi, cette foi qui nous est plus intime que la vie, désavoue et condamne : mais c'est sur vous que nous gémissons, sur vous, qu'on appelle à prendre part à des luttes si périlleuses pour votre bonheur d'ici-bas, si fatales à votre félicité éternelle ! Oui, le vieux serpent a renouvelé ses artifices : *Mangez*, a-t-il dit à tous ces hommes, à tous ces puissants de la parole, *mangez et vous serez comme des dieux !* (*Gen.*, III, 5.) Et bientôt séduits, enivrés, on les a vus, dans le délire d'un orgueil qu'eux seuls ne se savaient pas, se mettre activement à l'œuvre : ceux-ci offrant au monde étonné des cultes de leur fabrication ; ceux-là prétendant, dans leur audacieuse démence, porter à l'arche du Seigneur leurs mains impures et offrir à une société dévoyée je ne sais quel mélange sacrilége de christianisme et d'impiété ! Libres penseurs, comme ils s'appellent, qui dissimulent pour se produire, et qui, à cet âge, où l'homme d'ordinaire écoute pour apprendre encore, dogmatisent avec une apparente sûreté de parole, que la science elle-même, quand elle a mûri, nous épargne. Comme ils dédaignent l'estime de tout ce que nos sociétés, en leurs moments de justice, révèrent encore, pour s'en tenir à ces éloges que prodiguent à leurs disciples tous ces maîtres qui ont pour leurs adeptes des admirations d'une sincérité assez douteuse, ou des applaudissements d'une valeur assez peu appréciable ! Hommes aux allures sans dignité, et qui s'abdiquent quelquefois eux-mêmes jusqu'à protester de leur retour à de meilleures pensées, de la même voix dont, un instant après, ils se défendront d'être croyants à la façon des plus beaux génies de notre France du grand siècle, laquelle ne croyait pas avoir besoin des nébuleuses écoles de la Germanie pour se créer des orateurs ou des savants, des littérateurs ou des philosophes ; hommes enfin que nous voyons ériger l'indifférence en dogme, pousser au doute dans tous les esprits, n'offrir, pour consolation, qu'une froide insouciance ou une arme meurtrière aux cœurs que la douleur accable, et donner le néant pour remède, pour dernière station à l'humanité.

Oui, N. T. C. F., la voilà la cause de nos tristesses, à nous, pasteurs des peuples, à nous dépositaires et sentinelles vigilantes de votre foi, à nous qui répondons sur nos âmes de votre salut éternel. Que sortira-t-il de ce chaos de doctrines auquel la société est aujourd'hui livrée ? Qu'ont-ils à attendre les pères de ces enfants qui, au sortir de la famille, sont jetés au milieu d'une arène où tout est mis en question ; où des doctrines faciles, trop d'accord avec les exigences d'un siècle d'égoïste cupidité, sont prêchées avec une incroyable licence ; où nos écoles, ces sources publiques, destinées à répandre partout la prospérité et la vie, laissent trop souvent jaillir, avec la même facilité et la même abondance, des eaux empoisonnées qui propagent au loin la contagion et la mort ?

Et sans vouloir méconnaître ce que nous devons de modération, dans nos plaintes, à la dignité du haut caractère dont nous sommes revêtu, faudra-t-il que nous oubliions nos devoirs sacrés jusqu'à prévariquer par le silence, quand la conscience, qui est la science de la loi, nous dit de donner à notre voix l'éclat de la trompette pour avertir, et de ne pas nous lasser de crier : *Clama ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam?* (*Isa.*, LVIII, 1.) Faudra-t-il que, pour nous épargner les accusations téméraires ou malignes de ces hommes qui posent leurs enseignements de laïques en face de nos enseignements de pasteurs, contrôlant sans mission nos paroles de pontifes, alors même qu'elles restent scrupuleusement étrangères aux vains débats du monde politique, nous vous laissions croire, au risque de livrer le dépôt de notre foi, à l'orthodoxie des doctrines de mensonge ? Devrons-nous accepter comme équitables et sensées toutes ces prétentions qui veulent que l'enseignement religieux s'inspire, pour vous arriver, de ces législations qui, en faisant une part égale à la vérité et à l'erreur, se jouent de tout ce qu'il y a encore de droiture naturelle au cœur des peuples ? Mais est-ce donc que nous pouvons trahir, avec les principes éternels, les grands intérêts moraux des peuples ? Et ne les trahirions-nous pas si nous permettions que, pour les guider dans leur course, on demandât autant de services à l'erreur qu'à la vérité, estimant que la vérité ne leur est pas plus secourable que l'erreur ? Ah ! pour s'étonner de nous trouver unanimement d'accord en cette œuvre de pastorale vigilance et d'épiscopale sollicitude, il faut ou tenir nos consciences en bien mince estime, ou ne pas voir tout ce qu'auraient de menaçant pour notre avenir social lui-même, et cette indifférence légale et ce scepticisme pratique, pour lesquels on nous demande droit de cité en ce pays de vieille et catholique foi !

Aussi toutes les idées vont-elles se déna-

turant de plus en plus ; le peuple qui, dans sa simplicité, juge toujours avec une terrible mais saine logique, pense naturellement que la foi religieuse ne diffère pas de tant d'autres institutions qu'il a vu naître et périr, et qu'il est assez peu essentiel de prendre sa mesure sévère pour règle de ses actions. Les jouissances du luxe et de l'opulence sont le seul avenir que convoitent les foules ; les hauteurs du pouvoir, ces lieux sacrés vers lesquels on n'élevait naguère que de respectueux regards, sont aujourd'hui abordés avec une incompréhensible témérité par des hommes ou sans portée intellectuelle, ou sans dignité morale, et, pour une partie de cette société, telle que nos temps l'ont façonnée, il n'y a plus de loi, plus de conscience, plus de Dieu !

Et faut-il s'en étonner, N. T. C. F. ? Comment la pensée de Dieu trouverait-elle place en des cœurs tout remplis des choses de la terre ? Comment se ferait-elle jour au milieu d'intelligences qu'alimentent tous les mensonges de l'orgueil ? Comment l'idée du dévouement pour les frères viendrait-elle à des hommes qu'on prétend, par exemple, moraliser par l'égoïsme et auxquels, sous forme d'épargne sur des salaires qui suffisent à peine au pain de chaque jour, on prêche ce *moi personnel* qui les rend insensibles aux douleurs des autres et dont la dureté ne peut déjà plus être exprimée ? Ah ! s'il nous était donné de pénétrer dans la vie des hommes formés par toutes les doctrines qui ont cours de nos jours, nous comprendrions mieux comment tous ces liens qui les reliaient les uns aux autres en les rattachant à la loi divine ont été si tristement brisés ! La religion du Christ est un universel et continuel sacrifice ; en vain lui demanderait-on de pactiser avec le mal ; en vain prétendrait-on ou traîner son nom sacré aux fêtes mondaines, ou parer de son pur et chaste éclat d'immorales productions ; elle a horreur de cette alliance profane ; et si, merveilleusement intelligente des besoins et des intérêts de l'homme, elle s'assied avec bonté à son foyer domestique pour y bénir toutes ses joies légitimes, jamais elle n'amollira la fermeté de sa parole, jamais elle n'affaiblira ses saintes rigueurs pour se prêter aux passions et à la volupté, car elle ne sait ni déchirer son Evangile, ni briser sa croix.

L'Evangile, la croix ! Et qui donc, parmi nous, entend encore leur austère langage ? Qui s'efforce de traduire, dans ses actions, leur céleste doctrine ? L'Evangile prêche à tous la modération dans les désirs, le détachement, le mépris des biens de la terre, et tous sont aujourd'hui travaillés par la soif de l'or ; tous se tourmentent pour en avoir en abondance, parce qu'il faut bien arriver à cette considération, dont l'or est maintenant le prix, à ce sybaritisme révoltant au milieu d'une société chrétienne, et qui va courbant sous son joug infâme toutes les classes de la société ; idole plus insatiable que celle des Babyloniens, et contre laquelle nous n'avons pas la puissance du prophète, puisque ceux qui se font ses adorateurs ne rusent pas avec nous, et que c'est à la face du soleil qu'ils se glorifient de lui jeter en pâture, non-seulement leur fortune, mais encore le salaire de l'ouvrier qui n'ose pas refuser de leur livrer son travail pour parer leurs habitations d'un jour, sous les lambris desquelles restent ainsi cachées et muettes les sueurs, les larmes et la faim des enfants du pauvre !

L'Evangile présente au monde ces paroles du Maître : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (*Matth.*, XI, 29), et le monde est dévasté par le feu de l'orgueil ! Un besoin effrayant d'argumentation et de dispute s'est saisi de toutes les intelligences ; un levain d'indépendance, fruit de cet esprit de superbe, fermente au fond des cœurs ; nul âge, nul état n'est étranger à ses atteintes ; la subordination n'est plus connue dans les rangs des diverses hiérarchies qui forment la société, et il est donné à notre temps de voir ce dont les siècles païens n'auraient pu être témoins sans frémir, la dignité de l'âge, la majesté des cheveux blancs, livrées aux dérisions d'une jeunesse présomptueuse et délirante d'ambition.

L'Evangile ordonne aux riches et aux puissants de la terre d'aimer les pauvres et de les traiter comme des frères, et nos modernes docteurs se disent : Vantons les pauvres ; mais exaltons-les pour mieux égarer leur droiture, pour les enlever à ces principes de justice, à cette fermeté de conscience qui formeraient une barrière insurmontable à nos desseins ; vantons les pauvres, aussi bien nous avons besoin des masses aux bras nerveux, nous avons besoin de faire couler dans leur sein un esprit de vertige qui les enivre, jusqu'à ce jour où, dociles, nous les coucherons à nos pieds, pour les faire servir de piédestal à notre domination ; vantons les pauvres, irritons leurs natures souffrantes par je ne sais quelles fascinantes paroles de communauté et de partage ; ils nous serviront d'avant-garde, et si la société épouvantée se retourne un jour pour nous frapper de ses coups, nous rirons derrière eux de sa fureur impuissante, en attendant que nous livrions, sans pitié, les corps de tous ces honnêtes prolétaires au fer de ses bourreaux !

Toutes les passions se donnent la main, N. T. C. F., et toutes se réunissent contre la morale sainte du christianisme, comme toutes les erreurs s'allient pour faire la guerre à son immuable et éternelle vérité. Les ennemis que la religion doit combattre aujourd'hui sont les mêmes qu'elle a trouvés sur son passage à toutes les époques, et naturellement cette puissante réformatrice des esprits et des cœurs devait, avant de s'emparer d'eux, heurter bien des préjugés, triompher de bien des habitudes et extirper bien des vices. Mais est-ce donc que jamais

elle a eu à lutter contre des adversaires aussi infatigables que ceux qu'elle rencontre aujourd'hui parmi nous? L'irréligion a rompu toutes ses digues, jeté son masque, perdu toute pudeur; un déluge effroyable de publications de tout genre circule librement, et à peu près sans contrôle; il répand, sous toutes les formes, la corruption avec l'impiété, jusque sur les points les plus éloignés de ce royaume; il n'est pas de cabane perdue dans les bois, pas de hameau caché au fond des vallées, pas de gorges de montagnes assez impénétrables pour que la haine contre son Dieu et contre son Christ n'y soit parvenue. Nous-même, dans nos courses pastorales à travers les lieux les plus inaccessibles, avons trouvé de ces livres funestes, qui tarissent dans les âmes la source des résignations saintes, à côté du pain noir du laboureur et près de ces instruments à l'aide desquels il déchire si péniblement la terre!

Serait-elle donc prête à périr pour nous, cette religion créatrice de notre société, cette religion qui a tout fait dans notre patrie? A force d'outrages, et aussi à force d'ingratitude, aurions-nous comblé la mesure? Est-ce qu'en bravant toujours une miséricorde pour nous si féconde en prodiges, nous aurions amené, pour notre Eglise, ce remuement du chandelier de la foi, de tous les châtiments de Dieu le plus terrible, le plus lamentable? O Eglise de France! belle entre toutes les Eglises de l'univers, Eglise si chère à nos pères, n'aurais-tu donc qu'à plier ta tente comme le voyageur après la tempête, et qu'à t'éloigner, triste et voilée, de ces lieux qu'autrefois tu as tant bénis? Ah! nous le craignons, et nous devons le craindre, N. T. C. F.; car un bruit se fait dans le lointain, qui couvre les paroles de dédain de notre vieille Europe, et ce bruit est celui des cantiques par lesquels les peuples que la religion civilise en ce moment saluent l'aurore du jour qu'elle fait luire sur ces plages immenses qu'ils habitent, sur les îles de ces mers, plus que jamais pacifiques, de l'Océanie. Oui, et l'histoire nous l'apprend, quand la ferveur primitive se ralentit, quand les sévérités de la loi ont fait place à la mollesse et aux mœurs énervées, quand la soumission de l'esprit est remplacée par les opinions particulières, tranchantes, dogmatiques: quand l'égoïsme et la soif de l'or ont gagné toutes les âmes, alors approchent, pour les nations, les jours de ténèbres et d'incessantes douleurs; alors, quelque brillants que paraissent les dehors de la civilisation des peuples, quelque magiques que soient, dans leur sein, les créations et les chefs-d'œuvre de leur industrie, elles atteignent le bord de l'abîme où tout doit se précipiter; et sans être saisi du double esprit des prophètes, les hommes sérieux peuvent prédire, à bon droit, non l'agonie du christianisme, lequel va, à travers le monde, poursuivant son pèlerinage et ses conquêtes, mais l'agonie des arts, de la littérature, du bonheur et de la morale des peuples, la grande et terrible agonie d'une nation!

Une situation si désespérée serait-elle bien la nôtre, N. T. C. F.? et pendant que vous arrêtiez, comme nous, de tristes mais courageux regards sur ces maux et sur ces périls qui nous environnent, est-ce donc qu'une voix secrète ne s'écriait pas, dans vos âmes, que tout n'était pas perdu sans retour? Pour nous, qui venons d'accomplir la plus douloureuse part de notre devoir de pasteur, en vous signalant nos justes craintes, nous avons hâte de relever divinement vos espérances. Plus heureux que le patriarche que vos anges avaient mission d'avertir du jour où devaient éclater vos colères, nous savons, ô mon Dieu! qu'il est plus de dix justes qui suffisent à émouvoir vos miséricordes sur l'Eglise des Gaules, cette terre des saints, et à sauver les restes encore si beaux d'Israël! Oui, si notre ministère nous impose le devoir sévère de sonder toute la profondeur de nos plaies sociales; si, prenant en main la lampe du sanctuaire, cette lampe qui ne pâlit jamais, nous avons mission de scruter les lieux les plus secrets de Jérusalem (*Sophon.*, I, 12); à la faveur de cette même lumière, il nous est donné de découvrir encore et de constater, dans les murs de la cité sainte, plus d'un symptôme rassurant.

Déjà, N. T. C. F., s'élèvent d'intelligentes clameurs du sein de cette classe ouvrière qu'on a voulu rendre sceptique, et qui s'est non-seulement obstinée à rester chrétienne, mais qui a voulu dire à la France entière sa foi avec ses douleurs. Elle se plaint, dans son énergique langage, cette classe presque déshéritée du pain de chaque jour, du sort qu'on a cherché à lui faire en essayant de la dépouiller du plus tutélaire de ses droits, de sa religion. On l'a entendue adresser de rudes avertissements à ces princes de la poésie et de la parole, qui se sont posés en législateurs, et leur demander un compte sévère de tous ces intérêts si sacrés du monde, dont ils semblent se faire un indigne jeu. On dirait, à ces accents partis des rangs les plus ignorés, que la divine sagesse s'apprête à donner de nouveau une accablante leçon aux orgueils de l'homme, et que, se révélant aux simples et aux petits, tandis qu'elle se dérobe aux grands et aux superbes, elle appelle, une fois encore, des hommes humbles et pauvres à être les hérauts de son Evangile. Prêtant l'oreille et écoutant pour ceux qui *contiennent les multitudes* (*Sap.*, VI, 3) et n'écoutent pas, les hommes graves s'interrogent, et c'est pour se demander si ce ne sont pas là les manifestations d'une ère nouvelle, et si, au moment où l'ordre social semble menacé de toutes parts, le travail mystérieux d'une résurrection véritable ne s'opère pas, aux derniers comme aux premiers jours, dans son sein.

Et qui donc pourrait nier, N. T. C. F., que, malgré le délire de notre siècle, un secret besoin de Dieu ne se fasse profondé-

ment sentir en presque toutes les âmes ? A travers l'extravagance de ses formules, la bizarrerie et l'incohérence de ses théories, notre époque, triste et tourmentée, a la conscience de tout ce qu'il y a d'incomplet en elle : elle comprend que c'est en vain qu'elle essaye d'édifier, si Dieu n'édifie pas avec elle (*Psal.* CXXVI, 1) ; elle sent que, tôt ou tard, elle sera poussée dans les bras de la religion, si elle ne vient s'y jeter d'elle-même. Qui peut savoir si cette miséricorde, qui balance si bénignement en Dieu la justice, n'est pas déjà prête à recevoir à pénitence tous ces pécheurs de l'esprit? Oui, parmi eux, et nous nous plaisons à le reconnaître, il est beaucoup de cœurs généreux, victimes de l'éducation qu'une société imprévoyante et coupable leur a donnée. Qui donc sait si le jour n'approche pas où, fatigués et meurtris de leur rude route à travers les mille systèmes incohérents du temps présent, ils viendront demander à l'Eglise, cette douce souveraine, le repos de l'esprit et la paix du cœur? Déjà nous les voyons se presser, nombreux, autour de nos chaires chrétiennes, quand elles retentissent de mâles accents, ou qu'elles s'ouvrent aux plus hautes comme aux plus savantes explanations. Haletants, ils accourent, pour tremper leurs lèvres brûlantes à ces sources dont les eaux, en désaltérant, jaillissent jusqu'à la vie éternelle (*Joan.*, IV, 14), et pour recueillir, silencieux et méditatifs, de la bouche de nos hommes apostoliques, la parole du Sauveur. Aussi cette parole, qui sait le chemin des cœurs puisqu'elle a converti les nations, leur arrive-t-elle encore toute chargée de grâces, et le nombre toujours croissant de ces jeunes hommes qui, en nos jours de solennité, viennent s'asseoir à la table sainte, prouve assez que le *pain* qui nous incorpore le Christ, Fils du Dieu vivant, est vraiment le pain descendu du ciel (*Joan.*, VI, 33) pour que les races humaines aient de plus en plus la vie (*Joan.*, X, 10), et que le vin des coupes qui sont vidées sur nos tables eucharistiques n'a pas cessé d'être, même en nos jours de sensualisme grossier, le vin qui enfante les vierges ! (*Zach.*, IX, 17.)

Nous venons de nommer nos solennités saintes, N. T. C. F., de trouver, dans leur célébration au milieu de nous, un gage nouveau de nos espérances. Qu'elle est, en effet, touchante cette rumeur qui se répand dans tout le peuple à leur approche ! Elle n'a rien, celle-là, des voix de la tempête ! Aussi, qui pourrait rester froid, en présence de cet ébranlement pieux qui se manifeste, lorsque chaque année ramène dans son cours ces fêtes augustes, qui rappellent à vos méditations tantôt la crèche de Jésus enfant, tantôt son Calvaire ou son glorieux sépulcre, tantôt l'Esprit-Saint descendant sur l'Eglise naissante, tantôt le triomphe de ceux de nos frères qui ont combattu jusqu'à la fin ? Ah ! vous avez vu périr, autour de vous, bien des institutions, bien des usages; vous avez vu tomber en désuétude bien des lois et bien des fêtes aussi ; mais rien n'a pu affaiblir en vos cœurs la puissance de nos glorieuses commémoraisons. Elles ne sont pas rappelées à votre mémoire avec l'appareil bruyant des fêtes civiques : chaque année, vos pasteurs vous annoncent leur heureuse venue dans toute la simplicité de la langue de la foi, et pourtant quelle émotion parcourt vos rangs ! Des actes de pénitence, des œuvres de charité vous y préparent : à mesure que le jour approche, nos tribunaux saints sont assiégés, un indicible parfum de recueillement se répand dans le secret de vos maisons, et, la fête arrivée, les foules franchissent, empressées et ferventes, le seuil du temple, pour se renouveler jusqu'au soir. Non, il n'est pas indifférent, quoi qu'on ait fait, tout ce peuple qui vient, avec tant d'ardeur, se retremper dans la méditation des plus sublimes comme des plus touchants mystères, et nous ne savons si jamais notre cœur de père est plus ému, notre âme de pontife plus attendrie, que quand, passant à travers vos rangs pressés, nous venons à l'autel saint pour adorer à notre tour et vous bénir comme nos enfants !

Aussi, quelles sympathies ne doivent pas rencontrer, N. T. C. F., toutes les nobles et généreuses inspirations, dans des cœurs accoutumés à se nourrir ainsi de la céleste vérité ! Quels prodiges la charité, cette divine messagère, n'y opère-t-elle pas chaque jour? Ah ! consolez-vous, car le feu divin, allumé sur la poitrine du Christ, n'a pas péri dans notre France ! Consolez-vous, puisque la puissance est restée à cet esprit de vie qui nous a donné, dans tous les siècles, gloire et sainteté ! De tous côtés elles s'étendent, la douce parole à la bouche, parce qu'elles ont la foi au cœur, toutes ces congrégations religieuses qui se font servantes de l'enfance délaissée, de la vieillesse indigente, du pauvre malade. Filles de la Charité, filles de Saint-Joseph, sœurs de la Sainte-Famille, sœurs de Nevers, sœurs de Saint-Charles, noms divers, habits variés, règles différentes, partout même esprit, même cœur, mêmes services, car partout c'est le même Seigneur Jésus qui est adoré et qui est servi dans ses membres. Partout aussi c'est le même étendard qui rassemble ces filles admirables ; c'est sous la croix du Calvaire qu'elles aiment à se reposer pour aller, d'un pas plus rapide encore, s'enchaîner de nouveau à l'existence des malheureux. Tribu d'élite qu'on ne blasphème pas, même dans les rangs où le Maître est habituellement blasphémé, parce qu'on la sait formée de la dîme précieuse levée par le Dieu de tous sur ces familles en quelque sorte lévitiques, qu'il s'est, dès longtemps, choisies et sous le chaume et sous les lambris dorés !

Mais tout en leur payant le juste tribut de nos hommages, tout en bénissant la divine bonté qui fait encore germer et fleurir, sur notre sol, tous ces ordres sacrés, comment ne signalerions-nous pas ici, N. T. C. F., cette sainte émulation qui s'excite chaque jour, parmi vous, à de si beaux exemples ? Pour-

rions-nous ne pas vous dire que, la plus douce de nos consolations, nous la trouvons dans cet élan avec lequel nous vous voyons répondre au premier cri de détresse qui se fait entendre autour de vous? Soyez-en loués dans l'assemblée des saints, vous qui êtes si intelligents des misères du pauvre (*Psal.* XL, 1) ; vous qui continuez si admirablement l'œuvre du Christ, qui ne vous épouvantez ni de la multiplicité des douleurs, ni de la difficulté de leur venir en aide, sûrs que vous êtes, et de cette Providence qui nourrit les petits des oiseaux du ciel, et de vos cœurs de catholiques. Savez-vous bien ce que vous faites, riches qui donnez un asile à tous ceux qui n'ont plus d'abri, du pain au malheureux que la faim dévore, qui rendez à la vertu ceux que revendique le crime? Femmes dévouées qui, oubliant les douceurs de l'opulence et les joies de la famille, allez vous asseoir sous le toit du pauvre, ranimant de vos mains délicates son foyer glacé, et versant dans son cœur ces consolations dont Dieu vous a donné la puissance? Savez-vous ce que vous faites, nobles jeunes hommes dont l'association intelligente couvrant la France comme d'un gracieux réseau, sait si bien se proportionner à toutes les natures de douleurs, et distribuer, avec le pain qui soutient le corps, toutes ces paroles de foi fervente qui sauvent les âmes? Savez-vous ce que vous faites, vous, pauvres de Jésus-Christ, hommes du labeur, qui, sur un salaire à peine suffisant, retranchez l'obole qui, réunie à la masse, ira nourrir les enfants de ceux d'entre vous que la maladie condamne au repos? Vous, pauvres femmes, simples ouvrières, qui, manquant souvent pour vous de ressources, donnez, avec tant de modestie et aussi tant de cœur, votre travail, vos veilles, votre dévouement, savez-vous ce que vous faites? Ah! votre ambition, à vous, votre royaume n'est pas de ce monde; eh bien! réjouissez-vous, conquérants pacifiques; car non-seulement vous ravissez le ciel, mais vous le laissez en patrimoine aux générations qui vous suivront. A vous donc, à vous les grandes choses; vous traitez d'un magnifique et sublime marché; vous allez, l'aumône à la main, racheter l'héritage de vos pères ; vous allez tous ensemble, par une ligue glorieuse, soutenir avec la charité cet édifice majestueux qui, miné par l'égoïsme, penche sur l'abîme, et que vous sauverez, s'il peut l'être encore, de la destruction!

Vous ne saviez peut-être pas tout ce qu'a de puissance la charité, N. T. C. F.! De toutes les forces connues, aucune ne peut être balancée avec elle; car la charité, c'est Dieu, *Deus charitas est.* (*Joan.*, IV, 7.) Comme Dieu, elle crée de rien les plus grandes choses, et ses œuvres sont aussi marquées d'un sceau de perpétuité. Tandis que les hommes, pour mener à fin leurs entreprises, s'épuisent en calculs et dressent leurs budgets, la charité ne compte pas, elle est tranquille sur l'avenir, car d'éternelles promesses lui ont été données, à elle, qui a sa source au cœur du Christ. Aussi, pendant qu'elle soutient le monde matériel de sa main tutélaire, elle est l'âme et la vie du monde moral; elle prévient tous les besoins, parle toutes les langues, sait le chemin de tous les cœurs : ceux-là mêmes qui quelquefois redoutent sa puissance la bénissent et l'adorent, d'autant plus émus de sa divine beauté qu'ils ont, dès longtemps, appris qu'elle n'a qu'à ouvrir ses trésors sur les peuples, pour que leurs malheurs soient tous consolés, et que seule elle tient en réserve, pour les grandes douleurs des nations, des pontifes comme les Belzunce, et des prêtres comme les Vincent de Paul!

Et maintenant, N. T. C. F., n'est-ce pas encore la charité divine, cette charité du Christ qui nous presse (II *Cor.*, V, 14) de vous exhorter à mettre à profit, pour vos âmes, ces jours de propitiation et de salut qui vont s'ouvrir devant vous? Quand les bénédictions du Sauveur Jésus vous viendront-elles et plus douces et plus abondantes? Quand surtout vous viendra-t-il lui-même sous une forme et plus miséricordieuse et plus touchante? Ah! ce n'est plus, comme naguère, un Dieu qui naît pour glorifier son Père par le magnifique accomplissement de sa mission divine; c'est un Dieu qui souffre pour sauver les hommes! Vous ne le verrez plus guérissant les malades, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, calmant les tempêtes, ressuscitant les morts et manifestant sa bonté par les prodiges de sa puissance; vous le verrez trahi par un des siens, renié par le chef de ses apôtres, calomnié par les pontifes, méprisé par Hérode, insulté par des valets, mis à mort par tout son peuple! Son Père lui-même l'a abandonné! La consolation ne lui vient qu'après l'outrage, et pour être plaint par un criminel, il faut qu'il soit crucifié entre deux scélérats : *Cum iniquis reputatus est.* (*Marc.*, XV, 28.) Et c'est volontairement qu'il s'offre, et il s'offre pour notre salut! ***Propter nos et propter nostram salutem!*** (***Miss.***)

Ah! chrétiens, N. T. C. F., si, du haut de sa croix, il vous parle en ces saints jours, *n'endurcissez pas vos cœurs* (*Psal.* XCIV, 8), mais plutôt *allez avec confiance à ce trône de la grâce* sur lequel il est assis (*Hebr.*, IV, 16); allez-y pour le bénir de ce qu'il vous a si longtemps attendus à pénitence, malgré vos délais et malgré vos crimes. Fortifiés par son onction sainte, promettez-lui de rompre enfin les chaînes de votre esclavage et de passer dans la terre des vivants. (*Psal.* CXLI, 6.) Plus heureux alors que les prêtres de la vieille alliance, il vous sera permis, au jour si désiré de votre Pâque avec lui, de pénétrer au dedans du voile pour y admirer les richesses de ce nouveau sanctuaire où le seul vrai pontife est entré portant dans ses mains, non le sang des boucs et des génisses, mais son propre sang (*Hebr.*, IX, 12), celui qui lave les péchés du monde, et qui est, pour nous, toute une immortelle espérance.

Donné à Montpellier, le 1er février 1844.

II. MANDEMENT

Pour le carême de 1846

SUR LA PRIÈRE FAITE EN UNION AVEC L'ÉGLISE.

« Parmi les ténèbres qui nous environnent ici-bas, nos très-chers frères, alors qu'éloignés du Seigneur et hors de notre patrie éternelle, nous marchons, non dans la lumière de la vision bienheureuse, mais à la sombre lueur de la foi, l'âme chrétienne, dit saint Augustin, doit se regarder comme veuve et désolée, et ne mettre à sa prière ni terme ni interruption. » (*Epist.* 130 *ad Prob.*, n. 2.) Notre misère est immense, les dangers qui nous pressent dans l'ordre du salut sont innombrables; et, quoique la miséricorde du Seigneur nous ait préparé, dans la vertu infinie du sacrifice sanglant de la croix, des secours abondants et des grâces puissantes, sa souveraine sagesse a voulu que nous ne pussions les obtenir que par de continuelles et ferventes supplications. Il fallait qu'il en fût ainsi pour que l'homme, devenu chrétien, comprît d'où lui vient la force, et pour que, par un fol orgueil, il ne se perdît pas en s'attribuant à lui-même la gloire de sa justice.

Il a donc plu à Dieu de faire de la prière l'arme toute-puissante du fidèle, son unique ressource dans les difficultés insurmontables du siècle présent et la base nécessaire de son salut.

L'Eglise elle-même, N. T. C. F., l'Eglise, épouse bien-aimée du Sauveur, temple éternel de l'Esprit-Saint et colonne de la vérité, reçoit de la prière toute sa force et toute sa divine immobilité. Jésus-Christ en est la pierre angulaire et le fondement inébranlable, et *nul*, dit l'Apôtre, *ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, et qui est le Seigneur Jésus.* (I *Cor.*, III, 11.) Et cependant *nous avons été édifiés sur le fondement des apôtres* (*Eph.*, II, 20); d'autres pierres ont été posées par le divin architecte pour soutenir son immortel édifice; il les a rendues immuables par la toute-puissance de sa parole, par la vérité inviolable de ses promesses, par le lien indissoluble de son esprit, qui les tient constamment attachées, jusqu'à la fin des siècles, à celui qu'adorèrent les anciens justes, comme la pierre et le rocher du désert: *Petra autem erat Christus.* (I *Cor.*, X, 4.) Or, N. T. C. F., quand ce puissant architecte veut asseoir son Eglise sur sa première base, il se retire sur la montagne, et y passe la nuit en prières pour faire descendre sur les apôtres qu'il va choisir l'esprit qui doit les lier éternellement à lui-même. Le premier d'entre eux reçoit un nom qui l'assimile au chef suprême et invisible de l'Eglise, *et le fait entrer*, dit saint Léon, *en participation de son indivisible unité* (S. Leo, ep. 10, *ad episc. Vien.*) *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* (*Matth.*, XVI, 18.) Mais cette pierre, contre laquelle viendront échouer tous les efforts de l'erreur et des passions déchaînées, devra sa solidité merveilleuse à la puissance de la prière. *Satan a demandé à vous broyer comme le grain du froment; mais moi, ô Pierre, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas, et que, revenu de ta faiblesse, tu soutiennes et affermisses tes frères.* (*Luc.*, XXII, 32.)

Assurée de sa durée éternelle par l'efficace de cette prière divine, est-ce donc que l'Eglise est désormais à l'abri des tempêtes? Non, N. T. C. F., c'est un frêle vaisseau qui traverse un océan habituellement orageux: parfois les vents se déchaînent avec une violence inouïe, et les flots soulevés menacent ou de l'engloutir dans les profonds abîmes, ou de le briser contre les rochers. Le salut est promis au navire; et quelle que soit la fureur des tempêtes, lors même que détachée, par de continuelles secousses, une partie des pièces qui en forment le merveilleux assemblage tomberait brisée et perdue sans retour, le divin pilote, qui tient en ses mains le gouvernail, saurait bien le préserver d'un complet naufrage. Mais aucun des passagers, que le navire porte dans ses flancs, n'a reçu d'en haut une promesse absolue de salut. Quand donc le péril est immense et universel, quand de toute part retentit une menace de mort, l'Eglise ne connaît plus d'autre ressource que d'élever au ciel ses mains suppliantes. Elle éveille, par ses cris pressants, Jésus, son protecteur, qui semble sommeiller, et lui dit avec angoisse, mais aussi avec confiance: *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons;* et lui, le Seigneur Jésus, se lève, et comme il fit au jour de sa vie mortelle, il fait encore aujourd'hui, il commande aux vents et aux flots, et *soudain il se fait un grand calme.* (*Matth.*, VIII, 24 et seq.)

Aussi, N. T. C. F., l'esprit de prière est-il le don suréminent accordé à cette sainte Eglise. *L'Esprit aide son infirmité. Car l'homme ne sait point prier comme il faut; mais l'Esprit demande pour elle par des soupirs ineffables, et l'Esprit sait quels sont ses désirs, parce qu'il demande selon Dieu pour ses saints.* (*Rom.*, VIII, 26, 27.) Il est donc dans le cœur de cette chaste colombe; il pousse, en elle, des gémissements continuels, dont aucune langue humaine ne peut raconter l'ardeur et la vertu. Tous les jours, et à tous les instants du jour, *du couchant à l'aurore, elle invoque le nom du Seigneur, grand et vénéré parmi les nations, et par une oblation pure, rend à ce nom si redoutable un solennel hommage.* (*Malac.*, I, 10, 11.) Le sacrifice de l'autel, centre de la religion, *résumé de tous les mystères* (*Inter Opera Cypr., De cœn.* d. 10), *mémorial vivant de tous les miracles* (*Psal.* CX, 1), source intarissable des eaux vivifiantes, qui, par des canaux divers, répandent la fécondité au sein de l'Eglise, porte incessamment aux pieds du trône de l'éternelle Majesté la vertu de la prière la plus auguste et la plus puissante, *celle de Jésus-Christ et de son Eglise s'immolant comme une seule hostie.* (S. Aug., *De civit. Dei*, l. X, c. 20.)

C'est par cette prière perpétuelle et par ces gémissements redoublés, que l'Eglise combat, se soutient et triomphe. C'est ainsi qu'Israël triomphait des Amalécites par la prière de Moïse, à genoux sur la montagne, les mains étendues, et invoquant le bras du Très-Haut au nom de son peuple. (*Exod.*, XVII, 11, 12.)

Mais ici, N. T. C. F., nous devons fixer notre respectueuse attention sur un des plus touchants mystères de notre foi. Toutes les vérités révélées du ciel ont leur importance, et le devoir des pasteurs est de les conserver avec un soin religieux et de les présenter aux fidèles, *en temps opportun* (*Matth.*, XXIV, 45), comme de précieuses parcelles du pain de vie. Mais si, selon la parole du Sauveur, *le prudent économe et intelligent dispensateur des mystères de Dieu* (*Luc.*, XII, 42) doit distinguer avec sagesse *l'opportunité des temps* et des circonstances pour la distribution des richesses spirituelles qui lui sont confiées, il faut nécessairement reconnaître qu'il existe, dans le dépôt de la foi, des vérités dont Dieu demande de notre part, à certaines époques, une plus expresse et plus solennelle prédication.

Or, N. T. C. F., dans ce siècle où des sujets divers de deuil et de joie, de crainte et d'espérance, préoccupent le cœur de l'Eglise; où, d'une part, l'indifférence religieuse d'un grand nombre de ses membres; de l'autre, le monde en travail prêt à enfanter des peuples entiers à la foi de l'Evangile et à l'unité catholique, provoquent ses vœux et ses gémissements les plus ardents, le dessein de Dieu n'est-il pas que nous sondions avec respect un mystère qui constitue tout ensemble et la vie de l'Eglise et la puissance de la prière?

Ce mystère, N. T. C. F., c'est le mystère de son unité : « Comme notre corps, n'étant qu'un, est composé de plusieurs membres, et qu'encore qu'il y ait plusieurs membres, ils ne sont tous qu'un même corps: il en est de même de Jésus-Christ dans son Eglise. (I *Cor.*, XII, 12.) Elle est son corps, sa plénitude; c'est en elle qu'il croît et se développe à la mesure de l'homme parfait. Vous êtes tous le corps de Jésus-Christ et membres les uns des autres. » (I *Cor.*, XII, 12, 27.) De là résulte une mutuelle correspondance, des secours réciproques, la participation aux mêmes biens spirituels, une vie commune entretenue par un même esprit, et une force invincible qui naît de cette unité de tous les membres entre eux et avec Jésus-Christ.

C'est sur ce fondement assuré que Tertullien établissait la confiance des enfants de Dieu contre les assauts de l'enfer : « Nous formons, disait-il, un même corps par l'unité de la foi, l'uniformité de la discipline et la communauté d'espérance. Nous nous réunissons en une même assemblée, afin d'avancer vers Dieu, par nos prières, comme une armée qui marche, les rangs serrés, au combat. C'est faire à Dieu une violence qui lui est agréable.» (TERTULL., *Apol.*, c. 39.)

Le Sauveur du monde avait, en quelques mots, établi la souveraine efficacité de la prière faite dans l'unité, lorsqu'il avait dit : *Quand deux ou trois seront réunis pour prier en mon nom, je serai au milieu d'eux, et tout ce qu'ils demanderont leur sera accordé par mon Père qui est dans le ciel.* (*Matth.*, XVIII, 20.) Et comment leurs vœux ne seraient-ils pas exaucés, puisque, réunis par la foi et la charité, ils ont au milieu d'eux le pontife suprême, saint, innocent et sans tache, revêtu d'un sacerdoce éternel et toujours puissant, pour sauver ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise? (*Hebr.*, VII, 24, 25, 26.) « Mais, dit saint Athanase, si, selon la promesse du Sauveur, l'union de deux disciples leur fait tout obtenir, que sera-ce donc lorsque de plusieurs peuples rassemblés, soit visiblement et en un même lieu, soit en esprit par une même foi, il s'élève une voix solennelle, unanime, répondant *amen*, qu'il en soit ainsi! » (ATHAN., *ad imp. Const. apol.*) « Remarquez, dit saint Cyprien, que le Sauveur n'a point égard précisément au nombre, mais à l'unanimité : *Si deux d'entre vous*, dit-il, *s'accordent sur la terre pour prier*, il établit ainsi l'unanimité, il pose pour fondement la concorde et la paix des esprits. Notre-Seigneur parle de son Eglise; il parle à ceux qui sont dans l'Eglise, quand il dit que, s'ils vivent dans une véritable concorde, et si, conformément à sa volonté, ils prient avec une union de cœur, quoiqu'ils ne soient que deux ou trois, ils pourront obtenir de la majesté de Dieu tout ce qu'ils demanderont. Il n'a donc point voulu diviser l'Eglise, puisque c'est lui qui l'a formée et établie; mais, reprochant aux perfides leur discorde et recommandant la paix aux fidèles, il leur apprend que la vertu de la prière est toute dans la concorde et l'unanimité.» (S. CYPR., *De unit. Eccl.*)

Il suit de là, N. T. C. F., que l'oraison du fidèle en communion avec l'Eglise du Sauveur, offerte à Dieu dans la profondeur des déserts ou dans le secret de son oratoire, s'élève jusqu'au trône de l'éternelle Majesté, et n'en descend qu'avec un regard favorable du Très-Haut (*Eccli.*, XXXV, 21); car, séparé de corps, il est uni d'esprit et de cœur à la société des enfants de Dieu : la distance ne pouvant être un obstacle, ni pour la puissance de la charité ni pour l'efficace de la prière, a dit saint Jean Chrysostome. (*Eclog. de dilect.*, hom. 2.) Non, il n'est pas seul; mais, comme Elisée dans Samarie qu'assiégeait une armée d'Assyriens superbes (IV *Reg.*, VI, 17), à genoux devant Dieu, il voit, des yeux de l'esprit, l'Eglise du Seigneur autour de lui comme une invincible armée rangée en bataille.

Il suit de là, N. T. C. F., que la prière publique a une vertu plus puissante encore. Quand le peuple est réuni autour des saints autels, sous la présidence du prêtre, ministre du Seigneur, le mystère de l'unité de l'Eglise en Jésus-Christ est plus vivement et plus efficacement représenté. L'E-

glise est dans le *prêtre* et le *prêtre* est dans l'Eglise. (S. Cypr., *Ep. ad Flor. Pupp.*) Elle est dans le prêtre par la communauté de nature, de faiblesse, de vœux et d'espérance; et Jésus-Christ est dans le prêtre par la gloire du caractère, par la sublimité de la mission, par l'excellence des pouvoirs, par l'autorité du sacerdoce éternel. « On peut, dit saint Jean Chrysostome, offrir ses prières dans l'intérieur de sa demeure particulière, mais non avec le même succès que dans l'église, où se forme l'assemblée de nos pères dans la foi, et d'où s'élève un cri unanime vers le ciel. Votre oraison, renfermée dans le secret de votre âme, n'est pas aussi facilement exaucée que lorsqu'elle se mêle à celle de vos frères. Il y a ici quelque chose de plus grand : l'unanimité et le concert, le lien de la charité et les supplications des prêtres. Car les prêtres ont été préposés pour que les prières de la multitude, si pleines de faiblesse, devinssent, par leur union avec celles des pasteurs, représentants de Jésus-Christ, dignes de s'élever jusqu'au trône de Dieu.» (*Eclog. de dilect.*, hom. 2.)

C'est là, N. T. C. F., ce qu'avait appris de la bouche même des apôtres le glorieux martyr du IIe siècle, saint Ignace, évêque d'Antioche : « Il faut, disait-il, se réunir en un même temple, devant un même autel, aux pieds d'un seul Jésus-Christ, qui sort d'un Père unique, existe en lui seul et retourne à lui seul ; et si la prière d'une ou deux personnes a tant de force, combien plus celle qui est offerte par l'évêque et par toute l'Eglise ! » (Ign., *Magn.*, 7; *Ephes.*, V)

C'est, N. T. C. F., de cette unité de foi et de charité dans la prière publique des enfants de Dieu que l'éloquent évêque de Constantinople fait résulter la force de l'Eglise dans ses combats et la gloire de ses triomphes. « Voulez-vous savoir, s'écrie-t-il dans son magnifique langage, quelle est la puissance de la prière faite dans l'église? Pierre, le chef du collége apostolique, est jeté dans un cachot, chargé de pesantes chaînes : l'Eglise prie pour lui avec persévérance, et Pierre est délivré de sa prison. Quoi de plus puissant que cette prière qui soutint la colonne et la tour de la vérité ! » Mais cette puissance n'était pas dans la ferveur des vœux isolés, elle était le fruit de la concorde et de l'unanimité. *Quid hac oratione potentius fuerit quæ columnam et turrim Ecclesiæ adjuvit !... Magna vis est orationis in Ecclesia a populo concorditer oblatæ.* (S. Chrys., *Eclog. de dilect.*, hom. 2.)

C'est de cette unanimité dans la prière que le grand évêque et martyr saint Cyprien fait découler, à son tour, la succession constante de l'Eglise et sa continuelle propagation. « L'Eglise est une, et par l'accroissement de sa fécondité elle voit s'étendre au loin la multitude de ses enfants. Le soleil a d'innombrables rayons, mais il n'y a qu'une même lumière ; un arbre a plusieurs branches, mais il n'y a qu'un tronc affermi sur une racine tenace et forte; une source se divise en plusieurs ruisseaux, mais elle conserve toujours son unité dans son origine. Vous ne sauriez séparer un rayon du disque solaire, une branche rompue ne peut plus prendre racine, et un ruisseau séparé de sa source tarit. Ainsi l'Eglise, tout éclatante de la lumière du Seigneur, répand ses rayons par toute la terre, et cependant ce n'est qu'une seule lumière répandue partout, et l'unité du corps n'est point divisée. Elle étend ses branches dans tout l'univers et fait couler ses ruisseaux de tout côté, et néanmoins c'est un seul tronc, une seule origine et une mère unique, riche des fruits nombreux de sa fécondité. C'est elle qui nous enfante et qui nous nourrit de son lait, elle qui nous anime de son esprit. Elle nous garde pour Dieu, et destine au royaume les enfants qu'elle a engendrés.» (S. Cypr., *De unit. Eccl.*) Mais comment, ô saint évêque, la chaste épouse du Sauveur obtient-elle les heureux fruits de sa fécondité? « Le Dieu de paix, et le docteur de la concorde qui a enseigné l'unité, a voulu que le fidèle priât pour tous les hommes dans l'unité, comme il les a tous portés lui-même dans un seul Jésus-Christ (Id., *De or. Dom.*), et la prière unanime obtient tout de la majesté de Dieu. » (Id., *De unit. Eccl.*)

C'est à cette unanimité de la prière de l'Eglise que saint Ambroise attribue la justification des pécheurs. « L'Eglise prie en commun, elle opère en commun, elle est éprouvée en commun, dit ce grand docteur. (S. Ambros., l. I *Offic.*, c. 29, n. 142), C'est par les œuvres du peuple entier, c'est par les larmes du corps des fidèles qu'elle lave et purifie celui que les prières et les gémissements du peuple rachètent du péché et renouvellent dans l'homme intérieur; car Jésus-Christ a accordé à son Eglise de racheter chacun de ses membres par tout le corps, comme elle avait mérité l'avénement du Sauveur, pour que tous fussent rachetés par un seul. » (Id., l. I *De pænit.*, c. 15, n. 80.)

C'est enfin sur cette puissante unanimité de la prière que l'incomparable saint Augustin établit la vertu du ministère ecclésiastique. « Ne croyons pas que l'Esprit-Saint soit jamais sans gémissement : il n'est ni jour, ni heure, ni moment, où des supplications ne soient élevées vers Dieu par les âmes saintes qu'il forme et inspire dans l'Eglise. (S. Aug., l. I *contra Maxim. Arian.*, c. 9.) Et c'est par les prières des saints qui sont dans l'Eglise, comme par les gémissements redoublés d'une chaste colombe, qu'un grand mystère s'accomplit, et que s'opère une secrète dispensation de la miséricorde divine. C'est par ces prières que les péchés sont remis à ceux qui se présentent au baptême et aux autres sacrements avec la paix de l'unité catholique. (Id., l. III *De baptism.*, 17, n. 22.) C'est donc la paix de l'Eglise et de son unité, continue ce savant docteur, qui remet les péchés; c'est la se-

paration de cette unité qui les lie, non selon le bon plaisir des hommes, mais selon la volonté de Dieu, en vertu des prières des saints. Et la paix spirituelle et vivifiante de cette unité, d'où découle toute la force du ministère, n'est que dans les bons, déjà spirituels eux-mêmes, ou généreusement appliqués aux œuvres de la vie spirituelle, par une obéissance qu'anime l'esprit de concorde; elle n'est point dans les méchants soit qu'ils s'agitent en tumulte au dehors, soit que l'Eglise les tolère dans son sein avec gémissement.» (S. Aug. *ibid.*, c 18, n. 23.)

Ainsi donc, le ministère sacerdotal, toujours accompagné dans son exercice des prières de l'Eglise, n'est efficace que par la charité ardente et l'unanimité continue des prières offertes par les justes et par le corps entier de l'Eglise. Jésus-Christ ne dispense aucune grâce qu'elle n'ait été obtenue par les supplications de sa sainte épouse : les ministres du Seigneur confèrent les grâces, mais le corps de l'Eglise les obtient. C'est donc la paix de l'Eglise qui justifie, qui soutient et qui consomme. « C'est la colombe qui lie, et c'est elle qui délie; c'est l'unité qui condamne, et c'est elle qui absout par les prières des saints, comme par les gémissements inénarrables d'une chaste colombe : *Unitas tenet, unitas dimittit. Per orationes sanctorum qui sunt in ecclesia, tanquam per columbæ creberrimum gemitum, magnum geritur sacramentum et occulta dispensatio misericordiæ Dei.* (S. Aug., l. III *De baptism.*, c. 17, 22; c. 18, 23.)

Et ne soyons pas surpris, N. T. C. F., de ce pouvoir d'impétration, si étendu et si efficace, accordé au corps entier de l'Eglise par le Sauveur du monde. L'ordre de la sagesse divine est de ne sauver personne que par Jésus-Christ. Le Verbe incarné est la victime de propitiation pour les péchés du monde entier. (I *Joan.*, II, 2.) Il est l'Agneau qui les efface (*Joan.*, I, 29), l'unique Médiateur entre Dieu et les hommes (I *Tim.*, II, 5), le Pontife éternel toujours présent devant le trône de Dieu (*Hebr.*, VII, 24 et seq.), et nul ne va au Père que par lui. (*Joan.*, XIV, 6.) Mais si l'ordre établi de Dieu est de ne sauver personne que par Jésus-Christ, l'ordre établi par Jésus-Christ est de ne sauver personne que par son Eglise. La vie nous vient par Jésus-Christ; mais Jésus-Christ ne peut être divisé (I *Cor.*, I, 13), et Jésus-Christ tout entier, dit saint Augustin (*Ep. de unit. Eccl.*, IV, 7), c'est le chef joint au corps, c'est la tête et les membres réunis. Entendre le mystère de l'Homme-Dieu, c'est entendre le Christ dans son Eglise (*Ephes.*, III, 4, 6), qui est sa plénitude. Or, Jésus-Christ nous communique la vie par son tout. Son esprit anime tous ses membres, et se répand dans tout son corps; et comme cet esprit est toujours agissant, il communique au corps entier cette énergie vitale, et cette puissante activité dont il est la source intarissable. Aussi, dit l'Apôtre, chaque membre a ses fonctions diverses sous l'influence d'un seul et même esprit qui opère toute chose, distribuant ses dons à chacun en vue de l'unité, *in uno spiritu, in unum corpus.* (I *Cor.*, XII, 4, 11, 13.) L'Eglise, c'est l'épouse du Sauveur, inséparable de son époux, deux dans une même chair, *sponsus et sponsa*, dit saint Augustin *Ep. de unit. Eccl.*), *duo in carne una.* Il l'a aimée jusqu'à se livrer pour elle, il l'a purifiée dans le bain salutaire de l'eau, par la parole de vie, pour la rendre pure et sans tache, et il la nourrit et la vivifie pour lui communiquer sa fécondité, *nutrit et fovet eam.* (*Ephes.*, V, 29.) C'est par elle qu'il enfante tous les élus : *Tota omnes, tota singulos parit.* (S. Aug., l. III *De bapt.*, c. 28.) « C'est l'unique mère, riche des fruits nombreux de sa fécondité : c'est elle qui nous enfante, elle qui nous nourrit de son lait, elle qui nous anime de son esprit; elle nous garde pour Dieu et destine au royaume les enfants qu'elle a engendrés. Enfin, nul ne peut avoir Dieu pour père, s'il ne reconnaît l'Eglise pour sa mère. » (S. Cypr., *De unit. Eccl.*)

C'est donc par cette épouse chaste et incorruptible que le Sauveur engendre ses élus; c'est par son tout, c'est par la vertu féconde de cette admirable unité qu'il accomplit tous les mystères de sanctification (S. Aug., l. III *De bapt.*, 17, n. 22; Bossuet, *Instr. past. sur les prom. de l'Eglise*, n. 1); et la surabondance de vie répandue au sein de l'unité est si grande, que non-seulement elle féconde et vivifie le ministère sacerdotal et s'épanche par les sacrements, mais elle supplée quelquefois le ministère et tient lieu des signes sacrés, ses canaux ordinaires. (S. Aug., supra, *et contra Cresc. diac.*, l. II, n. 29.) Elle est si grande, qu'elle s'épanche même au dehors, et l'Eglise du Sauveur engendre, et par son propre sein, et par celui des servantes déshéritées, retenant toujours comme épouse l'inaliénable propriété du mystère et du signe sacré, du caractère et de la grâce qui en découlent. (Idem, *De bapt.*, l. I, 14.)

Mais, N. T. C. F., vous avez déjà vu que cette puissance de l'unité est le fruit de la prière, comme celle de la prière est fondée sur l'unité.

De là résultent deux vérités importantes qui doivent fixer votre attention :

La première de ces deux vérités, c'est que plus on entre dans l'unité de l'Eglise, plus les prières qu'on offre à Dieu deviennent efficaces. « Nous recevons le Saint-Esprit, dit saint Augustin, si nous aimons l'Eglise, si la charité nous unit, si nous nous glorifions du nom et de la foi catholique. Croyons-le, mes frères, ajoute le saint docteur, autant on aime l'Eglise, autant on participe à l'Esprit-Saint. Si vous aimez l'unité, ce que possède chacun des membres dont elle se compose est votre bien propre : *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid.* (Tract. 32 *in Joan*, n. 8; *De bapt.*, l. III, n. 21.) Celui qui vit dans l'hérésie ou dans le schisme ne peut être aidé par les prières des saints,

c'est-à-dire par les gémissements de l'unique colombe. La paix de l'unité, cette paix vivifiante, est donc dans les justes, parce que la charité les incorpore intimement à Jésus-Christ et à son corps mystique.» (S. Aug. *De bapt.*, l. III, c. 18, n. 23.) Plus une âme est « animée de la charité de Dieu, qui est le don spécial de l'unité et de la paix catholique (*Ibid.*), » plus elle est unie à Jésus-Christ et à sa chaste épouse; et les mérites du Rédempteur, et les suffrages des fidèles et les biens spirituels de la maison de Dieu lui sont communiqués avec abondance. Les âmes moins spirituelles ont aussi moins de part à ces richesses invisibles. La vie s'affaiblit à mesure qu'un membre s'éloigne du cœur qui en est le centre et le foyer. Le pécheur uni extérieurement à l'Eglise est un membre mort; mais encore relié au corps qui le soutient, il n'a point entièrement cessé d'en faire partie. Par cette union il ne jouit pas sans doute de la véritable paix de l'unité, qui n'est que dans les justes, mais il reçoit une salutaire influence des désirs et des gémissements que cette paix inspire aux âmes saintes pour la résurrection des membres morts. Heureux donc ceux qui demeurent dans cette divine unité! « Il faut que je prie pour l'Eglise catholique, répandue depuis l'orient jusqu'au couchant, » disait un saint martyr au moment de consommer son sacrifice. « Comprenez-vous, s'écriait saint Augustin, cette réponse du glorieux martyr aux fidèles qui réclamaient auprès de lui, dans ce moment solennel, des prières particulières? Si vous voulez que je prie pour vous, ne vous séparez pas de cette sainte société pour qui j'offre mes vœux. Aucun membre n'est oublié quand on prie pour tout le corps.» (S. Aug., *Serm. de sanct.*, 273, n. 2.)

Cependant, N. T. C. F., l'Eglise, cette tendre mère, obligée de fermer ses entrailles à des enfants rebelles, et de faire pressentir, dit Tertullien (*Apol.*), par la privation de ses prières si puissantes et si nécessaires, la rigueur du jugement à venir, cette sainte Eglise interrompt quelquefois le cours de cette justice rigoureuse, quand son Epoux donne des signes sensibles du retour prochain de sa miséricorde. Alors elle fait appel à tous les cœurs pieux, elle élève la voix et dit: « Qui criera vers le ciel: Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, ne livrez pas votre héritage en opprobre, et ne donnez pas l'empire aux nations ennemies de votre nom? Quel Noé priera pour nous? Où sont les Job et les Daniel, qui implorent le ciel pour obtenir la fin des guerres intestines qui désolent le royaume de Dieu, pour que nous rentrions en nous-mêmes, que nous nous reconnaissions les uns les autres, et qu'au lieu d'un seul Israël, nous ne soyons plus et Juda et Israël, Roboam et Jéroboam, Jérusalem et Samarie, chacune à son tour livrée au fer destructeur, et le sujet, l'une après l'autre, de douloureuses lamentations? » (S. Greg. Naz., orat. 2, 89.) Ames fidèles, nous faisons solennellement aujourd'hui cet appel à votre piété. En entrant de plus en plus dans l'unité par la foi, l'espérance, la charité, la pureté du cœur, la docilité envers les pasteurs de l'Eglise, vous vous assurez une large part aux biens spirituels de la maison de Dieu. Mais une autre vérité très-solide que la religion vous propose doit redoubler l'ardeur de votre zèle.

Cette vérité, dans laquelle nous pouvons trouver l'un des fondements les plus assurés de notre confiance pour le salut, est celle-ci: Plus on travaille pour la dilatation et l'affermissement de l'unité catholique, plus on a droit aux biens spirituels de l'Eglise, et aux faveurs de Dieu qui accorde tout à l'unité.

Ici, N. T. C. F., nous n'avons qu'à continuer à vous reproduire le magnifique langage de l'un des plus saints et des plus éloquents défenseurs de cette unité catholique. « L'amour-propre,» disait saint Grégoire de Nazianze, « ne nous inspire, dans l'ordre des choses spirituelles, que des vues intéressées et personnelles. Mais l'esprit de Dieu nous exhorte, dans le secret du cœur, à nous dévouer aux intérêts communs, et à nous aider nous-mêmes en aidant les autres. Le jardin est plus précieux qu'une seule des plantes qui l'embellissent, le ciel avec toute sa magnificence qu'un seul astre, et le corps qu'un seul de ses membres. Ainsi, devant Dieu, l'Eglise tout entière dans sa belle harmonie est l'objet spécial de sa prédilection, et c'est pourquoi le Christ lui-même, foulant aux pieds la crainte de l'opprobre, a subi le supplice de la croix pour effacer le péché et détruire la mort par sa propre mort. (S. Greg. Naz., orat. 12, 4.) Le soin de l'unité est bien plus utile que les longs travaux et les écrits qui assurent l'immortalité parmi les hommes. Il est d'un plus grand prix que les jeûnes et les veilles, dont l'utilité s'arrête sur ceux qui les accomplissent et ne s'étend point au delà. Le zèle d'Athanase pour l'unité doit être exalté au-dessus des longs exils et des violentes persécutions qui lui ont acquis tant de gloire. (Id., orat. 21, 36.) Si on nous demande quel est l'objet de notre culte et de nos adorations, nous répondons sans hésiter: la charité; car, ainsi que l'a déclaré l'Esprit-Saint, *Dieu est charité* (I *Joan.*, IV, 16); et ce nom est plus doux à son cœur que tout autre nom. Que si l'on nous demande encore quel est le précis de la loi et des prophètes, l'évangéliste ne nous permet qu'une réponse: c'est la charité. » (S. Greg. Naz., orat. 22, 4.) Certes, réunir les esprits et les cœurs divisés, c'est surtout l'œuvre de Dieu qui tient toute chose assujettie à sa loi par des liens puissants; mais c'est aussi l'œuvre des hommes qui cultivent la vertu et qui apprécient le bien de la concorde. Ce bien découle de l'auguste Trinité, à qui rien n'est essentiel comme l'unité de nature, de pensée et de volonté. De cette source intarissable il découle sur les anges et les puissances célestes qui vivent entre elles et

avec Dieu dans une paix que rien ne trouble; et de cette même source, il descend sur les autres créatures, dont la force et la beauté dépendent de la concorde et de l'unité. (Id., orat. 22, 14.) Aussi tous ceux qui embrassent avec ardeur le bien de la paix, et abhorrent la division et la discorde, ceux-là s'approchent de Dieu et des esprits immortels. (Id., orat. 6, 12, 13.)

Ah! N. T. C. F., quand recueillis dans la prière nous voulons sonder nos cœurs en présence du Dieu trois fois saint qui juge les justices, et qui trouve des taches dans les anges mêmes, nous nous sentons accablés par la grandeur de nos maux et par la terreur des jugements éternels. Eh bien! N. T. C. F., que ferons-nous? Errants, comme la mère d'Ismaël, hors de la maison de notre maître, demeurerons-nous comme elle dans le désert livrés à une pensée funeste de désespoir, et vouant à la mort le fruit chéri de nos entrailles (*Gen.*, XXI, 16), c'est-à-dire notre unique et dernière espérance? Ah! tournez les yeux, et voyez tout près de vous une source d'eau vive; cette source intarissable de grâce qui découle de l'unité ineffable des trois personnes divines, se répand dans l'unité des chœurs célestes, et vient s'épancher dans l'unité de l'Eglise catholique. Ames chrétiennes! vos iniquités vous épouvantent; peut-être le cri de vengeance qu'elles font monter au ciel vous remplit-il de terreur? Travaillez pour l'unité par tous les moyens dont il vous est donné de disposer, par le repentir, par la bonne odeur d'une meilleure vie, par le zèle pour le bien de vos frères, par d'humbles et continuelles supplications en faveur des âmes rachetées par le sang du Sauveur: « Car la paix de l'Eglise remet les péchés, et les gémissements de la colombe justifient tous ceux qui se rapprochent d'elle par le lien de la paix. (Aug., *De bapt.*, l. III, 21, 23.) Réconciliés avec Dieu, sentez-vous encore, à raison de vos anciennes dettes et de votre faiblesse actuelle, le besoin d'une immense miséricorde? Travaillez et priez pour l'unité: « La charité de l'unité couvre de plus en plus la multitude des péchés, et c'est par le mérite de l'unité catholique qu'on obtient le salut.» (*Ibid.*, l. I, 15, 29.) Vous craignez peut-être qu'une erreur du côté du ministre, ou une corruption secrète dans votre cœur, n'ait rendu stériles pour vous les signes sacrés, canaux de la grâce? Mais la paix de l'unité, ou les féconde, ou les fait revivre, ou les supplée au besoin. (*Ibid.*, l. III, 23.) La tiédeur de votre prière vous remplit-elle de défiance? « Offerte pour vos frères, elle est plus agréable à Dieu, puisqu'elle porte le sacrifice de la charité sur l'autel du Seigneur. » (Aug., ep. 20, 2.) Voulez-vous l'appuyer par de puissantes intercessions? Travaillez et priez pour l'unité: alors « vous serez spécialement soutenus par les oraisons des saints. » (Id., *De bapt.*, l. III, 22.) Parmi les ténèbres de la vie présente, avez-vous soif de la clarté qui conduit au salut? Dieu a placé « dans la chaire de l'unité la doctrine de vérité (Id., ep. 105, 16), et ceux qui par leurs prières et leurs travaux enseignent aux autres les voies de la justice, brilleront comme des astres dans d'interminables éternités. (*Dan.*, XII, 3.) Peut-être Dieu vous fait-il sentir un besoin particulier d'un guide sage et expérimenté dans les voies du salut. Ah! conjurez le souverain Maître d'envoyer des ouvriers dans sa moisson, et les guides qui vous seront adressés recevront d'en haut les lumières que vous aurez méritées par la « charité de l'unité; » car « le docteur reçoit ce que mérite le fidèle qui l'écoute. » (S. Petr. Chrysol.) Voulez-vous que, par de continuels progrès, cette dilection divine, qui est le principe de la vie intérieure et la source des célestes consolations, s'accroisse dans vos cœurs? Souvenez-vous qu'elle est « le don spécial de l'unité et de la paix catholiques: » *Proprium donum est catholicæ unitatis et pacis.* (Aug., *De bapt.*, l. III, 21.) Enfin, brûlant d'atteindre l'incorruptible couronne de l'éternité, voulez-vous vous en assurer la possession? Souffrez tout avec une patience invincible, pour la paix de l'Eglise. « Ce sont les martyrs de l'unité que le Père couronne d'avance dans le secret de sa sagesse et de son amour: *Hos coronat in occulto Pater, in occulto videns.* » (Id., *De vera relig.*, VI, 11.) Et, pour tout résumer en quelques mots, celui qui désire avec ardeur l'éternelle société du ciel, s'efforce de plus en plus de confondre ses intérêts particuliers avec l'intérêt commun des fidèles (Id., *Enarr. in Psal.* CV, n. 34): plus il donne, plus il reçoit (*Luc.*, VI, 38); il ne perd que ce qu'il refuse de donner. (Aug., *Enarr. in Psal.* XXXVI, serm. 3, n. 8.) Ce qu'il ne peut accomplir de grand et de parfait par lui-même, il l'accomplit par les autres, quand il aime dans les autres, d'un amour sincère et généreux, ce qu'il ne peut accomplir par lui-même. (Id., ep. 130 *ad Prob.*)

Si ce qu'on fait dans l'unité est si efficace, si ce qu'on entreprend pour l'unité est si méritoire et si agréable à Dieu, hâtons-nous donc, N.T.C.F., de réunir nos vœux, dans le sentiment d'une charité ardente, à tous les vœux qui s'élèvent depuis quelque temps de toute part pour demander à Dieu le triomphe de l'unité au sein de cette Eglise qui a été si longtemps l'une des plus belles portions de l'héritage du Seigneur, l'*Angleterre*. Prions, comme le veut l'Apôtre, pour tous les hommes, *car c'est une chose conforme aux vues miséricordieuses de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité.* (I *Tim.*, II, 3, 4.) Prions pour tous les membres séparés de l'Eglise, demandant la consolation pour cette sainte Mère dont le cœur déchiré saigne encore. Souvenons-nous de ce peuple qui a figuré le vrai peuple de Dieu, et dont la gloire et les malheurs sont notre instruction. « Tant que les Israé-

lites eurent la paix entre eux et avec Dieu, ils parurent véritablement une nation sainte, l'héritage du Seigneur et un sacerdoce royal. Ils sortirent en triomphe de la fournaise de feu, du sein de l'Egypte qui les opprimait. Des chefs élus par le Seigneur marchaient à leur tête; une colonne de nuée pendant le jour, de feu pendant la nuit, les éclairait et les protégeait. La mer s'ouvrait devant eux, le ciel leur fournissait des aliments, et les rochers une eau vive pour étancher leur soif. Dans le feu des batailles, les mains de leur conducteur étendues vers le ciel leur tenaient lieu d'armées innombrables; la prière leur érigeait de glorieux trophées et leur ouvrait un passage. Les fleuves aussi bien que la mer reculaient à leur aspect, les éléments étaient dociles, et le son des trompettes faisait crouler les plus solides remparts. Faut-il rappeler les plaies d'Egypte, la voix de Dieu retentissant du haut de la montagne, une double loi de la lettre et de l'esprit solennellement promulguée, et les innombrables merveilles qui rendirent célèbre le nom d'Israël? Mais quand l'unité fut rompue, oh! alors quelle série de malheurs, objet des plus douloureuses lamentations! Les remparts de Jérusalem détruits, la cité sainte renversée, le sanctuaire changé en un monceau de ruines, les dons sacrés livrés en proie, des pieds profanes souillant des lieux interdits aux mortels, des mains sacriléges déshonorant au sein de l'orgie la sainteté des vases destinés au culte du Très-Haut, les prophètes condamnés au silence, les prêtres menés en captivité, les vieillards jouets d'un ennemi impitoyable, les vierges indignement outragées, une jeunesse florissante, espoir de la nation, cruellement égorgée, une flamme étrangère et dévastatrice et des torrents de sang remplaçant le feu sacré et le sang des victimes, les Nazaréens chargés de chaînes, et les accents de la douleur succédant aux cantiques sacrés! » (S. Greg. Naz., orat. 6, n. 17 et seq.)

Ah! N. T. C. F., n'est-ce point là ce que vit l'Europe il y a près de quatre siècles? « Des esprits ardents et extrêmes en tout excitèrent au sein de l'Eglise de violents tumultes, parce qu'ils méconnurent les règles d'une raison sage, qui prévient les écarts en se soumettant à une autorité tutélaire. Le coursier d'un naturel ardent et fougueux, soit à la guerre et sur le champ de bataille, soit dans le cirque et dans les jeux publics, peut conduire à la victoire; mais, pour obtenir ces brillants résultats, il faut le soumettre au frein et le dompter par un exercice assidu. La violence de ces esprits, impatients du joug, rompit l'unité (Id., orat. 32, 3), » et l'Europe contemple encore dans son sein les traces douloureuses de ce fatal déchirement. Que de troubles et de calamités vinrent alors affliger les nations les plus éclairées de l'univers! « Et voilà ce que produisit cette ardeur impétueuse, débarrassée du frein de la raison et d'une vraie science; et cette folle témérité qui voulut lancer sur les flots orageux le navire de la foi, privé de pilote. (*Ibid.*, n. 5.) On voulut être plus sage qu'il ne convenait, plus exact que la loi, plus éclatant que la lumière, plus droit que la règle, plus sublime que le précepte. (*Ibid.*, n. 7.) On oublia que c'est l'ordre qui affermit et lie toute chose, que l'ordre soutient et conserve les choses célestes et les choses de la terre; que l'ordre est partout, dans les anges, dans le mouvement, la grandeur, les rapports et la splendeur des astres (*Ibid.*, n. 8); qu'enfin l'ordre suprême établit au sein de l'Eglise, les uns brebis, les autres pasteurs; les uns pour présider, les autres pour obéir; l'un pour être la tête, et les autres les pieds, les mains ou les yeux de ce corps auguste pour sa gloire et son utilité. (*Ibid.*, n. 10.) On oublia qu'en vertu de cet ordre nécessaire, l'esprit même des prophètes est soumis aux prophètes, que les uns ont été établis de Dieu apôtres pour la vérité, les autres prophètes pour l'ombre et la figure; d'autres, pasteurs et docteurs pour réfléchir, selon la mesure de l'Esprit-Saint, l'illumination divine (*Ibid.*, n. 11); mais toujours dans l'ordre et la subordination nécessaire à l'égard du pilote à qui appartient le pouvoir suprême pour la direction du vaisseau de la foi. » (*Ibid.*, n. 5, 12.)

« Ceux qui entrent dans la lice et veulent remporter les couronnes proposées aux combattants, doivent se conformer aux lois qui règlent les jeux publics. Ceux qui les violent sont poursuivis par les clameurs du peuple et couverts d'ignominie: quelle que soit l'adresse et la force des lutteurs, l'honneur de la victoire leur est refusé. Sera-t-il donc permis de combattre pour le Christ, contre le vœu et la loi du Christ, et peut-on servir les intérêts de la paix, quand on fait pour elle une guerre qui n'est point selon l'ordre? » (Id., orat. 2, 85.)

Ah! fidèles, et vous, nos frères égarés, que le Père de famille invite au festin de la paix, « reconnaissons tous un même Dieu pour être consommés en un par la foi et par l'amour; une Trinité, pour demeurer dans l'unanimité des sentiments et l'égalité de la gloire spirituelle; un seul Verbe, pour nous éloigner de toute témérité; un Esprit, pour n'être plus divisés, mais remplis d'une même ferveur; une vérité suprême, ayant les mêmes pensées et le même langage; une sagesse éternelle, pour nous diriger selon les règles d'une même prudence; une lumière divine, pour marcher sans reproche à la clarté du jour; une seule voie, suivant tous le droit chemin; une seule porte, pour être admis au dedans; un pasteur et une brebis parfaite, imitant sa douceur, et demeurant dans le bercail sous une même houlette; enfin, une tête auguste et suprême, formant avec elle un corps parfaitement uni dans tous ses membres. Que celui par qui tout s'opère et se ré-

forme, change notre douleur en joie, et au lieu des vêtements de deuil, nous permette enfin de prendre des ornements de fête ; que tous les peuples, réunis aux pieds des autels du Seigneur, puissent ensemble lui offrir le témoignage solennel de leur reconnaissance, le sacrifice des cœurs dans l'unité.» (Id., orat. 6, 4.)

Tel est, N. T. C. F., le vœu que formait, parmi les troubles de l'arianisme, ce saint et glorieux pontife, cet éloquent docteur, que son siècle proclama le théologien par excellence. Ce cri de ralliement, cet appel à l'unité, c'était un écho sublime et fidèle du cri que faisaient retentir, depuis le commencement, les saints évêques qui l'avaient précédé, les martyrs dont le sang avait confirmé la vérité évangélique, les justes qui l'avaient honorée par l'éclat de leur vertu. C'est le cri que répétèrent, après lui, les évêques et les docteurs, chargés de transmettre aux générations futures le dépôt sacré de la foi. C'est le cri éternel de l'Eglise chrétienne, de cette unique colombe, toujours si chère au cœur de Dieu. Mais ceux dont elle demande aujourd'hui le retour, par des gémissements plus tendres et plus ardents, ont toujours professé une vénération particulière pour les premiers siècles du christianisme. Eh bien ! nous venons de les interroger, ces siècles immortels, et ils nous ont répondu; et leur voix majestueuse, leur voix puissante sur tout ce qui porte un cœur chrétien, a retenti à nos oreilles par les plus fidèles organes et par les plus éloquents interprètes, les Cyprien, les Chrysostome, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise, les Augustin. Tous ces illustres docteurs, par un témoignage irrécusable, auquel la science, la sainteté, l'autorité de la charge pastorale et la dignité d'un siége éminent à divers titres, donnent le plus grand poids, ont consacré la doctrine qu'a toujours enseignée et qu'enseigne encore aujourd'hui l'Eglise catholique. Réduisant toute discussion à un point unique et décisif, ces hommes imposants ont proclamé sans équivoque, et dans les termes les plus énergiques, cette importante vérité : qu'il ne peut y avoir de cause légitime de rompre l'unité (Aug., *adv. Parm.*, l. II, c. 11) ; que l'unité est la force et la vie de l'Eglise du Sauveur (Cypr. ; Greg. Naz., *supra*); que là seulement se conserve pure et inaltérable la doctrine de vérité (Aug., ep. 105) ; que là seulement Dieu se communique par l'effusion de sa grâce ; qu'en dehors de cette unité, il n'y a ni utilité des œuvres, ni efficace des sacrements, ni rémission des péchés, ni adoption, ni espérance solide de l'héritage divin, puisqu'on ne peut avoir Dieu pour Père si l'on n'a point l'Eglise pour mère. (Id., *De symbol. ad Catech.*, c. 13 ; *De bapt* passim ; Cypr., *De unit Eccl.*)

Ah ! N. T. C. F., cette voix des siècles antiques est enfin entendue : un mouvement mystérieux s'opère ; et, quoiqu'il ne soit pas donné à l'homme de connaître les moments que le Père a mis en sa puissance (*Act. apost.*, I, 7), tout annonce néanmoins que cette contrée voisine, si longtemps chérie de Dieu, et si justement appelée l'*île des saints*, touche aux temps heureux qui lui ont été prédits par le plus célèbre des pontifes de notre vieille Eglise gallicane, par le grand Bossuet, lorsque, après avoir raconté la gloire et déploré les malheurs de cette Eglise d'Angleterre, qu'illustrèrent les Lanfranc, les Anselme et les Thomas de Cantorbéry, il s'écriait avec un accent prophétique : « Une nation si savante ne demeurera pas longtemps dans cet éblouissement ; le respect qu'elle conserve pour les Pères, et ses curieuses et continuelles recherches sur l'antiquité, la ramèneront à la doctrine des premiers siècles. Je ne puis croire qu'elle persiste dans la haine qu'elle a conçue contre la chaire de saint Pierre, d'où elle a reçu le christianisme..... Enfin, les temps de vengeance et d'illusion passeront, et Dieu écoutera les gémissements de ses saints. » (*Hist. des variat.*, l. VII, n. 114.)

Oui, N. T. C. F., il en sera ainsi. Les saints que l'Angleterre a donnés à l'éternelle Jérusalem, et ses glorieux martyrs qui reposent sous l'autel (*Apoc.*, VI, 9, 11) sublime du ciel, ne cessent point de demander que le nombre de leurs frères, marqués du sceau de la prédestination divine, se remplisse : et l'Esprit du Seigneur, qui réunit en un même corps l'Eglise de la terre et l'Eglise du ciel, nous invite à prier avec eux, pour que, *de toute nation, de toute tribu et de toute langue, rassemblés en une immense famille* (*Apoc.*, VII, 9), prosternés maintenant, mais, au jour sans fin de l'éternité, debout devant le trône de Dieu, et en présence de l'Agneau, nous répétions d'une voix éclatante : *Salut à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, dans les siècles des siècles.* (*Ibid.*, 10, 12.)

Donné à Montpellier, le 20 février 1846.

III. MANDEMENT

A L'OCCASION DE LA MISSION SI ÉMINEMMENT PROVIDENTIELLE, AU TEMPS PRÉSENT, DE SA SAINTETÉ LE PAPE PIE IX.

Quoique le Dieu que nous adorons, nos très-chers frères, aime à s'appeler, dans nos saints livres, un Dieu caché, *Deus absconditus* (*Isa.*, XLV, 15), il veut cependant qu'aperçue de tous, et surtout de ceux-là même qui dirigent et gouvernent les parcelles des affaires humaines, *particulas rerum*, comme dit Salvien, sa main divine soit hautement reconnue dans *le gouvernement et l'ordonnance de cet univers* que nous habitons. Toujours il se rend à lui-même témoignage ; mais il ne lui suffit pas que l'ordre et la magnificence des cieux le proclament auteur et conservateur de ce monde ; il faut qu'à de certains intervalles, des coups inattendus viennent révéler, aux yeux des hommes assoupis ou distraits, son intervention puissante dans les affaires des sociétés terrestres : *Quo ipse summam totius*

mundani corporis gubernaret. (Salv., *De gub... Dei*, l. I.)

Il a marqué, à tout ce qui est, une fin digne de lui, et cette fin, c'est sa gloire. Pour la procurer, il siége par-dessus les rois et leurs ministres, par-dessus les guerriers et les sages; et là où l'homme, destitué des lumières de la foi, ne voit que les résultats, plus ou moins heureux, des calculs de la sagesse ou des erreurs d'une politique humaine, il nous fait voir, à nous qui ne l'avons jamais banni du gouvernement des choses d'ici-bas, les dispositions miraculeuses de sa providence, se révélant tour à tour sévère ou miséricordieuse.

Aussi, N. T. C. F., avions-nous besoin de vous rappeler vite à toutes ces données de la foi chrétienne sur les événements humains, en présence de toutes ces merveilles qui nous arrivent en échos de la ville éternelle, comme pour nous enseigner, avec plus de puissance, les voies de Dieu. Quel est donc cet homme qui, à lui seul, agite le monde et tient en suspens tous les esprits des puissants et des forts, des pauvres et des faibles? Astre miraculeux, il a été aperçu au milieu de cette nuit que nous avaient faite toutes ces utopies d'un progrès auquel croyaient à peine ceux qui en parlaient le plus, et tout à coup, aux promesses dédaignées des sages, tous les peuples du monde ont substitué de magnifiques espérances. Saisis d'étonnement, les hommes les moins disposés à chercher le salut en Israël, se sont émus comme les croyants, en le voyant apparaître au firmament de cette Eglise pour laquelle ils n'avaient eu, trop souvent, que des dédains ou des blasphèmes, et eux aussi se sont écriés : Nous avons vu son étoile et nous sommes venus le saluer, avec vous, de notre amour et de nos vœux : *Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum.* (*Matth.*, II, 2.)

Aussi bien tout ce qui se passe, depuis quelque temps, dans cette terre de la vieille Italie, dans cette capitale du monde chrétien, n'est explicable que par la foi! Ce mouvement imprimé par la main d'un homme, d'un pontife, du souverain d'un Etat qui n'est qu'un point à peine aperçu, non sur le globe, mais en Europe; ce mouvement qui, du sein de Rome, se propage et ébranle déjà jusqu'aux extrémités du globe, dites, vient-il de l'homme? Cette lumière, si vive qu'elle éblouit jusqu'aux sages et aux puissants du monde, si douce qu'elle attire jusqu'aux souffrants de toutes les contrées de la terre, dites, n'est-elle qu'un éclair du génie ou qu'un météore qui brille un moment pour disparaître sans retour? S'il en était ainsi, Jérusalem s'agiterait moins, ses pouvoirs publics cesseraient de se troubler, ils délibèreraient plus tranquilles! Mais la loi a été interrogée par les voyants, par les docteurs du nouveau peuple, et leurs bouches ont proclamé, devant les commencements de l'homme de la droite du Seigneur, une parole que tous répètent avec transport, parce qu'elle est la parole de confiance dans la justice de celui qui a pris en ses mains la cause des peuples : *Et toi, Bethléem*, et toi, cité de Rome, *tu ne seras plus la dernière*, tu ne garderas pas la place que t'ont faite les calculs mesquins d'une politique jalouse, entre les cités de *Juda*, entre les cités du monde, *car c'est de toi que va sortir un prince qui régira mon peuple d'Israël* (*Matth.*, II, 6) vers de nouvelles et magnifiques destinées! Oui, l'étonnement des princes et des politiques, des esprits avides de nouveautés et de changements, comme des esprits calmes et positifs; ce sentiment indéfinissable de respect et d'admiration, d'abandon et d'amour; cette joie douce et paisible, comme celle que donnent d'heureux et infaillibles pressentiments; tous ces cris d'allégresse, que poussent et la science et l'ignorance, et la force et la faiblesse, les yeux fixés sur cette chaire où un pauvre prêtre est assis; oh! oui, ou tout cela ne nous dit rien, ou tout cela nous jette cette parole des prodiges : *Le doigt de Dieu est là : « Digitus Dei est hic. »* (*Exod.*, VIII, 19.)

Nous le savons, N. T. C. F., certains esprits, encore soumis à l'influence des doctrines antireligieuses, dont le temps a commencé à faire justice, ne voient dans cette initiative magnifique et courageuse de Pie IX, pour les réformes sociales, qu'un calcul de prince, et non l'effet des inspirations de cette foi chrétienne dont il est le premier organe sur la terre.

Mais si Pie IX n'eût senti, dans son âme, l'irrésistible entraînement d'une pensée divine, lui si faible, lui si petit souverain, lui dont le trône ne peut se soutenir par son propre poids, mais seulement par ce qu'on est convenu d'appeler l'équilibre des grandes puissances, lui si dépendant de la politique des diverses royautés de l'Italie, de l'Europe et du monde, lui qui tient un sceptre qui n'a guère subsisté qu'en vertu de leur tolérance ou par les rivalités de leur ambition, pouvait-il humainement songer à porter la main, sa main de roi temporel, sur ce vaste édifice de constitution européenne, et se hasarder à troubler cet équilibre tant aimé de ceux qui ont essayé de l'établir? Le pouvait-il au risque d'ensevelir sous une ruine, presque inévitable, sa personne, sa gloire, son trône, le trône des successeurs de saint Pierre, et, avec tout cela, les plus graves intérêts de la religion? Ah! instruit des calamités effroyables que répandirent sur le monde, à toutes les époques, mais surtout à la fin du dernier siècle, toutes les tentatives de révolution sociale, n'eût-il pas reculé d'effroi, lui pontife de paix, lui héritier de Pie VI, lui qui, dans ce nom vénéré dont il s'est appelé, pouvait apprendre les fureurs sacriléges des révolutions; encore une fois, n'eût-il pas reculé d'effroi en prévoyant des secousses immenses, terribles pour l'Eglise aussi bien que pour les empires? Et par quel prodige le caractère sage, pacifique, temporisateur de la cour pontificale, s'est-il, aussi, soudain démenti?

Par quel prodige cette Rome tant vantée pour sa sagesse, de ceux-là mêmes qui ne croient pas à sa mission divine, a-t-elle tout à coup abandonné ces maximes d'une politique toute de patience, d'ajournement, d'immobilité presque, maximes séculaires qui l'avaient constamment dirigée à travers les tempêtes de nos sociétés ? Par quel prodige enfin, cet homme, tout à l'heure l'égal de ceux qui nous l'ont donné, se refuse-t-il, à peine devenu leur chef, à toutes ces timidités de la circonspection que semblent lui commander tant et de si hauts intérêts, et, revêtant une sainte hardiesse, s'élance, d'un bond, au milieu du monde en suspens, ne s'effraye d'aucun obstacle, continue à marcher vers son but avec une prudence égale à sa fermeté, et ose dire (nous l'avons recueilli nous-même de la bouche de Pie IX) : *Nous précipiter, nous ne le voulons pas, mais reculer, jamais : nous avons confiance en Notre-Seigneur !*

Nous avons confiance en Notre-Seigneur ! Ah ! voilà le mot des mystères, la parole qui explique les miracles de douceur et d'énergie qu'il nous est donné de voir, en ce moment, sur le trône pontifical ! Les rois, aujourd'hui, n'ont guère de ces paroles-là, et c'est parce que la foi seule les inspire, que Pie IX est tout ce que nous le voyons! S'il n'eût entendu parler en lui-même quelque chose de supérieur aux vues d'une politique terrestre, non, jamais il n'eût osé soulever les difficultés immenses qu'il a dû prévoir, et qu'il prévoyait au moment où il montait au gouvernement de l'Eglise du Fils de Dieu. Mais, excité par le feu divin de la charité, éclairé et soutenu par sa foi, si vive, si profonde, reconnaissant les signes des temps propices à la moisson : *Jam albæ sunt ad messem* (*Joan.*, IV, 35), plein de confiance en celui qui est mort pour délivrer le monde, il s'est dit, comme les femmes qui montaient au Calvaire : *Qui nous soulèvera la pierre du sépulcre ? « Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti ? »* (*Marc.*, XVI, 3.) Aussi comme elles, attendant tout de Dieu, il a marché devant soi ! Saint pontife, grand pape, comme celles de ces femmes de Jérusalem, vos espérances ne seront point déçues; vous êtes aussi l'ange qui annoncez les résurrections, et, pour si pourri que soit le cadavre de notre vieux monde, tel que les doctrines sceptiques ou impies nous l'ont fait, votre souffle sera puissant à le rendre à la vie, par la justice, dans la liberté !

Les grands changements n'arrivent pas tout d'un coup, N. T. C. F., et les révolutions, on ne peut se le dissimuler, sont déjà, depuis longtemps, dans les idées et dans les mœurs lorsque leur explosion se fait dans l'ordre social. Des besoins réels, l'inquiétude et l'espérance, des vérités qui percent et tendent à s'asseoir dans les esprits, sont autant d'indices du mouvement qui va s'opérer. Si les hommes, en ces solennelles circonstances, pouvaient être de sang-froid ; si, au lieu de se précipiter vers le but indiqué à la suite des passions, ils y marchaient, avec une sage lenteur, à la suite de la raison, ils comprendraient que ce n'est point l'heure du génie de l'homme, mais l'heure de la Providence. Ils demanderaient à la religion ses inspirations à la fois les plus pures et les plus élevées. Ils compteraient sur la vérité ; ils espéreraient en sa puissance qui l'emporte, à la fin, sur tous les préjugés. La lumière se ferait peu à peu ; les abus tomberaient les uns après les autres; l'édifice vieilli, chancelant, qu'il fallait reconstruire, ne s'écroulerait pas subitement avec un fracas épouvantable, mêlant des flots de sang humain à ses décombres ; la société se renouvellerait graduellement, et sa transformation serait pacifique et glorieuse tout ensemble.

Mais qu'arrive-t-il le plus souvent, N. T. C. F. ? Il arrive que ce sont les passions qui se font les interprètes des besoins des peuples. La vérité s'obscurcit alors et disparaît dans l'horreur des tempêtes. Sous l'action de l'esprit du mal, la terre tremble, le ciel voile sa lumière ; la religion méconnue, elle qui pouvait seconder si merveilleusement le progrès social, la religion se tait, laissant les fureurs humaines déborder sur le monde pour l'instruction des peuples, jusqu'à ce qu'elles tombent épuisées et honteuses de leurs excès ! Ainsi vont d'ordinaire les révolutions que l'impiété se charge de diriger. Mais lorsqu'au XIX[e] siècle, après de récentes et solennelles expériences, après d'effroyables ébranlements dont l'univers se ressent encore, lorsqu'un homme, prince, prêtre, pontife suprême, résumant, en sa personne et dans ses fonctions sublimes, les intérêts de l'Eglise et de la société ; lorsqu'un pontife tel que Pie IX, au cœur grand et à la tête puissante et forte, avant de donner au monde le signal des réformes, a porté attentivement ses regards autour de lui, prêté l'oreille aux voix qui, de tous les points du globe, lui apportaient les vœux et les espérances de l'humanité, ce prince, ce prêtre, ce pontife a lu, n'en doutez pas, les décrets de Dieu ! La parole qu'il a fait entendre n'est point sortie du trouble et des tumultueuses agitations des conseils humains, mais d'une méditation calme, religieuse, s'inspirant du ciel, éclairée de sa lumière et puissante de sa vérité !

Mais voici venir encore les politiques du siècle ! Forcés dans leur admiration, en présence de l'homme de l'époque, ils ne voient qu'un homme et non un instrument de la Providence dans le grand pape qui domine aujourd'hui tous les esprits. Pour eux, Pie IX est un accident, un coup du sort, une inspiration passagère qui doit bientôt s'éteindre, et non le dépositaire d'une pensée divine, et le Moïse des peuples modernes. Politiques incomplets, rassurez-vous ! Pie IX ne serait pas conservé à notre amour, il descendrait demain dans la tombe pleuré de tous, que son œuvre ne périrait pas avec lui. *Ses os refleuriraient au fond de son sépulcre, car ils ont fortifié Jacob, et*

l'ont racheté de la servitude par la puissance de la foi : « Ossa pullulent de loco suo, nam corroboraverunt Jacob et redimerunt se in fide virtutis. » (*Eccli.*, XLIX, 12.) Vous ne savez pas, vous, que les œuvres de Dieu ne demeurent jamais imparfaites, et que les bras de chair ne peuvent rien contre les volontés du ciel. Pie IX est calme et fort, parce qu'il n'a point dévié des principes éternels du siége apostolique. Dépositaires des maximes évangéliques de liberté, de justice, de charité, les pontifes romains les réalisent avec tempérance et mesure; ils demeurent, selon l'ordre du Libérateur des hommes, « assis dans la cité sainte, » attendant sans impatience « les temps et les moments que le Père nous a posés en sa puissance, » attendant l'heure solennelle où l'un d'eux « recevra la vertu de l'Esprit-Saint, descendu sur lui, pour rendre à Dieu un éclatant témoignage dans Jérusalem, dans la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre! » (*Act.*, I, 7.)

Et ne voyez-vous pas que l'œuvre de l'auguste pontife est une pensée qui, depuis tantôt vingt siècles, mûrit sur le trône de Pierre! Elle n'est pas de celles qui périssent, car elle a ses racines dans les fondements de l'édifice de Jésus-Christ, aussi bien que dans le cœur des peuples. Vous l'avez dit vous-même (Lamartine), l'âme de Pie IX, vivant ou mort, « ne laissera plus dormir l'humanité. » En vain sera-t-il « enlacé d'obstacles, de conseils, de difficultés, d'impossibilités, de refus, l'univers n'aura pas à pleurer sur tant d'enthousiasme évaporé en cris d'amour. » Mais si Pie IX est « un premier miracle de la religion, de la liberté, » comme vous dites, croyez que quand, de ces miracles-là, le premier a été fait, il en vient d'autres; car ils sont de celui qui veut le règne de la justice sur les peuples. Il a fait *les nations guérissables* (*Sap.*, I, 14), et pour les affranchir et les sauver, les miracles ne lui coûtent pas; il les prodigue, et au sein de l'Egypte oppressive, et sur la mer entr'ouverte, et parmi les sables brûlants du désert, jusqu'à ce que son peuple ait atteint la terre promise. Ne doutez donc pas de Dieu, et ne dites plus : « Croit-on que la Providence tienne en réserve dans ses conclaves beaucoup de Pie IX? L'âme de cet homme avait allumé l'âme de son peuple. Croit-on la rallumer à volonté, quand on l'aura laissé s'éteindre? » Pie il n'est IX ne se grandit pas ainsi devant Dieu, et aussi fort que parce qu'il est humble; on voit bien que vous ne savez pas, ou que vous ne savez plus, le don de Dieu que le saint pontife sait si bien! Il croit, lui, aux inépuisables richesses des miséricordes divines sur les peuples; il sait que les conseils des rois sont entre les mains du Seigneur; que le Très-Haut suscite, quand il lui plaît, tantôt des Moïse, tantôt des Cyrus, et cela lorsque toute espérance semblait évanouie; et c'est parce qu'il le sait qu'il se dit à lui-même, avec la foi du prophète : *Ceux-là se confient en la force de leurs coursiers et de leurs charriots de guerre; pour nous, notre espérance est dans le nom du Seigneur : « Hi in curribus, et in equis; nos autem in nomine Domini.* (*Psal.* XIX, 8.)

Mais est-ce donc que vous n'auriez chanté cet hymne à Pie IX que pour mieux attaquer ce pouvoir dont il s'est montré si digne, même aux yeux des infidèles? Quoi! ce pontife « n'est qu'une occasion, qu'un grand symptôme! Il a fait ce qu'il pouvait faire; c'est à nous à faire le reste! La souveraineté temporelle d'un pape au centre de la Péninsule, comme le corps étranger dans le tronc, est l'obstacle organique et presque insurmontable à l'unité active, solide et indépendante de l'Italie sous une seule domination. »

Ah! vous voilà bien, vous autres, qui faites toujours parler les peuples autrement qu'ils ne parlent! Elle est étrangère, au sein de l'Italie, cette souveraineté des papes, comme le corps étranger dans le tronc! Faites de la poésie tant que vous voudrez, mais respectez, sinon l'histoire des temps écoulés, du moins celle du temps présent. Interrogez donc les fils de ces Romains abandonnés par les empereurs d'Occident, sachez d'eux s'ils ne se sont pas sentis plus forts quand ils ont vu le successeur de ceux qui répondaient à leurs pères leur répondre à eux-mêmes! Vous avez pris les branches pour le tronc de l'arbre, parce que, sans doute, il vous en a trop coûté de confesser que vous n'aviez pas en vous-même, pour ce travail qui vous reste à faire, la séve qu'à toutes les époques, l'histoire l'atteste, cet arbre, qui a crû arrosé par le sang de ceux qui demandaient aussi justice et liberté, a portée en lui. Il vous semble, à vous, qu'une liberté sage et douce n'est possible qu'à l'abri d'une vaste domination; c'est-à-dire dans une des conditions qui précisément, tôt ou tard, la tuent par le despotisme ou la tyrannie, selon l'esprit qui anime le pouvoir, ou les difficultés des circonstances. Nous la voulons, nous, avec plus de chances de durée, et nous savons qu'elle grandit plus aux lieux où elle naît sans tout renverser, que là où elle n'arrive à la vie que pour tout détruire. Ne soyez donc pas si affirmatif. Devant l'auréole que porte au front cette royauté de près de vingt siècles, hésitez quelque peu. Poëte des saintes harmonies, ce n'était pas à vous à prononcer, contre la papauté, de pareils oracles. A une autre époque, vous l'auriez louée, et louée tout autrement; à cette heure n'en dites pas tout ce mal à l'encontre du monde entier qui en dit aujourd'hui tant de bien. La royauté de la ville aux sept collines est rude à qui s'attaque à elle! Demandez-le plutôt à ces deux hommes qui, de nos jours, ont fourni sous les regards du monde, les plus fiers combats, le premier avec son épée, le second avec sa plume; ils vous diront tous les deux que, quand elle murmure de mystérieuses paroles qui lui

ont été dites sur la sainte montagne, elle est mortelle à tous les téméraires, et qu'elle atteint et brise aux mains des hommes qui la défient ou qui l'insultent, tous les sceptres, à quelque titre qu'ils soient portés par eux. Pour perdre, ah! il ne lui est pas nécessaire de frapper, il lui suffit de ne plus bénir!

Mais nous n'avons point à nous préoccuper autrement de ces questions ; nous ne savons qu'une chose : c'est que ce pouvoir temporel de la papauté catholique a vu s'incliner devant lui les plus grands esprits, et qu'ils ne l'ont pas jugé comme le jugent tous ces semeurs de parole. L'œil sur son passé, ils ont cru à son avenir pour la liberté des nations. Né de la confiance des peuples, alors que leurs maîtres les abandonnaient en proie aux barbares, il a reçu, de toutes les consécrations, la plus sainte, celle qui vient de la reconnaissance des peuples. Illustré par une succession toute singulière de génie et de sainteté, rehaussé par la majesté des siècles et par la gloire des bienfaits, ce pouvoir subsistera autant de temps qu'il sera nécessaire à l'Eglise et au monde, car s'il cessait de l'être, ceux qui en sont les dépositaires descendraient sans regret de ce trône séculier où montent avec eux d'immenses sollicitudes, heureux, soyez-en sûrs, de pouvoir se consacrer, sans réserve, du haut de leur chaire de pontifes suprêmes, pour eux assez glorieuse, aux seuls soins spirituels de la religion. Ce royaume de l'Eglise qui embrasse tant de nations et tant de rois, n'en serait pas moins, à leurs yeux, le plus grand des royaumes du monde. Dans cette juridiction immense, que nul ne peut leur enlever, ils sauraient révérer, avec un illustre évêque, un gage, certes assez éclatant, du royaume céleste que Dieu prépare à son Eglise, et un témoignage magnifique de la toute-puissance du Verbe incarné dans le ciel et sur la terre : *Ut securior de regni cœlestis promissione fieret Ecclesia, regnum ei temporale regnorum omnium maximum tradidit... ut per hoc civibus mundi se non solum Deum cœli, sed et Dominum orbis ostenderet, civesque suos patriæ dulcedinem ex peregrinationis prosperitate doceret appetendam.* (Otto, Fris.)

Mais ces vœux imprudents ou impies seront trompés, N. T. C. F.! Dans les circonstances actuelles, ce double pouvoir spirituel et temporel est incontestablement nécessaire. Les transports unanimes des peuples et leurs espérances, au nom de Pie IX, le démontrent avec éclat, et puisque, selon le langage de saint Chrysostome, les premières colonnes de l'Eglise tirent leur solidité des prières des fidèles, notre devoir à tous est de prier pour la conservation et la fécondité de cette double puissance. Les destinées du genre humain reposent, la foi nous le dit, dans les vœux ardents et les persévérantes supplications de l'unité catholique. Prions donc, ô frères bien-aimés, mais au sacrifice de la prière souvenons-nous que l'Eglise a toujours ajouté d'autres sacrifices. Paul lui-même, cet apôtre des divins ravissements, pour soutenir et propager l'Eglise naissante de Jérusalem, se chargeait de lui apporter, de ses propres mains, les offrandes des Eglises d'Achaïe et de Macédoine. Comme ces Eglises de l'ancienne Grèce, nous avons, nous aussi, dans notre foi, dont Rome est le centre et la source, une noble dette à acquitter, et si notre vieille Gaule a participé aux richesses spirituelles de la nouvelle Rome, elle doit, en retour, lui faire part de ses richesses temporelles : *Debitores sunt eorum. Nam si spiritualium eorum participes facti sunt, debent et in carnalibus ministrare illis.* (*Rom*, XV, 27.)

La France, N. T. C. F., vient d'entendre le noble appel fait par l'un de ses premiers pontifes, au dévouement des cœurs catholiques, pour le chef suprême de la chrétienté. Marchant sur ses traces, nous pouvons sans crainte vous adresser la même invitation, à vous qui habitez une terre si féconde en œuvres de charité. Nous pouvons vous dire, avec cet illustre prince de l'Eglise romaine : « La France catholique ne saura-t-elle prêter à son pasteur que le secours de ses prières? Au moyen âge, l'Europe armée se serait ébranlée pour aller offrir au chef de l'Eglise son sang et son épée, pour défendre ses droits menacés, et le soutenir dans la lutte qu'il a engagée contre tous les abus. Aujourd'hui, une croisade plus pacifique pourrait être entreprise par les fidèles en faveur de leur chef spirituel. L'obole des chrétiens qui va dissiper jusqu'aux extrémités du monde les ténèbres de l'ignorance et planter la croix civilisatrice sur le rocher le plus inconnu, cette obole, qui a une si grande puissance pour étendre le règne de Jésus-Christ, ne pourrait-elle pas, plus efficacement que les bataillons de valeureux soldats, prêter à l'immortel Pie IX un appui qui ne ferait point couler de larmes, qui n'enlèverait pas un fils à sa mère et ne porterait point au milieu de populations paisibles les horreurs de la guerre ? Ce n'est point le clergé qui devrait recevoir ces offrandes pour les transmettre au représentant parmi nous du successeur de Pierre ; la malignité pourrait encore jeter un soupçon sur notre désintéressement. Mais toujours bien inspirés par leur zèle et leur charité, les catholiques sauraient trouver un autre mode de perception. Leurs pontifes et leurs prêtres iraient avec bonheur déposer leurs dons dans les mains choisies pour les recueillir. » (Mgr de Bonald.) Hommes de foi, et vous surtout, femmes chrétiennes, à qui Dieu a dispensé si largement la puissance des œuvres saintes, vous entendrez ce beau langage ; vous seconderez la glorieuse mission confiée d'en haut à cet homme des temps présents ; vous solliciterez, partout et de tous, les dons du riche et l'obole du pauvre, car c'est de l'indépendance du siége apostolique qu'il s'agit dans cette œuvre à laquelle nous vous convions en ce jour. Avec cette indépendance, c'est aussi

de la vie et de la liberté des nations qu'il est ici question. « Sans exprimer en ce moment ni plainte ni regret, il faut bien que nous vous rappelions que le saint-siége n'a plus aujourd'hui ces ressources temporelles que lui assuraient autrefois chez les nations chrétiennes des droits anciens, la reconnaissance des peuples et la piété des rois. Et pourtant, toutes les relations du pontife suprême avec les pays catholiques, comme chef de la catholicité, n'ont pas cessé d'exister avec toutes les charges si considérables qu'elles imposent au trésor pontifical. Du haut de ce trône, qui est en même temps pour les chrétiens la chaire de saint Pierre, le pontife de Rome étend sa sollicitude sur toutes les Eglises. Il répond, comme le dit saint Jérôme, à toutes les voix qui l'interrogent, à l'orient et à l'occident; père de tous, il a le cœur, et les mains, et les yeux sans cesse ouverts sur les nécessités de tous : aux îles lointaines, il envoie des apôtres; avec les contrées que désole la famine il partage le peu qu'il possède. » (*L'Ami de la religion*, n° du 23 octobre.) Chrétiens, formez-vous en associations pieuses dans toutes les paroisses de ce beau diocèse pour redonner à la papauté catholique, par la spontanéité et la perpétuité de vos offrandes, tout ce qu'elle a perdu. Il n'y a que ce que la religion consacre qui demeure; et si des souscriptions momentanées peuvent être attendues des sympathies présentes pour celui que Rome a déjà nommé Pie le Grand, une action continue au profit du monde tout entier, dans la papauté, ne peut être que le résultat des saints efforts que la foi inspire et que l'Eglise bénit.

Qu'elle devienne donc aussi populaire qu'elle est providentielle et sainte, l'œuvre de la *liste civile de la papauté* ou du *denier de saint Pierre*, comme on l'a diversement appelée, et bientôt toutes les nations du monde vivront glorieuses et libres, car en abritant leurs droits à l'ombre de cette chaire du haut de laquelle leur sont divinement prêchés tous les devoirs, elles auront assuré à l'ordre social les seules bases que battent en vain les plus furieuses tempêtes : la justice et la vérité !

Donné à Montpellier, le 16 novembre 1847.

IV. MANDEMENT

A L'OCCASION DES DERNIERS ÉVÉNEMENTS DE ROME.

Le doute n'est plus possible, nos très-chers frères, et devant les bruits qui nous viennent de Rome, il ne nous reste qu'à voiler nos visages! Honte éternelle à ce peuple qui naguère encore poursuivait de ses cris d'amour le plus auguste des pontifes, et qui vient de se révolter contre le plus libéral des souverains! Il avait juré, à la face du monde entier, qu'au besoin il saurait défendre le chef de l'Eglise dans le prince régénérateur, et violant, dans Pie IX, avec la majesté de la royauté la majesté de la conscience, il a laissé assassiner l'un des hommes de ses conseils, tuer l'un de ses prêtres ! Lui-même il a donné l'assaut au palais de son prince, menaçant d'en briser les portes, d'en massacrer les gardes, d'en égorger les hôtes, si les chefs qui le conduisaient à cette œuvre ne devenaient pas, sous la pression de l'émeute armée, les ministres de son gouvernement.

Est-ce tout, N. T. C. F.? Non, ainsi ne finissent pas, d'ordinaire, les orgies de ces hommes dont l'Esprit-Saint a dit : *Ils mangent le pain de l'impiété et s'enivrent au vin de la colère* (*Prov.*, IV, 17), Rome, la sainte, a vu un spectacle dont l'horreur glace d'effroi. Elle a vu le poignard de l'assassinat porté triomphalement dans ses rues, salué en signe d'honneur, et proclamé saint et béni au milieu de ses places publiques! Il lui a fallu illuminer des feux de la joie un pareil triomphe, et, comme si les hommes qui conduisaient cette saturnale impie s'étaient promis de dépasser l'enfer lui-même, on les a vus forcer les fils et l'épouse de la victime de reposer leurs yeux sur ce fer, traîtreusement plongé quelques heures auparavant au cœur de leur époux et de leur père !

Et maintenant, qu'on vienne nous dire qu'avec la civilisation, telle qu'on l'a comprise, et le progrès, comme on l'a rêvé, elles ne sont plus possibles dans les peuples de nos jours, ces ivresses sanglantes d'une autre époque. Pitié sur tous ces mensonges, pitié surtout pour le talent en délire, s'efforçant d'atténuer le crime pour n'avoir pas à le flétrir! Vous avez semé les vents, il est de votre destinée de moissonner les tempêtes. Saisir le despotisme au passage, varier à l'infini les formes de l'arbitraire, copier servilement jusqu'aux fureurs stupides de vos devanciers: voilà tout ce que vous avez su faire. Allez, vous ne serez les bienfaiteurs des peuples, que quand le bonheur des nations sera au prix de toutes ces ruines que vous faites autour d'elles, et de tout le sang que vous savez répandre. Le monde vous a vus à l'œuvre, et à cette heure, il ne vous reconnaît plus qu'une puissance : celle de désespérer les plus nobles efforts et de compromettre à jamais, peut être, la plus sainte des causes!

Mais quittons ces pensées, N. T. C. F., et, du fond de nos âmes si profondément attristées, cherchons vite notre consolation dans celui qui nous est miséricordieux, alors même qu'il veut nous châtier. Ce n'est pas la première tempête que traverse l'Eglise de Dieu ; ce ne sera pas non plus le premier triomphe qui lui aura été ménagé. Vingt siècles sont là qui attestent que cette barque de Pierre, qui porte l'Eglise avec ses destinées, n'est jamais plus près d'aborder majestueusement au port, que quand ceux qui la contemplent du rivage la croient au moment de sombrer. Celui qui de nos jours en tient dans ses mains le gouvernail, s'en est déjà montré plus d'une fois le pilote

habile. Calme au milieu de la tempête, si l'impiété a tenté son courage, elle n'a pu désoler sa patience. Voyez-le plutôt, N. T. C. F., dans cette passion qui rappelle tant celle du Maître. Père mille fois béni, qu'il devait être beau, au moment où son front auguste échangeait la tiare du pontife contre la couronne du crucifié! Comme celui dont il est le vicaire, il s'est vu trahi par ceux-là même qui avaient souvent reçu de lui le baiser de la paix. Le sang a coulé, dans son agonie, d'autant plus douloureux que ce n'était pas le sien. Lui aussi a pu dire : *C'est maintenant votre heure* (*Eccli.*, XXXVIII, 23), et, avec la vôtre, celle de la puissance des ténèbres. Renié par son peuple, il a été abandonné de tous les siens, et, pour que rien ne manquât à une ressemblance auguste, pas plus que l'Homme-Dieu au jardin des Oliviers, il n'a voulu que ses serviteurs défendissent par le glaive une royauté qu'il avait su faire bénigne à son exemple!

Ce sont là, N. T. C. F., des gloires que les méchants ne donnent pas toujours à ceux qu'ils poursuivent de leurs colères, mais qui rayonnent malgré eux au front de tous les pontifes de la Rome chrétienne qu'ils ont osé frapper de leurs coups. Elles étaient dues à Pie IX! Oui, il avait droit à toutes les magnificences de l'épreuve, après avoir traversé, patient et fort, toutes les douleurs du sacrifice. Saint pontife, notre docteur et notre père, un instant la France a pu espérer que vous fouleriez de vos pieds bénis cette vieille terre des Pépin, des Charlemagne et des saint Louis, et déjà elle tressaillait à la pensée qu'il lui serait donné d'alléger la première cette croix, sous le poids de laquelle le monde entier va vous contempler héroïquement courbé. Mais puisque c'est à d'autres lieux que vous avez demandé un abri contre l'orage, permettez, du moins, que les sympathies de nos âmes de catholiques vous y cherchent, et que les sollicitudes de notre pieuse tendresse de fils dévoués de l'Eglise romaine vous y visitent. Désolés, mais fermes cependant aux lieux où vous nous avez placés pour veiller en votre nom sur une partie d'Israël, nous enverrons, chaque jour, au ciel, fervente et libre, la prière des saints de Jérusalem sur Pierre enchaîné; et lorsque vous nous répondrez pour nous bénir, unis à tous les pieux fidèles, nous conjurerons le ciel de faire le calme après la tempête, d'abréger, pour votre béatitude, les jours mauvais, de vous rendre à cette Rome qui n'est rien sans vous, à ce peuple que seul vous faites immortel, et qui ne voudra pas sans doute que le monde, les yeux fixés sur tant de bienfaits dont vous n'avez cessé de le combler, le proclame le moins réfléchi et le plus ingrat de tous les peuples!

Donné à Montpellier le 2 décembre 1848.

V. MANDEMENT

A l'occasion du carême de l'an de grâce 1849.

SUR LES COMBATS DE L'ÉGLISE.

Les jours sont mauvais (*Ephes.*, V, 16), nos très-chers frères, bien mauvais! Jamais, peut-être, la désolation n'est venue, à l'Eglise du Fils de Dieu, plus amère qu'au temps présent. Aussi, ce nous est, aujourd'hui, un devoir de consoler votre foi pour qu'elle demeure ferme dans cette tribulation, et que le passé vous enseigne à tous l'avenir. L'Eglise est, dès longtemps, habituée à ces alternatives d'humiliation et de gloire qui ont marqué son passage à travers le monde, depuis tantôt vingt siècles. Ce n'est pas lorsque ses ennemis se dressent devant elle, avec une sorte de loyauté dans la haine, qu'elle a le plus à craindre; c'est lorsque, désespérant de la vaincre en la combattant à ciel ouvert, ils rusent avec elle, qu'elle peut, un instant, se préoccuper. Voyons-la donc telle qu'elle a toujours été, et, par cela même, nous la verrons telle qu'elle doit toujours être.

Aux premiers âges, ses persécuteurs l'appelaient aux grandes luttes des amphithéâtres, et vous savez, N. T. C. F., si l'Eglise du Fils de Dieu reculait devant les sanglants combats de la Rome des empereurs païens. Ces bateliers de la Judée, qu'elle avait pris aux bords de ces fleuves que le pied du Christ avait foulés comme une terre-ferme, n'étaient pas seulement devenus les chefs de sa hiérarchie, ils s'étaient faits les princes de ses vaillants dans le combat. Après avoir donné la leçon du courage à mourir pour le témoignage qu'ils devaient à la foi, ils étaient morts pour apprendre aux autres comment ils devaient mourir à la gloire de l'Evangile du salut. Les trente premiers successeurs de celui auquel il a été dit : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* (*Matth.*, XVI, 18), n'ont ceint la tiare que comme pour habituer leurs fronts à ceindre une autre couronne, celle du martyre. Avant que d'autres montassent aux magnificences des palais de Rome, ils avaient, eux, veillé aux catacombes, trouvant douces à leurs têtes de confesseurs de la foi les pierres humides des cryptes séculaires; et ils faisaient ces choses du courage chrétien, comme si elles n'avaient exigé aucun courage, avec la plus sereine simplicité, avec une sorte d'héroïsme aperçu des autres, et d'eux-mêmes tout à fait ignoré.

Trois siècles entiers ont vu ce calme de nos pères en la foi, au milieu des plus horribles persécutions. La mort leur venait par les roues, par les chevalets, par les bûchers, quand ils ne la trouvaient pas ce qu'elle est sous la dent des tigres ou des lions, des léopards ou des panthères. Ceux qui mouraient la veille étaient, le lendemain, remplacés dans les cadres de cette milice d'étrange sorte, sans que ces nouveaux athlètes s'étonnassent, le moins du monde, d'être ainsi appelés à d'incessants combats. Le mot du Maître : *S'ils m'ont haï, ils vous*

haïront à votre tour (*Joan.*, XV, 18), expliquait tant de rage d'un côté, tant d'héroïsme de l'autre. Hommes des grandes douleurs de l'Eglise, les chrétiens de ces temps primitifs ne se demandaient pas comment leur foi ferait son chemin dans le monde, si tous ses disciples n'y étaient initiés que pour mourir après l'avoir à peine connue. Machabées de l'alliance nouvelle, ils savaient livrer jusqu'à leurs âmes pour le testament (II *Mac.*, XIV, 38) qu'ils avaient reçu; ils ne savaient pas mollir pour lui disputer quelques heures de leurs vies. Pas une contrée du monde qu'ils n'aient rougie de leur sang, pas un lieu qu'ils n'aient consacré par leurs tortures. On les tuait, de l'orient au couchant, du septentrion au midi, et partout ils disaient ce qu'avait dit le premier des leurs à Jérusalem : *Je vois le ciel ouvert et le Fils de l'Homme se tenant à la droite de Dieu.* (*Act.*, VII, 55.) Puis, tous aussi, ils élevaient vers le Dieu du premier Calvaire cette prière incomprise des bourreaux du second, mais recueillie par les anges de leur agonie : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit:* « *Domine Jesu, suscipe spiritum meum* » (*ibid.*, 55); et alors, avec une voix qu'ils faisaient grande comme cette tribulation, ils avaient hâte d'ajouter : *Seigneur, n'imputez pas à crime notre mort à ceux qui nous font mourir :* « *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* » (*ibid*, 59.).

Eh bien ! N. T. C. F., il y avait pour l'Eglise de grandes consolations jusque dans cette épreuve si douloureuse. Ainsi répandu, le sang de ses premiers enfants devenait, selon la mâle parole du prêtre africain, une semence de chrétiens: *Plures efficimur, quoties metimur a vobis; semen est sanguis Christianorum* (Tertul., *Apol.*, 50), et glorifiait hautement l'Eglise de Jésus-Christ. Des deux côtés chacun faisait bien son œuvre. Si là on dédaignait les lâchetés de la ruse, ici on ne savait pas non plus dissimuler. A ce cri : *Les chrétiens aux lions*, parti du milieu des multitudes, à peine la tribune impériale avait-elle répondu par ses arrêts de mort, que des rangs des nôtres s'élevait, résigné mais ferme, pour lui répondre, cet autre cri : *Je suis chrétien !* Les tyrans avaient été largement cruels en leurs colères, les disciples de la foi s'étaient montrés humblement héroïques en leurs souffrances : encore une fois, c'était bien des deux côtés!

Mais lorsqu'à ces grands duels du vieux culte et de la foi nouvelle eurent succédé d'autres luttes, oh! alors, N. T. C. F., la tribulation commença si grande pour l'Eglise, qu'ils semblèrent se lever sur elle, ces jours que Dieu a promis d'abréger pour les élus. (*Matth.*, XXIV, 22.) Ce ne furent plus les combats du cirque éclairés de tous les feux du soleil en son midi; ce furent partout des attaques sans franchise que, du sein des ténèbres qu'il habite, inspirait l'esprit infernal de la haine, de la dissimulation et du mensonge. Les ennemis de l'Eglise ne s'appelèrent plus Néron, Trajan, Dioclétien, Dèce, Maximien ; ils eurent nom Apollinaire, Arius, Pélage, Nestorius, Eutychès. Elle avait bien pu donner, sans hésiter, le sang des siens à des persécuteurs déclarés; elle ne sut pas livrer, sans combattre, la vérité de sa doctrine à des ennemis qui n'osaient s'avouer. Pour qu'elle eût toujours raison de l'orgueilleuse sagesse qui respirait au fond de toutes les philosophies antiques, il lui fallait, avec la divinité de son Maître, toute la folie de la croix. Elle garda donc sa foi dans le Dieu fait homme, et son espérance dans le divin crucifié. Plus elle savait que les saints pansements de l'humilité évangélique pouvaient seuls guérir les plaies que l'orgueil a faites à l'humanité, plus elle veilla pour que rien ne lui fût enlevé des trésors de la crèche de Bethléem et des richesses de la croix du Golgotha qui devaient, le long des âges, donner à nos sensualités de si rudes leçons.

Alors, N. T. C. F., un beau spectacle fut donné au monde. A des empereurs en délire, elle avait opposé le froid courage de ses combattants à elle; à des fauteurs d'hérésie, elle opposa de non moins intrépides défenseurs. Les Néron, les Domitien, les Trajan, les Sévère, les Dèce, les Dioclétien et les Maximien avaient trouvé, devant eux, Pierre et Paul, Jean de Pathmos et Ignace d'Antioche, Irénée de Lyon et Félicité de Carthage, Fabien de Rome et Agathe de Sicile, Denis des Gaules et Vincent d'Espagne; contre les Apollinaire, les Arius, les Pélage, les Nestorius et les Eutychès, elle trouva dans ses rangs des docteurs, comme les Ambroise et les Fulgence, les Jérôme et les Augustin, les Proclus de Cyzique et les Cyrille d'Alexandrie, les Flavien de Constantinople et les Léon de Rome.

Mais ce fut surtout contre Arius que la sainte Epouse du Christ réunit ses plus vaillants athlètes ; contre lui et les siens, qu'elle tint ses assises les plus solennelles. La foi, déjà vieille, à la divinité de Jésus, y fut soutenue avec des paroles qui parurent inspirées, lorsqu'elles vinrent, foudroyantes pour l'erreur, se placer sur des lèvres comme celles des Athanase, des Grégoire de Nazianze, des Basile, des Cyrille d'Alexandrie, des Epiphane, des Ambroise, des Augustin, des Fulgence. Nos Eglises de la Gaule chrétienne n'éclatèrent pas avec moins de puissance contre l'astucieuse hérésie; et Hilaire de Poitiers, regrettant les roues et les chevalets dont il savait du moins la signification, restera, avec Phœbadius d'Agen, l'éternel honneur de notre vieille Eglise, dans ses luttes en faveur du dogme générateur de tous les autres, la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et, nous devons le dire, N. T. C. F., tous ces grands hommes défendirent toujours l'Eglise du Fils de Dieu comme elle veut être défendue, avec tous ses mystères et toutes ses divines ignominies. S'inspirant tous de ce mot de l'Apôtre : *La parole de la croix est une folie à tous ceux qui périssent, autant qu'elle est la vertu même de Dieu pour nous qui aspirons au salut* (I *Cor.*, I, 18),

comme lui, ils ne voulurent jamais que la croix du Christ, pour parler l'énergique langage de saint Paul, fût évacuée. (I *Cor.*, I, 17.) Donc, en défendant le dépôt sacré de la vérité, ils ne cherchèrent jamais à la faire accepter de ceux qui étaient du dehors (I *Tim.*, III, 7), en l'accommodant aux délicatesses d'un orgueil qu'elle a mission d'abaisser devant les hauteurs de la science divine, et que, par conséquent, elle doit toujours briser. Ils savaient que, par les calculs d'une sagesse trop humaine, on ne donne pas à Jésus-Christ des adorateurs en esprit et en vérité. Aussi, leur parole n'avait rien de cette nouveauté dont la foi s'alarme, et ce n'était pas avec une phrase aventureuse qu'ils racontaient, dans l'assemblée des saints, les merveilles du Tout-Puissant, *ayant aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique.* (*Joan.*, III, 16.) Pour eux, la science qui traite des choses divines venait de la méditation approfondie de la loi immaculée du Seigneur, bien plutôt que de toutes ces curieuses recherches qui dessèchent trop souvent la piété. Ils savaient qu'il est écrit : *Je perdrai la sagesse des sages et je réprouverai la prudence des prudents* (I *Cor.*, I, 19) ; et, pour être des hommes de génie au service de la vérité catholique, ils restaient tout simplement chrétiens.

Les persécutions finies, N. T. C. F., et le dogme de l'Eglise assuré, d'autres dangers vinrent la menacer, contre lesquels il lui fallut un tout autre genre de courage. Plus d'une fois l'auguste éprouvée eut à regretter les combats sanglants des amphithéâtres, ou les luttes non moins saisissantes des conciles, ses souveraines assemblées. La paix ne lui est pas bonne toujours ! Si elle vit entrer à flots pressés dans ses sanctuaires les peuples des terres diverses qui lui avaient été donnés en héritage (*Psal.* II, 8), à leur suite aussi elle vit apparaître ces énervations des jours sereins, ces attiédissements des âmes que préoccupent moins les efforts, en apparence affaiblis, de l'ennemi. Perdant de sa sainte énergie, en devenant plus nombreux, le sacerdoce de l'Eglise de Dieu s'amollissait à mesure que disparaissaient, de ses tables sacrées, les vases dans lesquels avaient bu les confesseurs et les martyrs. En s'habituant à porter leurs lèvres aux coupes d'or, tous les siens ne restèrent pas des Martin de Tours ; et peu à peu il lui fut donné de voir déteindre en faiblesse, sur les âmes de ses prêtres et de ses évêques, les vêtements de pourpre qu'ils avaient échangés, dans les palais impériaux, contre les tuniques de laine de leurs anciens pères. Les Ambroise de Milan et les Chrysostome de Constantinople, devant les Théodose et les Eudoxie ; les Léon de Rome ou les Loup de Troyes, droits contre les Genséric ou les Attila, ne furent bientôt plus que l'exception qui proteste, contre la foule qui prévarique. La paix s'était faite plus meurtrière que la guerre, et les anges qui veillaient à la garde de l'épouse bien-aimée auraient pleuré leurs larmes les plus amères, si, pour conjurer les colères du ciel, le désert n'était venu, comme par miracle, lui donner en abondance des fruits d'une admirable maturité.

La solitude avait germé comme un lis (*Ose.*, XIV, 6), N. T. C. F., et les Paul, les Antoine, les Hilarion avaient eu, avec les Pacôme, les Siméon Stylite et les Jean Climaque, d'angéliques imitateurs. De saintes thébaïdes s'ouvrirent bientôt aux contrées où les continuateurs ardents des travaux de l'apostolat primitif portèrent leurs pas. L'Eglise apprit à honorer de saints prêtres, de pieux cénobites, qui nous apparaissent de plus en plus vénérables à travers ces siècles de notre histoire, parce qu'ils y brillèrent de l'éclat des plus belles vertus. Aussi inscrivit-elle avec amour dans ses annales ou ses dyptiques, après ses martyrs et ses confesseurs, ses docteurs et ses pontifes les plus honorés, les noms des Alcuin et des Lanfranc, des Colomban et des Bruno, des Bernard et des Dominique. Partagés, eux et leurs frères en Jésus-Christ, entre la méditation du livre sacré et l'étude des lettres profanes, tous ces hommes vivaient de la vie évangélique, à l'honneur de la foi que d'autres ne respectaient pas assez, et conservaient à nos hommages tous ces travaux des vieilles civilisations qui avaient fait la gloire de Memphis, d'Athènes et de Rome.

Mais passons vite, N. T. C. F., sur toute cette époque de nos annales qui, quoique si douloureuse pour l'Eglise, ne fut pas non plus sans quelque gloire pour elle. Passons encore sur ce schisme qui meurt d'impuissance à cette heure, après avoir plus vécu de ses colères contre l'ordre politique des Etats, que de sa prétendue réforme de l'Eglise. Aussi bien, il n'y a eu là qu'une orgie, aboutissant au vol des sacrés patrimoines, après avoir commencé par toutes les souillures des plus ignobles passions. C'est à vous dire, avec la liberté de la parole évangélique, où se trouvent aujourd'hui de bien plus redoutables dangers, que nous convient les saints effrois de notre conscience.

Depuis que l'impiété s'est convaincue du discrédit que lui ont valu les mensonges historiques de sa polémique à l'encontre de notre foi, elle a compris qu'il lui fallait, contre l'Eglise de Dieu, d'autres armes qu'une raillerie moqueuse ou qu'une affirmation sans conscience. Donc, elle a pris en très-sérieuse considération ce retour au respect du culte des aïeux, qui est aujourd'hui le besoin de tous. Ne tenant aucun compte de cette fière parole de l'un de nos Pères dans la foi : « O hommes ! ne faites pas la guerre à l'Eglise ; rien n'est ni aussi fort, ni aussi puissant qu'elle... ; nul n'a jamais pu renverser ce que Jésus-Christ a édifié ; nul ne pourra jamais abattre ce que Jésus-Christ édifie » (S. CHRYSOST., lib. *Quod Christus sit Deus*), les adeptes de l'impiété paraissent ne pas se douter qu'on s'épuise, sans succès, dans ces luttes sacriléges. Vivant d'orgueil et de haine, ils se croient toujours plus habiles que leurs devanciers, et ils s'imagi-

nent réussir là où de plus forts qu'eux ont toujours échoué honteusement. Au lieu de ces attaques de front auxquelles ceux-là se livraient contre l'épouse du Fils de Dieu, ceux-ci mettent en œuvre contre elle un genre tout nouveau d'hostilité. Pour mieux la vaincre, ils ne contestent plus son dogme; ils paraissent respecter ce qu'elle vénère, et semblent plus empressés que nous-mêmes, ses défenseurs, à parler aux peuples avec éloge de ceux de ses mystères qu'à une autre époque leurs maîtres en incrédulité ont le plus unanimement attaqués. Ces hommes ont regardé à leur temps avec cette attention recueillie que leur inspire la haine de l'auguste voyageuse; et ils ont vu qu'avec une plus habile hypocrisie il était possible d'arriver à surprendre, encore une fois, cette société française qui a trop vécu, depuis bientôt un siècle, de la vie matérielle, pour avoir cherché la vie morale là où elle se trouve.

Il faut le dire avec une profonde douleur, N. T. C. F., nous n'en sommes plus à ces jours où la famille, réunie autour du foyer domestique, trouvait, le soir après les rudes travaux du jour accomplis comme un autre prêtre dans son chef, et inclinait son oreille, saintement attentive, pour recueillir d'une bouche vénérée, avec l'humble instruction de nos catéchismes, tous les bons conseils de l'expérience, cette grande institutrice du pauvre. Alors ces patriarches de nos campagnes parlaient un langage compris autour d'eux, et qui, au moment où la vieille foi était menacée, lui donnait autant de défenseurs qu'elle avait d'enfants. Oui, ces jours sont loin de nous; et si, dans un certain monde, ce rapt sacrilége de la foi, fait à des hommes qui succomberaient sans elle sous le poids du jour et de la chaleur, s'appelle un progrès, ce progrès n'est pas si mal apprécié des ennemis de la sainte Eglise, qu'ils ne s'ingénient à dissimuler beaucoup avec les hommes du labeur qui, eux, ne sont pas impies. Aussi est-ce à leurs convoitises du bien d'autrui, à cet amour du *tien* et du *mien*, qu'ils savent exister au fond des désirs du peuple travailleur, qu'ils ne rougissent pas de s'adresser aujourd'hui. C'est la cupidité, en quelque sorte native chez les habitants de nos campagnes, qu'ils caressent. C'est à elle qu'ils montrent comme sanctifiées par celui qui s'est fait pauvre jusqu'à naître dans une étable, toutes ces doctrines prétendues sociales, au fond desquelles se rencontre ce qu'ils appellent *la correction graduelle de la propriété*; en termes plus francs, le partage des biens, le vol à main armée et la spoliation de la propriété, à tous les degrés de l'échelle sociale. Eux aussi prêchent un sauveur de l'humanité, et empruntant au langage chrétien la piété de ses formules, ils appellent les déshérités des biens de la terre à célébrer, le verre à la main, *le Christ socialiste*. C'est dans des lieux trop souvent témoins des plus honteuses prostitutions, qu'ils se réunissent pour chanter leurs noëls au Dieu des chrétiens ainsi arrangé. Voilà les festins fraternels par lesquels ils préludent à l'avénement d'une société qui, selon eux, doit remplacer, au profit du pauvre, cette autre société, tant vieillie, qui ne s'est guère occupée jusqu'à présent que du riche, maudit, ajoutent-ils, par le Christ. De la fête commémorative de la naissance du Dieu fait homme, et pour nous si touchante par les leçons qu'elle nous donne, ils ont fait récemment comme un symbole de nous ne savons quelle égalité sauvage, qui menace d'enlever à la société conjugale ses plus saints devoirs, en brisant, pour les époux, le joug de ses plus saintes lois. A de telles agapes, est allé s'asseoir un sexe qui s'abdique toutes les fois qu'il rompt avec la pudeur et qu'il oublie que, pour lui, il est une couronne qui est toute une auréole au front de la femme quand elle sait se faire sanctifier par les respects de l'homme. Des lèvres de ces bacchantes, auxquelles présidaient des athées, sont tombées, applaudies, des paroles d'horrible blasphème. Sans doute qu'elles les avaient apprises de celui qui était là et auquel elles envoyaient leurs applaudissements de mères ou de sœurs et dont la main a pu écrire sans trembler: « Dieu, retire-toi, car, dès aujourd'hui, guéri de ta crainte et devenu sage, je jure, la main étendue vers le ciel, que tu n'es que le bourreau de ma raison, le spectre de ma conscience... » (Proudhon.) A tout cet ignoble délire (la France l'a entendu et le monde catholique hésitera à le croire), le nom adorable de Jésus s'est trouvé mêlé! C'est l'Homme-Dieu qu'on a interpellé dans une langue que Satan peut seul parler aux enfers; c'est à lui qu'on a demandé l'avénement du règne du seul vrai Dieu, du peuple, désormais affranchi des stupides superstitions qui ont fait dévier de sa route l'Evangile du Christ.

Et maintenant, N. T. C. F., calculez, si vous le pouvez, les conséquences que peuvent avoir de pareils enseignements pour les populations ouvrières de nos villes, si dépourvues aujourd'hui de toutes ces notions saintes qui leur restent comme une protection, alors même que leur foi ne s'en nourrit déjà plus comme d'un aliment. Les voyez-vous buvant à longs traits le poison qui tue les âmes, à ces coupes de ce qu'on appelle une *communion socialiste* et qui leur sont présentées au nom de Jésus? Les voyez-vous confondre, dans un même souvenir, ces orgies d'une dégoûtante impiété avec cette communion du jeune âge, seul acte religieux, peut-être, qu'elles ont un peu sérieusement accompli, dans une vie qui compte déjà, pour elles, de si nombreuses années? Oh! nous le disons avec une conviction profonde, ce sont là des douleurs au moins aussi sociales que religieuses. L'Eglise (il est temps qu'on le comprenne ailleurs que dans nos rangs), l'Eglise n'a pas à trembler seule devant ces odieuses profanations de nos mystères. Derrière elle, est la société elle-même, que tout ce délire

de l'idée démagogique menace des plus affreux malheurs. Après tout, aux périls qu'elle a déjà traversés, il en est d'autres, l'Eglise le sait, qu'elle devra traverser encore. Victorieuse jusqu'à présent dans tous les combats, elle ne sera vaincue dans aucun de ceux que l'avenir peut encore lui réserver. Née dans les prisons avec ses apôtres, elle a grandi, vous l'avez vu, avec ses martyrs, et entre les échafauds sur lesquels elle montait, il y a dix-neuf siècles, et ceux d'où elle est à peine descendue, nous ne savons pas qu'elle se soit beaucoup émue de toutes ces erreurs, de tous ces scandales qui, humainement, auraient dû, ce semble, l'anéantir. Poursuivie dans un lieu, le monde la voit bien se réfugier dans un autre, mais ce n'est jamais à la manière d'une fugitive qui ne sait où reposer sa tête; c'est toujours comme une reine qui se tient assurée, quel que soit le rivage que touche la barque qui la porte, d'aborder dans son empire. Malheur aux nations qui la forcent à secouer la poussière de ses pieds! D'immenses continents disent assez quels fléaux visitent les lieux d'où cette fille du ciel croit devoir se bannir. Dans sa main est une croix: c'est l'arbre de vie. Le plante-t-elle, tout s'anime; l'arrache-t-on, tout meurt. Toujours il a protégé de son ombre la liberté des peuples, et l'esclavage n'a pu s'asseoir et durer que là où il avait été stupidement abattu. Toute société au milieu de laquelle il lui est donné de croître, voit se lever sur elle cette justice dont le règne élève les nations, dit le Sage; comme aussi, tout empire qui permet que seulement on l'ébranle, est à l'instant même miné par cette impiété qui rend les peuples misérables: *Justitia elevat gentem; miseros autem facit populos peccatum.* (*Prov.*, XIV, 34.)

Législateurs d'un peuple libre, c'est à nous qui enseignons au nom de celui dont la parole ne passera pas, à vous rappeler ces choses, car c'est à vous de comprendre et à vous aussi d'aviser: *Et nunc..... intelligite! erudimini, qui judicatis terram!* (*Psal.* II, 10.) Oui, sur notre vieille terre de France, l'ordre public, le respect de la propriété, la sainteté de la famille sont au prix du christianisme hautement confessé; au prix de cette religion qui suffit à toutes les aspirations, à tous les progrès, parce que, quoique vieille, elle ne se ride pas et que sa jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle. (*Psal.* CII, 5.) Sans doute c'est bien à vous de la faire intervenir, avec la majesté de ses pompes, dans la promulgation solennelle des institutions de la patrie; mais ce n'est pas tout, et vous ferez plus pour garantir les intérêts sacrés, dont la défense vous a été confiée par notre pays, en l'environnant moins de tous ces hommages extérieurs, et en donnant plus à la sainte indépendance de ses divins ministères. Que craignez-vous, pour en finir avec des défiances imméritées et qui d'ailleurs ne sont plus de notre temps? Elle ne veut (les chefs de sa hiérarchie ont été unanimes à vous le dire, et ceux d'entre eux que le droit commun de la liberté a faits vos collègues vous l'ont confirmé), elle ne veut ni du privilége qui la ferait haïr, ni de la faveur des pouvoirs publics qui ne lui a jamais trop réussi. Croyez du moins à son intelligence, si vous refusez de croire à la dignité, à la vérité de sa parole. Et pourtant, ce n'est pas de ses rangs que sont partis tous ces engagements mal gardés, toutes ces promesses folles, qui sont venus naguère mettre en péril la société elle-même au milieu de nous. Il faudra bien qu'il y soit promptement satisfait. L'Eglise ne peut être seule à porter les chaînes de la servitude dans ce pays de France dont, à une autre époque, elle a procuré, plus que tous les autres pouvoirs, l'affranchissement. Tout ce respect officiel qu'on lui accorde ne saurait l'abuser, et, tant qu'on lui refusera, pour celles de ses assemblées où elle traite de son gouvernement et de sa discipline, le grand air de la liberté, elle aura le droit de n'y voir que les décisions sacriléges qui poursuivirent, dans Jérusalem, son divin Epoux, alors que revêtu d'un mauvais manteau de pourpre, la couronne d'épines en tête, les puissants de ce temps-là lui jetaient aussi, en fléchissant le genou devant lui, cette parole: *Salut, ô roi des Juifs.* (*Matth.*, XXVII, 29.)

Qu'on ne s'y trompe pas, N. T. C. F.: ou le droit de l'Eglise sera enfin reconnu, ou nous irons jusqu'à ces abîmes que nous venons d'entrevoir, et dont la main de Dieu a pu seule nous préserver. La sagesse humaine est au bout de ses voies; et si le ciel a fait les nations guérissables (*Sap.*, I, 14), ce n'est pas à l'aide de ces expédients, qui viennent de provoquer les dédains ou le rire du monde entier, qu'elles pourront jamais être guéries. Quand donc on ne veut permettre à l'Eglise d'enseigner les peuples qu'avec les approbations préalables de la puissance publique; quand on lui mesure la liberté de son action avec une avarice si peu intelligente, il faut qu'on le sache: ce ne sont pas seulement les miséricordes divines, dont on se préoccupe assez peu dans un certain monde, qu'on outrage, c'est la pensée même du pays qu'on ose méconnaître. Eh bien! ces sortes d'aveuglements, est-ce donc qu'on l'aurait si vite oublié? ont leurs dangers pour les pouvoirs qui en sont frappés. Oui, il se pourrait que, fatiguée de tout ce mauvais vouloir contre l'Eglise, la France, à la fin, se laissât aller à ces colères qui, semblables aux flots de la mer en son courroux, montent et montent toujours, et que, pour en finir avec les porteurs de mauvaises doctrines, elle les rejetât tous, comme de méchantes épaves, de celles de ses assemblées, qu'elle charge de poser hautement, dans nos lois, les conditions vraies de la prospérité publique et de l'ordre social!

Mais, N. T. C. F., l'Eglise a de plus confiantes espérances, et nous voulons croire

avec elle à un meilleur avenir et à des choses plus voisines du salut, de la part de ce pays qui a nos affections les plus vives: *Confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora et viciniora saluti.* (*Hebr.*, VI, 9.) Et comment n'espérerions-nous pas, lorsqu'il nous est donné de voir ce que nous voyons en ce moment? Un pontife, le prince de tous les autres par l'autorité de son siége et l'éclat de sa vertu, a dû quitter les murs de la nouvelle Sion, poursuivi par l'outrage le moins mérité, et chassé par l'inexplicable ingratitude d'un peuple qu'il avait voulu faire le plus heureux entre tous les peuples du monde. De la retraite qu'il s'est choisie pour assurer l'indépendance de son haut ministère, il fait entendre une parole qui promet à notre pays la visite d'un auguste proscrit, et par elle les bénédictions du pèlerin de Dieu. Tout à coup le silence se fait, et la nation française, cette fille aînée de la sainte Eglise, laissant de côté tous ces autres intérêts du temps, qui l'avaient jusqu'alors si profondément préoccupée, n'a plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'un vœu: c'est que Pie IX lui vienne, et qu'elle puisse lui chanter, dans la sainte unanimité de la foi : ***Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : « Benedictus qui venit in nomine Domini. »*** (*Matth.* XXI, 9.) Oh! oui, qu'il vienne, et il verra ce que peut encore, au pays de France, la vieille foi des Pépin, des Charlemagne et des saint Louis! Qu'il vienne, et son cœur, pour si grand qu'il soit, ne suffira pas aux consolations qui lui adouciront les amertumes de ce calice que lui offrent les mains de ceux-là mêmes qu'il a rendus à leur patrie, et sur lesquels les siennes, pleines des dons de Dieu, se sont tant de fois ouvertes pour les bénir! Qu'il vienne, et, au zèle intrépide avec lequel les hommes les plus éminents, non-seulement de notre sacerdoce, mais encore de nos tribunes politiques, littéraires et scientifiques, défendent les prérogatives augustes de cette triple couronne qu'il porte au front, il se convaincra, de plus en plus, que nous sommes toujours ***le peuple d'acquisition*** et ***la nation sainte*** (I *Petr.*, II, 9), et il ne pourra que dire avec joie dans son cœur : Dieu soit béni! Jamais elles n'avaient été plus menteuses les paroles de ces prophètes qui allaient, annonçant la dernière heure de la religion dont le ciel m'a fait le pontife en des jours si éprouvés, et qui espéraient bien qu'il serait donné à leurs oreilles d'entendre bientôt les tintements de son agonie, et à leurs voix de chanter, avec ivresse, l'hymne funèbre sur son cercueil!

Et nous, nos bien chers frères, qui croyons aux promesses, nous qui sommes les fils dévoués du pontife de Rome, attachons-nous, plus fortement que jamais, à cette Eglise romaine qu'ont célébrée à l'envi nos plus glorieux pères dans la foi et qui « a conservé dans son entier la grâce apostolique. » (Théodoret, t. VI, pag. 309.) Adhérons à elle avec cette fermeté qui déjoue les mauvais desseins et fatigue jusqu'à l'enfer lui-même; car c'est d'elle que « nous recevons le droit d'être dans la communion sainte. » (S. Ambros., III, ep. 2, *ad Gratian.*) C'est d'elle aussi que nous vient cette fraternité qui s'étend à toute la terre » (S. Basil., ep. 2, *ad Ambros.*), » et qui est à une autre fraternité, tant vantée de nos jours, ce que l'or le plus pur est aux plus vils métaux. Pour tous les biens qu'elle nous donne, pour tous les dons si riches qu'elle nous fait, continuons à lui faire accepter quelque chose de nos richesses, afin qu'elle puisse toujours verser, sur le monde, l'abondance de ses divines bénédictions, et nous conduire aux lieux où finissent les luttes, et où s'obtiennent les couronnes réservées à tous ceux qui combattent le bon combat (I *Tim.*, VI, 11), gardant, dans leurs cœurs, toutes les espérances de l'éternité.

Donné à Montpellier, le 25 janvier 1849.

VI. MANDEMENT

Pour le carême de 1851, et l'indulgence plénière en forme de jubilé.

SUR LE JUBILÉ.

La vieille alliance, nos très-chers frères, avait des joies qui préludaient à celles de l'alliance nouvelle. Au commencement et au milieu de chaque siècle, le peuple d'Israël voyait se lever sur lui le jour des rémissions, des délivrances et des pardons. Ce jour s'appelait *jubilé*, d'un mot hébreu qui signifie *trompette*, parce que le retour en était annoncé au son joyeux de l'instrument de ce nom. Aussitôt que la trompette sacrée avait retenti, la joie entrait au cœur de tous les souffrants : les débiteurs voyaient s'éteindre leurs dettes, les esclaves étaient affranchis, les exilés s'acheminaient vers la patrie, les fugitifs cessaient de craindre, et les terres aliénées ou engagées pour dettes faisaient retour à leurs anciens possesseurs.

Il y avait donc sur la terre, N. T. C. F., un peuple pour lequel le pardon et la paix, la délivrance et le rachat étaient écrits dans le texte de ses lois, et qui savait, par avance, que la délivrance, le pardon et la paix lui viendraient comme le prélude d'un meilleur pardon, d'une paix plus profonde et d'une délivrance bien autrement assurée. Ce peuple était celui-là même que, *dans la force de son bras*, Dieu avait délivré de la servitude d'Egypte, et pour lequel il avait ouvert les abîmes de la mer, afin que son oppresseur apprît combien il est redoutable de s'essayer à la guerre et de viser à la force contre le Tout-Puissant. En lui donnant cette loi du *jubilé*, c'était la mémoire du prodige opéré devant lui par Moïse, son législateur, que le Seigneur avait entendu perpétuer. De cinquante ans en cinquante ans, le Dieu de Moïse semblait apparaître à son peuple et lui dire : « La paix, le bonheur et le salut sont pour les hommes qui me craignent, et je n'ai que des miséricordes pour ceux qui invoquent mon nom. »

Eh bien! N. T. C. F., ce qui était vrai du Dieu d'Israël, se montrant miséricordieux pour le peuple qu'il s'était choisi, est bien plus vrai pour nous qui sommes les véritables fils de la promesse, et qui voyageons vers des bords bien autrement fortunés que ceux auxquels les descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob allaient demander le repos. C'est ce que les pontifes romains, vicaires de celui qui s'est appelé *l'auteur et le consommateur de notre foi* (*Hebr.*, XII, 2), ont admirablement compris, lorsqu'ils ont donné place, dans les institutions des nations chrétiennes, dont ils sont les conducteurs, à la loi des rachats qui s'appelle encore aujourd'hui de ce nom de *jubilé*, que Moïse lui a donné il y a près de quarante siècle.

Laissez-nous vous dire, N. T. C. F., le nom du pontife de Rome qui, s'inspirant des monuments de ce vieux peuple, notre ancêtre dans la foi, a le premier donné au monde catholique son *année sainte.* C'est de Boniface VIII que nous vient cette indulgence plénière et générale portant acquittement de toutes nos dettes envers Dieu, et offrant un pardon général au peuple chrétien. L'Eglise, comprenez-le bien, explique, constate, confirme et convertit souvent en loi les anciennes traditions. Elle ne les crée pas; elle ne les invente pas; car elle ne crée pas, elle n'invente pas son dogme. Quand donc le pontife Boniface VIII institua et établit l'indulgence plénière qui, plus tard, fut appelée le *jubilé*, il ne fit que rappeler, constater et transformer en une grande institution une tradition qui vivait profonde au sein de la catholicité. Les écrivains de cette époque nous apprennent que, la dernière année du XIIᵉ siècle étant arrivée, on vit accourir à Rome, de toutes les parties de la chrétienté, une immense quantité de pèlerins. Interrogés sur ce qu'ils étaient venus chercher cette année-là, en un si grand nombre, dans la ville sainte : « Nous avons appris de nos pères, répondirent-ils, que la première année de chaque siècle, on gagnait, ici, de grandes indulgences, et qu'on y obtenait la rémission de toutes les peines dues au péché, si, arrivés à Rome, on visitait pieusement les tombeaux des saints apôtres. »

C'était, vous le voyez, N. T. C. F., le cri de la conscience du peuple catholique que ces pèlerins bénis apportaient en écho à la ville éternelle. Une tradition si vivante au cœur de ces dévots fidèles, et répandue chez des peuples si différents les uns des autres, ne pouvait pas être fausse. Elle disait le droit, en quelque sorte, usager de la société chrétienne. Il convenait donc d'en régulariser l'exercice et d'en assurer la périodicité. Aussi, voulant, à l'honneur du prince des apôtres, confirmer cette tradition vénérable, le souverain pontife Boniface VIII établit, par une bulle magnifique, qu'à l'avenir, la première année de chaque nouveau siècle jouirait de l'indulgence la plus large, la plus abondante, et que la rémission entière de tous les péchés serait accordée à tous les chrétiens qui, venus s'agenouiller dans l'auguste basilique du prince des apôtres, seraient vraiment repentants de leurs fautes et s'en seraient humblement confessés : *Vere pœnitentibus et confessis.* (*Bull. oct. Kal. Mart.*, ann. 1300.) Ils devaient visiter les basiliques pendant trente jours, s'ils étaient habitants de Rome; et pendant quinze jours, s'ils venaient, comme pèlerins, visiter la ville sainte. En statuant ainsi et en rendant fixe et stable une si touchante institution, le pontife consacrait donc ce qui était le droit ancien et connu de la société dont il était le chef suprême. Lui-même l'a reconnu et s'en est expliqué dans les lettres qu'il a adressées au peuple catholique, pour lui apprendre que, descendant d'Israël, il aurait, à l'héritage de la maison de Jacob, une part plus magnifique que celle du peuple hébreu, son devancier; puisqu'elle n'aurait plus seulement pour effet les libérations et les joies du temps qui passe, mais les délivrances et les allégresses de l'éternité qui demeure : *Antiquorum habet fida relatio quod accedentibus ad honorabilem basilicam principis apostolorum de Urbe, concessæ sunt remissiones magnæ et indulgentiæ peccatorum.* (*Ibid*). Telle est l'origine du jubilé chrétien.

Espacée de siècle en siècle, N. T. C. F., cette grande indulgence rendait trop rare une grâce que l'Eglise, dans son indulgente bonté, avait voulu faire abondante. Rome d'ailleurs n'était pas accessible à tous les chrétiens; car tous n'avaient ni le courage, ni le temps, ni les ressources qu'exigeait un si long pèlerinage. Les pontifes romains Clément VI, Paul II et Sixte IV, pourvurent successivement à ce double besoin. Le premier, pour que le *jubilé* des chrétiens ressemblât davantage au *jubilé* des Juifs, déclara qu'il aurait lieu de cinquante ans en cinquante ans. Il disait, dans ses lettres apostoliques, que ce nombre *cinquante* avait dans les deux Testaments quelque chose de mystérieux et de sacré. La loi avait été donnée, dans l'Ancien, aux Israélites cinquante jours après leur sortie de la servitude de l'Egypte; l'Esprit-Saint était descendu, dans le Nouveau, sur l'Eglise, cinquante jours après la résurrection de Jésus-Christ. Puis, le pontife aimait à constater que le peuple romain s'était fait, auprès de lui, le représentant du peuple chrétien tout entier, et que c'était au nom de l'univers catholique qu'il lui avait fait une ambassade solennelle pour le conjurer d'ouvrir sur la catholicité, à des époques plus rapprochées, le riche trésor de l'Eglise, qu'il appelait le trésor du pontife, lequel était le dépositaire et le dispensateur de cette fontaine d'eau vive, dont le Sauveur a dit qu'elle jaillit jusqu'à la vie éternelle (*Joan.*, IV, 14) : *Clamorem peculiarem populi nostri Romani, hoc humiliter supplicantis ad nos, ad instar Moysi et Aaron, per proprios et solemnes nuntios ad hoc destinatos, orantis,* PRO TOTO POPULO CHRISTIANO, *dicentis : Domine, aperi eis the-*

saurum tuum, fontem aquæ vivæ. (*Bull. ead*). Paul II, à son tour, abrégea l'intervalle d'un jubilé à un autre ; il le fixa au commencement de chaque quart de siècle, et ce fut son successeur, Sixte IV, qui, l'an 1475, mit à exécution cette loi du pontife décédé. C'est comme cela que depuis cette époque, c'est-à-dire depuis près de quatre siècles révolus, le *jubilé* a lieu dans le monde chrétien de vingt-cinq ans en vingt-cinq ans.

Ainsi donc, N. T. C. F., quatre fois, dans le cours d'un même siècle, le peuple chrétien est solennellement averti que la source des grâces est ouverte, et qu'elle va couler avec abondance sur tous les fidèles. Il lui est dit qu'il pourra, sans être obligé de s'ébranler d'un bout du monde à l'autre, jouir des priviléges et des faveurs dont jouissent ceux qui, plus rapprochés de Rome, en peuvent plus facilement aussi visiter les basiliques. Les évêques, faisant écho à la voix auguste de celui qui a reçu de Jésus-Christ la charge de paître les agneaux et les brebis, indiquent partout les œuvres auxquelles sont attachées les solennelles rémissions du *jubilé* chrétien. Les yeux sur cette grande charte des pardons, ils déterminent le jour où commence l'indulgence *jubilaire* et celui où elle finit. Ils fixent les œuvres de miséricorde et d'expiation auxquelles vous devez vous livrer, pour vous en assurer tous les bénéfices. Ils déterminent, dans vos villes, les sanctuaires que vous avez à visiter; dans vos campagnes, les autels de la Vierge Marie et des saints devant lesquels il vous faut vous agenouiller; les croix de vos chemins qui, comme autant de paratonnerres, défendent vos champs et vos moissons, et vers lesquelles, en temps de jubilé, vous irez, rangés dans un ordre admirable sous la bannière déployée de vos patrons, criant à Dieu miséricorde pour vos péchés, et lui demandant, par l'intercession de tous ceux que déjà il a couronnés dans sa gloire, de vous être propice, de vous délivrer de tout mal, et de vous conserver, à toujours, cette foi des aïeux que nos pères ont tant aimée. Ainsi font en ce moment tous les évêques du monde catholique, à la voix et sous la direction de Pie IX, ce pontife immortel, qui vient de nous accorder le *jubilé* de la première moitié écoulée de notre siècle, en dehors des pompes et des formes accoutumées de l'Eglise romaine. S'il n'a pas frappé, à son tour, la porte sainte de son marteau d'or; il l'a ouverte avec une autre splendeur, celle qui lui est venue, depuis que la tribulation l'a tant éprouvé, de cette couronne d'épines de son Maître, toujours si belle au front du vicaire de Dieu sur la terre!

Dieu est aussi infiniment juste, N. T. C. F., qu'il est infiniment miséricordieux. Or, de même que, sous un Dieu infiniment juste, aucun acte de vertu ne peut rester sans récompense, de même aussi aucun péché, aucune imperfection, pour si minimes qu'ils soient, ne peuvent rester, devant lui, sans châtiment et sans expiation. Cette expiation et ce châtiment, si le pécheur ne se les impose pas volontairement lui-même, par la pratique de la pénitence, pendant cette vie, Dieu les lui imposera longs et terribles. Il les exigera de lui, jusqu'à la dernière rigueur, dans le lieu où il achève de purifier ceux qui arrivent redevables encore de quelque chose à sa justice. Ainsi s'en est expliqué l'un des plus grands docteurs de l'Eglise, saint Augustin, en des termes qui confirment ce que nous-mêmes venons de vous en dire : *Omnis iniquitas, parva magnave sit, puniatur necesse est, aut ab homine pœnitente, aut a Deo vindicante.* (S. Aug, *in Psal.*) Dans ce texte, le saint docteur n'a fait que s'inspirer des paroles de Jésus-Christ lui-même, nous pressant de régler nos comptes avec notre adversaire, pendant que nous sommes encore avec lui dans le chemin : *Esto consentiens adversario tuo cito, dum es in via cum eo, ne forte tradat te adversarius judici.* C'est comme si l'Homme-Dieu, au témoignage des Pères, nous avait dit : Soldez vite vos dettes avec la justice de mon Père, l'adversaire redoutable de vos péchés et de vos vices. Faites-le pendant que vous cheminez encore dans cette vie, protégés et secourus par ma grâce ; car si actuellement vous ne lui donnez pas satisfaction, tôt ou tard il vous citera devant le juge, qui vous livrera au ministre exécuteur de ses arrêts souverains, lequel, à son tour, vous enfermera dans le cachot temporaire, mais horrible, des expiations, d'où vous ne sortirez, je vous l'assure avec serment, qu'après que vous aurez payé, jusqu'au moindre denier, toute votre dette : *Judex tradat te ministro et in carcerem mittaris. Amen dico tibi : Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem.* (*Matth.*, V, 25, 26.)

Ecoutez maintenant, N. T. C. F., comment la doctrine du Maître est entendue et développée par son disciple : *Selon la grâce que Dieu m'a donnée,* nous dit le grand Apôtre, *j'ai posé le fondement comme un sage architecte ; un autre bâtit dessus, mais que chacun prenne garde à la manière dont il bâtit sur ce fondement. Car personne ne peut en poser un autre que celui qui a été établi, et qui est Jésus-Christ. Mais si quelqu'un bâtit sur ce fondement, que ce soit de l'or ou de l'argent, des pierres précieuses, du bois, de l'herbe, de la paille, l'ouvrage de chacun sera manifesté ; car le jour du Seigneur le fera connaître, et quel que soit l'ouvrage de chacun, le feu l'éprouvera. Celui qui aura élevé un ouvrage qui sera demeuré, en recevra la récompense. Si l'ouvrage de quelqu'un est entamé par le feu, il en souffrira le dommage ; cependant lui sera sauvé, mais toutefois comme par le feu.* (I *Cor.*, III, 10-16.) Un prophète avait fait, lui aussi, allusion à ce feu redoutable des grandes et définitives purifications, quand il avait dit : *Qui donc pourra penser au jour de l'avénement du Seigneur? Qui pourra, sous son regard, demeurer debout? Car il sera lui-*

même comme le feu qui fond les métaux, et comme l'herbe qui sert aux foulons. Il s'assiéra fondant et épurant l'argent; il purifiera les enfants de son sanctuaire, il les traitera comme l'or et l'argent passés au feu, et ils offriront au Seigneur leurs sacrifices dans la justice : « Et quis poterit cogitare diem adventus ejus, et quis stabit ad videndum eum? Ipse enim quasi ignis conflans, et quasi herba fullonum : et sedebit conflans, et emundans argentum, et purgabit filios Levi, et colabit eos quasi aurum et argentum, et erunt Domino offerentes sacrificia in justitia.» (*Malach.*, III, 2, 3.)

Or, N. T. C. F., c'est à élaborer incessamment et à faire croître en nous cette justice, que sont destinées dans la vie présente les grâces du *jubilé*. Les indulgences n'étant que l'application qui nous est faite par l'Eglise des mérites de Jésus-Christ et des saints, lesquels ont satisfait surabondamment, Jésus-Christ pour nous, et les saints pour eux-mêmes, les mérites de Jésus-Christ et des saints deviennent ainsi, et par grâce, nos mérites; leurs satisfactions sont faites nos satisfactions. Avant la mort, riches de ce trésor incomparable des satisfactions de celui qui a voulu éprouver toutes nos misères, moins le péché, pour y mieux compatir, et des saints qui se sont sauvés à sa suite, nous pouvons en payer nos dettes et les offrir à la justice de Dieu en compensation de tout ce qui manque à nos misérables satisfactions. De cette sorte, il peut arriver qu'il ne nous reste rien ou presque rien à payer par le feu quand nous paraîtrons devant Dieu. C'est donc là le grand et immense avantage des indulgences que nous octroie la sainte Eglise. Les âmes vraiment chrétiennes l'apprécient d'autant plus qu'elles s'effrayent davantage de cette expiation si douloureuse, et quelquefois si longue, qui est exigée de nous dans l'autre vie. Elles redoutent plus encore l'ajournement de la vision béatifique que la douleur sensible qui doit la leur ménager : et pour elles, la pensée que les délais qu'elles devraient subir avant d'aller se perdre amoureusement au sein de Dieu dans l'éternité, peuvent être abrégés par les indulgences, les encourage et les anime à s'en assurer le gain par tous les moyens possibles.

Et certes, ce n'est pas de nos jours, N. T. C. F., qu'il convient de se montrer moins empressé à s'assurer le bénéfice des indulgences de l'Eglise. Si la satisfaction due à Dieu pour le péché n'est qu'une sorte d'équation entre la faute et la peine, est-ce donc que nous ne devons pas craindre, nous qui sommes aujourd'hui si éloignés de ces temps de la ferveur primitive dans lesquels, pour de si rares péchés, l'Eglise exigeait une pénitence si sévère et quelquefois si longue? Souvent c'était à des années d'expiation, à une vie tout entière de gémissements et de larmes, qu'elle condamnait les pécheurs, et il n'était pas rare qu'ils n'obtinssent d'elle l'absolution de leurs fautes qu'au moment de la mort. Ces vieilles règles sont là, sous le nom de *canons pénitentiaux*, qui l'attestent. Dès lors, il y avait moins de disproportion entre la peine et la faute, et, en quittant la vie, les pécheurs pouvaient espérer qu'ils avaient vraiment satisfait à la justice du juge redoutable devant lequel ils allaient paraître. De nos jours, au contraire, le péché se commet avec la plus déplorable facilité, et c'est à peine si les pénitences destinées à son expiation en méritent le nom, tant elles sont courtes et légères! La part faite aux délicatesses du corps est, à cette heure, si grande que l'esprit de pénitence n'est presque plus aperçu, même chez ceux des fidèles qui passent pour être les plus fervents, et cette espèce d'équation entre la faute et la peine ne vit guère plus que comme un souvenir qui condamne, sans le corriger, le relâchement des mœurs actuelles de notre société chrétienne.

Cependant, N. T. C. F., le péché, pour être devenu plus commun, n'a rien perdu, aux yeux de Dieu, de sa gravité et de sa malice, et, s'il n'est pas expié dans ce monde, il doit toujours être sévèrement puni dans l'autre. A défaut donc de nos pénitences personnelles, de nos propres mérites et de nos bonnes œuvres à nous, nous devons, si nous avons de la justice divine l'idée que nous en donnent nos saints livres, nous approprier, pour les lui offrir, les pénitences, les mérites et les bonnes œuvres des autres. Il nous faut chercher à payer, en une monnaie étrangère, de nombreuses et lourdes dettes que nous devons désespérer d'acquitter, à l'état de pauvreté spirituelle où le péché nous a réduits, en une monnaie qui soit la nôtre. Or, c'est ce trésor, qui est son trésor à elle, que l'Eglise met à notre disposition dans le saint temps du jubilé, pour qu'au moyen des mérites du Sauveur, de la Vierge Marie et de tous les saints, nous n'ayons pas à trembler devant cette cédule de condamnation que le péché, chaque fois qu'il est commis, a le triste privilége de faire revivre, quoique le divin Crucifié l'ait effacée une fois en l'attachant solennellement à sa croix : *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci.* (*Col.*, II, 14.)

Et comprenez bien, N. T. C. F., que si le trésor des indulgences, où sont déposés les mérites de Jésus-Christ et de ses saints, comble le déficit de nos mérites et de nos œuvres, il ne nous dispense pas de l'obligation où nous sommes de chercher à le diminuer nous-mêmes, par la pratique animée et constante de la pénitence. L'Eglise n'en dispense les richesses, sous le nom d'*indulgence*, qu'aux pécheurs vraiment repentants, et qui ont confessé dans la sincérité et l'amertume du cœur leurs iniquités : *Pœnitentibus et confessis*, ainsi que s'expriment les souverains pontifes. L'état de repentir et de grâce est la condi-

tion indispensable mise par elle aux indulgences qu'elle accorde. Pour les en gratifier, elle exige que ses enfants renoncent au péché, qu'ils en fuient les occasions; qu'ils le réparent et qu'ils satisfassent au prochain, quand ils l'ont blessé dans sa personne, dans sa réputation, ou dans ses biens. Elle veut qu'ils aient commencé à se corriger de toutes leurs habitudes mauvaises et à s'adonner à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Il lui faut, pour qu'elle se montre indulgente et bonne à ceux qui implorent ses pardons, une conversion sincère du mal au bien, un changement vrai, et une résolution généreuse de ne plus déserter les voies de la justice chrétienne pour celles de l'iniquité du crime.

C'est donc la calomnier, N. T. C. F., que d'accuser l'Eglise de Dieu, d'encourager le mal et de pousser à la corruption des mœurs par ses indulgences. Singulier encouragement au vice que celui dont l'hérésie nous accuse, en présence d'une institution dont la loi première est le renoncement à tout mal et à tout péché, et qui pousse si visiblement à la dignité et à la sanctification du peuple chrétien!

Qu'arrive-t-il, en effet, N. T. C. F., au temps du jubilé? D'un bout du monde à l'autre, il se fait comme un immense silence, dans lequel chaque fidèle s'interroge pour se demander où il en est avec sa conscience, et partant avec Dieu. Dans ce temps de sévère examen, chacun se juge, et ce n'est pas d'ordinaire pour s'absoudre, mais pour se condamner, en se trouvant en un si profond désaccord avec les lois de Dieu et de l'Eglise. Tout aide à ce mouvement sérieux des esprits, à cette étude approfondie des cœurs. Missions, retraites, catéchismes, instructions de toute sorte, données avec zèle, prudence et lumière, voilà ce qui se fait partout. Le prêtre, à ces époques bénies, est plus que jamais l'homme de tous, et son dévouement est, plus que jamais aussi, divinement récompensé. Sous l'action de sa parole vive et douce, les inimitiés les plus invétérées cessent, les malentendus s'expliquent, les injustices sont réparées, le soin des choses de la famille est mieux compris, la débauche diminue, le désordre se cache, honteux qu'il est d'avoir à rougir devant les mœurs qui s'épurent; et l'on est tout étonné de voir des hommes, qui n'avaient presque plus rien de commun avec l'Eglise, reparaître dans ses temples, et demander, avec instance, à celle qu'ils avaient à peu près oubliée, de les réadmettre à la participation de ses sacrements et de les traiter de nouveau comme des enfants bien-aimés.

Donc, N. T. C. F., l'année jubilaire, lorsqu'elle se lève sur le monde chrétien, est la fin des grands scandales et l'occasion des grandes conversions. Elle est l'époque de la renaissance de l'esprit de piété et de justice; elle ne s'achève pas sans qu'il y ait un retour marqué à la ferveur dans les tièdes, à la vertu dans les pécheurs, à la foi dans les indifférents. Les vrais chrétiens, les bons catholiques y puisent un zèle nouveau pour la pratique du bien auquel elle les invite; et quand elle est écoulée, il y a en tous lieux, de l'aveu de tous, comme une sorte de réforme et de renouvellement général du peuple chrétien.

A tous ces avantages des indulgences de l'Eglise, il en est un autre qui a bien son importance aussi, N. T. C. F., et que nous voulons vous dire en terminant cette instruction. Elles ne nous font pas seulement meilleurs en nous poussant à ces transformations qui mettent le bien à la place du mal, elles nous soutiennent, nous encouragent et nous consolent. C'est la remarque de saint Ambroise, commentant les paroles par lesquelles l'apôtre saint Paul accorda indulgence et pardon à l'incestueux de Corinthe: « Voyez, dit l'immortel évêque de Milan à son peuple, voyez saint Paul, ce maître de la morale, cet interprète fidèle de la compassion divine, ce cœur indulgent à la fragilité humaine: il veut non-seulement que la peine du péché soit remise à ce coupable repentant, mais encore qu'on le console; afin que ce malheureux, en voyant prolonger les délais de sa réconciliation, poussé par la tristesse et l'ennui, ne se laisse pas comme absorber par le désespoir. *Moralis magister et nostræ fragilitatis conscius et divinæ pietatis interpres, vult donari peccatum, vult consolationem adhiberi, ne tristitia pœnitentem tædio longæ dilationis absorbeat.* (*De Pœnitent.*, cap. 17.) L'Apôtre lui-même avait dit qu'il fallait bien se garder, en refusant l'indulgence à ce pénitent, de tomber, sans s'en douter, dans les piéges de Satan: *Ne circumveniamur a Satana.* (II *Cor.*, II, 11.) Là-dessus saint Ambroise, qui avait toujours de si douces larmes à verser sur ceux qu'il admettait lui-même à la réconciliation, nous arrive avec ces paroles d'une incomparable bonté: « Gardons-nous bien de convertir en sujet de triomphe pour le serpent le remède qui est fait le nôtre dans la pénitence. Car nous tombons dans les piéges de Satan toutes les fois que nous laissons s'abîmer et périr, dans une trop grande tristesse, celui que nous aurions pu sauver par l'indulgence: » *Debemus cavere ne remedium nostrum fiat serpentis triumphus. Circumvenimur enim ab eo si per nimiam tristitiam pereat qui poterat per indulgentiam liberari.* (*De Pœnitent.*, loc. cit.)

Or, N. T. C. F., c'est de cette conduite de saint Paul, si admirablement commentée par saint Ambroise, que l'Eglise s'est inspirée et s'inspire encore tous les jours, lorsqu'elle ouvre sur les siens le trésor de ses indulgences. Elle n'a d'autre but que celui de les attirer plus facilement à elle en les aidant, par les facilités intelligentes de la pénitence, à secouer cette tristesse à laquelle les condamnent et le nombre et la gravité de leurs péchés. C'est à cette fin qu'en voyant combien l'esprit de ferveur et de courage s'était affaibli au sein des peu-

ples chrétiens, elle a compris qu'elle ne pouvait plus mettre la réconciliation des pécheurs aux conditions longues, difficiles et sévères que les canons de sa discipline primitive avaient prescrites. Dans un esprit de charité toute maternelle, elle a donc successivement modifié le code de ses lois pénitentielles. Mais, comme elle ne pouvait dispenser les pécheurs de donner à Dieu une satisfaction proportionnée au nombre et à la gravité de leurs fautes, elle y a suppléé par des soins en quelque sorte plus tendres ; et, faisant de la parole de ses ministres et de ses pardons comme un baume salutaire, elle nous a de plus en plus pressés de prendre en considération la faiblesse des pécheurs de notre temps, et de les amener à mieux comprendre dans quel esprit ils devaient s'acquitter des œuvres extérieures de la mortification et de la pénitence.

Entrons donc, N. T. C. F., entrons dans cet esprit de l'Eglise à la fois indulgent et sévère. Allons, pendant ces jours de propitiation et de salut nous jeter aux pieds des ministres du sacrement et de la réconciliation, qui peut nous être une source de consolations, de repos et de paix pour le passé, autant qu'un préservatif puissant pour l'avenir. Sans doute, nous aurons plus d'un effort à faire, plus d'un combat à livrer, plus d'une épreuve à subir ; mais ne voyons pas seulement la croix qui effraye, voyons aussi l'onction qui encourage, et rappelons-nous que ces douleurs de la mortification ressemblent, selon la belle pensée d'un Père, aux douleurs de l'enfantement qui se convertissent en une joie ineffable, aussitôt qu'elles prennent fin par la naissance de celui qui les a causées : *Sunt dolores parturientis, fructum gaudii afferentes.* (S. Isid.)

Eh ! oui, frères bien-aimés, allons à Dieu, dans ces jours de propitiation et de salut, avec un grand courage, nous acquittant saintement de toutes les œuvres satisfactoires qui nous sont prescrites. Elles sont de droit strict, ne l'oublions pas, en matière d'indulgence. Puis, il y a dans l'obéissance empressée et ponctuelle, une simplicité particulièrement aimée de Dieu. Elle nous est tout un remède au mal qui désole notre humanité, depuis tantôt soixante siècles ; car elle fait la soumission là où l'orgueil a fait la révolte, et lorsqu'elle semble nous humilier, elle nous élève, comme aussi, en nous asservissant en apparence, elle nous affranchit en réalité. Agissons donc de telle sorte, pendant la durée de ce jubilé solennel, qu'elles soient pour d'autres que pour nous ces paroles redoutables du Seigneur-Dieu, adressées à Israël aveugle et coupable, par l'un de ses prophètes : *Ils veulent connaître mes voies, comme s'ils étaient un peuple qui eût agi selon la justice et respecté ma loi. Ils me demandent raison de mes jugements,* s'autorisant, devant moi, de leurs jeûnes et de leurs humiliations ; et je n'ai rien à leur répondre, si ce n'est : *Au jour de vos jeûnes vous n'avez écouté que votre volonté : « Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra. » Ne jeûnez-vous donc que pour susciter des procès et des querelles, et que pour frapper impitoyablement vos frères ? « Ecce ad lites et contentiones jejunatis et percutitis pugno impie. » Cessez de jeûner comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour, si vous voulez que le cri de votre pénitence soit entendu dans les hauteurs des cieux : « Nolite jejunare sicut usque ad hanc diem, ut audiatur in excelso clamor vester. » Est-ce donc qu'il n'y a pas un jeûne de mon choix ? « Nonne hoc est magis jejunium quod elegi ? » Rompez les liens de l'iniquité, portez les fardeaux de ceux qui succombent sous le faix, donnez consolation aux affligés, brisez les liens des captifs. « Dissolve colligationes impietatis, solve fasciculos deprimentis ; dimitte eos, qui confracti sunt, liberos, et omne onus dirumpe. » Partagez votre pain avec celui qui a faim, et recevez sous votre toit celui qui est sans abri ; lorsque vous voyez un homme nu, couvrez-le et ne méprisez pas en lui votre chair : « Frange esurienti panem tuum, et egenos vagosque induc in domum tuam ; cum videris nudum, operi eum, et carnem tuam ne despexeris. » Alors vous m'invoquerez, et moi, le Seigneur, je vous exaucerai ; vous crierez vers moi, et je serai là pour vous répondre : Me voici : « Tunc invocabis et Dominus exaudiet ; clamabis et dicet : Ecce adsum. »* (*Isa.*, LVIII 3 et seq.)

Donné à Montpellier, le 22 février, 1851.

VII. MANDEMENT

Pour le carême de 1853.

SUR LA PROVIDENCE.

La parole est aux événements, nos très-chers frères, et jamais, peut-être, ils ne nous ont enseignés avec une plus solennelle grandeur. A cette heure, leurs voix sont si graves, leurs leçons si hautes, que les peuples, pour se dire leurs étonnements ou leurs admirations, semblent n'avoir plus qu'un mot dans leurs langues, celui de la Providence. Puis donc que ce grand nom de Dieu est aujourd'hui dans toutes les bouches, en présence des événements qui font du temps actuel un temps tout-à-fait à part; puisque l'action mystérieuse de la Providence divine est, à la fin, tant saluée par ceux-là mêmes qui, naguère encore, déniaient à Dieu le gouvernement du monde, c'est à vous parler d'elle que nous voulons consacrer les enseignements que nous avons le devoir de vous donner, quand reviennent pour vous, chaque année, les jours de la sainte quarantaine.

C'est un dogme de la foi catholique, N. T. C. F., que le monde ne va pas au hasard. Cette vérité que l'Eglise vous prêche, la sagesse antique l'avait hautement reconnue. Aux yeux de ses historiens et de ses poètes les plus accrédités, de ses philosophes et de ses moralistes les plus célèbres, Dieu n'a pas créé le monde pour le laisser aller à l'aventure. Le plus éloquent de ses orateurs,

dans le plus beau de ses discours, fait remonter jusqu'à lui, et les périls qui menacent son pays, et les prospérités qui glorifient sa nation. Mieux instruits que ces hommes de la Grèce ou de Rome, du dogme de la Providence divine, c'est surtout à nous qu'il appartient de confesser une vérité que le Créateur a écrite sur toutes ses œuvres, en la faisant grande comme celle de son existence, parce qu'elle est aussi nécessaire qu'elle au salut et à la consolation du genre humain. Il a fallu un siècle aussi peu sérieux que le siècle dernier, pour qu'elle ait été niée sans plus de façon, cette vérité d'une Providence veillant amoureusement sur le monde. Seuls, des sophistes sans entrailles ont pu blasphémer ce que la création tout entière proclame et adore; seuls, ils ont pu fermer l'oreille à ce concert qui chante et bénit cette adorable Providence; que la nuit annonce à la nuit, que le jour redit au jour; que le pauvre raconte au riche quand celui-ci lui apporte le pain de chaque jour; que le juste persécuté intime au méchant qui l'opprime, et que les peuples, menacés dans leur vie sociale, bénissent, à l'envi, devant les bras courageux qui se lèvent pour les défendre et pour les sauver.

Cette providence de Dieu, vous la confessez tous, N. T. C. F.; mais, si vous savez la bénir, savez-vous toujours bien la comprendre? Avez-vous quelquefois réfléchi à ce qu'elle a été sur le monde, et à ce qu'elle est sur vous chaque jour? Le triomphe universel et définitif de la religion de Jésus-Christ, voilà son intention principale, sa pensée habituelle, son but final dans le gouvernement des nations, comme dans celui de chacun de nous en particulier. Depuis l'origine du monde, c'est ce qu'elle a voulu, c'est ce qu'elle veut encore, c'est ce qu'elle voudra toujours; et quand elle fait siennes les choses du temps, elle n'est pas seulement profondément sage, elle est aussi, qu'on nous permette de le dire, profondément *chrétienne.*

L'*Epître* de saint Paul *aux Hébreux* nous a transmis, N. T. C. F., d'admirables paroles dans lesquelles la foi de l'Apôtre, toute pleine de génie, nous donne la raison de l'histoire et la clef des faits de l'humanité. Les siècles ont été disposés, nous dit-il, en vue du Verbe de Dieu, et c'est la foi qui nous le fait connaître: *Fide intelligimus aptata esse sæcula Verbo Dei.* (*Hebr.*, XI, 3.) Or, ce que la foi enseignait à ce puissant docteur des mystères de Dieu, la raison chrétienne le voit aujourd'hui, et aussi souvent que la science reste consciencieuse en ses investigations ou en ses dires, elle vient, aidée de faits nombreux et fréquents, le vérifier et le prouver chaque jour.

Evoquez pour un moment, N. T. C. F., tous les siècles du passé, depuis le jour où Dieu leur a dit d'être, jusqu'à celui où ils ont pris fin; demandez-leur pourquoi, avant la venue de son Fils, ils se sont levés, quarante fois de suite, sur le monde, et ils vous répondront qu'ils ne sont pas venus pour entasser des ruines sur des ruines; pour changer le nom des rois et maîtres du monde; pour mettre un Alexandre à la place d'un Darius; pour abattre un Pompée devant un César; pour glorifier Rome et humilier Carthage; pour tracer de splendides jardins sur les palais éboulés de Babylone; pour construire dans les sables du désert ces pyramides qui n'y font que de l'ombre et n'ont pas même été bonnes à garder ces ossements des rois qui leur avaient été confiés. Non, vous diront-ils, nous ne nous sommes pas succédé pour toutes ces choses si magnifiquement vaines; mais nous sommes venus pour saluer de loin, avec toute la grandeur que la terre comporte, elle qui voit tout passer et périr, ce grand jour du Messie apportant au monde la rédemption et le salut qui, eux, ne doivent pas mourir.

Si de ces faits vous passez à d'autres, N. T. C. F. : si, par exemple, vous demandez aux rois d'Assyrie, qui tiennent une place si grande dans l'histoire de l'ancien monde, comment il se fait qu'ils n'ont pu absorber dans leur immense empire, qui en a si facilement fini avec les grandes nationalités de ces temps, la mince nationalité du peuple juif; si vous voulez savoir comment il est arrivé qu'ils n'ont pas achevé de tuer ce si petit peuple; ils vous diront que Dieu était là, en quelque sorte, plus qu'ailleurs, et qu'il y était avec ses plans à lui, contre lesquels toutes les sagesses d'ici-bas ont toujours été et seront toujours bien infirmes. Sur la tige de Jessé, il avait enté cet olivier de la paix que les rois ne pouvaient pas dépouiller de ses rameaux pour s'en tresser des couronnes; sur le frêle roseau qui croissait aux bords du Jourdain, il avait mis une idée plus forte que la crue des plus grandes eaux; sur Sion, une lumière qui devait briller plus vive que toutes les autres, jusqu'au jour où le Messie du Juif humilié viendrait pour être lui-même la lumière du monde; et il fallait que ces décrets de sa providence fussent tous accomplis sur cette terre de ses plus douces bénédictions.

Nul ne se peut soustraire aux volontés de Dieu, N. T. C. F.; voyez plutôt les enfants de la vieille Rome elle-même, si terrible aux nations; que peuvent-ils en-dehors de ce que la Providence leur permet? Dieu leur met le glaive au poing; plus de sept siècles durant, ils vont sans qu'un seul jour il leur soit permis de se reposer. Et que font-ils? Ils subjuguent, un à un, tous les peuples du monde, et avec les débris et le sang de tous ces peuples vaincus, ils élèvent et cimentent le plus prodigieux de tous les empires. En connaissent-ils la destinée? En savent-ils le sens? Sont-ils assurés d'en rester les maîtres? Rien de tout cela ne leur a été dit! Semblables à ces ouvriers mercenaires qui s'épuisent à bâtir, avec leur sueur,

des palais qu'ils n'habiteront pas, les fils de la vieille Rome combattent, comme ceux-là travaillent, sans se guère douter de ce qu'ils font. Mais Dieu, qui les pousse, sait où il les mène. La grande, l'universelle paix, celle-là même que ses prophètes ont si divinement chantée, doit venir. C'en est assez ; tous les glaives, jusqu'alors si occupés, se reposent. Il faut que le silence soit fait dans le monde, au moment où il doit porter le berceau du Fils de Dieu, du prince de la paix véritable : *Princeps pacis.* (*Isa.*, IX, 6.) Il faut que, pour le plus facile triomphe de l'unité catholique, voulu par la Providence, le pouvoir temporel soit un dans l'univers. Il en sera ainsi. Les peuples, accoutumés à se tourner vers Rome, y verront s'élever ce trône sur lequel la vérité s'assiéra, pour de là gouverner le monde et en être à jamais la rédemption et le salut : *Fide intelligimus aptata esse sæcula Verbo Dei.*

Dieu, N. T. C. F., avait dit à son Christ : Demandez-moi, *Postula a me*, et je vous donnerai les nations pour votre héritage et les extrémités de la terre pour votre possession : *Et dabo tibi gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ.* (*Psal.* II, 8.) Cette prière; Dieu entendit son Fils la lui faire dès les jours de son éternité, et c'est pour qu'elle soit exaucée, dans le temps, que quarante siècles se succèdent les uns aux autres, amenant tous ces chocs de peuple à peuple, qui doivent aller faisant leur œuvre, jusqu'à ce que, dans un coin du monde, vienne le chef qui doit venir (*Gen.*, XLIX, 10), couché sur la paille d'une crèche, en attendant que, librement, il s'étende sur un gibet, pour sortir plein de vie, du fond même de son tombeau.

Eh bien ! le voilà venu : à l'étable de Bethléem, la croix du Calvaire a répondu ! Est-ce fini, N. T. C. F. ? Les siècles qui vont suivre n'ont-ils rien à faire dans cette grande transformation du monde qui commence ? Les siècles passés ont tous eu l'Église en perspective ; c'est elle aussi que les siècles chrétiens saluent à leur tour. Bâtie sur cette montagne de Jacob que le prophète a chantée, c'est vers elle que les peuples régénérés vont, dans un magnifique langage, s'exciter à monter : *Venite, ascendamus ad montem Domini et ad domum Dei Jacob.* (*Mich.*, IV, 2.) Le plan divin se continue ; il est après, plus miséricordieux qu'avant la venue du Messie sur la terre ; mais, après comme avant, tous les siècles lui viennent en aide. Celui de Trajan travaille pour lui comme celui d'Auguste ; celui de Constantin le développe comme celui de Charlemagne, et quand, du nord, des barbares viennent fondre, innombrables, sur la ville éternelle, c'est le plan providentiel qu'ils burinent, alors même que celui qui marche à leur tête s'est appelé le Fléau de Dieu. Soit donc qu'ils brisent, sous leur marteau, cette servitude du vieux monde qui ne pouvait pas tenir devant le Calvaire, soit qu'ils jettent leurs colères à tous les vents de l'univers, ils sont les ouvriers de Dieu; ils font son œuvre à leur façon, comme d'autres la feront, un peu plus tard, à la leur. Mais qu'ils se nomment Attila, ou qu'ils s'appellent Louis IX, quoique si dissemblables entre eux, ils peuvent dire, les uns devant Rome, les autres sur la terre autrefois baignée du sang de Jésus-Christ : « Nous sommes les porteurs d'une idée qui fait de nous les soldats d'une civilisation nouvelle; nous semons dans le monde ce qu'il nous a été dit d'y semer; nous ne nous savons qu'une chose à faire : c'est de nous tenir aux ordres de celui qui nous envoie. Il faut que la bonne nouvelle, écrite en caractères diversement mystérieux sur nos étendards, fasse son chemin dans le monde ; et que l'Evangile soit imprimé sur la terre, ici avec nos marteaux, là avec nos glaives; car, glaives et marteaux, nous tenons tout à la disposition de Dieu. » Eh bien ! méditez sur ces faits, vous qui croyez, N. T. C. F., au règne de Jésus crucifié, et vite vous ferez vôtre cette belle parole de saint Paul à ses frères dispersés : *La foi nous apprend que les siècles ont été faits en vue du Verbe de Dieu : « Fide intelligimus aptata esse sæcula Verbo Dei. »*

L'homme s'agite, N. T. C. F., dans cette sphère étroite d'activité, tracée autour de lui, dès le commencement. Il croit aller selon ses désirs et ses fins ; et il ne va jamais que comme la Providence divine veut qu'il aille. Mais si l'homme manque souvent son but, Dieu, lui, ne manque jamais le sien. Pour le procurer, il exalte et il humilie ; il élève et il abat ; il tue et il ressuscite, selon qu'il l'a une fois résolu. Sa fin, il la pose et il y marche; son but, il le sait et il l'atteint. Qui donc lui ferait obstacle ? Il est le Tout-Puissant, et, pour l'exécution de ses volontés, sa voix appelle ce qui est déjà, comme ce qui n'est pas encore. La liberté qu'il nous a donnée, il la respecte aussi longtemps qu'elle ne se fait pas rebelle; mais si elle s'inspire du bien pour le haïr ou du mal pour le faire, il la saisit, souvent dès ce monde, pour la punir. Toutes ces forces prétendues qui s'adorent elles-mêmes ici-bas, et qu'on appelle fastueusement les forces sociales, lui importent peu. Les hommes qui les représentent se croient, le plus souvent, égaux à lui; et quand est venue l'heure de leur humiliation, il fait un signe et tout est dit. Est-ce donc que ce n'est pas ainsi que sont tombées ces villes qui avaient nom Ninive et Babylone, Tyr et Memphis, Sidon et Jérusalem ? D'autres cités se sont élevées sur d'autres continents, grandes comme elles, et comme elles, aussi somptueuses à cette heure. Quel est le sort qui leur sera fait ? Celui peut-être de leurs superbes devancières, et certainement aussi lamentable, à cause de leurs crimes, s'il en a été ainsi décidé dans les conseils de la Providence, qui marche à ses fins avec une

suavité mêlée de force, et qui veut que l'humanité soit toujours à Dieu, et que l'Eglise, le royaume béni de son Fils, soit toujours debout dans le monde : *Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ.* (*Psal.* II, 8.)

Que si vous nous demandez, N. T. C. F., comment est-ce que la Providence fait ces choses, nous sommes prêt à vous le dire. Dieu, dont les jugements sont équitables et se justifient par eux-mêmes, a vu, dans la Rome antique, quelques-unes de ces vertus morales qui, comme de riches épaves, ont surnagé au milieu du naufrage de toutes les vertus, chez les autres peuples. Pour l'en récompenser, il la prend à son service, et lui donne le monde à conquérir, en vue de son Christ, comme vous l'avez déjà vu. Mais voilà que le Fils de Dieu ayant paru sur la terre, cette Rome, si bénie dans ses armes, égare sa reconnaissance. Elle ne veut pas comprendre sa mission ; elle verse le sang de Paul, venu tout exprès pour la lui dire ; elle refuse d'admettre, dans sa politique, l'idée que ce corroyeur de Tharse lui a prêchée, et elle continue à abriter, dans son sein, toutes les erreurs et tous les vices des nations diverses que jusqu'alors elle a vaincues. Dieu irrité la maudit, et après avoir jeté sur le sol, encore couvert de ses débris, cet instrument rebelle à ses vues, il s'en choisit un autre qui se révèle moins indigne de lui. Les forêts de la Germanie le lui offrent plus sobre, plus chaste, plus pauvre que le peuple de Rome, mais aussi courageux que lui. De son jeune chef, qu'il prend par la main comme autrefois Cyrus, il fait l'homme de sa droite, le poussse sur les Gaules, amène devant lui une multitude innombrable d'ennemis ; et quand il est là, préparé à l'œuvre des batailles ; « Fier Sicambre, lui crie-t-il, de superbe que tu es, fais-toi humble ; adore ce que tu as brûlé ; brûle ce que tu as adoré. Si sous ma main, ta tête se courbe, je courberai, sous la tienne, tous ces peuples qui t'attendent sans te connaître, mais qui se sentent mal à l'aise, agenouillés devant des dieux qui ne le sont pas : *Mitis depone colla, Sicamber ; adora quod incendisti, incende quod adorasti.* (Greg. Tur.) » Sa tête, le Sicambre l'a courbée, N. T. C. F., et de la bouche de ces hommes, qui vont soutenant son œuvre de leur glaive, sans peut-être y rien comprendre, est tombée une parole qui a été pour vous celle de la rédemption et du salut : « Nous ne voulons plus, roi pieux, de ces dieux mortels comme nous, et nous sommes prêts à suivre le seul Dieu que Rémy nous dit être immortel : *Mortales Deos abigimus, pie rex, et Deum, quem Remigius prædicat immortalem, sequi parati sumus.* » (Id.)

Vous savez, N. T, C. F., s'ils ont été fidèles à leurs serments ces hommes des grands combats, aux premiers jours de notre histoire. Pendant quatorze ans, le peuple et la race du guerrier franc ont servi la Providence et exécuté sur la terre la politique du ciel. Les champs de Poitiers et ceux de la Palestine, non moins funestes à l'infidèle ; Rome donnée au Christ, et contre laquelle l'enfer, pour si assuré qu'il soit du triomphe, ne prévaut jamais; l'esclavage païen aboli ; d'immenses continents, appelés par nous à la lumière comme à la liberté de l'Evangile; tous ces faits de Dieu, que nous autres Français menons si glorieusement dans le monde, sont là, au besoin, pour vous le prouver à tous : *Gesta Dei per Francos.*

Et si, N. T. C. F., tous ces faits, parce qu'ils sont déjà loin de nous, ne vous parlent que d'une manière affaiblie, ne remontez pas si loin dans le passé de nos annales. Que n'ont pas vu nos pères, aux derniers jours d'un autre siècle? Que n'avez-vous pas vu, vous-mêmes, au commencement de celui-ci ? Les événements ont-ils donc manqué d'éloquence? Leur voix n'a-t-elle pas dit assez haut de quelle ampleur est, sur le monde, l'action de cette Providence que nous prêchons?

Les miracles ont leur langue, dit saint Augustin, pour qui sait l'entendre : *Habent miracula, si intelligantur, linguam suam.* (*De civ. Dei.*) Et qui n'entendrait pas la voix des prodiges qu'il nous reste à vous raconter?

Un jour, après quinze cents ans, trompée par des sophistes qui disaient déjà que l'idée chrétienne avait fait son temps, la France, tournant le dos à tout son passé, s'égara dans les voies de la mécréance, et, s'isolant de sa propre gloire, se complut à se mettre en dehors de la politique de Dieu. Au milieu du christianisme qui lui parlait de partout, par ses lois et par ses monuments, par ses écoles et par ses temples, par ses institutions et par ses mœurs, elle se mit à se faire un royaume païen, en tout semblable à ceux que, quinze siècles plus tôt, elle avait été appelée à détruire. Elle en devint si malheureuse; tant de calamités étranges fondirent sur elle, que l'on crut, un moment, qu'elle allait périr. Mais sa mission n'était pas finie. Dieu n'avait momentanément rejeté l'instrument ordinaire de son pouvoir dans le monde, que pour le retremper et le rendre meilleur. Pendant que ses bourreaux torturaient au cœur, comme un remords, cette fille aînée de son Eglise ; pendant qu'ils lui faisaient des fléaux à la hauteur de ses fautes, Dieu prit une fois de plus le chemin de ses camps et de la victoire. Il alla aux portes de Rome, où l'impiété, dans son ivresse, avait dit que son règne allait périr. Là, il arrête le vainqueur de l'Italie, celui qu'on avait appelé l'homme du destin, et qui était tout simplement l'homme de la Providence. Comme à Clovis, dont le jeune guerrier n'a pas ramassé le sceptre, trop léger peut-être pour sa main, Dieu lui dit : « N'entre pas dans Rome, et rends-moi la France ; sur ton front je mettrai l'onction sainte, dans tes mains l'épée de Charlemagne; puis, tu iras par le monde.» Il laissa Rome à Dieu, releva les autels, re-

fit la France, la remit à sa place, c'est-à-dire à la tête de l'humanité, au premier rang des peuples chrétiens. Le char du triomphateur roula si rapide, sa course devint si belle, que les peuples parurent ne plus savoir s'ils le subissaient comme un nouveau maître qui vient et demeure, ou seulement comme un vainqueur qui frappe et s'en va. Mais voilà que l'aigle qui portait, planant par les airs, le nom du héros jusqu'aux extrémités de l'univers, fut tout à coup aperçue inégale, quoique majestueuse encore, dans son vol. Qu'était-il donc arrivé, N. T. C. F.? Une chose estimée minime par les hommes de la politique de ce temps-là. En passant sur la Rome chrétienne, cette noble messagère avait heurté de ses ailes la croix qui domine le premier temple de l'univers catholique et s'y était blessée..... A quelque temps de là, elle allait, mortellement atteinte, s'abattre, à travers les mers, vous savez où.......!

C'est ainsi, N. T. C. F., que, pour notre bien et surtout pour notre instruction, Dieu nous fait voir, comme aujourd'hui comme toujours, que sa Providence est chrétienne; c'est ainsi qu'il poursuit d'une manière inexorable tous les royaumes de la terre, les élevant quand ils se montrent vertueux, avant la venue de son Christ, et assez chrétiens, après, pour mériter de le servir; les abaissant s'ils se rendent indignes de leur mission, et quelquefois les effaçant du rang des nations, s'ils se refusent obstinément à entendre ses avertissements divins.

On a beaucoup cherché la cause de la prospérité et de la décadence des empires. Eh bien! N. T. C. F., lisez l'histoire, non pas telle que les hommes l'écrivent avec leurs passions, mais telle que Dieu l'a faite avec sa justice, et vous verrez que la cause en est toute là. Heureux les peuples qui savent le comprendre, et qui demeurent convaincus que pour gouverner, d'une manière prospère et durable, les royaumes de la terre, leurs princes doivent pouvoir, tout d'abord, regarder au royaume du ciel, faire chrétiennement l'œuvre de la Providence, et ne pas oublier que les siècles ont été disposés, non pour leur gloire à eux, mais pour la gloire du Verbe de Dieu : *Fide intelligimus aptata esse sæcula Verbo Dei.*

Ce que Dieu veut, N. T. C. F., ce qu'il fait dans l'intérêt des gouvernements et des peuples, il le veut et le fait pour chacun de nous en particulier. Il nous dirige avec autant de sollicitude que les plus grands empires, et il nous pousse, avec une égale sagesse, vers le même but. Comme celle des nations, la Providence de l'homme est chrétienne. C'est par là, c'est à ce point de vue seul qu'elle, aussi, peut être raisonnablement comprise et dignement expliquée. Pour se rendre compte de sa raison d'être et du but que le Créateur lui a donné à atteindre, il faut que l'homme s'élève au point d'où Dieu l'a fait et d'où sa Providence le gouverne, c'est-à-dire sur les hauteurs de l'éternité, en face de l'idée chrétienne et de l'avenir.

Soyez-en sûrs, N. T. C. F., c'est pour être demeurés en bas, et pour avoir raisonné en dehors de cette grande et immense idée; c'est pour n'avoir eu devant leurs yeux que la terre et le temps, pour avoir regardé la vie présente et ses misérables biens comme le tout de l'homme; c'est pour avoir confondu le vice, qui est le mal, avec des infirmités passagères qui, souvent, sont un bien; c'est pour avoir regardé ce monde comme le lit de douleur sans fin pour la créature, tandis qu'il n'est que le théâtre de ses combats et son chemin vers l'avenir; c'est, enfin, pour n'avoir tenu compte, dans ce déplorable et frauduleux inventaire, que des fatigues de la marche et des ennuis de la lutte, sans mettre en regard les fruits de la victoire et les joies de la patrie véritable, que tant de philosophes païens, que tant de chrétiens indignes de ce nom, se sont égarés, les uns jusqu'à insulter à la Providence, les autres jusqu'à la méconnaître, et tous jusqu'à oser ce blasphème de ces impies dont il est parlé dans l'Ecriture : Dieu a mis devant sa face un nuage qui lui sert de bandeau et lui dérobe la misère de sa créature : il se promène, sans se soucier d'elle, sous les portiques des cieux : *Nubes latibulum ejus, nec nostra considerat et circa cardines cœli perambulat.* (*Job.*, XXII, 14.) Blasphème horrible, mille fois plus odieux que celui de l'athée, car il laisse vivre l'Etre divin tout juste assez pour lui jeter l'insulte !

Il nous serait facile, N. T. C. F., de venger ici la Providence des injures de la raison dévoyée, par la raison rendue à elle-même. A ceux d'entre vous, dont le nombre est heureusement petit, qui, ne croyant pas à l'avenir se plaignent amèrement de leur sort, nous pourrions dire : O hommes qui vous êtes mis au rang de la brute, pourquoi ne vivez-vous pas insouciants comme elle? Pourquoi, poussière vous-mêmes, foulez-vous, avec murmure et dédain, la poussière qui est sous vos pieds? Vivez votre vie, et si vous êtes fatigués, attendez, vous aussi, votre repos du néant. Un insecte qui se noie dans une goutte d'eau, ou qui est écrasé par un brin d'herbe, ose-t-il accuser le ciel? Pauvres atomes, perdus dans l'immensité, qu'êtes-vous davantage? La mer en courroux n'a pas encore franchi le grain de sable opposé à sa fureur, Dieu, de la même main qui lui a posé des limites, a tracé un cercle étroit autour de vous; vous pouvez bien agiter, troubler votre ordre à vous, mais, allez, vous ne troublerez jamais le sien!

A ceux qui ne sont pas déchus à ce point; à l'homme qui se croit encore, malgré cet oubli apparent de Dieu, la première de ses créatures et le maître de ce bel univers, nous pourrions dire aussi : Regardez autour de vous, voyez ce monde construit avec tant d'art, orné avec une si prodigieuse magnificence; voyez-le suspendu miraculeusement

dans les airs, au milieu de ces étoiles brillantes, milices du ciel qui le gardent et qui l'éclairent, Dieu a fait votre palais de cette auguste demeure. Vous est-il permis de croire qu'il vous y oublie, ou qu'il n'ait eu que des pensées de dérision sur vous, qui vous en dites et qui en êtes réellement le roi ?.... Mais, vous traitant avec plus de justice, nous préférons, N. T. C. F., rendre un hommage vrai à votre foi, et vous dire : Non, le juste ne se plaint pas au milieu même des afflictions qui l'éprouvent. Et comment le pourrait-il faire, puisqu'en tournant ses regards vers une autre vie, ces afflictions lui révèlent le secret de rendre plus heureuse la vie présente? Ce sont elles qui, bien comprises, le préservent de tant de déceptions, et lui apprennent à trouver dans son âme le plus grand des biens, la paix! O hommes que la tristesse dévore ! vous qui possédez peut-être en abondance les biens de la terre, et qui cependant ne trouvez dans la vie qu'amertume ou désespoir, cessez d'accuser la Providence ! Que tardez-vous à reconnaître que c'est pour lui avoir résisté, que c'est pour n'avoir pas été chrétiens que le bonheur qui aurait pu vous venir a fui loin de vous? Ah ! il vous attendait au foyer domestique, au milieu des joies douces et saintes de la famille. Est-ce bien là que vous l'avez cherché? Vos infortunes n'ont-elles pas commencé avec vos infidélités? N'est-il pas vrai que vous n'avez eu à vous plaindre que quand vous avez eu donné à Dieu le droit de se plaindre de vous? Le jour où, malgré le cri de vos consciences, vous avez porté à votre bouche ce miel défendu qui faisait dire à Jonathas, avec un si amer regret : *Gustans, gustavi paululum mellis et ecce morior* (*Reg.*, XIV, 43); n'est-ce pas alors que vous avez connu ces nuits sans sommeil, qui tuent la vie de l'homme en attendant que Dieu vienne la juger?

Qui donc vous a jetés, vous autres, habitants des campagnes, dans ces assemblées maudites où vous avez appris à vouloir, par de mauvais moyens, ces biens de la terre qui, possédés dans une mesure plus petite et avec moins d'envie, avaient jusque-là suffi à votre bonheur ? Vous avez donné entrée dans vos âmes à d'insatiables désirs, et vous êtes devenus le jouet d'une foule d'ambitieux plus coupables que vous et qui vous voient tranquillement subir aujourd'hui dans les fers, dans l'exil ou sur l'échafaud, des crimes qu'ils ont médités et voulus bien plus que vous. Si les leçons qui vous ont été données au jeune âge vous avaient toujours inspirés; si vos cœurs avaient continué à s'ouvrir aux enseignements de la foi; si, moins préoccupés de la vie qui finit, vous aviez un peu plus espéré dans la vie qui demeure, vous auriez continué à trouver le bonheur dans une obscurité qui n'est pas sans charme; et à cette heure vos femmes, vos fils ou vos filles ne pleureraient pas sur vous, à peu près sans espérance, tant est profond l'abîme où ils vous voient descendus !

Ah ! redevenez, N. T. C. F., des époux fidèles, des pères de famille vigilants, de bons citoyens ; soyez justes, probes, charitables ; soyez ce que vos instincts, ce que vos natures vous disent d'être ; soyez ce que Dieu vous veut et ce que vos passions seules ne vous veulent pas; en un mot, soyez chrétiens, et cette Providence, qui est si attentive à vêtir les lis des champs et à nourrir les oiseaux du ciel, donnera à votre âme, bien autrement précieuse, cette paix de tous les jours, sa nourriture à elle. Alors vous aurez l'intelligence de cette encourageante parole du livre divin, de l'Evangile : *Cherchez d'abord le royaume des cieux et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît* : « *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* (*Matth.*, VI, 33.)

Donné à Montpellier, le 25 janvier 1853.

VIII. MANDEMENT

Pour le carême de 1854.

CONSÉQUENCES QUE L'AME CHRÉTIENNE TIRE POUR SA CONDUITE DU DOGME DE LA PROVIDENCE.

La Providence saisissant le monde, à tous les âges, pour y faire régner avec splendeur l'idée chrétienne, tel a été, nos très-chers frères, le fait imposant que, l'année dernière, nous avons offert à vos méditations. Nous avons pu vous dire, il vous en souvient, que le monde n'allait pas au hasard, et que, surtout dans l'ordre moral, il était soumis à des lois qu'il ne pouvait jamais violer qu'à son dam. Aujourd'hui nous venons tirer, devant vous, quelques-unes des conséquences qu'entraîne pour la bonne conduite de la vie, le dogme béni de la Providence. En effet, tous les côtés de cette grande vérité sont bien trop pratiques pour que nous puissions nous dispenser de vous en signaler ici quelques-uns. La vie chrétienne s'accommoderait mal de ce qui la réduirait aux froides spéculations d'une stérile sagesse, et elle ne se laisserait pas volontiers dépouiller de cette puissance de bien faire que Dieu lui a voulue pour la sanctification de ceux qu'il est venu instruire lui-même et sauver.

Quand Dieu, N. T. C. F., eut fait tous ces mondes innombrables qui sont sur nos têtes; quand il eut appelé sa sagesse à l'assister de sa présence au moment même où il posait les fondements de la terre, voulant qu'elle fût à ses côtés, disposant avec lui toutes choses, selon ces belles paroles : *Quando appendebat fundamenta terræ, cum eo eram cuncta componens* (*Prov.*, VIII, 29, 30), et que les merveilles de la création eurent apparu tout-à-coup comme le jeu incessant et inappliqué de ses mains : *Ludens coram eo omni tempore* (*Ibid.*); est-ce donc que tout était fini pour le divin architecte ? Non, N. T. C. F., et le dernier effort de la puissance créatrice restait encore à se montrer. D'une seule de ses paroles, Dieu avait dit : *Que la lumière soit* (*Gen.*, I, 3), et la lumière était venue éclairer son

puissant travail. Mais, à ce palais magnifique, construit de ses mains, il fallait un habitant qui pût en admirer les riches proportions et en célébrer toutes les magnificences. Eh bien! la formation de l'hôte de cet univers est résolue. C'est Dieu, dans l'unité de sa nature et la trinité de ses personnes, qui se recueille comme pour délibérer sur le complément, tel qu'il l'a compris, de son œuvre; et, c'est encore lui qui, éclatant en une sublime parole, semble, plus que jamais, sortir de son repos pour créer l'homme, et donner ainsi au plus beau de tous les spectacles le plus intelligent de tous les spectateurs : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* (*Gen.*, I, 26.)

C'est donc de Dieu que nous venons, N. T. C. F., et c'est de lui aussi que nous tenons l'auguste mission de suppléer, auprès de sa Majesté souveraine et comme pontifes de la nature entière, tous ces mondes qui lui obéissent sans le connaître, et qui le confessent sans le pouvoir adorer. Arrière donc, et à jamais, ces blasphèmes d'une sagesse qui se trouble et s'embarrasse là où le plus vulgaire chrétien comprend et adore! Non, ce n'est pas lui qui, tournant le dos aux grandeurs de son origine, ne comprendra rien à celle de sa fin. Plus il verra le Très-Haut le traitant avec une sorte de respect quand il le crée, plus aussi il s'expliquera cette action continue par laquelle il va le sanctifiant jusqu'à ce qu'il le ramène à lui. Alors il a l'intelligence de ce mot profond de l'un des plus mâles esprits qui aient jamais médité et sur les origines et sur les fins de l'humanité. Il comprend que Tertullien a eu raison de dire que, destiné à porter un jour le titre de chrétien, Dieu, en le créant, devait copier l'homme sur le modèle de son Fils, de l'Homme-Dieu, qui était l'homme futur : *Cogitabatur homo futurus.* Tout ravissant que lui paraisse son corps au moment où il sort des mains de Dieu, le chrétien n'y voit pourtant qu'un peu de boue. De son œil que la foi éclaire, il en perce la brillante enveloppe, pour aller chercher derrière elle cette âme que Dieu y a mise; âme si intelligente et si libre qu'elle se révèle à lui, pleine de dédain pour le présent, ardente de la soif de l'avenir, généreuse jusqu'à pouvoir accomplir tous les combats de la vie, et prête à témoigner à toute heure, par les sacrifices les plus héroïques, selon la pensée du même docteur, qu'elle nous a été donnée dès le commencement, avec toutes les divines aspirations de la vie chrétienne : *Testimonium animæ naturaliter Christianæ.*

Ainsi fixé sur son origine, l'homme chrétien, N. T. C. F., ne cherche pas ailleurs le mot de tous les mystères que lui offrent sa nature et les tendances opposées, qui, tantôt s'élèvent et tantôt s'abaissent, selon que dans sa vie il s'en laisse plus ou moins diriger. A cette parole, que Dieu a prononcée lorsqu'il a contemplé son œuvre : *Et vidit Deus quod esset bonum* (*Gen.*, I, 10), il n'oppose pas ses paroles d'insoumission et de révolte; et si l'ordre actuel des choses lui dérobe encore les secrets de Dieu, il attend, pour les connaître, les temps que le ciel a lui-même marqués. En vain l'impie le presse de mêler ses blasphèmes aux siens; en vain il affirme devant lui, d'une voix qui serait le scandale de la création, si elle demeurait impunie, que le monde est un mal!.... «Le mal, lui répond-il, n'est nulle part que sur vos lèvres et dans votre cœur, qui l'a fait. Il n'est pas même, sachez-le bien, dans le châtiment de vos révoltes qui, comme l'enfer, m'est une leçon, à moi, en même temps qu'il est une glorification à Dieu, s'inspirant, pour vous punir, des droits par trop méconnus de sa justice souveraine. Allez, vos murmures me sont une preuve nouvelle que l'homme et le monde ont été faits dans un but chrétien, et que si vous êtes mal à l'aise ici-bas, c'est que vous n'avez compris ni votre origine ni votre fin. Dieu ne nous a trompés ni l'un ni l'autre : à vous il a donné ces prospérités fausses qui éloignent de lui, et à moi ces épreuves miséricordieuses qui me le font trouver. Vous vous vantez d'être heureux et vous ne l'êtes pas : je ne dis rien de mon bonheur, quoiqu'il soit profond, au milieu même des angoisses incessantes que vous me voyez. Nulle part Dieu n'a déclaré qu'il eût fait le monde bon aux méchants, aux avares, aux voluptueux; et l'un des plus grands interprètes de ses pensées divines, saint Augustin, m'a dit, le sachant bien, que le bonheur n'était pas loin de Dieu. Il nous a faits, vous et moi, pour lui, et il est de notre destinée d'être battus comme par une continuelle tempête, aussi longtemps que nous ne chercherons pas le repos dans son sein : *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

Pour celui, N. T. C. F., qui ne croit pas à cette action continue de la Providence divine sur l'homme, la bénissant dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, la vie actuelle est et reste le plus insondable de tous les mystères. mais, à qui se regarde comme l'enfant de Dieu, la vie, pour si peu désolée qu'elle soit, est et demeure le plus précieux des biens et le plus riche de tous les dons qu'il nous a faits. L'Apôtre l'a dit : *Nous savons qu'à ceux qui aiment Dieu, tout devient un bien : « Scimus quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (*Rom.*, VIII, 28); » et, soit que le ciel les élève ou les abaisse, qu'il les éprouve ou les console, qu'il leur soit doux ou qu'il leur soit sévère, ils ne savent que le bénir en face et l'adorer. Depuis que le Fils de Dieu est venu sur la terre, prenant sur lui nos misères pour mieux compatir à nos infirmités (*Hebr.*, V, 2), ce que les chrétiens redoutent le plus, c'est de ne pas lui ressembler assez dans ses douleurs. Aussi, de si bas qu'il parte pour aller le joindre au Calvaire, ou de si haut qu'il y soit précipité, l'homme de la foi reste sublime dans cette marche douloureuse, qu'il aspire à rendre

un peu semblable à celle de Jésus portant le bois du sacrifice, sur lequel il doit être étendu.

C'est là, N. T. C. F., ce qui vous explique tous ces héroïsmes vulgaires que le monde de la sagesse antique n'a pas même connus, et que celui de l'Evangile vous offre innombrables jusqu'à ne pouvoir être comptés. Cherchez une âme vraiment chrétienne, vivant sous l'œil de Dieu, et en quelque sorte de Dieu lui-même, et vous aurez trouvé, quelque part qu'il se trouve placé, le sage le plus inébranlable et l'homme le plus accompli. Agissant par les motifs les plus élevés, soutenu par les espérances les plus riches, les combats difficiles sont ceux qu'il livre avec plus d'assurance et aussi avec plus de succès. En s'attaquant à son propre cœur, il n'ignore pas qu'il s'attaque à un ennemi contre lequel il lui faudra sans cesse combattre; et, quoique la guerre qu'il soutient doive durer autant que sa vie, ses efforts ne se ralentissent jamais, Le ciel est au prix de cette lutte; et qu'elle ait, parmi les hommes, de nombreux spectateurs, ou qu'elle soit fournie sous l'œil de Dieu seul, elle sera ce que l'Evangile la veut, vive et ferme, courageuse et digne.

Voyez plutôt, N. T. C. F., toutes les carrières sont ouvertes devant lui. Si la magistrature fixe son choix, soyez sûrs qu'il y porte cette inflexibilité de conscience contre laquelle viennent échouer ou toutes les tentatives de la corruption ou tout l'aveuglement des partis. Près de lui et sur lui veille l'œil de la Providence, aux soins de laquelle il s'en est remis de son avenir comme de celui des siens; et, dans la confiance qu'elle lui inspire, il trouve une force d'âme que ne peuvent connaître les hommes sans principes ou sans foi. Embrasse-t-il le parti des armes, il y brille par une élévation d'âme à laquelle on peut atteindre, mais que jamais on ne peut surpasser. Brave par devoir, il doit à la tranquillité de son âme plus que le guerrier ordinaire à l'impétuosité de son courage. En lui le coup d'œil est plus sûr, le conseil plus habile, la bravoure plus soutenue; et si, en combattant les ennemis du prince et de la patrie, il élève quelquefois sa pensée vers la patrie qui l'attend, c'est pour se rappeler qu'il ne peut obtenir la seconde qu'en combattant vaillamment pour la première. S'ouvre-t-il le chemin des honneurs en montant aux emplois publics ou aux dignités de l'Etat, en vain l'on essayerait de l'engager dans les manœuvres de l'injustice, dans les détours de l'iniquité, moins encore dans de coupables complots. Et qu'on ne croie pas triompher de ses scrupules en lui offrant, pour le rassurer, l'exemple de tous ceux dont la délicatesse s'alarme peu de ce qui paraît par trop alarmer la sienne; ce n'est point d'après les pensées des hommes qu'il forme ses pensées, encore moins sur leurs actes qu'il modèle les siens. Sa règle, N. T. C. F., c'est la loi de son Dieu : il condamne tout ce qu'elle réprouve, ne se permet que ce qu'elle autorise; et, poursuivant pour fortune le salut de son âme, ni les temps, ni les circonstances, ni les intérêts de la terre ne l'ébranlent. Retranché dans sa conscience, comme dans une position qu'on peut attaquer, mais qu'on ne saurait prendre, il reste honnête et pur, probe et juste sous l'œil du seul maître dont le regard le préoccupe. Mais est-ce le sacerdoce qu'il a reçu, à l'instant la sublimité de sa vocation devient l'objet habituel de ses pensées, comme l'accomplissement des devoirs qu'elle lui impose celui de ses affections. Qu'il prie ou qu'il agisse, tout lui rappelle qu'il n'est prêtre que dans l'intérêt des autres; aussi pour fermer son cœur à toute autre passion qu'à celle du bonheur de ses frères, il a rompu avec le siècle, brisé les liens les plus doux, il a dit à ses parents, à la nature elle-même : Je ne vous sais plus, je vous ignore : *Dixit patri suo et matri suæ : Nescio vos, et fratribus suis : Ignoro vos.* (*Deut.*, XXXIII, 9.) Ah! si sa mission n'est pas sans épreuve, elle n'est pas non plus sans consolation; le Dieu qu'il sert la lui ménage dans le bien qu'il fait et dont lui seul a le secret. Puis, que font au prêtre les jours du pèlerinage? Il a appris du vieux patriarche qu'ils sont courts et mauvais. Homme de l'éternité, ce monde, tout ravissant qu'il est, ne s'offre à ses yeux que comme la tente dressée pour le repos du voyageur; et, qu'on le bénisse ou qu'on l'attaque, qu'on le vénère ou qu'on l'insulte, il poursuit tranquillement sa course, laissant, à celui qui doit être sa récompense, le soin de dompter les combats qu'il livre et les triomphes qu'il obtient. Reste-t-il dans les rangs inférieurs de la société, c'est pour y perpétuer toutes ces traditions de droiture, de justice, de bienfaisance, qui feraient de la société des hommes une société de saints, si, descendant du grand au petit, du riche au pauvre, leur empire allait détruisant cet égoïsme qui menace de nous laisser sans vertu, en tarissant, au milieu de nous, la source de tous les nobles et généreux sentiments. Grand, quelle que soit la carrière qu'il parcourt, l'homme qui croit à la Providence divine, ne l'est pas moins dans les situations diverses par lesquelles il plaît à Dieu de le faire passer. En lui la fortune est sans dédain, la pauvreté sans murmure : il rend l'une abordable par la modestie avec laquelle il en use, il amoindrit les privations de l'autre par la résignation avec laquelle il souffre, il triomphe sans orgueil, il succombe sans faiblesse, et c'est dans le malheur qu'éclate toute sa dignité.

Et, de fait, N. T. C. F., il n'en saurait être autrement avec les fortes et mâles doctrines de l'Evangile. L'antiquité païenne n'a jamais eu, pour la vraie grandeur de l'homme, une seule parole qui ait valu ce que valent celle-ci : « Ne vous inquiétez point, pour votre vie, de ce que vous mangerez, et pour votre corps, comment vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Regardez

les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Et pour le vêtement, de quoi vous inquiétez-vous? Considérez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent. Or je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs qui est aujourd'hui et qui sera demain jetée dans la fournaise, combien aura-t-il plus soin de vous vêtir, hommes de peu de foi ! Ne vous inquiétez donc pas en disant : Que mangerons-nous; ou que boirons-nous, ou de quoi nous revêtirons-nous? Car les gentils s'occupent de toutes ces choses; mais votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît. » (*Matth.*, VI, 25-33.)

Et quelle place serait donc ici laissée, N. T. C. F., aux ardeurs de la cupidité, aux froids calculs de l'égoïsme, ou aux conseils sordides de l'avarice? Qu'y a-t-il d'étonnant qu'après avoir médité, au pied de la croix, de telles paroles, le monde ait été déserté par des solitaires comme les Paul, les Antoine, les Hilarion ; les pauvres secourus par des hommes comme les Paulin de Nole, les Eloi de Noyon, les Vincent de Paul; les malades pansés par des pontifes comme les Charles Borromée, les Fénelon, les Belzunce; et les douleurs de l'humanité, à tous les degrés de l'échelle sociale, partout recherchées pour être partout consolées? Vous le savez bien, N. T. C. F., c'est là une gloire dont le chrétien est jaloux et qu'il ne cède à personne; lui aussi a compris, comme l'Apôtre, cette philosophie du Maître, parfaitement inconnue du vieux monde, et qui est descendue des cieux avec lui. C'est parce que Jésus avait dit le premier : « Cherchez tout d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît, » que Paul a pu dire, à son tour : « Ne vous inquiétez de rien; mais, en toutes choses, présentez à Dieu vos demandes par des prières et des supplications, accompagnées d'actions de grâces. Tout ce qui est vrai, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui donne un bon renom, tout ce qui est vertueux, tout ce qui est estimable dans la conduite, Frères, que ce soit là votre méditation. Ce que je vous ai enseigné et ce que vous avez vu en moi, faites-le..... Ce n'est pas à cause de ma détresse que je parle ainsi, car j'ai appris à être content de l'état où je me trouve. Je sais vivre pauvrement et je sais vivre dans l'abondance. Ayant tout éprouvé, je suis fait à tout, aux bons traitements et à la faim, à la richesse et à la pauvreté. *Je puis tout en celui qui me fortifie* : « *Omnia possum in eo qui me confortat.* » (*Philip.*, IV, 4-13.)

Oui, N. T. C. F., c'est parce que ces grands et beaux enseignements du Maître et du disciple, de Jésus et de Paul, sont encore, à cette heure, ceux que l'Eglise vous redit, que les miracles de la charité nous réjouissent, en se reproduisant aussi souvent que le pauvre souffre et qu'il a besoin d'être soulagé. De bien mauvais jours viennent de se lever sur nos contrées; elles ont souffert du froid et de la faim, et les fléaux de Dieu ne leur ont pas manqué. Eh bien! pour si rudes qu'ils aient été, ils nous ont tous trouvés à notre poste, *préparés*, nous le disons ici avec bonheur, *à toutes sortes de bonnes œuvres.* (II *Tim.*, III, 17.) Les riches ont été ce que Dieu les veut toujours, mais surtout au temps de calamités, les instruments reconnaissant de la Providence ; les pauvres, à leur tour, ont été résignés et soumis ; et s'ils ont, cette fois, murmuré devant lui, ce n'a été que pour lui envoyer, avec des prières pour ceux qui les ont nourris, des paroles de reconnaissance et d'amour pour les dons, si généreux, qu'ils en ont reçus. Plus les soins ont été nombreux, plus les secours ont été multipliés. Un instant la cité ne s'est occupée que des misères du pauvre, et elle a été comme sillonnée, en tout sens, par ses hommes les plus dévoués et ses femmes les plus chrétiennes. Les prétextes abondaient pour ne pas donner, tant se produisaient ardentes et variées les œuvres diverses du soulagement et de la charité ! Si quelques-uns s'en sont autorisés pour détourner leurs regards des souffrances du pauvre, le plus grand nombre a été unanime à s'en inspirer pour les mieux secourir; et quand s'est écroulée la voûte de l'un de nos temples, récemment donné pour abri à la pauvreté volontaire, à celle qui est toute une bénédiction aux lieux qui ont le bonheur de la recueillir, on a vu toutes les mains apporter, à l'envi, leur pierre pour réparer cet édifice sacré, le premier que vos pères ouvrirent aux saintes solennités du vieux culte, après ces jours d'orage qui éclatèrent sur la France, emportant toutes les institutions les plus précieuses de la patrie (1).

Providence de mon Dieu, je vous bénis, et c'est vous que je salue avec transport, à l'entrée de ces jours où la grâce nous vient à tous, si abondante, des plaies sacrées de Celui qui nous a lui-même appris tout ce que nous vous devons! Les hommes s'ils le veulent, peuvent, vous dirai-je avec un de vos serviteurs, me dépouiller et des biens et des honneurs, les maladies m'ôter les forces et les moyens de vous servir; je puis même perdre votre grâce par le péché ; mais jamais je ne perdrai mon espérance : je la conserverai jusqu'au dernier moment de ma vie, et tous les démons de l'enfer feront de vains efforts pour me l'arracher : *In pace, in idipsum dormiam et requiescam.* (*Psal.* IV, 9.) Que les autres attendent leur bonheur ou de leur richesses ou de leurs talents; qu'ils s'appuient sur l'innocence de leur vie

(1) L'église des Augustins, cédée aux RR. Pères Carmes déchaussés, en novembre dernier.

ou sur la rigueur de leur pénitence, sur le nombre de leurs bonnes œuvres ou sur la ferveur de leurs prières; pour moi, Seigneur, toute ma confiance, c'est ma confiance même, cette confiance qui n'a jamais trompé personne, et dans laquelle je sens que vous m'avez tout particulièrement établi : *Quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* (*Psal.* V, 10.)

Je connais, hélas ! je ne connais que trop combien je suis fragile et changeant ; je sais ce que peuvent les tentations contre les vertus les mieux affermies ; j'ai vu tomber les astres du ciel et trembler les colonnes du firmament ; mais tout cela ne peut m'effrayer ! Tant que j'espérerai, je me tiens à couvert de tous les malheurs, et je suis assuré d'espérer toujours, parce que j'espère encore cette invariable espérance. Oui, j'espère que vous m'aimerez toujours, Seigneur, et que, toujours chrétien, je vous aimerai aussi sans relâche, et pour porter, tout d'un coup, mon espérance aussi loin qu'elle peut aller, je vous espère vous-même de vous-même, ô mon Dieu, et pour le temps et pour l'éternité !

Donné à Montpeller, le 2 février 1854.

IX. MANDEMENT

Pour le carême de 1855,

Ordonnant la lecture, dans toutes les églises et chapelles de son diocèse, de la bulle *Ineffabilis Deus*, donnée à Rome le 8 décembre 1854.

SUR L'ENSEIGNEMENT INFAILLIBLE DE L'ÉGLISE.

Elles vont donc vous être lues, nos très-chers frères, ces lettres apostoliques de vous si ardemment attendues, et qui donnent, enfin, la fixité du dogme catholique à la pieuse croyance de l'Immaculée Conception de Marie. Puisque cette parole du pontife suprême nous arrive à cette époque de l'année où nous avons le devoir de vous adresser la nôtre, c'est d'elle que nous nous sentons pressé de vous parler aujourd'hui. Aussi bien il s'est fait autour du grand acte que la bulle pontificale vous annonce, des bruits si étranges, qu'il est peut-être bon d'en tenir quelque compte, et de remettre en leur place des choses qu'on a remuées, sans trop les comprendre, ou du moins sans les avoir suffisamment étudiées.

La circonstance est d'ailleurs solennelle, N. T. C. F., et elle mérite bien qu'on la prenne tout à fait au sérieux. En effet, c'est bien quelque chose qu'une société comme celle de l'Eglise catholique, procédant solennellement à la définition de son dogme, quand le temps de le définir lui paraît être arrivé. Lorsqu'elle fait ces choses, l'Eglise paraît comme sortir de ce sanctuaire où Jésus-Christ, son divin fondateur, l'a placée, avec tous les secrets que lui-même avait puisés au sein du Père, et dans lequel elle était déjà, quoique moins splendidement, depuis quatre mille ans par les patriarches et les prophètes.

Le Messie, vous le savez, N. T. C. F., avait été promis à tous les peuples ; et depuis cette promesse, il était, vous le savez encore, le Désiré des nations. Elles l'attendaient toutes, comme le Réparateur de l'humanité déchue, bien que d'une façon qui n'était pas la même que chez le peuple choisi. A des degrés divers, elles se sentaient malades; et plus elles avaient ce sentiment de leurs défaillances, plus aussi elles hâtaient de leurs vœux la réhabilitation promise. Mais cette réhabilitation, en quoi donc consistait-elle, et à quelles conditions, en ce qui nous regarde, devait-elle s'accomplir ? Cette question, d'un intérêt si grand, si universel, l'homme du peuple se l'est posée et se la pose tous les jours autant que l'homme de génie; et, s'il n'est pas un raisonneur aussi disert, quand il s'interroge, que l'homme à l'esprit cultivé, il est à sa façon un logicien non moins puissant que lui. Dieu, se dit-il, a promis le Réparateur à tous ; c'est donc à tous et pour tous qu'il l'a envoyé ; il n'entend rien à l'acception des personnes : donc, puisqu'il a voulu, dans sa miséricorde, le salut de tous les hommes, quand les hommes, quels qu'ils soient, lui demandent où se trouve le salut, il leur doit à tous une réponse qui les puisse entièrement satisfaire; et cette réponse, puisque Dieu la leur doit, évidemment il la leur a donnée.

Il en est ainsi, N. T. C. F., et cette réponse que Dieu devait à tous, quant au mystère du salut, c'est à tous que Dieu l'a faite. Elle existe simple, quoique magnifique; et elle existe surtout évidente et accessible à tous les esprits. Que l'hérésie le veuille ou ne le veuille pas, il y a sur la terre une parole de Dieu, toujours vivante, qui explique, avec le mot de l'œuvre réparatrice, celui de nos destinées. Depuis le jour où le Sauveur Jésus est monté au ciel, cette parole doit être et est bien réellement un fait dont l'existence frappe tous les yeux, tant il est dominateur et suprême! Ce fait, c'est celui qui s'est produit alors que, quittant la terre, Jésus-Christ a placé et constitué, dans ce grand fait lui-même, la continuation de son œuvre. Tout se dresse ici, devant vous, pour vous le signaler. Les écrits des apôtres, qui ont servi à le fonder, l'attestent, comme ceux de ses docteurs le démontrent; les monuments de l'histoire le constatent, comme les actes de la vie du Maître le prouvent. Jésus-Christ Fils de Dieu, Dieu lui-même, est venu sur la terre, et il y est venu dispensateur souverain de la parole et de la grâce. Il y a été entendu enseignant toute vérité et fondant, au sein d'une société nouvelle, une triple autorité d'enseignement, de ministère et de direction.

Cette autorité, N. T. C. F., il l'a confiée à un petit nombre d'hommes qu'il a chargés de se continuer eux-mêmes, comme ministres de cette société spirituelle et divine, dans une succession non interrompue d'héritiers. Au-dessus de tous ces hommes, est un supérieur auquel ils ont ordre de demeurer unis comme à leur chef, et qui est, à lui seul, le centre visible de l'unité

chrétienne. Telle est l'Eglise aujourd'hui, telle elle s'est elle-même affirmée dès le premier jour de son existence. L'autorité qu'elle se reconnaît et qu'elle s'attribue, elle a dû la recevoir et elle l'a reçue de Jésus-Christ; ou bien il faut dire, blasphème inepte! que l'œuvre de l'Homme-Dieu n'a jamais été comprise et ne lui a pas survécu sur la terre.

Ainsi donc, N. T. C. F., et nous y insistons, le christianisme existe et il vit, dans une Eglise divinement constituée, et qui n'est elle-même que le christianisme enseigné, cru, pratiqué; car il y a impossibilté manifeste d'admettre l'un sans l'autre, et de concevoir l'un en dehors de l'autre. Aussi, de même que le christianisme, l'Eglise a été prédite : *Voici les jours qui viennent*, a dit Jérémie; *j'établirai avec la maison d'Israël un pacte nouveau...... et je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur.* (*Jer.*, XXX, 31; III, 15.) Est-ce donc qu'il n'y a pas là une réunion de croyants enseignés et régis, toute une Eglise enfin? Si les prophéties la démontrent, les miracles la prouvent. Ils sont à elle et pour elle. Ils disent la divine institution de ses pasteurs; et ils la disent, comme le ciel sait dire ce qu'il dit. A ce témoignage des prophéties et des miracles, il en est un autre que rendent à l'Eglise les martyrs et tous ces admirables dévouements, toutes ces merveilles de vertu héroïque qui se sont accomplis dans son sein, depuis tantôt vingt siècles, et qui démontrent, avec une incomparable évidence, sa céleste origine.

Et comprenez bien, N. T. C. F., que cette constitution de l'Eglise n'est pas et ne peut pas être une forme passagère, déterminée par les circonstances ou le génie des nations, ainsi que l'ont prétendu, de nos jours, avec les sectaires du XVIe siècle, quelques hommes d'un esprit plus ou moins net, plus ou moins élevé. La constitution de l'Eglise est une forme divine, naturelle, immuable et perpétuelle, comme le christianisme lui-même. L'origine de l'un est la même que l'origine de l'autre, et leurs destinées sont de tout point semblables. Née de la foi aux enseignements de Jésus-Christ et des apôtres, la véritable Eglise doit professer cette foi jusqu'à la fin des temps. Elle est donc nécessairement une dans sa foi, comme elle est nécessairement sainte dans ses membres, autant qu'apostolique dans sa source. Elle est de plus universelle dans son expansion; car c'est par elle que les nations et toutes les nations doivent être réhabilitées en Jésus-Christ. Donc, en elle tout aspire à s'épancher, à se répandre et à rendre les peuples participants à l'œuvre du salut, quels que soient leurs gouvernements, leurs lois, leurs habitudes et leurs mœurs. Oh! qu'elle est belle, cette Eglise catholique, et combien magnifiquement le fait, ici, confirme le droit! Voyez-la fournissant sa course d'un bout du monde à l'autre, et attirant successivement à elle, presque sans fatigue, tous les peuples auxquels il lui est donné de se montrer. A peine l'ont-ils aperçue, qu'ils lui demandent de les toucher de sa main divine, pour les guérir et pour imprimer à leur vie ce mouvement du progrès véritable, dont ils lui savent comme par instinct l'admirable et fécond secret.

Vous avez certainement compris, N. T. C. F., que l'infaillibilité d'enseignement est renfermée dans cette notion de l'Eglise, et qu'elle se déduit tout simplement de sa raison d'être. L'Eglise est, en effet, une société divinement constituée par l'unité de la foi, en d'autres termes, par l'unité d'une même adhésion à l'œuvre de l'Homme-Dieu. Or, pour constituer l'unité de la foi, il faut une autorité qui puisse toujours en manifester l'objet avec certitude, et toujours imposer son enseignement avec empire. Pour conserver cette unité, il faut que les erreurs qui seraient tentées de la rompre puissent être perpétuellement surveillées par une vigilance continue, et anéanties sous le coup d'un jugement souverain et sans appel.

En vertu de ce privilége d'infaillibilité, l'Eglise jouit d'une assistance divine qui empêche l'enseignement de l'erreur, où qu'il se montre et d'où qu'il s'essaye à se produire. Toutefois, N. T. C. F., et nous vous prions de le bien remarquer, cette assistance divine n'est pas une inspiration qui révèle la vérité. Il suffit qu'elle détruise toute possibilité d'erreur, pour qu'elle procure incessamment avec force et suavité ses fins divines. Rien n'est ici laissé au fanatisme des esprits ou des cœurs, et l'épouse du Sauveur Jésus trouvera toujours, en elle-même, la pleine certitude des vérités qu'elle est chargée de conserver et d'enseigner à la terre. C'est de l'Homme-Dieu lui-même qu'elle a reçu la révélation, et qu'elle l'a reçue tout entière. Ce dépôt, elle le médite tous les jours; tous les jours elle l'enseigne aux esprits les plus élevés comme aux intelligences les plus vulgaires. Dans cet enseignement, elle s'adresse à l'homme tout entier, et fait pénétrer jusqu'au fond de son âme la divine vérité. Tandis qu'elle éclaire son esprit par ses dogmes, elle parle à son cœur par l'onction pénétrante de sa morale, et elle a pour ses sens tout l'admirable symbolisme de son culte, dans lequel sa doctrine est perpétuellement rappelée, sous le voile transparent des emblèmes. Liée étroitement aux détails de la vie humaine, aux devoirs de tous les états et de toutes les positions, la doctrine catholique est ainsi reproduite, dans une multitude d'institutions et d'usages qui font, de son enseignement, l'enseignement partout incessant et fécond du foyer domestique.

Or, N. T. C. F., nous devons vous dire qu'en même temps que l'enseignement du ministère ecclésiastique s'adapte si merveilleusement, dans ses formes, aux lois de notre nature, pour conserver et perpétuer la vraie doctrine, l'esprit de Dieu ne reste pas indifférent et inactif, dans ce grand et magnifique travail. C'est lui qui produit, dans l'âme de l'Eglise, un sens profondé-

ment intérieur, un tact divin, qui font que cette fille du ciel goûte tout d'abord et discerne toujours la divine vérité. L'Eglise est un corps moral; et, comme le Sauveur qu'elle représente, elle est composée, elle aussi, de deux éléments, l'un divin, l'autre humain: d'un côté, c'est en elle la société des pasteurs avec l'action qui lui est propre; de l'autre, c'est Jésus-Christ, le pasteur invisible qui anime cette société de son esprit. De même que la lumière matérielle, d'après la belle pensée de saint Augustin, n'est que le reflet du visage du Dieu créateur; de même la lumière spirituelle, qui rayonne avec tant de clarté dans l'Eglise, n'est que le reflet de la face de Jésus-Christ, son divin fondateur : *Ad illuminationem scientiæ claritatis Dei, in facie Christi Jesu.* (II *Cor.*, IV, 6.) Admirable mystère, qui nous montre le Père regardant son Verbe, pour s'y copier parfaitement, et le Verbe regardant son Eglise pour s'y copier lui-même à son tour! L'infaillibilité qui lui a été donnée, n'est par conséquent que l'infaillibilité même de Dieu présent en elle, pour l'éclairer sur tout le dépôt des vérités révélées, et former, dans cette épouse chérie, le sens divin et la tradition vivante de ces vérités. Quand donc l'Eglise nous parle et que nous nous rendons à sa parole, ce n'est pas aux hommes qui se font ses organes que nous croyons, mais à l'esprit qui les anime, à l'esprit même de Jésus-Christ, qui est en eux, qui vit en eux et qui parle par eux : *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.....* (*Matth.*, XXVIII, 20.) *Qui vos audit me audit; et qui vos spernit me spernit.* (*Luc.*, X, 16.)

En écoutant ce qui précède, N. T. C. F., vous avez assurément pressenti comment la tradition, dont l'hérésie ne veut pas, est cependant la vie de l'Eglise, la vie qui la fait naître et qui la conserve. Vous avez compris comment elle perpétue des vérités que l'Ecriture ne contient pas, mais qu'elle dit ou insinue être ailleurs, et comment cette tradition donne le vrai sens, le sens divin, le sens apostolique, d'après lequel l'Ecriture a été elle-même inspirée. C'est sous ce double rapport que la tradition est pour une si large part dans l'enseignement de l'autorité. Toujours vivante dans la conscience de l'Eglise, et passant dans tous ses actes, c'est cette tradition qui s'approprie les travaux successifs de ses docteurs, apportant à chaque vérité ces développements qui font, de leurs ouvrages, une manifestation progressivement plus complète, ou plutôt mieux connue, de la doctrine catholique.

Est-ce là tout, N. T. C. F.? Non. De cette notion si vraie, si haute, et pourtant si simple, de l'autorité enseignante dans l'Eglise catholique, nous avons d'autres conséquences à déduire. A l'Eglise infaillible, il revient de définir, avec le sens divin mis en elle, toute la sphère de son enseignement. A elle il revient encore de saisir l'à-propos d'une parole qui éclaircisse, qui fixe, ou qui condamne, parce que, à elle, il est exclusivement et pleinement dévolu de savoir et l'œuvre de Jésus-Christ et les besoins des fidèles, membres de son corps mystique. Comme simples chrétiens, nous devons tous nous conduire d'après ces règles, comme docteurs, et pour que la raison vienne rendre ici hommage solennel à la foi, il nous est permis d'aller plus avant.

Quelques-uns disaient, en ces derniers temps : « De sa nature, l'Eglise n'est point *définisseuse*, elle attend l'attaque de la vérité, pour circonscrire celle-ci dans le cercle infranchissable de ses définitions. »

Sans doute, N. T. C. F., l'Eglise n'est jamais empressée de définir: ce serait de l'homme que cela, et l'Eglise est de Dieu. Sans doute encore, l'Eglise ne fait point attendre à ses enfants la protection qu'elle leur doit, quand leur foi est menacée. Mais pour mieux expliquer, pour exposer, d'une manière entièrement nette, la conduite qui sied à l'Eglise comme autorité enseignante, voici ce qu'il nous reste à vous dire. Quand le fait de la révélation d'une vérité s'est produit avec certitude, l'Eglise sent qu'elle doit proposer formellement à la foi des fidèles ce qu'elle sait lui avoir été aussi formellement révélé, car Dieu ne se communique à elle que pour qu'elle devienne l'intermédiaire visible, public et parlant, entre lui et nous. Surgit-il, dans ses écoles, des controverses où les intérêts spirituels de ses enfants se trouvent plus ou moins engagés, l'Eglise est aussitôt conduite à s'interroger elle-même, dans sa conscience et dans les divers témoignages de sa tradition. Cela fait, elle décide si la doctrine en question est ou n'est pas renfermée dans le dépôt écrit ou oral des révélations divines.

Et ce n'est pas ici, N. T. C. F., une parole non autorisée dans l'Eglise que nous venons vous dire, mais c'est un fait dont les analogies, avec un fait plus récent, sont d'une incontestable évidence. Voyez plutôt: Dès les premiers siècles de l'Eglise, on avait douté si les justes pleinement purifiés passaient, immédiatement après leur mort, à la vision béatifique, ou bien si, pour eux, cette vision était différée jusqu'à la résurrection générale. Saint Justin et saint Irénée, Tertullien et Lactance, Sulpice-Sévère, et d'autres écrivains illustres, tant de cette première époque que des siècles postérieurs, soutenaient la négative. Longtemps après, au XIVe siècle, la question est reprise, et le pape Jean XXII, qui, comme docteur privé, avait défendu l'opinion de tous ces hommes d'une si haute autorité, embrassa sur le point de mourir, l'opinion contraire et la vraie. Les choses en étaient là, lorsque Benoit XII jugea que le temps était venu de mettre un terme à cette controverse. Après plusieurs mois d'examen et de discussion, il émit une décision dogmatique, et il demeure défini que les justes purifiés jouissent de Dieu immédiatement après leur mort. Evidemment il ne s'agissait pas, en cette circonstance, d'abattre une hérésie, mais seulement de terminer un désaccord, et

d'enseigner avec précision une vérité révélée, qui n'était pas sans intérêt pour la piété des fidèles.

Quand l'Eglise, N. T. C. F., retire des libres discussions de l'école une question, et qu'elle la fait entrer, par un jugement définitif, dans le corps immuable de doctrine, sur lequel porte explicitement notre foi, elle nous donne, en matière de jugement, la plus haute leçon de sagesse qui puisse être donnée. Les règles qu'elle s'impose, et la maturité avec laquelle elle les applique, nous seraient déjà, à elles seules et humainement parlant, toute une incomparable garantie. Mais la garantie suprême, celle que comme fidèles, nous devons seulement envisager, c'est ici son infaillibilité même, qui ne peut jamais être en défaut quand elle parle, à ses enfants, sa parole de mère. Alors même — et c'est bien là une supposition toute gratuite — alors que les règles de l'examen et de l'investigation auraient été mal comprises ou mal appliquées, ce serait méconnaître l'infaillibilité de l'Eglise de Jésus-Christ, que d'attribuer à une autorité quelconque le droit de contrôler l'exercice de ce mystérieux et pourtant si raisonnable privilége.

Enfin, et c'est là-dessus ce qu'il nous reste à vous faire observer, l'Eglise définit pour abattre l'erreur. Mais, N. T. C. F., l'erreur ne précède pas la vérité, elle la suppose préexistante. Il n'y a donc d'hérésie qu'après une définition dogmatique, et il n'y a d'erreur qu'en opposition à un enseignement positif. A l'Eglise attaquée ou menacée par l'une et par l'autre, de se défendre et de prémunir les fidèles. C'est ce qu'elle a toujours fait et ce qu'elle fera toujours, soit en condamnant l'hérésie, soit en infligeant, à toute proposition plus ou moins attentatoire à la saine doctrine, une censure qui en caractérise la malice et en dise à tous le danger.

Et maintenant, N. T, C. F., serait-il quelque peu selon la science, l'étonnement qui se produirait autour de vous, touchant le jugement solennel qui vient de porter, dans vos cœurs, une joie si pure et si intime? Parlant de l'Immaculée Conception de Marie, l'aigle de Meaux, notre grand Bossuet, avait dit : « En vérité, cette opinion a je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieuses. Après les articles de foi, je ne vois guère de chose plus assurée. » Puis, s'adressant à cette célèbre école des théologiens de Paris, qui obligeait tous ses membres à défendre cette doctrine, il avait ajouté : « Savante compagnie, cette piété pour la Vierge est peut-être l'un des plus beaux héritages que vous ayez reçus de vos pères. Puisse cette tendre dévotion que vous avez pour la mère, à la considération de son Fils, porter bien loin aux siècles futurs cette haute réputation que vos illustres travaux vous ont acquise par toute la terre! Pour moi, je suis ravi de suivre aujourd'hui vos intentions. Après avoir été nourri de votre lait, je me soumets volontiers à vos ordonnances; d'autant plus que c'est aussi, ce me semble, la volonté de l'Eglise. Il y a des choses qu'elle commande, où nous faisons connaître notre obéissance; il y en a d'autres qu'elle insinue, où nous pouvons témoigner notre affection. » (Bossuet, *Discours sur la fête de la Conception.*)

Depuis, N. T. C. F., que Bossuet a dit ces belles et saisissantes paroles, cette croyance à l'Immaculée Conception de Marie a pris dans les âmes pieuses, sur tous les points de la catholicité, l'essor le plus spontané, le plus vif, et le ciel s'est plu à favoriser tout cet élan des cœurs vers Marie, par les plus insignes faveurs. Après des prières prescrites dans le monde catholique tout entier, après le plus judicieux et le plus lent examen, et quand de tous les points de la circonférence où ils sont placés, tous les princes de l'Eglise ont porté au pasteur suprême, qui est au centre, le témoignage scrupuleux de leurs croyances et de leurs unanimes traditions, Pierre, toujours vivant dans sa chaire, a parlé par la bouche de Pie IX; et l'Eglise, redisant cette parole à ses enfants, a promulgué ce qui a été reconnu être la révélation divine; en sorte que pasteurs et troupeaux nous nous reposons tous, à cette heure, également heureux de la splendide lumière qui s'est levée, pour ne jamais s'éteindre, sur le glorieux privilége de Marie, mère de Dieu.

En faisant précéder, dans notre diocèse, la promulgation de la bulle *Ineffabilis Deus*, de ces quelques considérations, nous avons voulu, N. T. C. F., que vous pussiez rappeler à une tenue plus modeste l'hérésie du XVIe siècle, laquelle va, nous dit-on, manifestant une joie beaucoup trop bruyante, devant ce qu'elle appelle *le nouveau dogme des catholiques*. Bien que nous ne la croyions pas candide jusqu'à se réjouir sincèrement d'un acte qui n'est pas de nature à lui causer toute cette joie, nous avons cru qu'il était utile de rappeler, devant elle, que l'Eglise catholique ne faisait pas plus naître son dogme qu'elle ne le faisait mourir. Que si pourtant elle avait à choisir entre l'une ou l'autre de ces deux choses, elle préférerait, de beaucoup, la première à la seconde: l'affirmation, même aventureuse, en matière de doctrine, valant infiniment mieux et plus que la négation désespérée. Mais nous n'en sommes pas là, nous autres catholiques. Le dogme a, chez nous qui le possédons seuls, une valeur que son nom suffit à bien dire. Il est ou il n'est pas. Mais quand il est, il dit ce qui doit être dit, et il le dit avec une mesure qui ne donne lieu à aucune méprise, à aucune confusion.

En effet, N. T. C. F., le dogme catholique a un langage à lui, qu'il est indispensable de bien connaître, pour le savoir parler avec cette sûreté suprême, exigée par l'ordre de vérité qu'il a la mission de nous transmettre et de nous enseigner. Il n'est pas vrai que jamais il se tienne, comme on l'a prétendu, au service de la *nouveauté*. Il ne sert pas d'organe *à ce qui n'a pas tou-*

jours été cru, plus ou moins explicitement, *de tous* et *partout*. Le dogme catholique n'invente pas, mais il met en lumière, quand il en est besoin, ce qui est resté jusqu'alors sous le voile. Il ne crée pas la doctrine, mais il la fait connaître, avec une certitude infaillible, telle que Dieu l'a une fois déposée dans le sein de son Eglise. Lorsque le dogme catholique se produit, il ne tâtonne pas, il n'hésite pas, il n'oscille pas, comme la philosophie de tous les temps; il est sûr dans sa marche, ferme en ses affirmations, décidé en ses dires, imperturbable en ses enseignements. Ce qu'il a dit une fois, il le dit *toujours*, il le dit *partout*, il le dit *à tous*, parce qu'il est le prélude et comme l'esquisse de cette définition d'un autre genre, qui mettra immobile, devant les élus, la vérité dans toutes les splendeurs de sa divine unité : *Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus.* (VINCENT. LIRIN.)

Eh bien ! N. T. C. F., ce sont ces allures souveraines du dogme catholique qui vous expliquent toute cette colère avec laquelle il est attaqué d'ici ou de là, par tous ces hommes qui, soit d'une façon, soit d'une autre, sont tous du dehors : *Qui foris sunt* (I *Cor.*, V, 12), pour parler le langage de l'Apôtre. Les uns le trouvent suranné et le conspuent au nom de ce qu'ils appellent *le progrès* ; les autres lui voudraient ces évolutions qui, à force de se produire, ont fini par démolir pièce à pièce au milieu d'eux, les quelques restes de vérité que leurs pères avaient emportés du milieu de nous, lorsqu'ils nous avaient quittés. Le moyen que l'orgueil philosophique accepte ce qui le tue, et que l'inconsistance de l'hérésie veuille de ce qui lui est une incessante condamnation? Des dogmes nouveaux, s'il était vrai que l'Eglise en fût là, iraient admirablement à tous les adversaires de sa foi ; car elle aurait alors de trop ce dont les sectes, séparées d'elle, n'ont pas assez, et l'histoire de nos variations prétendues les consolerait de leurs variations par trop réelles.

Les choses étant loin d'aller ainsi dans l'Eglise, il a fallu faire vite, autour d'elle, un bruit qui pût dissimuler la faiblesse de ceux qui s'obstinaient à la combattre. Et cela ne doit pas vous surprendre. Il y a longtemps que, dans Samarie, les armes sont toutes courtoises contre Jérusalem. Avec d'autres adversaires, on se pique, même dans ce monde-là, d'une sorte de justice. On veut, dans la lutte, de certaines conditions qui fassent égales et nobles les chances du combat. Ainsi on n'aborde d'ordinaire les questions qui divisent qu'autant qu'on les sait, ou que, du moins, on est présumé les savoir. La dignité du caractère souffrirait autant, on le reconnaît, de ces courses hasardées en des pays inconnus, que la dignité littéraire, de toutes ces divagations auxquelles ne savent pas se faire d'honnêtes et graves esprits. L'Eglise est la seule avec laquelle on se dispense de cette vulgaire justice. S'agit-il de ses institutions ou de son culte, on se croit tous les droits, toutes les aptitudes à en parler, non pour les louer, mais pour les calomnier et les combattre. Tous ses adversaires sont, à des degrés divers, ses obligés; ils ont reçu d'elle jusqu'au peu qu'ils savent, jusqu'au peu qu'ils sont. La civilisation magnifique qu'elle a faite, le long des âges, est un trésor auquel ils ont tous plus ou moins puisé ; leur nudité native a presque disparu sous la splendeur des vêtements dont elle les a couverts, et tous ces manieurs de plumes ne savent que tourner contre elle, avec une sorte de cynisme, le bien qu'ils en ont reçu ! Eh bien ! N. T. C. F., quand l'ingratitude se fait sauvage jusque-là, nous aussi, nous sommes autorisés à dire, à tous ces adversaires quand même de l'Eglise, à tous ces mauvais travailleurs du plus détestable des ateliers, ce mot resté si célèbre : « Allez, vous n'êtes capables de rien, et vous êtes capables de tout ! » (M. A. DE FALLOUX.)

Chrétiens, N. T. C. F., que cette déloyauté des ennemis de l'Eglise ne vous trouble pas. Les pages qui vont vous être lues ont été inspirées par l'esprit de Dieu et, comme sa parole, elles se justifient par elles-mêmes. Plus la Vierge-Mère est pure, et plus vous la devez aimer; plus elle est sainte, et plus vous la devez imiter. Le culte qu'elle vous demande est moins un culte d'acclamation, pour le privilége qui vient de lui être solennellement reconnu, qu'un culte de vertu pratique, bien autrement propre à la glorifier. A l'œuvre donc ! et que Marie immaculée dans sa Conception puisse, à l'occasion de cette sainte quarantaine, présenter à son divin Fils, purifiés et nombreux, tous ceux qui, dans ce diocèse, iront lui dire du fond du cœur comme ils y sont, à cette heure, strictement obligés : Oh ! oui, *vous êtes toute belle et il n'y a pas de tache en vous !* (*Cant.*, IV, 7.) Jamais le serpent ennemi ne vous a salie de son venin ; toujours vous avez de votre pied écrasé sa tête, et c'est le cœur plein d'une joie qui déborde, qu'avec Pie IX, l'immortel pontife, nous vous disons : *Vierge conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !*

Donné à Montpellier, le 8 février 1855

NOTICE HISTORIQUE SUR Mgr DELALLE

ÉVÊQUE DE RODEZ.

Mgr Delalle est né le 9 octobre 1800, à Revin, petite ville du département des Ardennes, sur le cours de la Meuse, entre Charleville et Fumay. En 1811, il alla habiter le département de la Meurthe, pays de sa mère. En 1813, il commence ses études chez un curé de campagne; il les continue au collége de Vic, dirigé alors par l'abbé Jager, puis au petit séminaire de Pont-à-Mousson, et enfin au grand séminaire de Nancy. En octobre 1822, à l'âge de 22 ans, M. Delalle est nommé professeur de philosophie au séminaire de cette dernière ville, il était diacre à cette époque. En 1825, il devient professeur de théologie au même séminaire. C'est à cette époque que Mgr Forbin-Janson voulut renouveler le personnel de son séminaire pour y placer des prêtres d'une corporation religieuse. Ce projet rencontra tant d'obstacles que ce prélat ne put le réaliser. Cependant M. Delalle obtint de son évêque l'autorisation de quitter momentanément son diocèse. Il vint à Paris, et il passa une année dans la grande aumônerie, comme aumônier du 53e de ligne. Le 7 décembre 1829, il est nommé vicaire-chapelain à l'hôtel des Invalides. Ce poste n'offrait pas à son activité un aliment suffisant, et il obtint dès le 20 avril 1830, de passer à la paroisse de Saint-Germain des Prés, en qualité de vicaire administrateur. Dans cet emploi, outre le service ordinaire, il est chargé du catéchisme des garçons, il prêche des stations et fait des conférences dans diverses paroisses de Paris. Il trouve encore du temps, malgré l'activité de son ministère, pour fournir à l'*Univers*, qui venait d'être fondé par M. l'abbé Migne, des articles de fond et de circonstance; il traite dans ce journal les questions importantes du divorce, des 30 évêchés; il y publie *les Lettres à M. Letronne*, sur la cosmogonie des Pères et de Moïse; ces lettres sont plus tard réimprimées en une brochure. Il publie ensuite avec l'aide de MM. Vidal et Bousquet la *Traduction des œuvres ascétiques du B. Liguori*.

Malgré tous ces travaux, M. Delalle favorise encore de sa collaboration deux autres journaux religieux, l'*Union catholique*, dirigée par M. Henrion, et le *Moniteur des villes et campagnes*. Pendant ce même temps, il donnait ses soins à diverses communautés, telles que celles des sœurs de l'hospice de Larochefoucauld dont il était le directeur, et l'institution Joliclerc qui s'est depuis si avantageusement développée, et a pris le titre de collége Saint-Joseph. Mgr l'évêque de Nancy, qui avait su apprécier M. Delalle, le sollicitait de retourner dans son diocèse; il céda enfin à ses instances, et il fut nommé curé-archiprêtre de la cathédrale de Toul, le 20 septembre 1835. Pendant son séjour dans cette ville, M. Delalle a successivement fait paraître les quatre volumes de l'ouvrage intitulé : *Cours de controverse catholique*, dont le premier volume a paru à part sous le titre de : *Eléments de philosophie chrétienne*. Le 17 août 1845, il fut nommé vicaire général de Nancy, il en exerça les fonctions pendant cinq ans; et le 15 janvier 1852, il fut appelé à l'aumônerie impériale en qualité de vicaire général, et, après avoir organisé cette administration, il obtient de quitter ce poste élevé pour retourner à Nancy, dont il devient de nouveau vicaire général, le 15 septembre 1853. Enfin un décret impérial, en date du 30 août 1855, l'appelle à l'évêché de Rodez; il est sacré à Nancy, le 18 novembre, et il prend possession de son siége quelques jours après.

ŒUVRES ORATOIRES

DE Mgr DELALLE,

ÉVÊQUE DE RODEZ.

SERMONS ET ORAISON FUNÈBRE.

I. SERMON

Prêché le 12 décembre 1839, en présence de la Société de Saint-Vincent de Paul, dans la chapelle du collége royal de Nancy (1).

SUR LA CHARITÉ ANIMÉE DE LA FOI, ET DE LA FOI VIVIFIÉE PAR LA CHARITÉ.

Veritatem autem facientes in charitate, crescamus in illo per omnia qui est caput Christus. (*Ephes.*, IV, 15.)

Mais pratiquant la vérité par la charité, croissons en toutes choses dans Jésus-Christ qui est notre chef.

Messieurs,

La vérité vient de Dieu et elle conduit à Dieu. Semblable à un vaste miroir, la création tout entière réfléchit cette lumière éclatante de l'intelligence divine; c'est sans

(1) Mgr Delalle était alors curé de la cathédrale de Toul.

doute parce que la vérité éternelle reluit ainsi dans l'univers qu'il est écrit que Dieu se réjouira dans ses œuvres. (*Psal.* CIII, 31.) Chacune des lois de la nature exprime une pensée du Créateur; aussi l'harmonie du monde, tout en charmant l'esprit de l'homme, le domine, l'absorbe et le remplit d'admiration. O Dieu, s'écrie le saint Prophète, que vos œuvres sont pleines de magnificence! vos pensées sont infiniment profondes (2).

Si la pensée divine réalisée dans les espaces du monde matériel nous offre un spectacle si étincelant de beautés, on peut dire que le monde spirituel est encore plus digne de fixer notre attention par la vaste étendue de son plan, par la régularité de sa structure, par le nombre infini et la perfection de ses détails. C'est là en effet, Messieurs, que la vérité, cette manne des esprits, se montre, autant qu'il est possible ici-bas, dégagée des formes matérielles; c'est en contemplant les rapports éternels qui unissent l'homme avec l'homme, et tous les hommes avec Dieu, que nous apprenons à comprendre cette grande parole de l'Evangile : ***Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.*** (*Matth.*, IV, 4.)

Donc, Messieurs, au moral comme au physique, la vérité est tout. Rien n'est beau sans la vérité; rien n'est fort et durable sans la vérité; rien n'est utile et salutaire sans la vérité, car la vérité émane de Dieu, ou plutôt la vérité est Dieu.

De là vient que, quand on accomplit un devoir de la vie publique ou privée, quand on fait un acte de justice, de courage, de bienfaisance, qui contribue à l'ordre, à l'union, à la prospérité de la société humaine, on accomplit, et selon l'expression énergique des saintes Ecritures, on *fait la vérité : « veritatem facientes.* » En effet, nul n'oserait nier que la justice ne soit vraie, que la vertu ne soit vraie, que la bienfaisance, l'ordre, l'union des membres de la famille humaine ne soient des choses tout éclatantes de vérité.

Si l'on demande maintenant où se trouve le dépôt sacré des vérités qui se réfèrent à l'ordre moral, qui règlent pour le temps et pour l'éternité les rapports de l'homme avec l'homme, et de tous les hommes avec Dieu; si l'on demande comment ce trésor, plus précieux que tous les trésors, glorieux patrimoine de l'humanité, se conserve intact à travers le cours des siècles, je répondrai, ou plutôt, Messieurs, vous répondrez pour moi : ce dépôt sacré se conserve inaltérable par l'enseignement de la foi. Mais la foi sans les œuvres est morte, et les œuvres n'existent pas d'une manière complète et persévérante à moins que la charité ne les inspire et ne les perpétue. Donc, la foi et la charité, voilà les deux pivots sur lesquels roule le monde moral.

Si nos paroles avaient besoin d'être justifiées, elles le seraient abondamment par cette réunion d'hommes à l'esprit élevé et au cœur généreux, véritable élite de jeunes chrétiens, disciplinés par la foi, inspirés par la charité, ne faisant tous qu'un cœur et qu'une âme, et puisant dans les enseignements divins de l'Evangile l'amour de l'humanité souffrante. Gloire au Dieu qui vous inspire, Messieurs; gloire à la religion qui souffle dans vos cœurs le feu sacré de la charité; et je dirais aussi, gloire à vous si en présence des saints autels les disciples ne devaient pas disparaître pour ne laisser apercevoir que le maître, l'auteur et le consommateur de notre foi.

Rempli des pensées que je viens d'énoncer d'une manière générale, je me propose, Messieurs, de leur donner quelque développement, et de vous faire voir l'union intime de la loi des esprits avec la loi des cœurs, en offrant à vos méditations, premièrement, l'influence de la foi sur la charité; secondement, l'influence de la charité sur la foi.

PREMIER POINT.

En nous ordonnant de pratiquer la vérité dans la charité, l'apôtre saint Paul nous montre assez que ces deux choses sont inséparables. Rien de plus vrai que la charité, et rien de plus charitable que la vérité. Aussi, depuis longtemps on a reconnu que la vérité ne peut faire que du bien aux hommes, et que l'erreur ne peut leur faire que du mal. Ainsi, comme saint Paul a dit : ***Ubi spiritus Domini, ibi libertas*** (**II *Cor.*, III, 17**), on peut et on doit dire aussi : Où est l'esprit du Seigneur, là est la charité; en sorte que le degré de cette sublime vertu est la juste mesure du degré de vérité qui règne dans les âmes. La raison de cette union est facile à comprendre : c'est que le sentiment de compassion qui nous porte et nous incline vers nos frères malheureux, mouvement inspiré, je l'avoue, par la nature humaine, ne suffit pas pour produire le dévouement et la persévérance qu'exige la charité. Non, le ciel n'est pas plus élevé au-dessus de la terre que la charité chrétienne n'est élevée au-dessus de la pitié tout humaine et de la bienfaisance philosophique. Il faut donc, Messieurs, à la charité, un principe générateur ou excitateur; il lui faut quelque chose de vivant et de pénétrant qui remue les âmes; il faut que les âmes ainsi remuées et préparées à l'action soient liées entre elles, afin que chacune participe à la force de toutes les autres, comme il arrive dans une armée bien disciplinée, et qu'au commandement supérieur du maître elles soulèvent par un effort simultané le poids immense de douleurs qui pèse sur le genre humain. Voilà, Messieurs, le beau idéal de la charité; voilà le spectacle plein de magnificence qu'elle offrit dans tous les siècles et sous tous les climats, depuis que Jésus-Christ l'installa sur le Calvaire en mourant pour tous les hommes.

Or, quel est ce principe vital, cet agent

(2) *Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ.* (*Psal.* XCI, 6.)

excitateur, cet élément doué d'une constante énergie? Messieurs, c'est la vérité manifestée par la parole de Dieu; c'est la foi. L'Evangile étant la plus haute et la plus complète manifestation de la vérité, devait avoir pour résultat la plus puissante et la plus persévérante expansion de la charité.

Quel est le principe d'association et d'union qui centuple la force de chacun en le faisant participer à la force de tous? C'est encore la même croyance, la même foi en la parole divine, sans laquelle nous serions comme des enfants ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine.

Vous le voyez, l'influence de la foi sur la charité est immense, ou plutôt, la question de la foi est pour la charité une question de vie et de mort. Aujourd'hui plus que jamais, c'est le temps d'apprécier les doctrines par leurs résultats, l'arbre par ses fruits. Disons donc que là où se trouve la charité dans toute la plénitude de sa vie, dans toute la splendeur de ses bonnes œuvres, dans toute la générosité de ses sacrifices, dans toute la perfection de son dévouement; là se trouvent incontestablement toute la science de la loi et toute la manifestation de la vérité. Or, je le demande à tout homme de bonne foi, à tout esprit cultivé qui connaît l'histoire des siècles passés, qui sait trouver dans ce qui fut la raison de ce qui est, de ce qui sera et de ce qui doit être, je le demande à vous tous, mes frères, qui m'écoutez et qui possédez le don d'une intelligence éclairée, où se trouve le miracle permanent de la charité tel que je viens de le dépeindre? N'est-ce pas au sein de l'Eglise catholique, à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir? Ah! nous n'avons pas besoin de nous perdre dans le labyrinthe d'une controverse sans fin, où l'orgueil de l'esprit brille beaucoup plus souvent que la droiture du cœur; jugeons de notre croyance par les œuvres qu'elle nous inspire; jugeons nous nous-mêmes par ces paroles de notre Maître : On connaîtra que vous êtes mes disciples par la charité que vous aurez les uns pour les autres : *In hoc cognoscent quia discipuli mei eritis, si dilectionem habueritis ad invicem.* (*Joan.*, XIII, 35)

C'est ici, Messieurs, que pour vous faire voir et toucher au doigt l'influence toute puissante de la foi sur la charité, au sein de l'Eglise catholique, je voudrais vous dérouler le magnifique tableau des bienfaits que cette Eglise sainte n'a cessé de verser sur les hommes, et même sur ceux qui se sont faits gratuitement ses ennemis. Vous la verriez, comme un astre éclatant, illuminer toutes les régions du monde, réchauffant de ses divines ardeurs les hommes de tous les pays. Juifs, Romains, Grecs, barbares, tous sont appelés à partager ses bienfaits. Plus d'une fois même ceux qui avaient détruit ses temples, saccagé les ornements de son culte, massacré ses prêtres, furent trop heureux d'être recueillis dans ses bras et soulagés sur leur lit de douleur par ses soins les plus empressés.

Mais à quoi bon évoquer tous ces souvenirs, qui sont présents à vos esprits avec les noms des héros et des héroïnes de la charité, qui n'étaient que d'humbles enfants de cette Eglise tant calomniée depuis trois siècles? J'aime bien mieux vous dire, Messieurs, de jeter les yeux sur ce qui se passe autour de vous. Au milieu de ce double mouvement de dissolution et de reconstruction qui agite le monde, de vains sophistes avaient non-seulement prédit la ruine de l'Eglise, mais ils avaient même osé affirmer qu'elle était morte à jamais; et puis ils s'étaient mis à célébrer ses funérailles et à l'outrager de leurs oraisons funèbres. Eh bien! pendant que ces héritiers fanatiques d'une philosophie surannée usaient leur esprit à embellir de telles rêveries, le monde a marché. Des quatre coins de l'horizon l'esprit de vie a soufflé sur ces prétendus morts et les a doués d'une nouvelle énergie, afin de pourvoir aux besoins sans cesse renaissants d'une société qui se dissout dans l'incrédulité, et s'abîme dans les vices et les maux qui en sont la conséquence. Pour ne pas sortir du cadre d'idées qui me sont suggérées par cette pieuse réunion, je dirai qu'alors même se jetaient au sein de la capitale les bases de l'association de saint Vincent de Paul, sous l'inspiration d'un homme pieux et modeste, qui ne me pardonnerait pas de proclamer son nom, malgré l'amitié dont il m'honore. Or, cette petite semence est devenue un grand arbre, et maintenant cet arbre étend ses rameaux sur les provinces. Voilà, Messieurs, comment et pourquoi vous êtes ici, montrant par votre réunion, et mieux encore par vos œuvres, que la religion qui vous anime est assez puissante et assez miséricordieuse pour soulager ceux mêmes qui la chargent de leurs malédictions.

Et vraiment je le dis avec joie, c'est un beau patronage que celui de saint Vincent de Paul : ce nom-là est d'un bon augure : c'est une des plus grandes gloires de l'Eglise; ce nom, devenu synonyme de la miséricorde, est salué avec reconnaissance par tout ce qui porte un cœur d'homme. Aussi, naguère encore, lorsqu'un vénérable pontife (3) couvrit de son manteau pastoral une multitude de petits infortunés que le fléau du choléra avait rendus orphelins, il ne crut pas mieux faire que d'évoquer l'ombre sublime de ce saint personnage, et de le donner pour père à cette grande famille délaissée. C'est qu'il y avait dans ce héros de l'humanité non-seulement un homme compatissant, mais avant tout un homme de foi, un humble enfant de l'Eglise. La foi, la foi seule, peut expliquer une si grande charité.

Autrefois, quand les rois de France partaient à la tête de leurs armées, ils allaient solennellement à l'antique abbaye de Saint-

(3) Mgr l'archevêque de Paris.

Denys prendre l'oriflamme bénie par l'Eglise, et regardaient ce drapeau comme une garantie de la victoire : ainsi de nos jours, toutes les fois qu'il se prépare quelque chose de grand pour le soulagement des hommes, on voit paraître la bannière de saint Vincent de Paul, qui, dans les temps modernes, semble être devenue l'oriflamme de la charité.

Et maintenant, Messieurs, dans ce double mouvement de dissolution et de reconstruction sociale que j'ai signalé tout à l'heure, de quel côté se trouve le bien, et de quel côté le mal ? Jetez les yeux sur cette mêlée formidable où combattent l'irreligion et la foi : dans lequel de ces deux camps voyez-vous les démolisseurs, et dans lequel voyez-vous les conservateurs, les ouvriers intelligents qui s'efforcent de réparer l'édifice social ? Où sont les amis et les ennemis des malheureux ? Où se trouve le dévouement le plus généreux et le plus constant ? Dans l'Eglise.— Où les consolateurs assidus des malheureux, qui pénètrent dans les réduits de l'indigence, dans les hôpitaux, et jusque dans les prisons ? où sont-ils ? Dans l'Eglise. —Où les vierges chrétiennes qui échangent avec joie tous les agréments du monde contre le titre de servantes des pauvres ? Où les sœurs hospitalières de tous les ordres ? Dans l'Eglise. Où les âmes miséricordieuses qui s'en vont, à la suite de nos glorieuses conquêtes, panser les blessures de nos guerriers, soulager les barbares dans leurs souffrances, et faire bénir le nom de Jésus-Christ jusque dans les sables brûlants de l'Afrique ? où sont-elles ? Dans l'Eglise, et toujours dans l'Eglise. Ainsi la foi catholique continue de traîner le char triomphant de la charité dans toutes les parties de l'univers.

A côté de ces grandes œuvres que l'Eglise inspire et soutient de son intarissable charité, que fait le monde, je veux dire le monde sensuel, le monde égoïste, le monde perdu de luxe et de plaisir, le monde déchiré par les fureurs d'une politique sanglante, le monde ami des fêtes joyeuses, des repas somptueux, des romans et des spectacles ? Hélas ! oserions-nous découvrir tant de plaies hideuses qui tourmentent le corps social ? Ce monde, qui se pavane aux yeux de ses adorateurs, abrutit les esprits par l'impiété, abrutit les cœurs par la débauche, et jette tous les jours des milliers de victimes entre les bras de la charité. Ce monde qui se mire dans sa science et sa capacité, s'amuse à soulever des tempêtes qui tôt ou tard l'engloutiront. Ce monde qui ne veut ni de Dieu, ni de ses temples, ni de ses prêtres, s'ingénie à trouver des moyens de comprimer une influence chrétienne qui l'inquiète, à soumettre la charité divine aux lois du calcul arithmétique, et à la faire descendre au rang d'une bienfaisance officielle qui aurait tout le poli, la dureté et le froid de la glace. Ce monde fait des romans, des drames et des historiettes pour amuser les hommes oisifs ou les femmes sans pudeur.

O Dieu, que les mortels sont petits et insensés lorsqu'ils marchent dans leurs voies, lorsqu'ils s'inscrivent en faux contre votre vérité éternelle, et qu'ils veulent réformer vos œuvres admirables !

En présence de tels faits, Messieurs, je vous le demande, à vous, que la foi a rendus *intelligents sur les besoins du pauvre et de l'indigent* (*Psal.* XL, 2), où est la vérité et la vie ? Où l'erreur et la mort ? Tous vous répondez sans doute, avec joie : La vérité et la vie se trouvent avec la foi dans le sanctuaire de l'Eglise ; l'erreur et la mort se trouvent avec l'incrédulité, parmi les âmes livrées aux systèmes d'une philosophie sceptique ou aux enseignements d'une religion fabriquée de main d'homme. Et vous avez bien raison de conclure ainsi ; c'est le cachet indélébile que la main de Dieu a placé sur son œuvre dès le commencement. La tendresse de cœur, les douces effusions de l'amour, et ses inventions courageuses pour le fruit de ses entrailles, telles sont les marques auxquelles on reconnaît la véritable mère. Dans le cours des siècles, l'erreur a emprunté et usé tous les masques, mais elle n'en trouvera jamais un qui ressemble à la charité.

Permettez-moi encore une comparaison : dans le monde moral comme dans le monde physique, je distingue pour les âmes différents espaces, et, si vous me passez l'expression, différents climats. Là où se trouve la plénitude, l'intégrité de la foi, là aussi se font sentir les brûlantes ardeurs de la charité ; car *Dieu est un feu consumant* (*Hebr.*, XXXII, 23), et ce qu'il aime, c'est de voir les cœurs embrasés de ses flammes. Aussi, dans le divin cantique, l'âme fidèle dit à son époux bien-aimé : *Apprenez-moi où vous reposez durant les ardeurs du midi* (*Cant.*, I, 6), signifiant sans doute par là que pour trouver Dieu et le servir selon la vérité de sa parole, il faut le chercher dans le midi de son amour. Que si vous vous écartez de cet espace déterminé où se meuvent les intelligences, je veux dire, si vous niez quelques-unes des vérités de la foi, dès lors vous sentez la charité se refroidir dans la même proportion. Continuez encore à vous éloigner du principe catholique, marchez de négation en négation à travers les solitudes de l'hérésie, du schisme et de l'incrédulité, vous descendrez enfin aux régions polaires où la vie s'éteint, et où l'on ne trouve que des montagnes de glace, c'est-à-dire que vous arriverez au scepticisme ou à l'indifférentisme religieux qui engourdit le cœur et tue la charité. Voilà, Messieurs, comment et dans quelles proportions l'élément vital de la foi agit sur les âmes en les embrasant d'un amour céleste envers Dieu et envers le prochain ; voilà comment, d'un autre côté, l'infidélité agit sur ces mêmes âmes en les plongeant dans une torpeur funeste, de telle sorte qu'en haine de la foi, elles en viennent jusqu'à proscrire le nom même de la charité. C'est là une loi du monde moral justifiée par l'histoire de tous les siècles, et

contre laquelle ne peuvent rien tous les sophistes, tous les publicistes et tous les économistes de l'univers.

Et maintenant, après vous avoir montré l'influence de la foi sur la charité, il me reste à vous faire voir l'influence, ou, si vous aimez mieux, la réaction de la charité sur la foi.

SECOND POINT.

D'après ce qui vient d'être dit, Messieurs, nous devons conclure que quiconque est ennemi de la foi est ennemi de la charité, et par conséquent ennemi de la nature humaine. Par la même raison, tout ce qui conserve, augmente et honore la foi, doit être jugé digne de notre estime et de nos recherches les plus actives. Or, je trouve ces propriétés excellentes dans les œuvres de la charité, pour lesquelles Dieu vous a inspiré un si noble dévouement.

Ce qui distingue la doctrine évangélique de toutes les sectes de philosophie dont le temps a dispersé les débris, c'est qu'elle est non pas une contemplation stérile de la vérité, mais une école pratique de bonnes œuvres. Selon les enseignements sublimes de cette école, le serviteur paresseux est condamné comme le serviteur méchant, et c'est déjà un grand vice que de ne pas pratiquer de vertu. De là, cette énergie vraiment surnaturelle qui s'est emparée des âmes et les a poussées à tous les prodiges de la charité, depuis que le maître souverain de nos esprits et de nos cœurs a dit : *Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde;* et encore : *Venez les bénis de mon Père.... j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger.* (*Matth.*, V, 7 ; XXV, 35.)

Puisqu'il en est ainsi, Messieurs, ce serait donc virtuellement renier la foi que de renier la charité. Il est vrai que tous les points de la morale chrétienne sont placés sous le protectorat et la garantie de l'enseignement dogmatique, de telle sorte que celui qui cesse de bien vivre se met en lutte ouverte avec soi-même, jusqu'à ce qu'il ait cessé de bien croire, ou qu'il soit rentré dans les voies de la justice (4). Oui, cela est vrai ; mais celui qui abjure la charité, blesse plus particulièrement au cœur la divine législation. Aussi, comme rien n'est plus opposé à cette vertu que la cupidité terrestre, qui tue l'amour pur et désintéressé, saint Paul nous dit que les malheureuses victimes d'un égoïsme cupide et insatiable s'écartent de la foi : *Erraverunt a fide.* (I *Tim.*, VI, 10.)

Donc, Messieurs, par la même raison, l'exercice des saintes œuvres de la charité ne peut que conserver et augmenter la foi dans l'âme de ceux qui s'y dévouent. Il y a plusieurs raisons de ce phénomène intérieur : la première, c'est que, pour vaincre la cupidité, pour vouloir échanger les trésors de la terre contre les trésors du ciel, pour braver avec courage les répugnances et les difficultés de tout genre qui se rencontrent dans la carrière des bonnes œuvres, il faut se soutenir sans cesse par la méditation des vérités de la foi; il faut se les rendre familières, ces vérités saintes et si prodigieusement fécondes; il faut se les assimiler comme une nourriture de chaque jour, selon cette parole de l'Ecriture : ***Justus ex fide vivit*** :«***Le juste vit de la foi.***» (***Rom.***, **I, 7.**) Sans cela, bientôt on se relâcherait de sa ferveur, et l'on retomberait dans la région basse où croupissent les âmes égoïstes et voluptueuses. La charité, sans la connaissance et la méditation des vérités de la foi, serait un aigle auquel on aurait coupé les ailes. Or, plus on étudie, plus on médite, plus on s'assimile les vérités de la foi, et plus on y découvre de beautés intellectuelles qui charment l'esprit, et de saintes émotions qui ravissent le cœur. L'exercice de la charité est une guerre qui se soutient contre les misères humaines ; or, nulle puissance n'organise la guerre sans puiser dans ses arsenaux les moyens d'attaque et de défense. La foi, Messieurs, est l'arsenal de la charité. Quiconque veut faire du bien à ses frères d'une manière désintéressée, courageuse, délicate, persévérante, sent le besoin d'entrer chaque jour dans cette mystérieuse tour de David, où pendent mille boucliers (*Cant.*, IV, 4), c'est-à-dire, qu'il sent le besoin d'affermir en lui-même par une contemplation assidue, les saintes vérités de la foi.

Une seconde raison qui explique comment et pourquoi la charité conserve et augmente la foi, c'est que les âmes nobles qui s'occupent des besoins de leurs frères et des moyens d'y pourvoir, se trouvent par là même soustraites à une multitude de séductions que le génie du mal semble avoir placées comme des sentinelles à toutes les avenues de la vie. L'oisiveté, le jeu, les sociétés de plaisirs, les conversations et les lectures antichrétiennes, telles sont les principales sources d'où découle par torrents l'esprit d'erreur et d'incrédulité parmi les hommes. Voulez-vous être à couvert de cette contagion funeste dans ces jours difficiles où nous vivons ? abritez votre foi sous le manteau de la charité ; dérobez à l'oisiveté, au jeu, aux visites inutiles, aux plaisirs sensuels, aux conversations et aux lectures funestes, le temps que vos obligations journalières et les bienséances de votre état laissent à votre disposition. D'abord, vous aurez le grand avantage de ne pas connaître *l'ennui inexorable qui fait*, dit Bossuet, *le fond de la vie humaine ;* ensuite, vous conserverez la pureté de votre cœur ; enfin, vous resterez fidèles à la religion. Le dégoût que vous éprouverez pour la vie folle et inutile du monde, l'attrait que vous ressentirez pour les bonnes œuvres, vous feront chérir de plus en plus les enseignements divins qui vous auront si

(4) Au sujet des incrédules, Bossuet dit quelque part : Ils nous parlent toujours de bien vivre, comme si bien croire n'en était pas le fondement.

heureusement inspiré, et c'est ainsi que la foi, après avoir été le principe de votre charité, en deviendra aussi la récompense.

Une troisième raison, c'est que Dieu nous accorde toujours bien plus que nous ne lui offrons nous-mêmes. Qui peut douter que le maître souverain de l'univers ne jette des regards de complaisance sur les mortels dévoués à son service, qui se font ici-bas les nobles représentants et les trésoriers de sa providence ? Qui peut douter qu'il n'accorde son bon esprit (*Luc.*, XI, 13), l'esprit d'intelligence et de droiture, les yeux éclairés du cœur (*Ephes.*, I, 18), les inspirations sublimes de la foi, à ces âmes d'élite qui lui demandent cette faveur pour ne pas défaillir dans la charité ? Ah ! si les œuvres et les prières du centenier Corneille purent, en un sens, lui mériter, à lui et à toute sa maison, d'être appelé à la foi (*Act.*, X), combien ne devons-nous pas espérer que les bonnes œuvres et les prières des chrétiens charitables leur mériteront la continuation et l'augmentation de la foi !

Mais à quoi bon, Messieurs, chercher tant de raisons pour démontrer ou pour expliquer un fait qui s'accomplit journellement dans vos cœurs. Réunis par la foi dans le noble but de coopérer au soulagement de l'indigence, et d'exercer votre part d'action et de bravoure dans le grand combat que la charité livre à la misère, vous avez, je n'en doute pas, expérimenté ce que dit le Sauveur des hommes : *Là, où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux.* (*Matth.*, XVIII, 20.) Je voudrais qu'il nous fût donné de lire à découvert ce qui s'est passé dans vos âmes depuis le jour où vous avez commencé une aussi belle œuvre. Sans doute, nous y trouverions la preuve de tout ce que je viens de dire concernant l'action de la charité sur la foi ; en sorte que je pourrais vous appliquer ce que saint Paul disait aux Corinthiens : *Epistola estis Christi, ministrata a nobis, scripta non atramento, sed spiritu Dei vivi, non in tabulis lapideis, sed in tabulis cordis carnalibus.* (II *Cor.*, III, 3.)

Assurément, je m'empresse de rendre hommage aux lumières de votre esprit et à la noblesse de votre cœur ; toutefois, à travers les frottements multipliés du monde, souvent l'âme la plus vigoureuse se fatigue, s'affaiblit et s'endort dans une molle indifférence pour la vérité et l'erreur, pour le vice et la vertu. Je crois sans peine que quelques-uns d'entre vous étaient devenus chancelants dans la foi et tièdes dans la piété, à l'époque où vous vous jetâtes dans les bras les uns des autres pour former cette pieuse association ; plusieurs encore seraient peut-être passés du côté des esprits légers et superficiels qui tiennent tout dans l'indifférence, si l'amitié, les relations sociales, un désir vague de bienfaisance, et peut-être même l'ennui du désœuvrement, ne les avaient introduits dans votre sphère d'attraction, pour en faire de fervents disciples de Jésus-Christ. Combien de fois, dans vos réunions fraternelles, toujours trop courtes pour vos désirs, n'avez-vous pas senti l'élément divin qui circulait comme une séve à travers vos âmes? Cette douce onction de la foi, de la piété, de la charité, vous faisait dire au sortir de là comme les disciples d'Emmaüs : *Notre cœur n'était-il pas brûlé d'une ardeur divine?* « *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis ?* » (*Luc.*, XXIV, 32.) L'esprit de Dieu a soufflé sur l'étincelle de foi et de piété qui était dans votre cœur, et en a fait un foyer ardent qui rayonne de toutes parts. C'est ainsi qu'en pratiquant la vérité dans la charité, vous avez grandi en Jésus-Christ, selon la belle parole de saint Paul.

Mais ce n'est pas seulement en elle-même que l'âme charitable conserve et augmente la foi, c'est encore dans les autres. De nos jours plus que jamais, l'exercice de la charité est devenu un apostolat, parce que de nos jours, plus que jamais, l'erreur a infecté les âmes. Qu'ai-je besoin de le rappeler, Messieurs ? depuis l'époque où elle proclama la souveraineté de la raison et la déchéance de la foi, une philosophie meurtrière n'a cessé de creuser le tombeau du genre humain. Ardente, téméraire, opiniâtre, parée d'une phraséologie scientifique, parlant aux hommes d'indépendance, de plaisirs, de progrès indéfinis, cette puissance nouvelle imposa facilement sa tyrannie à tous les esprits faibles, et les traîna jusqu'aux dernières limites de l'extravagance et du crime. Donc, tout changea d'aspect ; le bien devint mal, le mal devint bien. Tous les noms vénérés dans l'histoire furent flétris ; tous les noms flétris, même jusqu'à celui de Néron, furent réhabilités. Ce fut un pêle-mêle effroyable de pensées contradictoires, une cohue des esprits, telle que le monde n'en avait jamais vue, et dont la conséquence devait être un bouleversement universel. Rien ne résista aux infatigables sapeurs de l'impiété philosophique, et lorsqu'il n'y eut plus aucune vérité debout, la société s'écroula dans l'abîme, écrasant dans sa chute ceux-là mêmes qui avaient battu des mains en voyant ruiner ses fondements. Ce fut là, Messieurs, une horrible expérience ; les esprits sages n'en avaient pas besoin pour apprécier tout ce qu'il y avait de fatal dans le matérialisme de cette époque, et pour comprendre la portée de cette maxime évangélique : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* (*Matth.*, IV, 4.)

Douée d'une puissance affreuse de destruction, l'impiété se montra incapable d'édifier quelque chose ; aussi, pour prix de ses exploits commence-t-elle à recueillir l'opprobre qu'elle mérite. Quel est aujourd'hui l'homme éclairé qui consentirait à passer pour disciple d'une secte superbe, haineuse et stupide, qui ne sut proclamer que le néant et organiser que la destruction ? Quel est le penseur assez arriéré pour

ne pas répudier la guenille sanglante du philosophisme? On ne saurait le dissimuler, Messieurs, l'esprit d'incrédulité est descendu des hauteurs sociales dans les carrefours. Des grands seigneurs il a passé au peuple. Après avoir parlé le langage élégant des cours et des châteaux, il en est venu à répéter les propos orduriers des halles et des tavernes. Après s'être pavané au milieu des sociétés savantes, il se dresse maintenant sur les tréteaux, il se vautre dans la boue avec le malheureux peuple, et finit, comme jadis l'idolâtrie, par les campagnes et les chaumières.

Voilà donc les classes populaires gorgées d'athéisme et d'immoralité : qui pourrait calculer tous les ravages produits chaque jour par cette contagion? Dédaignant la voix de la religion, qui seule pourrait le guider, ce peuple subit l'influence de tous les docteurs de mensonge qui l'abrutissent afin de l'exploiter. Là, vous voyez des passions sans frein, pousser à tous les vices et à tous les crimes; et puis, du milieu de cette fange, vous voyez surgir la honte, la misère, les maladies, et je ne sais quel genre de barbarie infâme sous le masque de la civilisation.

Voilà, Messieurs, le peuple tel que l'impiété l'a fait. C'est pourtant vers ce peuple que vous dirigez vos pas ; c'est lui qui a le plus souvent besoin de vos secours ; car l'expérience nous apprend que l'impiété traîne à sa suite un long cortége de calamités. L'aumône qui nourrit le corps, la seule qu'il vous demande, est un moyen puissant de lui faire connaître et désirer celle qui peut ressusciter l'âme. Quelque dégradé qu'il soit, l'homme n'est jamais insensible à la bienveillance qu'on lui témoigne ni aux bienfaits qu'on lui prodigue. En voyant arriver vers lui les anges consolateurs que la religion lui envoie, il se souvient de la Providence divine, il ouvre son cœur à l'espoir, à la reconnaissance, et peut-être au repentir d'avoir abjuré une religion qui ne lui fit jamais que du bien : il redevient l'homme, et bientôt peut-être il redeviendra chrétien. Telles sont, Messieurs, les admirables conquêtes de la charité, dont le but principal, en soulageant les corps, est de vivifier et de sauver les âmes. Le monde est plein de disputeurs et de disputes sur toutes choses, et aucune vérité n'a échappé aux tortures du raisonnement. La controverse sur les vérités de la foi n'est donc qu'un moyen bien imparfait de rétablir le royaume de Dieu. C'est pourquoi saint Paul nous avertit de recevoir et de soutenir celui qui est faible dans la foi, sans nous consumer en vaines contestations (*Rom.*, XIV, 1); car, dit-il ailleurs, si quelqu'un est ami des discussions, qu'il sache que ce n'est point là notre habitude, ni celle de l'Eglise de Dieu. (I *Cor.*, XI, 16.) C'est par le cœur, Messieurs, que l'on gagne les enfants d'Adam ; c'est par les filets de la charité qu'on les retire de cette vaste mer du monde où ils se perdent pour cette vie et pour l'autre. (*Osee*, XI, 4.) Un esprit malade peut toujours répondre à un raisonnement par un autre raisonnement ; souvent même l'amour-propre se joignant à l'erreur, éternise les discussions et les fait dégénérer en une espèce de tournoi où chacun des champions s'inquiète bien moins de trouver la vérité que de parader et de briller aux dépens de son adversaire. Mais la puissance du bienfait agissant sur le cœur, nul homme ne se sent le triste courage de contester le principe qui inspire le bienfaiteur, et un instinct plus fort que tous les sophismes du monde, nous fait conclure que si la charité est une *vérité*, la religion qui la recommande le plus et qui la pratique le mieux ne saurait être fausse.

David fuyant la fureur de Saül dans le désert, et se trouvant réduit à une grande nécessité, fit demander à un homme riche nommé Nabal, des secours pour lui et pour ses gens; mais cet homme dur le renvoya en disant : *Qui est David? Hé quoi ! je donnerais mon bien à des gens que je ne connais pas?.....* (I *Reg.*, XXV, 10, 11.) Mais sa femme, plus prudente et plus miséricordieuse que lui, vint en toute hâte trouver David avec des provisions abondantes. Ce que David ayant vu, il s'écria : *Que le Seigneur le Dieu d'Israël soit béni de vous avoir envoyée aujourd'hui au-devant de moi. Que votre parole soit bénie, et soyez bénie vous-même de ce que vous m'avez empêché de répandre le sang et de me venger.* (*Ibid.*, 32, 33.) Voilà, Messieurs, en peu de mots, le tableau de l'indigence en face des riches que l'impiété rend inhumains, et des âmes pures que la foi rend charitables. Lorsque, séduit par les pompeuses maximes de l'irréligion, un malheureux se sera jeté dans les déserts de l'incrédulité, dans sa détresse, il invoquera sans doute les prôneurs opulents d'une bienfaisance tout humaine. Mais hélas ! trop souvent il recevra la réponse que David reçut de Nabal, et le refus sera assaisonné par l'insulte. Que faire dans cette cruelle conjoncture? Se résigner à son malheureux sort, ou se livrer aux fureurs du désespoir? Telles sont les questions qui agitent et tourmentent l'homme doublement privé des biens de l'âme et des biens du corps. En attendant, il blasphème et brise l'idole du siècle qu'il avait encensée, et reconnaît que, si l'impiété réussit à faire le mal, elle est dans l'impuissance de le réparer.

Que, sur ces entrefaites, la charité chrétienne lui apparaisse avec sa figure aimable, ses regards sereins, et ses mains pleines de bienfaits ; qu'elle lui adresse quelques-unes de ces douces paroles qui vont au cœur ; qu'elle lui rappelle, à ce malheureux, qu'il a un Dieu à servir, une religion à pratiquer, une âme à sauver, et qu'en échange de ses bontés elle ne lui demande rien autre chose, sinon qu'il se convertisse et qu'il vive : pensez-vous qu'il ne s'écriera pas, lui aussi, avec l'accent de l'admiration et de la reconnaissance : Que le Seigneur, le Dieu

d'Israël, soit béni de vous avoir envoyé? Bien plus, il oubliera ce pain matériel que vous lui aurez présenté, et, tout absorbé dans ce que vous lui aurez dit, il ajoutera avec l'accent d'une foi renaissante: *Que votre parole soit bénie :* « *Et benedictum eloquium tuum.* » (I *Reg.*, XXXII, 33.)

Or, qu'est-ce que ressusciter une âme à la foi? Messieurs, c'est une grande chose, plus grande que je ne pourrais le dire. Sous le point de vue chrétien, c'est faire ce qui est le plus agréable à Dieu, c'est réjouir les anges du ciel, c'est édifier et consoler l'Eglise, c'est assurer son propre salut. Sous le point de vue social, qu'il ne faut pas négliger, c'est contribuer de la manière la plus efficace à l'union, à la paix, à la force et à la prospérité de la patrie; car on aura beau s'agiter en tous sens, toujours les doctrines, bonnes ou mauvaises, décideront du salut ou de la ruine du monde. Tous les biens viennent avec la vérité, tous les maux viennent à la suite de l'erreur; et comme notre foi est la plus haute expression de la vérité, nous sommes convaincu qu'à elle seule il est réservé d'élever l'état social au plus haut degré de puissance et de félicité. D'ailleurs, en ramenant l'empire de la foi, on ramène l'empire des bonnes mœurs, on étouffe dans les cœurs pervers des désirs ou des projets d'attentats, soit contre l'ordre public, soit contre les particuliers. Ce n'est pas, croyez-le bien, en déclamant contre ceux qu'on est convenu d'appeler *prolétaires affamés*, qu'on les rendra moins menaçants, moins envieux, moins disposés à faire invasion sur les riches patrimoines qu'ils convoitent; c'est en les civilisant : or, la foi seule, avec la charité, les civilisera. Ainsi, Messieurs, votre œuvre qui est éminemment chrétienne, est encore éminemment sociale.

Et quand vous ne réussiriez que rarement et difficilement à ramener les âmes à la vérité et à la vertu, vous auriez encore, outre les autres avantages dont j'ai parlé, celui d'honorer votre foi par le témoignage éclatant que vos actions lui rendent à la face du monde. *Que votre lumière*, dit Jésus-Christ, *brille devant les hommes.* (*Matth.*, V, 16.) Saint Paul, développant ces paroles, ajoute : Soyez comme des flambeaux lumineux au milieu d'une nation corrompue et perverse. (*Philip.*, II, 15.) La religion, il est vrai, se soutient par elle-même, parce que c'est la main de Dieu qui l'a établie; tout bien considéré, si les hommes pouvaient quelque chose sur elle, depuis longtemps ils l'auraient détruite. Mais si nous sommes impuissants contre la vérité, nous pouvons quelque chose pour la vérité. (II *Cor.*, XIII, 8.) Les vertus et les bonnes œuvres des enfants de l'Eglise forment autour de sa tête une auréole de gloire qui éblouit les yeux de ses ennemis et les réduit au silence. Et c'est déjà certes un beau triomphe que de fermer la bouche à l'impie, et d'accabler son orgueil sous le poids de la charité. Vous pouvez, je n'en doute pas, glorifier l'Eglise par les qualités éminentes de votre esprit, par votre habileté dans l'art de bien écrire et de bien dire, et par les connaissances multipliées que vous avez acquises; mais, permettez-moi de le dire et de m'en réjouir devant Dieu, vous lui procurez une gloire bien plus grande encore par la charité qui vous unit ensemble et qui se déborde sur les malheureux. Pour agrandir cette pensée, il nous suffit de jeter un coup d'œil sur les siècles qui nous ont précédés. Sans doute, aucun genre de gloire n'a manqué à l'Eglise: Le sang de ses martyrs, le courage de ses confesseurs, la pureté de ses vierges, le zèle et la science de ses pontifes, la sublimité de ses docteurs, tout cela forme un manteau de gloire dont elle est parée avec magnificence. Mais les œuvres charitables de ses enfants dévoués sont comme les pierres précieuses qui rehaussent l'éclat de ce vêtement. En sorte que, quand même le monde perdrait le souvenir de tous les titres qui nous la rendent chère et vénérable, jamais il n'oublierait les hommes de miséricorde qui passèrent en faisant du bien, ni la religion divine qui les inspira. Aussi, je n'hésite pas à dire que l'humble sœur hospitalière donne autant de gloire à l'Eglise que les savants écrivains qui prouvèrent dans toutes les langues la vérité de ses enseignements.

Continuez donc, Messieurs, continuez de glorifier votre foi; c'est glorifier Dieu même; c'est prouver à la face du monde que la vérité demeure toujours, et que toujours elle est féconde en nouveaux bienfaits. Cette foi divine qui vous rassemble et vous inspire est le plus indispensable élément de la nature humaine. Vous savez avec quelle grandeur saint Paul en parle dans son Epître aux Hébreux, et surtout dans le chapitre XI, dithyrambe sacré qui semble avoir été écrit au troisième ciel. De quelle joie vos âmes pures et ardentes ne tressaillent-elles pas, en pensant que vous pouvez quelque chose pour la gloire et le triomphe de cette Eglise où vous puisez tant de nobles inspirations. Votre œuvre est commencée sous les plus beaux auspices; elle grandira, nous en avons la confiance, avec le concours d'une foule d'âmes généreuses qui voudront s'y associer, du moins par leurs bienfaits, et qui seront ravies de trouver en vous les économes intelligents des pauvres. Elle grandira par la bénédiction de Dieu, dont vous plaiderez la cause en plaidant celle des malheureux dont il est le père. Elle grandira par la protection de l'auguste vierge Marie dont vous célébrez pieusement en ce jour l'Immaculée Conception. Pour vous, lorsque vous aurez versé l'aumône, la consolation et la paix dans le sein de l'indigence, lorsque le monde, témoin de votre charité, publiera vos louanges, trop heureux de vous oublier vous-mêmes, vous proclamerez à la face d'un siècle incrédule ces mémorables paroles : *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat.* Amen.

—

II. SERMON

Prononcé le* 13 *novembre* 1854 *à la bénédiction de l'église Saint-Maur à Lunéville.

SUR CETTE QUESTION : QU'EST-CE QU'UNE EGLISE.

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus. (*Psal.* CXXI, 1.)

Je me suis réjoui lorsqu'il m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur.

Monseigneur, mes frères (5),

A la vue d'une assemblée si nombreuse et si imposante, il est facile de comprendre qu'un grand acte s'accomplit aujourd'hui dans cette ville et dans cette enceinte. Attendue avec une légitime impatience, l'inauguration de l'église Saint-Maur est le sujet d'une joie bien douce pour tous ceux qui ont à cœur les intérêts de la religion et de l'humanité.

A vous d'abord, Monseigneur, cette pure et sainte joie, à vous qui pouvez aujourd'hui accomplir un de vos vœux les plus chers, celui d'ouvrir au milieu d'une population nombreuse un sanctuaire et une paroisse où elle puisse venir facilement chercher les enseignements et les consolations du ciel. Pontife du Très-Haut, votre bonheur est de voir son règne se dilater et s'affermir sur la terre. Tendre père de vos diocésains, votre bonheur est de voir ces enfants bien-aimés largement dotés et enrichis des trésors de la grâce qu'ils viendront puiser dans cet asile sacré de la prière, de l'expiation et de l'espérance.

Vous avez bien aussi le droit de dire : Je me suis réjoui : *Lætatus sum*, prêtre courageux et infatigable (5*) qui, ayant pour toutes ressources votre zèle, avec le bâton du voyageur et la bénédiction de votre évêque, avez entrepris et mené à bonne fin cette construction dont la beauté charme les yeux des hommes de l'art et le cœur de l'humble fidèle. Sans doute, la gloire du maître souverain et l'espoir de la récompense céleste ont été le grand mobile de votre entreprise, mais en ce jour, où il vous est donné de contempler le résultat de vos travaux, et d'accomplir la promesse que vous aviez faite en face de Dieu et de vos concitoyens, vous recevez comme un à-compte de cette récompense, et il se passe dans votre âme des choses que vous seul pourriez exprimer. *Lætatus sum.*

Et vous, hommes distingués, qui formez l'élite de cet auditoire, vous que nous saluons comme les dignes représentants de la puissance publique dans ses différentes hiérarchies : magistrature, armée, administration, ne prenez-vous point aussi votre part de cette allégresse ? Ah ! je n'ai pas besoin d'attendre votre réponse. Il me suffit de vous contempler du haut de cette chaire. Il me suffit de savoir que vos intelligences élevées s'associent merveilleusement aux pensées de la religion, et que vos cœurs sympathisent avec l'intérêt des populations dont vous êtes les chefs et les pères dans l'ordre social.

Et vous, peuple fidèle, qui remplissez cette enceinte, et qui acquérez le droit d'y entrer désormais, parce qu'elle est dédiée au Père céleste dont vous êtes les enfants, quelle n'est pas votre satisfaction et votre joie ! Lunéville, déjà si remarquable par sa vaste et belle église de Saint-Jacques, par son château princier, par ses hospices, par ses grands établissements militaires, auxquels vous devez l'avantage de posséder dans vos murs un illustre général (6), si digne de représenter le chef de l'Etat à la tête de cette phalange de braves en qui se personnifie l'honneur du drapeau français, Lunéville acquiert un nouveau monument, destiné, non pas seulement à l'embellir, mais à mettre le culte catholique à la portée d'une partie considérable de ses habitants, qui étaient, pour ainsi dire, des membres déshérités de la grande famille. Voilà ce qui donne à cette cérémonie le caractère d'un événement éminemment populaire, et produit dans chacun de nous les sentiments exprimés par le Roi-Prophète : *Lætatus sum*, etc.

Mais, mes frères, si nous voulons nous édifier complétement sur la portée de cette auguste cérémonie et de la manifestation à laquelle elle a donné lieu, il faut nous élever à des considérations générales, et nous demander à nous-mêmes : Qu'est-ce qu'une église ?

La réponse à cette question sera l'objet de l'étude à laquelle nous allons nous livrer, et cette réponse fera ressortir ce qu'il y a de juste et de bien fondé dans l'intérêt si vif et l'allégresse si unanime que nous éprouvons pour l'inauguration d'un tel édifice.

Le siècle précédent a fini, en France, par fermer et par abattre les églises. Ceux qui régnaient alors étaient les exécuteurs testamentaires d'une école antichrétienne qu'on avait vue éclore dans les boues de la régence, et se développer, comme une plante vénéneuse, dans l'atmosphère méphitique du règne de Louis XV.

Or, après cinquante ans révolus, nous voyons partout se déployer une ardeur extrême pour construire, réparer, agrandir, embellir les églises. C'est là, mes frères, un des nombreux contrastes que nous offre cette époque, si féconde en événements contradictoires. Le temps n'est plus où c'était la mode d'afficher le mépris et la haine pour les croyances et les pratiques du culte de nos pères, afin de se donner le facile renom d'esprit fort. La nation française, confiante et légère, peut être facilement séduite ; mais elle est trop intelligente et trop loyale, pour rester dupe de l'erreur ou complice de l'imposture. C'est pourquoi, le règne de la secte impie ne pouvait durer, malgré le prestige qui s'attachait au nom de son principal co-

(5) Mgr l'évêque de Nancy et de Toul, premier aumônier de la maison de l'Empereur.

(5*) M. l'abbé Trouillet, curé de Saint Maur.

(6) M. le général de Goyon, aide de camp de l'Empereur.

ryphée, et malgré les efforts d'une foule de gens d'esprit pour enchaîner à jamais le bon sens national. Le travail matériel dont j'ai parlé est le symptôme révélateur de celui qui s'opère dans les âmes. Chez les uns, ce travail aboutit à la foi catholique dans toute la force de ses convictions, et dans toute l'activité de ses œuvres. Chez les autres, il bat en brèche par les armes de la science contemporaine, les boulevards qu'une incrédulité ignorante et menteuse avait élevés autour d'elle pour se rendre inexpugnable. Dans tous, grands et petits, savants et ignorants, ce travail de réaction intellectuelle et religieuse aboutit à considérer la foi chrétienne comme le premier besoin de la société humaine, à l'admirer dans son histoire, dans ses monuments, dans son sacerdoce, et dans les innombrables institutions religieuses qui, par son inspiration, continuent, sous tous les climats, l'immense croisade entreprise par les douze apôtres pour la rénovation du monde. De sorte que ceux-là mêmes qui ne sont point encore parvenus à considérer l'idée religieuse dans ses rapports avec la vie future, ne peuvent s'empêcher de reconnaître et de proclamer qu'elle est au moins d'une indispensable nécessité pour la vie présente. Ainsi, les convictions de la sagesse moderne, justifiées par tant d'expériences nouvelles, se trouvent en accord parfait avec celles de la sagesse antique, s'écriant par l'organe de l'un de ses plus illustres disciples (7) : « On bâtirait plutôt une ville sans fondations, qu'on ne constituerait un peuple sans Dieu. »

Après ces considérations, consolantes pour le présent, et pleines d'espoir pour l'avenir, si nous reprenons la question posée tout à l'heure : Qu'est-ce qu'une église? nous pouvons d'abord répondre : C'est la représentation matérielle et publique de l'idée la plus haute, la plus salutaire, la plus indispensable, l'idée de Dieu. Nous pouvons ajouter : C'est la satisfaction donnée aux tendances les plus impérieuses de l'homme et de la société.

Mais, pour jeter plus de lumière sur cet objet si important, considérons l'église au point de vue purement humain ou temporel, après quoi nous la considérerons au point de vue chrétien. De cette manière, nous nous adresserons successivement, et à ceux dont les pensées n'ont point encore pris le chemin du ciel, et à ceux qui, portés sur les ailes de la foi, planent déjà au-dessus de la terre.

PREMIÈRE PARTIE.

Considérée au point de vue humain, temporel ou social, l'église est par excellence la maison du peuple.

Avant d'aller plus loin, permettez-moi, mes frères, d'examiner avec vous ce qu'il faut entendre par ce mot *peuple*, dont on a tellement usé et abusé dans les temps modernes, qu'il est presque impossible de l'employer sans explication préalable.

Sous l'empire du paganisme, la société se partageait en deux catégories, celle des hommes libres et celle des esclaves. Actuellement encore chez les Hindous, la nation est divisée en castes diverses, dont la dernière est celle des *parias*. Mais sous l'empire de la religion chrétienne il ne saurait en être ainsi, parce qu'elle nous apprend que nous sommes tous frères par l'unité de notre origine et par le bienfait de notre rédemption. Elle nous apprend aussi qu'une société ressemble à un corps organisé, dont chaque membre occupe la place et exerce la fonction qui lui est propre, sans qu'ils se méprisent et se jalousent mutuellement. Image bien belle et bien touchante de la variété et de l'unité compacte qui doivent régner au sein du corps social, avec cette différence que, dans les sociétés chrétiennes, il se fait sans cesse un mouvement d'ascension régulière des classes inférieures vers des rangs plus élevés. Ainsi, la distinction des positions et des emplois, jointe à la possibilité de passer d'un rang dans un autre, telle est la constitution chrétienne de l'orbre social. Dans le corps humain, si la tête a besoin des pieds, que feraient, à leur tour, les pieds sans la tête? Dans un édifice, les fondations sont indipensables : mais que seraient les fondations sans les murailles, les colonnes, et le faîte qui protége le tout? Vouloir sortir de ces conditions, c'est tenter l'impossible; c'est faire d'une nation auparavant civilisée et prospère, une horde de niveleurs barbares, qui serait le lendemain une horde de mendiants.

D'après cela, mes frères, il me paraît que, pour bien définir le peuple, on doit dire que c'est tout le monde, exécutant, chacun de son côté, la fonction qui lui est dévolue, et se prêtant un mutuel appui pour le maintien et la prospérité de la patrie commune. Ainsi, dire que l'église est la maison du peuple, c'est dire qu'elle est ouverte à tous, et que tous les rangs de la société sont conviés à venir se mêler aux pieds des saints autels.

Cherchez un autre lieu de réunion où tous les membres de la grande famille soient appelés à se rapprocher, à se respecter, à se pénétrer mutuellement, à resserrer si efficacement les liens de la fraternité humaine; vous n'en trouverez pas. Ici, mes frères, ici, on sent la vie morale et sociale couler à grands flots. Sur le seuil de cette porte expirent la fierté et les mépris des uns, et l'animosité jalouse des autres. Le riche ne s'y glorifie pas de son opulence; le pauvre n'y rougit pas de sa misère. Les tempêtes suscitées par la discorde et par toutes les mauvaises passions ne viennent point s'engouffrer dans le sanctuaire, parce que la multitude des croyants qui s'y rendent n'a qu'un cœur et qu'une âme (8), et

(7) Plutarque.
(8) *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una.* (Act., IV, 32.)

que les impressions qu'on y reçoit tendent à opérer dans l'ordre moral les plus heureuses transformations.

On raconte que Napoléon Ier, frappé de la majesté imposante d'une grande basilique où il était entré, dit à ceux qui l'environnaient : « Un athée serait ici mal à son aise. » Dans une certaine proportion, mes frères, on peut en dire autant de toute église; mais ce n'est pas seulement un athée qui s'y trouverait mal à son aise, s'il existait véritablement des athées; c'est tout homme dont le cœur est corrompu ou ulcéré par la haine, dont la conscience est bourrelée par le remords, ou dont la vie est scandaleuse. Tant il est vrai qu'à défaut de voix humaine, les pierres mêmes du temple seraient douées d'une haute éloquence pour flétrir le vice et glorifier la vertu.

Mais ce n'est pas seulement l'église elle-même, avec ses pieuses décorations, ses emblèmes sacrés, ses cérémonies augustes, qui prêche énergiquement la fuite du mal et la pratique du bien. Il y a dans cette maison du peuple une tribune permanente, élevée pour faire entendre aux hommes les enseignements les plus indispensables soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre moral, soit dans l'ordre social.

Ici, mes frères, si je m'adressais à certaines personnes, comme on en trouve encore souvent dans le monde, personnes honnêtes et de bonne foi, mais en qui l'instruction chrétienne fait défaut, et qui n'acceptent pas la religion comme l'initiation de l'âme à la vie surnaturelle, je leur dirais : Puisque vous faites abstraction de nos destinées immortelles, et que vous fermez les yeux sur le redoutable problème de la vie, dont le chrétien fidèle possède la solution ; puisque vous ne voyez rien de plus parfait dans l'ordre moral que l'intelligence naturelle, la vertu naturelle, la sociabilité naturelle, je reste avec vous, pour le moment, dans cette région, et parlant un langage tout humain à cause de votre infirmité (9), je soutiens qu'à ce point de vue, tout imparfait qu'il soit, vous devez encore admirer et aimer nos églises, parce que là se trouve la véritable école du peuple, école incomparable dans son objet, dans sa base et dans son étendue.

Je dis incomparable dans son objet. En effet, là se donnent, comme je l'ai énoncé tout à l'heure, les enseignements les plus hauts dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral et dans l'ordre social. Si cette proposition avait besoin de preuves, je n'exposerais pas en détail les vérités de notre Symbole et les préceptes de l'antique Décalogue, renouvelés et perfectionnés par l'enseignement évangélique ; car ce travail excéderait les bornes d'un discours. Mais je me contenterais de dire : Il y a dix-huit cent cinquante-quatre ans, un grand prophète a paru en Judée. Ce prophète, que nous reconnaissons pour un Homme-Dieu, a parcouru les villes et les bourgades, prêchant une doctrine qu'il appelait la bonne nouvelle, transportant d'admiration la multitude qui se précipitait sur ses pas, et l'enivrant tellement de ses discours que, de toutes parts, on s'écriait : *Jamais homme n'a parlé ainsi : un grand prophète s'est élevé, et Dieu a visité son peuple* (*Luc.*, VII, 16) ; *heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont allaité!* (*Luc.*, XI, 27.)

Tel est le fondateur de notre école, personnage fantastique, dont la grande figure domine les destinées du monde, adoré par les monarques et par les peuples, admiré et aimé par les sages et les savants, comme par les ignorants et les humbles de cœur, phénomène unique dans l'humanité, et dont le philosophe de Genève n'a pu s'empêcher de dire : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu ! »

Or, ces merveilleux enseignements, écrits avec l'histoire de sa vie, par ses apôtres, et prêchés dans tout l'univers, ont transformé le monde antique qui périssait étouffé dans la fange, sous le poids de ses superstitions païennes, de son esclavage, de sa philosophie et de ses débauches. Ces enseignements forment le corps de l'Evangile, qui, joint aux écrits inspirés de l'Ancien Testament, est devenu le livre par excellence, où les générations puisent, comme à une source intarissable, la connaissance et l'amour de Dieu, la connaissance et l'amour de l'homme, les lois constitutives de la famille et de la société. De là découle cette vaste et forte législation qui règle l'homme, soit par rapport à lui-même, soit par rapport à ses semblables, supérieurs, égaux, inférieurs ; qui constitue la puissance publique sans tyrannie, et conserve la liberté sans anarchie; qui ordonne au riche de donner, mais défend au pauvre de prendre, et maintient ainsi l'équilibre entre toutes les classes sociales par le double principe de la bienfaisance et de la propriété ; qui, par l'unité et l'indissolubilité du lien conjugal, fixe la famille sur une base inébranlable, et fait de la femme la noble compagne de l'homme, tandis que chez tous les peuples privés des lumières de l'Evangile, elle ne fut jamais que son esclave. Préceptes si élevés qu'ils arrêtent le mal même dans sa source, en proscrivant jusqu'au désir et à la pensée du crime. Enseignements si parfaits que leurs ennemis les plus ardents n'ont trouvé rien de plus fort à leur objecter que cette perfection même qui les rend, selon eux, impraticables à la faiblesse humaine.

N'est-il pas vrai, mes frères, que quiconque a l'esprit éclairé et le cœur droit, quiconque aime sincèrement le règne de la justice et des lois, quiconque abhorre la débauche et tous les vices dégradants qui recrutent chaque jour de si nombreuses victimes pour le paupérisme et pour les

(9) *Humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ.* (*Rom.*, VI, 19.)

cours d'assises, doit admirer et chérir un tel code de morale, sans lequel toutes les législations seraient impuissantes ? Et n'est-ce pas à bon droit que nous appelons maison du peuple cet édifice sacré, cette église, où toutes les classes de la société trouvent un enseignement si élevé dans son objet?

Et maintenant, mes frères, quelle est la base de cet enseignement? C'est ici encore que se montre la supériorité de l'école publique établie dans l'Église. Ce n'est point sur des conjectures, sur des raisonnements subtils et souvent inintelligibles qu'elle s'appuie, à la manière des dissertations philosophiques et académiques. Si, dans l'ordre scientifique, la raison humaine a fait d'admirables découvertes, nous devons dire que dans l'ordre de la religion et de la morale, elle a toujours plutôt détruit qu'elle n'a édifié. Qu'ils sont petits et faibles les discoureurs élégants qui, abstraction faite de l'autorité religieuse, se donnent la mission d'éclairer et de moraliser leurs semblables ! Si vous me permettiez une expression vulgaire, je dirais que leur science et leurs raisonnements *sonnent le creux.* Voulez-vous sérieusement améliorer les hommes? voulez-vous diminuer le nombre des délits et des crimes, qui encombrent les tribunaux et qui effrayent la justice? voulez-vous raffermir sur ses fondements la société ébranlée par tant de secousses, et arrêter cette décadence morale dont les esprits éclairés gémissent et se déconcertent ? Ouvrez des églises aux populations, et faites en sorte qu'elles en prennent le chemin, au lieu de les pousser dans les maisons de jeu et de débauche, ou d'exercer sur elles la tyrannie du travail en leur ravissant le repos du saint jour qui doit être employé à la culture de l'âme. C'est là que tant d'intelligences égarées trouveront une autorité salutaire chargée de leur montrer le chemin de la vertu, de la paix et du bonheur. Oui, l'autorité seule de la chaire évangélique fournit une base inébranlable et une règle certaine aux convictions fortes qui inspirent les mâles vertus du chrétien, et qui peuvent faire du plus petit d'entre nos frères un véritable héros.

Assis sur les ruines dont il a jonché la terre, le rationalisme ne cesse de murmurer à l'oreille des peuples ses spéculations vaines et ses maximes désastreuses qui ont sapé les principes les plus sacrés de la religion, de la morale et de la société. S'il lui était donné de prévaloir, et d'empêcher que les croyances ne se rétablissent, tout s'abîmerait dans un cataclysme universel. Si donc l'ordre social doit se raffermir après les convulsions du passé, et échapper aux dangers de l'avenir, il faut que le rationalisme, tant celui qui se manifeste publiquement que celui qui travaille dans l'ombre, soit enfin détrôné, et que l'enseignement donné dans l'église au nom de l'autorité divine fasse de nouveau succéder le règne de la foi à l'anarchie des opinions. O vous qui avez à cœur le vrai progrès de l'humanité et le salut du monde, mais qui avez cru que de savantes arguties pourraient fonder un ordre moral indépendant de cette autorité tutélaire qui tient école dans nos églises, souffrez que nous vous disions comme saint Remy disait à Clovis : « Adorez ce que vous avez brûlé, et brûlez ce que vous avez adoré. » Ce langage s'adresse à ceux qui, se flattant de trouver en eux-mêmes, dans les ressources d'une éducation plus soignée ou dans les systèmes de la philosophie, des principes de création humaine, se sont, comme dit saint Paul, évanouis dans leurs pensées. (*Rom.*, I, 21.) Quel que soit leur rang, nous avons le droit de leur dire qu'ils ont fait fausse route, car la haute école de nos églises ne fait acception de personne, et dans cette maison du peuple toutes les conditions sociales se courbent sous le même niveau de l'autorité qui répète sur la terre les oracles du ciel.

Ainsi cet enseignement, incomparable dans son objet et dans sa base, ne l'est pas moins dans son étendue. Et certes, il ne saurait en être autrement, car la religion et la morale ne sont pas autres pour les grands que pour les petits, pour les monarques que pour les sujets, pour les savants que pour les ignorants; tous nous avons besoin qu'on nous enseigne ou qu'on nous rappelle nos devoirs, et si l'école publique de l'église peut suppléer sur ce point toutes les écoles humaines, aucune école humaine ne peut la remplacer.

J'ai tâché, mes frères, de vous montrer comment l'église est la maison du peuple. Maintenant, élevons-nous plus haut, *ad perfectiora feramur*, et contemplons-la comme la maison de Dieu. Ici de nouveaux horizons se découvrent à nos regards.

DEUXIÈME PARTIE.

L'apôtre saint Paul, parlant aux chrétiens, dit ces paroles mémorables : *Si nos espérances sont bornées à cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes : « Si in hac vita tantum sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus.* » (I *Cor.*, XV, 19.) En effet, plus la loi du Christ est parfaite, plus elle exige d'abnégation de la part de ses disciples. Or, cette abnégation ne peut se soutenir que par la foi vive aux promesses d'une vie éternelle. Hors de là, nous ne sommes plus que des êtres d'un jour, dont l'existence n'a pas d'autre but sérieux que de jouir à tout prix, même par le crime, des biens et des plaisirs de ce monde. A ce point de vue, la plus haute philosophie est celle de l'utile et du confortable ; la plus haute folie est celle de la vertu malheureuse.

Ainsi, mes frères, la grande question de notre fin dernière vient se poser sur le seuil même de la vie et plane sur toute la suite de notre existence.

Cette question, la foi chrétienne la résout en cinq mots : JE CROIS LA VIE ÉTERNELLE. Mots sublimes que nous avons appris à ré-

péter entre les bras de nos mères, heureux ceux qui ne vous oublient jamais !

La religion doit donc être envisagée et acceptée comme l'initiation à un monde surnaturel, où Dieu est le rendez-vous invisible des âmes après les épreuves de la vie présente, et comme le moyen de communication entre la terre et le ciel. C'est pourquoi l'église est la maison de Dieu, dans ce sens qu'elle est le rendez-vous visible assigné à nos âmes pour entrer en société avec lui et recevoir les influences surnaturelles de sa grâce. C'est un pavillon dressé ici-bas pour servir aux entrevues du monarque de la terre, qui est l'homme, avec le monarque du ciel, qui est Dieu. ***Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis.*** (*Apoc.*, XXI, 3.) Aussi, le patriarche Jacob a-t-il joint tellement dans sa pensée la maison visible de Dieu avec son habitation invisible et éternelle, qu'il a désigné la première comme la porte par laquelle on pénètre dans la seconde : ***Domus Dei et porta cœli.*** (*Gen.*, XXVIII, 17.)

Considérées à ce point de vue, nos églises sont les sanctuaires où Dieu reçoit particulièrement les aspirations de notre cœur, qui se traduisent en actes extérieurs, publics et solennels. L'ensemble de ces actes ou de ces manifestations, inspirés par la croyance à un monde surnaturel dont Dieu est le principe et la fin, constitue le phénomène le plus élevé, le plus universel, le plus inhérent à la nature humaine, le plus digne de fixer l'attention des sages, je veux dire le phénomène du culte religieux. C'est une loi du monde moral, UNE VÉRITÉ, contre laquelle rien n'a jamais prévalu, contre laquelle rien ne prévaudra jamais.

Un de nos poëtes français a dit avec raison :

Oui, je trouve partout des respects unanimes,
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes.
Le ciel reçut toujours nos vœux et notre encens.
L. RACINE, *Religion, poëme.*

L'humanité, si vous me permettez de le dire, a toujours eu faim et soif de Dieu. Sa route à travers les âges est semée d'innombrables monuments qui attestent sa foi énergique aux communications du Maître souverain avec sa plus noble créature, et le besoin immense, invincible, qu'elle éprouve de la vie surnaturelle.

Depuis l'ère chrétienne, mes frères, cet instinct radical de la nature, en s'épurant, s'est dilaté encore davantage, et l'on a vu chez tous les peuples policés s'élever des myriades d'églises de toutes formes et de toutes grandeurs, depuis l'humble sanctuaire du village, avec son clocher qui résume tant de souvenirs et tant d'émotions, jusqu'à ces gigantesques basiliques des villes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre dépendance.

Comme sanctuaire consacré à Dieu, devenu la maison de Dieu, l'église sert de point de réunion aux hommes pour l'adoration, l'expiation, la prière et l'action de grâces, fonctions diverses de notre âme, auxquelles on donne le nom de culte divin. C'est pourquoi Dieu lui-même a nommé son temple saint maison de prières : ***Domus mea domus orationis est.*** (*Matth.*, XXI, 13.) Ce serait donc mal comprendre l'église que de la considérer seulement comme la maison du peuple et l'école publique des plus hautes et des plus salutaires vérités. Je dis plus, elle n'exerce cette influence merveilleuse de ses enseignements dont j'ai parlé qu'autant qu'elle est le sanctuaire de Dieu. Otez-lui ce caractère auguste, aussitôt elle perd son prestige et se trouve réduite à l'impuissance d'une salle académique sur les destinées du monde. Ainsi, mes frères, nous aurions beau nous débattre avec notre stérile raison contre l'élément surnaturel qui nous cerne et nous presse de toutes parts, si la foi ne vivifie pas ces formes sensibles, si nous venons à l'église en philosophes et non en fidèles soumis, nous faisons violence à notre propre cœur, nous renions notre passé, celui de nos pères, de tout le peuple chrétien, de tout le genre humain, nous paralysons, autant qu'il est en nous, les principes vitaux de la morale publique, et, en abjurant les convictions traditionnelles du christianisme, nous ne pouvons que nous affaisser sous le poids d'un incurable scepticisme, qui est la mort, ou pour mieux dire l'enfer de la raison

Si, au contraire, vous entrez dans l'église avec cette crainte respectueuse qu'on doit apporter au sanctuaire de Dieu : ***Pavete ad sanctuarium meum, ego Dominus*** (*Levit.*, XXVI, 2) ; si vous acceptez la parole sacrée, non comme la parole de l'homme, mais comme celle de Dieu : ***Non ut verbum hominum, sed, sicut est vere, verbum Dei*** (*I Thess.*, II, 13) ; vous trouverez ici la source de la véritable vie, de cette vie surnaturelle que Jésus-Christ est venu apporter au monde, et qui s'entretient par la foi, l'espérance et la charité. Le premier sanctuaire de ce divin Maître a été l'étable de Bethléem, où il naquit dans une crèche. Or, Bethléem signifie maison de pain, qualification qui doit être donnée à tous les peuples chrétiens, parce que là, en effet, se trouve le pain de nos âmes, là se trouve une source intarissable de vie qui jaillit jusqu'à l'éternité. Sans cette vie, vous pourriez être un honnête homme selon le monde, si votre intérêt et vos passions ne l'emportent pas sur vos fragiles motifs ; mais vous n'aurez ni les vertus, ni les espérances, ni les consolations du chrétien. C'est là, mes frères, il faut le dire, ce qui a fait le malheur des temps modernes. L'antique foi de nos pères ayant été ruinée dans les âmes, à partir des hautes régions de la société jusqu'aux plus basses, on a oublié le chemin de l'église, ou l'on n'y a plus paru qu'avec des pensées tout humaines, comme à une représentation théâtrale, et non avec la préparation du cœur que l'on doit apporter au grand devoir de l'adoration. Alors la vie païenne a coulé partout à pleins bords ; elle s'est manifestée sous toutes les formes, et

s'est traduite par les actes désordonnés dont vous connaissez l'histoire. O jours néfastes, où Dieu avait disparu de ses sanctuaires, où le marteau du démolisseur frappait en cadence avec la hache du bourreau, puissiez-vous ne plus jamais revenir! Alors, mes frères, les hommes vertueux de l'époque, les mandataires de la philosophie étaient satisfaits; il n'y avait plus d'églises ouvertes aux croyants, ni aucune manifestation publique de l'ordre surnaturel. Non, mais, pour tout dire, ajoutons qu'il n'y avait plus de société. En faut-il davantage pour nous faire comprendre de quel côté se trouve la vie, de quel côté la mort? de quel côté la civilisation, de quel côté la barbarie? Certes, jamais on ne vit mieux s'accomplir ces paroles que Dieu prononçait autrefois par un prophète: *O cieux! soyez dans l'étonnement; mon peuple a fait deux maux, il m'a abandonné, moi, source d'eau vive, et il s'est creusé des citernes vides.* (*Jer.*, II, 13.)

Voulez-vous donc conserver la vie de l'âme ou la récupérer? venez la puiser où elle se trouve, dans la maison de Dieu. Venez y reposer ou raviver vos esprits fatigués ou tués par le doute. Venez y reposer ou raviver vos cœurs fatigués ou tués par des passions que vous n'avez pas su contenir. Quand il faudrait pour cela vous condamner vous-mêmes, ah! n'hésitez pas à le faire dans la maison de Dieu, car cette maison, qui est une source de vie, est aussi un tribunal de justice, et en même temps un trône de miséricorde.

Je joins à dessein ces deux choses, parce que, dans la sphère des croyances chrétiennes, la justice et la miséricorde sont deux astres qui marchent parallèlement et se donnent un mutuel éclat.

La maison de Dieu est un tribunal de justice, parce qu'en face d'un Maître si saint, il est impossible que l'homme ne se reconnaisse pas coupable, et n'avoue pas les dettes immenses qu'il a contractées. C'est un trône de miséricorde, parce que le pécheur, dès qu'il reconnaît ses fautes avec un cœur contrit et humilié, dès qu'il brise son orgueil sur les dalles du sanctuaire, se trouve pardonné, transformé, réhabilité. Si nous écoutions les rêveries de l'esprit humain, elles nous persuaderaient que la bonté divine pardonne au coupable sans aucune expiation, ou que la justice divine punit le coupable malgré son repentir et sa pénitence. Nous serions ainsi placés entre deux abîmes, le désespoir et l'impunité. C'est l'Eglise qui nous donne la solution de ce terrible problème, et ce n'est pas en vain qu'elle est appelée la porte du ciel. Là, les fonts du baptême et le tribunal de la pénitence nous prêchent éloquemment la justice et le besoin d'expiation, tandis que l'image auguste du Rédempteur en croix et l'autel sacré nous prêchent éloquemment la miséricorde. Oh! que cette doctrine, ces touchants emblèmes, ces cérémonies augustes, ces ravissants cantiques de l'Eglise, sont bien en harmonie avec les besoins intimes de notre cœur! comme tout cet appareil du culte divin nous saisit, nous oriente et nous transporte vers une région supérieure aux sens! Là, nous sommes comme le voyageur parvenu sur une haute montagne, et qui contemple le soleil au-dessus de sa tête, tandis que d'épais nuages se déroulent et tourbillonnent à ses pieds.

Comment donc ne pas chérir cette maison de Dieu, qui est tout à la fois le sanctuaire du culte public, la source de la vie surnaturelle, le tribunal de la justice et le trône de la miséricorde? Vous qui parlez de propagation des lumières, de progrès, de moralisation, et qui néanmoins jetez un regard de dédain sur nos temples, vous êtes en contradiction avec vous-mêmes. Là, seulement, se trouve ce que vous cherchez vainement ailleurs. Là, vous pourriez vous moraliser vous-mêmes, et donner aux autres un exemple qui hâterait le progrès dont vous êtes les ardents promoteurs. C'est ce que comprend à merveille l'instinct des populations, qui partout s'empressent d'élever des temples au Très-Haut, et qui considèrent avec raison ces édifices comme les monuments les plus utiles et les plus glorieux d'une nation. Aussi, dans les crises sociales pendant lesquelles le sol de la patrie semble trembler sous nos pas, c'est dans nos églises que ces populations se pressent en foule pour y trouver un champ d'asile au milieu de la discorde, pour y puiser de saintes inspirations, pour y ranimer leurs espérances, pour y respirer en paix du côté du ciel.

Venez donc dans cette belle église, devenue dès aujourd'hui la maison du peuple et la maison de Dieu. Venez-y, vous surtout, habitants de ce populeux faubourg, pour qui elle a été construite au prix de tant d'efforts et de courses pénibles, auxquels s'est dévoué votre courageux pasteur. Voulez-vous le récompenser de ses peines, de ses travaux et de ses sueurs? voulez-vous aussi réjouir le cœur paternel de votre évêque, qui n'a cessé de lui prêter son puissant appui et qui a toujours eu l'œil ouvert sur lui, comme un capitaine sur le soldat qui se bat courageusement? voulez-vous trouver le secret d'être heureux vous-mêmes et d'attirer les bénédictions du ciel sur vos familles, en vous élevant à la pratique des vertus chrétiennes? Venez dans cette église pour y prier, pour y écouter la parole de Dieu, pour y déposer le fardeau de vos péchés, pour y contempler le spectacle auguste de nos cérémonies saintes, et pour y resserrer les liens de cette fraternité universelle qui est l'un des plus beaux résultats de l'Evangile. Venez-y, riches, pour vous convaincre de la vanité des richesses, et apprendre à en faire un usage qui vous honore devant Dieu et devant les hommes. Venez-y, pauvres, pour apprendre à supporter la pauvreté, et à chercher dans un travail honnête vos moyens d'existence. Venez-y, jeunes gens, pour apprendre à

bien vivre, et vous, vieillards, pour apprendre à bien mourir.

C'est ainsi que, par l'influence de ce temple saint, on verra s'établir et se consolider au milieu de vous le règne de Dieu, et que tout le reste vous sera donné en surcroît.

Mais comment pourrai-je finir ce discours sans adresser des actions de grâces à tant de bienfaiteurs qui ont concouru à l'œuvre si courageusement entreprise et si heureusement terminée?

Actions de grâces, d'abord, au Père des lumières, de qui vient toute bonne pensée et tout don parfait. (*Jac.*, I, 17.) Sans lui nous ne pouvons rien; avec lui, nous pouvons tout (10).

Actions de grâces à l'homme éminent qui préside aux destinées de la France, et qui du haut de son trône porte des regards de bienveillance et d'amour sur tout ce qui est utile aux peuples. Par son concours personnel et par celui de son gouvernement, l'empereur des Français, vous le savez, a contribué puissamment au résultat que nous admirons aujourd'hui.

Actions de grâces à cette seconde Majesté, si digne de figurer la bonté à côté de la force, et de personnifier la charité venue du ciel pour régner sur les cœurs par la puissance de ses bienfaits.

Et vous, habitants de Lunéville, si bien représentés à cette fête par la magistrature municipale, quel bienveillant concours vous avez prêté à cette grande entreprise! si vous n'avez pas tout fait, la justice et la reconnaissance m'ordonnent de dire que vous avez fait tout ce que vous avez pu, et que, dans cette circonstance, vous êtes restés au niveau des traditions généreuses qui, depuis si longtemps, illustrent votre ville.

Actions de grâces aux personnages illustres, aux têtes couronnées, aux princes de ce monde, aux princes de l'Eglise, aux prêtres et aux humbles fidèles qui ont bien voulu contribuer par leurs largesses à cette œuvre chrétienne et sociale. Nous ne les connaissons pas tous, mais nous saurons bien les atteindre par nos prières, et Dieu, qui les connaît, saura bien les atteindre par ses récompenses.

Ici, mes frères, nous voyons se dérouler à nos yeux le grand spectacle de l'unité chrétienne qui confond dans une seule pensée tous les habitants de la terre, comme elle doit confondre dans un même bonheur tous les citoyens du ciel.

Maintenant que j'ai accompli la tâche honorable de porter la parole dans cette circonstance solennelle, il ne me reste plus qu'à demander à Monseigneur de vouloir bien rendre efficaces mes faibles efforts par sa bénédiction épiscopale.

(10) *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philip.*, IV, 13.)

(11) Mgr Menjaud, coadjuteur de Nancy et de Toul.

III. ORAISON FUNÈBRE

DE M. L'ABBÉ MICHEL,

Prononcée en l'église cathédrale de Nancy, le 29 novembre 1842.

Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. (II *Tim.*, IV, 7.)

J'ai soutenu un glorieux combat, j'ai accompli ma course, j'ai conservé la foi.

Monseigneur (11),

Depuis que le sentiment de la gloire, inné au cœur de l'homme, s'est régénéré, ou, pour mieux dire, transformé par les doctrines évangéliques, le vrai chrétien a parlé un langage nouveau et incompréhensible à la foule de ceux qui ne sont pas initiés à ces hauts enseignements. Transporté d'admiration à la vue des grandeurs divines qui se révèlent à lui par la foi, son bonheur est de s'anéantir et de disparaître pour que Dieu seul soit glorifié; l'honneur dont il est avide ici-bas, est celui d'être humilié pour Jésus-Christ, et si, quelquefois, il se glorifie, ce n'est que dans sa faiblesse, dans sa misère, dans son néant, laissant à Dieu le soin de l'exalter le jour où il le visitera dans sa miséricorde.

Tels étaient, Messieurs, les sentiments de vénérable, discrète et scientifique personne, messire Jean Michel, ancien confesseur de la foi, professeur et supérieur du séminaire de Nancy, puis vicaire général honoraire, curé de la cathédrale, chevalier de la légion-d'honneur, décédé le 9 octobre précédent. Ces paroles de saint Paul que j'ai citées tout à l'heure, il n'eût pas osé les dire de son vivant, dans la crainte que l'orgueil ne le fît décheoir en voulant l'élever à ses yeux; mais elles retentissent du fond de son tombeau, où, tout défunt qu'il est, il parle pour nous instruire et nous encourager. Répétons-les donc, ces belles paroles du grand apôtre Paul, dont l'écho s'est réveillé dans nos cœurs au moment même où nous avons appris la mort de l'homme juste, du bon prêtre que nous pleurons; méditons-les dans cette solennité funèbre, avec le vénérable prélat qui n'a pas hésité à les lui appliquer, lorsque, naguère, il a fait part à toute sa famille sacerdotale de la douleur qui remplissait son cœur paternel à la vue d'une telle ruine que la mort venait de faire! (12) Après un si bel éloge sorti d'une telle bouche, il semble, Messieurs, que je ne pourrais mieux faire que de garder le silence; mes larmes mêlées aux vôtres seraient plus éloquentes que mes discours, dans cette assemblée où je vois tant d'hommes, qu'à bon droit je dois nommer mes maîtres et mes pères en Jésus-Christ. Mais puisque la parole m'est donnée en cette douloureuse occasion, puisque, à force de reconnaissance et d'affection respectueuse, j'ai accepté une tâche que tant de motifs me portaient à craindre et à refuser, je veux essayer de

(12) *Circulaire de Mgr le coadjuteur de Nancy et de Toul*, 17 octobre 1842.

montrer comment l'homme qui est ici l'objet de nos regrets, a réalisé dans sa vie ce testament apostolique que nous aimons à inscrire sur sa tombe: *Bonum certamen certavi..., fidem servavi.*

Au reste, Chrétiens, des éloges stériles donnés à sa mémoire ne seraient ni dignes de lui, ni conformes à la gravité de notre ministère, ni capables de remplir l'attente de cet auditoire. Si la vie du juste est une prédication continuelle, rappeler le souvenir de cette vie, et proclamer les vertus de celui qui a terminé sa course, c'est exhorter puissamment au bien ceux qui lui survivent. Et voilà quelle doit être la conclusion finale de tout discours chrétien: instruire, exciter, encourager les vivants par l'exemple des morts, tirer des événements heureux, et même malheureux, des enseignements salutaires, et montrer le passé comme le perpétuel moniteur de l'avenir. Il sied bien à l'orateur sacré de se placer à ce point de vue élevé, où la raison, guidée par la foi, plane au-dessus du tourbillon des faits humains, et s'efforce de les coordonner tous par rapport à la fin dernière, qui est la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. Considérée de la sorte, encadrée dans le plan général de la Providence, l'action de l'homme ne disparaît pas à nos yeux, au contraire elle s'élève et s'agrandit en s'associant à l'action universelle et incessante de Dieu pour la consommation des élus. Ainsi, dans le vaste concert de la création, le brin d'herbe et le vermisseau fournissent chacun leur contingent d'harmonie. Eh! que sommes-nous tous autre chose que des vermisseaux et des brins d'herbe? *Omnis caro fenum.* (*Isa.*, XL, 6.)

Entrons donc, Messieurs, mais entrons pour nous édifier, dans la contemplation de cette vie militante qui est le partage de l'humanité jusqu'à son entière réhabilitation, c'est-à-dire, jusqu'à la fin des siècles. Dans l'état d'innocence, l'homme, roi de la création, était comme porté avec une pompe triomphale dans un vaisseau intact sur les flots de l'Océan. Mais la foudre est tombée sur ce vaisseau et l'a ouvert de tous côtés, en sorte que le passager, dépouillé de tout, et cerné de tous côtés par la tempête, se trouve réduit à lutter sur une misérable planche contre les vagues en courroux pour arriver au port. Parlons sans figure: notre nature déchue, mais noble encore dans sa déchéance, se souvenant de ses hautes destinées, et s'efforçant de les accomplir durant son passage sur la terre, se trouve attaquée et comme envahie par le mal qui se présente à elle sous toutes les formes. La terre est un vaste champ de bataille, et depuis l'enfance jusqu'à la mort, il faut lutter contre des ennemis sans cesse renaissants (13-15). Voyez dans l'ordre naturel, n'est-ce pas avec des difficultés incalculables que l'homme arrache à la terre, et dispute contre tous les éléments conjurés sa subsistance de chaque jour? Voyez dans l'ordre intellectuel, n'est-ce pas au prix des travaux et des veilles multipliées qu'il surprend à la nature quelques-uns de ses secrets? Labeur pénible et ingrat, qu'il a fallu recommencer chaque siècle, et même plusieurs fois dans l'espace d'un siècle, lorsqu'une découverte nouvelle faisait crouler tout l'édifice des découvertes anciennes, l'orgueil de la raison humaine! Ce n'est pas tout encore: voyez dans l'ordre social, ce cercle de fer où tournent toutes les générations depuis bientôt soixante siècles, allant sans cesse du despotisme à l'anarchie, de l'anarchie au despotisme, et cherchant à travers le bruit de révolutions sanglantes la solution d'un problème formidable, l'union du pouvoir et de la liberté, la force sans oppression, la douceur sans faiblesse, la stabilité sans abrutissement, le progrès sans bouleversements, le règne de l'homme sans arbitraire, le règne de la loi sans les ruses multipliées de la chicane qui rendent la loi impuissante. Voyez dans l'ordre moral cette lutte incessante de l'homme contre lui-même d'abord, et puis contre ses semblables, pour faire prévaloir le bien contre le mal, la vertu contre le vice, le devoir contre le caprice, l'inconstance et tous les instincts de la perversité. Voyez, dans l'ordre religieux, les combats multipliés que la vérité divine livre contre toutes les erreurs les plus opposées, les plus funestes, les plus dégradantes, pour se conserver pure et digne de sa céleste origine, pour préserver les hommes, tantôt d'une superstition insensée, tantôt d'une incrédulité désolante, et pour recueillir au sein de Dieu les âmes qui voyagent à travers les siècles. A l'aspect de cette activité humaine qui se déploie dans toutes les directions pour disputer à la nature, à l'ignorance, à l'erreur, à la corruption, le pain qui nourrit les corps et la vérité qui nourrit les âmes, vous comprendrez sans peine que les travaux et les combats sont la condition indispensable des progrès et des triomphes, que la foule des ignorants et des pervers se compose des paresseux et des lâches qui ne veulent pas ou qui n'osent pas résister courageusement au génie du mal, et que les grands hommes ont été ici-bas les soldats de Dieu pour le triomphe de l'humanité. Vous comprendrez sans peine pourquoi l'Evangile nous parle sans cesse de travail, de violence, de glaive, de combats et de couronnes. C'est dans cette carrière épineuse que le monde a vu marcher tous les saints pour conserver le trésor de la foi, pour conquérir la vertu et la gloire céleste, dont ils étaient plus avides que la foule des mortels ne l'est des biens, des honneurs et des plaisirs passagers de la terre. Apôtres, martyrs, confesseurs, pontifes vénérables, prêtres selon le cœur de Dieu, rois pieux, soldats intrépides, magistrats intègres, fidèles de toutes les conditions, qui vous êtes

(13-15) *Militia est vita hominis super terram.* (*Job*, VII, 1.)

signalés dans l'armée du Seigneur, gloire à vous! ou plutôt, gloire à celui qui vous a donné de combattre, et qui vous a couronnés après la victoire!

Dans cette légion de grandes âmes groupées sous l'étendard de la croix, nous apparaît l'homme vénérable auquel nous avons entrepris de consacrer les faibles accents de notre piété filiale. Destiné par la Providence à glorifier la foi dans les rudes combats de la persécution, et à exercer plus tard une large part d'influence dans les affaires de l'Eglise, il reçut un esprit vaste, solide, inébranlable dans ses convictions, une facilité extrême de conception, jointe à une activité indomptable pour le travail, une vivacité brûlante de caractère, jointe à une volonté de fer pour exécuter ce qu'il avait résolu. Le voilà entré dans la vie comme un athlète vigoureux dans la carrière. Me demanderez-vous ce qu'il fait de ses premières années? Ces années que trop souvent nous avons perdues dans la mollesse et l'indécision, il les emploie déjà à se préparer aux combats du Seigneur. C'est encore un enfant par son âge, et pourtant c'est déjà un homme par sa raison, puisque cette raison, mûrie par la foi et par la science, est capable, à quinze ans, de s'élancer dans la haute région des études qui préparent un jeune homme à porter le fardeau redoutable du sacerdoce. Il pouvait bien dire avec le Roi-Prophète : *J'ai surpassé les vieillards en intelligence, parce que j'ai recherché vos commandements* (16), et encore : *Comment le jeune adolescent peut-il diriger sa voie? c'est en gardant vos paroles dans son cœur* (16*). Pour une âme aussi fortement trempée, les enseignements divins ne pouvaient manquer d'avoir un puissant attrait et un charme ravissant. Ah! Messieurs, que l'on s'instruit vite et que l'on s'instruit bien à l'école de l'Evangile! Là, on reçoit sans effort et par voie d'autorité certaine, le trésor des vérités religieuses, morales et sociales que les sages du monde s'efforceraient en vain de découvrir et de démontrer par voie de raisonnement scientifique, si le ciel ne les eût révélées à la terre.

Formé par les leçons sacrées de l'Evangile qui sont une partie essentielle de ses travaux classiques, initié même déjà aux études méthodiques et profondes de l'école catholique (17), le jeune Michel sait qu'il importe peu de bien savoir, si l'on ne s'efforce en même temps de bien faire. C'est pourquoi, il lutte avec courage et persévérance contre les influences pernicieuses qui dépravent la jeunesse, à l'exemple de David encore enfant, qui mettait en fuite les lions lorsqu'ils venaient enlever les brebis de son père; et tandis qu'il orne son esprit des trésors de la science, il est encore plus jaloux d'orner son cœur des trésors de la vertu. Ainsi préparé, guidé d'ailleurs par l'instinct d'une vocation divine qui s'est emparée des puissances de son âme, le nouvel aspirant n'hésite pas à venir frapper à la porte de cette maison sainte qui est pour les élèves du sanctuaire une école de science et de piété, un abri contre les orages qui bouleversent tant d'âmes au milieu du monde, un véritable lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

Ce n'est point ici le lieu, Messieurs, de vous montrer la nécessité des séminaires, et leur influence heureuse sur les destinées du clergé. Dans les temps anciens, et dans les temps modernes, l'Eglise n'a qu'une voix pour proclamer ces belles paroles d'un concile de Châlons, tenu en 813 : « Que les évêques établissent des écoles où l'on puisse apprendre les lettres, et recevoir un enseignement habile de la discipline et de l'Ecriture sainte, en un mot, où les élèves soient instruits de telle sorte que le Seigneur leur dise à bon droit : *Vous êtes le sel de la terre* (*Matth.*, V, 13); qu'ils soient comme un assaisonnement pour les peuples, et que leur doctrine puisse résister non-seulement aux hérésies, mais encore aux clameurs de l'Antechrist, et à l'Antechrist lui-même, en personne. » Dans toutes les circonstances où l'Eglise a pu formuler ses vœux sur cette matière, elle n'a jamais tenu un autre langage, bien convaincue que le maintien de la foi et des bonnes mœurs parmi les peuples, dépend essentiellement de l'éducation cléricale, et que les fonctions éminentes du sacerdoce ne doivent être dévolues qu'à celui qui, comme Moïse, a contemplé le buisson d'Horeb, et entendu la voix de Dieu dans la solitude. C'est pourquoi le saint concile de Trente, qui fut comme un reflet magnifique de toutes les lumières et de toutes les gloires de l'Eglise, décréta, dans sa session 23[e], l'érection des séminaires diocésains. Ce décret, qui exprimait tout à la fois les douleurs du présent et les espérances de l'avenir, ne resta pas stérile; des hommes de tête et de cœur, tels qu'un saint Charles Borromée, un saint Vincent de Paul, un vénérable Olier, secondés par de dignes collaborateurs, s'empressèrent de le réaliser, et préparèrent par leurs pieux efforts une génération sacerdotale, brillante de science, de zèle et de vertus. Dans ces écoles impo-

(16) *Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi.* (*Psal.* CXVIII, 100.)

(16*) *In quo corrigit adolescentior viam suam? in custodiendo sermones tuos.* (*Psal.* CXVIII, 9.)

(17) Nous avons dit, dans la *Notice* sur la vie de M. Michel, que quand il se présenta au séminaire, il savait par cœur tout le Nouveau Testament, *et même la Somme de saint Thomas d'Aquin.* Ce dernier fait nous a paru vraiment incroyable, malgré l'autorité de ceux qui nous l'ont affirmé. Il nous semble que, pour concilier ici le témoignage historique avec les règles de la vraisemblance, on peut supposer que le maître habile qui avait formé sa jeunesse lui avait fait apprendre un abrégé substantiel de la *Somme* de saint Thomas. Au reste, il n'est guère facile non plus, humainement parlant, de comprendre comment le docteur angélique, mort à 48 ans, a pu écrire non-seulement cette *Somme*, prodigieux monument de l'esprit humain, mais encore tant d'autres ouvrages, formant la matière de 12 volumes in-folio.

santes, où nul n'est admis sans avoir préludé à la science divine par le cours des sciences humaines telles qu'on les enseigne selon les différentes époques, et sans avoir, comme dit saint Paul, *un bon témoignage de ceux du dehors* (I *Tim.*, III, 7); dans ces écoles, dis-je, l'étude de la religion est à l'ordre du jour, mais une étude vaste, profonde, méthodique, raisonnée, donnant à l'intelligence une vigueur mâle, une précision pleine de clarté, une habitude de discussion bien suivie, qui assureront toujours au théologien une véritable prééminence dans la hiérarchie intellectuelle.

Admis à l'âge de quinze ans, comme nous l'avons dit, dans cet asile de la science et de la piété, le jeune Michel entendit au fond de son cœur retentir ces paroles divines qu'il a souvent répétées dans la suite aux élèves du sanctuaire : *Ecoutez, vous qui franchissez le seuil de cette maison pour adorer Dieu... dirigez vos voies et sanctifiez vos désirs* (17*). Du fond de son cœur aussi, il répond à la voix divine, comme autrefois le jeune Samuel : *Me voici, Seigneur, parce que vous m'avez appelé* (I *Reg.*, III, 5), et comme le roi David : *Enseignez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu.* (*Psal.* CXLII, 18.) Avec de telles dispositions, jointes à la haute capacité dont il était pourvu, et à l'habitude d'un travail opiniâtre, il est facile de juger combien rapidement il avança dans la carrière des bonnes études sous la direction des maîtres habiles dont le nom est resté cher à notre contrée (18). L'étude, était pour lui un combat où il s'était habitué à vaincre toujours et à ne jamais reculer. Aussi, à peine a-t-il fini le cours ordinaire, qu'il est jugé capable d'expliquer aux autres ce qu'il avait si bien appris lui-même ; nommé répétiteur de théologie, il va s'initier à l'enseignement et se fortifier dans les luttes de l'intelligence où il devra plus tard égaler et peut-être même surpasser ses maîtres. Mais le but capital de ses efforts était la dignité sacerdotale, qu'à l'exemple des saints, il n'envisageait qu'en tremblant, mais dont il désirait néanmoins être revêtu pour combattre avec plus de puissance les combats du Seigneur, et concourir plus efficacement à la sanctification des âmes. Déjà il était initié à l'ordre sacré du diaconat; déjà il pouvait s'écrier dans un saint transport ; *Heureux, Seigneur, celui que vous avez choisi et dont vous avez pris possession ! Il habitera dans votre sanctuaire* (18*). *Que vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur, Dieu des vertus ! Mon âme désire pénétrer dans la maison du Seigneur, et elle languit dans l'impatience : mon cœur et ma chair tressaillent d'allégresse pour le Dieu vivant* (19). O pieux lévite ! oui, vous monterez à l'autel du Seigneur, vous porterez le signe auguste du sacerdoce, votre front radieux sera marqué du sceau divin qui ennoblit les guides du peuple fidèle et les associe à l'action universelle du grand Médiateur. Mais avant de prendre en main le calice du salut, avant d'immoler la victime éternelle, il vous faudra boire le calice d'amertumes et vous immoler vous-même ; avant d'être transfiguré sur le Thabor, il vous faudra passer par le Calvaire. Dieu va vous engager dans un nouveau genre de combat, dans un combat terrible, afin que vous en sortiez vainqueur, et que vous restiez convaincu que la sagesse est plus forte que toutes les puissances de la terre (19*).

Déjà vous me prévenez, Messieurs, et vous vous représentez cette nuit profonde durant laquelle l'Eglise de France eut à lutter naguère contre la tempête des persécutions. Arrêtons-nous quelques instants à considérer ce gigantesque événement où tant de crimes se trouvèrent mêlés à tant de vertus. Pour comprendre comment la société humaine se soutient à travers les révolutions des siècles, il faut, outre l'action libre des peuples, que l'on peut nommer, selon le langage de nos jours, l'*élément humanitaire*, il faut, dis-je, reconnaître au sein de cette société l'*élément divin* qui la pénètre dans toute sa profondeur, c'est-à-dire l'action providentielle qui conserve, qui détruit, qui répare, qui remue le monde et qui le calme, qui fait jaillir la vie du sein même de la mort, et qui, à travers le tourbillon du temps, pousse sans relâche le genre humain vers ses plus hautes destinées. *L'homme s'agite et Dieu le mène*, a dit l'illustre Fénelon, archevêque de Cambrai. Cette pensée est grande parce qu'elle est vraie ; mais elle ne fait qu'exprimer brièvement ce que la raison démontre, ce que la religion enseigne, ce que la sainte Ecriture proclame en cent endroits différents. Quiconque ignore ou méconnaît cette loi du monde moral, ne comprendra jamais rien à l'histoire ni au gouvernement des hommes, quel que soit d'ailleurs son esprit, quelle que soit la vaste étendue de ses connaissances. Dans cette opération mixte du Créateur et de la créature, je veux dire, dans le gouvernement du monde moral, l'action de l'homme est souvent aveugle, perverse, désastreuse, mais l'action de Dieu est toujours intelligente, bonne et réparatrice. De là cette fréquente contradiction entre les faits et leurs résultats. L'exemple le plus éclatant que l'on en ait vu sur la terre est la mort de Jé-

(17*) *Audite, qui ingredimini per portas has ut adoretis Dominum... bonas facite vias vestras et studia vestra.* (*Jerem.*, VII, 2.)

(18) MM. Jacquemin et Mezin étaient alors professeurs à la faculté de théologie de Nancy. Le premier est mort dans les bras de ses amis après s'être démis de l'évêché de Saint-Dié; le second est décédé dans un hospice de Paris.

(18*) *Beatus quem elegisti et assumpsisti, inhabitabit in atriis tuis.* (*Psal.* LXIV, 5.)

(19) *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* (*Psal.* LXXXIII, 1, 2.)

(19*) *Certamen forte dedit illi Deus ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia.* (*Sap.*, X, 12.)

sus-Christ, où se trouvent tout à la foi réunis et le plus affreux des crimes, et le salut du genre humain. Depuis lors, le sang des martyrs n'a cessé de couler à grands flots sur tous les points du globe pour régénérer le monde, pour faire triompher l'Eglise, et pour amener tout à la fin dernière, qui est la sanctification des élus. Partout la mort a enfanté la vie.

C'est d'après ces données vraies en elles-mêmes et justifiées par les faits de l'histoire qu'il faut juger les révolutions en général, et la révolution française en particulier. Ce fut là une des époques que les hommes du monde nomment fatales, mais que nous, chrétiens, nommons providentielles; de telles époques se font ordinairement pressentir par des signes précurseurs, par des symptômes manifestes dont le petit nombre d'hommes sages sont frappés, et dont la foule des insensés se rit. Assurément, Messieurs, aux yeux de Dieu, rien n'est grand ni étonnant; mais pour nous autres, faibles mortels, c'est un spectacle effroyable que l'écroulement d'une monarchie de quatorze siècles dans un pays de 25 millions d'habitants. Voilà le spectacle que la France présenta au monde à l'époque dont nous parlons. Dans ce drame prodigieux et dans les causes qui le déterminèrent, quelle fut la part des hommes? Cette part fut grande, elle fut énorme, eu égard à la brièveté du temps: cette part fut bonne et même honorable pour quelques-uns des acteurs; elle fut honteuse pour la multitude des autres, qui se roulèrent dans le sang et dans la fange. Parmi les hommes qui préparèrent ou qui effectuèrent ce grand mouvement, les uns voulaient, de bonne foi, une simple réforme des abus qui pesaient sur les peuples; les autres, pénétrant plus à fond, voulaient des modifications essentielles dans les attributions et l'exercice du pouvoir souverain; d'autres, imbus des doctrines antichrétiennes dont on avait pris soin de saturer les esprits, voulaient le renversement de l'Eglise pour renverser la monarchie, ou bien juraient la destruction de la monarchie pour mieux détruire l'Eglise; d'autres, fatigués de tout frein, n'aspiraient qu'après une licence indéfinie; d'autres, nés dans la médiocrité et la misère, convoitaient les patrimoines et les trésors de l'opulence; d'autres enfin éprouvaient je ne sais quels appétits sanguinaires qui leur faisaient trouver la félicité suprême dans la liberté de tuer des hommes! Vous concevez sans peine ce qui dut résulter d'un tel chaos de volontés qui s'accordaient pour détruire, mais qui se disputaient avec acharnement dès qu'il s'agissait de constituer quelque chose. La France s'abîma avec ses institutions politiques, civiles et religieuses, dans un immence cataclysme; des lois monstrueuses organisèrent l'esclavage sous le nom de liberté; le meurtre et le pillage furent mis sous la protection des formes judiciaires: la hache et le marteau se joignirent à l'incendie pour renverser les temples du Seigneur: la mort fut en permanence, et sur les ruines accumulées de toutes parts on ne vit plus errer que des bourreaux et des victimes. *Il n'y a plus*, s'écrie le prophète Osée (IV, 1, 2), *il n'y a plus de vérité, il n'y a plus de miséricorde, il n'y a plus de justice sur la terre. La malédiction, le mensonge, l'homicide, le vol, l'adultère se sont débordés comme un déluge, et le sang s'est mêlé avec le sang.*

« Les enfants de Dieu étaient étonnés de ne voir plus ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur! il fallait cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes; et Jésus-Christ même se voyait contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres que ces ténèbres mystiques dont il se couvre volontairement dans l'eucharistie (20). » Dans ces jours de désolation, le clergé français, resté fidèle à l'unité de l'Eglise, qui depuis tant de siècles avait fait la gloire et le bonheur de la monarchie, le clergé français, destitué en masse, était poursuivi de toute part, quoiqu'il ne fût coupable que d'avoir loué Dieu et béni les hommes. Ceux qui échappaient aux cachots de la tyrannie et aux poignards des assassins, couraient, à la faveur d'un déguisement, se réfugier sur la terre étrangère, et trempaient de leurs larmes le pain de l'exil; ou, restant sur le sol de la patrie, cachés dans des réduits obscurs, ils prodiguaient furtivement aux fidèles les consolations de la foi. L'Eglise était rentrée dans les catacombes! Toutes ces souffrances des ministres du Seigneur semblent avoir été décrites d'avance par saint Paul, lorsqu'il dit: *Les uns ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection; les autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons. Ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés en toute manière; ils sont morts par le tranchant du glaive, ils étaient vagabonds, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés; eux dont le monde n'était pas digne, ils ont erré dans les déserts et dans les montagnes, dans les antres et les cavernes de la terre.* (*Hebr.*, XI, 35, 38.)

Hommes de Dieu, l'heure des grands combats a sonné pour vous; marchez d'un pas ferme dans la carrière de la croix; ne courez pas au martyre, ce serait tenter le Seigneur; mais si le martyre vient à vous, acceptez-le avec intrépidité, afin de prouver une fois de plus que la patience est au-dessus de la force, et que la vérité ne périt jamais.

Prêtons l'oreille, Messieurs, à la voix de ces vénérables ministres de l'Evangile: tous s'écrient, d'un bout à l'autre de la France:

(20) BOSSUET, *Oraison funèbre de Henriette de France.*

Mourir plutôt que d'enfreindre les lois de Dieu, qui nous sont transmises par nos pères (21). Voyez-vous ces affreuses charrettes qui traînent de brigade en brigade, de ville en ville des malheureux, dépouillés, enchaînés, abreuvés d'outrages par un peuple en furie? C'est une proie nouvelle que la Terreur a saisie et qu'elle fait conduire dans les prisons flottantes, ou pour mieux dire, dans le sépulcre vivant du port de Rochefort, pour l'y dévorer à son aise. Au nombre de ces victimes se trouve l'abbé Michel, enveloppé dans la proscription qui frappe les prêtres, quoiqu'il ne soit encore que diacre, et qu'il ait protesté en cette qualité près de l'accusateur public, ne voulant pas sans doute, usurper la gloire du martyre. Il faut lire, dans la relation qu'il en a écrite lui-même après sa délivrance, les affreux détails des tortures que subirent pendant un an entier une multitude de prêtres chaque jour décimés par la mort, dans cette prison où la mort seule était douce et bienfaisante! oui, il faut les lire, pour comprendre quelle force Dieu donne à ceux qui souffrent pour sa cause, pour juger combien le persécuté s'élève par la patience au-dessus du persécuteur, pour reconnaître que l'Eglise ne cesse d'enfanter des héros, comme aux jours de sa jeunesse, enfin pour se confondre soi-même à la vue de sa lâcheté, de sa mollesse et de son indolence.

Telles sont, Messieurs, les hautes leçons qui résultent des souffrances des confesseurs et des martyrs. C'est ainsi, ô courageux athlètes! que vous nous enseignez les combats de la foi : *Bonum certamen certavi... fidem servavi.* C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous tirez le bien du mal, et que vous faites jaillir la lumière même du sein des ténèbres.

En effet, Messieurs, pendant que les hommes de toutes les nuances faisaient leur œuvre, la Providence accomplissait la sienne. Par la suite naturelle des événements, l'Eglise s'était épurée et retrempée au creuset de la persécution; une multitude d'élus avaient reçu la couronne immortelle en succombant à la mort, soit dans les cachots de la tyrannie, soit en exil, soit sur les échafauds; des expiations nombreuses et augustes avaient été offertes pour les fautes de toutes les classes sociales; le clergé, remis en possession de son indigence primitive, s'était d'autant plus rapproché du ciel, qu'on le dépouillait plus durement des biens de la terre; en outre, tout ce que, dans l'édifice des anciennes lois et coutumes, les vieux siècles nous avaient légué de contraire aux enseignements du christianisme concernant la dignité humaine, disparaissait pour faire place à un nouvel ordre de choses; d'ailleurs, depuis trop longtemps les prédicateurs de l'impiété s'étaient vantés de pouvoir faire le bonheur du genre humain, en renversant la religion; Dieu, en les laissant faire, les convainquit à jamais d'impuissance et de folie, eux et tous ceux qui avaient adopté leurs désolantes doctrines. Enfin, durant quelques années, la France semblait avoir évoqué des enfers ces géants du crime, qui mirent les hommes en coupe réglée, et reculèrent les bornes de la scélératesse connue; eh bien! pour que le ciel fût vengé et que la morale humaine reprît son empire, il fallait que ces pervers, après avoir englouti le schisme naissant dans les convulsions de l'anarchie, devinssent tour à tour bourreaux et victimes les uns des autres, et que le crime lui-même fût chargé de venger la vertu.

Oui, Messieurs, l'épreuve et le triomphe de la foi (22), la conservation de l'unité de l'Eglise en France, la couronne obtenue par une multitude de martyrs, l'extinction des droits et des offices temporels du clergé, les modifications profondes introduites dans les attributions et l'exercice du pouvoir souverain, la proclamation des grands principes d'équité sociale, qui devaient plus tard se développer sous l'empire régulier des institutions et des lois, la confusion éternelle de l'impiété sophistique et pédante du XVIIIe siècle, la manifestation éclatante de la justice éternelle par le châtiment des monstres qui avaient ravagé leur patrie : tels furent les résultats providentiels de la révolution, qui, en créant une ère nouvelle pour la France, créa aussi une ère nouvelle pour l'Eglise. C'est ainsi, Messieurs, que Dieu travaille : « Il remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus (23). » Lorsqu'à la vue des événements humains, dont ils ne voient pas les conséquences, des hommes sans foi nous demandent : Où est votre Dieu? Nous pouvons toujours leur répondre : *Notre Dieu est au ciel; il fait tout ce qu'il veut.* (*Psal.* CXIII, 3.)

Grâce à l'action incessante de cette Providence divine qui, pour faire triompher le bien, choisit le moment même où le mal est à son comble, la France commençait à respirer en 1795; les colosses sanguinaires qui naguère pesaient sur elle, avaient reçu ou allaient bientôt recevoir le châtiment de leurs crimes; les prisonniers étaient élargis, et l'instrument de mort ne se dressait plus menaçant sur toutes les places publiques. Ce fut alors que l'abbé Michel, rendu à la vie, à la liberté, à ses parents, à ses amis, put goûter quelques années de repos dans le sein d'une famille honorable qui se montra bien digne d'être le sanctuaire d'une vertu éprouvée par tant de tribulations. Toutefois, ne confondons pas son repos avec une molle oisiveté, et ne croyons pas qu'on

(21) II *Mac.*, VII, 2. Ces paroles servent d'épigraphe au *Journal de la Déportation*, publié par M. Michel en 1796, et réimprimé en 1840.

(22) « L'Eglise est fortifié au dedans par les coups qu'on lui donne au dehors. » (BOSSUET, *Lettres de piété*, lettre 4e, n. 24, tome XII, p. 8; Besançon, 1836.)

(23) BOSSUET, *Oraison funèbre de Henriette de France.*

puisse lui adresser le reproche qui fut fait à un grand capitaine de l'antiquité : « Vous savez vaincre, mais vous ne savez pas profiter de la victoire. » Cette âme ardente puisait dans le souvenir de ses souffrances passées des encouragements pour le présent et pour l'avenir. Son existence, partagée entre l'étude, l'enseignement et les exercices d'une piété solide, était, à son insu, une préparation aux travaux et aux combats de sa vie publique, dans les circonstances nouvelles qui ne tardèrent pas à se produire.

Au sein du tourbillon révolutionnaire, avait grandi un jeune héros que le Dieu des batailles couvrait de son égide, comme autrefois Cyrus, pour en faire l'instrument de ses volontés. A l'âge de trente ans, ses succès prodigieux ont déjà enivré la France, fatigué l'Europe, remué l'Orient, et fait pâlir les hommes faibles qui essayent de régner sur les ruines de leur patrie. Armé de sa vaillante épée sous laquelle il courbera plus tard et les peuples et les monarques, il chasse l'anarchie sanguinaire, il réorganise la France, et jette sur ses plaies sanglantes le manteau de sa gloire ; il rappelle les exilés, pacifie l'Eglise, donne des codes et des lois appropriés aux besoins nouveaux de l'époque, et semble tenir dans sa main de fer les destinées du monde (24).

Alors, Messieurs, le peuple français vit avec une joie immense les sanctuaires du Dieu vivant se rouvrir, et les pasteurs légitimes revenir se placer à la tête de leurs troupeaux. Le ciel semblait sourire à la terre, comme quand le soleil reparaît après un orage. Tel fut autrefois le bonheur du peuple de Dieu lorsqu'il rebâtit le temple et releva les murs de la triste Jérusalem au sortir de sa captivité de Babylone.

Ce fut à cette époque que l'abbé Michel reçut la grâce du sacerdoce à laquelle tant de travaux et de combats l'avaient dignement préparé. Alors on vit s'accomplir en lui cette parole de l'Esprit-Saint : *Je donnerai au vainqueur pour nourriture une manne cachée.* (*Apoc.*, II, 17.) Et quelle est cette manne mystérieuse, sinon la divine Eucharistie qui devient comme la propriété du prêtre, de sorte qu'il a le droit de la produire sur l'autel, de s'en nourrir, et de la distribuer aux fidèles (25) ? Oh ! qu'il appréciait bien ce bonheur, et avec quelle piété céleste ne célébra-t-il pas toute sa vie ces mystères saints et adorables d'une religion de foi et d'amour pour laquelle il avait eu le bonheur de souffrir ! Ceux qui l'ont observé de près peuvent témoigner qu'au saint autel, la foi et la charité rayonnaient sur sa figure, et lui donnaient un air véritablement angélique.

Mais si l'homme de Dieu est revêtu du sacerdoce, c'est pour continuer d'une manière nouvelle les travaux et les combats du Seigneur, pour contribuer au rétablissement et au maintien de la foi qui vivifiait et transportait toutes les facultés de son âme ; en un mot, c'est pour devenir par la direction du séminaire et par une influence universelle que l'ascendant seul de son mérite lui fera bientôt conquérir dans ce vaste diocèse (26), le restaurateur, le guide et l'appui du clergé dans les trois départements qui formèrent jusqu'en 1823 le diocèse de Nancy. C'est dans cette nouvelle vie militante que nous aimons à le considérer, nous, mes vénérés confrères, qui avons été guidé par lui vers le sanctuaire, et qui nous sommes inspiré de ses enseignements et de ses exemples. Dans cette situation importante où l'avait placé la confiance de son évêque, et d'où dépendait l'avenir du nouveau clergé, l'abbé Michel est tour à tour, et même simultanément, professeur, directeur, économe, supérieur. Son immense activité, jointe à la pénétration, je dirais presque à la *divination* de son esprit et à la vaste étendue de sa mémoire, suffit à tout. L'Ecriture sainte, les Pères de l'Eglise, la théologie, la science, la littérature sacrée et profane, rien ne lui est étranger; il veille à tout, il anime tout par sa parole chaleureuse et par sa présence continuelle. Dans un corps de fer, cet homme portait une âme de feu. Autant il se passionnait pour le bien, autant il s'irritait contre le mal ; aussi, ressemblait-il quelquefois à la tempête ; l'animation de sa figure, la puissance de ses paroles, l'expression brûlante de son geste, tout cela aurait suffi pour faire face à des bataillons armés, tant il était imposant et entraînant tout à la fois. Cette ardeur bouillante fut pour lui un puissant auxiliaire dans une multitude d'occasions où il fallut combattre contre tous les genres de difficultés et de mauvais vouloirs qui se produisirent pendant les bouleversements nouveaux auxquels la France fut en proie depuis l'avénement de Napoléon jusqu'au jour où ce prodigieux météore alla s'éteindre dans les abîmes de l'Océan (27). Sans doute cette vivacité, cette aspérité de ca-

(24) Napoléon a été l'homme de la France et l'homme de l'Eglise. C'est sous ce double point de vue que je l'ai envisagé ici, sans m'occuper de ce qui dans sa personne, dans ses lois et son gouvernement a été insuffisant ou répréhensible. Le règne de ce conquérant est maintenant dans le domaine de l'histoire, qui fait avec impartialité la part du bien et du mal. De grands succès, de grandes fautes, de grandes expiations suivies d'une mort chrétienne voilà ce que le monde a vu en lui.

(25) « Quibus sic congruit ut sumant et dent cæteris. » (*Hymne du Saint-Sacrement.*)

(26) Le diocèse de Nancy comprenait alors les départements de la Meurthe, de la Meuse et des Vosges.

(27) Parmi plusieurs faits où M. Michel fut heureusement secondé par son ardeur intrépide et sa parole imposante, nous en consignerons ici un bien remarquable qu'il aimait à raconter, parce qu'il y reconnaissait une protection visible de la Providence. A l'époque des Cent-Jours, tandis que le peuple assiégeait avec fureur les portes du séminaire, le courageux supérieur apprend qu'on veut s'emparer de cet établissement pour en faire une ambulance, après en avoir expulsé les élèves. Aussitôt il se rend près de la municipalité pour plaider

ractère portait avec elle son inconvénient, parce qu'il n'y a rien de parfait dans l'humanité. Quelques hommes furent froissés dans leur contact avec cette nature puissante, et dont l'abord paraissait plutôt sévère que bienveillant. C'est pourquoi, tout en l'admirant et le louant d'une façon très-brillante, un de ses anciens disciples a paru douter de la tendresse de son cœur. Loin de moi, Messieurs, la pensée de me livrer à la polémique sur un tombeau ! mais je me dois à moi-même, je dois surtout à cet auditoire, de déclarer que nous n'acceptons pas l'exagération de ce jugement.

Et certainement, Messieurs, Moïse n'a-t-il pas, dans le transport d'une sainte colère brisé contre terre les tables de la loi qu'il avait reçues de Dieu, sur le mont Sinaï? N'a-t-il pas, dans d'autres circonstances, décerné de grands châtiments contre de grandes prévarications? Or, tout cela n'a point empêché l'Esprit divin de déclarer que Moïse fut le plus doux de tous les hommes (28). C'est qu'il y a quelquefois une colère méritoire, comme il y a une douceur répréhensible.

Ce n'était pas seulement vers la science que le digne supérieur poussait les élèves du sanctuaire, c'était vers la régularité, vers la piété et toutes les vertus sacerdotales dont il était un modèle permanent au milieu d'eux. Outre la sagesse de vues et *le bon sens pratique*, qui, selon Bossuet, *est le maître des affaires*, outre la vigilance active, nécessaire pour mener à bien toutes les choses spirituelles et temporelles, et pour se prémunir contre toute espèce de nouveautés en matière de foi et de dévotion, il possédait et aimait par-dessus tout la droiture et la simplicité évangélique qui donnent le plus beau relief aux qualités éminentes de l'esprit et du cœur. Ainsi, jamais on ne vit, ni dans ses manières, ni dans sa tenue, ni dans son langage, ni dans son ameublement, rien de recherché, ni de prétentieux, ni d'ampoulé, ni de doucereux, ni de négligé, ni d'abject, ni de magnifique. Toujours uni, toujours constant avec lui-même, toujours vrai et loyal, aussi incapable d'une flatterie que d'une injustice, ne faisant point parade de son esprit, jouissant avec bienveillance de celui des autres, ennemi de la contrainte aussi bien que du relâchement, cet homme était régulier, simple et vertueux à la manière de saint Vincent de Paul : c'est assez dire pour son éloge.

Et d'ailleurs, ce n'est pas moi, Messieurs, qui le loue dignement aujourd'hui, c'est vous, vénérables prêtres accourus de toutes parts pour vous grouper autour de son cercueil. N'a-t-il pas bien le droit de vous dire, comme saint Paul : « Vous êtes mon œuvre dans le Seigneur : vous êtes le sceau de mon apostolat (I *Cor.*, IX, 1, 2), vous êtes ma lettre de recommandation, lettre écrite non avec de l'encre, mais avec l'esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, qui sont vos cœurs. » (II *Cor.*, III, 3.) Ah ! si l'ouvrage fait connaître l'ouvrier, les lumières, le zèle et les vertus du clergé, dans les trois diocèses de Nancy, de Verdun et de Saint-Dié, ne nous font-ils pas assez connaître les travaux et les combats de l'homme supérieur à l'école duquel se sont formées ces phalanges sacerdotales qui combattent à leur tour pour le triomphe de la foi : *Bonum certamen certavi... fidem servavi.*

Cependant, Messieurs, ne pensez pas que la direction du séminaire absorbât toute l'activité et l'énergie de cette âme vigoureuse. Tandis qu'il se dévouait à une œuvre si compliquée, et que les circonstances rendaient si épineuse, il paraissait souvent, et avec éclat, dans la chaire évangélique. Là, comme ailleurs, c'était un athlète victorieux dont la raison puissante, secondée par son enthousiasme passionné pour la vérité et la vertu, mettait en poudre les déplorables sophismes de l'irréligion et de l'immoralité. C'est encore vous que j'atteste, prêtres et hommes du monde, qui l'avez entendu : *Notre cœur n'était-il pas enflammé d'ardeur, lorsqu'il parlait et nous expliquait le sens des Ecritures* (29)? Dans les retraites sacerdotales, où les anciens du sanctuaire venaient spontanément édifier les plus jeunes et les réjouir par l'onction de leurs douces paroles et le parfum de leurs vertus, c'était lui encore qui dirigeait tout et suffisait à tout. Dans les difficultés sans nombre que le clergé rencontrait de toutes parts, c'était chez lui que l'on venait chercher le confident, le défenseur impartial, l'ami consolateur. Enfin, dans toutes les vicissitudes de

sa cause. Reçu avec la plus grande froideur, il parle, mais on l'écoute à peine ; il parle encore plus haut et plus fort, jusqu'à ce qu'enfin on lui répond que, si l'on ne prend pas le séminaire, il faudra donc prendre le collége. M. Michel jette les regards autour de lui, et répond : « Il n'y a donc personne ici pour soutenir la défense du collége ! Eh bien ! moi, je le défendrai. Vous ne pouvez, Messieurs, prendre ni l'un ni l'autre : le peuple français a besoin de prêtres, mais il a besoin aussi d'une jeunesse instruite. L'éducation de la jeunesse est un point capital chez un peuple civilisé. Ruiner les établissements publics d'instruction, c'est préparer la ruine de la patrie. Ce ne sont point là, Messieurs, les intentions de l'empereur. »

Frappés d'étonnement à la vue de ce tribun en soutane qui plaide si énergiquement les intérêts publics, les hommes qui l'avaient à peine salué d'abord, l'écoutent avec intérêt, lui font offrir un siége dans leur assemblée, délibèrent en sa présence, et le séminaire aussi bien que le collége sont mis hors de cause.

Deux ou trois jours auparavant, une personne étant entrée chez lui, l'avait trouvé à genoux les bras en croix devant son crucifix, et tellement absorbé dans sa prière, qu'il n'avait pas même remarqué que l'on entrait. Voilà le secret de son grand courage!

(28) *Erat enim Moyses vir mitissimus super omnes homines qui morabantur in terra.* (*Num.*, XII, 3.)

(29) *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via, et aperiret nobis Scripturas?* (*Luc.*, XXIV, 32.)

l'administration diocésaine, il ne cessa d'être le conseiller obligé, toujours franc, quelquefois sévère, quoique respectueux, de son évêque,

Ainsi on peut dire que, du fond de sa retraite, il était forcément mêlé à tout, par le seul ascendant de son caractère et de son mérite. Et pourtant il chérissait cette retraite, dont il s'était fait une habitude délicieuse, et où il se croyait à l'abri de la gloire ; il eût voulu y terminer sa carrière, et trouver son tombeau dans le berceau de sa vie cléricale. O vous qui dirigez les conseils du prince pour le choix important et difficile des évêques, vous avez compris qu'il faut chercher le mérite, parce que le mérite véritable se met rarement à découvert : c'est pourquoi vous vous hâtez d'offrir la prélature au modeste supérieur; mais c'est en vain que vous redoublerez d'instances ; réfugié dans son humilité comme dans un fort inexpugnable, il déclinera cet honneur avec la simplicité dont il accompagne toutes choses, et ce combat glorieux entre deux hommes si bien faits pour se comprendre, nous ne l'apprendrons que plusieurs années après, par une heureuse indiscrétion de l'amitié. Et pourtant, Messieurs, l'abbé Michel n'aura pas la jouissance de consumer toute sa vie dans sa laborieuse solitude. Il n'a pas voulu en sortir pour être élevé à l'épiscopat, eh bien ! il en sortira pour devenir pasteur de cette paroisse, et pour pratiquer dans les fonctions du saint ministère les leçons que depuis longtemps il avait données à tant d'autres. La Providence semble exiger ce sacrifice, et lui imposer une existence toute nouvelle, quoiqu'il ait près de soixante ans, et il n'hésite pas à marcher où son évêque l'appelle, laissant dans le deuil sa chère famille cléricale, et ne gardant plus de sa vie précédente qu'une amitié cordiale pour ses anciens élèves avec le titre patriarcal de supérieur que ceux-ci lui décernèrent jusqu'à sa mort.

Voilà, chrétiens fidèles de cette paroisse, le pasteur qui vous fut donné pour vous rassurer dans vos alarmes et vous consoler dans vos justes regrets, pour vous instruire, vous diriger, vous calmer au milieu des nouveaux orages qui devaient encore bientôt fondre sur la France et menacer l'Eglise. Qu'ai-je besoin de vous dire ce que votre tendre et vertueux pasteur a été au milieu de vous, au milieu de cette grande ville de Nancy, où il avait su obtenir sur tous les cœurs, à force de dignité et de bienveillance, le double empire du respect et de l'affection? Tout à l'heure je vous ai peint l'homme et le prêtre : tel nous l'avons connu, tel il a été jusqu'à la fin ; car il n'était pas de ces esprits légers, de ces caractères sans consistance, qui se plient à toutes les exigences capricieuses de l'erreur et des passions, et qui s'abdiquent eux-mêmes pour viser à la popularité d'un jour. M. Michel était l'homme juste et constant dans ses desseins, dont nous parle un écrivain de l'antiquité (30), un homme tout d'une pièce si je puis m'exprimer ainsi. Assez longtemps vous l'avez vu, vous l'avez entendu, vous lui avez confié vos secrets les plus chers, vous avez reçu par lui le pain de vie, vous avez été édifiés de cette piété forte et tendre tout à la fois avec laquelle il traitait les choses saintes et s'acquittait des fonctions de son ministère : c'est à vous de le juger.

Ici, comme ailleurs, c'est un athlète infatigable qui a combattu. Il a combattu contre lui-même, pour se façonner aux innombrables sollicitudes de la vie pastorale ; pour comprimer souvent la bouillante ardeur de son âme et ne laisser paraître que la bonté et la miséricorde envers ceux qui l'abordaient ; pour descendre des hauteurs de la science évangélique au langage des petits et des simples, et se faire tout à tous afin de les gagner tous à Jésus-Christ. Il a combattu contre le monde et contre le génie du mal qui l'envahit de toutes parts et sous toutes les formes, dans ces jours d'anarchie intellectuelle et morale, où la multitude accepte plus volontiers toutes les erreurs de l'homme que la vérité de Dieu, tous les jougs les plus insolents de l'homme que la liberté de Dieu, Il a combattu, le dirai-je? et pourquoi ne le dirai-je pas ? Il a combattu souvent contre vous-mêmes, chrétiens, soit en public, soit en particulier (31), et il s'est réjoui, comme saint Paul, de vous avoir contristés, lorsque cette tristesse vous a ramenés à la pénitence. (II *Cor.*, VII, 9.) Ah ! puisse-t-il vous avoir tous vaincus et enchaînés pour jamais à la vérité et à la justice ! Il savait que quiconque aime les hommes doit se résoudre à les contredire, à leur déplaire et à épuiser les mille stratagèmes de la charité pour les amener à subir le bien qu'il veut leur procurer. Il a combattu, enfin, contre tous les genres de misères par les largesses de sa bienfaisance, par son concours actif à toutes les bonnes œuvres dont il fut souvent l'inspirateur, toujours le conseiller et l'appui, et auxquelles il a voulu continuer de s'associer même après son trépas. Homme de Dieu par son caractère, ses vertus et ses souffrances, homme du clergé par ses travaux de vingt-cinq années et par son influence universelle, il a encore été l'homme du peuple par son dévouement de seize années nouvelles aux fonctions de la charge pastorale, parmi toutes les difficultés de l'époque, et il a contribué puissamment à ranimer, à conserver, à faire triompher la foi dans cette belle contrée de la Lorraine qui lui avait donné naissance, et qui fut toujours le cher objet de ses affections (32) : *Bonum certamen certavi..... fidem servavi.* Le voilà tel que la nature et la

(30) « Justum et tenacem propositi virum. » (HORAT., *Od.*, l. III, od. 3.)

(31) *Publice et per domos.* (*Act.*, XX, 20.)

(32) M. l'abbé Marcel, un des anciens élèves de

grâce l'avaient formé, tel que nous l'avons vu dans la solitude, tel que le monde l'a connu ensuite depuis qu'il fut exposé à ses regards. Loin de lui prodiguer des éloges exagérés contre lesquels il se soulèverait du fond de son tombeau, je dois confesser ici ma faiblesse qui me tient bien au-dessous d'un si beau sujet. Toutefois, Messieurs, une pensée me console, c'est que l'oraison funèbre de l'homme de Dieu est dans toutes les bouches, et que la voix publique m'a déjà devancé. Lorsque la foule proclame le mal, il faut rarement le croire, parce qu'il y a en nous un déplorable penchant à déprécier la vertu; mais quand elle proclame le bien, c'est que le bien est si évident qu'on ne peut le méconnaître. Or, parmi tant d'hommes qui l'ont connu et qui publient ses louanges, parmi vous, mes vénérés confrères, et vous aussi, habitants de cette paroisse et de la ville de Nancy, qui êtes habitués depuis longtemps à le respecter et à le bénir, y en a-t-il un seul qui puisse élever la voix pour le condamner? Non, Messieurs, non, cette seule pensée vous révolte, et vos larmes éloquentes répondraient d'avance à toute insinuation contre sa mémoire. Ces larmes que vous versez avec vos prières sur le serviteur de Dieu qu'une mort sainte vient de vous ravir, l'accompagnent, n'en doutez pas, devant le tribunal du souverain juge, et embelliront encore la couronne immortelle qu'il a méritée par une vie toute de travaux et de combats.

Mais prenez garde, chrétiens, que cette vie et cette mort ne vous condamnent vous-mêmes! Il est écrit : *Le juste mort condamne les impies vivants* (33). Elles vous condamneraient infailliblement, si, admirateurs de la vertu dans celui qui vient de quitter la terre, vous vous mettiez peu en peine d'imiter ses exemples, de croire ce qu'il a cru, d'aimer ce qu'il a aimé, de pratiquer ce qu'il a pratiqué, chacun selon les devoirs et les nécessités de votre condition. Il n'y a pas deux voies opposées qui mènent à la gloire : si vous êtes jaloux d'y parvenir, combattez aussi, à l'exemple de votre pasteur, combattez pour la foi, pour la piété, pour les bonnes mœurs, et jurez sur sa tombe d'être toujours vainqueurs. C'est là sans doute ce qu'il aurait encore voulu vous dire dans ses derniers moments de connaissance, où il regrettait si fort de ne pouvoir plus ni parler ni écrire à ses chers paroissiens, objet continuel de sa tendresse, alors même que sa langue et sa main étaient déjà glacées par la mort. Ecoutez donc, écoutons tous, Messieurs, l'ordre du jour que nous laisse ce vaillant soldat, au moment où il quitte la région du temps, pour aller planter son drapeau sur la rive de l'éternité; cet ordre du jour concis et énergique, emprunté à la bouche de saint Paul, résume toute sa vie; puisse-t-il devenir le programme de la nôtre! *Combattez*, s'écrie-t-il, *le glorieux combat de la foi, emparez-vous de la vie éternelle à laquelle vous êtes appelés* (34).

Vous l'entendez, chrétiens, le rendez-vous est au ciel! Ainsi soit-il.

M. Michel, a tracé dans les termes suivants son portrait mieux que nous n'aurions pu le faire : « Dans la cure de la cathédrale, M. Michel devient le père de toute la population, le guide et le modèle des autres curés, l'âme et le protecteur de tous les établissements d'instruction, de piété et de charité de toute la ville, le protecteur et le soutien de toutes les œuvres chrétiennes, le surveillant principal, l'examinateur infatigable et le défenseur sincère, non-seulement des écoles des frères, mais encore de l'école mutuelle que, dans l'intérêt bien entendu de la paix et de l'émulation, il protégea dans un jour de danger et sauva d'une ruine prochaine, le rédacteur et l'éditeur de tous les ouvrages liturgiques, le conseiller et le patron des plus belles entreprises de la province, le défenseur également modéré et courageux de tous les opprimés, le consolateur et l'espérance des victimes de l'erreur, le plus brillant flambeau du conseil épiscopal, le bouclier, sinon le porte-drapeau et souvent l'inspirateur de la plupart des idées généreuses, le casuiste de tout le diocèse, quelquefois même des diocèses voisins, le conservateur de la discipline ecclésiastique, le censeur de tous les abus, l'ami sévère et dévoué de tous les prêtres, la sentinelle toujours éveillée du sanctuaire. Que dirai-je encore? En deux mots, il était partout, il suffisait à tout, ses forces augmentaient, son activité redoublait, sa personne se multipliait selon les besoins et les circonstances. Il ne rentrait chez lui que pour travailler, pour prier, pour donner des audiences et des consultations, et venir ensuite au milieu de la famille de ses vicaires qui vivaient avec lui comme ses enfants, présider à la table où chaque jour venaient s'asseoir plusieurs prêtres du diocèse ou des contrées voisines, à cette table où l'on se plaisait, en rappelant d'anciens souvenirs qui le faisaient agréablement sourire, à lui donner le titre qui lui était resté si cher, de *Monsieur le supérieur.* » (*L'Univers*, 5 novembre 1842.)

(33) *Condemnat autem justus mortuus vivos impios.* (*Sap.*, IV, 16.)

(34) *Certa bonum certamen fidei, apprehende vitam æternam in qua vocatus es.* (I *Tim.*, VI, 12.)

LETTRE PASTORALE ET MANDEMENT.

I. LETTRE PASTORALE
A L'OCCASION DE LA PRISE DE POSSESSION DU SIÉGE DE RODEZ.

Les œuvres de la Providence, N. T. C. F., sont incompréhensibles. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant les voies de Dieu sont élevées au-dessus de nos voies (35). Néanmoins, lorsque l'intelligence

(35) *Sicut exaltantur cœli a terra, sic exaltatæ sunt viæ meæ a viis vestris, et cogitationes meæ a cogitationibus vestris.* (*Isa.*, LV, 9.)

de l'homme se courbe devant une si haute majesté, et qu'elle étudie respectueusement, à la lueur du flambeau de la foi, les choses divines et humaines, elle découvre une loi générale qui préside aux opérations de la Sagesse incréée. Cette loi consiste à employer de petites causes pour produire de grands effets, à appeler ce qui n'est pas comme ce qui est, à confondre la puissance par la faiblesse. L'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament nous offre l'application constante de cette loi merveilleuse, et le grand mystère de la rédemption du monde, figuré et accompli, paraît d'autant mieux l'œuvre de Dieu qu'on y voit moins l'œuvre de l'homme.

C'est sans doute, N. T. C. F., par suite de cette disposition qu'il a plu au Seigneur de nous appeler, tout faible que nous sommes, à la haute dignité de l'épiscopat, et à l'insigne honneur de gouverner l'Eglise de Rodez, l'une des plus recommandables parmi celles qui brillent sur le territoire français. Ce n'est pas seulement un devoir, mais c'est un bonheur pour nous de dire et de proclamer que de nous-mêmes, nous ne sommes rien, et que nous ne saurions assez nous étonner de cette soudaine élévation. Mais nous avons appris de saint Paul que la force divine éclate au sein de la faiblesse humaine (36). Aussi, nous aimons à nous glorifier, comme ce grand Apôtre, dans nos infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en nous (37), et que nous soyons fort à raison même de notre faiblesse (38). Ce langage, N. T. C. F., peut paraître inintelligible à ceux qui ne connaissent pas l'ineffable mystère de la Croix, ni l'économie du salut des hommes. Mais vous qui avez été élevés à l'école de la foi, vous le comprenez; c'est pourquoi, oubliant ce que nous sommes selon la nature, vous vous élevez jusqu'à l'auteur de tout don parfait, pour ne voir que ce que nous sommes selon la grâce, et pour espérer de notre ministère l'abondante effusion des dons du ciel.

Et vous avez bien raison, N. T. C. F., car cette grâce et cette puissance spirituelle dont nous sommes dépositaire, nous les avons reçues non pas précisément pour nous-même, mais pour le troupeau chéri qui nous est confié, selon cette autre parole du grand Apôtre : *Tout pontife tiré d'entre les hommes est établi pour les hommes* (39). Si donc nous trouvons un sujet de gloire, c'est à vous, après Dieu, que cette gloire devrait être rapportée, puisque c'est à cause de vous que nous l'avons reçue, et que nous ne sommes élevé dans la maison du Seigneur qu'à la condition de servir ses enfants. Ainsi, N. T. C. F., autant nous devons nous humilier et nous confondre, quand nous n'envisageons que notre personne, autant nous devons nous confier et nous réjouir en celui qui, par nous, veut opérer de grandes choses, si nous sommes fidèle à notre auguste mission.

Dieu a voulu honorer tellement l'humanité, qu'il n'a pas dédaigné de lui envoyer pour ambassadeurs les prophètes et Jésus-Christ son Fils, afin de l'instruire et de la sanctifier. Or, le ministère sacerdotal, dont l'épiscopat est la plus haute personnification, a pour objet de continuer l'œuvre de Jésus-Christ, et de travailler, jusqu'à la fin des temps, à l'incarnation mystique du Fils de Dieu dans chacun des fidèles par l'enseignement de l'Evangile et la transmission de la grâce; c'est pour cela que l'Ecriture sainte nous appelle les ambassadeurs du Christ (40), les coopérateurs de Dieu, et les dispensateurs de ses mystères (41). C'est donc à nous, N. T. C. F., de perpétuer de génération en génération le dépôt sacré de la doctrine évangélique, et de veiller à ce qu'il reste intact parmi les hommes. A nous de laver les souillures du péché, par le ministère de la réconciliation, d'apaiser les tourments de la conscience, et de rendre à l'âme du pécheur repentant l'éclat céleste de l'innocence. A nous de consoler ceux qui pleurent, de soulager ceux qui souffrent, de fortifier ceux qui sont faibles, de prêcher aux grands du monde la justice et la charité, aux petits la résignation et l'espérance. A nous d'offrir sur les saints autels la victime sans tache qui a réconcilié le ciel avec la terre, et de nourrir les âmes des hommes du pain des anges. Ces admirables fonctions sont exercées journellement au milieu de vous par des pasteurs dévoués, semblables à une légion d'esprits célestes envoyés pour le service de ceux qui sont appelés à recueillir l'héritage du salut (42). Mais à leur tête se trouve le premier pasteur, l'évêque chargé de recruter sans cesse cette armée du Seigneur, de la diriger et de l'animer au combat contre toutes les erreurs et tous les vices, afin que le peuple de Dieu vive en paix dans la foi et l'innocence.

Enfin, au-dessus des évêques, au sommet de la hiérarchie catholique, nous voyons apparaître le vicaire de Jésus-Christ, le pasteur des pasteurs, à qui le pouvoir a été donné de paître tout le troupeau, par l'enseignement de la foi, par le maintien de la discipline, et par la transmission des pouvoirs spirituels dont la chaîne traditionnelle remonte sans interruption jusqu'aux apôtres.

Qu'elle est belle, N. T. C. F., la sainte Eglise de Dieu, dans son origine, dans sa

(36) *Virtus in infirmitate perficitur.* (II *Cor.*, XII, 9.)

(37) *Gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi.* (*Ibid.*)

(38) *Cum enim infirmor, tunc, potens sum.* (*Ibid.*, 10.)

(39) *Omnis namque pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur.* (*Hebr.*, V, 1.)

(40) *Pro Christo ergo legatione fungimur.* (II *Cor.*, V, 20.)

(41) *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei.* (I *Cor.*, IV, 1.)

(42) *Nonne omnes sunt administratorii spiritus, in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capiunt salutis?* (*Hebr.*, I, 14.)

constitution hiérarchique, où tout se ramène à l'unité, dans sa diffusion successive chez tous les peuples du monde, dans son invariable enseignement, dans ses combats et ses triomphes, dans les innombrables bienfaits qu'elle répand sur tous les points de la terre! Qu'elle est belle, et combien il est glorieux pour nous d'être associé à son gouvernement sanctificateur et civilisateur! Vous savez qu'il n'y eut jamais de peuple sans religion, ni de religion sans sacerdoce. Mais, s'il est vrai qu'on doive reconnaître l'arbre par ses fruits, jugez vous-mêmes, et dites-nous s'il y eut jamais un sacerdoce comparable à celui de l'Eglise catholique. Ah! c'est qu'il est seul héritier des pouvoirs et des promesses de l'Homme-Dieu; seul établi sur la mission légitime donnée aux apôtres et perpétuée jusqu'à nous; seul animé de cet esprit qui remue et purifie le monde; en un mot, seul véritable et divin. C'est à lui qu'il a été dit : *Allez, enseignez toutes les nations.....; et voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles* (43). Si donc, N. T. C. F., Dieu est avec nous, qui sera contre nous? *Lui, qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous aurait-il pas donné tout avec lui* (44)?

Voilà ce qui fonde notre confiance au moment où, après avoir reçu l'onction sainte, nous nous disposons à aller commencer au milieu de vous notre mission de paix et de sanctification. Mais voilà ce qui doit fonder aussi votre sécurité. Inconnu de vous, nous n'avons aucun titre humain qui réclame de votre part cette haute confiance que l'on accorde à un premier pasteur. Mais vous savez que nous avons reçu la légitime mission de vous gouverner dans l'ordre spirituel, que nous sommes appelé à représenter l'autorité de l'Eglise dans votre diocèse, et que nous devons continuer la succession de vos évêques qui commence au glorieux saint Amans, et se continue jusqu'à ce pasteur chéri que vous pleurez encore. Cela vous suffit pour dilater déjà vos cœurs, et nous préparer un accueil favorable. Pourquoi, N. T. C. F.? ah! c'est que, sans vous préoccuper beaucoup des qualités de l'homme, vous considérez en lui surtout le ministre de Jésus-Christ, et le dispensateur des mystères de Dieu. Telle est la force salutaire et la douce influence du principe d'autorité qui domine dans l'Eglise! Assurément, N. T. C. F., nous n'avons pas la pensée d'égaler en lumières et en vertus tant d'illustres prélats des temps anciens et modernes qui ont laissé parmi vous des souvenirs ineffaçables, ni tant de célèbres enfants de vos contrées que nous n'aurions jamais fini de nommer, s'il nous était permis d'alarmer la modestie des vivants en les associant à l'éloge des morts; non, ce serait de notre part un orgueil trop condamnable. Mais qu'il vous suffise de savoir qu'avec les dons de Dieu qui nous ont été confiés, nous vous apportons un cœur aimant et dévoué, qui, même avant de vous voir, éprouve déjà pour vous cette tendresse paternelle qui est l'un des plus beaux attributs de la dignité épiscopale. C'est avec ces dispositions que nous irons à vous, sous la protection de l'auguste Mère de Dieu, des saints personnages de votre pays, et de ce pasteur à jamais illustre, sorti de vos rangs, qui, bravant naguère les fureurs de la guerre civile, apparut comme l'ange de la paix au sein de la capitale, et donna *sa vie pour ses brebis.*

Assurément, N. T. C. F., ce ne sera pas sans douleur que nous briserons les liens de notre existence antérieure et que nous quitterons un pays qui nous est si cher. Ce ne sera pas sans verser des larmes que nous donnerons le baiser de départ à ce saint pontife dont la bonté paternelle a si longtemps soutenu notre faiblesse, et dont les vertus ont fortifié notre âme. Nous dirons aussi un pénible adieu au clergé et aux fidèles de ce beau diocèse de Nancy, auxquels des liens si doux nous attachent. Vous nous pardonnerez ces regrets et ces larmes si légitimes, parce que vous savez que la grâce ne détruit pas la nature.

Mais quand nous serons témoin de votre foi, de votre piété et de vos mœurs patriarcales, nous pourrons dire comme le Roi-Prophète : *Seigneur, selon l'étendue de mes douleurs, vos consolations ont réjoui mon âme* (45). Prêtres selon le cœur de Dieu, qui brillez du triple éclat de la vertu, de la science et du zèle, clergé nombreux et célèbre, qui non content d'évangéliser les montagnes du Rouergue, fournissez des évêques et des colonies à plusieurs autres diocèses, occupez des postes éminents dans la capitale, et portez partout la bonne odeur de Jésus-Christ, vous serez notre joie et notre consolation; vous nous rendrez douce la tâche du commandement par votre régularité et votre obéissance; vous allégerez nos travaux par votre incessante activité.

Et vous, saintes épouses de Jésus-Christ, religieuses de tout ordre, vouées à l'instruction de l'enfance et au soulagement des souffrances de l'humanité, vous serez aussi notre joie et notre couronne. Vos saints instituts sont une des plus belles et des plus nécessaires créations du génie chrétien, des plantes qui ne croissent que sur le terrain de l'Eglise, et que les sectes séparées de son sein lui envieront éternellement sans pouvoir jamais les produire. En vous voyant à l'œuvre, comme on vous y voit partout, nous rendrons grâces au Dieu de toute

(43) *Euntes docete omnes gentes... Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 19, 20.)

(44) *Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum : quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* (*Rom.*, VIII, 32.)

(45) *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* (*Psal.* XCIII, 19.)

bonté, et nous entonnerons le cantique de réjouissance.

Et vous, magistrats éclairés, dont l'activité préside à l'administration, à l'exercice de la justice, à tous les services publics, quel concours efficace et consolant vous prêterez à notre ministère de paix et de sanctification, en maintenant le règne des lois, l'harmonie entre les diverses classes de la société et le respect de cette autorité tutélaire qui veille sur les destinées de notre belle patrie !

Et vous enfin, N. T. C. F., qui que vous soyez, habitants des villes et des campagnes, vous dont la foi vive est renommée partout, vous comblerez aussi de consolation notre cœur pastoral. Lorsque nous irons interroger l'écho de vos montagnes, où la corruption du siècle n'est point parvenue, il nous redira les croyances antiques qui ont fait le bonheur de vos pères et qui feront encore le bonheur de vos enfants. Ah ! puissiez-vous toujours conserver cette pureté de mœurs, cette simplicité d'habitudes, qui valent mieux pour la vie future que tous les raffinements de notre civilisation ! Que nous serons heureux, si nous pouvons quelquefois vous encourager dans votre vie chrétienne, essuyer vos larmes, soulager vos douleurs, ou du moins vous consoler quand le soulagement ne sera pas en notre pouvoir !

Tous ensemble, N. T. C. F., efforçons-nous d'aller à Dieu. Et qui donc voudrait quitter le chemin qui y conduit, ou refuser d'y entrer? Ce chemin est étroit, mais n'est-ce pas celui de la vertu et du véritable bonheur? n'est-ce pas celui de la paix de l'âme et de la seule félicité que l'on puisse trouver ici-bas? Comparez les victimes volontaires de la conscience et du devoir avec tant d'autres malheureuses victimes que font chaque jour les égarements de l'esprit ou la dépravation du cœur, les serviteurs de Jésus-Christ avec les esclaves de Bélial, les enfants de lumière avec les enfants de ténèbres, et vous vous écrierez : plutôt mourir que de violer les lois de Dieu qui nous ont été transmises par nos pères (46). C'est ainsi que la loi vous rendra victorieux du monde et vous fera prendre rang parmi tant de grandes âmes, qui, à l'exemple de Moïse, ont préféré partager l'affliction du peuple de Dieu, plutôt que de jouir des douceurs passagères du péché (47).

Au reste, N. T. C. F., il tend à s'augmenter chaque jour parmi nous le nombre des chrétiens fidèles, et maintenant plus que jamais il convient de répéter cette parole d'un illustre archevêque : «L'homme s'agite, mais Dieu le mène» (48). Sans parler des anciennes épreuves par lesquelles a passé la sainte épouse de Jésus-Christ, qu'il nous suffise de vous rappeler que depuis trois cents ans tous les genres de systèmes ont été inventés pour la détruire et pour la remplacer par quelque chose. Systèmes de religion et de morale sans mission, ni autorité, ni stabilité, ni sanction ; systèmes de philosophie sans points d'arrêts ni certitude; systèmes d'économie politique et sociale sans respect pour le droit, et sans autre appui que la violence ouverte de l'anarchie en permanence, ou les ténébreux complots de l'assassinat. Or, toutes ces inventions n'ont pu résister à l'épreuve du temps et à l'implacable logique des passions humaines. Ils sont jugés maintenant et convaincus d'impuissance, ceux qui ont tourné contre Dieu et contre son Eglise l'effort de leur superbe raison. Ils n'ont fait que des ruines, et leurs œuvres ressemblent à ces volcans éteints dont les laves jonchent, çà et là, votre territoire.

Mais voilà que la vie a jailli du sein même de la mort, et qu'un souffle réparateur semble agiter le monde. Eclairés par l'expérience, les peuples répudient ces doctrines désolantes qui les ont conduits aux bords de l'abîme ; ils comprennent que l'édifice de la morale et de la société humaine doit avoir pour base les croyances sacrées de la religion, et ils redemandent au ciel le salut qui ne peut leur venir de la terre.

En face de ce mouvement des esprits, l'incrédulité, vaincue par la raison et par ses propres excès, ne sait dans quels bas lieux se réfugier. Sans doute, elle nie toujours quelque chose, parce que pour elle nier, c'est vivre ; mais le sarcasme expire sur ses lèvres, et elle comprend enfin que des blasphèmes ne sont pas des démonstrations. La grande hérésie des temps modernes, épuisée par l'action corrosive de son principe et par les dissensions de ses coryphées, s'en va mourante et comme étouffée entre ses innombrables symboles qui donnent le démenti à son libre examen, et la logique inexorable de son libre examen qui met en poudre ses symboles. Les sciences, qui guerroyèrent longtemps contre la foi, lui apportent chaque jour le tribut de leurs découvertes consciencieuses, et le progrès scientifique offre à nos regards la justification de l'histoire et des dogmes de la religion.

A l'exemple de la science, l'art est redevenu chrétien, et nous ne saurions voir sans émotion tous les efforts faits, soit pour conserver et réparer les monuments antiques de la foi de nos aïeux, soit pour couvrir le sol de nouvelles églises réclamées par les populations. Et puis, N. T. C. F., voyez l'éducation de la jeunesse s'imprégner de plus en plus des principes et des habitudes de notre sainte religion. Voyez nos soldats, pleins de foi comme les vieux croisés, traverser les mers avec nos prê-

(46) *Parati sumus mori, magis quam patrias Dei leges prævaricari.* (II *Mac.*, VII, 2.)

(47) *Magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem.* (*Hebr.*, XI, 25.)

(48) Fénelon, *Sermon pour la fête de l'Epiphanie*, Ire partie.

tres et nos religieuses pour porter partout, avec l'honneur du drapeau français, l'influence de nos convictions catholiques, et prouver une fois de plus que la France est la grande nation, parce qu'elle est la nation très-chrétienne et la fille aînée de l'Eglise.

Ne sont-ce pas là, N. T. C. F., des signes bien énergiques d'une aspiration générale vers Dieu et vers la sainte Eglise? Et quand nous voyons au sommet de notre société, nous avons presque dit, de la société européenne, l'homme providentiel que la France choisit une seconde fois parce qu'il l'avait sauvée, quand nous le voyons, dis-je, comme il nous a été donné de le voir de tout près, courber humblement devant Dieu ce front si élevé devant les hommes, comment ne pas saluer dans sa personne l'avénement consolateur de cette France nouvelle qui abjure le matérialisme honteux et suranné du dernier siècle, et s'efforce de reconstituer l'ordre social sur le fondement des idées chrétiennes?

Toutefois, N. T. C. F., nous n'ignorons pas qu'à côté de ces symptômes précurseurs de l'avenir, à côté de ces efforts qui se font dans tous les rangs de la société pour rétablir l'empire de la vérité et de la vertu, le génie du mal veille toujours et qu'il épie sans cesse le moment de ressaisir sa domination tyrannique. Tant qu'il y aura des passions mauvaises et des doctrines plus mauvaises encore pour les justifier, et des écrits pour propager ces doctrines, les enfants de Dieu seront obligés de combattre avec les mêmes armes par lesquelles ils ont tant de fois vaincu, c'est-à-dire une fidélité inviolable aux enseignements de l'Eglise, un courage exemplaire à honorer leur foi par la pureté de leur vie et l'éclat de leurs vertus, une patience inaltérable envers ceux qui les poursuivent de leur haine parce qu'ils sont les ennemis de leurs croyances. Ah ! puissions-nous, à force de sainteté, de douceur et de charité, lasser et vaincre les adversaires de la croix de Jésus-Christ, et ramener au bercail tant de frères égarés dans les déserts de l'hérésie et de l'incrédulité, afin qu'il n'y ait bientôt plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur ! Triompher de la sorte, c'est faire le bonheur des vaincus ; c'est éteindre les dissensions malheureuses qui ont armé les frères contre les frères ; c'est assurer le repos et la prospérité du monde, en assurant le règne de Dieu parmi les hommes.

Grande et sublime tâche, bien digne de tenter l'ambition des pasteurs et des fidèles ! Animez-vous donc à ces nobles et pacifiques conquêtes auxquelles vous convie l'Eglise militante. Fortifiez-vous dans le Seigneur et par sa vertu puissante. Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister dans les jours mauvais, et demeurer parfaits en toutes choses. Prenez pour ceinture la vérité et pour cuirasse la justice ; couvrez-vous du bouclier de la foi, et tenez en main le glaive de l'esprit qui est la parole de Dieu. Ne cessez de vous livrer à de ferventes prières et à des supplications pour tous les saints, c'est-à-dire pour vos frères en Jésus-Christ. (*Ephes.*, VI, 13 et seq.)

Telles sont les recommandations que l'apôtre saint Paul vous adresse ; c'est ainsi qu'il veut voir équipé le soldat de Jésus-Christ.

Souffrez, nos frères bien-aimés, qu'en finissant cette instruction pastorale, nous empruntions à la bouche du même apôtre ces autres paroles : ***Priez aussi pour moi, afin qu'en commençant au milieu de vous l'exercice de la prédication je puisse avec confiance annoncer le mystère de l'Evangile.*** (***Ibid.***, 19.)

Sans doute, nous ne pouvons pas, comme ce grand personnage, nous glorifier d'exercer notre ambassade dans les chaînes (49), et nous n'avons pas à prévoir pour nous-même les persécutions qui accompagnaient son apostolat. Ce n'est donc point pour nous fortifier de ce côté-là que nous réclamons le secours de vos prières, mais c'est pour triompher de nous-même par la grâce, afin que notre vie soit à la hauteur de notre mission ; c'est pour obtenir cette sagesse d'en haut qui est si nécessaire pour le gouvernement des hommes, sagesse en comparaison de laquelle toute la prudence de la chair n'est que folie. C'est donc pour vous-mêmes que vous prierez, en invoquant Dieu pour votre premier pasteur, car il vous enrichira d'autant plus des dons spirituels qu'il en aura été plus enrichi lui-même.

Donné à Nancy le 20 novembre 1855.

II. MANDEMENT

Pour le carême de 1856,

SUR L'IMPUISSANCE DE LA RAISON A FOURNIR, SANS LA RELIGION, LES BASES DE LA MORALE ET DE LA PROBITÉ.

Nos très-chers frères,

Il y a peu de jours seulement qu'il nous a été donné de vous adresser la parole et de vous ouvrir notre cœur, au début des fonctions saintes que nous sommes appelé à exercer parmi vous, et voilà que le retour de la sainte quarantaine nous fournit déjà l'occasion de renouveler ces communications si douces au premier pasteur et si salutaires à ses brebis fidèles.

Nous rendons grâces à Dieu d'abord, N. T. C. F., de ce qu'il lui a plu d'incliner vos cœurs vers nous, et de vous disposer à nous recevoir avec une touchante unanimité. Si quelque chose pouvait augmenter notre affection et notre dévouement pour ceux que Dieu a daigné confier à notre sollicitude pastorale, ce serait l'accueil que nous avons reçu des populations que nous avons traversées, et surtout la manifestation solennelle de Rodez, où toutes les classes de la société se sont réunies dans

(49) *Pro quo legatione fungor in catena.* (*Ephes.*, VI, 20.)

une même pensée, celle d'honorer en notre personne le souverain pasteur des âmes dont nous sommes l'ambassadeur. C'est au Père des lumières, à l'auteur de tout don parfait, que nous avons fait remonter ces hommages rendus à son ministre, et nous l'avons prié ardemment de faire descendre sur vous autant de bénédictions que vous nous avez décerné d'honneurs. Ah! si nos vœux sont exaucés, l'ordre, la paix, les bonnes mœurs, les saintes joies du cœur, les richesses spirituelles et le bien-être temporel seront votre partage, et nous serons nous-même heureux du bonheur de tous.

Et pourquoi, N. T. C. F., n'en serait-il pas ainsi? Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit dans son Evangile : *Cherchez d'abord le règne de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît* (50). Or, le règne de Dieu, quel est-il, sinon celui de la foi prise pour base et pour règle invariable de la vie tout entière? Avec elle, on peut dire que tous les biens nous sont venus (51). Elle est le commencement du salut de l'homme, le fondement et la racine de la justification (52), parce que, sans elle, il est impossible de plaire à Dieu, selon cette parole du Sauveur : *Celui qui croira et recevra le baptême sera sauvé; mais celui qui ne croira pas sera condamné* (53). Après ces témoignages éclatants de nos saintes Ecritures et de l'autorité de l'Eglise, il ne peut rester aucun doute sur la nécessité de cette condition pour arriver au bonheur du ciel.

Mais nous allons plus loin, N. T. C. F., et nous disons que, sans elle, il ne saurait y avoir de morale véritable, complète et solide, ni, par conséquent, de vraie félicité sur la terre. Nous disons que tous les efforts tentés par l'esprit humain pour constituer le code des devoirs et des vertus en dehors des enseignements religieux seront à jamais stériles, infructueux et même désastreux pour les peuples. A l'appui de cette vérité, nous pourrions nous borner à invoquer le témoignage sans réplique des temps anciens et modernes, puisque l'infatigable présomption de l'orgueil n'a cessé de recommencer l'œuvre tant de fois avortée, et de vouloir construire l'édifice de la probité, de la justice, de la moralité humaine, sur une base purement rationnelle et philosophique. Mais comme l'expérience est peu de chose pour des hommes infatués de leurs propres lumières, souffrez qu'aujourd'hui nous poussions plus loin notre démonstration, et que nous fassions voir à ceux-là qui renoncent au bonheur de la vie future en abjurant la foi chrétienne, qu'ils n'ont pas même la consolation d'établir des règles sûres de morale et de vertu pour la vie présente, ou, en d'autres termes, que cette honnêteté, cette probité, cette morale tout humaine dont ils font parade, ne sont qu'un fantôme qui disparaît à la clarté du raisonnement évangélique, comme les étoiles disparaissent à la clarté du soleil.

Il faut bien le dire, N. T. C. F., cette prétention est encore celle des beaux esprits ou des libres-penseurs de nos jours. Fatiguée par ses luttes impuissantes contre l'Église de Dieu, et rejetée de toutes parts comme le fléau du genre humain, l'incrédulité moderne ne pousse plus que rarement ses insolentes clameurs contre Dieu et contre son Christ. Elle avoue que l'athéisme est un crime de lèse-humanité, que le matérialisme est le rêve ignoble d'un homme qui ambitionne le sort de la brute, sans pouvoir l'obtenir; elle proclame que Jésus-Christ est le plus sublime révélateur; elle reconnaît et exalte les bienfaits du christianisme; et elle s'incline devant la majesté de l'Evangile. Mais elle s'arrête là, et, après avoir salué l'imposant édifice de nos croyances, elle refuse d'y entrer; elle prétend que la raison peut conduire l'humanité aussi bien que la foi; que ce sont là deux puissances indépendantes l'une de l'autre, et qu'on peut être honnête homme sans soumettre son intelligence au symbole complet de l'Eglise. Ainsi, la liberté illimitée de la raison humaine à l'égard des dogmes de la religion, et sa compétence pour constituer l'ordre moral, ce sont là les deux points décisifs auxquels s'attache l'incrédulité contemporaine. Incrédulité polie, modérée, respectueuse même, mais qui, sous cette forme nouvelle, ne recèle pas moins le principe de toutes les erreurs, le germe de tous les désordres funestes à l'humanité, comme la philosophie païenne dont elle n'est qu'une habile transformation.

Il n'entre pas dans nos vues, N. T. C. F., de vous faire voir aujourd'hui quels sont les points de jonction et de prédominance entre la foi et la raison, ni de vous développer les motifs sans réplique sur lesquels le chrétien croit fermement les vérités de l'ordre surnaturel. Vous savez assez que, quand Dieu a parlé, l'homme doit croire et adorer en silence ce qu'il ne comprend pas, jusqu'à ce que le faible rayon de la foi le conduise au grand jour de l'éternité. D'ailleurs, depuis longtemps, la démonstration évangélique a fait justice des vaines subtilités de la philosophie et a triomphé sur tous les champs de bataille de l'intelligence, en sorte qu'il est reconnu et bien constaté qu'on ne peut renoncer à la foi sans abjurer la raison elle-même.

Nous voulons seulement, dans cette instruction pastorale, vous montrer l'infirmité et l'impuissance de cette raison insoumise, dès qu'elle veut, sans le secours de la religion, ou du moins sans accepter comme

(50) *Quærite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis.* (*Matth.*, VI, 33.)

(51) *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.* (*Sap.*, VII, 21.)

(52) *Fides est humanæ salutis initium, fundamentum et radix omnis justificationis, sine qua impossibile est placere Deo.* (*Conc. Trident.*, sess. 6, c. 8.)

(53) *Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit condemnabitur.* (*Marc.*, XVI, 16.)

divin et obligatoire l'enseignement de la religion, élever l'édifice de la morale et de la probité.

Commençons, N. T. C. F., par prévenir une difficulté que les sectateurs de la raison et de la morale naturelle ne manquent pas de produire toutes les fois que nous combattons leurs principes et que nous en déduisons les funestes conséquences. Quoiqu'ils soient faciles et commodes quand il s'agit de la règle des mœurs, quoique leurs systèmes nombreux se réduisent, au fond, à laisser chacun libre de croire ce qu'il veut et de faire ce qu'il croit, ils se montrent néanmoins fort délicats en ce qui concerne leurs personnes. Ils s'irritent lorsqu'on ose seulement soupçonner qu'ils ne sont pas des hommes vertueux et qu'ils suivent dans la pratique ce qu'ils font gloire d'enseigner en spéculation. Ils produisent les maximes fastueuses d'équité et de bienfaisance écrites dans leurs livres; ils étalent avec magnificence quelques belles actions faites pour décorer la scène; puis ils s'écrient : il est donc vrai que nous sommes vertueux et qu'en nous isolant de la religion, nous conservons les principes de la morale. Soyez justes comme nous, et cela suffit aux exigences de la raison.

A ce langage pharisaïque, on peut facilement répondre : Non, vous n'êtes pas des malfaiteurs; vous êtes même, nous le supposons, vertueux et justes. Si vous étiez des malfaiteurs, il suffirait de vous livrer à la sévérité des lois, sans chercher à vous convaincre. Il faudrait, non pas opposer des raisonnements à vos doctrines, mais des sentences juridiques à vos excès. Mais, si vous êtes bons et justes, ignorez-vous que souvent l'homme, retenu par les sentiments d'un cœur autrefois chrétien, par une certaine habitude du bien qu'il a contractée dans sa jeunesse, sous l'influence d'une éducation pieuse, par un reste de pudeur et de respect pour ceux qui l'environnent, ne peut devenir aussi mauvais que ses doctrines? L'instinct primitif de sa volonté le conduit encore au droit chemin, malgré les égarements de son intelligence; il est bon, non pas en vertu de ses principes, mais malgré ses principes. C'est encore la religion qui a le droit de revendiquer les restes précieux de votre édifice en ruines, et l'on peut dire des vertus que vous pratiquez ce que Tertullien disait de certaines exclamations échappées du cœur des païens : « O témoignage d'une âme naturellement chrétienne ! » Non ce n'est pas le travail de votre raison qui vous a rendu juste et honnête; mais la voix de la vertu est dans votre cœur une réminiscence, un écho lointain des enseignements d'une mère pieuse, d'un père chrétien, d'un pasteur vénérable. Ce n'est pas la philosophie, mais c'est le catéchisme qui vous fait, à votre insu, ce que vous êtes. Votre école d'incrédulité est l'école du désordre; vos doctrines renversent toute probité véritable, et la plus imparfaite de toutes les religions enseigne plus de vertus qu'il n'y en a dans tous vos livres. Cessez donc de faire parade d'une vie dont il ne nous est pas donné de pénétrer les secrets, et comprenez enfin que la morale sans religion est une ville démantelée, livrée sans défense à l'invasion de l'ennemi.

Deux choses, N. T. C. F., doivent nécessairement concourir à former l'homme de bien, selon l'étendue de ce beau titre : la connaissance de tous ses devoirs, et des motifs assez puissants pour les lui faire accomplir. Notre âme ressemble à un voyageur qui a besoin de lumière pour se guider dans la bonne voie et de force pour y avancer.

Ainsi, personne ne conteste que nous n'ayons besoin de lumière, mais d'une lumière pure et certaine, qui nous fasse connaître le chemin par où nous devons marcher, c'est-à-dire les obligations que nous avons à remplir, pour répondre à la dignité de notre nature et à la grandeur de nos destinées. Personne, d'ailleurs, ne conteste non plus que l'erreur ne soit funeste aux hommes. Ceux même que nous combattons ici nous parlent sans cesse de la propagation des lumières, à laquelle ils ne cessent, disent-ils, de travailler, et ils avouent sans peine que l'homme devient meilleur à mesure qu'il devient plus éclairé. Qui nous donnera donc cette lumière véritable, sans laquelle l'homme, ici-bas, est comme le nautonnier qui se perd dans la nuit des tempêtes? C'est ici le grand et formidable problème qui se pose en face du temps et en face de l'éternité. Assez souvent, le récit des vices et des crimes qui désolent la terre, et les débats solennels des cours de justice, nous ont appris que toute espèce de lumières et de science ne suffit pas pour diriger l'humanité dans la voie du bien; assez souvent les ténèbres de notre propre intelligence nous ont convaincus du besoin pressant que nous avons d'un enseignement qui plane au-dessus de cette région tant de fois bouleversée par les doctrines des faux sages et par le souffle de nos passions. Sans doute, les notions générales de vice et de vertu, les principes d'équité, de pudeur et d'humanité, furent, dès l'origine, profondément gravés dans notre cœur, et, malgré les excès qui ont tant de fois profané la nature, le flambeau de la vérité morale n'a jamais été entièrement éteint. Comment donc notre esprit, fait pour connaître la vérité, comme nos yeux sont faits pour contempler la lumière, semble-t-il éprouver un besoin continuel et comme une soif insatiable de l'erreur? contradiction déplorable qui ne s'explique que par le mystère de la dégradation originelle. De là tant de ténèbres accumulées dans notre entendement déjà si borné par lui-même. De là ces maximes pleines de perversité, qui prennent si facilement empire parmi les hommes lorsqu'ils sont abandonnés à eux-mêmes. Mais ce qui augmente encore le mal d'une manière effrayante, ce sont les mouvements désordonnés des passions qui nous jettent

et nous brisent contre les écueils sans nombre de cette mer inhospitalière où nous naviguons. Comment donc l'homme, au milieu de tant de voies différentes, étourdi par tant de préjugés et de raisonnements insensés, pourra-t-il discerner, dans le dédale de la vie, ce qui est honnête, juste et vertueux, si le maître souverain ne le lui enseigne lui-même et n'appuie de son autorité divine les préceptes qu'il lui aura dictés? Ah! une triste expérience nous apprend que, quand l'homme est à lui-même son propre docteur, il prend conseil de ses passions plus que de sa raison, de ses sens plus que de son esprit, de son intérêt plus que de sa conscience, et qu'il s'efforce, non de borner ses désirs à ce qui est permis, mais de se figurer comme permis tout ce qu'il désire.

C'est ici, N. T. C. F., le triomphe de la religion qui a si heureusement résolu le problème, et le désespoir de la sagesse humaine qui n'a fait que le compliquer par ses doutes multipliés, par ses affirmations et ses négations contradictoires, par ses systèmes sans nombre, dont les débris épars attestent l'infirmité incurable et l'éternelle instabilité de l'esprit humain. Laissez à cette multitude d'hommes grossiers, aveugles, corrompus, la liberté de se créer un code de morale et une législation selon ses caprices, et bientôt une effroyable confusion régnera dans la société humaine. Des crimes monstrueux, des excès inouïs, signaleront cette époque de vertige; autant il y aura de volontés déréglées, autant il y aura de principes et de lois; ou plutôt il n'y aura ni lois, ni principes, mais tout s'abîmera dans une confusion universelle. L'oubli de la religion et le mépris de ses enseignements entraînent nécessairement la ruine des bonnes mœurs, obscurcissent au fond des âmes les principes les plus évidents, et, en rendant la morale arbitraire ou variable selon les caprices de chacun, lui ôtent tout ce qu'elle a d'obligatoire. En vain, pour faire face à l'ouragan déchaîné, les savants moralistes, tout hérissés d'arguments, voudront élever la voix et répandre à profusion leurs écrits humanitaires et progressifs, on ne les écoutera pas. Pour commander aux multitudes et créer la lumière au milieu du chaos, il faut autre chose que les puériles subtilités de l'homme, il faut l'autorité et la majesté de Dieu. Otez Dieu du milieu des hommes, ôtez-en la religion qui est l'interprète de la Divinité, et dès lors, avec le droit d'enseigner et de commander, disparaît l'obligation de croire et d'obéir. Les plus ignorants ont, comme les plus savants, un esprit et une conscience, et le droit d'extravaguer est pour eux inviolable.

Ce ne sont pas là, N. T. C. F., de vaines suppositions, ni des exagérations de notre zèle pour la religion et les bonnes mœurs. Jetez les yeux sur le tableau de la société humaine, et vous resterez convaincus que partout elle a été, en définitive, sous le rapport moral, ce que la religion l'a faite, et que, si la foi chrétienne ne nous avait pas éclairés de ses divines lumières, nous croupirions encore dans les régions ignominieuses du paganisme ou du mahométisme, nous serions au niveau de l'Inde, de la Chine ou des habitants de l'Océanie, contrées désolées où le Soleil de justice commence seulement à briller sur l'horizon obscurci des intelligences.

Soyons de bonne foi, N. T. C. F., et convenons-en sans détours, c'est une étrange prétention que de vouloir apprendre de soi-même le secret le plus important, le plus élevé et le plus difficile, celui de bien vivre, tandis qu'on ne peut de soi-même apprendre le secret des arts les plus simples et les plus communs. Il nous faut en toutes choses un maître qui nous enseigne les éléments, dirige nos études, corrige nos essais, et qui, par un grand nombre de leçons, nous rende assez habiles pour faire seuls ce qu'il nous a appris. O homme faible et présomptueux! d'où vient que, ne pouvant acquérir par toi-même la science matérielle et industrielle, tu prétends acquérir la science morale? Quoi donc! Dieu n'est-il pas un guide plus sûr que tous les hommes ensemble? Et lorsqu'il daigne parler au monde pour l'instruire, le monde ne doit-il pas se taire en sa présence et écouter avec respect les oracles de son éternelle sagesse?

Oui, sans doute, disent les sectateurs de la morale humaine ou philosophique, il faut que la voix de Dieu se fasse entendre, et que les hommes soient instruits par lui. Mais cette voix de Dieu, c'est au fond du cœur qu'elle retentit, c'est notre cœur qui en est l'interprète: pour savoir ce qui est juste et vertueux, il suffit de suivre les inspirations de la conscience.

Tel est, N. T. C. F., le piége que tendent aux âmes simples les ennemis de la foi. Sous de belles paroles, ils déguisent une mauvaise pensée. La conscience est, en effet, un don précieux de la Divinité, et nous ne saurions trop l'apprécier. Mais cette conscience a besoin d'être formée en nous par un enseignement extérieur, sans quoi elle serait une force aveugle, capable de nous emporter à tous les excès, et de nous faire commettre tous les crimes. L'homme laissé à lui-même devra-t-il prendre pour autant d'inspirations divines toutes les pensées de son esprit et tous les mouvements de son cœur? Il sera donc autorisé à violer les plus saintes lois de la nature, dès qu'il pourra le faire sans répugnance et sans remords; il pourra croire que Dieu lui permet de détruire son enfant, comme il se pratiquait chez les païens et comme les peuples de l'Indo-Chine le pratiquent encore; d'assouvir une passion sensuelle embellie par les charmes d'une littérature romanesque; de laver ses mains dans le sang d'un ennemi; de piller, de proscrire et d'égorger ses concitoyens. Que sais-je? Les Néron même, les Caligula, et tant d'autres que l'on ose à peine nommer, étaient peut-être,

d'après ce principe, des hommes innocents et vertueux ! Où en serait le monde, si de pareilles doctrines venaient à prévaloir, et si, pour apprendre aux hommes à devenir justes, on les renvoyait aux seules inspirations de leur conscience? Interrogez l'histoire, et elle vous apprendra ce que vous devez penser de cet instinct moral que l'on nous donne pour la seule règle du bien et du mal. Ou plutôt, interrogez-vous vous-mêmes, et dites-nous ce qui s'est passé au fond de votre cœur en une infinité de circonstances où les passions luttaient contre le devoir. Dites-nous ce que seraient devenues votre raison et votre conscience, dans cette agitation tumultueuse, si vous n'aviez pas été guidés et soutenus par les enseignements sacrés de la religion, qui vous disait, comme autrefois le saint Précurseur à un roi scandaleux : *Cela n'est pas permis :* «*Non licet.*»(*Marc.*,VI,18.) Et si vous avez eu le malheur de pactiser avec le mal et d'endormir votre conscience au fond d'un abîme, n'est-ce pas encore cette voix qui l'a réveillée, en lui disant, comme autrefois le prophète Nathan à David : *C'est toi-même:* « *Tu es ille vir?* » (II *Reg.*, XII, 7.)

Au reste. N. T. C. F., les fabricateurs de morale sans religion ont pris soin eux-mêmes de contredire cet appel à la conscience par les efforts multipliés qu'ils ont faits pour instruire, et, comme ils le disent, pour MORALISER les peuples. Personne n'ignore, en effet, combien grande a été leur fécondité en ce genre d'entreprise, combien cette école a produit de traités, de romans, de drames, d'histoires et de feuilletons, pour éclairer et réformer l'esprit public, pour régénérer le monde et ramener l'âge d'or parmi nous. C'est à vous d'apprécier les résultats de ce dévouement, et de décider si les hommes sont devenus plus vertueux depuis qu'ils ont quitté l'enseignement de l'Eglise pour suivre l'enseignement de ces pontifes de la raison et du progrès moral. Mais il reste bien démontré qu'en déployant un pareil luxe de paroles et d'écrits, ils ont voulu éclairer, réformer et moraliser la nouvelle génération, ce qui donne le démenti à leur système sur l'inspiration divine de la conscience; car s'ils avaient pris au sérieux ce système, ils auraient abandonné chacun à lui-même, et ils se seraient bien gardés de substituer leurs leçons à celles des pasteurs de l'Eglise.

Il a donc toujours fallu et il faudra toujours à la conscience humaine un moyen extérieur de s'éclairer ou de se réformer, moyen sûr, simple et universel. Or, ce moyen n'est pas la raison de chaque homme en particulier ni l'enseignement des sages du monde. C'est donc l'autorité de la religion, qui proclame par tout l'univers la règle de la foi et la règle des mœurs, et qui est sur la terre comme l'écho perpétuel des cieux. Le Père céleste a dit : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le* (54). Le Fils, à son tour, a dit à ses apôtres : *Apprenez aux hommes à garder tout ce que je vous ai enseigné. Celui qui vous écoute m'écoute; celui qui vous méprise me méprise. Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit à vos yeux un païen et un publicain* (55). Enfin les apôtres ont dit : *Quand même un ange du ciel vous annoncerait un autre Evangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème* (56). Voilà l'origine de cette mission céleste que les pasteurs des âmes remplissent sur la terre pour enseigner toute vérité au nom de celui qui a dit: *Je perdrai la sagesse des sages et la prudence des prudents* (57). Et encore: *Où est le sage, où est l'écrivain, où est le savant chercheur de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas changé la sagesse de ce monde en folie* (58). Assurément, ces paroles se sont accomplies dans tous les temps, puisque Dieu a toujours accablé, sous l'éclat fulgurant de sa gloire, quiconque a voulu scrûter sa majesté et lutter contre sa science infinie (59); mais jamais peut-être on n'a vu, aussi bien que de nos jours, la sagesse humaine dévorée et comme ensevelie dans son triomphe (60). Ardents à détruire l'édifice séculaire de la foi, nos savants docteurs eussent été écrasés sous ses ruines, si Dieu n'y avait mis la main et ne les avait sauvés ainsi de leurs propres excès. Où seraient-ils maintenant, où serait le monde avec eux, s'il avait suivi leurs leçons? Hélas! le monde serait refoulé dans les ténèbres de la barbarie. Mais heureusement l'Eglise est debout, et la chaire de vérité redit aux hommes les préceptes immortels de l'antique Décalogue, complété par les enseignements sublimes du Sauveur, qui naquit dans une crèche et mourut sur une croix.

Mais, disent encore les ennemis rusés de l'enseignement chrétien, nous ne sommes plus les adversaires de l'Evangile. Nous admirons, au contraire, la sublimité et la force de ses enseignements. Nous reconnaissons même qu'il est nécessaire à une foule d'âmes simples et vulgaires qui arrivent à la morale et à la vertu par la foi, tandis que nous y arrivons par la force de notre intelligence. Ces deux routes, conduisant au même but, ne sont-elles pas également salutaires?

(54) *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi complacui; ipsum audite.* (*Matth.*, III, 17.)

(55) *Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) *Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit.* (*Luc.*, X, 16.) *Si quis Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII, 17.)

(56) *Etsi angelus de cœlo evangelizaverit præter quod evangelizavimus nobis, anathema sit.* (*Galat.* I, 8, 9.)

(57) *Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo.* (I *Cor.*, I, 19.)

(58) *Ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi? Nonne stultam fecit Deus sapientiam ipsorum?* (I *Cor.*, I, 20.)

(59) *Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria.* (*Prov.*, XXV, 27.)

(60) *Omnis sapientia eorum devorata est.* (*Psal.* VI, 27.)

Ce raisonnement, N. T. C. F., ferait honneur aux hommes lettrés qui l'ont inventé, s'il ne déguisait pas un vain sophisme sous des formes spécieuses. De quel droit divise-t-on ainsi le monde en deux catégories, celle des âmes faibles et ignorantes qui ont besoin de la foi, et celle des esprits supérieurs qui peuvent s'en passer? Quand Jésus-Christ a dit : *Celui qui croira sera sauvé, et celui qui ne croira pas sera condamné* (*Marc.*, XVI, 16), a-t-il entendu classer ainsi le genre humain? A-t-il voulu dire : Les ignorants croiront en moi, mais les hommes d'esprit seront dispensés d'y croire? L'apôtre saint Paul ne nous assure-t-il pas qu'il veut captiver toutes les intelligences (61)? Si la foi n'est qu'une illusion, comment pouvez-vous croire que le commun des hommes s'en repaisse, tandis qu'il vous verra, vous, hommes de l'intelligence et du progrès, suivre une route différente? Mais si elle est fondée sur la parole de Dieu même, si elle est vraie, comment pouvez-vous penser qu'elle ne vous oblige pas comme le moindre de vos frères? Non, il ne peut en être ainsi. La religion est bonne pour tout le monde, ou elle ne l'est pour personne; elle est vraie et obligatoire pour tout le monde, ou elle ne l'est pour personne. Adorateurs de vos pensées, il vous sied bien de revendiquer exclusivement pour vous nous ne savons quelle aristocratie de l'intelligence, tandis que vous tournez sans cesse dans un cercle d'erreurs et de contradictions! Ecoutez l'un de vos patriarches, le philosophe de Genève, et il vous dira : J'ai cru longtemps que l'on pouvait être honnête homme sans religion, mais je me suis bien désabusé. Ecoutez-en un autre beaucoup plus ancien, l'illustre Plutarque, et il vous dira : On bâtirait plutôt une ville sans fondements que d'établir une société sans religion. Or, vous ruinez la religion dans l'esprit des peuples en la renvoyant au vulgaire, comme son divin chef fut renvoyé de Pilate à Hérode. Ignorez-vous, d'ailleurs, que Dieu a donné à tous un esprit capable de connaître la vérité, et un cœur capable de goûter la vertu (62)? Ignorez-vous que l'on trouve dans les conditions les plus obscures, disons-le à l'honneur de la nature humaine, la sincérité, la probité, la générosité, la grandeur d'âme poussées jusqu'à l'héroïsme? Consultez les annales des récompenses humaines décernées à la vertu; vous y trouverez les noms de ces héros et de ces héroïnes qui, sans avoir jamais disserté sur la morale, ont édifié le monde par leurs grandes actions. Quoique pauvres, ignorants et obscurs, ne sont-ce pas là des âmes élevées et ce que vous appelez d'honnêtes gens?

Mais, supposé que l'on divise ainsi la société en deux camps, il faudra bien tracer la ligne de démarcation qui devra les séparer. Ici nous rencontrons des difficultés, ou plutôt, des impossibilités contre lesquelles se brisent les prétentions de ces hommes de la mode et du bon ton, qui veulent, comme dit Bossuet, faire les grands par leur impiété et par leur licence, qui se croient plus élevés que les autres parce qu'ils ont plus d'orgueil, et plus parfaits parce qu'ils présument plus d'eux-mêmes. Non, personne ne voudra se classer parmi les déshérités de l'intelligence, et le mépris de la religion, descendu de rang en rang jusqu'aux dernières profondeurs de la société, ôtera aux affligés leurs consolations, aux justes leurs espérances, aux méchants le frein salutaire de leur malice. Alors le sens moral s'obscurcira, parce qu'en repoussant la lumière de l'Evangile, les hommes ainsi émancipés seront encore plus rebelles et plus inaccessibles aux raisonnements de la sagesse humaine, et l'on verra s'étendre sur l'horizon des nuages épais qui recèlent la tempête et la foudre. Déplorable résultat de cet orgueilleux mépris de l'humanité avec lequel on renvoie au vulgaire cette foi divine qui fit la force et la gloire des plus beaux génies dans les temps anciens et modernes!

Nous en avons assez dit, N. T. C. F., pour vous montrer combien est impuissante la raison humaine livrée à ses propres inspirations, dès qu'il s'agit de nous éclairer suffisamment sur ce qu'il nous importe le plus de connaître, c'est-à-dire, sur les vérités de l'ordre moral, et combien sont misérables les subterfuges dont elle s'enveloppe pour échapper aux étreintes salutaires de la foi. Un jour, si Dieu le permet, nous vous ferons aussi comprendre combien elle est incapable de nous fortifier dans la pratique du bien et dans la réforme de la vie.

Livrez-vous à une sainte joie dans le Seigneur, N. T. C. F., de ce qu'il a daigné vous conserver le précieux trésor de la foi, sans laquelle on ne peut rien, et avec laquelle on peut tout. Mais, si vous êtes debout, prenez garde de tomber en présumant de vous-mêmes (63). Honorez surtout votre foi par vos œuvres, en sorte que ce beau diocèse, si renommé par sa religion, ne le soit pas moins par la régularité de ses mœurs, et qu'on voie disparaître au milieu de nous tout ce qui blesse les lois divines et humaines. Ainsi vous montrerez une fois de plus ce que peut notre religion sur des chrétiens qui lui sont restés fidèles. C'est à vous de choisir entre la sagesse de ce monde et la sagesse éternelle qui nous élève au-dessus de la terre, au-dessus de nous-mêmes, en nous disant : *Crains Dieu et observe ses commandements; c'est là tout l'homme* (64). Et encore : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme* (65)?

(61) *In captivitatem redigentes omnem intellectum, in obsequium Christi.* (II *Cor.*, X, 5.)

(62) *Est mihi cor, sicut et vobis, nec inferior vestri sum. Quis enim hæc quæ nostis, ignorat?* (*Job*, XII, 3.)

(63) *Qui se existimat stare, videat ne cadat.* (I *Cor.*, X, 12.)

(64) *Deum time et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo.* (*Eccle.*, XII, 13.)

(65) *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (*Matth.*, XVI, 26.)

Telles sont les maximes de cette sainte et divine philosophie, bien différentes des fables humaines (66) qui, semblables à un météore, brillent un instant et disparaissent sans retour. Ah! laissez, laissez les rêveries de l'incrédulité aux âmes énervées par l'habitude du vice; mais servez Dieu assez fidèlement pour ne pas redouter ses châtiments, afin que vous goûtiez, pendant votre vie, la joie d'une bonne conscience, et que l'heure de votre mort soit comme le soir d'un beau jour, où le ciel pur et sans nuage annonce un heureux lendemain.

Donné à Rodez, le 15 janvier 1856.

(66) *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non est lex tua.* (*Psal.* CXVIII, 85.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR Mgr DUFËTRE,

ÉVÊQUE DE NEVERS.

Peu de vocations à l'état ecclésiastique se sont annoncées dans un âge plus tendre et d'une manière plus visible que chez le prédicateur célèbre, chez l'apôtre infatigable dont nous avons à esquisser la vie.

Né à Lyon, dans la circonscription paroissiale de l'église métropolitaine (Saint-Jean), le 17 avril 1796, d'une famille honorable de négociants, M. Dominique Dufêtre commençait déjà, en 1801, par conséquent à l'âge de cinq ans, à remplir, auprès de quelques jeunes gens, le touchant office de catéchiste. Plus heureux qu'eux, il n'avait pas traversé les jours sanglants de la révolution; arrivé dans la vie après le règne de la Terreur, il avait pu, du moins, apprendre à lire, et c'était en leur lisant et en leur relisant la lettre du catéchisme, qu'il leur communiquait, lui si jeune, les premières notions religieuses. Ces heureuses dispositions n'ayant fait que se développer avec les années, attirèrent les regards et excitèrent l'intérêt du cardinal Fesch, qui le prit en vive affection et voulut lui donner la tonsure, afin de l'agréger de bonne heure à la milice sacrée. Il la reçut, en effet, le 21 mai 1807, — il avait 11 ans, — fit avec éclat ses études classiques, en partie à Lyon, en partie à Largentière, et ses études théologiques au grand séminaire de Saint-Irénée, à Lyon. Il les avait terminées à dix-neuf ans, et avait laissé partout sur son passage la réputation précieuse d'écolier infatigable au travail, de séminariste pieux et zélé, de jeune homme d'un talent et d'une raison au-dessus de son âge.

Dès le mois d'avril 1812, il avait été reçu bachelier-ès-lettres à l'académie de Lyon, et en décembre suivant, n'étant encore que clerc minoré, ses supérieurs le jugeaient capable d'occuper une chaire de rhétorique et de diriger l'école cléricale de Saint-Just et le pensionnat d'Ainay. Ce fut au milieu de ces occupations si importantes pour un si jeune homme qu'il reçut le sous-diaconat, en 1817, des mains de M. Dubourg, alors évêque de la Nouvelle-Orléans, et le diaconat au commencement de 1818. Il n'avait pas, au reste, attendu cette époque et ce caractère sacré pour monter dans la chaire évangélique. Dès 1817, une dispense spéciale de ses supérieurs l'avait autorisé à prêcher, et il en avait profité avec ce zèle qui devait l'appeler plus tard à évangéliser la France entière. On se rappelle encore, à Saint-Just, qu'il y prêcha le carême de 1818, en même temps qu'il rendait ce service à la paroisse de Vaize.

Sa vocation de missionnaire l'appelant invinciblement aux Chartreux, maison des missions du diocèse de Lyon, il y fut admis en novembre 1818, et fut ordonné prêtre en mars suivant. Dès lors le missionnaire infatigable se dévoila tout entier dans les missions et dans les retraites qu'il fut appelé à donner, avec cette respectable société des Chartreux, où il eut pour confrères et pour amis M. de Lacroix d'Azolette, archevêque actuel d'Auch; M. Donnet, cardinal archevêque actuel de Bordeaux; M. Miolan, aujourd'hui évêque d'Amiens; M. Loras, évêque de Dubuque (Etats-Unis); M. Cœur, évêque de Troyes; M. Carran, vicaire apostolique de la Martinique; comme il avait eu pour condisciples et M. Du Pont, cardinal archevêque de Bourges; et M. Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans; et M. Portier, évêque de Mabile; et M. Tabert, évêque d'Isauropolis, etc.

Le carême de 1819, qu'il avait prêché dans l'église même des Chartreux, fut aussitôt suivi de la retraite de Montbrison et de celle de Saint-Chamond en 1820, puis de la mission de Bourg, et, en 1821, de celle de Saint-Etienne, non moins remarquable par ses admirables résultats que par l'entraînement du zèle du jeune et pieux missionnaire. Ces heureux souvenirs vivent encore dans ces diverses villes.

Cette dernière mission, la plus remarquable, sans contredit, de celles prêchées par les prêtres des Chartreux, venait d'être terminée, quand de graves discussions, soulevées au sein de l'administration diocésaine, dispersèrent ce noyau d'apôtres. M. Dufêtre fut nommé vicaire à Saint-Polycarpe, à Lyon. Quelque pénible, quelque douloureux que fût pour son cœur le sacrifice de ses affections et de ses goûts, il obéit; mais son zèle pouvait-il se borner aux fonctions assez restreintes de son nou-

veau ministère? Il y joignit bientôt la direction de l'association des dames de la Providence, œuvre admirable, à laquelle son impulsion donna un nouvel élan, de nombreuses prédications à Lyon même et dans les environs, et une participation active à toutes les bonnes œuvres de cette ville qui en compte un si grand nombre. Un peu plus d'un an s'écoula pour lui dans ces occupations.

Vers le milieu de 1822, M. du Chilleau, archevêque de Tours, s'étant adressé à MM. les vicaires généraux capitulaires de Lyon, pour solliciter l'envoi de quelques missionnaires, leur choix s'arrêta d'abord sur M. Donnet, archevêque actuel de Bordeaux, qui, lié d'une intime amitié avec M. Dufêtre, avait quitté les Chartreux avec lui : nommé supérieur de cette mission nouvelle, M. Donnet se hâta d'appeler à lui M. Dufêtre; mais la Providence réservait à celui-ci une cruelle épreuve : il devait, avant son départ, fermer les yeux de son père, alors gravement malade. M. Donnet partit donc seul, son collaborateur ne devant le rejoindre qu'après avoir rempli un si triste et si pieux devoir. A la fin de 1822, les deux missionnaires, réunis à quelques autres prêtres d'une haute piété, entre autres à M. l'abbé Suchet, depuis lors curé de Saint-Saturnin, à Tours, récemment curé de Constantine, et aujourd'hui vicaire-général d'Alger, évangélisaient Blois, Vendôme et toutes les villes principales de la Touraine.

Deux ans à peine de prédications avaient déjà changé la face d'une partie de ce beau pays, quand M. du Chilleau, qui avait pu apprécier de quelle utilité serait à son diocèse un prêtre qui joignait tant de sagesse à tant de zèle, tant de science à tant de piété, sollicita M. Dufêtre d'accepter le titre de vicaire général. La résistance de l'humble missionnaire fut longue et persévérante : il fallut une invitation pressante, un ordre même de ses supérieurs de Lyon pour l'obliger à accepter, et encore le nouveau vicaire général continua-t-il pendant quelque temps après sa nomination définitive l'œuvre à laquelle il aurait voulu consacrer sa vie entière.

Une ère nouvelle s'offrait dès lors au zèle tout apostolique de M. Dufêtre ; il sut merveilleusement allier ses nouveaux devoirs avec le goût irrésistible qui l'entraînait à annoncer la parole de Dieu. Appelé à seconder, dans l'administration d'un vaste diocèse, d'abord un prélat que son grand âge éloignait des affaires, puis son successeur, auquel une santé faible interdit un travail trop actif, il a été tour à tour, depuis seize ans, l'âme, sinon le premier auteur du bien immense qui s'y est opéré. Bonnes œuvres fondées, multipliées ou améliorées, communautés nombreuses établies, réformées ou dirigées, tout ce qui peut contribuer au salut ou à l'édification des fidèles a toujours trouvé en lui un aide efficace et de puissants secours. Et cependant il n'avait point renoncé au ministère de la parole divine. Persuadé sans doute que ce n'est pas sans des vues particulières auxquelles il doit correspondre que la Providence l'a doué d'une aptitude spéciale pour la prédication, nous le voyons, dès 1828, donner à Bourges, puis, en 1832, à Clermont, deux retraites pastorales, prémices de ce nouvel apostolat dans lequel, nous le disons sans hésiter, il n'a pas d'égal en France, et continuer en même temps à prêcher chaque année le carême dans quelques-unes de nos grandes villes : à Orléans, en 1830; à Angers, en 1832; à Nantes, en 1833; à Bordeaux, où le pieux cardinal de Cheverus l'honorait d'une affection véritablement paternelle, en 1834; à Saint-Roch, à Paris, en 1835; à Toulouse, en 1836; à Saint-Martin, à Marseille, en 1837; à Metz, en 1838; à Saint-Ouen, à Rouen, et en même temps à Louviers, en 1839; et enfin à Saint-Thomas-d'Aquin, et tout ensemble à Bonne-Nouvelle, à Paris, en 1840; et joindre presque partout une foule d'instructions aux prédications habituelles de la station quadragésimale.

Et qu'on ne croie pas que des prédications si nombreuses, jointes aux travaux d'une vaste administration, aient pu suffire à l'activité prodigieuse et au zèle ardent de M. l'abbé Dufêtre : prédicateur de l'Evangile en France, il a voulu étudier aussi l'état du catholicisme dans les pays qui avoisinent le nôtre, et il a, dans ses moments d'un loisir toujours sacerdotal, visité l'Italie et Rome, en 1829; la Suisse, en 1831; l'Allemagne, en 1837; l'Espagne, en 1838; la Belgique, en 1839; l'Angleterre, en 1840.

Tels sont en peu mots les travaux de M. Dufêtre : nous les avons énumérés, et cependant nous voyons que cette analyse si froide et si sèche d'une vie si pleine de grandes et saintes choses est loin d'en donner une idée exacte. Pour bien connaître M. Dufêtre, il faut assister à une retraite pastorale prêchée par lui : là seulement, dans les exercices multipliés où sa parole se fait entendre six et huit fois par jour, son talent se montre sous divers aspects, tour à tour grave, touchant, sévère, onctueux dans les sermons, sagement varié dans les conférences, homme d'oraison et d'excellent conseil partout.

Une circonstance intéressante de sa vie se présente ici à notre mémoire, et nous la citons parce qu'elle a un rapport direct peut-être avec les succès prodigieux qu'il obtient dans chaque retraite prêchée, soit à des ecclésiastiques, soit à des communautés, soit à des gens du monde :

Il était, en 1829, à Rome où, avec M. Donnet, il avait accompagné M. de Montblanc, archevêque de Tours. — Admis à l'audience du pape et pressé par le père commun des fidèles de lui demander quelque chose : « Saint-Père, lui dit-il, je supplie Votre Sainteté de bénir toutes les retraites que je serai appelé à prêcher. — De tout mon cœur, répondit Pie VIII ; » et il le

bénit une première fois, puis une seconde avec effusion, car il avait compris ce vœu d'un cœur animé d'une foi vive; il lui accorda ensuite les indulgences les plus abondantes pour tous les exercices de retraite qu'il donnerait pendant au moins cinq jours.

M. Dufêtre n'est pas orateur dans l'acception profane de ce mot : il est prédicateur ; non-seulement il persuade, mais il émeut, il convertit. Le retentissement d'une voix forte et douce tout ensemble sert admirablement ses intentions et fait arriver sa parole jusqu'aux extrémités les plus reculées de son auditoire. Son attitude en chaire est toujours noble et digne, son élocution facile, élégante et pure, sans affectation et sans prétention. On voit qu'il ne se recherche pas lui-même, mais qu'il veut avant tout persuader, convaincre et toucher.

La Providence, qui a donné à M. Dufêtre une taille imposante, des traits nobles et tout ce qui constitue l'homme de la chaire, l'a aussi doué d'une santé qui résiste aux plus grandes fatigues, à douze ou quinze retraites ecclésiastiques, par exemple, prêchées, en une seule année, en moins de quatre mois, dans les diocèses du centre et des quatre points cardinaux de la France.

M. Dufêtre ne pouvait être oublié dans un poste secondaire ; une ordonnance royale le nomma à l'évêché de Nevers, le 13 septembre 1842, et il fut sacré le 12 mars 1843. Quoique évêque et chargé de l'administration d'un vaste diocèse, il trouve encore du temps pour ses travaux apostoliques.

ŒUVRES ORATOIRES DE Mgr DUFETRE,

ÉVÊQUE DE NEVERS.

SERMONS.

SERMON PREMIER.

SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ-COEUR.

Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster. (*Deut.*, IV, 7.)

Il n'est pas d'autre nation si fortunée, qui ait des dieux s'approchant d'elle, comme notre Dieu le fait de nous.

C'est ainsi, mes frères, que le législateur d'Israël s'exprimait autrefois pour faire comprendre au peuple juif les grands bienfaits du Seigneur, et pour le porter par le souvenir de ses merveilles à garder toujours sa loi sainte avec une inviolable fidélité. Il n'est point de nation si heureuse et si favorisée que vous, leur disait-il, il n'en est point, quels que soient sa puissance et son éclat, qui ait des dieux qui s'abaissent jusqu'à venir eux-mêmes lui dicter ses lois et l'instruire de ses cérémonies : *Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster.*

Il était bien juste, en effet, de féliciter cette nation sainte de cette espèce de familiarité avec laquelle Dieu se communiquait à elle, mais si Moïse s'exprimait ainsi sous une loi toute de crainte, que n'eût-il pas pu dire sous une loi toute d'amour? Si les miracles de puissance dont il avait été témoin excitaient en lui tant de reconnaissance, de quels sentiments n'aurait-il pas été pénétré, s'il eût vu les prodiges de tendresse et de miséricorde que notre Dieu a fait paraître dans ces derniers temps? Ce n'est plus au haut d'une montagne inaccessible qu'il apparaît à nos regards, c'est sur un autel dont tous les fidèles approchent ; ce n'est plus au bruit terrible du tonnerre que sa majesté s'abaisse parmi nous, c'est à la faible voix d'un homme, lorsque le silence n'est interrompu que par de pieux cantiques. Enfin, ce n'est plus une loi qu'il nous donne, c'est lui-même ; ce ne sont plus des tables de pierre, c'est son cœur. Oh ! que nous pouvons donc nous écrier, avec bien plus de raison que Moïse : Non, il n'est point de nation si fortunée que nous ! il n'est point de peuple qui ait un Dieu aussi aimable ! Plus heureux même en quelque sorte que nos pères, il nous est donné de célébrer une fête qu'ils n'ont pas connue ; notre bon Maître qui, en se donnant tout entier, s'était plu, ce semble, à dérober son cœur et à le cacher au dedans de lui-même, nous le découvre enfin avec toutes les amabilités qui en découlent; il nous permet en quelque façon de le considérer à part, puisqu'il nous permet de lui rendre un culte spécial ; pourrions-nous ne pas faire éclater nos transports d'allégresse, de reconnaissance et d'admiration?

En nous félicitant, M. F., d'avoir aujourd'hui à vous parler sur un sujet si propre à intéresser vos cœurs et à exciter votre attention, nous ne nous dissimulons point le

besoin que nous avons de votre indulgence; nous savons que, lorsqu'il s'agit du cœur de Jésus, outre la difficulté d'en parler dignement, on ne saurait rien apprendre de nouveau à des âmes qui en font depuis longtemps le sujet habituel de leurs méditations, et qui ont pénétré tous les secrets de ce sanctuaire divin. Aussi en vous montrant, dans les deux parties de cette instruction, l'objet et la fin de la dévotion au sacré Cœur de Jésus, ne chercherons-nous qu'à nous édifier avec vous, et à vous rappeler quelques principes qui en font voir la légitimité et l'excellence, demandez, je vous prie, à ce cœur bien-aimé, d'animer nos paroles et de vous les faire goûter : commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une erreur presque générale, M. F., de regarder l'amour immense de Jésus-Christ pour les hommes, comme l'unique objet de la dévotion au Sacré-Cœur : il suffit de lire une multitude de petits ouvrages qui traitent de cette dévotion, et d'entendre des personnes, d'ailleurs très-instruites, s'entretenir sur ce sujet, pour se convaincre, combien cette fausse notion est répandue. Comme nos adversaires s'en prévalent pour nous reprocher de n'avoir qu'une dévotion fantastique et imaginaire, il importe de nous faire des idées justes sur ce point, et de bien savoir ce que nous adorons, pour savoir aussi ce que nous avons à leur répondre.

D'abord il faut remarquer que, dans toutes les dévotions et dans toutes les fêtes qui regardent l'humanité sainte de Jésus-Christ, il y a toujours deux objets, l'un sensible et corporel, l'autre invisible et spirituel, qui sont unis ensemble et qu'on honore indivisiblement; mais l'objet sensible a cela de propre qu'il donne toujours son nom à la dévotion et à la fête, tandis que l'objet spirituel est comme caché dans l'ombre et ne s'aperçoit que par la foi. Ainsi, par exemple, dans la dévotion à la croix, il y a l'objet sensible qui est la croix elle-même, et l'objet spirituel qui est Jésus-Christ crucifié, opérant par la croix le mystère de la rédemption, mais l'objet sensible donne son nom à la dévotion et à la fête, et l'on dit : La dévotion à la croix, la fête de la croix. De même encore la dévotion aux plaies de Notre-Seigneur a deux objets inséparables : l'un sensible, ce sont les plaies; l'autre spirituel, ce sont les souffrances que ces plaies ont causées à Jésus-Christ, et le mystère d'amour qui y est renfermé; mais la dévotion prend encore son nom de l'objet sensible, et nous disons : La fête des cinq plaies, la dévotion aux cinq plaies. Il en est de même de la fête du saint nom de Jésus et de toutes celles en général qui se rapportent à son humanité.

D'après ces observations, il est facile de comprendre que ceux qui nous donnent l'ardent amour de Jésus-Christ pour les hommes comme l'unique objet de la dévotion au sacré-cœur se trompent, et prennent pour ainsi dire l'esprit de la dévotion pour l'objet de la dévotion. Sans doute l'ardente charité de Jésus-Christ pour nous ne doit pas être bannie du culte que nous rendons à son cœur, puisque l'Eglise et Jésus-Christ lui-même ne nous présentent ce cœur divin que pour nous faire souvenir de son amour; elle doit au contraire y être placée au premier rang, elle en est l'âme, ou si l'on veut même l'objet spirituel; mais l'objet sensible, l'objet auquel se rapportent principalement nos adorations et qui est, à proprement parler, le sujet de cette fête, ce n'est pas l'amour, c'est le cœur de Jésus-Christ, son propre cœur, son cœur matériel uni hypostatiquement à la personne du Verbe. Car c'est ainsi que Pie VI l'explique dans sa bulle *Auctorem fidei*, c'est ainsi que le saint-siége l'a entendu dans tous les décrets qu'il a donnés sur cette dévotion, et l'on peut dire sans crainte de se tromper que c'est là la foi et la doctrine de l'Eglise. Or, je vous le demande, M. F., si une dévotion est d'autant plus sainte, que son objet est plus parfait et plus saint, quelle ne sera pas l'excellence de la dévotion qui nous rassemble en ce saint jour? Est-il sur la terre quelque chose de comparable au cœur de Jésus? Arrêtons-nous un moment à considérer ce divin cœur, et vous verrez bientôt qu'il mérite nos plus grands honneurs comme nos adorations les plus profondes.

Le cœur de l'homme, comme vous savez tous, est un organe dont la fonction est de faire circuler le sang et de répandre dans tout le corps cette douce et vive influence, qui communique à chaque membre la chaleur, le mouvement et la vie. Faites cesser l'influence du cœur, tout cesse dans l'homme ; si le cœur languit, tout languit : si cette seule partie du corps souffre quelqu'altération, toute l'harmonie est détruite, la machine entière se dément. Le cœur de Jésus a donc été le principe de la vie d'un Dieu, il a poussé dans ses veines ce sang dont une seule goute aurait suffi pour racheter le monde, il a communiqué à tous ses organes, à tous ses sens la chaleur, la vie, le mouvement et la vigueur nécessaires à l'exercice de leurs fonctions. Si Jésus-Christ marche, s'il travaille, s'il prêche, s'il se fatigue pour les hommes, c'est ce cœur divin qui l'anime; s'il prie, s'il s'afflige, s'il s'attendrit sur nos misères, c'est du cœur que partent ses gémissements et ses soupirs. Vous ne trouverez pas dans tout le cours de sa vie mortelle un seul acte, pas une seule parole, pas même un seul regard qui n'ait eu ce sacré cœur pour principe : tellement que l'on peut dire que toute l'excellence et toute la grandeur des actions de Jésus-Christ se trouvent en quelque manière renfermées dans son cœur.

Ce n'est pas tout, le cœur de Jésus a été uni hypostatiquement au Verbe, et c'est surtout cette union qui l'élève au-dessus de toute créature, et qui doit forcer tous les

hommes à l'adorer. En effet, si nous rendons de si grands honneurs aux reliques des saints, parceque leurs corps ont été les temples du Saint-Esprit, que ne devons-nous pas faire pour un cœur, qui n'a pas seulement été le sanctuaire de la Divinité, mais qui lui a été uni d'une manière inséparable? Qui en a été, et qui en est encore pénétré, comme le fer dans la fournaise est pénétré du feu qui le rougit? Si la lance qui perça ce cœur adorable sur la croix est devenue un objet de vénération à toute l'Eglise, que ne mérite pas le cœur même qui a pu, par son seul attouchement, communiquer à un fer si méprisable une pareille dignité. Certes, ce n'est pas là le cœur d'un héros, ou de quelque grand capitaine renommé par sa valeur; ce n'est pas le cœur d'un roi fameux par l'éclat de son règne ou par le grand nombre des victoires qu'il a remportées; ce n'est pas même le cœur de l'homme le plus accompli, le plus doux, le plus aimable, le plus saint qui ait jamais paru sur la terre, c'est, à proprement parler, le cœur d'un Dieu! Et ce cœur, n'est pas un cœur mort et sans vie, comme celui des saints et des autres grands personnages que nous honorons sur la terre. C'est un cœur vivant, car Jésus-Christ est plein de vie dans le ciel; depuis qu'il est sorti glorieux du tombeau, la mort, selon les paroles de l'Apôtre, ne peut plus dominer sur lui : *Mors illi ultra non dominabitur.* (*Rom.*, VI, 9.)

Cependant, M. F., qui le croirait? cette vie du cœur de Jésus, si propre à rallumer notre zèle, est précisément ce qui semble le ralentir et l'éteindre; si ce divin cœur était froid et insensible, il semble que nous aurions pour lui une dévotion et bien plus vive et bien plus empressée.

Supposons, en effet, que le Sauveur, en quittant la terre, ait laissé à son Eglise cette précieuse relique de lui-même, comme un gage de son amour, et qu'il y ait au monde un temple enrichi de ce trésor; quels ne seraient pas l'empressement et le zèle des fidèles? y aurait-il des marques d'honneur assez éclatantes, assez magnifiques, assez tendres pour contenter l'amour et l'affection des peuples? Quel concours ne verrait-on pas dans le sanctuaire fortuné qui renfermerait cette divine relique? avec quelle allégresse n'en célébrerait-on pas la fête? De quelle partie du monde ne viendrait-on pas pour le voir, pour l'adorer, pour le baiser? Mais quoi donc! ces sentiments si justes qu'on aurait pour le cœur de Jésus, s'il était mort et insensible, doivent-ils cesser aujourd'hui parce qu'on nous présente ce même cœur plein de vie? Est-ce que l'union que ce cœur divin a maintenant avec le reste de son corps, que la vie dont il jouit et l'amour dont il brûle encore lui font perdre quelque chose de son excellence et des titres qui le rendent si digne de notre vénération et de notre amour? Je ne sais pas ce que vous en pensez, M. F., mais il me semble qu'il n'est rien de si propre à exciter notre confiance, et en même temps rien de si décisif pour fermer la bouche à tous les adversaires de la dévotion au Sacré-Cœur.

Car remarquez, je vous prie : de ce que le cœur de Jésus est vivant et uni à la personne du Fils de Dieu, il s'ensuit qu'alors même que le cœur matériel du Sauveur soit l'objet de notre dévotion comme nous l'avons dit, cependant les honneurs que nous rendons à ce cœur sacré ne se terminent pas uniquement et exclusivement au cœur matériel, mais se rapportent en même temps à l'âme et à la personne unies à ce cœur : comme les honneurs qu'on rend à un homme vivant sur la terre ne se terminent pas au corps seul, ou à l'âme seule, mais à l'un et à l'autre formant un tout qu'on honore sans division. Il s'ensuit que ce n'est point par figure, mais dans un sens très-propre, qu'on dit que le cœur de Jésus aime, qu'il est rempli d'amour, qu'il est brûlant d'amour, parce que, comme nous le dirons bientôt, en vertu de son union avec l'âme, toutes les affections de celle-ci lui sont communiquées. Enfin, il s'ensuit qu'on peut adresser à ce cœur adorable des prières, des adorations, des louanges, des actions de grâce, en un mot, tout ce qu'on peut adresser à la personne même, puisqu'en effet la personne elle-même étant unie à ce cœur les reçoit réellement.

Or, après cela, que peuvent dire les ennemis de la dévotion au Sacré-Cœur qui ne soit déjà réfuté d'avance? Viendront-ils nous accuser d'idolâtrie, nous appeler des *Cordicoles*, en nous disant que le Verbe s'est uni à l'humanité tout entière, et non à une partie déterminée du corps mortel dont il s'est revêtu pour notre amour? Mais nous leur répondrons qu'ils ne connaissent pas la doctrine de l'Eglise touchant le Sacré-Cœur, ou que s'ils la connaissent, ils la calomnient; que nous n'adorons point le cœur de Jésus, séparé réellement ou par abstraction de la Divinité, mais que nous l'adorons comme le cœur de la personne du Verbe à laquelle il est inséparablement uni; et que, selon la déclaration du grand pape que nous avons déjà cité, le cœur matériel du Sauveur, ainsi uni à sa personne divine, est aussi adorable que son corps entier lorsqu'il était dans le tombeau : *Ad eum modum quo exsangue corpus Christi in triduo mortis, sine separatione aut præcisione a divinitate adorabile fuit in sepulcro.* (Pius VI, Bulla *Auctorem fidei*).

Nous diront-ils que la dévotion au Sacré-Cœur est inutile puisque nous possédons Jésus-Christ tout entier dans le sacrement de nos autels? Qu'il vaut bien mieux exciter les fidèles à redoubler d'amour et de zèle pour nos saints mystères que de leur proposer une dévotion nouvelle, au risque de les voir négliger et abandonner bientôt le culte si essentiel et si fondamental de la sainte eucharistie, pour ne s'occuper plus que du nouvel objet de leur vénération? Mais nous leur demanderons ce que saint Paul demandait autrefois aux Corinthiens, quoique dans un autre sens : *Divisus est*

Christus? « *Est-ce que Jésus-Christ est divisé?* » (I *Cor.*, I, 13.) Est-ce qu'en adorant son cœur, nous méprisons son corps? Est-ce que nous ne pouvons pas honorer l'un sans faire injure à l'autre? et qui sont ceux, je vous prie, qui font paraître plus d'empressement et plus de zèle pour Jésus-Christ sur nos autels? Qui sont ceux qui le prient avec plus de ferveur, qui le visitent plus fréquemment, qui le reçoivent plus souvent, qui prennent plus de part aux outrages qui lui sont faits, et qui lui adressent plus d'actes de réparation et d'amende honorable; sont-ce les adversaires ou les partisans de la dévotion au Sacré-Cœur?

Mais cette dévotion est la même que celle au saint sacrement. Mais si elle est la même, pourquoi la condamnez-vous? et si elle n'est pas la même, pourquoi les confondez-vous ensemble? La dévotion au saint sacrement a pour objet: Jésus-Christ *tout entier existant sacramentellement dans l'eucharistie;* celle du Sacré-Cœur a pour objet: le cœur matériel de Jésus-Christ, *uni hypostatiquement au Verbe.* La dévotion au saint sacrement a pour fin: De rendre à Jésus-Christ, habitant parmi nous, les adorations, les louanges et les actions de grâce qui lui sont si justement dues dans cet ineffable mystère; la fin de celle du Sacré-Cœur est: De porter les âmes pieuses à méditer sur l'amour sans bornes dont Jésus-Christ a été embrasé pour les hommes, et de les exciter par là à réparer les outrages dont l'ingratitude de ces mêmes hommes le comble tous les jours. Ces deux dévotions ne sauraient donc être confondues ensemble, puisqu'elles diffèrent et dans leur objet et dans leur fin.

Mais celle du Sacré-Cœur est nouvelle. Oui, elle est nouvelle, et que s'ensuit-il? le cœur de Jésus est-il nouveau? l'Eglise qui approuve cette dévotion, qui la répand et la propage dans toutes les parties du monde chrétien, est-elle nouvelle? les autres dévotions n'ont-elles pas aussi été nouvelles à leur tour, et n'y a-t-il pas eu un temps où l'on aurait pu leur faire à toutes le même reproche? Ah! ne rejetons pas les dons de Dieu parce qu'ils sont nouveaux, ne lui reprochons pas de nous avoir traités plus favorablement que nos pères, et d'avoir réservé à notre siècle le trésor précieux de son cœur! Saint Ambroise se félicitait autrefois d'avoir trouvé les corps de deux saints martyrs dont on ne connaissait pas le tombeau, mais ce qui le frappait davantage, dans cette découverte, c'était de voir que Dieu avait attendu son pontificat pour manifester ce précieux dépôt. Il ne pouvait suffire à l'expression de sa joie, lorsqu'il se voyait ainsi favorisé, et c'était surtout cette circonstance qu'il se plaisait à faire remarquer à son peuple. Quels ne doivent donc pas être nos transports d'amour, en voyant que Dieu a attendu le milieu du XVIII[e] siècle, siècle où nous avons pour la plupart pris naissance, pour que la dévotion à son Sacré-Cœur, déjà connue sur la fin du siècle précédent, nous fût présentée avec l'approbation de notre Eglise de France et des souverains pontifes, comme pour nous unir en quelque sorte à ceux qu'il avait trouvés dignes de jouir les premiers d'une si grande faveur? Certes, il faut avouer qu'une pareille nouveauté est bien flatteuse: à ne considérer que nos mérites, nous ne devions pas y compter. Mais il est temps d'examiner la fin de notre dévotion, arrêtons-nous un instant.

DEUXIÈME PARTIE.

La fin de la dévotion au Sacré-Cœur, ainsi que nous venons de le dire, est: « De porter les âmes pieuses à méditer sur l'amour immense dont Jésus-Christ a été embrasé pour les hommes, et de les exciter par là à réparer les outrages qui lui sont faits dans le sacrement de nos autels. » Mais pourquoi, me direz-vous peut-être, nous présenter le cœur de Jésus pour nous faire souvenir de son amour pour les hommes; ce n'est pas son cœur qui a aimé les hommes, c'est son âme, puisque son cœur matériel, n'étant après tout qu'une partie de matière organisée, était aussi incapable de produire le sentiment de l'amour que de produire la pensée.

Sans doute, mes frères, ce serait une erreur grossière de regarder le cœur matériel de Jésus-Christ comme produisant par lui-même le sentiment de son amour, et ce serait avec raison que les ennemis du Sacré-Cœur se vanteraient d'avoir détruit le fondement de notre dévotion, si elle était appuyée sur une absurdité pareille. Dans Jésus-Christ comme dans tous les hommes, l'âme seule a pu aimer, parce que l'âme seule a pu produire des affections purement spirituelles, mais en reconnaissant que l'âme seule produit ces affections purement spirituelles, on ne peut pas nier que ces affections ne sont rendues sensibles que lorsque le corps y a pris part. Ce ne sont pas les yeux qui voient ni les oreilles qui entendent, puisqu'alors même que ces organes sont bien disposés dans un cadavre, ils ne lui communiquent aucune sensation; cependant il est vrai de dire que tant que l'âme est unie au corps, elle n'entend que par les oreilles et ne voit que par les yeux. De même ce n'est point le cœur matériel qui produit l'amour, puisqu'un cœur séparé de l'âme n'est pas moins insensible que le marbre; mais tant que l'âme lui demeure unie, on peut dire que l'amour qu'elle éprouve ne devient sensible que par lui, en sorte que, comme les yeux servent à l'âme d'instrument pour voir, et les oreilles pour entendre, de même le cœur lui sert d'instrument pour aimer. Cette vérité est confirmée par l'expérience de tous les hommes, tant saints que profanes. Quiconque a un cœur, et a aimé quelque chose un peu vivement pendant sa vie, n'a besoin que de son propre sentiment pour se convaincre que ce ne sont pas là de vaines fictions. Il sait celui-là que, lorsque l'âme éprouve le sentiment de l'amour, notre

cœur se dilate, que ses mouvements alors sont vifs et faciles, qu'il est agité et comme brûlé intérieurement, comme aussi il se resserre et semble avoir un jeu inégal et difficile, lorsque l'âme éprouve des sentiments de crainte, de haine ou de terreur. C'est pourquoi, mes frères, toutes les nations du monde se sont accordées à regarder le cœur comme le siége et le principe de l'amour, comme le symbole le plus naturel de l'amour, comme le gage le plus tendre qu'on puisse laisser de son amour. La liaison du cœur et de l'amour leur a paru si étroite qu'elles n'ont pas craint de les confondre dans le langage ordinaire, et que chez tous les peuples et dans toutes les langues, même dans l'Ecriture sainte qui est la langue de l'Esprit-Saint, le mot de cœur est devenu comme le synonyme d'amour. C'est encore ce qui fait que, dans le choix de nos amis, nous préférons les qualités du cœur, aux qualités de l'esprit les plus brillantes : toutes les grâces extérieures, tous les avantages de la fortune et de la faveur nous touchent peu dès que nous ne trouvons pas dans le cœur cette douce sympathie qui nous entraîne, à je ne sais quoi qui nous dit que ce cœur est droit, bon, sensible et capable d'aimer. Faisons au cœur de Jésus l'application de ce que nous venons de dire sur le cœur humain.

La foi nous apprend que Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, a été semblable en tout aux autres hommes, excepté le péché et l'imperfection : *Tentatum per omnia absque peccato.* (*Hebr.*, IV, 15.) Il a donc aimé à la manière des autres hommes, et conformément à la nature de l'homme : son cœur a donc eu part à son amour ; il a coopéré à son amour ; il en a été le principe et le siége ; il en a souffert les impressions comme les autres cœurs, avec cette différence, que le cœur de Jésus ayant aimé d'un amour immense, les impressions que cet amour a faites sur son cœur sont infiniment plus profondes que toutes celles que nous éprouvons. Que s'il en est ainsi, mes frères, que peut faire l'Eglise de plus propre à nous rappeler l'ardent amour de Jésus pour les hommes que de nous proposer son cœur ? N'est-ce pas en quelque sorte étaler cet amour à nos yeux que de nous en présenter l'organe ? Et quel est l'homme qui n'en serait pas ému ? où est l'âme qui demeurerait glacée à la vue d'un cœur qui a si souvent palpité pour son amour ?

O mortels abusés ! ô vous qui êtes depuis si longtemps le jouet d'une funeste illusion. Ames sensibles et aimantes, vous qui avez été douées d'un naturel si doux, qui avez reçu en partage une si précieuse sensibilité, n'en userez-vous jamais que pour votre malheur. ? Votre cœur pressé par le besoin d'aimer s'est vu triste et inquiet cherchant partout quelque chose qu'il ne connaît pas, mais qu'il désire et pour lequel il se sent fait : il se présente, pour ainsi dire, à tous les objets qu'il rencontre, comme pour discerner dans la foule celui qui doit apaiser cette faim qui le dévore, quelquefois même il croit le saisir. Mais il voit bientôt qu'il s'est trompé, et il ne lui revient de son erreur qu'un ennui plus accablant et une tristesse plus profonde. Et pourquoi poursuivre ainsi des chimères, lorsqu'on vous découvre celui qui doit fixer l'instabilité de vos désirs ; vous voulez aimer, mais n'y a-t-il pas un cœur dans ce saint tabernacle ? N'est-ce pas le cœur le plus sensible, le plus tendre, le plus aimant qui fut jamais? Oh ! si vous connaissiez ce divin cœur, si vous saviez quelles délices il fait couler dans les âmes qui lui sont dévouées, avec quel empressement ne viendriez-vous pas vous y jeter ? Je ne puis pas vous les faire goûter, ces délices ; je ne puis pas vous faire sentir tout ce que l'âme éprouve dans la possession de ce charmant objet, mais écoutez les saints qui en ont fait l'expérience et jugez par leurs paroles de ce qu'ils y ont trouvé. Ils n'ont pas, ce semble, de termes assez sublimes, ni d'expressions assez tendres pour nommer ce cœur aimable : ils l'appellent le trésor de la Divinité, la source de toutes les grâces, le trône de l'amour, la fontaine de la vie, l'arche de l'éternelle charité, l'océan de la divine miséricorde, la demeure secrète de l'épouse, son refuge, son soulagement, le lieu de ses pures délices, d'où découle le miel le plus doux. C'est le trésor charmant de la béatitude, c'est la porte par laquelle Dieu vient à nous et nous allons à lui ; enfin, c'est le bien suprême, c'est ce dont il n'est pas donné à une bouche humaine de parler.

Oh ! qui me donnera donc d'habiter votre cœur, bon Jésus ! qui me donnera les ailes de la colombe pour y voler et m'y reposer à jamais ! oui c'est là que je veux être, c'est là désormais le lieu de ma demeure. C'est là que je coulerai ma vie et que je finirai mes jours ! Heureuse vie, que celle qui se passe dans cette aimable solitude, elle ne sera pas troublée par les orages, et ne connaîtra pas l'ennui et l'amertume que produisent les passions ! Mais, chrétiens, ne viendrez-vous pas aussi vous fixer dans cet asile ? ne viendrez-vous pas choisir votre demeure dans le cœur de votre roi ? qu'attendez-vous ? ne voyez-vous pas que le passage vous en est ouvert ? que son amour y a fait une ouverture immense ? Ah ! vous pouvez tous y entrer, il vous y appelle tous : vous pécheurs, pour vous purifier ; vous tièdes, pour vous ranimer ; mais vous surtout, âmes pieuses et ferventes, pour y contempler à loisir toute l'étendue de son amour et vous porter ainsi à réparer les outrages qui lui sont faits, et à le dédommager par vos ardeurs de l'indifférence que l'on a pour lui et de l'abandon où on le laisse. Car c'est là, comme nous l'avons dit, la fin que l'Eglise s'est surtout proposée dans l'établissement de la fête et de la dévotion au Sacré-Cœur, et il faut avouer que, pour obtenir une pareille fin, elle ne pouvait choisir un moyen plus efficace.

En effet, quand nous ne saurions pas par

expérience que le souvenir de l'affection de nos amis et des gages d'amitié qu'ils nous ont donnés, est ce qu'il y a de plus propre à nous faire entrer dans leurs intérêts, il suffirait de jeter les yeux sur l'âme dévouée au culte du divin cœur de Jésus, pour comprendre avec quelle ardeur elle se sent portée à lui faire amende honorable et réparation d'honneur. Cette âme fidèle, découvrant dans ses méditations solitaires jusqu'à quel point Jésus-Christ l'a aimée, se sent d'abord pressée de la reconnaissance la plus vive ; elle voudrait la témoigner à son Dieu, mais ne trouvant pas en elle-même de quoi acquitter une si grande dette, elle court implorer l'assistance de ses frères et inviter tous les cœurs. O hommes, s'écrie-t-elle, ô hommes que Jésus a tant aimés, venez aussi le bénir avec moi. Ah ! venez, venez de toutes les parties du monde, venez avec des cœurs tout de flammes pour suppléer à l'impuissance du mien ; nous rassemblerons toutes nos forces, nous réunirons nos cœurs, hélas ! tous ensemble ils seront encore trop faibles, nous ne pourrons jamais égaler son amour.

Mais que voit-elle, et que répondent les hommes à une invitation si touchante ? O douleur ! elle les trouve sourds à sa voix et insensibles à ces attraits du cœur de Jésus qui la ravissent ; loin de venir avec elle adorer cet unique objet de son amour, ils fuient les lieux où il habite, ou ne s'en approchent que pour lui présenter un spectacle plus déchirant encore, celui des irrévérences et des profanations. Elle voit tous les outrages qui ont été faits et qui sont encore faits tous les jours à Jésus dans le sacrement de nos autels ; les attentats des hérétiques, les blasphèmes des impies, les railleries des libertins, les sacriléges des hypocrites, l'oubli, l'abandon, le mépris des mauvais chrétiens, l'indifférence et la froideur même de ceux qu'il avait prévenus de ses plus grandes grâces et qu'il avait comptés au rang de ses amis, sans que personne se mette en peine de prendre part à tant d'insultes, ni d'expier tant de forfaits.

Ah ! c'est alors que cette âme fervente, se voyant pour ainsi dire réduite à elle-même, s'écrie comme un prophète dans l'excès de sa douleur : *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum, et plorabo die et nocte!* (*Jer.*, IX, 1.) O mon aimable et adorable Sauveur ! qu'est-ce qui donnera de l'eau à ma tête et une fontaine de larmes à mes yeux, pour pleurer nuit et jour le mépris qu'on fait de votre amour et l'ingratitude dont on paye tant de bienfaits. Anges de paix qui remplissez le sanctuaire où mon divin Epoux réside, vous qui, au défaut des hommes, ne cessez de lui rendre les hommages les plus profonds aux pieds de ses autels, vous qui vous consumez dans les pures flammes de son amour, ah ! pleurez, pleurez les outrages faits à son cœur, versez avec moi des larmes amères, que les accents de la douleur la plus profonde succèdent à vos cantiques de louanges et de bénédictions. Jésus aime les hommes, et il n'en est point aimé ; il les recherche, et il en est rebuté ; il les comble de grâces, et il en est insulté ! O amour méprisé, amour outragé, amour insulté, que ne m'est-il donné de mourir pour réparer tant d'outrages ! que ne puis-je verser ici jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour vous témoigner mon amour !

Mes frères, tels sont les sentiments d'une âme dévouée au Sacré-Cœur, ne seraient-ils pas les vôtres ? Ne viendrez-vous pas aussi contempler dans le silence des tabernacles cette ardente charité de Jésus-Christ pour les hommes, et le venger de leur ingratitude par votre reconnaissance et vos adorations ? Ah ! qu'est-ce qui l'aimera, si vous êtes insensibles ? où trouvera-t-il des adorateurs fidèles, s'il ne les trouve parmi vous ? vous êtes la famille sainte, la portion chérie du troupeau, les enfants de prédilection ; de cette foule immense qui inonde les rues et les places publiques, vous êtes les seuls que la fête de son cœur ait réunis au pied de ses autels, c'est sur vous maintenant que ses regards se portent et c'est de vous qu'il attend un dédommagement à son amour.

O mes enfants, semble-t-il vous dire du haut de cet autel, ô les enfants bien-aimés de mon cœur ! vous voyez jusqu'à quel point j'ai aimé les hommes, et vous voyez aussi comment j'en suis traité ; vous voyez qu'on me délaisse dans ce sacrement, qu'on n'a que du mépris et de l'indifférence pour moi, que tout le monde m'abandonne : Eh bien ! je vous le demande comme je le demandai autrefois à mes apôtres : ***Nunquid et vos vultis abire?*** « *Voulez-vous aussi me quitter?* » (*Joan.*, VI, 68.) Voulez-vous aussi aller partager la joie et les plaisirs du monde ; voulez-vous me laisser seul sur mes autels, ou ne répondre à mon amour que par cette froideur et cette indifférence, encore plus pénibles à mon cœur, quand elles se trouvent dans des âmes qui me sont consacrées ?

Ah ! vous quitter, bon Jésus ! vous abandonner sur vos autels ! n'avoir que de la froideur et de l'indifférence pour vous ! Et que ferais-je donc ? où irais-je donc ? quelle serait donc l'idole à laquelle j'irais prostituer mon amour ? Quoi ! de misérables créatures captivent tant de cœurs, et je ne serais pas épris de vos charmes divins ! des libertins infâmes ont le cœur tout de feu pour l'objet de leur criminelle passion, le mien ne serait pour vous que froideur et que glace ! ah ! plutôt qu'on me l'ôte, qu'on me l'arrache, ce cœur, s'il ne veut pas vous aimer. Mais non, qu'on me le laisse, vous saurez bien triompher de sa résistance et le soumettre à votre divin cœur. O c'en est fait, je sens qu'il est vaincu ; heureuse défaite ! Vous l'avez percé, Seigneur, vous l'avez percé du trait de votre amour, je ne ferai plus que languir et pleurer mon insensibilité passée. Objet charmant ! cœur tout aimable de mon cher époux, vous ne

serez plus solitaire dans ce tabernacle où l'amour vous enchaîne, j'habiterai avec vous dans cette enceinte jusqu'à mon dernier soupir. Oui, je viendrai vous visiter, je viendrai laver de mes larmes le pavé de ce sanctuaire où vous avez reçu tant d'outrages, et lorsque les besoins de la vie me forceront à quitter vos autels, j'y déposerai mon cœur. C'est donc ici le lieu de mon repos, c'est dans ce tabernacle, c'est dans votre cœur que j'établirai ma demeure : puissé-je y habiter dans le temps et dans l'éternité! *Amen.*

SERMON II.

SUR LA RELIGION.

A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris. (*Psal.* CXVII, 23.)

C'est là l'ouvrage du Seigneur, et il est admirable à nos yeux.

Quel est ce merveilleux ouvrage dont Dieu lui-même est l'architecte, qu'il a formé de ses propres mains et qui fait l'admiration de l'univers? Est-ce cette arche miraculeuse qui sauve Noé des eaux du déluge et conserve les débris du genre humain? Est-ce ce temple magnifique devenu par sa structure et l'immensité de ses édifices le prodige des siècles qui l'ont vu subsister? non, chrétiens, c'est quelque chose de plus grand et de plus auguste, c'est l'édifice de la religion de Jésus-Christ, de cette religion divine dont tous les caractères annoncent l'origine et l'auteur, et présentent à notre esprit les merveilles les plus étonnantes. Semblable dans sa naissance à une tige faible et tremblante qui plie sous l'effort des vents et de l'orage, elle devient bientôt cet arbre majestueux dont le tronc immobile résiste aux coups de la tempête, dont les rameaux s'étendent du couchant à l'aurore et réunissent tous les peuples sous leur ombre salutaire. Fille du ciel, ouvrage du Très-Haut, elle participe à sa puissance, à sa gloire, et elle se montre toujours également belle, également grande, également invincible. Toujours attaquée et toujours triomphante, elle voit expirer à ses pieds la rage et la fureur de ses ennemis et elle devient un témoignage éclatant de la puissance et de la divinité de son auteur. *A Domino factum est istud.*

Telle est, mes frères, la religion de Jésus-Christ : depuis plus de dix-huit siècles qu'elle a été fondée, toute son histoire n'est que le récit glorieux de ses combats et de ses triomphes; nous la voyons survivre à toutes les erreurs, traverser avec assurance tous les siècles, et au milieu de cette agitation universelle, subsister toujours sans que ni la puissance des hommes, ni les entreprises des novateurs, ni les artifices des hérétiques, ni les efforts de l'impiété, ni enfin la longueur du temps qui suffit pour tout dévorer, aient jamais été capables de l'abattre ou de l'ébranler. Bâtie sur la pierre qui est Jésus-Christ lui-même, la pluie tombe, les fleuves se débordent, les vents soufflent et viennent fondre sur elle; elle ne tombe point parce qu'elle est soutenue par la main du Seigneur dont elle est l'ouvrage : *A Domino factum est istud.*

C'est ce triomphe de la religion dans toute son histoire que je viens offrir, chrétiens, à votre admiration ; je ne m'arrêterai point à vous la représenter dans les événements qui l'ont préparée, dans les prédictions qui l'ont annoncée, dans ses dogmes sublimes, dans sa morale admirable, dans son culte magnifique ; je vous la montrerai dans son établissement et sa durée, d'abord déchirée par les mains de ses ennemis, ensuite violemment attaquée par ses propres enfants, triomphant ainsi tour à tour des persécuteurs, des hérétiques, des philosophes. C'est là tout le sujet et le partage de ce discours.

Esprit divin! je réclame vos lumières et votre secours par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une religion, contraire aux penchants et aux inclinations, qui s'établit malgré les préjugés et les erreurs, qui n'oppose que la douceur à la force, la résignation à la fureur, qui triomphe du fer et du glaive des persécuteurs, telle est la religion chrétienne.

Rappelons-nous les premiers jours de sa naissance. L'univers entier était plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie et ne recevait des lois que de ses passions : les vices étaient partout adorés et la corruption la plus honteuse et la plus dégoûtante déshonorait les peuples les moins déréglés. Les apôtres paraissent et la face de l'univers est changée. Ils annoncent le nouvel Evangile, la terre étonnée se tait devant eux ; ils parlent, et leurs paroles sont des paroles de feu, leurs pas sont des pas de géant, leurs actions sont autant de prodiges. Je les vois comme des lions ardents affronter les dangers, et comme des conquérants rapides parcourir l'univers en vainqueurs. Les miracles les précèdent dans leur marche, les vertus les suivent en foule, les vices consternés s'enfuient devant eux, l'idolâtrie est renversée de dessus les autels, et la religion triomphante, s'élevant sur ses ruines, établit partout son empire. Comme un fleuve petit à sa source enrichi bientôt du tribut de mille ruisseaux, voit grossir ses ondes, et se déroule avec majesté, ainsi la religion, d'abord resserrée dans un petit nombre de disciples, voit bientôt accourir à elle, le juif et le gentil, le grec et le barbare, le romain et l'étranger, la Synagogue et les nations. Mais que vois-je? déjà brille le glaive des tyrans, déjà tout s'apprête à immoler l'Eglise dans son berceau et à éteindre son éclat dans le sang de ses propres enfants : le démon de l'idolâtrie aiguise ses armes, il dresse ses échafauds et il ne doit les renverser que lorsqu'il se verra traîné frémissant et enchaîné au pied de la croix.

Pendant plus de trois cents ans la religion est restée sous le glaive des empereurs, les

persécuteurs sont toujours implacables, les bourreaux infatigables et les chrétiens invincibles. La religion, le christianisme s'accroît, s'étend, triomphe au milieu des bûchers et remplit de ses glorieux et sanglants trophées tout l'univers. Sa prospérité ne ressemble point à celle des empires, ses humiliations, ses dispersions, ses exils, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs sont le temps de sa gloire. Loin de s'éteindre dans le sang, elle en sort plus brillante et plus féconde, et les tyrans vaincus par sa constance sont obligés de recevoir la loi d'un ennemi qu'ils s'étaient flattés de vaincre.

Fière et hardie dès sa naissance, elle défie ses plus redoutables adversaires; elle ne se cache pas dans l'ombre et le silence, elle se répand ouvertement : ses écoles sont les places publiques, ses chaires les tribunaux et les échafauds, ses auditeurs les sages et les philosophes, ses enfants quelquefois les juges et les bourreaux; ses triomphes, Rome et la Grèce devenue chrétienne au sein de l'idolâtrie. Mais voyons-la dans les tortures et au milieu des supplices. Néron, le plus méchant des hommes, devient le premier des persécuteurs et emploie tous les raffinements de la cruauté la plus barbare. Parmi une multitude de chrétiens qu'il fait mourir, les uns sont enveloppés de peaux de bêtes sauvages et exposés à des dents de lions, les autres revêtus de tuniques trempées dans la poix sont attachés à des poteaux, et ils servent de torches pour éclairer pendant la nuit les jeux du cirque. D'autres sont cloués par un seul membre à des arbres, on les y laisse jusqu'à ce qu'ils expirent. On en plonge quelques-uns dans l'huile bouillante comme sainte Patomienne: on en hache par morceaux comme saint Adrien; on en perce avec des broches ardentes comme sainte Andronique.

A Lyon, je vois le sang des martyrs ruisseler sur la montagne sainte, couler dans nos rues et faire perdre à nos fleuves la couleur de leurs eaux. Je vois une multitude immense précédée de son vénérable pontife courir au supplice, au milieu des chants d'allégresse et de triomphe. Je vois une sainte Blandine passer plusieurs jours de suite par divers genres de tortures, un saint Attale n'avoir d'autre siége qu'une chaise de fer ardent et posée au milieu d'un brasier, un saint Alexandre, un saint Mathurin ne répondre aux juges et bourreaux que par ces mots : Je suis chrétien et voler courageusement du tribunal à la mort; je vois enfin des milliers de victimes engraisser cette terre de leur sang et mériter à notre heureuse ville le nom de ville des martyrs.

Mes frères, c'est de cette semence précieuse que nous avons été engendrés. Le sang des martyrs coule dans nos veines. Sommes-nous les enfants de ces illustres pères? sommes-nous les héritiers de leur foi et de leur courage? Ah! mes frères, si ces grands saints reparaissaient en ce monde, s'ils entendaient les impiétés, les blasphèmes que l'on ne cesse de vomir contre la religion, ou en seraient-ils? Si saint Potin et saint Irénée venaient visiter leur troupeau, reconnaîtraient-ils les fervents néophites qu'ils avaient enfantés à Jésus-Christ? les reconnaîtraient-ils dans ces impies qui outragent si hardiment la religion, les reconnaîtraient-ils dans ces demi-chrétiens qui n'osent la soutenir devant ceux qui l'outragent, les reconnaîtraient-ils même dans ces chrétiens plus fervents qui se disent prêts à porter leur tête sur les échafauds et que le plus léger respect humain enchaîne et fait trembler? Et ne croyez pas, M. F., que la religion s'affaiblisse par les pertes qu'elle fait, elle s'accroît sous le fer et dans le feu; plus on égorge de chrétiens, plus il s'en reproduit; le sang des martyrs est une semence féconde d'où sort sans cesse une multitude de nouveaux fidèles.

Frappez donc, tyrans; bourreaux, dressez vos échafauds; le sang de ces généreux athlètes ne demande qu'à couler de leurs veines : frappez, vos coups multiplieront ceux que vous voulez exterminer, et bientôt vous allez voir les peuples sauvages et grossiers sortir de leurs forêts, quitter leurs temples et briser leurs idoles; encore un moment et vous verrez les villes et les royaumes embrasser cette foi, se soumettre à cette religion humiliante que vous persécutez.

Et en effet, l'Eglise est encore au berceau, et déjà elle remplit toute la terre, comme un arbre vigoureux elle croît, se fortifie, étend ses racines sous les coups de la hache. Elle est répandue non-seulement dans l'Orient, c'est-à-dire dans la Palestine, la Syrie, l'Égypte, l'Asie-Mineure et la Grèce; mais encore dans l'Occident, c'est-à-dire l'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, la Germanie, la Grande-Bretagne : chez les peuples les plus barbares et jusqu'aux îles les plus inconnues, tout est plein de chrétiens. «Nous ne sommes que d'hier, dit le célèbre Tertullien aux empereurs, et déjà nous remplissons vos villes, vos bourgades, vos camps, le palais, le sénat, nous ne laissons vides que vos temples.»

Cependant on continue de persécuter les chrétiens : les fouets, le feu, les bêtes féroces, la poix bouillante, les tenailles brûlantes, tous les genres de supplices sont mis en usage. Les uns sont pendus la tête en bas, et étouffés par un feu lent ou rôtis sur des grils; d'autres tenaillés et déchirés avec des morceaux de pots cassés; à d'autres on enfonce des roseaux pointus sous les ongles et l'on verse sur eux du plomb fondu. Dans la Phrygie, une ville entière, dont tous les habitants étaient chrétiens, est investie par les soldats qui y mettent le feu; les hommes, les femmes, les enfants, tous meurent dans les flammes en invoquant le nom de Jésus-Christ. Toute la terre, dit un auteur contemporain, est

inondée de sang depuis l'Orient jusqu'à l'Occident.

Mais aussi grande dans les supplices que sur le trône des Césars, la religion triomphe de la malice et de la rage des bourreaux; elle n'oppose que le courage et la patience à tous les efforts de ses ennemis. Ses généreux enfants ne craignent ni les tourments, ni la mort; ils souffrent sans se plaindre et n'ouvrent la bouche que pour bénir le Seigneur; ni l'âge, ni la faiblesse ne peuvent altérer leur courage. Un jeune homme nommé Germanique, pressé de sacrifier, répond qu'il aime mieux perdre mille vies que d'en conserver une au prix de son innocence; Cyrille à l'âge de 12 ans répond à ses juges et aux bourreaux : Je ne crains ni le fer, ni le feu, je suis heureux de souffrir pour mes péchés. Saint Polycarpe, vieillard octogénaire, présente lui-même ses membres glacés aux bourreaux; Perpétue et Félicité oublient la délicatesse de leur sexe, les larmes de leurs parents, et brûlent de donner leur vie pour Jésus-Christ. La légion Thébaine, animée par saint Maurice, son chef, met bas les armes et se laisse égorger tout entière au nombre de six mille hommes. Partout mêmes cruautés, même fureur; partout même résignation, même courage. Les efforts du démon, au lieu d'éteindre le christianisme, achèvent de l'établir; l'Eglise lasse les persécuteurs par sa patience; les tyrans qui avaient prétendu l'anéantir désespèrent de la vaincre et plusieurs d'entre eux expirent avec la douleur de voir assis sur le trône des Césars un prince qui allait arborer l'étendard de la croix sur le Capitole et consacrer toute sa puissance à la ruine de l'idolâtrie.

Cependant l'enfer fait un dernier effort; il veut épuiser toute sa rage, et il rallume sous Dioclétien la plus violente persécution que l'Eglise ait encore essuyée. Les princes dictent des édits sanglants, les magistrats les exécutent avec une barbare rigueur, les ruisseaux de sang coulent dans tout l'empire romain. Mais vaine fureur! En vain l'enfer épuise de nouveau la rigueur des tortures et l'horreur des supplices. Déjà la victoire est décidée. La religion continue de s'avancer au triomphe par la défaite des siens; les tyrans menacent, elle se tait; les bourreaux frappent, les chrétiens meurent. N'importe : la puissance des Césars s'écoule comme un torrent. Jésus, avec ses apôtres, règne sur le monde étonné; du fond des catacombes et des prisons la religion s'élance et va se placer sur le front des empereurs et des rois; elle renverse en un moment leur empire, tout se trouble et tout change; Rome tombe, la croix s'élève, et le Capitole enfin le cède au Calvaire.

C'est ainsi que tu triomphes, ô religion sainte, et tu triomphes par la croix et par le martyre : fille du Tout-Puissant, tu annonces que tu ne dois ton origine qu'au Père céleste. Quand après trois cents ans de persécutions tu as prouvé que tu n'as pas besoin de secours humains, tu appelles alors les Césars, et Rome voit un empereur victorieux prosterné devant la croix d'un Homme-Dieu, et qui est devenu son disciple.

Mais après avoir triomphé de la force du lion rugissant, la religion doit encore triompher de l'artifice du serpent. Après avoir déraciné l'idolâtrie, elle doit extirper l'hérésie; deuxième caractère du triomphe de la religion : son triomphe contre les hérétiques.

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu ayant assez fait connaître que l'établissement de la religion est son ouvrage, et que toutes les puissances de l'enfer ne peuvent rien contre elle, y appelle les empereurs et fait du grand Constantin le disciple et le protecteur de la religion. C'est alors que le démon, voyant les idoles renversées, essaye de troubler l'Eglise par les schismes et les hérésies, qui n'ont cessé de la déchirer jusqu'à nos jours.

Du sein même de la religion sortent des hommes vains et remuants qui veulent mesurer les mystères à leurs faibles conceptions et qui attaquent successivement tous les articles de notre foi : la création, la loi de Moïse, la divinité de Jésus-Christ, son incarnation, sa grâce, ses sacrements, tout donne matière à des divisions scandaleuses. Mais dans cette confusion de sectes qui se vantent d'être chrétiennes, Dieu ne manque pas à son Eglise. Qu'importe, dit le grand Bossuet, qu'on lui arrache quelques branches; sa bonne sève ne se perd pas pour cela; elle pousse par d'autres endroits, et le retranchement du bois superflu ne fait que rendre ses fruits meilleurs. Les combats et les épreuves de la religion entrent même dans les dispositions de la Providence. Il faut, dit saint Paul, qu'il y ait des hérésies pour éprouver la foi des chrétiens. (I *Cor.*, XI, 1.) (Cette pierre de scandale qui offense si fort les incrédules, nous pouvons en quelque sorte la soulever.) Elles sont dans le vaisseau de l'Eglise ce que sont les vents sur l'Océan. De même donc que les eaux se corrompraient si elles n'étaient agitées, l'Eglise aurait laissé corrompre insensiblement la foi si le vent des hérésies ne l'eût troublée. En voulant lui enlever ce trésor, elles l'ont rendue plus attentive à le conserver, et en lui livrant de nouveaux combats, elles lui ont fourni la matière de nouveaux triomphes.

Déjà, au milieu de ses persécutions, l'Eglise avait été déchirée par plusieurs hérésies que le démon avait suscitées pour essayer de séduire par l'erreur ceux qu'il n'avait pu abattre par les tourments. Simon le Magicien voulait acheter à prix d'argent le pouvoir de donner le Saint-Esprit; Montan défendait d'admettre les pécheurs à la pénitence; Manès proscrivait le culte, les sacrements, les images; mais la religion enfantait les Clément, les Justin, les Irénée, les Cyprien, les Origène, qui foudroyaient l'erreur à mesure qu'elle se mon-

trait, et dont plusieurs scellaient de leur sang les vérités de la foi qu'ils avaient défendue.

Mais à peine l'Eglise commence-t-elle à respirer sous les princes chrétiens que du fond de l'Egypte, ce siége ancien de toutes les erreurs et de toutes les superstitions, sort l'arianisme. Arius, prêtre d'Alexandrie, ose attaquer la divinité de Jésus-Christ et avancer que le Fils de Dieu n'est pas égal à son Père. Intrigues, mensonges, calomnies, violences, injustices, tout est mis en œuvre par ces sectateurs pour établir l'erreur sur les ruines de la vérité. Dieu, pour montrer que la religion est libre et indépendante, et qu'elle n'a pas besoin de secours humains, permet que les empereurs eux-mêmes deviennent les défenseurs et les soutiens de l'hérésie. Dès lors la religion est partout proscrite et persécutée; les évêques sont déposés ou chassés de leurs siéges; les églises détruites ou fermées; la contagion de l'hérésie dévore tout.

L'esprit de mensonge profite de ce premier succès pour faire de nouvelles plaies à l'Eglise. Après avoir attaqué par Arius la divinité de Jésus-Christ, il attaque par Macédonius la divinité du Saint-Esprit, par Pélage la nécessité de la grâce, par Nestorius l'incarnation du Verbe, par Eutychès la double nature du Christ. Mais triomphez, ô religion sainte! Demeurez stable au milieu des flots qui vous agitent, abattez vos ennemis sous les coups qu'ils essayent de vous porter. ***Dominare in medio inimicorum tuorum.*** (*Psal.* CIX, 2.) Le zèle des Hilaire, des Athanase, frappe, atténue l'arianisme; le nestorianisme expire sous les traits des Basile, des Cyrille; les Jérôme, les Augustin, anéantissent le pélagianisme, et toutes les autres erreurs disparaissent et rentrent dans l'abîme d'où elles étaient sorties, et l'eutychianisme disparaît avec le nestorianisme qui l'avait enfanté.

Cependant, chrétiens, le démon veut avoir un empire dont il soit le seul maître; il souffle le mahométisme. Depuis Constantin jusqu'à Héraclius, les lois de presque tous les empereurs avaient proscrit les hérétiques qui s'étaient retirés chez les Arabes la haine et la vengeance dans le cœur. Il ne leur manquait qu'un homme pour rallier leurs forces et diriger leurs fureurs; cet homme paraît et l'univers est en feu. Mahomet renverse tous les dogmes les plus sacrés de la religion, n'admet que l'unité de Dieu, accorde à Jésus-Christ une mission divine, et se met en état de répandre et de soutenir ses erreurs.

Ce farouche musulman prend les armes, s'avance la torche et le fer à la main, et porte partout la désolation et l'épouvante. Bientôt une nouvelle domination, une nouvelle religion, de nouvelles mœurs ont changé la face de la Syrie et de la Palestine; les Sarrasins se joignent à Mahomet, l'Arabie et l'Egypte tombent sous leur domination, l'Afrique et l'Espagne éprouvent le même sort. Les Turcs remplacent les Sarrasins et poursuivent leurs conquêtes. L'Asie et la Perse ne peuvent longtemps résister; ils pénètrent jusqu'en Hongrie, paraissent sur les frontières de l'Allemagne, et la victoire les suit partout.

Jamais la religion n'avait essuyé d'aussi rudes attaques et éprouvé tant de pertes à la fois, mais elle n'est pas vaincue; elle va bientôt réparer ses pertes et engendrer de nouveaux enfants. Le flambeau de la foi, ainsi que le soleil, ne quitte une contrée que pour en aller éclairer une autre.

Alors que le mahométisme fait de si grands ravages dans les champs du Seigneur, des peuples nombreux viennent accroître le nombre de ses disciples. Les régions sauvages et inaccessibles du Nord, que le soleil éclaire à peine, ouvrent les yeux à la lumière de l'Evangile; les plages brûlantes de l'Afrique sont inondées des torrents de la grâce; l'Eglise voit accourir dans son sein l'Allemand, le Bohémien, le Poméranien; elle séduit sous son joug les Danois, les Suédois, les Polonais et les Russes, et après eux les Normands et les Hongrois, peuple féroce et barbare dont elle adoucit les mœurs et polit le caractère.

Mais la religion, mes frères, n'a pas terminé ses combats, elle doit toujours, comme son divin maître, marcher au milieu des attaques et des persécutions. A peine commençait-elle à respirer et à cicatriser les plaies que lui a faites le mahométisme, qu'elle voit l'impie Bérenger attaquer le plus saint et le plus auguste de ses mystères, l'Eucharistie. Plusieurs schismes particuliers, et le grand schisme d'Occident surtout, déchirent en même temps son sein, et bientôt après les Hussites et les Wicléfites, secouant le frein de l'autorité et le joug de l'obéissance, préparent les voies à cette redoutable hérésie qui doit faire à la religion la plaie la plus sanglante qu'elle ait reçue depuis l'arianisme.

Luther, esprit inquiet et turbulent, chef de cette nouvelle secte, se met d'abord à déclamer contre le purgatoire, les indulgences, la confession, la primauté du pape, et cet amas d'erreurs il le qualifie du nom de réformation. Une morale si favorable aux inclinations corrompues de l'homme s'étend avec rapidité et infecte, outre une partie de l'Allemagne et de la Suisse, la Suède, la Norwége, le Danemarck, l'Angleterre et les Pays-Bas.

Calvin se joint en même temps à Luther, rejète même l'Eucharistie et abolit tous les rites, toutes les cérémonies, la pompe, l'ordre et les observances de la religion. Tous deux entreprennent de réformer la doctrine de cette Eglise irréformable dont Jésus-Christ est le chef, qu'il ordonne d'écouter comme lui-même et qu'il a promis de ne jamais abandonner. Tous deux brisent d'une main sacrilége les liens qui tenaient les fidèles attachés à l'Eglise romaine, et, séparés ainsi de l'autorité qui les soutenait, nous voyons leurs enfants tomber en ruine, de secte en secte, et rouler jus-

qu'au fond de l'athéisme où ils cherchent un funeste repos dans l'indifférence de toutes les religions.

Cependant les disciples de Luther et de Calvin, trop fidèles imitateurs des ariens leurs frères et leurs maîtres, exercent partout les plus grandes violences. Ils prennent les armes et portent le ravage dans l'Allemagne et la France, ils pillent et brûlent les églises, détruisent les monastères et les châteaux, massacrent les prêtres et les religieux, et pendant la durée de trois règnes déchirent notre malheureuse patrie par des factions continuelles, des guerres civiles, et de sanglantes batailles.

Ces audacieux sectaires poursuivant leurs conquêtes menaçaient d'envahir l'Europe et de détruire l'héritage de Jésus-Christ. Mais l'Eglise veille à sa garde.

C'est de son tribunal qu'était partie la foudre dont après tant de siècles sont encore fumantes les ruines de plus de 400 hérésies, c'est elle aussi qui lance l'anathème contre les nouveaux sectaires. L'Eglise s'assemble à Trente et l'hérésie est foudroyée.

En même temps, mes frères, Dieu, pour consoler la religion des pertes qu'elle venait de faire en Europe, appelle à la foi des contrées immenses encore ensevelies dans les ombres de la mort. Saint François-Xavier convertit dans les Indes des millions d'infidèles, tandis que d'autres hommes apostoliques vont annoncer l'Evangile dans la Grèce, en Egypte, dans le cœur de l'Afrique et de l'Asie, à la Chine et dans presque toute l'étendue de l'Amérique. Ces terres lointaines, si longtemps incultes, arrosées de la sueur et souvent même du sang des missionnaires deviennent plus fertiles et produisent une moisson plus abondante qui répare avantageusement la plaie qu'une nouvelle erreur faisait à la religion.

Le jansénisme, la plus séduisante et la plus artificieuse des hérésies, paraît subitement couvert d'un voile de piété et d'un extérieur de sévérité. Il trompe un instant les simples, gagne les faibles, et entraîne les esprits orgueilleux ou prévenus, mais bientôt condamné, anathématisé, il s'enfonce dans les ténèbres, se cache dans le sein de l'Eglise qu'il déchire et voit diminuer tous les jours le nombre de ses adeptes et de ses amis.

Ainsi la religion catholique reste victorieuse de toutes les hérésies qui avaient cherché à la renverser; et tandis que les sectes qui se sont séparées de son corps, n'offrent plus qu'une prodigieuse multitude de membres desséchés, de branches rompues et arrachées du tronc, elle seule toujours pure, toujours belle, toujours sans tache, semblable à un fleuve majestueux qui dans son cours noble et paisible rejette sur ses bords les immondices des torrents nombreux qui cherchent à troubler la pureté de son onde, elle voit passer les siècles et les erreurs sans en recevoir jamais la moindre atteinte. Ce n'est là, mes frères, que le deuxième triomphe de la religion, son triomphe contre l'hérésie : voyons-la maintenant victorieuse d'un ennemi non moins terrible, la philosophie ou l'impiété : sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

La religion depuis son établissement, appuyée sur une longue suite de faits et de miracles ne s'était vu attaquer que successivement et dans quelques-unes de ses parties; mais au commencement du siècle dernier, l'impiété sous le nom de philosophie, de tolérance et de libéralisme, héritière de toutes les erreurs anciennes et modernes, et ramassant les armes des hérétiques de tous les âges, l'attaque par tous ses points à la fois et ne tend qu'à submerger le vaisseau de l'Eglise, qu'à renverser tout l'édifice de Jésus-Christ et à entraîner la France entière dans le gouffre de l'incrédulité.

Timide sous Louis XIV, et rampante dans l'ombre du silence, l'impiété n'osait lever sa tête altière, la religion était encore aimée et respectée; les plus beaux exemples de vertu paraissent à la cour, dans les armées, sur le trône; Turenne se faisait instruire comme un catéchumène, le grand Condé dans sa noble retraite de Chantilly déployait toutes les vertus d'un héros chrétien; le grand Corneille demandait pardon de cinquante ans de gloire, et traducteur de l'*Imitation* humiliait son génie devant le livre le plus simple et le plus touchant; Racine allait modestement écouter son pasteur et assistait à l'office divin avec toute la ferveur d'un simple fidèle; le grand Roi mourait en chrétien, et montrait les plus vifs sentiments de religion et de piété; mais, dès le déclin de son règne, l'impiété philosophique comprimée par la fermeté de ce grand prince, secouait ses chaînes dans les ténèbres, et faisait trembler un des plus grands hommes de ce temps: un bruit sourd, disait Fénelon, vient frapper nos oreilles et nous en avons le cœur déchiré. L'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette; le mystère d'iniquité se forme. O Dieu! que vois-je? où sommes-nous? Le jour de la ruine est proche, et les tempêtes se hâtent d'arriver.

Quelques années d'une régence complice de l'incrédulité philosophique suffisent pour dévoiler ce mystère et décider le débordement des mœurs et la révolte des esprits.

En peu de temps l'impiété ou le philosophisme étend ses ravages dans toute la France et s'empare de tous les ouvrages d'esprit pour les imprégner de ses poisons mortels.

L'éloquence comme la poésie, la métaphysique comme l'histoire, la politique comme la morale, tout subit son invasion et reçoit le cachet de l'impiété. Il ne cherche point à éclairer, il ne songe qu'à embrouiller; il ne sait rien prouver, il ose tout affirmer. Il ne veut pas gagner les esprits, mais su-

borner les cœurs; il ne prétend pas convaincre, mais semer des doutes, bien persuadé que le doute fait preuve dans un cœur où les passions sont juges. Il prend en même temps toutes les formes, étudie tous les goûts, parle tous les langages pour mieux séduire tous les âges et toutes les conditions. Tantôt il affecte un respect hypocrite pour la religion, tantôt il la déchire ouvertement; tantôt il prend le masque de la vertu, tantôt il a les livrées du vice : toujours s'appuyant sur les ennemis de la religion, il transige avec toutes les sectes, prête la main à tous les crimes, s'associe à tous les désordres. Soyez athée, soyez déiste, soyez janséniste, soyez franc-maçon, vous êtes philosophe. Bravez les lois divines, bravez les lois humaines; égarez-vous dans la croyance, égarez-vous dans les mœurs, dès que vous tenez à une erreur, vous êtes dans le parti philosophique, ce parti vous soutient et vous protége.

Est-il étonnant, chrétiens, que les philosophes portent leurs conquêtes si loin et si rapidement? Leurs systèmes désolants brisent tous les liens qui attachent l'homme à la vertu, flattent les cœurs gâtés et caressent toutes les passions : avec le honteux talent de donner un tour ridicule aux choses les plus saintes et les plus sacrées, ils n'épargnent rien; saillies ingénieuses, plaisanteries légères, peintures riantes, réflexions hardies, calomnies atroces, écrits licencieux dans lesquels ils ne ménagent ni rang, ni puissance, ni dignité, tout est employé.

Deux hommes surtout excellent dans cet art funeste et font à la religion les plaies les plus sanglantes et les plus profondes.

Ivres d'orgueil et dévorés de la fièvre de l'impiété, ces deux coryphées de la philosophie travaillent toute leur vie à séduire et empoisonner tous les cœurs. Séditieux autant qu'impies, on les voit constamment insulter avec audace et le sceptre et la tiare, et la religion et la morale, outrager avec fureur tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus saint, adroits et perfides ils associent le mensonge hideux à la vérité pure, et font entrer les leçons du vice jusque dans les portraits de la vertu.

Quelquefois ils font le plus brillant tableau de la religion et de ses mystères; mais elle n'est sous les pompeux dehors dont ils la parent que comme une victime chargée de fleurs pour une immolation plus solennelle.

La philosophie ainsi produite ainsi défendue redouble de prétention et d'audace. Une société restait en France le soutien de la religion et de l'éducation, distinguée par un grand éclat de talents, par une pureté inaltérable de mœurs, par un religieux dévouement à la chaire pontificale et au trône des rois; l'impiété demande et obtient sa destruction, dès lors partout triomphante, partout victorieuse, elle se répand dans toutes les classes de la société, infecte l'artisan et le bourgeois, le cultivateur et le grand seigneur, s'asseoit dans le cabinet des princes et dans le conseil des rois, et amène enfin cette catastrophe épouvantable qui a failli engloutir la France et l'ensevelir sous ses propres ruines.

Vous le savez, chrétiens, et vous en avez été les témoins : à peine l'impiété, après avoir renversé la monarchie, s'est-elle assise sur le trône de saint Louis, que la France, ce royaume jadis si florissant et si chrétien, n'offre plus qu'un spectacle de désolation et de ruine. Partout les temples sont abattus, les autels renversés, les reliques profanées, les images brisées, les prêtres massacrés ou fugitifs, les lois violées, les droits confondus, les sujets révoltés! Partout les monastères sont pillés et détruits, les établissements de charité dévastés, les saints mystères eux-mêmes indignement foulés aux pieds; et, ô abomination de la désolation! d'infâmes créatures, travesties en déesses de la raison, viennent s'asseoir dans le lieu saint, sur l'autel du Dieu vivant, et reçoivent l'encens de l'idolâtrie la plus honteuse.

Au milieu de ces orages et de ces tempêtes, la religion se trouve encore assez forte pour enfanter des légions entières d'intrépides martyrs, de généreux athlètes. Lyon est encore arrosé du sang des martyrs de la foi et de la fidélité; vous les avez vus, chrétiens, c'étaient vos amis et vos frères; la joie sur le front, ils montent sur les échafauds en confessant leur foi, et la religion, plus grande que jamais, triomphe encore de toute la rage et de toute la fureur de ses ennemis.

Cependant l'impiété, après avoir immolé tant de victimes, ambitionne encore d'immoler le vénérable pontife à qui elle ne peut pardonner d'être le chef d'une religion qu'elle a juré de détruire. Elle fait marcher ses armées vers la capitale du monde chrétien; le vicaire de Jésus-Christ, à l'exemple de son divin Maître, se remet lui-même entre les mains des persécuteurs, et, après quelques mois de la plus dure captivité, l'immortel pontife, victime de sa fermeté apostolique, meurt à Valence, en implorant la miséricorde de Dieu pour les Français. La philosophie pousse un cri de joie; elle a renversé la pierre sur laquelle est fondée l'Eglise du Christ; elle la croit à jamais terrassée et sa puissance anéantie; élevée sur ses ruines, elle insulte à cette immortelle durée que lui avait promise son auteur, et, voulant l'exterminer jusque dans ses derniers disciples, elle les poursuit, les chasse, les disperse, et réduit sous sa puissance Rome et l'Italie.

Mais le Dieu fort se joue de leurs projets; il souffle sur ces insensés, et renverse en un instant l'édifice de leur impiété. Il appelle des infidèles, des hérétiques, des schismatiques pour concourir au rétablissement de son Eglise. Les Turcs réunis aux Anglais et aux Russes, vont balayer l'Italie et rendre à Pierre le siége que l'impiété lui avait enlevé.

Tout à coup Dieu fait signe à des peuples

barbares confinés aux extrémités glacées de notre pôle. Ils accourent du fond de l'Europe en Italie, poussent brusquement les Français, les pressent et les culbutent au delà des Alpes, délivrent les cardinaux captifs, protégent leur réunion à Venise, laissent choisir un chef pour cette Eglise dont ils sont ennemis. Pie VII est élu.

A peine ils ont rempli leur mission que, malgré leur nombre et leurs forces, ils sont chassés à leur tour d'Italie, et disparaissent.

Eh bien! superbe philosophie, où donc est ton triomphe? Elle est encore debout, cette pierre que tu croyais renversée! elle subsiste encore, cette Eglise que tu disais anéantie, et fière des promesses de son fondateur, elle se rit de ton audace et méprise ta rage et tes efforts.

La France, délivrée de ses oppresseurs et de ses tyrans, respire sous une domination plus douce, et la religion profite de ces moments de calme pour réparer peu à peu ses ruines et rallier autour d'elle ses enfants égarés. Mais l'Eglise de France se voit en butte à une persécution plus sourde, mais non moins dangereuse que celle à laquelle elle venait d'échapper. Pie VII lui-même est attaqué dans sa puissance spirituelle; il résiste, on l'arrache de Rome et on le jette dans les fers. En même temps que le chef est frappé, les membres sont dispersés. Mais en vain la violence et la séduction se réunissent pour les abattre et les corrompre; l'Eglise romaine, tout entière inébranlable dans la foi, donne à l'univers des exemples sublimes de constance et de résignation. La main de Dieu frappe l'impiété, elle succombe, et la religion se relève avec gloire. Pie VII voit tomber ses fers, il entre à Rome en triomphe, et l'enfer est vaincu.

Qu'elle se présente belle et majestueuse, cette religion toujours attaquée, toujours victorieuse, repoussant toutes les attaques de ses ennemis, et voyant depuis si longtemps leur audace et leurs défaites. Fondée qu'elle est sur la pierre inébranlable, en butte à tous les traits et toujours invulnérable, elle doit durer jusqu'à la consommation des siècles. Elle présente à ses ennemis son front vénérable et couvert de nobles cicatrices, mais toujours calme et serein. Elle voit les royaumes et les empires s'écrouler autour d'elle; seule elle demeure ferme et immobile; elle montre, après dix-huit siècles, toute la vigueur et toute la fécondité de la jeunesse, et, toujours pure, toujours sainte, toujours la même dans ses dogmes et sa morale, elle continuera de s'avancer à travers les siècles et les révolutions jusqu'à la fin des temps.

Mais, chrétiens, pourrions-nous célébrer le triomphe de la religion dans notre malheureuse patrie, sans rappeler celle qui en fut toujours la plus puissante et la plus généreuse protectrice?

O France! si tu es encore l'héritage du Seigneur! si Dieu t'a conservée par tant de miracles, si tes autels ne sont pas sans sacrificateurs, si tes chaires ne sont pas muettes, si tes solennités attirent encore les enfants d'Israël, si la religion est maintenant appuyée sur les lis, si le sang de saint Louis n'est pas dégénéré, si l'auguste famille qui nous gouverne nous en retrace la piété et les vertus, n'est-ce pas à Marie que tu en es redevable?

Et toi, noble et florissante ville! si tu te distingues entre les autres par ta religion et ta piété, si tu comptes dans ton sein tant de fidèles Israélites qui ne fléchissent pas le genou devant l'idole de l'impiété, n'est-ce pas à ta bienheureuse patronne qu'en appartient la gloire? Du haut de cette montagne sainte où tes enfants courent l'invoquer avec tant de confiance, n'est-ce pas elle qui veille à tes destinées, qui étend sur toi son égide tutélaire, et qui détourne de dessus ta tête les traits de la colère divine?

O Marie! soyez toujours notre mère et notre médiatrice, veillez sur ce royaume qui vous est spécialement consacré; veillez sur cette vigne chérie du Seigneur, veillez sur cette ville dont vous avez toujours été la protectrice déclarée; veillez sur ces âmes chrétiennes qui vous invoquent avec tant de ferveur et de confiance; veillez sur nous tous, afin que nous conservions le dépôt précieux de la foi.

Et vous, religion sainte et sublime, fille auguste du ciel, religion de nos pères; ah! soyez encore, et soyez à jamais la religion des Français; soyez notre gloire et notre bonheur en ce monde, afin d'être notre gloire et notre bonheur en l'autre. Ainsi soit-il.

MANDEMENTS,

LETTRES ET INSTRUCTIONS PASTORALES.

PREMIER MANDEMENT

Pour le carême de 1848.

SUR LES MISSIONS ET LA PROPAGATION DE LA FOI.

Depuis longtemps, nos très-chers frères, nous éprouvions un vif désir de vous entretenir d'une œuvre grande entre toutes les œuvres, qui fait en ce moment la gloire et la consolation de l'Eglise, et que son importance sociale autant que religieuse doit rendre singulièrement chère à tous les cœurs chrétiens. Nous voulons parler de l'œuvre de la Propagation de la foi.

Plus d'une fois, il est vrai, nous avons eu l'occasion de la recommander à votre zèle, et nous vous devons cette louange, que beaucoup d'entre vous ont compris notre langage et se sont rendus à notre appel. Mais nous devons avouer aussi que beaucoup d'autres ont méconnu notre voix et ont refusé leurs sympathies à une œuvre qui fait aujourd'hui l'admiration de l'univers.

Nous remplissons un devoir bien sacré et bien doux, en éclairant votre religion sur cette œuvre excellente, et en vous révélant, avec le bien immense qu'elle est appelée à produire, le bien étonnant qu'elle a déjà réalisé.

Dieu est jaloux de sa gloire, il ne la *sacrifie à personne*, et il appelle tous les hommes à la procurer. Il veut que tous arrivent à la connaissance de la vérité, qui est son essence, et il exige que tous, prêtres et fidèles, travaillent avec zèle à étendre et à affermir son empire : nous, par l'action directe de notre ministère, vous, par la coopération de votre charité; nous, en recrutant de nos personnes les rangs des légions apostoliques, vous, en payant le tribut nécessaire à l'entretien de cette milice sacrée; nous, en donnant à ces peuples infortunés, privés de la lumière de l'Evangile, nos sueurs et, s'il le faut, notre sang, vous en soutenant de vos largesses ce généreux dévouement.

Vous savez, N. T. C, F., si le sacerdoce a été fidèle à sa mission, et s'il n'a pas rempli dignement le sublime ministère qui lui avait été confié. L'Eglise de France, surtout, s'est distinguée par son héroïque charité, et toujours active, toujours féconde, elle a déployé un zèle digne des temps apostoliques.

Et vous, N. T. C. F., heureux enfants de cette glorieuse mère, ne suivrez-vous pas le noble élan qu'elle vous imprime? Et quand vous voyez vos prêtres quitter courageusement leurs familles et leur patrie (1) pour aller porter à des nations barbares la bonne nouvelle du salut, refuseriez-vous l'honneur de les aider par une légère obole à faire connaître son nom à ceux qui l'ignorent, et à étendre son règne et sa gloire jusqu'aux extrémités de la terre?

Mais si les intérêts de ce nom sacré ne vous touchaient pas, les intérêts de ces peuples infortunés vous toucheront peut-être davantage. Pourriez-vous, en effet, y être insensibles? Plus d'une fois, vous avez été profondément émus en lisant le douloureux récit des souffrances, des privations auxquelles sont condamnés ceux qu'un infâme trafic a réduits en esclavage. Qu'est-ce cependant que cette humiliante et dure servitude, à côté de la captivité morale où languissent les nations que l'Evangile n'a pas encore affranchies? Nous ne vous en citerons que quelques traits.

Dans l'Inde, ce sont des milliers de femmes qu'on brûle chaque année sur le bûcher de leurs époux. En Chine, c'est le droit de vie ou de mort donné aux parents sur leurs enfants, et qu'ils exercent impitoyablement en immolant tous ceux qui naissent faibles et infirmes, ou en les exposant sur les voies publiques, pour les y faire périr de froid et de faim, s'ils ne deviennent pas la proie des animaux immondes. Dans l'Océanie, quand un roi meurt, de nombreux esclaves sont enfouis vivants dans la tombe. Ailleurs, quand la terre est stérile, on l'arrose du sang d'enfants choisis parmi les plus beaux, afin de la rendre féconde.

Vous parlerons-nous de ce que nous avons vu nous-même sur la terre d'Afrique, de l'effroyable corruption qui y règne, des grossières superstitions qui y sont répandues, de l'état de dégradation où la femme est plongée, de l'ignorance complète où l'on est de toutes ces grandes vertus qui font aujourd'hui le bonheur et la gloire de l'humanité?

Hâtons-nous d'envoyer à ces peuples infortunés des messagers de paix, des apôtres de la vérité, afin qu'ils apprennent à rougir d'eux-mêmes, à abdiquer leurs coutumes barbares ; et bientôt redevenus hommes, ils deviendront chrétiens; et lavés dans les eaux du baptême, ils pourront se désaltérer aux sources sacrées du Sauveur (*Isa.*, XII, 3), qui les initiera au bienfait de sa rédemption, et les rendra dignes de vous, des anges et de Dieu lui-même.

Et d'ailleurs, N. T. C. F., qui sait si ce n'est pas à votre zèle pour le maintien et la prospérité de cette œuvre, que le Seigneur a résolu d'attacher la conservation de votre foi? Certes, si telle est l'opinion du Père commun des fidèles, que cette foi ne pourra manquer à la France, parce que la France en étend le bienfait à toutes les nations, ne semble-t-il pas nous dire par là que du jour où le ralentissement de notre charité laisserait languir et dépérir cette œuvre, nous pourrions nous attendre à voir le céleste flambeau pâlir et s'éteindre au milieu de nous?

N'oublions pas, N. T. C. F., que nous aussi nous avons été infidèles et barbares, et que nous le serions peut-être encore, si la charité des Eglises d'Orient, si le zèle des premiers pontifes de Rome ne nous avaient envoyé ces illustres prédicateurs de la foi, ces généreux apôtres de Jésus-Christ, qui, en plantant son étendard au sein de nos antiques forêts, ont détruit sans retour le culte insensé des druides. Grâces éternelles soient rendues à Dieu! Ils ont paru dans notre chère patrie, ces généreux missionnaires de la paix, et, dès les temps les plus reculés, Lyon a entendu les voix des Pothin et des Irénée; Paris s'est converti aux accents des Denis, des Rustique et des Eleuthère; Tours se glorifie des Gatien et

(1) Deux ecclésiastiques de ce diocèse sont partis tout récemment pour les missions étrangères. Un troisième les avait précédés quelque temps avant.

des Martin; Amiens, de son grand saint Firmin; Nantes, de ses intrépides Donatien et Rogatien; Toulouse s'est fondée sur le sang des Saturnin; et nos pères, qu'avait pu vaincre, mais que n'avait pu dompter la puissance des Césars, dont la civilisation romaine n'avait pu adoucir le rude langage ni polir les mœurs farouches, nos pères, changés en d'autres hommes, nous ont transmis, avec le précieux héritage de leur foi, le plus riche trésor de lumières et de vertus.

Et vous, N. T. C. F., esclaves affranchis, frères de tant d'autres qui ne le sont pas encore, est-ce que vous leur refuseriez le secours qui peut seul les affranchir à leur tour de l'horrible servitude où ils sont enchaînés? est-ce que vous hésiteriez à rompre leurs fers, en leur envoyant ces anges de paix, ces libérateurs célestes qui les rendraient, comme vous, à la douce liberté des enfants de Dieu ?

Ah ! N. T. C. F., laissez à notre cœur la consolation de le croire; vous écouterez la voix de votre évêque, ou plutôt la voix de Dieu même qui vous parle en ce moment par lui, et qui vous dit avec instance : Si vous appréciez le trésor de votre foi, donnez-en la preuve, et montrez-vous dignes de la conserver parmi vous, en étendant son empire d'une extrémité à l'autre de l'univers.

Mais, nous direz-vous peut-être, quelle prodigieuse entreprise ! que de difficultés insurmontables elle doit offrir ! Non, chrétiens, cette entreprise n'est pas aussi effrayante que vous le supposez, et il suffit d'ouvrir les yeux pour reconnaître les succès étonnants qu'elle a déjà obtenus, le bien immense qu'elle est encore appelée à produire. Oui, chaque jour, de différents points de l'univers nous viennent les détails glorieux des victoires dues à l'OEuvre admirable de la Propagation de la foi. Suivez le missionnaire dans sa marche, que verrez-vous? En Amérique, c'est lui qui protége les esclaves contre la tyrannie des maîtres, qui brise quelquefois les fers de ces infortunés, ou du moins adoucit leur joug en versant dans leur cœur les consolations de la foi et de l'espérance. Dans l'Inde, c'est lui qui apprend aux veuves qu'elles ont dans le ciel un époux qui leur réserve des joies ineffables; et souvent, en versant sur leurs têtes l'eau sainte du baptême, il éteint le feu du bûcher déjà tout prêt pour les dévorer. Dans le vaste empire de la Chine, c'est lui qui recueille tant de milliers d'enfants abandonnés, qui les reçoit dans des asiles ouverts par la charité, ou qui, au moment de la mort, les envoie grossir dans le ciel cette innombrable légion d'anges qui ne cessent de prier pour eux, pour vous et pour leur ingrate patrie. En Afrique, dans la Turquie, l'Arabe et le musulman s'inclinent respectueusement devant ces hommes de Dieu, et au centre même de la Syrie et de l'Egypte, on voit se former, grâce à l'OEuvre de la Propagation de la foi, des établissements d'instruction et de charité qui ravissent d'admiration ces populations infidèles, et qui doivent tôt ou tard les convertir et les sanctifier.

Mais c'est surtout au milieu des peuplades de sauvages que notre grande œuvre produit les plus touchantes merveilles. Interrogez les habitants de l'Orégon, des Florides et surtout des îles fortunées de l'Océanie, naguère séjour de la plus monstrueuse barbarie, asile aujourd'hui de paix, d'innocence et de bonheur! Ils vous diront combien leur sont chers ces apôtres, ces pères bien-aimés qui les ont enfantés à Jésus-Christ; ils vous raconteront les bienfaits sans nombre qu'ils doivent à ces prédicateurs de l'Evangile. Quel miraculeux changement ! quelle innocence ! quelle ferveur? Mais aussi quelle reconnaissance pour les sociétaires de l'OEuvre qui leur ont envoyé leurs libérateurs !

Parlerons-nous, N. T. C. F., des services incalculables que cette OEuvre rend au commerce, à l'industrie, aux sciences, aux arts et à la littérature?

Ce sont les missionnaires qui ont ouvert aux produits de l'industrie française les échelles du Levant, le Canada, la Louisiane et l'Acadie. Ce sont eux qui en beaucoup d'autres lieux ont disposé, par l'ascendant de leur savoir et de leurs vertus, des princes infidèles à protéger notre commerce, à favoriser la liberté de notre pavillon sur des mers éloignées. Que d'importations utiles ne leur doit-on pas! que de précieuses découvertes pour l'industrie ! que de procédés nouveaux révélés à l'agriculture! que de plantes ajoutées aux productions de notre sol! que de substances médicales dont ils ont enrichi l'art de guérir les maladies du corps!

Astronomes habiles et savants géographes, ils ont puissamment contribué aux progrès de ces deux sciences importantes; philologues érudits et sans rivaux, ils ont révélé à l'Europe le génie des langues orientales et ouvert à nos écrivains le trésor des littératures étrangères; historiens consciencieux enfin, c'est à eux que nous devons tout ce qu'on a écrit de plus exact sur les mœurs, la religion, les événements de ces empires dont on ne connaissait guère que le nom, avant qu'ils se fussent chargés de nous en transmettre l'histoire.

Quel est donc celui d'entre vous, N. T. C. F., qui refuserait son concours à une œuvre si féconde en avantages de tout genre? Ah ! le simple récit de ces merveilles suffirait pour faire tressaillir le cœur d'un bon Français, pour enflammer le zèle de nos philosophes humanitaires; que ne doit-il pas produire sur des cœurs chrétiens?

Faut-il après cela réfuter les objections que l'on oppose à cette belle œuvre? Nous rougissons presque de les reproduire. Est-on bien sûr, dit-on, de l'emploi des fonds? atteignent-ils fidèlement la destination indiquée? Il est facile de s'en convaincre, N. T.

C. F. Rien de mystérieux dans ses opérations ; tout se passe au grand jour ; la plus grande publicité est donnée tous les ans au tableau des recettes et des dépenses, et la gestion matérielle est si admirablement organisée, que l'emploi de toutes les sommes perçues est connu jusqu'au dernier centime, et que le moindre détournement est moralement impossible. Et d'ailleurs, n'avez-vous pas vu, n'avez-vous pas entendu, vous du moins qui habitez notre ville épiscopale, ces prélats, missionnaires des mondes les plus reculés, qui, du haut de la chaire de vérité, vous ont remerciés des aumônes que votre charité leur avait envoyées. C'est du fond des déserts de l'Amérique, c'est des plages lointaines de la Nouvelle-Hollande, c'est de l'extrême frontière de la Tartarie et de la Mantchourie, c'est, en un mot, des confins du monde terrestre qu'ils sont venus vous apporter les témoignages de leur gratitude. En voilà bien assez pour dissiper jusqu'à l'ombre de cet odieux soupçon.

Mais pour soutenir de si grandes entreprises, ne faut-il pas d'énormes sacrifices ? Ah ! s'ils étaient nécessaires, l'importance incalculable de nos missions mériterait bien assurément que vous les fissiez avec un généreux empressement. Voyez les sommes énormes que les sociétés protestantes consacrent chaque année à l'entretien de leurs missionnaires ! Plus de trente millions sont recueillis annuellement au profit de l'erreur, et sont distribués à ces colporteurs de bibles falsifiées, à ces commis-voyageurs d'une nouvelle espèce, qu'on appelle des ministres évangéliques, et dont l'unique fonction est d'entraver les succès de nos zélés apôtres, de les flétrir par mille calomnies, et d'enlever à notre commerce les débouchés qu'ils nous avaient ouverts.

Mais pour lutter contre cette odieuse propagande, que vous demande-t-on, N. T. C. F. ? Vous dit-on de braver les abîmes de l'Océan, l'insalubrité des climats, la barbarie des mœurs, d'affronter les tourments et la mort ? Non : on vous demande une courte et simple prière, un *Pater* et un *Ave*, suivi d'une invocation au grand apôtre des Indes et du Japon, en vous avertissant même qu'il suffit de dire une fois pour toutes, à cette intention, cette prière quotidienne que tout fidèle ne doit jamais manquer d'adresser à Dieu matin et soir ; puis on vous demande d'ajouter la plus minime des aumônes, *un sou par semaine.* Un sou ! Et telle est la puissance que Dieu donne à cette faible aumône, que nos missionnaires, avec des ressources dix fois moindres, font cent fois plus de bien que les sociétés bibliques, avec les riches subventions qu'elles donnent à leurs agents.

Quel est le père de famille, l'artisan, l'ouvrière qui ne puisse prélever ce léger tribu sur son travail de la semaine, sans courir aucun risque de s'appauvrir ? Un sou ! cette demande si humble ne confond-elle pas tous les prétextes du rang, de la fortune, des charges de famille, de l'embarras des affaires ? Un sou ! qui donc ne voudrait, à ce prix, concourir au salut de ces âmes pour lesquelles Jésus-Christ a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang ?

Vous ne refuserez pas de vous rendre à notre appel, N. T. C. F., et de relever le diocèse de Nevers de l'humiliante infériorité où il languit sous ce rapport. Vous entendrez la voix de ***Jésus-Christ, l'évêque de vos âmes*** (I *Petr.*, II, 25), qui vous répète aujourd'hui par notre bouche (*Matth.*, IX, 37, 38) : ***La moisson est abondante, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer de bons travailleurs dans son champ. Levez les yeux, et voyez*** ces vertes ***campagnes*** qui ***déjà blanchissent*** et promettent de si magnifiques récoltes. Voudriez-vous les laissez périr ? Non ! cette voix touchante de votre Sauveur ne retentira pas en vain. S'il ne vous est pas donné de courir vous-mêmes à ces glorieux travaux, au moins vous soutiendrez par vos prières et vos offrandes la généreuse ardeur des apôtres qui s'élancent dans la carrière. Maîtres et serviteurs, riches et pauvres, tous, sans exception, vous désirerez entrer dans cette sainte confédération. Parents chrétiens, vous y inscrirez vos enfants pour appeler sur eux toutes les bénédictions de la grâce.

Et vous, nos bien-aimés frères en Jésus-Christ, pasteurs des âmes, vous redoublerez de zèle et d'efforts pour établir ou développer dans vos paroisses cette grande et magnifique association. Vous ne voudriez pas, au milieu de cet élan qui se manifeste dans toutes les parties du monde catholique, rester plus longtemps au-dessous de tant de provinces, où des populations pauvres des biens de la terre, mais riches en foi et en dévouement, lui fournissent un si grand nombre d'associés. C'est par là surtout que vous multiplierez les fruits de votre ministère, et qu'en dilatant le royaume de Dieu parmi les infidèles, vous en assurerez à vous et à votre peuple l'heureuse possession dans le ciel.

Donné à Nevers, le 2 février 1848.

DEUXIÈME MANDEMENT.

Pour le carême de 1856.

SUR LES VRAIS ET LES FAUX CHRÉTIENS.

Nous aimons à le reconnaître, et nous nous plaisons à le proclamer, nos très-chers frères, l'impiété tend à s'affaiblir de jour en jour, et la religion semble reprendre insensiblement son empire sur tous les cœurs. La plupart des hommes respectent aujourd'hui la religion, et confessent la vérité de ses dogmes, la sainteté de ses enseignements. Cependant, pouvons-nous dire que tous accomplissent les devoirs qu'elle impose, et se conduisent d'une manière digne de l'Evangile de Jésus-Christ (2) ? Vous sa-

(2) *Digne Evangelio Christi conversamini.* (*Philip.*, I, 27.)

vez comme nous qu'il n'est pas possible de nous abandonner à ce consolant espoir, un trop grand nombre d'hommes continuent à s'égarer dans les voies de l'iniquité, et semblent renoncer par leur conduite au Dieu qu'ils font profession de reconnaître (3) : tout en demeurant unis au corps mystique du Fils de Dieu, ils ne sont plus que des membres morts, parce qu'ils ne conservent pas le mystère de la foi dans une conscience pure (4).

Parmi ceux qui portent le nom de catholiques, combien, N. T. C. F., conservent à peine quelques dehors de cette religion sainte, et se montrent absolument étrangers à son esprit! A voir la manière dont ils prétendent la pratiquer, on dirait qu'ils sont les maîtres de la loi de Jésus-Christ, pour la régler au gré de leurs préjugés ou de leurs passions, et pour ne faire que ce qui leur plaît. Ils en adoptent certains articles auxquels ils veulent bien se soumettre, parce qu'il leur en coûte peu, et ils ne craignent point de secouer le joug de tous les préceptes dont l'accomplissement exigerait quelques sacrifices. On les voit réduire toute la religion à quelques exercices du culte extérieur, et vivre dans l'oubli le plus coupable du reste de leurs devoirs. Cependant ils s'imaginent être toujours chrétiens, parce qu'ils ne sont pas impies; toujours disciples de la religion, parce qu'ils ne se mettent pas au rang de ses ennemis.

N'hésitons pas à leur dire : Quiconque en agit ainsi, se fait une étrange illusion, *s'il se croit véritablement religieux;* il séduit lui-même son cœur, et sa religion est vaine (5). *La religion pure et sans tache, aux yeux de Dieu notre Père* (6), a d'autres caractères et demande d'autres œuvres.

Ce commerce si auguste, entre le Créateur et la créature, est établi pour conduire l'homme, par l'accomplissement de tous ses devoirs, au bonheur du siècle à venir. Qui ne voit que ceux qui font consister toute leur religion dans l'assistance à quelques-unes de nos cérémonies, ne rendent pas au Seigneur le culte qu'il exige; mais qu'ils le déshonorent par l'infraction de sa loi (7), et qu'ils s'avancent à grands pas vers leur perte éternelle.

Comment ces hommes pourraient-ils, en effet, se persuader qu'ils rendent à Dieu des hommages dignes de lui, tant qu'ils demeurent attachés à leurs coupables habitudes, et qu'ils persistent à refuser de prendre aucun moyen de les rompre? Si, du moins, ayant le malheur d'aimer encore le péché, ils demandaient à Dieu la grâce de le détester et de le quitter, le Seigneur, dont la miséricorde est sans bornes, verrait d'un œil favorable ces premiers commencements d'un retour vers lui. Mais tant que, sans aucun mouvement de repentir et de conversion, ils osent lui adresser des prières que leur cœur et leurs œuvres démentent, ils l'insultent au lieu de l'honorer, et ce grand Dieu repousse des hommages hypocrites, un culte dérisoire. Il veut que ses adorateurs le servent en esprit et en vérité (*Joan.*, IV, 23), et s'offrent à lui tout entiers comme des hosties vivantes. (*Rom.*, XII, 1.)

Vous ne pouvez pas ignorer, N. T. C. F., que, pour opérer son salut, il faut avoir conservé l'innocence ou l'avoir recouvrée quand on a eu le malheur de la perdre, puisque rien de souillé n'entrera dans la céleste Jérusalem ; et cependant, malgré l'état déplorable de leur âme, ces chrétiens aveugles refusent opiniâtrément de faire les démarches nécessaires pour se réconcilier avec le Seigneur. Ils s'obstinent à ne pas saisir la planche que la divine bonté leur offre après le naufrage. C'est le respect humain qui arrête les uns; et ce sont de criminels attachements qui retiennent les autres.

Plusieurs rougissent de fléchir le genou devant le ministre du Seigneur; ils ne peuvent se déterminer à subir la honte qu'ils croient attachée à la confession, et ils ne comprennent pas que le péché seul déshonore; mais que tout ce qu'on fait pour l'expier, élève l'homme, bien loin de l'avilir.

D'autres auraient le courage de surmonter les répugnances de l'amour-propre, mais ils vivent dans l'esclavage des passions qui les tyrannisent. Ils savent bien que, pour rentrer en grâce avec le Dieu de toute sainteté, il faudrait réparer les torts qu'ils ont faits, briser les liens qu'ils ont contractés : et la cupidité les domine, et la volupté les asservit. Ils sacrifient leur âme à ces coupables idoles; ils refusent de s'assurer, au prix d'une pénitence bien courte, de solides et ineffables délices ; ils sont assez ennemis d'eux-mêmes pour acheter de folles jouissances et des joies trompeuses au prix d'un désespoir sans fin, et d'inconsolables douleurs.

Nous savons que ces pécheurs se rassurent en pensant à la bonté infinie de Dieu qui aime à pardonner, et avec lequel ils espèrent bien se réconcilier, avant de paraître à son redoutable tribunal. Mais nous savons aussi que ces projets qui peuplent l'enfer demeurent souvent sans exécution, et que plusieurs de ceux qui diffèrent l'œuvre de leur conversion descendent dans le tombeau sans l'avoir commencée.

Hélas! peut-on même se rassurer toujours sur le sort de ceux qui consentent à réclamer les secours de la religion à leur dernière heure, et qui paraissent accomplir tout ce qu'elle prescrit?

Chrétiens abusés, repoussez ce demi-

(3) *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant.* (*Tit.*, I, 16.)

(4) *Habentes mysterium fidei in conscientia pura.* (I *Tim.*, III, 9.)

(5) *Si quis putat se religiosum esse .. hujus religio vana est.* (*Jac.*, I, 26.)

(6) *Religio munda et immaculata apud Deum patrem.* (*Ibid.*, 27.)

(7) *Per prævaricationem legis Deum inhonoras.* (*Rom.*, II, 23.)

christianisme qui n'est qu'une religion mensongère, une outrageante dérision du service de Dieu. Rappelez-vous que ce n'est pas assez d'avoir une foi flottante et incomplète, mais qu'il faut une foi pratique, une foi généreuse et ferme dans l'accomplissement de la loi tout entière. Le véritable disciple de l'Evangile ne se borne pas à conserver avec soin le souvenir des instructions religieuses qu'il a reçues dans ses premières années, il s'applique constamment à cultiver ces précieuses connaissances et à les développer; plus il les étend et les perfectionne, plus la religion lui paraît grande et auguste, plus il est frappé des caractères de divinité dont elle brille de toutes parts. Aussi fait-il à Dieu sans réserve le sacrifice de son esprit, et se glorifie-t-il de la servitude dans laquelle il le réduit par une foi humble et soumise à tous les dogmes qu'il a plu à Dieu de nous révéler.

Il n'est pas moins fidèle à faire à Dieu le sacrifice de sa volonté, par l'entier accomplissement de la loi. Il sait que le culte du Seigneur est au premier rang des œuvres que cette loi lui commande; et, chaque jour, il rend ses hommages à ce grand Dieu de qui il tient tout ce qu'il possède, de qui il attend tout ce qu'il espère.

Dès le matin, il cherche son Dieu, il l'adore, lui consacre toutes ses actions, et réclame le secours de sa grâce. Le soir, il cherche encore son Dieu, il le remercie de ses bienfaits, il implore sa miséricorde.

Il sanctifie les jours consacrés au Seigneur en pratiquant les œuvres saintes commandées par l'Eglise. On ne le voit pas se livrer à un travail scandaleux et violer le repos qui lui est prescrit. Ce repos, il l'observe avec une religieuse exactitude, et il le fait observer par tous ceux qui sont placés sous sa dépendance.

Il s'estime heureux, lorsqu'en ces saints jours il lui est donné d'entrer dans les tabernacles du Seigneur et de lui offrir ses vœux en présence de tout son peuple (8).

Il se fait un devoir rigoureux de célébrer dignement la pâque du Testament nouveau, et, paré de la robe nuptiale, il entre avec joie dans la salle des noces de l'Agneau, pour y participer au céleste banquet. Mais ce n'est pas assez pour son amour de recevoir le corps du Seigneur à la solennité pascale, on le voit toujours enpressé de s'unir à Jésus-Christ dans le sacrement adorable de l'Eucharistie, et pour obéir au mouvement de sa piété, il vient fréquemment se nourrir du pain des élus.

C'est à ces sources sacrées du Sauveur qu'il puise les grâces qui lui sont nécessaires pour remplir tous les devoirs, pour pratiquer toutes les vertus.

Non-seulement il est fidèle à adorer Dieu en esprit et en vérité (*Joan.*, IV, 23), mais il se montre soumis et obéissant à ceux que la Providence a établis pour le gouverner et le conduire; la justice et la charité président à tous ses rapports avec le prochain. Il est fils respectueux, époux fidèle, père tendre, maître soigneux et vigilant : il fait, autant qu'il est en son pouvoir, le bonheur de tous ceux qui l'entourent.

Il ne connaît ni balance trompeuse, ni double poids, ni double mesure, parce qu'il sait que ces choses sont abominables devant Dieu (9). On ne le voit point employer l'artifice et la fraude pour se procurer des richesses injustes, il aime mieux ne posséder que peu de biens que d'en acquérir jamais contre les règles de l'équité. Il dit volontiers comme le Sage : *Ne me laissez pas tomber dans la mendicité, et ne me donnez pas de richesses ; accordez moi seulement ce qui est nécessaire à ma subsistance* (10).

Si la Providence lui a laissé en partage les biens de ce monde, il comprend qu'il n'en est que le dispensateur; aussi ne ferme-t-il point ses entrailles à son frère qu'il voit dans l'indigence (*Deut.*, XV, 7, 8); il met son bonheur à pratiquer toutes les œuvres qu'inspire la charité, et il appelle ainsi sur lui et sur sa famille les plus abondantes bénédictions.

Heureux le chrétien qui pratique ainsi la religion avec une inviolable fidélité! durant le cours de son pèlerinage, il jouit de la plus grande félicité qu'on puisse se procurer ici-bas. La vertu répand dans son cœur une suavité, une paix qu'aucune expression ne peut rendre; il goûte toujours une joie pure, parce qu'il marche dans les sentiers de la justice. *Son âme est semblable à un jardin fortuné que des eaux vives arrosent* (11) et fertilisent, à une terre de bénédiction *qui reçoit la pluie du ciel et rend des fruits en abondance* (12) : plein de confiance dans les promesses du Père céleste, il envisage la mort sans crainte et il soupire pour le moment où il lui sera donné de recevoir la couronne de gloire et de vie.

Nous n'osons espérer, N. T. C. F., que vous soyez tous dans ces consolantes dispositions. Nous savons, hélas! combien notre diocèse renferme encore de ces demi-chrétiens qui se contentent d'offrir à Dieu certains hommages extérieurs, et qui croient pouvoir allier la conscience avec la concupiscence, la religion avec les passions.

Toutefois, il y a une vertu sur laquelle

(8) *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus.* (*Psal.*, CXV, 18.)

(9) *Statera dolosa abominatio est apud Dominum... pondus et pondus, mensura et mensura; utrumque abominabile est apud Deum.* (*Prov.*, XI, 1; XX, 10.)

(10) *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi: tribue tantum victui meo necessaria.* (*Prov.*, XXX, 8.)

(11) *Eritque anima eorum quasi hortus irriguus.* (*Jerem.*, XXXI, 12.)

(12) *Terra generans herbam opportunam illis quibus colitur, accipit benedictionem a Deo.* (*Hebr.*, VI, 7.)

nous aimons à vous louer presque sans réserve, c'est votre charité. Quels éloges, par exemple, ne méritez-vous pas pour le généreux empressement avec lequel vous venez de répondre à l'appel du premier magistrat de ce département?

Le moment était arrivé, il est vrai, de réaliser un projet tant de fois conçu et toujours si fatalement arrêté, lorsqu'il allait recevoir son exécution.

Nous ne craindrons pas de répéter ce que nous vous avons dit en d'autres circonstances : la charité commune, sagement organisée, peut seule soulager efficacement l'universalité des misères, parce qu'elle agit avec cet ensemble et cette force que donnent le concours et l'union de toutes les volontés; tandis que la charité privée, en opérant isolément, ne pourra jamais atteindre que quelques misères particulières. L'Esprit-Saint demande que nous ayons l'intelligence du pauvre (13); il ne veut pas que les trésors destinés à secourir l'indigence soient répandus indiscrètement; il nous dit que les bienfaits des insensés s'écoulent comme ces eaux qui vont se perdre dans les sables brûlants du désert : *Gratiæ fatuorum effundentur.* (*Eccli.*, XX, 13.) Combien il importe de recueillir ces eaux dispersées, de concentrer les ressources de la charité et de former un fonds commun, prudemment administré par des mains habiles et dévouées! C'est le seul moyen d'arrêter la pauvreté oisive ou simulée, et de faire disparaître cette mendicité vagabonde qui usurpe audacieusement les secours destinés à l'indigence véritable, et c'est aussi le but de cette grande association qui a été si heureusement établie dans toutes les communes de ce département, et à laquelle nous donnons sans réserve notre religieux concours.

Nous n'ignorons pas, N. T. C. F., les objections graves que l'on peut faire à cette hardie mesure. Nous avons pu recueillir dans nos dernières visites bien des observations et des plaintes, mais nous savons aussi qu'il y a des esprits naturellement inquiets et chagrins, et nous croyons qu'il faut peu s'alarmer des appréhensions toujours exagérées des hommes défiants ou prévenus. L'expérience nous a appris à ne pas nous rebuter des difficultés que l'on rencontre en opérant le bien, et à supporter sans émotion les contradictions et les censures qui accompagnent souvent les entreprises les plus utiles et les plus sages

Nous sommes convaincu que le temps et la réflexion triompheront de toutes les résistances, et que les préjugés tomberont quand on verra les aumônes, partout confiées à des hommes sages et prudents, distribuées le plus souvent par des pasteurs charitables, ou par ces vierges du Seigneur qui savent si bien compatir aux misères et pratiquer tous les genres de dévouement. L'opinion sera unanime pour reconnaître les bienfaits de cette grande et salutaire institution ; et ceux mêmes qui lui avaient refusé d'abord leur coopération, entraînés par le mouvement général, ouvriront leurs mains miséricordieuses et voudront grossir le trésor des pauvres de Jésus-Christ.

Pour nous personnellement, N. T. C. F., quel que soit le résultat final de cette généreuse tentative, nous nous féliciterons d'avoir favorisé de tous nos moyens un projet qui a été inspiré à vos magistrats par le zèle le plus pur, comme par la charité la plus prévoyante et la plus dévouée.

Donné à Nevers, le 13 janvier 1856.

III. LETTRE PASTORALE

A l'occasion de l'entrée dans le diocèse de Nevers.

SUR LE MINISTÈRE ÉPISCOPAL.

Enfin, nos très-chers frères, le vicaire de Jésus-Christ a parlé : nous sommes irrévocablement uni au troupeau que la divine Providence nous a confié.

En ce moment, où le prince des pasteurs vient de nous établir l'évêque véritable de vos âmes, pour exercer en son nom au milieu de vous cette puissance suprême dont son Père lui a donné la plénitude (14), nous éprouvons le besoin d'épancher notre cœur dans les vôtres, et de vous dire *avec quelle tendresse nous vous aimons tous dans les entrailles de Jésus-Christ* (15); et il est bien juste, ajouterons-nous avec l'Apôtre, que nous chérissions un peuple si digne de notre affection (16). Ne savons-nous pas avec quel empressement vous nous attendez, et quels vœux ardents vous avez formés pour nous (17) depuis le jour où, malgré notre indignité, nous avons été appelé à occuper le siége de Nevers.

Laissez-nous vous dire combien ces témoignages anticipés de confiance et d'affection nous ont rempli d'espérance et de joie, en nous offrant les plus heureux présages pour le succès de notre ministère. Nous avons senti s'alléger le fardeau de l'épiscopat, et cette affection, que nous n'avons pu encore mériter, est devenue tout à la fois notre plus doux encouragement et notre plus belle récompense.

Cependant, nous ne vous dissimulerons pas la frayeur religieuse qui nous saisit, lorsque nous considérons l'auguste et redoutable mission dont nous allons être chargé.

Nous avions souvent médité sur la dignité

(13) *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* (*Psal.* XL, 2.)

(14) *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* (*Matth.*, XXVIII, 18.)

(15) *Quomodo cupiam omnes vos in visceribus Christi.* (*Philipp.*, I, 8.)

(16) *Sicut est mihi justum hoc sentire pro omnibus vobis.* (*Philipp.*, I, 7.)

(17) *Referent nobis vestrum gaudium. — Vestram æmulationem per me, magis gauderem.* (II *Cor.*, VII, 9.)

et sur les engagements du sacerdoce; et, tremblant nous-même à la vue de ces engagements sacrés, nous avions fait trembler nos vénérables frères auxquels nous venions chaque année les rappeler; mais combien l'épiscopat se présente à nous plus grand et plus formidable encore, lorsque nous envisageons l'éclat qui environne ce sacerdoce suprême, et l'immensité des devoirs qu'il impose.

Nous savons qu'un évêque est l'*homme de la droite du Très-Haut, le représentant de Jésus-Christ, le dispensateur de ses mystères* (I *Cor.*, IV, 1), le père commun de la famille sainte, *choisi parmi les autres hommes pour compatir à ceux qui sont dans l'ignorance et l'erreur* (18); qu'il doit être versé dans les profondeurs de la doctrine sacrée, porter la vérité dans sa bouche, marcher dans la paix et dans la justice, et détourner la multitude des voies de l'iniquité (19). *Dieu lui a donné le sacerdoce de son peuple; il l'a revêtu d'une robe de gloire, il l'a couronné d'un diadème éclatant; il l'a choisi entre tous les vivants, pour offrir l'encens et les parfums qui appellent sa miséricorde sur son peuple* (20).

Il doit être, dit saint Bernard, « un modèle de toute justice, un miroir de toute vertu, le docteur des nations, le guide des fidèles, l'ange de Dieu, l'ami de l'époux, le vicaire de Jésus-Christ, l'image de sa vie, et le parfait imitateur de son sacerdoce. » (*Lib. IV De considerat.*)

« Il faut, dit saint Augustin, qu'il ait une charité vive, un zèle ardent, un courage intrépide, une douceur ferme, une sévérité prudente; qu'il reprenne les esprits inquiets, qu'il soutienne les faibles, qu'il porte les infirmes, qu'il confonde les superbes, qu'il ranime les lâches, qu'il soulage les pauvres, qu'il délivre les opprimés, qu'il aime tous les hommes en Jésus-Christ. » (*Homil. in annivers. ordinat.*)

Voilà ce qui faisait trembler les Martin, les Hilaire, les Grégoire, les Ambroise, à la vue du fardeau qu'on voulait leur imposer : et voilà ce qui nous a glacé d'effroi, lorsque, au milieu de nos travaux apostoliques, nous avons appris subitement que nous étions condamné à courber la tête sous cette charge accablante.

Dieu nous est témoin que nous n'avons pas été ébloui un seul instant par l'éclat du siége pontifical, et que, loin d'ambitionner la chaire de l'honneur, nous aurions désiré pouvoir nous livrer toujours au laborieux, mais consolant ministère de la prédication, unique objet de nos affections et de nos vœux. Mais la volonté du Seigneur s'était clairement manifestée : nous avons dû faire taire nos répugnances, et nous soumettre sans murmure aux desseins adorables de la divine Providence. Au moins nous conservons le ferme espoir que celui qui nous a imposé ce fardeau nous donnera la force de le porter, et qu'il daignera nous récompenser du sacrifice que nous lui avons fait généreusement de notre liberté et de nos plus chères affections.

Que de motifs de confiance, d'ailleurs, viennent calmer nos alarmes et relever notre courage! Permettez-nous, N. T. C. F., de vous les communiquer avec tout l'abandon d'un cœur qui vous est ouvert, qui veut se dilater avec vous, et vous parler comme à des enfants bien-aimés (21).

Nous ne craindrons pas de vous rappeler ici ce que vous ont appris, il y a peu de jours, les sages et habiles administrateurs auxquels avait été remis le gouvernement de ce diocèse pendant la vacance du siége.

Né, dans la ville des martyrs, au pied de la montagne sainte (22), d'où Marie fait éclater, d'une manière si merveilleuse, sa protection puissante sur tous les habitants de cette antique et religieuse cité, nous avons été consacré bien jeune à cette divine Mère, qui n'a cessé de nous couvrir de son égide tutélaire, et de nous prodiguer ses maternelles faveurs.

Les premières années de notre sacerdoce se sont écoulées au sein d'une maison (23), qui a donné à l'Eglise plusieurs prélats illustres (24), que nous étions accoutumé à regarder comme nos maîtres et nos modèles dans les vertus sacerdotales, et que nous nous plairons à suivre comme nos chefs et nos guides dans la carrière de l'épiscopat.

Nous ne nous sommes séparé d'eux que pour nous attacher à un pontife vénéré qui nous honorait de sa confiance et de son affection, et qui, pendant dix-huit années, a bien voulu nous charger, en partie, du soin d'exécuter les desseins que son angélique piété lui inspirait. Heureuses années où, tour à tour livré aux soins de l'administration et aux fonctions du ministère, nous ne suspendions nos courses apostoliques que pour venir nous reposer dans un travail calme et facile, au sein d'une population toujours bienveillante, qui se distingue par ses habitudes pacifiques, sa politesse et son exquise urbanité.

Ah! ce n'est pas sans d'inexprimables douleurs que nous avons rompu les liens si étroits et si doux qui nous attachaient à cette antique et illustre métropole, à ce clergé si instruit et si zélé, à tous ces pieux fidèles dont les noms seront éternellement écrits dans notre mémoire et gravés dans notre cœur, avec l'esprit du Dieu vivant,

(18) *Ex hominibus assumptus qui condolere possit iis qui ignorant et errant.* (*Hebr.*, V, 2.)

(19) *Lex veritatis fuit in ore ejus, in pace et in æquitate ambulavit, et multos avertit ab iniquitate.* (*Malach.*, II, 6.)

(20) *Dedit illi sacerdotium gentis, et beatificavit illum in gloria et circumcinxit eum zona gloriæ..... ipsum elegit ab omni vivente offerre sacrificium Deo incensum et bonum odorem pro populo suo.* (*Eccli.*, XLV, 8 et seq.)

(21) *Os nostrum patet ad vos, cor nostrum dilatatum est... tanquam filiis dico.* (II *Cor.*, VI, 11.)

(22) Fourvière.

(23) Les Chartreux, à Lyon.

(24) NN. SS. les archevêques et évêques d'Auch, de Bordeaux, d'Amiens et des îles Florides.

plus profondément que sur des tables de pierres (25).

Que si nous portons nos regards vers vous N. T. C. F., nous découvrons des motifs plus puissants encore de confiance et d'encouragement.

Nous devenons l'époux d'une Eglise presque aussi ancienne que l'établissement de la foi dans les Gaules, célèbre par la sainteté de plusieurs des pontifes qui l'ont gouvernée, et dont nous allons occuper la place sans succéder à leurs vertus. Nous recueillons un précieux héritage que les mains habiles de notre prédécesseur ont laborieusement cultivé, et nous allons jouir des richesses amassées par le zèle infatigable de ce saint prélat, dont la translation à un autre siége excitera longtemps de justes et amers regrets.

Nous trouvons un chapitre recommandable par ses lumières et ses vertus, et qui, rassemblé autour de notre chaire dont il sera l'ornement et l'appui, nous retracera, par le rang qu'il occupe, ce sénat ecclésiastique si révéré par nos aïeux; un clergé modèle de régularité et de ferveur; des pasteurs zélés dans les fonctions du saint ministère, et remplis de cet esprit qui fait les hommes de Dieu (I *Tim.*, VI, 11); de jeunes lévites, portion chérie de la milice sainte, précieuse espérance de la religion, formés à la science et aux vertus sacerdotales par des maîtres aussi pieux que dévoués.

Et pouvons-nous oublier tant d'établissements précieux que possède notre diocèse? Ici, ce sont les dignes fils du vénérable de la Salle, ces modestes instituteurs de l'enfance, qui s'appliquent avec un zèle si admirable à former l'esprit et le cœur du jeune âge, et qui préparent à la religion des disciples vertueux et fidèles. Là ce sont de chastes épouses de Jésus-Christ qui, placées sur la montagne du Carmel, élèvent jour et nuit des mains pures vers le ciel, et ne cessent de prier pour la paix du royaume et le bonheur de la patrie. Plus loin, ce sont les filles de sainte Chantal, riches de la possession de son cœur précieux qui, constamment prosternées au pied du trône de la grâce, y offrent au Seigneur, avec leurs soupirs enflammés, les vœux de notre peuple, et rapportent à notre peuple les bénédictions et les miséricordes du Seigneur. Et ces angéliques sœurs de la Charité, la gloire de l'Eglise de Nevers qui, depuis deux siècles offrent au monde un spectacle digne des anges et des hommes, qui perpétuent dans leur congrégation l'esprit de zèle et de dévouement, et qui, non contentes d'édifier l'Eglise par leur fidélité aux devoirs austères qu'elles se sont imposés, volent partout où la grâce les appelle, pour être la consolation et l'appui des pauvres, des malades, des enfants, des vieillards, des infirmes, passant tour à tour de la retraite la plus fervente à l'activité la plus laborieuse.

Nous ne vous tairons pas un autre sujet de confiance et de joie. Vous avez su, N. T. C. F., que par un concours de circonstances que nous regardons comme vraiment providentielles, nous nous étions trouvé associé aux heureux prélats qui ont accompagné les restes vénérés de saint Augustin sur les rives d'Hippone. Là nous avons pu invoquer avec amour ce grand évêque, ce docteur incomparable dont le nom élève, saisit, étonne, remplit d'un religieux respect. Oh! que nous aurions ardemment désiré de recevoir la consécration épiscopale au pied du tombeau de cet illustre pontife, en présence de ses ossements sacrés! Mais, si nous avons été privé de ce bonheur, au moins il nous a été donné de nous placer tout spécialement sous son puissant patronage, et d'ajouter à notre nom son nom glorieux. Désormais, les deux noms de Dominique et d'Augustin seront pour nous inséparables, et si notre premier patron a bien voulu nous diriger et nous soutenir dans cette carrière apostolique qu'il avait parcourue lui-même avec un zèle si brûlant, nous espérons que le second ne refusera pas de nous guider lui-même dans la voie de l'épiscopat, où il a marché avec une si merveilleuse sagesse. Nous aurons les yeux toujours fixés sur ces deux grands modèles, pour étudier la fin de leur vie et imiter leur foi (26). Nous nous rappellerons leurs exemples; et placé sous leurs regards, nous méditerons sans cesse sur les promesses sacrées que nous venons de faire entre les mains d'un des plus dignes successeurs des Pothin, des Irénée, des Eucher, au pied des mêmes autels témoins des engagements de notre baptême, de notre première communion et de notre cléricature.

Ces promesses, N. T. C. F., nous voulons vous les faire connaître, afin qu'au grand jour des manifestations vous ayez le droit de vous élever contre nous, si nous avions le malheur de les violer; mais aussi que vous nous rendiez un consolant témoignage, si nous y demeurons religieusement fidèle.

Nous avons juré d'enseigner au peuple dont nous avons été ordonné évêque, les choses que nous savons contenues dans les saintes Ecritures. (*Pontific.*) Et nous sommes bien résolu à puiser dans les livres sacrés la doctrine céleste que nous vous enseignerons. C'est de là que nous tirerons ce pur froment qui doit nourrir vos âmes, et ces eaux vivifiantes qui doivent les féconder. Nous dédaignerons les vaines et stériles productions d'une sagesse tout humaine, mais nous nous attacherons à cette parole céleste et toute divine que le Verbe est venu lui-même apporter à la terre, et qui en est la lumière, la force et la vie (27).

(25) *Spiritu Dei vivi, non in tabulis lapideis, sed in tabulis cordis carnalibus.* (II *Cor.*, III, 3.)

(26) *Intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.* (*Hebr.*, XIII, 7.)

(27) *In potestate erat sermo ipsius.* (*Luc.*, IV, 32.)

Nous avons juré de garder les traditions des saints Pères et les constitutions du saint siége apostolique. (*Pontific.*) Et nous voulons suivre toujours les règles vénérables tracées par ces hommes éminents que l'esprit de Dieu semble avoir inspirés : et, sans renoncer aux priviléges légitimement acquis à notre Eglise de France, nous garderons les vénérables *traditions qui nous ont été léguées* par nos pères dans la foi : *Nous conserverons fidèlement le dépôt qui nous a été confié, évitant avec soin toutes les profanes nouveautés de paroles et les prétentions d'une fausse science qui égare* (28).

Nous avons juré de *montrer toujours obéissance et fidélité au successeur de saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ sur la terre.* (*Pontific.*) Et nous aimerons à vous présenter ce pontife suprême, ce prince des pasteurs, comme le dépositaire de l'autorité la plus haute et la plus sacrée, comme le principe et le lien d'unité, comme le centre d'où la vérité divine doit se répandre, ainsi qu'un fleuve de vie, par toute la terre.

Après ces serments solennels, le pontife consécrateur nous a souhaité le zèle des apôtres pour annoncer l'Evangile et devenir le ministre de la réconciliation. (*Pontific.*) Et c'est ce que nous désirons faire avec toutes les ardeurs d'un cœur apostolique : et nous rappelant toujours les paroles de notre divin Maître, que nous avons adoptées pour notre devise : *Ignem veni mittere in terram, quid volo nisi ut accendatur? « Je suis venu apporter le feu sur la terre, qu'est-ce que je veux sinon que tous les cœurs en soient embrasés ?* » (29) Nous continuerons d'évangéliser le royaume de Dieu, et, *quoique ayant cessé d'être apôtre pour les autres, nous le serons encore pour vous, car vous êtes en Notre-Seigneur le sceau de notre apostolat* (30). Vous nous verrez parcourir vos villes et vos campagnes, gravir vos montagnes et descendre dans vos vallées, publiant partout la bonne nouvelle du salut, et vous consacrant cette plénitude de santé et de force qu'il ne nous a donnée que pour l'employer à sa gloire. Quelle joie ce sera pour nous, de nous associer aux travaux de nos bien-aimés coopérateurs, de visiter et de nourrir du pain de la parole sainte ces brebis dont ils sont les pasteurs et les guides, qu'ils édifient par leurs exemples, qu'ils sanctifient par la grâce des sacrements, qu'ils préparent à paraître aux pieds du souverain pasteur, pour former avec eux une portion de l'Eglise éternelle des premiers-nés. (*Hebr.*, XII, 23.)

Nous avons reçu ensuite les insignes glorieux de l'épiscopat ; la houlette pastorale qui, selon la parole de l'Eglise, nous rappelle cette douce fermeté, cette sévérité indulgente, cette exacte discipline avec laquelle nous devons gouverner l'Eglise qui nous a été confiée. Ah ! laissez-nous vous assurer que telles sont les dispositions que la grâce vient de former dans notre cœur.

Pressé d'une charité toute divine et revêtu des entrailles de la miséricorde (*Col.*, III, 12), nous voulons être auprès de vous le vicaire de Jésus-Christ, selon la belle expression de saint Ambroise. *Ministre de Dieu pour le bien* (31), nous nous appliquerons à consoler vos douleurs, à soulager vos misères, à verser sur vos âmes blessées le baume de la guérison et de la force. *Dans notre affection, nous souhaitons avec ardeur non-seulement vous communiquer l'Evangile de Dieu, mais encore vous donner notre propre vie, tant vous nous êtes devenus chers* (32). *Nous sacrifierions volontiers tout ce que nous possédons ; nous nous livrerions encore nous-même pour le salut de vos âmes* (33). Et n'est-ce pas ce qu'annonce encore cet anneau mystérieux que l'Eglise nous a donné comme gage et symbole de l'alliance que nous venons de contracter ? Douce et précieuse alliance, qui exige de nous ce que nous aimons tant à promettre à notre nouvelle épouse, une tendresse inviolable, un dévouement sans bornes.

Mais, parce que nous vous aimons dans la vérité (34), N. T. C. F., nous voulons vous rappeler aussi vos devoirs et vos engagements.

Et d'abord, nous nous adresserons à vous, prêtres du Seigneur, que nous regardons déjà comme *notre joie et notre couronne* (35), le soutien et la consolation de notre épiscopat. Vous reconnaîtrez une voix amie que vous avez écoutée en d'autres circonstances avec de si bienveillantes dispositions.

Vénérables dépositaires de l'autorité que Jésus-Christ nous a transmise, *ranimez de plus en plus dans vos cœurs la grâce qui vous a été conférée par l'imposition des mains*(36); *montrez-vous toujours de dignes ministres du Dieu de sainteté par la pureté de vos cœurs, par le zèle, par la science et par une charité sincère* (37). *Veillez sur vous-mêmes : « Attendite vobis.* » (*Act.*, XX, 28.) Travaillez sans relâche à votre sanctification, afin de sanctifier les autres dans la vérité (*Joan.*, XVII, 19); souvenez-vous que, comme le dit le saint concile de Trente, *l'intégrité de ceux*

(28) *Depositum custodi, devitans profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiæ, quam quidam promittentes circa fidem exciderunt.* (I *Tim.*, VI, 20.)

(29) *Luc.*, XII, 49. — Devise de nos armes.

(30) *Etsi aliis non sum apostolus, tamen vobis sum; nam signaculum apostolatus mei vos estis in Domino.* (I *Cor.*, IX, 2.)

(31) *Dei minister in bonum.* (*Rom.*, XIII, 4.)

(32) *Ita desiderantes vos, cupide volebamus tradere vobis non solum Evangelium Dei, sed etiam animas nostras; quoniam charissimi nobis facti estis.* (I *Thess.*, II, 8.)

(33) *Ego libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus.* (II *Cor.*, XII, 15.)

(34) *Quos ego diligo in veritate.* (II *Joan.*, II, 1.)

(35) *Gaudium meum et corona mea.* (*Philipp.*, IV, 1.)

(36) *Admoneo te ut resuscites gratiam Dei quæ est in te per impositionem manuum.* (II *Tim.*, I, 6.)

(37) *In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros in castitate... in scientia... in charitate non ficta.* (II *Cor.*, VI, 5.)

qui commandent est le salut de ceux qui obéissent (Sess. 6. c. 1) : continuez de faire respecter la religion par la sainteté de votre vie, et de la faire aimer et bénir par votre douceur, votre humilité et par votre charité.

Veillez aussi *sur tout le troupeau* dont la garde vous a été confiée : *Attendite universo gregi.* (*Act.*, XX, 28.) Aimez, chérissez tendrement ce troupeau *racheté du sang de l'Agneau immaculé* (38). Conservez-le avec tout le soin auquel vous vous engageâtes quand il vous en établit les conducteurs et les guides. N'oubliez jamais, nous vous en conjurons par les entrailles de Jésus-Christ, n'oubliez jamais les leçons paternelles que sa charité nous presse de vous adresser. Ah! plutôt que de négliger le salut du moindre de vos frères, soyez prêts à sacrifier pour lui, comme l'Apôtre, non-seulement votre repos et vos biens, mais votre sang et votre vie.

Ministres de Jésus-Christ, vous ne l'ignorez pas, les jours présents sont ces jours mauvais prédits par le docteur de gentils, où l'on voit *s'élever les hommes qui publient des doctrines corrompues, afin d'attirer des disciples après eux* (39). De toutes parts l'impiété étend ses funestes ravages et verse dans les cœurs des poisons plus brûlants que ceux de la vipère. La vertu est flétrie, ridiculisée dans mille ouvrages; le vice y brille revêtu des plus séduisantes couleurs; les passions les plus criminelles sont canonisées, portées en triomphe, et ce qui devrait être l'objet de l'exécration générale reçoit en quelque sorte les honneurs d'un culte. L'humilité, la douceur, la soumission, la charité, la chasteté, toutes ces nobles vertus que Jésus-Christ avait apportées à la terre pour la sanctifier et la sauver, semblent avoir disparu pour faire place à une ambition démesurée, à une cupidité insatiable, à un froid égoïsme, à une indépendance effrénée ou à une stupide indifférence. C'est vers vous, prêtres de Jésus-Christ, que la société alarmée porte des regards d'espérance, et c'est de la religion seule, dont vous êtes les ministres, qu'elle attend le salut. Ne manquez pas à la sublime mission dont vous êtes chargés. Déployez toute la vigueur d'un zèle éclairé par la science et réglé par la sagesse. Revêtez-vous de l'armure impénétrable qu'opposait l'Apôtre aux premiers ennemis de Jésus-Christ, apprenez aux fidèles, par l'exemple d'une parfaite soumission aux chefs que le Seigneur vous a donnés, à courber leur tête sous le joug de l'autorité établie par Jésus-Christ, et montrez-leur les avantages inappréciables de la concorde et de l'union, en pratiquant toujours la patience et la bénignité, *vous supportant les uns les autres, et travaillant soigneusement à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix* (40). Enfin demeurez comme des sentinelles vigilantes à l'entrée du camp du Seigneur ; armés de la force que prête son bras à ses ministres, combattez au nom de celui qui environne de sa protection comme d'un bouclier ceux qui mettent en lui leur confiance, et ne cessez de combattre que pour aller vous reposer éternellement dans son sein.

Pour vous, N. T. C. F., *demeurez inviolablement attachés à la foi de vos pères* (41). Prenez garde que personne ne vous séduise par une vaine philosophie: ne prêtez jamais l'oreille aux dangereux sophismes des ennemis de la religion, et ne laissez jamais prévaloir dans vos esprits les raisonnements des hommes contre la parole de Jésus-Christ (42). Ecoutez toujours la voix de vos pasteurs; ne les contristez jamais par vos résistances. Vous aggraveriez le fardeau déjà si redoutable de leur ministère, vous répandriez l'amertume sur leurs travaux, et par votre indocilité vous feriez couler des larmes qui crieraient vengeance contre vous au tribunal du souverain juge. *Obéissez-leur donc et soyez-leur soumis, afin que, veillant et travaillant pour le bien de vos âmes, comme devant en rendre compte à Dieu, ils s'acquittent de ce devoir avec joie et non en gémissant* (43).

Et ce n'est pas la seule obéissance que nous vous recommandons. Il a plu au Seigneur de créer parmi les hommes divers degrés de subordination et de dépendance. Il a soumis l'épouse à l'époux, le fils au père, le jeune homme au vieillard, le serviteur au maître, le sujet au prince. Demeurez fidèles à cet ordre divin. *Que toute âme*, dit l'Apôtre, *soit soumise aux puissances supérieures, non point par force, mais par devoir de conscience* (44). *Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, cela est juste* (45). *Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels avec crainte et respect, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ.* (46) Qui que vous soyez, artisans ou soldats, riches ou pauvres, obéissez à vos su-

(38) *Pretioso sanguine Agni immaculati.* (I *Petr.*, I, 19.)

(39) *Exsurgent viri loquentes perversa, ut abducant discipulos post se.* (*Act.*, XX, 29.)

(40) *Cum omni humilitate et mansuetudine, cum patientia,.. supportantes invicem in charitate, solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis.* (*Ephes.*, IV, 3 et seq.)

(41) *State et tenete traditiones quas didicistis.* (II *Thess.*, II, 14.)

(42) *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam secundum traditiones hominum, secundum elementa mundi et non secundum Christum.* (*Col.*, II, 8.)

(43) *Obedite præpositis vestris et subjacete eis, ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri... Ut cum gaudio hoc faciant et non gementes.* (*Hebr.*, XIII, 18.)

(44) *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.* (*Rom.*, XIII, 1 et 5.)

(45) *Filii, obedite parentibus vestris in Domino : hoc enim justum est.* (*Ephes.*, VI, 1.)

(46) *Servi, obedite dominis carnalibus cum timore et tremore in simplicitate cordis vestri sicut Christo.* (*Ephes.*, VI, 5.)

périeurs, et soyez-leur soumis. *Craignez Dieu, honorez le roi* (47). Vous, de votre côté, maîtres et maîtresses, chefs et magistrats, vous tous, enfin, qui avez quelque autorité sur les autres, *soyez humains envers vos inférieurs, épargnez-leur les menaces, n'oubliez pas que vous avez aussi bien qu'eux un maître dans le ciel, et que ce maître n'a point égard à la condition des personnes* (48).

Vous, pères et mères, souvenez-vous que c'est dès l'âge le plus tendre qu'il faut former vos enfants à l'obéissance; mais en même temps persuadez-vous qu'il n'y a qu'une éducation solidement chrétienne qui puisse efficacement les rendre dociles et respectueux. Prenez garde qu'en les confiant à des maîtres peu religieux, vous ne voyiez bientôt ces enfants substituer à la foi et à l'innocence de leur âme cette impiété et ce libertinage précoce dont la jeunesse de nos jours offre, hélas! de si douloureux et de si effrayants exemples.

Nous vous conjurons tous en finissant, N. T. C. F., de vous préparer à recevoir en notre personne Jésus-Christ lui-même, le souverain pasteur de vos âmes, qui va vous visiter, vous consoler, vous instruire par notre bouche; préparez les voies à ce pontife des biens éternels, qui va élever au milieu de vous le trône de sa grâce pour la répandre abondamment sur tous ceux qui en approcheront avec confiance. (*Hebr.*, IV, 16.) *Aidez-nous aussi par vos prières, afin que nous arrivions au milieu de vous plein de joie, et que nous goûtions avec vous quelque repos* (49). Demandez au Seigneur que le Saint-Esprit, qui est survenu en nous dans ce grand jour, y réside pendant toutes les années de notre épiscopat, et que la vertu du Très-Haut nous couvre toujours de son ombre.

Pour nous, N. T. C. F., nous vous promettons de vous présenter au Seigneur toutes les fois qu'il nous fera la grâce de monter à l'autel pour offrir son adorable sacrifice. Nous le conjurerons d'augmenter et de faire accroître de plus en plus votre charité; d'affermir vos cœurs et de les rendre irréprochables par la sainteté (50).

Père saint, regardez toujours dans votre miséricorde cette Eglise que vous venez de nous donner pour épouse. Tous les enfants qui lui appartiennent sont vos enfants : *conservez-les* par une assistance spéciale de votre grâce; *sanctifiez-les toujours dans votre vérité;* affermissez-les dans la justice et la paix, *afin qu'ils ne soient qu'un en Jésus-Christ votre Fils, comme il n'est qu'un avec vous* (51).

Et vous, ô Marie, ô bonne et tendre mère, nous vous consacrons notre personne et notre diocèse. Puissante Reine de la terre et des cieux, régnez sur la tribu sainte, soutenez-la dans ses combats, ranimez-la dans ses découragements, et attirez les bénédictions célestes sur les efforts de son zèle. Régnez sur notre peuple bien-aimé. Versez sans mesure dans son sein les trésors de grâces dont vous avez été rendue dépositaire; obtenez pour nous tous de Dieu le Père, et de Jésus-Christ votre divin Fils, la grâce, la miséricorde et la paix (52), afin que lorsque le *souverain Prêtre apparaîtra*, pasteurs et brebis, nous puissions tous nous présenter à lui avec confiance, et recevoir de sa main la couronne immortelle de gloire (53).

Donné à Lyon, le 12 mars 1843.

IV. MANDEMENT

Pour le carême de 1844.

SUR LES MAUX DE LA SOCIÉTÉ; LA RELIGION SEULE PEUT Y APPORTER REMEDE.

Nos très-chers frères,

L'Eglise ouvrira bientôt la sainte carrière de la pénitence. Bientôt elle appellera tous ses enfants au pied de la croix de son divin époux, pour les purifier par la prière et par les larmes.

C'est le moment pour nous de vous faire entendre notre voix paternelle, et de vous disposer, par de pressants avis, à recevoir avec fruit la grâce qui vous est offerte dans ces jours de propiation et de salut. (II *Cor.*, VI, 2.)

Il nous tardait, N. T. C. F., de répandre de nouveau notre âme dans la vôtre, et de vous dire que *notre cœur s'étend* de plus en plus par l'affection que nous vous portons; que *nos entrailles se dilatent pour vous* (54), parce que *vous êtes notre espérance et notre joie*, et que vous serez un jour, s'il plaît à la divine miséricorde, *notre couronne de gloire devant Notre-Seigneur Jésus-Christ* (55).

Nous pouvons le répéter avec confiance, nos frères bien-aimés, maintenant que nous vous connaissons; qu'il nous a été donné de nous transporter au milieu de vous, de visiter vos hameaux et vos cités, de voir

(47) *Deum timete, regem honorificate.* (I *Petr.*, I, 17.)

(48) *Et vos, domini, eadem facite illis, remittentes minas; scientes quia et illorum et vester Dominus est in cœlis, et personarum acceptio non est apud eum.* (*Ephes.*, VI, 9.)

(49) *Obsecro vos ut adjuvetis me orationibus vestris ad Deum... ut veniam ad vos in gaudio, et refrigerer vobiscum.* (*Rom.*, XV, 32 et seq.)

(50) *Dominus multiplicet et abundare faciat charitatem vestram.... ad confirmanda corda vestra in sanctitate.* (I *Thess.*, III, 12.)

(51) *Pater sancte, serva eos, sanctifica eos in veritate.. ut sint unum sicut et nos unum sumus.* (*Joan.*, XVII, 17 et seq.)

(52) *Gratia, misericordia et pax a Deo Patre et Christo Domino nostro.* (I *Tim.*, I, 2.)

(53) *Ut cum apparuerit princeps pastorum, percipietis immarcescibilem gloriæ coronam.* (I *Petr.*, V, 4.)

(54) *Cor nostrum dilatatum est; non angustiamini in nobis.* (II *Cor.*, VI, 11.)

(55) *Quæ est enim nostra spes aut gaudium aut corona gloriæ? Nonne vos ante Dominum nostrum Jesum Christum.* (I *Thess.*, II, 19.)

votre religieux empressement à entourer l'évêque et le pasteur de vos âmes (56). Aussi *rendons-nous au Seigneur de vives actions de grâce, parce que votre foi s'accroît de jour en jour, et que votre charité devient plus abondante* (57) : et nous y ajoutons nos *ferventes supplications, pour que cette charité augmente de plus en plus, avec toute la connaissance et toute l'intelligence nécessaires, afin que vous vous conserviez purs, et que vous marchiez d'un pas ferme dans la voie du salut, jusqu'au jour de la venue de Jésus-Christ* (58).

Mais si nous avons à nous féliciter des consolantes dispositions que nous trouvons dans une portion nombreuse du troupeau qui nous a été confié, nous ne vous le dissimulerons pas, N. T. C. F., notre joie est bien troublée lorsque nous voyons tous ces hommes *infidèles dont le Dieu de ce siècle a aveuglé les esprits; en sorte que la lumière de l'Evangile, la gloire de Jésus-Christ, qui est l'image de Dieu, ne brille plus pour eux* (59).

Il n'est que trop vrai, qu'au sein même de ce diocèse, longtemps renommé par l'esprit religieux de ses habitants, plusieurs ont abandonné la foi, se sont livrés à l'esprit d'erreur (60), et semblent se faire une triste gloire de résister à la vérité et d'outrager la vertu. *Une noire fumée*, semblable à celle dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, *s'élève des profondeurs de l'abîme et obscurcit l'air et le soleil* (61). L'impiété, comme un vent brûlant, semble avoir passé sur de malheureuses paroisses, pour dessécher la foi dans les cœurs. Elle sème partout, avec une ardente activité, ses désolantes doctrines. Elle égare et pervertit les intelligences par ses sophismes : elle réussit à infecter tous les âges et tous les rangs de l'ordre social. Tantôt elle se produit à la face du ciel; tantôt elle se couvre d'un voile transparent; toujours elle cherche à détourner les hommes de la vérité, et à les détacher de celui en qui la plénitude de la divinité réside substantiellement (62), pour les séduire par une vaine philosophie selon les traditions des hommes et non selon l'esprit de Jésus-Christ (63).

C'est surtout par les productions d'une presse hardie et licencieuse qu'elle travaille à étendre au loin ses ravages, et qu'elle réussit trop souvent à corrompre les esprits et les cœurs. Chaque jour lui paye un honteux tribut, lui donne un nouvel aliment, ajoute à sa déplorable fécondité. Tour à tour elle flétrit, elle ridiculise la vertu; ou elle canonise le vice et le revêt des plus séduisantes couleurs. Après s'être insinuée dans l'intérieur des familles, à la faveur d'écrits périodiques, de feuilletons immoraux; après avoir fait glisser dans des cœurs innocents des poisons plus brûlants que ceux de la vipère, elle s'applique à imprimer son sceau flétrissant sur tout ce qu'il y a de plus vénérable et de plus saint. Elle se plaît surtout à déverser le mépris et l'outrage sur les pasteurs, parce qu'elle sait bien que lorsque les pasteurs seront frappés, les brebis ne tarderont pas à être dispersées. (*Zach.*, XIII, 7; *Matth.*, XXVI. 31.) Donc elle met tout en œuvre pour les dénigrer à vos yeux, pour leur enlever votre estime, votre confiance et votre amour. Elle ne leur pardonne pas surtout de vouloir abaisser les hauteurs de l'esprit humain, et courber toute intelligence sous le joug de Jésus-Christ. (II *Cor.*, X, 5.) Car elle ne peut souffrir aucune domination, et elle affecte toujours un chagrin superbe, une indocile curiosité, une audacieuse indépendance.

Aussi, voyez tous ces hommes que l'impiété subjugue : idolâtres d'eux-mêmes, fiers contempteurs des autres, ils se montrent impatients de tout joug. Celui que la religion leur impose leur paraissant le plus importun et le plus odieux, c'est de ce joug qu'ils ont résolu d'abord de s'affranchir, *Initium superbiæ apostatare a Deo.* (*Eccli.*, X, 14.) Pour assurer à leurs passions l'entière liberté qu'elles convoitent, ils déclarent une guerre implacable à cette religion qui réprime sans pitié tous les déréglements de l'esprit et du cœur. Leur soif insatiable d'indépendance n'est pas encore satisfaite, et ils proclament un souverain mépris pour toute espèce d'autorité. La puissance des princes ne leur offre plus rien de sacré, et la majesté des lois n'exerce plus sur eux d'autre empire que celui qui leur est assuré par la force et la contrainte.

Ne s'est-elle pas évanouie dans toutes les classes de la société, cette obéissance, cette soumission religieuse qui unissait les citoyens aux magistrats, l'artisan à son chef, le serviteur à son maître, le fidèle à son pasteur? La crainte servile a remplacé l'amour, et l'ignoble intérêt a pris la place de la conscience et du devoir. De là, que de relâchement dans les mœurs! que de désordres dans l'intérieur des familles! que de scandales publics dont vous gémissez tous les jours! Pères de famille, vous surtout, laborieux habitants des campagnes, vous vous plaignez, dans les termes les plus énergiques et quelquefois les plus déchirants, de

(56) *Conversi estis ad pastorem et episcopum animarum vestrarum.* (I *Petr.*, II, 25.)

(57) *Gratias agere debemus, fratres, quoniam supercrescit fides vestra, et abundat charitas uniuscujusque vestrum.* (II *Thess.*, I, 3.)

(58) *Oro ut charitas vestra magis ac magis abundet in scientia et in omni sensu, ut probetis potiora, ut sitis sinceri et sine offensa in diem Christi.* (*Philipp.*, I, 8 et seq.)

(59) *Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium, ut non fulgeat illis illuminatio Evangelii gloriæ Christi qui est imago Dei.* (II *Cor.*, I, 4.)

(60) *Discedent quidam a fide, attendentes spiritibus erroris.* (I *Tim.*, IV, 1.)

(61) *Ascendit fumus putei... et obscuratus est sol et aer.* (*Apoc.*, IX, 2.)

(62) *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter.* (*Col.*, II, 9.)

(63) *Secundum traditiones hominum, et non secundum Christum.* (*Ibid.*, 8.)

la corruption précoce qui s'est introduite dans le cœur des jeunes gens, de l'insubordination qu'ils professent, des excès de tout genre qui en sont la suite. Nous déplorons avec vous leur égarement; mais, hélas! ne pouvez vous pas en trouver la cause dans votre propre conduite? Ne leur avez-vous pas appris, par votre exemple, à rompre l'unique frein qui pût les retenir, à mépriser les lois de l'Eglise et les enseignements de vos pasteurs, à réduire la religion à quelques démonstrations vaines et stériles? Pères imprudents! vous recueillez aujourd'hui les fruits amers des coupables leçons que vous leur avez données, et vous expiez, par les chagrins qu'ils vous causent, le scandale de vos propres exemples.

Maîtres et maîtresses, vous vous récriez tous les jours contre la fierté hautaine et les prétentions démesurées de vos serviteurs, lors même que le commandement est juste, raisonnable et doux. Quelle est la cause de ce désordre, sinon cette passion de l'indépendance que la religion seule peut modérer et contenir? Et vous tous, magistrats, dépositaires de la puissance publique, faut-il vous rappeler ce dont vous êtes les témoins journaliers, ce qui a si souvent provoqué vos légitimes plaintes? L'autorité méconnue, violée, bravée hardiment et sans remords par des hommes présomptueux et indociles : des censures amères, des préventions odieuses, quelquefois même de sanglants outrages. Ah! n'en doutez pas, ce sont là les fruits empoisonnés de l'impiété. Elle a commencé par déclarer une guerre ouverte à la religion, qui est la base de la société; puis elle s'est attaquée à la société elle-même, en renversant tous les principes de justice et de subordination sur lesquels elle repose.

Toutefois, il faut le reconnaître, l'impiété ne se montre pas toujours ainsi dans sa honteuse nudité : elle se transforme assez souvent en une molle insouciance, en un froid dédain pour la religion.

L'indifférence, mais une indifférence calculée et systématique, est bien plus commune aujourd'hui que l'impiété déclarée. Des hommes, vieillis dans un athéisme pratique qu'ils n'osent pas s'avouer à eux-mêmes, croient avoir accompli toute justice, quand ils sont venus se distraire une heure dans nos temples à certains jours solennels, ou quand ils ont consenti, en passant, à prêter une curieuse et stérile attention à quelque prédicateur renommé. Ils vivent, du reste, dans une sorte d'engourdissement et de stupeur. Ils acceptent encore la religion comme une convenance sociale; mais, tout en lui accordant quelques hommages extérieurs, il lui refusent leurs affections et leurs pensées, et ils placent les mœurs, les opinions, la vie entière en dehors du christianisme.

Bien plus occupés de leurs intérêts que de leurs devoirs, ces hommes imprudents se livrent avec passion à l'amour des choses terrestres, et ils n'accordent à la religion qu'un mépris superbe, ou une dédaigneuse apathie. Au sein de mille distractions profanes, de mille sollicitudes tout humaines, ils passent des années entières sans lui donner une pensée sérieuse. Ils regardent le salut de leur âme comme une affaire qui leur serait étrangère, et, quoique attachés à la foi par principe, ils vont terminer leur inutile carrière sans avoir connu la fin à laquelle ils sont destinés, et sans avoir rien fait pour y parvenir.

Nous ne saurions plus en douter, N. T. C. F., une nouvelle divinité reçoit aujourd'hui les hommages qui n'appartiennent qu'au vrai Dieu. L'or et l'argent sont devenus de nouveau *les simulacres des nations* (64). Une ardente cupidité semble s'être emparée d'une partie de la société : elle menace d'éteindre la vertu dans les cœurs, et d'y faire germer tous les vices dont elle est la racine (65). Elle isole les hommes et les détourne de la pensée du ciel; elle renferme toutes leurs vues dans le cercle des objets terrestres; elle met l'égoïsme dans le fond des âmes, et elle relâche les liens sociaux en affaiblissant toutes les impressions religieuses. L'intérêt devient dès lors le honteux et puissant mobile de leurs actions : ils rapportent tout à eux-mêmes, et ne connaissent d'autre félicité que celle dont on peut jouir ici-bas. Ils vivent dans une stupide insouciance, ou dans une ignorance grossière sur tout ce qu'il leur importe le plus de connaître. *Ils ont voulu devenir riches* à tout prix, et *ils sont tombés dans la tentation* dont parle l'Apôtre; *ils s'abandonnent à mille désirs inutiles et pernicieux qui les précipitent dans la mort et la damnation éternelle* (66).

La religion seule, N. T. C. F., peut tempérer les ardeurs de cette cupidité effrénée et détruire l'empire de l'égoïsme, en rétablissant parmi les hommes un heureux concert de services et de bienfaits. Voyez ce qu'elle a opéré dans tous les temps, ce qu'elle opère encore tous les jours sous vos yeux. Grâces soient rendues à la divine bonté! Il est encore des âmes fidèles qui honorent le christianisme par les plus pures vertus, et qui le glorifient surtout par l'exercice journalier de la charité. Nous bénissons le Seigneur de ce que notre ville épiscopale se distingue entre les autres par les œuvres admirables que cette charité lui inspire. Et sans rappeler ces pieuses associations, ces utiles établissements, que le zèle a formés à une époque plus éloignée de nous; sans vous parler de ces Dames de

(64) *Simulacra gentium argentum et aurum.* (*Psal.* CXIX, 4.)

(65) *Radix omnium malorum est cupiditas.* (I *Tim.* VI, 10.)

(66) *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem... et desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem.* (I *Tim.*, VI, 9.)

charité qui, depuis de longues années, contribuent si efficacement à l'éducation des filles pauvres et au soulagement des malheureux, que ne pourrions-nous pas dire de ces pères de famille, de ces jeunes gens qui, se dérobant à tous les regards pour faire le bien, consacrent, à chercher l'indigence et à la secourir, le temps que d'autres perdent dans de frivoles amusements (67); de ces jeunes personnes devenues les *économes* aussi actives qu'intelligentes de la Providence, qui sauvent de la misère et du vice de pauvres orphelines qui allaient en devenir les victimes (68); de cette autre institution si éminemment religieuse et morale, qui a pour but d'offrir à tous les âges des livres irrépréhensibles et purs, à la place de ces honteux ouvrages où les législateurs de l'impiété et les docteurs de la volupté ont répandu à l'envi leurs funestes poisons (69).

C'est ainsi que la religion force ses ennemis eux-mêmes à la reconnaître et à la bénir, en leur montrant que seule elle possède la charité, la fécondité et la vie : comme aussi elle ouvre seule à tous les cœurs une source d'abondantes consolations, leur assure le calme et la paix, et les fait arriver à une félicité parfaite par la pratique constante de toutes les vertus.

Atttachez-vous donc du fond de vos âmes, N. T. C. F., à cette bienfaisante religion qui peut seule vous donner la vérité, l'innocence et le bonheur. N'imitez pas ces hommes, aussi malheureux que coupables, qui l'outragent ou la méprisent, et qui, plongés dans une déplorable insensibilité, vivent sans Dieu, sans culte, sans espérance pour l'avenir. Priez plutôt le Seigneur de les retirer de ce fatal assoupissement et de ne pas les laisser périr dans leur infidélité.

Et vous, nos bien-aimés coopérateurs, continuez de déployer en faveur de ces infortunés pécheurs tous les efforts de votre zèle et de votre charité. Nous n'ignorons pas les amertumes dont votre cœur est empoisonné, lorsque vous voyez la stérilité de vos travaux, les solennités peu fréquentées, les tribunaux vides, la table sainte déserte; lorsque vous ne remarquez autour de vous que le silence, la solitude et la mort. Nous partageons vos douleurs et nous conjurons *Dieu, notre Père, et Jésus-Christ Notre-Seigneur, de vous accorder la grâce et la paix, et de vous donner part aux consolations comme vous avez eu part aux souffrances* (II *Cor.* I. 2) : mais ne vous lassez pas de prodiguer à tous les secours de votre sacré ministère, et dût-il vous en coûter les plus dures privations, les plus douloureux sacrifices, les plus cruelles persécutions, au nom de Jésus-Christ demeurez fermes, et combattez jusqu'à la fin comme de vaillants soldats de ce chef immortel. Les ennemis de la religion s'appliqueront à détruire ce que vous édifiez, à perdre ceux que vous sanctifiez; ils voudront ravir pour l'enfer ceux que vous avez conquis au royaume de Dieu. Espérez tout de celui qui frappe et guérit, qui perd et ressuscite (70). Ne vous effrayez pas : mais armez-vous de la force que le Tout-Puissant prête à ses fidèles ministres, et rappelez-vous que le Seigneur garde les pieds de ses saints, et que les impies, au bruit de sa parole, seront réduits au silence dans leurs ténèbres, parce que l'homme avec toute sa fierté et sa force n'est que faiblesse devant lui (71). Il est vrai, le temps prédit par l'Apôtre des nations semble arrivé : les hommes ne supporteut plus la saine doctrine... ils ferment l'oreille à la vérité et l'ouvrent à des fables; remplissez votre devoir d'évangéliste, accomplissez votre ministère (72). Ne craignez pas de vous élever contre l'orgueil *insensé* de ces *prétendus sages;* de démasquer leurs dangereux systèmes, et de signaler tour à tour les vices qui corrompent l'innocence des mœurs et les nouveautés profanes (I *Tim.*, VI, 20) qui altèrent l'intégrité de la foi.

Mais allumez toujours le flambeau du zèle au feu de la charité, et ceux mêmes qui étaient disposés à vous décrier finiront par vous aimer et vous bénir. Que s'ils se montrent encore censeurs inexorables de votre conduite, vous porterez les yeux sur le divin modèle qui a soutenu de la part des pécheurs des contradictions bien plus violentes encore, et vous songerez à cette couronne impérissable de gloire dont ce prince des pasteurs doit récompenser vos travaux.

Pour nous, N. T. C. F., nous nous sentons pressé plus que jamais de nous consacrer tout entier à votre salut. Notre temps, notre santé, notre vie même, tout ce que nous avons vous appartient plus qu'à nous, et nous désirons ardemment nous faire tout à tous, pour vous gagner tous à Jésus-Christ (73). Dieu veuille ne pas nous reprocher un jour d'avoir violé cet engagement. Au moins, N. T. C. F., pouvons-nous nous rendre devant lui ce témoignage, que jamais rien ne nous sera plus cher que vos âmes; et grâce à ce divin pasteur qui a daigné nous confier ses brebis, le zèle et l'affection dont il remplit notre cœur pour elles, nous soutiendront toujours dans les travaux de notre ministère.

Mais vous, nos frères bien-aimés en Jésus-Christ, ne nous refusez pas le retour que le grand Apôtre attendait de ses enfants : rendez-nous affection pour affection, et étendez pour nous votre cœur, en recevant avec docilité les paroles de salut que nous vous

(67) La Conférence de Saint-Vincent de Paul.

(68) L'œuvre des orphelines.

(69) L'œuvre des bons livres.

(70) *Ipse vulnerat et medetur, percutit et manus ejus sanabunt.* (*Job*, V, 18.)

(71) *Pedes sanctorum suorum servabit et impii in tenebris conticescent; quia non in fortitudine sua roborabitur vir.* (I *Reg.*, II, 9.)

(72) *Erit tempus cum sanam doctrinam*, etc. (II *Tim.*, IV, 3.)

(73) *Omnibus omnia factus sum ut omnes facerem salvos.* (I *Cor.*, IX, 22.)

adressons. *Nous vous en conjurons, au nom de Jésus Christ, réconciliez-vous avec Dieu* (74). Accourez au pied des autels avec un cœur brisé d'une salutaire componction; venez recueillir pendant cette sainte quarantaine les paternelles instructions de vos pasteurs : venez consoler leur ministère par votre assiduité religieuse aux divins offices, et par votre empressement à solliciter la miséricorde et le pardon.

Et, pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, n'oubliez pas de joindre aux pratiques de la pénitence les œuvres de la miséricorde. Multipliez vos largesses, afin d'attirer sur vous et sur vos familles les plus abondantes bénédictions de ce Dieu tout-puissant et bon que vous ne sauriez jamais vaincre en générosité. C'est ainsi que l'aumône vivifiera votre pénitence, et augmentera pour vous les trésors de grâce que vous êtes appelés à recueillir.

Donné à Nevers, le février 1844.

V. MANDEMENT

Pour le carême de 1845.

BIENFAITS DE LA RELIGION ENVERS LA SOCIÉTÉ EN GÉNÉRAL, ET ENVERS CHAQUE PARTICULIER.

Nos très-chers frères,

Il avait été prédit de Jésus-Christ *qu'il serait un signe de contradiction* (75); et sa vie toujours traversée, et sa mort sanglante et ignominieuse ont vérifié cette prophétie. Mais ce n'était pas seulement dans sa personne qu'il devait trouver des contradicteurs, c'était aussi dans sa religion.

Dès les premiers siècles de son établissement, le paganisme, aussi insensé dans ses dogmes qu'odieux et méprisable dans son culte, avait entrepris de maintenir par la violence ce qu'il ne pouvait défendre par la raison.

Bientôt après, d'innombrables hérésies, monstreuses productions de l'orgueil humain, avaient cruellement déchiré son sein, et le faux prophète de l'Arabie avait essayé d'opposer le Coran à nos livres sacrés.

Mais Dieu réservait à son Eglise de nouvelles épreuves. Dans le siècle dernier il permit qu'une conjuration bien plus redoutable *s'élevât contre le Seigneur et contre son Christ* (*Psal.* II, 2), et, sous le prétexte de rétablir les droits d'une raison superbe, entreprît de ruiner par sa base l'édifice tout entier de la religion de Jésus-Christ.

Vous n'avez pas oublié, N. T. C. F., les efforts persévérants du philosophisme pour affaiblir toutes les croyances, pour ébranler toutes les vérités, pour substituer ses opinions et ses systèmes aux dogmes sacrés du christianisme.

Cette guerre sacrilége n'est pas terminée, et nous voyons de nos jours l'Eglise livrée encore à de violents combats de la part de ses ennemis. Sans doute l'impiété ne se montre plus aussi audacieuse et aussi violente dans ses attaques; elle paraît même quelquefois respecter la religion et lui rendre un éclatant hommage, mais au fond elle travaille avec plus d'ardeur que jamais à ruiner son empire dans les cœurs.

Sous le nom d'éclectisme ou de rationalisme, elle la mine sourdement; elle la dépouille de tout ce qu'elle a de divin, et la réduit aux mesquines proportions d'un système de morale humaine. Elle consent encore à l'admettre comme un instrument de moralisation pour le peuple ; mais pourvu qu'elle reste muette, et qu'elle ne se permette pas de censurer les erreurs et les vices. Elle veut bien la tolérer; mais à condition qu'elle placera son séjour dans les nuages; que son nom ne sera jamais prononcé dans les affaires, et qu'elle sera bannie des mœurs, des opinions, de tous les actes de la vie.

Vous les avez entendus souvent, N. T. C. F., les disciples de cette philosophie rationaliste : ils affectent de substituer la raison à la foi, et de rabaisser l'homme religieux pour relever l'honnête homme. Ils parlent quelquefois de Dieu, de vertu, de religion, mais ils veulent un Dieu perdu dans les profondeurs de l'espace, qui ne s'occupe pas de ce monde, et dont le monde n'ait pas besoin de s'occuper : ils veulent des vertus d'ostentation et d'éclat, qui reçoivent ici-bas leur récompense; une religion sans culte et sans devoirs, qui ne soit qu'une vaine spéculation, une stérile utopie. Du reste ils font bon compte de toutes les vérités de la foi, et ils se contentent de ces préceptes facilesque chacun trouve dans son cœur. Ils n'affichent pas une incrédulité ouverte, mais ils ne courbent pas la tête sous le joug de l'Evangile. Ils font de loin en loin quelques bonnes œuvres, quand l'occasion s'en présente; ils conservent certaines habitudes de moralité et d'honnêteté, pour calmer leur conscience ou pour se relever à leurs propres yeux; mais la religion n'est pour eux qu'un vain simulacre, et leur Dieu une idole sans réalité, un maître sans lois, un souverain sans autorité, qu'ils n'invoquent pas dans leurs prières, qu'ils n'écoutent pas dans ses oracles, qu'ils ne respectent pas dans ses commandements.

Nous n'entreprendrons pas, N. T. C. F., de vous dévoiler toutes les erreurs de ces dangereux apôtres du rationalisme, et de vous présenter le magnifique développement des preuves sur lesquelles repose la foi catholique. Cette tâche est confiée à vos pasteurs immédiats qui la remplissent avec un zèle au-dessus de tout éloge : mais nous croyons devoir vous faire un exposé rapide des avantages que la religion procure aux hommes, et qu'un impie rationalisme tend à leur ravir.

C'est la religion qui assure à l'homme le repos de l'esprit, en lui donnant la connaissance certaine et facile de la vérité.

L'esprit de l'homme fait souvent son tour-

(74) *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo.* (II *Cor.*, V, 20.)

(75) *In signum cui contradicetur.* (*Luc.*, II, 34; *Isa.*, VIII, 14.)

ment, dit l'Ecriture, *et ses idées vagabondes sont comme la roue qui tourne sans cesse sur elle-même* (76). Il cherche vainement le repos dans l'étude des sciences humaines: les plus vastes connaissances ne peuvent remplir les désirs de son cœur, ni la destination de son intelligence. S'il n'a que sa raison pour le conduire, il s'égare sur les points les plus importants; il ne connaît plus son origine et l'étendue de ses devoirs; il ignore le principe et la nature du souverain bien; il ne voit plus dans l'homme que son corps, dans l'univers que la matière: il se plonge dans l'abjection des sens, et il perd le sentiment de sa grandeur comme l'instinct de ses hautes destinées. Pour avoir mis trop de confiance dans une raison faible et bornée, au lieu du repos qu'il cherchait avec tant d'ardeur, il ne trouve qu'une désolante perplexité; et fatigué de ses inutiles efforts, il se jette dans un doute désespérant qui fait son supplice, ou dans une stupide indifférence qui le conduit à la mort.

Et n'est-ce pas là en effet, N. T. C F., le triste partage de tous ceux qui ont abandonné le flambeau de la foi pour suivre leurs propres lumières! Eblouis par les fausses clartés d'une raison orgueilleuse, *ils s'évanouissent dans leurs propres pensées* (*Rom.*, I, 21); *comme des enfants flottants et emportés à tout vent de doctrine* (*Ephes.*, IV, 14), ils se perdent dans la mer immense des opinions humaines, et les pompeux systèmes qu'ils avaient embrassés avec un ardent enthousiasme ne tardent pas à faire place aux plus amères déceptions. Aussi voyez comme la lassitude gagne tous les esprits, et comme toutes ces brillantes théories qui se combattent l'une l'autre et qui échouent successivement à mesure qu'on essaye de les faire passer à l'application, sont discréditées et tombent d'elles-mêmes, pour ne laisser après elles qu'un chaos monstrueux d'opinions. Voilà tout ce qui reste de ces magnifiques promesses d'un brillant avenir qui avait séduit quelques âmes généreuses, mais abusées.

La religion seule peut dissiper les ténèbres de notre esprit et satisfaire ce besoin inexprimable de vérité qu'il éprouve; parce qu'elle possède seule cette noble vie des intelligences; parce qu'elle est le véritable soleil qui doit éclairer et échauffer le monde moral.

C'est la religion qui explique à l'homme son origine et sa fin; qui lui révèle les mystères de grandeur et de bassesse, d'orgueil et de misère qu'il trouve en lui-même; qui lui fait connaître ces admirables vérités que toutes les lumières de la philosophie n'avaient pu découvrir. C'est elle qui met ces vérités à la portée des esprits les plus vulgaires comme des génies les plus élevés; qui transmet ces oracles divins par une autorité visible, la plus grande qu'il y ait dans l'univers, et qui fixe par là tous les doutes, comme elle sauve de toutes les illusions.

Il est vrai qu'elle ne satisfait pas une vaine et présomptueuse curiosité, et qu'elle nous anéantit par la foi devant l'intelligence suprême; mais c'est en cela même qu'elle calme plus sûrement nos agitations, qu'elle fait cesser toutes nos incertitudes, et qu'elle assure à notre esprit le repos que ne pouvait lui donner son orgueilleuse ignorance.

N'est-ce pas aussi la religion, N. T. C. F., qui fait goûter à l'homme le véritable repos du cœur? Qu'on ne demande pas à la raison humaine, égarée par l'impiété, de nous soulager dans nos maux, de nous consoler dans nos douleurs! elle est impuissante à produire ces merveilleux effets; elle ne sait que nous affliger, en nous découvrant impitoyablement les misères de cette vie, sans nous présenter les joies d'une vie future; en nous plaçant sous le joug de l'inexorable destin, elle ajoute à nos maux la nécessité de cacher nos larmes, et elle ne tempère jamais les rigueurs du présent par les espérances de l'avenir. Quel soulagement une froide et stérile philosophie peut-elle apporter au malheureux qui souffre? Elle lui parle de sort, de destinée; elle lui met en perspective une aveugle fatalité, inflexible à ses cris, dont il n'a pu prévenir les coups, et contre laquelle il essayerait vainement de lutter. Mais cette implacable nécessité ne lui laisse pas plus de liberté d'être tranquille dans ses douleurs que celle de ne pas les souffrir; et il ne lui reste d'autre remède à des peines souvent accablantes, qu'une sèche et sombre théorie, qui ne pénètre jusqu'au cœur que pour en augmenter la consternation.

Nous n'insisterons pas sur l'absurdité de ces doctrines, qui annoncent à l'homme le néant, et qui consacrent un des plus grands crimes de nos sociétés modernes, le suicide.

Nous ne vous parlerons pas non plus des maux qu'engendrent les passions et les vices, que l'impiété entraîne après elle; nous ne vous représenterons pas, selon le langage de l'Ecriture, *le cœur des impies comme une mer bouillonnante, dont les vagues agitées débordent sans cesse et vont porter au dehors la vase impur dont elles sont chargées* (77).

Nous voulons écarter ces lugubres idées, et en puiser de plus consolantes dans la religion.

Vous le savez, N. T. C. F., cette religion divine est la grande, la seule consolatrice de l'univers; elle soulage tous nos maux, satisfait tous nos besoins, soutient notre infirmité, assure notre repos, agrandit nos espérances. Il n'est pas une crainte qu'elle ne puisse dissiper, pas un danger qu'elle ne

(76) *Præcordia fatui quasi rota, et quasi axis versatilis cogitatus illius.* (*Eccli.*, XXXIII, 5.)

(77) *Impii quasi mare fervens quod quiescere non potest, et redundant fluctus ejus in conculcationem et lutum.* (*Isa.*, LVII, 20.)

puisse écarter, pas une larme qu'elle ne puisse sécher, pas une plaie qu'elle ne puisse cicatriser. Elle s'empare de toutes les puissances de l'âme, et, à la place des chimériques félicités qu'une philosophie mensongère lui avait promises, elle verse dans son sein les précieuses effusions de *cette paix... qui surpasse tout sentiment et tout bien.* (*Philipp.*, IV, 7.)

Sans doute la religion ne délivre pas ses enfants des maux de la vie présente; elle ne les met pas à l'abri des tribulations et des douleurs qui sont le triste partage de notre humanité. Elle nous apprend elle-même que la vertu qui s'éprouve et combat sur la terre ne doit pas être aussi parfaitement heureuse que la vertu triomphante et couronnée dans le ciel; mais elle nous explique l'origine de nos maux et nous en adoucit l'amertume. Elle nous enseigne que ce ne sont là que des peines passagères qui, après avoir expié nos infidélités, épuré nos vertus, augmenté nos mérites, consommé notre sanctification, seront suivies d'un poids immense de gloire; elle nous montre la fin de nos douleurs et la main de Dieu qui doit bientôt essuyer nos larmes. Aussi les souffrances ne peuvent-elles abattre un chrétien que la confiance anime, et que relève toujours l'espoir d'un bonheur sans mesure et sans fin.

Et quand la religion ne procurerait pas d'autres avantages, n'aurions-nous pas droit de dire à ses ennemis : cessez de décrier une religion nécessaire aux malheureux ; respectez des maximes qui leur sont chères; compatissez à leurs blessures : ils en cherchent la guérison dans le christianisme, et vous ne pourriez, vous, que les envenimer. Votre fatalité est désespérante, votre néant ne promet rien, et il ôte tout; votre suicide dépeuplerait la terre, s'il pouvait s'y étendre autant que le malheur. Nous vous plaignons d'avoir avalé le poison de cette désolante doctrine; mais renfermez-la du moins dans votre cœur, et n'en infectez pas la société, puisque vous vous vantez de l'aimer et de la servir !

Toutefois, il faut le dire hautement, la religion ne borne pas là ses divines influences : elle répand sur la société tout entière d'ineffables bienfaits; elle annonce la paix à la terre; elle prêche la concorde et la charité; elle commande l'oubli des injures; elle rappelle à tous la fidélité aux devoirs qui leur sont imposés; elle exige des riches une compassion généreuse, des pauvres une humble résignation; elle prescrit aux maîtres plus de douceur, de respect pour la liberté des consciences ; aux serviteurs, plus de reconnaissance et de subordination ; à tous, plus de soumission à la loi de Dieu, plus d'exactitude à garder les jours qu'il s'est réservés; et tandis que, selon le langage d'un illustre pontife (78), avec ses maximes hardies et commodes, l'impiété va remuer dans le cœur des peuples tout ce qu'il y a de passions désordonnées, les rend plus inquiets et plus indociles, les irrite contre le joug des lois et de l'autorité, relâche tous les liens domestiques, et tend ainsi à porter le trouble dans les familles comme dans la société : la religion s'applique à maintenir partout l'ordre et la sécurité; elle apprend à tous à être contents de la situation où Dieu les a placés.

Mais c'est surtout dans l'exercice de la charité que paraît, avec tout son éclat, sa douce et céleste influence : elle tend sans cesse à détruire en nous l'empire de l'égoïsme; elle montre à l'homme des frères dans ses semblables, et les porte à les soulager par tous les dévouements d'une tendre et inépuisable bonté; elle laisse l'impiété perpétuer ses blasphèmes, ses dérisions, ses calomnies; elle ne lui répond que par de nouveaux bienfaits.

Quels services ne rend-elle pas à la société ! Chaque jour elle nourrit l'indigent, elle revêt sa nudité, elle instruit son ignorance, elle console ses douleurs. Que de fondations précieuses, que de charitables institutions sont dues à cette bienfaisante religion ! N'est-ce pas elle qui a produit ces humbles frères des Ecoles chrétiennes, qui se consacrent avec un dévouement si admirable à l'enseignement des enfants du pauvre? n'est-ce pas elle qui conduit la sœur de Charité dans les plus secrets réduits de la misère pour la soulager? n'est-ce pas elle qui ouvre des asiles aux orphelins délaissés, et prépare une retraite au repentir? ne s'applique-t-elle pas à soulager tous les besoins et toutes les infortunes? n'inspire-t-elle pas sous vos yeux, à des femmes, à des jeunes gens, je dirais même à des enfants, le zèle le plus actif, la charité la plus généreuse et la plus pure?

Portez vos regards sur ce diocèse : vous y verrez disséminés çà et là d'utiles et nombreux établissements. Ici, ce sont des écoles gratuites pour les pauvres; là, des hospices pour les malades; plus loin, des secours distribués aux indigents; ailleurs, des ateliers sous le nom modeste d'ouvroirs, où les enfants se forment à l'amour de Dieu et à l'amour du travail. N'est-ce pas sous les inspirations de la religion qu'ils ont été fondés? Oui, N. T. C. F., c'est à la religion que la société les doit; c'est elle qui communique à des âmes généreuses cette sensibilité féconde, cette activité éclairée, ce dévouement sans bornes que vous avez si souvent admirés.

Que la philosophie se présente, et qu'elle nous dise ce qu'elle peut opposer à ces miracles de la charité chrétienne ? Où sont les malheureux qu'elle console, les pauvres qu'elle soulage, les ignorants qu'elle instruit, les infirmes qu'elle assiste, les monuments utiles qu'elle élève ? Jusqu'à présent elle s'est contentée d'entasser des systèmes, de rêver de chimériques projets, de recommencer sans profit d'infructueux, de stériles essais : quelquefois, elle s'irrite du

(78) Mgr l'évêque d'Hermopolis.

bien qu'inspire la religion ; elle parle d'ambition et d'envahissement ; elle crie à des abus imaginaires ; elle poursuit de ses amères censures les âmes charitables qui s'immolent tous les jours au soulagement de l'humanité.

Nous ne voulons pas nous abandonner à de trop justes récriminations : mais qu'il nous soit permis de proclamer à la face du soleil que la religion est la grande bienfaitrice des hommes, l'appui le plus ferme des sociétés. Comment ne nous affligerions-nous pas, après cela, en voyant les tristes préventions que quelques personnes, estimables peut-être à d'autres titres, nourrissent contre elle ? en entendant leurs plaintes odieuses contre l'intolérance prétendue d'une religion qui repose tout entière sur la charité ! Comment ne gémirions-nous pas, dans toute l'amertume de notre âme, de la désastreuse propagation de ces doctrines perverses, qui n'inspirent aux générations nouvelles d'autre sentiment que la haine de la religion, et qui les poussent aveuglément vers l'athéisme ?

Plaignons ces hommes infortunés qui se sont faits si gratuitement les ennemis d'une religion de paix et d'amour, et qui ne voient pas que les coups qu'ils dirigent contre elle ébranlent la société dont elle est la base. Elevons-nous courageusement contre les outrages dont ils la poursuivent, et ne nous laissons pas abuser par les égards qu'ils lui témoignent quelquefois pour arriver plus sûrement à leur but. Car il faut le dire, N. T. C. F., on ne retrouve pas toujours dans la conduite de ces hommes la droiture dont ils se vantent dans leurs discours. C'est ainsi qu'ils protestent de leur respect pour la religion, et ils accablent d'insultes la plupart des pieuses institutions qu'elle a fondées. Ils n'osent pas l'attaquer sous sa véritable dénomination, et ils la calomnient, l'avilissent sous des noms déguisés. Ils combattent l'Eglise catholique sous le nom de superstition et d'abus ; le zèle le plus pur sous le nom de fanatisme ; et le sacerdoce entier sous le nom d'une société célèbre à laquelle ils ont voué une haine irréconciliable.

Pour vous, chrétiens fidèles, qui conservez le trésor de la foi, vous qui, dans ces jours nébuleux, êtes notre espérance et notre joie, continuez de rendre à la religion de Jésus-Christ les hommages que vous lui devez. L'Eglise attend même que vous la dédommagiez de ses pertes par l'accroissement de votre zèle. Joignez-vous à vos pasteurs pour soutenir la cause de cette religion qui est le patrimoine commun des prêtres et des fidèles : prenez garde de vous laisser surprendre par les suggestions de ces hommes pervers qui n'ouvrent la bouche que pour décrier la vertu. Rejetez avec indignation les productions de ces écrivains licencieux ou impies, qui s'appliquent avec un zèle infernal à corrompre vos intelligences et vos cœurs. Repoussez loin de vous toutes ces doctrines pestilentielles qui iraient dessécher dans vos cœurs les sources précieuses et sacrées de la vertu et du bonheur.

Mais n'oubliez pas les deux moyens les plus puissants de contribuer à la gloire de Dieu et à l'honneur de la religion : la prière et le bon exemple. Unissez-vous en esprit, vous qui savez ce que peut le concert des voix gémissantes auprès du Dieu de miséricorde ; unissez-vous pour lui demander la conservation de la foi catholique dans notre patrie. Faites révérer par vos œuvres cette foi sacrée qu'on ose blasphémer. Forcez les impies de convenir qu'une religion qui persuade des vertus si pures ne peut être que l'ouvrage de Dieu même. *Que votre conduite soit irrépréhensible parmi les hommes disposés à vous décrier, afin que, témoins et admirateurs de vos bonnes œuvres, ils glorifient le Dieu que vous servez* (79).

Quant à vous, prêtres de Jésus-Christ, nos bien-aimés coopérateurs, ne laissez point votre courage s'abattre, ni votre ardeur s'affaiblir : le Seigneur est avec vous ; son invisible protection vous environne ; sa grâce vous console et vous soutient. Ne craignez rien, continuez de prier, de travailler et de combattre ; les accents de votre voix finiront par pénétrer jusqu'au fond des âmes, et vous triompherez de l'erreur et du vice par l'onction de vos discours et par l'autorité de vos vertus. *Ne nous lassons pas de faire le bien*, dit l'Apôtre, *puisque, si nous ne perdons pas courage, nous moissonnerons dans le temps* (80).

Nous réclamerons toujours votre concours, zélés pasteurs des âmes, qui avez bien voulu ajouter à vos fonctions pastorales un ministère plus laborieux encore, et qui allez avec un cœur d'apôtre prêter à vos confrères le secours de votre parole et de votre généreux dévouement ; nos vœux précèdent vos pas, et quelque part que vous alliez, nous sommes en esprit avec vous, pour conjurer le ciel de vous donner toute puissance sur les cœurs, afin que vous soyez des anges de bénédiction et de paix, et que de vos bouches coule l'onction descendue des vives sources des prophètes et des apôtres, pour inonder la maison de Dieu. *Que la grâce et la paix vous soient données par Dieu notre père, et Jésus-Christ Notre-Seigneur. . . . à cause de votre zèle pour la prédication de son Evangile. . . Nous avons une ferme confiance que celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre la perfectionnera jusqu'au jour de Jésus-Christ* (81).

Donné à Nevers, le 12 janvier 1845.

(79) *Conversationem inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum.* (I *Petr.*, II, 12.)

(80) *Bonum facientes non deficiamus, tempore enim suo metemus, non deficientes.* (*Galat.*, VI, 9.)

(81) *Gratia vobis et pax a Deo patre nostro, et Domino Jesu Christo..., super communicatione vestra in Evangelio... confidens hoc ipsum, quia qui cœpit in vobis opus bonum perficiet usque in Diem Christi Jesu.* (*Philipp.*, I, 2, 5, 6.)

VI. MANDEMENT.

Pour le carême de 1847,

ET POUR LE JUBILÉ UNIVERSEL, A L'OCCASION DE L'EXALTATION DU PAPE PIE IX.

Nos très-chers frères,

Au moment où nous nous disposions à vous adresser nos paternelles exhortations, en ouvrant la sainte quarantaine, une voix plus puissante que la nôtre s'est fait entendre, et nous nous sommes recueilli pour écouter, dans un silence respectueux, les enseignements sacrés de celui que nous vénérons tous comme le vicaire et le représentant de Jésus-Christ sur la terre.

Elevé au faîte de la dignité apostolique, assis sur cette chaire de Pierre, à laquelle ses vertus personnelles et ses rares lumières donnent déjà tant d'éclat, cet auguste pontife, mettant toute sa confiance dans le secours d'en haut, implore les prières du peuple chrétien pour l'obtenir ; et tandis qu'il ouvre les trésors de l'Eglise pour les répandre sur nous avec abondance, il demande en retour un tribut de supplications et de vœux, afin d'attirer sur le pasteur et sur le troupeau les faveurs célestes et les bénédictions divines.

Puis, portant ses regards sur cette immense famille dont il a été établi le chef et le père, il nous signale les embûches cachées sous nos pas ; il nous dévoile les périls sans nombre auxquels se trouvent exposées les brebis confiées à ses soins.

Périls du côté de « ces hommes qui, repoussant les saines doctrines et fermant l'oreille à la voix de la vérité, produisent au grand jour les opinions les plus funestes, et font tous leurs efforts pour les répandre dans le public et les faire triompher. » (*Encyclique du pape Pie IX*, à l'occasion de son exaltation.)

Périls du côté de « ces ennemis de la vérité et de la lumière, si habiles dans l'art de tromper, que l'on voit fouler aux pieds tous les droits divins et humains, ébranler et détruire la religion catholique et la société civile.» (*Encyclique.*)

Périls du côté de ces impies qui semblent avoir *conspiré contre le Seigneur et contre son Christ ;* de ces ardents apôtres de l'erreur qui s'attachent par tous les moyens à multiplier les complices de leur impiété ; qui cherchent à enlever au peuple ses croyances et ses habitudes religieuses, et qui, dans leur aveugle délire, se dévouent à l'infernale mission de détruire la pureté des mœurs, l'intégrité de la foi et la fidélité à toutes les pratiques saintes.

Périls du côté de ces fiers disciples de la sagesse humaine qui, « sous prétexte de favoriser le progrès des lumières, mettent tout en œuvre pour ruiner la foi, la soumettre, ainsi que la parole divine, à la raison, et ne craignent pas d'outrager ainsi le Dieu qui, dans son infinie bonté, a daigné par sa céleste doctrine ouvrir aux hommes la route du bonheur et du salut.» (*Encyclique.*)

Périls du côté de ces hommes aveugles qui affectent un insouciant dédain pour la religion et les devoirs sacrés qu'elle impose ; qui voudraient, s'il leur était possible, élever sur les ruines de l'Evangile de Jésus-Christ, un Evangile de probité mondaine ; substituer une morale naturelle à la morale divine, et s'affranchir des mystères, du culte, et des sacrements de l'Eglise catholique.

Périls du côté de ces indifférents qui, « ôtant toute distinction entre la vertu et le vice, la vérité et l'erreur, prétendent que les hommes peuvent obtenir leur salut éternel dans quelque religion que ce soit, comme s'il pouvait y avoir jamais accord entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres, entre le Christ et Bélial. » (*Encyclique.*)

Nous gémissons, N. T. C. F., de rencontrer si fréquemment aujourd'hui de ces prétendus chrétiens qui proclament une criminelle neutralité dans les croyances, et qui professent pour la religion cette indifférence glaciale qui est le poison de toute morale et la mort de toute vertu. Nous les voyons, avec une amère douleur, déserter nos temples, même les saints jours du dimanche ; consacrer ces jours que le Seigneur s'est réservés à des divertissements coupables ou à des travaux qu'il ne peut que maudire ; s'excommunier eux-mêmes, en ne s'asseyant pas avec leurs frères à la table eucharistique, même dans la solennité pascale.

Plongés dans une fatale insensibilité, ces chrétiens, qui n'en ont plus que le nom, vivent sans Dieu, sans culte, sans espérance pour l'avenir; ou si l'habitude les ramène quelquefois à nos cérémonies, ils ont rompu le principal lien qui les attachait à la société des fidèles, et unis à l'Eglise par le titre de chrétien qu'ils portent encore, ils ont cessé depuis longtemps de l'être par la fréquentation des mêmes sacrements et la participation aux mêmes grâces.

Périls du côté de ces hommes ennemis de la paix autant que de la vérité, qui sont *pleins de menaces et qui ne respirent que la haine des disciples du Sauveur.* (*Act.*, IX, 1.) Ils savent, ces hommes qu'égare une aveugle prévention, ils savent que le règne du mal trouve sa plus forte opposition dans vos pasteurs; ils savent que ce règne ne peut s'établir avec succès aussi longtemps que le clergé jouit de la confiance des peuples, et ils s'attachent à séparer le troupeau de ceux qui le gardent. Ils frappent le pasteur afin que les brebis soient dispersées. (*Marc.*, XIV, 27.) Que d'imputations mensongères, que d'accusations insensées n'ont-ils pas soulevées? que d'anecdotes scandaleuses, que de fables ridicules n'ont-ils pas inventées? que de déclamations violentes sur les prétendus empiétements du clergé, sur les envahissements de son zèle, sur son esprit de domination? Quelle noire malignité se révèle dans les discours qu'ils tiennent, dans les bruits absurdes qu'ils

propagent, afin de nous dénigrer à vos yeux, de déverser sur notre ministère la dérision et le mépris, et de nous enlever votre estime, votre confiance et votre amour? Et aussi, quels efforts infatigables pour atteindre leur but! La calomnie les précède, l'hypocrisie les couvre, l'audace les soutient; de là cette terreur vague, ces défiances injurieuses, qu'ils s'efforcent d'inspirer sur les vues du clergé; ces propos odieux qu'ils accréditent, tantôt à la suite des incendies qui ont ravagé plusieurs départements, tantôt à l'occasion des fléaux redoutables dont Dieu châtie quelquefois nos iniquités. Mais vous savez, N. T. C. F., comment vos prêtres, fidèles au précepte de leur divin Maître, continuent de se venger, en répondant *aux malédictions par les bienfaits, aux persécutions par la patience, aux blasphèmes par des prières* (I *Cor.*, IV, 12, 13; *Luc.*, VI, 20); en assistant vos pauvres, en visitant vos malades, en secourant vos veuves, en recueillant vos orphelins, en se dévouant au soulagement de toutes vos misères et de tous vos besoins.

Périls du côté de ces funestes écrits dont la France est inondée, qui obscurcissent les vérités les plus claires, qui attaquent les principes les plus incontestables, qui étouffent ou dessèchent dans les cœurs tout germe de vertu; du côté de ces livres et libelles qui surgissent de toute part pour enseigner le mensonge et le vice, et qui, disséminant partout, pour la ruine du peuple chrétien, des doctrines empoisonnées, font à la religion et à la société un mal irréparable; du côté de ces ouvrages conçus par le génie du mal, inspirés par le délire des passions et la haine fanatique de toute croyance religieuse, qui ne tendent qu'à dégrader l'esprit et à dépraver le cœur; du côté de ces feuilletons licencieux, de ces pamphlets diffamatoires où tout est mis en œuvre pour ébranler la foi, corrompre les mœurs, avilir le sacerdoce; du côté de ces productions impies ou obscènes qui étendent au loin leurs ravages, qui ont envahi les palais et les chaumières, les comptoirs et les ateliers, les lieux publics et les habitations particulières, et qui précipitent la société dans une voie de désorganisation et de ruine.

Périls du côté de cet esprit d'orgueil qui affaiblit tout pouvoir, qui déconsidère toute autorité, qui jalouse toute supériorité; de cet esprit d'indépendance qui repousse toute espèce de joug; qui, ne voulant pas le règne de Dieu sur l'homme, s'affranchit bien plus encore de toute soumission, de tout respect aux puissances de la terre; de cet esprit d'inquiétude et de mécontentement qui blâme tout, qui condamne tout, qui inspire le dégoût du passé, la lassitude du présent, et le désir toujours insatiable d'un chimérique avenir.

Périls de tous côtés.... *Jusques à quand, Seigneur, différerez-vous de nous faire miséricorde? Ouvrez les yeux, et voyez notre désolation; nos ennemis veulent renverser vos promesses, exterminer votre héritage, fermez la bouche à ceux qui louent votre saint nom, éteindre la gloire de votre temple et de vos autels. Montrez-vous à nous, Dieu fort, au temps de notre affliction; écoutez la voix de ceux qui mettent en vous leur plus chère espérance, sauvez-nous de la main des méchants* (*Dan.*, XVIII, 4; *Esther*, XIV, 9.)

Mais déjà se lèvent sur nous, N. T. C. F., les jours de propitiation et de salut. Le vicaire de Jésus-Christ vient d'ouvrir la source des bénédictions célestes, en accordant le jubilé universel que nous vous annonçons. Il nous invite tous à venir avec empressement puiser ces eaux vives et salutaires qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle. (*Joan.*, IV, 14.) Il nous conjure de désarmer, par nos prières et par nos larmes, la justice de Dieu, irritée par les péchés des hommes.

Et dans quel moment avons-nous eu un plus pressant besoin d'apaiser cette redoutable justice? N'êtes-vous pas effrayés du spectacle déchirant qu'offre partout à vos yeux la vue des misères publiques et privées? votre cœur n'est-il pas douloureusement affecté des maux qui nous pressent et nous accablent de toutes parts? quelle prudence, quelle sagesse humaine peut indiquer un moyen pour calmer les esprits agités? pour éclairer les consciences aveuglées, pour ramener tant d'hommes exaltés par les passions, égarés par d'imprudents discours, par de dangereux écrits; pour faire revivre la foi, la confiance et la paix! Nous ne cherchons pas, N. T. C. F., à jeter la terreur dans les âmes: les faits parlent eux-mêmes assez haut. Qui pourra détourner de dessus nos têtes les maux lamentables et les fléaux terribles qui semblent nous menacer? N'hésitons pas à le dire, notre grande ressource est dans la vertu des supplications et dans la puissance des larmes; elle est dans la prière assidue du juste qui a tant de valeur aux yeux de Dieu (*Jac.*, V, 16); elle est dans le cri du cœur qui, partant d'une *âme humiliée, pénètre les nues et ne redescend jamais sans avoir obtenu un regard du Très-Haut* (*Eccli.*, XXXV, 21); elle est enfin dans l'observance des œuvres expiatoires, dans la pratique du jeûne et dans celle de l'aumône qui, selon le langage des saints livres, *couvre la multitude de nos péchés.* (*Jac.*, V, 20.)

Humiliés sous la main puissante du Seigneur, *allons donc avec confiance au trône de sa grâce* (*Hebr.*, IV, 16); et, pénétrés d'un vif sentiment d'humilité, adressons sans relâche, au *Père des miséricordes* et au *Dieu de toute consolation* (II *Cor.*, I, 3), les plus instantes prières, pour que, par les mérites de son Fils unique, il daigne répandre sur nous l'abondance des dons célestes.

Supplions aussi ce Dieu bon d'arrêter le désordre des éléments, de faire cesser le malheur et l'inclémence des saisons. Hélas! un trop grand nombre d'hommes regardent les fruits de la terre comme le produit de leur travail, sans élever leurs

regards vers le ciel : montrons-nous plus reconnaissants et plus fidèles. La terre a reçu la semence qui doit nous fournir une nouvelle moisson : toujours soumise aux ordres de la Providence, elle se couvrira bientôt de verdure et de fleurs; mais quel besoin n'avons-nous pas de demander au maître souverain de la nature que les saisons nous soient favorables, que les pluies et les chaleurs nous soient distribuées en raison de nos besoins; qu'il éloigne de nous ces fléaux destructeurs qui détruisent souvent en un jour les plus belles espérances.

N'oubliez pas aussi, N. T. C. F., que la charité est l'âme de la vie du monde, qu'elle rend dignes de miséricorde ceux qui ont été miséricordieux. (*Matth.*, V, 7.) *Ouvrez tous la main aux besoins de votre frère qui est dans l'indigence* (*Deut.*, XV, 11), *et ne détournez pas les regards d'aucun pauvre, afin que Dieu ne les détourne pas de dessus vous. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu donnez de bon cœur le peu que vous avez; car vous amasserez ainsi un grand trésor pour le jour de la nécessité.* (*Tob.* IV, 7 et seq.) Et quand fut-il plus nécessaire, N. T. C. F., de recommander l'exercice de cette précieuse vertu! Jamais le nombre des pauvres fut-il plus multiplié et leurs besoins plus pressants? Le salaire de leur travail ne peut plus atteindre le prix des denrées les plus indispensables, et plusieurs d'entre eux sont incapables même de travailler. Si l'humanité élève la voix en leur faveur, combien plus éloquent n'est pas le langage de la religion! Ah! malheur aux riches qui, sourds aux cris des indigents, refuseraient de racheter leurs péchés par les aumônes! (*Dan.*, IV, 24.) Mais aussi, malheur à vous, pauvres de Jésus-Christ, si tout à la fois exigeants et ingrats envers les riches, vous méconnaissiez leurs bienfaits, vous rebutiez et découragiez leur charité qui se montre aujourd'hui si généreuse et si active! Malheur à vous, si, murmurant contre la Providence de votre état de pauvreté et de souffrance, vous en perdiez les mérites pour votre salut!

En sollicitant vos largesses pour les pauvres, N. T. C. F., nous ne craignons pas de nuire aux œuvres que nous vous avons tant de fois recommandées; nous savons que la charité se multiplie selon les circonstances et les besoins, et l'expérience des sacrifices généreux qu'elle vous a déjà inspirés nous est un sûr garant de ceux que nous avons droit d'attendre de vous.

Vous continuerez de donner pour le soutien de cette œuvre, la plus grande, la plus sainte et la plus féconde qui fut jamais, l'œuvre de la Propagation de la foi.

Vous donnerez pour le développement de ces asiles où nous avons recueilli de pauvres enfants sous les ailes de cette Providence qui dispense la nourriture aux oiseaux du ciel, et la rosée à l'herbe des des champs. (*Psal.* CXLVI, 8, 9.)

Vous donnerez surtout pour ces maisons cléricales, auxquelles se rattachent les plus chères espérances de la religion, et qui préparent à l'Eglise des ministres fidèles pour perpétuer son enseignement et vous conduire dans les voies du salut.

Enfin, N. T. C. F., vous ajouterez à l'aumône et à la prière un vif repentir de vos péchés, une componction salutaire, un désir sincère de vous réconcilier avec le Seigneur. Dociles à l'invitation qu'il vous adresse par notre bouche, vous viendrez purifier vos consciences, sanctifier vos âmes, ouvrir vos cœurs aux divines effusions de la grâce.

Que ne nous est-il permis d'espérer que ce saint temps de jubilé produira parmi vous les heureux effets qu'il produisait autrefois parmi les fidèles! Ces jours de solennelles expiations et de religieuses tristesses étaient alors des jours de gloire et de triomphe pour l'Eglise notre mère. Tous ses enfants entraient dans la carrière avec la même ardeur; tous la parcouraient avec le même courage; les pécheurs pour mériter le pardon de leurs fautes, les justes pour épurer leur vertu, tous pour se renouveler dans un esprit de sainteté. Mais aujourd'hui, quelle n'est pas notre douleur de voir cette multitude infinie de prévaricateurs que rien ne peut tirer de leur assoupissement, et pour qui ces jours sacrés seront encore peut-être, comme ils l'ont été déjà, des jours d'impénitence et d'endurcissement! Ah! s'il leur reste encore quelques sentiments de religion, quelque étincelle de cette foi dans laquelle ils ont été élevés et qui a fait le bonheur de leurs premières années, nous les conjurons, *par les entrailles de la miséricorde divine* (*Luc.*, I, 78), de ne pas méconnaître notre voix paternelle, de ne pas laisser échapper une occasion si favorable de rentrer en grâce avec le Seigneur. Les moments sont précieux, N. T. C. F.; *la charité de Jésus-Christ vous presse* (II *Cor.*, V, 14), le moindre délai pourrait vous être funeste; allez avec empressement vous jeter dans les bras de la miséricorde et chercher la réconciliation et la paix.

Et vous, prêtres du Dieu vivant, nos chers et fidèles coopérateurs, en vous invitant à partager avec nous, comme membres d'une même famille, le ministère sacré dont nous sommes dépositaire, quelles espérances ne fondons-nous pas sur le zèle si actif et si dévoué dont vous nous avez déjà donné tant de preuves! Eclairés sur le prix infini des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, vous ne cesserez d'envisager le retour, la conversion des pécheurs comme le plus bel apanage du sacerdoce et la plus douce récompense de vos travaux. Vous irez avec une nouvelle ardeur, pendant ces saints jours, *chercher les brebis perdues de la maison d'Israël* (*Matth.*, XV, 24); et vous recevrez avec une indulgente bonté les pécheurs conduits à vos pieds par un sincère repentir.

Nous savons tout ce que nous avons à attendre de votre zèle, de votre charité sans

bornes; nous avons vu, pendant ces dernières années, les prodiges de grâce que vos prédications apostoliques ont produits; nous avons vu, dans un grand nombre de paroisses, les tribunaux de la réconciliation assiégés, la table eucharistique réunissant tous les enfants du Père de famille, et nous avons béni *le Dieu de toute consolation* (II *Cor.*, I, 3) de tant de fruits de salut qui ont fait le bonheur et la gloire de ces religieuses paroisses : mais ne déposez pas les armes de votre milice spirituelle; instruisez, pressez, conjurez du haut de la chaire de vérité, sans vous laisser jamais décourager par l'apparente inutilité de vos efforts : « Ne vous lassez pas de prêcher l'Evangile, afin que le peuple chrétien, toujours plus pénétré des saintes maximes de la loi de Dieu, évite le mal, fasse le bien, et marche dans les voies du Seigneur... Toutefois, ayez soin de corriger et de reprendre, dans un esprit de douceur et de mansuétude, par des avis et des conseils paternels, sachant que souvent la bonté obtient plus que la sévérité, l'exhortation plus que la menace, la charité plus que l'autorité.

« Au milieu des difficultés et des embarras, ne vous laissez point abattre par la crainte, mais cherchez votre force dans le Seigneur; et, confiant dans la puissance de sa grâce, pensez que du haut du ciel il a les yeux fixés sur ceux qui travaillent pour la gloire de son nom, qu'il applaudit à ceux qui se présentent avec générosité dans la carrière; qu'il aide ceux qui combattent et qu'il couronne les vainqueurs. » *(Encyclique.)*

Grand Dieu ! nous cultivons, nous arrosons; vous seul donnez l'accroissement et la fécondité (I *Cor.*, III, 6, 7); jetez du haut du ciel des regards miséricordieux sur cette portion chérie de votre héritage : ne permettez pas que nous méconnaissions encore aujourd'hui le temps propice et favorable de votre visite. *(Luc.*, XIX, 44.) Jamais la voix de Jésus-Christ votre divin Fils, jamais la voix des justes qui lui sont unis dans la gloire ne s'est fait entendre plus fortement que dans la solennité du jubilé consacré par la glorieuse application de leurs mérites. Détournez, Seigneur, les yeux de dessus les crimes des enfants pour prendre en considération la sainteté des pères, le zèle et les vertus des Eulade, des Aré, des Jérôme et de tant d'autres grands pontifes dont les noms, écrits dans le livre de vie, honoreront à jamais les fastes de cette Eglise. Quelque grandes que soient nos iniquités, votre miséricorde, ô mon Dieu ! est plus grande encore; daignez en signaler l'étendue vraiment infinie, en faisant descendre sur nous, du sein des trésors éternels, ces grâces puissantes et privilégiées qui opéreront infailliblement la sanctification du pasteur et du troupeau.

Donné à Nevers, le 28 janvier 1847.

VII. LETTRE PASTORALE

A l'occasion de la seconde visite générale de son diocèse.

SUR LA PROFANATION DU DIMANCHE.

Enfin, nos très-chers frères, nous avons pu réaliser ce vœu que nous n'avions cessé de former depuis le jour où Dieu nous a établi le *pasteur* et l'*évêque de vos âmes* (I *Petr.*, II, 25); nous venons de terminer la visite générale de notre diocèse que nous avions entreprise pour *confirmer vos cœurs dans la sainteté* (82-83), et *pour distribuer à chacun de vous la part des grâces spirituelles qui doivent vous affermir* (84) dans les voies du salut.

Avant de commencer une nouvelle série de courses apostoliques, nous éprouvons le besoin de jeter un regard sur cette vaste carrière que nous venons de parcourir, et de vous communiquer, dans toute l'effusion de notre âme, nos joies et nos douleurs, nos espérances et nos craintes.

Et d'abord laissez-nous vous dire, nos très-chers coopérateurs, quelle satisfaction nous avons goûtée à nous rapprocher de vous, à reconnaître par nous-même la pureté de votre doctrine, les mérites de vos œuvres; à recevoir les épanchements de votre confiance, à encourager tous les projets de réforme et d'amélioration que vous inspire votre zèle, à vous trouver enfin tels que nous vous désirions, vraiment pasteurs par votre vigilance et votre dévouement.

Quelle consolation pour notre cœur d'apprendre que vous étiez unis avec vos frères dans le sacerdoce par une sainte communauté de vœux et d'intentions, *rompant aux petits le pain de l'instruction* (*Act.* III, 46.; *Psal.* XVIII, 8), et trouvant encore dans le trésor de votre pauvreté de quoi subvenir aux besoins de l'indigence. ¡Quelle douce jouissance pour nous que de voir dans un certain nombre de paroisses, grâce à votre sollicitude, des églises relevées ou restaurées, des presbytères convenablement réparés, le champ du père de famille soigneusement cultivé, les pauvres évangélisés, les ménages unis, les tribunaux de la pénitence fréquentés, la sainte table entourée d'une couronne de justes, vos personnes chéries et respectées, et vos noms bénis par la reconnaissance du peuple.

Vous aussi, N. T. C. F., vous avez rempli notre cœur de joie par votre foi, votre zèle et votre ferveur. Vous nous avez fait souvent oublier les fatigues de notre apostolat par votre empressement à venir entendre notre parole, et à recueillir les grâces et les bénédictions que nous vous apportions au nom du souverain Pasteur des âmes.

Avec quel bonheur nous montions dans la chaire évangélique pour vous rappeler vos devoirs, vous reprocher quelquefois vos infidélités, et plus ordinairement vous féliciter de votre zèle et de vos vertus ! Qu'il

(82-83) *Ad confirmanda corda vestra in sanctitate.* (I *Thess.*, III, 13.)

(84) *Ut aliquid impertiar vobis gratiæ spiritualis ad confirmandum vos.* (*Rom.*, I, 11.)

nous était doux de distribuer de nos propres mains le pain de vie à d'innombrables convives assis au banquet eucharistique ! Que nous aimions à être entouré de vos enfants pour les bénir, les interroger sur les premiers éléments de la foi, imprimer sur leur front le caractère indélébile et sacré de la perfection du christianisme !

Et ce n'est pas seulement sur ce point que nous avons eu à reconnaître et à bénir vos dispositions. Que de fois nous avons admiré le zèle de plusieurs paroisses à construire ou à réparer leurs églises, et à s'imposer les plus généreux sacrifices pour la restauration des presbytères, la décoration des autels, l'entretien perpétuel de la lampe du sanctuaire, et toutes les autres nécessités du culte divin ! Quelles louanges n'avons-nous pas eu à donner aux habitants de Donzy, D'Hun-les-Places, la Celle-sur-Nièvre, Arbourse, la Maison-Dieu, Chalaux, etc. (85)...

Mais nous devons ici faire un pénible aveu ; toutes les paroisses n'ont pas manifesté le même dévouement, et ne nous ont pas donné les mêmes consolations. Nous avons trouvé des églises pauvres et insuffisantes, des sanctuaires désolés, plus semblables à une maison abandonnée qu'à la maison de Dieu, plus faits pour contrister la foi que pour l'exciter. Nous avons vu des tableaux déchirés, des murailles noircies et dégradées, des autels tombant de vétusté ; nous avons gémi plusieurs fois de la malpropreté dégoûtante des chaires, des confessionnaux, et principalement des fonts baptismaux.

Plus d'une fois aussi nous avons logé dans des presbytères obscurs, étroits, malsains, dont les poutres mal assurées et les murs déjà croulants menaçaient de nous ensevelir sous leurs ruines.

Cependant, nous n'hésitons pas à le dire, N. T. C. F., ces abus et ces besoins nous ont bien moins vivement affecté que les maux spirituels qui désolent certaines parties de notre diocèse. Notre âme a été cruellement déchirée en voyant l'indifférence profonde de quelques paroisses, en apprenant que l'impiété, l'ignorance et la corruption continuaient d'y exercer les plus lamentables ravages.

Et ce qui nous a rempli surtout d'une amère et inexprimable douleur, c'est de penser, c'est de voir quelquefois de nos propres yeux que la profanation du saint jour de dimanche, inconnue à nos pères, s'étend jusque dans les portions les plus religieuses de notre diocèse, et infeste surtout quelques paroisses de la manière la plus déplorable. Sans doute, nous savons tout le zèle que mettent encore un grand nombre d'entre vous à fréquenter nos temples dans ce saint jour ; mais que dirons-nous à tant d'habitants des campagnes comme des villes, qui ne se souviennent du dimanche que trois ou quatre fois par an, à certaines grandes fêtes? que dirons-nous à tant d'hommes, honorables d'ailleurs par leurs lumières et leur position sociale, à tant d'hommes de négoce et d'industrie, pour qui le dimanche n'est plus le jour du repos, mais le jour du travail ; plus le jour du seigneur et de la vertu, mais le jour du démon et du péché.

Que leur dirons-nous, N. T. C. F. ? Ah ! nous laisserons le prophète leur dire à notre place : *Mais quelle est donc cette coupable habitude que vous avez contractée de profaner le jour du Seigneur ?* (II *Esdr.*, XIII, 17.) D'où peut venir une pareille conduite ? Comment expliquer cette obstination à vous séparer ainsi de la religion de tous les siècles, à braver l'autorité divine, à étouffer la voix de votre conscience ? Quoi donc, est-ce indifférence ? est-ce impiété ? est-ce respect humain ? est-ce vil et sordide intérêt ?

Nous l'ignorons, mais ce que nous savons et ce que nous devons vous dire, c'est que cette profanation du saint dimanche est une espèce d'apostasie, et que par là vous semblez annoncer à tout ce qui vous entoure que vous abjurez Dieu et votre religion.

Et en vérité, quand nous vous voyons en ce saint jour ouvrir vos ateliers, travailler vos champs, transporter vos récoltes et vaquer à tant d'œuvres serviles, n'est-ce pas comme si vous consommiez une véritable apostasie ?

Et quand, sans travailler à des œuvres serviles, vous restez dans vos maisons, livrés à de vaines occupations ou à des amusements frivoles, et demeurant étrangers aux assemblées chrétiennes de votre paroisse, sans messe, sans office divin, sans instructions, sans prières, que vous reste-t-il de votre religion ? Par quels liens y tenez-vous encore ? Est-ce que vous n'en devenez pas de véritables apostats, reniant son culte, son sacrifice, sa doctrine, ses biens, ses espérances ?

Vous profanez le dimanche ! dès lors, nous n'avons plus besoin de vous demander : Que croyez-vous encore ? Hélas ! que peut-on croire, lorsqu'on ne connaît rien ? et que peut-on connaître de sa religion, si l'on n'en entend jamais parler, si la prédication pastorale ne vient chaque semaine réveiller ce qu'on en a appris dans son enfance ?

Vous profanez le dimanche ! dès lors nous ne vous demanderons plus comment vous vivez ; hélas ! nous ne comprenons que trop ce que peut devenir un cœur si faible et si exposé au péché, sans la prière et le saint sacrifice de nos autels ; rien n'éclaire, rien ne réveille, on ne sait plus rou-

(85) Parmi les églises restaurées, nous pourrions citer Decize, Cervon, la Marche, Varennes-les-Nevers, Varennes-les-Narcy, Glux, Villapourçon, Saint-Aguan de Cosne, Sauvigny-les-Bois, Colmery, Cessy, Magny-Cours, Livry, Cercy-la-Tour, Menou, Saint-Quentin, Champlemy, Corvol-l'Orgueilleux, Saint-Ouen, etc.

gir, la conscience s'éteint comme la foi.

Vous profanez le dimanche ! nous n'avons pas à vous demander ce que devient alors pour vous ce jour qui devait être un jour de lumière, de grâce et de salut ; quelles assemblées viennent remplacer les assemblées chrétiennes, quelle licence, quelle joie brutale, quelles honteuses orgies, quelles infamies qui feraient rougir les païens ?

Vous profanez le dimanche ! plus d'instruction chrétienne, plus de règle de mœurs, plus d'habitudes religieuses ; mais l'ignorance dans les enfants, la corruption dans la jeunesse, le malaise dans les familles, les désordres et les calamités pour tous.

Vous profanez le dimanche ! et, en refusant à votre corps un repos indispensable, en le condamnant à un travail excessif, comme en livrant votre âme sans relâche aux agitations de la vie matérielle, vous troublez l'ordre de la Providence, et vous abrégez vos jours en les rendant plus douloureux.

Vous profanez le dimanche ! et vous attirez sur vous les malédictions célestes, et vous préparez, sans vous en douter, la ruine de votre fortune et ces effroyables catastrophes qu'amène tôt ou tard le mépris des lois divines.

Et ne dites pas que le temps vous manque, que votre intérêt, votre position, vos affaires, ne vous permettent pas d'accomplir le précepte du Seigneur ! comme si le temps du dimanche vous était accordé pour autre chose que pour le sanctifier ; comme si votre intérêt n'était pas celui de votre éternité ; votre première position, celle de chrétien ; votre grande affaire, celle de votre salut !

Que nous serions heureux, s'il nous était donné, en reprenant le cours de nos visites pastorales, de trouver tous les cœurs dociles à cette loi sainte ; de voir les rangs se presser dans la maison du Seigneur, et un religieux repos interrompre les travaux et les intérêts du temps, pour les ramener à ceux de l'éternité.

C'est sur vous que nous comptons pour obtenir ce précieux résultat, nos chers et dignes coopérateurs ; vous que Dieu a choisis pour gouverner sous notre autorité une portion du troupeau confié à notre sollicitude. Nous avons la ferme confiance que Dieu bénira vos travaux, et qu'il couronnera de succès vos efforts pour la sanctification des âmes. Nous savons vos peines, vos épreuves et les obstacles que l'ennemi du salut suscite souvent à votre ministère ; mais nous savons aussi que rien ne résiste à un zèle persévérant et à une généreuse charité.

Nous continuerons aussi de réclamer votre précieux concours, hommes apostoliques, prêtres dévoués que nous avons choisis pour nous précéder et aller en notre nom prêcher le royaume de Dieu : *Criez avec force et ne cessez pas, donnez à votre voix l'éclat de la trompette* (*Isa.*, LVIII, 1) ; faites entendre cette *parole pleine de magnificence et de vertu* (*Psal.* XXVIII, 4), si puissante pour éclairer, pour toucher, pour convertir. Elevez-vous avec une sainte liberté, et contre l'orgueil qui monte sans cesse, et contre l'indépendance qui se révolte, et contre la science qui enfle, et contre l'ignorance qui aveugle, et contre la cupidité qui dévore, et contre les passions qui corrompent l'homme et la société.

Elevez-vous surtout avec toute l'énergie de votre zèle contre la profanation du saint jour du dimanche. Instruisez, exhortez les peuples sur ce devoir si important et si sacré ; pressez, conjurez, tonnez, s'il le faut, du haut de la chaire de vérité contre des profanations d'autant plus déplorables que rien ne saurait les justifier.

Pour vous, bons et fervents chrétiens, notre consolation et notre joie, vous dont la foi et la piété nous édifient dans chaque paroisse que nous visitons, portion chérie du troupeau de Jésus-Christ, gardez fidèlement le trésor de la grâce et l'espérance du bonheur éternel que le Sauveur vous promet. ***Restez fermes et immobiles, travaillant sans cesse de plus en plus à l'œuvre de Dieu, assurés que ce Dieu, à qui vous aurez consacré tous les instants de votre vie, vous conservera fidèlement le prix de vos travaux*** (86).

Priez pour nous, nos frères bien-aimés, pendant le cours de ce laborieux ministère que nous allons reprendre au sein des villes et des bourgades de notre diocèse. Demandez à Dieu notre Père, et à Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'il nous ouvre la voie jusqu'à vous (87), non-seulement en conduisant et protégeant nos pas, mais en nous ouvrant les avenues des cœurs, et en donnant à toutes nos paroles, à toutes nos démarches, cette persuasion qui peut seule les rendre profitables. Demandez-lui aussi qu'il remplisse nos mains de bénédictions, qu'il nous accorde de les répandre sur vous aussi fructueuses qu'abondantes ; que toutes les vertus chrétiennes germent sur notre passage ; que nous portions au milieu de vous la charité, l'union et la paix.

Nous ne voulons pas terminer cette paternelle exhortation sans vous inviter à bénir avec nous la divine Providence des bienfaits dont elle vient de nous combler, en faisant succéder à une année de calamités et de souffrances une année d'abondance et de prospérité. Ce Dieu toujours miséricordieux et bon, *qui blesse et qui guérit, qui conduit aux portes de la mort et qui*

(86) *Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles, abundantes in opere Domini semper, scientes quod labor vester non est inanis in Domino.* (I *Cor.*, XV, 58.)

(87) *Ipse autem Deus et pater noster, et Dominus noster Jesus Christus dirigat viam nostram ad vos.* (I *Thess.*, III, 11.)

rappelle à la vie (*Job.*, V, 18), après nous avoir visités par deux fléaux redoutables, que nos péchés n'avaient que trop mérités, vient d'abréger nos épreuves et de nous dispenser ses plus riches faveurs. Donnons un libre cours à notre reconnaissance et à notre allégresse. Joignez, N. T. C. F., vos actions de grâces aux nôtres.

Bénissez le Seigneur et n'oubliez jamais ses bienfaits. Il a racheté votre vie de la mort; il vous couronne de miséricorde et d'amour, et il rassasie de bonheur vos désirs (88). *Louez le avec crainte et tremblement, et que vos œuvres glorifient le Roi des siècles* (89).

Donné à Nevers, le 20 décembre 1847.

VIII. MANDEMENT

A L'OCCASION DES ÉVÉNEMENTS DE FÉVRIER 1848, ET DE LA CONVOCATION DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

A la première nouvelle des graves événements dont Paris venait d'être le théâtre, nous nous sommes hâté, nos très-chers frères, de réclamer les prières de nos bien-aimés coopérateurs, afin d'obtenir du Seigneur qu'il eût pitié de son peuple, et qu'il continuât de répandre sur notre patrie ses plus riches bénédictions. Aujourd'hui, c'est à vous-mêmes que nous voulons nous adresser.

Vous êtes encore tout émus, N. T. C. F., de cette grande catastrophe qui vient de renverser en quelques heures un trône en apparence inébranlable, et qui lui a substitué immédiatement un gouvernement populaire. Votre amour de la religion vous a fait craindre peut-être qu'elle ne pût s'accommoder que difficilement des nouvelles institutions que la France vient de se donner. Nous aimons à vous rassurer, N. T. C. F., et à vous déclarer que la religion ne consacre aucune forme de gouvernement comme nécessaire; qu'elle se tient en dehors de la politique, et qu'elle vit aussi paisiblement sous le régime d'une république que sous celui d'une monarchie. Elle proclame que *toute puissance vient de Dieu* (*Rom.*, XIII, 1), et elle apprend aux hommes à marcher droit vers le ciel, sous tous les astres et par tous les chemins.

Et pourquoi vous effrayeriez-vous, N. T. C. F., d'un gouvernement qui proclame la liberté, l'égalité et la fraternité? Ces principes sont l'expression la plus pure des doctrines évangéliques, le caractère même du christianisme que nous avons le bonheur de professer. « Ils forment la base de la morale que la religion enseigne au monde (90), » ainsi que le reconnaît le gouvernement dans une circulaire qu'il vient de nous adresser.

Oui, N. T. C. F., cette religion divine est une religion de liberté. C'est elle qui, la première, est venue annoncer à la terre la liberté chrétienne, source et modèle de toute vraie liberté; c'est elle qui a brisé les chaînes de l'esclavage en Europe, qui a combattu dans tous les temps et le despotisme et la tyrannie. Sans doute, elle ne veut pas la licence des esprits, le renversement des idées d'ordre et d'harmonie sociale; elle exige une entière soumission aux lois, un sincère dévouement à la patrie; mais elle reconnaît et proclame le droit de posséder son âme devant les hommes, c'est-à-dire la vraie liberté, la liberté religieuse d'où sont sorties toutes les autres libertés civiles, politiques et sociales qui se développent si largement de nos jours.

C'est une religion d'égalité. Elle rappelle les hommes à une origine commune, à une même immortalité. Elle donne des leçons aux riches, des bénédictions aux pauvres; elle nous déclare tous enfants du même père. Elle met Dieu lui-même à la place des maîtres, et Dieu encore à la place des serviteurs, pour inspirer aux uns plus de soumission, aux autres plus de bienveillance et d'égards, à tous plus de respect pour l'homme chrétien qui est toujours à ses yeux, soit qu'il commande, soit qu'il obéisse, l'image de l'Eternel et le cohéritier de sa gloire.

C'est une religion de fraternité. Elle regarde tous les hommes comme membres de la même famille; elle veut qu'ils n'aient tous qu'un cœur et qu'une âme : elle déracine l'égoïsme, elle enfante la charité, elle étouffe les mauvais instincts et inspire toutes les vertus. Elle établit parmi les citoyens un heureux concert de services et de bienfaits; elle élève incessamment leurs pensées aux grandes choses, et leur répète à chaque instant qu'il est beau de se sacrifier pour ses frères; elle ne veut pas de pauvre qui ne soit secouru, de faible qui ne soit protégé, d'ignorant qui ne soit instruit. Du reste, elle s'applique à concilier tous les intérêts, à fondre toutes les opinions, à éteindre toutes les haines, à réunir tous les partis.

N'hésitez donc pas, N. T. C. F., à vous rallier franchement et sans arrière-pensée à un gouvernement qui adopte une devise si conforme au véritable esprit du christianisme.

Que des souvenirs amers ne viennent pas porter l'inquiétude et l'alarme dans vos esprits. Grâce à la divine Providence, ils sont loin de nous ces temps désastreux où le pouvoir établi pour cimenter l'ordre social n'était employé qu'à le dissoudre, et où les lois, impuissantes pour protéger, n'étaient, pour les bons citoyens, qu'un objet de terreur et d'effroi. A l'agitation des

(88) *Benedic... Domino, et noli oblivisci omnes retributiones ejus... qui redimit de interitu vitam tuam; qui coronat te in misericordia et miserationibus, qui replet in bonis desiderium tuum.* (*Psal.* CII, 2, 4, 5.)

(89) *Cum timore et tremore confitemini illi; regemque sæculorum exaltate in operibus vestris.* (*Tob.*, XIII, 6.)

(90) *Circulaire du ministre des cultes aux archevêques et évêques de France*, du 11 mars.

partis a succédé le besoin du calme et du repos, et les leçons de l'expérience ont dissipé le triste prestige des systèmes tyranniques et irréligieux. Le souvenir des malheurs d'une époque déjà éloignée de nous entraîne les esprits vers des idées d'ordre et de véritable liberté qui suffiront pour en prévenir le retour. Le gouvernement provisoire vient du reste de déclarer hautement que les droits et« les intérêts de la religion ainsi que ceux de ses ministres seraient protégés par les institutions de la république, comme ils l'ont été par le respect du peuple dans les glorieuses journées de février. (*Circulaire précitée.*)

Placés dans des circonstances aussi favorables, il nous est permis sans doute de nous livrer à de douces espérances. Toutefois, N. T. C. F., n'oublions pas que si la force peut fonder ou relever les états, c'est à la justice seule qu'il appartient de les maintenir et de les rendre florissants. C'est dans la sagesse des institutions et des lois que chacun trouve le gage de sa sûreté et les garanties de son bonheur; c'est dans l'heureux équilibre qu'elles établissent entre le besoin général et les intérêts particuliers, que chacun puise les motifs de s'attacher à la patrie qui l'a vu naître et aux chefs qui la gouvernent.

Mais que peut la sagesse des hommes abandonnée à elle-même et livrée à ses propres conseils? Nous savons *qu'à Dieu seul appartient le conseil, l'équité, la prudence* (*Prov.*, VIII, 14); nous savons qu'*il tient les cœurs dans sa main*, *et* qu'*il sait incliner vers le bien toutes les volontés*, *lorsqu'il a résolu de sauver son peuple.* (*Esther*, XIII, 9.) Adressons-lui nos plus ardentes supplications, afin qu'il daigne accorder à la France de loyaux et fidèles représentants qui ne cherchent point leurs intérêts, mais ceux du pays; qui veuillent sincèrement les libertés publiques, et avec elles celle de la religion, soutien nécessaire de ces libertés. Conjurons-le de répandre sur eux les lumières, afin qu'ils puissent résoudre avec sagesse les grandes questions sociales qui vont être soumises à leurs délibérations; qu'ils travaillent efficacement à guérir les plaies de la patrie, et à fonder sa prospérité sur les bases immuables de la justice et de la vérité.

Pour nous, nos chers coopérateurs, nous continuerons de remplir tous les devoirs de notre ministère de paix et de charité, sans craindre que rien ne vienne en suspendre ou en troubler l'accomplissement. Désormais, une heureuse harmonie doit régner entre l'Eglise et l'Etat, car tous deux ont les mêmes intérêts; tous deux réclament un bien commun, la liberté.

Du reste, nos frères bien-aimés, nous serons fidèles à notre mission toute céleste, et quoique pleins de zèle et d'amour pour notre patrie, nous demeurerons toujours étrangers aux discussions de la politique et aux luttes des partis. Nous passerons, comme notre divin Maître, en faisant le bien (*Act.*, X, 38), et en nous montrant en toutes circonstances les amis du peuple, les pères des pauvres, et les défenseurs des classes laborieuses et souffrantes. Nous redoublerons nos prières et nous demanderons instamment à Dieu qu'il donne aux hommes investis de l'autorité suprême les lumières d'en haut et la divine assistance dont ils ont besoin pour diriger, d'une main ferme et habile, les rênes de l'Etat, et que l'ère où nous entrons soit pour tous les Français une ère de prospérité, de paix et de bonheur.

Donné à Nevers, le 15 mars 1848.

IX. MANDEMENT

Pour le carême de 1849.

L'ABANDON DE LA RELIGION EST LA CAUSE DE TOUS NOS MAUX.

Nos très-chers frères,

Nous attendions avec impatience le retour de la sainte quarantaine pour vous faire entendre notre voix paternelle, et pour vous associer à tous les sentiments qui se pressent dans notre âme.

L'année qui vient de finir a été pour nous tous une année de tribulations et d'épreuves, pendant laquelle Dieu semble avoir voulu, comme le dit le Prophète, ajouter *la douleur à la douleur, et la misère à la misère.* (*Jer.*, XLV, 3.) Mais que de graves et salutaires enseignements ressortent des grands événements qui se sont accomplis sous nos yeux!

Au sein de notre patrie nous avons vu un trône puissant s'écrouler et disparaître, une révolution aussi rapide qu'imprévue changer la forme du gouvernement, détruire de fond en comble l'ancien ordre de choses, et lui substituer un pouvoir nouveau. Au dehors, nous avons été témoins d'un spectacle plus étonnant encore: tous les peuples se sont agités, toutes les nations se sont précipitées à travers les révolutions avec l'impétuosité de la tempête; une commotion générale a ébranlé le monde. Jamais on ne vit à la fois plus de grandeurs abattues, plus de fortunes renversées, plus de courages troublés, plus de politiques déconcertées, plus de projets confondus, plus de science humaine embarrassée, plus de systèmes en défaut dans le moment même où le siècle vantait avec le plus de complaisance sa prudence et sa gloire.

Mais au milieu de ces étranges bouleversements et de ces ruines immenses, la religion est demeurée toujours ferme et immuable comme le Dieu qu'elle adore. Depuis dix-huit siècles elle a vu se renouveler autour d'elle les mœurs, les lois, les institutions des peuples, les empires eux-mêmes; seule, elle a conservé sa perpétuelle uniformité, grâce à la main puissante qui la conduit et la protége. Sans doute elle n'est pas à l'abri des tribulations et des combats; elle a même essuyé plus de traverses et de persécutions que toutes les institutions ensemble, et encore à ce moment

elle éprouve dans la personne de son auguste chef d'inexprimables douleurs. Mais, placée au-dessus des agitations de la terre, elle s'avance pleine de force et de majesté, repoussant ses ennemis et réparant ses pertes, se montrant toujours ce qu'elle a été depuis sa naissance, l'asile de la vertu, l'école de la justice, la colonne et le fondement de la vérité. Aux épreuves momentanées qu'elle est condamnée à subir, elle oppose avec confiance le souvenir des gages sans nombre que Jésus-Christ lui a donnés de sa protection invincible, et les promesses qui garantissent son immortelle durée. Toujours brillante au sein même des adversités, elle continuera de s'avancer à travers les révolutions et les siècles, sans que rien soit jamais capable de l'abattre ou de l'ébranler. *Née avant l'aurore* (*Eccli.*, XXIV, 14) comme *la sagesse de Dieu*, elle ne connaît point la loi des changements, et jusqu'à la fin des temps elle annoncera *la bonne nouvelle du salut* (*Ephes.*, I, 13), et proclamera l'*Evangile éternel.* (*Apoc.*, XIV, 6.)

Il n'en est pas ainsi, vous le savez, N. T. C. F., des institutions humaines; elles partagent la faiblesse de notre nature, et conservent la mobilité de leur origine.

Et c'est bien là, puisqu'il faut le dire, le grand mal de notre société, aujourd'hui : l'instabilité des lois qui la régissent, l'incertitude de l'avenir qui s'ouvre devant elle. Il semble que les maux présents annoncent des maux plus terribles encore : le dégoût gagne les hommes de bien, l'audace des méchants s'accroît, l'orgueil s'élève contre toute autorité, la cupidité jette un œil d'envie sur tout ce qui possède; toutes les mauvaises passions s'agitent et s'enflamment.

A Dieu ne plaise que nous cherchions à porter le trouble et l'effroi dans vos âmes, N. T. C. F.; mais nous ne devons pas vous taire la vérité, ni vous entretenir dans une sécurité funeste. Nous ne sommes point rassuré, lorsque nous voyons de hardis novateurs qui, avec des systèmes absurdes et des phrases souvent dénuées de sens, entreprennent d'attaquer tout ce qui existe, et font trembler la société jusque dans ses fondements; qui, pour guérir quelques abus, veulent anéantir tout notre passé, sans tenir compte ni des leçons de l'expérience, ni des bienfaits du temps. Nous tremblons, lorsque nous entendons ces sophistes présomptueux qui, dans leur fol orgueil, osent nous parler des progrès de la raison, et qui, changeant sans cesse du matin au soir, nous donnent leurs doutes, leurs variations, leurs hésitations, pour de salutaires et incontestables vérités. Ne vont-ils pas jusqu'à invoquer l'Evangile, et jusqu'à se couvrir du nom le plus sacré pour autoriser et justifier leurs absurdes rêveries?

Ah! sans doute! l'Evangile proclame la liberté, mais une liberté sage et soumise à la loi de Dieu. La religion se prête à tous les gouvernements, elle s'incorpore à tous les états où elle est admise, mais elle recommande toujous la paix et le respect pour les puissances établies. (*Tit.*, III, 1.)

Dans la bouche de ces hommes, la liberté n'est trop souvent qu'une impie dérision, et le nom de Jésus-Christ une profanation sacrilége de tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus saint. L'Evangile n'est pas pour eux le livre de vie : Jésus-Christ n'est ni leur maître, ni leur modèle; et ce Rédempteur divin, l'objet de nos adorations et le fondement de nos espérances, est banni de leurs cœurs. Il n'est plus à leurs yeux qu'un roi détrôné, dont les sujets rebelles dédaignent l'antique autorité et violent sans remords les saintes ordonnances. Infatués cependant de leur propre mérite, ils se regardent eux-mêmes *comme des dieux*, libres, indépendants, *connaissant le bien et le mal* (*Gen.*, III, 5); mais voilà que le Seigneur punit leur orgueil par l'humiliation, et leur fausse sagesse par l'esprit de vertige.

Demandez, N. T. C. F., à ces imprudents novateurs ce qu'ils ont gagné en essayant de substituer leurs folles utopies aux sages enseignements de l'expérience et aux consolantes lumières de la foi? Ils ont tout abattu, sans pouvoir rien réédifier. Novices dans la connaissance des hommes et des choses, ils avaient prétendu constituer une nouvelle société en dehors de la nature humaine, et ils n'ont pu faire que des ruines. A ce moment ils s'agitent encore, tourmentés par la violence de leurs désirs, par la présomption de leurs espérances, par les prétentions de leur orgueil, et ils ne réussissent qu'à produire des secousses qui inquiètent et ébranlent la société tout entière.

C'est ainsi que Dieu se plaît à confondre leurs théories insensées, et qu'il ne cesse de nous rappeler qu'*en vain les hommes travaillent à élever l'édifice* de leur prospérité, si le *divin* architecte *n'édifie* avec eux (*Psal.* CXXVI, 1); qu'entreprendre de gouverner les peuples sans mettre dans ses intérêts celui qui tient en ses mains les cœurs de la multitude, c'est s'exposer sans boussole et sans guide à l'inconstance des vents et à la fureur des tempêtes; qu'enfin, ce n'est ni de la valeur des soldats, ni de la perfection des systèmes, ni des ressources du génie qu'il faut attendre des succès, mais *du Dieu vivant dans tous les siècles, qui change à son gré les temps, qui établit et transfère les royaumes, dont la puissance ne passera pas, qui est le seul libérateur et Sauveur des rois et des nations.* (*Daniel.*, I, 6.) Il veut nous apprendre que ce n'est jamais impunément qu'on méprise sa religion et qu'on foule aux pieds ses lois saintes. Aussi, voyez ce que nous sommes devenus depuis que l'impiété a étendu ses ravages parmi nous! Il nous avait prodigué tous les éléments de gloire et de prospérité : mais cette gloire semble avoir disparu; cette prospérité paraît évanouie; les craintes les plus déchirantes nous assiégent de toutes parts; on se livre aux plus sombres alarmes, au milieu même des bien-

faits du ciel. Et pourquoi, sinon parce que de tous les biens dont nous pourrions nous enorgueillir, l'essentiel, celui sans lequel tout n'est que néant, la religion, manque; et avec elle, le vrai frein des passions, le véritable mobile des vertus nécessaires au repos et au bonheur de la société.

Comprenez donc bien, N. T. C. F., que le relâchement des mœurs et l'altération de l'esprit religieux sont les présages plus menaçants pour la tranquillité des peuples et la stabilité de leurs institutions. Si ces principes destructeurs, agissant toujours et tendant toujours à s'accroître, n'étaient pas arrêtés, la subversion des empires, l'anéantissement même des nations en deviendraient les effets naturels et nécessaires, comme dans l'ordre des décrets divins ils en seraient l'infaillible et juste châtiment.

Mais après les maux inouïs que l'impiété a causés à notre patrie, notre premier besoin ne sera-t-il pas la religion! N'est-ce pas à cette colonne fondée sur la pierre que nous attacherons nos destinées? Ne sera-t-elle pas ce centre unique que l'on verra réunir tous les intérêts, rallier tous les partis, réaliser tout espoir de bonheur et de prospérité? N'est-ce pas cette fille du ciel qui viendra effacer toutes les haines, éteindre tous les souvenirs pénibles, et rendre aux familles l'union et la paix, à la France sa puissance et sa gloire?

Accourez à elle, N. T. C. F., et venez chercher dans son sein les lumières et les grâces qui seules peuvent adoucir vos peines, dissiper vos illusions et calmer vos terreurs.

Vous vous plaignez amèrement des maux qui vous accablent, et dont il ne vous est pas donné d'apercevoir le terme. Vous seriez tentés quelquefois d'accuser la Providence de trop de rigueur, et de vous laisser aller à de coupables murmures. Hé quoi! méconnaîtriez-vous les leçons qu'elle vous donne, et les moyens de salut qu'elle vous offre? Car, ne vous y trompez pas, c'est Dieu lui-même qui vous presse de revenir à lui, d'élever avec confiance vos regards vers le ciel et d'y placer toutes vos espérances. Jetez-vous à ses pieds et implorez sa miséricorde, par la ferveur de vos prières, par les gémissements d'un cœur contrit et humilié, par les larmes d'une sincère pénitence, par les dons d'une charité généreuse et pure.

Quant à vous, chrétiens fidèles, qui n'avez jamais partagé les funestes égarements des hommes dont nous parlons, et qui partagez cependant leurs châtiments et leurs peines, ne vous abandonnez pas à une inconsolable douleur, et *ne vous attristez pas comme ceux qui n'ont point d'espérance.* (I *Thess.*, IV, 19.) Vous savez qu'il y a dans le ciel un Maître souverain qui gouverne, ordonne et arrange tout pour les fins marquées dans ses décrets éternels. Tout conspire à nous faire admirer et adorer son ineffable sagesse; et, tandis que les hommes politiques raisonnent et se conduisent comme si tout était abandonné à leurs calculs et aux ressources de leur génie, nous le voyons agir selon les dispositions de sa Providence, toujours miséricordieuse et toujours souveraine.

Gardez-vous, N. T. C. F., de blesser cette Providence par des précautions excessives, des prévoyances inquiètes ou de sinistres appréhensions, parce qu'alors votre vie ne serait plus qu'une agitation perpétuelle, un enchaînement de sollicitudes et de craintes qui rempliraient votre esprit, troubleraient votre cœur, et feraient perdre à votre âme cette paix qui est la seule félicité de la vie présente.

Ne vous élevez pas non plus avec amertume contre les hommes que vous regardez comme les véritables auteurs de vos maux, et dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins; car c'est lui qui permet et dirige tous les événements: c'est de sa main que partent les disgrâces comme les faveurs, les châtiments comme les bienfaits. Sa Providence se montre dans les grandes catastrophes qui ébranlent les sociétés, comme dans les grandes commotions de la nature: elle emploie les volontés des hommes, comme elle commande aux éléments, et les révolutions des empires sont prévues et réglées par elle, aussi infailliblement que l'ordre des saisons. Mais n'en doutons pas, N. T. C. F., sa bonté paternelle veillera sur nous au milieu de cette mer orageuse où nous attendent peut-être encore de si noires tempêtes et de si redoutables abîmes. Tandis que nous semblons errer à l'abandon, au gré des ondes et des vents, toujours attentive, elle tiendra l'œil ouvert sur nos dangers, et elle saura bien, quand il sera temps, calmer la fureur de la tourmente et rassurer nos esprits alarmés.

Si le Seigneur cependant, insensible à nos larmes, permettait que nos épreuves devinssent plus rigoureuses, nous nous rappellerions les paroles du Prince des apôtres: *Ne soyez pas surpris lorsque Dieu vous éprouve par le feu des afflictions, comme si quelque chose d'extraordinaire vous arrivait, mais réjouissez-vous plutôt de ce que vous participez ainsi aux souffrances de Jésus-Christ, afin que vous soyez comblés de joie dans la manifestation de sa gloire. Vous êtes bien heureux si vous souffrez pour le nom de Jésus-Christ parce que l'honneur et la vertu de Dieu reposent sur vous.* (I *Petr.*, IV, 12-15.)

Jetons-nous tous avec confiance dans le sein de notre Dieu; prions-le d'éclairer ceux qui nous gouvernent, de les pénétrer surtout de cette vérité: que la religion est la première force d'un gouvernement, la base fondamentale sur laquelle doivent porter toutes les lois et toutes les institutions d'un peuple, et écrions-nous avec transport: O religion sainte, vous êtes notre unique ressource, et le salut de la patrie repose sur vous! vous êtes le seul frein aux passions déchaînées qui menacent de

tout entraîner dans un commun abîme; poursuivez vos triomphes parmi nous; poussez dans notre terre de profondes racines, et étendez vos rameaux sur notre patrie ; abaissez-les sur elle, afin de la guérir et de la sauver.

Pour vous, nos bien-aimés coopérateurs, vous que la divine Providence a placés au milieu des peuples pour en être les pasteurs et les modèles, secondez les efforts d'une religion qui n'a d'autre but que de rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Vous tenez dans vos mains les plus grands et les plus puissants ressorts du bien public; unissez-vous à elle pour achever ce grand et magnifique ouvrage. Que votre zèle soit tendre et compatissant ; qu'il soit aussi prudent et éclairé; mais en même temps qu'il soit ferme et intrépide, et que chacun de vous puisse dire avec l'apôtre saint Paul : *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ? Sera ce l'affliction ou les angoisses, ou la faim ou la nudité, ou les périls ou la persécution, ou le glaive?* Au milieu de tous ces maux, nous demeurerons victorieux et inébranlables par le secours de celui qui nous a aimés. (*Rom.*, VIII, 35.)

Donné à Nevers, le 2 février 1849.

X. MANDEMENT

Pour le carême de l'année 1850.

SUR LE PRÊTRE VIS-A-VIS DE LA SOCIÉTÉ.

En ouvrant cette sainte quarantaine, nos très-chers frères, nous éprouvons le besoin d'adresser de solennelles actions de grâces au *Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation* (*Jer.*, XLVII, 6), qui a daigné enfin éloigner de nous cette mystérieuse et terrible épidémie, qui, malgré nos vœux et nos supplications, a exercé sur plusieurs points de ce diocèse de si cruels ravages.

La redoutable épée suspendue sur nos têtes est rentrée dans le fourreau. Ce fléau, dont le nom seul glace d'épouvante, a cessé pour nous. Si le mal n'a point approché de nos demeures, ou si, après nous avoir fait éprouver ses rigoureuses atteintes, nous n'avons pas été absorbés comme tant d'autres, aimons à reconnaître que nous en sommes redevables à la miséricorde céleste, et que le bienfait de notre conservation et de notre délivrance nous appelle au pied des autels pour y porter le tribut de notre vive et sincère reconnaissance : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti.* (*Thren.*, III, 22.)

Mais, N. T. C. F., en remerciant le Seigneur de nous avoir épargnés, de nous avoir délivrés, offrons-lui, avec nos actions de grâces, des cœurs soumis et repentants, résolus désormais à le servir avec plus de fidélité qu'autrefois, décidés à lui consacrer les restes d'une vie qui lui appartenait tout entière. Ne nous éloignons pas de Dieu, parce que la crainte s'est éloignée; ne refusons pas plus longtemps de nous assujettir à l'observation de sa loi, *de peur*, dit le Prophète royal, *qu'il ne s'irrite encore contre nous*, qu'il ne punisse notre ingratitude et notre obstination, *que sa colère ne s'embrase tout d'un coup ;* de peur que, nous étant soustraits à la voie de son obéissance, nous ne périssions sans retour et sans espoir de rentrer dans la voie de la justice : *Apprehendite disciplinam, ne quando irascatur Dominus, et pereatis de via justa, cum exarserit in brevi ira ejus.* (*Psal.* II, 12.)

Nous ne pouvons aussi, N. T. C. F., nous dispenser de louer avec effusion de cœur la prévoyance, les soins, les sacrifices qui ont adouci la rigueur de la calamité, et de proclamer le dévouement des magistrats, des médecins, qui ont déployé toutes les ressources du zèle et de la science pour combattre les progrès de la contagion et en tempérer l'activité meurtrière.

Qu'il nous soit permis également de bénir la charité vraiment héroïque de tant de pasteurs, de tant de prêtres dévoués, qui se sont fait un devoir de prodiguer aux infortunés atteints du fléau les secours précieux de leur ministère ; n'épargnant, pour assister leurs frères malheureux, ni leurs peines, ni leur santé, ni leur vie. Leur mérite a été d'autant plus grand que, dans plusieurs paroisses, faut-il en faire le douloureux aveu ! ils ont été l'objet des plus révoltantes, comme des plus stupides accusations.

Car, nous ne pouvons pas nous le dissimuler, N. T. C. F., l'impiété continue de poursuivre le clergé de ses calomnies et de ses outrages, bien persuadée que le moyen le plus efficace de ruiner la religion est de déverser le mépris et la haine sur ses ministres.

Laissez-nous profiter de cette occasion pour défendre le sacerdoce catholique, et pour le venger des attaques et des invectives de ses ennemis. Dieu nous est témoin que, dans le choix de ce sujet, nous consultons bien plus l'utilité de vos âmes que l'avantage de ceux à qui l'Eglise en a confié le soin. Nous n'hésitons pas à déclarer qu'en vous parlant du prêtre, nous ne voulons envisager que la divine mission qu'il remplit au milieu de vous, et le respect, la soumission que vous devez à celui qui, selon l'expression de l'Apôtre, est *l'homme de Dieu* (91) auprès des peuples, et l'homme des peuples auprès de Dieu (92).

Oui, N. T. C. F., le prêtre est pour vous l'homme de Dieu, le représentant de sa puissance, le dépositaire de sa justice, le dispensateur de ses miséricordes. C'est entre ses mains que Jésus-Christ a mis toutes ses richesses, tous les fruits de ses travaux, les clefs de son royaume, les sacrements de sa religion, la sainteté de ses mystères, la vertu de sa parole, son corps mystique, et tout ce qu'il a de plus précieux et de plus cher. Intercesseur des hommes auprès de

(91) *Tu vero homo Dei.* (I *Tim.*, VI, 12.)
(92) *Pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum.* (*Hebr.*, V, 1.)

Dieu, ministre intermédiaire entre le Créateur et la créature, le prêtre est chargé de porter jusqu'au trône de l'Eternel vos vœux et vos besoins, et *il invoque* pour vous *avec confiance le Tout-Puissant, en offrant la victime sans tache* (93). Du haut de la tribune sacrée, il rompt avec amour le pain de la parole pour nourrir de la science et de la doctrine (94) le peuple qui lui est confié. De sa bouche sort une morale pure et céleste qui éclaire les esprits et embrase les cœurs. Son éloquence est dans la vivacité de sa foi, dans l'ardeur de son zèle, dans l'amour qu'il porte à son troupeau.

Après avoir élevé les yeux vers le ciel pour en faire descendre toutes les bénédictions spirituelles, il les abaisse sur la terre pour en découvrir toutes les misères et les soulager; il se rappelle qu'il est homme de miséricorde (95); il compatit à toutes les douleurs, il s'associe à toutes les infortunes, il s'applique toujours, selon le conseil de l'Apôtre, à vaincre le mal par le bien (96). Suivez-le dans tout le cours de son ministère, et partout vous le verrez l'appui du faible, le soutien de la veuve et de l'orphelin, l'ange tutélaire de l'enfance, le guide le plus sage, le consolateur le plus fidèle; toujours occupé à sécher des pleurs que d'autres ont fait répandre, et ne passant sur la terre que pour distribuer aux hommes des paroles célestes et des espérances infinies.

Sa charité ne connaît point de bornes: il est occupé sans cesse à combler les abîmes que le malheur et l'indigence creusent devant lui, et il devient, par son ministère, la providence visible de tous ceux qui souffrent. Travailleur infatigable et dévoué, rien ne le rebute, et son industrieuse activité triomphe de tous les obstacles. Tantôt il relève, sans le briser, le faible roseau courbé par l'orage; tantôt, du souffle de sa charité, il rallume la flamme qui venait de s'éteindre, et il la fait briller du feu le plus pur. Toujours, la joie sur le front, le pardon sur les lèvres, il déploie les trésors de sa tendresse paternelle. Du foyer de son cœur s'échappent par torrents des fleuves de lumière et de vie, qui entretiennent partout la chaleur et la fécondité.

Et voilà celui que l'impiété cherche tous les jours à diffamer dans ses pamphlets; celui qu'elle travestit dans de burlesques peintures, et qu'elle présente aux yeux d'un peuple ignorant ou prévenu sous les formes les plus propres à exciter son mépris et son indignation; celui, en un mot, qui se voit insulter publiquement chez la nation la plus polie de la terre, et que les enfants du siècle des lumières poursuivent quelquefois dans les rues avec des huées. O prodige! les brahmes sont vénérés dans les Indes, les ulémas chez les Turcs; l'homme de la prière est honoré chez les sauvages de l'Amérique; les prêtres, chez tous les peuples, sont entourés du respect public, et en France, on outrage ceux qui sont vos bienfaiteurs, vos consolateurs et vos pères; ceux dont le ministère inonde la terre de lumières et de grâces. D'où vient cet étrange renversement de toute justice? Ah! nous ne pouvons pas nous le dissimuler, N. T. C. F., ce n'est point à nos personnes qu'en veulent les ennemis du sacerdoce; ils nous pardonneraient volontiers le caractère dont nous sommes revêtus, si nous voulions être des prêtres indifférents ou prévaricateurs. C'est à notre enseignement et à nos doctrines qu'ils ont déclaré la guerre; c'est notre divin apostolat qu'ils voudraient avilir et ruiner. Nous faisons obstacle à leur impiété, nous attaquons leurs passions et leurs vices, nous combattons leurs projets de violence et de subversion; voilà ce qu'ils ne peuvent nous pardonner.

Aussi, qu'il se trouve un pasteur ignorant et relâché, n'instruisant jamais les fidèles confiés à ses soins, laissant régner le désordre dans les familles, le libertinage parmi la jeunesse, l'injustice et la fraude dans le commerce; un prêtre qui se répande dans les sociétés profanes, qui écoute tranquillement les propos libres et les railleries contre la religion; un prêtre qui souffre tout, qui autorise tout, qui ne sache jamais reprendre, et qui n'ait de zèle que pour déclamer contre ses confrères qui font leur devoir; c'est ce qu'ils appellent un homme de paix, un pasteur vertueux et éclairé, qui connaît l'esprit de son siècle, et qui n'abuse pas de son ministère pour exciter des troubles dans les familles ou pour aigrir les passions.

Et s'ils pouvaient trouver des personnages ou des noms plus imposants; s'il y avait sur le sol de la France un homme revêtu d'un caractère sacré, et ne s'occupant qu'à légitimer la révolte et à ébranler la foi; un homme dont la fertile plume reproduisît sans cesse de nouvelles apologies des plus odieux attentats, de nouveaux libelles contre l'autorité et les droits du saint-siége; ce serait encore cet homme qu'ils offriraient à la vénération publique, et qu'ils présenteraient comme l'interprète le plus fidèle de l'Evangile, et le modèle le plus accompli des vertus sacerdotales. Car c'est là leur nouvelle tactique; c'est la marche qu'ils ont adoptée, et qu'ils suivent avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle leur donne le double avantage de tromper les âmes simples, et de montrer un zèle apparent pour la religion, tandis que ce zèle n'est dans la réalité qu'une sanglante ironie.

Mais non, disent les adversaires du sacerdoce; c'est uniquement aux mauvais prêtres que nous en voulons; et pouvez-vous

(93) *Invocavit Dominum omnipotentem in oblatione Agni inviolati.* (*Eccli.*, XVI, 19.)

(94) *Pascent vos scientia et doctrina.* (*Jer.*, III, 15.)

(95) *Illi viri misericordiæ sunt.* (*Eccli.*, XLIV, 10.)

(96) *Vince in bono malum.* (*Rom.*, XII, 21.)

nier que plusieurs ne se soient rendus indignes de notre confiance et de nos hommages? Ah! sans doute, N. T. C. F., ils ne sont pas impeccables ceux que Dieu a établis comme des anges visibles pour détruire le péché; assujettis aux misères communes, environnés de mille périls, ils peuvent s'affaiblir et tomber; aussi, les tribunaux sacrés sont ouverts pour eux comme pour les simples fidèles. Mais quelle passion, quelle injustice dans la plupart des satires et des attaques de leurs ennemis? Nos défauts sont comptés, nos fautes exagérées, nos discours empoisonnés, toutes nos démarches suspectées. Quelques ministres sont infidèles, cela suffit; le monde affecte de confondre l'ivraie avec le pur froment, de rejeter sur le corps tout entier le tort de quelques membres.

Et que prouve cependant un exemple de vice contre cent autres de vertus! Que sert de rappeler avec tant de complaisance les torts de quelques pontifes et de quelques prêtres qui, dans des temps malheureux, furent le scandale de l'Eglise et l'opprobre de leur état, lorsque l'histoire nous en présente un si grand nombre qui en ont fait la gloire et qui en ont été l'ornement? Que penserait-on si, portant nos regards sur la société, examinant la conduite des hommes et étudiant l'histoire des mœurs publiques, nous déclarions tout à coup, à la vue des désordres que nous aurions rencontrés chez quelques individus, qu'il n'y a plus ni pudeur, ni fidélité, ni bonne foi, ni vertu, ni aucun sentiment d'honnêteté, de droiture; que l'impiété et la corruption déshonorent toutes les classes de la société? La justice et la raison demandent que l'on ne confonde point l'innocent avec le coupable, et que les crimes et les torts d'un petit nombre ne deviennent pas les torts et les crimes de tous. Mais les ennemis de la religion se mettent fort peu en peine d'être justes; il leur suffit d'exciter la haine et de soulever les passions.

Toutefois, nous devons le reconnaître, plusieurs se montrent aujourd'hui disposés à faire l'éloge du clergé, et ils accordent assez volontiers que les prêtres forment la classe la plus régulière et la plus vertueuse de la société; mais, que d'autres reproches n'ont-ils pas à leur adresser!

Les prêtres, disent-ils, sont les ennemis des lumières, ils contrarient les progrès du siècle, ils cherchent à arrêter la marche de l'humanité.

Voilà, sans doute, une étrange accusation: et vous, N. T. C. F., qui voyez vos pasteurs constamment occupés à enseigner la vérité, à combattre l'erreur, à dissiper les ténèbres de l'ignorance et à vous rappeler ce qu'il vous importe de savoir pour être meilleurs et plus heureux, vous ne pouvez pas vous expliquer la hardiesse d'une semblable accusation; c'est que vous oubliez que le monde est aujourd'hui rempli de faux prophètes, d'apôtres du mensonge, qui, selon le langage de l'Esprit-Saint, *appellent la nuit le jour et le jour la nuit* (*Isa.*, V, 20), qui glorifient hypocritement l'Evangile, pour mieux attaquer la religion, et qui ne paraissent honorer le clergé que pour décrier plus à leur aise ce qu'ils appellent le parti clérical. Ils sont irrités du refus que nous faisons d'accepter leurs dangereuses utopies, leurs décevantes et fatales erreurs. Ils voudraient nous voir comme eux exalter les imaginations malades, surexciter les mauvais penchants, flatter l'orgueil d'une multitude ignorante et passionnée.

Les prêtres sont ennemis des lumières: oui, de celles qui apprennent aux enfants à se révolter contre leurs parents, aux époux à violer leurs serments, aux serviteurs à mépriser l'autorité de leurs maîtres, à tous, à fouler aux pieds les lois divines et humaines, pour ne laisser régner que l'impiété et les vices. Nous sommes ennemis des lumières qui enflamment les mauvaises passions, qui brûlent, qui dévorent, qui allument de toutes parts de funestes incendies; mais nous sommes les amis et les propagateurs des bienfaisantes lumières de l'Evangile.

On nous accuse aussi d'être immobiles dans notre enseignement et dans nos doctrines. Sans doute, N. T. C. F., et nous déclarons hautement que l'Eglise, tout en applaudissant aux progrès de l'industrie et des arts, ne souffre ni progrès ni amélioration dans ses doctrines; que comme son divin fondateur, elle était hier, elle est aujourd'hui, elle sera la même jusqu'à la fin des siècles. Nous continuons de prêcher, comme autrefois, la probité, la charité, le pardon des injures, le respect des lois, l'obéissance à l'autorité; nous recommandons toujours aux puissants la justice, aux riches la bienfaisance, aux malheureux la confiance et la résignation. Nous préférons ces immortelles vérités aux conceptions stériles, aux fallacieuses promesses, aux chimériques espérances, à toutes les folles théories de nos modernes réformateurs. Nous accordons aux pouvoirs terrestres que la Providence juge à propos d'établir, le respect, la prière, une inaltérable soumission; mais nous conservons l'indépendance et l'intégrité de notre ministère, au milieu des vicissitudes et des révolutions politiques qui changent si souvent la face du monde.

Nos ennemis ajoutent. Les prêtres sont ambitieux, disposés à tout envahir; ils ne laissent échapper aucune occasion d'accroître leur autorité, d'étendre leur influence.

Oui, N. T. C. F., nous sommes ambitieux d'établir le règne de Dieu dans vos âmes; nous désirerions envahir vos souffrances et vos misères pour les soulager, nous rendre maîtres de vos esprits pour les soumettre à la vérité, de vos cœurs pour les plier à la vertu; nous voudrions vous enlever au monde et à vos passions pour vous rendre à vous-mêmes, vous enlever à vous-mêmes pour vous rendre à Dieu. Voilà toute notre ambition: nous réclamons le droit de sau-

ver vos âmes et d'employer les moyens nécessaires pour y parvenir.

Les prêtres se montrent cupides, intéressés. Vous avez entendu souvent, N. T. C. F., répéter cette odieuse accusation; et cependant, vous le savez, le sacerdoce est l'âme de toute les institutions charitables qui couvrent le sol de notre patrie : quoique pauvre, il se montre toujours prêt à s'imposer les plus généreux sacrifices pour venir au secours des diverses infortunes; et tandis qu'on rêve mille projets d'assistance qui désespèrent la puissance et le génie des philanthropes, il poursuit le cours de sa bienfaisante mission, et il fait plus avec les industrieuses inventions de sa charité que ne pourront jamais faire les prétendus amis du peuple avec les théories humanitaires et leurs pompeuses souscriptions. Il n'ambitionne pour lui-même d'autre richesse que celle d'avoir des malheureux à consoler, des ignorants à instruire, des pauvres à évangéliser, des incrédules à confondre, et ce trésor, hélas! ne saurait jamais lui manquer.

Mais, disent encore les ennemis du sacerdoce, les prêtres sont fanatiques, intolérants. Oui, si le fanatisme consiste dans l'activité d'un zèle infatigable, dans les saintes ardeurs d'une charité que rien ne saurait refroidir : nous ne le nions pas, ce fanatisme est le nôtre. Nous savons que chrétiens pour nous-mêmes, nous sommes prêtres pour les autres; que vouloir nous sauver seuls, ce serait nous perdre; nous regardons comme un devoir sacré de vous dispenser sans cesse les trésors célestes, d'oublier nos maux pour traiter les vôtres, de nous faire *tout à tous* (I *Cor.*, IX, 21), pour sauver les âmes que Jésus-Christ nous a confiées. Mais les vrais fanatiques ne sont-ils pas ceux qui méprisent et outragent sans cesse la foi de leurs pères, qui s'emportent en déclamations et en blasphèmes contre la religion, qui sapent sans relâche les fondements de l'ordre social, et qui se disent après cela les apôtres de la vérité, les bienfaiteurs du genre humain?

Nous sommes intolérants : oui, comme la vérité dont nous sommes les athlètes et les ministres; intolérants comme le soldat qui garde sa consigne, comme le magistrat qui applique la loi.

Il ne nous est pas libre, N. T. C. F., de faire des concessions à l'erreur et d'imposer des restrictions à la vertu. Ne nous demandez donc pas de substituer les maximes du monde aux principes de l'Evangile, de nous accommoder à vos préjugés, de nous plier à vos passions, ou de partager vos dissipations et vos plaisirs. Nous vous répondrions avec l'apôtre saint Pierre : Nous ne le pouvons pas : *Non possumus.* (*Act.* IV, 20.) Il ne faut pas que le sel de la terre s'affadisse, que la lumière du monde s'obscurcisse, que la bonne odeur de Jésus-Christ s'évapore, que les hommes de Dieu deviennent tout terrestres, et que nous périssions pour chercher à vous plaire. Du reste, toujours fidèles à l'esprit de notre divin Maître, nous sommes tolérants pour les personnes, et nous ferons toujours profession de miséricorde et d'indulgence pour les pécheurs, vous nous trouverez disposés à oublier les offenses qui nous seraient personnelles, à éteindre les haines, à calmer les dissentiments, à vivre *pacifiques avec ceux mêmes qui haïraient la paix* (97).

Laissons toutes ces attaques aussi absurdes que violentes que nos ennemis ne cessent de diriger contre nous et contre l'auguste ministère dont nous sommes chargés.

Pour vous, prêtres de Jésus-Christ, nos bien-aimés coopérateurs, continuez de répondre aux malédictions par des bienfaits, aux persécutions par la patience, aux blasphèmes par la prière. Nous savons que trop souvent votre mission est méconnue, votre zèle calomnié, vos efforts paralysés.

Nous n'ignorons pas tout ce que vous avez à dévorer d'ennuis, de dégoûts, de railleries amères, de mépris hautains, de criantes injustices. Mais vous n'oublierez pas que vous avez été appelés à *boire le calice de Jésus-Christ*, et à *être baptisés de son baptême.* (*Marc.*, X, 38.) Conservez toujours une douceur persévérante, une charité sincère, un zèle inaltérable; vous saurez vaincre, si vous savez prier et souffrir; faites donc monter jusqu'au ciel la voix puissante de vos prières et de vos douleurs, et montrez-vous sans cesse disposés à soulager l'infortune, à secourir l'indigence, à éclairer les âmes et à les ouvrir à l'amour de Dieu, source du vrai bonheur.

Mais vous, chrétiens fidèles, verrez-vous avec indifférence les efforts des impies pour décrier et perdre le sacerdoce de Jésus-Christ? Ils n'attaquent pas seulement par là le bien le plus précieux de l'homme qui est la religion, ils attaquent encore la société elle-même, dont ils ébranlent les fondements : car, on l'a dit depuis longtemps, et nous devons le répéter, parce que l'expérience le démontre : sans prêtres, point de religion; sans religion, point de morale; sans morale, point de lois; sans lois, point de société.

Il est vrai que le sacerdoce catholique ne meurt pas, et que, malgré toute la rage de l'enfer, il vivra d'âge en âge et se perpétuera de génération en génération. Mais il peut s'affaiblir dans un pays, il peut y perdre sa légitime et salutaire influence; et alors qu'arrive-t-il?

A la place des préceptes purs et sacrés qu'il donnait aux peuples, on voit s'établir et se propager l'orgueilleuse ignorance et l'aveugle impiété; à la place de cette religion qui éclairait les intelligences et enchaînait les mauvaises passions, on voit régner tous les désordres et tous les vices; et bientôt disparaissent la justice, la bonne

(97) *Cum his qui oderant pacem, eram pacificus.* (*Psal.* CXIX, 7.)

foi, l'honneur, la vérité et tout ce qui faisait la base de l'ordre public.

Et n'est-ce pas le déchirant spectacle qui s'offre en ce moment à nos regards effrayés? L'impiété semble avoir dilaté des abîmes sans fond, et les signes avant-coureurs des maux qu'elle nous prépare sont si incontestables, que ceux-là mêmes que le monde appelle sages, jettent le cri d'alarme. Mais parce qu'ils ne prennent conseil que de leur sagesse tout humaine, ils ne voient que le fond de l'abîme où nous sommes près de tomber, et ils paraissent désespérer du salut de la société.

Pour nous, N. T. C. F., qui levons nos yeux vers le ciel, et qui ne prenons conseil que de la sagesse divine, nous savons que le Dieu qui *ouvre les abîmes* dans sa justice et qui les *ferme* dans sa miséricorde (*Sap.*, I, 6), peut nous préserver d'y tomber par le même moyen dont il s'est servi pour nous en retirer. Nous savons ce que peuvent les vérités saintes de la religion qui se propagent par le ministère des prêtres, et c'est avec la ferme confiance que cette pensée nous inspire, que nous vous conjurons de ne pas laisser tarir parmi vous l'unique source de salut.

Nos séminaires sont cette précieuse source, N. T. C. F.; c'est de ces asiles que sortent les prêtres, instruits dans la science des saints, qui persuadent tout ce qui est vrai, tout ce qui est pur, tout ce qui est de bonne édification. (*Philip.*, IV, 8.) C'est à cette source que s'empliront *les vases d'élection que le Seigneur a préparés pour toutes sortes de bonnes œuvres.* (*II Tim.*, II, 21.) Soutenez donc de tous vos moyens ces précieuses institutions dont le dépérissement serait la plus terrible atteinte portée à la religion et à la société. Ce n'est pas pour des étrangers que nous vous demandons, c'est pour vos voisins, pour vos amis, pour vos enfants. La tribu sainte se recrute indifféremment dans toutes les familles: la vôtre aura son tour. Ce n'est pas pour un objet qui vous soit indifférent, c'est pour vous-mêmes, puisque les prêtres que vous contribuerez à former vous appartiennent entièrement et sont uniquement dévoués à votre service, puisqu'il leur est défendu de rechercher d'autre fortune que votre bonheur éternel.

Si vous voulez, N. T. C. F., que la *consommation* des saints s'accomplisse, que le corps mystique du Sauveur se forme; si vous voulez que la religion subsiste parmi nous, faites subsister ceux que Dieu destine au sacerdoce, qu'il établit apôtres et évangélistes, pasteurs et docteurs, pour votre sanctification, et sans lesquels le christianisme disparaîtrait du milieu de la société.

Donné à Nevers, le 25 janvier 1850.

XI. MANDEMENT

Pour le carême de 1852.

SUR LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE.

Le Dieu qui a créé les hommes et les nations ne cesse de veiller sur eux pour assurer leur bonheur en les conduisant à leur fin. Constamment il leur indique la route qu'ils doivent suivre, tantôt par l'organe de son vicaire, le chef suprême de l'Eglise, tantôt par le ministère de ses pontifes, chefs des troupeaux particuliers qui composent l'immense bercail de Pierre. S'il arrive que ces voix augustes ne soient plus entendues, lui-même prend la parole et prêche par la grande voix des événements.

Sommes-nous des enfants respectueux et soumis? Il nous parle par ses bienfaits, afin de nous affermir dans son amour. Devenons-nous prévaricateurs? Il nous parle par ses châtiments, afin de nous ramener à l'ordre dont nous nous sommes écartés. Ce double langage, nos très-chers frères, fut-il jamais plus éloquent, qu'il ne l'est de nos jours? par quel genre de fléaux n'avons-nous pas été visités? est-il besoin de rappeler les inondations, la disette, la guerre civile, la peste, l'inquiétude mortelle qui, en paralysant la confiance, tarissait naguère encore toutes les sources du travail et du bien-être?

Grâce au sang de la grande victime, chaque jour immolée sur nos autels, ainsi qu'aux prières et aux expiations des âmes saintes, dont l'Eglise possède encore un si grand nombre, la voix de la justice est remplacée par la voix de la miséricorde. Encore une fois, le Dieu de toute consolation, le Dieu qui ne frappe que pour guérir, vient de fermer devant nous l'abîme sans fond, au bord duquel nos iniquités nous avaient conduits.

Quel usage le Seigneur veut-il que nous fassions de ce bienfait inespéré? A quoi devons-nous employer le calme qui succède si miraculeusement à la tempête? *Rentrez en vous-mêmes*, nous dit-il, *renoncez à vos iniquités, convertissez-vous à moi dans toute la sincérité de votre cœur; votre salut est à ce prix.* (*Joel.*, XI, 12.) Oui, N. T. C. F., notre salut est à ce prix. Croire que nous n'avons plus rien à craindre, serait une illusion fatale; prétendre nous sauver sans nous convertir, c'est nous abuser étrangement, c'est de nouveau provoquer la foudre. Que chacun de vous, nous vous en conjurons, écoute cet avertissement solennel! Que les jours de grâce dont nous vous annonçons le retour soient pour le pécheur l'époque d'une conversion durable, et pour le juste lui-même le commencement d'une vie désormais exempte de tiédeur et d'infidélité.

Mais si nous devons laisser à votre conscience le soin de dire en particulier à chacun ce qu'il doit faire, la nôtre nous commande de vous signaler hautement un désordre, dont la continuation serait, dans un prochain avenir, la cause infaillible de calamités nouvelles et d'autant plus redoutables, que nous aurions abusé de grâces plus nombreuses et plus grandes. Ce désordre ne vous est point inconnu. Hélas! il est public, général, monstrueux. Comme

nous, N. T. C. F., la douleur dans l'âme et la honte sur le front, vous avez nommé la profanation du saint jour du dimanche. Qui mettra sur nos lèvres la puissante parole d'Isaïe pour vous peindre toute la noirceur d'une pareille iniquité ? Qui donnera à nos yeux les larmes de Jérémie pour en pleurer les ravages ?

Dieu est le maître souverain du temps et de la vie. Six jours consacrés aux soins de notre existence corporelle, le septième au salut de l'âme; six jours laissés à notre usage, le septième réservé comme dîme et comme hommage à son domaine inaliénable; telle est la condition sacrée à laquelle la Providence nous donne le temps. Dès que l'homme respira sur cette terre, Dieu lui dit : *Tu travailleras six jours, pendant lesquels tu feras tous tes ouvrages, mais le septième, c'est le sabbat du Seigneur, ton Dieu. En ce jour, tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni la bête de somme, ni l'étranger qui sera sur ton territoire; car le Seigneur a fait le ciel et la terre et la mer en six jours, avec tout ce qu'ils renferment, et il s'est reposé le septième jour; c'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et l'a sanctifié.* (*Exod.*, XX, 8, 11; Corn. a Lap. *in Gen.*, II, 3.)

Gardez-vous, N. T. C. F., de croire que cette loi ne soit que pour un temps et pour un peuple. La loi de la prière et du repos septénaires, aussi ancienne que le monde, a survécu à toutes les catastrophes qui ont bouleversé l'univers, à toutes les migrations qui ont fractionné en mille peuples la famille primitive. Elle est comme la base de la religion chez toutes les nations, elle domine le globe d'un pôle à l'autre. Déjà au second siècle de l'Eglise, un illustre docteur écrivait : « Tous les peuples de la terre connaissent le septième jour. » (S. Theoph. Antioch. *ad Autolyc.*, liv. II, n. 12.)

Jamais Dieu ne permit qu'elle tombât en désuétude, qu'elle fût violée impunément. *Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat;* tel est, si vous prêtez l'oreille aux oracles divins, l'ordre que vous entendrez répéter continuellement du paradis terrestre au Sinaï, du Sinaï au Calvaire, du Calvaire aux quatre coins du monde. Par ordre de Dieu, Moïse l'intime jusqu'à douze fois au peuple d'Israël. Tous les prophètes semblent avoir pour objet essentiel de leur mission d'insister avec une force particulière sur l'accomplissement de ce précepte fondamental. Ce concert imposant n'a jamais cessé. Le temps nous manquerait si nous voulions entendre les unes après les autres toutes les voix des saints Pères, des docteurs, des papes, des évêques, des conciles, des rois, des empereurs, des magistrats qui, depuis dix-huit siècles, se sont élevées de l'Orient et de l'Occident pour réclamer, pour ordonner la sanctification du dimanche.

Que s'il se rencontre un homme assez audacieux pour profaner ce jour, Dieu lui-même, dans l'ancienne loi, se charge de le punir d'une manière éclatante et terrible : le coupable est puni de mort.

Si la profanation devient générale, des menaces terribles, suivies d'affreuses calamités, rappellent au peuple infidèle la sainteté de cette loi, qui constitue la condition essentielle du pacte de l'homme avec Dieu. (*Exod.*, XXI, 16, 17.) *Va, prophète*, dit le Seigneur à Jérémie, *tiens-toi debout à la porte de la ville par laquelle passent les enfants et les rois d'Israël, et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur : Voulez-vous sauver vos biens et votre vie? Ne portez point de fardeaux, et n'en apportez point le jour du sabbat; ne sortez point de marchandises de vos maisons ce jour-là, et abstenez-vous de toute œuvre servile. Sanctifiez le jour du sabbat comme je l'ai prescrit à vos pères. Si vous ne le faites pas, je mettrai le feu aux portes de votre ville; il dévorera les maisons de Jérusalem, et vous aurez beau faire, vous ne l'éteindrez pas.* (*Jer.*, XVII, 19, 27.) Juda reste sourd à la voix du prophète. Alors, suivant l'expression d'Isaïe (X, 5), le Seigneur *d'un coup de sifflet appelle Assur, la verge de sa fureur.* Le terrible Nabuchodonosor paraît; il exécute les menaces du Tout-Puissant, et l'histoire a écrit avec des larmes et du sang la manière dont il vengea la loi sacrée du repos hebdomadaire.

Telle était, chez le peuple figuratif, la sainteté du sabbat. Transporté au dimanche par une disposition souveraine de l'Eglise, le jour du Seigneur est-il moins sacré? le fils du Calvaire est-il moins obligé à la perfection que l'esclave du Sinaï? Que dis-je? le jour chrétien de la prière n'est-il pas mille fois plus saint que le sabbat mosaïque?

Auriez-vous oublié, N. T. C. F., les bienfaits signalés dont le dimanche est un monument éternel? Dans l'ordre de la nature, le commencement de cette grande semaine qui vit le monde sortir du néant; la création de la lumière, sans laquelle la terre, plongée dans d'affreuses ténèbres, serait pour nous, non un palais, mais un cachot; dans l'ordre de la grâce, la résurrection du Sauveur, véritable lumière du monde, venant dissiper partout la nuit épaisse de l'idolâtrie; la descente du Saint-Esprit qui crée l'Eglise, ce monde des esprits, mille fois plus beau que l'univers matériel dont nous admirons la magnificence. Telles sont les bases solides sur lesquelles repose l'institution du dimanche.

Au reste, ne soyons point étonnés du soin jaloux que prend le Seigneur de l'observation du jour qu'il s'est réservé. Ce Père, dont la prévoyance égale la tendresse, sait que de la sanctification du dimanche dépendent tous les biens de l'homme pour le temps comme pour l'éternité. Qu'il soit profané chez un peuple habituellement, généralement, publiquement, et bientôt il n'y a plus pour ce peuple ni religion, ni société, ni famille, ni liberté véritable, ni rien de ce qui peut embellir la vie ou en alléger le fardeau.

Vous le savez, N. T. C. F., le premier bien de l'homme c'est la religion : elle est sa lumière, sa gloire, sa consolation, son espérance et sa vie. Mais avec la profanation du dimanche que devient la religion, ce lien sacré de l'homme avec Dieu? Que devient un contrat dont une des parties viole ouvertement les conditions fondamentales? Il est rompu. Ici, la parole expire sur nos lèvres. O nos frères! ô nos enfants bien-aimés! dites vous-mêmes quel douloureux, quel effrayant spectacle présente chaque semaine notre malheureuse patrie! Tous les huit jours la France se met en insurrection publique contre Dieu; tous les huit jours elle jette au Tout-Puissant un insolent défi : *Non, je n'obéirai pas* (*Jer.*, II, 20), et elle foule publiquement aux pieds les conditions de son antique alliance avec le Dieu de ses pères. Quand, du faîte de nos églises, les cloches annoncent la prière solennelle, la foule reste immobile et le temple désert. Le bruit de la rue, le roulement des voitures, l'agitation du commerce, le retentissement du marteau, l'étalage des marchandises, continuent comme la veille. L'insulte n'est pas assez sanglante. Lorsque l'heure du grand sacrifice est passée, et qu'ainsi la profanation du saint jour est consommée, le mouvement extérieur se ralentit, les magasins se ferment peu à peu. A la tenue négligée du travail succèdent les habits de fête : la foule envahit la rue.

Où vont ces hommes, ces femmes, ces jeunes gens, libres désormais de leur temps? Ils prennent sans doute le chemin de l'église; là, ils vont réparer dans un repos deux fois salutaire les forces de leur corps et la santé de leur âme! Hélas! ils ne connaissent plus la maison de leur Père céleste. Où vont-ils donc? demandez-le, aux promenades publiques, aux cabarets, aux danses, aux assemblées profanes. Pour eux, les tables d'orgie ont remplacé la table sainte; les chants de la licence sont leurs hymnes sacrées; le théâtre est leur temple, les réunions mondaines leur tiennent lieu d'instructions et de prières. Grand Dieu! quel exemple nous donnons au monde entier! Que doivent penser de nous les étrangers qui viennent en France et qui voient notre scandaleuse profanation du dimanche?

Certains hommes croient peut-être que ce criminel attentat contre l'autorité de Dieu n'a d'autre conséquence que de nous déshonorer aux yeux des nations et de compromettre le salut éternel de notre âme! Ils ne voient pas ou ils ne veulent pas voir que le contre-coup de cette rébellion ébranle profondément la société elle-même. Il n'y a pas, et certes aujourd'hui surtout il faut bien le reconnaître, il n'y a pas de société possible sans autorité. Mais de qui vient l'autorité? elle vient non de l'homme, mais de Dieu et de Dieu seul. Oui, toute espèce d'autorité : autorité religieuse, autorité civile, autorité législative, autorité paternelle : *Non est potestas nisi a Deo.* (*Rom.*, XIII, 1.) Sapez l'autorité de Dieu, et du même coup vous sapez toutes les autres.

Eh bien! nous vous le demandons, N. T. C. F., qu'est-ce que la profanation du dimanche, publique, générale, habituelle, telle que nous la voyons tous les huit jours? N'est-ce pas le mépris public, général, habituel, et nous osons le dire national, de l'autorité de Dieu, et cela dans un point fondamental, respecté religieusement par toutes les nations civilisées? Et vous voulez que le peuple auquel on donne chaque semaine cette leçon publique de mépris pour l'autorité de Dieu, en respecte aucune? O vous, qui, par vos exemples ou par vos ordres, encouragez cette révolte criminelle, comment ne voyez-vous pas que vous semez à pleines mains des germes de révolte et d'insubordination dont vous serez les victimes?

Les conséquences formidables de ce crime de lèse-majesté divine frappent tous les yeux et épouvantent les plus fermes esprits. Aujourd'hui plus d'autorité debout dans le respect des peuples. La force seule empêche la société de tomber en dissolution. D'où vient cette anarchie des âmes, sans exemple dans l'histoire? Du mépris également sans exemple de toute espèce d'autorité. Quel est tout ensemble l'excitateur le plus populaire et le signe le plus expressif de ce mépris? Nous n'hésitons pas à répondre : c'est la profanation du dimanche. O mon Dieu! éclairez ceux qui cherchent à raffermir les fondements de la société et à nous procurer une tranquillité après laquelles nous soupirons si ardemment. Redites à l'oreille de leur cœur ces paroles de votre Prophète : C'est moi qui élève la maison et qui lui communique la solidité nécessaire pour braver les orages; si, vous confiant en votre propre sagesse, vous prétendez lui donner pour base votre autorité et non la mienne, vos labeurs seront inutiles. Ce n'est ni la parole humaine, ni l'industrie, ni la force qui moralisent les peuples et enchaînent les passions anarchiques; c'est moi, c'est ma parole, c'est ma religion, et sans l'observation du dimanche, ma parole est vaine : La religion perd tout son empire (98).

Toutefois, N. T. C. F., la profanation du dimanche ne se borne pas à compromettre le bonheur et la tranquillité publiques, en ébranlant les bases mêmes de la société, elle étend plus loin ses funestes influences. La plus douce comme la plus sainte chose du monde, la famille, en est aussi la victime. Des liens sacrés formés aux pieds des autels naissent les devoirs réciproques qui unissent entre eux et les parents et les enfants. Or, la connaissance de ces devoirs c'est la religion qui la donne, comme elle

(98) *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* (*Psal.* CXXVI, 1.)

inspire le dévouement nécessaire pour les accomplir. Faites maintenant que le dimanche soit profané par tous les membres ou seulement par quelques membres de la famille, et bientôt c'en est fait des devoirs qui la constituent.

En effet, plus d'assistance commune aux instructions qui rappellent avec autorité à tous les membres de la famille leurs obligations réciproques; plus de participation aux sacrements, sources nécessaires de la grâce sans laquelle les devoirs domestiques, non moins que les autres, deviennent impossibles; dès lors les mauvais instincts inhérents à la nature humaine reprennent leur empire, et vous avez des pères durs, emportés, capricieux, insouciants; vous avez des mères molles, impatientes, mondaines et trop souvent infidèles; vous avez des enfants irrespectueux, libertins, sans affection, dévorés du désir de l'indépendance, et au lieu d'abriter un paradis, le toit domestique ne couvre plus qu'un enfer : la famille n'existe plus.

Ce n'est point ici, vous le savez vous-mêmes, N. T. C. F., une supposition gratuite : c'est un fait, hélas! trop commun; un fait qui se révèle chaque jour dans les villes aussi bien que dans les campagnes, par des querelles scandaleuses, par des divisions, des larmes, des traits d'ingratitude et de dureté qui font trembler et rougir.

Sans le repos du dimanche, que devient encore, N. T. C. F., cette liberté dont nous nous montrons si jaloux? Dans nos temps d'illusion et de mensonge, où pour tromper les peuples on détourne les mots de leur signification naturelle, il faut le répéter bien souvent et bien haut, la liberté est une chose sainte qui n'eut jamais la corruption pour mère ni pour compagne, la liberté est fille de la vertu : elle a son piédestal dans les profondeurs d'un cœur pur. Tout cœur affranchi de la tyrannie des passions est libre; s'il n'en est pas affranchi, il peut usurper le nom de la liberté, mais il n'en possède pas la réalité; il n'a que la licence, et la licence c'est l'esclavage. Mais qui peut affranchir l'homme de la tyrannie des passions? Une seule chose, la foi : or, il n'y a pas de foi sans religion, et il n'y a pas de religion avec la profanation du dimanche.

A ce point de vue général la profanation du dimanche est donc bien réellement la ruine de la liberté. Elle l'est encore pour une raison plus directe et plus sensible. Avec elle riches et pauvres sont esclaves. Pour eux pas un jour de repos, pas un instant de trêve à cette fièvre d'amasser, à ces préoccupations matérielles qui absorbent les facultés de leur âme en ruinant les forces de leur corps. Le négociant est esclave, la profanation du dimanche l'attache à son comptoir. L'entrepreneur est esclave, elle l'enchaîne à son travail. L'ouvrier est esclave, elle le cloue à son métier. La profanation du dimanche tend à faire de nous un peuple d'esclaves.

Pourquoi donc, N. T. C. F., s'obstiner plus longtemps à méconnaître l'importance souveraine d'un précepte dont la violation entraîne de si grands désastres? Pourquoi rester plus longtemps sourd à la voix de la foi, à la voix de la raison, à la voix de l'expérience? Sous un nom ou sous un autre, un sordide intérêt est l'unique prétexte qu'on oppose ici aux réclamations de la conscience, aux larmes de la religion, aux gémissements de la société et aux angoisses de la famille.

Oui, c'est l'intérêt beaucoup plus que le plaisir, qui est le vrai mobile de la profanation du dimanche. Eh bien! N. T. C. F., ce calcul est complétement faux, et sur aucun point l'iniquité ne se ment plus évidemment à elle-même.

Non, le travail du dimanche ne produit aucun bien-être. Pour faire croître une plante, il ne suffit pas de la cultiver et de l'arroser, il faut que Dieu lui donne l'accroissement en lui mesurant avec sagesse l'air, la pluie, le froid et la chaleur. De même, pour acquérir du bien-être ou gagner de l'argent, il ne suffit pas de se livrer au travail, il faut que Dieu bénisse le travail et le fasse prospérer. Or, Dieu ne peut pas bénir, il ne bénira jamais le travail du dimanche, parce que ce travail est un outrage à sa bonté et une révolte contre son autorité.

Ce divin Père qui revêt les lis des champs et qui nourrit les oiseaux du ciel, a daigné nous dire : « Je sais mieux que vous-mêmes que vous avez besoin de nourriture et de vêtements; accomplissez avant tout ma volonté; travaillez quand je l'ordonne, priez quand je l'ordonne, et soyez sans inquiétude; ma bonté vous donnera ce qui vous est nécessaire. » (*Matth.*, VI, 25, 34.) En d'autres termes il nous dit : Travaillez, comme je le veux, six jours de la semaine, et je vous nourrirai le septième. Depuis six mille ans il tient parole; et vous pouvez, N. T. C. F., défier hardiment la science la plus étendue de citer dans l'histoire un homme, une famille, une nation, qui ait, comme dit le Prophète, mendié son pain (*Psal.* XXXVI, 25) pour avoir respecté le repos du dimanche? S'il en était autrement, Dieu serait-il un père? Quoi! il me défend de travailler, et parce que je lui obéis, il me laisse manquer du nécessaire, il me prive d'un légitime bien-être, il me punit de ma docilité? Lui-même encourage donc la violation de sa loi! L'orgueil en délire prononça-t-il jamais un plus horrible blasphème?

Non-seulement la profanation du dimanche par le travail est un outrage à la bonté de Dieu, elle est encore une révolte contre son autorité; nouvelle raison pour laquelle Dieu ne peut pas le bénir, ne l'a jamais béni, ne le bénira jamais. Dieu condamne, Dieu punit de châtiments terribles la révolte contre l'autorité humaine, la révolte des sujets contre leur prince, la révolte des enfants contre leur père, et il sanctifierait par des bénédictions la révolte contre lui-même et contre la loi? Nous le savons;

parce qu'il n'est pas toujours frappé immédiatement dans son bien-être, le profanateur dit fièrement : J'ai travaillé le dimanche, *et quel mal m'est-il arrivé?* (*Eccli.*, V, 4.) Attendons un peu : *Dieu*, nous dit l'Écriture, ***est patient; mais il est fidèle à rendre à chacun selon ses œuvres.*** (*Matth.*, XVI, 27.)

Dans les trésors de sa justice, il a de quoi punir tous ceux qui l'offensent. Au négociant, à l'industriel, au propriétaire profanateur du jour saint, il enverra tour à tour la banqueroute, la grêle, la sécheresse, l'incendie, l'épidémie, la stagnation des affaires, et en quelques heures, en quelques mois tout au plus, il lui fera solder avec usure toutes les obligations contractées envers sa justice par un travail défendu. Pour payer l'ouvrier de sa révolte, il lui envoie, à lui, à sa femme, à ses enfants, ou la maladie, ou la cherté des subsistances, ou le terrible chômage, qui lui emporte rapidement le gain illicite dont il s'enorgueillit, et souvent bien au delà. Quoi de plus commun de nos jours que ces châtiments providentiels?

Pas plus que les particuliers, les peuples profanateurs n'échappent à la juste rigueur de cette loi divine. Depuis un demi-siècle que, seule entre toutes les nations, la France a osé braver publiquement le précepte du repos sacré, est-il une sorte d'épreuves, d'humiliations, de douleurs, de misères et de calamités qu'elle n'ait subies? La terre a continuellement tremblé sous ses pas : elle n'est point encore raffermie : des révolutions sans exemple dans l'histoire l'ont couverte de sang et de ruines. Sur sa tête le ciel est devenu d'airain, et des fléaux de tout genre sont tombés sur elle. Nulle autre partie de l'Europe n'a été aussi souvent déchirée par la guerre civile; deux fois elle a été décimée par la peste; deux fois la disette a livré aux poignantes inquiétudes de la détresse ceux de ses enfants qu'elle ne condamnait pas aux horreurs de la faim; pendant cinq années consécutives, les débordements de ses fleuves ont ravagé ses villes et ses campagnes; enfin, une inondation, telle que de mémoire d'homme on n'en vit jamais, a porté la désolation dans ses plus riches provinces et complété la conspiration générale des éléments contre le peuple profanateur du dimanche. L'amour du gain l'a rendue criminelle : *Quoi de plus juste*, nous dit le Saint-Esprit, *que de punir le coupable par où il a péché?* (*Sap.*, XI, 17.)

Souvent même, N. T. C. F., pour venger sa loi, le Seigneur ne recourt pas à des châtiments directs : il se contente de laisser le coupable tirer lui-même les conséquences de sa propre révolte; comme un père fatigué de l'inutilité de ses conseils et de ses réprimandes, il lui dit : Fais, vis au gré de tes caprices. Et le coupable, qui n'a pas voulu se reposer le dimanche, se repose le lundi; au lieu de conserver, en restant chrétien, le fruit de son travail, il le consume en folles dépenses; il se dépouille lui-même, et il dévoue sans pitié à la misère lui, sa femme et ses enfants.

Permettez-nous de ne pas dérouler à vos yeux le triste tableau que présente l'ouvrier profanateur du dimanche : aussi bien nous ne pourrions vous dire que ce que vous voyez vous-mêmes chaque jour de vos yeux, et ce que vous pleurez avec des larmes amères.

A la vue des maux incalculables causés par la profanation du dimanche à la religion, à la société, à la famille, aux peuples et aux particuliers, comment ne pas reconnaître, N. T. C. F., que la loi sacrée du repos et de la prière est le pivot du monde? Comment ne pas sentir tout ce qu'il y a de vérité dans ces paroles des glorieux martyrs, nos pères et nos modèles : « Sans le dimanche nous ne pouvons vivre : *Sine dominico esse non possumus* (99).

Non, sans le dimanche nous ne pouvons vivre. Voilà ce que vous répètent d'une voix unanime la religion, la société, la famille, vos intérêts éternels et même vos intérêts temporels. Avec le dimanche nos maux ne seront jamais incurables, nos blessures jamais mortelles ; sans lui nous périssons : ***Sine Dominico esse non possumus.***

Pères et mères, maîtres et maîtresses, chefs d'ateliers, d'usines et vous tous qui tenez à votre service les bras de vos frères, écoutez aussi, nous vous en supplions, la voix de ces populations ouvrières qui vous disent : Augmentez notre tâche, diminuez nos salaires, mais laissez-nous le dimanche. Avec lui la misère ne sera jamais pour nous qu'un mal passager ; sans lui nous périssons pour le temps et pour l'éternité : ***Sine Dominico esse non possumus.***

Faites, ô mon Dieu ! que ces prières, tout à la fois si justes et si saintes, soient accueillies; que les dures leçons qu'il vient de recevoir ne soient pas perdues pour ce peuple bien-aimé que vous avez confié à notre sollicitude; riches et pauvres, que tous apprennent, pour ne jamais l'oublier que la religion est la source unique de la paix, de la concorde, de la prospérité, la base même de la société et de la famille, et que sans l'observation fidèle du dimanche il n'y a point de religion. Rendez-vous-même ce souvenir efficace, afin que désormais nous ne soyons plus témoins d'un scandale qui, en vous outrageant, nous déshonore aux yeux des nations et provoque infailliblement les plus terribles fléaux de votre colère.

Donné à Nevers, le 8 février 1852.

(99) *A nescis in Dominico Christianum, et in Christiano Dominicum constitutum, ut nec alterum sine altero valeat esse?* (*Acta SS. Saturn. et Soc.*)

XII. LETTRE PASTORALE

A L'OCCASION DES DERNIERS ÉVÉNEMENTS ARRIVÉS DANS LA NIÈVRE,

ET MANDEMENT

POUR LA PUBLICATION DES DERNIÈRES LETTRES ENCYCLIQUES DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE.

Nos très chers frères.

Depuis les funestes agitations dont ce département a été le théâtre, il nous tardait d'épancher notre âme dans la vôtre, et de vous faire part des cruelles douleurs que nous avons éprouvées. Tant que le glaive de la puissance publique est demeuré suspendu sur la tête des coupables, nous n'avous pas osé parler ouvertement, nous aurions trop appréhendé d'aggraver leur sort en dévoilant toute l'étendue des maux dont ils ont failli nous rendre les victimes; mais aujourd'hui que la justice a terminé sa redoutable mission, qu'il nous soit permis de jeter un regard sur les tristes événements qui viennent de se passer.

Il y a peu de temps encore, N. T. C. F., que nous sentions le besoin de vous exprimer toute la joie que nous a fait goûter le succès du dernier jubilé dans une grande partie de notre diocèce. Nous bénissions le *Père des miséricordes* (II *Cor.*, I, 3), *le Dieu de toute grâce* (I *Petr.*, V, 10), de ce qu'il avait *rempli notre âme de consolation.* (II *Cor.*, VII, 4.) Nous nous rappelions avec un vif sentiment de reconnaissance ce religieux élan, ces fruits de conversion qui ont paru avec tant d'éclat dans notre ville épiscopale et dans plusieurs paroisses importantes. *Nous ne nous lassions pas de remercier le Seigneur de toutes les richesses qu'il vous a départies, de ce qu'il lui a plu de confirmer en vous,* selon l'expression de l'Apôtre, *le témoignage que nous rendons de votre fidélité à Jésus-Christ.* (II *Thess.*, III, 1.)

Mais, hélas! ce bonheur a été de bien courte durée; *notre joie* n'a pas tardé à *se changer en tristesse* (*Jac.*, IV, 9), et nos cantiques d'actions de grâces ont fait place à de douloureux gémissements.

Rappelez-vous, N. T. C. F., les jours de désolation que nous venons de traverser, et les secousses violentes qui ont failli bouleverser notre malheureux pays. Vous avez vu sur plusieurs points de ce vaste diocèse les commencements de la guerre civile la plus puissamment organisée; vous avez entendu les effrayantes clameurs des ennemis de l'ordre public, et vous avez acquis la connaissance des sanguinaires projets qu'ils avaient formés. Faut-il le dire? Nous n'en avons été, pour nous, que faiblement surpris. Nous savions tout ce que l'on avait fait pour égarer les esprits simples, pour entraîner les hommes ignorants et crédules. Nous avions gémi plus d'une fois sur cet effroyable débordement de sophismes impies, de principes subversifs, de systèmes à la fois absurdes et séduisants qui vous envahissaient de toutes parts. Pauvres de Jésus-Christ, laboureurs, artisans, ouvriers de toutes les industries, notre âme était brisée à la pensée des efforts incessants que l'on faisait pour exciter en vous les plus mauvais instincts, pour pervertir vos intelligences et vos cœurs. Car c'est sur vous que l'on comptait surtout pour l'exécution des desseins les plus pervers; c'est parmi vous que l'on espérait gagner le plus d'adeptes. Quels désastreux enseignements ne vous a-t-on pas donnés? Comme au premier jour du monde, l'esprit du mal est venu solliciter le plus bas de tous les sentiments que la nature déchue trouve au fond de l'âme : il a soulevé l'envie; puis, faisant retentir les mots sacrés de liberté, de fraternité, d'égalité humaine, et souillant ces grandes et saintes choses par des commentaires faux et insensés, il a soufflé dans vos cœurs, par des milliers d'organes, des prétentions et des espérances chimériques, qui ne pouvaient amener que la ruine de l'ordre social tout entier.

Comme s'il ne lui suffisait pas de vous avoir jetés dans la voie mauvaise, il a employé les moyens les plus perfides pour vous y fixer irrévocablement et sans retour. C'est ainsi qu'après avoir semé en public et en particulier les plus détestables maximes, il a cherché à vous attirer à ses conciliabules secrets. Là, en présence des instruments de la mort et du crime, ou peut-être même devant les symboles profanés de la religion, il a voulu vous arracher d'horribles serments.

Ah! puissions-nous effacer à jamais cette triste et humiliante page de l'histoire de notre pays! Puissiez-vous, hommes faibles et égarés, reconnaître enfin le but où l'on vous menait, et les desseins criminels que l'on cachait sous le voile de promesses mensongères?

Mais vous, N. T. C. F., qui, par votre éducation ou votre rang, vous trouviez à l'abri de ces dangereuses séductions, pensez-vous être entièrement innocents des maux que vous pleurez avec nous? Ah! laissez-nous vous le dire avec toute la franchise de notre ministère; nous craignons que vous n'ayez de trop graves reproches à vous faire; car il n'est plus possible de l'ignorer, les idées et les doctrines portent toujours leurs fruits, et on chercherait en vain à en détourner les conséquences.

Quoi! vous voulez posséder et conserver votre influence, votre autorité, votre fortune; et vous propagez des doctrines subversives de tous ces biens; et vous outragez, au moins par votre indifférence et vos dédains, la religion, qui est le seul frein qui puisse contenir la violence des passions; et vous ne respectez ni la loi divine de la sanctification du dimanche, ni les préceptes de l'Eglise sur la confession annuelle, sur l'assistance au sacrifice adorable de nos autels! *L'homme recueille*, dit l'Apôtre, *ce qu'il a semé :* « *Quæ seminaverit homo hæc et metet* (*Galat.*, VI, 8), » et tous vos efforts pour arrêter les progrès de l'irréligion et de l'immoralité publiques seront infructueux, s'ils ne sont pas appuyés sur vos exemples.

Vous voulez moraliser les classes inférieures, vous vous épuisez à en rechercher

les moyens, et votre zèle spéculatif néglige la seule démonstration vraiment efficace, celle qui résulterait de vos œuvres. Hommes d'ordre et de conservation, quand donc comprendrez-vous que le seul chemin qui conduise à la vertu est celui qui mène à la vérité; et que la société ne peut être sauvée que par un retour sincère et complet à la religion que vous avez abandonnée? Est-ce donc que l'on verra toujours l'éclair briller sans éclairer, le tonnerre gronder sans réveiller, la foudre éclater sans désabuser et convertir?

On ne peut trop le dire aux hommes de notre époque : l'ordre ne s'est jamais établi par l'emploi exclusif des moyens de coaction, qui n'ont prise que sur les corps. Il n'a de base solide que dans les intelligences et les volontés, dans les idées et les mœurs. Il faut aux pouvoirs les plus forts un point d'appui dans la conscience des peuples, et cette conscience populaire qui donne à l'autorité sa véritable puissance, la religion en est le principe.

Comment se fait-il, N. T. C. F., qu'après les leçons terribles que nous avons reçues, nous trouvions encore des hommes qui méconnaissent l'intime union qui existe entre la fidélité aux lois divines et le respect pour les lois sociales? Ces hommes aveugles se persuadent que les institutions religieuses, bonnes pour les temps anciens, peuvent facilement être remplacées par les institutions humanitaires; et qu'il n'est pas plus difficile de construire des machines pour faire de l'ordre, de la probité, de la justice et des vertus publiques, qu'il ne l'a été d'en inventer pour franchir en quelques heures les plus grandes distances. Contents de pratiquer quelques devoirs humains et vulgaires avec une probité commune, une conduite sans scandale, mais sans aucun frein pour les passions, ils se croient assez justes pour n'avoir aucun reproche sérieux à se faire, et ils espèrent bien conserver et sauver la société, sans religion et sans Dieu.

Il est temps d'ouvrir les yeux à la lumière et d'abjurer d'aussi fatales erreurs. Ne nous abusons pas, N. T. C. F. : si les hommes s'obstinaient à mépriser la voix de la religion, s'ils continuaient de se montrer dédaigneux et insouciants pour tout ce qui se rapporte au culte divin; si, dans leurs familles, ils en abandonnaient exclusivement aux femmes les saintes pratiques; si leurs emplois, leurs affaires, leurs plaisirs les tenaient toujours éloignés de nos solennités; si les hommes influents de nos villes et de nos campagnes donnaient encore le triste exemple de cette indifférence glaciale, en matière de religion, croyez-le bien, malgré toute notre civilisation, malgré l'habileté de nos gouvernants et l'organisation puissante de la force publique, les destinées de notre belle patrie seraient de nouveau compromises, et nous serions condamnés à subir encore les terribles conséquences des révolutions.

Et ne pensez pas, N. T. C. F., que nous nous plaisions à former de sinistres présages : bien plutôt nous laisserions notre cœur s'ouvrir aux plus douces espérances, car nous entrevoyons de toutes parts des symptômes rassurants. Plusieurs de ces hommes au cœur généreux, victimes de l'éducation qu'une société imprévoyante leur avait donnée, fatigués et meurtris de leur rude voyage à travers les systèmes incohérents de la philosophie, s'apprêtent à demander à l'Eglise catholique le repos de l'esprit et la paix du cœur, et bientôt ils tremperont leurs lèvres brûlantes à ces eaux qui *rejaillissent jusqu'à la vie éternelle.* (*Joan.*, IV, 14.)

Du sein même de la classe ouvrière, qu'on avait voulu rendre irréligieuse et sceptique, s'élèvent d'intelligentes clameurs. Le jour s'approche où les populations désabusées viendront se jeter d'elles-mêmes entre les bras de la religion.

Cependant, nous ne pouvons pas vous le taire : tout en nous réjouissant de ce travail mystérieux qui s'opère dans les âmes; tout en remerciant le Seigneur de la bonté miséricordieuse avec laquelle il protége la France, nous nous surprenons quelquefois dans de graves et sérieuses inquiétudes. Nous craignons que le calme que Dieu nous a rendu ne vous encourage à négliger de nouveau son service; que la reconnaissance ne soit pas aussi puissante que la peur, et que bien des velléités de conversion ne s'évanouissent avec le danger qui les avait fait naître.

Loin de nous, N. T. C. F., cette ingrate sécurité! Que la bonté avec laquelle Dieu a calmé la tempête, ne nous fasse pas oublier combien nous est encore nécessaire sa protection puissante. Plus que jamais nous avons besoin de nous *presser autour du trône de grâce et de miséricorde, d'où doit nous venir un secours opportun.* (*Hebr.*, IV, 16.) Nous vivons à une époque d'épreuves et d'angoisses, *les jours sont mauvais*, dit l'Apôtre (*Ephes.*, V, 16); un violent orage vient encore d'ébranler le sol de notre patrie; les fondements mêmes de la société ont été fouillés avec une audace impie. L'histoire aura de la peine à enregistrer tous les faits monstrueux qui se sont passés sous nos yeux. C'est assez d'égarements et de crimes, c'est assez de luttes contre le ciel; essayons enfin d'apaiser sa colère.

Le souverain pontife, dont le cœur si paternel gémit de tous nos maux et s'effraye de tous nos périls, nous appelle auprès des autels, afin que, par nos supplications et par nos larmes, nous désarmions le bras de Dieu prêt à nous frapper. Dans une encyclique adressée à tous les évêques catholiques, il nous associe à ses immenses sollicitudes, et il nous ouvre de nouveau l'inépuisable trésor de l'Eglise, en nous accordant une seconde indulgence plénière, en forme de jubilé. Ecoutons tous avec une religieuse docilité la voix de ce chef auguste, du souverain pasteur de nos âmes.

O vous, qui, par votre position sociale,

exercez une si grande influence sur ce qui vous entoure, nous vous conjurons de profiter de ces jours de grâce et d'amour pour venir ostensiblement à Dieu. Nous vous le demandons, au nom de vos propres intérêts, au nom et dans l'intérêt de cette patrie qui vous est si chère. C'est à ce retour franc, généreux et pratique que doivent être attachés votre bonheur et le salut de la France.

Et vous, âmes fidèles, qui faites la joie et la consolation de notre ministère, nous vous conjurons d'élever vers le ciel vos mains suppliantes, pour calmer son courroux et en faire descendre l'abondance des miséricordes. Joignez vos instantes prières aux nôtres et répétez avec nous : *Epargnez, Seigneur, épargnez votre peuple* (*Joel*, II, 17), ne permettez pas qu'il persévère dans ses égarements; ne le traitez pas dans la rigueur de votre justice; ne l'abandonnez pas à l'aveuglement de son esprit, à la corruption de son cœur. Qu'il revienne à vous, Seigneur, qu'il apprenne à vivre sous votre dépendance, pour goûter les douceurs de votre service et se préparer les joies ineffables de l'éternité.

Donné à Nevers, le 29 février 1852.

XIII. MANDEMENT

Pour le carême de 1853.

SI LE RETOUR PRATIQUE A LA RELIGION N'EST PAS ENTIER, LA SOCIÉTÉ ÉPROUVERA DE NOUVEAUX MALHEURS.

Vous n'avez pas oublié, nos très-chers frères, les douloureuses circonstances dans lesquelles nous nous trouvions l'année dernière, lorsque nous vous adressâmes nos instructions au commencement de la sainte quarantaine. De sanglants événements étaient venus porter le deuil et l'effroi dans une partie de notre diocèse; et la terre tremblait encore des agitations convulsives qu'elle avait éprouvées.

Aujourd'hui, nous nous reposons de ces violentes commotions, grâce à la sagesse et à la fermeté d'un gouvernement réparateur, à qui la Providence a confié la tâche si difficile de reconstruire l'édifice social, d'apaiser les haines, de concilier les opinions et les intérêts, de régénérer la France, de fonder une nouvelle époque de gloire et de félicité.

Déjà, vous le savez, N. T. C. F., le calme a succédé à la tempête; la sécurité est rentrée dans les esprits. Les mauvaises passions se sont tues, et nous avons vu disparaître et rentrer dans l'oubli ceux qui les avaient trop longtemps excitées. Ces hommes, qui avaient étouffé toute idée d'ordre et de subordination, qui, en proclamant la liberté pour autoriser la licence, avaient brisé presque tous les liens de la société; ces hommes, naguère si présomptueux et si fiers, Dieu les a abaissés et confondus. Il a puni leur orgueil par l'humiliation, et leur fausse sagesse par l'esprit de vertige. Puissent-ils faire de sérieux retours sur eux-mêmes! puissent-ils pleurer, non pas seulement leurs faux calculs et leurs espérances trompées, mais leurs téméraires agressions et leurs criminelles violences! Pour nous, chrétiens, bénissons le Seigneur qui, ayant été irrité, s'est souvenu de sa miséricorde (100). Offrons-lui de sincères et vives actions de grâces pour les prodiges qu'il a opérés en notre faveur, et conjurons-le de nous ménager encore dans l'avenir de nouveaux miracles, s'il le faut, afin de nous sauver. N'oublions jamais que si ce Dieu, dans sa colère, aveugle et frappe les cœurs ingrats et infidèles, il pardonne, dans sa clémence, aux cœurs contrits et repentants; il fait retrouver ce qui était perdu, relève ce qui était tombé, rassemble ce qui était dispersé, consolide ce qui était affaibli, et tire, quand il le veut, la vie même du sein de la mort (101).

Mais, ne nous le dissimulons pas, N. T. C. F., ce grand ouvrage de notre salut n'est pas encore achevé; et tous ces biens que nous avons reçus ne tarderaient pas à nous être enlevés, si l'ordre ne se rétablissait pas dans les intelligences et dans les cœurs, si la religion était de nouveau livrée à l'indifférence et au mépris. Car, vous le savez, tout s'enchaîne dans ce monde, et l'autorité humaine ne peut pas subsister longtemps, si l'autorité divine cesse d'être respectée. Le jour où les hommes, étouffant les principes religieux, ne reconnaissent plus d'autre droit que la force, la société, privée de son plus solide appui, flotte au gré des passions, comme un navire désemparé flotte au gré des tempêtes. On peut bien vanter encore les progrès de l'industrie, la prospérité du commerce et des arts; mais qu'est-ce que ce triomphe des intérêts matériels? Les peuples ne vivent pas seulement de commerce et d'industrie, mais de vérité et de vertu : il leur faut la foi qui éclaire et fortifie, l'espérance qui console et soutient, la charité qui adoucit toutes les souffrances quand elle ne peut les guérir. Pour échapper sûrement aux maux que nous avons évités, il faut un retour sincère, énergique, aux lois fondamentales que Dieu a données pour règle aux sociétés.

Est-ce bien là ce que nous voyons, N. T. C. F., quand nous portons nos regards autour de nous? Quand nous plongeons, par la pensée, dans le fond des cœurs, n'y remarquons-nous pas le même dégoût pour la vérité, la même insouciance pour les intérêts éternels, le même éloignement pour les pratiques les plus saintes, pour les devoirs les plus sacrés?

Sans doute, il s'est fait un travail salutaire dans les esprits : on ne voit plus cette

(100) *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis.* (*Habac.*, III, 2.)

(101) *Quod perierat requiram, et quod abjectum erat reducam, et quod confractum fuerat alligabo, et quod infirmum fuerat consolidabo.* (*Ezech.*, XXXIV, 16.)

haine systématique de la religion qui, naguère encore, se produisait au grand jour; on n'entend plus ces déclamations furieuses contre l'Eglise catholique, ces révoltantes calomnies contre le clergé, qui soulevaient l'indignation des honnêtes gens. On a reconnu enfin que l'impiété ne conduisait qu'à des abîmes, et qu'il fallait, à tout prix, rétrograder ou périr.

Nous ajouterons avec un sentiment inexprimable de bonheur que, pour ce qui regarde notre diocèse, nous avons recueilli, dans nos visites pastorales, d'abondantes et bien douces consolations; que nous avons trouvé généralement une foi plus vive, un zèle plus ardent, un concours plus empressé dans les différentes classes de la population.

De toutes parts, nous aimons à le dire, se manifeste un mouvement religieux bien prononcé. La parole de Dieu est avidement écoutée; des associations pieuses se forment et se développent dans un grand nombre de paroisses; les œuvres de charité se multiplient. En même temps on élève de nouvelles et magnifiques églises; on construit des presbytères et des maisons d'écoles. Les communes, à l'envi, réclament comme un bienfait précieux des établissements de frères et de sœurs pour l'instruction des enfants. Nous ne nous lassons pas de bénir la Providence de cette heureuse réaction dans les esprits.

Mais pouvons-nous en conclure que nous n'avons plus rien à désirer; que la religion a repris tout son empire; qu'elle a dissipé toutes les folles chimères, détruit toutes les criminelles espérances; qu'elle exerce, en un mot, sur tous les cœurs, son influence salutaire et divine?

Nous voudrions le penser, N. T. C. F., et il nous serait bien doux de constater un retour aussi consolant. Mais en repassant dans notre esprit tous nos souvenirs, nous sommes loin, hélas! de pouvoir exprimer cette douce assurance. Pardonnez-nous, N. T. C. F., l'amertume des tristes aveux que nous avons à vous faire. Nos entrailles sont émues, notre âme est transpercée de douleur, et nous ne pouvons retenir nos gémissements à la vue des maux qui trop souvent encore affligent nos regards.

Dans plusieurs paroisses on nous a signalé des hommes qui continuent d'afficher un mépris souverain pour la religion, et qui la poursuivent de leurs invectives et de leurs outrages. Ils se sont séparés ouvertement de l'Eglise, et ils paraissent avoir complétement abjuré ses dogmes et ses préceptes.

Ailleurs, nous avons trouvé des indifférents qui tiennent peut-être encore à la religion par la foi; mais qui, séduits par les plaisirs, distraits par les affaires, ou subjugués par le respect humain, s'abandonnent à leurs passions, et ne conservent qu'une foi stérile et sans œuvres.

Mais ce qui a surtout profondément attristé notre cœur, c'est le désordre criant de la profanation du saint jour du dimanche; désordre devenu si commun, et contre lequel nous ne cesserons de protester avec toute l'énergie de notre cœur d'évêque. Oh! nos bien-aimés frères en Jésus-Christ, jusques à quand verrons-nous fouler scandaleusement aux pieds une loi si sacrée, qui établit la ligne de démarcation entre l'*homme spirituel* et l'*homme terrestre*, entre le chrétien qui croit au ciel, et l'impie qui ne veut avoir que la terre pour partage?

Hélas! il y a quelques contrées dans ce diocèse, nous le disons avec l'accent d'une amère douleur, où la foi semble expirante. Les églises sont presque désertes, les sacrements sont négligés, *les voies de Sion pleurent, parce qu'on ne vient plus aux solennités saintes* (102); *les jours de fêtes sont devenus des jours de lamentation et de deuil* (103). Autrefois, *Dieu* était *connu dans la Judée, et son nom* était *grand en Israël* (104); aujourd'hui, le Dieu de nos temples est quelquefois ignoré de ceux-mêmes qui se disent encore chrétiens. Trop souvent, au moment où l'hostie vivante s'immole sur nos autels, on trouve le marchand à son comptoir, l'artisan dans son atelier, le laboureur dans son champ, et une multitude d'oisifs sur les places publiques. Hé quoi! voudrions-nous provoquer de nouvelles calamités, irriter encore *cette main* redoutable du Seigneur qui *est toujours étendue* (105) pour nous châtier, et qui tient *une verge* toujours *vigilante* (106) suspendue sur nos têtes! Non, sans doute, N. T. C. F.; mais alors il n'y a qu'un seul moyen d'apaiser la colère de Dieu, c'est de revenir franchement à la religion, et d'accepter sans réserve ses bienfaisantes lois.

N'est-ce pas aussi le moyen de sauver la société? Oui, N. T. C. F., car il est écrit que *tout peuple qui ne sert pas son Dieu périra* (107); mais que *tout peuple qui garde sa loi sainte prospérera* (108). La religion, dit le Sage, *a dans sa droite la longueur des jours et dans sa gauche la richesse et la gloire* (109). Tout fleurit et tout prospère sous son influence féconde; et tandis que l'impiété abaisse et dégrade tous les caractères, la religion les élève et les ennoblit. Elle devient la source des grandes pensées et des nobles sentiments; elle établit ou maintient la discipline dans les armées, la justice dans les tribunaux; l'ordre dans l'ad-

(102) *Viæ Sion lugent eo quod non veniant ad solemnitatem.* (*Thren.*, I, 4.)
(103) *Dies vestri convertentur in lamentationem et luctum.* (*Tob.*, II, 6.)
(104) *Notus in Judæa Deus; in Israel magnum nomen ejus.* (*Psal.* LXXV, 2.)
(105) *Adhuc manus ejus extenta.* (*Isa.*, XIII, 4.)
(106) *Virgam vigilantem vides.* (*Jerem.*, I, 11.)
(107) *Gens quæ non servierit tibi peribit.* (*Isa.*, LX, 12.)
(108) *Qui custodit legem beatus est.* (*Prov.*, XX, 18.)
(109) *Sapientia.... longitudo dierum in dextera ejus et in sinistra illius divitiæ et gloria.* (*Prov.*, III, 16.)

ministration, et elle n'emploie son ascendant qu'à réprimer les vices et à faire germer les vertus.

Comprenez-le, riches du siècle, et n'hésitez pas à unir vos efforts aux nôtres pour rétablir le glorieux empire de cette pacifique souveraine. Rappelez-vous que si son autorité est méconnue, bientôt le peuple se fera une morale avec ses passions ; il se créera des droits au gré de ses convoitises; ne croyant pas au bonheur d'une autre vie, il cherchera ici-bas sa félicité, et il ne manquera pas de la placer dans l'or et les plaisirs. Bientôt, vous verrez de nouveau surgir des perturbateurs de l'ordre public, des hommes sans cesse poussés par la cupidité et l'envie, disposés à servir toutes les ambitions et toutes les audaces, qui rallumeront nos dissensions civiles et nous entraîneront encore une fois dans la profondeur des abîmes.

Prêtres de Jésus-Christ, zélés pasteurs des âmes, c'est votre dévouement surtout qui peut préserver la société de ces maux effroyables. *Instruisez, exhortez* les peuples, *conjurez, tonnez* (*II Tim*, IV, 2), s'il le faut, du haut de la chaire évangélique. Que l'inutilité de vos efforts ne décourage pas votre zèle ; prêchez la vérité; elle a dans l'âme de vos paroissiens plus de secrètes intelligences qu'ils ne le souhaiteraient eux-mêmes. Ils ont peur d'être ramenés au bien, mais ils sentent la nécessité de renoncer au mal, et ils finiront par reconnaître que la religion seule peut leur offrir une source intarissable de consolations, un trésor inépuisable de bonheur. Ministres de la parole divine, ne cessez pas de rappeler, pendant ce carême, l'obligation indispensable de se convertir et de faire pénitence. Pressez le grand devoir de la confession sacramentelle, avec d'autant plus de force que, dans ce siècle indocile et superbe, on est moins disposé à le mettre en pratique.

Ne vous lassez pas de corriger, de supplier, de reprendre, car en agissant ainsi, vous sauverez et vous, et le troupeau qui vous est confié : *Hoc enim faciens teipsum salvum facies, et eos qui te audiunt.* (I *Tim.*, IV, 16.)

Donné à Nevers, le 20 janvier 1853.

XIV. LETTRE-CIRCULAIRE
Au clergé.

SUR L'ARCHÉOLOGIE RELIGIEUSE.

Messieurs et chers coopérateurs,

Les études archéologiques prennent de jour en jour de plus grands développements. Dans toutes les parties de la France, des hommes jaloux de conserver intacts nos monuments antiques de tout genre, se sont voués avec ardeur à des travaux immenses, qui tendent à la réhabilitation entière de siècles heureusement inspirés, mais trop longtemps méconnus. Après tant d'années de destruction, on a senti enfin le haut intérêt qui s'attache à nos édifices du moyen âge, d'une architecture si splendide, d'une grandeur si majestueuse ; on les a justement regardés comme une de nos plus précieuses gloires nationales.

Au milieu du mouvement général, l'attention du clergé n'a pas tardé à être sollicitée par un genre d'études qui lui convient à des titres nombreux. Les monuments qui excitent partout un si vif enthousiasme appartiennent surtout à la religion : à une époque où la société était profondément empreinte du principe catholique, où la pensée religieuse dominait toutes les intelligences, les édifices furent élevés sous l'influence des plus sublimes idées. S'il sont admirables au point de vue des arts, ils ne le sont pas moins sous le rapport de l'expression chrétienne.

Les architectes de nos cathédrales et de nos plus somptueuses églises furent des évêques et des clercs. Les interprètes de ces chefs-d'œuvre doivent être des prêtres; c'est un patrimoine qui nous appartient et que nous ne devons céder à personne. Nos prédécesseurs nous ont montré le chemin ; mieux inspirés que nous, secondés par les populations qui s'empressaient de marcher à leur voix, ils ont pu réaliser les plus hardies conceptions, les plus gigantesques entreprises : cherchons du moins, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, à conserver les monuments qu'ils nous ont laissés, à les comprendre et à les expliquer. Notre impuissance nous condamne à renoncer même à l'espérance de renouveler jamais de semblables constructions; veillons donc, avec la plus inquiète sollicitude, à la conservation des merveilles que nous possédons.

Le prêtre est le gardien naturel des monuments religieux. L'église est la maison du prêtre : c'est là qu'il exerce la plupart de ses augustes fonctions; c'est là qu'il prie, qu'il pleure, qu'il instruit, qu'il console, qu'il offre l'adorable sacrifice, qu'il réconcilie les pécheurs avec Dieu. Qui donc, plus que le prêtre, est intéressé à conserver nos édifices sacrés dans toute la pureté de leur architecture primitive? et qui, plus que lui, peut exercer sur les travaux réparateurs cette influence qui les sauvera des dégradations ou des altérations qui font trop souvent gémir les hommes de l'art?

Nous nous appliquerons, nos chers coopérateurs, à répandre de plus en plus dans le clergé de ce diocèse l'amour des antiquités chrétiennes. Nous chercherons à étendre la connaissance des principes qui peuvent en donner l'intelligence, et qui doivent présider constamment à leur conservation et à leur restauration. Nous nous élèverons avec force contre toute mutilation ou restauration maladroite des beaux édifices que renferme notre diocèse.

Grâce à Dieu, le clergé commence à comprendre le mérite inappréciable de cette architecture vulgairement appelée *gothique*, que l'on avait regardée longtemps comme le produit d'une imagination désordonnée et d'une fantaisie capricieuse. Un mouvement général s'est prononcé en faveur de nos monuments religieux du moyen âge, et

les prêtres se sont mis partout à la tête de ce mouvement. Seulement ils n'agissent pas comme ces hommes imbus de théories stériles, qui se passionnent uniquement pour de vaines formes, pour un travail matériel où le ciseau, conduit par une main habile, a su créer des chefs-d'œuvre. Ils pénètrent jusqu'au sens intime de ces nobles édifices; ils étudient le symbolisme qui anime toutes les parties de la construction; ils voient la vie divine qui palpite dans tous les membres du monument sacré.

Beaucoup d'antiquaires ne savent observer dans nos églises qu'un travail d'une surprenante perfection, que des pierres liées ensemble par les lois d'une sage et heureuse symétrie, que des sculptures et des ornements patiemment ciselés; en contemplant l'œuvre de l'homme, ils ne savent pas discerner la part de son intelligence, de l'inspiration du sentiment religieux. Sans négliger l'importance historique et artistique de nos immortels monuments, nous verrons dans leur contruction l'image éclatante de la transformation morale que le monde a subie sous l'influence de la religion de Jésus-Christ, et nous nous réjouirons en reconnaissant que non-seulement la doctrine évangélique surpasse toute doctrine venant des hommes, mais que les monuments élevés par le christianisme sont bien au-dessus des autres monuments construits pour des destinations diverses.

Le diocèse de Nevers, nos très-chers coopérateurs, est un des plus riches en édifices religieux de toute espèce; malgré les pertes cruelles et nombreuses qu'il a faites, il possède encore des monuments qui peuvent le disputer en magnificence à tout ce que l'architecture a créé de plus noble et de plus parfait. Notre belle cathédrale de Saint-Cyr, notre grande église de la Charité, etc., sont des édifices dont le nom glorieux est répété dans toute la France. Nos monuments du Nivernais ont même un caractère particulier qui les rend encore plus intéressants aux yeux des archéologues. Des dispositions originales, des formes modifiées, des détails particuliers d'ornementation, prouvent que nos pères, tout en suivant la marche générale des arts, ont su imprimer à leurs œuvres un cachet qui les distingue.

Veillons donc à la garde de ces édifices, qui attesteront à jamais la vivacité de la foi de nos ancêtres, et qui passeront à la postérité la plus reculée comme une preuve de la vivifiante action du catholicisme dans les beaux-arts. Les prêtres sont les héritiers de toutes les grandes œuvres de leurs devanciers, œuvres théologiques, historiques, littéraires ou architecturales. C'est un bien de famille qu'il n'est pas permis d'abandonner sans crime.

Lorsque la nécessité vous obligera d'entreprendre des travaux de restauration, n'oubliez jamais les préceptes de la science ni les instructions de l'expérience. Il est des restaurations aussi tristes que des démolitions : l'œil est souvent affligé de voir les mutilations qu'on fait éprouver à des parties fort intéressantes et fort curieuses. Ne détruisons rien; cherchons plutôt à rendre à nos églises leur pureté primitive, en restituant les ornements qu'elles ont perdus. Si les besoins du culte exigent quelques additions, cherchons à les mettre en harmonie avec le corps de la construction, sans nous laisser entraîner par de fausses idées sur la décoration des églises.

Nous applaudirons toujours à votre zèle pour l'embellissement du temple, mais nous proscrivons absolument l'emploi du badigeon et de ces grossières peintures, qui souillent si souvent les murailles du sanctuaire. Toutes ces boiseries sans caractère, ces marbrures, ces couleurs éclatantes, brisent les lignes de l'architecture et détruisent ce qui fait, aux yeux du connaisseur, le principal mérite d'un monument étendu.

Nous vous recommandons aussi de veiller à la conservation des vitraux peints, si vos églises en possèdent encore quelques fragments. Sachons apprécier ces trésors devenus aujourd'hui malheureusement fort rares. Depuis deux siècles, par suite de préjugés déplorables, on a perdu des verrières du plus grand mérite. On a défoncé de magnifiques fenêtres, sous le ridicule prétexte que le jour n'éclairait pas suffisamment l'intérieur de l'édifice, comme si une douce obscurité n'était pas plus favorable à la prière que l'éclat importun d'une lumière trop vive. Nous vous recommanderons encore la conservation des boiseries antiques, des tableaux, tapisseries, croix processionnelles, vases sacrés, reliquaires, baptistères, livres de prières, et en général de tous les objets d'art qui peuvent se trouver dans les églises de notre diocèse.

Nous nous proposons du reste de travailler incessamment à l'organisation d'une société archéologique, pour la conservation des monuments antiques et surtout des monuments religieux. Nous reclamerons votre concours pour cette entreprise importante, dont nous attendons les plus heureux résultats.

Nevers, 17 avril 1844.

SERMON SUR LE SACERDOCE.

Prononcé dans l'église métropolitaine de Toulouse, le 9 avril 1835 (109*).

Nous venons, mes frères, soutenir en votre présence la cause du sacerdoce chrétien, le venger des calomnies et des invectives de ses ennemis. Nous le montrerons tel

(109*) Ce beau discours a été sténographié à Toulouse; les taches et incorrections qu'on pourrait y remarquer doivent être attribuées au sténographe.

qu'il est; nous ferons voir à tous que cet état, le plus saint aux yeux de la foi, est aussi le plus utile aux yeux de la raison. Lorsque nous avons conçu la pensée de ce discours, nous avons dû prévoir qu'il paraîtrait suspect et intéressé, qu'on ne manquerait pas de nous accuser d'obéir à des préjugés; mais que nous importent les vains discours des hommes irréfléchis! Si l'apôtre saint Paul n'a pas craint, pour soutenir l'honneur de son ministère, de faire son propre éloge, pourquoi craindrions-nous d'élever la voix en faveur d'un corps entier, quoique nous en fassions partie? Et ne serions-nous pas coupables, mes frères, de la plus insigne lâcheté, si lorsqu'une philosophie hypocrite, indignée de voir que, malgré ses calomnies et ses sarcasmes, le sacerdoce est encore respecté, met tout en œuvre pour tromper l'opinion publique, pour représenter les prêtres comme des ignorants, des fanatiques, des ennemis de l'ordre et des perturbateurs de la société; ne serions-nous pas coupables, dis-je, de la plus insigne lâcheté, si nous n'osions ouvrir la bouche, sous prétexte que nos adversaires, qui triomphent de notre silence, vont nous faire un crime de notre justification? S'il est honteux, mes frères, de faire son éloge par une puérile affectation de vanité, il est beau de rendre hommage à la vérité, et de défendre l'innocence opprimée. La vertu, qui se tait quelquefois lorsque la calomnie ne retombe que sur elle, parle lorsqu'elle voit les intérêts du prochain compromis. Quoique toujours modeste, elle ne craint pas de paraître et de publier hautement les droits de l'innocence, lorsqu'elle peut craindre que son silence ne soit pris pour un aveu. Eh bien! mes frères, c'est précisément le ministère que nous venons remplir; ne croyez pas que nous cédions à aucun sentiment d'aigreur et de vengeance. A Dieu ne plaise que nous nous plaignions nous-même des outrages auxquels le sacerdoce est journellement exposé! Non, nous nous réjouirons toujours de ce qui fera notre plus solide gloire aux yeux des hommes sages, comme notre plus grand mérite devant Dieu; mais on ne peut pas se le dissimuler, les ennemis de la religion n'en veulent pas moins au sacerdoce qu'à cette religion dont il est le soutien. Ce n'est pas nous prêtres que l'on veut attaquer, ce ne sont pas précisément nos personnes, mais c'est la religion que l'on voudrait saper par sa base, en calomniant ceux qui sont chargés de la soutenir et de la défendre contre ses ennemis. Le calme, l'impartialité de notre discussion, vous montreront assez, je l'espère du moins, mes frères, que nous n'obéissons à aucune passion, et que nous voulons seulement défendre la justice et la vérité.

Qu'est-ce qu'un prêtre, mes frères?

Si je voulais vous représenter le prêtre aux yeux de la foi, je vous dirais qu'il est l'ambassadeur du Très-Haut, l'interprète de ses lois, le dépositaire de son autorité, le représentant de son Fils, chargé de répandre ses grâces et ses miséricordes sur les autres hommes; mais je ne dois vous le montrer qu'aux yeux de la raison, dans ses rapports avec la société, puisque ce n'est que sous ce rapport qu'il est attaqué par les ennemis de la religion. Qu'est-ce donc que le prêtre dans ses rapports avec la société? Ecoutez ici, mes frères, un homme devenu trop célèbre, qui a montré que le génie et l'éloquence n'avaient pas encore abandonné nos rangs. « Qu'est-ce qu'un prêtre, dit-il? — Un prêtre est l'ami de tous les malheureux, le consolateur des affligés, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, le réparateur des torts, des désordres, des injustices qu'engendrent trop souvent les malheureuses et les désolantes doctrines; sa vie n'est qu'un long dévouement au bonheur de ses semblables. Quel homme consentirait, comme lui, à changer toutes les joies domestiques, la jouissance de tous les biens, contre les devoirs pénibles de fonctions obscures dont l'exercice rebute quelquefois les sens, qui ne reçoit souvent, en récompense de tant de sacrifices, que le dédain, l'ingratitude et l'insulte? Vous êtes encore plongés dans les bras du sommeil, et ses œuvres de charité ont commencé; car déjà il a visité le malade, soulagé le pauvre, essuyé les pleurs de l'infortuné, plusieurs fois fait couler ceux du repentir; il a éclairé l'ignorant, affermi dans la vertu les âmes troublées par les orages des passions. Après une journée passée dans l'exercice de pareilles œuvres, le soir arrive, mais non le repos. A l'heure où le plaisir vous appelle aux fêtes, aux spectacles, aux assemblées mondaines, un homme s'adresse au ministre de la charité; un chrétien touche à ses derniers moments; le bon pasteur laisse tout pour sa brebis sainte; il devine ses angoisses, l'environne des consolations de l'espérance et de la foi. Le malade adresse des prières à Dieu, au Dieu qui mourut pour son salut, et qui va bientôt lui donner, dans le sacrement, un gage certain de miséricorde et de réconciliation. »

Voilà le prêtre, mes frères, voilà l'homme de Dieu, l'homme de la société; voilà l'homme de toutes les bonnes œuvres, et, je ne crains pas de le dire, de toutes les vertus; voilà celui à qui aucun bien ne saurait être étranger, qui, par son ministère, par le caractère dont il est revêtu, par les engagements qu'il a contractés, est appelé à faire à ses semblables tout le bien dont il est capable, qui doit voler jusqu'aux extrémités du monde, s'il est nécessaire, pour porter la religion, la justice, la charité et la paix dans tous les cœurs! Voilà le prêtre, mes frères, voilà celui que la philosophie a voulu regarder comme l'ennemi du repos public, le perturbateur de la société; voilà celui qu'elle a chassé de sa patrie, qu'elle a traîné dans les prisons et sur les échafauds; qu'elle a poursuivi dans les forêts et les chaumières avec plus d'ardeur qu'on

n en met à poursuivre les plus grands criminels; voilà celui qu'elle a conduit chargé de fers dans les forêts de la Guyanne, et dont elle a déclaré qu'il fallait purger la France si on voulait lui faire goûter le bonheur et la liberté !....

Voilà le prêtre, mes frères, voilà celui que l'impiété s'attache tous les jours à diffamer dans ses pamphlets, qu'elle travestit dans des burlesques peintures, qu'elle présente aux yeux d'un peuple ignorant, sous les formes les plus grossières et les plus propres à exciter son mépris et son indignation; voilà celui qui se voit, dans certaines villes, insulté publiquement, et que les enfants du *siècle des lumières* apprennent à poursuivre dans les rues avec des huées; voilà le prêtre !

Ah! j'entends nos adversaires : « Si tous les prêtres, disent-ils, étaient tels que ceux que vous venez de nous peindre, nous serions les premiers à rendre hommage au sacerdoce, à environner de notre respect et de notre vénération les ministres de la religion; mais il s'en faut bien qu'il en soit ainsi. » Et nous l'avouons, et nous n'hésitons pas à reconnaître que, depuis Judas jusqu'à ce prêtre apostat qui se chargea de conduire le roi martyr sur l'échafaud, il est des prêtres qui n'ont été rien moins que des scélérats et des impies. Je vais plus loin, et je déclare que les prêtres, même les plus respectables par la régularité de leurs mœurs et la sainteté de leurs vertus, peuvent avoir des défauts, parce que l'auguste caractère dont ils sont revêtus ne les a pas dépouillés des faiblesses de l'humanité, parce que tant qu'ils seront sur la terre, ils en porteront des restes; ce n'est que dans une autre vie que la perfection est consommée.

Je m'adresse maintenant à nos adversaires les plus acharnés : je leur demande depuis quand il est permis de confondre l'innocent avec le coupable, ou bien, de proclamer qu'il n'y a plus d'innocent, parce qu'il y a quelques coupables? Quoi! le sacerdoce est souillé de vices, parce que quelques prêtres auront été vicieux? Quoi! le sacerdoce sera incapable de produire des vertus, parce que quelques prêtres n'auront pas pratiqué la vertu? Où en sommes-nous, si on admet une pareille manière de raisonner? Y a-t-il alors, mes frères, une seule classe de la société, une seule profession qui puisse être respectée? J'irai fouiller dans les annales de nos guerriers, et lorsque je trouverai l'exemple de quelques soldats mutinés, de quelques chefs révoltés, quelques traits plus ou moins fréquents de lâcheté, de bassesse, de perfidie, je prononcerai la sentence de nos braves? Et dans mon injuste prévention, je confondrai les plus lâches, les plus coupables, les plus criminels aux yeux de la société, avec ce que l'art militaire a produit de plus noble, de plus distingué, de plus honorable aux yeux des hommes? — J'interrogerai nos tribunaux, et quand ils m'auront dit que parfois l'innocence a été opprimée, que quelques magistrats n'ont pas résisté à l'intrigue, que le poids de l'or, les faveurs ont fait pencher la balance de la justice, je lancerai mon anathème contre le corps entier? A mes yeux tous les magistrats ne seront plus que des hommes odieux, d'infâmes prévaricateurs? Enfin, j'interrogerai tous les états, toutes les professions, et quand j'aurai trouvé un père dénaturé, une épouse adultère, des maîtres durs envers leurs serviteurs, des serviteurs infidèles, je prononcerai qu'il n'y a plus dans la société ni foi, ni probité, ni justice, ni aucun sentiment d'honneur? Je dirai que toutes les épouses sont adultères, tous les époux infidèles, tous les serviteurs injustes, tous les maîtres barbares? que les pères et mères ne mettent des enfants au monde que pour leur faire sucer le lait avec le vice, les rendre impies, libertins avant même qu'ils aient atteint l'âge du libertinage et de l'impiété?....

Où nous conduiraient de pareils raisonnements? La justice et la raison, mes frères, demandent pour les prêtres, comme pour tous les autres membres de la société, qu'on ne confonde pas l'innocent avec le coupable, et que parce qu'il y a quelques coupables, on ne prononce pas qu'il n'y a plus d'innocents. La justice et la raison demanderaient bien aussi que l'on tînt compte aux prêtres de la situation si difficile dans laquelle ils se trouvent, des obligations qu'ils ont à remplir, des engagements sacrés qu'ils ont contractés, des périls sans nombre dont ils sont environnés, et surtout de ces haines qui les honorent, de ces persécutions qui les ennoblissent. Pour eux, le calomniateur est toujours implacable, ses poursuites ne se relâchent point; jour et nuit il attend, comme une victoire, le moment où il pourra découvrir en eux le plus simple prétexte à des attaques violentes; il cherche à deviner, jusque dans leur cœur, les intentions les plus secrètes; il prend souvent des paroles pour des réalités, et proclame comme un grand crime ce qui peut-être part d'un cœur vertueux et sincère. La raison et la justice, mes frères, demanderaient aussi qu'en relevant avec tant d'aigreur les vices et les désordres de quelques prêtres, on n'affectât point de jeter le voile sur leurs services et leurs vertus; qu'après avoir fouillé dans l'histoire pour trouver le nom de quelques prélats, de quelques pontifes qui ont pu être le scandale de l'Eglise et l'opprobre de leur état, on n'affectât point de taire le nom de ceux qui, en bien plus grand nombre, en ont été l'honneur et la gloire, comme ils ont fait le bonheur de la société. Car, mes frères, que prouve un exemple du vice contre cent autres de vertus? A quoi sert d'aller chercher avec un soin aussi minutieux, dans l'histoire des pontifes romains, le nom de quelques papes qui, en des temps de trouble et d'intrigues, ont été portés, par suite de quelque cabale, sur le siége de saint Pierre, alors qu'il suffit d'ouvrir l'histoire

pour y trouver une succession presque continuelle des plus éclatantes vertus, et pour voir la sainteté devenue comme héréditaire sur le trône pontifical ? Vous faites grand bruit du nom de quelques papes qui ont été la honte et l'opprobre de l'Eglise, et vous ne dites pas ce que nous allons dire à votre place, que sur deux cent cinquante-cinq papes qui ont occupé la chaire pontificale, depuis saint Pierre jusqu'à Grégoire XVI, plus de quarante ont versé leur sang pour la cause de la religion, près de soixante autres ont été placés sur les autels, et sont honorés aujourd'hui dans l'Eglise comme des saints ; la plupart des autres se sont distingués par leur amour de la justice, par la pratique de toutes les vertus, par le soin qu'ils ont eu d'entretenir la paix parmi les princes chrétiens, et de répandre de toutes parts les plus généreux bienfaits.

Y a-t-il, mes frères, y a-t-il en Europe un trône aussi vénérable, et qui, depuis dix-huit siècles, ait été occupé par des princes aussi vertueux ? Y a-t-il une seule famille qui puisse montrer une pareille succession de vertus, et qui, en remontant aussi haut, ne trouve dans ses ancêtres un plus grand nombre d'hommes qui auront forfait à l'honneur ? Mais nos adversaires ne se mettent pas en peine d'être justes, ils ne veulent qu'exciter les haines et soulever les passions. Il y a eu quelques mauvais prêtres; donc tous les prêtres sont mauvais; voilà comment ils raisonnent ! Et quand ils se voient vaincus sur un point, ils se tournent d'un autre côté, ils essayent de nouvelles attaques ; ils disent : « Les prêtres sont vertueux, amis de la religion, je le veux ; mais avouez, du moins, qu'ils ne se mettent guère en harmonie avec leur siècle, qu'ils ne favorisent guère ses progrès ; ils sont, en un mot, les ennemis des lumières. » — Les prêtres, les ennemis des lumières !... et qui donc, mes frères, travaille à les répandre, qui donc emploie sa vie entière à dissiper les ténèbres de l'ignorance, si ce ne sont les prêtres ? Il est facile à des penseurs philosophes de prêcher le progrès des lumières du fond de leur cabinet, ils n'en retrancheront ni une heure de leur sommeil, ni un moment de leurs plaisirs, et ils vendront souvent leurs leçons bien chèrement. Le prêtre répand les lumières aux dépens de sa fortune, de sa santé, quelquefois de sa vie même. Du moment où il s'agit de dissiper les ténèbres de l'ignorance, et d'apprendre aux hommes ce qu'il leur importe de savoir pour être bons, vertueux et heureux, il ne craint, il ne regrette aucun sacrifice. Suivez-le dans ses courses apostoliques, voyez-le dans ces campagnes désertes, sur ces montagnes arides et glacées, où il exerce son ministère au milieu d'un peuple à demi-barbare, souvent aussi incapable d'apprécier ses services que de reconnaître ses bienfaits. Cet homme, ce prêtre qui aurait pu par ses talents et son mérite, se faire un nom parmi les hommes, porte toute son ambition à l'instruction du peuple. Un catéchisme à la main il vient s'asseoir au milieu des enfants. Là il répète sans dégoût à la génération naissante ce qu'il apprit à la génération passée, ce qu'il redira à la génération future. A sa voix, toutes les passions sont calmées et toutes les ténèbres se dissipent. Le père de famille apprend à veiller sur ses enfants, l'épouse à demeurer fidèle à ses serments, l'enfant à se soumettre à ses parents, le serviteur à accomplir tous ses devoirs ; le riche à se montrer généreux envers le pauvre, le pauvre à se soumettre à la divine Providence ; tous à bénir le Seigneur, et à travailler par la pratique des vertus, à mériter le bonheur qu'il leur réserve dans le ciel. Et nous sommes les ennemis des lumières !...

Remontons plus haut, mes frères : quels sont ceux qui ont retiré les barbares des ténèbres où ils étaient enveloppés depuis tant de siècles ? quels sont ceux qui ont adouci leurs mœurs, policé ces peuples à moitié sauvages, aux yeux desquels la religion était d'abord un outrage, et qui vivent maintenant dans le sein de la vérité? Ces apôtres ne sont-ils pas des prédicateurs de l'Evangile ? et ces prédicateurs de l'Evangile n'étaient-ils pas des prêtres? Ne sont-ce pas aussi ces mêmes prédicateurs qui enseignent, qui publient cette morale sublime que les impies eux-mêmes sont forcés de respecter et d'admirer, quoiqu'ils n'aient pas le courage de se soumettre à ses lois? Et les prêtres sont les ennemis des lumières !... — Voulez-vous passer à un autre ordre de connaissances, où est-ce que les arts et les sciences ont trouvé de plus fidèles amis, de plus dévoués propagateurs ? Ne sont-ce pas les prêtres qui ont conservé tous les ouvrages qui nous restent de l'antiquité, qui ont débrouillé le chaos de notre histoire, qui ont présidé pendant tant de siècles à l'éducation des peuples, qui ont enfin préparé ce grand siècle où l'on a vu éclore tant d'ouvrages admirables, qui sont les uns des trésors d'érudition, les autres des chefs-d'œuvre d'éloquence, la plupart des modèles de politesse et de bon goût? Quelles productions que celles d'un Bossuet, d'un Fénelon, d'un Massillon, d'un Bourdaloue, d'un Fléchier, et de tant d'autres prêtres dont le nom passera à la postérité la plus reculée, et dont les ouvrages vivront autant que la langue dans laquelle ils sont écrits ! Quels hommes que ces religieux cachés au fond d'un cloître, ensevelis tout vivants dans la poussière d'une bibliothèque, passant leur vie entière à fouiller les saintes Ecritures, à vérifier les preuves de la tradition ! — Il est vrai que maintenant les prêtres ne peuvent pas se livrer à des études aussi longues. Constamment occupés des devoirs de leur ministère, trop peu nombreux pour pouvoir suffire à leurs pénibles travaux,

il y a moins de savants, d'hommes de lettres parmi eux qu'autrefois; mais à qui faut-il s'en prendre, je le demande à l'impiété, si les prêtres sont moins nombreux? Si nos rangs ont été éclaircis, à qui faut-il s'en prendre? Sont-ce les prêtres qu'il faudrait attaquer? Après tout, que l'on ne croie pas que les prêtres, pour ne pas se livrer à des études aussi longues, soient des ignorants et des ennemis des lumières, comme on voudrait le supposer; il n'est pas un prêtre qui, avant d'être élevé au sacerdoce, n'ait passé au moins quinze années de sa vie dans les études les plus sérieuses. Il y a, il est vrai, des sciences naturelles dans lesquelles les prêtres sont maintenant moins versés que la plupart des savants; mais sont-ils pour cela moins utiles à la société, ces prêtres, mes frères? Qu'importe, au fond, que l'on ait inventé une mécanique céleste, découvert de nouveaux procédés chimiques, ajouté quelques simples à la nomenclature botanique, perfectionné le système minéralogique? Qu'est-ce que cela importe au peuple? Mais il lui importe de savoir qu'il y a un Dieu qui punit le crime et qui récompense la vertu; qu'il y a une autre vie dans laquelle justice sera rendue aux bons, et châtiment sera donné aux méchants. Il lui importe de connaître les devoirs qu'il a à remplir, afin qu'il y ait de bons pères, de bonnes épouses, des maris fidèles, des citoyens intègres; et voilà ce que les prêtres apprennent. Quant aux sciences, mes frères, nous aurions pu ajouter que maintenant encore, dans la capitale, et même dans certaines provinces, il y a des prêtres qui sont comptés au nombre des grands maîtres, et que parmi ceux à qui le soin du ministère ne permet pas de se livrer à des études assez longues pour arriver à cette réputation, il n'en est aucun qui n'applaudisse aux progrès de la science, et qui ne félicite tous ceux qui s'y livrent.

En quoi donc, je le demande maintenant, sommes-nous les ennemis des lumières? Qu'avons-nous fait, que faisons-nous pour en arrêter les progrès? Ah! mes frères, c'est que nous prêchons la religion de Jésus-Christ, c'est que nous ne voulons pas la confondre avec la morale publique, c'est que nous déclarons que la religion ne consiste pas seulement dans un sentiment religieux, vague et indéterminé; c'est que nous déclarons qu'il ne suffit pas de savoir lire pour être vertueux; c'est que nous établissons qu'il n'est pas permis à chacun de se faire une religion au gré de son imagination, de ses caprices ou de ses passions; c'est que nous soutenons que sur les grands principes religieux seuls repose la stabilité des Etats; c'est que partout où nos doctrines se font entendre, elles pénètrent dans les cœurs; c'est que nous détruisons le germe de ces autres doctrines que l'impiété sème depuis cinquante ans pour la régénération des peuples, et qui n'ont encore fructifié que pour le malheur des nations. — Nous sommes les ennemis des lumières....! oui, des lumières philosophiques, c'est-à-dire, que la lumière de la religion fait pâlir ces vaines lueurs, comme la lumière du soleil éclipse un faible flambeau. Les ennemis des lumières....! oui, de celles qui apprendraient au peuple à secouer le joug de toute dépendance, aux enfants à mépriser l'autorité des parents, aux époux à violer impunément leurs serments. Nous sommes les ennemis de ces lumières qui brûlent, qui consument, qui dévorent! Mais les bienfaisantes lumières qui répandent de toutes parts et la chaleur et la fécondité, qui tendent à éclairer les esprits, à agrandir le domaine de l'intelligence, qui rendent heureux, celles-là nous aimons à les répandre; nous en sommes les premiers, et, si j'ose le dire, les plus généreux amis.

A-t-on encore quelques reproches à nous adresser? Je ne les fuirai pas; vous verrez que je ne recule devant aucune attaque. On nous dit que les prêtres sont les ennemis du bonheur des hommes; qu'ils troublent les consciences, qu'ils divisent les familles, qu'ils sont cupides, intéressés, vindicatifs, méchants; que sais-je...? Les prêtres sont les ennemis du bonheur des hommes....! oui, si le bonheur des hommes consiste à oublier Dieu, à mépriser la religion, à trahir tous ses devoirs; si le bonheur des hommes consiste à violer, sans pitié, tous les principes d'ordre, de justice et de vertu; si ce bonheur consiste à ne mettre aucune règle dans sa conduite, aucune borne à ses désirs, aucun frein à ses passions, à s'abandonner à tous les excès de la débauche, et à tous les artifices de la mauvaise foi, je le déclare à la face du ciel et de la terre, les prêtres sont les ennemis du bonheur des hommes; mais si ce bonheur consiste à connaître Dieu et la vérité, à aimer la religion, à pratiquer ses devoirs; si le bonheur consiste à commander à ses passions, à modérer ses désirs, à chercher dans l'espoir d'une autre vie des consolations et de la force pour les peines inséparables de la vie présente; si, en un mot, le bonheur des hommes consiste à être vertueux, honnête, intègre dans toute sa conduite, certes, mes frères, nous sommes les amis du bonheur des hommes, et c'est nous qui cherchons vraiment à le leur procurer.

Mais les prêtres troublent les consciences. Et, sans doute, ils troublent les consciences coupables, criminelles, comme un médecin trouble son malade lorsqu'il lui présente une potion amère, qui le fait souffrir pendant quelques instants, mais qui retarde le moment de son agonie, qui prolonge sa vie. *Nous troublons les consciences.* Oui, nous troublons ces hommes qui s'endorment dans le péché, et qui demeurent ensevelis dans leurs passions. — *Nous troublons les familles, nous divisons les ménages.* Et comment donc, mes frères, nous y prenons-nous? Quand nous montons dans nos chaires chrétiennes, quelles sont nos doctrines? Par

exemple, moi, prédicateur de l'Evangile, depuis cinq semaines que je monte dans cette chaire chrétienne, j'ai dit et répété, comme tous les autres prédicateurs, aux époux : *Aimez vos épouses comme Jésus-Christ aime son Eglise.* (*Ephes.*, V, 25.) Soyez-leur fidèles, soutenez-les dans leur faiblesse, soulagez-les dans leurs infirmités; aux épouses : Cherchez à adoucir les peines de vos époux, supportez patiemment leurs défauts ; souvenez-vous surtout de la foi que vous leur avez jurée aux pieds des autels, et que jamais aucune affection étrangère ne vienne partager votre cœur. Nous disons aux enfants : Obéissez à vos parents, ayez pour eux amour et respect; ne les abandonnez pas dans leurs besoins. Nous disons aux serviteurs : Obéissez à vos maîtres, non pas par la crainte des châtiments, par l'espérance du salaire, mais par le sentiment de la conscience. (*Coloss.*, III, 18-23.) Nous disons à tous : Remplissez les devoirs divers, les obligations qui vous sont imposées par la religion ; et nous troublons ainsi les familles? et nous divisons ainsi les ménages? Mais comment donc, mes frères, faudrait-il s'y prendre pour établir, pour entretenir la paix dans les ménages? faudrait-il prêcher aux époux qu'ils peuvent s'abandonner à toutes leurs passions, outrager la nature et la religion par le plus odieux calcul ; que l'adultère n'est qu'une faiblesse, qu'ils peuvent se jouer de leurs serments? faudrait-il ainsi livrer les hommes à leurs penchants corrompus? Ah ! si c'est ainsi qu'il faut instruire pour pouvoir entretenir la paix, nous y renonçons ; nous ne craignons pas de le déclarer, jamais à ce prix nous ne viendrons annoncer la paix. Mais quelle paix, grand Dieu, que celle qui peut être troublée par les leçons de la pureté et de la vertu ! quelle paix que celle qu'engendrent des passions criminelles ! *Nous divisons les familles et les ménages.* Hé quoi ! mes frères, sont-ce les prêtres qui provoquent le rétablissement d'une loi de discorde, qui tendrait à diviser ceux qui ont promis devant Dieu de ne jamais se séparer? est-ce nous qui provoquons le rétablissement de cette loi qui, usurpant les droits de la mort, prendrait bien avant le temps les droits des veuves et des enfants orphelins, et qui plongerait de nombreuses familles dans le deuil? est-ce nous ou les ennemis de la religion? *Nous troublons la paix des familles et des ménages....* — Eh bien ! demandez à ces époux dont la chaste union n'a jamais été troublée par des querelles, qui savent si bien condescendre à leurs infirmités réciproques, se supporter mutuellement dans leurs défauts, demandez-leur qui leur a appris à conserver cette paix et cette union intime, si ce n'est pas la religion, si ce ne sont pas les leçons du prêtre.

Mais ils sont du moins intéressés, vindicatifs, méchants. Les prêtres intéressés... ! et sur qui donc, mes frères, peut-on faire tomber ces reproches? est-ce sur ces prêtres honorables qui, à une époque dont quelques-uns d'entre vous peuvent se souvenir, ont mieux aimé sacrifier leur fortune, leur position, que de trahir les devoirs de leur conscience ; qui, pour toute réponse aux reproches de cupidité, ont pris la route de l'exil, et sont allés cacher sur une terre étrangère, leur indigence et leurs vertus? D'autres, venus plus tard, n'ont pas pu donner le même exemple de désintéressement : mais qu'on cesse de croire que ces prêtres, sacrificateurs du Dieu vivant, veulent sacrifier sur les autels de la fortune. Non, mes frères, leurs vues sont plus nobles, leurs motifs plus relevés. Prêtres de Jésus-Christ, qu'avons-nous besoin de vos biens et de vos richesses ! L'univers entier est à nous ; tant que nous aurons des ignorants à éclairer, des pécheurs à convertir, des infortunés à consoler, nous serons toujours assez riches; nous ne demandons pas autre chose, c'est là notre bien, notre trésor, notre ambition ; et, grâce à l'indélébile pauvreté humaine, ce fonds est inépuisable, il ne nous manquera jamais.

Les prêtres sont vindicatifs, méchants..... Les connaissaient-ils, ceux qui les outrageaient si gratuitement? Les connaissez-vous bien, j'ose vous le demander à vous qui peut-être quelquefois aussi avez attaqué si injustement les ministres de la religion? Vous croyez les connaître? Eh bien ! laissez-moi vous le dire : continuez de les déchirer, de les attaquer par vos railleries, par vos sarcasmes ; calomniez-les, cherchez à leur ravir leur honneur, leur réputation, leurs biens, leur vie même ; oui, attaquez-les, poursuivez-les sans relâche, déchirez-les, et dans vos brochures et dans vos journaux, et dans vos conversations ; après cela, soyez malade, soyez sur un lit de douleur, dans l'indigence et dans la misère, appelez-le auprès de vous, ce prêtre; oui, appelez-nous, et vous verrez si nous ne volerons pas dans vos bras, si nous ne vous presserons pas sur notre sein, et si nous ne vous montrerons pas qu'il n'y a pas de fiel dans ce cœur ; que nous n'avons jamais été ennemis que de vos vices ; que nous voulions votre bonheur, et que ce que vous appeliez déclamations n'était que le mouvement de notre zèle qui nous portait à vous éloigner du vice, à vous ramener à la vertu.

Qu'ils sont coupables, mes frères, ceux qui, ennemis du sacerdoce, emploient tous les moyens que la haine peut inventer pour l'avilir et le dégrader ! Eh ! que veulent-ils? Tarir la source du sacerdoce, en éloigner une jeunesse qui serait peut-être assez chrétienne, assez heureuse pour désirer d'y être admise, mais qui n'a pas le courage de braver tant de sarcasmes et de calomnie? Insensés ! ils ne voient pas qu'ils attaquent non-seulement le premier besoin de l'homme, mais qu'ils attaquent la société elle-même, et qu'ils tendent à la précipiter dans l'abîme. Qu'ils sachent enfin ce que l'on a souvent proclamé, et ce qui est une vérité incontestable, que, sans le sacerdoce, il n'y

a point de religion ; que sans la religion, il n'y a point de morale ; que sans morale, il n'y a plus de lois, et que sans lois, plus de société possible. Sans doute, mes frères, le sacerdoce, malgré les attaques de ses adversaires, ne périra point, il vivra d'âge en âge, et se perpétuera de génération en génération. Il est immortel comme la religion ; mais il peut passer d'une contrée dans une autre contrée, d'un empire dans un autre empire ; et qui vous a répondu que le sacerdoce ne périra jamais en France ? Hélas ! n'avons-nous aucune crainte à concevoir quand nous arrêtons les yeux sur quelques provinces de notre patrie ? Ne jugez pas de tous les diocèses par le vôtre : ici, grâce à la foi, au zèle d'un grand nombre de chrétiens, le sacerdoce est encore nombreux et florissant ; mais voyez ces provinces du nord de la France, de quelle stérilité elles ont été frappées. Là, des diocèses entiers sont ravagés par l'impiété ; les prêtres manquent ; là, chaque année, une génération succède à une autre génération, et toujours sans principe de morale, et presque sans aucune idée de Dieu ! Là, l'homme ennemi sème l'ivraie dans le champ du père de famille ; les brebis, errantes et dispersées, cherchent en vain un pasteur qui puisse les conduire dans de bons pâturages ; celui qui veillait sur elles n'est plus, et depuis qu'il est descendu dans la tombe, le sacrifice a cessé..... Personne n'est venu prendre sa place sous l'humble toit qu'il habitait ; seulement, de loin en loin on aperçoit encore quelques vieillards courbés sous le poids de l'âge et d'un ministère prolongé au delà du temps ; on les voit comme des flambeaux épars dans une nuit obscure, comme des colonnes à demi-consumées qui soutiennent encore l'édifice, mais qu'un coup de vent va détruire. A ce spectacle, l'impiété sourit ; elle triomphe, et, raliant de nouveau toutes les passions, elle promène son char sanglant sur les débris du sacerdoce : comme la Babylone de l'Apocalypse elle enivre les peuples du vin de l'erreur, et en attendant que les générations futures viennent lui bâtir des temples, elle reçoit l'encens d'une jeunesse séduite et les hommages des mortels abusés.

O sainte Eglise de France ! ô ma patrie ! Eh quoi ! serais-tu donc condamnée encore à voir la désolation et la ruine dans ton sein ? ne serais-tu sortie victorieuse de tant de combats que pour venir expirer à nos yeux de défaillance ? Non, non, fille de Sion, essuie tes larmes, quitte tes vêtements de deuil ; non, tu n'es pas condamnée à une honteuse stérilité, tu engendreras encore de nombreux enfants. Et déjà je vois de nombreux lévites qui sortent de son sein, brillants de talents et de vertus ; ils s'élèvent comme des nuées bienfaisantes qui vont porter la fécondité dans ses champs desséchés par le souffle de l'incrédulité. Bientôt, nous l'espérons, nous aimons à nous livrer à ces douces pensées, et tout semble même les encourager, les justifier, bientôt la religion reprendra son empire, la vérité brillera d'un nouvel éclat ; ces hommes que de malheureuses divisions ont rendus ennemis entre eux, et ont contribué à éloigner de la religion, se rallieront, redeviendront des frères, et la religion étendra sur eux son sceptre pacifique, leur fera couler dans la paix des jours pleins d'innocence et de bonheur.

NOTICE SUR Mgr DE MONTPELLIER,

ÉVÊQUE DE LIÉGE

Mgr Théodore-Alexis-Joseph de Montpellier de Vedrin naquit au château de Vedrin, près de Namur, le 24 mai 1807, de M. Adrien de Montpellier et de dame Henriette de Severin.

La famille du nouvel évêque de Liége, quoique d'origine française, n'est pas tout à fait étrangère au diocèse qu'il est chargé d'administrer ; car, outre que plusieurs de ses ancêtres exercèrent des charges importantes à la cour des anciens princes-évêques, une partie de sa famille, en entrant dans les Pays-Bas, se fixa à Châtelet, alors pays de Liége, tandis que l'autre partie s'établissait à Namur, vers la fin du XVe siècle.

Mgr Théodore de Montpellier commença ses humanités au collége d'Alost, dirigé alors par M. le chanoine Van Crombrugge ; et, lorsque cet établissement fut supprimé en 1825, avec toutes les institutions ecclésiastiques de ce genre, il alla terminer ses études à Saint-Acheul, où il fit aussi son cours de philosophie.

Mgr de Montpellier revint ensuite dans sa famille, passa quelque temps dans le monde, puis partit pour Rome. Sur les conseils des cardinaux Odelscalchi et Pacca, il entra à l'académie noble ecclésiastique et suivit ensuite les cours du collége romain où il prit les grades en théologie. Le cardinal Odelscalchi, alors chargé de l'administration du diocèse de Rome, en qualité de cardinal-

vicaire, engagea Mgr de Montpellier, dès qu'il fut ordonné prêtre, à suivre les exercices des missions qui se donnent à Rome tous les mois. Il lui confia ensuite un confessionnal au célèbre oratoire nocturne du *Caravita*, qu'il occupa jusqu'à son départ de Rome.

Pressé par Mgr Barett, évêque de Namur, de rentrer dans son diocèse, Mgr de Montpellier quitta Rome en 1835, malgré les instances du cardinal-vicaire qui lui faisait entrevoir sa prochaine entrée dans la prélature romaine.

Mgr Dehesselle le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale en 1836; Mgr de Montpellier fonda la même année, avec le concours de ce prélat, la première école normale ecclésiastique qui ait été établie en Belgique pour former des instituteurs primaires. Il se livra avec le plus grand zèle à la prédication et principalement à la prédication apostolique des missions et des retraites dans la pulpart des diocèses de Belgique, où il a laissé des souvenirs qui ne s'effaceront jamais.

Mgr de Montpellier était inspecteur diocésain des écoles primaires de la province de Namur depuis 1843; il fut nommé chanoine honoraire de la cathédrale de Tournai en 1847.

Sa préconisation au siége épiscopal de Liége a eu lieu à Rome, dans le consistoire secret tenu par N. S. P. le pape Pie IX, le 27 septembre 1852.

Il a été sacré à Liége, le 7 novembre de la même année.

Mgr Théodore-Alexis-Joseph de Montpellier de Vedrin est le 101e évêque de Liége; il succède à Mgr Corneille-Richard-Antoine Van Bommel, décédé à Liége le 7 avril 1852.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

Mgr DE MONTPELLIER,

ÉVÊQUE DE LIÉGE.

PANEGYRIQUE

DU BIENHEUREUX CLAVER,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

Prononcé en la chapelle du collége N.-D. de la Paix, à Namur, à l'occasion de la fête de sa béatification, en 1852.

Miserationes ejus super omnia opera ejus. (*Psal.* CXLIV, 9.)

Sa miséricorde l'emporte sur toutes ses œuvres.

Parmi les caractères qui établissent la divinité de l'Eglise catholique et rendent visible à tous les yeux son titre d'épouse légitime de Jésus-Christ, il n'en est point qui pénètre un esprit attentif et droit d'une conviction aussi irrésistible, il n'en est point qui frappe tout cœur noble et pur d'une admiration plus profonde, que la féconde et perpétuelle maternité de l'Eglise en saints. Toutes les fausses églises, toutes les sectes émanées de l'ignorance, de la corruption ou de l'orgueil des hommes se sont attribué, vainement sans doute, mais avec des apparences capables de séduire, les autres signes distinctifs de l'Eglise catholique : malgré leur diversité, malgré leur contradiction entre elles et avec elles-mêmes, elles se sont vantées de leur unité; malgré la nouveauté de leur origine, elles ont voulu se renouer à la chaîne des temps, et, nées d'aujourd'hui, se rattacher au berceau apostolique; circonscrites par les lieux, comme elles le sont par le temps, elles ont prétendu embrasser dans leur domaine l'université des lieux ainsi que celle des âges. Elles montrent aux peuples séduits par elles, la source commune de la doctrine, les saintes Ecritures, quelques-unes même la tradition; elles montrent la source commune des grâces, les sacrements; elles montrent en apparence ce qui constitue et maintient une société spirituelle, le sacerdoce, l'épiscopat, le pouvoir souverain; en un mot, un simulacre de hiérarchie et d'autorité : mais il est une chose qu'elles n'ont jamais montrée, qu'elles ne montreront jamais, la preuve d'une fécondité légitime; elles n'ont jamais

montré, elles ne montreront jamais des saints! C'est à la seule Eglise catholique, c'est à notre mère seule qu'il est accordé d'enfanter des saints; c'est elle seule qui produit dans tous les temps et sous toutes les latitudes, dans tous les âges et dans toutes les conditions, dans l'un et dans l'autre sexe, des enfants qui attestent la divine paternité de son auteur par l'éclatante sainteté de leur vie. C'est elle seule qui produit ces hommes supérieurs à l'humanité, supérieurs à la nature purement spirituelle des anges, semblables à la Divinité dont ils retracent l'infinie perfection dans les limites d'une imitation finie. C'est elle seule qui produit ces hommes, doués de vertus surnaturelles sans aucun mélange humain, complètes sans altération de défaut ou d'excès, héroïques sans recherche, éclatantes sans ostentation; c'est elle seule qui produit ces hommes dont la vie entière, dans les plus petits détails de l'intimité, comme dans les actions d'éclat, défie les ennemis les plus injustes, l'impiété la plus acharnée de trouver une tache, de trouver une ombre qui en ternisse l'éclat, qui en diminue le mérite, qui en affaiblisse l'héroïsme; que dis-je? dont la vie entière contraint l'hérésie et l'impiété, étonnées et confuses, à ratifier par leur jugement ou par leur silence le jugement et le langage de l'Eglise, sur l'héroïsme qui en caractérise la sainteté.

Oh! que je suis fier d'être fils d'une mère qui donne le jour à de si nobles enfants! que je suis fier d'être frère d'hommes qui élèvent l'humanité si haut, au-dessus d'elle-même, jusqu'à Dieu! que je suis fier d'être catholique, lorsque je vois l'Eglise, dans les préliminaires de la canonisation de ses saints, dire à l'univers entier : ***Ecce homo***, «*Voici l'homme!*» (*Joan.*, XIX, 15.) Hérétiques, parlez! parlez, impies! formulez les accusations que soulève un doute loyal et honnête ou celles qu'inspirent le fanatisme ou la haine! et l'hérésie se tait, et l'impiété se tait; elles se taisent, elles rougissent, elles admirent.

Mais aussi, mes frères, quel éclat, quelle grandeur, quelle sublimité, quel caractère divin, évident, irrécusable se manifeste dans la vie héroïque des saints, que l'Eglise élève sur ses autels, et propose à notre imitation! quel ensemble d'autorités dans tant de témoins qui attestent l'héroïsme de la sainteté et le prodige des œuvres! que dis-je? Dieu même est le témoin et le garant : ce sont les miracles authentiques et multipliés qu'il opère à leur intercession, qui manifestent la gloire des saints, qui confirment le témoignage des hommes et le jugement infaillible de l'Eglise.

Cet éclat, cette grandeur, cette sublimité, ce caractère divin d'héroïsme dans la vertu, l'Eglise le reconnaît et le proclame et vous l'admirerez avec moi, mes frères, dans la vie du bienheureux Pierre Claver, apôtre des Indes occidentales, émule du grand François Xavier et comme lui membre de la compagnie de Jésus, de cette société si grande aux yeux mêmes du monde qu'elle combat, dans l'estime de l'Eglise qu'elle sert avec tant de zèle, dans l'amour du ciel qu'elle peuple de saints.

C'est de cette vie si glorieuse pour l'Eglise et pour la société de Jésus, si instructive pour nous, que j'entreprends de retracer les merveilles! entreprise bien au-dessus de mes forces, si je n'espérais que le même Esprit-Saint qui l'a élevé si haut dans la sainteté, secondera mon zèle à célébrer la gloire de notre bienheureux, à la prière de Marie, dont il fut le serviteur constant et dévoué. *Ave, Maria.*

La sainteté du chrétien ne consiste point, mes frères, comme la vertu du mondain, dans quelques belles qualités portées, aux yeux des hommes, à un certain degré d'élévation et de grandeur, et mélangées, affaiblies, perdues et vaines devant Dieu, par des défauts essentiels; la sainteté du chrétien consiste dans l'ensemble, dans la réunion de toutes les perfections de son état : tout est parfait, tout est saint dans les saints. Aussi pour vous faire connaître et admirer le grand serviteur de Dieu, dont la compagnie de Jésus célèbre la béatification, pour offrir à votre piété toutes les instructions qu'elle peut retirer de ses exemples, devrais-je vous exposer tous les détails de sa vie dans laquelle tout a été saint et parfait, où tout est sujet d'édification et d'admiration. Mais les bornes étroites d'un discours ne me permettent point de m'étendre à ce détail si riche de faits édifiants, et m'obligent à ne vous présenter que certains traits particuliers et plus éclatants, qui cependant suffiront pour vous faire juger de la sainteté de la vie entière. D'ailleurs, tous les saints ont pratiqué les mêmes vertus et accompli la même loi : sous ce rapport, la vie de l'un est la vie de tous. Mais la Providence divine a placé chacun d'eux dans des circonstances spéciales; elle a assigné à chacun d'eux une mission propre, dans laquelle il a fait briller avec plus d'éclat et déployé avec plus d'énergie certaines vertus qui sont devenues le caractère particulier de sa sainteté. C'est ainsi que nous verrons dans le bienheureux Pierre Claver, ***l'apôtre de la foi et le héros de la charité.***

S'il est vrai, selon le langage de l'Eglise, que la naissance des saints date du jour où la mort les enfante à l'immortalité, et que leur noblesse ne réside ni dans la chair et le sang, ni dans les distinctions mondaines des rangs, mais dans la noblesse de leurs vertus, je ne devrais point vous parler de la naissance distinguée du bienheureux Claver, ni de la condition élevée de ceux qui lui donnèrent le jour. Si Dieu choisit d'ordinaire ce qu'il y a de plus faible et de plus méprisable dans le monde pour confondre ce que le monde a de plus fort et de plus orgueilleux, il prend aussi parfois ses vases d'élection parmi les grands de la terre et jusque sur le trône, afin de montrer qu'il est le Dieu de tous, afin de prouver que la perfection est de toutes les conditions, afin de donner à tous des modèles à imiter.

Pierre Claver naquit en Espagne au bourg de Verda, dans la Catalogne, en 1581, sous le règne de Philippe II et le pontificat de Sixte V. Son père, Pierre Claver, appartenait à la noblesse de cette province, et était allié à la famille des marquis de Requessens, dont le nom est connu en Belgique par Louis de Requessens, qui y fut gouverneur général ou vice-roi. Sa mère était aussi issue d'une famille distinguée, et l'un et l'autre rehaussaient par leurs vertus, par leur piété, l'éclat de leur condition. Dès que le ciel leur eut donné cet enfant de bénédiction, ils le vouèrent au service du sanctuaire, inspirés sans doute en cela par Dieu même, qui destinait cet enfant à de si grandes choses. Sa première éducation, ses premières études, furent dirigées vers ce but. Il puisa la vertu aux exemples de piété qu'il vit dans sa famille, et les Pères de la société de Jésus, auxquels il fut confié, cultivèrent, en maîtres habiles et dévoués, cette plante si chère, dont les fleurs naissantes promettaient des fruits si excellents et si nombreux. Doué d'un caractère doux et pourtant énergique, unissant la modestie à une certaine vivacité, il l'emporta sur tous ses condisciples par sa piété, par sa chasteté, par son humilité; et ses succès dans l'étude des lettres ne furent ni moins rapides, ni moins brillants que ses progrès dans la vertu. A le considérer humainement, un magnifique et riant avenir s'ouvrait devant le jeune gentilhomme doué de si belles qualités de l'esprit et du cœur, et qui cultivait les unes et les autres avec tant de courage et de soin. Dieu l'avait formé et réservé pour lui. Le jeune Claver, touché de reconnaissance pour ses maîtres et épris d'admiration à la vue des vertus dont ils lui donnaient l'exemple en même temps que les préceptes, déjà saint, sollicita et obtint la faveur d'entrer dans cette compagnie, dans cette société de saints. Il fut au noviciat ce qu'il avait été au collége, le modèle de tous. Le temps qu'il consacra aux études supérieures fut marqué par les mêmes succès dans la science et par les mêmes progrès dans la vertu. C'est ainsi qu'il se préparait à la mission que lui avait assignée la Providence. La volonté divine lui avait été manifestée par la révélation d'un autre saint, d'Alphonse Rodriguez, de la même compagnie : il s'empressa d'y obéir et sollicita ardemment de ses supérieurs la permission de se consacrer au salut des âmes dans les Indes occidentales, c'est-à-dire dans les colonies espagnoles de l'Amérique. Ses supérieurs, après avoir éprouvé sa vocation par des délais, lui accordèrent enfin cette faveur si désirée par son zèle, et lui assignèrent le royaume de la Nouvelle-Grenade pour être le théâtre de ses travaux apostoliques. C'est désormais sur cette terre arrosée par cinquante années de sueurs, fécondée par cinquante années de travaux, que nous allons suivre l'apôtre de la foi et le héros de la charité chrétienne.

Combien la vie et le zèle d'un apôtre de la foi chrétienne sont différentes du zèle et de la vie des prétendus apôtres de la civilisation, dont une vaine philosophie s'infatue et se glorifie! Ceux-ci profitant, sans vouloir en reconnaître l'influence et l'efficacité, des lumières que l'Evangile a répandues au sein des sociétés chrétiennes, ouvriers parasites et orgueilleux qui viennent mettre la faux dans la moisson qu'ils n'ont point semée, se donnent volontiers pour les civilisateurs des peuples éclairés déjà par les lumières d'en haut et conduits déjà dans les voies de la vraie civilisation par des guides plus sûrs, quoique moins bruyants. C'est aux terres les plus fertiles, c'est aux peuples les plus riches et humainement heureux, qu'ils distribuent de préférence, exclusivement, dirons-nous, la semence de vie, dont ils se vantent d'être les dépositaires. Leurs prédications s'élaborent et se font au milieu de l'abondance, du sein des aises de la famille, dans des cercles d'amis ou de disciples empressés de les applaudir. L'amour de l'humanité et de la vérité est le mobile prétendu de leur zèle; le bonheur et le progrès de l'humanité, autre fiction brillante et sonore, en est le but apparent; mais voyez-les de près, ces grands hommes, ces héros de la philosophie, quels apôtres! En proie à toutes les convoitises, souvent sans mœurs, toujours pleins d'orgueil et de présomption, ils n'ont d'autres mobiles réels que leur intérêt propre. Chez eux, tout est calcul de vanité, tout est moyen d'ambition. Jouir et dominer, voilà leur but; mais au moins leurs succès et les bienfaits de leur œuvre font-ils oublier les défauts et les vices de leur personne? L'antiquité les a vus à l'œuvre, et elle n'a recueilli de leurs travaux que la plus effroyable corruption. Mais à quoi bon suivre leur route dans l'itinéraire de la civilisation? La fin du siècle dernier a entendu le dernier mot de leurs doctrines, et cette époque sera perpétuellement un sujet d'horreur pour l'humanité. Nous les avons vus, nous les voyons encore à l'œuvre de nos jours, et je n'ai pas besoin de les juger : *A fructibus eorum cognoscetis eos.* (*Matth.*, VII, 20.) Ils se jouent du ciel, et le ciel confond leur orgueil et les frappe d'impuissance. L'humanité trompée les écoute, et elle en est la victime, comme ils en sont souvent, trop souvent la honte et toujours le fléau.

L'apôtre de la foi chrétienne, le missionnaire catholique, le vrai civilisateur inspiré du ciel, avant de dispenser aux autres la lumière, l'a puisée lui-même aux sources les plus pures; il s'est formé à toutes les vertus, avant d'en prêcher aux autres les préceptes et la pratique; il a renoncé à tous les biens, à toutes les espérances du monde, avant de porter aux peuples les dons et les espérances du ciel; l'Evangile qu'il annonce est tout entier dans sa vie.

Aussi son zèle n'a d'autres limites de pays que celles mêmes de l'univers, *in omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis*

terræ verba eorum. (*Psal.* XVIII, 5.) L'éloignement des contrées, la rigueur des climats, le danger des longues traversées, la grossièreté des peuples, les privations de tout genre, la pauvreté sous toutes les faces, l'opposition des passions, le fanatisme de l'erreur, la mort, rien ne paralyse son zèle, rien n'arrête l'effusion de ses bienfaits.

Ce jeune gentilhomme que sa naissance et ses rares capacités intellectuelles appelaient aux plus hautes positions dans le monde, et lui promettaient richesse et gloire, honneurs et plaisirs, le voilà, étranger à toute considération humaine, à toute espérance temporelle, loin du pays qui l'a vu naître, loin du toit qui fut son berceau, sous un ciel meurtrier, sans ressources humainement assurées, le voilà qui travaille, tout à Dieu et tout pour Dieu, à l'œuvre de Dieu, à la conquête et au salut des âmes. Il faut sans doute de l'héroïsme pour un tel sacrifice et pour une telle entreprise; mais quel sentiment surhumain, quelle force surnaturelle ne faut-il pas pour l'œuvre de Claver? Carthagène, où la volonté de Dieu et de ses supérieurs l'a désormais fixé, était à cette époque l'une des villes les plus commerçantes du nouveau monde; c'était dans cette place que se faisait le plus grand commerce d'esclaves nègres amenés de la Guinée, d'Angola, de Congo et de l'intérieur de l'Afrique. Païens ou mahométans de religion, ces malheureux esclaves, sans instruction, sauvages, corrompus, presque sans intelligence, étaient à peine des hommes. Enlevés de différentes contrées, ils avaient tous un langage différent et ne s'entendaient pas entre eux. A peine débarqués à Carthagène, ils étaient vendus et la plupart dispersés dans la campagne, astreints aux plus rudes travaux sans discontinuité. La plupart des maîtres, attirés dans ces contrées par la cupidité, ne voyaient dans leurs esclaves qu'un instrument de richesses; et pourvu qu'ils en tirassent tout le travail possible, ils ne s'inquiétaient pas du reste, et les abandonnaient à eux-mêmes, à la corruption de leurs mœurs, à l'impétueuse ardeur de leurs passions brutales. Toutes les difficultés se réunissaient donc pour contrarier l'œuvre du saint apôtre, et cent ouvriers évangéliques eussent semblé à peine suffisants pour l'accomplir. En effet, tout en travaillant à la conversion des esclaves à la foi, il fallait en quelque sorte ramener leurs maîtres à la religion; pour s'aboucher avec les peuples composés de tant de langues, il fallait trouver, former, instruire, payer de nombreux interprètes; il fallait enfin vaincre pour ainsi dire la nature pour entrer en relation intime et continuelle avec des êtres si dégradés, et d'ailleurs si rebutants par leurs difformités et leurs malpropreté. Rien n'arrête l'intrépide apôtre.

Voyez-le sur le rivage, il accueille à leur débarquement ces hommes livrés à un double esclavage, à une vie doublement abrutissante! Ils entrent dans cette terre de servitude, et le premier maître qu'ils rencontrent, c'est celui qui vient leur offrir la liberté des enfants de Dieu, la délivrance de la servitude éternelle de l'âme; il en prend possession le premier, et la foi est plus active encore que la cupidité. Déjà il leur a fait entendre la voix de Dieu; il discerne ceux qui ont reçu le baptême pendant la traversée; il pénètre dans le vaisseau pour disposer ceux qui y sont laissés mourants; il environne ceux qu'on dépose agonisants sur le rivage; il entre à Carthagène avec eux; il les répartit entre ses interprètes dont il a fait des catéchistes; il les suit dans la maison de leurs maîtres, au milieu de leurs travaux, dans les moments si rares de repos; il se fait tout à tous. Son zèle les étonne d'abord; peu à peu l'intelligence s'allume, s'éclaire et s'agrandit chez les malheureux; la grâce les touche, ils sont disposés à recevoir le baptême. De la ville il passe à la campagne. Là, tantôt il pénètre dans leurs cases, séjour dégoûtant et infect; tantôt il les réunit en grand nombre et les instruit des vérités du salut. Quel admirable spectacle aux yeux de la foi, que ce jeune missionnaire au milieu de cette foule si hideuse pour le monde! Au fond d'une cour spacieuse s'élève un modeste autel, orné de quelques tableaux propres à donner à ces hommes grossiers une idée de nos saints mystères: des plaies de Jésus-Christ en croix ruisselle le sang qu'un prêtre recueille avec respect pour baptiser un nègre agenouillé au pied de la croix! Le ciel et la terre sont conviés à ce spectacle: du ciel jaillissent des rayons de lumière qui éclairent le prêtre et le néophyte; l'Eglise y paraît avec ses pontifes; les princes et les rois s'y montrent dans tout le prestige de leur magnificence rehaussée par la piété et le recueillement; des nègres que le baptême a déjà introduits au ciel, y figurent revêtus de gloire et de majesté; d'autres peintures représentent d'autres vérités; car, à ces hommes enfants, il faut parler un langage saisissant pour l'imagination, jusqu'à ce que la raison se soit éveillée en eux, comme elle s'éveille lentement chez l'enfant. Ce sauvage auditoire, qui ne comprend que par les yeux, attache ses regards attentifs sur ces tableaux. Ils sont là rangés, assis et immobiles autour du prêtre qui leur parle et dont les interprètes redisent les paroles. Ils écoutent; mais une chose les étonne, les émeut, les ravit: c'est ce visage enflammé par le zèle, ce regard où rayonne la bonté, ce front où la sainteté est empreinte, cette attitude humble et simple, et pourtant pleine de majesté de Claver, qui leur parle ou qui prie; qui les console ou les réprimande. Mais quelles difficultés pour pénétrer jusqu'à ces intelligences grossières et obscurcies encore par la dégradation des mœurs et la bassesse de leur condition! Que de fois il faut reprendre les mêmes instructions avant de les avoir éclairés, avant de les avoir rendus dignes du baptême! C'est en cent lieux divers, tantôt à la ville, tantôt à

la campagne, à des distances considérables; tantôt par des chaleurs brûlantes, insupportables même aux naturels du pays; tantôt par des orages et des torrents de pluie, le jour, la nuit, qu'il faut renouveler, recommencer ces mêmes missions, souffrir les mêmes fatigues.

Cette population esclave se renouvelle sans cesse, les vaisseaux versent à Carthagène presque sans interruption de nouvelles troupes d'esclaves, auprès desquels il faut employer les mêmes moyens! Mais tandis qu'il instruit les nouveaux arrivés, il doit maintenir dans la foi, former aux mœurs, éclairer, civiliser de plus en plus ceux qui ont déjà reçu une première instruction et le baptême. Ses succès augmentent ses travaux, multiplient ses courses, divisent de plus en plus son temps, sans épuiser son zèle, malgré l'épuisement de ses forces.

Ce n'est pas tout: la population espagnole corrompue par les richesses, livrée tout entière aux affaires et aux plaisirs, est un sujet continuel de scandale pour ces nouveaux chrétiens encore si faibles. Il faut faire disparaître cet obstacle, ramener à la foi et aux mœurs, à la pratique de la religion tant d'âmes égarées et infidèles à la grâce de leur vocation; un nouveau champ s'ouvre devant lui, non moins difficile à féconder, et dont le défrichement exige autant de temps et de sueurs. Il est l'apôtre des maîtres autant que des esclaves, des riches comme des pauvres; la piété la plus édifiante comme le vice le plus scandaleux s'adressent à lui pour demander le chemin du salut; Carthagène et son territoire tout entier est l'objet de son zèle et de ses soins.

Si la population fixe de Carthagène se réveille à sa voix et cesse d'être un scandale pour ses chers néophytes de la servitude, il se trouve en face d'un nouvel obstacle, d'un autre scandale qui menace de détruire périodiquement son œuvre, le fruit de ses travaux. Chaque année, les galions qui transportent en Espagne les tributs de ses colonies, se réunissent au port de Carthagène. Pendant leur séjour, la population de la ville prend une animation extraordinaire, elle est tout occupée d'affaires ou de plaisirs, et la licence des mœurs est portée à son comble. Comment remédier à ce désordre? C'est le secret de Dieu et de ceux qu'il inspire de son esprit. Claver l'entreprend, et telle est l'activité de son zèle et l'ascendant de sa vertu qu'il y réussit, et le séjour de Carthagène, qui était pour les marins une occasion de ruine spirituelle, devient pour eux un temps de grâce et de salut!

On ne comprend point comment un homme puisse suffire à tant d'œuvres, quelle que soit son activité; comment tant d'activité et de fatigues n'épuisent pas ses forces, quelque grandes qu'elles soient; mais l'étonnement redouble et se change en admiration, lorsqu'on réfléchit que l'activité de cette grande âme était servie par un corps faible et épuisé non-seulement par les fatigues incessantes du saint ministère, mais encore par les macérations les plus rigoureuses, par les veilles sanctifiées dans la prière, dans de longs entretiens avec Dieu. Ajoutez à cela tant de soins particuliers dont on le chargeait de plus en plus à mesure que croissait sa réputation de sainteté. Ici c'était un pécheur à retirer de l'abîme, ou à disposer à la mort; là une âme en danger qu'il fallait préserver. Tantôt c'était une réconciliation à opérer, tantôt un scandale à prévenir; une vengeance à désarmer, la justice à fléchir; quelque puissant à arrêter, quelque faible à défendre, une bonne œuvre à établir, un désordre à faire cesser. Les pécheurs qu'il avait convertis lui procuraient d'autres pécheurs à convertir, et ceux à qui il avait rendu quelque service lui témoignaient leur reconnaissance, en lui offrant l'occasion d'en rendre à d'autres. Il régnait une sorte d'émulation dans toutes les classes pour lui signaler quelque bien à faire, comme si rien ne pouvait s'entreprendre ni s'exécuter que par lui; et cette émulation ne s'augmentait que pour multiplier ses travaux et ses fatigues.

Admirons ce zèle, mes frères, mais ne nous en étonnons pas; le cœur de Claver est un brasier de charité, et la charité qui a pour but la gloire de Dieu et le salut des âmes opère des prodiges.

C'est elle qui allonge les heures et les jours, qui soutient la vie et les forces; c'est elle qui est le mobile et l'intelligence du zèle; c'est elle qui, en s'adressant aux corps pour arriver aux âmes, exerce sur celles-ci un irrésistible empire; c'est elle aussi qui caractérise éminemment le grand serviteur de Dieu, le bienheureux Claver.

Aussi, mes frères, me semble-t-il voir une intention manifeste de la Providence, dans la résolution de l'Eglise de proposer à notre époque les exemples et les imitations d'un héros de la charité chrétienne. Jamais en effet on n'a tant parlé d'humanité et de liberté, de moralisation et de réhabilitation des hommes dégradés par le vice ou par le crime, d'instruction et d'émancipation des classes laborieuses, de la dignité et des droits du pauvre; jamais on n'a agité plus profondément, plus violemment la société avec ces nobles mais périlleuses idées. On les a érigées en système social, on les a couvertes du manteau divin de l'Evangile, tout en cherchant à les réaliser à l'exclusion de l'Eglise catholique et à l'exclusion de Dieu. On a rêvé, et le rêve dure encore dans certains esprits qu'aucune lumière ne peut éclairer, on a rêvé l'humanité sans Dieu, la liberté sans religion, la moralisation sans la foi, l'instruction sans la doctrine révélée, l'émancipation sans l'autorité de la loi divine. On a fait consister l'indépendance de la société laïque à n'avoir plus Dieu pour auteur et pour maître; la dignité de l'homme à n'être plus l'image de Dieu, mais à devenir son égal, quelque chose de lui, une modification de son essence: ce n'est pas ici le lieu de vous indiquer la filiation de ces

systèmes, ni de vous dire pourquoi, après les leçons des événements d'hier, on en fait encore aujourd'hui une application si fatale et si insensée. Je ne vous dirai pas non plus qu'elles ont été pour l'Etat, pour la société, pour tout ce qui souffre et travaille, les conséquences de ce système. Je demanderai seulement si le zèle de la philanthropie exerce sur les hommes la même influence que le zèle de la charité; si le héros de la philanthropie peut entrer en comparaison et rivaliser avec le héros de la charité chrétienne. Le philanthrope, je ne condamne ni ses actes, ni la compassion humaine qui l'inspire, le philanthrope ne voit dans l'homme qu'il secourt qu'un être à face humaine, passager comme lui sur la terre, et comme lui fils de la société du temps. Qu'il s'adresse au corps ou à l'intelligence de l'indigent, il fait abstraction de l'origine et des destinées surnaturelles de l'un et de l'autre. Jamais ne tombent de ses lèvres ces paroles qui calment le désespoir, qui apaisent la douleur, qui inspirent le repentir, qui éteignent les convoitises, qui désarment la vengeance, qui arrêtent l'injustice, qui fortifient l'innocence, qui donnent la résignation et par elle la paix et le bonheur au milieu des souffrances et des privations. Quel asile a-t-il ouvert pour préserver l'innocence? Quel refuge a-t-il créé pour abriter le repentir. Où le voit-on, pour me servir d'une expression un peu vulgaire, payer de sa personne, je ne dis pas dans les temps d'épidémie, mais dans les temps ordinaires? Quand l'a-t-on vu franchir les monts et les mers pour aller s'ensevelir vivant avec des peuples malheureux? se faire reclus avec les prisonniers? veiller au chevet du malade dans un hôpital? Quand l'a-t-on vu s'oubliant lui-même, cacher à sa main gauche les bienfaits de sa main droite? S'il prend part à quelque œuvre d'éclat, trop souvent c'est pour que son nom participe au retentissement de l'œuvre, que la publicité s'en entretienne et lui paye en éloges le bien qu'il a fait. Presque toujours l'orgueil est le principe de sa conduite, la vanité en est le but. Quelquefois même il ne s'arrête pas à ce but. L'histoire de nos jours explique assez clairement ce que se proposait la philanthropie moderne en prenant en main la cause des classes nécessiteuses, et ce que son amour des hommes entendait par la solidarité des peuples; elle voulait se faire du pauvre un instrument de son ambition personnelle, renverser par lui toutes les autorités pour asseoir la sienne. Nous la voyons agir encore sous le masque de la légalité, et se faire gloire du bien qu'elle a fait à l'indigence, à l'aide des ressources accumulées pendant des siècles par la charité catholique, dont elle s'est emparée, à l'aide des fondations créées par la piété catholique, dont elle se met en possession.

Quel spectacle bien différent nous présente la vie de Claver, la charité chrétienne dans son expression la plus noble et la plus pure!

Vous connaissez déjà son œuvre, vous savez à quels hommes il s'adresse, quel sacrifice il a fait pour se dévouer aux esclaves nègres, au rebut de l'humanité, du moins à le considérer selon le monde. Il y a déjà en ceci un acte héroïque de charité. Mais comment redire cette vie dont chaque jour fut signalé, dont chaque jour fut consacré par l'exercice de cette vertu? le détail de ces actes serait infini. Vous le montrerai-je auprès de la couche humide et infecte des nègres malades, soignant leurs corps couverts d'ulcères dégoûtants, pansant leurs plaies, nettoyant leurs couches, et respirant auprès d'eux une puanteur si horrible, qu'elle était souvent insupportable aux malades mêmes? Vous le montrerai-je circulant dans Carthagène, allant de porte en porte recueillir les aumônes que sa sainte importunité savait toujours obtenir? ou traversant les rues de cette cité, ou franchissant de longues distances chargé de remèdes, de rafraîchissements, d'aliments de toute espèce, pliant sous le fardeau et allant ainsi visiter les malades et les pauvres dans leurs cases lointaines? Je devrais ajouter : voilà ce qu'il fit presque tous les jours! voilà ce qu'il fit pendant près de cinquante années! Comment pourrais-je énumérer le nombre de personnes de toutes les conditions qu'il a arrachées au désespoir et détournées des résolutions les plus violentes? Celles dont il a apaisé les colères et les ressentiments souvent en s'exposant lui-même à leur fureur? Ces pauvres dont il découvrait et soulageait la misère honnête et cachée? Ces jeunes personnes dont il prévenait le naufrage ou qu'il retirait du désordre en les secourant par ses aumônes? Ces esclaves qu'il arracha à la mort ou aux supplices les plus cruels par ses prières, par ses larmes, par ses discours, quelquefois même à prix d'argent? Mais que dis-je? pour vous peindre la charité de Claver, je devrais énumérer toutes les misères humaines et vous montrer comment la charité les embrasse toutes.

Distribuer des aumônes, consoler, faire des heureux, jouir de la reconnaissance, c'est sans doute la joie la plus douce que puisse goûter un noble cœur; mais se prodiguer, se sacrifier, s'épuiser chaque jour pour des êtres grossiers et presque toujours mécontents et ingrats; exposer sa vie, se donner pour ainsi dire chaque jour, comme le faisait Claver, c'est un martyr pour la nature, et aucun sentiment humain, aucun motif humain ne saurait le commander. Et n'était-ce point une mort de tous les jours que ses visites aux nègres malades? Je ne pourrais, et quand même je le pourrais, je n'oserais vous dire ce qu'il y faisait, ce qu'il y voyait, ce qu'il avait à souffrir! Imaginez-vous le voir maintenant à l'hôpital des lépreux, de ces hommes que dévore une maladie horrible, dont l'aspect seul vous fait bondir le cœur; suivez-le pendant les épidémies, tantôt de la petite vérole, tantôt de la dyssenterie, tantôt de la peste, fléaux

fréquents dans ce climat et qui sévissent surtout parmi les esclaves et les pauvres, tout ce qu'il y a de plus horrible pour la nature ; tout ce qu'il y a de plus hideux, tout ce qui fait frémir et soulève le cœur rien qu'à se le représenter en imagination se trouvait réuni. Les prêtres les plus zélés ne pouvaient supporter le contact de ces malades, respirer cet air mortel ; à peine entrés, ils s'évanouissaient. Claver seul, intrépide comme s'il eût été au milieu d'un jardin délicieux, embaumé du parfum de mille fleurs, passait des heures entières, des jours entiers auprès des malades, bravant ainsi la mort à chaque instant. Oui, cette vie était un vrai martyre, et le martyre la couronna en effet. La peste avait éclaté sur les côtes : Claver s'y transporta, déjà épuisé par ses longues fatigues et par ses austérités ; son zèle était immense comme le mal : il se multiplia non-seulement pour suffire aux besoins spirituels des malades, mais pour leur prodiguer des secours matériels. Comme si de tels travaux n'eussent point suffi, au lieu de prendre du repos, quand il n'était point au lit des pestiférés, il se mettait en oraison, il accablait son corps de pénitences pour désarmer la colère de Dieu, auteur du fléau ; il désirait mourir, il désirait être anathème pour ses frères, pour ces malheureux sur lesquels s'appesantissait le bras de la Divinité irritée. Ses supérieurs, informés de l'état d'épuisement auquel il était réduit, lui ordonnent de revenir à Carthagène. Il y était à peine arrivé, qu'il fut saisi du mal qu'il avait été combattre et braver sur les côtes, et dès l'invasion de la maladie, on désespéra de ses jours. On croyait impossible que ce corps épuisé pût supporter un choc si violent : il le supporta néanmoins, mais il en resta infirme au point d'être privé de l'usage des pieds et des mains. Pourquoi la Providence différa-t-elle encore de quatre années d'accorder la couronne à un athlète qui avait si longtemps et si vaillamment combattu ? C'était pour donner au monde un nouvel exemple de l'héroïsme de Claver. Dans cet état d'infirmité du corps, son âme avait conservé toute son énergie ; il se faisait transporter tantôt aux cases des nègres pour baptiser leurs enfants ou les adultes nouvellement arrivés, pour les instruire encore et les consoler ; tantôt à l'hôpital des lépreux, qui était pour lui un séjour de délices. Son zèle pour la foi, sa charité ne se ressentaient point de ses infirmités corporelles, et malgré ses infirmités, il ne se relâchait en rien, ni de son oraison, ni de ses austérités. Enfin, après quatre années de nouvelles souffrances et de travaux, Claver quitta cette terre pour aller recevoir la récompense de si longues années d'héroïques vertus !

Je ne vous peindrai point, mes frères, l'immense concours de toutes les classes de la population, empressées de le contempler et sur son lit d'agonie et sur son lit de mort ; les marques de vénération dont il fut l'objet, le culte dont ses restes mortels furent dès lors environnés. Je ne vous redirai pas les miracles qui s'opérèrent à son tombeau et à son intercession, miracles dont l'Eglise vient de proclamer l'authenticité, en proclamant l'héroïsme de la vertu de celui qui les a opérés et pendant sa vie et après sa mort. Ce récit exciterait sans doute votre admiration ; mais, dans la vie des saints, nous devons chercher plutôt à connaître les vertus que nous devons imiter, que les merveilles que nous ne pouvons qu'admirer.

L'Eglise n'élève point les saints sur ses autels et ne nous convie point à leur rendre nos hommages pour provoquer en nous une admiration stérile de leurs œuvres et de la puissance dont les a investis celui qui se plaît à les glorifier ; mais bien plutôt pour nous porter à imiter leurs vertus.

Arrêtons donc nos regards et notre attention, moins sur les circonstances extraordinaires que sur les détails les plus simples de leur vie, que sur ces œuvres de chaque jour qu'il nous est donné d'imiter, avec le secours de la grâce. Ainsi, vous jeunes gens et chers élèves, qui retrouvez dans vos maîtres les successeurs et les imitateurs des maîtres qui ont formé Claver, qui vivez soumis à la même règle, témoins des mêmes exemples de vertu, environnés de la même sollicitude et du même amour ; prenez Claver pour le modèle de vos jeunes ans, pour le modèle de l'étudiant chrétien. Comme lui, cherchez dans vos succès littéraires et scientifiques l'accomplissement d'un devoir et de la volonté divine ; comme lui, unissez, mêlez la prière à l'étude, la culture du cœur à celle de l'esprit, les progrès dans la science qui fait les hommes et les saints, ainsi que dans celle qui fait les savants. Que de vertus vous pouvez pratiquer à son exemple ! Sans parler de celle qui élève l'homme au-dessus des anges, et qui l'unit si étroitement à Dieu, il vous est donné d'être obéissants comme lui aux mêmes règles et aux mêmes maîtres, d'être comme lui doux et patients envers vos condisciples, et partout modestes comme lui. Si déjà l'ambition agite vos jeunes cœurs et vous peint un brillant avenir, ayez, à son exemple, l'ambition d'être grands devant Dieu par vos vertus, seule et véritable grandeur de l'homme ; d'être grands devant les hommes par votre dévouement, par votre amour pour eux, amour et dévouement puisés à l'inspiration de ce cœur qui fut tout dévouement, tout amour, tout sacrifice pour les hommes. Soyez généreux comme lui, et comme lui fidèles à la grâce qui inspire la générosité et aide au sacrifice ; soyez actifs comme lui, et comme lui sages de cette prudence d'en haut, qui seule dirige la conduite et la rend utile aux hommes et glorieuse devant Dieu et devant l'Eglise ; comme lui, avant de vous lancer dans la vie, consultez Dieu sur la voie qu'il vous a tracée ; et, quand sa lumière vous l'aura indiquée, ne craignez point d'y entrer, ne vous lassez pas d'y marcher sous son œil et dans sa crainte. Il ne vous appellera peut-être pas à une vocation

extraordinaire, comme celle de notre bienheureux; mais ce n'est point la condition qui fait les saints, c'est la fidélité à remplir les devoirs de celle où l'on se trouve, et devant Dieu il y a autant de mérite dans les petites choses faites avec une grande foi, une grande piété, que dans les choses les plus éclatantes, et la récompense des unes est immense, éternelle, comme celle des autres.

MANDEMENT

POUR LE CARÊME DE 1853.

DE L'IGNORANCE DE LA RELIGION.

Nos très-chers frères,

La sainte quarantaine de pénitence qui va s'ouvrir, N. T. C. F., est établie dans le but de nous disposer à la célébration des grands mystères de la mort et de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'Eglise nous convie, nous oblige à nous préparer à ces solennités par la prière, par le jeûne, par des œuvres d'expiation, par un renouvellement de vie. Cette obligation est bien naturelle, puisque nous sommes chrétiens, c'est-à-dire disciples, et, par conséquent, imitateurs de Jésus-Christ: *Je vous ai donné l'exemple*, dit le Sauveur, *afin que vous fassiez comme j'ai fait*. (*Joan.*, XIII, 15.) Il convient donc, il est nécessaire que nous retracions en nous la croix et la mort de Jésus-Christ, par le crucifiement de la chair et de ses convoitises, et par la mort au péché; que nous imitions sa résurrection, en ressuscitant par sa grâce à la sainteté et à la perfection d'une vie nouvelle. Les moyens que l'Eglise, toujours guidée par l'Esprit-Saint, vous indique et vous impose, sont sans doute les plus propres à cette fin; mais, en vous exhortant à répondre à l'appel de l'Eglise, à obéir à sa loi, nous vous dirons qu'il est encore d'autres moyens à prendre pour célébrer dignement ces grandes fêtes chrétiennes.

Le carême, nous venons de le rappeler, aboutit à la mort et à la résurrection du Fils de Dieu fait homme, mystères qui se lient à celui de l'ascension de ce même Fils de Dieu, à l'établissement de l'Eglise, à la descente du Saint-Esprit, à tous ces événements prodigieux de miséricorde qui ont rouvert le ciel à l'homme et renouvelé la face de la terre. Or, comment ces étonnantes manifestations de l'amour divin, qui plongent dans une admiration si vive, dans un ravissement inexprimable, l'homme qui les médite avec un cœur aimant, laissent-elles tant de chrétiens dans une froide et ingrate indifférence? Quelle en est la cause? Sans doute les passions sensuelles ennemies de la croix de Jésus-Christ par des œuvres d'expiation (*Philip.*, III, 18), l'attache excessive aux biens de la terre, *qui est l'esclavage aux idoles* (*Ephes.*, V, 5), ôtent à l'âme le sentiment des choses de Dieu et lui font méconnaître ses intérêts éternels; l'indifférence que nous déplorons a pourtant encore une autre cause: nous l'attribuons surtout à l'ignorance de ces mêmes mystères et de la religion en général.

Si telle est la cause de l'indifférence de tant de chrétiens en face du spectacle le plus prodigieux, le plus émouvant qu'ait jamais vu le monde, du spectacle d'un Dieu fait homme et mourant pour sauver l'homme; si telle est la cause de l'indifférence de tant de chrétiens à la pensée de leur grandeur, de leurs devoirs, de leur destinée; vous le reconnaîtrez, N. T. C. F., aux œuvres que l'Eglise vous impose pendant le carême, vous ne pouvez en ajouter de plus efficaces pour vous préparer à célébrer ces grands mystères, que l'étude, la connaissance de l'objet de ces mystères et de la religion à laquelle vous vous faites gloire d'appartenir. C'est pour produire en vous cette conviction que nous nous proposons de vous parler, dans la présente instruction pastorale, de l'ignorance de la religion, de ses causes, de ses conséquences et de ses remèdes.

Si nous ne connaissions l'excessive faiblesse de l'esprit et du cœur humains, nous ne nous expliquerions pas, N. T. C. F., comment l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, c'est-à-dire à l'image de la vérité substantielle; ayant, en conséquence, au fond de son cœur, un désir inné, insatiable de la vérité; sentant intérieurement que la possession de la vérité est une condition essentielle de son bonheur, fasse néanmoins si peu d'estime de la science la plus noble par son objet et la plus importante par son but, de la science de la religion. Quelle contradiction! en toutes les autres matières, on veut savoir, on se fait gloire d'être savant, d'être habile; on comprend le mérite et l'importance du savoir. S'agit-il de ces hautes sciences positives qui exigent des études si longues et si pénibles, et qui, par elles-mêmes, sont stériles pour le cœur et pour la conduite de l'homme: avec quelle ardeur ne les voyons-nous pas cultivées par des esprits d'élite qui y consacrent leurs jours, leurs nuits, leur fortune, leur santé, leur vie? Ils cherchent, avec la constance, avec l'opiniâtreté de la passion, à pénétrer les secrets de la voûte céleste, à fixer la position, la

grandeur, le nombre des astres qui roulent au-dessus de nos têtes; à découvrir tous les mystères, toutes les richesses que la terre recèle dans son sein, et tous ceux que les eaux ensevelissent dans leurs abîmes. Ils ne veulent rien ignorer: ils décomposent l'homme; ils connaissent le nom, le nombre, la nature, les fonctions, le but de tous ses organes, de ses membres, du plus mince filament de ses nerfs, du plus imperceptible filet de ses veines. Ils prétendent dérober à la création entière ses mystères, et comme Salomon, faire répondre à leurs investigations le cèdre qui couronne le Liban et l'humble plante qui naît dans les fentes d'un mur ruineux. L'âme humaine elle-même n'échappe pas à leur ardente curiosité: ils connaissent et marquent les lois, les procédés de la pensée, ils décrivent et caractérisent l'infinie variété de ses passions; en un mot, la science, l'étude s'étend à tout. Et pourquoi? Nous vous l'avons dit, N. T. C. F., parce que l'homme, image de Dieu, de la vérité même, est fait pour la vérité; parce qu'il a un besoin impérieux de connaître, de savoir. Mais quel est le but de cette science humaine? Loin de nous, de contester la légitimité de la gloire qu'elle procure à ceux qui la cultivent, et l'importance des bienfaits matériels qui en découlent; mais ne nous est-il pas permis de dire avec la sagesse incarnée: ***Que sert à l'homme de gagner le monde entier***, de connaître toute la nature créée, s'il ignore la science de ses devoirs, dont la religion a le dépôt, ***et s'il vient à perdre son âme?*** (***Matth.***, XVI, 26.) Ne nous est-il pas permis de dire avec Salomon devenu l'oracle de toute science humaine: ***Vanité des vanités, tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hormis aimer Dieu et ne servir que lui seul?*** (***Eccle.***, I, 2.)

Ne nous est-il pas permis de signaler à ces maîtres de la science humaine, qui ignorent la science de Dieu, la contradiction de leur conduite et la vanité de leurs labeurs, si, devant trouver, dans ces études profanes, un sentiment plus profond de l'amour de la vérité, une idée plus haute de la dignité de l'homme, ils perdent, à la poursuite de leur science, la vérité essentielle et méconnaissent la science sur laquelle se fondent la grandeur, la félicité, les destinées de l'homme; si la contemplation de tous les effets de la nature écarte de leur pensée et de leur cœur la vue et l'adoration de la cause première; si la connaissance des rapports des créatures entre elles leur fait négliger la connaissance des rapports de la créature, de l'homme avec Dieu, c'est-à-dire de la religion? O vous qui vous glorifiez avec tant de complaisance, et que nous honorons volontiers à cause de votre savoir, détachez quelquefois votre regard de la terre, pour le fixer humble et ardent vers le ciel, et, en vous félicitant de ce que la nature créée n'a point d'ombre pour vous, ne faites pas comme l'oiseau nocturne qui voit dans les ténèbres de la nuit, et dont l'œil est fermé à l'éclatante lumière du soleil.

Combien de chrétiens participent à cette contradiction choquante, que nous signalons, de l'ignorance souvent très-grande, quelquefois complète de la religion, unie à des lumières naturelles, à une science humaine souvent très-profonde! Si nous passions en revue les autres conditions, n'aurions-nous pas à faire remarquer chez beaucoup d'individus l'estime, l'ardeur la plus grande pour le savoir qu'exige leur état social, leur profession, et en même temps un manque d'estime, une incroyable indifférence pour le savoir essentiel à leur état, à leur profession de chrétien? L'artiste, l'industriel, le commerçant, le fonctionnaire, le soldat, l'ouvrier, tous ont besoin d'acquérir et de conserver les connaissances, le savoir nécessaire à leur état, et tous en font une juste estime. Certes, celui-là serait indigne du nom d'artiste ou d'artisan, qui connaîtrait à peine les premiers éléments de son art, les premières notions de son métier; et le mépris public, justement mérité, s'attache à ceux qui usurpent des fonctions qu'il sont incapables de remplir, qui se parent de la profession d'un art ou d'un métier qu'ils sont incapables d'exercer. Or, les mêmes hommes qui n'oseraient s'annoncer du plus humble métier, sans avoir les connaissances requises pour l'exercer convenablement; ces mêmes hommes qui se font un honneur de connaître tous les secrets de leur art, se diront chrétiens sans connaître le christianisme, membres d'une société dont ils ignorent les lois, enfants de Dieu et de l'Eglise, sans savoir les devoirs et les prérogatives attachés à ce titre! comme si la profession de chrétien, précisément parce qu'elle est la plus noble, se pouvait exercer sans savoir, sans connaissance! comme si la science de la religion, la plus relevée par son objet, qui est la connaissance de Dieu, de ses perfections et de ses bienfaits, qui est la connaissance de l'homme dans ses rapports avec Dieu; la plus importante par son but, qui est de conduire l'homme à l'éternelle félicité, méritait moins de soin qu'il n'en faut pour l'apprentissage du plus humble métier!

Ah! si l'on fait peu d'estime de l'étude, de la connaissance de la religion, ne demandons pas pourquoi on l'ignore sans honte et sans regret, comme une science inutile: on l'ignore parce qu'on ne l'estime pas assez; on ne l'estime pas assez parce que, dans l'enfance, quand on en a reçu les premiers éléments, on ne l'a comprise que très-imparfaitement, et qu'après l'enfance on a cessé de s'en occuper. Cette négligence, en se généralisant, a fait naître cet étrange préjugé de croire que l'étude de la religion est réservée à l'enfance, au loisir du premier âge. Comme si la science la plus sublime et la plus vaste demande de ceux qui s'y appliquent, du temps et des capacités en raison inverse de son importance et de son étendue! ne suffit-il pas de signaler ce préjugé pour en

faire comprendre l'inanité? La connaissance de la religion est une étude de tous les âges, parce que la vie entière nous a été donnée pour connaître Dieu, pour l'aimer et le servir. Sans doute il faut commencer cette étude dès la tendre enfance, car à Dieu appartiennent les premières lueurs de notre intelligence et les premiers élans de notre cœur. L'enfance reçoit des impressions promptes et vives; la vérité, que les passions ne combattent pas encore, se fixe aisément dans les jeunes intelligences, et la mémoire alors docile et fidèle retient profondément les définitions et les explications élémentaires du dogme et de la morale. Mais ces impressions, quelque profondes qu'elles aient été, s'effaceront tôt ou tard, si elles cessent d'être réitérées. C'est ce qui arrive chez un grand nombre qui, peu d'années après leur première communion, ont oublié plus ou moins complétement les connaissances élémentaires de la religion qu'ils avaient acquises.

La seconde cause de l'ignorance de la religion provient de ce qu'on cesse d'apprendre la religion avant de l'avoir bien connue, et qu'on ne l'étudie plus à l'âge où l'on pourrait la bien comprendre.

Nous ne parlons pas, N. T. C. F., d'une étude approfondie de la religion, telle que doit l'être celle qu'en font les gardiens de la science sacrée, les dépositaires de la vérité, les prêtres, et les hommes qui, en dehors du sacerdoce, consacrent leurs talents et leurs veilles à la défense de la saine doctrine. Un pareil développement de science n'est pas requis de tous, et, si nous l'exigions, nous comprendrions qu'on nous objectât le défaut de moyen et le manque de loisir. Nous ne demandons, Dieu ne demande de vous qu'une science proportionnée à vos moyens intellectuels et au temps que les occupations de votre état vous permettent d'y consacrer. Dieu ne demande compte que d'un talent à celui qui n'a reçu qu'un talent. Mais n'en est-il pas beaucoup qui imitent le mauvais serviteur de l'Evangile, enfouissant leur talent, perdant de leur faute les heures de loisir que Dieu leur accorde et leur impose, en quelque sorte, chaque semaine; rendant inutiles tous les moyens que le zèle de l'Eglise met à leur disposition pour les instruire; les bons livres dont on leur facilite la lecture; les congrégations auxquelles on les convie, et qui s'offrent à eux sous des formes diverses convenant à tous les âges et à toutes les conditions; les écoles dominicales, où le zèle, toujours ingénieux, leur présente l'instruction qui est utile à leur profession civile comme celle qui est nécessaire à leur profession chrétienne; enfin, l'enseignement des pasteurs donné chaque dimanche du haut de la chaire de vérité, dans toute la simplicité du langage apostolique et avec une brièveté qui ôte toute excuse aux plus occupés. N'est-il pas évident que si, avec tant de moyens de s'instruire de la religion, on l'ignore, c'est qu'on veut l'ignorer, et que l'on est inexcusable de l'ignorer?

Une autre cause de l'ignorance de la religion, plus rare il est vrai, mais qui mérite néanmoins d'être signalée, c'est l'erreur de certaines personnes, d'ailleurs pieuses, qui s'imaginent satisfaire à tout ce que Dieu exige d'elles, en joignant à l'accomplissement des devoirs de leur état de nombreuses prières vocales et des pratiques de piété du reste très-louables. Il ne s'agit point ici de ces personnes simples et droites à qui Dieu se plaît souvent à manifester ce qu'il cache aux sages du siècle, et qui connaissent d'ailleurs, autant qu'elles le peuvent, les parties de la doctrine chrétienne, dont la connaissance est indispensable au salut; mais de ces personnes du monde, qui ne manquent ni de l'intelligence ni du temps nécessaires pour acquérir de la religion la connaissance que Dieu exige de leurs loisirs et de leurs capacités. Ne se rencontre-t-il point parmi les personnes du grand monde, parmi celles qui se font gloire d'être catholiques, un certain nombre, nous ne dirons pas qui sont ignorantes de leur religion, mais qui ne sont pas convenablement instruites de leur religion? Nous leur rappellerons que le premier devoir de l'homme envers Dieu, que le premier motif de leur existence, c'est de connaître Dieu; que pour l'adorer, l'aimer, le servir, comme il le mérite et l'exige, il faut le connaître. Ces personnes ne méritent-elles pas, jusqu'à certain point, d'encourir le reproche que le Sauveur adressait à la Samaritaine: *Vous adorez ce que vous ne connaissez pas* (*Joan.*, IV, 21)? et ne devons-nous point leur rappeler, comme le Sauveur à cette femme: *qu'il faut adorer Dieu en esprit et en vérité*, et que, *tels sont les adorateurs que Dieu recherche?* (*Joan.*, IV, 23.)

Il s'est rencontré dans tous les temps des hommes qui se sont complu dans l'ignorance de la religion, ou qui n'ont point voulu l'apprendre, pour n'être point forcés à en remplir les devoirs. Ces hommes dont l'Esprit-Saint a dit: *L'impie, descendu au fond de l'abîme, méprise* (*Prov.*, XVIII, 3); *il n'a point voulu comprendre, pour n'être pas contraint à bien agir* (*Psal.* XXXV, 4); ces hommes sont heureusement rares parmi nous, au moins ceux qui professent un mépris positif et raisonné de la vérité; mais il n'en est que trop qui s'endorment dans une mortelle indifférence, et qui se passent, comme on dit vulgairement, de la religion et de Dieu, et ne se soucient pas de savoir ce que l'une enseigne, ni de faire ce que l'autre commande.

Ah! s'ils pouvaient entendre notre voix, nous leurs dirions, comme nous le disons à tous, de réfléchir aux conséquences qu'entraîne après elle l'ignorance de la religion.

L'ignorance de la doctrine de Jésus-Christ à différents degrés, et selon qu'elle s'étend à des parties plus ou moins essentielles de cette doctrine, présente des conséquences plus ou moins graves pour le salut éternel.

Et d'abord, l'ignorance grossière des principaux mystères de la religion, dont la connaissance est requise indispensablement de tout adulte pour le salut, entraîne après elle la perte éternelle. Vous n'en pouvez douter, N. T. C. F., après le langage si formel et si clair de l'Esprit-Saint *Sans la foi*, nous dit-il par l'organe de l'apôtre saint Paul, ***sans la foi il est impossible de plaire à Dieu.*** (*Hebr.*, XI, 6.) ***Celui qui ne croit point***, dit Notre-Seigneur, ***est déjà jugé, parce qu'il ne croit point au nom du Fils unique de Dieu.*** (*Joan.*, III, 18.) Et l'apôtre saint Paul dit : *Celui qui veut s'approcher de Dieu*, c'est à-dire, être sauvé, *doit croire.* (*Hebr.*, XI, 6.) Or, N. T. C. F., la foi requise des adultes pour le salut est une foi explicite des points principaux de la doctrine de Jésus-Christ. L'ignorance en cette matière produit donc l'absence de la foi, et l'absence de celle-ci la perte du salut. Et remarquez-le bien, il faut une foi explicite et non une foi vague et générale; il faut une foi accompagnée de la connaissance des points principaux de la doctrine de Jésus-Christ, et non une foi confuse qui consiste à croire tout ce que l'Eglise catholique enseigne comme étant révélé de Dieu, sans se mettre en peine de savoir explicitement aucune partie de cette doctrine révélée de Dieu et enseignée comme telle par l'Eglise catholique. Remarquez, en outre, que cette ignorance ne trouve aucune excuse devant Dieu. Cette foi explicite aux principaux points de la doctrine de Jésus-Christ est assimilée, quant à la nécessité, au baptême : celui qui ne croit point, comme celui qui n'est pas baptisé sera condamné. Cette conséquence si grave de l'ignorance de la doctrine de Jésus-Christ, fût-elle la seule, suffirait pour vous engager, N. T. C. F., à vous instruire de votre religion.

Mais, est-il seulement requis, nous demanderez-vous, de connaître ces points principaux, et peut-on ignorer le reste?

Nous vous répondrons qu'il est d'autres points de la doctrine catholique, que vous devez aussi connaître, selon votre état, et dont l'ignorance vous expose également à la perte de votre salut. En effet, vous êtes obligés de recevoir certains sacrements : Comment les pouvez-vous recevoir dignement, avec fruit, si vous ignorez ce que vous recevez? Vous devez confesser vos péchés au moins une fois chaque année : vous devez aussi, une fois chaque année, pendant le temps pascal, recevoir, de la main de votre propre pasteur, le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie : comment remplirez-vous ce double devoir, si vous ignorez les qualités de la confession, les conditions que Dieu exige de vous pour vous accorder le pardon de vos fautes; si vous ne savez ce que vous recevez à la sainte communion? Par l'ignorance en ce point, tout en remplissant matériellement ces devoirs, on y manque essentiellement : on commet un sacrilége dans la confession, un sacrilége dans la communion, et par le sacrilége on s'acquiert la damnation éternelle. Il en est de même du sacrement de mariage, pour ceux qui sont engagés dans les liens sacrés, et des devoirs qu'impose à chacun son état. Comment remplir les devoirs d'époux et de père, les obligations résultant de son état, à l'accomplissement desquelles le salut éternel est attaché, si on ignore ce que la religion prescrit à chaque état? Quelle que soit votre condition, vous devez prier : comment prierez-vous, si vous connaissez à peine le Dieu à qui s'adresse votre prière? Comment sentirez-vous la nécessité de prier, si vous ignorez la nécessité de la grâce divine pour accomplir vos devoirs et vous sauver? L'Eglise, investie à cette fin de l'autorité même de Dieu, l'Eglise à qui Dieu a dit : *Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise* (*Luc.*, X, 10), vous impose des commandements : comment y satisferez-vous, si vous les ignorez?

Vous le voyez, N. T. C. F., l'ignorance de la religion vous expose à manquer à de nombreux et importants devoirs, à des devoirs que vous êtes obligés de remplir pour être sauvés.

Permettez-nous d'invoquer l'expérience que nous avons acquise dans l'exercice du saint ministère : nous avons toujours remarqué que l'ignorance des devoirs entraîne après elle la violation des devoirs, et que ceux qui les ignorent rentrent plus difficilement dans le droit chemin, une fois qu'ils s'en sont écartés. En effet, à l'ignorance de la religion s'unit d'ordinaire la légèreté et la grossièreté des mœurs, qui conduisent si aisément à la dépravation des mœurs. Sans la connaissance de la religion qui l'en instruit et lui en donne une si haute et si magnifique idée, l'homme ignore sa dignité d'homme et de chrétien. Dans cette ignorance, il ne sent pas tout ce qu'il y a de dégradant dans l'habitude vicieuse, tout ce qu'il y a de misérable et de honteux dans le péché. Ni les puissantes vérités de nos fins dernières qui parlent, dans la conscience coupable, plus haut encore que le remords; ni la parole de Dieu douée d'une force convertissante; ni ces doux souvenirs qui ramènent l'enfant prodigue dans les bras de son Père, rien ne lui revient à la pensée, parce que rien ne l'a éclairé. Le prêtre qui se voue à sa conversion ne sait comment l'entreprendre, comment pénétrer dans cette âme où tout est ténèbres. Sa conversion est donc pour l'ordinaire plus difficile; et, si sa conversion s'est opérée, car rien n'est impossible à la grâce, sa persévérance est aussi plus chanceuse. Il n'a en lui aucune de ces ressources qui, avec la grâce, alimentent la piété naissante, qui fortifient l'enfance d'une nouvelle vie, qui aident à parcourir d'un pas ferme le sentier nouveau : il est, après sa conversion, semblable au feu alimenté par le chaume, il jette un moment un vif éclat, un moment il a une grande ardeur; mais bientôt il s'éteint, et sous sa cendre il ne conserve même plus une étincelle. Si l'homme instruit de la religion, malgré

les vérités qui l'éclairent, malgré la pensée du devoir qui le presse, persévère avec tant de peine, comment, la grâce étant égale d'ailleurs, l'ignorant pourra-t-il se soutenir? Nous savons que Dieu se plaît à donner la grâce aux humbles et qu'il révèle à ceux qui le cherchent avec simplicité, ce qu'il cache aux superbes et aux sages présomptueux; mais, ne nous y trompons pas, l'ignorance n'est ni cette humilité, ni cette simplicité qui plaisent à Dieu. L'humilité et la simplicité sont des vertus, l'ignorance est un vice.

L'ignorance de la religion enfante encore d'autres périls pour la foi et, par conséquent, aussi pour le salut. Elle engendre dans l'esprit les erreurs les plus grossières, quelquefois même les plus monstrueuses, sur la nature de Dieu et de l'âme humaine, sur notre destinée dans ce monde et en l'autre vie, sur Jésus-Christ et sur sa vie mortelle, sur l'Eglise, sa constitution et son autorité, en un mot, sur les parties principales de la science sacrée. Ces erreurs sont communes et aux intelligences incultes et aux esprits les plus cultivés par la science humaine. Si les premiers, semblables à ces terres en friche qui ne révèlent leur fécondité naturelle que par la production de quelques plantes inutiles, n'exhalent point l'activité innée de leurs facultés intellectuelles, et ne manifestent les erreurs grossières dont ils sont imbus qu'autant qu'on les interroge de leur foi; les seconds, au contraire, habitués à la vie de la pensée, tournent continuellement l'activité de leur intelligence vers les grands problèmes que la religion résout pour le savant comme pour le vulgaire, et qui feront l'occupation de l'esprit humain, aussi longtemps que durera l'humanité. Ces savants, dépourvus de la science de Dieu, de cette science qui fait l'homme, de cette science dont la raison humaine a une soif inextinguible, ces savants, disons-nous, ne puisant point à la source divine qui jaillit abondante et limpide du sein de l'Eglise, mais à une raison d'elle-même si faible, si peu clairvoyante, et débilitée et aveuglée encore par les passions, se jettent dans les erreurs les plus étranges.

C'est ainsi que, de nos jours, nous voyons remises en honneur et vantées comme un progrès de la raison émancipée, de la pensée libre, des doctrines que les siècles païens ont vouées au mépris, et que les siècles chrétiens ont flétries comme étant une ignominie pour l'esprit humain. Dans toutes ces grandes questions si dignes d'occuper l'homme et si heureusement et clairement résolues par la doctrine catholique, *ils préfèrent*, dit l'Esprit-Saint, *les ténèbres* de leur raison *à la lumière* de l'Evangile (*Joan.*, III, 19), et opiniâtres dans leurs erreurs, *ils blasphèment ce qu'ils ignorent.* (*Jud.*, 10.)

C'est encore à l'ignorance de la religion et de ses lois que nous devons attribuer cette déplorable passion de tout lire, de tout entendre, qui travaille tant d'esprits peu éclairés et d'autant plus présomptueux, passion qui jointe, comme nous le disions tout à l'heure, à l'ignorance de la doctrine sacrée, infiltre dans les esprits les erreurs, les préjugés, le poison que renferment les lectures dont elle fait son aliment. Egarés par cette licence, que d'hommes méprisent après cela les augustes et sublimes vérités de l'enseignement catholique, sans s'apercevoir qu'ils accordent leur croyance aux doctrines les plus extravagantes, vérifiant eux-mêmes et pour leur malheur cette parole déjà accomplie et toujours prophétique : *Il viendra un temps où ils ne supporteront plus la saine doctrine; emportés par la démangeaison de tout entendre, ils se choisiront une foule de docteurs au gré de leurs désirs, ils détourneront leur oreille à la vérité, et l'inclineront à des fables.* (II *Tim.*, IV, 3, 4.) D'où naissent aussi, sinon de l'ignorance de la religion, ces superstitions qui déshonorent l'homme comme elles offensent Dieu? Superstitions du vulgaire, qui non-seulement enfantent de ridicules terreurs, des observances extravagantes, des pratiques absurdes, mais encore dénaturent la prière, profanent les choses saintes, et ouvrent la porte à des désordres, à des scandales de tout genre. Superstitions parfois des gens éclairés d'une lumière profane, qui rejetant avec le dédain du blasphème ou de l'indifférence le culte catholique observé par les plus beaux génies, par ces hommes qui seront l'éternel honneur de l'humanité, ne craignent pas de parodier dans leurs assemblées nos mystères, nos prières, les plus augustes cérémonies de notre culte.

S'il est vrai que la connaissance de la doctrine religieuse est la sagesse des petits et le frein des grands, n'est-ce pas à l'ignorance de la religion qu'il faudra attribuer la plupart des désordres et des crimes qui affligent la société? La religion, c'est-à-dire la religion connue, la religion comprise ne rend pas impeccable, mais elle est le frein le plus solide des passions; sans la connaissance de la religion l'homme manque de ce frein, et il n'est plus rien qui arrête sa perversité et sa folie, sinon la crainte des lois humaines. La nombreuse population des prisons atteste ce que peut la terreur du glaive de la loi pour prévenir le crime. Mais interrogez les infortunés habitants des cachots, et vous serez convaincus, par leurs aveux, que la majeure partie de ceux qui y sont plongés manquaient d'instruction religieuse lorsqu'ils se sont livrés au crime. Et puis, N. T. C. F., ces crimes que la loi humaine condamne et punit sont-ils les seuls désordres que déplore la société et que la loi divine condamne? Que de désordres de mœurs, que la loi humaine tolère, parce qu'elle ne saurait les atteindre, et que l'ignorance de la religion favorise autant que la connaissance de la religion les prévient d'ordinaire!

N'est-ce pas de cette ignorance, pour ne citer qu'un seul genre de désordre et l'un des plus déplorables, que provient ce relâ-

chement des liens de la famille, tant de ménages malheureux, la discorde assise au foyer domestique, le scandale dans le sanctuaire conjugal, la dissolution civile du mariage si fréquente et presque toujours demandée au nom des droits violés de l'un des époux : effroyable désordre qui devient, hélas! si commun ! Cette épidémie, cette contagion a son explication dans l'ignorance de la religion : on entre dans l'état de mariage sans y apporter les dispositions requises de Dieu, sans en connaître les devoirs, on y vit dans l'ignorance de ses obligations; une passion coupable survient, une cause de désunion la suit; les devoirs sont violés, la discorde éclate violente, implacable, et le mal est sans remède.

Et, lors même que l'ignorance de la religion ne produirait pas ces désordres, n'est-ce donc rien que cet affaiblissement de la foi qu'elle opère, de nos jours surtout où la foi est attaquée de tant de manières, tantôt directement, tantôt indirectement, dans les mille productions de la littérature légère, dans les travaux en apparence plus graves de l'histoire, dans les écrits périodiques de toutes les formes, dans les conversations des lieux publics et du foyer domestique? Si déjà l'homme instruit et fidèle, quand il s'y est laissé entraîner sans de graves raisons, sort moins ferme et moins croyant de ces lectures et de ces conversations; l'homme peu instruit de sa religion, incapable de discerner le poison qu'il trouve dans ces conversations ou dans ces écrits, ne doit-il pas éprouver un détriment notable de la foi? ne doit-il pas se remplir l'esprit de doutes, de préjugés, de ténèbres, d'erreurs? Et dans tout cela que de péchés, souvent mortels, contre la foi! que d'apostasies à la vérité révélée, opérées dans le secret des cœurs, et, pour ainsi dire, sans qu'on s'en aperçoive! N'y perd-on pas au moins cette délicatesse de la foi, qui rend si réservé dans toutes les matières qui touchent à la doctrine, à la parole de Dieu; si respectueux envers l'Eglise, mère des fidèles et épouse de Jésus-Christ? D'où vient, croyez-vous, cette témérité à contrôler toutes les décisions de l'Eglise, à blâmer la conduite des pasteurs, à contredire leur autorité, sinon de ce défaut d'instruction et de connaissance?

Si l'ignorance de la religion produit, sous tant de rapports, des résultats déplorables et funestes, l'homme et la société en subissent surtout la conséquence, l'un dans les catastrophes privées, l'autre dans les tourmentes sociales. Lorsque les revers de fortune, les maladies, la perte des personnes qui lui sont chères, l'évanouissement des espérances, la déception dans les affections les plus vives et les plus légitimes, l'injustice des hommes et la justice de Dieu éprouvent un individu; lorsque toute considération humaine est impuissante à relever le courage, à calmer la douleur, à rendre l'espérance ou à inspirer la résignation, la religion apparaît alors à l'homme qui la connaît et qui l'aime, escortée de la consolation, de la résignation, de l'espérance; elle lui montre d'autres richesses réelles et impérissables; une autre existence exempte de douleur; une autre patrie où l'attendent ceux qu'il pleure; d'autres affections plus vraies et éternelles; l'estime de Dieu, que rien n'altère ni ne ravit; et la miséricorde et le bien dans le châtiment même que sa justice inflige ou dans l'épreuve à laquelle sa Providence paternelle soumet ceux qu'elle aime. La puissance, l'efficacité consolatrice de la religion se comprend alors; mais l'homme qui l'ignore, quelle ressource de consolation et d'espérance y peut-il puiser dans ces cruelles extrémités? Aucune : le doux sourire de la religion est pour lui comme le visage d'un inconnu, et son langage si doux comme un idiome étranger dont il n'a pas l'intelligence. Il est donc laissé tout entier à sa douleur; sa douleur se change en désespoir, et souvent le désespoir dégénère en frénésie et le conduit à un crime qui révolte la nature. Par la même raison, à quels excès l'ignorance de la religion ne pousse-t-elle pas les peuples qu'elle enveloppe de ses ténèbres? N'est-ce point l'ignorance de la religion qui a donné cours à ces effroyables doctrines qui, dans ces derniers temps, ont épouvanté l'Europe, bouleversé tant de pays, et menacé la société du plus affreux chaos? Que pouvait, contre la séduction de la doctrine la vaine et illogique sagesse des libres penseurs? Elle avait beau raisonner : plus logique qu'elle, le socialisme renversait, par le raisonnement comme par la force brutale, ses brillantes et fragiles argumentations. En effet, le droit de propriété ne repose point sur des conventions humaines, mais sur la volonté de Dieu, sur le commandement : *Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras injustement; le bien d'autrui tu ne convoiteras pour l'avoir injustement.* Ce ne sont point les nécessités politiques qui légitiment l'inégalité des conditions, mais la volonté souveraine de la Providence. Ce ne sont point les discours éloquents de l'académie et de la tribune, les brillants raisonnements de la politique et de la philosophie qui apaisent les colères et calment les convoitises d'un peuple irrité, quand on aigrit ses souffrances et sa misère par le spectacle de la joie et de la richesse d'autrui; mais la religion qui montre au pauvre souffrant une récompense, des richesses, un royaume, un bonheur éternel pour prix de sa souffrance et de sa misère sanctifiées par la résignation et par la piété. Laissez ce peuple sans la connaissance de ces consolantes vérités, sans la perspective d'une compensation future, dans une vie à venir, aux maux, à la pauvreté qu'il endure dans la vie présente : bientôt le peuple vous donnera le spectacle de tous les excès, de toutes les fureurs qu'inspirent des doctrines subversives.

Puisque l'ignorance de la religion entraîne à sa suite des conséquences si funestes pour la société comme pour les individus, et pour

la vie présente comme pour l'éternité, il est de notre devoir, N. T. C. F., de les prévenir, de vous indiquer les remèdes.

Si nous pouvions nous acquitter de ce devoir en nous bornant à une considération générale, notre tâche ne serait pas longue; il nous suffirait de vous dire : « Le remède à l'ignorance c'est l'instruction. » Mais à l'obligation de s'instruire qui est imposée à ceux qui ignorent, correspond le devoir d'instruire imposé à ceux qui sont chargés de la conduite d'autrui ; et nous devons montrer aux uns et aux autres comment ils peuvent, comment ils doivent s'acquitter de cette obligation.

Le devoir d'instruire concerne, en premier lieu, le pasteur à qui il a été dit, dans la personne des apôtres : *Allez, enseignez*, (*Joan.*, XXI, 15); *paissez mes agneaux.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Ils doivent à l'assemblée des fidèles l'explication de la doctrine et de la morale de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la messe paroissiale du dimanche et des fêtes d'obligation, et à telle autre messe de ces mêmes jours, qui, pour une partie de leurs ouailles, tient lieu de la messe paroissiale. Nous souhaiterions encore que cette instruction puisse se donner, dans une allocution courte, simple et substantielle, à toutes les messes du dimanche, afin qu'aucune partie de nos bien-aimées ouailles ne soit privée du pain de la parole de Dieu. Les pasteurs doivent à l'enfance, surtout vers l'époque de la première communion, une instruction toute spéciale, indépendamment de celles qu'ils sont obligés de donner ou de surveiller à l'école primaire. Il est encore recommandé à leur zèle, à leur charité, d'établir et de maintenir avec soin le catéchisme du dimanche, les congrégations, les écoles dominicales pour les adultes, la propagation des bons livres, en un mot, tous les moyens qui peuvent contribuer au développement de l'instruction religieuse de leur paroisse.

En vous rappelant les devoirs de vos pasteurs, N. T. C. F., nous nous plaisons à dire qu'ils sont remplis avec zèle et édification. C'est à vous qu'il appartient de rendre ces devoirs de vos pasteurs fructueux pour le salut de vos âmes, pour la culture de votre esprit et de votre cœur par l'instruction. Si vos pasteurs sont obligés de vous annoncer la parole de Dieu, c'est que vous êtes obligés de l'entendre. Gardez-vous donc, si vous aimez vos âmes, de fuir cette parole de vie, comme font ceux qui ont la malheureuse habitude de rechercher, pour satisfaire au précepte, une messe basse à laquelle ne se donne point l'instruction, et qui passent souvent une année, quelquefois même une partie de leur vie, sans entendre la parole de Dieu. Et si vous l'entendez, que vos cœurs ne ressemblent point aux épines qui étouffent la bonne semence, ni à la pierre sèche et stérile qui l'empêche de germer, ni au sentier qui l'expose à être foulé aux pieds ; mais à la bonne terre qui rend au centuple la semence qui lui a été confiée.

Et vous, pères et mères de famille, époux et épouses, maîtres et maîtresses de maison, instituteurs et institutrices de l'enfance et de la jeunesse, chefs d'ateliers, vous tous qui, investis d'une autorité ou d'une supériorité quelconque, en participation à la souveraineté de Dieu dont émane et relève tout pouvoir, souvenez-vous qu'après avoir rempli le devoir de vous instruire de la religion, vous avez encore l'obligation plus ou moins stricte de veiller à l'instruction de ceux qui vous sont subordonnés.

Vous, pères et mères chrétiens, dont l'Eglise a consacré les doux liens, dont la Providence a béni et fécondé la chaste union, nous vous avons appelés, au nom de l'Eglise et de Dieu, à une participation bien noble et bien grande à notre apostolat, nous vous avons donné la mission d'instruire vos enfants. C'est à vous qu'est imposé le devoir de jeter, dans le cœur et dans la raison naissante de vos petits enfants, la semence de la doctrine catholique. Nous ne pouvons nous-même, les pasteurs qui nous remplacent ne peuvent pénétrer auprès de chaque berceau, dans chaque maison, pour instruire vos enfants : cet apostolat vous est délégué, et il vous impose une obligation grave. Parlez-leur de bonne heure de Dieu et de sa bonté, instruisez-les, dès qu'ils forment une parole, à prononcer son saint nom avec respect; confiez à leur mémoire si docile les premiers éléments de la foi; faites en sorte que, si vous avez leur premier sourire, leur première pensée soit pour Dieu, et que le premier rayon de leur intelligence remonte, par un élan de leur tendre cœur, vers Dieu qui est la source de toute lumière et de tout amour. Confiez-les à un instituteur chrétien et pieux, lorsqu'ils sont en âge de fréquenter l'école, et en veillant sur leur assiduité à s'y rendre, suivez avec attention leurs progrès dans l'étude de la religion. Ne croyez pas que tout est fini et pour vous et pour eux après leur première communion : cette connaissance élémentaire qu'ils ont acquise de la doctrine chrétienne, ils doivent la conserver, la développer, et à vous revient l'obligation d'user de votre autorité pour qu'ils profitent des moyens que met à leur disposition le zèle de leur pasteur, moyens que nous vous avons indiqués plus haut.

Epoux chrétiens, souvenez-vous de cette parole de l'apôtre saint Paul : l'*époux* même *infidèle*, c'est-à-dire non chrétien, *est sanctifié par la femme fidèle, et de même la femme infidèle est sanctifiée par l'époux fidèle* (I *Cor.*, VII, 14), parole qui prouve que les époux se doivent une aide mutuelle dans les choses du salut, comme dans celles de la vie civile. Nous concluons de là avec raison que l'époux instruit de la religion doit instruire celui qui manque d'instruction. Une piété prudente, soutenue par un amour sincère et éclairé, fournit une foule de moyens pour atteindre ce but, aussi bien

que pour ramener à la religion celui des époux qui s'en est écarté.

Maîtres et maîtresses de maison, Dieu vous a dit en vous parlant de vos serviteurs : *Maîtres, souvenez-vous que votre Maître et le leur est dans le ciel.* (*Ephes.*, VI, 10.) C'est ce même Dieu votre Maître qui ajoute : *Celui qui ne prend pas soin des siens et surtout de ses domestiques, a renié la foi, et il est pis qu'un infidèle.* (I *Tim.*, V, 8.) N'oubliez donc pas ce que vous devez à vos serviteurs sous le rapport de leur instruction religieuse. Sans vous imposer rigoureusement le devoir de les instruire vous-mêmes, Dieu vous impose celui de n'empêcher pas qu'ils s'instruisent par une autre voie. Et, d'abord, ne les empêchez pas de suivre les instructions de la paroisse ; veillez même à les y faire assister, s'ils manquent de zèle en ce point. Si les nécessités de votre service ne permettent pas que tous vos domestiques entendent, chaque dimanche, la parole de Dieu, faites en sorte qu'ils alternent entre eux et même avec vous, s'il en est besoin, pour l'assistance à l'instruction paroissiale ; enfin, si cela même n'est pas possible, avisez, nous vous en conjurons dans l'intérêt de leur salut et du vôtre, à y suppléer le plus efficacement possible. Avant que d'être vos serviteurs, ils sont les serviteurs de Dieu, que dis-je ? les enfants de Dieu et les héritiers de Jésus-Christ !

Chefs d'ateliers, nous vous tiendrons le même langage : si votre industrie nécessite, absolument et dans toute la rigueur du terme, la présence de vos ouvriers le dimanche dans vos usines, dans vos ateliers, avisez, et vous le pouvez toujours, si vous avez la crainte de Dieu devant les yeux, avisez à procurer à vos ouvriers le temps nécessaire pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux, pour l'assistance à l'instruction religieuse.

Instituteurs et institutrices chrétiens, est-il besoin que nous vous rappelions vos devoirs relativement à l'instruction religieuse des enfants, de la jeunesse, qui vous sont confiés ? Nous aimons à croire, et les rapports de nos inspecteurs diocésains nous donnent cette douce confiance, que vous les remplissez généralement avec zèle. Continuez de cultiver avec soin, avec plus de soin que jamais, ces tendres plantes que vous êtes chargés d'élever. Sans négliger l'instruction civile qui est utile dans la vie, souvenez-vous qu'une seule est nécessaire pour former l'homme, pour former le chrétien, l'instruction morale et religieuse. Vous savez toutes les sympathies que nous vous avons vouées, tout le dévouement que nous vous portons et dont nous serons toujours heureux de vous donner des preuves : écoutez donc l'exhortation, la prière que nous vous adressons : redoublez de zèle pour l'instruction religieuse de vos élèves. C'est cet enseignement surtout qui relève et ennoblit vos fonctions ; c'est là ce qui en fait un apostolat qui émane du nôtre.

Ce que nous venons de vous dire, N. T. C. F., vous prouve que les remèdes à l'ignorance sont nombreux et efficaces, si ceux qui sont chargés de répandre la lumière, chacun selon sa mission, s'acquittent de leur devoir, et si ceux qui doivent s'instruire veulent en profiter.

Ce que nous venons de vous dire, nos exhortations si pressantes, nos considérations si graves vous prouvent que l'Eglise, loin d'être ennemie des lumières, les appelle, les propage, et se plaint la première et le plus vivement de l'ignorance. Elle ne redoute aucune science profane, elle y trouve même un utile auxiliaire, quand ceux qui cultivent ces sciences y joignent et un cœur droit et la connaissance de sa doctrine.

Instruisez-vous donc de la religion, enfants, jeunes gens, chrétiens de tout âge et de toute condition, selon vos capacités intellectuelles, selon vos loisirs, selon les besoins de votre état, selon les nécessités de la société au milieu de laquelle vous vivez. Instruisez-vous de la religion : la doctrine qu'elle vous annonce n'est point l'œuvre de l'homme : elle émane de Dieu même ; c'est le Fils de Dieu, *la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde* (*Joan.*, I, 9), qui, au jour marqué par son Père, est descendu des cieux pour instruire le monde. Faites-y attention : en méprisant sa doctrine par votre négligence à vous en instruire, vous faites remonter votre mépris sur lui-même, vous rendez pour vous sa mission inutile. Instruisez-vous de la religion : votre salut est attaché à cette instruction, non pas qu'il suffise de connaître la loi sans l'exécuter, car *ce ne sont pas*, dit l'apôtre saint Paul, *ceux qui connaissent la loi, mais ceux qui la pratiquent, qui seront justifiés* (*Rom.*, II, 13) ; mais vous n'accomplirez pas la loi de Dieu, si vous l'ignorez. Instruisez-vous de la religion : vous puiserez dans cette connaissance des forces pour toutes les situations de la vie, des consolations dans toutes les douleurs, des espérances à votre dernier moment.

Donné à Liége, le 1er février 1853.

NOTICE SUR MGR WICART.

ÉVÊQUE DE LAVAL.

Mgr Wicart, dont nous publions ici une instruction pastorale, est né à Méteren (Nord), le 4 mars 1799. Il était vicaire-général de Cambrai quand il fut nommé, par or-

donnance royale, en date du 12 mars 1845, à l'évêché de Fréjus. Il fut préconisé le 26 avril suivant et sacré le 11 juin de la même année. En 1855, un décret impérial rétablit l'ancien diocèse de Laval, et un autre décret du 30 août de la même année nomma premier évêque de cette ville, Mgr Wicart, alors évêque de Fréjus. C'est le 28 novembre 1855 qu'il prit possession de son nouveau siége.

MANDEMENT,

INSTRUCTION ET LETTRES PASTORALES

DE Mgr WICART,

ÉVÊQUE DE LAVAL.

—

I. INSTRUCTION PASTORALE SUR L'ACCORD DE LA RAISON AVEC LA FOI.

TOUCHANT LES DESTINÉES DE L'HOMME APRÈS CETTE VIE.

—

La révélation et la philosophie ne sont pas, nos très-chers frères, deux puissances destinées à se combattre, et s'excluant nécessairement l'une l'autre de l'intelligence humaine. La religion et la raison sont faites pour subsister ensemble dans le même sujet, et se prêter un mutuel secours. La religion sait des choses que la raison seule ne découvrirait pas : elle est comme le soleil, dont les rayons se répandant sur les montagnes, à travers la plaine et dans les vallées, font briller mille objets qu'un jour moins éclatant eût laissés dans l'ombre. C'est ainsi que, par la révélation divine, la foi du chrétien reçoit sur ses devoirs, sur son origine et ses fins dernières, des notions précises, des développements étendus, auxquels jamais la pensée des sages, abandonnée à elle-même, ne sut atteindre d'une vue ferme et complète. Mais la raison n'en est ni accablée, ni mutilée, ni affaiblie. Elle y puise au contraire une énergie et des ressources qui centuplent ses moyens. Il se fait alors dans l'âme une vive union de ses connaissances antérieures avec ce surcroît de lumières venues d'en haut, qui éclairant et apaisant à la fois toutes les facultés de l'entendement comme tous les besoins de la nature morale, élève la raison jusqu'à lui donner la force de pénétrer dans les profondeurs du dogme chrétien, et d'en saisir assez de rapports pour le justifier contre toutes les révoltes des passions, le défendre contre toutes les surprises des sens, et en démontrer enfin, à la manière qui lui est propre, la rigoureuse vérité.

C'est, N. T. C. F., ce que vous allez voir, nous l'espérons, dans les réflexions que nous vous apportons, selon le devoir de notre charge pastorale, sur l'un des points fondamentaux de la foi catholique, l'immortalité de notre âme et ses destinées futures dans l'autre vie. Nous produirons peu de témoignages directs de la doctrine évangélique : ils sont assez connus. Ce que nous nous proposons surtout, c'est d'interroger la raison et la conscience humaines, c'est de les faire entendre, c'est de leur faire parler au fond de votre propre cœur le langage qu'elles trouvent en elles-mêmes, et qui pourtant sera conforme à celui de l'Evangile, afin de vous amener tous à conclure, avec l'aide du Seigneur, que vous êtes immortels, et qu'il vous reste à subordonner désormais votre vie entière, dans tous ses détails, aux grandes conséquences qui découlent de ce dogme capital, pour le temps et pour l'éternité.

Sans donc accumuler ici ni les textes des livres saints, ni les innombrables monuments de la tradition chrétienne ; sans même nous arrêter à l'examen métaphysique de la nature de l'âme, sans faire remarquer que nécessairement une, simple et indivisible, n'offrant aucun élément à la décomposition, elle se trouve par cela seul (à moins d'un décret absolu de la toute-puissance divine), en dehors des atteintes de la mort et de tout dépérissement ; entrons immédiatement dans un ordre de considérations plus accessible à toutes les intelligences : et commençons, N. T. C. F., par constater un fait éclatant, qu'il suffit d'avoir sous les yeux pour le comprendre et en voir toute la portée. C'est que l'âme humaine, quoi qu'elle fasse, à quelque point qu'elle s'oublie, et de quelques excès qu'elle se souille, ne parvient jamais à s'affranchir complétement, ni du souvenir de son origine, ni du sentiment au moins vague de sa destination. Il semble que l'Eternel ait gravé deux mots au fond de ce chef-d'œuvre de sa toute-puissance, et que ces deux mots, ***Dieu*** et ***immortalité,*** y soient comme un feu destiné à briller jusqu'au sein des plus épaisses ténèbres. Car il

n'est aucune langue qui n'ait l'équivalent du mot *Dieu;* il n'est point d'homme qui ne se surprenne mille fois en sa vie à prononcer ce grand nom, à l'invoquer; et l'on a fait la remarque qu'il n'existe peut-être pas un seul livre où l'athéisme le plus décidé n'ait plus d'une fois, sans le vouloir ou sans y penser, rendu hommage à la vérité même qu'il avait le malheur de combattre. De même pour l'immortalité, vous en trouverez le sentiment partout, se trahissant en mille et mille manières, dans les contrées les plus barbares comme chez les peuples les plus civilisés. Quand les pauvres tribus sauvages croient voir passer dans la nue, gémir dans les vents, respirer dans les plantes les esprits de leurs pères, c'est une erreur qui dénature l'idée de l'immortalité, mais qui la constate. Quand une mère indienne vient répandre son lait avec ses larmes sur le berceau de terre qui recouvre son enfant mort; et que, sur la tombe du guerrier qui n'est plus, ses compagnons déposent chaque soir le repas accoutumé, comme si l'âme du défunt venait visiter sa dépouille et se plaisait à ces aliments, c'est une erreur, à la fois grossière et touchante; mais n'est-ce pas la preuve évidente que, dans leur croyance, l'âme survit à la destruction du corps?

Maintenant, chez les nations civilisées, combien de sentiments profonds, combien d'instincts universels, appuyés sur cette consolante vérité, et inexplicables sans elle! Tous les hommes, par exemple, ont attaché l'idée d'une grande gloire au dévouement volontaire, au sacrifice de l'individu pour le bien général. Décius se précipitant pour sauver les légions romaines (vous remarquerez que nous prenons à dessein nos exemples en dehors de l'histoire sacrée); Régulus retournant à Carthage; ce capitaine français, sous les fers croisés sur sa poitrine criant à son régiment : Auvergne, à moi! voilà l'ennemi! cet autre brave officier, qui s'enveloppe dans les plis de son drapeau, et se laisse tailler en pièces, plutôt que de livrer l'étendard de la patrie : voilà des actes et des noms (et il en est des milliers d'autres), qu'on n'aura jamais trop vantés, et qui seront honorés à travers tous les siècles. Que signifie cependant ce respect? et à qui s'adressent, soit les honneurs prodigués sur leur tombe, soit les louanges que continue de recueillir leur mémoire? Ces démonstrations ne sont-elles pas sans objet, ces louanges peuvent-elles être autre chose, aux yeux de la raison, qu'une bruyante puérilité, si, dès l'instant même que le dévouement est consommé, il ne reste déjà plus rien du héros que vous continuez de saluer de tant de magnifiques épithètes, s'il est tout entier aussi insensible à ces honneurs que la froide pierre de son tombeau ou la cendre de son cercueil? Cherchez longtemps, N. T. C. F., vous ne trouverez de réponse à ces questions, vous ne trouverez d'explication plausible à ces faits, que dans la dignité de la nature humaine, dans la conviction intime, innée à tout homme, qu'il y a quelque chose qui ne périt pas en nous, et que la gloire et les éloges de la postérité ne poursuivent pas un vain fantôme.

Gloire! Postérité! Ces mots mêmes sont pleins de mystère. Il n'est guère d'hommes, il n'en est peut-être pas un seul qui ne désire vivre dans la mémoire de ses amis après sa mort. Vivre après sa mort : quelle étrange alliance de mots! Elle n'étonne pas cependant; elle exprime une disposition générale. La plupart des hommes portent même leurs prétentions bien plus loin. Que n'essaye-t-on pas en effet pour vivre longtemps dans la pensée des autres, pour acquérir de la célébrité, pour faire passer son nom jusqu'aux générations les plus reculées?... Mais quelle inconcevable manie de vouloir être quand on ne sera plus; de vouloir être nommé, quand on n'aura plus de nom; quelle imagination folle de sacrifier les réalités présentes à une abstraction, à une future impossibilité! Est-il rien enfin de plus inconciliable que vie et néant, avenir et néant, gloire et néant? Donc, à ne considérer d'abord que ces instincts spontanés, irréfléchis, mais universels du genre humain, à ne consulter que ces vagues, mais invincibles désirs de l'âme, il faudrait déjà conclure à son immortalité, parce que des instincts universels, parce que des désirs invincibles, et pourtant si contraires aux apparences qui frappent nos sens, ne sauraient venir que de Dieu qui nous a faits ce que nous sommes, et qui ne peut nous tromper.

Toutefois, N. T. C. F., ne nous contentons point de ces inductions. Si justes qu'elles soient, elles n'établissent que des présomptions. Or, sur une vérité si capitale, il faut des preuves directes, il faut des raisons précises et nettes. Allons donc auprès du lit d'un mourant. C'est là, sous la main même de la mort, que nous prendrons les secrets et les preuves de l'immortalité.

Parmi les innombrables victimes que l'arrêt fatal vient, chaque jour, marquer du signe inévitable, à quel spectacle voulez-vous vous arrêter, N. T. C. F.? Voulez-vous revoir ce qui vous a peut-être plus d'une fois douloureusement émus, un jeune homme, une jeune fille, mourant dans les plus riantes années de leur printemps? Ils ont passé, l'un et l'autre, ces années de l'enfance, où la vie quoique déjà agissante est encore trop peu sentie; ils ont passé ces temps de l'adolescence où l'on commence à sentir la vie, mais sans la bien comprendre encore : ils ont vingt ans; et le côté sérieux de la vie leur a apparu à tous deux. Eh bien! docile enfant d'abord, puis modeste adolescente, la jeune fille (de qui seule nous continuerons de parler), est restée un modèle de douceur, de bonté, de dévouement inépuisable. La plus parfaite sagesse a constamment dicté toutes ses paroles et dirigé sa conduite. Un père et une mère, heureux de posséder un tel trésor des frères tou-

chés de tant de qualités aimables, des domestiques, témoins habituels de ses vertus, les pauvres, objets de sa charité, disaient en la nommant : c'est un ange. Elle cependant, humble, simple, fermant l'oreille à la louange, comme la bouche à tout discours mauvais, offrait à Dieu son cœur et sa vie. Mais la voilà malade ; elle va mourir. Elle le sent, et le voit aux larmes qui coulent de tous les yeux autour d'elle. Dans cette douleur générale, elle seule reste calme, et sourit en regardant l'image, qu'elle a devant elle, de Jésus mourant. Et tout à l'heure, quand l'instant suprême sera venu, on l'entendra répéter avec un dernier sourire, en baisant pour la dernière fois son crucifix : *Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains.* (*Luc.*, XXIII, 46.)

Eh bien, N. T. C. F., direz-vous qu'à ce mot : mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains, Dieu réponde : Et moi, je l'anéantis ? Le pourrez-vous croire ? Quoi ! toute une vie consumée devant lui comme un parfum dont pas un rayon ne brûla pour un autre, n'aurait enfin pour récompense qu'une cruelle maladie et une illusion ! Quoi ! tant de souffrances endurées pour lui seul le laisseraient seul insensible ! Quoi ! vous, simple et désintéressé spectateur d'une vertu si touchante, vous en êtes ému, et celui qui en fut l'objet la répudierait ! Vous ne prononceriez pas le nom de cet ange, sans lui décerner un éloge : et Dieu ne lui donnerait rien ! L'homme serait donc plus juste appréciateur de la vertu que Dieu ! Qui peut supporter un tel blasphème ?

Peut-être, hélas ! que dans ce même moment quelque malheureuse, qui fut l'opprobre de son sexe, s'agite quelque part dans les dernières convulsions de l'agonie ; et sa fin sans repentir n'est qu'un dernier outrage à la raison, à la morale, à la nature, à toutes les lois, à tous les devoirs. Eh bien ! sur le cercueil de la chaste vierge, de la sainte et sublime enfant, au nom du Dieu éternellement saint qu'elle adora, la vérité nous forcera donc d'écrire : Elle s'est nourrie d'un vain rêve ! Et il faudra mettre sur le cercueil de la créature avilie que la pudeur ne permet pas même de nommer : Elle n'eut pas tort ! La justice divine leur accorde à toutes deux le néant ! — Le direz-vous, N. T. C. F. ? Le croirez-vous possible ?

Mais passons ; prenons quelque autre exemple. Ces idées de florissante jeunesse, de piété candide, d'innocence, qui touchent facilement le cœur, pourraient surprendre votre sensibilité au détriment de la raison, qui doit juger avec calme. — Eh bien ! au lieu de cette jeunesse rapidement évanouie, mettez une épouse, une mère qui aura fourni trente ou quarante années de vertu solide, uniforme, mais ignorée et traversée par de nombreuses épreuves ; mettez un père de famille, laborieux, intègre, irréprochable. Pendant quarante ans cet excellent homme a été le guide, le soutien et le modèle de tout ce qui l'entourait. Jamais sa bouche ne proféra un mensonge, jamais son cœur n'entretint un sentiment même secret de haine ou d'aversion ; et dans ces tristes temps de mauvaise foi et de discordes civiles, lui n'eut pour constante devise et pour règle que ces deux mots : justice et charité. Ce n'est point cependant tout d'un coup que ce noble cœur arriva à une telle perfection de vertu : non, son point de départ, comme celui de tout homme, fut faible et incertain. Mais il était chrétien, il eut le bonheur de conserver la foi, et comprit la vraie condition de l'homme et ses devoirs. Il s'avança dans la vie, en offrant à Dieu ses pensées, son cœur et ses œuvres : cette disposition invariable de son âme fut le principe unique de tout ce qu'il fit. Mais sa carrière est remplie : les cloches funèbres viennent d'annoncer qu'il n'est plus sur la terre. Après avoir dit, d'une voix presque éteinte, avec un regard toujours serein, à une épouse et à des enfants éplorés : Courage, nous nous reverrons ; j'espère que Dieu me fera miséricorde... ; il s'est paisiblement endormi pour ne plus se réveiller ici-bas.

Au même instant, toute une ville apprend avec horreur que tel autre père de famille vient, dans un sombre accès de désespoir, ou plutôt par un froid calcul et avec toutes les apparences d'une profonde insensibilité, de mettre fin à ses jours. Après avoir, dans une jeunesse orageuse, longtemps fait gémir le sein qui l'avait conçu, de funestes liens en firent plus tard l'époux et le persécuteur d'une innocente femme. Astucieux, trompeur, dissipateur, il a, dans des spéculations ténébreuses, sciemment compromis, avec l'avenir de sa famille, la fortune de beaucoup d'autres. Enfin voyant arriver de plus près un désastre épouvantable, résultat nécessaire de ses criminelles folies, le lâche (car à Dieu ne plaise, N. T. C. F., que vous accordiez jamais les honneurs du courage à qui n'a pas la force de supporter la vie), le lâche, pour en éviter le choc, a fui dans la tombe, sans s'inquiéter du double poids d'ignominie qu'il secoue sur sa malheureuse femme et ses malheureux enfants. Il n'y a qu'un cri dans toute la population, pour flétrir et sa vie et sa mort. Eh bien ! si l'âme ne survit pas au corps, il n'y aura donc, encore une fois, que l'éternelle justice de Dieu qui n'aura ni réprobation pour le crime, ni rémunération pour la vertu ! Et devant le niveau qui écrase dans une éternelle insensibilité l'un et l'autre, s'il n'y a pas après le dernier soupir d'ici-bas une autre vie, il faudra dire que si le libertin, le faussaire, le ravisseur du bien d'autrui, le suicide fut un furieux, l'homme de bien, qui fit tout en vue de Dieu et pour le bonheur de ses semblables, ne fut après tout qu'un pauvre esprit, dupe de sa crédulité, dont on avait tort de vanter la constance ! ! ! Conscience humaine, admettez-vous ces prodiges ? Conscience et raison humaines, admettez-vous que l'ordre et le désordre, l'amour et la haine, l'innocence et la scélératesse, ceux qui firent les délices du genre humain et ceux qui en furent

l'horreur; saint Louis mourant à Carthage, au milieu de ses soldats et des musulmans confondus dans une même douleur, dans une même admiration, et ce monstre couronné qu'on appela Tibère, mourant dans l'opprobre sous le poids de l'exécration universelle; Vincent de Paul, le père des pauvres, le consolateur des affligés, et cet autre monstre qui demandait à l'échafaud deux cent mille têtes de citoyens français, pour assouvir ses vengeances atroces et satisfaire sa barbare politique; admettez-vous que toutes ces choses soient au fond indifférentes, au moins au delà de la tombe? Dites-vous que ces hommes auront le même lot auprès de Dieu, le même sort après la mort? Non, non: la conscience et la raison proclament que le bien et le mal, le vice et la vertu ne sont pas de vains mots vides de sens, que la distinction morale, que l'opposition profonde qu'ils expriment a sa racine éternelle dans l'essence même des choses, qu'il est impossible qu'il n'y ait point de châtiments pour tant de crimes, point de récompenses pour tant de généreux efforts et de sacrifices; impossible que le néant soit infligé, comme une déception, à la trop confiante fidélité, le néant accordé, comme un encouragement, à la révolte contre tous les droits et tous les devoirs. La conscience et la raison s'écrient, comme la foi, que la justice infinie met enfin tout à sa place, la vertu à la gloire, l'iniquité à l'opprobre, et pour toujours!

Il est vrai qu'une frivole philosophie a prétendu que ce partage est déjà fait sur la terre, que l'homme de bien a sa récompense en lui-même, et le méchant ses tortures secrètes et la flétrissure publique. Mais il y a bien longtemps que l'expérience a réfuté ces paradoxes. La vertu a ses douceurs sans doute; elle a des jouissances ravissantes, que l'homme de bien ne voudrait échanger contre nulle autre. Mais remarquez d'abord que le charme principal de la vertu est dans l'idée même de l'ordre qu'elle établit au fond du cœur, et de la future immortalité de bonheur à laquelle elle conduit. Otez à l'âme cette pensée consolante et féconde, enlevez-lui l'idée de l'ordre et de l'avenir: il ne lui restera plus, dans ce que l'on aurait tort de nommer encore vertu et devoir, qu'une servitude triste, sèche et dure. Les jouissances intimes attachées à l'accomplissement des devoirs prouvent donc en faveur de l'immortalité et de toutes les croyances par lesquelles l'homme se rattache à Dieu; hors de là, elles ne prouveraient rien, elles n'existeraient pas. — Et puis, qui vous assure que la vertu trouve toujours un assez ample prix en elle-même? Cette jeune et pieuse vierge que nous montrions tout à l'heure sur son lit de douleur, portait peut-être un cœur profondément sensible; ses victoires coûtèrent peut-être bien des combats, bien des prières et des larmes versées devant Dieu seul: et qui sait si sa vie sitôt consumée ne fut pas un holocauste à sa vertu? Cet homme que vous avez vu vivre et mourir si simple, si généreux, si grand, a pu, sous un front toujours calme, dissimuler de nombreux orages. Et tel noble vieillard que vous avez peut-être connu, dont tous les pas se soutinrent dans la bonne voie, n'a-t-il pas cependant courbé le front sous mille tempêtes? Tribulations domestiques, peines de cœur, perte de biens, violences, calomnies, exil, prison, il a tout essuyé. Il a pu dire comme cet ancien patriarche: *Dieu m'a tout enlevé: mais que son nom cependant soit béni!* (*Job*, I, 21.) Eh bien! ne faut-il pas qu'il vienne un jour où Dieu, à son tour, bénisse le généreux vieillard; et qu'après lui avoir tout retiré, il lui rende tout, et au-delà? A l'immortalité donc, à l'immortalité, pour dédommager le juste de ses privations, pour le récompenser de ses travaux!

Quant au châtiment des méchants dans ce monde, N. T. C. F., dans le système de l'incrédulité, c'est une dérision. Quelle serait leur peine ici-bas? Ce n'est pas assurément que nous croyions à la félicité du vice: à Dieu ne plaise que nous leur en enviions la moindre parcelle! Mais eux pourtant, qui ne connaissent point d'autre bonheur, peuvent trouver quelque charme aux passagères sensations qu'il procure, et les décorer d'un beau nom qui les trompe quelque temps. — Mais le remords! s'écrie-t-on. Le remords? que signifie cet épouvantail? On conçoit le remords dans ceux qui croient au mérite des bonnes œuvres, aux suites morales du mal; mais les autres n'ont donc qu'à braver un sentiment qui est pour eux sans appui, ils n'ont qu'à bannir une crainte sans raison.— On parle aussi du mépris public, de la flétrissure imprimée par l'opinion: mais il n'y a qu'à opposer mépris à mépris! Serait-il bien difficile de réunir un certain nombre de déterminés criminels (si toutefois le nom de criminels pouvait encore s'employer dans ce cas), pour former une autre opinion publique qui dédommageât des dédains de la première? Certes, ces hommes de rapine et de sang, dont les journaux nous racontent les sinistres exploits, et dont quelques-uns viennent de temps en temps figurer comme sur un théâtre devant les tribunaux et devant la foule qu'une triste curiosité pousse à les voir, sont-ils embarrassés des regards qui les poursuivent? On en voit au contraire se poser en personnages intéressants, dérouler avec complaisance leurs systèmes d'action, leurs maximes, leurs desseins et leurs plans. Quelques-uns, pourvus de quelque instruction, mettent à profit les loisirs que leur fait la justice humaine, pour amuser par leurs écrits ceux qu'ils ne peuvent plus attaquer et dépouiller: et leurs mémoires en prose ou en vers sont, comme tant d'autres, transmis par la complaisance souvent si peu délicate des feuilles publiques à toutes les extrémités de la France. — Vous voyez que le remords ne trouble guère les âmes perverses.

Mais laissons ces considérations. Et,

pour dernier mot à l'objection qui nous est faite sur le prétendu châtiment des criminels en ce monde, admettons qu'un moment vienne où le méchant n'ait plus son sommeil aussi tranquille, où des inquiétudes vagues, des souvenirs sombres, des images sanglantes et pleines de menaces, lui fassent enfin de la vie un supplice. Eh ! il n'aura pas besoin d'en soutenir si longtemps le fardeau devenu odieux ! Dès que la somme des maux l'emportera dans son jugement sur celle des plaisirs, n'a-t-il pas à sa disposition mille chemins toujours ouverts pour s'en débarrasser ? Ainsi donc le plus abominable des malfaiteurs pourra durant de longues années braver Dieu, les hommes et les lois, répandre autour de lui la désolation et la terreur; un autre, plus poli, mais non moins funeste à la société, pourra, par des menées secrètes ou des écrits infâmes, corrompre l'innocence, calomnier et persécuter la vertu, souffler partout la haine et le désordre, préparer la ruine des individus, des familles, des peuples entiers ; puis, quand l'ennui les prendra, ou que la vindicte publique sera enfin sur le point de les atteindre, ils n'auront l'un et l'autre, pour échapper à tout désagrément, qu'à briser leur vie comme un instrument usé, en jetant pour dernier outrage à la morale et au monde ce cruel adieu accompagné d'un long rire: la pièce est jouée, tout est fini ! ! — Non, non; tout ne peut finir ainsi. Il faut que l'ordre violé se rétablisse quelque part : il faut, quand le corps succombe, que l'âme survive pour recevoir selon ses mérites. Autrement il faudrait dire ou que Dieu n'est ni juste, ni sage, ni bon (ce qui équivaudrait à nier son existence), ou qu'il n'y a ni bien ni mal sur la terre, que tout est indifférent, qu'aucun acte humain, pas même le plus héroïque, n'est digne de récompense, qu'aucun acte, pas même le meurtre, le vol, les traitements les plus barbares ne sont dignes de châtiment : absurdités palpables, blasphèmes affreux, dont la raison ne s'indigne pas moins que la religion ! Donc, ô âme du juste, âme pure, chaste, sublime, soutiens, exalte ta glorieuse espérance, et multiplie les nobles travaux qu'elle t'inspire ! la couronne t'attend au sein d'un Dieu juste, et tes lauriers ne se flétriront pas. Et toi, âme sombre ou frivole, et surtout malheureuse, âme que la pensée de l'avenir importune ou qui la dédaignes, pauvre âme qui te plais à vivre dans les ténèbres du doute, pour y goûter avec quelque repos des voluptés que le souvenir de Dieu pourrait empoisonner, cesse, cesse de promettre le néant à tes désirs. Ce n'est point du néant que ta vie a jailli : ce n'est pas au néant qu'elle retournera. Elle naquit de la toute-puissance de Dieu, qui te fit à son image : et c'est devant lui que tu reparaîtras pour montrer si la ressemblance est conservée, et subir les suites du choix que tu auras fait.

Nous avons réfuté, N. T. C. F., toutes les objections de quelque valeur : et vous avez vu qu'elles en ont toutes bien peu. Il reste une question en quelque sorte subsidiaire à résoudre en peu de mots. On peut demander, et l'on demande en effet, si, en admettant la nécessité pour l'âme de survivre à son corps, cette survivance ne pourrait pas au moins se borner à un temps plus ou moins long, destiné à l'expiation du crime ou à la récompense des vertus, après lequel temps de peines ou de rémunération, l'âme qui fut mauvaise comme celle qui fit le bien seraient définitivement anéanties, ou encore une fois soumises aux conditions chanceuses d'une nouvelle existence transformée. S'il y a, N. T. C. F., quelque apparence plausible à cette supposition toute gratuite, ce n'est qu'une pure apparence, et elle ne tient pas un instant, nous ne disons pas seulement devant les témoignages exprès des divines Ecritures, mais même devant l'examen sérieux de la raison. Car, si l'Evangile déclare au chrétien en terme formels que les justes iront à la vie éternelle et les méchants à l'éternel supplice : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam* (*Matth.*, XXV, 46), la raison, illuminée d'un rayon céleste, ne tarde pas à comprendre qu'il en doit être ainsi, qu'il n'en peut être autrement. Et en effet, pour ce qui concerne, en premier lieu, les justes, conçoit-on quel caprice inattendu (impossible en Dieu) viendrait tout à coup, on ne sait quand, on ne sait comment, lui faire prendre en aversion des âmes qui l'ont toujours aimé, qui l'ont toujours servi, qui l'aiment, qui l'adorent, qui le glorifient plus que jamais depuis qu'elles ont le bonheur de le contempler dans son immense majesté, qui lui sont attachées sans mesure et par toutes les facultés de leur être, que lui-même chérissait l'instant d'avant, qu'il comblait de ses dons, qu'il vivifiait de sa gloire, et qui n'auraient rien fait, absolument rien, pour mériter ce brusque changement ? Qu'à nous, pauvres humains, il arrive dans la bizarrerie de nos humeurs, de passer sans raison de l'amour au dégoût, des bienfaits aux rigueurs, c'est une des plus humiliantes faiblesses de notre nature. Nous en devons rougir pour nous-mêmes. Mais il n'est pas permis de transporter l'idée de nos misères aux perfections divines. En Dieu toutes les pensées sont absolues, tous les décrets immuables : et il ne nous est pas possible d'entrevoir seulement la plus légère apparence de raison, pour laquelle la sagesse infinie, qui est en même temps la toute-puissance et l'infinie bonté, voudrait à un point quelconque de la durée réduire au néant ou priver de leur félicité des âmes que par nature il fit incorruptibles, que par leur fidélité il jugea dignes de ses récompenses, et qui par la persévérance de leur amour se montrent non moins dignes d'en jouir à jamais.

Mais au fond ce n'est pas de cela qu'il s'agit : ce n'est pas le bonheur des justes qu'on voudrait trouver trop long, mais le

supplice des méchants ; et la question se réduit à demander un terme aux maux des réprouvés. Mais pourquoi donc faudrait-il que Dieu prît après coup des déterminations si différentes, non plus seulement sur la condition accidentelle, sur le bonheur ou le malheur dans l'autre vie, mais sur la substance même de l'être, à l'égard d'individus de même nature, de même et commune origine, qui eurent de communs devoirs à remplir et les mêmes moyens pour s'en acquitter ? Les uns ont marché dans une voie, les autres dans une autre ; mais tous n'étaient-ils pas appelés au même salut, avec les secours rigoureusement nécessaires pour y parvenir? Pourquoi, tandis que les premiers veillaient soigneusement sur leurs actions pour les rendre conformes à l'éternelle raison et aux préceptes du Seigneur, pourquoi les malheureux qui étaient leurs frères, enfants du même Dieu dont ils méconnaissaient les bontés et les droits, pourquoi se mirent-ils en révolte contre leur Créateur, leur Sauveur et ses justes volontés ? Pourquoi refusèrent-ils d'être à jamais heureux, en dédaignant obstinément les conditions auxquelles seules celui qui a fait le bonheur en a attaché la possession ? C'est leur faute bien volontaire, c'est l'effet de leur libre choix, bien réfléchi, ou qui du moins devait l'être, s'ils ont persévéré dans ces dispositions jusqu'à la mort. Hélas ! qu'ils s'en imputent donc à jamais toutes les conséquences amères ; mais que l'on ne vienne pas imaginer que Dieu devrait, par égard pour leur inflexible résistance, se donner à lui-même un démenti, et anéantir une partie de la race humaine qu'il a dès l'origine faite tout entière immortelle dans sa nature matérielle.

Au reste, N. T. C. F., ce n'est point l'anéantissement, ni on ne sait quelle sorte de transformation qu'il faudrait demander pour l'âme coupable, après les peines plus ou moins longues qui lui auraient fait expier ses iniquités. Lorsqu'elle n'aurait plus rien à payer à la justice divine, c'est la délivrance qu'un Dieu bon devrait lui accorder, c'est l'entrée dans l'éternelle patrie, c'est son retour à sa source, c'est l'union des désirs à leur objet, de l'amour à son terme. Ainsi l'entend la raison, ainsi l'enseigne la foi. La foi chrétienne nous montre cette région d'expiation, ce séjour intermédiaire, ce lieu de souffrances mesurées, qu'elle nomme le purgatoire, que l'espérance habite, qui n'exclut pas l'amour, et d'où s'élèvent successivement au sein de la gloire les âmes que des fautes graves, mais pardonnées quant à l'offense, ou des souillures plus légères et non effacées accompagnèrent à leur sortie du corps et retardèrent d'entrer au ciel où rien d'inexpié ne peut entrer. Ah ! si ces autres âmes dont on voudrait obtenir la destruction pour terme de leurs douleurs, avaient su, avaient voulu, comme celles-ci, avec le secours de Dieu, conserver et la foi et l'amour, et n'emporter en mourant que des fautes qui n'eussent pas défiguré essentiellement en elles la sainte image des perfections et des bontés divines, elles n'auraient eu qu'un temps à souffrir, et ce temps, eût-il duré de longs siècles, aurait eu un terme enfin. Mais les malheureux, ou ils n'ont pas cru, ou ils n'ont pas aimé dans leur vie ; ils ont refusé de se repentir et d'aimer même à la mort. Dieu les a jugés, Dieu a dû les condamner. Ils ont vu dès lors en Dieu, non plus un père, mais un vengeur ; Dieu est devenu leur ennemi : ils le haïssent. Voilà pourquoi, l'amour n'habitant plus en eux, l'espérance elle-même n'a pu leur être laissée ; et elle ne saurait revivre, non plus que l'amour, si longs que soient les siècles qui s'écoulent dans les régions désolées de la séparation et de la haine. A tous les soupirs, à tous les regrets, l'éternité seule répond et donne son effroyable mesure. Il faut vivre, toujours vivre, parce qu'on est né immortel ; et souffrir et haïr, parce que le temps d'obéir est passé et qu'on n'est plus capable d'aimer.

Voilà ce que l'Evangile enseigne, N. T. C. F. Voilà ce que la raison comprend et ne saurait nier, malgré la terreur qu'elle en peut concevoir. Voilà ce que les plus grands hommes dans tous les siècles, ce que les plus vastes génies et les plus nobles cœurs ont cru. Voilà la vérité que mille autres, après l'avoir longtemps bravée ou combattue de loin, ont enfin respectée, dont ils ont redouté les approches, en implorant la miséricorde divine avant de tomber sous la main de sa justice. Et nous, N. T. C. F., qu'emporterons-nous aujourd'hui de la méditation de cette vérité capitale qui domine toutes les autres ? A quelle impulsion voulons-nous désormais obéir ? Dédaignerons-nous des biens infinis ? Marcherons-nous sans crainte aux abîmes, au risque d'y périr à jamais ? Ah ! suivons de meilleures inspirations ; et souvenons-nous qu'il n'y a ni gloire à lutter contre Dieu au profit de ce qu'il y a en nous de plus vil, ni sagesse à sacrifier à de misérables considérations d'un moment la conscience, la raison, les intérêts les plus élevés du temps et tous ceux de l'éternité ; et disons en rendant les armes à Dieu, et relevant noblement nos âmes vers le ciel : une voix d'immortalité retentit dans mon sein : je veux y répondre, grand Dieu ! Oui, je garderai dans mon âme votre image sacrée, je l'honorerai par des vertus, je remonterai vers ma source, je tendrai vers ma fin. Bénissez-moi, Dieu puissant, et daignez rendre mes résolutions efficaces.

Ces bénédictions de Dieu sont toutes prêtes, N. T. C. F. La source en est toujours ouverte : mais elle s'élargit durant les jours où nous allons entrer. Vous êtes tous appelés à y puiser avec abondance. Ce sont des jours de rémission générale, des jours de guérison et de salut, où l'âme abattue se relève, où l'âme refroidie se réchauffe, où l'âme juste reçoit un surcroît de vigueur pour déployer ses ailes comme l'aigle, et

s'élever plus haut que jamais dans les régions des plus pures vertus. Puissiez-vous donc tous, ô nos bien-aimés frères, donner ce spectacle au monde, donner cette consolation à l'Eglise, mais donner surtout à vous-mêmes ce bien immense qui comprend tous les biens ou qui y prépare!

Donné à Fréjus, le 15 février 1848.

II. LETTRE PASTORALE

ET MANDEMENT

A L'OCCASION DE LA PRISE DE POSSESSION DU SIÉGE NOUVELLEMENT ÉRIGÉ A LAVAL.

Nos très-chers frères,

Voici un jour que le Seigneur a pris pour vous dans son amour ; un événemeut longtemps désiré, qui vous met enfin sous les yeux un spectacle où tout est à la fois nouveau et ancien, mais plein, à tous égards, d'émotion pour le présent, de bien pour l'avenir. Tout y est nouveau : l'homme qui vient à vous, introduit par le haut représentant du vicaire de Jésus-Christ; le titre spécial dont cet homme est revêtu, le siége où il va s'asseoir, pour bénir, pour travailler, pour vivre et mourir au service de vos âmes ; et, autour de ce siége, la famille spirituelle, la communauté désormais distincte qui, dès ce moment, se constitue sous la houlette pastorale qu'il vous présente.

Et néanmoins tout, disons-nous, est ancien : le ministère, les devoirs qui y sont attachés, les grâces qui en découlent, et dont seulement les sources seront plus rapprochées de vous pour se livrer avec une plus facile abondance à tous ceux qui les désirent. Ce qui donc, dans un certain sens et sous quelques rapports, est nouveau, n'est, dans l'ensemble, qu'un pas en avant dans une voie ordinaire, n'est que la réunion dans un bercail à part d'une portion suffisamment considérable du troupeau universel, une région de plus dans la grande cité de Dieu sur la terre, une barque et un pilote de plus sur le grand océan du monde catholique, barque lancée au nom du Seigneur par la main de Pierre, et qui, comme toutes les autres, reste à jamais attachée aux flancs du grand navire et soumise au gouvernail souverain que, par cette main, Dieu lui-même dirige du haut du ciel.

Telle fut dès l'origine, N. T. C. F., et telle dans tous les temps, la conduite de Dieu sur la société des fidèles. Dès l'instant que l'Eglise est sortie des plaies sacrées du Sauveur avec les flots de son sang, et qu'elle a reçu dans le cénacle sa forme dernière et son complément par la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, on la voit déployer cette double puissance que Jésus-Christ lui donna d'expansion et de gouvernement. Le jour même de la Pentecôte, tout embrasé des flammes célestes, Pierre se lève et prêche. On l'écoute, on le croit, on se rend à l'impression de la grâce ; les convertis reçoivent le baptême et se réunissent. La première Eglise particulière, ce qu'on nommerait aujourd'hui le diocèse de Jérusalem, est dès lors fondée. Saint Jacques, un des apôtres, en est établi premier évêque ; et sur ce modèle toutes les Eglises particulières, tous les diocèses seront désormais établis jusqu'à la fin des temps.

Les autres apôtres cependant se dispersent. Selon l'ordre qu'ils ont reçu, ils marchent vers l'orient, vers l'occident, au septentrion, au midi. Partout où ils trouvent un homme qui les accueille, ils s'arrêtent. Les disciples se multiplient; l'envoyé de Dieu désigne et institue, dans chaque groupe, un président, un chef qu'il sacre évêque ; et lui-même, reprenant bientôt son bâton de pèlerin et sa croix, va plus loin chercher d'autres ouailles, auxquelles à leur tour il donnera des pasteurs spéciaux pour achever de les instruire et les conduire dans les voies du salut, avec le concours des prêtres, des diacres et ministres inférieurs que, selon la disposition divine, chaque évêque a le droit et l'obligation de s'adjoindre pour pourvoir à tous les besoins. La plupart de ces premiers pontifes sont en outre chargés de créer d'autres évêques, semblables à eux, pour présider dans les villes et les contrées voisines, à mesure que la lumière évangélique y pénètre et augmente le nombre des croyants. Ainsi, Timothée à Ephèse, Tite en Crète, Marc à Alexandrie, Polycarpe à Smyrne sont investis par les apôtres de pouvoirs extraordinaires pour la propagation de la foi chrétienne et du gouvernement ecclésiastique dans l'Asie Mineure, en Egypte, sur les bords de l'Afrique et dans les îles de la Grèce. La série des siècles, en se déroulant, nous montre ensuite uniformément le même travail d'organisation à toutes les latitudes et sous tous les cieux. Lazare, Maximin, Trophime en Provence, Denys à Paris, Martial à Limoges, Saturnin à Toulouse, Austremoine en Auvergne, Pothin et Irénée à Lyon, Gatien à Tours, Julien dans le Maine, au milieu de vos ancêtres, et d'autres ailleurs, mais tous envoyés, selon les traditions et l'histoire, ou par les apôtres ou par les pontifes romains, successeurs de saint Pierre dans la plénitude de son autorité, en sont les témoins et la preuve certaine pour les Gaules. Un peu plus tard, Boniface, Amand, Willibrord et d'autres le sont pour l'Allemagne et le Nord de l'Europe, Augustin pour l'Angleterre, Patrice pour l'Irlande. Ne prolongeons pas cette énumération, le récit en serait infini ; car vous voyez cette diffusion de la vérité, avec toutes les mêmes formes d'administration des personnes et des choses, se continuer encore aujourd'hui sur le continent américain ; et les îles de l'Océanie, à mesure qu'elles semblent sortir pour nous des flots, recevoir des prédicateurs évangéliques et des évêques envoyés de Rome par le monarque spirituel en qui Pierre ne cesse de vivre, comme aux premiers jours.

Pardonnez-nous, N. T. C. F., ce long

détour par lequel nous revenons enfin jusqu'à vous. Il n'était, sans doute, pas nécessaire. Mais une fois entré dans ces considérations, on ne s'en retire qu'à regret et avec peine. Car il est doux de contempler ce tableau majestueux des miséricordes divines sur les hommes! On se sent si heureux d'être éclairé de cette lumière, d'appartenir à ce grand corps, d'être à un degré quelconque un des élus et des ministres de cette grande œuvre qui traverse les temps, leurs vicissitudes, leurs tempêtes; qui voit les nations se modifier, les empires s'écrouler; et seule, reste avec ses principes, avec ses maximes invariables, avec sa même foi, sa même espérance, sa même charité, qu'elle applique, après bientôt dix-neuf siècles de bienfaits et de lutte, avec le même calme qu'au lendemain de sa naissance.

Il est vrai, N. T. C. F. (et le contraste ne vous aura pas échappé en écoutant ce détail), il est vrai que l'érection d'un siége épiscopal au milieu de vous et la résidence d'un évêque à Laval se produisent dans des circonstances et des conditions fort différentes. Ce n'est pas un peuple assis dans les ombres de la mort qui va voir, pour la première fois, le soleil de vie se lever sur lui, et à qui la croix de Jésus-Christ, avec les biens qui en découlent, soit inconnue et inouïe. La croix vous est au contraire aussi chère que parfaitement connue et étudiée, et vous ne demandez depuis longtemps qu'à n'être pas privés d'un seul des avantages qu'elle assure à ses adorateurs les plus soumis. On voit ici, non pas un évêque envoyé pour conquérir péniblement un peuple à Jésus-Christ, mais un peuple déjà tout dévoué au divin Maître, qui lui-même conquiert, à force de sollicitations et d'offres généreuses, un évêché et un évêque. Tel est véritablement le caractère particulier, le caractère admirable, unique en France en ce XIX[e] siècle, de la glorieuse solennité de ce jour.

Unique, disons-nous, en France au XIX[e] siècle, et admirable. Car, vous ne l'ignorez pas, d'autres cités que Laval, d'autres régions que celles-ci ont des désirs, des intérêts, presque des droits, semblables aux vôtres, à faire valoir. Ailleurs, cependant, les vœux et les intérêts en sont à de vagues espérances, peut-être bien faibles en ce moment, tandis que vous entrez aujourd'hui en pleine possession. D'où vous vient, entre tous, ce bonheur singulier? d'où il vient? De Dieu, N. T. C. F., et de vous-mêmes; de Dieu surtout, mais de vous aussi pourtant, de votre foi, de votre ardente piété. Nous n'en doutons pas, c'est cet esprit de foi, c'est cette vive piété qui a tout préparé et tout obtenu. Paris et Rome, Napoléon III et Pie IX, le chef de l'empire et le chef de la chrétienté, en ont été tour à tour émus, et les obstacles accumulés ont cédé tous devant une humble prière. C'est que Dieu inclinait les cœurs à récompenser vos mérites, pour vous procurer le moyen d'en acquérir de nouveaux et de plus grands. Ainsi en juge, non pas seulement celui qui devient, par cet événement, le pasteur particulier de vos âmes, et dont l'appréciation pourrait être suspecte de flatterie; mais ainsi en a jugé lui-même et parlé, en diverses rencontres, le saint pontife à qui nous devons la création du nouvel évêché, et qui, jusque dans la bulle même d'érection de ce siége, s'est plu à nommer solennellement, pour la glorifier dans les siècles futurs, la noble femme dont vous connaissez le généreux testament, comme il a voulu plus tard faire briller sur des poitrines que vous honorez tous, un signe public de sa paternelle satisfaction pour des services rendus à cette belle cause dont le triomphe définitif vous rend aujourd'hui tous heureux. Louange donc à vous tous! reconnaissance à l'empereur! reconnaissance au souverain pontife! Mais gloire suprême à Dieu tout-puissant et infiniment bon! et soumission, amour toujours croissant de votre part envers son éternelle majesté!

Ainsi, ô Eglise de Laval, jeune et déjà vénérable Eglise sous tes vieilles voûtes transformées, tu n'es enfantée ni dans le sang ni dans les larmes. Point de gémissements autour de ton berceau; rien que de l'allégresse et de douces espérances! Point de persécuteurs, plus même de contradictions; partout des protecteurs, des amis et des fidèles. Jeune Eglise de Laval, tu es comme cette ville sainte, « cette Jérusalem nouvelle » que saint Jean vit dans l'Apocalypse, ne s'élevant point tristement de terre, mais « descendant du ciel, » toute belle, tout « ornée ainsi que l'épouse dans l'attente de l'époux. » Voilà dans quel sens, N. T. C. F., le Tout-Puissant, du haut de son trône, répète aujourd'hui sur ces lieux et sur nous tous le mot qu'entendit l'Apôtre : *Voici que je fais des choses nouvelles; ce peuple sera* de plus en plus *mon peuple* plein de docilité; et je me montrerai de plus en plus *son Dieu* (*Apoc.*, XXI, 1-3), plein de miséricorde et de tendresse.

Et après tout cela, N. T. C. F., s'il faut enfin vous parler aussi de celui qui paraît devant vous pour être à la tête des serviteurs de Dieu dans cette maison, nous vous dirons avec simplicité que, pour aucun autre siége épiscopal dans la France entière, il ne se sentait disposé, à moins d'un ordre absolu de la Providence, à descendre du modeste siége où cette Providence paternelle l'avait établi depuis plus de dix ans; mais que pour vous et pour vous seuls, un secret et profond ébranlement s'était fait un jour dans son âme, qui, plus tard, dut le laisser et le laissa en effet sans objection devant le décret des hommes, dans lequel il crut dès lors voir un décret du Très-Haut.

Et pourtant il allait lui en coûter, N. T. C. F. (supportez, nous vous en supplions, ce second aveu comme le premier), et il lui en coûte de s'éloigner pour toujours de ces riants rivages, de cette calme résidence sous un ciel toujours pur, où tant de bien-

veillance affectueuse l'a entouré jusqu'à la dernière minute, de ces populations vives, ardentes, mais bonnes, qui presque partout lui faisaient en tout temps un encourageant accueil et bien souvent le comblèrent de joie; de ces chères et saintes communautés religieuses qu'il a vues se multiplier d'année en année avec grand fruit pour les âmes et d'inexprimables consolations pour son ministère; de ces trois florissants séminaires, dont deux si beaux, dont le dernier et le plus beau s'achève à peine en ce moment; d'un vénérable chapitre et de tant d'excellents prêtres qui lui donnèrent en tout temps, mais plus encore peut-être dans cette dernière année et dans ces derniers mois, des marques touchantes de confiance et de filial attachement; de cette église, enfin, et de ce diocèse, son premier lot, pour lequel son sang se serait aussi volontiers répandu que l'ont fait durant dix ans ses sueurs. Oh! il y a là une plaie ouverte, et un côté du cœur qui saignera quelque temps, ainsi que de doux souvenirs qui ne périront point! Mais vous n'en souffrirez pas, N. T. C. F.; le reste est à vous, et le tout est à Dieu.

Mais ici, hélas! un autre sujet d'inquiétude plus grande vient jeter un nuage de confusion sur les rassurantes perspectives auxquelles nous voudrions exclusivement nous livrer. Cette Eglise (non le temple matériel, mais l'esprit qui l'anime), cette nouvelle épouse, est belle; elle est riche et parée de vertus. Mais celui qui doit lui donner sa main, que lui apporte-t-il, hélas? Rien de grand, N. T. C. F.; trop peu de vertu, une science ordinaire, des talents médiocres, rien, enfin, de fortement prononcé, qu'un cœur qui sait aimer et une volonté ferme de travailler. Acceptez ce peu, nous vous en supplions; acceptez-le avec indulgence: c'est tout ce que nous sommes en état de vous offrir. Et vous, ô mon Dieu, fortifiez votre ouvrage; soutenez, relevez sa faiblesse; ou bien consentez à briser bientôt un instrument qui ne serait pas utile à vos desseins sur ce bon peuple!

Par la miséricorde du Seigneur, il est vrai, N. T. C. F., que les leçons et les modèles ne manqueront pas à votre faible pasteur pour l'aider à bien faire. Et d'abord, à défaut d'ancêtres sur un siége qui n'a jamais existé, nous trouverons, outre d'illustres collègues à notre tête et autour de nous dans cette province, d'autres exemples en quelque sorte domestiques et tout récents. Il n'était pas évêque de Laval, mais il était fils de la Mayenne et né dans la ville de ce nom, ce pieux cardinal qui répandit un si doux et si pur éclat sur trois siéges successifs en Amérique et en France, et qui laisse une trace ineffaçable dans l'histoire ecclésiastique de ce siècle. Il était de la Mayenne, l'évêque et le Père qui vous bénissait encore ici il y a un an, et qui a emporté dans la tombe, c'est-à-dire au ciel, vos regrets, vos louanges, votre affection, l'estime de toute l'Eglise de France, l'estime particulière et je dirais presque la vénération, sur son lit de mort, du chef auguste de l'Eglise universelle. Il était de la Mayenne, il vécut longtemps à Laval et fut le bien-aimé curé de cette paroisse, aujourd'hui notre cathédrale, cet autre vénérable prélat qui embaumait naguère de ses vertus le siége antique de Nantes. Et s'il n'était pas défendu de louer les vivants, votre pensée, comme la mienne, N. T. C. F., n'irait-elle pas avec respect, à quelque distance, saluer et revendiquer pour la Mayenne et pour notre commune édification, un second Chéverus, qui porte si bien dans ses veines le sang et dans son saint ministère l'apostolique charité du premier?

Pieux clergé de ce diocèse, ces glorieux pontifes sont tous sortis de vos rangs. Et ce que nous avons pu lire ou entendre sur quelques autres de vos aînés, décédés il y a peu d'années; ce que nous avons pu apprendre et entrevoir nous-même du présent, permet de croire que la série des prêtres distingués n'est pas interrompue parmi vous et qu'elle ne s'éteindra point. Au reste, en parlant ainsi, nous ne souhaitons à personne assurément des charges trop redoutables, et bien moins encore des aspirations dangereuses; nous souhaitons seulement à tous les connaissances nécessaires et les dispositions qui rendent dignement apte à tous les genres d'emplois, et en formant ce vœu, en adressant à Dieu cette humble prière, nous avons déjà l'espoir fondé qu'elle est en grande partie exaucée. Aussi comptons-nous sur vos exemples, vénérables frères, pour nous soutenir dans la résolution de bien vivre, comme sur votre zèle pour nous aider à conduire dans les voies du salut les âmes confiées à notre commune sollicitude. C'est parmi vous que nous allons bientôt désigner, avec une entière confiance, les membres qui devront composer le corps capitulaire de notre cathédrale, pour célébrer chaque jour, de bouche et de cœur, aussi bien que par leurs œuvres, les louanges du Seigneur, et nous assister, selon les expressions de la bulle pontificale, soit de leurs lumières, soit de leur coopération plus active, dans toute circonstance considérable qui nous paraîtra exiger ce concours.

Et puis, quelle force encore, pour suppléer à notre insuffisance et la soutenir, quels encouragements dans la vue de ces âmes d'élite, qui travaillent, qui prient, et, dans leur retraite profonde, renouvellent à quelques lieues d'ici les saintes austérités des anciens Pères du désert! Quelle force dans ces vaillantes milices, qui, encore plus près de nous, prêchent, dirigent et marchent les premières dans les voies qu'elles montrent à la suite de Jésus! Quel autre secours dans cette grande congrégation de douze cents sœurs animées toutes, nous le pensons, d'un même esprit et d'une égale charité; et dans toutes ces autres belles et précieuses communautés qui, sous les vocables divers du Sacré-Cœur de Jésus, de l'adoration du très-saint sacrement, de

la Visitation, de la Miséricorde, sous la protection et les noms bénis de saint Joseph, de saint Benoît, de saint Bernard, de sainte Ursule, de saint François, de saint Vincent de Paul, d'autres peut-être encore (nous serions fâché d'en omettre un seul), se dévouent, chacune selon sa destination spéciale, au soulagement de tous les genres de besoins physiques et moraux, dans les hôpitaux et les hospices, dans les pensionnats et les écoles, dans les campagnes comme dans les villes! Emules en tout cela ou modèles, ou plutôt l'un et l'autre à la fois, et des bons frères des écoles chrétiennes (qu'il suffit de nommer) et de cette société de prêtres distingués qui, dans l'une des principales villes du diocèse, dirigent avec zèle et succès un collége libre pour les enfants des familles plus aisées; et qui ont d'ailleurs, nous assure-t-on déjà, de dignes concurrents dans d'autres maisons d'éducation, où l'on ne fait pas moins d'efforts pour maintenir dans la Mayenne cet antique esprit de foi et ces généreuses traditions qui ont fait son bonheur jusqu'à ce jour.

Pourquoi faut-il que nous ne puissions continuer ce dénombrement, et monter jusqu'à ces grands établissements diocésains, qui sont et doivent être en tout temps le plus cher objet de la sollicitude pastorale, qui sont la pépinière du sacerdoce, l'avenir religieux d'un diocèse, l'abri nécessaire, indispensable, de la jeunesse cléricale, les séminaires? Mais il n'y a là encore, malheureusement, que deux grands vides à combler, deux grandes institutions à créer. Jusqu'à ce qu'elles soient fondées, ou qu'au moins un asile provisoire nous soit trouvé plus près de nous, il faudra demander et accepter, avec reconnaissance et résignation, l'hospitalité fraternelle du diocèse dont vous releviez auparavant. Nos très-chers frères, patience et courage! Cette situation aura un terme, et vous ne voudrez pas qu'il soit trop éloigné. Déjà le gouvernement s'est engagé, et cette parole ne fait point défaut. D'autre part, l'administration départementale s'est prononcée, et plusieurs administrations particulières sont prêtes, dit-on, à nous seconder. Le concours des fidèles, qui ne s'est jamais refusé à aucune œuvre utile, ne manquera certainement pas à la plus importante de toutes. Les exigences d'un hiver exceptionnel pourraient donc, seules, en faveur des pauvres, imposer, s'il le faut absolument, un délai momentané au mouvement spontané des cœurs et à nos pressantes sollicitations sur ce point capital.

Vous le remarquez, sans doute, N. T. C. F., nos pensées sont à l'aise; et dès la première communication, elles se découvrent à vous sans réserve. Il n'y a pas de raison pour qu'il en soit autrement, quand on n'arrive au milieu de vous que comme un père au milieu d'une famille, qu'avec le désir du bien dans la mesure où il est possible, et qu'on sait, en outre, que, de leur côté, magistrats et populations ont donné d'avance, et depuis longtemps, les preuves les plus manifestes de leur volonté d'y coopérer en toutes choses. Cette confiance n'est-elle pas d'ailleurs le plus digne hommage que l'on puisse offrir à tous, et en particulier à la haute sagesse des dépositaires de l'autorité, à tous les degrés de la hiérarchie? Magistrats ou conseillers d'Etat, du département, des communes, tous ont eu leur part dans ce qui s'est fait en ces derniers temps pour l'avantage du pays; la part de tous est grande aussi dans l'estime et la considération publique; elle n'est pas moindre déjà, et ne fera que grandir dans la gratitude du pasteur qui leur apporte tout son dévouement en tribut pour le présent et pour l'avenir.

Maintenant, N. T. C. F., nous vous avons ouvert notre cœur; vous nous connaissez presque. Voilà nos sentiments et nos dispositions. Voilà aussi sur quels éléments nous comptons, à quels appuis nous faisons humblement appel sur la terre et dans les cieux. La carrière est donc ouverte, les lignes sont tracées, les difficultés et les ressources indiquées; il ne s'agit plus que d'entrer, de suivre, de mettre la main à l'œuvre, et de ne point défaillir. Mais auparavant, il faut s'incliner profondément, réfléchir, prier, prier beaucoup; c'est par la prière que nous allons commencer. Vous prierez avec nous, N. T. C. F., car ce n'est que pour vous que nous sommes ici, pour vous et pour la gloire de Dieu, s'il se peut, que nous voulons vivre et mourir.

Donné à Laval, le 28 novembre 1855.

III. LETTRE PASTORALE
ET MANDEMENT

A L'OCCASION DE LA DÉFINITION DOGMATIQUE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MÈRE DE DIEU.

Nos très-chers Frères,

Il y a dans l'Evangile un mot que les Pères de l'Eglise et les saints docteurs ont tous remarqué, qu'ils relèvent à l'envi, qu'ils exaltent, qu'ils commentent avec amour; dans lequel ils voient le principe et la raison de toutes les grandeurs, de toutes les gloires de Marie, et en particulier de ce privilége unique de son Immaculée Conception dont nous venons vous entretenir aujourd'hui. Ce mot est le dernier de la généalogie humaine de Notre-Seigneur Jésus-Christ; c'est celui-ci : *Maria, de qua natus est Jesus*, « *Marie, de laquelle est né Jésus.* » (*Matth.*, I, 16.) Serait-il possible, s'écrient tous à la fois ou successivement ces grands et saints interprètes des divines Ecritures, serait-il possible que cette femme, bénie entre toutes les femmes, cette créature choisie entre toutes les créatures pour devenir la mère du Fils de Dieu fait homme, n'eût pas été exceptée de l'anathème porté contre la race coupable d'Adam? que l'âme, unie à la chair où le réparateur de la chute universelle a voulu se renfermer quelque temps, eût été elle-même souillée, viciée, atteinte par le

péché, blessée par le démon que son pied vainqueur doit au contraire, avec la croix de son Fils, écraser et fouler dans les siècles des siècles? Non! ajoutent les saints Pères, les miracles ne coûtent rien à Dieu; il fait ce qu'il veut, il fait ce qui est digne de lui, et il a dû vouloir que son Fils coéternel, en prenant parmi nous une nature semblable à la nôtre, le péché seul excepté, et restant par sa nature divine le Saint des saints, la sainteté et la pureté mêmes, n'habitât sur la terre, dans les chastes entrailles de sa mère, qu'un tabernacle sans tache, ni présente, ni future, ni passée.

Tel est donc, N. T. C. F., l'enseignement unanime de l'antiquité chrétienne. Des divergences légères et quelques hésitations, que l'on pourrait découvrir çà et là, n'infirment point la force de ce témoignage, et ne lui ôtent point son caractère d'universalité. Et cette croyance, cet enseignement primitif, l'écho des siècles n'a fait que le confirmer en le répétant d'âge en âge, comme pour réaliser la prophétie sortie de la bouche de Marie elle-même, lorsqu'elle disait, dans les doux transports de sa reconnaissance: *Celui qui est tout puissant a fait de grandes choses en moi, et voici que dès à présent toutes les générations me proclameront heureuse.* (*Luc.*, I, 49, 48.) Oui, toutes les générations, N. T. C. F. Un secret instinct, un sentiment élevé et délicat, une inspiration, un souffle de la grâce ont toujours fait sentir et comprendre aux esprits les plus simples, aux âmes les plus candides comme aux intelligences les plus hautes, que la qualité de mère du Sauveur n'est point compatible avec celle de victime du péché; que toujours *pleine de grâce* (*Ibid.*, 28), selon la parole de l'envoyé céleste, l'âme de Marie n'a jamais pu avoir de place pour les souillures de l'iniquité; que « le Seigneur a été avec elle » dès l'origine, pour qu'en aucune manière Satan ne pût jamais rien revendiquer, jamais rien prétendre sur cette fille d'élite, destinée à tant d'honneur sur la terre et dans le ciel. C'était, en un mot, l'intime et universelle conviction, indépendante même de tout raisonnement et de toute réflexion, que Marie a certainement été conçue sans péché; c'est-à-dire qu'au moment même de son union avec la substance matérielle, l'âme de la future mère du Rédempteur, par une exception unique, ni ne trouva ni n'apporta la moindre trace de la faute originelle dans la chair qui lui était donnée, et d'où devait sortir Jésus, le Fils de Dieu et l'espérance du monde.

Vous l'avez dit vous-mêmes mille fois, N. T. C. F.: Marie, conçue sans péché, priez pour nous! Vous le disiez avec confiance, avec reconnaissance, avec amour. C'était un acte de vive et méritoire piété. Il conserve ce mérite; mais il a de plus depuis un an et pour toujours, la valeur supérieure d'un acte de foi. Jusque-là la négation était défendue, le doute eût été téméraire; mais désormais l'affirmation absolue est de rigoureuse obligation. C'est qu'un grand fait depuis lors s'est produit, un de ces faits voulus de Dieu et préparés de loin dans les décrets de sa sagesse pour éclater au jour qu'il a choisi. Après de longues années de prières, d'études et de réflexions, après le plus mûr examen de tous les monuments de la tradition et le dépouillement de tous les témoignages des églises particulières et des évêques dispersés par toute la terre, le successeur de saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, ou plutôt Jésus-Christ lui-même dans la personne de son représentant, et l'éternelle vérité par l'organe infaillible qu'elle s'est donné pour ces sortes de manifestations dans le monde, a fait entendre sa voix du haut du Vatican, comme jadis sur le Sinaï, comme en des jours plus heureux sur les rives du Jourdain, pour « déclarer, prononcer et définir que la doctrine selon laquelle la bienheureuse vierge Marie fut dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilége spécial de Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute souillure de la faute originelle, *est révélée de Dieu;* qu'elle doit par conséquent être crue fermement et constamment par tous les fidèles; » et que personne ne pourrait avoir « la présomption de penser dans son cœur autrement....., » sans faire « naufrage dans la foi et quitter l'unité de l'Eglise. »

Ce sont les propres termes des lettres apostoliques et de l'oracle émané du ciel. Vous n'avez pas oublié, N. T. C. F., quelles manifestations accompagnèrent et suivirent aussitôt ces paroles. Les yeux du saint pontife qui les proclamait se remplirent de larmes; les sanglots étouffèrent presque sa voix; les cœurs de ses deux cents frères accourus de toutes les régions de l'univers, et ceux des nombreux milliers de chrétiens qui les entouraient dans l'immense basilique tressaillirent, comme celui du pontife, d'allégresse et d'espérance, tandis que les bronzes tonnants retentissaient sur les remparts, et que, du haut de toutes les églises, les cloches lançaient vers le ciel leurs volées joyeuses, pour rendre en ce jour aux anges le cri triomphant que ceux-ci avaient répandu dans les airs, lorsque le Fils de Marie sortait du sein immaculé de sa mère: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (*Luc.* II, 14.) C'était véritablement une fête d'en haut, descendue sur la terre. Et la fête alla se prolongeant de diocèse en diocèse, de temple en temple, de cœur en cœur, dans toutes les contrées où il y a des chrétiens catholiques. Hélas! presque seuls en France, N. T. C. F., vous qui aimez tant la sainte Vierge et son admirable privilége, presque seuls vous fûtes privés de la part si grande que vous auriez voulu prendre à ces manifestations extérieures de la joie qui éclatait partout. Une juste anxiété se mêlait pour vous à ce sentiment; votre évêque, le père et le guide de vos âmes était souffrant et

mourant loin de vous. Après avoir assisté à ce spectacle le plus magnifique qui se puisse concevoir sous le soleil, il était appelé de Dieu à aller contempler dans les cieux l'éternelle réalité des biens dont une image passagère et un avant-goût venaient de lui être donnés sur la terre. Il mourut, sans avoir eu le temps de vous envoyer les instructions nécessaires pour la publication de la bulle pontificale et pour les religieuses solennités qui auraient accompagné cette proclamation du dogme si cher à sa piété.

Mais que la vôtre aujourd'hui se dilate enfin, N. T. C. F ; rien ne doit plus l'arrêter. Prêtres du Seigneur, du haut des chaires sacrées répétez avec nous l'oracle d'infaillible vérité ; vierges consacrées au Seigneur, fidèles de toute condition, affirmez énergiquement l'origine toute pure, sans apparence ni ombre de souillure, de celle que vous appelez tous votre mère ; dites avec une invincible certitude et une confiance sans bornes que *Marie a été conçue sans péché*, et qu'elle est toute-puissante dans ses intercessions pour nous auprès de celui qui est la toute-puissance absolue et l'infinie miséricorde.

O Marie, nous le croyons, nous le pensons, nous le dirons sans cesse. Dans les peines, dans les tribulations, dans les luttes de la vie, dans celles qu'on a si souvent à soutenir contre l'enfer et le péché, votre nom sera sur nos lèvres, votre souvenir dans nos cœurs, à côté du nom et du souvenir de Jésus votre fils ! — Ne craignez point, N. T. C. F., que ces associations de noms et ces sentiments si semblables, quoique sans confusion, soient trop hardis ou trop forts en ce qui concerne Marie. Ils ne sont que conformes aux intentions du divin Maître et aux exemples qu'il nous a lui-même donnés. Voyez ce qu'il a fait. Il y eut peu de gloire extérieure pour Marie durant sa vie mortelle, peu ou point d'éclat sur son berceau, pas davantage sur ses années passées à Nazareth et ailleurs; mais, à partir du Calvaire et surtout du tombeau, le Sauveur a voulu que le front de sa Mère rayonnât partout, et toujours de plus en plus, des splendeurs qui le couronnent lui-même. Nul ne la connaît presque dans les premiers temps de sa vie ; épouse d'un obscur artisan dans une bourgade méprisée, personne ne se doute seulement des incomparables trésors d'innocence et de vertu que la grâce a mis en elle. Et quand, plus tard, son divin Fils jette déjà un immense éclat autour de lui, il en jaillit à peine quelque douteux rayon sur sa Mère; elle reste cachée. Ce n'est pas à elle qu'il confère le pouvoir de guérir les malades, de rendre l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets; ce n'est pas elle qui a l'honneur de recevoir toutes ses instructions, de l'accompagner en tous lieux. Tandis qu'un ancien publicain, que des bateliers du petit lac de Génézareth, qu'un Judas même obtient cette faveur, Marie est comme oubliée et reléguée dans la foule. Il a de la douceur et des apologies pour la pécheresse de la cité, il accueille la femme adultère, il cause paternellement avec une frivole Samaritaine, et il a tout au plus un regard et un mot pour sa sainte Mère, même quand les cris de la multitude, dans une circonstance particulière, lui annoncent expressément sa présence. Mais attendez, attendez ! Elle sera reconnue, et mise en possession complète de son titre et de toutes ses prérogatives maternelles au pied de la croix, quand le sang qu'elle donna aux veines de Jésus en sortira à grands flots pour retomber sur elle et unir son supplice à celui de son Fils. Jésus-Christ l'associe alors à ses souffrances et à son amour pour nous. Attendez encore un peu, il l'associera pleinement à son triomphe. Et le monde aura successivement vu, après deux trépas, deux sépulcres glorieux, deux tombes qui n'auront pas su retenir leur dépôt : l'une qui se brise, pour laisser le Maître de la vie reprendre ce qu'il avait librement livré pour trois jours; l'autre qui cède à la main des anges la précieuse dépouille qu'ils viennent réveiller, pour la porter jusqu'au trône brillant où Dieu veut la couronner d'une gloire, qui, sur la terre aussi bien que dans le ciel, n'aura rien au-dessus d'elle que lui-même et son divin Fils. Voilà la justification, voilà la preuve de nos assertions, N. T. C. F., et ce qui constitue les droits de Marie à tant d'honneurs, à tant de respect et d'invocations ici-bas.

Le divin Sauveur a dit de lui-même qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrît, et qu'il n'entrât que par beaucoup de tribulations dans sa gloire. (*Luc.*, IX, 22.) Il a ajouté : *Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* (*Joan.*, XII, 32.) De même, le saint vieillard Siméon, inspiré de Dieu, avait dit à Marie : *Votre âme, à l'occasion de votre Fils, sera transpercée comme d'un glaive.* (*Luc.*, II, 35.) Et Marie cependant avait dit, sous une inspiration semblable de l'Esprit-Saint : *Toutes les générations me nommeront heureuse.* (*Luc.*, I, 48.) Eh bien ! la double prophétie s'est réalisée et continue de s'accomplir pour la mère sans tache, comme pour le Fils infiniment saint. *Jésus s'est humilié*, s'écrie saint Paul, *il s'est humilié et rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort sur une croix; c'est pourquoi* (continue l'Apôtre), *Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père.* (*Philip.*, II, 8 et seq.) Et maintenant, descendez de ces hauteurs nécessairement incomparables; descendez, N. T. C. F., nous ne savons jusqu'à quel degré; mais, à un degré certainement fort au-dessus de toute autre élévation terrestre et céleste, vous trouverez, sous la lumière de la révélation divine, et pour des raisons analogues à celle qu'expose l'Apôtre, vous trouverez le trône,

la gloire, la puissance de Marie, reçue dans l'intégrité de la nature humaine, en corps et en âme, dans les palais immortels, établie reine des anges, terreur des démons, et sûre protectrice de quiconque l'invoque avec confiance et piété. Ainsi est-elle, à la suite de son divin Fils, récompensée, bénie, à jamais célébrée par la vénération des anges et des hommes, en cette vie et dans l'autre.

Prière et consécration. — O Marie ! encore une fois, nous le croyons, nous le pensons, nous ne cesserons et de le penser et de le proclamer. O Marie, nous faisons plus; nous voici tous à vos pieds, pasteur et troupeau, prêtres et fidèles, fervents et tièdes, tous les âges, tous les états, toutes les conditions. Car devant vous, ô Marie, et à votre seul nom, l'espérance de toutes parts se réveille et tout se ranime. A ce doux nom, l'enfant sourit, la jeune fille prie avec plus d'abandon, la mère se sent fortifiée, le pécheur se relève, l'affligé se console, l'âme assaillie de tentations résiste avec plus de courage, le chrétien, quel qu'il soit, navigateur sur cette mer du monde, regarde l'étoile qui luit au ciel, et se dirige vers le port à travers les écueils avec plus de sécurité. Eclairez-nous donc tous, et guidez-nous toujours! O Marie! vous êtes toute pure, et nous avons été, nous, conçus dans l'iniquité ; et, quoique régénérés dans le sang de votre divin Fils, nous nous sentons toujours prêts à nous replonger dans le mal. Ah ! soutenez-nous, ne nous laissez pas retomber. Que votre bras maternel et puissant soit notre appui contre tous les genres d'ennemis et contre notre propre faiblesse, qui est de tous nos dangers le plus grand.

O Marie! vous voyez à vos pieds un pasteur, un évêque, qui sent profondément ses misères et son insuffisance; entendez-le, exaucez-le. Il ne demande rien pour lui-même, rien du moins pour lui seul, mais tout ce qui est utile, principalement ce qui est nécessaire, dans l'ordre de la vie présente et surtout de la vie à venir, pour ses frères et pour toute cette grande famille spirituelle dont il est devenu le chef, et dont le bonheur ainsi que le salut est désormais inséparable du sien. O Vierge et Mère Immaculée, il vous présente et consacre de nouveau sa personne, son diocèse, tous ses diocésains, tous leurs intérêts, tous leurs besoins, ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent être. Vierge et Mère Immaculée, Mère de grâce et de miséricorde, recevez-nous tous, conduisez-nous tous à Jésus votre divin Fils, afin que, par la pratique des vertus qu'il commande, nous puissions tous parvenir, sans qu'il en manque un seul, à la félicité infinie à laquelle, par les mérites de Jésus-Christ, nous sommes tous appelés !

Donné à Laval, le 30 novembre 1855.

IV. MANDEMENT

Pour le carême de 1856.

SUR LA PRIÈRE.

Au milieu des fêtes qui se sont comme enchaînées les unes aux autres, presque sans interruption, depuis le jour de notre arrivée parmi vous, nos très-chers frères, fêtes de la terre et du ciel, fêtes dans les églises et dans les rues des villes, fêtes dans les familles et dans les cœurs, notre âme n'a pu guère s'ouvrir qu'à l'espérance, nos lèvres qu'aux sentiments de gratitude et de joie. La sollicitude pastorale et les travaux multipliés d'un premier établissement en étaient allégés au point de se faire à peine sentir. Et, sans la secrète pensée qu'il y a pourtant autour de nous des privations et des souffrances, auxquelles, malgré tout son zèle, la charité publique et privée ne peut apporter que des remèdes insuffisants, notre horizon eût presque paru sans nuages. Aussi laissions-nous en toute circonstance notre cœur s'ouvrir, nos paroles couler, notre plume courir, quand elle le pouvait, au gré des émotions diverses qui les précipitaient, et dans lesquelles nous ne demandions pas mieux que de nous voir saisir tous les secrets de notre âme. Qu'aurions-nous eu à dissimuler? Nous étions touché de l'accueil qui nous était fait de toutes parts, et nous le disions. Tout ce qu'il nous était donné d'entendre, de voir, de lire, sur les fronts, dans les entretiens ou les écrits, soit du clergé, soit des ouailles, apportait chaque jour de nouveaux témoignages de confiance à notre ministère, de nouveaux appuis à notre faiblesse; pouvions-nous ne pas le dire hautement, quand nous en étions si heureux? La foi vive, l'attachement profond à tous les devoirs, que nous trouvions généralement dans les personnes qui voulaient bien en si grand nombre venir à leur pasteur, stimulaient notre zèle et nous excitaient à aimer Dieu et vos âmes avec un surcroît d'ardeur; pouvions-nous le faire, et n'en pas rendre humblement et hautement grâces et gloire au souverain auteur de tout bien? Nous le disions donc à Dieu et aux hommes, en suppliant le Seigneur de ne mettre aucun terme à ses miséricordes, de vous rendre encore plus fidèles à sa loi, encore plus dignes de son amour et de notre affection. Le devoir se rencontrait avec le plaisir ; et, sur une pente si douce, nous ne cherchions ni à nous arrêter, ni même à dissiper quelques illusions qui se seront sans doute mêlées à tant de réalités consolantes.

Cependant il faut bien s'arrêter enfin, N. T. C. F. Car les fêtes perpétuelles ne sont pas de ce monde, pas même celles qui n'ont rien que de permis et de pur. Dieu les réserve pour récompense à ses élus dans le ciel. Il ne suffit pas, non plus, de livrer son cœur à l'espérance ; il faut tendre au résultat et le préparer. Voici d'ailleurs le temps des pensées sérieuses, des méditations graves et des sacrifices. L'hiver prolonge ses rigueurs ; le carême amène ses prescriptions et ses défenses. C'est le temps de prier, de se mortifier, de faire pénitence, de multiplier les œuvres de salut. Acceptez ce langage, N. T. C. F., et soumettez-vous à ces

obligations. C'est notre devoir de vous les annoncer; c'est le vôtre de vous y conformer. Elles n'ont rien, au surplus, qui puisse étonner votre foi, rien que votre piété ne doive ou aimer ou du moins accueillir sans peine. Voyez Jésus-Christ, ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert pour nous tous. Ne trouvez-vous pas bien juste que nous prenions notre part du calice du Sauveur, et que nos péchés, qui ont tant coûté à sa miséricorde, ne restent pas tout à fait sans expiation du côté des coupables? Consentez donc à faire pénitence, acceptez le carême avec les conditions qui en sont inséparables, dussent-elles vous paraître plus difficiles qu'elles ne le sont.

Au reste, N. T. C. F., ce ne sont pas les plus austères de ces conditions que nous venons vous prêcher spécialement. Parmi celles-là, il en est quelques-unes qu'à certains âges, dans certaines positions particulières, tout chrétien ne peut pas strictement accomplir. On peut parfois en être plus ou moins complétement dispensé. Mais nous en nommions une tout à l'heure qui va à tous les états, dont aucun n'a droit de se plaindre, dont personne ne peut être légitimement exempté, dont personne ne doit vouloir être affranchi, parce qu'elle n'est pas moins une faveur et une jouissance qu'un devoir; c'est la prière. Eh bien! c'est à ce seul devoir, indispensable et véritablement doux, de la prière, que nous allons, N. T. C. F., borner cette première instruction quadragésimale, que l'Eglise et notre conscience nous commandent de vous adresser.

La prière! mot sacré et profond, mystère et trésor d'ineffable richesse! consolation de l'âme fidèle, force de l'âme faible; pourquoi faut-il, hélas! ajouter : objet pourtant de l'indifférence et des dédains de ceux qui ne la connaissent point? car il y a en effet des hommes qui non-seulement ne prient point, mais qui semblent avoir pris la prière en aversion, qui la poursuivent de leurs sarcasmes et qui voudraient presque la bannir de la terre. Ils sont heureusement très-rares parmi vous, s'il en existe. Plaignons-les, N. T. C. F., et prions pour eux; ce sont des aveugles qui outragent le soleil. Il arrivera sans doute à plusieurs de ces esprits égarés d'être touchés de la grâce avant de mourir, et ils béniront alors avec nous la miséricorde infinie qui les aura éclairés. D'autres, plus calmes, ne contestent à Dieu ni ses droits ni ses lois; ils ne lui refusent pas précisément leurs hommages; ils se persuadent seulement et ils disent qu'ils ne savent pas prier, qu'il n'ont pas en eux ce qu'il faut pour un tel exercice. Quel subterfuge ou quelle erreur, N. T. C. F.! Il est certain, au contraire, que tout homme porte en soi non-seulement la faculté, mais l'instinct et le besoin de prier; et tel qui paraît en douter, en a fait lui-même l'expérience plus d'une fois, au moment peut-être où il y pensait le moins. Ainsi, vous que ceci concerne, vous étiez triste un jour, profondément triste; vous l'étiez depuis très-longtemps. Un poids vous accablait, et vous ne saviez plus ni comment tenir, ni où traîner votre âme défaillante. Dans le monde, dans les affaires, à la ville, à la campagne, tout vous était à charge, et vous-même plus que tout le reste. Le bruit de la foule, le silence de la solitude, la majesté des cieux, la nature si riante par un beau jour d'automne ou de printemps, rien ne pouvait soulager, tout ne faisait qu'aggraver votre douleur. Vous étouffiez, pour ainsi dire. Et cela dura, sans consolation, jusqu'au moment où une violente secousse vint enfin, loin de tous les yeux, jeter votre pauvre cœur, saignant et sanglotant, au pied d'une humble croix, au milieu des champs, ou dans un coin reculé de quelque obscure chapelle, où vous laissâtes convulsivement échapper ces mots entrecoupés de larmes : Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi! ou quelque autre touchante invocation, qu'une pieuse mère ou l'Eglise, votre seconde mère, vous apprit à prononcer dans vos jeunes années. Eh bien! c'était la prière, longtemps comprimée, qui se faisait impétueusement jour; c'était votre âme qui se dégageait et s'élançait enfin vers son centre; c'était « la nature qui se proclamait énergiquement et comme irrésistiblement religieuse et chrétienne » ainsi qu'elle l'est, dit Tertullien.

Il y a, peut-être, bien peu de personnes qui n'aient pas dans leur vie quelque souvenir de ce genre, ou qui du moins s'en rapproche. Les circonstances ont pu n'être pas les mêmes, les impressions ne pas se produire sur tous avec une égale force; mais, à une époque ou à une autre, le fond des choses a existé, tel à peu près qu'on vous le rappelle. Ne dites donc plus jamais, qui que vous soyez, que vous ne savez point prier, que la prière n'est bonne et possible que pour des caractères d'une autre trempe, que pour des esprits plus faibles ou des professions spéciales. Hélas! tout le monde est faible, tout esprit est indigent, le plus présomptueux autant au moins que les autres. La prière au contraire est un besoin général, en même temps qu'elle est l'un des magnifiques priviléges de l'âme humaine, l'un de ses plus beaux et de ses plus grands titres de gloire. Par la prière, l'âme s'élève et entre en communication avec l'Eternel; elle est en union avec son principe et sa fin. Elle n'est plus seule, plus jamais seule, et n'a plus à retomber douloureusement sur elle-même, sans issue ni soulagement. Depuis qu'elle sait prier, c'est-à-dire depuis qu'elle le veut bien, elle respire, dit Bossuet, « elle respire tout entière du côté du ciel. »

Ce n'est pas assez. L'âme ne respire pas seulement; mais le résultat essentiel de ces communications intimes de l'homme avec son auteur, c'est une admirable et perpétuelle transformation. Toutes les infirmités de l'âme s'en vont par ce canal; toutes les forces qui lui manquaient lui viennent en

retour. Les soupirs confiants de sa naturelle impuissance deviennent eux-mêmes la mesure de la puissance énergique qu'elle acquiert pour le bien. Non, l'homme qui prie n'est plus le même homme. Tout ce qui l'effrayait, le charme; tout ce qui lui paraissait impossible, est reconnu praticable, facile : on y trouve la paix, l'aliment de la vie, le bonheur. La prière peut tout et fait tout. Au cœur du dernier des chrétiens elle met la force de Dieu même. D'un humble paysan elle fait un Vincent de Paul; d'une jeune et vive enfant elle fait une Thérèse, une Catherine de Sienne; d'une faible La Vallière elle fait une admirable Louise de la Miséricorde; d'un jeune homme emporté, qui de chute en chute a plongé son âme dans toutes les erreurs, ses sens dans toutes les voluptés, elle fait un Augustin, l'athlète de la vérité dans son siècle, le modèle de toutes les vertus pour tous les siècles à venir; d'un bouillant soldat, d'un Ignace, elle fait le chef inspiré d'une milice sacrée qui multipliera les dévouements et les prodiges à travers tous les obstacles et dans toutes les régions du globe; d'un caractère altier, d'un esprit indocile, d'un cœur plein de sensibilité et d'orages, elle fera tous les jours des âmes douces, paisibles, modérées, portant saintement le frein de la loi, s'ouvrant avec amour à tout ce qui est bien et résistant noblement au mal, pour plaire à Dieu et atteindre à leurs immortelles destinées.

Nul ne peut nier ces effets; ils sont notoires et multipliés. Et vous, intelligences peut-être douées de qualités distinguées, mais plus ou moins égarées dans ce vide et ce vague des opinions qu'on appelle philosophiques, pour les décorer d'un beau nom, et qui sentez pourtant bien que tout cela ne vous satisfait point, qu'il vous faut autre chose, qu'il faut à l'esprit et au cœur une vérité pleine, un objet sûr, une espérance sans illusion, un amour tranquille et fort dans le souverain bien, n'avez-vous pas envié ces doux produits de la foi donnés à la prière? Demandez-les donc; ils ne se refusent jamais à qui les demande. La prière, a dit un des hommes qui l'ont le mieux éprouvé, saint Augustin, « la prière est la science de bien vivre. » Croyez-en ce grand cœur et ce beau génie, et souvenez-vous-en. Le résultat promis vaut assurément la peine qu'on y tende de tous ses efforts.

Mais cette science d'ailleurs n'est point si difficile; on y réussit dès le premier essai. Car la prière est pleine de simplicité. C'est le recueillement de l'esprit en lui-même devant Dieu. C'est le mouvement calme de l'âme qui s'entr'ouvre comme la fleur, non pour exhaler des parfums, hélas! mais ses misères. L'âme s'ouvre, et laisse tomber avec confiance ses soupirs, laisse tomber ses désirs, dit ses besoins, et les montre à celui qu'elle implore, en ajoutant comme ces lépreux et ces aveugles de l'Evangile : « *Seigneur, ayez pitié de moi, vous pouvez me guérir*... (*Matth.*, VIII, 2.) *Seigneur, faites-moi marcher.... faites que je voie.* (*Luc.*, XVIII, 41)... *commandez* (*Matth.*, XIV, 19), faites que j'obéisse. — Voilà la prière. C'est l'âme qui s'épanche dans le sein d'un maître, d'un père, d'un ami, tendre, attentif, tout-puissant. La prière est à la portée de tous les hommes, elle est au fond de tous les cœurs; il n'y a qu'à l'en faire sortir. Oh! vous n'hésiterez pas, vous n'hésiterez plus, nos très-chers frères. Quelque distance qui vous sépare de Dieu, quelque obstacle qu'il y ait entre vous et la vertu, priez et espérez. Dites à Jésus-Christ, comme saint Pierre : Seigneur, voilà l'abîme devant moi, les flots grondent; mais faites que je traverse les tempêtes, que j'arrive jusqu'à vous : *Jube me ad te venire super aquas!* Vous serez exaucés, N. T. C. F., vous le serez certainement si vous avez confiance et si vous persévérez. Pauvre pécheur, à quelque titre que tu le sois, que tu aies erré par l'esprit ou failli par le cœur, vas ainsi à Jésus-Christ, au divin Sauveur. Il te remplira de courage et de consolation, il te remplira de résolution et de force, et tu ne voudras plus le quitter.

Mais s'il y a tant de trésors dans la prière pour le pécheur, que sera-ce donc pour le juste? Car nous n'avons pas touché jusqu'ici aux détails qui lui sont particuliers. Eh bien! le juste, l'âme fidèle est toujours à peu près dans l'état où l'Evangile nous représente le frère aîné de l'enfant prodigue. Le père des miséricordes, le Dieu de toute consolation ne cesse de lui dire : « Mon fils, tu es toujours avec moi, et tout ce qui m'appartient est à toi. » La prière qui, pour ceux qui ne la connaissent point, peut n'être qu'un devoir triste, qui sur des lèvres arides et dans un cœur volontairement dissipé peut n'être qu'un ennuyeux mensonge, la prière est pour l'âme juste une source intarissable non-seulement de grâces, mais de saintes joies. Tandis que d'autres fuient les autels, ou que, forcés d'y comparaître parfois, ils ne savent ni quoi dire ni comment se tenir devant ces tabernacles sacrés dont la flamme divine ne vient point les réchauffer, l'âme juste s'épanouit et se dilate. *Dieu des vertus*, s'écrie-t-elle avec le Psalmiste, *que vos tabernacles sont aimables et que vos autels me sont un refuge précieux!* (*Psal.* CXXXIII, 2, 4.) La prière lui est comme une échelle mystérieuse, pareille à celle que vit Jacob, qui communique de la terre au ciel et du ciel à la terre; une échelle comme celle dont parle David, par laquelle, « de degrés en degrés, de vertus en vertus, on s'élève vers les sublimes hauteurs où le Dieu des dieux se manifeste » dans sa gloire à ses élus et les couronne de sa félicité. Ainsi le chrétien, qui marche encore dans la poussière de ce monde, a déjà son cœur dans les cieux, comme parle l'Apôtre. (*Philip.*, III, 20.) Les délices sans fin que la charité et la foi lui révèlent dans la cité de Dieu, la sainte espérance lui en donne déjà les premières douceurs à goûter au fond de son

exil, pour l'encourager dans tous ses travaux et le consoler dans ses peines.

Car ce n'est pas, N. T. C. F., vous le savez bien, que le juste n'ait, comme les autres hommes, sa part de peines et de tribulations à subir en ce monde. Elles sont inséparablement unies au tissu de nos jours; il suffit de vivre et d'être fils d'Adam, pour avoir à souffrir. Mais rien, dans la vie du juste, n'est sans fruit, et rien aussi ne l'accable. Tandis que le pécheur rencontre tant de dégoûts dans sa carrière, et que tant d'amertume lui semble attachée même à ses moindres souffrances, parce qu'il n'en voit ni le terme avant la mort, ni la récompense au delà de la tombe, l'âme fidèle, par un seul regard jeté vers le ciel, est toute réjouie, et se retrouve « comme en un jour de fête. » Dans ses épreuves, toutes les consolations humaines seraient sans pouvoir pour la calmer; mais un regard sur la croix suffit pour la relever de son abattement et la faire marcher avec allégresse. Dans la pauvreté ou dans le deuil, le souvenir de la crèche où Jésus naquit pauvre, le souvenir du jardin où le Fils de l'Homme fut triste jusqu'à la mort (*Matth.*, XXVI, 38), et du fiel dont ses ennemis l'abreuvèrent dans sa soif sur le Calvaire, la tranquillisent. Elle répand respectueusement ses larmes au pied de la croix sanglante sur laquelle mourut son bon Maître, ou les mêle au calice où but, en mourant, la divine victime qui s'immolait pour le salut du monde. Il n'en faut pas tant : la voilà relevée, ranimée et contente. « Le souvenir de Dieu » répare tout, « la dédommage de tout. » Elle envoie vers Dieu chaque élan de sa pensée, chaque battement de son cœur, chaque instant, chaque action. Et alors même que, par un effet inévitable de l'infirmité humaine qui ne peut s'occuper de tout à la fois, et par l'attention très-légitime que réclament ses intérêts temporels, elle cesse de s'occuper de Dieu directement, ses pensées néanmoins et ses actes, en vertu de ses dispositions habituelles et par son intention expresse, sont encore et toujours pour ce grand Maître; en sorte que travailler, c'est encore, de sa part, véritablement prier. Montez donc, montez sans interruption vers le ciel, saintes pensées, pieuses affections, bons désirs, œuvres de charité, œuvres de justice et devoirs d'état ! Grand Dieu, tout est pour vous. Pour vous ce travail, pour vous cette étude, pour vous cet effort, cette souffrance! pour vous cet outrage reçu et pardonné, cette humiliation acceptée, ce mécompte subi sans murmures ! Tout ainsi est offert à Dieu, tout lui est rapporté, et tout aussi, N. T. C. F., est accueilli et béni. C'est, comme aux premiers jour du monde, le pur hommage d'autant de nouveaux Abels et de vertueux Hénochs, auxquels le Seigneur continue de sourire avec complaisance et qu'il bénit, tandis qu'il laisse l'amertume et le fiel flétrir les jours de l'ingrat Caïn et de ceux qui l'imitent.

Pauvres de Jésus-Christ, nos bien-aimés frères, nous revenons spécialement à vous en terminant, pauvres de Jésus-Christ, priez donc, continuez de prier avec résignation et ne vous laissez jamais abattre. Voyez plutôt les couronnes suspendues sur vos têtes dans les cieux, et autour de vous des cœurs compatissants, des cœurs amis qui s'occupent de vos besoins et s'en occuperont de plus en plus pour les soulager et les diminuer autant qu'il est possible. Car, c'est la gloire et le bonheur de ce cher et beau diocèse ; s'il y a ici comme ailleurs des misères, il y a aussi, autant et plus qu'ailleurs, une charité active et de généreux dévouements ; s'il y a des Lazares en trop grand nombre hélas ! il y a en même temps, et en nombre considérable aussi, des riches comme Abraham, des hommes de miséricorde comme Tobie, des hommes de foi et de bonnes œuvres comme le centurion Corneille, et des femmes, d'admirables femmes comme Tabithe, cette noble veuve que ressuscita saint Paul pour la rendre aux larmes et à l'amour des pauvres qui pleuraient autour de son cercueil en montrant à l'Apôtre les vêtements dont la pieuse défunte les avait couverts et les mérites de tout genre dont sa vie avait été toute remplie. Soyez béni, mon Dieu ! de m'avoir mis ce touchant spectacle sous les yeux ! Et daignez multiplier sans fin le nombre de ces âmes excellentes à qui votre ange peut dire de votre part, comme à Tobie : Vos prières et vos aumônes se sont ensemble élevées devant le Seigneur, et elles lui ont été agréables (*Tob.*, XII, 12); et à qui, bon Maître, vous direz vous-même au dernier jour : Venez, bien-aimés de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé, parce que je tiens pour fait à moi-même tout le bien que vous avez fait ou désiré faire aux faibles qui étaient dans l'indigence ou dans l'affliction. (*Matth.*, XXV, 34.)

Nous voudrions ne pas aller plus loin, N. T. C. F., et vous laisser sous l'impression de ce souvenir et de ces images ; mais il reste un mot à ajouter, que nous ne pouvons omettre : c'est une prière encore, mais adressée à vous-mêmes, en faveur d'une œuvre toute spéciale. Vous devinez qu'il s'agit de nos séminaires, c'est-à-dire des séminaires à construire, et des élèves à y entretenir et à former pour l'état ecclésiastique. En attendant qu'un avenir peu éloigné, s'il plaît à Dieu, et surtout bien vivement désiré, nous permette de rappeler au milieu du troupeau qu'ils doivent un jour édifier, nos aspirants au sacerdoce qui sont au Mans et à Précigné, l'hospitalité bienveillante qui leur est accordée dans ces saints asiles laisse nécessairement à notre charge les frais de leur éducation, que la plupart, on le sait, ne peuvent eux-mêmes couvrir. On sait également que, pour faire face à ces frais, plus considérables cette année qu'en toute autre, à raison du prix si élevé de toutes les denrées, l'administration du nouveau diocèse de Laval n'a ni épargne acquise, ni droits de grande importance à

revendiquer : d'où il résulte que, sans le concours des fidèles et sans des secours abondants, il lui serait impossible de pourvoir à des dépenses dont elle ne ne peut néanmoins s'affranchir. Que l'on veuille donc bien nous venir en aide. Les pauvres ne souffriront ni ne voudront se plaindre de la part qui sera faite à nos lévites et aux bâtiments destinés à les recevoir. Les pauvres en profiteront au contraire : car leurs enfants, quand la vertu et les talents les distinguent, ne sont point exclus des rangs du clergé. Et d'ailleurs, donner à l'Eglise des prêtres, l'aider à cultiver les vocations au saint ministère des autels, c'est assurer aux indigents eux-mêmes de nouveaux amis et d'assidus protecteurs, sans les services desquels les sources ordinaires de la charité perdraient promptement leur abondance.

Donné à Laval le 25 janvier 1856.

NOTICE SUR MGR DE GARSIGNIES,

ÉVÊQUE DE SOISSONS ET DE LAON.

—

Mgr Paul-Armand-Ignace-Anaclet de Garsignies, est né à Lille le 14 janvier 1803. Il était vicaire général de Soissons, quand Mgr de Simony se démit de son siége et, très-probablement, le désigna au gouvernement pour son successeur. L'ordonnance royale qui l'appela à l'évêché de Soissons est en date du 18 novembre 1847, il fut préconisé le 17 janvier suivant et sacré à Soissons le 25 février. Ce prélat, depuis qu'il occupe le siége de Soissons, a fait plusieurs fondations utiles à son diocèse. On pourra s'en faire une idée par les Mandements que nous reproduisons.

MANDEMENTS.

LETTRES ET INSTRUCTIONS PASTORALES

DE

MGR DE GARSIGNIES,

ÉVÊQUE DE SOISSONS ET LAON.

—

I. MANDEMENT

Pour le carême de 1849.

SUR LA NECESSITÉ DE L'INSTRUCTION RELIGIEUSE POUR LES ENFANTS.

Le mois qui vient de commencer, nos très-chers frères, et l'approche de la sainte quarantaine, nous rappellent tout naturellement qu'il y a un an, à cette même époque, nous nous préparions à la solennité de notre consécration épiscopale.

A ce souvenir si fécond en pensées sérieuses pour nous, vient se joindre irrésistiblement celui des graves événements que la Providence a fait éclater, pendant cette première année de notre épiscopat. L'un et l'autre nous ont paru propres à nous guider utilement dans le choix que nous avions à faire du sujet à présenter à vos méditations pendant les jours de salut qui se préparent.

Nous nous sommes donc demandé en présence de la redoutable responsabilité que nous impose la charge d'évêque de vos âmes, et tout à la fois de la gravité des circonstances, quel était le besoin le plus urgent de notre époque, et la grande nécessité du moment.

Or, il nous a semblé, N. T. C. F., qu'aux yeux de quiconque veut réfléchir sérieusement, il en était une qui dominait toutes les autres, c'est celle de l'instruction religieuse à donner à la jeunesse. Si nous voulons ne pas lasser le ciel qui s'épuise, pour ainsi dire, en leçons de toute espèce pour nous ramener aux seuls vrais principes, c'est à ce point capital qu'il faut s'attacher avant tout : là est la solution de toutes les difficultés qui nous enlacent de nos jours; là l'espérance la plus certaine d'un avenir de paix et de véritable liberté; là, en un mot, le repos et le bonheur pour tous.

Sans doute, N. T. C. F., et nous ne nous le dissimulons pas, en supposant même que l'on satisfasse, dans toutes les conditions voulues, à cette grave nécessité, le résultat ne s'en fera pas sentir immédiatement, parce qu'il faudra bien laisser aux fruits de l'instruction religieuse le temps de mûrir et de se répandre dans la société : mais au moins aurons-nous la satisfaction de pou-

voir nous dire, à la vue de tout ce que l'on tente aujourd'hui dans l'intérêt du bien, que l'on ne travaille pas en vain et sans espoir de succès. Si nous souffrons au présent de je ne sais quel malaise moral qui travaille toutes les classes, l'assurance d'un avenir meilleur nous soutiendra et nous encouragera.

Et d'ailleurs, outre les avantages attachés pour l'avenir à l'instruction religieuse donnée à la jeunesse, le présent n'a-t-il pas lui-même à en attendre un grand bienfait? Les leçons de science chrétienne sont une semence qui germe et porte des fruits en même temps qu'elle est jetée en terre; les soins que prennent les familles pour les procurer à leurs enfants deviennent pour elles-mêmes la source d'abondantes bénédictions. Le ciel récompense leur sollicitude avant même qu'elles aient atteint le but qu'elles se proposaient : pendant que les vérités de la foi et de la morale catholique se développent dans les cœurs des enfants, la grâce agit mystérieusement dans ceux des parents; et souvent par un concours de circonstances toutes providentielles la lumière se fait, tout à la fois, dans les uns et dans les autres.

Quoi qu'il en soit, N. T. C. F., telle est l'importance de l'instruction religieuse à donner à la jeunesse, qu'elle est pour cette dernière, au point de vue de son avenir, ce fondement unique dont parle le grand Apôtre, et en dehors duquel personne ne peut en poser de plus solide. (I *Cor.*, III, 11.)

En vain chercherait-on à y suppléer par les connaissances humaines; celles-ci, quelque étendues qu'elles fussent, ne pourraient jamais lui procurer que des ressources incomplètes et insuffisantes.

Loin de nous assurément la pensée de vouloir ici, en dépréciant les sciences, combattre la haute estime que l'on a toujours professée pour elles et le culte que notre siècle surtout semble leur avoir voué. Personne plus que nous n'est disposé à reconnaître l'utile influence que les diverses branches des sciences humaines peuvent exercer sur les progrès de la civilisation.

Toutefois, si, d'un côté, il serait injuste de ne pas vouloir admettre, sous ce rapport, ce que l'expérience a souvent démontré, de l'autre, ne serait-ce pas se refuser à l'évidence même que de s'obstiner à méconnaître la prééminence de la science religieuse sur toutes les autres branches des sciences humaines?

Quel est, en effet, l'objet de cette science par excellence, la seule qui puisse entretenir, dans une nation, la lumière et la vie véritables? n'est-ce pas Dieu lui-même, ses perfections infinies, les titres qu'il a à nos adorations et à notre amour? Et en regard, la connaissance de l'homme, sa grandeur et sa misère, la dignité et l'immortalité de notre âme? Or, ce que les sciences humaines ne nous révéleraient que d'une manière complétement insuffisante, elle nous le fait toucher du doigt par les enseignements qu'elle nous dispense. Dépositaire des secrets de Dieu, elle nous initie à tous les mystères qui sont le fondement de notre foi; elle éclaire notre intelligence et l'élève jusqu'à la hauteur des dogmes sacrés qui font, dans cette vallée de larmes, toute la force et toute la consolation du chrétien; elle nous développe les prodiges de la puissance et de la tendresse ineffable de Dieu dans l'œuvre si admirable de notre salut : elle nous explique la cause du mal qui souille la terre; par quelle touchante économie l'homme tombé a été réhabilité; par quel Esprit il a été sanctifié; par quels canaux la grâce divine se répand dans son âme pour la vivifier; quel guide sûr lui a laissé le Rédempteur, en remontant vers le ciel, pour lui manifester les volontés d'en-haut. Elle nous met sous les yeux avec une précision pleine de sollicitude, quelles sont par suite les obligations qui nous lient à lui et nous enchaînent irrésistiblement à son service.

Quoi de plus élevé et en même temps de plus important? Une fois qu'il est prouvé que, sortis des mains de Dieu, nous n'avons été mis sur cette terre que pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen mériter la vie éternelle; que, par une loi impérieuse de notre être, nous ne pouvons échapper à la terrible alternative d'être un jour récompensés ou punis par lui; et que, suivant une pensée de saint Grégoire le Grand, la mesure des œuvres méritoires du salut, c'est le plus ou moins de connaissance que nous avons de Dieu (Hom. 22 *sup. Ezech.*); la science religieuse ne doit-elle pas, par une suite inévitable, être considérée, par tout esprit raisonnable et conséquent avec lui-même, comme la clef des destinées immortelles de l'homme? Par là même qu'elle est réservée à lui apprendre d'où il vient, où il va, comment il doit tendre vers le terme pour lequel il est fait, et à éclairer ses pas dans les voies épineuses et ténébreuses de la vie, ne mérite-t-elle pas d'être mise en tête de tous les éléments d'éducation, destinés à former son enfance, et plus tard sa jeunesse?

Calculez, si vous le pouvez, les conséquences qui résulteraient inévitablement pour la génération qui s'élève, de l'ignorance, ou au moins d'une connaissance vague de toutes ces vérités. A quels dangers ne sera-t-elle pas exposée en descendant ainsi dans l'arène des opinions humaines sans être revêtue d'une armure à toute épreuve? Comment pourra-t-elle démêler la vérité dans ce tumultueux conflit d'erreurs? Comment parviendra-t-elle à saisir le côté faible des objections que tant de prétendus sages présentent contre nos dogmes avec une si présomptueuse assurance, et à conserver intact le précieux dépôt de la foi, si elle n'a pas une connaissance exacte et solide des vérités que le christianisme nous propose et des preuves inébranlables sur lesquelles elles reposent?

Hélas! N. T. C. F., combien de person-

nes, instruites d'ailleurs selon le monde et animées des meilleures intentions, ont fait dans la foi un funeste naufrage, uniquement parce qu'elles n'ont jamais eu qu'une connaissance superficielle des enseignements de l'Eglise !

Que dire après cela, N. T. C. F., de l'importance de l'instruction religieuse au point de vue de la direction à donner aux cœurs des enfants, et aussi de leur bonheur à venir? car l'un est la conséquence nécessaire de l'autre. Plus le cœur de l'enfant est disposé à accueillir la direction qui lui est donnée, quelle qu'elle puisse être, plus il est essentiel qu'elle soit puisée à une source pure. Nous ne saurions mieux le comparer qu'à une toile qui n'est pas encore imprimée et qui est susceptible de telle couleur qu'on voudra lui donner : simple, docile, crédule, il reçoit comme des oracles tout ce qu'on lui dit ou apprend. Or, dans de telles conditions, où pourrait-on trouver des principes qui offrissent plus de garantie que dans la doctrine chrétienne? Emanée de Celui qui disait de lui-même, pendant sa vie mortelle, qu'il était la voie, la vérité et la vie, elle renferme les leçons de la véritable sagesse : seule elle peut séparer en lui l'ivraie du bon grain, en lui inspirant la crainte de Dieu et l'horreur du péché, et y faire naître des impressions et des sentiments dignes de sa qualité de chrétien, comme aussi de la mission qu'il a à remplir dans la société : en elle seule réside tout le secret d'un esprit de conduite sage et mesuré suivant la position à laquelle il est destiné dans le monde, et pour tout dire en un mot, avec saint Bernard, la connaissance de Dieu dont elle est la source peut seule faire qu'il soit un jour ce qu'il doit être. (Ep. 18, *ad Petr. cardin.*) S'il écoute et commence à suivre de bonne heure ses inspirations, il en retiendra longtemps la plus grande partie, et en supposant même qu'il y devienne infidèle plus tard, il y reviendra par la force même de la vérité qui ne perd pas son action sur ceux qu'elle a nourris de sa doctrine, quand il y a en eux un fond d'instruction religieuse. Si au contraire on néglige de faire retentir à ses oreilles les principes de la foi, il sera comme une terre qui n'étant ni défrichée, ni labourée, ni ensemencée, ne peut produire que de mauvaises herbes et même des ronces et des épines : *Maledicta terra..... spinas et tribulos germinabit tibi.* (*Gen.*, III, 17.)

L'expérience, N. T. C. F., vient encore ici, au reste, à l'appui de notre pensée. Pour peu qu'on veuille y réfléchir, on remarque que, sauf certaines exceptions, les enfants ne sont plus tard, sous les rapports les plus essentiels, que ce que les a faits le plus ou le moins d'instruction chrétienne reçue pendant leurs jeunes années. Souvent même les impressions qu'ils en ont ressenties en bien ou en mal, avant l'époque du raisonnement, ne sont pas entièrement perdues pour eux, et une puissance secrète qui a sa source dans la nature sert à fortifier en eux un jour ce qui n'a été d'abord qu'un sentiment passager. Les saintes Ecritures elles-mêmes nous rappellent, en mille endroits divers, que l'enseignement religieux peut seul assurer une bonne direction au cœur de l'enfant.

Et ne me dites pas, N. T. C. F., que sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, l'esprit et le cœur des enfants sont comme une terre qui produit abondamment sans culture : tout ne prouve que trop au contraire que c'est une terre dont il faut déchirer le sein avec peine, si on veut la rendre fertile, surtout en fait d'éducation morale; il est vrai, l'enfant porte en lui des facultés et des penchants en rapport avec sa destinée future, et qui doivent faire de lui plus tard un être raisonnable et intelligent ; mais qui ne sait que ces dispositions demandent à être dirigées : les unes pour être perfectionnées, les autres pour être réprimées, et toutes pour être modérées dans l'essor dangereux dont elles sont susceptibles ? S'il est fait pour la vérité, il faut qu'il apprenne de bonne heure à ne pas détourner les yeux pour ne pas voir la lumière qui pourrait l'importuner, et se livrer à l'erreur qui le flatterait; s'il est né pour la subordination, un orgueil secret lui fera bientôt aspirer à en secouer le joug. De là cette lutte entre le bien et le mal qui commence dès l'âge le plus tendre, et ne finit qu'avec la vie. Aussi le Sage vous dit-il : *Avez-vous des enfants? instruisez-les, accoutumez-les au joug des devoirs religieux dès leurs premières années.* (*Eccli.*, VII, 25.)

Et à quelle époque de notre histoire avons-nous jamais eu un plus pressant besoin de cette direction sage et religieuse donnée au cœur de l'enfance ? Les orages et les tempêtes qui ravagent l'Europe ne nous indiquent-ils pas qu'il est temps de donner à l'édifice social une base plus solide que celle sur laquelle il a reposé jusqu'à ce jour ? Y aurait-il aujourd'hui tant de commotions ; une lutte si acharnée existerait-elle entre les divers principes qui se disputent le droit de régir les nations ; s'entendrait-on si peu sur le remède à apporter à tous ces maux, si tous étaient bien d'accord sur les seuls vrais principes; si par suite d'une première jeunesse restée étrangère aux éléments de la science religieuse, on n'était pas flottant à tout vent de doctrine, et par suite exposé à de déplorables entraînements ? Ah ! N. T. C. F., combien nous aurions moins à gémir sur les malheurs de la société, si la connaissance des éléments de la doctrine chrétienne n'était pas devenue si rare !

Que si nous voulions suivre la jeunesse au milieu des dangers et des écueils semés sous ses pas à mesure qu'elle avance dans la vie et que les passions se développent en elle, combien ne nous serait-il pas plus facile encore de démontrer tout ce que l'enseignement religieux renferme d'éléments précieux et efficaces, pour la maintenir dans la voie droite !

Cet âge intermédiaire entre l'enfance et l'âge mûr n'est-il pas, en effet, le plus souvent une seconde enfance qui ne se distingue de la première, que parce qu'elle se fait en se jouant des blessures plus dangereuses et plus profondes encore? N'est-ce pas à cette époque de la vie, que l'on voit ordinairement une grande présomption jointe à beaucoup d'ignorance, une faiblesse qui ne sait pas résister, une imprudence qui s'expose sans précautions aux plus grands dangers, un amour-propre aveugle et un dégoût marqué pour tout ce qui peut être représentations sages et conseils dictés par l'expérience, où la première impression est toujours celle que l'on écoute et que l'on suit de préférence, où l'on s'obstine souvent contre la raison et l'évidence, sans autre motif qu'un coupable entraînement, où l'on ne respecte ni les conseils de personnes sages, ni les vues d'une prudence eclairée, ni même quelquefois les vérités les plus reconnues et les plus saintes, où les passions ne connaissent pas de frein, où le cœur s'impressionne de manière à égarer la volonté la plus forte en apparence, où les sentiments, de quelque nature qu'ils soient, dominent en nous avec emportement et sans réseve dès qu'on leur lâche la bride? O mon Dieu! qui s'opposera à ce torrent qui déborde de toute part? Serait-ce la raison? Faible barrière contre laquelle il ne saurait y avoir de résistance, et contre laquelle cependant viennent se briser chaque jour les vertus les plus robustes selon le monde? Serait-ce la crainte de faire parler de soi? Obstacle à peu près nul, qui disparaît aussitôt qu'on l'envisage: tant de moyens peuvent soustraire à la publicité! et d'ailleurs, n'a-t-on pas le droit de compter sur l'indulgence que réclame si naturellement une jeunesse sans expérience? Serait-ce vous, ô mon Dieu! récompense de la vertu et vengeur du crime? Mais si l'on est arrivé jusqu'à ne plus croire ni en vous, ni en un avenir dont vous soyez le maître; vous-même, ô mon Dieu! ne serez qu'un fantôme pour une jeunesse qui, dans la supposition même où elle aurait foi en vous, conserverait toujours l'espoir de vous retrouver à un âge plus mûr et plus avancé.

Ah! N. T. C. F., rassurons-nous; il est, si nous le voulons bien, un moyen de prévenir, au moins en grande partie, tant d'inconséquences et de chutes, tant d'égarements et de ruines: c'est l'instruction religieuse; en la ménageant de bonne heure et avec soin à l'enfance, on imprime sur son avenir le sceau d'une protection toute providentielle; sans elle, presque nulle crainte ne retient, et avec elle tout est dans l'ordre: sans elle on croit pouvoir s'opposer aux désordres des passions, et on ne fait qu'en augmenter l'intensité; avec elle, au contraire, l'âge de la vie le plus exposé devient le plus utile et celui dont l'influence s'exerce le plus efficacement sur tout le reste d'une carrière: sans elle on manque d'expérience et souvent d'esprit de conduite, et avec elle le jugement s'éclaire, le cœur se forme et se fortifie, et la volonté se perfectionne en s'échauffant; en vain sans elle se reposera-t-on sur la pensée de changer de conduite à l'âge où les passions n'ont plus ni énergie, ni aliment; la vieillesse est le plus ordinairement ce qu'a été la jeunesse (*Prov.*, XXII, 6), l'Esprit-Saint et l'expérience l'attestent également.

C'est donc, N. T. C. F., un devoir bien sérieux pour les parents que de procurer à leurs enfants les avantages inappréciables de l'instruction religieuse: devoir d'autant plus grave que son inaccomplissement entraînerait pour les uns et pour les autres des conséquences plus terribles. Ecoutez à cet égard l'apôtre saint Paul: Parmi les conseils que sa tendre sollicitude se plaisait autrefois à donner aux Ephésiens, il en est un sur lequel il insistait particulièrement en s'adressant aux parents. *Pères,* leur disait-il, *ayez soin d'élever vos enfants en les instruisant selon le Seigneur et selon les règles qu'il prescrit dans son saint Evangile... « Et vos, patres, educate illos in disciplina et correptione Domini.* » (*Ephes.*, VI, 4.) Et dans un autre endroit, voulant indiquer à son disciple Timothée à quelles marques il reconnaîtra si la veuve, qui doit être choisie pour être mise au rang des personnes qui sont employées au service de l'Eglise et entretenues à ses dépens, réunit les qualités requises, il veut qu'on puisse rendre d'elle le témoignage qu'elle a élevé ses enfants religieusement: *Si filios educavit* (II *Tim.*, V, 10); et s'il n'en était pas ainsi, le Saint-Esprit recommanderait-il si souvent et si instamment aux enfants d'écouter avec attention les instructions de leurs parents? *Audi, fili mi, disciplinam patris tui, et ne dimittas legem matris tuæ.* (*Prov.*, I, 8.) C'est donc qu'il supposait chez les parents l'obligation d'adresser ou de faire adresser à leurs enfants des paroles de salut.

En vain alléguerait-on qu'assurer à ses enfants une existence matérielle en rapport avec leur position sociale est le seul et unique devoir que la nature indique; ce serait s'abuser grossièrement et ne raisonner qu'à la légère. La nature! N. T. C. F., eh! sans doute vous y avez satisfait quand vous avez pourvu matériellement aux besoins de ceux qui vous ont été donnés; mais n'y a-t-il donc que la nature qui ait le droit de réclamer près de vous en leur faveur? La foi ne parle-t-elle pas aussi, et même plus haut en quelque sorte? Cette foi qui en a pris possession lorsqu'ils furent régénérés dans les eaux du baptême, ne vous apprend-elle pas que les parents sont la providence visible de leurs enfants, que c'est à eux plus qu'à tout autre à leur faire enseigner les principes du christianisme et de la vertu, et par suite, suivant la pensée de saint Paul, les familles qui ne prennent pas religieusement soin de leurs enfants ont renié leurs croyances, et sont pires que les infidèles..... *Qui suorum et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit et est in-*

fideli deterior. (I *Tim.*, V, 8.) Or, si au dire du Fils de Dieu ceux qui ne sont pas plus vertueux que les infidèles n'entreront pas dans le royaume des cieux (*Matth.*, V, 27), quel salut peuvent espérer, et quelle damnation ne doivent pas attendre ceux qui sont pires que des infidèles ? *Infideli deterior.*

Et remarquons, N. T. C. F., qu'il ne s'agit pas seulement ici de vous proposer vaguement l'enseignement religieux de vos enfants, ou de vous flatter légèrement que tel ou tel moyen à employer pour cela pouvant avoir un résultat à peu près égal, il vous importe peu que vous preniez le plus sûr. Il est un point capital que vous ne devez pas perdre de vue ; c'est qu'il faut que ces chers enfants soient sérieusement instruits des principes de la foi et de la morale catholiques. Il ne suffit pas qu'ils sachent vaguement qu'ils sont chrétiens, qu'ils aient en théorie quelques idées incomplètes de la grandeur de Dieu, de sa providence, de sa justice, quelques notions confuses sur l'Eglise, sur les sacrements, sur les récompenses et les châtiments de la vie future ; il faut que ces vérités célestes, qui doivent exercer une si salutaire influence sur tout l'ensemble de leur conduite, soient profondément gravées dans leurs cœurs. Et comment ce précieux résultat pourra-t-il être atteint, si vous ne vous appliquez pas avec zèle à les initier, dès leur enfance, à cette science divine, si surtout vous n'êtes pas fidèles à les envoyer régulièrement aux catéchismes et aux instructions de leurs paroisses ?

Que si vous m'objectez qu'il vous suffit qu'ils soient honnêtes selon le monde, et que vous ne voulez pas en faire des saints !... nous vous répondrons que c'est précisément en quoi vous vous trompez gravement. Eh quoi ! N. T. C. F., n'êtes vous donc pas chrétiens ? Or, en cette qualité, une de vos préoccupations les plus sérieuses et les plus habituelles doit être de rendre vos enfants dignes de leur vocation à la sainteté. Vous vous y êtes engagés, et vous l'avez promis à l'Eglise. Sans votre assentiment à cette condition, elle ne les aurait pas admis au saint baptême. Quoi ! elle en a fait des anges ; et peu vous importerait qu'ils fussent des hommes indifférents à toute espèce de religion, ou au moins insouciants dans la pratique de la morale évangélique ! Elle les a revêtus de l'esprit de Jésus-Christ ; et vous, vous ne les revêtiriez que des maximes et de l'esprit d'un monde opposé à Jésus-Christ ! Depuis qu'ils ont été régénérés dans le sang du Fils de Dieu, *In morte Christi baptizati sumus* (*Rom.*, VI, 3), Dieu les appelle sans cesse à lui et vous conjure de les lui conduire ; et vous les en détourneriez en vous mettant peu en peine de leur procurer la science de Dieu, et, au lieu de les lui consacrer par ce moyen si précieux, vous les immoleriez froidement aux vaines idoles des passions ! Si donc vous ne vous occupez pas de leur salut en leur faisant inculquer dès leur enfance les principes sacrés de la foi, vous manquez à la parole donnée par vous à l'Eglise ! Ah ! s'écrie saint Augustin, vous craignez tant de perdre l'image de César gravée sur la monnaie qui est dans vos trésors, et vous ne craindriez pas de perdre l'image de votre Créateur, qui est empreinte dans l'âme des enfants qu'il a confiés à votre charge ! *Servas imaginem Cæsaris impressam in nummis, et non servas imaginem Creatoris impressam in animis...*

Mais c'en est assez, N. T. C. F., nous l'espérons, pour vous faire comprendre la gravité des obligations qui vous sont imposées, au sujet de l'instruction religieuse de vos enfants. Sans doute, nous ne pouvons ni ne prétendons vous faire un devoir du succès, dans l'accomplissement d'une œuvre aussi importante. Nous savons que l'instruction religieuse ne produit pas les mêmes fruits dans tous ; qu'il peut se rencontrer parmi eux des caractères faibles, des esprits indociles, des cœurs dépravés ; nous savons que des circonstances périlleuses, que les passions d'une jeunesse bouillante feront peut-être avorter vos soins et vos espérances ; mais sans examiner ici s'il n'y a pas un grand nombre d'enfants qui oublient plus tard les leçons de science religieuse qu'ils ont reçues pendant leurs jeunes années, nous constatons seulement le principe en vertu duquel vous êtes indispensablement tenus de les leur faire donner.

Toutefois, laissez-nous vous le dire en terminant, pour votre consolation et votre encouragement, il y a bien plus de chances pour que votre sollicitude sous ce rapport soit récompensée par les plus heureux fruits, qu'il ne peut y en avoir pour qu'elle soit tristement déçue. La jeunesse de nos jours est meilleure qu'on ne se plaît quelquefois à le supposer ; elle a besoin d'être entraînée vers le bien, parce que beaucoup de séductions l'en détournent, et qu'elle se ressent du malaise moral qui mine toutes les classes de la société ; mais il y a en elle une secrète disposition à goûter les divines leçons du christianisme. Il ne lui manque qu'une chose, c'est de recevoir une impulsion forte du côté de la famille, dans la direction des principes religieux.

Hélas ! où sont-ils ces temps célébrés par le Roi-Prophète, et pendant lesquels les parents enseignaient eux-mêmes à leurs enfants les mystères de la foi et la grande science du salut ? *Deus auribus nostris audivimus, patres nostri annuntiaverunt nobis....* (*Psal.* XLIII, 2.)

Puissent-ils revivre pour nous, N. T. C. F. ! A ce prix, le mal dont notre époque est atteinte ne tardera pas à être guéri : la grande plaie faite à la société moderne, c'est la négligence ; je dirai même plus, l'éloignement des parents à l'éducation religieuse de leurs enfants. Si nous sommes sans cesse sur le bord d'un abîme, c'est que la religion n'a plus pour soutien l'instruction

chrétienne de la jeunesse. Comblons ce vide, et au point de vue social comme au point de vue religieux, nous vivrons d'une nouvelle vie.

Donné à Soissons le 2 février 1849.

II. LETTRE PASTORALE

Des Pères du concile de Soissons au clergé et aux fidèles de la province ecclésiastique de Reims.

SUR L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉGLISE

Il nous tardait, nos très-chers frères, d'épancher dans votre cœur toute la joie dont le nôtre a été rempli, depuis qu'il nous a été donné de nous réunir en concile, et de conférer ensemble sur vos intérêts spirituels. Ces assemblées épiscopales, que le concile de Trente prescrit d'une manière formelle (sess. 24 *De reform.*, c. 2), et que l'Eglise réclamait avec instance, où les pasteurs des âmes combinent leurs efforts pour conserver intact le dépôt de la foi et assurer la fidèle observance des préceptes évangéliques, pour veiller au maintien de la discipline, pour extirper les vices et réformer les abus; ces assemblées si utiles, si nécessaires, la France, depuis longtemps, ne les connaissait plus; cette province, en particulier, n'en avait pas joui depuis plus de deux siècles; et, à un moment inattendu, nous les avons vues, par une permission toute spéciale de Dieu, se rétablir sur plusieurs points de la France; nous-mêmes, réunis à Soissons au mois d'octobre de l'année dernière, nous avons pu, par expérience, en reconnaître tout le prix, et nous écrier avec le Prophète royal : ***Qu'il est avantageux, qu'il est doux pour des frères de se trouver ensemble! C'est là que le Seigneur répand la bénédiction et la vie*** (1). Animés par le même esprit, dirigés par la même pensée, celle de procurer votre plus grand bien, nous avons réglé, d'un commun accord, plusieurs questions importantes touchant la liturgie, l'administration des sacrements, les obligations du clergé, le rétablissement des officialités, le développement et le progrès des études ecclésiastiques. Ce que nous avons décidé sur toutes les questions, nous l'avons soumis à l'examen et au jugement du saint-siége, ainsi que le prescrivent les saints canons. Nous avons eu la consolation de voir nos travaux bénis par le vicaire de Jésus-Christ. La sacrée congrégation des cardinaux, chargée d'office, par notre saint-père le pape, de revoir et d'approuver les décrets des conciles particuliers, a couvert de son autorité les décisions du concile de la province de Reims, en sorte que nous pouvons vous dire avec confiance : les décrets que nous vous présentons sont en tout conformes à l'esprit de notre mère la sainte Eglise romaine, la mère et la maîtresse de toutes les Eglises. Vous recevrez donc ces décrets, N. T. C. F., comme des enfants dociles, et vous les observerez fidèlement, en ce qui vous concerne, comme, avec le secours d'en haut, nous les observerons nous-mêmes pour tout ce qui regarde nos obligations envers ceux que Dieu a confiés à notre sollicitude pastorale.

Cet heureux succès de nos travaux, nous ne l'attribuons pas à nos mérites, mais bien à la ferveur des prières que vous avez adressées pour nous à l'auteur de tout don parfait. Imploré par vous, le Père des lumières a daigné nous visiter et accomplir à notre égard cette promesse faite aux apôtres : ***Partout où seront deux ou trois personnes réunies en mon nom, je serai au milieu d'elles*** (2).

Dans ce vaste corps que le Sauveur a décoré du nom de son Eglise, N. T. C. F., tous les membres concourent au même but : le maintien et l'observance de la véritable doctrine. C'est là que tendent, et le pasteur qui enseigne, et le fidèle qui écoute; c'est là que viennent aboutir la vigilance de l'un et la docilité de l'autre; le premier est certain de ne point semer l'erreur, le second de ne point la recevoir, tant qu'ils restent intimement unis au corps de l'Eglise, invariablement attachés à son chef visible, que Jésus-Christ lui-même a établi, dans la personne de saint Pierre et de ses successeurs, sur le siége de Rome. La soumission à l'Eglise et au siége apostolique est pour tous la condition nécessaire de la vraie foi.

Gardienne de la doctrine de Jésus-Christ l'Eglise, en effet, met toute sa vigilance à la conserver pure et intacte; elle ne souffre pas qu'il vienne jamais s'y glisser rien de contraire à la parole de Dieu. ***La doctrine que je vous donne***, nous dit-elle, ***n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyée*** (3). ***Elle n'a rien de nouveau : c'est la doctrine ancienne, telle que je l'ai reçue dès le commencement*** (4). Les écrits de tous les docteurs qui ont développé la parole apostolique depuis l'origine jusqu'aux temps rapprochés du nôtre, sont pour elle comme de vastes archives où sont consignées les preuves de son enseignement immuable ; c'est comme une série non interrompue de témoins qui attestent la perpétuité et l'intégrité de sa foi. L'ennemi cherche-t-il à semer l'ivraie dans le champ du père de famille, à propager parmi les chrétiens quelque doctrine inouïe jusque-là : en vertu de cette solidarité qui unit tous les pasteurs dans un même sacerdoce, un même épiscopat, le cri d'alarme poussé sur un point est aussitôt répété de toutes parts, et devient

(1) *Ecce quam bonum est et quam jucundum habitare fratres in unum... Quoniam illic mandavit Dominus benedictionem et vitam.* (*Psal.* CXXXII, 1, 2.)

(2) *Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* (*Matth.*, XVIII, 20.)

(3) *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.* (*Joan.*, VII, 16.)

(4) *Non mandatum novum scribo vobis, sed mandatum vetus quod habuistis ab initio.* (I *Joan.*, II, 7.)

un cri général de réprobation. On oppose au novateur la croyance antique, la croyance universelle, la majesté des Pères, le témoignage unanime de toutes les parties de l'Eglise, parce que la véritable croyance est celle qui nous est transmise par les Pères; c'est celle qui a été admise dans tous les temps, dans tous les lieux, par tous les fidèles. Quiconque voudrait enseigner autre chose, et modifier l'Evangile que nous avons reçu, quand ce serait un ange venu du ciel, nous n'hésiterions pas à lui dire anathème (5).

Ce caractère d'antiquité et d'universalité donne à l'enseignement de l'Eglise une autorité bien respectable, sans doute; mais cette autorité repose aussi sur des bases infiniment plus certaines et plus solides, c'est-à-dire sur les promesses du divin fondateur, qui en établissant son Eglise, a déclaré qu'il la bâtissait sur une pierre fondamentale contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais (6). *Allez*, disait-il à ses apôtres, en les quittant, *allez, enseignez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; apprenez-leur à observer toutes les choses que je vous ai prescrites. Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles* (7). Et ailleurs: *Celui qui vous écoute m'écoute; celui qui vous méprise me méprise* (8). Le Sauveur a promis d'être avec ceux qu'il envoie, non-seulement quand ils baptiseront, pour attacher ses grâces à leur baptême, mais aussi quand ils enseigneront, pour préserver leur doctrine de toute erreur. Il a promis d'être avec eux, non-seulement à certaines époques, mais tous les jours; non pas avec eux seuls, et pour un temps, mais avec tous leurs successeurs, jusqu'à la consommation des siècles. Ainsi, aujourd'hui encore, c'est écouter Jésus-Christ que d'écouter ceux que l'Eglise a chargés de parler en son nom; aujourd'hui l'Eglise est infaillible comme au premier jour, puisque, selon sa promesse, Jésus-Christ n'a pas cessé et ne cessera jamais d'être avec elle. *Je prierai mon Père*, disait-il encore dans une autre occasion, *et il vous enverra un consolateur pour demeurer éternellement avec vous: ce consolateur, c'est l'Esprit de vérité, qui sera et demeurera en vous; c'est cet Esprit qui vous instruira et vous rappellera tout ce que je vous ai dit* (9). C'est donc le même Esprit de vérité qui s'exprime encore aujourd'hui par la bouche des pasteurs, comme il s'exprimait autrefois par la bouche des apôtres, puisqu'il doit demeurer éternellement avec l'Eglise. Elle ne peut donc, en aucun temps, enseigner l'erreur; autrement il faudrait dire que l'Esprit de vérité s'est retiré d'elle, que les portes de l'enfer, c'est-à-dire les fausses doctrines, ont prévalu; que les promesses de Jésus-Christ sont restées sans effet: ce qu'on ne peut avancer sans blasphème.

Et si l'enseignement de l'Eglise est la voie qui conduit le plus sûrement à la connaissance de la vérité, ne pouvons-nous pas ajouter que c'est en même temps la voie la plus commode à suivre? *Le Sauveur*, dit saint Paul, *a établi dans l'Eglise des apôtres et des évangélistes, des pasteurs et des docteurs, pour travailler à l'édification du corps mystique de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité d'une même foi, à une même connaissance du Fils de Dieu, et que nous ne soyons plus flottants comme des enfants, ne nous laissant plus emporter à tout vent de doctrine par la malice des hommes et par l'adresse qu'ils ont à nous envelopper dans l'erreur* (10). C'est à ce corps des pasteurs qu'a été confié le soin de diriger les fidèles dans le sentier de la vérité, de les maintenir dans l'unité de foi; c'est là le but de leur institution: il suffit de les écouter et de les suivre pour n'être pas exposé à s'égarer au milieu des nombreux systèmes qui tendent à diviser les esprits. Venez à nous, dit un prétendu sage; chez nous se trouve la vérité. Non, dit un second, c'est nous qui possédons la vraie doctrine du Christ; nous avons le secret de rendre les hommes meilleurs en même temps que plus heureux. Celui-ci étale de brillantes théories, celui-là ses œuvres de bienfaisance; l'un fait valoir l'austérité de ses principes, l'autre la douceur de sa morale. Incertain, irrésolu, le fidèle hésite un moment entre ces différents docteurs, sans savoir auquel il doit donner la préférence. Mais il regarde, il écoute celui qui représente l'évêque: ses doutes sont éclaircis; celui qui lui parle est pour lui un guide sûr, parce qu'il est comme l'organe de l'Eglise, qui ne se trompe jamais. Tout faillible qu'il est personnellement, il participe en quelque sorte à l'infaillibilité de l'Eglise, car il est uni à son évêque, qui est lui-même

(5) *Sed licet nos, aut Angelus de cœlo evangelizet vobis... Si quis vobis evangelizaverit præter id quod accepistis, anathema sit.* (*Galat.*, I, 8, 9.)

(6) *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (*Matth.*, XVI, 18.)

(7) *Euntes ergo, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 19, 20.)

(8) *Qui vos audit, me audit, et qui vos spernit, me spernit.* (*Luc.*, X, 16.)

(9) *Ego rogabo Patrem et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum, Spiritum veritatis... Apud vos manebit et in vobis erit... Ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcunque dixero vobis.* (*Joan.*, XIV, 16, 17, 26.)

(10) *Ipse dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem prophetas, alios vero evangelistas, alios autem pastores et doctores... in ædificationem corporis Christi: donec occurramus omnes in unitatem fidei et agnitionis filii Dei... ut jam non simus sicut parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris.* (*Ephes.*, IV, 11 et seq.)

en communion avec les autres évêques, et principalement avec le souverain pontife qui occupe la chaire de Pierre, cette chaire où l'erreur ne peut jamais s'asseoir.

En vain le schisme et l'hérésie cherchent à séduire les âmes en se disant l'Eglise de Jésus-Christ: le vrai fidèle ne se laisse pas surprendre. Au milieu de ces divers édifices de construction plus ou moins récente, et tous bâtis par la main des hommes, il distinguera toujours le véritable, le seul qu'ait élevé le divin architecte. Aura-t-il besoin d'examiner les différentes doctrines, de constater leur degré de conformité ou d'opposition avec l'Evangile? Non: ses lumières seraient plusieurs fois en défaut. Le Seigneur lui a donné un moyen plus simple. Qu'il regarde la pierre fondamentale, en se souvenant de ces paroles du Sauveur: *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* (11). Là où est Pierre, là est l'Eglise (12); là, par conséquent, est Jésus-Christ, qui a promis d'être toujours avec elle. Toute société qui ne s'appuie pas sur Pierre ne repose pas sur Jésus-Christ. Qu'importe que sa doctrine soit brillante, que son chef ait un nom célèbre, que ses adeptes soient nombreux: la vérité n'est pas là. A toutes les questions qui lui sont faites, le chrétien répond avec saint Jérôme: « De toutes les doctrines que vous me vantez, s'il en est une qu'approuve l'Eglise, c'est celle-là que j'adopte; de tous les génies dont vous me citez les noms, s'il en est un qui soit uni au siége de Pierre, c'est à celui-là que je m'associe. C'est à l'Eglise romaine que je m'attache d'une manière inséparable; car je sais que celui qui mange l'agneau hors de cette maison est un profane; je sais que celui qui ne demeure pas dans cette arche doit périr au temps du déluge. » (Epist. 15, *ad Damas.*) Il n'est donc pas besoin de lumières extraordinaires, d'études spéciales, de recherches pénibles, d'examen approfondi, pour découvrir les vérités de la foi: il suffit de s'en rapporter à l'Eglise, qui est, suivant l'Apôtre, la colonne et la base de la vérité (13). De même que le nautonnier, au milieu des ténèbres, sous un ciel obscur et sans étoiles, tend néanmoins directement vers son but, guidé qu'il est par sa boussole; de même aussi, guidé par son curé que dirige son évêque, et qui, lui-même, est dirigé par le chef de l'Eglise, le fidèle va droit à la vérité, à travers le dédale des opinions humaines; et là où sa faible raison aurait sombré, l'Eglise le fait voguer à pleines voiles et arriver heureusement au rivage.

En faisant reposer son Eglise sur un fondement unique, le Sauveur n'a pas eu seulement en vue de la maintenir dans l'unité de foi; il a voulu aussi la rendre stable à jamais; c'est pourquoi il a communiqué à la pierre fondamentale une telle solidité que toutes les puissances, tous les efforts de l'enfer ne pourraient prévaloir contre elle. (*Matth.*, XIV, 18.) Si le fondement s'ébranle, l'édifice ne peut que s'écrouler. Mais en vertu de la divine promesse, l'Eglise, fondée sur la chaire apostolique, ressemble à cette maison construite par le sage, laquelle brave impunément la pluie, l'inondation, la tempête, parce qu'elle est bâtie sur la pierre (14). L'établissement d'une Eglise destinée à propager, à défendre, à perpétuer le royaume de Dieu, devait nécessairement exciter le courroux infernal; le prince des ténèbres devait s'armer pour renverser un édifice qui s'élevait, comme une forteresse redoutable, contre sa puissance. *Simon, Simon*, dit le Seigneur, *Satan a désiré vous cribler tous comme on crible le froment; mais moi j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point.* Je me suis fait ton soutien, ton appui; sois à ton tour l'appui, le soutien de tes frères, c'est en toi qu'ils doivent puiser la fermeté que tu tiens de moi (15). Pourquoi, dans cette circonstance, le Sauveur ne prie-t-il pas pour tous, N. T. C. F.? Le danger n'était-il pas commun à tous les apôtres? N'avaient-ils pas tous également besoin de la protection divine, puisque Satan voulait les cribler tous? Pourquoi le Seigneur prend-il un soin spécial de Pierre? Pourquoi prie-t-il exclusivement pour le maintien de sa foi? Parce que ne formant tous qu'un seul corps, l'éclat des membres et du corps entier était assuré, si le chef était invincible; et chacun des membres ne devait se croire en sûreté qu'autant qu'il serait uni à ce chef, contre la foi duquel l'enfer ne peut rien. Jésus-Christ a prié pour le prince de l'Eglise, et l'efficacité de cette prière a obtenu pour lui une foi constante, inébranlable, capable d'affermir, non-seulement les fidèles, mais les apôtres, les pasteurs du troupeau, et de les empêcher d'être les victimes de Satan. Maintenant, que la foi soit menacée, ébranlée même sur quelque point du globe, les fidèles de ces contrées n'ont rien à craindre, s'ils s'appuient fortement sur celui pour lequel Jésus-Christ a prié, s'ils se retranchent derrière ce siége où la foi ne peut éprouver d'atteinte. Que l'ennemi rassemble toutes ses cohortes contre l'Eglise ainsi constituée; qu'il attaque le divin fondement sur lequel elle repose; qu'il renverse le pontife, qu'il le traîne en exil, qu'il le charge de fers: non-seulement il ne prévaudra jamais, Jésus-Christ l'a dit, mais ses efforts tourneront à sa honte;

(11) *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (*Matth.*, XVI, 18.)

(12) *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.* (Ambr., *in psalm.* XL.)

(13) *Est Ecclesia Dei vivi columna et firmamentum veritatis.* (I *Tim.*, III, 15.)

(14) *Assimilabitur viro sapienti; qui ædificavit domum suam supra petram; et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et non cecidit: fundata enim erat super petram.* (*Matth.*, VII, 24, 25.)

(15) *Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos ut cribraret sicut triticum; ego autem, rogavi pro te, ut non deficiat fides tua: et tu, aliquando conversus, confirma fratres tuos.* (*Luc.*, XXII, 31, 32.)

la chaire de Pierre n'en souffrira pas plus que le rocher qui voit, au milieu d'une mer en furie, les vagues se briser contre ses flancs et retomber en écume, sans avoir produit d'autre effet que de les purifier, ou peut-être d'enlever quelques fragments déjà détachés et désunis. C'est pourquoi saint Jérôme disait : L'Eglise, fondée sur la pierre, ne peut être ébranlée par la tempête, ni renversée par les vents ou les orages (*In Isa.* IV) ; saint Hilaire : Le caractère propre de l'Eglise, c'est de vaincre toutes les fois qu'elle est attaquée (*De Trinit.*, lib. VII); saint Jean Chrysostome : L'Eglise est plus forte que le ciel, puisque le ciel et la terre passeront, tandis que les paroles divines ne passeront pas, et que parmi ces paroles se trouvent celles-ci : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* Si cette parole vous paraît suspecte, ajoute le saint docteur, croyez du moins les faits. (*Homil.*)

Compulsez, N. T. C. F., les annales de l'histoire; cherchez dans quels lieux de la terre le dépôt de la foi s'est conservé toujours intact : vous verrez que c'est dans les Eglises qui se sont tenues le plus fermement unies au saint-siége; que si le schisme et l'hérésie sont trop souvent parvenus à ravir quelques dépouilles, c'est parmi ceux qui affectaient une sorte d'opposition à la Mère-Eglise, ou qui n'y tenaient que par des liens simulés. Considérez le saint-siége lui-même : vous le verrez, bien que souvent arrosé du sang de ses pontifes, triompher tour à tour de la fureur des persécutions, des assauts de l'hérésie, de l'invasion des barbares, des entreprises des puissances temporelles, des séditions et des mouvements populaires ; vous le verrez, consolidé en quelque sorte par ces différentes agressions, vérifier, dans tous les temps, cette parole du Sauveur : *Celui qui se heurte contre cette pierre s'y brise, et celui sur lequel elle tombe en est écrasé* (16).

Pierre n'est pas seulement un fondement solide qui doit soutenir l'Eglise de Jésus-Christ; un rempart inexpugnable qui doit la défendre contre les assauts de l'ennemi; c'est aussi un pasteur à qui le souverain Maître a confié tous ses pouvoirs, afin qu'il puisse diriger et paître son troupeau, l'amener et l'introduire dans le céleste bercail. C'est pour cela que lui ont été remises les clefs du royaume des cieux (17), c'est-à-dire la suprême autorité, la souveraine puissance; c'est pour cela qu'il lui a été dit : *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel* (18); c'est-à-dire : Tu exerceras la souveraine judicature ; nul ne pourra se soustraire à tes jugements; tout sera soumis à ton pouvoir, même tes frères, tes collègues dans l'apostolat. Et, pour confirmation de cette prérogative, le Seigneur, après avoir provoqué de son apôtre la confession de son amour, comme il avait déjà provoqué celle de sa foi, l'établit pasteur suprême de toute son Eglise. *Pais mes agneaux*, lui dit-il, *pais mes brebis* (19) ; dirige et gouverne tout mon troupeau, les petits et les mères, les peuples et les rois, les fidèles et les pasteurs.

Ceux-ci, dit Bossuet, pasteurs à l'égard des peuples, brebis à l'égard de Pierre, vénèrent en lui le représentant, le vicaire, la personne visible de Jésus-Christ (20). *Pais mes agneaux, pais mes brebis :* ces paroles signifient en d'autres termes : Je suis venu sur la terre pour réunir tous les hommes dans le cercle d'une même foi, dans les liens d'une même charité ; quelles que soient les lois qui les régissent, les mœurs qui les distinguent, les barrières qui les séparent, les langues qui les divisent, mon but est de ne faire de toutes les nations qu'une seule famille, que je veux réunir dans le ciel, et à laquelle vous, mon représentant, vous tiendrez lieu de père tant qu'elle habitera ce monde, séjour de son pèlerinage. Ce sont mes enfants : je vous les recommande; prenez-en soin comme s'ils étaient les vôtres; nourrissez-les du pain de la saine doctrine; donnez-leur des guides sûrs et fidèles, qui les dirigent dans les voies de la justice et de la vertu, qui les forment pour le ciel où je les attends; couvrez-les de votre protection paternelle; défendez leurs âmes contre toute espèce d'attaques; aimez-les comme je les aime, et, s'il le faut, soyez prêt à sacrifier pour eux votre vie, comme j'ai moi-même sacrifié la mienne. Que votre cœur se dilate ; qu'il devienne aussi vaste que l'univers ; car, partout où il y a des hommes, je veux trouver des enfants que je devrai à votre zèle et à vos soins. Investi de la grande charge pastorale, Pierre, avec tous ses héritiers est devenu le père de la famille chrétienne : de là ce beau nom de *pape*, qui lui est donné aujourd'hui dans toutes les parties du monde, et qui n'a pas d'autre signification que celle de père.

Enfants dociles du pasteur des âmes, N. T. C. F., nous aimons à tourner nos regards vers celui à qui Jésus-Christ nous a confiés; et de même que des enfants redisent avec une sorte de fierté les titres de leur père, la fortune dont il jouit, les marques de distinction qui le décorent, les honneurs qui lui sont rendus, de même, aussi, nous redisons avec complaisance les prérogatives que notre Père commun a reçues de Dieu même, parce que la gloire d'un père

(16) *Qui ceciderit super lapidem istum confringetur; super quem vero ceciderit, conteret eum.* (*Matth.*, XXI, 44.)

(17) *Et tibi dabo claves regni cœlorum.* (*Matth.*, XVI, 19.)

(18) *Quodcunque ligaveris super terram erit ligatum et in cœlis; et quodcunque solveris super terram, erit solutum et in cœlis.* (*Matth.*, XVI, 19.)

(19) *Pasce agnos meos... pasce oves meas.* (*Joan.*, XXI, 15, 16, 17.)

(20) *Sermon sur l'unité de l'Eglise.*

rejaillit sur tous ses enfants (21). Nous nous plaisons donc à redire avec saint Jean Chrysostome : « Pierre est le prince du chœur apostolique, la bouche des disciples, la colonne de l'Eglise, l'affermissement de la foi, le fondement de la confession, le pécheur de l'univers, qui retire le genre humain des abîmes de l'erreur, pour le remettre dans la voie du ciel. » (*Homil. de decem talent.*) Nous redisons avec saint Bernard : « Le pape, c'est le grand prêtre, le souverain pontife; c'est le prince des évêques, l'héritier des apôtres; c'est Abel par la primauté, Noé par le gouvernement, Abraham par la qualité de patriarche, Melchisédech par l'ordre, Aaron par la dignité, Moïse par l'autorité, Samuel par la judicature, Pierre par la puissance, Jésus-Christ lui-même par l'onction. C'est à lui que les clefs ont été données, que les brebis ont été confiées. Il y a bien d'autres portiers du ciel, d'autres pasteurs; mais lui porte ces deux titres avec d'autant plus de gloire, qu'ils lui appartiennent d'une manière plus spéciale et plus excellente. Les autres ont chacun le troupeau qui leur a été assigné; à lui seul ont été confiés tous les troupeaux qui n'en forment qu'un. Il est, lui seul, le pasteur, non-seulement des brebis, mais des pasteurs, mais de tous.» (*De considerat.*, lib. II, cap. 8.) A lui seul donc le droit et le soin d'instruire et d'envoyer dans toutes les parties du monde les évêques qui doivent, sous sa direction, conduire une portion de l'Eglise, à lui de les avertir s'ils se trompent, de les reprendre s'ils s'égarent, de les affermir s'ils faiblissent, de les déposer si par malheur ils prévariquent; à lui seul le droit et le soin d'évoquer de toutes les contrées de la terre et de réunir en concile les pasteurs, qui viennent témoigner de la foi commune de toutes les Eglises : signaler et proscrire les opinions nouvelles qui s'en écartent, et conférer ensemble sur la direction à donner au troupeau de Jésus-Christ; à lui seul d'approuver, de confirmer, ou même de changer et d'annuler leurs décisions. A lui enfin tous les pouvoirs de Jésus-Christ sur la terre, puisque c'est son autorité qu'il exerce, sa personne qu'il représente.

Ces prérogatives, d'ailleurs, N. T. C. F., sont comme autant de bienfaits tombés sur nous. Pierre n'a rien reçu pour lui-même : tout ce qui lui a été donné, c'est pour nous, c'est pour tous les fidèles. S'il est devenu le premier parmi les autres, c'est pour être, par ses soins, sa sollicitude, le ministre de tous, le serviteur des serviteurs de Dieu. S'il a été posé comme le fondement de l'Eglise, c'est afin que, appuyés sur lui, nous puissions dire avec l'Apôtre : « Nous sommes la maison de Jésus-Christ.» (*Hebr.*, III, 6.) Si le Sauveur a prié pour que sa foi ne défaille jamais, c'est afin qu'il affermisse ses frères (*Luc.*, XXII, 32), et qu'unis à lui par les liens de cette foi, nous ne soyons point emportés par tous les vents des doctrines humaines. (*Ephes.*, IV, 14.) Si les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre son siége, c'est afin qu'il soit un bouclier impénétrable, à l'abri duquel nous puissions repousser les traits enflammés de l'ennemi. (*Ephes.*, VI, 16.) S'il a été constitué pasteur universel, c'est pour que le troupeau de Jésus-Christ puisse, sous sa conduite, parvenir au bercail. S'il a reçu les clefs du royaume des cieux, c'est pour nous en ouvrir les portes et nous donner le droit d'y régner un jour.

Tenons-nous donc étroitement serrés, N. T. C. F., autour de cette chaire apostolique; entourons-la de notre vénération et de notre amour; qu'il y ait entre elle et nous l'union intime qui existe entre la tête et les membres; et les promesses qui lui ont été faites s'étendront jusque sur chacun de nous. Quelle que soit la violence des orages et des tempêtes qui grondent autour de nous, nous n'aurons rien à craindre; nous reposerons paisiblement dans le calme de la foi, parce que nous serons assis sur la pierre inébranlable.

Donné à Reims, le 15 juin 1850.

III. MANDEMENT

Pour le carême de 1850.

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA PRATIQUE RELIGIEUSE.

Chaque année, nos très-chers frères, à l'approche de la sainte quarantaine, l'Eglise catholique offre au monde un de ces spectacles bien propres à faire sur les hommes de notre siècle une vive et profonde impression, si l'affaiblissement de la foi et la préoccupation des choses d'ici-bas leur permettaient d'y donner une attention sérieuse. Qui pourrait dire, en effet, tout ce qu'il y a d'imposant dans ce concert unanime des évêques réunis dans une même pensée et un même sentiment, et élevant la voix avec autorité et tendresse pour faire entendre à leur troupeau de graves et salutaires enseignements? Ne semble-t-il pas que dans cette circonstance si saisissante d'intérêt, la divine miséricorde se plaise à réunir tout ce qu'elle a de puissance et d'amour pour faire violence aux hommes, les arracher, comme malgré eux, aux dangereuses séductions d'ici-bas, et les ramener à des pensées dignes de leur sublime vocation! Quelle admirable unité dans cette diversité même de points de dogme ou de morale proposés à tous dans l'intérêt de leur salut éternel! Quel magnifique ensemble de doctrine dans cette variété de formes sous lesquelles elle est présentée aux méditations de chacun! Quelle abondance de richesses spirituelles dans ce trésor ouvert par le ciel lui-même à quiconque veut y puiser!

Mais, hélas! N. T. C. F., comment répond-on le plus souvent à cet appel d'en haut? Quelqu'intérêt que l'on ait à y cor-

(21) *Gloria enim hominis ex honore patris sui.* (*Eccli.*, III, 13.)

respondre fidèlement, l'expérience ne prouve-t-elle pas qu'on ne l'accueille d'ordinaire qu'avec froideur et indifférence? L'habitude et l'affaiblissement de la foi dans les cœurs ne concourent-ils pas également à le rendre inefficace pour un très-grand nombre de fidèles? Et les premiers pasteurs ne seraient-ils pas fondés à dire avec le prophète Jérémie, en voyant la stérilité de leur parole au retour annuel de cette époque de salut: «Nous avions jeté dans les cœurs des semences de paix, elles ont été étouffées; nous espérions que ce temps serait pour beaucoup un temps de guérison, et le mal n'a fait que s'accroître: *Exspectavimus pacem et non est bonum, tempus curationis, et ecce turbatio?* (*Jer.*, XIV, 19.)

Cette pensée, toute douloureuse qu'elle soit, n'arrêtera pas l'élan de notre cœur et ne nous empêchera pas de vous redire aujourd'hui, avec l'apôtre saint Paul: *Voici qu'un temps favorable vous est donné, voici que des jours de salut vont luire pour vous: « Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.»* (I *Cor.*, VI, 2.) Pourriez-vous ne pas prêter l'oreille aux accents de notre sollicitude, quand vous savez que c'est le cœur de votre évêque, de votre père qui vous les adresse?

Et quelle meilleure nouvelle pouvions-nous vous annoncer, N. T. C. F.! *Un temps favorable* au milieu de tant de bouleversements, de révolutions, de perplexités, d'appréhensions, n'est-ce pas un temps de repos et d'espérance? *Des jours de salut*, quand tout semble en ruine autour de nous, quand l'édifice social est sans cesse menacé, quand les intérêts les plus chers de la religion, de la patrie, de la famille, sont chaque jour mis en question, ne sont-ce pas des jours de bonheur et de faveur toute de prédilection? Ah! il n'y a que la religion, avouons-le, qui possède le secret de convertir nos agitations en calme, et nos jours mauvais en jours de consolation. Mais aussi, comme elle le possède à un degré suréminent! Et voulez-vous savoir, N. T. C. F., en quoi consiste ce secret? Il n'est autre que de nous faire rentrer en nous-mêmes, de raviver dans nos cœurs les sentiments de notre sublime vocation, et surtout de nous ramener à la pratique des œuvres de la foi.

Les œuvres de la foi, N. T. C. F.! hélas! on ne les connaît presque plus de nos jours, tant elles sont tombées en désuétude. Elles ont cessé d'être l'aliment quotidien des chrétiens de notre époque. Autant, dans les beaux jours de l'Eglise, elles étaient réputées la seule chose utile aux hommes (22), autant aujourd'hui on les considère comme surannées et inconciliables avec l'esprit des temps où nous vivons.

Et cependant, elles sont tout aussi indispensables au salut qu'elles pouvaient l'être avant le moment fatal où notre siècle a conçu la malheureuse pensée de faire divorce avec elles. Il n'en est pas des obligations imposées par Dieu comme des convenances et des usages établis par le monde; ceux-ci passant, on en voit d'autres substitués à leur place; mais celles-là demeurent et se perpétuent avec les siècles.

Toutefois, N. T. C. F., quelqu'imprescriptible que soit la loi de Dieu, il est, il faut le reconnaître, une espèce de prescription, fruit de l'esprit du monde, et qui, semblable à la rouille, s'attache comme irrésistiblement aux devoirs de la morale chrétienne et parvient même souvent à en amoindrir tellement le sentiment dans les âmes qu'il n'y est plus qu'à l'état de vague et même d'oubli complet.

C'est pour ne pas laisser s'accomplir cette injuste prescription de la saine doctrine, que nous ne nous lasserons pas, N. T. C. F., de combattre ces fallacieux enseignements auxquels on est si accessible de nos jours, et d'annoncer la nécessité de la pratique religieuse avec force et autorité, selon le conseil de l'Apôtre à son disciple: *Prædica verbum, insta opportune et importune, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina.* (II *Tim.*, IV, 2.) Le même Apôtre voulant expliquer à son cher disciple la raison des recommandations si pressantes qu'il lui adressait à cet égard, ajoutait: *Il viendra un temps où les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine, et où ayant une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils auront recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs désirs, et fermant l'oreille à la vérité ils l'ouvriront à des contes et à des fables. « Erit enim tempus, cum sanam doctrinam sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus, et a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur.* (*Ibid.*, 3.)

Ne sommes-nous point fondés à penser, N. T. C. F., que ce temps annoncé si longtemps à l'avance par le docteur des nations est celui où nous vivons? Quand, au milieu même de tout ce qui semblerait caractériser un certain retour aux vérités religieuses, a-t-on été moins disposé que de nos jours à goûter celle qui est, à proprement parler, comme le fond et la forme de la doctrine chrétienne, et sans laquelle la foi elle-même serait morte; savoir que le royaume de Dieu est avant tout dans le courage des œuvres: *Non enim in sermone est regnum Dei, sed in virtute* (I *Cor.*, IV, 20), ou, en d'autres termes, que la pratique des œuvres du christianisme est essentielle au salut, et une condition indispensable pour parvenir au ciel? N'éprouve-t-on pas comme une espèce de besoin de se persuader le contraire? Ne s'étudie-t-on pas, avec une coupable complaisance, à se créer sur ce point important mille faux principes dont les conséquences ne rejaillissent que trop sur l'esprit de conduite? N'emploie-t-on même pas quelquefois je ne sais quels

(22) *Hæc sunt bona et utilia hominibus.* (*Tit.*, III, 8.)

ingénieux artifices pour les insinuer à d'autres?

Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'il semblerait vraiment que toutes les classes, tous les âges, toutes les conditions se soient mis d'accord pour déclarer au ciel une guerre ouverte sous ce rapport. Ce n'est plus seulement aujourd'hui, ou l'indifférence, ou la nonchalance, ou la préoccupation des affaires humaines, qui éloigne le plus ordinairement des œuvres de la foi, c'est une espèce de conviction systématique qui, chaque jour de plus en plus, devient chez tous une seconde nature. Ce qui n'était d'abord de la part de quelques-uns que l'effet de la légèreté de l'âge et de l'effervescence des passions s'y est transformé en habitude raisonnée et consentie par une volonté réfléchie; ce que quelques autres eussent sincèrement désiré de faire dans des jours meilleurs, s'ils s'en fussent senti le courage, excite en eux maintenant une répugnance invincible qu'ils admettent comme une règle de conscience. On va même, en quelque sorte, par suite d'une triste aberration, jusqu'à accuser la religion d'avoir été inintelligente et rigoureuse à l'excès dans les prescriptions qu'elle a cru devoir imposer à cet égard. On se regarde comme autorisé, dans l'intérêt du règne de Dieu, à interpréter plus largement qu'elle ses règles et ses maximes. Trop heureux encore si, en les dénaturant ainsi, on ne se pose pas en adversaire décidé à les combattre! De sorte que chacun enlevant de son côté une pierre de ce magnifique édifice de la morale chrétienne, et concourant ainsi à en saper les bases, celui-ci serait bientôt exposé à s'écrouler tout entier, si la vérité de Dieu, qui demeure éternellement, ne le soutenait de son indestructible puissance.

Y a-t-il donc quelque chose, N. T. C. F., qui puisse motiver, au moins en apparence, cette apostasie des œuvres de la foi, cette obstination à rejeter tout ce qui est pratique extérieure, et cette orgueilleuse prétention à vouloir renfermer en soi-même les hommages dus à Dieu! Comment, nous le demandons aux faux sages de notre époque, espèrent-ils excuser leur esprit de conduite? Supposeraient-ils que celui qui nous a faits à son image et à sa ressemblance, n'a jamais eu et n'a pu avoir la pensée de nous lier ainsi par des actes obligatoires en dehors desquels nous cesserions de lui appartenir? Mais, outre que la volonté d'en haut nous a été manifestée à cet égard d'une manière incontestable, comme le prouvent nos saints livres, qu'ils en jugent seulement au point de vue naturel. N'est-ce pas à travers ses œuvres que Dieu nous apparaît tous les jours? N'a-t-il pas fait de l'univers comme un temple où ses perfections invisibles sont exprimées visiblement? Pourquoi voudrions-nous renverser l'ordre établi par lui pour nous servir de modèle? Pourquoi ces mêmes signes sensibles, qu'il n'a pas jugés indignes de servir à la manifestation de ses attributs, ne seraient-ils plus convenables pour l'exercice de nos sentiments envers lui? D'ailleurs, la question de savoir de quelle manière l'homme doit adorer Dieu ne peut être résolue par l'homme; Dieu seul doit être le juge de son propre culte.

Nous diraient-ils que Dieu, lisant dans le fond des cœurs, n'a pas besoin qu'on use d'œuvres extérieures pour lui faire parvenir l'hommage de notre intelligence et de notre amour? Mais il ne s'agit pas du besoin de Dieu dans la religion, il n'y est question que du besoin, du devoir de l'homme; or, l'homme a besoin de manifester ce qu'il sent, d'exprimer ce qu'il pense, pour bien le sentir et bien le penser, surtout lorsque l'objet de ses sentiments et de ses pensées contrarie ses penchants et ses faiblesses, il doit s'aider alors de toutes ses facultés et de ses sens eux-mêmes, et les enrôler au service de Dieu avec toutes les forces de sa pensée, comme ces révoltés ou ces lâches dont un habile général se défie, et qu'il force à se battre en les mêlant aux bons soldats.

Qui ne sait, en outre, qu'il en est nécessairement de l'amour de Dieu comme de l'amour des créatures? Celui qui aime ne peut pas s'empêcher de le dire et de l'exprimer, et non-seulement de le dire et de l'exprimer, mais de le faire dire à tout ce qui est autour de lui.

Nous avons vu un bel exemple de cette vérité dans le saint Evangile. Voyez Madeleine : l'amour de Dieu a pénétré son âme : se bornera-t-elle à cet amour *en esprit et en vérité*, ainsi que tant d'indifférents d'aujourd'hui ont la prétention de le faire, à aimer mentalement? Oh non! elle cherche son Sauveur, elle se jette à ses pieds en versant d'abondantes larmes, elle les embrasse, elle les essuie de ses cheveux. Elle fait plus : un vase de parfum, objet précieux, se présente à elle, elle le répand comme ses larmes, et cherche, par sa généreuse profusion, à venger Dieu des soins criminels qu'elle eut autrefois d'elle-même. Que l'orgueil pharisaïque se scandalise de cette action; Jésus-Christ l'approuve, et il en prend même occasion de reprocher à Simon la froide réserve dont il a usé à son égard : *Prenez modèle de cette femme,* dit-il, *je suis entré dans votre demeure, vous ne m'avez pas offert de l'eau pour mes pieds; elle, au contraire, les a arrosés de ses larmes, les a essuyés de ses cheveux. Vous, vous ne m'avez pas donné le baiser de réception; elle, du moment où je suis entré, n'a pas cessé de baiser mes pieds; vous ne m'avez pas même versé sur les cheveux l'huile de senteur ordinaire; elle, elle a embaumé mes pieds de l'essence la plus précieuse; à cause de cela, il lui sera beaucoup remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* (*Luc.*, VII, 44, 47.)

C'est ainsi que la vérité des sentiments du cœur, à l'égard de notre Dieu, entraîne et commande les œuvres qui en sont l'expression la plus pure.

Et voulez-vous, N. T. C. F., un stimulant plus puissant encore pour vous faire rentrer dans la voie des œuvres de la foi! Il s'offre à vous dans la grande œuvre de la régénération du monde par le Fils de Dieu. Qu'est-ce qui a poussé ce divin Sauveur à s'offrir à son Père comme victime, à revêtir notre chair, nos sens, notre nature? N'est-ce pas l'état d'abaissement où l'homme était descendu depuis sa révolte contre son Créateur; état tel que la faiblesse humaine, ne comprenant même plus le langage de la création, avait perdu toute notion de ce qui était dû à Dieu? Pourquoi a-t-il porté la condescendance et l'amour à ce point, si ce n'est pour nous faire entrer dans le culte qu'il a le premier rendu à son Père, et nous apprendre, par son exemple, le moyen de le lui rendre à notre tour? De sorte que l'on peut dire que le mode de réparation du grand désordre causé par le dérèglement de la volonté de l'homme, a été calqué sur le besoin le plus impérieux de l'humanité. Ruinée par l'indépendance, il fallait qu'elle fût relevée et régénérée par la dépendance; et quelle dépendance fut plus entière que celle du Fils de Dieu? Tombée au-dessous d'elle-même par l'inaccomplissement de toute espèce de devoir, il était nécessaire que l'expiation de sa rébellion se fît par l'obéissance à la loi : et quelle obéissance fut plus touchante que celle de Jésus-Christ disant à son Père : *Ideo ingrediens mundum, dicit : Hostiam, et oblationem noluisti : corpus autem aptasti mihi : holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : ecce venio : in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deum, voluntate tuam.* (*Hebr.*, X, 5.)

Ceci posé, et le culte que nous devons rendre à Dieu n'étant que la suite et l'application de celui que notre chef Jésus-Christ lui a rendu le premier, n'est-il pas dans l'ordre de ce plan divin que nous fassions participer à ce culte, non-seulement les facultés de notre âme, mais aussi celles de notre corps, en nous soumettant aux règles et aux lois qui nous sont imposées?

Aussi l'apôtre saint Paul écrivant à son disciple Tite, pour lui tracer la manière dont il devait instruire son peuple, lui rappelle-t-il avec soin que Jésus-Christ notre Sauveur ne s'est livré lui-même pour nous, qu'afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier dans le but de se faire un peuple particulièrement consacré à son service et fervent dans les bonnes œuvres (23).

Vous le voyez donc, N. T. C. F., ce point est sérieux, il ne s'agit pas ici d'une obligation dont on puisse s'affranchir arbitrairement. Le devoir imposé à tout chrétien de prier, de se confesser, de s'approcher du banquet eucharistique, de se conformer aux lois de l'Eglise et d'accomplir les autres œuvres de la morale chrétienne, est un devoir dont le principe est tout à la fois dans la nature de l'homme, dans sa position d'être créé vis-à-vis son Créateur, et surtout dans les conditions mêmes de sa rédemption. S'y soustraire, ce serait méconnaître le prix du sang de Jésus-Christ, renoncer à participer aux mérites infinis de son sacrifice sur la croix, et renverser même l'édifice qu'il a élevé à tant de frais, suivant la pensée du Roi-Prophète : *Quæ perfecisti destruxerunt.* (*Psal.* XX, 3.)

Que penser maintenant, N. T. C. F., de la vaine prétention de certains philosophes de nos jours qui s'efforcent, et par leurs fausses théories, et par l'exemple d'une vie complètement vide d'œuvres de foi, de dépouiller la vérité chrétienne de ce qu'ils appellent ses symboles, et d'élever peu à peu la raison humaine à la contempler librement et sans crainte?

Ne faut-il pas reconnaître que par là ils se mentent à eux-mêmes, et encourent à juste titre le reproche d'orgueil immodéré? Car n'est-ce pas se mentir à soi-même que d'affecter de pouvoir se passer, pour rendre hommage à Dieu, de tout ce qui est acte ou signe extérieur, et de recourir cependant pour exprimer la Divinité, soit dans ses paroles, soit dans ses écrits, à mille images tirées des choses sensibles, comme à un secours que la faiblesse humaine réclame et justifie? Et d'un autre côté, n'y a-t-il pas orgueil inconséquent, et même idolâtrie de soi-même, à se croire naturellement assez dégagé pour s'élever jusqu'à Dieu, et l'honorer à l'instar des purs esprits?

Soyons plus sages, N. T. C. F., que ces prétendus amis de la véritable sagesse qui en contredisent les enseignements par leurs œuvres. Sans doute l'adoration en esprit et en vérité doit marcher en tête de toute vraie vertu; elle en est l'âme et le principe; mais l'adoration extérieure ne peut pas ne pas suivre, et cette adoration extérieure est ce que nous appelons ici *pratique religieuse.* Que serait, en effet, cette adoration intérieure, si elle n'était pas alimentée et vivifiée par des actes destinés à fortifier dans le cœur les inspirations de la piété et de la vertu?

Ces mots, *pratique religieuse*, nous le savons, N. T. C. F., provoquent un soupir de dédain sur certaines lèvres; mais ce que nous savons aussi, c'est qu'il est plus facile de se moquer de la pratique religieuse que de s'en passer quand on veut être complétement vertueux. Laissez-nous vous citer à l'appui de notre pensée le témoignage d'un homme qu'on n'accusera certainement pas d'avoir manqué de philosophie.

Voici ce que dit cet homme célèbre, dans des mémoires destinés à l'instruction de ses enfants : « Comme je connaissais ou croyais connaître le bien ou le mal, je ne voyais pas pourquoi je ne pouvais pas toujours faire l'un et éviter l'autre; mais je m'aperçus

(23) *Qui dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate, et mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum.* (*Tit.*, II, 14.)

bientôt que j'avais entrepris une tâche plus difficile que je ne l'avais imaginé. Pendant que j'appliquais mon attention et que je mettais mes soins à me préserver d'une faute, je tombais souvent, sans m'en apercevoir, dans une autre. L'habitude se prévalait de mon inattention, ou bien le penchant était trop fort pour ma raison. Je compris à la fois que quoique l'on fût spéculativement persuadé qu'il est de notre intérêt d'être complétement vertueux, cette conviction était insuffisante pour prévenir nos faux pas, qu'il fallait rompre les habitudes contraires, en acquérir de bonnes, et s'y affermir, avant de pouvoir compter sur une constante et uniforme rectitude de conduite. » (Franklin.)

Tel est le langage d'un esprit éclairé, d'une haute intelligence. Il est souvent utile de s'inspirer, surtout en semblable matière, de ces génies élevés, pour se convaincre que les vérités religieuses sont plus souvent qu'on ne pense en complète harmonie avec les lumières de la saine raison. Leur autorité est d'autant plus grande que leur réputation est plus universellement reconnue. Si nous avons aimé à vous citer cet auteur, c'est afin que vous n'hésitiez plus à faire bonne justice, soit de ces préventions si souvent rebattues contre la pratique religieuse, soit de ces dénominations injustes dont on la qualifie quelquefois dans le monde, soit de ces objections d'abus dont on se plaît à effrayer les esprits faibles et pusillanimes.

Ces préventions, N. T. C. F., elles sont le fruit de l'ignorance, des passions, et, peut-être aussi, de je ne sais quelle funeste aigreur contre une religion qu'on n'a pas étudiée, qu'on ne veut point approfondir dans la crainte du joug auquel il faudrait se soumettre, et que l'on aime mieux accuser, sans motifs, d'intolérance et d'exigence insupportable.

Ces dénominations! elles ne sont que des mots vides de sens et que l'usage a consacrés sans qu'on puisse les justifier.

Ces abus! mais en admettant même qu'il puisse y en avoir dans la pratique religieuse, ce que nous avouerons, quelle conséquence pourrait-on en tirer? Et que ne renverserait-on pas avec une pareille objection? L'homme a la funeste puissance d'abuser de tout, et même de ce qu'il y a de plus excellent.

Qui ne sait d'ailleurs que la religion elle-même par l'organe de l'Esprit-Saint condamne énergiquement tout ce qui serait opposé à une sainte manière d'être en fait de pratique religieuse? Comment ne pas remarquer, en outre, avec quelle sage conduite, avec quel discernement, quelle mesure l'Eglise agit sur ce point comme sur tous les autres? Toutes les pratiques qui ont cours parmi ses enfants n'ont pas une égale importance à ses yeux; il en est qu'elle prescrit, il en est qu'elle ne fait que conseiller, il en est d'autres qu'elle se borne à tolérer lorsqu'elles n'ont rien de mauvais; mais elle a toujours repoussé les pratiques blâmables; et au-dessus même de celles qu'elle prescrit, elle fait planer un esprit d'amour qui en *dispense* lorsque quelque raison l'exige et que la négligence ou le mépris n'ont point de part à leur abandon.

Mais à quoi bon insister davantage sur ces réflexions, N. T. C. F.? N'est-il pas temps de tirer la conclusion des enseignements que nous venons de vous donner? Déjà vous l'avez compris, elle ne peut être autre que celle-ci : il faut revenir aux œuvres pratiques de la religion. Et pour éclairer en finissant d'un dernier rayon de cette lumière d'en haut qui nous a suggéré ces considérations, laissez-nous vous citer l'Esprit de Dieu lui-même, parlant de cette solide et vraie sagesse qui consiste à honorer Dieu par les œuvres autant que par le cœur. Il vous dira, pour mieux vous encourager encore, tout ce qu'il y a de douceur sous le joug de la piété chrétienne, et combien ses pratiques si pesantes et si arides en apparence donnent de force et de vrai contentement au cœur de l'homme.

Ecoutez, mon fils, et recevez le conseil de l'intelligence. Mettez vos pieds dans ses fers et engagez votre cou dans ses chaînes. Baissez votre épaule et portez-la, et ne vous fatiguez pas dans ses liens. Approchez-vous d'elle de tout votre cœur, et gardez ses voies de toutes vos forces.» Cherchez-la, et elle vous sera manifestée; et quand vous l'aurez une fois embrassée, ne la quittez point : car au dernier jour vous trouverez en elle le repos, et elle se changera pour vous en délices, et ses fers deviendront pour vous une forte protection, et ses chaînes un vêtement de gloire : car en elle est une beauté qui donne la vie, et ses chaînes sont des liens qui guérissent. Vous vous revêtirez d'elle comme d'une robe de gloire, et vous la mettrez sur votre tête comme une couronne de joie. Mon fils, si vous m'écoutez attentivement, vous saurez, et si vous appliquez votre esprit à mes paroles, vous serez sage. Si vous prêtez l'oreille, vous recevrez l'instruction, et si vous aimez à écouter vous posséderez la sagesse. (*Eccli.*, VI, 24-34.)

Donné à Soissons, le 25 janvier 1850.

IV. MANDEMENT

A L'OCCASION DE L'ÉTABLISSEMENT DE L'OEUVRE DES BONS LIVRES DANS LE DIOCÈSE.

Parmi les moyens qui ont été donnés à l'homme pour acquérir la connaissance de la vérité, et pour fortifier en soi-même l'amour de la vertu, un des plus efficaces assurément, nos très-chers frères, c'est la lecture des bons livres, ce supplément admirable de la parole. Hélas! pourquoi faut-il que l'erreur, que le mensonge, que le libertinage abusent si souvent d'un don si précieux! Car, vous ne l'ignorez pas, c'est surtout par les livres que l'enfer verse dans les âmes son venin mortel, et propage comme à l'infini ces *discours pernicieux qui corrompent les bonnes mœurs*

(II *Cor.*, XV, 33); sources empoisonnées où trop souvent une jeunesse sans expérience va puiser un breuvage funeste, qui, en flattant sa curiosité et sa vanité, porte dans son sein une mort prématurée. C'est là que l'ignorance ou le demi-savoir, non moins dangereux, trouvent ces notions fausses qui pervertissent les intelligences; c'est là que se présentent à des âmes légères et inconstantes dans le bien ces tableaux et même ces maximes séductrices qui ne servent qu'à développer des passions coupables. Si donc, N. T. C. F., plus d'une fois nous avons tous déploré ces manœuvres de l'impiété, si nous avons gémi sur la faiblesse et l'imprudence de ceux qui se précipitent eux-mêmes dans des piéges si dangereux, ou qui n'en détournent pas l'enfance confiée à leurs soins, nous devons aussi sentir naître en nous-mêmes un vif désir d'opposer à ces œuvres de perdition les ouvrages vraiment utiles et salutaires. Car le même instrument dont se sert si cruellement l'ennemi de nos âmes, peut être aussi un instrument de salut et de vie. C'était là le but véritable pour lequel la Providence l'avait confié aux mains de l'homme. Chose merveilleuse! Dieu lui-même n'a pas dédaigné de l'employer; puisque c'est véritablement par l'inspiration de son esprit qu'ont écrit les saints prophètes, comme ils ont parlé aux hommes de leur temps. C'est ainsi, nous dit l'Apôtre, que *toute écriture inspirée de Dieu est utile pour enseigner l'homme, pour l'instruire, pour le corriger, pour le former à la justice et à la sainteté : « Omnis scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in justitia.* » (I *Tim.*, III, 13.) Sans avoir joui de ce don miraculeux de l'inspiration divine, il s'est trouvé, dans les temps, un grand nombre d'écrivains sages et amis du bien qui ont fait servir leurs talents à la défense de la vérité, et qui se sont appliqués à rendre la vertu aimable, ou qui en ont retracé les merveilleux exemples : à chaque époque, dans chaque lieu, ils ont approprié leurs écrits aux besoins des hommes qu'ils avaient la mission d'instruire et de sanctifier. Notre temps n'a pas été plus stérile que les siècles passés, et chaque jour voit encore éclore les productions les plus estimables.

Mais, d'un autre côté, nous ne pouvons nous le dissimuler, ces sources pures sont trop souvent peu accessibles à ceux qui auraient le plus pressant besoin d'y recourir, à ceux-là même qui sentiraient la nécessité d'y venir puiser la vie. Combien de jeunes gens, combien de personnes de toute condition n'ont pas sous la main ces livres vraiment utiles, où ils pourraient chercher la nourriture de leurs âmes? combien il en est qui n'ont pas les moyens de se les procurer? combien d'autres à qui les ressources pécuniaires ne manquent pas, mais qui sont destitués des connaissances nécessaires pour les guider dans le choix de leurs lectures, et qui ignorent même les trésors qui sont en notre possession? combien qui, par eux-mêmes, ne pourraient discerner l'aliment nuisible de celui qui est vraiment salutaire?

C'est pour pourvoir à des besoins si multipliés que nous voulons établir dans notre diocèse l'*OEuvre des bons livres.* Il ne s'agit pas seulement de procurer au corps le pain matériel; mais nous voulons chercher, nous voulons même organiser, autant que la chose dépend de nous, les moyens de donner à tant d'âmes affamées le pain spirituel; nous voulons mettre à leur portée la parole sortie de la bouche de Dieu; nous désirons leur offrir, sans ombre d'embarras et de difficultés, des ressources d'un ordre bien supérieur aux nécessités de la vie présente. Qui pourrait ne pas applaudir à un dessein si utile? qui ne s'empressera d'y concourir par ses propres efforts et par ses offrandes, si la divine Providence lui en a donné le pouvoir?

Plusieurs diocèses de France nous ont précédé dans cette voie; et c'est la vue des grands biens qu'y a opérés cette œuvre toute apostolique qui nous presse de travailler nous-même à l'établir dans ce vaste diocèse, où tant d'autres institutions utiles ont pris racine, et ont porté avec le temps des fruits de bénédiction. C'est en particulier le diocèse de Bordeaux qui a servi de modèle; c'est là qu'une pieuse association, formée par des hommes vertueux, dans le but de propager les bons livres, a pris, depuis plus de vingt-cinq ans, une forme régulière; les prélats les plus illustres l'ont encouragée; les souverains pontifes l'ont comblée d'éloges; et ils l'ont enrichie des indulgences les plus abondantes, en permettant expressément qu'elles fussent communiquées aux associations des autres diocèses qui lui seraient régulièrement affiliées (24). On a profité de cet avantage dans un grand nombre de lieux, et l'on s'est uni pour s'aider dans une œuvre qui demande un choix si délicat. D'un diocèse à l'autre, des commissions d'examen, canoniquement érigées, se communiquent leurs rapports sur les ouvrages

(24) Un prêtre vertueux de Bordeaux, M. Barraut, avait formé une bibliothèque populaire, où il s'était appliqué à réunir tout ce qui pouvait à la fois instruire et intéresser l'esprit, et inspirer l'amour de la vertu. Les fruits de salut que produisit ce premier essai, firent naître la pensée de l'étendre à tout le diocèse, par la création de dépôts multipliés, qui missent à la portée de tous, les livres utiles à toutes les classes. Un prélat dont la mémoire est restée singulièrement vénérée, Mgr Daviau de Sanzai, l'érigea en Association ecclésiastique. Son digne successeur, le cardinal de Cheverus, dont le nom seul rappelle les plus éclatantes vertus, s'en déclara, en toute manière, le zélé protecteur, et obtint du saint-siége des indulgences que cette Association pourrait communiquer à toutes celles qui lui seraient affiliées. On trouvera à la fin des Statuts de l'Association, le tableau des indulgences accordées par les souverains pontifes Léon XII et Pie VIII.

qu'il paraît plus utile de répandre. Dans l'intérieur d'un même diocèse, partout où les ressources et les circonstances le permettent, des dépôts de bons livres sont formés dans le but de les prêter gratuitement, facilement et de la manière la plus accessible à tous. Des hommes recommandables dirigent ces associations avec zèle et désintéressement, sous les yeux de l'autorité ecclésiastique, et des comptes publics sont rendus; chaque année voit se multiplier les ressources; des bibliothèques paroissiales s'établissent sur des points plus nombreux : c'est le patrimoine du pauvre qui s'accroît, patrimoine spécialement consacré à l'entretien de son esprit et de son cœur.

Nous en avons la certitude, N. T. C. F., il suffira de vous avoir présenté ce projet pour que nous obtenions un concours universel. En établissant le siége de l'association dans notre grand séminaire, nous n'avons d'autre dessein que d'en faciliter les opérations, par suite des rapports multipliés que les ecclésiastiques du diocèse ont avec cet établissement. C'est, du reste, au sein des paroisses que seront toujours établis les dépôts; c'est, par conséquent, sur l'active coopération de MM. les curés que nous comptons principalement. Mais, N. T. C. F., vous le comprendrez aisément, c'est vous-mêmes qui êtes intéressés au succès d'une œuvre aussi sainte : aussi, vous qui donnez avec tant de générosité, toutes les fois qu'il s'agit de soulager l'infortune; vous qui ne refusez même jamais vos sacrifices à toute entreprise bonne et louable; vous répondrez assurément à notre appel, et l'avenir verra votre zèle s'enflammer, d'autant plus que nous prenons l'engagement de surveiller l'emploi de vos offrandes et le compte public qui sera rendu annuellement. Puissiez-vous bientôt en remarquer par vous-mêmes les heureux résultats pour l'instruction, pour la consolation et l'édification de tous. C'est bien par rapport aux entreprises de ce genre qu'une noble libéralité sème dans les bénédictions; elle moissonnera aussi dans les bénédictions. (II *Cor.*, IX, 5.)

Donné à Soissons le 19 juillet 1850.

V. MANDEMENT

A l'occasion du jubilé accordé par N. S. P. le pape Pie IX.

SUR L'INDULGENCE DU JUBILÉ.

Une circonstance solennelle, et tout à la fois pleine d'opportunité et d'à-propos, eu égard aux besoins de notre époque, va s'offrir à nous, nos très-chers frères. La voix du chef visible de l'Eglise, réduit naguère à aller chercher un asile sur une terre étrangère, mais aujourd'hui replacé providentiellement sur son trône, vient de se faire entendre à tout l'univers catholique, pour y publier l'ouverture de l'année sainte ou du *grand jubilé*. Plein de reconnaissance pour le secours d'en haut dont il a été si visiblement entouré pendant le cours de ses épreuves, il n'a pas voulu que les calamités et les douleurs auxquelles il n'a été que trop longtemps en proie, privassent le peuple chrétien d'une grâce si précieuse qui, selon la coutume, eût dû lui être départie l'année dernière.

Usant donc de la plénitude de sa puissance, comme successeur du prince des apôtres, il a résolu d'ouvrir en ce moment aux fidèles les célestes trésors des indulgences, afin que plus vivement excités à la piété, et purifiés de leurs péchés par le sacrement de pénitence, ils fussent plus à même d'adresser au Père des miséricordes, de ferventes instances dans l'intérêt de la religion, de la société et de la tranquillité de l'Eglise.

A cette annonce du jubilé, N. T. C. F., que de sérieuses et graves pensées ne doivent pas surgir dans nos âmes! Il y a dans la grande indulgence appelée de ce nom, quelque chose de si propre à émouvoir des cœurs vraiment chrétiens! Quel est celui qui, ayant encore quelque souci de ses intérêts éternels pourrait, sans faire un retour sur soi-même, réfléchir à tout ce que les traditions catholiques lui rappellent au sujet de cette institution, l'une des plus antiques et des plus solennelles par son origine, puisqu'elle remonte jusqu'à la loi mosaïque?

Qu'était-ce, en effet, chez les Juifs que le jubilé? C'était une année de rémission et de propitiation universelles, où tout homme rentrait dans ses biens, retournait à sa première famille et à sa première condition, suivant ce que Dieu avait fixé à Moïse (25). Aussi cette année était-elle annoncée avec une pompe extraordinaire, Dieu le voulant ainsi, pour lui donner une plus grande solennité, et était-elle appelée, l'année du *jubilé* ou l'année *de la joie*, à cause de la liberté générale qu'elle procurait à tous les habitants du pays. (*Levit.*, XXV, 11.) Figure touchante, quoiqu'imparfaite, de ce que devait être plus tard le jubilé de la loi nouvelle!

Ah! N. T. C. F., élevons nos cœurs jusqu'à la hauteur des idées de la foi, et nous comprendrons que, depuis que l'amour d'un Dieu fait homme s'est répandu dans le monde par l'Esprit-Saint (26), nous avons été introduits à une espérance meilleure. (*Hebr.*, VII, 19.) Il ne s'agit plus seulement pour les chrétiens de recouvrer une liberté matérielle et toute temporelle, mais bien une liberté spirituelle, cette liberté de leurs âmes, si malheureusement compromise par le péché. Car, dit le Sauveur, tous ceux qui commettent le péché deviennent

(25) *Sanctificabisque annum quinquagesimum, et vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ: ipse est enim jubilæus. Revertetur homo ad possessionem suam, et unusquisque redie! ad familiam pristinam.* (*Levit.*, XXV, 10.)

(26) *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis.* (*Rom.*, V, 5.)

par là même esclaves du péché : *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati. (Joan.*, VIII, 34.) Et qu'il est triste cet esclavage ! N. T. C. F. ; que les conséquences en sont affreuses ! Sous le poids du joug qu'il impose, il n'y a plus dans l'âme aucune trace de cette noble indépendance des choses d'ici-bas, pour laquelle elle avait été créée, et qui lui faisait lever les yeux avec tant de bonheur vers la céleste patrie. Tout est asservi en elle, ses facultés même semblent ne plus lui appartenir, tant elles sont envahies et comprimées par les effets du péché. Aussi, avec quelle joie ceux qui pourraient se trouver dans de telles conditions, ne doivent-ils pas recevoir cette bonne nouvelle de l'affranchissement qui leur est promis, parce que c'est l'année du *jubilé: Vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ; ipse est enim jubileus. (Lev.*, XXV, 10)

Le Jubilé de l'ancienne loi ne restituait aux Juifs que la possession de biens périssables, mais celui de la loi de grâce nous donne l'assurance de rentrer dans des biens d'un ordre plus élevé. Or, quels sont ces biens? c'est la grâce divine qui est la vie de l'âme, et lui donne droit à la gloire et à la félicité éternelle ; c'est la paix du cœur ; c'est la tranquillité d'une conscience pure ; c'est l'assurance du secours d'en haut dans les circonstances difficiles de son pèlerinage sur cette terre, et dans l'accomplissement des pénibles devoirs de son état; c'est la facilité de recourir au céleste aliment que Dieu lui a préparé dans le sacrement de nos autels. Voilà les biens qui sont vraiment la propriété du chrétien, biens qui, dans le langage de la foi, méritent seuls d'être appelés de ce nom, puisque ce sont les seuls dont la mort ne nous prive pas, dont elle nous rend au contraire la possession si ferme que nous n'avons plus à redouter de les perdre jamais. Ah ! N. T. C. F., qu'ils sont précieux ces biens ! Que l'on est riche quand on les possède, fût-on même privé de tous ceux de la fortune ! Les avons-nous jusqu'à ce jour appréciés à leur juste valeur; ne leur en avons-nous pas préféré d'autres qui n'ont fait que nous rendre de plus en plus pauvres à mesure que nous les avons amassés? Voici le moment favorable pour nous demander sérieusement où nous en sommes sur ce point, et pour rentrer en possession de notre seule vraie propriété, si nous en avions été dépouillés par l'ennemi de notre salut : *Revertetur homo ad possessionem suam... quia jubileus est.*

O vous tous qui êtes dénués aujourd'hui de tout bien spirituel ; indifférents, pour qui l'héritage du ciel n'a été jusqu'à présent que comme s'il n'était pas ; cœurs exclusivement préoccupés des intérêts matériels d'ici-bas; pécheurs qui n'avez vécu peut-être que pour offenser votre Dieu et vous soustraire à l'action de sa tendre sollicitude, c'est à vous que ces paroles s'adressent spécialement : entendez la voix de notre cœur paternel, elle vous appelle au nom de celui que nous représentons près de vous : elle vous avertit que votre indigence, quelque grande qu'elle soit, n'est cependant pas sans ressource. La grâce du jubilé vous est offerte, et il dépend de vous d'en profiter. Ah ! nous vous en conjurons, saisissez cette occasion si favorable de rentrer dans la possession de vos biens : *Revertetur homo ad possessionem suam... quia jubileus est.*

Enfin, N. T. C. F., que vous dire de cet autre bienfait du jubilé des Juifs qui consistait dans la faculté donnée à chacun de retourner à sa première famille? *Et unusquisque rediet ad familiam pristinam. (Lev.*, XXV, 10.) Bienfait vraiment signalé qui réunissait les membres épars d'une même famille, resserrait par un nouveau pacte les liens de la parenté et de l'affection, et rapprochait ainsi ce qui, ayant été uni primitivement par le Seigneur, ne devait pas rester séparé. Quel bonheur ne devaient pas éprouver ces infortunés qui, privés depuis longtemps des habitudes de leur famille, réduits peut-être à une condition indigne de leur naissance, et ne vivant que des douleurs et des larmes de l'exil, se retrouvaient tout à coup au milieu d'une aisance et de joies inconnues pour eux jusque-là ! Eh bien ! N. T. C. F., ce que Dieu avait établi en faveur de son peuple, peut, grâce au jubilé qui va s'ouvrir, se renouveler aujourd'hui pour vous et avec des avantages bien plus précieux encore. Il est une famille à laquelle nous appartenons tous par des liens formés dès notre berceau, famille qui est *la nôtre* plus véritablement encore que celle à laquelle nous attachent les liens du sang : famille auguste dont Dieu est le père et Jésus-Christ le frère aîné, qui a pour membres les élus de la terre, les anges et les bienheureux triomphant dans le ciel, famille qui est en possession de nos titres de noblesse, qui a pour armoiries la croix même du Rédempteur du monde, qui seule peut être pour nous la source d'une véritable félicité ici-bas d'abord, et plus tard pendant toute l'éternité. Cette famille, c'est l'Eglise fondée par le Fils de Dieu fait homme, soutenue par tant de miracles, cimentée par le sang de tant de martyrs. Mais hélas ! que de membres de cette famille sont dispersés çà et là, sans foyer commun qui les rassemble, sans table commune qui les réunisse, sans vie d'affection commune qui les alimente ! Combien même peut-être ont abjuré son origine, son nom, ses titres, pour s'en créer de fantastiques, au gré de leurs pensées délirantes ! Vous reconnaissez-vous à ces traits, ô vous tous qui êtes ces enfants égarés de la grande famille chrétienne, vous qui ne participez plus aux actes qui en constituent la vie, qui avez rejeté ses joies pures et saintes pour courir après celles du monde; vous qui avez arboré un étendard différent du sien, en admettant dans votre esprit de conduite, des principes qui sont en opposition avec ceux qu'elle a toujours professés ; vous qui ne priez plus en union avec elle, qui ne

fréquentez plus ses assemblées. Ah ! laissez-nous vous le dire, le moment est venu pour vous d'y reprendre votre place. Resteriez-vous donc plus longtemps privés des bénédictions qui vous y sont réservées ? Voudriez-vous qu'elle ne vous comptât plus parmi les siens, qu'elle eût la douleur de vous ranger au nombre de ceux qui s'obstinent à lui rester étrangers ? Non, nous aimons à l'espérer, vous ne reculerez pas au delà de cette époque si féconde en grâces, votre retour à la maison paternelle, vous viendrez vous jeter avec confiance dans les bras de cette famille qui vous attend avec tant d'impatience, et n'a d'autre désir que de vous replacer au rang d'où vous étiez déchus, car c'est le jubilé, époque où chacun doit rentrer dans sa famille : *Revertetur homo ad possessionem suam, et unusquisque rediet ad familiam pristinam, quia jubileus est.*

Vous le voyez donc, N. T. C. F., elle est vraiment solennelle cette circonstance, puisqu'il ne s'agit de rien moins pour vous que d'un de ces moments précieux, où les plus chers intérêts font à chacun un pressant devoir de se renouveler dans la partie la plus intime de soi-même : *Renovamini spiritu mentis vestræ.* (*Ephes.*, IV, 32.)

Ce n'est donc pas sans raison que l'Eglise de J.-C., par la voix de ses pontifes, embouche la trompette sacrée, comme autrefois Moïse, sur l'ordre de Dieu, et annonce à toute la terre le temps de la réconciliation : *Et clanges buccina... propitiationis tempore, in universa terra vestra...* (*Levit.*, XXV, 9.) Ah ! N. T. C. F., elle est même d'autant plus empressée de le faire qu'aux motifs tirés du bien propre de chacun de ses enfants viennent s'en joindre d'autres tirés du bien même de la société à laquelle nous appartenons. Et voilà pourquoi nous vous faisions remarquer en commençant, combien cette faveur du jubilé devait nous être précieuse, à cause des difficultés et des malheurs des temps où nous vivons ! Ne semblerait-il pas même, d'après la lettre qui nous a été adressée de la part de sa sainteté, que le cœur du père commun des fidèles ne s'est inspiré dans cette occurrence que des nécessités de notre époque? Ne semblerait-il pas que, profitant en quelque sorte des circonstances qui ne lui avaient pas permis de publier cette indulgence du jubilé avec la solennité ordinaire, il ait voulu en faire principalement l'application aux besoins de nos jours?

Hélas ! N. T. C. F., il n'est malheureusement que trop vrai, ces besoins sont grands; de quelque côté que l'on jette les yeux, on n'aperçoit partout que des ruines ou des menaces de ruine prochaine. Les principes de la foi sont tombés en désuétude chez la plupart des chrétiens ; le plus grand nombre n'en a plus conservé dans l'esprit et dans le cœur qu'un vague souvenir qui ne suffit pas pour les arrêter sur la voie glissante dans laquelle ils se sont engagés. De là, et par une conséquence nécessaire, l'inintelligence des causes qui amènent chaque jour de nouveaux éléments de bouleversement et d'instabilité dans la société ; de là, malgré une certaine droiture de volonté et un fonds de générosité de cœur, l'impossibilité d'arriver à asseoir l'état social sur une base solide ; de là ces incertitudes déchirantes et ce malaise général qui nuisent à la prospérité de toutes les classes. Il faudrait, pour apporter à ce mal un remède efficace, N. T. C. F., un retour sérieux, de la part de tous, grands et petits, riches et pauvres, à ces pensées de foi qui, dans des temps meilleurs, faisaient la force des sociétés et des individus ; il faudrait que, se reconnaissant coupable d'oubli et d'abandon à l'égard de celui qui tient entre ses mains les destinées des peuples, que prenant sa part de responsabilité dans la triste situation de notre époque, chacun se mît à l'œuvre d'une généreuse réforme dans ses principes et dans ses habitudes; il faudrait que l'on consentît à s'instruire de ce que l'on ne connaît pas, ou de ce que l'on ne connaît pas assez, que l'on substituât aux écrits dangereux, à la source desquels on puise chaque jour une fausse règle de vie, des ouvrages sérieux, qui seuls peuvent donner le goût du bien et nous ramener aux véritables principes.

Et c'est précisément là, N. T. C. F., ce que dans les vues de la Providence et dans les intentions de l'Eglise, la grâce du jubilé est destinée à produire. Il y a en elle une secrète vertu, dont la puissance peut opérer des prodiges. Elle s'offre à nous comme une lumière dans nos ténèbres, comme une boussole dans la traversée semée de tempêtes qui doit nous conduire du temps à l'éternité, comme une barrière à opposer au torrent des passions qui nous débordent de toutes parts, comme un baume à verser sur les plaies de nos âmes et sur celles de la société à laquelle nous appartenons. Elle semble, aujourd'hui plus que jamais, dire à tous : *En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité, en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu* (27).

Toutefois, N. T. C. F., quelque féconde qu'elle puisse être en ressources précieuses, nous craignons que tous n'en recueillent pas les fruits; car si la miséricorde divine l'a destinée à tous, elle ne sera donnée qu'à ceux qui chercheront à s'en rendre dignes par des œuvres de pénitence. L'esprit de la sainte Eglise, sous ce rapport, n'a jamais varié, la même tradition qui établit le droit dont elle a usé dans tous les siècles, d'accorder des indulgences, nous apprend aussi avec quelle sagesse elle a toujours veillé sur la dispensation de ses trésors. *Il sera permis aux évêques*, dit le concile de Nicée, *d'user d'indulgence et de douceur à l'égard des pénitents, dont les larmes, la patience et les œuvres auront annoncé une*

(27) *In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis.* (*Eccli.*, XXIV, 25.)

conversion véritable; mais on ne retranchera rien de la durée de la pénitence et on ne fera pas de grâce à ceux en qui l'on n'aurait remarqué qu'indifférence et mollesse. (*Concil. Nic.*, can. 2.) « Dieu peut par sa miséricorde, dit saint Cyprien, agréer tout ce qu'auront pardonné ses ministres à la prière des martyrs, mais seulement en faveur des pécheurs vraiment pénitents qui prient et qui montrent une grande ferveur dans l'exercice des œuvres laborieuses d'une sévère pénitence. » (S. CYPR., *Epist.*)

Nous avons un autre témoignage non moins remarquable dans les paroles des pères du concile de Carthage, expliquant au pape saint Corneille, les motifs de l'indulgence dont ils venaient d'user à l'égard de ceux qui étaient tombés dans la persécution de Dèce et qui, aussitôt après leur chute malheureuse, avaient embrassé les rigueurs de la pénitence : « Cette indulgence, disaient-ils, n'est pas pour ceux qui sont endormis dans leur faute et qui vivent dans les délices; mais elle est en faveur de ceux qui se tiennent sur leurs gardes; nous ne voulons pas favoriser la lâcheté, mais fournir des armes pour le combat. » *Hoc in tempore pacem nos non dormientibus sed vigilantibus damus : pacem non deliciis sed armis damus, pacem non ad quietem, sed ad aciem damus.* » (S. CYPR., epist. 17.)

D'ailleurs cette obligation de racheter nos fautes par des œuvres de pénitence, ne repose-t-elle pas sur l'exemple même d'un Dieu qui a voulu souffrir et mourir pour l'expiation de nos péchés? N'est-ce pas du haut de sa croix que Jésus-Christ, parfait modèle des pénitents, nous appelle et nous impose la nécessité de porter nous aussi notre croix, et de nous attacher à la sienne?

Ne nous faisons donc plus illusion, N. T. C. F., ni sur le besoin que nous avons de profiter des jours de bénédictions qui vont nous être donnés, et qui pour plusieurs ne reviendront jamais, ni sur les conditions auxquelles nous est accordée cette grâce de réconciliation. Jetons un coup d'œil sur ces tristes années écoulées dans l'éloignement de Dieu, mesurons nos obligations pour l'avenir sur la gravité de nos prévarications passées. Méditons, dans le silence du cœur, cette parole qu'un Dieu riche en amour semble adresser à notre chère patrie tout entière : Pourquoi mourriez-vous, maison d'Israël? est-ce que je désire votre mort? Non, assurément, il y a encore dans vos populations tant d'éléments de bien! Eloignez loin de vous toutes les prévarications dont vous vous êtes rendus coupables, faites-vous un cœur nouveau, et au lieu d'amasser sur vos têtes des trésors de colère pour le jour de la vengeance et de la manifestation de mon jugement, vous vous préparerez des trésors de miséricorde : *Projicite a vobis omnes prævaricationes vestras, in quibus prævaricati estis, et facite vobis cor novum, et spiritum novum : et quare moriemini, domus Israël?* (*Ezech.*, XVIII, 31.)

Qu'attendrions-nous donc, N. T. C. F., pour nous rendre à d'aussi tendres instances? quelles raisons pourrions-nous alléguer pour motiver notre indifférence en présence de considérations si puissantes?

Dirons-nous que ce qui pourrait être possible, si nous n'étions point dans des jours aussi agités, ne l'est pas au milieu de tant de vicissitudes et de commotions! Qu'il faudrait le repos de l'esprit et du cœur pour penser à une aussi grave affaire, et qu'on ne saurait avoir ce repos au milieu de tant d'intérêts divers également compromis? Mais ne voyons-nous point qu'ajourner notre retour à Dieu jusqu'à des temps plus calmes, c'est ne le pas vouloir, c'est le rendre impossible? Car, quelle est la cause principale de ces agitations et de ces bouleversements continuels? N'est-ce pas précisément cette indifférence érigée partout aujourd'hui en principe de conduite, et qui fait que les éléments d'ordre social que nous avons entre nos mains, ne pouvant trouver un point de contact, restent séparés et épars, attendant qu'une main, guidée par la foi, vienne s'en emparer et en faire un tout complet? Reculer indéfiniment notre conversion, c'est donc aussi reculer indéfiniment la guérison de nos plaies, et par là compromettre à toujours nos intérêts éternels.

Alléguerons-nous la perte de temps que pourrait nous occasionner une préoccupation trop exclusive du salut de notre âme? Ah! ce serait bien mal comprendre la pratique religieuse que de supposer qu'elle doive nécessairement absorber l'esprit et le temps de ceux qui s'y livre, et nuire ainsi à leurs intérêts temporels! Puis, n'y aurait-il pas là une préférence marquée, donnée aux choses d'ici-bas sur celles d'en haut? Sans doute, N. T. C. F., il est dans l'esprit de la religion que nous ne laissions pas perdre entre nos mains les biens que la divine Providence nous a départis dans sa bonté, mais n'oublions pas cette maxime de Jésus-Christ, que celui qui aime exclusivement sa vie, c'est-à-dire tout ce qui se rattache aux biens et aux jouissances d'ici-bas, la perdra pour l'éternité : *Qui amat animam suam... perdet eam.* (*Joan.*, XII, 25.)

Craindrions-nous que cette réforme à opérer dans nos principes et dans nos habitudes ne nous imposât un joug trop lourd, et que nous ne sentissions pas la force d'en supporter le poids? Rassurez-vous, N. T. C. F.; il n'est que trop naturel, en effet, lorsqu'on médite un changement de vie, que les difficultés se présentent à nous comme insurmontables, qu'elles semblent même grandir au fur et à mesure qu'on les envisage, c'est le propre des obstacles de ce genre; vus de loin, ce sont des montagnes infranchissables : voyageur timide et facile à effrayer, le chrétien qui n'est point encore façonné à l'accomplissement des préceptes de l'Evangile n'ose s'exposer à les gravir; mais s'il consent au moins à s'en approcher, il est bientôt rassuré, et les premiers pas qu'il fait dans cette voie si rude en ap-

parence lui deviennent si faciles qu'il se hâte d'en essayer de nouveaux, et qu'arrivé au terme de sa course, il s'applaudit de n'avoir pas reculé devant une première difficulté.

Enfin, N. T. C. F., serait-ce l'appréhention des jugements des hommes qui nous retiendrait encore loin des voies de la justice ? Mais où serait donc dans cette manière de voir et d'agir cet esprit de vraie liberté qui, aujourd'hui plus que jamais, ce semble, doit être la règle de nos actions sous ce rapport ? Ah ! il est temps enfin de ne plus se laisser abuser par des mots, et d'arriver à la vérité des choses. Etre libre, c'est dire au monde : Vous me trouverez fidèle à vos lois, à vos usages, à vos convenances, toutes les fois que le devoir et les bienséances me l'imposeront ; mais quand il s'agira de ma foi, de mes intérêts éternels, je consulterai, avant tout, ce que je leur dois. Etre libre, c'est savoir répondre avec saint Paul aux vaines prétentions de l'opinion : *Non, je ne rougis pas de l'Evangile : « Non erubesco Evangelium.* » (*Rom.*, I, 16.) Etre libre, c'est avoir le courage du jeune Tobie qui, pendant que tous les autres couraient en foule aux idoles de Jéroboam, allait seul au temple de Jérusalem. Etre libre enfin, d'une manière évangélique, c'est ne craindre ni la censure ni la raillerie de ceux qui ont abandonné la loi de Dieu, dût-il même en résulter quelques désavantages temporels ; désavantages qui, aux yeux de la foi, ne sauraient entrer en comparaison avec les pertes spirituelles qu'entraîne nécessairement le respect humain.

Comment se fait-il donc, N. T. C. F., que nos pensées aient été jusqu'à ce jour si peu d'accord avec ces principes? Et qu'est-ce qui pourrait mettre obstacle à ce que nous les consultassions à l'avenir ? Ah ! comprenons enfin combien est puérile cette appréhension inquiète de froisser l'opinion du monde, et combien elle est peu digne de notre titre de chrétiens.

Nous aimons donc à en concevoir la douce confiance, N. T. C. F., nous ne vous aurons pas exhorté en vain à répondre à la grâce du jubilé : nous verrons renaître ces anciens jours où, au commencement d'un nouveau siècle et, plus tard, de chaque cinquantaine, le monde entier s'ébranlait, des millions d'âmes étaient ramenées à Dieu par la prédication de la parole sainte, et l'Eglise se revêtait comme d'un manteau de joie à la vue des témoignages de foi que lui donnaient ses enfants. La vôtre nous est connue depuis longtemps ; toutes les fois que nous avons eu l'occasion de vous visiter, vous nous en avez donné des preuves non équivoques, vous y ajouterez dans cette circonstance si solennelle celle que nous sollicitons de vous avec instance.

Aussi, est-ce avec une extrême consolation que nous vous convions aujourd'hui à en profiter dans toute la mesure de vos besoins : nous n'épargnerons rien de notre côté pour vous offrir tous les moyens de vous la rendre efficace et surabondante en bénédictions. Nous sentons trop le besoin de faire arriver parmi vous le règne de notre Père, qui est dans les cieux, pour négliger rien de la mission qui nous a été donnée de vous prêcher l'année de prédilection du Seigneur : *Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me : ad annuntiandum mansuetis misit me... ut prædicarem annum placabilem Domino.* (*Isa.*, LXI, 1, 2.) Venez donc tous, N. T. C. F., venez avec empressement et confiance puiser dans ce trésor que nous vous offrons au nom de l'Eglise, et puissions-nous tous, par la manière dont nous aurons accompli les conditions du jubilé qui nous est offert dans le temps, mériter les joies et la gloire du jubilé de l'éternité.

Donné à Soissons, le 8 décembre 1850.

VI. MANDEMENT

Pour le carême de 1851.

SUR LE ZÈLE POUR LES INTÉRÊTS DE DIEU.

Il y a bien peu de temps encore, nos très-chers frères, qu'à l'occasion du jubilé de l'année sainte, nous vous ouvrions notre cœur ; néanmoins, à l'approche de la sainte quarantaine, nous ne craignons pas d'élever de nouveau la voix. Un père pourrait-il faire retentir trop souvent aux oreilles de ses enfants, les accents de son affectueuse sollicitude ?

Peut-être, le sujet que nous abordons aujourd'hui, vous paraîtra-t-il tout d'abord s'éloigner un peu des considérations que nous vous mettions dernièrement sous les yeux ; mais bientôt vous aimerez à reconnaître qu'il a avec elle des rapports étroits. La pensée d'ailleurs nous en a été suggérée par un des besoins les plus pressants de notre époque. Ce qui manque, en effet, de nos jours, ce ne sont pas les éléments de bien, ils sont même répandus avec une consolante profusion ; mais, trop généralement ils ne sont pas animés de ce germe de vie, qui seul pourrait les féconder et leur donner la puissance d'action dont ils sont privés. Nous voulons parler du zèle pour les intérêts de Dieu.

Avouons-le, N. T. C. F., ce sentiment est devenu complétement étranger à tous les cœurs. On se sent encore du zèle pour les intérêts du pays ; les malheurs des temps en donneraient au besoin aux plus insensibles. On se passionne pour la science, pour l'industrie, pour les entreprises commerciales, et tous les désirs s'enflamment aux pensées d'ambition, de fortune, de bonheur ; mais ne parlez pas des intérêts de Dieu à tous ceux qui vivent des intérêts passagers d'ici-bas ; ils ne s'en occupent jamais : le plus grand nombre n'en a même pas conservé l'idée.

Et toutefois, N. T. C. F., le zèle pour les intérêts de Dieu est le plus sacré des devoirs imposés à l'homme dans la vie présente ; c'est là le principal hommage que le maître suprême du ciel et de la terre exige

de sa reconnaissance et de son entier dévouement. Pourquoi, en effet, ce grand Dieu a-t-il daigné se révéler à notre intelligence; pourquoi a-t-il fait éclater à nos yeux les merveilles de sa toute-puissance et de son infinie sagesse; pourquoi a-t-il répandu autour de nous les dons de son inépuisable charité? N'est-ce pas afin que nous lui rendions la gloire qui est due à sa souveraine majesté, non pas, sans doute, cette gloire éternelle, nécessaire, immuable, indépendante des créatures, qu'il peut seul se donner à lui-même; mais cette gloire accidentelle qui consiste dans la manifestation extérieure de ses ineffables attributs et dans les hommages qu'il reçoit de la libre et volontaire soumission de ses créatures intelligentes?

Telle est la fin que Dieu s'est proposée dans la création de l'univers, et à laquelle il a bien voulu nous associer. Il semble même qu'il nous ait abandonné le soin de lui procurer cette gloire extérieure, et qu'il ait voulu ne la devoir qu'à notre zèle. Il aurait pu, pour s'en assurer la possession, déployer les ressources de sa toute-puissance, et courber sous le joug de sa loi notre volonté captive, mais il a jugé plus digne de ses infinies perfections d'être servi par des êtres intelligents et libres qui se fissent gloire de lui appartenir et de se consacrer à lui sans réserve. Il a voulu que, non contents de l'honorer par des hommages personnels, ils cherchassent à procurer la sanctification de son saint nom, et soutinssent de toute l'étendue de leur zèle, les intérêts de son culte, de sa loi, de sa religion, de son honneur.

Admirable économie de sa divine providence qui, malgré notre misère et notre bassesse, nous associe à ce qu'elle a de plus cher et nous en établit les gardiens! Ineffable témoignage de son infinie bonté qui, pour mieux soutenir notre courage, veut bien confondre nos intérêts avec ceux de sa gloire! O enfants des hommes, pouviez-vous être l'objet d'une plus grande et plus précieuse faveur!

Aussi, N. T. C. F., saint Ambroise nous avertit-il que tout chrétien doit s'armer de zèle pour les intérêts de Dieu : *Et vos filii zelum Dei sumite, exquirat vos Dei zelus et devoret.* (S. Ambr., *De offic.*, lib. II, cap. 30.) Et Notre-Seigneur Jésus-Christ, le divin zélateur, le plus ardent défenseur de la gloire de son Père, ne nous avait-il pas donné lui-même ce précepte? Lorsqu'il fut près de remonter au ciel, quelle fut la grande recommandation qu'il adressa à ses apôtres, et à nous tous dans leur personne? *Quand le consolateur sera venu*, leur dit-il, *cet Esprit de vérité qui procède du Père et que je vous enverrai de la part de mon Père, rendra témoignage de moi. Et vous aussi vous devrez en rendre témoignage : « Et vos testimonium perhibebitis.»* (*Joan.*, XV, 26, 27.) C'est-à-dire, non-seulement vous croirez de cœur les vérités que je vous ai enseignées; non-seulement vous accomplirez en secret les préceptes de ma loi; mais vous vous déclarerez ouvertement pour moi; vous ne craindrez pas de vous montrer mes disciples, de prendre courageusement la parole en faveur de ma cause; en un mot, vous ne négligerez rien pour procurer ma gloire et faire arriver mon règne sur la terre. Voilà, N. T. C. F., en quoi consiste le zèle pour les intérêts de Dieu, et quelles sont les graves obligations qu'il nous impose.

L'esprit du monde, cet esprit de pusillanimité et de condescendance outrée, se récrie contre ces vérités, nous ne l'ignorons pas. Selon ses fausses maximes, ce zèle est inconciliable avec les convenances de la société, et contraire aux règles de la prudence. Qu'est-il besoin, vous dira-t-il, d'afficher en public vos sentiments religieux? Ce n'est pas être complice des attaques dirigées contre la religion, que de se tenir dans les bornes d'une stricte neutralité, et cette conduite ne préjudicie en rien aux convictions intimes dont on ne doit compte qu'à Dieu seul.

Ah! que ce langage est affligeant, N. T. C. F., et qu'il nous révèle bien la situation de beaucoup d'âmes endormies de ce sommeil de mort dont le Roi-Prophète demandait à Dieu avec tant d'ardeur de le préserver : *Seigneur*, s'écriait-il, *éclairez mes yeux de votre lumière et ne permettez pas que je m'endorme jamais dans la mort : « Illumina oculos ne unquam obdormiam in morte. »* (*Psal.* XII, 4.)

Quelques considérations suffiront, nous l'espérons, pour réfuter cette erreur. Nous les emprunterons à la simple raison. En effet, N. T. C. F., le monde exige rigoureusement que l'on sache se déclarer pour ceux de qui on dépend, à qui on appartient, à qui on doit tout, dont on a tout à espérer. Il veut qu'on ait le courage de soutenir leurs intérêts dans l'occasion, qu'on ne néglige rien pour faire valoir leur cause. Ainsi un ami donnera-t-il jamais le titre d'ami à celui qui hésiterait à se déclarer pour lui? Non, il le méprisera et le reniera. Un père consentira-t-il à traiter en enfant un fils qui rougirait de lui? Un maître voudra-t-il garder près de lui un serviteur qui n'oserait prendre la défense de ses intérêts, quand il les voit compromis? Un prince pourrait-il se résoudre à regarder comme un sujet fidèle quiconque affecterait de demeurer neutre en présence de l'ennemi? Et pourquoi donc, N. T. C. F., Dieu n'exigerait-il pas de nous ce que le monde lui-même demande impérieusement? Quoi! vous êtes les amis de Dieu, les enfants du Père céleste, les serviteurs du Maître du ciel et de la terre (28). Il vous a établis les héritiers de son royaume, les cohéritiers de Jésus-Christ, son Fils (29). Il vous comble

(28) *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut Filii Dei nominemur et simus.* (I *Joan.*, III, 1.) *Subjecti igitur estote... sicut servi Dei.* (I *Petr.*, II, 16.)

(29) *Si autem filii et hæredes; hæredes quidem Dei cohæredes autem Christi.* (*Rom.*, VIII, 17.)

tous les jours des bienfaits les plus signalés; souvent même sa prédilection envers vous devient pour l'impie un prétexte de blasphémer sa providence, et vous pourriez croire que, pour satisfaire à la dette de la reconnaissance, il vous suffirait de quelques faibles sentiments que vous n'osez manifester au dehors! Mais la reconnaissance ne doit-elle pas se mesurer sur le prix et l'étendue du bienfait?

Etait-ce donc ainsi que raisonnaient nos pères dans la foi? Ah! dans ces temps que l'on pouvait appeler, à juste titre, des temps de foi, on se croyait aussi redevable à Dieu de son zèle que de sa foi, dût-on, pour le témoigner, affronter les supplices et braver la mort. Sans doute, N. T. C. F., le glaive des persécutions a cessé de frapper, mais il n'en faut pas moins qu'aujourd'hui, comme à toutes les époques de l'ère chrétienne, l'Eglise de Jésus-Christ ait ses confesseurs et ses athlètes. Or, à quel signe les reconnaîtra-t-on, si ce n'est à la pratique exacte des œuvres du christianisme? Ce n'est donc point assez de vous dire les enfants soumis de l'Eglise, il faut vous montrer tels par votre fidélité à ses préceptes et à ceux de son divin Epoux. Car ne pas appartenir à Jésus-Christ par les œuvres, c'est être contre lui. Ce divin Sauveur nous l'a déclaré lui-même : *Qui non est mecum, contra me est.* (*Luc.*, XI, 23.) Parole, dit saint Augustin, destinée à confondre les faux sages du siècle si habitués à se retrancher dans une indifférence coupable, quand il s'agit de se déclarer pour Dieu par les œuvres! Parole qui réfute invinciblement tous les prétextes qu'ils mettent en avant, pour justifier leur mollesse, lorsqu'il faudrait prendre le parti de Dieu! Parole de condamnation contre ces esprits timides qui voudraient avoir le secret de contenter Dieu, sans choquer le monde! Que pourront-ils répondre au souverain juge, quand il leur montrera, par ce même oracle, l'impossibilité d'un si criminel accommodement? *Qui non est mecum, contra me est.*

Méditons nous-mêmes cette parole, N. T. C. F., à qui jusqu'à ce jour avons-nous appartenu? Nous sommes à Jésus-Christ, dites-vous. Faites donc les œuvres de Jésus-Christ, et laissez de côté toute vaine prudence.

Mais il ne suffirait même pas de nous déclarer pour Dieu, par l'accomplissement des œuvres de la foi; le zèle de ses intérêts veut encore que nous prenions quelquefois la parole en faveur de sa cause. Nous sentons, N. T. C. F., que cette seconde considération est épineuse et délicate; aussi serons-nous en garde contre toute exagération. Néanmoins, nous nous croyons obligé de vous donner sur cette importante matière des conseils qui puissent régler votre conduite.

Il n'arrive que trop souvent que les sujets religieux se trouvent mêlés aux entretiens profanes. Nous ne supposons pas qu'ils y soient toujours amenés dans un but d'hostilité à la religion; ce qui peut être l'objet de quelques-uns ne saurait s'appliquer au plus grand nombre. Mais ne suffit-il pas, pour que ces sortes de conversations ne soient pas sans dangers, qu'on doive, le plus ordinairement, les attribuer à la légèreté, à l'inconséquence, aux préventions, à l'inintelligence de beaucoup de vérités qu'on n'a pas assez approfondies? Aujourd'hui surtout qu'une grande indépendance règne dans les esprits, que les pensées de la foi ne sont plus la règle de tous les jugements, le terrain ne devient-il pas beaucoup plus glissant, et le péril plus imminent?

Nous en appelons à votre expérience, N. T. C. F., qu'arrive-t-il le plus souvent dans ces sortes d'entretiens où l'on ne garde presque aucune mesure dans ses pensées et dans ses paroles? A quelles graves atteintes ne sont pas exposées les saintes vérités de la religion, lorsqu'elles se trouvent ainsi traduites à la barre de l'opinion et livrées à l'appréciation d'un monde léger et irréfléchi? Tantôt elles sont dénaturées par l'ignorance, tantôt la plaisanterie leur fait perdre le caractère sacré de leur céleste origine. En effet, ce que l'on s'accoutume à entendre traiter légèrement et sous cette forme piquante qui assaisonne d'ordinaire certaines conversations, ne doit-il pas finir par n'avoir plus pour nous le sceau de l'autorité divine? Le ridicule jeté plus ou moins adroitement sur des vérités ou des préceptes, qui déjà par eux-mêmes répugnent à une nature indocile, peut-il manquer d'y ajouter une certaine déconsidération?

En présence de ce désordre, N. T. C. F., quelle doit être notre conduite? Ici encore nous en appelons à vous-mêmes. S'il s'agissait de l'honneur d'un ami, d'un parent, d'un chef auquel nous prétendrions être sincèrement affectionnés, le laisserions-nous déchirer en notre présence, sans élever la voix pour protester? S'il était question de notre propre réputation attaquée devant nous, croirions-nous de notre dignité, de notre amour-propre bien entendu, de nous taire et de la laisser flétrir? par conséquent nous ne pouvons pas non plus garder le silence quand il s'agit des intérêts de Dieu : vouloir demeurer neutre, c'est conniver avec les détracteurs de sa gloire, c'est donner aux ennemis de Jésus-Christ, le droit de se prévaloir, c'est abandonner la cause de la religion.

Ah! l'on s'étonne quelquefois que cette cause sainte tombe de jour en jour en discrédit, qu'elle semble descendre au niveau des causes les plus désespérées. On gémit de voir la morale de l'Evangile réduite, suivant l'expression du prophète, à n'être plus qu'un code mutilé. (*Habac.*, I, 4.) On se demande la cause de cette stérilité dont semblent frappés les efforts tentés, pour relever de ses ruines la foi pratique de nos pères; comment il se fait que partout nous ayons la douleur de voir, soit la pratique religieuse s'éteindre insensiblement, soit la

transgression des préceptes les plus fondamentaux devenir une habitude de toutes les classes et de toutes les conditions. Pourrait-il en être autrement quand, dans les conversations du monde, on n'entend presque plus une seule voix s'élever en faveur de la vérité ; quand trop souvent, ceux même qui aiment encore le bien n'ont pas le courage de leurs convictions et de leurs sentimens ; lorsque nous les voyons au contraire affecter en toute rencontre une tolérance illimitée, et écarter tout ce qui pourrait contredire les maximes du mal ? Ah ! qui ne comprend cependant que chaque concession faite ainsi au préjudice des intérêts de Dieu, est une chance de plus de réussite pour ses ennemis, parce que c'est pour eux un obstacle de moins à combattre ; que tout ce qu'ils peuvent regarder comme une approbation donnée à leurs préventions injustes contre la religion, est un accroissement de crédit qui leur est assuré ; en un mot que le secours qu'ils reçoivent de cet abandon incessant des intérêts de Dieu dans les conversations du monde, est pour eux une ressource beaucoup plus précieuse et plus puissante que tout autre moyen de propagande ?

Voulons-nous vous dire par là, N. T. C. F., qu'il faille, à chaque pas, provoquer ou seulement soutenir des luttes indiscrètes d'opinions et de principes, et faire des conversations du monde une arène, où les intérêts de Dieu soient sans cesse en conflit avec les principes qui leur sont opposés ? Non, tel n'est pas le zèle que nous recommandons ici. Nous ne craignons même pas d'avancer, qu'en voulant défendre la cause de Dieu, par des moyens si contraires aux règles de la véritable prudence, on arriverait infailliblement à la compromettre. Mais n'y aurait-il donc pas un milieu entre ce silence absolu qui serait de nature à être interprété comme une approbation tacite, et des discussions qui ne seraient ni opportunes ni suivies de résultats heureux ? Le véritable zèle pour les intérêts de Dieu ne sera-t-il donc pas assez ingénieux pour nous suggérer au cœur quelques-unes de ces paroles graves et sages qui, sans blesser un orgueil même excessif, mettraient fin à des propos peu convenables ?

Mais à mesure que nous vous ouvrons notre cœur, N. T. C. F., nous sentons notre sujet s'étendre presque sans limites. Le champ du zèle pour les intérêts de Dieu s'élargit devant nous, pour ne connaître d'autres bornes que celles des besoins dont nous sommes environnés. Mais qu'ils sont nombreux ces besoins, N. T. C. F. ! Si nous jetons les yeux sur l'état actuel du monde moral, les doctrines dangereuses l'ont envahi, et nos regards n'y rencontrent que des ruines amoncelées les unes sur les autres. Ici l'ignorance des principes les plus fondamentaux de notre sainte religion a détruit chez un grand nombre tout sentiment de foi, et même toute disposition à la foi. Là les passions avec leur cortége ordinaire de scandales et de désordres, ont étouffé dans les cœurs le germes des plus heureuses qualités et des plus pures vertus. Ailleurs règne une hostilité sourde ou déclarée contre tout ce qui porte le cachet de l'œuvre de Dieu ; pour miner ou abattre l'édifice spirituel élevé à si grands frais par la rédemption du Fils de Dieu, elle emploie tous les calculs et toutes les combinaisons, met en jeu tous les moyens, ne recule devant aucun sacrilége. Mais surtout la grande plaie de presque tous les cœurs, le cancer qui les ronge, c'est cet abandon complet de toutes les pratiques religieuses, auquel n'est que trop souvent joint un esprit de prosélytisme qui voudrait anéantir, ou du moins réduire à l'oubli tout ce qui touche au culte extérieur.

A la vue d'une si déplorable défection, voudriez-vous aussi, N. T. C. F., déserter la cause des saines doctrines et des vrais principes ? Ne vous rappelez-vous pas que vous êtes chargés par Dieu lui-même de veiller aux intétêts de sa gloire ? Ne sentirez-vous pas que l'accomplissement de ce devoir est pour vous aujourd'hui le seul moyen de salut ? Ah ! si ce zèle ardent avait une fois bien pénétré vos cœurs, tout se ranimerait bientôt autour de nous. On verrait le champ du père de famille redevenir fécond comme aux beaux jours du christianisme, la moisson blanchir, selon l'expression de Jésus-Christ, et appeler les ouvriers pour la recueillir. Avec le zèle pour les intérêts de Dieu surgiraient partout d'admirables œuvres qui produiraient partout un bien immense.

Mais, que dis-je, N. T. C. F., n'existent-elles pas déjà ? Et si elles sont restées stériles parmi nous, bien qu'elles aient fécondé tant d'autres diocèses, n'est-ce pas parce que nous n'avons point su puiser à sa source l'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle ? Qui n'a pas entendu parler des conférences de saint Vincent de Paul, pour la visite et le soulagement des pauvres ? Qui ne connaît les œuvres de saint François Xavier pour l'instruction et l'honnête récréation des ouvriers ; de saint François Régis pour la réhabilitation des mariages des pauvres ; des jeunes économes en faveur des enfants orphelins ? Qui n'a point admiré ces sociétés de saint Louis de Gonzague pour les adolescents, de saint Joseph pour les adultes, ces sociétés de patronage pour les jeunes apprentis, pour les ouvriers sans travail, pour les jeunes détenus, pour les condamnés libérés, en un mot pour tout ce qui souffre ou est sans appui ? N'avons-nous pas nous-même fondé au milieu de vous, une association pour les bons livres ? Concourir à l'accréditer, et par conséquent à répandre le plus possible des livres destinés à instruire et à éclairer le cœur en distrayant l'esprit, serait servir admirablement les intérêts de Dieu.

Vous le voyez, ce ne sont pas les moyens d'exercer notre zèle qui nous manquent ; la Providence, toujours attentive à nos besoins, semble, aujourd'hui plus que jamais, les multiplier autour de nous. Répondons à son appel, elle nous aidera et fera des pro-

diges par notre entremise. Le zèle pour les intérêts de Dieu a une vertu cachée, qui se traduit au dehors par des résultats inappréciables. C'est, suivant la pensée du Roi-Prophète, ce feu qui se communique à une forêt tout entière et la consume; c'est une flamme qui embrase les montagnes : *Sicut ignis qui comburit silvam, et sicut flamma comburens montes.* (*Psal.* LXXXII, 15.) C'est cette foi vive et courageuse à laquelle rien n'est impossible; c'est cette charité ingénieuse, active, industrieuse, qui se fait tout à tous pour gagner tous les cœurs à Jésus-Christ. Ce qu'elle ne peut pas sous une forme, elle l'essaye sous une autre; ce que certaines circonstances ne lui permettent pas dans un temps, elle l'ajourne à un autre; mais, en attendant, elle ne reste pas oisive, elle essaye, elle réfléchit, elle mesure ses forces et ménage ses moyens d'action avec cette sagesse qui en assure le succès. C'est encore, suivant la pensée de saint Ambroise, ce glaive étincelant qui sert à venger Jérusalem, ce lien qui réunit tous les membres d'une même Eglise, ce don précieux qui réveille la foi dans nos âmes, cette rosée céleste qui féconde toutes les vertus : *Zelo vindicatur Jerusalem, zelo Ecclesia congregatur, zelo fides acquiritur, zelo pudicitia possidetur.* (S. AMBR., *De offic.*, lib. II, cap. 30.)

Soyons donc zélés pour les intérêts de Dieu, N. T. C. F.; quel plus digne exercice de nos facultés! quelle plus noble occupation pour des cœurs vraiment chrétiens! quelle source plus pure de jouissances et de consolations! Ne craignons ni les difficultés, ni les mécomptes, ni les sacrifices. Est-il quelque considération qui puisse nous arrêter, quand nous voyons chaque jour les progrès du mal et l'opiniâtre persistance de ceux qui s'emploient à en répandre la contagion. N'hésitons plus, N. T. C. F. : tant d'âmes qui périssent réclament notre concours pour les arracher à l'abîme. Entendons leurs gémissements, laissons-nous toucher par les larmes des anges à la garde desquels elles sont confiées. En prenant ainsi la cause de Dieu, nous les sauverons et nous nous sauverons nous-mêmes : *Hoc faciens teipsum salvum facies et eos qui te audiunt.* (I *Tim.*, IV, 16.)

Donné à Soissons le 2 février 1851.

VII. LETTRE PASTORALE

A L'OCCASION DE L'ÉTABLISSEMENT DES RETRAITES PAROISSIALES DANS SON DIOCÈSE.

Nos très-chers coopérateurs,

Un des premiers devoirs de notre charge pastorale était de connaître nos ouailles et de nous en faire connaître. Nous avions senti que, pour opérer utilement l'œuvre de leur sanctification, il fallait, avant tout, entrer en rapport avec elles et leur donner des témoignages de notre dévouement. Ce n'était d'ailleurs qu'après avoir apprécié par nous-même leurs besoins spirituels, qu'il pouvait nous être donné de coordonner efficacement les moyens de salut dont nous leur sommes redevable, depuis le jour où nous avons reçu mission de les conduire dans les voies du ciel.

Cette obligation, nous l'avons remplie : à part un très-petit nombre de paroisses, que des événements plus forts que notre volonté ne nous ont pas permis de visiter, nous avons porté à toutes, avec les grâces dont nous avions été rendu dépositaire, des paroles de vie et de salut. Toutefois, nous ne pouvons nous le dissimuler, notre tâche n'est qu'ébauchée, il nous reste à pourvoir aux moyens de consolider, de développer et de faire fructifier les heureuses dispositions que nous avons rencontrées partout. Or, un de ceux qui nous ont paru les plus propres à assurer ce résultat, est sans contredit l'établissement de retraites paroissiales qui, dans un espace de temps donné, procureraient à toutes les populations de notre diocèse le bienfait de ces saints exercices, si propres à réveiller la foi et à mettre la paix dans les consciences.

Déjà, nos très-chers coopérateurs, nous nous sommes entretenu de ce projet avec beaucoup d'entre vous, dans la deuxième réunion synodale tenue dans notre ville épiscopale, il y a trois mois à peine. Nous avons aimé à nous rappeler souvent depuis les lumières et les consolations que nous avons puisées dans ces communications intimes, et c'est sous l'influence des sentiments que nous avons conservés, que nous venons vous faire part de la décision que nous avons prise, et du règlement que nous avons arrêté sur ce point si important.

Nous ne reviendrons pas, nos très-chers coopérateurs, sur les graves considérations qui nous ont paru, dans le synode, militer si fortement en faveur de ces retraites paroissiales; il en est deux, cependant, que nous croyons devoir vous présenter ici, comme résumant tous les avantages attachés à ce genre d'exercices.

Qui de vous, après avoir, pendant un certain nombre d'années, laborieusement travaillé au salut des âmes, dans la portion de l'héritage du Seigneur confiée à ses soins, ne s'est pas demandé avec une douloureuse anxiété, comment il se faisait qu'il n'avait encore recueilli que si peu de fruits; comment des soins assidus, des travaux si pénibles, un si parfait dévouement, avaient été frappés d'une désolante stérilité; comment tant de cœurs avaient pu se montrer rebelles à l'action de la grâce, et repousser tous les moyens de salut qui leur ont été offerts? Ah! nos très-chers coopérateurs, c'est qu'à tous les maux qui, aux différentes époques de notre histoire, ont ravagé l'Eglise, est venu s'en joindre un autre plus sérieux et plus mortel encore. Il y a aujourd'hui dans les esprits une disposition bien plus fâcheuse qu'une hostilité ouverte contre la religion. Dans les siècles où la foi était violemment attaquée par les persécutions et par les hérésies, ces luttes ardentes contribuaient du moins à stimuler le

zèle des chrétiens; et si quelquefois l'Eglise était affligée par de scandaleuses défections, la ferveur de ses enfants fidèles l'en dédommageait amplement. Mais aujourd'hui il semble que tout sentiment de foi soit éteint dans les âmes; un profond assoupissement qui a toutes les apparences de la mort, et qui pourrait y conduire, les retient dans une funeste inertie. Un grand nombre de ceux qui se montrent encore animés de dispositions favorables à la religion, passent leur vie tout entière dans le plus complet abandon des devoirs qu'elle impose. Il semble qu'ils n'apprécient, dans cette sainte religion, que les avantages temporels qu'elle peut leur procurer. Ils y cherchent, comme ces disciples imparfaits à qui le Sauveur Jésus reproche dans l'Evangile leurs vues basses et intéressées, non la satisfaction de leurs âmes et leur salut éternel, mais seulement les garanties de bien-être et de tranquillité pour la vie présente, qu'ils ne peuvent trouver ailleurs. Parlez-leur de la sublime perfection de la morale évangélique, des bienfaits que le christianisme a répandus dans le monde, de son influence sur les arts et sur la prospérité des empires, ils applaudiront volontiers à ces éloges; qu'une crise vienne ébranler la société jusque dans ses fondements et les menacer dans leurs intérêts, vous les entendrez regretter amèrement que la religion ait vu diminuer l'empire salutaire qu'elle exerçait sur les esprits, mais ils ne comprennent pas que c'est là la funeste conséquence de leur criminel abandon de toute pratique religieuse.

Voilà, nos très-chers coopérateurs, les déplorables dispositions que nous rencontrons trop souvent dans les populations confiées à notre sollicitude. Le mal est grave, il empire chaque jour; notre zèle doit s'ingénier à chercher les moyens d'en arrêter les progrès. Mais où pourrions-nous trouver un remède plus efficace que les saints exercices que nous vous proposons aujourd'hui? En dehors de ce moyen de salut, les soins assidus que vous prodiguerez à votre troupeau pourront vous obtenir quelques résultats partiels; vous aurez peut-être la consolation de ramener de temps en temps au bercail du bon Pasteur quelques brebis égarées; mais vous n'en gémirez pas moins sur l'impuissance de vos efforts à l'égard d'un grand nombre d'âmes qui demeureront insensibles aux plus pressantes sollicitations.

Pour ranimer dans ces pauvres âmes la foi languissante; pour les arracher aux vaines préoccupations qui semblent absorber toutes leurs facultés; pour les arrêter sur cette pente rapide où elles courent, emportées par d'aveugles passions, à leur perte éternelle; pour les contraindre à rentrer en elles-mêmes, à sonder les replis de leur conscience, et à prendre vivement à cœur la grande et importante affaire de leur salut; pour agir avec efficacité sur les masses; pour leur communiquer un généreux élan, les ramener à la pratique des devoirs religieux si longtemps abandonnés, et renouveler l'esprit de foi et de ferveur dans toute une paroisse, il faut quelque chose de plus puissant et de plus énergique que les exercices accoutumés du zèle pastoral.

Or, N. T. C. C., rien ne nous paraît plus propre à atteindre ce but désirable que l'établissement des retraites paroissiales. Tout dans ces saints exercices contribue à en assurer le succès. L'élan imprimé aux populations attire dans le lieu saint une multitude de personnes que l'on n'aurait pu que très-difficilement aborder et chercher à convertir en particulier. On a l'avantage de pouvoir les réunir à diverses heures et pendant un certain nombre de jours, au pied de la chaire évangélique et de les tenir en quelque sorte sous l'action continue de la grâce. Toutes les instructions, unies les unes aux autres et dirigées vers un même but, se prêtent un mutuel appui. On peut, avec plus de chances de succès, travailler à dissiper les odieux préjugés et les injustes préventions qui ont dénaturé, dans certains esprits, les enseignements de la foi; leur présenter ces saintes vérités dans un ensemble si parfait, si lumineux, avec un enchaînement de preuves si claires, si persuasives, si péremptoires, qu'il n'y ait plus moyen de fermer les yeux à une si vive clarté : en un mot, une retraite est une de ces grâces de choix à laquelle il est difficile de résister sans un déplorable endurcissement. C'est dans une retraite que la parole de Dieu, annoncée avec un chaleureux entraînement que ne comporte pas toujours le genre des instructions ordinaires, semble recouvrer son irrésistible puissance, et opère les plus éclatants prodiges; c'est là que cette divine parole s'élève avec une imposante majesté au-dessus de l'agitation et du tumulte causés par le déchaînement des passions ou par l'entraînement des intérêts temporels : ***Vox Domini super aquas, Deus majestatis intonuit;*** c'est là qu'elle éclate avec plus de force et d'autorité, et qu'elle expose avec magnificence l'admirable ensemble des vérités révélées : ***Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia;*** c'est là qu'elle confond et qu'elle brise l'orgueil de ces esprits superbes, qui se sont élevés contre la souveraine sagesse, et qu'elle force leur raison hautaine à se courber humblement sous le joug de la foi : ***Vox Domini confringentis cedros;*** c'est là qu'elle dissipe le vain éclat des pompes et des prestiges du monde, et qu'elle fait briller dans les âmes ces traits de feu, ces soudaines inspirations qui leur révèlent leurs véritables intérêts : ***Vox Domini intercidentis flammam ignis;*** c'est là qu'elle remue puissamment les consciences, qu'elle y réveille l'aiguillon du remords, et qu'elle les remplit d'un salutaire effroi qui ne leur permet pas de prolonger leur sommeil de mort sur le penchant de l'éternel abîme : ***Vox Domini concutientis desertum;*** c'est là enfin qu'elle triomphe de ces résistances obstinées, de ces interminables délais que tant de pécheurs opposent

aux instances de la grâce, qu'elle les force de mettre à exécution les résolutions dont ils ont si longtemps ajourné l'accomplissement, et d'aller sans plus tarder découvrir les plaies de leur cœur au ministre des divines miséricordes : *Vox Domini præparantis cervos, et revelabit condensa.* (*Psal.* XVIII, 3, 4, 5, 7, 9.)

Sans doute, N. T. C. C., ces saintes impressions, cette secousse salutaire produite par une retraite, n'ont pas toujours des résultats durables. Il n'arrive que trop souvent que certaines âmes, après avoir vu la lumière et goûté le don céleste, ne persévèrent pas dans ces heureuses dispositions, et retombent dans leur premier état de langueur. Mais faut-il en conclure que les retraites ne sont pas le moyen le plus efficace pour toucher les âmes et raviver en elles le sentiment de leurs intérêts éternels ? Est-ce que la fidélité et la persévérance d'un grand nombre ne justifient pas assez la vertu de ces saints exercices? Est-ce que ce n'est pas déjà un précieux avantage pour ceux-là même qui n'ont pas le courage de persévérer d'avoir interrompu, au moins pour quelque temps, le cours de leurs prévarications, et d'être rentrés en grâce avec Dieu? Est-ce qu'enfin, malgré leur déplorable inconstance, ils ne présentent pas dans l'ensemble de leur conduite une certaine amélioration qui donne à espérer que la retraite n'a point été tout à fait stérile, et que dans une autre circonstance la grâce achèvera l'œuvre si malheureusement interrompue, et remportera une entière et décisive victoire?

Ah ! N. T. C. C., ne fixons point de temps à l'opération efficace de la grâce. Celui qui sonde les cœurs et les reins a ses desseins sur les âmes; il n'agit pas dans toutes de la même manière ni aux mêmes époques. Il ne fait qu'ébaucher dans les unes ce qu'il consomme dans les autres ; il réveille la foi dans celles-ci tout à coup et comme par surprise, tandis qu'il ne tire celles-là de leur léthargique sommeil que peu à peu et presque insensiblement. Mais quels que puissent être ses desseins sur chacune en particulier, il n'en est pas moins vrai que l'instrument le plus puissant dont il se sert pour les ramener toutes à lui, ce sont les exercices de la retraite.

Que vous dire après cela, N. T. C. C., d'un autre avantage non moins précieux des retraites paroissiales? celui de mettre la paix dans les consciences, en ménageant des confesseurs extraordinaires.

Pour bien comprendre l'étendue de ce bienfait, il faudrait pouvoir apprécier à leur juste valeur les tortures et les dangers d'une âme que la honte ou le défaut de confiance empêche de découvrir ses fautes au ministre de la réconciliation. Telle est, hélas ! la disposition de beaucoup d'âmes, qu'elles trouvent souvent un poison mortel, là où elles avaient d'abord cru puiser la vie. Laissez-nous, N. T. C. C., vous expliquer notre pensée.

Un des premiers besoins du pécheur qui vient faire au saint tribunal l'aveu de ses fautes et chercher le remède aux maux que lui a faits le péché, c'est le besoin d'une entière ouverture et d'une confiance sans bornes envers celui qui doit être pour lui le dispensateur des miséricordes du Seigneur : c'est ce sentiment qui l'aide à réprimer d'insupportables répugnances et à s'imposer un sacrifice excessivement pénible. Or, cette impression de confiance, tous ne l'éprouvent pas et peuvent ne pas l'éprouver au même degré, sans que ce soit la faute ni du pénitent, ni du confesseur. Sans doute il y aura des âmes généreuses qui, s'élevant à la hauteur des saintes pensées de la foi, auront le courage de repousser toute considération humaine et de soumettre leur amour-propre à un sacrifice d'autant plus méritoire, qu'il leur coûte davantage ; mais combien d'autres qui n'écouteront que leurs impressions naturelles, et ne se sentiront pas la force de surmonter ces difficultés ! combien d'autres qui ajourneront indéfiniment leur retour sous prétexte qu'ils n'ont personne à qui ils puissent s'ouvrir avec une pleine et entière confiance! Combien qui, entraînés peut-être par l'habitude de remplir leurs devoirs religieux, continueront à le faire en usant au saint tribunal, d'une coupable dissimulation? Oh ! N. T. C. C., il est triste de le dire sans doute, mais il est plus considérable qu'on ne pense, le nombre de ces âmes qu'une fausse honte ou un manque de confiance retiennent captives dans l'état du péché, quoique tout semble annoncer en elles une situation plus heureuse. De là que de sacriléges, que de résistances obstinées à la grâce, que de chutes honteuses, que de déchirements intérieurs, que de cœurs livrés aux horreurs du désespoir, ou plongés dans un endurcissement peut-être encore plus funeste ! Ah ! qui pourrait décrire la déplorable situation de ces âmes! un poids accablant pèse sur leur conscience; oppressées par ce douloureux fardeau, bouleversées par de cruels remords, en proie aux plus affreuses agitations, leur vie tout entière n'est plus qu'une suite non interrompue de tourments et d'angoisses ; il n'est plus pour elles de charmes ni de consolations dans la piété, leur cœur est fermé à tout sentiment de joie et de confiance : le spectacle de la générosité des âmes fidèles, la paix qu'elles goûtent au service de Dieu les attriste et semble augmenter leur amertume. Remplies de regrets pour le passé, de troubles pour le présent, de terreur pour l'avenir, elles s'avancent dans la vie avec la désolante perspective de sentir de plus en plus le poids redoutable de la malédiction divine, qui semble déjà s'être appesantie sur elles. Ah ! N. T. C. C., qui de vous n'a pas été, plusieurs fois peut-être, le confident intime de quelques-unes de ces âmes affligées, et n'a pas ainsi, en s'instruisant à l'école de leur expérience, pu apprécier toute la vérité de nos paroles! Qui de vous

donc pourrait encore ne pas bénir une œuvre dont le but est d'assurer aux âmes qui en ont besoin, la facilité de rencontrer des hommes de Dieu, auxquels elles puissent s'ouvrir en toute confiance et en toute liberté ?

Pourrions-nous, N. T. C. C., n'être pas vivement touchés de la triste et déplorable situation de ces pauvres âmes, et ne pas regarder comme une obligation de venir à leur secours par tous les moyens qui sont en notre pouvoir? Car, indépendamment des tortures intérieures auxquelles elles sont en proie, il y a péril imminent pour leur salut éternel. Rien n'est plus voisin du défaut de confiance, quand il s'agit de l'aveu de ses fautes, que ce secret désespoir dont il n'est pas toujours facile de prévoir les funestes conséquences. Dès qu'une âme s'est en quelque sorte façonnée à l'idée qu'elle ne peut se décharger du poids qui l'accable, le mal prend sur elle un empire tyrannique : elle fait alors des efforts inouïs pour étouffer ses remords, pour se débarrasser de ses poignantes inquiétudes, et pour s'affermir dans une coupable persistance à cacher tout ce qui la consume. En présence d'un tel parti, les inspirations de la grâce se retirent insensiblement et finissent même par disparaître tout à fait, et qui sait si jamais elle reviendra à des impressions meilleures? sans doute rien n'est impossible à la puissance de celui qui mène aux portes du tombeau, et sait en ramener; mais, en supposant même que plusieurs des âmes auxquelles je fais allusion, échappent à la triste situation où les a réduites le défaut de confiance, combien y en a-t-il qui arrivent ainsi jusqu'au précipice et y trouvent la mort éternelle?

N'est-ce pas assez, N. T. C. C., pour vous déterminer à accepter avec empressement le projet que nous nous proposons de mettre le plus prochainement possible à exécution. Et il faut bien que les dangers qu'ont à courir les âmes auxquelles ne sont pas ménagés de temps à autres, des confesseurs extraordinaires, ne soient pas chimériques, puisque l'Eglise a jugé cette mesure nécessaire pour les personnes consacrées à Dieu. Comment se pourrait-il que ce que sa sollicitude si éclairée et si prévoyante a jugé utile, indispensable même, pour ceux dont toute la vie est consacrée à la solitude et à la retraite, ne le fût pas également pour les simples fidèles, qui ont bien plus de raisons encore pour avoir besoin de ce moyen de salut.

Nous n'insisterons pas davantage, N. T. C. C., sur les motifs qui rendent urgent pour le plus grand bien des âmes confiées à notre sollicitude, l'établissement des retraites paroissiales; votre piété et votre zèle suppléeront à ce que nous ne pouvons ajouter. Mais ce que nous aimerons à vous faire remarquer en terminant, c'est que, s'il nous appartient de régler ce qui est relatif à ce projet, il ne dépend pas de nous d'en assurer le succès. A vous et à vous seuls, si je puis parler de la sorte, de donner la vie à cette lettre morte. Non-seulement vous êtes appelés par nous à ménager et à faire goûter à vos paroissiens cette précieuse ressource, mais vous êtes même les instruments sur lesquels nous comptons en grande partie, pour aller porter dans les paroisses qui vous environnent, la bonne nouvelle du salut. Quelque secours que nous puissions attendre des zélés missionnaires qui déjà nous ont rendu de si éminents services, nous avons besoin pour étendre à tous nos chers diocésains la grâce des exercices de la retraite, de leur en adjoindre d'autres, pris dans notre clergé. L'heureuse expérience que nous avons déjà faite pendant cette année jubilaire du zèle et du talent de plusieurs, nous donne l'assurance que ni les hommes, ni le succès, ne manqueront à une œuvre que nous avons tant à cœur.

Que n'aurions-nous pas à vous dire, N. T. C. C., sur les règles qu'auront à suivre dans l'exercice de ce sublime et redoutable ministère de la prédication, ceux qui s'y adonneront sur notre appel? Les saints qui nous y ont précédés, les ont tracées toutes; il ne s'agit que de les résumer et de vous en faire l'application. Mettez en première ligne, nous vous en conjurons, la pureté d'intention qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Nous sommes les ministres de Dieu, ses ambassadeurs auprès des peuples, ce serait trahir notre mission que d'ambitionner notre propre gloire. Nous ne devons que nous dépenser tout entiers pour celui qui nous a appelés à travailler à ss vigne.

A cette première disposition, ajoutez, N. T. C. C., *une tendre charité* pour les pécheurs. Non-seulement elle vous ouvrira leurs cœurs, mais elle vous permettra d'y faire surabonder toutes les grâces d'en haut. En vous élevant contre le vice, évitez avec le plus grand soin, tout ce qui pourrait être parole d'aigreur ou d'amertume contre les personnes. « Il n'est pas, dit saint Augustin, de péché qu'un homme ait commis, qu'un autre ne puisse commettre, s'il n'est soutenu par celui qui l'a créé; comment donc éprouver de l'indignation contre les pécheurs? » Faites la part des préjugés de naissance, d'éducation et de l'entraînement des passions ; n'oubliez pas ce que dit saint François de Sales, « qu'il y a plus d'hommes qui se perdent par découragement, que par présomption. » Portez toujours à la confiance, et après avoir exposé les vérités terribles de la religion, achevez de dégager les cœurs en montrant la miséricorde qui l'emporte sur le jugement : *Superexaltat misericordia judicium.* (*Jac.*, II, 13.)

Ne soyez pas moins prudents que pleins de charité. *La prudence est la science des saints : « Scientia sanctorum prudentia. »* (*Prov.*, IX, 10.) Elle fait éviter tout ce qui serait de nature à arrêter la grâce de Dieu dans les âmes; elle inspire un choix sage des moyens à prendre pour les gagner à la

vérité. Elle sait attendre les moments les plus opportuns pour faire goûter telle ou telle vérité ; elle rend doux et affable sans familiarité. En un mot, elle dispose les cœurs au bien et le consolide en eux d'une manière durable.

Enfin, N. T. C. C., en composant des instructions (car il faut en composer si vous voulez que votre ministère soit fructueux), ne perdez pas de vue que les vérités les plus hautes de la religion demandent à être mises à la portée des plus simples intelligences ; qu'il faut instruire et non pas seulement chercher à émouvoir ; que les ornements du discours, quand on s'y attache avec trop de complaisance, affaiblissent la vertu de la voix par laquelle nous devons agir dans les âmes ; que, pour présenter des preuves avec succès, il est nécessaire de les bien coordonner ; que par conséquent il faut de l'étude et de la réflexion, mais surtout que la prière est indispensable, puisque le succès de notre prédication est entre les mains de Dieu. Préparez-vous à annoncer la parole du Seigneur avec confiance, sans appréhension de l'inutilité de votre travail pour le plus grand nombre, et ayez souvent devant les yeux cette parole de l'Apôtre : *Qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, operiet multitudinem peccatorum.* (*Jac.*, V, 20.)

Avons-nous besoin de vous dire en terminant, N. T. C. C., combien nous nous associerons à votre apostolat ? Notre tendre affection pour vous vous garantit de notre part une union de cœur et de prières. Avec Moïse, nous tiendrons nos mains élevées sur la montagne pendant que vous combattrez dans la plaine. Nous recommanderons la réussite de votre œuvre à la très-sainte Vierge, aux anges gardiens et aux patrons de vos paroisses et de celles que vous irez évangéliser. Et ainsi réunis tous dans une même pensée comme dans un même sentiment, nous ferons tous ensemble et selon nos forces, une sainte violence au ciel, pour obtenir le retour des pécheurs et la persévérance des justes.

Donné à Soissons, le 21 novembre 1851.

VIII. MANDEMENT

Pour le carême de 1852,

ÉTABLISSANT DANS SON DIOCÈSE, L'ADORATION PERPÉTUELLE DU TRÈS-SAINT SACREMENT, ET ORDONNANT LES PRIÈRES DEMANDÉES PAR LE SOUVERAIN PONTIFE, AVEC INDULGENCE PLÉNIÈRE EN FORME DE JUBILÉ.

Depuis que la divine Providence nous a confié le soin de vos âmes, le principal objet de nos préoccupations et de notre sollicitude a été, nos très-chers frères, de rechercher ce qui pouvait être avantageux à vos intérêts éternels. Soit que, restant dans notre ville épiscopale, nous soyons tout entier aux affaires de notre administration ; soit que, parcourant les diverses paroisses de notre vaste diocèse, nous allions vous porter des paroles de bénédiction et de salut, nous pouvons vous dire avec le grand Apôtre, que notre bouche s'ouvre, que notre cœur se dilate sans cesse vers vous, et que vous n'y êtes point à l'étroit. *Os nostrum patet ad vos.... cor nostrum dilatatum est, non angustiamini in nobis.* (II *Cor.*, IV, 11.) Aussi nous n'éprouvons jamais de plus douces consolations, que quand il nous est donné de devenir à votre égard l'instrument de la divine miséricorde, et de pouvoir vous proposer quelque chose de véritablement utile à la sanctification de vos âmes.

Ces consolations nous ont été prodiguées en abondance, pendant l'année qui vient de s'écouler. Nous avons eu, en la commençant, la joie de vous annoncer qu'elle était l'année de la réconciliation et de la miséricorde, et de vous ouvrir, au nom du Père commun des fidèles, les trésors de la divine clémence. Notre appel a été entendu ; nous avons eu à louer le Seigneur des bénédictions qu'il a répandues sur les travaux de nos bien-aimés coopérateurs. Les saints exercices que nous avons ordonnés ont été généralement suivis avec un pieux empressement ; la divine parole a produit des fruits abondants de conversion ; la foi s'est ranimée dans les cœurs, un heureux renouvellement s'est opéré dans un grand nombre de paroisses ; de pauvres âmes qui, depuis longtemps, vivaient éloignées de la pratique de leurs devoirs religieux, sont revenues en foule au bercail du bon Pasteur, et ont réjoui la sainte Eglise par la générosité de leur retour. Ah ! daigne le Seigneur achever l'œuvre de sa miséricorde ! Les jours de calme et d'espérance qu'il vient de faire briller sur notre belle patrie, naguère menacée d'un si sombre avenir, et que nous n'hésitons pas à attribuer aux ferventes supplications qui, pendant le cours de l'année sainte, sont montées, de tous les points de la France, vers son trône adorable, nous sont tout à la fois une preuve de sa protection paternelle, et un gage assuré de ce que nous pouvons encore attendre de son infinie bonté.

Les heureux résultats du jubilé ont été pour nous, N. T. C. F., une précieuse indication que nous nous sommes empressé de mettre à profit. Nous avons compris quelles puissantes et fécondes ressources nous offriraient, soit pour la conversion des pécheurs, soit pour la sanctification des justes, soit enfin pour raviver et entretenir dans les paroisses l'esprit de foi et de ferveur, le retour périodique de prédications et d'exercices extraordinaires, semblables à ceux qui ont eu lieu pendant le jubilé ; et après avoir communiqué cette pensée aux zélés coopérateurs de notre ministère, dans notre dernier synode diocésain, nous avons établi l'œuvre des retraites paroissiales.

Cette œuvre est bien chère à notre cœur paternel : nous en attendons des fruits abondants de sanctification ; et plein d'une si douce espérance, nous cherchons déjà quels moyens il nous reste à vous proposer pour achever, fortifier et perfectionner

dans vos âmes ce que la grâce y aura si heureusement commencé, et faire de tous nos bien-aimés diocésains un peuple chéri du Seigneur, et adonné à la pratique des œuvres de la foi. *Populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum.* (*Tit.*, II, 14.)

Or, N. T. C. F., le moyen qui nous a paru le plus propre à assurer ce résultat, et à devenir comme le complément des retraites paroissiales, c'est l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement, et c'est celui que nous venons vous proposer à l'approche de ces jours d'expiation et de miséricorde dans lesquels l'Eglise, par l'organe de ses premiers pasteurs, fait retentir dans tout l'univers les accents de sa maternelle sollicitude, et s'efforce de rappeler tous ses enfants aux graves intérêts du salut et de l'éternité.

Deux motifs nous ont surtout déterminé à établir, dans notre diocèse, cette sainte pratique de l'adoration perpétuelle du saint sacrement. Nous avons eu à cœur : 1° de procurer au Fils de Dieu caché pour notre amour dans cet ineffable mystère, les adorations et les hommages qui lui sont dus à tant de titres, et 2° de vous mettre à même de recueillir les grâces sans nombre que ce divin Sauveur se plaît à répandre sur ses fidèles adorateurs.

Le sacrement adorable de l'Eucharistie est le plus étonnant et le plus précieux de tous les bienfaits par lesquels le Fils de Dieu nous a manifesté sa généreuse tendresse. C'est dans ce mystère qu'il a déployé les merveilleuses ressources de sa toute-puissance et de son infinie sagesse, qu'il a épuisé toutes les richesses de son amour et de sa miséricorde. O admirable invention de la charité de notre Dieu ! il a voilé sous les fragiles apparences d'un aliment matériel, l'éclat resplendissant de sa gloire, afin de pouvoir nous laisser un libre accès auprès de son adorable personne. Caché sous ces amoureux symboles, il se montre le véritable Emmanuel, le Dieu conversant avec les hommes et faisant ses délices de se communiquer à eux. Dans tous les lieux de l'univers habités par des chrétiens, au sein des cités les plus opulentes, comme dans les plus pauvres hameaux, ce Dieu Sauveur s'est réservé un tabernacle où il daigne établir sa résidence, comme un bon et tendre père au milieu de ses enfants. Il y est aussi véritablement présent qu'au séjour des bienheureux, où il est assis à la droite de son Père ; il y perpétue le généreux sacrifice qu'il a offert pour le rachat de nos âmes ; il s'y trouve dans un état permanent d'immolation, tel qu'il fut donné à l'Apôtre bien-aimé de le contempler au sein des splendeurs de l'éternel sanctuaire. *Ecce in medio throni Agnum stantem tanquam occisum.* (*Apoc.*, V, 6.) Il y réside le jour et la nuit, disposé à accueillir avec une bienveillance toute paternelle, ses fidèles adorateurs et a répandre sur eux les trésors de son inépuisable charité.

Il est bien juste, N. T. C. F., que nous nous efforcions de répondre à l'ardent amour de notre divin Sauveur, par un généreux retour d'affection et de dévouement, et que le sacrement dans lequel il daigne perpétuer son adorable présence au milieu de nous, jusqu'à la consommation des siècles, soit pour nous l'objet d'un culte tout particulier de vénération et de reconnaissance. Aussi, avec quel empressement ne devrions-nous pas aller le visiter dans son sanctuaire ? avec quels vifs sentiments de piété et de ferveur ne devrions-nous pas nous prosterner au pied de son tabernacle, qu'environnent des milliers d'anges, et nous associer aux hommages, aux adorations et aux transports d'amour de ces esprits célestes ! L'ancien tabernacle n'était que l'ombre et la figure imparfaite de nos temples, et cependant les Israélites s'estimaient heureux de posséder au milieu d'eux ce précieux gage de la protection du Seigneur.

Le Prophète-Royal tressaillait d'une sainte allégresse, lorsqu'il lui était donné de pénétrer dans ce lieu vénérable et sacré ; il aurait voulu y passer sa vie tout entière, il s'écriait dans le transport de son zèle : *Que vos tabernacles sont aimables, ô Siegneur Dieu des vertus ! Mon âme aspire à votre sanctuaire, elle languit et se consume dans l'ardeur de ses désirs, mon cœur et ma chair ont tressailli en présence du Dieu vivant.* (*Psal.* LXXXIII, 2, 3.)

Que n'aurait point éprouvé le saint Prophète, s'il avait eu le bonheur de pénétrer dans nos temples consacrés par la présence réelle, substantielle et permanente de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Avec quel élan d'amour et de reconnaissance n'aurait-il point répété cette fervente aspiration : *Vos autels, ô Dieu des vertus, ô mon Roi, ô mon Dieu !* je ne chercherai jamais d'autre asile. « *Altaria tua, Domine virtutum, Rex Deus et Deus meus !* » (*Ibid.*, 4.) Heureux ceux qui peuvent aller souvent visiter votre demeure, et vous offrir le tribut de leurs adorations et de leurs actions de grâces ! un seul jour passé dans votre sanctuaire vaut mieux que mille : oui, j'aime mille fois mieux être le dernier dans la maison de mon Dieu que d'habiter sous la tente des pécheurs. (*Ibid.*, 6, 11.)

Hélas ! N. T. C. F., que ces sentiments sont rares parmi les chrétiens de notre siècle ! Combien n'avons-nous point à gémir sur leur indifférence envers le très-saint sacrement, et sur l'affreuse solitude de nos églises ! A peine trouve-t-on quelques paroisses plus ferventes et plus populeuses, où un petit nombre d'âmes fidèles se fassent un devoir d'aller quelques instants visiter Notre-Seigneur, résidant pour notre amour, dans l'adorable Eucharistie ! Partout ailleurs nos temples sont déserts, nos tabernacles sont sans adorateurs, la lampe du sanctuaire se consume dans une longue et désolante solitude. On dirait que nos autels, semblables à celui que l'apôtre saint Paul rencontra dans la frivole Athènes, sont érigés à une divinité inconnue, et le Dieu

sauveur du monde est oublié, isolé, délaissé dans le sacrement où il nous témoigne tant d'amour.

Nous ne pouvons, N. T. C. F., être témoin d'une si étrange conduite sans ressentir une amère douleur. Nous voudrions pouvoir ranimer dans le cœur de nos bien-aimés diocésains, les sentiments d'une foi vive, d'une tendre dévotion, et d'une ardente charité envers l'adorable sacrement de nos autels. Nous souhaiterions vivement que nos temples ne fussent jamais solitaires, que Jésus-Christ, résidant perpétuellement dans nos tabernacles, y reçût aussi de perpétuels hommages, et qu'enfin il n'y eût pas un seul sanctuaire consacré par sa divine présence qui se trouvât sans adorateurs. Que si nous ne pouvons parvenir à la réalisation de nos désirs; s'il ne nous est pas permis d'établir l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement dans toutes les églises ; si l'état et les occupations du plus grand nombre d'entre vous ne leur laissent pas la facilité de visiter assidûment Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son tabernacle ; nous voulons du moins établir cette adoration perpétuelle dans notre diocèse; nous voulons qu'il y ait, à toutes les époques de l'année, au moins une paroisse dans laquelle Jésus-Christ soit exposé publiquement sur nos autels, et voie sans cesse à ses pieds une foule empressée à venir lui payer la dette de notre commune reconnaissance.

Ce sera pour vous, N. T. C. F., une bien douce consolation pendant le cours de vos travaux et de vos occupations, de penser que vous avez au pied des saints autels quelques-uns de vos frères qui tiennent votre place, qui offrent, en votre nom, un tribut d'adoration et de louange au divin Sauveur Jésus, et qui, s'unissant aux immortels concerts de la céleste Jérusalem, font monter vers son trône les mêmes accents d'amour et répètent à l'envi avec les anges : Il est digne, l'Agneau divin qui s'est immolé sur le Calvaire pour le salut du monde, et qui continue de s'immoler tous les jours sur l'autel, il est digne de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction pendant tous les siècles des siècles. *Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem et divinitatem et sapientiam et fortitudinem et honorem et gloriam et benedictionem.* (*Apoc.*, V, 12.) Loué donc, béni, glorifié et adoré soit à jamais, au ciel et sur la terre, et par toutes les créatures, Jésus-Christ caché pour notre amour au très-saint sacrement de l'autel !

Mais en même temps que l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement procurera à notre divin Sauveur les hommages qui lui sont dus, elle attirera de plus en plus sur notre bien-aimé troupeau, l'abondance des grâces et des bénédictions célestes, et c'est le second motif qui nous a porté à établir cette sainte et salutaire pratique dans notre diocèse.

En effet, N. T. C. F., le Dieu que nous adorons dans la sainte Eucharistie est la bonté et la charité par essence, *Deus charitas est.* (*Joan.*, IV, 16.) Il est la source de tout bien, l'auteur de tout don parfait, le Père des miséricordes; il met ses délices à faire du bien à ses enfants; il ne s'est enfermé sous les espèces eucharistiques qu'afin de s'unir à nous intimement, et d'être plus à même de nous communiquer ses bienfaits. Que ne pouvons-nous pas espérer de ces bienveillantes dispositions? que pourrait nous refuser le Dieu qui nous a si tendrement aimés, et qui se donne à nous avec un si généreux abandon? Chrétiens ingrats et indifférents, qui délaissez ce divin Sauveur au sacrement de son amour, que demandez-vous donc au monde, à ses prestiges, à ses voluptés? que cherchez-vous au sein des fêtes et des plaisirs sensuels? où courez-vous, malheureux, loin de celui qui est la source et le principe de tout bien? *Quo itis, quo in aspera itis? bonum quod amatis ab ipso est.* (S. Aug., *Confes.*, l. II, c. 12.) Cherchez donc le seul bien qui puisse contenter pleinement votre cœur et vous tenir lieu de tous les autres. Jésus est sur nos autels, les mains pleines de bienfaits qu'il désire ardemment vous communiquer : venez à ce divin Sauveur, approchez avec confiance de son trône d'amour et de miséricorde, et vous obtiendrez toutes les grâces et tous les secours dont vous avez besoin. (*Hebr.*, IV, 16.) Jamais vous ne quitterez son sanctuaire sans avoir reçu de sa divine plénitude d'inappréciables largesses.

Mais parmi les grâces sans nombre que vous pouvez puiser au pied des saints tabernacles, il en est deux, N. T. C. F., auxquelles nous attachons le plus grand prix, et que nous avons eues tout particulièrement en vue, en instituant l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement : c'est un précieux accroissement de ferveur dans les justes, et le retour d'un grand nombre de pécheurs à la pratique de leurs devoirs religieux.

Où pourriez-vous en effet, N. T. C. F., puiser ces salutaires impressions de piété et de ferveur si propres à vous encourager dans la pratique de vos devoirs, et à assurer votre persévérance? N'est-ce pas surtout au pied des saints autels où notre Dieu vous témoigne un si tendre amour? C'est là que se trouve concentré le foyer de ce feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et qu'il désire si vivement voir s'étendre et embraser tous les cœurs (*Luc.*, XII, 49) ; c'est là que sa grâce s'épanche sur nos âmes avec plus d'abondance et de suavité ; c'est là que son ardente charité nous presse plus vivement que partout ailleurs. Comment nos cœurs pourraient-ils n'être pas profondément pénétrés de la plus vive reconnaissance en présence de tant de bienfaits? comment pourraient-ils s'approcher de ce brûlant foyer d'amour sans être vivifiés par sa douce chaleur, sans éprouver cet embrasement intérieur que ressentirent les

disciples d'Emmaüs lorsqu'ils eurent le bonheur de s'entretenir avec Jésus ressuscité. Souvent, dit saint Bernard, notre cœur est comme insensible et glacé, notre âme est comme une terre aride et desséchée, au moment où nous nous approchons de l'autel; mais après avoir prié pendant quelque temps, nous sentons tout à coup les douces effusions de la grâce; notre âme se trouve remplie d'une sainte vigueur, inondée des célestes délices de la piété, et si nous savons profiter de ces précieuses impressions, elles ne tarderont pas à produire en nous des fruits abondants de mérites et de bonnes œuvres (30).

Il n'est personne de vous, N. T. C. F., qui ne puisse faire cette heureuse expérience; aussi la dévotion au très-saint sacrement est-elle le caractère distinctif d'une vie fervente. C'est au pied de ce sacrement adorable que les saints qui se sont élevés à un si haut degré de perfection, ont puisé, entretenu et renouvelé leur admirable ferveur. A l'exemple du Roi-Prophète, ils auraient vivement désiré passer leur vie tout entière auprès des saints tabernacles; ils se plaignaient amoureusement à Notre-Seigneur, toutes les fois que d'autres soins et d'autres devoirs venaient les arracher de son sanctuaire. Que si de semblables exemples sont devenus bien rares dans nos jours d'indifférence et de refroidissement, il n'en est pas moins vrai que les paroisses qui offrent encore quelques consolations à leurs pasteurs, sont celles dans lesquelles se sont conservées un plus grand nombre de pratiques de piété envers le saint sacrement. Ah! puissent les saints exercices que nous établissons aujourd'hui, ranimer dans les cœurs des fidèles un tendre amour et une affectueuse dévotion envers la divine eucharistie, et bientôt il se formera dans chaque paroisse, un noyau d'âmes solidement chrétiennes qui seront la consolation de l'Eglise, et feront refleurir parmi nous la ferveur des premiers âges du christianisme.

Nous espérons en outre, N. T. C. F., que ces pieux exercices de l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement, contribueront à ramener dans le sein du Dieu des miséricordes quelques-unes de ces pauvres âmes qui vivent depuis longtemps éloignées de toute pratique religieuse, et nous recommandons instamment ce résultat aux charitables prières des personnes pieuses de notre diocèse. Qu'elles fassent au ciel une sainte violence, qu'elles ne cessent de demander au bon Pasteur le retour des brebis errantes; qu'elles le conjurent surtout en faveur de ceux qui leur sont unis par les liens du sang et de l'amitié; qu'elles redoublent de zèle et de ferveur dans les jours de bénédiction et de miséricorde où se célébreront, dans leurs paroisses respectives, les saints exercices de l'adoration perpétuelle, et qu'elles fassent de cette faveur l'objet de leurs ardentes supplications. Eh! que pourraient-elles demander à Jésus de plus conforme aux charitables dispositions de son cœur adorable! Quand pourraient-elles implorer avec plus de confiance son infinie miséricorde, que dans les moments heureux où, exposé solennellement sur nos autels, il daignera les appeler à ses pieds pour répandre sur elles les richesses de son inépuisable libéralité?

Nous nous proposons, dans les offices qui doivent accompagner l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement dans les diverses paroisses, d'ordonner des prières particulières pour la conversion des pécheurs. Nous désirons que nos bien-aimés coopérateurs donnent à ces offices la plus grande pompe qu'il leur sera possible, et qu'ils s'efforcent d'attirer, tant par l'éclat et la majesté de nos cérémonies, que par des prédications extraordinaires, un grand concours de fidèles dans leurs églises. Sans doute que plusieurs de ces pécheurs, qui ont si longtemps résisté aux pressantes sollicitations de la grâce, se trouveront comme entraînés, soit par l'élan général imprimé à toute une population, soit par un reste de foi, soit enfin par un motif de pure curiosité, et viendront se mêler à la foule des pieux et fidèles adorateurs. Ah! daignent les entrailles de la charité de Jésus-Christ s'émouvoir sur eux d'une miséricordieuse compassion! daigne ce divin Sauveur laisser tomber sur eux, du haut de son tabernacle, ce regard pénétrant, ce regard de tendre commisération qu'il abaissa autrefois sur saint Pierre, au moment de son triple renoncement, et qui tira des yeux de cet apôtre infidèle une si grande abondance de larmes! Ce regard du Sauveur Jésus n'a rien perdu de son irrésistible puissance, il peut encore toucher les cœurs les plus durs, y exciter le salutaire aiguillon du remords, les pénétrer d'une vive et sincère componction et les embraser de cette ardente charité qui couvre la multitude des péchés.

Tels sont, N. T. C. F., les motifs qui nous ont porté à établir dans notre diocèse la pieuse et salutaire pratique de l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement. C'est à vous maintenant qu'il appartient d'entrer dans nos vues et de réaliser nos espérances. Pénétrez-vous donc d'une tendre et affectueuse dévotion envers l'adorable eucharistie, venez le plus souvent qu'il vous sera possible visiter Notre-Seigneur dans cet auguste sacrement, assistez au saint sacrifice de la messe avec le plus profond recueillement, avec les plus vifs sentiments de foi et de piété, surtout aux jours où l'Eglise vous en fait une obligation; rendez-vous dignes, par la régularité de votre conduite, par la pureté de vos âmes, par la ferveur de votre charité, de venir de temps

(30) Sæpe corde tepido et arido accedimus ad altare, orationi incumbimus. Persistentibus autem repente infunditur gratia, pinguescit pectus, replet viscera inundatio pietatis, et si sit qui premat, lac conceptæ dulcedinis ubertim fundere non tardabunt. (S. BERNARD., *in Cant.*, serm. 9.)

en temps offrir vos cœurs à Jésus-Christ, afin qu'il daigne en faire ses tabernacles vivants. Et quand viendra, pour vos paroisses respectives, l'époque où le sacrement adorable de nos autels devra recevoir de solennels hommages, où vous aurez à payer au divin Sauveur, au nom de tout le diocèse, la dette de votre amour et de votre reconnaissance, saluez cette époque avec un saint transport de joie et de confiance, regardez-la comme une époque de grâce et de bénédiction, où les trésors de l'ineffable charité de votre Dieu vous seront ouverts; venez en foule aux pieds de Notre-Seigneur, pressez-vous autour de son trône de charité, venez lui offrir vos hommages et vos adorations, lui exprimer votre amour et l'assurer de votre reconnaissance; venez puiser dans les trésors de sa divine miséricorde, et lui demander, pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers, toutes les grâces dont vous avez besoin.

Vous y viendrez à la tête de votre troupeau, ô nos bien-aimés coopérateurs; vous viendrez adorer le grand pontife de la nouvelle alliance qui a daigné vous associer à son éternel sacerdoce, et vous établir les dispensateurs de ses mystères. Vous viendrez aux pieds de l'adorable Victime qui s'immole tous les jours entre vos mains, vous pénétrer de son généreux dévouement et vous offrir vous-mêmes en sacrifice pour la gloire de Dieu et le salut de vos frères; vous viendrez aux pieds du bon Pasteur apprendre de lui quelle tendre et ardente charité vous devez avoir pour le troupeau qu'il vous a confié; vous l'étudierez dans sa vie eucharistique où il continue de nous donner, par ses exemples, les mêmes enseignements que pendant les jours de sa vie mortelle; vous y verrez jusqu'à quel point vous devez porter l'abnégation, l'humilité, le désintéressement, la charité, le zèle, l'esprit de douceur et de mansuétude, la patience au milieu des peines et des contradictions que vous êtes si souvent exposés à rencontrer dans l'accomplissement des devoirs de votre saint ministère. Ainsi, vous vivrez de plus en plus de la vie de Jésus-Christ, vous vous animerez des sentiments et des affections de son divin cœur, et vous irez ensuite épancher sur vos peuples les saintes impressions que vous aurez puisées dans son sanctuaire.

Et vous, N. T. C. F., vous vous efforcerez de correspondre aux soins de vos pasteurs, et de vous porter avec un saint empressement à tout ce qu'ils pourront vous recommander pour le bien de vos âmes. Voici d'ailleurs un temps favorable; nous touchons à ces jours d'expiation et de salut, où le zèle va s'embraser d'une nouvelle ardeur et mettre tout en œuvre pour nous procurer l'inappréciable bienfait de votre réconciliation avec Dieu. A la voix de vos pasteurs vient, cette année, se joindre la voix plus vénérable et plus imposante encore du Père commun des fidèles, de notre auguste et vénérable Pie IX. A la vue des calamités si graves qui affligent la société chrétienne et la société civile, le saint pontife a senti ses entrailles émues d'une douloureuse anxiété; il fait un appel à la piété de tous ses fidèles enfants; il les conjure de s'unir à lui et de faire monter vers le ciel de ferventes supplications, afin que le Dieu de clémence « daigne abaisser sur nous un regard de bonté, dissiper les ténèbres de toutes les erreurs, chasser la tempête menaçante de tant de maux, tendre une main secourable à la société chrétienne et à la société civile, et faire que tous les hommes aient la même foi dans leurs esprits, la même piété dans leurs œuvres, le même amour pour la religion, pour la vertu, pour la vérité et pour la justice, le même zèle pour la paix, le même attachement aux liens de la charité, et qu'ainsi, dans toute l'étendue de l'univers, le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit chaque jour de plus en plus augmenté, affermi, exalté. »

Afin de nous engager plus efficacement à répondre à son appel, le vicaire de Jésus-Christ a cru devoir nous ouvrir de nouveau les trésors de l'Eglise et offrir une indulgence plénière en forme de jubilé à tous les fidèles qui voudront s'unir à lui dans une communauté de vœux et de prières.

C'est toujours Jésus-Christ, N. T. C. F., qui vous parle par la bouche du successeur de saint Pierre. C'est ce divin Sauveur qui vous ouvre encore une fois les trésors de son infinie libéralité. Mettez-vous en devoir de répondre à ses paternelles invitations. Que ceux qui ont profité de la grâce du dernier jubilé accueillent avec un pieux empressement et une vive reconnaissance, cette surabondance de richesses spirituelles qui leur est offerte. Que ceux qui ont eu le malheur de repousser ce précieux moyen de salut, soient touchés de la miséricordieuse persistance du divin Sauveur; qu'ils craignent de lasser sa patience par un nouvel abus de grâces, et qu'ils reviennent enfin au Dieu qui les appelle depuis si longtemps, et qui leur prépare une réception toute paternelle.

Donné à Soissons, le 8 février 1852.

IX. LETTRE PASTORALE

A L'OCCASION DE LA VISITE PASTORALE ET DE LA CONSÉCRATION DE TOUT LE DIOCÈSE AU SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

Le moment approche, N. T. C. F., où nous allons reprendre le cours de nos visites pastorales. Nous ne saurions oublier que la grande mission d'un évêque est de travailler sans relâche à faire participer tous ceux qui lui sont confiés à ces promesses de Dieu en Jésus-Christ, par l'Evangile dont il a été fait le ministre selon le don de la grâce d'en haut (31). Ce que nous avons

(31) *Comparticipes promissionis ejus in Christo Jesu, per Evangelium cujus factus sum minister secundum donum gratiæ Dei.* (*Eph.*, III, 6, 7)

fait jusqu'à présent n'est à peine que le début de cette œuvre si importante. Aussi sentons-nous le besoin d'en assurer le développement, et de continuer par notre présence au milieu de vous, à vous faire connaître les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ (32).

Si nous en exceptons un très-petit nombre de paroisses, que l'état de notre santé, momentanément affaiblie, ne nous a pas permis de visiter, ce sera pour la seconde fois que nous paraîtrons au milieu de vous; et cette pensée nous donne l'assurance que vous n'en répondrez que plus fidèlement à notre appel. En vous retrouvant, nous retrouverons des amis sur lesquels nous avons déjà cherché à exercer cette douce pression de la grâce de l'apostolat, qui ne nous a été donnée que pour vous (33). La réflexion, les événements eux-mêmes, les diverses circonstances que la Providence vous aura ménagées dans vos plus chers intérêts, auront dû, si vous en avez bien compris le langage, développer et augmenter en vous ce rayon de lumière que nous y avions fait naître; notre réapparition au milieu de vous ne vous en sera donc que plus profitable.

Quant à vous qui n'avez pas encore entendu notre parole, quoique nous ayons déjà appelé les dons de l'Esprit-Saint sur vos enfants, vous reconnaîtrez en elle, si vous voulez consulter vos souvenirs, la doctrine de vos premières années, doctrine que vous n'avez pas toujours suivie peut-être, mais que vous avez apprise selon la vérité de Jésus-Christ (34). Pourriez-vous à notre voix ne pas en reprendre le joug avec empressement, maintenant surtout que votre expérience vous a fait reconnaître que le service de Dieu peut seul vous assurer le bonheur?

Peut-être eût-il été opportun, N. T. C. F., qu'avant d'entreprendre cette nouvelle série de courses apostoliques, nous vous fissions part des impressions que les premières ont laissées dans notre âme. Certes, nous ne craignons pas de le dire ici, il nous eût été doux de vous rappeler les témoignages de bonne volonté que vous avez semés partout sous nos pas; de vous entretenir des consolations que nous ont données votre foi et votre empressement à venir recueillir les conseils de notre sollicitude. Nous aurions éprouvé un véritable bonheur à féliciter un très-grand nombre d'entre vous de leur générosité pour la décoration de la maison de Dieu, et à louer le zèle avec lequel la plupart des administrations municipales se sont occupées de la restauration, souvent même de la reconstruction de leurs églises. Nous aurions aimé de plus à faire ressortir les heureuses dispositions qui, aujourd'hui plus que jamais, portent les familles à confier leurs enfants à la vigilance et à la direction de ces anges terrestres dont on ne saurait trop apprécier le dévouement.

L'occasion pourra nous en être offerte en même temps que nous vous entretiendrons de divers points relatifs à l'administration des paroisses; en ce moment il nous tarde de vous annoncer que nous nous disposons à vous proposer un nouveau moyen de salut.

Depuis longtemps nous éprouvions le désir de vous initier à une dévotion qui devînt dans tout notre diocèse comme le boulevard de la foi, et de la foi vivifiée par les œuvres; qui présentât aux justes les moyens de croître dans la vie intérieure par l'esprit d'en haut (35), et aux pécheurs, les motifs de naître à une vie nouvelle en Jésus-Christ (36); qui protégeât les œuvres et les établissements fondés par notre sollicitude, et devînt pour eux une nouvelle assurance de succès; qui pût étouffer dans nos contrées tous ces éléments de bouleversement et de désordre, où les âmes, rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, trouvent, non moins que les institutions sociales, des principes de dissolution et de ruine. Nous voulons parler de la **Dévotion au Sacré Coeur de Jésus.**

Le moment nous semble arrivé, non-seulement de vous la recommander avec instance, mais même de vous donner une preuve du prix que nous y attachons, en prenant à cet égard une mesure officielle. Nous avons donc conçu le projet de consacrer solennellement tout notre diocèse à ce divin Cœur, et de vous placer ainsi tous sous la douce et salutaire influence de ce nouveau *Palladium*. A cet effet, nous vous proposons de prononcer dans notre église cathédrale, le saint jour de Pâques, un acte solennel de consécration pour mettre collectivement le pasteur et le troupeau sous la protection du Cœur si plein d'amour et de miséricorde de Jésus. Voulant toutefois prendre, autant qu'il est en nous, une part active dans la consécration particulière de chacune des paroisses, nous profiterons de notre visite pour renouveler nous-même cette dédicace dans toutes les localités où nous stationnerons.

Combien nous serions heureux, N. T. C. F., si vous sentiez bien toute la portée de ce nouveau bienfait! Car à quoi nous servirait de faire ainsi violence en quelque sorte à vos cœurs, en les soumettant à la douce chaleur des rayons qui s'échappent sans cesse de ce foyer d'amour, si vous ne vous efforciez d'en recueillir les précieux

(32) *Mihi... data est gratia hæc in gentibus evangelizare investigabiles divitias Christi.* (*Eph.*, III, 8, 9.)

(33) *Si tamen audistis dispensationem gratiæ Dei quæ data est mihi in vobis.* (*Eph.*, III, 2.)

(34) *Vos autem non ita didicistis Christum, si tamen illum audistis, et in ipso edocti estis, sicut est veritas in Jesu.* (*Ephes.*, IV, 20.)

(35) *Virtute corroborari per Spiritum ejus in interiorem hominem.* (*Ephes.*, III 16.)

(36) *Christum habitare per fidem in cordibus vestris.* (*Ephes.*, III, 17.)

avantages? Or, voulez-vous savoir ce que nous en espérons pour vous? Le voici en peu de mots.

Quel est aujourd'hui le grand besoin de notre époque? N'est-ce pas de désarmer la colère de Dieu, que nos outrages contre sa majesté sainte et les crimes de la terre ont irrité contre nous? On peut dire du temps où nous vivons, ce que l'historien sacré, Moïse, dit de celui où Dieu se détermina à punir le monde par les eaux d'un déluge universel : *Toute chair a corrompu sa voie* (37). Chaque jour la malice de l'homme semble ingénieuse à trouver de nouveaux moyens pour lutter contre le ciel, et de détruire en quelque sorte l'œuvre que Jésus-Christ est venu consommer au prix de tout son sang? Si, au point de vue de l'industrie, des arts, des sciences, du commerce, notre siècle n'a rien à envier aux siècles passés, peut-on dire qu'il en soit de même sous le rapport de la seule chose vraiment nécessaire, suivant la pensée du Sauveur des hommes lui-même? N'y a-t-il pas au contraire aujourd'hui renversement de tout ce qui existait autrefois? Ne voit-on pas la loi de Dieu négligée, méprisée même, et comptée pour rien; son saint nom blasphémé; ses sacrements délaissés, ses dogmes et sa morale livrés aux interprétations les plus arbitraires, souvent même aux dénégations les plus absurdes; ses saintes Ecritures commentées et parodiées par une fausse science; ses mystères tournés en ridicule; tandis qu'en remontant plus haut dans notre histoire, nous trouvons des principes et un esprit de conduite tout à fait opposés, et nous voyons les enseignements de la foi exercer sans résistance leur autorité sainte sur les populations, les familles et les individus? D'où vient que l'autorité a besoin, pour se faire respecter, de s'armer de toute sa puissance, et d'opposer la sanction formidable de ses châtiments à la frénésie et à l'inconséquence des mauvaises passions? C'est parce que l'on n'a presque plus de croyances religieuses, c'est parce que *les vérités saintes*, comme dit le Roi-Prophète, sont *amoindries parmi les hommes* (38), tandis qu'autrefois le pouvoir n'avait qu'à invoquer le nom de Dieu, et à le mettre en tête de ses lois pour imposer l'obéissance et le respect. Comment se fait-il qu'au sein des familles on ne trouve plus ces pieuses traditions de dépendance et de douce vénération pour leurs chefs, sinon parce que l'on ne s'y inspire plus que de pensées qui ravagent les cœurs et faussent les esprits?

Comment ce renversement de tout ce qui est saint, juste et seul conforme à la volonté d'en haut, pourrait-il ne pas indigner le ciel contre la terre, provoquer la colère de Dieu et nous exposer à ses terribles effets? Car, si, d'un côté, la divine miséricorde est toujours prête à pardonner, la justice de Celui qui a dit : ***Je suis celui qui est*** (39), ***c'est à moi qu'appartient la vengeance, et je saurai l'exercer en son temps*** (40), a aussi ses droits à réclamer.

Il faut donc, N. T. C. F., chercher à apaiser cette justice si légitimement irritée contre nous; il faut que, suivant l'image touchante qui nous est représentée dans l'*Apocalypse*, nous nous cachions devant la face de celui qui est assis sur le trône, que nous nous mettions à l'abri de la colère de l'agneau (41) : or, où sera notre refuge? quel sera l'intermédiaire que nous placerons entre nous et le Dieu qui est tous les jours si gravement offensé? Ah! vos regards ne se sont-ils pas portés sur le divin cœur de Jésus, sur ce cœur objet et victime tout à la fois de nos offenses, de nos irrévérences, de nos oublis, de notre indifférence? Il s'offre à nous comme un sanctuaire où il est disposé à recevoir notre amende honorable, et à consumer dans le feu sacré de son amour toutes nos prévarications. Il ne s'est révélé à la terre avec une si ineffable miséricorde que dans le but de nous mieux aider à réparer les outrages dont il est si souvent abreuvé, il nous supplie en quelque sorte de recourir à lui, comme à l'un des moyens les plus efficaces de satisfaire aux exigences de sa majesté méconnue et si gravement offensée.

Qui de nous, N. T. C. F., pourrait ne pas voir dans ce moyen de réparation envers Dieu une preuve de plus de son inépuisable miséricorde? Qui de nous serait assez peu ami de ses propres intérêts et de ceux de ses frères, pour ne pas venir avec empressement puiser à cette source pour lui-même et pour eux les eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle (42)? Ah! nous aimons à l'espérer, cette dévotion au divin cœur de Jésus vous deviendra d'autant plus familière et d'autant plus chère, qu'elle vous apparaîtra comme une douce garantie de réconciliation entre le ciel et la terre!

Toutefois, N. T. C. F., cette réconciliation, pour être parfaite, demande à être cimentée par un retour sérieux à la loi de Dieu, dont l'inaccomplissement a entraîné tant de maux à sa suite. Il ne suffirait pas d'avoir déploré nos égarements passés, si l'avenir devait encore provoquer la colère de Dieu et nous attirer de nouvelles menaces et de nouveaux châtiments. La résolution généreuse de suivre d'autres voies doit mettre le sceau au repentir qui nous a mérité notre pardon.

(37) *Omnis caro corruperat viam suam.* (*Gen.*, VI 12.)

(38) *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* (*Psal.* XI, 2.)

(39) *Ego sum qui sum.* (*Exod.*, III, 14.)

(40) *Mihi vindicta, et ego retribuam.* (*Rom.*, XII, 19.)

(41) *Abscondite nos a facie Sedentis super thronum et ab ira Agni.* (*Apoc.*, V, 16.)

(42) *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.* (*Isa.*, XII, 3.)

Or, ici encore nous avons besoin d'un de ces secours extraordinaires qui seuls peuvent nous aider efficacement dans une entreprise aussi grave : car, pour y réussir, que de difficultés à surmonter, que d'ébranlements à subir, que de passions déchaînées à dompter, que d'habitudes à déraciner, que de vérités dures et pénibles à embrasser, que de sacrifices à consommer ! Qui ne sait que pour en arriver à briser avec un passé coupable, il faut plus qu'une volonté ordinaire ? Les obstacles qui chaque jour se multiplient à l'intérieur et à l'extérieur semblent parfois plus forts que les résolutions les mieux arrêtées : c'est tout l'enfer conjuré contre le ciel qui soulève alors l'âme en travail d'un retour sérieux à Dieu !

Entendons saint Augustin nous peindre ce qu'il éprouvait lorsque les voluptés du siècle luttaient en lui contre l'action de la grâce : « J'étais sur le point d'accomplir mon dessein, et je ne l'accomplissais pas néanmoins ; je faisais de nouveaux efforts, je touchais et embrassais presque déjà le bien que je désirais, et toutefois je ne le touchais et ne l'embrassais pas encore, puisque je n'étais pas entièrement résolu de mourir à la mort pour vivre à la vie. Le mal, qui était devenu une habitude en moi, avait plus de pouvoir sur moi que le bien auquel je n'étais pas accoutumé. Plus le moment de ma conversion approchait, plus je sentais ma frayeur redoubler. Les folles vanités, qui étaient mes anciennes amies, me retenaient et me demandaient si je consentirais à les abandonner... Que votre miséricorde, ô mon Dieu ! efface de la mémoire de votre serviteur tout ce qu'elles représentaient à mon esprit et à mon imagination. De quelles infamies ne m'entretenaient-elles pas ? Et ainsi elles me rendaient de plus en plus irrésolu, lent à rompre les chaînes qui m'attachaient à elles et indocile à la voix de votre grâce. » (S. Aug., *Conf.*).

Mais quoi ! N. T. C. F., serait-il donc vrai que la puissance du mal fût telle en nous que nous dussions ainsi être réduits à gémir misérablement sous son joug de fer ? Non, assurément : la foi nous offre sur ce point de trop admirables enseignements pour que nous puissions nous laisser aller au moindre doute. A côté de la faiblesse de l'homme et de la violence de ses passions, Dieu, dans son infinie bonté a su placer en nous toute l'énergie et toute l'onction de sa grâce : là où le mal et toutes ses conséquences funestes ont abondé, surabondent toutes les richesses de la bonté et de la miséricorde divine (43).

Toutefois ce n'était pas assez pour Dieu que nous pussions puiser l'assurance de ces secours dans ses propres promesses et dans les nombreux témoignages que nous en offrent nos saints livres ; ces derniers temps nous ont révélé dans le cœur sacré de Jésus un nouveau trésor de vie et de bénédictions spirituelles... Chacun des attributs avec lesquels il s'est offert à l'âme privilégiée qui nous l'a fait connaître ne nous découvre-t-il pas en effet le Dieu riche en miséricorde et en amour infini (44) ? Cette croix dont il est surmonté, c'est le signe de la victoire ; ces flammes qui s'en échappent, c'est l'emblème de son amour ; cette couronne d'épines, c'est la marque de sa royauté qu'il veut nous faire partager ; ces gouttes de sang, c'est le prix de notre rédemption et l'assurance qu'il s'immole encore chaque jour pour nous sur nos autels. Ah ! comment pourrions-nous encore hésiter ? Comment les difficultés que rencontre notre retour au bien pourraient-elles encore nous arrêter, lorsque nous avons la promesse qu'en échange de la mort que nous ont donnée nos égarements, nous retrouverons la vie en Jésus-Christ, par la grâce duquel nous sommes sauvés (45) ? Quelles excuses pourrions-nous encore alléguer, quand, pour mieux nous élever au-dessus de nous-mêmes et faire éclater dans les siècles à venir les richesses abondantes de sa grâce (46), notre Dieu nous donne son cœur comme gage que le prix de nos efforts et de notre générosité sera de ressusciter avec lui et d'être assis dans le ciel à sa droite (47) ?

Ah ! N. T. C. F., avec le divin cœur de Jésus, si nous en comprenons bien toute la puissance et tous les attraits, nous pouvons tout pour sortir de l'abîme de nos misères et redevenir dignes de notre sublime vocation (48). Que ne nous est-il donné de vous inspirer cette conviction ! Elle a déjà sauvé tant d'âmes ! Plus que jamais aujourd'hui c'est par l'influence du cœur de Jésus que l'on reconnaît ses erreurs ! C'est par elle que l'on sent la douce lumière des vérités de la foi dissiper insensiblement les ténèbres du cœur ; c'est par elle que l'on apprend à aimer et à pratiquer les vérités de l'Evangile ; c'est par elle que l'on retrouve dans un âge plus avancé les heureuses émotions d'une enfance et d'une jeunesse religieuses ! Aimer le cœur de Jésus, avoir confiance en lui, c'est s'ouvrir à l'avance les portes du ciel !

Laissez-nous ajouter, N. T. C. F., que ce sera en même temps les ouvrir à ceux qui vous intéressent.

En effet, un des résultats les plus ordinaires des impressions que fait naître une conversion sincère, c'est que l'âme éprouve le besoin de communiquer à ceux

(43) *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia.* (*Rom.*, V, 20.)

(44) *Deus autem qui dives est in misericordia propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos.* (*Ephes.*, II, 4.)

(45) *Et cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos Christo cujus gratia estis salvati.* (*Ephes.*, II, 5.)

(46) *Ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ.* (*Rom.*, IX, 23.)

(47) *Et conresuscitavit et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu.* (*Ephes.*, II, 6.)

(48) *Omnia possum in eo qui me confortat, ut digne ambuletis vocatione vestra.* (*Philip.*, IV, 13.)

qu'elle affectionne les sentiments de bonheur et de paix qu'elle-même a goûtés la première. Celui qui a compris les douceurs et les avantages de la fidélité au service de Dieu devient tout naturellement apôtre; ses pensées et ses désirs s'éclairant chaque jour davantage de la seule et vraie lumière, il comprend mieux les véritables intérêts du prochain : il voudrait allumer, s'il le pouvait, dans le cœur de beaucoup d'autres le feu sacré dont il est lui-même embrasé. Et cet effet ne résulte pas seulement d'un besoin d'affection; il découle de la nature même des vérités qui devront être désormais la règle de sa conduite; ces vérités, comme le Dieu dont elles émanent, demandent à se propager dans l'intérêt de sa plus grande gloire. On ne peut en avoir l'intelligence, sans sentir par là même une irrésistible propension de les faire connaître à d'autres. Et cette propension, quand elle ne peut être satisfaite, se trahit en regrets amers, en souffrances. Nous en appelons ici à votre témoignage, ô vous tous, N. T. C. F., qui êtes depuis long-temps soumis aux règles de la foi, ou du moins qui avez été ramenés, après de longs égarements, au bercail du bon bon Pasteur (49). N'est-il pas vrai que vous gémissiez de ne pas voir régner une harmonie complète, sous ce rapport, entre vous et ceux qui vous sont chers? N'est-il pas vrai que vos cœurs ont souvent saigné à la triste pensée que non-seulement vous étiez séparés ici-bas de sentiments sur le point si important de sa foi et de sa pratique, mais que vous étiez exposés à l'être plus encore dans une autre vie? Ah! si l'on vous avait dit alors : Ayez confiance, le terme fixé par la Providence pour l'accomplissement de vos ardents désirs n'est peut-être pas éloigné; un secours inattendu va vous être offert et vous aider dans le succès de l'œuvre, à laquelle vous avez paru travailler en vain jusqu'à ce jour; comme vos cœurs auraient tressailli de joie; comme ils se seraient ouverts à l'espérance; comme votre courage abattu se serait relevé sous l'influence de ce doux espoir! Quand on aperçoit le moment d'être délivré d'une peine qui nous accable, on se trouve déjà si naturellement comme soulagé du poids qui paraissait d'abord insupportable!...

Eh bien! N. T. C. F., ce secours vous est assuré; si vous voulez en profiter, levez les yeux vers le cœur de Jésus! En lui sont toutes vos espérances, en lui est tout le secret de la réalisation des vœux que vous aviez formés! Rendez-le confident de vos secrètes angoisses, de la nouvelle douleur que chaque jour vous apporte l'inutilité de vos efforts, des désirs de plus en plus ardents que vous nourrissez dans vos cœurs; il sera votre intermédiaire entre la grâce d'en haut et ceux que vous voudriez amener à goûter le don de Dieu! Quelle entremise plus active et plus efficace que la sienne! Qui mieux que lui pourra comprendre la vivacité et l'ardeur de vos vœux, puisque lui-même s'est fait par amour victime de propitiation pour les hommes? Qui plus que lui est à même d'entrer dans vos amertumes et de les consoler, puisqu'il a tant souffert et que chaque jour encore il souffre tant de l'obstination d'un si grand nombre d'âmes à ne pas vouloir se rapprocher de Dieu? Qui plus que lui peut avoir le droit d'obtenir pour tous ceux qui vous intéressent une de ces grâces privilégiées et victorieuses de toutes les résistances, puisqu'il est lui-même le sanctuaire et le trésor de ces grâces? N'a-t-il pas d'ailleurs toute puissance sur son Père, *lui qui*, suivant le grand Apôtre, *dans les jours de sa chair ayant offert avec un grand cri et avec larmes ses prières et ses supplications à celui qui pouvait le tirer de la mort, a été exaucé à cause de son humble respect pour son Père* (50).

Ah! que n'aurions-nous pas à vous dire, N. T. C. F., sur l'utilité et la puissance de cette intervention du divin cœur de Jésus. Mais qu'il nous suffise de vous avoir initiés à notre pensée sur ce point et de vous avoir conviés à ce trône de la grâce (51). C'est là, n'en doutez pas, que s'obtient la miséricorde qui guérit des plaies souvent incurables en apparence! C'est là qu'à l'exemple de sainte Monique, une mère désolée peut aller avec confiance implorer la conversion de l'enfant de ses larmes; c'est là que le cœur d'une épouse alarmée de l'avenir éternel de celui auquel elle est unie, peut venir avec assurance demander pour lui la lumière qui éclaire ou la force de volonté qui ne recule devant aucun obstacle; c'est là que la prière d'une sœur, d'un frère, d'un ami, trouve toujours accès et ne reste jamais sans succès quand il s'agit d'une âme à sauver.

Tous donc, qui que nous soyons, puisque nous avons dans le cœur sacré du grand pontife Jésus, Fils de Dieu, un cœur dont la puissance pénètre jusqu'au plus haut des cieux, aimons à nous affermir de plus en plus dans cette foi en lui (52). Elle sera une ancre de salut pour nous comme pour la société dont nous sommes les membres. Ah! heureuse notre France, qui a le glorieux privilége d'avoir été le berceau de cette touchante dévotion au divin cœur de Jésus, si, appréciant tout ce qu'elle doit déjà à sa douce influence, elle sait comprendre ce qu'elle peut encore obtenir! Nous ne crai-

(49) *Vos qui aliquando eratis longe, nunc prope facti estis.* (*Ephes.*, II, 13.)

(50) *Qui in diebus carnis suæ, preces supplicationesque ad eum qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia.* (*Hebr*, V, 7.)

(51) *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ.* (*Hebr.*, IV, 16.)

(52) *Habentes ergo Pontificem magnum, qui penetravit cœlos, Jesum Filium Dei, teneamus confessionem.* (*Hebr.*, IV, 14.)

gnons pas de le dire, plus elle comptera de fidèles adorateurs du divin cœur de Jésus, et plus elle verra s'accroître les éléments de bien dont elle est si riche !

Donné à Soissons le 18 février 1853.

X. LETTRE PASTORALE

ET MANDEMENT

Pour le carême de 1854.

SUR LA PROPAGANDE DES MAUVAIS LIVRES, ET EN PARTICULIER DES LIVRES IRRÉLIGIEUX.

Il y a quelques semaines, nous nous préoccupions vivement de la misère des pauvres ; notre sollicitude s'alarmait, et avec raison, d'une situation qui, jointe à la rigueur exceptionnelle de l'hiver, pouvait amener de grands malheurs. Procurer des aliments à l'indigence, vêtir la nudité, était toute notre pensée : *Béni soit Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations* (53). Il y a eu dans toutes les classes unanimité de générosité, d'accord cordial, d'empressement spontané pour secourir ceux qui étaient dans les angoisses de la pauvreté ; et, nous sommes heureux de le dire avec l'accent de la reconnaissance pour tous, notre but a été rempli. Les membres souffrants de Jésus-Christ ont été soutenus d'une manière providentielle, et nous n'avons eu à regretter que quelques-uns de ces malheurs isolés qu'il est toujours difficile de prévenir.

Aujourd'hui comme alors, c'est encore *la charité de Jésus-Christ* qui *nous presse* (54), N. T. C. F. ; toutefois elle n'a plus le même objet. C'est un autre genre de misère, ce sont d'autres besoins qui fixent notre attention. C'est d'un aliment non moins nécessaire, quoique différent, que nous voudrions rassasier tant de brebis de notre bercail qui meurent de faim ; c'est une nudité plus désolante encore que nous ambitionnons de couvrir. Naguère c'étaient vos besoins temporels qui excitaient notre zèle, aujourd'hui c'est l'amour de vos âmes qui nous consume ; c'est l'indigence spirituelle de tant de chrétiens qui nous navre ; c'est la faim insatiable de leurs cœurs, manquant de tout au milieu même de l'abondance, que nous avons hâte de satisfaire; c'est la nudité de tant d'âmes dépouillées de la grâce de Jésus-Christ, et à peine recouvertes de quelques haillons qui leur restent encore de la foi et des enseignements de leurs premières années, que nous nous sentons pressé de protéger contre le froid glacial de l'irréligion. Notre appel serait-il moins entendu lorsqu'il s'agit de vous-mêmes qu'il ne l'a été lorqu'il s'agissait de vos frères souffrants? Notre cœur d'évêque serait-il moins compris de vous lorsqu'il est question du ciel que lorsqu'il est question de la terre ?

Nous ne pouvons le supposer, N. T. C. F., *Nous avons une meilleure opinion de vous et de vos dispositions pour votre salut ; car Dieu n'est pas injuste, et il n'oubliera pas vos bonnes œuvres et la charité que vous avez témoignée par les aumônes que vous avez faites en son nom, et que vous faites encore à vos frères* (55). *Vous ferez paraître jusqu'à la fin le même zèle et le même empressement, afin que vos espérances éternelles trouvent leur accomplissement*, et que vous ne perdiez pas le fruit de la générosité que vous avez fait paraître à l'égard de vos frères (56). Et pour vous aider plus efficacement à répondre à l'appel de notre sollicitude, nous avons résolu de vous entretenir, à l'approche de la sainte quarantaine, d'un des plus grands dangers de notre époque, *la propagande des mauvais livres.*

Dans notre pensée, confirmée par l'expérience de chaque jour, ce ne serait pas trop d'une sainte croisade organisée contre cet ennemi destructeur de la foi, de la moralité, je dirai plus, de l'ordre social et du bon esprit de nos populations. Notre vœu le plus ardent serait que de toute part se révélât une sainte et généreuse indignation contre cette odieuse machination de l'esprit des ténèbres pour perdre les âmes. Contre un ennemi de ce genre, qui s'attaque à tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, qui ne tend à rien moins qu'à détruire la foi dans les esprits et l'innocence dans les cœurs ; qui souffle la révolte et la guerre contre le Dieu du ciel, et souvent même contre les puissances de la terre, il ne saurait y avoir de ménagements à garder. Se borner à faire ressortir la pauvreté de ces élucubrations du génie du mal, déclamer seulement contre les ravages qu'il entraîne après lui, ce serait entreprendre une tâche stérile et sans résultats. Ce qu'il importe surtout de mettre sous les yeux, c'est principalement :

Ce que cette propagande de mauvais livres, et surtout des livres irréligieux, a de criminel dans son but ;

Ce qu'elle a d'odieux dans ses moyens de séduction ;

Et ce que nous avons à faire pour la combattre.

Quand l'ennemi aura été ainsi démasqué, et qu'on le connaîtra tel qu'il est, on comprendra mieux ce que l'on doit en penser, et tout à la fois quel genre de résistance il convient de lui opposer

(53) *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra.* (II *Cor.*, I, 3, 4.)

(54) *Charitas Christi urget nos.* (II *Cor.*, V, 14.)

(55) *Confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora et viciniora saluti... Non enim injustus Deus, ut obliviscatur operis vestri, et dilectionis quam ostendistis in nomine ipsius, qui ministrastis sanctis et ministratis.* (*Hebr.*, VI, 9, 10.)

(56) *Cupimus autem unumquemque vestrum eamdem ostentare sollicitudinem ad expletionem spei usque in finem.* (*Hebr.*, VI, 11.)

I. Et d'abord, N. T. C. F., quel est le but que se propose cette œuvre vraiment infernale de la propagande des mauvais livres? Ce but, c'est de détruire notre sainte religion; ce serait, si Dieu le pouvait permettre, de saper jusque dans leur base les fondements de l'édifice impérissable de l'Eglise, fondé, il y a dix-huit siècles, par une main divine, et que nous sommes chargé de protéger et de défendre au milieu de vous. Et voulez-vous vous convaincre que ce but est bien celui que poursuit avec autant d'habileté que d'acharnement cette odieuse propagande? Consultez, examinez à quelle nature d'ouvrages elle s'attache spécialement. Est-ce à ceux qui parlent des faits historiques les plus en dehors de toute controverse et de toute discussion; contre lesquels aucun auteur n'oserait s'élever sans blesser ouvertement l'opinion publique? Non; s'il est dans l'histoire générale ou dans l'histoire particulière quelque époque, quelque circonstance ou quelque personnage qui ait eu le privilége d'exciter l'attention, de partager les sentiments et de soulever d'ardentes contestations, ce sont ceux-là qu'elle juge les plus propres à intéresser les esprits. Est-ce aux publications les plus connues par le sérieux et par l'impartialité avec lesquels les matières sont traitées? Non; elle craindrait que ce genre ne les rendît suspectes; elle préfère les fades plaisanteries et les absurdes déclamations contre les dogmes les plus importants, les croyances les plus sacrées et les pratiques les plus vénérables. Est-ce sur la vie de rois et d'empereurs dont l'existence n'intéresse que la politique qu'elle appelle l'attention? Non; c'est sur les hommes illustres de l'Eglise, parce que les questions qui s'y rattachent sont plus brûlantes; parce que leurs actes ont eu plus de retentissement. Recherche-t-elle uniquement les écrivains qui sont restés dans le domaine du réel et du vrai, et qui ont dédaigné de prêter leur plume à des fictions mensongères, à des épisodes romanesques et à toutes les inventions fantastiques d'imaginations en délire? Non; car il lui faut des tableaux émouvants, des scènes scandaleuses, des drames tragiques, des existences féeriques. Elle se plaît dans tout ce qui est de nature à produire des émotions violentes. Et pourquoi veut-elle produire ces émotions violentes, si ce n'est parce qu'une fois surexcitées, elles ont bientôt renversé tous les sentiments religieux qui vivent dans les cœurs? Pourquoi veut-elle rabaisser les hommes illustres de l'Eglise, si ce n'est parce qu'elle sent bien qu'ils sont la gloire du christianisme, et par conséquent la force de l'Eglise?

Voilà le but de tous ses efforts, voilà ce qui fait le fond de tous ces livres qui font gémir des presses vendues à l'esprit du mal, qui sont réunis en bibliothèques d'incrédulité et d'immoralité, pour être ensuite répandus dans les villes et dans les campagnes. Nous en avons eu quelques-uns entre les mains; notre expérience a pu s'instruire de manière à ce que notre conviction fût encore mieux éclairée, et nous avons été effrayé de l'art et de l'impudeur avec lesquels on convie à se repaître de cette nourriture indigeste l'ignorance et la simplicité des uns, la légèreté des autres, le défaut de foi de ceux-là, et la perversité déjà trop avancée d'un grand nombre d'âmes vainement, hélas! confiées à nos soins.

D'après cela, N. T. C. F., que penser de l'intention qui préside à ce choix si perfide de mauvais livres à propager? Lorsqu'on poursuit un but aussi détestable, peut-on supposer une intention droite? Est-il possible, même avec le désir d'y trouver quelque apparence de bonne foi, de ne point y voir, au contraire, de la part de ceux qui ont voué leur vie à cette indigne propagande, une détermination arrêtée de communiquer le venin dont ils sont remplis eux-mêmes? Que peut signifier cette préoccupation exclusive de tout ce qui n'est propre qu'à compromettre la cause de la religion et de la pureté des mœurs, si ce n'est une maligne satisfaction à en détruire le sentiment dans les âmes? Or, n'y a-t-il pas là un but d'irréligion et d'impiété froidement calculé à l'avance, se trahissant chaque jour par de nouvelles et incessantes sollicitudes pour en assurer le succès, et chaque jour aussi alimenté par un esprit ardent de prosélytisme contre ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré au monde.

Eh quoi! N. T. C. F., comment ne pas remarquer que, même dans ce choix d'ouvrages et de brochures qui sont l'objet de prédilection de la propagande des mauvais livres, ceux qui lui sourient davantage sont précisément ceux dont la tendance à dénaturer les faits est le plus marquée, dont l'hostilité contre la religion et l'Eglise est le plus systématique dont la haine pour la vérité est la plus ardente? Pour mériter le privilége de voir ses ouvrages admis dans la collection qui alimente chaque jour cette propagande, il ne faut pas être à demi opposé aux saintes doctrines, à demi hostile aux préceptes évangéliques, aux ordres religieux, et surtout à la papauté; il faut avoir adopté des couleurs plus tranchées, s'être séparé plus énergiquement de tout ce qui tient à la colonne et au soutien de la vérité (57), avoir eu le triste courage de lever ouvertement l'étendard de l'indépendance en fait de foi. Scrutez plus avant encore, et vous trouverez un signe non moins caractéristique auquel se reconnaissent les livres dont fait choix la propagande pour donner plus de succès à son œuvre. Une basse antipathie contre tout ce qui est religieux ne lui suffirait pas; elle sent le besoin de recourir à l'arme du mensonge et de l'ironie. Tout ce qui, par ce double moyen, a pu battre en brèche, soit nos saints livres, soit nos mystères les plus touchants, soit nos

(57) *Columna et firmamentum veritatis.* (I *Tim.*, III, 15.)

héros du christianisme, a droit à ses faveurs, et par suite à occuper une place dans les rayons de ses bibliothèques.

N'y a-t-il pas là encore l'indication évidente d'un but tout d'immoralité? Cet art perfide qui cherche les armes les mieux aiguisées pour porter des coups plus sûrs à ses victimes, ne dénote-t-il pas le terme que l'on veut atteindre? Cette attache à faire prendre le faux pour le vrai, le mal pour le bien, le vice pour la vertu, qu'est-elle, si ce n'est le désir de corrompre les esprits et les cœurs? Ce plaisir pervers à faire briller dans tout leur éclat, aux yeux de l'innocence, toutes les séductions de la volupté, à leur déguiser le poison sous les apparences du miel le plus doux, que révèle-t-il, sinon un dessein mûrement prémédité d'ouvrir un abîme à beaucoup d'âmes?

En voulez-vous une nouvelle preuve? Voyez à quelle source la propagande des mauvais livres va puiser le poison qu'elle répand ainsi avec profusion. Peut-être aurait-elle pu mettre en avant des noms d'auteurs connus par leur réputation d'écrivains distingués, de penseurs graves, de philosophes haut placés. Malheureusement, hélas! il n'en manque pas dans tous les pays, et dans le nôtre en particulier, qui n'ont pas craint de consacrer leur talent à la défense de l'erreur, à l'apologie des opinions les plus subversives, je le dirai même, à la cause du vice et des passions; mais ces noms, par là même qu'ils sont trop connus, eussent moins servi les intérêts d'une propagande qui veut cacher son but pour y arriver plus sûrement. Ce qui, sous certains rapports, eût pu lui être utile dans leur réputation, l'eût compromise sous un autre point de vue. Il était d'ailleurs plus sûr pour elle de s'adresser à des hommes d'une érudition plus obscure, d'un talent moins brillant, d'un style plus ordinaire, d'une intelligence plus à la portée de tous. Il s'agissait de parler à tous les esprits et à tous les cœurs, de descendre dans tous les rangs, dans toutes les classes; il fallait proportionner l'instruction morale qu'on voulait donner à la mesure du plus grand nombre. Il fallait rendre accessibles à tous les âges, à toutes les conditions, des doctrines qui, présentées sous une forme trop élevée, eussent éloigné en paraissant fastidieuses. Aussi qu'a-t-on fait? On a soudoyé des écrivains sans foi, sans conscience, sans moralité; on a fait appel à leurs sentiments pour la cause qu'on s'était donné mission de soutenir; on les a encouragés par tous les moyens dont on pouvait disposer; on leur a mis entre les mains tous les éléments capables de les aider; on les a poussés à s'adjoindre à ceux qui déjà s'étaient faits les organes de l'erreur et de la démoralisation.

L'hérésie elle-même a été convoquée à venir joindre ses ressources aux moyens d'action dont on disposait déjà. Et elle a prêté ses traductions falsifiées de nos saints livres, et ses commentaires non moins erronés. Elle a distribué, semé en quelque sorte, surtout dans nos campagnes, ses libelles empoisonnés, remplis d'ironies, de sarcasmes et de mensonges, qui ne parlent de nos saints mystères que pour les insulter, des vérités les mieux établies de notre foi pour les altérer, séduisant les hommes par l'appât d'une religion sans culte et sans préceptes. Quel projet plus noir que celui-là! quel plus détestable raffinement de volonté bien déterminée à produire partout un vaste incendie! Fût-il jamais combinaison plus résolument perverse; pensée plus arrêtée de ne reculer devant aucun obstacle; en un mot, but plus détestable et plus coupable? Et ne semble-t-il pas que l'apôtre saint Jacques ait voulu stigmatiser spécialement une intention aussi criminelle et aussi immorale, quand, parlant de cette voix qui retentit partout par les productions d'une plume envenimée, il l'appelle un feu dévorant, un monde d'iniquité, un mal inquiet, un feu allumé aux brasiers de l'enfer (58)?

Mais vous le comprendrez facilement, N. T. C. F., à un but d'une immoralité aussi flagrante doivent nécessairement correspondre des moyens d'actions non moins odieux.

II. En face d'une entreprise aussi colossale que criminelle, quelle a dû être la première préoccupation de la propagande des mauvais livres, lorsqu'elle s'est ainsi constituée et établie? Nécessairement sa pensée s'est portée sur les ressources qui pouvaient l'aider à accomplir un aussi vaste dessein. A son début, et quand elle était encore à l'état de projet, elle n'en avait aucune; mais son esprit de prosélytisme lui en garantissait de certaines, et elles ne manquèrent pas en effet de lui arriver successivement et avec abondance, grâce aux démarches et aux instances auxquelles elle ne craignit pas de recourir.

Le premier moyen qu'elle employa pour assurer le succès de son œuvre fut de se couvrir du manteau de la charité. Elle osa travestir cette belle vertu, qui jamais ne fit servir qu'au bien ses ingénieuses combinaisons; mais ce fut à l'ignorance et à l'esprit du mal qu'elle demanda ce que, pour atteindre son but, elle ne pouvait espérer puiser qu'à cette double source. Elle l'obtint; car que n'obtient-on pas quand il s'agit d'ouvrir de plus en plus la voie large, de favoriser l'incrédulité, de flatter les passions et d'amoindrir le règne de Jésus-Christ sur la terre? Et aujourd'hui même, si son œuvre a pris des proportions qui la font triompher et lui promettent un succès plus grand encore, ce n'est que par suite de la faveur attachée chaque jour de plus en plus à ce genre de quête.

Qui le croirait, N. T. C. F., si une trop triste réalité ne nous l'attestait? Cette pro-

(58) *Lingua ignis est, universitas iniquitatis..... inflammat rotam nativitatis nostræ, inflammata a gehenna, inquietum malum... plena veneno mortifero.* (*Jac.*, III, 6, 8.)

pagande infernale est soudoyée et puissamment aidée par des dons volontaires. L'obole du pauvre, comme la faible ressource de la mendicité, comme les billets de banque du riche, viennent journellement au secours de cette machination inventée pour arracher tant d'âmes au ciel. Les uns et les autres ont été également conviés à prendre leur part d'une association qui ne travaille qu'à égarer les esprits et à corrompre les cœurs. Comme c'était à toutes les classes qu'elle prétendait s'attaquer, il était digne d'elle de vouloir que toutes aussi apportassent à la masse commune le secours qui devait servir à les entraîner toutes dans l'abîme. Ah ! N. T. C. F., nous bornerons-nous à proclamer ici la vérité que constatait autrefois le divin Sauveur des hommes, lorsqu'il disait à ses disciples : *Les enfants de ce siècle sont plus prudents que les enfants de la lumière* (59) ? Non, mais nous voulons faire ressortir à vos yeux tout ce que cette prudence, fruit de l'iniquité, a d'odieux et de pervers ? Quelle combinaison plus abominable que celle qui réunit ainsi dans une même solidarité pour le mal toutes les conditions d'une même société, qui fait que cette société se perd ainsi elle-même, et que chacun de ses membres vient s'empoisonner à une source commune, alimentée par le secours même de ceux qui lui appartiennent, et peut ainsi se dire : Ma perte vient de moi (60) ? Quelle atteinte plus grave portée à l'ordre providentiel, que celle qui détourne, pour les faire servir contre Dieu même, des biens qu'il ne nous a donnés que pour les employer à sa gloire? Quelle alliance plus monstrueuse contre la volonté divine, entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Bélial, entre la foi et l'infidélité, entre le temple de Dieu et les idoles, que celle qui fait ainsi descendre l'aumône des hauteurs de la charité pour la rabaisser, au niveau et dans la fange de la complicité, à un mal tout à la fois religieux et social (61) ?

Ah ! N. T. C. F., notre plume se refuse à vous révéler les odieux expédients mis en œuvre chaque jour pour répandre partout le désordre et l'erreur. C'est, nous ne craignons pas de le dire, l'abomination de la désolation envahissant la terre.

Et toutefois, N. T. C. F., nous n'avons fait que vous mettre sur la voie qui doit nous conduire plus loin. Non-seulement la propagande se couvre du manteau de la charité, mais elle se cache sous le masque de l'hypocrisie. Oui, c'est avec toutes les précautions d'une hypocrisie raffinée, qu'elle cherche à exercer son influence et à répandre son poison. Comment, en effet, oserait-elle se présenter, soit aux populations, soit aux individus, en portant sur le front le stigmate d'ennemi acharné de la religion, de la société et de bonnes mœurs ? Quelque avancée que soit la corruption de notre époque, il y a encore dans les esprits et dans les cœurs un instinct de bien et de vertu qui fait reculer devant le mal lorsqu'il se présente avec toutes les couleurs qui lui sont propres. Aussi est-ce sous les dehors de l'amour du vrai, d'un désir sincère de dissiper les ténèbres qui peuvent encore obscurcir la vérité, d'un patriotisme ardent, que les agents de cette œuvre déplorable s'insinuent et se glissent jusque dans l'intérieur des familles et sous les toits hospitaliers où ils peuvent pénétrer. Leur tâche n'est bien remplie, et ils ne méritent l'approbation de ceux dont ils sont les émissaires, que lorsqu'ils ont pu parvenir à donner le change sur les sentiments qui les animent. Plus ils abusent de la crédulité, plus ils en imposent à la légèreté et à l'irréflexion, plus ils réussissent à se revêtir des apparences d'un apostolat salutaire pour les populations, mieux ils entrent dans les pensées de l'association à laquelle ils appartiennent. La conduite qu'ils doivent tenir leur a été tracée sur le trop fameux adage de celui dont ils ont hérité la haine irréconciliable contre le ciel : ***Mentez, mentez, il en restera quelque chose.*** Le principe de la propagande que nous avons si à cœur de vous faire bien connaître, est calqué sur cette autre maxime non moins condamnable : ***Trompez, trompez, revêtez-vous de toutes les nuances du prosélytisme pour le bien, et vous en recueillerez toujours quelque fruit.***

Que vous en semble, N. T. C. F.? Et ne croyez pas qu'il y ait là de notre part une exagération de l'imagination, une invention de notre zèle. S'il était besoin de preuves à l'appui de nos considérations, il nous serait facile de vous en fournir. Cette hardiesse à se proposer comme apôtre du bien, quand on n'est que l'apôtre du mal, n'est pas chose si rare. Chaque jour nous en avons de tristes témoignages sous les yeux. Consultez ces hommes qui n'avaient pas encore abjuré tout à fait la foi de leurs ancêtres, quand des ouvrages entachés d'hérésie et d'attaques contre la religion leur ont été proposés comme des ouvrages instructifs, ils vous diront par quelles séductions perfides on a abusé de leur ignorance. Interrogez ces chefs d'ateliers auxquels on s'est adressé pour solliciter l'autorisation de laisser vendre ou offrir à leurs ouvriers maintes et maintes brochures, et vous les entendrez vous donner l'assurance qu'on leur a présenté ces pages envenimées comme devant les consoler de leurs fatigues. Demandez à ces jeunes gens qui naguère encore recueillaient la vérité de la bouche de leurs pasteurs, dans de simples et utiles le-

(59) *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.* (*Luc.*, XVI, 8.)

(60) *Perditio tua ex te, Israel.* (*Ose.*, XIII, 9.)

(61) *Quæ enim participatio justitiæ cum iniquitate? Aut quæ societas luci ad tenebras? Quæ autem conventio Christi ad Belial? Aut quæ pars fideli cum infideli? Qui autem consensus templo Dei cum idolis.* (II *Cor.* VI, 14-16.)

çons de catéchisme, pourquoi ils n'ont presque plus de croyances religieuses, et ils répondront que la malice trompeuse des propagateurs de mauvais livres les a initiés à l'incrédulité et les a perdus complétement. Interrogez ces mères de famille imprudentes qui ont laissé pénétrer chez elles des ouvrages dans lesquels l'innocence de leurs filles a trouvé sa perte, elles s'excuseront en vous disant qu'on les a induites en erreur par des paroles mielleuses et mensongères, que souvent même les titres des brochures qui leur étaient ainsi présentées leur avaient été expliqués dans le sens d'une morale pure et éclairée.

Et il n'y aurait pas là, N. T. C. F., une odieuse perversité! Et ce ne serait pas là un crime de lèse-société! Et on pourrait ne taxer cette manière d'agir que de ruse innocente et autorisée en quelque sorte par l'usage! Quoi! fasciner les esprits et les cœurs au point d'égarer leur sens naturel; mettre la vérité au service du mensonge; réduire la vertu, fille du ciel, à servir de suppôt au vice; faire de la pensée religieuse un échelon pour arriver plus sûrement à enlever à la religion sa couronne immortelle, pourrait ne pas être signalé comme le suprême degré, et comme l'apogée de ce que nous vous dénonçons comme odieux devant Dieu et devant les hommes!

Non, non, N. T. C. F., vous serez justes, et vous flétrirez ce moyen de propagande comme il le mérite, et nous aurons la consolation de penser que, s'il a réussi à vous tromper jusqu'à ce jour, désormais vous en ferez justice en l'éloignant de vous à toujours.

Peut-être au moins, N. T. C. F., cette propagande des mauvais livres aura-t-elle assez de confiance en elle-même et dans les apparences dont elle a su se revêtir, pour parcourir tête levée nos villes et nos bourgades? Que peut-elle avoir à craindre, puisqu'elle a si bien su prendre le masque de la vertu et de l'intérêt public? Ah! N. T. C. F., chose surprenante et qui prouve bien la puissance secrète de la conscience! elle ne peut se dissimuler à elle-même la tache qu'elle porte au front, ou plutôt c'est moins par honte que par un surcroît de perfidie qu'elle recourt à un troisième moyen, non moins odieux que les autres.

Pour mieux assurer ses conquêtes, et suivant cette pensée du divin Maître, que *tous ceux qui veulent faire le mal haïssent la lumière* (62), elle opérera dans l'ombre autant qu'elle le pourra. Voyez sa marche ordinaire. Ce n'est pas celle de tout homme qui a en vue de donner à l'entreprise ou au négoce auquel il s'est voué toute la publicité possible, dans l'intérêt même de son succès. De même qu'elle travaille dans l'ombre à organiser ses plans, à réunir ses moyens d'attaque, à aiguiser ses armes dans les collections de livres et de brochures plus mauvais les uns que les autres qu'elle amasse sans cesse, de même c'est aussi dans l'ombre, ou tout au moins par des expédients occultes, qu'elle cherche à les répandre. Ses colporteurs sont admirablement façonnés à exécuter ses intentions. Ils évitent avec soin tout ce qui serait de nature à les trop signaler à l'attention publique; ils choisissent avec discernement les occasions de distribuer ou de vendre les productions dont le dépôt leur a été confié. Le plus souvent c'est dans des entretiens particuliers, à propos d'une circonstance opportune, après avoir sondé le terrain sur lequel ils ont à marcher, qu'ils se livrent à leur infâme métier. Quelquefois c'est sous le manteau d'autres ouvrages moins mauvais, bons même peut-être, qu'ils glissent ou persuadent d'acheter ceux qu'ils tiennent tant à répandre. Dans d'autres circonstances, ils proposent des échanges qu'ils savent bien devoir les conduire au même but, et qui même leur offrent le double avantage d'enlever à leurs victimes le contre-poison qui eût pu les guérir du venin qu'elles viennent de s'inoculer.

Est-ce tout? Non. Si tous ces stratagèmes ne leur réussissent pas, il leur en reste un autre, c'est celui de sacrifier même leurs intérêts pécuniaires, dans l'intérêt d'une propagande qui sait bien les dédommager de ce sacrifice. Ils donneront donc pour rien leurs livres pestilentiels; ils les sèmeront sur les routes, dans les rues de nos villes et de nos bourgades, aux portes des maisons, partout où ils espéreront qu'ils pourront être recueillis. Tous les moyens leur sont bons pour parvenir à leur but. Et comment ne réussiraient-ils pas ainsi à en écouler en grand nombre? Comment ceux qui sont exposés de la sorte à une tentation presque importune pourraient-ils y résister? Ils la rencontrent sur leur chemin, ils se heurtent sans cesse avec elle; ces livres pervers viennent en quelque sorte se mettre d'eux-mêmes entre leurs mains.

Voilà le grand malheur de notre temps, voilà la plaie de nos jours, voilà ce qui fait la honte de notre siècle. Tel est l'esprit de propagande en ce genre, qu'il n'est pas de pauvre population, de condition obscure, d'ouvrier travaillant chaque jour à la sueur de son front, d'enfant à peine arrivé à l'âge de la première adolescence, qui puisse y échapper. Il y a là un je ne sais quoi que tous les anathèmes des divines Ecritures n'ont pas prévu, tant cet art infâme a quelque chose de dégradant pour l'humanité.

III. Un dernier mot nous reste à dire sur cette importante matière, N. T. C. F., et ce n'est peut-être pas le moins grave. Nous avons le désir d'exciter votre zèle, de vous montrer vos devoirs et de vous indiquer, sinon de vous développer, les remèdes qu'il faudrait apporter à ce mal formidable. Hélas! en serions-nous donc arrivés à ces temps prédits par le grand Apôtre, où, les hommes ne pouvant plus souffrir la sainte

(62) *Omnis enim qui male agit odit lucem.* (*Joan.*, III, 20.)

doctrine, et ayant une extrême démangeaison d'entendre et d'accueillir ce qui les flatte, auront recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs désirs, et, fermant l'oreille à la vérité, ne l'ouvriront plus qu'à des fables (63). Oh! non, nous avons la confiance que la vérité n'a pas perdu tout empire sur vos esprits; non, vous n'êtes pas encore tombés dans cette indifférence profonde à l'égard du mal; non, toute énergie n'est pas éteinte dans vos cœurs. Mais, laissez-nous vous le dire, pourquoi la plaie que nous venons de vous découvrir semble-t-elle s'élargir de jour en jour, si ce n'est parce qu'on ne tente pas de la cicatriser? Pourquoi tant d'audace et un si coupable envahissement de la part de la propagande des mauvais livres? sinon parce qu'on ne lui oppose que de stériles gémissements. Que nous pleurions sur tant d'incrédulité et de détestables passions, fruit de ce torrent de lectures perverses, je le comprends; des larmes de sang suffiraient à peine à un si grand malheur. Mais les criminels auteurs de tant de ravages se rient de nos larmes en présence de leurs succès sans cesse croissants; ils insultent à notre douleur par de nouveaux efforts, hélas! trop faciles à tenter pour centupler leur réussite. Et si nous n'avons que la résistance de notre douleur et de notre confusion à leur opposer, bientôt leur règne sera assuré sur la terre.

Ah! N. T. C. F., nous vous convions, au nom de vos plus chers intérêts, à réunir tous vos efforts contre un ennemi qui n'est au fond si redoutable que parce qu'on lui laisse trop de liberté d'action.

Et d'abord il faut savoir envisager en face le danger qui nous menace, il faut le connaître pour pouvoir le combattre; il faut l'examiner, il faut y réfléchir pour pouvoir bien comprendre à quel point il est redoutable. Mais que voyons-nous? On ne se met même pas en peine d'apprécier la véritable situation des choses à cet égard. Il semblerait vraiment qu'on appréhende de la connaître. On jette nonchalamment un voile sur ce qui se passe autour de soi. Des fruits de mort se cueillent à chaque instant sur cet arbre de la science du mal, et on détourne les yeux.

Cependant il suffirait de considérer attentivement ce qui existe pour en être effrayé. Tout esprit sage, toute intelligence mûre et élevée ne pourrait s'arrêter quelque peu à la cause de tant de démoralisation sans se dire : elle est tout entière dans la diffusion si habilement organisée des mauvais livres. Aussi n'hésiterions-nous pas à regarder ce mal comme à demi guéri déjà, si l'on avait le courage d'examiner ce qui se passe, sous ce rapport, dans notre société d'aujourd'hui, et de s'en rendre compte.

O vous tous qui êtes des victimes de ce torrent dévastateur, qui avez approché si imprudemment vos lèvres de cette coupe empoisonnée, et qui avez laissé au fond, en échange de ce que vous en avez reçu, votre foi, votre innocence, vos espérances d'immortalité, est-ce que votre expérience ne vous éclairera pas enfin? Et vous qui êtes sur le bord du précipice, qui déjà avez ressenti les premières atteintes de ce vertige qui s'empare de ceux qui cèdent à cette terrible tentation, n'ouvrirez-vous pas les yeux? Il vous serait si facile de mépriser ce qui aujourd'hui peut-être vous enchante! Et vous qui avez à veiller sur des êtres si chers qui dépendent de vous, qui sont confiés par le ciel à votre sollicitude, ayez seulement le courage de quelques instants de réflexion, et vous tremblerez pour votre responsabilité!

Au courage de la réflexion succéderait instantanément celui d'une volonté forte pour opposer une digue à cette mer sans cesse montante. Et, en effet, cette volonté ne serait pas moins nécessaire pour arriver à détruire le mal dans sa source. Ce qui enhardit chaque jour le succès de l'œuvre que nous combattons, c'est que presque aucune barrière n'est opposée à l'envahissement de ses émissaires. Il est vrai, et nous aimons à le reconnaître, l'autorité civile, sagement inspirée, a déjà pris des mesures sévères pour prévenir ou réprimer ce scandaleux commerce, mais ces efforts d'un pouvoir tutélaire seront impuissants à conjurer tout le mal, si, dans la sphère de votre influence, selon la mesure de votre énergie, vous ne joignez vos efforts aux siens. Or que voyons-nous, au contraire? Ceux-là même qui déplorent la mission des messagers du mensonge et de l'immoralité, qui en craignent les tristes conséquences, n'osent prendre aucun moyen pour empêcher leur circulation, ou exercer une heureuse influence sur ceux qu'ils voudraient en préserver. Toutes les portes leur sont ouvertes, toutes les voies sont libres pour eux; si leurs ruses de métier sont découvertes, on en garde le secret pour soi. On ne pense même pas, par un esprit de charité ou de simple complaisance, à en avertir un voisin ou un ami. On les voit circuler sur nos places publiques, sur nos grands chemins, on les suit dans leurs pérégrinations incessantes, et on ne s'occupe pas de les signaler. On converse avec eux, et on ne s'en alarme pas. Est-ce là, je vous le demande, de la véritable foi, de la fraternité bien entendue, de la tolérance vraiment chrétienne? Est-ce là bien comprendre les besoins de la religion et du pays? Est-ce là porter quelque intérêt à l'Église de Jésus-Christ, la regarder comme sa vie, l'affectionner comme sa mère? Eh quoi! ces livres, ces brochures, ces libelles que vous voyez vendre, que

(63) *Erit enim tempus, cum sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus; et a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur.* (II *Tim.*, IV, 3, 4.)

vous coudoyez du bras, que vous heurtez peut-être du pied, vont perdre vos frères en Jésus-Christ, vos concitoyens, vos amis, et vous ne feriez pas une démarche pour vous opposer à leur ruine? Les doctrines que renferment ces livres sont des doctrines subversives de tout dogme, de toute morale chrétienne, de toute hiérarchie catholique, de toute innocence du cœur, de tout principe d'ordre, et vous ne vous remuez pas pour en arrêter la diffusion! Ils sont pleins d'injures et de calomnies contre l'Eglise qui vous a nourris de son lait, reçus au nombre de ses enfants, et vous restez impassibles et indifférents? Ah! est-ce là du courage, de la noble énergie, de la délicatesse même? Est-ce là être ami de vos amis, frère de vos frères, concitoyen de vos concitoyens, et surtout chrétien, fils de Dieu, héritier du ciel, cohéritier de Jésus-Christ?

Mais nous voudrions plus encore, N. T. C. F., car on ne peut rien vouloir de trop quand il s'agit d'un si grand mal, nous voudrions que non-seulement on opposât une barrière à ces lectures perverses, mais qu'on les combattît par des moyens analogues à ceux que la propagande des mauvais livres emploie pour répandre leur poison.

Ici, N. T. C. F., vous avez deviné le vœu de notre paternelle sollicitude, et déjà vous avez nommé les bons livres comme le meilleur et le plus efficace remède contre la diffusion des mauvais.

Notre cœur, en effet, depuis le jour où il conçut la pensée d'ouvrir des bibliothèques paroissiales dans l'intérêt de la conservation des croyances religieuses et des bonnes mœurs, n'a cessé de former les plus ardents désirs pour que cette œuvre prît un large développement dans notre diocèse. Déjà, nous aimons à le reconnaître, elle a fait des progrès, mais ces progrès ne sont pas en proportion de ceux que fait chaque jour l'œuvre des mauvais livres. Ah! c'est qu'il ne suffit pas, pour combattre ceux-ci d'avoir en réserve, dans quelque dépendance de sacristie ou dans quelque lieu spécial, un certain nombre de bons ouvrages qui se distribuent à certains jours et à certaines personnes favorablement disposées pour la religion; c'est la propagande des bons livres qu'il faut organiser contre la propagande des mauvais. C'est une œuvre tout entière, et qui ne peut s'opérer que grâce à de généreux efforts. Et voilà pourquoi, il y a un instant encore, nous faisions appel au courage et à l'énergie de tous. Ah! c'est que pour compenser la faiblesse qui, jusqu'à ce jour, a donné tant d'encouragement à l'œuvre adverse, il faut une persistance qui, comme la sienne ne se relâche pas, qui invente sans cesse de nouveaux moyens de succès, qui combine ses ressources, qui ne recule pas devant les obstacles, qui envisage toujours le succès comme récompense de ses travaux.

La propagande des bons livres, N. T. C. F., voilà donc ce que nous voudrions par dessus tout, à une époque où tout semble favoriser la diffusion des mauvais livres. Voilà le grand acte de courage que nous désirerions voir porter comme défi aux criminels projets de ceux qui veulent perdre la religion et les mœurs par de coupables libelles. Voilà le mot d'ordre de la sainte croisade qu'il est si urgent d'entreprendre contre un ennemi déclaré de l'autel et de l'Eglise. Si ce mot est bien compris, nous sommes sauvés. Il est le plus sûr garant de la sauvegarde des croyances religieuses de nos populations, il renferme des trésors de joie pour l'Eglise de Jésus-Christ, de douces consolations pour le pasteur des âmes, d'ordre et de paix au point de vue social.

Toutefois cette sainte propagande demande un ensemble de moyens et d'épreuves combinés avec soin, foi et intelligence. Aussi à l'œuvre de l'association des bons livres, déjà établie dans notre diocèse, voudrions-nous voir se joindre celle du colportage des bons livres qui, dans quelques diocèses, a produit les plus heureux résultats. Réunies, ces deux œuvres se prêteraient un mutuel appui, et formeraient un rempart inexpugnable contre les tentatives des ennemis de la foi.

Nous conjurons tous les hommes de cœur et d'intelligence de faire cause commune avec nous dans cette guerre déclarée contre la propagande des mauvais livres. Nous leur demandons avec instances de nous prêter l'appui de leurs efforts, de leur influence, de leur parole, de leur position sociale. Il s'agit de tout pour nous, puisqu'il s'agit de nos traditions de foi et d'honneur, traditions qui sont toute la force et toute la gloire de notre France. Qu'ils suppléent à ce que nous ne pouvons pas toujours par nous-même dans la réalisation de ce plan de campagne contre nos ennemis. Qu'ils soient, suivant la belle pensée de l'apôtre saint Paul, qu'ils soient notre lettre auprès des populations qu'ils habitent, lettre écrite dans les cœurs, reconnue et lue de tous, lettre tracée non avec de l'encre, mais avec l'esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair qui sont dans leurs cœurs (64).

Quelle plus belle œuvre que celle-ci, puisqu'elle est destinée à réunir toutes les âmes dans une même foi, tous les esprits et tous les cœurs dans l'amour d'un même Seigneur et dans la fidélité aux obligations d'un même baptême. *Una fides, unus Dominus, unum baptisma.* (*Ephes.*, IV, 5.)

Heureux, N. T. C. F., si nous avons pu

(64) *Epistola nostra vos estis, scripta in cordibus nostris, quæ scitur et legitur ab omnibus hominibus: manifestati quod epistola nostra estis Christi, ministrata a nobis, et scripta non atramento, sed Spiritu Dei vivi: non in tabulis lapideis, sed in tabulis cordis carnalibus.* (II *Cor.*, III, 2, 3.)

être compris de tous, pauvres et riches, petits et grands, instruits et ignorants! Heureux si, par notre zèle et notre sollicitude, nous parvenons à éteindre parmi nous le foyer des mauvais livres, principe de toute révolte contre le ciel et de tout mauvais esprit même sur la terre!

Donné à Soissons, le 25 janvier 1854.

XI. LETTRE PASTORALE

SUR L'AMOUR POUR L'ÉGLISE CATHOLIQUE ROMAINE.

Il y a peu de semaines encore, nos très-chers Frères, l'Eglise catholique donnait au monde un grand et beau spectacle. Au moment même où toutes les pensées semblaient se concentrer exclusivement dans la sphère des événements politiques, elle commandait à toutes les intelligences, elle dominait toutes les âmes et tenait l'univers tout entier suspendu à sa parole. Malgré les absurdes prévisions d'une philosophie mensongère qui s'était plu à proclamer la ruine prochaine du christianisme, et à tracer même à l'avance son épitaphe, elle déployait toutes les pompes et toute l'énergie de son autorité souveraine. Du sein même des populations les plus endormies du sommeil de l'indifférence en fait de pratique religieuse, elle provoquait les élans les plus touchants et les plus enthousiastes: partout où il y avait des cœurs chrétiens, on entendait retentir des hymnes de joie, de louange et de douce confiance en celle qu'une définition dogmatique descendue du haut de la chaire de Pierre venait de proclamer *Immaculée*.

Chose étonnante! et tout cela s'accomplissait sans efforts, sans autre opposition que l'opposition naturelle et inévitable du mal contre le bien, par le seul fait de cette puissance secrète sur les cœurs bien nés, qui est le privilége distinctif de l'Eglise catholique romaine! Et ces manifestations si consolantes pour la religion ne paraissaient même surprendre, ni ceux qui s'y livraient par suite d'un instinct irrésistible, ni ceux qui eussent voulu en quelque sorte y échapper, ni ceux qui refusaient d'y prendre part: c'était comme un réseau invisible qui enveloppait toutes les classes, toutes les conditions, tous les âges, toutes les positions de la vie!

Vous l'avez ressentie vous-mêmes, N. T. C. F., cette mystérieuse influence de l'action de l'Eglise catholique sur les âmes chrétiennes, et qu'il nous soit permis de le dire ici bien haut pour l'édification de tous, pour votre gloire et notre consolation personnelle, vous avez été des premiers à arborer l'étendard de Marie Immaculée, et les plus empressés à lui témoigner les sentiments d'allégresse et d'amour que devait lui attirer de toutes parts le glorieux titre dont l'Eglise venait de la mettre solennellement en possession. On vous a vus rivaliser avec les parties de notre belle France les plus anciennement et les plus authentiquement dévouées au culte de la très-sainte Vierge. Vous avez, dans cette imposante circonstance, donné des témoignages de foi qui n'auront échappé ni à l'attention des évêques réunis dans la ville éternelle pour assister au plus grand événement de ce siècle, ni à celle du pontife suprême, chef visible de l'Eglise, l'immortel Pie IX. Un regard de sa haute et souveraine sollicitude, une bénédiction toute spéciale, puisée à la source de son inépuisable tendresse, en auront été de sa part la récompense, nous en avons la douce confiance! Ah! puisse cette bénédiction si précieuse, en se répandant sur vous, avoir fécondé et développé dans vos cœurs cet amour profond, filial, énergique et inépuisable pour la sainte Eglise catholique romaine, avec lequel tout est vie, et sans lequel tout est mort dans la traversée de ce pèlerinage qui doit nous conduire au ciel!

Tel est, N. T. C. F., le vœu que notre cœur paternel aime à former à la suite de cette mémorable circonstance, dont le souvenir ne pouvait manquer tout naturellement d'être comme notre entrée en matière au début des enseignements que nous vous devons à l'approche de la sainte quarantaine.

Et pourquoi, quand l'occasion nous en est si favorablement offerte, ne nous attacherions-nous pas aujourd'hui à vous inspirer ce sentiment d'amour tendre et fort pour l'Eglise catholique romaine, en vous exposant les motifs les plus propres à lui attacher vos cœurs, en vous montrant en même temps la nécessité de cet amour, pour recueillir tous les bienfaits qu'elle a mission de répandre sur vous?

N'est-elle pas digne, en effet, de votre amour, cette Eglise que saint Bonaventure nous représente comme réunissant tous les degrés et tous les genres de beautés? « L'Eglise, dit ce saint docteur, est belle par la plénitude de sa foi, plus belle par l'espérance, parfaitement belle par la charité; elle est belle dans ceux qui commencent, plus belle dans ceux qui avancent, parfaitement belle dans les parfaits; elle est belle dans tous les états de la vie chrétienne, belle dans les liens du mariage, plus belle encore dans le veuvage, parfaitement belle dans la virginité (65). »

Et d'ailleurs, ne serait-ce pas vous avoir mis par avance en possession du royaume des cieux, que de vous avoir appris à aimer l'Eglise de Jésus-Christ, puisque, suivant la pensée d'un grand saint, le royaume des cieux, c'est l'Eglise elle-même (66).

(65) Pulchra est Ecclesia plena fide, pulchrior spe, pulcherrima charitate; pulchra in incipientibus, pulchrior in proficientibus, pulcherrima in perfectis; pulchra in conjugatis, pulchrior in viduis, pulcherrima in virginibus. (S. Bonav., serm. 6 *in Rogat.*)

(66) Regnum cœlorum... sancta Ecclesia est. (S. Bruno.)

Et, quand nous vous disons, N. T. C. F., que c'est pour vous un devoir d'aimer l'Eglise romaine, ce ne sont pas seulement nos propres pensées, nos propres sentiments que nous cherchons à faire passer dans vos cœurs ! Ah ! sans doute, nous lui avons voué toute notre existence, nous ; nous l'affectionnons de conviction profonde et avec une tendresse qui, nous nous en faisons gloire, débordera, s'il nous est permis de parler ainsi, de notre âme dans tous les actes de notre administration, jusqu'au terme de notre épiscopat ; mais, peut-être nos impressions personnelles ne suffiraient-elles pas pour vous pénétrer des mêmes émotions : ce sont les pensées des docteurs mêmes de cette Eglise, appelée par saint Paul le *soutien et la colonne de la vérité*, « *columna et firmamentum veritatis* (I *Tim.*, III, 15), » que nous voulons vous apporter en témoignage de la douce obligation qui vous est faite de l'aimer.

Or, si nous consultons quelques-uns de ceux qui ont écrit sur ce sujet avec plus de profondeur et d'élévation, nous y trouvons d'admirables idées qui résument en peu de mots tous les titres qui doivent assurer à l'Eglise notre tendresse.

Saint Augustin, dont le cœur fut d'autant plus ardent pour elle qu'il avait été longtemps séparé de son sein, nous dit que c'est avec toute justice que l'Eglise catholique est appelée la mère véritable des chrétiens : *Merito Ecclesia catholica mater christianorum.* (S. Aug., *De moribus Ecclesiæ*, c. 30.)

Saint Irénée, auquel ses luttes énergiques contre les hérétiques de son temps, ont mérité l'honneur d'être un des défenseurs les plus généreux de la cause de l'Eglise, l'appelle le flambeau qui porte partout la lumière de Jésus-Christ (67).

Enfin, Théodoret nous apprend que le salut de l'âme, ce souverain bien de l'homme, cet unique nécessaire, selon la parole de Jésus-Christ lui-même, ne peut se puiser qu'à la source de l'Eglise, et, par conséquent, que c'est à elle qu'appartiennent non-seulement les destinées du monde, mais encore les destinées de chacun de nous en particulier (68).

Quel plus magnifique exposé de tout ce qui peut recommander l'Eglise catholique à notre amour que cette triple dénomination de mère, de lumière et de salut des chrétiens ! Où trouver des motifs plus sérieux et plus forts de lui vouer tout notre cœur ?

L'Eglise catholique est notre mère ! c'est-à-dire que, suivant un admirable développement de cette même pensée par saint Cyprien, nous sommes le fruit de ses entrailles, nous avons été nourris de son lait maternel, c'est son souffle et sa vie qui nous animent pendant les années que nous avons à passer dans cette vallée de larmes (69), de sorte que c'est en elle, et en elle seulement, que nous pouvons trouver tout ce qui nous est nécessaire et utile, soit au point de vue spirituel, soit sous le rapport de notre existence morale et sociale (70).

Admirable fécondité de l'Eglise catholique romaine, qui, en qnalité de mère, pourvoit à tout ce qui concerne ses enfants, règle tout pour leur plus grand bien, trace à chacun sa ligne de conduite, a pour tous les remèdes les maux qui leur conviennent, épanche sa bienfaisante sollicitude dans le cœur des uns et des autres, suivant leurs besoins et leur position, se donne tout entière, et sans jamais s'épuiser, au premier comme au dernier, au plus petit comme au plus grand !

N'est-ce pas ainsi, N. T. C. F., que chaque jour on la voit à l'œuvre, remplissant sa mission de mère avec un dévouement et une persévérance de charité qu'aucune parole humaine ne saurait rendre.

Dans notre siècle de froid et exclusif attachement à tout ce qui est matériel et passager, N. T. C. F., nous n'admirons que ce dont nos yeux sont frappés, ou ce qui nous procure un bien-être sensible : nous réservons notre enthousiasme et notre vie de cœur pour tout ce qui ne retentit qu'à notre existence extérieure ; c'est un des caractères les plus distinctifs, comme aussi, nous ne craignons pas de le dire, un des malheurs les plus grands de notre époque. Mais si nous consentions quelquefois à faire trêve avec nos pensées charnelles, et à nous laisser initier à une sphère d'idées plus élevées, et surtout plus chrétiennes, nous comprendrions bien mieux encore tout ce que cette maternité de l'Eglise répand à tout instant d'inappréciables bienfaits sur la famille, sur les individus et sur la société elle-même.

Son action se fait sentir à tous les âges, à tous les sexes, à tous les degrés des diverses conditions humaines.

Quelle est cette douce influence qui sait prendre toutes les formes, qui devient, au besoin, enfantine en quelque sorte avec les petits enfants, forte avec les jeunes gens, calme avec la maturité de l'âge, bénigne et rassurante avec la vieillesse ; qui ne consulte pas seulement les besoins et le tempérament du corps, mais encore, et bien plus, les besoins et le tempérament de l'esprit et du cœur ? Ne reconnaissez-vous pas à tous ces caractères la sollicitude de l'Eglise, soit dans son enseignement, soit dans ses conseils et sa direction ?

De qui vient cette doctrine intelligente qui assigne à chacun, d'une manière précise, le rang qu'il doit occuper dans l'inté-

(67) Et hæc est lucerna Christi, bajulans lumen. (Iren., *Adv. hæres.*)

(68) Salus per Ecclesiam pervenit. (Theodoret.)

(69) Ecclesiæ fetu nascimur, illius lacte nutrimur, spiritu ejus animamur. (S. Cypr., *De unitate Ecclesiæ.*)

(70) Ecclesia tantummodo catholica potest unicuique prodesse. (S. Aug., *De fide, ad Petr.*)

rieur de la famille ; mettant au centre la femme comme le lien, et pour ainsi dire l'âme de la société intime que le mariage y a formée ; à la tête le mari, pour y être le premier, non par la domination, mais par l'empire plus assuré d'un amour prévenant et tendre; attribuant aux pères et mères l'autorité, mais avec la charge de la sollicitude et des sages tempéraments de l'affection ; imposant aux enfants le rôle de la soumission et de la piété filiale, enfin, unissant les frères entre eux par le sentiment du respect mutuel, et de la charité chrétienne plus encore que par les liens du sang ?

Par qui nous est donnée cette doctrine intelligente ? Est-ce par cette vaine et orgueilleuse philosophie qui, ne se nourrissant que de froides utopies, ne peut offrir à ses partisans que des promesses fallacieuses ? Ou bien n'est-ce pas uniquement par les enseignements de l'Eglise catholique ?

Ah! qui pourrait hésiter à reconnaître dans ce bonheur des familles, dans ces éléments de vie intime qui les alimentent, les heureux fruits de la direction qui leur est donnée par l'Eglise? La philosophie antireligieuse, dont saint Paul a si bien dépeint les divers caractères dans son Epître à Timothée, s'aime trop elle-même, vit trop en dehors de toute affection et de toute paix, pour produire autre chose qu'une science mensongère qui ne peut conduire à celle de la vérité (71).

Laissez-nous vous le demander encore, N. T. C. F., qui est-ce qui, dans les diverses conditions de dépendance et d'autorité qui forment l'ordre social, fait envisager à chacun, sous son véritable point de vue, celle où il a été placé par la Providence? qui est-ce qui apprend aux serviteurs, non la nécessité de l'obéissance, mais la douceur d'un devoir rempli par vertu ; aux maîtres le secret de commander plus en vue du maître commun de tous les hommes que d'un droit acquis par position ? quelle est la loi qui puisse aider à faire ce qu'elle prescrit? n'est-ce pas cette loi toute maternelle de l'Eglise qui s'impose par la persuasion bien plus que par l'autorité ?

Enfin, où trouve-t-on, suivant la pensée de saint Augustin, cette règle sûre et invariable qui fixe d'une manière non équivoque les rapports sociaux, qui détermine à qui est dû l'honneur, à qui l'affection, à qui le respect, à qui la crainte, à qui la consolation, à qui l'avertissement charitable ou sévère, à qui l'exhortation, à qui le reproche, à qui la peine ; qui montre comment on ne doit pas tout à tous, mais comment aussi on doit à chacun la charité et l'amour, comment à l'égard de chacun on doit éviter l'injustice et l'injure (72) ? N'est-ce pas dans le sein de l'Eglise catholique romaine ?

N'est-ce pas elle qui possède, plus que tout autre, le talent de combler de caresses, quand elle a pu les ramener à elle, ses enfants égarés, et de leur témoigner toute la joie que lui inspire leur retour, sans rien retrancher à ceux qui lui sont restés fidèles ?

N'est-ce pas elle qui, selon le même saint Augustin, n'insulte jamais avec arrogance à l'ingratitude et aux erreurs de ses détracteurs ; qui sait discuter dignement et sans aigreur avec ceux qui opposent des nouveautés à l'immuable antiquité de sa doctrine, et qui n'use jamais des foudres de l'anathème qu'après avoir attendu avec longanimité et indulgence ?

Voilà, en quelques mots, comment l'Eglise catholique est mère ! Elle l'est comme Dieu lui-même est père. Sa maternité a tous les caractères de la paternité divine : elle crée, elle conserve, elle alimente, elle aime, elle s'épuise en sollicitude et en tendresse, elle gouverne, elle régit, elle influence tout, elle punit avec regret, elle aime jusque dans ses rigueurs; c'est sa nature d'être mère de tous ceux qu'elle enfante chaque jour au prix de tant de douleurs, comme c'est la nature de Dieu d'être père de tous les êtres qui lui doivent la vie : en formant son Eglise, en lui donnant le titre d'épouse, en se l'assimilant par l'effusion même de tout son sang, Jésus-Christ a voulu qu'elle ne vécût que de sa vie, qu'elle ne vît que par ses yeux, qu'elle ne parlât que par sa bouche, qu'elle n'aimât que par son cœur, qu'elle ne respirât que par le souffle de son âme, qu'elle ne sentît que par ses entrailles; de sorte que sa maternité ressort même de sa constitution, et, s'il est permis de parler ainsi, elle fait partie de son essence. Aussi saint Cyprien, écrivant sur l'unité de l'Eglise, a-t-il une admirable pensée qui se rapporte parfaitement au sujet que nous traitons : il nous dit que quiconque ne regarde pas l'Eglise catholique comme sa mère et ne l'aime pas à ce titre, ne peut avoir Dieu pour père (73) ; tant il est vrai que cette maternité de l'Eglise est tout pour nous, N. T. C. F., et que ne pas l'aimer, c'est demeurer dans la mort ! *Qui non diligit, manet in morte.* (I *Joan.*, III, 14.) Et l'on pourrait, sans craindre de se tromper, dire de l'Eglise ce que le grand Apôtre, dans l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ, disait à ses chers disciples de Corinthe : *Si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ, qu'il soit anathème.* « *Si quis non*

(71) *Erunt homines se ipsos amantes, cupidi, elati, superbi... sine affectione, sine pace... semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes.* (II *Tim.*, III, 3.)

(72) Quibus honor debeatur, quibus affectio, quibus reverentia, quibus timor, quibus consolatio, quibus admonitio, quibus cohortatio, quibus objurgatio, quibus supplicium, sedulo dans... ostendens quemadmodum non omnibus omnia, et omnibus charitas, et nulli debeatur injuria. (S. Aug., *De moribus ecclesiast.*, c. 30.)

(73) Habere non potest Deum Patrem, qui Ecclesiam non habet matrem. (*De unitate Ecclesiæ.*)

amat Jesum Christum, sit anathema.» (I *Cor.*, XXVI, 22.)

Que dire, après cela, de ceux qui non-seulement n'aiment pas l'Eglise catholique leur mère, mais qui la déshonorent par leur infidélité, qui l'affligent par leurs résistances incessantes à ses prescriptions et à ses conseils, qui n'ont pas le courage de la défendre contre les attaques calomnieuses et injurieuses dont elle est si souvent l'objet, qui la persécutent même par leurs écrits ou par leurs actes, qui s'en font les ennemis déclarés, sans autre motif que la flétrissure dont elle frappe le débordement de leurs mauvaises passions, les pernicieux écarts de leurs libres pensées, les monstrueuses aberrations de leur esprit erroné, et la dangereuse influence qu'ils cherchent à exercer sur les ignorants et sur les faibles? N'y a-t-il pas là de leur part ingratitude monstrueuse envers une mère qui, dans leur enfance et leur première jeunesse, les a comblés des témoignages les plus tendres de sa sollicitude? Aveuglement condamnable aux yeux mêmes de la saine raison, abus flagrant d'un talent que l'Eglise elle-même a alimenté, développé et vivifié par l'enseignement de sa doctrine.

Ah! du moins, vous tous, N. T. C. F., que l'Eglise catholique romaine peut encore compter au nombre de ses enfants fidèles, ou qui, sans l'être en tout point, comprenez encore ce que vos cœurs lui doivent, n'oubliez pas les gémissements que coûtent à votre mère tant de délaissements, suivant le conseil que vous donne l'Esprit-Saint : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris* (*Eccli.*, VII, 29), que vos regards se tournent quelquefois vers elle pour la consoler dans sa douleur; votre amour sera pour elle un ample dédommagement, et pour vous-mêmes une source de bénédictions qui vous mériteront de goûter de plus en plus combien il est doux d'aimer tendrement l'Eglise catholique.

Ne serait-ce pas d'ailleurs, N. T. C. F., nous priver du plus précieux avantage dont nous puissions jouir ici-bas, que de ne pas aimer l'Eglise catholique romaine? Car elle est, avons-nous dit, le flambeau mystérieux qui répand la lumière de Jésus-Christ. Or, comment ce flambeau nous éclairera-t-il, si nous ne goûtons pas sa clarté vivifiante, si, au lieu de la rechercher, nous en détournons les yeux, si nous la regardons comme incommode; si, en un mot, semblables à ceux dont parlait Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, nous sommes du nombre de ceux qui préfèrent les ténèbres à la lumière, par suite de ce que leurs œuvres sont mauvaises (74)?

L'Eglise est notre lumière de bien des manières : elle l'est d'abord par son enseignement doctrinal, suivant la belle pensée de saint Irénée : Partout l'Eglise catholique porte et annonce la vérité (75). Cet enseignement ressort de ses dogmes, de sa tradition, de sa morale, des ouvrages de ses docteurs, de ses décisions solennelles et privées; mais, pour profiter de ces lumières, il faut aimer l'Eglise; car comment adhérera-t-il à la doctrine renfermée dans ces divers trésors, celui qui, n'aimant pas l'Eglise, dédaignera d'y puiser, empoisonnera même ces canaux sacrés, destinés à faire arriver la vérité jusqu'à lui, par les préjugés et les malignes interprétations auxquelles je ne sais quel entraînement de passions ou quelle faiblesse de caractère le rendront chaque jour accessible? Comment supposer que, ne ressentant dans son cœur aucune émotion de sympathique tendresse à l'égard de cette sainte Eglise, il ira s'adresser à elle ou à ses représentants pour éclaircir ses doutes, s'il en a, trouver la solution des objections qui surgissent sans cesse en lui, guérir ses plaies morales, s'il est atteint de quelques-uns de ces maux secrets auxquels la jeunesse n'échappe guère, de nos jours surtout? Ah! combien de cœurs se sont enfoncés de plus en plus dans l'abîme et se sont peut-être fermé toute voie de retour, pour n'avoir pas, au début, recouru par sentiment de tendresse à ces lumières de l'Eglise? Combien d'âmes élevées, douées d'une sensibilité d'élite, faites pour le bien, dignes de le goûter et de le pratiquer généreusement, se sont peu à peu façonnées à l'erreur, pour n'avoir pas appris suffisamment à aimer l'Eglise, quand elles étaient à l'âge où il est si facile et si doux d'aimer!

Nous en appelons ici à la sollicitude des parents et des maîtres, et nous les en adjurons au nom de tout l'avenir de ceux que la Providence a confiés à leur garde, qu'ils nous disent, la main sur la conscience, s'ils n'ont rien à se reprocher sur ce point si important!

Mais n'est-ce que par son enseignement doctrinal que l'Eglise catholique est notre lumière? Son histoire n'est-elle pas encore un des rayons les plus lumineux qui s'échappent sans cesse de ce flambeau sacré pour éclairer, échauffer et vivifier le monde. Que de connaissances sûres, que de leçons salutaires, que de sages conseils n'arrivent point à l'esprit et au cœur de l'homme intelligent et de bonne volonté, par l'étude ou seulement par la lecture attentive des annales de l'Eglise! Quelle source féconde d'instructions solides, de solutions certaines, d'éclaircissements providentiels qui guérissent des préventions les plus enracinées, dans chacune des époques de l'histoire de l'Eglise, pour quiconque désire et veut généreusement rencontrer la vérité! Quelles jouissances ineffables, quelle satisfaction profonde, quel bien-être inexprimable pour l'âme droite et pure, dans la

(74) *Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem, erant enim eorum mala opera.* (*Joan.*, III, 19.)

(75) Ubique Ecclesia prædicat veritatem. (S. Iren., lib. I *Adv. hæres.*)

considération réfléchie des travaux incessants, des souffrances multipliées, des luttes violentes, des persécutions supportées, des victoires remportées, des palmes conquises par elle! Aussi un saint et savant abbé de Cluny s'écriait-il, dans la vivacité de son admiration et de son amour pour l'Eglise catholique: « Aimez à vous rappeler souvent que l'Eglise a pris un accroissement immense par suite de la laborieuse succession de ses diverses phases, qu'elle s'est multipliée à l'infini par ses souffrances, qu'elle a par sa patiente longanimité surmonté tous les obstacles (76). »

Mais nous vous le demandons, N. T. C. F., là où il n'y a pas de propension de cœur, de tendresse, de goût comme instinctif pour l'Eglise, là peut-il y avoir disposition à lire avec quelque fruit l'histoire de l'Eglise? Ne serait-ce pas vouloir l'impossible que de prétendre fixer sur ces pages si sérieuses et si pleines de grands événements, l'attention de ces cœurs qui n'ont jamais ressenti le moindre amour pour elle; de ces esprits qui, loin de l'admirer et de se plaire à en tirer des enseignements utiles pour la direction et l'emploi de leur génie, n'ont été chercher leurs connaissances que chez ses détracteurs les plus obstinés?

Comment croire que l'on puisse se sentir porté à prendre pour règle de ses appréciations, au point de vue des événements du siècle, les grandes et belles pensées qui ressortent tout naturellement de la lecture de l'histoire ecclésiastique, quand on ne s'intéresse pas aux faits qu'elle contient, quand on regarde l'Eglise comme rétrograde, quand on se permet de juger ses voies, de n'envisager ses actes, ses Pontifes eux-mêmes, qu'à travers le prisme de mille préjugés accrédités par une opinion pervertie? Pour aimer à se nourrir des annales de l'Eglise, il faudrait être disposé favorablement à l'égard de sa divine constitution, de l'esprit qui l'anime et qui gouverne par elle, des vues qui la dirigent, de ses pensées sur ce qui peut faire le bonheur des nations et des individus; il faudrait désirer sa gloire, faire des vœux pour la propagation de l'Evangile qu'elle prêche, savoir pleurer avec elle aux jours de ses douleurs, se réjouir avec elle quand elle a occasion de se réjouir, avoir en quelque sorte son cœur dans son cœur, son âme collée à son âme! Hors de là, il ne peut y avoir qu'ennui et dégoût pour tout ce qui parle d'elle et publie ses combats ou ses triomphes; supposer et soutenir le contraire, ce serait vouloir faire mentir l'Esprit-Saint lui-même, qui nous dit: *Quelle union peut exister entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres?* (II *Cor.*, VI, 14.)

Et les sacrements de l'Eglise ne sont-ils pas encore une partie intégrante de la lumière qui lui appartient en propre, et qu'elle est chargée de répandre partout pour le plus grand bien de l'humanité? Qui pourra nous dire tout ce qu'il y a de fécondité, de lumière, dans ce foyer qui s'alimente de la vie même du cœur de Jésus-Christ percé sur le Calvaire, et qui est destiné à rayonner jusqu'à la fin du monde? C'est une belle pensée de saint Théophile d'Antioche, que l'Eglise catholique romaine est le jardin du Seigneur; jardin où ont été semés et où poussent admirablement les roses du martyre, les lis de la virginité, la violette de la viduité, le lierre du mariage! Eh bien, N. T. C. F., cette allégorie nous paraît en harmonie parfaite avec l'idée que nous vous développons ici. Que serait le plus délicieux parterre de fleurs, le jardin le plus enchanteur, voire même ses parfums les plus ravissants, si l'obscurité la plus épaisse en dérobait la vue, si l'on était condamné à ne jamais pouvoir récréer ses yeux des couleurs si variées que la nature y a répandues? Ne serait-ce pas une espèce de supplice d'avoir à respirer les odeurs enivrantes qui s'en échapperaient, sans espérer que jamais on puisse arriver à jouir d'un spectacle dont tout concourrait à accroître encore le désir?

L'Eglise est tout à la fois ce parterre enchanteur, et la lumière qui aide à en parcourir toutes les beautés, à en discerner toutes les variétés, à en apprécier toutes les différentes fleurs; et comme on ne peut goûter une fleur, quelque belle qu'elle puisse être, qu'en la voyant, ainsi les vertus chrétiennes ne sauraient être connues et appréciées par nous que grâce aux sacrements, qui sont la lumière mystérieuse à l'aide de laquelle nous les considérons et les étudions; lumière vive et douce qui éclaire sans éblouir, qui s'adapte à toutes les vues, s'il est permis de parler ainsi, aux plus faibles comme aux meilleures, qui vivifie en même temps qu'elle illumine, qui échauffe de sa douce chaleur, et féconde les aperçus qu'elle sait donner.

Mais ici encore, N. T. C. F., à quoi servira cette lumière pour ceux qui n'aiment pas l'Eglise? Ah! si jamais il fut nécessaire de ressentir pour elle une tendre affection, c'est particulièrement quand il s'agit des sacrements, qui sont sa richesse la plus grande et le don le plus précieux dont elle puisse faire jouir ses enfants. L'amour appelle l'amour, parce que ce sont deux abîmes, et que, suivant la pensée du Roi-Prophète, *un abîme appelle un autre abîme: « Abyssus abyssum invocat. »* (*Psal.* XLI, 8.) Or, où l'amour de l'Eglise se trahit-il plus clairement, plus énergiquement, plus tendrement que dans la combinaison et l'organisation de tout ce qui se rattache à ces trésors sacrés ouverts à l'humanité par la passion de son divin époux? Comme elle y convie avec bonté! Comme sa tendresse va même jusqu'à faire une rigoureuse obligation d'y participer! Comme elle en rend l'accès facile! Comme

(76) Recordamini Ecclesiam suis laboribus crevisse, passionibus multiplicatam esse, tolerantia cuncta resistentia evicisse. (S. PETR. MAURIT., abb. Clun.)

elle écarte les obstacles qui pourraient en éloigner! Comme d'un autre côté elle en relève la grandeur, la dignité, les fruits par les conditions qu'elle impose pour qu'on puisse être admis à en profiter! Ecoutera-t-il son appel et ses instances si touchantes, celui qui n'a pour elle que de l'indifférence? Comprendra-t-il le secret de ses rigueurs envers les ingrats qui ne veulent pas puiser à ces sources destinées à jaillir jusqu'à la vie éternelle, celui qui a retiré son affection à sa mère parce qu'il est devenu étranger à ses propres intérêts! Appréciera-t-il la facilité des moyens qui lui sont offerts, comme aussi la justice de certaines conditions qui lui sont imposées, s'il veut alimenter sa foi et sa vie spirituelle, celui qui a éteint dans son âme tout amour pour cette Eglise où se trouve uniquement et exclusivement la vie de la foi et de l'âme chrétienne?

Non, N. T. C. F., et par suite il n'y aura pas de lumière pour lui dans les sacrements auxquels il demeurera étranger, et il restera en dehors de toute connaissance et de toute pratique des vertus qu'ils ont le privilége de faire germer dans les cœurs; et la foi même, cette foi de son enfance, à laquelle on l'aura initié au prix de tant de labeurs et de soins, cette foi s'éteindra insensiblement dans son âme, et la religion ne sera plus pour lui qu'une puérilité, un épouvantail, une ressource uniquement réservée au sexe pieux et à la jeunesse; et il s'endormira ainsi dans sa coupable insouciance jusqu'au jour où, l'approche du dernier moment arrivant pour lui, on obtiendra à peine de ses lèvres défaillantes plutôt que de son cœur, un vague témoignage d'un sentiment religieux plus vague encore.

Voilà où mène nécessairement l'abandon des sacrements de l'Eglise, suite non moins inévitable d'un défaut d'amour pour l'Eglise catholique qui en possède le trésor.

Ah! N. T. C. F., aimons donc cette Eglise qui est tout pour nous, puisque son enseignement doctrinal, son histoire, ses sacrements, sont les seules sources où nous puissions puiser la lumière dont nous avons tant besoin pour nous diriger sûrement dans les voies de notre pèlerinage sur cette terre.

Enfin, voulez-vous savoir comment l'Eglise est pour l'homme la porte du ciel, et comment elle est l'instrument de son salut éternel? Quelques mots suffiront pour vous l'apprendre.

Un homme profond écrivant sur l'institution de l'Eglise, et voulant montrer aux hérétiques de son temps combien chacune des sectes séparées de la foi catholique se trompait, en s'attribuant, à l'exclusion de toute autre, le privilége d'être seule véritablement chrétienne et d'être seule la véritable Eglise, disait: Il faut que tous sachent bien que la seule Eglise véritable est celle où se trouvent la vraie religion qui est la source de toute vérité, la confession et la pénitence, seule ressource pour guérir efficacement les péchés et les blessures auxquels nous sommes sujets, par suite de la faiblesse de notre chair (77). Et ailleurs il ajoute: L'Eglise catholique seule est la vraie religion; c'est là qu'est la fontaine de la vérité, le domicile de Dieu, le temple du Seigneur: si quelqu'un n'y entre pas, ou en sort, celui-là est en dehors de l'espérance de la vie éternelle (78).

Peut-on rien de plus clair et de plus formel, N. T. C. F.? Et ne croyez pas que nous voulions rapprocher le temps où nous vivons de celui où parlait Lactance, et prétendre qu'aujourd'hui il soit nécessaire de tenir le même langage, parce que les besoins sont les mêmes. A Dieu ne plaise que nous méconnaissions à ce point le progrès que nous avons fait de nos jours et le retour si marqué vers les idées religieuses! Mais laissez-nous vous le demander avec l'accent de la plus tendre sollicitude: pour n'être plus coupables d'hérésie, sommes-nous plus catholiques? Pour n'avoir plus les mêmes raisons de nous croire hors des voies de l'Eglise, sommes-nous fondés à être plus sûrs que le salut éternel nous arrivera par elle? *Salus per Ecclesiam pervenit; qui vero sunt extra illam non fruuntur vita æterna?* LACTANT.

Est-ce être de l'Eglise catholique, lui appartenir à titre d'enfants et de sujets, que de ne pas vouloir de sa religion comme elle l'entend, de nous en faire une appropriée à nos passions, aux besoins de notre indolence, de notre goût pour le monde, de notre vie sensuelle? Est-ce être de l'Eglise, avoir été nourris de son lait, vivifiés par le sang de Jésus-Christ son divin fondateur, que de s'obstiner à ne pas reconnaître, au moins par la pratique, la nécessité de la confession; de faire consister la pénitence dans un simple regret intérieur de certaines fautes sans même y joindre la résolution de ne plus les commettre? Est-ce être de l'Eglise que de ne jamais ou presque jamais s'occuper à chercher la vérité, de n'en faire aucun cas, de ne vivre que de vanités, de mensonges et d'illusions (*Psal.* IV, 2), de la laisser diminuer en soi jusqu'à un obscurcissement presque complet, d'avoir oublié le chemin du temple de Dieu, de ne jamais le visiter dans le domicile qu'il s'est choisi par amour pour nous? A part les erreurs grossières que professaient les hérétiques d'autrefois, et dont assurément nous ne voudrions pas soutenir la cause, quelle différence y a-t-il entre être de l'Eglise catholique comme en sont la plupart des chré-

(77) Quia singuli quique cœtus hæreticorum se potissimum christianos, et suam esse catholicam Ecclesiam putant, sciendum est illam esse veram in qua est religio, confessio et pœnitentia quæ peccata et vulnera quibus subjecta est imbecillitas carnis, salubriter curat. (LACT., *De Div.*)

(78) Sola catholica Ecclesia vera religio est: hic est fons veritatis, hoc est domicilium Dei, hoc templum Dei; quo si quis non intraverit, vel a quo si quis exiverit, a spe vitæ et salutis æternæ alienus est. (*Ibid.*)

tiens de nos jours, et n'en être pas, comme n'en étaient pas ceux auxquels Lactance adressait les paroles que nous vous citions plus haut? Ah! sans doute, elle est immense pour la doctrine, mais elle 'ne l'est pas à beaucoup près autant pour la pratique; or, remarquez-le bien, si tout ce qui est de doctrine est essentiel, tout ce qui touche à la pratique ne l'est pas moins.

Et qu'est-ce donc qui nous éloigne de cette pratique qui laisse aujourd'hui un si grand vide dans la vie de tant de chrétiens de notre temps, et les rend presque semblables à des infidèles? Ah! nous le disions avec la douleur la plus amère, c'est qu'on n'aime plus l'Eglise catholique romaine, c'est qu'on vit étranger à elle comme si on ne lui appartenait pas, et que, par suite, on néglige de profiter des ressources de salut qu'elle nous offre; c'est qu'on ne la reconnaît plus comme le seul oracle qui puisse nous transmettre la volonté de Dieu, et que, par une conséquence nécessaire, on vit dans l'oubli complet de tout ce que cette volonté nous impose. C'est qu'on n'affectionne plus ses dogmes, sa morale, ses lois et ses prescriptions, comme on les affectionnait du temps de nos ancêtres, c'est que nous avons perdu de vue les entrailles de cette mère si tendre, et que les nôtres ne parlent plus pour elle; c'est qu'en un mot nous voulons appartenir à l'Eglise, sans être obligés de l'aimer de tout notre cœur, et cela est impossible... Le salut ne nous viendra de l'Eglise, *salus per Ecclesiam pervenit*, qu'à la condition que nous l'affectionnerons : la religion qu'elle professe, la confession qu'elle prescrit, la pénitence qu'elle fait goûter, ne seront pour nous des moyens de gagner la vie éternelle, qu'autant que nous resserrerons de plus en plus les liens qui nous unissent à elle. Ses menaces, ses promesses, ses récompenses, seront pour nous lettre close, tant que sa tendresse ne nous éclairera pas sur ses intentions et ses sentiments à notre égard. Elle met à notre disposition tous ses trésors, mais elle veut que nous les achetions par l'amour : est-ce les mettre à un prix trop élevé? Elle nous montre la porte du ciel, elle l'abaisse en quelque sorte au niveau de notre faiblesse, mais elle nous crie sans cesse : J'aime tendrement tous mes enfants, même lorsqu'ils sont infidèles; mais il n'a que ceux qui m'aiment qui puissent avoir part à mes faveurs. Elle nous engage à la confiance, quand nous tremblons sous le poids de nos lourdes chutes; elle nous anime par l'assurance de la miséricorde d'en haut; mais elle veut que nous ayons pour elle-même des sentiments d'enfants tendrement reconnaissants. Elle nous soutient de son bras maternel dans les sentiers si glissants de la vie; mais elle demande qu'en nous appuyant sur ce bras si fort, nos yeux et notre cœur lui adressent des remercîments d'affection profonde.

Voici, N. T. C. F., à quelles conditions le salut nous viendra par l'Eglise catholique!

Heureuse obligation d'aimer cette Eglise si tendre, si riche, si admirable, si vivante, belle comme l'astre des nuits, création d'élite comme le soleil, terrible, quand il le faut, comme une armée rangée en bataille... *Pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata.* (*Cant.*, VI, 9.) Obligation qui nous honore et nous élève, en nous rapprochant en quelque sorte du niveau de sa grandeur! Car, comment ne pas se sentir grand de la grandeur de l'Eglise, en la voyant faire appel à toute notre tendresse, elle si grande, dit Bossuet, elle qui soutient toutes les Eglises, qui porte, comme le remarque un ancien pape, le fardeau de tous ceux qui souffrent, qui entretient l'unité, qui confirme la foi, qui lie et délie les pécheurs, qui ouvre et ferme le ciel, qui est pleine de l'autorité de saint Pierre, de tous les apôtres, de tous les conciles; qui en exécute, avec autant de force que de discrétion, les salutaires décrets; qui tient toute créature abaissée sous l'autorité des saints canons, sans s'éloigner de ceux qui sont les fondements de la discipline! Obligation qui nous rendra contre nous-mêmes et contre nos passions, forts de sa force même, puissants de sa puissance, pleins de son propre zèle pour tout ce qui peut concourir à notre plus grand bien et à la gloire de Dieu!

Aimons donc tous l'Eglise catholique romaine, N. T. C. F., et des prodiges s'opéreront en nous et par nous : aimons-la pour nous, aimons-la pour notre France qui est sa fille aînée, et qui, il y a quelques années encore, lui donnait un témoignage si touchant de ses nobles sympathies en marchant contre ses ennemis], et en rétablissant son chef visible sur le trône pontifical.

La source de toutes les gloires et de tout le bonheur de notre chère patrie a toujours été dans son union avec la sainte Eglise catholique romaine; plus nous l'aimerons, cette Eglise, et plus nous marcherons dans les sentiers de nos pères; plus nous la mettrons en tête de toutes nos affections, et plus nous avancerons dans la voie de l'ancienne foi, comme aussi dans celle des anciennes mœurs. Aimons-la pour nos vaillantes armées, qui déjà, par leurs admirables sentiments autant que par leur énergique bravoure, lui ont conquis en Orient tant de sympathies. Aimons-la en priant beaucoup pour elle, et nous aurons déjà singulièrement avancé l'œuvre de notre retour à cette pratique religieuse à laquelle nous voudrions vous engendrer tous au prix de notre sang : « Car, dit un homme profond, c'est un commencement de conversion que de prier pour l'Eglise. » Aimons-la en nous maintenant invinciblement dans sa sainte unité, en résistant avec fermeté aux esprits légers, à ceux qui ne savent ni la religion, ni ses fondements, ni ses origines, ni ses développements, et qui blasphèment par suite ce qu'ils ignorent et se corrompent dans ce qu'ils connaissent (I *Petr.*, X, 15): opposons-leur la pierre sur laquelle nous

sommes fondés, et l'autorité de nos traditions qui renferment les siècles, et l'antiquité qui nous ramène à l'origine des choses.

O sainte Eglise catholique romaine, mère de tous les fidèles, Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous t'aimerons toujours du fond de nos entrailles. Si nous cessions de t'aimer, puissions-nous oublier notre main droite! Que notre langue s'attache à notre palais, et demeure immobile dans notre bouche, si tu n'es pas toujours la première dans nos affections, si nous ne te mettons au commencement de tous nos cantiques de réjouissance. *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea, adhæreat lingua mea faucibus meis si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.* (*Psal.* CXXXVI, 5, 6.)

Donné à Soissons le 25 janvier 1855.

XII. LETTRE PASTORALE

ET MANDEMENT

Pour le carême de 1856.

NÉCESSITÉ DE LA PRATIQUE DES VERTUS CHRÉTIENNES POUR LE MAINTIEN ET LA PROSPÉRITÉ DE L'ORDRE SOCIAL.

Ce n'était pas de notre ville épiscopale, nos très-chers Frères, mais de la ville sainte, de Rome, le siége du vicaire de Jésus-Christ, que devaient vous être adressés cette année les enseignements que vous avez le droit d'attendre de nous au début de la sainte quarantaine. Vous n'ignorez pas les motifs qui nous ont arrêté, au moment où nous allions entreprendre notre pèlerinage au tombeau des saints apôtres. C'est votre plus grand bien à tous que nous nous sommes proposé dans cette nouvelle marque de notre sollicitude pour les pauvres de notre diocèse. A vous, privilégiés de la Providence dans la distribution des biens de ce monde, nous voulions montrer combien est grand le devoir de l'aumône, puisqu'il nous semblait devoir l'emporter sur un autre devoir qui pouvait nous paraître non moins sacré et non moins urgent, celui d'aller rendre compte au souverain pontife de notre administration, ainsi que nous en avions contracté l'engagement sacré au jour de notre sacre. A vous, membres souffrants du Dieu qui a voulu sauver le monde par la pauvreté, nous voulions apprendre combien vous nous êtes chers, combien vous êtes grands aux yeux de Dieu, et combien, quand nous vous exhortons à la patience et à l'imitation de votre divin modèle, notre parole doit avoir d'efficacité sur vos cœurs.

Puisse le sacrifice que nous nous sommes imposé dans l'intérêt des uns et des autres tourner au profit de tous! Puissions-nous, en ne réalisant pas maintenant le désir ardent que nous avions d'aller enfin nous jeter aux pieds du représentant de Jésus-Christ sur cette terre, pour y puiser de nouvelles forces, mériter d'attirer, sur ceux qui nous sont confiés, quelques-unes de ces grâces de choix qui changent les cœurs en les attachant à Dieu! Puissent les précieuses et abondantes bénédictions que nous espérions en rapporter pour vous et pour nous-même découler sur nous avec plus de surabondance encore de la source même de tout don parfait!

Et quand en avons-nous eu un plus grand besoin, N. T. C. F., qu'en ce temps où de grossières erreurs mises au jour par une fausse philosophie luttent avec tant d'acharnement contre la vérité de Dieu?

Sans doute, nous n'avons pas à craindre que cette vérité, qui, comme nous l'assure l'Esprit-Saint, demeure éternellement, soit vaincue par l'esprit de mensonge; mais que de victimes ne fait-il pas chaque jour, grâce, d'un côté, au peu de foi et à la faiblesse de tant de cœurs, et de l'autre, à la perfidie des séductions qu'il emploie pour perdre les âmes! Que de déplorables conséquences n'entraînent point avec elles tant d'idées subversives des seuls vrais principes! Que de chutes occasionnées par ces pierres d'achoppement semées sur toutes les voies de notre société par ces libres penseurs, s'érigeant aujourd'hui en oracles, et voulant dominer l'opinion publique!

Ah! N. T. C. F., notre cœur est douloureusement déchiré par tant de scandales qui, sous ce rapport, se produisent au grand jour et auxquels le bien même, quoiqu'il semble aller toujours croissant, n'oppose trop souvent, hélas! qu'une barrière impuissante.

Il en est un surtout, N. T. C. F., qui aujourd'hui plus que jamais, se répand comme un torrent dévastateur, et auquel nous ne saurions trop opposer toute l'énergie de la parole d'en haut.

Qui le croirait, si nous n'en recueillions la preuve bien souvent dans tout ce qui se dit et s'écrit? On en est venu, de nos jours, à supposer, que le bonheur ou le malheur moral et matériel de la société est complétement indépendant de la sainteté, ou du plus ou moins de fidélité avec laquelle se pratiquent dans le monde les vertus chrétiennes. Dans un siècle que l'on aime à vanter comme le siècle des lumières, on ose, sous le voile de je ne sais quel esprit de fausse prudence et de fausse indulgence pour tant de transgressions de la loi de Dieu, accréditer cette maxime destructive de tout progrès religieux; on la revêt de toutes les formes pour la mieux faire comprendre; on l'assaisonne de tout le piquant de l'esprit de nos libres penseurs pour la mieux approprier au goût de tous; on en fait le thème de romans ou de brochures périodiques accommodés à toutes les intelligences; on la donne en aliment quotidien au cœur et à l'esprit de toutes les classes, de toutes les conditions, de tous les âges.

Le but qu'on se propose, N. T. C. F., n'est que trop évident : on en veut à la sainteté chrétienne, et pour en miner plus

efficacement tous les principes, on leur oppose une prétendue largeur de principes qui ne tend à rien moins qu'à en dégoûter et à en détacher.

Que fait-on par là, grand Dieu? Hélas! la plupart de ceux qui se laissent fasciner par ces doctrines perverses, ne savent peut-être pas quelle est l'œuvre détestable à laquelle on cherche à les faire concourir. Il faut bien cependant que nous le leur apprenions, N. T. C. F.; on travaille malignement à détruire le bonheur moral, matériel et politique de la société; car il est une vérité aussi claire que l'évidence même, c'est que l'absence de la sainteté, ou en d'autres termes de la pratique des vertus chrétiennes, devient inévitablement pour l'ordre social un principe de ruine.

Comment en pouvoir douter, N. T. C. F., quand on consent à étudier sérieusement l'admirable plan qui a présidé à l'organisation sociale? Certes, aucune intelligence humaine n'eût pu l'inventer, et il est tellement marqué au coin d'une œuvre toute providentielle, que l'on ne saurait être tenté de l'attribuer à tout autre qu'à la Providence elle-même.

Voyez-la fondant cette société nouvelle qui devait prendre la place de celle que les philosophes et les législateurs de l'antiquité avaient façonnée. Ira-t-elle prendre son modèle dans les utopies que sa devancière avait su décorer de tous les artifices d'une parole pompeuse et séduisante? Non, car elle vient remplacer la pompe fallacieuse des mots, par la simplicité d'un langage à la portée de tous. S'inspirera-t-elle de ces théories tout humaines, dont tout le mérite est de repaître la curiosité de l'esprit sans pouvoir parler au cœur? Non, car c'est au cœur qu'elle prétend s'adresser, parce que c'est par le cœur que l'homme devient véritablement saint, d'une manière utile pour la société. Multipliera-t-elle à l'infini ses principes d'organisation, et à défaut de solidité, recourra-t-elle au grand nombre des moyens pour mieux faire son œuvre? Non encore, car elle sait que l'intelligence humaine, quand elle est droite et accompagnée de bonne volonté, fait plus de cas d'une seule maxime sûre, qui renferme tout ce qui est nécessaire, que d'une multiplicité de pensées qui partagent son attention, sans lui rien offrir de vraiment utile. Elle se bornera à un oracle qui, dans sa concision et sa profondeur, exprimera toutes les pensées d'en haut sur les choses d'ici-bas. Elle renfermera, dans un seul principe, tous les principes qui doivent diriger, et ceux qui sont à la tête de la société, et ceux qui n'en sont que les membres. La base de son organisation en sera tout à la fois le développement et le modérateur.

Et quel sera donc, N. T.-C. F., cet admirable ensemble d'où doit découler le bonheur pour tous, et qui devra être la vie du corps social? Recueillons-le avec tout le respect dont il est si digne : *Cherchez avant tout le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît.* (*Matth.*, VI, 33.)

Qu'en pensez-vous? Il vous déconcerte peut-être; vous avez peine à supposer que dans ces quelques mots, il puisse y avoir le germe, le développement et tous les détails d'une organisation sociale. Il est vrai qu'il est bien de nature à confondre par sa simplicité l'orgueil de l'esprit d'une vaine philosophie; que la règle qu'il trace, avait été jusque là inconnue à la terre; qu'il impose au cœur de douloureux sacrifices; qu'il déclare une guerre ouverte aux passions, et les anéantit tout d'abord; qu'il réfute dans quelques mots tous les sophismes des penchants les plus intimes de l'homme. Eh bien! c'est précisément là, à nos yeux, tout son mérite, toute sa profondeur, toute sa gloire! Nous nous jetons à genoux devant lui, parce que tout concourt à nous y faire reconnaître le langage de Dieu lui-même! Nous lui prodiguons nos hommages et notre admiration, parce qu'il n'a rien de ce qui caractérise les plans humains : nous le bénissons, parce qu'il nous révèle une grandeur et une élévation de génie organisateur, qui laissent derrière elles toutes les plus sublimes conceptions de l'esprit humain.

Voilà, N. T. C. F., une de ces vérités contre lesquelles rien ne pourra jamais prescrire : voilà le principe des principes, voilà la seule véritable règle pour les individus comme pour la société tout entière; la voilà placée par Dieu lui-même, comme un phare lumineux destiné à éclairer tout homme apparaissant dans le monde et voulant y marcher sûrement.

Et c'est en présence de cette lumière, qui porte avec elle la raison et l'explication de tout ce qui arrive ici-bas dans l'ordre social, que l'on voudrait accréditer ces dangereuses et pestilentielles doctrines, d'où il résulte que le progrès moral et matériel de la société est indépendant du plus ou moins de sainteté, ou de vertus chrétiennes qui se pratiquent dans le monde! C'est comme pendant de cette vérité immuable, et comme opposition à tout ce qu'elle commande, que l'on chercherait à faire figurer cette maxime rétrograde d'une raison en délire, que, quelles qu'aient été les dispositions des esprits et des cœurs sous le rapport de la sainteté, aux diverses époques de l'histoire, l'état social n'en a pas moins prospéré et progressé, suivant que l'intelligence humaine lui a ouvert une voie plus ou moins large?

De tels écarts, N. T. C. F., sont une preuve de plus du mal qui nous ronge, et il faut qu'il soit bien profond, pour qu'il puisse n'être pas reconnu comme tel par tous ceux qui en sont atteints!

Il est donc vrai, que la volonté de Dieu s'est manifestée de la manière la plus claire et la plus prononcée, sur ce qui devait être la cause de la prospérité ou de la ruine des populations, et par suite de la société tout entière! Son plan est à lui seul, l'expression de sa volonté bien formelle à cet égard. Elle

entend que l'ordre social roule invariablement sur l'un ou l'autre de ces deux pivots: la sainteté chrétienne, ou l'absence de la sainteté! C'est là pour lui une condition inévitable de vie ou de mort : il ne peut marcher et s'avancer, vers le terme où il doit aboutir pour se fondre plus tard dans les profondeurs de l'éternité, qu'appuyé sur l'un ou l'autre de ces deux éléments, si différents et si contraires! Vouloir imposer à la société d'autres destinées, c'est s'inscrire en faux contre la vérité et tout à la fois contre la volonté expresse de Dieu! Vouloir nier ce qui ressort non-seulement du plan providentiel, mais encore de chacune des pages de nos saints livres, c'est vouloir nier la lumière du jour elle-même. Ecoutez le Roi-Prophète s'écriant dans la douleur de sa conviction : « Sauvez-moi, Seigneur; tout n'est que ruine autour de moi, parce qu'il n'y a plus de sainteté, parce que vos vérités se sont amoindries parmi les enfants des hommes. Chacun ne parle plus à son prochain que le langage de la vanité et de la fausseté; leurs lèvres sont trompeuses et parlent avec un cœur double et plein de fausseté; que le Seigneur disperse toutes ces lèvres perfides et les langues qui annoncent des oracles pleins de malice et de mensonge. Ils ont dit : nous acquerrons de la gloire et de l'éclat par notre langue, par elle nous viendrons à bout de tous nos desseins; car nos lèvres dépendent de nous, et qui est notre maître pour nous imposer silence? Mais je me lèverai maintenant, dit le Seigneur, à cause de la misère de ceux qui sont sans secours, et à cause du gémissement des pauvres que vous calomniez, et dont les cris s'élèvent jusqu'à moi. Je procurerai leur salut en les mettant en lieu sûr, et j'agirai en cela avec une entière liberté, et sans que personne puisse m'en empêcher; en effet, qui pourrait empêcher l'effet de ses promesses. » (*Psal.* XI, 2 et seq.) Qui ne reconnaîtrait dans cette peinture, N. T. C. F., l'époque à laquelle nous vivons? Comme la perfidie des fausses doctrines, qui ont cours de nos jours, y est bien représentée! comme les détestables moyens, par lesquels cette philosophie quasi-païenne s'efforce de répandre les erreurs les plus grossières sur les conditions de bonheur ou de malheur de notre société, y sont révélés avec vérité! comme ses projets pervers y sont bien mis à découvert! comme, d'un autre côté, les desseins de Dieu y sont clairement exprimés! comme il s'y montre bien déterminé à prendre la défense de tous ceux qui, quoique entraînés par le torrent, ne participent point de volonté à tous ces désolants principes. Ah! daigne la puissance du Dieu de notre société se lever et nous donner le salut dont nous avons tant besoin! *Ponam in salutari.*

Mais que disons-nous, N. T. C. F.? Elle s'est déjà levée cette puissance de Dieu! l'histoire est là pour l'attester! Ceux qui jusqu'à présent ont pu être abusés par tant de fausses doctrines, ne l'ont été que par leur faute; car un témoignage, qui n'était autre que celui de Dieu lui-même, a surgi contre eux pour les éclairer : c'est celui de tous les siècles qui nous ont précédés. Il importe de le consulter pour faire mieux ressortir encore l'influence, que la pratique ou le mépris de la vertu exerce sur la prospérité ou le malheur de la société.

L'antiquité païenne elle-même pourrait ici nous servir de témoin : car nous voyons les nations prospérer ou tomber en décadence, selon que le sentiment et la pratique des vertus morales se soutiennent, ou que la corruption des mœurs se propage parmi les peuples. Mais considérons spécialement, au début du monde, le peuple choisi de Dieu pour être son peuple et celui d'où devait sortir le Messie, le Sauveur des nations; sa prospérité n'est-elle pas toujours soumise à la mesure de sa fidélité au Seigneur?

On peut le considérer, en effet, à quelques-unes des principales époques de son histoire, soit à celle de sa captivité en Egypte, soit à celle où il fut condamné à passer quarante années dans le désert, soit à celle du schisme de quelques-unes de ses tribus, soit dans sa captivité à Babylone, soit enfin lorsque ses prévarications ont attiré sur lui les vengeances divines et ont provoqué son extermination et sa dispersion; la mesure de la conduite de Dieu à son égard fut toujours celle de sa fidélité ou son infidélité.

Et, dans nos temps modernes, les passions humaines ne sont-elles pas là encore, en quelque sorte, pour décider du sort des nations et des royaumes? Dieu ne semble-t-il pas, avant de ménager à ces derniers, ou la tranquillité et le bonheur, ou les orages des révolutions et les secousses de malheurs publics, balancer entre ses mains leur plus ou moins de fidélité aux vertus dont il est prescrit la pratique? En s'enchaînant les unes aux autres, les fautes de ceux qui gouvernent comme celles de leurs sujets, ont accumulé des foudres sur la tête des uns et des autres. Quelle source féconde en conflagration générale, en meurtres, en ruines, pour des pays tout entiers, que ces époques de débordement de mœurs, où il semblait que la vertu fût exilée de la terre, et que le vice y dominât en maître! Qui a lu avec l'attention sérieuse d'un esprit mûri par la réflexion, diverses pages des annales des rois et des peuples, et n'y a pas vu jusqu'à l'évidence combien l'esprit d'inconduite des premiers, au point de vue re-religieux, a exercé de solidarité sur les seconds? Ces résistances opiniâtres à l'Eglise de Jésus-Christ, ces lois contraires à la loi de Dieu, ces adultères publics, n'ont-ils pas répandu sur la terre des maux sans nombre? Quel a été le premier-né de cette réforme, qui a amené à sa suite tant de bouleversements, qui a scindé cette belle et noble unité de l'Eglise de Jésus-Christ, qui a divisé les enfants de la grande famille catholique, qui a armé les pères contre leurs fils, les fils contre leurs pères, qui a mis les

mères en opposition avec leurs filles et séparé les filles de leurs mères ? N'est-ce pas le paupérisme avec toutes ses conséquences ? Au fur et à mesure que l'hérésie qu'elle renfermait dans son sein s'est développée et a produit ses fruits dans la doctrine, dans les mœurs, dans les habitudes de la vie, dans les relations sociales, qu'est-il encore advenu ? N'a-t-on pas vu les provinces elles-mêmes, les pays, s'entrechoquer, se ruer les uns sur les autres comme les individus ? Ce qui avait eu lieu dans les familles ne s'est-il pas réalisé dans les agglomérations de populations ? Que de guerres de religion, que de sang répandu pour vider des querelles de politique en même temps que des querelles de foi et de mœurs ! Et depuis encore, N. T. C. F., quand l'irréligion, fruit de la prodigalité des fortunes, du luxe, du désordre des mœurs et d'une grande déperdition dans les intelligences comme dans la noblesse des sentiments, eut acquis assez de puissance pour pouvoir exercer librement ses ravages, que n'a-t-on pas eu à déplorer dans la société ? Que de crimes nés de l'asservissement des esprits et des cœurs ! N'y a-t-il pas là une preuve parlante de ce que peut produire, dans une société en délire, l'absence de la sainteté religieuse ?

Ah ! ne nous y trompons pas, N. T. C. F., la religion a ce privilége qu'en produisant dans les cœurs des fruits de sainteté elle produit aussi, par suite, dans la société, des fruits de prospérité en tout genre. Les vertus, que la sainteté fait germer, épargnent aux peuples une immense déperdition de richesse matérielle, industrielle et politique, et leur bonheur n'aurait pas de bornes si les passions humaines n'y mettaient obstacle.

Si l'on était véritablement sage de cette sagesse qui fait la force des individus et des populations, avant de battre des mains à un progrès quelconque dans l'ordre social et politique, on examinerait s'il est appuyé sur un progrès dans le même sens en vertus religieuses et en sainteté; car, applaudir indistinctement à toute espèce de progrès social, sans s'inquiéter sur quelle base il repose, c'est s'exposer à applaudir à une ruine dans un temps plus ou moins prochain. Croyez-le bien, N. T. C. F., ce n'est pas impunément qu'on laisse s'accréditer des doctrines subversives de cette sainteté, qui seule a les promesses de la vie présente et de la vie future (*Tim.*, IV, 8) ; il en est des nations comme des individus : la corruption des passions abaisse leurs intelligences, et la corruption qui détruit la vie morale détruit également les conditions de la vie sociale. L'abaissement du sens moral et religieux conduit inévitablement à la dissolution les populations comme les individus eux-mêmes.

Il est donc bien important, N. T. C. F., de nous interroger pour savoir où nous en sommes sous ce rapport. Quand on ne cède qu'à l'influence des choses extérieures et sensibles, on se laisse aller au courant qui entraîne et on ne se demande pas où l'on aboutira ; c'est là le grand malheur de notre époque, et peut-être aussi, disons-le, de notre pays. On aime le bien instinctivement ; mais on marche au hasard, on obéit machinalement à ses impressions, et on ne fait rien pour faire de la vertu la règle de sa vie ! On estime, on apprécie ceux qui sont plus fidèles que soi-même, mais on ne réfléchit pas sur la portée de cette négligence quotidienne à apporter à la masse commune cette part de vertus et de sainteté à laquelle ont droit ceux avec lesquels on vit, et qui font partie de la même famille sociale. On se tient en dehors de tout ce qui est sainteté, et on se croit véritablement ami de son pays, de la population à laquelle on appartient, de sa famille, de son entourage ! Hélas ! on travaille, sans s'en douter, et involontairement, à miner par la base cet édifice auquel on semble vouloir consacrer sa vie ! On s'épuise en utopies, en projets d'amélioration des choses et des hommes, et en ne donnant aucune pensée, soit pour soi-même, soit pour les autres, à la chose qui, au dire de la vérité même, est la seule nécessaire (*Luc.*, X, 42) ; on ne fait que tracer sur le papier ou dans son propre esprit les lignes qui doivent servir à un plan de destruction. Nous dirions volontiers à tous ceux qui se trouvent dans de semblables conditions, soit qu'ils agissent ainsi avec préméditation et hostilité, soit qu'ils n'obéissent qu'à une ignorance qui les abuse : vous vous regardez comme des hommes utiles, mais sous le voile de cette prétention mal fondée, vous vous rendez chaque jour, non-seulement inutiles, mais nuisibles ; vous vous complaisez dans le bien que vous croyez faire; mais pesé dans la balance de la foi, ce bien, ce n'est que du mal ; vous vous dépensez en vains efforts pour laisser après vous des œuvres et des monuments dont vous attendez une gloire et une mémoire impérissables, mais tout ce que vous préparez ainsi pour l'avenir ne sont que des éléments destinés à se tourner contre les intérêts que vous voulez servir ; vous vous flattez de travailler utilement et efficacement à l'œuvre sociale, et vous n'êtes, laissez-nous vous le dire, que des ouvriers d'iniquité (79), parce que vous bâtissez contrairement au plan de la Providence, qui consiste à poser comme fondement au bonheur des populations le royaume de Dieu et la pratique des vertus chrétiennes, qui en est la conséquence nécessaire.

Il faut bien, N. T. C. F., que nous soyons profondément convaincus des vérités que nous vous annonçons pour que notre zèle pastoral ne craigne pas de contrister vos cœurs en vous parlant avec cette franchise tout évangélique. Nous vous en donnons l'assurance, le nôtre n'a ni amertume ni fiel : à vous par le dévouement, il veut y

(79) *I Mach.*, III, 6 ; *Omnes operarii iniquitatis.*

être aussi par une communication intime de ses pensées sur le présent, et de ses appréhensions pour l'avenir. Plus nous étudions la société, et plus nous y voyons une lutte sérieuse engagée entre le bien et le mal. Pour l'œil attentif et observateur il y a, dans les conditions mêmes de cette lutte, une indication providentielle qu'il est important de ne pas négliger. Plus le combat se prolonge, et plus les forces des deux parties belligérantes devraient courir la chance de s'affaiblir. Eh bien, N. T. C. F., il n'en est pas ainsi : l'une et l'autre semblent puiser dans la raison même qui les a armées et mises en présence une nouvelle ardeur et un nouvel acharnement. C'est donc que la cause de leur hostilité est grave ; c'est donc que, de part et d'autre, il y a une résolution bien arrêtée de vaincre ou de mourir ! Nous le comprenons quant au bien qui représente la cause de Dieu lui-même et de sa religion sainte, N, T. C. F., car il ne peut céder la victoire ; il a été, dès le commencement du monde, armé pour elle. Mais nous le dirons sans crainte d'être taxé d'exagération, nous le comprenons mieux encore pour le mal, car la cause qu'il défend n'est pas seulement la cause de la perdition des âmes, c'est celle de la perdition de la société. Cette puissance des ténèbres dont parlait Jésus-Christ au moment de sa Passion, et qui, à l'heure fixée, devait étendre la main sur lui (*Luc.*, XXII, 53), est la même qui aujourd'hui a entrepris d'abolir toute pratique des vertus chrétiennes sur la terre. Elle tend constamment à développer dans la société ce germe de mort : c'est là sa grande mission et le but qu'elle poursuit sans cesse, sans vouloir l'avouer. Il y a entre elle et la ruine de toute sainteté dans les âmes, comme un pacte secret et intime qui les lie l'une à l'autre. Elle a voué aux vertus chrétiennes une de ces haines que rien ne peut assouvir, et qui crie sans cesse : apportez, apportez, donnez-moi l'aliment dont j'ai besoin (80). De là cette conjuration permanente des ténèbres contre la lumière, du mal contre le bien ; engendrée de celui dont le Sauveur des hommes disait autrefois, en s'adressant à ceux qui poursuivaient en lui le principe, et le modèle des vertus chrétiennes : *Vos a patre diabolo estis ;* elle engendre elle-même tous les jours des émules de la rage qui la dévore : plus elle se multiplie, et plus elle arme contre cette fille du ciel tout ce qu'elle peut trouver à son service. Eh ! croyez-vous donc qu'elle déploierait tant de ressources de dévouement aux mauvaises doctrines, aux principes pervers qui ruinent la foi dans les âmes, aux écrits empreints de mensonge et de fallacieuse philosophie, qui se répandent comme l'eau dans notre société, s'il ne s'agissait pour elle que de compromettre l'avenir éternel de quelques-uns des élus de Dieu ? Pourriez-vous supposer, que tant de démarches, tant de calculs, tant d'inventions, tant de séductions, tant d'énergie, d'éloquence et de fureurs, ne devraient pas être dans sa pensée récompensés par un autre salaire que par la mort spirituelle de ceux qui auront adhéré à ses maximes ? Ce ne serait connaître ni son esprit, ni sa malice, ni sa constante préoccupation. Ce qu'elle désire par-dessus tout, c'est d'étendre à la société tout entière le poison qu'elle répand dans les cœurs : elle voudrait que le sol, sur lequel nous avons à marcher tous les jours, devînt un sol improductif pour les vertus chrétiennes, et par suite pour la sainteté ; elle l'arrose constamment de son fiel et de son venin, pour y faire avorter et mourir à toujours la semence des saints. Et ce n'est pas seulement à titre d'ennemie personnelle, qu'elle s'attaque ainsi à la pratique des vertus chrétiennes. Elle laisserait cette puissance rivale contre-balancer jusqu'à un certain point les efforts de son action incessante, si elle ne devait tendre qu'à accroître l'œuvre de Dieu dans les âmes ; mais elle sait que la pratique des vertus religieuses n'est pas seulement l'aliment des âmes, qu'elle est aussi et plus encore l'aliment de la société ; elle n'ignore pas que, dans cette pratique, est le germe de toutes les grandes et nobles actions, qu'elle est le rempart le plus inexpugnable qu'on puisse opposer à l'anarchie, qu'elle maintient tous les esprits, tous les cœurs, toutes les conditions, toutes les classes dans la fidélité à la hiérarchie sociale tracée par la Providence : et c'est là le grand mystère de ses noirs projets contre elle, c'est là l'explication de tout ce qu'elle enfante chaque jour d'abominables calculs pour la perdre à jamais. Ne lui demandez pas de s'arrêter dans cette voie de destruction qu'elle ouvre avec un infatigable déploiement d'énergie à travers la société, de suspendre, ne fût-ce que pour quelques instants, les efforts de sa passion forcenée, de considérer où elle va et où elle peut nous mener. Rien ne peut la calmer, et plus elle voit qu'on tremble à la vue de la possibilité de ses succès, plus elle redouble de machinations pour les faire progresser. En un mot, elle a résolu de perdre la société par l'abolition de la pratique des vertus chrétiennes !

Hé quoi ! N. T. C. F., cette abominable détermination vous effraye ! Ce tableau, que je viens de dérouler sous vos yeux, vous fait frissonner d'appréhension, par la pensée de tout ce qui pourrait en être la triste conséquence, et vous hésiteriez à ouvrir les yeux à la lumière qui vous est offerte par nous aujourd'hui ! A quelque point de vue que vous envisagiez la prospérité de la société, ne vous paraîtra-t-il pas enfin bien essentiel, que la pratique des vertus chrétiennes puisse y fleurir, puisque cette pratique est la première condition de son existence ? Si, jusqu'à ce jour, vous ne l'aviez envisagée qu'à travers le prisme des faux prétextes, auxquels vous cédiez sans cesse

(80) *Prov.*, XXX, 15. *Dicentes : affer, affer.*

pour ne pas adhérer à ses maximes, il doit être pour vous évident, à cette heure, que vous avez fait plus que compromettre les intérêts de votre âme, que vous avez compromis même ceux de la société. La sombre clarté qui vient de vous montrer toute la profondeur des abîmes que voudrait ouvrir la puissance de l'esprit du mal, en faisant disparaître de dessus la terre jusqu'à la moindre trace des vertus chrétiennes, a dû porter dans vos âmes une conviction, à laquelle il me semble que vous devez irrésistiblement faire produire en vous des fruits de vie religieuse. Nous n'avons rien outré; nous n'avons pris d'autres couleurs, pour vous peindre le véritable état des choses, que celles de ce qui se passe quotidiennement sous nos regards; nous avons consulté, avant de vous tracer ces lignes, les paroles que l'on entend parfois retentir dans nos rues et sur nos places publiques, les écrits auxquels notre époque donne le jour avec une effrayante abondance, la nature et la tendance même des idées qu'ils représentent, le caractère des talents qu'ils révèlent, le genre d'éloquence et de génie qui les enfante, et nous y avons lu tout ce que nous avons cru devoir vous exprimer; nous n'avons pensé et écrit que sous l'inspiration des réflexions que nous empruntons sans cesse à l'air que nous respirons, s'il nous est permis de nous servir de ces expressions : nous avons voulu vous dire tout ce que nous avons senti sous l'influence d'impressions aussi sérieuses et aussi mûries, pour que vous sentiez avec nous et comme nous.

Sans doute, N. T. C. F., vous pourriez peut-être nous objecter que la pratique des vertus chrétiennes n'a point disparu de dessus la terre, qu'elle y brille encore dans un grand nombre d'âmes, et que cette compensation à l'indifférence de la masse peut suffire aujourd'hui, comme du temps d'Abraham et de Jonas, pour empêcher le ciel d'exterminer une société, qui ne veut pas précisément renoncer aux avantages de la sainteté, parce qu'elle ne la pratique pas dans toutes les conditions de sa perfection.

Hélas! nous n'ignorons point que le Seigneur eût été prêt à pardonner à Sodome, s'il se fût trouvé dix justes dans cette ville pour la mettre à l'abri des foudres de sa justice (*Gen.*, XVIII, 32), et qu'il pardonna à Ninive malgré les réclamations de Jonas, parce qu'il y avait dans son enceinte beaucoup d'âmes qui n'étaient pas capables de distinguer leur main droite de leur main gauche. Nous ne rendons pas moins justice à la vertu de tant de cœurs innocents sur lesquels aujourd'hui même Dieu aime à reposer ses regards. Mais, ne nous le dissimulons pas, N. T. C. F., ce que Dieu a fait pour notre société d'aujourd'hui, il ne l'avait pas fait sur les villes dont il s'agit ici. Nous sommes bien plus coupables qu'elles, parce que nous avons abusé de beaucoup plus de grâces; nous avons été inondés de flots de lumières, qui ont pu à peine percer l'épaisseur de nos ténèbres; nous avons reçu d'innombrables avertissements, qui eussent été de nature à ramener dans les voies de la justice d'en haut des nations tout entières; nous sommes *la race choisie, le royal sacerdoce, la nation sainte, le peuple choisi* (I *Petr.*, II, 9): le ciel n'a pas fait pour d'autres ce qu'il a fait pour nous : *Non fecit taliter omni nationi.* (*Psal.* CXLVII, 20.) N'est-il pas juste qu'il demande de nous une réciprocité proportionnée aux grâces et aux bénédictions qu'il a répandues sur nous? En nous plaçant à la tête des peuples, il nous a appelés à leur servir de modèle, nous a imposé la mission de les guider par nos exemples dans les sentiers de la pratique des vertus chrétiennes! Avons-nous répondu dignement à son appel, et à la vocation sublime dont il nous a honorés? Interrogeons, non pas seulement notre conscience d'individus, mais notre conscience de peuple de prédilection, et répondons, la main sur cette même conscience, quel cas avons-nous fait de cette pratique? l'avons-nous protégée contre les sarcasmes et les hostilités de l'impiété? l'avons-nous honorée dans ses principes, dans ses maximes, dans le culte qui est le sien, dans ceux qui lui sont fidèles? l'avons-nous défendue, quand elle était attaquée en notre présence? lui avons-nous voué au moins la part de générosité qui est due à tout opprimé, à tout ce qui souffre dans son existence sur cette terre? en voulons-nous le règne dans ceux qui nous appartiennent? souffrons-nous qu'ils y conforment leur vie et leurs actes journaliers? sommes-nous malheureux, quand elle ne rencontre pas les sympathies auxquelles elle a droit, comme bienfaitrice et boulevard de la société? formons-nous des vœux, pour que ses principes l'emportent sur ceux qui lui sont si hostilement opposés?

Ah! que de reproches n'avons-nous pas à nous adresser sur tous ces points!

Il est temps, N. T. C. F., de nous amender à cet égard. Dieu a voulu que la pratique des vertus chrétiennes eût un rôle important à remplir dans la société, qu'elle y fît des œuvres qu'elle seule pouvait y faire, qu'elle fût l'âme de tout ce qui devait concourir à la prospérité sociale, qu'elle y maîtrisât la puissance du mal par la force même de sa divine influence, qu'elle dominât à tous les degrés de l'échelle sociale les cœurs les esprits, les intelligences. Ne pas l'aider dans la réalisation de ce rôle, c'est y mettre obstacle; ne pas vouloir admettre pour chacun de nous en particulier, ce que nous admettons comme nécessaire pour le plus grand bonheur de tous, c'est être inconséquents avec nous-mêmes, et tout à la fois ruiner son œuvre divine.

Pensons-y, N. T. C. F.! La chose est grave : il s'agit de tout pour nous, puisque la pratique des vertus chrétiennes est tout dans la société!

Ah! N. T. C. F., hâtons-nous de ressusciter de nos jours, ce qui faisait le carac-

tère distinctif et la gloire de ces temps, où cette pratique jouissait de toute la plénitude de ses droits et de son empire sur le monde. Soumettons-nous à ses lois, et nous ferons revivre non-seulement ses œuvres, mais aussi les prodiges de vertus et de prospérité sociales qui en étaient les résultats. A nous de faire ce que ne pourraient faire les institutions les plus solides, les lois les plus sages, la pratique la plus expérimentée et la plus énergique, La pratique des vertus chrétiennes! voilà notre salut! voilà le salut de la société!

Donné à Soissons, le 25 décembre 1855.

NOTICE SUR Mgr DE MAZENOD,

ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

Charles-Joseph-Eugène de Mazenod naquit à Aix (en Provence), le 1er août 1782. Son père et son grand-père étaient présidents à mortier au parlement de Provence. A l'âge de huit ans, il émigra avec sa famille et fut envoyé au collége des nobles à Turin. Au moment où cette ville allait être occupée par l'armée de la République française, il suivit ses parents à Venise où il continua ses études. De là il passa à Naples, puis en Sicile.

C'est à Venise que, sous la direction de prêtres distingués qui soignaient sa jeunesse, il sentit naître sa vocation à l'état ecclésiastique, bien qu'il fût fils unique. Il rentra en France en 1802, et en 1808 il obtint de ses parents la permission d'embrasser l'état ecclésiastique. Il fut reçu au séminaire de Saint-Sulpice par le célèbre M. Emery. Quand les sulpiciens en furent éloignés, il fut désigné par eux pour concourir à la direction de cette maison et en perpétuer l'excellent esprit. Il eut des relations suivies avec les cardinaux romains exilés en France, et devint très-utile à plusieurs d'entr'eux.

Ne voulant pas être ordonné prêtre par le cardinal Maury, il se fit réclamer par M. de Demandolx, évêque d'Amiens, ancien ami de sa famille, lequel lui imposa les mains en 1811. Ce prélat voulait se l'attacher comme vicaire général; mais M. de Mazenod ayant résolu de se consacrer au salut des âmes les plus abandonnées, refusa ce poste et quelque temps après revint à Aix, où il n'occupa aucune place rétribuée. Il y fit en langue provençale tous les dimanches des instructions qui produisirent le plus grand bien. Il s'était voué au soin des pauvres, des malades et des prisonniers qu'il visitait et secourait dans leurs souffrances physiques et morales. Il prit le typhus au service des prisonniers de guerre, et faillit en mourir. Il accompagna plusieurs patients sur l'échafaud et les disposa à une sainte mort. Il s'occupa aussi de la direction de la jeunesse et forma une congrégation composée des fils des familles les plus distinguées de la ville et qui fut aussi édifiante que nombreuse.

Enfin il fut inspiré de s'adjoindre dans ses œuvres de zèle plusieurs prêtres dévoués avec lesquels il parcourut les paroisses de campagne qu'ils évangélisaient en donnant des missions. Cette association prit des développements et devint la congrégation des *Oblats de Marie immaculée,* nom que lui donna le pape Léon XII en approuvant ses règles, et en la constituant canoniquement par des lettres apostoliques *en forme spécifique.*

Cette congrégation de prêtres est devenue très-considérable. Elle a aujourd'hui dix-huit maisons en France, dont quatre séminaires diocésains qu'elle dirige. Elle possède trois établissements en Angleterre, un en Ecosse, quatre au Canada, quatre aux Etats-Unis d'Amérique, une mission au pays des Cafres, deux grandes missions à l'île de Ceylan et un établissement de missionnaires en Corse. Elle compte deux de ses membres évêques en France, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, et Mgr Guibert, évêque de Viviers; deux évêques ayant siége en Amérique, Mgr Guigues, évêque de Bayton (Haut-Canada), et Mgr Tascher, évêque de Saint-Boniface, sur la rivière Rouge, vers la baie d'Hudson, et enfin un vicaire apostolique au port de Natal à l'est du cap de Bonne-Espérance, Mgr Allard, évêque de Samarie *in partibus infidelium.*

En 1823, le siége épiscopal de Marseille qui venait d'être rétabli fut occupé par Mgr Charles-Fortuné de Mazenod, oncle de l'évêque actuel qui fut son vicaire général. Celui-ci prit en cette qualité la plus grande part aux actes de l'administration de son oncle, et en 1832 le pape Grégoire XVI le nomma en témoignage de sa satisfaction évêque d'Icosie *in partibus infidelium.* Il fut sacré à Rome par le cardinal Odescalchi, le 14 octobre de la même année.

A son retour en France on lui suscita une vraie persécution : on l'avait injustement représenté comme ennemi du gouvernement, qui le déclara déchu de sa qualité de Français pour avoir accepté un évêché *in partibus,* sans y être légalement autorisé. Enfin il put, après de longues difficultés, faire parvenir la vérité sur son compte, et ses bulles furent enregistrées. Quelque temps après, son oncle s'étant démis à son insu de l'évêché de Marseille, il fut nommé à sa place.

Sous son épiscopat, un grand nombre d'édifices religieux se sont élevés par ses soins dans son diocèse. Il a lui-même fait construire à Marseille deux grandes églises pour

lesquelles il avait engagé son patrimoine. Nommé évêque de Marseille, il provoqua aussitôt l'édification de la magnifique cathédrale qui, après beaucoup de peines de sa part, est aujourd'hui en voie de construction. C'est pour le récompenser de ses grandes œuvres qu'en 1851 le pape Pie IX voulut le décorer du *Pallium*. Il obtint que ce privilége, au lieu d'être personnel, fût étendu à ses successeurs et attaché à son siége. Invité au nom du souverain pontife à assister aux conférences qui eurent lieu en 1854 à Rome au sujets de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, il reçut une magnifique hospitalité au palais du Quirinal, prit part à tous les actes auxquels les évêques avaient été associés, fut du nombre des prélats qui entouraient le pape dans la basilique de Saint-Pierre le jour de la proclamation du dogme ainsi qu'à la cérémonie de consécration de la basilique de Saint-Pierre (*extra muros*), où son nom a été gravé sur le marbre avec celui de ses collègues présents à la même cérémonie.

MANDEMENTS ET INSTRUCTIONS PASTORALES

DE Mgr DE MAZENOD,

ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

I. MANDEMENT

A L'OCCASION DE LA TRANSLATION SOLENNELLE D'UNE RELIQUE INSIGNE DE SAINT SÉRÉNUS, ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

Nos très-chers frères,

Après la longue attente d'une année entière, nous sommes heureux de vous annoncer que le jour est enfin venu, où il vous sera accordé de rendre, avec une solennité extraordinaire, à l'un des saints évêques de Marseille qui sont placés sur nos autels, les hommages de votre piété filiale et les honneurs religieux d'un culte d'invocation et de reconnaissance.

Par la présence d'une partie de ses précieuses reliques, saint Sérénus va, autant qu'il sera en nous, rentrer triomphant dans la cité que son zèle pastoral sanctifia dans le VIe siècle de notre ère. En rendant à l'Eglise, qu'il féconda de ses sueurs, ses ossements sacrés que nous avons été chercher dans la terre étrangère où il mourut, nous allons le replacer, en quelque sorte, lui-même sur le siége qu'il occupa avec éclat pendant plusieurs années. Et vous, N. T. C. F., qui allez en même temps comme revoir en lui un protecteur puissant et un père pour vos âmes, vous vous réjouirez sans doute d'avoir de nos jours à renouveler, à son égard, les singuliers témoignages de vénération que vos pères lui offrirent, il y a près de cent ans, lorsque notre prédécesseur, de glorieuse mémoire, l'immortel Belzunce, touché, comme nous l'avons été depuis, de l'oubli dans lequel était tombé un si grand saint, s'attacha à le réintégrer dans ses droits longtemps méconnus, en le montrant à ses ouailles tel que le représentent l'histoire et la tradition de notre Eglise.

A la voix du pasteur tout le peuple s'émut : il y eut dans le clergé et parmi les fidèles de tout âge et de toute condition un empressement général à manifester, par de religieux transports, la dévotion qui était inspirée à tous envers un protecteur qu'on recouvrait après tant de siècles, et une pieuse reconnaissance envers celui à qui l'on devait de pouvoir réparer le tort des âges passés. Nous n'avons pu nous défendre d'un vif attendrissement en lisant, dans l'unique mémoire du temps que nous ayons pu nous procurer, les détails touchants de ce que l'esprit de foi et une tendre piété excitèrent de saint enthousiasme à toutes les classes de la population de la cité et du diocèse. Les magistrats rivalisèrent alors de zèle avec le peuple ; on vit les riches se confondre avec les pauvres, les corporations laïques, les membres des divers chapitres, tout le clergé, tant séculier que régulier, s'unir, avec la foule des simples fidèles, au premier pasteur, qui présidait à la solennité ! Huit jours de fête ne suffirent pas aux sentiments qui remplissaient toutes les âmes. Il fallut exposer, dans la plus grande de nos basiliques, la relique que le prélat avait reçue des lieux mêmes que nous avons tout récemment visités, et où repose, disons mieux, où est glorifié, par un culte plein de confiance, le corps du saint évêque que nous voulons honorer ; il fallut montrer partout le précieux reste d'un père longtemps oublié. Une procession générale parcourut les principaux quartiers de la ville, au milieu d'un peuple immense qui faisait retentir l'air de ses acclamations. Les cris de joie se répétèrent jusque dans le temple où la sainte relique fut déposée sur un autel magnifique que Belzunce avait élevé en l'honneur de son glorieux prédécesseur. Les jours qui suivirent ce triomphe furent encore consacrés à célébrer solennellement la mémoire

du saint. On voulut dans chaque famille donner son nom à l'enfant nouveau-né, et l'on a cité bien des grâces obtenues par son intercession.

Ne semble-t-il pas, N. T. C. F., que de telles émotions devaient laisser des traces durables, et que les générations auraient dû redire aux générations ces pieux événements de notre cité si attachée à la foi de nos pères ?

Il n'en est pas ainsi pourtant : le souvenir de cette éclatante fête, la relique du saint, son autel et presque sa mémoire ont disparu dans le même gouffre qui a englouti tant d'autres monuments et tant d'autres traditions qu'il nous appartient de faire revivre.

Ah ! N. T. C. F., la terre que nous défrichons est trop aride ; elle est couverte de trop de ronces, nous y rencontrons trop d'épines, et nous y semons avec trop de larmes, pour que nous négligions d'entourer notre pénible ministère des encouragements que nous offrent les exemples de nos saints prédécesseurs, et des secours que nous avons à attendre de leur protection paternelle.

Aussi, justement affligé de ne pas retrouver dans nos temples le moindre vestige de ce que fut pour nos aïeux saint Sérénus dans le culte que lui doit notre Eglise, nous avons cherché, dès les premiers jours de notre épiscopat, à recouvrer ce qu'il y avait à cet égard de plus précieux dans ce que le malheur des temps nous avait enlevé ; plein de l'espoir que la vue de quelque portion du corps vénéré que Dieu a voulu conserver au sein de l'Italie réveillerait en vous la foi et la confiance qui éclatèrent si admirablement à l'époque que nous venons de rappeler, et voulant replacer notre saint dans votre dévotion, à côté de Lazare et des autres successeurs de Lazare qui sont sur nos autels, nous nous sommes souvenu de David qui avait promis de ne donner le sommeil à ses yeux, de ne fermer ses paupières et de ne leur rendre le repos qu'après qu'il aurait trouvé un lieu pour le Seigneur, un tabernacle pour le Dieu de Jacob, et nous n'avons, en quelque sorte, accordé de repos à notre âme qu'après que nous sommes parvenu à obtenir la relique insigne que nous avons apportée avec un vrai bonheur et dont il nous est si consolant d'enrichir notre Eglise.

Grâces en soient rendues à l'un de nos plus vénérables collègues dans l'épiscopat (1), à l'illustre et zélé prélat qui a si généreusement obtempéré à notre demande, et auprès duquel nous avons trouvé un accueil si fraternel, une si noble hospitalité, alors que, conduit par notre piété filiale, nous avons dirigé notre pèlerinage vers le lieu consacré par le tombeau de notre saint prédécesseur et par l'unanime dévotion des peuples de la Lombardie, sur les confins du diocèse de Verceil !

Ah ! que ne pouvons-nous, N. T. C. F., pour exciter votre confiance, vous montrer saint Sérénus dans ce sanctuaire de Blanderat, si célèbre dans la contrée par la présence de son corps sacré qui y attire sans cesse une multitude de fidèles ! Nous y avons reconnu comme le trône de sa gloire sur la terre, tant il y est environné d'hommages. Là se manifeste avec une sorte de majesté la grandeur de l'humble serviteur de Dieu ; là se déploie la puissance de son intercession ; là éclate sa sainteté par les prodiges dont le Seigneur se plaît à glorifier son tombeau pour récompenser la foi des chrétiens qui viennent l'y invoquer.

Que ne pouvons-nous, N. T. C. F., vous faire partager l'émotion qui nous a saisi, lorsqu'à la suite d'un long voyage, nous nous vîmes en présence du corps vénérable qu'anima l'âme de Sérénus ! De tous les pays circonvoisins un peuple innombrable était accouru à notre rencontre au son des instruments et au chant des saints cantiques ; un empressement religieux vraiment inexprimable, en témoignant de la part de cette foule qui se serrait autour de nous, le désir d'honorer dans notre personne inconnue à tous ces fidèles le successeur actuel de leur saint patron, disait aussi combien était vive leur dévotion envers celui que nous venions nous-même honorer. C'était pour nous un spectacle nouveau qui touchait profondément notre cœur ; mais au moment où nos yeux se reposèrent sur ces ossements sacrés d'où nous semblaient sortir encore le feu de la plus ardente charité et une sorte d'émanation de sainteté, oh ! alors, pénétré des pensées de la foi et devançant les temps, nous crûmes voir déjà ce corps ressuscitant, au grand jour du Seigneur, se lever devant nous revêtu de la gloire des élus et le front ceint de l'auréole immortelle des pontifes du Dieu vivant ; il rayonnait à nos yeux d'un éclat divin, il allait s'asseoir triomphant sur un trône céleste, il allait régner dans les perpétuelles éternités en union avec l'âme sainte dont il avait été le compagnon fidèle, et avec laquelle, malgré les contradictions d'un laborieux épiscopat, il avait vaincu et le monde et l'enfer ! Voilà, disions-nous en nous-même, la victoire que donne la foi, voilà le prix de celui qui a combattu un bon combat, et la couronne de justice qui lui est réservée ; et celui-là même qui a remporté cette victoire et obtenu cette couronne fut autrefois le pasteur du peuple dont nous sommes le pasteur ; il nous a tracé la voie par laquelle nous devons le conduire au ciel ; il fut son père, il est son protecteur ; il daignera donc nous bénir, nous son successeur qui sommes à ses pieds, et nos ouailles que nous venons de si loin rappeler à son amour, au milieu même de cette population, gardienne si pieuse de son tombeau.

(1) Mgr Alexandre d'Angennes, de la famille des marquis de ce nom, archevêque de Verceil, comte et chevalier grand'croix de l'ordre religieux et militaire de Saint-Maurice et de Saint-Lazare.

Ces pensées occupaient notre cœur, tandis que, sous l'impression d'un sentiment irrésistible et prosterné la face contre terre, nous nous abaissions devant la grandeur que Dieu communique à ses saints, et que, dans la joie d'une sorte de ravissement, nous avions nos yeux baignés de larmes. Certes, il nous eût été difficile de ne pas être ému d'un vif sentiment de piété en face des restes de notre prédécesseur devenu dans un pays étranger l'objet d'un culte touchant! Par Sérénus notre pensée remontait aussitôt à Théodore, à Cannat et à Lazare, contemporain de Jésus-Christ, son ami ressuscité par lui et fondateur de notre Eglise; la chaîne de tous les évêques qui se sont assis sur le même siége que nous semblait nous apparaître tout entière, et nous admirions dans cette succession de pontifes qui nous avaient transmis avec les traditions des apôtres le même caractère sacré dont ils étaient revêtus, le soin du même troupeau qui leur avait été confié, la même foi qu'ils avaient professée, les mêmes sacrements qu'ils avaient administrés, la même doctrine qu'ils avaient enseignée, et l'autorité divine qu'ils avaient exercée, et les espérances qui les avaient soutenus; nous admirions, disions-nous, dans la suite des pasteurs de notre Eglise particulière, l'origine céleste, la perpétuité non interrompue et l'économie hiérarchique de l'Eglise universelle. Oui, Sérénus sur cet autel, et nous à ses pieds; Sérénus entré dans le ciel depuis douze siècles, et nous, son successeur, préposé sur la terre à son héritage spirituel; Sérénus, vainqueur pour ses ouailles de l'ennemi du salut des hommes, et nous, malgré notre misère profonde, appelé à combattre le même combat pour le même peuple! C'était à nos yeux comme une preuve sensible de l'unité de l'épiscopat dont la source est en Dieu qui lui a donné le gouvernement de son Eglise; c'était pour nous une vive manifestation des grands devoirs qu'il nous impose et le moment d'une sorte de communication nouvelle de l'amour qu'il inspire au pasteur pour le troupeau dont il répond âme pour âme.

En recouvrant la précieuse relique de saint Sérénus, vous sentirez, vous aussi, N. T. C. F., combien doivent être puissants sur vous ses titres à votre vénération et à votre confiance. Vous honorerez en lui le pasteur qui dirigea vos pères dans les voies du salut, le saint qui les édifia par ses exemples, l'ami de Dieu qui le fait régner avec lui dans sa gloire, et le protecteur puissant qui, du haut du ciel, veille avec une sollicitude toute paternelle sur les enfants de ceux dont il fut le père et sur la cité qu'il évangélisa. Vous sentirez, vous en qui la foi vit encore, que vous ne pouvez pas le céder, dans votre zèle et dans vos sentiments pour lui, au peuple étranger au milieu duquel il mourut en retournant du tombeau des saints apôtres, et qui a recueilli avec une religion si durable sa dépouille mortelle; vous contribuerez dès lors de toute votre dévotion à la fête que nous allons célébrer en son honneur.

Si dans tous les temps les hommes ont rendu une sorte de culte aux restes de ceux qui se sont illustrés par de grandes actions, et de ceux encore dont l'existence, quoique obscure, leur fut chère à cause des liens du sang ou des bienfaits reçus; si on a toujours voulu par ce respect pour les cendres des morts honorer leur mémoire dans la postérité, que ne doit-on pas faire pour les restes des saints, lorsque les enseignements infaillibles de la foi nous montrent leurs âmes, non-seulement pleines de vie dans le sein de Dieu, mais en possession de sa gloire et investies en notre faveur d'une partie de sa puissance; lorsque cette divine foi nous apprend que leurs cendres se ranimeront, que ces mêmes ossements que nous conservons se revêtiront d'une chair glorieuse et deviendront, par une résurrection dont celle de l'Homme-Dieu est le gage, participants de l'immortalité bienheureuse des esprits célestes? Quoi! ces corps qui eurent tant de part aux mérites de l'âme, qui furent éprouvés par tant de pénibles travaux et de rigoureuses privations, qui furent sanctifiés par la réception de tant de sacrements et surtout par la réception du corps et du sang de Jésus-Christ; ces corps sacrés en qui le Saint-Esprit habita, nous les négligerions! nous les possédons ici-bas, et ils ne seraient point pour nous un motif de rendre gloire aux âmes déjà comme divinisées auxquelles ils appartiennent, tandis que nous voyons en eux autant de pierres d'attente de la Jérusalem vivante où le Seigneur se manifestera au milieu des splendeurs des saints! Ah! l'Eglise véritable, si elle est sévère dans ses prescriptions sur la pureté de son culte, ne va pas cependant, sous les vains prétextes que l'hérésie allègue, jusqu'à cet excès de manquer à la gloire des héros qu'elle a enfantés au ciel, et elle ne prive pas ceux de ses enfants qui sur la terre combattent encore, des secours qu'ils peuvent obtenir de leurs frères qui triomphent.

Nous espérons donc de votre piété, N. T. C. F., qu'au jour où nous offrirons à vos hommages une partie considérable du corps d'un de vos plus saints évêques, vous entrerez dans notre esprit, qui est celui de l'Eglise, et qu'il vous sera doux, à l'aspect du bras vénérable qui se leva jadis pour bénir vos pères, de demander que ces bénédictions spirituellement renouvelées s'étendent sur vous avec abondance.

Daigne saint Sérénus vous obtenir l'accomplissement de vos vœux à mesure qu'à l'occasion de sa fête nous le représenterons auprès de vous en vous bénissant dans l'effusion de notre cœur, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Donné à Marseille, le 25 juillet 1840.

II. INSTRUCTION PASTORALE

SUR LES SPECTACLES.

Nos très-chers frères,

Au moment où nous venons vous annoncer le saint temps de carême, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment pénible. Nous pensons avec douleur à ceux pour qui les préceptes que nous promulguons chaque année à la même époque sont sans autorité. S'il y a parmi vous comme une race choisie d'adorateurs en esprit et en vérité qui sont attentifs à la parole de Dieu et veulent observer sa loi; si d'autres encore assez nombreux se font honneur de professer les principes de la religion, combien n'en reste-t-il pas qui tiennent à d'autres sentiments? Puis, presque malgré nous, notre pensée se porte sur l'état général de la nation au milieu de laquelle nous parlons. Nous ne pouvons nous dissimuler que cette nation est toujours travaillée d'un grand mal, parce qu'elle s'est éloignée du Seigneur qui l'avait choisie pour être avant toutes les autres sa famille et son héritage. Il y a des moments où l'on dirait qu'elle ne lui appartient presque plus. Elle est alors ***comme un lion de la forêt qui jette de grands cris contre Dieu.*** (***Jer.***, **XII, 8.**) Ah! elle devrait pleurer l'affaiblissement de sa foi, car ***la terre*** qui la porte se ***trouve frappée d'une grande désolation, à cause de ce que***, hors les enfants de la lumière qui demeurent fermes dans leurs croyances, ***il n'y a plus personne dont le cœur s'occupe de Dieu.*** (***Ibid.***, 11.)

Mais comment ce peuple, autrefois le premier pour son attachement à la religion, a-t-il ainsi dégénéré de son passé? par quels liens malheureux est-il retenu dans son infidélité sans qu'on le voie se relever, après que d'épouvantables malheurs ont marqué sa chute? Nous n'avons pas besoin de vous le dire, N. T. C. F., vous savez assez par quels funestes enchantements et quelles coupables manœuvres l'esprit de malice et d'erreur nous a trompés et nous a perdus.

Corrompre l'esprit par l'impiété, et le cœur par le libertinage, telle a été surtout dans le siècle dernier, telle est encore aujourd'hui la double action par laquelle n'a cessé de s'accomplir l'œuvre de l'enfer. Notre objet n'est point d'entrer dans le détail de tous les moyens employés pour exercer cette action corruptrice. Nous ne signalerons en ce moment ni les écrits coupables et si multipliés qui, sous une forme durable ou éphémère, continuent à propager parmi nous les mauvaises doctrines et à offrir une pâture toujours plus irritante à des passions criminelles, ni les funestes enseignements qui du haut des *chaires de pestilence*, et avec un appareil plus ou moins scientifique, portent dans l'âme d'une jeunesse ardente et inexpérimentée autant que curieuse de nouveautés, le principe de toutes les aberrations de l'orgueil, et brisent pour elle le frein le plus salutaire comme le plus puissant de toutes les convoitises, ni enfin tant de tentatives diverses à l'aide desquelles on s'efforce de bannir Dieu de la société des hommes, voulant pour cela, entre autres choses, emprisonner sa parole dans ses temples et la lier partout ailleurs dans la bouche de ses ministres. Nous n'avons en vue cette fois que de vous entretenir d'une autre cause de corruption, et, nous osons dire aussi, d'impiété. La plaie qui en est résultée est trop grande, elle tend trop à s'envenimer tous les jours davantage pour que nous ne redoublions pas d'efforts, sinon pour la sonder jusque dans ses dernières profondeurs, du moins pour en dire les dangers les plus évidents et vous exhorter plus fortement que jamais à en éviter les atteintes.

Dans tous les temps, quiconque a eu quelque souci des bonnes mœurs a professé un juste éloignement pour les représentations théâtrales. Elles commencèrent à Athènes, et déjà le législateur de cette république célèbre proscrivait comme indigne leur premier inventeur (2), qui ne se livrait aux jeux obscènes qu'il avait imaginés qu'en offrant un hideux spectacle en l'honneur d'une fausse divinité représentée par l'ivresse et également ennemie de la raison et de la pudeur. En prenant des formes plus polies, la scène antique n'en fut que plus dangereuse; c'étaient dès lors, comme de nos jours, des passions criminelles mises en action, qu'elle présentait aux regards du public; les sages en gémissaient, mais que pouvaient-ils dans la licence des mœurs païennes dont les poëtes dramatiques reproduisaient les trop fidèles images? la multitude laissait dire les sages et se laissait corrompre toujours davantage. De la Grèce conquise par les Romains, l'art scénique fut apporté par un esclave dans la capitale du monde, et il fut un des moyens par lesquels les vaincus se vengèrent des vainqueurs, en introduisant parmi eux, selon la pensée d'un très-grave historien de l'antiquité (3), des exercices indignes et des goûts infâmes. C'est ainsi que, d'après le même auteur, tout s'amollit à Rome et le sénateur, et le magistrat, et le guerrier, « tandis que la licence, dit-il, leur plaisait et qu'ils ne cherchaient qu'à la couvrir d'un prétexte. » Il nous fait des désordres qui accompagnaient et suivaient les représentations de la scène un tableau frappant d'énergie, et hélas! aussi de ressemblance avec ce qui se passe encore au sein du christianisme dans de pareilles occasions. Ces choses furent portées à un excès prodigieux dans la capitale de l'empire, les provinces imitèrent la capitale, et les débauches ainsi que les crimes qu'elles engendrent augmentèrent à proportion; aussi les Romains ne furent bientôt plus que ce vil peuple, esclave aux pieds de ty-

(2) Thespis.

(3) Tacite, *Ann.*, l. XIV, c. 20, 21.

rans tels que Néron et Héliogabale, auxquels il demandait à grands cris seulement du pain et des spectacles, *panem et circenses ;* peuple perdu et abruti de vices, dont les peuples barbares parvinrent à faire leur proie, et que le christianisme, par ses vertus austères, ne releva de son abaissement qu'à mesure que le sang des Romains se mêla à celui de ces barbares dont l'Eglise fit l'éducation pour en former ensuite les nations modernes.

Les plus graves auteurs de l'antiquité païenne s'élevèrent avec force contre les spectacles dans l'intérêt des mœurs dont ils déploraient la perte. Nous pourrions accumuler bien des citations qui attesteraient à des chrétiens que le paganisme lui-même les condamne comme convaincus d'imiter ce qui révoltait déjà, avant l'Evangile, les consciences honnêtes. Mais qu'il nous suffise d'indiquer quelques passages. En retraçant les coutumes des anciens Germains, un historien (4) explique la pureté de leurs mœurs « parce que, dit-il, ils ne furent corrompus par aucun des attraits des spectacles. » Il parle ailleurs des spectacles « comme ayant introduit à Rome tous les genres de désordre et d'infamie, et ajouté plus que toute autre cause à ce qu'il y avait déjà de corruption. » Un autre écrivain de l'antiquité (5) préconise le sénatus-consulte qui ordonne pour la défense des bonnes mœurs la démolition d'un théâtre nouvellement construit, et à ce sujet il loue la conduite de l'illustre personnage qui avait provoqué cette sage mesure. Selon lui « les vices qui perdirent Rome ne vinrent qu'avec le luxe asiatique, à la suite des baladins et des histrions. Il dit que les spectacles furent les germes de la luxure qui envahit les temps postérieurs, et il regrette l'époque où les réunions dans lesquelles les mœurs étaient outragées, étaient considérées comme des conjurations contre la république. »

Sénèque s'exprime en ces termes sur le même sujet : « Rien n'est plus nuisible aux bonnes mœurs que d'aller au spectacle, car alors les vices se glissent dans le cœur par la volupté. J'avoue moi-même ma faiblesse, je n'en rapporte jamais les dispositions que j'avais en sortant de ma maison. Ce qui était calme en moi est troublé, ce que j'avais repoussé de mon âme est revenu ; que dirai-je encore ? je retourne plus porté à l'avarice, à l'ambition, à la luxure, à la cruauté et à l'inhumanité parce que j'ai été dans une telle réunion d'hommes (6). »

Cicéron, après avoir rappelé les vers d'un poëte dramatique sur la volupté, s'écrie ironiquement : « Oh ! la belle réformatrice de la vie que la comédie, qui ne serait rien du tout, si on en ôtait les vices auxquels le cœur s'attache (7) ! »

Lacédémone exclut de sa république les comédiens, les histrions et tous les acteurs de théâtre. Rome païenne les nota d'infamie, même dans ses lois, *quisquis in scenam prodierit, ait prætor, infamis est ;* il fut défendu aux sénateurs d'entrer dans leur maison, et aux chevaliers de paraître avec eux en public, il n'était permis de les voir que sur la scène ; enfin il y eut un moment où ils furent expulsés, dit Tacite, de Rome et de l'Italie entière.

Mais est-ce que ce qui était immoral, destructeur de toute vertu, source de tous les vices au sein du paganisme serait licite parmi les chrétiens ? Est-ce que sous l'empire de la grâce, à la face de l'Evangile et à l'ombre de la croix, on aurait le droit de se permettre ce que l'honnêteté seule réprouvait avant que l'homme eût été régénéré d'en haut ? Quelle morale, fondée sur l'Evangile et confirmée par la croix, serait donc venue autoriser ce qui était réputé si mauvais sous le culte de toutes les passions divinisées ? Serait-ce là la morale de Jésus-Christ ? Grand Dieu ! jusqu'où avilirait-on, à force de lâcheté et de corruption, la doctrine que vous avez apportée du ciel sur la terre ? Sa pureté et sa sainteté ont parlé au cœur de ses ennemis ; elles ont vaincu l'orgueil et la haine des sophistes, ou du moins elles leur ont arraché de magnifiques hommages. C'est un de ses titres de gloire de ne conniver avec aucune faiblesse coupable, de proscrire sans réserve tout ce qui est mal, de condamner jusqu'à la pensée du mal, d'obliger les hommes *d'en fuir jusqu'à l'apparence* (*I Cor.*, V, 22) ; c'est là un des caractères auxquels on reconnaît sa divinité, et voilà que des chrétiens qui doivent être ses disciples en viendraient à cet oubli d'eux-mêmes, ils la méconnaîtraient, ils la travestiraient tellement que, dans leur conduite comme dans leurs maximes, elle ne s'offrirait plus que désarmée des saintes rigueurs qui la font si sublime et si belle ; elle ne serait plus qu'une doctrine d'accommodements mondains placée au-dessous de la sagesse des philosophes païens et des enseignements de l'histoire profane ! Mais, s'il en est ainsi de ceux qui veulent se tromper, une conscience droite, éclairée par la foi, ne saurait ratifier cet incroyable renversement des devoirs du christianisme ; elle proteste de toutes ses forces contre les maximes contraires à la vérité et à la sainteté de l'Evangile, et ce n'est pas au monde, lui, *dont le prince est déjà jugé* (*Joan.*, XVI, 11), lui que Jésus-Christ a condamné *à cause de ses scandales* (*Matth.*, XVIII, 7), ce n'est pas au monde qu'elle demande l'interprétation de la morale évangélique. Elle écoute l'Eglise qui parle par la voix de ses pasteurs.

Or, N. T. C. F., l'Eglise ne laisse aucun doute sur les jugements qu'elle porte des spectacles. Tous les conciles qui s'en sont occupés les ont hautement condamnés. Nous

(4) Tacit., *De mor. Germ.*, *Ann.*, lib. XXIV, cap. 15.
(5) Tit.-Liv., lib. XLVIII, c. 27, lib. XXXIX.
(6) Senec., epist. 7.
(7) Cic., *Offic.*, n. 145.

citerons entre autres un concile tenu dans nos contrées, à Arles, et qui prononce la peine d'excommunication contre les acteurs de théâtre. Nous citerons un concile de Milan qui a eu lieu sous saint Charles Borromée, et qui veut que ces mêmes acteurs soient expulsés de tous les pays de la province ecclésiastique, et qu'il soit fait de sévères admonitions à ceux qui les recevront chez eux. La plupart des rituels des diocèses de France portent aussi ou supposent la peine d'excommunication contre ces mêmes individus.

Les Pères de l'Eglise, dès les premiers siècles, ont fait entendre un langage qui mérite d'être reproduit de nos jours : Tertullien appelle les spectacles « un lieu où fermentent les pensées impies, une assemblée du démon, à qui les uns prêtent la voix et les autres les oreilles contre Dieu ; une assemblée où siégent les ennemis de Jésus-Christ, et où l'air lui-même est infecté par les paroles coupables dont il retentit.» (Tertul., *De spectaculis*.) « Là, dit saint Jérôme, sont les idoles de l'Egypte qui souillent ceux qui s'en approchent ; il faut en détourner nos regards de peur de ternir par les sens la pureté de l'âme » (D. Hieron., *in Ezech.* XX.) « Quel sujet de douleur et de honte, « s'écrie saint Cyprien, » ne nous offre point l'aspect des théâtres ! quelle plaie pour les mœurs publiques ! Combien le jeu des acteurs fomente de crimes et alimente de vices ! Est-ce que, continue le même Père, un comédien, un histrion, doit être en communion avec nous ? Non certes, car je pense qu'il ne convient ni à la majesté divine ni à la sainteté de l'Evangile que l'honneur et la pudeur de l'Eglise soient souillés par un tel contact. Puis il ajoute, quoique le prêtre ne doive point éloigner de la sainte table celui qui lui est personnellemen connu comme pécheur, cependant il faut qu'il refuse la communion aux acteurs, aux comédiens et aux autres individus du même genre, tant qu'ils exerceront leur art détestable. » (Cyprian., lib. II, epist. 2.) Saint Cyrille, de Jérusalem, défend aux fidèles de suivre les jeux du spectacle, « où vous verriez, leur dit-il, les honteuses et dégoûtantes libertés des acteurs, et les danses coupables d'hommes mous et efféminés. » (S. Cyrill., catech. 1.) « Il faut fuir, ajoute Lactance, tous les spectacles de peur de perdre la tranquillité de l'âme, et renoncer à des plaisirs dangereux de peur que, séduit par leurs attraits, on ne tombe dans les piéges de la mort. » (Lact., *Divin. Instit.*, lib. VI, cap. 20.) A son tour Salvien, prêtre de Marseille, s'exprime en ses termes : « Il n'y a presque rien d'infâme qui ne se trouve sur le théâtre, et l'imitation de choses honteuses, et la reproduction de paroles et d'expressions obscènes, et l'action de gestes et de poses abominables. » (Salv., lib. VI.) Selon saint Augustin « les théâtres sont la ruine des mœurs, ce qu'on y enseigne est honteux, ce qu'on y entend est déshonnête, ce qu'on y voit est pernicieux ; là les chants des chœurs et des acteurs flattent l'oreille, il est vrai, mais ils offensent toute pensée sainte et chrétienne » (S. Aug., *De Symb.*, lib. II, cap. 2.) Enfin saint Jean Chrysostome ne craint pas de dire : « Que les spectacles sont une école de mauvaises mœurs, un repaire de luxure, un réceptacle d'impudicités, une fournaise de Babylone ; tout, dit-il, y est plein d'iniquités, de crimes et d'impudence.» Et ailleurs on l'entend s'écrier : « Je pense que plusieurs de ceux qui hier nous ont quitté pour aller au spectacle sont ici présents ; je voudrais les connaître afin de les chasser des sacrés parvis..... Mais quel si grand crime ont-ils donc commis, me direz-vous, pour qu'ils soient éloignés de cette enceinte sacrée ? Ah ! que voulez-vous donc qu'ils aient fait de plus grave que de se souiller par des sentiments qui emportent avec eux le crime de l'action la plus coupable ? Si vous tenez à connaître comment il en est ainsi, ce ne sont point mes propres paroles que je vous citerai, mais les paroles de celui qui sera le juge de toute la vie humaine : *Si quelqu'un*, dit le divin Maître, *regarde une femme avec des yeux de concupiscence, il a déjà péché dans son cœur.* (*Matth.*, V, 28.) Mais si c'est un mal de considérer trop curieusement celle qu'on rencontre sur la place publique, où elle est venue sans intention et comme par hasard, dans un costume simple et modeste, de quel front viendront-ils s'excuser de tout mauvais sentiment, ceux qui, non pas sans intention et fortuitement, mais par leur volonté bien déterminée, et tellement par leur volonté qu'ils méprisent pour cela les avis de l'Eglise, s'en vont rester un long espace de temps assis dans un lieu de spectacle, et les yeux fixés sur des objets dont tout contribue à rendre l'aspect dangereux ? Là se font entendre des paroles molles et lascives et des chants impurs, et des voix passionnées qui excitent à la volupté. Là le fard noircit les yeux et colore le visage ; là tous les ajustements du corps font une illusion funeste et tous les genres d'appas sont mis en œuvre pour séduire et charmer les spectateurs. Là règne la mollesse parmi les assistants et la confusion entr'eux est extrême, en même temps que c'est là encore que prennent naissance les conversations déshonnêtes tenues par ceux qui ont figuré dans les spectacles, et par ceux qui racontent ensuite aux autres ce qu'ils ont vu. A cela vient se joindre l'excitation produite par le son des flûtes et des autres instruments de musique qui tendent à enchanter l'âme par une sorte de magie, à l'amollir par de vives impressions, à la préparer au crime par le plaisir, et à la rendre ainsi plus facile à être surprise dans des piéges infâmes. Mais si, dans l'endroit même où tout respire la retenue et le respect, où la crainte de Dieu conserve toute son influence salutaire, il faut se tenir en garde contre une mauvaise pensée qui souvent vient s'y glisser secrètement ainsi qu'un larron ; comment ceux qui au spectacle ne peuvent ni voir ni entendre rien de

sain et de pur, qui par les oreilles comme par les yeux sont sans cesse assaillis de mille tentations dangereuses, pourront-ils triompher d'eux-mêmes? s'ils succombent, ne fût-ce que dans leur esprit et dans leur cœur, comment pourra-t-on jamais les excuser du crime dont ils ont conçu la pensée? Dès lors comment oseraient-ils s'avancer jusque dans cette enceinte sacrée, et participer à l'assemblée des saints? C'est pourquoi j'exhorte et je conjure ceux qui se sont ainsi rendus coupables pour avoir été au spectacle de se purifier d'avance de ce péché par la confession, le repentir et les autres remèdes de la pénitence, et de ne venir, qu'après s'être délivrés de leurs souillures, assister aux choses divines.» (S. Chrysost., hom. 62 *ad pop. Antioch.* — *Hom. de David et Saule.*)

Voilà sans doute, N. T. C. F., un langage qui n'est pas équivoque; l'on ne peut pas, ce nous semble, s'exprimer avec plus de force, et cependant nous vous avouerons que, pour ménager votre délicatesse, nous avons tempéré et de beaucoup affaibli, en les traduisant dans notre langue, les fortes paroles que les Pères de l'Eglise et surtout le grand archevêque de Constantinople adressaient aux fidèles commis à leur sollicitude. Nous n'avons pas voulu que, même à travers tant de siècles, de trop vifs reproches vinssent atteindre ceux d'entre vous qui se mettent dans le cas de les encourir. Vainement néanmoins chercheraient-ils à éluder l'application du langage des Pères, en prétendant que de nos jours les théâtres sont loin d'offrir, dans toute sa triste intégrité, le tableau que la plume de saint Jean Chrysostome retraçait avec de si noires couleurs. Nous en appelons à la conscience des hommes de bonne foi et nous les adjurons, au nom de la vérité, de nous dire si un seul des traits de ce tableau si sombre est étranger à ce qu'on voit aujourd'hui. Hélas! la ressemblance dans le mal est frappante entre les deux époques malgré l'énorme distance qui les sépare. Que disons-nous? le mal a franchi les anciennes limites et il est parvenu à un degré qui défierait peut-être jusqu'à l'éloquence incomparable de cette *bouche d'or*, si riche d'expressions véhémentes et si puissante pour émouvoir de sa voix la superbe Byzance tout entière.

Oui, si saint Jean Chrysostome eût vécu dans notre siècle, pour représenter l'état de nos spectacles et leurs déplorables effets, il aurait trouvé des couleurs inconnues qui eussent surpassé par leur effrayante vérité les plus énergiques peintures qu'il nous ait laissées dans ses discours. Son zèle enflammé par l'excès du mal eût mis et multiplié dans sa bouche des traits de feu encore plus ardents qui eussent pénétré l'âme de ses auditeurs, tandis que sa douleur eût éclaté par des accents tels que les voûtes des temples chrétiens n'en entendirent peut-être jamais de semblables. Oh! que ne nous est-il donné à nous-même d'entrer, en vous parlant, dans les détails qui sont de nature à justifier avec éclat le jugement que nous portons! Mais comment égaler les mots aux choses? et comment aussi avoir une langue assez expressive et assez chaste tout à la fois pour dire dans l'assemblée des saints ce qui ne peut se dire nulle part?

Vous le savez, N. T. C. F., il est un vice qui, selon saint Paul, ne devrait pas même être nommé parmi les enfants de Dieu; or ce vice, dont le nom même est honteux, qui dès les premiers jours du monde s'est attaché à l'humanité pour la dégrader et l'arracher à sa céleste destinée, qui a poussé d'innombrables générations dans l'enfer, forcé pour ainsi dire de dilater ses entrailles, à qui tous les autres vices font souvent cortége, dont l'histoire serait presque celle de toutes les ignominies, de tous les désordres, de tous les crimes et de tous les malheurs qui ont affligé la terre couverte par ses effets de sang et de larmes, ce vice, l'opprobre de la créature faite à l'image de Dieu, le signe le plus évident de l'anathème qui pèse sur elle, cet *envoyé de Satan* (II *Cor.* XII, 7), comme l'appelle l'Apôtre, ce serpent cruel qui tient l'homme enlacé dans ses replis et comme dans une chaîne épouvantable dont le dernier anneau touche au fond de l'abîme, ce monstre hideux qui souille et tue, qui dévore l'esprit et le corps, ce démon, ce vice de l'impureté, puisqu'il faut prononcer ce mot, n'est-ce pas au spectacle qu'il se montre dans toute sa puissance? N'est-ce pas là qu'il apparaît au milieu de toutes ses pompes les plus décevantes, faisant l'œuvre de perdition pour laquelle l'enfer l'a vomi? Là on dissimule sa laideur inexprimable, on le pare, on l'embellit de toutes les manières, on le revêt de tous les charmes qui peuvent éblouir les yeux et séduire les cœurs. On lui sacrifie, on lui prodigue à grands frais tous les trésors de l'esprit et de l'imagination, toutes les richesses de la nature, tout le luxe, toutes les ressources de la fortune; on met à son service tous les arts et tous les talents: on lui prête des armes et on lui dit: Frappez-nous, blessez-nous, nous aimons à être blessés par vous; on l'environne de tous les moyens de séduction et on lui dit: Séduisez-nous, trompez-nous, nous aimons à tomber dans vos piéges, nous sommes ici placés sous votre fascination irrésistible, nous livrons nos âmes à votre puissance, nous applaudissons avec transport à ses effets. Voyez quels hommages il reçoit en ce lieu et que de chrétiens en rougissent de honte! il y est comme sur un trône du haut duquel il règne en maître sur ses esclaves enchaînés à ses pieds; il y est comme dans un temple qui retentit de ses louanges et où tout contribue à exalter son fatal empire et à glorifier ses déplorables triomphes; il y est comme sur un autel où il devient l'objet d'un culte abominable et où on lui immole des victimes volontaires.

Si ce n'est point là le théâtre, qu'on nous dise ce que c'est. Quels sont les sujets représentés sur la scène? N'est-ce pas presque

partout et toujours l'amour profane qui est mis en action ? N'est-ce point là la source de cet intérêt qui captive et fait palpiter si vivement les spectateurs ? N'est-ce point là ce qui saisit l'auditoire frémissant à la voix qui fait entendre les accents de la passion? Quelles sont, parmi les ouvrages dramatiques les plus célèbres, les pièces où ce genre d'intérêt n'est point recherché ? On en cite deux dans notre langue et on dit qu'il n'y en a point d'autres. Mais de ces deux pièces, l'une, ajoute-t-on, n'a pas réussi malgré le charme continu d'un style riche des plus grandes beautés ; l'autre n'a eu qu'un succès, d'abord contesté par un public qui, dans ce drame, ne trouvait point d'écho à ses passions insensées ; et ce succès, que les habiles donnent comme un prodige de l'art, l'auteur alors converti à la vertu n'a pu l'obtenir, disent-ils, qu'en développant les plus admirables ressources de son génie et qu'en empruntant à nos livres saints la magnificence de la poésie la plus belle à laquelle l'esprit humain se soit élevé. Avoir intéressé sans mettre en scène l'amour profane, c'est à leurs yeux une sorte de tour de force qui met le comble à la gloire d'un auteur déjà couvert de tant de gloire, c'est le plus heureux effort du talent ainsi que le plus haut degré du mérite vainqueur des difficultés ; c'est pourquoi le chef-d'œuvre qui en est résulté leur paraît être, dans son genre, le plus étonnant que jamais poëte ait fait éclore. Tant il est vrai que la passion dont il s'agit est le sujet à peu près inévitable des représentations théâtrales et l'aliment accoutumé du plaisir qu'on y trouve !

Toutefois, si le chef-d'œuvre que nous venons de citer est unique ; si rarement aussi, malgré sa supériorité incontestablement admise, il est offert sur la scène, ne serait-ce point parce qu'il est loin de produire les émotions que l'on va d'ordinaire chercher au théâtre ? On a beau dire, on ne s'y rend point uniquement pour admirer avec calme des beautés littéraires, pour reconnaître et sentir l'effet de pensées élevées et de sentiments généreux rendus dans un langage qui donne l'idée des plus nobles inspirations ; l'on ne veut pas y goûter simplement des jouissances intellectuelles et se borner à l'agrément que fait éprouver un ouvrage d'esprit. L'expérience de tous les jours dément cette excuse alléguée par quelques-uns et qui ne saurait justifier personne. La plupart des spectateurs sont étrangers aux préoccupations qu'elle suppose ; ce qu'ils veulent, ce qu'ils poursuivent de tous leurs désirs, c'est ce qui parlera le plus vivement à leurs sens, ce qui frappera avec plus de puissance leurs yeux et leurs oreilles, ce qui captivera davantage, ce qui bouleversera le plus leur entendement et leur volonté, ce qui s'emparera invinciblement de leur être tout entier pour le transporter hors de lui-même, pour le jeter dans une situation d'enivrement et de délire. Ce qu'ils veulent, c'est quelque chose qui ait de l'analogie avec leurs dispositions intimes, qui soit à l'unisson de la corde la plus sensible de leur cœur, tel que l'a fait le péché ; c'est la représentation au naturel, l'image vivante d'inclinations semblables à celles qu'ils entretiennent avec complaisance au fond d'eux-mêmes ; c'est la peinture animée d'une vie dans laquelle ils retrouvent leurs propres erreurs ; c'est, sous une forme pleine d'illusions saisissantes, la reproduction réelle de la corruption dans laquelle ils plongent leur âme. Voilà l'appât qui les attire au spectacle, le nœud véritable qui les attache, et voilà aussi ce qu'on leur y présente tous les jours.

Mais où sont les oreilles chastes qui peuvent se plaire à ce qu'on y entend ? Comment aimer des plaisanteries indécentes, des mots prétendus piquants qui raillent la vertu, qui préconisent le vice, qui outragent ouvertement la pudeur ou qui ne couvrent que d'un voile transparent la signification la plus révoltante ? Comment prendre goût à des conversations indignes, quelquefois semées de traits licencieux et qui se prolongent plus ou moins dans des scènes scandaleuses, véritables leçons d'immoralité ? Si, dans d'autres circonstances, le discours est plus châtié, s'il semble conserver la délicatesse de l'expression et respecter l'honnêteté des mœurs, comment se contenter de ces apparences, lorsqu'elles ne sont que le passe-port d'une pensée mauvaise qui s'en va souiller la mémoire et remplir l'imagination des auditeurs ? Comment encore écouter avec plaisir le langage passionné d'un cœur qui ne connaît plus de frein et qui s'abandonne sans retenue et quelquefois avec une sorte de fureur aux feux impurs qui le consument ? Comment entendre raconter les honteux égarements auxquels il est en proie et dont on fait avec les plus vives couleurs la peinture dangereuse ? Cette exaltation de sentiments coupables, ces protestations d'un attachement que Dieu condamne, ces serments d'une fidélité constante dans le péché, ces mille manières séduisantes d'étaler avec impudence des faiblesses criminelles, de les faire naître, de les flatter, de les nourrir dans des âmes trop disposées à recevoir de telles impressions, sont-ce là des choses qui méritent, nous ne dirons pas les applaudissements et la sympathie, mais seulement l'attention d'un chrétien ?

Et ce chrétien peut-il encore aller prêter son attention et paraître donner par sa présence son approbation à toutes les maximes dont retentissent sans cesse les théâtres ? Ces maximes détestables, quand elles n'attaquent pas directement la religion, ont du moins pour objet de faire prévaloir les idées du monde le plus corrompu contre la sainte morale de l'Evangile. A les en croire, le vice serait aimable et la vertu odieuse ; l'un serait souvent raison, sagesse et franchise, et l'autre travers, sottise et fourberie. Voyez, N. T. C. F., ce qu'il en est : dans les situations les plus criminelles, combien sur le

théâtre d'excuses qu'on essaye de fonder sur des principes allégués pour autoriser le mal! et quelquefois que d'éloges accordés avec un touchant intérêt aux beaux sentiments, comme on les appelle, dont on pare les plus grands désordres! On en vient à transformer ces désordres en nécessité imposée par le ciel, on en fait jusque des devoirs de position et presque des vertus. Mais dans l'accomplissement austères des vrais devoirs, dans la fidélité aux lois de la religion, comme on est habile à mettre des défauts en relief! Que de torts, que de ridicules on invente! Comme on sait faire dépendre une bonne action de sentiments peu honorables, de motifs intéressés, de calculs d'ambition, de circonstances qui lui enlèvent tout droit au respect! Comme on s'applique à donner satisfaction au monde qui ne comprendrait rien à une conduite entièrement irréprochable, qui la trouverait insipide! On va plus loin: tandis qu'on environne le vice de faux brillants qui font illusion, qu'on l'appuie de faux prétextes et de faux principes, on ne se contente pas de faire rire aux dépens de la vertu, de lui donner même un caractère repoussant, mais on la nie; on ne dit point qu'elle est un vain mot, mais on la présente comme une odieuse chimère, on imagine de revêtir de ses dehors les plus exagérés le crime lui-même; puis, quand celui-ci est dépouillé du masque qu'on lui avait mis, c'est elle encore qu'on traduit sous l'opprobre de la plus dégoûtante hypocrisie devant des spectateurs heureux de ce dénûment, et quelquefois parfaitement dignes de battre des mains au déshonneur de la vertu comme à leur propre triomphe. O vous, chrétien ferme et sincère, dont la conscience ne transige pas avec l'esprit du monde, pourquoi osez-vous être juste malgré lui? Votre exemple le fatigue, et comme il aime les théâtres, les théâtres l'ont vengé en composant pour son usage une morale d'après laquelle c'est de votre part une prétention intolérable de vouloir être homme de bien selon Dieu. Ecoutez-les, ils vous disent sur tous les tons: qu'il n'y a le plus souvent que du mal dans le bien, et que du bien dans le mal, ou ce qui est pis encore et mérite l'anathème du prophète: *que le bien est mal et que le mal est bien.* (*Isa.*, V, 20.)

Il est vrai que dans certaines occasions ils ont de pompeuses tirades et de magnifiques exclamations sur la vertu; mais que prouve cela, sinon qu'on profane le nom de la vertu, soit en faisant des applications indignes, soit en le mêlant à l'éloge du vice, soit en démentant de mille manières, et par les faits et par les paroles, le respect apparent qu'on lui porte? Jamais, quoi qu'on en ait dit, l'amour d'aucune véritable vertu n'a été inspiré au théâtre, jamais on n'en est sorti meilleur: loin de là, un écrivain qui, certes, n'est pas suspect d'être trop favorables aux sentiments de l'Eglise, atteste que « le théâtre est une école où l'on a toujours toutes sortes de peines à se défendre de la séduction du vice. — Des spectacles et des mœurs! » s'écrie ailleurs ce même écrivain, qui fut un des deux premiers coryphées du philosophisme du siècle dernier, « des spectacles et des mœurs! voilà ce qui formerait un vrai spectacle, d'autant plus que ce serait la première fois (8)! »

Cependant, N. T. C. F., ne croyez pas que pour vous éloigner des spectacles nous nous laissions aller à vous faire un tableau trop chargé de ce qu'on y rencontre de répréhensible. Considérez plutôt l'empire qu'exercent sur la scène les organes dont se sert le poëte pour faire entendre les pernicieuses paroles qu'il prête à ses personnages. Il est écrit dans le quatrième livre des *Rois* que: *Les enfants d'Israël, après avoir abandonné les préceptes du Seigneur, leur Dieu, se firent des idoles, adorèrent toute la milice des cieux et reconnurent Baal. Alors ils consacrèrent leurs fils et leurs filles par le feu, pour les faire servir aux divinations et aux augures, et se livrèrent eux-mêmes au mal devant le Seigneur, qui en fut irrité.* (IV *Reg.*, XVII, 17.) Eh bien! au théâtre, dans ce nouveau temple que le monde entretient en l'honneur de Baal, dans ce temple où l'on rend aux passions humaines un culte si cher au démon, combien de fils et de filles d'Israël vont recevoir dans leur cœur une fatale initiation à ce culte abominable! Les infortunés! quel triste changement s'est opéré en eux! Le baptême les avait donnés au Seigneur: mais, au mépris du caractère divin qu'ils avaient reçu et de la profession sainte qu'ils avaient embrassée en devenant enfants de Dieu et de l'Eglise, ils sont allés rendre hommage à un autre maître, à un maître ennemi de Jésus-Christ, qui les avait rachetés au prix de son sang; ils ont méconnu dans leurs personnes la dignité sainte du nom chrétien, et, loin de Dieu et séparés de sa grâce, ils ont été comme touchés d'un feu de l'enfer en prêtant l'oreille aux oracles que rendaient les passions, tandis que les interprètes de leurs secrets les plus dangereux célébraient dans leur temple, avec toutes les pompes de Satan, des fêtes en leur honneur.

Mais pourquoi des chrétiens vont-ils assister à ces fêtes criminelles? Pourquoi vont-ils entendre ces oracles qui, là surtout, ont acquis une puissance de séduction des plus redoutables? Oui, au théâtre, N. T. C. F., les paroles dont nous venons de signaler les dangers à votre conscience ne tombent point froides et mortes; mais elles retentissent animées de toute la vie de ceux qui les prononcent, et respirant en eux toute la passion qu'elles expriment. Au théâtre, les spectateurs, grâce aux bouches qu'ils vont entendre, sont sous l'influence directe, immédiate, presque irrésistible de la passion elle-même, puisque c'est elle qui parle, qui agit, qui se reproduit au naturel

(8) J.-J. Rousseau.

dans le sens le plus expressif d'une pensée corruptrice; puisque ses accents sortent d'une âme qui la sent profondément et d'un corps qui la représente avec vérité; puisque ce qu'on voit, ce qu'on entend, c'est elle; que c'est elle dont la voix s'insinue comme un poison dans les cœurs, et que c'est elle encore qui s'offre aux yeux fascinés sous les traits vivants et sous les formes sensibles qui lui sont propres.

Qui niera que la passion ait pris sur la scène une figure qui la personnifie? Elle y apparaît comme une image séduisante, disons mieux, comme une réalité dangereuse qui semble demander un détestable triomphe; semblable à ces filles pompeusement parées dont parle l'Ecriture : *Elle est habillée avec artifice, et porte autour d'elle autant d'ornements qu'on en met à décorer un temple* (*Psal.* CXLIII, 12); ou bien la légèreté ou la négligence étudiée de la mise et du costume ne font qu'augmenter l'immodestie répandue sur toute la personne qui s'étale en spectacle. Toujours est-il que l'effronterie l'emporte sur la timidité du sexe, et qu'on voit souvent une créature dégradée fouler aux pieds les saintes lois de la pudeur, affectant des nudités, des attitudes, des gestes, un air, une expression qui offensent au plus haut degré un regard tant soit peu chaste.

Et puis, comme si cela ne suffisait point, comme si les ressources si multipliées de la poésie, dans toutes ses formes les plus brillantes et les plus propres à rehausser la parole humaine étaient impuissantes à lui donner assez d'âme et assez d'éclat pour impressionner, autant qu'on le voudrait, l'esprit et le cœur des spectateurs, voilà que la voix de la passion ne parle plus, elle chante. Elle chante tout ce qu'elle disait; plus encore, elle descend par ses modulations si variées jusqu'au dernier terme du mal. Le plus inexprimable excès de l'égarement a trouvé son expression la plus forte; ce qui ne pouvait se rendre dans aucune langue est entièrement rendu, est très-intelligiblement traduit à toutes les oreilles avec le plus grand et le plus déplorable effet! Nous n'oserions nous-même dire ici, quand nous le pourrions, quel est cet effet sur lequel il faut pleurer; nous n'oserions retracer le trouble, l'exaltation, le désordre qui s'emparent des âmes enlevées à elles-mêmes, arrachées à la raison comme à la vertu, blessées à mort. Non, ce n'est pas à nous à vous répéter ce que nous ont appris ceux qui, revenus des funestes impressions qu'ils avaient reçues, nous en ont fait, avec repentir, l'humiliant aveu. Ce n'est pas à nous à vous raconter ces tristes victoires du démon.

Hélas! comment ces victoires n'auraient-elles pas été remportées sur les âmes, quand, à la séduction de *ces sirènes*, que le prophète Isaïe nous dit *habiter dans les temples de la volupté* (*Isa.*, XIII, 22), les instruments de musique sont venus ajouter leurs accords si puissants? Qui donc, dans cette foule prête à se rendre sans combat, résisterait longtemps à l'action soutenue de cette harmonie enivrante qui amollit et entraîne quiconque laisse surprendre son cœur dans les mouvements divers que lui communique l'oreille? Qui résisterait, lorsque, par une corruption toujours croissante, on est devenu si habile à rendre complice des penchants les plus dangereux cet art de la musique, que Dieu nous a donné pour suppléer à l'impuissance de le glorifier suffisamment par la simple parole; lorsque l'on fait servir à célébrer et à exciter les passions les plus tyranniques cet art merveilleux, qui exerce un tel empire sur les âmes que sa destination primitive a été de les élever au-dessus des choses visibles, et de les associer, pour ainsi dire, au langage du ciel où il semble les transporter? Qui résisterait, lorsqu'on a réuni dans un même lieu tout ce qui peut faire illusion aux sens; lorsque, jusqu'aux décorations qui présentent successivement, dit-on, les scènes les plus éblouissantes, et jusqu'à l'éclat des lumières qui donnent aux objets un aspect singulier? Tout, dans cette espèce de magie d'iniquité, paraît conspirer directement à briser la force de la volonté et à vaincre la conscience.

Cependant, que dirons-nous si, au sein de cette magie inventée pour séduire les cœurs, l'on voit les mêmes personnes qui ont déjà paru sur la scène, ou d'autres de la même classe, venir, accompagnées d'une symphonie toujours plus entraînante, exécuter des danses dont il nous est impossible de rendre l'effet abominable? Chrétiens, sur quel tableau fixez-vous vos regards? De quelles images les souillez-vous? Quoi! ce langage muet qui exprime ce qu'on ne saurait dire, ces jeux des passions qui ont rejeté leurs voiles, ces mouvements lents ou rapides par lesquels elles figurent leur délire, est-ce là ce que vous devez considérer, vous qui avez été rachetés par le crucifiement de la chair dans la personne de votre divin Sauveur, mort pour votre salut? Ah! plutôt, détournez-vous, fuyez des spectacles indignes non-seulement d'un chrétien, mais d'un homme raisonnable.

Ces danses, dont nous sommes forcé de vous parler pour vous faire sentir la grandeur du mal contre lequel nous réclamons, ne diffèrent pas extrêmement de ce qu'étaient les jeux des mimes chez les anciens. Or, N. T. C. F., ces jeux, vos pères, encore païens, se les interdisaient absolument. « La ville de Marseille, dit un auteur (9), gardienne sévère des mœurs, n'admettait point les mimes, de peur qu'on en vînt bientôt à l'imitation de ce qu'on se serait accoutumé à regarder. » Il y plus, jamais les femmes, dans l'antiquité grecque ou romaine, ne montaient sur la scène dans quelque genre de spectacle que ce fût. La pudeur publique se serait of-

(9) Val. Max., lib. II, cap. 6.

fensée de leur présence. La délicatesse nous défend d'exprimer l'idée flétrissante qui se serait attachée à leurs personnes. Cependant aujourd'hui, sous la lumière du christianisme, elles sont accueillies sur les théâtres comme des idoles qu'on adore; mais, idoles de chair et de sang, elles ont le funeste pouvoir d'égarer et d'avilir ceux qui vont à elles. Aussi voyez où on en vient : on ne trouve pas que ce soit assez de prodiguer l'or à pleines mains à des comédiennes et à des danseuses, on leur rend encore de honteux hommages au bruit redoublé des applaudissements d'une multitude agitée, du milieu de laquelle on leur jette des fleurs et des couronnes; il y a même des pays où l'on se respecte assez peu pour tolérer et presque approuver que des insensés s'oublient jusqu'à leur faire des ovations publiques, accordant à celles que le monde lui-même repousse des honneurs qu'on refuserait aux plus éclatants services et aux plus hautes vertus. Ainsi, on imite et même on surpasse en ce genre les excès que l'histoire attribue aux sociétés déjà perdues.

Quant à vous, N. T. C. F., nous ne saurions trop vous dire qu'il ne vous est pas permis d'aller au spectacle. Qui se croirait en droit de lire des livres licencieux ou de considérer avec complaisance des peintures obscènes? Cependant, qu'est-ce qu'une simple lecture en comparaison de l'action elle-même accompagnée de tout ce qui peut la rendre attachante? Qu'est-ce que l'image que présente une toile inanimée en comparaison du tableau vivant qu'on voit sur les théâtres?

Mais si c'est un grand mal d'aller au spectacle, pourquoi, nous direz-vous, tant de gens y vont-ils? Hélas! N. T. C. F., c'est un trop juste sujet de douleur pour les pasteurs de l'Eglise que cet oubli si commun des devoirs du christianisme; toutefois nous vous dirons que l'exemple, quel qu'il soit, ne peut servir d'excuse à personne. Interrogé précisément sur les spectacles, contre lesquels il a fortement écrit depuis, Bossuet répondait à un puissant monarque : « Il y a de grands exemples pour et de grandes raisons contre; » et nous ajouterons qu'en morale, les mauvais exemples ne peuvent prévaloir contre les raisons qui les condamnent, et que l'Evangile subsistera toujours avec sa divine autorité, malgré la corruption et les scandales du monde. Hé quoi! vous voudriez vous autoriser de ce que fait le monde? mais si vous êtes chrétien, vous ne lui appartenez pas : *De mundo non estis.* (*Joan.*, VIII, 23.) Votre devoir est d'être en contradiction avec lui; vous avez renoncé à son esprit, à ses maximes et à ses divertissements, en renonçant aux pompes du démon quand vous avez été baptisé. Que *si le monde vous haïssait* pour cela, vous devez vous en consoler en pensant qu'il *a haï auparavant votre divin Maître* (*Joan.*, XV, 18), et vous ne pouvez vous trouver dans les pompes qu'il aime sans oublier les promesses de votre baptême, et les grâces que vous y avez reçues, et vos devoirs d'enfant de Dieu, et votre droit d'héritier du ciel, de frère et de *cohéritier de Jésus-Christ.* (*Rom.*, XVIII, 17.) « O chrétiens! dit saint Bernard, en parlant des jeux et des comédies, pourquoi voulez-vous reprendre ce à quoi vous avez renoncé? Pourquoi boitez-vous des deux côtés? Qu'y a-t-il de commun entre vous et les pompes de Satan que vous avez répudiées? Si vous aimez Jésus-Christ, ne vous y trompez point, il déteste ceux qui tiennent une telle conduite, et il ne reconnaît point pour siens ceux qu'il voit abandonner ainsi ses voies (10). »

Vous devez d'autant moins, N. T. C. F., chercher un prétexte dans le nombre de ceux qui vont au spectacle, que la société qui s'y rassemble est un motif de plus pour vous en éloigner. Nous ne voulons par parler de ces créatures immondes dont la seule vue outrage l'honnêteté publique et fait honte à l'humanité. Si elles veulent se montrer, elles aussi, au spectacle; si elles en fréquentent les avenues et l'enceinte, vos yeux, nous le croirons, ne s'arrêteront jamais sur ces fronts impudents qui sont là néanmoins affichant l'infamie et attestant une profonde immoralité. Mais est-ce que le reste des spectateurs vous offre assez de garanties de modestie et de vertu pour que leur présence en un tel lieu soit de nature à n'inspirer aucune crainte à votre conscience? Dans une semblable assemblée il y a bien des gens très-honnêtes sans doute; mais est-on, généralement parlant, avec ce qu'il y a de plus sage, de plus grave, de plus réservé, de plus religieux, de plus fidèle à ses devoirs parmi les hommes comme parmi les femmes; ou bien est-on réuni à ce qu'il y a de plus léger dans les deux sexes, de plus frivole, de plus épris du monde et de ses vanités, de plus libre dans les paroles comme dans la conduite, de plus compromis dans la réputation? Quelles modes et quelles parures on y étale! quel air on y montre! quel esprit on y porte! quelles rencontres on y fait! quelles conversations on y tient! quelles liaisons on y forme! et si on est séparé des autres, que ne voit-on pas encore dans la foule des spectateurs? Ah! c'est bien là ce monde plein de dangers que saint Jean nous recommande de *ne pas aimer* (*I Joan.*, II, 15), et dont il faut s'abstenir. C'est bien là que sont *les scandales* pour lesquels il a été dit de Dieu: *Anathème au monde.* (*Matth.*, XVIII, 7.) C'est bien là qu'agit avec force cette triple *concupiscence qui est dans le monde, qui est du monde.* (*I Joan.*, II, 16.) C'est bien là que *plusieurs sont devenus*, selon l'expression de l'apôtre, *des Antechrists* (*Ibid.*, 11), et que règne Satan, le *prince de ce monde qui est déjà jugé.* (*Joan.*, XVI, 11.) Malheur à celui qui, séduit par les plaisirs, déserte la croix du Sauveur des hommes

(10) Apud Bellov., lib. III, *Spect. mor.*

pour aller se ranger sous l'étendard de Satan !

Mais ceux qui veulent allier l'apparence de la vie chrétienne, qui est une vie de pénitence, avec des plaisirs défendus, disent quelquefois qu'ils ne vont au spectacle que pour se distraire de leurs ennuis, et que cela doit être au moins toléré par l'Evangile. Non certes ! Est-il licite d'acheter les distractions au prix de l'innocence et de la vertu ? Quel est le désordre qu'on ne justifierait pas par cette excuse, si elle pouvait être admise ? Ils ajoutent que ce n'est pas la représentation qui les attire, mais la musique, les effets d'orchestre qu'ils ne trouveraient point ailleurs au même degré. Pour eux, prétendent-ils, il n'y a là qu'un concert auquel il leur semble très-permis d'assister. Mais ne s'abusent-ils point? Est-il bien vrai que ce qui passe devant leurs yeux ils ne le voient pas? que ce qui retentit à leurs oreilles, hors la musique, ils ne l'entendent pas ? Mais cette musique, qui produit sur eux un tel enchantement, qu'elle absorbe, de leur propre aveu, toutes leurs facultés, leur est-il bien permis d'y livrer leur âme? Ce concert d'instruments et de voix qu'ils vont entendre dans de pareilles circonstances est-il bien digne d'être écouté d'un chrétien? A quoi donc prêtent-ils toute leur attention, sinon à ce qui exprime de la manière la plus dangereuse des pensées, des sentiments qu'il est de leur devoir d'éloigner de leur esprit et de leur cœur? Ce serait un mal à eux de s'en occuper en eux-mêmes, et ils se permettraient d'en recevoir la vive impression précisément par le moyen de l'art qu'ils affectionnent le plus et auquel ils sont le plus sensibles !

Il y en aura parmi vous qui soutiendront qu'ils ne font aucun mal en allant au spectacle, parce qu'ils y sont, disent-ils, tout à fait calmes et impassibles. Nous leur répondrons ce que répondait saint Jérôme à ceux qui, de son temps, donnaient la même excuse : « Etes-vous invulnérables ? êtes-vous de pierre? Le démon a pénétré jusque dans les grottes de la Thébaïde, et là même il a fallu défendre son innocence : et vous, au sein de toutes les tentations, vous seriez inaccessibles au mal et vous respireriez sans péril une vapeur empoisonnée ! — Je ne crois point à un homme, s'écrie le même docteur, qui dit être sorti des spectacles sans que son âme en ait été blessée. » Mais pût-on croire à cet homme, rien ne lui garantirait complétement qu'il ne succombera pas enfin aux dangers auxquels il a d'abord échappé par une sorte de prodige. Un chrétien doit se rappeler qu'il est écrit que *celui qui aime le péril périra dans le péril* (*Eccli.*, III, 7); et que *celui qui croit être debout doit être sur ses gardes pour ne pas tomber.* (I *Cor.*, X, 12.) Il est vrai qu'il y a des tentations partout, mais ce n'est, certes, pas une raison pour se jeter dans les plus périlleuses. D'ailleurs, fût-on assuré qu'on n'aura rien à redouter pour soi-même, on doit craindre encore le scandale qu'on donnerait aux autres et *éviter de perdre par son exemple celui pour qui Jésus-Christ est mort.* (*Rom.*, XIV, 15.)

Si nous avons aujourd'hui élevé la voix, N. T. C. F., pour vous inspirer un juste éloignement d'un divertissement que l'Eglise a toujours réprouvé, c'est surtout parce que de nos jours ce genre de divertissement a pris un caractère qui nous oblige de le dénoncer avec plus de force que jamais à l'horreur de toute âme chaste et chrétienne. Ce qui semblait être la dernière limite du mal a été dépassé, et on a su inventer quelque chose de plus révoltant encore. Les feuilles publiques entretiennent la France entière des excès auxquels les auteurs dramatiques livrent leurs imaginations qui s'épuisent à présenter aux yeux des spectateurs des choses monstrueuses. Les mêmes feuilles nous retracent la licence effrénée avec laquelle les théâtres, répondant à la pensée des auteurs, réalisent tout ce que ceux-ci ont imaginé et renchérissent encore; jamais l'effronterie et l'impudeur ne furent portées aussi loin. Les amis éclairés des spectacles en sont eux-mêmes honteux; ils voient là une dégradation de ce qu'ils appellent un art, et les gens de bien à leur tour en gémissent, parce qu'ils se font une idée de l'état des âmes abandonnées à une cause de démoralisation aussi effrayante. Que peut-on devenir, quand il y a une foule qui se plaît à aller voir ces scènes si dégoûtantes d'immoralité sur lesquelles on appelle le plus vif intérêt, ces danses infâmes dont on soigne tant les effets, ces nudités prodigieuses, telles qu'on peut dire que les habillements les plus indécents ne suffisent plus à l'ignominie et qu'on n'en veut plus porter d'aucune sorte sur le théâtre ; enfin toutes ces orgies de l'enfer dont on a fait un spectacle ? Que peut-il résulter de tous ces désordres, qu'un mal toujours croissant qui nous place un jour sur le même rang que ces antiques cités qui ont péri jadis sous les coups de la justice de Dieu ? *Sicut subvertit Dominus Sodomam et Gomorrham.* (*Isa.*, XIII, 19.)

Comment en serait-il autrement, si le Seigneur ne met un terme au mal, lorsqu'on semble prendre plaisir à provoquer le ciel, en outrageant, avec les mœurs, la religion elle-même? Dans quelles représentations sacriléges n'ose-t-on pas la faire intervenir? Dirons-nous qu'on traîne sur les théâtres les ornements sacerdotaux pour qu'ils servent de parade dans le jeu que l'on fait des cérémonies de l'Eglise ? Dirons-nous que là, où l'on voit tant d'indignités, on voit aussi et le temple du Dieu vivant et l'autel de son sacrifice et son image adorable ; qu'on y parodie la célébration de nos plus redoutables mystères; qu'on y montre le prêtre dans des situations révoltantes, et qu'on s'applique à le livrer à la dérision et à l'opprobre, en lui prêtant habituellement le caractère le plus odieux et la conduite la plus infâme, afin de le faire mentir autant qu'on peut à son ministère? Dirons-nous que, par un

raffinement de corruption et d'impiété, des comédiennes figurent les vierges du Seigneur dans le costume saint sous lequel l'Eglise les a consacrées à Dieu, et que le cloître, où la prière d'un cœur pur, et les austérités de l'innocence expient les péchés du monde, est choisi pour être le lieu que l'on assigne aux abominations qu'on représente? Soutiendra-t-on que rien de tout cela n'est inspiré par la haine de Dieu et de son Eglise? Mais quand, par un égarement que l'orgueil ainsi que l'immoralité expliquent encore, ce serait le mépris qui aurait succédé à la haine; quand pour l'éclat de la représentation on n'aurait voulu qu'exploiter la pompe et la majesté du culte divin, en se faisant un amusement de le déshonorer, n'y en aurait-il pas assez pour soulever d'indignation quiconque conserve encore le sentiment chrétien? Ne serait-ce pas encore un grand attentat contre la religion? Et si des paroles et des sentiments empreints d'un caractère non équivoque d'impiété se mêlent de plus à ces scènes exécrables, que faut-il penser et de ceux qui en sont les auteurs, et de ceux qui les exécutent, et de ceux qui aiment à les voir, et qui, peut-être, y applaudissent?

La saine morale les frappe tous d'une même réprobation. Aussi l'Eglise, toujours sainte dans sa discipline, comme toujours vraie dans ses enseignements, ne saurait autoriser aujourd'hui ce qu'elle défendait autrefois. Pour elle, le mal ne saurait devenir le bien, pas plus que le faux ne saurait devenir le vrai. *Colonne et soutien de la vérité* (I *Tim.*, III, 15), elle restera immuablement attachée à la défense de la morale, aussi bien que des dogmes dont le ciel l'a rendue la gardienne infaillible. En pareille matière, elle ne fera point de concession à l'esprit du siècle, quels que soient les progrès au nom desquels il demanderait qu'elle trahît la sainte cause de la vérité et de la vertu. Ferme dans sa fidélité, sans cesser d'être, autant qu'elle le pourra, condescendante dans sa charité, elle sera toujours innocente de la perte de ceux qui veulent se perdre. Elle admettra sans doute tous les tempéraments compatibles avec ses devoirs, mais elle maintiendra constamment les anciennes règles à l'égard des comédiens, comme à l'égard des autres pécheurs publiquement scandaleux qui meurent sans avoir donné aucun signe de pénitence. C'est ainsi que, dût-on crier contre elle à l'intolérance, elle vérifiera envers ceux qui, méprisant ses avis, sont ouvertement restés jusqu'au bout ennemis de l'Evangile, cette parole impérissable du divin Maître : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit regardé comme un païen et un publicain.* (*Matth.*, XVIII, 17.)

Mais est-ce qu'aujourd'hui, N. T. C. F., nous aurions fait entendre une voix qui ne serait pas écoutée volontiers du plus grand nombre d'entre vous? Si grand que soit le mal contre lequel nous nous élevons, il est loin d'atteindre la plupart des chrétiens. Nous avons même la consolation de savoir que, dans notre grande ville de Marseille, l'esprit de la religion et l'amour de la vertu éloignent des spectacles l'immense majorité de la population, même parmi les personnes qui composent la classe distinguée. Nous nous plaisons surtout à rendre ce témoignage à un sexe pieux qui comprend son existence d'une manière assez sérieuse et assez élevée pour trouver plus digne de lui de fréquenter les églises que les théâtres, de se vouer aux bonnes œuvres, afin de sécher les larmes des vrais malheureux, que d'aller verser des larmes souvent coupables et toujours stériles sur des malheurs imaginaires! Touchante gloire de la mère de famille qui, tout en embellissant de vertus le foyer domestique, élève au milieu de la cité des monuments de miséricorde, et prend le pauvre sous la protection de sa charité! Bel ornement de la jeune vierge que cette piété qui retrace en sa personne les vertus maternelles et la transforme, dès ses premiers pas dans la vie, en ange tutélaire de l'innocence et du malheur! Telles sont ici toutes ces âmes que la religion inspire : elles laissent les joies criminelles du monde pour les joies pures qu'elles goûtent dans le bien qu'elles font. Au spectacle des vanités et des passions humaines elles préfèrent celui des misères qu'elles soulagent, et leurs fêtes les plus chères sont celles qui les amènent au pied des autels. Que le Seigneur en soit béni mille fois!

Néanmoins le scandale dont nous nous plaignons existe; il tend même non-seulement à se maintenir, mais à se propager parmi nous. On emploie des moyens nouveaux pour fournir des prétextes aux volontés faibles qui cherchent à se faire illusion. On essaye de donner des apparences favorables à certaines entreprises. On fait un appel aux familles, on leur présente l'amorce d'un plaisir innocent. D'autre part, des théâtres improvisés par des troupes ambulantes sèment presque toutes les années la corruption dans les petites villes et dans les campagnes de notre diocèse. C'est pourquoi nous avons cru de notre devoir de vous dire à tous, N. T. C. F. : Gardez-vous de ces divertissements qui sont en contradiction avec le christianisme, n'allez pas vous laisser prendre à un appât si dangereux, ne vous placez point au milieu d'une atmosphère infectée par le péché, ne vous jetez point dans cette fosse aux lions où votre âme serait dévorée, n'entrez point dans cette fournaise ardente où vous deviendriez la proie de flammes impures. Nous vous dirons également ; Gardez-vous de jamais exposer vos enfants à ce danger; ils apprendraient au spectacle ce qu'ils doivent ignorer, ils y boiraient à une coupe enchantée un poison brûlant qui leur donnerait la mort; vous les immoleriez aux démons, imitant, autant qu'il est en vous, les Israélites qui, dit le Psalmiste, *leur immolèrent leurs fils et leurs filles.* (*Psal.* XV, 37.) Nous vous dirons encore : Croyez-

en l'expérience de ceux qui, après avoir été infidèles, sont revenus à Dieu ; croyez-en les auteurs et les acteurs convertis, qui tous ont déploré dans l'amertume de leur cœur le mal auquel ils ont pris part, et en ont attesté hautement la grandeur et l'étendue. Croyez-en nous-même, N. T. C. F., car nous n'exagérons pas quand nous vous disons : Non, il ne vous est pas permis d'aller au spectacle, il ne vous est pas permis d'y laisser aller vos enfants: *Non licet.*

Nous avons la confiance que vous profiterez de cette instruction pastorale. En pratiquant les saintes rigueurs de la pénitence qui vous est imposée par le temps du carême, vous prendrez des résolutions dignes de votre foi au sujet de ce que notre affection pour vous nous a porté à vous dire cette année. Vous vous éloignerez toujours davantage de ce qui est selon le monde et en opposition avec Dieu ; vous vous attacherez toujours plus à la vertu et à Jésus-Christ, *le Dieu des vertus* (*Psal.* LXXXIII, 4), *vous serez véritablement cet édifice fondé sur lui et qui croît jusqu'à devenir son saint temple.* (*Ephes.*, II, 21.) Et, ainsi préparés, vous le recevrez en vous avec fruit dans la célébration de la pâque prochaine. C'est ce que nous vous souhaitons en demandant : *Que la grâce soit avec tous ceux qui aiment Notre-Seigneur Jésus-Christ, en se séparant de toute corruption. Amen.* (*Ephes.*, VI, 24.)

Donné à Marseille, le dimanche de la Septuagésime, 12 février 1843.

III. INSTRUCTION PASTORALE

SUR LES MISSIONS.

Nos très-chers frères,

La sollicitude que nous vous devons, en occupant sans cesse notre pensée de la douleur que nous cause la perte de tant d'âmes engagées hors des voies du salut, est souvent aussi récompensée par les plus douces consolations. Lorsque nous voyons la grâce agir puissamment parmi vous et répandre à la fois la lumière dans les esprits et la charité dans les cœurs; lorsque la miséricorde infinie du Seigneur se manifeste avec éclat au sein de nos ouailles, et que la brebis égarée que nous croyions perdue est ramenée dans le bercail et rendue à notre amour, alors notre jubilation est grande : nous pouvons dire, comme saint Paul, que nous surabondons de joie (II *Cor.*, VII, 4), car notre âme s'associe aux transports heureux qui font tressaillir le ciel pour les pécheurs qui se convertissent.

Or, N. T. C. F., c'est avec l'espérance de goûter encore un semblable bonheur que nous bénissons, que nous saluons d'avance *ces jours de salut* (II *Cor.*, VI, 2) qui approchent, cette sainte quarantaine dont notre voix vient ouvrir parmi vous *l'époque favorable* (*Ibid.*) Nous voulons aujourd'hui détourner un moment notre esprit des tristes pressentiments qui l'assiégent sur les intérêts de la religion, nous voulons faire cesser un moment les préoccupations incessantes du devoir qui nous est imposé *de faire des instances à temps et à contre-temps* (II *Tim.*, IV, 2), *de travailler, de combattre comme un bon soldat de Jésus-Christ* (II *Tim.*, II, 3), pour la plus sainte des causes, et sans sortir de l'arène où nous sommes descendu pour écarter, si nous pouvions, les périls de la foi, nous nous accordons, comme pour reprendre haleine, une courte trêve, en reposant nos regards sur les pacifiques triomphes que nous promettent, ce semble, pour ce carême prochain, d'autres triomphes déjà obtenus cette année par la parole divine.

Depuis quelques mois, cette parole sainte retentit avec les plus admirables effets dans notre diocèse; on l'a entendue dans les bourgs et dans les campagnes comme dans la ville épiscopale, et on a senti que, transmise par Jésus-Christ à ses apôtres, elle n'a rien perdu de son efficacité en traversant les siècles; on a senti que, sortie de la bouche de celui qui est lui-même *la vie éternelle*, elle est toujours *esprit et vie* (*Joan.*, VI, 64); elle a vivifié ceux qui l'ont reçue; elle a été comme une lumière céleste qui est venue investir leurs âmes et leur a fait connaître la vérité; elle a été comme *un feu ardent qui a porté en elles une chaleur divine et leur a fait aimer la loi du Seigneur.* (*Psal.* CXVIII, 140) *C'est le Seigneur qui a fait rayonner sur ses serviteurs l'éclat de sa face, et ils ont appris à suivre ses voies.* (*Psal.* CXVIII, 135.) *L'Evangile a donné des forces à leur foi* (*Rom.*, I, 16); *ils ont reçu les discours du Seigneur, ils s'en sont nourris et ils ont trouvé la joie et l'allégresse d'un cœur revenu à Dieu.* (*Jer.*, XV, 16.)

Au moment où nous traçons ces lignes, cette parole descendue du ciel agite plus vivement encore des masses nombreuses sur plusieurs points du diocèse. De partout il nous arrive des nouvelles de plus en plus consolantes sur ces visites ineffables que le Seigneur, se levant dans le ciel, fait à son peuple dans les entrailles de sa miséricorde, pour lui donner la science du salut et la rémission des péchés. (*Luc.*, I, 77, 78.) C'est vraiment un renouvellement de grâces, une communication, une diffusion plus abondante du Saint-Esprit. Là où nos envoyés, qui sont par là même les envoyés de Dieu, se présentent pour rompre le pain spirituel dont ils sont les distributeurs à la place même de Jésus-Christ (I *Cor.*, V, 20); on sent que l'esprit de Dieu s'est reposé sur eux pour leur faire évangéliser les pauvres (*Isa.*, LXI, 1), il se manifeste de tous côtés un tel empressement pour avoir part au bienfait céleste, qu'on dirait dans les peuples cette faim surnaturelle que prédisait le prophète Amos lorsqu'il s'écriait : *Voici que viennent les jours, dit le Seigneur, où j'enverrai la faim sur la terre, non la faim du pain qui nourrit le corps, ni la soif de l'eau qui le désaltère, mais la faim et la soif d'entendre la parole de Dieu.* (*Amos*, VIII, 11.) Souvent l'action de la grâce devance la prédication évangélique, et les cœurs déjà touchés éprouvent, aux premiers accents de

cette prédication merveilleuse, le besoin non-seulement de s'ouvrir avec amour pour recueillir la divine semence qui leur est envoyée du ciel, mais encore de produire sans retard des fruits de pénitence qui viennent dès lors se révéler, avec tous les caractères d'une sincère conversion, aux pieds du dépositaire des secrets des consciences. Si ces fruits sont plus lents à se montrer dans d'autres âmes, ils ne naissent pas moins tôt ou tard de cette parole qui ne retourne point vide à celui de qui elle procède. (*Isa* LV, 11.) Voyez comme elle opère avec puissance : *Vive et efficace, plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants, elle arrive jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles, et va démêler les pensées et les mouvements du cœur.* (*Hebr.*, IV, 12.) Elle n'est point *un poëme de musique qui, chanté avec une douce et agréable harmonie* (*Ezech.*, XXXIII, 32), ne laisse cependant que des impressions fugitives ; elle est cette lumineuse déclaration des discours de Dieu qui donne l'intelligence même aux enfants (*Psal.* CXVIII, 130); elle est cet enseignement divin qui pénètre, qui s'empreint profondément dans les âmes et qui a la puissance de les sauver. (*Jac.*, I, 21.)

Oui, N. T. C. F., malgré la longue expérience que nous avons des admirables résultats des travaux de ceux qui, envoyés vers les brebis qui périssaient de la maison d'Isaël (*Matth.*, X, 6), vont leur annoncer la paix et les biens du Seigneur (*Rom.*, XX, 15), quelque accoutumés que nous soyons à voir toutes les années leurs pieds, dont le Saint-Esprit glorifie et bénit les fatigues, les conduire dans leurs courses apostoliques à de continuelles victoires, qu'ils remportent sur le démon et sur le péché; bien que nous sachions, par des exemples sans cesse renouvelés, par ceux des saints qui ont ouvert la voie, comme par ceux des hommes généreux qui tâchent de suivre leurs traces, quelle grâce invincible accompagne le zèle des ministres du Seigneur, qui, armés du glaive de la parole, s'avancent avec confiance dans ces missions saintes où ils vont disputer, arracher à l'enfer les âmes qu'il tenait captives, il nous semble que cette année les succès de ce genre de ministère surpasseraient encore, s'il était possible, notre inexprimable admiration pour cette œuvre de Dieu.

Mais quand on n'aurait obtenu que les succès ordinaires de cette œuvre magnifique, quand il n'y aurait eu à la fin de chaque mission que la somme de bien spirituel que les populations ont coutume d'en recueillir, quand on n'aurait payé à Dieu d'autre tribut de gloire que celui qu'il reçoit presque toujours en retour d'un si inappréciable bienfait, certes, ce serait bien assez pour que, de semblables résultats s'étant multipliés au milieu des ouailles, nous fissions éclater notre joie en présence de notre peuple, en même temps que notre cœur déborderait de reconnaissance envers le Seigneur, qui aurait ainsi signalé sur nous sa miséricorde.

Croiriez-vous, N. T. C. F., que les miséricordes du Seigneur, que le Roi-Prophète voulait chanter éternellement (*Psal.* LXXXVIII, 1), ne méritent pas d'être exaltées avec toutes les magnificences de son langage inspiré, tandis qu'à la suite des exercices d'une mission tant d'âmes, jusque-là rebelles, se montrent soumises au joug de l'Evangile? Et où donc l'intervention puissante de la grâce a-t-elle été plus sensible ? Quand est-ce que Dieu dans sa bonté a opéré des prodiges plus touchants ? Comment tous les cœurs sont-ils changés? Est-il conforme aux lois naturelles de l'ordre moral que quelques hommes contre lesquels on nourrissait peut-être d'insurmontables préventions, qu'on ne voulait pas même quelquefois entendre, qui ne disaient après tout que ce qu'on a toujours dit, aient fini par attirer et captiver entièrement une population nombreuse? Leur langage si simple, sinon si inculte, pouvait bien appeler les dédains d'une critique orgueilleuse ; leurs cérémonies, néanmoins déjà si connues, pouvaient bien exciter pour un moment une vaine curiosité; mais cet éloignement constant des esprits, qui l'a fait cesser? mais ce respect humain si tyrannique et qui avait tant d'esclaves, qui l'a abattu? mais cet élan universel d'un peuple entier qui aspire vers Dieu de toutes ses facultés, qui l'a produit? Il y a, dit-on, exaltation, enthousiasme; mais à tant de froideur et d'indifférence comment a-t-on fait succéder aussitôt cette exaltation sainte, cet enthousiasme de tous les esprits pour la religion? Comment a-t-on excité au sein d'une léthargie si profonde ce réveil sublime de tous les sentiments de la foi? Que disons-nous? Cette haine, ce mépris trop communs de l'impiété pour les choses de Dieu et de l'Eglise, comment tant de respect et tant d'amour les ont-ils remplacés? Comment sur ces lèvres d'où naguère s'échappaient sans cesse des blasphèmes et des paroles obscènes, n'y a-t-il plus aujourd'hui que des chants de louange pour le Seigneur, que le pieux accent de la prière et que l'austère langage de la vertu? Direz-vous qu'humainement un pareil changement est possible?

Eh bien ! entrez dans cette église autrefois si déserte et maintenant du matin au soir si pleine de peuple, qu'y voyez-vous? Ce ne sont plus seulement des femmes et des enfants qui se pressent dans le lieu saint. Des hommes de tout âge, depuis l'adolescent jusqu'au vieillard chargé d'années, y sont agenouillés devant les saints autels dans le recueillement de la prière, dans l'attitude de suppliants qui demandent grâce au Seigneur. Mais cette grâce, ils ne la sollicitent pas du Dieu des miséricordes sans recourir à ses ministres. Voyez ces tribunaux de la pénitence dont le nombre a été augmenté, et qui ne peuvent plus suffire à la foule qui les entoure. Ils rivalisent d'empressement à s'y présenter, ceux

qui, quelques jours auparavant, avaient peut-être juré entre eux de ne jamais s'en approcher; ils avaient d'ailleurs une si grande répugnance à faire un acte aussi pénible à l'orgueil humain, que pour s'y refuser constamment, ils n'avaient, ce semble, aucune résolution à prendre. Ils n'avaient qu'à ne pas se faire à eux-mêmes une extrême violence. A peine pouvait-on espérer qu'un jour, au lit de la mort, en présence de cette formidable éternité, où ils seraient sur le point d'être jetés sans rédemption, la crainte de tomber bientôt souillés de mille péchés entre les mains du Dieu vivant leur arracherait, dans l'accablement de la maladie, et à la dernière extrémité, quelques aveux incomplets, dont la tombe retiendrait une partie peut-être essentielle, et dont l'effet salutaire serait un des secrets effrayants de la justice divine. Cependant ces mêmes hommes viennent maintenant déposer aux pieds d'un prêtre le fardeau, autrefois si léger, aujourd'hui si pesant de leurs iniquités. Ils ouvrent sans réserve, à ce prêtre, leur cœur qui lui était auparavant si inexorablement fermé, ils lui confessent ce qu'il y a de plus caché dans leur vie, de plus intime dans leur âme, de plus humiliant dans leurs souvenirs; puis, quand leur conscience s'est révélée tout entière avec ses douleurs et ses reproches, ses craintes et son repentir, ils se relèvent le cœur soulagé, et le front rayonnant de joie. Ils goûtent déjà la douceur du service de Dieu, et s'en vont souvent raconter à leurs familles et à leurs amis le bonheur trop longtemps inconnu qu'ils ont trouvé pour leurs âmes.

Voilà ce qui se manifeste aux yeux de tout le monde; mais les choses inénarrables qui sont renfermées dans le secret de la face du Seigneur qui les racontera? Qui dira les voies mystérieuses de la grâce pour ramener au devoir tant d'âmes égarées; pour briser tant de dureté et donner de la force à tant de faiblesse; pour produire le calme de la vertu au milieu de tous les orages des passions; pour faire jaillir la lumière du sein des ténèbres et tirer la vie du sein de la mort? Qui dira ce travail intérieur des âmes sur elles-mêmes, ces efforts qu'elles font pour se vaincre, ces volontés généreuses qui s'élèvent pour surmonter des volontés opposées et jusqu'alors dominantes, ces habitudes nouvelles qui se forment à la place des habitudes invétérées de l'homme pécheur que l'on abandonne, enfin cette diminution, puis cette cessation complète des offenses de Dieu? Chose admirable! le ministre de la parole monte dans la chaire de vérité, il s'adresse au peuple assemblé, et il proclame, au nom de son Dieu, l'obligation de cesser désormais de commettre le péché, et dès ce moment on s'efforce de ne plus commettre le péché, on le fuit, on le déteste, et cette disposition presque générale précède souvent la confession des péchés passés, et il y a pour toute une population une époque heureuse, un intervalle de grâce, où le Seigneur n'est plus outragé, où la chaîne d'iniquité qui la liait à l'enfer est interrompue en même temps que ses rapports avec le ciel se rétablissent. Ah! cela surpasse toute bénédiction et toute louange, c'est un des plus beaux spectacles qui puissent être offerts aux anges et aux hommes! Jamais des moyens ordinaires, et l'expérience le prouve tous les jours, ne seraient parvenus à réaliser la plus faible image d'un si magnifique effet de la grâce! O vous qu'une élection divine a appelés à être l'instrument d'un tel prodige dans l'ordre moral, dites-nous si, en le voyant de vos yeux et en le touchant pour ainsi dire de vos mains, vous n'avez pas été dans l'étonnement de la puissance de votre ministère? Si vous n'aviez servi qu'à prévenir un seul péché mortel, vous devriez en louer mille fois le Seigneur; mais quand c'est une multitude innombrable de ces péchés dignes de l'enfer qui ont été épargnés, et à Dieu qu'ils offensent, et aux hommes qu'ils perdent, oh! alors quel bonheur n'a-t-il pas été accordé à votre amour de la gloire de Dieu et du salut des âmes, quel cantique d'actions de grâces n'a point dû s'élever dans votre cœur, et quel besoin n'avez-vous pas senti de vous écrier avec le Prophète : *C'est là l'ouvrage de la miséricorde de Dieu, et c'est une chose vraiment merveilleuse à nos yeux.* (*Psal.* CXVII, 23.)

Il y a, N. T. C. F., dans le cours des saints exercices que nous recommandons à votre admiration dans l'intérêt de la gloire de Dieu, et à votre confiance dans l'intérêt de votre sanctification, il y a, disons-nous, quelque chose de plus que de faire rompre avec les désordres de la vie de péché; il y a un mouvement surnaturellement imprimé, un mouvement presque irrésistible qui pousse les âmes vers Dieu, qui leur fait parcourir avec plus ou moins de rapidité, mais avec suite, les divers degrés de la voie de la justification, toutes les ascensions mystérieuses qui les élèvent jusqu'à celui qui est la source de toute justice. Comme ces pécheurs, *en rejetant loin d'eux* toutes les iniquités par lesquelles ils ont prévariqué, *se font à eux-mêmes* un cœur nouveau et un esprit nouveau! (*Ezech.*, XVIII, 31.) comme ils sont humiliés devant Dieu, en lui disant : qu'ils ont péché contre lui seul et qu'ils ont fait le mal en sa présence! (*Psal.* L, 6.) Comme ils racontent avec sincérité qu'ils voudraient s'épuiser à gémir et arroser leur lit de leurs pleurs! (*Psal.*, VI, 7.) Comme ils tâchent de repasser toutes les années de leur vie dans l'amertume de leurs âmes. (*Psal.* XXXVIII, 15.) Quelle horreur des péchés commis! quelle vive crainte des jugements de Dieu! quelle épouvante de l'éternité malheureuse! quel désir du ciel! quel amour toujours croissant pour le Seigneur! et avec quelle ardeur ils soupirent après le moment où ils s'uniront à lui dans la sainte communion! Il faut avoir vu de près, comme nous, leurs dispositions secrètes, avoir connu leurs bonnes résolutions, leur zèle, leur

ferveur pour le service du Seigneur, leur attrait à l'égard des choses saintes, le renouvellement complet qu'ils ont subi, pour se faire une idée des grâces extraordinaires qu'ils ont reçues. Dans quelle circonstance eût-on trouvé en eux des sentiments plus dignes de leur obtenir le bienfait de la réconciliation avec Dieu ? Il n'est pas rare que la perfection de leur contrition par la charité leur ait valu le pardon du ciel avant même que le ministre du sacrement ait prononcé sur eux la sentence qui justifie ; il est très-rare, au contraire, qu'ils n'aient pas droit à cette grâce insigne. Mais tous ces fruits de pénitence et de salut comment ont-ils pu éclore sinon au souffle divin qui animait l'œuvre sainte tout entière? Qui a opéré, qui a consommé cette transformation si étonnante de tout l'homme? qui a fait de tant de pécheurs endurcis des pénitents sincères, si ce n'est l'Esprit sanctificateur dont la vertu s'est manifestement attachée au ministère de ces hommes chargés d'accomplir un grand dessein de miséricorde? Est-ce que jamais ailleurs tous les efforts de zèle, toutes les ressources de la science de Dieu, tous les mérites de la sainteté, toute la puissance du talent humain auraient réussi à produire quelque chose de semblable? Est-ce que jamais ailleurs on prétendrait amener des résultats aussi vastes, aussi magnifiques, aussi souvent renouvelés? Ici ils sont attendus et ordinaires, tant on est accoutumé à l'efficacité des dons du ciel, tandis qu'en dehors des mêmes conditions, la correspondance à la grâce n'est trop souvent qu'une exception individuelle. Sans doute c'est assez qu'une pareille exception pour qu'on s'en réjouisse devant le Seigneur ; mais ce n'est pas assez pour remplir entièrement les vœux de cette charité qui voudrait sauver tous les hommes, et dont les saints nous ont laissé, après Jésus-Christ, de si touchants et de si généreux exemples.

Comment, à l'aspect de l'œuvre dont nous parlons, ne verrait-on pas que le *doigt de Dieu est là* ? (*Exod.*, VIII, 19.) Qu'on écoute plutôt les rugissements de l'enfer. Ils sont traduits à toutes les oreilles par les clameurs de l'impiété dont l'instinct est si sûr. Avec quelle haine il poursuit un ministère qui lui inflige tant et de si cruels déplaisirs ! Quelles inspirations nourries de mensonges il communique à cet égard à quiconque a horreur du joug de Dieu ! Comme il a voulu bien des fois et depuis longtemps empêcher des travaux apostoliques qui lui enlèvent tant de victimes ! Quelle frayeur il manifeste, comme s'il pressentait une défaite prochaine à l'approche de ces combats en quelque sorte réguliers que lui livre la milice sacrée ! Il s'agite avec un sombre désespoir, ou bien, sous une apparence de dédain, il fait entendre de sourds murmures et calomnie la grâce, lorsque cette milice, qui semble si faible, se présente au-devant de lui portant en main le signe du salut qui est aussi celui de la victoire.

Mais bientôt aussi un admirable spectacle est donné au monde. Les hommes de Dieu sont aux prises avec les passions et les intérêts des hommes de la terre ; les consciences retentissent des accents de la colère ou de la miséricorde du Seigneur ; il y a, pendant des mois entiers, une lutte sans relâche et toute surnaturelle entre la lumière et les ténèbres, la vérité et le mensonge, la vertu et le vice, la grâce et le péché ; on dirait Michel et ses anges qui combattaient dans le ciel le dragon infernal suivi de ses légions maudites (*Apoc.*, XII, 7) ; mais à la fin vous l'avez emporté, ministres saints, et des âmes immortelles créées à l'image et à la ressemblance de Dieu sont restées le prix de votre victoire ! Dès lors, se vérifie ce qu'a dit celui qui est la vérité : ***Qu'il y aurait plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence*** (*Luc.*, XV, 7), et on croirait entendre les voix, qui remplissent les cieux d'un *hosanna* éternel, célébrer par un cantique de réjouissance le retour de tout un peuple au Seigneur. Le Père céleste a retrouvé des enfants qu'il avait perdus, le Fils de Dieu d'autres lui-même pour lesquels il est mort, et le Saint-Esprit des cœurs renouvelés dans lesquels il habite. Des frères ont été rendus aux anges et aux saints qui sont dans la gloire, et maintenant une même grâce les sanctifie, un même amour les anime, une même louange sort de leur cœur, ils participent aux mêmes mérites, en eux les cieux et la terre se sont confondus comme dans une famille n'ayant qu'*un cœur et qu'une âme.* (*Act.*, IV, 32.)

Nous n'essayerons pas de vous retracer, N. T. C. F., les grandes choses de Dieu, *Magnalia Dei* (*Act.*, II, 11), qui ont été accordées à ce peuple converti. Nos faibles yeux ne sauraient sonder les profondeurs incommensurables des richesses de la grâce, ni nos mains soulever le voile qui cache des secrets admirables qu'il n'est donné qu'aux cieux de contempler. D'ailleurs, le mystère des divines miséricordes nous fût-il complétement révélé, il nous faudrait emprunter une autre langue que celle des hommes pour dire ce qu'aucune langue d'ici-bas ne pourrait exprimer.

Cependant, après s'être élevée à une si haute puissance, la charité accordée aux âmes, tout en se maintenant et même en s'accroissant dans un certain nombre d'entre elles, sera exposée à déchoir dans d'autres. Ici elle sera languissante, là elle s'évanouira : c'est le malheur de la condition humaine d'être faible et changeante ; aussi Dieu y a pourvu en rendant le sacrement de pénitence susceptible d'être administré au même pécheur autant de fois qu'il aura péché. Mais parce qu'on ne sait pas les conserver les dons inestimables de la grâce, sont-ils moins réels ? Faudrait-il cesser d'apprécier à un haut degré la justification par le baptême donné aux enfants, parce que dès le premier usage de la raison, l'innocence

baptismale reçoit si souvent des atteintes mortelles ? Qui songerait à introduire de nouveau l'abus, autrefois réprouvé par l'Eglise d'attendre pour la réception du premier sacrement un des derniers termes de la vie ? Qui dirait que le jour où le jeune âge est admis pour la première fois à la table sainte n'est pas un jour de bénédiction et de bonheur, qui voudrait l'effacer du nombre des jours, ou du moins différer indéfiniment pour l'adolescent la participation au corps et au sang de Jésus-Christ, parce que c'est là trop ordinairement l'époque fatale après laquelle commence une défection déplorable ? Ah ! disons plutôt à la louange de la grâce que c'est un grand bienfait qu'elle vienne ensuite, dans une circonstance qu'elle a préparée tout exprès, saisir dans sa défection le chrétien qui s'éloignait d'elle toujours davantage en fermant obstinément son cœur à ses inspirations salutaires. Mais si elle ne confirme pas immuablement dans la fidélité à Dieu ceux qu'elle avait ramenés ; si l'humanité reste encore soumise à la loi de péché, dont ici-bas elle ne saurait jamais être entièrement affranchie ; si, faible et faillible, on la voit encore faiblir et faillir ; si, inconstante dans ses voies, on ne retrouve pas en elle une persévérance sans démenti, ne soyons pas assez injustes pour imputer aux moyens de conversion dont le ciel s'est servi ce qui ne vient que de la nature dégradée et corrompue. Ne soyons pas assez ingrats pour nier la grâce et ne pas y attacher un grand prix, parce qu'elle n'est pas inamissible. L'inamissibilité de la grâce, l'impeccabilité n'appartient pas à la terre ; les apôtres ne la donnaient pas à ceux qu'ils convertissaient ; le divin Sauveur lui-même ne la donnait pas à tous ceux qu'il appelait à lui. Pourquoi voudrions-nous qu'il en fût autrement aujourd'hui? Pourquoi prétendrions-nous que des hommes ne soient point sujets à subir les conditions ordinaires de l'humanité telle qu'elle existe en ce monde? De quel droit, parce que le Seigneur fait un éclatant miracle de miséricorde en accordant le retour de tout un peuple, exigerions-nous la perpétuité de ce miracle par la perpétuité d'une persévérance universelle?

Nous ne saurions trop déplorer sans doute le malheur de ces chrétiens égarés qui abandonnent lâchement le service du divin Maître, après lui avoir promis, en revenant à lui, un inviolable attachement ; mais nous ne devons pas douter de la réalité de leur conversion, quoiqu'ils cessent d'en profiter, ni de la sincérité de leurs promesses, quoiqu'ils les enfreignent. Ils sont tombés de nouveau, mais ils avaient été relevés ; ils sont retournés à leur vomissement, mais ils s'en étaient éloignés ; ils sont encore pécheurs, mais ils avaient été justifiés. La foi nous apprend que le sacrement reçu dans les dispositions requises est d'une efficacité certaine pour la justification, et nul ne sera fondé à accuser l'absence de ces dispositions, à une époque antérieure, parce que ensuite le temps, les passions et les efforts du tentateur les ont fait disparaître. Si l'homme d'aujourd'hui ne ressemble pas à celui d'hier, alors que, revêtu de la robe nuptiale, il entrait dans la salle du festin, il n'est pas moins vrai que ce fut là un jour de grâces pour lui, et que les fruits de ce grand jour, bien que morts maintenant, peuvent revivre encore pour la gloire. Que sait-on des secrets de la Providence sur cette âme redevenue infidèle? Qui peut assurer que, lorsque le moment sera venu, les vérités qu'elle a entendues, les impressions salutaires qu'elle a reçues, les engagements sacrés qu'elle a renouvelés, les bontés divines dont elle a été l'objet, se retraçant à son souvenir, ne lui viendront pas en aide pour la faire sortir du péché ? Est-ce qu'on oserait affirmer que dans l'état où elle est, si déplorable qu'il paraisse, tout ce que Dieu a mis en elle à l'époque de sa conversion est entièrement effacé, que toute lumière est éteinte, que tout bon sentiment est détruit, et que de tant de bénédictions dont elle avait été comblée, de tant de moyens de salut dont elle avait été pourvue, il ne lui reste pas même de quoi concevoir un remords plus cuisant que si elle fût demeurée sans interruption dans sa première indifférence ? Est-ce que les satisfactions spirituelles qu'elle a accomplies, les réparations temporelles auxquelles elle s'est soumise, les sacrifices qu'elle a faits pour couper la main et arracher l'œil qui scandalisaient, le compte que sa conscience a au moins arrêté avec Dieu pour les dettes du passé, si elle ne l'a pas entièrement acquitté, rien de tout cela ne lui servira quand, avant la fin de la vie, elle entrera encore dans la discussion, quelquefois si difficile à l'heure suprême, de ce qu'il en est à son égard devant celui *qui sonde les cœurs et les reins ?* (*Psal.* VII, 10.)

Loin de nous néanmoins la pensée de nier les dangers de la rechute, et de ne pas les redouter intimement pour ceux qui peuvent y succomber ; mais, pour éviter ces dangers, faudrait-il laisser la maladie s'aggraver jusqu'à la mort ? Faudrait-il négliger les moyens les plus efficaces de guérison, les seuls par lesquels on peut attaquer avec espoir de succès la grande plaie de la génération actuelle : *Cette plaie la pire de toutes*, comme parle l'Ecriture, (*Jer.*, XIV, 17), cette froide indifférence qui tient tant de chrétiens éloignés de Dieu, et éteint en eux tout sentiment des choses du ciel? Faudrait-il abandonner le pécheur à lui-même, quelle que soit son infirmité morale, et, dans la prévision toujours incertaine du peu de soin qu'il aurait de la grâce reçue, le condamner d'avance à périr pour l'éternité, ou du moins refuser d'approcher de ses lèvres la coupe salutaire où il puiserait la vie? Ce n'est pas ainsi que le Seigneur infiniment miséricordieux en agit envers les hommes. Il les sollicite, il les presse de se convertir pour venir s'asseoir à sa table, manger sa chair et

boire son sang; il leur ouvre à tout moment es trésors de son amour, et jamais il ne se lasse de leur faire du bien, malgré l'abus qu'ils font de ses grâces. Que de fois le divin Sauveur a voulu rassembler autour de lui les enfants de Jérusalem ! Il a épuisé, ce semble, pour les sauver, son inépuisable charité, bien que leur résistance à sa doctrine ne fît que les rendre plus coupables. *Il a tendu sans cesse les bras à un peuple contredisant* (*Rom.*, X, 21), et il a répandu son sang pour lui, bien que ce peuple demandât que ce sang retombât sur sa tête et sur celle de ses fils. Il a persisté à évangéliser Corosaïm, Bethsaïde et Capharnaüm, et à faire en faveur de ces villes d'éclatants miracles, bien que leur endurcissement méritât qu'il les signalât comme plus criminelles que Tyr et Sidon, et même que Sodome.

Cependant la charité de Notre-Seigneur n'a pas été entièrement perdue en Israël; il y a eu des cœurs fidèles, et la nation qui a fait mourir le Fils de Dieu a fourni les chefs et les premiers membres de l'Eglise naissante. Egalement, N. T. C. F., là où le bien de la mission aura été le moins durable, où le démon paraîtra l'avoir presque entièrement étouffé dès sa naissance, on pourra, quelque temps après, en voir d'heureux restes. Il faudrait un bien rare concours de circonstances déplorables pour qu'il en fût autrement. C'est un fait constant, que dans cette foule assise dans les ombres de la mort, et qui s'est levée à la voix des hommes apostoliques pour recevoir la lumière et participer au bienfait divin, il y aura toujours, plus ou moins, des chrétiens qui donneront à leurs frères l'invariable exemple d'une édifiante persévérance. Nous pourrions faire une longue énumération des lieux à nous personnellement connus où l'on a trouvé, après bien des années, les traces les plus consolantes du passage de la grâce; on y rencontrait malheureusement encore un grand nombre de prévaricateurs; c'était encore là l'homme avec ses misères, le monde avec sa corruption, le siècle avec son impiété; il y avait des défections, des apostasies, mais il y avait aussi un nombre assez considérable d'âmes fidèles qu'on y aurait cherché en vain avant l'époque à jamais digne d'être bénie où elles furent visitées d'en haut; mais il y avait généralement un esprit de religion, des habitudes de foi, des mœurs chrétiennes, c'est-à-dire des mœurs pieuses, pures et honnêtes, enfin tout ce qui constitue une population vraiment estimable. Des masses nombreuses vivaient sous la salutaire influence de cet esprit éminemment religieux qui se transmettait avec les exemples et les traditions de la famille aux générations naissantes; et c'était là l'effet toujours subsistant de ces jours de salut qui, en séparant le passé de l'avenir, avaient ouvert une ère nouvelle, une ère de foi, de piété et de vertu. Ainsi, le feu sacré que la mission avait allumé ne s'était pas éteint, les bénédictions du Seigneur qu'elle avait attirées ne s'étaient pas détournées de son héritage et les germes de salut qu'elle avait laissés n'avaient pas péri; loin de là, cultivés avec un soin persévérant et une véritable intelligence du besoin des âmes par le clergé ordinaire, ils s'enracinaient, ils se développaient même quelquefois avec des progrès étonnants dans bien des cœurs appelés à faire fructifier au centuple le dépôt céleste. Mais les cœurs demeurés inébranlables dans leur fidélité, eussent-ils été réduits au plus petit nombre possible, c'eût été encore là une conquête digne de tenter le zèle et de récompenser les efforts des ouvriers évangéliques.

Il est hors de doute que le plus puissant moyen, que peut-être aujourd'hui l'unique moyen de renouveler une population, c'est l'œuvre sainte dont nous parlons. Plus le besoin de rénovation est grand, plus le moyen que nous indiquons est nécessaire. Là où le champ du père de famille est comme tombé en friche, toutes sortes de mauvaises racines ont pris naissance; il ne produit plus que des herbes inutiles, des ronces et des épines, et le terrain endurci s'est fermé aux eaux salutaires de la pluie comme à la chaleur du soleil. En vain voudrait-on en cultiver la superficie et y semer le meilleur grain. Ce serait là un labeur stérile et une semence perdue; il faut qu'on creuse profondément, qu'on remue toute cette terre pour l'ouvrir à toutes les influences bienfaisantes, qu'on y passe le fer et le feu pour extirper les plantes nuisibles : puis, quand le laboureur viendra faire sa culture accoutumée, ses peines lui obtiendront des fruits abondants. Mais qu'est-ce donc qui remuera profondément les âmes, les arrachera à leur torpeur, les ouvrira à la rosée de la miséricorde et aux rayons de la grâce, les délivrera de leurs œuvres d'iniquité et les rendra fécondes en œuvres de salut, sinon les saints exercices d'une mission ? Ce ne seront pas les autres tentatives du zèle. Voyez comme sont faibles pour de tels effets toutes les prédications isolées des exercices dont il s'agit, même celles que relève le plus dans l'opinion la grande réputation des hommes qui remplissent ce ministère. Voyez comme ordinairement, car il y a des exceptions possibles, mais assurément bien rares en faveur de quelques personnages apostoliques; voyez, disons-nous, comme ordinairement, alors même qu'une vraie éloquence prête à ces prédications son éclat et sa force, elles effleurent légèrement les esprits. La noblesse du langage, la grandeur des pensées, la beauté des sentiments, les mouvements entraînants du discours, le charme du débit, attachent vivement un nombreux auditoire. Mais quand l'orateur a fini de parler, son action ne se prolonge pas plus longtemps sur ses auditeurs; il ne les poursuit pas de la voix de Dieu qui conjure et qui tonne, qui sollicite et qui menace; il n'a pas enfoncé dans leurs consciences un trait qui ne puisse en être enlevé qu'avec le péché; il les laisse contents de lui et disposés à venir l'écouter encore, mais rare-

ment mécontents d'eux-mêmes et décidés à réformer une vie dont il a prononcé la condamnation avec toute l'autorité de son ministère. La lumière a pu se faire devant leur intelligence, mais l'éclair n'a pas été suivi de la foudre, et les pécheurs ne sont pas anéantis aux pieds du Seigneur dont ils ont provoqué la colère. Un bon sentiment est venu émouvoir leurs cœurs et remplir peut-être leurs yeux de larmes, mais ce sentiment fugitif n'a pas été un feu ardent qui embrase et purifie tout ce qu'il touche; mais les larmes qu'il a fait naître se sont promptement séchées sans avoir lavé devant Dieu les souillures de leurs âmes. Enfin, le temps favorable est passé, le carême est terminé, le grand jour de Pâques a lui sur Jérusalem, et les morts ne sont point sortis de leurs tombeaux, les pécheurs sont restés ensevelis dans leur péché, et, au sein de la joie de cette glorieuse fête, l'Eglise a dû cacher sa douleur en voyant ses enfants froids et insensibles ne point se lever pour entrer dans une nouvelle vie et prendre part à la résurrection de leur Sauveur.

Mais, au contraire, quelle belle image de résurrection spirituelle présente toujours à l'Eglise consolée la fin d'une mission! Les enfants de Dieu, privés de la grâce sanctifiante, n'étaient plus que des ossements arides comme ceux qu'avait vus le prophète Ezéchiel dans le champ où la main du Seigneur l'avait conduit. (*Ezech.*, XXXVII, 1.) La parole divine a ranimé tous ces ossements, ils ont reçu l'esprit et la vie, et voilà qu'ils sont redevenus *la race choisie*, *la nation sainte*, *le peuple de la rédemption.* (I *Petr.*, II, 9.) Après avoir été tous les jours instruit de la vérité et avoir confessé ses égarements, ce peuple a renouvelé son alliance avec le Seigneur, et vient maintenant manger l'agneau sans tache et se nourrir du pain de l'immortalité. Quel jour que celui où tant de chrétiens qui avaient si longtemps vécu éloignés de Dieu, et qui étaient comme morts à ses yeux, reviennent à la vie pour s'unir à lui dans la sainte communion!

Reconnaissez, N. T. C. F., les sentiments de foi dont témoigne l'attitude de tous ces hommes qui s'approchent de la table sainte; tout leur extérieur atteste combien ils sont recueillis dans la pensée de la présence de leur Dieu, et pénétrés de la grandeur du bienfait dont ils sont l'objet. Quant à nous, qui, dans notre diocèse, nous nous faisons un devoir d'aller chaque fois donner le Saint-Esprit à ceux d'entre eux qui ont négligé jusqu'alors de recevoir le sacrement de confirmation, c'est toujours avec une consolation ineffable que nous nous associons au bonheur de tous en leur distribuant de nos mains la divine Eucharistie; nous ne pouvons nous défendre d'une vive émotion tandis que nous remplissons notre ministère de pasteur, en donnant à nos chères ouailles la nourriture céleste dont elles avaient un si grand besoin; et nous ne cessons d'admirer les signes si touchants par lesquels la grâce se manifeste à tous les yeux dans ces hommes convertis. Qu'ils sont différents d'eux-mêmes, et quel renouvellement parfait a été opéré en eux! On voit bien qu'une lumière surnaturelle les éclaire, et que la foi a repris sur leurs cœurs tout l'empire que les passions lui avaient enlevé depuis tant d'années. *Ils goûtent combien le Seigneur est doux* (*Psal.* XXXIII, 9), et la paix de leur âme, cette paix *qui surpasse tout sentiment* (*Philip.*, IV, 7), se peint sur leur front avec le recueillement de la prière et l'ardeur de la charité.

Ah! N. T. C. F., nous vous le dirons avec simplicité, si nous avons toujours béni le Dieu des miséricordes du bien qui a été fait à notre troupeau, nous n'avons jamais assisté à ces cérémonies qui parlent tant à notre cœur d'évêque et de père, sans offrir au Seigneur d'humbles actions de grâces de ce qu'il a daigné honorer notre carrière sacerdotale, en nous appelant au ministère des missions que nous avons eu le bonheur de remplir, et en nous donnant une famille sainte, une postérité spirituelle d'ouvriers évangéliques destinés au même ministère. Si nous pouvions parler de ce que saint Paul appelait *sa couronne et sa joie* (*Philip.*, IV, 1), nous en trouverions le sujet dans leurs travaux aussi bien que dans la foi et la piété de nos ouailles. Ces travaux sont surtout notre titre devant le Seigneur; qu'il daigne les agréer et les bénir comme son œuvre même! Ils sont l'imitation des exemples de tous les hommes apostoliques que l'Eglise a placés sur nos autels dans les temps modernes, exemples qu'elle a sanctionnés mille fois de sa plus haute approbation, et qu'elle offre constamment comme des modèles de zèle à toutes les familles d'ouvriers évangéliques qu'elle anime de son esprit.

Veuille celui qui donne l'accroissement à ce que l'homme plante et arrose, faire fructifier en faveur de notre peuple le bien qui s'est opéré dans les missions où il a été évangélisé. Que ce bien s'augmente encore pendant le carême prochain, et que la docilité d'esprit et de cœur des fidèles, autant que leur saint empressement à entendre la parole de Dieu fasse des prédications ordinaires de cette époque autant de missions puissantes pour la sanctification des âmes!

IV. INSTRUCTION PASTORALE

ET MANDEMENT

A l'occasion du carême de 1845.

SUR LES ATTAQUES ACTUELLEMENT DIRIGÉES CONTRE L'ÉGLISE

Nos très-chers frères,

L'Esprit-Saint nous apprend que *la vie de l'homme est un combat* perpétuel. (*Job*, VII, 8, 21.) Il lui est commandé, quelle que soit sa position, d'avoir toujours les armes à la main contre les ennemis de son salut; mais l'Eglise, qui n'est que l'humanité régénérée, ne saurait avoir ici-bas une autre destinée

que celle qui a été imposée à l'homme lui-même et qui a été volontairement acceptée par celui qui s'est appelé le *Fils de l'homme.* (*Joan.*, III, 13.) L'Eglise, est sur la terre, essentiellement militante : nul repos pour elle dans cette vie ; point de paix durable, point de joie parfaite, mais les douleurs, les tribulations et les combats. Née du sang d'un Dieu mourant sur la croix, elle aura une une existence conforme à son origine, et toujours, sous la pourpre comme dans les cachots, elle portera cette croix douloureuse où est suspendu le salut du monde. Indissolublement unie à Jésus-Christ calomnié, persécuté, condamné par des ingrats qu'il voulait sauver, elle marchera constamment, jusqu'à la fin des siècles, dans la voie de ses souffrances, et, dans cette union ineffable que l'enfer frémissant de rage essayera sans cesse de troubler, elle aura toujours, comme son divin Epoux, qui est aussi son éternel modèle, à lutter contre toutes les erreurs et toutes les passions conjurées, et à soutenir les droits imprescriptibles de Dieu, qui sont ceux de la vérité et de la justice.

Le Sauveur des hommes *n'a passé qu'en faisant le bien* (*Act.*, X, 38), mais ni les bienfaits qu'il apportait du ciel, ni ses infinies miséricordes, ni son adorable mansuétude ne purent désarmer ceux qui s'étaient faits les ennemis de son Evangile. Ainsi il en sera de l'Eglise : on ne lui pardonnera pas même sa charité, et parce qu'elle accomplira fidèlement, pour le bien de tous, les ordres de Dieu, et qu'elle maintiendra toujours pur et inviolable le dépôt sacré auquel elle fait participer les âmes, on l'attaquera dans son caractère auguste comme dans ses droits les plus sacrés. Cette fille du ciel, méconnue dans son origine, le sera aussi dans ses destinées immortelles; on lui niera ses titres fondés sur des promesses immuables, et il y aura des insensés qui rêveront avec joie le jour où les générations nouvelles, assises sur sa tombe, scelleront pour jamais la pierre qui la couvrira, comme si la mort devait la dominer, elle qui vit avec Jésus-Christ ressuscité pour ne plus mourir. (*Rom.*, VI, 9.) L'épouse immaculée de l'Agneau sans tache, la mère sainte de tous les chrétiens deviendra un objet de haine et de mépris pour ceux qui ont *médité de vains projets contre Dieu et son Christ.* (*Psal.* II, 2.) Il y aura des esprits assez malheureux pour s'acharner contre elle ; ils chercheront à lui ravir ceux qu'elle avait enfantés à la grâce, et ils se réjouiront de déchirer son sein maternel. Cité de Dieu où sont appelés à prendre possession des biens du Seigneur tous les habitants de la terre, patrie spirituelle de tous ceux qui ont été marqués du sceau de la rédemption, elle verra continuellement l'enfer s'élever pour lui disputer ses conquêtes, des transfuges déserter sa bannière pour lui faire la guerre, et même des intelligences qu'elle nourrit encore de la vérité et qu'elle enveloppe de son amour la désoler cruellement et ajouter aux espérances de ceux qui ont dit : *Arrachons-la de la terre, et que l'on oublie désormais jusqu'à son nom.* (*Jer.*, II, 19.)

Ces attaques incessantes seront diverses : elles se déclareront sous une forme ou sous une autre, selon les temps et les lieux ; elles seront cruelles et sanglantes, ou cauteleuses et perfides. Tantôt elles seront dirigées contre l'œuvre de Dieu tout entière, tantôt contre une de ses parties seulement. L'enseignement de l'Eglise, sa constitution divine, sa discipline, sa hiérarchie et la personne de ses ministres seront tout à la fois ou successivement livrés à tous les coups. Ces épreuves viendront quelquefois du dehors, quelquefois du dedans, quelquefois du dehors et du dedans tout ensemble. Quelles qu'elles soient, elles ne doivent point nous étonner, car elles ont été prédites : *Si le monde vous hait*, nous dit le divin Maître, *sachez qu'il m'a haï le premier.* (*Joan.*, XV, 18.) *Tenez-vous en garde contre les hommes, car ils vous feront comparaître dans leurs assemblées, et ils vous flagelleront dans leurs synagogues.* (*Matth.*, X, 17.) *Vous serez odieux à tous à cause de mon nom.* (*Matth.*, X, 22.) *S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront* (*Joan.*, XV, 20.) *Vous aurez à souffrir bien des oppressions dans le monde, mais, ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* (*Ibid.*, 33.)

En effet, nous savons que l'Eglise est bâtie sur la pierre ferme, et que rien ne saurait l'ébranler : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (*Marc.*, XVI, 18), et un triomphe éternel couronnera enfin toutes les épreuves qui lui seront suscitées.

Cependant, lorsque l'ennemi se lève contre la cité sainte, ceux qui ont été établis sentinelles d'Israël doivent crier de toute leur force sur les murs de Sion pour avertir le peuple fidèle de se garder des dangers qui l'environnent. Ils doivent veiller au salut du temple, où est le tabernacle du Dieu vivant, et *couvrir de la vérité comme d'un bouclier* (*Psal.* XCVIII, 5.) la tribu sainte perfidement attaquée.

C'est pourquoi nous élevons aujourd'hui la voix, N. T. C. F., pour signaler à votre amour de la vérité et de la vertu les coupables manœuvres des ennemis de l'Eglise. Un calme trompeur régnait, il y a peu de temps, dans notre patrie. Il semblait qu'après de violentes secousses le besoin de repos et de sécurité se faisait tellement sentir, qu'on voulait rasseoir sur des bases religieuses la société bouleversée. On aurait dit les esprits lassés des fausses doctrines, disposés à venir demander à la foi la paix et le bonheur. Nous ne savons quel pressentiment d'une ère d'ordre et de religion, succédant à une époque de désordre et d'impiété, s'emparait insensiblement d'un certain nombre d'hommes de bien, trop empressés peut-être à saisir les premières lueurs d'un meilleur avenir ; là, où ils ne voyaient pas encore un retour à la religion, ils trouvaient une heureuse tendance. Selon eux, les ombres funestes des grands ennemis de la vérité dans le XVIII[e] siè-

cle s'étaient pour jamais évanouies, et leur impiété ne leur survivait pas dans l'esprit de la génération actuelle. De si consolantes pensées étaient entretenues par la teinte quelquefois religieuse des productions de la littérature et par le langage en général plutôt favorable qu'hostile de la presse périodique. Nous croyons que la sincérité ne manquait pas à tout ce qui s'écrivait en faveur de la religion. Les esprits éminents en comprenaient trop bien la nécessité pour nourrir contre elle des desseins secrets. Son influence de charité était invoquée du fond du cœur par quiconque attachait du prix à ce qui pouvait effacer les traces profondes des dissensions passées, et faciliter aux puissances de la terre l'accomplissement de leur mission. On pensait certainement que la religion devait être associée à une œuvre de réédification sociale.

Mais si ces sages pensées avaient acquis l'assentiment sincère de la raison, si, en se propageant, elles tendaient à dissiper bien des préjugés et à réconcilier avec la foi tant de gens qui jusque-là n'avaient cru qu'à la force matérielle, il n'est pas moins vrai que l'enfer veillait et attendait en silence le moment de porter les coups qu'il réservait à l'Eglise. Une occasion se présente: la cause de Dieu a des défenseurs, l'impiété veut les combattre, elle crie d'abord à la calomnie, mais soudain elle jette le masque, et tous ses organes à la fois s'empressent de déclarer à l'Eglise une guerre à outrance.

Sans doute, dans cette guerre contre la religion, il y a de grands scandales donnés au monde. Les indifférents se font souvent ennemis et bien des faibles succombent; un mouvement qui semblait favorable est arrêté, on dirait même qu'il prend une direction opposée. La lumière de la foi qui commençait à se lever sur certaines intelligences se retire, et il est donné à l'abîme d'accumuler de nouveau les ténèbres sur ces intelligences défaillantes. Un moment, la voix de la vérité est comme étouffée par les clameurs qui répandent le mensonge et la calomnie; il se fait, parmi ceux qui se sont déclarés contre Dieu, un tumulte immense qui fait croire que leurs rangs se sont prodigieusement accrus et que l'impiété est devenue plus que jamais formidable. L'Eglise semble comprimée sous l'effort de ses adversaires et réduite à une sorte d'impuissance de soutenir la lutte. Il y a de ses amis pusillanimes qui déjà déplorent sa défaite; ils s'effrayent des blessures qu'elle a reçues, pour la plaindre d'être entrée en lice avec tant de désavantage. Ils l'accuseraient presque de témérité. Mais est-ce que dans chaque combat il n'y a pas toujours à souffrir? La victoire, pour elle surtout, n'est-elle pas toujours le prix des souffrances? Qu'a-t-elle fait pendant plus de dix-huit siècles que souffrir et vaincre? A-t-elle jamais reculé devant une lutte nécessaire, parce qu'elle voyait s'élever contre elle des forces humainement supérieures aux siennes? Ah! loin d'écouter jamais les conseils timides de la prudence du siècle, on l'a vue toujours, sans tant de calculs et se confiant en Dieu qui combat avec elle, s'avancer à l'encontre de tous ceux qui attaquaient le sacré dépôt placé sous sa garde. Elle n'a jamais fui ces sortes de périls, et malgré les avantages momentanés de ses adversaires, il a toujours fallu que son triomphe complet marquât la fin de la lutte. Il ne lui est pas permis de faire autrement; elle ne peut laisser sa foi sans défense. Si dans l'intérêt même de cette foi, elle doit, en certaines circonstances, user de longanimité et attendre qu'elle soit forcée d'éclater, il ne lui est pas toujours libre de se taire parce que sa parole provoquera des haines et attirera des calomnies. Il arrivera un moment où il faut qu'elle dénonce l'erreur et proclame la vérité, quoi qu'il puisse en advenir. C'est là sa mission divine, contre laquelle aucune considération ne saurait l'emporter; c'est là son devoir le plus impérieux, auquel elle doit tout sacrifier, jusqu'à la vie des siens.

Ce grand devoir peut n'être pas également senti de ceux qui voient les choses du point de vue des affaires humaines; mais il est dicté par une pensée de foi, il tient aux inspirations inflexibles de la conscience, qui ne sauraient jamais se produire autrement que selon la conscience. La vérité est que l'obéissance à ce devoir est, devant Dieu et devant les hommes, un acte d'autant plus généreux qu'il en coûte davantage de blesser ceux que l'on veut convaincre et persuader.

Cependant, N. T. C. F., est-il bien vrai que ce qui a été fait pour l'Eglise ait tourné contre elle? Non, certes! La vérité est maintenant connue de tous; en même temps que des amis vraiment zélés de la religion se sont mis en évidence, plusieurs sur qui on ne comptait point se sont déclarés pour la cause juste dont la défense a retenti avec éclat au milieu de la nation et qui ne cesse depuis de faire des progrès dans la raison publique. Ces premiers résultats, accompagnés de bien des circonstances qu'on peut considérer comme de précieux avantages, ne seront point stériles; la lumière a jailli, et rien ne pourra l'éteindre; les passions auront leur temps, puis il faudra bien qu'elles se taisent en présence de cette lumière toujours plus vive dont resplendira le bon droit. Et alors la vérité et la justice auront remporté un de ces triomphes pacifiques que la charité ambitionne pour le bien de tous et auquel elle associerait même les vaincus, s'il pouvait y avoir des vaincus.

Priez le Seigneur, N. T. C. F., de hâter, dans son infinie miséricorde, cette époque désirée; mais, en l'attendant, tenez-vous sur vos gardes contre les efforts désespérés de l'esprit mauvais. Le sentiment de son impuissance dans les limites de la question controversée le fait recourir à toutes les armes pour se venger de son tort, et pour

multiplier par tous les moyens les coups destinés à l'Eglise.

Il fait ce qu'il a toujours fait quand il a voulu attaquer ou se défendre; il prodigue sans relâche l'injure et la calomnie, il renouvelle de la lutte de quinze ans les arguments qu'il renouvela alors du dix-huitième siècle, et le patriarche de l'impiété à cette époque si fatale pour la France est encore aujourd'hui appelé à faire les frais d'une guerre déloyale. On évoque sa pensée, et ses disciples continuent son œuvre maudite.

Comment exprimer le déchaînement de toutes les passions contre l'Eglise? Rien n'est oublié pour la rendre odieuse et méprisable. Ils ont dit dans leur orgueil : Nous voulions lui laisser une fin paisible et conduire ensuite avec honneur ses funérailles, mais elle se refuse à la paix que nous lui accordions; eh! bien, nous précipiterons sa ruine et on se repentira de n'avoir pas accepté le sort que nous lui faisions. Ils ont dit, et ils se sont mis à l'exécution avec un acharnement incroyable.

Ils accusent l'Eglise d'aspirer à la domination et d'empiéter sur les droits de l'Etat; accusation vague et sans preuve, qui n'aurait pas besoin d'être repoussée si nous ne savions combien d'esprits faibles, incapables de se rendre compte d'aucune opinion, se laissent prendre facilement aux assertions les moins soutenables de la feuille dont ils font leur lecture habituelle. C'est un des caractères les plus marqués de notre temps que cette crédulité puérile qui, sur la foi d'un tel témoignage, admet sans examen les suppositions les plus absurdes. On a lu que l'Eglise voulait dominer et empiéter, qu'il fallait se défendre contre ses envahissements continuels pour que la société, affranchie par la philosophie, ne fût pas bientôt encore courbée sous le joug sacerdotal. On a lu cela; dès lors *c'est le maître qui l'a dit*, et ces fiers contempteurs de l'autorité de l'Eglise ne savent que croire et répéter. Si les accusateurs déclaraient quels sont les envahissements dont ils feignent de s'alarmer, on pourrait leur répondre et faire cesser de ridicules frayeurs; mais non, rien n'est défini dans une semblable accusation : des mots à effet sont jetés à la foule ignorante, et le but est atteint. Oserait-on avancer que les pouvoirs de l'Etat sont menacés par les envahissements de l'Eglise, qui chercherait à s'emparer de ces pouvoirs pour gouverner le pays ou à les dominer pour en faire les instruments de ses volontés? Est-ce bien dans notre siècle, avec les sentiments qui règnent dans la société, qu'on peut concevoir sérieusement de semblables craintes? L'Eglise peut-elle songer à envahir quelque chose du gouvernement temporel, elle qui en est réduite à défendre sa propre existence dans la situation précaire que lui ont faite les lois d'une époque de despotisme; elle qui déclare sans cesse que son royaume n'est pas de ce monde (*Joan.*, XVIII, 36), et qu'on n'a pas plus le droit de dominer dans l'ordre spirituel qu'elle n'a elle-même le droit de dominer dans l'ordre temporel? Quoi! elle proclame à tout moment la distinction et la souveraineté réciproque des deux puissances dans la sphère de leurs attributions respectives; c'est à l'abri de ce grand principe qu'elle place son inviolabilité sainte, et vous l'accusez de vouloir tout dominer, les choses de la terre comme les choses du ciel, à la faveur d'une confusion de pouvoirs que tous ses efforts tendent à prévenir? Mais vous savez qu'il n'en est rien, et qu'elle serait trop heureuse aujourd'hui si elle pouvait faire respecter de tous son indépendance nécessaire.

Cependant on s'est empressé avec un zèle amer de faire sentir la nécessité de la tenir asservie en même temps que l'on empruntait à des écrivains, à principes hérétiques et à l'esprit de corps devenu toujours plus hostile, la jurisprudence de sa servitude. Ainsi, lorsqu'elle réclame l'indépendance essentielle à sa mission divine, on l'accuse de vouloir se mettre au-dessus des lois, comme si elle ne prêchait pas de parole et d'exemple la soumission aux lois communes du pays; comme s'il était juste qu'il existât contre elle des lois exceptionnelles afin de la tenir dans l'ilotisme au milieu d'un royaume libre; comme s'il pouvait y avoir des lois temporelles pour la régir dans ce qui est spirituel, dans ce qui, de sa nature étant hors d'atteinte des pouvoirs d'ici-bas, ne peut relever que d'en haut; comme si enfin son indépendance n'était pas en principe écrite dans la loi fondamentale dont elle ne fait que demander la franche exécution! Telle est la mauvaise foi des sophistes qui attaquent l'Eglise de Jésus-Christ, que son plus grand crime aux yeux de ces prétendus défenseurs des droits de l'Etat c'est d'avoir pour elle, c'est-à-dire en garantie de sa liberté, la constitution même de l'Etat. Ce qu'on lui pardonne le moins, c'est d'invoquer cette constitution sur laquelle est fondé l'Etat lui-même. En ce point, ils se sentent faibles et ils s'en irritent davantage; ils disent fièrement alors que la loi fondamentale ne fut pas faite pour nous mais contre nous : c'est-à-dire qu'ils la renient quand elle protége la conscience des catholiques, et que leur haine irréligieuse les porte à calomnier l'intention du législateur et à répudier son ouvrage plutôt que de voir l'Eglise en profiter. Voilà leur grand amour des lois, leur grand zèle pour l'Etat, qu'ils compromettraient en le sapant logiquement par sa base même, si leurs funestes inspirations pouvaient s'élever jusqu'à l'autorité, à laquelle il appartient de faire justice des erreurs de la passion!

Qu'a-t-elle fait autre chose, l'Eglise de France, que demander d'avoir sa part de la liberté commune, et de pouvoir accomplir, à l'abri de cette liberté, sa mission de paix et de charité? Est-il juste, est il convenable

de la poursuivre avec un ressentiment implacable parce qu'elle croit aux lois, et qu'elle est venue revendiquer en leur nom sa place dans les rangs de tous les Français qu'elles convient à leurs bienfaits? Est-ce un mal que son adhésion aux lois, que la force morale qu'elle leur prête en les invoquant? Vaudrait-il mieux qu'elle refusât de les reconnaître, qu'elle les repoussât avec mépris, afin qu'on pût appeler sur elle, comme on n'y manquerait pas, toute leur animadversion? Ceux qui ont écrit que les lois avaient été faites contre elle, voudraient-ils qu'elle devînt en quelque sorte une étrangère exclue du droit public dans la nation qu'elle a elle-même formée par les soins et les sacrifices de tant de siècles? Voudraient-ils que, vaincue et humiliée sous l'empire des idées nouvelles, elle n'eût à connaître d'autre loi que celle du vainqueur, sans qu'il fût seulement permis de faire entendre une voix suppliante pour en appeler à la justice de la France?

Ah! si, ce qui n'arrivera pas, l'Eglise, que tant d'injustes clameurs livrent aujourd'hui à une sorte d'ostracisme, acceptait jamais la position extralégale que ses ennemis veulent lui assigner; si elle cessait de prétendre parmi nous au droit de cité, et de rattacher sa cause à des lois qu'elle croit protectrices et qu'on lui dit faites contre elle, si enfin elle se retirait à l'écart en s'en tenant littéralement aux interprétations hostiles que lui opposent des écrivains sans autorité, nous osons le dire, ce serait pour ceux-ci un triomphe dont les amis du pays n'auraient pas à s'applaudir. Quel vide laisserait l'Eglise! « Sans armes, sans révolte, disait Tertullien à l'empereur, mais par notre seul éloignement, nous pourrions nous venger de vos édits, votre univers resterait comme mort. » Hors de l'Eglise catholique d'où viendrait aujourd'hui la vie? Serait-ce d'une Eglise nationale? mais comment une Eglise nationale donnerait-elle la vie à ceux de qui elle la recevrait? Serait-ce de la philosophie, mais qu'est-ce que la philosophie? Un de ses plus chers adeptes a déclaré il n'y a pas très-longtemps, « qu'elle ne laisse rien debout dans l'intelligence et qu'elle est établie sur un sable mouvant (11). » Un autre écrivain, non moins illustre dans les lettres, vient de dire, il y a peu de jours, « que les vérités éternelles ne sont point nées de la philosophie », dont il représente les systèmes comme les enveloppant « dans un sombre et impraticable réseau. » Néanmoins le monde moral repose sur ces vérités, non telles qu'elles paraissent çà et là plus ou moins obscurcies dans les réseaux philosophiques, mais telles que Dieu les a révélées.

Cependant la philosophie s'efforce vraiment de ne rien laisser debout dans les intelligences, et d'extirper tout noble sentiment dans les cœurs. Le marteau démolisseur de l'impiété à la main, elle frappe à coups redoublés sur ce qui tient à la religion. Tandis que d'un côté elle veut renverser la vérité dogmatique, substituant orgueilleusement des rêves insensés et de vains systèmes à la révélation divine, dans d'autres écrits on voit ses suppôts essayer avec une aveugle fureur de détacher quelques pierres de l'édifice impérissable que Dieu a élevé parmi les hommes. Ce qu'ils ne peuvent détruire, ils l'outragent, ils le couvrent des dégoûtantes inventions de leur méchanceté en délire. Ils s'en vont ramassant dans leur imagination dépravée toutes les turpitudes dont ils trouvent le type au sein de la plus profonde corruption, et avec une joie infernale, ils les attribuent comme des taches affreuses à la pureté même du sanctuaire. Ils créent au gré de leur haine des monstres inconnus, des fantômes épouvantables de scélératesse et d'hypocrisie; ils déroulent longuement dans des pages toujours renaissantes tout ce que, avec un art coupable, ils ont su nouer de bassesses et de crimes à ces existences fabuleuses; et ces tableaux révoltants, ils les présentent comme l'image fidèle de l'histoire, comme des portraits d'après nature; et ces scènes immorales, drames inouïs de toutes les ignominies et des plus odieux forfaits, ils les donnent comme des récits qui retracent des caractères véritables et des actions réelles; ils ajoutent un corps à cet idéal de la perversité et le personnifient sous toutes ses faces les plus hideuses dans les ministres mêmes de la religion.

Ils ont de nouveau ramené le nom d'un ordre célèbre, et, prêtant l'idée de toutes les noirceurs à ce nom qui rappelle tant de services et de vertus, ils en font la dénomination même de l'Eglise. C'est l'Eglise, c'est le sacerdoce catholique tout entier qu'ils désignent ainsi, afin de pouvoir plus facilement les livrer au mépris et à l'exécration de la multitude, en les montrant en action dans des rôles infâmes, jeux effrénés de plumes déshonorées. Ainsi indignement travesti, l'homme de Dieu, le ministre de ses miséricordes, l'ami de l'enfance, le consolateur des affligés, le bienfaiteur des pauvres, la dernière ressource du mourant, ne paraît plus qu'un être abominable dont la rencontre fait effroi et qui mérite toute la répulsion de la société outragée par sa présence. Voilà comment est peint le prêtre!... Cependant il y a des gens capables de croire à de telles couleurs, il y a, et en grand nombre, des esprits mal faits, des imaginations malades, des cœurs pervertis, heureux du vice, désireux du mal, ennemis du bien, qui subissent, surtout à la longue, les impressions de ces récits fantastiques où la calomnie atteint le personnage réel à travers le personnage imaginaire; où comme une trame savamment ourdie, elle se prolonge avec des incidents toujours nouveaux pour bien envelopper sa victime dans ses noires inventions. D'ailleurs on ne connaît que trop la toute-puissance des plus impu-

(11) Jouffroy.

dents mensonges pour abuser la foule; l'expérience a souvent prouvé avec quel succès on peut seulement, à l'aide des mots remis en vogue aujourd'hui, exploiter l'ignorance; et l'ignorance est dans notre siècle si générale en ce qui concerne les hommes et les choses de la religion, qu'on la trouve sans cesse même dans des personnes d'ailleurs très-instruites. Il leur en échappe parfois des traits prodigieux qui attestent d'une manière affligeante l'absence de l'enseignement chrétien, ainsi que de l'influence du prêtre, dans leur éducation. Mais si ceux en qui se sont heureusement développées, sous d'autres rapports, les facultés de l'intelligence, ignorent la vérité et acceptent le mensonge impie qui vient à eux sous un masque séduisant, que deviendront, en présence d'une semblable séduction, tous ces hommes d'une autre classe qui ont grandi livrés aux seuls instincts de la vie physique, tous ces lecteurs crédules, ignorants, et qui, devenus irréligieux par faiblesse d'esprit autant que par faiblesse de cœur, ne savent jamais qu'admettre contre la religion le plus sot mensonge et que répéter le plus grossier blasphème?

Hélas! N. T. C. F., il faut que le mal des esprits et des cœurs soit bien grand dans notre siècle, pour que l'indignation universelle n'ait pas aussitôt fait justice des coupables fictions dont nous vous dénonçons le danger. Si des voix généreuses se sont élevées pour flétrir le scandale, il n'en a pas moins été donné avec persévérance et reçu avec avidité. Les spéculateurs qui en font trafic, voient revenir en se multipliant l'or qui l'a payé, et peuvent s'applaudir d'avoir compté sur les attraits du mal pour captiver à leur parole un si grand nombre de lecteurs. En ce moment, cet exemple a de nombreux imitateurs; le scandale est lucratif, et l'on annonce sans cesse de nouvelles spéculations formées par la cupidité et l'impiété sur la sottise et l'immoralité qui veulent qu'on ait inventé comme des romans les récits qu'ils prennent pour de l'histoire. Déjà de pareilles épreuves avaient été faites avec un déplorable succès. Le tableau dangereux des désordres sans fin d'une grande capitale avait été présenté à la France, et ce tableau qui révèle au grand jour des détails dignes de Babylone, n'a pas été repoussé par toutes les familles outragées, et les pères l'ont laissé introduire tous les jours dans leur maison, et les mères ne l'ont pas lacéré de leurs mains et livré aux flammes, avant que l'œil de leurs enfants pût s'ouvrir un moment sur de telles abominations! Mais où en sommes-nous, Seigneur, et que nous réservez-vous dans votre justice, vous qui avez puni d'une manière si terrible les peuples qui prévariquèrent en votre présence? Que deviendrons-nous, tandis que des attentats publics contre la foi et contre les mœurs ont trouvé parmi nous tant de complices qu'on dirait presque la nation entière coupable! A quelle dégradation descendons-nous sous l'action continue de telles causes de démoralisation? Et que sera un peuple en qui, avec le sens chrétien, se sera éteint aussi le sens moral?

Mais voici d'autres attaques contre l'Eglise. Ceux qui ne cessent de verser à Israël la coupe empoisonnée de Babylone, qui, tous les jours, répandent à flots la corruption dans le cœur de leurs frères, ont osé accuser d'immoralité l'enseignement donné sous l'aile du Seigneur aux élèves du sanctuaire. Ceux qui, dans les feuilles publiques, se sont érigé de véritables chaires de pestilence d'où descendent tant d'erreurs et de souillures, ont osé dénoncer à la France, comme impures, les chaires d'où découle la doctrine sacrée. Ils osent parler au nom de la morale! ils condamnent avec sévérité la direction qui règne dans les études austères de ces pieux asiles, où de jeunes athlètes se préparent, par une vie de travail et de prière, à vaincre un monde corrompu. Et parce qu'avant de les exposer au combat on leur apprend à distinguer et à guérir les plaies des victimes qu'ils arracheront à la corruption, voilà que ceux qui enseignent le mal pour le mal n'ont que des anathèmes terribles contre la science salutaire qui est indispensable pour sauver les âmes perdues par leurs leçons; c'est un thème nouveau de calomnies contre l'Eglise, une carrière de plus ouverte à la haine, ils en profitent; et pour mieux réussir, ils usent de leurs moyens ordinaires, ils falsifient et dénaturent l'enseignement qu'ils incriminent; ils se montrent surtout triomphants lorsque à la faveur d'un sens altéré et de citations inexactes, ils ont pu scandaliser les âmes honnêtes et révolter leur pudeur, tout en affectant le langage de la vertu indignée.

L'impiété ne s'arrête point là. Elle descend jusque dans l'arène où se remuent les plus grossières passions, elle met en circulation dans les derniers rangs de la société d'ignobles pamphlets qui distillent sur ce qu'il y a de plus respectable la boue infecte avec laquelle ils sont écrits. On les colporte partout, on les vend à grands cris sur les places publiques et jusqu'aux portes de nos églises (12). Ces pamphlets à formes diverses sont comme le reflet immonde des productions impies de la presse périodique; c'est le même esprit qui les a inspirés, c'est le même but que l'on poursuit, ce sont les mêmes choses corruptrices de l'esprit et du cœur que l'on popularise. Ce que l'on s'efforce surtout d'obtenir par ces publications, c'est d'inspirer de l'aversion contre le sacerdoce, désigné là encore sous le nom des en-

(12) Nous avons cru de notre devoir de réclamer à ce sujet auprès de l'autorité compétente. Elle a bien voulu nous répondre aussitôt, que la vente du pamphlet dont nous lui avions envoyé un exemplaire n'avait point été autorisée, et que des ordres avaient été donnés à la police pour la répression de ce délit, s'il était constaté.

fants de saint Ignace, en même temps que l'on déverse à pleines mains tous les genres de calomnies sur les ordres religieux. Le dévouement à la religion, c'est-à-dire à Dieu et aux hommes, est un titre à l'outrage. On ne pardonne pas même à ces religieuses hospitalières de familles diverses. Ces anges tutélaires des pauvres malades sont représentés sous les couleurs les plus révoltantes. On les charge d'imputations affreuses, on essaye de salir la gloire de ces vierges saintes, que l'on accuse encore de dévorer la substance des pauvres pour lesquels elles vivent et elles meurent. Parmi celles-ci les filles de Saint-Vincent de Paul, ces héroïnes de la charité, que l'on trouve sans cesse auprès de toutes les misères et de toutes les souffrances pour les soulager, ont leur part spéciale d'injures ; honorées jusque chez les nations infidèles et barbares, environnées dans les pays civilisés de tous les égards que commande leur sexe, admirées partout pour leurs sublimes vertus, elles rencontrent dans leur patrie des hommes qui les insultent publiquement, et osent les traduire devant le peuple comme ses ennemies, au risque de soulever contre elles ses plus terribles ressentiments. Que disons-nous ? il se trouve aujourd'hui un certain nombre d'esprits qui semblent avoir conçu la pensée infernale d'exciter de semblables soulèvements contre l'Eglise. Ils veulent, ont-ils dit, montrer à l'Eglise, pour l'intimider, la main du grand ennemi du christianisme, de celui qui est leur chef et leur maître à tous, cette main qui tint la plume d'où sont sortis tant d'obscénités et de blasphèmes; il paraît qu'ils croient bon aussi de rappeler que cette même main de l'impie arma celle des bourreaux qui frappèrent tant de victimes dans le sanctuaire ; ceux-ci furent les exécuteurs de sa philosophie.

Nous avons dit, N. T. C. F., que la tactique de l'impiété est d'attaquer les ordres religieux. Ce n'est pas sans raison que l'impiété les a particulièrement en horreur et qu'elle les poursuit avec tant d'acharnement. Ils sont la milice avancée de l'Eglise, ils prennent part à tous ses combats, on les voit sans cesse au lieu du péril. Liés à elle d'une manière plus étroite encore que le clergé séculier, ils volent d'un bout du monde à l'autre au moindre de ses commandements. Sous les glaces du pôle comme dans les climats les plus brûlants, au sein des villes opulentes comme dans les déserts les plus sauvages, partout ils portent avec le plus parfait désintéressement le zèle évangélique le plus infatigable. Qui racontera leurs mérites? Ils ont peuplé le ciel de leurs martyrs et couvert la terre de leur sang et de leurs sueurs. Ils ont éclairé le monde quand il était dans les ténèbres ; leurs écrits seuls remplissent plusieurs siècles, et ces siècles en ce qu'ils ont de beau sont leur ouvrage. Ils furent constamment les soutiens de l'Eglise dans ses épreuves; ses conquêtes, depuis bien longtemps, ce sont eux qui les ont faites; ses ruines, ce sont eux, le plus souvent, qui les ont réparées. Ils consolèrent le saint siége et l'épiscopat dans les temps mauvais, et ils furent sous leur main le *sel de la terre* (*Math.*, V, 13), quand tout le reste semblait s'être affadi. Toujours aux prises avec les erreurs et les passions humaines, toujours appliqués à former Jésus-Christ dans les âmes, à rétablir ou à augmenter son règne, toujours opposés au mal et puissants pour le bien, ils n'eurent de vie, de bonheur et d'avenir que la vie, le bonheur et l'avenir de l'Eglise. Ils furent presque toujours dans l'exercice du saint ministère les instruments les plus actifs du retour des peuples au Seigneur. C'est par eux surtout que la foi reprendra son empire, si nous ne sommes pas condamnés pour jamais. L'impiété le sait, son instinct seul le lui dit, outre les inspirations qu'elle reçoit de l'abîme, et voilà pourquoi elle redoute tant les corps religieux. Leurs engagements envers le ciel l'effrayent, elle leur en fait un crime. Ce n'est pas étonnant qu'elle réprouve la pratique des conseils évangéliques, car c'est là pour le prêtre *l'armure des forts* (*Cant.*, IV, 4), dont elle voudrait lui défendre de se revêtir.

Nous venons de vous retracer, N. T. C. F., les souffrances de la religion ; nous vous avons signalé les dangers dont on circonvient votre foi; nous n'aurions pourtant rempli qu'une partie de notre tâche, si nous n'insistions pas pour vous faire sentir qu'afin de diminuer les souffrances de l'Eglise et ses alarmes à votre égard, autant qu'afin d'écarter de vous les périls semés sous vos pas, vous devez vous abstenir de lire ces écrits immoraux et impies par lesquels on tente sans cesse votre curiosité. Il n'est pas plus permis de les lire parce qu'ils se trouvent dans une feuille publique que s'ils formaient un corps d'ouvrage séparé. Vous savez ce qu'il en est des mauvais livres : l'esprit et le cœur y trouvent leur perte ; ils renferment un poison qui dévore. Combien de familles désolées, combien d'âmes jetées dans la voie de perdition dont les malheurs et la chute n'eurent pas d'autre origine! Ce qu'on vous présente maintenant sous une forme nouvelle n'est pas moins dangereux que les mauvais livres d'une autre époque. Eloignez-vous donc, et éloignez les vôtres de ces sources impures; c'est une obligation de conscience que nous vous intimons au nom du Seigneur.

Nous devons encore, N. T. C. F., puisque nous vous parlons des épreuves de la foi, vous signaler les efforts de l'hérésie pour enlever à l'Eglise catholique ses propres enfants. Un prosélytisme depuis longtemps inconnu se manifeste au sein du protestantisme. Il a l'ambition, sans doute, de répondre par là à ce que signifient d'une manière si frappante ces conversions nombreuses qui, partout et notamment ici, nous amènent tant d'âmes d'élite sorties de ses rangs. Celles-ci ont trouvé dans la foi catho-

tique la paix que procure la possession certaine de la vérité. Rien de semblable ne peut être offert à ceux que le protestantisme veut appeler à lui; mais, en compensation, ce sont des avantages temporels qu'il présente. Entre autres moyens de parler à des pensées terrestres, il a formé dans notre ville épiscopale une institution qu'il dirige selon ses principes erronés, et il y attire les jeunes enfants des catholiques pauvres par l'appât des secours accordés à leur dénûment en sus d'une éducation gratuite. Cette tentation réussit auprès de la misère jointe à l'ignorance et à la faiblesse de la foi. Elevés dans le protestantisme et par ses dangereux bienfaits, ces pauvres enfants des deux sexes deviennent de vrais protestants imbus d'injustes préventions contre l'Eglise catholique, à laquelle on les a arrachés. C'est un grand malheur dont il faut s'affliger dans l'intérêt de ces âmes entraînées hors de la voie du salut; mais vous devez en même temps, N. T. C. F., empêcher ce malheur autant qu'il est en vous, soit en venant en aide, par vos largesses, aux œuvres catholiques, pour qu'elles puissent adopter un plus grand nombre de jeunes infortunés, soit en intervenant, dans l'occasion, par l'action particulière et immédiate de vos conseils et de votre générosité. Surtout, ce qui est pour vous de toute rigueur, c'est de ne jamais concourir en rien pour le soutien des œuvres protestantes dont le but est protestant. Vous commettriez dans ce cas un grave péché contre la foi; vous attenteriez, dans les limites de votre concours, à cette foi sainte, puisque vous fourniriez le moyen de lui former des ennemis. Sans doute il vous est permis de venir au secours de nos frères séparés pour les nourrir, les vêtir ou les soulager en d'autres choses comme individus; c'est même un devoir, car ils sont notre prochain, et ils ne doivent pas être exclus de notre charité; mais il ne saurait vous être permis de favoriser l'hérésie de ses œuvres anticatholiques, quand même vous ne le feriez que pour obtenir ou reconnaître sa coopération à vos propres bonnes œuvres, car il n'est jamais licite de faire le mal pour qu'il en résulte un bien. D'ailleurs, ne voyez-vous pas que, dans l'immense disproportion du nombre dans les deux communions, ce que vous recevriez d'une main vous le rendriez au centuple de l'autre? Ne vous laissez donc pas tromper par des pensées de générosité que la raison et la foi contredisent également, et que la charité bien entendue ne justifie pas.

L'Eglise ouvre le saint temps du carême en mettant dans la bouche de ses ministres ces paroles du Seigneur à son Prophète: *Criez sans cesse, élevez la voix comme une trompette éclatante, pour dénoncer ses péchés à mon peuple et ses iniquités à Jacob.* (*Isa.*, LVIII, 1.) Nous sommes entré, N. T. C. F., dans cette pensée, en vous entretenant, cette année, du mal que des écrits dignes de toute réprobation ne cessent de faire à notre religion sainte. Nous avons cru que par là nous réveillerions votre foi, non-seulement afin que vous repoussiez ces écrits, mais aussi afin que tous ceux d'entre vous dont le cœur est chrétien révèlent leurs sentiments par des œuvres chrétiennes. Oui, il faut que, plus *les fils de Bélial* (*Deut.*, XIII, 13) s'agitent contre le Seigneur, plus les vrais enfants de Dieu et de l'Eglise sentent leurs âmes s'élever au-dessus de la terre et rendent gloire au Très-Haut par une plus grande fidélité à la grâce. Ainsi il sera fait au ciel une réparation des outrages qu'il reçoit en ces jours d'égarement.

C'est au moment de commencer la sainte quarantaine qu'il convient surtout que nous vous exhortions à faire comme un contrepoids à l'impiété du siècle, par le jeûne, par la prière, par vos aumônes et par votre assiduité à entendre la parole de Dieu. Ce sont là éminemment les œuvres quadragésimales. Accomplies avec l'esprit et la sainte ferveur qui doivent vous animer, elles seront en vos mains les *armes de la justice* (*I Cor.*, VI, 7) dont parle l'Apôtre, pour combattre l'ennemi du salut. Elles auront la puissance de vaincre l'enfer, tandis que vous vous unirez *aux prêtres qui*, à cette époque, *prosternés entre le vestibule et l'autel, offrent leurs larmes en disant: Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple et ne permettez pas que votre héritage soit livré à l'opprobre et que ses ennemis l'emportent.* (*Joel.*, II, 17.) Daigne le Tout-Puissant ne pas tarder à exaucer ces supplications et nous accorder bientôt *cette victoire de la foi qui a vaincu le monde!* (*Joan.*, V, 4.) Amen!

Donné à Marseille, le 19 janvier 1845.

V. MANDEMENT

POUR UNE OFFRANDE A DÉPOSER AUX PIEDS DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE.

Nos très-chers frères,

Vous avez été sans doute étonnés que nous ayons attendu si longtemps de vous inviter à venir déposer aux pieds du chef de l'Eglise le tribut volontaire de votre piété filiale. Certes, notre dévouement bien connu ne pouvait hésiter devant une épreuve aussi facile, mais plusieurs considérations nous commandaient un ajournement. Entre autres motifs graves, il y avait la crainte de ne pas obtenir, dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons, un résultat digne de sa destination et qui témoignât de toute l'ardeur de nos religieuses sympathies. C'est pourquoi nous avions résolu de ne demander votre concours généreux qu'à défaut d'une haute munificence de la part des puissances catholiques. Nous espérions qu'elles aimeraient à prendre à leur charge envers le père commun, les devoirs de la chrétienté tout entière. On répétait même partout que plusieurs d'entre elles, comprenant pieusement ces devoirs, s'étaient empressées de s'honorer elles-mêmes en com-

blant l'auguste exilé des dons d'une royale générosité. Nous ajoutions foi à ces nouvelles si conformes aux sentiments solennellement manifestés à l'égard d'une sainte infortune qui appelle les hommages de l'univers. Cela nous semblait d'ailleurs plus digne et plus convenable; c'était à nos yeux comme les prémices naturelles des mesures destinées à satisfaire aux vœux impatients des fidèles et aux intérêts sacrés des nations, en mettant bientôt fin à une situation déplorable.

Mais, hormis les inspirations d'une noble hospitalité, rien n'est venu suppléer au dénûment de l'exil, aucune offrande, nous en avons acquis la certitude, n'a été présentée par une main souveraine.

Il faut donc, N. T. C. F., que d'un bout de l'univers à l'autre, tous les enfants de la famille catholique pourvoient eux-mêmes à ce qu'exige la triste position faite à leur père. Il ne s'agit pas seulement d'adoucir par de saintes manifestations les tribulations suscitées à son cœur déchiré par tant d'ingratitudes. Vous n'avez pas seulement à protester comme chrétiens contre une odieuse usurpation des droits et des domaines temporels de l'Eglise universelle dont vous faites partie; mais vous devez encore subvenir à des nécessités réelles. Pie IX a déclaré, il est vrai, que pour ce qui lui est personnel, il aimerait mieux être réduit à subir tous les genres de gêne et jusqu'aux dernières conséquences d'une injuste spoliation, que de recevoir une offrande qui fût le prix d'un sacrifice tant soit peu pénible ou qui laissât en souffrance un besoin véritable. Mais si nous avons reçu ce témoignage d'une touchante délicatesse, nous ne vous le transmettons qu'afin que vous ne vous laissiez pas vaincre vous-mêmes en générosité.

Nous vous dirons donc, N. T. C. F., gardez-vous de rien retrancher aux pauvres, donnez-leur abondamment, ils sont les membres souffrants de Jésus-Christ, mais ne négligez pas non plus Jésus-Christ lui-même dans la personne de son vicaire, et pour lui prenez encore abondamment, non sur vos aumônes qui doivent aujourd'hui être extraordinaires pour des besoins extraordinaires, mais sur vos superfluités ou sur vos réserves même les plus sages et les plus légitimes. Auriez-vous assez peu de foi pour craindre en cela de vous appauvrir ou du moins de ne pas ménager autant que vous le devez les ressources de vos familles? Ah! que cette prudence humaine est aveugle et misérable! Mais où sont donc les familles ruinées par des dons semblables à ceux que nous sollicitons? Quoi! vous touchez peut-être à une de ces époques critiques, où la Providence *renvoie les mains vides ceux qui étaient riches* (*Luc.*, I, 53), vous voyez la menace se lever sur vos têtes plus terrible que jamais, et pour la détourner, pour racheter devant le Seigneur votre part de l'héritage terrestre, vous ne lui offririez pas une sorte de dîme de ces biens qu'il vous avait donnés, qui semblent prêts à vous échapper et qui sont déjà pour vous, selon la pensée de l'Apôtre, le sujet de tant de douleurs. (I *Tim.*, VI, 10.) Ignorez-vous que c'est *Dieu qui fait le pauvre et le riche* (I *Reg.*, II, 7), qui donne et qui refuse, qui conserve et qui enlève tout ce qu'on peut posséder, et hésiteriez-vous à lui confier, au moment du danger, la garde de votre fortune, à en placer comme le gage dans ses mains, à en semer une partie dans le sein généreux de sa Providence, c'est-à-dire, *à semer*, ainsi que parle saint Paul, *dans la bénédiction, afin de moissonner des bénédictions?* (II *Cor.*, IX, 6.)

Ne doutez pas, N. T. C. F., qu'à la voix du pontife, en qui réside la plénitude de la puissance confiée par Jésus-Christ à ses apôtres, ces bénédictions d'en haut ne fussent, s'il le fallait, assez fécondes pour multiplier encore les pains dans le désert. Mais à ne s'attendre qu'aux effets ordinaires de la Providence, il y a un point de vue que nous ne saurions méconnaître: si l'histoire nous rapporte combien souvent furent terribles les châtiments des persécuteurs de la papauté, elle nous dit aussi combien non moins souvent furent magnifiques les récompenses de ses bienfaiteurs. Princes et peuples en devinrent grands, bénis de Dieu qu'ils étaient. Mais pourquoi la fille aînée de l'Eglise, la France catholique, ne recueillerait-elle pas, cette fois encore, les fruits de sa bonne volonté? Pourquoi n'en serait-il pas de même de vos familles particulières, dans la proportion de leurs mérites? Vraiment, il est heureux de pouvoir, dans la tourmente universelle, nous rattacher par un lien à la barque de Pierre qui, violemment battue, elle aussi, par la tempête, ne saurait pourtant périr.

Nous osons donc, N. T. C. F., inviter chacun de vous à placer, autant qu'il le pourra, quelque intérêt sur cette barque sacrée, mieux assurée pour faire fructifier en notre faveur les dons voués à Dieu et à saint Pierre, que ne le sont pour le succès de vos affaires les vaisseaux chargés des richesses de votre commerce. Peut-être vous sera-t-il donné par là de voir renaître bientôt, sur un tranquille rivage, une prospérité interrompue.

Marseille eût entouré de tous les genres d'hommages le chef de l'Eglise persécuté, si, comme il l'avait d'abord voulu, il fût venu chercher parmi nous un abri pour son exil. Elle lui eût offert avec un ardent enthousiasme le spectacle d'une famille transportée du bonheur de posséder un père adoré. Elle eût cherché à effacer dans son âme les traces douloureuses d'une inexprimable ingratitude, en lui faisant voir dans ses murs, non pas seulement la cité que l'orateur romain saluait du titre de sœur de Rome, et qui, sous le rapport de la foi, en est encore la contemporaine dans la plus haute antiquité chrétienne, mais comme une autre Rome, comme une Rome fidèle et dévouée, où, à défaut des monuments des arts, les

sentiments des cœurs eussent embelli le séjour du pontife malheureux jusqu'à lui donner les plus douces compensations des souvenirs déchirants de sa capitale absente. Eh bien ! N. T. C. F., puisque Marseille, la ville du Sacré-Cœur et de Lazare, l'ami de Jésus, n'a pas eu le bonheur de remplacer la ville des saints apôtres, qu'elle trouve aujourd'hui dans les trésors de son amour une générosité digne d'elle, une générosité digne de lui obtenir les mêmes bénédictions qui eussent été prodiguées avec tant d'effusion à sa pieuse hospitalité.

Enfin, voici, N. T. C. F., une occasion précieuse de racheter les péchés qui vous ont mérité de perdre non-seulement le terrestre héritage de vos enfants, mais aussi l'héritage de *notre Père qui est dans les cieux.* (*Matth.*, VI, 9.) Cette occasion, les motifs les plus pressants vous sollicitent d'en profiter. Ce que nous vous proposons n'est pas autre chose, suivant l'expression de l'Apôtre, que *de thésauriser et de vous assurer devant le Seigneur un titre solide pour le siècle futur, afin d'obtenir la véritable vie.* (*II Tim.*, VI, 19.) Ah! quand même ce que vous donnerez à l'Eglise ne devrait pas vous être rendu avec usure dans le temps, compteriez-vous pour rien les mérites qui ont rapport à l'éternité ?

Vous êtes catholiques, enfants *de cette Eglise sainte que Jésus-Christ a acquise au prix de son sang.* (*Act.*, XX, 28.) Elle est une société publique dont vous êtes les membres, une patrie spirituelle dont vous êtes les citoyens ; elle a un gouvernement pastoral établi en votre faveur, elle a un chef suprême qui, à votre égard, représente ici-bas son chef visible, *Jésus-Christ le pasteur et l'évêque de vos âmes.* (*II Petr.*, II, 25.) Vous ne sauriez laisser l'Eglise privée des subsides humainement nécessaires à son administration souveraine ; vous devez vous reconnaître, à proportion de votre fortune, tributaires de ses besoins, alors que des événements néfastes ont enlevé à son chef toutes ses ressources. Ce chef, qui est votre père, vous ne pouvez le traiter comme un étranger dépourvu de tous droits envers vous, et le délaisser sans secours sur le rivage où il s'est retiré, alors que, semblable à David, il fuit des fils révoltés dont tous vos sentiments condamnent la conduite sacrilége. Et puisque la ville consacrée par la chaire de Pierre et par le sang et les cendres de tant de martyrs n'est plus pour lui, en ce moment, qu'un apanage profané par l'usurpation et la révolte ; puisque la nouvelle Jérusalem a crié elle aussi contre le juste, et que, s'étant enivrée à la coupe empoisonnée de Babylone, elle semble vouloir s'emparer, comme elle, jusque des vases de l'autel pour les faire servir peut-être à des festins coupables; il faut, qu'en attendant le jour de la justice, vous tâchiez de suppléer l'apanage de la maison de Dieu et de son vicaire sur la terre. Nous ne venons point pour cela vous demander la modique obole que vous arrache l'importunité, ni même la souscription banale que vous accordez à une simple convenance ; nous vous demandons d'obéir aux inspirations généreuses de votre foi pour faire un digne hommage, en apportant au pied de l'autel l'offrande indispensable au service de l'autel. Vous viendrez donc tous, prêtres et laïques, et tenant dans vos mains un don qui réponde, selon vos facultés, à l'objet proposé, vous l'offrirez au Seigneur; et vous vous en retournerez comblés de bénédictions pour le ciel et pour la terre.

Donné à Marseille, le 12 mars 1849.

VI. MANDEMENT

POUR LA RECONSTRUCTION DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LA GARDE, A MARSEILLE.

Nos très-chers frères,

Il y a un peu plus de six cents ans (13) que, sur la montagne au pied de laquelle Marseille ouvre son port aux vaisseaux de toutes les nations, la piété des fidèles se plaît à invoquer la très-sainte Vierge, sous le titre de Notre Dame de la Garde. Ce lieu où fut d'abord une petite chapelle, pouvant à peine contenir quelques personnes, paraît avoir subi, dans le cours des siècles, diverses transformations. Le sanctuaire s'est agrandi à mesure que la dévotion des peuples croissait envers celle que, par une heureuse inspiration de la foi, ils appelaient, comme ils l'appellent encore excellemment et d'une manière si touchante et si vraie, *la Bonne Mère.* Il a été entouré, dans le XVIe siècle, de fortifications, on dirait pour y représenter, quoique établies dans un autre but, cette tour de David qui, sur la montagne de Sion, gardait Jérusalem et qui, dans les prières de l'Eglise, est nommée comme le symbole de cette Vierge puissante invoquée pour nous défendre contre les ennemis de notre salut. Cependant, ces constructions de l'art de la guerre, en resserrant dans leurs remparts le pieux édifice, ne permettaient plus de lui donner les dimensions réclamées par le concours des fidèles. De nos jours, pendant l'épiscopat de notre saint prédécesseur et pendant le nôtre, nous avons bien pu ajouter quelque espace à l'enceinte sacrée, mais que cela est loin de suffire aux exigences d'une dévotion toujours plus profonde et plus répandue! Depuis surtout que la cité est de plus en plus elle-même un centre de population qui s'augmente sans cesse et où se rendent de tous les points du monde tant de chrétiens, heureux de pouvoir quelquefois, non loin de leurs foyers et après un périlleux voyage,

(13) C'est en 1214 qu'un nommé Pierre, de la classe de ceux à qui, dans ce temps-là, on donnai le nom de maître, bâtit sur la colline dite de la Garde, qui appartenait au monastère de Saint-Victor, une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, avec le consentement de l'abbé de ce monastère.

trouver, en passant parmi nous, comme un avant-goût de la céleste patrie dans le sanctuaire de la Mère de Dieu, ce sanctuaire est souvent trop étroit pour recevoir le grand nombre de ceux qui ont gravi la sainte montagne. Souvent on est obligé de les arrêter à la porte, et on ne peut les introduire que successivement devant les autels de Marie, après qu'on a fait écouler, à plusieurs reprises, une précédente assistance, contrainte de sortir en emportant le regret de n'avoir plus longtemps pu s'enrichir des grâces dont la sainte Vierge est la continuelle distributrice.

Enfin, à la suite de bien des instances auprès de l'autorité compétente, un succès presque inespéré est venu combler nos vœux. Dans le courant de décembre dernier, dans des circonstances critiques, où se décidait la cause de l'Eglise et de la société, et tandis que, pour cette noble cause, les plus ferventes prières étaient adressées à la sainte Vierge dans son sanctuaire, elle nous a donné un signe de sa protection en nous ménageant une heureuse nouvelle. Une décision du ministre de la guerre nous a tout à coup autorisé à faire exécuter, dans le fort de Notre-Dame de la Garde, les travaux de reconstruction de l'église, dans un périmètre assez étendu, dont la concession avait été sollicitée par nous et par l'administration du temporel de la chapelle. Nous avons livré le projet à l'étude des hommes de l'art pour en obtenir un plan d'un goût distingué et le moment approche où l'on mettra la main à l'œuvre. On élèvera un monument d'une architecture religieuse également en rapport avec la piété marseillaise, avec la beauté de notre grande ville et avec l'état toujours en progrès de sa population. Ainsi sera complétée l'œuvre des âges qui nous ont précédé et seront remplis leurs pieux désirs.

Pendant plusieurs siècles l'Eglise s'est attachée, dans l'architecture de ses édifices sacrés, à retracer le souvenir des mystères de la foi par un symbolisme souvent favorable aux inspirations de l'art. C'est sous l'influence d'une telle pensée qu'ont été construits les plus beaux monuments du moyen âge et à une époque antérieure cette même pensée se retrouve aussi, sous une forme un peu différente, mais assez prononcée pour paraître appartenir au type du temple chrétien. Or, à Notre-Dame de la Garde, ce symbolisme tant recherché jadis, la situation des lieux nous le donne merveilleusement, à un autre point de vue, il est vrai, mais avec un caractère tout particulièrement remarquable.

Asile de paix au-dessus de tous les bruits de la ville et de toutes les agitations du monde, le nouveau sanctuaire, en couronnant le sommet élevé qui domine et nos habitations et notre territoire et l'immense plaine des mers, nous représentera avec une sainte magnificence le séjour du haut duquel la Reine des cieux veille d'un œil maternel sur les enfants d'Eve, exilés ici-bas et navigateurs toujours en péril sur des flots féconds en naufrage. Nous aurons une image moins imparfaite des hauteurs divines où touche l'échelle mystérieuse de Jacob par laquelle sans cesse les anges, dans un commerce admirable, comme dit l'Eglise, montent portant les prières des justes et descendent en leur rapportant les grâces de Dieu; échelle de bénédiction, par laquelle les âmes pieuses s'élèvent, elles aussi, jusqu'à Marie, par qui elles vont à Jésus-Christ, par qui elles vont au Père céleste. Si la pente ardue de la montagne, bien qu'adoucie et rendue plus praticable par un chemin pris sur le flanc oriental, rappelle encore les aspérités de la route du ciel et les efforts qu'il faut faire pour y parvenir, le sanctuaire reconstruit et richement embelli sera aussi d'une manière plus saisissante cet abrégé du paradis que saint Augustin nous fait voir dans le temple du Dieu vivant (14). Au dedans sera matériellement représentée l'éclatante beauté qui environne le trône de gloire de Marie, comme par l'abondance des grâces qui de ses autels se répandent principalement sur Marseille seront reproduits au spirituel *et cette source de vie qui coule avec impétuosité* (*Cant.*, IV, 15) sur tous les saints, *et ce fleuve rapide qui réjouit la cité de Dieu* (*Psal.* XLV, 5), et au dehors les regards seront frappés de l'effet religieux d'un édifice placé sur la montagne pour y proclamer celle qui ayant précédé sur la terre le Soleil de justice et *s'étant élevée*, disent les Livres saints, *comme l'aurore* (*Cant.*, VI, 9) sur la cime des collines, annonça au monde le jour du Seigneur et se montre maintenant dans les cieux comme l'étoile de la mer pour être saluée avec joie de l'horizon le plus lointain et guider notre course vers l'heureux rivage de la patrie.

Mais, afin de réaliser cet idéal religieux et de satisfaire aux sentiments d'une ville célèbre pour sa dévotion envers la sainte Vierge, en construisant à cette bonne mère un sanctuaire qui ne cède pas à ceux dont se glorifient d'autres pays, nous avons besoin, N. T. C. F., de faire un appel à votre libéralité. Les ressources ordinaires ne suffiraient pas, tant s'en faut. La somme demandée par les architectes est très-considérable (15), et si elle excède infiniment les moyens dont peuvent disposer les zélés administrateurs du temporel de Notre-Dame de la Garde, cette somme toutefois n'est pas au-dessus de votre piété généreuse.

Tout l'univers est tributaire de votre rivage. Eh bien! dans les produits de votre commerce et de toutes les industries qui s'y rattachent, faites la part de celle qui préside à ce rivage et que vos pères se plai-

(14) *Cœlum augustum templum Dei vivi.* (S. Aug.)

(15) Le transport des matériaux sur un point aussi élevé que le sommet de Notre Dame de la Garde augmente considérablement la dépense d'une construction quelconque.

gaient à considérer comme la souveraine de la cité. Les dons que vous lui offrirez, les engagements que vous prendrez envers elle pour lui faire bâtir une demeure digne d'attester votre confiance et votre amour, ainsi que d'être un des plus beaux ornements de la capitale du Midi, ne vous appauvriront jamais. Marie, dans sa tendre affection de mère, bénira vos travaux et vos entreprises; elle protégera sur toutes les mers et votre fortune et les personnes qui vous sont chères; elle fera naître ou conservera la prospérité au sein de vos familles, elle y répandra les joies pures et les félicités durables, elle vous couvrira d'un bouclier protecteur contre les adversités ou les tempérera par d'ineffables consolations, car elle est *la consolatrice des affligés et le salut des infirmes.* (*Litanies de la sainte Vierge.*) Les anges dont elle est la reine, elle les enverra vers vous *pour vous garder dans toutes vos voies* (*Psal.* XC, 11). Déjà elle a fait tout cela pour un grand nombre d'entre vous, et la reconnaissance vous oblige : elle le fera plus encore, et l'intérêt vous commande.

Ne l'avez-vous pas vue naguère au milieu des plus menaçants orages prêter miséricordieusement l'oreille aux vœux des âmes pieuses et demander à Dieu de ramener le calme et la sérénité? Croyez-vous qu'elle ne saura pas encore conserver les siens et les mettre à l'abri des incertitudes de l'avenir, elle qui a écrasé la tête de l'antique serpent, qui *a détruit d'avance toutes les hérésies.* (*Office de la sainte Vierge*), qui refoule dans l'enfer toutes les mauvaises doctrines, tous les sinistres projets qu'il inspire? Oui, elle protégera la France qui lui est spécialement consacrée, et Marseille qui ne cesse à ses pieds de l'invoquer avec confiance. Espérez donc tout de sa bonté miséricordieuse, et si vous êtes généreux envers elle, croyez fermement qu'elle ne se laissera pas vaincre en générosité.

Espérez surtout qu'elle vous obtiendra des faveurs bien plus précieuses que celles qui ont rapport au temps; elle est appelée par l'Eglise la porte du ciel. C'est par elle que le salut *venant d'en haut* (*Luc.*, I, 78) est entré dans le monde, et par elle vous serez introduits dans la céleste patrie, après que par elle encore, durant votre pèlerinage sur la terre, vous aurez reçu du sein de Dieu des grâces puissantes et abondamment départies pour vous délivrer du péché et *pour diriger vos pas dans la voie de la paix.* (*Ibid.*, 79.) Ces bienfaits d'un ordre fort supérieur à tous les avantages d'ici-bas seront aussi par les mains libérales de Marie répandus sur ceux que vous chérissez, et les générations qui viendront après vous, vos neveux, vos enfants, les rencontreront dans le temple que vous aurez contribué à élever à la puissante protectrice de vos familles; ils les rencontreront proportionnés pour eux comme pour vous à la bonne volonté dont vous aurez fait preuve pour sa gloire; vos dons seront le gage et comme le prix anticipé de ses ineffables largesses.

Quant à nous, N. T. C. F., nous avons résolu de ne rien négliger pour vous faire puiser toujours davantage à ce trésor inépuisable de grâces que le Seigneur a placé ouvert à toutes les âmes sous les auspices de sa sainte Mère dans le sanctuaire bien-aimé de la piété de nos ouailles. Nous voulons que vous alliez toujours en plus grand nombre vous désaltérer à cette *source des eaux vives qui y jaillissent pour la vie éternelle.* (*Joan.*, IV, 14.) Cette pensée est une des sollicitudes les plus douces de notre épiscopat, et un des motifs de notre confiance. Déjà nous avons cherché à favoriser complétement le concours des fidèles en attachant au service religieux de Notre-Dame de la Garde un certain nombre de prêtres, serviteurs dévoués de Marie, lesquels spécialement consacrés de leurs personnes à cette Vierge immaculée, sont mille fois heureux d'être les gardiens de ses autels et les ministres de ses miséricordes envers les peuples.

Si nous pouvions à nous seul construire le monument dont nous vous entretenons, nous le ferions avec joie pour accroître à jamais vos richesses spirituelles et faire briller du plus vif éclat ce que nous regardons comme la plus belle pierre précieuse de notre diocèse : mais il est juste que vous soyez associés au mérite et, nous osons dire, au bonheur réservés à notre temps d'édifier cette *maison d'or* (*Litanies de la sainte Vierge*), demeure et figure de la Mère de Dieu, mystiquement désignée sous cet emblème par l'Eglise. Il faut que vous nous aidiez à couvrir et à orner dans une plus grande étendue le lieu que la sainte Vierge a choisi comme autrefois le *Seigneur avait choisi la montagne de Sion pour son séjour.* (*Psal.* CXXXI, 13.) Il faut que vous apportiez votre pierre pour entourer d'un plus vaste mur *ce jardin fermé* (*Cant.*, IV, 12) dont parle l'Ecriture, cette enceinte inviolable au démon, ce paradis de la terre, situé sur un rocher dépouillé de toutes les productions des champs, mais où naissent naturellement les fruits les plus délicieux pour les cœurs chrétiens.

Vous joindrez donc largement, N. T. C. F., votre souscription à la nôtre. Mais que disons-nous, à la nôtre? Celui qui a la sollicitude de toutes les Eglises, le père commun des fidèles, a daigné s'intéresser à notre projet, et à titre d'encouragement il a consenti à placer son nom auguste à la tête des souscripteurs. Ce nom de Pie IX vaut à lui seul le plus riche présent, il fera monter vers les cieux les murs de la maison sainte; il est une bénédiction sur notre œuvre et sur tous ceux qui y prendront part.

Les administrateurs de Notre-Dame de la Garde, dont nous ne saurions assez louer les soins incessants et le pieux dévouement, recueilleront vos souscriptions et vos offrandes; elles ne doivent pas se borner à une aumône ordinaire et transitoire, mais en se mêlant avec le denier de la veuve, qui a tant de prix devant le Seigneur, elles

doivent témoigner, selon vos facultés, de votre zèle généreux pour la gloire de la Mère de Dieu et de votre filiale confiance en sa protection.

Donné à Marseille, le 1er novembre 1852.

VII. INSTRUCTION PASTORALE

SUR LES BONS ET LES MAUVAIS ANGES.

Nos très-chers frères,

Appelé à vous faire entendre notre voix pour vous annoncer le saint temps du carême, nous croyons convenable, cette année, de fixer votre attention sur une vérité connue de vous tous, sans doute, mais qui semble effacée du souvenir de beaucoup d'hommes de notre siècle. A en juger par les idées qui les préoccupent exclusivement, on dirait que notre existence n'a de rapport qu'avec le sensible, et que notre place est seulement dans l'ordre physique. Il y a plus, cet ordre physique est à leurs yeux comme le seul réel, fascinés ou plutôt aveuglés qu'ils sont par le charme de sentir qui les empêche de voir le monde, disons mieux, les mondes des esprits au delà de l'étroit horizon où s'arrête leur pensée.

Tous ne professent pas, il est vrai, un grossier et abject matérialisme qui nie jusqu'à la spiritualité du principe pensant; mais un grand nombre, sans se rendre bien compte, peut-être, de leurs habitudes intellectuelles, sont trop disposés à ranger, sinon parmi les abstractions d'une métaphysique nuageuse, du moins parmi les fictions d'une sorte de mythologie née d'une imagination plus ou moins poétique, ce qui leur a été raconté des êtres spirituels dont la main de Dieu a peuplé l'immensité de la création.

Nous voulons vous exposer, N. T. C. F., quelle est en ce point la doctrine de l'Eglise, vous dire quelles sont nos relations légitimes dans la société des intelligences, puis vous indiquer la limite où finissent ces relations légitimes, et où commencent les pratiques répréhensibles et la superstition condamnable.

Il n'est pas nécessaire de déployer une grande puissance de conception, ni d'être doué d'une rare pénétration d'esprit pour comprendre que le Créateur, dans son inépuisable fécondité, a dû placer à des degrés divers une longue suite d'êtres intelligents dans l'intervalle infini qui le sépare de la créature humaine. Il n'a point laissé de lacune dans son œuvre. Voyez les cieux : tout le champ de l'espace est semé d'innombrables sphères qui sur tous les points font jaillir la lumière, sans qu'il soit possible de trouver une région où ne soit un astre pour *raconter la gloire de Dieu.* (*Psal.* XII, 1.) Voyez la terre : depuis le corps humain animé par une intelligence jusqu'à la pierre inanimée, partout se représentent sans interruption les anneaux de la chaîne des êtres, tellement rapprochés les uns des autres qu'on peut à peine reconnaître le signe qui distingue à son dernier terme un règne de la nature de celui qui lui succède immédiatement. Mais celui qui, comme en se jouant, a suspendu les constellations dans toute l'étendue des cieux, n'a pas eu une main assez avare pour se refuser à répandre l'existence dans l'incommensurable étendue de l'espace spirituel. Là, moins qu'ailleurs, il n'aura pas voulu le désert et le règne du néant. Celui qui a placé tant d'êtres divers au-dessous de l'homme a dû en produire encore un plus grand nombre au-dessus de cette créature qui, esprit et corps en même temps, tient, par sa double essence, aux deux ordres de la création, et les unit en elle-même comme sur la limite où ils se rencontrent. Oui, l'échelle descendante qui de l'homme va jusqu'à l'atome, indique évidemment une autre échelle ascendante qui du même point monte vers Dieu. Nous contemplons parmi les astres non-seulement une ordonnance admirable, mais on dirait encore une hiérarchie qui se manifeste par une sorte de subordination et de dépendance de plusieurs d'entre eux envers un autre, dont ils empruntent leur éclat et autour duquel ils exécutent fidèlement la marche qui leur a été commandée Eh bien! d'après la pensée de saint Paul, qui, confirmant ce qu'avait pressenti la sagesse antique, nous déclare « que les choses invisibles de Dieu, connues par ce qui a été fait, nous sont rendues visibles en ce monde, » cette contemplation des cieux matériels nous conduit naturellement, ce semble, à y reconnaître comme un miroir où se réfléchit et se révèle quelque chose de la hiérarchie des esprits, qui, autour du soleil divin, principe de toute chaleur et de toute lumière, brillent plus ou moins de la gloire de Dieu, dans *ces cieux des cieux* dont parle l'Ecriture. (*Psal.* XLVIII, 4.)

Mais si le Créateur s'est peint dans ses ouvrages; s'il y a retracé surtout sa grandeur, sa puissance et sa bonté, n'est-ce pas dans la nature spirituelle que lui, pur esprit, aura reproduit la plus parfaite image de lui-même et consigné l'expression la plus noble comme la plus fidèle de ses adorables attributs? N'est-ce point là que, plus nombreux et plus brillants que les étoiles du firmament, seront les témoins vivants qui, par toutes les supériorités de l'ordre intellectuel, déposeront continuellement en face du monde d'en haut, et les uns pour les autres, de l'ineffable beauté de l'Etre divin? Afin *de se réjouir dans ses œuvres* (*Psal.* III, 31), comme disent les livres saints, et offrir en dehors de lui-même le plus grand spectacle de sa gloire, celui *qui a tout fait dans la sagesse* (*Psal.* III, 24) doit avoir rempli de sa magnificence l'univers invisible plus encore que l'univers que découvrent nos yeux. Celui-ci ne rendrait à son auteur qu'un hommage muet si la voix de l'intelligence et de l'amour ne s'élevait dans les cieux pour former ce concert des esprits bienheureux qui éclatent en l'honneur du trois fois Saint dans un perpétuel Hosanna. Non, ce que l'œil matériel pourrait aperce

voir n'est pas un ornement suffisant de la maison du Très-Haut et du lieu qu'habite sa gloire. (*Psal.*, XXV, 8.) Il faut encore que les infinies richesses de la sagesse et de la science de Dieu (*Rom.*, XI, 33), aussi bien que celles de sa puissance et de son amour, y resplendissent dans une hiérarchie d'êtres capables d'en recevoir la communication et d'en faire remonter la louange à celui par qui a été fait tout ce qui a été fait. (*Joan.*, I, 5.)

Nous n'entrerons point, N. T. C. F., dans le développement de toutes les raisons qui nous inclinent à croire l'existence des purs esprits. Nous nous bornerons à vous rappeler ce que la foi nous enseigne à ce sujet.

Se fondant sur la sainte Ecriture et sur la tradition, dont elle est également l'interprète infaillible, l'Eglise nous apprend qu'il existe une immense multitude « d'esprits dégagés, dit Bossuet, de toute matière, qui vivent et se nourrissent d'une pure contemplation. » L'Eglise nous raconte que, distribués en neuf chœurs subordonnés l'un à l'autre, ils forment une armée invincible; ils sont nommés les anges, les archanges, les vertus, les dominations, les principautés, les puissances, les trônes, les chérubins et les séraphins. Nul ne saurait dire leur nombre. Seulement, le prophète Daniel nous révèle qu'il en a vu mille fois mille qui servaient l'Eternel assis sur son trône, et que mille fois cent mille demeuraient en sa présence. (*Dan.*, VI, 7.) Cependant, « il ne faut pas croire, dit encore Bossuet, qu'en parlant ainsi, le prophète ait entrepris de les compter. Cette prodigieuse multiplication qu'il en a faite par les plus grands nombres, nous signifie seulement qu'ils sont innombrables et que l'esprit humain se perd dans cette immense multitude. Comptez, si vous pouvez, ou le sable de la mer ou les étoiles du ciel, tant celles qu'on voit que celles qu'on ne voit pas, et croyez que vous n'avez pas atteint le nombre des anges. Il ne coûte rien à Dieu de multiplier les choses les plus excellentes, et ce qu'il a de plus beau, c'est pour ainsi dire ce qu'il prodigue le plus. » (*Elév. sur les mystères*, 1re, *Sur les anges.*)

Quel que soit le nombre des anges, ils sont, d'après saint Augustin, comme des dieux; c'est pourquoi, dit-il, le Seigneur s'appelle dans l'Ecriture *le Dieu des dieux.* (*Psal.* XLIX, 1.)

Presque toutes les pages des livres sacrés, dit saint Grégoire, attestent l'existence des anges. (S. Greg., hom. 34, *in Evang.*) Depuis le chérubin à l'épée flamboyante qui défend l'entrée du paradis terrestre, jusqu'à l'ange qui introduisit le disciple bien-aimé en présence des inénarrables merveilles de la céleste Jérusalem, de la *Genèse* à l'*Apocalypse*, ils se montrent partout. Ils se montrent dans le désert à la mère désolée d'Ismaël pour sauver ce fils prêt à mourir (*Gen.*, XVI, 7 et seq.); au Père des croyants, dans la vallée de Mambré, pour lui annoncer cette génération en laquelle toutes les tribus de la terre seront bénies (*Gen.*, XXI, 17); à Jacob sur le bord du fleuve, pour donner au patriarche le victorieux nom d'Israël, après avoir lutté avec lui jusqu'à l'aurore (*Gen.*, XXXII, 24 et seq.); à Moïse, dans le buisson ardent, sur le mont Sinaï et à la tête du peuple de Dieu; à Josué, sous les murs de Jéricho (*Jos.*, V, 13), et à Gédéon sous le chêne d'Ephra. (*Jud.*, VI, 11.)

Les prophètes aussi les voient et les entendent : Isaïe contemple les séraphins autour du trône de Dieu tandis qu'ils chantent un hymne à sa gloire, et que l'un d'eux vient purifier, en les touchant d'un charbon ardent, les lèvres qui doivent rendre les oracles du Seigneur (*Isa.*, VI, 2 et seq.); Daniel est visité par l'archange Gabriel, qui lui prédit le ***Désiré des nations*** pour la soixante-dixième semaine; (*Dan.*, IX, 21) Habacuc est transporté par un ange à Babylone et jeté sur le bord de la fosse aux lions. (*Dan.*, XIV, 33.) Puis, dans le Nouveau Testament, Zacharie, dans le moment solennel de ses fonctions sacerdotales, rencontre Gabriel à la droite de l'autel des parfums (*Luc.*, I, 11); la Vierge Marie reçoit sa salutation dans la maison de Nazareth et apprend de lui sa maternité divine. (*Luc.*, I, 26.) Saint Joseph est deux fois averti par un envoyé du ciel, d'abord du mystère, et ensuite de l'ordre de Dieu. (*Matth.*, I, 20; II, 13.) Des anges veillent sur le berceau du Sauveur du monde, annoncent sa naissance et proclament sa gloire. (*Luc.*, II, 9 et seq.) Plus tard, ils viennent le servir dans le désert et le consoler dans son agonie. Souvent il parle d'eux. Il rappelle ceux qui sont les protecteurs de l'enfance, et il compare à leur pureté celle des élus dans le ciel. (*Matth.*, XVIII, 10; XXII, 30.) C'est par le ministère d'un ange que les apôtres sont délivrés de la prison, que le diacre Philippe est transporté sur la route de Gaza, que les fers de saint Pierre sont de nouveau déliés, que Corneille connaît sa vocation au christianisme, et qu'Hérode est frappé d'une maladie mortelle. Les anges apparaissent encore en bien des circonstances, et enfin ce sont eux qui apportent du ciel à saint Jean, exilé à Patmos, les révélations prophétiques de l'*Apocalypse*, où il est question d'ailleurs de l'ange du feu, de l'ange des eaux et de l'ange de la prière.

Après ces témoignages des divines Ecritures, qu'est-il besoin de montrer que la tradition de tous les siècles chrétiens, attestée par le langage des Pères de l'Eglise, reproduit sans cesse et partout la même vérité? On ne saurait la révoquer en doute sans abjurer le christianisme. Nous connaissons les anges par la foi, dit saint Augustin, et il ne nous est pas permis de douter de leur existence. Les philosophes les plus illustres de l'antiquité connurent cette croyance; Pythagore, Platon, Hésiode et d'autres la professèrent formellement. On la retrouve, sous un nom ou sous un autre, dans les annales de tous les peuples.

Mais quelle est la nature angélique? Nous savons, N. T. C. F., qu'elle est immatérielle, sans assujettissement à un corps comme la nôtre. Elle est en même temps supérieure à celle-ci. *Dieu*, dit le Psalmiste, *a couronné l'homme d'honneur et de gloire, et l'a élevé au-dessus des ouvrages de ses mains; mais il l'a placé un peu au-dessous des anges* (*Psal.* VIII, 6), c'est-à-dire, des derniers d'entre eux. La science des hommes, dit saint Ephrem, est une science douteuse si on la compare à celle des anges. (S. Ephrem, *De nat. angel.*) Cependant il ne leur est pas donné par nature de voir les pensées intimes des cœurs, ni les événements contingents de l'avenir. Seulement, au moyen de la vue ou de la perception des circonstances extérieures et de leur grande perspicacité naturelle, les anges peuvent découvrir par conjecture bien des choses cachées du cœur de l'homme et pressentir les événements futurs, surtout en les considérant dans leurs causes déjà posées et dans les préparatifs qui tendent à les amener. Ces purs esprits ne diffèrent de l'homme sous ces deux rapports que par une pénétration plus vive et plus sûre, et par une plus vaste et plus profonde compréhension des choses; mais l'intuition des secrets des cœurs et la prescience de l'avenir, Dieu se les est réservées. Seul, il fait, quand il lui plaît, connaître avec certitude à cet égard la vérité à ses créatures, et les anges, comme les prophètes, qui l'ont annoncée quelquefois aux hommes, ne l'ont pas connue naturellement; ils n'ont été que des messagers porteurs des révélations divines. Ce sentiment que nous venons d'exprimer sur les bornes de la science angélique, est celui des docteurs de l'Eglise. Il a été émis notamment par Origène, par saint Athanase, par saint Grégoire et par saint Jérôme. Il est hors de controverse parmi les théologiens. Jésus-Christ lui-même l'insinue, quand il dit en parlant de son second avénement : *Personne n'en connaît ni le jour ni l'heure, pas même les anges du ciel.* (*Matth.*, XXXIV, 36.)

La puissance comme la science propre à la nature angélique est nécessairement bornée, mais elle est très-grande. Le Psalmiste la compare au vent et au feu (*Psal.* CIII, 5); elle s'exerce sur les corps qu'il lui est donné d'agiter et de mouvoir. Cette action a lieu non-seulement sur les objets inanimés, mais encore sur les organes où réside la vie, et particulièrement sur les sens intérieurs et sur l'imagination humaine.

Nous avons vu que, quant à la science, l'ange était circonscrit dans le même ordre de conception que l'homme, et que toute la différence était du plus au moins. Il en est de même de la puissance. Créatures l'un et l'autre, ils ne sauraient atteindre aux propriétés essentielles de l'omniscience et de la toute-puissance du Créateur. Ainsi, comme nous, l'ange meut la matière, et à l'aide des mouvements de plusieurs genres qu'il lui communique, il produit des effets qui se prolongent jusqu'à notre entendement, sur lequel, pourtant, il n'a naturellement aucune action immédiate.

Mais comment étant pur esprit, peut-il, dira-t-on, mouvoir la matière? Pour répondre à cette question qui touche à la nature intime des esprits, il faudrait connaître notre propre nature, et savoir dire comment notre âme toute spirituelle, par un seul acte de sa volonté, remue notre corps et le transporte d'un lieu à un autre. Le fait existe avec évidence, et on n'en doute pas; c'est une loi de la création, on ne l'explique pas, mais on la constate. Eh bien! les faits de l'action des anges sur les corps se retrouvent mille fois renouvelés dans les récits de l'Ecriture sainte. Ils se lient aux preuves de l'existence même de la nature angélique, et la foi ne permet pas de les mettre en doute

Mais comme il n'y a pas de miracle dans les mouvements imprimés à notre corps par notre âme, vu que cela se fait en vertu des lois de notre nature, il n'y a rien de miraculeux non plus, à proprement parler, dans l'action naturelle des anges sur la matière. Ils produisent en elle un déplacement total ou un dérangement de ses parties, et comme ils sont plus instruits que nous des lois qui la régissent, et que leur action est, d'ailleurs, beaucoup plus puissante que la nôtre, ils peuvent, sans dérogation à ces lois, amener des effets surprenants à nos yeux, extraordinaires pour nous et qui surpassent nos connaissances et nos moyens, mais qui ne sont point pour cela des miracles. Le suprême Législateur de la nature en est seul souverain, seul il peut lui commander en maître absolu. Cela n'empêche pas qu'il n'ait des ministres dépositaires de sa puissance, pour exécuter ses ordres dans le gouvernement du monde. Ceux-ci feront, s'il le veut, des miracles; mais ces ministres, ces serviteurs de l'omnipotence divine, anges ou hommes, agiront au nom du maître, et jamais par une vertu qui leur soit naturellement propre. Ils sont des instruments sous la main de Dieu qui seul opère par eux; souvent même, quand ils sont hommes, leur parole, malgré sa forme impérative, n'est guère qu'une prière exaucée

Il résulte cependant de ce que nous venons d'exposer, que l'action accordée aux purs esprits sur la matière, leur permet, dans une mesure à nous inconnue, mais toujours dans une sphère très-étendue, de mettre en jeu les forces cachées et patentes de la nature physique. Elles sont pour eux comme un levier dont ils disposent, et dès lors on comprend que leur puissance naturelle s'élève au-dessus de tout ce que nous pouvons imaginer.

D'autre part, ils ont dans leur nature le principe du mouvement qu'ils peuvent communiquer à la matière inerte, ce qui implique en eux la faculté de se mouvoir à la manière des esprits. Si on ignore quelle est cette manière, on n'en peut pas moins

affirmer, d'après les textes les plus formels des livres saints et l'enseignement des docteurs, que les anges ont le pouvoir de faire sentir successivement leur présence tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, et que cette espèce de locomotion est des plus rapides, et presque instantanée. L'étincelle électrique parcourant les distances est propre à nous donner une idée de cette rapidité.

Les anges se montrent quelquefois sur la terre sous une forme sensible. C'est là ce que l'Ecriture sainte nous apprend, entre autres passages, quand elle nous raconte que des anges prirent la figure de voyageurs devant Abraham et devant Loth (*Gen.*, XIX, 1); que l'archange Raphaël accompagna pendant plusieurs semaines le jeune Tobie, et lui rendit de grands services (*Tob.*, XII), et qu'après la résurrection du Sauveur, les saintes femmes virent un ange assis sur la pierre soulevée du sépulcre, et dont le visage était brillant comme l'éclair, et les vêtements blancs comme la neige. (*Matth.*, XVIII, 21.)

Voilà sommairement, N. T. C. F., ce que nous savons de la nature angélique, telle que Dieu l'a faite. Indépendamment de l'excellence de leur nature, les anges furent créés dans un état surnaturel de grâce et de bonheur, par où ils participaient dans une mesure plus ou moins grande, à la vie divine elle-même, ainsi que cela est encore accordé à l'homme quand il est en possession de la grâce de Dieu. Mais ces sublimes esprits n'ont pas tous persévéré dans la grâce et dans le bonheur. Tandis que les uns furent fidèles, les autres se révoltèrent contre Dieu, et ils perdirent la vie divine, en même temps que ses prérogatives de bonheur et de gloire.

Les premiers, à jamais confirmés en grâce, tout en jouissant de la vue de Dieu, plus ou moins près de son trône, selon leur rang hiérarchique, remplissent dans l'univers les missions diverses que leur confie la Providence. *Ils sont tous*, dit saint Paul, *des esprits administrateurs, envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui recevront l'héritage du salut.* (*Hebr.*, I, 14.) Dans le gouvernement de ce monde visible, tout est secondairement administré par les anges, dit saint Cyrille, qui ajoute que chacun d'eux se tient à l'emploi qui lui est confié. (S. Cyrille, lib. I, *in Isa.*) Ils président à tout l'univers, selon Eusèbe de Césarée. (Eusèb., *Præpar.*, lib. VII.) Ils le soutiennent et le conservent, selon saint Grégoire de Nazianze. (Grég. de Naz., carm. VI.) C'est par leur ministère que Dieu dispense toutes choses, selon Théodoret. (Théod., quæst. 82, *in Gen.*) Ils sont préposés à la garde des principaux éléments, selon saint Jérôme. (Hier., lib. XXII, *in Epist. ad Galat.*) Ils ont la charge de toutes les choses visibles de ce monde, selon saint Augustin. (S. August., lib. LXXXIII, quæst. 79.) Nous sommes placés sous leur tutelle et sous leurs soins, d'après Lactance. (Lact., lib. II, *Instit.*, cap. 14.) Ils sont chargés de pourvoir à nos besoins, comme des tuteurs pleins de sollicitude, dit saint Jean-Chrysostome. (Chrysost., *Serm. de Ascens.*) Ils forment auprès de nous une armée pour nous défendre, dit saint Ambroise. (Amb. *in psalm.*, XLIII.) On voit, par l'Ecriture, que les nations ont leur ange tutélaire. Les saints Pères en disent autant de chaque Eglise particulière, et par conséquent de chaque ville honorée du titre d'Eglise. Saint Michel, *qui est debout pour les fils du peuple de Dieu* (*Dan.*, XII, 1), qui, à la tête des autres anges, combattra contre le dragon infernal aux derniers jours du monde (*Apoc.*, XII, 7), est considéré comme ayant mission d'assister invisiblement l'Eglise universelle, afin que les portes de l'enfer ne prévalent pas contre elle.

Les anges sont mêlés à toute l'économie des œuvres de Dieu pour le salut du genre humain. On les voit participer à tout ce qui a été fait dans l'ancienne loi pour préparer l'avénement du Messie, et depuis, leur concours aux desseins de la divine Providence en faveur des élus n'est pas moins certain. S'ils assistèrent les patriarches et les prophètes, ils accompagnent aussi *les pas de ceux qui*, sous la loi de grâce, *évangélisent la paix et les biens du Seigneur.* (*Rom.*, XX, 15.) Il y a plus, ils s'attachent par l'ordre d'en haut, à chaque chrétien en particulier, de manière que nous avons sans cesse auprès de nous un de ces sublimes esprits, à qui il a été donné un pouvoir spécial de parler intérieurement à notre esprit et à notre cœur, et d'en voir les pensées intimes. Nous l'avons pour protecteur, pour ami, pour conseiller, pour guide et pour compagnon fidèle de notre pèlerinage sur la terre, afin que nous le soyons de sa gloire dans le ciel. Cet ange gardien est avec nous pour nous éclairer, nous défendre, nous soutenir et nous diriger dans les voies du salut. Il nous préserve des dangers auxquels notre vie temporelle est exposée, il combat pour nous contre les démons et nous découvre leurs embûches, il nous aide à pratiquer la vertu, il offre à Dieu nos prières, il prie avec nous et pour nous, il nous assiste au moment redoutable de notre mort, et conduit ensuite avec allégresse notre âme au ciel, si elle a été trouvée fidèle à ses inspirations.

Les anges qui voient en Dieu son infinie miséricorde pour les hommes, qui sont initiés à tous les secrets de son amour, qui reçoivent une continuelle communication de son esprit, qui est charité, s'associent avec un zèle incessant et une inexprimable affection à sa tendre sollicitude pour nous. Dieu, en les faisant participer surnaturellement au même esprit qu'il répand en nous, et en nous appelant à la même gloire et au même bonheur dont ils jouissent dans le ciel, nous a mis non-seulement en société fraternelle, mais encore en communion divine avec eux. Aussi, ils viennent s'unir à nous dans toutes nos actions de la vie chrétienne; si c'est en leur

présence que le Psalmiste veut chanter les louanges du Seigneur (*Psalm.* CXXXVII, 2), c'est qu'ils viennent prendre place dans nos assemblées saintes, dit saint Basile (Basil. *in psalm.* XXVIII); ils entourent nos sacrés tabernacles, dit saint Ambroise (Amb., lib. I, *in psalm.* XXVIII), ils sont présents au divin sacrifice, dit saint Jean Chrysostome, et tout le lieu saint en est plein, ajoute-t-il (Chrysost., lib. VI, *De sacerd.*, c. 3.) A ce sujet, Bossuet, que dans cette instruction nous aimons à citer, et dont nous pourrions multiplier extraordinairement les citations, s'exprime ainsi : « Quand on disait dans l'antiquité ecclésiastique qu'un ange présidait à l'oraison et à l'oblation sacrée, comme on le voit dans les Pères les plus anciens, il faut entendre que tous les saints anges s'unissaient à lui en unité d'esprit, et parce que l'esprit de ce sacrifice est d'unir à Dieu toutes les créatures, et surtout les plus saintes, pour lui rendre en commun la reconnaissance de leur servitude, il ne faut pas s'étonner si on priait les saints anges d'y intervenir. » (Bossuet, *Explication de la messe à un nouveau catholique.*)

Le même Bossuet, après avoir parlé ailleurs de l'excellence de ces esprits, dont nous venons de retracer la mission à notre égard, ajoute : « C'est de cette race que sont les démons, et, après cela, qu'est-il nécessaire que je fasse voir la dignité de leur nature?.... Tout est entier en eux, dit-il, excepté leur sainteté et leur béatitude. En voici la raison, tirée des principes de saint Augustin : c'est que la félicité des saints ne se trouve ni dans une nature excellente, ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur, mais elle consiste seulement à s'unir à Dieu par un amour chaste et persévérant. Quand donc ils se séparent de lui, ne croyez pas qu'il soit nécessaire que Dieu change rien à leur nature pour punir leur égarement; il suffit, dit saint Augustin, pour se venger, qu'il les abandonne à eux-mêmes... Il ne faut pas croire que leurs forces soient épuisées par leur chute..... toute l'Ecriture les appelle *forts*... Jésus-Christ appelle Satan le *fort armé;* non-seulement il a sa force, c'est-à-dire sa nature et ses facultés, mais encore ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire, ses inventions et ses connaissances. » (Bossuet, *Sermon pour le 1er dimanche de carême.*)

Devenu prévaricateur, le démon fut laissé à lui même, et par là même, quelle que fût l'excellence de sa nature qui ne revêtait plus la grâce qui l'élevait jusqu'à Dieu, ce grand esprit fit une chute immense. C'est en appliquant au roi de Babylone l'exemple de cette chute du prince des démons, entraînés avec le chef et l'auteur de leur révolte, que le prophète Isaïe fait entendre cette sublime apostrophe : *Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui, le matin, te levais si brillant?... toi qui disais dans ton cœur : Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu; je m'assiérai sur la montagne de l'alliance, à côté de l'aquilon, je m'élèverai au-dessus de la hauteur des nuées, et je serai semblable au Très-Haut, et néanmoins tu as été précipité dans l'enfer jusqu'au plus profond des abîmes.* (*Isa.*, XIV, 12-15.)

D'après ce texte et plusieurs autres des livres sacrés, les saints Pères ont pensé que Satan, appelé Lucifer par le prophète, occupait avant sa chute, sinon le premier rang, du moins un des rangs les plus élevés de la hiérarchie céleste. Leur opinion est aussi que, parmi les démons, il s'en trouve de tous les ordres de cette hiérarchie. Il est certain qu'il y en a qui appartenaient aux ordres supérieurs, puisque saint Paul, parlant de ceux que nous avons à combattre ici-bas, articule les noms, dès lors si redoutables pour nous, de *Principautés* et de *Puissances.* (*Ephes.*, VI, 12.)

L'orgueil, s'élevant à une hauteur au-dessus de notre portée intellectuelle et renfermant, selon saint Thomas, tous les péchés qui en dérivent (S. Thomas, q. 63, art. 2 ad 3), fut le crime de ces sublimes esprits, éblouis, dit saint Jérôme, par l'éclat de leur beauté (S. Hier., *in Ezech.*), et ce crime, s'éternisant dans ces êtres immortels par une volonté toujours persévérante dans le mal, les fixa à jamais dans un châtiment mérité par une perversité égale à leur perfection naturelle, comme elle est en raison inverse de leur sainteté primitive.

On ignore leur nombre; toutefois, saint Jean Damascène estime qu'ils sont une multitude innombrable (Joan. Dam., lib. II, cap. 4); mais elle est moindre, au jugement de saint Augustin, que celle des anges du ciel. (S. Aug., *de Civit. Dei*, lib. II, cap. 23.)

Bien que condamnés à l'enfer, dont ils endurent les supplices, les démons n'y seront renfermés, pour n'en plus sortir, qu'à la fin des temps. Jusqu'alors, il y a un très-grand nombre de ces esprits méchants qui, sans cesser, dit saint Thomas, de porter avec eux les tourments des flammes vengeresses auxquelles ils ont été livrés, sont répandus dans les airs et sur la terre. Dieu le permet, ajoute le saint docteur, pour notre épreuve ou notre instruction. (D. Thom., *in cap.* III *Jacobi.*) Sur cette présence des démons sur la terre et dans les airs, les saints Pères sont unanimes : c'est là une croyance qu'ils enseignent comme une vérité certaine. Saint Augustin ne craint pas de dire que c'est une doctrine qui appartient à la foi apostolique. (S. Aug., lib. II *de Gen.*) Et, en effet, saint Pierre, dans sa première épître, nous apprend que *le diable, comme un lion rugissant, rôde sans cesse pour chercher quelqu'un à dévorer.* (I *Petr.*, V, 8.) Saint Paul, s'adressant aux Ephésiens, leur déclare que *nous avons à lutter, non pas seulement contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les esprits de malice répandus dans l'air...* Il appelle aussi Satan *le prince des puissances de l'air.* (*Ephes.*, VI, 12.) Nous ajouterons que la croyance à la

présence des démons sur la terre et dans les airs est encore justifiée par le récit évangélique, particulièrement par ce qui est rapporté de l'esprit immonde, qui erre dans le désert, sans pouvoir trouver de repos (*Matth.*, XII, 43), et de cette légion de démons, qui, chassés par Jésus-Christ du malheureux qu'ils possédaient, demandent à n'être pas envoyés dans l'abîme. (*Luc.*, VIII, 31.)

Le jour où le démon introduisit le péché et la mort sur la terre, il en prit possession, il y régna, il fut le prince de ce monde (*Joan.*, XII, 31) et de ses ténèbres. Aussi est-il écrit que la terre fut maudite, tandis que la divine miséricorde épargna la malédiction à l'homme coupable, mais séduit. La terre a été maudite, et le démon s'y est attaché, ainsi qu'à tout ce qui l'entoure, avec une puissance dont l'idée est présente dans les souvenirs de tous les peuples ; toutefois, cette idée est manifeste et reçoit son explication dans les prières de l'Eglise. Voyez surtout en quels termes elle s'exprime dans les exorcismes qui précèdent la bénédiction de l'eau et du sel pour le baptême, ainsi que la consécration des saintes huiles pour d'autres sacrements. Ayant en vue de purifier spirituellement et de sanctifier un être incapable de pensée, l'Eglise pourtant reconnaît par là même une souillure dans cet être ; mais, en même temps, elle établit la vraie notion de cette souillure spirituelle qui ne peut venir que d'une intelligence. Cette notion revient souvent d'une manière expresse dans les formules prescrites par le Rituel pour sanctifier ce qui était profane, mot trop incompris qui suppose une profanation antérieure et permanente, tant que la vertu d'en haut n'est pas descendue. C'est ainsi que l'esprit de prière, donnant le sens de l'infaillible tradition, indique parfaitement l'empire du démon, et sa dangereuse et abominable présence sur la terre.

Mais que fait-il, le démon, sur la terre? Il fait le mal, il est l'esprit du mal, son œuvre est le mal ; il le veut, il l'aime et il le produit de toutes les manières, parce qu'il est l'ennemi de Dieu qui est le souverain bien. Le démon fait aussi le mal contre les hommes, dont il est également l'ennemi, parce que Dieu les aime, veut les sauver, et les appelle à aller remplir dans le ciel les places laissées vides par l'apostasie des anges déchus. La haine du démon est d'autant plus frémissante contre la race humaine que, dans cette race, le serpent infernal a vu, dès le principe, cette Femme bénie entre toutes les femmes, cette nouvelle Eve destinée à lui écraser la tête, et à être, par le fruit de ses entrailles, mère spirituelle d'une multitude innombrable d'enfants de Dieu. Dans cette race des hommes, Satan en voit aussi un, devant qui son orgueil n'a pas fléchi, mais à qui sont dues cependant toutes les adorations dans le ciel et sur la terre ; il voit celui qui l'a vaincu, qui lui a infligé une blessure éternelle en guérissant nos plaies, et qui l'enchaînera pour jamais dans la douleur au dernier jour, après avoir achevé notre délivrance. Cette victoire de l'Homme-Dieu désespère l'enfer, mais elle n'abat pas sa haine ; et en présence de la gloire apportée à l'humanité par Jésus-Christ, et qui reluit à un si haut degré dans sa sainte Mère, cette haine s'enflamme d'une fureur implacable, mais, si nous le voulons, impuissante ; car nous avons été revêtus de la grâce divine, comme d'une armure invincible. Ainsi, l'ange rebelle et les compagnons de sa révolte, eux tous qui furent si grands, qui le sont encore par nature, bien que privés de la sainteté et de la béatitude, en seront réduits, ô supplice de l'orgueil ! à poursuivre l'homme de leur basse jalousie, et à ne vaincre que celui qui voudra être vaincu. Cet être si faible, dont ils firent leur esclave aussitôt après sa création, et qui, par condition naturelle, est le moindre dans l'ordre de l'intelligence, parviendra désormais à leur résister jusqu'au bout, arraché qu'il a été à leur domination, *et pouvant tout en celui qui le fortifie.* (*Philip.*, IV, 13.)

Saint Paul appelle Satan le *Tentateur.* (I *Thess.*, III, 5.) On ne peut pas plus lui contester cette dénomination, que son existence. L'Ecriture sainte, les écrits des Pères, le langage de l'Eglise et celui des théologiens catholiques établissent que le démon cherche, par tous les moyens, à nous entraîner dans le mal, inspirant également à ses suppôts la ruse et la violence, et usant lui-même à notre égard de tous les genres de perfidie et de séduction.

Mais si, par-dessus tout, le démon veut notre perte éternelle; s'il subordonne à ce but tous ses efforts, cependant sa haine le porte encore à nous faire temporellement tout le mal qui lui est possible. Il met en action les causes morales, il excite les passions humaines, il sème la discorde, il inspire l'esprit de sédition et de révolte, il fait les émeutes, il soulève les peuples les uns contre les autres, il allume les guerres. Il a *été homicide dès le commencement du monde.* (*Joan.*, VIII, 44.) Il se plaît dans le crime et dans le sang; la mort des hommes lui est douce, surtout quand elle lui donne sa victime. N'est-ce pas lui qui, dans l'antiquité, et encore de nos jours, parmi les infidèles, a demandé et obtenu des sacrifices humains? Il a abusé d'une idée qui avait sa racine dans les traditions primitives sur la rédemption des hommes par le sacrifice de Jésus-Christ, et il est parvenu à la fois à usurper le souverain domaine de Dieu sur les créatures, et à se faire immoler un ennemi. Aux époques où la puissance de l'enfer augmente sur la terre, à mesure que celle de la foi diminue, on voit, avec épouvante, se renouveler sans cesse quelque chose de semblable aux sacrifices humains, de plus affreux peut-être; on voit des malheureux, égarés par leur impiété et saisis d'une fureur que le démon leur communique, se frapper eux-mêmes du dernier coup pour aller à lui : tels, croyez-le, sont les jeux

cruels de sa malice; comme aussi lorsque, par la main du bourreau, ou par celle d'un assassin, ou par les mille mains d'une populace altérée de sang, un homme de bien, et surtout un homme de Dieu vient à être frappé, reconnaissez l'ennemi au coup qu'il a porté et à la victime qu'il a choisie: « Croyez alors, dit saint Hilaire, qu'un crime de ce genre n'a pas pour premier auteur celui qu'il a pour ministre: l'exécution est le fait de l'homme; l'instinct, le sentiment auquel celui-ci a obéi est le fait du diable. » (S. Hil., *in psal.* CXXVIII.)

Partout où il règne, le démon inspire les sentiments les plus cruels. Parmi les hordes sauvages comme au sein des nations les plus civilisées du paganisme, partout l'esprit de cruauté est le même. Chez les uns comme chez les autres, l'homme aime à jouir du supplice de l'homme. La souffrance d'un ennemi surtout lui est précieuse. Seulement, là où la culture littéraire et artistique est très-avancée, et où la mollesse des mœurs égale leur élégance, on sait varier et augmenter les douleurs, on invente sans cesse de nouveaux supplices, en y ajoutant des raffinements de barbarie dont la seule idée fait frémir. Ce que durant trois cents ans de persécution Rome a fait souffrir aux martyrs n'est pas humainement explicable. Il faut, pour s'en rendre compte, admettre du côté des bourreaux une rage infernale, comme du côté des victimes une force divine. Et cependant, les Romains n'étaient pas étrangers à tous les sentiments de la nature. Ils élevaient même des autels à la pitié, et le plus grand de leurs poëtes avait une expression touchante pour rendre la pensée qui apprend à secourir les malheureux. Mais la compassion parmi eux n'était souvent qu'un vain mot comme la vertu. Pour que l'œuvre de miséricorde vînt à naître, il fallait que le christianisme affranchît l'homme de l'empire d'une puissance ennemie, toujours avide d'un sang d'où pourtant devait lui venir sa ruine.

Le démon met en action, non-seulement les causes morales, mais encore les causes physiques, par l'effet de la puissance qu'il a sur la matière. Les tempêtes, les maladies, les accidents malheureux, les calamités publiques et privées, sont, non toujours, mais quelquefois, son ouvrage. L'invisible auteur du mal s'empare des causes secondes, et en fait sortir des effets qui servent ses haineuses pensées de destruction et de malheur. Que de catastrophes il a amenées! que de ruines il a accumulées! que de douleurs il a produites, et que de larmes il a fait verser parmi les enfants des hommes! L'histoire de Job nous offre un frappant exemple de cette puissance malfaisante. Les maisons qui s'écroulent, les familles qui périssent, les fortunes qui disparaissent et les maladies qui accompagnent la misère, tandis que le monde insulte au malheur et le maudit, tandis qu'aux souffrances qui déchirent le corps se joignent les peines cruelles qui déchirent l'âme, voilà les coups par lesquels Satan se signale dans cette saisissante histoire de la vertu aux prises avec l'adversité.

Nous devons cependant vous dire, N. T. C. F., que les maladies et les autres malheurs, même dans les circonstances où on les imputerait pour une part quelconque à l'enfer, ne réclament pas de nous autre chose que la prière à Dieu d'un côté, et les secours ou remèdes naturels de l'autre. Vous tomberiez tout à fait dans les superstitions criminelles du paganisme, si, voulant désarmer notre ennemi, vous cherchiez, par des pratiques illicites et dangereuses, à conjurer sa haine et à obtenir sa faveur; si vous cherchiez la lumière dans les ténèbres ou le bien dans le mal. Vous ne trouveriez alors en définitive que les ténèbres et le mal. Il ne faut jamais avoir rien de commun avec un être aussi perfide et aussi malfaisant que le démon; il ne faut jamais se commettre avec lui, si ce n'est pour le combattre avec les armes spirituelles de la foi.

Il importe, d'ailleurs, que vous sachiez, N. T. C. F., que, malgré la grande puissance inhérente à leur nature angélique, les démons sont loin de pouvoir exercer contre nous toute leur malice. Leur puissance originelle n'a pas été anéantie, il est vrai, mais elle est comme enchaînée sous la volonté souveraine de Dieu, à laquelle elle est forcément subordonnée. Aussi l'enfer ne peut rien faire à notre égard qu'autant que Dieu lui en laisse la liberté, comme nous le voyons dans l'histoire précitée de Job, qui ne peut être éprouvé par la tribulation qu'avec la permission divine. S'il en était autrement, dit saint Augustin, il ne resterait pas un seul juste sur la terre. (S. Aug., *in psalm.* C.) L'ordre physique n'y serait pas moins troublé que l'ordre moral, car où règne Satan, ***il n'y a aucun ordre, mais il y habite une perpétuelle horreur*** (***Job.***, X, 22), comme dans l'enfer.

Mais si, par l'infranchissable limite dans laquelle la puissance des démons a été emprisonnée au moment de leur chute, leur sphère d'action a été considérablement restreinte pour la conservation du monde, des bornes plus resserrées encore ont été imposées à leur empire depuis l'incarnation du Fils de Dieu. Saint Grégoire le Grand fait cette remarque au sujet des esprits immondes qui, chassés par le divin Maître du corps d'un possédé, ne peuvent trouver de refuge, même dans les plus vils animaux, qu'avec une permission expresse.

L'Eglise, en admettant la réalité de possessions et d'obsessions exercées par le démon sur des individus soumis par là même aux plus affreuses vexations, ne nous apprend rien que l'Evangile ne nous ait montré. Les saints Pères nous ont entretenus d'un grand nombre de faits de cette nature, en nous les retraçant comme arrivés de leur temps. Ils étaient néanmoins plus fréquents dans l'antiquité païenne, qui même ne s'y méprenait pas; elle croyait à la présence d'une puissance étrangère dans

ces infortunés dont les sens étaient si profondément troublés; elle les disait tourmentés par un fatal génie, et voyait en eux quelque chose de surnaturel et de divin. Il y avait là, en effet, le divin du paganisme, qui, d'après le Psalmiste, adorait comme des dieux les démons eux-mêmes. Ils étaient là comme sur le trépied de Delphes, comme dans l'antre de Cumes, quoique avec des différences accidentelles. Au reste, nous ne voulons pas dire qu'alors, non plus qu'aujourd'hui, toute maladie mentale eût pour cause un agent sorti de l'enfer. Nous ne contestons pas les effets d'un désordre physique dans l'organe qui, sans produire la pensée, correspond avec elle. Ce désordre, nous en convenons, a ordinairement une origine matérielle, mais nous disons que cette origine peut être aussi spirituelle, et que comme spirituelle elle était plus commune et plus évidente avant Jésus-Christ. Que si les récits des auteurs ecclésiastiques, ainsi que les écrits des apôtres eux-mêmes, nous apprennent qu'elle s'est encore manifestée fréquemment dans les premiers temps du christianisme, c'est qu'alors, au milieu des flots de sang versés par les martyrs, l'enfer non encore détrôné sur la terre faisait des efforts désespérés contre l'Eglise, dans cette grande et terrible lutte dans laquelle la possession du monde était le prix de la victoire.

Mais après que l'enfer, vaincu par la foi, eut cédé la place à Jésus-Christ, le pouvoir de Satan ne se montra plus que de loin en loin, excepté cependant dans les pays infidèles, où les prédicateurs de l'Evangile ont assez souvent rencontré des malheureux sur lesquels le démon exerçait, comme dans les anciens temps, sa tyrannie par une véritable possession. Cette détestable action de l'ennemi de Dieu et des hommes se reproduit, plus qu'on ne croit, aux époques que la vraie foi abandonne, ainsi que dans les contrées où vivent beaucoup de personnes que les choses saintes et surtout le baptême validement conféré ne protégent plus. Le baptême met à l'abri, d'après saint Cyprien, de la malice opiniâtre du démon; cette malice conserve, ajoute-t-il, toute sa force jusqu'à ce qu'on reçoive l'eau salutaire; mais elle est impuissante après ce sacrement. (S. Cyp., *lib.*, ep. 4.)

Cette parole du grand archevêque de Carthage, qui en voyait la vérification de son temps, peut être entendue non-seulement des possessions et des obsessions diaboliques, mais encore des fraudes et des embûches si variées du démon. Cet esprit de mensonge et de ténèbres parvient avec un effrayant succès à se faire passer pour un esprit de vérité et de lumière, jusqu'à se faire adorer, comme chez les païens, par ceux que la régénération n'a pas affranchis. Nous ajouterons que ceux-là sont aussi plus exposés à succomber aux attaques et aux surprises de l'enfer, que les sacrements, indépendamment du baptême, ne tiennent pas habituellement en communication avec le ciel, que la vertu toujours si efficace de la croix n'environne pas, et qui surtout ne possèdent pas Jésus-Christ réellement présent avec eux, s'immolant sur l'autel et y résidant dans le double état de victime de salut, et de pontife toujours vivant pour intercéder en faveur des hommes. Mais ceux-là résistent victorieusement au démon qui, *forts dans la foi*, comme dit l'Apôtre, vivent en union avec l'esprit de l'Eglise, c'est-à-dire avec Jésus-Christ, par une vie chrétienne.

« Fidèles, dit encore Bossuet, ne craignez pas le démon. Cet ennemi redoutable, il redoute lui-même les chrétiens. Il tremble au seul nom de Jésus, et, malgré son orgueil et son arrogance, il est forcé par une secrète vertu de respecter ceux qui portent sa marque. C'est ce que nous allons voir dans un beau passage du grand Tertullien, d'où je tirerai une instruction importante. Dans ce merveilleux apologétique qu'il a fait pour la religion, il avance une proposition bien hardie aux juges de l'empire romain, qui procédaient contre les chrétiens avec une telle inhumanité. Après leur avoir reproché que tous leurs dieux c'étaient des démons, il leur donne le moyen de s'en éclairer par une expérience bien convaincante. Que l'on produise, dit-il, devant vos tribunaux, je ne veux pas que ce soit une chose cachée, devant vos tribunaux et à la face de tout le monde, que l'on produise un homme notoirement possédé du diable; après que l'on fasse venir quelque fidèle (ayant mission de l'Eglise); qu'il commande à cet esprit de parler: s'il ne vous dit pas ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue pas publiquement que lui et ses compagnons sont les faux dieux que vous adorez; si, dis-je, il n'avoue pas les choses n'osant mentir à un chrétien, là même, sans différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien impudent, qui n'aura pu soutenir par l'effet une promesse si extraordinaire. Ah! mes frères, quelle joie à des chrétiens d'entendre une telle proposition faite si hautement et avec une telle énergie, par un homme si posé et si sérieux, et vraisemblablement de l'avis de toute l'Eglise, dont il soutenait l'innocence.... Je ne m'étonne pas si le diable nous est dépeint dans les Ecritures tantôt fort, tantôt faible. C'est un lion rougissant, dit saint Pierre; y a-t-il rien de plus terrible? mais, dit saint Jacques, résistez lui et il s'enfuira; se peut-il une plus grande faiblesse? » (Bossuet, *Sermon pour le premier dimanche de carême.*)

Nous venons de vous exposer, N. T. C. F., la doctrine de l'Eglise sur l'existence, la nature et les occupations des bons et des mauvais anges. Mais quels devoirs sont pour nous la conséquence de cette doctrine?

Il faut, N. T. C. F., honorer les bons anges, parce qu'ils sont les amis de Dieu, dont la sainteté doit être glorifiée dans ces nobles créatures restées fidèles à sa gloire et à son amour. Il faut aussi les invoquer

pour rendre hommage à la grande puissance dont ils sont dépositaires, pour reconnaître en eux nos propres amis, pleins d'un zèle très-secourable envers nous et, pour obtenir ou conserver leur protection. Comment ne serions-nous pas animés d'une piété sincère et d'une légitime confiance envers eux, quand les fonctions qu'ils remplissent invisiblement sur la terre et pour lesquelles ils portent le nom d'anges, c'est-à-dire d'envoyés, ont pour objet notre bien spirituel et temporel?

Mais, si nous devons les invoquer, c'est-à-dire solliciter leur protection, pouvons-nous les évoquer? pouvons-nous appeler ces purs esprits à venir répondre aux questions qu'il nous plairait de leur adresser? Non, certes; de quel droit se permettrait-on cela? Ils sont envoyés vers l'homme, mais ils ne lui sont point subordonnés, tant s'en faut; ils n'obéissent qu'à Dieu dans l'accomplissement de leur mission. Quoi! on s'aviserait de leur demander, à eux éternellement glorifiés pour avoir été soumis et obéissants au jour de l'épreuve, de franchir les limites de leur mission, de s'écarter de l'ordre de Dieu, et pourquoi? Pour nous obéir à nous-mêmes, pour venir satisfaire un vain désir de curiosité, pour nous offrir un passe-temps plus ou moins récréatif, pour nous procurer certaines émotions plus ou moins inattendues et extraordinaires, pour nous donner enfin le spectacle du merveilleux, propre à flatter et à séduire notre imagination; mais cela est mille fois indigne d'eux et ils ne s'y prêteront jamais, nous en attestons et leur sainteté et leur gloire, et leur amour pour nous et leur respect pour la mission, dont ils sont investis.

Dira-t-on qu'on peut bien se permettre à l'égard des anges ce que l'on pratique à l'égard des saints, que de nos jours on n'a pas craint d'interroger et qui sont venus répondre? Nous vous dirons, N. T. C. F., que les saints n'ont certainement pas répondu eux-mêmes aux impertinentes questions qu'on a pu leur faire. Ils sont dans le ciel, ravis dans la contemplation et dans l'éternelle possession de Dieu, et s'ils voient en lui nos besoins, s'ils y entendent la voix de nos prières, c'est seulement afin d'intercéder pour nous; leur intercession est tout ce que nous pouvons leur demander et tout ce qu'ils peuvent nous accorder. Toute apparition ou réponse de la part des anges ou des saints, ne peut être que l'effet d'un ordre exprès de Dieu.

On a eu aussi, dans ces derniers temps, la témérité de demander le secret de leur position aux âmes saintes qui, n'étant pas encore introduites dans le ciel, où rien de souillé ne peut entrer, achèvent de se purifier dans le purgatoire. Mais elles n'ont pas répondu non plus, elles-mêmes. En effet, s'il nous est donné de les soulager et de hâter leur délivrance, nous n'avons pas le droit de les interroger, et il ne dépend pas de nous de les faire comparaître en notre présence. Elles sont captives de la justice divine, dans le lieu d'expiation qu'elles habitent, et nul, ange ou homme, ne saurait, par un artifice quelconque, leur faire violer, pour en sortir, l'enceinte de ce lieu mystérieux et redoutable.

Ainsi, si les anges ou les saints du ciel, ou bien les âmes du purgatoire ont paru répondre à des interrogations qui leur auraient été adressées, sans un ordre exprès du Seigneur, mais à la faveur de certaines pratiques toutes physiques en apparence, et d'où la prière à Dieu par Jésus-Christ son Fils est absente, nous disons avec certitude qu'un autre a répondu que ceux qui ont été interrogés.

Cependant, à qui attribuer la réponse qui a été faite? Eh bien! tout soupçon de supercherie de la part des personnes qui ont concouru à l'opération étant écarté, et la réponse par sa nature et par les circonstances qui l'accompagnent ne pouvant venir que d'une intelligence, nous disons que cette intelligence menteuse qui a pris la qualité d'un ange de Dieu ou d'un saint du ciel, ou d'une âme du purgatoire, ne peut être qu'un démon de l'enfer ou l'âme d'un damné. Il n'y a pas d'autres esprits à qui une pareille imputation puisse être faite.

Mais à présent, N. T. C. F., nous demanderons à ceux qui, dans notre diocèse, se livrent avec tant d'ardeur aux expériences qui ont pour objet d'obtenir ce qu'ils appellent les réponses des esprits, nous leur demanderons s'ils pensent qu'il leur est permis de se mettre en communication avec le démon ou avec les âmes des damnés qui sont dans l'enfer. Les âmes des damnés! mais pourquoi auriez-vous quelque rapport avec elles? N'en êtes-vous pas séparés par le chaos et l'abîme? Ne devez-vous pas travailler à en être éternellement séparés? Que peut-il y avoir désormais de commun entre vous et elles? Elles sont perdues, perdues pour jamais; ne les cherchez pas; aussi bien, pensons-nous que vous ne les trouveriez pas, que vous les appelleriez et qu'elles ne vous répondraient pas. Elles sont emprisonnées dans le lieu des douleurs, et d'ici vous ne sauriez entendre leurs gémissements sans fin. Il ne peut exister aucune société entre vous et elles, à moins qu'un jour, par votre faute, vous n'alliez les rejoindre là où elles sont, où elles seront toujours.

Mais le démon, dont elles sont les victimes, parce qu'elles ont, hélas! prêté l'oreille à ses suggestions, le démon peut quelquefois vous répondre pour elles, emprunter leur nom, se couvrir de leur masque et vous raconter même à sa manière astucieuse, ce que vous connaissez de leur vie terrestre pour les représenter devant vous avec plus d'illusion. Il vous cachera, le fourbe, leurs supplices, il voudra même vous faire croire à leur prétendu bonheur pour vous entraîner dans la même voie de perdition. Malheur à vous si vous l'écoutez! si vous tombez dans ses piéges, si vous prenez sa parole mensongère pour une pa-

role de vérité ! La vérité, quand il s'en sert, n'est pour lui qu'un moyen de couvrir le mensonge. C'est un sacrilége qu'il commet contre elle. Il en fait toujours avec le mensonge un mélange adultère.

Que disons-nous? la personne dont il emprunte le nom, n'est pas souvent, tant s'en faut, en son pouvoir, bien qu'il la place au nombre des esprits, dont il veut faire reconnaître la puissance. Il est écrit que lui, ange de ténèbres, *se transforme quelquefois en ange de lumière.* (II *Cor.*, XI, 14.) Ne peut-il pas, dès lors, dans son fallacieux langage, mettre les amis de Dieu dans la société de ses ennemis ? Ne le croyez jamais : il confond tout, il renverse tout, le vrai et le faux, le bien et le mal, il ne veut que vous tromper et vous perdre, voilà son but.

Si, cédant à une tentation dangereuse, vous osez l'interroger, tantôt il se nommera par son vrai nom, tantôt il se dira une personne qui vous fut chère ; ici il se donnera un nom illustre dans l'histoire ; là il n'aura qu'un nom obscur ; ailleurs, il se présentera avec le caractère apparent d'un saint qui a laissé dans l'Eglise un souvenir justement vénéré ; il usurpera l'autorité de ce saint, et il cherchera toujours à vous tromper et à vous entraîner au mal, sans que vous vous aperceviez où il veut vous conduire. Souvenez-vous qu'il est cet antique serpent qui a trompé le genre humain dans la personne de nos premiers parents ; que c'est lui qui, par divers prestiges, et en altérant les vérités des traditions primitives, a corrompu la religion des anciens peuples, et s'est fait adorer sous les mille noms des faux dieux du paganisme. Qui sait ? Ne pourrait-il pas essayer d'en faire autant aujourd'hui ? De notre temps, il a conduit un certain nombre d'esprits au dernier terme de l'erreur. Non-seulement il les a fait douter des vérités les plus importantes, mais il leur a fait préconiser des systèmes d'athéisme et de matérialisme. Cependant il n'a pu précipiter la masse des hommes dans de si profondes ténèbres. Ils ne sauraient y vivre ; l'air vital y manque comme la lumière pour l'intelligence humaine ; seulement il y est né des monstres de doctrine, spectres affreux, qui poussent vers le chaos la société obligée de reculer d'épouvante. C'est ainsi que toutes les erreurs ayant été comme épuisées, on aurait à en recommencer le cercle fatal, pour s'empêcher de se sauver dans les bras de la vérité. C'est ce qui explique peut-être pourquoi le père du mensonge semblerait essayer de revenir aux ruses exécrables des anciens temps. Impuissant à renverser parmi nous l'autel du vrai Dieu, il pourrait bien vouloir usurper comme un coin de cet autel, pour lui et ses anges maudits. On dit que déjà cette abomination réussit et fait des progrès de l'autre côté de l'Océan, sur une terre que l'hérésie, succédant aux superstitions du sauvage, n'a pu laver de l'antique corruption. S'il faut en croire de graves récits, les démons toujours plus ou moins les maîtres y ont des temples et de nombreux adorateurs. C'est de là que ces génies malfaisants se seraient élancés sur l'Europe, pour y propager leur nouveau culte. Quel avenir annonce cette évolution inattendue de l'enfer dans ses attaques contre les hommes? Croit-il que le moment est venu, où les peuples préparés par tant d'erreurs à se laisser aller à tout vent de doctrine, seront plus accessibles à ses pernicieux mensonges ? Est-ce dans cette pensée qu'il s'adresse d'abord à ceux qui n'ont *pas la vraie foi?* Croit-il, en l'absence de toute autorité, surprendre plus facilement des gens livrés aux incertitudes d'une raison faussée en matière de religion par une longue habitude de l'erreur ? Est-ce qu'il serait agité du pressentiment d'un grand triomphe de la vérité, qu'il voudrait prévenir, en suscitant entre autres obstacles, comme aux premiers siècles de l'Eglise, des illusions dangereuses par les divers prestiges de sa puissance? ou bien sommes-nous près des temps avant-coureurs de ceux que le divin Maître a annoncés, en disant qu'alors *de faux Christs et de faux prophètes produiront des signes et des prodiges capables, si cela était possible, de séduire les élus eux-mêmes.* (*Marc.*, XIII, 22.)

Mais, les fidèles ne sauraient se laisser surprendre ; ils savent que les esprits qui prétendent prophétiser ne parlent pas toujours également bien de la vérité et de la vertu ; non-seulement ils se contredisent et se trompent assez souvent, en voulant tromper, mais ordinairement ils reculent dans l'énoncé de la vérité religieuse devant les points décisifs. Ils louent, il est vrai, la morale de Jésus-Christ, mais ils ne confessent pas qu'il est Dieu, ou ils le font en montrant qu'ils souffrent violence. Ils manifestent presque toujours une sorte de frayeur du signe de la croix, du livre des Evangiles, ou d'un autre objet consacré qu'on leur présente. Souvent un acte de foi, ou une invocation même secrète du nom de Jésus ou de la sainte Vierge, impose silence aux esprits, si un sincère chrétien fait, du fond du cœur, cette prière avec l'intention de détruire leur prestige. Enfin, ils repoussent l'autorité de l'Eglise dont l'enseignement, d'après saint Paul, devrait prévaloir même contre le témoignage d'un ange du ciel, si un ange du ciel pouvait contredire cet enseignement. D'ailleurs, l'oracle de l'enfer fut-il toujours exact, on ne doit pas désirer de recevoir par un tel oracle même la vérité, et on ne peut la lui demander sans se placer sous la plus effrayante influence du mal, et sans finir par tomber dans des embûches extrêmement dangereuses pour la foi et pour le salut, et nous osons ajouter, pour la raison humaine.

C'est pourquoi, N. T. C. F., après avoir mûrement examiné la question ; après avoir soigneusement interrogé même les hommes du monde qui, ayant vu et entendu, sont d'ailleurs par leur science les plus compétents pour nous rendre compte, soit des moyens employés afin d'obtenir ce que l'on

appelle les réponses des esprits, soit de ces réponses elles-mêmes dans leurs formes variées; après avoir lu plusieurs ouvrages sérieusement écrits sur ce sujet, ainsi que les sages avertissements donnés à leurs ouailles par plusieurs de nos vénérés collègues, nous déclarons, par notre autorité d'évêque et de pasteur et en vertu des pouvoirs que nous tenons de Jésus-Christ, défendre à nos diocésains de se prêter aux pratiques qui ont pour objet une évocation quelconque des esprits.

Nous sommes mûs dans cette déclaration par la connaissance que nous avons de l'entraînement, avec lequel un trop grand nombre de personnes se livrent, parmi nous, aux pratiques dont il s'agit. On doit s'en abstenir, n'importe par quel mode d'opération on agisse, soit qu'on fasse tourner des tables ou autres meubles, soit qu'on procède avec un appareil scientifique ou de toute autre façon sérieuse ou puérile, et cela, quand même on n'aurait en vue qu'un but de curiosité et de récréation. On n'est que trop fondé à croire, si l'effet provoqué s'ensuit, que le démon s'est glissé à travers ces jeux, comme un serpent sous l'herbe, pour venir nuire aux téméraires qui l'ont appelé.

Cherchez plutôt, N. T. C. F., à le vaincre par le jeûne, par l'abstinence, par la prière et par les bonnes œuvres dans le saint temps de carême. Ce sont là les pratiques salutaires, par lesquelles, d'après l'Eglise, le mal est comprimé en nous, l'esprit s'élève, la vertu s'accroît et le ciel est mérité.

Donné à Marseille, le 20 février 1854.

VIII. LETTRE PASTORALE

ET MANDEMENT

Pour le saint temps du carême,

SUR LA DÉFINITION DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Nos très-chers frères,

Si nous ne vous avons pas aussitôt notifié, même quant à sa substance, le décret solennel que le souverain pontife a rendu, le 8 décembre dernier, sur l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, c'est qu'il lui appartenait de promulguer lui-même, dans tout l'univers, cette parole infaillible que nous avons entendue de sa bouche sacrée. Celui qui l'avait prononcée, sous l'inspiration du Saint-Esprit, devait ensuite nous la donner dans toute sa teneur et dans toute son intégrité; il ne nous convenait point de le devancer et d'être pour vous l'écho précipité de cette voix, qui retentissait pourtant d'une manière si puissante dans notre propre cœur. Maintenant, cette voix vient de se reproduire elle-même avec autorité dans les lettres apostoliques que nous avons reçues pour vous les transmettre, et le devoir qu'elles nous imposent, nous le remplissons avec un indicible bonheur.

Nous n'avons pas besoin de vous dire, N. T. C. F., avec quelle affectueuse vénération et quelle soumission parfaite vous devez recevoir cet enseignement de l'Eglise. Il fut longtemps l'objet des vœux les plus ardents de ce qu'il y avait parmi vous de plus élevé en lumière et en piété, et vous-mêmes, vous en avez, de loin, salué le don par les plus éclatantes manifestations, le jour et au moment même où il descendait du ciel. Vous ne pouviez en connaître encore d'une manière absolument certaine toute la portée, mais votre cœur, correspondant avec le nôtre, pressentait avec fondement que l'hommage rendu par le chef de l'Eglise à la gloire de Marie, serait définitif et complet. Ni votre cœur, ni le nôtre, ne se sont trompés. Ce que nous désirions tous si vivement, ce que nous avions demandé à Dieu par des prières publiques et particulières, s'est littéralement et tout à fait accompli. Que Dieu en soit loué et que sa très-sainte Mère en reçoive, sur la terre comme dans le ciel, un continuel accroissement de gloire!

Il en résultera aussi pour vous, nous n'en doutons pas, un accroissement de bénédictions, car vous avez ouvert vos cœurs aux communications que Dieu faisait à son Eglise. Vous en avez tressailli de bonheur comme d'une vision que vous auriez eue des incomparables priviléges de Marie votre mère, comme d'une révélation qu'un ange du Seigneur serait venu vous faire avec toutes les magnificences des cieux, en vous annonçant le mystère de la sainteté originelle de celle qui, toujours très-pure, a donné au monde son Sauveur. Que disons-nous? Eclairés par la vérité catholique, dirigés comme par l'instinct d'une piété touchante, vous avez senti, avec saint Paul, que vous deviez plus de foi encore à la parole de l'Eglise qu'à celle d'un ange (*Galat.*, I, 8) qui ne serait qu'un ange de ténèbres sous la figure d'un ange de lumière (II *Cor.*, II, 14), s'il contredisait ce que l'Eglise enseigne. *Forts dans la foi* (I *Petr.*, V, 9), comme l'apôtre saint Pierre, non-seulement vous n'avez pas hésité un seul moment, non-seulement vous vous êtes élevés avec une juste horreur au-dessus du langage insensé que l'orgueil de l'hérésie et de l'impiété faisait entendre dans le monde, mais sans vous laisser devancer par aucune ville en France, et en même temps que Rome, aux exécrables blasphèmes que le démon, dans son désespoir vomissait contre la Mère de Dieu, vous avez répondu en célébrant sa victoire par une jubilation universelle et par des chants de triomphe. C'est ainsi qu'à la face du siècle confondu et de l'Eglise consolée, du ciel qui applaudissait, comme de l'enfer qui frémissait, vous vous êtes montrés les fils dévoués de Marie. Nous ne vous en remercions pas, car nous ne saurions vous remercier de ce qui, devant Dieu, est pour vous un bonheur et une gloire; mais le divin Fils de Marie vous en bénit par notre bouche, comme il vous en a déjà béni par la bouche de son vicaire sur la terre.

En apprenant l'éclat et l'élan avec lesquels vos sentiments s'étaient manifestés il

nous a semblé que nous entendions, jusque dans la ville sainte, comme un écho de vos pieuses acclamations, et que nous recevions, par delà les mers, comme un reflet de cette nuit illuminée comme le jour (*Psal.* CXXXVIII, 11), pour parler avec le Psalmiste, de cette nuit radieuse où, dans la joie la plus pure, la ville de Marseille, devenue l'image de la cité de Dieu, resplendissait de saintes clartés, semblable à l'Eglise toujours rayonnante de vérité, toujours éclairée de *cette lumière qui luit au milieu des ténèbres* (*Joan.*, I, 5) de ce monde. Nous voulûmes aussitôt faire partager notre consolation au Père commun, et ce jour-là même, sa belle âme, si profondément affligée des tribulations qui éprouvent l'Eglise en d'autres pays, se dilatait en recevant de Marseille une de ces douces compensations dont il est si digne. Plusieurs fois il vous en a loué, et dans le dernier entretien que nous avons eu avec lui, il a eu encore pour vous, à ce sujet, de précieuses bénédictions qu'il nous a chargé de vous apporter. Bientôt Rome tout entière connut votre piété, et tandis que ses journaux reproduisaient les nôtres, votre évêque, cédant aux entraînantes inspirations de la paternité, se plaisait à dire partout combien il était fier de ses ouailles, afin de glorifier en elles celle qui était *la cause de notre joie.* (*Litan. Lauretanæ.*)

Comment aurions-nous été muet sur votre conduite, nous qui, ne vous séparant jamais de nos pensées, avions assisté en esprit, dès le matin du 8 décembre, à votre glorieuse fête, comme, d'autre part, nous vous avions, ce même jour, porté dans notre cœur dans cette incomparable solennité, pendant laquelle a été défini le dogme, objet de cette fête? Vous y étiez tous avec nous, ainsi que les membres d'une autre famille spirituelle que Dieu nous a donnée, les Oblats de Marie Immaculée, enfants bénis, si pieusement dévoués à leur mère et si heureux de son triomphe; nous vous y représentions de tous nos sentiments comme de notre personne, tandis que nous recueillions pour vous et pour nous l'oracle du Saint-Esprit. A la docilité la plus complète de l'esprit et du cœur, en présence de celui qui a la charge de confirmer ses frères dans la foi (*Luc.*, XXII, 32), nous joignions la tendre sollicitude du pasteur heureux d'avoir à faire participer ses ouailles à un enseignement longtemps désiré comme un doux aliment pour leur piété filiale envers Marie.

Ah! que ne pouvons-nous dire tout ce que nous ressentions dans cette grande circonstance de notre vie! La majesté de l'Eglise nous apparut dans sa plus haute puissance, tandis que dans le plus beau temple de l'univers et au milieu de tant de pontifes venus de toutes les contrées de la terre, le pontife suprême environné de toutes les pompes les plus augustes de la religion, célébrait, sur le tombeau même du prince des apôtres, les divins mystères, auxquels s'unissait un peuple innombrable; ce que nous voyions surpassait ce que nous avions jamais vu de plus imposant, mais quelle impression n'avons-nous pas reçue lorsque le souverain pontife suspendit ses sublimes fonctions de l'autel pour prêter l'oreille à la voix de l'Eglise lui demandant, par l'organe des plus anciens évêques, la décision du Saint-Esprit; puis, invoqua solennellement et fit invoquer avec lui cet Esprit de vérité, s'assit sur son trône, et là, de la chaire de Pierre et en face de ses restes sacrés, prononça, divinement saisi de l'émotion la plus vive et la plus communicative, un décret immuable, dont les paroles ne passeront pas? (*Luc.*, XXI, 33.) Alors tous les yeux se remplirent de larmes et tous les cœurs furent ardents comme ceux des disciples d'Emmaüs aux paroles du divin Maître; alors on sentait que les cieux s'ouvraient et, qu'en accomplissement de ses infaillibles promesses, Jésus-Christ envoyait à son Eglise le Paraclet, qui venait, qui était là, qui parlait par la bouche de celui dont la foi ne devait jamais défaillir (*Ibid.*, 32); alors une communication ineffable entre le ciel et la terre, entre l'Eglise triomphante et l'Eglise militante, se révélait à notre foi. La cour céleste, dont le souverain pontife venait de dire qu'il avait invoqué le secours, nous sembla se mêler à nous pour exalter notre commune reine et nous associer aux joies nouvelles que ce beau jour faisait naître là haut. Il nous semblait aussi que la douce main d'une mère versait quelques rayons de ces joies au sein de l'Eglise souffrante qui, toute composée de justes et participant à nos mérites, ne pouvait, il est permis de le croire, rester étrangère au grand acte qui s'accomplissait parmi nous; elle devait en éprouver un soulagement considérable comme l'enfer humilié en recevait une blessure profonde.

Et ne croyez pas, N. T. C. F., qu'un sentiment exagéré ait fait naître en nous, dans ce moment solennel, des suppositions sans fondement. Non, nous ne nous livrions point à de pures imaginations, propres à agrandir et à embellir ce qui était déjà si grand et si beau. Si, d'après le divin Maître, *il y a dans le ciel plus de joie pour un seul pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de pénitence* (*Luc.*, XV, 7), comment serait-il possible que les esprits bienheureux et les âmes des saints qui voyaient en Dieu le grand hommage rendu ici-bas à leur reine bien-aimée, n'eussent été que des témoins indifférents? Ils sont unis à l'Eglise par des liens indissolubles, ils nourrissent pour elle la plus tendre et la plus fraternelle sollicitude, ils ne cessent d'offrir ses prières au Seigneur et de les appuyer de leur secourable intercession, ils font continuellement valoir tous ses mérites et quand le Saint-Esprit non-seulement *prie en elle*, comme toujours, *par des gémissements ineffables* (*Rom.*, VIII, 26), mais encore l'inspi-

rant et la faisant agir avec une solennité inouïe, lui accorde de décerner une magnifique et impérissable couronne à la sainte Vierge, dont il fait ainsi, plus que jamais, resplendir la gloire, comment admettre que les habitants du ciel ne viendraient point concourir à cet hommage dans une exaltation qui fasse croître encore cette gloire, mille fois chère à leur cœur? Comment admettre qu'ils ne cherchassent point, eux aussi, à glorifier le Fils dans la Mère, et, avec le Fils, la Trinité tout entière, vers laquelle remontent toutes les louanges accordées à Marie, le chef-d'œuvre de ses mains? Loin de là, nous sommes autorisé à croire que la glorification de la sainte Vierge sur la terre ajoutait accidentellement à sa gloire dans le ciel; ce qui implique la part que les anges et les saints prenaient universellement à la décision de l'Eglise.

Mais attachons-nous plutôt au langage que tient le souverain pontife lui-même dans le décret que l'inspiration divine à mis sur ses lèvres. Pie IX nous dit dans quel but il a rendu ce décret et il nous en indique par là les effets, c'est, dit-il, « en l'honneur de la très-sainte et indivisible Trinité, pour la gloire et l'ornement de la Vierge, Mère de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la religion chrétienne. » Ces paroles sont dans la formule même de la décision de foi; et plus haut, dans les considérations qui, dans les *Lettres apostoliques*, précèdent le décret, il dit: « Nous avons pensé qu'il ne fallait pas tarder devantage à décider et à définir par notre jugement suprême l'Immaculée Conception de la Vierge, à satisfaire ainsi les pieux désirs du monde catholique et notre propre piété envers la sainte Vierge et en même temps à honorer de plus en plus Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque tout l'honneur et toute la gloire qu'on rend à la Mère rejaillissent sur le Fils. »

Voilà donc que, dans la pensée du souverain pontife, le décret de l'Immaculée Conception honore la très-sainte Trinité et en particulier le Fils de Dieu, en même temps que ce décret est une gloire et un ornement pour la sainte Vierge. Et qu'on ne dise pas que cet effet n'a lieu que sur la terre, sans reproduction dans le ciel. Il serait absurde de le supposer; comme si le culte rendu à Dieu et à ses saints restait renfermé dans l'étroit espace de ce monde; comme si les prières de l'Eglise n'avaient pas leur retentissement devant le trône de Dieu pour sa gloire; comme si la gloire extérieure de Dieu sur la terre ne remontait pas jusqu'à lui *au plus haut des cieux* (*Luc.*, II, 14), ainsi que nous le disons tous les jours à l'autel en commençant l'hymne angélique par les paroles mêmes que les anges faisaient entendre sur la crèche de Bethléem pour célébrer l'honneur rendu à la sainte Trinité par l'incarnation du Verbe; comme si les saints n'étaient pas éternellement vivants en Dieu pour y recevoir dans leurs personnes les hommages et les invocations que nous leur adressons en les rapportant ultérieurement à l'auteur de tout bien.

Que la vanité humaine imagine, pour ceux qui ne sont plus ici-bas, des honneurs qui n'ont d'autre relation avec eux que celle d'un souvenir; que le monde ne puisse donner à ses héros d'autre gloire qu'une terrestre immortalité pour leur nom, sans qu'ils en ressentent eux-mêmes, là où ils sont, aucune sorte de bien; l'Eglise aura d'autres ressources pour les siens. La mort ne fait point de séparation absolue parmi eux. En ce monde ou en l'autre, ils ne forment tous ensemble qu'un corps mystique avec unité de chef en Jésus-Christ et unité de vie dans le Saint-Esprit; les pieds de ce corps touchent encore la terre, et la partie la plus noble est dans le ciel avec son divin chef. Aussi la voix des membres qui combattent y est entendue et leurs hommages y sont acceptés, soit qu'ils demandent des secours pour eux, soit qu'ils veuillent concourir à la gloire de ceux qui triomphent, ou offrir des mérites pour ceux qui souffrent. Dans cette continuelle et très-réelle communion de tous les membres de l'Eglise, la sainte Vierge et tous les saints peuvent recevoir accidentellement une augmentation de gloire par les prières et les mérites des justes qui vivent encore ici-bas. Cette opinion n'a rien de téméraire. Le pape Innocent III la confirme quand il dit : « Un grand nombre ou la plupart des théologiens pensent qu'il n'est pas improbable que la gloire des saints puisse s'accroître jusqu'au jour du jugement, et, par conséquent, que l'Eglise peut légitimement désirer pour eux cette augmentation de glorification. » Mais si un juste de la terre, pris individuellement, peut accroître, comme le disent plusieurs auteurs de grand renom (16), la gloire des saints dans le ciel, à plus forte raison l'Eglise militante tout entière, représentée par son chef visible, le pourra-t-elle par des actes qui commandent la foi, comme celui du 8 décembre.

Ainsi, la décision du saint-siége, accueillie par tous les vrais fidèles avec une si sainte allégresse, a dû faire monter dans les cieux comme un cantique en l'honneur du Très-Haut et de sa Fille bien-aimée; et ce cantique, les chœurs des anges et des saints, échos vivants de la bienheureuse éternité, l'ont redit avec amour, tandis qu'il aura encore été entendu avec consolation par les âmes saintes qui achèvent leur expiation dans le purgatoire. Ceux-là seuls qui, voulant ignorer nos relations avec un autre monde auquel, selon saint Paul, nous sommes en spectacle, bornent leurs pensées à ce qui frappe les sens, peuvent refuser leur assentiment à ce que notre foi nous suggère à ce sujet.

Nous venons de parler, N. T. C. F., des

(16) Bellarmin, Suarez, Vasquez, Jean Sanchez, Soto, etc.

effets qui ont dû se produire dans le ciel, mais nous savons aussi que, pour cette vallée de larmes, la décision de l'Eglise a ouvert une source de grâces et de bénédictions. Remarquons que, selon les expressions citées dans les lettres apostoliques comme appartenant à l'Ecriture ou aux saints Pères, la sainte Vierge pleine de grâces, *bénie entre toutes les femmes* (*Luc.*, I, 28), est « le siége, le trésor, le domicile et le sanctuaire de toutes les faveurs divines, » en même temps que, entre autres figures qui nous la représentent dans l'Ancien Testament, elle est comparée à l'arche de Noé qui sauva le genre humain du naufrage, et à l'échelle de Jacob « qui s'élevait de la terre aux cieux, dont les anges de Dieu montaient et descendaient les degrés, et sur le sommet de laquelle Dieu s'appuyait lui-même. » Or, nous sommes pleinement autorisés à croire que, dans cette circonstance solennelle, qui fait époque dans l'histoire de l'Eglise par une manifestation divine des plus éclatantes sur Marie, ce trésor de faveurs qui est en elle se répandra sur nous, cette arche sainte sera notre salut dans le déluge des maux qui inondent la terre, et par les degrés de cette échelle de miséricorde, les anges, portant au ciel nos hommages et nos supplications, nous en rapporteront ces bénédictions pour lesquelles il y a universellement avec le sentiment du plus grand besoin, des aspirations si ardentes parmi les chrétiens. Cette pensée est manifestée dans le langage que nous fait entendre avec tant d'effusion le chef de l'Eglise. Rien de plus saisissant que ce langage qui, surtout dans une telle bouche et dans une telle occasion, semble prendre, en faveur de tous, le caractère des plus magnifiques promesses et des plus riches bénédictions que les anciens patriarches adressaient aux privilégiés de leurs familles choisies du ciel.

Pie IX a accompli le grand acte auquel il a été prédestiné et dont la pensée l'avait puissamment fortifié et consolé dans les épreuves de son exil. Il a offert à la sainte Vierge le plus bel hommage au nom de toute l'Eglise et pour tous les siècles futurs; mais il parle encore, et c'est pour laisser s'échapper de son âme comme une hymne qui, semblable à *la prière* de celui dont il est le vicaire, *pénètre les nues* (*Eccli.*, XXXV, 2) jusque dans les profondeurs de l'éternité. Ecoutez, N. T. C. F., cette voix qui sera entendue aussi sur la terre dans toute la suite des temps, et reposez-vous, comme sur le cœur d'un père, dans la sainte confiance qui l'inspire, car ce cœur, vous le savez, était particulièrement en ce moment tout à fait ouvert au souffle d'en haut.

« En vérité, dit le souverain pontife, notre bouche est pleine de joie et notre langue est dans l'allégresse; et nous rendons toujours les plus humbles et les plus profondes actions de grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que, par une faveur singulière, il nous a accordé, malgré notre indignité, d'offrir et de décerner cet honneur, cette gloire et cet hommage à sa très-sainte Mère. Nous avons la plus certaine espérance et la confiance la plus entière que la Vierge bienheureuse qui, toute belle et toute immaculée, a écrasé la tête venimeuse du cruel serpent et apporté le salut au monde, qui est la louange des prophètes et des apôtres, l'honneur des martyrs, la joie et la couronne de tous les saints, le refuge le plus assuré de tous ceux qui sont en péril, le secours le plus fidèle, la médiatrice la plus puissante auprès de son Fils unique pour la réconciliation du monde entier; la gloire la plus belle, l'ornement le plus éclatant, le plus solide appui de la sainte Eglise; qui a détruit toutes les hérésies, arraché les peuples et les nations fidèles à toutes les grandes calamités et nous a nous-même délivré de tant de périls menaçants, voudra bien faire en sorte, par sa protection toute-puissante, que la sainte Mère, l'Eglise catholique, triomphe de toutes les difficultés, de toutes les erreurs, et soit de jour en jour plus forte, plus florissante chez toutes les nations et dans tous les lieux; qu'elle règne d'une mer à l'autre et depuis les rives du fleuve jusqu'aux extrémités du monde; qu'elle jouisse de toute paix, de toute tranquillité, de toute liberté, et qu'ainsi les coupables obtiennent leur pardon, les malades leur guérison, les faibles de cœur la force, les affligés la consolation, ceux qui sont en danger le secours; que tous ceux qui sont dans l'erreur, délivrés des ténèbres qui couvrent leur esprit, rentrent dans le chemin de la vérité et de la justice, et qu'il n'y ait plus qu'un seul bercail et qu'un seul pasteur. »

Qu'est-il besoin maintenant, N. T. C. F., que nous vous fassions remarquer que le triomphe, la paix et la prospérité de l'Eglise, c'est le triomphe, la paix et la prospérité même de toutes les nations qui la composent? Outre qu'il n'y a pas sur la terre des intérêts aussi élevés en eux-mêmes et aussi importants pour les hommes que ceux de la vraie religion, à laquelle tout doit être subordonné, puisque nous n'avons reçu la vie et que le monde lui-même n'existe que pour la fin à laquelle la religion nous dispose, il est encore évident que l'Eglise qui a *les paroles de la vie éternelle* (*Joan.*, VI, 69), peut seule guérir les maux de notre époque et, en relevant les peuples de leur décadence morale, ouvrir devant eux les plus belles perspectives de l'avenir. Cette unité de bercail sous un seul pasteur, cette unité, qu'il nous est permis d'entrevoir à travers les nuages comme un point lumineux dans le lointain de l'horizon, est surtout le terme où se rencontreront pour l'univers toutes les bénédictions mêmes temporelles qui seront la récompense de sa fidélité à la voix qui nous conduit. Les événements semblent ainsi expliqués par cette voix qui nous dit, avec les expressions du divin Maître, le dernier mot du

laborieux enfantement auquel nous assistons, en attendant la naissance d'une ère de salut plus ou moins lente à venir.

Cependant, entre autres espérances, regardons comme bien légitimes, celles que nous concevons particulièrement pour la France. Elle a rendu à Rome son pontife exilé; elle n'a cessé depuis de le couvrir de ses armes victorieuses, et elle a ainsi facilité et presque procuré la solennelle proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Cette proclamation, qui a eu lieu en présence de ses généraux et de ses soldats, en même temps que d'un nombre considérable de ses pontifes et de ses prêtres, promet donc pour elle des bénédictions d'autant plus fécondes en tout genre, que la vérité catholique a été reçue parmi nous avec un grand amour.

Le monde ne saurait comprendre notre confiance. S'il n'insulte pas par tous ses organes, il est du moins surpris, dans un siècle tout préoccupé d'intérêts matériels, de voir l'Eglise montrer tant de souci d'un point de doctrine qui semble n'intéresser que la piété. Cela confond la sagesse du monde. Comment en serait-il autrement, puisqu'il y a des secrets qui lui seront éternellement cachés et que Dieu ne révèle qu'à ceux qui ont attaché leur cœur aux choses divines? L'esprit de Dieu qui est en eux leur en donne le sens, ils connaissent le prix immense de tout ce qui est cher à la piété, c'est pour eux un trésor inestimable qu'ils préfèrent à tous les biens de la terre. Aussi, dans leur juste appréciation de ce qui est de Dieu, ils sont transportés de bonheur en voyant au sein de toutes les instabilités et de toutes les agitations d'une époque féconde en orages, et au milieu même des bruits d'une guerre dans laquelle la cause de la religion est autant engagée que celle de la civilisation, l'Eglise, avec un calme et une dignité incompréhensibles, se recueillir dans la méditation des vérités dont elle est dépositaire, et, s'élevant au-dessus des idées du temps, rattacher solennellement toutes ses espérances au trône de la Mère de Dieu, au nom de la foi de tous les siècles chrétiens interrogés.

Vous êtes, N. T. C. F., de ces hommes plus éclairés que le monde, qui ont connu l'esprit par lequel se conduit l'Eglise, et vous en avez loué et glorifié les voies; encore une fois, nous vous en bénissons! Mais vos louanges ne suffisent pas. Il ne suffit même pas de croire de cœur et de confesser de bouche (*Rom.* X, 10) la vérité qui, étant proclamée comme révélée de Dieu, est désormais de foi catholique. Il faut aussi que vos âmes s'attachent vivement à cette vérité divine, s'inspirent des sentiments de l'Eglise pour honorer, invoquer et célébrer dignement la Vierge conçue sans péché, et fassent des efforts pour se relever de leurs chutes et se maintenir dans la pureté de la vie par la persévérance de leurs prières confiées à l'intercession de celle que les saints Pères ont appelée la corédemptrice du genre humain. Si l'édifiante impression produite parmi vous, N. T. C. F., par la définition du dogme de l'Immaculée Conception, a été un premier signe de toutes les miséricordes que vos cœurs attendent, votre zèle, toujours croissant pour la gloire de Marie et pour la religion de son divin Fils, ainsi que pour votre propre sanctification, sont, de votre part, en tant que vous pouvez contribuer à l'œuvre divine, la condition de ces miséricordes ineffables qui doivent guérir les défaillances du siècle.

C'est pour que vous entriez de plus en plus dans ces pensées et que tous les sentiments que la grâce a mis dans vos cœurs portent des fruits pour le temps et pour l'éternité, qu'en ouvrant cette sainte quarantaine, nous vous appelons au pied des autels, afin que vous rendiez à Dieu de solennelles actions de grâces pour le bonheur réservé à notre époque de voir ce que tant d'âmes pieuses *ont désiré de voir et n'ont pas vu*, c'est-à-dire, la gloire de Marie Immaculée, définitivement manifestée aux yeux de la foi.

APPENDICE

AUX MANDEMENTS ET INSTRUCTIONS PASTORALES

DE MGR DE MAZENOD, ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

DISCOURS.

DISCOURS PREMIER,

PRONONCÉ A L'INAUGURATION DU CANAL DE LA DURANCE.

Messieurs,

Il était digne des hommes appelés à représenter l'esprit d'une cité éminemment chrétienne, de demander le concours de la religion pour solenniser un des plus beaux jours de l'histoire de Marseille. Ils ont suivi une heureuse et louable pensée en voulant invoquer avec nous le nom du Seigneur sur le magnifique ouvrage de leur prévoyance et de leur sollicitude pendant tant d'années. Cet hommage au ciel d'une grande conception déjà presque entièrement réalisée, cette

consécration du travail humain à la sauvegarde de celui à qui tout doit se rapporter, donne à leur belle entreprise comme le caractère d'un patriotisme religieux, le plus pur, le mieux soutenu, le seul qui soit toujours bien inspiré.

Oui, Messieurs, rien n'est plus juste, rien n'est d'un à-propos plus parfait que de venir supplier le Tout-Puissant d'étendre sa main pour bénir, à leur entrée dans notre territoire, ces eaux destinées à le féconder. Par là nous les recevons comme un don de la divine Providence; nous reconnaissons que, si l'art de l'homme leur a ouvert un passage jusqu'à nous, c'est Dieu cependant qui nous les accorde; c'est lui qui désormais les rassemblera pour nous dans le sein des montagnes, et les en fera sortir assez abondantes pour nous les dispenser avec profusion; enfin, en invoquant aujourd'hui le secours d'en haut, nous confessons avec l'Apôtre que si parmi nous l'un plante et l'autre arrose, c'est *le Seigneur seul qui donne l'accroissement.* (*I Cor.*, III, 7.)

Sous la bénédiction céleste, le bienfait si longtemps attendu de nos pères répandra partout dans nos campagnes la fraîcheur et la vie, et il retracera aux habitants de la ville *ce fleuve rapide qui réjouit*, dit le Prophète, *la cité de Dieu.* (*Psal.* XLV, 5.)

Marseille ressentira d'autant plus ce bienfait, qu'elle semble réservée à un agrandissement toujours croissant. Qu'est-ce que le Seigneur ne fait pas pour elle en ce moment? Il l'avait placée sur un rivage merveilleusement propice à ses relations avec tous les peuples, dans une situation unique, au centre même du monde; il avait voulu que la mer, chargée de milliers de voiles, lui apportât sans cesse les richesses de l'univers soumis aux conquêtes de son industrie et de son commerce, et il avait ordonné à la terre de recevoir d'elle les productions de tout genre que le hardi navigateur vient de tous les pays déposer sur ses bords; mais voici qu'une impulsion prodigieuse est donnée, Dieu a commandé aux pensées humaines, et on se met à l'œuvre. Aussitôt la mer se laisse enchaîner au pied de la cité, après avoir été forcée de reculer devant ses murs et de lui céder un vaste espace, où la tempête agitait naguère ses vagues tumultueuses; aux portes de cette même cité, une voie s'ouvre, par où, avec la rapidité de l'éclair, le feu va lui amener sur le fer, même à travers l'épaisseur des montagnes, une multitude innombrable de visiteurs; enfin, grâces à vous, Messieurs, les Alpes ne peuvent plus nous refuser une partie des flots qu'elles laissent échapper de leurs flancs, et du haut de leurs sommets escarpés, ces monts terribles, comme du fond de sa vallée le fleuve lointain, deviennent, ainsi que la terre et la mer, tributaires de notre rivage, qu'embellit encore un ciel splendide.

Toutefois, ne croyez pas que cette heureuse coïncidence de travaux gigantesques, dont nous sommes tous si vivement frappés, soit uniquement l'ouvrage de l'homme. Ce qui ne s'est pas fait pendant tant de siècles, n'aurait pu se faire encore, si celui qui en a donné l'idée, n'eût donné aussi les moyens de l'accomplir. C'est Dieu qui a tourné dans ce sens l'esprit humain, qui lui a découvert des forces inconnues et les a mises à sa disposition; et si ce qui s'opère pour notre belle cité tient à un mouvement général imprimé aujourd'hui dans presque tout l'univers civilisé par le christianisme, nous n'en devons pas moins craindre de nous montrer ingrats envers l'auteur de tout bien, nous n'en devons pas moins chercher à faire servir selon lui les avantages temporels qu'il nous accorde; ils nous commandent une reconnaissance qui suffirait seule pour motiver notre zèle pour les intérêts de sa gloire.

Les grands travaux qui de nos jours s'exécutent dans tant de pays divers, préparent l'accomplissement de hauts desseins de la Providence sur l'avenir; ces desseins ne sont pas étrangers sans doute à l'état futur de la religion, dont les destinées ont dans le secret de l'action divine toute influence sur les événements de la terre; car si le monde s'agite, Dieu le mène; et rien de ce qui arrive n'arrive que pour les élus. C'est ainsi que les conquêtes de Rome païenne disposèrent l'univers, devenu un seul empire, aux conquêtes pacifiques de l'Evangile.

Entrons donc dans la pensée de la Providence en méritant par notre fidélité à nos devoirs religieux d'être ordonnés dans le plan universel, de manière à faire concourir à son heureuse réalisation les faveurs insignes accordées à notre position sociale, et une prospérité destinée par là à s'augmenter encore entre les mains de nos descendants.

Oui, à mesure que nous admirons l'œuvre magnifique que la religion vient inaugurer, rendons à l'homme ce qui est à l'homme, mais aussi à Dieu ce qui est à Dieu; et puisqu'il nous est donné, dans cette occasion, d'être l'interprète des sentiments de notre population, nous dirons en son nom : Honneur à l'ingénieur habile qui a conçu et exécuté un si grand et si beau travail! Les facultés de l'intelligence, victorieuses de tant d'obstacles, sont un témoignage de plus de la puissance originelle donnée à l'être fait à l'image de Dieu; c'est un reste, un souvenir glorieux de sa royauté primitive sur toute la nature terrestre. Honneur enfin, honneur et reconnaissance aux magistrats anciens et actuels, à tous les membres du conseil municipal, qui ont mis leur gloire à doter leurs concitoyens et la postérité de ce merveilleux monument de leur zèle, de leur courage et de leur intelligence! Leurs noms conservés dans la mémoire des Marseillais y seront plus durables encore que sur la pierre où ils sont gravés.

Mais aussi, et par-dessus tout, honneur et louange, gloire et reconnaissance éternelle à Dieu, de qui procède tout bon conseil! Que ces bienfaits de l'ordre naturel

nous rappellent ceux plus grands encore de l'ordre surnaturel, et nous apprennent à les apprécier dignement; que ces eaux bienfaisantes, en coulant parmi nous, soient à nos yeux comme celles du puits de Jacob, une image de ces eaux vives de la grâce, seules capables d'étancher la soif ardente de l'homme, et qu'elles nous fassent aimer toujours davantage à *puiser pour la vie éternelle aux sources du Sauveur!* (*Isa.*, XII, 3; *Joan.*, IV, 14.) Enfin qu'en présence des grandes choses qui s'accomplissent sur notre sol dans des vues d'utilité matérielle, il nous soit permis d'espérer que bientôt, dans la ville solennellement consacrée par son premier pasteur et par ses magistrats au Cœur de Jésus, s'élèvera en l'honneur de ce Cœur adorable un temple auguste, digne d'être le plus bel ornement de notre cité. Ce temple en remplira les vœux les plus ardents si hautement exprimés et si généreusement appuyés par ses représentants, et sera comme le couronnement nécessaire de toutes les œuvres que l'art humain a produites dans son sein.

DISCOURS II,

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE D'AIX A LA SESSION DE CLÔTURE DU CONCILE PROVINCIAL, LE 23 SEPTEMBRE 1850.

Illustrissimes et révérendissimes Seigneurs et Pères (17),

Le concile dont nous célébrons aujourd'hui la dernière session nous offre un souvenir vivant du passé de l'Eglise. Il répète, autant qu'il est en son pouvoir, les mêmes accents qui retentirent dans ces augustes assemblées d'où sortit si longtemps l'enseignement des âmes. Il reproduit, comme en faisceau, dans l'unité de l'épiscopat, la même autorité sainte qui commanda tant de respect aux peuples et excita avec tant de bonheur le zèle de la maison de Dieu.

Admirable tradition de la société spirituelle! Rien n'interrompt sa chaîne qui descend des apôtres pour se prolonger dans tous les âges. Tout tient à cette chaîne indissoluble, non-seulement le dogme immuable, mais encore la discipline, qui, variable dans son application et dans ses détails, est néanmoins toujours émanée de la même autorité, toujours fondée sur les mêmes principes, toujours dirigée selon le même esprit, et presque toujours maintenue par les mêmes moyens.

On ne parviendra jamais à effacer un seul *iota* de l'enseignement de l'Eglise. Mais aussi, voyez comme tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle fait, elle le rattache sans cesse à ce qu'elle a dit et à ce qu'elle a fait. Si dans sa bouche la vérité du Seigneur se perpétue, une, sainte, universelle, avec une inébranlable immutabilité; si sous sa main encore les institutions divines, dont elle a la garde, se conservent inaltérées dans toute leur intégrité, il est également vrai de dire que même ses propres institutions, celles qui n'appartiennent pas à l'essence de sa constitution immuable donnée d'en haut, ne disparaissent pour un temps qu'afin de renaître ensuite à une nouvelle existence. Elles traversent les siècles, et à un moment donné elles se montrent à la fois et anciennes et nouvelles. Le passé les a consacrées, et le présent les rajeunit tout d'un coup pour l'avenir. Il n'y a pas jusqu'aux choses purement temporelles qui, bénies et soutenues par l'Eglise, n'en reçoivent un principe de durée et de rénovation.

On dirait que tout ce qu'elle touche participe plus ou moins de son immortalité. On sent qu'elle possède dans sa plénitude l'esprit de vie, et qu'en communiquant, à un degré quelconque, un effet de sa vertu sainte, elle vivifie ce qu'elle sanctifie. Oui, elle est, même par son influence indirecte hors de son domaine, la plus grande puissance conservatrice du monde.

Cette puissance de conservation qui nous ramène aujourd'hui les conciles, si longtemps suspendus mais toujours invoqués, est aussi la plus grande puissance de réparation. L'histoire en est témoin. Le colosse de l'empire romain allait tomber de corruption prêt à tout écraser dans sa chute, quand l'Eglise, venant en aide à ses infirmités, et versant sans cesse l'huile et le vin sur les plaies dévorantes de ce grand corps, réussit à lui rendre la force de se maintenir debout pendant plusieurs siècles encore, et elle put sauver ainsi d'une ruine imminente la vieille société temporelle qui se mourait. Cependant, las de l'incorrigible prolongation des désordres légués par le paganisme, Dieu déchaîna les barbares du Nord : ils venaient tout détruire; mais ils rencontrèrent l'Eglise, qui se hâta de réparer les maux de tout genre qu'ils entraînaient avec eux. Elle les attira à elle, et pour les initier à la vie sociale autant qu'à la vie chrétienne, elle fit asseoir leurs chefs jusque dans ses conciles, devenus par là les assemblées mixtes de l'Eglise et de l'Etat. Elle fit tant que ces peuples grossiers, qui ne respiraient que la destruction et le carnage, furent enfin transformés en ces nations modernes dont la civilisation surpasse, de toute la supériorité de l'esprit sur la chair, l'antiquité la plus vantée de la Grèce et de Rome.

Qui dira les prodiges de cette transformation chrétienne? La société nouvelle, née de l'Eglise, et sortie, pour ainsi dire, toute constituée de ses conciles, s'embellissait en s'affermissant. On vit alors, sur les débris d'une autre époque, s'élever partout des œuvres merveilleuses qui attestaient à un degré incomparable les plus belles inspirations de l'art et de la religion. Ce ne fut pas un simple travail de réparation à la suite d'un immense écroulement, ce fut une véritable réédification générale dans l'ordre so-

(17) Nosseigneurs Darcimoles, archevêque d'Aix; Casanelli d'Istria, évêque d'Ajaccio; Depery, évêque de Gap; Wicart, évêque de Fréjus; Pavy, évêque d'Alger; Meirieu, évêque de Digne.

cial. Un autre *fiat*, ce semble, avait été prononcé et la lumière avait lui au milieu des ténèbres (18). Une seconde création avait apparu sur la face de la terre renouvelée (19) par le souffle d'en haut, et le monde était non-seulement sauvé, mais admirablement restauré.

Il n'est pas étonnant que l'Eglise, qui avait la vertu de régénérer le monde, trouvât en elle-même la puissance de réparer ses propres pertes. Entre autres moyens, elle ne cessa d'user efficacement des conciles, soit pour venger l'intégrité de la foi en frappant d'anathème l'hérésie et ses fauteurs obstinés, soit pour rétablir le nerf de la discipline, dont le malheur des temps et les passions aveugles des hommes avaient parfois amené le relâchement. Les décrets des Pères assemblés à Trente sont surtout un magnifique monument de ce zèle de la foi et de la discipline. Jamais on ne vit une plus complète exposition et une plus parfaite définition du dogme, jamais aussi une plus sage et plus profonde réformation dans la discipline. Et comme il importait surtout de faire recevoir et mettre en pratique ces admirables décrets *De reformatione*, on crut nécessaire de prescrire alors la tenue des conciles provinciaux tous les trois ans.

Mais est-ce à dire que, en ce qui concerne l'amélioration morale du clergé, la même nécessité existe aujourd'hui? Nous disons tout le contraire. Nulle part ne s'est réalisé avec plus de perfection qu'en France la réformation du concile de Trente. L'esprit surtout de cette sainte assemblée est tout vivant dans notre clergé. C'est l'esprit de Dieu lui-même qui opère puissamment *pour la sanctification des élus, pour l'œuvre du saint ministère et pour l'édification du corps de Jésus-Christ* (20).

Voyez ce qui s'est fait depuis que les autels ont été relevés parmi nous! Y a-t-il dans l'histoire, à dater des temps apostoliques, une époque plus féconde pour le bien? Les évêques empêchés de se réunir en concile, mais inspirés par leur dévouement, secondés par leurs prêtres, et bénis par le vicaire de Jésus-Christ, ont enrichi la maison de Dieu de tous les trésors de la vertu et de la piété. S'il ne leur a pas été donné de prendre solennellement dans chaque province des résolutions communes, ils n'en ont pas moins été animés d'une même pensée et d'un même zèle, tandis que, dans leurs difficultés graves, ils s'étaient accoutumés à demander la lumière à cette Rome sainte, où siége, désormais si près de nous, le concile permanent de toute l'Eglise et son oracle infaillible.

O voies providentielles de l'Eglise de France! D'anciens préjugés d'école, fortifiés des écrits de ses plus célèbres docteurs, lui représenteront les conciles comme un moyen ordinaire et presque habituellement nécessaire dans le gouvernement ecclésiastique (21); et voilà que ceux-là même qui lui feront une loi de suivre en tout ces préjugés, s'opposeront avec une inexorable rigueur à la célébration des conciles! Que fera-t-elle alors? Consultera-t-elle son courage? et elle qui sait si bien, quand il le faut, résister et souffrir, se résignera-t-elle à la persécution plutôt que de laisser prévaloir contre elle la volonté des hommes? Non, elle sera mieux conseillée par le sentiment éminemment catholique qui ne l'abandonne jamais. Privée de ses propres conseils, elle se tournera tout entière vers le saint-siége pour s'inspirer de son esprit; et alors elle apprendra, par ses progrès dans le bien, qu'elle est assez forte pour n'avoir pas besoin d'un remède prescrit pour des temps affligés de maux dont elle est exempte. Elle apprendra encore, par l'exemple de l'Eglise, ***mère et maîtresse***, et des Eglises plus spécialement soumises aux mêmes lois et aux mêmes coutumes, que sous l'autorité immédiate du tribunal, qui interprète et fait observer avec une fidélité traditionnelle les prescriptions du concile de Trente, les synodes provinciaux, même en l'absence de tout obstacle, sont plus rares que les siècles (22).

Cependant elle ne réclamera pas moins comme un droit le rétablissement de ces saintes assemblées. Elle ne les regardera pas moins comme très-utiles selon les circonstances et l'importance des questions à traiter. Quant à nous, nous attachons trop de prix aux travaux de nos vénérés collègues, nous nous trouvons trop heureux d'y être associé et d'avoir à profiter de leurs lumières, pour ne pas proclamer que nous

(18) *Lux in tenebris lucet.* (*Jean.*, I, 5.)

(19) *Emittes Spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ.* (*Psal.* CIII, 30.)

(20) *Ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi.* (*Ephes.*, IV, 12.)

(21) Voyez entre autres ouvrages les discours de Fleury, sur l'*Histoire ecclésiastique.*

(22) Nous lisons dans les annotations du cardinal Jean-Baptiste de Luca, sur le concile de Trente, quelle est ou a été, auprès du saint-siége, l'interprétation pratique du décret touchant la tenue des conciles provinciaux tous les trois ans, et comment la sacrée congrégation dite du Concile est intervenue à cet endroit avec l'autorité qui lui a été confiée. Voici le texte même du cardinal de Luca :

« Duplicis synodi celebratio in hoc decreto præcipitur; provincialis scilicet per metropolitanum, cum suffraganeis singulo quoque triennio, et diocesanæ per quemlibet respective episcopum singulis annis; prima vero species, præsertim in Italia, nimium rara est, adeo ut in hac re præsens decretum pene ab aula recessisse videatur... » Et plus bas : « Ex iisdem aliisque rationibus, prohibita quoque fuit convocatio synodi provincialis, inconsulta hac sacra congregatione (la Congrégation du concile) quæ aliquando, sed raro suffraganeorum informationibus prius auditis, omnibusque diligenter pensatis id demandare solet. » (*Annotationes praticæ ad Sacrum Concilium Tridentium Eminentissimi et Reverendissimi DD. Joannis Baptistæ cardinalis de Luca*, discursus XXX, n 4 et 5.)

en espérerons toujours un grand bien. Aussi est-ce très-volontiers que nous remplissons un devoir de notre mission, en recommandant à la respectueuse docilité des prêtres et des fidèles les délibérations que leurs pères dans la foi ont prises avec l'autorité du Saint-Esprit *qui les a établis pour régir l'Eglise de Dieu* (23). Pour être spontanées et non imposées par la nécessité, ces délibérations ne perdent aucuns de leurs droits. Elles ont même, N. T. C. F., un titre de plus à votre confiance en ce que c'est du cœur de vos pontifes, c'est de leur constante sollicitude pour vos âmes, et de leur zèle pour le bien de la religion que procèdent tous les actes de notre concile.

Nous avons voulu contribuer dans la mesure de nos moyens à l'exaltation de la sainte Eglise, et à ce sujet notre pensée s'est particulièrement portée vers son chef suprême. Heureux mille fois, s'il nous était donné de consoler un instant son âme si sensible et si belle, et qui s'est montrée avec une si pieuse magnanimité, non moins forte dans l'adversité, que généreuse dans l'exercice de la puissance !

Vos évêques vénèrent en lui leur évêque. Ils aiment en lui un père qui a toute puissance sur leurs cœurs. Demandons au ciel qu'il nous le conserve pendant de longues années; qu'il vive glorieux et triomphant de ses ennemis, autant qu'heureux de l'amour de tous ses peuples et de la prospérité toujours croissante de la religion ; qu'il soit à jamais béni dans son pontificat, que ses épreuves désignent comme prédestiné à de grandes choses.

Nous adresserons encore des vœux au Seigneur pour notre vénéré métropolitain. En présidant avec sagesse à nos délibérations, il a fait goûter à ses collègues toute l'aménité des plus douces vertus et tout le charme des rapports les plus fraternels, sans que sa noble délicatesse et sa touchante modestie aient diminué en rien la part importante qu'il lui appartenait de prendre dans notre œuvre commune. Que ce prélat bien-aimé reçoive ici en présence de son peuple, l'expression de notre affectueuse reconnaissance.

Vous n'oublierez pas non plus, N. T. C. F., les autres Pères du concile dans vos prières au Seigneur. Si comme à nous il vous avait été donné de les voir de près et dans l'intimité d'un même conseil, vous n'auriez pas seulement admiré leur zèle et leur sagesse, mais vous vous seriez encore réjouis avec nous de ce que Dieu avait donné à son Eglise des pasteurs si bien disposés selon son cœur. Vous vous seriez dit comme nous, en leur appliquant la pensée d'un saint père : Avec de tels évêques dépositaires si courageux et si fidèles de l'Evangile de Jésus-Christ, la religion peut bien dans l'avenir être persécutée, mais elle ne peut être vaincue. Heureux les peuples d'avoir de tels guides s'ils se laissent conduire par eux dans les voies du Seigneur. Heureux nous-mêmes d'avoir à rendre à ces dignes prélats le solennel hommage d'une tendre vénération.

Les Pères du concile bénissent avec effusion de cœur les prêtres qui les ont aidés de leur coopération dans les travaux de leur assemblée. Les services de ces prêtres, investis de notre confiance, méritent d'autant plus de louanges, qu'ils ont fidèlement représenté, auprès de leurs évêques, l'esprit sacerdotal du clergé dont ils sont l'élite. Ils ont montré par un concours dévoué avec quelle perfection ils savent comprendre les devoirs de leur ministère qui les associe à notre ministère, et leur donne le droit d'être appelés par nous, selon le langage des livres liturgiques, nos coopérateurs dans notre suprême sacerdoce, *consacerdotes nostri* (24).

Nous les remercions de nous avoir apporté le tribut de leur zèle et de leur science, et nous proclamons avec bonheur qu'ils ont bien mérité de l'Eglise.

Les Pères du concile bénissent encore la noble ville d'Aix. Ancienne capitale du comté souverain de Provence et métropole ecclésiastique, elle brillait autrefois d'un double éclat qui reflettait toutes les illustrations du pays. Toujours studieuse et lettrée, elle égalait par sa culture intellectuelle l'élévation de rang et de puissance qui lui était assignée. Si elle ne conserve plus aujourd'hui qu'une partie de sa splendeur, elle peut encore être citée pour l'intelligence et les habitudes distinguées de ses habitants ; elle est encore une des lumières de notre Midi et un modèle de la bonne société. Son esprit religieux n'est pas moins digne de son passé, et c'est ce dont nous la louons avec le plus d'amour. La satisfaction avec laquelle elle retrouve ses anciens conciles, et l'accueil respectueux et empressé qu'elle a fait aux Pères qui composent le concile actuel, prouvent qu'elle mérite toujours les honneurs de la métropole.

Quant à nous, N. T. C. F., s'il nous était permis, en cette circonstance, de laisser parler nos affections personnelles, nous rappellerions les liens sans nombre qui nous attachent à cette illustre cité, où fut notre berceau et où nous aurions choisi notre tombe, si l'Eglise ne nous eût donné une seconde patrie dans une grande ville voisine. C'est ici que nous avons recueilli avec abondance les premières consolations de notre ministère. C'est encore, entre autres lieux saints, sous les voûtes même de cette antique cathédrale qu'il nous a été donné, dans la vigueur de notre âge, d'évangéliser une population cordialement chrétienne; ces souvenirs nous sont d'autant plus doux, que notre cœur aime toujours cette excellente population d'Aix. Il reste aussi toujours ouvert aux senti-

(23) *Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* (*Act.*, XX, 28.)
(24) *Pontificale Romanum*, Ordo ad Synodum.

ments paternels qui attachèrent à nos débuts tant de vertueux jeunes gens devenus aujourd'hui l'honneur et même l'orgueil de la cité, comme ils furent autrefois la joie et la couronne de notre jeunesse (25).

Les Pères du concile bénissent également tous les diocèses de la province. Ainsi ils appellent les grâces d'en haut sur cette Provence, au génie si vif, au cœur si ardent, aux sentiments si expansifs, et qui mérite encore d'être appelée la Province Romaine par excellence, à cause de son perpétuel attachement au successeur de saint Pierre. Ah! si le vicaire de Jésus-Christ eût dans ces derniers temps abordé sur notre rivage, comme il en avait eu la pensée, il eût été reçu avec des cris d'amour qui eussent retenti jusqu'au plus haut des cieux. Et toi surtout Marseille, ô notre catholique cité, combien tu eusses réjoui le cœur du pasteur qui t'a dévoué toute son existence! Tu eusses montré par d'ineffables transports que si tu tiens de l'Orient ton origine et ta foi, tu tiens à Rome par le fond de tes entrailles, qui s'émeuvent si vivement au nom de tout ce qui est saint comme au nom de tout ce qui est juste!

Avec les Eglises de la Provence, les Pères du concile bénissent en même temps et le diocèse Alpestre qui renferme l'antique métropole d'Embrun; et cette île française de la Méditerranée qui, grâce aux soins de son évêque, se renouvelle si heureusement dans son clergé et dans la discipline ecclésiastique par ses communications avec la France continentale; et cette côte d'Afrique, où le christianisme tente de reconquérir sur la barbarie une terre où il fut autrefois si florissant. Puisse son évêque voir renaître, partout où il plante la croix, des chrétientés fécondées par les sueurs de son apostolat!

Oh! avec quelle douce confiance nous implorons ces bénédictions célestes, surtout au moment solennel où les Pères du concile vont, au nom des Eglises qu'ils représentent, consacrer la province entière au Cœur de Jésus! De ce Cœur sacré, d'où sortit le sang qui racheta le monde, sortiront aussi des grâces sans nombre qui se répandront sur nos diocèses comme sur une terre bénie pour la faire fructifier toujours davantage. Alors s'ouvrira sur nous, plus abondante encore, *la source de ces eaux vives qui coulent avec impétuosité* sur les saints (26), et forment *ce fleuve rapide qui réjouit la cité de Dieu* (27). C'est dans notre province que prit naissance, ou du moins que fut célébré tout d'abord avec un grand éclat le culte du Sacré Cœur. Déjà la plupart de nos Eglises lui ont été spécialement consacrées; déjà, il y a plus d'un siècle, Marseille, par l'organe de notre prédécesseur, l'immortel Belzunce, s'était vouée, la première peut-être entre toutes les villes de la catholicité, à glorifier chaque année dans le Cœur de Jésus, l'adorable symbole de l'amour de Dieu pour les hommes. Depuis, dans ce grand anniversaire, elle déploie la pompe la plus solennelle, et manifeste fidèlement la piété la plus touchante. C'est ainsi que pour prix de cette piété, elle a vu plusieurs fois s'éloigner de ses murs un fléau dévastateur. Puissions-nous, sous la même protection, voir s'éloigner aussi de notre province, non-seulement les maux qui affligent les corps, mais encore l'influence mortelle des doctrines perverses et des passions criminelles qui sont la peste des âmes! Puissions-nous voir fleurir parmi nous, et dans notre belle France tout entière, la foi et toutes les vertus chrétiennes! Puissions-nous enfin mériter par cette fidélité à Dieu les bénédictions temporelles, qui en sont pour les peuples l'infaillible récompense!

Ces bienfaits ineffables, il nous est surtout permis de les attendre du Cœur si miséricordieux de Jésus, tandis que nous les demandons en invoquant aussi les miséricordes maternelles du Cœur de Marie, si intimement uni au Cœur de son Fils, et par où se communiquent aux hommes, comme par un canal admirable, les grâces divines.

Ah! le cœur d'une mère dans lequel nos regards, du fond de cette vallée de larmes, aperçoivent notre espérance, s'épanchera d'autant plus sur nous, que sa gloire n'a pas été étrangère à nos travaux. Les Pères du concile, après que chacun d'eux avait déjà déposé au pied du trône du prince des apôtres le témoignage particulier de ses pieux désirs et de la croyance de son Eglise, viennent tous ensemble, par une délibération solennelle, de renouveler le même acte en l'honneur de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. Puissent nos vœux être remplis, et Marie en être glorifiée dans tous les âges, et les cieux en tressaillir de joie, et la terre en être comblée de bénédictions! Et que pour cela, les saints tutélaires de la Provence, Lazare, Marthe, Marie-Madeleine, et tous les saints patrons de nos églises, et tous les saints anges qui veillent sur elles, et tous les saints évêques qui les ont gouvernées, et tous les saints religieux qui furent l'ornement du cloître, surtout à Lérins et à Saint-Victor de Marseille; et tous ceux enfin qui règnent dans les cieux, après s'être sanctifiés sur le sol de notre province, intercèdent pour nous auprès de Dieu tout-puissant! *Amen.*

(25) Nous avions, dans les débuts de notre ministère, établi à Aix une congrégation fort nombreuse de jeunes gens de bonnes familles. Ces jeunes congréganistes furent, pendant une période assez longue, l'édification de la ville entière. Beaucoup d'entre eux se sont distingués ensuite dans leur carrière comme prêtres, députés et représentants du peuple, fonctionnaires appartenant à la haute administration, magistrats, avocats, notaires, etc.

(26) *Puteus aquarum viventium quæ fluunt cum impetu.* (*Cant.* IV, 15.)

(27) *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei.* (*Psal.* XLV, 5.)

DISCOURS III,

PRONONCÉ A L'OCCASION DE LA BÉNÉDICTION DU NOUVEAU LAZARET AUX ILES DU FRIOUL LE 25 NOVEMBRE 1850.

Messieurs,

Lorsque l'on considère l'action de la Providence dans le gouvernement du monde, on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'existence d'une double loi qui s'exécute continuellement et quelquefois d'une manière sensible. Si, dans l'ordre naturel, les faits qui se produisent ont dans le même ordre leurs causes assignables, sans lesquelles ils ne seraient pas, d'autre part, sans sortir de leur nature, ils sont subordonnés à la souveraine et libre disposition d'une volonté supérieure, toujours présente pour tout conduire à ses fins. C'est ainsi que souvent les causes secondes sont détournées ou suspendues sans qu'on sache comment cela s'est opéré, ou bien elles le sont par des accidents imprévus, dont on n'aperçoit qu'après coup la puissance heureuse ou fatale.

Or, Messieurs, ce n'est pas seulement dans les choses morales, dans les événements publics ou privés procédant de la coopération de l'homme, qui s'agite et que Dieu mène, comme on l'a si bien dit, c'est encore dans les choses physiques elles-mêmes qu'a lieu cette double loi dont je parle : là aussi *est* toujours *le doigt de Dieu* (*Exod.*, VIII, 19), bien qu'il ne se fasse pas toujours voir dans une manifestation éclatante. Non, l'auteur de la nature ne l'a pas abandonnée, comme à une sorte de fatalité, aux lois générales qu'il lui a données. Après avoir tout créé et disposé dans l'univers, il ne s'est pas retiré dans le repos éternel de sa solitude, mais il préside sans cesse lui-même à l'accomplissement de ces lois, qui tirent perpétuellement de lui leur efficacité de tous les moments, mais il agit sans cesse aussi pour en diriger l'application et en modifier les résultats selon les desseins variés et infinis de sa sagesse, de sa justice et de sa miséricorde. L'unité qu'il a mise dans ses œuvres ne consiste pas seulement dans la nécessité d'un mouvement invariable et aveugle comme celui qui est imprimé à divers rouages par suite d'un arrangement mécanique, mais cette unité consiste dans l'ordre admirable par lequel il fait concorder ensemble et concourir à la même fin toutes les forces émanées de lui, et celles des agents connus ou inconnus qui se meuvent dans la matière et celles qui existent dans la sphère des intelligences, qu'elles appartiennent, soit au monde visible, soit au monde invisible, unis entre eux par des nœuds mystérieux mais certains. Il y a dans la création entière des relations constantes entre ce qui est immatériel et ce qui est matériel, entre ce qui ne se voit pas et ce qui se voit, entre ce qui est au delà du temps et ce qui est dans le temps, entre ce qui est surnaturel et ce qui est naturel, et cela, je le répète, sous l'action toute-puissante et indéfectible de celui qui a tout fait.

Voilà l'univers, Messieurs ; tel qu'il se montre à l'œil pénétrant de l'observateur religieux, tel que les traditions universelles de tous les âges et de tous les peuples nous le racontent, tel que la foi nous le révèle. Nul ne saurait en avoir une idée juste, s'il ne le comprend dans toutes les relations que je rappelle et surtout dans ses relations avec Dieu, qui le gouverne dans son ensemble et dans ses détails, ordonnant chaque chose par rapport à ses desseins justes ou miséricordieux, sévères ou paternels non-seulement envers l'homme, mais encore envers toute créature intelligente.

Ces considérations énoncées d'une manière générale vous donnent la raison, Messieurs, de l'intervention de l'Eglise par ses prières partout où elle est demandée. L'Eglise ne sollicite pas pour cela toujours des miracles. Sans doute, le miracle aura lieu, s'il entre dans les vues de Dieu de l'accorder dans un cas donné, mais il nous exauce ordinairement sans déroger essentiellement aux lois qu'il a posées; car, se modifiant entre elles à sa volonté, ces lois produisent souvent, par leur seule combinaison providentielle, les résultats attendus de la bonté divine. La prière est bien placée en toute circonstance, parce qu'en toute circonstance on a besoin de l'aide de Dieu, par qui doit commencer, se continuer et finir toute opération humaine.

S'il en est ainsi, là même où tout semble répondre du succès, qu'est-ce donc quand il est question des maladies qui affligent l'humanité et des moyens de les prévenir ou de les faire cesser? Il faut recourir à ces moyens indiqués par l'expérience; mais qui leur donne l'efficacité, si ce n'est en mille occasions une vertu d'en haut, comme celle qui sortait du divin Sauveur pour guérir les malades? D'où vient, souvent au milieu des plus grandes hésitations, la pensée d'employer ce qui est salutaire au lieu de ce qui eût été mortel, si ce n'est d'une inspiration secrète, semblable quelquefois à une sorte d'illumination soudaine, envoyée miséricordieusement par celui qui est le maître de la vie et de la mort? C'est là ce que sentirent à toutes les époques de l'antiquité les hommes les plus célèbres de la science. Malgré les ténèbres de l'idolâtrie, ils furent des hommes profondément religieux envers cette Providence maternelle dont, dans leur art, ils reconnaissaient l'assistance, envers ce Dieu, alors inconnu, auquel Athènes avait élevé un autel et dont ils voyaient la main empreinte et, pour ainsi dire, en action sur tous nos organes. En présence des phénomènes dont ils étaient les continuels témoins, ces grands et sincères observateurs ne se croyaient pas en droit de douter d'une intervention supérieure à leurs soins et à leur savoir. Il n'a fallu rien moins qu'une époque de vertige et de révolte contre Dieu, pour que dans le christianisme, au sein même de la lu-

mière, l'art de guérir descendit de nos jours, pour certains esprits, jusqu'à la profession des doctrines dégradantes d'un matérialisme, ennemi, croyons-le, des vrais progrès dans la connaissance des principes conservateurs de la vie humaine.

Mais tout en aimant le médecin vraiment chrétien qui tient son âme en communication avec Dieu, et pour ainsi dire toujours ouverte à ses inspirations salutaires, je conviens qu'il ne m'appartient pas de faire le procès à la science humaine, en tant qu'elle n'est pas contraire à la vérité révélée. Je n'ai rien à dire sur la valeur de tant de systèmes nouveaux qui se combattent et s'entre-détruisent sans cesser de nous faire courir les terribles chances de leurs erreurs. Toutefois, j'use de mon droit et je remplis un devoir en saisissant l'occasion de proclamer ici la nécessité d'appeler Dieu en aide aux moyens de prévenir et de guérir les maladies humaines.

Mes réflexions à ce sujet sont naturellement inspirées par le genre d'établissement dont la translation nous réunit aujourd'hui. On a pensé avec raison que la religion ne devait pas y être étrangère. Son concours n'est pas de trop dans les sages mesures qui ont le double objet d'écarter de notre rivage les fléaux qui frappent d'autres contrées, et de fournir, non loin de ce rivage, tous les secours désirables au voyageur empêché d'y aborder et qui est peut-être aux prises avec le mal, dont il a apporté le germe dans son sein.

Oui, le concours simultané des moyens humains et des ressources surnaturelles de la religion est d'une nécessité plus particulièrement évidente, quand il s'agit d'arrêter les contagions qui peuvent envahir tout un pays. Sans doute, les maladies individuelles sont envoyées d'après un dessein d'en haut, toujours paternel jusque dans ses rigueurs, mais celles qui atteignent les populations, laissent encore mieux voir la main de Dieu qui, au commencement de l'invasion, apparaît pour punir et convertir, et, à la fin, pour pardonner et sauver. Qui les arrêtera quand le Tout-Puissant leur a dit : Allez? Qui fera rebrousser chemin à l'ange exterminateur? Il ne faut pas, assurément, négliger les moyens naturels, il ne faut pas tenter Dieu, ni aller au-devant du mal, ni lui ouvrir les portes; mais comment espérer qu'il ne franchira pas les barrières qu'on lui oppose, lorsqu'on voudrait le faire sans Dieu, et lutter en quelque sorte par les forces seules de la nature avec le maître de la nature? Et lorsque les barrières sont franchies, où sont les moyens humains d'empêcher l'invasion et de réduire le mal à n'agir que sur quelques individus? Et quand il s'est étendu et qu'il a multiplié ses victimes, ne sent-on pas alors quelque chose de mystérieux et de terrible planer sur la cité, sur le peuple frappés d'en haut? On dirait qu'on voit passer et repasser le courant irrésistible d'une justice formidable. Ce sont les lois de la nature, dit-on, qui s'exécutent. Oui, ce sont les lois de la nature qui s'exécutent, mais on discerne là surtout une intelligence qui préside à leur exécution. Comment se soustraire aux coups suspendus sur toutes les têtes? On n'y réussit pas toujours par l'isolement ou par la fuite, selon la nature de la maladie, et la délivrance n'est qu'en celui qui *frappe et qui guérit, qui conduit au bord du tombeau, et qui en ramène.* (I *Reg.* II, 6.)

Aussi nos pères, toujours si bien inspirés par leur foi, non-seulement ne manquèrent jamais de recourir au ciel sous le coup des fléaux, mais ils placèrent encore sous sa protection leurs mesures le plus heureusement éprouvées pour être préservés de la contagion. Et c'était une pieuse tradition fidèlement conservée presque jusqu'à nos jours, d'invoquer Dieu et ses saints dans toutes les assemblées de cette intendance sanitaire, dont personne ne méconnaît les services séculaires.

D'ailleurs, à l'aspect du sanctuaire que nous venons consacrer à Dieu, le voyageur venu quelquefois d'une plage lointaine, tressaillira de bonheur en s'associant déjà, s'il est Français, au culte de son pays; et s'il appartient a une autre langue que nous, il reconnaîtra avec non moins de bonheur qu'il est en face d'une terre catholique, sur laquelle il ne saurait être un étranger, puisqu'elle est habitée par des frères ayant *la même foi* que lui, *le même Seigneur, le même baptême* (*Ephes.*, IV, 5) et les mêmes espérances d'immortalité dans une commune patrie qui est l'Eglise de Jésus-Christ. Séparé momentanément de la société, il sentira qu'il n'est pas exclu de ses bienfaits, puisque, outre les secours corporels qui lui sont prodigués, il est mis en participation de la charité chrétienne et des grâces divines, qui, de la croix du Sauveur et de son saint autel, se répandent sur tous les hommes de bonne volonté, *de toutes les langues, de toutes les tribus et de toutes les nations* (*Apoc.*, V, 9) de l'univers; s'il est malade, il sera consolé et fortifié en pensant que le vrai Dieu, qu'il adore, est réellement et substantiellement présent dans son auguste sacrement, non loin de son lit de douleur, ou du moins qu'en ce lieu ce Dieu infiniment bon s'immole chaque jour pour lui sur l'autel, afin de l'assister dans ses angoisses spirituelles et corporelles; sa couche funèbre elle-même, s'il doit y consommer le sacrifice de sa vie, lui en paraîtra moins dure, assuré qu'il est d'y être entouré de tous les secours divins pour les mourants, et de toutes les prières de l'Eglise pour les morts. Il bénira enfin le ciel dans ses souffrances, de ce que, à côté des remèdes du corps, il a trouvé Dieu, et avec Dieu, le dépôt sacré des remèdes de l'âme.

Ainsi, le sanctuaire construit dans cet établissement adoucira pour le voyageur ce qu'il y a de pénible dans l'hospitalité forcée à laquelle le bien public le soumet, et lui sera une précieuse garantie de l'invocation de la bonté paternelle du Seigneur dans les

soins, dont il sera l'objet. Ici il ne sera pas traité comme un être vil en qui on ne voit que la matière, mais comme un être fait à l'image et à la ressemblance de son Créateur, et à la vie duquel on intéresse la Providence comme à celle de son enfant bien-aimé. On y pratiquera une charité vraie et une médecine chrétienne. Nous en avons la certitude par la présence de ces filles de Saint-Vincent de Paul, anges de la terre, députés par le ciel pour veiller, au nom de Dieu, au chevet des malades confiés à leur pieuse sollicitude. Aussi je ne saurais trop applaudir à la louable et religieuse pensée de l'habile administrateur, qui nous les a demandées, pour être les auxiliaires de ses vues bienfaisantes, et qui, dans sa mission extraordinaire et si bien remplie, déploie un zèle vraiment admirable pour assurer au nouvel établissement tous les genres d'avantages.

Mais d'autres avantages, qu'il me soit permis de le dire, en résulteront encore, par un merveilleux contre-coup, en dehors même de la question sanitaire. Quelles espérances se rattachent à ces vastes terrains de l'ancien lazaret qui, destinés à l'agrandissement inévitable et toujours en progrès de notre belle ville, se couvriront bientôt d'utiles et importantes constructions ! Quel aspect grandiose et animé s'offre déjà à notre pensée sur cette côte, envahissant la mer pour s'étendre en ligne droite dans un immense développement le long d'un quai magnifique que protége un troisième port, complément nécessaire des grands travaux entrepris sur nos rives. Dans ce beau plan que traça, au premier coup d'œil, le doigt hardi non moins que sûr du magistrat que nous possédons avec une universelle confiance à la tête de notre département, dans ce plan dont tout sollicite et promet la prochaine réalisation, l'Eglise de Marseille se réjouit de voir comprendre, comme prix de cette réalisation elle-même, l'édification tant désirée, et si évidemment indispensable, d'une cathédrale digne de notre grande cité. Placé au lieu marqué par tous les souvenirs du siége épiscopal, cet édifice sacré s'élèvera au-dessus de la mer pour être aux yeux du navigateur le plus bel ornement au frontispice d'une ville éminemment catholique. Bâti dans une époque d'agitation et d'incertitude, il sera pour les âges futurs comme un *ex voto* sublime de la famille marseillaise, comme le saint monument de la confiance en Dieu d'une population animée de la pensée que le sol, qui doit le porter, se raffermira, tandis qu'elle met les œuvres de sa prospérité matérielle sous la protection des œuvres de sa foi, en les reliant ensemble dans une même conception. Dédié au Cœur de Jésus, comme il convient au temple le plus auguste de Marseille qui, la première, dans la catholicité, fut solennellement consacrée à ce Cœur divin, il rappellera que nos pères placèrent sous l'invocation de cet adorable symbole de l'amour de Dieu pour les hommes, leur plus ferme espoir d'être préservés ou délivrés des fléaux dévastateurs. Et là, ce temple situé sur les confins des deux éléments, comme un abri contre les périls de l'un et de l'autre, rendra témoignage à la puissance de celui qui a dit à la mer : *Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin* (*Job*, XXXVIII, 11) ; de celui qui sait arrêter les ravages de la contagion et les fureurs de l'enfer, autant que de mettre un frein à la fureur des flots. Le mal, comme les vagues écumantes, viendra expirer au pied de la maison habitée sur la terre par la gloire du Seigneur et par son amour.

Cet avenir qui dépendait naguère encore de tant de volontés étrangères à la cité, est désormais entre les mains de la cité elle-même. Chacun parmi nous doit en être heureux, assuré qu'il est qu'après les votes les plus généreux et les plus solennels, elle ne se déjugera pas. Non, l'attente universelle ne sera pas trompée, croyons-en les sentiments connus de M. le maire et de MM. les membres du conseil municipal, qui représentent si parfaitement l'excellent esprit de Marseille.

Daigne le ciel accorder à notre époque d'accomplir ce grand ouvrage pour devenir comme un autre signe de réconciliation et d'alliance entre lui et nous. Je le lui demande de tout mon cœur en terminant ce discours, en même temps que je le supplie d'envoyer ses anges, qui sont les ministres de la Providence, veiller dans cette île au salut de ceux qui y seront retenus, et écarter de la cité, comme de la patrie, les fléaux mérités par nos infidélités. Puissé-je être exaucé, et puisse Marseille prospérer et grandir toujours davantage sous la protection divine que j'invoque sur elle et sur la France entière avec toutes les bénédictions du Seigneur.

DISCOURS IV,

PRONONCÉ A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DE LA STATUE DE MGR DE BELSUNCE, LE 28 MARS 1853.

Messieurs,

Il y a une prière spéciale que l'Eglise met dans la bouche de ses ministres pour bénir les images des hommes dont elle a inscrit le nom parmi ceux des saints placés sur ses autels. Tel n'est point le rite que je viens accomplir aujourd'hui. Sans doute l'héroïque prélat représenté par cette belle statue a, depuis longtemps, pris rang parmi les pontifes éternellement glorifiés dans le sein de Dieu ; mais, quelque élevée que soit la place qu'il occupe dans le ciel, et quelle que soit l'auréole qui environne sa mémoire dans les fastes de l'Eglise, elle ne lui a point décerné cependant les honneurs canoniques d'un culte religieux.

Ce que je viens bénir aujourd'hui, c'est le monument élevé au nom d'une grande cité fidèle au souvenir du plus grand dévouement. Et pourquoi hésiterais-je à demander au Seigneur d'étendre sa main protectrice sur cette noble et si catholique cité,

et d'accorder un regard favorable à l'œuvre de notre piété filiale envers celui qui, en des jours d'épouvantable calamité, eut vraiment pour Marseille des entrailles de père, parce qu'il en était l'évêque selon le cœur de Dieu ! Si tout ce qui est fait de main d'homme dans un intérêt de pure utilité temporelle peut très-légitimement être placé sous les auspices de la religion, afin qu'elle en sanctifie le but et qu'elle en sauvegarde la durée, combien plus mérite l'honneur de cette sorte d'adoption religieuse le monument destiné à retracer à tous les yeux la pieuse magnanimité du pasteur et à perpétuer d'âge en âge la vivante tradition de la reconnaissance des ouailles ?

Ce que je viens aussi bénir dans la jubilation d'un cœur mille fois heureux des nobles sentiments d'une population, objet constant de ma plus tendre sollicitude, c'est la pensée même de nos magistrats et des membres de notre conseil municipal, toujours si attentifs, les uns et les autres, à s'inspirer des louables instincts de cette population et à prévenir ses vœux les plus élevés. Leur pensée est éminemment religieuse et marseillaise. Ils étaient parfaitement dignes de la concevoir et de l'exprimer, comme ils viennent de le faire en termes si remarquables, par l'organe de l'intelligent administrateur (28) dont le zèle représente en ce moment l'habile dévouement du premier magistrat de la cité. En réalisant cette pensée, ils ont valu à notre époque le mérite d'acquitter la dette qui a grevé nos devanciers pendant plus d'un siècle. Ainsi est remplie l'attente de plusieurs générations qui nous ont précédés ; ainsi est enfin réparé, non un oubli qui ne pouvait atteindre une mémoire impérissable, mais le tort des circonstances, seule cause d'un délai prolongé jusqu'au moment où l'esprit public, vainqueur des préjugés antichrétiens du XVIIIe siècle, applaudit avec bonheur à l'éclatante justice rendue à la religion en la personne de l'un de nos plus grands évêques.

Et qui, plus que Belsunce, avait des droits au premier monument de quelque valeur érigé parmi nous à la mémoire d'un homme ? Qui, dis-je, y avait plus de droit que cette vénérable figure, que l'histoire détache avec admiration du plus lugubre tableau pour nous la présenter éclairée d'un rayon du ciel et faisant, par une vertu sublime, rejaillir sans cesse la consolation et l'espérance sur les scènes les plus douloureuses et les plus déchirantes de toute une ville livrée aux ravages de la mort ? Considérez-la, cette figure de l'immortel évêque : l'artiste l'a saisie, avec toute la vérité de l'histoire, dans le moment solennel d'une de ces inspirations généreuses que Dieu accorde à ses saints. Là se révèle, dans une touchante simplicité, la pensée d'un grand cœur ; là, par l'ensemble de la personne et par les souvenirs qui se rattachent à elle, se peignent, dans l'action du sacrifice de soi-même, et l'amour de Dieu et l'amour des hommes, l'humilité comme la confiance de la prière, la résignation comme les tendresses de la piété, la douleur comme le courage de la charité. Là se résument dans une expression fidèle tous les sentiments d'une existence qui, durant une longue période de périls et d'angoisses, s'oublie, ou, pour mieux dire, s'immole à chaque instant elle-même pour sauver un peuple entier d'infortunés frappés ou menacés du glaive exterminateur.

Aussi, pour rappeler cette existence d'immolation, il est heureux d'avoir représenté et perpétué en quelque sorte, sur le lieu même de son accomplissement, l'acte religieux par lequel se manifeste dans sa plus haute signification l'esprit de dévouement et de sacrifice. Ce qui fut, dans un moment unique, un spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes, a été reproduit et à jamais fixé sur un bronze indestructible, pour être, au centre même de notre ville, continuellement présent devant nos contemporains et devant la postérité.

Il en résultera pour tous une grande et salutaire leçon. On y verra d'un coup d'œil quelle est dans une âme la puissance de la foi et de la charité ; on y verra par là même ce que c'est un homme de Dieu. Quant à moi, je suis heureux de contempler sous les traits si bien rendus de mon saint prédécesseur, non pas seulement le bienfaiteur de Marseille, non pas seulement le héros de l'humanité, mais le pontife qui retrace le Pontife éternel, *toujours vivant pour intercéder en faveur des hommes* (*Hebr.*, VII, 25), mais *le bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis.* (*Joan.*, X, 11.)

C'est parce que tel fut toujours en Belsunce le pontife et le pasteur, que tel il se montra quand vint la plus terrible épreuve. Ses inspirations furent uniquement celles de sa foi, qui sollicitait et soutenait sa générosité et son courage. Aussi voyez-le : son action infatigable au milieu des mourants a bien plus pour objet le salut éternel des âmes que le soulagement des corps, et s'il cherche à tout prix la délivrance de son peuple, c'est sa vive piété qui lui suggère le moyen de l'obtenir. Ce monument, j'aime à le constater, ne raconte pas une vertu de circonstance et d'apparat, mais, par une sorte de commémoration parlante, il traduit énergiquement aux continuels regards des générations les pieux sentiments de toute une vie d'évêque.

Si, en présence de cette image, je m'écrie : Voilà jusqu'où est allé l'amour du pasteur pour ses ouailles, je dis aussi : Il voulut les défendre contre une autre contagion plus redoutable encore, et son long épiscopat fut rempli tout entier par une lutte vigoureuse contre l'erreur et ses suppôts, sans que sa fermeté fût ébranlée ni par les clameurs, quelquefois violentes, d'une ca-

(28) M. Honorat, premier adjoint.

bale puissante, ni par la persécution tyrannique d'une magistrature égarée (29). Cependant, malgré les injustices de l'esprit de parti et de secte, *après avoir tant aimé les siens*, il voulut, comme le divin Pasteur, *les aimer jusqu'à la fin* (*Joan.*, XIII, 1), et les plus hautes faveurs ne purent rompre les liens qui l'attachaient à son Eglise chérie.

Je ne comprendrais pas, il est vrai, l'âme de Belsunce si quelque chose d'humain avait pu le tenter, surtout après l'épreuve de 1720. Rester au milieu de son peuple, c'est toujours pour un évêque, croyez-en mon cœur, une chose douce et facile. Je ne relève cette circonstance d'une si belle vie que pour prendre acte de la gloire acquise à la vertu qui ne laisse à ses ennemis d'autre ressource que de proposer des récompenses, pour enlever à la lutte, dans l'intérêt d'une fausse paix, le plus implacable adversaire de l'erreur, quoiqu'il fût, en faveur du repentir, le plus miséricordieux des hommes.

Je viens de parler de la gloire de Belsunce. De Marseille, dont elle est comme le patrimoine, elle s'est répandue sur toute l'Eglise de France. Cette Eglise, mère féconde de tant et de si grandes gloires méritées par le génie comme par la vertu, vit avec bonheur se refléter sur elle le nouvel éclat que lui apportait notre grand évêque, lorsqu'en 1725 elle entendit de sa bouche, dans l'assemblée générale du clergé, le récit des malheurs de notre ville. Et l'Eglise romaine, qui toujours aussi aima et glorifia avec une complaisance maternelle les mérites sans nombre de la plus belle portion de la catholicité, se plut à témoigner son admiration pour notre prélat, et à lui accorder l'insigne honneur du *pallium*. Je ne puis m'empêcher de citer à ce sujet les paroles de deux Papes, quoiqu'elles soient connues depuis longtemps : « Qu'on ne m'en parle plus, disait Benoît XIII, à l'occasion d'un projet qu'on lui proposait, il a été examiné et désapprouvé par le saint évêque de Marseille. » Dans un bref digne d'être gravé en lettres d'or sur ce monument, s'il y avait place, Benoît XIV disait à ce même évêque de Marseille : « Nous vous regardons comme notre joie et comme notre couronne, comme la gloire et le modèle des pasteurs de toutes les Eglises ; nous craignons même de diminuer plutôt que d'augmenter l'éclat de vos vertus pastorales en ajoutant de nouveaux éloges à ceux que vous avez mérités, et que vous ont si justement donnés nos prédécesseurs. »

Après un si bel hommage rendu par une si haute autorité, je n'ose pas rappeler le tribut de louanges que le chapitre de la cathédrale paya à la mémoire de Belsunce dans un mandement publié à sa mort par un dignitaire de cette église, frère de mon aïeul paternel (30), et qui avait eu l'honneur d'être vicaire général du magnanime prélat.

Je ne dirai rien non plus de la touchante inspiration d'un autre des miens, mon prédécesseur immédiat (31), qui, héritier de la foi vive et de l'amour généreux du grand évêque, suivit pieusement les traces de son dévouement pour venir, ici même, renouveler un sublime sacrifice sous les coups d'un fléau dont les ravages sont encore présents à tous les souvenirs.

Belsunce a laissé à ses successeurs un trop mémorable exemple pour qu'ils répudient ce saint héritage. Il leur parle encore du fond du tombeau, *defunctus adhuc loquitur.*

Oui, la voix qui bénit Marseille aux jours de ses immenses douleurs aura d'âge en âge son retentissement dans le cœur du pasteur et des ouailles. Et le représentant d'une illustre maison (32) qu'un sentiment de vénération a conduit dans nos murs pour assister aux honneurs rendus à une glorieuse personnification de son nom, doit comprendre encore davantage maintenant quelle est parmi nous la puissance de cette voix immortelle.

Comment pourrait-elle se perdre dans le cours des temps ? Elle appela le salut de nos pères, elle fit par excellence de Marseille la cité du Sacré-Cœur. Ainsi l'attestent la piété et la pompe d'un touchant anniversaire, ainsi l'attestera bientôt la nouvelle cathédrale qui, sous ce même titre du Sacré-Cœur, retracera le vœu solennel reçu par Belsunce et complétera la pensée du présent monument.

(29) Tout le monde sait que les parlements soutenaient le jansénisme en sévissant contre les évêques qui le combattaient. Il y eut à ce sujet plusieurs actes aussi graves que déplorables contre M. de Belsunce.

(30) Charles-Alexandre de Mazenod, président à la cour des comptes aides et finances, et ensuite président à mortier au parlement de Provence, eut pour frère Charles-Auguste-André de Mazenod, licencié de Sorbonne, successivement vicaire général de Mgr de Belsunce, du chapitre cathédral dont il était membre, et enfin de Mgr de Belloy, évêque de Marseille. Charles-Auguste-André de Mazenod est mort émigré à Venise en 1795, étant vicaire général de l'évêque de Marseille.

(31) Mgr Charles-Fortuné de Mazenod, alors évêque de Marseille.

(32) M. le vicomte de Belsunce, arrière-petit neveu du prélat du même nom.

FIN DU TOME QUATRE-VINGT-CINQUIÈME DES ORATEURS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

OEUVRES ORATOIRES DE MGR DELALLE, EVEQUE DE RODEZ.

SERMONS ET ORAISON FUNÈBRE.

LETTRE PASTORALE ET MANDEMENT.

OEUVRES ORATOIRES DE MGR DUFETRE, EVEQUE DE NEVERS

SERMONS.

MANDEMENTS, LETTRES ET INSTRUCTIONS PASTORALES.

OEUVRES ORATOIRES DE MGR DE MONTPELLIER, EVEQUE DE LIEGE.

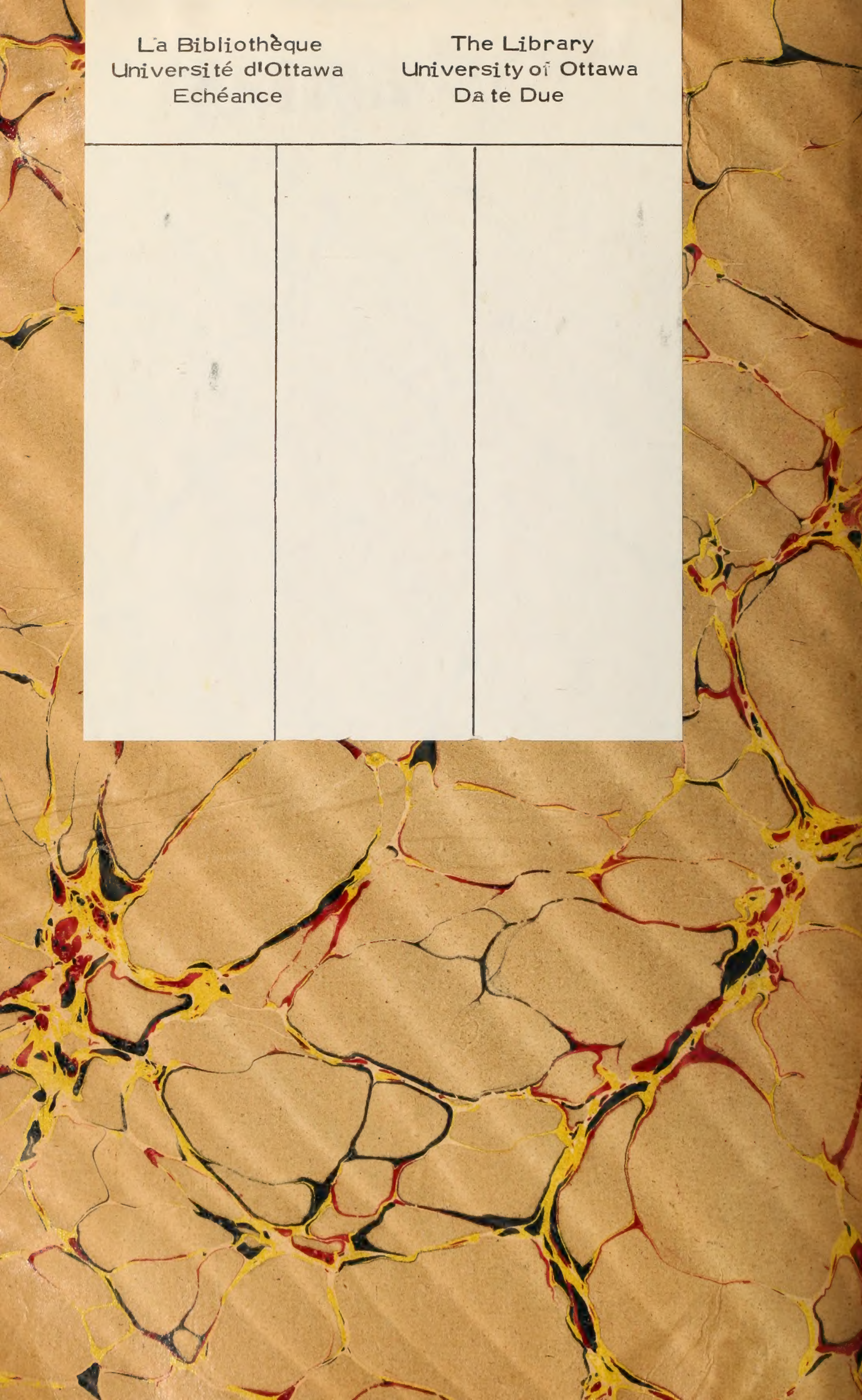
MANDEMENTS, INSTRUCTIONS ET LETTRES PASTORALES DE MGR WICART, EVEQUE DE LAVAL.

MANDEMENTS, INSTRUCTIONS ET LETTRES PASTORALES DE MGR DE GARSIGNIES, EVEQUE DE SOISSONS ET DE LAON.

MANDEMENTS ET INSTRUCTIONS PASTORALES DE MGR DE MAZENOD, EVEQUE DE MARSEILLE.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.




a39003 001640514b
BX 1756 .A2M5 1844 V85
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V085
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047816


COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 05 03 8